Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lemagasinpittore3940unse

39-40

LE MAGASIN PITTORESQUE

LES PROPRIÉTAIRES DE CET OUVRAGE SE RÉSERVENT LE DROIT DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION DANS TOUS LES PAYS QUI ONT TRAITÉ AVEC LA FRANCE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE.

1871

PRIX DU VOLUME BROCHÉ,	POUR PARIS.	6 fr.
	POUR LES DÉPARTEMENTS.	7 fr. 50
PRIX DU VOLUME RELIÉ,	POUR PARIS.	7 fr. 50
	POUR LES DÉPARTEMENTS.	9 fr. 50

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXI

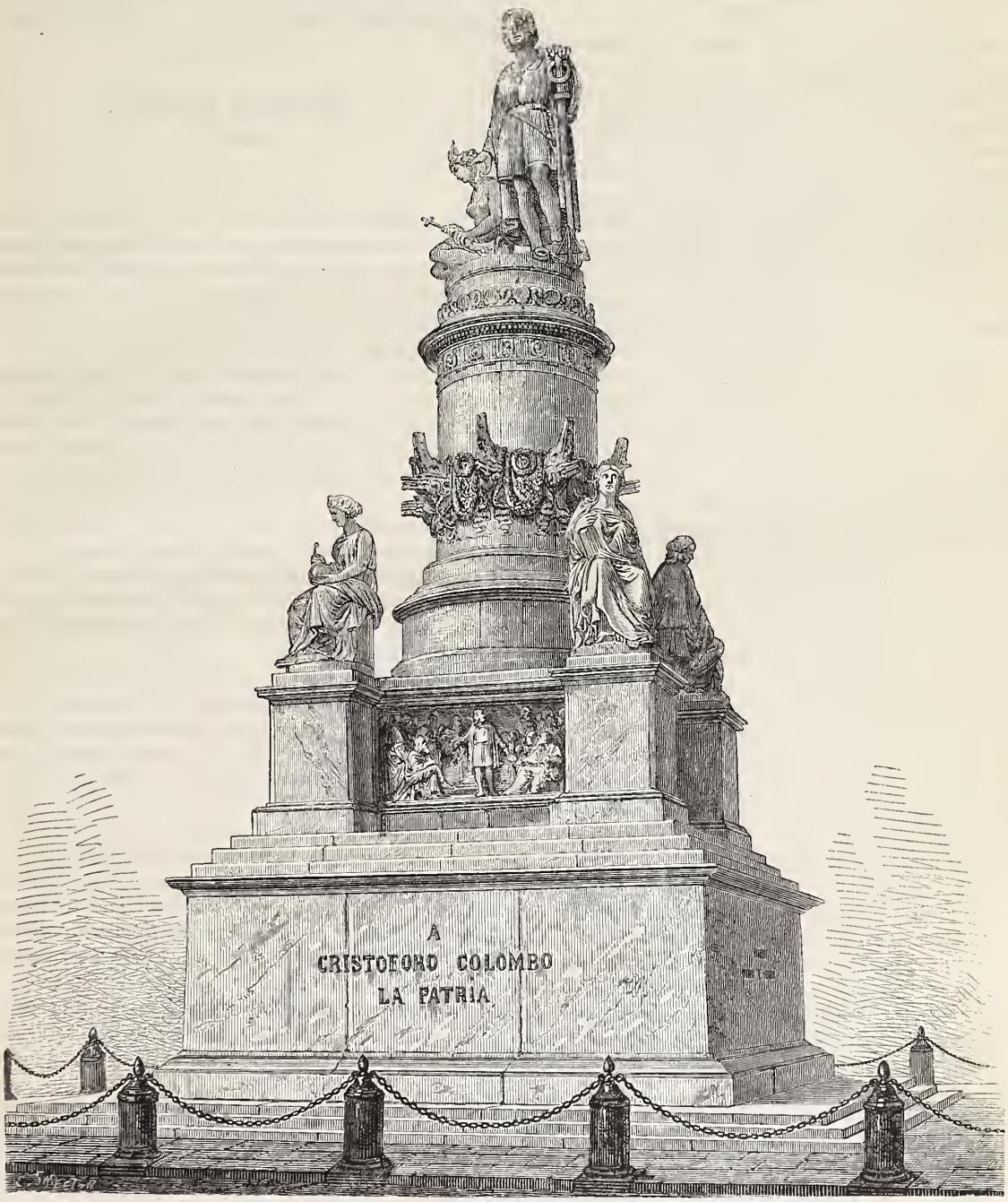
THE GETTY CENTER
LIBRARY

MAGASIN PITTORESQUE

A CINQUANTE CENTIMES PAR LIVRAISON MENSUELLE.

XXXIXe ANNÉE. — 1871.

MONUMENT A LA MÉMOIRE DE COLOMB.



Monument élevé à Christophe Colomb, à Gênes. — Dessin de Yan' Dargent.

Ce monument érigé à Colomb est tout en marbre. Il s'élève sur la place de l'Acquaverde, près de la station du chemin de fer qui conduit à Turin.

La première pierre fut posée en 1846, et pour célébrer cette cérémonie, qui eut lieu durant l'automne, on profita de la présence à Gênes des savants de nationalités diverses qui s'y étaient réunis à l'occasion d'un congrès scientifique tenu dans la cité natale du grand homme. Une commission

royale, présidée par l'illustre géologue génois Lorenzo Pareto, devait suivre la construction du monument, qui ne fut terminé que dix ans plus tard.

Le projet de l'œuvre entière ayant été mis au concours, l'Académie des beaux-arts de Milan choisit, parmi plusieurs modèles, celui de Michele Canzio Valente, professeur d'ornementation à l'Académie ligustique, mort il y a peu d'années.

Sur trois gradins s'élève un piédestal de forme carrée, dont chaque côté a douze mètres de longueur; sur les quatre faces sont les inscriptions suivantes, en lettres de bronze faisant saillie :

A CRISTOFORO COLOMBO
LA PATRIA.

Sur le côté droit on lit : *Poste le fondamenta nel* MDCCCXLVI (Les fondements ont été posés en 1846); derrière on a inscrit : *Divinato un mundo lo avvinse di perenni benefizi al antico* (Un monde deviné entoure à jamais de ses bienfaits le monde antique). Sur le côté gauche l'inscription porte : *Dedicato il monumento nel* MDCCCLXII (Le monument a été inauguré en 1862).

Dans le projet primitif, huit renommées devaient être placées de chaque côté de ces inscriptions; on a renoncé à l'érection de ces statues symboliques : elles eussent été, en effet, d'un caractères par trop uniforme. Les figures assises que l'on voit aux quatre angles, au-dessus de la base, représentent l'Astronomie ou le Génie des mathématiques, la Piété, la Force, et la Prudence. La première a été conçue et exécutée par un habile sculpteur génois nommé Gaggini, que l'on a perdu il y a peu d'années; la Piété est due à un autre artiste génois, Santo-Varni; la Prudence, que l'on aperçoit ici vue de dos, a pour auteur Aristodemo Costoli; et enfin la Force, que notre gravure ne peut reproduire, est due à M. Emilio Santarelli. Ces deux derniers artistes sont Florentins. — Entre chaque statue se trouvent quatre bas-reliefs représentant les faits principaux de la vie de Colomb. Celui de face montre le grand homme, encore inconnu, discutant son projet devant l'assemblée de prélats, de navigateurs et de savants réunie à Salamanque pour le juger; ce morceau capital est du professeur Gaggini. Le second bas-relief, placé entre la Piété et la Prudence, est dû à M. Costoli : il représente Colomb plantant la croix sur la plage du nouveau monde. Le troisième sujet, se développant entre les statues de la Prudence et de la Force, montre l'amiral présentant à Isabelle et à Ferdinand l'or qu'il a recueilli, les fruits de la terre fertile qu'il vient de découvrir, et enfin ces terribles Caraïbes, ces innocents Igneris, dont Caonabo et Guacanagari furent les chefs. C'est à M. Giambatista Cesareo que l'on doit cette composition. Le dernier bas-relief nous montre Colomb chargé de chaines par ordre de Bobadilla et embarqué pour l'Espagne. C'est l'un des derniers ouvrages d'un jeune statuaire nommé Salvator Revelli, de Taggia (dans la rivière de Gênes), jeune homme qui donnait de hautes espérances.

Le groupe principal, Colomb montrant au monde la jeune Amérique devenue chrétienne, a été conçu par Pietro Freccia de Sarzana. L'artiste étant mort au moment où le modèle venait d'être à peine achevé, l'exécution définitive en fut confiée à M. Franzoni, originaire de Carrare.

Gênes n'avait pas attendu jusqu'à l'année 1846 pour témoigner sa reconnaissance à l'illustre navigateur né dans ses murs. Dès 1821, le monument de la *Custodia* avait été érigé à sa mémoire; mais il ne peut souffrir la comparaison avec celui dont nous reproduisons ici une image exacte; il consiste seulement en une colonne surmontée d'un buste [1].

Lorsque Christophe Colomb, monté sur une mule chétive, mais *sellée* et *bridée* [2], — telles étaient les expressions propres de la cédule royale de 1505 lui concédant ce beau privilége, — s'en allait dormir à l'auberge, faute d'un autre lieu où reposer sa tête, se doutait-il qu'un monument dût jamais lui être dressé dans sa ville natale? Il avait bien d'autres pensées que celles qui regardaient sa propre gloire, le sublime rêveur, témoin le projet qu'il concevait au début de sa carrière, et dont il parle avec enthousiasme, d'aller conquérir le tombeau du Christ en employant l'or des infidèles et en passant par le Catay!

L'invention est une fleur merveilleuse qui éclôt d'ordinaire sur une tige méprisée. H. Boucher.

UNE VESTE DE MARIN.

NOUVELLE.

I

La première fois que je l'ai vue, c'était sur le dos de Pollet, le cireur de bottes de l'hôtel du Dauphin. Elle était arrivée au dernier degré de la décrépitude. De sa couleur primitive elle n'avait conservé qu'un lointain souvenir. Il lui restait en tout deux boutons, mais si branlants que leur existence précaire (c'est bien le cas de le dire) ne tenait plus qu'à un fil. Quant à Pollet, il n'était pas homme à se préoccuper de deux boutons de plus ou de moins : sa philosophie le mettait bien au-dessus de ces misères. Comme la veste avait été taillée pour un homme robuste, et que Pollet était un chétif albinos, l'extrémité des manches aurait couvert les mains et l'aurait gêné dans l'accomplissement de ses devoirs, s'il ne les avait sommairement supprimées en quatre coups de ciseaux. Quant aux revers, ils flottaient et se recroquevillaient en toute liberté. Eh bien, cette pauvre chose si sordide et si misérable, que Pollet appelait *ma veste*, a fait, à ma connaissance, une passion sérieuse.

Quand elle était neuve, je me figure bien à peu près les sentiments qu'elle a dû inspirer. J'ai vu passer dans ma vie bien des marins, avec leur costume qui parle si facilement à l'imagination. Les uns, en les voyant, disent « Quels gaillards que ces marins, et quelle joyeuse vie ils font quand ils descendent à terre! » Les autres : « Pauvres garçons! quelle existence laborieuse ils mènent, et à combien de dangers ils sont exposés! » D'autres, sans rien dire, pensent à la mer, à la vaste mer toujours agitée; à la poésie des choses maritimes, au soleil plus brillant, aux pays inconnus. Les enfants rêvent cocotiers, bananiers, singes sautillant dans les lianes, et perroquets de toutes les couleurs.

Puis, un jour, quand la veste n'était plus si neuve, que la couleur en était fanée et les boutons ternis, l'homme l'a pliée, l'a mise sous son bras, et l'a vendue à quelque brocanteur du quai.

Sur combien d'épaules a-t-elle flotté depuis? De combien de misères a-t-elle été la confidente? Nul ne le sait. Un jour, un pauvre montreur de singes meurt à l'hôpital de Méry-Partout; un fripier achète en gros sa misérable dé-

(1) Sur les divers monuments élevés à la mémoire de Colomb, on peut consulter un livre de M. Harrisse, qui a été imprimé, il y a quatre ans environ, à New-York; il n'a été tiré qu'à 99 exemplaires et est intitulé : *Notes on Columbus*, 1866, gr. in-8, p. 181. On le trouve à la réserve de la Bibliothèque nationale.

(2) *Enfrenada y ensilada.* — Voy. Fernandez de Navarrete, *Coleccion de los viages*, etc., t. II, p. 304. L'usage des mules avait été défendu en Espagne : l'amiral, ne pouvant plus monter à cheval, avait obtenu comme grâce spéciale de faire usage de la monture prohibée.

froque, et, content de son marché, gratifie Pollet de la veste de marin. Jugez de ce qu'elle devait être, si le fripier lui-même a désespéré de s'en défaire autrement. Et voilà qu'à deux cents lieues de la mer, dans une petite ville où l'on n'entend jamais parler de marins ni de marine, cette veste, épave misérable, vient frapper les regards d'un enfant et lui révèle sa vocation.

II

L'enfant, comme tous les enfants, avait lu et relu Robinson Crusoé; son imagination, comme celle de tous les enfants, s'était affolée du héros et de ses aventures. Il avait joué au Robinson; il avait transformé le jardin paternel en une île déserte; il y avait fait naufrage; et le jour où il fut si fort grondé pour avoir laissé une notable partie de son pantalon aux branches d'un ébénier, sa mère ne se doutait guère qu'elle réprimandait Robinson lui-même, qui avait cherché dans cet arbre un refuge contre les attaques des bêtes féroces. Il avait combattu des sauvages imaginaires, élevé des troupeaux de chèvres, cueilli des fruits délicieux (toujours en imagination). Il avait lu, comme tous les autres enfants, les aventures des plus célèbres voyageurs; il avait trafiqué avec des sauvages coiffés de plumes; il avait fait des prodiges de valeur pour sauver ses compagnons attaqués par de méchants anthropophages. Ce qu'il avait fait là, presque tous les enfants l'ont fait comme lui; ce sont là jeux d'enfants, en effet, où les acteurs, si épris qu'ils soient de leur rôle, savent bien au fond que « tout cela n'est pas vrai »; pas plus vrai que les visites que se font les poupées des petites filles d'un coin à l'autre du salon; pas plus vrai que leur babil et leurs politesses. Ce petit enfant avait acheté chez Mahaut, le libraire de la rue aux Vaches, des feuilles entières de marins au port d'armes, avec de jolis officiers aux aiguillettes d'or. Il les avait découpés, il les avait collés sur des cartons, à force d'industrie il les avait fait tenir debout. Mais, même en faisant manœuvrer ses matelots d'Épinal, il savait bien qu'il était toujours dans le domaine de la fiction et de la fantaisie. Il n'y avait là aucun indice de vocation; il aimait ce jeu-là plus qu'un autre, voilà tout.

La maison paternelle était une de ces charmantes maisons de province, si claires, si gaies et si hospitalières, entre cour et jardin : jolie cour bien proprette, avec des caisses d'orangers et de grenadiers autour du perron; joli jardin, soigneusement entretenu, coupé d'allées bien sablées, parsemé de jolis bosquets de lilas et de sureaux, et çà et là ombragé de quelques vieux arbres. Il y avait une terrasse au fond sur la petite rivière de l'Auvelle, avec deux jolies tonnelles aux deux extrémités. Deux beaux panonceaux brillaient à la grille d'entrée; car c'est dans la paisible demeure de « maître Aubertot, notaire », que des sauvages si cruels livraient de si terribles attaques à Robinson, et se voyaient si honteusement repoussés. L'enfant, qui ne séparait pas de l'idée de notaire celle d'une maison agréable où tout le monde est heureux, déclarait, à qui voulait l'entendre, qu'il serait notaire, « comme papa. » Pourquoi, les choses étant ainsi, se serait-on défié des jeux de cet enfant? Quel danger voyez-vous à ce qu'il appelle le petit clerc « Vendredi », et le chat de la cuisine « troupeau de chèvres »? à ce qu'il fasse du cellier au bois sa « caverne d'hiver », et de l'une des tonnelles sa « maison d'été »? Ne faut-il pas que les enfants jouent à quelque chose? Tout cela est très-juste et très-sensé; mais si maître Aubertot avait prévu ce qui devait arriver, il aurait donné son propre manteau à Pollet plutôt que de lui laisser exhiber sa vieille veste de marin. Ce que faisant, maître Aubertot aurait cru bien faire, et peut-être se fût-il lourdement trompé!

III

— Oh! papa, regarde donc Pollet, quel drôle de paletot!

— Ce n'est pas un paletot, mon enfant, c'est une veste; seulement, comme Pollet est trop petit pour la veste, ou la veste trop grande pour Pollet, elle produit l'effet d'un paletot.

— Qu'est-ce qu'il y a sur ce bouton? reprit l'enfant; on dirait une ancre!

— Ma foi oui, c'est une ancre, répondit maître Aubertot en s'approchant de Pollet, qui se laissait examiner avec complaisance. Cette veste est une vieille défroque de marin : on voit même encore, malgré l'usure, qu'il y a eu autrefois des galons cousus sur la manche. Voilà une pauvre chose qui a peut-être fait plusieurs fois le tour du monde!

Mot imprudent! L'esprit de l'enfant venait d'être éclairé par une lueur subite. Ainsi donc, se disait-il, il y a des marins ailleurs que dans les livres et sur les images! et la preuve, c'est que voilà sur le dos de Pollet une veste réelle, qui a appartenu à un vrai matelot. Cet homme est allé, avec la veste que voilà et que je touche du doigt, jusqu'au bout du monde; il a vu de ses yeux ce qui m'a paru aussi merveilleux que les contes de fées.

L'enfant ne dit rien de ce qu'il avait dans l'esprit, car il n'aurait pas su dire au juste ce qu'il éprouvait. Seulement, il se retourna deux ou trois fois pour regarder Pollet et s'assurer que la veste n'avait pas disparu. Non, elle n'avait pas disparu; seulement, elle était surmontée de la figure la moins maritime qu'on puisse imaginer, je veux parler de la face blafarde de Pollet. L'honnête cireur de bottes souriait de son large et pâle sourire toutes les fois que l'enfant se retournait. Quelque chose lui disait qu'il avait au moins pour quelqu'un le prestige de l'uniforme.

Pendant des mois entiers, on trouva le petit garçon préoccupé. « C'est la croissance! dit le père. » La mère ne disait rien; mais elle observait son enfant d'un regard vigilant et profond. On remarqua qu'il aimait beaucoup à passer devant l'hôtel du Dauphin, et qu'il paraissait désappointé quand Pollet n'était pas sur la porte. Il savait exactement l'heure où on amenait à l'abreuvoir les chevaux de la poste. Il se plaçait à cette heure-là sur la terrasse; car on confiait quelquefois les chevaux à Pollet.

Il dit un jour que M. Thomieu, le maître de pension, avait eu tort de faire mettre des abeilles sur les boutons d'uniforme de ses élèves, que des ancres auraient produit un bien meilleur effet. Sa mère le regarda avec attention, et, après un instant de silence, lui répondit doucement qu'elle était de son avis. Et ce fut tout.

La suite à la prochaine livraison.

HISTOIRE

D'UNE PETITE TASSE DE VIEUX SÈVRES,

A PROPOS DE GRANDS VASES DU SÈVRES CONTEMPORAIN.

Nous avons souvent et amplement renseigné nos lecteurs en ce qui touche la céramique et les arts qui s'y rattachent; quant à notre illustre manufacture de Sèvres, l'une des gloires de la France, de nombreux articles ont raconté son histoire, exposé ses procédés de fabrication; puis la gravure, venant en aide à la description, a fait connaître quelques-uns des chefs-d'œuvre par lesquels elle a maintenu son incontestable supériorité dans les diverses expositions internationales, nobles et généreux champs de bataille où la lutte entre les peuples tourne même au profit des vaincus.

En 1851, après l'éclatant triomphe de la manufacture de Sèvres à Londres, il ne semblait pas supposable qu'elle pût se surpasser; 1867 a prouvé que, dans la voie du progrès, le pouvoir intelligent de l'homme trouve toujours de nouveaux pas à faire quand il s'est proposé pour but ce terme idéal de l'infini, que le génie entrevoit, mais que ses efforts ne sauraient atteindre : la perfection absolue.

Sans remonter de nouveau jusqu'à l'origine de ce glorieux établissement, où le culte du beau s'affirme par la création continue de véritables monuments de la science et des arts, nous rappellerons ici que sa célébrité universelle est déjà de date ancienne, et que l'admiration pour ce qu'elle produit ne s'attache pas seulement à ses œuvres colossales.

« La marque de fabrique de Sèvres, dit l'auteur des *Grandes usines de France*, est comme autrefois le plus

Exposition universelle de 1867. — Porcelaines de Sèvres. — Dessin de Lancelot.

beau titre de noblesse qui puisse assurer le prix d'une pièce de porcelaine. Il n'est pas rare de voir à la salle de vente une tasse, même cassée, se vendre quinze ou vingt mille francs si elle est d'une bonne marque connue seulement de quelques amateurs. »

La petite tasse dont nous voulons parler monterait-elle à pareille somme si ceux à qui elle appartient aujourd'hui se décidaient à l'exposer au feu des enchères? — C'est douteux. — Mais qu'importe? elle n'est pas à vendre, et le prix auquel elle mériterait d'être adjugée est le secret d'un

avenir lointain sans doute. Ses possesseurs actuels sont de jeunes hommes encore, et c'est entre eux un engagement d'honneur que, de leur vivant, la question du plus ou du moins de sa valeur vénale ne sera pas résolue.

Ceci, on l'a compris, tient à des sentiments qu'elle ravive, à des souvenirs qu'elle réveille.

Ainsi que les personnes, les choses ont leur histoire. Supposons que la petite tasse en question puisse raconter

Exposition universelle de 1867. — Porcelaines de Sèvres. — Dessin de Lancelot.

la sienne, voici, au plus bref, ce qu'elle aurait à dire :

— Naine parmi mes sœurs de la même fournée, je suis si mignonne que la contenance de trois petits dés à coudre suffirait pour m'emplir.

Quand, façonnée au tour et décorée par le pinceau, je sortis victorieuse de l'épreuve du feu, les artistes qui m'avaient créée durent être contents d'eux-mêmes, car j'excitais l'admiration. Au milieu de ce concert d'éloges, un penseur qui n'estimait les objets qu'en raison de l'usage qu'on en pouvait faire, se prit à dire : — « C'est une mer-

veille, d'accord, mais une merveille inutile. Perdue parmi les mille curiosités que renferment les vitrines de quelque riche amateur, elle vieillira sans pouvoir jamais rendre aucun service. »

Le penseur lisait mal dans l'avenir, sa prophétie ne s'est pas réalisée.

J'eus pour premier possesseur un amateur riche, en effet; la modestie me fait un devoir d'avouer que s'il me voulut, ce ne fut pas précisément pour moi-même, mais afin de ne pas laisser à un concurrent la vaine satisfaction de me posséder.

De retour chez lui, après qu'il se fut, sans succès, efforcé de me faire admirer par sa femme, jeune mère, trop inquiète de la santé de son fils pour m'accorder mieux qu'un rapide coup d'œil, il alla me reléguer dans l'une des armoires vitrées de son cabinet de curiosités. L'exiguïté de ma taille m'aurait certainement condamnée à y demeurer inaperçue, si la gouvernante qui portait l'enfant dans ses bras et le promenait d'une pièce à l'autre de l'appartement n'eût point remarqué que, depuis ma mise en évidence, il ne me quittait pas des yeux, et qu'à plusieurs fois il avait tendu ses petites mains vers moi avec l'impatience de la convoitise. Or, je l'ai dit, cet enfant était malade et, surcroît d'affliction pour la mère et pour la gouvernante qui le chérissaient, malade si volontaire qu'on ne pouvait sans l'exposer aux convulsions de la colère essayer de le contraindre à prendre le breuvage ordonné par le médecin. La gouvernante eut une audacieuse inspiration. Dès que son maître se fut éloigné après m'avoir emprisonnée, elle revint dans le cabinet de curiosités, mais à bas bruit, car entrer là en l'absence de l'amateur et malgré sa défense expresse, c'était risquer d'être à l'instant chassée. Arrivée devant l'armoire où j'avais bien petitement l'avantage de faire nombre, elle me désigna à l'enfant toujours porté dans ses bras. Aussitôt qu'il m'eut reconnue à travers la vitre, ses larmes qui commençaient à couler s'arrêtèrent, et des pieds et des mains il ne cessa de s'agiter que lorsque la gouvernante, qui venait de surprendre tout à l'heure le secret de la serrure, eut ouvert l'armoire; alors, m'enlevant délicatement de la place où j'étais, elle me tint si bien à la portée de l'enfant, que ses doigts purent enfin sinon me saisir comme il l'aurait voulu, du moins me caresser.

L'intelligente fille avait sur elle la fiole qui contenait la potion tant de fois repoussée par le petit malade. Elle s'assit, coucha l'enfant sur ses genoux, déboucha la fiole, l'inclina vers moi, et je sentis quelques gouttes du liquide emplir mon infime capacité; puis deux petites lèvres bien pâles se poser sur mon bord d'émail et ne cesser d'y demeurer attachées que pour dire : « Encore! » et y revenir avidement.

Ce contact des lèvres, si doux que je le pourrais nommer un baiser d'enfant, se renouvela jusqu'à ce que la fiole fût entièrement vide.

Fière de cette victoire, la gouvernante revint près de sa maîtresse.

— Notre malade a bu, lui dit-elle, et il guérira, car, j'en réponds, il ne refusera plus de boire, pourvu qu'on lui présente toujours le vase qu'il a choisi.

Et, triomphante, elle me montra à la jeune mère, qui cette fois me regarda avec tant d'admiration et d'attendrissement que les larmes lui vinrent aux yeux.

Je ne retournai plus dans l'armoire aux curiosités futiles. Le collectionneur jaloux était avant tout un excellent père : loin de rien reprocher à la gouvernante, il la félicita, au contraire, de sa désobéissance, et, cédant sans conteste au légitime désir de sa femme, il me laissa à sa libre disposition.

Quand la guérison à laquelle j'avais contribué fut complète, j'eus une place d'honneur sur l'étagère où la jeune mère mettait ses objets les plus précieux. Je passai là bien des années; l'enfant était devenu un homme; la guerre le prit à ses parents. La mère, qui voulait, durant son absence, avoir sans cesse devant les yeux tout ce qui pouvait le mieux lui rappeler les émotions qu'elle lui avait dues, me fit quitter mon étagère, et je me vis, trônant sur un socle de velours, enveloppée d'un cylindre de cristal, faire pendant sur la cheminée au portrait en miniature de l'enfant qui m'avait adoptée.

Depuis quelque temps j'occupais cette nouvelle place, quand on apprit que l'absent ne devait plus revenir. Cette déplorable nouvelle abrégea les jours de la mère. Il y avait longtemps alors que la gouvernante, âgée et fatiguée, avait quitté le service de la maison. Instruite du malheur et du danger de sa maîtresse, elle revint lui offrir ses soins qui furent aussitôt acceptés. La mourante ne voulait plus parler que de son fils; et qui pouvait l'écouter avec plus de sympathie que la bonne créature qui avait partagé autrefois ses angoisses et ses joies maternelles?

Leurs entretiens ne furent pas de longue durée. Quand celle de qui la voix allait s'éteindre sentit que son dernier moment était venu, elle demanda à la fidèle garde-malade :

— Que te laisserai-je comme récompense de ton dévouement?

Trop émue pour répondre, la gouvernante arrêta sur moi un regard que comprit la mère.

Trois jours après, j'avais quitté le somptueux hôtel, et j'étais devenue le plus riche ornement de la modeste petite chambre d'une vieille fille en deuil.

Il n'est pas besoin de dire si je fus précieusement conservée. J'étais pour ma nouvelle propriétaire comme une relique sacrée : elle ne me touchait qu'avec respect; elle n'eût pas permis à son souffle de me ternir, et elle avait acheté tout exprès un mouchoir de la plus fine batiste pour enlever les grains de poussière qui par hasard tombaient sur moi. Elle aurait considéré comme une profanation la pensée seule de me demander aucun service : non, je ne servais à rien qu'à émouvoir doucement un bon cœur, qu'à faire le charme de deux yeux toujours attendris lorsqu'ils me regardaient; c'était assez pour que je me croie le droit de dire que je ne fus pas un meuble inutile.

La vieille fille vécut si longtemps qu'elle était centenaire quand la mort vint la prendre.

Quelques années auparavant, le grand âge déjà venu, sa vue s'était peu à peu affaiblie, puis enfin complétement perdue. Elle ne pouvait plus me voir; mais son neveu et sa nièce, chez qui elle était venue demeurer avec son ménage, n'oubliaient pas chaque matin de me porter l'un ou l'autre à son lit qu'elle ne quittait presque plus; on me posait dans le creux de ses mains soigneusement rapprochées pour me recevoir; elle m'y tenait un moment, et c'était son contentement pour toute la journée.

Je fis naturellement partie de l'héritage de la vieille tante. Selon sa dernière recommandation, je fus seule exceptée de ce qu'après elle la centenaire laissait à vendre au profit de ses héritiers. C'est ainsi qu'après une troisième génération éteinte, je suis arrivée à faire partie du mobilier de deux frères qui vivent en commun.

Élèves de leur père, habile graveur sur métaux, ils continuaient à travailler ensemble, quand un jour, je ne sais sous quel prétexte, leurs voix, qui d'ordinaire s'unissaient pour chanter, prirent l'accent de la colère; alors, se renvoyant l'un à l'autre les paroles blessantes, la querelle monta si haut que ces frères qui s'étaient promis de ne jamais se quitter en vinrent à se dire : « Séparons-nous! »

Cette séparation, acceptée aussitôt que proposée, entraînait de toute nécessité le partage du mobilier; la tâche

était facile, chacune des choses qui composaient le ménage avait son double ou son équivalent. On vida tous les tiroirs; le contenu des armoires inventorié et loyalement apprécié, car les frères étaient d'honnêtes jeunes gens, celui qui devait aller demeurer ailleurs n'avait plus qu'à faire emporter son bagage, quand tous deux, en même temps, jetèrent les yeux sur moi, qu'on ne pouvait partager qu'en me brisant; car la promesse faite à leur père mourant leur avait ôté le droit de me vendre.

L'un des deux partageants me saisit : je crus que ma dernière heure était venue; mais au lieu de me lancer sur le parquet de la chambre, il me présenta à son frère en lui disant :

— Tu es l'aîné, c'est à toi que notre père l'eût donnée s'il n'avait pas su notre intention formelle de vivre toujours ensemble.

— J'ai commencé la querelle, reprit l'autre, touché de ces bonnes paroles; à toi de la garder, elle me rappellerait mes torts.

— Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle nous rappelât notre réconciliation?

Les deux mains qu'ils se tendaient l'un à l'autre se touchèrent fraternellement.

En quelques minutes le désordre fut réparé, et je repris ma place sur la cheminée. Une heure après, les deux frères, assis à leur établi de graveur, le burin à la main et l'œil sur la loupe, continuaient la chanson que la querelle avait interrompue.

DU PROGRÈS INDIVIDUEL.

La vertu est tout entière dans la pureté de l'intention, dans le degré d'énergie de la bonne volonté, c'est-à-dire dans ce qui échappe à toute législation et à toute contrainte extérieure.

Cette pureté d'intention, cette énergie de la bonne volonté qui est toute la vertu, voilà ce qui demeure en tout état de société, dans la civilisation la plus avancée comme dans la barbarie; voilà la tâche personnelle et essentiellement individuelle que tous sont tenus de recommencer à nouveau et d'accomplir entièrement pour leur propre compte.

Des progrès de l'humanité il faut retrancher tout ce qui est essentiellement individuel, la force morale comme l'inspiration, la vertu comme le génie. De là, pour l'historien et le moraliste, une leçon d'équité et de modération dans la comparaison des divers âges de l'humanité, dans les jugements sur les temps qui nous ont précédés et sur celui où nous vivons. (1)

MILTON.

Voy. la Table de trente années.

Milton avait à l'Université de Cambridge une telle réputation de candeur et de pureté, que ses camarades l'appelaient mademoiselle Milton. Dans sa jeunesse, il préférait beaucoup Dante et Pétrarque aux poëtes latins, parce qu'ils avaient, dit-il, consacré leurs vers à deux femmes dignes d'estime et de respect.

Plus tard, il écrivait : « Celui qui veut faire des poëmes dignes d'admiration, doit être lui-même un *véritable poëme*, c'est-à-dire un composé et un modèle de toutes les choses les meilleures et les plus respectables. »

Enfin on trouve ce passage dans une de ses épîtres à Déodati :

(1) Francisque Bouillet, *De la querelle des anciens et des modernes en morale*. 1869.

« Le poëte qui aborde des sujets élevés, celui-là doit vivre sobrement, comme le maître de Samos. Qu'il joigne à cela une jeunesse chaste et pure, une morale austère et des mains innocentes. C'est ainsi que, revêtu de la robe sacrée et purifiée par les eaux lustrales, on peut se lever et paraître devant les dieux; il est leur prêtre, et son cœur et sa bouche aspirent le souffle caché de Jupiter! »

N'y a-t-il pas quelque chose de frappant à trouver de telles pensées dans la bouche du chantre futur du *Paradis perdu?*

DE L'ORIGINE

DE QUELQUES HISTOIRES MERVEILLEUSES DEVENUES POPULAIRES.

LA PLUME DE SAINT-MICHEL.

On conserve dans une ville d'Espagne une plume que la tradition dit être tombée de l'aile de saint Michel. Voici l'explication de cette croyance :

Il y a quelques centaines d'années, un *auto sacramental*, ou mystère, fut représenté dans cette ville. Au nombre des personnages figurait l'archange saint Michel. Une plume, s'étant détachée des ailes de l'acteur, fut ramassée et conservée précieusement par l'un des spectateurs. La superstition s'en mêlant, avec le temps la plume devint une relique.

LA VUE RENDUE AUX AVEUGLES.

Alfonso Tostato, archevêque d'Alcala de Hénarès, écrivit, au moyen âge, des Commentaires de la Bible, qui, parmi ses contemporains, passèrent pour des modèles d'érudition et de piété. Les passages difficiles étaient rendus si clairs qu'on put dire par métaphore, dans son épitaphe, que ses ouvrages avaient rendu la vue aux aveugles (1). Cette phrase ayant cours, on finit par en conclure qu'en vertu des services rendus par le digne archevêque aux livres saints, Dieu avait accordé à ses œuvres le don miraculeux de guérir les aveugles qui pouvaient en approcher.

LE COFFRE FLOTTANT.

Le cardinal Ximénès, qui fonda la célèbre Université d'Alcala, voulant faire revivre la connaissance des Commentaires d'Alfonso Tostato tombés en oubli, crut rendre service à la religion en en faisant publier une édition nouvelle. Comme l'art de l'imprimerie était alors plus avancé dans la république de Venise qu'en Espagne, il fit emballer les manuscrits et les y expédia.

Pendant la traversée, le vaisseau qui les portait fut assailli par une violente tempête; le capitaine, voulant alléger le navire, fit jeter à la mer toute la cargaison, sans en excepter le coffre contenant les œuvres d'Alfonso Tostato.

Le lendemain, lorsque le danger fut passé, l'homme auquel Ximénès avait confié les manuscrits fut au désespoir de l'irréparable perte : n'osant retourner en Espagne, il errait le long du rivage. Tout à coup il aperçut flottant sur la mer le coffre qu'il croyait à jamais perdu. On ajoute que le sage Ximénès avait eu la prévoyance de faire faire le coffre du bois le plus léger.

LA BALEINE DU MANÇANARÈS.

On sait que le Mançanarès est une rivière singulièrement basse, et dont les eaux, à certaines époques de l'année, ne couvrent pas la moitié de son lit; cependant une baleine y fut vue jadis, d'après une tradition populaire.

Or, voici ce qui était advenu. Un marchand de vin ha-

(1) Su doctrina así alumbra,
Que hace ver á los ciegos.

bitait sur les bords du fleuve. Un jour, par suite de quelque accident, sa cave fut inondée, et les outres mises à flot descendirent la rivière. Le marchand, éperdu, courut le long de la berge, criant aux voisins d'arrêter la flotte, et qu'une des outres contenait du vin; à mesure que le danger augmentait, il criait plus fort : *Una va llena!* (Une est pleine.)

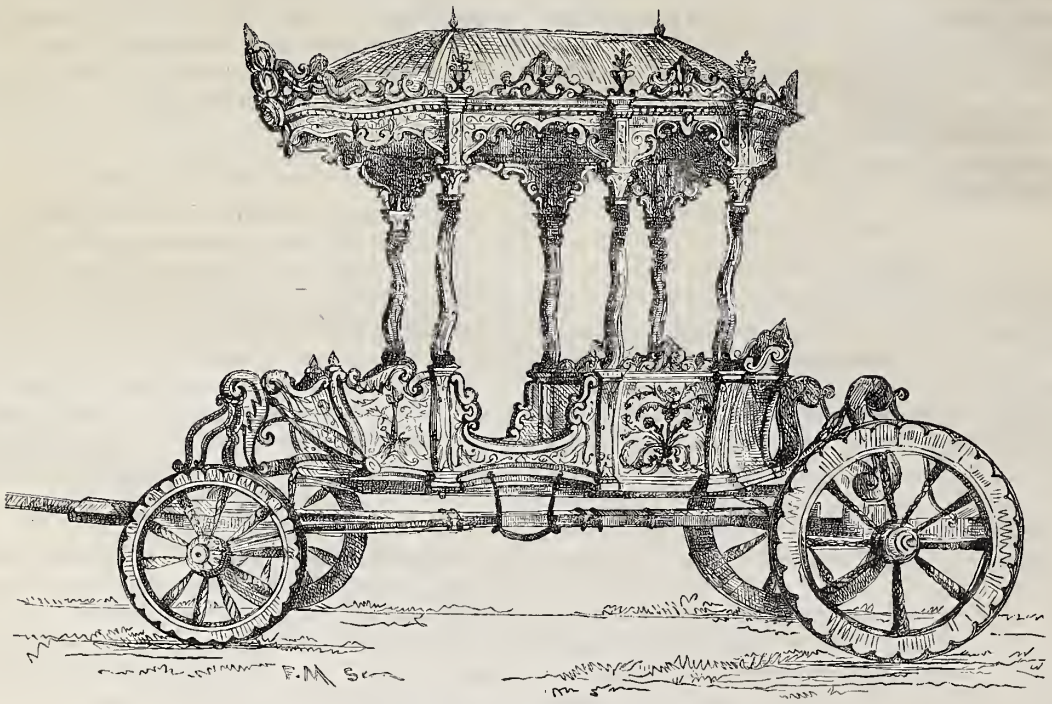
En espagnol, on perçoit à peine la différence des sons entre le *b* et le *v;* de sorte que son cri résonnait aux oreilles comme *Una ballena!* De là naquit la croyance populaire du passage d'une baleine dans le Mançanarès.

VOITURES DES DAMES DU HAREM,

A CONSTANTINOPLE.

Les dames qui habitent le sérail du Grand Seigneur ne mènent pas une vie si retirée que nous le pensons généralement en Europe. Elles font même des promenades assez fréquentes, et, pourvu qu'elles restent voilées, on leur permet mainte excursion sur les rives du Bosphore. Ce qu'on peut affirmer sans crainte d'être démenti par les promeneurs en *araba,* c'est qu'il n'y a pas une seule voiture dans nos villes qui ne soit préférable à ces véhicules, et que les *khadoun* du plus haut parage, aussi bien que les plus humbles bourgeoises de Péra, y sont terriblement secouées. Nous lisons, dans une aimable causerie publiée il y a quelques années sur Stamboul (c'est, comme on sait, le nom turc de Constantinople), la description suivante d'une voiture de bonne maison :

« L'araba désigne à la fois la charrette servant de transport, et la voiture de promenade et de simple agrément. Celle-ci seule nous occupera. Les antiques carrosses que Vander-Meulen, cet Horace Vernet du grand roi, avait l'habitude de placer sur le premier plan, sous le prétexte de nous faire assister au siége de quelque place flamande, ces carrosses vénérables, aux flancs largement évasés, peuvent en donner une idée assez exacte. Seulement, l'araba



Araba des dames du harem, à Constantinople.

est dépourvu de siéges et de portières. On s'y accroupit à l'ottomane, et l'ouverture pratiquée sur chaque côté est assez large pour introduire le personnage le plus obèse. L'extérieur est ordinairement peint en vert ou en amarante, et dix palmettes dorées s'y relèvent en bosse. Quoique l'araba soit en grande faveur auprès de la classe aisée, certains dignitaires commencent à risquer de petits coupés anglais sur les voies périlleuses de Constantinople; mais comme dans les uns et les autres on ne peut éviter d'affreux cahots, le rôle de piéton ou de cavalier est cent fois préférable. » (1)

Dans l'araba dont nous offrons ici une représentation exacte, on remarque aisément le goût Louis XV, travesti par l'art oriental. Nous ferons remarquer en passant que ces carrosses, plutôt propres à une promenade qu'à une course dans la ville, doivent être à Constantinople d'une origine assez récente. Le fameux Guillaume Postel, qui résidait à Stamboul en 1546, n'en fait aucune mention; et cependant que ne dit-il pas sur les splendeurs de la cour ottomane dans son curieux écrit intitulé : *De la République des Turcs, et, là où l'occasion s'offrera, des mœurs et loys de tous muhamédistes.* Dans cette étrange description, publiée à Poitiers en 1560, maistre Guillaume le cosmopolite, comme il s'intitule lui-même, essaye de faire disparaître, ou, si on l'aime mieux, d'atténuer bien des préjugés qui régnaient alors sur les musulmans. Il parle fort des cortéges magnifiques où figuraient par centaines les chevaux de prix et les chameaux; il ne dit pas un mot des arabas qui auraient dû servir au transport des femmes du sérail. Ce qu'il y a de plus évident pour lui, c'est que les recluses du harem ne méritaient nullement la réputation qui leur était faite alors à la cour de Henri II : « Certes, réciter la mondicité, la simplicité et honnesteté qui apparoist ausdittes dames de delà, me sembleroit fort odieus à faire ouïr à beaucoup de dames chrestiennes; je parle principalement des Turques et Persiennes. »

(1) *Un mois à Constantinople.*

UNE MAUVAISE AFFAIRE.

Musée de Bâle; Peinture. — Courtier et Paysan, par M. Vauthier. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de Bingham.

Dans la salle commune d'une ferme, trois hommes sont assis autour d'une table où l'on voit un plan de propriété et quelques piles d'écus.

L'un de ces personnages, gros, gras, la figure ronde, enluminée, le front haut, l'air content de lui, bien vêtu, paraît attendre une décision avec impatience : sa main agite les breloques de sa montre.

Un autre, le maître du logis, soucieux, le visage attristé, les yeux fixés sur le plancher, réfléchit.

Le troisième, aigrefin, agent d'affaires, en casquette, à la barbe mal faite, aux yeux rusés, presse de ses arguments perfides le paysan.

— Vendez, vendez; tous ces écus seront à vous, et avec cette somme vous payerez vos dettes, vous achèterez un autre bien, des bestiaux, etc., etc.

Le paysan hésite; il entrevoit la ruine.

Derrière lui, sa femme, anxieuse aussi, le touche doucement à l'épaule et semble lui dire : — Prends garde!

Comment le pauvre homme en est-il arrivé à cette extrémité? Est-ce par suite de vices et de dissipations? Je ne le crois pas. Sa femme, jolie, et qui porte un petit enfant sur son bras, paraît intelligente, sérieuse; elle a de la volonté. Je soupçonne qu'il est tombé dans l'erreur de beaucoup de nos compatriotes de Champagne : il a acheté trop de terres à crédit. L'amour de la propriété, très-légitime s'il n'est excessif, l'a entraîné. Au lieu d'employer ses économies à améliorer le sol, à entretenir le bétail nécessaire à l'engrais, il les a épuisées aux ventes par adjudication, où l'on s'excite les uns les autres comme à un jeu de roulette ou de pharaon.

Il ne s'est pas arrêté là. Il s'est flatté de l'espoir d'une suite non interrompue de riches récoltes qui lui permettraient d'amortir ses dettes. Il se voyait en perspective le plus grand propriétaire de la commune. Mais il avait compté sans la grêle et les orages, sans les épizooties, sans la baisse de prix sur les marchés; ses créanciers le pressent, le menacent, et voici venir l'homme toujours à l'affût des occasions de s'enrichir de la ruine des autres.

Ah! le dur moment? Que faire? que devenir? Comme les yeux de ce pauvre homme sondent douloureusement l'abîme! et avec quelle angoisse sa digne et vertueuse compagne épie la fin de ce terrible silence!

Monsieur Vauthier, faites-nous un autre tableau, et montrez-nous comment le bon génie, la jeune femme, a fait rompre le marché, au grand dépit de l'esprit malin. Représentez, dans l'intérieur de cette ferme, quelques années après, l'aisance, le bonheur, la joie d'avoir échappé à la ruine, et l'agent rusé, tout penaud, venant offrir ses odieux conseils, qu'on rejettera, comme ils le méritent, avec dédain.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 234, 350, 358.

TROISIÈME LETTRE.

Mme L. A. D. à Mme Cora Millet-Robinet.

Oh! chère Madame, que de choses il faut à la campagne! Quand on parle, dans un salon, *de la simple vie des champs*, on se figure qu'on n'a qu'à prendre son bonnet de nuit et ses pantoufles pour être parfaitement installé; mais je vois que la vie, là comme à Paris, a ses exigences : seulement,

elles sont d'un autre genre. Chacun doit souvent, par son industrie, s'y pourvoir de tout ce qui est nécessaire, n'y trouvant pas les ressources de la capitale, où il suffit d'avoir de l'argent, et, sans l'ouvrage que vous avez eu la bonté de me donner pour me servir de guide, souvent nous serions réduits à vivre comme les anachorètes, à faire nos repas avec de l'eau et des miettes.

Mlle Amandine, ma bonne de Paris, m'a quittée, disant qu'elle ne trouvait plus à gagner sa vie chez moi, ce qui m'a fait comprendre qu'elle ne pouvait plus *faire danser l'anse du panier*, moyen par lequel elle doublait sans doute son gage, et j'ai dû la remplacer par une jeune fille qui me paraît intelligente et animée d'un grand désir de me contenter; elle s'appelle Genevotte. Que dites-vous de ce nom? Comme je suis aussi ignorante qu'elle dans l'art culinaire, nous faisons notre éducation ensemble, et je vous assure que nous serons bientôt, pour certains mets, des *cordons bleus*.

Il n'y a pas de poulets gras au marché, il n'y a pas même de marché ici; mais dès que nos petites servitudes ont été édifiées, et que la cour destinée à servir de promenoir à nos poules a été close, Genevotte et moi avons fait une excursion chez des fermiers des environs, et nous avons acheté bon nombre de volailles, qui ont été lâchées dans notre basse-cour. Ces nouveaux habitants ont donné à notre petite retraite un air de vie qui m'a ravie d'aise.

Pour intéresser Genevotte à mes volailles, je lui ai promis de lui donner dix centimes par bête élevée dans notre basse-cour, et de doubler la somme quand elle serait assez grasse pour mériter l'honneur d'être rôtie. L'intérêt personnel n'est-il pas le premier, le plus grand mobile de toutes les actions humaines? Je crois qu'en intéressant les serviteurs dans les affaires de la famille qui sont de leur compétence, on relèvera leur condition sociale et on la rendra plus heureuse.

Auguste a donné un peu plus de longueur au bâtiment en retour d'équerre qui devait former, dans votre plan, l'écurie et le hangar, parce qu'il a voulu avoir un atelier. Un atelier! vous allez vous figurer qu'il s'agit de peinture, de sculpture, que sais-je? Pas du tout : c'est un atelier de menuiserie. Il est très-utile à la campagne de savoir et de pouvoir faire une foule de petits travaux d'arrangement. La construction faite, Auguste est allé à la ville, a acheté un établi et tous les outils qui devaient l'accompagner, et il est revenu triomphant avec armes et bagages. Il a tout installé et a mis tout de suite la main à l'œuvre. Oh! dame!... il n'a pas fait d'abord des chefs-d'œuvre; il a commencé par se faire d'énormes ampoules aux mains. Cependant il est arrivé à faire une planche à savonner et, et... je n'ose pas le dire; pourquoi pas? c'est un ustensile qui nous est très-commode, à Genevotte et même à moi : une boîte à ordures!... Cette œuvre lui donne l'espérance d'arriver à en faire bien d'autres.

Passons, chère Madame, aux choses plus sérieuses, pour moi au moins : c'est de l'installation finale de notre jolie maison qu'il faut nous occuper à présent qu'elle est peinte, tapissée, et que nos caisses de meubles sont arrivées de Paris.

Notre appartement de la ville étant beaucoup plus petit que la maison que nous venons de construire, il faudra ajouter à notre mobilier de quoi la meubler, non d'une manière élégante, mais, pour parler le langage à la mode, d'une manière confortable.

Notre meuble est en velours de laine rouge; il ne se compose que de quatre fauteuils, de quelques chaises de tapisserie de ma façon, et d'une garniture de cheminée fort modeste. Cela ne suffit pas dans notre salon de campagne, qui est plus grand; puis, ces pans de murailles, plus hauts et plus grands que ceux que nous avions à Paris, me semblent vides, nus. Dites-moi avec quoi il faut les garnir.

Notre chambre à coucher est en perse encore très-propre; nous n'y changerons rien. Il faut meubler les chambres d'amis, mais très-simplement; donnez-nous encore votre avis sur ce mobilier, chère bonne amie.

Dans la salle à manger, notre table ronde à rallonges (elles sont plus utiles à la campagne qu'à Paris) et de jolies chaises en paille me paraissent suffisantes : celles que nous avions à Paris, et qui sont garnies en cuir, iront dans les chambres d'amis. Je veux aussi une étagère pour placer des vases garnis de fleurs (j'espère qu'elles ne seront pas rares dans notre jardin), et un buffet-dressoir pour y poser mes assiettes de fruits : c'est un meuble joli et commode.

La cuisine manquera de beaucoup de choses. Nous n'avons pas fait construire de fourneau. Faut-il avoir un fourneau économique en fonte? Je le pense. J'ai vu dans la *Maison rustique des dames* qu'il offre beaucoup d'avantages, de facilités, pour la préparation des mets.

Enfin, chère bonne amie, encore quelques-unes de vos bonnes instructions, et nous serons bien installés, jusqu'à ce qu'il prenne à Auguste la fantaisie de se faire, comme il dit, *laboureur*. J'espère qu'il se bornera à s'occuper de notre jardin, qui sera charmant, et pourra, je pense, nous fournir la plus grande partie des légumes et des fruits nécessaires à notre petit ménage; moi, je me chargerai des fleurs, à moins que je ne prenne en amour les carottes et les salades, comme j'ai pris en adoration les poulets et leurs mamans : on ne peut répondre de rien.

Adieu, ma bonne vieille amie; répondez-moi, je vous en prie, le plus tôt possible. Vous connaissez l'impatience de la jeunesse; deux ou trois amis doivent venir voir, admirer, j'espère, notre nouvelle installtation : je serais bien contente qu'ils la trouvassent complète.

Mille et mille remercîments pour le passé, le présent et l'avenir. Votre bien tendre et bien reconnaissante jeune amie L. A. D.

Réponse de Mme Cora Millet-Robinet à Mme L. A. D.

Vous voilà au bout de votre œuvre, ma chère Louise, et après avoir travaillé plus de six jours, vous pourriez vous reposer; mais comme je crois que le repos ne vous serait point agréable, et que de l'inaction naît l'ennui, j'espère que vous trouverez à la campagne le moyen de vous occuper sans cesse d'une manière utile et agréable. Vous devrez pourvoir par vos soins aux besoins de votre ménage. Cette vie animale et végétale que votre intelligence est appelée à diriger, à modifier pour votre profit personnel, donne aux occupations de la campagne un charme que nulle autre ne peut atteindre.

Vous avez très-bien fait d'associer votre Genevotte aux soins des produits de votre basse-cour, et si elle vous aide dans la culture de votre jardin, ce qui arrivera sans aucun doute, accordez-lui aussi une petite prime sur tous les légumes ou les fruits à la production desquels elle aura participé.

Oui, bien certainement, la domesticité devra changer de forme, grâce à la liberté et à la diffusion de l'instruction, qui doit donner à toutes les créatures humaines les moyens d'occuper leur place dans la société.

L'association, qui s'étend de jour en jour sous différentes formes, doit venir en aide pour la solution de ce grand problème; mais l'association, dans les villes surtout, présente de grandes difficultés qui sont loin d'être résolues. Pour les travaux des champs, le problème est

peut-être plus facile à résoudre, et vous avez déjà commencé, chère jeune amie, avec votre Genevotte.

Cependant cette inégalité de fortune, dont la plus grave part n'est pas toujours due, tant s'en faut, à la différence dans l'intelligence et la capacité de ceux qui la possèdent, paraît une chose révoltante, monstrueuse même; mais jetons les yeux sur la nature, et nous y verrons que si l'inégalité est le fait de la volonté divine, l'association du faible et du fort, la protection du petit par le grand, s'y rencontre à chaque pas. Le chêne, en étendant son immense feuillage autour de son énorme tronc, ne permet à aucun autre arbre de végéter sous son ombrage; mais il protége certaines petites plantes délicates qui ne peuvent vivre que sous sa protection. Il soutient le lierre qui, s'attachant à son tronc, s'élève dans les airs avec son puissant protecteur, sans lequel il ramperait sur la terre.

Assurément chaque être a droit sur la terre à un peu de bonheur et de bien-être selon ses besoins; cherchons à procurer à tous la part à laquelle leurs facultés intellectuelles, physiques et morales peuvent les faire prétendre.

Mais voilà, chère enfant, de la haute morale qui touche de près à l'économie sociale : fuyons ce terrain dans lequel nous pourrions nous embourber, et rentrons modestement dans notre économie domestique. Tâchons, par l'accomplissement de tous nos devoirs de ménagère, qui sont dans notre rôle naturel, de rendre le toit domestique aussi attachant par le bien-être que nous y ferons naître, que par les charmes personnels, les grâces de l'esprit et les talents que l'instruction moderne des femmes nous permet d'acquérir. Joignons l'utile à l'agréable, et le bonheur planera sur notre paisible demeure.

Votre salon, chère Louise, voyons, qu'allons-nous y mettre? Je vous engage d'abord à placer dans les encoignures des fûts de colonnes tronquées en stuc sur lesquelles vous poserez de jolies réductions en plâtre de statues de grands maîtres. Si vous n'avez aucun tableau pour décorer les murs, procurez-vous quelques-unes de ces belles photographies qui représentent un monument public ou un beau paysage, encadrées simplement mais avec goût; une table au milieu pour poser les publications que vous recevrez, et une console que vous ornerez de fleurs. N'oubliez pas une table à jouer... Ne vous étonnez pas : dans les longues soirées d'automne et d'hiver, on fait volontiers une partie où l'enjeu est peu considérable et qui offre une utile distraction quand on a quelques visiteurs. J'oubliais : il faut placer aussi dans votre salon, ou dans une autre pièce au rez-de-chaussée, un canapé-lit pliant, en fer, garni d'un bon matelas et de deux gros oreillers, le tout recouvert d'une perse ou d'une cretonne. Ce canapé-lit, quand les deux bouts sont à moitié relevés, les oreillers placés au milieu, a l'apparence d'un joli et commode sopha sur lequel, après une longue course ou pendant les chaleurs de l'été, on aime à prendre un peu de repos; à l'occasion, il peut servir de lit.

Je vous engage à avoir tout simplement des rideaux de mousseline blanche; à la campagne, il ne faut pas avoir des rideaux que le soleil peut endommager et qui obstruent le jour; on n'en a jamais trop : voyez les plantes, qui le recherchent à tel point qu'elles s'inclinent du côté où elles peuvent le recevoir lorsqu'un abri les en prive. Les hommes ne sont pas aussi sages; il semble qu'ils redoutent la lumière : ils encombrent, sous prétexte d'élégance, les issues par lesquelles elle leur vient. C'est une grosse erreur à laquelle il ne faut pas se laisser aller, chère enfant; la lumière est, presque autant que l'air, nécessaire à la vie.

Dans les chambres d'amis, un bon fauteuil-voltaire et quelques chaises, dont une basse, que les dames aiment beaucoup; des lits tout simples en fer auxquels on sait donner une forme agréable aujourd'hui; vous les garnirez de sommiers Tucker, qui me semblent les meilleurs, un ou deux matelas les complètent; n'oubliez pas d'y placer, outre les couvertures, un couvre-pieds en étoffe quelconque, en perse, par exemple, ou bien piqué en coton. Ce couvre-pieds est léger, chaud et mobile, ce qui permet à l'habitant de la chambre de le garder ou de l'enlever. Le cabinet de toilette doit être muni de tout ce qui est nécessaire.

Oui, il vous faut un fourneau économique : ceux de Godin-Lemaire, de Guise (Aisne), me paraissent très-bons; j'en ai l'expérience : pour votre petit ménage, un fourneau de 82 centimètres de longueur sur 44 de large sera suffisant. Il ne faut pas tomber dans la faute que commettent certaines maîtresses de maison, qui achètent un trop grand fourneau parce qu'elles le croient nécessaire aux besoins de leur service : au lieu d'obtenir de l'économie de combustible, elles accroissent leur dépense. Du reste, un fourneau économique, malgré ses avantages, ne doit pas faire condamner la cheminée de la cuisine, qui est complétement dans les habitudes de votre pays. Elle est, selon moi, indispensable, à la campagne surtout, où l'on est exposé à avoir besoin d'un feu clair pour se sécher après une averse qui vous surprend dans les champs. Pendant les temps froids, les domestiques, dont nous devons prévoir les besoins, sont heureux de pouvoir se chauffer devant un bon feu de cheminée, comme nous le sommes nous-mêmes. Ne soulevons jamais des idées de comparaison fâcheuses, et je dirai injustes.

C'est dans la cheminée que vous placerez le gril pour faire griller les viandes, qui répandent une odeur détestable lorsqu'on les met sur le fourneau. L'âtre de la cheminée doit être élevé de 10 centimètres au-dessus du sol de la cuisine, ce qui suffit pour empêcher les pieds d'entraîner la cendre; et l'on n'est pas ainsi exposé à l'inconvénient des cheminées trop élevées, devant lesquelles les gens qui s'en approchent se brûlent le buste lorsque leurs pieds restent glacés.

A ce fourneau économique de petite dimension, je trouve indispensable, pour les cas exceptionnels, d'adjoindre deux ou trois petits fourneaux portatifs en fonte ou en terre, qu'on place n'importe où quand on en a besoin, ou encore un petit fourneau construit en briques et recouvert de faïence, présentant deux ou trois ouvertures de différentes dimensions; ils peuvent servir de supplément au fourneau de fonte dans certaines circonstances, et dispensent souvent de l'allumer.

Votre batterie de cuisine en cuivre pourra être remplacée en grande partie par des ustensiles de fonte, comme marmites, casseroles, qu'on peut placer sur les trous du fourneau dégarnis de leurs disques; recevant l'action directe du feu, ils s'échauffent avec beaucoup de rapidité, tandis que pour l'emploi des ustensiles de cuivre le fourneau doit être chauffé jusqu'au rouge, ce qu'on n'obtient sans trop de dépense que par l'emploi du charbon de terre. Cependant il ne faut pas exclure les ustensiles en cuivre, puisque vous en avez : certains mets s'y préparent mieux que dans la fonte. Vous pourrez, d'ailleurs, les employer sur les fourneaux secondaires.

Il vous faudra des marmites et des casseroles de différentes grandeurs; leur prix n'est pas, à beaucoup près, aussi élevé que celui des mêmes objets en cuivre; quelques-unes devront être émaillées en dedans pour préparer certains mets qui noircissent dans la fonte. Il faudra, chère enfant, vous pourvoir d'une bassine en cuivre rouge, non étamée, pour faire des confitures; à la campagne, vous aurez abondance de fruits; les confitures et autres friandises doivent être préparées par vous; des balances

sont indispensables pour les peser et sont utiles pour une foule d'autres usages : les balances de Roberval, à plateaux mobiles, sont les plus commodes, et leur prix est peu élevé.

Bien qu'on puisse faire d'excellents rôtis dans le four du fourneau économique, en dépit de ce qu'en peuvent dire certains gourmets, il faut vous pourvoir d'une rôtissoire. On la place sur une plaque qui s'abaisse à l'un des bouts du fourneau, et la viande reçoit ainsi directement l'action du feu au travers d'une grille; le feu peut alors être employé à un autre usage.

Le garde-manger est un meuble indispensable à la campagne; il faut, autant que possible, le placer au nord et à l'air.

Mais, chère mignonne, s'il fallait vous énumérer tout ce qui est nécessaire à votre ménage de campagne et y joindre les recettes des préparations que vous serez obligée d'y faire, il faudrait un volume : je ne vous donne ici que le plus nécessaire; je trouve plus sage et surtout plus court, bien que vous puissiez trouver que je mets trop en avant mes œuvres, de vous renvoyer à la *Maison rustique des dames;* si je connaissais autre chose de mieux, je vous l'indiquerais. Cherchez, et vous trouverez peut-être.

J'approuve très-fort l'atelier de menuiserie, non-seulement parce que votre mari pourra y faire une foule de petits travaux utiles, ce qui l'amusera beaucoup, mais aussi parce qu'il est infiniment commode d'avoir un atelier de menuiserie à la campagne pour les ouvriers qu'on peut être obligé de faire venir, et qui sont ainsi dispensés du transport, toujours assez difficile, d'un établi. Plus tard, quand ce cher ouvrier sera devenu habile à manier la varlope, il pourra y joindre un tour.

Adieu, ma bonne chère petite; je vous dirai que je projette un voyage qui pourrait me permettre de tourner mes pas de votre côté. Mettez-vous donc en mesure de recevoir l'*inspecteur général* de manière qu'il n'ait que des louanges à donner à votre installation. En attendant, recevez, chère mignonne, pour vous et votre cher mari, toutes mes tendresses.

A vous de cœur et de conseil. Cora Millet.

ÊTRE DUPE.

Quand on a imprudemment basé la conduite générale et les moindres actions de sa vie sur la crainte d'être une dupe, on le devient immanquablement de ses propres précautions. Louis Dépret, *l'Album de Karl.*

FABLES LITTÉRAIRES

DE THOMAS YRIARTE.

Voyez tome XXXVIII, 1870, page 233.

L'ABEILLE ET LES BOURDONS.

Les Bourdons se réunirent un jour pour une importante affaire. Chacun d'eux proposa différents moyens de dissimuler leur oisiveté et de se disculper, aux yeux des autres animaux, de ce vice honteux. Les plus paresseux et les plus bêtes auraient volontiers essayé de construire, bien ou mal, des rayons; mais le travail leur était pénible et le succès de l'entreprise fort douteux. Pour sortir de cette difficulté, ils allèrent à une vieille ruche chercher le cadavre d'une Abeille de son vivant fort habile et fort travailleuse. Ils lui firent avec grande pompe un magnifique enterrement, et, dans un panégyrique destiné à l'immortalité, louèrent son industrie dans l'art de faire le doux miel et la douce cire.

Puis ils furent partout s'en vanter.

Une Abeille, qui les entendit, leur dit :

— Est-ce là tout votre travail? Vos beaux discours ne vaudront jamais une goutte du miel que je fabrique.

Combien ont prétendu passer pour sages rien qu'en citant ceux qui l'ont été autrefois! Eh bien, qu'ils les vantent magnifiquement! Mais je leur demanderai : « Les imitez-vous? »

LA SERVANTE ET LE BALAI.

Une Servante nettoyait sa maison avec un balai vieux et sale.

— Maudit soit ce balai! dit-elle; sa malpropreté et les débris qu'il laisse sur son passage salissent plus les appartements qu'il ne les nettoie.

Ainsi les critiques et les commentateurs, qui prétendent corriger les écrits des autres, les laissent souvent dix fois plus pleins d'erreurs qu'auparavant.

Mais je ne veux rien dire de ces messieurs; que ma Servante leur parle pour moi.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

Certaines gens ont une gracieuse manière de faire croire qu'ils savent tout, et quand ils entendent ou voient quelque chose, si belle et si neuve qu'elle puisse être, ils la croient ordinaire et facile, et n'ont garde d'en faire l'éloge. Je ne quitterai pas, sur ma foi, cette maudite race avant de lui avoir conté une fable, cela devrait-il me prendre tout un jour.

La Fourmi racontait à la Mouche toutes les fatigues qu'elle se donne et au prix de quels soins elle gagne sa vie; comment elle construit sa fourmilière; de quelle manière elle fait ses cases; de quelle manière elle fait son grenier; comment elle fait provision de grain, et comment toutes ses sœurs se partagent la tâche de l'emmagasiner; et autres détails si curieux qu'on les traiterait de fables si l'expérience journalière n'en démontrait la vérité.

La Mouche tombait d'accord de tout cela, et répondait à peu près en ces termes :

— Oui, sans doute; je comprends, je vous le disais; c'est clair, c'est évident; qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

La Fourmi, qui était sur le seuil de sa maison, dit à la Mouche :

— Ma chère, entrez donc dans la fourmilière. Puisque avec ce ton superbe vous trouvez tout facile et le donnez pour fait, pour nous montrer ce que vous savez aidez-nous dans quelque besogne utile.

La Mouche fit une pirouette, et répondit avec dédain :

— Voyez la belle affaire! Pensez-vous que cela me serait si difficile? Le tout est de s'y mettre. Mais... j'ai affaire ailleurs. A un autre jour!

UN SUR PRÈS DE TROIS MILLE [1].

Simple unité dans un douloureux total, le naufrage du brick anglais *Euphemia*, qui ne compta aucune victime humaine, n'a point heureusement mérité le triste honneur d'une mention particulière sur la dernière liste annuelle et trop faiblement décroissante des sinistres de mer.

L'événement reproduit et dramatisé par le vaillant et brillant pinceau de M. Théodore Weber peut se résumer en ces quelques lignes :

Durant la soirée du 17 octobre 1869, le pilote du Tréport essaya vainement de faire entrer dans ce port le brick *Euphemia*, qui arrivait d'Angleterre avec un chargement

[1] Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 278, *les Sinistres de mer.*

de charbon. Convaincu de l'inutilité de ses efforts, il fit mordre l'ancre entre la jetée et le brise-lames situé à la droite du port, et ramena à terre l'équipage qu'il avait fait embarquer. A la marée suivante, qui fut très-forte, le brick, chassant sur ses ancres, vint se déchirer et se perdre sur le brise-lames.

Dans sa sincérité brutale, le fait n'accuse qu'une perte matérielle, inscrite avec tant d'autres à l'article profits et pertes du grand livre des risques maritimes. Fécondé par l'imagination du peintre, qui a semé cette mer furieuse de naufragés en détresse, l'accident vulgaire a pris les proportions de ces grands désastres dont l'histoire des navigateurs nous affirme journellement la déplorable réalité.

C'est une louable fantaisie d'artiste que celle qui se propose pour but d'intéresser l'humanité aux périls de la vie humaine.

Naufrage du navire anglais *Euphemia*. — Dessin de M. Weber, d'après son tableau.

UNE VESTE DE MARIN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2.

IV

C'était un dimanche matin à déjeuner.

— A quoi penses-tu, Maxime? dit M. Aubertot. Ce n'est pas assurément à l'œuf que tu manges.

— Papa, répondit Maxime, je me demandais comment s'y prennent les gens qui veulent être marins.

— Officiers de marine, veux-tu dire?

— Oui, papa, officiers de marine.

— Il faut aller à l'École navale.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il faut faire pour aller à l'École navale?

— Il faut passer des examens qui sont très-difficiles. Le programme est compliqué, du moins à ce que j'ai entendu dire.

— Crois-tu que Mahaut ait ce programme?

— Quelle idée! A moins de l'encadrer comme un objet de curiosité, je ne vois pas trop ce que Mahaut pourrait en faire. Qui est-ce qui a jamais songé à l'École navale dans un pays comme celui-ci?

L'enfant ne répliqua pas; mais il pensait si peu à ce qu'il faisait, qu'il se coupa trois fois plus de mouillettes qu'il n'était nécessaire.

Au dessert, il reprit la conversation juste au point où il l'avait laissée.

— Est-ce que Mahaut ne pourrait pas faire venir ce programme, quand on lui envoie des livres de Paris?

— Qu'en veux-tu donc faire, de ce programme?

— Le connaître, père; il me semble que cela me ferait plaisir de savoir ce que c'est.

Il ayait, en prononçant ces paroles, un petit air si sérieux et si réfléchi, que le père et la mère échangèrent un regard d'inquiétude.

V

Quand ils furent seuls, la mère pleura amèrement, et c'est bien naturel. Comment se faire à l'idée de voir Maxime quitter pour toujours la maison? Elle songea que sa vie ne serait que soucis et chagrins; qu'elle ne pourrait plus entendre sans avoir le cœur serré le bruit du vent dans les grands arbres du jardin. Le père aussi pensait à tout cela; mais il cachait ses inquiétudes pour ne pas accroître celles de sa femme. Il fit bonne contenance; il parlait de son mieux; il fut presque éloquent, en plaidant contre son propre cœur.

— En tout cas, dit-il à la fin, je crois qu'il n'est pas prudent d'irriter une curiosité déjà trop excitée en refusant de faire venir ce programme. Après tout, cela n'engage à rien. Maxime n'est qu'un enfant; il a le temps de changer dix fois d'idée avant d'être en âge de se présenter aux examens; ces examens, d'ailleurs, sont si difficiles que nous pouvons espérer ou qu'il se découragera, ou qu'il échouera.

— Il ne se découragera pas, dit la pauvre mère, car il a tout à fait ton caractère. Quant à échouer...

Elle acheva sa pensée par un mouvement de tête qui en disait bien long. Une mère, en effet, peut-elle admettre que son fils ne réussira pas partout où il voudra bien essayer de réussir?

Mahaut fit venir le programme.

Un pauvre bachelier ès sciences qui végétait tristement dans les fonctions ambiguës de professeur maître d'études, aux gages du peu magnifique M. Thomieu, fut chargé tout particulièrement de « pousser » le fils de M. le notaire. Le maître était doux et patient, l'élève intelligent et plein d'ardeur; les choses marchèrent à souhait : l'un attrapait un peu de science, l'autre un peu d'argent et de considération. M. Aubertot était un brave homme; il avait pris en amitié le jeune « Mentor de son petit Télémaque » (l'expression est de lui, et prouve qu'il connaissait ses classiques). Il l'accueillait bien, le présentait à quelques amis; et le jeune M. Jabière (le plus inconnu et le plus obscur des bacheliers ès sciences quelques mois auparavant) eut des admirateurs et des envieux, le jour où les gens qui pêchaient à la ligne dans l'Auvelle le virent assis familièrement sur la terrasse entre M. et Mme Aubertot. Au bout d'un an, M. Jabière eut l'honnêteté d'avouer qu'il commençait à se sentir au-dessous de sa tâche, et qu'il ne pourrait conduire à lui tout seul le jeune candidat jusqu'à l'École de marine.

M. Thomieu ne lui pardonna pas un aveu qui, disait-il, déconsidérait l'institution, et lui fit entendre fort clairement que quand il aurait trouvé à le remplacer, il le prierait d'aller exercer ses talents sur un autre théâtre.

VI

Le jour où M. Jabière, pour obéir à sa conscience, avoua que sa science avait des limites, il y eut dans les murs de Méry-Partout (je dis murs par simple métaphore) cinq personnes au moins dont cet aveu naïf et loyal détruisit le repos et troubla la vie.

Il y eut d'abord M. Thomieu, qui, de rouge qu'il était d'habitude, devint cramoisi d'indignation. Il était violemment irrité; et cela se comprend, car c'était le seul qui eût quelque chose à se reprocher. Il devint d'autant plus furieux qu'il n'avait absolument aucune raison de l'être; il le sentait bien, et cela redoublait sa mauvaise humeur. Comme il arrive toujours en pareil cas, il cherchait à qui s'en prendre, et les voisins de la pension Thomieu entendirent, ce jour-là, comme des cris de petits garçons à qui on tire les oreilles. Voyez cependant ce que c'est, dans les affaires de ce monde, que l'enchaînement des effets et des causes. Je prends au hasard, dans la pension Thomieu, le jeune Tonquin, élève peu distingué de la seconde division. Tonquin n'a jamais su et ne saura probablement jamais l'orthographe, soit qu'on la lui enseigne mal, soit que la nature ait décidé dès sa naissance qu'il ne la saurait jamais. Sa dictée d'aujourd'hui vaut celle d'hier; celle de demain vaudra celle d'aujourd'hui. Pourquoi donc aujourd'hui précisément M. Thomieu découvre-t-il tout à coup ce qu'il semble n'avoir pas vu jusqu'ici, à savoir que Tonquin déshonore la tunique de l'institution et les boutons semés d'abeilles? Pourquoi M. Thomieu, de ses gros doigts velus, saisit-il comme avec une pince l'oreille de Tonquin et la secoue-t-il avec cette énergie sauvage? Pourquoi s'étonne-t-il que Tonquin sanglote après cette opération? Pourquoi le jette-t-il violemment à la porte de la salle sous prétexte qu'il renifle avec impertinence? Tout simplement parce que Pollet a hérité de l'humble veste d'un pauvre montreur de singes. Il ignore cela, le désolé Tonquin; et il est bien probable que, quand même il le saurait, il n'en trouverait pas moins que son maître pourrait avoir le caractère plus égal et la poigne moins rude

VII

Encore un homme bien troublé, c'était M. Jabière, le plus honnête et le plus inoffensif des bacheliers ès sciences. La violente sortie de M. Thomieu l'avait tellement déconcerté, que dans son trouble il se demandait s'il n'avait pas eu vraiment quelques torts graves. Assis dans sa misérable petite chambre, plus nue et plus triste qu'une cellule de prisonnier, devant sa pauvre table de sapin, il se tenait la tête

à deux mains, et tâchait, mais en vain, de voir clair dans tout cela. « Il me semble cependant, se répétait-il à satiété, que je ne pouvais pas faire autrement; cet enfant commençait à me poser des questions auxquelles je ne pouvais plus répondre. Encore, si j'avais eu des livres et du temps pour me préparer; mais tout m'a manqué, je le sens bien. Ai-je fait tout ce que je pouvais faire? Y a-t-il eu de ma part ou découragement ou paresse? » Et alors il reprenait une à une, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit noire, les tristes heures de sa vie scolaire. Pas une qui ne fût consacrée à l'accomplissement de quelque devoir professionnel, ou de quelque besogne supplémentaire inventée par l'imagination fertile de M. Thomieu.

Les jeunes gens de son âge, non pas les jeunes gens riches, mais les petits employés et jusqu'aux ouvriers, avaient au moins quelque relâche; lui n'en avait aucun. Il entrevoyait la campagne par-dessus les toits de la ville, en se dressant sur la pointe des pieds à la fenêtre de sa cellule. Il la voyait encore, mais sans pouvoir en jouir, quand il conduisait les élèves à la promenade. M. Thomieu, qui prenait son plaisir et trouvait son intérêt à exhiber les tuniques bleues et les boutons ornés d'abeilles, interdisait toute autre promenade que la grande route, toujours pleine de poussière en été et de boue en hiver.

Quelquefois, le dimanche après vêpres, on le laissait aller chez maître Aubertot qui l'invitait à dîner. Ces sorties, accordées non au pauvre sous-maître, mais au père de famille influent, au conseiller municipal, les lui avait-on assez reprochées, soit à mots couverts, soit ouvertement! Pourtant, il avait tout enduré sans se plaindre, parce qu'en somme il trouvait à gagner honnêtement sa vie, et soulageait d'autant sa famille qui était très-pauvre. Et ce gagne-pain, si misérable qu'il fût, il venait de le perdre; car il connaissait assez M. Thomieu pour savoir qu'il accomplirait sa menace. A son âge, retomber à la charge de son vieux père, ce pauvre maréchal ferrant, qui de sa forge de village tirait à peine de quoi ne pas mourir de faim! cette idée le désespérait. A force de fatiguer sa pauvre tête à chercher des expédients, il en vint à conclure que tout était perdu, et qu'il n'avait plus qu'à se jeter dans l'Auvelle ou à s'engager comme soldat. Le baccalauréat mène à tout, lui disait-on jadis; à tout, en effet, même à mourir de faim.

Voilà pourtant comme on raisonne quand on a dix-huit ans, plus de cœur que de tête, et une candeur assez primitive pour croire que c'est un grand malheur de quitter la pension Thomieu et de courir un peu le monde. Va, mon pauvre bachelier, tu as toutes les chances de tomber mieux, et pas une seule de rencontrer pis!

VIII

Quand le petit élève de M. Jabière apprit que les leçons seraient interrompues, il n'osa pas demander quelle était la cause de cette interruption. Mais il fut très-troublé, et se dit qu'il y avait là-dessous quelque épouvantable malheur qu'il redoutait de connaître, tout en se creusant la tête pour le deviner.

Peut-être que son père était ruiné et n'avait plus le moyen de payer les leçons; ou bien M. Jabière s'était plaint de lui et le jugeait incapable d'arriver à l'École navale; ou bien M. Thomieu avait appris quelque chose de grave sur son compte. Et alors il repassait dans son esprit les petites peccadilles dont toute conscience d'écolier est plus ou moins chargée. Des choses qu'il avait trouvées singulièrement plaisantes lui apparaissaient avec une effrayante gravité. Entre camarades, il avait appelé M. Thomieu, Thomieu tout court, ou le vieux Thomieu, ou le père Thomieu; il s'était publiquement vanté de n'avoir pas peur de lui; il avait appelé Tonquin « poule mouillée » parce qu'il n'allongeait pas un bon coup de pied au maître de pension quand ce dernier lui tirait les oreilles. Il avait irrévérencieusement comparé le crâne chauve et allongé de M. Thomieu, avec sa teinte pourprée, aux « œufs de Pâques » que l'épicier exposait devant sa porte vers la fin du carême. Depuis ce temps, les écoliers n'appelaient plus M. Thomieu que *l'Œuf de Pâques*. M. Thomieu connaissait peut-être ce sobriquet; on lui en avait peut-être désigné l'auteur. Quelle vengeance ne tirerait-il pas d'une insulte aussi grave!

Et alors, le héros de tant d'aventures terribles, cet énergique Robinson qu'aucun malheur n'avait pu abattre, et qui était sorti victorieux de tant d'épreuves redoutables, s'enfuit désespéré à la cuisine pour demander un asile à Lisabeth. Au moment où il fit son apparition, Lisabeth plumait un canard.

Le pauvre enfant avait si complétement perdu l'esprit, qu'il se jeta tout en larmes dans les bras de la bonne femme, et se cacha la tête dans son tablier. Quand elle lui demanda ce qu'il avait, et qu'il voulut répondre, il tourna vers elle un visage si complétement couvert de plumes et de duvet, que Lisabeth ne savait plus si elle devait rire de son étrange figure ou pleurer de son désespoir. D'ailleurs, il ne put jamais lui expliquer ce qu'il avait, par la raison toute simple que lui-même ne s'en rendait pas bien compte. *La suite à la prochaine livraison.*

IGNORANCE.

Si, demain, on vous apprenait qu'on a trouvé une mine de houille qui donnera 10 pour 100, vous y courriez tous; et il y a des hommes que vous laissez croupir dans l'ignorence, quand vous pouvez en tirer 40 et 50 pour 100. Vous vous occupez sans cesse de machines et de capitaux; mais la première machine, c'est l'homme; le premier capital, c'est l'homme, et vous le négligez! Vous savez tourner à votre profit les plantes et les animaux, et vous avez des enfants dont vous ne savez rien faire.

Vous construisez des tribunaux et des dépôts de mendicité. Pourquoi? Pour punir des gens que l'ignorance a déclassés, pour recueillir de pauvres diables qui végètent faute d'instruction. N'êtes-vous pas auteurs ou complices de ces maux que vous essayez en vain d'empêcher ou de guérir? Établissez des écoles, et vous chasserez l'ignorance, le crime et la misère; vous diminuerez les haines, et vous ferez la fortune et la grandeur du pays par l'aisance, la moralité et le bonheur de chacun.

Horace Mann.

Quand l'homme qui trompe et exploite ses semblables s'aperçoit que ses semblables sont éclairés, il n'essaye même plus de placer ses sophismes : il les sent d'avance impuissants. Frédéric Passy.

ÉGALITÉ.

Pour égaliser les arbres d'une forêt qui renferme des géants séculaires à côté d'autres très-jeunes, très-faibles et très-petits, le moyen le plus expéditif est assurément de tout abattre; l'égalité de nivellement est aisée à atteindre et ne laisse rien à désirer. Il est un autre système : donner aux faibles le temps de se fortifier, donner aux jeunes le temps de vieillir, assainir les parties malsaines, travailler, patienter. On n'arrive pas ainsi à l'égalité absolue, et certaines différences subsistent toujours; mais c'est quelque

chose, ce me semble, de n'avoir pas abattu les grands chênes et d'avoir fait croître les petits.

A. DE GASPARIN.

AGRICULTURE.

DES BRIGADES AGRICOLES.

Il est très-utile de signaler au public les combinaisons nouvelles imaginées et pratiquées en Angleterre pour conjurer, à mesure qu'elles se présentent, les difficultés que le mouvement des affaires fait éclore incessamment dans l'ordre économique de la société. Bien qu'il soit rarement possible d'importer en France purement et simplement les systèmes anglais tels qu'ils se comportent de l'autre côté du détroit, on y trouve toujours ou quelque heureuse idée, ou quelques détails ingénieux à imiter ou du moins à étudier pour en tirer profit.

Depuis le renchérissement de la main-d'œuvre agricole, qui est encore plus prononcé chez nos voisins que chez nous, il s'est formé dans plusieurs comtés, sous le nom d'*agricultural gangs*, des brigades agricoles composées d'ouvriers, de femmes et d'enfants, recrutées et louées par un entrepreneur, *gang-master*, qui les conduit sur les diverses exploitations de son voisinage pour y exécuter les travaux de main-d'œuvre nécessaires aux cultivateurs. Il y a des brigades qui vont jusqu'à quatre-vingts ou cent personnes.

Nous avons aussi, en France, à certaines époques de l'année, les bandes du nord qui s'avancent jusque sur les bords de la Loire pour couper les blés; nous avons encore les troupes de montagnards qui descendent des contre-forts pyrénéens pour faire les vendanges du Bordelais; mais nous n'avons pas de ces entrepreneurs généraux disponibles toute l'année et pour toute espèce de travaux agricoles.

Au moyen des brigades, le fermier anglais termine plus vite et à moins de frais les façons de ses terres; il enlève plus sûrement une opération urgente au moment favorable; il est plus maître de son temps, calcule plus exactement ses dépenses, et rapproche ainsi les conditions de l'atelier agricole de celles de l'atelier industriel. Grâce à ce système, on a pu, dans certains comtés, non-seulement pourvoir à la pénurie du personnel de l'exploitation, mais encore s'attaquer à des opérations foncières qui demandent une population abondante, telles que celles du défrichement et de la mise en culture de plaines marécageuses.

D'un autre côté, il faut bien se rendre compte de l'action des entrepreneurs. Généralement ils traitent à forfait avec le fermier, et, en conséquence, ils agissent énergiquement sur leurs ouvriers, au physique comme au moral : d'abord par leur présence incessante, par l'enseignement des meilleurs tours de main, par leur propre exemple, car ils mettent la main à la besogne; puis par la certitude d'un travail assuré pour toute l'année et d'un payement régulier. Il entre dans leur métier de savoir employer tour à tour le mobile de l'émulation, l'appât de quelques avantages particuliers, et surtout la crainte; car ils ne sont pas tendres pour les paresseux, les insouciants ou les maladroits. Mais la principale source de leur gain est d'avoir dans leurs brigades une forte proportion de femmes et de jeunes enfants des deux sexes, et de savoir décomposer les opérations de manière à réserver des travaux appropriés pour leurs diverses catégories de travailleurs; or, personne n'ignore qu'il est des travaux agricoles qu'une femme ou un enfant peuvent facilement accomplir sans fatigues outrées, et qu'un fermier est obligé de laisser exécuter par des hommes faisant partie de son personnel permanent, lesquels n'y emploient pas la moitié de leurs forces, et par conséquent occasionnent une perte.

Par ces détails on peut apprécier les avantages des brigades agricoles bien organisées.

Il est évident que ce système n'est point applicable d'une manière absolue, mais qu'il peut convenir dans une foule de localités. Il serait fort à souhaiter qu'en France on s'en préoccupât et qu'il se formât des entrepreneurs de main-d'œuvre générale semblables à nos entrepreneurs de battage de blé, qui se transportent de ferme en ferme avec leur machine à battre et leur personnel exercé; mais il faudrait sans doute exercer sur eux une certaine surveillance, car malheureusement, en Angleterre, les abus sont arrivés à la suite de l'usage. Les entrepreneurs ont très-peu surveillé la moralité de leur personnel, souvent même ils ont été les premiers auteurs de la dépravation. Des bandes de jeunes garçons et de jeunes filles, d'adultes et d'enfants, partent ensemble avant le jour et reviennent la nuit ensemble. C'est déjà une condition très-défavorable pour une surveillance active, à plus forte raison lorsque le surveillant naturel a besoin lui-même d'être le plus surveillé.

En dehors de ces abus contre la morale, des entrepreneurs ont encore abusé des forces de leur personnel en se chargeant d'entreprises très-éloignées de leur résidence, forçant ainsi leurs jeunes ouvriers à prendre sur le sommeil indispensable à la réparation de leurs fatigues le temps nécessaire pour se rendre sur les chantiers. Aussi le cri de la conscience publique est-il arrivé jusqu'au Parlement qui a ordonné une enquête, laquelle est terminée et donne lieu à un règlement. Les abus sur de très-jeunes enfants ont surtout révolté le public. Il y a eu des exigences odieuses. La *Revue des Deux Mondes*, qui a consacré aux brigades agricoles plusieurs pages d'un grand intérêt, cite le fait d'une petite fille de six ans qui avait dû faire douze kilomètres à pied pour se rendre à la ferme où elle travailla depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures et demie du soir. Elle ne put regagner son gîte; les autres ouvrières la portèrent, et sa vie fut en danger pendant trois semaines.

Des abus ne doivent cependant pas arrêter une organisation utile. Il faut les prévenir avec prudence, les réprimer avec vigueur et sévérité; mais il faut marcher.

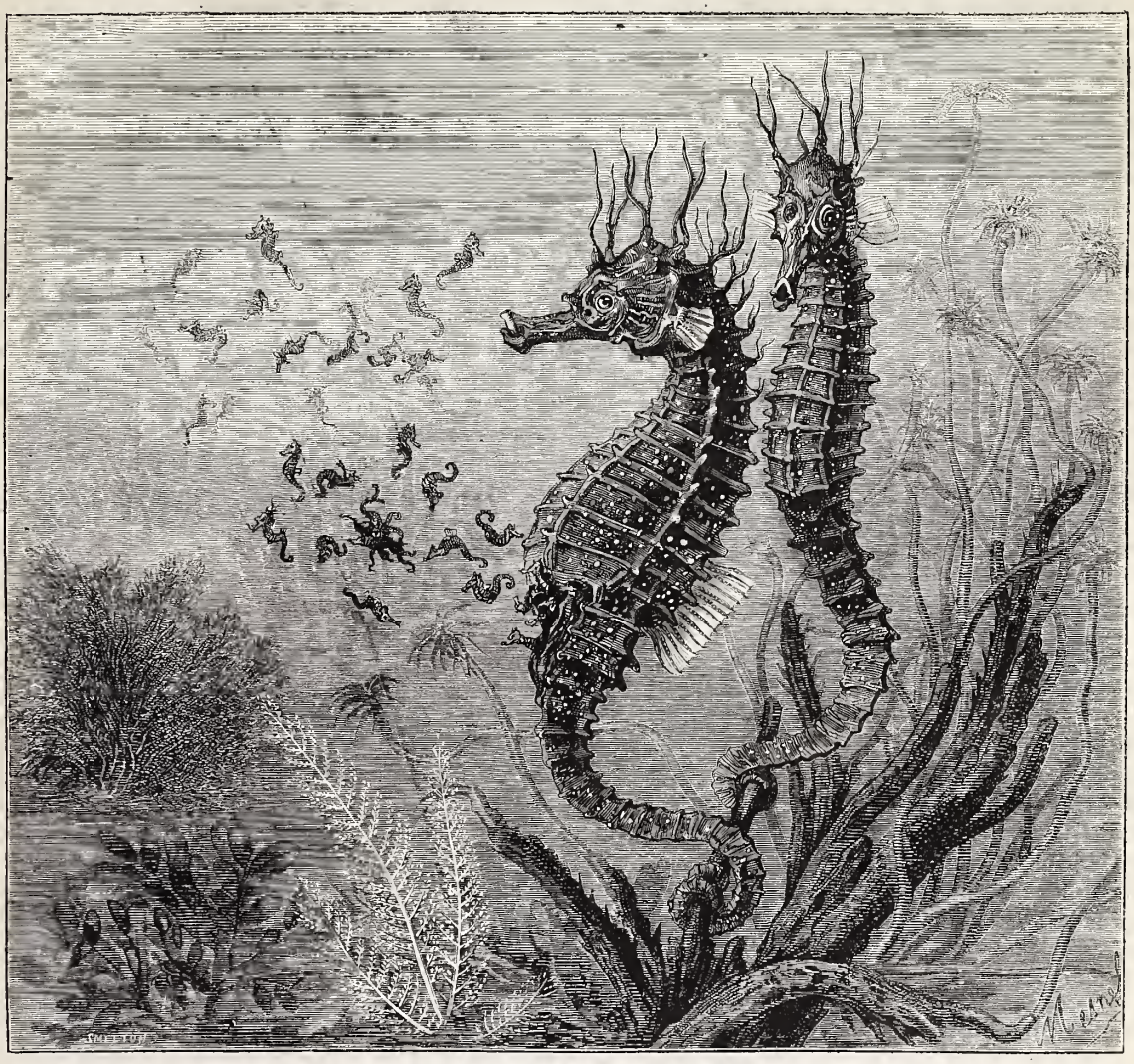
Il serait donc utile, en présence surtout des plaintes des agriculteurs sur la cherté de la main-d'œuvre, que le ministère de l'agriculture fît faire un résumé de la grande enquête du Parlement anglais sur les brigades agricoles, et qu'il répandît ce résumé parmi les membres des sociétés d'agriculture et des comices, afin que chacune de ces associations examinât le parti qu'on en peut tirer. Une organisation qui règne avec succès dans les comtés de Lincoln, d'Huntingdon, de Cambridge, de Norfolk, de Suffolk, de Nottingham, de Northampton, de Bedfort et de Rutland, doit trouver des applications en France, tout en se délivrant des abus que la pratique a signalés, et auxquels on ne tardera pas à porter remède en Angleterre.

Médaille de Vercingétorix. (Voy. t. XXXIV, 1866, p. 211; et la Table de trente années.)

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

Voy. t. XVII, 1849, p. 14; — t. XXXVIII, 1870, p. 240, 271, 340.

LES POISSONS COUVEURS. — L'HIPPOCAMPE.



L'Hippocampe peintillé. — Dessin de Mesnel.

Qui ne connaît le *cheval marin* conservé sec dans les collections? Le fait est que le profil bizarre de l'hippocampe rappelle un peu les lignes d'une tête de cheval fantastique. Les femelles et les mâles ne se ressemblent pas; voici les différences. La femelle a une petite nageoire au ventre, qui chez elle est plus *coupé* que chez le mâle; rien d'étonnant à cela : celui du mâle forme une poche dans laquelle il enferme les œufs de la femelle pour les couver et les faire éclore.

Tout est bizarre et anormal dans ce poisson. Ses yeux sont indépendants l'un de l'autre, et sa queue est prenante comme celle de certaines espèces de singes. Il ressemble aux marsupiaux par sa poche ventrale, au caméléon par ses yeux indépendants et mobiles sur des pédoncules, et aux reptiles par sa queue qui lui sert à se fixer aux algues dans une position verticale. Les hippocampes ont les mouvements lents, doux, en quelque sorte continus et invisibles. Ils se tiennent noués aux algues, zostères et polypiers au moyen de leur queue enroulée; ils forment même souvent de curieux groupes attachés ainsi les uns aux autres.

Le cheval marin est vivipare; nos observations ne nous laissent pas de doute à cet égard. Le mâle et la femelle nous semblent former un couple fidèle. Est-ce pour une saison? est-ce pour toujours? nous n'avons pu encore nous en assurer. Nous citerons, à propos de ce fait si curieux et si anormal, quelques lignes, datant de 1777, de la relation du vicomte de Querhoent, qui, au Croisic, assista à un spectacle curieux que, plus tard, nous avons vu se répéter devant nous. Deux de ces poissons lui avaient été apportés par des pêcheurs.

« Je les fis mettre, dit-il, dans un grand vase rempli d'eau de mer. Un peu de temps après, le plus grand produisit un grand nombre de petits vivants; il y en avait plus d'un cent. La mère était immobile, les laissait tomber au fond de l'eau : ils se montraient d'abord repliés en rond, et formaient un globule un peu plus gros qu'un grain de mil, d'un gris obscur, avec un petit point blanc qui était l'un des yeux. Quelques minutes après, ces petits corps sphériques se développèrent les uns après les autres, et, après être restés quelque temps étendus, s'élevèrent en s'agitant à la surface de l'eau.

» Ils étaient d'abord diaphanes, luisants; mais en peu

d'instants ils prirent une couleur un peu obscure. Ils avaient en naissant environ trois lignes de longueur et étaient de la grosseur d'un fil.

» Ils restèrent pendant trois jours presque toujours à la surface de l'eau. »

Nous pouvons ajouter que pendant cette grave opération la femelle changeait de couleur à chaque instant, et que ces variations de nuance se reproduisaient instantanément sur le mâle.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la faculté de changer de teinte est une des curiosités du cheval marin. Sa couleur ordinaire est un beau vert-brun très-foncé, mais peut varier de teinte suivant les circonstances. Ainsi, lorsqu'il est longtemps au repos, et que, s'enroulant avec l'extrémité de sa queue à une feuille de fucus, à une coquille ou à tout autre corps solide, il penche la tête et se laisse mollement aller aux ondulations des flots, il devient d'un vert glauque, presque gris; les innombrables points blancs qui brillent sur tout son corps s'effacent à demi; on le croirait mort. Mais qu'un autre hippocampe s'approche, qu'une cause quelconque l'irrite, il se redresse, se balance, devient presque noir; les points blancs reparaissent intenses; les longs appendices qui sortent de chacun des points saillants de la tête, de l'encolure, et le couvrent comme d'une crinière, se hérissent et ondoient à chacun de ses mouvements. Il fait entendre alors un bruit sec, sonore, semblable à celui que l'on obtient en frappant avec l'ongle contre le bord d'un vase plein d'eau ou contre le rebord d'une table.

« J'ai cru longtemps, dit M. de Dax, que ce bruit, très-distinct même sous 80 centimètres d'eau, provenait du choc de la bouche de l'animal contre les parois de l'aquarium; puis, qu'il le produisait comme certains coléoptères, car il ramenait sa tête contre le thorax et la détendait comme un ressort; mais, m'étant assuré qu'il le faisait entendre aussi fortement au milieu de l'aquarium que contre les parois, j'ai pu obtenir, en tenant l'animal à l'air libre, en l'irritant, la certitude qu'il était produit par un système de construction tout spécial, composé d'un cartilage quasi osseux placé immédiatement sous la tête, long d'un centimètre, en forme de V, rigidement attaché au-dessus des chambres à eau.

» Lorsque l'hippocampe ramène sa tête, l'encapuchonne, pour nous servir d'un terme usité, ce cartilage pénètre sous la peau sous-maxillaire, vient fortement appuyer sur l'os inférieur du tube qui forme le prolongement de la tête, et quand par un mouvement brusque l'animal relève la tête, le cartilage en V, agissant comme un ressort, vient frapper la peau tendue, qui résonne aussitôt et produit le bruit si singulier que nous croyons être propre au seul hippocampe, car aucun des autres animaux tubulirostres ne porte la moindre trace d'un appareil semblable. »

L'hippocampe peut vivre très-longtemps hors de l'eau. Nous en avons laissé plusieurs sur une table pendant plus de quatorze heures : après des contractions, des spasmes, ils restaient immobiles, on les eût crus morts; mais au moindre attouchement ils se recourbaient en arc, et même, après une nuit entière, ils reprenaient vie au contact de l'eau. Mais il y a loin de là à ce préjugé qui accorde à l'hippocampe, réduit à l'état de momie, le pouvoir de revenir à l'existence au bout de longues années. Moins favorisé que beaucoup d'infusoires, le cheval marin qui a passé vingt-quatre heures hors de son élément est mort, et bien mort.

PRÉJUGÉ CONTRE L'INSTRUCTION.

Combien de fois n'entend-on pas dire : « L'instruction rend orgueilleux », ou : « Dès qu'on sait seulement lire et écrire, on s'croit au-dessus de ceux qui ne savent rien »! A l'orgueil près, on n'a pas tout à fait tort. Mais voulez-vous abattre ces prétentions superbes, donnez l'instruction à tous : personne ne se sent le droit d'être orgueilleux parce qu'il a deux bras et deux jambes; c'est qu'il voit que tout le monde a juste le même nombre de membres que lui.

UNE VESTE DE MARIN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 14.

IX

Pendant que le futur marin, plus emplumé qu'un sauvage en grand costume, épouvantait Lisabeth par l'incohérence de ses récits, M. Aubertot tenait conseil avec sa femme.

— Tôt ou tard, disait le notaire, il nous aurait fallu en venir à une séparation. Marin ou non, tu sais bien que Maxime ne peut pas achever son éducation à Méry-Partout. Il est absolument nécessaire qu'il nous quitte pour aller suivre les cours d'un lycée.

— Il y sera si malheureux! disait la pauvre femme en pleurant à fendre l'âme.

L'âme de M. Aubertot n'était pas difficile à fendre; il se promenait de long en large avec une grande envie de pleurer comme sa femme, et cherchant quelque expédient qui pût arranger les choses. Mais il ne trouvait pas d'expédient du tout.

Comme il cherchait toujours sans rien trouver, la porte s'entr'ouvrit; une petite tête ronde, avec des cheveux hérissés, apparut ornée d'une plume d'oie passée derrière l'oreille gauche. Une voix claire prononça ces mots : « Voilà M. Brûlon! » La voix claire appartenait à un jeune garçon de quinze ans, beaucoup trop grand pour son âge, et qui cumulait dans la maison Aubertot les fonctions de petit clerc et celles de maître des cérémonies. C'est lui que Maxime appelait Vendredi.

Quand la petite tête hérissée se fut effacée discrètement, M. Brûlon entra. C'était un grand monsieur qui avait des lunettes de savant, un chapeau et une redingote de savant, une longue figure soigneusement rasée, avec ces deux grandes rides qui, partant des ailes du nez, vont aboutir aux deux coins de la bouche, et donnent à la physionomie cette expression particulière que l'on appelle le « rictus professoral. » Il avait le cou enveloppé d'une cravate blanche assez négligemment nouée. Ce n'était pas un professeur cependant, mais c'était un savant. Membre distingué de la Société *archéologique et statistique* de Méry-Partout, il avait composé nombre de dissertations sur des points variés d'archéologie, et avait donné au public une *Notice des beautés de Méry-Partout*.

On le mit bien vite au courant de la situation, et on lui demanda conseil. Il énuméra lentement et méthodiquement les différents partis que l'on pouvait prendre, et après chaque proposition il regardait ses interlocuteurs par-dessus ses lunettes.

— Bien! bien! disait-il doucement; cela ne vous va pas? Je comprends ça! je comprends ça!

Et sans se rebuter il cherchait autre chose : — Les Grecs faisaient ceci et cela, mais nous ne sommes pas des Grecs; voici quel était le système des Romains, mais nous ne sommes pas non plus des Romains; les idées anglaises ont du bon, mais vous répondrez à cela que nous sommes en France; quant au système allemand... non, décidément, il n'est pas praticable chez nous!

Il se souvint d'avoir lu dans les Mémoires de Marmontel que les parents, à la fin du dix-huitième siècle, quand

ils habitaient des villes où il n'y avait pas de collége, envoyaient leurs enfants vivre dans d'honnêtes familles de petits bourgeois ou de petits commerçants. Les enfants suivaient comme externes les cours des colléges. Ce système donnait d'excellents résultats.

— J'aimerais mieux cela, dit Mme Aubertot; mais le pauvre enfant sera toujours avec des étrangers ; s'il avait au moins quelqu'un de nous avec lui, ne fût-ce que pour l'habituer !

— Eh bien, ma chère, il y a peut-être un moyen de tout arranger. Je ne crois pas que le jeune Jabière tienne beaucoup à la pension Thomieu. Notre fils l'aime de tout son cœur. Nous pourrions lui proposer de partir avec Maxime. Cela ne serait pas une affaire pour nous que de payer sa pension et de lui donner les moyens de continuer ses études tout en surveillant celles de Maxime : il lui serait très-facile, par exemple, de suivre les cours de la Faculté. C'est un garçon doux et sérieux, en qui j'aurais la plus grande confiance. Il nous rendrait là un vrai service, et je crois que lui-même y trouverait son compte. On peut toujours essayer. Voyons d'abord ce que dira Maxime.

X

Proposez à un enfant de quitter la maison paternelle, quand il y a passé une enfance heureuse et douce, pour aller habiter bien loin chez des étrangers : il aura le cœur gros; et s'il se met à fondre en larmes, il ne faudra pas que cela vous étonne beaucoup.

Mais faites la même proposition à un enfant qui s'est cru menacé d'un malheur bien plus grand, et dont l'imagination, irritée par une appréhension vague, s'est jetée dans les suppositions les plus effrayantes : il éprouvera un tel soulagement à voir que ses terreurs étaient vaines, qu'il n'envisagera pas du premier coup le côté triste et pénible de la séparation.

Mme Aubertot fut même un peu choquée de voir son enfant presque heureux de ce qu'on venait de lui annoncer.

Quant à M. Jabière, il ne fut pas long à prendre son parti. Et comme le bon notaire lui conseillait de bien réfléchir avant de s'engager :

— M. Thomieu, dit-il, a réfléchi pour moi, puisqu'il m'a dit très-nettement qu'il me prierait un de ces jours d'aller chercher fortune ailleurs.

M. Thomieu, fort penaud d'être pris au mot, devint plus cramoisi que jamais : il parla de certains bienfaits dont certaines personnes paraissaient peu se souvenir, et qui auraient mérité une tout autre récompense; de certain serpent qu'un honnête homme a réchauffé dans son sein, et qui se retourne pour le mordre ; et bien d'autres métaphores que lui fournissait en abondance son imagination échauffée. Comme Jabière n'avait nulle souvenance des bienfaits prétendus auxquels on faisait allusion, comme il ne voyait dans toute cette affaire ni l'honnête homme dont on lui parlait, ni le serpent qui lui déchire le sein, il demeura parfaitement calme, car il ne se sentait nullement blessé.

M. Thomieu fut moins poétique et plus précis quand il aborda la question d'argent. Il déclara nettement au « serpent » qu'en vertu d'un règlement qu'il lui cita (j'aurais bien voulu voir le texte), le mois commencé ne se payait jamais quand un maître quittait de lui-même la pension. Il pouvait y avoir là matière à discussion : Jabière ne discuta pas, et ne songea même pas à mettre le juge de paix dans la confidence de cette petite affaire. M. Thomieu, outré de son calme et de sa sérénité, se rappela subitement qu'il avait tout de suite le plus pressant besoin de l'affreuse petite cellule qu'il appelait « la chambre des maîtres. » Il déclara donc au titulaire actuel de ladite chambre des maîtres que plus tôt il déguerpirait, mieux cela vaudrait pour tout le monde. Après quoi il lui souhaita sèchement bon voyage et lui tourna le dos. Pour se calmer un peu, il retourna dans l'intérieur de l'établissement, afin de voir si par hasard l'élève Tonquin n'aurait pas violé une fois de plus la « règle d'accord des participes passés employés avec l'auxiliaire *avoir !* » *La fin à la prochaine livraison.*

LE SOIN DES CHEVAUX CHEZ LES ARABES.

Mahomet a dit : « Celui qui possède un cheval et qui le traite bien, Dieu le traitera bien ; et s'il le garde, Dieu le gardera. »

El-Baïhaki rapporte, dans le livre intitulé *Echchab*, que Rouh Ben-Zenba vint visiter un cheikh nommé Taïm, et le trouva nettoyant l'orge pour son cheval au milieu des gens de sa maison.

— Eh quoi ! s'écria Rouh, n'y a-t-il, parmi ceux-ci, personne qui veuille bien te dispenser de ce soin?

— Si fait, répondit le cheikh; mais j'ai entendu l'Envoyé de Dieu dire que celui qui nettoie l'orge pour son cheval et lui attache la musette, Dieu lui compte sur son livre une bonne action pour chaque grain.

On raconte le fait suivant d'Aïcha, l'une des femmes de Mahomet :

Étant sortie un matin, elle trouva en rentrant le Prophète essuyant la face de son cheval avec son vêtement.

— Envoyé de Dieu ! lui dit-elle, avec votre vêtement?

— Que savez-vous, répliqua-t-il, si Gabriel ne me l'a pas recommandé particulièrement cette nuit?

— Eh bien, dit-elle, chargez-moi au moins de lui donner sa nourriture.

— C'est-à-dire, repartit le Prophète, que vous voulez m'enlever toute la récompense ; car Gabriel m'a annoncé que Dieu m'inscrira une bonne action pour chaque grain.

AUGUSTE-GUILLAUME IFFLAND

AUTEUR DRAMATIQUE ET ACTEUR.

I

« Il est impossible, dit Mme de Staël, de porter plus loin l'originalité, la verve comique et l'art de peindre des caractères, que ne fait Iffland dans ses rôles. Je ne crois pas que nous ayons jamais vu au Théâtre-Français un talent plus varié, plus inattendu que le sien, ni un acteur qui se risque à rendre les défauts et les ridicules naturels avec une expression aussi frappante. Il y a dans la comédie des modèles donnés : les pères avares, les fils libertins, les tuteurs dupés; mais les rôles d'Iffland, tels qu'il les conçoit, ne peuvent entrer dans aucun de ces moules : il faut les nommer tous par leurs noms, car ce sont des individus qui diffèrent singulièrement l'un de l'autre, et dans lesquels Iffland paraît vivre comme chez lui. Sa manière de jouer la tragédie est aussi, selon moi, de grand effet. Le calme et la simplicité de sa déclamation dans le beau rôle de Walstein, par exemple, ne peuvent s'effacer du souvenir. L'impression qu'il produit est graduelle : on croit d'abord que son apparente froideur ne pourra jamais remuer l'âme; mais, en avançant, l'émotion s'accroît avec une progression toujours rapide, et le moindre mot exerce un grand pouvoir, quand il règne dans le ton général une noble tranquillité qui fait ressortir chaque nuance et conserve toujours la couleur du caractère au milieu des passions. »

Aucun des critiques contemporains, seuls juges possibles

du mérite d'un acteur, n'a protesté contre l'appréciation émue et chaleureuse du talent de ce grand artiste par ce grand écrivain. Maintenant, ne suffira-t-il pas d'ajouter que les éloges accordés au comédien éminent ne sont point au-dessus de l'estime due à ses qualités privées, pour inspirer le désir de suivre, au moins rapidement, dans sa vie l'homme sans qui peut-être Schiller n'aurait pas écrit pour le théâtre ?

Iffland a laissé des Mémoires que plus tard la biographie a complétés; nous allons en courant les feuilleter ensemble.

Les traités d'Huberstbourg (Saxe) venaient de mettre fin à cette grande tuerie d'hommes, la guerre de Sept ans, qui laissa la Prusse agrandie, l'Autriche appauvrie et la France humiliée. Selon l'usage en pareil cas, on célébra par des réjouissances publiques la récolte de ces beaux fruits des batailles : la dévastation des champs, la ruine des cités et le deuil des familles. Le Hanovre, qui avait fourni son contingent de vies humaines à sacrifier, eut sa part de la fête. C'est précisément de cette fête que date le plus ancien souvenir d'Iffland, petit Hanovrien, porté alors à bras de servante. Il était né à Hanovre même, quatre années en deçà, le 19 avril 1759.

Le premier spectacle qui éblouit les yeux de l'enfant destiné à être un jour l'une des illustrations du théâtre, ce fut une décoration théâtrale élevée sur la place du Marché, voisine du logis paternel. Elle consistait en un majestueux arc de triomphe tout brillant des mille feux de l'illumination. « Je tombai, dit-il, dans une extase divine. On m'avait enveloppé dans un petit manteau rouge dont le devant était garni de boutons en émail blanc : je me rappelle parfaitement que la couleur de mon manteau et l'éclat que la masse de lumière faisait rejaillir de l'émail me causaient un plaisir singulier. Je me rappelle encore, comme si c'était d'hier, la multitude des spectateurs, des chevaux, des voitures, l'élévation de l'arc de triomphe qui me paraissait toucher aux cieux. Je m'agitais dans les bras de la servante qui me portait, je poussais des cris si hauts et si continuels qu'elle se vit obligée de me ramener dans notre obscure demeure. Je ne pus et ne voulus pas m'endormir. Je pensai toute la nuit à ce spectacle si brillant et si varié. Dans la suite, et pendant longtemps, je construisais souvent des portes triomphales avec des bancs et des chaises, je les environnais de lumières et me couvrais de mon manteau; mais j'avais le chagrin de voir qu'il ne jetait pas auprès des lumières de la maison le même éclat que dans la fameuse soirée. »

L'année suivante, il lui fut donné la grande joie d'assister à l'une des représentations d'œuvres dramatiques qui avaient lieu au Ballhof, l'ancien théâtre de Hanovre. Son enchantement dépassa celui que lui avait fait éprouver l'illumination de la place du Marché. Cet enchantement n'avait été que pour ses yeux : son esprit, pour la première fois, fut charmé. Ce qu'il remarqua surtout, véritable observation d'un enfant qui ne connaît encore que les entretiens familiers de la maison, où les paroles se croisent sans que les questions et les réponses s'enchaînent, c'est que dans leurs conversations les personnages en scène ne parlaient que les uns après les autres.

Et quand on lui expliqua, à lui, petit écolier pour qui une leçon d'histoire ou de grammaire à retenir et à répéter était sans doute une rude tâche, que les comédiens avaient appris par cœur tout ce qu'il venait d'entendre, « alors, dit encore Iffland, je les admirai comme des êtres supérieurs et extraordinaires. De retour à la maison, j'essayai d'imiter avec chaque rideau le lever et la chute de la toile magique qui venait de me séparer de cet espace si beau et si bien illuminé. Je parlais sans cesse de ce séduisant spectacle; mais je vis avec chagrin que personne n'en était aussi enthousiaste que moi. »

L'enfant appartenait à une famille pieuse qui fréquentait bien plus assidûment l'église que le théâtre; on y allait au plus une fois par an : ce n'est qu'à ces longs intervalles de temps qu'Iffland put voir le *Malade imaginaire*, *Rodogune*, *Romeo et Juliette*, et *Sara Sampson;* mais les impressions qu'il en recevait étaient si profondes qu'elles ne s'effaçaient plus de sa mémoire. Toujours, après une de ces heureuses soirées, son plus grand plaisir était d'en parler à ses frères et sœurs, qui l'écoutaient quelque temps, mais qui bientôt en avaient assez; il s'adressait aux domestiques, qui se moquaient de lui. Il n'avait plus, pour donner librement carrière à son besoin d'imiter ceux qu'il avait entendus, que la ressource du grenier. Là, couvert d'un morceau de soie qui figurait le manteau d'Antiochus, coiffé d'un vieux bonnet en guise de casque royal, et un tronçon de sabre d'enfant à la main, il s'abandonnait à sa fureur tragique.

Ce jeu eut son terme le jour où il s'avisa de raconter, devant le chef de la famille, les infortunes de Séleucus et d'Antiochus. « Mon père, c'est Iffland qui parle, me laissa bavarder peu de temps, car le développement de l'intrigue lui parut trop long. Il s'informa de mes études, prononça quelques paroles sévères, et ajouta que c'était assez s'entretenir de la comédie, qu'il fallait s'occuper de choses sérieuses. Il accompagna ce discours d'un regard qui m'annonçait pour l'avenir l'interdiction d'un semblable plaisir. »

En effet, la lecture même des comédies lui fut interdite; chez le père du jeune Iffland, on ne lisait guère que des sermons. L'enfant enthousiaste fit d'autant plus volontiers le sacrifice de sa vocation pour le théâtre, qu'il conçut aussitôt la pensée de se consacrer à l'Église; il prit pour le zèle ardent d'un futur pasteur d'hommes ce qui n'était

Iffland, rôle du Juge de village dans *Beaucoup de bruit pour rien*, comédie traduite de Shakspeare, acte IV, scène 5.

« Mettez par écrit qu'ils espèrent servir Dieu, et écrivez Dieu le premier; car à Dieu ne plaise que Dieu ne marche pas avant de pareils coquins. »

toujours que le même besoin d'émouvoir des auditeurs; au lieu de déclamer, il prêcha.

Comme il faut soi-même avoir appris pour instruire les autres, il dut à ce nouveau courant d'idées l'amour de l'étude. Son père lui avait donné un bon et sage institu-

teur : ses devoirs remplis, il avait comme récréation les promenades hors de la ville. Laissons-lui le soin de nous les raconter.

« Les promenades qui m'étaient permises, je les faisais alors dans la société de mon second frère. Aucun de nous deux ne trouvait de plaisir à fréquenter les lieux où la foule se rassemble. Mon père, je ne sais pourquoi, préférait que nous allassions nous promener du côté de la porte de la ville appelée Steinthor (la porte de pierre). La montagne connue sous le nom de Windmühlenberg (la montagne des moulins à vent) était l'endroit le plus agréable de cette partie de la contrée. Nous allions nous asseoir au

Iffland, rôle du Docteur Flappert, dans *les Amants ombrageux*, comédie, acte III, scène 5.

« Monsieur le magistrat, sur ma parole, je viens vous voir. »

Iffland, rôle du Comte, dans *la Comédie improvisée*, scène 6.

« Est-ce la nature, cela? »

pied de la montagne, et là nous rêvions à notre avenir. Une ferme à la campagne était l'unique objet des vœux de mon frère ; et, par amour pour lui, je désirais être curé dans le pays où il aurait sa ferme. Je renonçais volontiers aux honneurs de la chape que portent les prédicateurs des villes, ainsi qu'aux applaudissements d'un public civilisé, pour ne pas me séparer de lui. Dans nos rêveries, nous nous occupions tellement des détails, que nous croyions déjà voir nos champs, nos prairies et notre jardin : nous vivions d'avance dans une heureuse réalité. Dans la chaleur de nos entretiens, nous gravissions le Windmühlenberg, et de là nous promenions nos regards sur toute la contrée, et nous nous abandonnions au vague pressentiment qui semblait nous dire dans quelle partie pourrait être un jour notre habitation. Là, souvent, dans l'effusion de l'amour fraternel, nous confondions nos embrassements et nous rentrions pleins de courage à la ville.

» Comme, pendant l'hiver, il nous était impossible de sortir, nous allions dans le grenier, où j'avais déclamé tant de rôles tragiques, chercher l'image de la ferme future de mon frère. Des caisses de sable figuraient les plates-bandes, tandis que les poulets et les pigeons couraient et voltigeaient autour de nous. J'avais établi mon presbytère dans un bûcher voisin. Nous passions la moitié du jour dans ce monde idéal, et nous étions heureux, ah ! bien heureux ! Il ne pouvait en être autrement, nos vœux étaient si modérés ! Pourquoi n'auraient-ils pas pu se réaliser? Nous nous réjouissions lorsqu'un jour s'était écoulé, car il nous rapprochait de notre but. Hélas ! ce but, aucun de nous deux ne l'a atteint. Nous vivons séparés l'un de l'autre. Tout a pris une direction différente de celle que nous avions si délicieusement rêvée. Seulement, les sentiments que nous éprouvions alors l'un pour l'autre sont encore aujourd'hui et seront toujours les mêmes. »

Il nous a semblé que c'eût été manquer à la mémoire d'Iffland et faire tort à nos lecteurs que de ne point transcrire ce souvenir fraternel

La mort de l'instituteur qui lui était cher, l'antipathie que la rudesse de son successeur lui inspira, le départ de ce frère si tendrement aimé, et de qui Iffland ne parle plus dans ses Mémoires que pour le regretter, toutes ces causes réunies attiédirent son zèle pour la profession de pasteur évangélique ; une représentation du *Richard III* de Weiss ranima son ardeur pour le théâtre. A partir de ce moment et durant des années, ce ne fut plus qu'une lutte incessante entre son devoir de fils respectueux et son désir invincible de monter sur les planches. S'isolant autant qu'il le pouvait et des siens et de ses condisciples du collége où alors il continuait ses études, Iffland se plaisait à aller rêver dans le cimetière de Neustadt. En visitant les tombes, il lut sur l'une d'elles : « Va dans le pays que je t'indiquerai. » Il réfléchit un moment, puis s'écria : « Oui, le destin me montrera la route. »

Cette route qu'il se croyait appelé à prendre, c'était celle de Pétersbourg, où il savait trouver un engagement au Théâtre-Allemand.

« Le jour de mon départ fut fixé, dit-il. Une maladie grave de mon père différa l'accomplissement de ce dessein ; et cet accident faillit anéantir ma résolution. Il m'était tout à fait impossible de faire dans une pareille circonstance une chose qui, je le savais bien, serait totalement opposée aux projets, aux désirs, aux espérances, aux sentiments de mon père. Le sacrifice que je faisais me donnait ce contentement que nous fait goûter la conscience de notre valeur personnelle. Mon cœur se réjouissait de tous les

symptômes de guérison. Je fus très-laborieux pendant tout ce temps-là. J'abandonnai à l'aveugle hasard le soin de déterminer ma vocation, et dès lors je remplis sérieusement les devoirs de ma classe. »

La santé de son père se rétablit. Iffland errait de nouveau incertain de la carrière qu'il devait suivre; ce fut le peu de cas qu'on faisait de lui dans la maison paternelle qui mit fin à son irrésolution. « Une seule âme, a-t-il écrit, n'a jamais perdu toute confiance en moi, et c'est par son secours que j'ai pu conserver quelque énergie. » Il ne nomme personne, mais on a deviné qu'il parle de sa mère.

Aigri par l'injustice, fatigué de la mésintelligence dans laquelle il vivait avec tout le monde, sa santé s'altérait; désespérant de trouver désormais à Hanovre, sinon le bonheur, du moins la paix, il se prépara à y passer la dernière nuit. Nous lui laissons la parole : « Il est impossible d'avoir une nuit plus pénible avant la mort. De grand matin, je demandai la permission de faire un voyage à la campagne. Je baisai la main de mes parents, je détachai de la muraille un dessin qui offrait le portrait de mon père, et, presque sans connaissance, je sortis de la maison paternelle et m'élançai dans le monde. Arrivé près des Archives, je m'arrêtai pour réfléchir. Ces mots : « Va dans le » pays que je t'indiquerai », se représentèrent à ma pensée, et j'y puisai un nouveau courage. »

La fin à une prochaine livraison.

IDÉE DE DIEU.

J'ai à examiner de quelle façon j'ai acquis l'idée d'un être souverainement parfait; car je ne l'ai pas reçue par les sens, et jamais elle ne s'est offerte à moi contre mon attente, ainsi que font d'ordinaire les idées des choses sensibles, lorsque ces choses se présentent aux organes extérieurs des sens. Elle n'est pas aussi une pure production ou fiction de mon esprit, car il n'est pas en mon pouvoir d'y diminuer ni d'y ajouter aucune chose; et par conséquent il ne reste plus aucune chose à dire, sinon que cette idée est née et produite avec moi dès lors que j'ai été créé, ainsi que l'est l'idée de moi-même. Et de vrai, on ne doit pas trouver étrange que Dieu, en me créant, ait mis en moi cette idée pour être, comme la marque de l'ouvrier, empreinte sur son ouvrage; et il n'est pas nécessaire que cette marque soit quelque chose de différent de cet ouvrage même : mais de cela seul que Dieu m'a créé, il est fort croyable qu'il m'a en quelque façon produit à son image et semblance, et que je conçois cette ressemblance, dans laquelle l'idée de Dieu se trouve contenue, par la même faculté par laquelle je me conçois moi-même : c'est-à-dire que, lorsque je fais réflexion sur moi, non-seulement je connais que je suis une chose imparfaite, incomplète et dépendant d'autrui, qui tend et aspire sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand que je ne suis; mais je connais aussi en même temps que celui duquel je dépends possède en soi toutes ces choses auxquelles j'aspire, et dont je trouve en moi des idées, non pas indéfiniment et seulement en puissance, mais qu'il en jouit en effet actuellement et infiniment, et ainsi qu'il est Dieu.

DESCARTES.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES DE 1871.

Il y aura quatre éclipses en 1871, deux de Soleil et deux de Lune; une seule est visible à Paris, c'est l'éclipse partielle de Lune du 6 janvier. Le 17 juin, il y aura éclipse annulaire de Soleil; mais elle ne sera visible que dans l'hémisphère austral, dans l'océan Indien, dans la mer de Chine, au nord de l'Australie; elle sera centrale à la Nouvelle-Guinée, dans l'archipel des îles Salomon, etc. Le 11 décembre, l'éclipse de Soleil sera totale. La ligne de l'éclipse centrale commence à la côte ouest d'Afrique, traverse Ceylan et la pointe nord de l'Australie. On pourra l'observer du sud de l'Hindoustan, comme celle de 1868. Sa durée sera de $4^m\ 22^s$ en Australie. Celle du 22 décembre dernier, partielle à Paris et totale en Algérie, a été l'une des plus intéressantes du siècle pour notre situation.

La Lune passera sur Uranus et l'occultera, le 3 février, à $6^h\ 29^m$ du soir, et le 2 mars, à $3^h\ 38^m$ du matin; la première occultation durera 27 minutes, la seconde 52 minutes. Parmi les étoiles brillantes occultées, il n'y aura que β' du Scorpion, de deuxième grandeur, le 19 septembre, à $8^h\ 1^m$ du soir; μ des Gémeaux, de troisième grandeur, le 5 janvier, à $7^h\ 57^m$ du soir, et le 28 mars, à $10^h\ 18^m$; et λ du Sagittaire, de troisième grandeur, le 15 novembre, à $5^h\ 31^m$ du soir.

Voyons maintenant les planètes. Le 1er janvier 1871, Jupiter passe au méridien à $10^h\ 27^m$ du soir, étant levé avant la nuit, étincelant dans le sud-est pendant la soirée, passant au sud, puis dans le sud-ouest vers minuit, pour ne se coucher qu'à 6 heures et demie du matin. Il avance chaque jour : le 1er février, il est au méridien à $8^h\ 15^m$; le 1er mars, à $6^h\ 27^m$; c'est au sud qu'il domine dès lors dans la première partie de la nuit. Le 8 mars, il forme un angle droit avec la position du Soleil. Son passage au méridien a lieu, le 1er avril, à $4^h\ 39^m$ du soir; le 1er mai, à 3 heures, et le 1er juin, à 1 heure et demie. Donc chaque soirée le verra s'éloigner de plus en plus vers l'ouest, et son observation cessera avant le milieu de mai. Le 30 juin, il se trouvera juste derrière le Soleil. Sa période d'invisibilité ne cessera qu'à la fin de septembre. Le 1er octobre, passant au méridien à 7 heures du matin, il est dès lors visible au sud-est pour l'observateur matinal; le 1er novembre, sa culmination ayant lieu à $5^h\ 26^m$ du matin, on peut déjà commencer l'observation à l'est vers minuit; sa seconde quadrature se sera effectuée le 22 octobre. Enfin la plus belle planète de notre système, planant avec ses quatre satellites auprès d'elle, redeviendra de nouveau astre du soir en décembre; car le 1er de ce mois elle sera au méridien à $3^h\ 29^m$ du matin, et le 1er janvier 1872 à $1^h\ 15^m$. Notre carte montre qu'il occupe le Taureau, dans la Voie lactée.

Après Jupiter, occupons-nous du merveilleux Saturne.

Le 1er janvier 1871, il se lève à $7^h\ 14^m$ du matin, passe au méridien à $11^h\ 23^m$, et se couche à $3^h\ 34^m$ après midi; il est donc dans sa période d'invisibilité, qui durera jusqu'en mars. Le 1er avril, il passe au méridien à 6 heures du matin et se lève à une heure. Au 1er mai, il passe au méridien à 4 heures du matin et se lève avant minuit. Au 1er juin, sa culmination a lieu à 2 heures du matin; le 28 de ce mois, la planète se trouve en opposition, c'est-à-dire qu'elle passe au méridien justement à minuit, et est dans la position la plus favorable pour l'observation. Dès cette époque, Saturne sera donc étoile du soir pour nous, brillant dans le sud-est avant minuit. Le 1er août, elle passe au méridien à $9^h\ 38^m$ du soir; le 1er septembre, à $7^h\ 32^m$. A partir de cette époque, elle retarde de plus en plus, s'éloignant dans l'ouest; son passage au méridien a lieu dès $5^h\ 36^m$ le 1er octobre, et le 1er novembre à $3^h\ 42^m$. Elle sera désormais descendue dans les brumes du couchant à l'heure où les ombres de la nuit permettraient de l'observer, et rentrera dans sa période d'invisibilité.

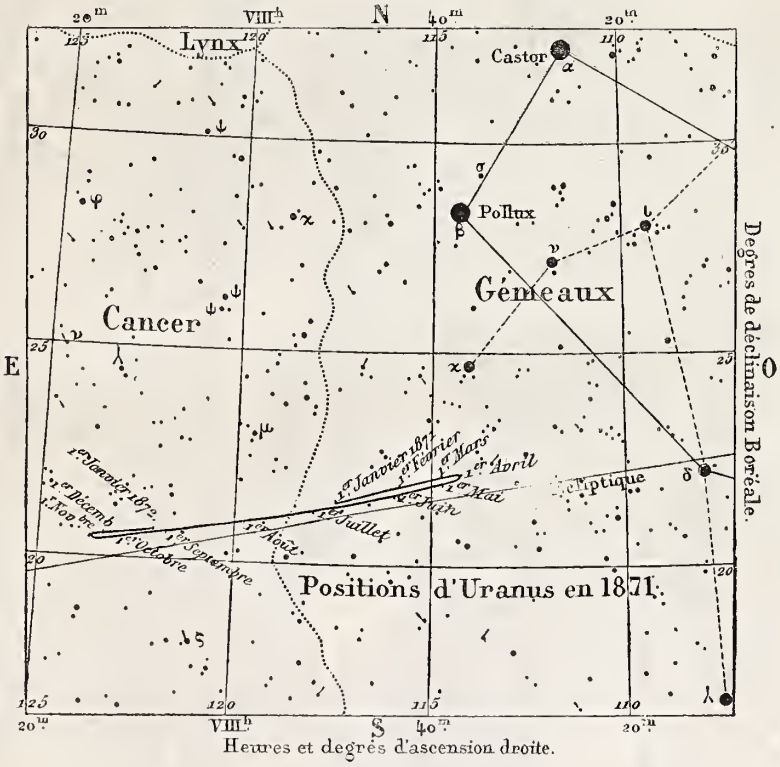
Uranus est toujours dans la 7e heure d'ascension droite, où nous l'avons laissé l'année dernière, dans la constellation des Gémeaux, sur le prolongement de Castor et Pollux. Il

reste visible tout l'hiver. Son opposition au Soleil a lieu le 14 janvier; sa première quadrature, le 12 avril; sa conjonction, le 19 juillet; sa seconde quadrature, le 24 octobre. Il passe au méridien, le 1er février, à 11 heures du soir; le 1er mars, à 9 heures; le 1er avril, à 7 heures; le 1er mai, à 5 heures; le 1er juin, à 3 heures. Dès lors il reste invisible pour la première moitié de la nuit jusqu'au 1er novembre, où il se lèvera de nouveau vers minuit. Le 1er décembre, il passe au méridien à 3 heures et demie du matin, et le 1er janvier 1872, à 1h 23m. Voyez la carte pour sa position. On sait qu'il n'apparaît que comme une étoile de sixième grandeur.

La période d'observation de Neptune sera octobre, novembre et décembre; il sera en opposition le 15 octobre; le 1er novembre, passage au méridien à 10h 42m du soir. Mais, on l'a vu, son observation est extrêmement difficile, car il n'apparaît que comme étoile télescopique de douzième grandeur.

Mars, aux feux rouges, sera en opposition le 19 mars, époque à laquelle il passera au méridien à minuit. On l'observera dans le sud-est, avant minuit, dès le 1er février. Il atteint son point culminant à 11 heures le 1er avril, à 8h 45m le 1er mai, à 7 heures le 1er juin; à cette époque, c'est donc dans le sud-ouest qu'on l'observera, de l'entrée de la nuit à minuit. Au 1er juillet, il sera dans les vapeurs du couchant avant la nuit pleine, et redeviendra inobservable. — Voyez la carte.

Vénus sera en conjonction inférieure le 25 septembre; ses plus grandes élongations auront lieu le 8 juillet et le 6 décembre. Autrement dit : elle passe au méridien à midi le 25 septembre; le 8 juillet, 3h 10m après midi; et le 6 décembre, 2h 15m avant. Donc, en juillet elle suit le Soleil avec trois heures de retard, et en décembre elle le précède de la même distance. Ainsi, Vénus sera étoile du soir et brillera radieuse dans le ciel occidental : au 1er avril, pendant 1h 46m après le coucher du Soleil; au 1er mai, pendant 2h 16m; au 1er juin, pendant 2h 53m; au 1er août, pendant 2h 55m; et au 31, pendant 1h 47m. Elle sera étoile du matin et resplendira dans le ciel oriental, se levant : au 1er novembre, 2h 50m avant le soleil; au 1er décembre,

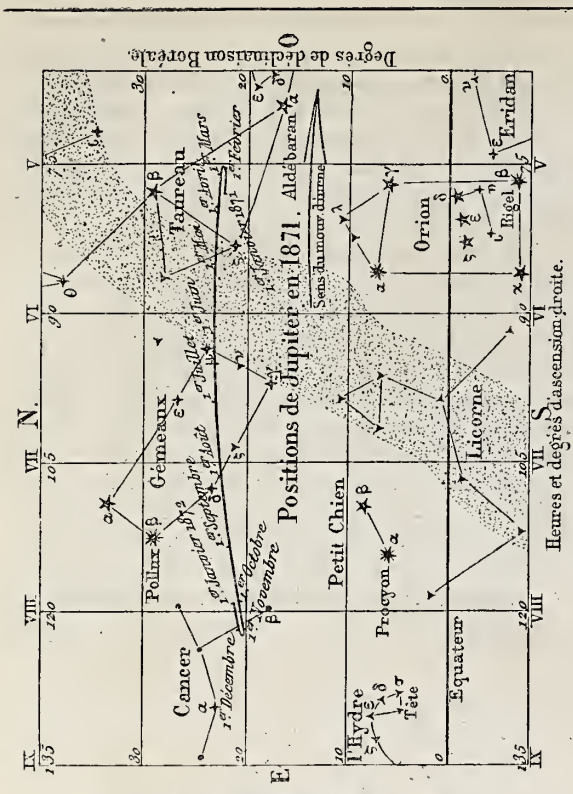


MOUVEMENT ET POSITIONS D'URANUS pendant l'année 1871.

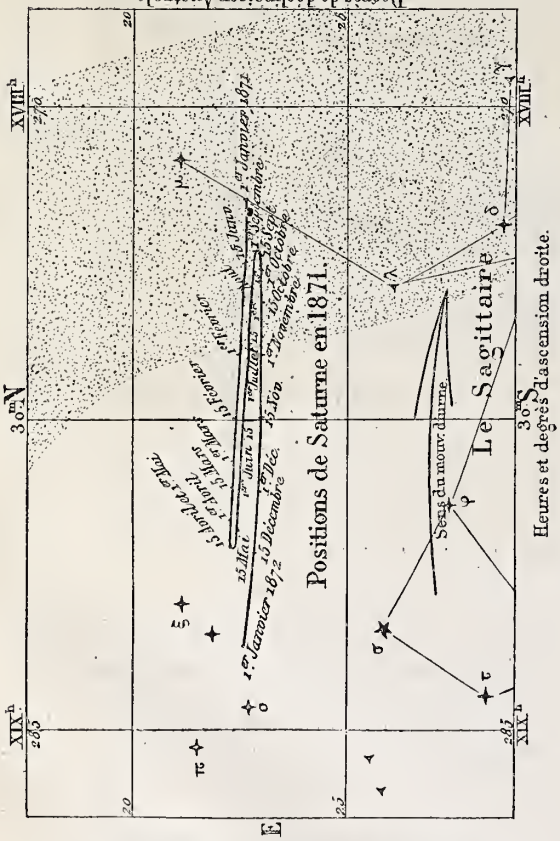
3h 15m avant; et pendant 3h 7m au 1er janvier 1872. Au télescope, cette planète offrira des phases : quartiers en juillet et décembre, croissant en août et novembre.

Mercure, enfin, se balance en des mouvements beaucoup plus rapides. Il est étoile du matin en février : le 10, sa plus grande élongation est de précéder le Soleil de 1h 31m. Il est étoile du soir en avril : sa plus grande élongation, le 23, est de suivre le Soleil de 1h 15m. Il devient étoile du matin en juin, le 10; il précède alors le Soleil de 1h 36m. De nouveau étoile du soir en août, le 21 de ce mois, la vagabonde planète dédiée aux voleurs suit le Soleil de 1h 42m. Au commencement d'octobre, elle apparaît de nouveau à l'orient, précédant le Soleil de 1h 15m. Enfin, en décembre, Mercure termine ses jeux en suivant le coucher du Soleil comme une petite étoile rouge, de 1h 24m en arrière, c'est-à-dire toujours peu élevée sur l'horizon, et difficile à discerner à cause des brumes inférieures.

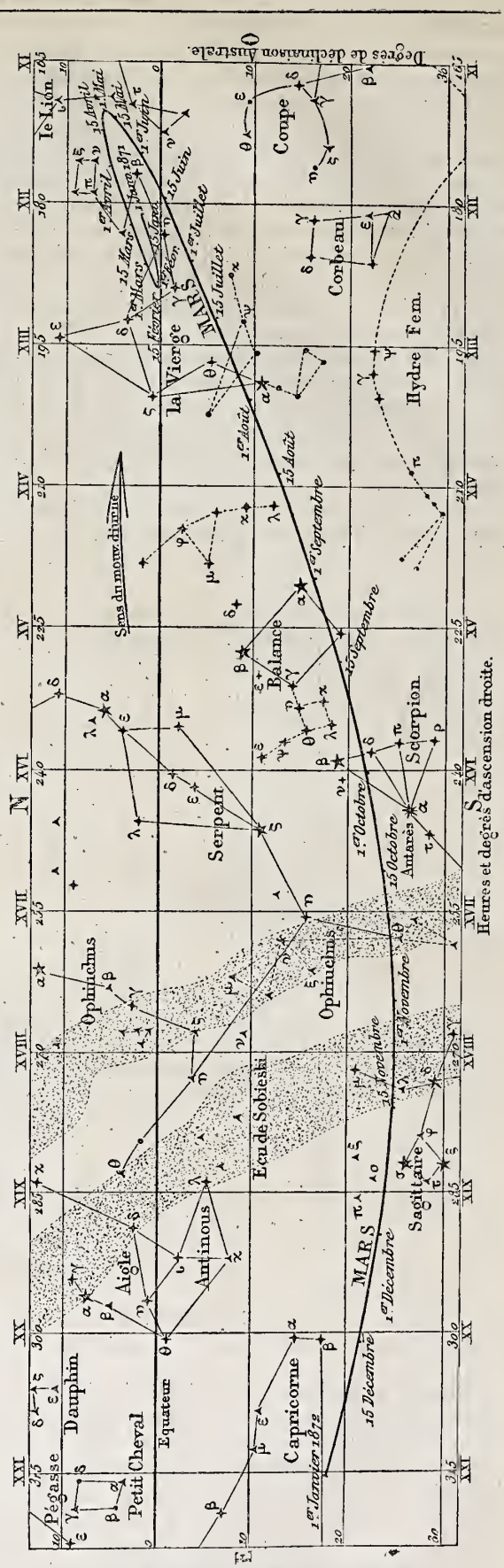
Le diamètre de Jupiter sera de 46 secondes en janvier, de 42 en février, de 40 en mars, et de 36 en avril. En novembre il sera de nouveau de 42 secondes, et en décembre de 46. Le diamètre de Saturne sera de 17 secondes en mai, de 18 en juin et juillet, de 17 en août et septembre. Celui d'Uranus reste de 4 secondes toute l'année. Celui de Mars sera de 14 secondes en février, de 17 en mars, de 15 en avril, de 12 en mai, et de 10 en juin. Celui de Vénus sera de 12 secondes en avril, de 14 en mai, de 18 en juin, de 24 en juillet, de 40 en août, de 59 en septembre; étoile du matin, elle sous-tendra 46 secondes de diamètre en octobre, 32 en novembre et 22 en décembre. Mercure offrira un diamètre de 7 secondes le



MOUVEMENT ET POSITIONS DE JUPITER
Pendant l'année 1871.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE SATURNE
Pendant l'année 1871.



MOUVEMENT ET POSITIONS DE MARS
Pendant l'année 1871.

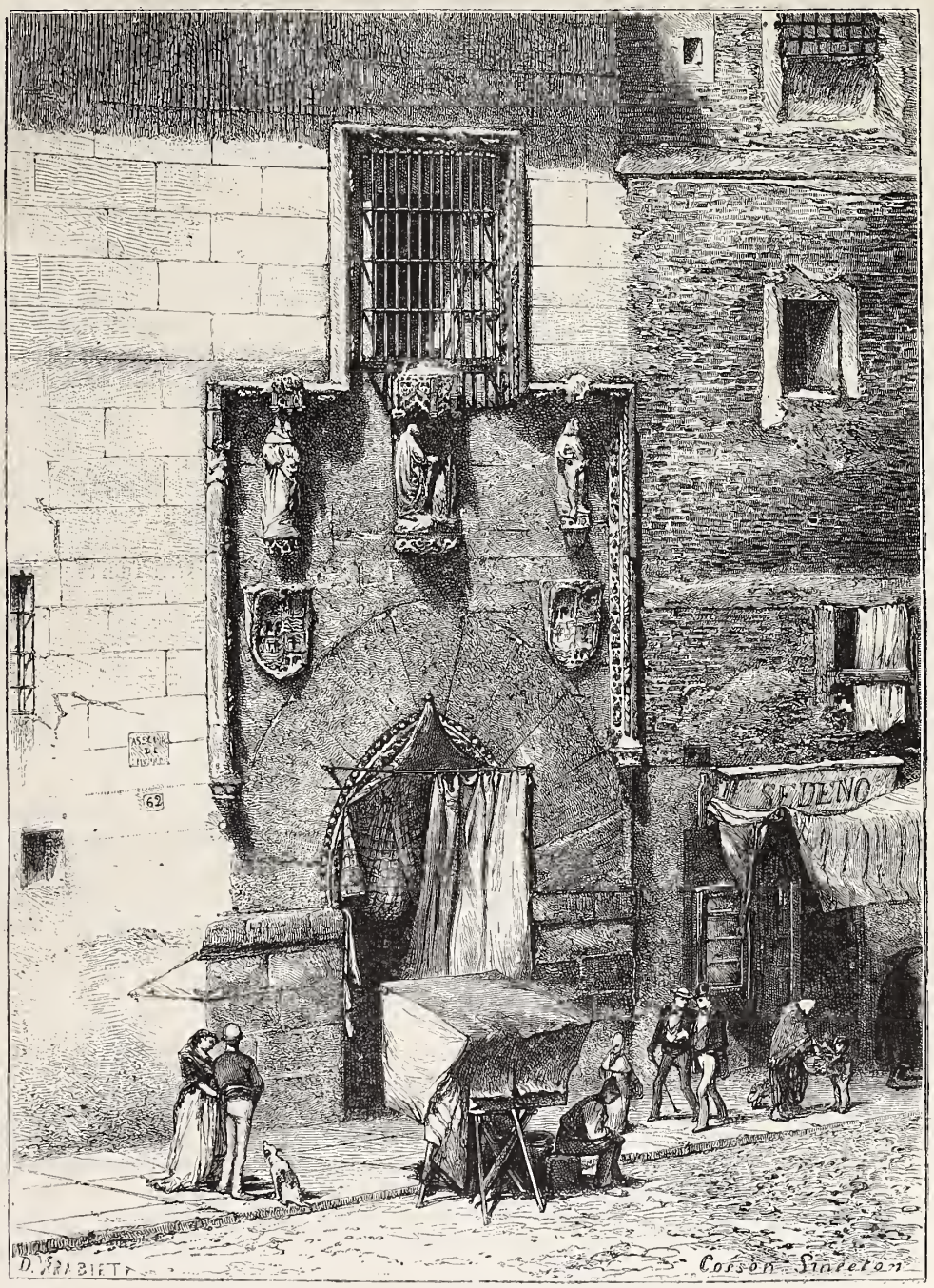
10 février, de 8 le 23 avril et le 10 juin, de 7 le 21 août, de 6 en octobre et en décembre.

Tels sont les principaux phénomènes astronomiques de l'année qui vient de s'ouvrir. Cette exposition est complétée par nos cartes, et l'explication théorique de tous les mouvements qui viennent d'être annoncés a été donnée par nos articles des précédentes années, dont l'ensemble fournit ainsi les éléments du système du monde.

HOPITAL DE NUESTRA-SEÑORA DE LA CONCEPCION,

SURNOMMÉ L'HOPITAL DE LA LATINA,

A MADRID.



L'Hôpital de *la Latina*, à Madrid. — Dessin de M. Urrabieta.

Avant de parler de cette antique maison de bienfaisance dont l'aspect a quelque chose de si sévère, disons un mot de la femme gracieuse et savante qui lui a donné son nom.

Ce nom, il le faut bien dire, n'éveille dans la pensée qu'un souvenir presque pédantesque, et cependant celle qui le porta dans une cour brillante le reçut à seize ans, sans l'avoir choisi, et alors qu'elle était environnée d'hommages chevaleresques.

Beatriz Galindo est née à Salamanque, dans la ville universitaire, en 1475. Elle appartenait à une ancienne famille, au sein de laquelle on cultivait les lettres. Élevée sous l'œil paternel, elle se livra avec tant de succès à l'étude des langues anciennes, qu'elle n'eut bientôt plus de rivaux dans la ville qui s'honorait de l'avoir vue naître, et qu'on la venait consulter de plusieurs points de l'Espagne sur les passages obscurs des anciens auteurs qu'on voulait interpréter. Un oncle qui appartenait au corps ecclésiastique de Salamanque, et qu'on disait fort savant, avait développé chez elle ce goût des études sérieuses, moins rare en ce temps chez les femmes qu'on ne le croit généralement, témoin la fameuse Sigæa [1]. Il ne fut bientôt plus question à la cour de Séville que de cette jeune fille

[1] Louise Sigée, ou Aloysia Sigæa, née à Tolède vers 1517, morte à Burgos en 1560. Elle était fille du Français Didier Sigée, précepteur

noble qui en savait beaucoup plus, disait-on, à l'âge de seize ans, que bien des vieux professeurs. Il suffisait de la voir, ajoutait-on, pour être certain que ce savoir extraordinaire ne nuisait en rien au charme de sa figure et à la grâce de son maintien. Elle fut surnommée Beatriz *la Latina;* puis, en répétant ce nom, on s'accoutuma à dire *la Latina* tout court, et le surnom se lia plus étroitement à sa renommée quand la grande Isabelle l'eut attachée à sa personne, en qualité de demoiselle d'honneur chargée de lui enseigner à elle-même le latin, qui était, en effet, la langue diplomatique du quinzième siècle, comme le français l'est devenu à partir du dix-septième.

Tous les biographes, et Hernando del Pulgar en première ligne, nous parlent de la simplicité majestueuse avec laquelle la reine Isabelle répondait dans la langue de Cicéron aux ambassadeurs qui la venaient haranguer : c'était aux enseignements de la Latina que la grande reine devait cette faculté; car elle avait été élevée, on le sait, fort à l'écart, et elle n'avait pu acquérir, avant de monter sur le trône, une instruction suffisante. Un des mérites de cette femme extraordinaire fut d'avoir su se former elle-même par l'étude avant de diriger son siècle.

Pour avoir enseigné le latin à une grande reine et acquis un surnom singulier, doña Beatriz n'en était pas moins charmante. Isabelle voulut lui choisir elle-même un mari digne d'elle, et lui fit épouser, en 1495, D. Francisco Ramirez. Cette union fut heureuse, mais de bien courte durée; car D. Francisco mourut à trente et un ans, laissant à une femme déjà riche de son propre patrimoine des biens considérables. Doña Beatriz avait autant de charité dans le cœur qu'elle possédait de connaissances rares, et la femme qui commentait Aristote se gardait bien d'oublier ce que les plus ignorants doivent aux misères de l'humanité : elle fonda, de concert avec son mari, dans Madrid, où elle avait établi sa résidence, l'hôpital de *la Concepcion*, sept ans avant la mort d'Isabelle, c'est-à-dire en l'année 1499. Après avoir pourvu largement à cet établissement, elle vécut longtemps encore, car elle ne s'éteignit qu'en 1535, à Madrid, où elle avait fixé sa demeure près de ses pauvres. Ni ses doctes commentaires sur Aristote, ni ses poésies latines, n'ont été publiés; mais sa bonne œuvre subsiste encore : on la bénit sans connaître les rares facultés de son esprit.

L'hôpital fut fondé, en vertu d'une bulle d'Alexandre VI, en l'année 1500. Hassan Moro, l'architecte auquel on en confia la construction et dont le nom musulman atteste l'origine, ne l'acheva qu'en 1507. Les salles sont vastes et bien disposées. L'escalier principal et la porte qui donne sur la rue de Tolède offrent une ornementation de style gothique. Tout, du reste, indique un esprit prévoyant et charitable à la fois dans la bulle qui institua l'hôpital de la Latina : on a pourvu à tout pour l'assistance des pauvres; toutefois, l'esprit du temps s'y fait sentir, car parmi ceux qui doivent être secourus il est dit formellement que l'on choisira les ecclésiastiques ou les gens nés à Madrid, de bonne vie et mœurs. Cinq *beatas*, femmes honorables de quarante ans au moins, devaient être commises au choix des protecteurs de l'œuvre [1]. La fondatrice put elle-même en conserver longtemps la surveillance, puisqu'elle survécut une trentaine d'années à cette pieuse fondation.

des fils de Jacques duc de Bragance. En 1538, elle adressa au pape Paul III une épître en cinq langues.

[1] Voy. Alvarez y Baena, *Compendio histórico de las grandezas de la coronada villa de Madrid*. Madrid, 1786, petit in-8. — On a, du même auteur, *Hijos de Madrid ilustres*, etc. 1789, 4 volumes in-4°.

SONGEZ A LA GRENOUILLE.

Moi. Qui a déjà vu une grenouille?

Mes Élèves. Moi! moi, Monsieur, moi!

— Bien... et comment ses griffes sont-elles faites?

Un Élève. Pointues et droites.

Un autre Élève. Plates.

Un troisième Élève. Mais non, elles sont crochues; oui, Monsieur, recourbées comme celles d'un chat.

Et le petit garçon qui, le dernier, avait pris la parole, en commençait déjà la description. Pour peu que je l'en eusse prié, il m'en aurait fait la figure au tableau, quand je l'arrêtai court.

— Les grenouilles (on fait silence)... les grenouilles n'ont pas de griffes.

Et la classe de rire.

— Voyons, Libray, dis-je à un bambin à mine éveillée, dont le rire frais et joyeux dominait les autres; voyons, tu sais que le son est un personnage capricieux, qui a ses préférences, et qui se laisse plus volontiers voiturer par les solides que par l'air.

— Oui, Monsieur.

— Bien; applique ton oreille là-bas, au bout de la table... pas ainsi; la tête vers le mur. Nous y voici; écoute maintenant mon crayon qui frappe ici. Combien de coups?

— Quatre, Monsieur.

— Fort bien; et cette fois?... Tu n'as pas entendu?

— Si, Monsieur, mais...

— Enfin, tu as entendu?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, moi, je n'ai pas frappé.

Le rire se calma peu à peu, et je continuai :

— Que ceci, mes enfants, vous serve de leçon. Retenez, en passant, que la grenouille n'a pas plus de griffes qu'elle n'a de queue; retenez aussi qu'en mettant une oreille à terre, vous entendez mieux et de plus loin les pas d'un cheval qui suit la route; retenez surtout que votre désir de paraître et de briller vous a fait, à l'un, décrire ce qu'il n'a jamais vu; à l'autre, affirmer ce qu'il n'a pas entendu; et si jamais vous revenez de lointains pays, avant de faire un récit songez à la grenouille. [1]

SINCÉRITÉ ET PITIÉ.

Ne devenez pas hostiles, vous qui avez souffert; roidissez-vous contre le scepticisme qui vous envahit l'esprit tandis que la misanthropie vous inonde le cœur. Il ne faut juger les autres qu'à la condition de se juger aussi, et la douce pitié résulte d'un sincère examen sur soi. Revêtez-vous de cette vertu des justes, indice de force, de calme, de désintéressement et de charité. Mme Blanchecotte.

COUVERTURE DE MANUSCRIT.

Les magnifiques tablettes d'ivoire dont nous donnons la reproduction aux pages 28 et 29 font partie de la reliure d'un livre d'Heures manuscrit, qui jadis était conservé dans la bibliothèque de la grande Chartreuse, près de Grenoble.

Ces tablettes, qui paraissent avoir été exécutées vers la fin du onzième siècle, appartiennent à cette singulière école occidentale dans laquelle l'art romain en décadence semblait emprunter quelques éléments à l'Orient byzantin. La recherche avec laquelle les ornements sont combinés, le nombre considérable d'inscriptions latines qui accom-

[1] Real Schule.

pagnent les figures, le style de ces dernières, paraissent indiquer une origine sicilienne ou plutôt encore apulienne. La décoration des deux panneaux est théologique, et comporte, suivant la méthode en vigueur au moyen âge, un rapprochement entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

PREMIÈRE TABLETTE.

Entourés par une large bordure ornée de rinceaux, six médaillons renferment des sujets puisés dans l'histoire de David.

Le premier groupe fait allusion à cette réponse du jeune David, que Saül voulait détourner d'une lutte inégale contre le Philistin Goliath : « Lorsque votre serviteur menait paître le troupeau de son père, il venait quelquefois un lion ou un ours qui emportait un bélier du milieu du troupeau... Je les saisissais par les mâchoires, je les étouffais et je les mettais à mort. » (*Rois*, I, XVII, 34.)

Les inscriptions presque microscopiques qui accompagnent ce sujet sont : DAVID — LEO — VRS9 (*ursus*) — KIN9.

Le médaillon suivant se rapporte à un trait plus ancien : « Samuel fit donc ce que le Seigneur avait prescrit : il vint à Bethléem... Il prit une corne pleine d'huile et sacra David au milieu de ses frères. » (*Rois*, I, XVI, 4, 13.)

Les inscriptions sont : SAMVEL — BETHLEEM — VNGITVR DAVID.

Vient ensuite le combat du jeune berger contre le Philistin géant : « Il prit le bâton qu'il avait toujours à la main ; il choisit dans le torrent cinq pierres bien polies et les plaça dans la panetière qu'il portait, et saisit sa fronde. Le Philistin lui dit : Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton?... Mais David lui répondit : Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le bouclier ; mais moi, je viens à toi au nom du Seigneur... Et il prit une pierre, la lança avec sa fronde et en frappa le Philistin. » (*Rois*, I, XVII, 40, 43, 45, 49.)

Les inscriptions sont : DAVID — GOLIAZ.

Nous voyons ensuite David à Nobé, près du grand prêtre Achimélech : « Si vous avez, lui dit-il, quelque chose à manger, quand ce ne serait que cinq pains, donnez-les-moi. Le grand prêtre répondit : Je n'ai point de pain ordinaire, je n'ai que des pains consacrés. Le grand prêtre lui donna donc du pain sanctifié... Or un Iduméen nommé Doeg, le premier des bergers de Saül, se trouvait là, dans le tabernacle du Seigneur... David dit encore à Achimélech : N'avez-vous point ici une lance ou une épée?... Le grand prêtre lui répondit : Voici l'épée de Goliath, le Philistin que tu as tué dans la vallée de Térébinthe. » (*Rois*, II, XII, 1, 4, 6 à 9.)

Les inscriptions qui accompagnent cette scène sont : DAVID — DOEG.

Le cinquième médaillon représente la pénitence du fils d'Isaï devenu roi : « Le Seigneur envoya vers David Nathan qui lui dit : Je vous ai sacré roi sur Israël, et je vous ai délivré de la main de Saül... Pourquoi donc avez-vous méprisé ma parole? Vous avez fait perdre la vie à Urie. C'est pourquoi l'épée ne se retirera pas de votre maison... David dit à Nathan : J'ai péché contre le Seigneur. » (*Rois*, II, XII, 1, 7, 9, 10, 13.)

Les inscriptions sont : DAVID — EGO PECCAVI — ALTARE — NATA.

Le dernier médaillon représente la figure traditionnelle de David chantant les louanges du Seigneur en s'accompagnant sur un psaltérion. Son regard levé vers le ciel indique l'inspiration, et une colombe posée sur son épaule droite dicte à son oreille les paroles sacrées. (Voy. *Rois*, II, XXII, 1.) Quatre musiciens jouant de la harpe et du rebec sont assis près du roi de Juda.

Dans l'espace compris entre les six médaillons et limité par le cadre, on voit un grand nombre de groupes et de figures symboliques qui représentent les Vertus luttant contre les Vices qu'elles combattent. En haut, la Foi, FIDES, combattant l'Idolâtrie, IDOLAT... ; puis l'Espérance, SPES, et la Charité, CARITAS, dans les deux angles supérieurs. Dans une seconde rangée, la Justice, IVSTITIA, égorgeant la Licence, LIBIDO ; au centre, l'Humilité, HVMILIT*as*, tranchant la tête de l'Orgueil, SVPE*rbia;* plus bas, FORTITVDO, en armure complète, transperçant de sa lance AVARIT*ia*, qui tient les cordons d'une large bourse. Sur le même rang, LVXVRIA, et du côté opposé la Concorde, ...CORDIA. Enfin, tout au bas, TARDITAS, les bras étendus, semble se repentir de sa lenteur. Les petites inscriptions placées dans des cartels répandus sur cette tablette sont au nombre de trente-six.

DEUXIÈME TABLETTE.

Quoique les ornements qui la couvrent soient tous différents de ceux de la première tablette, ils n'en forment pas moins un pendant exact, tant par leur dimension que par leur disposition générale. Les six médaillons représentent les œuvres de miséricorde telles qu'elles sont mentionnées dans l'Évangile de saint Matthieu (ch. XXV). L'ordre suivi par l'écrivain sacré a été scrupuleusement observé ; les paroles gravées sur les cartels sont empruntées à son texte.

L'artiste a donné au roi de la parabole divers costumes en usage à l'époque où les ivoires furent sculptés. Cet anachronisme a l'avantage de fournir une date approximative pour le monument que nous étudions. Le prince a une courte barbe ; sa tête est ceinte d'une couronne en forme de bandeau, enrichie de pierreries ; sa tunique est toujours longue, mais elle est tantôt recouverte par un manteau agrafé sur l'épaule droite au moyen d'une fibule, tantôt par une sorte de dalmatique ornée de têtes de clou (*clavata*).

Dans le premier compartiment, il donne à un pauvre un pain qu'il vient de tirer d'une huche placée près de lui : ESVRIVI ET DEDISTIS MANDVCARE.

Ensuite on le voit versant à boire dans la coupe que lui présente un homme vêtu de court, et sur un cartel en forme d'écusson on lit : SITIVI ET DEDISTIS MIHI BIBERE.

Le troisième médaillon nous montre le Roi introduisant un homme muni d'un long bâton de voyageur dans une maison dont la porte ouverte laisse voir un lit préparé. L'inscription, presque effacée, est : HOSPES ERAM ET COLLEGISTIS ME.

Le quatrième groupe se compose d'un prince donnant des vêtements à un personnage entièrement nu ; avec cette légende : NVD9 (*nudus*) ET COOPERVISTIS ME.

Au-dessous, nous voyons la visite à un malade alité ; l'inscription est : INFIRMVS ET VISITASTIS ME.

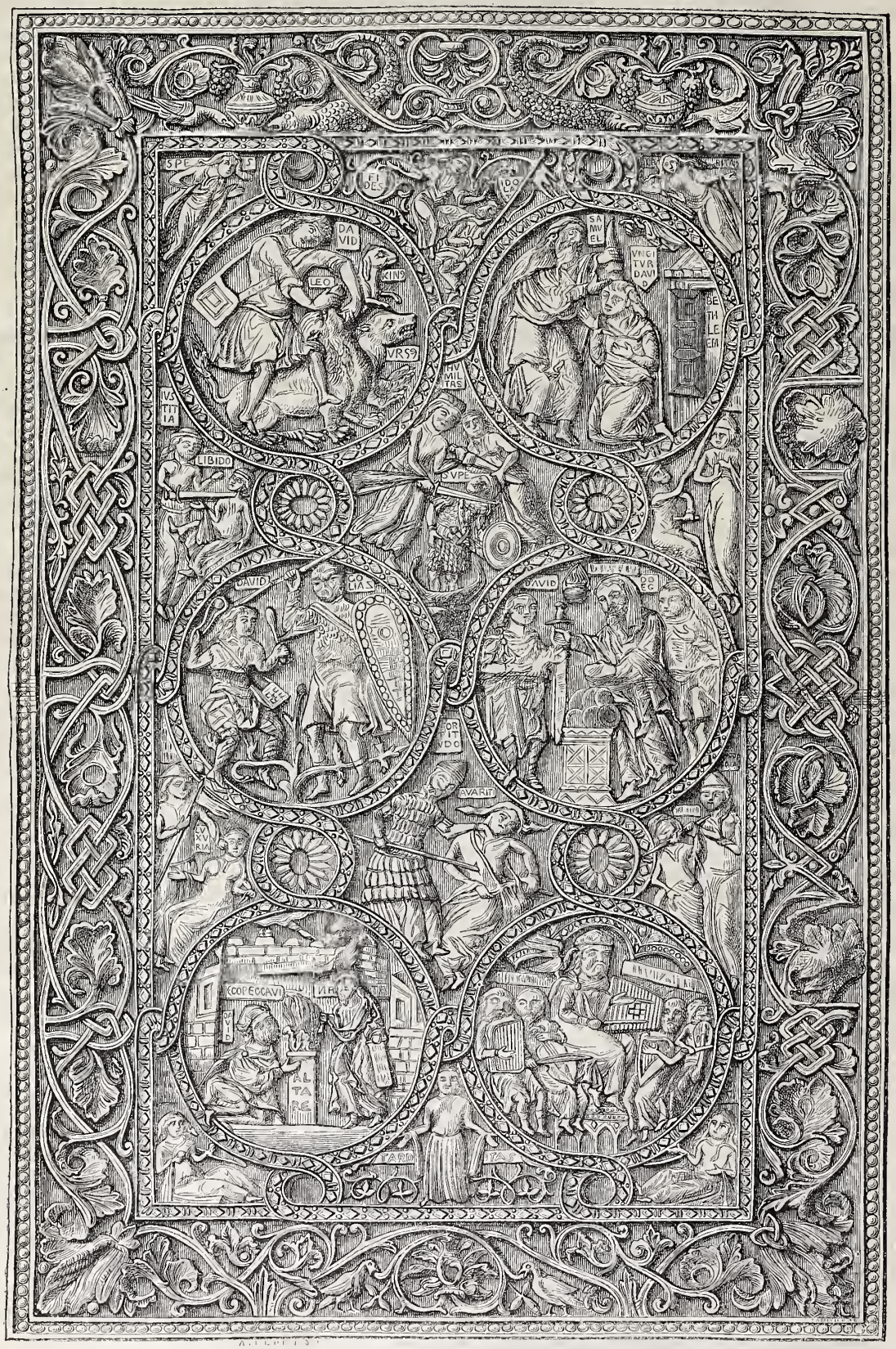
Enfin, dans le dernier médaillon, le Roi se présente devant une forteresse dont le mur est indiqué par un plan à vol d'oiseau, comme celui qui, sur les bas-reliefs de l'Assyrie, sert à indiquer les villes. Il paraît détacher ou soutenir la chaîne dont une extrémité est fixée au cou d'un prisonnier. Celui-ci a les bras et les pieds passés dans des ceps. Au-dessus on lit : IN CARCERE ET VENISTIS AD ME.

L'Évangile ne mentionne que six œuvres de miséricorde ; la septième a été ajoutée postérieurement par l'Église.

Dans le texte de saint Matthieu, c'est un roi vivant qui parle, et il ne peut se représenter comme ayant été enseveli.

A propos des œuvres de miséricorde, qui forment une des puissantes bases de la morale chrétienne, il nous sera permis de faire remarquer que dans le chapitre 125 du *Rituel funéraire* des anciens Égyptiens, on lit le passage suivant :

« Je me suis attaché à Dieu par mon amour ; j'ai donné



Tablettes d'ivoire du onzième siècle, servant de couverture

du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, des vêtements à celui qui était nu ; j'ai donné un lieu d'asile à l'abandonné. »

Ces paroles se trouvent non-seulement dans les papyrus roulés, pieusement déposés dans les tombes, mais on les voit reproduites sur des monuments sculptés. Il est diffi-

cile de croire qu'elles aient pu échapper à l'attention des Israélites, et par conséquent à celle des premiers chrétiens.

Le costume du roi représenté dans ces six médaillons se rapproche considérablement de celui des empereurs byzantins qui vivaient à l'époque indiquée plus haut, c'est-à-dire à la fin du onzième siècle. Il faut principalement le

à un livre d'Heures manuscrit. — Dessin de Féart.

comparer à celui de Romain IV Diogène (1068-1071), sculpté sur une belle feuille d'ivoire de la Bibliothèque nationale. Mais c'est à un pays latin qu'appartiennent les tablettes, et ce pays doit être la Pouille ou la Sicile; car les monnaies, les mosaïques et les peintures nous apprennent que, dans ces contrées, les princes de race normande

avaient adopté les costumes et les insignes de la cour byzantine.

UNE VESTE DE MARIN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 2, 14, 18.

XI

Jabière, avec son très-mince bagage, apparut bientôt à la porte de la pension; il tourna à droite, et prit d'un pas délibéré le chemin de l'hôtel du Dauphin. Il n'est pas luxueux, l'hôtel du Dauphin; entre nous, nous pouvons même convenir qu'il est assez misérable. Eh bien, la vulgaire et froide petite chambre d'auberge où l'on introduisit Jabière et son paquet était un délicieux boudoir comparée à la « chambre des maîtres. » Il sembla à ce naïf garçon qu'il passait tout à coup de la misère au luxe, et que, selon l'expression du poëte, qu'il se répétait à lui-même, sa fortune allait « prendre une face nouvelle. » A propos de face, il regarda la sienne avec une certaine complaisance dans une petite glace verdâtre : il trouva que l'expression de son regard avait pris de l'énergie, et s'adressa un petit sourire de félicitation. Il ouvrit ensuite la fenêtre et respira avec bonheur l'air de la rue. C'était, après tout, l'air de la liberté, quoique un peu trop imprégné d'une forte odeur d'oignons frits qui venait de la cuisine. Jabière ne remarqua même pas ce détail insignifiant. Il se commanda, en l'honneur de son affranchissement, un bon petit dîner qui lui revint à la somme assez rondelette de trente sols. Après son dîner, l'imagination égayée par le petit vin blanc du cru, il s'arrêta un instant sous la porte cochère, et savoura quelques minutes l'ineffable jouissance de se dire : « J'irai à gauche si je veux; j'irai à droite si cela me plaît. » Cela lui plut d'aller à droite, parce que, de la porte du Dauphin, il venait d'apercevoir à droite un débit de tabac.

— Fête complète! pendant que j'y suis, se dit-il, au risque de me ruiner, je veux savoir dès aujourd'hui quel goût peut avoir un bon cigare!

Comme tous les fumeurs novices, il fut saisi du désir de passer aux yeux de la marchande pour un vieux scélérat de fumeur endurci. Il entra donc en fredonnant et demanda, non sans une certaine emphase, des cigares à dix centimes. Il se trompa de compartiment, se mit à faire le difficile sur des londrès, ne voulut pas convenir qu'il se fût trompé, déclara que c'était précisément ce qu'il lui fallait, prit deux londrès, et jeta un franc sur le comptoir; comme la marchande allait lui rendre sa monnaie, il l'arrêta d'un geste élégant et choisit deux autres londrès.

La fête ne fut pas aussi complète qu'il s'y attendait, et un « bon cigare » n'a pas un goût aussi délicieux qu'il se l'était figuré. Cependant, tant qu'il fut dans la rue, il fut héroïque quoique pâle; mais après les dernières maisons, il regarda bien tout autour de lui si personne ne le voyait, et, jetant vivement le cigare par-dessus le mur d'une vigne, il se passa, d'un air assez égaré, la main dans les cheveux. Le grand air le remit tout à fait, et il fit une promenade délicieuse sur les bords de l'Auvelle.

XII

Quand il rentra à l'hôtel, il monta à sa chambre, et se mit à sa fenêtre pour regarder dans la rue « l'effet que cela pouvait produire le soir. » Cela produisait l'effet d'une petite rue pas mal sombre et à peu près déserte, avec un réverbère à gauche, mais dans un lointain nébuleux, et à droite la petite lanterne rouge de la marchande de tabac. Et puis, de temps en temps, on voyait rôder le long des murs la silhouette de quelque chien maigre qui semblait chercher sa vie dans les tas d'ordures. Et puis, c'était tout.

— C'est gentil! dit l'optimiste Jabière en refermant sa fenêtre.

Et pour varier ses plaisirs, il passa sur la galerie de bois qui donnait sur la cour. De ce côté, tout était sombre, excepté un carré de lumière que découpait la porte de la cuisine toute grande ouverte. Dans cette espèce de cadre se dessinait l'avant-train de l'*Accélérée*, cette grande voiture jaune qui fait le service entre Méry-Partout et Dijon; puis on entrevoyait le cabriolet d'un commis voyageur, un haquet qui avait les brancards en l'air, des cages à poules, et tout un fouillis de choses étranges, comme dans les eaux-fortes de Rembrandt. De temps en temps, Pollet apparaissait et disparaissait. Il était en manches de chemise, et semblait très-affairé, sans avoir rien à faire.

— Pollet! cria Jabière.

Pollet, comme un soldat bien dressé, avança à l'ordre, et apparut dans le cadre de lumière.

— Fumes-tu?

— Des fois.

— Eh bien, attrape.

Pollet tendit les deux mains. Jabière lui lança ses trois londrès à la fois. Quoique tiré à courte portée, le coup ne fit pas balle. Un des londrès alla se loger dans la chevelure filandreuse de Pollet; le second lui atteignit le bout du nez et rebondit jusque dans un grand chaudron qui avait l'air de prendre le frais à la porte de la cuisine; le troisième arriva à destination. Quand il eut récolté et contemplé sa richesse, Pollet, qui se contentait fort bien des bouts de cigares qu'il trouvait dans les chambres et dans les corridors, leva la tête en souriant. Puis il fit entendre un petit sifflement joyeux. C'est comme s'il avait dit : Quel seigneur magnifique vous êtes!

Pour faire honneur au don et au donateur, il endossa sa veste (elle n'avait plus de boutons depuis longtemps), prit une chaise dans la cuisine, se mit à cheval dessus, et commença de fumer avec une si grande énergie que Jabière, perché sur la galerie, était entouré d'un nuage odorant, comme un Dieu antique occupé à se repaître de la fumée des sacrifices. Il toussait, les larmes lui venaient aux yeux; mais il tenait bon, car il était tout heureux de voir la profonde béatitude de Pollet.

XIII

Le lendemain, à l'aube, Jabière se mit en route pour aller dire adieu à son père et à ses petits frères. Pendant qu'il écoutait avec ravissement le chant matinal des oiseaux; pendant qu'il voyait le soleil levant se refléter dans la rosée; pendant qu'il marchait d'un bon pas, et voyait défiler devant lui les prés, les bois, les champs et les petits clochers de village qui lui rappelaient mille souvenirs lointains; pendant qu'il surprenait son monde à la vieille forge enfumée et qu'il racontait ses angoisses des jours précédents, et la bonne fortune qui lui était arrivée, Mme Aubertot, les yeux humides de larmes, s'occupait du trousseau de Maxime. Elle allait de son pas discret d'une armoire à l'autre, et consultait toutes les profondeurs de toutes sortes de tiroirs. Malgré le chagrin cuisant que lui causait la séparation, elle n'oubliait rien de tout ce qui pouvait être ou utile ou agréable à son enfant.

Maître Aubertot la suivait partout, les mains vides, et plus gênant qu'utile; mais la pauvre femme n'en témoigna aucune humeur. Elle voyait bien qu'il aurait voulu la consoler, mais qu'il ne trouvait rien à dire. Qu'aurait-il pu dire, en effet?

La veille du départ fut une journée morne et triste. « Il

faut se secouer un peu, avait dit M. Aubertot. » Il avait donc invité à dîner l'ami Brûlon, M. Thomieu et les deux clercs. Jabière était de la famille. Mme Aubertot approuva son mari; voilà pourquoi Lisabeth avait l'air si affairé et le visage si rouge; voilà pourquoi le maître clerc et le petit clerc avaient quitté l'étude de bonne heure pour faire un peu de toilette; voilà pourquoi M. Thomieu et M. Brûlon se rencontrèrent juste sous les panonceaux de la porte d'entrée à cinq heures moins cinq minutes, et firent tant de cérémonies que la mercière d'en face crut qu'ils n'entreraient jamais.

Le commencement du dîner fut triste et silencieux. Tout le monde pensait au départ. M. Thomieu lançait à la dérobée des regards vindicatifs à Jabière qui ne s'en doutait même pas; mais ses regards perdirent insensiblement de leur férocité à mesure qu'il vidait son verre et qu'il voyait la faveur dont jouissait le « serpent réchauffé » dans la famille Aubertot. Peu à peu on commença à causer. Quelqu'un risqua timidement une plaisanterie : elle fut la bienvenue; quelqu'un en lança une seconde qui eut du succès. On parla de toutes sortes de choses, excepté du départ de Maxime. M. Brûlon s'anima et fut disert sur divers sujets d'archéologie. Il entama avec le maître clerc une discussion de droit romain, laquelle, par une série de transitions insensibles, aboutit à l'histoire du perroquet de M. Verdoye. Tout le monde prend part à la conversation, sauf le petit clerc; il mange comme un jeune loup et ne dit mot. M. Aubertot, sans en avoir l'air, observe sa femme. Elle fait vaillante contenance, et se montre ce jour-là aussi bonne et aussi avenante que d'habitude. M. Thomieu a passé du cramoisi au pourpre foncé; il déclare, sans qu'on sache bien à propos de quoi, que Maxime sera un homme distingué et fera honneur à l'institution Thomieu; que M. Jabière (pourquoi ne dit-il plus Jabière tout court, avec un ton de mépris?) sera aussi un homme distingué et fera, lui aussi, honneur à l'institution Thomieu; que, quant à lui-même (sans vouloir se vanter), il est aussi un homme distingué, et saura toujours tenir haut et ferme le drapeau de l'institution Thomieu. Le petit clerc mange toujours. « Voyez-vous, reprend le maître de pension en roulant ses gros yeux de Maxime à Jabière et de Jabière à Maxime, voilà comme je suis, moi, tout rond, et le cœur sur la main! Entre nous, c'est à la vie et à la mort! et je suivrai toujours d'un œil paternel votre marche ou plutôt votre course à travers... » Comme le mot ne lui venait pas et que l'édifice pompeux de sa phrase était menacé de demeurer sans couronnement, M. Brûlon lui souffla « les succès. » M. Thomieu remercia poliment d'un signe de tête, et dit avec emphase : « ... à travers les succès! »

Il tint parole, car il les suivit tous les deux d'un œil si paternel, que quand Maxime fut entré à l'École de marine et Jabière à l'École normale, il inscrivit sur ses prospectus (évidemment pour consacrer leur gloire) : « Préparation » aux écoles du gouvernement. — Admissions nombreuses » à l'École de marine et à l'École normale supérieure. » Quand on parlait devant lui de l'un ou de l'autre : « C'est moi, disait-il en jouant avec sa chaîne de montre, c'est moi qui les ai faits ce qu'ils sont! »

XIV

Il y a bien longtemps que tout cela s'est passé! Méry-Partout est toujours une bonne petite ville bien tranquille; il y a, comme dans toutes les villes grandes ou petites, des braves gens et de mauvais drôles; il y a de bonnes commères à la langue affilée qui se chargent de la chronique locale, et raisonnent à perte de vue sur le pourquoi et le comment de la moindre petite chose. L'Auvelle pousse toujours à petit bruit ses eaux claires et fraîches où l'on voit ondoyer de grandes herbes; elle reflète comme par le passé le clocher du onzième siècle, les maisons, les jardins et les pêcheurs à la ligne. On a beaucoup bâti sur ses bords, du côté de la route de Sassenay. Il y a entre autres un petit pavillon bien simple au milieu d'un jardinet qui va jusqu'à l'Auvelle. Le jardinet se termine par un diminutif de terrasse où un bonhomme à tête filandreuse fume sa pipe avec une béatitude infinie. Il tient une ligne à la main et suit de l'œil les mouvements du bouchon. La vieillesse naturellement n'a pas contribué à colorer son teint blême, ses yeux sont toujours sans expression; mais il a toujours son sourire d'enfant. C'est Pollet, devenu tout d'un coup propriétaire de ce petit « immeuble », sans que personne ait jamais su comment.

Mme Forget (bien vieillie aussi, la bonne dame!) se promène de l'autre côté de l'Auvelle, dans les prés, avec une amie d'enfance.

— Tenez, ma chère, dit-elle, le voilà encore sur sa terrasse avec sa ligne et sa pipe. Il se donne du bon temps, maintenant. Qui est-ce qui aurait dit cela quand il cirait les bottes à l'hôtel du Dauphin?

— Et l'on n'a jamais rien pu savoir sur cette petite fortune qui lui est tombée du ciel un beau matin?

— Ma chère, absolument rien, dit Mme Forget d'un air dépité. On a essayé de le faire parler; mais, avec son air innocent, il est malin comme un vieux singe, et on n'en a jamais rien pu tirer de raisonnable. Aux uns il dit que ça lui est venu en dormant; aux autres, qu'il a assassiné un voyageur, ou dévalisé une diligence, ou gagné le gros lot, ou hérité d'une tante, ou quelque chose comme cela. J'ai fait mes petites recherches ; fiez-vous à moi pour cela : eh bien, je suis aussi avancée que le premier jour.

— Je me suis laissé dire, reprit l'autre dame d'un ton timide, que c'était l'amiral Aubertot qui...

— Voyons, ma chère, ne dites pas d'absurdités et raisonnez un peu. Quel rapport peut-il y avoir entre l'amiral Aubertot, qui dîne aux Tuileries, et ce va-nu-pieds qui lavait la vaisselle dans une auberge? Je croirai tout, excepté cela!

PROVISIONS POUR LA VIE.

Donnez aux enfants des ressources d'esprit qui puissent durer autant que leur existence même; des habitudes que le temps améliore et ne détruise pas; des goûts et des occupations qui leur rendent la maladie tolérable, la politesse agréable, la vieillesse respectable, la vie digne et utile, et la mort elle-même moins terrible.

SYDNEY SMITH.

PAROLES DE LOUIS XIV ENFANT.

Quand Louis XIV était encore enfant, un courtisan parla devant lui du pouvoir et de la dignité du Grand Seigneur, et dit en terminant que si une personne avait la témérité d'offenser le souverain des Turcs, ce dernier pouvait d'un mot lui faire trancher la tête et confisquer ses biens.

— Voilà ce qui s'appelle un roi! s'écria Louis XIV avec un grand enthousiasme [1].

Le vieux comte de Grammont répondit sur-le-champ :

— Sire, de mon temps, trois de ces sultans, dont la puissance est si enviée, ont été étranglés par des muets.

Le duc de Montausier, entendant ces paroles, perça la

[1] On doit se rappeler que Louis XIII avait fait tuer le maréchal d'Ancre sans aucune forme de procès. On ne doit pas non plus oublier l'impression qu'avaient dû laisser dans l'esprit du jeune roi les emportements de sa mère Anne d'Autriche et son indignation contre toutes les remontrances du Parlement.

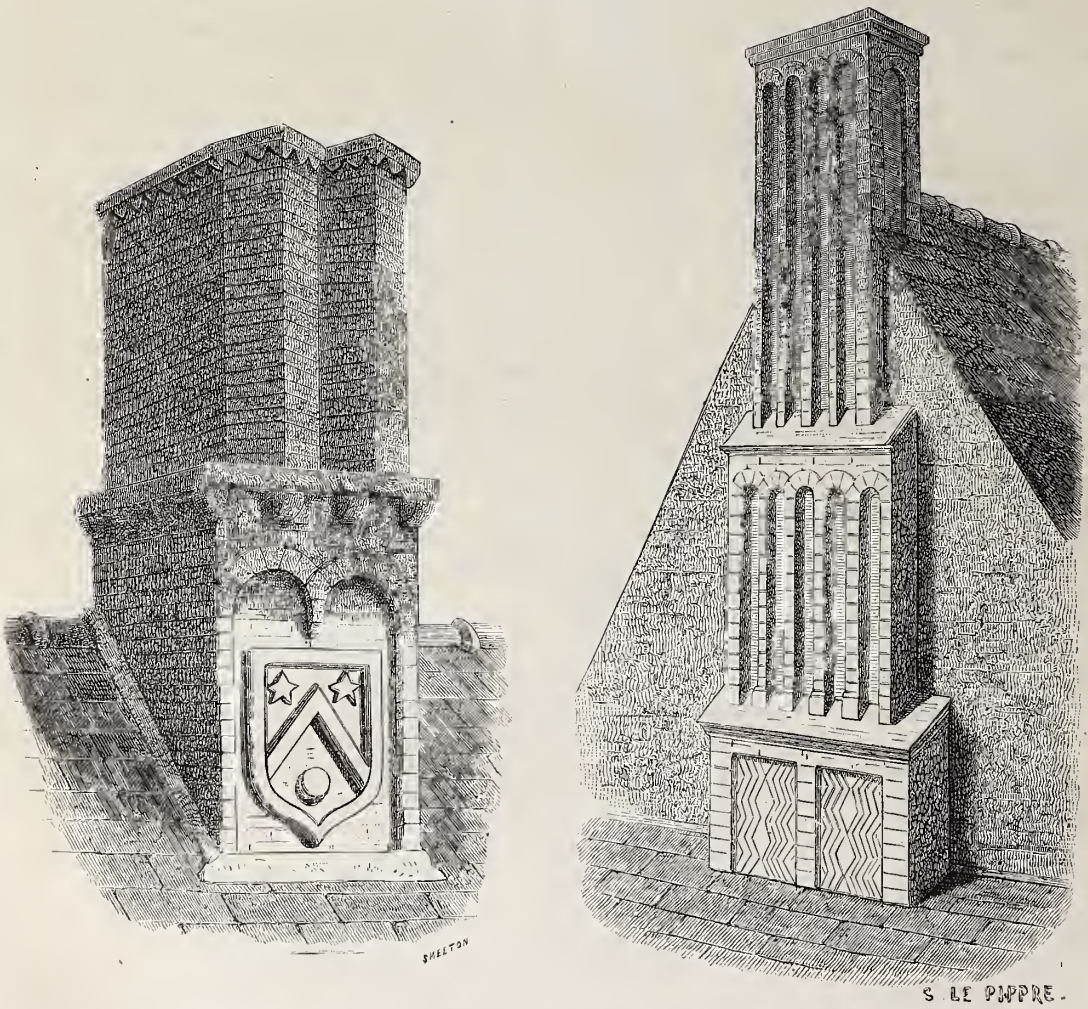
foule des courtisans et remercia à haute voix le comte de Grammont. (1)

LE COUVRE-PIEDS D'UN BIBLIOMANE.

Il n'y a pas d'humble bouquiniste en Belgique qui ne se rappelle avec envie les richesses bibliographiques que possédait le fameux Van-Hulthem. Cet intrépide amateur de beaux textes et de reliures précieuses mourut glorieusement sur un tas de livres, le 16 décembre 1832. Il avait été frappé d'apoplexie; mais la chaleur de son appartement n'y était pour rien, car il ne souffrait en aucune saison que l'on fît du feu dans sa chambre : selon lui, cela eût pu ternir la reliure de ses précieux volumes. Durant les grands froids, il se faisait mettre sur les pieds un in-folio. Son livre de prédilection, dans ces occasions exceptionnelles, était un certain Barlæus de dimensions honnêtes, et qui, racontant les conquêtes des Hollandais sous les tropiques, devait sans doute déverser sur les pieds de l'heureux dormeur la bienfaisante chaleur que rappelle si souvent l'historien. (1)

CHEMINÉES DE LA RENAISSANCE (2).

Si depuis quelques années on prodigue les sculptures sur les cheminées qui surmontent les palais, on se contente encore pour les maisons particulières de roides et maigres constructions, souvent surmontées d'ignobles tuyaux de tôle. On pourrait cependant, avec un peu de soin, tirer parti de ces constructions indispensables dans notre climat pluvieux. Nos maisons sont destinées à nous loger, et non à servir de décoration. Le devoir de l'architecte est donc de pourvoir complétement à tous les besoins journaliers, et son talent consiste non à les dissimuler, mais à savoir tirer parti, pour l'élégance de l'ensemble, des nécessités qu'ils imposent.



Cheminées de la renaissance à Maintenon et à Montfort-l'Amaury (3). — Dessin de le Pippre.

La renaissance avait bien compris ce principe, et elle nous a laissé de beaux exemples de corps de cheminée, en tête desquels on peut mettre ceux du château de Chambord. L'une des cheminées ci-dessus, dessinée à Maintenon, dans une maison en face de l'entrée du château, est plus simple, mais élégante. L'autre exemple, pris à Montfort-l'Amaury, est encore plus modeste, quoique d'un bon caractère. On peut rarement prodiguer la pierre de taille et les sculptures pour ces parties accessoires de la construction; mais on peut assez facilement, avec de la brique et des morceaux de pierre, leur donner une apparence plus agréable et moins vulgaire qu'on ne le fait d'ordinaire par pure négligence des détails et au grand dommage de l'aspect général.

(1) Préface de l'*Entretien socratique sur la vertu*, etc., par Percival (anglais).

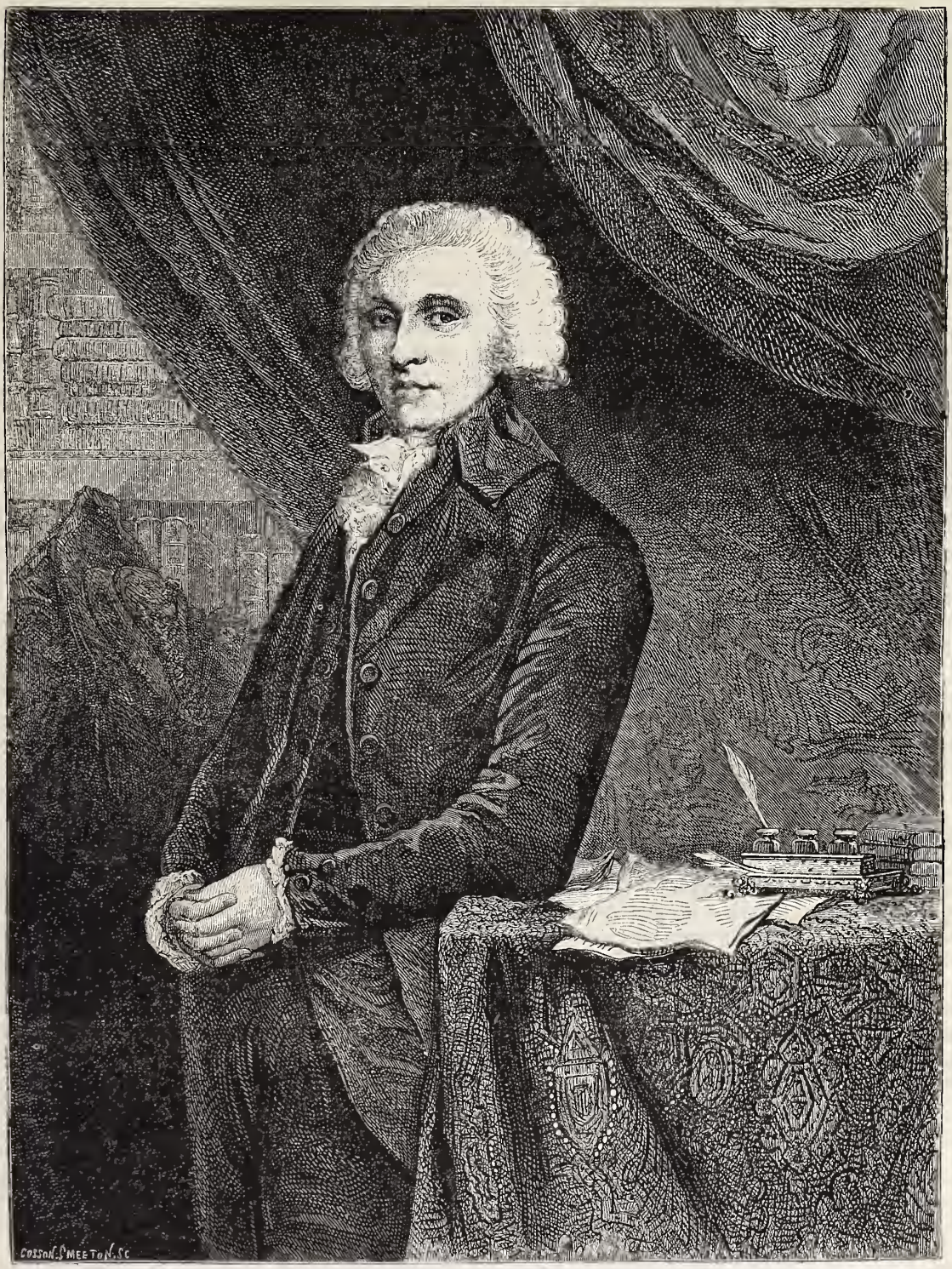
(1) Voy. la Biographie de Van-Hulthem, en tête du Catalogue de la riche bibliothèque laissée par cet amateur.

(2) Note par M. A. de Dion.

(3) La cheminée qui porte un écusson est celle de Montfort-l'Amaury.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LORD ERSKINE.



Thomas Erskine. — Dessin de Pauquet, d'après le portrait peint par J. Reynolds.

Né à Édimbourg, vers 1750, Thomas Erskine était le troisième fils du comte de Bucchan, noble écossais plus riche en aïeux qu'en terres. Un revenu de deux cents livres sterling (5000 fr.), tiré à grand'peine d'un domaine grevé d'hypothèques, ne suffisait que juste à sa vie; les dépenses d'université étaient hors de question. Les fils, appelés à être *quelqu'un* dans le monde, devaient s'y frayer leur chemin, sauf l'aîné, héritier du titre et du maigre patrimoine. Walter Scott a tracé de ce dernier un curieux portrait, en même temps qu'il donne dans son journal un aperçu de la famille Erskine dont l'originalité était proverbiale.

« 20 Avril 1829. — Lord Bucchan est mort; personnage dont l'immense vanité côtoyait la folie et obscurcissait des talents réels. Son imagination fertile lui faisait croire aux fictions fabuleuses qu'il se plaisait à débiter. Son économie, très-louable dans la première partie de sa vie, où elle le mit à même de payer, avec un mince revenu, les dettes de son père, avait dégénéré en avarice et le poussait à des choses basses. Il voulait être grand et Mécène

à bon marché. Les deux célèbres avocats, ses frères, n'étaient peut-être pas plus doués par la nature que lui, mais la réserve imposée par la profession tenait en bride leur excentricité. Henri Erskine était le meilleur des hommes; il n'avait qu'un défaut, il ne savait pas dire *non*, et par suite il a quelquefois déçu des gens qui se fiaient à lui. Tom [1] Erskine lui-même n'était pas toujours lucide. Je l'ai entendu conter avec un grand sérieux, comme s'il eût cru chacune de ses paroles, que l'ombre du domestique de son père lui était apparue. Henri et Thomas étaient économes, cependant tous deux sont morts pauvres. Le chancelier a possédé jusqu'à 200 000 livres sterling, et Henri s'était fait au barreau une fortune considérable. Le comte, qui leur a survécu, est le seul qui soit mort riche. Ce n'est pas le gain, mais l'épargne qui engendre la richesse. Tous les Erskine avaient de l'esprit. Celui du comte était fêlé et parfois caustique; celui de Henri, très-naturel, de bon aloi, et d'une gaieté qui animait un cercle; celui de lord Erskine était quinteux, trouble et limpide par accès. Il est vrai que je ne l'ai pas vu dans ses meilleurs jours.

» Pour en revenir à l'aîné, lord Bucchan, j'ai eu quelque tristesse de sa mort, quoiqu'il fût terriblement hâbleur. Il m'avait donné le premier encouragement que j'aie reçu d'un étranger. Son humeur fantasque l'avait poussé à venir faire l'inspection de la classe du docteur Adams, un jour où, garçon de douze ans, j'avais été mis en retenue pour quelque léger méfait. Appelé d'un des derniers bancs de la classe à réciter ma leçon, je m'en acquittai avec verve et une apparence de sentiment poétique (c'était l'apparition de l'ombre d'Hector dans l'*Énéide*) qui me valut les applaudissements du noble examinateur : j'en fus très-fier dans le moment. »

Le comte ne l'était pas moins d'avoir salué l'aurore du grand génie de l'Écosse. Il professait pour Walter Scott une vive admiration; il lui en donna une singulière preuve. Ayant ouï dire, en juin 1819, qu'il était à toute extrémité, il courut à Castle-Street, et, trouvant le marteau attaché, il descendit à la porte de l'office, où l'honnête Pierre Mathieson lui confirma la triste nouvelle, car à cette époque Walter Scott était en effet fort malade. Pierre dit à Sa Seigneurie qu'il avait les ordres les plus stricts de n'admettre personne; mais le comte ne voulut rien entendre, et, poussant de côté le cocher, il se fraya des pieds et des coudes un chemin jusqu'à la chambre à coucher. Il avait la main sur le bouton de la porte avant que Pierre pût avertir miss Scott; et lorsque celle-ci arriva, et fit au visiteur des remontrances sur une pareille indiscrétion, il lui donna d'amicales petites tapes sur la tête, comme à un enfant, et persista avec une telle opiniâtreté à vouloir entrer chez le malade, qu'elle ordonna au domestique de reconduire le comte au bas de l'escalier, quelque dommage qu'en dût ressentir sa dignité. Après avoir en vain épuisé toutes les ressources de son éloquence, Pierre donna le plus respectueusement qu'il put, au vieux et impertinent importun, une poussée qui détermina sa sortie.

Walter Scott, qui avait entendu le bruit, s'enquit de la cause, et, craignant que la vigoureuse poigne de Pierre eût blessé le faible et entêté vieillard, il chargea son éditeur Ballantyne, qui se trouvait là, d'aller chez le comte, de lui faire comprendre que dans l'état d'alarme de la famille les règles de la politesse avaient pu être négligées; il désirait aussi connaître le but de sa visite. Ballantyne trouva lord Bucchan furieux, parcourant à grands pas sa bibliothèque. Apaisé par les excuses et les marques de respect du messager, il daigna s'expliquer. « C'est, dit-il, que je voulais embrasser Walter Scott avant sa mort, et l'informer que depuis longtemps j'éprouvais une véritable satisfaction à penser que nous reposerions dans le même lieu [1]; mais mon principal motif était de tranquilliser son esprit sur l'arrangement de ses funérailles, et de lui montrer le plan que j'avais dressé pour l'ordre et la marche du convoi; en un mot, je désirais l'assurer que je prenais sur moi toute la direction du cérémonial à Édimbourg. » Il fit voir alors à Ballantyne un programme dans lequel, bien entendu, le trait saillant n'était pas Walter Scott, mais David, comte de Bucchan. Il y était stipulé que l'ordonnateur de la cérémonie prononcerait un éloge sur la fosse, à la façon des *académiciens français au Père-Lachaise*

Le gendre de sir Walter Scott, qui raconte cette anecdote caractéristique, ajoute : « Et dire que ce vain, cet écervelé brouillon, était le frère aîné de Thomas et de Henri Erskine! Un jour qu'il se vantait à feu la duchesse de Gordon des talents extraordinaires de sa famille, Sa Grâce, peu scrupuleuse, lui demanda froidement si l'esprit n'était pas venu du côté maternel, et n'avait pas été, par suite, l'apanage exclusif des cadets. »

Celui des trois frères dont le nom est resté illustre et dont Reynolds a fait un si beau portrait, Thomas Erskine, entra dans la marine royale à quatorze ans, comme *midshipman*. Après quatre ans de voyages sur mer, il passa dans l'armée de terre. Enseigne dans le premier régiment d'infanterie en 1768, il servit huit ans, dont trois s'écoulèrent à Minorque, où sa femme l'avait suivi (il s'était marié avant d'être majeur). Cette entrée si jeune dans la vie active l'avait mis de bonne heure en contact avec les hommes; il avait beaucoup vu et beaucoup appris à l'âge ordinaire des débuts : aussi fut-il très-recherché lors de son retour à Londres. Aucun sujet ne lui était étranger, et il en avait approfondi plusieurs. L'oracle du jour, le critique Johnson, charmé de sa conversation, déclara que si l'enseigne Erskine avait autant de mois de stage que d'années de salle d'armes, il serait sans rival au barreau. Cette prédiction, venant confirmer une vocation naturelle, décida Erskine à quitter l'épaulette pour le droit. Il entra au collége de la Trinité à Cambridge, formalité qui, en sa qualité de noble, abrégeait de deux ans son apprentissage judiciaire.

Après avoir passé, selon l'usage anglais, par les études de deux avocats en renom, il fit sa première apparition à Westminster-Hall. Chargé de la défense du capitaine Baillie, ex-surintendant de l'hôpital de Greenwich, qu'avait destitué le comte de Sandwich, premier lord de l'Amirauté, il déploya dans sa remarquable plaidoirie une telle force d'arguments joints à une conviction si profonde, que d'accusé il devint accusateur. Sans antécédents, ne s'appuyant que sur la justice, le jeune avocat engagea la lutte avec un puissant du jour, et répondit au président qui lui disait : « Lord Sandwich n'est pas ici en cause. — C'est précisément pour cela qu'il faut que je l'y mette. Je vais réparer l'omission. » Son client fut sauvé, et sa réputation assurée par cet éclatant succès. C'était la première fois qu'on substituait à des ergotages, aux mesquines subtilités de la chicane, des vues larges et hardies, une élocution élégante, une logique serrée, une mesure de bon goût dans l'affirmation du droit, enfin les rares qualités qui font le grand orateur.

Parmi les nombreuses affaires qu'il eut à plaider devant la Chambre, il faut citer celle du libraire Cannan, revendiquant la publication des almanachs, que le ministère voulait donner en monopole aux universités; cette question, en apparence restreinte, devint pour Erskine l'occasion d'un plaidoyer lumineux, où il montra la propriété inviolable, les intérêts du commerce lésés; le bill, jugé arbitraire, fut rejeté à une majorité de quarante-cinq voix. Il fut aussi bien inspiré dans sa défense de lord Georges

[1] Abréviation de Thomas.

[1] A Dryburgh-Abbey.

Gordon après les émeutes de Londres, en 1780, et dans celle du doyen de Saint-Asaph, où il définit le caractère et la nature du jury avec une telle puissance que le résultat fut non-seulement l'acquittement du doyen, mais une loi de Fox assurant aux jurés, en matière de libelle, le plein exercice de leurs droits : ce qui lui valut l'honorable surnom de *Défenseur du jury*.

Il n'eut pas moins de succès pour l'amiral Keppel, traduit devant une cour martiale après la bataille d'Ouessant. L'expérience qu'il avait acquise pendant quatre ans de service sur mer lui permit d'aborder les détails des manœuvres et d'établir entre la conduite des autres officiers supérieurs et celle de l'amiral un parallèle tout à l'avantage de ce dernier.

Nommé membre des Communes en 1783, il défendit toujours à la tribune les institutions libérales. Fidèle à ses principes et au parti whig, il soutint la non-culpabilité des criminels d'État jugés en 1794. Il s'opposa au bill sur les rassemblements. Moins brillant à la Chambre qu'au barreau, il n'y avait pas autant d'aplomb. Les sarcasmes hautains et aristocratiques de Pitt le troublaient.

Venu en France en 1802, il fut présenté au premier consul, qui lui donna son portrait, comme à un ami de Fox. En 1806, il fit partie, en qualité de lord chancelier, du nouveau cabinet composé par lord Granville. Il fut en même temps créé baron, pair et membre du conseil privé. En lui conférant la noblesse, le roi lui donna pour armes douze jurés autour d'une table, avec ces mots : *Trial by jury*.

Lors de la dissolution du ministère, il cessa d'être chancelier, et continua à la Chambre des pairs l'opposition qu'il avait faite dans les Communes. Il appuya en 1808 la pétition des catholiques d'Irlande, et en 1814 il en présenta deux contre la traite des noirs, qu'il avait déjà flétrie à diverses reprises. Cette même année, l'empereur Alexandre le vit à Londres et l'accueillit avec distinction. En 1815, il fut décoré de l'ordre du Chardon, qui ne s'accorde en Angleterre, sauf quelques rares exceptions, qu'à la haute noblesse titrée. Tous ces honneurs ne le préservèrent pas de la gêne. Son avénement au pouvoir lui avait fait perdre le revenu annuel de son cabinet, montant de 250 000 à 300 000 francs. L'éducation de huit enfants, la baisse des terrains qui suivit de près l'acquisition d'une propriété considérable, un second mariage imprudent, réduisirent ses capitaux et l'endettèrent. Il mourut en 1823; son fils aîné, ambassadeur près des États-Unis, hérita de son titre. On lit dans sa biographie ce fait presque incroyable : Sa veuve, à laquelle il avait légué peu de chose, par suite de dissentiments, tomba dans une telle misère qu'en 1826 elle se présentait à l'audience du lord maire, assistée d'un maître ramoneur et demandant un secours, affirmant qu'elle n'avait pour vivre que douze schellings par semaine (14 fr.), pris sur la pension que le roi faisait à sa famille.

Lord Erskine avait de beaux traits, des gestes nobles, un organe flexible et vibrant. Il tirait un merveilleux parti de ses dons naturels; il en connaissait la puissance, et ne négligeait rien de ce qui pouvait les faire valoir. Ainsi, quand il devait plaider dans une salle qu'il ne connaissait pas, ce qui lui arrivait souvent lorsqu'il était mandé hors de Londres pour quelque affaire importante, il ne manquait pas de visiter la pièce la veille, d'examiner la place qu'il occuperait, la position du tribunal, l'espace laissé au nombreux public que sa renommée attirerait. Ses effets étaient calculés à l'avance, et préparés avec autant d'art que ceux d'un acteur. Il lui arriva cependant de commettre un jour une étrange bévue. Il oublia pour quelle partie il plaidait, et, au grand étonnement de l'avoué, à la consternation plus grande du client, il prononça un chaleureux plaidoyer en opposition directe avec les intérêts qu'il était chargé de défendre. Tout à la verve de son improvisation, rien ne put l'arrêter, ni les remontrances à demi-voix, ni les coups de coude. Au moment où il allait se rasseoir, l'avoué tremblant lui mit dans la main ces mots tracés au crayon : « Vous avez plaidé pour la partie adverse. » Sur quoi, se levant avec le plus grand calme, il reprit le fil de son discours. « Tel est, milord juge, l'exposé que mon collègue va probablement vous faire des faits qui militent en faveur de notre adversaire. Je demande à Votre Seigneurie la permission de prouver en peu de mots combien sont contestables les arguments sur lesquels repose ce spécieux exposé. » Il repassa sur le même terrain, et ne se rassit qu'après s'être énergiquement réfuté lui-même, et après avoir détruit de fond en comble l'effet de sa première plaidoirie.

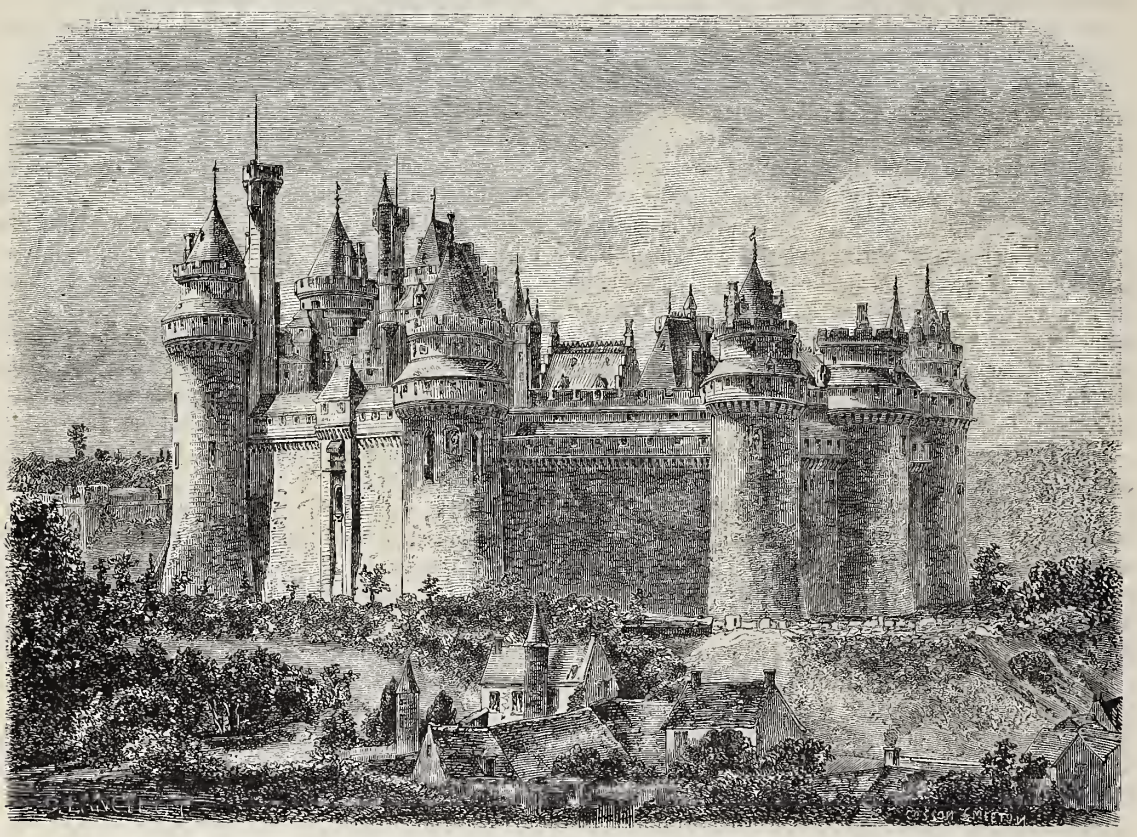
Cette souplesse d'esprit l'empêchait de se circonscrire dans des spécialités. Il plaidait toute espèce de cause, au civil comme au criminel, devant les cours martiales comme devant les tribunaux ordinaires. Des plus hautes questions politiques il passait sans effort à des litiges intérieurs. Plusieurs demandes de séparation et de divorce lui furent confiées, et il en prit texte de montrer les écueils et les plaies cachées de l'ordre social. Plus tard, en 1801, il soutint avec chaleur à la tribune le bill contre l'adultère. Un choix de ses discours a été publié en cinq volumes. Sa brochure sur *les Causes et les conséquences de la guerre avec la France* parut en 1797, et eut quarante-cinq éditions. On lui attribue un gracieux petit poëme intitulé : *le Géranium*.

On lui a reproché de n'avoir pas été à la hauteur de son poste comme lord chancelier; mais il succédait à l'un des plus habiles jurisconsultes de l'Angleterre, et faisait partie d'un ministère peu viable et obligé à ménager le parti tory pour se maintenir. Pendant son court passage au pouvoir, l'homme d'État se souvint des dettes contractées par l'avocat, et se montra serviable en même temps que juste. A l'époque de sa grande vogue, conduit un jour à Truro, dans le comté de Cornouailles, pour y plaider aux assises une importante affaire, il trouva la ville pleine. Impossible de se procurer un lit, tous les logements ayant été retenus à l'avance par les jurés et les juges du circuit. Il se disposait à passer la nuit sur un sofa de l'auberge, quand le curé, ayant eu vent de cette disette, vint lui offrir une chambre chez lui, ce qui fut accepté avec reconnaissance. Erskine habita deux jours au milieu de cette famille, dont le chef et l'intérieur lui parurent si dignes et si respectables, qu'en prenant congé de son hôte il lui dit que si jamais il devenait lord chancelier, il le nommerait à la première cure qui serait dans ses attributions. Le pasteur tint peu de compte de ce propos, où il ne vit qu'un compliment obligeant. Quatorze ans après, le Cicéron du barreau anglais, nommé grand chancelier, s'acquittait de sa promesse, et le digne ecclésiastique, qui avait à nourrir ou plutôt à faire jeûner dix à douze enfants sur un revenu de cinquante livres sterling (1 250 fr.), apprenait, par une lettre autographe de lord Erskine, sa nomination à une cure vacante dans les environs de Truro, rapportant de six à huit cents livres sterling par an (de 15 à 20 000 fr.).

Autant lord Erskine avait déployé de tact et de talent au barreau, autant il en mettait peu dans la conduite de ses propres affaires. On disait de lui qu'il n'avait jamais dit ou fait une sotte chose pour un client, mais qu'il en avait rarement fait une sage pour son compte. Quoi qu'il en soit, il a laissé la réputation d'un caractère franc, loyal, chevaleresque, d'un homme d'État intègre, et du plus éminent avocat qu'ait eu l'Angleterre.

LE CHATEAU DE PIERREFONDS
(DÉPARTEMENT DE L'OISE).

Le lecteur qui voudra bien remonter à la page 337 de notre troisième volume (1835) aura quelque idée de ce qu'étaient, il y a moins de vingt ans encore, les ruines du château de Pierrefonds. Nous connaissons plus d'un de leurs contemporains qui les regrette. Peut-être, en effet, l'impression que l'on éprouvait à leur aspect était-elle plus solennelle, pour ainsi dire, plus vraie, et disposait-elle plus à la rêverie que celle qui naît aujourd'hui de leur restauration. L'énorme masse de ce château neuf, image de l'ancien, blesse au premier moment la vue par une erudité de ton qui contraste avec son style : on dirait du fard blanc étendu sur un vieux visage. Tout en admirant cette merveilleuse restauration, on est dans une sorte de malaise : on se sent dans l'anachronisme. Ces observations peuvent être justes, mais nous les avons entendu opposer à tous les travaux de même nature; et cependant il faut convenir qu'il n'est ni sans utilité, ni sans intérêt, de rendre çà et là aux générations nouvelles et futures le spectacle aussi fidèle que possible de certains grands édifices du passé. Ici l'entreprise, hardie, grandiose, accomplie de tout point avec un art supérieur, étonne, émeut, instruit.



Le château de Pierrefonds. — Dessin de Lancelot.

Si l'on éprouve en sa présence d'abord quelque sentiment rancunier, il est impossible, à moins de parti pris et d'obstination, de ne pas se laisser séduire, de ne pas admirer et rendre justice à l'éminent architecte M. Viollet-Leduc, qui a fait sortir cette grande œuvre de ses ruines.

C'est, du reste, un séjour charmant à tous égards que celui de Pierrefonds. Son joli lac, ses modestes maisons, ses paysages, le voisinage des bois, la variété des points de vue, tout y dispose à la sérénité et aux pensées agréables. Le château, outre sa beauté majestueuse, est un enseignement précieux, que n'épuisent pas plusieurs visites : tout y est restauré avec ingéniosité et goût, et l'on ne regrette que de n'y pas voir revivre, pour quelques heures, ses anciens habitants.

Recommandons aux personnes qui visiteront ce rare spécimen des châteaux les plus remarquables du quinzième siècle, une notice dont l'auteur est M. Viollet-Leduc lui-même. On ne saurait choisir un guide plus savant. C'est de cette notice que nous croyons pouvoir extraire ici quelques fragments.

« En 1390, Louis, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, se prétendant frustré de ses droits de régent ou de tuteur des affaires du royaume, songea à prendre ses sûretés. Il fit bâtir dans son duché de Valois des places fortes importantes; il acquit le château de Coucy et le rebâtit en partie; fit réparer ceux de Béthisy, de Crespy, de Montépilloy; fit reconstruire celui de la Ferté-Milon, le petit château de Vez, le manoir de la Loge-Lambert, et, laissant les religieux de Saint-Sulpice jouir paisiblement des parties du vieux domaine de Pierrefonds qui leur avaient été données, il résolut d'élever le magnifique château que l'on admire aujourd'hui.

» Pierrefonds, appuyé à la forêt vers le nord-ouest, se trouvait ainsi commander un magnifique domaine, facile à garder sur tous les points, ayant à sa porte une des plus belles forêts des environs de Paris. C'était donc un lieu admirable, pouvant servir de refuge et offrir les plaisirs de la chasse au châtelain. La cour de Charles VI était très-adonnée au luxe, et parmi les grands vassaux de ce prince, Louis d'Orléans était un des seigneurs les plus magnifiques; aimant les arts, éclairé, ce qui ne l'empêchait pas d'être plein d'ambition et d'amour du pouvoir : aussi voulut-il que son nouveau château fût à la fois une des plus somptueuses résidences de cette époque, et une forteresse capable de défier toutes les attaques.

» Monstrelet parle du château de Pierrefonds comme d'une place de premier ordre et d'un lieu admirable.

» En 1411, lorsque, après l'assassinat du duc d'Orléans, les partisans du prince étaient poursuivis, à l'instigation du duc de Bourgogne, le malheureux Charles VI envoya le comte de Saint-Pol en Valois pour prendre possession des places du jeune duc Charles d'Orléans. Après la reddition de Crespy, le comte de Saint-Pol « s'en alla au » chastel de Pierrefonds, dit Monstrelet, qui estoit moult » fort deffensable et bien garny et remply de toutes choses » appartenant à la guerre. »

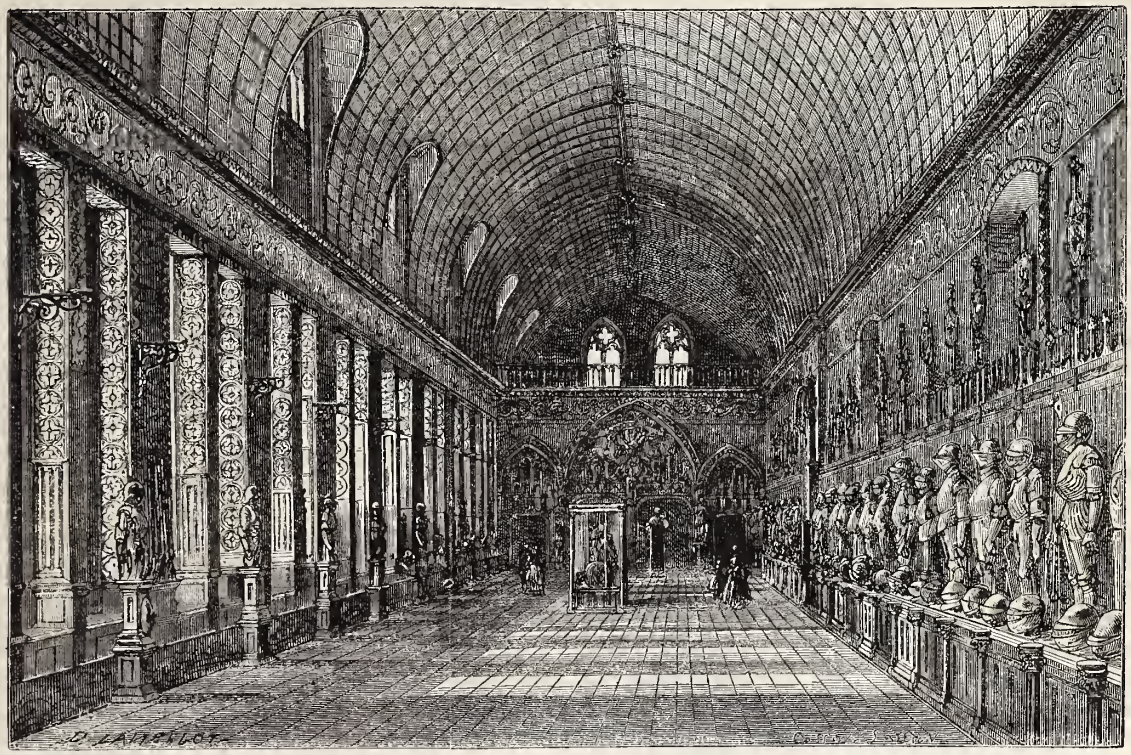
» Plus tard, le château fut rendu au duc Charles d'Orléans. Le comte de Saint-Pol n'abandonna la place toutefois qu'en y mettant le feu. Le duc d'Orléans répara les dommages, mais d'une manière provisoire.

» En 1420, le château de Pierrefonds, dont la garnison était dépourvue de vivres et de munitions, ouvrit ses portes aux Anglais.

» Louis XII, étant duc d'Orléans, fit faire quelques réparations au château de Pierrefonds; toutefois il est à croire que ces derniers travaux ne consistaient guère qu'en ouvrages intérieurs, en distribution d'appartements, car la masse imposante des constructions appartient tout entière au commencement du quinzième siècle.

» Le château de Pierrefonds était à la fois une forteresse du premier ordre et une résidence renfermant tous les services destinés à pourvoir à l'existence d'un grand seigneur et d'une nombreuse réunion d'hommes d'armes.

» Chacune des tours est décorée, sous les mâchicoulis, d'une grande statue d'un preux, posée dans une niche entourée de riches ornements. Les statues existant encore sur les parois de ces tours ou retrouvées à leur base ont permis de restituer leurs noms; car il était d'usage de donner à chaque tour un nom particulier, précaution fort utile lorsque le seigneur avait des ordres à faire transmettre aux officiers du château.



Salle d'armes du château de Pierrefonds. — Dessin de Lancelot.

» La grosse tour s'appelait la tour de Charlemagne; les autres avaient nom César, Artus, Alexandre, Godefroy de Bouillon, Josué, Hector, et celle qui contenait la chapelle, Judas Macchabée.

» Le donjon du château pouvait être complétement isolé des autres défenses. Il comprend les deux grosses tours de César et de Charlemagne, tout le bâtiment carré, divisé en trois salles, et la tour carrée. L'escalier d'honneur, avec perron et montoirs, permet d'arriver aux étages supérieurs. Le donjon était l'habitation la plus spécialement réservée au seigneur, et comprenait tous les services nécessaires : caves, cuisines, offices, chambres, garde-robes, salons et salles de réception.

» Le donjon de Pierrefonds renferme ces divers services. Au rez-de-chaussée sont les cuisines et celliers voûtés, avec offices, laveries, caves et magasins. Le premier étage se compose d'une grande salle de 22 mètres de longueur sur 11 mètres de largeur, de deux salons, et de deux grandes chambres dans les deux tours, avec cabinets et dépendances. Le second étage présente la même distribution. Un petit appartement spécial est en outre disposé dans la tour carrée à chaque étage.

» Le troisième étage du logis est lambrissé sous comble et contient deux appartements, les grosses tours, à ce niveau, étant uniquement affectées à la défense. Le donjon communique aux défenses du château par la courtine de gauche et par les ouvrages au-dessus de la porte d'entrée; à la chapelle, par un couloir.

» Le bâtiment qui renferme les grandes salles du château de Pierrefonds occupe le côté occidental du parallélogramme formant le périmètre de cette résidence seigneuriale. Ce bâtiment est à quatre étages; deux de ces étages sont voûtés et sont au-dessous du niveau de la cour, bien qu'ils soient élevés au-dessus du chemin de ronde extérieur; les deux derniers donnent un rez-de-chaussée sur la cour et la grand'salle proprement dite, au niveau des appartements du premier étage.

» Une fois casernées dans ces salles de rez-de-chaussée,

les troupes étaient surveillées par la galerie d'entre-sol qui se trouve au-dessus du portique, et ne pouvaient monter aux défenses que sous la conduite d'officiers. D'ailleurs ces salles sont belles, bien aérées, bien éclairées, munies de cheminées, et contiendraient facilement cinq cents hommes.

» Un escalier à double vis monte au portique d'entre-sol, à la grand'salle du premier étage et aux défenses. La grand'salle du premier étage était la salle seigneuriale où se tenaient les assemblées ; elle occupe tout l'espace compris entre le premier vestibule et le mur de refend, auquel est adossée une vaste cheminée ; le seigneur se rendait du donjon à cette salle en passant par des galeries ménagées au premier étage des bâtiments en aile est et nord. L'estrade ou parquet était le tribunal du haut justicier ; c'était aussi la place d'honneur dans les cérémonies, telles qu'hommages, investitures ; pendant les banquets, les bals, les mascarades, etc.

» On pouvait aussi du donjon pénétrer dans la grand'-salle de plain-pied, en passant sur la porte du château, dans la pièce située au-dessus du corps de garde et dans le vestibule.

» Sur le vestibule de la grand'salle est une tribune qui servait à placer les musiciens lors des banquets et fêtes que donnait le seigneur.

» De ces dispositions il résulte clairement que les salles basses étaient isolées des défenses, tandis que la grand'-salle, située au premier étage, était au contraire en communication directe et fréquente avec elles ; que la salle haute ou grand'salle était de plain-pied avec les appartements du seigneur ; et qu'on séparait au besoin les hommes se tenant habituellement dans la salle basse des fonctions auxquelles était réservée la plus haute. »

La fin à une autre livraison.

UN HOMME DE CŒUR.

NOUVELLE.

On était en 1827 ; la corvette *la Bellone*, coquette et gréée comme pour un jour de fête, se balançait mollement dans la rade de Brest, à la marée montante. Tout l'équipage, rangé sur le pont en grande tenue, semblait attendre quelque important événement. Les aspirants, les enseignes, le chirurgien-major, groupés à l'arrière de la corvette, causaient entre eux à demi-voix, tandis qu'un peu plus loin le lieutenant se promenait de long en large et grommelait entre ses dents :

— Il n'est pas exact, ce capitaine de malheur ! il annonce son arrivée pour midi précis, et voilà quarante minutes que nous croquons le marmot. Il me tarde de voir ce monsieur avec lequel personne ici n'a fait campagne. Quelque beau fils que les grands parents poussent près du roi, et qu'une promotion de faveur fait capitaine de corvette à trente-trois ans, au mépris des droits d'un vieux loup de mer comme moi.

— Lieutenant, dit en portant respectueusement la main à son chapeau un jeune enseigne, vous avez demandé tout à l'heure si quelqu'un connaissait M. de Montmirail. Moi, je le connais, de réputation, du moins.

— Ah ! ah ! s'écria le lieutenant. Eh bien, qu'en savez-vous ?

— On le dit ferme, résolu, lent à engager l'action, mais payant vaillamment de sa personne à l'heure du danger.

— C'est ce que l'on verra, murmura l'officier. De qui tenez-vous ces renseignements ?

— D'un camarade qui a servi avec lui, et que j'ai retrouvé à Brest.

— Était-il aimé à son bord ? Est-ce un bon enfant ou un mauvais coucheur ?

— Je pencherais à croire qu'on ne peut lui appliquer précisément ni l'une ni l'autre de ces deux épithètes. Si j'en crois Arthur Roger, il ne réunissait pas tous les suffrages. Quelques-uns le craignaient, beaucoup lui en voulaient.

— Parce que ?...

— Parce qu'il était trop rigide sur la discipline : il poussait l'amour du devoir jusqu'au fanatisme ; de plus, très-pointilleux sur l'article religion.

— Ah ! nous y voilà. Un moine marin, un saint homme de mer qui se signe quand le tonnerre gronde, et ne commande la manœuvre qu'après avoir récité son *Pater !* C'est bien ainsi qu'on me l'avait dépeint.

A ce moment, la vigie signala un canot qui sortait du port et s'avançait à toutes rames vers la corvette. Le vent avait fraîchi, la mer était houleuse, et la frêle embarcation voguait par sauts et par bonds, sans que l'équilibre de l'homme qui, les bras croisés, se tenait debout à la proue, en parût compromis.

— On ne peut nier qu'il ait le pied marin, dit le jeune enseigne.

— Tout le monde à son poste ! commanda le lieutenant.

Et aspirants, matelots, mousses, s'éparpillèrent en un clin d'œil. Les uns gagnèrent les huniers, d'autres les haubans.

Animée par toutes ces figures humaines échelonnées le long des cordages et des mâts, *la Bellone*, frémissant sous l'effort d'une puissante brise, semblait un être doué d'intelligence et de vie. On comprenait en la voyant la glorieuse exception que font les Anglais en faveur des vaisseaux, ces murs de bois de la vieille Angleterre, qu'ils ne désignent que par le pronom féminin, au lieu de les ranger avec toutes les choses inanimées dans le genre neutre. Elle était, en effet, resplendissante de lumière sous un soleil d'août, cette belle corvette que contemplait avec orgueil le jeune officier qui venait en prendre le commandement.

Quand le canot arriva bord à bord, les yeux se dirigèrent vers l'échelle qu'allait gravir le nouveau capitaine. Dans ce petit monde flottant, tout est significatif pour ceux qui vont vivre des mois, peut-être des années, sous les ordres d'un maître absolu : grande fut donc la surprise de l'équipage en voyant le commandant céder le pas à un homme vêtu d'une longue redingote noire, et qui, empêtré dans ses vêtements et peu fait à ce mode d'ascension, demeura cramponné aux échelons, ballotté par le vent et la vague, à mi-chemin de la coupée, sans pouvoir avancer ni reculer. Un matelot lui vint en aide et le hissa sur le pont, où l'accueillirent quelques éclats de rire promptement réprimés par la parole mâle et ferme du capitaine qui, s'adressant à l'état-major, dit : « Messieurs, je vous présente notre aumônier, monsieur l'abbé Ronceval, qui veut bien partager avec nous les hasards et les fatigues d'une longue croisière sur la côte occidentale d'Afrique ; car c'est là que nous envoie le ministre pour veiller énergiquement à la répression de la traite des noirs. »

Ni la présentation, ni le but du voyage n'étaient précisément du goût de l'équipage ; mais on ne se permet pas de commentaires à bord. Si l'on n'y parle pas, l'on n'en pense pas moins, et l'impression générale ne fut pas favorable aux derniers venus. Le lieutenant surtout savait désormais à quoi s'en tenir sur le compte du capitaine. C'était, ainsi qu'il l'avait prévu en apprenant le passe-droit qu'on lui faisait, un petit blanc-bec sous la férule d'un jésuite, son ancien précepteur, sans doute, auquel l'intrigue avait valu

le poste d'aumônier de la corvette que commandait son élève. «Touchante union! marmottait à part lui le lieutenant Roque, qui nous vaudra d'aller échouer sur quelque écueil, et d'être mangés aux requins de compagnie avec ces dévots personnages. Je voudrais bien les voir aux prises avec une bonne tourmente! »

La corvette n'en marchait pas moins gaillardement, sous un ciel bleu, poussée par un bon vent de nord-est; mais si la tempête ne grondait pas au dehors, il y avait au dedans de sourdes rumeurs. Les réformes se succédaient au pas de charge. La discipline, trop relâchée pendant un long séjour en rade, se tendait jusqu'à rompre. Chaque jour une ordonnance nouvelle coupait court à quelque ancien abus. Les jeux de hasard étaient prohibés; les livres licencieux volaient à la mer, dès que le capitaine pouvait mettre la main dessus. Ce n'était plus la direction molle et affaiblie par l'âge de l'ancien commandant, qui essayait vainement de serrer les freins : c'était une volonté énergique qui, se pliant la première au devoir, ne souffrait pas qu'on transigeât avec sa conscience; et cependant, cet homme si ferme, ce despote dont l'autorité pesait sur tous, usait fort sobrement des punitions. Il en savait quelque chose, le pauvre petit mousse, qui autrefois recevait régulièrement un nombre indéfini de coups de garcette s'il bronchait en montant aux haubans, ou s'il ne rampait pas à plat ventre devant le dernier marmiton du bord. Depuis quinze jours, affranchi du fouet, l'enfant s'était redressé et grimpait lestement aux cordages, alerte et content d'accomplir sa tâche sous l'œil vigilant et approbateur du capitaine. Les matelots commençaient à comprendre que les corvées, en maintenant l'ordre et la propreté sur le vaisseau, contribuaient à leur bien-être, et conjuraient les maladies. L'état-major, stimulé par le lieutenant, supportait moins patiemment le joug : l'aumônier était aussi l'objet de ses rancunes. C'était à qui déserterait le pont quand l'*homme noir* y paraissait. L'abbé se résignait à cette solitude. Assis sur le gaillard d'arrière, son bréviaire à la main, il contemplait le spectacle, toujours le même et toujours nouveau, de cette immensité si mystérieuse en ses sombres profondeurs, si redoutable en sa terrible mobilité. Du noir abîme qui se creusait au-dessous, il reportait ses regards en haut, vers le ciel, cette autre impénétrable immensité. Un jour qu'il s'était oublié dans ses rêveries, il sentit une main se poser sur son bras :

— Eh bien, mon révérend père, lui dit le capitaine, commencez-vous à vous faire à la vie de marin? Elle ne s'offre pas à vous sous un aspect bien attrayant. Nous sommes tous deux les parias du bord. On vous évite, et l'on me craint. Vous êtes le remords, et moi le châtiment.

— Les hommes n'aiment guère qui les commande et qui les prêche, dit l'ecclésiastique en souriant, et cependant la mission est peut-être plus rude pour ceux qui l'exercent que pour ceux qui la subissent.

— En effet, depuis que je suis obligé de me faire obéir, j'ai parfois regretté le temps où je n'avais qu'à me soumettre, et à exécuter l'ordre dont le chef assumait la responsabilité; mais c'était un regret puéril : on se doit de grandir avec sa tâche, et celle du marin est grande et glorieuse. Depuis le mousse jusqu'au capitaine, tous doivent y apporter dévouement et résignation. L'homme de mer dit adieu à la terre, à ses amis, à ses proches; adieu à la campagne, aux arbres, aux fleurs, aux champs, à tout ce qui dilate le cœur et réjouit les yeux. Il renonce pour longtemps au séjour des villes, aux sociétés polies, à l'échange des idées qui éclairent et nourrissent l'esprit. Il quitte ses plus chères affections, sa mère qu'il ne reverra peut-être plus, et cela pour aller au-devant de trois ennemis implacables, l'eau, l'air, et l'homme sevré de ses meilleurs instincts. L'eau, dont la perfide monotonie recèle une incessante menace, qui gronde sous vos pieds comme un lion terrassé, n'attendant qu'un moment d'oubli pour prendre sa revanche et dévorer son dompteur; l'air, insaisissable, impétueux, déchaîné en ouragans, et pourchassant les vaisseaux, comme autant de bulles d'air, à la surface de l'Océan; l'homme, enfin, cachant sous une apparente soumission une hostilité qui va souvent jusqu'à la révolte. Eh bien, la lutte d'un seul avec ces trois forces effrayantes est pleine d'attraits. Affirmer sa puissance sur la mer, les vents, la tourmente, et le mauvais vouloir humain, est une œuvre glorieuse!

Le jeune officier parlait avec exaltation; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire.

— Mais l'on ne sort pas toujours vainqueur de ces terribles rencontres, reprit le prêtre.

— Qu'importe, si le devoir est accompli, si le vaincu laisse en tombant un grand exemple, s'il meurt pour le triomphe d'un principe!

— Sans doute, cela est noble et beau, dit l'aumônier, surtout si ce principe s'appuie sur la foi; si le chef, en imposant la pratique du devoir, professe le divin précepte du maître qui nous commande d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et notre prochain comme nous-mêmes. — Et tenez, commandant, il se présente justement une occasion d'appliquer ces belles paroles de l'Évangile : faites grâce au matelot que vous avez malheureusement entendu m'apostropher d'une façon un peu brutale ce matin, et que vous avez condamné à recevoir tantôt vingt coups de garcette.

— Impossible, mon père; la discipline est inflexible. Le châtiment a été mérité et doit être subi.

— Si j'offrais de le recevoir à sa place?

— Y pensez-vous? ce serait compromettre la dignité de votre habit, le respect dû à votre ministère.

— Je ne le crois pas. Envisagé comme moyen, je suis convaincu qu'il n'y en aurait pas de meilleur pour conquérir la sympathie de ceux qui me voient ici de mauvais œil; mais je prends la chose de plus haut. Ce pauvre matelot n'avait pas conscience de ce qu'il disait; il me trouvait sur son chemin au moment de la manœuvre, et m'envoyait... ailleurs. C'est moi qui avais tort. Vous ai-je convaincu, capitaine? m'accordez-vous les coups de garcette?

— Non, mille fois non.

— Vous ne me refuserez pas du moins d'assister à la correction?

— Soit; mais vous vous ferez de l'homme un mortel ennemi. Il croira que vous venez savourer une vengeance.

— Je tâcherai de le désabuser.

La suite à la prochaine livraison.

Aucune lecture n'est indifférente. Un livre nous apporte ou nous enlève toujours quelque chose. A. C.

COUPE A SACRIFICE

DE L'EMPEREUR KHIAN-LOUNG.

Les *Transactions philosophiques*, vaste ouvrage dans lequel les orientalistes ont puisé tant de connaissances diverses sur les régions les moins connues de l'Asie, nous offrent la représentation des plus anciens vases sacrés en usage chez les Chinois [1]. Ces coupes élégantes sont en même temps d'une grande simplicité et n'offrent que de

[1] Voy. *Philosophical Transactions*, vol. XLIX, pl. 44.

rares ornements. Il n'en est pas de même, comme on peut s'en convaincre à première vue, de la coupe de Khian-Loung qu'on a pu admirer à l'Exposition de 1867.

L'empereur Khian-Loung était poëte à ses heures; il a célébré les douceurs ineffables d'une vie simple; il a vanté en termes excellents le charme qu'un mortel éprouve à savourer le thé; mais l'art chinois avait étrangement changé à l'époque où il écrivait ces belles choses dans sa tranquille résidence de Moukden [1], et nous soupçonnons fort notre monarque lettré de s'être laissé aller insensiblement à l'art tourmenté du siècle de Louis XV dans l'ornementation de certains meubles ou même de quelques ustensiles à son usage; le plateau de la coupe que nous offrons ici semble en être la preuve.

Khien-Loung ou Khian-Loung, dont le nom chinois signifie *bienfait céleste*, quatrième empereur de la dynastie mandchoue, naquit en 1709, et mourut le 17 février 1799. Son long règne, interrompu, peu de temps avant sa mort, par une abdication volontaire, fut témoin de nombreux événements politiques, et l'on peut s'assurer, en lisant l'excellent ouvrage de M. Pauthier sur la Chine, que l'empereur Khian-Loung eut plus d'une fois occasion de se servir de la coupe splendide reproduite ici dans des sacrifices solennels.

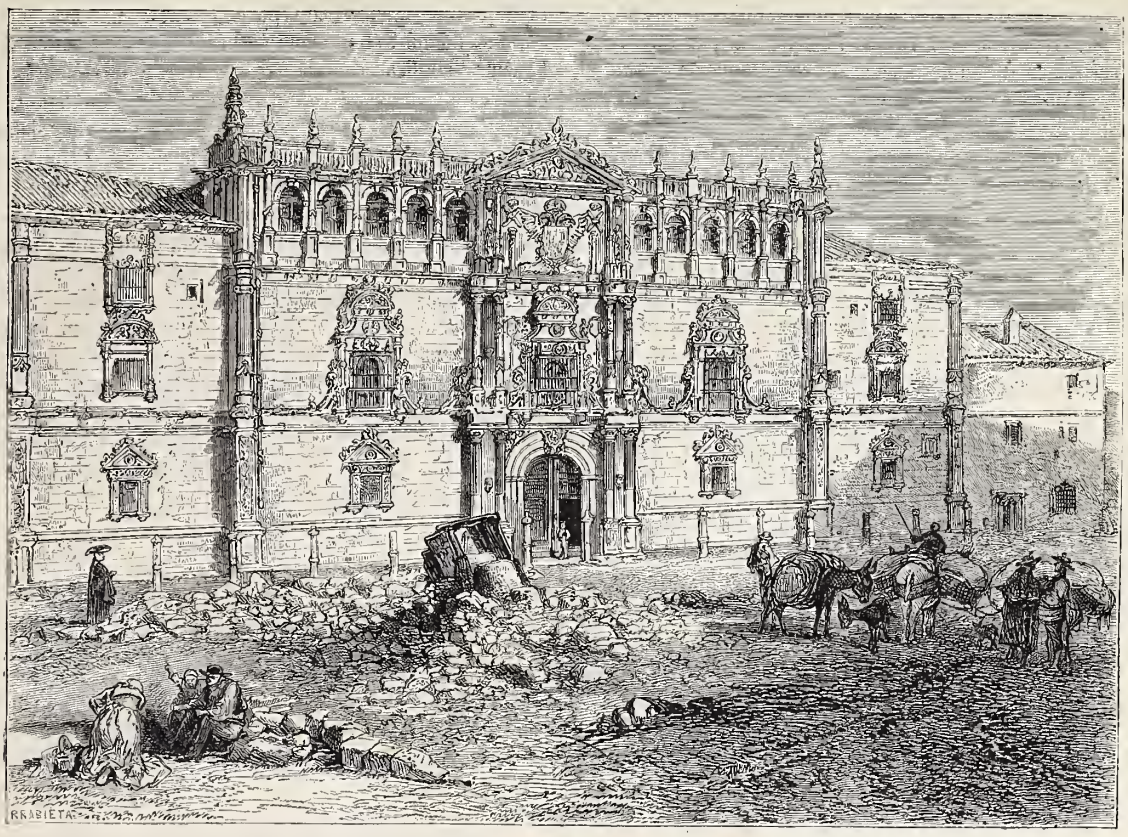
Durant une habile administration qui ne fut pas sans gloire militaire, bien que le docte Khian-Loung ne commandât pas lui-même ses armées, ce souverain du Céleste Empire eut plus d'une action de grâces à rendre au Tout-Puissant, ne fût-ce qu'en raison des victoires remportées par ses généraux. Nous ne ferons pas ici de l'histoire à

Coupe à sacrifice de l'empereur chinois Khian-Loung. — Dessin de Féart.

propos d'une coupe de sacrifice, quelque splendide qu'elle soit et quelque bizarre que soit sa forme, mais nous rappellerons que vers l'année 1760, lorsque le valeureux général des troupes chinoises Tchaohoeï eut soumis complétement les Oelets, puis les Turcs de Kachgar, Khian-Loung lui décerna les honneurs du triomphe, et sacrifia solennellement à l'esprit de la Victoire; il en fut de même, dix ans plus tard, lorsqu'il offrit un sacrifice dans le *Thitan* (le temple de la terre) : il accomplit solennellement des rites où notre coupe put figurer. Ces cérémonies ne furent pas dépourvues de grandeur, et M. Pauthier nous en a retracé les circonstances principales. Il est assez curieux d'avoir à rappeler ici que, dans le triomphe qu'on vote à un grand capitaine, à la suite d'une expédition militaire, la tasse de thé joue un rôle officiel. L'empereur la présente au général dont il veut récompenser la valeur, et celui-ci la doit recevoir à genoux.

[1] Voy. le curieux volume publié par de Guignes sous le titre de : *Éloge de la ville de Moukden et de ses environs*, traduit en français par le P. Amiot; Paris, 1770, in-8. Nous ajouterons, d'après M. Pauthier, que les œuvres poétiques de Khian-Loung ont été publiées à Pékin en 24 vol. in-32.

L'UNIVERSITÉ D'ALCALA DE HÉNARÈS.



Université d'Alcala de Hénarès, patrie de Cervantes. — Dessin de M. Urrabieta.

Le nom de cette ville, où naquit Cervantes et où l'on fonda, vers la fin du dixième siècle, une université qui fut une des gloires de l'Espagne chrétienne, est complétement arabe; on désignait chez les Mores l'antique *Complutum* sous la dénomination de *Al-Cala del Nahr* (le Château de la rivière) : elle reprit parfois son vieux nom, au temps de sa célébrité classique. Nous ferons grâce au lecteur, néanmoins, des origines romaines d'Alcala, et nous parlerons de la ville universitaire.

Alcala de Hénarès n'avait jamais cessé d'être d'une certaine importance. L'archevêque de Tolède y avait un palais, lorsque le cardinal Ximénès de Cisneros résolut d'y fonder une université rivale de Valladolid, de Salamanque et de Coïmbre. L'homme qui avait pu dire, en parlant des grands de l'Aragon et de la Castille : « J'écraserai leurs écussons armoriés sous ma sandale », songeait déjà peut-être à aller vaincre les Arabes sur leur propre territoire, lorsqu'il résolut d'établir sur des bases solides la grande institution qui devait précéder ses victoires; il se décida à en construire les édifices à peu de distance de Madrid, ville qui, au temps d'Isabelle et de Ferdinand, n'était pas la capitale du royaume. Déjà, sous le règne de don Alonso el Noble, l'archevêque de Tolède Gonzalo avait eu un projet pareil au sien et était mort sans l'exécuter. Dès cette époque, on avait fait choix d'Alcala de Hénarès, au climat tempéré et salubre quoique un peu froid, pour y instituer l'université projetée. Au temps où il n'était qu'un simple moine franciscain, Ximénès de Cisneros y avait, dit-on, résidé. Plus d'une fois sans doute il avait suivi, dans ses doctes promenades, les bords du Jarama qui descend de la Sierra de Tamason, plus d'une fois il avait visité ceux du Hénarès qui naît près de la bourgade de Horna, dans la province de Guadalajara, avant de traverser la petite ville à laquelle il ajoute son nom. Les rives verdoyantes du Tajuna ne lui étaient pas non plus sorties du souvenir : il voyait dans cet ensemble de vallées fertiles, si bien arrosées, un lieu essentiellement propre à l'éducation de la jeunesse castillane, lorsqu'il résolut d'exécuter les projets d'un de ses prédécesseurs.

Avec un esprit tel que celui du cardinal, les grandes résolutions deviennent promptement des réalités : on était en 1495, lorsqu'un ordre royal vint enjoindre à l'un des plus habiles architectes de la Péninsule, Pedro Gosmiel [1], d'étudier le terrain et de dresser les plans. Trois ans s'écoulèrent dans ce premier travail, et le 14 mars 1498 on posa la première pierre du grand collége, qui plus tard devait prendre le nom de San-Ildefonso, ayant été fondé à l'aide des revenus de l'archevêché de Tolède qui voulait honorer ainsi le patron de la grande cité. Bien que les dix-neuf monastères qu'on devait compter plus tard à Alcala n'existassent pas alors, une multitude immense se porta sur le vaste emplacement où s'élevait l'église de San-Francisco, et à quatre heures du soir l'imposante cérémonie s'accomplit en présence du peuple. Fray Francisco de Ximénès, revêtu de son costume pontifical, s'avança suivi du clergé, et là, Pedro Gosmiel traça solennellement sur le terrain le plan de l'édifice qu'il avait rêvé dans le silence du cabinet. Le maître des œuvres de la cathédrale de Salamanque l'assistait sans doute, car ce fut à Rodrigo Cil de Ontañon qu'on dut un peu plus tard l'imposante façade de l'édifice. A l'un des angles du plan on creusa la terre, la première pierre fut posée par le cardinal, puis on scella sous une autre pierre une médaille commémorative en bronze à son effigie, où l'événement

[1] Le savant R. Zagala y Jaques le nomme ainsi; M. Madoz, qui fait aussi autorité, l'appelle *Gumiel*.

qui venait de s'accomplir était relaté. Les travaux furent aussitôt entrepris, et dès l'année 1502 le grand archevêque dotait le collége d'un million de maravédis, sans compter les 14 000 ducats annuels qui lui furent accordés. Le 26 juillet 1408, l'Université put être inaugurée (1), bien peu de mois avant cette fameuse expédition d'Oran que le cardinal commanda, et qui en six jours fit tomber la cité musulmane aux mains des chrétiens.

Nous avons dit au début de cet article que Cervantes était né à Alcala : il vint au monde au temps où commençait à briller l'Université; il ne paraît pas qu'il en ait fréquenté les cours : sa famille était pauvre et l'instruction n'était pas gratuite; mais il y respira quelque parfum de bien dire dont il vante lui-même l'influence en parlant du rio Hénarès. Il avait en lui ces inspirations naïves du génie qui peuvent se passer des enseignements, mais auxquelles un certain degré de savoir est cependant indispensable. Ces génies destinés à devenir populaires s'ignorent parfois eux-mêmes; c'est la nation dont ils feront bientôt l'admiration qui les crée pour ainsi dire à son image.

L'Université d'Alcala était parvenue dès cette époque à un haut degré de prospérité, et bientôt le nombre de ses étudiants devait arriver au chiffre de onze cents. Ce développement presque subit d'une grande institution offre un contraste bien douloureux, sans doute, avec la population actuelle de la docte cité : elle compte aujourd'hui 900 maisons, et il y a une vingtaine d'années ses habitants ne dépassaient pas le nombre de 3968. Il est vrai qu'un bien funeste changement avait eu lieu pour elle peu de temps auparavant; en 1835, le siége de son Université avait été transféré à Madrid.

Le savant Joseph Townsend, qui visitait l'Espagne pendant les dernières années du dix-huitième siècle, mentionne en passant les richesses bibliographiques de la bibliothèque de l'Université; il parle des lettres autographes et originales du grand cardinal que l'on y conservait avec son anneau épiscopal. Sébastien Madoz signale bien d'autres curiosités qui, nous l'espérons, ont été recueillies à Madrid avec le fameux exemplaire de la Polyglotte que nous savons y avoir été transporté (2). On y remarquait un squelette en cire, chef-d'œuvre de science anatomique en un temps où les opérations anatomiques elles-mêmes étaient prohibées; une collection de marbres précieux, des armes d'une grande beauté. C'était là que plus tard le cardinal avait déposé ses trophées militaires, l'étendard de soie cramoisie pris à Oran, les clefs de la cité musulmane, etc., etc.

On se tromperait si l'on supposait que l'Université d'Alcala de Hénarès n'a exercé son influence que sur un cercle restreint; nous aimons à reproduire ici une page de M. Émile Chasles, qui donne une juste idée de toute l'étendue de son action intellectuelle :

« Le Richelieu espagnol, Ximénès de Cisneros, autrefois élevé à Alcala, y était revenu en un jour de disgrâce, et depuis ce moment l'Université florissante, les dix-neuf colléges, les trente-huit églises, les œuvres d'art qui se multipliaient dans ce lieu choisi entre tous, élevaient au rang de métropole intellectuelle la patrie future de Cervantes. Le cardinal y préparait la célèbre Bible polyglotte dont s'inquiéta Léon X, œuvre célèbre qui révèle, du milieu de l'Espagne d'alors, un mouvement de libre pensée. La ville qui imprimait en latin, en grec, en hébreu, en chaldaïque, qui donnait asile à l'antiquité païenne et à l'antiquité chrétienne, se regardait comme une académie : aussi se donna-t-elle le nom archéologique de Complutum. Érasme l'admirait comme une rivale de Bâle et jouait sur ce mot de *Complutum*, qu'il traduisait par *Pankloûton*, le trésor universel. Le cardinal Wolsey, imitateur jaloux de Ximénès, fondait Ipswich sur le modèle de l'Université espagnole, et l'un de nos rois, le fondateur même du Collége de France, allait rendre visite aux onze mille écoliers d'Alcala. Admirablement située à six lieues de Madrid, dans une plaine paisible, la ville semblait appeler dans son sein la jeunesse de Catalogne, d'Andalousie et de Castille. Elle était ouverte aux arts italiens, aux traditions sévères de l'Espagne du nord et aux sciences apportées du sud par les Arabes. Aujourd'hui encore, malgré son délabrement intérieur, quand on la regarde du dehors et qu'on aperçoit ses coupoles nombreuses qui lui donnent un air oriental, elle semble garder la physionomie particulière aux villes cosmopolites. » (1)

(1) Les noms des professeurs nous ont été conservés par M. Zagala y Jaques. Appelé de Salamanque, le premier recteur fut Pedro de Campos. En réalité, l'Université d'Alcala ne fut complétement organisée qu'en 1550. — Voy. aussi Madoz, *Diccionario bibliográfico histórico*, etc. Madrid, 1848-1850, 16 vol. in-8.

(2) L'impression de cette Bible fut un événement dans le monde chrétien; elle se rattache à la fondation de l'Université; nous en donnons ici le titre complet : *Biblia polyglotta, impressa de mandato F. Ximenii de Cisneros.* Compluti, 1514-17, 6 vol. in-fol.

(1) *Vie de Cervantes.*

LE GRAIN DE MOUTARDE.

LÉGENDE BOUDDHIQUE.

Une jeune femme perdit son fils unique, à l'âge où l'enfant commençait à peine à marcher. Elle prit l'enfant mort dans ses bras et alla de maison en maison, demandant si personne ne pouvait lui donner de remède pour son fils.

Les voisins dirent :

— Cette femme est-elle folle de porter ainsi son enfant mort?

Mais un vieillard qui vit la jeune mère pensa :

— Oh! la pauvre femme ne sait pas ce que c'est que la mort. Il faut que je la console.

Et il lui dit :

— Ma pauvre enfant, je ne peux te donner aucun remède; mais je connais un médecin qui le peut.

La jeune mère dit :

— Seigneur, apprends-moi qui est ce médecin.

Le vieillard dit :

— Bouddha peut te donner un remède : va le trouver.

La mère alla trouver Bouddha et lui dit :

— Seigneur et maître, as-tu un remède qui puisse guérir mon fils?

— Oui, je connais un remède.

— Quel est ce remède? dit vivement la mère.

— C'est un grain de moutarde; va et me l'apporte. Mais le grain doit venir d'une maison où ne soit mort ni un père, ni un enfant, ni un serviteur.

— Bien, dit la jeune femme.

Et elle sortit portant toujours le corps de son enfant.

Elle alla de maison en maison, demandant un grain de moutarde, et quand on le lui avait donné, elle disait :

— N'est-il mort personne dans la maison de mon ami, ni père, ni fils, ni serviteur?

On lui répondait :

— Que dites-vous, chère femme? Peu nombreux sont les vivants, et nombreux sont les morts.

Elle allait plus loin; mais dans chaque maison, un père, un fils, un serviteur était mort.

Sa fatigue augmentait; elle soupira et dit :

— Oh! c'est là une pénible tâche. Dans chaque maison il est mort des pères et des fils. Je ne suis pas la seule à souffrir une telle douleur.

Alors elle fut prise de peur, et, étouffant son amour pour son enfant, elle enfouit le cadavre dans un bois. Puis elle alla trouver Bouddha et tomba à genoux devant lui.

— As-tu trouvé le grain de moutarde? lui demanda-t-il?

— Non, dit-elle; les gens du village m'ont tous répété : « Peu nombreux sont les vivants, nombreux sont les morts. »

Bouddha dit alors :

— Tu croyais être la seule qui eût perdu un fils. Maintenant tu connais la loi. Sur la terre, il n'est rien qui ne passe.

Ces paroles firent faire à la mère le premier pas dans la connaissance (de la vérité). Elle se consacra à la sainte profession, et un soir, comme elle voyait dans l'ombre les lumières du cloître brûler et s'éteindre une à une, elle se dit : « La vie humaine est comme ces flambeaux qui brillent et s'éteignent. »

Alors Bouddha lui apparut et dit :

— La vie des hommes est en effet comme ces lumières qui brillent et s'éteignent. Ceux-là seuls qui arrivent au *Nirvana* (1) trouvent le repos et la paix.

La pauvre mère, entendant ces paroles, entra dans le repos et dans la science contemplative.

SCÈNES DU PASSÉ ALLEMAND

DE FREYTAG.

Voy. t. XXXVII, 1869, p. 94, 131; t. XXXVIII, 1870, p. 170.

UNE FÊTE DE LA PAIX APRÈS LA GUERRE DE TRENTE ANS (1650). — BANQUET DES AMBASSADEURS A NUREMBERG. — FÊTE DANS UN VILLAGE DE THURINGE.

La paix venait d'être signée : les ambassadeurs l'avaient scellée en se donnant solennellement la main; sur les routes se croisaient des trompettes à cheval courant annoncer partout cette heureuse nouvelle.

Ce fut à Nuremberg, dans la grand'salle de l'Hôtel de ville, qu'eut lieu le banquet de la paix offert aux Impériaux et aux Suédois. Les hautes voûtes de la salle du festin étaient splendidement éclairées; entre les lustres pendaient trente corbeilles de laiton doré contenant des fleurs et des fruits de toutes sortes. Quatre orchestres faisaient retentir leurs accords joyeux. Les convives, séparés en six catégories différentes, occupaient six grandes salles. Sur les tables se voyait, comme milieu du surtout, un immense arc de triomphe sur une colline à sept pentes, couverte de figures mythologiques et allégoriques et de devises latines et allemandes. Le service se fit en quatre entrées, chaque entrée composée de cent cinquante mets; puis vinrent les fruits dans dix corbeilles d'argent ou bien sur de véritables arbres nains placés sur la table. Des parfums exquis jetaient leur douce fumée dans les airs. Lorsque les viandes furent enlevées, on remplaça la première nappe par une autre toute blanche, sur laquelle on sema avec profusion des fleurs blanches; puis le dessert parut : confitures, bonbons, gâteaux gigantesques dans des coupes d'argent, chaque gâteau pesant dix livres. Au moment où les santés de S. M. l'empereur d'Autriche et de S. M. le roi de Suède furent portées, et qu'on but à la continuation de la paix, cinquante coups de canon retentirent du haut de la forteresse. Enfin, la fête se prolongeant avant dans la nuit, les colonels et généraux présents voulurent encore une fois s'amuser à jouer « aux soldats. » Ils se firent apporter casque et cuirasse, élirent pour chefs les deux ambassadeurs, S. A. sérénissime le généralissime suédois prince Charles-Gustave, palatin du Rhin (qui plus tard devint roi de Suède), et S. Exc. le général Piccolomini; puis pour caporal le feld-maréchal Wrangel. Tous les généraux et colonels n'étaient plus que de simples mousquetaires. Ils marchèrent autour de la table, tirèrent « une salve », et s'en allèrent en bon ordre jusqu'à la forteresse, où force décharges de mousqueterie eurent lieu. A leur retour du château fort, ils furent congédiés du service, sous forme de plaisanterie, par le colonel Kraft, qui leur conseilla de rentrer dans la vie privée, puisque maintenant il n'y avait plus de guerre. On tua pour les pauvres deux bœufs, et l'on fit une large distribution de pain; de la gueule du lion d'une des fontaines publiques sortit, pendant six heures, du vin rouge et du vin blanc; de la gueule d'un lion plus terrible avaient coulé, pendant trente années de suite, des flots de sang et de pleurs.

De même que MM. les ambassadeurs, le peuple célébra dans chaque ville et dans chaque village à demi détruit sa fête de la paix. Quelle fut l'impression vive et profonde que produisit cette nouvelle de la paix sur la nation allemande, on peut s'en rendre compte par les récits de l'époque. La paix apparut aux yeux des vieux laboureurs comme un retour aux jours de leur enfance. Ils allaient donc revoir les riches moissons d'autrefois, les gais dimanches et les danses à l'ombre des tilleuls, sur la place du hameau; les bonnes heures de joyeuse camaraderie renaîtraient pour leurs fils, car les vieillards avaient perdu sur les champs de bataille les chers compagnons de leur jeunesse.

La jeune génération, rude, guerrière, presque sauvage dans ses habitudes et ses sentiments, considérait le retour de la paix comme une légende merveilleuse de pays fabuleux. Ne plus être forcés d'épier, armés d'une fourche ou d'un fusil rouillé, et cachés derrière un buisson, le soldat ennemi; d'errer en fugitifs, de passer la nuit dans des forêts sombres, assis sur les tombes de leurs amis morts en combattant; ne plus voir les cabanes percées par les balles; ne plus entendre le cri des loups, dans les nuits d'hiver, devant la porte des fermes, leur semblait impossible. Et la pensée de voir l'église du village reprendre ses vitraux étincelants, ses cloches au son argentin, et son autel consacré avec sa nappe de dentelles, et son crucifix d'argent devant lequel ils conduiraient leur fiancée parée de la couronne virginale, ne traversait l'esprit de cette race guerrière que comme un rêve d'un passé à jamais éteint. Et pourtant une joie profonde, mêlée de mélancolie, inonda les âmes, même les plus rudes, à la nouvelle de la paix.

Les souverains les plus froids, les plus durs, sentaient bien que le grand acte de la paix était le salut suprême de l'Allemagne, menacée de s'anéantir. La fête de la paix fut donc célébrée de la manière la plus solennelle et du fond du cœur par le peuple allemand. Dans les registres des paroisses de village se trouvent inscrits les souvenirs et les descriptions de ces cérémonies. Après avoir donné le récit du banquet des ambassadeurs, nous donnerons celui d'une fête populaire dans une petite province allemande.

Dœllstede, village important du duché de Gotha, fut un

(1) Le *Nirvana*, dit le savant M. Max Müller qui cite cette légende, est le nom de l'endroit paisible, de l'endroit immortel.

M. Max Müller n'admet pas que dans la pensée du Bouddha le Nirvana ait jamais signifié « néant », et il discute à ce sujet les textes bouddhiques avec une grande autorité. Le système du nihilisme n'est rien qu'une altération de la doctrine pure et primitive du bouddhisme : c'est une hérésie, une décadence.

La doctrine que l'on peut interpréter comme professant le néant n'apparaît, en effet, que dans la troisième partie du canon, qui est désignée comme n'ayant pas été révélée par Bouddha. On ne la trouve point dans les deux premières (les *Sutras* ou Sermons, le *Vinaia* ou Éthique, qui portent, réunis, le nom de *Dharma*, la Loi).

de ceux qui souffrirent le plus de la guerre. Dans l'année 1636, le corps d'armée de Hatzfeld passa sur le pays en y causant les plus grands dommages, pillant les églises, coupant et incendiant les bois, réalisant enfin la triste prophétie du pasteur Deckener. « Ce digne homme, écrivait son successeur, le pasteur Trümper, avait maintes fois reproché à ses auditeurs, avec une ardeur légitime, tous leurs péchés; mais ses réprimandes, ses exhortations n'obtinrent pour résultat que de faire sourire son auditoire; on ne lui témoigna que dédain et ingratitude, et on lui causa un profond chagrin en coupant les bois et en emportant le blé des champs, comme il le vit faire en 1634. Il ne put qu'annoncer la malédiction et le châtiment de Dieu à ces cœurs endurcis. Non-seulement en public et du haut de la chaire sacrée, mais sur son lit de souffrance quelques heures avant sa mort, il s'écria en soupirant : « Ah! pauvre » Dœllstede, que de malheurs tomberont sur toi quand je ne » serai plus!... » Puis il se tourna du côté de l'église, et, luttant déjà avec la mort, il levait ses mains comme pour appeler encore la protection divine sur sa chère paroisse : « Ah! pauvre chère église, que t'arrivera-t-il après moi! » Tes cendres seront balayées... hélas! hélas!... »

Les prédictions du digne pasteur ne se réalisèrent que trop. Le village dut payer, dans l'année 1636, la somme de 5 500 gulden pour frais de guerre, et en 1637, 595 gulden; ce qui fut une telle ruine que les habitants se dissémineront peu à peu, et que le village resta presque désert. En 1636, il n'y avait plus que deux ménages dans le pays, et en l'année 1641, après que les paysans eurent logé les troupes françaises, il ne restait plus qu'une demi-acre de blé et quatre habitants en tout. Les soins vigilants du duc de Saxe-Gotha Ernest le Pieux réussirent à rendre habitables et bientôt prospères les villages abandonnés, qui se repeuplèrent promptement. En 1650, on put aussi célébrer dans Dœllstede « la fête de la Paix. » La description qui suit est prise sur le registre de la paroisse, et telle que l'a donnée le pasteur Trümper.

« Le 19 août, à quatre heures du matin, nous partîmes avec nos adjoints et les gens de service de la maison de Gotha pour nous rendre à la tour de l'église, afin d'y donner la bénédiction du matin. Vers six heures, toutes les cloches furent mises en branle et sonnèrent un quart d'heure; après un court intervalle elles reprirent, et cela dura ainsi jusqu'à huit heures. Pendant ce temps, toute la population, hommes et femmes, jeunes et vieux, excepté les sonneurs de cloches, se rassembla devant les portes du village, les femmes d'un côté, ayant en tête celle qui représentait la *Paix*, que les jeunes filles avaient parée d'une belle robe de soie verte et d'une couronne de feuillages entremêlés de paillettes d'or. La Paix tenait à la main une grande palme verte. De l'autre côté, en face du village, étaient groupés les hommes, ayant à leur tête la *Justice*, vêtue aussi d'une longue tunique blanche et portant sur le front une couronne de feuillages, et dans les mains une épée nue et une balance d'or. Les jeunes gens portaient des arquebuses ou des épées, et devant eux se voyait *Mars*, un bouclier à la main. Au milieu de tous ces groupes étaient les écoliers, les personnes au service de la maison de Gotha et mes adjoints. Je fis alors une allocution, rappelant que nous avions été maintes fois contraints de nous enfuir par ces mêmes portes, et d'évacuer notre ville pour n'y rentrer que lorsque l'orage de la guerre était passé. Et dans quel état de désordre et de dévastation trouvions-nous alors nos tristes foyers, que pourtant nous revoyions toujours avec un sentiment de joie!... Et maintenant que de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu, qui nous permet de revoir enfin cette paix si longtemps désirée, de passer par ces portes, et de traverser le village en glorifiant le Seigneur dans ce beau cantique : « A Dieu seul, » dans les cieux, soient honneur et louange! » Tandis que nous chantions ce verset, la Paix et la Justice s'avancèrent. A ces mots : « Toute discorde a cessé », les jeunes gens qui tenaient des épées nues les remirent dans le fourreau, ceux qui portaient des arquebuses tirèrent quelques coups de feu, puis se retirèrent. La Paix fit signe qu'on arrêtât Mars, qui essaya de résister, mais qui se vit enlever ses armes et son bouclier, qu'on brisa. La Paix et la Justice s'approchèrent l'une de l'autre et s'embrassèrent. On se disposa alors à se mettre en marche. En tête des écoliers était Andréas Eberhardt, aussi bien mis que possible, et tenant à la main une baguette entourée de verdure; les écoliers, vêtus de longues tuniques blanches et portant des couronnes vertes sur le front et des palmes à la main, suivaient; puis venaient les professeurs, et enfin moi, le pasteur, ayant à mes côtés le pasteur de Vargula, qui s'était rendu à mon invitation d'assister à la cérémonie. Derrière nous marchaient les jeunes filles, les plus petites d'abord, puis les plus grandes, toutes parées selon leurs moyens et portant des guirlandes de feuilles sur leurs cheveux. La Paix fermait le cortége avec sa suite de jeunes garçons tenant deux grandes corbeilles, l'une pleine de gâteaux et l'autre de tous les fruits de nos vergers, destinés à être partagés entre les enfants. Puis venaient les jeunes filles et leurs mères; les gentilshommes de Seebach, de Saxe et de notre pays les suivaient. Derrière ces groupes marchaient la Justice, accompagnée des magistrats et des commissaires du pays portant tous des baguettes blanches où s'enroulaient des feuillages, puis le porte-étendard Christian Heym, richement paré. Derrière eux marchaient, deux par deux, tous les hommes du pays, des palmes à la main. Mars enchaîné était entouré de jeunes gens portant des fusils, la crosse renversée. Puis le chevalier Dietrich Grün dans son costume d'apparat, une baguette à la main comme le porte-étendard, fermait le cortége des hommes. Les femmes venaient ensuite, aussi deux par deux, chantant des cantiques pendant le trajet des portes du village jusqu'à l'église.

» Dans l'église, on observa le cérémonial prescrit par le prince souverain. Après le service religieux, nous retournâmes dans le même ordre sur la place, devant l'auberge, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, formant ainsi un grand cercle. Je remerciai alors toute l'assemblée de s'être rendue non-seulement à l'invitation de notre prince souverain en assistant à la cérémonie, mais à mon désir de les voir m'accompagner à l'église en traversant le village, ce que tous, nobles, bourgeois et peuple, avaient fait de si bonne grâce et avec tant de convenance; puis je les exhortai à se rendre avec le même zèle au service religieux de l'après-midi. En effet, d'après mes indications, chacun sortit de sa maison à l'heure dite, et se trouva sur la place du Marché, en face de l'auberge. La Paix et la Justice s'y trouvaient de nouveau en grand costume, mais Mars avait disparu. Quand on m'eut averti que tout le monde était réuni, je sortis de l'église par la porte du fond, suivi de mes élèves, de leurs maîtres, etc., et je me rendis sur la place, d'où je retournai à l'église à la tête de tout le cortége. On chanta encore une fois : « Louons » le Seigneur notre Dieu », puis en sortant de l'église nous revînmes dans le même ordre au lieu du départ, chantant toujours : « Louons le Seigneur! louons le Sei- » gneur!... » Là, je remerciai de nouveau amis et étrangers, ajoutant à ma petite allocution le vœu fervent de voir la paix continuer à régner dans notre pays. Puis on distribua aux enfants des gâteaux et des pommes pour la somme de six groschen. »

SCULPTURES A CHARTRES.

Voy. les Tables.

Recueillir les plus belles œuvres de notre art national, en confier la reproduction à nos plus habiles artistes, telle a été l'une de nos sollicitudes constantes depuis l'origine de ce recueil. La cathédrale de Chartres est peut-être celui de nos édifices religieux que nous avons le plus étudié et le plus spécialement recommandé à l'admiration de nos lecteurs [1] : c'est que ce temple est un véritable musée,

Deux statues de la cathédrale de Chartres. — Dessin de Chevignard.

et que la France ne possède pas de témoignage plus précieux de l'efflorescence de l'art au treizième siècle. Entre les grandes époques de l'antiquité grecque ou romaine et la renaissance, l'architecture et la sculpture n'ont rien produit de plus original et de plus élevé. En quel autre pays ce siècle a-t-il vu naître de plus nobles exemples du réveil de l'esprit humain après les longs abaissements où les invasions barbares l'avaient tenu captif? Sans doute on a pu

[1] Voy. t. XXXI, 1863, p. 36; et la Table de trente années.

soutenir avec quelque raison que jamais le génie de l'art n'avait tout à fait sommeillé, sans doute on a presque démontré par des recherches ingénieuses qu'il n'avait jamais cessé de chercher à se faire jour même au milieu des plus profondes ténèbres; mais c'est vraiment au treizième siècle et en France qu'il a prouvé avec éclat sa vocation immortelle. Il semble même que ce qu'à cette époque on sent en lui de naïveté, d'inexpérience, parfois de maladresse, ait un charme qui touche et intéresse : sans lui assigner de rang, on ne voudrait pas qu'il fût autre, on l'aime ainsi.

L'IMAGINATION ET LA RAISON.

Ces deux facultés se trouvent fréquemment unies dans le cerveau de l'homme, mais de leur proportion et de leurs relations dépend la valeur intellectuelle de celui qui les possède.

L'imagination reproduit dans notre tête tout le passé, et nous représente l'avenir; aucun effort ne l'effraye; elle rassemble les personnages et les objets les plus éloignés, les plus divers; elle écarte tous les obstacles et voyage sur les nuages.

Je ne dirai point de mal de l'imagination : si elle est la folle du logis, elle en est aussi la fée; elle transforme tous les objets qui nous environnent au gré de nos caprices et de nos désirs; dans la solitude, elle amène à l'âme abandonnée des âmes amies qui la viennent distraire. D'autres fois, c'est nous-mêmes qu'elle emporte près des personnes absentes et aimées; elle nous conduit jusqu'à leur demeure, et nous donne ainsi ce talisman que bien des gens désirent, celui qui nous permet de voir ce que font loin de nous ceux que nous aimons; l'imagination nous fait jouir de ce privilége comme en rêve : nous voyons nos amis, nous entendons leurs conversations; malheureusement nous ne pouvons nous y mêler, car notre âme n'a point de voix, et dans ces voyages aériens toujours elle va seule.

Mais ne laissons jamais l'imagination divaguer; sachons parfois la régler et la contenir; que jamais elle ne nous emmène vers des scènes de trouble et d'orage; si dans notre cœur nous voulons conserver la paix, que la raison toujours lui serve de contre-poids, qu'elle la conseille et la dirige, qu'elle sache la rappeler si elle s'égarait. La raison est le balancier de l'imagination, elle la règle et la régularise; une pendule n'est rien sans son balancier, ses rouages vont sans mesure et sans exactitude, et elle n'est bonne à rien : telle est une tête livrée aux folles idées de l'imagination, et privée totalement de raison; si l'on ajoute le balancier, il tempère le mouvement, le contient, et tout marche avec ensemble et précision.

L'imagination, je le veux bien, ne doit pas être trop contenue; non, je lui laisse le champ libre; mais si loin qu'elle s'éloigne, et quand elle planerait au plus haut de la région éthérée, que néanmoins elle n'oublie pas sa sœur la raison, qui doit toujours rester sa fidèle amie.

UN HOMME DE CŒUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 38.

Une heure après cet entretien, la troupe d'infanterie de marine était en ligne sur le pont, les matelots, sous les ordres du lieutenant Roque, défilaient un à un devant le capitaine. La lèvre frémissante, l'œil irrité, ils cherchaient du regard le prêtre, cause de l'humiliante punition d'un camarade.

Le coupable, les mains liées derrière le dos, affectait un air de bravade.

Tout à coup un homme se fit jour à travers les rangs et vint se placer à côté du condamné; d'un mouvement rapide, rejetant sa soutane en arrière, il présenta ses épaules nues aux coups de fouet.

Un frisson courut dans la foule : on avait reconnu l'aumônier.

— Puisque je n'ai pu vous épargner la punition, du moins j'en prendrai ma part, dit-il à demi-voix au matelot, qui, combattu entre la surprise et le doute, le regardait avec stupeur.

Le capitaine hésitait à donner le signal. La discipline l'emporta. Les lanières de cuir sifflèrent et s'abattirent avec un bruit sourd sur le dos de l'insulteur et de l'insulté. Chaque coup, cinglé avec force, laissait une trace écarlate, presque sanglante. Au cinquième, le coupable dit d'une voix rauque à son compagnon :

— En voilà assez! allez-vous-en!... Vous n'avez pas le cuir tanné comme moi.

Le prêtre ne broncha pas. Mais le capitaine déclara la justice satisfaite. On remit les deux flagellés aux soins du chirurgien, qui appliqua des compresses d'eau salée sur les plaies.

Le matelot avait eu raison : sa peau rude avait résisté; mais celle de l'ecclésiastique, entamée sur plusieurs points, était sillonnée de raies pourpres, gonflées et saignantes.

Le pansement terminé, le marin tendit gauchement la main au prêtre.

— Le diable m'emporte, dit-il, si jamais je recommence!

— Et moi, camarade, répliqua l'aumônier, j'aurai soin de ne plus me trouver sur votre route à l'heure de la manœuvre.

Le lieutenant murmura à part lui :

— C'est dommage que ce soit un calotin.

L'équipage commentait la conduite du capitaine.

— Il aurait dû faire grâce à Cardec. Où en serait-on si à chaque bordée de jurons on était puni du fouet?

— Comment avait-il permis qu'on frappât l'aumônier? celui-ci n'était donc pas son favori, comme on le croyait?

— Quelle drôle d'idée, tout de même, de venir gratuitement tendre son dos aux coups de garcette!... C'est que les prêtres ne jugent pas des choses comme nous. On en voit tous les jours s'aller faire mettre en croix en Chine et au Japon.

— C'est leur idée, à ces hommes; puis ils y gagnent le paradis!

— Ce n'est pas toi qui prendrais cette route pour monter au ciel!

— Ma foi, non! la montée est trop dure!

Et les quolibets s'échangeaient. Un vieux marin résuma l'opinion générale :

— C'est égal, c'est crânement bien, ce que *l'homme noir* a fait là!

Le lendemain, quand l'aumônier, pâle, mais calme, monta à l'autel improvisé sur le pont pour y célébrer la messe du dimanche, toutes les têtes se découvrirent. Jamais l'assistance ne s'était montrée plus respectueuse et plus recueillie. Au moment de la bénédiction, les yeux rayonnants du prêtre rencontrèrent ceux du capitaine; mais, se repentant de ce sentiment de joie trop humain, il les reporta vers l'image du divin crucifié, comme pour lui rendre grâce d'avoir assoupli ces cœurs aux rudes écorces. A dater de ce jour, l'homme noir devint populaire. On ne l'évitait plus. Avec la versatilité des natures primitives, l'équipage passa du dédain à une vénération superstitieuse. Par contre, le capitaine perdait du terrain

de jour en jour. Il le savait, mais n'en persistait pas moins à suivre la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Sa science nautique était constamment mise en doute. Il est vrai qu'il n'avait eu aucune occasion de la montrer. La traversée était des plus belles. On avait franchi la mer qui baigne les côtes dentelées de la Bretagne, traversé la baie de Biscaye, longé les côtes du Portugal, passé devant le détroit de Gibraltar, sans que le vaisseau, poussé par un vigoureux vent du nord, eût dévié de sa route. Le matin du dixième jour, par un ciel serein, le capitaine, monté sur le tillac d'avant, examinait avec sa longue-vue tous les points de l'horizon.

— Tout le monde à la manœuvre! s'écria-t-il. Carguez les voiles! Serrez les ris! Pilote, mettez la barre à tribord! Lieutenant, faites jeter la sonde. Il y a des brisants au large, et nous allons avoir un grain.

Le lieutenant exécuta l'ordre, tout en se disant :

— C'est une lubie du commandant. Il prend l'ombre d'un nuage qui passe pour un écueil.

Cependant, un point noir à peine visible au sud grandit rapidement. Il arriva comme la foudre.

— Un cyclone! s'écrièrent les matelots.

En un clin d'œil le vaisseau, soulevé et enveloppé par la trombe, tournoya sur lui-même. Suspendu entre deux gouffres, il semblait voué à une perte certaine, lorsque le capitaine, la main sur la roue du gouvernail, imprima à l'avant une telle impulsion que la proue bondit, fendit la nuée, et sortit comme une flèche du tourbillon.

La corvette y avait laissé son mât de hune et une partie de ses agrès, mais elle était sauvée. Après une lutte de quarante-huit heures avec la tempête, elle aborda à Santa-Maria, l'une des îles Açores, pour réparer ses avaries. Cette fois, on ne pouvait nier la supériorité du chef. Il avait fait ses preuves. L'équipage lui avait dû son salut; mais les entêtés secouaient la tête.

— Ce n'était pas au pouvoir d'un homme de nous tirer de là, disait l'un.

— Moi, ajoutait un vieux Breton, j'ai vu l'aumônier, qui se tenait à l'avant, faire le signe de la croix, et aussitôt la nuée s'est ouverte, et le tourbillon nous a lâchés.

— Ma mère m'a conté, dit le mousse, qu'un saint de pierre en avait fait autant, là-bas, dans la baie de Pornic, pour sauver la barque à Johan.

— Est-il bête, ce petit! C'est saint Pierre que tu veux dire, le patron des pêcheurs.

— Ah! dame, je ne sais pas, reprit l'enfant; mais c'était un vrai miracle, tout de même. La barque allait au fond avec les hommes, quand le saint a repêché bateau et tout.

— C'est bon, assez jasé! dit le contre-maître; moussillon, porte la malle du lieutenant à l'hôtel, car nous voilà ancrés ici pour quelques jours.

La suite à la prochaine livraison.

LA CRÉATION DE L'HOMME.

I

TRADITION SLOVÈNE.

Au commencement, il n'y avait rien que Dieu seul; et Dieu dormait et rêvait; et son sommeil dura pendant de longs siècles. Et vint le temps où il devait se réveiller. Il sortit de son sommeil et se mit à regarder autour de lui, et partout où il regardait se forma une étoile. Dieu s'étonna, se leva et alla voir l'œuvre de ses yeux. Il marcha longtemps sans trouver nulle part ni borne ni limite. Enfin il arriva sur notre terre. Il était très-fatigué : la sueur coulait de son front. Une goutte de cette sueur tomba sur la terre; elle s'anima, et ce fut le premier homme. L'homme vient donc de Dieu; mais il n'a pas été créé pour vivre dans la joie; il est né de la sueur, et dès l'origine il a été destiné au travail et à la sueur.

II

TRADITION SLAVE.

Dieu fit le corps de l'homme d'argile et le posa par terre. Puis il alla chercher l'âme et mit à côté du corps un chien qu'il chargea de le veiller. Le diable vint, et voyant ce beau corps, il voulut le gâter; mais le chien ne le laissa pas faire, se jeta sur lui et le mordit aux mollets. Le diable fit un grand froid, et le chien, qui était alors nu et sans poils, s'engourdit et ne put plus bouger. Le diable alors approcha du corps, le brisa en plusieurs endroits; et c'est là la cause de toutes les maladies, de toutes les faiblesses, de tous les péchés, de tous les défauts. Dieu revint, mit l'âme dans le corps, et bien qu'il vît ce qui était arrivé, il laissa le corps sans y rien changer, prévoyant que les imperfections et les souffrances sont nécessaires à l'homme. Mais il donna au chien une fourrure, afin que désormais, en pareil cas, il pût mieux veiller. (1)

OPINION DU MONDE.

Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu toutefois que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle.

Mme DE SWETCHINE.

CONFIANCE EN LA JUSTICE.

Une pauvre femme se plaignait à un juge qu'on lui eût volé son troupeau de moutons pendant son sommeil.

— Vous dormiez donc bien profondément? lui dit le juge.

— Oui, répondit la pauvre femme, je dormais en paix, parce que je pensais que la justice veillait pour moi.

Il est certain que si chacun de nous doit compter avant tout sur soi-même pour protéger sa famille et ses biens, ce sera toujours un des devoirs de l'autorité publique, quel que soit son titre, de veiller à la sécurité de tous et de rendre justice aux citoyens, afin qu'ils ne soient pas obligés de se la rendre eux-mêmes.

SCEAU DE LA RÉPUBLIQUE D'ANGLETERRE.

Plus attentivement étudiée qu'elle ne l'était autrefois, la sigillographie a rendu des services importants aux sciences historiques. En ce qui concerne les sceaux de l'Angleterre, on trouvera d'intéressants moyens d'étude dans le tome II des *Éléments de paléographie* de M. Alfred de Wailly (2). Ce vaste ouvrage a reproduit, d'après le procédé d'Achille Collas, plusieurs sceaux empruntés à nos voisins, et dont les plus anciens remontent à Édouard le Confesseur et à Guillaume le Conquérant. Les livres spéciaux consacrés à cette branche de l'archéologie, nombreux en Angleterre, sont

(1) Ce conte a cours chez les raskolniks ou hérétiques des environs de Pleskov (Russie).

(2) On trouvera dans la Table alphabétique de ce grand recueil les noms des sceaux divers qui ont été reproduits ou dont il est fait mention dans le cours de l'ouvrage. Le *Trésor de glyptique et de numismatique* reproduit une grande variété de sceaux.

malheureusement peu répandus en France. Nous signalerons notamment l'immense collection *the Statutes of the Realm*, et le recueil tout spécial de G. Vertue.

Lorsque, le 30 janvier 1649, la forme de gouvernement en Angleterre fut changée, la Chambre des communes, sous le nom de Parlement, fit graver un grand sceau, avec cette légende : « Première année de la liberté restaurée par la bénédiction de Dieu. 1649. » Ce sceau de l'État qu'allait désormais gouverner Cromwell fut remis à la garde de Wendford. Une fois la république anglaise constituée, le protecteur, Cromwell, au lieu de substituer son effigie à celle du souverain, eut l'idée d'y placer la carte de l'Angleterre et de l'Irlande. La guerre avec l'Écosse continuait; on se garda de représenter ce royaume en parallèle avec les deux autres. Imaginons un moment une série de cartes de ce genre, depuis Alfred le Grand, par exemple, prince sous lequel la géographie reçut une certaine impulsion, jusqu'à nos jours, et l'on comprendra sans peine ce qu'une disposition semblable eût donné de lumières à certaines études.

L'idée de faire apprécier les progrès géographiques à l'aide de monuments appartenant à des âges divers est malheureusement fort moderne, car elle ne date guère que de l'année 1849, époque à laquelle parut le grand ouvrage de M. de Santarem, suivi de très-près par celui de M. Jomard. Il est à noter que beaucoup d'anciennes

1651. Sceau de la république d'Angleterre. — Dessin de Féart.

cartes ne surpassent point par leurs dimensions celle que reproduit notre gravure. La Mappemonde de Charles V, conservée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, ne les atteint même pas, et l'on peut faire la même remarque à propos des cartes contenues dans le pourtour de certaines lettres majuscules. Sans doute une pareille collection n'eût pu commencer qu'au temps où Finiguerra découvrit l'art de la gravure ou plutôt son impression, c'est-à-dire vers 1452, époque où l'on croit que parurent les premières épreuves de nielles, et alors que l'habile Filastre, élève de Pierre d'Ailly, eût pu prêter l'appui de sa science. En résumé, regrettons que la pensée de Cromwell ou de ses conseillers n'ait pas été adoptée par ses successeurs; cet usage nous eût fourni d'incontestables lumières sur la géographie politique des siècles passés. On a dit d'ailleurs, non sans raison : « L'étude des sceaux se rattache à toutes les autres, les supporte et les complète. » — « En Angleterre, les plus grands honneurs ont été attachés à la garde du grand sceau. Henri Ier le confia quelquefois à saint Anselme. Tout le monde sait avec quelle intégrité saint Thomas de Cantorbéry le garda avant son épiscopat. » (1)

(1) Publications de la Société de sphragistique fondée en 1851. Nous signalerons aux amateurs de cette branche d'archéologie, en ce qui concerne l'Angleterre, le livre suivant : « Vertue (G.), *Medals, coins, great seals impressions* from the works of T. Simon, chief engraver, of the Mint to Charles I. » Londres, 1753, in-4°.

LE *CHAMÆROPS EXCELSA*,

OU PALMIER A CHANVRE DE LA CHINE.

Le *Chamœrops excelsa*, palmier à chanvre de la Chine. — Dessin de A. de Bar.

S'il n'est pas l'un des plus beaux de la famille élégante à laquelle il appartient, ce palmier en est certainement l'un des plus utiles, et il a un genre de mérite que tout le monde appréciera : il peut être promptement acclimaté dans nos régions tempérées, puisqu'il est originaire du nord de la Chine, et qu'il a figuré en pleine terre dans les jardins de Wight, où il a résisté aux froids de l'hiver.

Il y a déjà près de cent cinquante ans que le palmier de Chusan, ou palmier de la Chine, fut signalé à l'Europe; l'habile Kæmpfer en parle dès l'année 1712, et Thunberg le désigne à l'intérêt des horticulteurs parmi plusieurs autres plantes utiles du Japon. De nos jours, un spirituel voyageur anglais, Robert Fortune, a appelé de nouveau l'attention des industriels sur le *Chamœrops excelsa*. On le rencontre en grande quantité dans la Chine septentrionale, où il croît spontanément, et on peut le supposer

originaire de cette région, qui a tant d'analogie par son climat avec certaines parties méridionales de la France. Il a réussi à merveille dans le beau jardin de M. Alphonse Denis, à Hyères, et il n'exige guère plus de soin que le *Chamærops humilis* (1); les promeneurs parisiens l'ont admiré, en 1869, planté en pleine terre dans un des quinconces du Luxembourg. Enfin, on a vu ce bel arbre, provenant des premiers semis faits en 1830, atteindre en serre une hauteur de 28 pieds anglais (9m.25). Nous n'avons pu constater son plus haut degré d'élévation dans le pays dont il est originaire, parce que ce serait vainement qu'on chercherait sa description dans le vaste ouvrage de Martius.

Personne en Europe ne s'est plus occupé de ce beau palmier que le savant M. Naudin, et c'est à l'excellent article qu'il a donné en 1861 sur ce précieux végétal, dans la *Revue horticole*, que nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui songeraient à le propager (2). Le palmier à chanvre, par le surnom même que lui a donné la science, dit ce qu'on doit attendre de sa culture; il peut fournir des cordes excellentes et que l'action de l'eau détériore difficilement.

Comme l'indique notre gravure, exécutée d'après celle que l'on a donnée dans les *Annales de la Société d'horticulture de la Gironde*, « la forme des feuilles est en éventail (flabelliforme), comme celle des lataniers et de plusieurs autres genres de palmiers. Leur direction, au moment où elles se montrent, est d'abord verticale, puis de plus en plus étalée, pour devenir horizontale et enfin pendante à un âge plus avancé. Ces feuilles peuvent persister pendant plusieurs années. »

C'est par une légère erreur que Robert Fortune a dit, dans ses *Wanderings in China*, qu'une fibre très-forte est extraite des bractées : un habile observateur, M. le docteur Th. Guigneau, a remarqué que ces fibres sont fournies par les bases engaînantes du pétiole des feuilles. Ces filaments sont bruns, et offrent une très-grande résistance. Nous doutons qu'on en fasse jamais chez nous, comme dans le nord de la Chine, des chapeaux et des surtouts fort commodes en temps de pluie; ces manteaux, qu'on appelle des *so-e*, ont quelque chose d'assez grotesque qui ne plairait guère à nos paysans. Mais il est certain qu'on en obtiendra des câbles solides, et qu'on pourra rembourrer de ses filaments élastiques des sommiers et des matelas. Qui sait même si nos grandes papeteries n'en pourront pas faire usage?

On obtiendra l'amitié d'un homme en cultivant en soi les qualités qu'il estime en lui. SOCRATE.

UN HOMME DE CŒUR.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 34, 46.

L'île de Santa-Maria offrait peu de ressources; il fallut faire venir de Fayal un mât de rechange et de nouveaux agrès. Impatient de repartir, le capitaine pressait les travaux. Ils étaient terminés et la *Bellone* devait reprendre la mer le lendemain, lorsqu'un brick anglais et un navire havanais entrèrent dans le port pour y renouveler leur provision d'eau et de vivres. Les officiers français se rencontrèrent à la table d'hôte avec les deux capitaines étrangers. La conversation, qui avait roulé d'abord sur différents sujets, tomba, vers la fin du dîner, sur les dernières tourmentes et sur de récents sinistres.

— Je les voudrais mille fois plus fréquents, s'écria le créole, s'ils pouvaient nous délivrer des maudits croiseurs qui infestent ces mers sans autre but que d'entraver le commerce.

— Dites l'odieux trafic des noirs, reprit M. de Montmirail.

— Odieux à votre point de vue, très-légitime au nôtre, car la Havane ne peut se passer d'esclaves; et en les envoyant chercher sur les côtes d'Afrique, elle en débarrasse les chefs qui, ne sachant que faire de leurs prisonniers, les mangeraient bel et bien, tandis qu'en les achetant à beaux deniers comptants nous leur sauvons la vie.

— A combien? demanda l'Anglais avec un grand flegme : les enquêtes ont prouvé que sur une cargaison de cinq cents noirs, il n'en arrivait pas cent aux Antilles.

— Et si cela suffit pour réaliser un beau bénéfice, dit le créole, qu'importe!

— Il importe si bien qu'un acte du Parlement veut que tout sujet britannique faisant la traite soit considéré comme pirate, félon, voleur d'hommes, et puni de mort, dit l'Anglais.

— Une loi française, reprit M. de Montmirail, a également prohibé la traite au nom de la morale et de la religion, et des peines infamantes atteignent ceux qui s'y livrent.

— Je me moque de vos lois, et les déclare absurdes! rugit le créole.

— Et moi, je maintiens qu'elles sont humaines, équitables et dignes de respect.

— Prétendriez-vous, par hasard, nous les imposer? Je vous en défie!

Le colon havanais s'était levé dans la chaleur de la discussion. Il lança à la tête du capitaine le verre plein qu'il tenait à la main. Frappé au front, inondé de vin et de sang, l'officier français chancela. Un tumulte indescriptible suivit cette brutale agression; on se rua sur l'Espagnol et on allait lui faire un mauvais parti, quand M. de Montmirail intervint :

— Pas de voies de fait, Messieurs! Je vous recommande le plus grand calme au nom de votre dignité et de la mienne.

Et, s'appuyant sur le bras d'un jeune enseigne, il sortit d'un pas ferme et gagna sa chambre. Il avait eu à peine le temps d'essuyer le sang qui coulait de sa blessure qu'on frappait à sa porte. C'était l'état-major de la corvette. Le lieutenant prit la parole :

— Capitaine, nous venons vous prier de choisir vos témoins.

— Mais je ne veux pas me battre, dit froidement M. de Montmirail.

— Quoi! après un tel affront venant d'un pareil misérable!

— C'est précisément parce que c'est un misérable que je ne m'abaisserai pas jusqu'à lui. D'ailleurs, ma vie ne m'appartient pas : en entrant au service, j'en ai fait le sacrifice à mon pays, au roi et au devoir, non à un faux point d'honneur.

— Vous avez été frappé, insulté publiquement!

— La honte en retombe sur l'insulteur, non sur moi.

— L'honneur même de la France est en cause, reprit le lieutenant, et nous ne souffrirons pas qu'il y soit porté

(1) « L'acclimatation européenne du *Chamærops excelsa* pourra être utilement tentée dans toutes les localités où la température ne descendra pas au-dessous de — 12 ou 13 degrés centigrades, et où l'été sera, au contraire, relativement très-chaud. » (*Annales de la Société d'horticulture de la Gironde.*)

(2) Voy. aussi un article de M. Houlet, l'habile directeur des serres du Muséum d'histoire naturelle; il a été inséré dans la *Revue horticole* de 1868, p. 370.

atteinte. Si vous persistez dans votre refus, capitaine, j'irai en votre nom demander satisfaction à ce pirate.

— Vous n'en ferez rien ; je vous interdis de vous servir de mon nom !

— Alors, j'irai pour mon propre compte.

— Je vous le défends !

— J'enfreindrai votre défense, dussé-je y perdre mon grade ! Non, capitaine, vous n'avez pas le droit de m'imposer une lâcheté, à moi, vieux marin. Tout homme de cœur doit ressentir un tel outrage.

— Homme de cœur, dites-vous? cela dépend du sens qu'on attache à ce mot. Pour vous, un homme de cœur est un bretteur, prompt à relever une injure, ardent à la venger, sans contrôle sur lui-même, se croyant justifié d'attenter à la vie d'autrui parce que la sienne est en jeu, plaçant l'honneur dans une puérile satisfaction de vanité, poltron pour acquérir la réputation d'être vaillant, lâche... vous tressaillez... oui, lâche devant l'opinion qu'il n'a pas le courage de braver. Voilà l'homme de cœur tel que vous le comprenez, tel que le comprend le monde. Pour moi, c'est autre chose. Celui qui a la force morale de se vaincre, de refouler ses colères, de faire taire son ressentiment personnel, de dominer de toute la hauteur de son mépris le blâme qui peut s'attacher à son abstention du duel, cet attentat aux lois divines et humaines ; celui qui réserve pour servir de nobles causes le sang et la vie qu'il tient de Dieu : celui-là est vraiment homme de cœur.

— Je me doutais bien que Dieu interviendrait ! ricana le lieutenant.

— Il intervient toujours et partout, dit gravement le capitaine.

— Il se mêle peu des affaires d'un mécréant comme moi ; et quand j'y devrais laisser ma peau, je passerai outre, avec ou sans votre permission.

— Vous manquez à la discipline, reprit M. de Montmirail. Je vous ordonne les arrêts pour huit jours.

Et, s'adressant au commandant de l'infanterie de marine :

— Veillez à ce que mes ordres soient exécutés ; faites reconduire M. Roque à bord.

Le lieutenant écumait. Il voulait répliquer, provoquer le capitaine ; on l'entraîna hors de la chambre.

Le commandant du brick anglais, venu pour s'informer si la blessure était grave, avait assisté à cette scène. Demeuré seul avec M. de Montmirail, il lui tendit la main :

— Vous avez exprimé mieux que je n'eusse su le faire mes sentiments sur cette barbare coutume du duel qui, grâce à Dieu et à Wilberforce, est flétrie en Angleterre. Au rebours de ce qui se passe en France, un homme qui se bat en duel est *déshonoré :* s'il est officier, il perd ses épaulettes et va en prison ; s'il blesse, il est jugé et sévèrement condamné ; s'il a tué, il est pendu. Aussi la race des duellistes est-elle éteinte parmi nous, et il en serait de même chez les Français si beaucoup suivaient votre exemple.

— Ce n'est guère à espérer ; j'agis d'après des convictions que peu de gens partagent.

— Tant pis, reprit l'Anglais ; ce sont celles d'un honnête homme.

Il salua profondément l'officier français, et sortit.

Il avait fallu user de violence pour reconduire à bord le lieutenant. Il vociférait en chemin, jurant qu'il se vengerait de ce capitaine de malheur, de ce jésuite qui déshonorait l'uniforme, qui compromettait l'honneur de la marine française, où il avait usurpé un poste auquel il n'avait nul droit. L'aumônier, qui, dès le matin, avait devancé l'équipage à bord, ne savait rien de la querelle et de ses suites. Il essaya vainement de calmer ce furieux ; sa colère redoublait à la vue du navire havanais dont le pavillon espagnol se déployait à quelques brasses de la corvette. « Il va croire que nous évitons une rencontre, que nous fuyons devant lui, ce misérable traficant d'esclaves ! Si nous ne mettions à la voile que dans vingt-quatre heures, je trouverais bien moyen de m'échapper et d'avoir raison du drôle ! »

Mais non, l'ordre de départ était formel. Au point du jour on levait l'ancre, et la *Bellone*, munie d'un nouveau mât et de nouveaux agrès, voguait à toutes voiles vers le sud. Le contre-maître remplaçait momentanément le lieutenant, qui avait à bord un nombreux parti. S'il avait manqué à la discipline, c'est qu'il y avait été poussé par l'excès de prudence du capitaine : on ne doutait pas que celui-ci n'adressât au ministre un rapport qui enverrait l'officier devant un conseil de guerre pour insubordination. Les têtes s'exaltaient, et M. de Montmirail se sentait en butte à une sourde animosité. Cependant les huit jours s'écoulèrent, le lieutenant revint à son poste, et les choses reprirent leur train accoutumé. La corvette avait contourné la Sénégambie et franchi la baie du Bengale ; elle se trouvait par le 6e degré de latitude nord et le 4e de longitude est, lorsqu'elle fut hélée par un vaisseau venant de France et se rendant au Cap. Il était porteur de dépêches pour le commandant de la *Bellone*. Aussitôt l'ordre fut donné de serrer la côte et de croiser à l'embouchure du Zaïre et de ses affluents. Malgré toutes les prohibitions venues d'Europe, la traite des noirs se continuait, et avait pris sur ce point un développement considérable.

Sous la zone torride, et dans le voisinage des terres vaseuses, une croisière prolongée est mortelle. Au bout d'une semaine, la moitié de l'équipage était sur les cadres. La fièvre, l'ophthalmie, le scorbut, sévissaient à bord. Le chirurgien et l'aumônier se multipliaient pour soulager et réconforter les malades. Dans sa lettre, le ministre annonçait l'envoi d'une frégate chargée de vivres et de munitions : mais quand arriverait-elle ?

Inquiet pour ses hommes, le capitaine épiait à l'horizon chaque voile : la plupart appartenaient à des vaisseaux négriers qui se hâtaient de prendre le large à la vue du pavillon français. Ce supplice durait depuis quinze jours, et menaçait de se prolonger indéfiniment, lorsqu'un nègre monté dans une pirogue aborda la corvette.

C'était un affranchi : il avait vécu aux colonies et parlait couramment plusieurs langues. M. de Montmirail lui avait dû des renseignements précieux sur la nature du pays et sur les points de la côte les plus accessibles. Il venait cette fois lui donner avis qu'une grande chasse aux noirs avait eu lieu au profit d'un certain corsaire portugais avec lequel un des chefs avait traité. Plusieurs centaines de malheureux captifs lui avaient été livrés ; ils étaient emmagasinés quelque part aux environs. Il ne pouvait pas dire où, mais il croyait qu'ils campaient aux bords du Loango, petite rivière au sud du Zaïre. Le capitaine lui demanda s'il pouvait lui servir de guide. Il dit qu'il essayerait. Cette nouvelle ranima l'équipage. La perspective d'une affaire sérieuse rendit à ces hommes abattus toute leur énergie. Les munitions furent distribuées, les fusils visités et chargés, les sabres aiguisés.

La nuit vint, nuit sombre ; le ciel était couvert de nuées orageuses. La corvette serra la rive au plus proche et alla s'embosser en travers de l'embouchure du Loango. Après avoir donné les derniers ordres pour que l'on se tînt prêt à l'attaque, M. de Montmirail, debout sur le pont, s'adressa au lieutenant :

— Monsieur Roque, je vous remets le commandement de la *Bellone :* je la confie à votre honneur. Vous la maintiendrez où elle est jusqu'à mon retour. Il est probable que nous aurons à faire agir la chaloupe et les ba-

teaux; faites-les mettre à flot, équipés et armés, afin qu'au moment décisif il n'y ait pas une minute de perdue.

Il échangea quelques mots avec l'aumônier, lui tendit la main, salua d'un geste digne l'équipage, et sauta dans le canot. Le nègre avait gagné la rive à la nage. Au moment où ils abordaient un éclair fendit la nue, et du vaisseau on put les voir s enfoncer sous le bois.

Un morne silence régnait à bord. Les cœurs étaient serrés : qui eût pu lire dans celui du lieutenant y eût surpris le regret d'avoir taxé de lâcheté l'homme qui, froid et calme, allait ainsi au-devant du péril.

La fin à la prochaine livraison.

NET ET CLAIR.

Une idée *nette* est une idée qui est distincte d'une autre, qui se détache bien, qui a sa forme individuelle et sa rondeur ou son carré, pour ainsi parler.

Une idée *claire* est celle qui a de la clarté, ou quelque chose de vitreux, de transparent.

Quand je vois un homme au haut d'une montagne, je puis bien le voir *nettement :* il se détache de partout; mais je ne le vois pas *clairement,* car je ne distingue ni ses traits, ni la couleur de ses habits, etc.

La netteté tient à la circonscription, et la clarté à la substance. JOUBERT.

LOUANGE.

Il n'y a pas d'émeraude qui embellisse un front comme la louange. C'est un présent magnifique que le plus pauvre peut toujours offrir à ceux qu'il aime.

H. BOUCHER.

LA CLEF DE SAINT HUBERT.

La clef de saint Hubert était conservée dans un couvent des Ardennes, consacré à l'ordre des bénédictins, non loin de Liége. Cette clef, rougie à blanc, servait à scarifier profondément les blessures de certains individus que l'on soupçonnait pouvoir être atteints d'hydrophobie. Mais, chose étrange! cette clef de saint Hubert n'était pas une clef : c'était une sorte de cor ou de cornet fabriqué en fer. Ce n'étaient pas seulement les chiens qu'on supposait atteints de la rage qui étaient marqués de cet instrument : on en appliquait les stigmates sur des animaux parfaitementsains d'ailleurs. Munis de cet étrange préservatif, s'ils venaient à être atteints par des chiens hydrophobes, ils mouraient sans douleur. (1)

UNE CHAPELLE ET SON VITRAIL,

A SAINT-SERVAIS (2)

(FINISTÈRE).

La décoration de cette chapelle, disons mieux, celle de toute l'église, est le tribut filial payé par un enfant du pays au vieux temple chrétien où il a reçu le baptême. M. Yan' Dargent, auteur des peintures qui ornent la chapelle et des cartons d'après lesquels son vitrail a été exécuté par un autre artiste breton, M. Nicolas, peintre verrier à Morlaix, est né à Saint-Servais. Mais où est Saint-Servais? Le chemin de fer n'y passe pas, et, sur ce point, les cartes de France, même celles qui ont une certaine dimension, sont scrupuleusement discrètes.

Si vous voulez être renseigné d'une façon exacte, consultez le grand Dictionnaire historique et géographique de la Bretagne, par Ogée, dans l'édition revue et augmentée par MM. Marteville et Varin : il vous conduira, par la route impériale de Paris à Brest, jusqu'à Morlaix, ensuite à Landivisiau; puis de là, à sept kilomètres plus loin, en inclinant vers le nord, dans la direction de l'ouest, il vous aura mené au pied des coteaux que borde la rivière d'Elorn. Levez alors les yeux, vous avez là-haut, devant vous, l'une des merveilles de la Bretagne, un précieux joyau de pierre ouvragée : le clocher de Saint-Servais, gothique comme l'église qu'il domine. Gravissez la colline, la montée n'est pas rude; d'ailleurs, où vous allez arriver, le plaisir des yeux paye la fatigue des jambes.

Vous voilà au cœur du pays breton; les noms des villages et des hameaux qui environnent Saint-Servais vous le disent : c'est Plougar, Plouneventer, Penhoat, Mezrouez et Kivin. Là-bas, ce moulin à eau dont la roue bruit en se baignant dans l'Elorn, c'est le moulin de Leziem. Mais n'allons pas plus loin que Saint-Servais, dernière étape fixée à notre excursion en Bretagne.

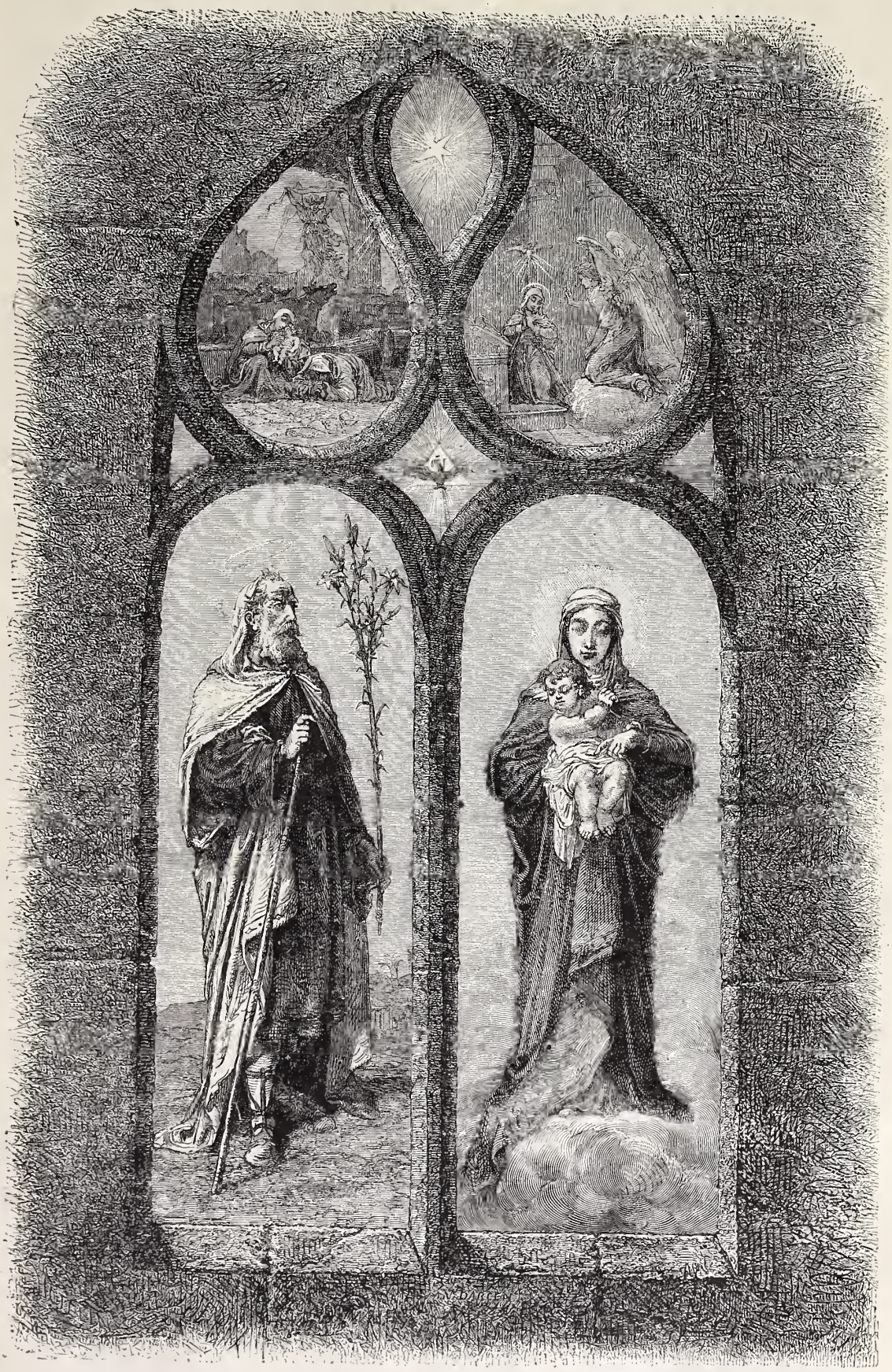
Les anciens titres de la paroisse, enfouis dans six in-folio intitulés : *Aveux de la principauté de Léon,* et laborieusement fouillés par M. de Kdanet (de Lesneven), nous apprennent que l'église de Saint-Servais a été fondée en 1248, par la famille des Duchastel, dans laquelle la foi catholique compte des saints et la France des héros. Cette dernière assertion, notre histoire la confirme. Il appartenait à cette famille, l'illustre chambellan du frère de Charles VI, ce Guillaume Duchastel qui fut l'un des tenants dans la joute que Barbazan engagea, à la tête de six chevaliers français contre sept chevaliers anglais, le 19 mai 1402. Dans cette terrible joute où l'avantage demeura aux Français, Duchastel lutta victorieusement contre deux Anglais qui l'avaient attaqué la hache à la main.

Comment et pourquoi l'église a-t-elle été dédiée à saint Servais? Le volumineux recueil des *Aveux de la principauté de Léon* ne le dit nulle part, et l'on en est réduit à supposer une dévotion particulière à ce saint évêque de Tongres dans la famille Duchastel.

Les hagiographes ont recueilli peu de faits touchant la vie et l'épiscopat de saint Servais : on présume qu'il fut nommé évêque de Tongres vers l'an 335; on suppose qu'il faisait partie des quatorze prélats réunis en concile à Cologne, en 346, pour procéder à la condamnation d'un évêque hérétique dont le nom est resté douteux, et qu'il parla le treizième contre l'accusé. Lorsque le tyran Magnence, qui avait ôté l'empire et la vie à l'empereur Constant, jugea que pour affermir son usurpation il devait tenter de se ménager les bonnes grâces de Constance, empereur d'Orient, il choisit, comme ambassadeurs auprès de ce prince, saint Servais et un autre prélat des Gaules nommé Maxime. « On ne sait, dit l'abbé Godescard dans son livre *les Vies des saints*, ni quelle réception ils eurent, ni quel fut le succès de cette difficile entreprise. » Ce qu'il y a de positif, c'est que saint Servais assista, lui quatre centième, au grand concile de Rimini (359), convoqué par l'empereur Constance pour ramener à l'unité de la foi les Églises de la chrétienté. Ce concile durait depuis sept mois; les Ariens, sous prétexte de transaction, avaient proposé une formule favorable à l'hérésie. « Comme le préfet Trurus, dit l'auteur du *Dictionnaire des conciles*, avait ordre de ne point laisser sortir les évêques de Rimini qu'ils n'eussent tous signé cette confession de foi, la plupart d'entre eux, vaincus par la faiblesse ou par ennui, cédèrent à la violence; le nombre de ceux qui refusèrent constamment se trouva réduit à vingt. Parmi ceux-ci, saint Phelade, évêque d'Agen, et saint Servais, évêque de Tongres, se montrèrent les plus fermes. » Suivant Grégoire de Tours, saint Servais

(1) *Traité des superstitions,* par l'abbé Thiers.

(2) Voy. la Table de trente années, article VITRAUX COLORIÉS.



Vitrail de la chapelle des Morts, à Saint-Servais (Finistère), par MM. Yan' Dargent et Nicolas. — Dessin de Yan' Dargent.

avait prédit l'invasion des Huns dans l'empire des Francs. En 382, il fit un pèlerinage à Rome pour implorer l'intercession des saints apôtres Pierre et Paul en faveur de son troupeau; Dieu alors lui révéla qu'il avait résolu de châtier les Gaulois par le fléau de la guerre, mais en même temps il donna au pieux évêque l'assurance qu'il ne serait

pas témoin de ces malheurs. Saint Servais ne revint pas à Tongres; retiré à Maestricht, il tomba malade et y mourut le 13 mai 384. Son épiscopat avait duré trente-sept ans, dit Butler; quarante-sept ans, dit Henschenius; et, suivant Moreri, cinquante-six. Vers 744, le B. Vandon, en revenant d'Utrecht, où il avait été banni, apporta en France des reliques du saint évêque de Tongres.

Quoi qu'il en soit du motif de la dédicace de cette église, où depuis 660 ans des enfants du vieux diocèse de Saint-Pol de Léon sont venus s'agenouiller, nous devons dire qu'ils ont bien mérité du pays natal, ces deux artistes qui, chacun dans la mesure de son art, ont associé leurs talents pour ajouter de pieux ornements à la sévère parure de la maison de Dieu.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. les Tables des t. XXXVII et XXXVIII, 1869 et 1870.

LES JARDINS PUBLICS.

Nous n'avons à Rouen que deux jardins publics d'origine un peu ancienne, et encore ces deux jardins ne sont-ils publics que depuis un assez petit nombre d'années; ce sont le jardin de l'Hôtel de ville et le jardin des Plantes. — Nous parlerons tout à l'heure des *squares* récemment établis en divers quartiers. — Le jardin de l'Hôtel de ville appartenait, avant la révolution, aux bénédictins de l'abbaye de Saint-Ouen. Sans être très-grand, il pouvait cependant (ce qui est le vrai charme pour un jardin), il pouvait donner aux promeneurs l'isolement et l'intimité. On y trouvait à causer sous de grands arbres ou parmi de jolis massifs. Au centre se trouvaient les plates-bandes florales. Un bassin, un jet d'eau, des poissons, des plantes aquatiques, complétaient cet agréable ensemble.

Un tel jardin avait été organisé certainement par des hommes qui s'y entendaient; du reste, ces moines de Saint-Ouen paraissent avoir été, aux deux derniers siècles, d'habiles horticulteurs : l'un d'eux, Daniel d'Eaubonne, nous a laissé un document des plus utiles pour l'histoire de la floriculture. Tout le monde à Rouen connaît, et tous les étrangers visitent à la Bibliothèque, le manuscrit de Daniel d'Eaubonne : chaque page de ce monumental manuscrit est encadrée de guirlandes de fleurs qui font à bon droit l'admiration des artistes; mais les jardiniers, en admirant, eux aussi, l'habileté de l'artiste qui a peint ces merveilles, admirent en même temps l'habileté de ces artistes plus humbles qui, dans le jardin de l'abbaye, produisaient les *modèles* dont s'est servi Daniel d'Eaubonne.

Toutes les fleurs que l'on cultivait alors, vous les pouvez voir dans l'immense et riche manuscrit reproduites avec une perfection qui étonne et ravit.

Parmi ces fleurs, dont la beauté, dont la variété vous confondent, il faut citer surtout les anémones, que l'on cultivait avec amour au temps de Daniel d'Eaubonne et dont on obtenait des effets véritablement enchanteurs. On les admirait d'autant plus alors qu'elles n'avaient été que depuis peu de temps introduites en France; et voici de quelle manière, car la chose assurément mérite d'être racontée :

Un riche amateur de Harlem possédait seul quelques pieds de la plante précieuse apportée d'Orient. Cet heureux possesseur des premières anémones se gardait bien d'en propager l'espèce : aussi excitait-il au plus haut point la jalousie de ses compatriotes, tous grands amateurs de raretés florales.

Bien entendu qu'il ne laissait entrer dans son jardin que les personnes les plus sûres; et encore avait-il grand soin de ne pas perdre de vue les mains qui auraient voulu s'avancer vers ses plantes précieuses.

Mais il arriva qu'un ecclésiastique, horticulteur des plus passionnés, le vint un jour visiter; le prêtre, en apercevant les anémones en fleur, poussa des cris d'admiration, et supplia l'amateur de lui donner un pied de ces merveilleuses plantes. Le Hollandais s'excusa, disant qu'il n'en donnerait pas même au bon Dieu.

Cependant quelques-unes des plantes étaient déjà défleuries et en graine. Or, chacun sait que les graines de l'anémone sont entourées d'un flocon cotonneux qui aisément s'accroche aux vêtements. L'ecclésiastique, en s'éloignant, frôla de sa soutane les anémones défleuries, et trois ou quatre graines s'y attachèrent.

— Ce n'est pas moi, disait-il plus tard en riant dans sa barbe, c'est ma soutane qui a fait la conquête de ces précieuses graines.

Il va sans dire que les anémones ne tardèrent pas à se multiplier partout, et les moines de Saint-Ouen, bien entendu, ne furent pas les derniers à en être pourvus. Le manuscrit de Daniel d'Eaubonne en fait foi.

Ce manuscrit, si utile à consulter aujourd'hui pour l'histoire du jardinage, eût été détruit peut-être pendant la révolution avec les autres livres liturgiques de l'abbaye de Saint-Ouen, s'il n'eût été emporté et caché par un ancien moine appelé dom Gourdin, lequel dom Gourdin coucha dessus pendant plusieurs années.

« Ce dom Gourdin, qui paraît avoir été un homme fort instruit et grand amateur de livres, avait été un des membres fondateurs de l'Académie de Rouen; et lorsque après la révolution on organisa la Bibliothèque de la ville, il en fut le premier conservateur, et revint comme bibliothécaire dans cette abbaye dont il avait été moine. Il y retrouva et ses livres, et son jardin et ses fleurs, et il y refit une place d'honneur au manuscrit de d'Eaubonne.

Mais voici un détail curieux et très-peu connu de la vie de dom Gourdin, récemment révélé à l'Académie de Rouen par M. de Beaurepaire. Le sage et savant bénédictin avait été dans sa jeunesse l'ami de Marat. Peut-être dut-il à cette circonstance de pouvoir, en se conservant lui-même, conserver le chef-d'œuvre de Daniel d'Eaubonne.

En tout cas, ce qui est parfaitement établi dans le travail de M. de Beaurepaire, c'est que « Marat, non pas l'horrible citoyen Marat que vous connaissez, mais *monsieur Marat* le physicien, a eu, en 1784 et 1786, plusieurs mémoires couronnés par l'Académie de Rouen. »

Or, il est bien probable que sans l'ami dom Gourdin Marat n'eût point songé à envoyer ses mémoires à l'Académie de Rouen, et l'on peut croire aussi que, sans l'influence de dom Gourdin, les mémoires dudit Marat eussent été moins aisément couronnés.

« L'un de ces mémoires, dit M. de Beaurepaire, où sont combattues les doctrines du mesmérisme, qui comptait dans l'Académie de Rouen un certain nombre d'adeptes, est encore intéressant à lire. Il est rédigé avec une pureté et surtout avec une clarté remarquable. L'écriture est correcte, élégante : assurément, elle ne laisserait pas deviner la main qui depuis signa tant d'odieuses dénonciations. »

M. de Beaurepaire est peut-être ici un peu trop indulgent pour les écrits scientifiques de Marat. F. Arago, qui les avait lus, disait un jour à M. Michelet, qui lui en demandait son avis, qu'il n'y avait trouvé absolument rien. On sait, du reste, quel jugement Voltaire avait porté de Marat comme écrivain scientifique : « C'est Arlequin, dit-il, qui fait des cabrioles pour égayer le parterre. »

C'est peut-être là tout le fond du caractère de Marat; pour plaire au parterre, il ira plus tard jusqu'à la folie féroce. Ce ne fut peut-être qu'un bouffon sanglant. De lui-

même, il paraît avoir eu toujours des mœurs assez douces. De très-honnêtes gens, témoin dom Gourdin, avaient été ses amis. Un autre Rouennais, dont le père, avant 89, avait été à Paris le voisin de Marat, qu'il avait beaucoup connu ayant souvent passé la soirée à causer avec lui, m'a raconté bien des fois ceci : « Lorsque je demandais à mon père des renseignements sur le terrible *ami du peuple*, il me répondait invariablement : « Ah! c'était un bien ai- » mable homme que ce M. Marat!»

Peut-être que dom Gourdin, interrogé sur ce M. Marat, n'eût pas été très-éloigné de faire la même réponse; le bénédictin de l'abbaye de Saint-Ouen l'avait eu pour ami, c'est donc que lui aussi lui trouvait des qualités aimables.

Mais en voici assez sur dom Gourdin, en voici assez et trop sur Marat; retournons au jardin de Saint-Ouen. Malgré les rajeunissements qu'on y a essayés en quelques endroits, ce jardin conserve encore son ancien caractère, et ce que je dis du jardin de Saint-Ouen ou de l'Hôtel de ville se peut appliquer très-bien au jardin des Plantes, qui, beaucoup plus vaste et plus riche, n'en conserve pas moins ce caractère de solitude et d'intimité dont je parlais tout à l'heure.

Voyez les squares, au contraire : square Solferino, square Saint-André, square Saint-Paul, vous vous y promenez non pas parmi les fleurs, mais à côté des fleurs; non pas sous les arbres, mais à distance des arbres. Il y a des ombrages, mais, sous ces ombrages, pas un sentier qui vous y laisse pénétrer; il y a de l'eau et des poissons, mais, pauvre promeneur, admirez-les de loin si vous n'êtes pas myope.

Pour celui qui véritablement s'intéresse aux plantes et aux arbres, il serait difficile d'imaginer rien de plus cruel qu'un square. La moindre fleur ne vous y est montrée que de loin. Dans le vieux jardin de Saint-Ouen, au contraire, de même que dans les parties anciennes du jardin des Plantes, vous en êtes partout enveloppé, parfumé, caressé. Les grands arbres au-dessus de votre tête étendent amicalement leur feuillage. Vous êtes là chez vous et en vous, calme quelques instants. Ne cherchez pas dans les squares cette solitude, cette intimité bienfaisante, vous ne l'y trouverez pas.

Allez donc, ô mes amis, allez vous promener sous les grands marronniers de Saint-Ouen; allez, quand vous aurez un peu plus de temps, sous les tilleuls séculaires du jardin des Plantes; je dis *quand vous aurez un peu plus de temps*, car ce jardin est situé là-bas, rue d'Elbeuf, à l'extrémité du faubourg Saint-Sever; et puis, vous pouvez passer des heures et des heures dans ce vaste jardin : vous y avez à parcourir en tous sens une superficie de 7hect.84; vous y trouverez, outre les avenues, et le parc, et les bosquets, et le verger d'étude, et les étangs remplis de plantes aquatiques; vous y trouverez, dis-je, quatre-vingt-douze plates-bandes rectangulaires où les familles végétales sont classées d'après la méthode Marquis. On sait qu'en effet Marquis fut, à Rouen, le prédécesseur de M. Pouchet. Vous y aurez aussi à visiter trois serres magnifiques dans l'une desquelles croissent le bananier, le strélitzia, le sabal, le chamærops, le pandanus, la canne à sucre, le papyrus d'Égypte, le gigantesque dracæna, etc.

Ajoutez que de partout vous avez dans ce jardin une vue enchanteresse. Du reste, ceci est un trait commun à tous les jardins et squares de Rouen, d'avoir à offrir ou quelque magnifique paysage, ou quelque monument unique. A Saint-Ouen, vous avez la splendide église, puis la *tour aux Clercs*, un des plus anciens et plus curieux spécimens de l'architecture romane; à Solferino, vous avez encore l'église Saint-Ouen sous un autre aspect, et la tour Saint-Laurent, et la tour Saint-Godard; au square Saint-André, vous avez l'élégante tour et la maison de bois; au square Saint-Paul, vous avez la vieille église bâtie sur les ruines d'un ancien temple de Vénus, et là encore vous retrouvez une vue immense sur la Seine et ses îles, avec la ligne de gracieux coteaux qui, sur la gauche, s'étend à l'infini.

La suite à une autre livraison.

CONSCIENCE.

La conscience est comme une glace qui se ternit un peu chaque jour; il faut l'essuyer souvent, sous peine de ne plus s'y voir. Théophile Dufour.

SUAKIM AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Voy. Suez au seizième siècle, t. XXXVIII, 1870, p. 370.

Durant ses évolutions dans cette mer Rouge que le premier il fait connaître, Jean de Castro visite Suakim, mouille dans ce port; il est étonné du mouvement naval, de la prodigieuse opulence qu'on y remarque et qu'on ne soupçonnait pas aux Indes. Il constate d'abord les difficultés hydrographiques que l'on rencontre pour y arriver. « Les bas-fonds qui existent devant Suaquem sont si nombreux, et ils sont si enchevêtrés les uns dans les autres, que nulle peinture, nulle description n'est suffisante, je ne dis pas pour les surmonter, mais pour s'en rendre compte, tant sont nombreux les îlots, les bas-fonds, les écueils, les pierres isolées, les canaux que l'on rencontre!... Dans les temps antiques, Suaquem fut appelé le port Aspi... et c'est aujourd'hui l'une des riches cités que l'on puisse visiter dans l'Orient... Quant à la bonté, à la sûreté du port, je dirai qu'en premier lieu ce point maritime a été si bien clos par la nature, que dans quelque partie que ce soit la mer ne peut faire irruption. De toutes parts la ville est entourée de terres, sans que l'on puisse deviner ni où est l'entrée, ni où est la sortie. Il semble que ce soit plutôt un vaste étang qu'un port, qu'une anse ou qu'une baie. Il est manifeste qu'aucun vent ne doit y causer de dommage. L'eau du port est si tranquille et coule d'une façon si insensible qu'on y reconnaît à peine l'action des marées. » Nous faisons grâce ici au lecteur des détails purement hydrographiques dans lesquels le hardi vice-roi, qui n'était alors qu'un savant capitaine, croit devoir entrer pour le bien des futurs navigateurs. Ce que nous constaterons volontiers avec lui, c'est que deux cents navires et des embarcations sans nombre peuvent mouiller dans cette rade paisible; ce que nous dirons également, c'est que l'animation du port peut seule être comparée à celle de Lisbonne. Ici tous les Orientaux se sont donné rendez-vous, et les costumes les plus divers viennent s'étaler aux yeux du voyageur. L'Inde entière, *intra Gangem* et *extra Gangem*, pour nous servir des expressions du noble écrivain, semble s'être portée d'un commun accord sur ce point du monde. On y voit des gens de Cambaya, de Tanasserim, du Pégu, de Malacca; les Arabes du sein arabique, les habitants de Juda, du Caire, d'Alexandrie, de la terre des Abyssins et de l'Éthiopie, se coudoient avec les premiers.

Bâtie sur une île tout à fait plane, qui semble placée au milieu de l'anse, cette cité si commerçante affecte une forme circulaire, et peut avoir un peu plus d'un quart de lieue de tour. C'est une telle agglomération de maisons et d'édifices, qu'il n'y a pas littéralement un pouce de terrain qui ne soit utilisé. « Toute la cité est dans l'île, et l'île entière est cité. » Le vaillant capitaine voulut voir toute chose par lui-même, et ce fut le 15 mars 1541 qu'il se fit débarquer

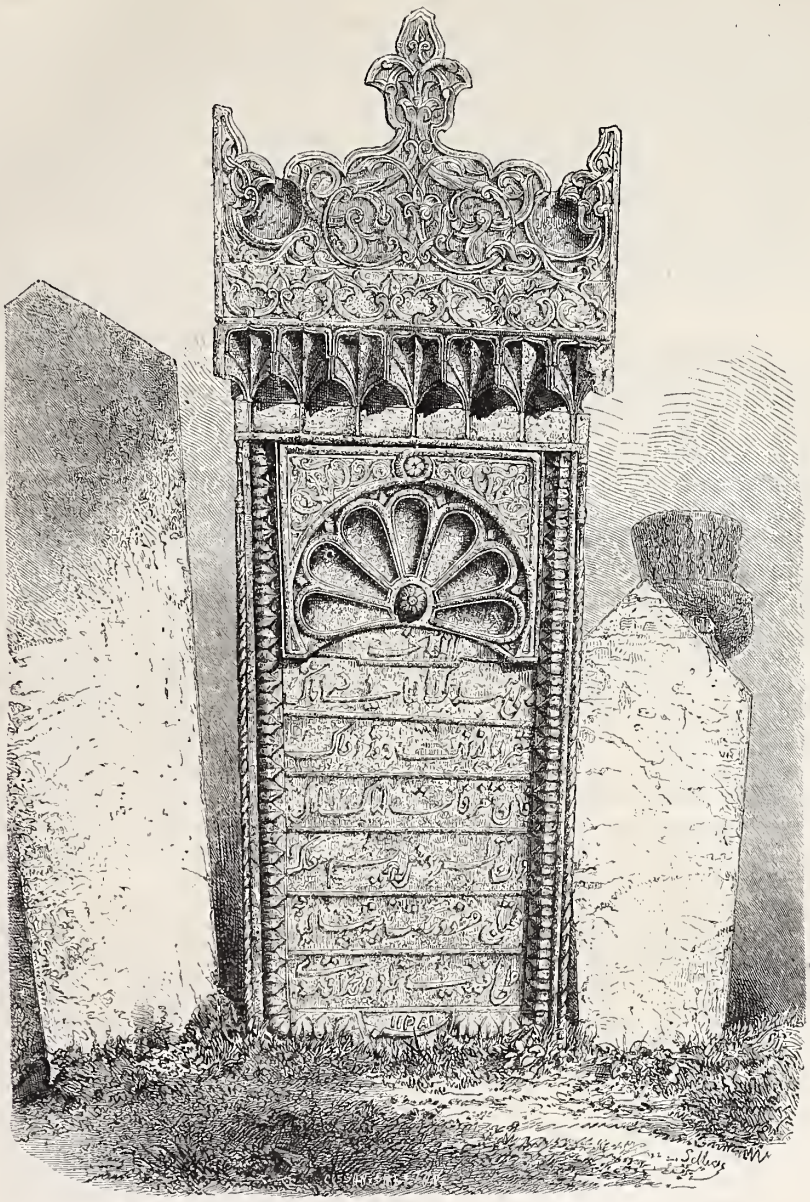
devant la ville même. Ce fut là que, servi par ses instruments, il détermina la position de Suaquem, et que probablement il dessina l'ensemble des édifices dont nous donnons une reproduction (1).

Lorsque D. Jean de Castro, l'élève du fameux mathématicien Pedro Nunez, et l'ami des grands artistes contemporains de Hollande, arriva devant ce port de la Nubie, situé à égale distance de Suez et d'Aden, et pouvant renfermer une population mélangée d'environ 8000 âmes, il y put constater l'existence d'immenses richesses, car c'était ce que l'on appelait alors l'Emporium du golfe Arabique. Il y vit, en effet, d'immenses approvisionnements d'ivoire venus du royaume de Choa, d'innombrables petits sacs remplis de ce musc civette dont l'Europe policée faisait alors si grand usage, des monceaux de gomme arabique, des peaux magnifiques de lion et de panthère, et enfin ce que l'on prisait en ce temps par-dessus l'or, des perles admirables pêchées à Baharen et dont l'*orient* était incomparable. Il y eût rencontré de nos jours une merveille qui laisse dans l'esprit du voyageur une bien autre impression. C'est là, en effet, que se trouve aujourd'hui, sous la direction du pouvoir britannique, cette chétive construction désignée par les sauvages Hadarbas eux-mêmes sous le nom du *Beit-el-Silk*, la Maison du fil de fer. La maison qu'on appelle ainsi n'est autre chose, on s'en doute bien, que le bureau du télégraphe électrique, dont les combinaisons étonnantes, même pour les populations européennes, réalisent aux yeux des Orientaux les merveilles les plus extraordinaires des *Mille et une Nuits*. Puissent ces prodiges de la science exercer une influence heureuse sur ces populations fanatiques et à moitié barbares! puissent-ils faire démentir un jour ce qu'un grand voyageur, Burckhardt, disait, il y a cinquante ans, du petit peuple qui habite cette cité nubienne : « A tous les vices et à la corruption des peuples de l'intérieur, celui de Suakim joint un degré supérieur de cruauté. »

Nubie. — Suakim au seizième siècle. — D'après le Routier de Jean de Castro.

(1) Suakim, Suakin, Suaquem ou Sauakim, est situé par 19° 4′ 30″ de lat. N., et 35° 11′ 45″ de long. E. On trouve un plan excellent de cette ville dans l'ouvrage remarquable de M. Guillaume Lejean intitulé : *Voyage aux deux Nils*; Paris, 1860-1861, 1 vol. in-fol. On peut consulter un autre plan, moins détaillé, dans le recueil de Petermann. On le trouve aussi dans la relation de Schweinfurth, *Zeitschrift* de Koner; enfin on en trouvera un dans l'Ethaye de Linant-Bey.

LES SÉPULTURES MUSULMANES.



Tombe musulmane, à Constantinople. — Dessin de P. Sellier.

Dans les pays musulmans presque toutes les tombes se ressemblent; elles ne diffèrent même que bien peu par leurs inscriptions : ce sont, en effet, de simples indications de la profession exercée par le défunt, ou des surates du Coran. Il ne faut excepter que les espèces de chapelles consacrées à la sépulture des grands.

L'art, comme on sait, est pour ainsi dire immobile dans ses principes chez les Orientaux. Une tombe dressée aujourd'hui est par sa forme, à bien peu de chose près, ce qu'elle eût été au seizième siècle. Ouvrons nos plus anciens Voyages, et nous verrons que les sépultures des vrais croyants n'ont pas changé depuis trois cents ans. Guillaume Postel, par exemple, l'un des plus célèbres professeurs du Collége de France qu'on fondait alors, habitait Constantinople en l'année 1540, et voici comment ce savant, qui mourut quasi centenaire, décrit les sépultures musulmanes, après avoir raconté en détail les cérémonies funèbres telles qu'elles étaient pratiquées en son temps chez les Orientaux. Nous gardons ici sans les modifier les formes vieillies de langage du naïf historien des Turcs.

« Ils sont tres tous portés en une sorte, comme en une huche, un linge dessus, et l'accoustrement de teste sur le bout de devant, pour montrer le sexe et habit... Pour petit d'auctorité qu'eust le deffunct, il a quelque lieu à part, où il eslit sa sépulture, sans aucune bénisson : parquoy à l'entour des grosses villes, tant en Afrique qu'en Asie, tout est plein de sépultures. A celles des riches, il y a, outre le sépulchre, un logis, comme une chapelle qui sert d'oratoire et recueil à ceux qui vont prier et manger là avec les pauvres... Aux communes, il n'y a autre qu'une pierre drécée debout, plate ou ronde, de la hauteur de trois ou quatre pieds, où est escrit en lettre arabique le nom et faicts du deffunct, comme par deçà. Quelques-uns y font paindre un tulband, les autres un cimeterre, les autres une autre chose, selon que quelqu'un s'est meslé en sa vie; à quelques-uns on plante dessus des rosiers, romarins, myrtilles ou murtie (myrthe) sur la tombe, affin que les

passants prenant des bouquets aient souvenir du mort... » (1)

Quoiqu'une foi aveugle persiste dans l'islamisme, bien des coutumes touchantes disparaissent ou sont en décadence. Des versets du Coran sont toujours artistement gravés sur les tombes, de beaux arbustes même les ombragent, selon une coutume empruntée sans doute à la Grèce; des femmes sont toujours payées pour pleurer le défunt; l'iman adresse toujours au mort ses conseils suprêmes, il appelle toujours d'une voix forte Mounkir et Nekir, les anges des ténèbres, en remettant à leur garde le vrai croyant : mais les soins matériels qu'exige un cimetière sont fort négligés. Nous lisons, dans une spirituelle narration publiée il y a une dizaine d'années, ces quelques mots écrits à propos des champs de repos de Constantinople :

« Nous les avons trouvés fort au-dessous de la renommée qu'on leur fait. Deux pierres, ou plutôt deux plaques allongées, reliées entre elles par une plus plate, se dressent à la tête et aux pieds du mort; au milieu est creusé un petit trou en forme de queue d'aronde. La terre qui le bouche l'empêche habituellement de répondre à sa destination, qui est, je crois, de désaltérer les petits oiseaux. La pierre qui correspond à la tête est surmontée d'un turban sculpté (c'est alors une tombe d'homme, celles des femmes et des enfants en sont dépourvues). Toutes sont couvertes d'inscriptions en relief, coloriées en or sur fond bleu. Rien de plus singulier que l'aspect de ce monde de coiffures, de cette histoire monumentale du turban, auprès duquel le fez moderne fait une figure assez mesquine.

» De combien de faits étonnants de la part d'un peuple aussi religieux n'avons-nous pas été témoins dans le petit champ des morts de Galata, au-dessus de l'Arsenal de marine! Des chevaux crevés encombrent, infectent les voies les plus passagères, forcent les passants à un détour, jusqu'à ce que la voracité des chiens ait de nouveau rendu la circulation libre. Jetées çà et là, ruinées souvent par la main des hommes, les tombes sont peu respectées; les femmes s'en servent pour étendre le linge sortant de la lessive. On voit errer sur des tas d'ordures des volailles, quelques vaches maigres qui s'y nourrissent Dieu sait comment. » (2) Nous terminons ici la citation; les autres détails sont repoussants.

UN HOMME DE CŒUR.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 38, 46, 50.

Tout fut fait comme l'avait ordonné le capitaine : la chaloupe et les bateaux, collés au flancs de la corvette, n'attendaient qu'un signal pour remonter la rivière. Des éclairs rapides et fulgurants dissipaient une seconde les ténèbres, et les faisaient reparaître plus denses. Les matelots, penchés sur leurs avirons, prêtaient l'oreille. On entendait les grondements sourds d'un orage lointain; l'air était étouffant. A mesure que le temps s'écoulait l'impatience se changeait en anxiété; minuit sonna. Tout à coup, un jaillissement de l'eau attira l'attention de l'officier de quart. Serait-ce le canot? Non, un homme nageait vers le vaisseau, mais il semblait épuisé, à bout de forces; on le hissa sur le tillac. C'était le nègre qui devait servir de guide.

— Le capitaine?... où est le capitaine? lui demanda-t-on tout d'une voix.

Il fit signe qu'il ne pouvait parler. Enfin, quand il eut repris haleine :

— Le capitaine est aux mains du Portugais, dit-il.

— Misérable! tu l'as trahi!... Il sera tombé dans une embuscade.

Les sabres étaient déjà levés; le lieutenant intervint :

— Si c'était un traître, il ne serait pas ici. Sachons d'abord ce qu'il a à dire. Parle!

— Tout n'est pas perdu, dit le nègre; écoutez plutôt. Le capitaine m'avait envoyé à la recherche du campement, avec ordre d'en approcher le plus possible, afin de lui rapporter ce que j'observerais. Je m'étais donc faufilé à travers les taillis, et, m'accrochant de proche en proche aux lianes, je pus grimper sur un arbre et découvrir le baracon où étaient entassés les prisonniers. C'est une espèce de tente en toile goudronnée, soutenue par deux longues perches en croix. Des matelots portugais étaient accroupis autour d'un grand feu, comme nous en allumons dans les bois pour chasser les moustiques et les lions. Je reconnus leur chef que j'avais rencontré à l'un des comptoirs de la côte de Guinée. De ma cachette je pouvais tout voir et tout entendre. Les bandits juraient contre la corvette française qui les tenait en échec depuis quinze jours. Il leur faudrait chercher le long de la côte une crique où ils pourraient échapper à la surveillance et opérer à bord de quelque rôdeur négrier l'embarquement de tout ou partie de leur cargaison.

« — Il sera temps d'y songer, a repris le chef, si mon plan échoue, et c'est ce que nous allons savoir. »

Un homme arrivait en courant; tous se précipitèrent à sa rencontre. Il ne resta que deux gardes devant la tente; et comme je pensais que l'heure serait favorable pour se glisser sous la toile et délier les prisonniers, j'entendis de grands cris de triomphe : la bande ramenait le capitaine étroitement garrotté.

« — Je vous ai enfin servi un tour de mon métier! dit le Portugais. Deux fois je vous ai manqué pendant vos courses à terre. J'aurais pu tirer sur vous et vous tuer comme un chien, j'ai préféré vous prendre vivant; vous allez savoir pourquoi. Votre damnée corvette bloque l'embouchure de la rivière : j'entends qu'elle s'éloigne et laisse le passage libre au brick que vous venez de voir mouillé ici proche. Il doit mettre à la voile au point du jour. »

Le feu flambait; je distinguais nettement les traits du capitaine. Il était pâle et ne répondait pas.

Le Portugais continua :

« — Vous allez écrire à l'officier qui commande la *Bellone* de lever l'ancre sur-le-champ... les prétextes ne vous manqueront pas... et de se diriger au nord, vers le cap Formose, je suppose. C'est là que vous le rejoindrez.

» — Et si je refuse?

» — Vous mourrez, aussi sûr que j'existe!

» — A mort! à mort le Français! crièrent les pirates.

» — Si vous tenez à la vie, dépêchez, reprit le corsaire; le temps presse. »

Le capitaine se taisait; enfin il dit :

« — Donnez-moi de l'encre et une plume. » On les lui apporta. Il essaya d'écrire : « — Je ne peux pas, dit-il; vos cordes me serrent tellement les poignets, que mes doigts sont engourdis. Que quelqu'un écrive sous ma dictée, mon cachet suffira.

» — Personne ici ne sait écrire le français; d'ailleurs l'ordre doit être de votre main, et signé de vous.

» — Soit. » Il fit effort; la lettre fut signée, cachetée et adressée; mais avant de la remettre au mulâtre chargé de la porter, le Portugais dit :

« — Je ne veux pas qu'il y ait de malentendu entre nous.

(1) « *De la Republique des Turcs*, et, là où l'occasion s'offrera, des » Mœurs et Loys de tous Muhamédistes, par Guillaume Postel, cosmo- » polite. » Poitiers, 1560, petit in-4°, p. 115.

(2) Voy. *Un mois à Constantinople*.

Si vos espions vous ont bien informé, vous devez savoir qui je suis, et que ni Dieu ni diable n'empêcheront Pedro Lozano de faire ce qu'il a juré de faire.

» — Je le sais », a répondu le capitaine.

« — Alors, écoutez bien! Si, contrairement à l'ordre, la corvette ne gouverne pas droit au nord avant la marée montante, vous serez fusillé, aussi sûr que j'ai pour dix mille piastres de nègres à bord du brick, et pour autant ici près! Si par impossible, car je ne vous crois pas assez fou pour vous jouer à vous-même un pareil tour, si nous étions attaqués par le fait de cette lettre, vous serez hissé au haut de ce baracon, et brûlé vif en présence de vos damnés compatriotes : j'en jure par tous les diables de l'enfer et par tous les saints du paradis! Avez-vous compris?

» — Parfaitement!» a répondu le capitaine.

En le voyant si calme j'ai compris aussi, continua le nègre, qu'il était sauvé si vous faites ce qu'exige le Portugais, et je suis accouru vous avertir qu'il y va de sa vie.

L'équipage se pressait autour du lieutenant.

— Je ne puis agir avant d'avoir reçu l'ordre, dit-il froidement.

Un bruit de rames annonça le retour du canot. C'était le mulâtre porteur de la lettre. Le lieutenant la lui arracha des mains, et, s'approchant de la lumière de l'habitacle, il déploya la lettre; voilà ce qu'il lut :

« Le capitaine de Montmirail ordonne au lieutenant Roque de prendre immédiatement la direction de la chaloupe et des bateaux; il remontera la rivière jusqu'à la hauteur d'environ une lieue : là, il trouvera un brick chargé d'esclaves; il le prendra à l'abordage. Il y a aussi un grand nombre de nègres captifs sur la rive gauche : il les délivrera. La résistance sera vive; mais l'attaque dirigée par le lieutenant sera prompte, hardie, et, Dieu aidant, décisive. La *Bellone* continuera de bloquer l'embouchure du Loango. »

Le mulâtre avait été arrêté et descendu à fond de cale. La minute d'après, le lieutenant était à bord de la chaloupe, accompagné du chirurgien et de l'aumônier. Quoiqu'il s'efforçât de paraître impassible, on l'entendit plusieurs fois murmurer : « Ils ne le feront pas!... Ils n'oseraient pas... Nous arriverons à temps! » Les bateaux contenaient une centaine d'hommes résolus et armés jusqu'aux dents; une moitié de l'équipage renforçait l'infanterie de marine. On avançait rapidement en silence, à l'ombre des manguiers qui bordaient le fleuve. Les roulements du tonnerre, plus rapprochés, noyaient le bruit des rames. Déjà on voyait vaguement, à la lueurs des éclairs, se profiler dans le lointain les mâts du brick négrier. On touchait au terme, lorsqu'une décharge de mousqueterie annonça aux Français qu'ils étaient découverts. Ils ripostèrent par une vive fusillade. Sans attendre que les bateaux pussent atterrir, le lieutenant et sa troupe se jetèrent à l'eau et gagnèrent la rive. Le combat s'engagea; les cris tumultueux, les défis, les jurons, se mêlaient aux coups de feu qui éclataient dans la nuit. La poursuite devint de plus en plus acharnée; l'ennemi plia. Tout à coup des torrents de fumée emplirent l'air : une flamme en jaillit; pâle et comme incertaine d'abord, puis intense, elle éclaira tout l'horizon. Sur le ciel d'un rouge ardent se détachait en noir la silhouette d'un homme debout, immobile, au sommet des perches qui soutenaient la baraque incendiée.

— En avant! cria le lieutenant; sauvons le capitaine, ou mourons avec lui!

L'élan fut spontané, irrésistible. Les assaillants, renversant tout ce qui s'opposait à leur passage, coururent à travers le feu, à travers les débris brûlants de la tente, enlevèrent les perches. Trop tard, hélas! le héros n'était plus qu'un cadavre. Sa figure, respectée par le feu, conservait l'expression calme et sereine du chrétien qui sait que la mort est l'entrée de la vie, et que ses ombres font place aux clartés éternelles. Laissant le corps sous la pieuse garde de l'aumônier, le lieutenant rallia ses hommes et attaqua le brick qui fut pris d'assaut. Douze cents nègres furent délivrés et conduits au comptoir le plus proche, d'où ils devaient gagner la Nigritie. Les Portugais, après un tel échec, n'oseraient de sitôt reparaître. La traite allait être arrêtée dans son développement sur ce point. Les chefs nègres de la Guinée, menacés du ressentiment de la France s'ils persistaient à faire de leurs sujets un odieux trafic, avaient promis d'y renoncer. Ces résultats étaient dus au noble dévouement d'un homme qui n'avait pas hésité entre une mort affreuse et l'accomplissement du devoir.

— Et ne croyez pas, Messieurs, qu'il se fît illusion, dit l'aumônier à l'équipage réuni à bord de la corvette pour rendre un dernier hommage à la mémoire du capitaine. Voilà ce que M. de Montmirail écrivait dans son journal, le jour même où il me le remit, avec une lettre pour sa mère, quelques minutes avant de nous quitter.

« *Mardi, 6 heures du soir.* — Je pars; il est à peu près » certain que je ne reviendrai pas. Si je meurs en faisant » mon devoir, Dieu soit béni! je n'aurai pas vécu en vain. » Les officiers de la *Bellone* comprendront alors qu'un » homme de cœur peut craindre d'offenser Dieu et d'at- » tenter à la vie de son prochain et à la sienne, sans pour » cela craindre la mort. »

AUGUSTE-GUILLAUME IFFLAND,

AUTEUR DRAMATIQUE ET ACTEUR ALLEMAND.

Fin. — Voy. p. 19.

II

Le fugitif n'avait pas encore vu s'accomplir tout à fait sa dix-septième année quand il partit de Hanovre pour n'y plus revenir. Il avait renoncé au voyage de Pétersbourg : c'est vers Francfort qu'il se dirigea. Il trouva fermé le théâtre où il venait demander un engagement. On le renvoya à Hanau; mais à Hanau nouvelle déception : le directeur en qui il avait mis tout son espoir n'accueillit pas favorablement ses offres de service; pour tout bénéfice de son voyage, Iffland n'obtint qu'une lettre de recommandation à l'adresse de M. Ritcher, directeur de la troupe dramatique à Wetzlar. Avant de se remettre en route, l'aspirant comédien, doutant du succès d'une recommandation banale, consulta sa bourse et vit bien qu'elle ne lui permettait pas d'aller si loin chercher un mécompte. Inquiet de l'avenir, incertain du chemin qu'il devait suivre, Iffland, qui s'était arrêté devant le théâtre où il n'avait pu avoir accès, s'avisa de tirer de sa poche un petit livre qu'il consultait souvent, l'*Almanach dramatique;* il le feuilleta en pensant à ces mots écrits sur la pierre tombale : « Va dans le pays que je t'indiquerai. » Ses yeux s'arrêtèrent sur ce nom de ville, « Gotha », et sur ce nom d'homme, « Eckhof »; ils lui désignaient à la fois et la troupe d'acteurs qui avait alors le plus grand renom en Allemagne, et l'artiste directeur dont la bienveillance égalait le talent supérieur. Bien que Gotha fût encore plus loin de Hanau que Vetzlar, Iffland ne balança pas sur le choix du voyage.

« Avec moins d'argent que je ne pourrais le dire, a-t-il écrit, avec plus de fatigue qu'on ne le croirait, je me traînai par monts et pas vaux, soutenu par l'espérance. » Cette fois l'espérance ne le trompa pas : bien accueilli par Eckhof, il débuta à Gotha, sur le théâtre de la cour, le 15 mars 1777.

Il ne dit rien de son succès; mais il le laisse deviner alors qu'il en reporte tout l'honneur à son professeur Gotler.

« Je lui dois tout ce qui plaît en moi comme artiste, écrit encore Iffland, tout ce qui fait mon bonheur comme homme. Il dirigea mes pas et m'écarta du mauvais chemin avec une patience infatigable. »

Le jeune débutant, qui n'aimait à voir le monde que de la distance de la scène à la salle, éprouvait cependant, comme les bonnes natures, le besoin des relations intimes. Il trouva, dans deux jeunes gens qui venaient comme lui d'aborder la carrière théâtrale, deux cœurs disposés ainsi que le sien à l'amitié fraternelle. Comme ils étaient tous trois également honnêtes, également pauvres, également laborieux, la sympathie mutuelle forma pour eux un lien aussi charmant que solide. Iffland, Beck et Beil furent bientôt inséparables.

« Rapproché par l'âge, la gaieté et l'amour de notre art, Beil, Beck et moi, — c'est Iffland qui parle, — nous vivions toujours ensemble. Nous étions les uns pour les autres des juges sévères; souvent nous nous moquions entre nous de nous-mêmes : nous nous reprochions nos maladresses, soit dans les gestes, soit dans le débit; mais lorsque l'un de nous avait aperçu dans l'autre quelque mouvement d'une vérité frappante, il le serrait tendrement dans ses bras. Notre art et ses interprètes étaient l'objet continuel de nos entretiens. Nous nous relevions souvent pendant la nuit pour reprendre notre conversation favorite. Souvent nous nous disputions sans avoir l'intention de le faire. Les voi-

Iffland, rôle de Bittermann, dans *Misanthropie et Repentir*, drame de Kotzebue, acte II, scène 5.

1er moment : « Sans me vanter, j'ai travaillé comme un cheval. »

2e moment : « Ou comme un âne, si M. le comte donne la préférence à cet animal. »

sins nous croyaient ennemis irréconciliables, et tout à coup ils entendaient l'explosion de la joie causée par le résultat que nous venions de trouver. Quelquefois, dans la vivacité de nos entretiens, nous allions sans but, et presque sans nous en apercevoir, nous promener avant le jour hors la ville; nous ne faisions aucune attention aux personnes que nous rencontrions; nous nous inquiétions fort peu si le soleil était brûlant ou s'il pleuvait à verse; nous arrivions enfin soit sur une montagne, soit dans une forêt; là nous nous reposions sous ses ombrages; puis nous allions chercher notre dîner frugal dans la chaumière la plus voisine. Aux approches de la nuit, nous nous remettions en route, guidés par l'éclat de la lune, et nous retournions dans notre demeure aussi joyeux que nous en étions partis.

» L'épuisement prochain ou même complet de nos ressources tant en argent qu'en objets avec lesquels on peut s'en procurer, n'était que rarement pour nous un motif d'inquiétude, jamais un motif de chagrin; souvent même c'était l'occasion d'une fête ou éclatait la gaieté la plus folle, la joie la plus bruyante. Nous rassemblions tous les débris de notre fortune, et nous invitions un convive aussi peu riche que nous. Nous faisions partir en avant un garçon portant une corbeille, l'espoir de notre dîner, et la société joyeuse se rendait dans le bois de Siebeleb et campait sous son ombrage. »

Eckhof, l'acteur sublime suivant l'opinion d'Iffland, mourût au mois de juin 1778; durant un peu plus d'une année, la troupe dont il était le chef et l'ornement continua, mais sans éclat, son service, et au mois de septembre 1779 le duc régnant congédia définitivement son théâtre.

Cet événement faillit amener la séparation des trois amis. Beck et Beil avaient signé leur engagement pour Manheim, tandis qu'Iffland, que son admiration pour l'acteur Schroder et l'intérêt de son avenir attiraient à Hombourg, avait pris la résolution d'aller s'y fixer. Cependant le courage lui manqua quand il se vit au moment ou il lui fallait avouer aux compagnons habituels de sa vie que le jour suivant serait celui de leurs adieux; puis, ce jour venu, il eut si bien conscience du vide qui allait se faire autour de lui qu'il s'en effraya : alors il embrassa ses amis, et après leur avoir révélé son dessein de se rendre à Hombourg, il partit, mais avec eux, pour Manheim.

Ce fut là que, deux ans plus tard, et comme il était déjà en possession de la faveur du public, il reçut les confidences d'un poëte inconnu, âgé comme lui de vingt-trois ans. Ce jeune homme était venu secrètement de Stuttgard pour le consulter. Iffland l'encouragea, décida par son influence la réception de son premier ouvrage dramatique dans lequel il se réserva le droit de créer un rôle. Le protégé d'Iffland, qui n'était rien de plus alors qu'un petit chirurgien militaire, revint de Stuttgard à Manheim, malgré

la défense de ses chefs, pour voir jouer sa pièce ; il risquait de perdre son emploi qui lui rapportait dix-huit florins par mois, quarante-cinq francs ! Malgré la rigueur de la discipline, le succès fit absoudre ce petit chirurgien, qui fut plus tard le grand Schiller. Le drame adopté par Iffland avait pour titre : *les Brigands;* le personnage représenté par le jeune artiste hanovrien est celui de François Moor, et c'est le 13 janvier 1782 que fut représenté pour la première fois à Manheim cet ouvrage, qui a pris droit de cité dans toutes les villes de l'Europe où il existe un théâtre.

Une circonstance explique comment le poëte encore ignoré qui vivait loin de Manheim avait, sans le connaître autrement que de nom, choisi Iffland pour confident et pour juge. Le comédien aimé était déjà un auteur applaudi. L'année précédente, il avait mis à la scène son premier essai dramatique, *Albert de Thurneisen*. Trois ans après, le 9 mars 1784, il donna *le Crime par ambition*. Voici ce qu'il dit à propos de la première représentation de cette pièce : « Comme elle élève notre âme, cette émotion que fait éprouver l'aspect de plus de mille spectateurs réunis tous pour un même but, répandant de vertueuses larmes, s'attendrissant sur tout ce qui est bien, et annonçant par l'explosion involontaire de leurs cris que les plus nobles sentiments ont été éveillés dans leurs cœurs ! La plupart quittent le spectacle animés d'une disposition bienveillante qu'ils rapportent dans leur famille et qu'ils font ressentir

Iffland, rôle du Comte de *la Comédie improvisée*, scène 10.

1er moment : « Aussi un baron ? »

2e moment : « Non, ce n'est que mon valet de chambre. »

à ceux qui les entourent. Dans cette persuation, le 9 mars 1784, témoin de l'attendrissement et de l'enthousiasme du public de Manheim, je fis le vœu de ne jamais user de la puissance qu'on peut exercer sur le peuple assemblé, que pour le rendre meilleur. Je ne crois pas avoir jamais trahi ce serment. »

Ce noble vœu, remarquable surtout chez un auteur qui comptait à peine vingt-cinq ans, heureux qui peut comme Iffland, à la fin de sa carrière, se rendre témoignage de l'avoir fidèlement accompli.

De 1781 à 1798, Iffland fit représenter presque toutes les pièces de théâtre qu'il a écrites ; recueillies et publiées par l'auteur lui-même, elles forment dix-huit volumes. « Ses drames, dit un critique autorisé, offrent de bons tableaux d'intérieur et des caractères empruntés à la vie bourgeoise. Leur mérite est dans le contraste entre les mœurs des villes et celles des campagnes, dans la peinture fidèle de la classe moyenne à la fin du dix-huitième siècle. Iffland peint à merveille le bonheur domestique, la nature morale de l'homme, et fait vibrer des cordes dans tous les cœurs bien nés. »

Parmi ses ouvrages dramatiques, deux sont classés au nombre des chefs-d'œuvre du genre mixte auquel il a consacré son talent d'écrivain : *les Amis de la maison* et *les Chasseurs*. Il faut encore citer une trilogie dont les deux dernières parties lui ont été inspirées d'abord par l'observation d'un spectateur portant couronne, mécontent du dénoûment de la première partie ; ensuite, par la critique de la majorité du public touchant la conclusion du second drame.

L'empereur Joseph II assistait à une représentation du *Crime par point d'honneur*. Dans cette pièce, Iffland nous montre un jeune homme qui, pour se soustraire à un affront, puise dans une caisse publique dont le dépôt est confié à son père. Forcé d'avouer son crime, on ne lui inflige comme châtiment que ses propres remords. L'empereur déclara qu'en pareil cas il ne se serait pas montré aussi indulgent que l'auteur. Iffland reprit la plume pour prouver que le remords qui n'accorde point de trêve est le plus cruel des supplices ; il le prouva si bien dans son drame intitulé *la Conscience*, que le public trouva le coupable trop puni. Alors, poursuivant son thème, l'auteur, après avoir soumis son héros aux dernières rigueurs du châtiment moral, le réconcilia avec lui-même dans une troisième et dernière partie ; il donna pour titre à celle-ci : *le Repentir expie la faute*.

Les trois amis avaient continué à vivre ensemble ; mais un jour de juillet, en 1794, ils ne se trouvèrent plus que deux, inconsolables de la perte de Beil que la mort venait de leur enlever, et ayant pour devoir de consoler et de secourir sa veuve qu'il laissait sans fortune. Leur deuil se confondit bientôt en un deuil général : Manheim fut bombardé. Les

péripéties de la guerre soumirent plus d'une fois la ville aux horreurs d'un siége pendant les deux années qui suivirent. Les malheurs publics précipitaient la ruine du théâtre qu'Iffland n'abandonnait pas cependant; il était l'espoir de ses camarades, qui avaient avec confiance remis entre ses mains les soins de leurs intérêts. Mais la guerre en 1796 avait de nouveau menacé Manheim, il fallut un jour interrompre le spectacle à la moitié de la représentation; ce fut un sauve qui peut général, on se sépara sans se dire « au revoir. » Iffland alors était marié.

« Le 19 mai, écrit-il, ma femme assura pour toujours le bonheur de ma vie; c'est ce jour-là que nous fûmes unis. » Et plus loin, à propos du tumulte de la désertion à l'annonce du retour des soldats de la république française, il ajoute : « Dans le trajet de Manheim à Neckar-Els, ma femme fut contrainte de passer au péril de sa vie à travers trois mille fourgons attelés qui occupaient sur trois files la largeur de la route. »

Les lignes que nous venons de citer sont les seuls passages où Iffland parle de sa femme. Les âmes tendres qui veulent conserver toute la dignité d'une vie exemplaire ont le bonheur discret.

Appelé à Berlin pour diriger le théâtre royal, Iffland y mourut le 20 septembre 1814. Ses obsèques furent magnifiques; les personnages les plus illustres se firent un devoir d'y assister.

MOSTAFA ALVILA.

LÉGENDE MORESQUE.

Mostafa Alvila était calife d'une des provinces conquises en Espagne; il y régnait avec tout le faste oriental. Le peuple tributaire était pressuré d'impôts pour remplir son trésor, et il employait les sommes considérables qu'il amassait à embellir l'Alcazar et à l'emplir des produits coûteux de toutes les parties du monde. Les marchands des pays lointains étaient accueillis par lui avec empressement, et lui offraient à l'envi leurs marchandises les plus précieuses.

L'un d'eux, venu de Perse, lui apporta un jour un énorme ballot de tapis brodés d'or et de perles, et tissés de laine et de soie des plus splendides couleurs. Mostafa Alvila distingua et choisit tout d'abord le plus beau; mais ses richesses ne suffisaient pas à le payer. Il le voulait néanmoins. Son vizir Ali-Baba lui dit : « Vendez dix mille chiens de chrétiens, et avec l'argent que vous en retirerez, vous pourrez acheter le tapis. »

Mostafa Alvila approuva l'expédient. Les chrétiens furent vendus et le tapis acheté. Assis devant, les jambes croisées à la turque, le calife ne pouvait se lasser de contempler les brillantes couleurs et les merveilleuses arabesques dont le tissu était couvert. Au centre, et attirant l'œil, un entrelacs, tout éclatant d'or et de perles, simulait des caractères. Mostafa Alvila, curieux de savoir si c'était une inscription et ce qu'elle voulait dire, fit rappeler le marchand; mais il était parti. Des domestiques furent envoyés à sa poursuite; après trois jours de marche dans différentes directions, ils revinrent sans avoir pu le rejoindre ni découvrir quelle route il avait prise. La curiosité de Mostafa n'en devint que plus vive. Il assembla tous les savants du royaume, et leur enjoignit de lui traduire l'inscription; ils s'entre-regardèrent et dirent qu'ils n'avaient jamais vu de telles lettres et qu'ils en ignoraient le sens. L'un d'eux était visiblement ému; le calife en conclut qu'il savait ce que signifiait l'écrit. Il le menaça de le faire mettre à mort sur-le-champ s'il ne lui traduisait fidèlement les caractères étrangers. L'interprète lut alors en tremblant de terreur :

« Shiroes, fils de Chosroes, tua son père, et mourut six » mois après. »

Mostafa Alvila se troubla en entendant cette phrase, car il avait tué son père pour lui succéder comme calife, et son règne datait de six mois moins un jour. Il ordonna aussitôt que l'interprète et tous ceux qui l'avaient entendu fussent décapités, espérant par là conjurer le présage; mais cette nuit-là même, au milieu des ténèbres, tandis qu'il était seul dans sa chambre, il eut une horrible vision : il vit ou crut voir le corps mutilé de son père se dresser devant lui et l'accuser. Frappé d'horreur et d'effroi, il se couvrit le visage de ses mains et tomba mort sur sa couche.

On peut être bienfaisant sans être vertueux, on n'est pas vertueux sans être bienfaisant Victor Cousin.

AUX ENCHÈRES.

La vente de la bibliothèque du duc de Roxburgh, en 1812, ne dura pas moins de quarante-deux jours. Parmi les raretés que se disputèrent les connaisseurs, se trouvait un exemplaire du Boccace publié en 1471, à Venise, par Valdarfer. Au nombre des bibliophiles attirés par la vente étaient le duc de Devonshire, comte Spencer, et le duc de Marlborough, alors marquis de Blandford. La mise à prix du livre s'était déjà élevée à cinq cent guinées, lorsque le comte Spencer éleva la voix :

— Mille guinées [1].

— Et dix, ajouta le marquis de Blandford.

On eût entendu dans la salle le bourdonnement d'une mouche. Tous les regards s'attachèrent sur les deux concurrents. Pour eux, ils causaient tranquillement avec leurs voisins; l'un mordillait un biscuit, l'autre donnait un ordre.

Chacun d'eux continua à enchérir avec une sereine persistance.

— Deux mille livres, dit enfin le marquis.

Cette fois, le comte Spencer fit une pause d'un quart de minute : son fils, lord Althorp, s'approcha de lui à longs pas, et murmura quelques mots à son oreille.

— Deux mille deux cent cinquante livres, dit le comte Spencer.

Un choc électrique parcourut l'assemblée.

— Et dix, ajouta d'une voix très-calme le marquis (56 500 fr.).

Ce fut la fin de la lutte.

Evans, le commissaire, laissa tomber le marteau, et attendit un moment. L'instrument d'ivoire se releva et resta suspendu; il retomba au milieu d'un profond silence.

Ce coup de marteau retentit jusqu'aux extrémités de l'Italie. On l'entendit dans les librairies de Venise, de Milan et de Rome. Boccace tressaillit dans son sommeil de cinq siècles; et Van Praet explora en vain toutes les bibliothèques de Paris pour y découvrir un autre exemplaire du Boccace de Valdarfer. [2]

LA GRANDE PYRAMIDE A DEGRÉS

DE SAKKARAH [3].

Le voyageur qui s'éloigne du Caire pour visiter la nécropole de l'ancienne Memphis rencontre à sa droite, sur

[1] 25 000 francs.

[2] Voy. Dibdin; et Emerson, *Society and Solitude.*

[3] Ce nom s'écrit en arabe *Saqârah;* la commission d'Égypte le transcrivait *Saqqârah;* mais on l'écrit plus communément aujourd'hui *Sakkarah.*

la rive gauche du Nil, la ville de Gizeh. Non loin de là, dans le désert, sont les grandes pyramides [1], qui forment le groupe le plus septentrional. Viennent ensuite, en avançant vers le sud, les villages d'Abousir, de Bédrécheïn, de Sakkarah et de Dahchour. Près de ce dernier est le groupe le plus méridional des pyramides memphites. Le nom d'Abousir indique un ancien sanctuaire d'Osiris, *Ab-Ousiri*. Aux environs de Bédrécheïn sont les restes de la ville antique, qui contenait le temple de Ptah, le Vulcain de l'Égypte. Sakkarah rappelle le nom de *Sokari*, forme intermédiaire de Ptah et d'Osiris, souvent nommée *Ptah-Sokar-Osiris*.

La grande pyramide à degrés de Sakkarah présente certaines particularités qu'on ne pouvait expliquer, quand une petite stèle du Sérapéum de Memphis [2] est venue révéler à M. Mariette la destination primitive de ce monument. Le savant explorateur s'exprime ainsi [3] :

« Cette petite stèle est divisée en deux registres. Le registre inférieur représente l'Égyptien qui a dédié la stèle au dieu; des tables d'offrande et une courte prière écrite en hiéroglyphes sont placées devant la figure du personnage. Le registre supérieur nous fait voir, selon l'ordinaire, la momie du taureau divin. Mais ce qui rend cette représentation remarquable, c'est qu'à la place où, dans les usages des stèles du Sérapéum, auraient dû être gravés les noms et titres du dieu, nous rencontrons une légende *royale*. Quelle est cette légende royale? Est-elle celle du roi sous lequel l'Apis est mort? Il suffit de jeter un coup d'œil sur le monument pour se convaincre du contraire. Cette légende accompagne, en effet, l'Apis auprès duquel nous la trouvons; par sa place, ses dimensions, sa disposition générale, elle fait en quelque sorte partie du groupe divin; les hiéroglyphes eux-mêmes, tournés dans le sens du dieu, prouvent que l'intention du scribe a été d'appliquer les titres qu'ils contiennent au taureau momifié, tandis que si ces titres n'eussent dû rappeler que la personne d'un roi, ils auraient été respectueusement tournés de l'autre sens, et auraient marché au devant de la figure divine au lieu de la précéder. La légende royale de notre stèle ne s'applique donc pas au roi, et je crois cette attribution assez démentie par le ton général du monument pour que nous n'ayons plus à y revenir. Mais serait-elle alors celle d'Apis lui-même Il faut bien en arriver là. Apis, en vertu d'une règle qui assimile les dieux aux rois et leur donne les titres royaux, serait donc ici considéré comme dynaste. Mais qui ne sait que cette légende n'est pas inconnue à la science, et que déjà on l'a trouvée inscrite sur le pourtour de la porte qui donnait entrée dans l'une des chambres de la pyramide de Sakkarah? Cette chambre aurait donc contenu, non pas la momie d'un roi, ce qu'il avait toujours été si difficile d'admettre en l'absence du cartouche, mais la momie d'un Apis, dont les titres, tels qu'on les lit sur le pourtour de la porte, déterminaient suffisamment le dieu, puisque la stèle du Sérapéum n'en a pas employé d'autres.

» Ainsi notre stèle ouvre à l'archéologie des pyramides un horizon tout nouveau, en nous faisant voir que l'un de ces gigantesques monuments a pu jadis abriter les restes d'un dieu. Maintenant est-ce là la conclusion à laquelle nous devons définitivement nous arrêter? Je le crois. J'irai même plus loin, et je dirai de suite que, dans mon opinion, la pyramide à degrés de Sakkarah a été bâtie pour des Apis, et qu'ainsi, un Sérapéum n'étant que le temple du taureau mort, cette pyramide est le Sérapéum de l'ancien empire, c'est-à-dire le temple de Sérapis, trois ou quatre mille ans avant notre ère. Que l'on n'oublie pas, en effet, que si la pyramide de Sakkarah est une pyramide par sa forme extérieure, elle est aussi loin que possible de ressembler aux autres monuments de ce genre par sa disposition intérieure. A Gizeh, à Daschour, à Abousir, partout où le voyageur rencontre des pyramides à visiter, il trouve à la face nord du monument un seul passage qui, par une pente plus ou moins rapide, le conduit à une chambre, souvent à deux, et quelquefois à trois [1]. A l'extérieur, même simplicité; seulement, les faces des pyramides sont si parfaitement orientées, que la science moderne, avec toutes ses ressources, n'atteindrait pas à une précision plus grande. Voilà une pyramide; voilà le type général dont aucune des nombreuses pyramides qui peuplent le désert libyque ne s'est écartée, même dans un détail. Au contraire, comment a été construite la pyramide de Sakkarah? D'abord, seule de toutes les pyramides, elle n'est pas orientée, puisque les lignes formées par ses côtés est ou ouest inclinent de 4° 35′ vers l'est du nord vrai [2]. Seule encore, elle a quatre entrées et une série de passages intérieurs, de couloirs horizontaux [3], d'escaliers, de chambres, de caveaux, qui font ressembler à un labyrinthe l'ensemble de ces souterrains. Seule enfin elle présente dans son axe, et comme point central de tous les chemins qui y aboutissent à différents étages, une chambre de vingt pieds de largeur, de quatre-vingts pieds de hauteur, dans le dallage de laquelle un énorme bloc de granit, taillé exactement en forme de *bouchon*, peut à volonté se déplacer et livrer passage pour descendre à un caveau inférieur dont la destination est difficile à fixer, puisque ce caveau est trop petit pour avoir jamais contenu un sarcophage [4].

» La pyramide de Sakkarah n'est donc une pyramide que pour sa forme extérieure, et à l'intérieur elle diffère tellement de tous les autres édifices du même genre, qu'il n'est pas un voyageur qui n'ait été frappé des contrastes qu'elle présente. Quant à moi, j'ai visité cette pyramide bien souvent, j'y ai même passé quelques nuits, et plus j'ai connu le monument, moins je me suis expliqué ces nombreuses chambres, ces couloirs de tout travail et de tout temps, ces galeries de toute forme, destinées, selon une opinion que je partageais alors, à la seule famille d'un roi. La légende *royale* gravée sur la porte de l'une de ces chambres me paraissait même un embarras. Des quatre ou cinq parties dont, suivant l'époque, a dû se composer cette légende, l'inscription ne donne, en effet, que celles qui constituent des *titres*, et s'arrête précisément au *nom*, qu'elle nous laisse ainsi ignorer. Or, c'est tout le contraire qui aurait dû avoir lieu. Il y avait, par conséquent, dans l'inscription gravée sur le pourtour de notre porte, et l'attribution de la chambre à une sépulture de roi, une anomalie qu'il était assez difficile d'expliquer. Aujourd'hui il me semble que le mystère est peut-être éclairci. Du moment où les titres

(1) Voy. la Table de trente années.

(2) Voy. t. XXIII, 1855, p. 107; t. XXXVIII, 1870, p. 321.

(3) Bulletin archéologique de l'*Athénéum français*, août 1856 : le Sérapéum de Memphis, 3e partie, p. 24 et pl. 28.

(1) Voy. les plans de toutes les pyramides ouvertes, dans l'ouvrage du colonel Vyse, *Operations carried on at the pyramids of Gyseh*.

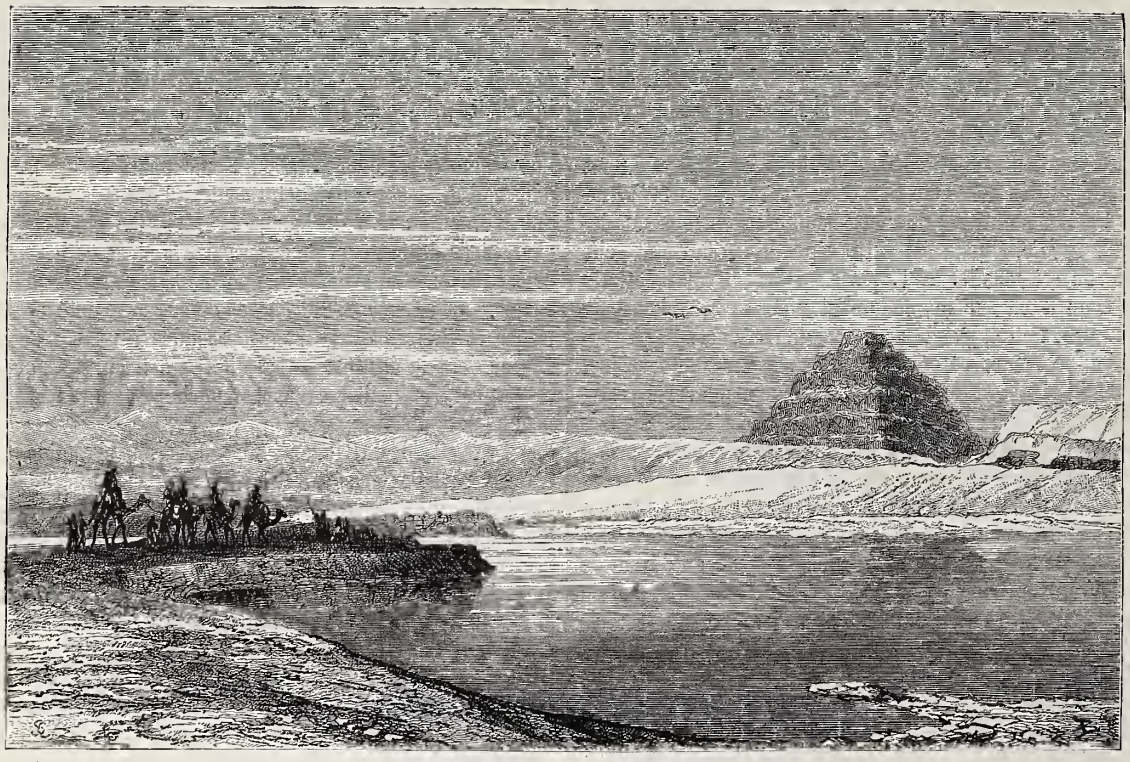
(2) Selon les mesures de M. Perring. Cf. *Operations*, etc., t. III, p. 41.

(3) Parmi lesquels je ne compte pas le grand couloir du sud et les vingt-deux colonnes qui y ont été trouvées. Personne ne met en doute l'origine de ce couloir, qui est le résultat d'un remaniement bien postérieur. Deux ou trois de ces colonnes étaient ornées de légendes hiéroglyphiques; on y a lu les titres d'un fonctionnaire. M. Birch, il y a déjà bien longtemps (voy. *Operations*, etc., t. III, p. 55), pensait que ces légendes ne remontaient pas plus haut que la dix-huitième dynastie; nous savons aujourd'hui, par le fragment de colonne qui a été apporté à Berlin, que le style est celui du règne de Ramsès II.

(4) Voy. Perring, *Operations*, etc., t. III, p. 41. C'est probablement par suite d'une erreur que le Guide Joanne indique un sarcophage en cet endroit.

royaux inscrits sur la stèle du Sérapéum désignent suffisamment l'Apis qu'ils accompagnent, la légende de la pyramide de Sakkarah n'en avait pas besoin d'autres. Là reposait par conséquent un Apis, et la pyramide peut ainsi devenir la tombe des Apis des anciennes dynasties. Les taureaux qui, depuis le règne de Céchoüs, habitaient le temple de Phtah, étaient donc, à leur mort, ensevelis, comme les rois, sous la masse d'une pyramide, ou plutôt les rois, incarnations comme Apis du Verbe égyptien, depuis le jour où ils se sont proclamés fils du Soleil, les rois, dis-je, à l'exemple du dieu, ont voulu reposer sous l'un de ces monuments dédiés à l'astre éclatant dans lequel la philosophie égyptienne voyait un révélateur de Dieu. Ainsi, la pyramide de Sakkarah serait le Sérapéum primitif, et comme on y compte environ trente caveaux, rien n'empêche que cette pyramide, aux pieds de laquelle passe l'allée des sphinx du Sérapéum nouveau, n'ait l'origine que nous lui attribuons sur l'autorité de la légende gravée en tête de l'une des stèles aujourd'hui conservées au Louvre.

» Rien d'ailleurs de plus modeste, de moins fini, rien qui sollicite moins l'attention, que le monument auquel nous devons ces explications; mais rien aussi de plus important et de plus imprévu que les conclusions auxquelles nous venons d'être amenés. Ainsi, la cause la plus humble en apparence a produit en réalité l'effet le plus remarquable. Que ceci serve d'avis aux nombreux voyageurs qui, tous les ans, parcourent la vallée du Nil. Qu'ils se rappellent qu'un colosse qui ne nous apprend rien n'a pas pour la science la valeur d'un éclat de pierre qui nous livre un lambeau de ce passé que nous sommes si avides de connaître. Que surtout ils sauvent de l'avidité intelligente des Arabes tout ce qui porte un mot d'écriture.



Pyramide à degrés de Sakkarah. — Dessin de de Bérard.

» En archéologie, rien n'est à négliger, et il est certain que si, par impossible, les misérables Fellahs qui vivent des ruines étaient des archéologues, nous verrions chaque jour nos richesses se décupler, et la vieille et mystérieuse Égypte, toujours plus explorée et toujours plus féconde, nous initier rapidement à la connaissance de ce monde ancien, à la tête duquel les nations la virent pendant si longtemps marcher. »

En résumé, cette importante découverte prouve que, dès les temps les plus reculés, Apis était adoré dans le temple de Memphis, et que sa sépulture fut toujours dans la nécropole de cette ville. Le temple s'appelait *Hâi-kâ-Ptah*, « demeure de l'essence de Ptah », et ce nom s'appliqua à toute la capitale de l'ancien empire. Les Grecs en ont fait *Aigyptos*, et les Romains *Aegyptus*. De là le nom de l'Égypte qu'on a cherché à expliquer de tant de manières différentes.

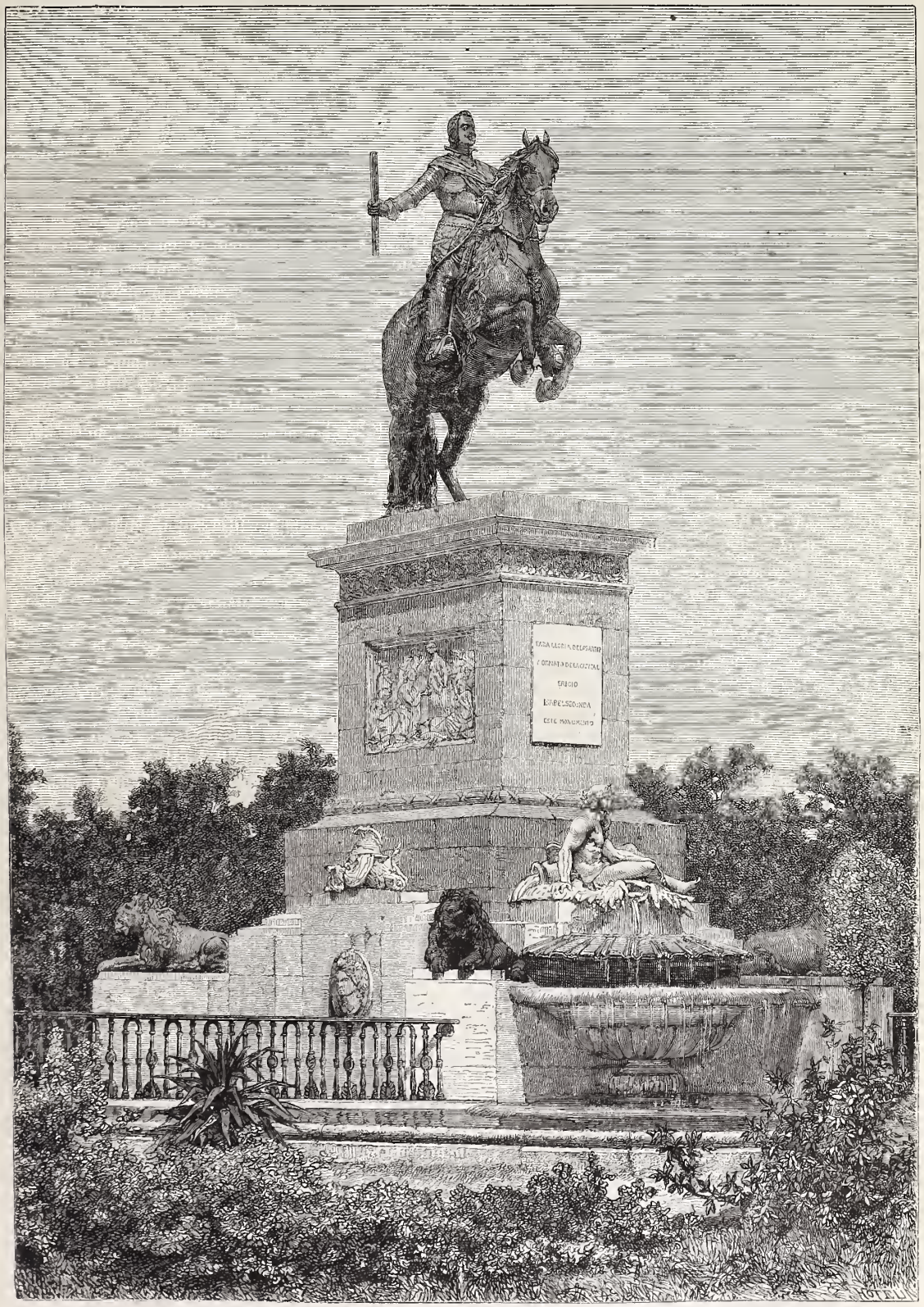
Tous les mythographes de l'antiquité s'accordent à présenter Apis comme la manifestation vivante ou incarnation d'Osiris. D'autre part, les textes hiéroglyphiques l'appellent souvent « la nouvelle vie de Ptah. » Cette contradiction apparente embarrasse peut-être encore plus d'un savant; mais nous ne craignons pas d'affirmer aujourd'hui que Ptah n'est qu'une forme d'Osiris. Le taureau logé, nourri et vénéré jusqu'à sa mort dans le grand temple de Memphis devait donc être avant tout une manifestation ou incarnation d'Osiris. Ce fait nous apprend pourquoi, seul de tous les animaux sacrés, Apis était, à l'égal des humains, appelé Osiris après sa mort. Telle est l'origine du nom d'*Osiri-Hâpi*, dont les Grecs ont fait *O-Sarapis* et *Sérapis*, en prenant la voyelle initiale pour l'article *o*, « le » [1]. Telle est aussi la raison pour laquelle les anciens ont appliqué le mot *Sérapéum* à tout l'ensemble des monuments sépulcraux des taureaux sacrés de Memphis. Tel est enfin le lien qui unissait le culte grec de Sérapis au culte funéraire de l'Apis égyptien.

[1] Voy. t. XXIII, 1855, p. 107.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

STATUE ÉQUESTRE DE PHILIPPE IV,

PAR PIETRO TACCA.



Statue équestre de Philippe IV, à Madrid. — Dessin de Yan' Dargent, d'après une photographie de J. Laurent.

Le pays qui a produit Berruguete, Arfé et Cano [1] n'a jamais été dépourvu de sculpteurs habiles. Ce serait cependant une erreur de croire que la statue équestre de Philippe IV soit un produit moderne de l'art espagnol : c'est à un artiste florentin qu'elle est due, et c'est le grand-duc de Florence Ferdinand qui en fit présent à Philippe

[1] Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 353, biographie et portrait d'Alonso Cano.

lui-même. Pietro Tacca, l'auteur de ce chef-d'œuvre, pour la disposition duquel Galilée ne refusa point ses conseils, était élève de Jean Bologne, l'auteur du fameux Mercure. Il s'était acquis une telle réputation que Ferdinand II et Cosme II lui accordaient une faveur toute particulière, et que le premier de ces princes souverains voulut que dans les cérémonies publiques il marchât parmi les principaux seigneurs de sa cour. Cette carrière glorieuse ne lui donna point le bonheur; on prétend même qu'il mourut de chagrin en 1640, peu de temps après avoir terminé cette belle statue équestre. Il est enterré dans la chapelle de Jean Bologne, qui, oubliant la Flandre sa patrie, était mort à Florence trente-deux ans avant son habile élève.

Cette statue monumentale, dont jusqu'à ce jour on a peu parlé, est restée pendant longues années cachée discrètement aux yeux des connaisseurs, dans un de ces cabinets en charmille qui datent des plantations primitives du Buen-Retiro. Elle est cependant quatre fois plus grande que nature, et ce n'est pas sans raison qu'un homme de goût se plaignait, il y a près d'un siècle, qu'une œuvre de cette importance eût été dressée « entre quatre murailles, dans un jardin qui n'a guère que cent pas en carré. » (1)

C'est certainement une heureuse pensée que d'avoir fait servir cette statue à la décoration de l'une des plus belles places de Madrid; elle a été dressée, en 1844, sur la *plaza de Oriente*, qu'avait projetée le roi Joseph et que fit achever Ferdinand VII.

Voici ce que dit à ce sujet le Guide de M. Germond de Lavigne : « Cette place demi-circulaire fait face au palais royal; elle est entourée d'une promenade entre les arbres de laquelle s'élèvent, de distance en distance, quarante-quatre statues colossales en pierre. »

Ces statues, comme celles qui ont la prétention de décorer l'espace se développant devant le château de Versailles, n'ont point été faites pour la place qu'elles occupent; et il y a une grande discordance pour l'effet général à multiplier les monuments de la statuaire dans des lieux où leur absence, loin d'avoir aucun inconvénient, serait mieux en harmonie avec les lignes conçues par l'architecte.

« Au centre est un square de forme ovale, un peu plus élevé que le sol de la place et entouré d'une grille. Depuis quelques années on a planté de chaque côté deux jardins où les promeneurs peuvent aller se reposer. Au milieu du square (les Espagnols disent *glorieta*), et sur un soubassement en granit, s'élève un beau monument, la statue équestre... Le piédestal est très-élevé et de forme rectangulaire. Sur le côté qui regarde le palais on lit cette inscription :

REINANDO ISABEL DE BORBON
AÑO DE 1844.

Sur le côté qui fait face au Théâtre-Royal :

PARA LA GLORIA DE LAS ARTES
Y ORNAMENTO DE LA CAPITAL
ERIGIO ISABEL II
ESTE MONUMENTO.

» Sur les deux autres sont des bas-reliefs. L'un montre Philippe IV donnant la croix de Santiago à Velasquez; sur l'autre une allégorie rappelle la protection que ce roi accorda aux lettres et aux arts. Au-dessous des inscriptions on voit deux Fleuves représentés par deux vieillards vidant leurs urnes dans des vasques qui déversent leur trop-plein dans un grand bassin demi-circulaire. Quatre lions beaucoup plus grands que nature occupent les angles du soubassement. »

Lorsque, dans les bosquets naissants du Buen-Retiro, Philippe IV méditait le plan d'un de ces drames qui lui ont donné le droit de s'attribuer un titre bien connu dans l'histoire littéraire de la Péninsule (1), il n'aspirait nullement, nous en sommes certain, à l'honneur que lui faisait le grand-duc de Florence; il eut le bon goût de garder dans ses jardins la statue d'aspect solennel qu'on venait de lui élever, et qui le représentait à cheval, tenant le bâton de commandement, comme on représente d'ordinaire les grands capitaines. En renfermant dans l'espace compris entre quatre charmilles l'œuvre de Pietro Tacca, peut-être avait-il eu vent du mot qui avait été dit sur lui après la révolution de Portugal. Comme il venait de perdre en un jour deux petits royaumes et une colonie presque aussi vaste que l'Europe, « Notre bien-aimé roi et seigneur est grand, je le veux croire, avait chuchoté un habitué de la cour, mais c'est à la façon des fossés, qui le deviennent quand on leur ôte de la terre. »

Le petit-fils de Philippe II ne fut ni un politique habile, ni un audacieux conquérant, mais il fut l'ami de Velasquez, et ce fut sous son règne que l'Espagne arriva à l'apogée de sa gloire littéraire. C'est au protecteur des arts et des lettres qu'a été dressée la statue de la place *de Oriente*.

(1) Voy. *Nouveau voyage en Espagne fait en 1777 et 1778*, dans lequel on traite des mœurs, du caractère, des monuments anciens et modernes, etc., etc. A Londres, 1783, 2 vol. in-8. Ce livre anonyme, fort peu répandu, est l'œuvre d'un voyageur sagace qui, après avoir décrit la Péninsule, parcourut l'Orient et alla mourir aux Indes; il se nommait Peyron.

(1) Les pièces dramatiques signées du pseudonyme de *un Ingenio desta corte* sont l'œuvre, comme on sait, de Philippe IV. On lui attribue plus particulièrement : *Dar su vida por su dama* (Donner sa vie pour sa dame); *el Conde de Essex*, sujet traité plus tard par Th. Corneille. — Voy., entre autres sources, *Theatro hespañol*, por D. Vicente Garcia de la Huerta; *Catalogo alphabetico*, etc. Madrid, 1785, in-18.

M. MOREAU.

NOUVELLE.

I

Quand j'étais voyageur de commerce, j'ai représenté pendant plusieurs années la maison Matahumos (figues et raisins secs d'Espagne). Dans une de mes tournées, j'avais sur mon itinéraire la petite ville de Méry-Partout, où j'arrivai dans la soirée. Je demandai au garçon qui me servait s'il n'y avait pas à l'hôtel quelque livre qui pût me renseigner sur les curiosités de la ville et des environs.

Il alla au comptoir, et d'une liasse de factures, d'annonces et de vieux journaux dégagea une petite brochure qu'il posa à côté de mon assiette. J'emportai la brochure dans ma chambre, avec l'intention 1° d'en extraire des renseignements, 2° (j'en demande bien pardon à l'auteur) d'y chercher un remède contre l'insomnie.

La brochure, signée d'un des membres de la *Société archéologique et statistique* de Méry-Partout, contenait des détails très-nombreux sur les origines romaines de la bourgade de *Meriacum;* une dissertation sur l'étymologie du mot *Partout*, que l'auteur dérivait de deux mots latins : *parte tosta*, « en partie brûlée », parce qu'à une époque très-reculée Meriacum avait été à moitié brûlé par des gens malintentionnés. Les marges du petit livre étaient couvertes de notes au crayon de toute orthographe et de toute provenance. Quelque professeur égaré à Méry-Partout pendant ses vacances, ou quelque membre d'une société d'archéologie rivale, avait criblé d'épigrammes marginales la dissertation de l'auteur. Il terminait ses observations en déclarant que *tosta* signifiait *rôtie* et non pas *brûlée*, ce qui

rendait insoutenable et ridicule l'hypothèse de l'honorable préopinant.

Comme cette discussion entre gens que je ne connaissais pas, et sur un sujet médiocrement intéressant, menaçait de m'endormir plus tôt que je ne l'aurais désiré, je sautai quelques pages. La brochure annonçait au lecteur que Méry-Partout avait une population de 3 650 habitants; une note au crayon ajoutait : *Sans compter M. Moreau.* — « Église du onzième siècle », disait le texte. *Ce n'est pas si amusant que M. Moreau*, répondait la marge. — « Société archéologique, littéraire et statistique. » *Je parie*, disait la marge, *que M. Moreau en est!* — Je finis par me demander ce que c'était que ce M. Moreau qui semblait jouer un si grand rôle dans la bonne ville de Méry-Partout. Je m'endormis là-dessus, et je rêvai que c'était un notaire qui, je ne sais comment, devenait un épicier en gros et refusait, pour une raison qu'il ne voulut jamais me dire, de se fournir de figues et de raisins secs auprès de la maison Matahumos.

A mon réveil, ma première pensée fut pour M. Moreau. Je sonnai le garçon, qui vint sans se presser ouvrir mes persiennes, et je lui demandai ce que c'était que M. Moreau.

— Dire que tous les voyageurs me demandent ça! s'écria le pauvre garçon d'un ton désolé. Qui est-ce qui peut leur avoir parlé de M. Moreau? Et si on leur en a parlé, pourquoi ne leur a-t-on pas dit tout de suite qui c'était? Voilà bien soixante fois que je raconte la même histoire. C'est pénible, Monsieur, quand on n'est pas une bête, de redire toujours, toujours la même chose!

— Eh bien, François, contez-moi cela tout de même; je vous en serai fort reconnaissant. Et puis, je redirai l'histoire à un de mes amis qui la fera imprimer tout du long. Je vous l'enverrai, et vous n'aurez qu'à la donner aux voyageurs en même temps que la *Notice des beautés de Méry-Partout*.

Voici ce que François m'a raconté. Je conserve les idées, mais je me permets de changer quelque chose au style. François a la déplorable habitude de commencer toutes ses phrases par « et alors », et de les laisser le plus souvent inachevées.

II

Il y a quelques années, et pour des raisons que je n'ai jamais sues, M. Verdoye, homme sédentaire, partit brusquement pour l'Amérique. Naturellement, il fut très-triste de quitter Mme Verdoye, parce qu'il l'aimait beaucoup, et Mme Verdoye se mit à pleurer quand son mari fut sur le point de monter en voiture. Pour adoucir ses regrets, M. Verdoye lui promit de lui écrire souvent, et de lui rapporter de ces jolis oiseaux qui ont de si brillantes couleurs et que chez nous on ne voit guère, sinon empaillés et sous globe. Mme Verdoye aimait beaucoup les oiseaux, un seul excepté, le perroquet, qui lui inspirait d'instinct (car elle n'en avait jamais vu) une antipathie voisine de la haine.

Cela s'explique tout naturellement par ce fait, que le grand-père de l'arrière-grand-père de Mme Verdoye, quand il n'était encore qu'un petit garçon, avait eu l'index de la main gauche mordu jusqu'au sang par un perroquet auquel il offrait une cerise. Il y avait dans le cœur de Mme Verdoye ce que les savants appellent une haine héréditaire. L'Histoire naturelle de Pline est pleine d'exemples bien plus extraordinaires que celui-là.

Mme Verdoye ne pouvait se consoler du départ de M. Verdoye. Dans sa douleur, cependant, elle était soutenue par l'espérance : M. Verdoye n'avait-il pas dit qu'il écrirait, et ne devait-il pas rapporter au retour une cargaison de colibris?

M. Verdoye écrivit religieusement, et comme il voyait beaucoup de choses nouvelles il faisait partager sa surprise à Mme Verdoye. Un jour, par exemple, assise dans son fauteuil à coussins, devant sa table à ouvrage, près de la fenêtre qui donne sur la rue Pavée, elle suivait de l'œil les démarches de ses voisins, et de l'esprit celles de M. Verdoye. Elle était guidée dans cette dernière opération par une lettre du voyageur toute grande ouverte sur un tricot commencé. Les idées de la bonne dame se suivaient donc dans un désordre pittoresque : « — Tiens! Mme Fréminois fait elle-même sa boucherie; elle se défie donc de sa bonne? — M. Verdoye se trouve nez à nez, au coin d'un bois, avec un sauvage de couleur cuivrée, extraordinairement malpropre. — Cette bonne, cependant, Mme Fréminois l'a prise sur la recommandation du vicaire. — Le sauvage malpropre demande à M. Verdoye une pièce de deux sous pour acheter du tabac. — Voilà Mme Malicier qui rapporte un dindonneau du marché; il me semble que l'an dernier la saison des dindonneaux a commencé plus tard. — M. Verdoye donne deux sous au sauvage malpropre, qui en demande deux autres pour acheter de *l'eau de feu*. — Tiens! à qui porte-t-on cette bourriche de gibier? — M. Verdoye, se promenant la canne à la main au bord d'un lac, fait la rencontre d'un alligator... Ah! mon Dieu!... Au fait, l'alligator ne l'a pas dévoré, puisque le cher homme m'écrit. — Où peut courir M. Malgagne, en habit noir, si matin? — L'alligator est tout jeune et tout petit; M. Verdoye le fait rentrer dans son lac à coups de canne. — Jeanne, n'oubliez pas de mettre tremper des haricots, et puis descendez vite chercher du mouron pour les pauvres petits. »

Ainsi vagabondait l'esprit de Mme Verdoye; et cet agréable mélange de renseignements variés et de préoccupations diverses, lui tenant lieu d'imagination, remplissait la journée d'un soleil à l'autre, et l'absence lui semblait moins amère. *La suite à la prochaine livraison.*

LES AÉROLITHES
OU PIERRES TOMBÉES DU CIEL.

Il n'y a pas un siècle que l'Académie des sciences et tous les savants tournaient en dérision les crédules assez naïfs pour croire que des pierres pouvaient tomber du ciel. De même que Voltaire disait des fossiles qu'ils n'étaient que des coquilles détachées fortuitement des chapeaux de quelques pèlerins, on affirmait généralement que les aérolithes étaient uniquement nés de préjugés populaires. On se moquait des ignorants assez audacieux pour affirmer que les pierres qu'ils avaient vues tomber à leurs pieds, au milieu des campagnes, après avoir décrit dans l'espace une courbe lumineuse, étaient réellement venues des profondeurs du firmament. Au milieu même du dix-huitième siècle, on allait jusqu'à nier le phénomène des étoiles filantes, qui se rattache, comme nous allons le voir, à celui des aérolithes, bien que le fait soit facile à mettre en évidence par une belle nuit d'été, bien qu'il ait été remarqué des philosophes même de l'antiquité. Nous avons sous les yeux l'Histoire naturelle de Pline, traduite en français en 1771, et nous y lisons ces lignes du philosophe ancien : « Quelquefois on voit courir des étoiles; ce phénomène n'arrive jamais au hasard, et sans être l'avant-coureur de cruels vents qui viennent de cette partie du ciel. On voit aussi des étoiles à rase-terre et même sur la surface de la mer. » Ptolémée appelait *trajections* ces étoiles filantes qui n'avaient pas échappé au regard des savants anciens; bien d'obscurs amis de la nature avaient constaté avec ces écrivains ce remarquable phénomène. Le traducteur de Pline, en 1771, se hâte cependant d'ajouter en note, en se faisant sans

doute l'interprète des opinions de son époque : « Personne dans ce siècle n'admettra un phénomène de cette nature. Les anciens prenaient pour des étoiles tombantes de simples vapeurs phosphoriques qui prennent flamme et forment de longues traînées dans la moyenne région de l'air. »

C'est en 1803 que la science devait irrévocablement revenir sur ses erreurs. Une véritable averse de pierres tomba près de Laigle, et, après une étude attentive, on reconnut que plus de trois mille aérolithes, venus des profondeurs du ciel, s'étaient tout à coup semés sur les campagnes de cette localité. Depuis cette époque, on se dispute ces fragments de masses ferrugineuses qui atteignent notre planète ; de toutes parts des collections se forment où mille pierres tombées du ciel sont classées, réunies ; on comprend aujourd'hui toute l'importance de l'étude de ces infiniment petits de l'espace, dont la faible dimension est compensée par l'énorme multitude.

Depuis que la chute des aérolithes est admise comme un fait irréfutable, on a cherché à expliquer la formation de ces débris que nous lancent les espaces célestes. Les opinions les plus singulières se sont produites avant qu'on soit arrivé à des doctrines sensées et naturelles. On a d'abord prétendu que les aérolithes étaient des *pierres de foudre* lancées par le tonnerre, sans se demander comment la foudre, étincelle électrique, pouvait subitement engendrer des masses ferrugineuses. Plus tard, Fréret affirme que ces substances tombées de l'atmosphère ont été lancées dans l'espace par les volcans terrestres. De ceux-ci on passa bientôt aux volcans lunaires, que l'on accusa d'envoyer aux hommes une véritable grêle de pierres et de projectiles. Laplace, Poisson et Biot étudièrent ce problème, et arrivèrent à conclure que des masses rocheuses, lancées par les volcans lunaires, pourraient arriver dans la sphère d'attraction terrestre, si elles étaient animées d'une vitesse de 2 500 mètres par seconde. On fut longtemps à s'apercevoir de l'improbabilité de cette hypothèse, et c'est à Chladni qu'appartient l'honneur d'avoir débarrassé la science des aérolithes de toutes ces doctrines erronées. Ce savant physicien, le premier, admit que les aérolithes peuvent être considérés comme des débris de matière planétaire qui circulent dans l'espace et qui viennent frapper la terre quand ils pénètrent dans sa sphère d'attraction. Ces infusoires planétaires, étoiles filantes qui tracent dans le ciel une courbe lumineuses, bolides qui illuminent l'espace d'une longue traînée de feu, aérolithes qui tombent à la surface de notre sphéroïde, auraient tous une même origine ; ils se rattacheraient à un même phénomène astronomique qui jouerait dans les harmonies du monde un rôle de premier ordre.

On raconte qu'en Allemagne le baron de Reichenbach, voyant un bolide sillonner le ciel, s'élance à cheval, et se met à chercher les traces de ce corps planétaire lumineux éclaté au-dessus de sa tête. Quelques instants après, il ramasse une masse de fer toute brûlante dont il enrichit sa belle collection d'aérolithes. Il est rare que les traces des bolides soient aussi faciles à rencontrer, et il est certain que les trois quarts des corps que nous envoie le ciel sont engloutis dans les flots de la mer ou perdus dans les profondeurs des déserts. Il est toutefois très-facile de reconnaître la présence des aérolithes, car ces corps sont presque essentiellement formés de fer pur, qui ne se rencontre jamais à l'état métallique dans les substances de formation tellurique. Les masses de fer que les voyageurs ont rencontrées au Chili, en Algérie et dans un grand nombre d'autres localités, sont évidemment d'origine céleste, et ont été lancées des espaces planétaires à la surface du globe.

Le nombre des aérolithes est considérable, et s'il est vrai que chaque bolide qui sillonne la voûte céleste peut nous lancer des parcelles de sa substance, le professeur Newton aurait raison d'affirmer que plus de dix millions d'aérolithes pénètrent annuellement dans notre atmosphère. La plupart du temps la pierre qui tombe du ciel est isolée, mais on cite plusieurs exemples de véritables pluies d'aérolithes. Dans la soirée du 15 mai 1864, un météore lumineux traversa le ciel et fut aperçu dans un grand nombre de localités en France. On le vit se séparer en plusieurs fragments semblables aux étoiles d'une fusée d'artifice, puis il disparut tout à coup. On entendit bientôt un bruit terrible, pareil au roulement du tonnerre, et sur une superficie de deux lieues carrées on ramassa une énorme quantité de masses de fer plus ou moins volumineuses. C'est ainsi qu'une collection d'aérolithes a pu être recueillie, et enrichir la belle galerie de minéralogie du Muséum. Grâce aux études remarquables de M. Daubrée, ces pierres tombées du ciel et recueillies dans toutes les parties du monde ont pu être cataloguées et soumises à une analyse chimique minutieuse.

Les corps simples qui entrent dans la constitution des aérolithes appartiennent à la classe de ceux qui forment les roches terrestres. Les pierres tombées du ciel sont généralement des masses de fer plus ou moins volumineuses ; ce fer renferme une petite proportion d'autres métaux, tels que le nickel, le cobalt, le manganèse, le cuivre, etc. Si l'on ajoute à ces substances la silice, l'alumine, le soufre, le phosphore et le carbone, on aura à peu près la liste complète des corps qui composent les aérolithes.

Un assez grand nombre de ces débris échappés des régions célestes sont formés de matières vitrifiées, pierreuses, et renferment dans leur masse des rognons de combinaisons métalliques.

Nous reproduisons ci-contre des gravures qui montrent la forme et l'aspect de quelques-uns des plus remarquables échantillons du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

La figure 1 est une masse de fer météorique tombée à Charras, près de San-Luis de Potosi au Mexique, à une époque reculée. Elle pèse 780 kilogrammes, et offre la forme qu'elle avait au moment de sa chute, sauf une partie polie qui en montre la structure cristalline. Le dessinateur l'a représentée telle qu'elle se trouve au Muséum, montée sur un socle en bois et retenue par des pattes en fer. A gauche de la figure 2, nous voyons un aérolithe tombé à Caille, près de Grasse, dans le département du Var. Il ne pèse pas moins de 591 kilogrammes : sa masse renferme çà et là des rognons de sulfure de fer ; quelques-uns de ceux-ci se sont détachés et ont produit les cavités qui se présentent à la surface extérieure de la pierre. La figure 3 est un fer météorique trouvé, en 1866, dans la haute cordilière d'Atacama, au Chili. Il contient des rognons de silicate disséminés dans toute sa masse. Les figures 4, 5 et 6 représentent d'autres aérolithes de plus petites dimensions. Le premier est poli, et montre des rognons de fer enchâssés dans une roche siliceuse ; le dernier renferme, au contraire, des rognons pierreux contenus dans un bloc métallique.

On peut affirmer qu'il n'est pas de jour où de nombreux aérolithes ne tombent à la surface de la terre ; mais il est certaines époques de l'année où la chute des pierres célestes est plus abondante, et c'est précisément pendant les nuits où le phénomène des étoiles filantes se montre dans toute sa splendeur. — Vers les époques du 10 août et du 11 novembre, les apparitions des étoiles filantes sont très-nombreuses, et au lieu de cinq à huit traînées lumineuses que l'on pourrait apercevoir pendant toute la durée d'une

nuit ordinaire, c'est par milliers que l'on compte les gerbes de feu qui sillonnent le ciel.

La période de novembre a surtout fourni des faits vraiment extraordinaires. Dans la nuit du 12 au 13 novembre

Fig. 1. — Fer météorique du Mexique, pesant 780 kilogrammes.

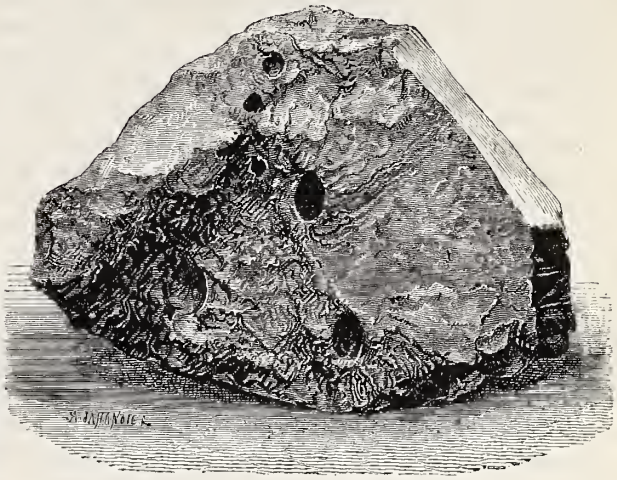


Fig. 2. — Fer météorique du Var; poids, 591 kilogrammes.

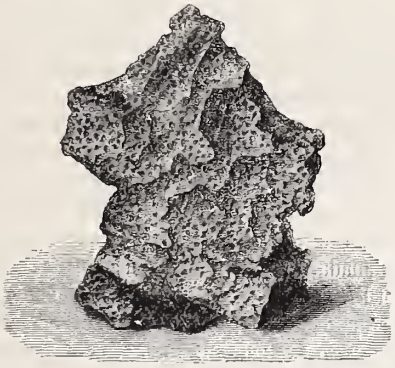


Fig. 3. — Aérolithe tombé au Chili.

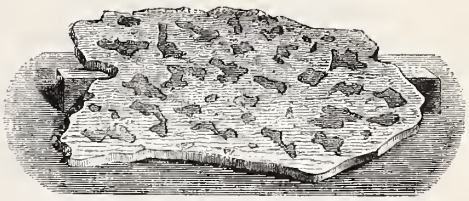


Fig. 4. — Aérolithe du désert d'Atacama.

Fig. 5. — Aérolithe tombé à Laigle, le 26 avril 1803.

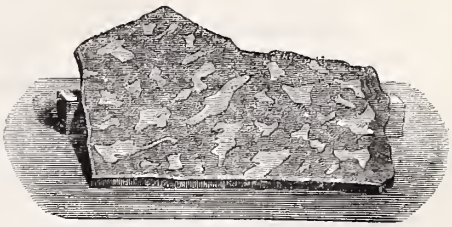


Fig. 6. — Aérolithe trouvé en Saxe.

1833, Humboldt et Bonpland, qui se trouvaient à Cumana, rapportent que le ciel était littéralement traversé de part en part par d'innombrables traînées lumineuses qui traversaient constamment la voûte céleste du nord au sud. On aurait cru assister au spectacle d'un feu d'artifice tiré à une hauteur considérable.

A cette même époque, le phénomène n'était pas moins imposant dans un grand nombre d'autres régions, telles que le Brésil, le Groënland, l'Allemagne et la Guyane française. « On aperçut des météores, dit Arago, le long de la côte orientale de l'Amérique, depuis le golfe du Mexique jusqu'à Halifax, de neuf heures du soir au lever du soleil, et même dans quelques localités en plein jour, à huit heures du matin. Les étoiles étaient si nombreuses, elles se montraient dans tant de régions du ciel à la fois, qu'en essayant de les compter on ne pouvait guère espérer d'arriver qu'à de grossières approximations. L'observateur de Boston, M. Olmsted, les assimilait, au moyen du maximum, à la moitié du nombre de flocons qu'on aperçoit dans l'air pendant une averse ordinaire de neige. Lorsque le phénomène se fut considérablement affaibli, il compta six cent cinquante étoiles en quinze minutes, quoiqu'il circonscrivît ses remarques à une zone qui n'était pas le dixième de l'horizon visible. Ce nombre, suivant lui, n'était pas les deux tiers du total : ainsi, il aurait dû trouver 866, et pour tout l'hémisphère visible, 8 660. Ce dernier chiffre donnerait par heure 34 640 étoiles. Or le phénomène dura plus de sept heures; donc le nombre de celles qui se montrèrent à Boston dépasse 240 000; car, on ne doit pas l'oublier, les bases de calcul furent recueillies à un moment où le phénomène était déjà notablement dans son déclin. »

En étudiant tous les ans ce merveilleux phénomène des étoiles filantes, on est arrivé à la découverte d'un fait de la plus haute importance. On a reconnu, en suivant la direction des routes tracées dans l'espace par les étoiles filantes, que le plus grand nombre rayonnaient dans tous les sens, en paraissant s'échapper d'un même point de la voûte céleste. L'étoile *gamma* de la constellation du Lion est le centre d'où émanent les étoiles filantes de novembre, tandis qu'*Algol*, dans Persée, est le point de départ des étoiles du mois d'août. Ce fait nous apprend que les étoiles filantes sont des corps lumineux dont le mouvement est indépendant de la rotation terrestre; ajoutons que les points rayonnants du Lion et de Persée sont précisément ceux vers lesquels se dirige la Terre aux deux époques de novembre et d'août. On est donc conduit à admettre que notre globe rencontre un anneau composé de myriades de petits corps circulant comme les planètes autour du Soleil. L'analogie que présentent les bolides et les étoiles filantes, le fait d'aérolithes échappés des bolides en explosion, montrent d'une manière presque certaine, comme nous l'avons déjà dit, la similitude des causes qui engendrent ces phénomènes si merveilleux. Tous les jours le ciel jette sur notre globe de nouveaux échantillons des corpuscules planétaires qui parcourent l'espace, et la science, grâce à une étude approfondie, à des observations nombreuses, finira par connaître les lois qui régissent la chute des météorites. Ces problèmes sont bien dignes de fixer l'attention des savants, qui, par leurs solutions, seront conduits à expliquer quelques-unes des lois cosmiques les plus importantes. L'étude des aérolithes offre en outre un autre intérêt : la chimie, en analysant ces substances, se trouve déterminer la composition des corpuscules planétaires qui se meuvent au-dessus de nos têtes. On se rappelle l'étonnement que produisit dans le monde savant la chute de l'aérolithe d'Orgueil, qui renfermait dans son sein une matière organique analogue à la houille, signe certain de la présence d'organismes vivants dans le point de l'espace d'où cette pierre s'est échappée. D'autres surprises sont réservées aux observateurs de l'avenir qui étudieront les météorites futurs, merveilleux témoins de l'évolution des mondes extra-terrestres!

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy. p. 54.

LES PETITES RIVIÈRES DE ROUEN. — ROBEC ET L'AUBETTE. — LE CRESSON ET LES GIROFLÉES.

J'ai déjà dit quelques mots de la petite rivière appelée *Robec*, qui, traversant une partie de la ville de l'est à l'ouest, forme l'étrange rue couverte de ponts que nous avons appelée, avec M. Gustave Flaubert, *une ignoble petite Venise*. Robec a sa source à Fontaine-sous-Préaux, à dix kilomètres environ de Rouen; il forme là un des plus frais et plus gracieux ruisseaux qu'on puisse souhaiter. Difficilement trouverait-on des rives plus fleuries et plus agréablement parfumées. Ses eaux transparentes ont été dans ces derniers temps repeuplées de truites, grâce aux soins de pisciculteurs habiles.

Le Robec, autrefois au-dessous de Darnétal, au lieu appelé *le Choc*, se réunissait à l'*Aubette*, qui a sa source dans la petite vallée de Saint-Aubin. Son nom d'*Aubette*, ou *Blanchette*, sans doute lui venait de là. Quant à Robec, c'était la rivière *Rouge*. Citons pour le prouver ce curieux passage d'un très-intéressant article publié dans la *Revue de la Normandie* (mai 1870) par M. Édouard Le Héricher, professeur de rhétorique au collége d'Avranches. Cet article est intitulé : *Étude philosophique sur la Normandie scandinave*. L'auteur y recherche et y trouve partout les traces des dialectes scandinaves dans les noms de villages, d'îles, de presqu'îles et de rivières de l'ancienne Normandie. Voici donc ce qui concerne *Robec :*

« L'islandais *beck*, ruisseau (l'allemand *bach*), est extrêmement commun en Normandie, spécialement dans la Manche et la Seine-Inférieure; une localité a gardé ce nom avec l'article, c'est *Le Bec*, célèbre par son abbaye...

» Vous trouverez en haute Normandie Caudebec (le ruisseau de Caux), Houlbec (le ruisseau profond), Bolbec (le ruisseau de la Ferme), Robec (*rhudd*, rouge, en danois), Beaubec (*bellus beccus*); dans la Manche, Briquebec (ruisseau de la crique)...

» Les becs sont aussi communs en Angleterre, et ce mot avait persisté longtemps dans la langue; il est fréquent dans Chaucer. Le diminutif *Béquet* se rencontre quelquefois : c'était le nom d'une branche du Robec, nom auquel a succédé celui de *Ruissel*. Le *bec* a été porté par les Normands au Canada, où l'on trouve Québec, Krennebec... »

Robec et l'Aubette, dans les temps anciens, se réunissaient donc au-dessous de Darnétal (Danestal, vallée des Danois; *thal, val*, vallée), et ne formaient plus jusqu'à Rouen qu'un seul courant ou plutôt qu'un seul marécage qui allait jusqu'à la Seine, s'élargissant sans cesse; les fontaines de Saint-Hilaire, de Martainville, de Saint-Nicaise, ainsi que le *Béquet*, y mêlaient leurs eaux, qui formaient au sud-est de la ville actuelle de profonds marécages dont on a pu suffisamment constater l'existence, il y a quelques années, en construisant la gare d'Amiens. Les traces de ces marécages ont dû subsister longtemps, et l'on en pourrait citer pour preuve le nom de la rue *Malpalu* (mauvais marais), qui existe encore aujourd'hui. Eh bien, chose singulière, c'est dans ce marais même que Rouen ou Rutumakos semble avoir pris naissance. On a retrouvé là les traces d'une cité lacustre.

Le marécage où coulaient Robec et l'Aubette, et où sans doute refluait la Seine, forme aujourd'hui les faubourgs Saint-Hilaire et Martainville, le boulevard de l'Hospice, le champ de Mars et tout le quartier Saint-Maclou : c'est la partie pauvre, humide et malsaine de la ville; il y a là des ruelles immondes dont vous pouvez voir la navrante description dans le livre de M. Villermé

et dans l'*Ouvrière* de M. Jules Simon; mais ces descriptions mêmes ne vous donneront de ces quartiers qu'une idée bien insuffisante. Le quartier Martainville était pourtant au seizième siècle, suivant M. Gosselin, un des quartiers aristocratiques de la ville. Mais, en vérité, il n'y paraît guère aujourd'hui.

Revenons à nos deux rivières de Robec et d'Aubette. Un détail curieux emprunté à l'histoire des sources de Robec nous servira à redresser une erreur. Le *Magasin pittoresque* (t. XXXVII, 1869, p. 54) a parlé d'un petit livre de M. Ad. Chatin, intitulé *le Cresson*, duquel il résulte que la culture du cresson aux environs de Paris ne remonterait pas au delà de 1811, et que cette culture aurait été importée de Prusse par M. Cardon, directeur principal de la caisse des hôpitaux de la grande armée. Tout le monde s'est mis à croire là-dessus, et tous les journaux ont répété, qu'avant cette époque on ignorait en France l'art de cultiver le cresson. Il se peut qu'en effet M. Cardon ait vu cultiver le cresson, en 1809, aux environs d'Erfurth, et que cela lui ait donné l'idée de le cultiver aux environs de Paris; mais pour voir pratiquer cette culture, il lui eût suffi de venir en Normandie se promener aux sources de Robec, à Fontaine-sous-Préaux; il eût vu là de magnifiques cressonnières entourées de vieux murs et de vieux arbres qui ne pouvaient laisser subsister aucun doute sur leur ancienneté; il eût pu d'ailleurs interroger les vieillards du pays, qui tous lui eussent répondu que ni eux ni leurs pères n'avaient vu construire ces cressonnières. Mais voici un extrait d'un acte de la vicomté de Rouen, daté de 1657, qui, je l'espère, achèvera de décider la question.

17 février 1657.

« A tous ceux qui ces présentes verront ou orront, le garde du scel des obligations de la vicomté de Rouen, salut : sçavoir faisons que, pardevant Pierre Crosnier et Jean Borel, tabellions de la vicomté de Rouen, fut présent honorable homme Nicollas Petit, bourgeois de Rouen, et y demeurant, paroisse Sainct-Maclou, lequel de son bon gré confessa avoir baillé à rente et fieffe perpétuelle et inracquérable, affin d'héritage, pour luy, ses hoyrs et ayant cause, à Guillaume Sainct-Mel (lisez Sémel), laboureur, demeurant en la paroisse de Sainct-Martin de Fontaine soubs Préaux, présent, ce acceptant la dicte vente et fieffe, affin d'héritage, pour luy, ses hoyrs et ayant cause, c'est assavoir : *trois petites fontaines* PLANTEZ *en nature de cresson*, ainsi qu'elles sont et se comportent, sans fourniture de mesure ni répétition d'icelle, assises en la dicte paroisse de Fontaine soubs Préaux. La première bornée, etc. »

Mais si l'on s'était donné seulement la peine d'ouvrir le *Dictionnaire d'histoire naturelle* de Valmont de Bomare, imprimé au siècle dernier, on y eût vu qu'à Rouen (et Valmont de Bomare était Rouennais), on eût vu, dis-je, qu'à Rouen, depuis longtemps déjà à cette époque, le cresson cultivé se vendait sous le nom de *cailly*. Maintenant encore vous pouvez entendre dans cette ville les marchandes crier par les rues : *V'là d' bon cailly!* Cailly est le nom même de la rivière et du village où l'on récolte ce cresson cultivé, qui a la réputation d'être le meilleur qu'on connaisse.

A l'heure qu'il est, de très-vieilles cressonnières existent encore dans la commune de Fontaine-le-Bourg, au hameau de Tendos, à quelques kilomètres au-dessous de Cailly.

Tout près de la vallée de Cailly se trouve la vallée de Clères, où le cresson, depuis longtemps aussi, est en très-grand renom. Les Fontaine-Martel, anciens seigneurs du pays, ont dû, selon toute apparence, le cultiver autrefois autour de leur château.

Ne laissons donc plus aux maraîchers d'Erfurth le prétendu mérite d'avoir les premiers cultivé le cresson. Ces gens d'Erfurth ont eux-mêmes, selon toute apparence, emprunté à la Normandie la culture du cresson; ils lui ont même emprunté, je crois, une autre culture encore, celle des giroflées. Écoutez, je vous prie, cette histoire, non moins curieuse que celle du cresson. Tous ceux qui ont essayé de cultiver la plante qui faisait si bien pleurer le jardinier du comte Almaviva au temps de Beaumarchais, savent que sur un cent on n'en obtient guère plus de cinq à six doubles. Tous les horticulteurs savent parfaitement aussi que l'on peut à Erfurth se procurer de la graine de giroflée qui sur cent plantes donne en moyenne quatre-vingt-quinze sujets doubles. L'Europe tout entière fait donc tous les ans venir à grands frais de cette ville d'Erfurth la graine de giroflée; les jardiniers d'Erfurth se vantent, en effet, d'avoir découvert pour ces fleurs le secret de l'*essimplage*, c'est-à-dire le secret de les rendre doubles. Eh bien, les jardiniers d'Erfurth ont emprunté le secret aux vieux jardiniers rouennais et parisiens. Dans ces deux villes, le secret de l'essimplage était depuis longtemps pratiqué. Un horticulteur de Saint-Mandé, M. Émile Chuté, issu d'une ancienne famille d'essimpleurs, vient de rendre public le secret de ses pères dans une excellente brochure sur la culture des giroflées.

Les deux petites rivières de Robec et d'Aubette sont aujourd'hui, surtout vers Darnétal, bordées de vastes jardins maraîchers, et dans beaucoup de ces jardins la culture des fleurs est mêlée à celle des légumes; or, parmi ces fleurs vous n'en trouverez pas dans ces jardins mixtes de plus répandue que la giroflée, et je vous assure que les jardiniers rouennais n'ont nullement besoin d'acheter leur graine aux jardiniers d'Erfurth.

Robec et l'Aubette font marcher sur leur passage un assez grand nombre d'usines, et c'est à ces deux cours d'eau très-certainement que la petite ville de Darnétal a dû sa prospérité.

A Rouen même, la première de ces deux rivières, dans la rue de Robec et dans la rue Malpalu, fait maintenant encore marcher quelques moulins à blé, et l'Aubette, dans les rues Préfontaine et Martainville, sert au même usage. *La suite à une autre livraison.*

TRAVAUX ANCIENS
COMPARÉS AUX TRAVAUX MODERNES.

Pour construire la pyramide qui servit de tombeau au pharaon Chéops, il a fallu le travail de cent mille hommes, qu'on releva tous les trois mois, pendant trente ans.

Cette pyramide, vieille de six mille ans, a 146 mètres de hauteur et 200 mètres de côté; c'est un entassement de 11 000 mètres cubes de pierre.

Au mont Cenis on achève une galerie souterraine de trois lieues, dont la section est de 48 mètres carrés. Ce sera *un demi-million* de mètres cubes arrachés à la barrière naturelle qui séparait la France de l'Italie. Pour ce travail immense, si supérieur à celui des Égyptiens, il aura suffi de dix ans et de cinq cents ouvriers relevés trois fois par jour.

UNE CENTENAIRE.

Le cinq janvier mil sept cent quarante-un est décédée, au Paon-Blanc, rue de la Mortellerie, Anne Oudette *Grappin*, âgée de *cent trente-quatre ans et dix mois*,

comme il nous a paru par l'extrait baptistaire délivré le dix-huit septembre mil sept cent sept, signé et extrait par Mre Thomas, curé de Balheram, proche Grez, en Franche-Comté; laquelle est née le cinq mars mil six cent six, veuve en quatrièmes noces de François le Brun, procureur fiscal de M. de Beaumont, quai des Théatins; a été inhumée le six, dans le cimetière de Saint-Paul sa paroisse, par nous prêtre soussigné, en présence de François Brinbour son petit-cousin, et Thomas Viollette.

Signé : François Brinbour, Thomas Violet, et Jonchery, prêtre. (1)

L'ÉMIR A LA RECHERCHE D'UN ŒIL.

L'émir Abou-Bekr perdit un œil dans une bataille contre les chrétiens.

— Les chiens d'infidèles me payeront ce qu'ils m'ont pris! dit-il.

Il envoya chercher un grand nombre de captifs, et leur fit arracher à chacun un œil afin de remplacer le sien; mais il se trouva que pas un de ces yeux ne s'appareillait avec celui qui lui restait : tous différaient de grandeur, de forme et de couleur. L'émir Abou-Bekr était beau, et ses yeux avaient été si doux et si limpides qu'on en vint à penser que l'œil d'une femme pourrait seul remplacer l'œil qu'il avait perdu. Le choix tomba sur une belle jeune fille chrétienne nommée Sancha. Elle fut amenée devant l'émir, qui commanda au médecin d'enlever l'œil de Sancha et de le replacer dans l'orbite vide.

La pauvre fille tremblait, se désolait, et par ses pleurs endommageait la beauté de ses yeux. Un docteur turc, qui était en grand renom parmi le peuple, et qui avait de la reconnaissance et de l'humanité, se leva et demanda une audience à l'émir. Il savait que l'opération, qui infligerait une torture à la chrétienne, serait complétement inutile au musulman borgne. De plus, une fois qu'en ses voyages il était tombé de fatigue au bord d'un chemin, Sancha l'avait secouru, et il voulait s'acquitter. Il alla donc droit à l'émir, et lui dit qu'il possédait des yeux de cristal si admirablement colorés que personne ne pouvait les distinguer d'yeux vivants. Il ajouta qu'ils seraient d'une beaucoup plus grande durée et plus agréables à voir que les yeux des chiens de chrétiens, qu'on ne pouvait déplacer sans qu'ils perdissent aussitôt leur éclat et leur consistance, comme lui-même avait pu le remarquer. L'émir en convint, et, ravi du brillant œil de verre que lui montra le docteur, il en demanda le prix.

— Je le donnerai en échange de l'esclave chrétienne.

L'émir, jugeant le marché avantageux, y consentit et se fit mettre l'œil de verre. Toute la cour en loua l'éclat et la beauté.

— Mais je n'y vois pas avec! s'écria l'émir.

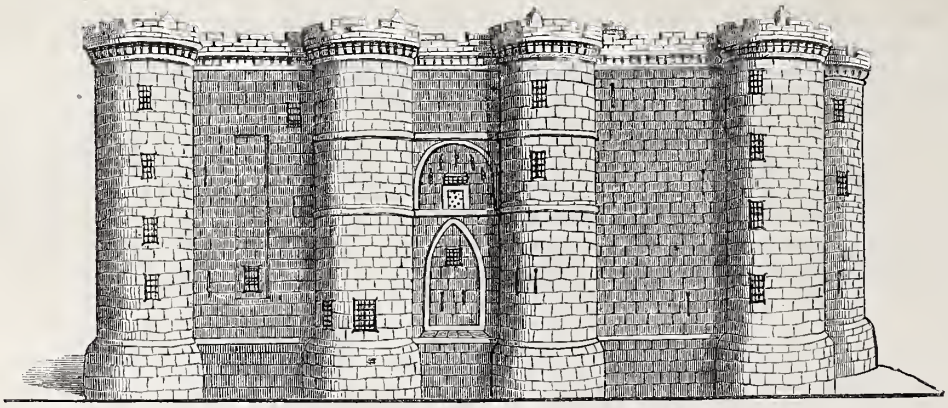
— Oh! il faut lui donner le temps de se faire à vos habitudes, répondit prestement le docteur. Vous ne pouvez vous attendre à ce que cet œil vous serve tout de suite aussi bien que l'autre, qui vous sert depuis tant d'années.

Convaincu par la justesse de ce raisonnement, l'émir se résigna et attendit. Le docteur se hâta d'emmener Sancha hors de l'Espagne, et la rendit fidèlement à ses amis et à la liberté.

LA BASTILLE
ET SES SIMULACRES EN PIERRE.

Voy. la Table de trente années.

On lit dans Gilles Corrozet, le premier historien qui ait écrit sur Paris avec quelques détails : « L'an mil trois cens soixante-neuf, le vingt-deuxième iour d'avril, furent commencez les fondemens de la Bastille, à Paris, à la porte Sainct-Anthoine, ainsi qu'on la voit à présent, et fuct la



première pierre assise par Hugues Aubriot (aucuns disent Ambriot), prévost de Paris; le tout aux despens du roy, des deniers qu'il avoit donnez à la communauté des Parisiens. »

Puisque l'historien du seizième siècle mentionne la pierre fondamentale du redoutable monument, nous rappellerons ici en deux mots ce que devinrent celles qui tombèrent sous les efforts du peuple le 14 juillet 1789. Le sieur Palloy (2) ayant proposé de tailler, avec celles qu'avait épargnées le canon, un simulacre de la forteresse, et d'adresser ces Bastilles en miniature aux villes les plus importantes de France, l'idée fut mise à exécution. Nous offrons ici une de ces effigies, en faisant toutefois une observation. Lorsque l'on compare notre gravure à celles qui nous sont transmises par les plans de Gomboust, de Jaillot, de Turgot même, on s'aperçoit de légères différences présentées par le souvenir iconographique que nous reproduisons : c'est que le démon de l'enjolivement s'en est mêlé, et qu'il est bien rare, au dix-huitième siècle, de rencontrer cette fidélité archéologique à laquelle on tient tant aujourd'hui, et à laquelle la photographie a condamné les plus fantaisistes parmi les dessinateurs chargés de reproduire l'aspect de nos vieux monuments. Il est possible, du reste, que les guérites à petit toit conique qu'on aperçoit au sommet des tours, et qu'on ne trouve point sur les plans anciens, aient été dressées en 1789.

(1) Extrait du registre des sépultures de l'église royale et paroissiale de Saint-Paul, à Paris, pour l'année 1741 (folio 1 verso). — Communiqué par M. Bru.

(2) Voy. t. II, 1834, p. 159.

UN GÉNIE DE VILLAGE.

Un Génie de village, par Stammet. — Dessin de Pauquet.

Mon ami Cazan venait d'obtenir la grande médaille pour un paysage intitulé modestement : *Bruyères et bouleaux*. Cette œuvre étonnante avait fait courir tout Paris, excité l'enthousiasme d'une partie des peintres, et déchaîné l'envie des autres. Cazan, comme la plupart des artistes, était plus attristé de la critique que flatté de la louange. Son succès, qui aurait dû le rendre le plus heureux des hommes, ne fut pour lui qu'une source inépuisable d'ennuis et de chagrins.

Pour le distraire et l'éloigner de Paris, je lui proposai un voyage en Suisse.

— Va pour le voyage en Suisse, me répondit-il avec la plus parfaite indifférence.

Arrivés en Suisse, nous vîmes, pour me servir de l'expression d'un voyageur du dix-huitième siècle, « force montagnes très-élevées, et force vallées très-profondes. » Mais ni mon brave ami ni moi nous ne retrouvâmes, soit au sommet des montagnes, soit au fond des vallées, notre entrain et notre gaieté des années précédentes. Cazan n'avait plus foi en lui-même ; il faisait bien, par habitude, quelques études par-ci par-là, mais sans goût et sans ardeur. Plus d'une fois (symptôme grave !) il lui arriva de déchirer la page de son album avec colère, ou de biffer d'un grand coup de crayon furieux un paysage presque achevé.

— Décidément, disait-il avec un sourire contraint, je n'ai pas le sens de la montagne ; et il me semble que ce maudit pays a brouillé dans ma tête toutes mes notions de perspective.

A cela je ne savais que répondre ; car la tristesse de Cazan déteignait sur moi, et j'étais moi-même dépaysé et découragé. Depuis quinze grands jours que nous vagabondions par monts et par vaux, je n'avais pas trouvé à copier un seul petit débris de l'époque de la renaissance. J'étais, pour mon compte, rassasié de glaciers et de montagnes, assommé de pins et de mélèzes, et tout à fait irrité de ne rencontrer que des chalets, et encore des chalets.

C'est dans cette mélancolique disposition d'esprit que nous prîmes place un jour à la table d'une petite auberge. Nous mangions sans dire mot, comme deux trappistes. Quand nous fûmes au dessert, Cazan tira de sa poche un de ces cigares filiformes que l'on appelle, je crois, des vevey, et se mit en devoir de l'allumer, tout en critiquant avec amertume la forme ridicule de ce produit de l'industrie suisse. Le malheur voulut que cet infortuné vevey, trop comprimé à la fabrication, refusât obstinément de prendre feu. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase trop plein. Cazan jeta le cigare avec colère, et s'écria avec un ricanement d'indignation :

— Jusqu'à leurs cigares qui s'en mêlent !

L'indignation de mon ami avait quelque chose de si enfantin que je ne pus m'empêcher de sourire.

— Qu'est-ce que tu as encore à rire ? me demanda-t-il brusquement.

— D'abord, lui répondis-je avec une douceur affectée, je te ferai observer que je ne ris pas, mais que je me contente de sourire; deuxièmement, quand tu dis *encore*, tu commets une erreur de fait, car c'est bien la première fois que cela m'arrive depuis des siècles que nous parcourons ce pays. Ceci étant bien établi, je consens à t'avouer ce qui m'a fait sourire. Tu me fais penser, cher ami, à ton pauvre vieux chien jaune...

— Cadmium! s'écria-t-il avec surprise (1).

— Cadmium en personne.

— Je ne vois pas, reprit-il d'un ton assez maussade, quel rapport il y a entre ton serviteur et cette bête maniaque qui avait l'idée fixe d'attraper un moineau.

— Comme toi tu avais l'idée fixe d'attraper une médaille à l'Exposition de peinture.

— Mais cette médaille, je l'ai obtenue, tandis que Cadmium est mort, tu le sais bien, sans attraper l'ombre d'un moineau. Donc, ta comparaison...

— Permets-moi seulement de la développer. Tant que Cadmium était animé de l'espoir d'attraper son moineau, il était vif, il était gai : cela le tenait en haleine; il vivait, enfin! Tant que Cazan était animé de l'espoir d'attraper une médaille, il était gai : cela le tenait en haleine; bref, il vivait. Si Cadmium eût attrapé son moineau, il eût dit certainement : « Quoi! ce n'est que cela! » il serait devenu mélancolique, on l'aurait vainement promené en Suisse pour le distraire; il aurait déclaré que toute pâtée lui était désormais fade et nauséabonde. Cazan attrape enfin sa médaille. « Quoi! s'écrie-t-il bientôt, ce n'est que cela! » Et voilà mon Cazan qui a des vapeurs, qui ne sait plus ce que c'est que de tenir un crayon ou un pinceau, qui regarde ce beau pays d'un œil aussi dédaigneux que le poëte Alfieri, de dédaigneuse mémoire; il mange à cette table même des truites exquises de l'air d'un moine qui se mortifie; il s'en prend aux cigares de Vevey qui sont de bons petits cigares; enfin il...

— Parbleu! me répondit mon excellent camarade, il y a peut-être du vrai dans ce que tu dis là. J'y réfléchirai.

A mesure qu'il parlait, je voyais poindre sur ses lèvres son bon sourire d'autrefois. Puis il fuma pendant quelques minutes sans rien dire.

— Tu prêches bien, reprit-il en me tendant la main par-dessus la table, et je me sens presque converti.

— Jusqu'à la prochaine rechute!

— Sceptique!

— Plaisanterie à part, mon cher Cazan, je crois que tu as assez boudé, ou plutôt que nous avons assez boudé la critique. Souviens-toi donc une bonne fois que tu es un grand artiste, et que les grands artistes sont faits pour la gloire, et non pour le bonheur.

— Ces messieurs, dit l'aubergiste en entrant, son bonnet de fourrure à la main, ne peuvent pas se dispenser de voir la cascade...

Et il dit un nom barbare que je n'ai pas retenu, mais qui se terminait certainement en *bach*. Je regardai Cazan, et je crus qu'il allait envoyer promener brusquement et l'hôte et la cascade.

— Nous la verrons donc, dit-il avec une résignation philosophique.

Et il se leva.

— Il y a encore, poursuivit l'aubergiste, l'homme qui taille des images en bois; c'est très-joli à voir. Un Anglais, Messieurs, un riche Anglais, qui dînait à cette table où vous êtes, a dit que cet homme-là était un « génie. »

— Nous le visiterons donc! dit Cazan, qui était en veine de douceur et de résignation.

(1) Voy. *l'Idée fixe de Cadmium*, t. XXXVIII, 1870, p. 222, 226, 246.

L'atelier du « génie de village » était à quatre portes de l'auberge. C'était une grande pièce claire et gaie. Nous nous sentîmes, dès l'entrée, dans une atmosphère de bienveillance, de bonhomie et de bien-être. Tout là dedans respirait la simplicité et l'aisance. Le bois des bahuts luisait, le cuivre de la lampe étincelait; le ronflement doux et monotone du poêle faisait un accompagnement de basse continue au chant capricieux de la bouilloire. Le chat de la maison, tout pensif, et rêvant aux choses qui font rêver les chats, était assis bien à son aise, regardant le feu de ses yeux à moitié fermés. Des chatons sous une table montraient leurs petites frimousses futées et naïves. Il y avait là enfin le pêle-mêle charmant de toutes ces choses domestiques et familières qui parlent de si près au cœur, et racontent si éloquemment aux yeux toute une vie d'honnêteté et de bonheur. Tout cela était très-simple, et n'avait cependant rien de vulgaire. Aussi, tableaux, gravures, esquisses, sculptures en bois, vases aux formes élégantes ou étranges, réminiscences de l'art classique ou fantaisies de l'art villageois, tout le fouillis artistique enfin était en harmonie parfaite avec le fouillis domestique, et avec ce caractère d'aisance et de bonhomie qui nous avait frappés dès l'entrée.

Le « génie » était ce que l'on peut appeler un brave homme, très-fier de son talent, mais pas du tout vaniteux. Il n'avait jamais eu de maître, « ça lui était venu comme ça, d'idée, et ça lui avait toujours réussi », comme il nous le disait lui-même. Il avait commencé par découper au couteau de ces petits chamois que tout voyageur qui se respecte est tenu de rapporter de son voyage en Suisse. Puis il s'était lancé dans les ornements, puis dans les madones. Quelques gravures achetées à des colporteurs lui avaient ouvert un horizon nouveau; il avait visité à pied le nord de l'Italie. C'était la partie agitée et aventureuse de cette vie d'artiste. Puis il était revenu dans son village d'où il n'était jamais plus sorti, ayant femme et enfants, et des commandes à ne savoir où donner de la tête. Chose rare! il était devenu prophète en son pays; sa femme l'admirait avec une foi naïve et touchante. Ses enfants s'émerveillaient à lui voir si prestement tailler le bois. A chaque œuvre nouvelle sa bonne vieille mère entrait dans un étonnement profond d'avoir pu donner le jour à un homme aussi « adroit. » Le vieux père jouissait silencieusement de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait, et quand il parlait de son garçon, c'était pour dire qu'il était la bénédiction de sa vieillesse et l'honneur de ses cheveux blancs. Enfin, les paroisses, à dix lieues à la ronde, se disputaient les bonnes Vierges, les crucifix et les chérubins du « génie. »

— Parbleu! me dit Cazan quand nous fûmes sortis, voilà au moins un confrère qui n'a pas à se plaindre du sort. Tout le monde croit en lui, à commencer par lui-même, et il traverse doucement la vie, le bonnet sur l'oreille, la pipe à la bouche, l'œil brillant, les lèvres souriantes, gagnant sans effort le pain de sa famille et la dot de ses enfants, sûr d'avance de laisser sur ce coin de terre une mémoire honorée et bénie.

— Tout ce que tu dis, repris-je, est parfaitement juste. Mais une simple question : voudrais-tu changer avec lui?

— Non! me répondit-il franchement; ma foi, non!

Et il ajouta d'un ton assez mélancolique :

— Et cependant je ne pourrais qu'y gagner.

— Tu ne penses pas, repris-je, un mot de ce que tu dis. Dieu, qui sait bien ce qu'il fait, a mis cet homme à sa place et toi à la tienne. Ce n'est pas ce que l'on peut appeler un grand artiste, quoiqu'il ait du goût et un esprit élevé. Il est fait pour la tâche qu'il accomplit, il a le mérite de la bien accomplir, et la sagesse de ne pas chercher au delà. Il est content de lui, parce qu'il a fait des dons

de la Providence le meilleur usage qu'il en pouvait faire. Il donne ici l'exemple de l'honnêteté et de la bonté; il rend les siens heureux et fiers; il réjouit par ses œuvres les yeux et le cœur de tous ceux qui l'entourent; il épure leur goût, et leur donne idée de quelque chose de plus relevé et de plus noble que les travaux et les soucis de la vie de tous les jours. Cet homme-là, dans son coin de village, avance à sa manière l'œuvre de la civilisation : il a de quoi être fier. Il est heureux, par-dessus le marché; tant mieux pour lui. Mais ce bonheur même, à quoi tient-il? Probablement à la modestie du talent de cet homme; s'il brillait davantage, il attirerait plus les yeux et aurait des envieux. Suppose un instant qu'il y ait dans ce village un second artiste pour décrier le premier : sais-tu si notre homme serait plus sage ou plus heureux que toi?

— Alors tu crois que les hommes de génie ne sont pas sur cette terre pour y être heureux?

— Je le crois fermement. Toutefois, comme il n'y a pas de règle générale sans exception, c'est à toi d'être assez philosophe pour tâcher de faire exception.

LES FENIANS.

TRADITIONS IRLANDAISES.

Les agitateurs irlandais qui, par leur persistante révolte contre la domination anglaise, ont popularisé le nom de Fenians, ne sont pas nés d'hier. Ce qui n'est plus qu'un parti fut autrefois une nation. Elle avait déjà droit à sa place dans l'histoire vers la fin du cinquième siècle après Jésus-Christ. Ses lois et ses coutumes, antérieures à l'ère chrétienne, furent si longtemps respectées, qu'en 1550 un comte de Kildare ne les invoqua pas en vain pour soutenir son droit.

Quelles étaient ces lois et ces coutumes, que n'altérèrent, après la chute du culte ancien, ni l'établissement d'une foi nouvelle, ni la rude épreuve des invasions victorieuses? Pour le savoir, transportons-nous à l'époque lointaine où les chefs *brehons*, magistrats et poëtes, instructeurs et juges du peuple, convoquaient leurs justiciables pour leur rappeler et leur origine antéhistorique peut-être alors oubliée, et les droits et les devoirs de chacun toujours sévèrement maintenus.

C'est des lieux élevés que l'instruction descendait et se répandait sur la foule. Supposons donc que l'assemblée se tient sur le penchant d'une colline; celle, par exemple, d'où les ruines d'Ardfinan-Castle dominent la vallée d'Or, ce sol fertile du comté de Tipperary. Nous laissons parler le brehon qui fait la leçon au peuple; voici, suivant la tradition, ce qu'il peut lui dire :

« Nos pères n'ont pas connu la servitude; l'égalité d'abord a régné dans notre île : chacun alors était seul responsable de ses dettes et de ses crimes; puis il arriva qu'un jour le fils d'un roi de Phénicie nommé Fenius, cherchant une terre où il pût fonder un royaume, aborda sur notre côte méridionale; il soumit ses habitants, et pour perpétuer dans la nation le souvenir de son nom d'homme Fenius, il lui imposa le nom de Feini.

» A compter de ce moment, les enfants de la vaste Érin, qui n'avaient formé qu'une seule famille, se divisèrent en trois peuples : au midi, nous qui sommes les Feini; au couchant, il y eut les Ernaï; et au septentrion, les Uttoniens.

» Les temps se passèrent; les clans s'étant formés selon le partage des terres, le droit de propriété fut reconnu; il créa la parenté sociale, qui étendit la responsabilité des dettes et des crimes du débiteur insolvable et du coupable impuni à ses parents jusqu'au dernier degré, et même de sa famille à ses voisins.

» L'égalité n'existant plus entre les personnes, le législateur partagea celles-ci en deux ordres : l'ordre des chefs, et l'ordre des *brewy* (les propriétaires).

» Il y a quatre degrés dans l'ordre des chefs : le chef-roi, le chef-brehon, l'évêque, et le chef-poëte. Le pouvoir qu'ils tiennent de leurs titres ne leur est assuré qu'autant qu'ils ne cessent pas d'en être dignes; ils peuvent être dégradés : le roi, s'il est injuste; l'évêque, s'il manque aux lois de la pudeur; le poëte-juge, s'il est prévaricateur; le chef-poëte (*olsamh*), s'il n'est pas capable de réciter les trois cent cinquante histoires ou d'improviser un quatrain.

» Il y a deux degrés dans l'ordre des *brewy* : les propriétaires du sol, et les tenanciers, c'est-à-dire ceux qui ont droit au bail.

» Les bergers, les vachers, les charretiers et les artisans composent une classe inférieure : par eux-mêmes ils ne peuvent réclamer en justice; mais le devoir de leurs maîtres est de poursuivre la réparation du tort qui leur a été causé.

» Ce n'est qu'aux brewy du premier degré qu'appartient l'honneur de garder chez soi des animaux gras destinés seulement à la boucherie, et d'habiter une maison à quatre portes à travers lesquelles coule un ruisseau d'eau vive. Mais pour conserver ses priviléges, le brewy doit pouvoir entretenir au moins deux cents ouvriers et posséder au moins deux cents têtes de bétail. Il faut qu'on puisse toujours voir chez lui le chaudron pendu à la crémaillère, et que le chaudron soit toujours plein des trois espèces de viandes, bœuf, mouton et porc, destinées aux visiteurs quels qu'ils soient, envers qui il ne peut jamais cesser d'être préparé à exercer les devoirs de l'hospitalité.

» Ces visiteurs peuvent être le roi et la reine. On sert à celui-là la hanche; à celle-ci, c'est le filet qu'on doit servir. L'évêque, le chef-brehon et le chef-poëte ont droit au même morceau que le roi. A un jeune chef il faut servir le gigot; la tête revient au conducteur du char. Il se peut que la justice et que, par conséquent, la puissance du roi soit contestée; en ce cas il n'a plus droit qu'aux parties inférieures de l'animal.

» Le clan, qui constitue la parenté sociale pour tous ses membres, rend chacun responsable de la dette ou du crime d'autrui. Au nord, au sud, à l'est et à l'ouest du lieu où un crime a été commis, les quatre tribus les plus proches sont responsables de ce crime si le coupable s'est soustrait au châtiment. Au deux côtés et aux deux bouts de sa terre, chaque propriétaire doit garantie sur les bestiaux de ses quatre voisins.

» La loi dit : « Tout ce qui fait rougir un homme, la » diffamation, la satire, sont punies comme le vol et l'assas- » sinat. » La loi dit encore : « Ceux qui troublent l'as- » semblée des chefs, ceux qui coupent les brides de leurs » chevaux pendant qu'ils sont en festin, doivent être punis » de l'amende la plus forte. Celui qui aura creusé le tertre » de gazon où se tiennent les assemblées sera condamné » à remplir de lait le trou qu'il aura fait.

» Celui à qui un préjudice a été causé peut saisir les » bestiaux et les meubles de son voisin si celui-ci est parent, » même au dix-septième degré, de la personne qui lui a fait » subir un dommage. A son tour, le parent lésé par cette » saisie peut également saisir chez un plus proche parent, » et ainsi de suite jusqu'à ce que la succession de saisies » atteigne le coupable. »

» La loi admet quatre sortes d'intéressés, soit pour la demande, soit pour la défense devant le juge; ces quatre intéressés sont : la tribu du père, le chef du clan, l'Église, la tribu de la mère ou celle du père nourricier.

» La loi ajoute : « Sont exceptés de la saisie ceux qui com- » battent pour la tribu et ceux qui soignent un malade. »

» Le droit de saisie qui s'exerce contre le parent naturel ou le membre de la parenté sociale, ne s'étend pas à toute chose : « Ainsi, dit la loi, tu ne dois saisir ni le jeu d'échecs » du chef, ni le chien favori de la femme, ni les jouets des » enfants. »

» La nation se divise en clans, qui eux-mêmes se subdivisent en tribus. Nul ne peut faire partie du clan auquel il est étranger par son origine. La parenté sociale n'appartient qu'à celui dont la parenté du sang est prouvée. L'action d'introduire dans le clan un enfant étranger constitue un crime comparable au meurtre; c'est pourquoi quiconque élève le fils d'un père inconnu est puni de la même peine que le meurtrier.

» Toutes ces choses sont écrites en berta-feini (idiome primitif de l'Irlande) dans le *Sanchas-Mor* (recueil des lois brehon). Les anciennes lois dont il se compose ont été recueillies par neuf personnes : trois évêques, Patrick, Benen et Cairnech; trois rois, Laeghaire, Core et Daire; puis le maître de jurisprudence Rosa, le docteur de berta-feini Dubtach, et le poëte Fergus.

» Les interprètes du livre des lois peuvent errer; parfois, en ce cas, on a vu la puissance divine se manifester miraculeusement pour avertir le magistrat près de prononcer un arrêt contraire à la bonne justice. Ainsi, il est dit qu'on remarquait trois taches rouges sur les joues du brehon Seu-Mac-Aige lorsque le jugement était erroné, et que ces taches s'effaçaient quand la sentence était équitable. Fuchta prononçait-il un mauvais jugement, tous les fruits tombaient des arbres; il y avait, au contraire, abondance de fruits quand ses arrêts rendaient à chacun ce qui lui était dû. Il y eut encore un juge nommé Morenn qui portait une chaîne au cou. Elle le serrait à l'étrangler dès qu'involontairement il se disposait à faire prévaloir l'injustice; la chaîne tombait d'elle-même quand il donnait raison au bon droit. » (1)

Et maintenant que nous avons laissé parler le brehon, ne peut-on pas dire que de ces notes prises au courant d'une lecture rapide il résulte ceci : pour l'Irlande, les temps antéhistoriques se divisent en deux périodes, l'une, celle de l'isolement, où, chacun en guerre contre chacun, le principe de la responsabilité personnelle n'était puissant que contre le faible et s'arrêtait nécessairement devant la sauvage raison du plus fort; l'autre, celle de la parenté sociale, où le principe abusivement étendu de la responsabilité mutuelle déplaçait le châtiment et proclamait cette immoralité légale : « La justice est satisfaite lorsque au défaut du coupable un innocent a payé pour lui. »

LA VILLA PALLAVICINI.

La villa Pallavicini est située à peu de distance de Gênes, à Pegli, sur le chemin de Voltri. Les étrangers ne manquent guère de la visiter. On peut, en effet, leur recommander cette promenade si leur séjour à Gênes doit être de quelque durée, et s'ils n'ont pas encore vu, au début de leur voyage, les grands parcs italiens et surtout ceux de Rome, dont le souvenir pourrait, au retour, ôter beaucoup à l'impression de celui-ci.

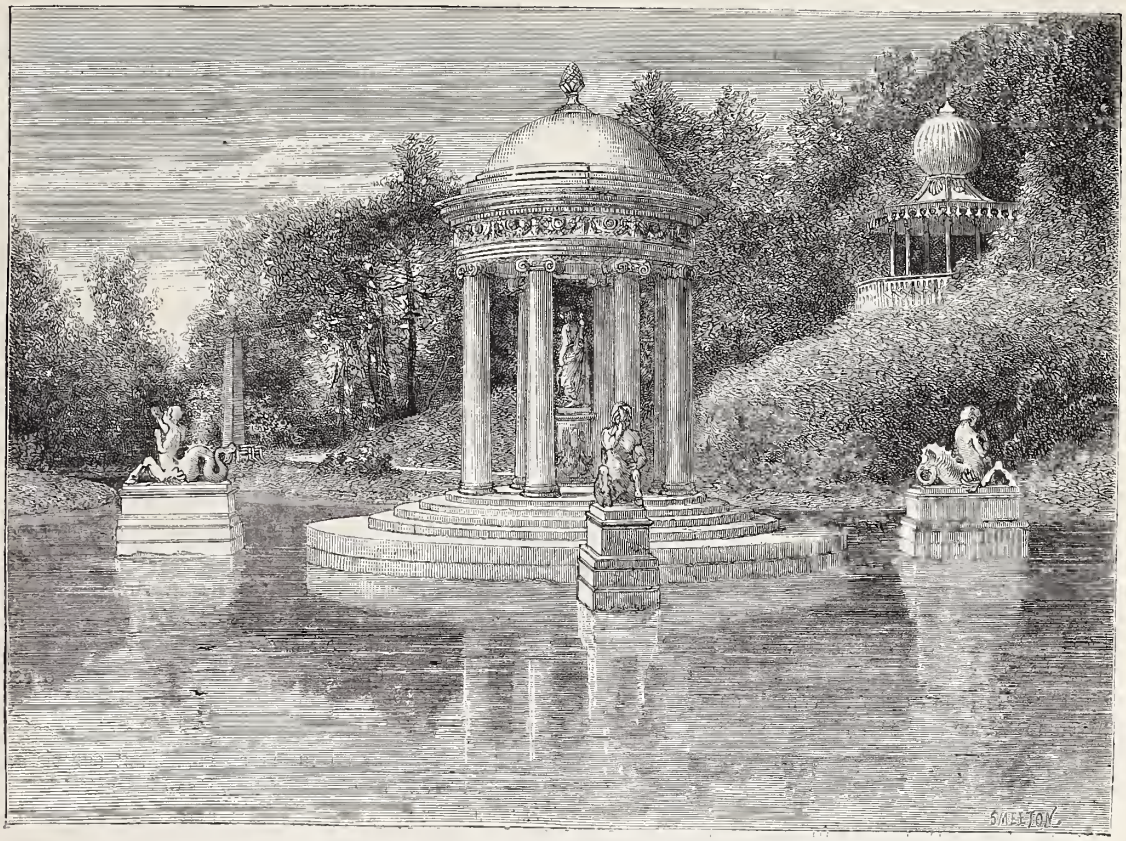
Création moderne d'une luxueuse fantaisie, la villa

La Villa Pallavicini. — Le Kiosque chinois; l'Escarpolette. — Dessin de Yan' Dargent.

Pallavicini a pour les habitants de Gênes et pour les voyageurs qui ont passé quelque temps dans ses murs, séparés de la campagne par un amphithéâtre de montagnes, l'attrait de la verdure, des frais ombrages, des eaux abondantes. Ce riant paysage est né, comme par enchantement, sur un coteau aride où ne croissaient naguère que des pins et quelques maigres vignobles. Des édifices en marbre blanc de Carrare et de coûteuses curiosités sont disséminés dans le parc. Ils excitent, nous le savons, l'admiration

(1) Jules de Lasteyrie, *l'Irlande au cinquième siècle.*

d'un grand nombre de personnes; mais s'ils attestent la fécondité d'imagination de celui qui a conçu le plan de ces jardins, ils ne font pas tous un égal honneur à son goût. Cependant on ne passe pas sans plaisir sous la grotte de stalactites, construite avec des fragments recueillis et transportés ici à grands frais. Un lac s'étend au-dessous, que l'on traverse en barque, et quand, à l'issue, on se trouve en face de la haute cascade qui l'alimente de ses



La Villa Pallavicini. —Le Temple de Flore. — Dessin de Yan' Dargent.

eaux, et que l'on aperçoit à une autre extrémité le petit temple ionique consacré à Flore, étincelant de blancheur entre les eaux où il se réfléchit et la sombre verdure des pins, on ne peut nier que l'impression qu'on en ressent ne soit très-agréable. Mais un peu plus loin on aperçoit un kiosque turc coiffé d'une sorte de turban; d'un autre côté se dresse un obélisque égyptien; ailleurs, un pavillon chinois entre deux légères passerelles conduisant à une pelouse où des coussins en porcelaine du Japon sont placés sur la rive pour le repos des promeneurs : de là ils peuvent jouir d'une admirable vue sur le golfe de Gênes, mais elle leur apparaît sous une arcade gothique. Toutes ces architectures disparates n'ajoutent rien assurément à la beauté et au charme de la nature.

D'autres plaisirs ont été réservés aux personnes qui parcourent les jardins. Vous entrez sous un berceau où, si toutefois vous êtes d'humeur à vous prêter à de pareils jeux, le guide fait jaillir inopinément la pluie sur votre tête; vous vous détournez et vous voulez fuir : des jets d'eau arrivent en plein dans votre figure. Vous rencontrez une escarpolette d'un nouveau genre, où vous êtes assis à peine que d'autres jets viennent vous inonder. Singulière invention d'un pays où les eaux partout jaillissantes ont tant d'agrément qu'on excuse même ces excentricités. Le président de Brosses a plaisamment raconté l'aventure qui lui arriva avec ses compagnons de voyage dans une autre villa italienne, célèbre par les piéges du même genre semés sous les pas des visiteurs. Quoiqu'il en eût été victime, il était grand admirateur de ces jeux et de cette abondance. Il en a parlé plusieurs fois; il n'imaginait point, disait-il, « d'ornements dans une villa comparables à cette profusion de sources et d'eaux jaillissantes. Les grandes sont toujours d'un goût noble, les petites d'un goût agréable, qui quelquefois dégénère trop en badinerie, surtout dans les jardins, où, à la vérité, cela est plus supportable; mais dans les grandes ce ne sont plus des filets d'eau, mais des torrents, des rivières entières, qui s'échappent de tous côtés. Outre l'abondance naturelle de l'eau, on sait encore en ménager la chute avec l'adresse nécessaire pour lui donner la plus grande surface possible. »

M. MOREAU.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 66.

III

M. Verdoye va revenir! M. Verdoye rapporte une énorme cage toute pleine des plus jolis oiseaux du monde. Mme Verdoye confie la grande nouvelle à Jeannette, qui la confie à l'épicier, qui la confie à toute sa clientèle.

M. Verdoye arrive, bronzé par le soleil, la mâchoire inférieure ornée d'une barbiche qui ressemble à celle de Pelé le couvreur. Personne n'a été prévenu du jour, et cependant toute la ville est devant la porte de l'hôtel du Dauphin; expliquez cela si vous pouvez. Le bruit court dans les rangs pressés que M. Verdoye a l'air triste et préoc-

cupé. L'attention générale est fixée sur une grande cage où sont les oiseaux des tropiques; mais la curiosité publique est déçue : la cage est recouverte d'une épaisse chemise de coutil rayé; tout ce qu'on peut apercevoir, c'est l'anneau en cuivre qui surmonte la cage, et la naissance d'un treillage peint en blanc. La foule désappointée murmure, et en veut à M. Verdoye de ce désappointement. Des bruits fâcheux circulent : son voyage l'a changé (pas en bien, naturellement); il a l'air dur; il est devenu cachottier. C'est un véritable Américain; voyez plutôt cette barbiche! Un petit garçon, plus hardi que les autres, a regardé dans la poche entr'ouverte du paletot de M. Verdoye; il y a vu un objet brillant, métallique. La personne à qui il confie cette particularité déclare que c'est la crosse d'un pistolet; trois rangs plus loin, on dit qu'il a armé son revolver; trois rangs plus loin, on affirme qu'il en a menacé la foule. La foule se disperse mécontente : M. Verdoye est impopulaire!

M. Verdoye recommande ses bagages à un gros garçon d'écurie très-crépu, avec des brins de paille dans les cheveux et dans les favoris. Puis il offre vivement son bras gauche à Mme Verdoye, prend la cage de sa main droite, et revoit enfin ses pénates.

IV

Que se passa-t-il derrière la porte verte, à bouton de cuivre luisant, qui se referma sur les deux époux? Comme je n'y étais pas, je ne puis le dire; je ne puis que rapporter les versions qui, le soir même, coururent toute la ville.

Selon Mme Forget, M. Verdoye, sans même ôter sa casquette de voyage, sans embrasser l'épouse dévouée qui avait pleuré son départ, qui avait compté en gémissant (et en surveillant la rue Pavée) les jours de son absence, avait croisé les bras comme cela (et Mme Forget croisait les bras avec une énergie virile sur sa casaque de soie qui en gémissait). Puis il avait dit : « Madame, on se forme à voyager. J'ai appris par là-bas que l'homme est le souverain maître et que la femme est son humble servante. Autrefois, soit par ignorance de mes droits, soit par faiblesse de caractère, je me suis laissé, si j'ose ainsi parler, mener par le bout du nez. Désormais les choses seront ici ce qu'elles auraient dû toujours être; ma devise sera : Ce que je veux, je le veux. (— Il paraît, dit Mme Forget, que tous les Américains sont comme cela.) Votre devise, à vous, sera : Entendre, c'est obéir. (C'est encore un mot d'Amérique.) » Et comme la pauvre femme épouvantée ne trouvait pas un mot à répondre, le monstre, profitant de son silence, continua ainsi : « Voici une première épreuve que je veux faire de votre soumission. Vous m'avez demandé des colibris, n'est-ce pas? » Alors, enlevant brusquement la couverture de coutil : « Eh bien, voici un perroquet! »

Comme Mme Verdoye tremblait de tous ses membres et parlait de s'évanouir, M. Verdoye lui avait conseillé de n'en rien faire si elle ne voulait pas avoir à s'en repentir, et il avait tiré de sa poche un pistolet, le même que le petit garçon y avait vu.

Alors il avait montré son mépris pour l'institution sacrée de la famille, en plaisantant la « haine héréditaire » et l'arrière-grand-père du grand-père de sa femme; puis il avait exigé d'elle, avec les menaces les plus terribles, le serment de s'attacher au perroquet et de le traiter comme son propre fils.

Voilà ce que disait Mme Forget. — La preuve que tout cela est vrai, ajoutait-elle, c'est que Mme Verdoye (pauvre femme!) est obligée d'avoir ce maudit perroquet, qu'elle déteste, auprès de son fauteuil et de sa table à ouvrage!

V

Mais, comme dit le proverbe, qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Une personne qui était liée avec une amie de la tante de Jeannette m'a raconté les choses tout autrement.

M. Verdoye, une fois à l'abri de l'insupportable curiosité des indigènes de la rue Pavée, prit dans ses bras l'excellente ménagère qu'il avait quittée si à contre-cœur, et l'embrassa bien fort sur les deux joues en pleurant de joie, comme un brave homme qu'il est. Puis ils s'assirent. Alors il lui dit que l'affaire s'était arrangée (Jeannette ne savait pas quelle affaire); que leur petite fortune, un instant compromise, était maintenant à l'abri. Une seule chose lui causait du chagrin, mais, là, un vrai chagrin! Il avait manqué, bien malgré lui, à la promesse qu'il avait faite de rapporter des oiseaux rares. Il en avait embarqué une pleine cage; mais, pendant la traversée, un voyageur qui débarquait à un endroit dont Jeannette avait oublié le nom, profitant de ce que M. Verdoye souffrait du mal de mer, avait fait un échange de cages.

Quand M. Verdoye s'était aperçu qu'à la place de ses jolis petits oiseaux on lui avait laissé un odieux perroquet, son premier mouvement avait été de jeter cet animal à la mer. Puis il en avait eu pitié; il l'avait gardé pour le donner au premier marchand d'oiseaux à son arrivée au Havre. Mais il s'était trouvé si pressé par le départ du train qu'il avait apporté l'oiseau jusque chez lui sans savoir que décider.

C'est alors qu'il avait enlevé la couverture de coutil et avait découvert aux yeux surpris de Mme Verdoye un magnifique kakatoës d'une blancheur de neige, avec une belle huppe pourprée que dans son effroi il venait de dresser tout entière.

Mme Verdoye ne montra aucun symptôme d'évanouissement; le voyageur en fut si agréablement surpris qu'il tira de sa poche une énorme tabatière d'un métal brillant et aspira deux prises consécutives, suivies à courte distance d'une troisième. Cette tabatière était la seule arme offensive qu'il eût dans la poche de son paletot; Jeannette l'a affirmé bien des fois.

— Le perroquet qui a mordu le grand-père de mon arrière-grand-père était rouge et vert, c'est une tradition de famille, reprit Mme Verdoye; celui-ci est du plus beau blanc; il ne me cause donc ni effroi ni horreur. Je l'aimerai, je crois, autant que j'aurais aimé les colibris; car si ce n'est pas le même oiseau, c'est la même intention de ta part. Je l'accepte avec beaucoup de reconnaissance.

« Voilà, ajoutait Jeannette, comme les femmes savent triompher de leurs répugnances; voilà quelle délicatesse elles savent montrer dans les grandes occasions. »

Telle est la version de Jeannette, et je la crois préférable à celle de Mme Forget pour bien des raisons, et pour celle-ci entre autres, qu'il faut toujours croire un domestique quand il dit du bien de ses maîtres.

VI

— Votre réflexion est juste, dis-je à François; mais, mon ami, dans tout cela je ne vois rien qui se rapporte à M. Moreau.

— Ça va venir, Monsieur, mais il faut un peu de patience.

Quoi qu'il en soit, le kakatoës prit place à la fenêtre préférée de Mme Verdoye, et causa par ses faits, gestes et paroles une telle surprise et une telle admiration dans la ville de Méry-Partout, que toute la population défila en détail sous les fenêtres de la maison Verdoye. On y a même vu les gendarmes de la brigade, en dehors de leur service, bien entendu.

Cet animal avait une manière à lui non pas précisément de rire, mais de ricaner, si surnaturelle et si diabolique

que les personnes les plus braves éprouvaient un certain malaise. Quelquefois il vous regardait avec une fixité insupportable, la tête un peu de côté et la huppe hérissée, et alors les petits garçons demeuraient muets de surprise ou s'enfuyaient avec des cris de paon.

On avait distingué surtout trois phrases, ou plutôt trois espèces de proclamations, qui doivent appartenir à quelque langue de païens, et qui semblaient correspondre chacune à un état particulier de l'âme de cette extraordinaire créature.

Au beau milieu du silence de la rue Pavée, on entendait tout à coup comme une fanfare : *Ah ! ah ! yo tengo, yo tengo !* et alors il se laissait tomber brusquement, ne se retenant plus que par une patte ; se balançait la tête en bas, et tordait son cou avec la lenteur hideuse d'un serpent engourdi qui déroule ses anneaux.

D'autres fois c'était : *Naranjas ! naranjas ! naranjas !* et il se promenait, avec un empressement gauche et ridicule, d'un bout à l'autre de son perchoir, penchant la tête comme un gros monsieur myope qui chercherait son lorgnon par terre. Et les bonnes femmes qui apportaient leur beurre et leurs poulets au marché se signaient en passant devant cet animal évidemment possédé du démon, et qui savait « parler païen. »

D'autres fois il toussait comme pour s'éclaircir la voix, préludait par quelques accords qui imitaient à s'y méprendre le son de la guitare : *From, from, from;* puis, d'une voix dolente et les yeux fermés, commençait avec une grande componction une espèce de cantilène : *Cautivo en la orilla del Moro.* Arrivé à *Moro,* il s'arrêtait brusquement et rouvrait les yeux. Alors, aussi roide qu'un soldat anglais à la parade, il regardait obstinément un point quelconque, et semblait déclarer qu'il n'était pour rien dans ce qu'on venait d'entendre ; que c'était peut-être Mme Verdoye qui venait de chanter ; que quant à lui, il mettait la ville tout entière au défi de lui prouver juridiquement qu'il eût seulement ouvert le bec.

Parmi les gens du pays, les uns l'appelaient *Yo-Tengo* et les autres *Moro. Moro* prévalut, par cette raison bien simple qu'un honorable huissier de la ville s'appelait Moreau, et que les gens aiment toujours à taquiner leurs voisins, surtout quand leurs voisins sont des huissiers. Comme les habitants du pays se connaissent tous familièrement et s'appellent rarement « Monsieur » entre eux, pour distinguer Moreau l'huissier de Moreau le perroquet, tout le monde appelle ce dernier *Monsieur Moreau.*

La fin à la prochaine livraison.

PERFECTIONNEMENT DES MACHINES A COUDRE.

Le mouvement oscillatoire des pieds sur la pédale de la machine à coudre n'est pas seulement une cause de fatigue, ce peut être aussi un inconvénient pour la santé. On a imaginé de rendre ce mouvement inutile au moyen d'un triple ressort roulé sur un axe et caché dans un cylindre. La machine se monte comme une grosse pendule ou comme un tournebroche, au moyen d'une clef ou d'un tourniquet. La détente, convenablement réglée, dépense peu à peu la force emmagasinée dans le ressort tendu.

LE CHARDONNERET ET LE CYGNE.

— Tais-toi, petit babillard, disait le Cygne au Chardonneret ; tu me provoques à chanter, et tu sais que pour la suave mélodie de ma voix je n'ai jamais eu de rival chez les oiseaux !

Le Chardonneret continuait ses roulades, et le Cygne reprenait :

— Voyez l'insolent ! Si je ne t'humilie pas en chantant à mon tour, rends grâce à ma grande indulgence.

— Plaise à Dieu que tu veuilles chanter ! lui répondit enfin l'oiseau musicien ; tu ravirais sans doute ceux qui t'écoutent en faisant entendre ces superbes roulades que personne n'a entendues, bien que ta voix soit plus célébrée que la mienne.

Le Cygne voulut chanter, et poussa un cri rauque.

C'est une belle chance d'arriver à la réputation sans mérite ; mais on est exposé à la perdre dès qu'on veut mettre ses talents à l'épreuve. (1)

COMPLAISANCE.

Le besoin que nous avons de la complaisance des autres devrait nous rendre plus complaisants.

Traité du vrai mérite de l'homme.

A QUOI SERT LA SCIENCE?

A tout. On pourrait écrire des volumes sur les applications les plus extraordinaires, les plus inattendues et les plus profitables des connaissances positives. Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre cette tâche ; je me contenterai d'une anecdote maritime où la physique, la zoologie et la géologie réunies auraient pu conjurer et ont certainement amoindri les dangers d'un échouage qui aurait pu entraîner la perte du navire, et par un mauvais temps celle de l'équipage.

Je m'étais embarqué à Scarborough, jolie ville de la côte est de l'Angleterre, sur un bateau à vapeur qui devait me déposer le lendemain à Douvres, avant le départ des paquebots qui font le trajet de cette ville à Calais. Le matin, nous étions dans le détroit, mais enveloppés d'une brume épaisse ; de l'arrière on ne distinguait pas l'avant du navire. Le capitaine savait qu'il était près de la côte, la sonde accusait une profondeur de 40 mètres ; la prudence conseillait de mouiller une ancre et d'attendre que la brume fût éclaircie ; mais le navire devait arriver à Douvres à neuf heures du matin, heure du départ du paquebot de Douvres. Le capitaine se contenta donc de ralentir la marche du navire. Le sifflet de la machine se faisait entendre à de courts intervalles, afin d'avertir les bateaux qui auraient pu se trouver devant nous, et d'éviter ainsi un abordage dangereux. J'étais inquiet, et en écoutant attentivement les coups de sifflet j'entendis l'écho de chaque coup répercuté par la côte : c'était une preuve que nous étions devant de hautes falaises. Au moyen d'une montre à secondes, je constatai qu'il s'écoulait quatre secondes entre le bruit du sifflet et son écho. La température de l'air indiquée par le thermomètre était de 10 degrés centigrades ; à cette température le son parcourt 340 mètres par seconde : en quatre secondes le son parcourait donc la distance de 1360 mètres du navire à la falaise, et sous forme d'écho de la falaise au navire. Il faut donc prendre la moitié de cette distance, soit 680 mètres, pour avoir la distance du navire au pied de la falaise, distance très-rapprochée pour un grand bâtiment comme le nôtre. Ainsi, malgré la brume, l'acoustique nous donnait une mesure exacte de l'intervalle qui nous séparait de la côte. Un autre signe nous indiquait qu'elle était très-rapprochée. J'entendais les cris de nombreuses mouettes (*Larus*) qui remplissaient l'air de leurs voix discordantes : or ces nuées de mouettes se tiennent

(1) Th. Yriarte.

toujours dans le voisinage des falaises ou des écueils ; ce sont les mâles qui se jouent dans les airs et pêchent des petits poissons et des mollusques, pendant que les femelles couvent leurs œufs dans les rochers inaccessibles. Je communiquais ces observations au capitaine, lorsque le navire s'arrêta brusquement : il était échoué. La brume ne se dissipait pas, on ne distinguait rien à terre; cependant peu à peu elle s'éclaircit, et nous vîmes que nous étions à 300 mètres de terre, au pied des hautes falaises qui se terminent à Douvres par celle qui porte le nom de Shakspeare. Ces falaises sont composées de craie blanche. La marée baissait, le navire se couchait peu à peu sur le flanc. Le capitaine était fort inquiet : le navire pouvait avoir eu des avaries dans la quille, et peut-être se défoncer en restant pour ainsi dire à sec. Je pus le rassurer : en effet, la craie blanche est, comme on sait, une roche molle, friable, se laissant écraser facilement ; en se couchant, le navire se faisait pour ainsi dire un lit dans la roche. Une autre considération me rassurait : les falaises crayeuses s'éboulent sans cesse et reculent ainsi, en s'éloignant de la côte, vers l'intérieur du pays. Ces faits sont connus sur les côtes de Normandie comme sur celles d'Angleterre. Je voyais de nombreux éboulements à terre, et les rochers sur lesquels nous étions échoués n'étaient qu'un éboulement qui était tombé dans la mer à l'époque où la falaise plongeait immédiatement dans les flots. Les écueils sur lesquels nous étions couchés ne formaient donc pas un tout compacte et continu ; c'étaient des blocs et des fragments séparés, qui n'avaient aucune cohésion entre eux et se déplaçaient ou s'écrasaient sous le poids énorme du bateau à vapeur. Une avarie n'était donc pas à craindre comme sur des roches dures, le granite, le gneiss ou des calcaires compactes. Le navire s'inclinait doucement ; on chercha à le soutenir au moyen des grandes vergues placées comme des béquilles du côté qui s'abaissait de plus en plus. Deux d'entre elles se brisèrent sous l'énorme poids, et le navire acheva de se coucher sur le côté. Son inclinaison était de 20 degrés, et l'on avait peine à se tenir sur le pont. Vers midi, la marée commença à monter ; bientôt le navire se releva un peu, et à mesure nous apercevions que la mer prenait autour de nous une teinte laiteuse : c'était la craie écrasée par le poids du steamer qui se mêlait à l'eau, et nous avions la preuve que le navire s'était fait un lit au milieu de cet éboulement sous-marin. Un remorqueur à vapeur était venu de Douvres et aida le navire à se relever. A deux heures nous étions à flot, et une heure après nous entrions dans le port de Douvres.

On voit que des considérations empruntées à des sciences en apparence tout à fait étrangères à l'art de la navigation ont failli prévenir et ont, en tout cas, permis de prévoir l'issue heureuse d'un échouage qui aurait pu devenir funeste si la mer avait grossi. Cet exemple entre mille prouve qu'il n'est point de connaissance inutile, et qu'une étroite spécialité dans le savoir équivaut presque à l'ignorance. Cela est vrai des nations comme des individus. L'IGNORANCE EST LE PLUS GRAND DES MAUX ; SAVOIR, C'EST POUVOIR.

BOUCLE DE BAUDRIER DU SIXIÈME SIÈCLE.

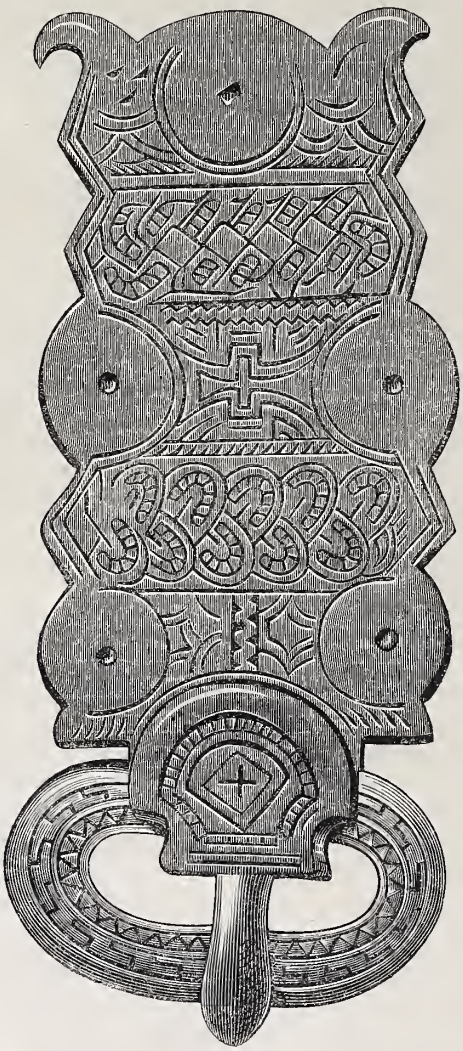
Cette boucle a été trouvée en 1850, dans un cercueil de pierre découvert dans la nécropole située sur le *mont Phaunus*, aujourd'hui Saint-Vigor le Grand, près de Bayeux. Elle est en cuivre jadis argenté, et présente à sa surface interne quatre petits tenons percés de trous servant à la fixer au cuir au moyen de petites brochettes de fer.

M. Lambert, dans le remarquable travail qu'il a publié en 1849 sur l'ancienne nécropole d'*Augustodurus* (Bayeux), décrit une boucle dans le genre de celle-ci, trouvée au même lieu, mais à laquelle manque l'ardillon.

Il pense que ce spécimen de l'art gallo-romain est contemporain de Constantin ou de ses enfants. Il regrette, ajoute-t-il, qu'aucun symbole religieux ou autre n'ait été découvert et n'ait pu servir à déterminer d'une manière à peu près précise la date de fabrication.

Quand M. Lambert écrivit sa notice [1], la boucle qui nous occupe n'était pas découverte, et lorsqu'on lui en fit la communication, il n'hésita pas à fixer à la moitié du sixième siècle l'inhumation de son propriétaire.

Sa conviction était basée sur ce fait, que la lutte entre le druidisme et le catholicisme s'étant produite dans la



Boucle de baudrier du sixième siècle [2]. — Dessin de le Pippre.

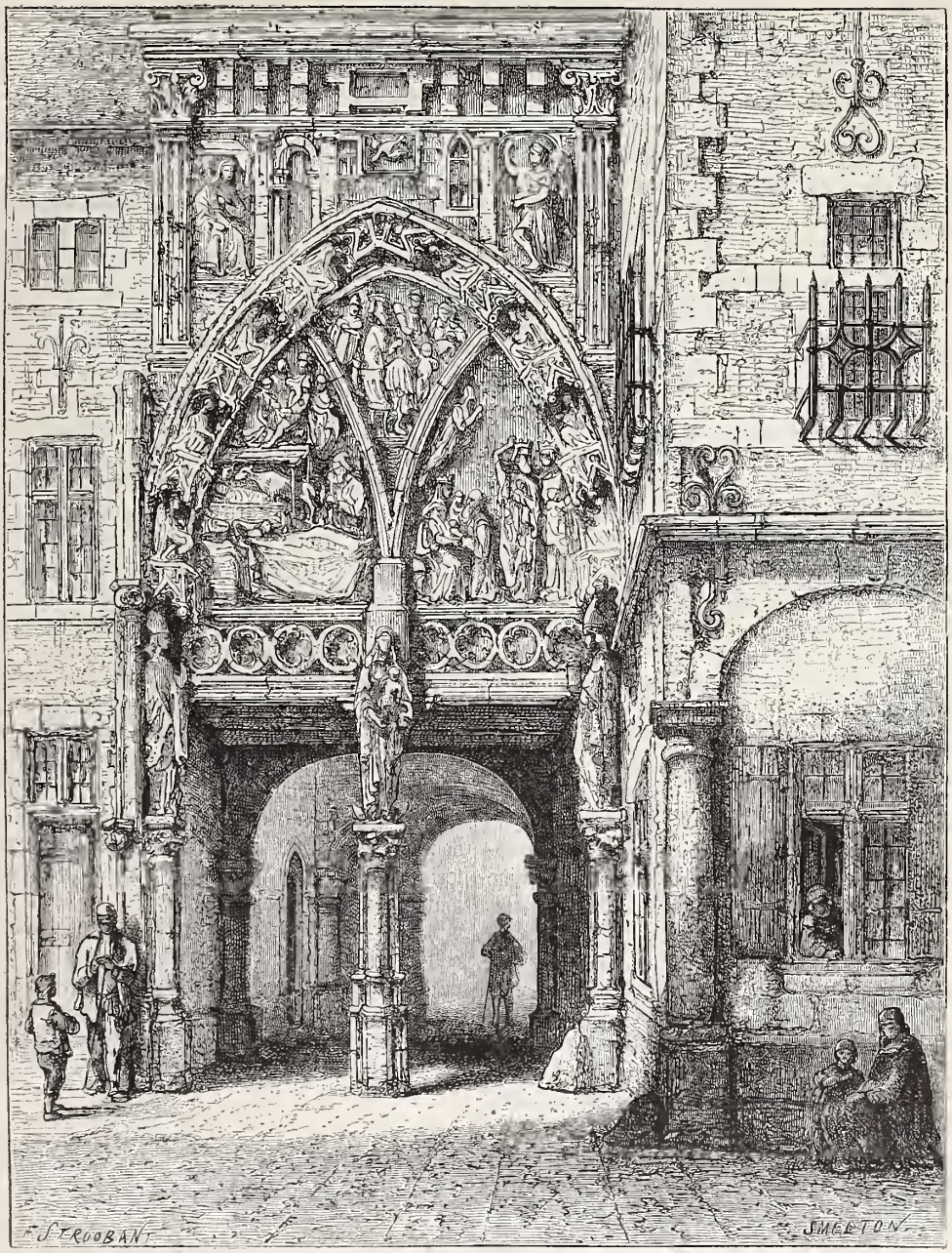
Seconde Lyonnaise vers la moitié du sixième siècle, c'est à cette époque seulement que le symbole de la croix fut mêlé dans les ornements aux armes et aux insignes de guerre. Or, la croix que l'on remarque sur la boucle en question, et qui fait le principal motif d'ornementation du panneau central, ne laisse aucun doute dans l'esprit de l'observateur.

[1] Voy. *Société des antiquaires de Normandie*, t. XVII ; ou la *Notice* publiée par M. Lambert, 1849, Caen, Hardel.

[2] La boucle de ceinturon ou de baudrier dont M. le Pippre nous a envoyé le dessin (de grandeur exacte) fait partie de la collection de M. Doucet, à Bayeux (Calvados).

HUY

(BELGIQUE).



Portail de la Vierge, entrée latérale de l'église collégiale de Notre-Dame, à Huy. — Dessin de F. Stroobant.

Huy est une ville de Belgique d'environ 10000 habitants, située entre Liége et Namur, sur les bords de la Meuse qui la divise en deux parties. Mais elle tire son nom (en flamand *Hoey*) de celui d'une autre rivière dont les eaux impétueuses y donnent l'activité à un grand nombre d'usines. Elle était connue sous le nom de *Portus Hojus* dès le temps des Romains, qui la prirent au peuple des Condruses. Après l'invasion des Francs, elle eut ses comtes indépendants jusqu'à la fin du dixième siècle. En 985, elle devint et elle resta jusqu'aux temps modernes une des « bonnes villes » de l'évêché de Liége.

La situation de Huy sur la Meuse lui donne une importance stratégique qui lui a quelquefois coûté cher. En 1639, Villeroi détruisit son beau pont de pierre qui datait des dernières années du treizième siècle ; il ne fut reconstruit qu'un an avant la mort de Louis XIV : ce pont est encore une des curiosités de la ville. Il est formé de neuf arches bâties en pierre de taille, et mesure 57 mètres de long. Après les guerres de l'empire, quand la frontière française fut délimitée avec tant de soin par les alliés pour nous affaiblir et fortifier les pays voisins, on rebâtit aussi la citadelle de Huy sur l'emplacement de son ancien château fort. La direction des travaux fut confiée à des ingénieurs anglais qui en firent une formidable position militaire.

La gravure qui accompagne cet article offre la vue du portail de la Vierge, qui sert d'entrée latérale à l'église collégiale de Notre-Dame. Ce portail, comme l'église elle-même, appartient à des époques et à des styles différents. La double arcade, le trumeau, les tympans ornés de sculptures représentant des sujets de la vie de la Sainte

Vierge, les colonnettes qui servent de support aux statues de Notre-Dame et de deux saints évêques, sont des ouvrages du quatorzième et du quinzième siècle. La construction supérieure, où deux figures en pendant (la Salutation angélique) sont encastrées entre des pilastres cannelés, appartient à la renaissance. Cette entrée conduit au chevet du chœur. L'église est remarquable par son architecture : la rose qui décore sa façade est très-vantée et digne de l'être.

On peut encore aller voir à Huy, sur la place principale, la fontaine dont le bassin de cuivre porte de curieuses figurines.

M. MOREAU.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 66, 77.

VII

Quand je demandai à François s'il pourrait me mener voir M. Moreau avant le déjeuner,

— Oh ! Monsieur, dit-il d'un ton suppliant, je l'ai déjà tant vu ! Si ça vous était égal, Pollet sait où c'est.

Et sans attendre ma décision, il s'avança jusque sur la galerie de bois où donnaient les portes des chambres, et se mit à crier : « Pollet ! » d'une voix qui fit retentir la vieille cour et mit en fuite une famille de poulets qui se chauffaient au soleil sur un fumier. A la dixième sommation apparaît au-dessous de nous un jeune garçon avec une tête filandreuse, des sourcils et des cils blancs, la main gauche plongée dans une bottine à moitié cirée, la droite armée d'une brosse.

— Tu vas conduire Monsieur rue Pavée, dit le garçon supérieur au garçon inférieur.

Le garçon inférieur, levant la tête de mon côté, m'adressa un sourire bienveillant, et s'escrima sur la bottine avec un redoublement d'activité qui prit bientôt tous les caractères d'une fureur acharnée. Je compris, sans qu'il eût dit un mot, qu'il allait se hâter d'en finir avec les bottines, et qu'il se ferait ensuite un plaisir de m'accompagner.

Les cordonniers, dit-on, sont les plus mal chaussés. De tous les habitants de l'hôtel du Dauphin, le cireur était le plus mal ciré. Il est vrai que des souliers luisants eussent fait honte à son vieux pantalon tout composé de pièces multicolores, et à sa vieille veste de marin, une fois trop grande pour lui. Par parenthèse, comment cette veste de marin était-elle venue s'échouer, à deux cents lieues de la mer, sur les épaules de Pollet? Je ne cherchai pas à répondre à la question ; car on n'en finirait jamais si l'on voulait résoudre tous les problèmes que l'on rencontre sur son chemin.

VIII

Pollet marchait aussi près de moi que cela lui était possible sans me frôler ; il avait l'air très-fier de la mission qui lui avait été confiée, et semblait décidé, coûte que coûte, à me préserver de tout danger. Tous les dix pas il tournait vers moi sa face blafarde, où l'on découvrait si peu d'intelligence que ce n'était pas la peine d'en parler, mais qui rayonnait de la plus franche bonté. Les gamins que nous rencontrions l'accostaient sans cérémonie et lui criaient :

— Je parie que tu le mènes encore rue Pavée, celui-là ! — Bien des choses de ma part à M. Moreau. — Tu grandis, Pollet ; voilà ta veste qui sera bientôt trop courte.

Pollet semblait infiniment réjoui de ces facéties, et répondait par de bons sourires, comme un acteur applaudi.

Du bout de la rue j'aperçus M. Moreau sur son perchoir. Il était peut-être fatigué de sa solitude, car aussitôt qu'il nous vit il nous fit de grotesques révérences.

— *Ah ! ah !* s'écria-t-il ; *yo tengo! yo tengo !* (J'ai ! j'ai !)

— *Eh ! señor papagayo*, lui répliquai-je en sa langue, *que tiene usted?* (Eh ! monsieur le perroquet, qu'avez-vous?)

Il fut si surpris d'entendre ces quelques mots d'espagnol, qu'il négligea toutes ses simagrées habituelles et me répondit d'une voix tremblante de joie : *Naranjas ! naranjas!* (Des oranges ! des oranges !) Et sans attendre une nouvelle question, il entonna d'un ton sentimental : *Cautivo en la orilla del Moro* (Captif au rivage du More).

Arrivé là, il s'interrompit, comme toujours ; mais au lieu de demeurer impassible, il commença par rire d'un rire nerveux ; puis il gémit comme un enfant ; puis, saisi d'une sorte de folie, il imita successivement le chat, le chien, le coq, la scie, et couronna ce feu d'artifice par un bouquet inattendu : — Jeannette ! cria-t-il d'une voix grasseyante (celle même de Mme Verdoye, à ce que m'assura Pollet), Jeannette, mettez tremper des haricots, et achetez du mouron pour les pauvres petits... its... its !

Que s'était-il passé dans cette pauvre cervelle de perroquet? La joie d'entendre des sons qui lui rappelaient sa jeunesse et un climat plus doux l'avait-elle affolé un instant? Après s'être juré de ne jamais parler français, l'émotion lui fit-elle oublier son serment? Lui seul pourrait le dire, mais il ne le sait peut-être pas bien lui-même.

Pollet me regardait avec une respectueuse admiration mélangée de terreur, comme si j'eusse été quelque nécromant. On s'assembla bientôt autour de nous ; les gens me suppliaient d'adresser encore la parole à M. Moreau dans sa langue ; mais j'y perdis mon espagnol. M. Moreau avait repris tout son sang-froid ; il nous regardait ironiquement et semblait nous dire : « Vous êtes là une centaine de badauds ; vous seriez dix mille ou cent mille que vous ne me feriez pas seulement desserrer le bec. » Il fut sifflé par la foule, mais il ne sourcilla pas.

Ce fut moi qui gagnai en faveur ce que le cacatoès perdit ce jour-là. Profitant habilement (comme c'est le devoir de tout bon commis voyageur) de la considération que je venais d'acquérir par mon mérite personnel, j'avançai d'autant, auprès de MM. les épiciers de Méry-Partout, les affaires de la maison Matahumos.

PORTE-CIERGE EN CUIVRE ÉMAILLÉ ET DORÉ

DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Voici quelques renseignements empruntés à M. Goudon de Lalande au sujet du porte-cierge dont la gravure a été publiée tome XXXVII, 1869, page 32. (1)

Ce porte-cierge, découvert près de la rivière de Gartempe, au bas des rochers que dominait autrefois le château de Montmorillon, présente la forme d'une coupe renversée à six pans, reposant sur trois petits pieds en cuivre doré. Son diamètre est de 0m.10 à la base, et de 0m.05 à la partie supérieure, légèrement et irrégulièrement arrondie. Un trou percé au milieu fait présumer que jadis une pointe en forme de cône y était adaptée pour recevoir le cierge qui devait y brûler. La hauteur totale, non compris la pointe, est de 0m.05. Sauf cette pointe dorée, brisée depuis fort longtemps sans doute, le reste du porte-cierge est assez bien conservé. Son ornementation se compose de six écus armoriés, formant comme les lobes d'une rosace autour de la pointe dorée ; ces écus, semblables de deux en deux, sont : 1° de France, qui est d'azur aux fleurs de lis sans nombre ; 2° d'Angleterre, qui est de

(1) Extrait des *Bulletins de la Société des antiquaires de l'ouest.*

gueules à trois léopards d'or; 3° enfin, parti de Navarre, qui est de gueules aux chaînes d'or posées en orle, en croix et en sautoir; et de Champagne, qui est d'azur à la bande d'argent côtoyée de quatre bâtons d'or, deux de chaque côté, potencés l'un dans l'autre.

En les comparant l'un avec l'autre, on y verra que les bâtons d'or potencés l'un dans l'autre ne sont pas aussi nettement accusés dans le porte-cierge, où ils ressemblent, par l'incertitude de leurs lignes, plutôt à une sorte de *méandre* qu'à la figure héraldique indiquée par Vulson. Quoi qu'il en soit de cette différence réelle, il n'est pas possible d'admettre que ces armoiries soient autres que celles de Champagne.

Des ornements épargnés dans le cuivre doré se détachent sur le fond d'azur, et remplissent les intervalles entre les écus. M. de Laborde affirme, dans sa notice sur les objets du Musée du Louvre, qu'il existait aussi de ces porte-cierges en or et en argent; mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous; et, s'il en a réellement existé, la richesse de la matière les a sans doute fait fondre dans le creuset. L'un de ces meubles existant au Musée, et dont ce savant antiquaire donne la description, est, à l'exception des armoiries, en tout semblable à celui qui a été découvert à Montmorillon. Ils étaient, par leur volume, leur poids et leur forme, très-portatifs et très-commodes: aussi devaient-ils faire partie du bagage des grands personnages. Ils pouvaient servir soit aux cérémonies du culte, soit au service intérieur des châteaux. Il était, en effet, facile de les placer sur les autels, les corniches et les chapiteaux des églises ou chapelles, de même qu'ils pouvaient être disposés dans les salles de festin et de réunion, soit en files, soit superposés. La plus grande partie de ces objets était fabriquée par les émailleurs de Limoges.

Quant aux armoiries royales et princières qui décorent celui qui a été trouvé à Montmorillon, il n'y a pas lieu de s'en étonner. La baronnie de Montmorillon, outre sa situation avantageuse, qui en faisait la clef du haut Poitou et de la basse Marche, possédait un château fort, protégé par les défenses naturelles de sa position : aussi cette baronnie fut-elle enviée par les différents partis, ce qui lui valut de nombreux changements de possesseurs et de fortune. Les rois de France eux-mêmes attachèrent de l'importance à la possession de cette cité.

CE QU'ON PENSAIT DE LA VIE FUTURE
AU TEMPS D'HOMÈRE. (1)

« Grands dieux! même dans la demeure d'Hadès, il subsiste donc de l'homme une âme et un fantôme; mais la réalité de la vie les a complétement abandonnés. » Ce cri qui s'échappe de la bouche d'Achille après de vains efforts pour saisir pendant la nuit le fantôme de Patrocle, est l'exacte impression de la vague croyance des contemporains d'Homère. Tout ne périt pas avec le corps qui est étendu sans force sur le sol, qui sera déchiré par les bêtes, ou que dévorera la flamme du bûcher, et dont les cendres se disperseront aux vents ou disparaîtront sous la terre. C'est ce que l'homme, dans le doute qui le saisit à la pensée de sa fin, a besoin de croire; et l'assurance qui lui est donnée à ce sujet est accueillie par lui avec une reconnaissance mêlée de tristesse, car il apprend aussi combien ce que la mort épargne est incomplet et faible.

Après avoir admiré dans Homère tant d'images de la grandeur morale, on est surpris de voir à quel point sa conception de la vie future est grossière et matérielle. « Déesse, chante la colère d'Achille, fils de Pélée, colère funeste qui causa mille maux aux Grecs, précipita chez Hadès les âmes valeureuses de nombreux héros et les livra *eux-mêmes* en proie aux chiens et aux oiseaux... . » *Eux-mêmes*, c'est leur corps avec leur sang, avec leurs nerfs, avec le principe et les agents de leur force, il faut même dire de leurs passions et de leur intelligence. Car voyez quelle est la nature de ces âmes qui accourent à l'évocation d'Ulysse. Avant d'avoir bu du sang des victimes, elles sont là sans connaissance et sans souvenir, images inconsistantes des êtres qui ont autrefois existé C'est ce sang qui, versé dans leurs membres décolorés, y ranime pour quelques instants le sentiment et l'intelligence. L'existence véritable est donc attachée aux corps; en se séparant de lui, elle n'obtient pas une délivrance, comme l'enseignera, à la suite de Pythagore et de Platon, tout le spiritualisme : elle souffre une diminution qui équivaut presque à l'anéantissement, car de la science qu'un être humain a possédée il n'a plus rien, et des passions qui l'animaient il ne garde plus qu'un appétit bestial qui l'entraîne invinciblement vers ce sang chaud et fumant comme vers une source de vie. Tel est encore l'empire du corps, même après sa destruction. Il se survit à lui-même; c'est de lui que vient cette forme vide et impalpable où se retrouve celui qui a vécu sur la terre, sorte de type créé pour chaque individu par la nature, et qui ne doit plus périr. On dirait, en effet, que, dans l'homme, la partie inviolable et sainte soit le corps, à titre de parcelle de la divine nature, comme étant une des œuvres enfantées en elle-même par son incessante création. C'est bien là, semble-t-il, le fond de la religion des funérailles. Il n'y a pas de loi plus obligatoire que celle qui prescrit de rendre aux siens les derniers honneurs, ni de vengeance plus haineuse que le refus de sépulture, ni de châtiment plus redouté que l'exclusion du sol de la patrie prononcée contre les restes du coupable.

Hector expirant rassemble ses dernières forces pour demander un tombeau à son vainqueur : « Je t'en supplie par tes genoux, par ta vie, par tes parents, ne m'emmène pas auprès des vaisseaux des Grecs pour être déchiré par les chiens; mais accepte l'airain et l'or que t'offriront en abondance mon père et ma mère vénérable, et rends-leur mon corps, pour que les Troïens et les épouses des Troïens me rendent les honneurs du bûcher. » Achille est impitoyable; la mort du meurtrier ne peut suffire au vengeur de Patrocle. De même, il faut à la patrie outragée une satisfaction qui dépasse les limites de l'existence présente. C'est ce qui explique dans Eschyle l'arrêt du conseil souverain de Thèbes contre Polynice qu'il condamne à être « jeté hors de la ville, sans sépulture, pour servir de proie aux chiens, comme dévastateur de la terre cadméenne. » Et, quel que soit le dessein particulier de Sophocle dans *Antigone*, son Créon ne manque pas de mettre en avant la même idée : « Quant à son frère Polynice, cet exilé rebelle qui voulait anéantir par la flamme sa patrie dévastée et les dieux de la cité, s'abreuver du sang de sa famille et emmener ses concitoyens en esclavage, il est interdit à tout habitant de cette ville de l'ensevelir et de le pleurer; il faut qu'il reste sans sépulture, misérable pâture des oiseaux et des chiens. »

Ce sont les droits de la guerre, cette négation violente et nécessaire des premiers devoirs de l'humanité; ce sont ceux de la patrie, cette puissance absolue qui, au nom des droits de tous, dispose souverainement des droits de chacun. Mais ceux qu'unissent les liens de la famille, ou ceux qui n'ont pas brisé les liens de la cité, sont enchaînés aux devoirs funèbres. Ils sont soumis aux réclamations du corps, quand il aspire vainement à la fin marquée par la nature,

(1) Extrait du beau livre de M. Jules Girard, *le Sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle*. Paris, 1869.

c'est-à-dire à ces rites qui, après la vie, se remettent dans le sein de la terre à la garde des divinités productrices, à laquelle il faut qu'il soit rendu, comme la graine tombée de l'arbre après que la fleur et le fruit se sont desséchés. De son repos dépend le triste repos de cette âme à demi matérielle, qui l'a quitté en emportant avec elle, comme un vêtement inséparable ou comme le moule de son indéfinissable substance, la forme qu'il avait au moment de la mort. Tant qu'il n'a pas reçu la satisfaction qui lui est due, ou bien elle reste gémissante sur le seuil de la demeure des trépassés : c'est ainsi qu'Homère nous représente l'âme d'Elpénor ; ou bien, suivant la croyance populaire qui a survécu au paganisme, elle hante, fantôme malfaisant, les lieux qui furent témoins de sa vie terrestre. Pour celui qui, au mépris des lois naturelles, a refusé au corps qu'elle animait les honneurs funèbres, elle devient une cause de colère divine.

Rien de plus lugubre, suivant la croyance d'Homère, que la condition des âmes après la mort. Ce ne sont que des ombres; le terme consacré par l'usage est d'une justesse parfaite. La vie réelle était celle du corps. Aussi, quand un guerrier tombe atteint d'une blessure mortelle, quel que soit son héroïsme, avec son dernier soupir se confond une plainte de l'âme qui s'échappe en gémissant sur la perte de la vigueur et de la jeunesse. « Ne me console pas, illustre Ulysse; ne me parle pas de ma mort : je voudrais travailler misérablement la terre pour un autre, pour un maître sans patrimoine et sans biens, plutôt que de régner sur tous ceux qui ont vécu. » Comment ne pas citer encore une fois cette pathétique expression de l'inconsolable douleur qu'éprouve Achille quand l'enthousiasme de la gloire et l'ardeur du dévouement, qui l'ont conduit dans la demeure des morts, s'y sont refroidis et calmés! Quel contraste, en effet, entre l'énergie passionnée de sa vie et cette ombre d'existence inerte et morne, dont la conscience lui fait cruellement payer le réveil momentané de son intelligence, maintenant condamnée à un engourdissement éternel !

Cet enfer de *l'Odyssée* est triste et froid ; la conception en est grossière et stérile. Cependant, si, au lieu de s'appliquer à en bien discerner les éléments, lesquels d'ailleurs par nature ne se prêtent que médiocrement à l'analyse, on se laisse aller à l'impression qu'il produit, on n'en peut méconnaître la poétique grandeur. . . . .

Bornons-nous seulement à remarquer avec quelle force s'expriment, dans le vieux poëte de *l'Odyssée*, l'idée primitive de la mort ainsi que les premiers sentiments qu'elle éveille en nous. Déjà son esprit a conquis assez de liberté pour y mêler les idées et les sentiments de la vie, et pour l'approprier à ses conceptions poétiques. Cependant, les tableaux qu'il trace sont dominés par une impression de trouble et de mystère qui ne pourra plus se retrouver au même degré dans les descriptions plus modernes, et qui marque son œuvre d'une grandeur de style inimitable.

Il faut cependant se dégager de ces impressions et se demander ce que c'est, indépendamment de la pensée d'Homère, que ce voyage d'Ulysse au séjour des morts. On y reconnaît sans peine une forme d'une très-ancienne idée qui se retrouve aussi dans d'autres légendes, comme celles d'Orphée, de Thésée, d'Hercule. Chacun de ces héros est représenté par la tradition comme descendant aux Enfers. L'imagination grecque a travaillé sur ce thème, et l'a développé dans le sens particulier de la légende de chacun d'eux; et c'est ainsi qu'il est devenu un acte de dévouement passionné ou de hardiesse impie, ou une épreuve fatale acceptée par un courage surhumain.

Au fond, c'est toujours, dans des types privilégiés, l'audace de l'homme forçant pendant sa vie l'entrée du monde inconnu dont la nature lui interdit l'accès : il y va chercher le secret de sa destinée, en fléchir ou en briser la loi.

Ni cette idée, ni la forme dont elle avait été revêtue, ne pouvaient périr. Quelle matière pour la poésie que la peinture d'un héroïsme devant lequel s'abaissaient les barrières mêmes de la mort, et surtout que les descriptions de ce monde infernal qui effraye et attire invinciblement l'imagination! Quant à l'idée elle-même, elle tenait étroitement à ce fond de conceptions sur la destinée humaine qui fut si sérieusement retravaillé au sixième siècle par l'école de Pythagore et par les Orphiques. Pénétrer le mystère de l'autre vie, savoir à quelles lois elle est soumise, et, sans affranchir l'homme d'une crainte salutaire, le soustraire au désespoir de l'Enfer comme à l'indifférence du néant; le consoler et le relever du joug de la mort par le sentiment de sa dignité : y a-t-il un sujet plus attachant pour la méditation philosophique, ou un but plus noble pour la religion? Au sixième siècle, la Grèce, par ses pressentiments et par ses aspirations, se dirigea vers ce but : un certain nombre de ses penseurs et de ses poëtes le poursuivirent avec une conscience plus ou moins nette de l'effort qu'ils tentaient.

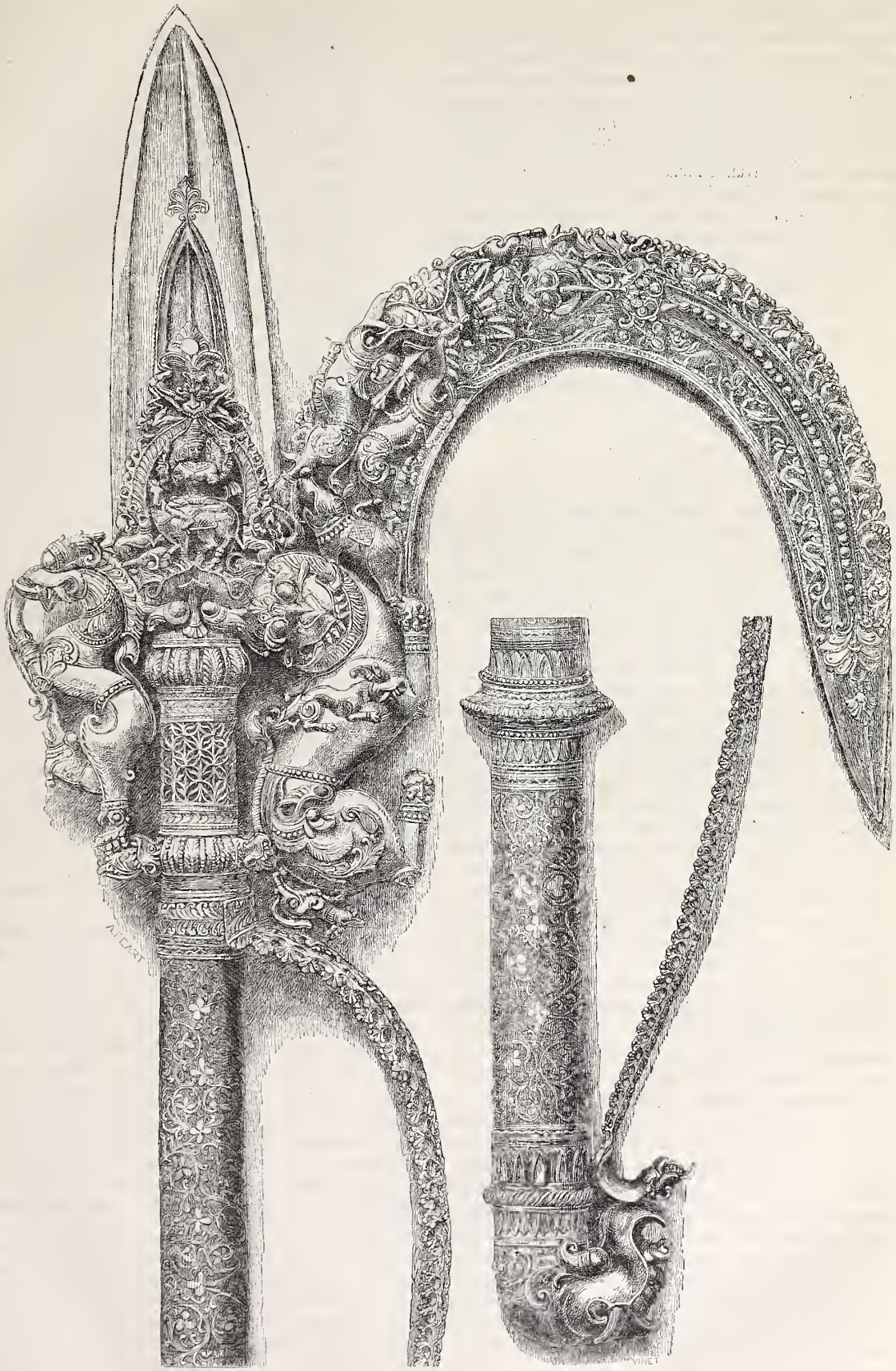
UN CROC DE CORNAC INDIEN.

Cornac armé du croc, sur une médaille de Numidie.

Cette arme est un exemple du luxe de l'industrie des Orientaux. Indiens, Chinois, Japonais, ont produit en grande quantité de ces ouvrages, merveilles de patience et d'art, pour l'exécution desquels la richesse et le temps ont été dépensés sans compter. Il semble que le temps n'ait pas de mesure pour leurs habiles ouvriers, et qu'ils ne puissent accumuler sur un objet assez d'ornements pour satisfaire la fantaisie de leurs princes et de leurs rajahs. Il a fallu employer des années de travail et des procédés et des outils qui nous sont inconnus pour creuser, percer, refouiller, ciseler ce croc de fer, avec la délicatesse du plus précieux bijou d'orfévrerie.

Le manche est en fer noir damasquiné de rinceaux et d'arabesques; il est coupé vers le milieu par une bague à jour, et se termine à son extrémité inférieure par une tête d'animal fantastique, à la gueule béante et armée d'énormes dents, à laquelle vient s'attacher une garde sculptée de fins ornements ajourés, qui part de la douille par laquelle s'adapte à la hampe l'arme proprement dite. Cette douille est ajourée d'un réseau de cercles entre-croisés, et couronnée à ses deux bouts de tores à feuilles d'acanthe. Le personnage que l'on voit au-dessus du tore supérieur, accroupi sur un animal dont il est difficile de déterminer la nature, est Cartikeia, le dieu de la guerre dans la religion des Pouranas. Il est entouré d'un nimbe dont les deux branches sont portées par des chimères et qui se termine à leur point de rencontre par un riche fleuron. Ces détails, presque en ronde bosse, se détachent des trois arêtes d'évidement d'une lame droite à deux tranchants qui forme l'axe de la pièce. Un tigre fantastique, chargé d'autres animaux, s'adosse à la douille et forme le point de départ

du croc, qui est lui-même entièrement couvert de figures et d'ornements : ce sont d'abord, à la base, un petit éléphant et deux chimères ; un homme monstrueux qui les surmonte porte sur la tête un fleuron d'où part une ligne de perles



Croc à éléphant de la collection de Mme S. de Rothschild. — Dessin de Féart, d'après une photographie de Franck.

ciselées dans l'arête du croissant. Des deux côtés, des rinceaux à jour, semés d'animaux et d'oiseaux, évident la lame dont le tranchant inférieur seul est aiguisé. De l'autre côté de la douille, en pendant au tigre, se dresse une chi-

mère dont la tête est terminée par une sorte de trompe. Le fer est partout ciselé et poli avec un fini sans égal. L'arme entière a une longueur de 0m.068.

Cette arme était destinée à conduire les éléphants. Son usage paraît remonter à une haute antiquité. Nous reproduisons plus haut à l'appui une médaille de Numidie, au revers de laquelle est figuré un cornac se servant de son croc. C'était peut-être celle du conducteur des éléphants blancs, ces animaux sacrés, objets du culte de tous les Indiens, qui, dans leur croyance, reçoivent par la transmigration l'âme des grands monarques. Ils se plaisent à les parer de bijoux et d'étoffes de prix; de même le croc de leur cornac a dû être rendu digne de les toucher par la matière ou par le travail Cette opinion peut donc être fondée. Toutefois l'effigie du dieu Cartikeia, placée en évidence au centre de l'arme, a fait conjecturer avec plus d'apparence que le croc était destiné à diriger la monture de guerre d'un souverain.

PROMENADES D'UN ROUENNAIS

DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Suite. — Voy p. 54.

LES FOIRES.

Il se tient à Rouen, chaque année, quatre foires, qui ont lieu en février, mai, juin et octobre : c'est du moins ce qu'indique l'Almanach de la ville; mais en réalité, de ces quatre foires, on ne doit guère aujourd'hui compter que la dernière, connue sous le nom de foire Saint-Romain. Elle ouvre le 23 octobre et dure jusqu'au 23 novembre. Cette foire a été de tout temps la plus importante de la contrée; l'ouverture s'en faisait jadis avec un grand cérémonial. En souvenir des services légendaires rendus autrefois par saint Romain, on délivrait un prisonnier qui préalablement, devant le palais des ducs de Normandie, devait lever la *fierte*, c'est-à-dire la châsse dans laquelle étaient conservés les os du saint. On peut voir tout cela en très-grand détail dans l'*Histoire du privilége de saint Romain*, par M. Floquet. A cause de cette délivrance d'un prisonnier, la foire Saint-Romain s'appelait au moyen âge la *foire du Pardon;* elle avait lieu sur les hauteurs Beauvoisine, dans un vaste champ qui portait le nom de *champ du Pardon*, et sur l'emplacement duquel on trouve encore aujourd'hui la rue du Champ-du-Pardon. La foire du Pardon était une des plus célèbres et des plus fréquentées du royaume; tout le pays de Caux et presque toute la Normandie y venaient faire les emplettes d'hiver : habits, meubles, bijoux, linge, chaussures, faïence, coutellerie, chaudronnerie, etc., s'y étalaient de tous les côtés. Au jour de l'ouverture, le 23 octobre, il s'y faisait un commerce énorme de chevaux, bœufs, vaches, moutons, ânes, porcs, etc.; et puis, pour charmer les populations normandes, tous les théâtres ambulants du royaume s'y donnaient rendez-vous. De nos jours encore, le 23 octobre, à Rouen, il se vend un assez grand nombre de bestiaux; mais pour toutes les autres denrées la foire a beaucoup perdu de son importance Ce qui pourtant ne paraît pas avoir diminué, quant au nombre, ce sont les spectacles forains. Rien ne peut donner une idée de l'étrange coup d'œil qu'offre au promeneur, pendant un mois, le boulevard Beauvoisine, où, sur une interminable file, s'établissent tous ces théâtres, avec estrades, tableaux, musique, parades, etc.

Les baraques des marchands occupent sur deux rangs, jusqu'à la place Cauchoise, le boulevard Jeanne-Darc, prolongement du boulevard Beauvoisine. Mais cette partie de la foire est aujourd'hui la moins visitée; c'est aux petits théâtres que se porte et s'entasse la foule. Aussi ne trouveriez-vous pas un poëte à Rouen qui n'ait essayé de peindre ce tohu-bohu :

Voyez-vous la mère Gigogne
Qui danse avec ses quinze enfants,
Et Polichinelle qui cogne
De sa bosse tous les passants?
Mais voici, dans une autre loge,
Un Robert Houdin dont l'éloge,
Fait par lui-même aux assistants,
Ébaubit bourgeois, artisans.....
Comme fruits d'inconnus rivages,
Vous verrez des femmes sauvages
Et des tigres apprivoisés;
Puis des pitres très-avisés,
En puissants seigneurs déguisés,
Faisant la parade à tu'-têtes,
Vous verrez, au bruit des trompettes,
Des milliers d'animaux vivants,
Montrés par des gens surprenants
Trois fois plus encor que leurs bêtes.
Amis, dans cette foire enfin,
Consacrée au grand saint Romain,
Pleine de rares phénomènes,
Pleine d'affamés charlatans,
Pleine de bruits et de clinquants,
Où les sots pressés par centaines
Se font berner, moquer, piller,
Duper, mystifier, voler,
Et s'en retournent dans leur case
Charmés et tout remplis d'extase,
Vous aurez de ce monde-ci
Tout le spectacle en raccourci.
. . . . . .

Ne croyez pas cependant, cher lecteur, qu'il n'y ait rien à voir de vraiment intéressant parmi ces spectacles; car, outre que vous y trouverez les troupes équestres les plus habiles et les plus célèbres, vous y pourrez voir aussi en toutes sortes de genres des artistes d'un talent réel.

Souvent nous voyons à la foire de Rouen des ménageries, des musées anatomiques, dirigés par des hommes vraiment instruits. Nous y avons eu quelquefois la comédie très-bien jouée, surtout par des troupes d'enfants. Des carrières brillantes, n'en doutez pas, ont eu leurs commencements à la foire. Baron, le grand comédien Baron, venait de se faire applaudir dans les foires lorsqu'il fut recueilli par Molière....

Mais oserai-je vous dire, ami lecteur, l'idée qui tout récemment m'est venue?

Dans une de nos dernières Promenades, j'ai parlé des recherches de notre infatigable archiviste M. E. Gosselin. Eh bien, savez-vous depuis lors ce qu'a découvert M. E. Gosselin? Écoutez un peu. Je vous ai raconté précédemment le séjour de Molière à Rouen en 1658; ce séjour dans notre ville avait été de tout temps connu, puisque Lagrange lui-même, le camarade de Molière, en parle dans la préface qu'il a mise en tête de la première édition complète des Œuvres du grand comique. On savait donc parfaitement que Molière avait terminé à Rouen ses pérégrinations en province; mais on ignorait absolument qu'il les y eût commencées, et voilà précisément ce que M. E. Gosselin, dans ces derniers temps, a mis tout à fait hors de doute.

La plupart des biographes avaient supposé que Molière, au sortir du collége, était allé étudier en droit à Orléans: cette hypothèse vient d'être anéantie. Il résulte, en effet, d'un acte authentique mis au jour par M. Gosselin, que Molière, dès l'année 1643, c'est-à-dire à l'âge de vingt et un ans, faisait partie d'une troupe dramatique qui avait pris d'abord le titre de « les Enfants de famille »; mais en 1643, année où nous y trouvons Molière, elle venait de changer ce nom contre celui de « l'Illustre Théâtre. » Le directeur de la troupe s'appelait Denis Beys, et Molière

avait là pour compagnons Germain Clérin, Joseph Béjart, Nicolas Bonenfant, Georges Pinel, Madeleine Béjart, Madeleine Malingre, Catherine des Urleis, Geneviève Béjart, et Catherine Bourgeois, « tous associez pour faire la comédie soubz le tiltre de « l'Illustre Théâtre », dit l'acte retrouvé par M. Gosselin.

M. Gosselin a publié cet acte tout entier dans la *Revue de la Normandie* du mois d'avril 1870 ; nous n'en citerons ici que les premières lignes :

« Du mardy apres midy troisᵉ jour de novembre xviᵉ quarante-trois, devant Mᵉ Cavé, notaire royal à Rouen,

» Furent présents Denis Beys, *Jean-Baptiste Poquelin*, Germain Clérin. . . . . »

Et tous ont signé ; la signature de Jean-Baptiste Poquelin au milieu des autres apparaît splendide et presque monumentale ; elle rappelle par sa vigueur et sa netteté celle de François Rabelais que Montpellier conserve avec tant de soin.

Le contenu de l'acte, à part les signatures et la date, a peu d'importance : il s'agit de faire exécuter par un certain Noël Gallois, propriétaire d'un jeu de paume à Paris, des réparations qu'il avait promises.

Mais avez-vous pris garde à la date? Avez-vous remarqué que la troupe ambulante est présente à Rouen le 3 novembre? Le 3 novembre, c'est et c'était dès lors le beau moment de la foire du Pardon. Nos jeunes comédiens ne s'y seraient-ils pas établis? Molière, le grand Molière, le futur auteur du *Misanthrope* et de *Tartuffe*, n'aurait-il pas fait ses premiers débuts à cette foire de Rouen ?

Si l'on veut bien se rappeler ce qu'était le théâtre à cette époque ; si l'on veut bien se rappeler les détails si parfaitement vrais que nous fournit le *Roman comique* de Scarron sur les comédiens ambulants du temps de la Fronde, détails dont quelques-uns très-certainement lui furent indiqués par les camarades de Molière ; si l'on veut bien encore se rappeler que le *Roman comique* fut publié peu de temps après une apparition de Molière à Paris en 1640, apparition après laquelle « l'Illustre Théâtre » reprit ses pérégrinations en province, qui durèrent jusqu'à la fin de 1658 ; si, dis-je, on veut bien se rappeler toutes ces circonstances, on verra combien est vraisemblable que les jeunes comédiens qui composaient en 1643 le personnel de « l'Illustre Théâtre » soient venus, sous la direction de Denis Beys, faire leurs débuts à la foire de Rouen, une des plus célèbres d'alors et des plus fréquentées par les théâtres de toutes sortes. Nous savons d'ailleurs que la ville de France où l'on aimait le plus la comédie, c'était Rouen, la patrie de Corneille. Quoi de plus naturel qu'une troupe alors inconnue, inexpérimentée, vînt s'essayer dans un tel pays, qui d'ailleurs était si peu éloigné de Paris?

Dans tous les cas, une chose en ceci reste incontestable, c'est la présence de Molière à Rouen, au milieu d'une troupe de comédiens, le 3 novembre 1643.

Nous savons donc maintenant ce que Molière étudia au sortir du collége : ce ne fut ni le droit, ni la médecine, ni même la théologie, comme quelques biographes l'ont imaginé ; il étudia l'art dramatique, dans lequel, après seize années de préparation, il devait devenir un si grand maître.

Que « l'Illustre Théâtre » se soit établi dans le champ du Pardon ou ailleurs, sa présence à Rouen pendant la foire de 1643 n'en est pas moins avérée, et la célèbre foire normande peut certainement s'attribuer la gloire d'avoir eu les débuts du jeune Poquelin.

La suite à une autre livraison.

L'OUTARDE.

La pesante Outarde, ennuyée de la lourdeur du vol de ses enfants, vola de nombreux œufs d'émérillon, de chardonneret, de pigeon, de perdrix et de tourterelle, et les mélangea dans son nid.

Elle les couva longtemps, et bien qu'elle en perdît plusieurs, ceux qui restèrent donnèrent enfin naissance à de beaux oiseaux de différentes espèces.

Alors l'Outarde convia quantité d'oiseaux pour tirer vanité devant eux d'une si nouvelle lignée ; mais chacun d'eux reprit ses petits, et l'Outarde fut bien mortifiée.

Vous qui couvez les œuvres des autres, faites donc prendre le vol à vos enfants ! Chaque auteur dira : « Celui-ci est à moi », et ils vous laisseront tout seul. (¹)

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. les Tables du t. XXXVIII, 1870.

TROISIÈME PARTIE.

COLLECTION DES INSECTES A ÉLYTRES. — COLÉOPTÈRES.

Suite.

La plupart des apprentis naturalistes ont à surmonter une certaine répugnance au moment de toucher des insectes à élytres et à carapace dure. D'autres craignent qu'ils ne soient dangereux. Nous pouvons rassurer ces derniers d'un mot. Aucun coléoptère de notre pays n'est à redouter, et si quelques-uns mordent, ils ne font pas plus de mal que le pierrot ou le pinson que l'on veut prendre.

Mais où prend-on les coléoptères? demanderont tout d'abord les jeunes chasseurs d'insectes. — Partout.

Nous rappellerons cependant que certains endroits sont toujours meilleurs que d'autres à explorer : les bords des eaux douces et salées, les prés, les bois avec leurs herbes et leurs mousses, offrent souvent une belle récolte. D'ailleurs, au bout de quelques chasses, le novice saura déjà ce qu'il peut à peu près espérer ou rechercher en tel endroit donné. S'il rencontre, par exemple, des staphylins dans les détritus humides, il saura bientôt par expérience que ce n'est pas là qu'il trouvera les cicindèles.

Les amas de bois à brûler, les fagots abandonnés, les tas de pierres, les sablonnières à bords coupés vif, les ornières, sont autant d'endroits propices. Il faut faire la chasse de nuit et de jour, au crépuscule et à l'aurore, sur les herbes encore humides de rosée.

On peut se procurer plusieurs nécrophores et d'autres insectes analogues en se créant un charnier de petits animaux morts ; il est bon de le placer loin de la maison et de le recouvrir d'un treillage de fil de fer à mailles convenables, parce que beaucoup d'oiseaux, — surtout la pie et l'étourneau, — viendraient y chasser pour leur propre compte.

Tous les mois sont propices pour la chasse des coléoptères ; chacun amène ses espèces successives.

Cherchez dans les forêts, au-dessous et sur la surface des écorces des arbres morts et des branches cassées par la tempête. Chassez dans le marais, dans l'étang, dans le ruisseau, dans la rivière. En automne surtout, vous ferez bonne récolte de petits et gros insectes. Soulevez les bouses de vache dans les pâturages, il y a là des trésors ; fouillez dans les fourmilières, remuez les fumiers, les couches, les tannées ; ramassez les champignons, et conservez-en quelques-uns des plus gros dans des bocaux ; vous en verrez sortir peu à peu nombre d'espèces très-rares, souvent avec leurs curieux parasites d'autres familles. Cherchez dans les

(¹) Th. Yriarte.

caves, les carrières, les cavernes, les puits; fauchez souvent sur les fleurs avec le filet de toile, et permettez-vous de tuer quelquefois les oiseaux insectivores pour ouvrir leur estomac : c'est le seul moyen de trouver des espèces qu'il serait impossible de se procurer autrement, n'ayant pas d'ailes pour les aller chercher à l'altitude où elles se tiennent.

On peut aussi ramasser des morceaux de bois morts, pourris, perforés, et les placer dans des bocaux ou sous des cloches de verre. De temps en temps, il en sort des insectes curieux, parasites ou xylophages. Cette éclosion est quelquefois longue; mais que de surprises ne se prépare-t-on pas ainsi, sans soin et sans dépense!

On peut encore chasser le soir, en posant au milieu d'une nappe étendue à terre soit une lanterne, soit une lumière entourée de gaze ou de papier huilé. Les insectes éblouis viennent voltiger autour, et on les prend soit au filet, soit à la main.

La chasse dans les fourmilières peut procurer jusqu'à deux cent cinquante espèces de coléoptères que l'on ne rencontre que là. Pour se garer des atteintes des fourmis, qui défendent leurs prisonniers avec ardeur, il faut explorer ces endroits le matin et le soir, alors que la fraîcheur engourdit un peu les propriétaires de l'établissement. On jette dans le tamis une poignée de fourmis avec leurs détritus, on secoue sur la nappe, où il devient facile d'apercevoir les parasites, en général très-petits.

On sassera aussi le sable pour y découvrir une foule de petites espèces introuvables sans ce moyen. On renversera brusquement sur la nappe les champignons, car la plupart des petits coléoptères qui se promènent sur ces végétaux ont la singulière habitude de faire le mort à la moindre apparence de danger, et pour cela se laissent tomber dès que l'on touche à leur support. Quant à ceux qui habitent l'intérieur, il est aussi plus commode de les chercher sur la surface blanche, au-dessus de laquelle on brise le champignon.

Quelques hyménoptères, ressemblant quelque peu à des guêpes, creusent des nids en terre dans les talus, les sablières, etc. Ils font alors la chasse à certains coléoptères qu'ils enfouissent pour les donner en nourriture à leurs larves à venir. Quand le hasard lui fait rencontrer ces curieuses nécropoles, le chasseur de coléoptères y trouve les espèces les plus rares dans un état parfait de conservation, endormies seulement par le venin préservateur de la prévoyante mère. On conquiert ainsi des buprestes, difficiles toujours à rencontrer, des charançons, sans parler des hémiptères, des araignées et des insectes de toute sorte que l'on découvre aussi dans ces singuliers magasins.

Préparation des coléoptères.

Soins préparatoires. — La première chose à faire en revenant de la chasse, c'est de tuer les gros insectes que l'on rapporte dans des récipients quelconques. Nombre d'entre eux sont asphyxiés ou rendus insensibles par les substances avec lesquelles on les a enfermés; mais la vitalité de ces animaux est très-grande : on les croit morts, ils reviennent à la vie, se détériorent ou détruisent leurs voisins. Nous n'oublierons jamais qu'un *Oryctes nasicornis* a pu vivre plus de deux mois dans un flacon sans manger.

On tue les insectes, grands et petits, par la chaleur, dans une boîte quelconque, un four, ou tout autre moyen analogue. On peut plonger dans l'eau bouillante la base des tubes ou flacons débouchés; 100 degrés suffisent pour tuer les insectes.

On sort de l'alcool à 36 degrés les insectes que l'on y a plongés, puis on les lave dans de l'alcool à 40 degrés et on les laisse sécher, remettant à plus tard leur préparation définitive; sans cela, ils tourneraient *au gras*, cette plaie des collections, contre laquelle on n'a encore trouvé aucun remède.

Soins définitifs; Piquage. — Règle générale : tout insecte doit être piqué sur l'élytre droit, entre l'écusson et le bord externe (fig. 46). Il est naturel que l'on choisisse la grosseur ou le numéro de l'épingle que l'on emploie suivant la grosseur de l'animal.

Attitude. — Si l'on ne craint point de consacrer une place convenable à sa collection, il vaudra beaucoup mieux

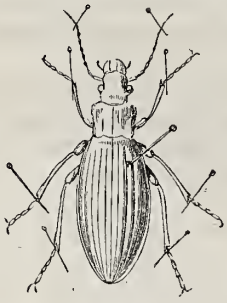


Fig. 46.

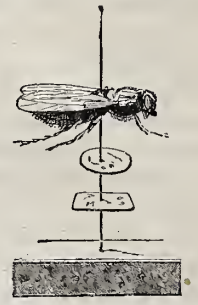


Fig. 47.

donner l'attitude de la vie à ses coléoptères, ainsi que le montre la figure 47, qui indique en même temps comment, au moyen d'épingles plus solides, ordinairement en acier, à tête de verre, on prépare un insecte ramolli.

Si, au contraire, on dispose de très-peu de place, il vaut mieux ramener les pattes sous le corps et les antennes de chaque côté. L'insecte tient moins de place et se prête mieux à l'étude; en effet, en ôtant et remettant les échantillons, on n'est pas exposé à endommager leurs voisins.

Ramollissement. — Tous les insectes peuvent se ramollir au moyen de la cloche; mais quand il s'agit de coléoptères plus petits, on prend une méthode plus expéditive. On jette l'insecte dans un peu d'eau distillée : en quelques minutes, il est ramolli; on le retire avec un pinceau, on le place sur du papier buvard; on arrange, au moyen du pinceau, les pattes et les antennes. Quand il est sec, on le prend au bout du pinceau légèrement humide, on le pose sur une très-petite goutte de colle placée à l'extrémité d'une carte ou d'un petit morceau de mica, et on laisse sécher.

Duvet. — Si l'insecte porte des poils ou du duvet, il faut, quand il est étalé, prendre dans le pinceau une grosse goutte d'eau qu'on pose sur l'animal. Les poils se distendent, le papier buvard absorbe peu à peu l'eau qui les divise, et ils restent dans la position naturelle. Au moyen du pinceau humide, on transporte ces insectes comme les autres; mais on s'efforcera de les saisir ailleurs que par les endroits duveteux.

ORTHOPTÈRES.

Cet ordre d'insectes est beaucoup moins nombreux en espèces que celui des coléoptères.

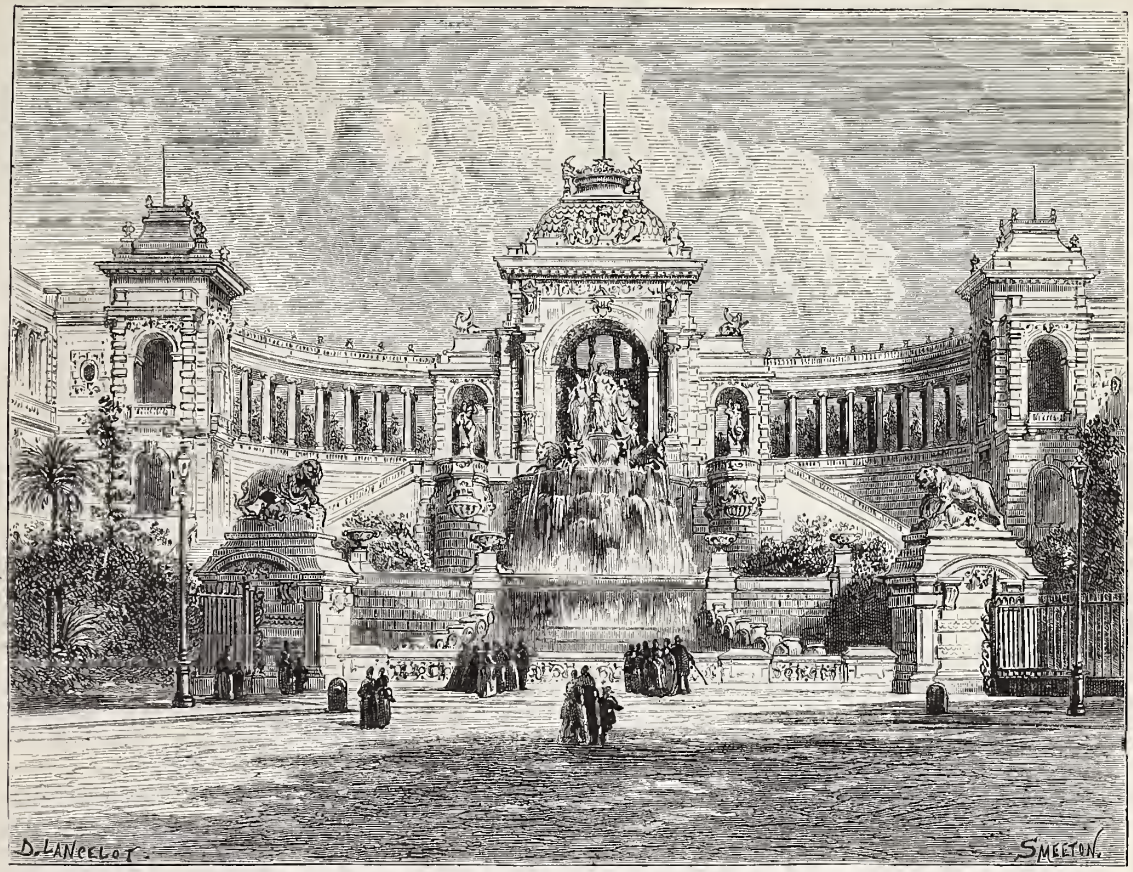
Les instruments destinés à en faire la capture sont les mêmes que l'on emploie pour les coléoptères, et souvent les insectes des deux ordres seront pris en même temps, surtout ceux des espèces communes.

Il ne faut pas s'attendre à trouver aux environs de Paris plus d'une soixantaine d'orthoptères; mais on les ira chercher au grand soleil et dans les endroits les mieux exposés, car cet ordre est composé surtout d'insectes des pays les plus chauds.

Les grandes espèces se traitent dans les tubes et les boîtes absolument comme les coléoptères de même taille. Il importe de les séparer, afin qu'ils ne se mangent pas.

La suite à une autre livraison.

LE NOUVEAU MUSÉE DE MARSEILLE.



Château d'eau du nouveau Musée de Marseille. — Dessin de Lancelot.

Le Musée de Marseille n'occupe plus l'ancien couvent des Bernardins [1], dans la rue à laquelle il avait donné son nom ; il a été transporté depuis peu sur la colline de Longchamp, au milieu d'une charmante promenade, dans un palais construit pour le recevoir avec le Muséum d'histoire naturelle. Deux bâtiments à deux étages le composent, reliés entre eux par une double rangée de colonnes ioniques formant un portique à jour, au milieu duquel se détache un château d'eau.

On peut juger par la gravure de l'effet gracieux et imposant de cet élégant édifice. L'architecture, dans le style de la renaissance, est de M. Espérandieu. Le groupe sculpté que l'on aperçoit sous l'arc triomphal, au-dessus de la chute d'eau, est l'ouvrage de Duret. Il représente la Durance et les campagnes auxquelles elle donne la fécondité. Dix bassins s'étagent au pied de ces figures, formant une cascade d'une hauteur totale de vingt-deux mètres.

Les eaux de la Durance ont transformé Marseille depuis qu'elles y ont été amenées par le canal construit de 1839 à 1849, et qui porte aujourd'hui le nom de canal de Marseille. Cette eau, qui est le luxe des pays naturellement arides, y est partout répandue avec une merveilleuse abondance. Luxe bien entendu et profitable de toutes manières, car s'il peut paraître coûteux au premier aperçu (on a dépensé pour la construction du canal cinquante-deux millions de francs), on peut considérer comme bien placé l'argent qui y a été employé. La vente des eaux rapporte à la ville entre sept et huit cent mille francs.

[1] Voy., sur le Musée de Marseille, t. XIV, 1845, p. 129, 252

GUIGNOL ET SON THÉATRE.

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 345.

LE RÉPERTOIRE.

Le rire est bon. Platon, dans sa *République*, le condamne : à son point de vue, Platon n'a pas tort ; car sa sévérité s'adresse au rire malsain du moqueur devant le spectacle des difformités corporelles, des efforts courageux mais impuissants de l'infirme, de la chute inévitable du faible, et des succès de l'astuce s'attaquant à la candide bonne foi. Oui, en ce cas, le rire est mauvais ; mais intervertissez les rôles ; montrez comment le difforme de corps redresse un esprit tortu, comment l'adresse du faible triomphe de la force brutale, et comment aussi la bonne foi peut forcer l'astuce à se prendre à son propre piége : alors les rieurs seront pour la raison, l'adresse et la candeur victorieuses, et l'on pourra dire sans manquer au respect qui est dû au plus grand philosophe de la Grèce antique : Le rire est bon.

C'est presque toujours sur quelques-unes des *données* morales que nous venons d'indiquer qu'on a bâti les joyeuses saynètes du théâtre de Guignol. Dans son répertoire, qui se compose d'une vingtaine de pièces, il en est au plus trois ou quatre dont on chercherait en vain le but. Celles-ci, qui ne sont pas les moins gaies, peuvent être comparées à ces accès de fou rire que rien n'explique et qui font dire après la crise : « C'est bête de rire ainsi, mais cela fait du bien. »

Laurent Mourguet et ses habiles successeurs n'ont pas uniquement puisé dans leur imagination le comique des situations dans lesquelles se développent et la naïveté de

Guignol, et l'esprit de ressource du savetier Gnafron ; mais on ne peut du moins leur reprocher d'être des imitateurs serviles. Sur tout ce qu'ils ont emprunté au théâtre ancien et moderne, les ingénieux *marionettistes* ont posé le cachet de leur originalité. L'analyse démontre que si pour quelques-unes de leurs pièces l'imitation est incontestable, il est plus que probable que la plupart des autres sont de véritables créations auxquelles certains auteurs contemporains ont dû des succès qui ne leur ont coûté qu'un effort de mémoire. Il suffit pour le prouver de passer rapidement en revue cet amusant répertoire.

I. — LES COUVERTS VOLÉS.

Cassandre est un riche propriétaire. Il veut donner un grand dîner pour fêter le jour anniversaire de sa naissance ; par malheur son cuisinier est malade. Il appelle Guignol, son valet. Celui-ci tarde à répondre, parce qu'il est occupé à éplucher la salade, *d'où il sort les petites limaces*. Guignol arrive enfin. Son maître lui ordonne d'aller prier M. Orgon de lui prêter son cuisinier.

— Faudra-t-il l'apporter ?

— Je présume qu'il marche tout seul.

— C'est que l'autre jour vous m'avez envoyé chercher une cuisinière en fer-blanc ; j'ai cru qu'un cuisinier c'était de même.

A peine Guignol est-il parti que Scapin arrive. Il a servi autrefois chez le même maître avec Guignol. Ce dernier, témoin des friponneries de Scapin, l'a dénoncé de peur qu'on ne l'accusât d'être son complice. Le juge a condamné Scapin, qui s'est promis de se venger de son dénonciateur. Il se présente à Cassandre comme cuisinier sans place.

— Savez-vous apprêter une sole normande, un plum-pudding anglais ? lui demande Cassandre.

— Ce sont des enfantillages, reprend Scapin : je vous servirai une charlotte norvégienne, des écrevisses japonaises, et des artichauts sauce grenouille.

Cassandre enchanté retient Scapin pour son dîner. Guignol revient seul ; le cuisinier de M. Orgon s'est donné une entorse en retournant une omelette dans la poêle à frire. Il rencontre son ancien camarade et menace de le faire chasser ; mais, ému du feint repentir de Scapin, il promet de ne pas le trahir. Le fripon, qui poursuit son idée de vengeance, profite d'une nouvelle absence de Guignol pour déclarer à Cassandre qu'il a un voleur chez lui : il raconte qu'en allant dans la chambre de Guignol pour chercher des casseroles de cuivre, il a remarqué six bouteilles de vin sous son lit et douze couverts d'argent dans sa paillasse. Cassandre monte aussitôt chez Guignol, où il trouve en effet les bouteilles et les couverts, que Scapin vient d'y cacher pour faire pendre son ancien camarade. Cassandre indigné attend Guignol. Il revient ; son maître l'interroge ainsi :

— Regardez-moi en face. Qu'est-ce que vous voyez quand vous me regardez ?

— Je vois un brave homme.

— Faites-moi la même question, Guignol, demandez-moi ce que je vois quand je vous regarde.

— Vous voyez un bon enfant... un domestique comme il n'y en a pas beaucoup.

— C'est moi qui dois répondre, dit Cassandre. Et il ajoute : — Quand je vous regarde je vois un voleur.

— Un voleur !

— Qu'est-ce qu'il y a dans votre paillasse ?

— Dame ! répond naïvement Guignol, il y a des puces.

— C'est de mon vin, de mes couverts d'argent que je vous parle... Je les y ai vus... ils y sont encore.

Guignol se hâte d'aller vérifier l'accusation, et revient en protestant de son innocence. A Cassandre qui lui ordonne d'aller se faire pendre ailleurs, il répond par le refus de quitter la place ; mais comme son maître envoie chercher le bailli et la maréchaussée, il s'enfuit épouvanté. Et nous voilà dans une forêt, où le pauvre Guignol se tient caché depuis la veille. Il est parti hier sans avoir dîné, et il ne sait comment déjeuner ce matin. Dans l'espoir que le sommeil endormira sa faim, il se couche par terre, regrettant sa maman qui lui faisait de la bonne soupe de farine jaune et tous les soirs bordait son lit. Il va fermer les yeux, un serpent le réveille.

— N'avoir rien mangé et risquer d'être mangé soi-même, c'est trop pénible !

Poussé par le désespoir, il va se précipiter dans l'étang, quand le génie du Bien lui apparaît et lui donne une baguette, talisman qui lui permettra d'échapper à ses persécuteurs :

— Si tu dis *Berlique*, ils seront à ta discrétion ; si tu dis *Berloque*, l'enchantement cessera.

Scapin, le bailli et les gendarmes que Cassandre a mis à la poursuite de Guignol l'ont découvert, ils vont le saisir. Guignol dit *Berlique*, ils restent immobiles.

— *Berlique*, saluez-moi.

Ils le saluent. Guignol les endort, les réveille ; il oblige Scapin à avouer le motif de sa calomnie. Le coupable est emmené en prison ; Cassandre, repentant de sa crédulité, rend sa confiance à Guignol et double ses gages.

L'historien du Guignol lyonnais a reconnu dans cette parade l'imitation d'une féerie allemande du siècle dernier.

II. — LE POT DE CONFITURES.

Guignol, valet de Cassandre, est enclin au péché de gourmandise. Hier, quand son maître a voulu donner à goûter d'excellentes confitures à des dames qui étaient venues lui faire visite, il a trouvé tous les pots entamés. Furieux contre son valet, Cassandre charge son fils Octave de chasser le coupable. Cette commission inquiète le jeune homme : Guignol lui a été recommandé par Mlle Emilie dont il sollicite la main ; il craint que le renvoi du serviteur qu'elle protége ne fasse manquer son mariage. — Il suffira sans doute d'une verte semonce pour que le gourmand se corrige.

Il appelle Guignol et lui reproche ses méfaits :

— Il n'y a pas ici un seul pot de confiture entier, lui dit-il.

— C'est que le confiseur ne les aura pas remplis, répond Guignol ; il y a si peu de bonne foi dans le monde !

— N'accuse pas le confiseur... Le coupable s'est trahi... on a vu la trace de ses doigts.

— Par exemple ! se récrie l'accusé ; je ne les ai touchées qu'avec ma langue !

— Tu l'avoues donc, malheureux !

— Gredine de langue ! dit Guignol en se soufflétant ; je te loge, je te nourris, et tu parles contre moi !

Pour obtenir sa grâce, il invoque le nom de Mlle Emilie. Sa protectrice arrive, et rencontre Octave qui se plaint à elle de la gourmandise de Guignol ; elle n'y veut pas croire ; le fils de Cassandre s'engage à lui en donner aujourd'hui même une preuve irrécusable. Dès que la demoiselle est partie, Octave ordonne à Guignol de porter chez elle un pot soigneusement couvert.

— Il contient, dit Octave, des confitures de l'Inde au bambou et à l'ananas... elles valent trois cents francs le pot.

Avant de se mettre en route, Guignol médite sur les confitures. Il n'en goûtera pas, c'est sacré ; mais il peut bien les sentir :

— J'ai un nez ; ce n'est pas pour en faire un tuyau de poêle.

Il met le nez sur le pot ; l'odeur l'affriande :

— Ça sent le jasmin et le jus de saucisse.

Il peut au moins regarder les confitures :

— Ça n'en ôtera pas.

Il découvre le pot et reste frappé d'éblouissement :

— C'est comme un rayon de soleil dans un seau d'eau !

Il se hâte de recouvrir le pot pour résister à la tentation ; mais le mouvement trop précipité lui fait plonger le pouce dans les confitures. Il suce son pouce ; c'en est fait ! le voilà lancé sur la pente du crime : le pouce ne lui suffit plus, c'est toute la main et enfin la tête qu'il fourre dans le pot de confitures. Octave reparaît :

— As-tu fait ma commission ?

— Oui, maître.

— Mlle Émilie a-t-elle regardé ce que tu lui apportais ?

— Oui, maître.

— En a-t-elle goûté ?

— Oui, maître.

— Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait ? s'écrie alors Octave jouant le désespoir. Ce matin, j'ai eu une querelle avec Mlle Émilie ; j'ai cru qu'elle voulait en épouser un autre, et pour me venger, ces confitures que je lui ai envoyées, elles étaient empoisonnées !

— Empoisonnées ! répète Guignol avec épouvante ; je suis mort !

Ce n'est qu'à grand'peine qu'on parvient à convaincre Guignol qu'il est encore de ce monde.

L'auteur du *Pot de confitures* s'est-il inspiré de notre *Désespoir de Jocrisse ?* ou bien est-ce dans le répertoire du théâtre de Guignol que Dorvigny a puisé l'idée de sa fameuse jocrissiade ? C'est là une question d'histoire littéraire qui risque de n'être jamais résolue. Peut-être la découverte d'une source jusqu'à présent ignorée la fera-t-elle résoudre en faveur de quelque anonyme ancien à qui reviendrait le mérite d'avoir inventé la situation la plus dramatique du théâtre bouffon.

La fin à une prochaine livraison.

DÉSINTÉRESSEMENT.

Aimez le bien pour le bien, le beau pour le beau, la bonté pour la bonté ; il faut le désintéressement en toutes choses. Je n'admets pas qu'on nous promette des récompenses comme un encouragement au devoir, qu'on nous fasse aimer Dieu en vue d'une gratification future. Il ne doit entrer aucune convoitise ni aucun calcul dans la pensée de bien faire. Il est assez doux d'être bon, il est assez consolant d'aimer Dieu, sans qu'il soit besoin d'autre prime. Nous portons, chacun en nous, notre récompense anticipée. Bien suffisante est l'infaillible approbation de la conscience, glorieuse dans son contentement divin. Parlez-nous du ciel comme de la patrie où la créature retourne au Créateur, où le flot retourne à la source ; parlez-nous-en surtout comme d'un lieu de retraite où le voyageur exténué de la vie se repose : n'est-ce point assez ?

Mme Blanchecotte.

LE CHATEAU DE PIERREFONDS

(OISE).

Fin. — Voy. p. 36.

Ces grandes salles, pendant le moyen âge, étaient richement décorées :

Li rois fu en la sale bien painturée à liste. (1)

Non-seulement des peintures, des boiseries, voire des tapisseries, couvraient leurs parements, mais on y suspendait des armes, des trophées recueillis dans les campagnes.

A Pierrefonds, la grand'salle haute était décorée de peintures. La porte qui donnait dans le vestibule était toute brillante de sculptures et surmontée d'une claire-voie avec large tribune ; la voûte était lambrissée en berceau et percée de grandes lucarnes du côté de la cour. La cheminée qui terminait l'extrémité opposée à l'entrée supportait sur son manteau les statues des neuf preuses.

Voici les noms des neuf preuses restaurées, et placées sur la cheminée de la grand'salle à Pierrefonds : Sémiramis, Déifemme, Lampédo, Hippolyte, Deiphile, Thamyris, Tanqua, Ménelippe, Pentésilée, tels que les donne, avec leurs blasons, le *roman de Jouvencel*.

La salle basse était elle-même décorée avec un certain luxe, ainsi que le constatent la cheminée qui existe encore en partie, les corbeaux qui portent les poutres, et les fragments du portique.

Les tours d'Artus, d'Alexandre, de Godefroy de Bouillon et d'Hector, contiennent chacune un cachot dans lequel on ne peut pénétrer que par une ouverture pratiquée au sommet de la voûte en calotte ogivale. De plus, la tour d'Artus renferme des oubliettes.

Si les dispositions défensives du château de Pierrefonds n'ont pas la grandeur majestueuse de celles du château de Coucy, elles ne laissent pas d'être combinées avec un art, un soin et une recherche dans les détails, qui prouvent à quel degré de perfection étaient arrivées les constructions des places fortes seigneuriales à la fin du quatorzième siècle, et jusqu'à quel point les châtelains, à cette époque, savaient se garder.

On a cherché des restes d'aqueducs qui auraient été destinés à alimenter le château. Les aqueducs n'ont jamais existé, nous en avons acquis la preuve. La garnison se servait de l'eau tirée d'un puits de 33 mètres de profondeur situé près du portail de la grand'salle, dans la cour, et d'une vaste citerne établie dans les cours du bâtiment situé entre la chapelle et la tour Hector ; citerne alimentée par les eaux de pluie tombant sur les combles et terrasses.

Comme construction, rien ne peut rivaliser avec le donjon du château de Pierrefonds ; la perfection de l'appareil, de la taille, de la pose de toute les assises réglées et d'une hauteur uniforme de $0^{m}.33$ (un pied), est faite pour surprendre les personnes qui pratiquent l'art de bâtir. Dans ces murs d'une hauteur peu ordinaire et inégaux d'épaisseur, nul tassement, nulle déchirure ; tout cela a été élevé par arasements réguliers ; des chaînages, on n'en trouve pas trace, et bien qu'on ait fait sauter les deux grosses tours par la mine, que les murs aient été sapés du haut en bas, cependant les parties encore debout semblaient avoir été construites hier. Les matériaux sont excellents, bien choisis, et les mortiers d'une parfaite résistance. Les traces nombreuses de boiseries, d'attaches de tentures, que l'on aperçoit encore sur les parois intérieures du donjon de Pierrefonds, indiquent assez que les appartements du seigneur étaient richement décorés et meublés, et que cette résidence réunissait les avantages d'une place forte du premier ordre à ceux d'une habitation plaisante située dans un charmant pays. L'habitude que nous avons des dispositions symétriques dans les bâtiments depuis le dix-septième siècle, fera paraître étranges peut-être les irrégularités que l'on remarque dans le plan du donjon de Pierrefonds. Mais l'orientation, la vue, les exigences de la défense, exerçaient une influence majeure sur le tracé de ces plans.

Pendant la Ligue, la place de Pierrefonds tenait pour

(1) *Li Romans de Berte aus grans piés*, ch. XCII.

les Seize, et était confiée au commandement d'un certain seigneur de Rieux, gouverneur de Marle, et en dernier lieu de Laon et du château de Pierrefonds.

Ce Rieux était venu à Paris en 1591 avec sa compagnie, le 16 novembre, pour prêter main-forte aux Seize, qui firent arrêter ce jour-là grand nombre de gens qu'ils pensaient leur être contraires. Il était grand pillard, avait fait ses preuves pendant l'expédition des ligueurs du comté de Montbéliard en 1588, et s'était fait grandement redouter dans les campagnes du Soissonnais et jusqu'aux environs de Paris.

En 1593, le maréchal de Biron fut envoyé devant Pierrefonds pour réduire la place, mais, ce semble, sans succès.

En 1594, le gouverneur de Pierrefonds était le seigneur d'Arcy, oncle de Rieux, pour le parti de la Ligue.

Le 2 novembre 1595, le maréchal de Schomberg écrivait au connétable de Montmorency, au sujet de la reddition de Pierrefonds :

« . . . . . Pierrefonds a composé, et l'entente du Roy est que la place soit rasée; Sa Majesté fait estat de passer son hiver à Compiègne, et pense même qu'il y sera le premier jour de l'an. . . . . »

La place de Pierrefonds était devenue si redoutable pour tous les environs et jusqu'aux portes de Paris, qu'après la remise du château aux gens du roi de France, le prévôt des marchands et les échevins de Paris adressèrent, le 6 novembre 1595, une circulaire aux notables des villes de Compiègne, de Crespy et de Meaux, pour obtenir sa démolition.

Henri IV ne fit pas démolir le château, qu'il considéra comme une des résidence royales les plus importantes ; il en fit peindre le plan et la vue extérieure dans la galerie des Cerfs, à Fontainebleau.

En 1616, le marquis de Cœuvres, capitaine de Pierrefonds, ayant embrassé le parti des mécontents, le conseil du roi décida que la place serait assiégée par le comte d'Angoulême, gouverneur de Compiègne. Cette fois, elle fut attaquée avec méthode et en profitant de la disposition des collines environnantes.

A la fin du second jour, le 1er avril, une des grosses tours du donjon s'écroula, entraînant dans sa chute une partie des courtines environnantes. Le capitaine Villeneuve, qui commandait pour le marquis, s'empressa de capituler; la place fut évacuée le 2.

Ce fut un an après que le conseil du roi Louis XIII, alors âgé de quinze ans, fit entièrement démanteler le château.

On fit sauter les deux grosses tours par la mine ; les logements furent détruits, les planchers et charpentes brûlés, les tours et courtines du nord éventrées à la sape, parce que de ce côté le voisinage immédiat du village ne permettait pas d'employer la mine.

Pendant la révolution, le château de Pierrefonds, dont les ruines dépendaient toujours du domaine de la couronne, fut vendu comme bien national.

En 1813, Napoléon Ier rachéta le château 2700 francs, et le fit rentrer ainsi dans les dépendances de la forêt de Compiègne.

Depuis le commencement de l'année 1858, des travaux considérables de déblayement, puis de restauration, ont été entrepris au château de Pierrefonds. Le donjon, le château et toutes les défenses extérieures ont repris leur aspect primitif; c'est un beau spécimen de cet art à la fois civil et militaire qui, de Charles VI à Louis XI, était supérieur à tout ce que l'on faisait alors en Europe. C'est dans l'art féodal du quinzième siècle en France, developpé sous l'inspiration des Valois, que l'on trouve en germe toutes les splendeurs de notre renaissance, bien plus que dans l'imitation des arts italiens.

La collection d'armes occupe la grand'salle tout entière, qui n'a pas moins de 52 mètres de long sur 9m.50 de largeur, ainsi que le vestibule qui la précède et des pièces voisines. Indépendamment des appartements réservés à l'habitation, ce château renfermera un des plus beaux musées de l'Europe.

La collection des armes comprend : des armures complètes, dont les plus anciennes datent du milieu du quinzième siècle; une suite de pièces d'armures de la plus grande rareté et parmi lesquelles on peut signaler des œuvres d'art merveilleuses; une réunion d'armes de main, de trait et à feu comme il n'en existe dans aucune collection.

Dans les salles basses, à rez-de-chaussée, doivent être classés les fragments de sculpture trouvés dans les fouilles et qui ont servi à la restauration, ainsi qu'un grand nombre d'objets intéressants recueillis dans les décombres.

La restauration du château de Pierrefonds aura coûté cinq millions.

Rappelons, en terminant cet extrait, que l'honneur de cette magnifique restauration revient d'abord à M. Viollet-Le-Duc. On doit citer après lui l'inspecteur, M. Wyganowki, qui a suivi seul l'entreprise depuis le commencement des travaux, lesquels ont été exécutés, pour la maçonnerie, par MM. Milon, Sauvage et Mozet; pour la charpente, par M. Desmazures; pour la serrurerie, par M. Lachambre ; pour la sculpture d'ornement, par l'atelier de M. Perrin ; pour la couverture et plomberie, par MM. Monduit et Béchet; pour la menuiserie, par M. Ronsin ; pour la fumisterie, par MM. Spaletta et Primi; pour la peinture décorative, par M. Nicolle ; pour la vitrerie, par M. Denis ; et pour la sculpture sur bois, par MM. Corbon et Zoëgger. M. Gaudran a exécuté sur place tous les travaux de statuaire. Une statue équestre, en bronze, placée devant le grand perron du château, est due à M Frémiet; cette statue représente, avec une fidélité scrupuleuse, l'équipement, ce qu'on appelait alors l'*adoubement*, d'un seigneur armé en guerre et prêt à charger.

LES VERRERIES DE MURANO.

LES GLACES DE VENISE.

Les personnes qui vont à Venise ne manquent pas de visiter quelqu'un des établissements de l'île de Murano, distante environ d'une demi-lieue, où l'on fabrique depuis le milieu du treizième siècle les objets de verrerie de toute espèce si connus sous le nom de verres de Venise. Cette industrie existait, à ce qu'il semble, à Venise même, depuis la fondation de la ville. Ses traditions et ses procédés remontent à l'antiquité. Elle fit ses plus grands progrès aux quatorzième, quinzième et seizième siècles. Les fioles, les coupes, les vases de toute forme et de toute espèce, en verre blanc ou coloré, atteignirent à un degré d'élégance et de légèreté, à une transparence, à une variété de teintes, que la verrerie n'a jamais dépassés. La fabrication des perles à la lampe d'émailleur date de la fin du quinzième siècle. Dans le même temps, la réduction, heureusement opérée, du verre en cristal prépara la voie à l'art de fabriquer des miroirs de verre, pour lequel deux verriers de Murano obtinrent un privilége en l'année 1507. Les miroitiers devinrent ensuite nombreux.

Les divers procédés en usage à Murano pour la fabrication des perles ont été décrits dans ce recueil [1], et l'on y a parlé aussi [2] de ceux qu'on emploie pour la verrerie

[1] T. IV, 1836, p. 139.
[2] T. XIII, 1845, p. 112.

en général et pour le *coulage* des glaces. Mais le *soufflage* était seul connu dans les anciens ateliers de Murano, au temps où les miroirs de Venise étaient répandus sans concurrence dans le monde entier. Ils avaient tant de prix il y a deux siècles, que la République fit présent d'un de ces miroirs au roi de France Henri IV. Ils n'avaient guère perdu de leur prix (quoique Colbert eût introduit dans notre pays cette industrie) au temps où le président de Brosses, dans une lettre écrite pendant son voyage en Italie, décrivait cette fabrication, au moment même où il venait d'y assister. Nous reproduisons ici ces lignes, dont la précision et la clarté ne laissent rien à désirer :

« Je reviens en ce moment, dit-il, de Murano où j'ai été voir travailler à la manufacture de glaces. Elles ne sont pas aussi grandes ni aussi blanches que les nôtres; mais elles sont plus transparentes et moins sujettes à avoir des défauts. On ne les roule pas sur des tables de cuivre comme les nôtres : on les souffle comme des bouteilles. Il faut des ouvriers extrêmement grands et robustes pour travailler à cet ouvrage, surtout pour balancer en l'air ces gros globes de cristal qui tiennent à la longue verge de fer qui sert à les souffler.

» L'ouvrier prend dans le creuset du fourneau une grosse quantité de matière fondue au bout de sa verge creuse : cette matière est alors gluante et en consistance de gomme. L'ouvrier en soufflant en fait un globe creux; puis, à force de le balancer en l'air et de le présenter à tout moment à la bouche du fourneau, afin d'y entretenir un certain degré de fusion, toujours en le tenant fort vite, pour empêcher que la matière présentée au feu ne coule

Salon de 1870; Peinture. — Visite d'un doge de Venise aux verreries de Murano, par de Pinelli. — Dessin de Gilbert.

plus d'un côté que d'un autre, il parvient à en faire un long ovale. Alors un autre ouvrier, avec la pointe d'une paire de ciseaux faits comme des forces à tondre les moutons, c'est-à-dire qui s'élargissent en relâchant la main, perce l'ovale par son extrémité. Le premier ouvrier, qui tient la verge à laquelle est attaché ce globe, le tourne fort vite, tandis que le second lâche peu à peu la main qui tient les ciseaux. De cette manière l'ovale s'ouvre en entier par l'un des bouts comme un marli de verre. Alors on le détache de la première verge de fer, et on le scelle de nouveau par le bout ouvert à une autre verge faite exprès; puis on l'ouvre par l'autre bout avec le même mécanisme que celui décrit ci-dessus. Il en résulte un long cylindre de glace d'un large diamètre, qu'on représente, en le tournant, à la bouche du fourneau pour l'amollir un peu de nouveau; et au sortir de là, tout en un clin d'œil, d'un seul coup de ciseau l'on coupe la glace en long, et promptement on l'étend tout à plat sur une table de cuivre. Il ne faut plus après que la recuire davantage dans un autre four; puis la polir et l'étamer à l'ordinaire. »

Les verreries de Murano furent toujours protégées avec soin par le gouvernement vénitien. Leurs produits étaient recherchés partout.

En 1468, l'empereur Frédéric III reçut en présent un vase de Murano.

Lorsque le roi de France, Henri III, vint à Venise, il témoigna son admiration pour les verriers de Murano en donnant des lettres de noblesse aux chefs des manufactures.

L'auteur du tableau que reproduit notre gravure, M. de Pinelli, en prenant pour modèle un de ces ateliers de Murano, qui n'ont point dû changer depuis la visite du roi de France, aurait pu y grouper l'un de ces princes avec sa suite au milieu des ouvriers; il a préféré, avec raison, sans doute, représenter la visite d'un doge de Venise, qui est mieux encore dans le caractère de cette scène. Il a fait avec ce sujet un charmant tableau, qui a été remarqué au Salon de 1870.

CE QUE CHERCHE LA CHIMIE.

J.-J. Rousseau disait qu'il ne croirait à la chimie que le jour où l'on ferait de toutes pièces, devant ses yeux, un

pâté sans farine et sans viande, c'est-à-dire artificiellement. D'autres philosophes ont dit que la chimie devrait s'appeler l'art de la destruction ; que ceux qui pratiquaient cette science désorganisaient tout, brûlaient, volatilisaient, calcinaient; qu'on pouvait les comparer à des enfants qui cassent leur jouet pour voir *ce qu'il y a dedans*, et qui sont ensuite bien en peine de rétablir ses débris. D'autres enfin, plus injustes encore, ont allégué que la chimie était la science des substances dangereuses; qu'elle avait produit les poudres inflammables; qu'elle avait engendré les poisons, et que cet art maudit était un secret des génies malfaisants. Peut-être quelque lecteur n'est-il pas éloigné de donner crédit à ces opinions; s'il en était ainsi, je dirais franchement à celui-là : — Vous jugez avec précipitation, après avoir entendu une seule voix, un seul avocat; écoutez l'autre voix, celle qui plaide en faveur de cette science si utile et si étonnante.

Il est vrai que la chimie détruit; elle se sert du feu et chauffe les substances qui s'offrent à son étude à la surface de la terre. Mais quel admirable auxiliaire que le feu! En chauffant avec du charbon cette pierre rouge, friable, inutile, ce minerai par lui-même sans nulle valeur, elle produit dans les hauts fourneaux le fer qui est la base de l'industrie tout entière. En chauffant la houille, elle en sépare un gaz combustible qui éclaire nos villes et nos cités. En chauffant certaines pierres volcaniques, elle en sépare le soufre qui est la base de la fabrication de l'acide sulfurique. Elle détruit, mais avec quel profit! De matières inutiles répandues à la surface de la terre, de minerais sans valeur, elle retire des métaux plus ou moins précieux, ou des substances propres à subvenir à tous les besoins des sociétés. La chimie cherche donc à détruire les corps qui existent dans la nature; elle sépare les substances diverses qui s'y trouvent, et le feu est un des agents de désorganisation les plus puissants. Citons un exemple entre mille. Prenons un morceau de pierre à chaux, de carbonate de chaux, vulgairement appelé craie, une des matières minérales les plus abondantes à la surface du globe. Chauffons ce morceau de pierre à un foyer ardent; nous le verrons se transformer sous l'action de la chaleur en une nouvelle substance, la chaux vive, si importante dans l'art des constructions, dans la fabrication des mortiers. Mais en même temps que la craie (la pierre primitive) a donné cette chaux, elle a abandonné un gaz que nous avons pu recueillir, et qui est le gaz acide carbonique. Nous avons opéré ici une première phase d'analyse, ou de destruction, si vous voulez; nous avons séparé la craie en deux substances distinctes, l'acide carbonique et la chaux. En poussant plus loin l'analyse, la chimie peut séparer encore de nouveaux corps de ces principes extraits de la pierre. Elle peut dédoubler l'acide carbonique en deux corps, le carbonate et l'oxygène; elle peut dédoubler la chaux en un métal, le calcium, et un gaz, l'oxygène. En définitive, en détruisant, c'est-à-dire en analysant la craie, elle en sépare trois corps distincts : le charbon, le calcium, l'oxygène, deux corps solides et un gaz. Mais là s'arrête sa puissance d'analyse; elle est arrivée à des corps qu'elle ne peut plus dédoubler, et qu'elle appelle des *éléments* ou des *corps simples*. En analysant ainsi, en détruisant tous les corps, tous les objets, tous les êtres, pierres, végétaux, animaux, la chimie sait extraire soixante-dix corps simples environ, dont quinze ou seize seulement, plus répandus que les autres, composent dans leurs diverses combinaisons la multitude des corps inertes et des êtres vivants. Quelques corps élémentaires forment cet étonnant musée que la nature nous offre à la surface du globe; les mêmes éléments donnent naissance au blé et à la ciguë, à l'aliment et au poison. On pourrait comparer ces corps simples aux sept notes de la musique, qui produisent les harmonies les plus diverses, ou bien encore aux vingt-cinq lettres de l'alphabet, qui traduisent à l'infini toutes les formes de la pensée!

La chimie a donc pour but de faire l'analyse des corps composés qui peuvent s'offrir à son étude : elle détruit. Mais une fois ces corps simples, ces éléments, isolés, elle cherche suivant quelles lois ils sont unis, elle s'efforce de les marier entre eux, de les combiner pour reproduire l'œuvre de la nature. Elle cherche à reconstituer sur leurs débris les corps qu'elle a analysés, à opposer à l'échelle de l'analyse l'échelle de la synthèse, et après avoir détruit elle crée.

La chimie analysant l'eau la sépare, en y faisant agir un courant électrique, en deux gaz distincts, l'oxygène et l'hydrogène, et une fois ces deux éléments isolés, elle sait les unir pour reproduire de l'eau par voie de synthèse. La chimie reproduit artificiellement presque toutes les substances minérales qui existent à la surface de la terre : dans ses creusets, elle peut unir le fer à l'oxygène pour donner naissance aux cristaux de fer oligiste dont abonde l'île d'Elbe; elle peut reproduire l'émeraude et le rubis; seulement les substances qu'elle engendre ainsi ne sont pas d'un aspect aussi beau que les produits des laboratoires immenses dont la nature dispose dans les filons, dans les crevasses volcaniques, creusets gigantesques qui défient la main de l'homme. Non-seulement la chimie produit par synthèse les matières minérales, mais, avec les corps simples, elle sait reproduire certains principes organiques qui existent dans les végétaux et les animaux, et qui semblaient devoir défier à tout jamais le génie scientifique. L'alcool, l'esprit-de-vin, qui se trouve dans le raisin et dans d'autres matières végétales, peut être analysé comme tous les corps, et séparé en ses éléments, qui sont : le carbone, l'hydrogène et l'oxygène. Eh bien, avec ces éléments isolés, pris à part, le chimiste peut refaire de toutes pièces l'alcool, avec son goût, son arome et toutes ses propriétés. L'industrie de l'avenir utilisera peut-être cette synthèse merveilleuse, et l'on peut entrevoir, dans un temps plus ou moins rapproché, la possibilité de reproduire artificiellement le sucre, l'amidon, la fécule, les essences qui sont extraites par l'industrie. En présence de ces faits, on se demande où s'arrêtera la puissance de création de la chimie. Cette science fera-t-elle jamais un grain de blé, une tige végétale? Nul doute qu'il y a une limite à la synthèse comme il y en a une à l'analyse. Si puissante que soit la science, elle s'arrête où commence cette force, aujourd'hui entourée de mystère, que nous nommons la vie.

Toutefois le champ où elle peut exercer la puissance de la synthèse est assez vaste pour offrir au chercheur un riche domaine. Que de matières utiles sécrétées par les végétaux, par les animaux! que de principes à reproduire, à fabriquer, en quelque sorte, économiquement dans les usines industrielles! La chimie excelle encore à créer des matières purement artificielles qui n'ont pas de représentants dans la nature. C'est ainsi qu'un grand nombre de bases, d'acides, de substances utiles produites dans le laboratoire, sont nés de toutes pièces dans le domaine de la chimie, et ne représentent aucune substance naturelle, mais bien des produits de l'art. Le violet d'aniline, par exemple, qui est employé en teinture, est une matière colorante, véritable création, et non plus une imitation d'un objet existant. Ce rôle de science créatrice distingue la chimie de toutes les autres sciences. Elle seule peut réellement créer.

ÉTAT ACTUEL
DE NOTRE ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

L'enseignement agricole, en France, n'est entré dans la sphère officielle qu'après la révolution de 1848. Jusqu'alors il était resté sous la direction exclusive de quelques agriculteurs passionnés pour leur art. L'initiative en fut prise en 1822 par l'illustre Mathieu de Dombasle, fermier du domaine de Roville en Lorraine. La vie agricole et les nombreux écrits de cet agronome éminent fixeront, dans l'histoire de l'agriculture, une époque non moins mémorable que celle dont Olivier de Serres a marqué la date. L'École de Roville était comme une clinique. Les leçons s'y donnaient au milieu des champs, et les élèves, qui étaient des jeunes gens déjà formés, vivaient hors du domaine, sans autre surveillance que leur surveillance mutuelle, sans autre direction de conduite que le respect dont ils étaient pénétrés pour leur savant maître et la bonne volonté dont ils étaient armés.

Bientôt après s'ouvrit l'Institut agricole de Grignon, à quelques lieues de Paris, dans un château princier, sur un vaste domaine que Charles X consacra généreusement à l'enseignement agricole. Les capitaux de roulement et d'améliorations foncières furent fournis par des actionnaires plus ou moins rattachés à la cour. Le promoteur principal de ce mouvement fut M. Polonceau, inspecteur général des ponts et chaussées, qui eut la bonne fortune de rencontrer et de désigner l'agriculteur de premier ordre mis à la tête de l'institution. C'était vers 1826. Depuis cette époque, Grignon a reçu des élèves de toutes nations, et il compte aujourd'hui des représentants distingués dans toutes les contrées agricoles de l'Europe et de l'Amérique. La gloire en revient à M. Bella père et à son fils François Bella, qui lui a succédé et qui a conduit l'école jusqu'à ces derniers temps.

La troisième institution agricole fut fondée en 1830, à Grand-Jouan, entre Rennes et Nantes, par l'un des élèves les plus distingués de M. Mathieu de Dombasle, M. Jules Rieffel. C'est le seul des créateurs d'instituts agronomiques qui soit encore à la tête de son œuvre. Orné d'une instruction profonde et variée, enrichi aujourd'hui d'une expérience demi-séculaire, doué d'une grande finesse d'observation, aimable et spirituel causeur, le directeur de l'École agricole de Grand-Jouan est un des hommes les plus propres à faire aimer l'agriculture et à déterminer des vocations agricoles parmi les jeunes gens qui lui sont confiés.

Un quatrième institut d'enseignement agricole fut créé en 1842, non loin de Lyon, dans l'ancienne principauté des Dombes, à l'abbaye de la Saulsaie, par un agriculteur ardent, d'une belle imagination, M. de Nivière, que des circonstances étrangères à l'agriculture déterminèrent à se retirer après quelques années. Cette école, placée sur un sol tout à fait exceptionnel, a été récemment transférée à Montpellier, dans la région de la vigne, où elle pourra rendre de meilleurs services.

Lorsque survint la révolution de février, l'école de Roville avait cessé d'exister depuis six ans, par suite de fin de bail, et M. Mathieu de Dombasle ne lui avait survécu que de quelques mois. Les trois autres écoles s'étaient maintenues; mais si elles avaient bien rempli leur mission au point de vue professionnel, elles avaient souffert du côté financier, parce que le zèle des fondateurs pour l'enseignement les avait tous entraînés à des dépenses scolaires que le prix de la pension ne pouvait compenser. D'ailleurs, il y a presque incompatibilité entre la manière d'exploiter une terre où l'on ne cherche que le bénéfice et la manière d'administrer un domaine consacré à l'enseignement, domaine destiné à offrir des spécimens de diverses natures, soit en récoltes variées dont toutes ne sont pas avantageuses, et en animaux de races diverses dont plusieurs ne conviennent pas à la localité, soit en méthodes nouvelles de culture qu'une plus longue expérience forcera d'abandonner, et en instruments d'invention récente pour lesquels il faut un apprentissage coûteux.

Les trois écoles n'avaient donc pas fait la fortune de leurs directeurs, et elles se trouvaient en 1848 assaillies par les difficultés pécuniaires de ces temps d'orage. Heureusement les orages apportent aussi leurs bienfaits. Un simple agriculteur, mais du premier mérite, M. Tourret, devint ministre et fut le promoteur d'un système complet d'enseignement agricole sous la direction de l'État. Les instituts de Grignon, de Grand-Jouan et de la Saulsaie se trouvaient à point pour passer en bloc avec leurs directeurs à la charge du budget, sauf quelques différences dans les conditions respectives de leur annexion. Elles devinrent des *écoles régionales* et furent destinées à instruire des fils de famille déjà sortis des colléges, et à les rendre aptes à diriger l'exploitation, soit de leurs propres domaines, soit des domaines d'autrui.

Il n'y a pas lieu de s'étendre ici sur une école supérieure d'agriculture qui devait être le couronnement de l'enseignement agricole, et qui fut installée sous le nom d'Institut agronomique, à Versailles, dans les anciens bâtiments des pages. On lui annexa trois fermes de la liste civile, situées dans le parc du château. Elle a disparu, non sans avoir laissé d'excellents souvenirs, après une existence de trois ou quatre années. On a aujourd'hui l'intention d'en faire la monnaie en quelque sorte par le rehaussement des études dans les trois écoles régionales actuelles. On a même commencé cette évolution désirable, principalement à Grignon.

Les trois écoles actuelles ont eu, en 1869, le nombre total de cent quarante élèves qui ont coûté à l'État 2 400 fr. par tête, d'après M. Barral. Au dire de ce même savant, l'État aurait dépensé, en cette même année, 2 800 francs pour chaque élève de l'École polytechnique, et 2 350 francs pour chaque élève de Saint-Cyr.

En dehors des écoles régionales, où les jeunes gens payent une pension assez élevée, le ministre eut l'idée heureuse d'organiser une classe particulière d'établissements qui, sous le nom de *fermes-écoles*, ont pour mission de former gratuitement, par un apprentissage mêlé de leçons, des agents inférieurs de culture pris surtout dans la population agricole qui travaille de ses mains. On comptait installe rune ferme-école dans chaque département, mais il en existe seulement cinquante-deux qui ont eu treize cent cinquante élèves en 1869. Leur caractère est un mélange d'initiative privée et de concours administratif. Voici comment :

L'État s'y associe avec un propriétaire ou fermier exploitant ses terres avec un bénéfice certain et incontestable, classé parmi les agriculteurs les plus instruits, et qui est chargé de diriger les études des jeunes gens admis chez lui après un examen. On lui trace un programme, mais très-largement, et on le laisse libre pour les détails. Ce cultivateur trouve la rémunération de sa surveillance et des leçons qu'il donne dans une indemnité de deux à trois mille francs allouée par l'État. Il reçoit aussi de l'État de quoi payer deux ou trois agents qu'il choisit et qui doivent compléter l'instruction des apprentis ou les former manuellement aux travaux. Les frais de logement, de nourriture et d'entretien des jeunes gens sont à la charge du directeur. Pour l'indemniser, l'État lui abandonne tout le travail manuel qu'il peut obtenir de son personnel d'apprentis, et lui alloue en outre une certaine somme à forfait, soit 280 francs par tête.

Cependant l'instruction agricole gratuite et l'entretien complet ne suffiraient pas à la plupart des parents pour les déterminer à se priver du travail de leurs fils âgés de dix-sept à dix-huit ans, pendant les deux ans de leur séjour à la ferme-école. Aussi l'État remet-il aux apprentis, à leur sortie, une somme qui varie de 200 à 400 francs, selon le rang qu'ils occupent sur la liste dressée, après examens, à la fin des deux années d'apprentissage.

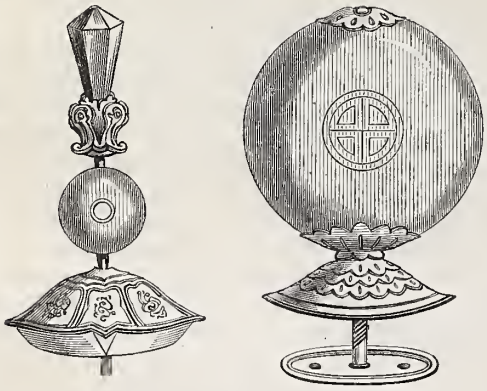
Les fermes-écoles sont des établissements excellents, parfaitement appropriés à leur but; elles fournissent tous les ans un demi-millier de jeunes agents de culture, depuis les valets de ferme jusqu'à des régisseurs de domaines.

En dehors de l'enseignement scolaire qui vient d'être succinctement exposé, il y a, dans quelques départements, des professeurs payés par l'État pour faire, durant l'hiver, des cours agricoles dans la ville et pour aller dans les campagnes, pendant l'été, répandre chez les cultivateurs de saines notions sur les diverses parties de l'agriculture.

Il convient d'ajouter qu'à l'enseignement professionnel, placé sous la dépendance du ministre de l'agriculture, se joint l'enseignement que le ministre de l'instruction publique, M. Duruy, a fait entrer dans le programme des écoles primaires. Les instituteurs doivent inculquer dans la tête de leurs élèves des notions agricoles simples, et leur montrer autant que possible les éléments du jardinage et de la taille des arbres. Pour mettre les instituteurs en état d'accomplir ce devoir, il y a dans les écoles normales départementales, presque toutes munies de grands jardins, un cours théorique et pratique d'agriculture.

INSIGNES DES FONCTIONNAIRES CHINOIS.

La hiérarchie chinoise comprend neuf rangs ou grades partagés chacun en deux classes. Les insignes des divers rangs sont surtout les globules et les pectoraux.



Globules se vissant au chapeau.

Il y a deux sortes de globules : ceux portés avec l'habit de cour, dont la forme est allongée, et ceux arrondis, dont on fait habituellement usage. La couleur des uns et des autres ne correspond pas toujours au même grade. Les globules ordinaires sont rouges pour le premier et le second rang, bleu clair pour le troisième, bleu foncé pour le quatrième, de cristal pour le cinquième, blancs pour le sixième, et dorés pour les septième, huitième et neuvième. En théorie, ceux des deuxième, huitième et neuvième rangs devraient être distingués par des stries ou des figures gravées; dans la pratique cela n'a pas lieu. Les globules inférieurs ne sont pas toujours portés seulement par des magistrats; les hommes considérables les font souvent porter par leur suite; le globule blanc est surtout dans ce cas.

Officier du premier rang en habit de cour.

Les pectoraux sont des pièces d'étoffe attachées à la robe et sur lesquelles sont brodées ou peintes des figures d'oiseaux pour les *kwan* (magistrats ou officiers) civils, et de quadrupèdes pour les kwan militaires (les kwan civils ont le pas sur les kwan militaires) [1]. Ces animaux, réels ou fabuleux, sont différents pour chaque rang. Ici encore le règlement n'est pas toujours observé.

Le costume des magistrats consiste dans une robe sur laquelle sont brodés des dragons ou des serpents, retenue par une ceinture, et que couvre en partie une robe plus sévère et moins longue; une pèlerine couvre leurs épaules; leur chapeau, comme celui de leurs gens, est orné d'une floche rouge; ils portent d'ordinaire un collier. Les signes de la délégation impériale sont le cachet et le bambou jaune.

Diverses décorations sont accordées par l'empereur pour des services civils ou militaires; les principales sont : la robe jaune, la plume de paon, réservées aux fonctionnaires de l'ordre le plus élevé, et la plume appelé *lan-lin*, encore assez estimée. Les soldats qui se distinguent par quelque action d'éclat reçoivent des queues de renard. Les plumes et les queues se portent au chapeau et horizontalement couchées en arrière du globule. [2]

[1] Les Européens ont traduit le mot de *kwan* par le mot barbare de mandarin, qui n'est même pas portugais comme on l'écrit constamment, mais qui fait partie du jargon portugais des métis de Macao.

[2] Extrait des *Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE VIEUX MOULIN.

Salon de 1870; Peinture. — Le Vieux Moulin, par Grandsire. — Dessin de Grandsire.

A l'époque où j'étais un petit garçon, toutes les fois que j'avais été bien sage et qu'il faisait beau temps, on me menait au vieux moulin. Quelle chose énorme et mystérieuse c'était pour moi que cette bâtisse! Comme le moulin était noirci par le temps, tout plein d'étranges recoins, et qu'il en sortait par instants des bruits singuliers, il me causait une sorte d'effroi, agréablement tempéré par la limpidité du ciel, la beauté du site, la fraîcheur des grands ombrages, la transparence de l'eau, et les jeux des petits poissons, qui d'en haut semblaient ramper au soleil sur le sable doré du fond. Et puis, il y avait sous les grands aunes de si beaux fouillis de plantes aquatiques, aux feuilles larges comme des boucliers, ou élancées et coupantes comme des glaives! la menthe répandait de si fraîches senteurs! les araignées d'eau étaient si drôles avec leur va et vient continuel! c'était si tentant d'aller au bord du déversoir et de voir le soleil darder tout à coup une flèche d'or à travers les saules, plonger jusqu'au fond, et décou-

vrir des cailloux couverts de mousses et des choses informes qui me faisaient rêver !

Ce qui se mêlait à tout cela, et rendait toutes mes sensations plus douces et plus pénétrantes, c'est l'idée que si j'étais là, au milieu de tous ces objets si pleins pour moi de vie et d'attrait, c'est que je l'avais mérité par mon travail et ma bonne conduite. Ce bonheur dont je jouissais si profondément, je l'avais bel et bien gagné. J'étais content de moi quand j'arrivais au coin de pré d'où l'on commence à découvrir le vieux moulin, et quelque chose de ce contentement enveloppait à mon insu le paysage, en doublait le charme, et le rendait pour jamais cher à mon cœur.

Je savais par mon père qu'à l'époque où le vieux moulin était neuf, son père à lui était encore un petit garçon. Il me fallait faire un grand effort d'esprit pour remonter si haut dans la nuit des temps. Je regardais alors le portrait de mon grand-père, avec ses ailes de pigeon, sa belle veste de satin à fleurs, et je me figurais ce que pouvait être le moulin habité par des meuniers à ailes de pigeon et à veste de satin. Je faisais ainsi du Florian sans le savoir. Le père Marteau, le meunier, avec son bonnet de coton, sa blouse blanche et ses favoris roux poudrés à frimas, me semblait un triste sire auprès de ce meunier de l'âge d'or; mais je ne le lui disais pas, parce que je savais bien qu'il ne faut faire gratuitement de la peine à personne.

Dès que je sus lire, toutes les histoires que je lisais avaient invariablement pour théâtre le vieux moulin, que mon imagination complaisante transportait à travers les temps et à travers les pays. Il fut tour à tour chalet, donjon, prison, palais et même mosquée. Il abrita successivement tous les héros de la légende enfantine, les plus vertueux comme les plus scélérats. Les autres édifices que je pouvais voir autour de nous ne disaient absolument rien à mon imagination. Ils avaient une forme maussade, ou une blancheur crue qui me déplaisait sans qu'il me vînt à l'idée de chercher pourquoi. Je m'en tenais donc à mon cher vieux moulin, dont les murs noircis et couverts de plaques de mousse et de lichen parlaient si vivement à mon imagination, et conduisaient mon esprit en dehors du temps présent. Toutes mes pensées d'enfant voltigeaient autour de son vieux toit et de sa vieille galerie de bois, comme des pigeons autour d'un colombier. Elles avaient beau s'en écarter, elles y revenaient toujours.

Quand je fus en âge d'aller au collége, et qu'il me fallut partir, ce fut le vieux moulin (après mon père et ma mère, bien entendu) que je regrettai le plus. Dans mes lettres, je demandais de ses nouvelles. Quand nous étions l'hiver à l'étude du matin, la chaleur lourde du poêle nous assoupissait, nous marmottions nos leçons à demi-voix, les quinquets fumaient, le maître d'études dans sa chaire m'apparaissait maussade et endormi à la lumière crue de sa chandelle. J'éprouvais alors une sensation de malaise, puis de l'ennui, des regrets; j'avais des visions du vieux moulin et de sa vaste campagne toute inondée d'une joyeuse lumière; je voyais distinctement les herbages où les vaches se promenaient d'un pas lourd et indolent, et d'où s'élançaient les grands arbres, d'un jet si hardi et si gracieux. Je retrouvais sans effort d'imagination la petite rivière empourprée par le soleil couchant, le bruit de l'eau battue à coups réguliers par les palettes du moulin, la plainte monotone du déversoir, et cette sonnette mystérieuse qui d'elle-même, sans le secours d'aucune main, se faisait entendre tout à coup quand la meule avait fini de dévorer sa provision de blé, et qu'elle en demandait brusquement une autre, comme un convive impatient. Ces jours là je ne savais pas mes leçons, et mon professeur me prédisait les plus sombres destinées.

Quand je revins aux vacances, je fus tout surpris et désappointé de trouver le vieux moulin moins grand en réalité qu'il ne l'était dans mon imagination. Cela venait peut-être de ce qu'à la ville j'avais eu continuellement sous les yeux des maisons plus hautes et des monuments plus imposants. C'est la première fois, autant que je puis m'en souvenir, que je compris l'expression : « perdre une illusion. » Quant aux bois et aux prés, je les trouvais toujours aussi beaux, plus beaux peut-être; car il faut avoir été enfermé entre quatre murs pour sentir plus vivement le charme et la poésie de la campagne.

Les années suivantes, mon père me fit un peu voyager. Je vis, comme Ulysse, « les villes et les mœurs de beaucoup d'hommes. » Je vis assez de monuments pour estimer à leur juste valeur ceux de la petite ville où j'avais été au collége. Ils subissaient, juste retour des choses d'ici-bas, l'amoindrissement qu'ils avaient infligé au pauvre vieux moulin; et voilà comment les voyages forment la jeunesse.

Mais à mesure que le vieux moulin perdait dans mon imagination, en tant qu'ouvrage d'architecture, je remarquai qu'il y gagnait en charme et en poésie. Comme j'ai assez vécu pour avoir derrière moi des souvenirs et des regrets, je découvre en remontant le cours de ma vie que le vieux moulin était associé par des liens mystérieux et indissolubles à toutes mes premières émotions; j'y retrouve une partie de moi-même, la meilleure peut-être. Quand j'analyse mes souvenirs, je reconnais facilement que la vue de ce paysage, dont le vieux moulin était le centre et l'âme, a jeté en moi dès l'enfance les premiers germes de l'amour de la nature, et éveillé pour la première fois dans mon esprit l'idée du beau. Voilà pourquoi j'aime tant le vieux moulin.

FIBULES SCANDINAVES

TROUVÉES EN NORMANDIE.

Tout le monde connaît le nombre et l'importance des invasions normandes du neuvième et du dixième siècle. Pendant cent ans les barques des hommes du Nord ont couvert nos mers et envahi nos fleuves. A diverses reprises des nuées de pirates se sont abattues sur nos rivages et ont pillé nos villes et rançonné nos abbayes. Un siècle entier ils ont fait trembler l'Europe et démoli l'œuvre de Charlemagne : c'est à tel point que cette période de l'histoire peut être appelée le *siècle des Normands*. Les peuples, abandonnés de leurs chefs et réduits au désespoir, se tournaient vers Dieu et les saints. Ils tiraient du fond des sanctuaires et du sein des tombeaux les châsses et les reliques des martyrs et des confesseurs, qu'ils portaient processionnellement à travers la contrée, demandant à grands cris d'être délivrés de la fureur des Normands. L'Église elle-même, dans les fêtes nouvelles qu'elle instituait pour consoler le monde, priait Dieu dans ses chants d'éloigner de la chrétienté une nation perfide et païenne. Plus que toutes les autres contrées de la France, notre Neustrie fut l'objet de la convoitise des hommes du Nord, le théâtre le plus constant de leurs excursions. La Seine les voyait périodiquement apparaître sur ses bords, et chaque printemps ramenait dans nos eaux les flottes barbares. Parfois même elles hivernaient dans nos îles et dans nos camps. L'histoire a enregistré les noms d'Ossel et de Feusosse comme ayant été pour les Normands des stations de prédilection. Nos havres et nos camps les reçurent dans leurs fosses et dans leurs tranchées, comme les abbayes de Fontenelle et de Jumiéges les abritèrent sous leurs murs noircis et chancelants.

Cette préférence des pirates du Nord pour les rivages de la Neustrie s'explique parfaitement pour nous par la

fertilité de notre sol, la beauté de nos vallées, le nombre de nos rivières, la profondeur de nos fleuves, et l'absence presque totale de déserts et de marais. Le grand nombre des établissements déjà formés offrait à ces hommes pauvres et avides un attrait perpétuel. La Flandre, ainsi que l'Artois et la Picardie, ne présentaient que des dunes, des sables et des marais aussi stériles qu'inaccessibles. La Bretagne, avec ses roches, ses granits, son sol appauvri et ses landes stériles, ne présentait ni charmes ni ressources à des hommes entreprenants qui ne cherchaient qu'une terre meilleure pour y vivre et y dominer. C'est, à nos yeux, ce qui fixa les pirates en Neustrie. Ce fut la richesse même de cette province qui causa son malheur. Une fois installés chez elle, ils ne la quittèrent plus. Ils lui donnèrent même leur nom, et avec lui une gloire et une vie nouvelles.

Mais s'il nous reste beaucoup de monuments de la première phase de la nationalité normande dans la Neustrie, nous n'avions jusqu'ici aucune trace de la vie nomade et aventureuse de nos pères. Nous ne pouvions rien produire de leur passage maritime, ni de leur vie de conquérants. De cette grande époque piratique, qui avait agité le monde et fait trembler l'Europe, nous ne possédions que quelques petites pièces d'argent connues sous le nom de monnaies des Rois de la mer. En dehors de cela nous n'avions pas une arme, pas un vase, pas un ornement que nous pussions avec certitude reporter à nos origines normandes. Cette pauvreté nous désolait autant qu'elle avait lieu de nous surprendre, car enfin des flots de conquérants ne traversent pas un pays pendant un siècle entier sans y laisser trace de leur passage.

On citait bien, il est vrai, le casque d'Amfreville-sous-les-Monts, aujourd'hui déposé au Musée du Louvre; mais la preuve de sa nationalité n'a jamais été administrée. Dans ces derniers temps, M. de Linas a revendiqué pour les premiers Normands les casques de bronze trouvés dans une lande des environs de Falaise. Mais ce n'est encore là qu'une thèse scientifique essentiellement controversable, et sur laquelle le dernier mot n'a pas été dit. Et puis, quand même la thèse de M. de Linas, au développement de laquelle nous rendons un complet hommage, viendrait à prévaloir, rien ne dit que les casques, même reconnus normands, auraient servi à coiffer les pirates du neuvième siècle plutôt que les guerriers servant sous nos ducs du dixième et du onzième siècle. Le savant archéologue d'Arras, pour l'établissement de sa thèse, n'hésite pas à faire appel à la tapisserie de Bayeux ainsi qu'aux autres monuments normands du temps de Guillaume.

Aujourd'hui, grâce à la découverte dont nous venons de rendre compte, nous possédons sur l'époque normande des invasions un monument incontestable qui sera le point de départ de beaucoup d'autres découvertes.

Depuis trente-cinq ans que nous interrogeons le sol de la Normandie, nous avons remué plusieurs milliers de sépultures de toutes les époques, de toutes les civilisations [1]. Cependant nous n'en avons jamais trouvé une seule que nous puissions avec quelque vraisemblance reporter à des Normands de l'époque piratique. Dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, le hasard a été le plus grand maître, et c'est à lui que nous devons une découverte longtemps attendue et vainement cherchée.

En 1865, un ouvrier terrassier tirait du caillou pour les routes dans un champ de la commune de Pitres, canton du Pont-de-l'Arche (Eure), quand il rencontra une sépulture dont il ne tint pas compte. Il venait de passer au tamis des cailloux remués par sa bêche et déjà il les avait jetés sur des tas de pierres choisies, lorsqu'il aperçut deux objets de métal fort différents du silex. Il recueillit ces deux pièces et les remit à son entrepreneur, M. Delafosse, du Pont-de-l'Arche, qui les conserva jusqu'en 1870.

Je fus informé de la présence au Pont-de-l'Arche de ces deux pièces étranges par M. de la Poterie, propriétaire en cette ville. Je m'y rendis immédiatement, et je reconnus parfaitement ce que M. de la Poterie avait déjà fort bien pressenti par la seule comparaison des antiquités scandinaves exposées en 1867. Après avoir traité avec le sieur Delafosse, je rapportai à Rouen mes deux objets, qui n'étaient autres que deux belles fibules de bronze en forme de tortue, comme les appelle M. de Longpérier dans son *Catalogue de l'histoire du travail*, ou en forme de coquille, comme les nomme M. Worsaae dans son *Catalogue du Musée royal de Copenhague*.

Je ne pouvais avoir le plus petit doute sur l'origine scandinave de mes deux monuments. Dans les Mémoires de la Société pour la conservation des monuments historiques de Christiania, dans des albums représentant les églises norvégiennes, et surtout dans deux châssis de portes en bois sculpté, provenant d'églises norvégiennes du onzième siècle, j'avais remarqué la même ornementation que je voyais briller sur elles. J'y retrouvais les mêmes entrelacs, les mêmes animaux fantastiques, des décorations enfin dont le faire byzantin se retrouve dans nos églises romanes du onzième siècle, mais revêt dans le Nord une originalité et un caractère qui ne se trouvent que là.

Dans cette même exposition de 1867, où figuraient nos poutres norvégiennes sculptées, j'avais aussi remarqué, parmi les curiosités scandinaves, bon nombre de fibules semblables aux nôtres. Il y en avait surtout huit parmi celles que la Suède avait envoyées. Elles figuraient sous les numéros 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139 et 140. Elles sont désignées comme ayant forme de tortue, et elles étaient décorées comme les nôtres.

Mais il est surtout une publication qui nous a renseigné sur la nationalité de nos fibules, c'est le *Catalogue du Musée de Copenhague*, rédigé par M. Worsaae. Dans ce répertoire si riche et si bien illustré tout à la fois, nous avons reconnu l'analogue de nos fibules dans les numéros 417, 420, 421, 422 et 423 du recueil. C'est la même forme de coquille, comme la nomme l'auteur, c'est le même genre de décoration.

Le savant conservateur attribue ces fibules de Copenhague au second âge de fer du Danemark, ce qui répond à nos temps carlovingiens.

Le lieu d'où proviennent nos deux pièces est on ne peut plus intéressant pour l'époque qui nous occupe. Pitres, en effet, était un *palatium* mérovingien voisin des bords de la Seine, et peu éloigné de cette île d'Oissel où avaient probablement hiverné les pirates scandinaves.

C'était à Pitres qu'au plus fort des invasions Charles le Chauve avait réuni trois diètes ou conciles (de 861 à 869), afin de prendre des mesures contre ces mêmes Normands, la terreur de la France.

Pitres et son royal palais durent être l'objet de toutes les convoitises des corsaires du Nord. Un d'entre eux, sans doute, y aura trouvé son tombeau.

Nous ne voudrions pas trop presser les textes, dans la crainte d'en abuser; mais on conviendra que l'inhumation d'un guerrier scandinave au point où l'Andelle se jette dans la Seine n'a rien que de très-plausible, quand on saura surtout qu'à l'une de leurs dernières expéditions les Normands stationnèrent dans les eaux du Pont-de-l'Arche. En 876, l'année même de la prise de Rouen, Rollon, poursuivant le cours de ses succès, conçut le projet d'attaquer Paris avec sa flotte, et il navigua jusqu'à Hasdans et le Pont-de-l'Arche, où il fit échelle. C'est peut-être dans

[1] Article communiqué par M. l'abbé Cochet, correspondant de l'Institut.

cette expédition ou dans une pareille qu'un compagnon de Rollon ou de Hasting aura perdu la vie. Ce qui est sûr, c'est que le Norvégien fut inhumé armé de toutes pièces, suivant la coutume des races germaniques et scandinaves.

Aussi avons-nous été heureux d'acquérir ces épaves pour le Musée de Rouen. Il nous paraissait éminemment convenable que la métropole de la Normandie possédât le premier monument connu des anciens Normands. Cette vieille cité gallo-romaine fut longtemps le quartier général des Scandinaves. C'est à tel point que les historiens du neuvième siècle l'appellent la ville des Danois par excellence, *Rothum Danorum urbem*. Après avoir vu, pendant des siècles, passer et repasser dans son sein des légions d'hommes du Nord, elle retrouve aujourd'hui un de ces ornements qui abondèrent autrefois dans son sein. C'est à elle qu'il appartenait de recevoir la première cette rareté historique. Ces fibules commenceront ici une nouvelle série d'antiquités nationales qui manquait à nos richesses.

Le premier effet de cette précieuse découverte, une fois bien critiquée, a été d'éclairer d'un jour nouveau deux autres fibules en forme de coquille ou de tortue, également tirées du sol de la Normandie. Ces deux pièces, encore couvertes de terre, étaient entrées, il y a quelques années, dans le Musée de Rouen, où l'on n'osait les exposer, ne sachant trop quelle attribution leur donner. Naturellement on les avait reléguées parmi les rebuts jusqu'à ce qu'on pût les classer avec sûreté. Aujourd'hui que l'attribution est possible, grâce à notre dernière découverte, elles vont accroître une série qui grandira dans l'avenir.

Chacune de ces deux fibules se compose de deux pièces dont la plus petite s'adapte au sommet de la plus grande. Elle y était fixée à l'aide de clous à large tête qui ont disparu. La portion qui est mobile est découpée à jour. Il paraît évident qu'une étoffe ou un cuir fortement colorié était placé entre la coquille et cette cloison. Les bords de la fibule sont décorés d'animaux fantastiques semblables à ceux que l'on voit dans l'architecture romane ou byzantine.

Ces pièces paraissent avoir été fondues dans un moule. On dirait que ce moule a été garni d'une natte ou d'une

Musée de Rouen. — Fibule scandinave trouvée en Normandie. — Dessin de Jahandier, d'après G. de la Serre.

étoffe, car le côté intérieur a gardé trace de tissu. Le métal, de couleur jaune, doit être un alliage dont il serait intéressant de faire étudier la composition par la chimie moderne. C'est ce que nous ferons sans doute un jour.

Bien que suffisamment renseigné sur l'époque et la nationalité de nos fibules, je crus devoir cependant profiter de la photographie et de la facilité des communications pour m'affermir de plus en plus dans ma foi scientifique. J'en fis photographier une, et l'envoyai à Copenhague et à Christiania. Je connaissais dans ces villes les deux hommes les plus capables de me renseigner sur ce que je devais savoir. La réponse ne se fit pas attendre. Le samedi 30 avril, le lendemain de ma communication à l'Institut, je reçus à Paris les deux lettres suivantes que je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur. Il y verra combien un fait scientifique, quand il est fondé, reçoit de tous côtés des confirmations inattendues.

Voici d'abord la lettre de M. Nicolaysen, secrétaire de la Société pour la conservation des monuments historiques de la Norvége.

« Monsieur l'abbé,

» Ce m'est un grand plaisir d'obtempérer à votre désir en vous communiquant mon opinion sur la fibule dont vous avez eu la bienveillance de me faire passer une photographie.

» Il ne s'écoule pas une année que plusieurs échantillons semblables n'entrent dans nos Musées. Jusqu'à présent, des fibules de cette forme ont été maintes fois trouvées dans des sépultures en Islande et dans quelques provinces russes de la mer Baltique, notamment en Estlande et en Livonie (voy. l'ouvrage de Kruse intitulé *Necro-Livonia*). Cependant ces découvertes ont lieu le plus souvent en Suède et en Norvége, rarement en Danemark. Elles se trouvent, en effet, en certaines quantités dans le Musée royal de Copenhague; mais, à quelques exceptions près, ces fibules ont été recueillies hors du Danemark.

» On a des motifs de supposer que ces sortes de fibules ont commencé environ cent ans après la naissance du Christ, et tout porte à penser qu'elles étaient encore en usage lors de l'introduction du christianisme en Norvége, vers l'an 1030. Ce qui prouve qu'elles furent en vogue après 874, c'est qu'elles se trouvent dans des sépultures de l'Islande, qui, comme on le sait, fut peuplée cette année-là par des Norvégiens.

» Ainsi, ce genre de parure est un des traits les plus saillants de la dernière période de l'âge de fer qui embrassait toute la Scandinavie, et dont les singularités caracté-

ristiques prédominent surtout dans les sépultures suédoises et norvégiennes. — Agréez, etc. »

Christiania, le 25 avril 1870.

Voici maintenant la lettre de M. Worsaae, inspecteur des monuments historiques du Danemark et conservateur du Musée royal de Copenhague.

Copenhague, le 26 avril 1870.

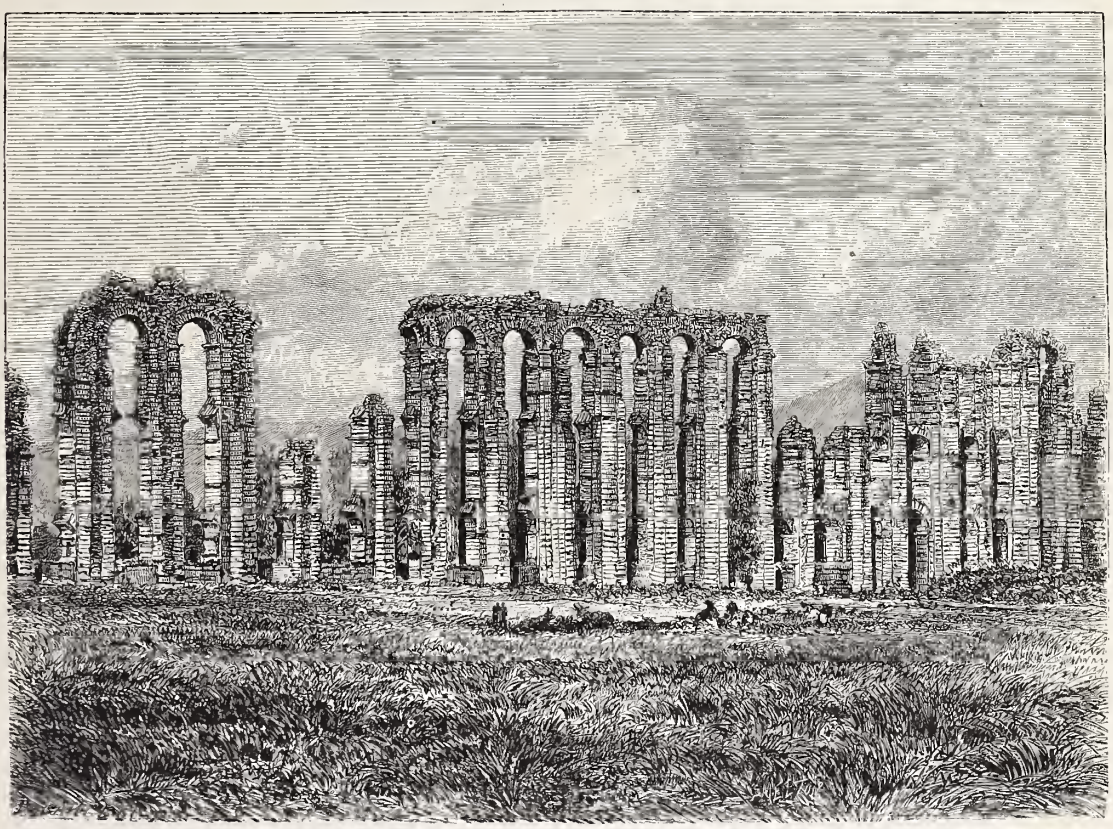
« Mon cher Monsieur,

» J'ai été enchanté de recevoir la nouvelle de la découverte remarquable des deux fibules d'origine incontestablement scandinave dont vous avez eu l'obligeance de m'envoyer une photographie. Vous en trouverez de semblables dans mon livre illustré, et je pourrais ajouter que ces fibules ne se rencontrent nulle part excepté dans les pays visités ou conquis par les Normands. J'en ai vu plusieurs en Hollande, au nord de l'Angleterre, en Écosse, en Russie, et dans les anciennes colonies scandinaves. Dans mon livre intitulé : *the Danes and Norvegians in England, Scotland and Ireland*, vous trouverez des dessins de belles trouvailles analogues.

» Dans une des dernières séances de notre Société royale des antiquités du Nord, je me suis donné le plaisir de présenter votre intéressante photographie. La séance était honorée par la présence de Sa Majesté le roi, de Son Altesse royale le prince royal, et encore d'un autre membre de la maison royale. De cette sorte, votre communication est arrivée tout à point pour être connue ici. J'espère que vous trouverez peu à peu de nouvelles traces des autres Normands compagnons de Rollon.—Veuillez agréer, etc. »

AQUEDUCS ROMAINS EN ESPAGNE.

Lorsque les Romains eurent accompli la conquête de l'Espagne, ils y rencontrèrent des vestiges nombreux de l'architecture phénicienne, carthaginoise et grecque ; ils y



Ruines d'un aqueduc romain, à Mérida. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de Laurent.

trouvèrent même, au point de vue de l'art, plus d'un enseignement précieux ; et D. J. Francisco de Masdeu n'affirme point sans raison que les Ibères donnèrent aux maîtres du monde des notions d'architecture navale.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les Romains substituèrent dans l'Espagne entière leur mode de construction à celui des peuples auxquels ils avaient succédé. Je ne sais plus quel est l'auteur ancien qui appelait la contrée hispanique *la région des mille cités*, faisant allusion, au moment où il parlait ainsi, à la période durant laquelle les Romains subjuguèrent l'Espagne. Il y avait certes beaucoup d'exagération dans cette expression, et Francisco de Masdeu est le premier à en convenir ; mais il est plus que probable que les villes étaient nombreuses dans la Turdétanie, la Bétique et la Tarraconaise au moment où de nouveaux conflits s'élevèrent entre les Romains et les Ibères. On convient aussi que l'absence de cours d'eau dans une partie desséchée de l'Espagne nécessita la construction d'innombrables aqueducs, au moyen desquels ce vaste territoire acquit une merveilleuse fertilité.

Sur les territoires arrosés par de grands fleuves ou par des rivières torrentielles, les Romains commencèrent par édifier des ponts d'une structure admirable. Le pont qui reçut des Arabes le nom significatif d'*Alcantara* (1) est peut-être le plus remarquable de tous ; puis vient celui de Javalon, dont la solidité a résisté aux siècles, et mieux encore celui de Salamanque, qui, jeté sur le Tormes, ne présente pas moins de vingt-six arches pour franchir un espace de 500 pieds de longueur. Le Tamaga près de

(1) Alcantara signifie proprement le *pont*. Il y a dans les environs de Lisbonne une rivière et un village qui portent ce nom. C'est aussi celui d'une petite ville espagnole ayant appartenu jadis au Portugal.

Chaves, l'Albarregas dans l'Estramadure, et en dernier lieu le pont au moyen duquel on traverse le Guadiana près de Mérida, sont là encore pour attester la puissance romaine et l'habileté qu'elle développait dans l'érection de ses monuments.

La ville de Mérida (*Emerita Augusta*), que nous venons de nommer, était la capitale des Turdules, et il n'y avait point dans la Turdétanie de cité qu'on pût lui opposer. Elle avait ses poëtes, ses philosophes, ses orateurs, et jusqu'à une école de médecine d'où sortit une femme connue dans l'art de guérir, dont le nom était même célèbre parmi les autres cités de l'Espagne et avait acquis de la renommée jusque dans la ville éternelle.

Après l'aqueduc que Sertorius fit construire à Évora, et qui n'avait pas moins de douze milles de longueur; après celui de Ségovie, qui était bien loin d'occuper cette étendue de terrain, mais qui reste aujourd'hui comme un modèle de solidité et qui ne le cédait qu'à celui de Tarragone, l'un des plus beaux, si ce n'est même le plus imposant de l'Hispanie entière, était celui qui fournissait ses eaux limpides à Mérida. Après cette construction, dont il n'existe plus que des ruines, venaient les aqueducs de Beja, Santiago de Cacem, Calahorra, Tolède, Valera, Chelva, Séville, Cabra, Fuente-Ovejuna, et même celui de l'antique *Belon*.

Le mode de construction n'était pas le même pour l'érection de ces édifices si essentiellement utiles en même temps qu'ils produisent un effet si majestueux dans la campagne. Il y en avait en pierre de taille; d'autres étaient construits à chaux et à ciment reliant entre eux des cailloux; en d'autres localités, on se contentait de la brique carrée; mais il est bien certain que ces aqueducs conservèrent durant plusieurs siècles une solidité telle, que celui d'Évora amène encore des eaux abondantes dans la cité dont il est un des plus splendides ornements. Néanmoins, il est bon d'ajouter que D. Jean III, auquel on doit tant d'ouvrages utiles, le fit restaurer au seizième siècle.

On a fait grand honneur aux Arabes, qui subjuguèrent l'Espagne au huitième siècle, du système d'irrigation qu'ils employèrent pour fertiliser leur conquête. La Bibliothèque de Casiri renferme trop de renseignements précieux à ce sujet pour qu'on songe ici à contester une opinion généralement répandue. Le royaume de Valence fut surtout admirablement arrosé grâce aux agriculteurs arabes; mais il n'est pas moins vrai que les Romains avaient devancé les Musulmans dans le système d'arrosage que nécessite le sol de l'Espagne, et que ceux-ci durent s'inspirer des travaux de leurs prédécesseurs.

La ville de Mérida a conservé dans ses Musées de tels vestiges d'antiquité, qu'on a pu la comparer sans exagération à une sorte de Pompéi chrétienne, où la civilisation de la vieille Ibérie sous la domination romaine peut être encore étudiée.

Cette cité, si florissante aux temps antiques, ne renferme pas plus de cinq mille habitants aujourd'hui. C'est néanmoins le chef-lieu d'un district judiciaire sous la dépendance de Badajoz. Elle est pauvre et négligée. M. Germond Delavigne, qui a donné un aperçu très-substantiel de son ancienne splendeur, fait remarquer également combien elle est maintenant dépourvue d'industrie. Cette ville si brillante, et dont les magnifiques débris ont servi à l'édification de maisons où l'art fait défaut; cette cité que défendaient quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers, se contente d'exporter quelques troupeaux de mérinos et quelques têtes de gros bétail. [1]

[1] L'ouvrage de J. Taylor, *Voyage pittoresque en Espagne*, donne plusieurs vues des monuments romains qui existaient encore à Mérida en 1826 (voy. t. II, in-4°).

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

A présent que je suis vieille, et que, grâce à l'aide que le bon Dieu m'a accordée dans le cours de mon existence, j'ai quelquefois le loisir de lire les nouvelles histoires qui s'impriment tous les jours, je fais sans cesse la même remarque à propos de ces histoires. Elles peuvent être très-bonnes pour les gens des villes, à qui elles parlent de choses qu'ils connaissent; mais nous, gens de la campagne, qu'avons-nous à faire des aventures de belles dames et de beaux messieurs qui ne dépensent jamais moins de dix mille francs d'un coup, ou bien de brigands et d'assassins comme heureusement on n'en rencontre guère? Je pense qu'il serait plus intéressant pour nos jeunes gars et nos jeunes filles d'apprendre les aventures de gens de leur état, qui pourraient leur servir d'exemple pour le bien ou d'avertissement contre le mal. C'est pour cela que je me mets à écrire ma vie, espérant que la jeunesse y trouvera son profit.

Je suis née en 1825, dans le bourg de Mareuil-sur-le-Lay, au milieu du Bocage de la Vendée. Mon père était maître d'école et n'avait que deux enfants, ma sœur jumelle et moi. Nous nous aimions beaucoup, sans nous ressembler pourtant; car si j'étais la première dans ma classe, Annette n'avait pas sa pareille pour tricoter des bas sans jamais laisser échapper une maille, et ainsi de tous les ouvrages des mains, où elle réussissait mieux que moi, tandis qu'elle me cédait le pas quand il s'agissait de se servir de sa tête. Il arriva donc tout naturellement que, quand notre mère mourut, Annette se chargea de conduire le ménage, et que je m'occupai surtout d'aider mon père à tenir l'école. Notre maison marcha bien comme cela jusqu'en 1846, qu'Annette fut demandée par le père Button pour le plus jeune de ses fils, Pierre, qui était un brave garçon, toujours de bonne humeur, et le plus fin laboureur du pays. Le père Button lui donnait en dot le petit bien de la Benetière, qui se composait d'une maison, d'une étable, et d'une jolie pièce de terrain bien placée aux environs de la rivière. Annette apportait de quoi acheter les bestiaux, qu'elle savait bien soigner, car nous avions à nous une vache et des moutons; et tout le monde était content de ce mariage. Le père Button avait un autre fils, Jacques, qui avait un an de plus que son frère, et qui était alors au régiment. Il avait bien fallu le laisser partir, car l'année où il était tombé au sort, les récoltes de chez eux avaient été abîmées par la grêle, et les pauvres gens avaient eu à peine de quoi vivre. Mais depuis il y avait eu de bonnes années : si bien que le père Button, en même temps qu'il mariait Pierre, pouvait racheter Jacques, qui avait encore trois ans de service à faire.

Jacques revint donc à Mareuil, à la grande joie de son père, qui ne pouvait se lasser d'admirer combien il était bel homme, et comme il se tenait droit. Sa moustache cirée, ses airs de monsieur, ses chansons nouvelles, et toutes les belles choses qu'il racontait de Paris, en firent bientôt le coq de Mareuil, et il n'y avait pas huit jours qu'il était arrivé qu'il aurait pu choisir entre toutes les filles du pays. Mais c'était toujours auprès de moi qu'on le voyait, et le père Button, le remarquant, proposa à mon père de faire deux mariages à la fois :

— Comme cela, lui dit-il, nos enfants seront tous établis, et nous ne ferons pas double dépense; car une noce coûte toujours cher, surtout quand on est des deux côtés bien posés dans l'endroit et qu'on ne veut pas passer pour avares.

Mon père, qui se faisait vieux et qui désirait voir ses

deux filles mariées avant de mourir, lui tapa tout de suite dans la main ; et, un mois juste après le retour de Jacques Button, je devins sa femme pour toujours. Il m'aimait ; j'étais fière de sa préférence, et ce fut de tout mon cœur que je promis à lui, à ma conscience et à Dieu de lui être une fidèle et honnête compagne.

J'avais eu tort pourtant ; et si quelque jeune fille lit ceci, je lui recommande de ne pas s'engager ainsi sans avoir bien réfléchi, et sans bien connaître l'homme à qui elle se lie. Nous avons chez nous un proverbe bien vrai : « Où la » chèvre est attachée, il faut qu'elle broute. » Eh bien, puisque la chèvre peut choisir elle-même son pâturage, et qu'on ne l'attache pas sans qu'elle ait dit *oui*, qu'elle prenne donc garde avant de dire ce *oui*, et qu'elle s'assure si dans ce pâturage elle trouvera de l herbe et des feuilles, ou seulement du sable et des pierres. Un mois seulement pour connaître le mari qu'on prend pour toute sa vie, ce n'est guère, surtout quand on ne l'a vu que dans des divertissements. Ces idées-là me sont venues plus tard ; mais pour le moment je n'étais occupée que du plaisir d'épouser un caporal et d'avoir une maison à moi, car la mère Button venait de tomber en paralysie et me remettait toutes les clefs. J'étais active et laborieuse, j'étais bien sûre de ne pas laisser traîner l'ouvrage, et je comptais que tout irait bien. Mais je ne m'étais pas demandé si Jacques serait aussi vaillant aux champs que moi à la ferme ; s'il serait sobre, économe, rangé, et s'il mériterait enfin cet amour que je venais de lui promettre. Je ne l'avais guère connu avant son départ, j'étais trop jeune. Ceux qui parlaient de lui disaient toujours : « C'est un bon garçon, un cœur d'or ; il ne sait rien refuser à ses amis. » Depuis, j'ai compris que ces caractères-là ne sont pas toujours les meilleurs.

Nous fûmes donc mariées le même jour, ma sœur et moi, aux deux fils du père Button. Ce fut une belle noce, et on en parla dans tout le pays. Chez nous, on invite le plus de gens possible aux noces, parce que chaque invité doit faire un cadeau à la mariée. A la porte de l'église, qui est bâtie sur un haut rocher qui domine la rivière, un peu au-dessous du beau pont de pierre neuve, je me retournai pour voir quelle belle procession faisaient tous nos gens marchant deux à deux, joyeusement, le long du chemin en pente. Tout le monde était aux portes pour nous voir passer, et le violoneux, qu'on avait régalé avant le départ pour lui donner du cœur, jouait ses plus beaux airs.

Je dis *oui* à la mairie et à l'église, sans me douter que je signais un bail avec le chagrin. Nous revînmes à la maison, et les invités nous laissèrent ensemble, les quatre mariés, pour s'en aller, le violoneux en tête, acheter les cadeaux. On savait que quoique notre père donnât autant d'argent à Annette qu'à moi, j'allais me trouver plus riche qu'elle, parce que j'entrais dans une maison toute montée où rien ne manquait, tandis qu'elle ne trouvait dans sa maison de la Benetière que les quatre murs, et qu'il lui fallait employer sa dot à acheter du bétail et tout un ménage. Aussi ne nous fit-on pas les mêmes cadeaux ; et quand la noce vint, on déposa à mes pieds des bijoux, des porcelaines toutes dorées, des couverts qui avaient l'air d'argent, un grand miroir pour faire ma toilette, un parapluie en soie, un coucou qui chantait aux heures, des vases de fleurs comme on en met sur l'autel à l'église, et une quantité d'autres belles choses pour orner ma maison. Annette regardait, souriait, et n'était pas jalouse ; même, tout en me faisant compliment de ce que je recevais, elle avait l'air encore plus contente de ce qu'on lui donnait C'étaient des assiettes de faïence bleue, des pots à lait, des terrines à crème, des casseroles bien brillantes, des verres, des cuillers de fer et de bois, des couteaux pour lesquels elle rendit un sou, pour que ce cadeau ne coupât pas l'amitié entre elle et celui qui le lui faisait ; c'était aussi de la toile pour faire du linge, et toute une provision de laine et de lin pour filer.

Quand on eut tout vu, quand les compliments et les remercîments furent finis, on alla danser jusqu'au dîner, qui fut le plus beau dîner de noce qu'on eût vu depuis longtemps. Le père Button avait mis en perce deux pièces de son petit vin rosé, et on allait le tirer à mesure qu'on voulait boire. La noce dura trois jours : on mangeait, on buvait, on dansait ; quand on était trop fatigué, on allait dormir dans la grange, et puis on retournait à la fête. J'eus dès le premier jour de la noce mon premier chagrin ; car tandis que Pierre et Annette s'esquivaient doucement pour aller ranger dans leur charrette toutes leurs richesses, et que je les entendais causer tout bas de l'endroit où ils mettraient le beau dressoir de chêne verni, — Pierre voulait qu'il fût près de la pierre à laver afin qu'Annette n'eût qu'à étendre la main pour y mettre la vaisselle, et Annette voulait le placer vis-à-vis le lit pour le voir dès le matin en s'éveillant, — pendant ce temps-là je m'aperçus que Jacques avait tant bu à la santé de tout le monde qu'il ne pouvait plus se soutenir. Cela me rendit toute songeuse ; et quand les jeunes filles arrivèrent avec le grand gâteau et le bouquet planté au milieu, et qu'elles se mirent à nous chanter la chanson de la Mariée, je m'attristai peu à peu et je finis par pleurer tout à fait. Cela ne fit pas grand effet, parce que c'est l'usage que la mariée pleure à ce moment-là ; mais le plus souvent elles en font semblant, pour qu'on ne les trouve pas insensibles ou effrontées, tandis que moi je pleurais pour de bon. Annette s'attendrit aussi en voulant me consoler, et je crois bien que cela lui rendit service, car elle n'avait pas du tout envie de pleurer pour son compte.

Quand la noce fut finie et les invités partis pour retourner chez eux, chacun reprit son travail ordinaire. Le père Button emmena Jacques aux champs pour le remettre au courant des travaux de la campagne, qu'il avait pu oublier un peu pendant ses quatre ans de régiment, et je restai à la maison. Je n'avais pas de quoi m'y ennuyer ; car, outre que c'était un bel endroit, touchant Marmande, auprès de Lay, et que de la maison on avait une vue superbe de vignes qui s'étalaient au soleil sur la hauteur, et de prairies vertes en bas, tout le long de la rivière bordée d'arbres, sans compter, de l'autre côté, le bois de châtaigniers tout aussi réjouissant pour les yeux, j'eus tout d'abord de l'ouvrage par-dessus la tête. Je vis bien vite que depuis que la mère Button était tombée en paralysie les servantes en avaient pris à leur aise et laissaient chaque semaine un peu d'ouvrage en arrière, courant toujours au plus pressé, flânant ou bavardant la moitié du temps, et se remuant beaucoup pour ne rien faire. Je fus d'abord un peu embarrassée, parce que chez mon père, où nous n'étions que trois, je n'avais eu affaire qu'à un petit ménage, et que d'ailleurs, comme je l'ai dit, je m'occupais plus des écritures que du reste. Pourtant je savais bien coudre, et j'étais adroite de mes mains : cela me rendit grand service ; car la mère Button se lamentant, huit jours à peine après la noce, de ce que la tailleuse ne pouvait pas venir lui refaire une vieille robe dont elle avait besoin pour ménager sa toilette neuve, je la lui fis si vite et si bien que cela me gagna son amitié. Par suite, je me mis en confiance avec elle et je lui demandai sans honte les conseils dont j'avais besoin, ce que je n'aurais peut-être pas osé faire si elle avait gardé l'air sévère et défiant qu'elle avait eu d'abord avec moi et dont j'avais été un peu blessée. C'était pourtant bien naturel : j'étais jeune et elle était vieille, j'étais sa bru, et je venais prendre sa place et gouverner sa maison ; et puis, elle était un peu prévenue contre

moi parce que je savais lire dans trop de livres, disait-elle, et qu'une savante ne pouvait jamais faire une bonne ménagère. Je lui montrai bientôt qu'elle se trompait : dès que j'eus appris à me servir de mes mains pour les choses du ménage, je les fis mieux que toutes les servantes qui en avaient eu l'habitude depuis qu'elles étaient au monde, parce que je raisonnais ce que je faisais et que ma tête guidait mes mains. Comme j'avais une bonne santé et que je ne me fatiguais point, je pus remettre tout en ordre dans la maison, surveiller tout en même temps, et je réussis à faire travailler les servantes tout en me faisant aimer d'elles. Je ne les empêchais point de jaser et de rire, parce que la gaieté est la santé de la jeunesse, mais j'exigeais que l'ouvrage fût fait, et je les encourageais en les aidant, et quand je trouvais que leur conversation devenait trop sotte, ce qui arrivait souvent, je leur disais, au lieu de leurs contes de loups-garous et de sorcières, de belles histoires que j'avais apprises dans mes livres, et où il y avait toujours de bons exemples de devoir et de vertu.

La suite à la prochaine livraison.

DIEU.

C'est à Dieu qu'appartient l'Orient; c'est à Dieu qu'appartient l'Occident. Et le Nord et le Sud reposent dans la paix de ses mains. GŒTHE.

LES TROIS CLOUET.

La famille d'artistes qui a illustré le nom de Clouet était originaire de Flandre; elle s'établit en France au seizième siècle, avant le règne de François Ier. M. le comte de Laborde le premier (1) a établi la filiation des Clouet à l'aide de documents empruntés aux archives des ducs de Bourgogne et aux comptes des dépenses des rois de France.

Le premier des Clouet connus, qui s'appelait Jean, était peintre à Bruxelles en 1475, ainsi que le prouve une quittance de payement de travaux exécutés par lui pour le duc de Bourgogne. Son fils, Jean ou Jehannet, était en faveur à la cour du roi de France dès 1518; car on a de lui une quittance, du 22 décembre de cette année, qui nous apprend qu'il était dès lors peintre ordinaire du roi et qu'il touchait annuellement 1 800 livres de pension; on pense qu'il avait succédé dans cette charge à Jean Bourdichon. Dans un autre acte, du 6 juin 1522, on voit qu'il a obtenu d'être attaché à la personne du roi par une charge de valet de chambre. Il se maria à Tours, avec la fille d'un orfévre et bourgeois de cette ville. Il mourut en 1541. En récompense de ses bons services, le roi accorda des lettres de naturalisation à son fils François; la famille n'était donc pas encore Française avant cette époque.

Le talent de Jean Clouet était fort apprécié de ses contemporains, si c'est à lui qu'il faut rapporter, comme nous le croyons, et non à son fils, plus grand peintre que lui, mais encore jeune et qui n'était pas arrivé à toute sa réputation, ces vers où Clément Marot met son nom à côté de celui du grand Michel-Ange :

> Christ y verrez par David figuré,
> Et ce qu'il ha pour nos maux enduré,
> Voire mieux paint, mil ans ains sa venue,
> Qu'après la chose escrite et advenue
> Ne le paindroyent (qui est cas bien estrange)
> Le tien Janet ne le grant Miquel l'Ange.

(1) Dans la *Renaissance des arts à la cour de France*, t. Ier. — Voy. aussi les renseignements fournis par MM. de Fréville et Salmon, dans les *Archives de l'art français*, t. III et IV.

Le tien Janet veut dire ici « ton peintre Janet », et ces mots adressés à François Ier, dont Jean Clouet était valet de chambre et peintre ordinaire, sont bien la preuve qu'il s'agit ici de cet artiste et non de son fils, qui n'eut les mêmes titres qu'après la mort de son père, arrivée l'année même où Marot écrivait son épître.

Est-ce François ou bien Jean qui est représenté par la médaille ici gravée? On y lit ces mots : IEHANNET CLOVET PICTOR FRANC. REGIS. Le nom de maistre Jehannet était celui par lequel on s'était habitué à désigner les peintres de cette famille, et on n'y ajoutait pas toujours celui de Clouet. Cette médaille a déjà été publiée dans le *Trésor de numismatique et de glyptique* (où elle est classée par erreur parmi les médailles exécutées en Allemagne au seizième siècle, planche XXIII, n° 2), comme figurant François Clouet. Le célèbre amateur Mariette avait possédé et signalé cette médaille. Le personnage, dans la maturité de l'âge, y est coiffé d'un réseau recouvert d'une toque à la François Ier. Léonard Gaultier et Thomas de Leu, dans leur Chronologie coupée, sous le numéro 141, ont donné un portrait un peu différent de François Clouet. L'artiste y paraît plus âgé; la tête est longue, le front fuyant, le nez plus court; on ne remarque pas la dépression entre le nez et le front qui existe dans la médaille; enfin dans le portrait gravé l'artiste porte la barbe, qui fut à la mode dès le règne de François Ier; il n'en a pas dans la médaille. Malgré ces différences, nous croyons que la médaille, comme le portrait gravé, représente François Clouet.

Il ne reste de Jean Clouet aucune œuvre authentique; il en reste peu de François que l'on puisse lui attribuer avec certitude; mais quelques-unes, au sujet desquelles on ne peut élever aucun doute, doivent servir de type pour distinguer à l'avenir les portraits dont il est l'auteur de ceux en très-grand nombre qui ont été peints par ses élèves ou ses imitateurs. Au premier rang se placent les admirables

Médaille de François Clouet. — Seizième siècle.

portraits de Charles IX et de sa femme Élisabeth d'Autriche, que possède le Musée du Louvre.

A la mort de François Ier, son peintre ordinaire fut chargé, suivant l'ancienne coutume, de faire de lui une image peinte et vêtue qui devait figurer à la cérémonie des funérailles. Il exécuta également la peinture de décoration de l'église, des bannières, etc. On sait, par une quittance de 1547, qu'il touchait 600 livres par trimestre pour ses gages. Il reproduisit, après la mort de Henri II, la figure de ce prince en cire coloriée, et exécuta des travaux analogues à ceux dont il avait été chargé pour les obsèques de François Ier. En 1570, il figure pour la dernière fois sur l'état des officiers domestiques du roi. En 1572, on l'y voit remplacé par un nouveau peintre ordinaire, Jehan de Court. C'est à cette date que doit être fixée l'époque de sa mort.

LE NID DE CIGOGNES.

Voy., sur les mœurs, coutumes, etc., des cigognes, la Table de trente années.

Un Drame sur les toits de Strasbourg. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

Ce n'est pas seulement parmi les pacifiques de la race humaine que la lutte sanglante des peuples compte d'innocentes victimes ; il suffit de rapprocher ce nom et cette date : Strasbourg, 1870, pour qu'au douloureux souvenir de tant de berceaux d'enfant qu'abritaient les toits maintenant effondrés, s'éveille la pensée des oiseaux voyageurs qui chercheront en vain, au retour, la place où fut leur nid.

Strasbourg, qui par sa chute héroïque lègue, comme

don de l'adieu, un nouveau rayon de gloire à la patrie dont on la sépare, Strasbourg, disons-nous, a de tous temps été l'une des stations favorites de ces nomades aux grandes ailes, au long cou, aux longues jambes, qui semblent, à la saison voulue, revenir pour veiller sur les habitations des hommes, et que les hommes attendent et accueillent comme des hôtes aimés.

Beaucoup d'écrivains ont parlé de l'instinct, des mœurs et des habitudes de la cigogne blanche, mais, entre tous, l'auteur de *l'Ornithologie passionnelle* est celui qui paraît avoir le mieux étudié l'intéressant échassier que la Fontaine a célébré et de qui Buffon ne dit mot. Fable et vérité, tout ce qui tient à son sujet, M. Toussenel le rapporte; mais, historien consciencieux, il ne confond pas le fait confirmé par la persistance de l'observation avec la tradition douteuse.

C'est un illustre oiseau, dit-il, que la cigogne blanche, qui mérite la plupart des hommages qu'on lui a rendus en tous lieux depuis le commencement du monde. En langage hiéroglyphique, cigogne veut dire bienfaisance et pitié. En Grèce et dans l'Asie Mineure, la venue de la première cigogne était considérée comme un événement heureux; celui qui avait la chance de pouvoir annoncer la bonne nouvelle aux autres avait le droit d'exiger d'eux un petit cadeau, comme le constate un vers du vieil Homère. Chez les Romains ainsi que chez les Grecs, la cigogne était l'emblème de la piété filiale, de la fidélité conjugale et de la gratitude. Trop de vertus, hélas! pour une bête seule. On était persuadé, dans ces contrées naïves, que les petits des cigognes faisaient à leurs parents âgés des pensions alimentaires et les entouraient de soins pieux et tendres; si bien que le grand législateur d'Athènes ne crut pouvoir mieux faire que d'emprunter à ces bêtes une partie de leur législation familiale : de là cette loi *Pelargonia*, du mot grec *pèlargos*, cigogne, qui avait pour objet d'assurer le père contre l'ingratitude du fils.

S'il est permis de rejeter parmi les croyances fabuleuses de l'antiquité l'exemple de piété filiale sur lequel s'est, dit-on, fondée la loi *Pelargonia*, la tendresse et le dévouement des parents pour leur progéniture ne peut faire l'objet d'un doute; d'irrécusables faits, aussi nombreux au moins que les légendes plus ou moins contestables, en rendent témoignage. L'une de ces légendes, que l'auteur de *l'Ornithologie passionnelle* n'a pas rapportée, nous ramène à Strasbourg.

Deux nids étaient voisins, voisins d'en face, devons-nous dire, pour bien préciser la situation respective des lits de la double couvée.

Il n'y avait qu'excellents rapports de voisinage entre les deux couples logés au faîte des maisons, en regard l'un de l'autre. Quel prétexte, d'ailleurs, pour se jalouser? les mères étaient également fécondes, et la chasse aux environs fournissait assez abondamment aux besoins de chaque famille pour que les mâles n'eussent point à se disputer la provende.

Les maris chasseurs, en revenant vers le nid de leurs enfants encore dans la coquille, étaient sûrs d'y retrouver la patiente couveuse. Cependant il arriva, un jour, qu'un seul des deux voisins revit, comme la veille, au logis, sa fidèle compagne. Une des mères était absente du lit où reposait sa famille en espérance. Qui donc pouvait l'en avoir délogée? quelque corbeau peut-être, l'éternel ennemi de l'espèce cigogne et la menace incessante pour ses enfants à venir. Celle-ci, sans doute, pour protéger ses œufs, avait été forcée de poursuivre l'ennemi jusqu'au loin et même de le combattre; mais, blessée mortellement dans la lutte ou atteinte par le plomb meurtrier d'un stupide tueur d'oiseaux, elle ne devait plus revenir au poste maternel.

Tour à tour planant au-dessus du nid désert, et deçà, delà, dirigeant son vol pour retrouver et ramener l'absente, le veuf épuisa vainement ses forces à la recherche de sa compagne. Bien des jours se passèrent ainsi. Le temps de l'éclosion était venu pour le nid des voisins d'en face, il ne pouvait arriver pour celui où manquaient la chaleur et l'amour de la mère.

Il est des êtres qui se font doublement malheureux, en ce qu'ils ajoutent à leur propre malheur la haine envieuse que leur inspire le bonheur d'autrui. Le veuf était un de ces malheureux-là. Plus les soins assidus des parents apportaient de joie au nid d'en face, plus l'envie, qui pousse même au crime, pénétrait profondément dans le cœur de l'isolé.

A qui s'abandonne aveuglément aux besoins d'une injuste vengeance, il ne manque plus que l'occasion favorable pour que la pensée mauvaise se réalise, et l'occasion fait rarement défaut au haineux qui sans cesse la guette. Elle arriva pour le voisin du couple heureux.

Les oisillons étant devenus assez forts pour n'avoir plus besoin d'être sans cesse abrités sous ses ailes, leur mère, à l'heure prévue du retour de la chasse, s'en était allée à la rencontre de son mari. A peine est-elle partie, que le voisin fond en furieux sur la jeune famille sans défense, et, l'un après l'autre, il égorge les petits oiseaux.

Pour achever d'assouvir sa haine, il se disposait à jeter ses victimes hors du nid, quand les parents revinrent. A l'aspect du massacre accompli, ils s'abattirent avec rage sur le meurtrier, et comme si ce n'était pas assez d'eux-mêmes pour punir un si grand crime, ils appelèrent les voisins à leur aide. Alors de tous les nids voisins s'élancèrent des vengeurs qui ne cessèrent de s'acharner sur le coupable que lorsqu'ils eurent semé toutes ses plumes au vent et jonché le sol des débris de son corps.

Ainsi le raconte la légende; mais faut-il croire que, faute de leur mère, les petits de la cigogne ne pourraient pas éclore? M. Toussenel dit positivement :

« Chez les cigognes, ainsi que chez les pigeons et chez les hirondelles, le mâle est admis à partager les soins de l'incubation; ce rare privilége n'est dévolu aux mâles que dans les espèces de haut titre. »

DE L'ACTIVITÉ AUX ÉTATS-UNIS.

HISTOIRE D'UN MILLIONNAIRE.

L'un des habitants aujourd'hui les plus riches des États-Unis n'était, il y a quelques années, qu'un pauvre ferblantier ambulant. Il allait vendre lui-même, dans les villes et les campagnes, ses ustensiles de ménage, casseroles, poêles, lanternes, cuillers, et le reste. Tout son fonds de commerce était contenu dans une petite carriole que traînait un cheval borgne. De temps à autre, dans ses pérégrinations continuelles, M. Fisk (c'est son nom) rencontrait des voitures bien plus confortables que la sienne, qui faisaient aussi le commerce : des inscriptions peintes devant, derrière et sur les côtés, annonçaient qu'elles étaient au service de plusieurs grands magasins d'étoffes de New-York. Elles portaient au loin des échantillons pour satisfaire les clients qui les avaient demandés, ou pour en tenter et recruter de nouveaux. Le ferblantier était un homme curieux : un jour, cheminant le long d'une côte près du conducteur d'une de ces voitures, il le questionna sur ce qu'il avait à faire, sur ses rapports avec la maison de New-York et avec ses clients; sur ses dépenses, ses frais de toutes sortes; sur son salaire ou sur la part de bénéfices qui lui était allouée. Vers le haut de la côte, chacun remonta dans son équipage et se remit au trot. M. Fisk, tout en fumant sa pipe, se mit à réfléchir. Puis subitement il

tourna bride, et dit tranquillement à son cheval : — Allons, mon vieux, en avant vers New-York !

Arrivé dans la grande ville, M. Fisk passa quelques jours à prendre çà et là des renseignements ; puis, un matin, il se présenta dans le magasin d'étoffes le plus considérable de New-York et demanda un entretien au chef de la maison.

— Monsieur, lui dit-il, je viens vous proposer un marché avantageux pour vous et pour moi. Vous envoyez pendant toute l'année, dans un rayon de plus de cinquante et soixante milles, des échantillons d'étoffes. Je sais quel est le nombre de vos voitures et celui de vos employés ; je sais quels sont vos frais : en voici le chiffre, que je crois exact. Je vous offre de vous rendre les mêmes services que toutes vos voitures et les commis qui les accompagnent, à un prix infiniment moindre.

— Quelle garantie, Monsieur, et quelles conditions?

— L'essai se fera sans aucune chance de perte pour vous. Nous ne procéderons, si vous le voulez, que très-prudemment, à moins que vous ne vous déclariez vous-même persuadé du succès à la simple confidence du moyen que je compte substituer à celui dont vous vous servez aujourd'hui.

Toute proposition qui peut faire espérer un gain est prise au sérieux en Amérique. On ne veut rien négliger, et l'on ne croit à rien d'impossible. Le riche marchand fit asseoir le ferblantier.

On discuta, on stipula ; bref, un contrat fut passé en bonne forme.

M. Fisk porta de même son offre dans les autres magasins principaux, et contracta avec leurs chefs.

Son secret pour réduire des frais qui, dans leur ensemble et d'après l'étendue considérable des affaires, s'élevaient à des sommes énormes, était bien simple. Il ne s'agissait que de faire parvenir désormais les échantillons par la poste.

Il faut dire que l'éloquence de nos commis voyageurs n'aurait pas grand succès chez les Américains ; si l'envoyé d'une maison de commerce, en montrant des échantillons, entreprenait un discours pour en faire l'éloge, l'Américain ou l'Américaine ne manquerait pas de l'arrêter tout court : — J'ai des yeux, Monsieur ; je sais ce qui me convient. L'échantillon et le prix, voilà tout ce qu'il me faut. Épargnez mon temps et votre peine, Monsieur.

L'idée de M. Fisk, qui pour la réaliser fit preuve d'une netteté d'esprit et d'une activité remarquables, réussit assez dès les premières années pour lui procurer un bénéfice de quelques cent mille francs. Ce début heureux, suivi d'autres années plus lucratives encore et d'entreprises diverses non moins heureuses, éleva rapidement l'humble ferblantier aux premiers rangs des capitalistes américains. Il possède aujourd'hui, entre autres immeubles, un embranchement considérable du chemin de fer du Grand-Pacifique.

Cet exemple, que nous citons surtout parce qu'il est encore peu connu, est loin d'étonner qui que ce soit aux États-Unis. Un habitant de Boston nous racontait récemment beaucoup d'autres histoires semblables.

— Mais, lui disions-nous, chez vous les ruines subites ne sont pas moins fréquentes.

— Sans doute, les fortunes individuelles sont sujettes à des fluctuations incessantes : on s'enrichit, on se ruine, on s'enrichit de nouveau, et la vie se poursuit, non pour tous, mais pour les plus entreprenants, à travers les chances les plus diverses. Ce qui résulte certainement de tous les efforts particuliers pour arriver au succès, c'est que la nation entière croît rapidement en force et en richesse. Quand elle sera devenue ce qu'elle veut être, l'un des peuples les plus puissants de l'univers, on verra si elle n'est point capable d'exceller en autre chose qu'en industrie et en commerce. Pour nous, quelles que soient nos vocations et nos aptitudes différentes, nous ne nous effrayons pas de la pensée qu'elle ait à s'occuper presque exclusivement, pendant un siècle ou deux, des moyens de se créer un capital égal ou supérieur à celui des premiers peuples du vieux monde, de se signaler par de grandes entreprises, de sonder en tous sens les ressources du travail humain, et d'étendre sans relâche ses relations et son influence sur le globe.

— Les Européens qui vous visitent trouvent votre activité fiévreuse.

— Sans doute, et elle est telle, en effet, que vous autres Parisiens, les plus actifs d'entre les Français, vous nous paraissez à moitié endormis. Quel temps précieux vous perdez à toute heure ! que d'hésitations ! que d'ajournements et de lenteurs ! que de désordre dans vos courses, de méprises ou de retards dans vos rendez-vous ! Que de bavardages ! au lieu d'aller droit au fait et, dès que vous avez fini une affaire, de passer immédiatement à une autre, vous parlez le plus souvent de mille choses indifférentes, vous gaspillez vos forces. Mais surtout que faites-vous, dans les intérêts sérieux, de votre esprit si vanté? J'entends que vous vous plaignez souvent de voir toutes les carrières encombrées, jusque dans l'industrie et le commerce. C'est là pour nous quelque chose d'incompréhensible. Le champ de l'industrie et du commerce est aussi vaste que l'univers : il peut contenir et faire vivre des milliards de travailleurs. Mais il faut se donner de la peine, ne pas se traîner toujours dans les mêmes ornières, ne pas se ménager, réfléchir, chercher, imaginer, trouver du nouveau ; il faut, dès le commencement de la jeunesse, s'ingénier à se faire soi-même sa place dans le monde, découvrir à quoi l'on est propre ; se préoccuper de deviner et de satisfaire à des besoins qui restaient en souffrance et qu'on oubliait ; inventer des services à rendre, soit en créant quelque moyen d'accroître un genre de production, soit en élargissant le cercle des consommateurs au profit d'une industrie particulière, soit en s'introduisant comme intermédiaire dans une lacune que d'autres n'ont pas soupçonnée.

Je ne parle en ce moment que de ce que je vois d'inactivité relative dans votre industrie et votre commerce, ajoutait le Bostonien ; mais je crois bien qu'il doit en être à peu près de même dans vos autres professions. Non-seulement nous remarquons en France un grand nombre de personnes qui ne paraissent pas assez laborieuses, mais nous en voyons, ce nous semble, beaucoup qui ne font absolument rien. On ne connaît pas aux États-Unis ces classes d'hommes, jeunes ou d'âge mûr, qui, soit à Paris, soit en province, usent la part la plus virile de leur existence dans le plaisir ou dans la fainéantise. Chez nous, il n'y aurait pas place pour eux ; le mépris public leur rendrait ce genre de vie intolérable. Aux États-Unis, il n'est permis à personne d'être oisif. Un jeune homme qui n'emploie pas son temps d'une manière utile, pratique, qui n'exerce aucune profession, ou qui ne montre dans la sienne qu'indifférence ou mollesse, est méprisé de tout le monde.

Je demandai au Bostonien d'où venait, selon lui, cette émulation de travail si extraordinaire parmi ses compatriotes : il voulut bien entrer à ce sujet dans quelques détails de mœurs qu'on peut apprécier diversement, mais qu'il est utile de connaître.

La première éducation, pour la plupart des jeunes gens, se termine avant quatorze ans, aux *high-schools*. On en sort sachant les éléments nécessaires de grammaire, de mathématique, de géographie, d'histoire, de sciences phy-

siques, d'économie politique, etc. On ne s'imagine pas, bien entendu, que ce soit là toute l'instruction; mais les familles n'ont en vue que de mettre les enfants d'abord en état de gagner leur vie, de conquérir leur indépendance. C'est aux jeunes gens à continuer et à compléter leurs connaissances. Beaucoup d'hommes justement célèbres, Lincoln entre autres, n'ont commencé à s'instruire sérieusement qu'à un âge assez avancé.

Les adolescents n'ignorent pas d'ailleurs que quelle que soit la fortune de leurs parents, ils n'ont pas à faire le moindre fond sur elle. On ne leur donne pas plus d'argent pour s'établir qu'on n'en donne à leurs sœurs. Jamais on ne dote une jeune fille. Un père riche à millions ne fait qu'un cadeau, souvent de peu de valeur, à l'occasion du mariage. Il en résulte que ce n'est pas la richesse que l'on cherche lorsqu'on se marie : il y a beaucoup de chances pour qu'on n'ait pas à hériter des millions paternels; on ne peut prévoir où ils iront. L'affection, l'estime mutuelles, sont donc les seules considérations sérieuses qui décident de l'union. On s'accorde, du reste, assez unanimement à reconnaître que la plupart des ménages américains sont exempts des désordres qu'on ne voit que trop souvent en d'autres pays.

On entre dès quinze ou seize ans dans la vie active, sans argent, sans autres forces que celles qu'on peut tirer de soi-même, et, outre qu'on est ainsi stimulé par la nécessité, on a devant soi l'exemple constant de l'activité universelle, et on se sent surveillé, pressé, porté par l'opinion. On sait que, même si l'on est téméraire avec quelque excès en travaillant à se faire une position, on pourra être excusé; mais que si par nonchalance ou inhabileté on reste en arrière des autres, si l'on végète dans une sorte de langueur ou d'impuissance, on sera non-seulement pauvre, mais déshonoré. On distingue, en effet, entre les misères, et l'on n'a en mésestime que celles qui sont les conséquences de l'inutilité et de la lâcheté; au contraire, on vient volontiers en aide à celles qui ne sont qu'une conséquence de trop de confiance en soi ou d'un concours de circonstances imprévues, parce qu'on pense que sous les cendres de ces ruines accidentelles il reste un foyer qui se rallumera.

— A certains égards, nous ne pouvons qu'admirer, dis-je au Bostonien, cette grande ardeur pour le travail; mais elle restera peu sympathique à une grande partie du vieux monde tant qu'on ne la verra point s'appliquer à d'autres ambitions qu'à celle des richesses matérielles.

— Ne serait-ce pas aussi, reprit le Bostonien, que vos vieux pays aristocratiques ont moins d'estime qu'il ne faudrait pour des travaux qu'on y croit à tort uniquement matériels. Des efforts qui tendent à diminuer sur le globe les misères, ainsi que les dégradations et les vices qui en sont la conséquence, méritent plus d'approbation. Cependant votre point de vue est juste. Ayez seulement un peu de patience. On nous croit plus dénués de goût ou d'aptitude que nous ne le sommes pour les études de l'esprit. On ne devrait pas oublier que la république américaine ne date que d'un siècle : c'est un pays tout jeune; et cependant les États-Unis ont eu déjà des hommes d'État et des orateurs éminents; des savants tels que les Maury, les Morse, qui ont rendu des services au monde entier; des moralistes et des philosophes tels que Benjamin Franklin, Channing, Parker, Emerson, etc.; des poëtes comme Bryant, Longfellow, Powell; des historiens comme Bancroft et Prescott; des romanciers comme Cooper, Washington Irving, Hawthorne, Edgard Poe, Beecher Stowe; des géographes et de hardis voyageurs comme Wilkes, Édouard Robinson, Hayes, etc. Qu'on nous laisse le temps nécessaire. Ce qui se passe en Angleterre aujourd'hui est un exemple : voici que l'on s'empresse d'initier aux études de l'art toute la classe ouvrière, que l'on considérait jusqu'ici comme incapable d'autres travaux que ceux qui sont le plus matériels. Les riches achètent sur le continent les chefs-d'œuvre de toutes sortes. Il y a là une tendance qui ne peut manquer d'attirer l'attention. Certains peuples trop fiers ou trop délicats, s'ils tardaient trop à sortir de leurs rêveries, pourraient bien, avec tout leur dilettantisme et leur inactivité, s'assoupir peu à peu et, facilement vaincus dans la lutte, mourir dans leur manteau de misère. Je suis loin de prophétiser une si triste fin à la France, qui est, après tout, une des nations du monde les plus laborieuses; mais vous voyez bien d'ici, sur la carte d'Europe, quelques points où un peu de l'activité américaine ne serait pas de trop.

ARTS ET SCIENCES AUX ÉTATS-UNIS.

La liste des personnes célèbres aux États-Unis dans les lettres, les arts et les sciences, est déjà considérable. Voici quelques noms : il est probable que la plupart seront nouveaux pour nos lecteurs; mais il faut dire qu'en tout pays, même en France, en Angleterre et en Allemagne, les renommées indigènes qui passent au delà des frontières sont très-rares. Un étranger, même éclairé, trouverait difficilement à faire une liste des Français célèbres en ce siècle plus étendue que celle que nous écrivons ici.

Littérature. *Prose.* — Franklin, Channing, Emerson, Holmes, Parker, Tuckerman, Ticknor, Eliot, Mme Beecher Stowe, Bayard Taylor, Marsh, Hawthorne, Mlle Cummins, Fenimore Cooper.

Poésie. — Bryant, Longfellow, Whittier, Lowell, Parsons, Edgard Poe, Mme J. Howe.

Éloquence. — Webster, Everett, Seward, Sumner, Winthrop, Clay, Calhoun, Adams.

Histoire. — Prescott, Parkman, Bancroft, Motley, Shea, Sparks.

Arts. — Power, Story, Perkins, Church, Booth, Mlle Cushman, Crawford.

Sciences. — Franklin, Agassiz (père et fils), Henry, Bache, James Hall, Dana, Leidy, Bond, Morton, Wyman, Gray, Pierce, Bowditsh.

Inventeurs. — Morse, Jackson, Whitney, Howe, Ericson.

Voyageurs et Géographes. — Wilkes, Fremont, Emory, Kane, Hayes, Basil Hall, Maury, Perry, Gillis, Stevens, Squier, Catlin, Whipple, Long, Lewis, Clark.

LE LION DE SAINT MARC,

PATRON DE VENISE.

Les premiers monuments qui frappent les regards, quand on aborde à Venise par la petite place (*Piazzetta*) qui précède la grande place de Saint-Marc, sont les deux énormes colonnes de granit dont l'une porte la statue de saint Théodore, armé d'une lance et d'un bouclier et foulant aux pieds un crocodile; l'autre, le lion ailé de saint Marc. La vue de ces colonnes, avec les édifices qui les entourent, le palais ducal derrière lequel on aperçoit l'église de Saint-Marc, le Campanile, la *Loggietta* de Sansovino, la vieille bibliothèque (*Libreria vecchia*), la Monnaie (*Zecca*), a été si souvent représentée qu'elle reste dans toutes les mémoires comme l'abrégé des merveilles de Venise.

Les colonnes de la Piazzetta furent apportées dans cette ville par le doge Dominique Michieli, le conquérant de la Syrie et des îles de l'Archipel, comme un trophée de ses victoires, en 1127. Elles furent érigées à la place où on les voit, en 1170; et c'est alors seulement qu'on y ajouta des bases et des chapiteaux. Celui qui les éleva obtint le privilége d'établir une banque de jeu dans des boutiques construites autour de ces colonnes et qui subsistèrent jusqu'en 1529. Le conseil des Dix y faisait suspendre par les pieds les cadavres des criminels d'État. De là cette sentence vénitienne : *Cave columnas* (Prends garde aux colonnes).

Saint Théodore, dont l'image surmonte l'une d'elles, fut le premier patron de Venise; saint Marc l'Évangéliste,

dont l'emblème est placé sur la seconde, devint le protecteur de la république depuis que ses restes eurent été apportés d'Alexandrie, en 829, par deux marchands vénitiens; conduits par leur commerce dans cette ville, ils avaient assisté à la dévastation de l'église qui renfermait le corps du saint évangéliste, et l'avaient vu dépouiller de ses marbres et de ses plus beaux ornements. Les prêtres gémissaient et tremblaient de voir la châsse où il reposait lui-même tomber aux mains des infidèles. C'est alors que les deux Vénitiens obtinrent, en échange de quelques bourses d'argent, que cette précieuse relique leur fût livrée pour être transportée dans une terre chrétienne. Au moment où la châsse fut enlevée, selon la légende, une lumière éclatante brilla autour d'elle, et un parfum délicieux se répandit dans l'église. Placée dans une vaste corbeille, elle fut couverte de lard salé afin que l'horreur que la chair du porc, réputée immonde, inspire aux musulmans la fît échapper à leurs perquisitions. Elle put ainsi traverser la ville; puis, soigneusement enveloppée de linges, elle fut hissée au milieu des voiles qui entouraient la grande vergue et soustraite de cette sorte à de nouvelles recherches. La traversée se fit heureusement par la protection du saint. Lorsque le navire prit terre à Venise (le 21 janvier 829), dit un chroniqueur contemporain, toute la ville fut dans

Le Lion de la place Saint-Marc, à Venise. — Dessin de Metzmacher, d'après une photographie.

l'allégresse : on se disait de toutes parts que la présence du saint allait assurer à jamais la prospérité de la république, et que sa venue confirmait une ancienne tradition, d'après laquelle saint Marc, ayant jadis navigué sur la mer d'Aquilée et ayant touché ces îles, avait eu une vision qui lui avait prédit que ses restes reposeraient un jour sur cette terre alors inhabitée. Quand le corps vénérable fut débarqué, tout le peuple alla au devant de lui avec le clergé qui chantait des hymnes et faisait fumer l'encens. Il fut déposé dans la chapelle ducale, et le doge, qui mourut peu de temps après, laissa une somme considérable pour bâtir une église.

Dès lors l'image de saint Marc, ou plutôt le lion qui est son constant emblème, devint celui de la république. Cet emblème figura sur les monnaies, sur les pavillons des vaisseaux, sur les monuments. Le lion de bronze, placé sur la colonne de la Piazzetta, la face tournée vers la mer, semble, comme le disaient autrefois les *ciceroni*, surveiller son empire. Il fut apporté à Paris par l'armée d'Italie, après la chute de la république, et y resta jusqu'en 1815, sur l'esplanade des Invalides; il fut reporté à Venise après la chute de l'empire et restauré sur son antique base. Il avait perdu l'Évangile ouvert sur lequel repose sa griffe.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 102.

On trouva bientôt dans la famille que j'avais beaucoup de jugement, et on me laissa maîtresse de diriger tout comme je l'entendrais. J'en profitai pour essayer des changements qui réussirent très-bien. Ainsi, au lieu de chauffer le lait sur un feu de genêts pour faire le beurre, comme c'est l'usage en Vendée, j'essayai de le faire avec du lait frais, comme j'avais lu que cela se pratiquait ailleurs, et j'eus du beurre excellent, qui ne sentait point la fumée, et qui se vendit très-bien à Mareuil et dans tous les châteaux

des environs. Je fis aussi des fromages à la crème comme on n'en connaissait point dans le pays, et avec le profit que j'en tirai il y eut de quoi acheter deux vaches de plus et suffire aux commandes qui me venaient de tous les côtés. Et puis, comme j'avais lu que rien n'était plus malsain que ces fumiers qui se trouvent chez nous devant les fermes, je persuadai au père Button de transporter son fumier dans un coin du jardin, et d'enlever la litière d'ajoncs qui couvrait toute la cour et où les moutons se piquaient souvent les pattes. J'eus un peu de peine à obtenir cela, parce que, disait-il, cette cour était si humide que sans la litière d'ajoncs on aurait toujours les pieds dans la boue. Mais je lui montrai qu'on pouvait la dessécher en faisant des rigoles et en aplanissant le terrain, et j'eus enfin le plaisir de voir devant notre porte une cour propre et nette comme l'aire à battre le blé. Le père Button en fut aussi content que moi; car sa femme, depuis qu'elle ne pouvait plus marcher et qu'elle respirait continuellement ce mauvais air d'humidité et de plantes pourries, avait été prise des fièvres et s'en allait dépérissant, malgré toutes les drogues de l'apothicaire. Aussitôt que la cour fut nettoyée, la fièvre la quitta et ne revint plus; et le père Button trouva que j'étais un fameux docteur.

Je passai ainsi une année heureuse, me sentant utile au monde, et préparant la layette de mon premier enfant. Jacques travaillait avec le père Button; il ne résistait point à ce qu'on lui commandait, et on n'avait pas de reproches à lui faire; mais il paraissait tout dépaysé, et on voyait qu'il avait perdu l'habitude du travail. Jamais il n'aurait de lui-même essayé de raccommoder un outil cassé; jamais, quand il voyait de l'ouvrage en retard, il ne se serait mis à aider sans qu'on le lui dît : il faisait sa tâche, et c'était tout; il n'avait pas l'air de se douter qu'il serait un jour le maître de cette maison, et qu'il était de son intérêt de la maintenir en bon état. Je le trouvais bien engourdi; mais comme, après tout, les affaires marchaient, grâce à la grande expérience et au grand courage du père Button, qu'on voyait partout alerte et vaillant, avec sa grande taille un peu courbée et ses cheveux blancs pendant sur son cou et sortant de dessous son bonnet de laine, je ne m'inquiétais pas trop de l'avenir.

A la fin de l'année, un métayer de Chaillé-les-Ormeaux vint un beau matin me chercher de la part de ma sœur. Annette était accouchée la veille d'un gros garçon, et elle me demandait; car il était convenu que je serais marraine à la place de la mère Button, qui ne pouvait pas voyager. Je partis bien contente, car je n'avais pas vu ma sœur depuis le jour de la noce. La Benetière est à une lieue de Chaillé-les-Ormeaux : ce n'est pas bien loin de Mareuil; mais nous avions, Annette et moi, autre chose à faire qu'à nous promener, et comme il n'y avait pas de voiture à des heures commodes, il aurait fallu faire la route à pied, ce qui aurait pris trop de temps. Enfin je montai donc, bien contente, dans la carriole de Rocheteau, qui me conduisit jusqu'au chemin de traverse qui menait à la Benetière. Le chemin n'était pas long, et comme il n'était pas large non plus, les arbres qui poussaient des deux côtés, sur le haut des fossés, rejoignaient leur branchage et vous garantissaient du soleil. Au bout du chemin sombre on voyait un échalier, puis une grande prairie qui brillait toute claire au soleil, et tout au fond la maison de la Benetière. Je me dis que bien des gens riches faisaient planter des allées d'arbres devant leur maison et dépensaient des sommes folles pour n'avoir rien d'aussi joli ni d'aussi gai. Au moment où je passais l'échalier, j'entendis le bruit d'un attelage et la voix d'un paysan qui chantait aux bœufs. Je m'arrêtai, et au bout d'un instant je vis venir Pierre l'aiguillon à la main, marchant à côté de sa charrette à foin. Elle était bien remplie, sa charrette; le foin montait si haut qu'il touchait à chaque instant aux branches des arbres qui en accrochaient quelques brins : autant de profit pour les petits oiseaux. Aussi les bons bœufs avaient lourd à traîner, d'autant plus que le chemin montait un peu, et Pierre chantait pour les encourager, s'interrompant de temps en temps pour les piquer doucement avec son aiguillon, en leur disant : — Ohé! Châtain! Ohé! Merlet!

Moi, je l'attendais, contente de sentir la bonne odeur de foin frais que le vent apportait de mon côté. Il ne me vit que quand il fut tout près de moi et que j'ouvris l'échalier pour laisser passer sa charrette. Alors il vint à moi d'un air joyeux, et me conduisit auprès d'Annette, laissant ses bêtes gagner l'étable toutes seules; puis, dès que je fus entrée, il se dépêcha d'aller les délier; car un bon laboureur prend soin de ses bœufs comme de lui-même.

Annette était couchée dans son grand lit, avec son enfant à côté d'elle. Dès qu'elle me vit, elle me le tendit en disant :

— Tiens, Marianne, embrasse ton filleul; n'est-ce pas, qu'il est beau? J'espère que le tien sera pareil et qu'ils auront l'air de deux frères. Mais qu'est-ce que tu as donc à me regarder comme cela?

En effet, je la regardais, et je ne pouvais pas en détacher mes yeux. Annette avait toujours été une jolie fille, petite, comme sont ordinairement les femmes de Vendée, mais d'une jolie taille et d'une allure vive et leste comme celle d'un oiseau, avec des yeux noirs qui brillaient comme si le soleil s'y était miré; mais à présent il y avait sur sa figure une beauté que je n'y avais jamais vue et que je ne pouvais pas m'expliquer. Je l'embrassai, et mon filleul aussi; j'étais tout émue, et pour un rien j'aurais pleuré. Et quand Pierre revint de délier ses bœufs, qu'il se pencha vers le lit pour demander à Annette comment elle se trouvait, qu'il prit délicatement dans ses grosses mains rudes le petit enfant comme une chose fragile qu'on a peur de briser, et que je suivis le regard de ma sœur allant du père à l'enfant, alors je compris cette beauté qui m'avait frappée : cette beauté-là, c'était du bonheur.

Je restai chez Annette jusqu'au lendemain après le baptême, ce qui fit que j'eus le temps de visiter la Benetière en détail. Je voulais savoir par cœur la maison, le jardin et les champs, afin de voir de loin ma sœur quand je penserais à elle. Ce n'était pas bien grand, la Benetière, mais c'était frais, clair et riant, et on avait tout sous la main. Annette était une parfaite ménagère, et en me racontant sa vie depuis que nous ne nous étions vues, elle me fit comprendre que Pierre était aussi bon travailleur qu'elle. Aussi leurs petites affaires prospéraient, et ils venaient d'acheter un pré bas qui, grâce à la rivière qui le traversait, donnait tous les ans un regain superbe.

— Quand ton filleul aura sept ou huit ans, me disait Annette, il pourra pêcher tout en gardant ses ouailles, et j'irai vendre le poisson à l'aubergiste de Saint-Florent. Il ne faut pas négliger les petits profits, et tout ce que nous pourrons mettre de côté servira à le racheter de la conscription, car je ne veux pas qu'il soit soldat. Si les Anglais venaient nous chercher querelle, mon garçon saurait bien prendre sa fourche et sa faux, ou même tirer un bon coup avec le vieux fusil de son grand-père, qui envoie une balle tout comme un autre; mais à quoi bon s'en aller perdre son temps dans les villes, au lieu de cultiver la terre du bon Dieu? Un homme n'a pas besoin de sept ans pour apprendre à se défendre quand on l'attaque.

C'est ainsi que parlait Annette, et j'étais bien de son avis; j'avais vu souvent ces choses-là imprimées dans le journal que Bonnard, le gros marchand de bœufs, prêtait quelquefois l'hiver au père Button, et que je lisais tout haut à la veillée. Elles y étaient dites en plus belles paroles

qu'Annette n'aurait su en trouver, mais au fond c'était la même chose ; et je ne pouvais pas comprendre qu'il fallût tant de discours pour prouver aux gens que Dieu a fait les hommes pour travailler afin de gagner du pain pour eux et pour ceux qui n'en ont pas, et pour s'instruire afin de faire de belles inventions qui diminuent de plus en plus en ce monde la misère et le malheur. Au lieu de cela, les employer pendant leurs plus belles années à ne rien faire qu'à parader dans des costumes qui ne sont ni de leur famille ni de leur pays, ce n'est sûrement pas une idée raisonnable ni chrétienne. Quand les soldats sont utiles à quelque chose, c'est à détruire leurs semblables : on peut donc dire que ce sont des gens qui ne servent à rien quand ils ne font pas de mal. Cela paraît bien simple ; mais j'ai vu depuis que ce sont les idées les plus simples qui ont le plus de peine à faire leur chemin.

La suite à la prochaine livraison.

GUIGNOL ET SON THÉATRE.

LE RÉPERTOIRE.

Fin. — Voyez page 89.

III. — LES FRÈRES COQ.

L'Habitant de la Guadeloupe, drame que Mercier fit représenter en 1786 à la Comédie italienne, est, dans notre théâtre moderne, le premier en date de ces oncles *retour d'Amérique* qui, après avoir fait fortune au loin, veulent éprouver leurs futurs héritiers, et se présentent à ceux-ci comme des nécessiteux qui comptent sur leur secours. C'est sur cette ingénieuse donnée, dont les nombreuses imitations ont fait un lieu commun, qu'est bâtie l'amusante comédie-parade intitulée *les Frères Coq*. Regardée comme le chef-d'œuvre du théâtre lyonnais de Guignol, elle est classée au premier rang des cinq ouvrages attribués à Laurent Mourguet.

Claude Coq, dit Guignol, savetier de son état, a pour frère le notaire Gaspard Coq, riche orgueilleux qui a donné cent écus au pauvre Claude, sous la condition de ne plus se faire appeler Coq ; de là son surnom de Guignol. Un de ses amis, « brigadier dans la cavalerie à cheval », doit lui faire obtenir la place de maître bottier du régiment ; mais on exige du titulaire un cautionnement de cinq cents livres, et il n'a pas un sou d'économies. Il essaye d'emprunter cette somme à son frère, qui la lui refuse absolument, et de plus le menace de le faire jeter à la porte s'il se permet de renouveler sa visite. L'indignation de Guignol s'exhale en reproches violents ; à force de crier il s'égosille, « il a la pépie. » Guignol appelle sa fille :

— Louison, va chez le marchand de vin demander une bouteille... Prends une grande... de quatre litres.

— Mais, papa, le marchand de vin ne veut plus nous donner à crédit.

— Alors, prends les bottes du postillon, qu'il a apportées ce matin pour les ressemeler, et porte-les au mont-de-piété... Je travaillerai demain pour les retirer. Si le postillon vient les demander, tu lui diras que je les fais tremper et que je les arrose.

En même temps que Guignol rentre chez lui, arrive un voyageur : c'est Jérôme, l'aîné des frères Coq. Il se présente d'abord au notaire, qui ne le reconnaît pas et le prend pour un mendiant, car il est pauvrement vêtu.

— Bonhomme, lui dit Gaspard, je ne fais pas l'aumône chez moi. Il y a dans la ville des établissements pour les indigents auxquels je verse une somme chaque année ; il faut vous y adresser.

— Vous vous trompez, répond le voyageur, je ne demande pas l'aumône ; je viens vous apporter des nouvelles de quelqu'un qui vous touche de près. Vous aviez un frère nommé Jérôme.

— Oui, un fort mauvais sujet. Il est parti pour l'Amérique ; on croit qu'il y est mort de la fièvre jaune.

— C'est une erreur, Jérôme vit.

— Ah ! et sans doute il a été toujours le même... il n'a pas su épargner un sou ?

— Vous vous trompez encore : il a amassé une fortune de plus de trois millions, et il n'a pas d'enfant... Il a débarqué à Marseille, et tout à l'heure il sera à Lyon.

Gaspard appelle ses valets, ordonne qu'on attelle les chevaux à son carrosse ; il veut aller au-devant de ce cher frère qui a « trois millions et pas d'enfant ! »

— Je ne vous ai pas tout dit, reprend le voyageur. Votre frère a gagné, il est vrai, plus de trois millions ; mais le vaisseau qui le ramenait en France a fait naufrage, et tout ce qu'il possédait a été englouti.

Le notaire crie aussitôt pour qu'on remène les chevaux à l'écurie, et il charge le voyageur de dire au naufragé qu'il lui fera passer quelque argent, mais qu'il lui enjoint de quitter au plus vite la ville.

Bien qu'un tel accueil n'encourage pas Jérôme à continuer ses visites de famille, il va néanmoins frapper chez Guignol. Le savetier, voyant un mal-vêtu s'adresser à lui, croit qu'il s'agit de ressemeler sa chaussure.

— Vous aviez un frère, lui dit Jérôme.

— Oui, un bon enfant... je l'aimais bien... Il est parti pour l'Amérique, où il y a des sauvages qui mangent les hommes. Il a peut-être été dévoré par un de ceux-là ou par un *cocodrille*.

— Non, je l'ai vu il n'y a pas longtemps.

— Il doit être bien changé.

— Si changé que tu ne le reconnais pas.

Guignol le regarde un moment, puis il se jette dans ses bras en s'écriant :

— Mon bon frère !

— J'ai eu bien des malheurs, reprend Jérôme.

— Sois tranquille, dit Guignol, il y aura toujours un morceau de pain à la maison pour toi jusqu'à ce que tu trouves du travail.

Guignol veut présenter sa fille à Jérôme. Louison paraît.

— Je t'ai souvent parlé de ton oncle Jérôme ; le v'là, embrasse-le, et fais-nous la soupe.

— Papa, je n'ai pas de beurre.

— Mets-y de la colle ; ça donne du goût.

Jérôme quitte son frère pour aller, dit-il, chercher sa malle qu'il a laissée à l'auberge.

— Il faut, dit Guignol à Louison, t'occuper du dîner... Combien t'a-t-on prêté sur les bottes du postillon ?

— Trente sous.

— Bon. Achète un quart de petit salé, quatre têtes de mouton... Je me souviens que Jérôme aimait le gras-double... j'ai là-haut un vieux tablier de cuir : tu le couperas en petits morceaux ; à la poêle, avec un oignon, deux sous de graisse et un bon filet de vinaigre, ça sera à se *licher* les doigts... Aie soin de mettre du linge blanc sur la table.

— Où voulez-vous que je le prenne ?

— Prends ma chemise que j'ai quittée samedi ; tu la retourneras à l'envers et tu mettras les manches en dedans.

Durant l'absence du voyageur, Gaspard apprend en même temps et la ruse de son frère pour l'éprouver, et la faillite d'un armateur qui le ruine. Jérôme revient ; Gaspard le supplie de lui pardonner sa dureté et d'avoir pitié de lui. Le savetier, ému du désespoir de Gaspard, joint ses prières à celles du coupable. Pour attendrir Jérôme, il lui rappelle leurs souvenirs d'enfance, le temps où Gaspard était si gentil « avec sa petite culotte verte ornée d'une pièce verte

au coude. » Le millionnaire cède enfin et dit à Gaspard, qui sera réduit à prendre la fuite si son frère aîné le repousse :

— Vous aviez donné trois cents francs à Guignol pour qu'il cessât de porter le nom de notre père ; je vous en donne trois cent mille pour que vous ne déshonoriez pas ce nom.

IV. — LE PORTRAIT DE L'ONCLE.

M. Durand, vieillard moribond, a deux neveux, Guillaume et Guignol. Sentant que sa fin approche, il veut faire son testament. Il annonce à Guignol, son garde-malade dévoué et assidu, qu'il lui léguera son portrait. L'honnête garçon, quoique pauvre et chargé de famille, est enchanté d'un legs que Guillaume ne lui envie pas.

— Votre portrait ! je n'osais pas vous le demander. Je le mettrai devant mon lit pour ne pas le perdre de vue même en dormant.

Guignol court chercher le notaire. Guillaume profite de l'absence de son cousin pour se faire instituer légataire universel par le moribond. Le notaire est venu, il s'est enfermé avec M. Durand. Bientôt après il sort de la maison et annonce aux deux neveux que leur oncle n'a eu que le temps de dicter et de signer ses dernières volontés avant de passer de vie à trépas. Guillaume est légataire universel ; Guignol, pour toute part d'héritage, n'a que le portrait, encore devra-t-il, dans les vingt-quatre heures, faire faire des réparations au cadre endommagé. « Si, au temps dit, il n'a pas rempli cette clause, le notaire fera don du portrait à une œuvre de bienfaisance. » Guignol veut entrer dans la maison pour y prendre le portrait.

— Reste là ! dit vivement Guillaume, pressé de visiter seul les tiroirs où le défunt cachait son argent.

Toujours content de son lot, Guignol a une inquiétude : comment payera-t-il la réparation du cadre ? Survient Madelon, sa femme.

— As-tu de l'argent ? lui demande-t-il.

— J'ai quarante-huit sous.

— Amène-les.

— Pour quoi faire ?

— Pour payer des frais à propos de ce que l'oncle m'a laissé.

— T'a-t-il laissé sa maison ?

— Il l'a donnée à Guillaume.

— Son jardin ?

— Il le donne à Guillaume.

— Sa vigne ?

— Non, à Guillaume.

— Son mobilier au moins ?

— Il ne me laisse qu'une pièce de son mobilier.

— Est-ce son lit, son armoire ou son buffet ?

— Ni l'un ni l'autre ; tout ça est à Guillaume.

— Mais qu'est-ce qu'il t'a donné alors ?

— Son portrait.

— Voilà une belle drogue ! s'écrie Madelon.

Guillaume revient avec le portrait. Il est fort inquiet. C'est vainement qu'il a ouvert tous les meubles, fouillé dans tous les tiroirs, pour découvrir l'argent caché par le défunt : il n'a trouvé ni une pièce blanche, ni un rouge liard, et la maison, qui a besoin de réparations, est grevée d'hypothèques ; lorsque Guillaume aura tout payé, il ne lui restera plus rien. Guignol, qui a porté le portrait de l'oncle chez le raccommodeur de cadres, revient joyeux : il a de l'argent plein les poches et une liasse de billets de banque dans chaque main.

— Tout cela était dans le cadre, dit-il à Guillaume ; en le démantibulant ça a dégringolé comme des pavés dans le *jourgouillon*.

— La moitié est à moi, objecte Guillaume ; je suis légataire universel.

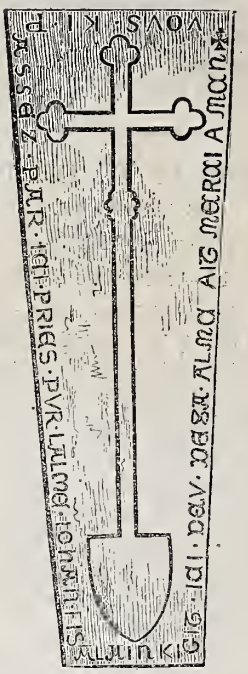
— Parfaitement, riposte Guignol ; mais moi je suis légataire du portrait, du cadre et de l'accessoire.

Guillaume sort furieux, et Guignol réclame l'indulgence du public « pour ce portrait du bon vieux temps et de la bonne franquette lyonnaise. »

Il suffit de remonter aux premières années de ce siècle pour retrouver, dans le répertoire du théâtre des Variétés et sous la double signature de Sewrin et Chazet, l'original du *Portrait de l'oncle*.

PIERRES TOMBALES.

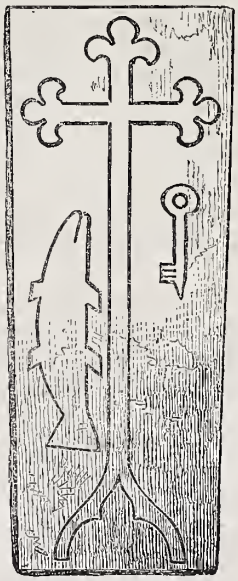
Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 172, 288, 368.



Treizième siècle. — Abbaye de Haughmond, près de Shrewsbury,

INSCRIPTION.

Vous ki passez par ici, — priés pur l'alme Ioban fis
Alam ki git ici ; — Deu de sa alme ait merci. — Amen.



Quatorzième siècle. — Saint-Mart's, Gateshead, Durham.

(Le poisson est sans doute l'un des emblèmes usités dans les premiers temps du christianisme.)

LES PROMIS.

Salon de 1870; Peinture. — Jenickh et Nievesta, les Promis, par Patrois. — Dessin de Pauquet.

A peine le jour naissant de sa lumière grise et pâle éclairait les steppes immenses; les bois étaient encore sombres, les prés argentés de rosée; c'était l'heure où les petits oiseaux commencent à faire entendre leurs premiers chants, lorsque Jenickh sortit de sa maison. Le bonheur est ennemi du sommeil autant que le chagrin.

Jenickh était plein d'allégresse, volontiers il eût chanté comme les petits oiseaux, tandis que d'un pas léger il traversait les grandes plaines et les bois de sapins et de bouleaux. Le soleil était déjà un peu haut sur l'horizon quand il heurta à la porte de Youri Ivanowitch, l'homme qui n'a pas son pareil à cent verstes à la ronde pour composer des chansons et les accompagner avec les trois cordes de sa *balaléika*.

« — Frère, dit Jenickh en entrant, que la paix règne dans ta demeure! Tu vois devant toi un homme dont le cœur est heureux. Nievesta la belle, Nievesta la bonne, m'a promis qu'elle deviendrait ma femme. Depuis qu'elle me l'a promis, je voudrais voir tous les hommes heureux comme je le suis moi-même. Comme je traversais les bois, l'allégresse de mon cœur me poussait à chanter et à danser; mais si j'avais chanté, les petits oiseaux se seraient moqués de moi, et si j'avais dansé tout seul, ceux qui m'auraient rencontré m'auraient pris pour un fou.

» Malheur à l'homme seul, soit dans la joie, soit dans la douleur! Il faut tout partager avec ses amis. Déjà j'ai annoncé la grande nouvelle à Dmitri, à Mikael, à Vasili; si tu ne refuses pas de nous chanter tes chansons et de faire résonner les cordes de ta balaléika, ils préviendront à leur tour Katinka, Élisabeth et Marina, et deux à deux, par les prés, les bois, les collines et les villages, nous ferons la promenade des promis.

» Quand notre désir sera de chanter, nous répéterons en chœur tes refrains, qui sont si doux; quand l'excès de notre joie nous y poussera, nous danserons tous ensemble aux accords bien rhythmés de ta balaléika. Et les braves gens qui nous verront passer, frappant leurs mains l'une contre l'autre, diront : « Cette fois-ci, c'est le tour de » Jenickh et de Nievesta; que Dieu les protége! qu'ils » soient heureux, et qu'ils traversent la vie comme ils » traversent ce village, la main dans la main, tout prêts à » se soutenir, escortés de vrais amis, avec un guide comme » Youri fils d'Ivan!

» Surtout qu'ils n'oublient jamais les chants de Youri. » Tous les faiseurs de chansons, les uns après les autres, » s'en vont répétant que la taille de la promise est plus » élancée que le bouleau, son œil plus bleu que les lacs, sa » lèvre plus rouge que le corail ou le fruit de la canne-» berge. Le promis est toujours pour ces gens le plus » robuste pin de la forêt; la vie est une fête perpétuelle » où l'on ne doit guère songer qu'à danser, à chanter et » à boire. Et quand ils ont dit cela, ils relèvent la tête, » sourient, et promènent leurs yeux de tous côtés pour » voir si on les admire.

» Les chansons de Youri, au contraire, font à l'âme » autant de bien que de plaisir. On aime à les entendre, » et l'on profite à les retrouver dans sa mémoire. Quoique » jeune, il est sage et réfléchi. Il sait comment est fait le » cœur des garçons et comment celui des filles; il sait » choisir ses conseils selon le terrain où il a résolu de les » semer. »

Youri, comme tous les poëtes et comme tous les musiciens, ne détestait pas la louange. Il sourit aux paroles de Jenickh, et passa doucement sa main sur sa barbe noire pour cacher un sourire.

» — Frère, dit-il, tu parles trop bien pour qu'on puisse te refuser, et je ne suis pas surpris que Nievesta ait bien voulu t'entendre. Qu'il soit donc fait comme tu le désires. Mais laisse-moi seul, afin que je puisse réfléchir pour m'inspirer et essayer quelques mélodies nouvelles.

Je serai prêt à l'heure que tu auras fixée toi-même. »

A l'heure fixée Youri était prêt, et les promis partirent à travers les villages, les plaines, les collines et les bois, pour prendre à témoin de leur bonheur les œuvres de Dieu aussi bien que les hommes. Les accords de Youri réjouissaient l'âme de tous ceux qui les entendaient; les heureux se sentaient plus assurés de leur bonheur, les malheureux trouvaient en eux-mêmes une force et une consolation; les filles trop laides ou trop pauvres pour avoir un promis s'écartaient sans amertume du joyeux cortége, et se rattachaient avec un redoublement de ferveur à tous les devoirs de la vie.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — V. p. 102, 109.

Quand j'eus quitté la Benetière, je me sentis triste sans savoir pourquoi; j'avais comme un poids sur le cœur, et j'avais beau faire, je ne pouvais pas l'ôter. J'essayais de penser au bonheur de ma sœur que j'aimais de toute mon âme; cela me faisait plaisir de la savoir heureuse, mais je n'en devenais pas plus gaie. Je me remettais en mémoire ce qui m'attendait à la Jaunière, nos domaines bien plus grands que ceux d'Annette, mon étable et mes belles vaches, mon orgueil, luisantes de bonne santé par les soins que je leur donnais, les tenant propres comme aucune des bêtes du pays; et notre maison, riche, bien approvisionnée de tout, et nos affaires qui marchaient bien, et le bonheur de me sentir utile à toute ma famille et d'être aimée comme une fille par le père et la mère Button: rien ne put me rendre le cœur léger. J'eus pourtant comme un tressaut de joie, en pensant au petit enfant que j'attendais dans quelques semaines; mais en même temps je revis en idée le regard de Pierre quand il tenait mon filleul, et le souvenir de ce regard-là me fit fondre en larmes. Comment Jacques regardera-t-il son enfant? me demandai-je. Et, en creusant davantage dans mon esprit, je finis par comprendre d'où venait ma tristesse : c'est que j'avais beau être mariée, je me sentais malgré cela seule dans la vie; je n'étais pas sûre, comme l'était Annette, de trouver à l'occasion un bras fort et un cœur courageux chez l'homme que j'avais pris pour compagnon; enfin je n'avais pas confiance en mon mari.

Quand j'arrivai au bout du chemin creux qui mène à la Jaunière, je fus étonnée de ne voir personne dans la cour. C'était pourtant l'heure de mener les bêtes aux champs, et on les entendait s'agiter dans leurs étables et se plaindre de rester enfermées. L'idée me vint qu'il était arrivé un malheur; je me mis à courir jusqu'à la maison. A mesure que j'approchais, j'entendais plus clairement un bruit de cris, de sanglots, de voix qui se lamentaient. Arrivée devant la fenêtre, qui était grande ouverte, je regardai dans la salle où la mère Button se tenait toute la journée dans son fauteuil où on l'asseyait dès le matin. Elle y était comme à l'ordinaire; seulement elle pleurait comme une Madeleine, et tenait dans ses pauvres mains ridées une main de son vieux mari, qui était étendu tout de son long par terre devant elle; Jacques et les autres criaient et pleuraient aussi. Quand la vieille me vit à la fenêtre:

— Ah! ma fille, entre vite; toi qui sais tant de choses, tu sauras le soigner, le faire revenir. Ce n'est pas possible qu'il soit mort, il me parlait encore tout à l'heure. Je t'en prie, relève-le. Moi je ne peux pas remuer, et ils ont tous perdu la tête et ne sont bons à rien.

Je vins auprès de mon pauvre beau-père, et quoique je n'eusse jamais vu de mort, je compris bien vite, en regardant cette figure jaune, ce nez pincé et cette bouche qui ne se refermait pas, qu'il n'avait plus besoin des soins de personne. Je le pris par-dessous les bras, et ses pauvres bras retombèrent de chaque côté de lui comme s'il n'y avait pas eu d'os dedans; je me fis aider par Jacques pour le mettre sur son lit, et j'essayai de le faire revenir pendant que le valet allait en courant chercher le médecin de Mareuil. La mère Button cessa de pleurer, et tint ses yeux fixés sur moi pendant que je déshabillais le pauvre vieux et que je frottais son visage avec du vinaigre; moi, j'évitais de la regarder, car mes yeux n'auraient rien eu de bon à lui dire. Quand le médecin entra, toute la maisonnée se tourna vers lui et le regarda comme le Messie; mais dès qu'il eut vu le père Button, il secoua la tête, et on comprit bien à son air que tout était fini. Alors les cris et les sanglots recommencèrent, et moi, pensant à ce bon vieux si dur à la fatigue, si courageux au travail, qui avait soutenu tout seul le poids de la maison jusqu'à soixante ans passés, et qui depuis un an m'avait aimée et traitée comme sa propre fille, je sentis mon cœur se briser, et je fermai les yeux comme pour ne pas voir l'avenir. J'avais bien raison : pour moi c'était le malheur qui commençait.

Chez nous autres gens de campagne, le chagrin est très-vif au premier moment; mais il ne peut pas durer longtemps, parce que nous avons trop à faire pour perdre notre temps à pleurer. Dès que le prêtre a fini ses prières et que le mort est couché sous sa croix de bois, chacun de ceux qui survivent renfonce ses larmes et retourne à sa tâche. Aussi, la tristesse dans le cœur, je me remis à travailler en revenant de l'enterrement, pour remettre la maison en ordre et veiller à ce que personne ne manquât de rien. Je dus même aller au bois avec les garçons pour faire charger deux charretées de fagots : c'était la veille du marché, et Jacques, qui s'occupait ordinairement de cela, n'était pas rentré, les camarades l'ayant emmené au cabaret pour le consoler et le distraire. Il revint à la nuit close, ou plutôt on le ramena; et après avoir pleuré le matin sur le mort, je pleurai ce soir-là sur moi-même.

A partir de ce jour, la tristesse et le malheur envahirent peu à peu mon cœur et la maison. Je tremblai le jour où, les partages étant faits, et Pierre ayant reçu en argent ce qui lui revenait, je songeai que tout notre avoir était désormais ce domaine de la Jaunière. Il était grand, il était riche, il nous avait toujours donné plus que le nécessaire; mais la terre ne vaut que par la culture, et c'était de Jacques maintenant que nous dépendions tous, la vieille mère, moi, et l'enfant que je mis au monde six semaines après la mort du père Button. Annette fut sa marraine, et je voulus l'appeler François, comme son grand-père, dans l'espérance qu'il lui ressemblerait.

Je repris un peu de joie pendant quelques mois. D'abord je nourrissais mon fils; c'était un enfant superbe, et quand je l'avais au sein, ou qu'avant de le mettre dans ses langes j'admirais ses petits membres fermes et d'une belle chair rosée, j'oubliais tout ce qui n'était pas lui. Ensuite, on était au moment le plus rude de l'année pour le travail, et Jacques avait trop d'occupation pour trouver le temps de songer à mal. Toutes les récoltes furent donc rentrées, et je pus être tranquille sur le prochain hiver. Mais quand l'ouvrage fut terminé et que les jours devenus courts ramenèrent les veillées, Jacques prit l'habitude de sortir le soir. Je ne lui demandais pas où il allait; mais je le devinais bien quand il rentrait, chancelant et les yeux troubles. J'essayai de lui faire quelques remontrances sans que la mère Button s'en aperçût; la pauvre femme avait bien assez de son chagrin, et je voulais lui cacher la conduite de son fils. Il me reçut très-mal, cria très-fort, comme font les gens qui ont tort, et s'emporta contre les femmes

qui veulent commander et mener la maison au lieu d'obéir, comme c'est leur devoir. Je ne dis plus rien, mais on peut penser que l'affection que j'avais eue pour mon mari en fut bien diminuée.

Le printemps revint, et j'espérais que Jacques allait se remettre à travailler. Je me trompais : les bonnes habitudes se perdent vite, mais les mauvaises se gardent. Jacques n'était pas un méchant homme, et si son père avait vécu quelques années de plus, il serait peut-être devenu un bon laboureur. Mais un an, c'était trop peu pour qu'il se remît au travail, dont il s'était désaccoutumé pendant quatre années. Tout ce temps-là, il s'était exercé à marcher en mesure, à brosser ses vêtements, à fourbir son fusil, ses boutons, à cirer ses souliers, et à faire ce qu'on lui ordonnait, comme une machine, sans se demander à quoi c'était bon. Il ne savait plus rien faire de lui-même; il ne songeait plus à se proposer un but avant d'agir, et, à force de perdre le temps à des choses inutiles, il était devenu incapable de s'intéresser aux choses utiles. Et puis, comme au régiment on a du loisir et qu'on ne sait trop qu'en faire, il avait pris l'habitude d'aller au cabaret, et cette habitude le ressaisissait à présent que son père n'était plus là. En effet, tant que le vieux avait vécu, Jacques lui avait obéi comme à son sergent ou à son officier : lui mort, qui pouvait le remplacer? Nous n'étions plus à la maison que deux femmes, et nous avions beau être la raison et le courage de la famille, il aurait rougi de suivre nos avis. Aussi je dus bientôt apprendre le métier de laboureur, comme j'avais appris celui de fermière. Il me fallut aller aux champs, surveiller les travailleurs, supporter la pluie et le soleil, le chaud et la gelée; et, au bout de deux ans, on ne reconnaissait plus la belle Marianne, comme me le dit mon mari, un soir que je rentrais épuisée après la fenaison, en même temps qu'il arrivait du cabaret. Je nourrissais un second enfant, bien chétif celui-là, le pauvre petit! et par ma faute, car le lait que je lui donnais ne pouvait pas lui faire grand bien, — ou plutôt non, ce n'était pas ma faute! Enfin, tout malingre qu'il était, mon petit Louis, je l'aimais. Je l'emportais partout avec moi, je le couchais dans un sillon, enveloppé dans ma cape, et les laboureurs l'appelaient en riant le maître et disaient qu'il apprenait son métier de bonne heure.

La suite à la prochaine livraison.

IMMORTALITÉ.

Ramenons notre esprit à l'idée de notre immortalité, rapportons-y tous les mouvements de notre cœur, et nous retrouverons toutes nos forces, nous connaîtrons notre grandeur. L'âme qui réfléchit à la distinction de son être compte pour peu de chose la peine ou le plaisir qui passe. Tout ce qui périt peut l'amuser un moment, mais ne l'occupe jamais. Élevée au-dessus des objets qui frappent les sens, elle ne se livre qu'à ce qui est immortel comme elle, et ne va point supposer follement de vraie gloire ni de vrai bonheur dans ce qui n'est point proportionné à sa nature; elle mesure ses vues sur sa propre excellence, et se croirait trop resserrée si l'on bornait sa jouissance à la possession de l'univers. Pourquoi? C'est que du fini à l'infini, il n'y a ni comparaison ni proportion.

Traité du vrai mérite de l'homme.

QUELQUES-UNS DES DIRES FAVORIS DU DOCTEUR JOHNSON.

Il disait, à l'éloge de la pauvreté :

— Celui qui a besoin de peu se rapproche des dieux, qui n'ont besoin de rien

Et à propos des critiques malveillantes :

— Personne ne jette de pierres à un arbre qui ne porte pas de fruits.

— Celui qui loue tout le monde ne loue personne.

— Qui regarde trop à terre ne peut manquer de voir la boue.

Il glissait souvent dans la main des pauvres enfants délaissés, endormis la nuit à Londres sur le seuil des portes, quelques sous pour payer le déjeuner du lendemain; et comme on soutenait devant lui que faire l'aumône aux mendiants ne servait qu'à leur faire acheter du gin et du tabac, il se récria avec énergie :

— La vie est une pilule que pas un de nous ne veut avaler qu'on ne la lui dore, et nous prendrions plaisir à la mettre à nu pour le pauvre! Ne lui reprochons pas d'en tempérer tant soit peu l'amertume!

CARNET D'UN FLANEUR.

NOTES ET FRAGMENTS.

C'était dans un petit village des Vosges. J'avais remarqué, un soir, en rentrant à mon auberge, un chariot sous des arbres, à la marge d'un pré, et je m'étais bien promis de venir le dessiner le lendemain. Il me semblait que j'en pourrais faire ensuite une charmante eau-forte. Il y aurait d'abord le chariot avec ses lignes naïves et simples, l'œil se poserait dessus tout de suite; puis, il y aurait au-dessus de lui le fouillis des branches d'arbres sous lesquelles il était remisé; il y aurait à côté quatre ou cinq grands troncs de sapins qu'il était allé chercher dans la montagne, et qu'il avait apportés là un à un; il y aurait comme fond la haie du jardin voisin, avec des pièces de linge qui séchaient dessus. Il n'y a plus qu'à joindre à tout cela deux ou trois poules qui ont passé par les trous de la haie et font l'école buissonnière, et c'est un tableau complet.

J'aurais voulu déjà être au lendemain matin, et je suivais en idée les lignes et les contours de tous ces objets, les simplifiant à la manière de Ch. Jacque, et calculant déjà mes ombres et mes lumières. Je me donnais ainsi un avant-goût des plaisirs du lendemain.

Le lendemain matin, il pleuvait. Pour tuer le temps et tromper mon impatience, je me mis à dessiner la cuisine de l'auberge, puis les gens qui passaient sur le chemin. Mais le cœur n'y était pas, et je retrouvais toujours dans un coin de mon imagination le groupe d'arbres, le chariot et la haie : j'en étais obsédé.

Enfin, vers midi la pluie cesse; je pars en courant, mon album sous le bras. C'est singulier! le coin de mes rêves ne me paraît pas, à beaucoup près, aussi joli que la veille. Est-ce mon imagination qui m'a joué ce tour? est-ce la lumière qui est mauvaise? est-ce l'éclat de la verdure qui est trop cru après la pluie? En tous cas, il y a quelque chose qui me déconcerte et dont je ne puis me rendre compte. J'y suis : le chariot n'est pas tout à fait au plan où il devrait être. Je le voudrais plus rapproché de ce grand arbre du milieu. Les lignes se composeraient mieux, l'ensemble aurait plus d'unité. Je m'approche du chariot et j'essaye de le mettre au point voulu; mais il m'est impossible de le faire avancer d'un pouce. Je cherche du secours et je m'avance tout le long de la haie... je tombe à l'improviste au beau milieu d'une vente d'objets mobiliers.

Quelle aubaine! il y aura peut-être là quelques vieux bahuts enfumés, quelques vieilles faïences du bon temps, avec des dessins naïfs et des couleurs éclatantes. Je pense tout de suite à ma collection, et j'oublie et le chariot et l'eau-forte à la manière de Ch. Jacque. C'est dans le petit

verger d'une très-modeste cabane que se fait cette vente. Un homme, debout sur une table, s'égosille à crier la mise à prix des objets et les surenchères qui se succèdent lentement. Il prodigue les plaisanteries au gros sel, et les clins-d'œil pour exciter l'imagination des acheteurs prudents. Assis à une table voisine, un monsieur prend des notes; c'est le notaire du village, qui fait dans ces occasions office de commissaire-priseur. J'apprends de mes voisins que c'est la vente d'une pauvre vieille femme, morte depuis quelques semaines. Les assistants connaissent, pièce par pièce, tout son pauvre ménage, aussi bien que s'ils en avaient à la main le catalogue imprimé. Elle avait ceci et cela depuis plus de soixante ans; ce meuble lui était venu d'un héritage, cet autre d'une emplette. Il y avait sur un dressoir deux douzaines d'assiettes toutes neuves qui excitaient bien des convoitises. La défunte les avait achetées, il n'y a pas plus de cinq ou six ans, à cause des images sans doute, car elle s'était contentée de les regarder et ne s'en était jamais servie. C'étaient de ces horribles faïences avec impressions en noir, où l'on voit le départ du soldat; les exploits du soldat en Crimée, en Italie et en Cochinchine; les succès du soldat, ses bons mots, et finalement son retour au village. Les paysans se moquèrent ouvertement de ma naïveté lorsque, dédaignant les assiettes illustrées, je me fis adjuger, à un sou pièce, une douzaine de vieilles assiettes de Guebwiller, qui datent bien d'un siècle. Elles sont uniformément ornées d'un coq fantastique, qui se tient, une patte en l'air, sur un terrain découpé en tricorne de gendarme. Ce coq, bien entendu, est de profil. Il regarde une demi-douzaine de roseaux verts et roides; derrière lui on aperçoit une petite barrière rustique en forme de dièze. Ces coqs sont uniformes et évidemment copiés sur un même modèle, seulement la fantaisie ou l'inattention du faïencier anonyme a disposé l'œil de telle sorte, que ces animaux, uniformément posés, offrent les physionomies les plus variées et les plus expressives. Les uns sont sérieux, les autres ricanent. Il y en a un qui louche, un autre qui se pâme, deux qui regardent le ciel d'un air extatique fort rare chez les coqs, et un autre dont la prunelle obstinément baissée cherche sur le sol ou un grain de mil ou une perle imaginaire. Je le répète, tout cela est d'une naïveté enfantine; mais quelle pâte! quelles vives couleurs! quelle aubaine pour un véritable amateur de vieilles faïences!

Pour trois sous, j'obtiens le saladier. Ce second succès me grise : je poursuis de mes vœux et de mes enchères une jolie étagère, d'une simplicité monacale, mais d'une grâce de formes et d'une élégance extrême. Je sais d'avance dans quel coin de mon cabinet de travail je la placerai. Tout-à-coup, j'aperçois sur le manteau d'une cheminée un petit Christ de cuivre, qui, à vue d'œil, et de la distance où je suis, doit dater de deux siècles au moins. Combien peut-il valoir? Qui me le disputera? Et je cherche dans la foule qui est-ce qui pourrait bien me le disputer : j'ai complétement oublié l'étagère; je regarde le crieur, qui sur ce simple regard me fait adjuger... quoi? l'étagère? Point du tout, l'étagère a été vendue pendant que je me laissais fasciner par mon Christ de cuivre. Il me fait adjuger pour la somme de sept sous (sans compter les frais) une petite hotte en bois. L'hilarité des assistants ne connaît plus de bornes. Pris ainsi au dépourvu, j'hésite un instant; puis, pour changer tous ces rires moqueurs en admiration, et laisser dans le pays une réputation méritée de générosité et de magnificence, j'offre mon emplette à un petit garçon. Le petit garçon me regarde d'un air penaud et croit que je me moque de lui. «Prends-la! prends-la!» lui crie-t-on de tous côtés. On la lui met sur le dos; alors il s'enfuit à toutes jambes, de peur de me voir revenir sur ma décision.

Tout, à peu près, est vendu. Il ne reste bientôt plus que le petit Christ de cuivre. Je m'approche du notaire-commissaire-priseur, et je le prie de mettre cet objet aux enchères, afin que je puisse m'en aller. Il me répond brusquement que c'est impossible, et recommence à griffonner des notes. Évidemment, il ne m'a pas compris; je renouvelle ma demande. Il lève les épaules, tout en écrivant, et me répond que « cela ne se fait pas. » — Je vois ce que c'est, lui dis-je d'un ton piqué, quelque riche amateur vous a prié de lui réserver cet objet; mais, Dieu merci! ce n'est pas d'aujourd'hui que je vais dans les ventes, j'en connais les usages; j'ai le droit de surenchérir et je surenchérirai. Le brave homme se mit à me regarder en souriant. « Si vous n'étiez pas étranger, me dit-il, vous ne m'auriez pas proposé de mettre ce Christ en vente; il ne fait pas partie de la succession! — Mais alors, à qui appartient-il? — A personne, et personne n'a le droit d'en disposer. Dans nos pays, c'est un axiome que « le bon « Dieu ne se vend pas », quand même il serait en or massif et enrichi de pierres précieuses. Le bon Dieu est le protecteur de la maison, il y reste; celui qui achètera la maison sera protégé par lui, mais il n'en sera pas le possesseur; il n'aura pas plus le droit de le vendre qu'il n'a eu celui de l'acheter. Quand il mourra à son tour, le Christ en protégera d'autres, sans être jamais la propriété de personne. Si j'essayais de le mettre en vente, les paysans me lapideraient avec vos assiettes! »

Je me le tins pour dit, et, au lieu de me répandre en regrets stériles sur ma mauvaise chance, je cherchai des distractions là où j'étais bien sûr d'en trouver. Un des paysans m'aida à faire avancer le chariot de quelques pas sous les arbres, et je pris immédiatement mon crayon. J'emportai de là un croquis, dont l'eau-forte, je l'espère, aura quelque succès, si jamais je l'exécute.

LE CHATEAU DE ROSNY

(SEINE-ET-OISE).

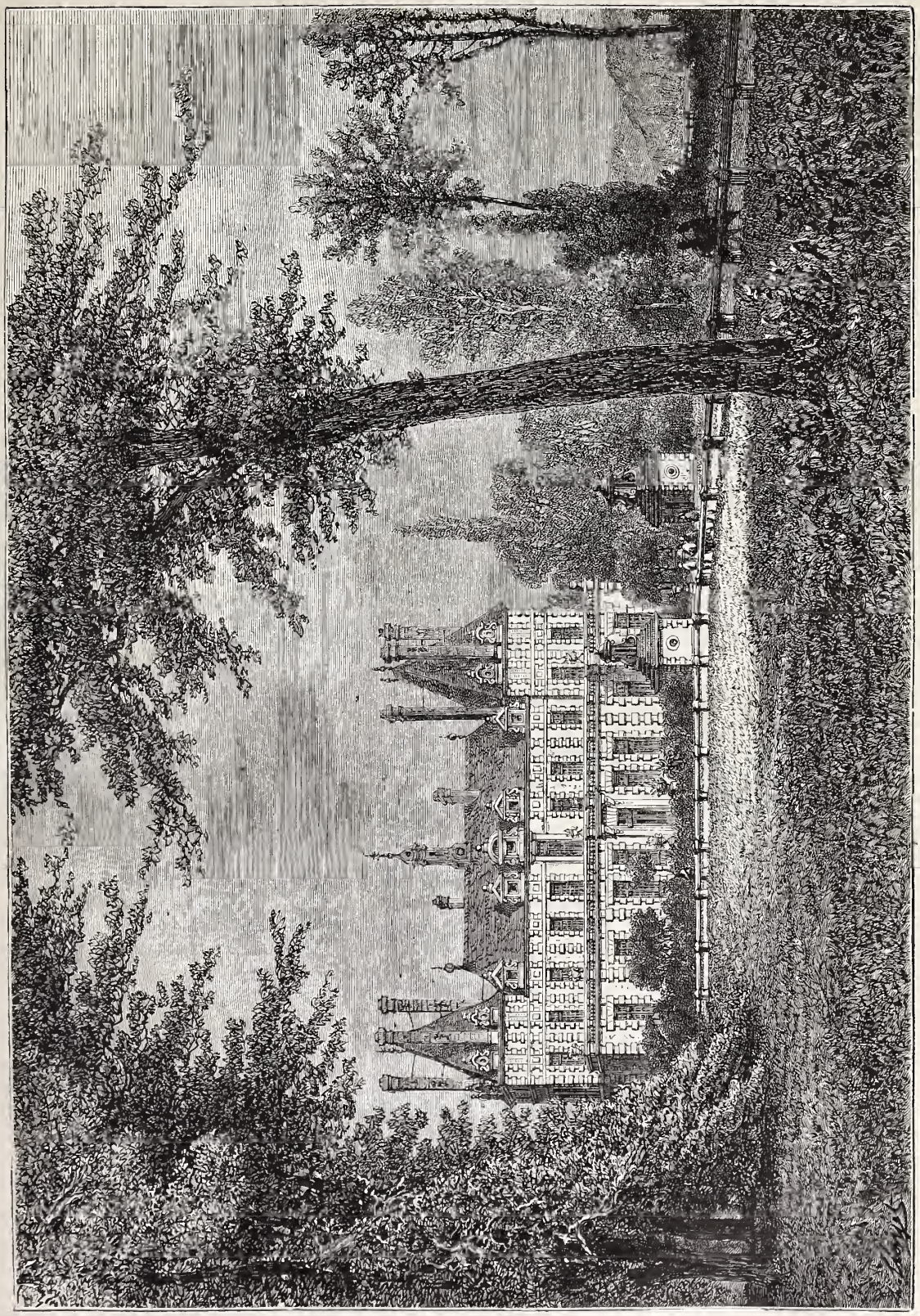
Le château de Rosny est situé dans le département de Seine-et-Oise, à 7 kilomètres de Mantes. Le chemin de fer de Paris à Rouen a une station au village qui porte le même nom. Le village et le château faisaient partie, dès le onzième siècle, du domaine de la maison de Mauvoisin, d'où ils passèrent dans celle de Melun, et de celle-ci dans la maison de Béthune, en 1529, par le mariage d'Anne de Melun avec Jean de Béthune, grand-père du duc de Sully, le ministre illustre de Henri IV.

Sully naquit à Rosny en 1560. Après la bataille d'Ivry, où il fut dangereusement blessé, Henri IV vint le visiter dans son château. Tel ce château était alors, tel on le voit encore. C'est un vaste édifice, construit sur un plan régulier, flanqué de quatre pavillons carrés, spécimen remarquable de ces habitations de plaisance qui remplacèrent, à la renaissance, les forteresses féodales. Une avenue de peupliers conduit de l'entrée principale à une énorme grille en fer ornée d'armures et d'armoiries, par où elle débouche sur la route de Rouen. A peu de distance, une autre grille en fer s'ouvre sur une cour plantée d'arbres derrière lesquels s'élèvent les vastes bâtiments où la duchesse de Berry, devenue propriétaire de Rosny en 1818, avait établi un hospice pour les indigents; ils servent aujourd'hui de salle d'asile. Derrière, au fond d'une seconde cour entourée d'une colonnade, s'élève une chapelle surmontée d'un dôme assez élégant. Elle fut bâtie en 1820, en même temps que l'hospice. Derrière l'autel est un cénotaphe en marbre blanc, portant la statue de saint Charles revêtu des insignes épiscopaux. Ce monument

renferma pendant quelque temps le cœur du duc de Berry.

Un parc magnifique entoure le château. Une rivière l'arrose ; des arbres séculaires, des avenues admirablement dessinées, des rochers pittoresques, lui donnent l'aspect le plus grandiose.

Le village de l'arrondissement de Mantes ne doit pas être confondu avec un autre Rosny, à l'est de Paris, dont il n'est éloigné que de 5 kilomètres. Ce second Rosny est situé dans une vallée agréable, mais dépourvue d'eau, bordée au levant par la colline d'Avron, au couchant par celle qui se prolonge jusqu'à Montreuil. Il a aussi son château et son parc, moins remarquables que ceux dont il vient d'être parlé, mais dignes cependant d'être visités. Le château fut bâti en 1649, par un certain Merley qui était médecin du roi.



Vue du château de Rosny. — Dessin de H. Clerget.

LA VÉRITÉ SUR LE POETE GILBERT.

Au banquet de la vie, infortuné convive...

Qui peut lire ce vers sans éprouver un sentiment douloureux et se représenter aussitôt le malheureux poète mourant de misère sur un grabat d'hôpital? Mais des recherches récentes ont démontré que si Gilbert mourut dans l'hôpital, du moins ce ne fut pas de misère.

Gilbert avait vingt ans lorsque, en 1771, il vint à Paris. « Neuf ans après, il jouissait de plusieurs pensions : une de cinq cents livres sur la caisse épiscopale des économats; une autre de huit cents livres sur la cassette du roi; une autre encore de trois cents livres sur le Mercure de France; en outre, chaque année, à l'époque des étrennes, il recevait de Mesdames, tantes du roi, un cadeau de deux cents écus, ce qui faisait en tout deux mille deux cents livres de revenu, somme considérable pour le temps et qui équivalait alors à plus du double de ce qu'elle vaudrait aujourd'hui. » (1)

Il était, de plus, le précepteur de deux jeunes Anglais qui sans doute le payaient fort bien. Il avait enfin, à l'archevêché, la table et le logement.

Il n'avait donc pas à se plaindre de l'ingratitude de son siècle; et voici comment on explique sa mort à l'Hôtel-Dieu, où, à la suite d'une chute de cheval, il avait été transporté et recommandé à l'archevêque. En tombant, sa tête avait porté sur une borne, et il avait fallu recourir au trépan. Dans un accès de folie, il avala une petite clef qui lui resta dans l'œsophage.

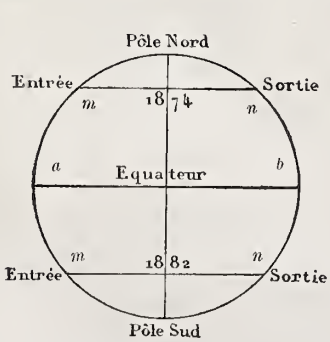
C'est une triste fin, sans doute; mais en apprenant que la misère et l'oubli n'y furent absolument pour rien, on est soulagé de la pensée, faussement accréditée, que Gilbert avait été un poëte méconnu, persécuté, abandonné : c'est un reproche de moins à adresser à ses contemporains.

LE PROCHAIN PASSAGE DE VÉNUS

SUR LE SOLEIL.

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 342, 398.

Nous avons vu, dans un article précédent, que la méthode la meilleure pour déterminer les distances du Soleil à la Terre réside dans l'observation du passage de la planète Vénus sur le disque solaire; nous avons vu également les époques auxquelles ces passages précieux doivent arriver.



Les calculs astronomiques fixent le prochain à la nuit du 8 au 9 décembre 1874, de 2 heures à 6 heures du matin en temps de Paris, c'est-à-dire de 14 heures à 18 heures en temps astronomique, compté à partir de midi.

Voici les circonstances du phénomène pour un observateur supposé au centre de la Terre.

(1) Victor Fournel.

1874, décembre 8.

Entrée du *centre* de Vénus sur le disque du Soleil . . .	$14^h\ 3^m.89$
Sortie du *centre* de Vénus	$18^h\ 17^m.87$
Durée du passage du *centre*.	$4^h\ 13^m.98$

Dans la figure qui précède, le cercle *amnb* représente le disque du Soleil; *ab* est le diamètre de ce disque situé dans le plan de l'écliptique, *a* étant l'extrémité orientale; *mn* est la ligne sensiblement droite que le centre de Vénus décrit pendant le passage et qui est parcourue dans le sens *mn;* les arcs *am* et *an* sont respectivement de 48° 31′ et 113° 16′.

Voici maintenant les circonstances du phénomène pour un observateur placé à la surface de la Terre.

En négligeant l'aplatissement de la Terre et quelques autres petites quantités, on aura les formules approchées qui suivent pour représenter les circonstances du passage du centre de Vénus sur le disque du Soleil, telles qu'elles seront vues d'un point M de la surface de la terre :

Appelons A, A′, A″, trois points du globe dont les coordonnées géographiques ont les valeurs suivantes :

	Longitude.	Latitude.
A.	151° 28′.40	78° 25′.9 N.
A′	142° 15′.80	39° 2′.0 N.
A″	146° 16′.60	61° 41′.8 S.

Si l'on désigne par AM, A′M, A″M, les arcs de grand cercle qui, sur la surface de la terre supposée sphérique, joignent le point M aux trois points A, A′, A″, et par B, B′, B″, les points qui sont antipodes respectivement de A, A′, A″, on calcule que la durée du passage aura au point A sa valeur maximum, $4^h\ 31^m.3$, et au point B sa valeur minimum, $3^h\ 56^m.7$, inférieure de $34^m.6$ à la première : elle sera constante le long de chacun des petits cercles qui ont pour pôles les points A et B.

Pareillement, c'est au point A′ que répondra l'entrée la plus hâtive, à $13^h\ 15^m.7$, et c'est au point B′ que répondra l'entrée la plus tardive, à $14^h\ 15^m.1$: différence, $22^m.4$. Pour tous les points d'un petit cercle quelconque ayant les points A′ et B′ pour pôles, l'entrée sera vue à la même heure.

Enfin, la sortie la plus hâtive répondra au point A″, à $18^h\ 6^m.7$, et la plus tardive au point B″, à $18^h\ 29^m.1$: différence, $22^m.4$. La sortie sera vue à la même heure tout le long d'un petit cercle quelconque ayant les points A″ et B″ pour pôles.

Si le Soleil était visible à la fois de tous les points de la surface de la Terre, et si cette surface était partout solide, c'est aux deux points opposés A et B qu'il faudrait aller s'établir pour observer des passages dont les durées fussent aussi différentes que possible, et on se trouverait ainsi dans les conditions les plus favorables à l'emploi de la méthode de Halley. Mais le choix des stations propres à l'application de cette méthode doit satisfaire à une double condition : il faut d'abord qu'elles soient sur la terre ferme et non pas en mer; il est nécessaire, en outre, qu'il y fasse jour au moment de l'entrée et à celui de la sortie.

M. Puiseux a tracé sur le planisphère le grand cercle formé par tous les points qui, le 8 décembre 1874, ont le Soleil à leur horizon à $14^h\ 3^m.9$, et aussi le grand cercle formé par les points qui, le même jour, ont le Soleil à leur horizon à $18^h\ 17^m.9$. Ces deux grands cercles divisent la sphère en quatre fuseaux : dans un de ces fuseaux, le Soleil est couché soit au moment de l'entrée, soit à celui de la sortie; dans un autre, le Soleil est levé à l'entrée et couché à la sortie; dans un troisième, le Soleil est couché à l'entrée et levé à la sortie; enfin, dans le quatrième, le Soleil est sur l'horizon à l'entrée et à la sortie.

Ce dernier fuseau est lui-même partagé en deux parties très-inégales par le parallèle mené dans l'hémisphère

austral tangentiellement aux deux grands cercles. Dans la plus grande partie, qu'on a laissée *en blanc* sur la carte, le Soleil reste sur l'horizon pendant tout le passage; mais dans la plus petite, le Soleil se couche après l'entrée et se lève avant la sortie.

Pour pouvoir observer des passages complets, il faut donc rester dans le fuseau blanc de la carte, en évitant de se placer près des bords, afin de n'avoir pas le Soleil trop bas au moment de l'observation. Et, dans cette région, on devra chercher, soit sur les continents, soit dans les îles, des stations qui soient aussi voisines que possible les unes du point A, les autres du point B.

Un coup d'œil jeté sur la carte montre que les plus longs passages pourront être observés sur une ligne qui, partant du lac Baïkal en Sibérie, se dirige au sud-est vers le Japon. On peut compter sur les astronomes russes pour les observations à faire près du lac Baïkal, et je crois savoir qu'on a reçu de M. Struve des assurances positives à cet égard. Mais Yeddo au Japon, et Pékin, Tien-tsin ou le port de Yokohama qui en est voisin, même Shangaï en Chine, seraient encore des stations fort convenables. Dans les trois dernières, on aurait l'avantage d'avoir, soit à l'entrée, soit à la sortie, le Soleil à plus de 20 degrés au-dessus de l'horizon.

Dans l'hémisphère sud, la terre la plus rapprochée du point B est, parmi celles que nous connaissons, la terre australe dite d'*Enderby*, par 66 degrés de latitude; mais il est bien douteux qu'on puisse y aborder et s'y installer. Vient ensuite, par 72 degrés de latitude, la terre Victoria, dont l'accès présente des difficultés du même genre; cependant les Anglais songent à s'y établir, aussi bien qu'à l'île de Kerguelen, où la durée du passage est plus longue de $0^m.7$, mais qui, située à 49 degrés seulement de l'équateur, est beaucoup plus abordable. Les îles Crozet et Macdonald auront des passages à peu près de même durée qu'à Kerguelen; mais aux îles Crozet, le Soleil sera très-bas à l'entrée : les îles Macdonald sont mieux situées, j'ignore s'il est possible d'y séjourner. Aux îles Saint-Paul et Amsterdam, la durée du passage sera plus longue qu'à Kerguelen de $2^m.4$: la première est habitée, et l'on trouverait sans doute dans l'une ou dans l'autre une station convenable. On peut citer ensuite Hobart-Town, Melbourne, Sydney, villes qui sont pourvues d'observatoires, et la Nouvelle-Zélande, surtout dans sa partie sud. Les lignes d'égale durée du passage qui sont tracées sur la carte, et qui répondent aux valeurs 30 degrés, 60 degrés, 90 degrés, 120 degrés et 150 degrés de l'arc AM, permettent d'estimer à vue l'avantage plus ou moins grand qu'il y aura à combiner deux stations quelconques.

En observant au lac Baïkal d'une part et à la terre d'Enderby de l'autre, on aurait une différence de durée de plus de 30 minutes; mais, même en laissant de côté ces localités peu abordables et en se bornant à combiner, par exemple, Pékin ou Yeddo avec Kerguelen, on trouve encore une différence de 25 minutes, tandis que les différences des heures d'entrée ou de sortie ne dépasseront nulle part 22 minutes. On ne doit donc pas renoncer à observer des passages complets et à appliquer à la détermination de la parallaxe la méthode de Halley, qui a le grand avantage de ne pas exiger une connaissance très-précise des longitudes des stations.

Mais mille circonstances diverses peuvent empêcher d'observer, dans chaque localité particulière, soit une des phases du phénomène, soit toutes les deux, et l'on ne saurait trop multiplier les chances d'obtenir des observations qui puissent être utilisées. Il ne faut donc pas non plus négliger les stations qui se prêteraient à l'application de la méthode de Delisle. Relativement au choix de ces stations, la carte jointe au présent article met en évidence les points essentiels de cette discussion. On y a tracé, d'une part, les lignes qui répondent aux valeurs 30 degrés et 150 degrés de l'arc A'M (heures d'entrée, $13^h\ 54^m.2$ et $14^h\ 13^m.6$), et, d'autre part, les lignes qui répondent aux valeurs 30 degrés et 150 degrés de l'arc A''M (heures de sortie, $18^h\ 8^m.2$ et $18^h\ 27^m.6$). A l'inspection de ces lignes, on aperçoit que les îles Kerguelen, Macdonald, Saint-Paul, Amsterdam, conviendront pour l'observation des entrées hâtives. La Réunion, l'île de France, l'île Rodrigues, ayant le Soleil plus bas, seraient moins favorablement situées. On voit également que les îles Sandwich seront la meilleure station pour observer une entrée tardive : viendraient ensuite les Marquises et Taïti. Entre Kerguelen et les îles Sandwich, la différence des heures d'entrée s'élèvera à $20^m.6$.

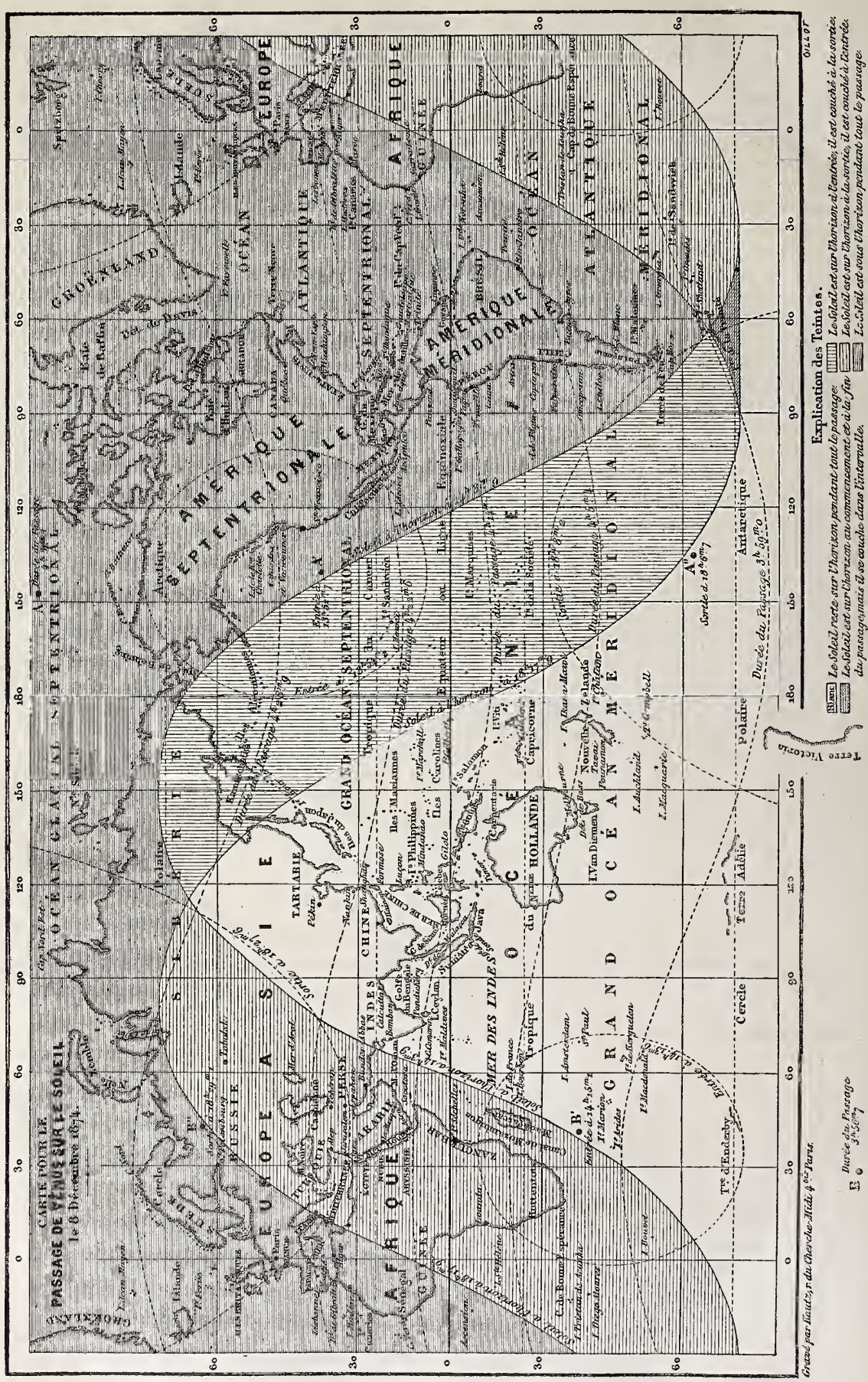
Quant aux sorties, la carte montre que les plus hâtives s'observeront dans la terre Victoria d'abord, puis dans les petites îles Auckland et Chatam, situées au sud-est de la Nouvelle-Zélande. La ville d'Auckland, dans la Nouvelle-Zélande même, sera presque aussi favorable; Hobart-Town, Melbourne, Sydney, l'île de Norfolk, la Nouvelle-Calédonie, le seront un peu moins. Enfin, comme stations convenables pour les sorties tardives, on peut indiquer les localités voisines de la ligne qui irait de Tobolsk à Suez. Entre Tobolsk et Auckland (Nouvelle-Zélande), la différence des heures de sortie monte à $19^m.5$; mais à Tobolsk, le Soleil serait à peine à 8 degrés au-dessus de l'horizon. A Suez, on aurait le Soleil plus élevé, et la différence avec Auckland serait encore de 18 minutes. Mascate aurait le Soleil plus haut encore, avec une sortie presque aussi tardive. En substituant la terre Victoria à Auckland comme station sud, on accroîtrait de $1^m.7$ la différence des heures de sortie.

Les passages de Vénus observés en 1761 et 1769 n'ont pas fait connaître la parallaxe du Soleil avec toute la précision sur laquelle on avait cru pouvoir compter; mais on peut espérer qu'au prochain passage, les astronomes, instruits par l'expérience de leurs devanciers, sauront se mettre en garde contre les causes d'erreur qui ont vicié les observations du dernier siècle. Pour que ce but soit atteint, il importe que les diverses questions qui se rattachent au sujet aient été mûrement examinées : le choix des lieux où les observateurs iront s'établir, les qualités des instruments dont ils auront à se munir, la manière dont ils observeront les contacts des deux astres, tout cela doit être l'objet d'études approfondies, si l'on ne veut pas s'exposer à de nouvelles déceptions.

Il importe maintenant d'examiner quels seront les points du globe les mieux favorisés pour l'observation de ce rare phénomène astronomique. Déjà l'Observatoire d'Angleterre et la Société royale de Londres ont fait leurs préparatifs. En France, une commission du Bureau des longitudes s'est occupée du choix des lieux d'observation, soit par la méthode de Halley, soit par celle de Delisle, d'après laquelle on se sert des durées des passages observés en deux lieux différents. On se sert des heures d'entrée seulement, ou des heures de sortie seulement, pourvu que les longitudes des lieux d'observation soient connues très-exactement.

La commission a proposé les îles Saint-Paul et Amsterdam, Yokohama, Noukahiva (ou Taïti), Nouméa (dans la Nouvelle-Calédonie), Mascate et Suez, comme les points où il est particulièrement désirable que des observateurs soient envoyés par les soins du gouvernement.

Tels sont les préparatifs déjà faits pour l'étude précise de cet important phénomène. Si l'on parvient à se prononcer à un ou deux centièmes de seconde près sur la parallaxe, la distance de notre planète à l'astre central qui la

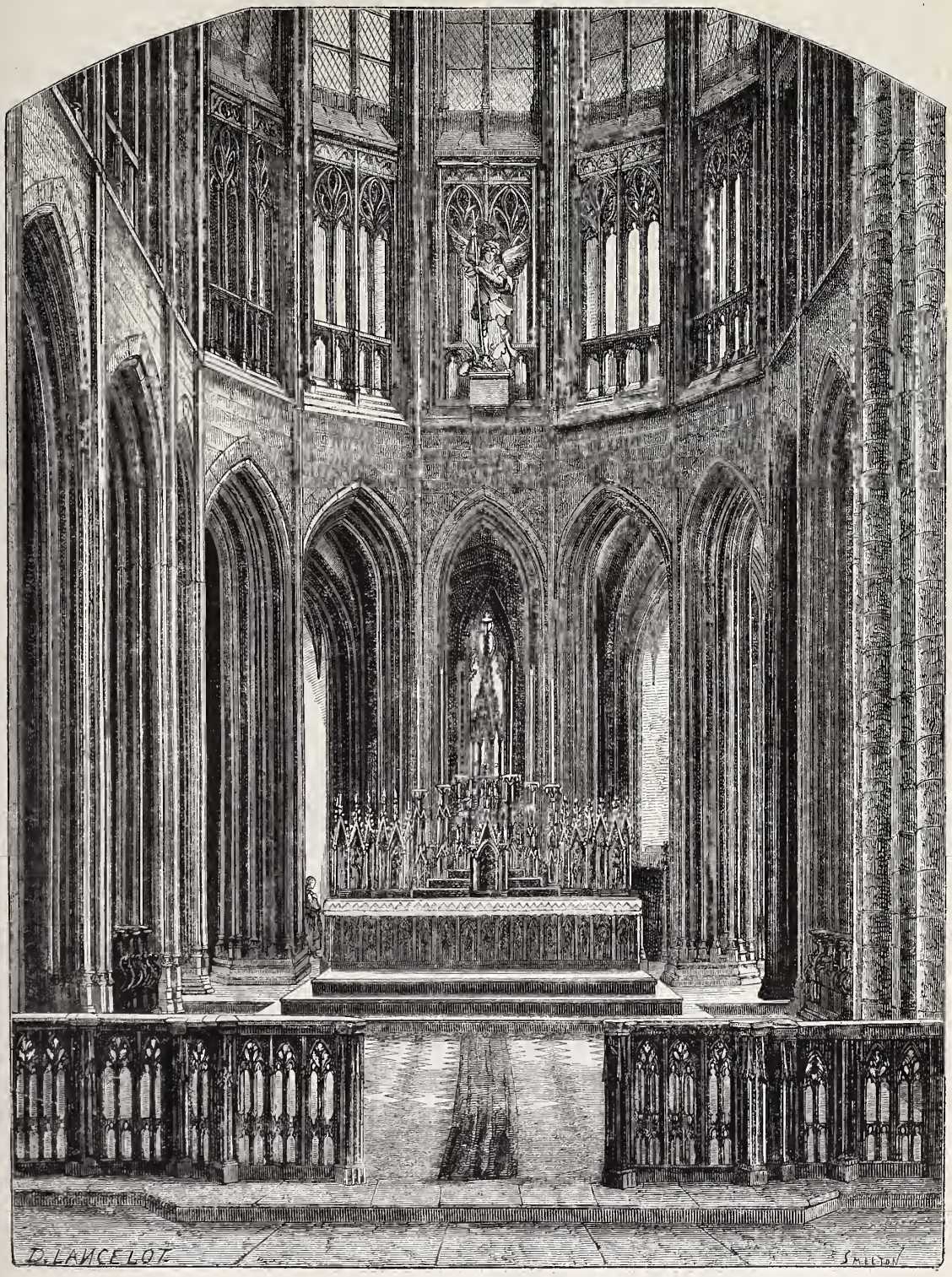


soutient sera connue à $^1/_{500}$ près, avec une incertitude possible qui ne dépassera pas 75 000 lieues sur 37 millions.

Les résultats pourront être confirmés de nouveau huit ans après, au passage de 1882, qui aura lieu le 6 décembre, de deux heures à huit heures de l'après-midi.

LE MONT-SAINT-MICHEL

Voy. la Table de trente années.



Chœur de l'église du Mont-Saint-Michel. — Dessin de Lancelot.

Le Mont-Saint-Michel ne fut, pendant bien des siècles, qu'un îlot de granit au fond de la baie d'Avranches : l'art en a fait un des plus extraordinaires monuments de l'architecture monastique et militaire du moyen âge. Ce rocher, qui se dresse abrupt au milieu de la plaine de sable tous les jours deux fois envahie et quittée par les flots, avec son cercle de tours et de murailles, son bourg qui est comme une seconde enceinte précédant les hardies constructions du château, et pour couronnement enfin, à une hauteur prodigieuse, l'élégant vaisseau d'une église : quel spectacle pour un voyageur! Son étonnement grandit à chaque pas à mesure qu'il s'avance sur l'étroit sentier durci au milieu des sables mouvants. Les anciens auraient mis cette montagne, ouvrage moins de la nature que de

l'industrie des hommes, au nombre des merveilles du monde; et le nom de *Merveille*, qui peut-être a été d'abord le cri d'admiration des hommes du métier, est resté attaché à une partie, sinon au vaste ensemble de ses constructions.

On appelle en effet de ce nom les grands bâtiments qui donnent sur la pleine mer, du côté du nord Il faut, pour en saisir l'aspect, faire le tour de l'île en bateau, à moins que l'on ne préfère, quand les eaux se sont retirées, gagner de pierre en pierre le bas des rochers escarpés au-dessus desquels s'élève cette muraille de plus de soixante-quinze mètres de longueur sur trente-trois mètres de hauteur. De ce côté de l'île, le mur crénelé s'abaisse, l'art n'avait que peu de chose à ajouter aux défenses naturelles; un escalier très-roide et facile à couper était destiné, en cas de siége, à permettre l'introduction de secours du côté de la pleine mer. Tout au bas se trouve une fontaine d'eau saumâtre, bonne néanmoins pour les usages ordinaires. On l'appelle la fontaine de Saint-Aubert; elle aurait jailli, selon la tradition, sous le bâton du premier évêque d'Avranches, fondateur du couvent. Une citerne, située au-dessous de l'église, recueille en outre les eaux pluviales et peut contenir environ 121 tonneaux d'eau. Cette muraille de la Merveille, soutenue par vingt puissants contre-forts, enferme trois étages de constructions auxquelles nous reviendrons. Sur la plate-forme supérieure est le cloître qui servait à la promenade des religieux habitants du château-abbaye.

Ce cloître est un modèle d'élégance et de légèreté; il appartient à la première moitié du treizième siècle. Des fenêtres oblongues, très-étroites, regardent la mer au couchant, à plus de cent mètres au-dessus du niveau des flots. De cet endroit, ou encore de la plate-forme qui s'étend devant le portail latéral de l'église, et qu'on appelait autrefois Mirande ou Beauregard, à cause de la beauté du coup d'œil, on domine toute la baie et les côtes de Normandie et de Bretagne.

« On pourrait croire, dit M. Le Héricher dans son Itinéraire du Mont-Saint-Michel, que de cet observatoire on aperçoit toujours le même spectacle, triste par sa grandeur et sa monotonie; mais, au contraire, c'est un tableau qui varie aux jeux de la lumière, aux mouvements des eaux, aux caprices des vapeurs. A la différence de la mer, dont les rivages ne nourrissent qu'une végétation chétive, la baie est bordée de rivages verdoyants et planturenx; l'arbre et la fleur se mirent dans les eaux, et la frange d'écume vient s'étaler au pied des moissons : c'est là qu'il est vrai de dire, avec Chateaubriand, que les Néréides brodent le bas de la robe de Cérès. Dans ces trois quarts de cercle que parcourt le regard sur les rivages de la baie bretonne et normande, il discerne, sur un cap lointain où la mer a découpé des îles, Cancale, épandu sur sa falaise de la Houle, et souvent précédé de blanches voiles; le Vivier, enfoncé dans ses marécages et bordé d'une ligne de moulins à vent, un coin de paysage hollandais; le mont Dol, un des plus beaux points de vue qui existent, qui élève le tourillon de son télégraphe là où les Romains avaient bâti un taurobole, et qui abrite une église, prieuré où les moines du Mont-Saint-Michel écrivaient des vers; Ros, sur le Coesnon... et parallèlement le canal Napoléon, destiné à diriger cette rivière dévastatrice, et aujourd'hui marécage sans issue... Voici la tour en batière de Beauvoir, Austriac, les Pas, Moidrey, Huismes... Voici le dôme de l'île Manière, que dominent le clocher et le village de Saint-Quentin, puis les croupes verdoyantes où repose Avranches; et en avant, dans un triangle de verdure encadré de grèves, l'église du val Saint-Père; après, l'estuaire de la Sée, la tour romane de Saint-Léonard, l'église des Genêts, au fond d'une de ces criques de sable qu'on appelle dans le pays des ports; plus loin, la tour svelte de Dragey; enfin, le morne sombre et nu de Saint-Jean-le-Thomas, et le rocher de Tombelaine.

» C'est de là, dit encore M. Le Héricher, que les moines purent assister aux combats, si dramatiquement racontés par Wace, entre les fils de Guillaume le Conquérant, Henri bloqué dans le Mont-Saint-Michel, Robert campé à Genêts, et Guillaume posté à Avranches; c'est de là qu'ils purent voir la défaite de Geldoin, comte de Dol, par les Normands, racontée par Orderic Vital, et le duel de Geoffroi d'Anjou avec un géant, raconté par Jean de Marmoutiers. »

Le cloître est de plain-pied avec l'église, qui occupe le point culminant du rocher. La nef et les bras de la croix sont de style roman. Cette partie du vaisseau a beaucoup souffert de l'incendie qui consuma, en 1834, la charpente des combles et toutes les boiseries. Le chœur est bien conservé, et, quoique bâti en granit, il présente un des exemples les plus ouvragés de l'architecture flamboyante des derniers temps; mais la beauté de toute cette église consiste plus dans la correction des lignes, dans la pureté des moulures, dans la parfaite exécution des moindres refouillements, que dans la profusion des ornements. La résistance de la matière a donné ici à l'œuvre des architectes un cachet de sobriété que n'ont pas ordinairement les édifices de la même époque. Le chœur est entouré d'arcades ogivales, au-dessus desquelles s'ouvre un rang de fenêtres carrées à meneaux trifoliés, surmontées d'une belle frise et d'un second rang de fenêtres ogivales. La voûte porte les armes de l'abbaye et celles des abbés constructeurs de l'église. Sur les murs ont réapparu des fresques de la renaissance, longtemps couvertes par le badigeon ou par des tableaux. Un groupe en plâtre, représentant saint Michel terrassant le dragon, est suspendu au-dessous de l'arcade médiane qui fait le fond du chœur. Les stalles dont il est orné ont été, dit-on, sculptées par un détenu à l'époque où l'abbaye servait de prison. Des chapelles rayonnent autour du chœur. Une crypte, creusée dans le roc en 1421, est située au-dessous; elle a aussi cinq chapelles, où brûlaient autrefois des lampes perpétuelles. La plus importante, dédiée à Notre-Dame sous Terre, possédait une statue célèbre, but de pèlerinage; on l'appelait aussi Notre-Dame des Trente-Cierges La chapelle du Trésor renfermait autrefois un très-grand nombre de reliques, un morceau de la vraie croix, des cheveux de la sainte Vierge et de sainte Madeleine, l'épée et le bouclier de saint Michel, etc., etc

A l'extérieur, l'église, surmontée de toutes parts de clochetons découronnés par l'incendie de 1594, est dominée par une tour carrée. Sa flèche est détruite depuis longtemps. Elle avait été réédifiée à plusieurs reprises, et la dernière fois par l'abbé Jean de Lamps, vers 1510. Une statue colossale de saint Michel, qui se voyait de fort loin en pleine mer, couronnait son sommet

La suite à une prochaine livraison.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 102, 109, 114.

Le temps passa. Jacques ne faisait plus rien, et je le remplaçais comme je pouvais : de mon mieux, sûrement; mais cela ne suffisait pas, on peut le croire. Nous vécûmes pourtant sans trop de peine, ne faisant pas d'économies, mais ne faisant pas non plus de dettes, et je remerciais le bon Dieu de m'avoir donné une santé qui pouvait suffire à tout. Mais le temps amène toujours des changements, et pour nous tous les changements ne pouvaient que nuire Le premier valet de ferme, celui qui remplaçait le mieux

le maître, fut remarqué pour son courage et sa bonne conduite par un métayer des environs, qui fut heureux de lui donner sa fille pour le faire venir chez lui. Deux de nos servantes se marièrent aussi : c'étaient les plus âgées et les plus entendues, et pendant le temps qu'il me fallut passer à mettre les nouvelles au fait de l'ouvrage, le travail des champs resta en souffrance. Puis la mère Button mourut, en me bénissant et en pleurant de s'en aller et de me laisser toute seule attelée à une si rude tâche. En effet, c'était trop ; il aurait fallu être partout à la fois pour empêcher le gaspillage et la perte du temps ; et pendant les huit jours que je passai dans mon lit pour la naissance de ma petite fille, il y eut des récoltes abîmées par la grêle, parce qu'on avait négligé de les rentrer.

Cette bonne Annette était pourtant venue me soigner, laissant pour moi sa maison et ses enfants. Elle avait l'air si heureux que cela faisait plaisir à voir ; mais je fus obligée de la presser de questions pour qu'elle me racontât qu'ils venaient d'acheter un champ de terre à vigne sur la hauteur et un champ de blé sur le coteau, et que leurs affaires marchaient si bien qu'ils avaient été obligés de prendre un garçon pour aider Pierre. Mon filleul avait quatre ans, il voulait se rendre utile et gardait les oies sur le grand pré devant la maison ; et sa sœur Suzon, née un an après lui, était déjà capable de bercer la petite sœur et de souffler sur la bouillie pour la refroidir. « Tu verras, me disait Annette, comme c'est commode dans une maison une petite fille. C'est tranquille, c'est doux, cela rend une quantité de petits services, et j'aime bien mieux que tu aies une fille que d'avoir un troisième garçon. »

Là-dessus j'en pensais encore plus qu'elle. Quand on m'avait apporté mon enfant, en me disant que c'était une fille, je m'étais senti le cœur pris pour cette petite d'un amour comme je n'en avais encore jamais éprouvé. Il me semblait que c'était une autre moi-même, une petite compagne, une petite amie qui m'arrivait là ; que je ne vivrais plus seule, et qu'elle aurait tout de suite assez de cœur pour m'aimer et assez de raison pour me comprendre. Et puis, après ce premier moment de joie, en faisant un retour sur mon propre sort, et en pensant que ma fille serait peut-être aussi malheureuse que moi, je me mis à pleurer en la serrant contre ma poitrine, comme si j'avais pu la garder toujours là et la défendre contre la vie. Mais j'eus honte de mon désespoir, quand je vis mon François, inquiet de mes larmes, s'approcher de mon lit, avec ses beaux yeux bleus tout mouillés et sa bouche rose toute tremblante, et qu'il me dit en joignant ses petites mains : « O maman, ne pleure pas, François sera sage comme un homme ! » Pauvre petit ! je l'engageais toujours à être sage comme un homme pour ne pas me faire de chagrin. Il se fit un retour dans mon esprit ; la force me revint, et en embrassant mes trois enfants je demandai pardon à Dieu de ma lâcheté, et je le priai de nous donner à tous le courage et l'honnêteté plutôt encore que le bonheur.

Il y avait alors cinq ans que j'étais la femme de Jacques Button, et le peu de joie que j'avais eue depuis ce temps-là ne venait certes pas de lui. Pourtant j'espérais toujours qu'il reviendrait à la raison, car il n'était pas foncièrement méchant : seulement il n'avait pas de goût au travail ; il suffisait que le premier venu lui proposât d'aller boire un verre de vin pour qu'il le suivît ; et une fois au cabaret, il n'en bougeait plus.

L'hiver fut terrible pour moi. Ma petite Louison prit un gros rhume dans les champs où je l'emportais pour surveiller les semailles ; il me fallut donc rester à la maison pour la soigner, et depuis je n'osai plus la prendre avec moi. Aussi je m'éloignais le moins possible de la maison, et tout le temps que j'étais dehors je me tourmentais à l'idée que cette petite criait dans son berceau et avait besoin de sa nourrice. Les récoltes perdues me faisaient faute ; il fallait acheter ce que j'avais coutume de tirer de chez nous, et l'argent devenait rare au logis. Je ne mangeais guère, car les deux garçons commençaient à avoir bon appétit, et quand je les voyais regarder sur la table s'il n'y avait plus de pain, je leur donnais du mien plutôt que de les laisser pâtir. Le médecin de la ville, qui m'avait connue jeune fille quand il venait à Mareuil, passa un jour par la Jaunière en revenant de Mareuil, et entra pour se reposer. S'il n'avait pas su qui j'étais, il ne m'aurait pas reconnue. Il m'examina, hocha la tête, et finit par me dire : « Vous en faites trop pour une femme, ma pauvre Marianne ; prenez-y garde, vos enfants ont besoin de vous, et il ne faut pas vous user trop vite. Puisque votre mari n'est bon à rien, le domaine est trop grand, et vous feriez mieux d'en chercher un plus petit où vous pourriez vous tirer de l'ouvrage. » C'était bien raisonnable ce qu'il me disait là, mais cela me fit froid au cœur. Quitter la Jaunière ! Il me sembla que le père et la mère Button en pleureraient dans leurs tombes. Pourtant peu à peu j'y repensai, et cette idée fit du chemin dans mon esprit. J'étais loin de l'accepter, mais j'en vins à considérer la chose comme possible, et cela m'aida à faire une provision de courage pour le jour où elle deviendrait nécessaire.

Ce jour vint encore plus tôt que je ne le craignais. A force de faire voir à Jacques notre situation, il avait fini par comprendre que sa femme et ses enfants manquaient de tout ; mais, insouciant comme il était, il crut se tirer d'affaire en empruntant de l'argent. Il n'eut pas de peine à en trouver : chacun savait ce que valaient les terres de la Jaunière. Mais quand on a emprunté, il faut songer à rendre, et en attendant payer l'intérêt, et c'est de quoi il ne se préoccupait guère. Moi, je n'en dormais plus, et à mesure qu'il entassait dettes sur dettes, la honte pesait davantage sur moi, honte d'autant plus lourde que j'étais seule à la porter, puisqu'il ne la sentait pas. Je n'osais plus me montrer, j'aurais rougi de porter mes belles coiffes de dentelle et mes bijoux d'autrefois, et je finis par les vendre en cachette à un marchand de la ville.

La suite à la prochaine livraison.

L'HISTORIETTE DU JEUNE OISELEUR
ET DU VIEUX CHAUDRONNIER.

Le récit qui va suivre date de 1775 ; il nous amène sur notre pont au Change, — le plus ancien trait d'union entre le Paris de la rive droite et l'île de la Cité, — qui fut successivement nommé le Grand pont, le pont aux Changeurs, le pont aux Meuniers, le pont aux Colombes, le pont Marchand et le pont aux Oiseaux. C'est là que de temps immémorial stationnaient à ciel nu, les dimanches et jours de fête, les oiseleurs forains qui, n'étant point fils ou apprentis de maîtres-jurés, n'avaient pu acquérir à prix d'argent le droit d'exposer et de vendre leur marchandise sous le toit des échoppes couvertes ou dans des boutiques closes. On payait cher alors l'honneur d'appartenir à la communauté qui avait au ciel saint Jean pour patron, et pour juges naturels sur la terre messieurs les officiers royaux des Eaux et Forêts. La maîtrise ne coûtait pas moins de six cents livres.

Parmi ces pauvres oiseliers à qui, quelque temps qu'il fît, le règlement défendait d'abriter leurs cages autrement que sous l'ampleur du mouchoir ou sous les basques de la veste, Nicolas Pitois n'était ni le moins intelligent, ni le moins pauvre ; il méritait d'être le plus riche ; il le devint, grâce à un vol dont il se fit volontairement le complice.

Hâtons-nous d'expliquer cette singulière complicité d'un honnête homme, qui était une preuve d'esprit de sa part, et qui devait l'amener directement à faire preuve de probité.

A l'époque annuelle où les marchands et les industriels ambulants, venus de leurs provinces à la saison voulue, quittaient en ce temps-là la grande ville, pour rapporter chez eux la précieuse moisson d'argent qu'ils avaient recueillie en poussant par les rues le cri de leur métier, deux voyageurs partis de Paris le même jour, mais non à la même heure, se rencontrèrent, le soir, dans un cabaret isolé situé sur la lisière de la forêt de Bondy, juste à mi-chemin du bourg de Livry au village de Vaujours.

Sans avoir fait encore ample connaissance, Nicolas Pitois l'oiselier et Denis Romagnat s'étaient déjà vus face à face. Plus d'une fois le marchand d'ustensiles de ménage, transportant d'une rive à l'autre de la Seine sa batterie de cuisine, de ci chargée sur l'épaule et de çà passée par l'anse à son bras, n'avait pu se défendre de s'arrêter devant le panier-berceau que l'oiseleur portait suspendu devant lui par la bricole passée à son cou, et sur les bords duquel perchaient des serins et des chardonnerets privés, dont quelques-uns, des artistes ceux-là, évoluaient à la voix du maître et au gré de sa volonté.

N'eût été que l'attrait de ce spectacle, le chaudronnier, toujours occupé des intérêts de son commerce, aurait passé outre sans même prendre le temps de détourner la tête; mais la volée d'oiseaux tournant autour de Nicolas Pitois, puis venant se reposer qui sur ses épaules, qui sur le petit

Le Marchand d'oiseaux (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

bâton qu'il tenait à la main, et même dans les poches de sa veste, réveillait dans l'esprit du bonhomme Romagnat le souvenir du petit Jacquot, son fils unique, un mioche de douze ans laissé au pays, où il commençait son apprentissage de chaudronnier.

Toute la semaine durant, il faisait bravement son devoir aux heures du travail; mais, venues celles du repos et venu aussi le loisir du dimanche, c'était merveille d'entendre, dans le jardin de la maison ou dans le bois voisin, comme il imitait bien le gazouillement et même le chant des oiseaux. C'était merveille encore de voir comme ceux-ci, non moins attirés vers Jacquot que s'il eût été *charmeur* de son état, venaient par compagnies et avec confiance picorer à ses pieds, dans ses cheveux et sur ses habits la poignée de miettes qu'il lançait en l'air, et qui retombait éparpillée autour de lui et sur lui-même. Dieu sait si Denis Romagnat se plaisait à raconter au long les rapports familiers de son cher Jacquot avec les petits oiseaux du pays! Il ne s'en lassait pas; mais il en avait si fort lassé les autres qu'il ne trouvait plus depuis longtemps personne qui voulût l'écouter. Il en était là de sa pénurie d'auditeurs quand, le soir du départ, il retrouva dans un cabaret, sur sa route, le jeune marchand d'oiseaux apprivoisés qu'il avait, comme on sait, avisé sur le pont au Change.

De même que le chaudronnier, Nicolas Pitois, ménager de son argent, s'était arrêté là afin de souper et de dormir au plus bas prix possible. Entre voyageurs et surtout entre gens du petit commerce qui se font vis-à-vis à table, la connaissance est bientôt entamée; elle fut complétement faite dès qu'ils eurent pour la première fois rompu le pain ensemble et entrechoqué leurs verres. Les cages vides déposées par l'oiseleur au bas bout de la table amenèrent le

chaudronnier à parler d'oiseaux sauvages, d'oiseaux privés, et par suite du petit charmeur auquel finalement aboutissaient toutes ses pensées. Si Denis Romagnat n'eût pas compris que le privilége de son âge ne l'autorisait pas cependant à tenir seul la parole, il aurait volontiers poussé le même sujet d'entretien jusqu'à l'heure de la couchée; mais, jugeant à quelques interruptions que l'écouteur, à bout de complaisance, avait, à son tour, le désir de parler de lui ou tout au moins de son commerce, il entra complaisamment aussi dans la voie où son compagnon de table le voulait conduire.

— Voyez-vous, dit Nicolas Pitois, tout n'est pas profit dans le métier de marchand d'oiseaux; il y a les frais de nourriture, la pépie, les évasions, la malice des chats; et cependant, si ce n'étaient les entraves des règlements, ce serait encore le plus joli négoce du monde.

— En fait de règlement, je ne connais que celui des chaudronniers et des dinandiers. Que dit donc le vôtre?

Le Chaudronnier ambulant (1774). — Dessin de Mouilleron, d'après Poisson.

— Je puis vous le réciter aussi fidèlement que si vous le lisiez dans un livre; je l'ai appris par cœur.

« L'oiseleur, qu'on nomme aussi oiselier, est celui qui a le droit de faire la chasse aux petits oiseaux, de les élever, d'en faire trafic; c'est aussi l'oiseleur qui fait les cages, les volières, les cabanes soit de bois, soit de fils de laiton ou de fer, pour les enfermer et les faire couver; il construit les trébuchets, fabrique les filets et généralement tous les piéges.

» Il n'est permis qu'aux maîtres oiseleurs de chasser et de prendre à la glu, à la pipée, aux filets et autres piéges les oiseaux de chant et de plaisir, comme les linottes, chardonnerets, pinsons, serins, fauvettes, rossignols, bouvreuils, cailles, alouettes, merles, sansonnets et autres pareils.

» Tout marchand forain qui apporte des serins à Paris ne peut les exposer en vente qu'après les avoir mis depuis dix heures du matin jusqu'à midi sur la pierre de marbre du Palais, aux jours d'entrée du Parlement, ce dont il est tenu de prendre acquit et certificat des officiers des Eaux et Forêts. Il doit aussi attendre que les gouverneurs des volières du roi, avertis par les jurés des oiseleurs, aient déclaré que les volières royales sont suffisamment fournies. Il doit ensuite attendre que les maîtres oiseleurs aient pareillement refusé d'acheter les oiseaux exposés; après quoi il lui est permis de les vendre aux particuliers.

» Tout marchand forain est tenu de donner un oiseau de chaque cabane à chacun des quatre jurés, pour son droit de visite. » (1)

— Pour les maîtres chaudronniers, comme pour les

(1) L'édit de 1776 a supprimé la communauté des oiseleurs et déclaré libre le commerce des oiseaux.

chaudronniers colporteurs, notre règlement est plus dur que le vôtre, reprit Denis Romagnat; on n'exige dans votre profession que trois ans d'apprentissage, on en demande six dans la nôtre pour enseigner à planer, à emboutir, à rétreindre, à relever, à river, à étamer et à souder le cuivre rouge, dit *rosette*, et les pièces de cuivre jaune, dites *dinanderie*, du nom de Dinant, ville de Flandre où on les fabrique.

Vous n'avez pas à produire votre chef-d'œuvre pour devenir compagnons; les fils de maîtres chaudronniers, que le droit de leur naissance exempte de l'apprentissage, ne sont pas dispensés du chef-d'œuvre, lequel, coquemar ou cafetière de cuivre, doit être fait en présence du doyen et de sept anciens maîtres. Il demeure au profit du juré chez qui il a été fait, et qui a fourni le cuivre, le charbon et les outils.

Vos maîtres oiseleurs ont le droit, quand ils entrent en charge, de fêter à table et en corps leur sortie du compagnonnage; nos maîtres chaudronniers ne peuvent, sous peine de deux cents livres d'amende, faire festin le jour de leur élection.

Enfin, quant à nous autres, marchands d'oiseaux forains ou chaudronniers colporteurs, la chance est la même par le beau ou le mauvais temps. Pluie ou soleil, vous ne pouvez exposer votre marchandise qu'en plein vent. Nous, d'après l'article onze de nos statuts, il nous est défendu, sous peine de cinquante livres d'amende, d'étamer et de raccommoder les ouvrages de chaudronnerie ailleurs que devant les portes des particuliers à qui les ustensiles appartiennent. —

L'entretien s'étant assez prolongé, le cabaretier conduisit les deux voyageurs dans l'unique chambre qu'il pouvait mettre à leur disposition; elle n'était meublée que de deux chaises, que d'un seul lit, et pas de serrure à la porte.

Le bonhomme Romagnat et son jeune compagnon, qui avaient grandement sommeil et voulaient se lever de grand matin pour poursuivre la route qu'ils devaient continuer quelque temps ensemble, ne remarquèrent pas, à la façon dont le cabaretier leur dit bonsoir, qu'une mauvaise intention se cachait évidemment sous son apparente bonne mine. Ils se couchèrent et s'endormirent, après avoir toutefois placé sous l'oreiller, Romagnat sa ceinture bien garnie, Nicolas Pitois sa bourse suffisamment rondelette.

Peu de temps après, la porte du cabaret avait été ouverte, et huit hommes qui se tenaient aux aguets étaient introduits dans la salle basse par le cabaretier.

Bien qu'ils eussent fait peu de bruit, cependant l'oiselier avait ouvert l'œil et prêté l'oreille; il comprit le péril, et se leva. Le chaudronnier continuait à dormir comme une souche, de sorte que Pitois, après trois voyages dans le jardin qui communiquait avec la chambre, située au rez-de-chaussée, put l'empaqueter dans le drap, le lier aux pieds avec les jambes de sa culotte, aux bras avec les manches de sa veste, avant qu'il eût le temps de se réveiller. Cela fait, il appela franchement les huit bandits, qui se précipitèrent aussitôt dans la chambre.

— Camarades, dit Pitois en jetant la lourde ceinture aux survenants, voilà le magot; emportez-le à Vaujours, où j'irai vous rejoindre quand j'aurai enterré le particulier.

— Tu es donc des nôtres?

— La preuve, c'est que je vous ai appelés pour partager la prise que j'avais l'intention de faire tout seul.

— Partageons tout de suite, proposa l'un des complices.

L'oiselier eut un frisson de terreur; mais, recouvrant aussitôt sa présence d'esprit, il répliqua :

— Je le voudrais; mais la brigade, qui a dû partir de Livry à dix heures, nous gênera pour faire nos comptes.

Cette annonce menaçante, et la ceinture soupesée, mais non vérifiée, encouragea d'autant plus les bandits à partir, qu'un bruit lointain se faisait entendre sur la route. Un moment après, il ne restait plus dans ce coupe-gorge que le cabaretier, Nicolas Pitois, et le patient toujours empaqueté, qui se débattait sous les entraves en poussant de sourds gémissements. Bientôt délivré par le brave garçon qu'il avait dû croire son assassin, le père Romagnat aida celui-ci à lier à son tour le misérable cabaretier. Les deux compagnons, l'ayant mis dans l'impossibilité de s'enfuir, partirent pour aller le dénoncer au poste de la maréchaussée séant à Livry, mais seulement après qu'ils eurent ramassé le contenu de la ceinture, enfoui sous la cendre du foyer.

Qu'avaient emporté les bandits? Rien autre chose que des pierres ramassées par l'oiseleur dans ses trois mystérieux voyages au jardin.

La justice prévenue, le cabaretier pris, et la maréchaussée mise sur les traces des huit voleurs de grand chemin, l'oiseleur et le chaudronnier cheminèrent encore quelques heures ensemble; puis, chacun d'eux devant continuer sa route dans la direction contraire, l'un et l'autre arrivés au point limite de la séparation, ils se quittèrent non pas comme de simples connaissances qu'un hasard a réunies pour un jour, mais comme deux bons amis qui prennent sincèrement l'engagement de se revoir.

Le plus pressant pour Denis Romagnat était son désir d'arriver chez lui et de revoir son petit Jacquot, qui continuait à battre le cuivre et à *charmer* les moineaux. Quand il eut pris son content de joie paternelle, il pensa derechef à Nicolas Pitois, et se dit qu'il ne pouvait faire moins pour celui-ci que de le mettre, ainsi que ses oiseaux, désormais à l'abri de l'injure du temps. Il lui fallait, pour accomplir ce dessein, emporter une grosse somme lors de son nouveau départ pour la grande ville; mais si le bonhomme ne faisait pas riche figure à Paris, ce n'était que fausse apparence; car il possédait dans son pays de beaux biens au soleil et grande quantité d'écus dans son coffre-fort.

Inutile de dire si le vieux chaudronnier et le jeune oiselier se revirent avec plaisir quand la saison accoutumée les ramena l'un devant l'autre sur le pont au Change. Le bonhomme, qui rêvait d'acheter une maîtrise à l'oiselier ambulant, n'eut pas à se préoccuper de cette dépense : la vente des oiseaux était libre. Ce que Romagnat apportait d'argent pour payer le service que lui avait rendu l'honnête Nicolas Pitois servit à ce dernier à ouvrir boutique sur le quai de Gèvres, laquelle fut en peu de temps la plus achalandée, comme elle était la mieux fournie en serins savants et en oiseaux rares.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. p. 87.

TROISIÈME PARTIE.

ORTHOPTÈRES. — SUITE.

Préparation des orthoptères.

Soins préparatoires. — Certaines espèces d'orthoptères, par exemple tous les acridiens, sont revêtues de charmantes couleurs très-tendres, mais malheureusement très-fugaces; quelque soin que l'on prenne, on n'arrive que difficilement à les conserver; presque toutes rougissent.

L'alcool, l'éther, la benzine, le chloroforme même, à une certaine dose, font rougir les insectes verts. L'expérience apprendra bientôt dans quelle mesure ces substances peuvent être employées. Dans tous les cas, il ne faut pas mettre les insectes dans l'alcool ni dans l'éther si l'on veut ensuite les dessécher. Tous ont des antennes et des membres longs et fragiles. En mélangeant à de la sciure de bois le chloroforme, on tue vite les orthoptères et on évite

les désarticulations si faciles des grandes pattes du saut.

Soins définitifs. — La dessiccation des grosses espèces d'orthoptères est difficile et ne peut pas toujours s'opérer assez complétement pour les empêcher de tourner *au gras:* aussi les collectionneurs ont-ils employé différents moyens parmi lesquels le plus radical, mais aussi le moins commode, consiste à vider les insectes, puis à les remplir de coton ou d'une autre substance analogue. Cette opération est plus facile à conseiller qu'à pratiquer; empailler une sauterelle est moins facile qu'empailler un oiseau.

On a reconnu qu'en les enfermant dans une boîte en fer-blanc avec de la sciure imbibée d'essence de thym ou de lavande, on accélérait la dessiccation.

Certains orthoptères à téguments flexibles ne doivent être piqués qu'à demi secs. Dans tous les cas, il est bon de préparer tous ceux qui en valent la peine dans l'étaloir, les ailes ouvertes et étendues.

On pique les *blattes*, les *mantes* et les orthoptères sauteurs derrière le corselet, de manière à passer au-dessous par le milieu de la poitrine. Les *tetrix* doivent être piqués sur le corselet même, qui, dans cette espèce, se prolonge beaucoup trop en arrière pour que l'animal, piqué plus loin, garde son équilibre.

HÉMIPTÈRES.

Ces insectes se trouvent partout, en tout temps, l'hiver même sous les mousses, au printemps dans les fourmilières, mais surtout en été et en automne dans les endroits abrités et chauds. Sur la montagne, au bord de la mer, parmi les fleurs, sur les arbres, sur le rocher, il faut chercher, palper, fureter; les plus rares sont cachés sous les herbes, dans le sable, sous les feuilles ou sous les écorces. Il reste beaucoup plus de découvertes à faire dans cette classe que dans toutes les autres.

La nappe sera le plus utile auxiliaire du chasseur pour saisir les petits hémiptères dont la capture n'est pas toujours facile, qui sautent pour la plupart et que l'on ne peut toucher sans leur briser quelque membre.

On fera bien d'emporter un bon nombre de tubes larges et courts pour les emprisonner. Le filet de toile sert aussi pour les plus grosses et les plus solides espèces aquatiques, car pour les petites, il les broierait.

Quant à la chasse des *kermès* et des *cochenilles*, la capture de la femelle est toujours facile, puisqu'elle est plus ou moins immobile; malheureusement il n'en est pas de même du mâle, qui pour beaucoup d'espèces est encore inconnu. On peut en surprendre à la lanterne, la nuit, soit en les attirant à la lumière, soit en les saisissant à ce moment près de leur femelle.

Ce que nous venons de dire s'applique aussi aux pucerons, dont les deux sexes sont loin d'être connus exactement, et dans l'histoire desquels de nombreuses lacunes restent à combler.

Préparation des hémiptères.

Soins préparatoires. — Tout ce que nous avons dit pour les coléoptères et les orthoptères doit s'appliquer aux espèces hémiptères qui par la forme de leurs téguments se rapprochent des types des deux premières classes; mais nous rencontrons dans cette nouvelle classe des insectes à téguments mous, par exemple les pucerons, kermès et cochenilles. Comment les rapporter au logis?

Le meilleur moyen consiste à faire provision de petits tubes remplis d'alcool avec moitié d'eau distillée, et après y avoir fait entrer les individus de chaque espèce, étiqueter immédiatement, en ajoutant le nom de la plante sur laquelle on les a recueillis, le lieu, la date, etc. Il faut, de plus, emporter des pinces très-fines.

A sec, ces petits animaux se racornissent et deviennent absolument méconnaissables.

Soins définitifs. — Il faut piquer les hémiptères sur l'écusson afin de pouvoir leur ouvrir l'élytre et l'aile si on le désire, ce qui, d'ailleurs, devrait être fait pour tout insecte de la collection. Quelques chasseurs pensent qu'on ferait mieux de piquer à la base du prothorax, un peu au-dessus de l'écusson, parce que chez les hémiptères la partie antérieure, composée de la tête et du prothorax, est sujette à se détacher très-facilement. Nous pensons que les règles doivent fléchir devant les cas particuliers, et qu'une collection est bien faite quand chaque insecte est piqué à l'endroit le plus favorable à sa conservation et à une étude facile.

QUATRIÈME PARTIE.

COLLECTION DES INSECTES A AILES TRANSPARENTES.

La chasse des névroptères ne demande aucun instrument particulier. Ceux qui servent pour les papillons y conviennent parfaitement, le filet de gaze notamment.

Quant aux hyménoptères, quelques précautions sont à prendre, à cause du danger que présentent les aiguillons de la plupart des espèces. La première est de ne chasser jamais qu'avec des gants. La grande manœuvre se fait avec le filet de gaze, dans lequel on prend d'un seul coup, au soleil en été, une foule d'hyménoptères sur les fleurs où ils se rassemblent. Une fois pris, on place le filet à terre dans un endroit uni, le sac en dessus; le mieux est que, les insectes pris, ils ne soient pas trop nombreux à la fois. On soulève d'une main le fond du sac, et la plupart des insectes montent aussitôt, ce qui permet, en recouchant la gaze à terre, de séparer le produit de la chasse en deux ou trois portions à l'aide de quelques épingles retenant les deux gazes ensemble comme une couture. Une baguette de plomb serait excellente pour séparer le filet à volonté.

En général, il vaut mieux piquer de suite les hyménoptères, surtout ceux des grosses espèces. Pour cela, on les tient rassemblés au fond du filet; puis, avec les deux mains, ou avec une pierre et la main, on tend le filet en double contre le sol. Les insectes sont alors réduits à l'immobilité, et au moyen d'une épingle on les pique contre le sol.

Une fois tous piqués, on soulève le cercle avec précaution, après les avoir séparés en deux parts si l'on a une règle de plomb, n'en laissant qu'un en dehors, et l'on saisit l'animal par l'épingle, que l'on plante immédiatement sur le liége.

On peut aussi faire entrer les insectes dans des tubes ou flacons à goulot étroit, remplis de tortillons de papier buvard imprégné de chloroforme ou de benzine. Au bout d'une heure, les insectes prisonniers seront morts. Si l'on ouvre plus tôt le tube, il faut, avant de le refermer, verser sur le papier buvard quelques gouttes de chloroforme ou de benzine, afin que les flacons soient toujours saturés de ces vapeurs anesthésiques.

NÉVROPTÈRES.

Les névroptères vivent en plein soleil; la plupart sont ailés et diurnes : par conséquent, leur récolte est affaire d'agilité, d'adresse et de patience. C'est une chasse analogue à celle des papillons. Beaucoup d'entre eux vivent au bord des eaux courantes ou stagnantes; mais on trouve certaines espèces sur les plantes, les arbres, et dans les endroits sablonneux.

Quelques familles cependant sont nocturnes, ou du moins crépusculaires. On prendra facilement celles-là au moyen de la lumière, qui les attire de fort loin.

Préparation des névroptères.

Soins préparatoires. — Les grandes espèces de névroptères étant douées d'une force musculaire considérable,

il est utile de paralyser leurs mouvements jusqu'à ce que, de retour au logis, on ait le temps et les instruments nécessaires pour les faire mourir. On y arrive en plaçant les ailes de l'insecte l'une contre l'autre, dans un morceau de papier fort plié en deux; on pique alors l'insecte à travers le thorax, sur le côté, et l'on maintient, au moyen d'autres épingles qui ne touchent pas les ailes, le papier double piqué contre le liége du fond.

Les névroptères fragiles, à abdomen long et mince, doivent être consolidés, au moment de la capture, à l'aide d'un crin ou d'une aiguille de pin passée dans toute la longueur du corps.

Les genres à téguments mous ne peuvent se conserver que dans de petits tubes remplis d'alcool coupé d'eau par moitié.

Soins définitifs. — Les névroptères de forte taille, tels que les libellulides et les eschnides, doivent être vidés afin qu'ils ne tournent pas au *gras*. Cette opération se fait en pratiquant une ouverture qui part de la poitrine et s'étend jusqu'au huitième segment de l'abdomen. On enlève les viscères avec une pince, et on les remplace par un morceau de papier de la forme de l'abdomen et d'une couleur appropriée si l'insecte est transparent. On complète ce bourrage à l'aide d'un peu d'ouate.

Pour les névroptères de petite taille, l'extraction des viscères est inutile.

Si les libellules sont desséchées, on les ramollira sous la cloche, en les piquant sur une plaque de liége qui nage sur de l'eau. Si l'abdomen est recouvert d'une exsudation pulvérulente, on le détachera du reste du corps et on s'abstiendra de le ramollir. On le rattachera ensuite à l'aide d'un crin le traversant dans toute sa longueur et se fixant au thorax.

Quand les insectes sont ramollis, on les place sur l'étaloir à l'aide de petits carrés de verre assez pesants pour maintenir les ailes étendues; puis, avec un pinceau, on imbibe tout le corps et les ailes d'alcool rectifié, qui tue les germes des parasites rongeurs, solidifie l'exemplaire et favorise la dessiccation. S'il y a de la pulvérulence sur l'abdomen, on s'abstiendra de l'opération.

Pour les agrions ou libellules à abdomen très-court, il est prudent de s'abstenir de toute préparation interne, quitte à recoller plus tard l'abdomen ou les segments qui viendraient à se désarticuler.

Dernier conseil : ne séparez jamais du corps l'abdomen de plusieurs individus à la fois, afin de ne pas vous exposer à des méprises fâcheuses.

HYMÉNOPTÈRES.

Nous avons indiqué plus haut les précautions à prendre pour la chasse des hyménoptères armés d'un aiguillon.

Il faut étudier leurs mœurs. Les chrysides se trouvent sur les vieux poteaux de bois, les barrières exposées au soleil; les fouisseurs en général, pompiles, crabrons, etc., sur les bords des talus et des chemins sableux, sur les sablières, etc.; d'autres se rencontrent sur les vieux murs, sous la mousse, sous les pierres, mais toujours au grand soleil et du côté du midi. Il ne faut pas oublier que les deux sexes sont souvent fort différents l'un de l'autre.

Les espèces solitaires, telles que sphécoses, andrécies, atropos, cerceris, philanthes, ne se défendent point les unes les autres; il n'en est pas de même des espèces sociables, telles que guêpes, frelons, etc. Aussi ne doit-on attaquer que les individus isolés, à distance respectueuse de leur nid.

On est souvent obligé d'employer le filet de toile pour prendre de petites espèces dans les arbustes, les feuilles, les épines. Les tenthrèdes, cynips, ichneumons, sirix, etc., récoltés ainsi, deviennent invisibles dans le filet de toile et ne peuvent être piqués qu'à l'aide d'un subterfuge. On place sur l'ouverture de ce filet un autre filet, de gaze, d'une monture d'égal diamètre, et on en soulève la poche. Les insectes montent dans le filet de gaze, où on les pique à volonté. Cette manœuvre ne se fait bien qu'en compagnie de deux amis.

La nappe et le parapluie rendent de grands services dans la capture des hyménoptères.

La pince en toile métallique (fig. 48) est très-utile pour chasser sur les chardons et autres plantes rudes, épineuses ou à gros capitules. On pique l'insecte à travers les mailles de la toile métallique, entre lesquelles la tête de l'épingle doit pouvoir passer.

Les chantiers et dépôts de bois sont les rendez-vous de prédilection d'un grand nombre d'hyménoptères, habitants ou parasites, tels que chrysis, odynéris, pamphrédonides, braconides, ichneumons, etc., etc. Ramassez toutes les galles d'arbres ou d'arbustes : elles sont l'œuvre d'hyménoptères qui, un jour venu, en sortiront à l'état d'insectes parfaits et très-bien conservés.

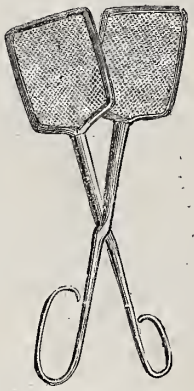


Fig. 48.

On peut s'emparer d'un nid d'hyménoptères, si l'on ne tient pas à conserver les insectes vivants, par l'enfumage. Dans le cas contraire, on devra anesthésier les insectes avant de s'emparer de leur demeure. Pour cela, après avoir bien reconnu au jour, par une observation à distance, la direction des galeries, on y introduit, le soir, à l'aide d'un petit bâton fendu ou d'une pince, un peu d'ouate imbibée d'éther ou de chloroforme; on bouche le reste du conduit avec des chiffons ou de l'étoupe; on répète l'opération pour toutes les galeries, et au bout d'une demi-heure, quand tous les insectes sont endormis par l'action de la vapeur d'éther ou de chloroforme, on peut creuser pour s'emparer du nid, soit à l'aide d'un couteau et d'une pelle, soit au moyen du pic et de la bêche si la terre est trop dure.

Le meilleur récipient pour conserver le nid est une boîte un peu grande garnie de toile métallique. Il suffit de pourvoir aux besoins des habitants et de leur donner de l'eau pour les conserver facilement; si, au bout de quelques jours, on suspend la boîte au dehors, les hyménoptères vont à la provision et reviennent au nid.

Préparation des hyménoptères.

Soins préparatoires. — Une fois revenu à la maison, il faut faire périr les gros insectes par les moyens indiqués dans la deuxième partie (t. XXXVIII, 1870, p. 296).

Soins définitifs. — Ce sont absolument les mêmes que pour les collections de névroptères et de coléoptères.

La suite à une autre livraison.

LE FAUCON PÊCHEUR.

Voy. t. Ier, 1833, p. 32.

Faucon pêcheur d'Amérique (*Pandion americanus*). — Dessin de Freeman.

Le faucon pêcheur ou balbuzard (*Pandion americanus*) est l'un des oiseaux de proie les plus communs de l'Amérique septentrionale. On le rencontre sur toutes les côtes, depuis la Georgie jusqu'au Canada. Il a la même taille que l'espèce d'Europe, de quarante-cinq à cinquante-cinq centimètres; il en diffère par une couleur brune plus foncée sur les parties supérieures du corps et un blanc plus pur sur les inférieures, par les pieds qui sont non plus bleus, mais jaunes. C'est un bel oiseau, svelte, élancé, de plus d'un mètre et demi d'envergure, au vol puissant.

Il y a plaisir à voir le balbuzard se livrer à la pêche. Quand la faim se fait sentir, il quitte l'arbre ou le rocher sur lequel il se reposait et vole directement à la mer. Là, il plane et s'élève insensiblement dans les airs, sans remuer les ailes ou du moins sans qu'on en aperçoive le mouvement, et en décrivant de grands cercles concentriques; il monte ainsi jusqu'à la hauteur de cinquante ou soixante mètres, sans quitter des yeux la surface de l'Océan. Tout à coup, il s'arrête, battant alors des ailes; il semble cloué à la voûte du ciel : il a vu quelque poisson. Celui-ci disparaît, l'oiseau reprend sa course tournoyante; il se balance avec grâce et majesté dans les orbes de sa spirale aérienne.

Mais une nouvelle proie s'est offerte à sa vue perçante : il s'arrête de nouveau, serre ses grandes ailes contre son corps, tombe avec la rapidité d'une flèche et disparaît dans la mer, dont il perce la surface avec un bruit retentissant. Au bout de quelques instants, il sort de l'eau, tenant dans ses serres un gros poisson qui se débat avec violence, mais qui ne parvient pas à s'arracher des ongles aigus enfoncés à travers ses écailles. A peine le pêcheur est-il hors des flots qu'il secoue brusquement son plumage mouillé, et, d'un vol alourdi, se dirige vers le rivage. Si le vent souffle avec force et en sens contraire, il est obligé de renoncer à voler en ligne droite; il court des bordées, comme un habile marin, et finit par atteindre la terre. Le balbuzard emporte ainsi des poissons d'une grosseur incroyable relativement à sa propre taille. Wilson raconte qu'un jour on a retiré des serres d'un de ces oiseaux un poisson qui pesait encore six livres, bien qu'une bonne partie en eût déjà été dévorée. Quelquefois même, paraît-il, l'intrépide pêcheur est victime de sa hardiesse : il s'adresse à un poisson trop fort, qui l'entraîne avec lui sous les flots; l'oiseau lutte avec sa proie, ne veut ou ne peut se dégager, et les deux adversaires périssent ensemble, l'un déchiré, l'autre noyé. On a trouvé plus d'une fois sur la plage un cadavre d'esturgeon, ou de quelque autre gros poisson, sur lequel un balbuzard mort était cramponné.

Le faucon pêcheur a un terrible ennemi : c'est le pygargue à tête blanche. Celui-ci, du haut d'un arbre, le guette, fond sur lui au moment où il le voit emporter un poisson, le poursuit, l'attaque et le force à lâcher sa proie, qu'il saisit au milieu de sa chute avant qu'elle soit tombée dans la mer. On peut voir représentée (t. Ier, 1833, p. 32) cette lutte aérienne du balbuzard et de l'aigle à tête blanche.

Le balbuzard niche dans les crevasses des rochers ou sur de grands arbres. Wilson constate qu'il a compté jusqu'à vingt nids dans l'espace d'un demi-mille, et qu'un de ses amis en a vu plus de trois cents dans une petite île voisine de la côte.

Les petits oiseaux (*Quiscalus versicolor*, famille des sturnidés) dont les nids entourent celui du faucon pêcheur vivent des débris de sa pêche.

Il n'est pas toujours aisé de bien faire les choses faciles.

A. C.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite — Voy. p. 102, 109, 114, 122.

En ce temps-là mon père mourut : ce fut un chagrin ajouté aux autres. Pierre et Annette vinrent pour partager ce qu'il laissait. Pendant qu'on faisait le compte de ce qui me revenait, je calculais combien nous pourrions rembourser de dettes avec cette somme, et j'avais envie de pleurer en songeant que l'héritage de mon père, au lieu de sauver mes fils de la conscription, ne servirait qu'à payer les créanciers de mon mari. Je voulus, quand l'argent fut compté et mis dans un sac de toile, le prendre moi-même pour le mettre en sûreté; mais Jacques me l'ôta des mains.

— C'est à moi, dit-il; les femmes n'ont rien à voir là dedans.

Je regardai le notaire.

— Il a raison, ma brave femme, me répondit-il. Vous êtes en puissance de mari, et c'est l'homme qui est le chef de la communauté : vous ne pouvez rien faire sans sa permission, et il n'a pas besoin de la vôtre.

— Mais c'est de l'argent à moi! m'écriai-je désolée; c'est de l'argent gagné par mon père; je dois être libre de l'employer pour le bien de mes enfants! Ce n'est pas possible que la loi permette de me prendre ce qui est à moi!

— Hé! c'est pourtant bien sûr! reprit Jacques en ricanant. La loi est faite pour les hommes, elle n'est pas faite pour les femmes. A la maison à présent, Marianne! moi je me charge de l'argent.

Il se leva, et je le suivis, espérant que je réussirais à lui persuader d'aller tout de suite payer le vieux Blaise le maquignon, qui était notre plus gros créancier. Mais aux premiers mots que je lui en dis,

— Cela ne te regarde pas, fit-il; va-t'en soigner ta soupe et les marmots.

Et comme je continuais à marcher à côté de lui, il me repoussa violemment. C'était la première fois qu'il se montrait brutal envers moi autrement qu'en paroles, et j'en fus toute retournée. Si nous avions été seuls, je ne sais pas ce que j'aurais fait; mais il passait du monde sur la route, et je ne voulus pas m'exposer aux réflexions des gens. Je m'en allai donc droit à la maison, où je me mis à travailler pour rattraper le temps que j'avais perdu chez le notaire; mais j'avais le cœur de plus en plus lourd à mesure que le coucou sonnait les heures et que Jacques ne rentrait point. Il ne vint pas souper; et, quand les enfants furent endormis, je profitai de ce que j'avais une réponse à donner à un propriétaire de Mareuil qui m'avait fait demander si je pouvais lui fournir du beurre et des œufs, et je repris le chemin du bourg pour voir si je ne rencontrerais pas mon mari. Je passai devant l'auberge de la Boule-d'Or, et je regardai par la porte et la fenêtre, qui étaient ouvertes : Jacques n'y était point, et je respirai. L'espoir me revint même quand je ne le trouvai pas non plus au cabaret où il allait si souvent. Il aura été payer le père Blaise, me disais-je, et on l'aura gardé pour faire la partie; car le père Blaise avait un beau jeu de boules dans son jardin. Mais en revenant par une autre rue, j'entendis des voix qui parlaient haut et qui riaient dans la buvette du Chêne-Vert. Je m'approchai : ils étaient là cinq ou six hommes assis sur les bancs des deux côtés de la table, dans la salle rendue toute sombre par la fumée de leurs pipes. Sur la table il y avait des verres, des bouteilles et un jeu de cartes, et aussi un sac en toile grise, un de ces sacs où l'on met l'argent. On entendait choquer les verres et tinter les pièces, et l'on devait jouer gros jeu, car ce n'était pas un bruit de cuivre. Plusieurs des buveurs me tournaient le dos; mais tout à coup l'un de ceux-là se retourna pour demander une autre bouteille : c'était Jacques!

Ainsi donc il était là, buvant encore, et ce sac, c'était celui qu'il m'avait arraché le matin! c'était notre salut, l'avenir de nos enfants, notre honneur et notre probité; car si nous ne payions pas nos dettes quand nous pouvions le faire, nous étions donc des voleurs, et tout le monde avait le droit de nous mépriser et de nous montrer au doigt. La honte et le désespoir me montaient au visage; je fus sur le point d'entrer, de renverser cet ivrogne qui chancelait sur son banc en hurlant d'une voix tremblante : « Hé! du vin! encore du vin! c'est moi qui paye! » et de sauver cet argent qui était à moi. Mais je me ressouvins des paroles du notaire. A quoi bon rentrer? qu'irais-je faire là? Je n'avais aucun droit! La loi était faite ainsi : je devais souffrir, obéir et me taire; car le chef de la famille, c'était l'homme fainéant et brutal qui buvait les dernières ressources de ses enfants. Ils étaient là, ces hommes, et pendant ce temps leurs femmes travaillaient et pleuraient au logis : la loi le voulait. Et la justice? et Dieu?

La partie continuait. A chaque instant, Jacques plon-

geait sa main dans le sac de toile et en tirait une poignée d'argent qu'il jetait sur la table. Les pièces roulaient de tous les côtés, et ceux qui les ramassaient pouvaient les garder sans qu'il s'en aperçût : il ne savait plus ce qu'il faisait. Les autres l'excitaient à boire; il ne connaissait plus ses cartes, et il perdait, perdait toujours. Je restai longtemps là, à voir mon mari jeter aux premiers venus l'héritage de mon père. Puis, comme je vis qu'on allait fermer le Chêne-Vert et renvoyer les buveurs, je me mis à courir du côté de la Jaunière, pour ne pas rencontrer mon mari.

Le lendemain, Blaise vint : il savait que nous avions hérité, et il voulait être payé. Jacques fut assez penaud; mais, comme tous les gens qui n'ont pas de vrai courage, il faisait facilement le fanfaron, et au lieu d'entrer dans les raisons que je donnais au père Blaise en le priant de nous accorder un délai, il l'insulta et le mit à la porte. Blaise, furieux, nous fit poursuivre, et il fallut vendre pour le payer la vigne qui donnait de si bon vin rosé. Je pleurai bien le jour où il nous fallut abandonner une partie de la terre que le père Button avait acquise et améliorée par tant de soins, de travaux et de fatigues. Ce n'était pourtant que le commencement; les autres créanciers exigèrent leur dû; et peu à peu les terres à blé, les pâturages et le petit bois suivirent la vigne. Deux ans après la mort de mon père, il ne nous restait plus que la maison et le jardin : autant dire qu'il ne nous restait plus rien, car ce n'était plus d'assez de rapport pour nous faire vivre. Aussi je fus la première à parler de vendre la Jaunière et de nous en aller avec notre bétail, que nous ne pouvions plus nourrir sur notre bien, dans quelque métairie éloignée. Il s'en trouva une dans le canton de la Mothe-Achard, très-avant dans les terres. On l'appelait la Roncière, et ce fut là que, par un beau jour d'automne, la veille de la Saint-Michel, nous nous rendîmes tous les cinq, Jacques, les enfants et moi. Nous avions mis deux jours à venir dans notre charrette, où étaient les meubles que nous emportions et nos effets. Jacques conduisait, et je menais nos bêtes, aidée par François, qui était tout joyeux de faire le berger et de voyager. J'avais le cœur bien serré; mais sa jolie petite figure me réjouissait encore les yeux : il était si beau, avec ses cheveux blonds sortant de son bonnet de laine bleue, ses joues roses et ses yeux brillants! Et penser, me disais-je, que son père a été un enfant comme cela! Louis marchait auprès de moi, et Louison, dans la charrette, riait et tenait une baguette qu'elle appelait son aiguillon, et qui devait servir à faire marcher l'attelage. Le soleil se levait, le temps était doux, le ciel clair, tout rose et bleu; la verdure avait toutes ses jolies couleurs d'automne, et jamais Mareuil ne m'avait semblé si beau que ce jour-là, quand je le vis tout entier au premier tournant de la route, et que je lui dis adieu. La vieille église perchée sur son rocher, le pont, le Lay coulant entre les arbres et reparaissant de loin en loin à travers les prairies, les toits rouges, les murs blancs, et sur les hauteurs les vignes aux feuilles dorées; tout cela gardait sa gaieté et sa beauté, et moi je m'en allais, et j'avais déjà tant souffert que je n'avais plus dans le cœur de place pour l'espérance!

La Roncière ne ressemblait pas à la Jaunière. Le pays, du côté de la Mothe-Achard, se ressent déjà du voisinage de la mer, et tous les arbres ont leurs branchages tournés du côté opposé, à cause de la violence du vent : aussi ne deviennent-ils pas très-hauts et n'a-t-on guère d'ombre. Je trouvai que c'était bien triste, moi qui n'avais jamais quitté le Bocage; mais comme après tout la terre était bonne, et que les pâturages étaient excellents à cause d'un ruisseau qui traversait les prés, je pensai qu'en ce monde il ne faut pas s'attacher à ce qui nous plaît, mais à ce qui est bon, et je m'installai de bon cœur à la Roncière.

J'eus là quelque temps, non pas de bonheur, je n'étais plus assez confiante pour être heureuse, mais de répit à mes peines. Jacques avait beau être insouciant, il n'avait pu s'empêcher d'être touché de regret et de chagrin en quittant son pays, les tombes de ses parents et son patrimoine dépecé par lui et livré à des étrangers. Comme je ne lui faisais aucun reproche pour ne pas lui rappeler son ancienne vie qu'il laissait à Mareuil, il devint plus doux et plus rangé, et se mit au travail d'assez bonne volonté. Il n'y avait pas de cabaret plus près qu'à deux lieues, et il fallut bien qu'il perdît l'habitude de boire du vin. Le domaine n'était pas grand, et à nous deux nous pouvions l'entretenir en bon rapport. J'avais pensé à prendre un petit berger; mais François, qui était grand et fort pour ses huit ans, me parla comme un homme raisonnable et me persuada qu'il pouvait très-bien garder les bêtes, seul ou avec l'aide de Louis, qui était resté petit et chétif, mais qui n'était point malade, ni empêché de ses bras et de ses jambes, et qui avait beaucoup d'esprit et de jugement. En effet, ils s'en tirèrent très-bien, d'autant plus que les chiens, Pataud et Rousseau, les connaissaient pour les avoir vus souvent avec nos bergers à la Jaunière, et leur obéissaient plus volontiers qu'à nous. Les jours de marché, les deux garçons emmenaient Louison avec eux, pour qu'elle ne restât pas seule à la maison, pendant que je m'en allais à la Mothe-Achard vendre mon beurre, mes œufs et tout ce que j'avais pu récolter dans le jardin.

La suite à la prochaine livraison.

REUTER.

I

MA VILLE NATALE. (1)

Bon vieux temps, qu'il était facile d'écrire lorsque tu régnais encore! Qu'il était facile d'intéresser le lecteur lorsque le journal de la ville entretenait gravement les citoyens des nids de cigognes qui venaient de s'établir aux environs, lorsque chaque petite localité tremblait dans l'attente de la feuille du soir! Ah! l'heureux temps que c'était pour les écrivains, lorsque les grands événements — comme il arrive en Orient — se colportaient de bouche en bouche; lorsque l'étranger, en arrivant dans la salle de l'auberge, se débarrassait de ses nouvelles en même temps que de son paletot; lorsque chaque commis voyageur qui passait d'aventure était accueilli dans ma bonne ville comme un envoyé de Dieu! C'est alors que j'aurais dû écrire; malheureusement, je ne savais pas même lire à cette date.

Bon vieux temps, les années ont déchiré de leurs battements d'ailes le vêtement grossier, mais moelleux, dans lequel tu aimais à t'envelopper chaudement. . . Personne ne pense plus au bon vieux temps, si ce n'est ceux à qui, comme à moi, il a conté jadis des récits charmants, de plaisantes histoires, mille fois plus plaisantes, je vous jure, que le plus piquant, le plus spirituel des romans français. Il est assis là tout seul, abandonné, au milieu des agitations fiévreuses de notre époque. Quelquefois seulement, quand vient le soir, qu'il ne fait plus jour et qu'il ne fait pas encore nuit; quand la tempête mugit dehors et que la neige bat les fenêtres à coups pressés; quand le feu petille dans le poêle et que les ombres viennent jouer, muettes, le long des murs; quand l'esprit fatigué se replie sur lui-même en un doux repos et remonte lentement le cours

(1) Extraits d'une autobiographie de Reuter. — Voy., sur Reuter, t. XXXVII, 1869, p. 354.

des années : alors le bon vieux temps sort tout doucement de tous les coins de la chambre ; il se penche au-dessus de nous, il nous enveloppe étroitement comme d'un manteau de souvenirs qui nous tiennent chaud au cœur ; et la voix qui nous a bercé jadis, tout enfant, de ses chansons, nous chante de nouveau mille récits à l'oreille, jusqu'à ce que peu à peu le feu du poêle s'assoupisse, et que les ombres se dessinent plus pressées le long des murs, comme les souvenirs flottants de ceux qui ne sont plus.

Les histoires que nous conte le bon vieux temps sont sereines ou tristes, mais la joie et la tristesse s'y mêlent toujours ; car à entendre les histoires tristes d'autrefois nous nous réjouissons du présent, à entendre les histoires joyeuses du temps jadis nous prenons le deuil du passé. Pour moi, je ne veux pas que le chagrin, que la douleur, nous gâtent ces vieilles histoires ; je veux tresser en l'honneur du bon vieux temps une guirlande de fleurs riantes ; et les fleurs de deuil, le romarin et l'immortelle, qu'il y faudra faire entrer, je les recouvrirai de fraîche verdure pour que personne ne les voie. J'en ai glissé quelques-unes dans ces récits, et ceux qui les aiment n'auront qu'à les y chercher ; mais je veux que ma guirlande soit gaie, car je la tresse en l'honneur du bon vieux temps.

Quarante-cinq ans et plus ont passé sur les toits noircis de fumée de ma petite ville depuis le jour où le clocher de l'église et l'Hôtel de ville, vulgairement appelé le Château, ont gravé en mon esprit les premières impressions. Trois rues nouvelles ont à ce point changé la physionomie de Stemhagen (1) que j'ai peine à la reconnaître ; il s'est même trouvé quelques citoyens assez hardis pour dédaigner l'abri qu'assurait à la ville le vieux fossé — d'où l'été faisait sortir d'étranges odeurs — et pour aller nicher leur gîte hors des portes, en ces parages où ne rôde plus la surveillance des agents de police et des veilleurs de nuit. La place du Presbytère, d'où je lançais naguère mon cerf-volant à travers les nues, est aujourd'hui couverte d'une mer de maisons, et la ferme avec ses grands tas de fumier, la ferme où chaque hiver la glace des glissades s'entr'ouvrait sous mes pieds, pour la plus grande frayeur de ma pauvre mère, est devenue le West-End de la ville, la promenade fashionable du monde élégant. Là où, dans notre enfance, nous prenions nos ébats avec les veaux, les moutons et les poulains du vieux Nahmacher, se dresse maintenant un local où les demoiselles de la haute volée s'exercent à la polka-mazurka. Les rues sont admirablement pavées, et aux portes de la ville s'ouvrent de grandes routes qui vous mènent tout droit à Berlin, à Paris, à Saint-Pétersbourg. Il ne manque à Stemhagen que d'être sur les bords de l'océan pour être un port de mer, tant le commerce s'y est développé.

Quelle différence du Stemhagen d'aujourd'hui au Stemhagen de mon enfance ! Dans ce temps-là, une fois par mois environ, un commis voyageur à cheval, tout couvert de la boue des grands chemins, faisait son entrée dans la ville ; il demandait, en son dialecte étranger et fort égayant, à quelque gamin, à moi, par exemple, où se trouvait l'unique auberge de l'endroit. Et alors, en vrais polissons que nous étions, nous nous disputions à l'envi, avec force cris, l'honneur de lui donner la conduite, et régulièrement nous finissions par lui servir d'escorte tous ensemble. A notre troupe se joignaient d'ordinaire quelques personnes plus vénérables qui discutaient gravement cette question capitale : « Est-ce celui qui est venu l'an dernier, ou celui qui est venu il y a trois ans ? » Point de garçon d'hôtel pour le recevoir à son arrivée, — cette variété était encore inconnue alors ; — notre voyageur menait lui-même son coursier à l'écurie ; et lorsqu'il entrait dans la salle de l'auberge, le seul réconfort qui l'attendît était un morceau de fromage de Hollande.

Le service des postes était alors également fantaisiste ; il avait pour saillant caractère une parfaite irrégularité. En automne, au printemps et en hiver, on voyait de temps en temps un postillon arriver à bride abattue, et apporter cette nouvelle consolante que la poste serait bientôt là, qu'elle était à quelques milles seulement ; mais, — et c'était là la conclusion fatale de son message, — elle s'était embourbée au sortir de la dernière station, et il fallait procéder à des travaux herculéens pour la remettre sur pied. Là où maintenant s'allongent à perte de vue, avec toute la monotonie de la ligne droite, les routes provinciales, là se jouaient naguère en capricieux méandres des allées ignorantes du cordeau, des ornières qui accidentaient le paysage en le mêlant de coteaux et de vallées. Le piéton trébuchait-il entre ces cimes et ces abîmes, la terre, cette bonne mère, le recevait mollement en son sein, et ne le congédiait jamais sans lui laisser quelque souvenir.

Malheureusement, ces accidents du paysage et tout ce pittoresque ne contribuaient pas peu à rendre les voyages difficiles : pendant l'hiver, toute communication avec le reste de l'univers était impossible ; il n'y avait que quelques téméraires pour franchir les murs de la ville. Je vois encore un des négociants de Stemhagen, réputé parmi ses confrères pour ses spéculations hasardées en raisins de Corinthe et en feuilles de laurier, à la veille de son départ pour Hambourg, faire, en frac bleu à boutons d'or et en gants de cuir, — les gants glacés n'existaient pas encore, — une tournée de visites à travers la ville entière ; je le vois encore prendre solennellement congé comme pour la vie ; je le vois, à la sortie de l'église où il venait de communier, entrer chez nous, nous serrer la main à tous, et sortir de la maison tout accablé d'émotion. Je vois encore ma tante Christiane le suivre du regard jusqu'au tournant de la rue, au coin du pharmacien, jusqu'à ce que les pans de son frac eussent disparu ; et je l'entends s'écrier : « Quel homme ! quel homme ! » Cet homme ne revint pas. De sombres rumeurs se répandirent : on parla de spéculations qui n'avaient pas abouti, d'un voyage à Batavia ; — mais de certitude nous n'en pûmes acquérir, et toutes les ressources, tout l'art de la police, ne réussirent pas à débrouiller ce mystère.

Ces difficultés de communications qui naissaient en foule de la boue des chemins vicinaux étaient supportées avec un flegme stoïque par la population tolérante de Stemhagen ; et ce n'était qu'au retour de la brise printanière et du soleil de juin, lorsque la nature avait livré à l'hiver des batailles décisives ; ce n'était qu'alors qu'une campagne était entreprise contre les désordres, les dégâts causés par la mauvaise saison. L'édilité communale nommait une commission d'inspection des routes, dont les membres avaient pour mission d'écraser par une dernière et définitive victoire le sombre souverain du Nord, et d'effacer jusqu'aux traces de son passage. Elles avaient leur riant côté, ces pacifiques expéditions : le terrain était connu, les étapes à parcourir n'étaient pas trop longues ; le pays était fourni de toutes les provisions nécessaires, et l'on savait s'arranger de manière à arriver pour le déjeuner chez le fermier X, dont la femme était connue à vingt lieues à la ronde pour la confection de jambons consommés. Pour le dîner, le quartier général se fixait chez le fermier Y, qui avait annoncé depuis longtemps le sacrifice d'un veau gras pour cette solennité ; et le soir on allait faire un dernier et copieux repas chez M. Z, ce propriétaire si estimé pour les poissons de ses lacs.

La besogne de la commission était on ne peut plus agréable : du haut de l'équipage qui les voiturait, MM. les

(1) Ville du Mecklembourg.

inspecteurs jetaient un coup d'œil sur les blessures à peine cicatrisées des chemins ; ils se réjouissaient de l'ordre et du calme qui voulaient bien se rétablir, et lorsque par hasard ils rencontraient quelque crevasse par trop profonde, ils s'abandonnaient avec complaisance à ce sentiment que nous éprouvons quand l'ouragan se déchaîne dehors et que nous sommes assis auprès de notre poêle ; ils se réjouissaient à la pensée de n'être pas restés eux-mêmes embourbés pendant l'hiver dans ce gâchis, et ils ordonnaient pour cette plaie béante quelque emplâtre que les propriétaires des environs étaient ensuite, — pour leur plus grande joie, — chargés d'appliquer. Alors, pendant les jours où il n'y avait rien de mieux à faire, pendant les jours de pluie, par exemple, dix ou douze manœuvres, très-novices encore dans l'art du nivellement, se plaçaient tout le long de la route dans les fossés qui la bordent ; ils y ramassaient pêle mêle boue, terre, gazon, et jetaient tout cela sur le milieu de la voie. Se présentait-il quelque gouffre à combler, on le remplissait de pierres et de mille débris. C'étaient, je vous assure, de terribles mortifications pour les pieds des passants que ces routes ainsi réparées. Une route réparée faisait l'effroi du voisinage, et je me rappelle encore un fermier, — le meilleur homme du monde, — qui disait un jour à mon père : « Pour Dieu, ne prenez pas ce chemin-là ! nous venons de le réparer. »

La suite à une prochaine livraison.

ANCIENNES MAISONS A VALENCIENNES
(NORD).

La Grand'place de Valenciennes, située à peu près au centre de la ville, et où viennent aboutir les rues principales, forme un vaste parallélogramme beaucoup plus long

Vieilles maisons à Valenciennes. — Dessin de H. Clerget.

que large. Sur un de ses grands côtés est la façade de l'Hôtel de ville, reconstruite récemment sur le modèle de l'ancienne, bâtie en 1612, ainsi que le théâtre, élevé en 1782 par M. de Pujol, père du peintre Abel de Pujol. Le beau beffroi du treizième siècle, écroulé en 1843, dont on trouvera la vue et l'histoire dans le *Magasin pittoresque* (1), occupait l'extrémité sud de la place. C'est du côté opposé à celui du théâtre et de l'Hôtel de ville que l'on voit les curieuses maisons en bois, à étages en encorbellement et pignon découpé, que représente la gravure.

Les plus anciennes et les plus intéressantes datent du seizième siècle. On peut voir encore dans quelques parties de la ville d'autres spécimens de l'architecture civile du même temps. Il existe même encore, rue Notre-Dame, une jolie maison du siècle précédent qui est un reste du couvent des Sœurs pénitentes de Saint-François. Le mont-de-piété, l'ancien collége des Jésuites, aujourd'hui collége communal, ou du moins les plus anciennes parties de ses bâtiments, sont du dix-septième siècle. La porte de Famars est de la même époque. Ses trophées sculptés sont l'ouvrage d'Antoine Pater, le père du peintre. La porte de Mons, reconstruite au seizième siècle, offre du côté de la ville une baie ogivale inscrite dans un cintre. A la porte de Lille, on peut encore voir la base de deux grosses tours datant de 1360 ; ces tours ont été détruites par un incendie. C'est, avec quelques piliers de l'église Saint-Géry, ce qui reste de plus ancien à Valenciennes depuis la chute de son beffroi.

(1) Voy. t. XI, 1843, p. 201.

LE JUGEMENT PAR JURÉS A ATHÈNES.

Le jugement par jurés, dont on cherche ordinairement l'origine dans les traditions germaniques, nous vient sans doute directement de cette source ; mais on en trouve des modèles bien plus anciens, à Rome d'abord, où les *recuperatores* (1), les *judices selecti*, les *centumvirs*, paraissent

(1) Voy. t. VII, 1839, p. 246.

bien avoir été de véritables jurés, et surtout à Athènes, où le jugement par le jury était la règle générale. Le pouvoir judiciaire, au civil aussi bien qu'au criminel, appartenait aux citoyens. Six mille étaient annuellement désignés par le sort, et, après avoir prêté serment, répartis dans dix listes de cinq cents chacune, le reste formant un supplément en cas de vacances. Le magistrat, au lieu de décider des causes ou d'infliger des punitions de sa propre autorité, était dès lors obligé de dresser une liste de jurés, et par suite de soumettre chaque cas particulier au jugement de l'un de ces tribunaux populaires. Le sort déterminait lequel des dix il prendrait; de sorte que personne ne savait à l'avance quel tribunal jugerait une cause particulière quelconque. Le magistrat lui-même le présidait pendant le jugement, et lui soumettait la question en litige en même temps que les résultats de son propre examen préliminaire; l'accusateur, puis l'accusé, parlaient ensuite en produisant leurs témoins.

Les différends privés étaient soumis en première instance à un arbitre choisi parmi les arbitres publics nommés annuellement, à moins qu'un autre citoyen n'eût été choisi par les parties d'un consentement mutuel. Si la décision faisait naître un mécontentement, l'affaire pouvait être portée devant un des tribunaux populaires présidés par un archonte.

L'illustre historien anglais Grote a parfaitement mis en lumière le jeu des tribunaux athéniens, et il n'hésite pas à dire [1] qu'à considérer l'institution en général, elle n'était autre chose que le jugement par le jury, appliqué systématiquement, sur une large échelle, sans aide, sans contrôle, en dehors de toute autre expérience historique; et que, par conséquent, il présentait avec exagération les qualités et les défauts caractéristiques du système du jury. La théorie du tribunal athénien, dit-il expressément, et celle du jugement par jury, tel qu'il a prévalu en Angleterre depuis la révolution de 1688, sont une seule et même chose : recours à un certain nombre de simples citoyens désignés par le sort, ou sans possibilité de savoir qui ils seront, s'engageant par serment à entendre sans parti pris et impartialement demandeur et défendeur, accusateur et accusé, et à rendre un verdict juste selon leur conscience sur une question distincte qui leur est soumise.

Ces tribunaux, par leur nombre, leur suffrage secret, l'impossibilité de connaître à l'avance quels individus siégeraient dans un cas particulier, étaient inaccessibles à la corruption ou à l'intimidation. Le nombre des juges, extravagant suivant nos idées sur les affaires judiciaires, était essentiel à cet effet tutélaire; il servait, en outre, à rendre le jugement solennel et le verdict imposant sur les esprits des parties et des spectateurs. C'était le seul instrument que la politique grecque pût imaginer pour avoir un secours contre des criminels puissants et pour obtenir un verdict sincère et pur. Les effets demandés à l'institution du jury par les modernes, de répandre le respect des lois et de la constitution; de donner à tout citoyen un intérêt personnel à les maintenir; de communiquer un sentiment de dignité aux hommes pauvres, de condition humble, par l'accomplissement d'une fonction élevée autant qu'utile; de provoquer des sympathies patriotiques et d'exercer les facultés de l'esprit de tout individu : tous ces effets étaient produits bien mieux encore par l'organisation des tribunaux populaires à Athènes, plus nombreux, plus souvent réunis, agissant plus spontanément, et sans juges de profession sur lesquels ils pussent rejeter la responsabilité de la décision à prendre. — D'autre part, les imperfections inhérentes au jugement par le jury se montraient également sous une forme exagérée. Le juré moderne et le juge athénien représentent tous deux le type de l'homme du temps et du lieu, à l'abri, il est vrai, de la corruption pécuniaire ou de la crainte personnelle, décidant suivant ce qu'il regarde comme la justice, ou selon quelque sentiment pur d'équité, de compassion, de religion ou de patriotisme; mais non pas exempt de sympathies, d'antipathies, de préjugés, qui agissent tous d'autant plus puissamment que souvent il n'en a pas conscience. Le jugement des tribunaux populaires, à Athènes, remplissait le même rôle et renfermait les mêmes éléments d'erreur et de mauvaise décision que le jury anglais (que nous avons imité); mais il les avait à une dose plus forte, sans le contre-poids de l'autorité d'un juge et sans l'avantage d'une procédure telle que celle qui a été obtenue de nos jours en Angleterre. Les sentiments des juges comptaient pour plus, et leur raison pour moins, non-seulement à cause de leur plus grand nombre, qui naturellement exaltait davantage le sentiment dans chaque individu, mais encore parce que les discours des orateurs ou des parties formaient la part saillante de la procédure, et les dépositions des témoins y avaient seulement une part très-secondaire. Le juge n'entendait donc que peu des faits nus, sujets appropriés à sa raison; mais les parties lui fournissaient en abondance des mensonges plausibles, des calomnies, des suggestions et des assertions étrangères à l'affaire, et cela d'une manière habilement adaptée à son caractère. Conserver les faits du cas soumis au jury séparés du mensonge et des couleurs des parties, c'est la fonction la plus utile du juge moderne, dont l'influence est également considérable par les restrictions qu'il peut apporter aux plaidoieries. Nous voyons dans les productions qui nous restent des orateurs attiques combien ils faisaient appel aux sympathies, aux antipathies et aux préjugés de toute sorte, en abandonnant souvent la question véritable. Probablement l'habitude de siéger fréquemment donnait aux juges populaires d'Athènes une pénétration à découvrir les faux raisonnements que possèdent rarement des citoyens qui ne sont pas juges de profession. Néanmoins on ne peut douter que dans un nombre considérable de causes le succès dépendît moins des mérites intrinsèques du cas que des apparences d'innocence et de sincérité, d'aisance à dire les faits, et de bon caractère en général chez les parties, leurs témoins, leurs amis.

Les tribunaux athéniens étaient ainsi une simple et complète manifestation du jugement par le jury, avec ses qualités et ses défauts inhérents, poussés à un relief exagéré. Ils assuraient une décision pure, empreinte de l'esprit public et imposante, en même temps que la meilleure garantie contre de violentes illégalités de la part des riches et des grands. Leur extrême publicité, aussi bien que leur procédure simple et orale, dépouillée de ce caractère technique de mots et de formalités qui marquait la loi de Rome même à son début, n'était pas un médiocre avantage. Comme les verdicts, même s'ils étaient mauvais, dépendaient de causes d'erreur qui étaient communes à tous, les juges ne paraissaient jamais prononcer injustement et ne perdaient pas la confiance de leurs concitoyens.

Cette organisation des tribunaux eut sur la pensée et sur la parole une efficacité sans pareille, dans l'état où se trouvait alors la société athénienne. Le développement du génie national, qui prépara dans le même temps les magnifiques manifestations de la poésie tragique et comique, le poussa vers l'éloquence par les institutions judiciaires. Un certain pouvoir de parler devint désormais nécessaire, non-seulement à ceux qui avaient dessein de prendre une part marquante dans la politique, mais encore aux simples citoyens pour défendre leurs droits et repousser des accusations en justice. C'était un talent dont l'utilité pratique

[1] T. VII p. 377 de la traduction française.

ne paraissait guère inférieure à l'usage des armes ou à l'habitude du gymnase.

SUR LE PATOIS WALLON

Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 16.

Dans un article de notre livraison de janvier 1870, nous nous sommes occupés des patois du nord de la France, le rouchi et le wallon. Voici ce qu'un de nos abonnés de Mons nous écrit au sujet de ce dernier patois :

« On parle le wallon dans tout le Hainaut, dans une partie du Brabant, dans toute la province de Namur, dans tout le pays de Liége et dans la plus grande partie de la province belge de Luxembourg. On le parle même en Prusse sur la frontière, à Malmédy, par exemple; presque nulle part en France. Les imparfaits ne se terminent pas en *oint*, *ils étoint*. Dans l'un des deux principaux dialectes de wallon, le montois ou hennuyer (patois du Hainaut), les imparfaits ont, il est vrai, une désinence de ce genre; seulement, au lieu de : *ils étoint*, c'est : *il étiont* qu'il faut dire.

» Exemple :

« *Il étiont* là plantés-vis-à vis, à deux-tois vieux rein-
» tiers qui regar*diont* lés maçons travayer; et i me*tiont*
» chacun leû grain d' sée, comme on dit, au rapport qué
» l'ouvrâche n'avançoi nié vite assez à leû môte... » (*Armonaque de Mons;* 1850.)

» La troisième personne du singulier de l'imparfait se termine en *oi*, comme vous le voyez ci-dessus : j'avançoi, tu avançois, il avançoi; j'étoi, tu étois, il étoi.

» On parle le *montois* ou hennuyer dans le Hainaut et dans une partie du Brabant et de la province de Namur; c'est celui qui se rapproche le plus du français. Une chose remarquable dans ce dialecte, c'est qu'il ne possède pas le *ch* au commencement des mots, ou bien rarement : *kié*, chien; *cat*, chat; *quémin*, chemin; *vaque*, vache.

» Le second chef de groupes de dialectes est le *liégeois*, dont les variétés sont en usage dans la province de Liége, dans le Luxembourg, à Namur et dans la province de ce nom. Il s'écarte considérablement du français et forme en quelque sorte une langue à part.

» Exemple (remarquez dans cet exemple le mot *waidine*, qui est un imparfait de la troisième personne du pluriel :

So l' timps qu' ses vach' waidine, on bai matin d'osté,
Bèbet' contèv' ses pôn' âx âb', âx fleûrs dè pré.
È s' main Bèbet' tinève on ptit bouquet souwé.
Ah! poquoi, Colas, poquoi v's avu hoûté?
Tot l' loukaut, pauve èfant! ses bais oûie' ont ploré.
Ah! poquoi, d.hèv'-t'-ell', Colas m'at-i trompé?
Ji l'aimèv' tant, l'ingrat', por lu j' m'âreuse touwé.
Qwand' l'estent adlez mi, ji m' sintèv' tot' trouler
Mi cour battev' si foirt qu'on l'étindèv' *toqueter*.
(Th. Bormans.)

» Il existe à Liége et à Mons des sociétés de littérature wallone. Le montois et le liégeois ont chacun leur dictionnaire bien distinct.

» Quant à l'accent, il varie à l'infini : Mons n'a pas le même accent que Charleroy; Namur n'a pas l'accent de Liége; ce dernier est le plus agréable. »

UTILITÉ DE L'INCERTITUDE A L'ÉGARD DU PROBLÈME DE LA VIE A VENIR.

Il est des points sur lesquels nous ne pouvons atteindre à la certitude rationnelle, scientifique, et ces points sont justement les problèmes qui intéressent le plus notre vie intérieure... Cette incertitude est à mes yeux le signe et la garantie de notre dignité. Supposez que nous puissions demain lire à livre ouvert dans les décrets de la Providence, dans les annales de la vie future, que nous voyions clairement, mathématiquement en quelque sorte, les conséquences bonnes ou mauvaises de nos moindres actions, et l'activité humaine se glace aussitôt, la conscience devient inutile, le sentiment s'éteint, la raison ne se livre plus qu'à des espèces d'opérations arithmétiques; nous passons à l'état d'automates logiques et irréprochables, mais de l'être faible ou fort, vicieux ou vertueux, de l'individu libre et partant responsable que l'on appelle l'homme, il ne reste plus rien. Jules LEVALLOIS, *l'Année d'un ermite*.

LES CAPITOULS DE TOULOUSE.

Cil de noblesse a grand titoul
Qui de Toulouse est capitoul,

dit un vieux proverbe languedocien. Les personnages qui portaient ce titre à Toulouse étaient les magistrats municipaux de cette ville. Leur institution se rattache au grand mouvement qui fonda l'administration municipale dans un grand nombre de villes de France au moyen âge, avant la centralisation monarchique. Tandis que, dans le nord principalement, au douzième siècle, les communes faisaient reconnaître par la révolte ouverte contre leurs seigneurs leurs franchises et leurs droits, plusieurs grandes villes du midi, qui avaient traversé les premiers siècles du moyen âge en gardant une constitution d'origine romaine, par laquelle le pouvoir local restait confié à des membres de la cité, firent alors confirmer leurs priviléges et obtinrent de nouvelles concessions. La restauration du régime municipal dans les villes du midi coïncide avec l'affranchissement des communes dans le nord. A Toulouse, elle paraît dater du règne du comte Alphonse, dit Jourdain parce que, né en Palestine durant la croisade, l'eau du Jourdain avait servi à son baptême. Dépouillé dans son enfance, par le duc d'Aquitaine, de la plus grande partie de ses États, qui comprenaient presque tout le midi de la France, il les avait recouvrés par le soulèvement des Toulousains contre l'usurpateur. Ils le chassèrent de la ville et du comté, et portèrent ensuite secours à Alphonse Jourdain, qui était assiégé dans Orange par le comte de Barcelone. Ces faits ne semblent-ils pas attester que Toulouse possédait dès lors un gouvernement autonome fortement organisé? Toutefois l'histoire ne fournit aucun renseignement précis sur l'origine du gouvernement municipal que l'on y voit fonctionner par la suite. Elle eut des consuls et des capitouls. Le nom de ceux-ci vient sans doute du latin *capitulares*, et signifie membres du chapitre. Selon quelques personnes, il aurait une autre origine : ceux qui le portaient l'auraient pris au treizième siècle, lorsqu'ils cessèrent de résider au château Narbonnais, manoir fortifié des comtes de Toulouse, pour aller siéger à l'Hôtel de ville, appelé le *Capitole*.

Les capitouls soutinrent leur ville dans sa fidélité à ses anciens comtes et dans sa résistance à l'Inquisition et aux hommes du nord pendant la guerre terrible des Albigeois, qui ensanglanta tout le midi. Lorsque Toulouse fut soumise à l'autorité du roi de France, qui ajouta à ses titres celui de comte de Toulouse on la vit conserver encore, dans son administration municipale, quelque chose de son ancienne indépendance. Les capitouls prêtèrent serment à Philippe le Hardi, fils de saint Louis, mais en réservant les droits de la commune, le maintien de la législation romaine et le vote libre de l'impôt. Toulouse avait alors douze consuls ou capitouls, administrant les douze quartiers ou capitoulats. En sortant de charge, ils dressaient une liste d'éligibles qui comprenait trois notables pour

chaque quartier. Cette liste était révisée par le viguier (c'était, dans le midi, le nom du prévôt royal). Si le viguier substituait sur la liste un nouvel éligible, il devait le faire accepter par les capitouls, et les contestations sur ce point devaient être réglées par le sénéchal. La liste fixée de cette manière, le viguier choisissait les nouveaux consuls parmi les trois candidats qui lui étaient désignés pour chaque quartier. Le caractère de l'ancienne municipalité romaine persistait donc, avec une constitution où dominait le principe aristocratique.

Le nombre des capitouls a varié selon les époques. Il a été de quatre, vingt-quatre, douze, huit, six, quatre, et enfin de huit. Ils furent longtemps nommés pour un an. La durée de leurs fonctions fut portée à deux ans en 1778, à quatre ans en 1783; mais les capitouls n'étaient plus les élus du peuple maintenant les libertés et les priviléges de la commune. Les droits des électeurs avaient été singulièrement restreints par un règlement daté de 1335. Louis XIV les retrancha. Le capitoulat devint une fonction d'apparat, recherchée parce qu'elle conférait la noblesse, mais que discréditaient les manœuvres des bourgeois ou des parvenus ambitieux de gentilhommerie. Plus d'un capitoul acheta sa dignité à prix d'argent. L'Assemblée constituante mit fin à ces abus en décrétant la suppression des différentes formes d'administration communale, et en ordonnant que chaque commune fût régie par un maire assisté de plusieurs conseillers municipaux. Le 28 février 1790, après la cérémonie du serment remplie par les nouveaux élus, les derniers capitouls déposèrent entre les mains du premier maire de Toulouse leur chaperon en signe de déchéance et de soumission.

La gravure qui accompagne cet article, tirée d'une miniature du quinzième siècle, représente huit capitouls siégeant et délibérant. La tour que l'on voit au milieu doit sans doute figurer l'ancien donjon du Capitole. Au-dessus de la tête de chacun des magistrats est suspendu un écus-

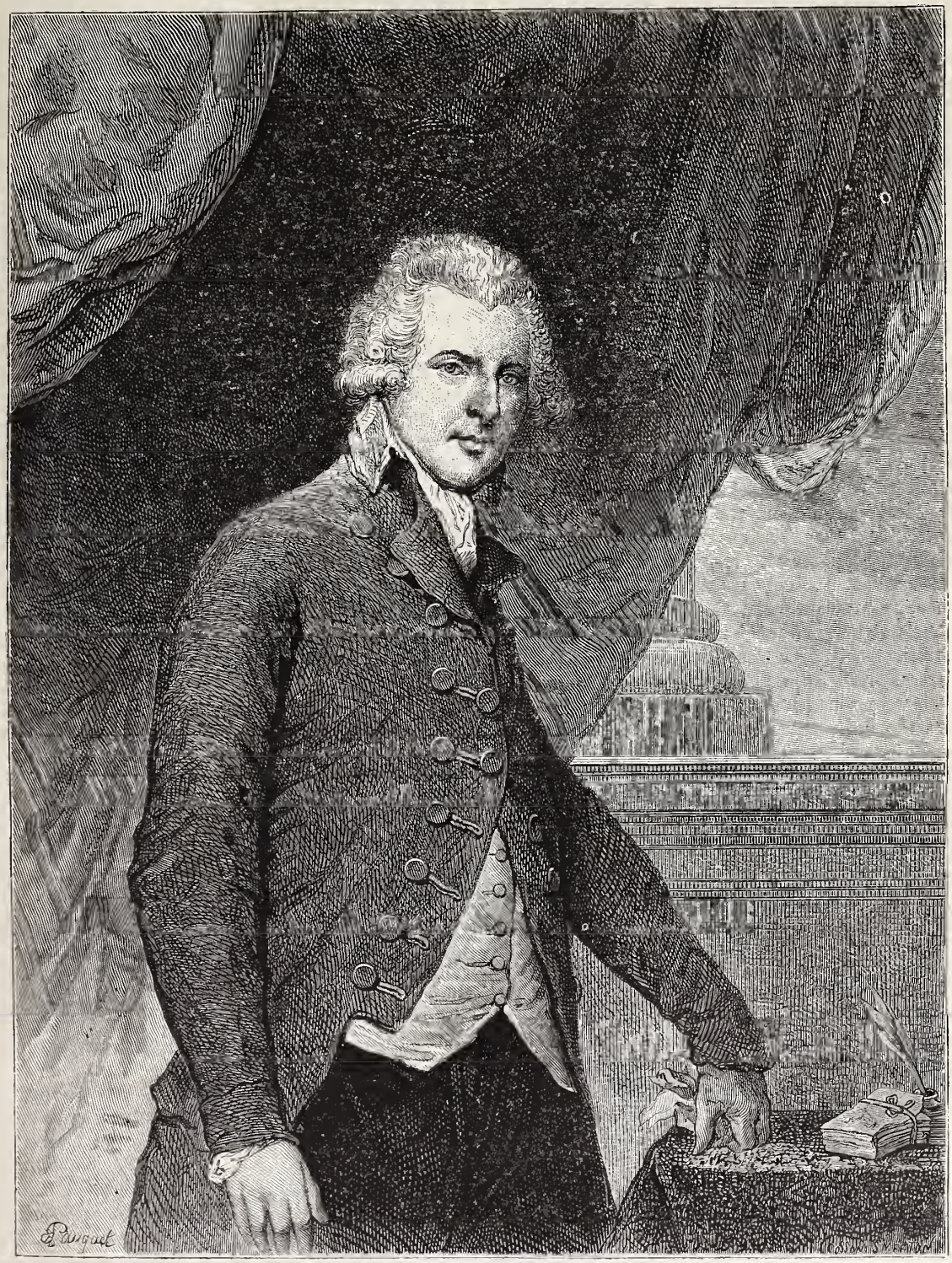
Capitouls de Toulouse. — D'après une miniature du quinzième siècle.

son portant ses armoiries, et sur le champ semé de fleurs de lis de la tapisserie qui sert de fond se détachent les images de l'archange saint Michel terrassant le Dragon, et de saint Saturnin, premier évêque de Toulouse, ordinairement figuré, comme il l'est ici accompagné d'un taureau, en souvenir de son martyre. Il fut, en effet, attaché par les pieds à un taureau sauvage; son cadavre mutilé fut retrouvé et secrètement enseveli par deux jeunes filles chrétiennes à la place où s'est élevée l'église de Saint-Sernin ou Saint-Saturnin. Les détails du costume de l'évêque, ceux de l'armure de saint Michel, les chaperons à écharpe des capitouls, concordent avec le style à faire reconnaître une œuvre du quinzième siècle.

Peut-être n'est-ce pas sur les intérêts de la cité que délibèrent les personnages ici représentés. Les capitouls présidaient aussi aux concours de poésie fondés en 1323 par la compagnie des sept troubadours qui prirent le nom de « mainteneurs du gai savoir »; ils avaient décidé, l'année qui suivit la première réunion de cette société, que la violette d'or décernée au poëte vainqueur serait offerte à leurs frais. En 1356, ils fondèrent deux nouveaux prix, l'églantine et le souci. C'est encore à eux que la célèbre Clémence Isaure s'adressa (s'il faut s'en rapporter à l'inscription qu'on peut lire dans la salle qui porte son nom au Capitole) lorsqu'elle légua ses biens à la ville de Toulouse, à la condition que les concours, désormais appelés jeux Floraux, seraient célébrés chaque année dans la maison publique qu'elle avait fait bâtir à ses dépens.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

RICHARD BRINSLEY SHERIDAN.



Sheridan. — Dessin de Pauquet, d'après Josuah Reynolds.

Un soir que chez lord Holland on discutait sur le mérite de plusieurs hommes éminents, lord Byron dit de Sheridan : « Tout ce qu'il a fait a été *par excellence* le meilleur du genre. Il a écrit la meilleure comédie, *l'École de la médisance;* le meilleur drame, *la Duègne*, fort supérieur, selon moi, à l'opéra des *Mendiants* de Gay; la meilleure farce, *le Critique*, trop bien écrit pour une pièce burlesque; le meilleur monologue (à la mémoire de Garrick); et pour couronner l'œuvre il a atteint le superlatif de l'éloquence dans son célèbre discours contre Warren Hastings, discours qui a dépassé tout ce qui avait jamais été conçu ou entendu au Parlement. » Le lendemain, un des auditeurs répéta ces paroles à Sheridan, qui fondit en larmes. « Pauvre Brinsley! écrit lord Byron dans son journal le 17 décembre 1813, si tes larmes étaient de joie, je préfère de beaucoup avoir dit ces quelques mots sincères à la gloire d'avoir composé *l'Iliade* ou même ta fameuse philippique. Ta comédie ne m'a pas fait plus de plaisir que

je n'en ai eu à savoir qu'une louange venant de moi t'avait donné un moment de satisfaction. »

Sheridan, qui avait alors soixante-dix ans, survivait à l'éclatante popularité que lui avaient faite ses contemporains. Pendant plus d'un demi-siècle il avait ébloui l'Angleterre des vives étincelles de son esprit, prodigue de saillies, de sarcasmes, mais capable aussi de s'élever d'un coup d'aile à de sublimes élans quand il s'agissait de défendre la cause de la justice et de la vérité. Né à Dublin, en 1751, il avait les qualités et les défauts de la race irlandaise, si impressionnable, si mobile, si ardente en ses attachements et ses sympathies. Son père, d'abord acteur, puis directeur de théâtre et professeur d'élocution, était ami de Swift. Sa mère avait publié deux romans remarquables et fait jouer deux comédies ; le célèbre critique Johnson l'estimait très-haut. Elle avait entrepris l'éducation de ses deux fils ; mais désespérant de vaincre l'indolence du plus jeune, elle le remit à l'âge de sept ans aux soins d'un instituteur qui ne sut pas non plus découvrir le filon où l'or était caché. A l'École de Harrow, quelques éclairs d'intelligence firent pressentir à un vieux sous-maître ce que l'élève serait un jour ; mais le départ du vieux professeur pour Cambridge, et la mort de la mère de Richard, arrivée à la même époque, arrêtèrent l'essor de facultés qui cherchaient à se faire jour et n'avaient pas encore trouvé leur voie. Ayant tant bien que mal terminé de médiocres études, il rejoignit son père à Bath et prit de lui des leçons de déclamation. Il suivait assidûment le théâtre, dont une jeune et belle cantatrice était alors l'étoile régnante. Tous les toasts s'adressaient à miss Linley ; il n'était bruit que de son talent et de ses charmes. Richard voulut l'épouser ; mais, sans profession, sans fortune, comment lutter contre de nombreux soupirants parmi lesquels se trouvaient son frère aîné et un homme riche d'un million? Le hasard servit le jeune Irlandais. Un officier, qui avait peut-être eu à se plaindre du dédain de la dame, attaqua sa réputation dans un pamphlet anonyme. Sheridan l'appela en duel, le désarma et lui dicta ses conditions, qui étaient un démenti formel et public de ses calomnies. L'autre n'ayant qu'imparfaitement rempli sa promesse, une seconde rencontre eut lieu, où Sheridan fut grièvement blessé.

On craignit pour sa vie. Miss Linley accorda sa main au champion de son honneur. Il avait vingt-deux ans, et elle dix-neuf. Le mariage fut célébré le 13 avril 1773 : cette date ne fut pas heureuse. Il se reprocha plus tard d'avoir été « le démon de cet ange. » Les soucis ne se firent pas attendre. Miss Linley avait signé un engagement pour chanter en public ; Richard s'opposa à ce qu'elle le remplît. Il s'était fait inscrire sur le rôle des avocats, mais les causes ne venaient pas. La nécessité lui imposa un compromis : il consentit à ce que sa femme donnât des concerts, qui rapportèrent de grosses sommes, insuffisantes cependant pour soutenir le luxe extravagant du ménage.

En 1775, il rompit avec le barreau et embrassa la carrière dramatique. Sa première pièce, *les Rivaux*, fut d'abord accueillie froidement. L'intrigue, assez simple, ne manque pas d'originalité, et met en jeu des personnages ridicules. Une fille romanesque, Lydia Languish, veut absolument se faire enlever et épouser, et se dégoûte de son prétendu dès qu'au lieu d'un pauvre enseigne elle découvre en lui un capitaine fils d'un riche baronnet. Sa tante, mistress Malaprop, a la manie du beau langage et emploie sans cesse des expressions à contre-sens. Ce rôle, très-comique en anglais, prête à une foule de coq-à-l'âne plaisants. Il a été imité depuis dans une pièce des Variétés. La vivacité du dialogue, quelques caractères habilement tracés, et les retouches que l'auteur fit à son œuvre, disposèrent plus favorablement le public, qui finit par l'adopter. Elle fut bientôt suivie du *Jour de Saint-Patrick*, de *la Duègne* qui eut soixante-quinze représentations. Garrick aida puissamment au succès ; il mit tout son talent, alors à son apogée, au service de l'ami dont il était l'admirateur fervent. Il lui céda la direction du théâtre de Drury-Lane ; mais l'humeur indépendante de Sheridan se pliait peu aux petites cabales, aux sourdes menées, aux jalousies de coulisses. Ses acteurs se liguèrent contre lui, et faillirent faire tomber une de ses pièces, *a Trip to Scarborough*. Il y peignait un fils aîné enrichi de par sa naissance, infatué de son mérite, assoté par la mode et par les flatteries du vulgaire, parasite, égoïste, nul, et un cadet de noble famille spirituel, viveur, prodigue, endetté, obligé de recourir à son frère, qui l'éconduit et qu'il déteste, usant de subterfuges pour supplanter le stupide favori de la fortune auprès de sa fiancée, et y parvenant.

Cette vive attaque à l'un des préjugés les plus invétérés de l'Angleterre, au droit d'aînesse, qui, pour maintenir l'aristocratie, supprime le mérite individuel, contribua peut-être autant que le mauvais vouloir des acteurs à faire siffler la pièce. Sheridan se releva de cette demi-chute par un triomphe. *L'École de la médisance*, franche et sanglante satire des mœurs du jour, alla aux nues dès la première représentation. Lady Sneerwell, prompte à accueillir et à amplifier les calomnies, habile à abriter ses intrigues derrière les faiblesses vraies ou supposées des autres femmes, et son complice, Joseph Serface, l'hypocrite sentimental, n'ayant que le tort de rappeler un peu trop le Blifield du roman de Fielding (*Tom Jones*), étaient des portraits pris sur le vif. Dans les salons, on se nommait tout bas les originaux. Le caractère de Charles, qui étale au grand jour les vices que son frère *indulge* en secret, mais dont les folles prodigalités et les orgies n'ont pu dessécher le cœur, avait aussi bon nombre de représentants dans la société anglaise. Sheridan lui-même avait plus d'un point de ressemblance avec ce type favori des Anglo-Saxons, qui se complaisent dans cette opposition à leurs qualités d'ordre et de tenue. La scène où le jeune dissipateur vend ses ancêtres à un prétendu usurier qui n'est autre qu'un oncle, nabab revenu des grandes Indes pour éprouver ses deux neveux et tester en faveur du plus digne, est d'un excellent comique. *L'École de la médisance*, restée classique, figure dans tous les programmes d'études de la langue anglaise. Elle dut son succès à la vivacité du dialogue, à une observation fine des travers du temps, à une gaieté qui n'est pas toujours de bon aloi, mais dont le mordant chatouillait l'épiderme un peu rude des spectateurs. Aujourd'hui elle a vieilli ; mais elle est restée fort supérieure aux autres pièces de Sheridan, qui pèchent par le mauvais goût des métaphores, par l'exagération des ridicules de certains personnages, plus près de la caricature que du portrait. Le latin du faux médecin de la farce du *Jour de Saint-Patrick* est imité de celui de Toinette dans le *Malade imaginaire ;* mais l'auteur a beau s'inspirer de Molière, il en est séparé par un abîme. Molière est un homme de génie, Sheridan un observateur spirituel.

Après avoir fait représenter, en 1779, à Drury-Lane, *le Critique*, Sheridan, fatigué des entraves qu'il rencontrait sur sa route comme directeur de théâtre, et ayant perdu par la mort de Garrick son meilleur interprète, aborda une sphère d'action plus vaste. Son humeur sociable et ses succès dramatiques l'avaient lancé dans la meilleure compagnie. Il avait pour ami Burke, et pour compagnon de plaisir et de jeu Fox, qui lui conseilla de se mettre sur les rangs lors de l'élection générale de 1780. Il fut nommé député du bourg de Stafford, et prit place sur les bancs de l'opposition. Il avait alors vingt-neuf ans. Il débuta à la

Chambre des communes par un discours à propos d'une pétition contre son élection, qu'on disait entachée de manœuvres déloyales. L'accusation tomba faute de preuves, et quoique le sujet fût d'un intérêt restreint, l'orateur fut fort écouté. Bientôt après il saisit une occasion indirecte (le vote de remercîments au comte Cornwallis et à sir Harry Clinton pour leur conduite en Amérique) d'exprimer sa désapprobation de la guerre américaine, qu'il jugeait injuste et impolitique. Sa première motion n'eut pas de succès : elle avait pour but de provoquer une enquête sur la police de Westminster, de la réformer, et de lui enlever le droit d'appel à la force armée, sauf le cas de nécessité absolue. Il s'opposa par esprit d'indépendance à un bill que proposait Fox. Piqué sur le moment de le rencontrer parmi ses adversaires, le chef de l'opposition ne lui en garda pas rancune, car lors de la défaite de lord North et de l'avénement de Rockingham, ministre de nom plus que de fait, il le fit nommer son sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères ; mais ce triomphe du parti whig fut abrégé par la mort de Rockingham, et Fox et ses amis se retirèrent. *La fin à une prochaine livraison.*

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES.

CATALOGUES DE LIVRES CHOISIS

Les personnes qui veulent fonder de petites bibliothèques populaires éprouvent souvent quelque embarras lorsqu'elles veulent faire une liste de livres qui conviennent à la fois par leur caractère moral et par leur prix.

La Société Franklin a pensé qu'il serait utile de leur indiquer comment, avec une somme de 50 francs, de 100, 150 ou 200 francs, elles peuvent, par son intermédiaire, se procurer un certain nombre d'ouvrages choisis [1].

Nous donnons aujourd'hui un premier exemple de ce qu'on peut obtenir avec des sommes modiques.

Bibliothèque de 43 ouvrages formant 49 volumes.
Prix, 50 francs.

Silvio Pellico. Devoirs des hommes, 1 vol. *Delalain.*	» f.	55
Lavater Journal d'un observateur de soi-même; 1 vol. *Grassart*	1	80
Franklin. Essais de morale; 1 vol. *Hachette*	»	80
Fénelon. Traité de l'existence de Dieu; 1 vol. *Delalain.*	1	10
Wallon Vie de Jésus-Christ; 1 vol. *Hachette.*	»	80
De Triqueti. Les Ouvriers selon Dieu. *Meyrueis :* — 1re et 2e séries : Bernard Palissy, Franklin, Gutenberg, Oberkampf; 1 vol.	»	45
— 3e série : Élis, Fry, sœur Rosalie, Sarah Martin; 1 vol.	»	45
— 5e série : G. et R. Stephenson, J. Goujon, J. Cousin; 1 vol.	»	45
Éd. Charton. Histoire de trois enfants pauvres; 1 vol. *Hachette*	»	80
Mignet. Vie de Franklin; 1 vol. *Didier.*	1	»
Joinville Histoire de S. Louis, édition de Wailly; 1 vol. *Hachette*	»	80
Lamartine. Jeanne d'Arc; 1 vol. *Lévy*	»	70
Péréfixe. Histoire de Henri IV; 1 vol. *Mame*	»	50
Voltaire. Siècle de Louis XIV; 1 vol. *Charpentier.*	1	50
Hurault et Marguerin. Grandes époques de la France; 2 vol. *Delagrave*	2	60
Barrau Hist. de la révolution française; 1 vol. *Hachette.*	2	50
Alvarès et Manuel. La France; 4 vol. *Delagrave*	2	85
Mme d'Aunet. Voyage d'une femme au Spitzberg; 1 vol. *Hachette*	1	50
Mme Pfeiffer. Mon voyage autour du monde; 1 vol. *Hachette*	2	50
Vernes. Cinq semaines en ballon; 1 vol. *Hetzel*	2	10
Daubrée. Mer et continents; 1 vol. *Hachette*	»	20
— Chaleur intérieure du globe; 1 vol *Hachette.*	»	20
Margollé. Les Phénomènes de la mer; 1 vol. *Bibl. utile.*	»	50
Zurcher. Les Phénomènes de l'atmosphère; 1 vol. *Idem.*	»	50
Jean Macé. Histoire d'une bouchée de pain; 1 vol. *Hetzel.*	2	10
Perdonnet. Les Chemins de fer; 1 vol. *Hachette.*	»	20
Corneille Théâtre choisi; 1 vol. *Garnier.*	1	50
Molière. Théâtre choisi; 1 vol. *Delalain*	1	25
Racine. Théâtre choisi; 2 vol. *Hachette*	1	50
Gœthe. Hermann et Dorothée; 1 vol *Bibl. nationale.*	»	20
La Fontaine. Fables; 1 vol. *Delagrave.*	»	90
Florian. Fables; 1 vol. *Hachette*	»	85
Bernardin de Saint-Pierre. Paul et Virginie; 1 vol. *Hachette*	»	75
Xavier de Maistre. La Jeune Sibérienne et le Prisonnier du Caucase; 1 vol. *Bibl. nationale*	»	20
Émile Souvestre. Le Philosophe sous les toits; 1 vol. *Lévy*	»	70
Andersen. Contes choisis, 1 vol. *Hachette*	1	50
Charles Dickens. Contes de Noël; 1 vol. *Lévy*	»	70
Daniel de Foe. Robinson Crusoé, 1 vol. *Hachette.*	1	50
Mis Gaskell. Marguerite Hall; 1 vol. *Hachette*	»	80
Goldsmith. Le Vicaire de Wakefield; 1 vol. *Lévy*	»	70
Bulwer Lytton. Pisistrate Caxton, 2 vol. *Hachette*	1	60
Mistress Beecher Stowe. Les Petits Renards; 1 vol. *Grassart*	1	50
Erckmann-Chatrian. Madame Thérèse; 1 vol. *Hetzel.*	2	10

[1] Bureaux de la Société Franklin, rue Christine, 1, Paris.

Si ces indications paraissent intéresser nos lecteurs, nous pourrons leur donner d'autres listes de livres à différents prix, et, dans le nombre, des catalogues spéciaux ; par exemple, celui d'une bibliothèque agricole à 50 francs.

QUELQUES CONSEILS AUX FONDATEURS DE BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES.

Des lectures à haute voix ou des conférences doivent être annexées, autant que possible, à toutes les bibliothèques populaires. C'est le meilleur moyen de faire comprendre ce qu'il y a d'attrait et d'utilité dans les livres. De plus, certains esprits s'instruisent plus facilement en entendant parler qu'en lisant. Ajoutons qu'il y a tout avantage à ce que les personnes qui ont le désir de contribuer à la propagation d'une saine instruction se mettent en relation directe et habituelle avec les lecteurs.

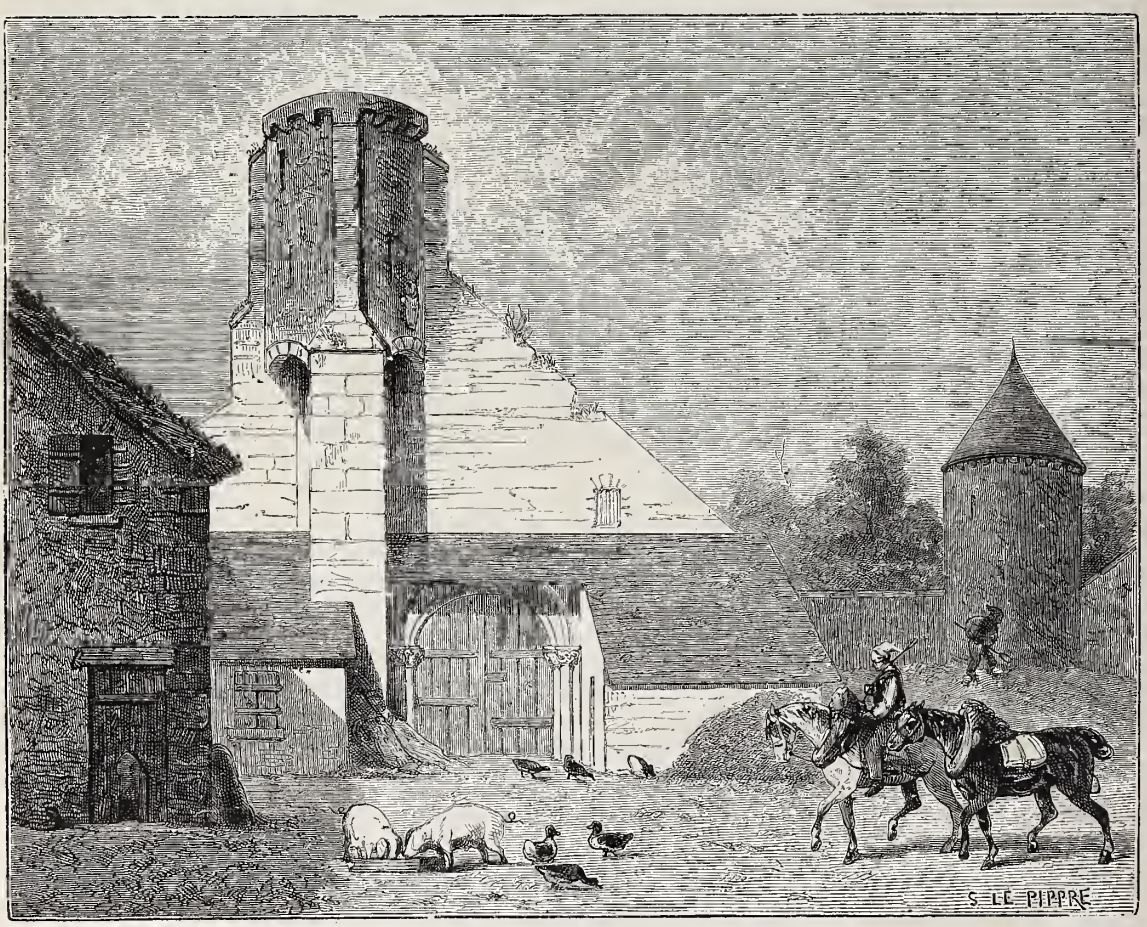
Le choix de la personne qui garde et distribue les livres d'une bibliothèque populaire est très-important. La plupart des lecteurs sont embarrassés lorsqu'ils viennent demander un livre ; souvent aussi ils se laissent tromper par les titres. C'est au bibliothécaire à les diriger et à les éclairer en tenant compte de leur caractère, de leurs goûts, de leurs tendances. Tel qui a épuisé les romans pourrait être amené à s'intéresser aux biographies, aux mémoires, aux voyages. Tel autre peut avoir quelque aptitude pour une science qu'il ignore, et ce serait lui rendre un grand service que de l'aider à se révéler à lui-même. Il faut savoir raviver les curiosités qui se fatiguent. Du reste, il importe d'accroître de temps à autre la bibliothèque, ne fût-ce que de bien peu de chose, afin d'entretenir l'espérance des nouveautés et de prévenir les désertions.

Les bons romans français ne sont pas nombreux. Ce ne sont point, pour la plupart, des études vraies et morales de la vie privée. Leurs auteurs se complaisent trop souvent à la peinture de passions exagérées, de caractères excentriques, d'événements extraordinaires. Beaucoup de romans anglais et américains sont préférables. Il est vrai que les lecteurs des bibliothèques populaires semblent avoir quelque peine à s'habituer d'abord aux ouvrages où ils rencontrent des mœurs et des noms étrangers ; mais c'est une légère répugnance qu'il est très-utile de persister à vaincre. Parfois il suffit qu'une personne de quelque autorité morale ait été vivement intéressée par un roman de Walter Scott, de Cooper, de Charles Dickens, de mistress Gaskell, pour que son témoignage ouvre la voie où l'on s'empressera bientôt de la suivre

LE PRIEURÉ DE HAUTE-BRUYÈRE
(SEINE-ET-OISE).

Haute-Bruyère ne doit pas être confondu, disons-le tout d'abord, avec le lieu voisin de Châtillon, sous Paris, qui porte le nom presque semblable des *Hautes-Bruyères*, nom tant de fois répété depuis un an. Il y a dans cet endroit un plateau que sa situation rendait très-favorable à l'établissement de batteries défendant Paris.

La ferme que représente notre gravure est située dans le département de Seine-et-Oise, à l'ouest de Versailles, entre cette ville et Rambouillet, non loin des stations de Montfort-l'Amaury et de la Verrière, sur le chemin de fer de Bretagne. Les bâtiments dont on voit les ruines sont dans un enclos qui dépendait autrefois du prieuré de Haute-Bruyère. Ce prieuré était de l'ordre de Fontevrault, et se composait, comme toutes les maisons qui lui appartenaient, d'un monastère d'hommes et d'un monastère de femmes. Les substructions de la chapelle du monastère des pères et quelques arcades du cloître, voilà tout ce qui en subsiste aujourd'hui. Rien n'est demeuré debout de celui des dames, fondé entre 1108 et 1115 par la célèbre Bertrade de Montfort, qui partagea le trône du roi de France Philippe Ier. Tous les pays environnants étaient, au moyen âge, des fiefs de la maison de Montfort [1]. Bertrade de Montfort et ses descendants Simon de Montfort, le terrible vainqueur des Albigeois, qui détruisit la puissance des comtes de Toulouse, et Amaury de Montfort, fils de ce dernier, qui perdit les conquêtes de son père, eurent leurs tombeaux dans la chapelle des dames au prieuré de Haute-Bruyère. Le cœur de François Ier, mort à Rambouillet en 1547, y fut aussi déposé dans un vase de marbre blanc, sauvé de la destruction par Alexandre Lenoir, et plus tard transporté à l'abbaye de Saint-Denis.



Le prieuré de Haute-Bruyère (Seine-et-Oise). — Dessin de le Pippre.

Les ruines de la chapelle des pères font aujourd'hui partie d'une propriété particulière.

LE PROCÈS DU MOINEAU FRANC.

Voilà plus d'un siècle que de graves débats sont engagés parmi les naturalistes et les agriculteurs au sujet du moineau franc (peut-être à l'insu de beaucoup de nos lecteurs, aussi bien que du moineau lui-même). Les uns voient en lui un être nuisible, haïssable, et le condamnent impitoyablement à mort; les autres le regardent comme un oiseau éminemment utile, précieux, et souhaitent la multiplication indéfinie de sa race.

Buffon s'est placé à la tête de ses plus implacables ennemis. Il le ravale au rang des rats et des souris qui dévastent nos habitations. A ses yeux, c'est un intrus qui recherche la société des hommes pour les exploiter, pour vivre à leurs dépens; c'est un paresseux, un gourmand, parasite de nos basses-cours, de nos pigeonniers, de nos granges; faisant du tort sans compensation aucune, car il ne sert à rien : sa plume est inutile, sa chair n'est pas bonne à manger; aussi importun que vorace, blessant l'oreille par sa voix criarde, insupportable par sa familiarité hardie, par une pétulance grossière; en outre, défiant, rusé, éventant les piéges qu'on lui tend, évitant les obstacles qu'on essaye de mettre à sa propagation : si vous détruisez son nid, en vingt-quatre heures il en fera un

[1] Voy. t. XXXIII, 1865, p. 345.

autre; si vous jetez ses œufs, huit ou dix jours après il en pondra de nouveaux; si vous lui tirez des coups de fusil sur les arbres ou sur les toits, il ne s'en cachera que mieux dans vos greniers. Buffon insiste et précise ses accusations : « Il faut, dit-il, à peu près vingt livres de blé par an pour nourrir un couple de moineaux. Que l'on juge par leur nombre de la déprédation que ces oiseaux font de nos grains! » Il nous le montre suivant le laboureur dans le temps des semailles, les moissonneurs pendant la récolte, les batteurs dans les granges, la fermière lorsqu'elle jette le grain à ses volailles, mangeant aussi les mouches à miel et détruisant les seuls insectes qui nous soient utiles. Enfin, il donne ses conclusions, qui sont terribles : « Ces moineaux sont si malfaisants, si incommodes, qu'il serait à désirer qu'on trouvât quelque moyen de les détruire! »

Les agriculteurs du dix-huitième siècle ne sont pas plus favorables au moineau. Poncelet, dans son *Histoire naturelle du froment* (1779), le dénonce comme le dévastateur des moissons, des semis et des vergers. Rougier de la Bergerie, dans ses *Recherches sur les principaux abus qui s'opposent au progrès de l'agriculture* (1778), l'accuse de consommer chaque année, en France, plus d'un million d'hectolitres de céréales, et demande son extermination Dans son *Essai d'agriculture*, Bosc ne le traite pas avec

L'Habitation des moineaux dans Madison-Square, à New-York. — Dessin d'Aubrun.

plus d'indulgence; il l'appelle « voleur impudent, commensal incommode, parasite dangereux. »

Donnons maintenant la parole aux avocats des moineaux. Mauduyt est un de ceux qui ont pris sa défense, timidement, il est vrai; mais, sous ses précautions oratoires, on sent bien de quel côté penche son opinion. Il fait remarquer que les moineaux ont leurs partisans, qui soutiennent que, par le grand nombre d'insectes qu'ils détruisent, ces oiseaux font plus de bien qu'ils ne causent de mal en consommant du grain et des fruits; que le procès reste donc indécis; qu'il n'est pas aisé de faire l'évaluation des deux équivalents, ce qui serait cependant nécessaire avant de prendre un parti; qu'on a exagéré la quantité de blé mangée par le moineau, qui use de beaucoup d'autres aliments; qu'il faut d'ailleurs retrancher du nombre des moineaux malfaisants ceux qui habitent les villes et qui vivent dans l'abondance du reste d'aliments qui s'y perdent; qu'en somme, ils ne méritent pas qu'on les proscrive généralement.

D'autres ont été plus hardis que Mauduyt. M. Thiébaut de Berneaud proteste contre les assertions des Buffon, des Poncelet et des Bosc. Il les traite d'opinions exagérées, d'erreurs inspirées par l'intérêt privé. « Cultivateurs, s'écrie-t-il, écoutez les conseils de ces agronomes de cabinet, et bientôt les plantes parasites se multiplieront d'une manière effrayante; elles étoufferont vos semis, infesteront vos champs, vos vignes, vos potagers. Les insectes triompheront et pousseront encore plus loin le désordre dans la végétation; ils rongeront tout. Vous regretterez alors le moineau, qui se nourrit principalement des graines co-

riaces de ces plantes, et qui détruit chaque jour un très-grand nombre de chenilles, de larves et d'insectes parfaits. »

M. Bradley, dans la *Revue encyclopédique*, apporte des preuves qui paraissent convaincantes, en donnant des chiffres précis : il assure, d'après ses propres observations, que deux moineaux fournissent à leurs petits, à l'époque des couvées, environ 40 chenilles par heure, et cela pendant 12 heures par jour, ce qui fait une consommation quotidienne de 480 chenilles et une destruction hebdomadaire de 3 360 chenilles par un seul couple de moineaux.

L'auteur du *Monde des oiseaux*, M. Toussenel, est du même avis. Il soutient que le moineau nourrit ses petits avec des papillons, des chenilles, de petits scarabées ; que ce régime animal est de rigueur pendant les huit premiers jours qui suivent la naissance, qu'il paraît indispensable pour faciliter l'éruption des plumes ; qu'en outre le moineau ne craint pas de s'attaquer au hanneton, et qu'il en immole de vastes hécatombes. « C'est pourquoi, ajoute-t-il, j'ai eu raison de dire que l'espèce servait dix fois plus l'agriculture par la grande destruction qu'elle fait des ennemis des arbres et des moissons, qu'elle ne lui nuisait par sa passion pour l'orge et le blé tendre. Et attendu que cette passion n'a pour se satisfaire qu'une douzaine de jours par année, les calomniateurs qui ont écrit que le moineau franc mangeait deux boisseaux de blé pendant ces douze jours ont dit une sottise grosse comme eux. » Le mot est vif ; mais il faut excuser, chez un avocat convaincu et que l'on contredit, l'entraînement de la passion.

Relatons deux faits qui paraissent décisifs. En Angleterre, sur l'avis des économistes et des agronomes, on avait décrété l'extermination des moineaux : les champs et les jardins se trouvèrent si mal de leur absence qu'il fallut à grands frais s'en procurer d'autres et rappeler la race injustement proscrite. A New-York, les parcs et les squares étaient dévastés par les chenilles. On eut l'idée d'avoir recours aux moineaux. On leur a construit, particulièrement dans Madison-Square, un palais aérien, composé d'une quantité de boîtes percées chacune d'un trou, juxtaposées, superposées, le tout supporté par un tronc d'arbre. Les moineaux ne se sont pas fait prier pour nicher dans cette commode habitation et y multiplier leur espèce. Depuis lors les chenilles ont, paraît-il, à peu près disparu.

Telles sont les pièces du procès, rapportées avec impartialité. Je demande la permission de ne pas prononcer le jugement ; je laisse ce soin au lecteur. Mon expérience personnelle ne m'a pas suffisamment éclairé sur l'utilité du moineau. J'ai vu, à la campagne, des bandes de friquets domiciliées dans des haies d'aubépine infestées de chenilles : elles étaient d'un bout à l'autre couvertes de leurs toiles comme d'un vaste filet ; toutes les feuilles étaient dévorées. A quoi songeaient donc les friquets? Je possède actuellement, dans un petit jardin de ville, un cerisier et un prunier. Mon cerisier porte généralement des cerises ; mon prunier porte surtout des chenilles. Or les moineaux, qui abondent, mangent très-bien les cerises et ne paraissent pas toucher du tout aux chenilles. J'aimerais mieux, pour moi comme pour l'honneur des moineaux, que ce fût le contraire. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas d'avis de détruire les moineaux. Cette mesure est à la fois beaucoup trop radicale et tout à fait inhumaine. Mais l'humanité ne défend pas, ce me semble, d'employer contre eux, là où ils nuisent, des épouvantails ; par exemple, de mettre dans son champ de blé un bonhomme de paille, ou dans ses cerisiers de petites glaces suspendues que le vent agite et qui miroitent au soleil. Ces procédés sont d'autant moins répréhensibles que les moineaux ne s'en formalisent pas. Ils s'amusent à se regarder dans ces petits miroirs, et se perchent volontiers sur les épaules ou sur la tête de l'innocent bonhomme.

DE LA TRAGÉDIE.

On ne fait plus guère de tragédies : le goût semble en être passé ; mais on y reviendra, car c'est, après tout, des divers genres dramatiques le plus élevé, celui qui inspire les plus beaux sentiments et les plus nobles pensées. Quoique de notre temps ce ne soit plus qu'un amusement pour l'esprit, il est curieux de relire ce que de grands critiques ont écrit sur les règles de la tragédie telle qu'on l'entendait autrefois.

Aristote exigeait simplement qu'une bonne tragédie eût un commencement, un milieu et une fin. Scaliger donne une idée plus exacte des parties constituantes d'une tragédie, dont il fixe le nombre à quatre. La première (l'exposition), qu'il appelle *protasis*, est l'exposition du sujet, qui doit faire connaître le caractère des personnages et les événements antérieurs dont il est nécessaire que le spectateur soit instruit. La seconde est l'*épitasis*, c'est-à-dire le développement ; c'est proprement le commencement de l'action ; le spectateur est initié dans les projets des personnages. La troisième partie, le nœud, *catastasis*, où les incidents imprévus s'élèvent, où l'embarras s'accroît à chaque scène. Enfin le *lysis*, le dénoûment, la solution du nœud gordien.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 102, 109, 114, 122, 130.

Le temps passait tout doucement, et j'étais quasi heureuse. Je tâchais d'oublier mes chagrins et aussi notre prospérité passée, et de me figurer que je commençais mon ménage petitement, comme avait fait Annette, et que je réussirais comme elle. J'avais bien une charge de plus dans mes trois enfants ; mais il fallait compter, pour être juste, les services qu'ils rendaient de tout leur pouvoir, et puis la joie de les aimer, qui me donnait du courage. Tout était donc pour le mieux, je remerciais Dieu de ce qu'il m'avait donné et rendu, et quand mon quatrième enfant vint au monde, cinq ans après la naissance de Louison, je l'accueillis avec contentement et je l'aimai autant que les autres, malgré le surcroît de peine qu'il m'apportait, au lieu de lui reprocher son existence, comme on fait si souvent à la campagne pour le dernier d'une grande famille. Ce n'est pas que nous ayons le cœur plus dur que les gens de la ville ; mais nous avons tant de mal à gagner notre subsistance, que nous sommes facilement portés à nous plaindre de ce qui peut augmenter ce mal ; et je crois que beaucoup qui nous blâment feraient comme nous à notre place.

Ce fut pendant que je nourrissais mon petit Étienne que mon malheur recommença. Il arriva que deux de nos vaches vêlèrent presque en même temps, et comme nous avions assez de bétail, et que bien des choses dans la maison avaient besoin d'être renouvelées, il fut convenu que Jacques irait vendre les veaux à la grande foire de la Mothe-Achard, qui devait se tenir à six semaines de là. Il y alla en effet, et vendit bien ses bêtes ; mais, hélas! il aurait mieux valu qu'il les donnât ou qu'il les perdît. Il retrouva à cette foire un ancien camarade du régiment, qui s'était établi à la Mothe-Achard, où il vendait de l'épicerie, de la mercerie et de la chaussure, comme on fait dans les petits endroits où le commerce n'est pas assez considé-

rable pour qu'il y ait un marchand pour chaque marchandise. Le camarade, qui se nommait Boutreau, lui fit beaucoup d'amitiés et lui offrit de boire une chopine; Jacques accepta, et quand il revint le soir à la Roncière, il me raconta d'un air si joyeux la bonne journée qu'il avait passée, que j'en eus le cœur serré comme par un pressentiment de malheur. Quelques jours après, Jacques chargea son foin sur la charrette, et au lieu de le porter chez un propriétaire des environs qui nous le prenait toujours, il alla le vendre au marché du bourg, où il en trouverait un meilleur prix, à ce que lui avait dit Boutreau. Une autre fois ce fut la laine des moutons, et puis mon lin; enfin chaque semaine c'était un nouveau prétexte. On gagnait quelques sous de plus, mais la journée était perdue, et Jacques se remettait à aimer le vin; et puis, quand Boutreau ou d'autres lui avaient payé une bouteille, il fallait bien qu'il en payât une à son tour; et la gêne rentra de nouveau dans notre maison.

Quand j'eus sevré mon nourrisson, je me trouvai si fatiguée et si affaiblie, que le médecin, que j'allai voir en portant mon beurre au marché, m'ordonna de boire un peu de vin. Il y avait bien des années que cela ne m'était arrivé, et il n'y en avait pas chez nous. J'en achetai, et je le buvais en cachette pour que Jacques ne le prît pas; mais les enfants savaient où il était, et un jour je surpris François qui s'en était versé dans son verre et qui le buvait plutôt par plaisanterie que par gourmandise : il riait et faisait claquer sa langue. Cela me fit un effet que je ne peux dire; transportée de colère et de chagrin, je lui arrachai le verre, que je jetai loin de lui, et je lui donnai un soufflet, le seul qu'il ait jamais reçu de moi. Puis je tombai assise sur le bahut qui servait de marchepied pour monter dans le lit, et je fondis en larmes. François restait debout devant moi, plus étonné encore que honteux ou affligé, et Louis me regardait pleurer sans comprendre pourquoi. Mais Louison me montra alors qu'à six ans elle avait déjà le cœur d'une femme. Elle se jeta dans mes bras en pleurant, elle aussi, en m'embrassant, en me disant : « Maman! ma pauvre chère maman! console-toi! François n'est pas un ivrogne; il ne le fera plus jamais, jamais! »

François, à ces mots-là, baissa la tête, et je vis rougir jusqu'à son cou sous ses cheveux blonds. Au bout d'un instant, il s'approcha de moi, prit mes deux mains, les baisa, et me regardant en face, il me dit d'une voix ferme : « Mère, c'est la dernière fois que tu pleures à cause de moi; je te promets que je serai un honnête homme. »

Pauvre enfant! il comprenait donc que son père n'était pas un honnête homme! Cette pensée me fit mal; mais pour que le père soit respecté par les enfants, ne faut-il pas qu'il le mérite? et pouvais-je, moi, donner mon mari comme exemple à mes fils?

L'hiver se passa péniblement; et puis, quand les beaux jours revinrent, ce fut la même chose qu'à la Jaunière quelques années auparavant. Jacques négligea ses travaux, retourna sans cesse au cabaret, dépensa de l'argent et n'en gagna plus. J'eus beau faucher, faner, sarcler, moissonner, battre, aidée par mes trois aînés qui montraient plus de cœur que de forces, je ne pus venir à bout de tout; notre aisance était déjà devenue de la pauvreté, notre pauvreté devint de la misère. Une année passa là-dessus, toujours de pis en pis, et enfin, comme Jacques avait bu nos dernières pièces, que j'avais eu tant de peine à amasser, nous ne pûmes payer notre fermage, et le maître nous chassa de la Roncière, en gardant le peu qui nous restait de bétail et de mobilier, pour s'indemniser de ce que nous lui devions et du mauvais état où nous laissions le domaine. Ce n'était pourtant pas un méchant homme; mais il ne voulut avoir aucune pitié, parce que Jacques était, dit-il, un ivrogne incorrigible et que les gens comme lui devraient être chassés de partout. C'était peut-être juste pour Jacques, mais nous étions cinq innocents à pâtir pour le coupable.

Il me fallut donc quitter la Roncière, le cœur déchiré; j'aimais cette terre pour toutes mes sueurs et toutes mes peines. Nous n'emportions rien que quelques misérables paquets de linge et de vêtements. Nous nous taisions : nous n'avions rien à nous dire. Les enfants étaient tristes, excepté le dernier que je portais dans mes bras et qui riait. Quand nous arrivions à une ferme, je demandais le coucher pour la nuit dans la grange : cela ne se refuse guère chez nous, et d'ordinaire on y joint une bonne écuellée de soupe. Mais le pain que je n'aurais pas gagné m'aurait semblé du poison; et je travaillais comme les servantes, et plus qu'elles, afin de gagner notre nourriture. Mes trois aînés en faisaient autant, et en voyant notre courage, bien des métayers auraient aimé à nous prendre en service; mais Jacques était trop connu pour qu'on voulût de lui. Il aurait pu s'en aller loin tout seul, mais il ne se souciait pas de nous quitter; il aimait ses enfants à sa manière, autant qu'il pouvait aimer, et puis il était habitué à se faire servir par nous. Pour moi, je pensais qu'il était de mon devoir de rester avec mon mari et de chercher à le ramener au bien tant que j'aurais la plus petite espérance d'y réussir. *La suite à la prochaine livraison.*

SYMBOLES CHRÉTIENS ET PROFANES.

Les chrétiens des premiers siècles, avant de posséder un art et des symboles qui leur fussent propres, ont pris autour d'eux, dans les sujets traités par l'art du paganisme, des images, des types, quelquefois des compositions entières, qui sont ainsi devenus l'expression d'idées et de croyances pour lesquelles ils n'avaient pas été faits. C'est une vérité que ne peut méconnaître l'observateur qui s'est rendu familier avec les monuments de l'antiquité profane, quand il passe de leur étude à celle des monuments les plus anciens du christianisme. Elle n'a pas échappé aux savants interprètes de ces monuments.

Le sujet figuré en relief sur une lampe de terre cuite apportée de Rome à Paris est un des plus frappants exemples que l'on puisse donner de cette adaptation de formes anciennes aux idées nouvelles. On connaissait déjà une lampe, aujourd'hui au Musée de Berlin, offrant une représentation presque semblable [1] : les figures sont les mêmes et groupées de la même façon; mais la main qui les a exécutées est plus inhabile; la barbarie a fait encore quelques progrès. La lampe que l'on voit ici gravée peut remonter au troisième siècle de notre ère ou au commencement du suivant; celle du Musée de Berlin doit être de la fin du quatrième siècle. L'une et l'autre étaient vraisemblablement des imitations inégales d'un premier modèle.

Au centre on voit Jésus-Christ, figuré, comme sur un grand nombre de monuments du même temps, sous les traits du Bon Pasteur qui ramène la brebis égarée. Il porte la brebis sur ses épaules, et tient le bâton ou la houlette à la main. Ce type, dont l'invention remonte à la haute antiquité grecque, a servi à représenter (les exemples en sont nombreux) Mercure Criophore (ou porteur du bélier),

[1] Cette lampe a été gravée assez inexactement dans plusieurs recueils anciens, et beaucoup d'antiquaires en ont parlé sans en donner, pendant longtemps, une explication satisfaisante. Elle est fidèlement reproduite dans les *Recherches sur le cyprès pyramidal*, de Lajard, qui l'a rapprochée de la lampe que l'on voit ici. C'est principalement de ce travail et des *Mémoires d'antiquités chrétiennes* de Raoul Rochette (Académie des inscriptions, t. XIII) que sont tirées les observations qui suivent.

et aussi le personnage d'Aristée. Sept brebis se pressent à ses pieds : ce sont les fidèles qui témoignent leur joie de son retour. Au-dessus du Bon Pasteur, dans la région céleste, sont suspendues deux figures vues à mi-corps : l'une porte un diadème radié ; l'autre a le front surmonté du croissant de la lune et tient un voile déployé au-dessus de sa tête. Ces images sont encore manifestement prises dans l'art antique, qui a personnifié souvent ainsi le Soleil et la Lune sur les monuments funéraires, où l'on voit plus souvent encore les figures des Saisons, symbolisant ainsi comme en abrégé le cours de la vie humaine. Dans l'œuvre de l'artiste chrétien ils ont une autre signification. La figure diadémée est peut-être la Vierge, reine du ciel, qui montre du doigt, au-dessus de la tête de son divin fils, une couronne formée de sept étoiles, qui répondent aux sept branches du chandelier du temple, aux sept dons du Saint-Esprit, aux sept sacrements, aux sept principales vertus (trois vertus théologales et quatre vertus cardinales), et enfin aux sept sceaux, aux sept esprits, aux sept anges, et aux sept églises de l'Apocalypse. Un peu au-dessous, une colombe est posée sur un coffre (*arca*), qui a été constamment pour les premiers chrétiens la naïve image de l'arche de Noé. La colombe, lâchée par Noé pour la seconde fois après un intervalle de sept jours, est revenue dans l'arche ; messagère fidèle, elle rapporte dans son bec un rameau d'olivier, gage de la réconciliation entre Dieu et son peuple, preuve manifeste du retour de la verdure, ou d'une nouvelle vie sur la terre, après le retrait des eaux du déluge.

La colombe, symbole de lumière, est ici placée en opposition au corbeau, symbole des ténèbres. Le corbeau ne rentra pas dans l'arche, bien qu'il fût sorti le premier ; il est ici placé dans le giron de la Nuit, représentée par la figure qui, dans les monuments païens du même temps, est l'image de la Lune ou de Diane ; le voile qu'elle déploie achève d'indiquer les ténèbres.

Au-dessous de ce groupe, on remarque un homme étendu et qui paraît dormir : c'est le corps de Jonas ou d'un juste qui s'est endormi du sommeil de la mort. Il est au pied d'un cyprès pyramidal, emblème originaire de l'Orient et qui a traversé toute l'antiquité, exprimant, dans des monuments d'une variété infinie, tout à la fois la vie, la mort, et l'immortalité ou l'éternité. Un cep de vigne chargé de pampres et de trois grappes pendantes de raisin s'élève au-dessus de ce corps gisant, et fait une allusion directe

Relief d'une lampe chrétienne du troisième siècle après Jésus-Christ.

au vin qui représente dans le mystère de l'eucharistie le sang du Rédempteur. En regard de ce groupe, c'est-à-dire à la droite du Bon Pasteur, Jonas sort plein de vie du ventre d'un monstre marin, après y avoir passé trois jours et trois nuits, de même que Jésus-Christ, le troisième jour, est sorti vivant du tombeau. Cet emblème, fréquent sur les lampes funéraires, exprime donc l'idée de la résurrection. Cette histoire de Jonas devait peut-être la célébrité dont elle jouissait chez les premiers chrétiens, comme l'a fait remarquer M. Raoul Rochette, à l'analogie de certaines traditions païennes qui semblent dérivées d'une même source et qui appartiennent originairement à l'Orient. Les Grecs possédaient une fable dans laquelle Hercule, avalé tout armé par un monstre marin et rejeté après trois jours du sein de cet animal gigantesque, sans y avoir perdu autre chose que ses cheveux, joue absolument le rôle de Jonas. Un vase peint, du plus beau style grec ancien, trouvé dans un tombeau de Cervetri, l'ancienne *Cære*, près de Rome, représente encore d'une manière tout à fait analogue Jason rejeté tout armé de la gueule du dragon qui l'avait englouti.

Qui ne serait frappé de cette réunion dans un si petit objet de tant de figures emblématiques qui toutes ont des modèles reconnaissables dans les ouvrages de l'art profane ? Ces figures ainsi assemblées forment une composition ingénieuse, savante, pleine d'un sens profond, quoique exécutée d'une main naïve et barbare ; ce sont les caractères de l'art de ce temps, qui est à la fois une décadence et une enfance. Tout se transforme ; les éléments de corps que la vie abandonne et qui se décomposent vont constituer les êtres nouveaux qu'elle anime. Peut-être cette dernière réflexion n'est-elle pas déplacée à propos d'un objet qui offre, à côté des symboles de la nuit et de la mort, ceux de la lumière et de la résurrection.

BATEAU DE RIVIÈRE.

La Cabine d'un bateau de rivière. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Voici des gens dont on peut dire « qu'ils emportent leur patrie à la semelle de leurs souliers. » C'est ici, dans cette cabine de bateau, que se passe leur vie, le jour, la nuit, l'été, l'hiver; un débarquement est pour eux comme un voyage à l'étranger, et c'est toujours avec joie qu'ils rentrent dans leur patrie flottante. Qui n'a vu sur nos fleuves de France, sur la Seine en particulier, ces lourds bateaux chargés de cargaisons variées descendre ou remonter lentement le cours de l'eau? Ils sont aménagés pour recevoir le plus de marchandises possible. Un seul mât se dresse au milieu, et supporte au besoin une grande voile carrée, destinée à profiter du vent favorable pour aider la marche du bateau; mais elle ne sert que rarement, car il faut qu'elle ait vent arrière, et ce cas ne se présente pas souvent et dure peu, à cause des sinuosités des fleuves. A l'arrière, un énorme gouvernail à la longue barre sert à diriger l'embarcation, et un roufle très-haut et très-spacieux est l'habitation de toute la famille. C'est là qu'on vit et qu'on meurt. Le patron de la barque, cet homme robuste qui descend l'escalier, y est né peut-être; il y a grandi, il y a appris son métier de marinier, et un jour, devenu homme, il a trouvé une vaillante compagne qui a consenti à venir habiter avec lui cette nouvelle arche.

Il lui faut du courage, à la femme du batelier : elle a épousé du même coup, avec le travail, la solitude toujours et le danger quelquefois. Point de voisines pour causer le soir après l'ouvrage; rien que des chants d'oiseaux dans les arbres qui bordent la rivière, ou le mugissement des bœufs qui viennent boire, les pieds dans les roseaux. La nuit, si le maître est absent, quelque maraudeur peut venir, et c'est elle qui défendra le bateau, leur maison et leur richesse. Elle n'est pas seule pour cette tâche, il est vrai; le bon chien qui remue si joyeusement la queue au retour du père de famille saurait bien faire sentir ses crocs au malfaiteur qui se permettrait d'approcher. Elle peut donc vivre sans crainte, et élever sa jeune famille dans cette claire et gaie cabine où tout respire l'ordre, le courage, le travail.

Les enfants sont heureux : leur vie, qui semble monotone, est si variée! Nul n'est mieux placé pour contempler la beauté des œuvres de Dieu. Le fleuve, miroir mouvant, réfléchit sous leurs yeux tous les rayons et tous les nuages du ciel. Ils voient passer devant eux les plaines vertes, les futaies touffues, les îles riantes, les villages au clocher pointu,

Et les villes que voile
Un dais de brume à l'horizon.

Parfois le fleuve s'élargit; les rivages s'écartent, on les distingue à peine, estompés dans le lointain par le brouillard; puis les rives se rapprochent, le fleuve se rétrécit, et le bateau glisse dans un étroit canal. C'est l'instant où le patron redouble de vigilance; mais les petits, insouciants, étendent leurs mains empressées pour saisir les fleurettes de la berge, qu'ils croient si près d'eux.

Souvent la nuit surprend le bateau dans la solitude, et l'on dort paisiblement au milieu du fleuve. D'autres fois on s'arrête au quai d'une ville; la barque y est amarrée, et le maître s'occupe de surveiller l'embarquement de la

cargaison promise ou le débarquement de celle qu'il a apportée. Les enfants regardent avec admiration les hommes qui vont et viennent, d'un pas solide et élastique, sur les planches flexibles jetées comme d'étroites passerelles entre la marge du quai et le bordage du bateau. D'autres fois, ce sont des machines qui font l'ouvrage. Alors s'entassent les lourds morceaux de houille, les barres de fer, les saumons de fonte ; ou bien ce sera du bois de chauffage ou de construction, des briques, des barriques de vin, ou des épiceries prises à l'embouchure des fleuves. Tout ce qui est lourd, tout ce qui prend beaucoup de place, tout ce qui doit être livré à bon marché, et par conséquent a besoin de ne pas coûter de grands frais de transport, peut, pourvu qu'on n'en soit pas pressé, former la cargaison d'un bateau de rivière.

Le bateau va lentement. S'il descend le courant, il n'a qu'à se laisser entraîner par l'eau ; s'il le remonte, il a recours souvent à des chevaux qui le traînent : tout le long des rives, des chemins de halage sont pratiqués à cet effet, et si le vent est bon, sa grande voile aussi l'aide un peu Dans certains parages où naviguent des bateaux à vapeur, ou bien où se trouvent des chaînes de touage, il se fait remorquer ; et, profitant ainsi de toutes les circonstances favorables, il finit toujours par amener à bon port sa cargaison, qui ne craint point les avaries.

La famille est économe et sobre ; on vit de peu sur le bateau. Point de loyer à payer ; les meubles ne coûtent pas cher, car c'est le père de famille lui-même qui se charge, avec quelques planches et quelques clous, de faire ou de réparer ses bancs et ses tables. Le poisson du fleuve fournit souvent à la cuisine de la ménagère ; la toilette ne ruine pas les habitants du bateau, non plus que le jeu ni la boisson, toutes choses inconnues à nos solitaires. Ils peuvent donc amasser de quoi établir un jour leurs enfants, peut-être même leur acheter un autre bateau. Une seule chose m'inquiète : où prendront-ils l'instruction, si nécessaire de plus en plus ? Si la mère de famille sait lire, tout est pour le mieux : ses enfants, élevés par elle, pourront occuper leurs loisirs, et à la cargaison de marchandises on ne manquera pas d'ajouter quelques volumes qui pourront être lus tout haut en famille, dans les soirées d'hiver, autour de ce poêle qui chauffe si bien la cabine. Ne faut-il pas prendre, avec le pain de chaque jour, de la nourriture pour l'âme ? Acquérir une notion utile, perdre un préjugé, puiser dans l'histoire des grandes âmes le courage, l'abnégation, le patriotisme, le sentiment inflexible du devoir, n'est-ce pas aussi nécessaire que de nourrir son corps ou de grossir sa bourse ? Si personne ne sait lire sur le bateau, qu'on laisse pendant quelques mois dans une école l'un des enfants, la petite fille, par exemple : à son retour, elle sera l'institutrice de toute la famille, en attendant que, mère à son tour, elle puisse instruire ses enfants et en faire des hommes utiles.

L'ÉPÉE DE CHARLEMAGNE.

Le *Magasin pittoresque* a publié, dans une de ses premières années [1], un dessin tiré des *Monuments de la monarchie française*, de Montfaucon, représentant une épée autrefois conservée dans le trésor d'Aix-la-Chapelle, et qui passait pour être l'épée de l'empereur Charlemagne. Un de nos lecteurs nous a écrit pour nous demander de justifier cette attribution. Il est certain que la grande autorité de Montfaucon est aujourd'hui fort ébranlée en bien des points, grâce aux progrès incontestables des sciences historiques et archéologiques, et que les figures surtout tirées de son ouvrage conviennent tout au plus pour accompagner une histoire légendaire de Charlemagne. C'est ce que pensait déjà, sans doute, l'auteur de l'article publié par le *Magasin pittoresque*, en 1839, sous le titre : *Traditions carlovingiennes*.

Nous avons donc recherché, suivant le désir de notre correspondant, ce que pouvait être devenue l'épée dont Charlemagne devait être ceint lorsqu'il fut enfermé dans son tombeau revêtu de tous les ornements impériaux, comme cela est raconté avec détail dans la chronique de l'abbaye de Lorsch de 814. Nous avons soumis la question à un savant dont la compétence en pareille matière est universellement reconnue, M. Ferdinand de Lasteyrie, membre de l'Institut, et nous transcrivons ici la réponse qu'il a bien voulu nous adresser.

« Monsieur,

» Je m'empresse de répondre à votre lettre en vous donnant le petit renseignement que vous avez bien voulu me demander.

» Il est certain que Charlemagne se fit enterrer à Aix-la-Chapelle avec ses armes d'apparat et ses ornements royaux. Mais, sous un prétexte ou sous un autre, sa tombe fut violée d'abord par Othon III, puis par Frédéric Barberousse, qui firent main basse (le dernier surtout) sur les immenses richesses qu'elle contenait. Tout fut dispersé. Cependant l'épée et la couronne qui se trouvent aujourd'hui dans le trésor de Vienne passent pour provenir de là. Si ce n'est pas absolument certain, c'est du moins probable. La tradition, les caractères archéologiques, sont d'accord sur ce point ; et déjà depuis bien des siècles ces deux objets, déposés alors à l'Hôtel de ville de Nürenberg, servaient au couronnement des empereurs d'Allemagne. En résumé, c'est donc à Vienne qu'est aujourd'hui la seule épée qu'on puisse sérieusement considérer comme ayant appartenu à Charlemagne.

» Permettez-moi, Monsieur, de saisir l'occasion qui m'est offerte, etc. »

F. DE LASTEYRIE.

LES MEILLEURES AMITIÉS.

Quelles sont nos meilleures amitiés ? — Celles auxquelles nous pensons dans nos afflictions.

Théophile DUFOUR.

UN PARI AU TEMPS DE HENRI IV.

On lit dans le journal du voyage de Daniel Chamier :

« Je vis souper le roy, pendant quoy M. de Gienville, avec je ne sçais qui autre, étoit en marché d'un cheval par les clous, à trente en tout : le premier clou pour un grain de bled, le second pour deux, et ainsi de suite. Le dit sieur de Gienville en fut découragé. Depuis j'ay trouvé qu'il eust monté à 8 461 016 091 de grains de bled, qui ne peut pas être une somme trop exorbitante. »

LE MONT-SAINT-MICHEL.

Suite et fin. — Voy. p. 121.

Le rocher qui porte l'abbaye du Mont-Saint-Michel mesure neuf cents mètres de circonférence à sa base, soixante mètres d'élévation au-dessus de la grève jusqu'au premier niveau aplani pour recevoir les fondations du château et des bâtiments qui entourent l'église, soixante-dix mètres jusqu'au point culminant qui sert de base à la nef de l'église ; car le chœur est supporté par la vaste crypte dont nous avons précédemment parlé.

[1] T. VII, 1839, p. 44.

La petite ville, aujourd'hui presque déserte, mais qui comptait, avant la suppression de la maison centrale, plus d'un millier d'habitants, est étroitement pressée vers le sud-est et vers l'est, entre l'enceinte fortifiée, reconstruite sous Charles VII, et les murs extérieurs du château. Ces côtés sont les seuls où le rocher, s'élevant abrupt, laisse un peu de place pour construire. Là se groupèrent de bonne heure les habitations des pêcheurs qui ont toujours formé le fond de la population du Mont-Saint-Michel; puis, quand ce lieu, rendu célèbre par ses miracles et par ses reliques, fut un but de pèlerinage, on bâtit en dehors de l'abbaye des maisons pour les visiteurs. Le monastère devenu place forte, plus tard aussi les chapitres de l'ordre des chevaliers de Saint-Michel, fondé par Louis XI, attirèrent encore autour d'eux d'autres habitants pour lesquels il fallut élever des demeures. Il reste encore dans la ville actuelle, comme traces de ce passé, quelques baies arquées ou cintrées, quelques armoiries sculptées sur les portes, quelques tourelles suspendues au-dessus de la rue, qui monte par une pente rapide en serpentant autour de la montagne. A mi-côte est l'église paroissiale, avec son cimetière planté d'arbres, qui n'est pas sans attrait. A mesure qu'on s'élève, le regard plonge dans les cours et dans les jardins dont un instant avant on longeait les murs. A l'endroit où s'arrête la file inégale des maisons commence un long escalier qui conduit à l'entrée fortifiée de l'abbaye. Cette entrée, simple embrasure de voûte entre les deux tours qui la défendent, est fermée par une porte bardée de fer et de plus de trente centimètres d'épaisseur Sous la voûte est pratiqué un escalier roide, qui conduit à une seconde clôture protégée par des herses et des mâchecoulis, et à une salle de laquelle on ne peut s'introduire dans le monastère que par des guichets masqués et des escaliers étroits et tortueux. Là était le poste des gardes, où, jusqu'au siècle dernier, chaque nouvel arrivant, à moins de permission expresse, devait déposer ses armes : depuis que les prisonniers et les gardiens de la maison centrale ont été remplacés par des religieux qui y dirigent un orphelinat, on vend en cet endroit des objets de piété, des photographies et autres souvenirs du Mont-Saint-Michel offerts à la curiosité des voyageurs, tandis qu'ils attendent le guide qui doit les diriger dans le dédale où ils vont s'engager.

Plusieurs portes se présentent : l'une d'elles introduit à l'étage inférieur de la Merveille. De plain-pied avec l'entrée est une salle où les moines recevaient les pauvres auxquels ils distribuaient des aumônes. Un couloir sombre, défendu par des herses et un escalier à vis, conduit à une vaste crypte du onzième siècle qui n'a pas moins de trente-trois mètres de long, divisée en deux nefs par des piliers trapus : elle servait de réfectoire. Une autre salle qui fait suite, plus large et un peu moins longue, divisée de la même manière en trois nefs, était un second réfectoire destiné à la garnison; un escalier particulier le mettait en communication avec le chemin de ronde qui longe, au sommet du rocher, le pied du mur de la Merveille. Ces cryptes s'appellent *les Montgomeries*, depuis la défaite du comte de Montgomery, à la tête des calvinistes, en 1589. Il était déjà maître de la ville quand il se vit repousser, dans son attaque contre le château, par une sortie furieuse des assiégés.

Au-dessus de ces soubassements, les bâtiments gagnent sur le rocher et prennent plus d'extension. Les salles qui se trouvent au-dessus des Montgomeries sont célèbres par leur beauté. L'une, placée au-dessus du réfectoire des moines, leur servait de dortoir. De hautes colonnes monocylindriques à base octogone et à chapiteaux ornés de feuillages, la séparant en deux nefs, reçoivent sur leur tailloir arrondi les nervures de la voûte, qui retombent d'autre part sur de triples colonnettes décorant les murs latéraux.

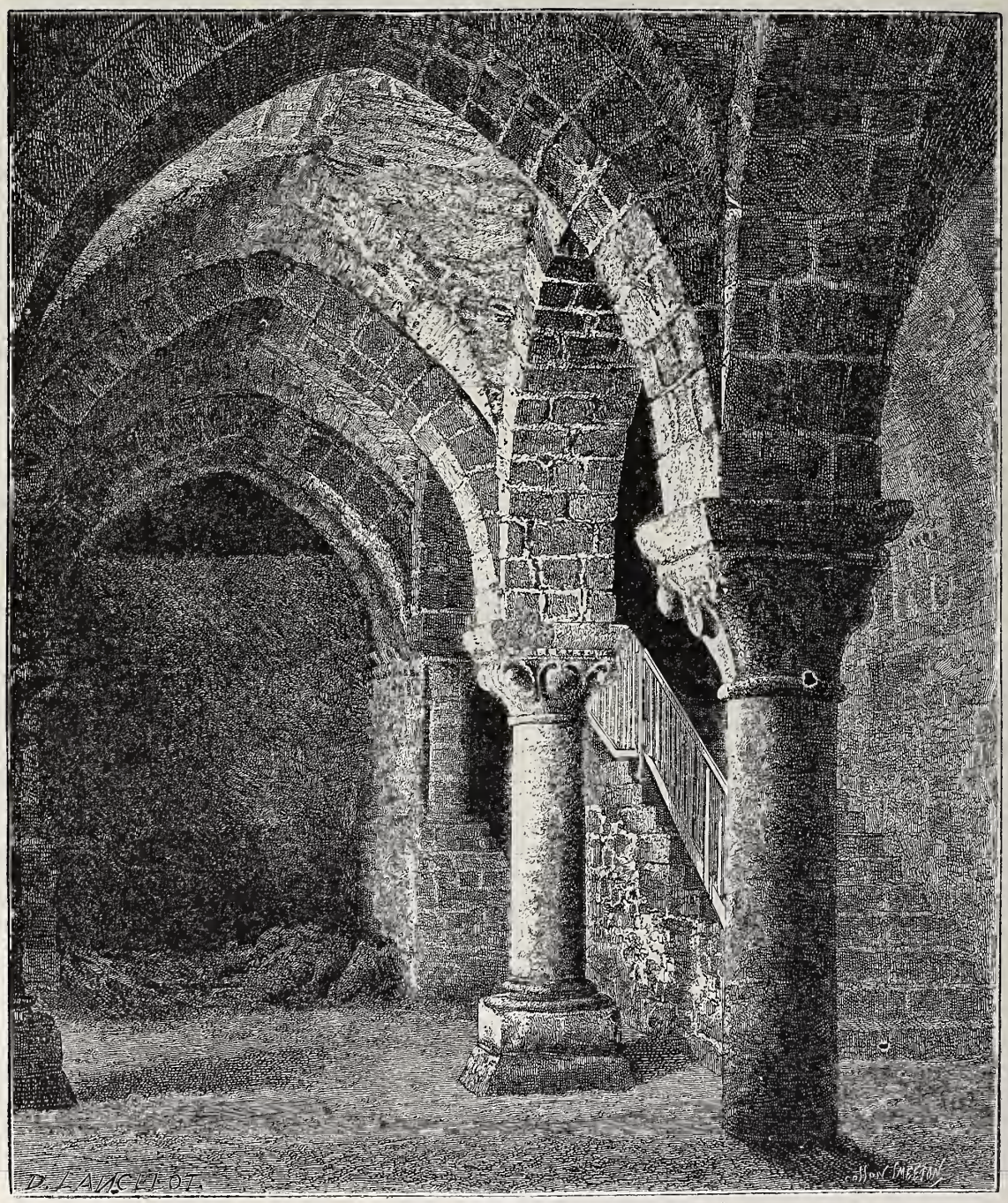
La salle des Chevaliers, qui fait suite, ne porte ce nom que depuis l'institution de l'ordre de Saint-Michel. C'était problablement, au treizième siècle, le dortoir de la garnison. Le Mont-Saint-Michel était alors un point militaire important. Philippe-Auguste, en 1203, l'avait enlevé aux partisans de Jean Sans-Terre; la ville fut livrée aux flammes; l'église et les massives constructions en granit du monastère demeurèrent debout. Le roi fournit alors des subsides à l'abbé, devenu son vassal, pour reconstruire l'abbaye et la mettre en état de défense. Depuis ce temps, les abbés y entretinrent toujours des hommes d'armes et eurent plusieurs un caractère plus guerrier encore que religieux. Avant même de devenir la salle des chapitres de l'ordre de Saint-Michel, en 1469, le vaste et magnifique vaisseau gothique, qui s'est depuis ce temps appelé la salle des Chevaliers, paraît avoir aussi servi aux moines de salle capitulaire. C'est au-dessus de cette salle qu'est construit le cloître, appelé encore l'Aire de Plomb, parce que le sol couvert de plomb y recueille les eaux pluviales qui se rendent dans les citernes placées sous le transept de l'église. A l'un des angles du cloître s'élevait un chartrier; la riche bibliothèque de l'abbaye était de l'autre côté de la montagne.

Là aussi, c'est-à-dire au midi, étaient l'infirmerie et les logements de l'abbé et des hôtes. On ne visite pas ordinairement cette partie des bâtiments, la moins intéressante d'ailleurs dans leur état actuel, parce qu'après être devenue la demeure du directeur de la maison centrale et de ses employés, elle a été appropriée aux besoins de l'orphelinat qui a remplacé la prison et des religieux qui le dirigent. Mais on ne manque pas d'aller voir, à l'extrémité de la plate-forme de Beauregard, l'énorme roue en bois dans laquelle quelques détenus marchant faisaient monter sur un plan incliné un berceau chargé des provisions de la maison Le monastère était jadis approvisionné de même, au moyen d'une grande trémie qui le mettait de ce côté en communication avec les magasins situés au bord de la mer, dont l'entrée était fortifiée. Une chapelle dédiée à sainte Catherine, en 1380, s'élevait au pied de la maison abbatiale. Elle a été détruite. Du même côté, disposés en espalier, sont les jardins de l'abbaye.

Sous les bâtiments du midi et du couchant sont superposés en plusieurs étages des souterrains servant de cachots, qui ont le privilége d'exciter tout particulièrement la curiosité des voyageurs. Leurs noms seuls de *la Trappe*, ou de *Grand-Exil* et de *Petit-Exil*, de *cachot du Diable*, etc., sont faits pour l'éveiller. Le *Grand-Exil*, où l'on descendait par un trou de la voûte, était le plus terrible. D'autres caveaux, véritables oubliettes où des condamnés pouvaient disparaître, à jamais séparés des humains, sont dispersés dans les profonds soubassements de l'abbaye. Là, bien des crimes ont été expiés, quelques-uns peut-être commis. A la révolution, on trouva dans quelques caveaux des squelettes encore enchaînés; d'autres ossements furent rencontrés dans d'étroites cellules murées de toutes parts. Au bout d'une des prisons du sud, appelée *le Promenoir*, on montre encore la place où, quelques années avant la révolution, était la célèbre cage où furent enfermés plusieurs prisonniers d'État. Cette cage ne fut démolie qu'en 1777, lors de la visite que firent au Mont-Saint-Michel les fils du duc d'Orléans. Mme de Genlis, gouvernante des jeunes princes, en a ainsi raconté les circonstances dans ses Mémoires :

« Je questionnai les religieux sur la fameuse cage de fer; ils m'apprirent qu'elle n'était point de fer, mais de bois, formée avec d'énormes bûches laissant entre elles

des intervalles à jour de la largeur de trois ou quatre doigts. Il y avait quinze ans qu'on n'y avait mis de prisonniers à demeure ; car on y en mettait assez souvent (quand ils étaient méchants, me dit-on) pour vingt-quatre heures ou deux jours, quoique ce lieu fût horriblement humide et malsain... Alors Mademoiselle et ses frères se sont écriés qu'ils auraient une joie extrême de la voir détruire. A ces mots, le prieur nous dit qu'il était le maître de l'anéantir, parce que le comte d'Artois, ayant passé quelques jours avant nous au Mont-Saint-Michel, en avait positivement ordonné la démolition... Pour y arriver, on était obligé de traverser des souterrains si obscurs qu'il y fallait



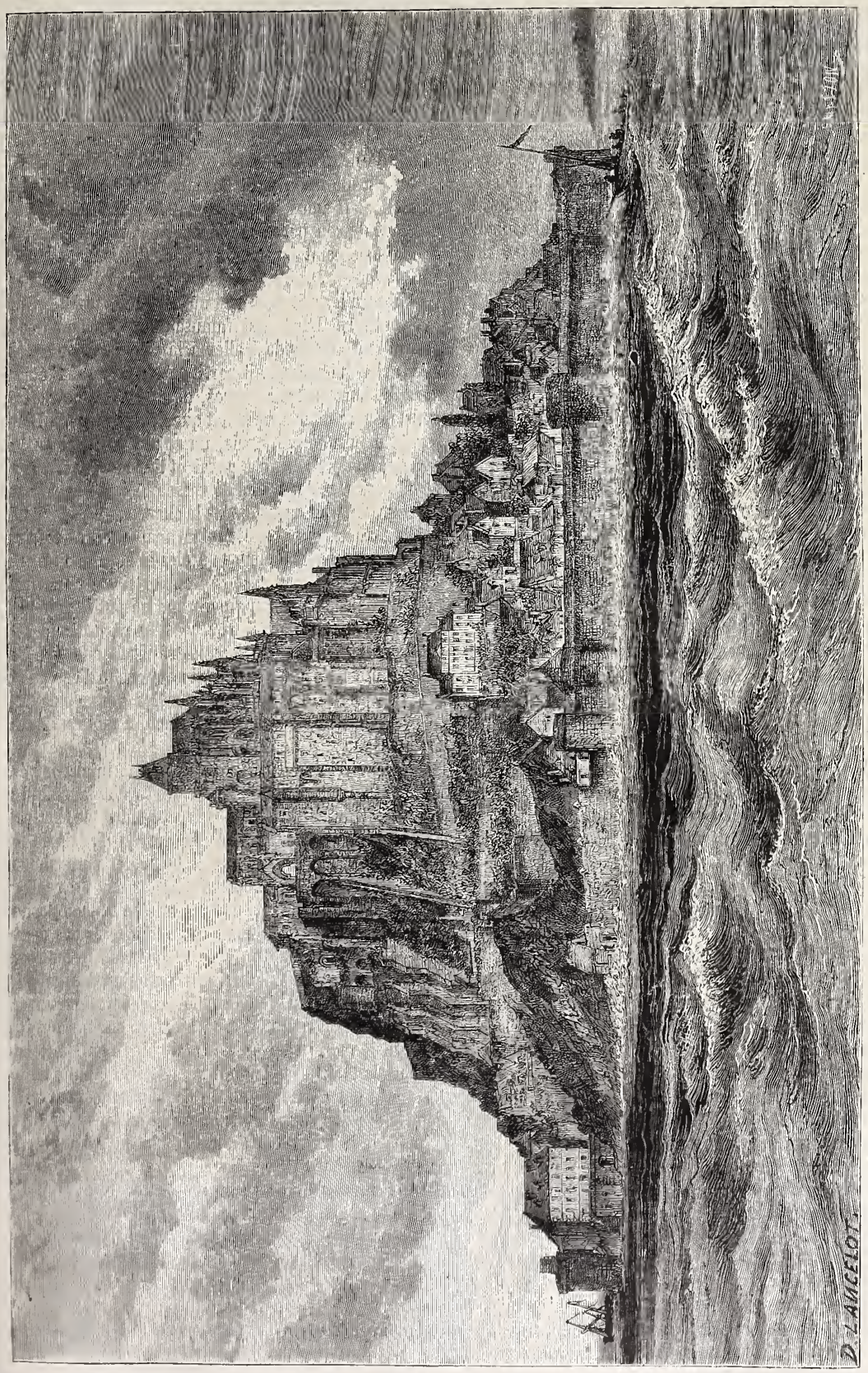
Salle inférieure des bâtiments de la Merveille, au Mont-Saint-Michel. — Dessin de Lancelot.

des flambeaux ; et après avoir descendu beaucoup d'escaliers, on parvenait à une affreuse cave où était l'abominable cage... M. le duc de Chartres (qui fut depuis le roi Louis-Philippe), avec une force au-dessus de son âge, donna le premier coup de hache. Je n'ai rien vu de plus attendrissant que les transports et les acclamations des prisonniers pendant cette exécution. C'était sûrement la première fois que ces voûtes retentissaient de cris de joie. Au milieu de tout ce tumulte, je fus frappée de la figure triste et consternée du suisse du château, qui considérait ce spectacle avec le plus grand chagrin. Je fis part de ma remarque au prieur, qui me dit que cet homme regrettait cette cage parce qu'il la faisait voir aux étrangers. M. le duc de Chartres donna dix louis à ce suisse, en lui disant qu'au lieu de montrer à l'avenir cette cage aux voyageurs, il leur montrerait la place qu'elle occupait. »

En 1811, les bâtiments de l'abbaye, où avaient été enfermés sous la terreur trois cents ecclésiastiques des diocèses voisins qui avaient refusé de prêter le serment civique, furent convertis en maison centrale de correction.

Quelques parties de l'ancien logis abbatial continuèrent à servir de prison d'État; l'église divisée en ateliers de travail, les belles salles de la Merveille appropriées aux besoins des détenus, ont beaucoup souffert de leur nouvelle destination.

Dans ces dernières années seulement, le Mont-Saint-Michel a cessé d'être une prison. Un incendie, qui causa de grands dommages, appela enfin des travaux de restauration devenus indispensables. Il est permis d'espérer que désormais l'abbaye du Mont-Saint-Michel, entretenue comme monument historique, et respectée de ses nouveaux hôtes, demeurera comme l'exemple le plus merveilleux que nous possédions encore de l'architecture monastique et militaire du moyen âge.



Vue générale du Mont-Saint-Michel. — Dessin de Lancelot.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 102, 109, 114, 122, 130, 142.

Nous finîmes par être engagés tous ensemble par le fermier des Coux, qui était en visite chez un de ses parents et qui nous vit à l'ouvrage. Il me prenait pour les vaches et la laiterie, mes enfants pour garder les bêtes, et Jacques pour travailler aux champs. Je fus bien contente de trouver un abri et de n'être pas forcée de mettre mon petit Étienne en garde chez des étrangers : on me permettait de l'avoir avec moi, et de fait il n'était pas gênant et ne m'empêchait pas de faire ma besogne. Je m'y appliquai avec autant de cœur que si j'avais été la fermière des Coux; j'ai toujours aimé l'ouvrage pour lui-même, et je trouve qu'on travaille tout de travers quand on travaille par intérêt seulement, sans y mettre son goût, et non pas par devoir et pour le plaisir de bien faire. Les maîtres étaient donc très-contents de moi, et aussi des petits qui n'imitaient point tant d'autres bergers qui s'amusent au lieu de surveiller leurs bêtes. François avait continué d'être grand et fort, et comme de plus il était très-raisonnable, on lui mettait déjà l'aiguillon dans la main, d'autant plus qu'il avait une jolie voix et chantait très-bien aux bœufs : or on sait que rien ne les aide, les bonnes bêtes, et ne les encourage, comme de chanter quand elles travaillent. Louison avait toujours son tricot avec elle, et faisait des bas tout en gardant ses moutons; et Louis était chargé des oies, qui sont des bêtes remuantes, dont il faut s'occuper sans cesse pour les empêcher de s'écarter; cela lui convenait, car c'était un enfant qui était toujours en mouvement.

On n'était pas si content de Jacques que de nous, bien s'en fallait. Il n'avait pas de cœur à l'ouvrage, et de plus il était glorieux d'avoir été caporal, et puis d'avoir vécu sur son propre bien, comme s'il n'eût pas dû plutôt être honteux de se voir par sa faute réduit à cultiver la terre des autres. Le fermier des Coux lui faisait des remontrances, et l'engageait à profiter de mon exemple et de celui de ses enfants. Il aurait mieux fait de ne rien dire, car ces reproches rendaient Jacques furieux; et quand cela se trouvait un jour où on l'avait envoyé pour quelque commission à la ville, qui n'est qu'à une demi-lieue, et où les cabarets ne manquent pas, il me faisait payer cher la semonce qu'il avait reçue. Il m'insultait et me battait sans miséricorde, et je recevais ses coups en silence, car je savais que les gens de la ferme aimaient la tranquillité, et qu'ils nous auraient tous renvoyés plutôt que de souffrir des batailles chez eux. Heureusement que Louison et le petit étaient endormis quand cela arrivait, et que les deux autres ne couchaient pas auprès de nous.

On nous garda deux ans à la ferme des Coux, quoique Jacques eût mérité vingt fois d'être mis à la porte : il n'y avait pas moyen de l'empêcher de boire. Il prenait mes gages, les siens, ceux de ses enfants; tout y passait, et, malgré les soins que nous prenions de nos vêtements, nous aurions été mis comme des mendiants sans la charité de la fermière, qui nous donnait de temps en temps quelques nippes d'elle ou de ses hommes. Elle m'aimait beaucoup; elle avait fini par découvrir que Jacques me battait, et ne l'avait point dit à son mari; mais elle me pressait de faire aux juges une demande en séparation. « Sans cela, me disait-elle, tu seras misérable toute ta vie, ma pauvre Marianne, et c'est pitié de voir une brave femme comme toi ruinée et maltraitée par un gueux comme lui. Tu dois te séparer, dans l'intérêt de tes enfants, à qui il vole leur salaire et à qui il donne mauvais exemple. Quand vous serez séparés, il ira où il voudra, et tu pourras vivre tranquille. »

Je trouvais que ses raisons avaient du bon; mais je ne voulais pas en venir là. Je ne craignais pas beaucoup le mauvais exemple pour mes enfants : ils voyaient assez d'honnêtes gens autour d'eux pour être plutôt portés à imiter le bien que le mal, et il leur aurait fallu, pensais-je, être vicieux de nature pour être tentés de choisir le vice, qui se montrait à eux si haïssable. Pour moi, j'avais choisi mon lot, et c'était ma faute si je m'étais trompée; j'aurais dû mieux réfléchir avant de me marier. Et je continuais à supporter les injures et les mauvais traitements. Ce fut Jacques qui me poussa à bout et me força de faire ce que je ne voulais point.

J'ai dit que mon petit Louis avait beaucoup d'esprit et de malice. Il amusait tout le monde à la ferme, et c'était le favori de son père, qui l'emmenait volontiers avec lui Je n'aimais point cela, mais je n'y pouvais rien. Un lundi, jour de foire à la ville, Jacques fut chargé d'y conduire des poulains qu'il avait vendus à un bourgeois qui devait venir les y prendre. Louis, qui s'amusait toujours du mouvement et du bruit, demanda à aller à la foire, et comme on ne savait rien lui refuser, il partit avec son père. C'était l'affaire de deux ou trois heures, disait-on. Ils ne rentrèrent pourtant que pour souper; et que devins-je, mon Dieu, en voyant mon innocent Louis, un enfant de douze ans, aussi ivre que son père! Ils s'appuyaient l'un sur l'autre, rouges, bouffis tous les deux : ils se ressemblaient, et cela me fit horreur. Où avaient-ils appris la chanson qu'ils chantaient? Si c'est au cabaret, qu'ils soient maudits les hommes qui avaient osé souiller de telles paroles la bouche d'un enfant! Je me jetai sur mon fils, je l'emportai dans un grenier, où je l'enfermai pour que personne ne pût le voir ni l'entendre davantage; puis, revenant au père, je le secouai vigoureusement pour le remettre droit sur ses jambes tremblantes. Ensuite je lui jetai une cruche d'eau au visage pour le dégriser, et, devant tous les gens de la ferme, pâles de saisissement de mon audace, à moi qu'ils avaient toujours vue si patiente :

— Écoute-moi bien, Jacques Button, lui dis-je, écoute celle qui était ta femme et qui à partir d'aujourd'hui n'est plus rien pour toi. Tu m'as ruinée, maltraitée, battue, j'ai courbé la tête; j'ai travaillé plus que je n'avais de force; j'ai été honnête, courageuse et fidèle, et personne sur la terre ni dans le ciel n'a jamais eu un mot de reproche à m'adresser. Je t'ai suivi dans ta misère et dans ta honte, et je me suis résignée; mais tu ne toucheras pas deux fois à l'âme de mes enfants, je te le défends. Je les sauverai de leur père, puisque leur père n'est qu'un démon qui veut les perdre. Demain, je demande ma séparation d'avec toi.

Jacques avait compris, car il s'élança sur moi, et je crus qu'il allait me briser. Cela m'était bien égal! Est-ce que je pouvais tenir à la vie qu'il m'avait faite? Mais on le retint, on l'entraîna, et j'allai rejoindre mon pauvre Louis dans le grenier où je l'avais laissé. Il fut très-malade toute la nuit; je le soignai, et le lendemain, quand il eut repris sa raison et qu'il vit le chagrin où j'étais, il me promit, comme son frère, de ne plus me donner une pareille douleur. Il a toujours tenu sa parole.

Aussitôt que Jacques fut parti pour les champs, je pris mes enfants avec moi pour qu'ils ne fussent pas exposés à rencontrer leur père, et je m'en allai à la ville pour faire ma demande. Depuis ce jour-là jusqu'à celui du procès, j'eus encore bien des misères à subir, et je trouvai la justice bien lente. D'abord Jacques se radoucit; il cessa de me battre et essaya de me faire abandonner mon dessein; je ne me fiais pas à lui, j'étais trop sûre qu'à la première occasion il retomberait dans son vice dès qu'il n'aurait plus la crainte de perdre l'argent que nous lui gagnions. J'avais mis trop de temps à prendre ma résolution pour pouvoir en changer maintenant qu'elle était prise. Quand mon mari

vit qu'il ne gagnait rien sur moi par l'hypocrisie, il changea de façons, se remit à me maltraiter, fit semblant d'être jaloux pour avoir un prétexte à se plaindre de moi, et inventa sur mon compte des calomnies qu'il raconta à tous ceux qui voulurent l'entendre. Je fus donc bien aise de voir arriver le jour du procès : j'étais si sûre d'avoir raison que je ne doutais pas d'obtenir ce que je demandais. Je me présentai au tribunal avec mes quatre enfants. Le fermier des Coux et sa femme avaient été cités comme témoins, ce qui ne leur plaisait guère; d'abord, les gens de Vendée ne se soucient pas d'avoir affaire à la justice, et puis ceux-ci étaient des gens prudents qui n'aimaient pas à se compromettre, et je crois bien que Jacques leur faisait un peu peur. Ils dirent pourtant à peu près la vérité quand on les interrogea, mais d'une manière si embrouillée qu'on pouvait trouver tout ce qu'on voulait dans leurs paroles. L'avocat qu'on m'avait fourni parla très-bien, et je trouvais qu'il n'y avait rien à répondre; mais celui de Jacques parla à son tour tout aussi bien, et comme il se servit de toutes les faussetés que mon mari avait répandues contre moi, je vis que beaucoup de gens lui donnaient raison, et que les juges paraissaient trouver que ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour un ivrogne et une femme battue. Les avocats avaient fini et s'essuyaient le front; ils avaient parlé de leur mieux; mais ce qui allait maintenant se décider, le salut et la perte d'une malheureuse femme et de quatre enfants, qu'est-ce que cela leur faisait? Je tremblais de tout mon corps; François et Louis étaient tout pâles, Louison se serrait contre moi; il n'y avait que le petit qui ne comprenait pas et qui regardait d'un air étonné ces grandes robes noires. Le président demanda si personne n'avait plus rien à dire. Je vis à la mine que faisaient les juges qu'ils allaient me condamner : alors le désespoir me donna du courage. Je me levai, et, appelant le bon Dieu à mon secours, je m'écriai :

— Laissez-moi parler, monsieur le président, avant qu'on décide de ma vie et de celle de mes pauvres enfants. S'il ne s'agissait que de moi, je ne serais pas ici. Je sais qu'aucune créature de Dieu n'a droit au bonheur en ce monde, et que tant qu'on peut faire son devoir, on ne doit pas se plaindre, mais qu'il faut se taire et tout endurer. Mais mon devoir, je ne peux plus le faire. Le devoir d'une mère, c'est d'élever ses enfants dans l'amour du travail, de l'honnêteté, de la vérité; c'est de leur apprendre à s'oublier pour les autres, à être sobres et courageux, et à ne jamais causer de scandale. Eh bien, pendant des années, il m'a fallu mentir sans cesse pour cacher à mes enfants les vices de leur père; et quand c'est devenu impossible, il leur a fallu comprendre, les pauvres petits! que tous les conseils que je leur donnais condamnaient toutes ses actions. J'espérais que je serais plus forte que le mauvais exemple. Je me trompais. Je vois que je ne peux pas lutter tant que cet homme sera notre maître, et je demande qu'on me rende mes enfants, qu'on me les donne, à moi qui les ai toujours aimés, qui me suis tant de fois privée de pain pour eux, à moi qui leur ai appris tout ce qu'ils savent de bien, à moi qui veux et qui peux les nourrir de mon travail et en faire des hommes de cœur et de conscience, plutôt qu'à celui-ci, qui ne saura que leur voler le peu qu'ils gagnent, les pervertir et les perdre pour ce monde et pour l'autre. Et quant à tout le mal qu'il a dit et fait dire sur moi, ne le croyez pas, messieurs les juges : s'il le croyait lui-même, est-ce qu'il tiendrait tant à me garder? N'écoutez ni lui ni ses pareils, demandez à tous les honnêtes gens qui nous ont connus ce qu'ils pensent de lui et de moi, et vous serez bientôt sûrs que je suis une honnête femme et une mère digne d'élever ses enfants, aussi vrai que Dieu nous jugera tous.

Je m'étais tournée vers ma maîtresse, la fermière des Coux. Elle pleurait à chaudes larmes, et, repentante de sa lâcheté de tout à l'heure, elle s'écria en sanglotant :

— Oui! oui! Marianne, vous êtes une brave et sainte femme, et votre homme n'est qu'un misérable; c'est la vérité, et personne ne peut dire le contraire, bien sûr!

Les figures des juges étaient toutes changées. Jacques n'osa rien dire ni son avocat non plus, et un instant après la séparation fut prononcée. On me laissait tous mes enfants. Jacques s'en fut en me montrant le poing de rage.

Je retournai à la ferme des Coux, espérant que j'allais avoir enfin un peu de paix. Mais je vis bientôt que je ne pourrais pas rester là. Les mauvaises paroles de Jacques avaient fait leur chemin, et quoique chacun pensât, en y réfléchissant bien, que c'étaient autant de menteries, il en restait toujours quelque chose. Et puis on s'étonnait de l'audace que j'avais eue de parler devant le tribunal; et c'est tout simple, car à présent que je n'y étais plus, je n'y comprenais rien moi-même. Depuis que je n'étais plus à plaindre, on commençait à me blâmer : il y en avait bien d'autres qui en supportaient autant que moi et qui ne se séparaient pas de leur mari; enfin, c'était tout au plus si on me regardait comme une honnête femme. Les fermiers des Coux entendaient tous les propos, et cela ne leur plaisait point : c'étaient des gens tranquilles, qui n'aimaient ni à jaser sur le compte des voisins, ni à entendre jaser sur les gens de chez eux. Vers ce temps, leur fils aîné se maria à une veuve qui avait deux gars un peu plus âgés que les miens; cela faisait trop de monde dans la maison, et on me donna à entendre que je ferais bien de chercher une place. François trouvait nos maîtres bien ingrats de nous renvoyer après tout le mal que nous nous étions donné pour eux; mais je lui fis comprendre qu'ils ne nous devaient rien, et que nous n'avions fait que notre devoir en travaillant de toutes nos forces, puisque nous étions entrés chez eux pour cela. *La suite à la prochaine livraison.*

LE PARJURE.

Le parjure a un fils sans nom, sans mains et sans pieds, et qui n'est pas pour cela moins prompt à poursuivre, jusqu'à ce qu'il ait saisi et fait périr toute une génération, toute une famille.

L'honnête homme, au contraire, laisse après lui une famille honnête. *Oracle de Delphes* (1).

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. p. 87, 126.

CINQUIÈME PARTIE.

COLLECTION DES PAPILLONS.

Moyens de chasse et instruments spéciaux

1° *Filet à manche.* — Connu par tout le monde sous le nom de *filet à papillons*, il va devenir pour le chasseur d'insectes l'arme de tous les instants. On emploiera même le filet de canevas, pour faucher sur les herbes et les feuilles des taillis et y récolter des chenilles.

2° *Boîte à chenilles* (fig. 49). — Peut être à plusieurs compartiments. Elle est le plus souvent en fer-blanc, a des ouvertures pour laisser entrer l'air, et une petite porte sur le couvercle pour introduire les insectes en toute sécurité. Le couvercle de la nôtre n'a point de charnière. La boîte est ronde, divisée en quatre parties, et la petite porte peut être amenée à volonté au-dessus de chaque compartiment.

(1) Egger, *les Légendes dramatiques de la Grèce.*

3° *Pince à papillons.* — A la forme d'un fer à friser ayant les branches terminées par deux cadres en fer carrés, arrondis, dont l'intérieur est tendu soit de toile métallique,

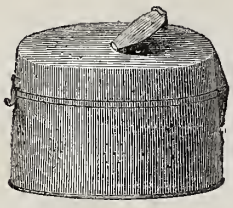


Fig. 49.

soit de tulle souple (voy. la fig. 47, p. 128). On s'en sert pour saisir au repos, sur les plantes, sur les arbres et sur les épines, les papillons avec la pince molle, les coléoptères et surtout les hyménoptères avec la pince dure. Ces instruments sont de la plus grande utilité dans les fourrés de branches et d'épines, où le filet ne peut entrer ni manœuvrer.

4° *Maillet* (fig. 50). — Outil spécial de la chasse aux papillons, l'un des plus embarrassants, et celui qu'on remplace le plus facilement. Il se compose d'un manche

Fig. 50.

de bois autour duquel est roulé un kilogramme de plomb recouvert d'une couche de liége et enveloppé d'un cuir solide et bien tendu. On s'en sert pour frapper sur le tronc des arbres et en faire tomber beaucoup de chenilles et de papillons nocturnes que l'on n'aurait jamais sans cela, parce qu'ils y demeurent immobiles toute la journée.

5° Presque tous les instruments, tant du dedans que du dehors, indiqués dans la seconde partie, servent aussi pour la chasse aux papillons. Nous n'insisterons donc pas sur leur emploi, renvoyant le lecteur à ce que nous en avons déjà dit.

6° *Chasse à la lanterne.* — On prend un assez grand nombre de noctuéliens, aux mois de juillet et d'août, en tendant sur le sol, pendant la nuit, un drap dans une clairière au milieu des bruyères. Au centre et aux quatre coins on place des lampions allumés ou des veilleuses dans de petits verres d'huile : attirés par les lumières, beaucoup de papillons viennent voltiger alentour et se faire prendre soit sur le drap avec la pince, soit autour des flammes avec le filet.

7° *Miellée.* — On peut capturer les espèces nocturnes en enduisant les troncs d'arbres de la lisière des bois avec du miel ou toute autre substance sucrée, par exemple la mélasse délayée dans très-peu d'eau. Les papillons, attirés par l'appât, s'y réunissent en foule, et il ne reste plus qu'à venir avec une lumière faire la récolte. Le choix de l'arbre sur lequel on place l'appât n'est pas indifférent ; l'expérience seule pourra guider à cet égard. Certains nocturnes sont très-farouches, et s'envolent dès qu'ils voient la lumière; d'autres se laissent tomber à terre; d'autres enfin, plus hardis, ne se dérangent pas, ou contournent simplement l'arbre sans se servir de leurs ailes. Deux précautions sont donc à prendre lorsqu'on veut examiner tous les papillons qui se trouvent sur un arbre miellé. La première, c'est d'aller dans l'obscurité étendre un parapluie ou une serviette au-dessous de l'arbre, pour recevoir les individus qui se laissent tomber. La seconde, c'est de cacher soigneusement la lanterne jusqu'à ce qu'on soit arrivé au pied de l'arbre, et de ne donner d'abord qu'un demi-jour. Le filet ordinaire étant très-incommode à manœuvrer dans ces circonstances, on se servira d'un petit filet quadrangulaire dont les grands côtés sont un peu concaves, de manière à bien s'adapter sur le tronc de l'arbre. Le manche de ce filet est très-court et juste suffisant pour qu'on puisse le tenir solidement dans la main.

La chasse à la miellée ne réussit bien qu'à l'automne, alors que toutes les fleurs à nectar sucré sont passées.

LÉPIDOPTÈRES OU PAPILLONS.

La seule manière d'opérer la capture des papillons de jour consiste à se servir du filet de gaze, en ayant soin de dérober à l'insecte posé l'ombre du filet. Si l'insecte est à terre, on pose dessus cet instrument, puis on lève la gaze pour aider l'insecte à monter. S'il est sur une plante, sur un tronc d'arbre ou sur un mur raboteux, on le prend en remontant, et on retourne de suite le fer pour que la poche se referme.

Quand l'animal est captif, on le cerne dans un des coins du filet, puis on lui presse doucement les côtés de la poitrine avec le pouce et l'index. Après cela on le pique sur le milieu du corselet, de manière que la pointe de l'épingle reste entre la deuxième paire de pattes.

Un assez grand nombre de diurnes passent la nuit sur les fleurs et les plantes. Il suffit de les y aller chercher durant l'obscurité ; ils se laissent alors prendre à la main sur leurs végétaux favoris : par exemple, des *lycènes* nombreuses se trouvent sur les plantes aromatiques, serpolet, thym, origan, etc. ; les *argyunes*, les *rœlitées* et quelques *hespérieus* fréquentent les bugles, sainfoins, luzernes, scabieuses, plantains, véroniques, linaires, etc. ; les *satyres* et les *piérides* aiment les endroits arides et rocailleux.

Les papillons nocturnes sont les plus nombreux, les plus grands et aussi les plus petits de notre pays. Les *sésies* aux formes bizarres cherchent les endroits où se trouvent des bois pourris, ce qui ne les empêche point de venir sur certaines fleurs ; les *sphingides* et les *noctuélites* dorment le jour et vont, au crépuscule, fouiller avec leur longue trompe les géraniums, les sauges, les valérianes, les chèvrefeuilles, etc. Les *zygènes* aiment les scabieuses, les lotiers, le fer-à-cheval, les trèfles, etc., et les *déiléphiles* se posent sur les euphorbes, les arbousiers, les caille-lait, les chardons et les longues herbes.

Parmi les *bombyciens*, quelques-uns, surtout les mâles, volent en plein soleil, soit avant midi, soit après. Les femelles, au contraire, sont ordinairement cachées contre le tronc des arbres ou sous les feuilles sèches. Si l'on en prend une, il faut la mettre en vue au milieu d'une allée du bois, dans une petite cage de tulle ou sous un verre : on prendra autant de mâles alentour qu'on en voudra. Le maillet est d'un grand secours pour les faire tomber de l'arbre sur lequel ils se posent. Il est bon de faire cette chasse de très-grand matin, alors que les ailes des bombyciens sont engourdies encore par la rosée et la fraîcheur de la nuit, et de la continuer toute la journée si le temps est nébuleux ou froid.

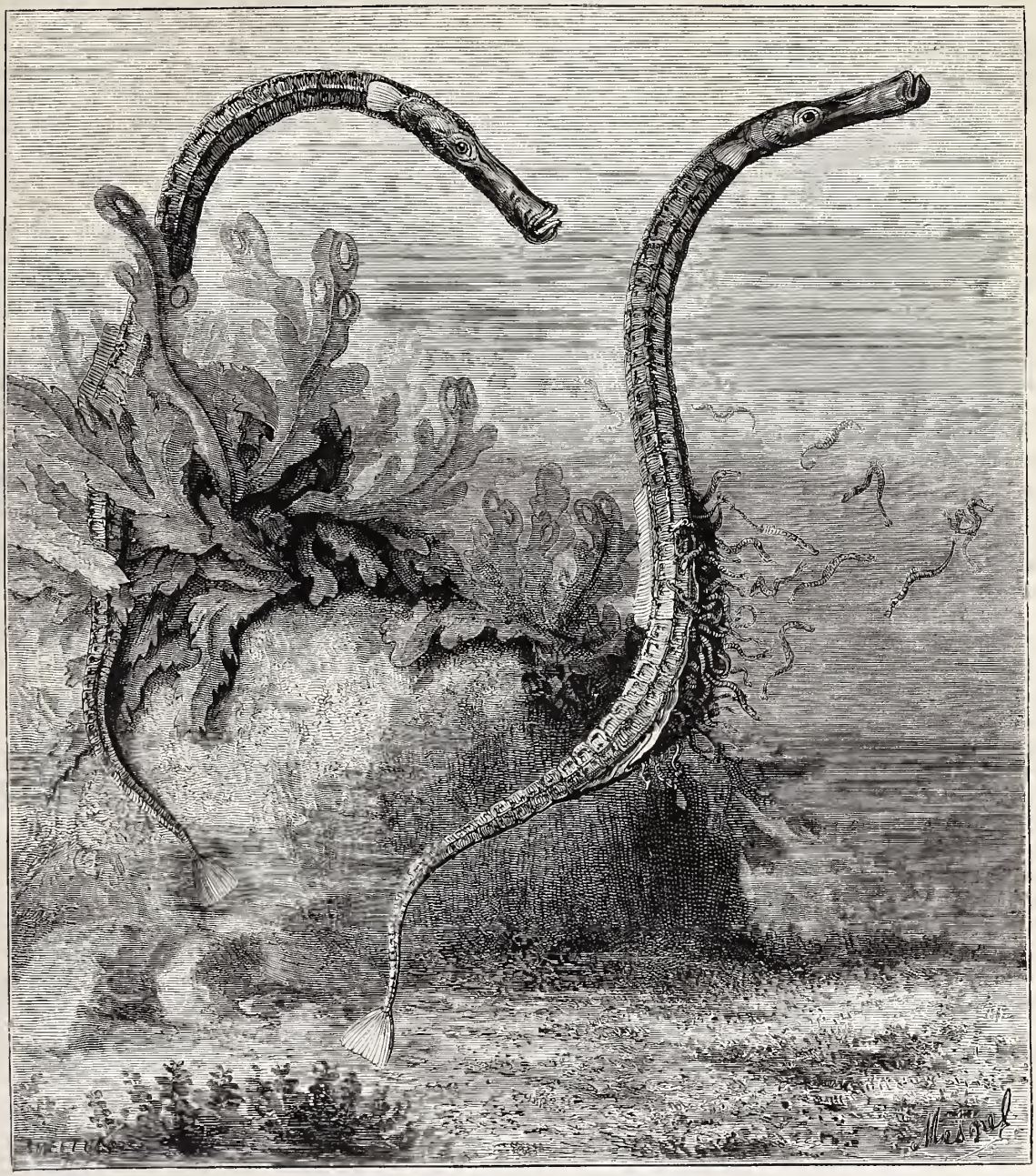
La plupart des *phaléniens*, dont la taille est généralement petite ou moyenne, ne volent guère pendant la nuit. Cependant c'est principalement pendant le jour que les mâles vont à la recherche de leurs femelles, guidés non par la vue, mais par l'odorat, qu'ils ont extrêmement subtil. On les cherchera alors dans les allées des bois, surtout dans les endroits humides, où ils deviennent très-souvent la proie des libellules et autres insectes carnassiers.

La suite à une autre livraison.

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

LES POISSONS COUVEURS. — LES AIGUILLES DE MER.

Voy. p. 17.



L'Aiguillette serpent. — Dessin de Mesnel.

Je me souviens d'avoir vu à Georgestown un petit poisson dont les habitants font grand cas, car il est très-gras. Ils l'appellent le *hassar*, et nous l'appelons, nous autres Européens, le *durdos*, à cause de la cotte de mailles brillante dont il a tout le corps revêtu, moins le ventre. Figurez-vous un petit poisson gris-brun, un peu plus gros et plus grand que la spinachie, mais muni de quatre grands barbillons qui lui descendent de la lèvre inférieure.

Cet animal construit son nid en brins d'herbe, en paille et en feuilles, dans les petits ruisseaux qui entrecoupent les marais des sucreries. Il ne le place point dans l'eau, mais sur une petite élévation de vase. Le père est très-jaloux de ses œufs, et les défend jusqu'à ce que sa jeune famille soit entrée dans l'eau.

— Un nid hors de l'eau?

— Certes, hors de l'eau. La nature présente bien des singularités; la variété de ses ressources est immense. L'homme doit ne s'étonner de rien, ne jamais nier, et toujours étudier. Combien de fois ai-je pris ces petits siluriens en passant un mince filet sous le nid et enlevant le propriétaire avec lui alors qu'il entrait dans sa maison! Ce poisson offre, d'ailleurs, une remarquable indépendance de l'eau ; il traverse sur terre d'un étang à un autre, poussé par un instinct mystérieux que nous ne pouvons comprendre. Il s'enfonce dans la vase pendant la saison sèche, et attend que les pluies viennent lui rendre la liberté. On peut dire que, pour le prendre, on le pêche en été, on le bêche en hiver.

Nous pourrions encore trouver, parmi les exotiques, quelques exemples de la confection de nids de poissons. Nous préférons revenir aux espèces qui habitent nos côtes et qui sont plus facilement sous les yeux de nos lecteurs.

Là nous ne trouverons plus de poissons couvant leurs œufs dans un nid, appareil extérieur à eux, construit par eux en vue de cette fonction : nous rencontrerons des animaux couvant leurs œufs dans des appareils naturels, appendices spéciaux faisant partie de leur propre corps.

— Des marsupiaux !

— Quelque chose d'approchant. Mais la nature est merveilleuse dans ses modifications incessantes. Les poissons dont nous allons étudier la curieuse organisation forment un petit ordre à part, auquel on a appliqué le nom de *lophobranches* parce que leurs branchies, au lieu d'être formées de peignes à lamelles, sont composées de petites loupes rondes attachées par paires le long des arcs branchiaux; le tout est recouvert d'un grand opercule qui ne laisse de passage à l'eau qu'un tout petit trou vers le haut du crâne. Cet ordre se divise en *syngnathes aiguilles de mer* ou *aiguillettes de mer* d'une part, et *hippocampes* ou *chevaux marins* (voy. p. 17) de l'autre.

Les anomalies de l'appareil respiratoire dont nous venons de parler ne sont pas les seules qu'on ait à signaler chez ces petits poissons. Leur corps, au lieu de garder une forme analogue à celle des poissons ronds ou des poissons plats, revêt une armure de plaques écailleuses qui lui donne une section des plus anormales, comme nous le verrons tout à l'heure.

C'est Artédi qui a créé le mot *syngnathe*, lequel signifie *mâchoires réunies*, parce que ce naturaliste avait été frappé de la forme singulière de la tête de ces poissons, allongée, et formant un tube dont l'œil énorme forme toute la base, et dont la mâchoire inférieure ferme l'extrémité comme une sorte d'opercule. Tous ces organes sont très-faibles, et le syngnathe ne peut évidemment se nourrir que d'animalcules et de débris organiques très-ténus. Un fait remarquable ressort de mes observations : les syngnathes, poissons éminemment désarmés et faibles, vivent constamment au milieu des espèces les plus carnassières sans être attaqués par elles. D'où vient cette immunité?

— Probablement d'une odeur spéciale que nous n'apprécions pas avec nos organes et que les poissons perçoivent fort bien.

— Je le crois aussi ; car maintes fois j'ai jeté à des turbots apprivoisés et renfermés dans un vivier des morceaux de syngnathes : avec leur gloutonnerie insatiable, les turbots engloutissaient cet objet qu'ils voyaient traverser l'eau, mais ils le rejetaient immédiatement.

— Cela ne prouverait-il pas que le goût, chez les poissons, est plus développé que l'odorat? ou que l'odorat s'exerce en dedans et non en dehors de l'animal?

— Je ne sais. Le fait est sans exception. Les autres poissons du vivier, trigles, bars, vives, etc., faisaient de même.

Les syngnathes sont extrêmement communs sur nos côtes : en Bretagne, on en prend à chaque coup de senne; dans la baie d'Arcachon, on les prend par paquets, et là le syngnathe vert, une charmante espèce, est plus commun que dans le Nord. Toutes les espèces ont les mouvements lents et peu développés : il est difficile de se figurer comment ils peuvent vivre, et je ne crois pas qu'aucun observateur les ait vus prendre de nourriture, quoiqu'on les conserve très-longtemps dans un aquarium.

La plus grande espèce est le *Syngnathe typhle* ou *Syngnathe à nez large*. Il est verdâtre clair, devenant doré sous le ventre et sous les ouïes; les yeux sont dorés et leur pupille est noire. Le dessus de la mâchoire est piqueté de blanc, surtout vers la base; il en est de même de l'opercule, des côtés du corps et du dessous de la queue. Le dessus de la tête est légèrement coloré en brun-rouge, et en avant de chaque œil on voit une petite éminence noirâtre : tout le corps est brun pâle, marqueté régulièrement de belles taches transversales brun foncé, qui forment un dessin régulier. Le corps est en outre sexagonal, à six pans, et de petites écailles denticulées forment les arêtes de chacune de ces facettes.

Le mâle, d'après Wood, diffère notablement de la femelle, en ce que son ventre, de l'anus à la queue, est plus large et porte, à peu près aux deux tiers de sa longueur, deux replis minces et mous qui se ferment l'un sur l'autre, et lui forment ainsi une poche ou espèce de faux ventre analogue à celui des opossums.

Les syngnathes frayent en été, et la femelle place ses œufs dans la poche ventrale du mâle. Comment se fait cette opération? Comment la femelle fait-elle passer ses œufs de son ventre dans la bourse sous-caudale du mâle? On ne le sait pas; mais le fait est patent. En examinant, en été, quelques-uns de ces petits animaux, on trouve constamment des œufs chez ceux qui ont la poche et jamais chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers sont des mâles et les seconds des femelles.

En séparant les plis de la poche sous-caudale, et l'ouvrant pour en étudier l'intérieur, on y voit plusieurs œufs gros et jaunes, et parmi eux des dépressions qui indiquent la place des œufs dont le poisson s'est débarrassé depuis peu de temps; car les germes se développent les uns après les autres : on trouve des œufs qui en contiennent sur le point de naître à côté d'autres dont l'enveloppe déchirée laisse voir le petit. *La fin à une autre livraison.*

LA JUSTICE.

La Justice brille en des maisons obscures et elle honore une vie sainte. Mais elle s'éloigne, en détournant les yeux, des demeures dorées où la main n'est pas sans souillure; elle en fuit l'impur contact. Elle n'honore point la puissance de l'or, s'il est marqué d'un sceau d'infamie; elle dirige toute chose vers sa fin.

ESCHYLE, *Agamemnon* (1).

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Suite. — Voy. p. 102, 109, 114, 122, 130, 142, 150.

J'écrivis ensuite à Annette, à qui je n'avais pas donné de mes nouvelles depuis longtemps, par la honte que j'avais de parler de mon mari. Je lui contai ma position, et la priai de me chercher une place où on voulût bien prendre aussi mes trois petits enfants, qui se rendraient utiles selon leur pouvoir. François était déjà capable de se placer comme valet de ferme, et je ne craignais pas de me séparer de lui, parce que j'avais confiance en sa bonne conduite.

Annette ne me répondit pas : elle n'avait jamais été bien forte pour écrire; mais quatre jours après avoir envoyé ma lettre, je vis un matin une charrette s'arrêter devant la maison des Coux. Pierre en descendit, et avec lui un beau grand gars de quatorze à quinze ans qui avait les yeux vifs d'Annette. Ils entrèrent tous les deux et vinrent m'embrasser; le bon Pierre avait les larmes aux yeux. Jean, mon filleul, s'en alla tout de suite avec mes garçons chercher nos paquets, que je tenais prêts pour le cas où nous trouverions une place, et les installa dans la charrette; puis il s'assit sur un banc, à la porte, et se mit à faire connaissance avec Louison et Étienne, en leur donnant des jou-

(1) Cité par Egger.

joux qu'il avait fabriqués en route, et une belle galette que leur tante avait fait cuire exprès pour eux. Pendant que le cheval se reposait et mangeait l'avoine, je rangeais tout et me dépêchais de faire l'ouvrage de ma laiterie, car je n'aurais pas voulu quitter la maison sans avoir mis en ordre tout ce qui m'était confié. Les fermiers, qui n'avaient pas mauvais cœur, pleurèrent en nous disant adieu, et la fermière me donna même un morceau de toile pour faire des chemises à Louison, qui en avait besoin. Enfin, après le repas de midi, nous montâmes tous dans la charrette, et je vis bientôt disparaître la maison des Coux. Là aussi j'avais été bien malheureuse; mais au moins, en la quittant, j'emportais l'espérance avec moi.

Le cœur me battit quand j'approchai de la Benetière et que je reconnus le chemin creux où j'avais rencontré Pierre la première fois que j'y étais venue. S'était-il passé des choses depuis ce temps-là, mon Dieu! Mes beaux cheveux blonds étaient presque tous gris et ma figure rose toute hâve et toute ridée; et moi qui riais de tout autrefois, j'avais tant souffert que mon pauvre cœur n'était plus bon qu'à pleurer. Pourtant, comme je n'avais jamais pris l'habitude d'être lâche et de me renfermer dans mes propres chagrins, je me mis à songer à la joie que j'aurais de voir de près le bonheur de ma sœur; je pensai aussi que je devais remercier Dieu, qui m'avait rendu la liberté d'élever mes enfants selon l'honnêteté et la justice, et je repris confiance en lui; car je sentais, en y réfléchissant, qu'il ne m'avait jamais abandonnée.

Je regardai mes enfants tout joyeux, Pierre et son fils qui avaient l'air si bons, et puis le beau ciel bleu, la verdure riante, les mouches qui dansaient au soleil, les petits oiseaux qui volaient devant nous, emportant dans leur bec des brins de laine ou de paille pour leur nid, et je me dis : — Ils paraissent tous heureux : pourquoi ne le serais-tu pas, toi aussi? Chacun a sa part de bonheur en ce monde; si petite qu'elle soit, le moyen d'en être content, c'est de n'en pas faire fi.

Nous arrivions à la grande prairie. Tout à coup j'entendis un bruit comme d'une troupe d'oiseaux qui prend sa volée, et des cris de joie : « Les voilà, maman, les voilà! » Et presque aussitôt je vis accourir une quantité d'enfants, et Annette à leur suite, qui levait les bras et qui riait, avec de grosses larmes dans les yeux. Elle arriva juste pour nous ouvrir l'échalier, et comme le cheval s'arrêta, elle enleva dans ses bras mon petit Étienne en le mangeant de baisers; puis elle en fit autant à Louison, et les autres, voyant cela, sautèrent à terre pour aller embrasser leurs cousins qui se pressaient autour d'eux. Je descendis aussi, et nous traversâmes la prairie à pied tous ensemble. Les enfants riaient, dansaient, parlaient tous à la fois, faisant un tapage à nous rendre sourds. Moi, je tenais la main d'Annette; nous ne nous disions rien, parce que nous avions trop de choses à nous dire; mais nous nous regardions, et je voyais sur la figure de ma chère sœur le chagrin qu'elle avait de me trouver si changée, et en même temps sa joie de pouvoir finir toutes mes peines.

Quand j'eus un peu repris mes idées, j'appelai mes neveux pour faire connaissance avec eux. Annette avait six enfants, et ce n'était pas de trop, car elle pouvait bien les nourrir : on avait agrandi la maison, bâti des étables, et tout cela avait un air de richesse qui faisait plaisir à voir. Le fils aîné, qui allait avoir quinze ans, était encore un peu mince, mais déjà presque aussi grand que son père, et il montrait dans ses manières l'assurance d'un bon travailleur. Sa sœur Suzon était tout le portrait d'Annette, et je vis à la vivacité qu'elle mit à nous débarrasser de nos paquets, à nous faire asseoir et à nous servir une soupe aux choux toute fumante, qu'elle serait aussi bonne ménagère qu'elle. Il y avait encore une petite Marianne, à qui sa mère avait donné mon nom pour qu'elle me ressemblât, à ce qu'elle me dit en rougissant, la chère petite, et puis trois garçons ébouriffés sous leur bonnet de laine, avec des yeux brillants et des joues comme des pommes d'api. Le dernier n'avait pas encore de culottes.

On nous conduisit à notre logement. C'était l'ancien grenier; mais comme on avait élevé la maison, on en avait fait une belle chambre avec un cabinet à côté. Dans le cabinet, il y avait un lit pour mes deux aînés; dans la chambre, un lit pour Louison, et un autre petit pour Étienne. Je reconnus le bahut, l'armoire, le coucou qui chantait : c'étaient mes anciens meubles qu'Annette avait achetés dans l'espoir, me dit-elle, que je viendrais chez elle un jour. Pauvre cher cœur! je crois bien que je ne lui ai jamais dit combien je l'aimais et combien je lui avais de reconnaissance; mais je crois bien aussi qu'elle l'aura senti, et qu'elle savait comme moi qu'il n'y a pas de mots pour dire ces choses-là.

Quand nous fûmes reposés et installés, je voulus parler d'affaires. J'étais pressée de gagner ma vie et de placer mes enfants : ce n'est pas une bonne habitude à prendre que de vivre aux dépens des autres; on s'y fait un caractère de mendiant. Mais Annette et Pierre se mirent à rire en se regardant tous les deux.

— Est-ce que tu n'es pas bien ici? me dit ma sœur. Je te tiens, je te garde; tu ne t'en iras pas : il y a trop longtemps que nous sommes séparées pour nous quitter si vite. Je ne t'ai pas seulement cherché de place : ta place est ici, n'est-ce pas, mon Pierre?

— Oui, répondit Pierre; il faut que je tâche de vous dédommager un peu du mal que mon frère vous a fait, ma pauvre Marianne, et que je serve de père à ses enfants comme s'il était mort; car il est mort pour vous, le malheureux!

J'étais touchée de leur bonté, mais je ne pouvais pas trouver que ce fût juste. Je leur donnai donc toutes mes raisons, et s'ils ne les jugèrent pas bonnes, du moins ils virent que j'y tenais, et ils restaient là devant moi, tout attristés et n'osant rien répondre.

— Mais, dit enfin Annette, c'est que j'ai grand besoin de toi. Ma servante vient de se marier; Suzon et Marianne ont plus d'adresse que de force, et j'avais compté que tu nous aiderais, toi qui es si entendue dans le ménage. Je voudrais aussi avoir des enfants instruits comme les tiens; je vois comme ton petit lit déjà tout seul, et je me rappelle que tu sais tout, comme une maîtresse d'école. Ici, nous n'avons d'école qu'à une lieue; c'est trop loin pour y envoyer les enfants, et tout ce que j'ai pu faire, c'est d'apprendre à lire aux trois aînés. J'en suis fâchée, car ils ont beaucoup de jugement, et je suis sûre qu'ils s'instruiraient très-bien. Si tu voulais rester et t'occuper d'eux et des petits, ce serait un grand service que tu nous rendrais.

Je trouvai qu'elle avait raison.

— Eh bien, lui dis-je, je resterai comme servante, si tu le veux.

Annette était à moitié contente.

— C'est que, reprit-elle, j'avais pensé que nous serions en famille et que tout serait commun entre nous : cela me gêne un peu, que ma sœur soit chez moi une servante à gages.

— Bon! dit Pierre en riant, il ne faut pas t'en embarrasser. Il vaut mieux que tu lui donnes des gages, parce que, avec le caractère qu'elle a, elle ne te demanderait jamais un sou, et n'aurait seulement pas de quoi s'habiller. Et pour le reste, comme tu n'auras jamais de remontrances à faire à cette servante-là, il n'y aura pas de gêne entre vous.

Il fut donc convenu que je serais payée comme la servante qui venait de partir, et mes enfants comme des bergers. Étienne aurait sa nourriture et deux paires de sabots par an, pour les services qu'il pourrait rendre. Je trouvais que c'était bien généreux, et je me promis de ne pas être en reste avec ma sœur et mon beau-frère, non par orgueil, mais par esprit de justice et par amitié.

Je ne dirai pas grand'chose sur les cinq années qui suivirent : nous étions heureux. Je repris de la force et de la santé par le contentement et la paix, et il ne m'aurait rien manqué sans le souvenir de Jacques Button. Ce n'était pas le regret : il y avait longtemps que je ne l'aimais plus; mais, pendant que nous étions bien nourris, bien abrités et entourés d'amis, que faisait le père de mes enfants? Il souffrait peut-être du froid et de la faim, il était honni et repoussé de tous; et qui pouvait l'arrêter dans le mal, à présent que je n'étais plus là? J'avais dû le sacrifier pour sauver mes enfants, mais je ne pouvais m'empêcher de penser à lui. Je me disais que, dans quelques années, quand François et les autres n'auraient plus besoin de moi, je pourrais retourner au devoir qu'il m'avait fallu abandonner pour un plus nécessaire. Je chercherais mon mari, je me remettrais à travailler pour lui, et peut-être, vieux et ayant souffert, serait-il plus facile qu'autrefois à ramener au bien.

Pendant ce temps-là, mon fils aîné était devenu un homme. C'était un beau gars, aussi vaillant à l'ouvrage qu'à la danse, et très-recherché des jeunes filles. Son oncle le payait comme un laboureur, et certes il gagnait bien son argent. Comme il était rangé et ne buvait jamais une goutte de vin, il pouvait faire des économies, et j'entassais dans mon armoire ses épargnes et les miennes. Je les comptais souvent; mais, hélas! il s'en fallait encore qu'il y eût de quoi le racheter s'il tombait au sort, et je tremblais en me demandant ce que le régiment ferait de mon fils. Louis n'était plus avec nous. Un jour qu'il était allé en commission à Chaillé, — on le chargeait souvent des courses, parce qu'il marchait très-vite, et que, comme il était le plus avisé de toute la maisonnée, il se tirait mieux que personne des explications qu'on pouvait lui demander, — un jour donc, il passa devant la boutique du maréchal, qui s'impatientait de ce que son apprenti n'était pas là pour lui tenir le pied d'un cheval. Louis, qui n'avait peur de rien et qui était très-serviable, s'offrit, et, tout en aidant le maréchal, il babilla si gentiment que l'homme fut enchanté de lui et proposa de le prendre comme apprenti. J'y consentis de grand cœur, parce que l'enfant, tout en ayant une bonne santé, n'était pas assez fort pour les travaux des champs; et il entra chez le maréchal. Il sut bien vite le métier; et comme il avait très-bien profité de mes leçons, et qu'il aimait les livres, il fit bientôt amitié avec le maître d'école de Chaillé, ce qui lui aida à s'instruire davantage. Il fit aussi connaissance avec le vétérinaire de l'endroit, et en allant chez lui il apprit un peu à soigner les bêtes; et le vétérinaire, lui voyant l'esprit si vif, lui proposa de lui enseigner son état : il pourrait plus tard s'associer avec son patron le maréchal, et à eux deux ils feraient une bonne maison. A dix-huit ans donc, il était presque tiré d'affaire et en passe de devenir un bourgeois. Sa sœur était jolie comme un ange et adroite à tout ce qu'elle faisait : aussi tout le monde l'aimait dans la maison. Jean trouvait qu'il n'y avait qu'elle au monde qui sût faire la galette; et elle y mettait tous ses soins, en mémoire, disait-elle, de la première galette qu'il lui avait apportée aux Coux. Le petit Étienne faisait un bon petit berger, et il gagnait maintenant des gages comme les autres, ce qui le rendait tout fier. Moi, j'avais retrouvé mes anciens talents pour soigner la laiterie et faire une foule de petites inventions qui rapportaient toutes quelque argent. Annette voulait toujours le partager avec moi, disant que c'était justice; mais je refusais, parce que j'ai toujours pensé qu'on ne fait que ce qu'on doit quand on fait tout ce qu'on peut. Alors Pierre riait et disait à sa femme :

— Laisse-la donc, tu vois bien qu'elle n'en fera jamais qu'à sa tête; mais elle nous payera tout cela.

Et il se frottait les mains.

Un jour d'hiver que j'étais assise à filer au coin du feu, surveillant la soupe qui cuisait, et que Suzon mettait le couvert, car les hommes n'allaient pas tarder à rentrer du labour, on frappa à la porte. Suzon ouvrit, et je vis M. le curé de Chaillé tout blanc de neige qu'il secouait sur le seuil. Je fus toute saisie en le voyant par un temps pareil, lui, un homme de soixante ans, qui ne venait presque jamais de ce côté-là, et j'eus idée qu'il était arrivé malheur à mon Louis. Mais il me rassura là-dessus dès le premier mot que je lui dis, et, tirant une lettre de sa poche, il me la donna.

La lettre était de l'aumônier de l'hôpital de Luçon. Il le priait de chercher la femme de Jacques Button, que son mari désirait revoir avant de mourir. Jacques avait reçu, dans une bataille au cabaret, un mauvais coup dans la poitrine; il était à l'hôpital depuis trois mois, crachait le sang, et n'avait plus que quelques jours à vivre. Il ne savait pas où était sa femme, mais il pensait qu'on pourrait avoir de ses nouvelles à la Benetière, chez Pierre Button. L'aumônier ajoutait que cet homme se montrait très-repentant et qu'il implorait un pardon qui l'aiderait à mourir en paix.

La fin à la prochaine livraison.

LES PORCHES DE NOS ÉGLISES (1).

A PROPOS DU PORCHE DE BOSC-BORDEL (SEINE-INFÉRIEURE).

Tout le monde sait ce que c'est que le porche d'une église. Chacun connaît ce corps avancé qui précède le portail et qui, selon les temps, a pris le nom de *porche*, d'*aître* ou de *parvis*. Les porches, rares dans les villes, sont communs dans les campagnes; cependant ils disparaissent tous les jours, et comme on n'en construit plus, on ne saura bientôt plus ce que c'est qu'un porche d'église. Quelques-uns, toutefois, sont de vrais objets d'art et méritent d'être conservés pour la postérité. C'est un de ces derniers que nous reproduisons ici, et à cette occasion nous demanderons au lecteur la permission de lui donner les états de service des porches. Ce sera la meilleure manière de faire l'oraison funèbre de ce vieux témoin de l'ancienne liturgie.

C'est dans les Pères de l'Église, les conciles, les synodes, les liturgies, les anciennes coutumes, que nous puiserons l'histoire des porches. D'après les Pères, les parvis des églises contenaient des puits, des bassins, des fontaines, où les fidèles pouvaient se purifier avant de pénétrer dans le lieu saint. C'est à cette coutume qu'ont succédé nos bénitiers, que l'on voit parfois dans les porches, mais le plus souvent à l'entrée des églises.

Ces formes préliminaires et préparatoires, qui pour les fidèles adultes n'étaient qu'une figure et une allégorie de la pureté nécessaire pour entrer dans les églises, devenaient une réalité pour les catéchumènes et les enfants non baptisés. D'après certains auteurs, les anciens baptistères ont été placés dans le parvis des églises. C'était là qu'étaient les fontaines et les bassins de la régénération. C'est dans le parvis de Notre-Dame de Rouen, à la *fontaine de la Trinité*, que furent régénérés deux Scandinaves célèbres,

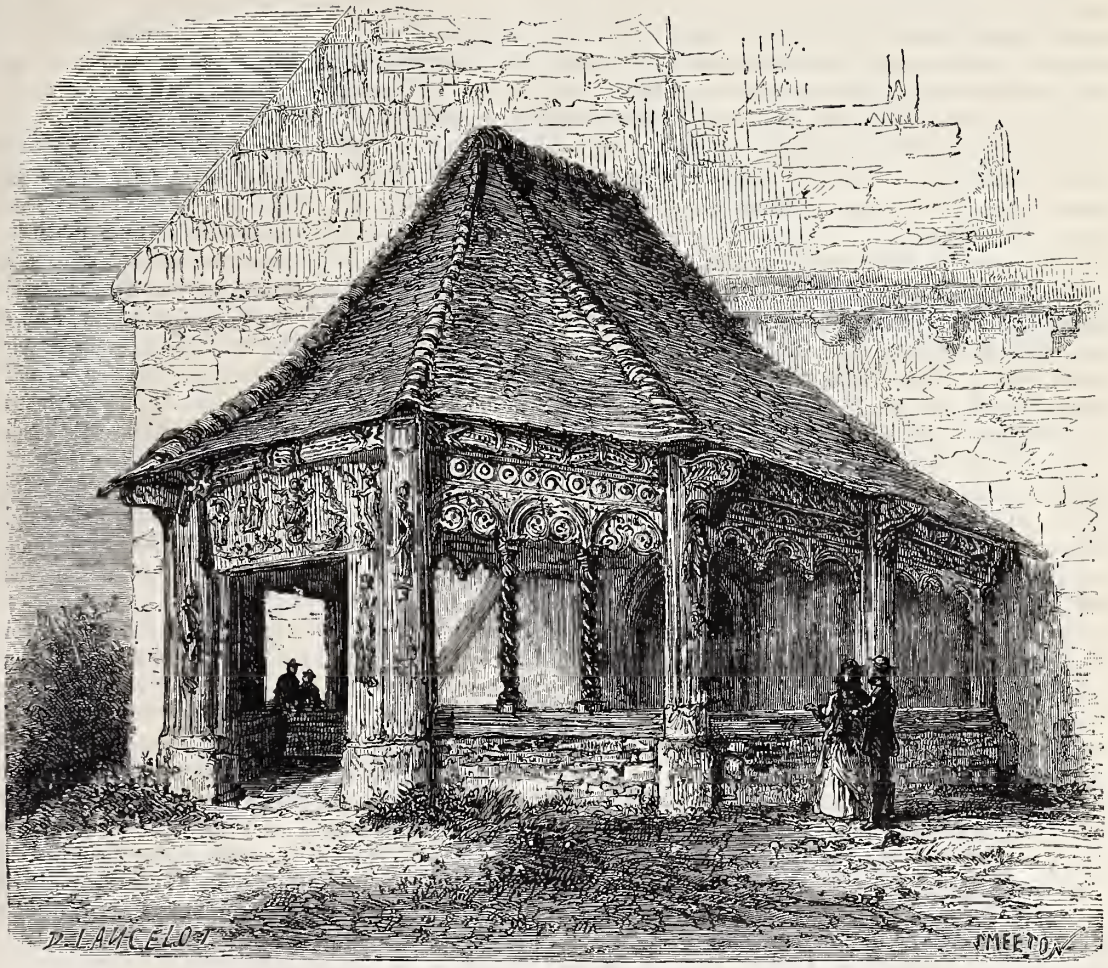
(1) Article communiqué par M. l'abbé Cochet.

Rollon, duc de Normandie, et saint Olaf, premier roi chrétien de Norvége.

Dans ces parvis, on avait élevé des chapelles circulaires dédiées à saint Jean, le premier des *baptistes*, et qui, à cause de leurs formes, portèrent le nom de Saint-Jean le Rond. C'étaient là les anciens baptistères dont il reste encore des spécimens en Italie. Plus tard, au douzième et au treizième siècle, quand il n'y avait plus que des enfants à baptiser, on introduisit la cuve baptismale dans l'intérieur des églises. Toutefois, on continua à faire dans les porches et dans les parvis les exorcismes et les prières préparatoires au sacrement de baptême. Aussi, dans l'ancienne liturgie de Rouen, le prêtre disait-il à l'enfant : « Entrez maintenant dans le temple du Seigneur, afin d'obtenir vos droits à la vie éternelle. »

Les porches et les parvis étaient surtout utiles aux catéchumènes qui, n'étant pas encore admis au baptême, ne pouvaient participer avec les fidèles aux mystères intérieurs. C'est là qu'ils se retiraient au moment solennel où ils étaient expulsés des saints mystères.

Avec les catéchumènes et longtemps après encore, lorsqu'il n'y avait plus de baptêmes d'adultes, les porches ou parvis servaient aux pénitents astreints à la pénitence publique et canonique. C'est ici que tout le moyen âge les a



Porche en bois de l'église de Bosc-Bordel (Seine-Inférieure). — Dessin de Lancelot, d'après M. l'abbé Cochet.

vus pieds nus, dans leur costume pauvre et leur attitude humiliée, demandant pardon à Dieu et aux hommes, et implorant, par leurs prières, la pitié des fidèles assez heureux pour entrer dans le temple. C'est là aussi que s'opérait leur réconciliation, et cette touchante cérémonie avait lieu le jeudi saint, appelé pour cela le *jeudi absolu*. Tous étant à genoux et prosternés, le prêtre récitait publiquement les sept psaumes de la pénitence, et il prononçait cette absolution générale qui était l'amnistie de l'Église.

Une autre sorte de catéchumènes ou de pénitents a rempli nos porches dans les trois derniers siècles. Nous voulons parler des mariages mixtes, que nous croyons y avoir été longtemps célébrés. Au seizième siècle, l'Église de France fut affligée par l'hérésie de Calvin, qui lui enleva un grand nombre de ses enfants et rendit si difficiles les principaux actes de la vie civile, alors confondue avec la vie religieuse. Une tolérance bien entendue en faveur des personnes autorisa les alliances mixtes. Nous croyons que les premiers mariages de ce genre eurent lieu dans les porches, dans les parvis, devant le portail des églises. Aujourd'hui encore, ces alliances se contractent dans les sacristies, afin d'être à l'abri des intempéries des saisons; mais chez nos rudes ancêtres, la cérémonie avait lieu devant la porte des églises et naturellement dans le porche quand il y en avait un. Nous avons toujours entendu dire que le mariage de Henri IV avec Marguerite de Valois avait été célébré devant le portail de Notre-Dame de Paris. C'est là aussi qu'en 1837 fut contracté celui du duc d'Orléans lorsqu'il épousa la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin.

Aux yeux de la foi chrétienne, les pauvres sont les portiers de l'Église triomphante. Afin de remplir ici-bas leur ministère, il est naturel qu'ils soient aussi les portiers de l'Église militante. C'est pour cela que, dans les vestibules

des anciennes églises, on voyait des pauvres mendier à l'entrée de la maison de Dieu. On les y voit encore de nos jours, plus rarement toutefois, à cause de la suppression de la mendicité; mais autrefois le porche était par excellence la demeure du pauvre. On peut avoir une idée de ce qui s'y pratiquait communément par ce que l'on voit encore dans certains lieux, en certains jours de pèlerinage, lorsque la foule se précipite vers les reliques et les images des saints protecteurs. Les pauvres, alors, ne manquent jamais de vous faire traverser une double haie de mendiants, d'infirmes et de blessés, formant ainsi le péristyle de l'église.

Nos pères envisageaient encore les porches, ou parvis de nos églises, sous un autre point de vue. Les considérant toujours comme l'entrée du ciel, ils voulaient y être inhumés et y reposer comme dans l'antichambre du paradis. Dans les premiers temps du christianisme, lorsque l'on n'osait se faire inhumer dans les basiliques, les empereurs de la famille de Constantin se firent déposer à l'entrée des églises, s'estimant très-honorés d'être les huissiers des pécheurs. Des évêques firent de même, et après eux une foule de pieux fidèles.

Les conciles, les Pères, les liturgistes, sont d'accord sur cette tendance antique. Dans les processions, on ne manquait jamais d'encenser les corps de ceux qui reposaient dans ces enceintes sacrées. Le portique de l'église Saint-Pierre de Vienne était tout chargé de sépultures illustres. On en a trouvé beaucoup dans l'église d'Arcy-Sainte-Restitute. En Normandie, nous avons constaté, pour les onzième, douzième et treizième siècles, un grand empressement à se faire inhumer dans les porches de nos églises. En 1859 et en 1860, dans le parvis de l'église d'Étran, près de Dieppe, nous avons trouvé une vingtaine de cercueils de pierre alignés et comme formant pavage. En 1861, devant l'église du Petit-Appeville, nous avons rencontré plusieurs cercueils de pierre et des corps avec vases funéraires. De 1855 à 1860, nous avons reconnu bon nombre de sépultures de pierre devant les églises de Bouteilles et de Rouxmesnil, près de Dieppe. Par ces exemples, nous sommes convaincu qu'il en est de même du portail de toutes nos églises.

Outre nos morts, qui sont des reliques fort respectables, les auteurs ecclésiastiques racontent que dans certaines cérémonies on exposait dans nos porches les restes vénérés des saints. On comprend que pour tous ces motifs les conciles, les synodes, les lettres pastorales, aient formulé des canons et édicté des peines sévères contre ceux qui vendraient et trafiqueraient dans les porches de nos églises. Au point de vue de la vénération et du respect, on les assimilait aux églises elles-mêmes; on allait même jusqu'à interdire d'y étaler et d'y vendre des livres, des chapelets, des médailles, des cierges, des chandelles, des rosaires et des insignes de pèlerinage. Ces défenses, qui faisaient loi pendant l'année, perdaient leur rigueur les jours de pèlerinages et de fêtes patronales, lorsque de toutes parts les foules se précipitaient vers les saints lieux.

Mais il est dans le diocèse de Rouen un genre de trafic qui s'est toujours pratiqué et qui se pratique encore dans les porches de nos églises : c'est la vente de l'excédant des pains bénits et à bénir offerts par les fidèles, les corporations et les confréries. Cette vente a lieu au profit de l'église, et pour beaucoup de chapelles et d'églises c'est leur plus grande ressource et leur meilleur entretien. Nous ne nous sentons pas le courage de blâmer une coutume pieuse et naïve qui a survécu à la ruine de tant d'institutions disparues.

Puisque nous en sommes sur les coutumes oubliées et sur les habitudes perdues, les porches sont des vieillards qui ont beaucoup à nous raconter sur ce sujet. Ils ont vu passer tant de générations! Ils pourraient nous dire que dans certaines localités on y lisait, après les offices, les contrats de vente intéressant le public. On y faisait les publications et les annonces, parce que le dimanche était un jour de réunion du peuple, et que l'église était le seul lieu où l'on pût parler à tout le monde. En Bretagne, nous avons encore vu, dans le parvis de l'église de Carnac, une pierre que le peuple appelle *Menhanet* (la pierre du publicateur), et à Étretat, dans notre enfance, nous avons entendu crier les choses perdues ou à vendre sous le porche et dans l'aître de l'église.

Afin d'éviter les déplacements et d'économiser les allées et venues, le moyen âge avait imaginé de tenir les plaids dans les porches, et après la messe chacun apportait la redevance féodale due pour son champ ou pour sa maison au premier propriétaire du sol; car, on le sait, à cette époque il n'y avait point de terre sans seigneur.

Comme la plupart de nos porches sont munis de bancs en bois, en pierre ou en maçonnerie, nous ne serions nullement surpris qu'on y eût tenu autrefois ces assemblées syndicales *à l'état de commun* qui, dans nos villages, précédèrent les mairies instituées ou rétablies seulement par la révolution de 1789. Il est également très-vraisemblable qu'on y a tenu les réunions de fabrique qui, d'après les statuts épiscopaux du treizième siècle, devaient avoir lieu trois fois par an en pleine paroisse, *in plena parochia ter in annum*. Nos porches normands nous paraissent avoir été éminemment favorables à l'exercice de cette juridiction populaire.

De son côté, M. l'abbé Barbier de Montault assure en avoir trouvé la preuve dans les églises de Maine-et-Loire qu'il a toutes parcourues. « Maintes fois, dit-il, j'ai rencontré en avant de nos églises rurales des porches en charpente vulgairement appelés *ballets*, et les actes m'ont appris que là se réunissaient les notables de la paroisse à l'issue de la grand'messe, pour y délibérer à l'état de commun. Aussi tout autour y avait-on établi des bancs de pierre. » (*Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, année 1869, p. 283.) L'étude des archives paroissiales nous apprendrait bien des choses sur les faits qui se sont passés dans les porches, soit qu'ils aient été réguliers ou accidentels. C'est ainsi que, parcourant les registres des baptêmes au dix-septième siècle, nous avons reconnu que plusieurs enfants abandonnés ont été déposés dans le porche et recueillis là par quelque saint Vincent de Paul du lieu. C'était le temps où cet apôtre de la charité fondait dans les villes ces maisons d'enfants trouvés que l'on ferait si bien de rouvrir.

Deux processions célèbres de l'année chrétienne s'arrêtaient dans les porches et les parvis pour leur station annuelle. L'une était celle des Rameaux, figurant l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem. C'est là que le prêtre prononçait cet émouvant *Attollite portas* qui depuis l'enfance retentit dans nos oreilles. C'est là aussi que la procession stationnait le jour de l'Ascension, et que deux chantres, montés dans les galeries, adressaient aux fidèles, représentant les apôtres, ces paroles sorties de la bouche des anges : *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?*

Ce chant du *Viri Galilæi* avait fait appeler la tribune *galerie*, et le porche *galilée*. Ce nom de galilée se retrouve surtout en Angleterre, et le moyen âge l'avait appliqué à plusieurs cathédrales et abbayes, notamment aux églises de Durham, de Lincoln et d'Ely. A Caudebec, en Normandie, on appelle *viri galilæi* la galerie où, le jour de l'Ascension, les chantres entonnaient ce répons célèbre. Le bréviaire des Chartreux appelle encore galilée le lieu qui précède le cimetière.

Maintenant que nous avons fait connaître les différents usages des porches selon les siècles et selon les pays, disons un mot de leur histoire architecturale

Nous ne savons au juste quand a commencé l'usage des porches proprement dits. Il est vraisemblable qu'ils auront succédé aux parvis ou aîtres qui furent toujours usités dans l'Église. A vrai dire, nous ne connaissons pas de porche roman en Normandie; mais nous savons qu'il en existe ailleurs, notamment dans la Bourgogne. Nous connaissons quelques porches du treizième siècle : il y en a notamment au côté méridional de l'abbaye de Fécamp et de la collégiale d'Eu. Nous pourrions presque considérer comme tels les voussures profondes qui décorent les portails des cathédrales de Reims, de Chartres et d'Amiens, ainsi que d'un grand nombre de basiliques du même temps. Je connais un porche du quinzième siècle, au midi de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen. Le même siècle avait projeté un porche à l'entrée de cette basilique; il fut détruit en 1845. La ville de Rouen montre un charmant porche en pierre sculptée, du seizième siècle, à l'entrée de l'église de Saint-Vincent.

Mais c'est assurément le seizième siècle qui a construit le plus de porches dans nos églises. Nous en connaissons de cette époque qui sont en bois ou en pierre, et qui sont de vrais travaux d'art. Je citerai de ce nombre les porches de Rebets, de Ry, de Bosc-Bordel, du Neuf-Bosc, de Saint-Paër, d'Épinay-sur-Duclair, et de Hodeng en Bray (Seine-Inférieure).

Le dix-septième siècle en a élevé un grand nombre en bois sculpté, témoin ceux d'Auppegard et de Bully, en Normandie.

Le dix-huitième, loin de les détruire, les multipliait parmi nous. Toutefois, nous avons à lui reprocher la destruction de celui d'Arques, qui était en pierre.

C'est le dix-neuvième qui a fait aux porches une guerre acharnée, et qui la continue jusqu'à extermination. Nous pourrions dresser un nécrologe de tous ceux qui meurent chaque année; et nous aurons toutes les peines du monde à en conserver quelques-uns comme spécimens de coutumes qui ne sont plus et d'une liturgie qui s'en va. Ce ne sera qu'à titre de monuments historiques et avec toute la complaisance de nos confrères que nous conserverons les porches de Rebets, de Ry et de Bosc-Bordel, afin de donner à la postérité une idée de ces monuments que nous regrettons.

Nous reproduisons ici le porche de Bosc-Bordel, dont nous croyons avoir assuré l'existence en le faisant classer comme monument historique et en mettant son entretien à la charge du département.

Ce porche est une charpente en bois recouverte de tuiles. A la base sont des murs hauts d'environ un mètre et imitant une mosaïque de caillou noir et blanc. La forme de l'entrée présente une abside triangulaire. Les poteaux en bois sont tous décorés de statues, et dans les intervalles descendaient des ornements découpés et se plaçaient des torsades qui ont disparu. Les poutres transversales qui soutiennent le toit sont décorées de dragons à la gueule béante. Une vigne élégante, symbole du peuple chrétien, décore la corniche.

Parmi les statues qui soutiennent les poteaux formant colonnes, je distingue saint Nicolas avec ses trois clercs, saint Michel et son dragon, saint Jean, saint Sébastien, sainte Anne et sainte Catherine.

Mais la partie la plus intéressante, c'est le grand bas-relief sculpté qui décore l'entrée. Malheureusement il a été grandement usé par la pluie et les vents. Malgré cela il offre un vif intérêt. On y voit, ce qui se reproduisit souvent dans les églises du moyen âge, une représentation de l'Enfer et du Paradis, une Résurrection générale, avec le Jugement dernier. C'est là un sujet fréquent sur les tympans de nos grandes basiliques. Pour ne citer que des édifices connus de tous, nous indiquerons les cathédrales de Rouen et de Paris, les églises de Saint-Maclou de Rouen et de Saint-Jacques de Dieppe.

Sur le porche de Bosc-Bordel, on voit les morts sortir de leurs tombeaux à la voix des anges qui sonnent de la trompette. Dans un des angles de cette composition, on remarque une barque où rame un nocher passant sur un fleuve les corps ressuscités. C'est là une réminiscence classique de la barque à Caron. Elle se trouve bien, à Rome, sur le Jugement dernier de Michel-Ange. Au milieu du tableau est le Christ assis, prêt à juger le monde; autour de lui sont rangés les plus grands saints du paradis. Voici de quelle manière M. l'abbé Decorde complète la description de ce bas-relief : « Au sommet de la scène on voit le Souverain Juge, plein de puissance et de majesté, ayant à ses côtés deux anges qui réunissent les hommes au son de leurs trompettes. Dans le bas est la foule ressuscitée, en proie à la consternation; aux pieds du Juge, un ange tenant d'une main une épée flamboyante, et de l'autre les balances de l'éternelle justice destinées au pèsement des âmes. Les justes sortent du plateau de droite sous une forme svelte, et comme spiritualisés, pour aller en paradis; les réprouvés tombent du plateau de gauche, attirés par un démon, pour aller en enfer. La sainte Vierge, à genoux auprès de son divin Fils, lui présente les élus qui sont reçus à la porte du ciel. Saint Pierre, muni de ses clefs, les introduit dans la Béatitude céleste par le ministère des anges. Le paradis est figuré par une espèce de palais dans lequel on voit les élus occuper diverses places.

» L'enfer est à gauche. On voit, à genoux aux pieds de Jésus-Christ, un réprouvé qui demande grâce en rappelant quelques bonnes œuvres qu'il a faites; mais cette prière trop tardive est repoussée. Satan, muni d'un long croc, préside à la scène de désolation au milieu de laquelle il retrouve ceux qu'il avait séduits. Puis on voit plusieurs démons occupés à recueillir leurs victimes dans la funeste Babylone où ils ont établi leur demeure. Un de ces démons étreint un damné par le cou, et le met dans la hotte d'un autre démon qui pousse une brouette chargée de réprouvés. Il la renverse à la porte de l'enfer, au milieu de plusieurs autres damnés, qui frémissent à la vue des supplices qui les attendent. Enfin on voit dans le bas une chaudière remplie d'un liquide bouillant au milieu duquel se débat une multitude de damnés, confiés à la garde d'un démon qui retient avec un crochet ceux qui cherchent à sortir de ce séjour, où ils doivent brûler pendant toute l'éternité. »

PRÉJUGÉ SUR LE CHANT DU COUCOU.

ANECDOTE.

Il paraît qu'en Bretagne on croit que cela porte bonheur d'entendre chanter les coucous

Deux frères travaillaient dans un champ. Un coucou chante; l'un des deux frères dit à l'autre :

— Je l'ai entendu chanter le premier; c'est pour moi qu'il a chanté. Je vais tout de suite acheter la maison de mon voisin dont j'ai envie depuis longtemps.

— Non, dit l'autre; c'est pour moi. Je vais aller vendre ma jument au marché; je suis sûr que j'en tirerai un grand prix.

— Mais non, c'est pour moi. Allons tous deux trouver le juge.

Ils vont trouver le juge, et lui disent :

— Vous avez beaucoup d'expérience; vous allez nous

tirer d'incertitude. Mon frère dit que c'est pour lui que le coucou a chanté, et moi je dis que c'est pour moi.

Le juge, après avoir beaucoup réfléchi, leur dit :

— Mettez d'abord là chacun un petit écu.

Puis, quand tous deux eurent déposé leur obole, il mit le tout dans sa poche, et leur répondit :

— Vous voyez bien que c'est pour moi que le coucou a chanté. (1)

SUR LE *MISANTHROPE*.

Vinet dit :

« Le *Misanthrope* de Molière est un sermon sur Jacques, III. »

On s'étonne ; mais si l'on se reporte au texte indiqué (*Épître de saint Jacques*, chap. III), on trouve ces passages :

« Y a-t-il quelqu'un qui passe pour sage et pour savant entre vous? Qu'il fasse paraître ses œuvres dans la suite d'une bonne vie, avec une sagesse *pleine de douceur ;*

» Mais si vous avez dans le cœur une amertume de jalousie et un esprit de contention, ne vous glorifiez point faussement d'être sages.

» . . . . . La sagesse qui vient d'en haut est amie de la paix, modérée et équitable, docile, susceptible de tout bien, pleine de miséricorde. . . elle ne juge point. »

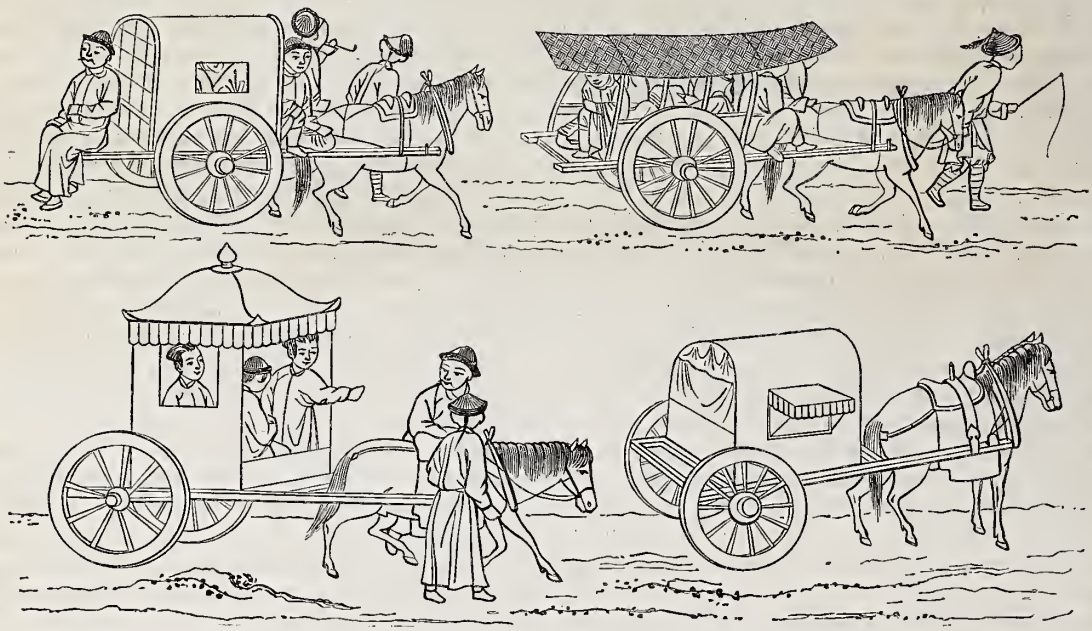
La pensée de Vinet est donc celle-ci :

La vérité que l'on recueille du *Misanthrope*, c'est qu'il n'appartient qu'à la haute vertu d'être indulgente. La vraie sagesse est « paisible, traitable, non difficultueuse. »

Alceste vaut mieux que la plupart de ceux qui l'entourent ; mais lui-même n'est pas le type de la plus haute vertu.

VOITURES CHINOISES.

On fait grand usage des voitures en Chine, surtout dans les provinces du nord ; car celles du midi étant trop montueuses et traversées seulement par des chemins détestables, on y voyage de préférence à cheval, à dos de chameau ou en chaise à porteurs. Les transports se font en grande partie par barque sur les rivières et les canaux, qui sont en grand nombre dans plusieurs parties de la Chine. On se sert aussi de brouettes de voyage, consistant en une plate-forme de la largeur d'une ou plusieurs personnes,



Voitures diverses. — Fac-simile d'une gravure chinoise. (*Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture.)

avec un appui sur lequel le voyageur peut s'adosser ou poser ses bras. La roue est au milieu, tournant dans une cage en bois soutenue par des barres de fer. Le chariot est muni de deux montants de brancard auxquels s'attelle l'homme qui doit le pousser. On adapte quelquefois une voile carrée à des brouettes du même genre, ou en forme de caisse, dont les cultivateurs se servent pour porter leurs denrées (2). Quelques-unes de ces brouettes sont fort grandes : mère et enfants, toute une famille s'y entasse avec les légumes, les volailles, les sacs de grains et de riz portés au marché. Le père pousse par derrière ; l'aîné de ses fils l'aide, s'il est assez fort, en courant à l'avant, les reins entourés d'une courroie qui est attachée aux brancards.

La reproduction d'une gravure chinoise qui accompagne cet article donnera une idée plus exacte que toute description de la forme des voitures le plus en usage. On remarquera la capote convexe qui recouvre deux de ces véhicules ; un troisième a pour abri une natte qui laisse voir les cerceaux qui servent de support à la toiture des deux autres ; le quatrième ressemble à une tente carrée. Ces voitures sont petites généralement ; elles ne peuvent contenir que deux ou trois personnes. La caisse est souvent bariolée de couleurs éclatantes ; l'intérieur, garni de taffetas rouge ou vert et de coussins qui sont indispensables, car aucune de ces voitures n'a de suspension ni de ressort. Le devant peut être fermé au moyen de rideaux de cuir, et une ouverture sur le côté, garnie d'un store ou d'un auvent, permet de voir le paysage ; derrière enfin se trouve quelquefois une petite lucarne garnie d'une vitre ou d'une lame de corne transparente. Un cheval est attelé au brancard ; quelquefois deux sont placés l'un devant l'autre. Le cocher n'a d'autre siége ordinairement que le brancard, et il donne assurément une preuve de son adresse en s'y maintenant en équilibre malgré les cahots, dont souffrent beaucoup les personnes peu accoutumées à ces durs chariots.

(1) A. Cochin, *Paris et la province*.

(2) Voy. une brouette à voile, t. XV, 1847, p. 352.

LA POPULATION JUIVE DE L'ALGÉRIE.

FIANÇAILLES.

Salon de 1870. — Fête des fiançailles dans une famille juive, à Oran, tableau de M. Saintpierre. — Dessin de Bocourt.

Les juifs sont nombreux en Algérie et ils l'ont été de tout temps. Leur religion fut introduite dans ce pays par des émigrants qui, après avoir quitté la Palestine, formèrent d'abord des tribus indépendantes en Arabie, dans l'Hedjaz et l'Yémen, et de là passèrent en Afrique. La plus grande partie des Berbers la professaient au moment de l'invasion musulmane. A l'époque de la conquête française, les Israélites formaient un quart de la population d'Alger, les quatre cinquièmes de celle d'Oran. Le recensement qui fut fait en 1844 de la population des territoires civils constata l'existence de 14694 juifs. Il faut y ajouter ceux qui habitent les villages administrés militairement dans les villes non occupées, tant du Tell que du Sahara : ils sont en bien plus grand nombre.

Quand les Français sont arrivés en Algérie, les juifs ont été les premiers médiateurs entre eux et les indigènes, parmi lesquels ils avaient obtenu depuis longtemps droit de cité, malgré la répugnance que les musulmans leur ont toujours témoignée. Ils sont partout restés nos interprètes, grâce à la remarquable faculté qu'ils ont d'apprendre toutes les langues, faculté en rapport avec leur merveilleuse aptitude commerciale qui a fait d'eux partout, après comme avant la conquête, les principaux agents de tous les genres de commerce et d'industrie. Depuis la vente des menus objets usuels dans l'échoppe en plein vent jusqu'aux grandes fournitures de l'administration française, il ne se fait guère d'affaire où quelqu'un d'eux ne soit mêlé. Beaucoup sont artisans de divers métiers dans de pauvres boutiques; quelques-uns se livrent au jardinage ou à l'agriculture, tantôt labourant pour leur propre compte, tantôt cultivant de compte à demi pour les Arabes des tribus.

Sous la domination des deys d'Alger, ils n'étaient point inquiétés dans la pratique de leur religion; ils jouissaient même d'une certaine liberté protégée par les lois; on ne pouvait réduire aucun d'eux en esclavage; mais cette protection ne les mettait pas à l'abri des plus indignes traitements, contre lesquels il ne leur était même pas permis de se défendre, car ils ne pouvaient porter aucune arme, pas même un bâton; il leur était interdit de monter à cheval, de porter des vêtements qui ne fussent pas noirs ou blancs. Ils payaient une taxe par tête et un double impôt sur toutes les marchandises qu'ils importaient; et s'il survenait quelque désordre, par exemple aux changements de règne, presque toujours causés par la violence, ils ne manquaient pas d'être les premiers pillés.

L'administration française leur a apporté un régime plus doux : elle leur a reconnu le droit de cité. Un conseiller israélite figure à côté du conseiller musulman et des conseillers européens dans toutes les municipalités algériennes : aussi n'en voit-on pas beaucoup, comme autrefois, émigrer en emportant d'Alger leur fortune toujours menacée. Dans l'intérieur de l'Algérie, ils se sont de tout temps mêlés plus facilement qu'à Alger même aux tribus arabes, dont ils ont adopté les usages, la manière de vivre, avec la souplesse qui caractérise leur race; et ils ont été assez aisément admis par la plupart de ces tribus. Il faut en excepter les Kabyles du versant nord du Jurjura, qui les ont toujours repoussés, parce qu'ils voient en eux des

rivaux dans les industries de l'orfévrerie et du colportage, auxquelles ils sont adonnés.

La race juive, en Algérie, est généralement pure : le teint, chez les femmes surtout, est resté blanc; le nez est aquilin, les cheveux et la barbe noirs, l'œil presque toujours d'une grande beauté; cependant, comme en d'autres pays, à côté de ce type il en existe un autre d'une remarquable vulgarité d'expression.

La plupart des juifs établis dans les tribus portent le même costume que les indigènes, à de légères différences près. Les hommes remplacent le *kheit*, ou corde en poil de chameau qui entoure la calotte de drap noir ou rouge, ou de velours vert, servant de coiffure, par un mouchoir ou un turban noir, et les femmes évitent de se tatouer le visage, comme les indigènes, par respect pour la loi mosaïque, qui leur interdit ce genre d'ornement. Dans les grandes villes, quelques Israélites ont commencé à revêtir le costume français; mais ceux qui ont opéré cette transformation sont encore en petit nombre. Presque tous portent l'ancien costume, qui se compose pour les hommes de plusieurs vestes et gilets de drap gris ou noir, d'un large pantalon qui s'attache autour des reins au moyen d'une ceinture ordinairement bleue. Les femmes ne sont pas, comme celles des Arabes, sévèrement voilées; elles vont partout le visage découvert. Elles portent sur la tête le *sarmal*, coiffure conique assez élevée, comme le hennin français du quinzième siècle ou comme le bonnet des Cauchoises. Cette coiffure riche est communément remplacée par un foulard mis en fanchon, dont la pointe retombe sur le cou. Les jeunes filles tressent leurs cheveux en longues queues, auxquelles elles attachent des rubans de couleur vive; elles portent sur le sommet de la tête de petites calottes en velours vert, ornées d'une houppe et de liserés d'or formant les côtes de cette espèce de bonnet grec. Les robes sont amples, sans ceinture et sans manches, ou garnies de manches très-courtes, qui laissent passer celles de la chemise, quelquefois rattachées derrière le dos.

Les Israélites sont fort attachés à leurs anciens usages. Les cérémonies des fiançailles et du mariage (quoiqu'elles n'aient été fixées par aucune disposition dans l'ancienne loi et qu'elles aient pu, par conséquent, plus que les autres pratiques se ressentir de la différence des habitudes de chaque époque et des peuples auxquels celui-ci s'est trouvé mêlé) ont peu varié. On peut les observer aisément, car les familles appellent aux réjouissances par lesquelles elles célèbrent ces événements tous leurs amis, toutes leurs connaissances, et il n'est pas nécessaire d'être leur coreligionnaire pour y être admis : chacun entre pour ainsi dire librement et pénètre sans obstacle dans la cour, dans les escaliers, dans les galeries supérieures, et jusque dans les chambres. Les fiançailles ont une grande importance, car elles engagent complétement les futurs époux. Il en était ainsi chez les anciens Hébreux. Lorsqu'un jeune homme, ou plus ordinairement ses parents pour lui, avaient fait choix d'une épouse, le père allait trouver les parents de celle-ci afin de faire la demande en mariage et de stipuler les conventions nécessaires, notamment ce qui concernait le *mohar* (somme d'argent considérée comme le prix de la fille dû au père; cette coutume remontait au temps des patriarches) et les cadeaux qu'elle devait recevoir. Tout étant terminé, on demandait à la jeune fille son consentement, dont la loi traditionnelle fait une condition nécessaire. La convention faite et le mohar payé, les jeunes gens étaient considérés comme légalement mariés, quoique la célébration du mariage n'eût lieu que plus tard, souvent après plusieurs mois, et que la fiancée continuât à demeurer chez ses parents. Tous ces usages ont peu changé dans les temps modernes. Nous ne savons si chez les juifs d'Afrique le futur, pour sceller la promesse de mariage faite en présence de témoins, met un anneau au doigt de sa future, comme font ceux de beaucoup de pays. Les jours qui suivent les fiançailles sont l'occasion de grandes réjouissances qui se renouvellent dans la semaine qui précède le mariage.

La description faite dans ce recueil [1] d'une noce juive au Maroc par M. Eugène Delacroix, à l'occasion de son tableau du Salon de 1841, aujourd'hui au Musée du Luxembourg, nous dispense d'entrer dans de grands détails sur ce sujet. Les usages des juifs du Maroc ne diffèrent pas de ceux des juifs d'Algérie. Rappelons seulement quelques traits caractéristiques : les danses, qui durent jour et nuit; les chants assourdissants, accompagnés par le son monotone des instruments; et le festin, auquel prennent part les parents et les amis assis à une longue table, tandis que la jeune mariée est reléguée au fond d'un appartement obscur, dans l'angle d'un lit immense, blottie contre la muraille, et enveloppée d'une grande étoffe de laine qui la dérobe presque entièrement aux regards. Ses amies, assises autour d'elle, parées de leurs plus beaux atours, n'ont pas l'air de la voir, et elle-même doit garder les yeux fermés. La même insensibilité apparente lui est recommandée quand le jour est venu où elle doit quitter la maison paternelle et qu'on procède à sa toilette. Entourée de flambeaux pour que l'assistance n'en perde aucun détail, elle est placée sur une table, assise contre la muraille, et tandis qu'on l'affuble et qu'on la peint, elle doit demeurer immobile et ne peut même ouvrir les yeux. Enfin, entraînée hors de la maison de ses parents, elle est portée plutôt qu'elle ne marche jusqu'à celle de son mari, les paupières toujours closes et sans donner la moindre marque qu'elle prend garde au tumulte dont elle est environnée; en sorte qu'elle est la seule, dans toutes ces fêtes, qui n'ait aucun moment pour se réjouir, et qu'elle doit aspirer, tout le temps qu'elles durent, au moment où elle sera enfin délivrée d'une contrainte si pénible.

MARIANNE BUTTON.

AUTOBIOGRAPHIE.

Fin. — Voy. p. 102, 109, 114, 122, 130, 142, 150, 154.

Je lisais cela tout haut, en pleurant de pitié et d'un retour d'affection pour ce malheureux. Quand j'eus fini, je vis que les hommes étaient rentrés presque en même temps que le curé, et que mon François, debout devant moi, regardait la lettre d'un air farouche. Il ne me laissa pas le temps de parler.

— Est-ce que tu iras, ma mère? s'écria-t-il avec colère. Il t'a assez fait souffrir! et puis, qui sait si ce n'est pas encore un mensonge? D'ailleurs, il ne nous a jamais fait que du mal; il n'est rien pour nous, et nous ne sommes rien pour lui. Que nous veut-il, à présent?

Je m'étais levée, et, posant une main sur le bras de mon fils :

— Quand ce serait un mensonge, j'irais, lui dis-je; et si son repentir est une vérité, en lui refusant mon pardon, je deviendrais plus coupable en une minute que lui dans sa vie entière. Tu feras ce que tu voudras, mon fils; mais es-tu bien sûr qu'à l'heure de ta mort tu n'auras besoin du pardon de personne?

Toute sa colère tomba.

— Je tâcherai de te ressembler, mère, me dit-il humblement. Partons.

— Prends la carriole couverte, lui dit Pierre; et si ton

[1] Voy. t. X, 1843, p. 28.

père peut guérir, je permets qu'on l'amène ici. Tu lui diras que je ne vais pas le chercher parce qu'il faut bien que quelqu'un reste à la maison; mais que s'il veut se bien conduire, je serai un bon frère pour lui.

Je remerciai Pierre, et le soir même, avant que l'hôpital fût fermé, j'arrivai à Luçon avec mes quatre enfants. Le curé nous avait donné une lettre qui nous aida à entrer et à voir le pauvre malade. Je ne sais pas si je l'aurais reconnu, tant il était pâle et décharné. Ses yeux avaient grandi et brillaient comme des feux follets le soir au bord de l'eau. Il me reconnut bien, lui, et me prit les mains, qu'il baisa pour me remercier; mais il n'eut pas la force de me dire un mot : seulement, je vis deux larmes couler sur sa figure, qui allèrent mouiller son oreiller. Puis il regarda ses enfants, parut tout honteux, et ferma les yeux.

— Vous avez bien fait de venir, me dit tout bas l'aumônier qui m'avait conduite à lui : la maladie marche encore plus vite qu'on ne s'y attendait.

Toute la nuit, Jacques eut le délire. On l'avait fait transporter dans une petite chambre, où nous pûmes rester avec lui : ce furent de tristes heures. J'avais eu d'abord l'idée de renvoyer mes enfants à l'auberge, où nous avions laissé la carriole; mais je ne le fis pas, pensant que leur devoir était là, et que d'ailleurs il ne faut pas épargner à la jeunesse la vue des choses tristes, de peur qu'elle ne se trouve plus tard trop faible et trop désarmée dans la vie.

Vers le matin, le malade se calma et la parole lui revint. Il put alors me raconter la triste vie qu'il avait menée, toujours chassé de partout à cause de ses vices, et n'ayant pas la force d'y renoncer, vivant de misère et dépensant à boire le peu qu'il gagnait. Il avait fini, au milieu de ses débordements, par rencontrer le coup de la mort, et il en remerciait Dieu, puisqu'il n'avait rien su faire de bon de sa vie et qu'il avait le bonheur de mourir repentant et pardonné.

Il s'affaiblissait et ne parlait plus que par intervalles : on sentait la mort venir. Je me tenais tout près de lui, essuyant son pauvre front. Tout à coup il rouvrit les yeux, et, regardant ses enfants : « Ne faites pas comme moi! » leur dit-il. Et il ajouta d'une voix plus basse : « C'est dur pour un père de n'avoir pas autre chose à dire à ses enfants! »

François, qui restait auprès du lit, sévère et muet, n'y put plus tenir. Il vint se jeter à genoux auprès de son père, lui prit les mains et les serra en fondant en larmes. Le pauvre Jacques eut sur la figure comme un rayon de soleil; il nous sourit, et referma les yeux. Au bout d'un instant, il nous sembla qu'on ne l'entendait plus respirer; je l'appelai, je le touchai : il était mort.

Le lendemain, on l'enterra dans le cimetière de Luçon, et on planta sur sa fosse une croix de bois noir où j'avais commandé d'écrire son nom et son âge.

— J'y ai fait mettre encore autre chose, mère, me dit François, quand j'y retournai avant de partir pour y porter une couronne et lui dire adieu.

En effet, au-dessous de « Jacques Button, mort à quarante-sept ans », je lus : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

J'embrassai mon fils pour moi et pour son malheureux père.

Le lendemain, nous reprîmes à la Benetière notre vie calme et heureuse. Un grand souci m'était enlevé : François, comme fils aîné de veuve, était exempt de la conscription, et j'avais deux ans de plus pour travailler au rachat de Louis. J'y travaillai si bien que je vis arriver sans crainte le jour du tirage; mais je fus bien joyeuse quand il m'apporta en triomphe son numéro, le dernier de tous, et qu'il me dit en riant :

— Tiens, mère, voilà le cadeau que je te fais. Garde ton argent pour Étienne.

Il paraît que, dans cette vie, on n'est jamais longtemps sans souci. Il m'en vint un grand du côté de mon fils François. Je m'apercevais que depuis quelque temps il ne se montrait plus guère à la danse, et restait à travailler à la maison pendant que Jean, Suzon et les autres allaient se divertir. Je croyais qu'il faisait cela parce que l'ouvrage pressait; mais quand vint la morte-saison, il continua à agir de la même manière. Sa gaieté était partie, et, le trouvant pâle et maigri, je lui demandai s'il ne se sentait point de la fièvre, qui est assez commune dans le pays aux approches de l'automne et du printemps.

Il me répondit qu'il se portait bien; mais, comme je le pressai de questions, il finit par m'avouer qu'il voulait s'en aller, et que c'était là ce qui l'attristait, parce qu'il avait peur de la peine que son départ me causerait. Et je n'eus pas de peine à comprendre que s'il voulait partir, c'est qu'il aimait sa cousine Suzon.

— Tu as raison de vouloir étouffer cet amour-là, mon garçon, lui dis-je. Suzon sera riche, et tu n'as rien; ses parents ont eu depuis des années toutes les bontés possibles pour nous, et ce serait bien mal y répondre que de leur voler le cœur de leur fille. Mais un homme doit avoir du courage et savoir se commander à lui-même; et tu ne voudrais pas paraître ingrat en quittant ton oncle à présent que tu es d'âge et de force à lui rendre par ton service le bien qu'il t'a fait. Tâche donc de chasser cette idée : on peut toujours supporter sa peine quand on est seul à souffrir.

— Et si Suzon m'aime? dit-il en me regardant.

A cela je n'eus rien à répondre. En effet, si Suzon l'aimait, il n'avait plus qu'à s'en aller pour qu'elle l'oubliât plus facilement. J'examinai avec soin Suzon, et je fus bientôt sûre que si François l'aimait, elle le lui rendait bien. Elle cherchait toujours à être auprès de lui; elle s'inquiétait de le voir triste, et lui servait les meilleurs morceaux pour lui rendre l'appétit; et, ne pouvant l'égayer, elle devenait toute triste elle-même. Je les regardais tous les deux. Quel joli couple ils auraient fait! C'était vraiment dommage! Rien ne leur manquait pour être heureux; et quand je pensais que si Jacques eût été ce qu'il devait, son pauvre fils ne serait pas réduit à passer à côté du bonheur sans étendre la main pour le prendre, j'avais comme des ressouvenirs de colère contre le mort.

Une chose qui m'impatientait, c'est que Pierre était de plus en plus gai, et n'en finissait plus de siffler et de se frotter les mains. Je finis pourtant par me raisonner : s'il était joyeux, c'est qu'il ne s'apercevait pas de notre chagrin, et c'était justement tout ce que nous pouvions désirer.

Je me décidai donc, un jour que j'étais seule, avec Pierre et Annette, à leur annoncer le départ de François. Je n'avais guère de bonnes raisons à donner, ne pouvant pas dire la vraie. Je parlai des petits qui devenaient grands, qui étaient en âge de travailler; de la maison qui devenait trop petite, etc. Annette était consternée; Pierre riait et continuait à se frotter les mains. Quand j'eus fini de parler, il alla ouvrir la porte de la salle où travaillaient les autres gens de la maison.

— Hé! François! cria-t-il, viens donc ici! Il paraît que tu veux t'en aller, mon garçon? Je ne sais pas pourquoi; je n'ai rien pu comprendre à ce que ta mère m'a dit; mais tu veux t'en aller, décidément?

Le pauvre gars baissait la tête et ne disait rien. Je regardai Suzon; elle était blanche comme un linge.

— Allons, allons, reprit Pierre, puisque l'air de la Benetière ne te vaut rien, il faut essayer d'un autre. Je viens

d'acheter une nouvelle maison, avec de la terre tout autour : veux-tu te charger de la mettre en bon rapport?

— Oh! oui, mon oncle! dit bien vite François, heureux à l'idée de ne pas quitter tout à fait la famille.

— Oui? Mais que feras-tu là tout seul? Il te faut une ménagère; et si tout le monde est de mon avis, nous ferons le mois prochain ta noce avec Suzon, que voici, et qui s'entend aussi bien que pas une à tenir un ménage.

On aurait cru que nous étions tous changés en pierre, tant nous restions sans bouger, la bouche ouverte sans pouvoir dire un mot. Suzon se remua la première, et vint me sauter au cou; et alors ce furent des embrassades, des rires, des larmes, des paroles si emmêlées ensemble qu'on n'y comprenait plus rien.

— Vous avez donc compris pourquoi il voulait partir? dis-je enfin à Pierre. Le moyen de croire que vous prendriez un gendre qui n'a pas le sou?

— Pas le sou! reprit Pierre. Il a des bras, une tête et un cœur, d'abord; et puis, est-ce que vous me prenez pour un avare et un égoïste, d'avoir fait travailler les gens pendant des années sans qu'il leur en reste rien? Tout ce que vous m'avez fait gagner par vos inventions et votre adresse, et puis tous les mois d'école que j'aurais payés pour mes enfants si vous ne les aviez pas instruits, tout cela a été partagé en deux; et la moitié est à vous. François en prendra sa part pour acheter du bétail, et Suzon apportera la terre et la maison : nous n'avons pas commencé avec plus que cela, nous autres. C'est entendu; et, pour les aider, vous irez demeurer avec eux, au moins pour le commencement.

Le temps de publier les bans, nos enfants furent mariés. Pierre refusa de dire le nom de l'endroit où ils allaient; mais je crois bien qu'à force de curiosité, toute la famille, excepté moi, finit par le savoir. Pierre les prenait les uns après les autres dans sa carriole, et partait pour deux ou trois jours, pour arranger la maison, disait-il; et, au retour, on avait des airs mystérieux qui m'auraient beaucoup donné à penser si je n'avais pas été si occupée. Mais je n'avais pas un instant à perdre pour que le marié fût bien nippé : je n'ai de ma vie travaillé autant que ces trois semaines-là. Enfin, après que la noce fut finie, nous nous mîmes tous en route, et Pierre ne s'occupa tout le temps que de me faire causer, pour m'empêcher de voir où nous allions.

Je commençai pourtant à le deviner quand nous eûmes dépassé Marenil et que Pierre nous fit prendre, après le grand pont, le chemin qui mène à Marmande. Nous laissâmes Marmande à notre gauche, et au bout d'un instant j'aperçus à mi-côte, entre les champs de vigne, le bois de châtaigniers et les prés bas, le toit rouge de la Jaunière. Je reconnaissais le petit bruit du Lay qui chantait en coulant sur les cailloux comme autrefois, et il me sembla un moment que j'avais fait en rêve toutes mes années de malheur. Je levai les yeux, et je vis Pierre, Annette et tous les autres qui me regardaient avec des figures de bienheureux. Alors je fondis en larmes, leur tendant les bras à tous et les remerciant, je ne sais avec quelles paroles. Et quand nous fûmes entrés dans la maison, que je revis mes meubles à la même place et mon rouet au coin du feu, que j'entendis du côté de l'étable le mugissement des vaches, et que par la porte de la laiterie j'aperçus les terrines à lait et les grands pots à crème, je me laissai tomber assise sur le bahut, à moitié étouffée par l'émotion.

— Nous t'avons ramenée ici pour que tu y sois heureuse, me dit Annette. . . . . .

. . . . . .

J'y suis bien heureuse, c'est vrai! Voilà déjà deux ans que j'y ai recommencé ma vie, et à nous tous nous avons déjà si bien travaillé que nous venons de racheter la vigne que le père Button aimait tant. Nous espérons peu à peu racheter aussi toutes les terres qui tenaient autrefois à la Jaunière, et, s'il plaît à Dieu, nous ne manquerons pas d'ouvriers pour les cultiver, car je berce déjà un petit Button sur mes genoux. Annette et moi nous nous trouvons rajeunies par le plaisir d'être grand'mères. Pierre vient souvent nous voir, et Jean plus souvent encore : je crois bien qu'il est attiré par les galettes de Louison. Pierre m'a prise à part l'autre jour pour me dire en confidence qu'il serait bientôt temps de s'occuper de l'établissement de ces deux-là. Louis est vétérinaire et réussit très-bien dans son état; Étienne ressemble à son frère aîné et promet d'être comme lui un fameux laboureur. Moi, je me réjouis dans mes enfants, qui sont bons, honnêtes, et qui ont tourné au bien tous les exemples qu'ils ont reçus, les bons et les mauvais. Je rends donc grâce à Dieu du bonheur qu'il m'a donné et que mes souvenirs n'attristent point; car si j'ai beaucoup souffert, je ne dois pas m'en plaindre, puisque j'ai toujours eu la force de faire mon devoir.

COMMENT NAQUIT LA PENSÉE DE COLOMB,

ET COMMENT ELLE SE DÉVELOPPA.

Parmi les écrits qui nous sont restés de Colomb, j'allais dire les œuvres (qui oserait affirmer, en effet, que la *Lettera rarissima* ne vaut pas un poëme), il y a ce qu'on appelle le *Livre des prophéties*. C'est là que la pensée du grand navigateur se montre complétement à nu. Avant tout, il n'est qu'un humble instrument de Dieu, suscité pour accomplir un grand dessein (1).

Dans ce livre de *las Profecias*, un premier avertissement a été donné à Colomb sur la mission qui lui est réservée et en même temps sur la possibilité de franchir les bornes du monde, et il tient ces paroles de l'antiquité païenne : il les a lues, en effet, dans Sénèque le tragique, et par deux fois il les répète : « Il viendra un siècle où l'Océan brisant ses liens fera voir une vaste région; Téthys découvrira de nouvelles terres et Thulé ne sera plus aux confins du monde. »

Colomb avait fait d'excellentes études classiques; il n'ignorait pas ce que l'esprit le plus généralisateur de l'antiquité avait dit sur la forme du globe et sur les bornes restreintes qu'on devait lui attribuer; il avait lu dans Aristote : « La terre n'est pas seulement ronde, mais pas trop grande, et la mer qui baigne le littoral en dehors des colonnes d'Hercule baigne aussi les côtes voisines de l'Inde.

Le moyen âge avait révélé à ce génie profond les merveilles du monde oriental par la bouche de Marco Polo. Il n'était pas de ceux qui souriaient des exagérations contenues dans les récits du Vénitien qu'on avait surnommé par dérision *Messer Millioni;* il ne voyait dans son livre, depuis longtemps réhabilité par la science, que ses révélations géographiques (2).

Cherchant toujours, et trouvant partout de quoi fortifier sa pensée, notre infatigable investigateur découvre enfin un livre dû à un prélat français nommé Pierre d'Ailly (*Petrus de Alliaco*). L'*Imago mundi* (3), qui n'est qu'une docte compilation écrite en 1410, devient le *vade mecum* de Colomb, selon les expressions pleines de justesse du

(1) Voy., sur cet étrange ouvrage, qui ne nous est parvenu qu'à l'état d'ébauche, Navarrete, *Coleccion de viajes*, etc.

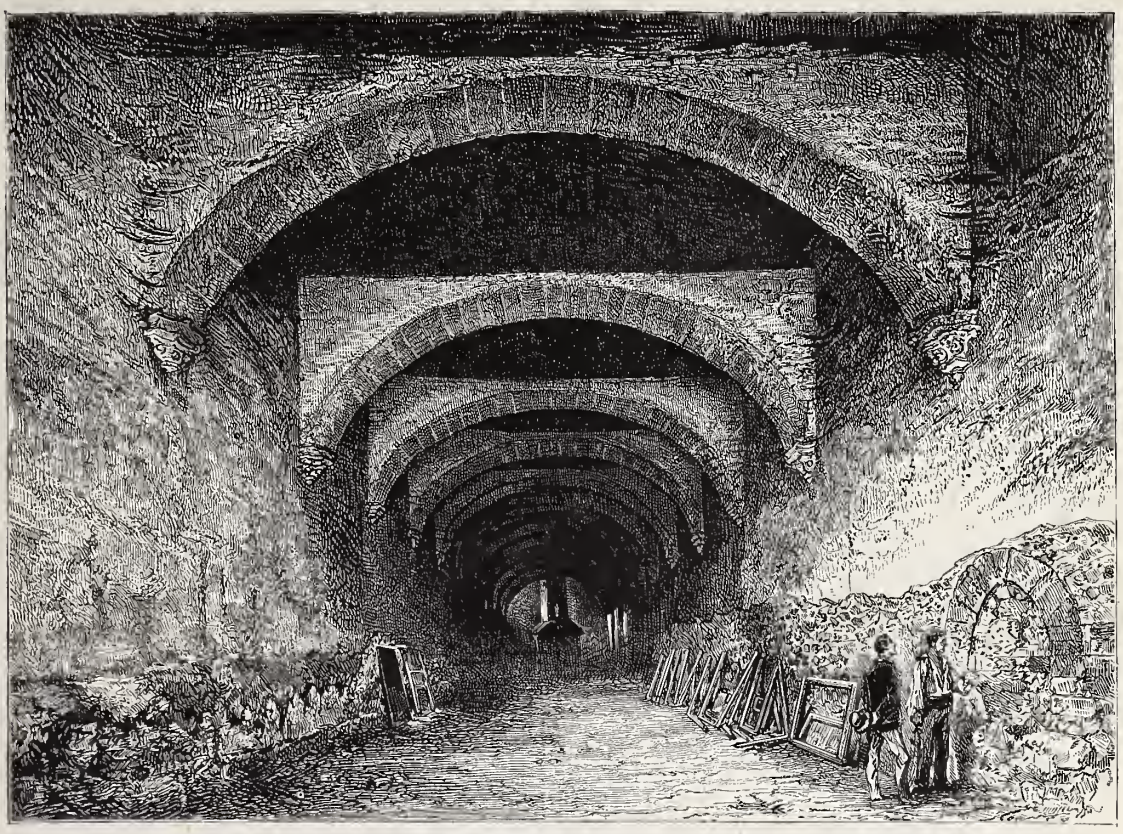
(2) Voy. la savante édition de Marco Polo publiée en ces derniers temps par M. Pauthier.

(3) Ce curieux volume n'existe, à Paris, qu'à la réserve de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

docteur Hœfer; il couvre ce livre de ses notes, comme le prouve aujourd'hui un exemplaire conservé à la Bibliothèque des archives de Simancas, et dont M. Adolfo Varnhagen nous a donné des extraits.

Mais, sans contredit, le conseil le plus sûr qui ait jamais éclairé Colomb lui vient d'un Italien comme lui. En 1474, le médecin florentin Pierre Toscanelli lui expédie une carte qu'il avait expressément construite d'après ses conceptions originales pour le chanoine Martins, l'un des savants favoris d'Alphonse V, roi de Portugal. C'est sur cette mappemonde qu'est figuré l'itinéraire dont Colomb n'oubliera plus les lignes mémorables; c'est après avoir interrogé savamment Toscanelli, dont l'esprit désintéressé ne se refuse à aucune question, que l'immortel Génois fixera lui-même sa pensée. C'est après avoir médité pendant des années les enseignements de cette carte qu'il cherchera sur l'océan Atlantique l'orient par l'occident (*el levante por el poniente*), comme il le dit lui-même.

Et un jour de suprême détresse, vers l'an 1485, alors qu'il oubliait certainement tous ses travaux pour ne s'occuper que des souffrances de son enfant qui pleurait en demandant un verre d'eau, Colomb entra dans le petit couvent de la Rabida. Il pénétra sous ces voûtes alors debout, où s'abritaient quelques pauvres religieux franciscains. Là,



Vue intérieure du monastère de Santa Maria de la Rabida. (Voy. t. XXIV, 1856, p. 197, la vue extérieure.) — Dessin d'Urrabieta.

le bon prieur Juan Perez de Marchena soulageait la misère de celui qu'on devait appeler bientôt l'amiral de la mer Océane. Géographe expérimenté lui-même, et soutenu dans ses discussions nautiques par un docte médecin de Palos de Moguer, nommé Garcia Fernandez, il exposait à ses moines ce qu'il y avait, selon lui, de réel dans les rêves de l'étranger. Par son entremise, Colomb était enfin apprécié par Isabelle, « cette grande âme qui ne concevait que de grandes espérances [1]. » C'est sous ces voûtes à demi ruinées que la forte pensée qui a donné un monde à Castille et à Léon, comme on disait au quinzième siècle, a reçu toute sa puissance. Le nom de Marchena reste associé à jamais au grand nom de Colomb.

ANECDOTES HISTORIQUES.

« Chaque famille a sa noblesse, sa gloire, ses titres : le travail, le courage, la vertu ou l'intelligence. » C'est pourquoi il est utile et bon de sauver de l'oubli les traits de dévouement, de probité, de force d'âme, qui sont l'honneur des générations passées, et comme autant de points lumineux qui éclairent les sombres pages de l'histoire et raffermissent les cœurs ébranlés par le triste spectacle des discordes civiles.

LADY OGILVY. — SON ÉVASION.

Parmi les partisans du prétendant Charles-Édouard Stuart, les femmes se montrèrent surtout ardentes à soutenir sa cause. En 1744, lorsqu'il leva l'étendard de la révolte en Écosse, lady Marguerite Ogilvy décida son mari à prendre parti pour l'antique lignée de ses rois contre la nouvelle royauté implantée de l'étranger, et intronisée par l'usurpation et le mépris de la foi jurée. Prévoyant la fatale issue de l'entreprise, il hésitait à paraître à la bataille de Culloden. Sa femme, pour vaincre son hésitation, se mit avec lui à la tête du clan. C'était une belle et gracieuse personne; de plus, admirable écuyère. Elle menait en laisse un second cheval pour son mari en cas d'accident. Vers la fin du jour, lord Ogilvy arriva à toute bride lui annoncer que tout était perdu. Il enfourcha le cheval frais qu'elle conduisait, et s'enfuit vers la côte, d'où il gagna la Norvége, traversa la Suède, et

[1] Ce sont les propres expressions de Colomb.

vint en France. Il y prit du service, commanda un régiment, fut nommé lieutenant général et chevalier de Saint-Louis.

Lady Ogilvy, consternée, mais intrépide, resta sur le champ de bataille. Arrêtée peu après, avec plusieurs autres dames, elle fut enfermée au château d'Édimbourg. Ses compagnes de captivité furent relâchées et rendues à leurs familles. Des amis influents firent des démarches afin d'obtenir pour elle la même faveur; mais le gouvernement répondit que les femmes ayant pris une part active aux troubles suscités par le prétendant, et ayant entraîné leurs maris à prendre les armes lorsqu'ils eussent préféré demeurer tranquilles, avaient fait tant de mal, qu'un exemple était devenu nécessaire. Le rang et la haute influence de lady Ogilvy la désignait comme la plus coupable. Elle fut jugée et condamnée à mort. L'exécution devait avoir lieu, six semaines après, sur la place d'Édimbourg où l'on exécutait les traîtres.

Sa captivité n'était pas très-rigoureuse, et l'intervention de ses amis lui avait assuré un logement décent et un service convenable. Parmi les gens qui avaient accès près d'elle était une blanchisseuse, petite, contrefaite et boiteuse de la hanche. Elle venait tous les samedis apporter et prendre le linge de la prisonnière. Lady Ogilvy prétendit avoir un irrésistible désir d'apprendre à marcher comme elle, et elle lui fit parcourir la chambre de haut en bas, de long en large, à chacune de ses visites, la retenant ainsi le plus longtemps possible. Le samedi qui précédait l'exécution, la blanchisseuse apporte le linge comme de coutume, vers l'heure où le soleil se couche; cette fois, lady Ogilvy lui dit : « Donnez-moi vos vêtements et prenez les miens. Il ne vous en arrivera aucun mal, et vous me sauverez la vie. »

La femme consentit à l'échange, et la captive, imitant la démarche et la tournure de la blanchisseuse, chargea la corbeille de linge sur ses épaules, rejoignit l'apprentie qui attendait au dehors, passa avec elle devant les sentinelles, et franchit les portes du château fort. La jeune fille trouvait sa maîtresse singulièrement muette et réservée; mais sa stupéfaction fut grande lorsqu'elle vit cette petite femme, bancale et bossue, déposer son panier à terre, se redresser de toute sa haute et majestueuse taille, et descendre en courant la grande rue. Des chevaux et un déguisement l'attendaient hors de la ville. Elle fit en sûreté tout le trajet d'Édimbourg à Douvres, assourdie dans chaque ville qu'elle traversait par les clameurs soulevées contre elle.

Après plus d'une rencontre périlleuse et de grandes fatigues, elle atteignit un vaisseau prêt à mettre à la voile pour la France. Il avait levé l'ancre et se disposait à partir quand arriva l'ordre de ne laisser sortir aucun navire du port. Le gouvernement dépêchait un agent chargé de visiter toutes les embarcations et de s'assurer de lady Ogilvy si on la trouvait à bord. Il vint sur le navire où elle était, apportant avec lui le portrait grand comme nature d'une femme hommasse, aux traits durs et masculins. Dès que la spirituelle et courageuse Marguerite entrevit cette peinture, elle fut rassurée. Elle alla droit à l'envoyé, et lui dit avec le plus grand calme : « Ah! c'est le portrait de lady Ogilvy! Je l'ai beaucoup connue! Il est frappant de ressemblance, et, en le consultant, vous ne pouvez vous tromper. » L'homme la remercia de ses bons avis, examina les autres passagers, et se retira en lui faisant un profond salut. L'embargo fut levé, et l'amie des Stuarts aborda en France, où elle rejoignit son mari, et mourut à l'âge de trente-trois ans, laissant un fils et une fille. La famille possède un admirable portrait de sa belle et noble aïeule.

BEAU TRAIT D'UN DESCENDANT DE LORD OGILVY.

Lady Ogilvy avait plusieurs frères distingués par leurs talents. Un de leurs descendants, M. Johnstone, eut une destinée singulière. Fils cadet d'une noble maison, il partit très-jeune pour l'Inde, dans l'espoir d'y faire fortune. Il y avait passé quelque temps et s'y était distingué comme employé civil de la Compagnie, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre épidémique des plus dangereuses. Il ne dut son salut, après Dieu, qu'aux tendres soins d'une vieille dame nommée Warwick, qui n'épargna ni peines ni dépenses pour sa guérison. Établie depuis plusieurs années à Calcutta et en possession d'une grande fortune, elle adopta pour fils M. Johnstone, et lui laissa en mourant tout ce qu'elle avait, plus d'une centaine de mille livres sterling. L'héritier, désirant jouir de sa richesse pendant qu'il était encore jeune, vendit les propriétés, réalisa, avec le projet de retourner en Écosse, d'y acheter des terres et de s'y fixer.

Mme Warwick lui avait souvent raconté des détails romanesques et singuliers de son histoire. Elle lui avait dit n'avoir d'autres proches parents qu'un frère dont elle avait été séparée tout enfant. Elle croyait qu'il était entré dans la marine anglaise; mais comme il ne lui avait jamais donné de ses nouvelles, elle ignorait s'il était mort ou vivant.

M. Johnstone, riche, jeune, bien portant, avantages que possèdent rarement ceux qui reviennent de l'Inde, avait arrêté son passage à bord d'un vaisseau en partance pour l'Angleterre. Il passait les deux ou trois derniers jours qui précédaient le départ dans un des principaux hôtels de Calcutta. Un matin qu'il était assis à lire les journaux, il entendit l'hôtelier dire à l'un des garçons : « Montez la valise du capitaine Warwick au numéro 5. » Ce nom le frappa. Il envoya aussitôt sa carte à l'arrivant, avec prière de le recevoir.

L'instant d'après, il était en présence d'un homme âgé, auquel il demanda la permission de s'enquérir de quelques particularités de sa vie passée. — Car, lui dit-il, votre nom, qui n'est pas commun, éveille en moi un vif intérêt; c'est celui d'une personne qui a été ma meilleure amie.

Le capitaine Warwick lui raconta ce qu'il savait de sa propre famille. Il n'avait eu qu'une sœur, dont les circonstances l'avait séparé fort jeune et qu'il croyait être partie pour l'Inde. Il l'avait perdue de vue, et n'avait rien pu savoir de son sort. Cette circonstance, jointe à d'autres détails, convainquit M. Johnstone que l'étranger était le frère de sa bienfaitrice. Il lui dit alors comment elle l'avait adopté et fait en mourant son légataire universel. Les propriétés confiées à ses soins se montaient à plus de cent mille guinées qu'il lui remettrait comme au légitime propriétaire. M. Warwick insista pour qu'il y eût entre eux partage de la succession; mais M. Johnstone s'y refusa obstinément, sacrifiant toute prospérité présente et future à ce que son intégrité et son honneur lui dictaient comme devoir. Il semble que la Providence ait voulu récompenser ce rare exemple d'abnégation. Resté dans l'Inde, M. Johnstone y fit une fortune plus considérable que celle qu'il avait abandonnée au légitime possesseur. De retour en Angleterre, il y fonda une famille nombreuse et honorée.

L'AGE DE PIERRE.

KJOEKKENMOEDDINGS.

Ce mot se décompose ainsi :

Kjoekken, qui signifie cuisine, et *moeddings*, qui signifie amas de rebuts. L'ensemble se traduit donc par *amas de*

rebuts de cuisine; en d'autres termes, *résidus de repas*, car il se faisait peu de cuisine lorsque ces amas furent formés.

On trouve en Danemark, le long des rivages de la mer et dans une multitude d'endroits, des bandes de terrain à surface ondulée, bien distinctes du reste de la plage, occupant une largeur de trente à cinquante mètres, sur une longueur qui va parfois jusqu'à trois cents mètres, et avec une épaisseur variant entre un et trois mètres. En coupant ces bandes par des tranchées ou en y faisant des fouilles, on les trouvait presque entièrement composées de coquilles, et on les considérait comme des bancs marins soulevés dans les périodes géologiques antérieures. Mais en les examinant de plus près, avec méthode et sagacité, le professeur Steenstrup remarqua que les coquilles avaient toutes appartenu à des mollusques adultes, presque arrivés au terme de leur croissance; que, de plus, la majorité de ces coquilles se composait de quatre espèces qui ne vivent ni ensemble, ni dans les mêmes conditions. Or, sur un banc marin coquillier, il devrait se trouver une très-grande variété d'espèces, et des animaux de tout âge. Ces observations judicieuses et d'autres indices portèrent le professeur à conclure que les coquilles de ces amas n'avaient point leur habitat sur ces bancs, mais qu'elles y avaient été apportées intentionnellement.

Pourquoi y furent-elles apportées, et par qui? Une fois la question posée, elle était résolue; car on trouvait sur ces mêmes bancs, mêlés aux coquilles, des ossements d'animaux, des arêtes de poissons, des morceaux de silex tranchants pouvant servir de couteaux. L'idée que d'anciens habitants du pays s'étaient groupés sur la côte pour y vivre de coquillages, de pêche et de chasse, venait aussitôt à l'esprit. En y regardant de plus près, on trouvait des os portant des rayures faites par des instruments tranchants; on reconnaissait les mammifères, les oiseaux et les poissons à qui appartenaient les os et les arêtes; de plus, on distinguait dans plusieurs endroits des foyers faits avec des pierres plates et portant les traces du feu. De là le nom de *Kjoekkenmoeddings* donné à ces amas.

On se trouvait bien positivement sur des stations de peuplades antiques. Des commissions furent nommées, et il fut fait des fouilles systématiques par leurs soins. Les musées du Danemark sont actuellement remplis des souvenirs irrécusables attestant l'existence de peuplades dont l'histoire de ce pays ne fait aucune mention.

La suite à une autre livraison.

LIGNES COTIDALES.

On a donné le nom *ligne cotidale* ou *isorachique* à la ligne sinueuse qui réunit tous les points de l'Océan où la pleine mer se produit exactement à la même heure; elle indique la courbe que forme à un moment précis la crête du flot de marée sur la surface des flots. C'est autour des îles Britanniques surtout que ces lignes d'intumescence ont été tracées avec soin. La forme générale de ces courbes démontre d'une manière frappante que la vitesse de propagation des marées est en raison de la profondeur des mers [1].

APOLOGUE

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Un paysan vivait heureux dans une petite vallée des Alpes. Un ruisseau qui descendait de ces montagnes arrosait son jardin et le rendait fertile; il y avait des fruits en abondance, de l'ombre et de la fraîcheur en été; il pouvait partager ces dons de Dieu avec ceux qui avaient moins que lui. Un jour il lui prit envie de découvrir l'endroit d'où lui venait cette eau bienfaisante. Pour ne pas s'égarer, il remonte d'abord le cours de son ruisseau. Peu à peu il s'élève dans la montagne. Chaque pas qu'il y fait lui découvre mille objets nouveaux, des campagnes, des forêts, des fleuves, des royaumes, de vastes mers. Il est ravi; il monte, monte toujours. Mais le sentier devient plus rude, la marche plus pénible : il arrive enfin au pied d'un effroyable glacier. Il ne voit plus autour de lui que des brouillards, des rochers, des torrents et des précipices. Sa tranquille vallée, son humbe toit, son beau jardin, son cher ruisseau, tout a disparu. Il est enveloppé de nuages, et n'a plus devant lui qu'un désert de glace.

Ainsi la science mal comprise peut aboutir, par des routes séduisantes, à un abîme.

[1] Elisée Reclus, *la Terre.*

LES FOUS DE COUR.

L'usage de beaucoup de princes, qui s'est perpétué jusqu'aux temps modernes, d'avoir pour familiers et commensaux des fous ou des bouffons qui les divertissaient par leurs bons mots, leurs gestes, leurs plaisanteries ou leur impertinence, est fort ancien. La corruption romaine l'a transmis à la barbarie du moyen âge. La férocité naturelle des Romains se plaisait à des spectacles vraiment faits pour inspirer le dégoût ou la pitié. Chez eux on vit figurer, parmi les amusements habituels des riches et des grands, des malheureux estropiés ou contrefaits, des nains, des idiots, des fous. Les parasites qui n'étaient que plaisants n'étaient pas ceux qu'ils préféraient.

L'habitude s'en continua à Byzance, qui réunit les raffinements de la décadence romaine à ceux des cours orientales. On cite, au neuvième siècle, un fou de l'empereur Théophile, Danderi, qui par une indiscrétion causa à l'impératrice Théodora le plus cruel embarras. Il entra un jour dans l'appartement de cette princesse au moment où elle faisait ses prières, dans son oratoire, devant de très-belles images qu'elle gardait en très-grand secret, dans la crainte de l'empereur, qui était *iconoclaste*, c'est-à-dire qu'il traitait d'idolâtrie le culte rendu aux images de Jésus, de la Vierge et des saints, et qu'il persécutait ceux qui en conservaient. Danderi, qui n'en avait jamais vu, demanda ce que c'était; à quoi Théodora répondit que c'étaient des poupées qu'elle préparait pour les donner à ses filles. Sur cela, Danderi vint dire au dîner de l'empereur qu'il avait trouvé l'impératrice occupée à baiser les plus jolies poupées du monde. Théodora eut bien de la peine à se tirer de ce mauvais pas; mais elle fit si bien châtier le fou qu'elle le corrigea pour jamais de parler de tout ce qui pourrait la regarder.

La mode d'avoir des bouffons et des nains se répandit au temps des croisades dans l'Europe entière. On prétend que Philippe-Auguste les chassa de sa cour; mais il est certain que cet exemple eut peu d'imitateurs. Nous ne parlerons ici que des fous et bouffons que l'on vit à la cour de France, où leur emploi fut érigé en titre d'office particulier et payé sur le fonds des menus plaisirs [1]. Le plus ancien fou dont le nom figure dans les comptes, dit M. Jal, fut Jehan Arcemalle, qui, ayant eu l'honneur d'être, pendant les dernières années du règne de Philippe IV de Valois, fou du Dauphin, le fut en 1350 du roi

[1] Nous empruntons au *Dictionnaire de biographie et d'histoire*, de M. Jal, qui contient l'article le plus complet sur ce sujet, les renseignements précis qu'il a puisés dans les Comptes des Maisons du Roi et des Princes.

Jean, et servit ce prince pendant au moins cinq ans. Les comptes de 1327, cités par du Cange, mentionnent un fou du Dauphin nommé Roller ou Rollier. Philippe de Valois avait eu aussi un fou que l'on chargea, après la perte de la bataille de l'Écluse, d'annoncer au roi ce désastre, dont tous les courtisans redoutaient d'avoir à porter la nouvelle.

Maître Jehan avait pour camarade à la cour Mitton, qui, entretenu par le roi et payé sur sa cassette, appartenait cependant à Charles, Dauphin de France, celui qui, en 1364, devint le roi Charles V. Une mention de Sauval nous apprend que Charles V eut deux fous, l'un qui avait nom Thévenin, et l'autre dont le nom est resté inconnu. Il en eut plus de deux. La ville de Troyes en Champagne avait le privilége de lui en fournir, comme le prouve une lettre qu'il adressa au maire et aux échevins de cette ville, où il leur mandait que, son fou étant mort, ils eussent à lui en envoyer un autre, « suivant la coutume. » Thévenin fut enterré dans l'église Saint-Maurice de Senlis, et l'on grava sur sa tombe cette épitaphe : « Cy gist Thevenin de Saint-Légier, fou du roi notre sire, qui trépassa le premier juillet 1374. Priez Dieu pour l'âme de li. » Sauval décrit cette tombe, qui était de pierre de liais et avait huit pieds et demi de long sur quatre et demi de large. La statue du fou était dessus, couchée sur le côté. Le visage et les pieds étaient sculptés en albâtre ; il était vêtu d'un habit long avec capuchon, et coiffé d'une calotte terminée par une houppe ; il avait deux bourses sur l'estomac et tenait une marotte à la main. Le tour du tombeau était orné d'un grand nombre de petites figures dans des niches, sculptées avec une finesse et une délicatesse remarquables. Un autre fou de Charles V fut enterré dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris.

En 1380, maître Jehan Arcemalle, qui avait déjà vingt-neuf ans de folie au service des rois de France, avait encore son grand-père. Le bonhomme vint à Paris voir son petit-fils, et le roi lui fit payer son voyage de retour. Il paraît être mort en 1387. Maître Jehan mort, apparaît Haincelain Coq. Le frère du roi, Louis, alors duc de Touraine et plus tard duc d'Orléans, avait son fou, nommé ou surnommé Coquinet. Isabeau de Bavière avait le sien, qu'on nommait Guillaume Fouel. A la date de 1454, le compte de l'argenterie de la reine Marie d'Anjou nomme une folle de Sa Majesté, la Michon. En 1458, le fou de Charles VII était un nommé Colart, qui avait reçu le surnom de *Monsieur de Laon*.

Brantôme parle, sans indiquer son nom, d'un fou de Louis XI, fou sans malice, dont ce roi, par cette raison, ne se défia point assez, lui si peu facile à surprendre, et devant qui il laissa échapper l'aveu d'un de ses crimes les plus noirs : « Étant un jour en ses bonnes prières et oraisons à Cléry, devant Notre-Dame, qu'il appeloit sa bonne patronne, au grand autel, et n'ayant personne auprès de lui, sinon ce fol qui en étoit peu éloigné et duquel il ne se doutoit qu'il fût si fol, fat, sot, qu'il ne pût rien rapporter, il l'entendit comme il disoit : « Ah ! ma bonne dame, ma » petite maîtresse, ma grande amie, en qui j'ai eu tousjours » mon reconfort, je te prie de supplier Dieu pour moi et » être mon avocate envers lui, qu'il me pardonne la mort » de mon frère (le duc de Guyenne), que j'ai fait empoi- » sonner par ce méchant abbé de Saint-Jean... Je m'en » confesse à toi comme à ma bonne patronne et maîtresse... » Fais-moi donc pardonner, ma bonne dame, et je sais ce » que je te donnerai. » Le fol n'étoit point si reculé, ni dépourvu de sens, ni de mauvaises oreilles, qu'il n'entendît et retînt le tout ; en sorte qu'il le redit à lui en présence de tout son monde, à dîner, et à autres, lui reprochant ladite affaire et lui répétant souvent qu'il avoit fait mourir son frère. Qui fut étonné, ce fut le roi. (Il ne fait pas bon se fier à ces fols, qui quelquefois font des traits de sages, et disent tout ce qu'ils savent ou bien le devinent par quelque instinct divin.) Mais il ne le garda guère, car il passa le pas comme les autres, de peur qu'en réitérant il fût scandalisé davantage. »

Charles VIII eut aussi son fou et Anne de Bretagne sa folle, dont on ne sait pas le nom. Mais on trouve dans le même temps le nom d'un fou appelé le Vicomte, qui n'était pas, à ce qu'il semble, en titre d'office. Il y avait, en effet, d'autres fous suivant la cour. Ils tenaient à la maison du roi seulement par occasion, n'étaient point sur l'*état*, et ne recevaient pour tous gages que de petites gratifications, des aumônes et parfois des vêtements. C'étaient des fous de place publique ou de foire, dont la gaieté plaisait pour un temps aux princes et qui les suivaient dans leurs voyages, jusqu'à ce que d'autres plus amusants les vinssent supplanter.

Un Fou de cour. — D'après un dessin du quinzième siècle.

La gravure qui accompagne cet article représente un fou de cour dans un costume qui semble avoir été de tradition, en sorte qu'on reconnaîtrait celui-ci pour ce qu'il est à un simple examen, quand même il ne serait pas clairement désigné par les mots qu'on lit sous son image : le Sot (*Stultus*). Ce nom, qu'on leur donnait également, convenait aussi bien que celui de *fol* à ces pauvres diables, qui couvraient souvent leur malice de l'apparence de la niaiserie quand ils étaient gens d'esprit ; car bien souvent aussi ils ne faisaient rire que par leur simplicité.

Le costume appartient par ses détails au quinzième siècle et même au quatorzième ; porter des vêtements à l'ancienne mode fut toujours un des moyens les plus usités pour exciter le rire, et rien n'empêche de se représenter sous un pareil costume même les bouffons qui vécurent à la cour au siècle suivant, sous Louis XII ou François Ier, Triboulet ou Seigni Joan.

La suite à une prochaine livraison

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Lamartine. — Dessin de Pauquet.

I

Voilà bien longtemps déjà que l'illustre de Humboldt, pressentant l'avenir glorieux réservé à l'auteur des *Méditations*, le définissait ainsi : « Lamartine est une comète dont on n'a pas encore calculé l'orbite. » Maintenant, l'orbite parcourue par ce génie errant, chacun la peut calculer, grâce aux points éternellement lumineux qu'il a semés sur la route où l'homme ne repasse pas une seconde fois. Mais si sa vie, qui fut, on l'a dit, « le rêve d'une grande âme », eut au déclin toutes les tristesses, on y peut compter du moins trois phases heureuses : une douce enfance, une radieuse jeunesse, et le sort le plus brillant que le légitime orgueil d'un homme puisse envier pour son âge viril.

Pour qui veut remonter au plus loin dans le passé de Lamartine, la tâche est facile ; car dans ses vers immortels, dans sa prose harmonieuse, il s'est partout raconté lui-même.

Ainsi qu'il nous l'apprend, c'est à l'exemple maternel que ce fils adoré d'une adorable mère dut de pouvoir retrouver toujours sans hésitation, sans lacune, la chaîne continue de ses souvenirs.

« Ma mère, dit-il, avait l'habitude, prise de bonne heure

dans l'éducation un peu romaine qu'elle avait reçue à Saint-Cloud, de mettre un intervalle de recueillement entre le jour et le sommeil, comme les sages cherchent à en mettre un entre la vie et la mort. Quand tout le monde était couché dans la maison, que ses enfants dormaient dans leurs petits lits autour du sien, qu'on n'entendait plus que le souffle régulier de leur respiration dans la chambre, le bruit du vent contre les volets, les aboiements du chien dans la cour, elle ouvrait doucement la porte d'un cabinet rempli de livres d'éducation, de dévotion, d'histoire; elle s'asseyait devant un petit bureau de bois de rose incrusté d'ivoire et de nacre, dont les compartiments dessinaient des bouquets de fleurs d'oranger; elle tirait d'un tiroir de petits cahiers reliés en carton gris comme des livres de compte. Elle écrivait sur ces feuilles pendant une ou deux heures sans relever la tête, et sans que la plume se suspendît une seule fois sur le papier pour attendre la chute du mot à sa place. C'était l'histoire domestique de la journée, les annales de l'heure, le souvenir fugitif des choses et des impressions, saisi au vol et arrêté dans sa course avant que le temps l'eût fait envoler; les dates heureuses ou tristes, les événements intérieurs, les épanchements d'inquiétude et de mélancolie, les élans de reconnaissance et de joie, les prières toutes chaudes jaillies du cœur à Dieu, toutes les notes sensibles d'une nature qui vit, qui aime, qui jouit, qui souffre, qui bénit, qui invoque, qui adore, une âme écrite enfin.

» Ces notes jetées à la fin des jours sur le papier, comme des gouttes de son existence, ont fini par s'accumuler et par former à sa mort un précieux trésor de souvenir pour ses enfants. Il y en a vingt-deux volumes; je les ai toujours sous la main, et quand je veux retrouver, revoir et entendre l'âme de ma mère, j'ouvre un de ces volumes et elle m'apparaît.

» Cette habitude de ma mère fut de bonne heure la mienne. Quand je sortis du collége, elle me montra ces pages et elle me dit :

« Fais comme moi : donne un miroir à la vie. Donne » une heure à l'enseignement de tes impressions, à l'exa- » men silencieux de ta conscience. Il est bon de penser, le » jour, avant de faire tel ou tel acte : J'aurai à en rougir » le soir en l'écrivant. Il est doux aussi de fixer les joies » qui nous échappent ou les larmes qui tombent de nos » yeux, pour les retrouver, quelques années après, sur ces » pages, et pour se dire : Voilà donc de quoi j'ai été heu- » reux! voilà donc de quoi j'ai pleuré! Cela apprend l'in- » stabilité des sentiments et des choses; cela fait apprécier » les jouissances et les peines, non pas à leur prix du mo- » ment qui nous trompe, mais au prix de l'éternité qui » seule ne nous trompe pas. »

Ce fut dans un jour glorieux pour les armes françaises que naquit, à Mâcon, Alphonse de Lamartine. Ce jour-là, — 21 octobre 1792, — Kellermann reprenait Longwy aux Prussiens et Custine s'emparait de Mayence. Peu de temps après, son père, le chevalier de Lamartine, qui avait épousé deux ans auparavant Mlle des Roys, fille de la sous-gouvernante des enfants du duc d'Orléans, fut poursuivi comme ennemi de la république : il était du nombre des gentilshommes qui combattirent à Versailles avec les Suisses dans la journée du 10 août. Arrêté et conduit en prison, le chevalier de Lamartine y subit une longue détention, et il ne fallut pas moins que la chute inespérée de Robespierre pour qu'il pût recouvrer la liberté.

Le ménage enfin réuni, on se hâta de quitter Mâcon, où Mme de Lamartine avait, pendant plus de six mois, tant souffert de l'absence, tant prié avec larmes pour l'absent, et l'on alla se réfugier à Milly; Milly, pauvre village ignoré alors, peut-être, à moins de dix lieues à la ronde, mais que l'univers entier connaît maintenant, et dont le nom est aussi inséparable désormais du souvenir de Lamartine que le sont du souvenir de Virgile et du Tasse les noms de Mantoue et de Sorrente. Lamartine, loin de la France, sous un beau ciel, aux plus beaux jours de sa jeunesse, et dans l'enivrement des fêtes du monde et des joies du cœur, n'a jamais oublié Milly. — Pourquoi, dit-il,

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi;
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.
. . . . . .
Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs, accroupis tour à tour,
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour;
Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer;
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et nous force d'aimer?
. . . . . .
J'ai visité ces bords, et ce divin asile
Qu'a choisi pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume, et l'Élysée; et mon cœur n'est pas là.
Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
. . . . . .
Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin;
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés
Où le vieillard, assis au bord de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon cœur!

C'est à Milly que Lamartine enfant reçut de la plus douce et de la plus vigilante des institutrices, sa mère, âme toujours élevée vers Dieu, mains toujours tendues aux pauvres, ses premières leçons de piété et de charité. Il faut le suivre dans les courses journalières où, avec ses charmantes et modestes sœurs, Cécile, Eugénie et Suzanne, il accompagnait Mme de Lamartine :

« En rentrant de nos promenades à la campagne, notre mère nous faisait presque toujours passer devant les pauvres maisons des malades ou des indigents du village. Elle s'approchait de leurs lits; elle leur donnait quelques conseils, quelques remèdes... Elle faisait de la médecine son étude assidue pour l'appliquer aux indigents. Elle avait des vrais médecins le génie instinctif, le coup d'œil prompt, la main heureuse. Nous l'aidions dans ses visites quotidiennes. L'un de nous portait la charpie, l'huile aromatique pour les blessés; l'autre, les bandes de linge pour les compresses. Nous apprenions ainsi à n'avoir aucune de ces répugnances qui rendent plus tard l'homme faible devant la maladie, inutile à ceux qui souffrent, timide devant la mort... Je l'ai vue souvent, debout, assise ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent quand ils sont vieux et cassés, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières du dernier moment, et attendre patiemment des heures entières que leur âme eût passé à Dieu au son de sa douce voix.

» Elle nous faisait ainsi les ministres de ses aumônes...

Les paysans nous connaissaient à deux ou trois lieues à la ronde; ils ne nous voyaient jamais passer sans nous appeler par nos noms d'enfant, qui leur étaient familiers, sans nous prier d'entrer chez eux, d'y accepter un morceau de pain, de lard ou de fromage. Nous étions pour tout le canton les fils de la *Dame*, les envoyés des bonnes nouvelles... Là où nous entrions entrait une providence, une consolation, une espérance, un rayon de joie et de charité... Le matin, les marches de pierre de la porte de Milly et le corridor étaient toujours assiégés de malades ou de parents des malades qui venaient chercher des consultations auprès de notre mère. Après nous, c'était à cela qu'elle consacrait ses matinées. Elle était toujours occupée à faire quelques préparations médicinales pour les pauvres... D'autres cherchent l'or dans ces alambics; notre mère n'y cherchait que le soulagement des infirmités des misérables, et plaçait ainsi bien plus haut et bien plus sûrement dans le ciel l'unique trésor qu'elle ait jamais désiré ici-bas : les bénédictions des pauvres et la volonté de Dieu. »

II

Quand il eut atteint sa douzième année, on dut songer à suppléer à l'insuffisance de sa première éducation, qui était toute, dit-il, dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ouvert de sa mère. Il ne pouvait tirer grand profit pour son instruction des leçons de l'abbé Dumont, à qui on le confia; mais il dut à son séjour chez le bon vicaire l'un des beaux fleurons de sa couronne de poëte, l'épisode de *Jocelyn*. Les quatre années suivantes, — de 1805 à 1809, — le virent passer du collége de Bellay à celui de Lyon, regrettant ses premiers maîtres,

Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,

et maudissant chez les seconds cette année de philosophie pendant laquelle, dit Lamartine, on torture par des sophismes stupides et barbares le bon sens naturel de la jeunesse. Vers la fin de l'été de 1809, il était de retour à Milly. Le deuil n'était pas encore entré dans cette chère maison; ce ne fut que bien plus tard, lors d'un autre retour, qu'il eut la douleur de se dire :

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés.
. . . . . .
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et nous faisait porter ou la laine ou le pain,
Revêtait l'indigence ou nourrissait la faim.
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants.
. . . . . .
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait;
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur;
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle.
. . . . . .
La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil.

Trois ans après un nouvel exil, cette fois volontaire, Lamartine revint frapper à cette porte que le lierre n'avait pas encore envahie. Il avait vu Florence, Rome et Naples; il rapportait chez lui la douleur d'un deuil ignoré, et, avec la tristesse des regrets inavouables, le découragement de la vie. Voici comment il raconte l'accueil qui l'attendait au retour :

« En passant le seuil, je me trouvai enlacé dans les bras de ma mère et de ma sœur. Ma mère ne put s'empêcher de pâlir et de frissonner visiblement en voyant combien ma longue absence et mes secrètes angoisses avaient amaigri et altéré mes traits. Mon père n'avait vu que les belles formes développées de mon adolescence; ma mère, d'un coup d'œil, avait vu les impressions. L'œil des femmes est divinatoire; il va droit au fond de l'âme de celui qu'elles regardent, ne fût-ce qu'en passant. Qu'est-ce donc quand celui qu'elles regardent est un fils, un rayon de leur âme! »

Le reste du jour se passa en ces doux épanchements des cœurs réunis en famille. L'heure du sommeil venue, on se sépara en se disant à demain; c'est à ce lendemain que nous reprenons le récit du jeune voyageur :

« Une voix tendre et douce me réveilla sous un beau rayon du soleil levant qui glissait par-dessus le toit du couvent sur mon alcôve. Je m'appuyai sur le coude et je reconnus ma mère qui approchait une chaise et qui s'asseyait au chevet de mon lit. Elle était vêtue d'une longue robe de nuit de soie brune montant jusqu'au cou, et nouée autour de sa taille par une grande corde de soie enroulée de même couleur, dont les glands pendaient jusqu'à terre... Ses yeux étaient fatigués par l'insomnie; ses joues, naturellement pâles, avaient cette légère coloration fiévreuse que donne l'âme inquiète à son enveloppe au moment d'une douleur ou d'une émotion. Ses lèvres, qu'elle s'efforçait de rendre souriantes pour ne pas me troubler le réveil, mais où s'apercevait une contraction voisine des larmes, souriaient au milieu et pleuraient au coin. Ses paroles, toujours sonores et vibrantes comme des cordes du cœur touchées par la main, avaient un rhythme bref, brisé, un peu saccadé, qui ne lui était naturel que dans les vives peines, plus fortes un moment que sa résignation. Elle passa sa main droite dans mes cheveux, m'embrassa sur le front, où je sentis la goutte chaude d'une larme mal retenue, et me parla ainsi :

« Te voilà revenu, mon pauvre enfant!... » Puis elle m'embrassa encore et elle reprit : « Te voilà revenu! Tu sais » que tout mon bonheur est de te voir près de nous, et » cependant je t'aime avant de m'aimer moi-même, et, tout » en me sentant si heureuse de te revoir, je ne puis m'em- » pêcher d'être effrayée de ton retour. Que vas-tu devenir » ici?... Comment vas-tu supporter cette existence vide, » monotone, oisive?... Je tremble et je pleure toutes les » nuits en y pensant. N'aurai-je donc enfanté, mon Dieu! » me dis-je souvent, un fils orné de quelques-uns de vos » dons les plus précieux, et que j'espérais former de plus » en plus pour mon admiration et pour votre gloire, que » pour voir vos dons mêmes et ses facultés se retourner » contre lui, et le ranger dans l'inaction et dans l'obscu- » rité d'une vie inutile? Vous savez que je donnerais mon » sang comme j'ai donné mon lait pour en faire un homme, » et surtout un homme selon votre cœur! mais je ne suis » pas exaucée. . . . . .

» Oh! non, j'ai beau prier... je n'obtiens rien; mais je » ne me lasserai pas, mon Dieu! reprit-elle : je ferai » comme sainte Monique, qui pria contre tout exaucement, » sans s'impatienter de votre lenteur, et qui obtint à la fin » plus qu'elle n'attendait, un saint au lieu d'un fils, un » guide au lieu d'un disciple, un enfant de Dieu au lieu » d'un enfant de ses entrailles. »

Cette effusion de l'âme d'une mère chrétienne demandant pour son fils la couronne lumineuse que la foi accorde

aux premiers parmi les élus, est la plus convaincante et la plus touchante manifestation de l'ardente et sincère ferveur de Mme de Lamartine. Il est beau de voir avec quel amour et quel respect ce fils tant aimé éclaire pour nous d'une douce lumière les purs secrets de cette conscience sans tache :

« La religion de notre mère, a-t-il écrit, était comme son génie tout entière dans son âme. Elle croyait humblement, elle aimait ardemment, elle espérait fermement. Sa foi était un acte de vertu et non de raisonnement. Elle la regardait comme un don de Dieu reçu des mains de sa mère, et qu'elle eût été coupable d'examiner et de laisser emporter au vent du chemin. Plus tard, toutes les voluptés de la prière, toutes les larmes d'admiration, toutes les effusions de son cœur, toutes les sollicitudes de sa vie et toutes les espérances de son immortalité s'étaient tellement identifiées avec sa foi, qu'elles en faisaient, pour ainsi dire, partie dans sa pensée, et qu'en perdant ou en altérant sa croyance, elle aurait cru perdre à la fois son innocence, sa vertu, ses amours et ses bonheurs ici-bas, et ses gages de bonheur plus haut, sa terre et son ciel enfin !... L'amour de Dieu, c'était sa passion ; mais cette passion, par l'immensité de son objet et par la sécurité même de sa jouissance, était sereine, heureuse et tendre comme toutes ses autres passions. Cette piété était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer ; faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus maternelle... Sa piété nous enveloppait pour ainsi dire d'une atmosphère de ciel ici-bas ; nous croyions que Dieu était derrière elle et que nous allions l'entendre et le voir, comme elle semblait elle-même l'entendre et le voir et converser avec lui à chaque impression du jour. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous... Nous ne nous souvenions pas de ne l'avoir pas connu ; il n'y avait pas un premier jour où on nous avait parlé de lui. Nous l'avions toujours vu en tiers entre notre mère et nous. Le matin, le soir, avant, après nos repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient été longtemps notre autel familier... Quand elle avait prié avec nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore. Nous sentions qu'elle avait communiqué avec sa force et avec sa joie pour nous en inonder davantage. »

III

Il faut placer un intervalle de huit années entre la date de ce second retour de Lamartine parmi les siens et le jour où la publication des *Méditations poétiques* révéla au monde ému et charmé que la France comptait un grand poëte de plus, le poëte des impressions morales de la nature et des sensations de l'âme. Durant ces huit ans d'existence relativement obscure, l'imagination de l'enfant inspiré de Milly, transformant un sol aride en une terre féconde, créa ce merveilleux Éden dont il nous a donné toutes les fleurs parfumées, tous les fruits savoureux. Écoutons-le lorsqu'il traduit dans sa langue mélodieuse le récit du pauvre maître d'école racontant sa leçon du jour :

. . . J'instruis les enfants du village, et les heures
Que je passe avec eux sont pour moi les meilleures.
. . . . . .
Je ne surcharge pas leur sens et leur esprit
Du stérile savoir dont l'orgueil se nourrit ;
Bien plus que leur raison j'instruis leur conscience ;
La nature et leurs yeux, c'est toute ma science !
Je leur ouvre ce livre, et leur montre en tout lieu
L'espérance de l'homme et la bonté de Dieu.
Avec eux chaque jour je déchiffre et j'épelle
De ce nom infini quelque lettre nouvelle ;
Je leur montre ce Dieu, tantôt, dans sa bonté,
Mûrissant pour l'oiseau le grain qu'il a compté ;
Tantôt, dans sa sagesse et dans sa providence,
Gouvernant la nature avec tant d'évidence ;
Tantôt... Mais aujourd'hui c'était dans sa grandeur.
La nuit tombait ; des cieux la sombre profondeur
Laissait plonger les yeux dans l'espace sans voiles,
Et dans l'air constellé compter les lits d'étoiles,
Comme à l'ombre du bord on voit, sous des flots clairs,
La perle et le corail briller au fond des mers.
— Celles-ci, leur disais-je, avec le ciel sont nées :
Leur rayon vient à nous sur des milliers d'années ;
Des mondes que peut seul peser l'esprit de Dieu
Elles sont le soleil, le centre, le milieu ;
L'Océan de l'éther les absorbe en ses ondes
Comme des grains de sable, et chacun de ces mondes
Est lui-même un milieu pour des mondes pareils,
Ayant ainsi que nous leur lune et leurs soleils,
Et voyant comme nous des firmaments sans terme
S'élargir devant Dieu sans que rien le renferme.
Celles-là, décrivant des cercles sans compas,
Passèrent une nuit, ne repasseront pas.
Du firmament entier la page intarissable
Ne renfermerait pas le chiffre incalculable
Des siècles qui seront écoulés jusqu'au jour
Où leur orbite immense aura fourni son tour.
. . . . . .
Ces sphères dont l'éther est le bouillonnement
Ont emprunté de Dieu le premier mouvement.
Avez-vous calculé parfois dans vos pensées
La force de ce bras qui les a balancées ?
Vous ramassez souvent dans la fronde ou la main
La noix du vieux noyer, le caillou du chemin ;
Imprimant votre effort au poignet qui les lance,
Vous mesurez, enfants, la force à la distance ;
L'une tombe à vos pieds, l'autre tombe à cent pas,
Et vous dites : « Ce bras est plus fort que mon bras. »
Eh bien, si par leurs jets vous comparez vos frondes,
Qu'est-ce donc que la main qui, lançant tous ces mondes,
Ces mondes dont l'esprit ne peut porter le poids,
Comme le jardinier qui sème au champ ses pois,
Les fait fendre le vide et tourner sur eux-même
Par l'élan primitif sorti du bras suprême,
Aller et revenir, descendre et remonter,
Pendant des temps sans fin que lui seul sait compter,
De l'espace et du poids et des siècles se joue,
Et fait qu'au firmament ces mille chars sans roue
Sont portés sans ornière et tournent sans essieu ?
Courbons-nous, mes enfants ! c'est la force de Dieu !

Pour savoir en quoi consiste, dans certaines conditions, le peu qui suffit à la vie d'une créature humaine, suivons-le chez Claude des Huttes :

« Je tirai la ficelle du loquet de bois, et j'entrai dans la cabane en appelant Claude des Huttes. La cabane était vide. J'y jetai rapidement un coup d'œil pour juger des mœurs et des habitudes de l'homme par l'aspect de son habitation. D'un regard je compris la vie de ce pauvre solitaire. Le fond de la hutte était de quelques pieds plus élevé que le plancher. C'était une espèce de lit de pierre creusé au ciseau dans le roc vif, à la taille d'un homme. Ce lit avait le rocher en voûte pour plafond ; il était recouvert, au lieu de matelas, d'une litière de paille d'avoine, mêlée de foin de fines herbes des montagnes. Une botte de genêts servait d'oreiller. Trois ou quatre peaux noires de mouton, roulées au pied de cette couche, servaient de couverture en hiver. A côté de cet enfoncement, une robe de femme, galonnée de velours sur les coutures, pendait à un clou avec une petite croix d'or ou de laiton sur la poitrine ; c'était la seule décoration de la cabane, les lares apparemment de la maison. Un peu plus loin, contre le mur de pierres sauvages, on voyait un petit foyer couvert d'une pincée de cendres blanches de genêts ; le plancher de la cabane était couvert tout entier d'une litière épaisse et propre de bruyères et de fougères vertes, sur laquelle étaient imprimées en creux les places que les chiens, les chèvres et les chevaux avaient affaissées de leur poids pendant la nuit. Pour toute provision, on voyait des régimes de maïs doré de l'an passé, suspendus à une poutre du toit, dont

les paysans de ces montagnes font griller les grains sous la cendre ; des châtaignes écorcées et séchées au four qu'on fait cuire dans du lait, quelques petits fromages de chèvre, durs comme des cailloux dont ils ont la forme, et un gros pain de seigle entamé, que les taches de moisissure commençaient à velouter d'un duvet blanc. Un couteau, un pot de grès pour faire bouillir les pommes de terre, et une poche de cuir luisant, emmanchée d'un long manche de fer, pour puiser et boire à la source, étaient les seuls ameublements, les seuls ustensiles de la cabane. Je regardais par la porte ma maison qui brillait à l'horizon, au soleil de la vallée, avec ses vastes murs, ses toits, ses tours, ses grandes chambres remplies de meubles utiles et futiles, de tous les serviteurs et de toutes les nécessités d'une civilisation insatiable de besoins et de satisfaction de besoins factices ; je reportai mon regard sur le mobilier de Claude des Huttes, et je sortis en disant :

» — Voilà donc le résumé des besoins d'un homme. »

Ce fut sans doute le souvenir de sa visite dans la cabane du pauvre qui lui fit écrire un jour :

« Il n'est pas besoin de richesse, de magnificence, de grands espaces, pour jouir de tout ce que Dieu a caché de

Chalet qu'habitait Lamartine et où il est mort, à Passy. — Dessin de H. Clerget.

bonheur dans la culture ou dans le spectacle de la végétation. Il y a des plaisirs qu'il n'est pas donné à la fortune de s'approprier, de monopoliser pour elle seule. La nature n'est jamais aristocratique, en ce sens du moins qu'elle n'a pas donné d'autres sens pour jouir des plaisirs naturels aux riches qu'aux pauvres, aux oisifs qu'aux hommes de travail : quelle que soit la grandeur ou la petitesse de l'espace que l'homme consacre à ces jouissances, il n'entre par ses sens dans son âme que la même dose de sensations et de voluptés. L'âme humaine est ainsi faite parce qu'elle est infinie : oui, l'âme humaine est douée d'une telle puissance de compression ou d'extension, elle est douée d'une telle élasticité, d'une telle faculté de se resserrer ou de s'étendre, qu'elle peut déborder de l'univers trop étroit pour elle et s'écrier comme Alexandre : « Donnez-moi d'autres univers, celui-ci est trop étroit » pour moi » ; ou qu'elle peut se concentrer, se replier, se résumer tout entière dans un point imperceptible de l'espace, et s'écrier, comme le sage de Tibur du fond de son demi-arpent semé de mauves et arrosé d'un mince filet d'eau : « Ce petit coin de terre vaut pour moi tous les » mondes. »

IV

1814 est venu, le trône impérial s'est écroulé sous les efforts de l'Europe coalisée pour l'abattre ; Lamartine, fils d'un chevalier de Saint-Louis, a pris du service dans la maison militaire du roi : il doit de nouveau se séparer de sa famille ; mais il lui gardera dans son cœur un culte respectueux, et en pensant à elle avec attendrissement il s'écriera :

« La famille est évidemment un complément de nous-mêmes, plus grand que nous-mêmes, existant avant nous et nous survivant avec ce qu'il y a de meilleur de nous ; c'est l'image de la sainte et amoureuse unité des êtres révélée par le petit groupe d'êtres qui tiennent les uns aux autres et rendue visible par le sentiment. J'ai souvent compris qu'on voulût étendre la famille, mais la détruire !...

c'est un blasphème contre la nature et une impiété contre le cœur humain! Où s'en iraient toutes ces affections qui sont nées là et qui ont leur nid sous le toit paternel! La vie n'aurait plus de source, elle ne saurait d'où elle vient ni où elle va. Toutes ces tendresses de l'âme deviendraient des abstractions de l'intelligence. Ah! le chef-d'œuvre de Dieu, c'est d'avoir fait que ses lois les plus conservatrices de l'humanité fussent en même temps les sentiments les plus délicieux de l'individu! Tant qu'on n'aime pas on ne comprend pas. »

Retiré en Savoie pendant les cent-jours, Lamartine ne revint à Paris, lors de la seconde restauration, que pour quitter presque aussitôt après le service militaire.

On ne saurait trop le redire à ceux que dévore l'impatience de la célébrité, Lamartine applaudi dans les plus brillants salons de l'époque, Lamartine protégé par l'admiration de deux des plus charmantes et des plus sérieuses autorités en matière de goût, Mme de Saint-Aulaire et son amie Mme la duchesse de Broglie, ne trouva pas un éditeur pour ses premiers vers; il lui fallut trois ans de persévérance pour parvenir à rencontrer, en 1820, l'obscur libraire qui voulut bien, à la recommandation de M. de Genoude, se risquer à publier les *Méditations*.

A partir de la publication de son livre, le poëte, et plus tard l'homme politique, dont M. Guizot a ainsi défini l'ambition : « Plus avide d'encens que d'empire »; à partir de ce moment, disons-nous, le poëte a connu toutes les jouissances du succès durable et de la gloire incontestée, mais aussi toutes les amertumes réservées à celui qui éprouve la lassitude de soi-même là où il est sûr de régner, et qui, pour ainsi dire, se cherche au delà de sa sphère, si haut que Dieu l'ait placée. Ce tourment des rêves d'une imagination jamais assouvie, il le dévoile dans ces lignes :

« Quand j'aurai chanté pour moi-même et pour quelques âmes musicales comme la mienne, je passerai ma plume rêveuse à d'autres plus jeunes. Je chercherai dans les événements passés ou contemporains un sujet d'histoire; le plus vaste, le plus philosophique, le plus tragique, sera celui que je choisirai, et j'écrirai cette histoire dans le style qui se rapprochera le plus, selon mes forces, du style métallique, nerveux, profond, pittoresque, palpitant de sensibilité, éclatant d'images, sobre, mais chaud de couleurs, jamais déclamatoire, et toujours pensé, autant dire, si je le peux, dans le style de Tacite. Quand j'aurai écrit ce livre d'histoire, complément de ma célébrité littéraire de jeunesse, j'entrerai résolument dans l'action, je consacrerai les années de ma maturité à la guerre, véritable vocation de ma nature, qui aime à jouer avec la mort et la gloire ces grandes parties où les vaincus sont des victimes, où les vainqueurs sont des héros; et si la guerre me manque, je monterai aux tribunes, ces champs de bataille de l'esprit humain; je tâcherai de me munir, quoique tardivement, d'éloquence, cette action parlée qui confond dans Démosthène, dans Cicéron, dans Mirabeau, dans Vergniaud, dans Chatam, la littérature et la politique, l'homme du discours et l'homme d'État, deux immortalités en une. »

Avant que le trône de France fût occupé par le chef de la branche cadette des Bourbons, Lamartine avait déjà publié la *Mort de Socrate*, les *Nouvelles méditations*, et le *Dernier chant de Child-Harold*, admis à l'Académie, il avait été reçu par Cuvier le 1er avril 1830. Bientôt après il se prépara à commencer son rôle d'homme politique; un échec électoral réveilla en lui le désir de faire un voyage en Orient. Souvent la voix intérieure lui avait dit : « Va pleurer sur la montagne où pleura le Christ, va dormir sous le palmier où dormit Jacob. » Il partit avec sa femme et sa fille Julia, accompagné d'une suite princière, sur un vaisseau qu'il avait frété. Dans ce voyage, cause première de la perte de sa fortune, il eut la douleur de voir mourir sa fille. Comme un cri de l'âme, son désespoir paternel s'est exhalé dans ces vers :

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu de tout mon horizon;
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.

C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes nos demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit.

Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait!

Ma fille! mon enfant! mon souffle! la voilà!
La voilà! J'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela!

V

La vie politique de Lamartine a été trop souvent racontée, commentée et jugée, pour qu'il soit besoin de nous y arrêter. Nous rappellerons seulement la date de sa première apparition à la tribune, — 4 janvier 1834, — et celle du jour où il résigna entre les mains du général Cavaignac, élu chef du pouvoir exécutif, son mandat de membre du gouvernement provisoire, — 24 juin 1848. — Moins d'un an s'était alors passé depuis la publication de l'*Histoire des girondins*.

En 1849 commença sa lutte héroïque contre la mauvaise fortune, qui chaque jour creusait plus profondément l'abîme où devait s'engloutir, avec l'héritage paternel, tout ce qu'y avait ajouté, au temps de la prospérité, le plus illustre représentant de la vieille maison des Lamartine. Retenu dans son domaine par les déplorables embarras qui devaient affliger jusqu'au dernier jour de sa vie, c'est à l'inspiration poétique, jamais en vain sollicitée, qu'il demandait l'oubli d'une grande situation gravement compromise. Il s'est peint ainsi lui-même dans ses heures du repos laborieux de la méditation et dans celles de l'existence active :

« Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos, ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves; je ressens tout, je pense à tout; je roule nonchalamment un crayon dans ma main, je dessine quelques bizarres images d'arbres ou de navires sur une feuille blanche; le mouvement de la pensée s'arrête, comme l'eau dans un lit de fleuve trop plein; les images, les sentiments s'accumulent, ils demandent à s'écouler sous une forme ou sous une autre; je me dis : « Écrivons. » Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris en vers. Je passe quelques heures assez douces à épancher sur le papier, dans ces mètres qui marquent la cadence et les mouvements de l'âme, les sentiments, les souvenirs, les tristesses, les impressions dont je suis plein; je me relis plusieurs fois à moi-même ces harmonieuses confidences de ma propre rêverie; la plupart du temps je les laisse inachevées et je les déchire après les avoir écrites. Elles ne se rapportent qu'à moi, elles ne pourraient pas être lues par d'autres...

» Les heures que je puis donner à ces gouttes de poésie, véritable rosée de mes matinées d'automne, ne sont pas

longues. La cloche du village sonne bientôt l'*Angelus* avec le crépuscule; on entend dans les sentiers rocailleux qui montent à l'église ou au château le bruit des sabots des paysans, le bêlement des troupeaux, les aboiements des chiens de berger et les cahots criards des roues de la charrue sur la glèbe gelée par la nuit; le mouvement du jour commence autour de moi, me saisit et m'entraîne jusqu'au soir. Les ouvriers montent mon escalier de bois, et me demandent de leur tracer l'ouvrage de la journée; le curé vient, et me sollicite de pourvoir à ses malades ou à ses écoles; le maire vient, et me prie de lui expliquer le texte confus d'une loi nouvelle sur les chemins vicinaux, loi que j'ai faite et que je ne comprends pas mieux que lui. Des voisins viennent, et me sollicitent d'aller avec eux tracer une route ou borner un héritage; mes vignerons viennent m'exposer que la récolte a manqué, et qu'il ne leur reste plus qu'un ou deux sacs de seigle pour nourrir leur femme et cinq enfants pendant un long hiver... Mes hôtes se réveillent et circulent dans la maison; d'autres arrivent et attachent leurs chevaux harassés aux barreaux de fer des fenêtres basses. Ce sont des fermiers de nos montagnes, en veste de velours noir, en guêtres de cuir; des maires des villages voisins, de bons vieux curés à la couronne de cheveux blancs... Chacun a son souci, son rêve, son affaire; il faut les entendre, serrer la main à l'un, écrire un billet pour l'autre, donner quelque espérance à tous. Tout cela se fait en rompant sur le coin de la table chargée de vers, de prose, de lettres, un morceau de ce pain de seigle odorant de nos montagne, assaisonné de beurre frais, d'un fruit du jardin, d'un raisin de la vigne. Frugal déjeuner de poëte et de laboureur, dont les oiseaux attendent les miettes sur le balcon. »

Une dernière fois Lamartine revint à son cher Milly. — Voyage de larmes! — A cette époque s'était réalisé le malheur que longtemps auparavant il avait pressenti et repoussé dans ces vers :

Bientôt peut-être, — Écarte, ô mon Dieu, ce présage!
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes
S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après!
Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage.

Au moment dont nous parlons, ce qu'il appelait l'outrage était commis et le deuil redouté avait navré son cœur. Suivons-le sur ce chemin de Milly, son paradis autrefois, maintenant son calvaire :

« Un petit hameau semblable, dit-il, à un village aride et pyramidal d'Espagne et de Calabre s'échelonnait au-dessus de moi, avec ses toits étagés en gradins de tuiles rouges, et avec son clocher de pierre grise, bronzée au soleil. Sa cloche, dont on voyait le branle et la gueule à travers les ogives de la tour, et dont on entendait rugir et grincer le mécanisme de poutres et de solives, sonnait l'*Angelus* du milieu du jour et l'heure du repas aux paysans dans le champ et aux bergers dans la montagne. Ce village était le mien, le foyer de mon père après les orages de la première révolution, le berceau de nous tous, les enfants de ce nid maintenant désert. Je passai devant la porte de ma cour sans y entrer; je suivis, sans lever la tête, le pied du mur noir et bossué de pierres sèches qui borde le chemin et qui enclôt le jardin; je n'osai pas m'arrêter même à l'ombre de sept ou huit platanes et de la tonnelle de charmille qui penchent leurs feuilles jaunes sur le chemin. J'entendais des voix dans l'enclos : je savais que c'étaient les voix d'étrangers venus de loin pour acheter le domaine, qui arpentaient les allées encore empreintes de nos pas, qui sondaient les murs encore chauds de nos tendresses de famille, et qui appréciaient les arbres nos contemporains et nos amis, dont l'ombre et les fruits allaient désormais verdir et mûrir pour d'autres que pour nous!

» Je baissai le front pour ne pas être aperçu par-dessus le mur, et je gravis sans me retourner la montagne de bruyères et de bois qui domine ce village. Je tournai un cap de roche grise où se plaisent les aigles, où se brise toujours le vent, même en temps calme; il me cacha Milly, et je m'enfonçai dans d'autres gorges où le son même de sa cloche ne venait plus me frapper au cœur. »

VI

Pour mesurer la profondeur et l'étendue des regrets de Lamartine lors de ce dernier exil du toit qui abrita son enfance, il suffit de se souvenir qu'il a écrit :

« Il y a entre l'homme et les murs qu'il a longtemps habités mille secrètes intimités à se dire, qui ne permettent jamais de se revoir, après de longues absences, sans qu'une conversation qui semble véritablement animée et réciproque ne s'établisse aussitôt entre eux. Les murs semblent reconnaître et appeler l'homme, comme l'homme reconnaît et embrasse les murs. Les anciens avaient senti et exprimé ce mystère. Ils disaient *genius loci*, l'âme du lieu; ils avaient les *dieux lares*, la divinité du foyer. Cette divinité s'est réfugiée aujourd'hui au cœur; mais elle y est, elle y parle, elle y pleure, elle y chante, elle s'y réjouit, elle s'y plaint, elle s'y console. »

N'est-ce pas en s'éloignant cette fois et pour toujours de son bien-aimé village de Milly, qu'essayant par un effort de l'imagination de revivre sa jeunesse et de repeupler d'êtres chéris la maison qui ne lui appartenait plus, il s'écria :

« Vouloir ressusciter le passé, ce n'est pas d'un homme, c'est d'un dieu; l'homme ne peut que le revoir et le pleurer. Les imaginations puissantes sont les plus malheureuses, parce qu'elles ont la faculté de revoir, sans avoir le don de ranimer. Le génie n'est qu'une grande douleur. »

Le poëte voyageur qui demandait « la solitude, le désert, la mer, les montagnes », a bien connu, bien aimé son pays; nul n'a mieux compris la nature du caractère français et le rôle providentiel de la France.

« . . . . . Il y aura toujours dans le caractère français, a dit Lamartine, quelque chose de plus puissant que les armes de la France, de plus lumineux que son éclat : c'est sa chaleur, c'est sa communicabilité pénétrante, c'est l'attrait qu'il ressent et qu'il inspire à l'Europe.

» . . . . . Le génie de la France est aimant, et c'est là sa force. Séductible lui-même, il séduit facilement les peuples. Les autres grandes individualités du monde des nations n'ont que leur génie; la France pour second génie a son cœur : elle le prodigue dans ses pensées, dans ses écrits comme dans ses actes nationaux. Quand la Providence veut qu'une idée embrase le monde, elle l'allume dans le cœur d'un Français. »

La sincérité de son culte pour la famille ne peut être mise en doute; quant à son patriotisme, il l'a affirmé par un acte héroïque devant l'émeute, par des chefs-d'œuvre d'éloquence à la tribune et par ce simple discours dans lequel il explique aux laboureurs ce que c'est que la patrie :

« . . . . . Sans doute pour l'homme religieux, pour le philosophe, pour l'homme d'État, la patrie se compose d'abstractions sublimes : la patrie, c'est la succession continue d'une race humaine possédant le même sol, parlant la même langue, vivant sous les mêmes lois, et qui, ne mourant jamais, se perpétue en se renouvelant toujours, comme un être immortel qui n'a que Dieu avant lui et Dieu après lui. Mais pour les hommes des champs, la patrie est

quelque chose de plus sensuel, de plus réel, de plus près du cœur. Ce qu'il aime dans la patrie, c'est ce petit nombre d'objets auxquels son âme s'est attachée toute sa vie : c'est la maison, c'est la famille, ce sont toutes ces images sensibles, devenues des sentiments pour lui. Riche ou pauvre, peu importe, c'est le toit et l'espace de sa vie. Il y a autant de patriotisme dans le petit champ que dans le grand domaine ; il y a autant de patriotisme dans la masure dégradée et couverte de chaume et de mousse que dans la demeure élevée et resplendissante au soleil. C'est pour cela qu'on meurt avec joie quand il faut la défendre contre la profanation du pied étranger. »

Le poëte immortel, le grand citoyen, qui n'a pu devoir à son labeur incessant que le moyen de retarder une ruine inévitable, a, pour ainsi dire, résumé sa vie dans les lignes suivantes, que nous extrayons de son second *Voyage en Orient :*

« A combien de tables, disais-je à mon compagnon de désert, n'ai-je pas mangé ainsi le pain mélangé de ma vie depuis que je respire, ou plutôt depuis que je voyage dans ce monde si divers de ma destinée ! D'abord le pain de seigle avec les bons paysans de mon pays natal, où ma mère, avec beaucoup d'enfants et dans une médiocrité alors voisine de la gêne, nous accoutumait à la frugalité et à l'indigence, afin de nous endurcir aux simplicités et aux privations de la vie rustique ! puis le pain de l'opulence et des cours, à la table des ministres, des souverains et des princes, pendant que je représentais mon pays, dans les rangs de la diplomatie, auprès des puissances étrangères, puis le pain du peuple, âpre et noir de poudre, à l'Hôtel de ville de Paris, pendant les longs jours et les nuits sans sommeil des grandes émotions populaires ; puis le pain de l'injure et de l'iniquité, dont on vous arrache les morceaux de la main en se raillant de vos angoisses à quitter le toit de vos

Tombeau de Lamartine, à Saint-Point. — Dessin de H. Clerget.

pères ; puis le pain du travail assidu et des nuits disputées au sommeil ; puis le pain des voyageurs sous les tentes de l'Arabie, ou dans les monastères du mont Liban ; puis le pain de l'hospitalité étrangère, comme celui que nous mangeons aujourd'hui ; et qui sait les autres ?...

» Eh bien ! de toutes ces tables où j'ai rompu le pain du jour de l'homme, le plus doux, le plus savoureux après celui qu'on rompt enfant sur les genoux de sa mère, avec ses sœurs et ses frères, a toujours été celui que j'ai rompu, comme à présent, dans la solitude des pays lointains, à côté de mon cheval, sur l'herbe ou sur la poussière, près de la source, à l'ombre de l'arbre ou de la tente, sans savoir où je romprais celui du soir !... L'homme est né voyageur ; voilà pourquoi l'arbre a des racines et l'homme a des pieds ! et plût à Dieu qu'il eût des ailes ! mais alors le globe où il erre serait trop petit. »

Une loi du 15 avril 1867 avait accordé comme récompense nationale, au pauvre grand homme épuisé par l'excès du travail, la dotation viagère d'une rente au capital de 500 000 francs ; il n'en jouit que pendant un peu moins de deux ans : Alphonse de Lamartine est mort le 1er mars 1869. Par respect pour la volonté qu'il avait exprimée d'être inhumé sans pompe dans son domaine de Saint-Point, on dut renoncer à obéir au décret qui ordonnait que ses funérailles fussent faites aux frais de l'État.

LES OISEAUX DE NOS JARDINS.

L'Asile de la fauvette. — Dessin et gravure de Karl Bodmer.

Il y a beaucoup de personnes qui ne sauraient désigner les différentes espèces d'oiseaux qu'elles ont eu mille fois l'occasion de voir, autrement que par le nom général d'oiseaux. Sont-ce des merles, des pinsons, des chardonnerets, des linots? Ne le leur demandez pas; elles vous répéteraient que ce sont des oiseaux. Je déclare que je plains ces personnes. Elles se privent d'un plaisir plus grand qu'elles ne pensent, et qu'elles se procureraient à peu de

frais, sans étude, sans livres, seulement par un peu d'attention.

Vous êtes assis dans un jardin, à la campagne, ou même dans une ville, à proximité des champs; vous êtes en train de causer, ou de lire, ou de méditer : un vol bruyant, rapide comme une flèche, passe à côté de vous; il vous a presque effleuré. Ne vous contentez pas de dire : « C'est un oiseau qui passe. » Levez les yeux, regardez. L'oiseau s'est posé à quelques mètres de vous, sur la branche d'un pin ou d'un mélèze. Il est d'assez grande taille relativement aux petits oiseaux chanteurs. Sur un plumage d'un noir de jais se détache un long bec d'un beau jaune. Vous reconnaissez un merle. D'abord immobile, le voici qui relève sa queue, la baisse, la relève de nouveau; il semble inquiet, il tourne la tête de tous côtés, il observe; puis, rassuré, il commence quelques roucoulements modulés à voix basse; enfin sa gorge s'enfle, son bec s'ouvre largement, il chante à plein gosier. Ce n'est pas un chant, si vous voulez, c'est plutôt un sifflement; mais que de force, d'entrain, de gaieté, dans ces notes sonores et toujours variées qui percent l'air et retentissent au loin dans les jardins d'alentour!... Ou bien, à quelques pas de vous, un petit oiseau se laisse tomber du haut d'un arbre jusqu'à terre; dans sa chute oblique et légère, vous avez vu briller comme un éclair la tache blanche de son aile. C'est un pinson; il vient ramasser dans le sable de l'allée quelque graine ou quelque miette de pain. Observez son allure : il ne sautille pas comme le moineau; il marche, ou plutôt il glisse sur la terre; il se tient droit, se rengorge, se pavane; sa tête, d'un gris bleuâtre ardoisé, se balance; il s'avance d'un air grave, il étale avec fierté le plastron roux de sa petite poitrine rebondie. Tout à coup il part et disparaît dans un arbre voisin, où il entonne sa courte chanson, qu'il lance avec bravoure comme une fanfare de clairon. Vous n'aurez pas moins de plaisir à faire connaissance avec le rouge-gorge, qui tout à coup se trouve devant vous, dressé sur ses pattes, les ailes à demi soulevées, la queue dressée, sans que vous sachiez d'où il est sorti, vous regardant de son grand œil curieux, se précipitant au pas de course sur quelque insecte dans la plate-bande nouvellement labourée, puis s'enfonçant dans un buisson pour reparaître quelques instants après.

Mais l'hôte le plus charmant de nos jardins, le plus digne de votre attention, c'est la fauvette; elle constitue incontestablement l'élite, l'aristocratie des passereaux. Non qu'elle se fasse remarquer par une brillante parure. Toutes nos fauvettes sont d'un gris cendré plus ou moins clair. Mais rien n'égale l'élégance de leurs formes. Elles sont mignonnes, fines, élancées; leur plumage est lisse et soyeux. On a bien fait de leur donner un nom féminin : les mâles ont la même délicatesse que les femelles. Le bec n'est pas épais, conique, comme celui des moineaux, des serins, des chardonnerets; aplati à sa base, il s'effile comme une alène. Leurs mœurs ne sont pas moins jolies que leur personne. Vives, alertes, elles sont toujours en mouvement. Leur vol est léger, onduleux, furtif. Elles vont et viennent continuellement d'un arbuste à l'autre, et elles choisissent les plus touffus; elles aiment à se tenir cachées sous le feuillage : là, dans leurs verts abris, elles se livrent à de perpétuels ébats; elles montent, descendent, voltigent en tous sens, sortent de leur asile pour y rentrer aussitôt. Il faut les voir dans un cerisier, quand les fruits sont mûrs : avec quelle ardeur elles plongent leur bec pointu dans les plus belles cerises! Elles les percent, les fouillent, les déchirent pour en boire la pulpe sucrée; pressées de jouir, elles n'achèvent pas celle qu'elles ont entamée, elles la quittent pour une nouvelle. Et elles ne se cachent pas; dans leur transport elles oublient toute timidité. Si vous êtes vous-même monté dans l'arbre pour faire votre cueillette, elles continuent tranquillement la leur tout près de votre main. Il vous en coûte quelques fruits, mais ce n'est pas payer trop cher leur présence. Quand elles ont adopté un lieu, elles ne s'en écartent guère; elles y demeurent du moins pendant une grande partie de l'été, et, comme les rossignols, elles retournent l'année suivante à l'endroit où elles ont niché. J'en ai eu une qui, chaque printemps, du 20 au 25 mars, revenait fidèlement dans mon jardin. Elle avait un défaut dans le chant (quand elle arrivait à une certaine note, elle était prise de bégayement, s'embrouillait et répétait cette note plusieurs fois de suite) : c'était à ce signe que je reconnaissais ma fauvette.

Mais le plus grand mérite de ces gracieux oiseaux, c'est leur voix. La fauvette *babillarde* (toute grise) fait entendre un ramage prolongé, composé d'une multitude de notes courtes et précipitées, et qui rappelle le gazouillement de l'hirondelle. Ce récitatif plein de gaieté est fort agréable; mais la vraie chanteuse, c'est la fauvette *à tête noire*, celle qui heureusement se rapproche le plus volontiers de nos demeures. Sa phrase, un peu courte, formée d'un petit nombre de notes, est néanmoins d'un grand effet, grâce aux contrastes habilement heurtés qui lui donnent de l'éclat sans en détruire l'harmonie. Ce qui est admirable, c'est la pureté et la sonorité du timbre. Buffon n'a pas fait seulement une phrase, il s'est inspiré d'un sentiment vrai, quand il a dit que « ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre, qu'il en peint la tranquillité et même en exprime le bonheur. » Il ne faut pas d'ailleurs le comparer, comme on l'a fait, avec celui du rossignol, pas plus qu'une chansonnette avec un grand air d'opéra, pas plus qu'une idylle avec une ode, ni un joli paysage de Rousseau ou de Daubigny avec une noble toile de Claude Lorrain.

Pour le rossignol, je n'en parlerai pas; je ne vous flatterai pas de l'espérance de le posséder chez vous. Il dédaigne en général les petits enclos; il lui faut de l'espace, du silence, de la solitude. Il aime les grands parcs, les charmilles des longues avenues, ou les bocages cachés dans les profondeurs des bois. Il est de ces virtuoses qui ne vont pas chanter à domicile; il faut aller le trouver chez lui, dans les retraites qu'il lui a plu de choisir. Vous ne regarderez point à faire quelques pas et à dépenser quelques moments pour entendre un tel artiste. Quant à moi, je n'y épargnerais ni les lieues ni les heures.

RICHARD BRINSLEY SHERIDAN.

Fin. — Voy. p. 137.

Des sociétés se formèrent dans tout le royaume, demandant la réforme du Parlement; Sheridan était un des membres les plus influents. En 1783, une motion relative à la paix le mit aux prises avec Pitt, alors chancelier de l'Échiquier. Pendant une très-chaude discussion, celui-ci, affectant de rendre justice aux talents de Sheridan, dit que les élégantes saillies de l'orateur, les gais épanchements de sa riche imagination, ses tours épigrammatiques, seraient mieux placés sur un autre théâtre et y provoqueraient sans nul doute de nombreux applaudissements; mais que la chambre n'était pas un lieu convenable pour cette exhibition, et qu'il réclamait d'elle un examen sérieux sur une question importante. Sheridan répondit à ces personnalités par un feu roulant de sarcasmes. Flatté et encouragé par le panégyrique qu'avait fait de lui l'honorable gentilhomme, il comptait bien, s'il rentrait jamais dans la carrière dramatique, peindre au naturel un des meilleurs personnages de Ben Jonson dans *l'Alchimiste*, « the

Angry boy », l'enfant colère. Le surnom en resta plusieurs années à Pitt. Lors de l'alliance de lord North avec Fox, Sheridan fut nommé secrétaire du Trésor conjointement avec Burke. Il déploya les ressources multiples de son esprit à soutenir cette coalition impopulaire et à couvrir ce qu'elle avait d'inique. Le ministère, congédié par le roi, sans appui dans les chambres, tomba de façon à blesser l'orgueil et l'ambition désappointée de ceux qui en faisaient partie.

Après la dissolution du Parlement, Sheridan fut réélu sans difficulté. L'orageuse session qui suivit lui fournit plus d'une occasion de déployer son brillant talent oratoire; mais ce fut surtout dans le mémorable procès intenté à Warren Hastings, gouverneur général des Indes, accusé de concussions et d'odieux sévices contre les princes du Bengale, que son éloquence atteignit son apogée. Le 7 février 1787, il prononça le célèbre discours qui est resté unique dans les annales parlementaires. Il parla cinq heures quarante minutes, et tint tout ce temps ses auditeurs sous le charme magique de sa parole. L'émotion générale était indescriptible. On ajourna la motion, afin que les membres eussent le temps de se calmer et de juger avec sang-froid. Burke déclara ce discours un modèle d'éloquence, d'argumentation et d'esprit sans précédent. Fox dit que tout ce qu'il avait jamais entendu ou lu n'était en comparaison que « néant, et s'effaçait comme la vapeur devant le soleil. » Pitt lui-même convint que les temps anciens et modernes n'avaient rien produit d'aussi éloquent, et que tout ce que le génie ou l'art pouvaient fournir pour agiter et dominer l'âme humaine y était réuni.

Le 3 juin, Sheridan revint à la charge; il entreprit de réunir les preuves à l'appui de l'accusation faite par la begum contre Hastings. Pendant trois jours de suite il y dépensa tant d'énergie qu'il se trouva mal et fut obligé de quitter la Cour. Par suite de cette défaillance, la cause fut ajournée. L'affluence était si grande qu'on avait enlevé des portions du toit, et que pour entendre l'orateur on se faisait descendre dans des paniers suspendus par des cordes. La grand'mère d'une de mes amies avait assisté ainsi, entre ciel et terre, à ces émouvants débats.

Lors de la demande d'un subside pour le payement des dettes du prince de Galles, Sheridan soutint la motion et nia le mariage du prince avec Mme Fitz Herbert, l'un des principaux arguments de ses adversaires. Il se mit plus tard à la tête du parti qui voulait décerner au futur régent des pouvoirs illimités durant la maladie mentale de Georges III. On s'étonna de voir un whig aussi ardent passer du côté de la régence, et sa nomination à la place de receveur général du duché de Cornouailles, sinécure de 2 000 livres sterling (50 000 francs), donna beau jeu pour l'accuser de vénalité. Sa position précaire et ses goûts dispendieux cadraient mal avec ses principes démagogiques, que la révolution française lui fournit l'occasion d'affirmer hautement. Il s'en déclara le fougueux partisan, à l'inverse de Burke, qui y voyait un effroyable cataclysme dans lequel toute espèce d'équilibre était rompu et qui devait fatalement aboutir à un chaos inextricable. Cette différence de point de vue amena entre les deux amis une scission complète. Quoiqu'il désapprouvât les mesures prises par les ministres pour préserver le pays de la contagion de l'anarchie, Sheridan qualifia l'exécution du roi et de la reine d'actes monstrueux, véritables antipodes du caractère chevaleresque et généreux des Français. Il eût voulu que le sang versé par le bourreau ne souillât pas les conquêtes de la liberté.

La menace d'une invasion de l'Angleterre sous le Directoire modifia ses opinions révolutionnaires; il protesta contre l'ambition naissante de Bonaparte dans un discours d'un grand effet, et dont Pitt loua la vigueur et la mâle fermeté.

Il serait trop long de suivre le célèbre orateur dans sa carrière politique de trente-deux ans. De 1780 à 1812, il prit une part active à toutes les discussions importantes de la Chambre des communes. En 1799, il donna le drame de *Pizarro*, imité de l'allemand, et où, s'inspirant de l'esprit du jour, il inséra de virulentes déclamations républicaines. La vogue fut extraordinaire; on tira la pièce à vingt-neuf éditions de mille exemplaires chacune. Cependant la mort de Fox, arrivée le 13 septembre 1806, et l'incendie du théâtre de Drury-Lane, le 24 février 1809, furent deux coups mortels pour sa fortune politique et privée. Criblé de dettes, accablé de soucis, un second mariage, contracté après la mort de sa première femme, lui ayant ouvert une source intarissable de chagrins domestiques, délaissé par les amis qui s'étaient servis de lui au temps de sa puissance, déconsidéré par la dissipation de sa vie, il s'adonna plus que jamais à la passion du jeu et à l'ivresse. Il sentait sa déchéance et s'en affligeait, sans avoir l'énergie de se relever. Il était descendu au rôle d'amuseur de salons, de diseur de bons mots. C'est à ce titre qu'il avait encore accès chez les grands. Un jour, sortant d'une maison princière, il arriva chez un ami, pâle, exténué, et lui tendant la main : « Ah! quel soulagement de venir ici! quel bien cela me fait! Vous ne vous attendez pas à ce que je sois toujours le *brillant* Sheridan! » On mettait sur son compte toutes les anecdotes scandaleuses; ses fraudes pour échapper à ses créanciers, les expédients peu délicats, les farces vulgaires, survivaient à l'homme de génie, qui, même aux jours de sa gloire, avait eu de fréquentes éclipses. Ramassé ivre un soir dans la rue par un policeman qui lui demanda son nom, il répondit *Wilberforce*, ravi de jouer un malin tour à un de ses collègues, et de faire endosser une de ses orgies au plus sobre, au plus religieux, au plus scrupuleux des philanthropes.

Interrogé par un jeune membre du Parlement sur les moyens dont il avait usé pour asseoir sa renommée d'orateur : « J'ai usé d'un procédé des plus simples, répondit-il. Après avoir assisté à quelques séances, j'ai découvert que les quatre cinquièmes de la Chambre se composaient de propriétaires campagnards et d'un nombre infini de sots. Si je parvenais par quelque saillie imprévue ou par quelque épigramme à les mettre en gaieté, le rire effaçait de leurs stupides cervelles les arguments qu'on m'opposait; j'en profitais pour pousser ma pointe et enlever ma motion. »

Lord Cumberland assistait dans une loge près du théâtre à l'une des premières représentations de *l'École de la médisance*, très-vivement applaudie. Il affecta de ne pas rire une seule fois, et, le rideau tombé, il déclara qu'il ne comprenait pas l'hilarité immodérée du public en présence d'une œuvre qui n'avait pas même pu le faire sourire. Informé de ce sarcasme, Sheridan répliqua : « C'est un trait de noire ingratitude, car moi, je n'ai pu m'empêcher de rire à me tenir les côtes d'un bout à l'autre de la tragédie que l'honorable lord a fait jouer à Covent-Garden il y a quinze jours. »

Il y avait toujours de l'amertume au fond de sa gaieté. Dans le monde, à la fin du dîner, il était souvent taciturne et silencieux, absorbé, et absorbant verre après verre des vins d'Espagne qui lui étaient plutôt une entrave qu'un stimulant. Tout à coup il éclatait en saillies, résumait avec une grande puissance ce qui s'était dit : d'ordinaire, il attaquait quelque personne présente, ou l'opinion qu'elle avait exprimée. L'opposition le mettait en verve; ses traits un peu lourds s'animaient, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire; son esprit petillait comme les fusées d'un feu d'artifice, aussi éblouissant et aussi éphémère. Puis venait

la nuit sombre, où le malheureux était aux prises avec la maladie et le chagrin. Mourant, il faillit être arrêté pour dettes; un huissier s'installa chez lui, et l'eût arraché de son lit de mort et jeté en prison, si le médecin n'eût déclaré que ce serait tuer le malade, et qu'il poursuivrait le créancier comme assassin.

Hydropique, pauvre, brûlé par l'eau-de-vie, énervé par l'opium, autant de poisons dont on lui défendait l'usage et qu'on trouva cachés dans son lit, Sheridan, après s'être joint aux prières récitées par un évêque anglican, rendit son âme à Dieu le 7 juillet 1816; il avait soixante-cinq ans.

Sa mort réveilla les sympathies de ceux qui avaient vu ses triomphes. Les ducs d'York, de Sussex, de Bedford, lord Holland, et beaucoup d'autres grands personnages, assistèrent aux funérailles. Il fut enterré dans l'abbaye de Westminster, près de la tombe de Garrick.

Moore, qui a écrit sa Vie en panégyriste plus qu'en biographe, a dit de lui : « Orateur, dramaturge, poëte, il essaya tous les tons de la lyre, et dans tous fut passé maître. » Nous ajouterons en finissant : Pourquoi des dons si rares ne préservent-ils pas de honteuses faiblesses? Est-il donc vrai, comme nous le disait un jour un autre homme de génie, Béranger, que l'esprit soit une enivrante liqueur versée par Dieu dans de bien méchants vases?

L'ÉGLISE TOUSSAINT, A ANGERS
(MAINE-ET-LOIRE).

Le voyageur qui séjourne un peu de temps à Angers, après avoir visité ses nombreuses églises, son château, son Musée, ses rues qui conservent encore tant de vieux logis pittoresques, ne doit pas manquer d'aller voir aussi l'église Toussaint. Cette église n'est plus qu'une ruine,

Entrée de l'église Toussaint, à Angers. — Dessin de Maignan.

mais une des plus belles et des plus riantes qu'on puisse voir. Depuis longtemps l'édifice n'a plus de voûtes; elles se sont écroulées en 1815. La lumière pénètre librement sous les arceaux à ciel ouvert; des arbustes, qui sont devenus des arbres, ont poussé au hasard à côté des tronçons de piliers qu'enserre leur faisceau de colonnettes légères; autour des tombes se dressent les statues des saints, dont les pinacles portent encore des traces d'or et de vermillon. Partout sur les pierres s'étend le manteau

> De gazons, de fleurs, de verdure,
> Que la jeune et riche nature
> Jette sur elles tous les ans.

Ce sol, aujourd'hui jonché de tombes rapportées, était un cimetière avant même de porter aucune construction. Un saint prêtre, Girard, chanoine et chantre de la cathédrale, célèbre par sa charité, fit élever, en 1047, un petit oratoire, qui fut deux ans après donné aux moines bénédictins de la Trinité de Vendôme. Girard, en léguant à l'église d'Angers les terres et les vignes qu'il possédait, fonda une rente pour l'entretien d'un prêtre, qui devait être nommé par le chapitre et chargé de visiter les pauvres et les malades et d'inhumer les indigents. En mémoire des bienfaits du fondateur, l'abbé de Toussaint fut toujours, jusqu'à la révolution française, de plein droit chanoine de la cathédrale, jouissant de tous les revenus et prérogatives attachés aux canonicats.

Cette fondation fut abandonnée, sous l'épiscopat de Renaud III de Martigné, par les Bénédictins, et recueillie par les Augustins. En 1608, Henri IV donna cette abbaye aux sieurs de Crissé et d'Armagnac. Ses richesses s'étaient beaucoup accrues. Ses bâtiments, reconstruits dans le cours du dix-septième siècle, ont été convertis de nos jours en magasins de subsistances militaires. De l'église ruinée on a fait un musée archéologique. Parmi les débris intéressants qui y ont été réunis, on remarquera la statue trouvée à Linière, dans l'arrondissement de Baugé, d'une dame Huet de la Chenaye, qui fut dame d'honneur de Marie d'Anjou femme de Charles VII, et des restes d'arcades du seizième siècle de la chapelle de l'Esvière, appartenant à un prieuré des Bénédictins de la Trinité de Vendôme. Les ruines de l'Esvière, situées dans le faubourg voisin de la gare du chemin de fer, font aujourd'hui partie d'une propriété particulière; elles ont été classées parmi les monuments historiques.

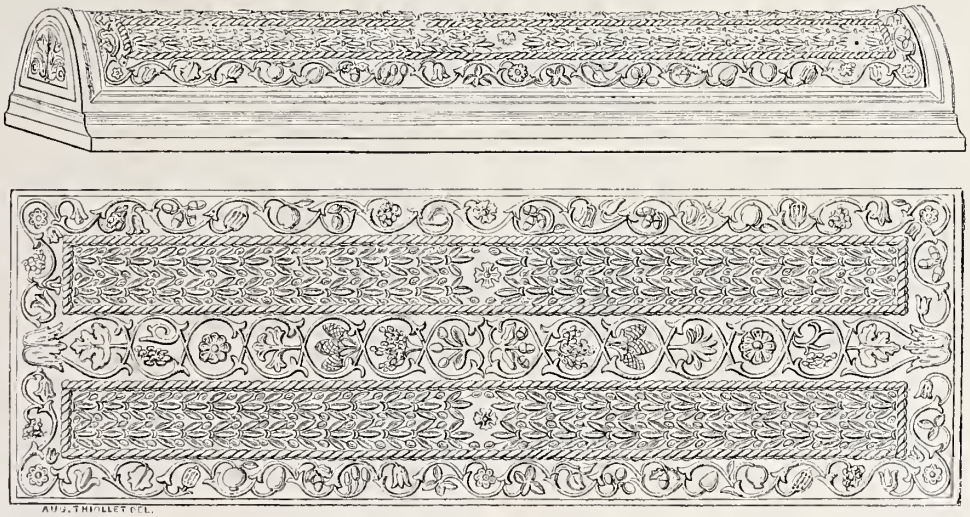
SARCOPHAGE D'UN ROI DE JUDA.

Le Musée du Louvre possède de précieux monuments de la civilisation judaïque, si rares, on le sait, que l'on a été jusqu'à nier que la Judée eût jamais possédé un art qui lui fût propre.

M. de Saulcy, lors du voyage qu'il fit dans ce pays en 1851, a extrait deux sarcophages en calcaire dur (ou, pour mieux dire, les couvercles de ces sarcophages, dont les cuves avaient été mises en pièces) des tombes creusées dans le roc aux portes de Jérusalem, et que les Arabes appellent le Tombeau des Rois (*Kobour-al-Molouk*). Le savant voyageur soutient l'opinion que le plus richement décoré de ces deux sarcophages (il est ici représenté) est celui que Salomon fit construire pour son père David. Il s'appuie sur un passage de l'historien Josèphe, et sur cette circonstance que le monument occupait la place d'honneur dans le caveau sépulcral appelé le Tombeau des Rois. Il y ajoute quelques considérations tirées du choix des ornements.

Que cette opinion soit fondée ou non, le sarcophage déposé dans la galerie du Louvre est un reste extrêmement curieux d'un art perdu. Les caractères qu'on voit marqués dans la décoration du monument montrent bien par quels point cet art se rattachait à celui des peuples de l'Asie voisins de la Judée. Voici en quels termes M. de Saulcy le décrit dans son *Histoire de l'art judaïque* (p. 257) :

« Il est fort difficile de se faire une idée de la richesse des ornements de ce précieux monument quand on ne l'a pas sous les yeux... C'est une sorte de tuile bombée, en calcaire compacte, d'un grain très-fin et par conséquent très-dur, dans lequel courent de petites fibres de silex.



Musée du Louvre. — Couvercle du sarcophage d'un roi de Juda. — Profil et développement.

Une moulure formée de deux plates-bandes enfermant une doucine encadre toute la surface concave; au-dessus règne un second encadrement de rinceaux élégants, reproduisant sur les deux longs côtés les mêmes motifs avec d'assez légères modifications. Ce sont des fleurs, des fruits et des feuilles, parmi lesquels on reconnaît des grappes de raisin, des lis, des grenades, des coloquintes, des amandes, des glands, et des rosaces assez semblables à des anémones épanouies. Deux grandes bandes rectangulaires, encadrées dans une torsade, se montrent à droite et à gauche; dans chacune des bandes se voient deux cordons de triples feuilles d'olivier, accompagnées de deux olives répétées quatorze fois, tournées dans un sens, de l'extrémité vers le centre du monument, et quatorze fois en sens inverse; c'est-à-dire que toutes les pointes de feuilles sont dirigées vers le centre. Dans chaque bande, une rosace à quatre pétales marque ce centre. Entre ces deux bandes règne, d'un bout à l'autre du couvercle, un très-beau rinceau double, en entrelacs, qui part d'une triple palmette, et offre en position symétrique un pampre, une grappe, une anémone, un triple lis, une triple pomme de cèdre, une triple grappe de raisin et un triple gland. Une seule des deux extrémités est assez bien conservée et nous fait connaître l'ornementation qui leur était appliquée. C'est une triple palme, des aisselles de laquelle s'élèvent deux lis et aux côtés de laquelle sont placés deux anneaux, le tout inscrit dans la moulure qui encadre la grande surface convexe du couvercle.

» Rien n'est plus élégant que l'ensemble de ces ornements empruntés au règne végétal, et le développement de la surface extérieure de ce beau monument semble un charmant dessin de dentelle; toutes ces figures en relief ont été enlevées à la râpe, et l'on n'aperçoit pas de trace de l'emploi du ciseau ni de celui du trépan. C'est donc un art peu avancé qui a été employé à la construction de ce curieux débris. »

REUTER.

Suite. — Voy. p. 131.

II

LES ÉCOLES DE STEMHAGEN.

Il y avait à Stemhagen trois établissements de culture pour l'esprit humain et de mortification pour la chair humaine, que je cite ici en observant une gradation ascendante : l'école Becker, l'école du marguillier, et l'école du recteur, comme on dit chez nous. Ne croyez pas qu'il y eût entre ces sanctuaires de science quelque enchaînement organique; non! on pouvait commencer indifféremment ses études en chacun d'eux, on pouvait aussi sans inconvénient passer brusquement de l'un à l'autre, car ce que nous appelons méthode aujourd'hui était chose également ignorée en ces trois maisons; je me trompe, chez le recteur la férule fonctionnait très-méthodiquement. Mais j'y reviendrai tout à l'heure.

L'école Becker tient son nom de sa directrice et unique maîtresse, Mme Becker ou la mère Becker, comme tout le monde l'appelle. C'est une vénérable veuve que Mme Becker; elle a fondé son institution sans secours, sans subvention de l'État; elle en a fait son gagne-pain. Mais, entre nous, elle ne devait pas en gagner beaucoup, car les jeunes hôtes qui venaient essuyer ses bancs ne payaient que quelques centimes par semaine. A ce prix le domaine de la science s'ouvrait devant eux; c'est là qu'on leur enseignait le commencement de toute sagesse, qui consiste à savoir rester assis immobile et à fermer la bouche. Cette initiation achevée, venait l'étude des lettres, j'entends de l'alphabet; puis on épelait avec fureur : c'était là le faîte de l'enseignement Becker. La mère Becker était assise, pendant la classe, sur une chaise d'osier, entourée de son petit monde, qui lui réjouissait les oreilles par son interminable et monotone mélopée : *a-b, ab; b-a, ba.* Elle tenait dans la main un instrument de son invention approprié à sa faiblesse et à la difficulté où elle était de se remuer : c'était une verge attachée à un manche à balai. Grâce à cet appendice, elle arrivait, sans se lever, jusqu'aux coins de la salle les plus éloignés, et gare à quiconque se permettait d'épeler de travers! Quant aux coupables invétérés, aux paresseux incorrigibles que la verge enfantine ne suffisait pas à intimider, on les livrait sans pitié à la raillerie publique, on les plaçait dans la rue, devant la porte de l'école, l'image d'un âne au cou, et là ils servaient de vivant épouvantail.

Cette correction sévère, cette sorte de pilori, eût dû exercer sur la jeunesse de notre ville une salutaire influence; malheureusement il en résulta un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. Quand un de ces porteurs d'âne était ainsi publiquement exposé, tous les gamins de Stemhagen se rassemblaient autour de lui, attirés par un mystérieux aimant, et lui tenaient à peu près ce langage : « Charles, je te donnerai un morceau de pomme si tu me prêtes ton âne un moment, un tout petit moment. Tu ne veux pas? Eh bien, attends un peu; je ne te mènerai plus jamais dans le jardin de ma grand'mère. » — Une fois, mon meilleur ami, le petit Nahmacher, rentra chez lui tout radieux et s'écria avec allégresse : « Maman, on m'a mis l'âne! on m'a fait asseoir, l'âne au cou, dans la rue! »

On le voit, c'était comme une idylle scolaire que troublait seulement de temps à autre la verge dont j'ai parlé. Quel contraste entre cette paisible retraite et l'école du marguillier! Ici on ne faisait pas appel à l'amour-propre, non! le bâton y régnait despotiquement en sa nudité terrible, et au lieu d'être manié par les doigts débiles d'une bonne femme, cet instrument de correction était brandi par le poignet le plus viril. Toutes les notions que le marguillier voulait faire passer dans l'esprit de ses élèves, il commençait par les leur écrire sur le dos en gros caractères bleuâtres. La classe de M. Voss, — c'était son nom, — ressemblait fort à une prison, et ses élèves avaient tout l'aspect de grands criminels. M. Voss était fort partisan des cures préventives; il ouvrait la classe en infligeant à tous ses disciples, — sans distinction aucune, — une égale dose de coups, pour que l'on sût nettement à quoi l'on s'exposait si l'on méritait quelque châtiment. Voilà comment il s'y prenait pour faire entrer son enseignement à la fois dans l'esprit et dans le corps; c'est de cette façon aussi qu'il nous inculquait profondément le catéchisme. Que ne consacrait-il la force de son bras à fendre du bois! Ses élèves, ai-je besoin de le dire? auraient trouvé leur compte à ce qu'il changeât de carrière, et lui-même n'y aurait rien perdu, car il ne touchait par semaine qu'un schilling par... dos.

Vient maintenant l'école du recteur. Je voudrais pouvoir vous peindre ici l'expression de contentement et de fierté qui s'épanouissait sur le visage de mon ami Nahmacher, lorsqu'il vint m'annoncer qu'il passait de chez la mère Becker à l'école du recteur.

— Mais, lui dis-je, c'est chez madame la rectrice que tu entres.

— Non, non! c'est chez lui, chez lui-même!

Lui-même était un ancien étudiant de Halle; il ne comprenait pas notre patois : cela suffisait pour qu'on le regardât comme un homme d'une haute culture. C'était d'ailleurs un esprit universel : il était fleuriste, il avait un jardin long de huit pas et large de trois; il était musicien, car il possédait un vieux clavecin; il était opticien, il était relieur, il était le seul écrivain dont Stemhagen pût s'enorgueillir, car il a publié un dictionnaire de rimes que je ne saurais assez recommander aux débutants; il faisait de la politique et même du libéralisme; en horlogerie, c'était un second Charles-Quint : dans son cabinet de travail, on entendait un tic-tac continuel et varié; c'était un savant, car il y avait le long d'un de ses murs quelques rayons de livres qu'il appelait sa bibliothèque. Il était encore l'historiographe de la ville, car il tenait le plus consciencieusement du monde le journal des faits et gestes de Stemhagen, et se servait à cet effet de trois encres différentes : les cas de mort, les maladies, les indigestions des citoyens, étaient relatés en encre noire; les événements indifférents étaient consignés en encre rouge; mais les naissances, les fiançailles, les mariages, c'était l'encre verte qui servait à en rendre compte. Cette dernière fonctionnait surtout lorsqu'il s'agissait de célébrer quelque ripaille, quelque festin à saucisses. Il n'y avait point de cochon à Stemhagen qui passât les sombres bords de l'Achéron sans que M. le recteur ne réclamât son obole sous forme de saucisson et de boudin : aussi, pendant les mois d'hiver, le journal en question était toujours vert et noir, vert aujourd'hui à cause des saucisses, noir le lendemain à cause des indigestions.

Tous les soirs, la classe achevée, M. le recteur faisait un tour de promenade, un paletot brun sur le dos, un jonc brun à la main, une perruque brune sur la tête. Pour se fixer cet appendice sur le crâne, il avait recours à une colle faite de blanc d'œuf, d'où il résultait qu'à vol d'oiseau ce crâne, vu à nu, avait le plus singulier cachet du monde. Un fidèle compagnon prenait toujours part à ces promenades : c'était le chien de la maison, étrange créature qui marchait, non pas à quatre pattes, mais à cinq; l'une de ses pattes de devant s'étant dédoublée, ce qui rendait ce monstre domestique d'autant plus cher à son maître.

Après la promenade, les amis du recteur se réunissaient chez lui : c'était Droz, l'horloger, son rival en cet art commun; c'était le ferblantier Clasen, son confrère en poli-

tique, et bien d'autres encore qui se donnaient un rendez-vous quotidien pour entendre lire et commenter le journal du soir dans l'une des ailes de la maison.

Dans l'autre aile, deux classes étaient installées. La première était dirigée par le recteur lui-même; l'autre, plus chétive et toute modeste, était sous la direction de son épouse. A vrai dire, Mme la rectrice n'était qu'une seconde édition de la mère Becker, avec cette seule différence que le public la regardait peut-être un peu plus comme un fonctionnaire de l'État. Sauf cette nuance, son enseignement était le même que dans l'établissement rival : rester assis, fermer la bouche et épeler tour à tour, c'est à cela que se réduisait la gymnastique intellectuelle des jeunes néophytes. Mais que dis-je! il y avait encore une différence : pendant que Mme Becker se livrait tout entière à ses fonctions de maîtresse, la rectrice était, en même temps que maîtresse, la mère de nombreux enfants fort indisciplinés; elle avait une maison à tenir, et le recteur était, — je ne voudrais point être trop dur à son égard, — fort pointilleux en matière de manger. Il y avait bien encore Lotte, une vieille servante, un dernier exemplaire de cette variété qui a disparu depuis de la surface du globe; mais Lotte n'était pas un monstre comme le chien du logis; elle n'avait que le nombre réglementaire de bras et de jambes; elle ne pouvait être partout à la fois, et force était à Mme la rectrice de donner parfois un regard à la soupe et au rôti, ce qui faisait aux élèves de fréquentes vacances. Mais malheur à qui abusait de ces loisirs! Tout à coup la porte de la classe s'ouvrait avec fracas, et la rectrice, rouge de colère et du feu de la cuisine, apparaissait comme une furie, l'écumoire à la main, et la sauce bouillante en dégouttait sur la tête des rebelles. Souvent même les tables de la classe prêtaient leur concours aux opérations culinaires; on y apprêtait le poisson, les légumes; souvent les élèves — les grandes — de la classe du recteur étaient détachées à la cuisine pour éplucher les pommes de terre, ou bien les garçons étaient expédiés en ville pour y chercher du sel ou du persil.

Vous trouverez peut-être à redire à cette façon de comprendre l'enseignement. J'avoue, pour ma part, qu'elle avait du bon, non pas pour les garçons, je l'accorde, qui, sous prétexte de chercher du persil, volaient des pommes vertes et se donnaient des indigestions, mais pour les filles. Plusieurs de mes amies d'alors, qui sont devenues depuis d'excellentes ménagères, m'ont affirmé sur l'honneur, et me déclarent tous les jours encore, qu'elles ont appris plus de choses dans la cuisine de la rectrice que dans l'école du recteur.

Entrons maintenant dans la classe de ce dernier. Il siégeait sur un fauteuil bas, en forme de demi-cercle, qu'il décorait du nom de chaire. Ce siége était placé au milieu de la salle, afin qu'on pût de là, grâce à un léger mouvement du cou, la dominer tout entière. A la droite du maître étaient assis les garçons, à sa gauche les filles, et à une table centrale étaient casés, pêle-mêle, les garçons et les filles survenus depuis la rentrée et qu'on n'avait pu classer dans les cadres. Devant lui se trouvaient trois instruments; — et ici j'arrive au sujet que j'ai annoncé plus haut, à savoir qu'il y avait au moins une école où l'on observait quelque méthode. Ces trois instruments, en bois, de longueur et d'épaisseur différentes, portaient des noms divers et avaient chacun sa mission spéciale. C'était d'abord le *jaune*, fort long, mais assez mince; — il se mettait en mouvement dans les cas que voici : 1° causer, 2° manger des tartines, 3° faire des pâtés dans ses cahiers. Puis venait le *brun* : celui-là était plus court, et, en revanche, plus gros; il fonctionnait en cas de paresse notoire, de réponses impertinentes, ou quand il était démontré qu'un élève avait versé en cachette son encrier sur le pantalon d'un camarade. Enfin, permettez-moi de vous présenter le troisième engin, remarquablement court et remarquablement massif. Je dois déclarer, à l'honneur de M. le recteur, que ce dernier instrument ne sortait de l'inaction qu'à la dernière rigueur; mais enfin il était là, et, comme on dit chez nous, la peur est bonne conseillère. Il faut que je vous conte les destinées de ce bâton. Un jour, un coupable, — il est mort maintenant, — devait en tâter; mais, en pécheur endurci qu'il était, il l'arracha des mains du recteur et le jeta dans un coin. Je vous laisse à penser la colère, la pâleur du magister insulté. Après pareille offense, il n'y avait plus qu'à suspendre la classe; il ferma l'école. Mais le lendemain matin une haute cour de justice fut convoquée; le premier de la classe fut chargé de l'acte d'accusation, les élèves d'élite furent nommés juges, et ce tribunal eut à se prononcer sur cette question : Le malfaiteur rentrerait-il, ou serait-il renvoyé? Une voix, — celle de mon vieil ami Nahmacher, qui était régulièrement le dernier de la classe, et qui pour rien au monde n'eût renoncé à cette habitude, — le sauva; il resta. Oui, il resta, mais couvert de mépris. Le lendemain, le bâton, l'auteur de tout le scandale, avait disparu. Mille rumeurs obscures se répandirent dans l'école et au dehors; on disait que la rectrice, en ayant reconnu l'inutilité, les dangers, lui avait trouvé dans sa cuisine des fonctions plus paisibles. Mais cette version n'est pas authentique; la vérité sur ce mystère, la voici. Un autre scélérat, que je me garderai bien de nommer, l'avait jeté dans un trou, où il serait sans doute resté à jamais enfoui si le brave recteur n'était venu à mourir, si un de mes amis n'avait acheté la maison et n'avait jugé utile d'en réparer les fondations. Alors il arriva un beau jour que le vieux bâton revint à la lumière et cria de sa voix un peu rauque d'autrefois : « Eh! bonjour. Est-ce que vous me reconnaissez? » Comment ne l'auraient-ils pas reconnu, les ouvriers qui travaillaient là? ils étaient tous enfants de Stemhagen. Je suis aujourd'hui propriétaire de ce précieux instrument; il m'a rendu maints services en ma carrière d'instituteur, et je le garde religieusement, comme une relique d'un temps qui m'est cher.

La suite à une autre livraison.

UN ORDRE, UN PLAN, UN BUT DANS LA VIE.

A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulières : il est impossible de renger les pièces, à qui n'a une forme du total en tête : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre?... L'archer doibt premièrement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne faict, pour celuy qui n'a point de port destiné.

MONTAIGNE.

BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES DE LA SUISSE.

En Suisse, les bibliothèques populaires abondent. Elles sont fondées par des sociétés privées, et soutenues au moyen de souscriptions annuelles. Quelques-unes font payer aux lecteurs un très-modique abonnement, mais la plupart sont gratuites. Les membres du comité directeur président tour à tour à la distribution des livres, aux jours et heures où le local est ouvert.

Il y en a dans les villages comme dans les villes, et l'on cherche à répandre autant que possible le goût de la lecture. A cet effet, dans les cantons de Vaud, Genève, Neu-

châtel, par exemple, des cours gratuits sont donnés le soir, en hiver, sur les sujets qui paraissent le plus propres à intéresser la population soit rurale, soit industrielle. Quelquefois, lorsque la commune se compose de hameaux épars, des colporteurs, choisis et rétribués par la société, font chaque semaine une tournée pour éviter aux paysans la peine de venir chercher ou échanger les livres à la bibliothèque.

Les ouvrages qui forment ces bibliothèques sont toujours choisis avec soin, en vue de répandre des idées saines, des principes salutaires et des notions utiles. Quoique jouissant d'une entière liberté, les comités qui les dirigent se montrent à cet égard très-scrupuleux. Aucun d'entre eux, jusqu'ici, n'a prétendu faire de cette institution un moyen de propagande pour des doctrines dangereuses et subversives. Mais ils ne perdent point de vue non plus la nécessité de rendre la lecture attrayante. Dans ce but donc, aux traités moraux et religieux, aux livres instructifs de science, d'art, d'histoire, de voyages, ils joignent volontiers des œuvres littéraires empreintes d'un talent honnête, pur, élevé. (1)

UNE CITATION DE FROISSART.

Le mot *nationalités* est un mot dont, au dire de beaucoup de gens, on abuse singulièrement de notre temps. Selon eux, les nationalités sont surtout des questions géographiques. L'esprit des races, leur caractère, leur personnalité morale et intellectuelle, n'existent guère que dans l'imagination des historiens modernes. Or, je trouve dans Froissart une page qui montre bien énergiquement ce qu'il y a de natif, de vivace, d'immuable, dans l'individualité des nations.

La funeste bataille de Poitiers mit comme prisonnière aux mains des Anglais la fleur de la chevalerie française. Une foule considérable de hauts barons et d'écuyers durent se racheter à prix d'argent. Les seigneurs anglais se contentèrent de leur demander combien ils pouvaient payer de rançon sans trop se grever, et s'en rapportèrent facilement à ce qui leur était déclaré. « Nous ne voulons pas, disaient-ils, rançonner si étroitement chevaliers et écuyers qu'ils ne puissent bien vivre et gouverner convenablement leur bien, servir leurs seigneurs selon leur état, et chevaucher honorablement par le pays. » Puis Froissart ajoute : « La coutume des Allemands ni leur courtoisie n'est pas telle ; car ils n'ont ni pitié ni merci de nuls gentilshommes. S'il tombe des prisonniers entre leurs mains, ils les rançonnent de toute leur finance *et plus*. Ils les mettent aux fers, dans les ceps et dans les plus étroites prisons qu'ils peuvent, pour estordre plus grand rançon. »

Ces terribles paroles ont été écrites en 1356, il y a cinq cent quinze ans.

LE PÊCHEUR NATURALISTE.

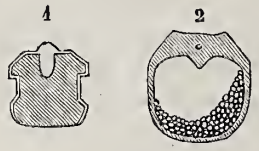
Voy. p. 17, 153.

LES POISSONS COUVEURS. — LES AIGUILLES DE MER.
Suite.

Les syngnathes adultes ne se contentent pas de faire éclore ainsi les œufs dans une poche couveuse spéciale : ils ont encore un grand attachement pour leurs petits, et cette poche est très-probablement aussi un lieu de refuge où se retirent les jeunes à l'approche d'un danger ; car les pêcheurs m'ont assuré que lorsqu'on vient de prendre un syngnathe, qu'on ouvre sa poche et qu'on secoue les petits dans la mer, ils restent près du bateau au lieu de se sauver au loin ; et si, en ce moment, on remet le père à l'eau, tous viennent à l'instant se réfugier dans leur retraite.

Quant à nous, nous avons pêché beaucoup de syngnathes : au mois de juillet, nous avons toujours trouvé les femelles grenées et avec des œufs ; au mois d'août, les œufs étaient éclos dans la poche dont nous avons parlé ; elle se trouvait remplie des jeunes, rangés en boule les uns à côté des autres des deux côtés d'un repli saillant qui partage la poche dans toute sa longueur, et contre lequel viennent buter les ailes ou replis latéraux. Les petits ont à peu près vingt millimètres de longueur déployés ; leur forme est parfaitement semblable à celle de leur mère, — car, pour nous, c'est bien positivement la femelle qui les porte et les élève ; — la tête seule est plus grosse, l'œil très-marqué et le corps verdâtre transparent.

Nous avons dessiné une section à l'abdomen et à la queue d'une femelle pleine d'œufs du syngnathe typhle.



On voit parfaitement (fig. 2) la poche des œufs non encore rangés, au-dessus un vide complet, et en haut le repli contre lequel les ailes de la poche viendront se fermer.

La figure 1 est la section de la queue.

Nous avons sur nos côtes cinq ou six espèces de ces syngnathes qui ont les mêmes mœurs ; l'une d'elles cependant n'a pas de poche fermante, et les œufs sont attachés sous le ventre, sur huit ou dix rangs. Dans une espèce plus petite, l'*aiguillette serpent*, la poche subcaudale n'existe plus ; l'animal a de chaque côté du ventre de petites cavités hémisphériques, et au mois d'août chacune de ces petites capsules contient un œuf de la grosseur et de la couleur d'un grain de moutarde.

Cette aiguillette (*S. acus*) présente une coloration générale un peu violette ; son corps a une forme non moins originale que celle du typhle. L'échantillon que nous choisissons est vide. La section B conserve à l'abdomen deux replis saillants, un de chaque côté. La section du corps est toute différente (A), et celle de la queue aussi (C).

Citons aussi l'aiguillette *à museau étroit*, plus mince et plus longue que la précédente, et sans nageoire à la queue, qui se termine en pointe effilée, comme celle d'un reptile.

Ce syngnathe, comme l'aiguillette *vermiforme*, qui est encore plus petite, présente les mêmes singularités que nous venons d'indiquer. Les œufs sont attachés à la surface de l'abdomen. La transformation des petits est analogue à celle de quelques batraciens à leur état transitoire. Quand ils naissent, ils ont une membrane caudale qui s'étend en dessus et en dessous en forme de nageoire, et ils portent également des pectorales. En croissant, toutes ces nageoires sont absorbées, et il n'en reste que la portion nécessaire pour constituer une petite dorsale. Parmi les poissons, je ne connais que le saumon chez qui l'on remarque un fait semblable.

(1) J. Cherbuliez.

JEAN CABOT.

Voy. t. Ier, 1833, p. 299.

Jean Cabot et ses trois fils, d'après une reproduction lithographique du grand tableau de Grisellini qui occupe l'un des panneaux de la *sala dello Scudo*, au palais des Doges, à Venise. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Parmi les chercheurs de mondes inconnus (c'est le bon la Fontaine qui baptise ainsi les navigateurs illustres, dont on s'enquérait assez peu de son temps), il en est un qui marche de pair avec les plus grands, et que cependant on ne cite guère. Jean Cabot, père de Sébastien, dont la renommée est incontestable, a vu se confondre la sienne avec celle de son fils. La science plus éclairée répare chaque jour ce genre d'injustice en multipliant ses investigations.

De tous les savants qui, à notre époque, ont écrit sur le chef de la famille des Cabot, celui qu'on peut prendre

avec le plus de confiance pour guide, est assurément M. d'Avezac. Après avoir consulté les documents originaux, nous adoptons sans hésiter ses conclusions.

Jean Cabot n'appartient ni à l'Angleterre, ni à Venise. Comme l'immortel Colomb, il est Génois. « En un lieu quelconque, plus ou moins obscur, de la rivière de Gênes, sinon dans la cité même des palais (peut-être précisément à Castiglione), vers le milieu, je suppose, de la première moitié du quinzième siècle, était né Jean Cabota, Caboto ou Cabot, lequel, au commencement de 1460 au plus tard, vint habiter à Venise, s'y maria avec une fille du pays dont il eut trois enfants, puis au bout de quinze années de résidence, et du consentement unanime du Sénat exprimé par cent quarante-neuf suffrages, obtint du doge André Vendramino, le 28 mars 1476, sa naturalisation comme citoyen de Venise (*privilegium civilitatis de intus et extra*). Il s'était, paraît-il, adonné à l'étude de la cosmographie et à la pratique de la navigation. Peut-être avait-il recherché les leçons du célèbre cosmographe florentin Paul Toscanelli, et sans doute il avait, dans tous les cas, recueilli avec avidité les théories professées par le savant vieillard sur la disposition des terres et des mers à la surface du globe. » (1)

Ce doute prudent qu'émet le savant académicien, nous ne le partageons même pas. Non-seulement Jean Cabot devait s'être instruit à Venise de toutes les sources géographiques où il pouvait puiser, non-seulement encore il devait avoir connaissance de la belle carte dessinée en 1436 par le Vénitien Andrea Bianco, et il n'ignorait pas non plus les grandes découvertes accomplies dans le Nord par les frères Zeni, mais si l'on fait attention que Ferdinand Colomb lui-même exprime l'aveu sincère que la forte pensée du médecin florentin seconda celle de son père, il n'est guère possible de supposer qu'un marin de la trempe de Jean Cabot se fût privé volontairement des enseignements d'un homme tel que Toscanelli. Le nom de ce savant brille en général dans les biographies par son absence ; il est temps cependant qu'une justice éclatante soit rendue à cet homme modeste, qui cultiva avec un zèle si persévérant la science incomplète de son temps, sans savoir ce que ses recherches laborieuses pourraient jamais lui rapporter de richesse ou de renommée. Durant plus de vingt ans on le voit livrer ses conceptions hardies à ceux qu'il jugeait dignes de les exécuter : on ne l'entend jamais se plaindre de l'inutilité de ses tentatives pour faire triompher son idée.

Né à Florence en 1393, ou, selon d'autres, en 1397 (2), Paolo del Pozzo Toscanelli mourut à quatre-vingt-cinq ans, sans avoir quitté son pays, mais demeurant en correspondance avec tous les marins habiles de son temps. Il mourut onze ans avant la réalisation de la grande pensée de Colomb, treize ans avant celle de Cabot.

Avant de rappeler dans quelle intention Jean Cabot, devenu citoyen de Venise, résolut d'aller offrir ses services au souverain d'une puissance du Nord dont il connaissait les richesses et l'activité, M. d'Avezac nous fait voir où en étaient les connaissances géographiques du temps, résumées en quelque sorte par l'habile Toscanelli. Lorsque, le 25 juin 1475, notre savant géographe adressait à Alphonse V, roi de Portugal, une carte nautique que devait lui remettre le chanoine Fernam Martins, qui vivait dans sa familiarité, il avait peint de sa propre main « l'océan Atlantique, borné à l'est par les côtes d'Europe et d'Afrique, et dans l'ouest par celles de l'Asie orientale, avec un intervalle total de 130 degrés de longitude entre Lisbonne et Quinsay, la magnifique capitale du puissant empire de Catay. A 50 degrés en deçà du Catay gisait la grande île de Cipango, ou le Japon ; à 30 degrés en avant de Lisbonne se projetait la grande île Antilia ou des Sept-Cités, que les cartes du temps indiquaient par delà les Açores avec quelques autres îles d'un gisement moins assuré, entre lesquelles le nom du Brésil (1) se montrait à diverses places. Une voie directe était ainsi hardiment tracée par le docte Florentin, à travers l'océan Occidental, jusqu'à cet opulent pays du grand Can dont le Vénitien Marco Polo avait, deux siècles auparavant, vu et raconté les incomparables merveilles. »

Familier avec ces connaissances géographiques, qui étaient alors l'apanage d'un bien petit nombre de navigateurs expérimentés, Jean Cabot eut presque en même temps que son illustre compatriote l'idée d'atteindre Cipango la dorée en se dirigeant vers les Indes par l'occident ; mais pour parvenir à ce but il ne s'adressa point aux souverains de la péninsule Ibérique, il « choisit le port anglais de Bristol, dont l'estuaire s'ouvre justement vers ces parages occidentaux où Toscanelli montrait au loin les fortunés rivages du Catay. »

Si l'on adopte l'opinion du savant biographe, cette émigration de Jean Cabot avec sa famille aurait eu lieu en 1477. Henri VII n'était certes pas un grand homme, mais il avait parfois de sages conseillers ; il suffisait d'ailleurs de tenter sa prodigieuse avarice par l'appât de trésors lointains pour s'en faire écouter. Plus heureux que Barthélemy Colomb, qui agissait au nom de son frère et dont les propositions avaient été refusées, Jean Cabot vit les siennes sinon complétement approuvées, tolérées du moins, pourvu que des particuliers voulussent bien en prendre à leur compte les tentatives premières. Dès le 14 juillet 1480, certains indices très-probables nous montrent Jean Cabot allant à l'est de l'Irlande chercher l'île du Brésil, ou, si on l'aime mieux, une autre île fantastique désignée sous le nom d'île des Sept-Cités. Onze ans plus tard, il entreprend plusieurs explorations consécutives pour atteindre le même but. C'est toujours le port de Bristol qui est son point de départ, et durant ce second voyage il commande jusqu'à quatre caravelles. Son fils Sébastien a cessé d'être un enfant ; il est devenu le témoin intelligent des travaux persévérants de son père.

Nous arrivons enfin à une glorieuse époque pour le père et pour le fils. Pendant que Christophe Colomb explore l'île de Cuba, qu'il prend pour la terre ferme (2), Jean Cabot voit pour la première fois le continent américain. Ici le moindre doute ne peut être admis ; le grand fait que nous signalons est constaté par l'un des plus beaux monuments géographiques que le seizième siècle nous ait transmis. Nous voulons parler ici de l'immense Mappemonde elliptique publiée en 1544 par Sébastien Cabot, et dont l'unique exemplaire connu est conservé à la Bibliothèque nationale. Or, on lit en espagnol et en latin, sur cette carte d'une admirable exécution, ces lignes mémo-

(1) *Les Navigations terre-neuviennes de Jean et Sébastien Cabot*, lettre au révérend Léonard Woods, lue en communication à la séance trimestrielle des cinq académies de France, le 6 octobre 1869. — Paris, 1869, brochure in-8, p. 8.

(2) C'est la date qui est assignée à sa naissance par Navarrete. Pour donner une idée du crédit dont jouissait Toscanelli en son temps, Fernandez de Navarrete rappelle qu'il avait construit, en 1468, le gnomon de l'église de *Santa-Maria Novella*, à Florence. Mariana l'a confondu avec Marco Polo ; Bossi, ce qui est plus étrange, est tombé dans la même erreur.

(1) Il s'agissait, bien entendu, à cette époque, non de la vaste région de l'Amérique du Sud qui porte ce nom aujourd'hui, mais de certaines îles orientales qu'on supposait produire le bois servant à la teinture.

(2) Voy. dans le tome II de Navarrete, à la page 143, le curieux document intitulé : *Informacion y testimonio de cómo el almirante fué á reconocer la isla de Cuba quedando persuadido de que era tierra firme*. Colomb ne découvrit la terre ferme que le 1er avril 1498.

rables [1] qu'un renvoi parfaitement indiqué rattache à la *tierra de los Bacalaos* (le pays des Morues) : « Cette terre a été découverte par Jean Cabot, Vénitien, et Sébastien Cabot, son fils, en l'année de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ MCCCCXCIIII (1494), le 24 juin (à cinq heures) dans la matinée; à laquelle (terre) on a donné le nom de première terre vue, et à une grande île qui est tout près de ladite terre on lui a donné le nom de Saint-Jean pour avoir été découverte ce même jour. » Ici, et comme cela a lieu sur maintes cartes du seizième siècle, la peinture, venant en aide au texte, a figuré plusieurs ours blancs d'une habile exécution.

Aucun document n'est plus positif dans l'histoire de la géographie; le savant d'Avezac en discute les moindres détails. Jean Cabot est bien le premier navigateur européen qui ait vu l'Amérique du Nord et constaté sa véritable position. Son fils Sébastien, qui avait atteint à cette époque l'âge de vingt-cinq ans environ, et dont les vastes découvertes dans l'Amérique du Sud devaient avoir bientôt un si grand retentissement, accompagnait son père durant cette mémorable expédition dont la gloire devait lui revenir exclusivement, grâce à l'inexactitude de quelques historiens.

Il n'est pas difficile de se figurer l'impression que produisit en Angleterre cette grande nouvelle, lorsque Jean Cabot rentra avec son fils dans le port de Bristol, qu'il avait quitté quelques mois auparavant; l'Europe méridionale s'en émut, et, le 23 août, « le marchand vénitien Laurent Pasqualigo mandait de Londres à ses frères, à Venise, ce qu'il avait appris des résultats de cette campagne. Jean Cabot avait trouvé à sept cents lieues dans l'ouest une terre ferme qu'il avait côtoyée l'espace de trois cents lieues, n'ayant rencontré âme qui vive sur les points où il avait abordé, mais y ayant remarqué cependant des traces d'habitants. » [2]

Cipango, sans doute, n'avait pas laissé entrevoir ses coupoles dorées par delà ces neiges éternelles et ces forêts séculaires, mais un vaste champ était ouvert aux plus étranges conjectures. Et si, deux ans plus tard, arrivé aux bouches de l'Orénoque, le grand Colomb se croyait parvenu à la voie splendide qui devait le conduire au sein du paradis terrestre, Jean Cabot pouvait bien penser que les brillantes idées de Toscanelli allaient recevoir leur réalisation.

Ce qui lui arrivait rarement, Henri VII ne se montra pas ingrat. Le 5 mars 1496, des lettres patentes signées à Westminster accordaient à Jean Cabot, citoyen de Venise, un privilége qu'il pouvait transmettre à ses trois fils, Louis, Sébastien et Sanche. Eux seuls avaient le droit « d'aller par mer, sous le pavillon britannique, à la découverte des terres inconnues de l'hémisphère boréal, et d'en prendre légalement possession au nom de la couronne d'Angleterre pour en jouir exclusivement et héréditairement... à titre de vassaux et d'officiers du roi, sous la redevance d'un cinquième du bénéfice net. »

Jean Cabot ne jouit pas durant longtemps de sa gloire, et l'on peut dire qu'il n'obtint aucun résultat pécuniaire de sa découverte. On ignore d'une manière précise l'époque de sa mort; mais on peut supposer, sans crainte de commettre une grave erreur, qu'il poursuivit sa carrière jusqu'en 1498. Il portait alors le titre d'amiral, et il mourait avec la conscience qu'il avait légué une partie de sa gloire à son fils.

[1] La Mappemonde de Cabot a été figurée, moins la légende, dans l'excellente *Collection de cartes anciennes* publiée par M. Jomard. La longue légende qui l'accompagne, et que nous avons lue attentivement sur l'original, est du plus haut intérêt.

[2] D'Avezac, *les Navigations terre-neuviennes*, p. 43. Le savant académicien dit avec raison, en parlant de ces *trois cents lieues* découvertes, qu'on peut en faire l'objet d'une étude spéciale; c'est à lui bien certainement qu'en doit revenir l'honneur.

LE POISSON ARMÉ.

Voy. tome XXXVIII, 1870, p. 256.

En réponse à un appel fait à nos lecteurs, nous avons reçu la lettre suivante, au sujet de l'estampe curieuse publiée dans notre précédent volume.

Gand, 11 avril 1871.

Monsieur,

Dans votre livraison d'août 1870, page 256, vous posez une question sur le sens du mot WEWEWEDENME écrit sur la gravure que vous reproduisez. Pour tous ceux qui ont une idée des langues germaniques, cette inscription est claire. Le mot WE veut dire malheur, exactement comme le *vœ* latin, et le répéter trois fois est très-usuel; DENME est évidemment une abréviation du mot *Denemerken* ou *Denemarken*, Danemark; ces abréviations étaient fort usitées au moyen âge. L'inscription signifie donc : « Malheur au Danemark », et l'estampe est allégorique et non satirique. Elle fait probablement allusion à quelque événement du genre de ceux dont vous parlez, ou, qui sait? peut-être à quelque signe vu au ciel.

Veuillez agréer, etc. E. PARMENTIER.

CONNAISSANCE DES HOMMES.

Il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour devenir habile dans son art. CHAMFORT.

LE COURAGE S'APPREND-IL?

La chimie partage les corps en deux classes : les corps simples et les corps composés.

Les corps simples sont des corps formés d'un seul élément, et par conséquent réfractaires à tout essai de décomposition chimique. En vain les soumettez-vous à l'analyse la plus sévère : vous pouvez les briser, les fragmenter, vous ne les décomposez pas, tous les morceaux étant absolument identiques entre eux, et chacun d'eux conservant la substance constitutive du corps dans son entier.

Les corps composés sont, au contraire, des corps formés d'éléments différents. Soumis au creuset, ils se divisent en plusieurs corps distincts qui ont leurs qualités propres; le lien qui les unit n'est, si je puis parler ainsi, qu'un lien fédéral : l'analyse dissout la fédération, et chacun reprend son autonomie.

Le même fait, la même loi, se produit dans le domaine de l'âme, et la psychologie, en empruntant le langage de la chimie, peut diviser les qualités en corps simples et en corps composés.

Je voudrais en citer deux exemples.

La bonté est un corps simple. Analysez-la, examinez-la sous tous ses aspects, dans toutes ses manifestations, vous ne découvrez en elle qu'un seul élément, la bonté. Il y a plusieurs degrés de bonté, il n'y en a pas plusieurs espèces : aussi l'éducation peut-elle diriger, régler, discipliner la bonté; mais la créer, non. Car on ne compose pas plus un corps simple qu'on ne le décompose; il est ou il n'est pas. La bonté ne saurait être un produit, car elle existe par elle-même, et par elle seule; ce qui se résume, en fait d'éducation, par ce mot : La bonté ne s'apprend pas [1].

[1] Est-ce bien sûr? Nous reviendrons sur ce sujet.

En est-il de même du courage? Non. Le courage est presque toujours un corps composé. Il y a très-peu de courages où il n'entre que du courage. Analysez les actes courageux qui vous sont connus, vous y découvrirez presque toujours un ou plusieurs éléments étrangers. L'amour-propre, l'espoir d'une récompense, le sentiment du devoir, l'humanité, le dévouement, une grande tendresse, y jouent leur rôle, et ont soutenu le courage défaillant ou complété le courage insuffisant. On sait le beau mot de Turenne un jour de bataille. Au premier coup de canon, il se mit à trembler de tous ses membres : — Tu trembles, vieille carcasse, dit-il en regardant son corps; tu tremblerais bien plus si tu savais où je vais te mener.

Il résulte de ces faits que le courage, n'étant pas une qualité une et purement native, mais une qualité complexe, formée souvent d'éléments différents, soumise à notre volonté, sujette à des défaillances, ayant besoin de soutiens étrangers, est une qualité qui rentre forcément dans le domaine de l'éducation; elle peut s'acquérir. Je ne dis pas qu'on pourra faire un héros avec un couard; mais si les héros sont rares, les couards le sont aussi. La moyenne des hommes reçoit de la nature un petit fonds de courage, pas bien grand, pas bien riche, mais qui, cultivé avec intelligence et fertilisé par de vigoureuses substances étrangères, finit par produire sa moisson régulière de bonnes résolutions et d'actes virils. Que les parents ne désespèrent donc pas s'ils voient en leur enfant des germes de pusillanimité. Une âme craintive peut devenir une âme courageuse : développez en elle la justice, le sentiment du devoir, l'honneur, la dignité, la piété, et vous verrez toutes ces belles qualités, au moment du péril, venir au secours de ce pauvre petit courage un peu défaillant, et l'aider à dompter son mortel ennemi la peur. Je le répète, on ne fait pas des héros avec l'éducation; mais on peut produire des hommes de devoir, et le sentiment du devoir peut produire le courage.

Ces réflexions me sont venues à propos d'un petit fait de famille dont j'ai été témoin, et qui n'est pas indigne de remarque.

Un de mes amis a un fils de dix ans. L'enfant est bon, sincère, affectueux, consciencieux, mais craintif. Une de ses dents s'étant gâtée, il fallut le conduire chez le dentiste. Le père s'en chargea; mais au bout d'une demi-heure ils revinrent tous deux, aussi pâles l'un que l'autre, pleurant tous les deux. L'enfant, saisi de peur, avait protesté contre l'opération nécessaire par ses cris, par ses larmes, même par ses efforts de résistance, et le père le ramenait en déclarant qu'il lui était impossible ni d'imposer un tel supplice à son fils, ni d'y assister. La mère, plus vaillante, se leva pour reconduire immédiatement l'enfant chez le dentiste. Le grand-père l'arrêta en lui disant tout bas : — Reste, et laisse-moi faire.

Le père remonta dans sa chambre, et l'enfant se remit à sa table de travail. Il avait la tête basse, et peu à peu la honte succédait à la peur sur sa figure. Le grand-père lui laissa digérer cette honte salutaire. Le soir venu, il le prit à part : — Tu as passé une bien mauvaise journée, n'est-ce pas? — Oh! oui! — Tu es bien mécontent de toi, et tu t'es dit bien souvent depuis ce matin : « Quel malheur que je ne me sois pas laissé arracher cette maudite dent! ce serait fini maintenant. » — Oh! oui! — Eh bien, si tu veux, je vais te donner le moyen d'aller toi-même te la faire ôter, et avec plaisir.

— Avec plaisir? dit l'enfant en relevant vivement la tête.

— Le mot est peut-être un peu fort, reprit le grand-père en souriant; mais du moins de ton plein gré. Écoute-moi bien. Il y a quelqu'un à qui il faut toujours s'adresser quand on est dans l'embarras, c'est le bon Dieu. Eh bien' ce soir, en te couchant, raconte-lui ta journée; dis-lui ta peur, ta honte et ton chagrin... car je suis sûr que tu t'en veux bien d'avoir tant affligé tes parents.

— Oh! oui.

— Eh bien, dis tout cela à Dieu; puis supplie-le de tout ton cœur, de toutes tes forces, de te donner du courage; et tu verras!

— Comment! tu crois que le bon Dieu...

— Essaye.

Au bout de deux jours, le grand-père entre le matin chez l'enfant :

— Eh bien, *cela vient-il?*

— Un peu.

— Continue; car tu sais qu'un remède ne guérit pas en une fois.

Trois jours après, nouvelle question : — Eh bien?

— Il me semble que cela vient.

— Quand je te le disais!... Voyons!.. interroge-toi! Quel jour crois-tu que tu me demanderas d'aller chez le dentiste? car nous n'irons que quand tu me le demanderas.

— Demain! répondit l'enfant avec résolution.

— Tu seras prêt?

— Oui.

En effet, le lendemain, à huit heures, ils entraient tous deux chez le terrible opérateur. L'enfant s'assit de lui-même sur le terrible fauteuil, ouvrit la bouche, et se laissa arracher sa dent sans jeter un cri. Le dentiste était stupéfait. Les parents furent radieux, et le grand-père se dit tout bas : — Le courage s'apprend.

ANCIENS BATIMENTS

DÉPENDANT DE L'ABBAYE DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS.

Il n'y a pas dans Paris de lieu plus vénérable ni plus rempli de souvenirs historiques que l'abbaye de Saint-Germain des Prés; mais en dehors de l'église, elle-même si mutilée, que reste-t-il des vastes bâtiments, des nombreuses dépendances autrefois enfermées dans son enceinte? L'abbaye, longtemps isolée au milieu des prairies si connues sous le nom de *Pré aux Clercs*, avait été mise à l'abri d'un coup de main pendant les guerres de religion : de larges fossés mis en communication avec la Seine l'environnaient; des courtines crénelées, des tours, fortifiaient son enceinte. Des rues prirent la place des fossés, des maisons de location s'élevèrent sur les remparts détruits, quand les religieux n'eurent plus rien à craindre des huguenots ni de la guerre civile. (1)

L'enclos du monastère comprenait tout l'espace circonscrit entre les rues de *l'Échaudé*, *Sainte-Marguerite*, *Saint-Benoît* et du *Colombier;* cette dernière rue s'est confondue depuis avec la rue *Jacob*. Trois portes y donnaient accès : celle du Petit-Bourbon, à l'orient; celle de Sainte-Marguerite, au midi; celle de Saint-Benoît, à l'occident; cette dernière se trouvait enclavée dans l'îlot de maisons détruites récemment, entre lesquelles, on s'en souvient, un passage conduisait de la place Saint-Germain-des-Prés à la rue Saint-Benoît. Il reste une partie de la porte Sainte-Marguerite, qui était décorée de pilastres doriques, de niches et d'un fronton. Le percement du boulevard Saint-Germain a fait disparaître du même côté une partie des maisons que les Bénédictins avaient fait construire au commencement du siècle dernier par leur architecte Victor d'Ailly; ces maisons, destinées à des artisans qui payaient fort cher la franchise dont ils jouissaient dans ce lieu privilégié, formèrent dans l'intérieur de l'abbaye les rues *Childebert*, *Sainte-Marthe*, *Cardinale*, *Ab-*

(1) De Guilhermy, *Itinéraire archéologique de Paris*, p. 128.

batiale et de *Furstemberg*. Au coin de la rue Childebert et de la rue qui a pris le nom d'*Erfurth*, s'élevait la fontaine que représente notre gravure, construite dans le style rocaille propre au dix-huitième siècle; elle a été démolie au mois d'octobre 1867.

Un des côtés du grand cloître, touchant à l'église au nord, subsiste encore et est aujourd'hui distribué en appartements. La rue de *l'Abbaye* coupe ce cloître par le milieu; les maisons dont elle est bordée du côté du nord ont succédé au réfectoire et à la chapelle de la Vierge, chefs-d'œuvre de Pierre de Montereau.

La même rue de l'Abbaye et la rue Bonaparte traversent de l'ouest à l'est et du nord au midi l'enclos de l'abbaye. Sur le parcours de la rue Bonaparte on voit l'angle d'un bâtiment moderne qui contenait la cuisine et le dortoir des hôtes; puis le parvis de l'église, les maisons modernes élevées par Victor d'Ailly, et quelques bâtiments de service. En suivant la rue de l'Abbaye, on laisse à main gauche, enclavé dans des maisons, un des pignons du réfectoire; on passe devant deux arceaux en ogive avec colonnettes, qui peut-être faisaient partie du parloir et du petit cloître; enfin, on arrive devant l'ancien palais abbatial. De nombreux fragments de la chapelle de la Vierge ont été recueillis dans un jardin qui fait angle des rues de l'Abbaye et de Furstemberg. La porte de cette chapelle, sculptée avec la plus exquise finesse, et la statue de la Vierge adossée autrefois au trumeau, sont à Saint-Denis depuis un demi-siècle.

Fontaine au coin des rues d'Erfurth et Childebert, à Paris, démolie en 1867. — Dessin de Maignan.

Le palais abbatial, en brique et pierre, décoré de refends, de pilastres et de frontons, fut construit vers 1586 par le cardinal de Bourbon. En avant du palais, des bâtiments très-simples et conservés en partie servaient d'écuries, de greniers, d'appartements pour les officiers de la maison, d'auditoire pour le bailli.

La geôle de l'abbaye, située à l'angle sud-est de l'enceinte, rebâtie au dix-septième siècle et flanquée de quatre tourelles, a conservé une funeste renommée des scènes dont elle fut le théâtre en 1792; devenue plus tard une prison militaire, elle a été détruite dans l'été de 1854.

LE DIEU PY.

NOUVELLE.

I

Mes amis m'ont reproché longtemps ma paresse et mon goût pour les singes. Quand je dis *paresse*, je n'emploie peut-être pas le mot propre; c'est légèreté que je devrais dire. Je n'avais pas alors assez de persévérance pour pousser à bout un travail commencé. Je m'éprenais d'un sujet, je l'entamais avec ardeur; puis tout d'un coup je me refroidissais sans savoir pourquoi ni comment; je me comparais moi-même à ce malheureux Énée, lequel, sur aucun des rivages où il abordait, ne parvenait à fonder une ville et à s'installer définitivement. J'avais dans mes cartons : 1° le commencement d'un roman historique intitulé *Agnès Sorel;* 2° l'esquisse d'un *Étude sur la philosophie des druides;* 3° le plan d'une *Histoire de l'art chez les*

Étrusques; 4° le projet d'une *Exégèse de la Symbolique de Kreutzer.*

Ces monuments, dont un seul, s'il eût été achevé, aurait suffi à me faire un nom honorable dans les lettres, ne s'étaient jamais élevés plus haut que les premières assises. L'idée m'était venue récemment de combattre mes défauts l'un par l'autre, c'est-à-dire de mettre à profit mon amour pour les singes, et de composer quelque ouvrage plein de science et d'observations ingénieuses sur ces intéressants quadrumanes.

II

Le singe a toujours eu pour moi un attrait singulier. Il me semble que cette bête étrange garde malicieusement par devers elle quelque secret important qu'elle révélerait si elle daignait seulement prendre la parole. Même tout jeune, le singe a quelque chose de vieux et de désabusé; sa physionomie est toujours sévère et mélancolique. Regardez un singe bien en face; lui aussi vous regardera en face avec une gravité pleine de profondeur. Évidemment, il va parler; il va vous instruire sur un point qu'il médite depuis longtemps, à savoir, si c'est l'homme qui descend du singe, ou le singe qui descend de l'homme. Sans rien dire, sans cesser de vous regarder fixement, avec une prestesse et une agilité d'autant plus grotesque qu'elle contraste plus vivement avec la gravité imperturbable de son masque de sénateur, il se gratte minutieusement la troisième côte. Ou bien il s'élance d'un bond aux barreaux de sa cage, se suspend par la queue, et, la tête renversée, vous nargue de toutes ses dents avec un ricanement diabolique.

Mes amis se moquent de ce qu'ils appellent ma folie; ce qui ne les empêche pas de flatter mon faible : ils ont augmenté bien souvent de leurs dons le nombre de mes étranges pensionnaires. Il m'est arrivé parfois de recevoir un macaque pour ma fête ou un sapajou pour mon jour de naissance.

III

Un de mes amis qui revenait de Marseille m'envoya une fois par son domestique une grande cage avec ce petit billet :

« Cher ami, le gentleman ci-inclus a droit à toute ta sympathie et à tout ton respect. Il était dieu dans son pays, à ce que m'a conté le matelot qui me l'a vendu. Regarde-le un peu : c'est bien le cas de dire qu'il est laid comme un singe. Mais je sais que le singe le plus laid est évidemment le singe idéal. Il aura donc à tes yeux ce premier mérite. Il en a bien d'autres. Il vient de l'Inde en droite ligne; et, comme disait le matelot : « Les gens de » là-bas sont si bêtes qu'ils adorent ces magots-là. Aussi » il ne fait pas bon leur donner la chasse. » Considère donc celui-ci comme un échantillon rare, et grand bien te fasse! J'allais oublier de te dire que cette horreur exotique ne daigne donner quelques signes d'attention que quand on l'appelle *le dieu Py.* »

Mon premier soin fut de me rendre le dieu favorable par des offrandes de fruits et de friandises. Le dieu était dédaigneux, et, quoi que je pusse faire, « il versait des torrents d'injures sur son obscur adorateur. » Ce fils du pays de la lumière était plus maussade et plus grognon qu'aucune des plus sombres divinités de la mythologie scandinave. On ne savait réellement par quel bout le prendre. Comme il avait des accès de toux, je fis venir mon médecin. Hélas! le dieu était atteint d'une maladie de langueur. Avait-il été exposé aux courants d'air dans cet immense couloir de la mer Rouge? Se désespérait-il d'être retenu dans une indigne captivité? Était-il imbu des préjugés de ses compatriotes contre la mer, et se figurait-il avoir perdu sa caste et être tombé dans celle des parias par le seul fait d'avoir mis le pied sur un navire? Quoi qu'il en soit, un beau matin son âme de singe s'enfuit indignée, et je n'eus d'autre consolation que de le faire empailler. Je le plaçai sur un piédouche dans mon cabinet de travail, avec cette simple inscription : « Le dieu Py. » Ce dernier devoir accompli, j'eus tout le temps de songer au défunt, dont le nom singulier me jeta dans toutes sortes de suppositions.

IV

Le dieu Py! me disais-je. Dans quel coin obscur de la mythologie hindoue pourrais-je bien retrouver ce mystérieux personnage? Est-ce une des mille incarnations de Vishnou? Est-ce un dieu antique qui a laissé son nom à toute une race de singes sacrés? Est-ce une divinité nouvelle introduite par quelque secte moderne dans le monstrueux Panthéon de l'Inde? Je résolus de m'enquérir au plus tôt du dieu Py. Qui sait, me disais-je, si le hasard ne vient pas de me mettre sur la trace de quelque découverte originale?

Je connaissais de vue quelques savants que l'on disait versés dans la littérature, l'histoire et la mythologie de l'Inde. Mon premier mouvement fut de les consulter; le second fut de n'en rien faire. A quoi bon attirer leur attention et leurs recherches sur un point qu'il serait glorieux pour moi d'avoir abordé le premier? L'esprit plein de ces pensées, je courus d'un trait à la Bibliothèque de la rue Richelieu, et je me jetai avec une sorte de voracité sur le catalogue. Quand je demandai au conservateur ces interminables poëmes indiens qui ont déjà découragé tant de lecteurs, il me regarda avec une pitié compatissante. Le garçon de salle qui m'apporta, en pliant sous le faix, les énormes volumes, avait un petit air narquois. Je remarquai que tout en faisant son service il m'observait du coin de l'œil, guettant sans doute le moment où je m'endormirais, comme tant d'autres s'étaient endormis avant moi. Cela me piqua au jeu. Je lus avec une attention soutenue jusqu'à la fin de la séance. Le garçon, surpris et presque respectueux, mit les livres à part pour le lendemain.

Le second jour, j'étais observé par deux garçons au lieu d'un. Le troisième jour, le conservateur me sourit et m'adressa un petit signe de tête de bienveillance et d'encouragement. Quelque temps après, les indianistes commencèrent à s'inquiéter : un rival leur était né peut-être! Je m'acharnais cependant à ma lecture; je comparais les textes, je prenais des notes, et j'éprouvais un plaisir singulier à vivre quelque temps au milieu de ces créations fantastiques de l'imagination orientale. Chemin faisant, j'appris beaucoup de choses que je ne m'attendais guère à trouver dans ces œuvres que j'appelais autrefois un fatras indigeste. Donc je travaillais avec courage; mais du dieu Py, pas un mot.

V

L'épisode de la conquête de Ceylan par les singes me mit sur une nouvelle piste. Si je devais rencontrer le dieu Py quelque part, ce devait être parmi cette bande de quadrumanes conquérants. Mais j'eus beau interroger poëtes, historiens, voyageurs, mythologues, naturalistes, je ne trouvai pas trace du dieu Py. En revanche, à force de parcourir Ceylan, je finis par connaître ce pays mieux que l'île Saint-Louis ou le quartier du Marais. N'eût été la sage défiance que m'inspirait ma propre légèreté, et le souvenir de tant d'œuvres entreprises par moi avec ardeur et abandonnées avec dégoût, j'aurais sérieusement songé à écrire quelque chose sur Ceylan. Pendant ce temps-là, le dieu Py m'attirait toujours, et aussi m'échappait toujours au moment où je croyais le saisir.

De guerre lasse, j'eus recours aux indianistes. Le premier que j'interrogeai me lança un regard défiant par-

dessus ses lunettes, et me dit doctoralement qu'il n'avait fait qu'effleurer cette question. Le second remua la tête et déclara que la science moderne dirait un jour là-dessus son dernier mot. Le troisième me répondit simplement qu'il n'avait jamais rencontré le nom du dieu Py dans ses recherches. Cette réponse modeste et sensée me parut concluante, et je me promis fermement de ne plus penser au dieu Py. Pour me consoler de ma mésaventure, j'écrivis une Monographie de Ceylan qui, à ma grande surprise, fut honorée des suffrages de l'Institut, et me fit dans le monde savant une honnête petite réputation.

VI

Un de mes anciens camarades, officier de marine, qui se trouvait de passage à Paris, lut par hasard mon nom sur la couverture de mon livre, s'enquit de mon adresse auprès de l'éditeur, et vint me demander à déjeuner un beau matin. Quand nous passâmes dans mon cabinet pour prendre le café et fumer un cigare,

— Tiens! le dieu Py, dit-il aussitôt que j'eus ouvert la porte.

— Connaîtrais-tu le dieu Py? m'écriai-je avec ravissement.

— Je connais même deux dieux Py, celui-ci et l'autre. Mais comment cet animal se trouve-t-il ici?

Je lui contai toute l'histoire, et je lui dis mes angoisses et mes recherches infructueuses. Il riait aux larmes.

— Mon bon ami, me dit-il, voici l'histoire authentique du dieu Py; tu feras là-dessus un savant mémoire pour l'Institut si tu le juges convenable. Quand je me préparais à l'École de marine, le portier de la pension était un vieux bonhomme hideux, dont le nom était Py. Nous l'appelions le vieux Py, et par corruption *le dieu Py*. Comme ce dernier surnom le mettait en colère, naturellement il prévalut parmi nous.

Pendant un voyage que mon vaisseau fit dans l'Inde, un matelot, au risque de se faire écharper par les indigènes, attrapa ce vilain animal que tu as là, et l'apporta à bord. Dès que je le vis, je fus frappé de sa ressemblance avec notre vieux portier, et je l'appelai en riant le dieu Py. Le nom lui resta. Et voilà pourtant comment naissent les traditions! Voyons, entre nous, es-tu bien sûr de n'avoir pas là, dans quelque coin, une dissertation bien savante, bourrée de textes, et pleine d'hypothèses ingénieuses et de vues neuves, sur le dieu Py, son culte et ses attributs?

— Tu peux fouiller toi-même, lui dis-je en lui montrant le tiroir de ma table.

— Je te crois sur parole, reprit-il en riant. Mais ne trouves-tu pas charmant que ta Monographie de Ceylan et ta réputation soient sorties de tes recherches sur le dieu Py?

— Cela prouve simplement qu'il suffit d'approfondir un sujet pour s'y intéresser et y intéresser les autres. Le hasard m'a guidé cette fois; désormais ce sera la volonté.

IMMORTALITÉ.

N'abandonnons pas le haut idéal de nos pères. Un grand philosophe qui n'est plus, Jean Reynaud [1], a dit une chose bien juste sur l'histoire des idées chez trois des principales sociétés du monde. Si la Judée a eu pour elle d'avoir soutenu avec une rigueur toute spéciale le principe de l'unité et de la personnalité de Dieu; si la Grèce et Rome ont développé plus particulièrement le principe de la société, l'organisation harmonieuse de la vie humaine sur la terre, la Gaule a eu pour elle la conscience la plus énergique et le développement le plus grandiose du sentiment et de l'idée de l'immortalité. Que cette définition convienne toujours à la France comme à la Gaule antique! N'acceptons pas d'être des phénomènes d'un jour, comme on dit aujourd'hui, pas plus comme individus que comme peuple, et croyons, comme nos pères, que le temps sans bornes et l'espace sans fin sont à nous!

Henri Martin.

[1] Voy. *Souvenirs d'un ami*, t. XXXII et XXXIII, 1864-1865.

LA CHALEUR DES RAYONS LUNAIRES
ET LEUR INFLUENCE MÉTÉOROLOGIQUE.

Depuis longtemps les astronomes s'occupent de mesurer l'intensité des rayons lunaires. On sait que le pâle satellite de nos nuits ne brille, comme toutes les planètes, que par la lumière qu'il reçoit du Soleil. En nous renvoyant ses rayons lumineux, la Lune nous renvoie-t-elle aussi un reflet sensible des rayons calorifiques du Soleil? Ne possède-t-elle pas d'ailleurs en elle-même un reste de chaleur propre, capable de rayonner sensiblement jusqu'ici? D'ailleurs, il n'y a que 96 000 lieues d'ici à la Lune : les rayons qu'elle nous envoie n'auraient-ils plus aucune force calorifique à cette faible distance?

Les dernières expériences faites sur le pouvoir calorifique des rayons lunaires démontrent définitivement que ce pouvoir *existe*, mais qu'il est *extrêmement faible*.

Cette question fut traitée pour la première fois à la fin du dix-septième siècle, par Tschirnhausen, qui, concentrant la radiation lunaire avec une lentille de 33 pouces de diamètre, ne trouva pas d'effet sensible au thermomètre, quoiqu'il pût, au moyen de cette lentille, fondre plusieurs métaux au soleil.

Le même résultat négatif fut obtenu par la Hire fils (1705) avec un miroir concave de 53 pouces de diamètre, qui concentrait la lumière 306 fois, et avec le thermomètre d'Amontons.

Péclet et Prévost firent à leur tour des expériences sur ce sujet, et obtinrent... un abaissement de température! Le premier de ces physiciens attribua ce phénomène à la basse température des couches atmosphériques qui avoisinent la Terre, et le second à un refroidissement causé par le voisinage de la lentille.

En 1846, Melloni démontra le premier, avec la plus grande évidence, le pouvoir calorifique des rayons lunaires, en faisant usage d'une lentille à échelons qui avait un mètre de diamètre, et en employant son thermo-multiplicateur.

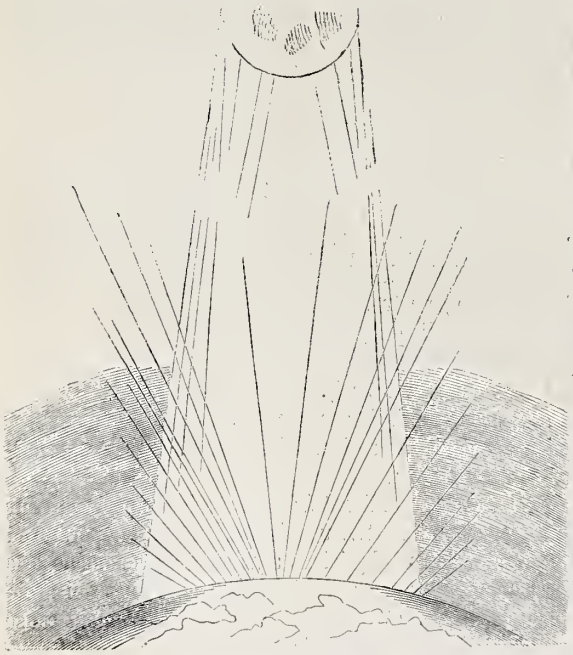
M. Piazzi Smyth, dans l'expédition scientifique qu'il a entreprise en 1856 au pic de Ténériffe, a confirmé les expériences de Melloni. Cet observateur recevait directement les rayons lunaires sur sa pile, dont la face était simplement munie d'un cône ordinaire de métal poli. Quoique la Lune fût très-basse, l'effet de ses rayons sur le pic était encore *le tiers de celui des rayons d'une bougie* placée à $4^{m}.75$ de la pile.

Lord Rosse, en opérant avec un réflecteur de 3 pieds d'ouverture, a obtenu des résultats encore plus marqués. Sa pile thermo-électrique était graduée au moyen d'une exposition préalable en avant de surfaces noires portées à des températures déterminées. Lord Rosse conclut de ses résultats que la Lune rayonne comme une surface chauffée à 360 degrés (182 degrés centigrades).

M. Marié-Davy, chef de la division météorologique de notre Observatoire, a récemment entrepris des expériences curieuses sur ce sujet, en condensant les rayons calorifiques sur l'appareil très-sensible dont nous avons déjà parlé ici, la pile thermo-électrique. Placée derrière

l'oculaire de projection d'un équatorial de 9 pouces dans le jardin de l'Observatoire, elle a été installée de manière que le faisceau de rayons lunaires couvre toute sa face sans la déborder. L'appareil était d'ailleurs protégé contre les influences extérieures par une double enveloppe métallique et par quatre ou cinq tours d'une étoffe noire.

La lumière de la Lune concentrée sur l'appareil par la lentille donna, le quatrième jour de la Lune, une déviation de 17 cent-millièmes de degré centigrade; le septième jour, une déviation de 75 cent-millièmes; le douzième jour, une déviation de 260 cent-millièmes, et le quinzième jour (pleine lune), une déviation de 287 cent-millièmes, ou près de 3 millièmes de degré. Le pouvoir de concentration de la lunette se trouvait égal à 247 environ. La déviation obtenue correspondrait alors à *12 millionièmes de degré* à la pleine lune. C'est à peu près la soixantième partie du résultat obtenu par M. Piazzi Smyth sur le pic de Ténériffe. On le comprend, puisque ces expériences-ci ont été faites dans le fond de l'atmosphère.



Influence des rayons de la Lune.

En même temps que M. Marié-Davy faisait ces expériences, en 1869, un jeune astronome de l'Observatoire, M. Baille, constatait une action calorifique sensible en étudiant aussi la radiation de notre pâle satellite.

Ces dernières expériences ont été faites à l'aide d'une pile thermo-électrique carrée, munie de son cône, placée au foyer d'un miroir concave de 39 centimètres d'ouverture, et reliée à un galvanomètre à réflexion très-sensible.

Cet appareil, qui sert depuis plusieurs années aux recherches les plus délicates de la physique contemporaine, est d'une extrême sensibilité. La moindre influence calorifique fait marcher l'aiguille sur le cadran. Ainsi, en plaçant la main à plus d'un mètre de la pile on parvient à produire une déviation d'un centimètre environ.

Pour apprécier l'influence lunaire, l'observateur lui a comparé celle d'un cube d'eau bouillante, à face noire, de 6 centimètres et demi de côté. Placé à 50 centimètres de la pile, ce cube donnait une déviation de 195 millimètres; à un mètre, la déviation était de 50 millimètres, ce qui satisfait à très-peu près à la loi de l'inverse du carré des distances. En tenant compte de la surface rayonnante, on trouve que la pleine lune, à Paris, pendant les mois d'été, envoie autant de chaleur qu'une surface noire égale maintenue à 100 degrés centigrades, et placée à peu près à *35 mètres de distance*. On voit que c'est également très-minime.

Un proverbe fort répandu prétend que *la Lune mange les nuages* (1). Ce dicton populaire, dont plusieurs astronomes n'ont voulu tenir aucun cas, a très-certainement une base dans l'observation journalière de l'atmosphère. Arago, formulant cette remarque et rapportant les recherches affirmatives de sir John Herschel à cet égard, la résume physiquement ainsi : Les nuages tendent à se dissiper quand les rayons de la Lune les frappent. Sir John Herschel se demande si la lumière lunaire est intrinsèquement dans le même état à la surface de la Terre où sont faites les expériences des lentilles et des miroirs réfléchissants, et lorsqu'elle n'a pénétré dans notre atmosphère que jusqu'à la hauteur où les nuages existent ordinairement. Il est certain qu'il y a une différence essentielle, car les rayons lumineux et calorifiques émanant de la surface incandescente du Soleil traversent notre atmosphère librement, tandis que les rayons calorifiques qui proviennent d'une source calorifique médiocre, telle que les 100 degrés dont jouissent les habitants de la Lune au milieu de leurs longues journées de 360 heures, y sont arrêtés en grande partie, ainsi que des expériences faites à la surface de la Terre l'ont prouvé surabondamment.

Pendant les nuits qu'il a passées en ballon, M. C. Flammarion a remarqué que les nuages supérieurs se dissipent rapidement sous l'influence de la Lune; mais il n'a pu analyser en ces hauteurs la chaleur lunaire, à cause de la rotation de l'aérostat et de la nacelle. De plus, les expériences faites au sommet des montagnes montrent que les rayons lunaires ont une action beaucoup plus intense au-dessus des brumes inférieures. Ainsi, on ne saurait douter maintenant que la Lune ait une action météorologique de quelque importance. Sur les courants aériens et sur les marées atmosphériques, cette influence est à peu près nulle : le maximum d'oscillation barométrique due à la Lune n'atteint que 2 dixièmes de millimètre, ce qui est insignifiant devant les oscillations de plusieurs millimètres qui ont lieu journellement dans la colonne de mercure. Mais le peu de chaleur que ses rayons peuvent communiquer à certains états de la vapeur d'eau dans les hauteurs de l'atmosphère est capable, en cette situation si sensible, d'opérer des modifications dans la naissance des hydrométéores. Un grand nombre d'observations permettent d'affirmer aujourd'hui qu'il pleut davantage à la pleine lune qu'à la nouvelle. On remarque assez souvent aussi que les principaux changements de temps coïncident avec la nouvelle ou la pleine lune. Mais en admettant que le fait soit un jour dûment constaté, sans doute ce serait moins le faible rayonnement de la Lune qui serait en jeu, que son action attractive sur les hauteurs de l'atmosphère.

L'action chimique de la lumière lunaire sur les végétaux est également incontestable, puisque nous obtenons maintenant d'excellentes photographies directes de la Lune, dessins fixés sur la plaque sensibilisée par les rayons chimiques de la Lune seule. Ils agissent, au point de vue *chimique*, sur les délicates réactions qui s'opèrent pendant la nuit dans les feuilles et les organes des plantes.

Les rayons calorifiques, lumineux et chimiques de l'astre des nuits jouent donc un rôle, modeste sans doute, comparé à celui du Soleil, mais évidemment réel, dans le système de circulation météorologique organisé sur notre planète. On commence seulement à l'analyser, ce qui n'est pas facile, et il faudra encore de nombreuses observations pour constater exactement sa valeur.

(1) Voy. t. XXXI, 1863, p. 299.

TÊTE DE GUERRIER

DE TRAVAIL CHYPRIOTE.

Exposition rétrospective de 1868, au palais de l'Industrie. — Tête de guerrier chypriote — Dessin de Féart.

Les fouilles poursuivies depuis une dizaine d'années sur les différents points de l'île de Chypre ont amené de nombreuses découvertes archéologiques. Les ruines des antiques cités de Citium, de Paphos et d'Idalie ont rendu à la lumière une grande quantité de monuments du plus haut intérêt pour la science. On y remarque entre autres des débris très-multipliés de statues votives et dédiées dans les temples, statues exécutées dans le calcaire blanc et facile à travailler du pays, et atteignant en général la grandeur de la nature. Le Musée du Louvre, grâce aux libéralités de M. le comte de Vogüé, possède maintenant une riche collection de morceaux choisis de cette catégorie, principalement des têtes provenant de figures qui retraçaient les sujets les plus divers. On peut y suivre, à travers les siècles, la marche et les phases successives de l'art chypriote, influencé tour à tour, suivant les dominations étrangères qui s'étendaient sur le pays, par les arts de l'Assyrie, de l'Egypte et de la Grèce, mais gardant toujours une physionomie propre et originale.

La tête dont nous donnons aujourd'hui le dessin, et qui figurait il y a deux ans à l'Exposition rétrospective du palais de l'Industrie, représente un guerrier coiffé d'un casque conique, avec deux garde-joues ou géniastères rabattus de chaque côté le long des mâchoires. Elle a cela d'intéressant qu'elle remonte sans contestation possible à la plus ancienne époque de la sculpture chypriote dont nous possédions des monuments. L'action de l'art assyrien y est tout à fait manifeste, et la forme du casque est aussi celle que les sculptures des bords du Tigre nous montrent comme caractéristique des guerriers de l'Assyrie. C'est celle des casques de bronze que l'on a retirés en original des décombres de Ninive, de Nimroud et de Khorsabad. Notre tête est donc à considérer comme un monument de l'époque où les Assyriens dominaient sur l'île de Chypre.

En 708 avant Jésus-Christ, Sargon, roi de Ninive, le même qui, au commencement de son règne, avait pris et détruit Samarie, fit la conquête de Chypre. Il raconte cet événement dans les inscriptions cunéiformes de son palais de Khorsabad, transportées au Louvre et traduites par notre savant compatriote M. Oppert. Une grande stèle monumentale de granit, représentant le roi Sargon, a été découverte dans l'île même, à Larnaca, l'ancienne Citium, et

constitue maintenant l'un des plus beaux fleurons du Musée de Berlin. C'était un monument commémoratif de la conquête.

La domination assyrienne s'exerça sur Chypre jusqu'à la chute de l'empire ninivite, en 625. Dans un document de 672, un prisme de terre cuite que possède le Musée britannique, le roi Assarahaddon, bien connu de tous par la Bible, énumère les dix petits rois des villes chypriotes qui lui payaient tribut : Ægiste, roi d'Idalie; Pythagore, roi de Citium; Cius, roi de Salamine; Ithodagon, roi de Paphos; Ariel, roi de Soles; Damas, roi de Curium; Romis, roi de Tamassus; Damus, roi d'Amathonte; Onaergès, roi de Limenium; et Baal, roi d'Oupri. La plupart de ces noms sont purement grecs, preuve précieuse et décisive de l'ancienneté d'introduction de l'élément hellénique dans la grande île de la Méditerranée orientale.

LES HONNÊTES ACCUSÉS.

LE FORÇAT INNOCENT.

Dans ses intéressants Mémoires, M. Malouet raconte comment il eut le bonheur de faire constater l'innocence d'un prisonnier dont il avait remarqué la douleur dans une visite qu'il fit au bagne, lorsqu'il était intendant de la marine à Toulon, en 1784.

« Ce prisonnier, dit-il, était un jeune homme de vingt-quatre ans, qui avait été condamné à Avignon aux galères perpétuelles comme prévenu d'avoir assassiné un marchand de Nîmes; celui-ci, avant de mourir, avait donné le signalement de son meurtrier, et avait dit, quand on lui présenta le malheureux jeune homme : *C'est lui-même; ils étaient deux*. Son procès fut fait par la chambre criminelle, et il n'avait échappé à la roue que parce qu'il avait supporté la question extraordinaire en persistant à se déclarer innocent. Comme il n'y avait d'autre charge contre lui que la déclaration du mourant, on ne prononça pas la peine de mort, mais celle des galères perpétuelles. Il était dans un état de santé déplorable; le commissaire du bagne le fit mettre à l'hôpital. Au moment où il entrait dans la salle des fiévreux, un des forçats malades le regarda avec beaucoup d'attention, et dit à son voisin :

» — Ah! c'est lui-même; le pauvre diable me fait pitié, il est ici pour mon compte.

» Sur quoi le voisin avait répliqué :

» — Mais vous ne vous ressemblez pas; comment a-t-il été pris pour toi?

» — Je t'ai dit que nous avions dîné à table d'hôte. Nous étions vêtus de même. On l'arrêta et je me sauvai. Le marchand crut le reconnaître, et on lui fit son procès. Je restai, moi, tranquillement à Avignon, et j'y serais encore si ce misérable vol de bas de soie n'avait été découvert.

» Cette conversation avait été entendue par un infirmier, et le commissaire, après en avoir dressé procès-verbal, me le remit signé de lui et de l'infirmier. Je chargeai sur-le-champ le prévôt de la marine d'aller interroger les deux forçats désignés, de les confronter avec l'infirmier, et je me rendis au bureau du chiourme, où je fis conduire le jeune infortuné dont l'innocence présumée m'inspirait le plus vif intérêt. Il avait la fièvre et traînait avec peine sa lourde chaîne; mais il était au fait de la déclaration de l'infirmier : un rayon d'espérance brillait déjà sur son visage flétri par la douleur. Aussitôt qu'il m'aperçut, il se mit à genoux et s'écria du ton le plus pénétrant :

» — Monsieur, vous aurez pitié de moi; je suis innocent!

» Je le fis asseoir, il ne pouvait se soutenir; il était d'une haute taille et de la plus belle figure, mais tout tremblant de la fièvre et du malheur de sa situation. Je tâchai de le rassurer; je lui promis de ne rien négliger pour le faire reconnaître innocent, s'il l'était en effet, et je l'interrogeai sur son aventure, qu'il me raconta à peu près en ces termes :

» — Mon nom est N...; je suis né à Lucques, où mon père est sénateur. Il me destinait au commerce et m'envoya, il y a trois ans, à Nîmes, chez son correspondant. Après y avoir passé un an, je me rendis, il y a vingt mois, à la foire d'Avignon, avec des lettres de recommandation et une traite de cinquante louis sur M. X..., marchand de soie. J'y étais à l'auberge depuis huit jours, dînant à table d'hôte. L'excessive chaleur du mois d'août nous avait fait prendre l'habitude à tous de quitter nos habits et de dîner en veste; j'allais même quelquefois, après le coucher du soleil, me promener ainsi. Le huitième jour après mon arrivée, un des étrangers avec lesquels j'avais dîné fut assassiné à neuf heures du soir hors la porte de Rome, et le soir même, à onze heures, on vint m'arrêter à l'auberge. On me conduisit auprès de cet homme mourant, qui crut me reconnaître à ma veste, à ma taille, et me désigna comme son assassin. Il parlait très-difficilement, et mourut dans la nuit. On me mit dans un cachot où j'ai passé dix-huit mois; j'ai fait appeler en témoignage le marchand auquel j'étais adressé, qui a déclaré que je lui avais été recommandé, qu'il m'avait payé une lettre de change de cinquante louis. Mais comme j'en avais quatre-vingt-dix quand j'ai été arrêté, on a conclu que les quarante autres étaient volés. J'ai écrit à mon correspondant de Nîmes, et n'en ai reçu aucune réponse, soit qu'on me l'ait soustraite, soit qu'il m'ait abandonné. Je me suis adressé aussi inutilement à mes parents. Aucune réponse, aucune consolation ne me sont parvenues dans mon cachot. Pendant le long espace de dix-huit mois, vous, Monsieur, et l'infirmier de l'hôpital, êtes les seuls hommes qui ayez paru sensibles à mon malheur. —

» Ce récit m'émut profondément. Je fis prendre note de tout ce qu'il m'avait dit, et des différentes adresses des personnes qu'il m'avait nommées; mais il me pria de ne point écrire à son père ou à ses parents; il ne voulait pas que sa famille fût instruite de son horrible destinée avant d'avoir la certitude de son innocence. Je lui fis ôter la grosse chaîne dont il était accablé; on ne lui laissa qu'un anneau, et je le renvoyai dans une autre salle de l'hôpital en le recommandant au commissaire.

» Pendant ma séance au bureau du chiourme, le prévôt faisait subir un interrogatoire aux forçats et à l'infirmier. Celui-ci persista dans sa déclaration, mais le véritable assassin rétracta la sienne du ton le plus positif. Il soutint qu'il avait dans la fièvre des accès de délire, et que ce qu'il pouvait avoir dit dans cet état était insignifiant. On fit appeler le médecin, qui certifia qu'il n'avait aperçu dans le cours de la maladie de cet homme aucun signe de délire. Le scélérat n'en persista pas moins dans ses dénégations; et ce qu'il y eut de plus embarrassant, c'est que l'autre interlocuteur, son camarade, nia aussi très-obstinément qu'il eût été question entre eux de la conversation dénoncée par l'infirmier. Le prévôt et le procureur du roi n'en furent pas moins convaincus de la vérité de son rapport. Mais je ne pouvais donner suite à ce commencement d'information qu'en transmettant les pièces au vice-légat d'Avignon, et en lui proposant de faire transférer devant son tribunal les prévenus et le malheureux jeune homme, qui lui demandait la permission de se pourvoir en cour de Rome pour la révision de son procès. »

M. Malouet ne négligea ni soins ni démarches; mais il ne put vaincre l'obstination du vice-légat à refuser la

révision d'un procès instruit à Avignon. Plus convaincu que jamais de l'innocence de son protégé, et ayant réuni toutes les preuves à l'appui, il travaillait à faire traiter l'affaire directement par l'ambassadeur de France auprès du saint-siége, lorsque la Providence permit que le véritable assassin renouvelât solennellement la confession de son crime. Il venait d'en commettre un autre : il avait donné un coup de couteau à l'un des archers de la garde, et il fut condamné à être pendu. Au moment de l'exécution, le prêtre qui l'assistait et le prévôt de la marine obtinrent de lui un aveu public et détaillé de l'assassinat du marchand de Nîmes.

M. Malouet envoya sur-le-champ le procès-verbal au ministre, et reçut en réponse la lettre du roi qui ordonnait la mise en liberté de N..., *faussement accusé et injustement condamné*. Certes, il y a là un haut enseignement pour la justice humaine, si sujette à erreur. Sans la rencontre d'un homme de bien, sans la suite et la persévérance qu'il mit à rechercher la vérité et à faire partager sa conviction, un malheureux étranger se voyait à jamais flétri, perdu, à vingt-quatre ans! Innocent, il avait subi la question extraordinaire, cette effroyable torture que l'humanité a bannie de la législation moderne, et dont le seul souvenir fait horreur.

UNE LETTRE DE WASHINGTON.

Un ami du président Washington sollicitait une place. Pour s'assurer plus de chances, il s'était fait recommander par un personnage important qui reçut du président la réponse suivante :

« J'ai reçu avec cordialité dans ma maison et dans mon cœur mon ami X... ; mais avec toutes ses qualités ce n'est pas un homme d'affaires. Mes sentiments personnels n'ont rien à voir en cette matière. Je ne suis pas George Washington, mais le président des États-Unis. Comme George Washington, je rendrai à X... tous les services en mon pouvoir. Comme président des États-Unis, je ne puis rien. »

LES SŒURS DE LAIT.

NOUVELLE.

C'était à un grand bal. Comme je ne suis ni joueur ni danseur, je prenais de mon mieux mon plaisir en patience, et je regardais jouer et danser les autres, faute de mieux. Par bonheur, le hasard mit sur mon chemin le physiologiste Mortier.

Mortier ne s'ennuie nulle part, parce qu'il trouve à observer partout ; et je lui ai entendu dire mainte fois qu'il n'y a pas pour lui de champ d'étude plus fécond qu'un salon où l'on danse.

— Eh bien, docteur, que trouves-tu de si intéressant à observer dans cette brillante réunion ?

— Et toi, me répondit-il, frotte tes lunettes et dis-moi ce que tu vois autour de toi.

— Des danseurs qui s'ennuient, des danseuses qui minaudent, des joueurs qui gagnent, d'autres qui perdent, et des observateurs qui voudraient bien être dans leur lit.

— Parle pour toi, mon cher. Ainsi, c'est tout ce que tu vois ?

— C'est tout.

— Eh bien, moi, je vois ici des chiens, des chats, des singes, des perroquets, des chèvres, enfin toutes les bêtes de la création.

— Parle plus bas, on pourrait t'entendre.

— Tiens, me dit-il, vois cette jeune femme en blanc que son danseur ramène à sa place. Eh bien, c'est une chèvre.

Je regardai attentivement la jeune femme. Elle était fort gracieuse. A part une certaine brusquerie dans les mouvements, je ne vis rien en elle qui, de près ou de loin, rappelât l'image d'une chèvre.

Mortier souriait de mon désappointement. Il reprit :

— Je ne te dis pas qu'elle ressemble à une chèvre, remarque bien ; je te dis qu'elle a dans le caractère quelque chose de la chèvre : du caprice, de l'inattendu. Tu verras par toi-même ; ensuite je t'expliquerai pourquoi.

Passant alors son bras sous le mien, il m'entraîna vers la jeune femme sans me laisser le temps de me reconnaître, et me présenta à elle comme un de ses bons amis.

— Eh bien, ma chère enfant, lui dit-il, vous voilà donc de retour de votre voyage d'Italie ?

— C'est que... ce n'est pas tout à fait en Italie que nous sommes allés. Le fait est que, mon mari et moi, nous revenons d'Écosse.

Et en disant cela elle était un peu embarrassée, comme un écolier pris en faute par son professeur.

— Les montagnes d'Écosse sont très-belles, répondit Mortier avec une feinte bonhomie, et je ne suis pas surpris que vous ayez désiré les voir.

— Mon Dieu, figurez-vous que c'est une lecture de Walter Scott qui nous a décidés à changer notre itinéraire la veille même de notre départ.

— Qui *nous* a décidés... répéta Mortier en appuyant avec malice sur le pronom.

La dame en blanc fit une petite moue, déclara à Mortier qu'il était insupportable, puis, prenant bravement son parti :

— Eh bien, non, ce n'est pas *nous*, c'est moi qui ai décidé ce changement, et mon mari a été assez bon pour y consentir. Êtes-vous satisfait maintenant ?

Mortier n'insista pas, mais il me poussa le coude.

— Ainsi, vous êtes contente de votre voyage ?

— Enchantée, répondit-elle. Je ne saurais vous dire, ajouta-t-elle d'un air pensif, quelle impression profonde m'a laissée la Descente de croix de Rubens.

— Mais pardon, répliqua Mortier ; j'avais toujours cru que la Descente de croix de Rubens était à Anvers, et non pas dans les montagnes d'Écosse.

— Méchant docteur, dit la jeune femme, ne voyez-vous pas que nous sommes allés en Écosse en passant par la Belgique.

— Je ne sais vraiment à quoi je pensais ; il est évident que vous avez pris le chemin le plus direct.

— Vous vous moquez toujours des gens. Je sais bien que ce n'est pas le chemin direct. Mais nous n'avions jamais vu la Belgique, et puis Pierre venait justement de lire une monographie de Hans Memling, et mourait d'envie de voir ses peintures de l'hôpital Saint-Jean.

— Enfin, le voyage a été bon ?

— Bon, oui, mais un peu compliqué. A Quiévrain, on imagine de nous demander nos passe-ports. L'homme qui les demandait n'avait qu'un œil ; ses cheveux étaient roux ; sa voix, rude et insolente. Bref, il me déplut. Je défendis à Pierre de montrer son passe-port ; et comme il voulait s'expliquer, je lui imposai silence. L'homme se fâcha, Pierre aussi. On nous fit descendre, et le train partit pour Bruxelles, emportant nos bagages. On s'explique cependant, tout s'arrange, et nous prenons le train suivant. A la station de Malines, il me vint une très-bonne idée. « Vite, Pierre, prends ton chapeau et descends. » Il me suit un peu surpris. J'avais depuis longtemps envie de m'acheter une parure de dentelles de Malines. Où trouver mieux et à meilleur marché qu'à Malines même ?

— L'idée était excellente, répondit Mortier pour dire quelque chose.

— N'est-ce pas? Eh bien, croiriez-vous que dans tout Malines je n'ai pu trouver un dessin qui me plût! Nous repartons pour Bruxelles avec l'intention de ne plus nous arrêter qu'à Gand. Mais, en approchant d'Anvers, le clocher de la cathédrale nous parut si beau que nous ne pûmes nous résigner à ne pas le voir de plus près. Nous devions même y monter; je ne sais ce qui nous décida à n'en rien faire, mais du moins nous vîmes cette fameuse Descente de croix.

— Et les œuvres de Hans Memling?

— Comme nous visitions le marché aux poissons à Anvers, un pêcheur nous apprit que le lendemain c'était grande marée. Une grande marée! comprenez-vous, docteur?

— Si je comprends!

— Et voilà comment nous avons brûlé Gand et Bruges, comptant bien y revenir. Mais, que voulez-vous? une fois à Ostende, nous avons pris le paquebot pour l'Angleterre.

La jeune femme allait continuer son récit, quand un beau danseur s'avança le sourire sur les lèvres, le bras gauche arrondi. On jouait le prélude d'une valse que « Madame lui avait fait l'honneur de lui promettre. »

Mortier eut encore le temps de lui dire à demi-voix :

— Je conclus de tout cela, ma chère enfant, que vous n'avez pas encore tué la chèvre.

Les Sœurs de lait, scène de la Forêt-Noire. — Composition et dessin de Lallemand.

— Non, dit-elle en souriant; je crains, en vérité, qu'elle n'ait la vie un peu trop dure.

Le beau danseur, à ces mots, regardait sa jolie partenaire avec des yeux ronds et effarés.

— De quelle chèvre parles-tu? demandai-je à Mortier.

— Écoute-moi cinq minutes, et tu comprendras tout. Cette jeune danseuse, je l'ai vue naître. Comme sa mère ne pouvait la nourrir et ne voulait pas la confier à une nourrice qui aurait pu être ou vicieuse ou stupide, on se procura une chèvre pour lui donner à teter. En ma qualité d'ami et de médecin, je fis quelques observations; on n'en tint pas compte. Toute la famille se rassemblait pour voir cette petite fille teter côte à côte avec sa sœur de lait la petite chèvre. Biquette et fillette étaient là, se gorgeant de lait à qui mieux mieux. L'amitié naquit de ce rapprochement, comme elle naît quelquefois entre l'enfant du riche et celui du pauvre qui ont reposé sur le sein de la même nourrice. Le petit enfant et le petit animal jouaient sur l'herbe, sautaient, bondissaient. On se querellait même un peu, comme il arrive aux enfants qui ne se quittent guère.

Les biquettes sont parfois un peu brusques dans leurs jeux, un peu folles dans leurs caprices. Tu penses ce qui advenait parfois du baby encore mal assuré sur ses bonnes petites jambes maladroites. La même scène se renouvelait dix fois par jour. Un coup de tête amical d'une part, une culbute de l'autre; des cris perçants, une petite fille sur le dos; une petite chèvre acharnée comme un petit diable à la bousculer et à la rouler, tout cela de la meilleure amitié du monde; une mère bique qui n'y comprenait rien ou qui trouvait que cela ne valait pas la peine de se déranger, et tranquillement regardait de son œil rêveur et endormi.

Quelqu'un cependant arrivait, ramassait le baby, et, tout en réparant le désordre de sa toilette, repoussait du coude la petite chèvre, qui n'y entendait pas malice, et trouvait le tour excellent. Baby commençait par sangloter, par détester Biquette, qui était si méchante. Mais les dernières larmes n'étaient pas encore séchées sur ses joues qu'elle redemandait Biquette et lui jetait ses petits bras autour du cou. C'était charmant à voir.

L'enfant témoignait aussi la plus vive affection à sa mère

nourrice. Je me souviens qu'elle la défendit de ses deux petits poings contre moi, un jour que je faisais mine de vouloir l'emmener.

Devenue grande, elle a toujours protégé sa mère nourrice et sa sœur de lait, et les a rendues aussi heureuses que peuvent l'être les chèvres les plus exigeantes dans cette vallée de misère. Puis, quand les deux bonnes bêtes ont disparu, elle les a pleurées; elle en a parlé longtemps, elle en parle encore; elle aime à citer leurs prouesses, elle leur garde toujours une petite place dans un coin de son cœur. Certes, ce n'est pas à cela que je trouve à redire.

Mais elle a gardé de sa mère chèvre autre chose que le souvenir. Elle tient beaucoup, sans doute, de son père et de sa mère : tu peux voir qu'elle est belle, j'ajouterai qu'elle est bonne et intelligente; mais il y a en elle une part de caprice, d'indépendance et de lutinerie, qui certainement ne lui vient que de la chèvre. Je la taquine là-dessus; elle convient en riant qu'il y a en elle une chèvre, et qu'il faudra la tuer un de ces jours. Mais elle ajoute aussitôt que c'est une tâche trop difficile, qu'elle ne pourrait pas vivre autrement... Bah! ajouta le docteur en haussant légèrement les épaules, après tout, quand elle aurait conservé quelque chose de cette chèvre, cela ne vaut-il pas mieux pour elle et pour les autres, puisque tout le monde l'aime ainsi?

SYMBOLISME CHRÉTIEN.

LE CHRIST LÉGISLATEUR. — LES EMBLÈMES DES ÉVANGÉLISTES.

Les figures que l'on voit sculptées au-dessus de la porte principale, au portail royal de la cathédrale de Chartres,

Tympan de la porte royale, à la cathédrale de Chartres. — Dessin de Godefroy Durand.

se retrouvent souvent à la même place (c'est-à-dire décorant le tympan de la porte de la façade occidentale) dans les églises du moyen âge, et particulièrement dans celles du douzième siècle. Le portail de Notre-Dame de Chartres est de 1150 environ.

« Tout le symbolisme des portails, dit un savant archéologue (Cahier, *Mélanges archéologiques*, t. Ier), se rapporte à l'action de Dieu amenant dans l'Église par diverses voies les diverses classes d'hommes... Du côté de l'occident, côté de l'ombre, l'Église doit faire luire le flambeau de l'Évangile et de la Foi : de là dans la sculpture ce Christ législateur qui siége sur la principale porte au douzième siècle. J'appelle *Christ législateur* cette figure souvent si imposante de Notre-Seigneur assis ordinairement dans une ellipse ou dans une sorte d'amande, et tenant de sa main gauche un livre, en même temps que de la droite il annonce qu'il bénit ou annonce qu'il va parler. Autour de lui sont placés dans un ordre constant les symboles des quatre évangélistes, et cette simple scène occupe à elle seule, d'ordinaire, le tympan du portail principal, ou du moins en forme le centre, quand elle admet quelques accessoires. »

Jésus-Christ a dit de lui-même (saint Jean, X, 9) : « Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. » De rares monuments des premiers siècles du christianisme attestent que cette parole avait été acceptée dès lors comme une des données de l'art nouveau. Lorsque cet art se fut développé, lorsque les chrétiens eurent des églises ornées par la peinture et par la sculpture, ils ne se contentèrent pas de cette représentation naïve du Sauveur figuré par une porte; ils placèrent au-dessus de l'entrée principale du temple l'image de Jésus-Christ lui-même assis sur un trône, tenant le livre des Évangiles et levant la droite pour bénir.

Les figures qui l'accompagnent d'ordinaire sont empruntées à la vision de saint Jean, dans l'Apocalypse (ch. IV et V) : Il vit dans le ciel entr'ouvert le trône de Dieu entouré de vingt-quatre vieillards assis de même, vêtus de robes blanches, avec des couronnes d'or sur leurs têtes, des harpes et des vases d'or renfermant des parfums. Aux quatre angles du trône étaient quatre animaux ayant chacun six ailes et couverts d'yeux devant et derrière. Le premier animal était semblable à un lion; le second, à un veau; le troisième avait le visage d'un homme, et le quatrième était semblable à un aigle qui

vole. Le premier type des *tétramorphes* se trouve dans Ézéchiel (ch. Ier). Les pères de l'Église se sont accordés à y voir une personnification prophétique des quatre évangélistes. Les uns ont voulu y reconnaître la forme de récit particulière à chacun d'eux : l'homme doit être l'attribut de saint Matthieu, parce que cet évangéliste débute par la généalogie humaine du Sauveur et raconte surtout la vie mortelle du Christ; le lion est celui de saint Marc, qui rugit comme le lion et qui en fait, dès son second verset, entendre la voix dans le désert; le veau ou le bœuf appartient à saint Luc, qui s'attache à la Passion et raconte d'abord la vision de Zacharie, prêtre et sacrificateur; enfin l'aigle convient à saint Jean, dont la parole ailée s'élance dès les premiers mots dans des régions sublimes : *In principio erat verbum*... D'autres, peu éloignés des premiers, pensent que les quatre emblèmes s'adaptent à la personne de Jésus-Christ, qui s'est incarné dans la nature de l'homme, qui a terrassé ses ennemis comme le lion, image de la force et de la royauté; à l'instar du veau, il a été victime de pacification, et cet emblème indique le sacerdoce et le sacrifice; l'aigle rappelle l'inspiration du Saint-Esprit et la résurrection. On a quelquefois varié sur l'application spéciale qu'on devait faire de ces images à chacun des évangélistes.

Cette représentation emblématique n'apparaît pas, dans les monuments qui ont été conservés, avant le cinquième siècle; elle est fréquente à partir du septième. Les mosaïques des anciennes basiliques de Rome et de Ravenne en fournissent un grand nombre d'exemples. Cette représentation n'est pas toutefois exactement conforme à la description de saint Jean, encore moins à celle d'Ézéchiel. On n'y voit pas ces yeux devant et derrière dont parle l'Apocalypse; chaque figure n'a qu'une seule paire d'ailes; le lion et le veau ou le bœuf en sont même dépourvus, comme dans les mosaïques de Saint-Vital de Ravenne (exécutées vers 557), où les quatre symboles sont placés au-dessus des évangélistes eux-mêmes. Au moyen âge, on remplaça l'homme par un ange. Le lion et le veau conservèrent leurs ailes jusqu'au quatorzième siècle. « Pendant le douzième siècle, dit M. Viollet-le-Duc (*Dictionnaire de l'architecture française*), la sculpture, déjà fort avancée comme art, est encore toute symbolique; le texte de saint Jean est assez exactement rendu. Au portail occidental de l'église de Moissac, on voit représenté sur le tympan de la porte le Christ sur son trône, entouré des quatre animaux nimbés, tenant des phylactères, ne possédant chacun que deux ailes et dépourvus de ces yeux innombrables; au-dessous du Christ, dans le linteau, sont sculptés les vingt-quatre vieillards. Au portail royal de la cathédrale de Chartres, on voit aussi le Christ entouré des quatre animaux seulement. Les vingt-quatre vieillards sont disposés dans les voussures de la porte. Au portail extérieur de l'église de Vézelay, on retrouve dans le tympan de la porte centrale les traces du Christ sur son trône, entouré des quatre animaux et des vingt-quatre vieillards, placés en deux groupes de chaque côté du trône. Plus tard, au treizième siècle, les quatre animaux n'occupent plus que des places très-secondaires. Ils sont placés, comme au portail de Notre-Dame de Paris, par exemple, sous les apôtres, aux quatre angles saillants et rentrants des deux ébrasements de la porte. L'ordre observé dans la vision de saint Jean se perd, et les quatre animaux ne sont plus là que comme la personnification admise par tous des quatre évangélistes. On les retrouve aux angles des tours, comme à la tour Saint-Jacques la Boucherie de Paris; dans les angles laissés par les encadrements qui circonscrivent les roses, dans les tympans des pignons, sur les contre-forts des façades, dans les clefs de voûte, et même dans les chapiteaux des piliers de chœur. Avant le treizième siècle, les animaux sont ordinairement seuls; mais plus tard ils accompagnent souvent les évangélistes, qu'ils sont alors destinés à faire reconnaître. Cependant nous citerons un exemple curieux de statues d'évangélistes, de la fin du onzième siècle, qui portent entre leurs bras les animaux symboliques. Ces quatre statues sont adossées à un pilier du cloître de Saint-Bertrand de Comminges. »

PROMENADES D'UN ROUENNAIS
DANS SA VILLE ET DANS LES ENVIRONS.

Fin. — Voy. p. 54, 70, 86.

FAUBOURGS ET BANLIEUE. — HISTOIRE DE LA MÈRE SOUCILLON.

Dans un lieu si profondément historique, et cependant si plein de la vie actuelle, qui n'aimerait à continuer sans fin ces promenades? Mais il y faut mettre un terme, car nul plaisir ne dure : c'est pourquoi, si vous le permettez, lecteur, nous sortirons de la ville pour en visiter ensemble les alentours.

Où irons-nous? Il n'importe; partout nous trouverons à nous intéresser.

Dès les faubourgs, un premier étonnement vous est réservé si déjà vous n'avez visité quelque grande ville industrielle; vous y verrez s'élever vers le ciel, élégantes et innombrables, les cheminées des usines qui, des hauteurs voisines, aperçues en même temps que les clochers et les tours, font un si fantastique effet. Songez que pour accompagnement à ces cheminées si hardies vous avez ici les plus hauts édifices du monde. La flèche de la cathédrale n'est surpassée en élévation que par quelques sapins gigantesques de la Californie.

De mon observatoire habituel, sorte de promontoire (la côte du Gibet) d'où l'on domine la ville tout entière, j'ai essayé souvent de compter ces cheminées d'usines sans y pouvoir parvenir. Hélas! autant de cheminées, autant d'ateliers; et autant d'ateliers, autant d'enfers pour ceux qui, condamnés à y vivre enfermés, mettraient leur bonheur à travailler en famille près de l'humble foyer, comme le tisserand dont parle si bien Lamartine :

J'étais, Monsieur, dit-il, un pauvre tisserand;
A celle que j'aimais marié de bonne heure,
De travail et d'espoir, dans notre humble demeure,
Nous vivions. Nos amours avaient été bénis
D'un enfant de quatre ans vienne la Saint-Denis.
Que nous étions heureux tous trois! Toujours ensemble
Autour de ce métier où la tâche rassemble!
. . . . . .

Mais revenons à l'ensemble de la ville et de ses environs tel qu'on l'aperçoit des hauteurs que j'habite. Un stratégiste, dans ces derniers temps, a dit que Rouen est une gouttière à projectiles. En effet, de tous les environs les boulets déposés sur le sol rouleraient d'eux-mêmes vers la cité normande, qu'ils traverseraient pour se jeter dans la Seine.

Deux vallées, l'une au levant, l'autre au couchant, apportent aux Rouennais la richesse. La première, celle de Darnétal, nous déverse les eaux de deux rivières, le Robec et l'Aubette, qui, depuis des siècles, traversant la ville dans presque toute sa longueur, y font marcher les moulins. La vapeur, dans ces derniers temps, leur a fait perdre de leur importance; mais les industries qui, grâce à ces rivières, se sont, au moyen âge, établies à Rouen, font encore aujourd'hui sa prospérité. La petite ville de Darnétal, à quatre kilomètres de là, n'eût été pour un poëte mythologique rien autre chose qu'une nymphe industrielle sortie des eaux de Robec et de l'Aubette.

A Darnétal, comme à Rouen, règne depuis des siècles l'industrie des tissus : cela commença par les draps, nous

l'avons vu dans nos premieres promenades; puis vinrent les toiles de coton, si solides d'abord et si belles, connues par toute l'Europe sous le nom de *rouenneries*. Aux rouenneries succédèrent les toiles peintes ou indiennes; mais entre les deux il y eut l'industrie des mouchoirs, qui eut aussi sa vogue et sa célébrité.

Robec et l'Aubette arrivent l'une et l'autre par la vallée de Darnétal; mais à très-peu de distance en amont de cette ville, ces deux petites rivières forment, en remontant vers leurs sources, les deux vallées de Saint-Martin du Vivier et de Saint-Aubin. La vallée de Darnétal est située, je l'ai dit, à l'est de Rouen; mais à l'ouest nous avons la vallée de Bapeaume remontant par Deville, Maromme, le Houlme et Malaunay jusqu'à Monville, où elle se bifurque pour former les deux vallées de Clères et de Cailly.

Ces belles et fertiles vallées ont été surnommées quelquefois le Manchester de la France. En effet, les fabriques (filatures, tissages, teintures, apprêts, moulins de toute sorte) s'y tiennent les uns aux autres sur une longueur de près de quatre lieues. Mais dans ces fabriques que de visages amaigris!... Hélas! hélas! c'est la contrée de France où se consomme la plus grande quantité d'eau-de-vie, de cette eau-de-vie que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* voulait, avec raison, qu'on appelât eau-de-mort; et pourtant, que le philosophe en connaissait peu les ravages!... mais il les prévoyait.

Rouen est le pays des eaux-de-vie les plus terribles; c'est là que vous trouveriez la *roulante*, la *cruelle*, la *malétra*. Malétra est le nom d'un riche fabricant de produits chimiques très-connu et très-estimé au pays de Lemery et de Descroizilles.

L'eau-de-vie, à Rouen, « est remplacée quelquefois, dit le docteur G. Pennetier, par de l'alcool concentré. En 1860, dans le service de M. E. Leudet (directeur de l'École de médecine), nous avons vu succomber un malheureux qui avait ingéré un verre d'alcool rectifié... » Mais gardons-nous de suivre M. G. Pennetier dans ses relations lamentables des maladies spéciales causées à Rouen par l'alcoolisme, et revenons aux alentours de la ville, à ces coteaux délicieux d'où se découvre un panorama immense, à ces campagnes où s'écoulent tranquilles et laborieuses tant de vies modestes et bénies. Combien j'en ai connu, dans ces campagnes normandes, d'âmes excellentes!

Laissez-moi vous conter tout au moins l'histoire de la mère Soucillon, brave et digne femme, dont tout le monde pourrait vous donner des nouvelles dans un certain village des environs de Rouen.

Vers 1812, âgée à peine de dix-neuf ans, elle resta veuve avec deux enfants et pas un denier, pas même un asile! elle en fut réduite, pendant quelques mois, à vivre de la charité publique; mais, laborieuse et honnête, elle ne tarda guère à s'apercevoir que demander à la terre vaut mieux que demander aux hommes. Elle commença un petit commerce de plantes sauvages pour la pharmacie : fleurs de violette, fleurs de genêt et de primevère, oxalis, boutons de ronces, mûres, mousses, framboises, fougères, salades de pissenlit, raiponce et chicorée.

Après trois ou quatre ans de ce petit trafic, sa vie laborieuse et honnête ayant été d'ailleurs remarquée au pays, elle trouva à louer une maisonnette avec cour et jardin. La cour ne tarda pas à se peupler de poules, puis vint le cochon, la vache; mais le vrai fonds inépuisable, ce fut le jardin : choux, carottes, navets, oseille, persil, pois et fèves, étaient, chaque semaine, portés par elle au marché. La rivière coulait le long de son jardin; dans cette rivière poussait du cresson, et le cresson aidait à emplir le boursicot de la mère Soucillon. Dans un coin perdu et inculti-vable, elle planta des iris d'Allemagne, et vendit aux pharmaciens des racines d'iris. Elle portait au marché jusqu'à du mouron et du plantain.

Un bois voisin produisait quantité de cornouilles, que de temps immémorial on laissait perdre, à la grande joie des oiseaux. La mère Soucillon recueillait les cornouilles et en faisait chaque automne, avec le miel de ses ruches, d'excellentes confitures qu'elle vendait aux dames du pays.

On vient de voir que notre judicieuse ménagère élevait des mouches; elle élevait aussi des lapins. Ses deux garçons avaient grandi et l'aidaient dans toutes ses entreprises. On les voyait transporter leurs denrées vers tous les marchés des environs.

Les deux garçons et la mère ne tardèrent pas à n'y plus pouvoir suffire : on eut une bourrique.

On cultivait dans le jardin toutes sortes de plantes médicinales, mais on continuait aussi d'en cueillir dans les bois. Dans les bois également on faisait au printemps des bouquets de muguet; plus tard venaient les fraises et les noisettes : j'ai oublié les morilles au printemps, mais la mère Soucillon ne les oubliait pas.

L'aîné de ses garçons s'aperçut que le bout de rivière qui longeait le jardin était peuplé d'anguilles; il y tendit des nasses et sut, par ce moyen, augmenter encore les profits. Il remarqua que les écrevisses se plaisaient dans ce bout de rivière; il le peupla pendant plusieurs années de femelles prêtes à frayer.

Eh bien, savez-vous ce que sont devenus ces gens-là? Ils sont devenus propriétaires de leur petit domaine, et l'obscure chaumière est aujourd'hui remplacée par une jolie maisonnette. C'est là que vous verriez encore la mère Soucillon, fraîche et bien portante, malgré ses soixante-dix-sept ans. Quant à ses fils, ils sont établis l'un et l'autre, chacun à la tête d'une fort belle ferme et d'une fort belle famille.

Mais croyez bien que nulle part vous ne trouveriez des gens mieux entendus à utiliser les petits produits. Ne rien laisser perdre, utiliser tous les trésors de nature, faire un emploi toujours utile du temps et de la vie, voilà tout le secret. Malheureusement ce secret n'est encore connu que de bien peu de gens dans les campagnes, et, chose singulière, ce sont presque toujours les femmes qui, les premières, le découvrent et le mettent en pratique. Il est bien peu de nos villages, en effet, où l'on ne puisse aisément trouver une mère Soucillon, et je pourrais vous conter à l'infini de ces histoires de bonnes femmes; il m'a semblé souvent que ces excellentes ménagères sont encore ce qu'il y a de meilleur et de plus exquis dans notre Normandie. Nous recueillons trop peu de ces simples histoires dans les livres et dans les journaux. Pour moi, j'ai rêvé souvent au fond de mon village de prendre autour de moi la matière d'un livre que j'intitulerais : *Bons hommes et bonnes femmes*. Il y a peut-être là, mes chers amis, le point de départ d'une rénovation de notre littérature française trop longtemps soumise aux influences urbaines et même aux influences de cour. Qui écrirait bien l'histoire d'un village depuis un siècle seulement ferait une œuvre belle et utile. Je n'ai sur ce point aucun doute.

Je pourrais, à propos de la banlieue de Rouen, vous décrire les plus ravissants paysages, je pourrais évoquer toutes sortes de souvenirs historiques et vous raconter les plus singulières légendes; j'ai préféré à tout cela vous parler de la mère Soucillon. Il y a dans nos entours des fabriques immenses qui eussent pu nous servir de prétexte à parler des grandes industries; j'ai aimé mieux indiquer par l'exemple de cette bonne femme le rôle que jouent chez nous les petits produits accessibles aux plus humbles. Cette exploitation des petits produits est la meilleure voie qui soit offerte aux pauvres pour sortir de misère, et voilà ce qui en fait l'importance.

Regardez, admirez les monuments de mon pays, je les ai moi-même cent et cent fois contemplés; mais plus souvent encore j'ai parcouru nos riches et splendides campagnes, bois, prés, champs, vergers, vallons, coteaux, falaises; mais ce qu'il y a de plus merveilleux et de meilleur encore que cette nature rustique, c'est la nature humaine. Ah! soyez-en persuadé, nous ne trouverons rien sur la terre de plus merveilleux, de plus attachant, de plus digne d'attention et de respect que ce brave cœur de la mère Soucillon qui, pour élever ses deux fils, fit appel à la nature entière.

J'ai entendu dire beaucoup de mal des hommes; je ne l'ai pas cru, ou du moins je ne l'ai cru qu'en partie, tant j'ai connu de cœurs véritablement droits et véritablement bons. Mais peut-être au village les découvre-t-on mieux. Connaissez-vous, par exemple, un livre où les misères humaines aient été plus cruellement étalées qu'elles ne le sont dans un roman célèbre de Voltaire? Eh bien, ne l'oubliez jamais, l'auteur lui-même a écrit ceci : « Vous rencontrerez dans les campagnes dix mille femmes attachées à leur ménage, laborieuses, sobres, nourrissant, élevant, instruisant leurs enfants... »

Voilà ce qu'ont de vraiment beau nos villages de France, et je ne crois pas qu'en ceci aucune contrée surpasse la Normandie : aussi ai-je voulu terminer ces *Promenades d'un Rouennais dans sa ville et dans les environs* par ces quelques mots sur les gens, après vous avoir parlé si longuement des choses.

STATISTIQUE GÉNÉRALE DE LA FRANCE.

DÉNOMBREMENT DE 1866 (1).

Agriculture. — 3 266 705 exploitations font travailler et vivre 19 598 115 personnes. C'est plus de la moitié du peuple français. — Ce nombre comprend 9 471 172 personnes groupées en familles, auxquelles appartiennent une propriété agricole. (Les personnes qui placent avant tout la paix nationale et ses défenseurs naturels, attachés au sol par plus ou moins de possession, trouvent de notables avantages à ce morcellement du sol et à sa répartition entre un grand nombre de familles.)

Industrie (manufactures, métiers). — 1 450 165 exploitations distinctes font vivre 2 110 455 personnes, y compris les patrons, leurs femmes et leurs enfants, et, de plus, 189 905 individus des deux sexes attachés aux exploitations pour services domestiques. — Dans les grandes exploitations, le nombre des directeurs, ingénieurs, etc., et de leurs familles, est de 247 307 personnes.

Commerce. — Le commerce fait vivre 1 517 158 personnes, moins du sixième de ceux que nourrit l'industrie, et moins du treizième de ceux que fait travailler l'agriculture. — Le commerce comprenant les intermédiaires de la vente compte 392 192 établissements; il n'emploie pas trois individus par établissement.

Professions dites libérales. — Elles font vivre 3 607 295 personnes. On les divise ainsi :

Justice. Magistrats, avocats, avoués, greffiers, etc., avec leurs familles, 177 328. (C'est peut-être beaucoup, dit M. Charles Dupin.)

Médecine. Médecins, chirurgiens, pharmaciens, sages-femmes, avec leurs familles, 139 798.

Instruction publique. 201 593 personnes.

Beaux-arts et littérature. 61 913 personnes.

Armée et marine. — 523 063 hommes, femmes et enfants (presque autant que la justice, la médecine et l'instruction publique réunies).

Religion. — Le clergé de tous les cultes, y compris les familles à la charge des titulaires, compte en tout 234 348 personnes.

Propriétaires, rentiers, personnes retraitées ou sans profession. — 1 858 061 hommes, femmes et enfants.

Notes diverses. — Le progrès des populations urbaines est le moins lent. Les populations des villes croissent en nombre, tandis que la population rurale diminue et en beaucoup d'endroits rétrograde.

En 1866, pour 1 600 hectares, c'est-à-dire par lieue carrée, la France ne comptait que 1 124 habitants.

La Belgique en compte 2 656.

Lors du recensement de 1866, on comptait en France:

Habitants nés français. . . .	37 395 742 habitants.
Étrangers naturalisés.	16 286
Étrangers résidant à demeure, mais non naturalisés.	655 036
Total. . .	38 067 064 habitants.

(1) C'est le dernier qui ait été fait. — Les renseignements qui suivent sont empruntés aux deux volumes de la *Statistique générale de la France*, rédigés au ministère de l'agriculture et du commerce sous la direction de M. Legoyt, et publiés, le premier dans le second semestre de 1869, et le deuxième, sous le titre d'Introduction, en février 1870.

Voyez aussi, dans le *Bulletin* d'octobre 1870 *de l'Académie des sciences morales et politiques*, le Rapport sur ces deux volumes, par M. Charles Dupin.

SCEAU DE L'ABBAYE DE SEPT-FONTS

OU DE SAINT-LIEU

(ALLIER).

Type. — Une Vierge tenant l'Enfant Jésus sur son bras, sous un dais gothique richement orné.

Légende. — S. CONVENT. STI LOCI ALIAS SEPTE FONTI; pour *Sigillum conventus Sancti Loci alias Septem Fontium* (Sceau de l'abbaye de Saint-Lieu, autrement dit Sept-Fonts).

Sceau de l'abbaye de Sept-Fonts. — Grandeur exacte.

Le monastère de Sept-Fonts, dans le diocèse d'Autun, à 25 kilomètres de Moulins, fut fondé en 1132, par Guichard et Guillaume de Bourbon; il était de l'ordre de Cîteaux.

C'est le même qui est appelé dans les chartes *Sanctus Locus* (lieu saint), ou *Sanctus Locus in Burgondia*, pour le distinguer des monastères de Sept-Fontaines existant dans les diocèses de Langres et de Reims.

Ce monastère est surtout célèbre par la réforme qui y fut introduite en 1663, réforme qui servit de modèle à l'abbé de Rancé pour celle de la Trappe.

Depuis 1836, une colonie de trappistes s'est établie dans les restes de cette abbaye. (1)

La matrice de ce sceau appartient à M. Doucet, de Bayeux (Calvados).

(1) MM. de Mas-Latrie et A. de Dion.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18.

SANTVOORT, PEINTRE HOLLANDAIS.

Portrait d'enfant, par Santvoort. — Dessin de Mouilleron.

Dirk van Santvoort, peintre hollandais fort peu connu (peut-être était-il fils d'un certain Anthonis Santvoort, qui était à Rome en 1577), vivait au milieu du dix-septième siècle. Le Musée du Louvre possède de lui un tableau qui est daté de 1633, représentant les *Disciples d'Emmaüs*, et qui provient de l'église Saint-Louis des Français, à Rome; on en voit un autre, de 1642 (ce sont des portraits), à la Leprozenhuis, à Amsterdam.

La manière de Santvoort rappelle celle de Rembrandt. Jean Suyderhœf et Théodore Matham ont gravé quelques planches d'après lui.

MISS GRIFFITH.

NOUVELLE.

I

Au retour d'une promenade, nous fûmes surpris, mon père et moi, par une de ces soudaines averses, qu'on nomme en Touraine une *hargne*. Mon père allongea le pas en me donnant la main; et moi, pour le suivre, je me mis à courir, en me faisant un peu traîner. A quelque distance de notre maison, nous entendîmes tout à coup des cris et des huées partant de la porte cochère qui faisait face à la nôtre. Une bande de gamins, à l'abri dans la baie profonde, lançaient des cailloux sur un de nos bancs de pierre. Une misérable petite créature, toute trempée et toute grelottante, souillée de boue comme si on l'eût récemment traînée dans le ruisseau, tremblait de tous ses membres sur le banc, et bondissait de frayeur à chaque nouveau caillou qui venait frapper la pierre et rebondissait contre le mur : cette misérable créature était un petit chat.

Il était si laid, si honteux, si penaud, que mon premier mouvement fut de me mettre à rire. Mon père, lui, ne riait pas. Il marcha droit à la porte cochère, et, levant sa canne avec indignation, châtia vertement les bourreaux du petit chat. Les gens cruels sont toujours lâches : ceux-ci se mirent à pleurnicher et à demander grâce. Une chose qui me surprit beaucoup, c'est que chacun, pris à part, disait : « Ce n'est pas moi! » Il résultait de là que ce n'était personne; et cependant nous avions fort bien vu les pierres qui pleuvaient dru comme grêle.

II

Après cette exécution sommaire, mon père alla vers le banc, et, sous une pluie battante, se mit à examiner son protégé. Celui-ci, acculé à la muraille, et jurant comme un petit charretier, semblait s'apprêter à essuyer un nouvel assaut. Je ne pus me tenir de lui dire :

— Es-tu bête! ne vois-tu pas bien que nous ne sommes pas de la bande?

— Comment veux-tu qu'il le sache? me répondit mon père; cette pauvre petite bête est folle de terreur, et ne doit voir que des ennemis partout.

Et il allongeait doucement la main pour caresser et rassurer le petit chat. L'autre, d'abord, essaya de jouer des griffes, et d'un bond sauvage esquiva la caresse. Remarquez qu'il pleuvait toujours à torrents, et que mon père, qui était quelquefois un peu vif et un peu impatient, ne témoignait pas la moindre mauvaise humeur.

— Nous ne pouvons cependant pas, dit-il, laisser périr ainsi cette pauvre créature?

Et, trompant par une feinte habile l'inquiète vigilance du minet, il le saisit par la peau du cou, et l'enleva prestement. Tout en suivant mon père sous le porche de notre maison, je songeais à ce qu'il venait de dire : *Nous ne pouvons laisser périr cette pauvre créature!*

— Pourquoi, me demandais-je à part moi, *ne pouvons-nous pas?* Qui nous en empêche? Qui nous oblige à recueillir ainsi cet objet rebutant? Encore, si ce chat était moins laid!

Je respectai, sans la comprendre d'abord, la décision de mon père, par la seule raison que je le respectais lui-même. Mais je ne trouvais pas, abandonné à mes seules lumières, de réponse satisfaisante aux questions que je venais de me poser. Le mot cependant me resta dans la mémoire, quoique je n'en comprisse pas d'abord toute la portée.

III

Je crois donc que si le chat eût été moins laid, j'aurais été moi-même plus porté à l'indulgence. Je ne suis plus surpris d'avoir raisonné faux, n'étant qu'un enfant, quand je vois autour de moi quantité de gens réputés sages qui toujours raisonnent comme je le faisais alors. Chez eux la pitié ne naît pas d'un profond sentiment de sympathie pour tout ce qui souffre : il faut que l'objet de leur pitié les amuse ou leur plaise. J'ai connu un artiste, excellent homme d'ailleurs, qui ne donnait qu'aux mendiants pittoresques; un autre, à ceux qui avaient de l'esprit et savaient trouver des mots amusants. D'autres personnes sont émues surtout par un son de voix plaintif, des yeux levés au ciel, un geste suppliant, et des bénédictions banales. La vraie charité va tout droit au but, elle s'enquiert de la misère et de la souffrance des gens, et non de leur costume et de leur langage.

J'avais cependant quelque idée que ce que mon père faisait était bien, puisqu'il le faisait; mais je ne me sentais touché d'aucune sympathie pour cette bête crottée qui, tenue délicatement par la peau du cou, faisait d'inutiles contorsions pour s'échapper, et étendait ses quatre griffes dans le vide, au désespoir de ne s'accrocher à rien et de ne rien égratigner.

IV

Quand on eut lavé le petit chat dans de l'eau tiède, et qu'il commença, comme on dit, à avoir figure humaine, on le mit dans le coin de la cheminée de la cuisine; alors on lui présenta une écuellée de lait. Il commença par reculer jusque dans l'angle de la cheminée, comme un loup tombé dans un fossé, et resta quelques instants immobile, tremblant encore. Puis il se mit à regarder avec circonspection autour de lui, et comme il s'aperçut que personne ne lui lançait plus de pierres, il revint à l'écuelle et trempa dans le lait le bout de ses moustaches. Alors, il parut réfléchir, tout en se passant la langue sur les lèvres.

La nature de ses réflexions devait être rassurante, car il se mit, en manière de conclusion, à boire avec avidité. Il se rendit bientôt familier au point de pousser quelques reconnaissances à travers la cuisine. Son audace croissant avec son succès, il fit un petit voyage d'agrément jusqu'à la salle à manger, examina le salon, non sans curiosité, et franchit les trois premières marches de l'escalier, qu'il redescendit aussitôt, trouvant sans doute que c'était assez pour une fois. Le lendemain nous étions camarades, le surlendemain amis.

Mais comme nous n'avions que faire d'un chat, mon père parla de le donner. Je demandai comme une faveur de pouvoir le conserver. Mon père consentit à me le laisser à condition que j'en prendrais soin et que je ne le rendrais pas malheureux.

Ce petit chat (qui, au fait, était une petite chatte) avait, étant bien nettoyé, un joli pelage où se détachaient sur fond blanc des mouchetures noires et des taches de feu. C'est ce qui fit que je l'appelai Tigrette.

V

Tigrette et moi, nous vivions en fort bonne intelligence, excepté quand nous nous querellions. J'ai découvert, depuis que je suis devenu plus raisonnable, et je le dis ici pour rendre hommage à la vérité, que dans toutes nos querelles les torts étaient de mon côté. Je ne demandais pas à Tigrette si les jeux qui me plaisaient le plus n'étaient pas justement ceux qui lui étaient le plus désagréables. J'ai dû blesser bien souvent son amour-propre et ses instincts de chat; capricieux et tyrannique comme le sont un peu tous les enfants, j'étais fort indigné qu'elle pût avoir une volonté à elle, et qu'elle osât jamais témoigner le moindre mécontentement.

Tantôt c'était, selon moi, le plus beau chat de la terre, et ces jours-là, si j'avais osé, je l'aurais invitée à manger à table; tantôt c'était un vilain chat de gouttière, et je ne parlais que de la donner au premier marchand de peaux de lapin. Ma mère s'efforçait de me retenir dans un juste milieu, et de me prouver que Tigrette ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Mon grand argument contre elle, c'est qu'elle était ingrate. Qu'était-elle après tout, pour faire tant la fière? Un misérable chat trouvé; nous lui avions sauvé la vie; nous lui avions fait un sort très-heureux; elle nous devait tout. De quel droit se permettait-elle d'affecter de l'indépendance et d'avoir des caprices? A toutes ces raisons d'enfant, ma mère répondait avec douceur que l'on fait le bien pour le bien, et non pour l'honneur ou le profit que l'on en peut espérer; qu'il ne faut pas vouloir faire des vassaux de ceux que l'on oblige. — C'est, disait-elle, gâter un bienfait que d'exiger que celui qui le reçoit n'ait plus ni faiblesses, ni fantaisies, ni indépendance. La vraie charité est plus désintéressée et plus indulgente.

VI

Je sentais bien que ma mère avait raison, et je trouvais très-juste que chacun conformât sa conduite aux préceptes de la charité. Le malheur voulait qu'à chaque nouvelle altercation avec Tigrette, il me semblât que cette fois-là c'était bien elle qui avait tort, et moi qui avais raison. La réflexion venait; j'étais honteux d'avoir eu tort une fois de plus, après avoir été si souvent averti; je me fortifiais dans mes bonnes résolutions; j'attendais avec impatience le moment de les mettre en pratique. L'occasion ne tardait guère, et je recommençais comme par le passé.

Un jour, attirée par des cris perçants, ma mère entra dans ma chambre de travail. A peine la porte fut-elle ouverte que Tigrette s'élança affolée et disparut avec la rapidité de l'éclair dans la direction du grenier. Quant à moi, je poussais des cris de paon, montrant à ma mère le pouce de ma main droite zébré de petites éraflures parallèles, semblables aux rayures d'un papier de musique. Ma mère examina la blessure, fit semblant de la trouver sérieuse, et me prodigua les plus grands soins. Elle en agissait ainsi pour me donner le temps de me calmer et de reprendre mes esprits.

Je fus surpris qu'elle ne me fît aucune question. C'est qu'en me voyant dans un violent accès de colère, elle ne voulait pas me demander des explications tout de suite. Les gens qui sont sous le coup d'une violente émotion dénaturent et surfont toujours la vérité; ma mère, en femme prudente, ne voulait pas m'exposer à faire involontairement un mensonge que l'amour-propre m'eût ensuite entraîné à soutenir.

Quand je fus livré à mes réflexions, je reconnus bien vite que Tigrette n'avait nullement mérité d'être jetée à la rivière, une pierre au cou.

VII

Voici bien exactement ce qui s'était passé. Je traduisais un chapitre très-ennuyeux de Quinte Curce (il y a dans Quinte Curce quantité de chapitres très-ennuyeux). Pour m'aider moi-même à prendre mon mal en patience, j'étendis, à quelques pouces du parquet, une règle pour faire sauter Tigrette par-dessus. Elle s'exécuta de la meilleure grâce du monde quatre ou cinq fois de suite.

Comme j'avais vu récemment, dans une des baraques de la foire, des clowns marcher sur les mains, l'idée me vint de faire marcher Tigrette sur les pattes de devant. Pour l'aider, je la pris par la queue. Elle protesta d'abord par quelques miaulements plaintifs et par quelques secousses pour me faire lâcher prise. Ensuite, elle rua avec énergie de ses deux pattes de derrière; puis, probablement le sang lui descendant à la tête, elle se fâcha, jura et tempêta.

C'était le moment, si j'avais été sage, de lui rendre la liberté. Son entêtement m'exaspéra, et brusquement je la soulevai de terre par la queue. Se redressant alors avec une vigueur inattendue, elle m'allongea un bon coup de griffe sur le pouce. Je la lâchai, mais trop tard.

J'avais fait de mon propre mouvement cette confession à ma mère; voyant combien j'étais confus et mécontent de moi-même, elle me trouva assez puni, et jugea inutile de me gronder.

Je fis des avances à Tigrette qui ne montra pas de rancune, et nous recommençâmes à vivre en parfaite intelligence.

VIII

Juste en face de ma fenêtre, il y avait, dans la maison voisine, la chambre d'un enfant malade. Quelquefois, quand les rideaux étaient tirés, j'entrevoyais à travers les vitres sa pauvre figure, pâle et triste. Lorsqu'il y avait un beau rayon de soleil, on roulait sa chaise longue près de la fenêtre ouverte; et là, il rêvait des heures entières, regardant le ciel et les nuages, et quelquefois s'amusant à nous voir jouer, Tigrette et moi. Je demandai un jour à mon père pourquoi cet enfant ne sortait jamais, et pourquoi il était si pâle et si triste; les larmes me vinrent aux yeux quand mon père me dit que ce pauvre enfant ne guérirait pas, et qu'il ne pourrait marcher de sa vie. Il m'inspira dès lors une sorte de tendresse mêlée de respect. J'aurais voulu le connaître, lui parler, lui faire plaisir en quelque chose.

Je priai ma mère de me permettre de lui offrir Tigrette qui paraissait l'amuser beaucoup. C'était un grand sacrifice que je m'imposais, car j'aimais ma chatte à la folie. Mais ce sacrifice, j'étais prêt à le faire pour ce pauvre enfant malade, dont le sort me semblait si affreux, et dont l'image me poursuivait partout, même pendant mon sommeil. Ma mère, ayant consulté mon père, me permit de faire ce que je voudrais. Mon offrande fut acceptée avec reconnaissance par nos voisins, et Tigrette fut portée dans la chambre du jeune malade.

VI

Je n'osais plus me mettre à ma fenêtre, de peur d'avoir l'air de quêter un remerciement. Au bout de quelques jours, l'enfant infirme demanda à me voir. Ma mère, avant de me laisser partir, me fit toutes ses recommandations. Je ne devais pas montrer de surprise à sa vue, ni faire éclater une sympathie indiscrète, qui à force d'empressement le ramènerait au sentiment de son malheur et de son infirmité, ce qui ne pourrait que lui faire beaucoup de peine. J'éviterais aussi de trop parler, de peur de laisser échapper quelque chose qui pût ressembler à une allusion pénible. Je dis à ma mère que je comprenais très-bien l'importance de ses recommandations, et je promis de me montrer d'une discrétion exemplaire.

Lorsque j'entrai dans la chambre du malade, il me tendit la main; je fus tout honteux de sentir trembler la mienne, pendant que, malgré moi, mes yeux se remplissaient de larmes. Sa figure, contractée par une longue habitude de la souffrance, fut éclairée d'un pâle sourire.

— Combien je vous dois de remerciements! me dit-il; vous avez été beaucoup trop bon pour moi de vous être privé de votre chatte que vous aimiez tant!

Je serrai doucement sa main, fort embarrassé de savoir

que répondre. Ma mère avait eu tort de craindre mon bavardage : l'embarras me rendait muet comme un poisson.

Quant à lui, quoiqu'il fût à peine d'un an ou deux plus âgé que moi, il avait cette précocité et cette maturité que donne la souffrance. Il causa, sans aucun embarras, de toutes choses, de moi, de mes études, de mes amusements, de lui-même, de sa maladie, du sort qui l'attendait, de son amour pour la lecture, de la bonté de tous ceux qui l'entouraient, et il termina en me remerciant encore une fois avec effusion de lui avoir donné Tigrette.

X

Tigrette assistait à notre entretien. Elle avait du plaisir à me voir, et me le disait aussi clairement que possible : elle faisait ronron en me regardant et se frottait contre mes jambes. Mais il était évident qu'elle préférait déjà son nouveau maître. Elle regardait avec une attention affectueuse et un étrange fixité sa figure pâle, et semblait l'étudier. Quand il laissait pendre une de ses mains, elle allait aussitôt la caresser de sa tête et de son dos qui se bombait; il me sembla qu'elle avait quelque chose de plus discret et de plus sérieux que quand elle vivait avec moi. Je ne pus m'empêcher de le dire. Il sourit.

— Je crois en effet, dit-il, que les animaux prennent quelque chose du caractère des personnes avec lesquelles ils vivent : j'ai eu occasion de faire bien souvent des observations là-dessus. Peut-être pourrait-on juger d'un homme par le caractère de son chat ou de son chien. Qu'en pensez-vous?

Ma foi, je n'en pensais pas beaucoup plus long là-dessus que Tigrette, qui l'écoutait comme si elle l'eût compris. Je ne répondis donc rien. Quant à Tigrette, elle sauta sur ses genoux et s'y installa avec un ferme propos d'y faire un bon petit somme.

A partir de ce jour, j'allai souvent voir mon nouvel ami. Plus je le fréquentais, plus je m'attachais à lui, tant je lui trouvais à la fois de bonté, de douceur et d'autorité.

XI

— J'ai, me dit-il un jour, une faveur à vous demander.

Je le regardai surpris.

— Cela ne vous blessera-t-il pas, reprit-il, que je change le nom de votre chatte? Tigrette est certainement un joli nom, très-bien choisi, et je ne crois pas qu'on en puisse trouver un qui lui convienne mieux, car il la dépeint d'un mot.

Je lui répondis que je ne tenais pas plus à ce nom-là qu'à un autre.

— Je crois, reprit-il doucement, que vous avez tort. Ne croyez-vous pas comme moi que tous les noms représentent des souvenirs? Ce mot de Tigrette est pour vous la représentation de bien des jours d'amitié et de bien des joyeuses parties que je vous ai vus faire d'ici. Je vais vous dire pourquoi je vous demande la permission de changer le nom de cette petite chatte. Mes sœurs avaient une institutrice anglaise qui s'appelait miss Griffith. Je ne puis vous dire combien elle a été bonne pour moi. J'ai beaucoup pleuré quand elle est partie; je pense toujours à elle; oh! si vous saviez combien je la regrette! Tenez, ajouta-t-il, en posant légèrement sa main sur mon bras et en se penchant vers moi, je crois que l'aimais autant que maman.

Il rougissait un peu en me parlant ainsi.

— Mais, repris-je étourdiment, comment miss Griffith a-t-elle pu vous quitter?

— L'éducation de mes sœurs était finie, et miss Griffith, qui était pauvre, avait besoin, m'a-t-on dit, de gagner sa vie. A l'heure qu'il est, elle habite bien loin, bien loin d'ici, dans l'Inde. Elle fait l'éducation des filles du gouverneur d'une ville qu'on appelle Bombay. Quand reviendra-t-elle? reprit-il d'un air rêveur. Peut-être ne la reverrai-je plus. Est-ce convenu, ajouta-t-il plus gaiement, Tigrette s'appellera-t-elle miss Griffith?

— C'est convenu!

XII

Mon ami cependant dépérissait à vue d'œil; il ne souffrait presque plus; mais ses forces l'abandonnaient sans que rien pût les lui rendre. Sa douceur et son courage me perçaient le cœur et me frappaient en même temps d'admiration. L'impression a été si profonde sur mon âme, que je ne puis m'empêcher de ressentir une sorte de préférence et d'attrait mystérieux pour tous les pauvres êtres souffrants.

Le jour où il s'éteignit, on n'osa pas me le dire; mon père, sous je ne sais quel prétexte, m'éloigna pour quelques semaines. A mon retour, je demandai instamment qu'on me rendît miss Griffith.

Je doute que dans l'ancienne Égypte, cette terre promise des chats, aucun animal de cette espèce ait été l'objet de plus d'égards que ne le fut miss Griffith. C'est qu'autrefois Tigrette n'était qu'un chat, maintenant miss Griffith était un souvenir.

Quand elle mourut à son tour, aussi comblée d'ans et d'honneurs qu'un patriarche, son nom me resta cher. Je me souvins alors des paroles du pauvre infirme. Les noms ne sont pas de vains sons; ils représentent une part de notre vie passée; ils gardent quelque chose comme un parfum des êtres qui les ont portés ou qui les ont préférés. Comme les mots mystérieux des sorciers, ils évoquent des profondeurs obscures du passé les fantômes de nos joies et de nos tristesses. Tigrette ne me rappelait que des jeux d'enfant; miss Griffith me rappelait à la fois et la pauvre fille au cœur généreux, dont la bonté avait jeté un rayon sur l'existence du pauvre infirme, et cet enfant lui-même, si chétif de corps, si grand de cœur, si voisin de moi par l'âge, si fort au-dessus de moi par ce caractère presque auguste que la souffrance imprime à ses élus.

LES CAVES DE LA HALLE.

LE MARCHÉ AUX VOLAILLES.

Au moment où Paris va s'endormir, quand les théâtres ferment, quand les cafés éteignent leurs lumières, les Halles s'animent, le mouvement y commence. C'est un spectacle vraiment curieux que celui de ce marché immense qui approvisionne une des plus vastes cités du monde. Celui qui aurait le courage de se lever à quatre heures du matin pour inspecter les pavillons des Halles, les marchés aux poissons, la vente des viandes, l'arrivée des voitures chargées de légumes, ne regrêtterait certainement pas sa promenade nocturne. Mais à côté des scènes qui s'offrent au regard du passant, il y a ce qu'on ne voit pas; il y a l'industrie souterraine qui s'exerce dans les vastes caves des pavillons.

Notre dessin représente le marché aux volailles dans le sous-sol du pavillon numéro 4. Nous empruntons à M. Maxime du Camp, qui a entrepris la tâche difficile de décrire le Paris moderne, quelques curieux renseignements sur cette partie des Halles centrales.

Là, dit l'éminent écrivain, le bruit atteint parfois des proportions diaboliques; car aux cris des marchands, aux appels des crieurs, viennent se joindre le bêlement des agneaux, le gloussement des poules, le roucoulement des pigeons, le nasillement des canards; toutes ces voix humaines et animales forment un insupportable charivari.

De grandes tables sont dressées les unes à côté des autres, et les marchands se précipitent de toutes parts pour acheter aux enchères les volatiles entassés pêle-mêle dans des paniers.

Quelques hommes exercent là une bien singulière industrie ; on les appelle *les gaveurs*. Leur besogne consiste à faire prendre aux pigeons une nourriture forcée qui les engraisse. Ces oiseaux sont amenés vivants sur le marché ; au fur et à mesure qu'on les retire de leur panier, ils sont passés à un homme qui s'emplit la bouche d'une bouillie formée d'eau tiède et de graine de vesce, et il souffle cette pâte dans le bec du pigeon. Le gavage s'opère avec une rapidité merveilleuse ; mais le gaveur, quelle que soit son habileté, ne peut attendre de bien gros bénéfices de son travail. Il ne gagne que 30 centimes par douzaine de pigeons, et encore est-il obligé de fournir la graine. Le spectacle de cette opération est vraiment répugnant à voir, et jadis Mercier, dans son *Tableau de Paris*, protesta en vain contre ce supplice infligé aux pigeons, qu'il appelait avec compassion « la malheureuse volatile. »

Les transactions qui s'effectuent dans le seul marché aux volailles sont considérables. Pendant l'année 1868, il s'est vendu là plus de douze millions de pièces de volaille et de gibier, qui ont produit une recette de vingt-sept millions de francs. Ceci donne une idée de l'importance du commerce des Halles centrales, qui livre à Paris des montagnes de viande, de poissons, de beurre, d'œufs et de légumes. En 1868, il a été vendu aux Halles dix-neuf millions de kilogrammes de poissons ! L'étranger est entré pour une part notable dans cet apport, pour un cinquième environ. C'est que Paris est une bouche énorme, qui se nourrit non-seulement des produits de la France, mais qui

Le Marché aux volailles, dans le sous-sol des Halles, à Paris. — Dessin d'Eustache Lorsay.

emprunte parfois aux pays voisins, à l'Angleterre et à la Belgique, les ressources de leur production.

LA BONTÉ S'APPREND.

Voy. p. 187.

Monsieur,

Je suis père d'un enfant de dix ans que j'élève moi-même ; j'ai donc lu attentivement l'article publié dans votre dernier numéro sous ce titre : *Le courage s'apprend-il ?*

J'ai vu avec plaisir que l'auteur démontre, par l'analyse psychologique, qu'il y a une éducation du courage comme il y a une éducation de la mémoire, de la raison et même de la conscience. Il redresse ainsi une opinion trop généralement répandue, à savoir, que le courage est une *pure affaire de tempérament*, où la volonté a peu de part, tandis qu'au contraire l'exemple de Turenne, et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, nous font voir, soit dans l'histoire, soit dans la vie privée, une foule d'hommes, et même de héros, qui n'ont été héroïques que parce qu'ils ont voulu l'être. Je pourrais vous citer à l'appui le mot bien caractéristique d'un homme d'État qui, félicité sur son admirable fermeté dans un grand péril public, répondit : « J'ai eu terriblement peur ! »

Vous avouerai-je que j'ai été moins satisfait de ce que votre rédacteur dit sur la bonté ? « La bonté ne s'apprend pas ! La bonté est une vertu qui existe par elle-même et par elle seule : on l'a ou on ne l'a pas. » Voilà des paroles bien graves et bien décourageantes. C'est la loi du fatalisme appliquée à la plus nécessaire et à la plus féconde des vertus humaines. J'estime beaucoup plus la bonté même que le courage. Car le courage, chez un homme méchant, devient un instrument dangereux ; le courage sert presque aussi souvent à détruire qu'à défendre ; le courage, enfin, peut faire du mal, tandis que la bonté ne peut faire que du bien. N'a-t-elle pas la pitié pour mère et la charité pour sœur ?

Heureusement, la maxime posée par votre rédacteur est loin d'être incontestable, et il se charge lui-même de la réfuter.

« Les hommes complétement lâches sont presque aussi rares, dit-il, que les hommes complétement courageux. La masse des hommes a un petit fonds de courage qui, cultivé soigneusement, peut devenir fécond. »

Rien de plus juste ; mais il en est exactement de même de la bonté. Si l'on ne voit pas d'hommes qui aient *toutes les qualités*, on n'en voit guère qui aient *toute une qualité;* un être complétement bon est aussi rare qu'un homme complétement méchant. Il y a dans toute bonté humaine des lacunes, des intermittences, des défaillances. Tous nos défauts font échec à notre bonté, et travaillent sans cesse à l'amoindrir ou à l'étouffer. C'est notre vanité qui se plaît méchamment à faire sentir aux autres notre supériorité ; c'est notre égoïsme qui nous pousse à sacrifier l'intérêt d'autrui au nôtre ; c'est notre esprit de moquerie qui lance un sarcasme blessant à un pauvre d'esprit qui ne peut nous répondre ; c'est notre impatience qui repousse durement une prière légitime. Nous ne pouvons être bons tous les jours pour tout le monde, en paroles comme en actions, que grâce à une lutte incessante contre nos mauvais penchants. L'étude perpétuelle de nous-mêmes, l'habitude constante de nous maîtriser, nous assurent seules la possession régulière de notre bonté. Or, qu'est-ce que cette habitude et cette étude, sinon l'objet et l'effet même de l'éducation? La bonté rentre donc dans son domaine, comme le courage ; et, contrairement à la maxime de votre rédacteur, je dirai que non-seulement on apprend à être bon, mais qu'on n'est pleinement bon que si on apprend à l'être.

De là une autre conséquence : c'est que s'il n'y a pas de bonté humaine qui ne doive être complétée par l'éducation, il n'y a pas de méchanceté humaine qui ne puisse être corrigée par l'éducation ; car tout ce qui est humain est forcément borné, et il n'y a pas plus d'infini ou d'absolu dans la méchanceté que dans la bonté de l'homme, à plus forte raison de l'enfant. Les êtres qui nous paraissent complétement durs ne sont que des êtres endurcis, c'est-à-dire dépravés par une mauvaise éducation. Donc, si sec, si froid, si égoïste que vous paraisse un enfant, soyez sûr que dans un coin obscur de cette âme se cache, défigurée peut-être, invisible même pour elle, mais vivante, une parcelle de sympathie, de pitié. Il est impossible qu'il n'aime pas quelque chose ou quelqu'un : à vous de trouver ce quelque chose. Parcourez, interrogez, fouillez cette âme dans tous les sens ; frappez sans relâche sur ce cœur jusqu'à ce que l'étincelle en jaillisse, elle en jaillira. Une fois possesseur de cette lueur sacrée, abritez-la soigneusement de tout souffle qui pourrait l'éteindre ; entretenez-la comme la lampe du sanctuaire, nourrissez-la des huiles les plus pures, c'est-à-dire des sentiments de justice et de devoir, et bientôt, soyez-en sûr, l'étincelle deviendra flamme, et la flamme deviendra foyer. Je résume cette trop longue lettre en un mot : La bonté s'apprend.

FUNÉRAILLES DE LOUIS XVIII.

Ces funérailles eurent lieu à Saint-Denis, le 24 octobre 1824, quarante jours après la mort du roi, avec tout le cérémonial usité dans l'ancienne monarchie. Ce fut pour la génération nouvelle un étrange spectacle que de voir, à côté des présidents de la Chambre des pairs et de la Chambre des députés, un roi d'armes, suivi de ses hérauts, se dépouiller de sa cotte de mailles, de sa toque, de son caducée, et les déposer solennellement sur le cercueil ; puis appeler par leur nom les officiers de la couronne, en leur ordonnant d'apporter et de jeter dans le caveau les éperons, les gantelets, l'écu, la cotte d'armes, le heaume, le pennon, l'épée enfin et la bannière d'un pauvre roi infirme, qui de sa vie peut-être n'avait chaussé un éperon, ni touché une épée. Les maîtres d'hôtel, les premiers chambellans de l'hôtel et le premier maître d'hôtel s'approchèrent à leur tour du caveau, rompirent leurs bâtons, les y jetèrent, et retournèrent à leurs places. Après quoi, la main de justice, la couronne, le sceptre, furent descendus dans le caveau ; le grand maître de France y mit le bout de son bâton en prononçant à haute voix ces mots : « Le roi est mort. »

L'INSTRUCTION PRIMAIRE EN EUROPE.

Voici, suivant les statistiques les plus récentes, dans quels rangs les peuples européens doivent être placés selon le degré d'instruction élémentaire de leurs populations.

Premier rang. — Allemagne, Néerlande (Hollande), États Scandinaves, Écosse.

Second rang. — Belgique, Suisse, Angleterre, Irlande, France, Autriche.

Troisième rang. — Espagne, Italie, Grèce, Portugal.

Quatrième et dernier rang. — Russie et Turquie.

LA BEGOUGA DES AFRICAINS.

Plusieurs tribus de l'Algérie, notamment les Oulad-Maïza, de la subdivison de Médéa, font entrer dans leur alimentation une plante tuberculeuse connue vulgairement sous les noms de *pied de veau*, *gouet*, *giroun*, et que les livres de botanique désignent par le mot *arum*. Ils l'appellent *begouga*. Le gouet maculé possède, en effet, une racine très-riche en principe amylacé, qui peut devenir nutritif après la torréfaction. Cette opération lui enlève l'âcreté qui la rend désagréable et même vénéneuse. Les lavages pratiqués par les Kabyles conduisent à un résultat analogue. En temps de disette, ces montagnards épluchent le tubercule, l'écrasent dans un mortier, et quand ils l'ont lavé plusieurs fois à l'eau froide, ils en forment une espèce de pâte qu'on fait cuire sous les cendres.

Les sucs de begouga sont très-âcres et contiennent de grandes proportions de matières alcalines qui, en partie, diminuent par les lavages à l'eau froide ; il reste alors environ 25 à 30 pour 100 de matière amylacée.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite. — Voy. p. 87, 126, 151.

CINQUIÈME PARTIE.

Suite.

PRÉPARATION DES PAPILLONS

Soins préparatoires. — Le meilleur moyen pour tuer les noctuélites, géomètres, bombyciens, etc., c'est de les faire entrer, à la chasse, dans un flacon à goulot de cinq à six centimètres de large, contenant du cyanure de potassium (poison violent), placé sous des frisures minces de papier buvard ou sur du coton. On peut aussi avoir chez soi un bocal en faïence plus grand rempli de cyanure, et y placer les gros insectes piqués sur des liéges. On reconnaîtra qu'ils sont bien morts lorsque leur corps aura acquis une certaine rigidité ; on les portera alors au ramollissement.

On peut aussi tuer les lépidoptères par le moyen indiqué dans la deuxième partie (t. XXXVIII, 1870, p. 296,

fig. 43), ou en leur enfonçant en long, au-dessous de la tête, une aiguille trempée dans du savon arsenical ou de la nicotine. Cette dernière substance peut être remplacée par une macération de tabac dans l'alcool.

Soins définitifs. — L'emploi de la cloche à ramollir doit toujours précéder tout soin à donner à un papillon, afin d'être bien sûr qu'on ne l'endommagera pas. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit à ce sujet dans la deuxième partie.

Pour se servir de l'étaloir, il faut enfoncer dans le milieu de la rainure de la planchette l'épingle qui traverse le corselet du papillon; puis attacher par son extrémité antérieure, à l'aide d'aiguilles à tête de cire ou d'émail, une bande de papier fort et uni, de façon qu'elle n'empêche pas l'aile supérieure de monter aussi haut qu'il est nécessaire. On fait mouvoir cette aile en la prenant légèrement en dessous avec la pointe d'une aiguille emmanchée d'un petit bâton, et, pour que cette aile ne se dérange pas, on appuie la bande dessus avec l'index de la main gauche; on place ensuite l'aile inférieure, et on la retient en position en pesant de la même manière sur l'extrémité postérieure de la bande, que l'on arrête avec une seconde épingle. On fait la même chose pour les deux ailes du côté opposé.

Il faut environ trois semaines pour opérer la dessiccation complète des sphinx, des gros bombyx, etc.; quinze jours pour les autres lépidoptères, et une semaine pour ceux qui ont été ramollis avant d'être placés sur l'étaloir.

Quand on devra préparer des papillons dont l'abdomen est gros et lourd, comme les sphingidiens, les bombyciens, les chélonies, etc., il sera bon, avant de les dessécher et tandis qu'ils sont encore frais, d'introduire sous la tête un crin, une aiguille de pin, une paille fine ou un fil très-fin de métal, ou même une soie enduite de nicotine ou de savon arsenical qui les traverse dans la longueur. Ces objets soutiennent le corps et l'empêchent de se détacher.

Ces mêmes gros papillons, y compris les noctuéliens, ont une grande tendance à tourner *au gras;* on y remédiera par le moyen indiqué dans la seconde partie.

CHENILLES

L'habitation des chenilles est presque aussi variée que celle des papillons qui en proviennent. Nombre d'espèces vivent à couvert dans la moelle de certaines plantes; d'autres dans les lichens, les champignons, les fruits, les graines, etc. Beaucoup ont la faculté de filer un fil de soie auquel elles se suspendent pour descendre vers le sol.

Pour prendre celles qui se cachent le jour et ne mangent que la nuit, il faut employer le filet à cercles, le sac à baleine, et prier la bonne chance de vous venir en aide.

Les chenilles des phaléniens ont reçu le nom d'*arpenteuses* ou de *géomètres*, à cause de leur démarche caractéristique. Pourvues de dix pattes subdivisées en six pattes écailleuses en avant et quatre membraneuses en arrière, lorsqu'elles se mettent en mouvement, elles approchent leurs pattes intermédiaires des pattes écailleuses en élevant le milieu de leur corps; puis, une fois les pattes de derrière fixées, elles portent la tête en avant et fixent à leur tour leurs pattes antérieures pour rapprocher d'elles la partie postérieure de leur corps et faire ainsi un autre pas. Quand elles ne mangent pas, ces chenilles se tiennent ordinairement debout sur la branche qui les supporte. Elles filent constamment une sorte de soie qui leur sert à descendre à terre ou à se laisser pendre dans l'espace lorsque quelque chose vient à les effrayer. Elles peuvent même remonter en roulant ce fil et le ramassant sous leur corps à l'aide de leurs pattes intermédiaires.

Le chasseur d'insectes doit aussi ramasser et rapporter à la maison toutes les chrysalides qu'il rencontre pour les placer sous des cloches, et avoir par ce moyen de très-beaux papillons ou des parasites souvent très-curieux. Il les placera dans de la terre, mais à la surface, de manière que la tête, partie opposée à la pointe, affleure le sol; c'est par là que le papillon sortira. Il est bon de tout recouvrir de mousse légère et il faut avoir soin que la terre demeure légèrement humide.

Un grand nombre de chrysalides se trouvent au pied des arbres, particulièrement de ceux qui sont isolés : c'est pourquoi les jardins, parcs, vergers, sont des mines excellentes; de même les chênes vieux, moussus, placés en bordure des forêts et du côté du soleil. Partout où la terre est meuble, friable, sèche, on peut espérer une bonne récolte; trop dur, le sol n'a pas permis aux chenilles de pénétrer.

Pour faire cette chasse, on emploie la nappe, les écorçoirs, la bêche et la fourchette au bout du manche, et souvent une petite pioche légère. On ne creuse ni loin ni avant; un cercle à 20 centimètres de l'arbre sur 10 centimètres de profondeur suffit et au delà. Il faut commencer par explorer le gazon, la mousse, les feuilles du pied; puis on éparpille la terre sur la nappe, et l'on fait sa cueillette que l'on enlève, sans la toucher, avec une carte ployée que l'on met dans une boîte pleine de mousse ou de coton. Beaucoup de cocons sont adhérents aux racines.

Il est bon de suivre les cultivateurs ou les bûcherons quand ils arrachent les bruyères ou les genêts; on fait d'excellentes récoltes près des racines.

1° *Saules.* — A leur pied on trouve une quantité de cocons et de chrysalides. — Notodontides.

2° *Chênes.* — Notodontides, noctuéliens, écores, harpies.

3° *Ormes,* surtout au bord des routes, dans les quinconces, les promenades, au bord des rivières. — Ils nourrissent de très-nombreuses espèces : sphingiens, noctuéliens, notodontides. Sur les écorces, agronectes divers.

4° *Peupliers.* — Il faut chercher en hiver, au pied, les dicranures divers.

5° *Frênes.* — Sous les écorces, noctuéliens.

6° *Aubépines.* — Bombyx.

7° *Prunelliers.* — Bombyx, noctuéliens.

Que les chercheurs ne négligent jamais les vieilles murailles, le dessous des chaperons des murs, les pieux, les tonnelles, etc.

Élevage des chenilles et chrysalides.

On fait choix d'une pièce tranquille, retirée, loin des produits odorants, dont la température soit le plus possible égale. Dans cette pièce, on prépare des caisses ou des pots remplis de terre de bruyère sur laquelle on dispose un lit de feuilles sèches. C'est là qu'on internera, pour tout l'hiver souvent, les chenilles des nocturnes nombreux qui s'enterrent en chrysalides.

Tous ces récipients seront recouverts constamment de cloches en verre, en gaze (ce sont les meilleures), en toile métallique (très-bonnes aussi) ou en canevas. Il faut aux chenilles, même endormies, de l'air avant tout, et à beaucoup de la lumière.

Pour les chenilles fileuses on fait les cloches plus hautes, et on leur fournit des balais de bruyère ou des brindilles de bois.

Toutes les fois qu'on prend une chenille sur une plante, il faut faire provision de cette plante pour la nourrir jusqu'à sa transformation en chrysalide. Ces plantes doivent être données vertes, fraîches, et si ce sont des parties détachées, on les maintient en bon état en trempant le pied dans l'eau, s'arrangeant de façon que les chenilles n'y puissent tomber ni descendre.

Les chenilles des noctuéliens aiment presque toutes la laitue et la romaine. Pour d'autres espèces cet aliment est trop aqueux; mais comme un grand nombre d'entre elles mangent cinq ou six feuillages, on reconnaît tout de suite celui qu'elles préfèrent.

Il ne faut pour réussir que beaucoup de propreté et de patience.

Préparation des chenilles.

1° Le plus simple moyen consiste à plonger les chenilles dans de l'alcool coupé d'eau où elles dégorgent les matières colorantes qu'elles ont presque toujours dans le corps; puis on les enlève, au bout de quelques heures, pour les placer, à demeure alors, dans de petits tubes pleins d'alcool (un quart) et d'eau distillée (trois quarts) que l'on ferme hermétiquement. Moins il y a d'alcool, moins on altère les couleurs, pourvu que l'animal se conserve. Malheureusement, il y a toujours altération.

On pourrait substituer la *paraffine* à l'alcool, et peut-être d'autres liquides. L'expérience est à faire.

2° *Injection.* — Après avoir vidé les chenilles, on injecte dans leur corps, à l'aide d'une petite seringue, un mélange de cire colorée fondue et d'essence de térébenthine.

3° *Remplissage.* — On peut remplacer l'opération précédente par un remplissage de coton très-fin et mélangé d'arsenic ou d'alun calciné réduit en poudre.

4° *Vidage.* — Pour vider les chenilles, on les presse légèrement entre le pouce et l'index pour en faire sortir tous les intestins et les viscères. L'opération terminée, c'est-à-dire lorsque la peau de la chenille sera devenue complétement transparente, on introduira dans l'anus une paille proportionnée à la grosseur de la chenille; on la fixera à l'aide d'un fil ou d'une épingle très-fine, et l'on procédera au soufflage.

5° *Soufflage.* — En tenant la chenille à quelques centimètres au-dessus d'une plaque mince de tôle placée sur un réchaud allumé, on souffle par l'extrémité de la paille en la roulant entre les doigts. La chaleur dégagée par la tôle enlève rapidement l'humidité contenue dans la peau de la chenille. L'opération sera terminée lorsqu'en pressant légèrement la chenille, on sentira que la peau est suffisamment tendue. On retire alors ou on coupe la paille, et on traverse l'insecte de part en part avec une épingle, ou bien on le colle sur un petit morceau de liége ou de moelle de sureau.

Pendant l'opération du soufflage, lorsqu'on voudra reprendre haleine, il faudra retirer la chenille du feu; autrement, sa peau prendrait un mauvais pli que l'on ne pourrait plus faire disparaître.

6° *Peinture.* — Le procédé du soufflage ne réussit bien que pour les chenilles brunes, noires ou poilues; que fera-t-on pour les vertes et les jaunes, si nombreuses?

M. Goosens est arrivé à les conserver en les colorant au moyen de couleurs en poudre, délayées à la térébenthine (il en garde une pour modèle sans la travailler); puis il les trempe vivement dans un bain de cire un peu diluée par l'essence de térébenthine; il les revêt ainsi d'une très-légère couche de cire; il les traverse d'un crin, les met en tube. On peut, par ce moyen, se créer des collections de toutes les chenilles de nos pays.

La suite à une prochaine livraison.

COIFFURES PROVENÇALES.

Les femmes de Beaucaire, de Tarascon et d'Arles se distinguent par le mouchoir de mousseline ou de soie, bariolé de vert et de jaune, dont elles entourent leur tête. Elles aiment beaucoup les bijoux : leurs bras sont entourés de bracelets composés de fils d'or plus ou moins gros et auxquels pend un ornement appelé *maltaise*, parce que c'est une espèce de médaillon en forme de croix de Malte, et une énorme croix de même forme leur couvre presque toute la poitrine. Les plus riches portent des croix à sept diamants.

Autrefois les femmes portaient le *drolet :* c'était une petite robe très-courte partagée en quatre bandes qui descendaient jusqu'au mollet; et elles se coiffaient d'un petit chapeau noir, bordé en rubans de soie ou en velours. Ce costume gracieux a été abandonné; il régnait sur toutes les rives du Rhône, depuis Arles jusqu'à Avignon.

Ces observations, notées par Millin dans le voyage qu'il fit dans le midi de la France, sont celles qu'on pourrait faire encore aujourd'hui. Le savant voyageur déplorait que la plupart des femmes jouissant de quelque aisance eussent renoncé dès lors, dans ce pays comme presque partout, au costume national qui leur seyait si bien. De nos jours, elles sont de plus en plus infidèles aux vieilles mœurs et aux vieilles coutumes; toutefois, celles qui habitent la Provence et le comtat Venaissin, si elles ont quitté le petit chapeau dont parle Millin, ont conservé du moins la coiffure, plus simple et plus gracieuse, d'origine sans doute beaucoup plus ancienne. On peut rapprocher l'image d'une jeune femme de Beaucaire, dessinée d'après nature, qu'on voit ici reproduite, d'une autre gravure [1] représentant un groupe d'Arlesannes dans un de nos précédents volumes.

Coiffure des femmes de Beaucaire.

Les coiffures, quoique un peu différentes, se ressemblent en ce qu'elles consistent de part et d'autre en une coiffe rappelant par sa forme ce qu'on est convenu d'appeler le bonnet phrygien, autour de laquelle s'enroule un mouchoir ou un large ruban de velours ou de soie qui la fixe. Cette disposition rappelle la *mitra* antique et en peut être un reste. Ce n'est pas seulement l'Orient qui conserve presque sans changement, comme on l'a dit justement, des vestiges des temps anciens. Pour qui sait les discerner, l'Occident aussi, et notre propre pays, en garde encore des traces aussi peu effacées.

[1] Voy. t. XI, 1843, p. 289.

LE CAROUGE BRUNET.

Le Carouge brunet et son nid. — Dessin de Freeman.

Les troupiales, desquels on a détaché les genres carouge et baltimore, sont des oiseaux appartenant à l'Amérique. Les loriots, les merles, les étourneaux de nos pays, peuvent nous donner une idée de leur taille et de leur aspect. Par les mœurs ils se rapprochent surtout des étourneaux : chacun sait que ceux-ci vivent en société, forment des bandes nombreuses que l'on voit tournoyer en volées compactes dans les airs, puis s'abattre à terre pour s'envoler de nouveau et aller se percher sur un groupe de grands arbres, où, tous ensemble, ils se mettent à jaser jusqu'à ce qu'ils repartent tout à coup et recommencent la même manœuvre. De même les troupiales vivent en commun; ils sont même encore plus sociables, car ils ne se séparent pas pour s'apparier. Ils s'établissent en couples nombreux sur les arbres, ordinairement les plus élevés et voisins des habitations; ils y construisent leurs nids, pondent, couvent, nourrissent leurs petits, sans que l'harmonie cesse de régner entre toutes ces familles. Les nids, de forme cylindrique, sont bâtis avec des joncs et des tiges de graminées entrelacés très-solidement; l'intérieur en est tapissé de feuilles molles, doublées en outre d'un matelas de duvet. Ils pendent de tous côtés à l'extrémité des rameaux et donnent aux arbres un singulier aspect. Le vent les balance comme des hamacs où les petits sont continuellement bercés.

Comme la plupart des oiseaux qui vivent en communautés, les troupiales s'apprivoisent facilement. Ils s'accommodent volontiers de la captivité et semblent s'attacher à l'homme. Mauduyt raconte qu'il en a élevé un et l'a conservé pendant cinq ans. « Cet oiseau, dit-il, est aussi familier qu'intelligent; il connaît la voix de ceux qui le soignent ou le caressent souvent, et il répond ou en accourant, ou en poussant un petit sifflement. Il descend d'un second étage à la voix d'une femme qui a coutume de lui donner à manger, il la suit dans un jardin; il a des gestes mimes et des postures très-singulières : il s'incline et il baisse la tête, comme si on lui eût appris à saluer; puis il se redresse, et, hérissant les longues plumes de sa gorge, il fait entendre une sorte de sifflement. Il provoque toutes les personnes qui l'approchent et les agace par des coups de bec. On peut le manier de toutes les façons, et jouer avec lui de la même manière qu'on a coutume de le faire avec un jeune chien. Il ne se rebute de rien, et l'on est toujours obligé de le renfermer pour mettre fin à ses

jeux. Renversé sur le dos, il se défend en jouant du bec et des pieds, comme le chat qui mord doucement son maître et repousse sa main avec ses pattes. Nous n'avons aucun oiseau qui devienne aussi familier, et le perroquet, qui l'est le plus, ne l'est pas autant. »

Les carouges sont en général plus petits que les troupiales; ils ont le bec plus court et très-pointu. Le *carouge brunet*, ou troupiale bruantin (*Oriolus fuscus* de Gmelin), est le petit troupiale noir de la Caroline, de Buffon. Il n'a pas plus de six pouces et demi de long. Sa tête est d'un brun de suie un peu roux. Le dessus du cou, d'un beau noir, brille de reflets violets. Le reste du corps est d'un noir bleu. Le bec et les pieds sont noirs. Le carouge habite l'Amérique septentrionale. Il arrive dans la Caroline au mois de décembre et la quitte en mars. On le rencontre principalement dans le voisinage des rivières ou des marais, et toujours en troupes nombreuses. Il a la taille et la forme, mais non la couleur, de notre bruant.

SOUVENIRS DE GEORGES PEABODY (1).

C'est sur le lac Katrine que nous le vîmes pour la première fois. Notre petit steamer se dirigeait des Trossachs vers le nord, et nous essayions en vain d'apercevoir l'île d'Ellen à travers le voile épais d'un véritable brouillard d'Écosse. Quelques-uns d'entre nous étaient descendus dans la cabine : Annie avait voulu rester sur le pont pour ne rien perdre de ce qu'elle pourrait apercevoir de ces rives poétiques. Lorsque le bateau s'arrêta, nous vîmes sortir du fond de la cabine un vieillard à cheveux blancs, grand, fort, qu'il était impossible de ne pas remarquer, et qui était accompagné d'un monsieur beaucoup plus jeune que lui. Ils nous quittèrent bientôt pour monter en voiture, mais nous les retrouvâmes un peu plus tard à Inversnaid. Le vieux monsieur s'était endormi sur sa chaise après avoir pris le thé. Sa physionomie respirait le bien-être, et cependant il n'y avait rien qui pût particulièrement le contenter, car les chaises étaient droites et dures et l'on causait bruyamment autour de lui : évidemment, il était habitué à prendre les choses comme elles venaient et à en tirer le meilleur parti possible.

Le lendemain était un dimanche; la journée s'annonçait humide et orageuse; d'épais nuages flottaient autour des collines et leur donnaient une teinte violacée à la fois sombre et étrange. Il n'y avait point d'église dans les environs; nous fîmes donc notre culte en famille, puis nous partîmes pour cette longue ascension qui restera toujours présente à notre souvenir. Un vent furieux tourbillonnait autour de nous, et la pluie des Highlands nous transperçait comme des flèches acérées, tellement que nous fûmes obligés, à moitié route, de nous réfugier sous des fragments de rocher, seul abri que nous pûmes trouver. Il nous importait peu que l'herbe fût humide, car depuis longtemps nos chaussures ne valaient guère mieux que des éponges mouillées, et quant à nos vêtements, ils étaient préservés par nos waterproofs. Au sommet de la colline, nous trouvâmes une grotte où nous pûmes nous reposer. Aucune expression ne saurait rendre la beauté du spectacle qui nous environnait : à droite et à gauche, des vallées profondes; devant nous, les collines tour à tour illuminées de soudaines lueurs, puis replongées dans l'ombre. Les messieurs qui étaient avec nous entonnèrent le Nazareth de Gounod, et nous fûmes frappés de l'harmonie qui existait entre le chant et la scène qui se déroulait à nos yeux.

Bientôt nous redescendîmes; Annie courait devant nous. En approchant de l'auberge, elle vit s'avancer un monsieur, le plus jeune des deux étrangers que nous avions remarqués la veille. Il s'arrêta et lui parla avec cette liberté et cette simplicité que l'on se permet seulement en voyage : — Je vous prenais pour lady Harriet S..., dit-il.

Annie portait un petit capuchon rouge; elle avait à la main un bâton ferré, et elle se dit que la méprise n'était guère flatteuse pour lady Harriet.

Sans doute ce monsieur était en train de causer, car il lui parla d'une pierre curieuse qu'il venait de trouver sur la route; puis il lui dit quelques mots de géologie, et finit par lui demander si elle connaissait le monsieur avec lequel il voyageait.

— Ce grand monsieur âgé? non.

— C'est un homme dont on a beaucoup parlé dans ces derniers temps, continua l'étranger.

— Oh! dites-moi son nom, je vous en prie.

Après avoir excité sa curiosité pendant quelques instants, il lui dit un nom qu'elle prit pour *Pibdy*; mais bientôt elle se dit que ce devait être la prononciation américaine de Peabody, et elle en fut très-heureuse, car elle avait pour ce grand bienfaiteur des pauvres la plus profonde admiration. Elle éprouva aussitôt un vif désir de lui être présentée, d'obtenir la faveur de lui toucher la main et de le remercier, comme Anglaise, pour tout le bien qu'il avait fait à son pays; mais la crainte de paraître ridicule la retint : elle pensa qu'il valait mieux laisser passer le grand homme inaperçu.

Cependant, après le dîner, nous trouvant autour de la table en petit comité, M. Peabody commença à causer d'une manière fort animée; et comme il plaisantait avec une jeune personne de notre société d'une manière qui paraissait aux yeux d'Annie incompatible avec sa dignité, elle sortit pour contempler le ciel étoilé et les formes indécises des collines environnantes. Le jeune Américain se tenait aussi sur la porte de l'hôtel, et il lui parla d'une magnifique aurore boréale qu'il avait vue.

— Je voudrais bien en voir une aussi! s'écria Annie.

Et au moment même de légères vapeurs rougeâtres commencèrent à s'amonceler du côté du nord et à se répandre sur une grande étendue du ciel, ainsi que cela arrive fréquemment en Écosse.

C'était vraiment un beau spectacle, et l'Américain, tout à fait enthousiasmé, alla chercher son vieil ami pour le lui faire contempler. M. Peabody se contenta de jeter un coup d'œil à ces lueurs septentrionales, et, s'adressant à Annie, il l'avertit trois fois de suite qu'elle allait prendre froid. Trois fois elle répondit qu'elle ne craignait rien, et quand enfin elle revint dans la salle à manger, il s'éleva entre eux une petite contestation pleine de gaieté, qu'ils terminèrent en se donnant rendez-vous pour manger le lendemain matin un véritable *porridge* écossais (1).

(1) Trad. de l'anglais de Mrs. Jérôme Mercier. — Georges Peabody était né le 18 février 1795, à Danvers, dans le Massachusetts, aux États-Unis. Fils de commerçant, il avait débuté par être simple apprenti chez un épicier, dans sa ville natale. Grâce à son intelligence et à son activité, s'étant rapidement développé, il prit part à des affaires de plus en plus fructueuses à Georgestown, à Baltimore, et enfin à Londres, où il alla s'établir, en 1843, comme marchand et banquier. Sa fortune devint considérable, et il en fit le meilleur usage. Ce fut lui qui, en 1852, donna les sommes nécessaires à l'expédition du docteur Kane dans les régions arctiques, à la recherche de sir John Franklin. Il a fondé, au prix de 25 000 livres (1 375 000 fr.), un institut ou établissement d'éducation à Danvers, et un autre, au prix de 100 000 livres (2 500 000 fr.), dans le Maryland. En 1862, s'étant retiré des affaires, il donna à la cité de Londres, pour la construction de maisons ouvrières confortables et saines, 150 000 livres (3 750 000 fr.). Quatre ans après, il fit don d'une autre somme égale destinée à continuer cette œuvre. En 1866, il donna à l'Université Harvard, aux États-Unis, 150 000 dollars pour la création d'un Musée et de plusieurs chaires. Une simple pierre conserve sa mémoire à Westminster. Son corps a été transporté en Amérique.

(1) Soupe faite avec du lait et du gruau.

Jusque-là, le grand bienfaiteur n'était qu'un simple mortel, et Annie, qui aime que ses héros soient toujours héroïques, était un peu désappointée. Mais le lendemain lui apporta un dédommagement. La matinée était superbe, et tous les étrangers étaient partis avant même d'avoir mangé le porridge. Alors nous eûmes une longue conversation avec l'excellent vieillard, et pendant cette douce causerie sa figure s'éclairait d'un si délicieux sourire qu'on se sentait ému jusqu'au fond de l'âme. Ses yeux souriaient en même temps que sa bouche, et il paraissait à la fois bon, simple et intelligent.

Il nous parla de sa carrière commerciale et nous dit ses modestes débuts, ajoutant :

— Je puis me rendre le témoignage que je n'ai jamais gagné un sou d'une manière déshonnête.

M. Peabody nous raconta ensuite comment, trente ans auparavant, il avait été surpris à Glascow par la première attaque de cette goutte dont il avait souffert cruellement et sans relâche pendant vingt-huit années. Il n'en souffrait plus depuis deux ans, et espérait bien en être délivré pour toujours.

Nous éprouvions un certain embarras à lui parler, malgré le désir que nous en avions, de tous les actes de bienfaisance qui l'avaient rendu si célèbre ; mais quand nous nous décidâmes à le faire, nous vîmes qu'il en parlait volontiers et d'une manière toute simple, qui prouvait bien plus de modestie réelle que ne l'aurait fait un silence affecté. Il nous exprima sa satisfaction d'avoir reçu des témoignages bienveillants de plusieurs grands personnages, et en particulier de la reine Victoria, qui l'avait remercié si simplement et si gracieusement au nom de son peuple.

— J'ai aussi une charmante lettre d'Eugénie, nous dit-il en cherchant dans une de ses poches ; — de l'impératrice, ajouta-t-il.

Mais il se rappela que cette lettre était enfermée dans sa malle, et nous ne pûmes pas la voir. Je pense qu'il aimait à parler de ses amis haut placés, ce qui ne le rendait pourtant pas indifférent aux autres, comme nous le vîmes bientôt. Une voiture venait de s'arrêter à la porte, amenant un homme âgé que M. Peabody crut aussitôt reconnaître.

— Je suis sûr que ce doit être lord R... ou l'un de ses frères, dit-il à son ami. Allez vous en informer, je vous prie.

Lorsque nous le revîmes plus tard, il nous dit :

— Il me semblait bien reconnaître cet étranger, et j'ai été vraiment heureux de le revoir. C'est le père de notre hôte, et il tenait l'auberge de Balloch quand j'y séjournai il y a quelques années.

Et cet excellent vieillard paraissait tout aussi heureux de cette rencontre que si l'ancien aubergiste eût été le grand lord écossais pour lequel il l'avait pris d'abord.

M. Peabody avait décidément un goût particulier pour Annie : avant notre départ, ils eurent à la fenêtre une longue et agréable causerie. En contemplant ses chères collines, et en écoutant celui qu'elle respectait si profondément, Annie se sentait pleinement satisfaite. M. Peabody commença à la plaisanter sur sa bague de fiancée ; il désirait savoir pourquoi elle ne la changeait pas pour un simple anneau d'or : comme Annie n'aimait pas en général ce genre de plaisanterie, elle ramena bientôt la conversation sur lui-même, et lui demanda s'il comptait retourner vivre un jour en Amérique.

Il lui répondit négativement : l'Angleterre lui convenait mieux ; mais il ajouta qu'il avait promis à sa sœur d'y retourner encore une fois dans trois ans. Il y avait peu de temps, du reste, qu'il revenait d'Amérique, et il raconta à Annie comment, dans cette dernière visite, il avait donné à chacun de ses parents une certaine somme d'argent (une vraie fortune).

— Je leur laisserai quelque chose encore à ma mort, ajouta-t-il ; mais, à part cela, je trouve que je suis parfaitement libre d'employer le surplus de ma fortune pour le but que je me suis toujours proposé : montrer ma reconnaissance envers mon Créateur !

Telles furent ses propres paroles, autant qu'Annie peut se les rappeler. Elles furent prononcées avec simplicité et gravité.

— Je ne fais pas de dons individuels, remarqua-t-il une fois : ils ne me satisfont pas.

Son ami nous avait dit combien il était assailli de demandes. La veille du jour où nous l'avions rencontré, il avait reçu cent cinquante lettres : toutes, à l'exception de deux, renfermaient des demandes d'argent. Un *monsieur* lui avait écrit qu'il n'était pas bien dans ses affaires, que tout près de lui se trouvait une petite propriété qu'on pourrait acheter pour 2000 livres environ (50000 fr.), et que si M. Peabody était assez bon pour lui fournir cette somme et lui donner en outre une centaine de livres de rente (2500 fr.), il s'estimerait très-heureux. Nous fûmes tous indignés de la conduite de ce monsieur, mais M. Peabody se contenta de sourire avec calme.

Bientôt on vint annoncer à Annie que le bateau s'approchait. Elle ne put s'empêcher d'éprouver une profonde tristesse en disant adieu, pour toujours, pensait-elle, à ce vénérable vieillard, dont nous avions appris à connaître le caractère, ce qui ajoutait beaucoup à la reconnaissance que nous éprouvions, comme Anglais, pour sa libéralité envers la classe ouvrière de notre pays. Il semblait aussi très-peiné de nous voir partir, et, prenant les deux mains d'Annie dans les siennes, il se pencha vers elle pour lui donner un baiser paternel en lui disant : « Que Dieu vous bénisse, mon enfant ! » Ce qu'elle apprécia infiniment.

Nous partîmes ensuite, éprouvant ce que nous aurions ressenti si nous avions quitté un de nos plus chers amis. *La fin à une prochaine livraison.*

A CHACUN VOUS DEVEZ AIDE ET CONSEIL.

On a vu souvent le sculpteur Maryas, au grand étonnement des passants, quitter brusquement le bras d'un ami, interrompre une conversation, pour repousser du pied un tesson de bouteille ou une pierre égarée sur le trottoir. « Comme cela, disait-il, en contemplant son œuvre avec complaisance, je crois qu'il n'y a plus de danger pour personne ! » On riait. « Riez, riez ! disait-il ; il n'y a pas de petit service. Je suis utile à ma manière. »

Il n'a jamais rencontré un enfant égaré, pleurant au coin d'une rue, sans s'adresser à lui ; et toujours il arrivait à le remettre dans son chemin. Je l'ai vu arrêter un portefaix et lui expliquer avec patience comment il devait porter son fardeau afin qu'il fût moins lourd.

Ce souci des petits, des faibles, des maladroits et des ignorants, me touche beaucoup chez un homme aussi célèbre et aussi digne de l'être. J'avoue cependant que j'ai ri les premières fois du sérieux et du soin qu'il mettait dans l'accomplissement de cette mission volontaire.

Je l'ai même raillé sur le manque de reconnaissance de quelques-uns de ses obligés, qui le regardaient d'un œil narquois et lui demandaient d'un ton goguenard de quoi il se mêlait. « Bah ! bah ! disait-il, ce n'est rien ; je me suis probablement mal expliqué, voilà tout. Et puis, je sais que ce que je fais est bien : je suis payé d'avance. » Et je dois dire que je ne l'ai jamais surpris, dans de pareilles occasions, ni décontenancé, ni impatienté.

Je lui demandai un jour si c'était une gageure, ou s'il avait fait vœu de devenir le saint Vincent de Paul des mon-

treurs de marmottes en détresse, ou des gamins qui ont perdu leur chemin.

— Ce n'est, me répondit-il d'un ton de bonne humeur, ni un vœu ni une gageure; c'est le résultat d'une simple réflexion que je m'étonne de n'avoir pas faite plus tôt.

Nous tous tant que nous sommes ici-bas, nous nous soucions vraiment trop peu les uns des autres. Nous vivons côte à côte, sans essayer seulement de nous connaître, à plus forte raison de nous entr'aider.

Que de fois cependant un mot dit à propos, un conseil simplement et affectueusement donné, rendrait service, je ne dis pas à un ami, mais à un simple passant! Il me semble que c'est un devoir, et même un devoir de stricte obligation, d'aider les autres et de les conseiller.

Eh bien, non! par paresse, par indifférence, par respect humain, nous continuons notre route, nous ne disons pas le mot qu'il fallait dire, et c'est tant pis pour les autres, mais surtout tant pis pour nous. Je sais par expérience que les donneurs de conseils sont souvent mal reçus. Mais à qui la faute? Je me figure qu'ils auraient plus de succès s'ils voulaient seulement se donner un peu plus de peine et montrer dans leurs conseils plus d'abnégation, d'intérêt réel et de bienveillance pour les autres.

Il faut se mettre dans l'esprit, d'ailleurs, que les gens à qui l'on offre ses conseils ne sont pas parfaits. Ils ont leur amour-propre, que l'on ne ménage pas toujours assez. Boileau a beau dire au nom de la loi :

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue,

La Fontaine lui riposte au nom de l'expérience :

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres.

Tout le monde accepte sans discussion la maxime de Boileau; mais chacun sous-entend qu'elle est faite pour les autres, et non pas pour lui. Aussi, quand nous demandons conseil, c'est, la plupart du temps, pour faire approuver ce que nous avons décidé d'avance. Je sais tout cela.

Il n'en est pas moins vrai qu'il y a conseil et conseil, comme il y a manière de les donner. Avouons que bien souvent, quand nous donnons un conseil, nous sommes flattés de montrer notre supériorité. Si l'autre s'en aperçoit, sa vanité se cabre. Quel profit tirera-t-il alors de vos avis, et quelle reconnaissance pourra-t-il vous témoigner? On fuit les gens qui ne savent que répéter : « Vous n'avez pas voulu me croire; je vous l'avais bien dit! »

Ne craignez pas, poursuivit Maryas, que je vous fasse un cours complet de l'art de donner des conseils. Il y a trois ou quatre règles fort simples à suivre : votre bon sens et votre bon cœur vous les indiqueront assez. Les voici d'ailleurs toutes réunies dans une anecdote d'une bonhomie charmante dont Turenne est le héros. —

Maryas, allongeant le bras, prit dans sa petite bibliothèque d'atelier un cahier fort simplement relié, où il écrivait les choses qui l'avaient le plus frappé. Après avoir feuilleté un instant, il trouva le passage et me le désigna du doigt. Je l'ai copié pour ma propre satisfaction, et je le donne ici tel que je l'ai copié.

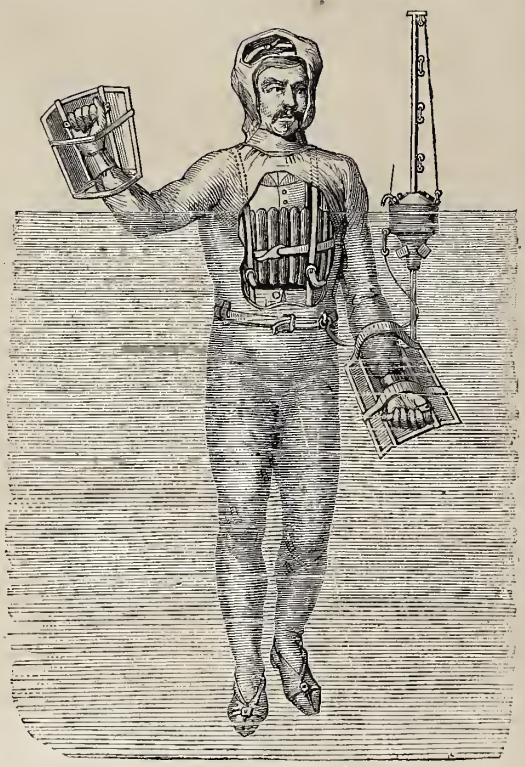
« M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : « Mon bel enfant, ne passez jamais derrière » un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle néces- » saire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous » promets que cela ne vous en fera pas faire une demi- » lieue de plus dans le cours de votre vie entière; et sou- » venez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. »

A la suite de l'extrait, Maryas avait écrit cette simple réflexion : *J'aime presque autant cela qu'une de vos victoires, monsieur de Turenne.*

J'ai pris sur moi de transcrire, en même temps que le texte, la réflexion de Maryas.

L'APPAREIL NATIONAL DE SAUVETAGE.

Les mieux favorisés parmi la foule innombrable de curieux que l'Exposition de 1868 attira au Havre, ce sont sans contredit ceux qui eurent l'heureuse chance d'être admis, le 30 août, à bord du steamer *le Courrier* pour assister aux expériences de l'appareil de sauvetage inventé par M. Stoner, de New-York. Ce jour-là, l'ingénieux Américain réalisa en pleine rade, à neuf milles de terre, la



L'Appareil national de sauvetage.

vieille fable des tritons et des sirènes. On vit, émergeant jusqu'à mi-corps au-dessus des flots agités, un groupe de quatre personnes évoluer librement dans toutes les directions ou se mouvoir à volonté sur place.

Ces quatre expérimentateurs, dont il faut conserver les noms dans sa mémoire, étaient, outre M. Stoner, auteur de l'appareil nommé par lui *national*, — la reconnaissance publique a sanctionné cette appellation, — MM. Édouard Dezandt, Craddok, et une vaillante jeune femme qui, revêtue de l'appareil Stoner, s'élança du vapeur dans la mer sans plus d'hésitation que ses trois compagnons d'expérience nautique.

Un moment, tous les quatre ont disparu engloutis sous la vague; muets d'anxiété, les assistants restent le regard fixé sur le point où la mer s'est ouverte pour les recevoir; puis un immense cri de joie s'échappe de toutes ces poitrines que la terreur oppressait, un tonnerre de bravos éclate sur le *Courrier :* on a vu reparaître à la distance de quelques brasses ceux qui semblaient déjà perdus pour s'être imprudemment risqués à jouer le rôle de naufragés.

Grâce à deux poids de plomb solidement bouclés sur les pieds, les voilà maintenus en équilibre dans l'eau comme s'ils se tenaient debout sur le sol. Sous leur vêtement, fait d'une seule pièce de toile enduite de caoutchouc et serrée naturellement aux poignets, ils portent une ceinture de liége articulée, dont la flexibilité ingénieusement combinée

se prête à tous les mouvements du corps. Un capuchon, de même étoffe que l'ample pardessus, bouclé sous le menton, laisse au cou toute sa liberté. Pour se mouvoir et se diriger, ils ont en guise de nageoires, et fixés par des courroies, deux petits appareils en toile enduits aussi de caoutchouc, qui couvrent le dessus des mains sans emprisonner les doigts. Les bouées surmontées de pavillons flottants qui nagent à côté d'eux sont des boîtes destinées à renfermer, celle-ci de l'eau douce et des provisions de bouche indispensables aux naufragés véritables exposés à attendre quelque temps le passage d'un navire, celle-là les fusées-signaux et la torche-fanal dont la lumière, — appel de détresse, — doit indiquer au navire qui passe au loin la manœuvre à faire et le chemin à suivre pour venir au secours des malheureux en perdition.

Tout le drame de naufragés errants sur les flots fut joué par les quatre nageurs. D'abord ils se séparèrent, et chacun d'eux se dirigea vers un point différent de l'horizon, comme s'il cherchait soit une terre, soit une embarcation à aborder; ensuite ils se réunirent, et, pour preuve de la

Application de l'appareil national de sauvetage.

sécurité que leur offrait l'appareil de sauvetage, ils ouvrirent la boîte aux provisions et prirent leur repas. L'appétit satisfait, les hommes fumèrent le cigare; puis tous ensemble simulèrent le sommeil. Cette apparence de repos dura peu; au réveil, les fusées-signaux furent lancées par l'un d'eux vers le steamer, un autre alluma la torche-fanal; alors le *Courrier* gouverna dans la direction des soi-disant naufragés, et le sauvetage fut opéré au bruit d'une musique militaire qui couvrait celui des cris d'enthousiasme de la foule.

Après l'incontestable succès de cette merveilleuse expérience, on peut dire que M. Stoner a mérité l'honneur de voir son nom écrit sur le livre d'or des bienfaiteurs de l'humanité.

ANIMAUX VIVANTS

POSSÉDÉS AU MOYEN AGE PAR DES PRINCES ET PRINCESSES [1].

La reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, aimait passionnément les chevaux. Dans la première période de sa vie en France ou de son mariage, elle montait d'élégantes et riches haquenées. Un peu plus tard, sa santé ne lui permit plus ce masculin et périlleux exercice. Alors elle se fit traîner dans des chars attelés de nombreux chevaux, les plus beaux et les plus vites. Plus tard encore elle dut renoncer à ce véhicule. Devenue podagre vers l'âge de quarante-cinq ans, la reine ne se déplaçait plus qu'en litière portée à dos d'homme et en chaise roulante ou fauteuil de malade.

A l'occasion du premier *jour de l'an* qui avait suivi son mariage (1er janvier 1386), le roi lui avait fait présent pour ses étrennes d'une selle. Charles VI était alors éperdument épris de sa jeune épouse. Il avait choisi un cadeau propre à mettre dans tout leur jour les grâces équestres de la royale amazone. Cet article de dépense est ainsi décrit aux comptes de l'*écurie du roi :*

« Pour une selle de palefroy pour la royne, de la façon d'Angleterre, couverte de veluiau vermeil, semée de lettres de E et de K [1], et une brodeure tout entour losengé d'or de Chipre et une chapelle de satin plate, taillée de haute taille et le harnois de ladite selle de soie vermeille, bride, cueillère, poitrail, estrivières; tout de soie vermeille, la garnison de fin cuivre doré, c'est assavoir le mors, les estriers, les kanesoms de haulte taille et d'esmail à 2 lettres

[1] On conserve à la direction générale des archives une série étendue et assez complète des comptes de dépenses faites par la reine de France Isabeau de Bavière, femme de Charles VI. Ces comptes jettent une vive lumière sur les mœurs de cette princesse et sur sa vie privée. Nous emprunterons spécialement à ces documents quelques traits relatifs au goût d'Isabelle de Bavière pour les animaux. Nous suivrons dans l'analyse de ces extraits l'ordre chronologique.

[1] *Elisabetha, Karolus* (Isabelle et Charles); initiales ou chiffre du roi et de la reine.

entrelacées et toute la semeure du harnois de lettres de fin cuivre doré, c'est assavoir un K et un E; pour ceste selle garnie de houce, de sengle et de tout ce qu'il appartient; laquelle le roy donna à la royne la veille des estraines; pour ceste selle, cent fr. »

En 1387, le mercier de la cour fournit un drap pour recouvrir la cage du papegai ou perroquet de la reine.

L'orfévre de la reine, en 1393, lui vend « deux cagettes d'argent à mettre oyselets de Chypre (1), pesant un marc 17 esterlins obole. »

Comme la plupart des princes, Isabelle avait des chiens d'appartement ou lévriers. Nous trouvons dans le même compte :

« Pour avoir fait et forgé la serrure d'un collier d'argent doré pour *Lancelot*, levrier de la royne, lequel est ferré à chevron, 6 livres 4 sous 8 deniers parisis... Pour la façon d'un autre collier pour le dit levrier, 4 livres 18 sous 4 deniers. »

On lit dans ces documents, sous la date de 1393 : « A Guillemin Turel, varlet de garderobe de la royne, au mois de janvier, pour argent qu'il avoit prêté à la royne, pour donner à un pauvre homme qui avoit présenté à la dite dame un chardonnereul (chardonneret) qui mangeoit sur le poing, 36 s. p. »

La reine avait une fille, la princesse Marie, qui était religieuse à Poissy. Isabelle, cette même année, alla visiter pendant quelques jours, en son couvent, Madame Marie. La reine, accompagnée aussi de la princesse Michelle, avait emmené, ce semble, avec elle un de ses singes, qui causa le dégât attesté dans l'article suivant : « A Jean de Sommevais, varlet de chambre de Madame Michelle de France, pour avoir fait rappareillier et mettre à point derrenièrement, que la dite dame fut à Poissy, son hanap d'or, que le singe avoit dérompu le vingtième jour de décembre; pour ce, 12 s. p. »

En 1412, Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, avait besoin de l'appui politique de la reine. Pour l'obtenir, et quoique tenu à distance, il faisait à Isabeau de Bavière la cour la plus assidue. Il s'avisa, comme d'une attention propre à obtenir ses bonnes grâces, il s'avisa de lui offrir quatre petits singes : « *Dons faits par la reine aux personnes qui s'ensuivent*... Colin Ratel, valet de chambre de monseigneur le duc de Bourgogne, auquel la dite dame mande bailler la somme de 26 francs pour payer un hanap d'argent doré que la dite dame lui a donné à cause de ce que, elle étant derrenièrement à Melun, il présenta à icelle dame, de la part de monseigneur le duc de Bourgogne, quatre petiz cinges... » Nous trouvons ailleurs, en mars 1417 : « A Jean le Lorrain, cousturier (tailleur d'habits), pour avoir fait et livré pour le singe de la royne une robe fourrée de gris : 60 sous... *item* pour un collier de cuir rouge, ferré et garni de boucles, mordant (ardillon) et d'un touret (perchoir?) de laiton doré, avec une boule de bois tournant en un cercle de fer, avec une grande corde pour pendre au col dudit cinge, 9 s. » Cette princesse possédait aussi un petit chat, des cygnes, et un chat-huant. Mais son goût principal était pour les oiseaux chantants ou oiseaux de volière. Leur ramage, leur société, avaient pour elle un charme qui était devenu une habitude et un besoin. Partout où se transportait la reine, elle se faisait suivre de ses « turtes (2) et oiselets. » En 1420, la reine résidait à Troyes. Elle venait de marier sa fille Catherine, en livrant la France aux Anglais. Il paraît que l'état de guerre et d'insécurité des routes ne lui avait pas permis de se faire apporter ses volières. Nous lisons en effet dans un autre compte : « A Bernard de Caen, demeurant à Troyes, pour trois douzaines de petits oisellés chantans, tant chardonnerelz, linotes, tarins, pinçons et autres, mâles et femelles... par lui apportés à ses risques et périls de Bray à Troyes pour la plaisance et esbattement de la dite dame en juin 1420, 4 liv. 16 s. p. »

La reine, quoique très-peureuse, entretenait, même dans sa *ménagerie*, une *liéparde* ou femelle de léopard. Cet animal lui avait été donné par son fils Jean, Dauphin, duc de Guyenne, au moment où ce prince, élevé jusque-là en Hollande, venait d'arriver en France. La reine habitait alors Vincennes. « A Perrin Saoul, boucher de Nogent-sur-Marne, pour un mouton acheté de lui au varlet et garde de la liéparde envoyée de Compiègne par monseigneur le Dauphin à la reine; pour donner à manger à la dite liéparde; le 10 mars 1417, 18 sous. »

Marie d'Anjou, reine de France, épouse de Charles VII, avait également le goût des animaux. En 1455, un chevalier célèbre, Robert Floquet, capitaine d'Évreux, lui envoya de Normandie un marsouin. C'était un poisson royal ou poisson d'honneur qui se pêchait dans ces parages, sur la côte maritime. Le même compte de Marie d'Anjou nous montre qu'elle entretenait aussi des bêtes vivantes. La reine, en 1454, se rendit en pèlerinage de Chinon à Notre-Dame de Recouvrance de Loudun. Là, elle fit remettre « à un jeune chaussetier de Loudun, qui lui avoit donné un *estourneau parlant* », la somme considérable de 8 livres 18 sous 9 deniers tournois. La reine, étant à Chinon, fit payer vers le même temps un écu « à Jacquet Chevalier, qui garde sa chèvre sauvage. »

Parmi les faits que nous venons de citer, le plus singulier est celui de la *liéparde* entretenue par Isabeau de Bavière. Hâtons-nous d'ajouter, pour prévenir tout rapprochement inspiré par la mauvaise réputation de cette reine, que le fait en question n'a rien qui lui soit particulier. En 1445, la jeune et innocente Marguerite d'Anjou vint à l'abbaye de Tichfield, en Angleterre, pour y épouser Henri VI. C'est là que devait être célébré le mariage des royaux époux. Marguerite, âgée de seize ans, était à peine arrivée, que l'un des courtisans lui offrit un lion à titre de présent (1). En 1439, le Dauphin Louis, qui fut depuis Louis XI, se trouvait de passage à Limoges. Il était logé chez l'abbé de Saint-Martial. Duchâtel, sénéchal de Beaucaire, envoya au jeune prince, âgé de seize ans, une lionne de huit mois. Durant la nuit, cette lionne, attachée par une corde à une croisée dans l'antichambre de l'abbé, voulut sauter pour s'enfuir et se pendit. Le Dauphin la regretta beaucoup, et l'ayant fait écorcher, il emporta la peau de sa lionne (2).

En 1447, le même Duchâtel était à la fois sénéchal de Provence et gouverneur du palais d'Aix pour le roi René d'Anjou. Il envoya d'Aix à Tarascon vers ce prince un lion qu'il offrit à René (3). Peu de temps après, le roi René donna près de Saumur une grande fête chevaleresque appelée le *pas de la Joyeuse Garde*. Une colonne de marbre ou perron soutenait un écu symbolique ou *écu de l'emprise*. Au pied du perron se voyaient deux lions vivants, enchaînés chacun au cou par une forte chaîne d'argent (4). Enfin, pour citer ce dernier exemple, le 1er janvier 1449, Louis, Dauphin, envoya comme présent d'étrennes à son père, Charles VII, un léopard (5).

(1) Il s'agit sans doute ici de menus oiseaux d'Orient, au plumage vivement coloré. On appelait aussi *oiseaux de Chypre* de petits flacons contenant des essences de roses.

(2) Tourtereaux.

(1) Voy. la biographie de cette princesse dans l'ouvrage de miss Strickland intitulé : *Lives of the Queens of England*. 1844, t. III, p. 202.

(2) *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, tome XI, p. 363.

(3) Comptes de René d'Anjou, p. 1339.

(4) *Œuvres de René d'Anjou*, t. I, p. lxxvij.

(5) Compte d'Estienne Petit, provenant de la collection Joursauvault.

Il résulte de ces citations, si je ne me trompe, que la possession de ces animaux féroces était au moyen âge une sorte de prérogative réservée aux personnes du rang suprême. Peut-être faut-il voir dans ce fait l'une des origines étymologiques, ou l'une des raisons qui ont fait appliquer à ces animaux l'épithète encore usitée de *royal*, comme le tigre *royal*. Il existait à Paris des lions royaux dès le quatorzième siècle. Le vaste hôtel de Saint-Paul, consacré depuis Charles V au séjour des rois de France, occupait un espace de terrain qui s'étendait de la Bastille à la rue de Jouy, et de la rue Saint-Antoine à la Seine. Une portion de ses dépendances était habitée par les lions du roi. La *rue des Lions-Saint-Paul*, située dans le voisinage, a emprunté de là son nom. Il existait un fonctionnaire spécial affecté à la garde de ces animaux. L'un des comptes de l'argentier du roi Charles VI porte, à la date de 1387, cet article : « *Officiers du roy*. Guillaume Signier, garde des lions du roy, commis pour leur garde et gouvernement, à 32 livres parisis par mois. » En 1404, cet office était rempli par un autre titulaire nommé Perrin Hernier. Il touchait le même traitement que son prédécesseur « pour la garde de deux lions et deux *lionnesses*. »

Cet usage de conserver des animaux vivants, rares et curieux, dans les demeures royales, paraît s'être perpétué en France jusqu'aux temps modernes sans discontinuité. Louis XIV, en créant sa somptueuse résidence de Versailles, y comprit une ménagerie largement distribuée. Le bâtiment fut construit par Mansart, près du grand canal, et nous en possédons plusieurs vues ou représentations gravées (1).

Toutefois ces ménageries, aussi bien que les exhibitions analogues des foires et places publiques, n'étaient pour ainsi dire qu'une affaire de luxe et de passe-temps. L'idée d'une étude sérieuse et scientifique y prenait peu de part et n'y pouvait trouver qu'un faible secours. Buffon, vers 1740, fit, dit-on, creuser au *jardin du Roi* les premières fosses destinées à servir de demeure à des animaux vivants, et qui aujourd'hui sont occupées par les ours dans ce même établissement. On ajoute que les premiers hôtes de ces fosses furent des sangliers (2). Cependant, à l'époque de la révolution française, le jardin du Roi ou *jardin des Plantes*, fidèle à son titre, ne possédait aucune collection d'animaux vivants. Le premier noyau de la collection actuelle date du 15 brumaire an 2 (5 novembre 1793). D'après le témoignage oculaire d'un homme illustre (3), acteur pour une part et témoin des faits, cette fondation eut lieu révolutionnairement par un arrêté du procureur général de la commune de Paris. A cette époque, la capitale était encombrée de saltimbanques et de montreurs d'animaux féroces qui compromettaient la sûreté publique. Le procureur général fit saisir en masse tous ces animaux, qui furent conduits par les commissaires de police et la force armée au jardin des Plantes, pour y être conservés à demeure. Les possesseurs expropriés reçurent à dire d'experts une indemnité qui fut arbitrée à la somme de 55000 francs. Cet état de choses agrandi fut ensuite régularisé par la loi du 21 frimaire an 3 (11 décembre 1794), qui donna au Muséum d'histoire naturelle l'organisation que cet établissement a conservée jusqu'à ce jour.

UN VIEUX ROUET.

A la porte du brocanteur, sur le pavé de la large rue bordée de hautes maisons, que fais-tu, pauvre rouet, humble instrument du labeur de la ménagère campagnarde? Ta place n'est point ici : les mains des femmes de la ville, habiles à manier l'aiguille et à enrichir de légères broderies le tissu de soie ou de lin, ne sauraient faire tourner ta roue ni entortiller la filasse blonde autour de ton fuseau. Retourne aux champs; rentre sous ton toit agreste que couvre la tuile rouge ou le chaume épais; reprends ta place sous le manteau de la grande cheminée, devant le vieux fauteuil de l'aïeule aux doigts tremblants, et que ton doux bruit accompagne encore sa chanson chevrotante. Pauvre rouet ! retourne au village. Qu'es-tu venu faire ici?

— Que sont venus y faire tant d'exilés qui errent tristement sur le pavé de vos rues? Si l'un deux passe devant moi, je le vois s'arrêter, et ses yeux se remplissent de larmes. C'est que son destin est pareil au mien; c'est que, comme moi, il est étranger dans la ville superbe, et qu'il regrette son toit natal que ma vue évoque dans son souvenir.

J'ai vu bien des hommes et bien des choses depuis que le tourneur a arrondi et disposé mes morceaux. Quand je fus terminé, il me regarda en souriant, satisfait de son œuvre; puis il me para de rubans et de fleurs fraîchement cueillies, et, tout joyeux, il me mit sous son bras pour aller m'offrir à sa fiancée. Elle se leva d'entre ses sœurs, la jeune fille, et vint me recevoir en rougissant. Elle voulut m'essayer à l'instant même, et son pied agile mit ma roue en mouvement pendant que son doigt faisait tourner le fuseau, et que le fil s'allongeait, blond et délié, et s'enroulait autour de ma bobine. Et l'ouvrier ému la regardait le cœur plein de joie en songeant à l'avenir. Quand il me rapporta dans sa maison, mon berceau, il n'était plus seul, et la jeune ménagère, alerte et courageuse, venait partager son existence, l'existence bénie du bon travailleur.

Les années ont passé, le temps a noirci mon bois et courbé le tourneur et la fileuse; mais la vieillesse n'a pas effacé le sourire de leurs traits ni chassé la joie de leurs cœurs. Si parfois ils ont souffert, le travail et la tendresse les ont consolés; et c'était une heureuse maison que celle où j'habitais il y a quelques mois à peine. La jeune ménagère d'autrefois, vieille grand'mère aujourd'hui, filait encore l'hiver sous la cheminée, l'été près de la fenêtre qu'embaumait un pot de giroflée. Une jeune femme allait et venait à sa place dans la maison, travaillant gaiement et faisant reluire les vieux dressoirs où s'étalait la vaisselle aux couleurs brillantes; de petits enfants gais et roses venaient en riant essayer de faire tourner le fuseau entre leurs doigts inhabiles, et le vieux tourneur aux cheveux blancs les regardait en remerciant Dieu.

Où sont maintenant les enfants gais et roses, et la jeune mère, et le tourneur au dos courbé, et la fileuse aux doigts tremblants? L'orage a passé, et tout ce bonheur s'est dispersé à son souffle. Un jour, au lieu des gais souvenirs et des humbles travaux dont on parlait le soir à la veillée, on s'est entretenu de guerre, et depuis ce jour-là l'inquiétude est venue s'asseoir au foyer du travailleur et ne l'a plus quitté. La jeunesse du pays se réunissait autour des vieux époux; et quelques-uns se réjouissaient d'avance de nos victoires. Mais le tourneur secouait tristement la tête. « Il ne faut pas envier la gloire, disait-il : la guerre, c'est la violence, l'injustice et la mort. Rien de bon ne peut venir de ce qui est mauvais; tous les hommes doivent être frères; la guerre n'est pas bénie de Dieu, et c'est une impiété que de l'appeler le Dieu des armées et de le remercier de la victoire. » Hélas ! bientôt des bruits sinistres pénétrèrent dans le village; au lieu des victoires attendues, chaque jour c'était une nouvelle défaite. Le sol de la patrie tremblait sous les pas de l'étranger, et le vieux tourneur, soulevant de ses mains affaiblies le fusil suspendu au

(1) Voy. notre tome XIII, 1845, p. 404; et t. XV, 1847, p. 187.
(2) Voy. t. XI, 1843, p. 306.
(3) Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, t. VI, p. 106.

manteau de la cheminée, pleurait de ne pouvoir plus en supporter le poids. La terreur grandissait de jour en jour et s'étendait comme une ombre sur tout le pays. Enfin l'heure arriva, l'heure des malheurs prévus : le village envahi par l'ennemi ne fut bientôt plus qu'une ruine. Des figures farouches apparurent autour des chaumières, et des cris de désespoir répondirent à leur langage barbare. Dans la maison où j'étais né, tous les objets, paisibles témoins de tant d'années de bonheur, furent saisis par des mains violentes, brisés ou jetés au loin. Moi-même, arraché brutalement de ma place au coin de l'âtre, je quittai pour toujours l'humble toit où s'allumait l'incendie, et lorsque j'en passai le seuil... horreur! j'y vis du sang! —

Où sont maintenant les enfants gais et roses, et la jeune mère, et le tourneur au dos courbé, et la fileuse aux doigts tremblants?...

— Pauvre rouet! ta douloureuse histoire est aussi ancienne que l'humanité. Depuis que les hommes existent, il s'en élève parmi eux qui veulent être appelés maîtres et seigneurs : à la voix de ceux-là le sang coule, et la dévastation les accompagne. Que de victimes sont tombées ainsi! que de victimes tomberont encore avant que les peuples, troupeaux abusés, se détournent de leurs faux pasteurs et se décident à remplacer le triste nom d'ennemis par le doux nom de frères! Ce jour est lointain sans doute. De même que les premiers chrétiens croyaient voir avant la fin de leurs jours terrestres le Fils de l'homme apparaître sur les nuées, ainsi les penseurs, dans l'ardeur de leurs rêves, annoncent la paix universelle et disent : Ce sera pour demain ! Demain se lève au bruit du canon qui tonne, et son ciel bleu est voilé par la fumée des incendies. Pourtant, chaque guerre nouvelle laisse après elle plus d'amour pour la paix : que cet amour grandisse et sache vouloir, et le monde sera sauvé! Espère donc, pauvre rouet, espère et console-toi ! Quelle que soit la fileuse qui te chargera de ses blonds écheveaux de lin, parle-lui dans ta chanson monotone; dis-lui le passé douloureux, la guerre barbare; et quand elle aura frémi en regardant le berceau de ses fils, parle-lui aussi de l'avenir. Dis-lui que ce sont les mères que Dieu charge de le faire, cet avenir, puisqu'elles tiennent entre leurs mains les tendres âmes des petits enfants qui seront des hommes un jour. Dis-lui qu'elle ne doit pas seulement leur fournir par son travail le pain quotidien de la vie matérielle, mais qu'elle leur doit aussi le pain quotidien de la vie morale, les bons exemples et les bons conseils. Qu'elle leur apprenne à donner beaucoup et à se contenter de peu; qu'elle leur enseigne le dévouement, la sincérité et le devoir; qu'elle leur fasse une conscience si juste et si sûre que rien dans la vie ne puisse plus la fausser ni l'ébranler; et peut-être un jour, pauvre rouet, alors pieusement gardé comme une relique d'un âge passé depuis longtemps, peut-être entendras-tu une génération plus sage et plus heureuse que la nôtre se raconter nos malheurs en se réjouissant de ce que de pareilles calamités sont devenues impossibles. Et ce jour-là tes premiers amis, le vieux tourneur, la jeune ménagère, la fileuse aux doigts tremblants, les petits enfants gais et roses, depuis tant d'années endormis dans la tombe, élèveront leurs mains devant le trône de Dieu et lui diront : « Sois béni, Seigneur ! car nous n'avons pas souffert en vain, et le sang des victimes de la guerre est devenu pour toute la terre une semence de paix ! »

DESSINS CHINOIS.

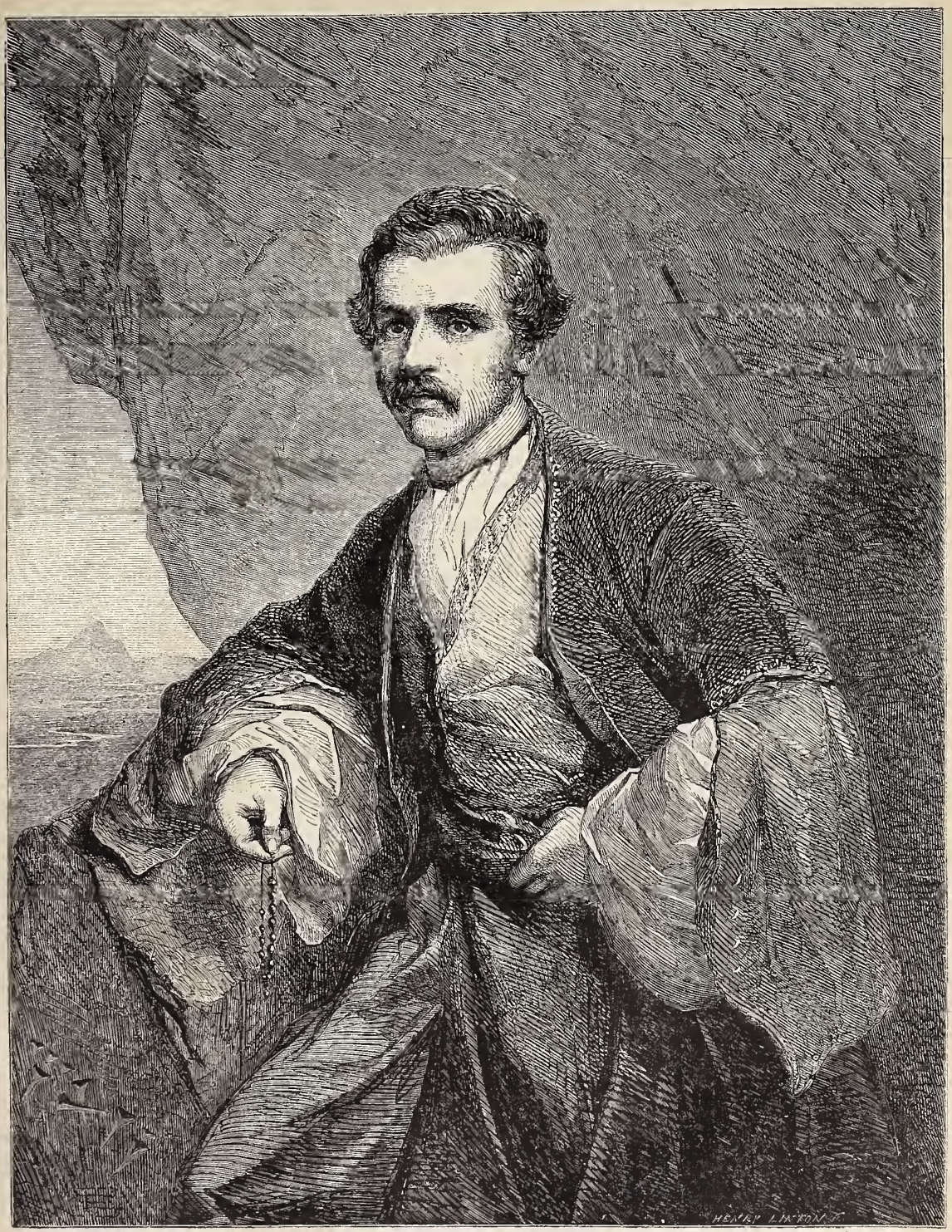
On ne connaît guère, en Europe, le dessin et la peinture des Chinois que par les albums sur papier de riz, rapportés de Canton, où on les fabrique pour l'exportation. Il s'en faut de beaucoup que l'art chinois s'arrête à ce niveau. La Chine a plusieurs écoles et plusieurs genres de peinture. Il y a la peinture fine exécutée sur soie; la peinture rapidement jetée sur papier non collé, par des mains habiles qui savent se priver de retouches; il y a, enfin,

Vase à fleurs, peinture chinoise sur soie (1).

l'esquisse hardie à l'encre. La figure humaine est rarement bien traitée; la perspective n'est pas toujours mauvaise, mais elle est toujours prise d'en haut, comme à Pompéi et, en général, dans les œuvres anciennes.

(1) *Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture.

LAYARD.



Austen-Henri Layard. — Dessin de Gilbert.

Austen-Henri Layard descend d'une famille de protestants français chassés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Il est né à Paris, le 5 mars 1817. Son grand-père était doyen de Bristol. Il s'était destiné d'abord au barreau ; mais peu à peu le cercle de ses études s'agrandit, et en 1839 il entreprit avec un ami un long voyage. Il visita le nord de l'Europe, et se rendit par l'Albanie et la Roumélie à Constantinople, d'où il envoya diverses communications à un journal de Londres. Il explora ensuite plusieurs parties de l'Asie, et apprit les langues de l'Arabie et de la Perse. Ayant entendu parler des découvertes que notre consul Botta avait faites à Khorsabad sur l'emplacement de l'antique Ninive et qui attiraient alors l'attention de toute l'Europe savante, il résolut de s'associer à la gloire de notre compatriote. Il alla demander les moyens de réaliser son projet à sir Stratford Canning, ambassadeur de l'Angleterre à Constantinople, et, grâce aux subsides que ce puissant personnage lui accorda très-libéralement, il commença, dans l'automne de 1845, des fouilles qui mirent à découvert, comme celles qu'avait pré-

cédemment entreprises notre consul, des restes précieux de l'art assyrien. Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs l'importance de ces travaux (1). On hésita d'abord, en Angleterre, à les apprécier; mais dès que toute incertitude eut cessé, le gouvernement anglais donna de hautes preuves de sa sollicitude à M. Layard. Il fut associé à l'ambassade de Constantinople en avril 1849; puis, trois ans après, en 1852, sous la première administration de lord Russell, on l'éleva aux fonctions de sous-secrétaire d'État pour les affaires étrangères. En 1853, il accompagna lord Stratford de Redcliffe à Constantinople. De retour en Angleterre, il prit part, comme membre de la Chambre des communes, aux délibérations relatives à la question d'Orient. En 1854, il fit un nouveau voyage dans l'Est. Il assista en Crimée à la bataille de l'Alma. Il résida aussi quelque temps dans l'Inde, pendant la formidable insurrection des années 1857 et 1858. Il a subi depuis plusieurs échecs dans les élections pour le Parlement; mais en 1860 il fut réélu par Southwark.

Ses découvertes de Ninive ne lui obtinrent pas seulement tous ces honneurs politiques, elles l'enrichirent rapidement. Les écrits qu'il publia sous les titres de *Ninive et ses restes* (1848-49 et 1853) et de *Monuments de Ninive* eurent un succès qui paraîtrait prodigieux en France. Une édition abrégée de *Ninive et ses restes*, en 1852, et une autre sous le titre de *Récit populaire des découvertes de Ninive*, en 1858, parvinrent à une telle popularité qu'il eût suffi de ces ouvrages pour assurer à leur auteur mieux qu'une honorable aisance.

En 1855 et 1856, M. Layard fut élu recteur de l'Université d'Aberdeen. Il redevint, en 1861, sous-secrétaire d'État pour les affaires étrangères sous la seconde administration de lord Palmerston. Depuis 1866, il est aussi l'un des conservateurs du British Museum, et c'est assurément un acte de justice de l'avoir appelé à cet emploi, aucun Anglais, depuis lord Elgin, n'ayant peut-être plus contribué que lui à enrichir ce bel établissement.

De cette courte biographie on peut faire ressortir quelques réflexions sérieuses sur le peu d'encouragement qu'ont à espérer en France les hommes qui honorent leur pays par leurs recherches et leurs travaux. Tandis que M. Layard, grâce à ses fouilles de Mossoul habilement et heureusement dirigées, arrivait, ainsi que nous venons de le dire, aux premières fonctions du gouvernement et à la fortune, que devenait M. Botta, qui avait été cependant le véritable initiateur, et, dès l'automne de 1843, avait révélé au monde savant les ruines de Ninive par ses excavations de Khorsabad (2) et envoyé au Musée du Louvre de si remarquables spécimens des monuments de l'art assyrien? Combien de personnes connaissent même son nom en France? Quels fruits a-t-il recueillis des services qu'il nous a rendus? Il faut avouer que de pareils exemples ne sont pas faits pour inspirer un zèle scientifique bien vif à notre jeunesse. Il est beau, sans doute, d'être désintéressé, de ne se proposer pour but que la science elle-même, de ne point compter sur la reconnaissance de sa patrie; mais il est juste que la patrie ne se montre point insensible à ce qu'on fait pour elle, et si le nombre de ses hommes éminents venait à décroître, on peut se demander à qui incomberait une grande part de la responsabilité.

(1) Voy. t. XX, 1852, p. 241-244.

(2) *Monuments de Ninive*, découverts et décrits par Botta, mesurés et dessinés par Flandin (1849-50). — *Inscriptions découvertes à Khorsabad* (1848).

LE ROC-DIAMANT.

Dans un des sites les plus pittoresques de l'Écosse, à l'entrée de la baie de Cromarty, en face des hautes falaises qui projettent leurs ombres sur les eaux, s'élève, parmi d'autres cimes taillées en scie, le célèbre Roc-Diamant, précipice à pic, qui, selon la légende, portait jadis au front une pierrerie. Souvent le pêcheur attardé, ramant vers le rivage, voyait du milieu des ténèbres surgir le phare étincelant, dont la longue traînée de feu ruisselait sur la mer. Les marins des autres pays s'enquéraient si la lumière qu'ils voyaient briller si haut, au milieu des falaises, juste au-dessus de leurs mâts, ne provenait pas de l'autel de quelque saint, ou de la cellule d'un ermite. Mais, de même que l'escarboucle du Ward-Hill, dont sir Walter Scott a fait un si poétique usage, « quoiqu'elle apparût rouge comme une fournaise à ceux qui la contemplaient d'en bas, elle devenait invisible pour l'audacieux qui osait tenter d'escalader les précipices qu'elle illuminait de sa splendeur. » J'ai plus d'une fois été interrogé en Écosse sur le Roc-Diamant de Cromarty, et un vieux soldat, qui s'était battu sous Abercromby, m'a dit avoir entendu conter cette légende par ses camarades dans les déserts sablonneux de l'Égypte. Malheureusement le roc seul est resté; le joyau a depuis longtemps disparu. On affirmait qu'il ne se montrait jamais le jour, ce qui rendait difficile de constater le site du point lumineux. Un certain capitaine anglais résolut de s'en assurer, et apporta dans ce but d'Angleterre des boulets de craie; il en chargea un de ses plus gros canons, par une nuit noire, et visa le diamant; mais avant qu'il eût mis le feu à la pièce, la lumière s'éclipsa et n'a jamais reparu depuis. On n'en a pu retrouver aucune trace sur les cimes ébréchées des falaises qui dominent la baie de Cromarty.

LES HONNÊTES ACCUSÉS.

Voy. p. 194.

LE FORÇAT REPENTANT RÉGÉNÉRÉ.

Nous sommes fiers des progrès accomplis, de l'adoucissement de nos lois pénales comparées à ce qu'elles étaient autrefois, à ce qu'elles sont encore chez quelques nations européennes; mais la réforme la plus grande et la plus nécessaire serait de prévenir les crimes, en élevant et moralisant les individus, en leur donnant la force de résister aux mauvais penchants ou de se régénérer après une première faute.

M. Malouet en cite un exemple frappant :

« Un forçat du bagne de Toulon avait volé, à l'âge de seize ans, vingt louis à son oncle qui l'élevait près de lui. L'oncle dénonça son neveu, qui fut arrêté et condamné à vingt ans de galères.

» Il y en avait dix qu'il était au bagne quand j'arrivai à Toulon, et dans cet espace de temps ce malheureux jeune homme avait tellement expié son crime par sa résignation et sa conduite exemplaire, qu'il avait pour amis et pour protecteurs tous les officiers supérieurs. Il était religieux sans affectation, humble sans bassesse; sa physionomie commandait la bienveillance. Il parlait de son oncle avec respect, et de sa faute comme étant trop doucement punie, d'après l'indulgence qu'on lui témoignait. Le temps d'expiation avait été bien employé; il était devenu calculateur habile, il parlait et écrivait purement. On le laissait libre dans une petite chambre où il vivait seul, ayant la permission de se promener dans l'arsenal. J'y ajoutai celle d'aller en ville, et il n'en usa jamais que pour aller à l'église ou chez le négociant qui lui procurait des secours. Enfin, sur la proposition du commissaire, je le chargeai de la tenue des rôles et du contrôle des distributions de vivres, dont

il s'acquitta avec une fidélité et une intelligence rares.

» J'aimais à le rencontrer dans l'arsenal et à causer avec lui. Un jour je lui annonçai que je sollicitais sa grâce : j'avais, en effet, écrit à M. le maréchal de Castries ; mais je fus très-étonné de ses instances pour qu'il ne fût donné aucune suite à cette démarche.

» — C est très-sincèrement, Monsieur, me dit-il, que je vous supplie de me laisser dans l'état où vous avez eu la bonté de me placer ; je suis résolu à y passer ma vie, à ne jamais reparaître dans le monde, à ne jamais quitter mon poste dans l'arsenal. J'y suis connu maintenant et pardonné ; on me traite avec une extrême bienveillance ; vous daignez m'employer avec confiance. Je ne trouverais rien de tout cela dans ma famille, que mon apparition, revenant des galères, couvrirait de honte. Si je vais dans une autre ville que la mienne, je serai obligé de cacher mon nom et mon aventure ; je serai perpétuellement dans un état d'humiliation ou de mensonge. Ici, le théâtre de mon supplice ayant été celui de mon repentir et de mon expiation, on a eu la bonté de me tenir compte de mon regret et de ma meilleure conduite ; laissez-moi jouir de votre protection, de votre intérêt, qui me consolent. Jamais je ne consentirai à sortir de l'arsenal, à moins que l'on ne m'en chasse. »

M. Malouet, touché de cette déclaration, persista dans sa sollicitation de lettres de grâce ; mais il apprit qu'il était de principe à la chancellerie de n'en point délivrer pour les galères à temps dans le cas de vol domestique. Il ne put qu'améliorer la position du galérien réformé. Il n'avait plus aucun signe de flétrissure, et travaillait au bureau des chiourmes avec un traitement convenable.

MORALE DES ORIENTAUX.

La bienfaisance est une grande vertu recommandée par le prophète Mahomet, comme dans ce *hadis :*

L homme est l'esclave du bienfait ; le bienfait trouve en lui sa propre récompense.

Double est le bienfait accompli de bonne grâce.

La bienfaisance est le principe de la félicité éternelle, la digue puissante opposée aux plus grands malheurs, le plus bel arbre du verger de l'humanité ; en un mot, elle est la mère de toutes les qualités, de toutes les vertus ; elle les comporte toutes.

La libéralité est l'arbre fécond du jardin de l'humanité, et le fruit le plus doux de cet arbre même ; c'est la pierre précieuse de l'océan de la nature humaine. Au contraire, l'homme qui n'est pas libéral est comparable au nuage du printemps sans pluie, au musc de Tartarie sans parfum, à l'arbre sans fruit, à l'huître sans perle.

L'avare n'entrera pas au paradis, fût-il un noble de la Mecque ; tandis que l'homme libéral n'ira pas en enfer, fût-il un esclave éthiopien. Comme le nuage, l'homme libéral donne tout, contenu et contenant ; tandis que l'avare, comme la fourmi, songe à recueillir un fétu, le moindre grain.

Libéral est celui qui coupe son pain en deux pour en donner la moitié au pauvre affamé ; plus libéral encore est celui qui, se privant lui-même, donne son pain tout entier aux nécessiteux.

DÉCOUVERTE
DU TOMBEAU DE FOULQUES NERRA, EN 1870.

Parmi les points de la Touraine les plus intéressants à visiter, il faut citer la petite ville de Loches, séparée de celle de Beaulieu par une prairie admirable, que les différents bras de l'Indre entourent comme d'une ceinture. Là, dans un espace très-restreint, l'archéologue pourra étudier des monuments de toutes les époques groupés à souhait : un donjon du onzième siècle, le plus grand, le plus vaste que, en France du moins, nous ait légué le passé ; une église de la meilleure époque romane, aux *dubes* originales, formant toit au dehors et voûtes à l'intérieur ; une enceinte de murailles presque intacte, où l'ogive du temps de saint Louis a précédé l'architecture des quinzième et seizième siècles ; un Hôtel de ville, spécimen de l'art de la renaissance, et une foule d'autres monuments moins importants, religieux, civils ou militaires, de tous les styles et de toutes les époques.

Du haut de la colline où sont étagés tous ces souvenirs des anciens temps, le visiteur pourra suivre du regard les méandres capricieux de la petite rivière, et découvrir sur la crête des sommets opposés des massifs verdoyants. Dans la vallée, en face de lui, il apercevra les modestes maisons de Beaulieu, qui viennent joindre celles de la ville de Loches par la chaussée qui traverse la prairie ; puis son attention sera éveillée par la vue d'un magnifique clocher du douzième siècle, qui domine des ruines imposantes et précède une église encore debout : peu de monuments aussi intéressants que cet édifice se recommandent à l'attention de l'artiste et de l'archéologue. Fondée par Foulques Nerra, le puissant comte d'Anjou, le grand batailleur de l'an mil, l'abbaye de Beaulieu eut à supporter une large part des calamités des siècles suivants : son église, en particulier, foudroyée au lendemain de sa consécration, brûlée par les Anglais au quinzième siècle, puis saccagée plus tard par les protestants, n'existerait plus depuis bien longtemps déjà sans la constance de ses abbés et de ses moines, qui, aussitôt après la tourmente, passaient leur vie à relever les ruines et réparer les désastres.

Foulques Nerra avait voulu être enterré dans cet édifice qui était son œuvre. Peut-être, dans un jour de philosophie inconsciente, le puissant comte d'Anjou, regardant du haut de son immense donjon de Loches la riche campagne qui l'entourait, vint-il à considérer cette église, qui était de sa part un acte de soumission au Dieu dont il avait violé les préceptes, et peut-être pensa-t-il que les six pieds de terre qui devaient recouvrir son orgueilleuse grandeur seraient bien choisis dans l'enceinte de ce lieu de pardon : aussi ce fut pour obéir à ses dernières volontés qu'après sa mort, arrivée à Metz, en 1042, à la suite d'une de ces courses aventureuses qui durèrent toute sa vie, son corps fut transporté à Beaulieu et enterré dans l'église abbatiale.

Les siècles passèrent sur cette tombe, et, au milieu des malheurs de toute nature éprouvés par les moines, tout vestige de l'ancien monument avait disparu, lorsque naguère la Société française d'archéologie, sous la présidence de M. de Caumont, vint tenir une de ses sessions dans la ville de Loches. Qu'il nous soit permis de dire que si les détracteurs de ces réunions périodiques se plaignent, avec une apparence de raison, des résultats quelquefois médiocres obtenus dans les séances publiques, ils ne se rendent pas compte du mouvement intellectuel qui en résulte. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles laissent après elles un germe précieux... le désir de connaître les curiosités du pays. C'est ce qui est arrivé à l'occasion du congrès de Loches. L'église de Beaulieu, notamment, fut étudiée dans tous ses détails ; puis on vint à penser au tombeau de Foulques Nerra, et, après un examen attentif des chroniques, une lecture minutieuse de différents manuscrits, œuvres de moines du siècle dernier, on acquit la certitude que le comte d'Anjou avait été enterré

dans le transept méridional, sous les orgues, près de la porte des cloîtres. Ce fut alors que, grâce à l'initiative de plusieurs habitants de Loches, et avec le concours empressé du maire et du curé de Beaulieu, des fouilles furent faites à l'endroit indiqué, le jeudi 17 février 1870.

Notre intention n'est pas de donner les détails de cette recherche si intéressante; nous dirons seulement qu'après avoir rencontré deux carrelages intacts, trouvé les traces évidentes d'un incendie mentionné par les historiens en 1412, et recueilli des fragments de colonnettes se rapportant à un tombeau du quinzième siècle, mélangés à d'autres fragments d'apparence plus ancienne, les assistants se trouvèrent, à une profondeur d'un mètre environ, en face d'une sorte de pavage en pierre tendre, au milieu duquel apparut une dalle d'une longueur de 2m.30 sur 70 centimètres de largeur. Évidemment là était le cercueil cherché. Aussi, lorsque après une suspension nécessitée par la chute du jour les travaux furent repris le lendemain, des curieux par centaines vinrent se grouper autour des chercheurs de la veille. Grande fut l'émotion de tous lorsque, après avoir dégagé la tombe du massif de maçonnerie qui l'étreignait et constaté l'existence d'une auge en pierre dure d'un seul morceau, on se mit en devoir de desceller la dalle qui servait de couvercle pour pouvoir la faire glisser de côté sans la rompre : on aperçut alors un amas confus de terre, de laquelle émergeaient quelques ossements tombant en poussière; mais la tête était intacte, et les dents garnissaient encore leurs alvéoles. A cet instant, un des archéologues qui dirigeaient la fouille, saisissant ce chef entre ses deux mains rapprochées, le souleva pour mieux le montrer à la foule qui se pressait tumultueuse sur les déblais amoncelés, et dit ces simples paroles : « Voilà le crâne de Foulques Nerra! » Certes, l'effet n'avait pas été cherché; mais il n'en était que plus saisissant. Huit siècles étaient passés sur ces restes, seuls débris de celui qui avait été le type de la force brutale, contemptrice de la justice et des lois; huit siècles de luttes, pendant lesquels les grands principes du droit avaient grandi insensiblement, mais sûrement, proclamant en dernier lieu la justice pour tous; et voilà qu'au bout de cette longue période il était donné aux fils de ceux qui avaient combattu et qui étaient morts pour cette justice, seule mère féconde de la liberté, de contempler, pleins de vie et de force, le crâne vide du comte d'Anjou.

Aucun enseignement ne devait manquer à cette fouille émouvante. Le lendemain, les restes mortels de Foulques Nerra avaient été replacés dans un compartiment fermé à l'extrémité du sarcophage, dix fois trop grand pour contenir ce qui restait ici-bas du redoutable prince. On allait fermer la tombe; peu à peu la nuit était venue. Dans l'église, une profonde obscurité; dans le transept, quelques lumières : l'une d'elles, placée près du crâne, lançait par toutes les ouvertures que la mort y avait faites des jets lumineux qui donnaient une vie factice à ces ossements. De rares assistants, trois ou quatre maçons, se tenaient debout, dans une attitude silencieuse, et, sur le bord de la fosse, le prêtre, le pasteur de cette vieille église, murmurait une dernière prière sur cette tombe encore entr'ouverte... Il n'était plus question des querelles de la vie, des jeux de la force et des conquêtes du droit; il était question de l'éternité!

A CHEVAL DONNÉ
IL NE FAUT PAS REGARDER LA BOUCHE.

Ce proverbe n'est pas toujours vrai; un exemple récent prouve l'utilité de ne pas s'y fier sans réserve.

Deux ou trois ans avant l'Exposition internationale et universelle de 1867, il y eut un certain émoi dans cette portion de la population mâle de Paris qui obéit aux exigences de la toilette, et qui a l'habitude de renouveler sa coiffure aux premiers beaux jours de l'année : les ouvriers chapeliers s'étaient mis en grève, et les chapeaux manquaient!

Quelle contrariété pour un élégant que d'exhiber à la promenade, et par un beau soleil, un couvre-chef terne, défraîchi, maculé par les ondées de l'hiver!

Autant les maîtres chapeliers murmuraient en voyant arriver des chalands empressés qu'ils ne pouvaient satisfaire, autant les ouvriers riaient entre eux, car ils comptaient sur ces flots d'acheteurs pour forcer les patrons à la détente.

Tout à coup la scène change du tout au tout : les vitrines et les rayons se garnissent comme par enchantement de chapeaux éclatants, noirs à s'y mirer. — D'où venaient-ils? De Londres, dont les maîtres chapeliers étaient accourus au secours des confrères de Paris.

Ce fut au tour des ouvriers de murmurer contre cette malencontreuse confraternité. Ils étaient à bout de ressources et voyaient arriver le moment de céder, lorsque, nouveau coup de théâtre! il leur tombe comme du ciel un subside de 25000 francs pour prolonger la grève! C'étaient les ouvriers anglais qui faisaient ainsi la contre-partie de leurs patrons; à la confraternité d'en haut correspondait la confraternité d'en bas. Beaucoup de paroles sentimentales furent dépensées à cette occasion.

On voudrait croire que le cœur seul était en jeu dans ces échanges de service; seulement, les économistes et les statisticiens, tous gens froids et étrangers aux mystères du cœur, inscrivirent cette note sur leurs registres :

« Tandis que les ouvriers de Paris se croisent les bras en allongeant la durée de leurs privations, et qu'ils maigrissent de plus en plus en grignotant le biscuit de leurs bons camarades d'Angleterre, les chapeaux anglais ne cessent de passer le détroit et de se caser sur les têtes françaises, chargés d'un triple bénéfice : bénéfice pour les patrons anglais, qui écoulent leur stock dans de belles conditions; bénéfice pour les patrons français, qui trouvent dans la grève un juste motif de lamentation et une justification indiscutable pour accroître leurs prix; bénéfice, enfin, pour les ouvriers anglais, travaillant avec excès pour suffire à la consommation de deux capitales! On calcule que deux millions de chapeaux ont passé la Manche sous les yeux des ouvriers français en grève. »

Notre proverbe revient ici, accompagné d'un doute. A cheval donné ne faut-il pas parfois regarder la bouche, en vertu de cette autre formule passée à l'état de proverbe : *Timeo Danaos et dona ferentes* (Je crains les Grecs et même leurs présents).

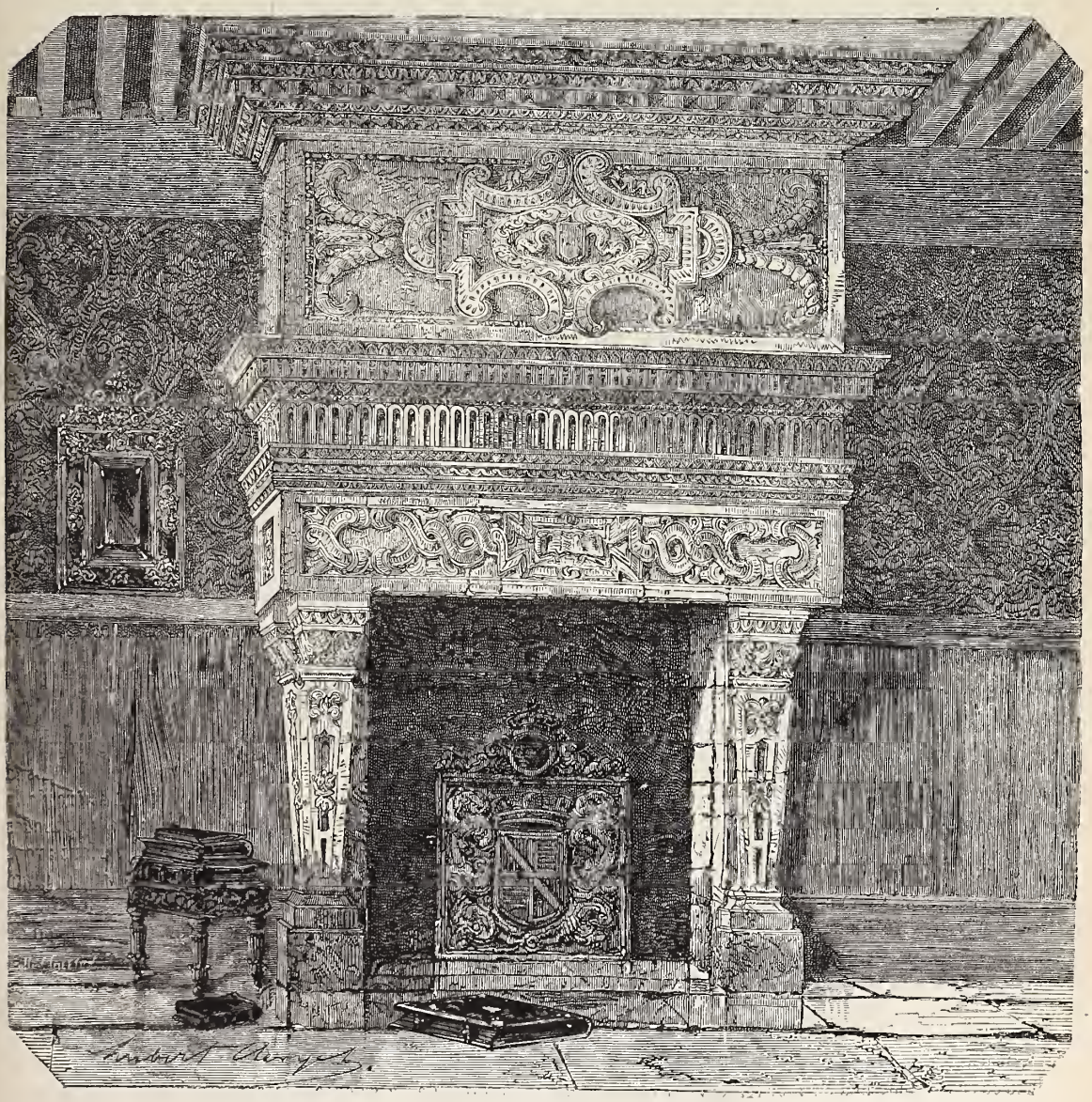
ANCIENNES CHEMINÉES FRANÇAISES.

Nous avons eu l'occasion de publier déjà un grand nombre de cheminées remarquables par leur construction ou par leurs ornements sculptés [1], et l'auteur des *Études d'architecture en France* qui ont paru dans le *Magasin pittoresque* a fait remarquer que cette partie de l'architecture intérieure des habitations est devenue pour les artistes de notre pays particulièrement un motif fécond d'études et de recherches. Nous ajouterons quelques mots à propos de la belle cheminée du château de Launay, près du Lude (Sarthe).

Ce n'est pas seulement dans les palais ou dans les plus riches demeures que l'on se plut à orner avec luxe le foyer domestique. M. Viollet-le-Duc, en traitant cette matière

[1] Voy. la Table de trente années, et t. XXXIII, 1865, p. 137, 189.

avec sa science accoutumée, en a donné les raisons dans son *Dictionnaire de l'architecture française* (t. III, p. 198) : « Bien que nos pères, dit-il, fussent moins frileux que nous, qu'ils fussent habitués à vivre au grand air en toute saison, cependant la réunion de la famille au foyer de la *salle* était évidemment pour eux un des plaisirs les plus vifs durant les longues soirées d'hiver. Le châtelain, obligé de se renfermer dans son manoir aussitôt le soleil couché, réunissait autour de son foyer non-seulement les membres de sa famille, mais ses serviteurs, ses *hommes* qui revenaient des champs, les voyageurs auxquels on donnait l'hospitalité; c'était devant la flamme claire qui petillait dans l'âtre que chacun rendait compte de l'emploi de son temps pendant le jour, que l'on servait le souper partagé entre tous, que l'on racontait ces interminables légendes recueillies aujourd'hui avec tant de soin, et dont les récits diffus ne s'accordent plus guère avec notre impatience moderne. Une longue chandelle de suif, de résine ou de cire, posée sur la tablette qui joignait le manteau de la cheminée, ou fichée dans une pointe de fer, et la brillante flamme du foyer, éclairaient les personnages ainsi réunis, permettaient aux femmes de filer ou de travailler



Cheminée du château de Launay, près du Lude (Sarthe). — Dessin de H. Clerget.

à quelque ouvrage d'aiguille. Lorsque sonnait le couvre-feu, chacun allait trouver son lit, et la braise, amoncelée par un serviteur au moyen de longues pelles de fer, entretenait la chaleur dans la salle pendant une partie de la nuit; souvent les étrangers et quelques familiers couchaient aussi dans cette salle sur des bancs garnis de coussins, sur des châlits ou sur des litières. » Mais jusqu'au quatorzième siècle, les cheminées des châteaux et maisons étaient, sauf de rares exceptions, d'une grande simplicité, comme tout ce qui tenait à l'usage journalier. « Le luxe des intérieurs consistait en peintures, en boiseries et en tentures plus ou moins riches, en raison de l'état de fortune du maître. Ce n'est guère que pendant le quatorzième siècle que nous voyons la sculpture, les bas-reliefs, envahir les manteaux des cheminées.

» Dans les habitations des bourgeois du quatorzième au quinzième siècle, les cheminées sont décorées avec luxe comme chez les seigneurs, mais dans des proportions plus restreintes et en rapport avec la dimension des pièces. La sculpture sur pierre était d'un haut prix, et, comme de nos jours, le bourgeois voulait souvent *paraître* à peu de frais : aussi beaucoup de cheminées d'habitations privées étaient en bois apparent ou recouvert de plâtre sculpté et mouluré.

» L'époque de la renaissance vit encore élever de belles

cheminées dans les intérieurs des châteaux; leurs pieds-droits et manteaux furent décorés de sculptures et de peintures d'une richesse et d'une élégance rares. Mais bientôt les dimensions énormes données aux cheminées furent réduites, et déjà pendant le dix-septième siècle elles prenaient des dimensions moins grandioses. Le marbre remplaça la pierre, qui jusqu'alors avait été employée dans la construction des pieds-droits et manteaux de cheminées, et ces manteaux s'abaissèrent jusqu'à la hauteur d'appui. »

LES LOIS ET LES FORCES

DANS L'ORGANISATION DE L'UNIVERS ET DES ÊTRES.

Discours prononcé par le professeur Tyndall à la réunion solennelle de l'Association britannique des sciences.

I.

Lorsque nous regardons la face extérieure d'une montre, nous voyons l'aiguille des heures, celle des minutes, et souvent aussi celle des secondes, se mouvant sur un cadran divisé. Comment ces aiguilles se meuvent-elles? Comment leurs mouvements relatifs sont-ils ceux révélés par l'observation? On ne saurait répondre à ces questions sans avoir ouvert la montre, s'être rendu compte de toutes ses parties, et avoir découvert leurs relations les unes avec les autres. Quand cela est fait, nous trouvons que le mouvement observé des aiguilles est une conséquence nécessaire du mécanisme de la montre mis en jeu par la force emmagasinée dans le ressort.

Le mouvement des aiguilles peut s'appeler un phénomène de l'art, mais la même chose a lieu pour les phénomènes de la nature; ceux-ci ont leur mécanisme intérieur et leur provision de force destinée à mettre le mécanisme en action. Le problème ultime de la science physique est de révéler ce mécanisme, de mettre en évidence cette provision de force, et de montrer que de l'action combinée du mécanisme et de la force résultent nécessairement les phénomènes dont ils constituent la base.

II

Il y a eu des écrivains qui ont affirmé que les pyramides d'Égypte étaient des productions de la nature; et dans sa jeunesse, Alexandre de Humboldt écrivit une longue dissertation dans le but exprès de combattre cette notion préconçue. Nous regardons maintenant les pyramides comme l'ouvrage des mains de l'homme, aidées probablement de machines dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir. Nous nous représentons à nous-mêmes ces essaims d'ouvriers travaillant à ces érections gigantesques, soulevant les pierres mortes, et, guidés par la volonté, l'habileté, et peut-être aussi en ces temps barbares par le fouet de l'architecte, plaçant les pierres dans la position assignée. Les blocs dans ce cas étaient mis en mouvement par un pouvoir extérieur, et la forme dernière de la pyramide exprimait la pensée du constructeur humain.

Passons de cet exemple du pouvoir de construction à une puissance d'un autre genre. Lorsqu'une solution de sel commun est évaporée lentement, l'eau qui tenait le sel en dissolution disparaît, mais en laissant le sel après elle. A une certaine phase de la concentration, le sel ne peut pas garder plus longtemps l'état liquide: ses particules ou, comme on les appelle, ses molécules commencent à se déposer sous forme de petits solides, si petits, en effet, qu'ils défient les microscopes les plus puissants. A mesure que l'évaporation continue, la solidification s'étend, et nous obtenons enfin par les groupements des innombrables molécules une masse finie de sel de forme déterminée. Quelle est cette forme? C'est quelquefois une imitation de l'architecture de l'Égypte. Nous avons de petites pyramides en sel composées de terrasses succédant à des terrasses depuis la base jusqu'au sommet, formant ainsi des séries de gradins ressemblant à ceux sur lesquels le touriste en Égypte est huché à force de bras par les guides arabes. L'esprit humain est quelque peu disposé à regarder ces pyramides de sel cristallisé sans se poser aucune question ultérieure, comme on remarque les pyramides d'Égypte sans se demander d'où elles viennent. Comment donc les pyramides de sel ont-elles été bâties? Conduits par l'analogie, nous pourrions supposer qu'au sein de l'amas des molécules constituantes du sel, il est une population invisible guidée et commandée par un maître invisible, et plaçant les blocs atomiques dans leurs positions propres.

Ce n'est pas là cependant l'idée scientifique que le bon sens puisse accepter comme vraisemblable. L'idée scientifique est que les molécules agissent les unes sur les autres sans l'intervention d'un travail d'esclave; qu'elles s'attirent ou se repoussent l'une l'autre en certains points définis et dans certaines directions déterminées; et que la forme pyramidale est le résultat de ce jeu d'attractions et de répulsions mutuelles.

III

Considérons maintenant un grain de blé confié à la terre, et germant dans son sein fertilisé : le grain et les substances qui l'entourent réagissent mutuellement, et le résultat de cette réaction est une architecture moléculaire. Il se forme un bourgeon; ce bourgeon atteint la surface de la terre où il est exposé aux rayons du soleil, qui sont regardés, eux aussi, comme une sorte de mouvement vibratoire. Et de même que le mouvement ordinaire de la chaleur dont le grain et les substances qui l'entouraient ont été d'abord pourvus a rendu le grain et ces substances aptes à se coaliser, de même le mouvement spécifique des rayons du soleil rend le bourgeon du grain apte à se nourrir de l'acide carbonique et des vapeurs aqueuses de l'air, et à s'assimiler deux des principes constituants de ces deux aliments, pour lesquels la tige a une attraction élective, en permettant aux autres constituants de reprendre leur place dans l'air. Il y a donc des forces actives dans la racine et des forces actives dans la tige; la matière de la terre et la matière de l'atmosphère sont ainsi entraînées vers la plante, et la plante croît et grandit. Nous avons successivement le bourgeon, la tige, l'épi, et le grain tout formé dans l'épi; car les forces ainsi en jeu forment un cycle contenu qui est complété par la production de grains semblables à celui qui a ouvert la marche. Il n'est rien dans cet ensemble d'opérations qui échappe à la portée de notre esprit.

IV

A l'œil de la science, le corps animal est le produit de la force moléculaire, comme la tige et l'épi du blé ou comme le cristal de sel ou de sucre. Plusieurs de ses parties sont évidemment mécaniques. Prenez le cœur de l'homme, par exemple, avec son système si parfait de valvules et de soupapes, ou prenez son œil ou sa main. La chaleur animale, en outre, est de même nature que la chaleur du feu; elle est produite par le même procédé chimique. Le mouvement animal, à son tour, dérive aussi directement de l'aliment de l'animal que le mouvement de la locomotive de Stephenson du combustible de son foyer. Au point de vue de la matière, le corps de l'animal ne crée rien; au point de vue de la force, il ne crée rien. Qui d'entre vous peut à force d'y penser ajouter une coudée à sa taille? Tout ce que nous avons dit de la plante peut être redit de l'animal. Chaque molécule qui entre dans la composition

d'un muscle, d'un nerf, d'un os, a été mise en place par la force moléculaire. Et à moins que dans la matière on ne nie l'existence d'une loi pour y introduire le caprice, nous devons conclure que, étant donnée la relation d'une molécule quelconque du corps à son entourage, sa position dans le corps peut être prévue et prédite d'avance. La difficulté contre laquelle nous avons à lutter n'est pas dans la qualité, mais dans la complexité du problème; elle pourrait être levée par le simple développement des facultés que nous possédons actuellement. Supposons acquis ce développement avec les données moléculaires nécessaires, et le poulet pourra se conclure aussi logiquement et aussi rigoureusement de l'œuf que l'existence de Neptune des perturbations d'Uranus, ou la réfraction conique de la théorie ondulatoire de la lumière. Vous voyez que je n'amoindris pas la question, et que j'avoue sans déguisement ce que des penseurs scientifiques croient plus ou moins distinctement. La formation d'un cristal, d'une plante ou d'un animal, est à leurs yeux un problème purement mécanique qui diffère du problème de la mécanique ordinaire par la petitesse des masses et la complexité des opérations en jeu. *La fin à une prochaine livraison.*

PÉDANTISME.

Il est un pédantisme pire que celui de la science, c'est le pédantisme de l'ignorance. Mme Louise AUDEBERT.

MONUMENTS MÉGALITHIQUES.

LE DOLMEN DE DRAGUIGNAN.

Nous avons déjà fait connaître, dans une série d'études descriptives (1), les recherches, les découvertes et les conjectures diverses des antiquaires relatives aux mystérieux monuments en pierres brutes qui appartiennent aux périodes les plus reculées de notre histoire, et qui sont aujourd'hui l'objet de nouveaux travaux intéressants à plus d'un titre.

Dans un savant mémoire sur l'*Origine des monuments mégalithiques*, qui fait partie du volume contenant le compte rendu des séances du Congrès celtique international, tenu à Saint-Brieuc en octobre 1867, M. Henri Martin, dont nous ne pouvons ici qu'indiquer les consciencieux travaux, dit très-justement : « Ces monuments simples et puissants caractérisent non pas exclusivement le génie d'un peuple, mais un certain âge de la vie des peuples et un certain ordre d'idées religieuses sur lequel la Bible jette une lumière qui ne laisse rien à désirer. « Si tu m'élèves » un autel de pierres, dit le Seigneur dans l'Exode, tu ne » le feras point avec des pierres taillées. Si tu y mets le » ciseau, il sera souillé. » — « Tu élèveras un autel au Sei- » gneur ton Dieu, avec des pierres que le fer n'aura point » touchées, avec des rochers informes et non polis. » (Deutéronome.) »

C'est en se plaçant à ce point de vue que le terme de *mégalithiques* a été récemment adopté pour désigner tous les monuments de grandes pierres à l'état naturel qui peuvent se rencontrer sur la surface du globe. Sans écarter l'idée religieuse que les sociétés primitives attachaient sans doute à la conservation de la forme originelle des choses, et en s'arrêtant même sur cette idée, il est permis de supposer que les blocs erratiques transportés en si grand nombre dans toutes les régions du globe par les anciens glaciers (2), loin des cimes d'où l'action du temps les avait arrachés, ont été choisis comme autels ou monuments commémoratifs par les peuplades barbares établies au milieu des plaines où ils avaient été déposés pendant la période de froid qui a suivi l'apparition de l'homme sur la terre. « On ignorait, dit M. Charles Martins (1), d'où provenaient ces blocs, on ne comprenait pas comment ils avaient pu être transportés; ces masses imposantes avaient frappé l'imagination superstitieuse des peuples, et jouaient un grand rôle dans les cérémonies mystérieuses du culte druidique. »

On sait que si l'Europe, et principalement la région du nord-ouest, est la région la plus riche en monuments de pierres vierges, on retrouve ces monuments dans la Palestine, en Grèce, sur la côte orientale de l'Inde et au pied de l'Himalaya, dans tout le nord de l'Afrique et dans les deux Amériques. On peut donc admettre que les mêmes phénomènes, agissant sur l'esprit de peuplades sorties du même berceau et appartenant au même âge patriarcal, ont produit les mêmes résultats, amenés aussi sans doute, comme nous l'avons déjà dit, par de communes croyances religieuses.

Quoi qu'il en soit, l'étude des monuments mégalithiques, qui, ainsi que l'a très-bien dit M. Henri Martin, « fait plonger dans la géologie les racines de l'histoire », peut contribuer puissamment à éclairer les ténèbres qui couvrent encore ces époques primitives, et nous aider à suivre dans leurs longues migrations les populations si peu connues qui ont apporté à l'Europe les éléments de la civilisation.

Dans une remarquable étude sur *les Pierres et les textes celtiques*, publiée dans l'intéressant ouvrage qui nous sert ici de guide, M. H. de la Villemarqué dit avec raison : « Nous avons à étudier un livre difficile à lire; chaque page est une pierre où la pluie, le soleil et les vents, ont effacé bien des lettres; les hommes eux-mêmes ont arraché bien des feuillets... »

Le dolmen de Draguignan a été très-bien décrit dans une notice de MM. J.-D. Doublier et E. Fournier, insérée dans le *Bulletin de la Société archéologique* de cette ville, et à laquelle nous empruntons les lignes suivantes.

Ce monument, formé de cinq pierres brutes, s'élève au milieu d'un plateau couvert d'une riche végétation, et situé à la distance d'environ mille mètres de la ville, dans la direction nord-ouest. Connu dans le pays sous le nom de *Pierre de la Fée* (Péiro de la Fado), il se compose de quatre pierres placées de champ et recouvertes d'une cinquième, posée à plat. Les supports, qui ont leurs tranches tournées au nord et au sud, ont de 2^m^.25 à 2^m^.40 de hauteur; mais leur largeur, très-inégale, varie de 1^m^.50 à 0^m^.70, la base ayant toujours la plus grande dimension. La pierre posée à plat, presque horizontalement, sur celles-ci, est de forme ellipsoïde irrégulière. Elle a 6 mètres de longueur, 4^m^.70 dans sa plus grande largeur, et 0^m^.50 à 0^m^.55 d'épaisseur. Le cubage de ce bloc lui donne le poids énorme de 256 quintaux métriques, qui a fait généralement supposer que les Gaulois l'ont utilisé sur place. Mais l'examen du sol sur lequel le monument est assis tend au contraire à prouver que les pierres qui le composent ont été extraites des carrières voisines. La distance de ces carrières étant de 400 à 1 200 mètres, on comprend les difficultés que nos ancêtres ont dû vaincre pour le transport et la mise en place du bloc principal.

« On ignore et l'on ignorera toujours peut-être, dit la notice que nous résumons, les moyens employés pour ces travaux gigantesques. Libre cours est donné aux conjectures sur les forces prodigieuses qu'un peuple à demi barbare, vivant au milieu des forêts, a su mettre au service de sa religion et de ses rites mystérieux. »

(1) T. Ier, p. 72; t. VII, p. 5; t. XIII, p. 292.
(2) Voy. t. X, p. 89.

(1) *Les Glaciers et la période glaciaire.*

En quelques régions, aux environs de Saumur, par exemple, où se trouvent de nombreux dolmens, il faut aller chercher à plusieurs lieues les roches granitiques d'où proviennent les pierres colossales qui ont servi à leur construction. Devant les difficultés que suppose un tel transport, avec les moyens grossiers dont on pouvait disposer, il paraît bien probable qu'on a dû saisir toute occasion d'utiliser, pour élever ces antiques autels, les blocs, en parfait état de conservation, entraînés dans les plaines par le seul travail de la nature.

Des fouilles faites, en 1844, autour du dolmen de Draguignan, ont amené la découverte d'un monument en plomb de forme ovoïde, d'un dard en silex et de deux boutons en os. Ces débris sont en trop petit nombre pour qu'on en puisse tirer quelque indice; mais en d'autres lieux les ossements, les ornements et les armes des chefs ensevelis ont été retrouvés sous des dolmens dont la consécration tumulaire a été mise ainsi hors de doute. Les textes celtiques cités par M. de la Villemarqué affirment cette consécration pour la plupart des monuments mégalithiques, qui servaient en même temps, comme dans le culte chrétien, de tombeaux et d'autels.

Trois grands arbres, un chêne, un micocoulier et un genévrier, entourent le dolmen de Draguignan. Le genévrier est remarquable par ses dimensions ; il atteint 3 mètres de hauteur, et, à un mètre au-dessus du sol, sa circonférence est de 1m.50. Sa hauteur totale est de 8 mètres.

A une très-petite distance du dolmen passait l'ancienne voie Aurélienne de Fréjus à Riez. Cette voie était primitivement une route à l'usage des diverses tribus gauloises

Le Dolmen de Draguignan.

établies dans les environs, et qui occupaient, près de Draguignan, les bords de la Nartubie. Elles y formaient une fédération au sein de laquelle le culte druidique garda longtemps toute son influence, si l'on s'en rapporte aux documents historiques qui indiquent que ce dolmen servit aux cérémonies de ce culte jusqu'au cinquième siècle de l'ère chrétienne [1].

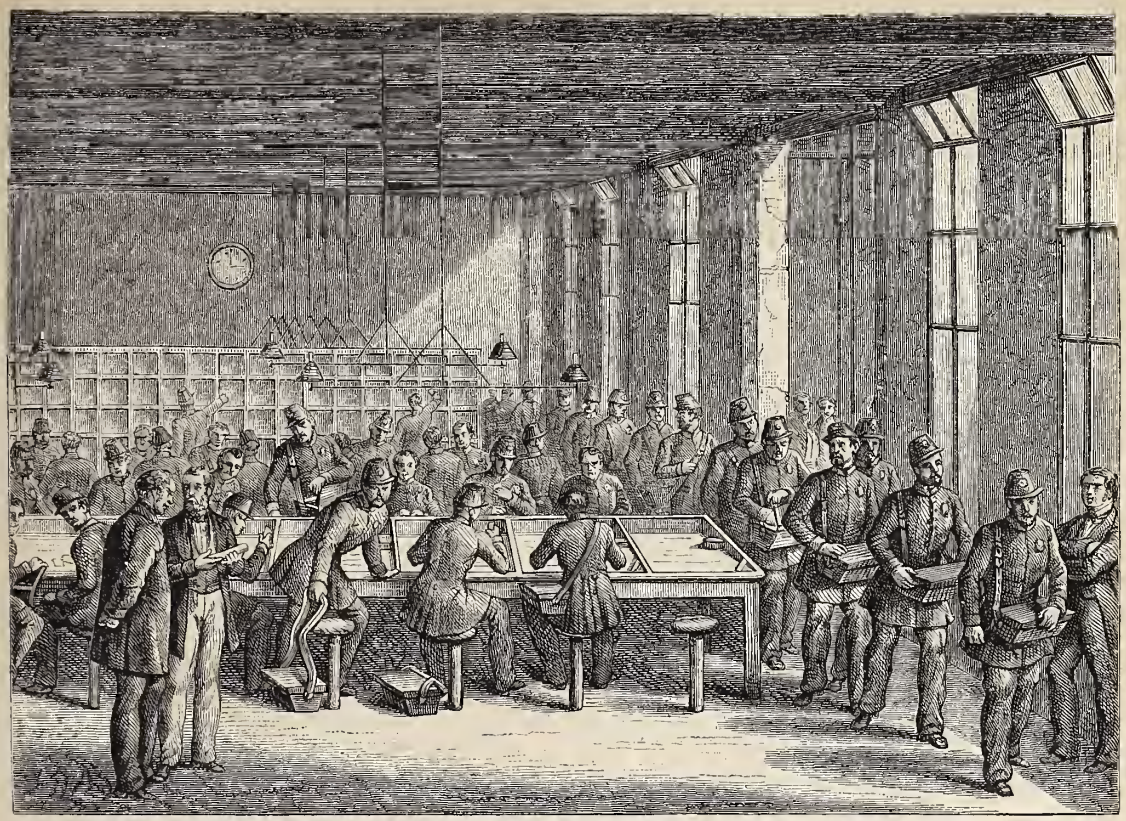
L'ancien nom de Draguignan, *Dracontia* ou *Draconia*, a d'ailleurs probablement pour racine, comme on l'a déjà remarqué, le mot gaélique *Drak*, qui signifie *Dragon*. L'opinion de quelques savants est que le culte d'une divinité qui avait le dragon pour symbole était généralement répandu chez les Gaulois, dont les enseignes militaires étaient le sanglier, le taureau, le dragon, etc.

Il existe près de Draguignan un quartier appelé du *Dragon*, sur lequel s'élève une chapelle dédiée à saint Michel. La légende rapporte que cette chapelle fut bâtie par saint Hermentaire, évêque d'Antibes, après sa victoire sur un énorme dragon qui dévastait la contrée. La même légende, qu'on retrouve en d'autres lieux, à Tarascon par exemple, aurait-elle pour fond historique l'établissement du christianisme dans les Gaules, et sa substitution au prétendu culte antérieur du dragon?

Une bizarre coutume, longtemps conservée à Draguignan, semble se rapporter à la même tradition. Les consuls et maires de cette ville avaient le droit de donner le nom de *Drac* aux enfants qu'ils tenaient sur les fonts baptismaux pendant la durée de leur administration, peut-être pour perpétuer la mémoire de la grande révolution religieuse d'où la cité avait tiré son nom, et que rappelait aussi le dragon de ses armoiries.

(1) *Étude sur les origines de Draguignan*, par l'abbé Barbe (*Bulletin de la Société archéologique*).

L'HOTEL DES POSTES.



La grande salle de l'hôtel des Postes aux heures de départ. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Il faut avoir pénétré dans l'intérieur de l'hôtel des Postes pour se faire une idée du mouvement prodigieux, de l'animation fébrile mais ordonnée, qui y règnent presque sans cesse. C'est surtout au dernier moment que l'activité est extraordinaire, quand le départ des trains express qui vont quitter Paris est proche, quand la dernière minute va sonner. La *grande boîte* placée dans la cour de l'hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau reçoit constamment une véritable avalanche de lettres; elle est vidée de cinq minutes en cinq minutes; des facteurs se précipitent dans les corridors, descendent à grands pas les escaliers, vont chercher les paquets de lettres et les rapportent dans la grande salle des manipulations.

Les sacs de lettres ainsi rapidement jetés sur des tables sont réunis aux ballots qui proviennent des divers bureaux de Paris, ainsi qu'aux autres sacs que nous envoient tous les pays du monde civilisé. Tous ces sacs sont ouverts par un employé qui en dicte immédiatement la provenance à un commis assis à côté de lui. Avec une rapidité inconcevable, que peut donner seule une longue habitude, l'employé lance les dépêches sur les tables où elles doivent être soumises à une manipulation. Il les divise ainsi suivant les pays où elles doivent être expédiées. Sur cette table se réunissent les lettres pour Paris; sur celle-ci, les lettres de la banlieue; sur une autre, les dépêches pour les départements; sur une dernière enfin, les missives destinées à l'étranger.

On sépare en toute hâte, car les secondes sont comptées, les lettres en deux parts, celles qui sont munies de timbres-poste et celles qui ne sont pas affranchies. Un employé spécial examine celles-ci et marque le total des taxes. D'autres employés s'emparent de celles-là; ils les marquent, avec une vitesse vraiment fébrile, de deux timbres humides qu'ils tiennent de la même main. L'un de ces timbres indique la date du mois et l'heure de la levée; l'autre timbre est destiné à graver des points noirs sur le timbre-poste de manière à oblitérer l'affranchissement. On peut voir un de ces employés de la poste timbrer quatre-vingts lettres à la minute; il frappe ainsi plus d'un coup de timbre en une seconde!

Quand les lettres ont reçu leur double cachet, elles sont portées, à l'aide de petits chariots en fer, dans une salle d'une grande longueur, où les tables qui règnent dans toute son étendue sont surmontées d'étagères en cristal, transparentes de toutes parts. Cette disposition permet d'exercer une surveillance continuelle sur les employés; malgré la probité connue des facteurs; malgré la confiance qu'ils savent inspirer à leurs chefs par leur discipline et par leur conduite, l'administration n'oublie pas les devoirs que sa responsabilité lui impose. Devant ces casiers transparents, en partie représentés dans la gravure qui accompagne cette description, les employés reçoivent les paniers remplis de lettres. Ils prennent celles-ci une à une, en vérifient l'adresse, et les placent dans un des onze casiers qui représentent les onze divisions postales de Paris. A chaque casier correspond une grande corbeille placée au-dessous d'un cordon de sonnette. Un employé visite tour à tour les casiers transparents; il prend les lettres et les jette dans la corbeille correspondante. S'il met, par exemple, les lettres du casier 7 dans la corbeille numéro 7, dès que celle-ci est pleine il tire la sonnette numéro 7. La sonnerie correspond à une salle où se trouvent douze grandes tables autour de chacune desquelles se tiennent debout quinze facteurs. La sonnette a retenti au-dessus de la table 7. Deux facteurs vont chercher le panier 7 et le vident sur leur table. Alors commence le curieux travail

du *piquage*, où les facteurs recueillent les lettres destinées aux rues qu'ils desservent. Rien n'est plus curieux que le spectacle de cette grande salle, couverte de tables d une grande étendue, où s'agite sans bruit une véritable fourmilière humaine. La douzième table, placée à un angle spécial de la salle, représente une division fictive : c est la table des erreurs et des adresses illisibles.

Lorsque le piquage est terminé, les facteurs attendent le signal du départ. Ils défilent tous en rang, et montent dans les omnibus qui les conduisent au centre de la division qu'ils desservent. Quant aux lettres pour la province ou l'étranger, elles sont conduites aux gares des chemins de fer dans de petites voitures qui arrivent à l'heure des trains express. Le triage départemental est exécuté dans les vagons roulants de la poste, que tout le monde a pu voir dans nos gares.

Quand nous avons visité l'hôtel des Postes, on nous a montré, dans la salle des rebuts, quelques-unes des lettres dont les adresses sont indéchiffrables. Il y a là des employés spéciaux qui s'efforcent de lire le texte de l'adresse, et ils arrivent parfois, grâce à une étonnante perspicacité, à deviner de véritables rébus. Voici une adresse qui nous a été signalée, et que nous recopions textuellement, regrettant de ne pouvoir imiter la forme des lettres, tracées sur le papier par une main peu lettrée : *Mansieur Leclusier Dela Maunai pour Tiéchouraime abord Dasolferino a flouvy Paris Siens.* Après une attention soutenue, un déchiffreur habile a traduit ce langage de la façon suivante : « Monsieur l'éclusier de la Monnaie, pour remettre à Tiechour (Aimé), à bord du *Solferino*, appartenant à Flouvy. Paris (Seine). »

Un bureau fort intéressant qu'il ne faut pas oublier de mentionner est celui de la *poste restante*, où l'on délivre les lettres aux étrangers et à tous ceux qui ne veulent pas recevoir à leur domicile les missives qu'ils attendent.

Vers un autre emplacement de l'hôtel des Postes se trouve le bureau des *chargements*, où passent les lettres munies de billets de banque et de valeurs. Le bureau central de Paris reçoit et transporte annuellement environ 80 millions de sommes déclarées. Quand nous aurons ajouté que la poste se charge aussi du transport de petits paquets, d'échantillons de commerce qui ne s'élèvent pas à moins de trois cents millions d'objets par an, on comprendra l'importance de ce service public, qui acquiert de jour en jour un accroissement sensible. Qu'il y a loin de ces procédés modernes, si simples, si rapides, aux méthodes usitées dans le passé pour le transport des correspondances ! (1)

LE SABRE ET L'ESPRIT.

— Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde? C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose.

Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit.

J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses... A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit.

NAPOLÉON Ier.

SOUVENIRS DE GEORGES PEABODY.

Fin. — Voy. p. 210.

C'était au mois de septembre que nous nous trouvions en Écosse. Trois mois après, nous étions à Londres, et, par une froide soirée de dimanche, ceux d'entre nous qui n'étaient pas à l'église furent surpris d'entendre frapper deux coups à la porte, et plus surpris encore de voir entrer dans le salon l'ami de M. Peabody, qui de sa part venait savoir de nos nouvelles. Quant au cher vieillard, il était à Brighton, se remettant à peine d'une douloureuse attaque de goutte qui l'avait surpris, deux jours après notre séparation, dans cette fatale ville de Glascow où il comptait s embarquer pour l'Irlande. Cette nouvelle mêla un regret au plaisir que nous éprouvions de n'être pas oubliés de lui. Annie lui écrivit une petite lettre pour le lui dire, et reçut en réponse cet aimable billet, dont l'écriture tremblante était cependant nette et lisible :

15 janvier 1868.

« Chère miss N...,

» M. S... m'a raconté son agréable entrevue avec vous, et depuis j'ai reçu votre bonne lettre. Si j'ai tardé jusqu'à présent à vous répondre, c'est que j'avais toujours l'intention d aller vous voir; mais, me trouvant aujourd'hui à la veille de partir pour Rome et d'être absent jusqu'au mois d'avril, mon temps est tellement pris par des affaires importantes que je dois remettre à une autre époque le plaisir d'aller vous voir.

» Soyez assurée que je me rappelle avec beaucoup de plaisir notre rencontre au lac Lomond, et quoique ce fût la première, j'espère que ce ne sera pas la dernière.

» Ma santé est très-bonne maintenant et je ne tousse presque plus.

» En vous souhaitant une bonne année et toutes sortes de bénédictions,

» Je suis tout à vous. » GEORGES PEABODY.

Annie conserva précieusement ce billet, ainsi que les deux photographies qu'il lui avait déjà données.

M. Peabody se rendait à Rome dans le but de faire faire sa statue par Story, sculpteur américain, qui, à sa grande satisfaction, avait été choisi sur sept compétiteurs pour accomplir cette œuvre. Il se réjouissait aussi de ce que sa statue devait être placée près du Royal-Exchange (la Bourse); il considérait cet emplacement comme le plus beau de Londres. C'est en effet là qu'elle se trouve maintenant. La vue de Rome lui donna peu de plaisir, et il n'entra pas même à Saint-Pierre. Ses goûts n'étaient pas cultivés, et s'il aimait à voyager, c'était plutôt pour changer d'air que pour jouir des belles scènes de la nature ou des chefs-d'œuvre de l'art.

— Mes yeux sont rassasiés de voir, nous avait-il dit une fois que nous lui parlions des beautés du lac Lomond. Et il avait ajouté aussitôt (la seule phrase qui nous eût rappelé en lui l'Américain) : — J'ai vu le Niagara.

Un autre billet vint surprendre Annie au printemps; plus tard, quand M. Peabody apprit son prochain mariage, il écrivit de nouveau pour lui fixer le jour où il viendrait lui apporter lui-même ses félicitations et les vœux qu'il formait pour son bonheur. Tous nous l'attendions avec impatience. Il arriva vers midi, en voiture. Nous fûmes douloureusement frappés à son aspect : sa dernière maladie l'avait tellement changé ! Il n'avait plus cet air de vigueur et de santé que nous avions admiré; il semblait rapetissé, sa figure semblait ridée, et il avait beaucoup maigri. Cependant il nous assura qu'il allait bien, et il causa avec entrain. Quand il se leva pour partir, il nous fit ses adieux à tous, et dit tout bas à Annie :

— Je voudrais bien vous dire un mot dans un autre appartement.

En ouvrant la porte de la salle d'étude, elle y trouva réunies ses petites élèves de l'école du dimanche, venues pour essayer les chapeaux qu'elles devaient porter à sa

(1) Voy. les Tables des années précédentes, et la Table de trente années.

noce. Ils restèrent donc dans l'antichambre, et M. Peabody commença à chercher dans sa poche en balbutiant :

— C'est seulement un petit souvenir. Je voulais vous écrire, mais ma main était trop tremblante.

— Oh ! dit Annie presque en pleurant, vous savez bien que ce n'est pas dans un but intéressé que je désirais vous revoir !

— Oui, oui, je sais, répliqua-t-il en faisant glisser dans sa main son petit cadeau.

C'était une montre magnifique. Puis il lui donna, ce qu'elle estimait bien davantage, un second baiser et sa bénédiction, qu'elle avait ardemment souhaité de recevoir dans ce moment solennel de sa vie.

Deux jours après arriva une lettre de M. Peabody, trop flatteuse pour qu'on puisse la transcrire. Elle montrait comment, au milieu de ses nombreuses occupations, il avait trouvé le temps d'étudier le caractère d'une simple jeune fille, et donnait une preuve de plus de la faculté qu'il possédait de s'intéresser aux petites choses aussi bien qu'aux grandes.

Nous n'entendîmes plus parler de lui, jusqu'au moment où nous apprîmes qu'il était tombé malade à Londres en revenant d'Amérique. Nous étions dans la plus grande anxiété à son égard, et Annie éprouva le besoin de lui écrire un billet, que notre vénérable ami ne lut probablement pas, dans lequel elle lui exprimait à la fois toute sa tristesse et la douce confiance que si la santé ne lui était pas rendue, au moins la paix de Dieu ne l'abandonnerait pas. Bientôt après nous apprîmes sa mort.

Nous eûmes la consolation de pouvoir nous joindre à la foule émue qui rendait dans Westminster-Abbey les derniers honneurs à ce grand homme. Cette affluence de personnes, ces vêtements noirs, témoignaient d'un deuil profond, et prouvaient la reconnaissance de tous les cœurs anglais pour l'étranger qui avait fait tant de bien à leur pays (1).

SAINTETÉ DE L'INSTRUCTION.

L'homme ne se divise pas ; il est complexe, à la vérité, mais il est un. On ne sépare point son esprit de son cœur ; on ne lui communique pas des pensées sans qu'on lui inspire par là même des sentiments.

De plus, la vie n'est pas une théorie : c'est un acte, et l'homme n'agit que d'après ses convictions. Donc, on ne forme pas l'ame, on ne peut la former, sans influer sur la conduite et les manières, sans imprimer à l'activité tout entière un branle décisif.

Par conséquent, ceux qui se dévouent à l'éducation ne m'apparaissent point comme des laïques ou comme des prêtres ; ils sont tous des *maîtres*, des précepteurs investis d'une haute mission, devant éclairer l'esprit de leurs élèves, discipliner leur cœur et régler leur vie, c'est-à-dire leur enseigner le secret de se connaître, de s'appartenir et de se gouverner. (2)

CARNET D'UN FLANEUR.

DEUX PASSAGES DE MILTON.

C'est un fait avéré que tout écrivain, sans le vouloir, sans le savoir, mêle quelque chose de lui-même, de son caractère, de ses goûts et de ses habitudes, dans la peinture des caractères qui, au premier abord, ressemblent le moins au sien. Boileau l'a dit :

> Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon,
> Calprenède et Juba parlent du même ton.

Ce n'est pas seulement l'auteur lui-même qui se reflète dans son œuvre comme dans un miroir, c'est son siècle et aussi sa nation. Cette vérité n'a pas besoin d'être démontrée, mais il peut être intéressant de la confirmer par de nouveaux exemples.

Ève, décrite par Milton, est l'idéal de la femme avant la chute. Milton a donc assemblé, pour former ce caractère, tous les traits qui lui ont paru le plus propres à parfaire cette image de la femme idéale. Presque tous sont des traits généraux et conviennent à toutes les femmes (j'entends à toutes les femmes parfaites) ; il y en a deux, cependant, qui sont propres à la maîtresse de maison anglaise.

Lorsque l'ange Raphaël vient dans le paradis terrestre (liv. V) pour prémunir Adam contre la perfidie de Satan, Adam l'invite à sa table. Jusque-là, rien à remarquer ; l'hospitalité est de tous les temps, elle a toujours été un témoignage d'honneur et de respect. Mais ce qui, dans ce passage, est particulièrement anglais, ce sont les soins que prend Eve pour que sa table soit non-seulement décente, mais encore *confortable*. Il y a là des raffinements qui font que l'on songe, sans le vouloir, à cette bonne mistress Primrose (1), si fière de ses arrangements domestiques, si scrupuleuse sur l'architecture d'une assiette de dessert, si naïvement vaine de ses liqueurs de ménage, et surtout du fameux *gooseberry-wine*.

« A ces mots, dit Milton, Ève part d'un air actif, tout occupée du choix qu'elle doit faire pour offrir à leur hôte tout ce qu'il y a de plus délicat ; elle dispose en son esprit l'ordre des services, afin de ne pas faire un mélange mal entendu. Dans son arrangement, elle veut que l'appétit soit piqué par la diversité la plus agréable.

» La voilà qui cueille de tous les fruits... Elle accompagne les fruits de guirlandes, et d'une main délicate elle les dresse en pyramides. Pour la boisson, elle écrase des grappes dont elle tire un vin délicieux et bienfaisant malgré sa nouveauté. *De l'extrait de plusieurs petits fruits elle compose d'excellentes liqueurs, et des amandes pilées elle fait diverses crèmes.* »

Ou je me trompe fort, ou il y a là des détails dont un auteur français ne se fût pas avisé ; en voici un dernier auquel il eût encore moins songé ; l'Anglais, homme pratique, ne l'a pas oublié : « La nature avait pris soin de lui fournir des vases propres et commodes. »

Il est encore d'usage, dans beaucoup de maisons anglaises, que les dames se lèvent au dessert, et laissent les gentlemen parler politique et déguster le porto. Dans l'entretien de Raphaël et d'Adam, il ne peut être question, évidemment, de politique ni de porto ; néanmoins, à un certain moment, Ève quitte la table, et laisse son hôte et son mari en tête-à-tête par pure discrétion :

« Notre premier père parla de la sorte ; sa contenance fit paraître qu'il allait se livrer à des spéculations abstraites et profondes. Ève, que la bienséance avait retenue jusque-là avec eux, mais que la modestie avait empêchée d'entrer dans la conversation, s'en aperçut. Elle se leva avec humilité, mais en même temps avec grâce, et elle se retira pour visiter les fruits, les plantes et les fleurs qui désiraient sa présence. Ce n'est pas qu'elle s'ennuyât de leurs discours, ou que des entretiens si sublimes fussent au-dessus de sa portée. Elle se réservait d'en entendre le récit de la

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, les restes de M. Peabody ont été, comme nous l'avons dit dans une note précédente, transportés en Amérique ; les funérailles du célèbre bienfaiteur des pauvres ont eu lieu dans la ville qui porte son nom, le 8 février dernier. Les grands corps de l'État, l'armée, la marine, les consulats, étaient représentés à la cérémonie. Le prince Arthur, fils de la reine Victoria, et l'ambassadeur d'Angleterre, y assistaient. *Note du Traducteur.*

(2) Mgr Darboy, archevêque de Paris.

(1) Dans le *Vicaire de Wakefield*, de Goldsmith.

bouche d'Adam quand elle serait seule avec lui. » (*Paradis perdu*, liv. VII.)

N'est-ce pas là la vraie ménagère anglaise, du moins telle que nous l'entrevoyons à travers les écrits des romanciers d'outre-Manche, instruite, simple, modeste; capable de causer hébreu, géologie et politique, si elle le voulait, mais ne le voulant que dans l'intimité; cachant avec soin tout ce qui la ferait paraître pédante, et ne se vantant que de son habileté à conduire la maison et à mariner les *pickles?*

ÉCLAIRAGE ET CHAUFFAGE AU PÉTROLE.

Dans tous les temps, l'homme a toujours cherché à combattre l'obscurité à l'aide de la lumière produite par la combustion de certaines matières organiques. Les premiers peuples brûlaient la graisse des animaux et s'éclairaient avec des torches de résine. La lueur pâle, blafarde, que projetait la flamme de lampes si grossières, si imparfaite qu'elle fût, leur permettait d'attendre avec moins d'inquiétude l'heure du lever du soleil. Les Grecs et les Romains n'avaient d'autre appareil d'éclairage que la lampe à huile, où brûlait lentement une mèche poreuse; ils savaient produire des lampes élégantes, gracieuses, mais ils ne s'occupaient que de la forme artistique de cet appareil d'éclairage et négligeaient le système lui-même. Pendant tout le moyen âge, l'art de l'éclairage reste à l'état rudimentaire; la lampe à huile simple et la chandelle éclairent la chaumière du paysan comme le palais des rois; on dirait que la lumière physique suit en quelque sorte la lumière morale : car plus un peuple est ignorant, moins les moyens dont il dispose pour donner naissance à des rayons artificiels sont perfectionnés.

C'est à la fin du siècle dernier, sous l'habile impulsion de Lavoisier, que l'étude de l'éclairage commença à entrer dans une période de progrès. Lampes Carcel et lampes-modérateur, bougies de stéarine et bougies de paraffine, lampes à pétrole et à huiles minérales diverses, devaient dans la suite prendre rapidement naissance après la création des premiers appareils, devenus célèbres, d'Argant et de Quinquet.

Dans ces dernières années, les systèmes d'éclairage à l'huile de pétrole ont pris une extension considérable; quoique les procédés usités soient peut-être appelés à un avenir industriel très-limité en raison des dangers terribles que présentent les approvisionnements d'huiles minérales et que les faits si horribles de notre histoire viennent récemment de mettre en relief, ils n'en présentent pas moins un intérêt économique bien propre à exciter l'attention.

L'huile de pétrole, extraite des entrailles du sol sous forme d'un liquide noir, est distillée; elle est ainsi séparée dans l'industrie en trois parties : huile légère ou *essence*, *huile de l'éclairage* proprement dite, et *huile lourde*. Le produit intermédiaire, l'huile de l'éclairage, brûle au contact d'une flamme, sans explosion; elle n'émet pas de vapeurs combustibles à la température ordinaire, et peut être utilisée dans une lampe sans offrir de dangers sérieux.

La lampe la plus simple est représentée dans la figure 1; elle consiste en un globe de verre rempli du liquide minéral, où plonge une mèche poreuse. Cette mèche est soutenue dans un cylindre en cuivre où se produit la flamme, que l'on entoure d'un verre élargi à la partie inférieure. La lumière est très-vive, très-pure et très-éclairante.

Dans ces sortes de lampes on peut brûler, dans certains cas, le mélange des huiles lourdes et des essences; mais un inventeur ingénieux, M. Mill, a trouvé le moyen de consommer directement les huiles légères à l'aide d'un petit appareil qui fonctionne avec la plus grande régularité, et qui porte à juste titre le nom de son auteur. La lampe Mill (fig. 2) est en cuivre; elle contient intérieurement une éponge poreuse. Pour s'en servir, on la remplit d'essence de pétrole, puis on déverse complétement le liquide dans le récipient où il est conservé. Quoique cette lampe soit apparemment vide, elle n'en renferme pas moins une notable quantité de l'essence retenue dans les pores de l'éponge; le liquide, très-volatil, émet continuellement des vapeurs combustibles qui s'échappent par l'orifice supérieur et qui brûlent au contact d'une allumette en ignition. La flamme pure et éclairante se produit autour d'une mèche que l'on peut monter ou descendre à l'aide d'une crémaillère; pour l'éteindre, on la couvre d'un

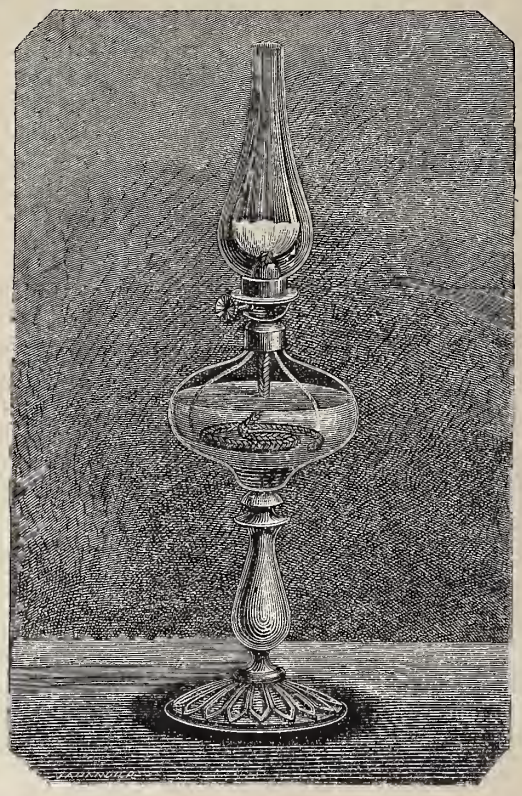


Fig. 1.

éteignoir retenu à l'appareil par une petite chaînette. Cette lampe peut être retournée dans tous les sens sans qu'une seule goutte de liquide puisse s'en échapper. Elle est d'un usage très-avantageux pour éclairer les antichambres, les cabinets obscurs d'un appartement. Elle fonctionne régulièrement pendant plusieurs heures consécutives.

Il y a deux ans environ, M. Brin voulut donner de l'extension à l'éclairage au pétrole en construisant un appareil susceptible d'acquérir de grandes dimensions, afin d'utiliser dans l'industrie le pouvoir éclairant des essences minérales. L'inventeur faisait d'abord passer un courant d'air à travers un corps poreux, tel qu'étoupe, coton, etc., imbibé d'essence volatile de pétrole; cet air se chargeait des vapeurs combustibles, et, conduit à travers une canalisation, il donnait une flamme lumineuse, à la façon du gaz de l'éclairage.

La figure 3 représente le dernier appareil de M. Brin, qui, après des tâtonnements, a pu supprimer le corps poreux et faire brûler directement un mélange d'air et de vapeurs d'essence de pétrole. Le réservoir supérieur AB est rempli du liquide combustible, qui est conduit par un

tuyau dans le cylindre D, à la partie inférieure duquel une lampe détermine la formation des vapeurs et entraîne tout à la fois un courant d'air qui se mélange avec ces vapeurs; cet air, rendu combustible, arrive par le tuyau *f*F dans le gazomètre G. Le poids du gazomètre refoule le mélange d'air et de vapeurs essentielles dans un tuyau qui aboutit aux becs brûleurs, où il s'enflamme comme le gaz de la houille. Ce système offre un inconvénient, il ne comporte pas une canalisation étendue; car dans un trajet un peu considérable la vapeur de pétrole se condenserait dans les tuyaux à l'état liquide, et l'air ainsi purgé de vapeurs cesserait d'être combustible. Quoi qu'il en soit, il peut être employé avec efficacité dans les localités où le gaz de la houille fait défaut.

Si le pétrole est avantageusement utilisé dans l'éclairage, on est en droit de se demander s'il ne peut subvenir aussi aux besoins du chauffage, s'il n'est pas apte à remplacer le charbon comme aliment des machines à vapeur. On s'est très-sérieusement préoccupé de cette importante question en Europe, et surtout en Amérique, où se rencontrent les plus puissants gisements d'huile minérale que l'on ait encore rencontrés dans le sein du globe terrestre. Les avantages que présenteraient les huiles minérales pour l'alimentation des chaudières sont considérables; le pétrole en brûlant ne laisse pas de cendres, sa fluidité lui permet de couler de lui-même sur la plaque du foyer, supprime ainsi le travail si pénible du chauffeur, évite en outre la perte de chaleur due à l'ouverture successive de la porte du foyer. Là ne se bornent pas les avantages de la consommation du pétrole : une tonne de ce liquide produit en brûlant deux fois plus de chaleur que le même poids de houille; elle occupe enfin une place beaucoup moindre : or on sait que l'espace est précieux dans les bateaux à vapeur.

Des expériences faites à Boston donnèrent, en 1865,

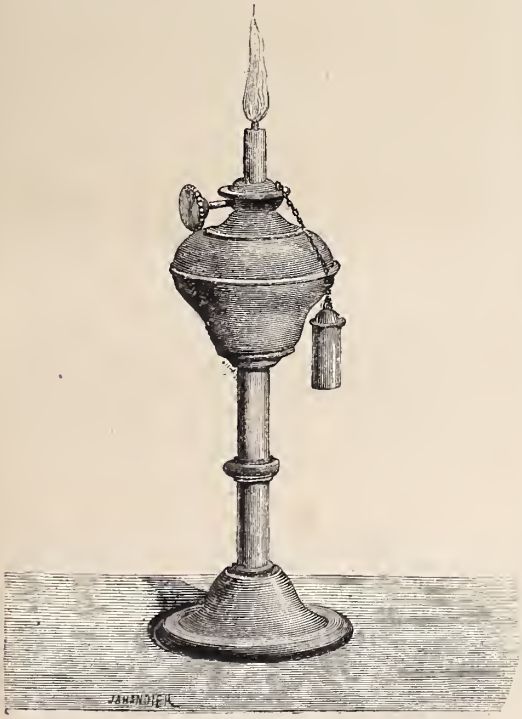


Fig. 2.

de bons résultats. Un violent incendie fut rapidement éteint à l'aide de pompes puissantes que faisait agir une machine à vapeur alimentée au pétrole. Dans le courant de juillet 1867, on vit passer sur la voie du chemin de fer de Warren à Franklin une locomotive dont le foyer était formé par un immense bec où brûlait la vapeur de l'huile minérale. La grille de ce foyer était remplacée par une cuve métallique où six réchauffeurs servaient de généra-

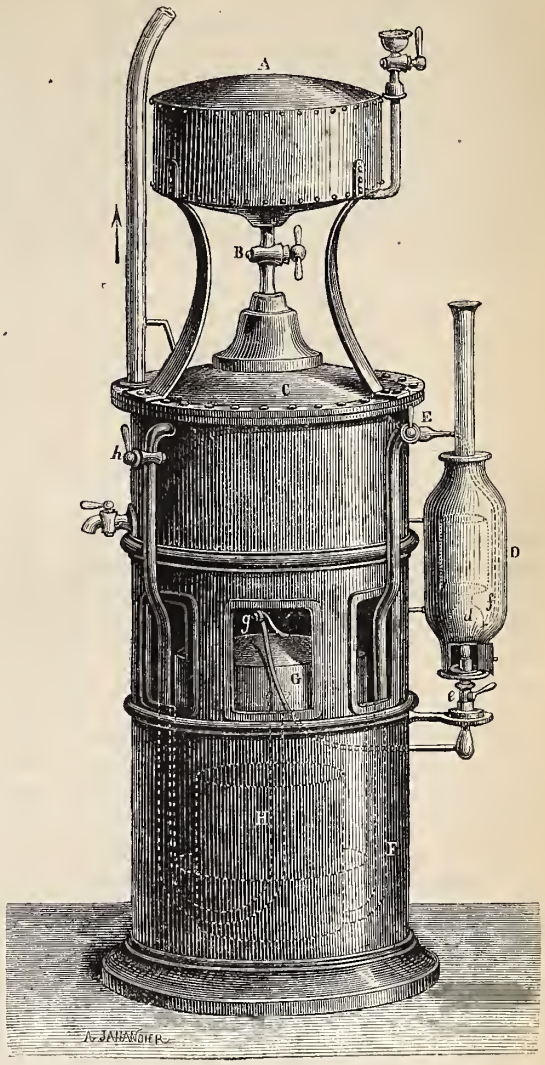


Fig 3.

teurs des vapeurs combustibles. La flamme non-seulement chauffait la chaudière, mais elle servait encore à distiller le pétrole. Il n'y a que les Américains pour jouer ainsi avec le feu, car les dangers de ce système sont évidents; mais l'expérience ne réussit pas moins dans les meilleures conditions. Bientôt après ces essais, le colonel Footes organisa un vaste appareil sur le navire de guerre de l'Union *le Palos*.

La combustion de l'huile minérale se produisant sans fumée, l'aspect du *Palos*, une fois en mer, fut vraiment étrange. L'œil est tellement habitué à voir sortir des tuyaux de cheminée de nos navires un panache de fumée noire, épaisse, que les spectateurs non prévenus se demandaient quelle était la force invisible qui faisait fendre la lame au navire, dont le tuyau ne lançait aucune vapeur visible.

En France, M. Deville a entrepris d'étudier de son côté le problème de la combustion du pétrole dans le foyer des machines à vapeur. Il a réussi à exécuter une expérience assez remarquable qui, nous l'espérons, portera tôt ou tard ses fruits. Mais le savant chimiste a surtout entrevu avec beaucoup de perspicacité l'avenir nouveau qui s'ouvre à la navigation par l'emploi des huiles minérales. En effet, le

pétrole, carbure d'hydrogène, produit de l'eau par sa combustion. N'est-il pas possible de condenser cette eau, formée par la combustion dans le foyer, de la recueillir et de s'en servir pour alimenter la chaudière? Mais, en outre, cette combustion ne produisant plus de fumée, n'est-il pas possible de supprimer le tuyau de cheminée des navires à vapeur, ou, en utilisant pour la combustion de l'air comprimé, de faire communiquer le tuyau avec l'eau elle-même? Alors, si la cheminée débouche dans la mer, on peut attendre la création complète du vaisseau sous-marin, de ce monstre fantastique qui est déjà apparu de l'autre côté de l'Océan. Ce scaphandre, dont l'idée a été conçue en Amérique, sera construit un jour sous l'inspiration d'un nouveau Fulton; il circulera librement dans les profondeurs de l'Océan, à l'abri des ouragans et des tempêtes.

L'AGE DE PIERRE.

KJOEKKENMOEDDINGS.

Suite. — Voy. p. 166.

La commission destinée à explorer les traces des anciens peuples du littoral danois, et dont il est question à la fin du précédent article, fut ainsi composée par l'Académie des sciences de Copenhague, en 1847 : M. Steenstrup, naturaliste éminent, le savant archéologue Worsaæ, et le sagace géologue Forshammer. Les hautes connaissances de ces hommes spéciaux, dont les deux premiers vivent encore, se complétaient l'une l'autre; n'étant que trois pour porter la responsabilité, ils firent d'excellente besogne. Pendant trois ans ils étudièrent en silence, et publièrent ensuite chaque année un rapport à l'Académie, de 1850 à 1856. Ces six rapports constituent une œuvre fondamentale et font époque dans la science préhistorique. Ils dévoilent d'abord la vraie nature des Kjoekkenmoeddings (c'est à Steenstrup qu'en revient l'honneur), et ils font connaître la manière de vivre des nombreuses peuplades établies sur les côtes du Danemark il y a plusieurs milliers d'années, et bien avant la naissance des plus anciennes traditions.

On sait maintenant que ces peuplades passaient la plus grande partie de l'année, sinon l'année entière, sur le littoral, et qu'elles revenaient plusieurs fois aux mêmes lieux, mais après avoir laissé aux coquillages formant leur principale nourriture le temps de se reproduire. C'étaient surtout des huîtres, des moules, des bucardes et des littorines, qui figuraient dans les repas, de même que, parmi les poissons, le hareng, le cabillaud, la limande et l'anguille, paraissaient en plus grand nombre. Cette nourriture était variée avec des canards, des oies et des cygnes, ainsi qu'avec les grands pingouins dont la race a disparu. De temps en temps la terre fournissait, comme la mer, une part de l'alimentation : alors les chasseurs de la peuplade se rendaient dans les forêts voisines et rapportaient dans leurs foyers beaucoup de mammifères dont il est facile de déterminer les espèces d'après les os subsistant encore; le cerf, le chevreuil et le sanglier, entraient dans le nombre pour les 97 centièmes.

Ces peuplades ouvraient les coquillages, divisaient les poissons et dépeçaient les viandes avec les tranchants de ces éclats de silex auxquels on a donné le nom de *couteaux*. Elles employaient à la chasse des pierres de fronde, des flèches et des lances armées de pointes de silex, ainsi que des haches de même matière. Ces outils et ces armes se trouvent en assez grande abondance dans les *amas de débris de cuisine;* car le docteur Lubbock, venu en Danemark vers 1861 pour se rendre compte de l'état des choses, recueillit sur un même kjoekkenmoedding, en deux jours, 139 éclats tranchants ou pointes de silex, 19 haches et 20 pierres de fronde.

Ce n'est pas seulement sur les côtes du Danemark que l'on trouve des amas de coquilles avec ossements, ainsi que des armes et outils de silex mêlés à ces restes de repas; on en rencontre encore sur plusieurs autres points de l'univers : en Écosse, en Allemagne, en Amérique, en Autriche, en Malaisie, à la Terre de Feu. Nous en avons en France à l'embouchure de la Somme et près du village de Doaland, département du Finistère. En 1869, on a trouvé à Bordeaux, sur le cours d'un ruisseau descendant à la Garonne et transformé en égout, une couche tourbeuse avec cendres, charbons, os cassés, os taillés et nombreux débris de coquilles marines, le tout enfoui au-dessous de restes romains; de sorte que sous le Bordeaux actuel recouvrant déjà un Bordeaux romain, il y aurait eu encore un Bordeaux préhistorique où les coquilles entraient pour une grande proportion dans la nourriture des habitants.

Nulle part cependant les amas de rebuts de cuisine n'ont été rencontrés en aussi grand nombre qu'en Danemark; nulle part ils ne sont aussi complets ni aussi riches. Ainsi, par exemple, on estime à 10 ou 12 par pied cube danois le nombre d'os d'animaux que l'on peut recueillir sur le kjoekkenmoedding d'Havelse, qui ressemble à peu près à tous les autres.

On n'a trouvé absolument *aucune trace de métal* ni de céréales dans les amas déjà explorés; tout ce qu'on y rencontre en armes ou en instruments de silex est fort grossier, et l'on n'y a pas encore découvert de haches en pierre polie.

La Société anthropologique de Paris a tenu son cinquième congrès annuel à Copenhague, en 1869. A cette occasion, les professeurs danois ont fait ouvrir un kjoekkenmoedding encore vierge de toute exploration. Il faut en lire la relation dans la *Revue des Deux Mondes* et se rendre compte de l'enthousiasme des savants lancés dans la tranchée, à l'assaut des murailles coquillières, un couteau à la main!... Mais rassurez-vous, lecteur, il n'y eut pas de sanglants sacrifices; il ne s'agissait que de picorer quelque reste d'un maigre dîner mangé, plusieurs milliers d'années en arrière, par des ancêtres faméliques ressemblant aux sauvages de la Terre de Feu.

N'est-ce pas merveille que ces savants, tous illustres, se disputant des coquilles demi-brisées, des arêtes, des os rongés, le tout rejeté autour de sales huttes jadis empestées par des détritus en putréfaction!

Les Apicius et les Lucullus n'auront pas semblable honneur; car les traces de leurs riches et somptueux festins sont depuis longtemps effacées, tandis que Dieu se sert des êtres les plus humbles et des objets les plus vils pour aider l'humanité à reconstruire sa plus antique histoire et revivre par la pensée dans les temps les plus reculés.

NOUS AVONS L'IDÉE INNÉE DE DIEU.

Il n'y a pas besoin de preuves pour établir que l'idée de Dieu est innée, elle ne peut pas ne pas l'être. D'où viendrait-elle? Comment la construirions-nous? De quels éléments? Où sont, en dehors de Dieu même, les matériaux avec lesquels on puisse bâtir l'idée de Dieu? Il est si vrai que rien ne peut nous donner l'idée de Dieu, qu'on a conclu directement l'existence de Dieu de l'idée que nous en avons, et cette démonstration est invincible.

Dieu, notre créateur, a laissé dans notre esprit l'idée de lui-même, comme la marque de l'ouvrier empreinte sur son ouvrage. Il est naturel qu'étant l'œuvre de Dieu, et une œuvre pensante, nous ayons la pensée de Dieu. Il

serait étrange que nous ne l'eussions pas. Dieu est par excellence l'objet de la pensée. La pensée parfaite, qui est Dieu même, pense l'objet le plus parfait de la pensée, c'est-à-dire se pense elle-même. Au-dessous de Dieu, tout ce qui pense doit aussi le penser, quoique moins continuellement et d'une manière moins parfaite. Notre pensée participe de l'être; et de même que notre amour participe de l'être, il est quelque chose de puissant et de réel en tant qu'il a pour objet Celui qui est par excellence l'objet aimable. Sans cette pensée de Dieu qui est la fin de nos pensées et de nos amours, il n'y aurait en nous ni principe ni règle, et nous serions plongés tout entiers dans le mouvement et dans le néant.

Il est très-vrai qu'il existe un petit nombre d'athées et un nombre infiniment plus grand d'esprits tourmentés qui se demandent s'il y a un Dieu. Mais, au fond, qu'est-ce que demander s'il y a un Dieu? C'est chercher si l'infini est dans le monde ou hors du monde, s'il peut être décrit ou ineffable; c'est étudier, analyser l'infini : tous nous y croyons, mais nous avons besoin d'être éclairés sur ses attributs par la réflexion ou par l'enseignement.

Que serait l'infini dont nous avons nécessairement l'idée, s'il n'était Dieu? Manque-t-il quelque chose à cet infini? l'être lui manque-t-il? Ne voyons-nous pas, par une intuition directe, qu'il est, et qu'il est parfait? Un seul point nous manque : c'est de comprendre sa perfection et de savoir exactement en quoi elle consiste.

Pour cela, non-seulement nous l'ignorons, mais la science même n'écarte que très-incomplétement les voiles dont se couvre à nos yeux la perfection absolue. Dieu est à la fois intelligible et incompréhensible. Nous savons invinciblement par la raison qu'il est, et qu'il est parfait; nous savons, en examinant le monde, qu'il l'a créé et qu'il le gouverne; il n'est pas possible à une coquille de noix d'enfermer les eaux de la mer. De même que dans l'ordre de la pensée nous débutons par un acte de foi, de même, dans l'ordre ontologique, nous attachons toutes les réalités à la réalité d'un Dieu incompréhensible. (1)

LA GUERRE.

J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entière sans résistance et sans défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les peuples savants, humains et polis de l'Europe : on ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit, mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte.

J.-J. Rousseau.

LE GÉNIE TUTÉLAIRE DE LA PROPRIÉTÉ.

LÉGENDE ÉCOSSAISE.

Il y a bien des années de cela : une femme passait le long du rivage du lac (*loch slin*), portant sur son dos une lourde pièce de toile. Elle se rendait à la ville voisine, au grand marché, où elle comptait échanger son fardeau contre de beaux écus sonnants, car la chaîne était fine et la trame solide. Les fermiers n'avaient pas alors coutume de serrer le lin, qui fournissait le ménage de linge, comme la récolte du blé, qui donne le pain. Les longues bandes de toile filée et tissée blanchissaient sur le pré, aux rayons du soleil, sans autre protection que la probité des voisins; cette protection ne suffisait pas toujours, car le rouleau sous le poids duquel la femme ployait était du bien volé. Elle avait presque atteint l'extrémité ouest du lac quand, vaincue par la fatigue, elle s'assit au bord de l'eau et déposa la pièce près d'elle; mais à peine la toile eut-elle touché terre qu'elle bondit à une hauteur de dix pieds, et, se déployant lentement, pli à pli, comme sur l'herbe, elle gagna le milieu du lac et disparut, attirée sous l'eau par la puissance du génie qui veille à ce que le bien volé ne profite pas au voleur.

(1) Jules Simon.

LES PLUIES DE CRAPAUDS.

J'entendais, il n'y a pas longtemps, un très-savant et très-habile professeur de zoologie parler dans sa chaire des pluies de crapauds. La leçon fut fort belle, et je lui dis en sortant :

— Vous avez fait, cher maître, une admirable leçon; mais je ne crois pas du tout à vos pluies de crapauds.

— Quelles raisons avez-vous de ne pas croire à un fait attesté par des gens dignes de foi?

— D'abord, répondis-je, voilà cinquante ans que je vis à la pluie sans avoir jamais vu tomber du ciel le plus petit lézard : cela ne suffit pas, je le sais; mais j'ai d'autres raisons...

— Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on parle de ces pluies; dès Aristote il en était question. D'ailleurs, quoi de plus naturel? Vous savez bien que certaines trombes ont pour effet d'enlever l'eau des lacs élevés pour la laisser retomber en pluie sur d'autres contrées. Eh bien, avec l'eau, les crapauds se trouvent aussi enlevés.

— Mais, mon maître, vous oubliez donc que les crapauds ne vivent pas dans l'eau, et que si les trombes vidaient ainsi les lacs, nous aurions non pas des pluies de crapauds, mais des pluies de têtards, de poissons et de plantes aquatiques? Nous aurions surtout des pluies de *lemna palustris;* mais où, quand et par qui des pluies de ce genre ont-elles été observées?

Si l'on avait seulement fait attention à la date des prétendues pluies de crapauds, on se fût aperçu probablement qu'elles ont toujours lieu du 15 juillet au 15 septembre, c'est-à-dire dans les deux mois qui suivent la métamorphose des têtards en crapauds, en grenouilles.

Mon professeur voulut faire ici quelque résistance, et sans doute il eût parlé longtemps; mais je me gardai bien de lui céder la parole, et tout au contraire, m'ammant de plus en plus, je continuai ainsi :

— Qu'on ait cru de bonne foi à ces pluies de crapauds, je l'admets d'autant mieux que je sais combien on peut aisément s'y tromper; laissez-moi, sur ce fait, vous rendre compte d'une expérience personnelle.

Dans une mare située au milieu d'une prairie, j'avais déposé quatre ou cinq seaux de frai de crapaud recueillis une lieue à la ronde; ces quatre ou cinq seaux de frai me donnèrent probablement un million de crapauds, peut-être plus. Il n'est pas rare, vous le savez bien, que d'eux-mêmes les crapauds viennent déposer leurs œufs en aussi grande abondance dans une même mare. Or, écoutez bien ce qui arriva :

Vers la mi-juillet, et tous en même temps, les petits batraciens, ayant achevé leur métamorphose, sortirent de la mare en une ou deux soirées; mais dans les jours qui suivirent, on n'en vit pas un seul dans la prairie. A huit jours de là, survint un orage accompagné d'une pluie abondante, et immédiatement l'herbe de la prairie, une route qui passait auprès, un jardin et une cour à quelque distance, tout fut inondé de petits crapauds courants et sautants par centaines de mille. Le lendemain, le beau temps reprit et dura plusieurs jours : pas un crapaud, tout avait disparu. Un second orage revint, et de nouveau mes bestioles reparurent. Ne trouvez-vous pas là une explication des pluies de crapauds?

Mon professeur fut-il bien convaincu? Je n'oserais l'affirmer, car les pluies de grenouilles sont consignées dans presque tous les traités d'histoire naturelle. Ainsi, nous lisons dans l'excellente *Zoologie classique* de M. F.-A. Pouchet :

« Parmi les exemples qui sembleraient constater le plus positivement que ces animaux ne sortent pas du sol sont ceux cités par MM. Gayet et Pelletier. Le premier, et cent cinquante hommes qu'il commandait, en 1794, furent assaillis dans le département du Nord par un orage qui les couvrit d'eau et de crapauds ; un mouchoir ayant été étendu à hauteur d'homme, on y eut bientôt recueilli plusieurs amphibiens, et après l'averse des militaires en trouvèrent encore dans les replis de leurs chapeaux à trois cornes... »

J'avoue que ce mouchoir et ces chapeaux à trois cornes m'embarrassent.

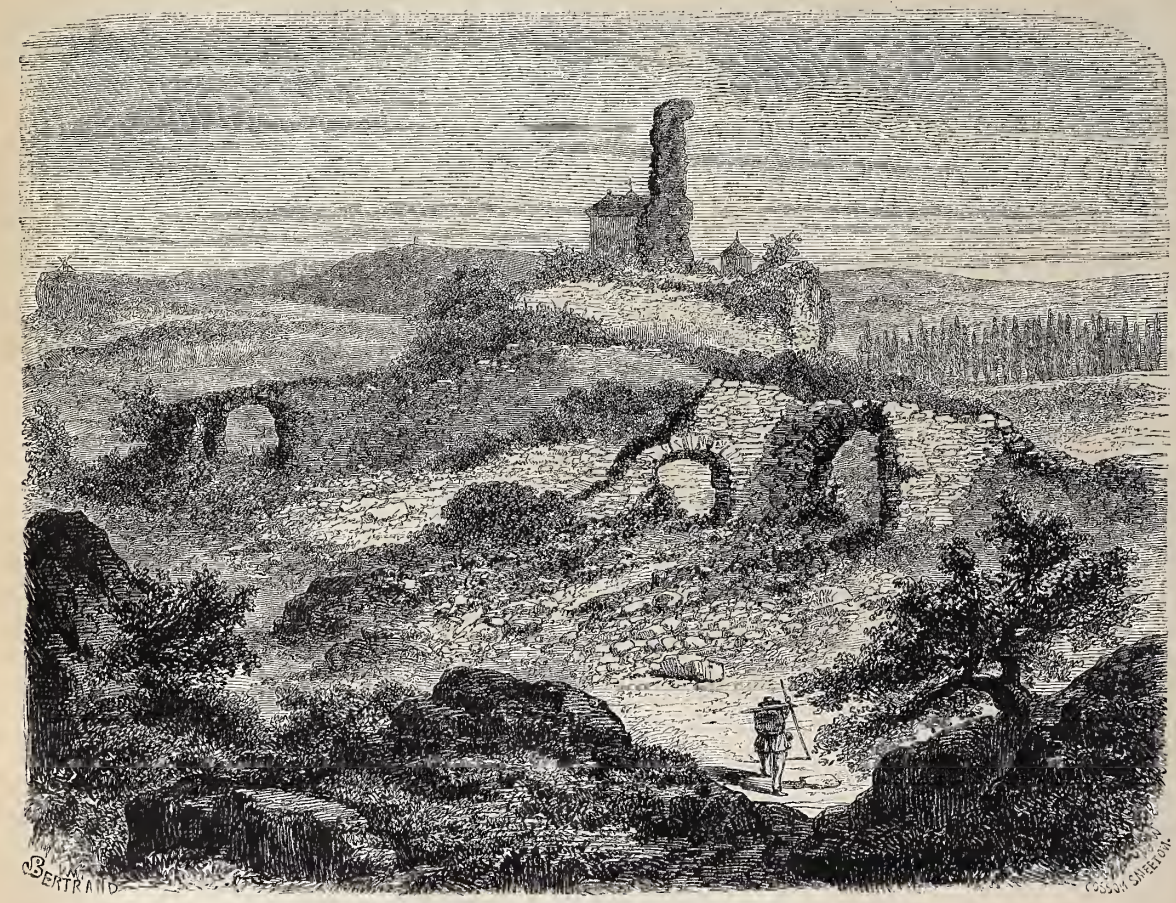
On cite encore un autre observateur : c'est Élien, qui, voyageant de Pouzzoles à Naples, reçut également une pluie de petits batraciens. Mais voici une observation plus rapprochée de nous, et faite par le directeur même du *Magasin pittoresque*. Un jour d'été ou d'automne, allant de Paris à Sceaux en voiture découverte, il se vit, à la suite d'une averse, couvert en un instant, ainsi que le tapis qui était sous ses pieds, de petites grenouilles vertes.

Ce fait, pourtant, n'empêche pas que mon observation, à moi aussi, ne soit vraie ; et j'en conclus que beaucoup d'observateurs superficiels auront pu prendre pour des pluies de batraciens ces apparitions de crapauds dans les jours d'orage ; mais si l'on ne peut nier que quelquefois des grenouilles (et non pas des crapauds) soient tombées avec la pluie, il faut au moins se tenir fort en garde contre l'explication qui nous est donnée de ce phénomène, et sur ce point je maintiens mon dire, que si l'eau des étangs ou des mares était tout à coup enlevée avec tout son contenu pour retomber au loin sur le sol, nous aurions, je le répète, non pas seulement des pluies de grenouilles, mais des pluies de poissons, de petits crustacés, de têtards, et de plantes aquatiques.

Des grenouilles se mêlent quelquefois à la pluie, voilà le fait ; quant à l'explication qu'on en donne, il est vraiment difficile de s'en contenter.

RUINES DU CHATEAU DE MONTAIGU
(SAONE-ET-LOIRE).

Entre Touches et Saint-Martin, au sommet d'une roche escarpée, sont les ruines du château de Montaigu, dont la construction date du onzième siècle. C'était une forteresse à double enceinte de murs flanqués de douze tours, avec chemins couverts et souterrains. Elle a appartenu, pendant quatre cents ans, aux sires de Montaigu, branche puînée de la première maison de Bourgogne. Le duc de Nemours s'en empara en 1591, et Henri IV la fit démanteler sur les représentations des magistrats de Chalon, qui avaient eu beaucoup à se plaindre des excès de tous genres auxquels se livrait la garnison. Ces ruines présentaient encore un



Ruines du château de Montaigu. — Dessin de Bertrand.

spectacle imposant il y a quarante ans. Dans le voisinage, il existe un puits de 15 mètres de profondeur, taillé dans le roc. Il a été déblayé, il y a peu d'années, par un nommé Joseph Boulard, qui s'était construit un ermitage dans les décombres du château. (1)

(1) *Annuaire de Saône-et-Loire.*

LE SAUT DU DOUBS

Le Saut du Doubs. — Dessin de Herst, d'après son tableau.

Les torrents, en général, ont fort mauvaise réputation auprès des poëtes. Ils sont, pour les écrivains, le symbole de la violence aveugle et meurtrière. Il n'est si petit gagneur de batailles et si mince preneur de villes qui n'ait été comparé au moins une fois à un torrent dévastateur. Forêts et guérets, les torrents ravagent tout; fermes, moutons et bergeries, ils emportent tout; il n'est enfin méfait dont on ne les accuse. Il n'est pas jusqu'à la rapidité du torrent qui n'ait été tournée contre lui en métaphore diffamatoire.

Ainsi Racine a dit :

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

Mais tout cela n'est vrai que de ces torrents d'occasion qui sont nés en une nuit d'une pluie d'orage ou d'une fonte de neiges, qui n'ont pas même de lit à eux, passent comme l'éclair, et ne laissent comme souvenir que des débris et du limon couvert d'écume.

Il y a, au contraire, des chutes d'eau honnêtes dans leur allure, régulières dans leurs habitudes, établies de longue

date, et avantageusement connues dans le pays. Elles fournissent aux poëtes des images élevées et charmantes à la fois; le meunier, l'humble meunier, les exploite, le voyageur les recherche, le guide les aime comme un honnête gagne-pain. Que de gens elles mettent en mouvement autour d'elles! que de souvenirs elles laissent! que de choses curieuses à redire, si elles savaient parler!

Devant un paysage comme le saut du Doubs, quelques touristes disent : Comme c'est joli! (oh! mon Dieu, oui, joli comme du Corneille!) d'autres disent que c'est beau sans le penser, d'autres le pensent sans le dire, et ce ne sont pas ceux-là qui jouissent le moins profondément de la beauté du spectacle. Chacun veut emporter quelque souvenir. Les jolies miss aux boucles blondes disent à John d'apporter leur album, et dessinent quelques pins bien propres et quelques montagnes bien nettoyées. Les voyageurs au cœur tendre cueillent des *myosotis* dans les anses tranquilles. Les géologues s'escriment du marteau sur les rochers; les botanistes espèrent toujours, dans quelque coin étrange, rencontrer une plante inconnue et lui donner leur nom.

L'artiste, le vrai artiste, laisse passer sans la voir cette foule d'adorateurs; son culte pour la nature demande plus de recueillement et de mystère. Seul, bercé doucement à la plainte monotone de la cascade, il se pénètre lentement et s'enivre de ce qu'il voit, de ce qu'il devine. Son imagination s'envole haut et loin avec les nuages d'argent qui traversent le champ d'azur du ciel. Dans le grand cirque des rochers du fond, il reconnaît les falaises déchiquetées par une mer qui avait déjà disparu quand l'homme vint sur la terre.

La brise lui apporte le murmure frémissant des grands pins, « ce murmure si doux auprès des sources », comme l'a dit Théocrite. Il y a de vagues rumeurs dans la profondeur du bois de hêtres.

L'eau, éclatante de blancheur, comme la neige, au moment de sa chute devient brune, sombre et mystérieuse, sous les branches pendantes des grands arbres. La poussière d'eau, la délicieuse senteur de l'eau battue, arrive jusqu'à lui. Alors il sort de son rêve, il saisit son pinceau. Que va-t-il reproduire sur sa toile? Est-ce simplement ce qu'il a devant les yeux? Oh! que non! Ce qu'il a sous les yeux est beau, sans doute; mais il y a toujours quelque chose de vague et d'indéterminé dans l'expression générale de tout paysage réel. L'artiste rendra cette expression plus précise et plus nette. A ce qu'il voit il ajoutera ce qu'il sent; ou plutôt ce qu'il voit de ses yeux, ce qu'il peut reproduire avec son pinceau, n'est que le signe matériel et comme l'écriture qui lui permet d'exprimer la grandeur de sa pensée et la profondeur de son sentiment.

LE GUÉRISSEUR IRLANDAIS

VALENTIN GREATRACKS.

Le dix-septième siècle fut, en Angleterre, une époque de grande exaltation religieuse. Les sectes se multiplièrent, et eurent chacune leur prophète et leur prophétesse. Détournés, par la réforme, de la foi catholique, les esprits, avides de croyances, se tournèrent vers le merveilleux. Il se produisit des faits extraordinaires, tels que des cures miraculeuses opérées par des gens de bonne foi, sous l'influence d'une ferveur sincère qui rappelle ces paroles de Pascal : « Les miracles existent pour ceux qui croient. »

Parmi ceux qui croyaient avoir reçu le don de guérir, l'Irlandais Greatracks fut des plus éminents. Après avoir servi dans l'armée anglaise, il revint en Irlande, qu'il trouva dans l'état le plus déplorable. Retiré à la campagne vers 1656, il résolut d'y vivre sur un petit domaine de ses pères qu'il tâcha d'améliorer en servant Dieu et son prochain, faisant toujours une large part de son bien aux amis et aux étrangers. Il avait trente-quatre ans lorsque, d'après son propre récit, il sentit naître en lui l'étrange conviction (qu'il n'eût pu expliquer d'une manière rationnelle) qu'il avait reçu d'en haut le don de guérir les scrofules, ou, comme on les appelait alors, le *mal du roi*. Il n'en dit rien d'abord, puis finit par s'en ouvrir à sa femme, qui douta. « Seul ou en public, éveillé ou dormant, écrit-il, je me sentais poussé à exercer ce don. » Un habitant des environs lui amena son fils, qui, au bout d'un mois d'habitation chez Greatracks, s'en retourna complétement guéri. Ce fut ensuite une femme qu'un célèbre médecin avait déclarée incurable, et qui, en six semaines, recouvra la santé. Les scrofuleux des comtés avoisinants vinrent lui demander de leur imposer les mains; la plupart furent guéris. Sa méthode consistait à frictionner la partie malade, en même temps qu'il offrait au Seigneur Jésus une fervente prière pour la guérison du patient.

En 1665, pendant la semaine de Pâques, il eut conscience que cette faculté grandissait, et que le don qu'il tenait de Dieu pouvait s'étendre à d'autres maladies. Il essaya de conjurer les accès d'une fièvre pernicieuse, et réussit. Il cicatrisa aussi un ulcère qu'un pauvre homme avait à la jambe. Un témoin digne de foi rapporte que la cour de sa maison était remplie d'une foule de malades qui attendaient la venue du *stroker*, comme on l'appelait, à cause du verbe *stroke*, toucher doucement, flatter de la main. « J'ai entendu raconter, dit ce même témoin, par mes deux sœurs aînées, mon frère, mon père et ma mère, toutes personnes très-véridiques, comment ils l'avaient vu plusieurs fois poursuivre une violente douleur de l'épaule au coude, du coude au poignet, et du poignet à l'extrémité du pouce, et, la comprimant fortement, la faire disparaître. Ce sont choses si extraordinaires que, bien qu'elles soient parfaitement vraies et authentiques, on ose à peine les rapporter. »

Le bienfaisant guérisseur, assiégé par les malades, n'avait plus de temps à donner à ses propres affaires, à ses amis, à sa famille. Trois jours de la semaine, de six heures du matin à six heures du soir, il imposait les mains sur tous ceux qui se présentaient, et cela pendant six mois; mais l'affluence devint telle qu'il fut obligé de déserter sa maison et d'aller résider à Youghal, ville des environs. En l'année 1665, lors de la grande peste de Londres, beaucoup de malades lui vinrent d'Angleterre, et, les magistrats ayant craint qu'ils importassent la contagion, Greatracks retourna chez lui, où il les accueillit et imposa les mains sur tous. « Plusieurs furent guéris, et plusieurs ne le furent pas, écrit-il naïvement. L'étable, la grange et la brasserie, étaient converties en hôpitaux, et cependant, par la grâce de Dieu, personne de ma famille ne fut atteint de mal, et les malades, affligés de maux divers et réunis dans les mêmes lieux, ne s'infectèrent pas mutuellement... Plusieurs me demandent, continue-t-il dans sa curieuse autobiographie, pourquoi les uns sont guéris et les autres ne le sont pas. A quoi je réponds qu'il peut plaire à Dieu d'employer, à travers moi, tels moyens qui opèrent selon les dispositions du patient, et qui, par cela même, ne sauraient être efficaces pour tous. On me demande encore pourquoi les uns sont guéris sur-le-champ, tandis que d'autres le sont plus lentement; pourquoi les douleurs sortent chez quelques-uns par les yeux, chez d'autres par les doigts, les oreilles ou la bouche. A quoi je dis que si toutes ces choses se pouvaient expliquer, il n'y aurait lieu de les trouver étranges. Qu'on me dise quelle est la substance qui conjure le mal, qui le fait aller et venir, et il

sera plus facile de résoudre ces questions. Il en est qui veulent que je leur explique pourquoi ou comment je poursuis certaines douleurs de place en place jusqu'à ce qu'elles aient quitté le corps, et cela en posant mes mains à l'extérieur, sur les vêtements; et pourquoi je n'ai pas même puissance sur toutes les douleurs. A quoi je réplique qu'il en est ainsi sans que j'en puisse donner aucune raison. Cependant je suis porté à croire qu'il y a des douleurs qui affligent les hommes à la façon des mauvais esprits, lesquelles douleurs ne peuvent endurer le contact de ma main, ni même de mes gants, sans fuir aussitôt, y eût-il entre moi et elles six ou huit robes ou mantes, ainsi que cela est arrivé pour lady Ranelagh, à Londres. Autre demande : L'action opérative de ma main provient-elle de la température de mon corps, ou d'un don divin, ou de la réunion des deux? En vérité, je n'en sais rien; mais j'ai lieu de croire qu'il y a là quelque don particulier et divin. »

Le doyen de Lismore somma, par ordre de l'évêque, M. Greatracks de comparoir, et lui défendit d'imposer à l'avenir les mains aux malades. M. Greatracks se soumit deux jours à cet ordre; mais, passant par le village de Cappogenis, il rencontra tant de pauvres infirmes venus d'Angleterre pour solliciter son secours, que, touché de leur misère, il ne put s'empêcher de les guérir. De nouveau requis par l'évêque de produire sa licence, comme devaient le faire tous les médecins exerçant dans le diocèse, il répondit qu'il n'avait point brevet de docteur, mais qu'il ne connaissait pas de loi qui défendît de faire du bien à son prochain. L'évêque insista sur la prohibition; mais M. Greatracks refusa de s'y conformer, et continua chez lui et à Dublin d'exercer ce qu'il croyait être « un don. »

Lord Conway, sur la renommée du miraculeux guérisseur irlandais, le fit prier par un ami de se rendre à Rugby, dans le Warwickshire, pour soulager lady Conway d'un mal de tête violent et opiniâtre. M. Greatracks s'embarqua à Youghal, et alla de ville en ville, guérissant en chemin. Il échoua cependant, ainsi qu'il l'avoue avec candeur, près de la noble dame pour laquelle il avait fait ce long voyage. Il n'en fut pas moins traité avec de grands égards par lord Conway, qui, dans une lettre à son beau-frère, écrit lui avoir vu guérir un cas de lèpre des plus invétérés et plusieurs autres maladies.

Il alla de Rugby à Worcester, d'où il fut mandé par ordre du roi à Whitehall. En conséquence, il se rendit à Londres et s'y logea à Lincoln's Sun Fields. Après sa présentation à la cour, il revint à son logement, où il guérit en public nombre de malades, au grand ébahissement de toute la ville.

Le spirituel Saint-Évremond [1] fait un curieux et burlesque récit de l'apparition du grand guérisseur dans la métropole :

« Alors que M. de Comminges était ambassadeur pour le roi Très-Chrétien auprès du roi de la Grande-Bretagne, 1665, il vint à Londres un prophète irlandais qui passait pour un grand faiseur de miracles, selon l'opinion des crédules, et peut-être selon sa propre persuasion. Quelques personnes de qualité ayant prié M. de Comminges de le faire venir chez lui pour voir quelqu'un de ses miracles, il voulut bien leur accorder cette satisfaction, tant par sa curiosité naturelle que par complaisance pour eux; et il fit avertir le prétendu prophète de venir à sa maison.

» Au bruit qui se répandit partout de cette nouvelle, l'hôtel de M. de Comminges fut bientôt rempli de malades qui venaient chercher dans une pleine confiance leur guérison. L'Irlandais se fit attendre quelque temps; enfin, les malades et les curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, et qui n'avait rien de composé à la fourberie. M. de Comminges se préparait à l'examiner profondément, espérant bien qu'il pourrait s'étendre avec plaisir sur tout ce qu'il avait lu dans Helmond [1] et dans Bodin [2]. Mais il ne put le faire, à son grand regret; car la foule devint si grosse, et les infirmes se pressèrent si fort pour être guéris les premiers, qu'avec les menaces et la force même on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

» Le prophète rapportait toutes les maladies aux esprits; toutes les infirmités étaient pour lui des possessions. Le premier qu'on lui présenta était un homme accablé de goutte et de certains rhumatismes dont il lui avait été impossible de guérir. Ce que voyant notre faiseur de miracles : « J'ai vu, dit-il, de cette sorte d'esprits en Irlande » il y a longtemps; ce sont esprits aquatiques qui apportent des froidures et excitent des débordements d'humeurs en ces pauvres corps. *Esprit malin qui as quitté » le séjour des eaux pour venir affliger ce corps misérable, » je te commande d'abandonner ta demeure nouvelle et de » t'en retourner à ton ancienne habitation.* » Cela dit, le malade se retira, et il en vint un autre à sa place qui se disait tourmenté de vapeurs mélancoliques. A la vérité, il était de ceux qu'on appelle ordinairement hypocondriaques et malades d'imagination, quoiqu'ils ne le soient que trop en effet. « *Esprit aérien*, dit l'Irlandais, *retourne dans » l'air exercer ton métier pour les tempêtes, et n'excite » plus de vents dans ce triste et malheureux corps.* » Ce malade fit place à un autre qui, selon l'opinion du prophète, n'avait qu'un simple lutin incapable de résister un moment à sa parole. Il s'imaginait l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous apparaissaient pas; et, faisant un sourire à l'assemblée : « Cette sorte d'esprits, dit-il, afflige » peu souvent et divertit presque toujours. » A l'entendre, il n'ignorait rien en matière d'esprits; il savait leur nombre, leurs rangs, leurs noms, leurs emplois, toutes les fonctions auxquelles ils étaient destinés, et il se vantait familièrement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons que les affaires des hommes.

» Vous ne sauriez croire à quelle réputation il parvint en peu de temps. Catholiques et protestants venaient le trouver de toutes parts; et vous eussiez dit que la puissance du ciel était entre les mains de cet homme-là, lorsqu'une aventure où l'on ne s'attendait point fit perdre au public la merveilleuse opinion qu'il en avait.

» Un homme et une femme de la contrée, mariés ensemble, vinrent chercher du secours dans sa vertu contre certains esprits de discorde qui, disaient-ils, troublaient leur mariage et ruinaient la paix de la maison. C'était un gentilhomme âgé de quarante-cinq ans, qui sentait assez sa naissance et son bien. Il me semble que j'ai la demoiselle [3] devant les yeux : elle avait environ trente-cinq ans, et paraissait bien faite de sa personne; mais on pouvait déjà voir qu'il y avait eu plus de délicatesse dans ses traits. J'ai nommé l'époux le premier pour la dignité du rang; la femme voulut néanmoins parler la première, soit parce qu'elle se crut plus tourmentée de son esprit, ou qu'elle fût seulement pressée de l'envie, naturelle à son sexe, de parler.

» — J'ai un mari, dit-elle, le plus honnête homme du

[1] Louis XIV avait donné l'ordre d'arrêter Saint-Évremond pour sa Lettre sur la paix des Pyrénées. Craignant d'être enfermé à la Bastille, l'écrivain s'exila volontairement en 1661, d'abord en Hollande, et plus tard en Angleterre, où il mourut.

[1] Fameux médecin alchimiste, précurseur de Mesmer, né en 1577, mort en 1644.

[2] Illustre jurisconsulte du seizième siècle.

[3] Autrefois, on nommait *demoiselles* les femmes mariées qui n'étaient pas nobles. Un des griefs de Mme Roland contre l'aristocratie était cette épithète de *demoiselle* donnée à sa grand'mère par une dame de qualité qui lui faisait visite.

monde, à qui je donne mille chagrins, et qui ne m'en donne pas moins à son tour. Mon intention serait de bien vivre avec lui, et je le ferais toujours, si un esprit étranger, dont je me sens saisir à certains moments, ne me rendait si fière et si insupportable qu'il n'est pas possible de me souffrir. Mes agitations cessées, je reviens à ma douceur naturelle, et je n'oublie alors aucun soin ni aucun agrément pour tâcher de plaire à mon époux ; mais son démon le vient posséder quand le mien me laisse, et ce mari, qui a tant de patience pour mes transports, n'a que de la fureur pour ma raison.

» Là se tut cette femme en apparence assez sincère, et le mari, qui ne l'était pas moins, commença son discours de cette sorte :

» — Quelque sujet que j'aie de me plaindre du diable de ma femme, je lui ai du moins l'obligation de ne lui avoir pas appris à mentir, et il me faut avouer qu'elle n'a rien dit qui ne soit très-véritable. Tout le temps qu'elle me paraît agitée, je suis patient ; mais aussitôt que son esprit la laisse en repos, le mien m'agite à son tour, et, avec un nouveau courage et de nouvelles forces dont je me trouve animé, je lui fais sentir le plus fortement qu'il m'est possible la dépendance d'une femme et la supériorité d'un mari. Ainsi, notre vie se passe à faire le mal ou à l'endurer, ce qui nous rend de pire condition que les plus misérables. Voilà nos tourments, Monsieur, et s'il est possible d'y apporter quelque remède, je vous conjure de nous le donner : la cure d'un mal aussi étrange que le nôtre ne sera pas celle qui vous fera le moins d'honneur.

» — Ce ne sont ici ni lutins ni farfadets, dit l'Irlandais ; ce sont esprits de premier ordre, de la légion de Lucifer : démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéissance et fort difficiles à chasser. Vous ne trouverez pas mauvais, Messieurs, poursuivit-il en se tournant vers l'assemblée, que je regarde un peu dans mon livre, car j'ai besoin de paroles extraordinaires.

» Là-dessus, il se retira dans un cabinet pour y feuilleter ses papiers ; et après avoir rejeté cent formules comme trop faibles contre de si grands ennemis, il tomba sur une, à la fin, capable, à son avis, de confondre tous les diables de l'enfer.

» Le premier effet de la conjuration se fit sur lui-même, car les yeux commencèrent à lui rouler en la tête avec tant de grimaces et de contorsions, qu'il eût pu paraître le possédé à ceux qui venaient chercher du remède contre la possession. Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts, il les fixa sur ces bonnes gens, et, les frappant tous deux d'une baguette qui ne devait pas être sans vertu :

» — Allez, démons, dit-il, allez, esprits de dissension, exercer la discorde dans l'enfer, et laissez rétablir, par votre départ, l'heureuse union que méchamment vous avez rompue.

» Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus possédés, et, haussant un peu le ton de la voix :

» — Je vous entends murmurer, démons, de l'obéissance que vous êtes forcés de me rendre ; mais, dussiez-vous *en crever*, il faut partir. Partez ! Et vous, mes amis, allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis longtemps. — C'en est assez, Messieurs ; je vous jure que je suis tout en sueur du travail que m'a fait la résistance de ces diables obstinés. Je pense bien avoir eu affaire à deux mille esprits en ma vie, qui, tous ensemble, ne m'ont pas donné tant de peine que ceux-ci.

» Les démons expédiés, le bon Irlandais se retira. Tout le monde sortit, et nos bonnes gens retournèrent à leur logis avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'était fait en leur faveur. » (1)

(1) Saint-Évremond, *Mélanges*, t. II.

Saint-Évremond n'était pas homme à laisser échapper le sujet d'un bon conte : aussi poursuit-il l'histoire des mariés raccommodés et tout d'abord ravis ; mais bientôt l'accord parfait se rompt, et les diables, qui n'étaient pas si loin qu'ils ne pussent être rappelés, reviennent prendre possession de leur ancien domicile, et y font pis que pendre.

Greatracks parut pour la dernière fois en public à Dublin, vers 1681. Il mourut deux ans après, dans son domaine d'Affane. Il existe de lui un admirable portrait : il est représenté faisant recouvrer la vue à un jeune aveugle. Le docteur Stubbe le décrit comme d'aspect gracieux, et dit avoir observé dans ses yeux et sur son visage une vivacité d'expression peu commune. Selon un autre de ses contemporains, il était de haute taille et d'une force surprenante. Il brisait un noyau de pêche entre le pouce et l'index. « Il avait la main la plus grande, la plus lourde, et la plus douce, je crois, qu'aucun homme de son temps, et c'est peut-être de là qu'il tenait sa puissance curative. La grandeur de la main du *stroker* était proverbiale dans sa famille. »

A quelque cause qu'il faille attribuer le *don* singulier de Greatracks, il est certain qu'il l'exerça toujours avec un complet désintéressement, et ne s'en prévalut jamais pour acquérir les honneurs et la fortune. Persuadé que cette inexplicable faculté lui venait de Dieu, il en usa libéralement. Ceux qui souffraient furent soulagés, et il y aurait ingratitude à le classer parmi les charlatans. Rendre l'espoir aux découragés, alléger les maux qui affligent l'humanité, se montrer doux et secourable aux pauvres, accessible à tous, ne sont pas vertus si communes qu'on les puisse dédaigner et laisser dans l'ombre.

LE CALVAIRE DE SALAMANQUE.

Les pèlerinages, qui devinrent de plus en plus nombreux à partir du quatrième siècle, quand la mère de Constantin fut venue chercher dans *Ælia Capitolina* (1) les instruments de la Passion, inspira peut-être l'idée d'offrir aux populations des représentations de la scène à jamais mémorable du Golgotha.

Il en existe de fort anciennes ; mais celles qu'on appelle proprement des calvaires, consistant en figures de ronde bosse disposées dans un vaste encadrement, ou sur une sorte de plate-forme, et offrant la scène suprême de la Passion, se multiplièrent surtout au quinzième siècle. En Espagne on éleva des calvaires avec plus de zèle peut-être qu'ailleurs. Dans la Castille et l'Aragon, dans la Catalogne, en Portugal, on voit de ces *calvarios* se dressant parfois dans les solitudes les moins fréquentées par le cultivateur.

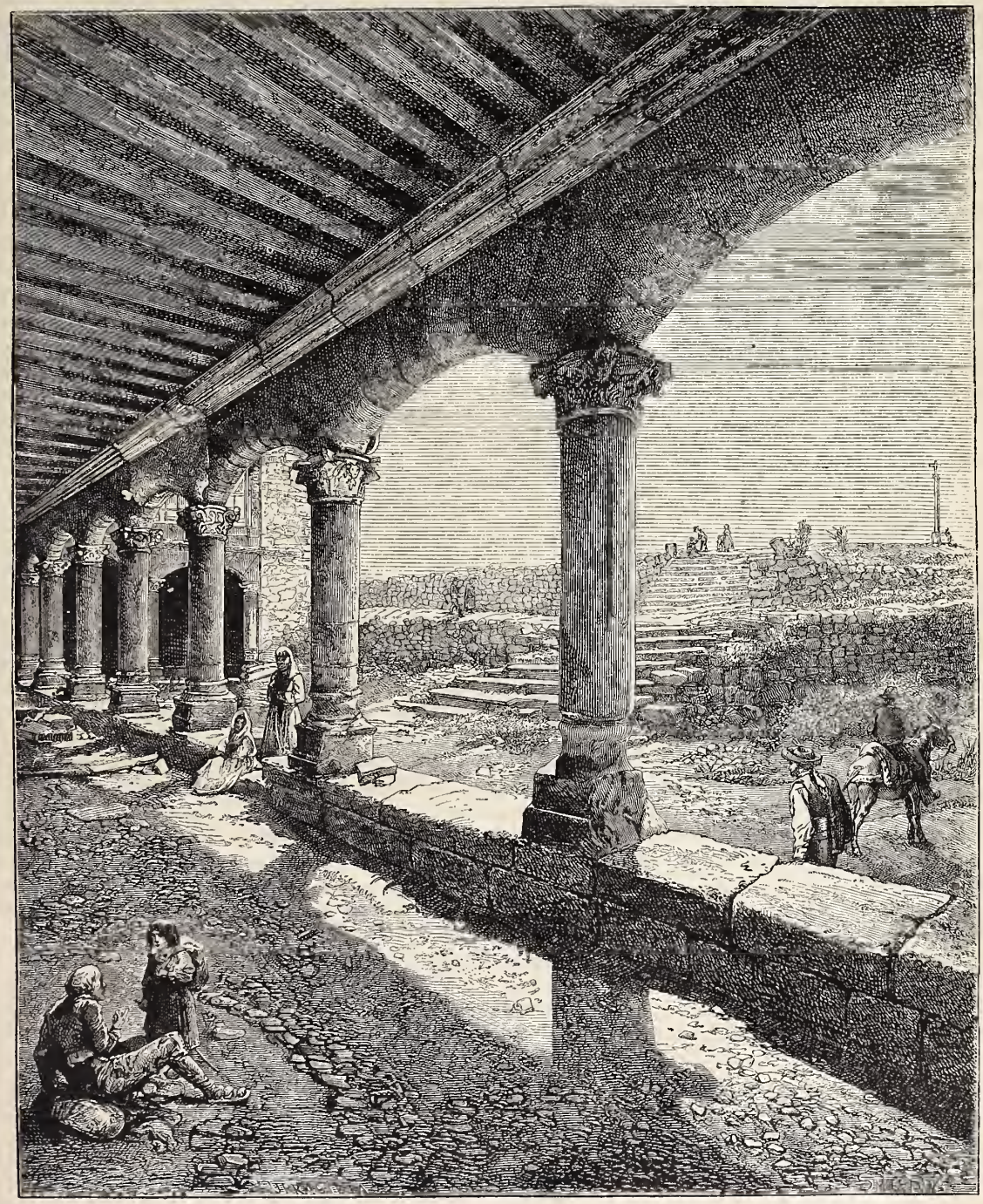
Les calvarios, néanmoins, étaient d'ordinaire, en Espagne, comme chez nous en Bretagne et ailleurs, des annexes d'édifices consacrés au culte ; et c'est ce qui explique les paroles de Peyron, cet habile voyageur qui vivait il y a déjà un siècle, et qui, à propos du magnifique calvario d'Antequera, construit au milieu des rochers les plus sauvages, fait observer qu' « il n'y a pas en Espagne une seule ville, une seule bourgade même, qui n'ait à montrer son calvaire. »

Si l'on ouvre le grand ouvrage sur les monuments de la France publié par Ch. Nodier et Taylor, on y trouve, pour l'ancienne Bretagne seulement, huit ou dix calvaires reproduits dans leur originalité primitive, et qui sont en-

(1) Sur les ruines mêmes de Jérusalem, Adrien avait bâti une nouvelle ville, à laquelle il avait imposé le nom d'*Ælia Capitolina Adriana ;* elle était dédiée à Jupiter Capitolin.

core aujourd'hui l'objet de nombreux pèlerinages [1]. Sans porter nos regards bien loin, il n'est personne qui ait oublié quelle était jadis la destination particulière donnée au mont Valérien. Ce monticule, qui figure aujourd'hui d'une façon si glorieuse dans nos fastes militaires, était, avant 1789, le siége d'une communauté d'hommes connus sous le nom d'*ermites*, et d'une « congrégation de prêtres instituée, dit Charles Oudiette, pour rétablir le culte de la croix, que les calvinistes avaient tâché d'abolir. » Le calvaire de Paris, on le voit, ne remonte pas au delà du seizième siècle.

Tout respectables qu'ils étaient aux yeux des populations espagnoles, les calvarios ne se signalaient point, à ce qu'il semble, par la perfection de l'art, et le prestige qu'ils exerçaient était dû principalement aux grandes images dont ils frappaient de pieuses imaginations. Nulle part nous ne voyons qu'on les mentionne comme ayant offert ce genre



Le Calvaire de Salamanque. — Dessin d'Urrabieta, d'après une photographie.

d'habileté dont la sculpture religieuse offre de si nombreux exemples dans les cathédrales de la Péninsule. Il y a aussi une chose remarquable à signaler ici, c'est que parmi les nombreuses effigies « miraculeuses » du Christ, pas une seule n'appartient à ces grandes figures des calvaires [1] qui s'étaient si étrangement multipliées en Espagne aux seizième et dix-septième siècles.

Le calvaire de la ville universitaire, que nous reproduisons ici et sur lequel se tait complétement le savant Madoz, n'est peut-être pas d'une beaucoup plus grande antiquité;

[1] Voy. t. XXXI, 1863, p 291, le Calvaire de Pleyben. On peut citer encore ceux de Plougastel, d'Avulas, de Pineran, de Saint-Thégonec, de Tronain, de Guiniliau, de Tronoarn, etc. Quatre ou cinq bourgades portent le nom de Calvaire en France.

[1] Voy., entre autres ouvrages sur ce sujet, la Nomenclature de João Baptista de Castro.

mais la galerie d'où on le contemple peut remonter aux premiers âges de la conquête faite par Alphonse IX sur les Mores, et appartenir au douzième siècle.

Est-il vrai que les calvaires aient pris naissance en Orient? Sainte Hélène, mère de Constantin, n'eut pas plutôt exhumé la vraie croix qu'elle la fit revêtir de plusieurs lames d'argent, et ce fut sous cette splendide enveloppe qu'elle la transporta à Constantinople, où elle fut exposée aux yeux des fidèles. Ce signe vénéré ne faisait cependant pas partie d'un monument semblable à un calvaire, puisqu'il était gardé dans un temple. Si l'on examine attentivement les changements prodigieux qui eurent lieu sur la sainte montagne depuis le pèlerinage de sainte Hélène jusqu'à celui de saint Arculphe, cet évêque irlandais du septième siècle qui dicta le récit de ses pieuses pérégrinations à saint Adamman, le prélat français, avec lequel il s'était lié d'une sainte affection, on verra comment avait pu naître l'idée d'en perpétuer le souvenir par la construction des calvaires. Le Golgotha, durant cet espace de temps, fut complétement bouleversé. Dès le cinquième siècle, cependant, saint Jérôme y adora la croix; et au temps où le saint évêque irlandais poursuivait son voyage, cette croix était en argent (1).

Rien, du reste, ne fut plus arbitraire que la forme donnée en Europe aux diverses représentations du Calvaire, et il faudrait des volumes pour en offrir des descriptions exactes. Ce qu'on connaît d'une façon plus positive et qui ne varie pas, c'est le but que se propose l'Église dans la construction de ce genre de monuments. « Actuellement on appelle la voie du calvaire ou de la croix, nous dit un écrivain récent, une dévotion qui consiste à faire autant de stations qu'on est dans l'usage d'en faire à Jérusalem, dans la vue de participer à des indulgences qui y sont attachées. »

La ville universitaire de Salamanque, qui est en possession d'une légende essentiellement érudite, puisque Teucer, fils de Télamon, roi de Salamine, serait son fondateur, appartint assez longtemps aux Arabes. Dès les premières années du onzième siècle, Modhafer s'empara de cette cité et en fit raser les fortifications. A partir de l'année 1123, on voit que son église est suffragante de l'évêché de Santiago. Dès le douzième siècle, le culte chrétien triomphe complétement à Salamanque, et son ancienne cathédrale remonte même jusqu'à cette époque reculée. On peut dire que la ville où Alphonse le Grand donna une si grande impulsion aux études fut une de celles où les beaux-arts jetèrent le plus d'éclat (2). Sans doute, le calvaire qui se développe en perspective dans notre gravure ne remonte pas à ces temps lointains; mais au moins la galerie d'où on l'aperçoit a pu être construite à l'époque où Salamanque, surnommée la *petite Rome*, tomba au pouvoir des chrétiens. L'emplacement qu'occupe le calvaire a dû recevoir de nombreuses modifications.

SCIER DU MARBRE.

Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une âme qui est esprit, dont toute la vie est occupée et toute l'attention réunie à scier du marbre : cela est bien simple, c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont parfaitement inutiles, et qui passent le jour à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

LA BRUYÈRE.

(1) Voy. *Essai sur les anciens pèlerinages à Jérusalem*, suivi du texte du pèlerinage d'Arculphe, par M. Martial Delpit. *Voyageurs anciens et modernes*, par Édouard Charton.

(2) Voy. le magnifique et gigantesque ouvrage, malheureusement interrompu, intitulé : *Monumentos arquitectónicos de España, pub. de real orden y por disposicion del ministerio de fomento.* Madrid, sans date (1869-70), 3 vol. in-fol. max. C'est dans le tome III que sont donnés les monuments de Salamanque.

LES LOIS ET LES FORCES
DANS L'ORGANISATION DE L'UNIVERS ET DES ÊTRES.

Fin. — Voy. p. 222.

V

Nous voyons associés à ce mécanisme merveilleux du corps animal des phénomènes non moins certains que les phénomènes physiques; mais entre eux et ce mécanisme, nous n'apercevons aucune connexion nécessaire. L'homme, par exemple, peut dire : *Je sens, je pense, j'aime;* mais comment la conscience intérieure de ces actes s'introduit-elle dans le problème? On dit que le cerveau humain est l'organe de la pensée et du sentiment; que lorsque nous recevons un coup, le cerveau le sent; que lorsque nous méditons, c'est le cerveau qui pense; que lorsque nos affections et nos passions sont excitées, le cerveau est l'instrument de l'excitation. Mais soyons plus précis. Je croirai difficilement qu'il puisse exister un penseur scientifique profond qui, après avoir réfléchi sur ce sujet, n'admette pas la *probabilité extrême de l'hypothèse* que, pour chaque fait de conscience intime, dans le domaine des sens, de la pensée ou des émotions, le cerveau est constitué dans certaine condition moléculaire déterminée; que le rapport entre l'état physique et l'acte dont nous avons la conscience est invariable, de sorte qu'étant donné un état du cerveau on puisse en conclure la pensée ou la sensation correspondante, et qu'étant donnée la pensée ou la sensation, on puisse en conclure l'état correspondant du cerveau. Mais comment arriver à des conclusions? Alors même qu'on nous a accordé qu'une pensée déterminée et une action déterminée exercée sur le cerveau sont des faits simultanés, nous ne possédons nullement encore l'organe intellectuel, pas même un rudiment visible de l'organe intellectuel apte à nous mettre à même de passer par une série de raisonnements de l'un des phénomènes à l'autre. Ils apparaissent ensemble, mais nous ne savons pas comment. Alors même que nos esprits et nos sens seraient assez développés, renforcés, illuminés, pour nous mettre à même de voir et de sentir les dernières molécules du cerveau; alors que nous serions capables de les suivre dans tous leurs mouvements, dans tous leurs groupements, dans toutes leurs décharges électriques, si tant est qu'il y en ait là; alors que nous aurions la connaissance intime des états correspondants de la pensée et du sentiment, nous serions aussi loin qu'auparavant de la pensée du grand problème : *Comment ces opérations physiques sont-elles associées aux faits de la conscience?* L'abîme entre ces deux classes de phénomènes reste infranchissable.

En affirmant que l'accroissement du corps est mécanique, et que la pensée, en tant qu'elle a son exercice en nous, a son corrélatif dans la physique du cerveau, il me semble que je fais au matérialiste la seule position tenable pour lui.

Cette position, je crois que le matérialiste pourra la défendre jusqu'à la fin contre toutes les attaques; mais je ne pense pas que dans la constitution actuelle de l'esprit humain il puisse jamais aller au delà. Je ne pense pas qu'il soit autorisé à dire que les groupements moléculaires et les mouvements moléculaires expliquent quoi que ce soit. En réalité, ils n'expliquent rien. Le plus qu'il peut affirmer est l'association de deux classes de phénomènes dont il ignore absolument le véritable trait d'union. Le problème de l'union du corps et de l'âme est aussi insoluble dans sa forme moderne qu'il l'était dans les âges préscientifiques. On sait que le phosphore entre dans la com-

position du cerveau humain, et un écrivain hardi s'est écrié dans son tranchant germanisme : « Sans phosphore, il n'y a pas de pensée. » Qu'il en soit ou qu'il n'en soit pas ainsi, alors même que nous saurions qu'il en est ainsi, cette connaissance n'éclaircit en rien nos obscurités. Le matérialiste, des deux côtés de la zone que nous venons de lui assigner, est également et fatalement impuissant. Si vous lui demandez d'où vient cette matière sur laquelle nous avons tant discuté, comment et qui l'a divisée en molécules; comment et qui lui a imprimé la nécessité de se grouper en formes organiques, il ne saura jamais le dire. La science aussi est sans réponse à ces questions. Mais si le matérialiste est confondu et la science rendue muette, à qui appartient-il de donner la réponse? Inclinons nos têtes et reconnaissons notre ignorance une fois pour toutes.

VI

Peut-être qu'un jour à venir le mystère se résoudra en connaissance acquise. La marche des choses sur cette terre a été celle d'une amélioration incessante. Il y a un très-long chemin de l'iguanodon et de ses contemporains au président et aux membres d'une académie des sciences. Et de quelque point de vue scientifique ou théologique que nous considérions le progrès, qu'il soit pour nous le résultat d'un développement progressif ou le résultat de manifestations successives de l'énergie créatrice, rien ne nous autorise à affirmer que les facultés actuelles de l'homme soient le dernier terme de la série, et que la marche de l'amélioration doive s'arrêter brusquement à lui. Il peut, par conséquent, arriver un temps où la région ultra-scientifique qui nous enveloppe de toutes parts devienne accessible aux recherches, sinon de l'homme, du moins de créatures terrestres futures, supérieures à l'homme. Les deux tiers des rayons émis par le soleil sont impuissants à exciter dans l'œil la sensation de la vision. Ces rayons existent, mais l'organe visuel nécessaire pour leur conversion en lumière n'existe pas en nous [1].

Il se peut de même que, de cette région d'obscurité et de mystère qui nous étonne, il s'élance des rayons qui exigent le développement d'organes intellectuels propres à les transformer en connaissances surpassant autant les nôtres que les nôtres surpassent celles des reptiles gigantesques qui, autrefois, avaient pris possession de notre planète. En attendant, le mystère n'est pas sans avantages. Il peut certainement devenir une source de puissance pour l'âme humaine, mais c'est une puissance qui a le sentiment et non pas le savoir pour base. Il peut avoir et il aura, nous l'espérons fortement, pour effet d'assurer et de fortifier l'intelligence, et de mettre l'homme au-dessus de ce rapetissement vers lequel, dans la lutte pour l'existence et la conservation de sa préséance dans le monde, il est continuellement entraîné. Au delà de ce que nous touchons et de ce que nous pesons, il y a un fait qui reste incontestable, c'est l'existence immatérielle de la *Pensée;* c'est l'existence d'une *organisation intellectuelle* dans la nature.

ANECDOTES HISTORIQUES.

Voy. p. 165.

SOUVENIRS MILITAIRES.

Si la guerre a ses côtés hideux qui la font à bon droit proscrire, on ne saurait nier qu'elle ne développe souvent certaines énergies de l'âme, et ne fasse naître de fréquentes occasions d'exercer des sentiments d'abnégation et de générosité. Il ne serait que juste de recueillir les beaux traits auxquels elle a donné lieu, ne fût-ce que pour les opposer aux actes iniques dont elle a été trop souvent le prétexte. Il se rencontre chez beaucoup de militaires une rare délicatesse de conscience. L'un des hommes dont l'Angleterre est fière à juste titre, sir W. Napier, écrivait, alors qu'il se croyait à son lit de mort :

« Maintenant que je suis gisant, et que je passe en revue mon passé, je me sens peu de chose, très-peu en vérité. J'essaye de me rappeler si j'ai fait quelque bien, mais le mal l'emporte de beaucoup. Nous serons tous pesés dans la même balance, et trouvés insuffisants. Aux yeux du Dieu souverainement grand, souverainement bon, la bonté humaine ne peut avoir d'existence positive. Cependant il voit et fait la part de tous, estimant plus le bien et blâmant moins le mal que ne font nos semblables lorsqu'ils s'érigent en juges. Les hommes devraient lutter d'émulation pour acquérir la pratique de la patience, de la sagesse, de la charité, de l'abnégation, ces inappréciables vertus. En retournant en arrière dans ma vie, ce me serait une consolation de pouvoir y évoquer un acte de complet sacrifice, de pouvoir penser qu'à un moment donné j'ai été prêt à sacrifier ma vie pour le salut d'autrui. J'essaye de me souvenir, mais je ne puis me rappeler rien de pareil. Je me suis quelquefois jeté au-devant du danger, et exposé à la souffrance pour l'épargner à d'autres. Oui, j'ai fait cela; mais il y avait toujours au fond de ces actes un vif espoir, une sorte de conviction que j'échapperais au mal, et cela en annule le mérite. La fois où j'ai le plus approché d'un sacrifice absolu et volontaire, c'est à Casal-Novo, lorsque je reçus dans le dos une balle qui y est restée. »

Nous avons cherché et trouvé le trait auquel le général Napier fait allusion.

C'était en 1811; Wellington avait retranché son armée sur les pentes de Torres-Vedras, en Portugal. Il essayait de repousser l'armée française sous les ordres de Masséna. Croyant l'ennemi en pleine retraite, il ordonna à ses troupes de charger; mais le brouillard s'étant dissipé tout à coup, les Anglais virent de sombres masses d'habits bleus couronner les collines en face. Au milieu se détachait, comme un point rouge, le 52e régiment, qui s'était lancé le premier. Il était aux prises avec la division du maréchal Ney, ce brave des braves. Le capitaine W. Napier fut envoyé avec six compagnies du 43e au secours de ses frères d'armes; mais quand il atteignit un champ clos de murs, il n'y trouva que le capitaine Dobbs, et deux de ses hommes qui avaient été séparés du reste du régiment. Les Français se rapprochaient et allaient leur couper la retraite. Les deux officiers convinrent que le parti le plus hardi serait le plus sûr. Ils crièrent aux deux compagnies restées en arrière de les suivre, et franchirent le mur dans l'espoir de s'ouvrir un passage jusqu'à la portion du 52e qui était en tête. Les deux soldats suivirent leurs chefs, mais les compagnies du 43e demeurèrent en arrière, de sorte que les deux capitaines, lorsqu'ils arrivèrent au second mur, n'avaient d'autre rempart que deux hommes, et en face un corps d'armée qui tirait sur eux.

Le mur les protégeait pour un moment; Napier déclare qu'il sauvera Dobbs ou se fera tuer en ramenant ses deux compagnies. Dobbs le conjure de ne pas le tenter, disant qu'il est impossible de faire deux pas hors de l'abri sans être mitraillé. Napier, piqué au vif du retard de ses hommes, s'élance en arrière, sans que les balles l'atteignent. Il trouve ses soldats accroupis derrière le premier mur; peut-être n'avaient-ils pu le franchir, étant hors d'haleine de la montée avec leurs lourds havre-sacs sur le dos; peut-être aussi la faute en était-elle aux deux lieutenants qui les commandaient, gens despotes, grossiers et de nulle valeur. L'un d'eux, bretteur renommé pour ses duels, était couché la face contre terre, et quand le capi-

[1] Voy. t. XXXVI, 1868, p. 206, 215, 230.

taine Napier lui cria de se rappeler son uniforme et de marcher en avant, il ne bougea pas. Hors de lui, Napier furieux lui jette une pierre qui le décide à se lever et à grimper sur la muraille avec sa compagnie; mais, descendu de l'autre côté, il était hagard de peur. Quand Napier commanda de rejoindre Dobbs et de le rallier, les soldats, gagnés par la lâcheté de leur chef, s'enfuirent à droite et à gauche, hors de portée du feu, et Napier rejoignit seul son ami. Affolé par cet échec, il s'élança de nouveau en arrière pour les réunir et les ramener au combat; mais avant qu'il pût les atteindre, il fut frappé d'une balle dans les reins et tomba. Le feu continuait : ses jambes paralysées par sa blessure lui refusaient le service. Rassemblant toute son énergie, il se traîna sur les mains jusqu'à un tas de pierres, derrière lequel il abrita sa tête et ses épaules. Plus de vingt mille balles ricochèrent autour de lui, avant qu'une autre compagnie du 43e parvînt à l'enlever et à le déposer sous un olivier.

Tandis qu'il gisait épuisé, hors d'état de se mouvoir, les grenadiers du Royal Écossais passèrent au pas de course; leur capitaine, avisant le blessé, vint à lui :

— J'espère que vous n'êtes pas sérieusement touché?

Ne pouvant parler, il secoua la tête.

— Y a-t-il quelque service que je puisse vous rendre?

Même signe négatif.

Mais quand le capitaine Wilson lui offrit du thé froid mêlé d'eau-de-vie, un éclair de joie éclaira son visage; il but avidement, remerciant des yeux et des mains.

— Que le ciel vous protége! dit le capitaine.

Et il courut rejoindre ses hommes. Napier était remarquablement beau, d'un aspect noble, avec des traits parfaits, des cheveux d'un noir de jais, et des yeux d'un gris sombre. Quoique d'une pâleur mortelle, la douce et noble expression de sa physionomie frappa le capitaine Wilson. Mais, ne faisant pas partie de la même division, ils ne se rencontrèrent plus, et ne surent même pas réciproquement leurs noms.

On croyait Napier blessé à mort; son frère Charles, à peine guéri d'une blessure, avait fait quatre-vingt-dix milles à cheval pour rejoindre l'armée. Il rencontre un brancard de branchages, recouvert d'une couverture et porté par des soldats. — Qui est-ce? demande-t-il.

— Le capitaine Napier, du 52e; il a un bras cassé.

Un autre brancard suivait :

— Capitaine Napier, du 43e, mortellement blessé.

Charles Napier regarda ses frères, et piqua des deux vers le champ de bataille.

Les blessés furent déposés à Condeixa; mais outre leurs blessures, ils souffraient de la famine, comme toute l'armée. Les villageois mouraient de faim. Une chandelle, trouvée dans la maison où on les avait transportés, fut dévorée par les deux frères comme un friand régal. A la fin d'un long jour, le hasard fit tomber aux mains d'un officier de cavalerie, le capitaine Light, un pain de froment. Quoique affamé lui-même, il ne voulut pas le regarder, mais remonta aussitôt à cheval, fit vingt milles à travers les montagnes, arriva à Condeixa, et, craignant un refus, jeta le pain dans la chambre qu'occupaient les deux frères, et repartit au galop.

William Napier se rétablit en partie, car la balle, n'ayant pu être extraite, lui causa par intervalles, jusqu'à la fin de sa vie, de grandes souffrances. Dans son Histoire de la guerre de la Péninsule, il raconte, sans faire allusion à la part qu'il y prit, le combat qui fut l'un de ses plus glorieux faits d'armes comme courage et comme dévouement. Seize ans après la bataille, il dînait en compagnie de plusieurs gentilshommes; l'un d'eux dit à propos des militaires de belle mine :

— Je n'ai jamais vu homme plus beau qu'un officier blessé que je rencontrai, couché sous un olivier et privé de la parole, à Castel-Novo.

Sir William Napier bondit sur sa chaise :

— Mon cher Wilson, c'était vous!... Votre verre de thé mêlé d'eau-de-vie m'a sauvé!

Ils avaient fait récemment connaissance, sans se douter ni l'un ni l'autre de leur ancienne rencontre.

A ces traits touchants de la fraternité militaire, j'en ajouterai un dont la générosité chevaleresque est toute française.

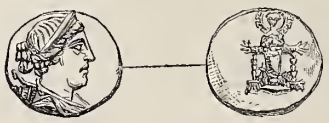
Dans la chaleur d'une mêlée furieuse, deux officiers de cavalerie, l'un Français, l'autre Anglais, s'acharnent à la poursuite l'un de l'autre. Ils se joignent; mais au moment d'engager un combat meurtrier, le Français, déjà légèrement blessé, s'aperçoit que son adversaire n'a qu'un bras. Il recule, abaisse la pointe de son sabre, à la façon du salut militaire, et s'éloigne.

MÉDAILLE D'ÉPHÈSE

(ASIE MINEURE).

Sept fois détruite et sept fois rebâtie, Éphèse n'est aujourd'hui qu'un immense monceau de ruines informes. Les prairies du Caystre, célébrées par Virgile, ne sont que d'infects marécages. Le voyageur qui s'aventure au milieu des débris d'Éphèse met quatre heures à les traverser, et il n'y trouve guère que quelques fûts de colonnes, les vestiges d'un théâtre taillé dans le roc vif du Prion, l'emplacement d'un stade, quelques pans des murailles de Lysimaque, des tombeaux antiques, et plusieurs bastions carrés, dont l'un est connu, d'après une tradition sans authenticité, sous le nom de *Prison de Saint-Paul.*

Éphèse n'est donc plus qu'un souvenir, comme cette civilisation grecque dont elle fut à son heure l'un des plus beaux fleurons; mais c'est un souvenir plein de poésie et de grandeur. L'antiquité grecque tout entière est pleine du récit de sa splendeur. Son temple de Diane était une des sept merveilles du monde, et rien que pour l'avoir brûlé, ce fou furieux d'Érostrate s'est fait un renom éternel : renom d'infamie, il est vrai; mais tous ces brûleurs de monuments n'en recherchent pas d'autre. Le second temple de Diane, que l'on trouve cité presque à chaque instant dans les Actes des Apôtres, était encore plus magnifique que le premier. On n'avait pas mis moins de



Cabinet des médailles; Collection de Luynes. — Médaille d'Éphèse.

deux cent vingt ans à le reconstruire Il n'en reste pas une pierre, les empereurs chrétiens s'étant fait un devoir d'anéantir jusqu'au dernier vestige de l'antique superstition.

Saint Paul y a prêché la foi nouvelle et y a souffert persécution pour la vérité; plusieurs de ses Épîtres sont adressées aux Éphésiens. Saint Jean y a séjourné, peut-être même y est-il mort.

Entre les noms de tant de villes détruites, et qui peut-être ne se relèveront jamais, celui d'Éphèse est tiré de pair par deux souvenirs impérissables : la monstrueuse folie d'un vaniteux affamé de renommée, et la « sublime folie de la croix. »

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LES MAITRES ÉCRIVAINS.

Salon de 1870; Peinture. — Copistes du quinzième siècle, par Steinheil. — Dessin de Pauquet.

Nous sommes au quinzième siècle, la sévérité du logis, de l'ameublement et des costumes, ne permet pas de s'y tromper.

A cette époque, le droit de transmettre par l'écriture les auteurs sacrés et profanes n'appartient plus exclusivement à certaines communautés religieuses : la corporation laïque des maîtres écrivains est fondée. Elle a vu finir le moyen âge et a salué l'aurore des temps modernes (1). L'état de la corporation des maîtres écrivains est alors si florissant, que celle-ci ne croit pas trop se flatter en supposant que la bannière de saint Jean Porte-Latine sera, pour une longue suite de siècles, le porte-lumière du monde.

La confiance dans la durée est l'erreur commune de l'orgueil des hommes; ils la manifestent presque toujours d'autant plus haut que leur avenir est plus menacé.

A l'heure où l'artiste place sous nos yeux deux membres de cette puissante corporation, les écrivains laïques sont en possession du marché de la librairie : ils pensent y régner désormais sans partage; mais déjà, depuis trente ans, un certain Henn (Jean) Geinsfleisch, de Solzeloch, dit Gudinberg (Gutenberg), s'occupe, durant les heures qu'il dérobe à sa double profession de lapidaire et de polisseur de miroirs, de réaliser un projet si audacieux qu'il semble une inspiration de la folie. Ce Geinsfleisch, pour ainsi dire inconnu en ce moment à Francfort, où il habite, et dont le surnom de Gutenberg doit retentir dans le monde entier jusqu'à la fin des âges, rêve la création d'un procédé qui permettra de répandre en peu de temps et à grand nombre des copies de ces volumineux ouvrages dont la transcription d'un seul exemplaire a demandé quelquefois toute la vie de l'ouvrier écrivain. Mais, autre menace pour l'avenir des copistes : déjà aussi, un jeune calligraphe allemand, Pierre Schœffer, écolier de l'Université de Paris, est allé porter à Mayence, pays d'origine et nouvelle résidence de Gutenberg, son invention des *moules à la main* qui fixe l'art nouveau de la fonte des caractères mobiles. Grâce enfin à la triple association du génie, — Gutenberg, — de l'intelligence pratique, — Pierre Schœffer, — et de l'instinct opulent de la spéculation, — le banquier Fust ou Faust, — la typographie est créée et l'imprimerie des livres va naître.

Au dehors de sa ville natale, ses premiers bégayements font si peu de bruit que l'écho n'en est pas venu jusqu'à

(1) Le 29 mai 1453, — mort de Constantin XII, dernier empereur grec, et prise de Constantinople par les Turcs (date de convention).

nos maîtres écrivains, ou du moins il n'a pu les émouvoir au point de troubler leur sécurité. Mais laissez passer douze ans après l'apparition du Psautier de Mayence, le second des *incunables* (1), et vous verrez nos six mille copistes se révolter contre le prieur de la Sorbonne, Jean Heynlin dit la Pierre (Lapideus), et le recteur de l'Université, Guillaume Fichet, qui ont appelé à Paris les trois ouvriers allemands Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Krantz, pour y fonder la première imprimerie (1470).

Ce n'est donc qu'à douze ans en deçà de cette date qu'il nous faut remonter pour nous trouver précisément en rapport de contemporanéité avec les deux personnages que nous montre le tableau de M. Steinheil.

Celui qui se tient assis et se livre à l'examen d'un manuscrit, ce doit être l'un de ces riches *vendoyeurs du parchemin* (libraires) qui avaient à leurs gages jusqu'à vingt copistes et enlumineurs. Peut-être celui-ci appartient-il à la classe supérieure dite des quatre grands libraires jurés, chargés par l'Université de fixer le prix des livres, et qui sont soumis à fournir une caution de deux cents livres pour répondre de leurs actes.

Admettons qu'il en soit ainsi, et pour nous rendre compte de l'importance du personnage que nous avons devant les yeux, il nous suffira de ce bref exposé de ses droits et de ses devoirs.

Aux termes du statut de 1323, il doit être homme de bonne réputation et suffisamment lettré. — Il devra veiller à ce qu'aucun libraire ou courtier (stationnaire) ne tienne caché ou ne fasse disparaître aucun des livres qui lui auront été confiés pour être exposés en vente. — Il devra veiller aussi à ce qu'aucun libraire ne refuse de laisser prendre copie d'un manuscrit, lorsque la personne qui voudra se procurer cette copie aura donné caution et rempli les conditions imposées par l'Université. — Il devra encore, s'il trouve dans les écoles un livre incorrect, en faire sa déposition au recteur et aux procureurs de l'Université, afin que le copiste qui aura livré un tel ouvrage soit forcé de le corriger, et soit en outre puni. Le statut de 1323 lui donne aussi le droit de vérifier les livres de commerce de tout libraire dont le crédit est douteux, et l'oblige à dénoncer à l'Université celui dont les affaires sont en mauvais état.

L'autre personnage du tableau, c'est le copiste enluminieur : debout et humblement courbé devant le redoutable patron, il écoute avec respect ses observations critiques, et quand il y a répondu, il devise avec lui de l'histoire de sa profession et des connaissances qu'elle exige de celui qui l'exerce. Le grand libraire juré, qui se plaît à l'entretien, ne se fait pas faute d'interroger le copiste

— Vous ne pourriez me dire, je crois, à quelle époque remonte l'usage de nos plumes à écrire qui ont remplacé le roseau des anciens?

— D'aucuns prétendent qu'on s'en servait déjà du temps de Juvénal, ce qui peut se contester; mais ce qu'on ne saurait nier, c'est leur emploi à l'époque où vivait saint Isidore de Séville (2); lui-même en porte témoignage dans son *Liber Etymologiarum* (les Origines).

— N'est-ce pas grand'pitié que la rareté du véritable vélin, et le haut prix du parchemin fait de peau de mouton ou de chèvre?

— Non, suivant mon humble avis; car celui-là et celle-ci conservent à nos beaux ouvrages toute leur valeur; et d'autre part, le besoin toujours croissant d'un plus grand nombre de livres a nécessité les progrès de la fabrication du papier, ce qui permet de vendre aux étudiants des copies qui ne montent pas au delà du pouvoir de leur bourse

— Il y a plusieurs sortes d'encre; quelles sont-elles et quel est leur emploi?

— Nous avons l'encre d'or, l'encre d'argent, l'encre rouge, l'encre bleue; puis d'autres encres de diverses couleurs, et enfin celle que j'aurais dû nommer d'abord, car elle domine toutes les autres par les services continuels qu'elle nous rend : l'encre noire, qui doit son dernier perfectionnement au moine Théophile. L'encre rouge (*atramentum rubrum*) sert aux rubricateurs pour écrire les rubriques ou titres de chapitres, les premières lignes entières, ou seulement les lettres initiales. Avec l'encre bleue, on trace d'un seul trait de plume les lettres et les tournures (enroulements) qui figurent soit des têtes de singe, de chien ou d'oiseau, soit des serpents qui s'affrontent. Pour les encres de couleurs différentes, nous les réservons aux arabesques; quant au corps de l'ouvrage, il est toujours écrit avec de l'encre noire. Aux enlumineurs et aux miniaturistes est laissé l'emploi des encres d'or et d'argent

— Mais ces dernières n'ont-elles jamais servi à la transcription complète d'un manuscrit?

— On n'en peut citer que deux exemples en France : le livre des Heures de Charles le Chauve, écrit en lettres d'or, et le Psautier de saint Germain, écrit en lettres d'argent.

— Et quelles sortes d'écriture doit savoir le copiste?

— Il doit savoir écrire en lettres françaises, boulonnaises ou de *forme* (rondes ou gothiques).

— Que doit-il observer en écrivant?

— De faire semblables, par la dimension et la forme, les lettres, les mots et les pages. Il doit se garder de séparer les lettres qui doivent être réunies et de réunir les mots qui doivent être séparés.

— Croyez-vous que le copiste ait atteint maintenant le dernier degré du progrès auquel son art puisse parvenir?

— Je le crois. Ainsi, depuis le huitième siècle, nous employons les signes de la ponctuation; depuis le neuvième, l'usage de diviser les mots est devenu général; et dans le douzième siècle, — date du commencement de l'écriture en lettres gothiques, — nos prédécesseurs ont inventé la réclame (*custos*), qui consiste à écrire au-dessous de la dernière ligne d'une page le mot qui doit commencer la page suivante. Cette sorte de répétition anticipée permet de ne conserver aucun doute sur l'enchaînement du discours et sur l'exacte transcription du texte. C'est cette rigoureuse correction et cette parfaite exactitude, encore plus que la beauté du travail, qui ont mérité à nos copies l'honneur d'être rangées, chez les maîtres libraires et dans les bibliothèques, sur des planches revêtues de velours et d'autres étoffes de soie, d'être recouvertes de feuilles de bois précieux avec placage d'argent, de vermeil et même d'or ciselé, offrant l'image des personnages en action dont il est parlé dans l'ouvrage.

Au copiste amoureux de son art, le grand libraire répond :

— Vous me parlez de ceux qui produisent des chefs-d'œuvre, ils sont en petit nombre; mais ne savez-vous pas quels torts on peut reprocher aux autres?

— Je confesse, au contraire, qu'il est beaucoup de mes confrères sujets à tomber sans le vouloir ou même volontairement en faute; par exemple, il y a ceux qui, par scrupule religieux, altèrent certains mots ou les remplacent par des synonymes; il y a ceux qui, par négligence, omettent les premières lettres d'un vers, ainsi que les particules; enfin ceux qui, par paresse, n'achèvent pas les mots, ou qui emploient des abréviations arbitraires et inintelligibles.

(1) *Incunabula*, langes, berceau, et au figuré commencement, origine. On donne le nom d'incunables aux premiers produits de l'imprimerie à son berceau.

(2) De 570 à 636.

— Ce que ne se serait jamais permis un des laborieux bénédictins de Saint-Évroult [1], observe le libraire.

Et à ce propos il raconte, d'après le célèbre Théodoric Vital, fondateur de l'École des frères copistes de Saint-Évroult, comment, après sa mort, un moine fut sauvé des griffes du démon :

« Un frère avait commis de nombreuses infractions aux règles monastiques; mais il était écrivain. Il copia volontairement un volume considérable de la divine Loi. Après sa mort, son âme fut conduite pour être examinée devant le Juge équitable. Comme les mauvais esprits portaient contre lui de vives accusations, voilà que de saints anges, de leur côté, présentent le livre que le frère avait copié dans la maison de Dieu, et comptent lettre par lettre l'énorme volume, chacune devant compenser l'un des péchés commis : une seule lettre dépassa le nombre des fautes, et tous les efforts du démon ne purent lui opposer un péché de plus; aussi, la clémence du Juge suprême pardonna au frère. Dieu ordonna à son âme de retourner à son corps, et lui accorda avec bonté le temps de corriger sa vie [2]. S'il se fût permis d'omettre deux lettres du texte, le moine coupable était à jamais damné. »

Il y aurait beaucoup à dire encore sur les maîtres écrivains, dont l'industrie ne put lutter longtemps contre l'envahissement de l'imprimerie. L'un des derniers et des plus célèbres calligraphes français fut Pierre Hamon, maître d'écriture puis secrétaire de Charles IX. Né au commencement du seizième siècle, il mourut à Paris, *pendu et étranglé* en la place de Saint-Jean en Grève, le 7 mai 1569. Ses biographes, dom Liron et la Monnoye, croient qu'il dut sa condamnation au coupable usage qu'il fit de son talent en fabriquant de fausses pièces; d'autres assurent qu'il doit être rangé parmi les martyrs du calvinisme.

Les annales de la calligraphie mentionnent encore un grand écrivain copiste, Nicolas Jarry. Parmi ses principaux ouvrages, on cite les *Heures de Notre-Dame*, qu'il écrivit en 1647, et la fameuse *Guirlande de Julie*, exécutée en collaboration avec le peintre Nicolas Robert, pour être offerte par le duc de Montausier à Mlle de Rambouillet.

Avoir trop d'esprit, c'est n'en avoir pas assez.

Georges Farcy.

MON VIEUX CHEVAL.

Quand j'ai commencé à aimer mon cheval, c'était parce qu'il conduisait bien ma voiture. Peu à peu, je l'aimais pour lui-même. Je crois que s'il m'avait conduit de travers, j'aurais continué à l'aimer. Quand il devint vieux, aveugle, incapable de me rendre aucun service, je l'aimais encore plus qu'auparavant. Par reconnaissance? Non, par habitude de l'aimer. Nous avions vécu ensemble, nous avions supporté ensemble le froid et le chaud, la pluie et le vent : je ne me sentais pas seul quand j'étais avec lui. Eh! mon pauvre vieux cheval, c'était presque un ami!

LE PETIT MENDIANT [3].

NOUVELLE.

C'était l'hiver, un rude hiver ; les pauvres avaient beaucoup à souffrir de ce froid rigoureux. Bien que dans toutes les villes d'Allemagne il se fasse des collectes pour les pauvres à cette époque de l'année, l'argent recueilli ne pouvait suffire à chauffer leurs demeures et à leur procurer à tous des aliments et des vêtements.

Dans la classe indigente de la ville de *** se trouvait la famille d'un journalier, père de cinq enfants. Par suite du caractère insouciant et dissipé de leur père, qui ne s'occupait en rien des cinq petites créatures que Dieu lui avait confiées, ces enfants étaient privés de tout. Leur mère était morte, et cette perte les laissait plus malheureux encore. La mère gagnait autrefois quelque argent avec son tricot ou sa quenouille, et, grâce à ses petits gains, elle pouvait donner tous les matins à ses enfants une bonne soupe chaude ; elle raccommodait leurs humbles vêtements. Mais à présent, personne ne leur préparait une nourriture réconfortante, personne ne remettait en état leurs pauvres hardes qui tombaient en haillons. Le père prenait comme déjeuner un verre d'eau-de-vie, et l'argent qu'il gagnait chaque jour par son travail, il le dépensait chaque soir à la brasserie, et forçait ses enfants à mendier leur pain.

Henri et Jeanne allaient à l'école gratuite depuis huit heures jusqu'à midi; le reste du jour se passait pour eux à mendier; le troisième enfant, la petite Lise, trop jeune encore pour suivre la classe, restait près du pauvre nourrisson, couché dans son berceau sale et malsain, et lui mettait dans la bouche une espèce de biberon plein d'eau et de mie de pain. Une autre petite fille, Rosa, âgée de trois ans, était assise des heures entières sur le coin de la paillasse qui servait de lit aux autres enfants; quand elle avait par trop froid, elle entrait dans la paillasse même et s'y blottissait comme le ferait un pauvre petit chien.

Vers le soir, les aînés rentraient; ils partageaient alors entre leurs sœurs les morceaux de pain et les restes de viande qu'ils avaient récoltés dans leurs courses vagabondes; le petit nourrisson avait sa part de miettes, tout comme un moineau. Quant au lait, nourriture habituelle et bienfaisante des enfants de son âge, il n'en avait pas bu une goutte depuis la mort de sa mère.

Le père revenait presque toujours ivre : il obligeait alors les enfants à lui donner leur argent; il achetait une mince portion pour le dîner de la famille; ceci fait, il croyait avoir rempli son devoir paternel, et ce qui lui restait, il le dépensait régulièrement en eau-de-vie.

Ce qui empirait encore la misère de ces pauvres créatures, c'est que trois d'entre elles étaient malades ou infirmes. Jeanne, l'aînée des filles, boitait très-fort, et ne pouvait prendre assez d'exercice pour réchauffer ses pieds couverts d'engelures et entourés de chiffons pour remplacer les souliers. Aucun être en ce monde n'avait un sort plus triste que la petite Jeanne; elle ne connaissait d'autre plaisir que celui d'apprendre ses leçons à l'école, où pourtant elle était souvent grondée par l'institutrice quand elle ne comprenait pas bien les explications. Puis, à l'heure des récréations, au lieu de jouer avec les autres enfants, elle était forcée de mendier dans les rues.

La plus jeune des petites filles avait les yeux tellement malades qu'elle portait presque toujours un bandeau, et l'infortuné nourrisson dépérissait lentement à côté de sa triste petite gardienne, qui aurait eu tant besoin d'être gardée elle-même par une tendre mère !

Seul, Henri, l'aîné de la famille, était fort et vigoureux, toujours gai et content, bien qu'il menât une vie matériellement aussi misérable que celle de ses sœurs; mais il aimait beaucoup l'étude, il travaillait avec beaucoup de facilité, et se trouvait toujours à la tête de sa classe. Sain de corps et d'esprit, il eût été déjà en état de travailler et de se rendre utile ; mais personne n'était là pour le guider dans la bonne voie ; il sentait au fond du cœur une sorte de honte à mendier, mais il ne se rendait pas bien compte de ce qu'il

[1] Sur Saint-Évroult, voy. t. XVII, 1849, p. 273

[2] *Histoire de Normandie*, collection Guizot, t. XXVI. — Ludovic Lalanne, *Curiosités bibliographiques*. — Edmond Werdet, *Histoire du livre en France*, t. Ier.

[3] Trad. de l'anglais par Mme E. de Villers.

éprouvait : c'était cette voix mystérieuse, la conscience, qui l'avertissait que mendier son pain quand on a la force de le gagner, c'est aller contre la loi de Dieu. Lorsque les enfants sont assez heureux pour avoir des parents qui fortifient encore les bonnes résolutions que leur inspire cette voix intérieure, quelle bénédiction pour eux! Mais pour le pauvre Henri, qu'il était difficile de bien faire! Chaque soir son père lui demandait impérieusement de l'argent; il fallait ou mendier, ou se laisser battre!... Cependant il sentait chaque jour plus de répugnance pour ce triste métier; mais ce scrupule osait à peine se produire chez ce timide enfant, et lorsque avec une voix plaintive et traînante il venait de réussir à exciter la compassion, il rougissait en recevant l'aumône des passants.

Un jour qu'il était arrêté devant la porte d'une cuisine, il vit une femme tirer du four des pommes de terre; elle remarqua le regard d'envie que jetait de ce côté le pauvre garçon, et elle mit ses pommes de terre cuites dans la casquette qu'il tenait à la main. Quel don précieux pour lui! comme il serra sa casquette contre sa poitrine, de peur que les pommes de terre encore fumantes ne se refroidissent! comme il courut de toutes ses forces à la maison! Il trouva sa petite sœur assise sur la paillasse, toute tremblante de froid, et tâchant en vain de s'envelopper dans les haillons qui lui servaient de couverture.

Henri lui glissa une pomme de terre dans chaque main; la petite fille poussa un cri de joie à cette délicieuse sensation de chaleur qui se répandit dans tout son corps. Elle avait bien faim, et pourtant, afin de jouir de cette douce chaleur, elle ne se décida que lentement à manger les pommes de terre qu'elle tenait dans ses mains.

Puis Henri alla vers le berceau où son pauvre petit frère était couché, avec une chemise si noire qu'elle semblait avoir été plongée dans un sac de charbon. Un sourire effleura les lèvres du pâle enfant lorsqu'il aperçut son frère, et il tendit les bras vers lui. Oh! qu'il est triste, profondément triste, de se dire qu'une telle misère n'est pas une rare exception, et qu'il existe beaucoup d'enfants dans un état inférieur à celui des animaux; car les animaux, après avoir reçu de leur mère les premiers soins, deviennent vite, par leur instinct naturel, indépendants et capables de se suffire à eux-mêmes. Il n'en est pas ainsi des enfants, qui ont besoin bien plus longtemps de cette tendre sollicitude qui préserve à la fois et leur corps et leur âme. La santé du corps s'acquiert par la propreté, la régularité de vie, une nourriture saine, et la santé de l'âme par l'affection, les bons conseils et les bons exemples. Mais qui songeait à remplir ces devoirs sacrés envers les cinq enfants dont nous racontons l'histoire? Sales, affamés, glacés, ils n'avaient pas un être au monde pour veiller sur eux et leur inspirer le désir de bien faire. Dans les grandes villes il existe des asiles où les enfants pauvres sont admis et soignés, tandis que leurs parents travaillent au dehors : là ils trouvent des chambres bien chauffées, une saine nourriture; ils apprennent à lire, à écrire, à compter; on leur enseigne une foule de petits métiers. Parfois même certains enfants deviennent habiles dans l'art du cartonnage et de la sculpture sur le bois; les filles cousent et filent. Pendant les heures de travail à l'aiguille, on lit tout haut de belles histoires destinées à vivifier leur confiance en Dieu et leur amour du prochain. De telles institutions sont un immense bienfait pour la classe pauvre, et ceux qui y sont élevés, si Dieu leur laisse la santé, tombent rarement dans une misère abjecte.

Nous avons laissé Henri près du berceau de son petit frère qu'il aimait tendrement; après avoir réchauffé dans ses mains les mains rouges du nourrisson, il écrasa en toutes petites bouchées une de ses pommes de terre et les mit entre les lèvres pâles de l'enfant, qui avalait avidement cette nourriture bienvenue, et rouvrait ensuite la bouche comme un petit oiseau à l'approche de sa mère.

— Henri, cher Henri, s'écria la petite fille de son lit de paille, oh! je t'en prie, apporte-nous tous les jours des pommes de terre chaudes! Tiens, sais-tu, emmène-moi avec toi mendier; j'entrerai dans les cuisines, je sentirai au moins l'odeur du bouillon, et je me réchaufferai un peu.

— Tu es trop petite, Lise, tu gèlerais dans les rues; tu sais bien que tu n'as pas de souliers. Mais voilà ce que je vais faire : j'ai déjà récolté six sous; j'irai au marché et j'achèterai des pommes de terre, puis je les porterai pour les cuire chez la vieille Marguerite, qui se fait une soupe chaude tous les matins.

Le petit garçon courut en effet au marché; il n'eut pas beaucoup de pommes de terre pour la modique somme de six sous, car l'année avait été mauvaise, ce qui rendait les denrées fort chères. Puis il alla en toute hâte chez la vieille Marguerite : c'était une pauvre femme; elle se traînait tous les jours sur des béquilles devant les portes des maisons où l'on sciait du bois et y ramassait les éclats qui tombaient. Il y avait encore dans son foyer, au moment où Henri entra chez elle, un tison qui flambait. La vieille femme accorda cordialement au petit garçon la permission de faire cuire à son feu ses pommes de terre; elle lui prêta même une marmite, car il ne pouvait, lui dit-elle en riant, les faire cuire dans sa casquette. Avec quelle émotion Henri, debout devant le feu, surveillait l'eau, qui lui semblait mettre un temps infini à bouillir! Il jetait si souvent un petit morceau de bois dans le feu que la vieille Marguerite s'écria qu'il lui userait bien vite toute sa provision; mais elle se calma par la promesse qu'il lui fit de lui donner trois de ses pommes de terre pour récompense de sa bonté. Enfin l'eau frissonna, il se forma de larges cercles sur la surface; elle commença à fumer. Oh! chère Marguerite, l'eau bout! l'eau bout! Quelques minutes après, la vieille femme, prenant un éclat de bois pointu comme une flèche, piqua l'intérieur d'une pomme de terre qu'elle déclara « cuite à point », et elle les sortit toutes de la marmite; ces pommes de terre étaient d'un jaune doré, et leur peau fine crevée par intervalles ne les rendait que plus appétissantes. Henri en mit trois des plus belles de côté pour la vieille Marguerite, et il courut à la maison avec le reste de son trésor. Il le partagea entre ses sœurs, revenues de leurs tristes courses, et garda la meilleure pour le petit frère qui dormait, et qui aurait ainsi le lendemain matin un déjeuner comme il n'en avait pas souvent.

La suite à la prochaine livraison.

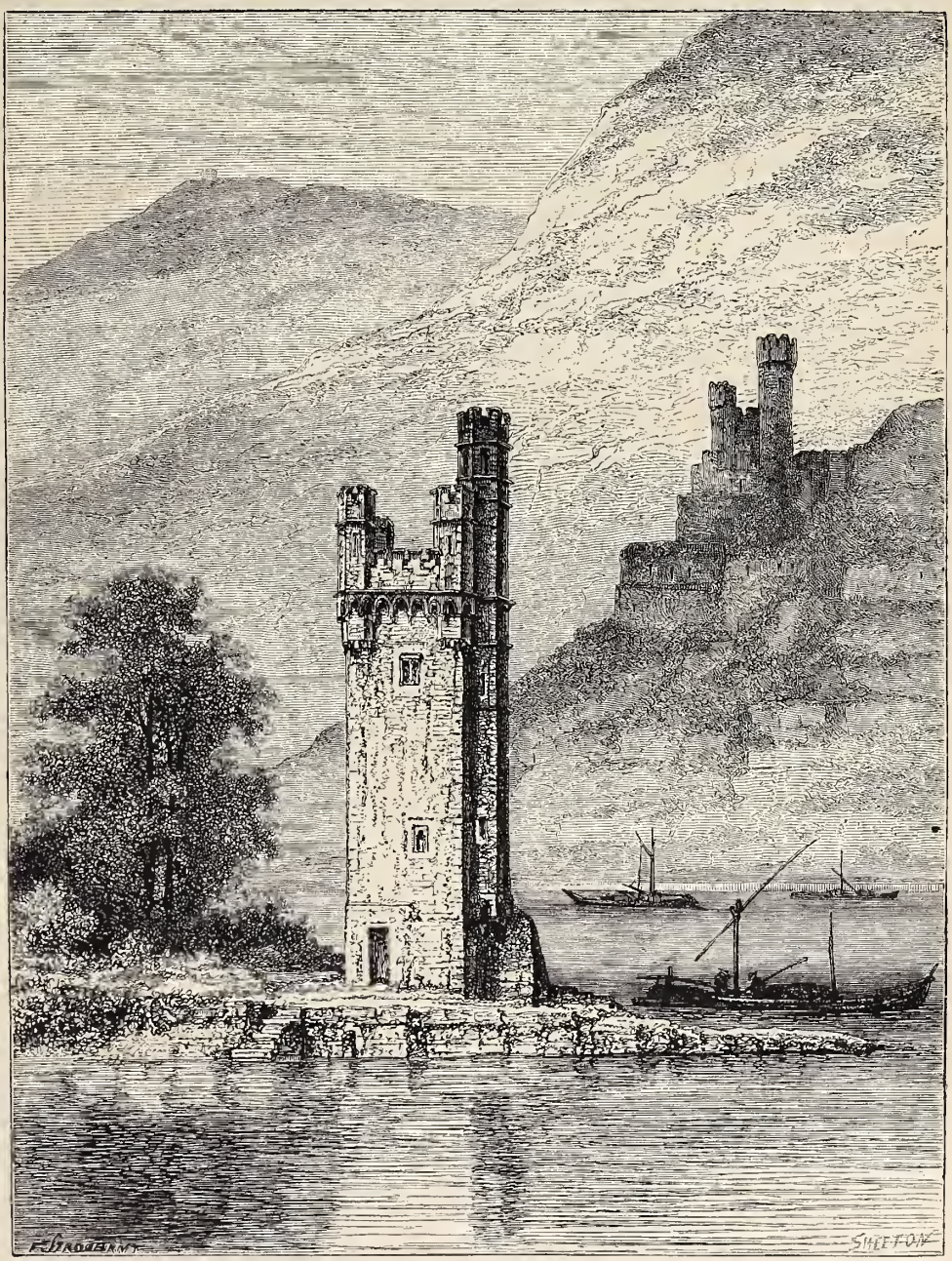
LA TOUR DES SOURIS

ET LE CHATEAU D'EHRENFELS, SUR LE RHIN.

Tous ceux qui ont fait le voyage du Rhin savent que c'est à Bingen, si l'on descend le fleuve, que son paysage commence à être vraiment pittoresque. A cet endroit, ses bords se resserrent; les eaux, profondément encaissées, se sont frayé un passage à travers les montagnes du Taunus. Presque aussitôt qu'on a quitté la ville, en face de l'embouchure de la Nahe, on rencontre un rocher de quartz formant un îlot, sur lequel s'élève une tour en ruine. A cette tour appartient une légende populaire. Voici en quels termes elle est rapportée dans le recueil des frères Grimm :

En l'année 974, il y eut en Allemagne une si grande disette que les hommes furent forcés de manger des chats et des chiens, et que beaucoup de gens moururent de faim. Il y avait alors à Mayence un évêque nommé Hatto,

deuxième du nom, vieil avare qui ne songeait qu'à augmenter ses richesses. Il vit bien les pauvres gens tomber de faiblesse dans la rue et se précipiter en foule chez les boulangers et piller le pain, mais il ne fut nullement touché de ce spectacle ; au contraire, il dit : « Faites rassembler tous les pauvres dans une grange hors de la ville, je leur donnerai à manger. » Et lorsqu'ils furent rassemblés dans la grange, il en ferma la porte, y mit le feu, et brûla la grange avec les pauvres gens. Pendant que les malheureux faisaient entendre au milieu des flammes des cris lamentables et déchirants, l'évêque criait : « Écoutez, écoutez comme sifflent les souris ! » Mais Dieu, notre Seigneur, ne tarda pas à le punir : il fut assailli d'une multitude de souris qui, la nuit et le jour, couraient sur lui et mangeaient sa chair ; il ne pouvait, quelques efforts qu'il fît, se délivrer de ces animaux. Enfin, ne sachant quel autre moyen employer, il fit construire à Bingen, au milieu du Rhin, une tour qui se voit encore aujourd'hui, dans



La tour des Souris et le château d'Ehrenfels. — Dessin de F. Stroobant.

l'espoir de se soustraire ainsi à leur acharnement ; mais les souris traversèrent le fleuve à la nage, envahirent la tour, et dévorèrent l'évêque tout vivant.

Tel est le récit populaire, et telle serait, si l'on y ajoute foi, l'origine du nom de la tour que l'on voit encore debout, *Mœusethurm*, qui veut dire *tour des Souris*. Mais la tour carrée qui porte encore ce nom (on en peut juger par la gravure) n'a pas la date ancienne que lui attribue la légende. Elle est du treizième siècle, et aurait été bâtie, d'après l'histoire, par l'archevêque Siegfried, qui vivait plusieurs siècles après la mort de Hatto. Il faudrait donc supposer qu'elle a remplacé, malgré la malédiction qui avait frappé ce lieu, une demeure plus ancienne, et que la tradition s'est perpétuée sans tenir compte de ce changement. Ce n'est pas tout : la critique, après avoir examiné l'âge de la construction, s'est attachée au nom, qui peut signifier autre chose que tour des Souris. *Maus* ou *mauth* veut dire aussi péage. La tour du Péage devrait

son nom au droit prélevé sur les bateaux qui descendaient ou remontaient le Rhin en cet endroit. Il faut avouer que cette explication, moins romantique que la première, a pour elle toute vraisemblance.

Sur la rive droite du fleuve se dresse le château d'Ehrenfels, ancienne habitation des archevêques de Mayence, construit en 1210, et ruiné par les assauts qu'il subit de la part des Suédois et des Français au dix-septième siècle. Les coteaux qu'il couronne et les montagnes environnantes sont plantés de vignobles qui produisent quelques-uns des vins du Rhin les plus renommés. Ici, chaque coin de terre échauffé par le soleil est précieux. « La roideur des pentes, dit M. Victor Hugo dans son livre *le Rhin*, fait que la vigne est cultivée sur le Rhin de la même manière que l'olivier sur les côtes de Provence. Partout où tombe le rayon du midi, si le rocher fait une petite saillie, le paysan y porte à bras des sacs et des paniers de terre, et dans cette terre, en Provence il plante un olivier, et sur le Rhin il plante un cep. Puis il contrebutte son terrassement avec un mur de pierres sèches qui retient la terre et laisse fuir les eaux. Ici, par surcroît de précaution, pour que les pluies n'entraînent pas la terre, le vigneron la couvre comme un toit, avec les ardoises brisées de la montagne. De cette façon, aux flancs des rochers les plus abrupts, la vigne du Rhin, comme l'olivier de la Méditerranée, croît sur des espèces de consoles posées au-dessus de la tête du passant comme le pot de fleur d'une mansarde... D'en bas, tous ces épaulements en pierres sèches surmontés de la frange verte des vignes, rattachées et comme accrochées aux saillies de la montagne par leurs deux bouts qui vont s'amincissant, figurent d'innombrables guirlandes suspendues à la muraille austère du Rhin. »

LA PIÈCE DE CENT SOUS

DU MARCHAND DE PEAUX DE LAPIN.

J'étais, il y a quelques années, dans un village avec un ami quelque peu archéologue, — je demande au lecteur la permission de ne pas désigner autrement ce village, qui lui est sans doute tout à fait inconnu et dont le nom n'ajouterait rien au récit qui va suivre ; — j'étais donc dans un village, en compagnie d'un archéologue ; l'affaire qui nous y avait amenés fut terminée vite, et jusqu'au moment de notre départ il nous restait plusieurs heures à dépenser. Mon compagnon s'informa des curiosités et des antiquités du pays : l'église, détruite et rebâtie à diverses reprises, construite en caillou, en pierre, en brique, en moellon, n'avait absolument rien de remarquable ; mais elle possédait une pierre tombale du seizième siècle que mon ami voulut voir. Je le laissai aller, et demandai s'il n'y avait pas aux environs quelque personnage avec lequel il fût intéressant de causer, et l'on me parla tout de suite, avec beaucoup d'éloges, du *marchand de peaux de lapin*. Ce n'est pas, me dit-on, un de ces bonshommes qui se promènent le long des chemins en criant : *Peaux pin*. Il est vrai qu'il a fait autrefois ce métier ; mais aujourd'hui il élève et vend des lapins, et c'est en outre un de nos plus habiles et de nos plus riches cultivateurs. Son histoire est très-singulière. A onze ans il était orphelin et ne vivait guère que grâce à quelques voisins charitables ; mais il eut un jour la bonne fortune de sauver la vie à un enfant de deux ans qui se noyait. La mère de cet enfant était elle-même fort éloignée d'être riche ; toutefois, dans sa reconnaissance, elle dit au jeune sauveur de son fils :

— Qu'est-ce que tu veux que je te donne ?

— Oh ! rien, la maîtresse ; ce n'est pas pour que vous me donniez quelque chose que j'ai repêché le petit.

— Sans doute, mon enfant, mais tu m'as causé la plus grande joie de ma vie, et je voudrais aussi te faire un peu plaisir. Voyons, qu'est-ce que tu voudrais bien avoir ?

L'enfant ne fit pas tout de suite la confidence de son secret désir. Il était vrai, d'ailleurs, qu'en retirant de l'eau le petit, il n'avait fait qu'obéir à un mouvement instinctif, sans aucune autre préoccupation. Cependant, après plusieurs jours de sollicitations, s'étant d'ailleurs habitué aux bontés de l'excellente fermière, qui tous les jours, depuis le sauvetage de l'enfant, le faisait dîner avec elle, il lui avoua que son plus grand désir serait de posséder une *pièce cent sous*.

— Une pièce de cent sous ! pourquoi faire ?

— Eh ! dam ! en me promenant j'achèterais pour cent sous de peaux de lapin. Ça me ferait un petit commerce, et peut-être que je pourrais ainsi gagner ma vie tout seul.

— Tiens, mon enfant, voici ce que tu demandes ; achète, vends, travaille, sois prudent, sois honnête, et que Dieu te bénisse !

Voilà quelle avait été l'origine du marchand de peaux de lapin, qui, faisant ce premier métier, de onze à vingt-cinq ans, sans relâche, se vit en état à cet âge de s'établir dans une petite métairie. Bientôt il épousa une brave fille du pays qui avait quelque chose, comme on dit au village, et peu à peu l'heureux couple vit son avoir s'augmenter. A la culture des champs on mêla toujours l'élevage du lapin, et même ce commerce se fit sur une large échelle. Mais voici le plus inattendu.

L'honnête fermière, dont la *pièce cent sous* avait servi de base à cette petite fortune, est devenue elle-même très-pauvre, veuve et sans enfants, son fils ayant été tué à Solferino ; elle est aujourd'hui vieille et infirme.

Mais, soyez tranquille, la *pièce cent sous* lui a été rendue, et bien rendue. Elle a son couvert mis tous les dimanches, depuis douze ans, à la table vraiment sacrée du marchand de peaux de lapin, et tous les dimanches elle en remporte sa pièce de cent sous. Ce n'est pas encore tout : le premier de chaque mois on tire pour elle du clapier un des plus beaux lapins qu'elle porte au marché, ce qui augmente d'autant son petit revenu ; il se trouve aussi que la très-modeste chaumière qu'elle habite ayant été vendue, c'est le marchand de peaux de lapin qui en est aujourd'hui le propriétaire. Et quel propriétaire ! Tous les trois mois, lui-même, deux jours avant le terme, il porte sa quittance et ne demande que d'être reçu à dîner dans la pauvre chaumière, et l'on y mange chaque fois le *lapin de la reconnaissance*.

Vous pensez bien qu'ayant appris cette histoire, j'en voulus connaître le héros ; j'allai donc le voir pendant que mon ami était à visiter sa pierre tombale.

J'eus pour m'introduire un excellent prétexte : j'achetai deux lapins. Je ne dis pas à mon homme que je savais son histoire ; je me contentai de le faire parler : l'entretien roula tout naturellement sur l'industrie des lapins, et jamais je n'eus mieux l'occasion de voir combien habituellement le bon sens est compagnon du bon cœur. Voici quelques-unes des notes qu'en rentrant je me hâtai d'écrire, mais qui ne sont qu'un écho affaibli de la conversation du marchand de peaux de lapin.

« — Monsieur, disait-il, n'êtes-vous pas frappé de ceci ? En même temps que nous voyons la petite agriculture se développer et multiplier d'année en année les produits du sol, nous voyons aussi l'élevage du petit bétail prendre plus d'importance. Voilà pourquoi le porc et le lapin tiennent dans l'alimentation une place chaque jour plus considérable. Ce qu'il se vend de lapins sur les marchés publics, ce qu'il s'en exporte, ce qu'il s'en mange sur place, dans

nos campagnes et dans les petits ménages à la ville, est incroyable. On en peut juger lorsqu'on voit la chapellerie française employer chaque année des peaux de lapin pour une somme de deux millions.

» Et savez-vous, ajouta-t-il, Monsieur, que ce petit commerce des rues est un des plus respectables, en ce qu'il donne aux plus pauvres un accès vers l'aisance : c'est en vendant des peaux de lapin que, ne possédant rien qu'une *pièce cent sous* donnée par une brave femme, je suis arrivé à amasser les économies qui m'ont amené où j'en suis.

» Nous sommes toujours trop disposés, en France, à rire des petites industries. Il faut bien pourtant que l'on arrive à se persuader que les petites industries, lorsqu'elles touchent à l'alimentation du pauvre, sont les plus importantes. La Hollande a dû sa grandeur et sa richesse au salage du hareng. Ne riez donc pas de l'élevage du lapin. Je ne suis pas savant, très-malheureusement, mais j'aime à lire tout ce qui concerne mon métier ; eh bien, j'ai lu le livre publié, il y a quelques années, par un agronome distingué, M. Gayot. Ce livre, intitulé *Lièvres et lapins*, si vous le lisiez vous ferait comprendre combien il est ridicule de mépriser les petites industries. Voyez, en effet, le développement qu'ont pris, depuis trente ans, les industries que nous appelons *petites*.

» En 1845, il s'était vendu à Paris 177 000 lapins. Dix-huit ans plus tard, en 1863, il s'y en est vendu 1 914 579 ; ce qui peut surprendre, c'est qu'à mesure qu'ils deviennent plus abondants sur nos marchés, les lapins y sont aussi plus demandés ; leur prix, par conséquent, s'est amélioré d'année en année. En 1845, ils se vendent, en moyenne, 1 fr. 75 c. En 1863, leur prix s'est élevé à 2 fr. 02 c. Le chiffre total des lapins vendus sur tous les marchés de France s'élève actuellement à plus de 57 000 000 de têtes, représentant une valeur de 115 à 120 millions.

» Aussi cette industrie des lapins, pratiquée dans les plus humbles chaumières, et que nous sommes en droit d'appeler, à cause de cela même, une grande industrie et une industrie vraiment plébéienne, est-elle en train de se développer dans toute l'Europe, plus vite encore qu'elle ne le fait en France. Sur le seul marché d'Ostende, il se vend 370 000 lapins par semaine ; à Londres, il s'en consomme 26 000 000 chaque année. C'est pour chaque habitant un peu plus de huit lapins.

» Mais savez-vous, d'après M. Gayot, ce que produisent les basses-cours de France ?

Pour la vente des œufs nous avons chaque année. .	120 000 000 fr.
Pour les poulets, poules, chapons et poulardes. . .	50 000 000
Pour les dindons	115 000 000
Pour les oies.	80 000 000
Pour les canards	45 000 000
Pour les pigeons	70 000 000
Pour les lapins (je vous l'ai dit déjà)	120 000 000
C'est un total de.	600 000 000 fr.

» En y mettant un peu plus de soin et d'intelligence, il n'est pas douteux qu'avec la basse-cour seule nous n'arrivions prochainement à produire chaque année un milliard, et remarquez bien que je ne vous ai pas donné le produit du cochon, qui fait aussi partie de la basse-cour, et que ces 600 millions sont le simple apport du poulailler, du colombier et du clapier.

» Mais revenons au lapin, qui est plus de ma compétence Une lapine, dans une étroite cabane, même au fond d'un tonneau, peut vous donner par an sept portées composées chacune d'au moins huit petits ; c'est un total de cinquante-six lapins ; à quatre, cinq et six mois, les voilà bons à manger et parvenus au poids de deux kilogrammes et demi ; cela fait un total de 140 kilogrammes de viande.

» Voyez-vous maintenant l'importance du petit bétail? Ajoutez à cela que vous produisez aux petits ménages, avec l'élevage du lapin, une viande qui échappe à l'impôt, qui échappe aux frais de transport, au regrattage des intermédiaires, etc., etc.

» Le clapier, la basse-cour, la porcherie, le jardin, sont et de plus en plus seront pour l'ouvrier des champs une inépuisable ressource.

» L'élevage du pigeon, aux lieux où il est possible, peut rendre aussi bien des services.

» Avec sa basse-cour, son clapier, son colombier, son jardin et son étang, Olivier de Serres nourrissait sa famille et ses gens.

» La petite culture, les petits élevages, ont une importance capitale dans les pays de petite propriété, comme est la France. C'est par ces humbles industries (au fond si fécondes) que pourra s'établir et se consolider la vraie agriculture plébéienne. »

Ainsi parla mon marchand de peaux de lapin, et encore j'ai dû omettre quelques-uns de ses meilleurs propos.

En rentrant, je trouvai mon archéologue.

— Eh bien, lui dis-je, et votre pierre tombale.

— Elle est de toute beauté, mon ami, et des plus singulières ; les héritiers du défunt qui lui érigèrent ce tombeau sont représentés à genoux dans les quatre angles de l'immense dalle, exactement comme le sont, aux croisées des églises, les donataires des verrières. Je n'avais jamais vu ni su qu'il existât une pierre de ce genre.

— Vous êtes donc content de votre découverte ?

— J'en suis même très-content, très-heureux et très-fier.

— Tout est donc pour le mieux, car je suis autant que vous ravi de ma promenade.

Et là-dessus je me mis à raconter à l'heureux archéologue cette histoire de la « pièce cent sous » du marchand de peaux de lapin.

GOUVERNEMENT DE SOI-MÊME.

C'est par le gouvernement et par l'éducation de soi-même que l'homme est grand. V. Cousin.

FILONS ET AMAS MÉTALLIQUES.

Les grandes masses rocheuses qui constituent l'écorce terrestre sont parfois coupées transversalement par des plaques métallifères que l'on désigne sous le nom de *filons*. Ces filons offrent dans l'art des mines une importance de premier ordre ; ils sont les gîtes des métaux utiles que recherche l'industrie et des substances cristallisées qu'étudie le minéralogiste. Aussi le mineur doit-il examiner avec une scrupuleuse attention l'allure des filons qu'il a découverts, la manière dont ils se dirigent et s'inclinent dans le terrain qu'ils séparent.

On peut considérer les filons comme provenant de grandes fentes, de véritables lézardes, qui se sont ouvertes dans les terrains qu'ils traversent à la suite de commotions géologiques ; ces fentes ont dû être postérieurement remplies, en tout ou en partie, de substances pierreuses ou métallifères.

Les filons ne forment pas souvent, dans les massifs géologiques, une plaque isolée ; la plupart du temps ils sont ramifiés, comme l'indique la figure 1, et constituent les *stockwerks* ou *filons croisés*. Dans ce système, on constate généralement la présence d'une veine métallique principale autour de laquelle se ramifient des branches secondaires qui sont généralement de formation plus ancienne.

Les filons isolés offrent l'aspect de plaques ou de coins aplatis, qui s'élancent transversalement dans des terrains stratifiés; leur substance diffère de celle de la roche qui

Fig. 1. — Filons croiseurs.

les entoure. Les mineurs désignent les différentes parties du filon sous des noms distincts. Il est très-rare qu'un filon soit complétement rempli de matière métallifère. La figure 2 représente la plaque métallique sous son aspect ordinaire. La teinte grise représente le minerai que l'industrie peut exploiter; elle est entourée d'une substance pierreuse sans usage, *abcdef*, que l'on nomme les *salles-bandes;* les parois de la fente qui touchent les salles-bandes s'appellent *épontes*. Quand le filon est incliné, ce qui est très-fréquent, l'éponte supérieure sur laquelle il s'appuie en constitue le *mur*, et la partie supérieure le *toit*. Enfin, la partie du filon qui se montre au jour et qui le plus souvent dépasse plus ou moins le gisement qu'elle

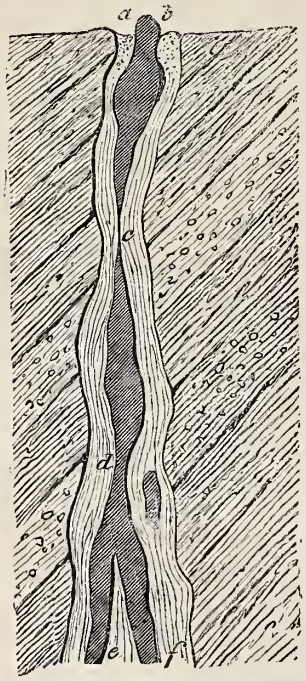


Fig. 2. — Un filon et ses *salles-bandes*.

traverse forme le *chapeau* ou la *tête*. La figure 2 montre la tête du filon très-distinctement en *ab*. Cette tête est d'un grand usage pour la découverte des gîtes métallifères; elle permet au mineur de distinguer la présence d'un filon plus ou moins riche sans le secours de sondages, toujours dispendieux et souvent incertains.

L'épaisseur du filon, ou sa *puissance*, est très-variable; quelquefois ces veines métalliques se rencontrent dans des terrains calcaires, où ils n'ont qu'une très-petite épaisseur qui ne dépasse pas, dans certains cas, un centimètre; dans d'autres pays, elles atteignent une épaisseur de plusieurs mètres. Quoi qu'il en soit, la puissance du filon est variable dans son étendue; elle éprouve des renflements ou des étranglements plus ou moins importants. On a souvent comparé, avec raison, l'exploitation des filons métalliques à un jeu de hasard; il n'y a nul guide certain qui puisse en toute certitude renseigner le mineur. Celui-ci croit toucher la fortune quand il exploite les parties larges du filon, qui lui fournissent à profusion un minerai précieux, et tout à coup il arrive à rencontrer des étranglements où la matière est pauvre.

Il y a dans l'écorce terrestre des filons d'une puissance vraiment extraordinaire. La plus connue, la plus célèbre de toutes ces veines métalliques est le filon d'argent de la *Veta-Madre*, à Guanaxuato, au Mexique : sa longueur est de douze kilomètres; son épaisseur dépasse, dans certaines parties, quarante mètres. Aussi, dans ces régions, on n'utilise pas seulement la substance argentifère comme minerai, on l'emploie encore comme pierre à bâtir, et certains villages du Mexique sont construits avec des matériaux argentifères d'une richesse considérable.

La composition des filons est très-variée; ils renferment,

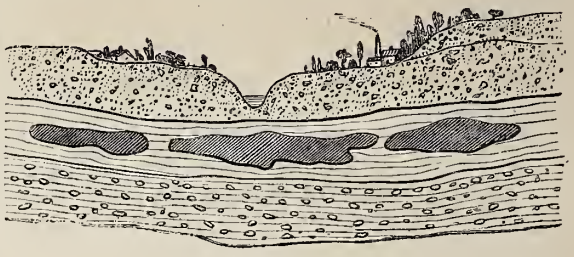


Fig. 3. — Amas métalliques.

outre les minerais proprement dits, véritable source des métaux usuels, des matières pierreuses appelées *gangue;* ce sont généralement le quartz, le spath fluor, le sulfate de baryte, le calcaire, qui se trouvent ainsi associés, dans des proportions variables, aux substances métallifères.

Les filons ne sont pas souvent remplis en totalité; ils offrent fréquemment, dans leur intérieur, des vides, des cavités tapissées de cristaux. On nomme ces cavités *fours* ou *poches* à cristaux, qui offrent au minéralogiste les échantillons les plus riches et les plus remarquables par la forme, l'éclat et la vivacité des cristallisations naturelles.

Les minerais ne se trouvent pas uniquement, dans l'écorce terrestre, au milieu des filons. On trouve dans la masse des terrains stratifiés des cavités probablement formées par le travail dissolvant des eaux souterraines, et remplies postérieurement de substances métalliques très-différentes du sédiment où on les rencontre. Ces cavités ainsi remplies de minerais se désignent sous le nom d'*amas;* nous les avons représentées dans la coupe d'un terrain stratifié (fig. 3), où elles sont reproduites d'après des observations exactes, faites dans un terrain marneux contenant des blocs de sel gemme cristallisé.

Les filons et les amas sont la véritable source de minerais d'où le mineur extrait les matières métalliques de l'épiderme terrestre. C'est là qu'il rencontre les substances métallifères les plus précieuses, l'oxyde de fer, le sulfure de plomb, l'oxyde de cuivre, le carbonate de zinc, le sulfure d'argent, etc., qui, convenablement traités dans les usines, se transforment, dans ces vastes laboratoires, en métaux usuels, en matériaux destinés à servir de base aux opérations de l'industrie moderne.

LE LAZO.

Taureau sauvage conduit à deux *lazos*. — D'après un dessin de M. Ernest Charton.

La dextérité que les Gauchos déploient dans la chasse aux bœufs sauvages à l'aide du *lazo* ou des *bolas* est bien connue. Les récits qui nous racontent ces prouesses sont devenus, pour ainsi dire, un lieu commun; nous n'en parlerions pas de nouveau si nous ne jugions à propos de rectifier certains renseignements sur cet exercice qui s'est généralisé dans toute l'étendue des pampas, que l'on pratique également chez les Puelches indépendants et au Chili, et qui, des plaines verdoyantes de ces beaux pays, a passé au Mexique et dans la Californie.

Avant que les vastes plaines baignées par le rio de la Plata, ou celles de l'Uruguay, fussent couvertes d'innombrables troupeaux de bœufs et de chevaux à demi sauvages, les Guaranis, les Charruas, les Agazes ou Payaguas, et vingt autres tribus, faisaient usage du lazo et des bolas primitives (celles qui sont munies de pierres arrondies) pour s'emparer du nandou, de l'agile gama ou du cerf américain. La tradition veut même que l'infortuné Juan Dias de Solis, le premier explorateur de ces contrées, ait été arrêté inopinément, dans l'île de San-Gabriel, par les bolas des implacables Charruas, et tué par ces Indiens à coups de flèches. Diego de Mendoza, frère du fondateur de Buenos-Ayres, mourut également arrêté par les bolas [1].

Les amis du merveilleux aiment à représenter un Gaucho s'emparant du jaguar au moyen des bolas ou du lazo. Cette prouesse du chasseur américain s'est renouvelée plus d'une fois, sans aucun doute, mais non pas aussi communément qu'on le suppose. Le jaguar est un animal rusé, qui visite assez rarement les pampas et qui préfère l'abri des forêts pour guetter sa proie. Dans la plaine, au milieu des ondoiements des herbes argentées, il n'est pas à l'abri de la dextérité du chasseur, servie par la rapidité de son cheval. Sa vigueur, sa souplesse, le cri rauque et terrible qui suit l'enlacement, et qui pourrait mettre hors de lui le cheval du Gaucho, rien ne peut le sauver, et sa peau magnifique, que n'a traversée aucune balle, est un trophée dont le chasseur se fait gloire.

De pareilles prises, qui exigent une audace égale à la dextérité du berger des pampas, sont rares, nous le répétons. On regarde, au contraire, comme un fait sans conséquence l'enlacement du taureau le plus indompté. Le savant et regretté Martin de Moussy a connu une jeune fille âgée de douze ans qui, à cheval et armée de son lazo, n'hésitait pas à chasser dans la plaine le taureau le plus vigoureux [1].

Nous venons de nommer l'homme que l'Amérique du Sud regarde, d'un commun accord, comme le mieux informé en ces sortes de matières; nous allons le laisser parler :

« Le lazo, dont la longueur est de dix mètres à peu près, se compose de deux cuirs crus bien tressés et d'une solidité extrême. Il est terminé par un anneau en fer engagé dans la corde même, de manière à former le nœud coulant. Pour le lancer, l'homme en tient une partie rassemblée dans la main gauche, et dans la droite, bien saisie par l'anneau, l'anse mobile, qu'il fait ensuite tournoyer quelques instants autour de sa tête et jette à vingt ou vingt-cinq pas en avant. Le nœud coulant, ainsi lancé par un homme adroit, manque rarement son but. Le bœuf ou le cheval, ainsi surpris et enchaîné par les cornes ou par le cou, est arrêté court, quelquefois même renversé, car le cavalier a eu soin de tourner sa monture de manière à ce qu'elle puisse opposer tout le poids de son corps à l'élan de l'animal enlacé. Il est donc rare que le laceur soit culbuté ; cependant cela arrive quelquefois avec les taureaux, lorsque le cavalier n'a pas eu le temps de pousser son che-

[1] Voy. Feliz de Azara, *Voyages*, t. II, p. 47.

[1] Voy. Martin de Moussy, *Description géographique et statistique de la confédération Argentine*; 3 vol. grand in-8, avec un atlas in-4°.

val de côté de telle sorte que le taureau, arrêté subitement par le lazo, perde l'équilibre et tombe. Les chevaux, une fois dressés à la manœuvre du lazo, se penchent instinctivement et font force pour mieux résister à la secousse, ou cèdent un peu pour briser l'élan du bœuf, qui s'arrête presque immédiatement. »

Comme on peut s'en assurer en lisant le voyage plein d'intérêt de la douloureuse captivité de M. A. Guinnard parmi les Indiens indépendants qui errent non loin du rio Negro, les sauvages Puelches et Malmouches sont d'excellents chasseurs au lazo, et ils entendent à merveille la fabrication de cette arme redoutable (1). Pour dire toute la vérité, cependant, ils ne sont pas plus habiles dans le jet spontané de cette arme terrible que les Gauchos des plaines de l'Uruguay. Un voyageur digne de foi, qui écrivait dans le *National* il y a une vingtaine d'années, raconte sur la dextérité prodigieuse des Péons de cette région le fait suivant : « Quand les Brésiliens occupaient Montevideo, ils plaçaient des sentinelles sur les terrasses (appelées *azoteas*) dont toutes les maisons de ces pays sont surmontées. Ces terrasses sont très-basses. Le soir, les Gauchos arrivaient à l'improviste, au galop, des avant-postes espagnols, jetaient leur lacet sur les soldats de garde occupant les terrasses, et, rebroussant aussitôt chemin avec toute la vitesse de leur cheval, entraînaient avec eux jusqu'au camp le cadavre de leur prisonnier. Ces traits d'audace et de dextérité incroyables ne sont pas rares... A la même époque, les Gauchos, faisant entrer leurs chevaux jusqu'au cou dans le fleuve, allaient lacer dans les bateaux les soldats brésiliens qui tentaient le débarquement, et les ramenaient à terre noyés ou étranglés. » On affirme même que, durant les guerres de l'indépendance, un officier général du parti des Espagnols fut enlevé de cette façon aux troupes qu'il commandait.

La scène que nous reproduisons se passe dans le voisinage des vastes contre-forts des Cordillères rapprochées du Chili. Cette région admirable par son climat et par ses productions ne possède plus les immenses troupeaux qui font la richesse des pampas. L'industrie des Gauchos ou des pâtres, néanmoins, y est à peu près la même, et l'habileté des bergers ne le cède pas à celle des Gauchos de la plaine. Dans la petite scène que représente notre gravure, il n'est pas question de sacrifier le taureau : les efforts de deux Gauchos, armés de leurs lazos, ne sont pas nécessaires pour arriver à cette fin tragique de l'animal (2). Ici, très-probablement, on veut l'entraîner vivant sur une route qu'il ne voulait point suivre.

L'homme est la mesure de toutes choses.
La main est l'instrument des instruments.

ARISTOTE.

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 243.

Il n'est pas de table somptueusement servie dont les mets soient plus agréables aux convives que ces humbles pommes de terre ne le furent à ces pauvres enfants, qui depuis longtemps n'avaient rien mangé d'aussi bon. Une agréable sensation de chaleur se répandait dans leur corps; et, le repas fini, les petites sœurs embrassèrent tendrement leur frère, des larmes de reconnaissance dans les yeux. « Oh! si je pouvais tous les jours leur faire le même plaisir, se disait Henri, que je serais heureux! » Mais, hélas! il savait bien que cela ne serait pas possible. Au même moment le père rentra, et avec lui toute joie cessa. Les enfants, effrayés, se blottirent sous la paillasse, dans le coin de la chambre; car cet homme dur et violent, ivre presque tous les soirs, n'adressait jamais une parole affectueuse à ses enfants, et ceux-ci n'avaient pas l'idée de courir à lui pour lui souhaiter la bienvenue et l'embrasser. Quel triste intérieur, hélas! En entrant, le père alluma une petite lampe qui se trouvait sur le bord de la fenêtre (car il n'y avait pas de table dans cette chambre nue); la lampe jeta une faible clarté à la lueur de laquelle il aperçut le groupe d'enfants serrés les uns contre les autres avec effroi. Il les interpella rudement :

— Que faites-vous donc là? où est l'argent?

— Jeanne s'avança, défit le nœud d'un mouchoir qui lui servait de bourse, et mit la pièce de monnaie obtenue en mendiant dans la main de son père. Lise fit comme sa sœur. Henri resta timidement à l'écart.

— Et vous, Henri, verra-t-on enfin ce que vous avez gagné? lui demanda brusquement son père.

— Hélas! père, je n'ai rien... répondit le pauvre garçon d'une voix à peine intelligible.

— Comment, fainéant, rien! vous n'avez rien! s'écria le père furieux. Qu'est-ce que cela veut dire? Où donc avez-vous vagabondé, malheureux? — Et il frappa cruellement l'enfant. — Je vous apprendrai votre devoir, paresseux! Où trouverai-je de quoi nourrir cette racaille? ils crient la faim, et vous ne savez rien faire pour leur procurer du pain!

— Ne battez pas Henri, nous avons dîné! s'écrièrent les enfants en pleurant.

— Et qui donc a pu pendant mon absence, reprit l'homme au cœur dur, se tournant tout étonné vers les deux petites filles, et qui donc a pu vous donner de quoi manger?

— Henri, répondirent les enfants, c'est Henri! il nous a acheté des pommes de terre.

— Ah! c'est ainsi que l'argent qu'il a gagné en mendiant se dévore! Et que me reste-t-il pour mon déjeuner, à moi? reprit le père, qui continua encore à grommeler jusqu'à ce que, vaincu par le sommeil, il souffla la lampe et se jeta sur son lit.

Les enfants se blottirent comme ils purent au fond des grands trous qu'ils avaient pratiqués dans la large paillasse qui leur servait à la fois de draps et de couverture, et après avoir encore un peu pleuré, les petites filles embrassèrent tendrement le frère chéri qui leur avait fait un si précieux cadeau et qui venait de tout souffrir pour elles; puis elles s'endormirent profondément.

Le matin suivant, les enfants se levèrent avec le jour. Hélas! leur toilette n'était que trop vite faite, car les pauvres petits ne se déshabillaient pas pour se coucher. Avec les mêmes haillons qu'ils portaient le jour, ils dormaient la nuit dans leur paillasse. La pluie seule lavait leurs visages, et jamais il ne leur venait à l'idée de peigner leurs cheveux : aussi leurs têtes ressemblaient-elles beaucoup à ces brosses qui enlèvent les toiles d'araignée. Si l'instituteur qui dirigeait la classe des pauvres eût été un véritable ami des enfants, il aurait appris à ses élèves le respect d'eux-mêmes; mais il se bornait à leur montrer à

(1) *Trois ans d'esclavage chez les Patagons*. Paris, 1864.

(2) « Lacer un bœuf et le tuer est une affaire d'un clin d'œil pour le Gaucho. Le bœuf étant lacé par les cornes, le Gaucho, armé de son couteau, passe derrière lui, et en deux coups lui coupe les deux tendons d'Achille, dont la section produit un craquement semblable à un coup de fouet; le bœuf est alors acculé, le pied est porté en avant par l'effort des muscles fléchisseurs qui n'ont plus d'antagonistes. Cette première opération faite, le Gaucho bondit sur le corps de l'animal, et coupe le grand ligament cervical postérieur qui retient la tête dans sa position naturelle. »

lire et à écrire, laissant ainsi de côté la partie la plus intéressante de son état. Mais comment « élever » des enfants si le cœur ne se met pas de la partie?

Nous avons dit que les deux aînés des enfants passaient les premières heures de la matinée à l'école; Lise accompagnait son frère et sa sœur jusqu'à la porte de la classe, puis elle partait pour aller mendier. Sa conscience ne lui reprochait rien, à la pauvre petite; en effet, infirme comme elle l'était, aurait-elle pu se voir acceptée dans une fabrique ou une manufacture? Pour Henri, fort et bien portant, c'eût été plus facile; il avait bon courage, et un penchant naturel le portait vers tout ce qui était bien. Lorsqu'à travers les vitres des ateliers il voyait les travailleurs actifs et zélés à leur ouvrage, il ressentait un grand désir de faire comme eux; il s'arrêtait longtemps à les regarder, car tout ce qui représentait la vie utile et occupée lui plaisait. Il éprouvait aussi un sérieux besoin de s'instruire et de voir expliquées une foule de choses qui lui semblaient des merveilles incompréhensibles; mais le pauvre enfant n'avait personne à questionner, et il se trouvait réduit à rester dans la plus complète ignorance des énigmes scientifiques qu'il eût tant voulu voir résoudre. Les livres étalés chez les libraires excitaient surtout son envie; il s'imaginait que chacun de ces volumes renfermait un monde de science, et l'idée seule de posséder un livre « à lui » avait tant de charme pour cet enfant studieux, qu'il rêvait souvent de gros volumes ouverts sur sa table, et qu'il pouvait feuilleter tout à son aise.

Les fragments de papier imprimé qu'il recevait parfois en faisant quelques petits achats étaient soigneusement emportés par lui, pour être lus avidement plus tard : sa paillasse recélait ses trésors.

Le jour même où nous avons vu Henri se rendant à l'école, il rencontra au détour d'une rue une voiture qui s'arrêta tout à coup, et une dame, mettant la tête à la portière, l'appela.

— Mon petit ami, lui dit-elle, prenez cet écu et entrez, je vous prie, dans ce magasin pour m'acheter du café. Je ne voudrais pas envoyer le cocher, de crainte de voir les chevaux s'emporter. Attendez; achetez-moi encore une demi-livre de raisins secs et du thé. Voici une autre pièce d'argent. Faites bien attention à ne rien perdre.

Henri entra dans le magasin; mais les garçons épiciers étaient si occupés à servir les chalands qu'il dut attendre assez longtemps avant qu'on lui remît dans deux petits sacs, enveloppés à leur tour dans un plus grand papier, le café, le thé et les raisins; puis on lui rendit la monnaie qui restait de la pièce d'argent.

— Comme vous avez été long à revenir, dit la dame; je commençais à craindre que vous ne fussiez parti avec l'argent.

— Avec l'argent! avec l'argent! répéta Henri. Mais c'eût été voler, Madame! je n'ai jamais volé!

— Cela eût été, sans aucun doute, une bien mauvaise action, reprit la dame; je suis fort aise de m'être trompée. Ah! vous me rapportez de la monnaie, deux sous; eh bien, gardez-les, l'un pour votre commission, l'autre pour le tort que je vous faisais dans ma pensée. Puis, mon enfant, j'ai là une petite caisse; mettez les sacs dedans. Non pas ainsi, il n'y aurait pas assez de place. Il faut ôter le grand papier. Bien, c'est cela. Adieu, mon petit ami.

Henri se hâta de rentrer, son argent dans une main et le papier dans l'autre. C'était une feuille imprimée. « Oh! j'aurai quelque chose à lire! » se disait-il en rentrant tout joyeux, agitant dans sa main cette feuille de papier comme un drapeau victorieux. Lorsqu'il arriva à la maison, son père était déjà rentré; Henri lui remit immédiatement les deux pièces, ce qui disposa on ne peut mieux en faveur du petit garçon cet homme habituellement si maussade; il lui donna une petite tape sur la joue : c'était une sorte de caresse, la seule qui lui fût familière dans les moments où l'affection du père triomphait de l'indifférence qui faisait le fond de son caractère. Quelques minutes après il était couché et endormi; Henri, développant alors la feuille qu'il avait apportée, arrangea les pages numérotées du livre, qui étaient toutes bouleversées, et lut ce qui suit :

« *Henri Pestalozzi* n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, qui laissait une veuve et deux autres enfants. Henri Pestalozzi était d'une santé délicate, mais les facultés intellectuelles se trouvaient très-développées en lui. La famille, à peine dans l'aisance, ne possédait qu'une seule servante qui, très-fidèle et dévouée, aidait la mère dans tous les soins de l'humble ménage. Le père, au lit de mort, avait appelé cette brave fille pour lui dire :

» — Bâbeli, pour l'amour de Dieu, ne quitte pas ma pauvre femme. Après ma mort elle aura si peu de ressources! et si elle se fatigue trop elle n'y résistera pas, et mes enfants tomberont dans des mains étrangères.

» Bâbeli répondit :

» — Non, Monsieur, cela n'arrivera pas; je n'abandonnerai jamais ma maîtresse; je resterai avec elle tant que je vivrai, si elle le désire.

» Cette promesse fut une vraie consolation pour le pauvre père mourant. Ses yeux jetèrent encore un éclair de joie, et il rendit son âme à Dieu, plein d'espérance. La conduite de Bâbeli était bien digne d'éloges; ce qui le fut plus encore, c'est qu'elle tint sa promesse et resta près de la veuve jusqu'à sa mort. »

A cet endroit du récit, notre petit ami s'arrêta quelques secondes dans sa lecture. Il était frappé de cette coïncidence de nom entre lui et l'enfant dont il lisait l'histoire, et la conduite de cette excellente Bâbeli le touchait jusqu'aux larmes; il se disait que dans sa position il eût voulu se montrer comme elle, fidèle et dévoué. Il reprit sa lecture :

« Bâbeli aida la mère à bien élever ses enfants, et la seconda de son mieux en leur prêchant constamment l'ordre, l'économie et l'obéissance; et il faut avouer que cette brave Bâbeli était obligée de recommander à Henri, l'aîné de la famille, plus qu'aux autres enfants, d'avoir soin de ses vêtements, de ses livres, etc.; mais ce garçon distrait, négligent pour toutes les choses extérieures, roulait dans sa tête des pensées bien étranges pour un enfant de son âge, et que sa mère et Bâbeli étaient bien loin de soupçonner. »

A cet endroit de la page, une large tache d'encre empêcha notre petit lecteur de continuer, et ce ne fut qu'à la suivante qu'il put reprendre :

« Sa pieuse mère l'élevait dans la crainte de Dieu. Le grand-père, pasteur de Houggs (canton de Zurich), vivait fort retiré et d'une façon toute patriarcale. Ce digne pasteur se donnait beaucoup de peine pour obtenir dans sa paroisse de l'instruction et de bonnes mœurs. Henri Pestalozzi avait alors neuf ans; on lui permettait de passer tous les ans quelques mois chez son grand-père, ce qui l'enchantait. Ces entretiens fréquents avec un vieillard d'un esprit profond et d'un cœur pieux firent sur Pestalozzi une impression qui dura toute sa vie; on lui entendit souvent répéter que si l'on veut obtenir d'un enfant de la fermeté de caractère, il faut lui donner l'occasion de causer souvent avec de vrais chrétiens. »

Ici de nouvelles lacunes se trouvaient dans la brochure, où manquaient plusieurs pages qui développaient sans doute les progrès de Pestalozzi dans ses études. Notre petit Henri reprit sa lecture à ce passage :

« Et maintenant, chers lecteurs, je vous apprendrai sur Pestalozzi des choses si étonnantes qu'elles tiennent presque du miracle; et ce sont d'ailleurs des miracles d'amour et de charité qui se trouvèrent accomplis par ce jeune homme.

» Presque pauvre lui-même, il ouvrit sa maison comme un refuge aux enfants pauvres, orphelins, sans asile. Il s'engageait à les nourrir, à les vêtir, à les instruire, à les *élever* dans le sens le plus noble du mot; son ferme désir était de les arracher au vice et à la misère, et d'en faire des êtres utiles et bons. Dites, chers lecteurs, avez-vous jamais entendu parler d'une charité et d'un dévouement pareils! Et ce fut simplement l'amour, l'amour de Dieu et du prochain, qui amena Pestalozzi à une telle résolution. La vue de la corruption des mœurs du peuple l'affligeait profondément. Il semblait à ce noble cœur qu'il lui fallût se réduire lui-même à la plus grande pauvreté pour apprendre aux pauvres à devenir des hommes. »

— Oh! Henri! cher Henri! s'écria involontairement notre petit ami.

Et ses sœurs, réveillées par cette exclamation, le regardèrent tout étonnées. Notre Henri eut un moment d'inquiétude; il jeta un regard craintif du côté du lit de son père. Celui-ci dormait profondément; le jeune garçon alla vers ses sœurs en leur disant :

— Si vous saviez quelle charmante histoire je lis! Il existait, il y a quelques années, dans un canton de la Suisse, à Zurich, un jeune garçon nommé Henri, comme moi. Son nom de famille était Pestalozzi; son grand-père, un digne pasteur, lui enseignait la loi de Dieu, et sa mère et sa vieille bonne Bâbeli lui apprenaient à être sincère et fidèle. Pestalozzi était pauvre; mais dès qu'il fut grand, il résolut de prendre dans sa maison des enfants plus pauvres que lui, de les nourrir et de les élever.

— Ah! quel malheur que ce bon maître ne soit pas ici! dirent les petites filles, il nous aurait pris avec lui.

— C'est ce que je me dis, reprit Henri : S'il était ici, nous n'aurions plus besoin de mendier. — Mais écoutez, mes enfants, je vais vous lire la suite.

La suite à la prochaine livraison.

ANCIENNES ENCEINTES DU MANS
(SARTHE).

Bourges, Autun, le Mans, avec Limouges,
Furent jadis les quatre villes rouges,

dit un vieux dicton du centre de la France. Ces villes étaient nommées rouges à cause des briques de cette couleur dont étaient construites leurs antiques murailles. On peut entrevoir au Mans, en divers endroits, notamment place des Jacobins et à l'extrémité du tunnel qui descendait dans la ville basse, dite autrefois *la Tannerie*, une partie du mur qui enceignait la vieille cité gallo-romaine. Cette enceinte fut la seule défense de la ville jusqu'au treizième siècle, époque à laquelle le quartier de la Tannerie, avoisinant la Sarthe, fut à son tour investi de murailles reliées à celles de la cité. Nous emprunterons des renseignements plus précis sur cette double enceinte à M. Hucher, qui a publié, dans ses *Études sur l'histoire et les monuments du département de la Sarthe*, une description des enceintes successives de la ville du Mans, avec un plan à l'appui.

Le Mans. — Le quartier des Tanneurs, sur la Sarthe. — Dessin de Grandsire.

« Deux portes principales, dit-il, donnaient accès dans la cité, dont le périmètre avait la forme d'un carré long : c'étaient la *porte Ferrée*, qu'on appela plus tard porte de *la Cigogne* (elle fut détruite en 1832), et celle placée à l'extrémité opposée, et du côté où fut bâtie, au onzième siècle, la *Grosse-Tour* ou *château du Mans*. Deux poternes étaient ouvertes dans les flancs de l'enceinte : la *poterne de Saint-Pierre de la Cour* et celle du *Vivier*, donnant sur la Tannerie.

» Il est vraisemblable que la cité romaine n'a fait que succéder à l'*oppidum* gaulois, car derrière l'enceinte de travail gallo-romain on a retrouvé les blocs de grès qui ont

dû servir à élever les murailles mixtes de bois et de pierre de la forteresse gauloise.

» Jusqu'en 1245, il y a certitude que les murs d'enceinte de la cité gallo-romaine ont seuls servi à contenir la ville féodale : la preuve en est fournie par diverses dépositions d'une enquête faite au mois de février 1245... Les historiens, qui n'ont fait que se répéter successivement, se sont donc trompés lorsqu'ils ont attribué à Philippe-Auguste, ou même à Hélie de la Flèche (1095-1099), la clôture des quartiers de la Tannerie et de Saint-Benoît...

Le Mans. — La Grande-Poterne. — Dessin de Grandsire.

Vers 1350, le château et le quartier Saint-Benoît furent ceints de murailles et réunis à la ville. C'est aussi à cette époque que les murs d'enceinte du chœur de la cathédrale furent élevés, aux dépens de la rue Herrault.

» Les murs gallo-romains de la ville du Mans, élevés vraisemblablement vers le troisième ou le quatrième siècle de notre ère, sont souvent cités dans les ouvrages d'archéologie monumentale, à raison des mosaïques qu'on remarque à leur surface. Les murs sont revêtus d'un parement composé de pierres échantillonnées, dites de petit appareil, distribuées par séries de quatre, cinq, six ou sept assises. Des chaînes de briques séparent ces diverses sé-

ries, dont les unes offrent le dessin de feuilles de fougère, et les autres de curieuses losanges.

» Grâce aux monuments encore existants et aux documents écrits, on peut reconstituer complètement l'enceinte gallo-romaine. »

La muraille, descendant par une pente abrupte de la place du Château vers la rivière, et s'arrêtant à la *tour du Lierre*, tour d'angle qui subsiste encore en partie sous le lierre énorme qui la couvre tout entière, se dirigeait ensuite dans le même sens que les rues de Gourdaine et des Chapelains, entre lesquelles elle est placée, parallèlement à la Sarthe, dont la sépare le quartier de la Tannerie.

« De 1246 à 1280, Charles, frère de saint Louis, investi des comtés d'Anjou et du Maine, fit entourer de murs ce quartier de la Tannerie, intéressant à raison de son industrie, qui tenait le premier rang à cette époque où l'on faisait une si grande consommation de cuir ; on se mettait ainsi en communication avec la rivière. Il a suffi, pour ceindre ce quartier, de prolonger jusqu'à la Sarthe le mur romain du château, et celui, à l'opposé, dans lequel était ouverte la porte Ferrée. Dans ce dernier, on perça une porte qui prit le nom de *porte de la Tannerie*, et ne reçut qu'au dix-septième siècle celui de *porte Sainte-Anne*, qu'il a conservé jusqu'à l'époque de sa destruction, en 1691.

» A partir de 1300, on trouve de nombreuses concessions faites dans l'enceinte de la Tannerie. »

Deux poternes mettaient en communication la cité avec la Tannerie : premièrement, la *poterne de Gourdaine*, entre une tour désignée comme placée derrière l'église de Gourdaine (démolie lors de la révolution), et à distance égale, de l'autre côté, la tour dite *de Gorron*, dont le parement de briques, comme celui de toute l'enceinte, accuse incontestablement un travail gallo-romain. Cependant M. Hucher fait remarquer que cette tour n'est pas cylindrique ; c'est une espèce de bastion à cinq pans très-caractérisés, dont il n'y a pas d'autre exemple. La seconde poterne a conservé le nom de *Grande-Poterne;* c'est celle que l'on voit représentée à la page précédente. Le plein cintre, que l'on distingue encore dans la maçonnerie, a été masqué par une ogive de construction postérieure. Les deux portes du pont Neuf et de la place des Jacobins furent ouvertes plus tard dans les murs de la cité.

Les vestiges d'un amphithéâtre gallo-romain ayant plus de cent mètres de diamètre ont été découverts, en 1791, dans la partie haute de la promenade des Jacobins. Les noms de deux rues, celle des Arènes et celle des Gladiateurs, en conservent seuls le souvenir.

La basse ville, à laquelle conduisent les escaliers de la Grande-Poterne et le tunnel de la place des Jacobins, a perdu son ancien nom de la Tannerie. L'industrie qui le lui avait fait donner, jadis si florissante au Mans, n'y a plus qu'une importance très-secondaire. On voit cependant sur la Sarthe un certain nombre d'établissements de tanneurs encore en activité.

LE COMMENT ET LE POURQUOI.

Les enfants sont tous d'infatigables, d'impitoyables interrogateurs, et j'ai un fils de onze ans qui, sur ce point, je vous jure, ne le cède à aucun des philosophes de son âge; je subis avec lui d'éternels examens.

— Je voudrais savoir, me disait-il ces jours passés, comment il se fait que Jean Michel soit mort pour avoir eu seulement un pied gelé durant la dernière guerre, tandis que Pierre Laboisette, qui a eu la jambe tout entière emportée, se porte aujourd'hui très-bien.

— Tu as raison, lui dis-je, de demander le *comment*, et non pas le *pourquoi ;* c'est un progrès dans la formule de ton questionnaire. Il faut, en effet, bien distinguer le *comment* du *pourquoi*. Presque toujours on peut arriver à savoir *comment* un phénomène se produit ; mais le *pourquoi* de ce phénomène, c'est une bien autre affaire...

Un de nos plus célèbres physiologistes, M. Claude Bernard, établit cela quelque part très-judicieusement. S'il est permis, dit-il, de demander aux sciences le *comment* de toutes choses, il ne faut pas leur en demander le *pourquoi*. Ainsi, l'on peut très-bien demander le *comment* des effets de l'opium, c'est-à-dire la série de phénomènes par lesquels le sommeil se produit chez l'homme qui a bu ce narcotique ; mais si l'on vous interroge sur le point de départ, sur le *pourquoi* de ces phénomènes, vous en serez réduit à répondre comme Argan dans *le Malade imaginaire :*

Mihi à docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire.
A quoi respondeo :
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire. (1)

Tu veux donc savoir, mon enfant, comment il se fait que Jean Michel soit mort pour un pied gelé, tandis que Pierre Laboisette a survécu très-bien à sa jambe amputée. Mais sais-tu bien qu'il y a dix ans, les médecins eux-mêmes n'eussent pu répondre à ta question? On connaissait très-bien le phénomène de la mort par le froid ; mais le *comment* de ce phénomène, on ne s'en doutait pas. On t'aurait répondu, en ce temps-là, que la mort était, dans ce cas, un résultat de la stupéfaction du système nerveux. Non-seulement on ne savait pas qu'il est très-difficile, et souvent impossible, de survivre à une congélation même partielle, mais on croyait que les animaux et même l'homme pouvaient être quelquefois rappelés à la vie après une congélation complète. N'as-tu pas entendu parler des fameux animaux ressuscitants de l'abbé Spallanzani? Certaines bestioles microscopiques, connues sous le nom d'anguillules, de rotifères et de tardigrades, que l'on trouve dans la mousse humide des toits, pouvaient, selon Spallanzani, revivre après dessiccation parfaite. En passant alternativement de l'humide au chaud, leur vie, suspendue par intervalles, pouvait, d'interruption en interruption, être prolongée presque indéfiniment. C'était un très-beau privilége; mais, comme tant d'autres priviléges, il a dû prendre fin. Rotifères, anguillules et tardigrades, peuvent, il est vrai, pendant les sécheresses, suspendre en grande partie leur action vitale pour la reprendre à l'humidité; mais il n'y a là, crois-le bien, ni desséchement complet, ni mort, ni résurrection : tout cela n'était qu'apparence.

Eh bien, de même qu'on croyait à une suspension totale de la vie par ce desséchement, on crut aussi que le froid produisait un phénomène analogue. Il n'est personne, en effet, qui n'ait entendu conter quelque histoire d'animaux et même d'hommes conservés un très-long temps dans la glace ou la neige, et revenant à la vie lorsqu'on les dégelait; les crapauds surtout avaient une réputation de résistance au froid que rien, jusqu'à nos jours, n'avait pu détruire. Mais le crapaud ne résiste pas plus au froid que la salamandre ne résiste au feu ; il faut, mon enfant, rayer de ton esprit tous ces vieux contes.

(1) Latin comique dont on devine aisément le sens :
« A moi par le savant docteur il est demandé la cause et la raison pourquoi l'opium fait dormir. A quoi je réponds : Parce qu'il y a dans l'opium une vertu dormitive dont la nature est d'assoupir les sens. »
C'est ce qu'on appelle répondre à la question par la question.

— Je ne demande pas mieux, père ; mais avec tous les contes que tu me fais toi-même, je ne vois pas venir encore le *comment* de la mort de notre ami Jean Michel.

— Prends patience, et tout s'expliquera. Un des plus hardis investigateurs de l'histoire naturelle, M. Pouchet, il y a quelques années, a su très-bien résoudre ce *comment* de la mort par le froid. D'abord, par une série de quatre-vingt-une expériences faites avec le plus grand soin, M. Pouchet constata que même les batraciens, même les insectes, lorsqu'ils ont été véritablement gelés, pas plus que les tardigrades complétement desséchés, ne sauraient revenir à la vie.

On ne nous entretiendra donc plus, espérons-le, de ces prétendus phénomènes d'hommes et d'animaux chez lesquels toutes les fonctions vitales, ayant été suspendues par le froid, auraient pu reprendre leur cours au dégel.

Si cette vérité avait été plus tôt établie, nous y aurions peut-être perdu *l'Homme à l'oreille cassée* de M. Edmond About, et c'eût été dommage pour les amateurs de jolies histoires ; mais la science et la raison y eussent gagné, et c'eût été un dédommagement. De moins en moins les peuples peuvent être nourris de fantaisies.

— Oui, mais tu ne me dis toujours pas ton fameux *comment* de la mort du pauvre Jean Michel.

— Nous y arrivons, mon enfant, car c'est précisément le point que voulait éclaircir M. Pouchet. *Comment on meurt par le froid*, tel était le but principal de ses recherches.

— Eh bien, père, explique-moi donc ça tout de suite.

— La mort par le froid n'est pas due, comme on le croyait, à la stupéfaction du système nerveux ; elle est due à l'altération du sang, qui, en rentrant dans la circulation au moment où la partie gelée se réchauffe, y détermine la décomposition immédiate de toute la masse du sang.

L'importance de cette découverte, c'est que par elle nous est indiqué le moyen de rappeler à la vie ceux dont un membre a été gelé. Ainsi, mon enfant, comprends bien ce qui se passe : dans les cas de congélation partielle, lorsque le retour à la vie est encore possible, le sang, dans la partie atteinte, étant décomposé, si l'on réchauffe trop promptement le malade, rentrera dans la circulation et y causera un véritable empoisonnement. Il faut donc que le réchauffement se fasse avec assez de lenteur pour que le sang décomposé ne rentre qu'imperceptiblement dans l'organisme.

Et maintenant, sais-tu *comment* est mort notre pauvre Jean Michel avec son pied gelé ?

— Oui ; le sang gâté de ce pied est rentré trop vite avec le sang resté sain, et l'a empoisonné.

— Eh bien, voilà le *comment* de la mort par le froid. Or, à l'avenir, n'oublie pas de poser tes questions avec un *comment ;* quant au *pourquoi*, ne le demande que très-rarement : car le *comment* des choses, mon jeune philosophe, on le sait bien souvent ; mais le *pourquoi*, c'est plus difficile.

CROYANCE INSTINCTIVE DE L'HOMME A L'IMMORTALITÉ.

Il n'est point de fait plus brutalement frappant, plus incontestable matériellement, que la mort ; il n'en est pas de plus incertain, ou du moins de plus invérifiable, que la persistance de l'être : pourtant, l'humanité ne croit pas à la mort qu'elle voit, et croit à l'immortalité qu'elle ne voit pas. La psychologie, l'histoire, sont là, non pour expliquer le fait, mais pour l'attester. Invisible, invisible, qui donc ose médire de toi et affirmer que le tangible seul est réel ? Il connaît bien peu l'humanité, celui-là ; il doit la croire bien folle et bien radoteuse, car depuis des siècles, depuis le jour où elle a eu conscience d'elle-même, elle a refusé d'arrêter son regard à l'horizon matériel ; elle a constamment cherché, aspiré au delà. Jules LEVALLOIS.

LE NUMERO 537.

C'était à une exposition de peinture. Je passais avec Cazan, qu'escortaient quelques-uns de ses élèves. Tout à coup un de ces jeunes gens poussa une exclamation. « Quelle croûte ! » s'écria-t-il ; et il désignait du doigt le numéro 537, qui représentait un paysage. Tout notre groupe fit halte ; quelques flâneurs s'approchèrent avec curiosité. Le numéro 537, d'une tonalité noirâtre et triste, n'était pas une de ces œuvres qui attirent et séduisent le regard ; ce n'était pas néanmoins une composition sans mérite. Cazan posa sa main sur l'épaule du *rapin* qui venait de se montrer si sévère, et le poussa assez brusquement vers le tableau.

— Mon garçon, lui dit-il après quelques instants de silence, j'en suis bien fâché pour toi, mais ton exclamation me prouve que tu n'es pas un véritable artiste. Si tu en savais un peu plus long toi-même, il y a une chose que tu aurais vue tout de suite. L'auteur de ce tableau peut n'être pas un coloriste, en tout cas c'est un très-grand dessinateur. Regarde, ignorant que tu es, ces lignes de montagnes et la noblesse de ces pins ; souhaite d'en pouvoir faire autant quand tu auras bien travaillé, dans quelque vingt ans d'ici. Depuis quand, dis-moi, juge-t-on et condamne-t-on un tableau à vingt pas de distance ?

Il y a encore autre chose à quoi tu n'as pas pensé. L'auteur du tableau était peut-être près de toi quand tu l'as si rudement traité. Quel chagrin pour lui de voir une œuvre sérieuse exposée à de pareils dédains ! Il faut respecter les œuvres de ceux qui travaillent. Tout tableau d'un peintre laborieux représente non pas seulement le temps qu'il a mis à le faire, mais encore une vie tout entière de labeur, de luttes et d'études.

Puis, désignant d'un mouvement de pouce familier aux artistes différentes parties du tableau :

— Oui, oui, continua-t-il ; à supposer que ce paysage ait été fait en quelques heures, il n'en représente pas moins vingt ans de travail et d'efforts. Ce n'est donc rien, cela ? L'homme qui a fait ce paysage est un artiste, c'est un grand artiste !

Tendant alors le catalogue au coupable, qui rougissait jusqu'aux oreilles :

— Cherche-moi le numéro, dit-il, et regarde si cette toile est déjà vendue ; si elle est à vendre, je l'achète.

Pendant que le jeune homme tout confus feuilletait le catalogue, Cazan me prit le bras et m'emmena plus loin.

— J'ai peur, lui dis-je, que tu n'aies été un peu indulgent pour l'auteur du tableau et un peu sévère pour le critique.

— Mon cher ami, j'avais double raison pour faire ce que j'ai fait. Le peintre était à quatre pas de nous ; je l'ai reconnu dans la foule. Comme il avait entendu la critique, j'ai tenu beaucoup à ce qu'il entendît l'éloge. Et puis, mon élève méritait bien une leçon. Ces jeunes gens sont incroyables : ils savent tout, ils jugent tout ; ils taillent, ils tranchent. Non contents de cela, il leur faut un public pour admirer leurs sornettes : tu as vu comme mon étourneau ameutait les promeneurs !

— Il faut, lui dis-je, supporter cela avec patience ; il n'y a guère que le temps et l'expérience qui puissent corriger les hommes de cette intempérance de jugement. Un homme de vingt ans monterait volontiers à la tribune pour dire d'un tableau ou d'un livre : « Cela est sublime ! » ou :

« Cela est détestable ! » Il ne connaît pas de milieu entre les deux. Il ne discute pas. Tel est son sentiment, et il s'indigne si ce n'est pas celui de l'univers entier. Il y a des gens qui, en ce sens, ont vingt ans toute leur vie. Un homme de trente ans commence à dire d'une chose qu'elle est *bonne* ou qu'elle est *mauvaise*. Il le dit tout simplement; il donne ses raisons, et permet même parfois qu'on les discute.

A quarante ans, il connaît par expérience le fort et le faible des hommes et des choses ; il distingue dans une même œuvre le bon et le mauvais ; il admet des tempéraments et des nuances ; il voit par les progrès que son jugement a faits ceux qu'il peut faire encore : aussi ses paroles sont de moins en moins tranchantes. Pourquoi se cramponnerait-il à son opinion, puisqu'il sait qu'il en a déjà changé, et qu'il en changera peut-être encore?

Vers la cinquantaine, il dit avec la douce bonhomie de l'abbé de Saint-Pierre : Telle chose est bonne *pour moi*, *quant à présent*.

— Tout cela est vrai, reprit Cazan. Ce que tu dis là prouve combien le jugement est une fleur rare et lente à s'épanouir. Je suis donc d'avis qu'il faut aider la nature, et hâter, s'il se peut, l'époque de la floraison. Voilà pourquoi j'ai fait cette algarade à mon rapin. Je suis convaincu que cela vaut bien une leçon de peinture.

LE LAMINOIR.

L'invention du laminoir remonte au seizième siècle ; elle est due à Antoine Brulier, qui, en 1553, installa pour la première fois à Paris un de ces appareils.

Le laminoir est essentiellement composé de deux cylindres très-résistants, en acier ou en fonte de fer, entre lesquels on aplatit des feuilles métalliques pour en réduire l'épaisseur. Les deux cylindres tournent en sens inverses autour d'un axe, comme l'indique la figure 1 ; ils entraînent la lame métallique RP qu'il s'agit de laminer. L'appareil complet est représenté dans la figure 2, où l'on voit la disposition des bâtis de fonte qui servent de supports aux cylindres ; cette gravure fait voir en outre les deux vis à l'aide desquelles on peut rapprocher ou éloigner les cylindres lamineurs, c'est-à-dire régler l'épaisseur que l'on veut donner au métal. Le mouvement est généralement communiqué à l'appareil par une machine à vapeur plus ou moins puissante, suivant la résistance qu'il faut vaincre.

Le laminage s'opère à chaud pour certains métaux, et à froid pour quelques autres. Ce n'est guère que depuis la fin du siècle dernier qu'il est usité en grand, c'est-à-dire depuis que l'industrie a recours à la méthode anglaise pour la fabrication du fer. Le *laminage du fer* est d'une importance considérable ; il s'opère en grand dans les usines

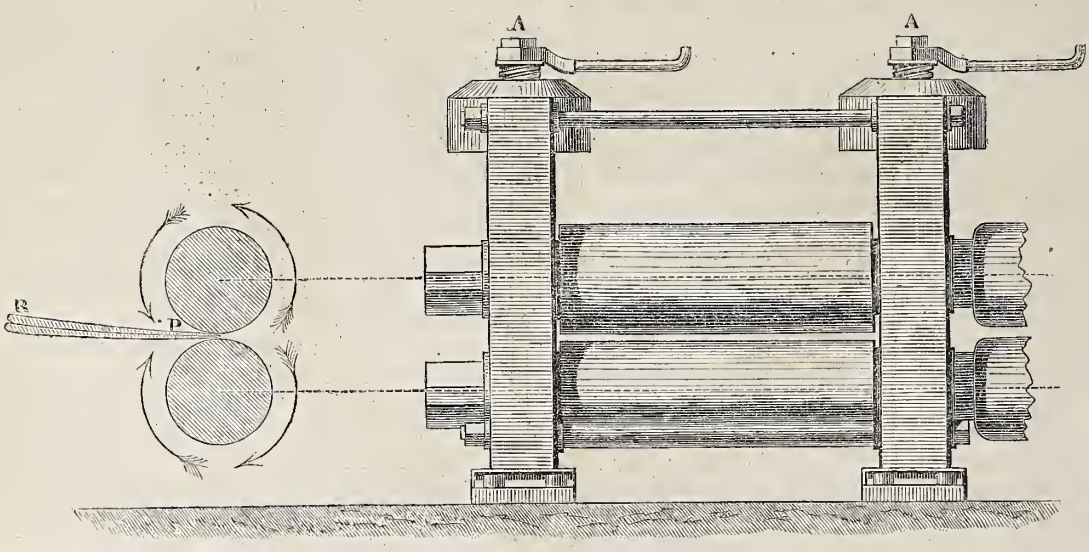


Fig. 1. Fig. 2.

qui disposent de machines hydrauliques énergiques ou de moteurs à vapeur puissants, de la force de 70 à 80 chevaux. Deux vastes fourneaux à réverbère sont construits à proximité des cylindres ; ils sont destinés à porter le fer à une très-haute température, à celle du rouge-blanc, qui permet au métal d'être aplati sans se briser.

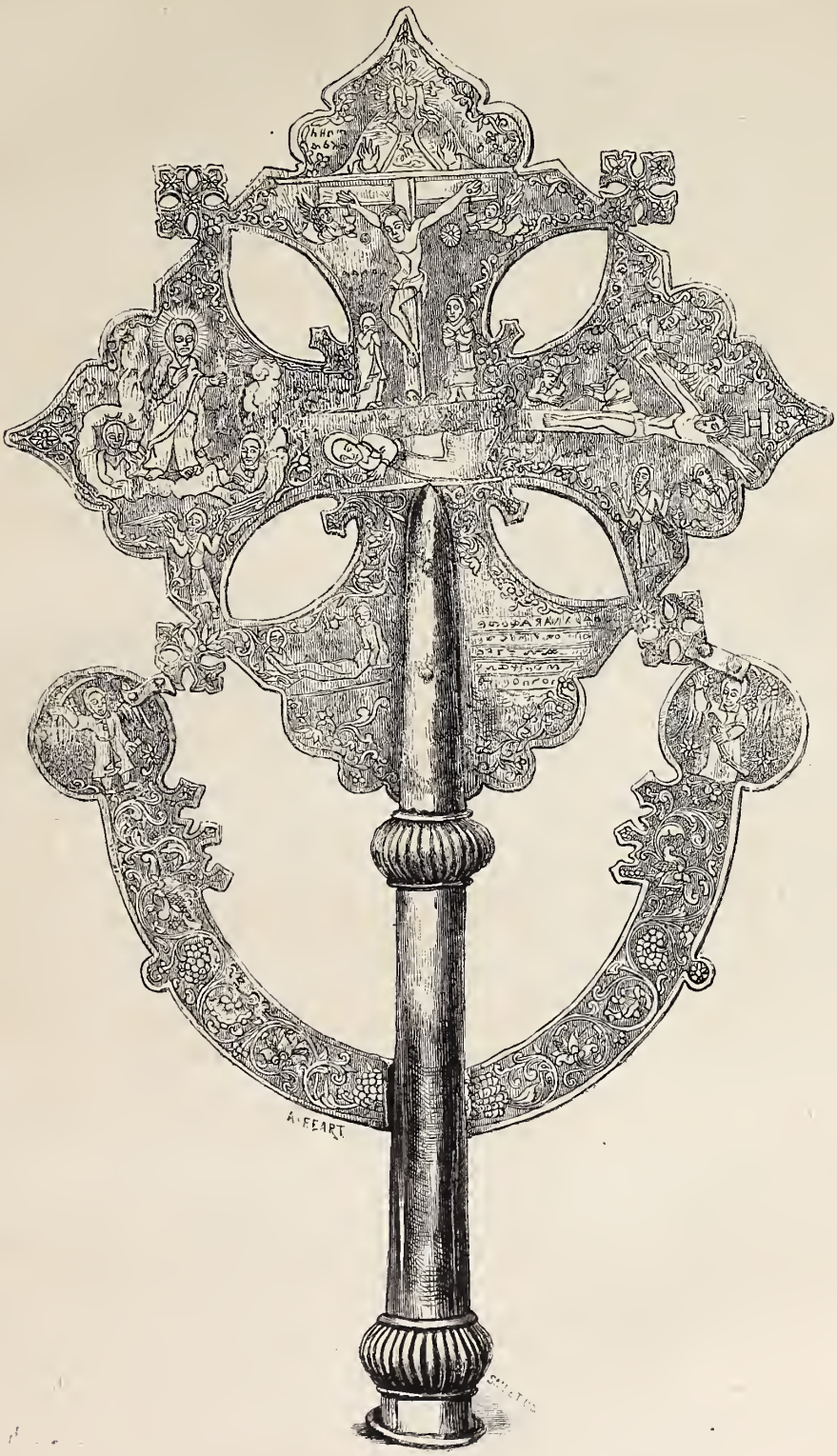
On désigne sous le nom d'*équipage* ou *jeu* une paire de cylindres, comme celle de notre gravure, et sous celui de *train de laminoir*, deux *jeux* avec tous les appareils destinés à les mettre en mouvement. Généralement les trains se composent d'un équipage de cylindres unis et d'un équipage de cylindres cannelés, qui non-seulement écrasent le métal, mais y creusent des sillons, des rainures, des cannelures rondes, carrées ou plates, selon les usages auxquels il est destiné.

Il est impossible de donner en une seule fois au fer, et à la plupart des métaux qu'il s'agit de laminer, la forme et la dimension voulues. On y arrive peu à peu en faisant passer successivement le métal dans l'espace compris entre les cylindres, que l'on rapproche à chaque opération.

Rien n'est plus curieux que le travail du laminage, qui est en somme assez facile. Quand la plaque métallique est chauffée au rouge-blanc, deux ouvriers la soulèvent à l'aide de pinces et la présentent aux cylindres. Elle s'y engage ; elle est reçue à sa sortie par deux autres manœuvres qui la renvoient par-dessus le cylindre supérieur, dont le mouvement facilite cette manœuvre. La plaque, reprise par les deux premiers ouvriers, est repassée au laminoir et reçoit un aplatissement plus considérable jusqu'à la dimension voulue. Quand les pièces ont des dimensions considérables, le travail est facilité par des leviers, des poulies ou des grues.

Le laminoir est très-usité dans le travail du fer, dans la fabrication de la tôle, dans le façonnage du cuivre, dans la confection des pièces de monnaie, et dans un grand nombre d'autres industries métallurgiques.

LA CROIX DE THÉODOROS.



Croix de Théodoros, empereur d'Abyssinie. — Dessin de Féart.

Les Abyssins font remonter au quatrième siècle l'époque à laquelle ils se convertirent au christianisme. Dès les premiers temps, néanmoins, un schisme s'éleva dans leur Église naissante; ils furent d'abord nestoriens pour la plupart. On lit dans l'ouvrage du savant Lacroze : « Le concile de Chalcédoine fut célébré, l'an 451, dans le dessein d'apaiser tous les troubles qu'avaient fait naître les ennemis et les partisans de Nestorius. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, s'y rendit avec un bon nombre de prélats égyptiens, fort ignorants et prévenus de toutes les opinions de Cyrille. Ce concile n'eut pas l'heureux succès qu'on en devait espérer. Dioscore fut retranché de l'Église à cause de son opiniâtreté à ne vouloir pas comparaître au concile, aux décisions duquel les évêques égyptiens ne souscrivirent pas volontiers. Dioscore fut relégué à Gangres en Paphlagonie, où il mourut; Proterius, que la cour de Constan-

tinople lui substitua, fut massacré dans l'église même, le jour du vendredi saint, l'an 477, dans une sédition excitée et fomentée par les monophysites, qui s'étaient déjà donné un autre patriarche. »

Nous ne saurions exposer sommairement ici la variété des luttes religieuses qui se succédèrent dans l'Éthiopie orientale à partir du cinquième siècle jusqu'au douzième. Il suffit qu'on sache que des rapports hiérarchiques eurent toujours lieu entre l'Église d'Alexandrie et celle d'Abyssinie. Au douzième siècle, saint Tékla-Haïmanot, qui est resté le patron de ce beau pays, lui donna une nouvelle constitution religieuse, et, comme l'a fort bien fait remarquer notre ancien collaborateur, le regrettable Guillaume Lejean, saint Tékla, voulant resserrer les liens qui existaient entre les deux pays, décréta qu'à l'avenir « l'*abouna* (le patriarche) ne serait jamais un indigène, mais un Copte, désigné et sacré par le patriarche d'Alexandrie..... Du reste, l'Abyssinie adopta les livres saints, la liturgie et les dogmes de l'Église catholique. » (1)

Ce peu de lignes suffit pour faire comprendre l'influence que dut avoir dès l'origine le style religieux de l'Église byzantine sur celle d'Abyssinie. Ses vases sacrés, ses ornements pontificaux, les croix nombreuses qui devaient accompagner l'abouna dans sa marche, tous les objets nécessaires à la célébration du culte religieux, furent apportés primitivement d'Alexandrie, qui les tirait de Constantinople. Les livres sacrés écrits en ghez, l'antique idiome abyssin, furent seuls calligraphiés à Gondar ou dans les couvents d'Éthiopie, et là encore apparut dans l'ornementation l'influence byzantine.

Au point de vue archéologique, il y a une prodigieuse différence entre les croix d'origine latine et celles qui sortent des ateliers byzantins. Celle qui porte le nom de Théodoros a la plus grande ressemblance avec la belle croix d'argent que lord Napier fit mettre à part lors de la prise de Magdala, et qu'il offrit en présent au brave régiment qui avait le plus contribué à la victoire (2). En voyant ces croix d'argent à large surface qui doivent si fièrement resplendir au beau soleil d'Abyssinie, on est tenté de supposer qu'elles étaient destinées à remplacer ces peintures du moyen âge qui s'adressaient aux illettrés, et qui gravaient dans leur souvenir les mystères de la Passion. Sur la belle croix de Magdala, comme sur celle dont nous offrons la reproduction, les scènes représentées sont toutes tirées du Nouveau Testament.

L'élégance native et vraiment originale de cette pièce d'orfévrerie religieuse, qui a appartenu à Théodoros, forme un contraste étrange avec la grossièreté des gravures dont on a prétendu l'orner. Ces figures sont moins imparfaites, néanmoins, que celles qui servent à l'ornementation des manuscrits abyssins dont la dernière expédition de l'Angleterre nous a valu d'assez nombreux spécimens.

Quelles que soient les formes parfois bizarres qui leur ont été données, les croix de grandes dimensions figurent en nombre considérable dans les processions de l'Église d'Abyssinie. L'abouna ou patriarche en tient toujours une à la main. En dehors des cérémonies solennelles, ce grand dignitaire ne peut sortir pour quelque circonstance importante sans être suivi d'ecclésiastiques portant ce signe vénéré. Il y a plus de trois siècles que Francisco Alvarez nous l'a ainsi dépeint se rendant à la tente impériale, et nous reproduisons son récit sans rien changer au style de Jean Temporal : « Lorsqu'il sort pour aller à la tente du Prêtre-Jean, ou pour donner les ordres, il monte sur une belle mule, fort bien accompagné tant de gens de cheval que de pié : portant tousiours une petite croix d'argent en sa main, et trois autres qu'on luy porte à côté, sur trois bâtons, qui excèdent sa hauteur, encore qu'il soit sur sa mule. Une fois, entre autres choses nous luy dîmes que telles croix se devoyent porter devant soy et non à côté; à quoi il répondit que celle laquelle il portoit en sa main supportoit et excusoit ce défaut avec ce, que les autres ne la devoyent précéder. » (1)

(1) *Théodore II; le nouvel empire d'Abyssinie*, par G. Lejean, ancien vice-consul de France à Massoua; 1 vol. in-8.

(2) Voy. le journal anglais intitulé *Illustrated London News*, année 1868. Une croix analogue à celle que nous offrons ici est reproduite dans ce journal. Comme on en peut avoir la preuve dans l'important ouvrage de Lefèvre, l'Abyssinie reçut toujours l'influence de l'art grec à toutes les périodes de sa civilisation rudimentaire. « C'est encore au génie grec qu'il faut attribuer les principales richesses archéologiques de l'Abyssinie. La côte, en divers points, a gardé la trace de grands comptoirs, de riches établissements, de villes tout entières, qui ne pouvaient être que l'œuvre d'une colonisation très-développée. Telles sont les ruines de Bérénice et d'Adulis (maintenant *Azouli*). »

Au cinquième siècle de notre ère, ce que le commerce avait fait dans les temps antiques, la religion chrétienne le fit à son tour. Les objets qui servaient au culte nouvellement adopté furent empruntés à l'art grec tel qu'il s'était transformé à Constantinople sous l'influence des idées nouvelles. Il eut seulement moins d'élégance et moins de finesse, et présenta parfois un aspect bizarre.

(1) *Voyage de l'Afrique; Description de l'Éthiopie*. Lyon, 1556, in-fol.

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 243, 250.

Henri s'assit tout près de ses sœurs, et continua sa lecture à voix basse, de peur d'éveiller son père :

« Comment Pestalozzi parvint-il à faire de pauvres mendiants des hommes utiles? Pour résoudre ce problème, il lui fallait élever ces enfants sans qu'il lui en coûtât de l'argent. Afin de réaliser ce plan, les enfants devraient donc eux-mêmes gagner leur pain. Pestalozzi voulait prouver à la société quels effets bienfaisants peut produire un sage emploi du temps. Il s'agissait d'abord de démontrer que la lumière intellectuelle ne doit pas se faire uniquement pour la classe riche, mais aussi pour la classe pauvre. Il écrivit donc, dans un style plein de vraie émotion et d'éloquence naturelle, un plan d'éducation, et le répandit partout. Il proposait d'employer les garçons, pendant la belle saison, aux travaux d'agriculture, et, les jours de pluie ou en hiver, au tissage des étoffes; et les filles aux soins du ménage, du jardin, et à la couture.

» Les personnes auxquelles plut cet excellent système d'éducation populaire envoyèrent de l'argent pour aider à sa réalisation; de pauvres enfants se présentèrent avec empressement à l'institut de Pestalozzi, et, en 1775, cinquante enfants y furent admis. Un directeur de maison et sept maîtres chargés d'apprendre aux enfants à filer et à tisser, puis quatre autres pour leur enseigner l'agriculture, composaient le personnel de l'institut.

» Pestalozzi et sa femme se chargèrent de l'instruction religieuse et de la direction morale des élèves, pour lesquels Pestalozzi fut toujours un vrai père, un guide et un ami. Tout en les faisant travailler sous ses yeux, il leur apprenait à parler correctement, à chanter, à prier du fond de leur cœur, enfin à tirer parti de leurs facultés intellectuelles; il cultivait et élevait leur esprit. *Prier et travailler*, telle était la devise de la maison. »

Notre petit Henri, arrivé à cet endroit du récit, s'arrêta forcément; il n'y avait plus de pages.

— *Prier et travailler*, disait-il en répétant lentement les paroles qu'il venait de lire. Oui, cela doit être. Dieu dit à Adam : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. J'ai appris cela par cœur!

— Mais nous ne travaillons pas, dit Jeanne.

— Pries-tu, Jeanne, demanda Lise?

— Je dis la prière que ma mère m'a apprise : O Dieu d'amour, je t'implore... Mais je ne sais plus le reste. Je dis aussi quelquefois : Notre Père... Et le bon Dieu me donne toujours du pain quand je le lui ai demandé...

— Oh! alors, je vais prier le bon Dieu de me donner quelques pommes de terre, s'écria la petite Rose.

A ce moment, la cloche de la tour de l'église sonna l'heure du départ habituel du père pour son travail journalier; il se leva, et dit avant de s'en aller :

— N'oubliez pas de m'apporter l'argent que vous aurez mendié aujourd'hui, sans quoi je vous battrai.

— Je vais donc encore mendier! pensa Henri... Hélas! il y a longtemps que je sens au fond de mon cœur que c'est un péché...

— Si nous restions à la maison aujourd'hui? dit Jeanne. Je suis si fatiguée de courir ainsi de tous côtés...

— Oh! oui, je t'en prie, Henri, reste à la maison avec moi...

— Mais ce serait mal aussi, répondit Henri.

— Pourquoi?

— Parce que nous devons obéir à notre père, répliqua-t-il.

— Et le père nous battra si nous ne rapportons pas d'argent, dit encore Lise. Allons, viens, Jeanne, il ne fait pas si froid qu'hier.

Henri mit dans sa paillasse les feuilles imprimées contenant l'histoire de son homonyme; puis il baisa tendrement, comme il le faisait toujours avant de sortir, le visage barbouillé du petit nourrisson.

— Comme le pauvre petit est pâle et malpropre! se dit-il; sa peau est de la même couleur que les haillons qui l'enveloppent. Qu'aurait donc fait Pestalozzi pour lui rendre la santé? Ah! mais je crois avoir lu ce qu'il faut faire sur un de ces imprimés qu'on m'a remis dans la boutique où j'ai acheté du tabac pour mon père. Je retrouverai cette feuille, car, après l'avoir parcourue, je me rappelle que je l'ai jetée avec d'autres dans le trou de ma paillasse. Je vais la relire avant de sortir. Mais, je vous en supplie, mes enfants, ajouta-t-il en s'adressant à ses sœurs, allez mendier afin que nous ne soyons pas tous battus ce soir. Moi aussi, je tâcherai de rapporter quelque argent.

Les enfants sont curieux : les petites filles eussent bien voulu savoir ce que Henri comptait faire pour leur pauvre petit frère; mais en jetant un coup d'œil sur un coin de la chambre, elles aperçurent le bâton de leur père, et elles partirent sans répliquer.

Henri tourna et retourna alors sa paillasse dans tous les sens; à force de chercher dans un tas de papiers de toutes dimensions, il trouva un petit imprimé qui avait servi de cornet de tabac, et il y lut ce qui suit :

« Rien n'est plus nuisible à la santé des enfants que de ne pas être tenus proprement et de se trouver privés d'air pur et bienfaisant. Un enfant au berceau doit être changé de linge au moins une fois par jour; il faut que sa chambre soit aérée souvent et qu'on le porte lui-même à l'air extérieur. Son petit lit sera très-propre, car les plus grands inconvénients peuvent résulter pour la santé des matelas sales et exhalant une mauvaise odeur. L'aliment le plus sain pour le jeune âge est du lait frais : on peut y ajouter une légère soupe faite avec de la biscotte ou une houillie qui fortifie les enfants et leur est très-salutaire. »

Ces renseignements suffisaient pour un garçon intelligent comme Henri.

— Je laverai mon pauvre petit frère tous les jours, se dit-il; quant à me procurer un autre lit, ce sera bien difficile. Il est sûr que ces matelas ne sont qu'un tas de guenilles. Je me souviens maintenant qu'un monsieur, qui est entré ici l'autre jour en se trompant de porte et croyant aller chez le tailleur en face de notre palier, s'est écrié : « Ah! fi! quelle odeur pestilentielle! » C'est qu'en effet, nous n'ouvrons jamais les fenêtres. Oh! maintenant je les ouvrirai tous les jours.

Le jeune garçon sortit son petit frère du berceau et regarda sa pauvre petite chemise; elle était toute noire.

— Oh! s'écria Henri, il faut que ce linge-là soit changé! Mais je n'ai rien d'autre à lui mettre. Comment faire pour laver sa petite chemise aujourd'hui? Il faudra pourtant que je trouve un moyen, ajouta-t-il en se grattant le front. Au moins puis-je toujours lui laver la figure et les mains.

Et Henri alla prendre un broc d'étain qui se trouvait près de la fenêtre; mais l'eau était gelée. — Il ne restait rien à faire pour le moment que de remettre l'enfant dans son lit.

— Enfin, se dit le jeune garçon, je m'arrangerai de façon à ce que les choses ne continuent pas ainsi. — Je ferai ce qu'a fait Henri Pestalozzi, — et plus tard j'aurai soin de pauvres enfants, bien que je ne sois moi-même qu'un mendiant...

Il semblait que, comme par enchantement, les regards de Henri fussent frappés pour la première fois de choses qu'il n'avait jamais songé à remarquer. Il voyait de ses yeux clairs et pénétrants combien étaient sales la chambre et les vêtements dans lesquels lui et ses sœurs avaient vécu jusqu'alors; avec « les yeux de l'esprit » il voyait aussi le mauvais genre de vie qu'ils menaient et qui les conduirait infailliblement au vice pour sortir de cette affreuse misère. *Prier et travailler!* Ces mots retentissaient sans cesse dans son cœur, et il ressentait un désir toujours croissant de travailler, et en même temps un désir non moins vif de prier... Tout en descendant les marches de l'escalier qui menait à la rue, il joignit ses mains avec ferveur et dit du fond de son cœur :

— O Dieu de miséricorde, enseigne-moi ce que je dois faire afin que je ne mendie plus, mais que je travaille!

Cette courte prière lui donna de la confiance en lui-même; il lui semblait que son désir était déjà presque entièrement réalisé... Cette pensée n'avait rien que de naturel pour une âme pieuse comme celle de Henri, qui croyait fermement que la bénédiction de Dieu vient en aide à qui s'efforce de vivre selon sa loi. Rempli d'une joie intérieure, il traversa la rue pour se rendre à une maison où il avait souvent reçu des aumônes. Il ne trouva personne dans l'intérieur, et au lieu d'attendre, il prit par la porte du fond et entra dans la cour, où l'on faisait la lessive. Bon nombre de femmes allaient et venaient pour puiser de l'eau à la fontaine, suspendre les chemises et les draps sur les cordes, et d'autres restaient sous un hangar à laver le linge dans de grandes cuves...

Henri alla droit au hangar, et dit aux laveuses :

— Ne pourrais-je vous aider? Je voudrais tant être employé à quelque chose!

— Très-bien, mon petit ami, répondit une des femmes; si vous êtes disposé à travailler, vous pourriez emplir quelques seaux d'eau à la pompe, et les vider ensuite dans nos baquets; cela retarde beaucoup notre ouvrage de faire cela nous-mêmes... Tenez, il nous est resté des légumes de notre dîner, vous les aurez pour récompense de votre peine. »

Henri prit les seaux, courut à la pompe de la cour, les remplit, les versa dans les baquets; ce fut bientôt fait, car un joyeux courage activait tous ses mouvements.

— Mais ce garçon-là est prompt comme l'éclair, dit

une laveuse. Tenez, mon ami, prenez cette écuelle, elle est pleine de pois encore chauds...

Henri regarda cette écuelle avec satisfaction.

— Oh! mes bonnes dames, s'écria-t-il, je voudrais bien ne l'emporter que ce soir, afin d'en donner à mes petites sœurs qui ne sont pas encore rentrées.

— Comme vous voudrez, mon cher enfant, répliqua la bonne femme; revenez plus tard, nous serons ici jusqu'à la nuit...

Mais Henri ne s'en allait pas, et la laveuse lui demanda :

— Désirez-vous encore autre chose, mon ami?

— Oh! oui, j'ai encore autre chose à vous demander, dit le petit garçon.

— Ah! mon fils, reprit la bonne femme, si c'est de l'argent, nous n'en avons pas à vous donner...

— Non, ce n'est pas de l'argent...

— Ah! et qu'est-ce donc alors?

— Oh! ma bonne dame, vous jetez la bonne eau de savon dans laquelle vous avez lavé votre linge : voulez-vous m'en donner un peu?

— Comment! l'eau de savon qui a servi? s'écria la laveuse tout étonnée.

— Oui, dit Henri, elle est assez propre pour laver les chemises et les robes de mes sœurs.

— Mais où pourrez-vous les laver?

— Oh! je n'avais pas songé à cela. Mais peut-être me permettrez-vous de les laver ici, à cinq heures du soir, mes sœurs seront de retour, et je pourrai ensuite, quand mon père dormira, vous apporter leurs petites affaires.

La blanchisseuse se mit à rire; mais elle n'en accorda pas moins à Henri la permission de revenir dans la soirée. Le jeune garçon partit le cœur joyeux... Cependant, au moment de rentrer chez lui, le bâton de son père s'offrit à sa pensée. Il n'avait pas mendié, et il ne rapportait pas un denier. Il pressa le pas pour se rendre à une maison aisée afin d'y demander de l'ouvrage. Il vit devant la porte un homme qui rentrait du bois dans le cellier. Bientôt après, un domestique de la maison devant laquelle se trouvait la provision de bois vint demander à l'homme, qui travaillait avec zèle, s'il se sentait de force à tout rentrer dans la journée, parce que la police ne permettait pas de laisser les bûches et les fagots encombrer la rue plus longtemps.

— Je ne pourrai jamais faire tant d'ouvrage tout seul, répliqua le manœuvre.

— Je vous aiderai, lui cria Henri.

Et il se mit à l'ouvrage avec ardeur, portant sous son bras des charges de bois de la rue au cellier.

Avant qu'il fît nuit, tout était terminé. Henri balaya avec soin le devant de la rue, et porta le dernier panier de bûches dans la cuisine, où on lui donna pour remercîment un bon morceau de pain et deux pièces de monnaie. Henri sauta de joie en recevant cet argent. Ce qu'on a gagné au prix de sa peine est si doux à recevoir! et c'était la première fois que Henri ressentait cette joie! Quand il rentra chez lui, ses sœurs n'y étaient pas encore; il ouvrit la fenêtre, et il aperçut dans le petit jardin de la maison un vieux balai qui était jeté là dans un parterre depuis plusieurs jours; il alla le chercher, et balaya la chambre de son mieux.

— Quel bon air pur il doit y avoir ici maintenant! se disait-il avec satisfaction.

Il déshabilla ensuite son petit frère, l'enveloppa dans une couverture du lit de son père; puis il ôta sa pauvre chemise, ne gardant que sa blouse. Quand ses sœurs revinrent, il les engagea à en faire autant; puis, leur remettant l'argent qu'il avait gagné pour qu'elles le donnassent à leur père, il partit avec son paquet de linge et se rendit chez la blanchisseuse qui avait été si bienveillante pour lui. La brave femme lui indiqua une cuve pleine encore de savon; il y plongea son linge afin de le laisser tremper, tandis qu'il rentrerait chez lui pour y manger avec ses sœurs les légumes que les laveuses avaient mis de côté pour lui. Son père, après avoir reçu l'argent, était comme toujours bien vite ressorti pour aller le dépenser au cabaret. Quel festin pour les pauvres enfants que ces bons légumes chauds! Ils étendaient les pois sur des tranches de pain, comme si c'était du beurre, et savouraient lentement cette friandise inaccoutumée. Puis Henri retourna au lavoir, et, au grand divertissement des blanchisseuses, il se mit à laver, à battre, à tordre le linge avec une ardeur sans égale. Les braves femmes lui montrèrent comment il fallait s'y prendre et lui permirent de revenir tous les samedis; elles lui laissèrent suspendre son linge sur leurs cordes et l'assurèrent qu'il le trouverait complétement sec, car il faisait très-chaud dans leur buanderie. Toute la nuit Henri rêva de chemises blanches. Dès le point du jour il courut au hangar; le linge était sec, et les blanchisseuses lui apprirent à le placer sur le rouleau pour le calandrer. Henri embrassa dans sa reconnaissance les mains de la brave femme qui l'avait pris spécialement sous sa protection. On était si bon pour lui qu'il hasarda une nouvelle prière; il demanda qu'on voulût bien lui donner une cruche pleine d'eau de savon, afin que ses sœurs pussent se bien laver. Il les fit lever, leur donna des chemises blanches et l'eau de savon tiède, dans laquelle les enfants plongèrent leurs figures et leurs mains avec délices. Henri prit le pauvre baby et le plongea tout entier dans une grande marmite, seul débris du ménage de leur pauvre mère. L'enfant, ravi de cette douce chaleur de l'eau, jetait des cris de joie et remuait ses petits pieds comme s'il voulait danser.

— Ah! si je pouvais lui procurer un autre lit, se disait Henri, et lui faire prendre tous les jours un peu de lait!. Peut-être le bon Dieu daignera-t-il inspirer une bonne pensée à quelqu'un qui possède une vache.

La suite à la prochaine livraison.

LA SALLE DES GARDES
DU PALAIS DES DUCS DE BOURGOGNE, A DIJON.

Il ne reste de l'ancien palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, que peu de parties antérieures à la reconstruction commencée en 1686 par ordre des États, et terminée seulement un siècle après. Ces parties sont la grande tour, dite de la Terrasse; la tour de Brancion, appelée aussi tour de Bar; la grande salle des Gardes, la cuisine et les salles voûtées du rez-de-chaussée.

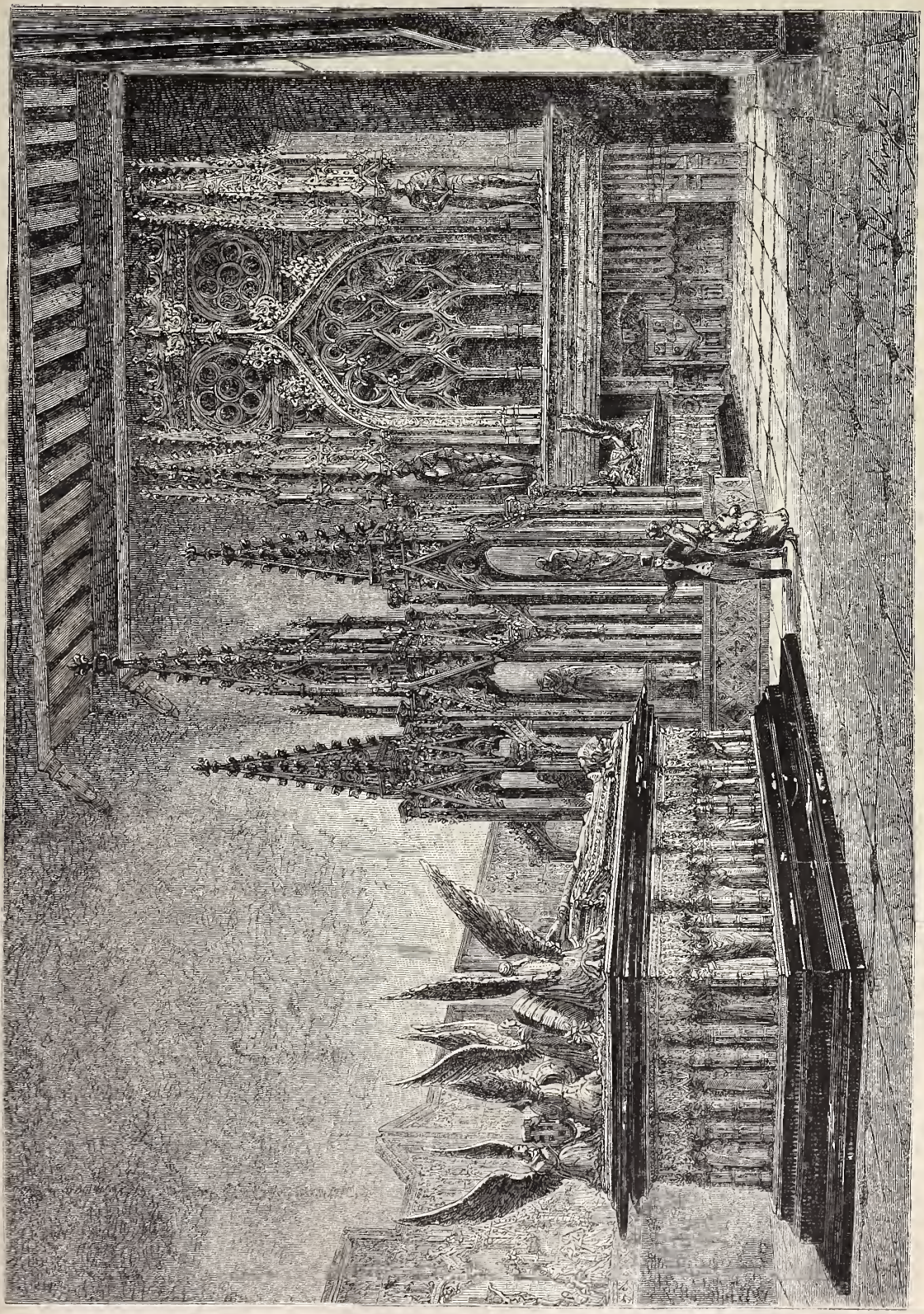
La salle des Gardes est, sinon la plus curieuse (car la cuisine est un rare et merveilleux exemple de ce genre de construction au moyen âge), du moins la plus riche au point de vue de l'art et celle que les voyageurs visitent avec le plus de plaisir. Là ont été placés, en effet, les fameux tombeaux des ducs de Bourgogne, celui de Philippe le Hardi, et celui de Jean Sans-Peur et de Marguerite sa femme, un des plus précieux restes de notre ancienne sculpture. Nous dirons peu de chose de ces monuments, dont il a été déjà parlé dans le *Magasin pittoresque* (1). On voit par la gravure quelle est leur proportion et comment ils sont placés dans la salle des Gardes.

Ce ne sont pas les seules œuvres d'art que renferme cette salle; on y voit des tableaux, des statues ou bustes de quelques Dijonnais ou Bourguignons célèbres, et les retables connus sous le nom de chapelles portatives des ducs

(1) Voy. t. Ier, 1833, p. 235.

de Bourgogne. Cette dénomination n'est pas exacte, car ce sont des dessus d'autel commandés par Philippe le Hardi pour l'église de la Chartreuse, où étaient aussi autrefois les tombeaux.

Ces retables, à deux battants, ont de hauteur 1m.62 sur 2m.60 de largeur; ils offrent, quand ils sont ouverts, un développement de 5m.20. L'intérieur de chaque battant est orné de cinq figures de saints de 41 centimètres de



Salle des Gardes du palais des ducs de Bourgogne, à Dijon. — Dessin de H. Clerget.

hauteur, aux vêtements coloriés et rehaussés d'or. Sous des baldaquins ornés avec une richesse d'ornements extraordinaire sont sculptées une foule de petites figures de ronde bosse pleines de vie et d'esprit, représentant l'*Adoration des mages*, le *Calvaire*, l'*Ensevelissement de Jésus*, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, la *Tentation de saint Antoine*, et des *scènes de martyres*. L'extérieur des battants était orné de peintures de Melchior Brœderlam,

peintre du duc de Bourgogne; mais un seul a conservé les siennes : les sujets sont l'*Annonciation*, la *Présentation au temple*, et la *Fuite en Égypte*.

Sur le soubassement de l'un des retables et le recouvrement des battants de l'autre, les armoiries et les initiales du duc Philippe le Hardi et de la duchesse Marguerite de Flandre forment un ornement répété.

Un troisième retable fait suite aux précédents. Il provient de l'abbaye de Clairvaux. Les volets ont été détruits; les tableaux à l'huile qu'ils recouvraient représentaient : *Saint Bernard* figuré tenant dans ses mains l'église du monastère, le *Baptême de Jésus*, la *Sainte Trinité*, la *Transfiguration*, et l'abbé de Clairvaux.

A l'extrémité de la salle, adossée au mur et en ayant la hauteur, est une magnifique cheminée, véritable monument décoré avec la profusion et l'habileté extraordinaire que l'on observe dans les plus remarquables ouvrages de l'architecture du quinzième siècle.

ORIGINES DU ROUET A FILER,
DES JENNYS ET DES MULL-JENNYS.

Jusqu'au seizième siècle, toutes les matières textiles se sont filées au fuseau, au moyen de la quenouille. Ces objets, que l'on ne retrouve plus aujourd'hui que dans les campagnes les plus reculées, étaient autrefois dans les mains de toutes les femmes. Les dames romaines travaillaient ainsi la laine. A l'époque où le luxe et le désordre des mœurs pénétraient dans la ville éternelle, dont ils devaient briser la puissance, les historiens disaient de la femme dévouée à ses devoirs et morte pure de toute souillure : *Casta vixit, lanam fecit* (Elle vécut chaste, elle fit de la laine).

Au septième siècle, la reine Brunehild filait à cheval, et, dans ce but, avait fait ajouter à sa selle un appendice destiné à recevoir sa quenouille.

C'est en 1520, d'après Pope, que Burgens de Wattenmuttel, près de Brunswick, inventait le rouet. La petite machine était fort à la mode au siècle dernier. Il en existe encore quelques spécimens en bois précieux, incrustés d'ivoire et de nacre, qui certainement n'avaient point été construits pour les mains d'ouvriers tirant salaire de leur travail. Donner avec le pied le mouvement de rotation qui tord le fil et l'enroule sur la bobine, laisser les mains libres pour préparer les fibres et les réunir en quantité voulue pour en obtenir un brin d'une épaisseur uniforme, opérer les actions rapidement et d'un mouvement continu, c'était déjà avoir résolu un beau problème. Peu de gens y ont réfléchi en voyant la modeste et ingénieuse machine. D'autres inventeurs firent mieux encore.

En 1764 vivait en Angleterre, dans le comté de Lancastre, un pauvre tisserand nommé Hargreaves. Au prix où les fileuses lui livraient la matière première de ses toiles, il avait grand'peine à faire vivre ses sept enfants. Si sa femme avait pu seule fabriquer le fil nécessaire à l'entretien de son métier, la vie du ménage serait devenue plus douce et l'avenir de sa jeune famille moins incertain. A force de temps, d'efforts et de petits sacrifices, il parvint à faire marcher par un seul rouet seize broches ou bobines, fabriquant autant de fils sous la direction d'une seule personne. Il donna à sa machine le nom de *Jenny* (Jeanne). C'était celui de sa femme, dont l'affection et le dévouement avaient soutenu son courage dans cette lutte persévérante contre les nécessités de la vie et les difficultés de sa curieuse entreprise. Mais les voisins avaient surpris son secret. Dans le Lancastre, à cette époque, tout le monde filait à la main. Hargreaves est regardé comme un ennemi de la classe ouvrière; on envahit sa maison, sa machine est brisée : comme si une bonne machine mourait jamais autrement que de vieillesse, et enterrée par une meilleure!

L'inventeur se sauve à Nottingham, et y trouve des secours et un associé qui lui fournit les moyens de fonder un petit établissement d'après son système. Il finit par prendre patente en 1770; mais, poussé par le besoin, il avait déjà vendu quelques-unes de ses jennys. Les tribunaux d'Angleterre conclurent contre le génie et déclarèrent qu'il n'avait pas le droit d'invention; peu d'années après il mourut. La machine si peu utile à son inventeur ne fut introduite en France que quinze ans plus tard, en 1784, par Martin de Rouen; en 1785, par Milne, mécanicien anglais : l'un et l'autre l'avaient légèrement modifiée. Tous deux furent richement récompensés par M. de Calonne, alors contrôleur général des finances, qui ne fut pas toujours aussi heureusement inspiré.

Parallèlement à cette existence si utile et si malheureuse, il y en avait une autre qui s'écoulait au milieu des mêmes embarras. Arkwright eut des chances moins tristes, parce que, dans sa tête, l'esprit d'invention se trouvait uni à celui d'entreprise, et que les secours matériels vinrent en aide à son audace. Né également dans le comté de Lancastre, treizième et dernier enfant de parents pauvres, il commença par être barbier. Aussi fertile en ressources que le Figaro de Beaumarchais, il exploita d'abord la coquetterie des femmes et des vieillards. La teinture et le commerce des cheveux lui valurent quelque aisance; mais ce n'était point assez pour son ambition. Il voulait marcher vite à la fortune, et crut y arriver par le mouvement perpétuel, cette perpétuelle et décevante utopie des esprits incultes mais inventifs.

L'horloger Kay, chargé par Arkwright de lui fabriquer des engrenages, ne mit pas longtemps à deviner son but, et fut assez heureux pour lui faire abandonner ce projet. Le futur inventeur se jeta d'un autre côté. Il fit faire à Kay des cylindres accouplés pour l'étirage des fils de coton ou de lin, afin de remplacer les doigts de la fileuse par un mouvement continu et automatique. C'était, sous une autre forme, l'idée de Hargreaves. Mais l'accueil fait dans le Lancastre à la machine de ce dernier détermina Arkwright à emporter la sienne dans la contrée où son devancier avait trouvé un accueil plus sympathique.

Un négociant de Nottingham, du nom de Wright, se déclara prêt à l'aider de son crédit dès qu'un habile mécanicien, Jedediah Strutt, inventeur du métier à faire les bas à côtes, aurait reconnu le mérite du système d'Arkwright. Strutt déclara les fils produits de qualité spéciale pour la fabrication des tissus à mailles. L'inventeur put donc, en 1768, établir sa première manufacture. C'étaient des chevaux attelés à un manége qui lui donnaient le mouvement; plus tard, ce fut un moteur hydraulique.

La patente d'Arkwright est de 1769, comme la première de Watt. On serait tenté de regarder cette coïncidence comme un fait providentiel.

Avec le nouveau système d'étirage, les fils ont à la fois de la force et une grande uniformité, circonstance qui les rend éminemment propres à former la chaîne des tissus. C'était un grand progrès, car à cette époque, en Angleterre, le lin seul était employé à cet usage. Ce fut donc après l'érection de la fabrique d'Arkwright, en 1773, que l'on commença à tisser la première pièce de vrai calicot, c'est-à-dire tout en coton. Actuellement, l'Angleterre en exporte par année deux milliards de mètres courants; elle vend à l'étranger ce qu'il faut de fil pour en fabriquer près d'un autre demi-milliard, à quoi l'on doit ajouter des bas pour une valeur de trente-cinq millions de francs.

Pour bien comprendre l'énormité de ce chiffre de deux milliards de mètres d'étoffe, qu'on se figure une pièce de calicot assez longue pour faire cinquante fois le tour du globe terrestre !

La patente d'Arkwright expira en 1785. Elle donna lieu à beaucoup de contrefaçons. La supériorité de ses fils était bien reconnue, malgré les dénégations des contrefacteurs eux-mêmes, les fabricants de Lancastre. Comme ils ne pouvaient lutter contre un fait, ils firent incendier dans une émeute la filature de Barkaver. Puis, ne pouvant abattre leur concurrent, ils se coalisèrent pour mettre ses produits en interdit. Alors Arkwright les utilisa lui-même ; il fabriqua des bas de coton et des calicots chaîne et trame en coton. Mais ici, nouvelle difficulté fiscale. L'excise prétendait qu'il fallait que la même superficie payât double droit, parce que le tissu fabriqué de la sorte, devenant un vrai calicot, était un tissu tout indien. Il fallut recourir au Parlement, afin d'obtenir un acte qui repoussât cette incroyable fiscalité. Dès lors la nouvelle invention reposait sur des bases solides ; elle ne pouvait que grandir et prospérer.

Crompton, né sans fortune, ainsi que les précédents, était tisserand comme Hargreaves. Dès 1769, il savait se servir de la jenny de son confrère. Il en combina le principe avec celui d'Arkwright. C'est-à-dire que sa machine étire les fils régulièrement, les tord et les envide sur une bobine, sans le secours de la main. Il lui donna le nom de *mull-jenny*. Son premier modèle conduisait trente-deux broches.

Après quarante années d'efforts, Crompton, en 1812, comptait quatre millions de broches en activité ; il en avait sept millions en 1827. Aujourd'hui, on trouve dans le Royaume-Uni de colossales machines portant de quatre cent à huit cent mille broches ; on les doit au génie inventif de William Kelly (1791), de Maurice Jongh (1825 à 1827), et de Richard Roberts (1830).

Quand on pense à ce que l'industrie du coton a produit depuis cent ans, grâce à quelques hommes inventifs, au nombre d'ouvriers de toute classe qu'ils ont fait vivre, aux habitudes de propreté qui ont été la conséquence de leurs conceptions, aux services qu'ils ont rendus à l'hygiène publique, on est étonné de l'immensité des services rendus à l'humanité par la mécanique industrielle dans une seule de ses applications.

PRÉJUGÉ.

— Cette femme qui trottine là-bas sur ses hauts talons, à quoi pense-t-elle ? que peut-il y avoir dans ce cœur et dans cette cervelle-là ? me disais-je en traversant, sous un soleil tropical, la place d'Armes de Versailles.

Mes réflexions furent interrompues par un choc assez rude.

— Prenez donc garde ! m'écriai-je d'un ton quelque peu impatient.

— Pardon, Monsieur, me répondit une voix douce et lente, c'est que je suis aveugle.

— Ah ! repris-je confus et portant la main à mon chapeau, comme si l'aveugle avait pu me voir.

En y pensant, je n'étais pas très-sûr d'avoir été heurté par lui ; c'était peut-être bien moi qui l'avais heurté, distrait que j'étais par ma mauvaise humeur contre la dame.

Elle continuait à marcher lestement, venant vers nous et ne paraissant nullement se douter de mes critiques. Elle était jeune, jolie, et portait avec une désinvolture toute moderne son petit chapeau chargé de fleurs et de plumes, et sa robe relevée à la façon des bergères de trumeaux.

Au moment où elle arriva près de l'aveugle, que j'avais dépassé, mais vers qui je me retournais de temps en temps, car il m'intéressait, en raison sans doute du tort que j'avais eu envers lui, le pauvre homme était bien embarrassé. Il était arrivé à l'angle de l'avenue de Paris, et tâtait dans le vide avec son bâton, ne trouvant plus le mur de la caserne, qui lui avait jusque-là servi de guide. La jeune femme s'arrêta, hésita, fit quelques pas lentement, retourna la tête, et enfin, paraissant prendre une grande résolution, elle revint avec vivacité vers l'aveugle.

Elle lui parla un instant ; puis, sans souci du contraste que sa brillante toilette formait avec les habits râpés du vieillard, elle passa son bras sous le sien, et se mit à marcher près de lui tout doucement, dirigeant ses pas et écartant du bout de sa petite bottine les cailloux qui obstruaient le chemin. Tout en marchant, elle se penchait vers lui et lui parlait d'une voix douce.

Je m'étais rapproché : je me promenais pour mon plaisir, je n'avais rien à faire ; je pouvais bien contenter ma curiosité. Je me mis à les suivre ; ils ne s'en aperçurent pas, et je pus écouter leur conversation. J'appris que l'aveugle avait soixante-dix-huit ans ; qu'il avait été un bon ouvrier, mais que l'âge et son infirmité le forçaient au repos ; que, d'ailleurs, ses enfants prenaient soin de lui, et que sa petite-fille Lise le conduisait tous les jours à la promenade, mais que ce jour-là elle était un peu malade, et qu'il avait cru trouver son chemin tout seul. Il s'était perdu, et n'avait rencontré aucun passant, excepté un monsieur qui lui avait parlé trop rudement pour qu'il osât lui demander de le remettre sur sa route.

Je commençais à être très-mécontent de moi-même.

La jeune dame lui répondait ; elle lui faisait des questions sur l'âge de ses petits-enfants, sur leur caractère, leurs goûts ; promettait au vieux d'aller les voir et leur porter des joujoux ; s'informait de leurs études ; parlait de donner à l'aîné, qui lisait déjà couramment, de belles histoires qu'il pourrait lire à son grand-père, les soirs d'hiver au coin du feu, ou bien l'été dans quelque allée déserte du parc, où l'air est si frais et si doux à respirer, et où les petits oiseaux chantent si bien dans les grands arbres. J'entendis aussi quelques paroles plus basses sur Dieu, la lumière de l'âme, et sur le soleil de l'autre vie, qui saurait faire oublier aux yeux mortels le soleil d'ici-bas. L'aveugle écoutait, souriait ; la paix se répandait sur son visage, et il finit par répondre avec un accent pénétré :

— Oh ! oui, vous avez raison ; dans l'autre monde et même dans celui-ci, il y a encore bien des joies pour un pauvre aveugle.

Nous étions arrivés dans la rue de la Paroisse. La jeune femme s'arrêta, entra dans une maison, monta un escalier, conduisant le vieillard. J'entendis frapper à une porte qui s'ouvrit, et des exclamations de surprise, de joie, des remercîments chaleureux, accueillirent l'aveugle et sa conductrice. Puis elle redescendit vivement, regarda à sa montre, parut effrayée de l'heure, et partit presque en courant dans la direction de la place d'Armes.

— Eh bien, me dis-je tout contrit, elle était pressée, et elle s'est détournée de son chemin, cette créature frivole et capricieuse, sans tête et sans cœur, pour conduire un vieil aveugle, pour lui dire de douces paroles, pour lui mettre dans l'âme un peu de courage et de joie ; et moi, qui moralisais si sévèrement à son sujet, je me suis conduit de façon à ôter au pauvre homme l'envie de me demander un service. Cela prouve une fois de plus que l'habit ne fait pas le moine, et qu'il ne faut pas juger l'arbre sur l'écorce. Je n'ai plus envie de me promener ; je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de rentrer chez moi,

d'ouvrir l'Évangile, et de méditer la parabole de la paille et de la poutre.

LA FÊTE AUX ŒUFS DE CIRE.

Il y a dans la péninsule Espagnole une vieille coutume qui se maintient, en dépit des siècles, dans son ardeur joyeuse, et qui amène les incidents les plus burlesques. Nous voulons parler de l'usage bizarre où l'on est, dans certaines villes d'Espagne et de Portugal, de s'attaquer, aux jours de carnaval, en se jetant à la face des œufs de cire remplis d'eau parfumée. Cette coutume, qui n'est pas sans quelques inconvénients pour les étrangers, est passée d'Europe en Amérique, où elle fait fureur; mais, chose plus étrange, nous la rencontrons dans les pays slaves, et elle semble y dater de plusieurs siècles. Le sieur Quiclet, dont les voyages furent publiés en 1664, aime à rappeler ces *saturnales galantes*, qui se pratiquaient de son temps à Raguse. Après avoir annoncé au lecteur que le carnaval y est aussi *gaillard* qu'en quelque autre lieu que ce soit, il a soin de dire comme quoi les dames reçoivent un déluge de boules en cire, sans se plaindre en aucune manière de ce genre de divertissement. Ici seulement la forme d'un fruit parfumé est substituée à celle de l'œuf traditionnel; « ce sont des citrons de cire contrefais, plains de fleurs, de confitures, de petits oyseaux vivants, et de petites boules aussi de cire, plaines d'eau de senteur fort agréable, en signe d'amitié. » Encore passe pour les eaux de senteur et les petits oiseaux; mais nous craignons que les confitures, fussent-elles parfaitement sèches, n'aient fort endommagé les splendides parures des dames de Raguse.

On voit que cette façon bizarre de témoigner sa joie remonte à une époque déjà passablement éloignée.

MÉDAILLE DE NIMES.

Cabinet des médailles; Collection de Luynes. — Médaille de Nimes.

Nimes fut fondée, dit la tradition, par Nemausus, fils d'Hercule. Mais de quel Hercule? car il y en a trois : le Thébain, le Libyen et l'Égyptien. De l'Égyptien peut-être, car lorsque, dans la suite des siècles, les Phocéens de Marseille remontèrent vers le nord et atteignirent Nemausus, ils trouvèrent les gens du pays adonnés au culte des divinités égyptiennes, et en particulier d'Isis.

Quand Nemausus tomba au pouvoir des Romains, elle était la capitale des Volsques Arécomiques. Des inscriptions romaines trouvées à Nimes en grand nombre prouvent qu'elle a été administrée par des consuls et des duumvirs, qu'elle a eu un sénat, des édiles, une compagnie de décurions, un collége de prêtres, et un temple dédié à Auguste. Ce prince, passant à Nemausus pour aller réprimer une révolte des Cantabres, y installa une colonie de ces vieux soldats qui avaient fait avec lui la campagne d'Égypte. C'est pour cette raison peut-être, et aussi à cause de son origine égyptienne, que certaines médailles de Nîmes portent l'image d'un crocodile enchaîné à un palmier. Des médailles anciennes, le crocodile symbolique a passé dans les armoiries de la ville. En 410, Arcadius et Honorius cédèrent Nîmes aux Goths, qui firent des Arènes une forteresse.

L'ancienne Nemausus est la patrie de l'orateur Domitius Afer et d'Aurelius Fulvius, qui fut consul à Rome et dont le fils arriva à l'empire sous le nom d'Antoninus Pius.

Quelques bronzes de Nîmes ont une patte de sanglier attachée au flanc : on suppose que c'étaient des ex-voto.

COMPTE D'UN REPAS EN L'AN 1412.

Voici une curieuse pièce, qui peut servir de suite et de complément à l'article contenu dans la livraison du *Magasin pittoresque* du mois d'avril de cette année [1], sur les capitouls de Toulouse. Elle a été publiée par Lagane, dans son *Histoire des jeux Floraux et de dame Clémence :*

« Par le chapitre (c'est le capitoulat) de Toulouse, il est ordonné de payer la somme de dix-sept livres quinze sous et treize deniers tournois, dépensés le deuxième jour de mai pour le dîner de Nous et des Seigneurs Mainteneurs de la Gaie Science, ainsi qu'il est accoutumé de faire chaque année, pour pain, vin, viandes et autres choses nécessaires, suivant le détail ci-joint du menu de la dépense. »

État des dépenses faites pour le dîner des Seigneurs Mainteneurs de la Gaie Science, dressé par Bernard Vignes et Raymond Calvet, trésoriers de Messeigneurs du Capitoulat, le 2 mai de l'an 1417.

Premièrement, pour 130 petits pains (*moflets*) de 2 deniers tournois la pièce, pour les rôtis et les sauces	1l	1s	8d
30 pégas de vin blanc et clair, à 2 blancs le péga.	»	1	5
17 pansettes de mouton, à 2 blancs la pièce.	»	15	»
2 éclanches de bœuf et 1 pièce de mouton pour faire le potage	»	3	9
16 jeunes oies, à 5 gros la paire	2	10	»
15 paires de poules	2	»	»
16 paires de pigeonneaux	1	10	»
8 livres trois quarts de lard pour larder	»	7	1
1 lamproie avec les épices et la farce	»	5	1
2 rangées d'oignons pour la soupe	»	1	»
Œufs pour faire le potage des abatis des oies	»	2	6
10 fromages pour faire les flans	»	5	10
Les œufs pour faire les flans	»	2	6
Au pâtissier, pour faire cuire les flans	»	2	6
Un demi-quart de sel pour les tables et la cuisine.	»	2	6
60 pommes de blanduret pour donner avec les flans.	»	2	6
1 péga de verjus et 1 péga de vinaigre pour les sauces.	»	2	»
1 péga trois quarts d'hypocras	»	15	»
1 demi-péga de moutarde pour manger les pansettes.	»	1	»
A l'épicier, pour les épices du potage et des sauces, et pour le sucre de la cameline et des flans, et pour 4 livres de dattes pour les collations	2	5	»
1 charge d'âne de charbon pour cuire le rôti et la viande	»	10	6
1 mesure de bois avec le port	»	5	10
Pour faire apporter et remporter la vaisselle d'étain.	»	»	10
Pour le loyer de 10 plats en fer	»	7	5
Pour le loyer de 7 douzaines d'assiettes	»	11	6
Pour le loyer d'une femme pour laver la vaisselle	»	1	8
Pour le loyer de 4 garçons chargés de tourner les broches, à chacun 10 deniers tournois	»	4	4
Pour le tout, tant pour le travail que pour les apprêts.	4	»	»
Pour 1 mesure (pugnière) d'avoine et pour une mesure de son pour nourrir les oies pendant les cinq jours qu'on les a gardées	»	4	6
	17l	15s	13d.

[1] Voy. p. 185.

LE CHATEAU DE LA GRANJA.

Fontaine des Dragons, à la résidence royale de la Granja (San-Ildefonso). — Dessin de Yan' Dargent.

La Granja, ou San-Ildefonso, est une résidence d'été des rois d'Espagne, située sur la route et non loin de Ségovie, à soixante-deux kilomètres de Madrid. Le voyage est facile si l'on fait le trajet en chemin de fer jusqu'à la station de Villalba, qui est à peu de distance de l'Escurial. La route ancienne traverse les montagnes de Guadarrama. On passe d'un versant à l'autre au port de Novacerrada, qui sépare les deux Castilles, et l'on descend du côté du nord par des lacets qui n'ont pas moins de dix kilomètres de développement, en laissant derrière soi des vallées peuplées de petits villages. Les points de vue les plus beaux se succèdent à chaque détour de la route; partout courent des ruisseaux à travers les bois et les bruyères. Ce riant paysage présente le plus frappant contraste avec le pays aride et dépeuplé que l'on a vu depuis Madrid.

On arrive d'abord à Valsain (*Vallis sapinorum*), résidence que Philippe II avait choisie au milieu d'une forêt de sapins magnifiques. Il ne reste plus du palais, détruit par un incendie sous Charles II, puis abandonné pour celui de San-Ildefonso, que l'entrée, une petite chapelle, et quelques arcades soutenues par des colonnes de pierre grise. De Valsain au village de San-Ildefonso, il y a moins d'une lieue.

Philippe V, petit-fils de Louis XIV, fastueux comme son aïeul, et plus tôt que lui lassé de régner, voulut avoir une somptueuse retraite à cette place où s'élevait une métairie ou grange (*granja*) dépendant du couvent des moines de Saint-Jérôme de Ségovie. Le palais, le parc, les eaux, devaient lui rappeler Versailles, où s'était passée sa jeunesse. On commença les travaux en 1719; la chapelle fut achevée en 1723. L'année suivante, le roi, atteint de mélancolie, abdiqua en faveur de son fils aîné, don Luis, et se retira dans la nouvelle résidence, où il vécut huit mois dans la solitude. Au mois de septembre 1724, la mort prématurée du jeune roi le força de reprendre sa couronne; mais, toujours entraîné par le même penchant vers la retraite, il annonçait une nouvelle abdication. La reine le décida à entreprendre un grand voyage en Andalousie, et pendant son absence elle fit embellir encore la résidence préférée du roi. Des architectes, des peintres, des sculpteurs, travaillèrent à sa décoration. Beaucoup étaient Français. Voici leurs noms, aujourd'hui oubliés dans notre pays : René Frémin, Jean Thierry, Antoine et Hubert Demandre, Pierre Pitué, Jacques Rousseau, Robert Michel. Nous citerons encore Jubara, Sacchetti, Procaccini, Sani, parmi les étrangers qui furent occupés dans le palais et dans les jardins pendant tout le règne de Philippe V. C'était tout un peuple d'artistes, et les baraques où on les logeait formaient autour du château un village. Le successeur de Philippe V, Charles III, en fit reconstruire les maisons, en aligna les rues, et y ajouta un palais pour les infants, des habitations pour les ministres et les chanoines de la collégiale, un quartier des gardes; des Catalans fondèrent tout auprès une fabrique de cristaux. Ainsi s'est formé le village de San-Ildefonso autour du palais de la Granja.

La façade principale est du côté des jardins. Elle se compose de deux étages dont les fenêtres sont encadrées par des pilastres et des demi-colonnes montant jusqu'au comble, entouré d'une balustrade formant galerie. Au centre s'élève un attique soutenu par quatre cariatides entre lesquelles on aperçoit, au centre, les armes royales, et de chaque côté des médaillons. Des vases sont placés de distance en distance au-dessus de la galerie supérieure, et des trophées au-dessus de l'attique. Derrière se dressent les flèches aiguës qui surmontent les tours élevées, du côté

du village, aux deux extrémités du château, et le clocher de la collégiale placée au centre.

L'église et le château sont construits dans le style français du temps, d'une magnificence un peu lourde et chargée d'ornements dont le goût n'est pas toujours pur, et l'est moins en Espagne qu'en France. Les appartements sont imposants par la grandeur et la richesse. Dans les salles basses, on peut encore voir une partie de la riche collection d'antiquités formée à Rome par la reine Christine de Suède, et acquise plus tard par Philippe V. L'église renferme le tombeau élevé par Ferdinand VI à la mémoire de son père, qui n'avait pas voulu que ses restes fussent ensevelis à l'Escurial, à côté de ceux des princes de la maison d'Autriche. Le corps de la reine Isabelle de Farnèse fut, en 1776, placé sous la même pierre, à côté de celui de son époux. L'urne funéraire qui s'élève au-dessus d'un piédestal de marbre, et que soutiennent deux Vertus dans l'attitude de la douleur, porte deux médaillons avec les portraits du roi et de la reine; une draperie est soutenue au-dessus de ces médaillons par la Renommée tenant en main sa trompette, et derrière l'urne se dresse une pyramide que couronne un vase où brûlent des parfums. Tout en haut, deux anges soutiennent un écu aux armes royales. (1)

La Granja, si souvent comparée à Versailles, lui ressemble moins par son château que par ses jardins, dessinés dans le style de le Nôtre, et ornés de statues et de vases sur des piédestaux, de fontaines, de grottes, de bassins, de jets d'eau. Moins vaste que le parc de Versailles, celui de la Granja l'emporte de beaucoup par l'abondance et la pureté des eaux, qui descendent en cascades des montagnes voisines et se réunissent tout en haut du domaine, dans un vaste lac appelé *la Mer*. Cette mer alimente vingt-six fontaines, chutes ou bassins.

Au fond du parterre qui s'étend devant le palais se développe la cascade *Nueva*, rejaillissant sur dix étages de marbres de couleurs variées, et descendant d'un bassin circulaire au milieu duquel sont groupées les trois Grâces portées par des tritons. Au-dessus de la cascade est un temple octogone, à pilastres d'ordre ionique et décoré de trophées, revêtu intérieurement de marbres et de mosaïques. Dans un autre bassin placé en bas de la chute, Amphitrite est assise sur une coquille, entourée de dauphins, de cygnes et de zéphyrs.

Parmi les plus remarquables groupes et bassins, il faut citer encore une série de cascatelles nommée *la Carrera de caballos*; le char de *Neptune*; la fontaine d'*Éole*; celle de la *Renommée*, dont le jet d'eau s'élève à cent trente pieds de hauteur; celle des *Dragons*, que représente notre gravure; le *Canastillo*, immense corbeille d'où quarante fusées jaillissent parmi les fruits et les fleurs; *Apollon tuant Python*, qui vomit des torrents d'eau; *Andromède, Persée et le Dragon*, au centre d'une pièce d'eau qu'entourent huit statues (les quatre Éléments et les quatre Genres de poésie); les *Bains de Diane*, contrefaçon heureuse des *Bains d'Apollon* de Versailles, scène immense où des groupes de nymphes, une chasse, des chiens, des bêtes fauves, des oiseaux, des serpents, luttent, au milieu d'une abondance d'eau extraordinaire, à qui fera le plus d'écume et de bruit. Devant cette merveilleuse pièce, le mélancolique Philippe V s'arrêta quelques instants avec un sentiment de plaisir la première fois qu'on la fit jouer devant lui; puis, reprenant son allure morose : « Tu m'as distrait trois minutes, dit-il, mais tu m'as coûté trois millions. »

(1) G de la Vigne, *Itinéraire de l'Espagne*.

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 243, 250, 258.

L'heure de l'école était arrivée. La classe finie, Henri revint prendre le baby, l'enveloppa dans la vieille couverture et le promena dans la rue pour lui faire prendre l'air. C'était charmant de voir avec quelle tendresse il pressait l'enfant contre sa poitrine et le recouvrait avec soin pour n'exposer à l'air que son petit visage pâle et chétif; il choisissait le côté de la rue où le vent soufflait avec le moins de violence. Il marcha ainsi à travers les faubourgs jusqu'à la maison d'un jardinier qui avait une étable avec cinq belles vaches. La femme du jardinier vendait du beurre et du lait. A l'instant où Henri entra, la jardinière et sa servante étaient occupées à traire les vaches, dont le lait pur coulait en écumant dans les écuelles de bois blanc. Henri, avec son petit frère dans les bras, se tenait debout près de l'étable; il avait souvent reçu une pièce de monnaie de la brave jardinière, qui le reconnut et lui dit :

— Attendez un instant, mon garçon; quand j'aurai fini, je vous apporterai quelque chose.

— Je ne viens pas demander de l'argent, répondit Henri.

— De quoi avez-vous donc besoin? demanda la jardinière.

— Je reviens vous demander de l'ouvrage, reprit Henri. Quand on peut travailler, mendier est un péché...

— Eh bien, voulez-vous venir tous les matins, à cinq heures, nettoyer l'étable? Pendant ce temps-là, ma servante pourra rester assise à son rouet.

— Très-volontiers, répondit le jeune garçon

— Et que voulez-vous pour votre peine?

— Un peu de lait, répliqua Henri. — J'apporterai mon petit frère tous les jours, afin qu'il boive une bonne tasse.

— C'est chose convenue, mon enfant, dit la brave femme, très-satisfaite de cet arrangement. A partir d'aujourd'hui, vous aurez chaque jour une tasse de lait.

Et elle remplit une jatte de bois que Henri, assis sur le pas de la porte, fit boire à l'enfant qu'il tenait sur ses genoux; le pauvre nourrisson suçait avec délices ce breuvage bienfaisant. Quand il eut fini, il se mit à pleurer d'une façon si lamentable qu'un monsieur qui passait sur la route s'arrêta, saisi de pitié en entendant ces cris plaintifs, et en demanda la cause.

Henri lui raconta ce qu'il en était.

L'étranger dit alors d'un ton amical que bien que l'enfant eût bu avec grande avidité, il fallait se garder de lui en donner davantage. — Car cette pauvre petite créature, ajouta-t-il, demande les plus grands soins; il est atteint de consomption, et le printemps prochain il n'existera sans doute plus...

— Quoi! il mourra? s'écria Henri avec un cri de douleur. J'espérais le soigner si bien que je le guérirais!...

— Il faudrait, pour tenter de le sauver, lui préparer un lit dans l'étable, reprit le bon monsieur. — S'il restait ici nuit et jour, peut-être la saine odeur de l'étable lui rendrait-elle des forces...

Et l'étranger s'éloigna rapidement. C'était un médecin que ses occupations réclamaient.

— Vivre dans l'étable! pensait Henri; — mais oui! c'est là une excellente idée. Il y fait si chaud, si bon...

Et il regardait d'un air suppliant la femme du jardinier; elle lui fit un signe de consentement.

— Vous pouvez laisser ce pauvre petit ici, dit-elle; venez, mon ami, nous allons lui préparer un lit.

Elle prit une petite mangeoire qui ne servait plus aux

vaches, la remplit de foin, et Henri plaça l'enfant enveloppé de sa couverture dans ce lit fort propret. La brave femme mit ensuite la mangeoire sur un banc dans un coin de l'étable, derrière une barrière fermée. De cette façon, l'enfant eut une sorte de petite chambre séparée et se trouva garanti contre les cornes des vaches. Lorsque Henri vit son pauvre petit frère si bien installé, il pleura de joie et remercia avec effusion la brave femme qui leur avait montré tant d'intérêt.

— Comme je vais travailler avec courage! chaque matin, dès que l'horloge sonnera cinq heures, je me mettrai à l'œuvre, et tout sera reluisant ici comme de l'or! Puis, quand j'aurai fini, s'il me reste encore un peu de temps avant l'école, je tâcherai de trouver une autre occupation.

Après avoir bien des fois embrassé son petit frère, il rentra à la maison. Son père était couché et endormi. Henri conta tout bas à ses sœurs ce qui venait d'arriver, et il fut convenu que Jeanne et Lise, quand elles sortiraient pour aller mendier, iraient tour à tour voir le nourrisson dans l'étable. Quand le père se réveilla, Henri lui apprit la proposition de la jardinière; il fut très-satisfait de cet arrangement.

— J'irai un de ces jours remercier cette brave femme, dit-il en saisissant sa bouteille.

Et il quitta la chambre.

Les enfants devaient aussi bientôt partir pour s'acquitter de leur triste et humiliante tâche.

— Écoute, Jeanne, dit Henri, il faut essayer de gagner de l'argent par un autre moyen. Pour moi, je ne peux mendier depuis que je connais la devise de Pestalozzi : — *Prier et travailler;* mais il me vient une pensée... C'est bientôt la Noël; vous pourriez habiller des poupées et les vendre au marché.

— Mais je n'ai rien pour leur faire des robes, dit Jeanne en soupirant.

— Oh! quant à cela, je trouverai bien ce qu'il te faut : j'irai chez notre voisin le tailleur; il a une quantité de morceaux d'étoffes de toutes couleurs, je lui en demanderai, et je suis sûr qu'il y ajoutera du fil et des aiguilles.

— Mais où pourrai-je travailler à ces costumes de poupées? Il fait si froid ici! Il est vrai que la pauvre petite Rose reste à la maison toute la journée; mais elle ne remue pas les doigts, et quand elle a par trop froid elle se blottit dans la paille. Et puis le père n'aura pas d'argent si je passe mon temps à habiller des poupées.

— Oh! ma chère, tu as raison. Que faire, alors?

— Eh bien, s'écria Lise, je continuerai à mendier, puisque je ne saurais rien faire encore, et je tâcherai de recueillir une double part : je t'en donnerai la moitié pour que toi aussi tu aies quelque chose à remettre le soir à notre père.

— Oui, oui, c'est cela! s'écrièrent les enfants d'une même voix. Et ils s'embrassèrent en sautant de joie.

Henri alla trouver le tailleur, qui était un excellent homme; il faisait les habits du dimanche des paysans et travaillait pour les commerçants de la ville. Henri lui avait souvent fait de petites commissions et ne se sentait nullement intimidé en frappant à sa porte pour lui adresser sa requête. Quand nous sommes toujours disposés à rendre service à notre prochain, il est naturel que nous ayons à notre tour confiance dans l'intérêt et l'obligeance des autres.

Le jeune garçon crut entrer dans un palais en se trouvant dans la demeure vraiment confortable du tailleur. Tout ce qu'il y voyait excitait son admiration. Entre les deux fenêtres se trouvait un dressoir couvert d'assiettes et de tasses de porcelaine à fleurs; sur un des rayons s'étalaient six couverts d'étain qui jetaient des lueurs éblouissantes. Les murs étaient revêtus d'un papier à personnages avec des figures rouges comme des pivoines et des costumes rivalisant d'éclat avec les figures. Le brave tailleur, assis près de sa fenêtre, travaillait à un costume de mérinos vert qu'il garnissait de galons cramoisis; autour de lui s'amoncelaient des étoffes de diverses couleurs.

— Maître, dit Henri, je viens vous demander un service. Ma sœur Jeanne voudrait habiller des poupées afin de les vendre à la Noël; seriez-vous assez bon pour lui donner un peu d'étoffe, si vous en avez quelques restes?

— Avec grand plaisir, répondit le tailleur; j'aime bien mieux vous les donner que les jeter; mais, en retour, vous ferez quelques courses pour moi.

— De grand cœur, maître. — Puis, je vous demanderai encore des aiguilles et du fil.

— Vous les aurez, mon garçon; mais Jeanne sait-elle coudre?

— Elle apprendra, reprit Henri. Une fille de huit ans est assez grande pour travailler.

— Mais vous êtes habitués à ne rien faire que vagabonder et mendier toute la journée, dit le tailleur d'un ton de reproche.

Henri rougit beaucoup; il sentait que le tailleur avait raison.

— C'est vrai, reprit-il à voix basse, nous avons été jusqu'ici des fainéants; mais à partir d'aujourd'hui, tout cela va changer. Il y a déjà longtemps que je sens que c'est mal de mendier; mais toutes choses étaient pour moi si vagues que je ne savais comment faire pour changer de manière de vivre. — A présent, tout s'est éclairci, car Henri Pestalozzi a dit : Il faut *prier et travailler...*

— Qu'est-ce que Henri Pestalozzi? s'écria le tailleur.

— Comment! vous ne connaissez pas cette belle histoire? reprit Henri. — Je l'ai lue dans une feuille imprimée qui faisait partie d'un livre.

— Ah! fort bien, je comprends... Tu as lu cela à l'école.

— Oh! non, maître; c'est le hasard ou plutôt le bon Dieu qui a mis cet écrit entre mes mains, et depuis je songe toujours à cette belle maxime : *Prier et travailler!* Mon fervent désir est de la mettre en pratique. Une autre fois, il y a déjà quelque temps, j'entendis à l'église un prédicateur dire, du haut de la chaire, que notre Seigneur Jésus-Christ aimait tellement les enfants que, lorsqu'il était sur la terre, il disait : « Laissez venir à moi les petits enfants, ne les repoussez pas, car le royaume du ciel est à eux! » Ces paroles, je sentis qu'elles pénétraient au fond de mon cœur, et les larmes coulaient de mes yeux; mais ce n'étaient pas des larmes de tristesse; bien au contraire, j'éprouvais un tel sentiment de joie, qu'à partir de ce jour il me sembla que nous n'étions plus de pauvres mendiants. Vous voyez, maître, j'ai réellement senti ce que je viens de vous dire à la lecture de cette histoire de Pestalozzi, qui a mis en pratique toute sa vie cette sentence : *Prier et travailler!* — Et je ne changerai plus d'idée. — Je crois fermement que c'est Dieu qui a conduit tout cela.

— Et tu as raison de le croire, mon enfant, dit le tailleur. C'est Dieu, en effet, qui inspire aux hommes toutes les bonnes pensées. Écoute, mon ami, amène-moi ta sœur Jeanne; je lui donnerai des morceaux d'étoffes et je lui montrerai à coudre.

Henri, transporté de joie, courut chercher sa sœur, et un instant après Jeanne entrait chez le tailleur, où son frère la laissa pour s'occuper de quelques petites commissions qu'on l'avait chargé de faire.

— Vous voudriez habiller des poupées, dit le tailleur

d'une voix bienveillante en voyant Jeanne s'approcher timidement de sa table; mais il faut d'abord que vous sachiez coudre. Avez-vous jamais tenu une aiguille, mon enfant?

— Non, répliqua Jeanne.

— Alors, comment pensez-vous pouvoir faire des costumes de poupée?

— Je ne sais pas, Monsieur; mais je voudrais tant apprendre à travailler! C'est si pénible pour moi de mendier dans les rues en hiver! il fait si froid!

— Mais il fait presque aussi froid dans votre chambre, ma pauvre petite.

— C'est vrai, maître; aussi je voulais vous demander...

— De venir travailler chez moi, répliqua vivement le brave tailleur. Eh bien, mon enfant, je ne demande pas mieux. Venez ici; avec beaucoup de bonne volonté et de persistance au travail, vous arriverez bientôt à être assez adroite pour pouvoir m'aider dans mon ouvrage. J'avais un apprenti, mais il était si paresseux que j'ai dû le renvoyer; vous serez bien vite en état de faire une couture d'habit. Pour vous récompenser, je vous nourrirai et vous donnerai huit sous par semaine si vous travaillez bien. Allons, prenez une aiguille et du fil, et ajustez-moi ces deux morceaux ensemble. Regardez bien, voilà comment il faut placer l'aiguille et la tirer... et ainsi de suite. Essayez... bien! très-bien! Faites vos points courts et piquez droit, sans quoi votre couture serait toute crochue. Oui, c'est cela; allez doucement pour commencer, et asseyez-vous.

Nous laisserons le brave tailleur et son élève à leur ouvrage, et nous suivrons Henri dans la rue. Le cœur inondé de joie, il marchait sur ces mêmes pavés qu'il avait foulés tant de fois. C'étaient pourtant bien les mêmes maisons, les mêmes ruelles, les mêmes passants qu'autrefois, et cependant chaque objet semblait changé pour lui. Tout paraissait beau, rayonnant; et cependant le soleil ne brillait pas dans le ciel. D'où venait donc cet éclat répandu sur toute la nature? Sans nul doute, de la vie nouvelle qui illuminait son âme. Cet enchantement provenait de Celui qui, en inspirant aux hommes de nobles pensées, embellit pour eux le monde extérieur. Savoir Jeanne et le petit nourrisson à l'abri de la misère, cette idée vibrait dans l'âme de Henri comme les sons harmonieux des cloches d'un jour de fête. Et moi, moi, je ne mendierai plus! Et la mélodie céleste semblait augmenter encore dans son âme; et il joignit les mains en s'écriant:

— O mon Dieu! Dieu d'amour, je te remercie de m'avoir fait connaître cette devise: *Prier et travailler!* Moi aussi, je deviendrai instruit pour instruire les autres à mon tour, afin que les pauvres enfants n'errent pas comme des vagabonds, et qu'ils ne soient pas près, comme nous l'étions, de périr physiquement et moralement.

Henri, tout en se livrant à ces réflexions, passait sur le pont qui traverse la ville. Une foule de badauds s'amusaient à regarder de jeunes garçons patinant sur la rivière gelée. C'était un spectacle amusant que de voir ces ombres glisser rapidement sur le miroir des eaux cristallisées. Un grand nombre d'enfants restaient là des heures entières accoudés sur le parapet et regardant les patineurs. Henri ne s'arrêta qu'un moment sur le pont. Il était poursuivi par la pensée de ne pas perdre son temps; le temps, depuis qu'il savait comment on peut l'employer utilement, lui semblait chose si précieuse! Et il pressa le pas pour aller chercher de l'ouvrage. Tout à coup il s'arrêta. De l'autre côté du pont on chargeait de la glace sur une charrette. Les bouchers de la ville voulaient en faire provision dans leurs celliers, afin de pouvoir, en été, préserver leurs viandes. Beaucoup de monde était occupé au chargement de cette cargaison. Henri courut demander qu'on voulût bien l'employer. On accepta son offre, et il aida de toutes ses forces, au point que la sueur coula de son front.

— Ah! se dit-il, je pourrai au moins manger avec plaisir mon pain aujourd'hui! Je l'ai gagné à la sueur de mon front; mais je ne serais pas fâché d'en avoir un morceau maintenant, se dit-il encore.

Il est sûr que lorsqu'il mendiait, il sentait rarement les tiraillements de la faim; mais à présent qu'il lui fallait attendre pour manger d'avoir gagné de quoi acheter sa nourriture, il comprenait qu'il devait tâcher de trouver une occupation plus lucrative pour arriver à satisfaire les premières nécessités de la vie.

La nuit était arrivée. Un des hommes que Henri avait aidés à charger de la glace lui donna un penny: le pauvre petit garçon eût volontiers employé le gain de son travail à acheter un pain blanc; mais il se souvint du bâton de son père, et se décida à attendre pour manger d'être rentré à la maison. La petite Lise rapporterait certainement le pain dû à la pitié des passants. Avant de reprendre le chemin de sa demeure, Henri voulut encore courir vite au faubourg pour voir comment se portait son petit frère dans l'étable de la jardinière. Quand il arriva, la nuit était venue; il frappa à la porte de la cuisine: au moment où il entrait, la servante pelait justement les pommes de terre pour le souper des garçons employés à cultiver les terrains du jardinier.

— Tu veux voir le petit dans l'étable, dit la servante. Ah! je t'assure que le pauvre enfant est bien heureux ici; il est resté éveillé toute la journée; mais à présent il commence à dormir. Quand nous trairons les vaches, il aura sa tasse de bon lait chaud. Tiens, mon garçon, aide-moi bien vite à achever de peler mes pommes de terre; puis nous allumerons le falot et nous irons dans l'étable.

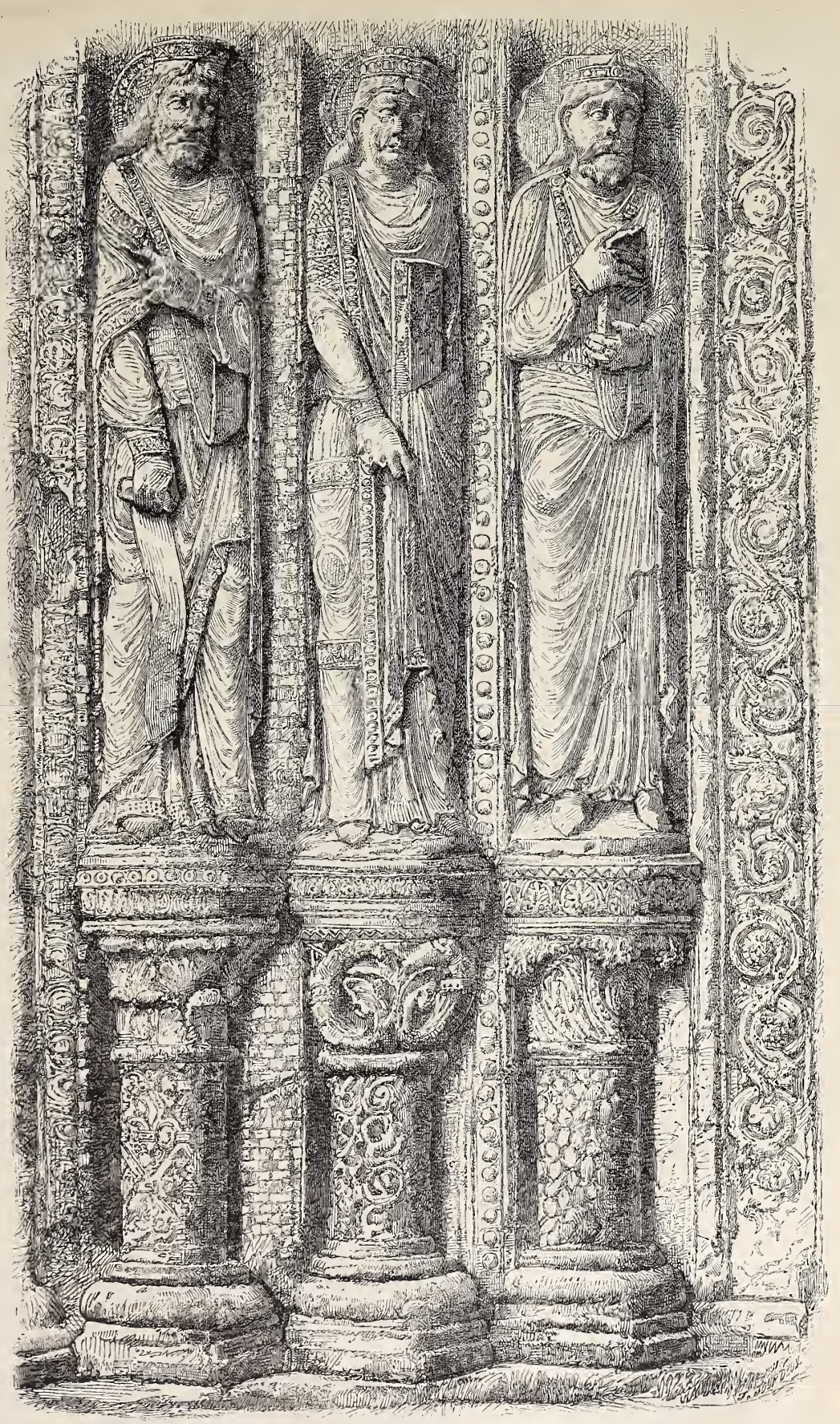
Et, sans plus tarder, la servante mit un couteau dans la main de Henri, qui l'aida gaiement à terminer son ouvrage; ils riaient de bon cœur en travaillant ensemble. Puis ils allèrent dans l'étable, où le petit enfant endormi avait déjà de petites joues plus rondes et plus roses. Cette vue jeta Henri dans le ravissement. Il baisa tendrement le front de son petit frère, et dit tout bas, de peur de l'éveiller:

— Mon cher petit, que je suis heureux de te voir si bien! Il doit te sembler que tu es dans le ciel, tellement il fait bon ici. *La suite à la prochaine livraison.*

LE PORCHE DU MIDI
DE LA CATHÉDRALE DE BOURGES.

Le premier volume du *Magasin pittoresque* (p. 172) renferme une vue du porche latéral du sud de la cathédrale de Bourges. Les dimensions réduites de la gravure permettent bien de se faire une idée des proportions de l'architecture et de son effet pittoresque, mais non pas d'en distinguer aucun détail, ni de juger de la richesse des sculptures, de leur style et de leur exécution. On pourra les mieux apprécier d'après le morceau détaché que nous publions aujourd'hui, reproduit d'après une photographie.

Si l'on se reporte à la vue d'ensemble, on verra que sous le porche à jour élevé vers le milieu du treizième siècle, si élégant avec sa double baie à arcade trilobée que sépare un léger faisceau de colonnettes, surmonté d'une rosace, on aperçoit une porte que l'on reconnaît d'abord pour une construction plus ancienne. Cette porte a deux battants, divisés par un trumeau auquel est adossée une statue du Christ mutilée, mais du plus grand style. Cette statue est



Sculptures au porche du sud de la cathédrale de Bourges. — Dessin de Yan' Dargent.

de beaucoup postérieure aux autres sculptures qui forment la décoration de cette porte.

Selon le système adopté dès le douzième siècle, les archivoltes et les jambages qui les supportent forment autour

de la scène représentée dans le tympan un cadre rempli de figures qui sont comme une assemblée de personnages qui y participent. La scène principale, c'est ici, comme à la cathédrale de Chartres (voy. p. 197) et dans tant d'autres édifices du même temps, le Christ législateur assis sur un trône, tenant d'une main le livre des Écritures, levant l'autre pour parler ou bénir, et entouré des symboles des quatre évangélistes. Le linteau au-dessous est rempli par un bas-relief représentant les douze apôtres sous autant d'arcatures cintrées. La voussure des archivoltes est richement historiée : les deux premiers cordons sont formés de figurines d'anges et de saints; les deux cordons supérieurs, d'ornements romans d'un beau style; des chapiteaux historiés reçoivent la retombée des arcs; les colonnettes qu'ils surmontent sont interrompues par des dais qui abritent des statues des rois et des prophètes disposées par trois de chaque côté de la porte; ces statues ont pour supports d'autres colonnettes très-courtes, toutes diversement ornées de sculptures; les bandeaux qui les séparent sont eux-mêmes couverts de billettes, de damiers, d'oves, etc., et le jambage de la porte est décoré de rinceaux de feuillage qui paraissent imités de l'antique. On sait combien les fragments de monuments gallo-romains étaient peu rare encore à Bourges au milieu du douzième siècle. C'est à ce temps qu'appartiennent ces morceaux sur lesquels on reconnaît le caractère si nettement empreint de l'art roman; ils furent empruntés à un édifice plus ancien et replacés aux portes latérales de la cathédrale lorsqu'elle fut reconstruite, au treizième siècle.

Les statues rappellent beaucoup celles du portail occidental de Chartres, que nous citons parce qu'elles sont beaucoup plus généralement connues. Elles ne sont pas cependant exécutées avec le même soin et la même précision rigoureuse. Les têtes ont une physionomie individuelle qui est encore un des caractères de la statuaire de ce temps; mais les artistes qui en ont choisi les modèles n'y ont pas apporté le même goût que ceux de Chartres, qui sculptaient avec la même puissance et le même sentiment de la vérité. Les vêtements, bien ajustés, et si intéressants d'ailleurs par les détails du costume, ont plus de souplesse à première vue; mais les longues figures du portail de Chartres, dans leurs robes à plis roides, qui les ont fait comparer à des momies enveloppées de leurs bandelettes, sont mieux encore que celles-ci associées à l'architecture; elles en gardent les lignes et y ajoutent, tout en les variant, plus de fermeté. Les statues du porche du midi de la cathédrale de Bourges sont, en un mot, un beau type, quoique un peu inférieur, d'un art dont les plus purs modèles sont à Chartres et dans quelques églises de l'Ile-de-France.

On voit encore, en quelques parties des sculptures placées sous le porche, des traces des couleurs dont elles furent peintes. On peut lire aussi, gravées dans la pierre en caractères du seizième siècle, des inscriptions formant six versets. Voici l'un d'eux :

Les pauvres qui ont pacience
Et vivent selon conscience
En suivant amour et concorde,
S'ils endurent leur indigence
Et la prenent pour suffisance,
Ils acquerront miséricorde.

LES CHARDONS ET LE DOCTEUR CLARK.

André, garçon de douze ans, déjà grand philosophe, disait un jour à son père :

— Est-ce que tu crois ça, que les chardons d'ici à cent ans étoufferont toutes les autres plantes et meme les animaux et les hommes?

— Où as-tu pris, mon pauvre enfant, une pareille prédiction?

— Je viens de la trouver dans le journal. La voici.

Et le jeune André se mit à lire :

« Le docteur Adam Clark, de Philadelphie, a fait le curieux calcul suivant :

» Chaque chardon porte en moyenne 80 têtes dont chacune renferme 300 semences. Il en résulte donc que la première cueillette d'un simple pied de chardon produit 24 000 chardons; la deuxième, 576 000 000; la troisième, 13 824 000 000 000; la quatrième, 31 776 000 000 000, la cinquième, 7 762 624 000 000 000 000 000.

» C'est-à-dire que, dans l'espace de cinq ans, il sort des flancs d'un seul chardon de quoi recouvrir non-seulement la surface de toute la terre, mais encore celle de toutes les planètes qui tournent autour de notre soleil.

» Si tous ces chardons étaient réunis en tas et lancés dans l'espace, ils formeraient une masse plus volumineuse que celle de notre globe. Quel paradis terrestre pour les ânes!

» Le docteur Clark ne cache pas ses craintes au public. Si un seul chardon peut produire un si grand nombre de petits, que dire des chardons réunis des cinq parties du monde? Nous sommes donc menacés d'une invasion redoutable qui nous portera un coup d'autant plus terrible que nous nous y attendons moins.

» Selon le docteur Clark, dans moins de cent ans d'ici, les chardons couvriront nos rues, franchiront le seuil de nos portes et envahiront même nos chambres à coucher. Que faire pour prévenir la catastrophe et repousser cette invasion de chardons? »

— Eh bien, tu vois, père, s'écria André en déposant le journal.

— Mais, mon ami, tout ça n'est évidemment qu'une plaisanterie, sauf les chiffres du docteur Clark, qui paraissent exacts.

Le docteur Clark aurait même raison sur tout le reste si les chardons étaient seuls au monde, si aucun autre végétal ne leur faisait concurrence et ne s'emparait du sol en même temps qu'eux, si aucun animal ne leur faisait la guerre et ne dévorait leur semence, si une partie de cette semence ne périssait dans les eaux, dans la boue, dans le sable, les pierres et les chemins; alors, en effet, ils ne tarderaient pas à envahir le globe; mais des millions d'êtres étant occupés à les détruire et à les repousser, ils n'envahiront pas plus le monde d'ici à cent ans qu'ils ne l'ont envahi depuis des centaines de siècles.

Mais fussent-ils seuls, qu'alors même, loin de l'envahir, tout annonce qu'ils périraient eux-mêmes ou se transformeraient, se diversifieraient suivant les lieux, les temps et les influences; car une seule espèce végétale ne saurait couvrir tout le globe. D'abord le règne végétal ne saurait subsister sans la coexistence du règne animal, qui rend à l'atmosphère ce que les végétaux y prennent; mais les végétaux eux-mêmes, tout en ayant l'air de se détruire mutuellement, ne sauraient durer longtemps si les uns et les autres ne se prêtaient un mystérieux secours. Aucun cultivateur n'ignore qu'une même culture ne peut se continuer longtemps sur un même champ. Il n'est pas une plante qui bientôt probablement ne fût destinée à périr s'il lui était donné de représenter seule le monde végétal : n'aie donc nulle crainte de voir les chardons envahir l'univers.

D'ailleurs, mon enfant, ce qu'on dit ici du chardon, on pourrait le dire d'une multitude d'autres plantes; le pavot produit encore un plus grand nombre de semences.

Quelques animaux, surtout parmi les insectes et les poissons, sont dans le même cas. Mais tout est pondéré de façon que nulle catégorie d'êtres ne puisse envahir le monde entier, comme le craint le docteur Clark. Sans doute les chardons pourront prendre beaucoup trop de place dans nos champs, par suite de l'incurie de quelques cultivateurs; sans doute les insectes, et particulièrement les hannetons, se sont multipliés d'une façon désastreuse depuis quelques années par suite de la diminution du nombre des oiseaux qui leur faisaient la guerre. Mais que penserais-tu, mon cher André, de celui qui nous soutiendrait qu'avant un siècle il n'y aura plus sur toute la surface du globe autre chose que des hannetons? Tu en rirais, et tu aurais raison; ne t'effraye donc pas davantage de cet envahissement des chardons imaginé par le docteur Clark.

L'état présent de l'homme est probablement un lien qui unit deux mondes. HERDER.

ACCROISSEMENT DES CAPITALES DE L'EUROPE.

En Europe, depuis une quarantaine d'années, les populations des capitales ont considérablement augmenté; mais elles sont loin d'avoir augmenté dans les mêmes proportions. En classant ces grandes cités d'après le nombre de leurs habitants, on ne trouve plus aujourd'hui le même ordre qu'en 1832. A cette époque peu éloignée de nous, et dont une génération seulement nous sépare,

Londres comptait.	1 624 000 habitants.
Paris	890 000
Saint-Pétersbourg	480 000
Naples.	358 000
Vienne.	310 000
Dublin	300 000
Moscou.	280 000
Berlin	250 000

On voit que Berlin était la moins peuplée de toutes ces capitales; mais les chiffres se modifient étrangement en 1869, car Berlin passe au troisième rang, les populations respectives étant alors,

Pour Londres, de	3 214 000 habitants.
— Paris	1 950 000
— Berlin.	800 000 environ.
— Saint-Pétersbourg	667 000
— Vienne	640 000
— Naples	600 000
— Moscou	420 000
— Dublin.	362 000

Le résultat est encore plus favorable à Berlin si, au lieu de comparer les chiffres absolus des populations, on compare leurs accroissements depuis 1832. Le tableau de ces accroissements proportionnels nous montre alors Berlin occupant le premier rang.

Ainsi, dans trente-sept ans, l'augmentation a été :

Pour Berlin,	de	550 000 habitants,	ou 220 pour cent.
— Paris,	de	1 060 000	119 pour cent.
— Vienne,	de	330 000	106 pour cent.
— Londres,	de	1 590 000	98 pour cent.
— Naples,	de	242 000	67 pour cent.
— Moscou,	de	140 000	50 pour cent.
— St-Pétersbourg	de	187 000	39 pour cent.
— Dublin,	de	62 000	20 pour cent.

Ces proportions ont une éloquence muette qui donne à réfléchir : ainsi, Berlin a triplé, tandis que Paris et Londres n'ont que doublé.

Lorsqu'une capitale se développe si rapidement et dans une si grande proportion, il se passe à coup sûr, dans l'ensemble de la nation, des faits d'une haute importance; et l'extension intellectuelle ne peut manquer d'accompagner l'extension matérielle. Or, il est difficile qu'une tête si forte puisse fonctionner et vivre longtemps si le développement du corps ne vient rétablir l'équilibre. Berlin s'élevait donc, en fait, au rang de capitale de l'Allemagne sous les yeux de l'Europe, qui a paru ne pas s'en apercevoir.

SOUVENIRS DE LA TROMBE DE MONVILLE

Je dirai : — « J'étais là... »
(La Fontaine, *les Deux Pigeons*.)

J'y étais en effet, chers lecteurs, et voilà pourquoi je viens, après tant d'autres, dire aussi mon mot de ce phénomène terrible qui, d'un coup, fit voler en éclats trois filatures, écrasa des ouvriers par centaines et renversa des milliers d'arbres. L'épouvantable catastrophe mit à s'accomplir moins de temps que vous n'en mettez à lire ces six lignes. Le propriétaire d'un de ces établissements venait d'en sortir et se dirigeait vers la maison d'habitation, située à 100 mètres environ de distance; il entend un horrible fracas, se retourne : sa fabrique avait disparu; saisi de vertige, il se retourne encore pour fuir vers sa maison : il voit sa maison qui s'écroule; pensant que sa mère est sans doute écrasée, il se précipite au milieu des débris, qui déjà prenaient feu, et réussit à sauver sa mère.

C'était au milieu du jour, le 19 août 1845; l'effroyable nouvelle, en quelques instants, se répandit par toute la contrée; tout Rouen, en moins de deux heures, se transporta, se bouscula, s'étouffa dans l'étroite vallée. Partout les magasins, les ateliers se fermèrent : les travaux de déblayement pour retrouver les morts durèrent jusqu'au matin du 20 août.

Quand l'épouvante et la stupeur se furent un peu calmées, on commença de s'enquérir de l'origine et de la marche du météore, et voici ce que l'on découvrit :

Vers une heure de l'après-midi, par une accablante chaleur, des mariniers avaient vu la trombe se former sur la Seine, au pied des hautes falaises de Canteleu : elle avait la forme d'un cône tronqué, dont le sommet qui rasait le sol, pouvait avoir 8 à 10 mètres de diamètre. Elle se dirigeait du sud-est au sud-ouest. Un observateur rouennais prétendit qu'au moment où elle commença, le baromètre était descendu tout à coup de 0,760 à 0,705. Noirâtre à sa partie la plus large, c'est-à-dire à sa partie supérieure, et rouge vers le bas, elle rasait de sa pointe tronquée les eaux du fleuve. Des rives de la Seine, elle s'élança dans la vallée de Maromme et se dirigea vers Bondeville, le Houlme, Malaunay, Monville. De là, elle regagne les hauteurs d'Eslettes et d'Enceaumeville, la Houssaye, Bosc-le-Hard, Auffay; puis, vers Clères, elle redescend dans la vallée, jusqu'à ce qu'arrivée dans la plaine, elle se bifurque pour se diriger à la fois vers la vallée de la Scie et vers la vallée d'Arques (comme on peut le voir sur la carte). La trombe ne s'avançait ni en ligne droite, ni par courbes, mais par de brusques zigzags semblables à ceux de la foudre. Des planches, des ardoises, des papiers et autres objets furent emportés de Monville jusqu'à Saint-Victor et Torcy-le-Grand, c'est-à-dire à 25, à 38 kilomètres du lieu de la catastrophe.

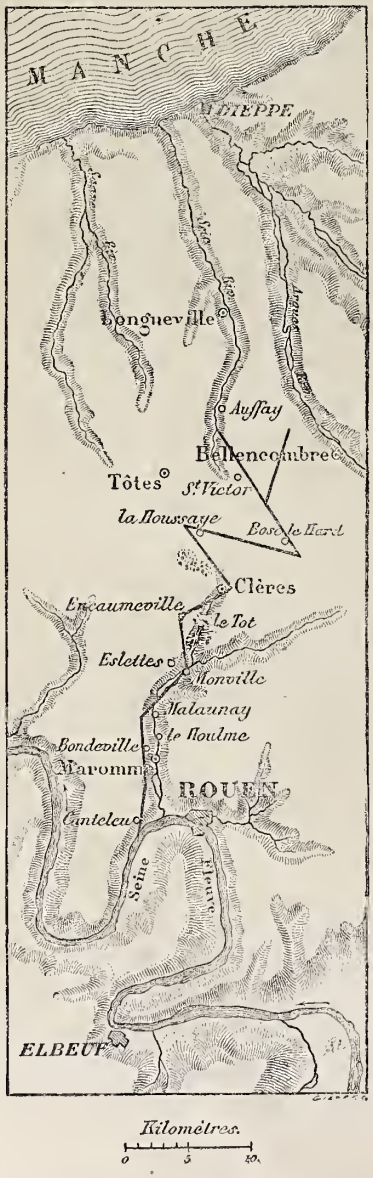
La tragédie de Monville occupa presque exclusivement l'attention publique; mais ce qui n'a guère été vu que des habitants du pays, c'est l'*horrible rue*, comme dirait Victor Hugo, tracée par la trombe dans les bois de Clères : pas un arbre, sur un parcours de plusieurs kilomètres, n'avait résisté; les chênes les plus vieux étaient arrachés,

brisés, tordus. Des haies avaient été enlevées, hachées ou roulées en spirale; l'herbe, çà et là, était déracinée, tortillée sur elle-même. Or, voilà justement ce qu'on a mal su ou mal dit dans les récits du phénomène. Il faut en excepter pourtant la page très-exacte de M. Elisée Reclus dans son grand ouvrage *la Terre*.

Nous avons vu qu'à son point de départ, le cyclone, sur les eaux de la Seine, n'avait pas à sa partie inférieure plus de 8 à 10 mètres de diamètre; il en atteignit jusqu'à 30 et 40 dans sa course, et même, un moment, s'évasa presque de 500 mètres.

La catastrophe eut lieu, je l'ai dit, le mardi 19 août: la journée avait été chaude et orageuse; le ciel s'était couvert de nuages noirs, mais rien cependant d'extraordinaire n'avait été remarqué.

Je vis d'assez près les choses, car je demeurais alors entre Clères et Monville, au hameau du Tot, au fond de la vallée même qu'avait suivie la trombe. La maisonnette que j'habitais ne fut pas renversée, mais l'air, violemment re-



Marche de la trombe de Monville, en 1845.

foulé par le passage du cyclone à 100 mètres au plus de distance, brisa trois des plus beaux arbres de notre jardin.

Souffrant ce jour-là, j'avais dû garder le lit; mais à l'ébranlement et au fracas des arbres renversés, je me levai brusquement pour fermer les fenêtres. Le fils du grand historien M. Michelet était chez nous à passer ses vacances: c'était un garçon de quinze ans qui, au moment de la trombe, se promenait dans les bois de Clères avec un de nos amis, le fils du général Levavasseur; ils n'étaient pas à vingt mètres de l'*horrible rue* tracée par la trombe. Ils rentrèrent pâles d'épouvante, ne sachant comment expliquer l'effroyable craquement d'arbres qu'ils venaient d'entendre.

Ils étaient à peine rentrés et à peine remis de leur frayeur que nous apprîmes l'événement de Monville; ils partirent immédiatement dans un cabriolet loué le matin par Levavasseur pour venir nous voir au Tot. On était en train, lorsqu'ils y arrivèrent, de déblayer les morts. Ils se mirent activement au travail. Ayant aperçu dans un tas de décombres, à l'écart, les deux jambes d'un homme, ils entreprirent, aidés de quelques autres travailleurs, d'enlever les débris de bois, de pierre et de fer, dont il était recouvert. Ils y parvinrent; mais qu'on juge de l'horreur dont ils furent saisis en s'apercevant que l'homme qu'ils comptaient sauver n'avait plus de tête!

Le déblayement terminé, le jeune Michelet revint exténué, pâle et malade... Levavasseur était remonté dans son cabriolet et avait continué sa route vers Rouen; mais nous apprîmes, le lendemain, qu'à peu de distance de Monville il s'était évanoui dans sa voiture, et qu'il n'en avait été tiré qu'à son entrée dans la ville par les commis de l'octroi, son cheval ayant continué sa route tranquillement.

Nous nous empressâmes d'écrire à M. Michelet pour le rassurer sur le compte de son fils; poste pour poste il nous vint la réponse suivante :

« Je suis ravi, mon cher ***, d'apprendre que vous êtes en vie, ainsi que vos parents et Charles. J'ai lu le journal à huit heures; à neuf, j'étais rassuré, grâce à vous. Mais dans cette heure, je l'avoue, j'ai été terriblement inquiet. Je voyais bien que la trombe avait suivi la vallée, et je pensais, en lisant la destruction de ces vastes bâtiments, que le Tot et ses habitants pourraient bien avoir suivi le même chemin.

» Figurez-vous qu'à ce moment, le 19, nous étions au Père-Lachaise, Alfred [1] et moi. La scène était grandiose, lugubre, mais point effrayante.

» La nuit suivante, j'ai vu en songe tout un monde de voyageurs qui sombraient sur la Seine, un millier de têtes noires qui disparaissaient dans un naufrage de nuit.

» Je suis affecté de ce qui est arrivé; mais enfin, heureux de ce qui survit...

» Je vous embrasse, vous et Charles, de tout mon cœur. C'est une grave et précieuse occasion pour lui, si jeune, de connaître, par la mort, la vie et la nature humaine.

» Mes hommages à vos parents. »

A ce qui précède, je n'ai plus à ajouter d'autre souvenir que ceci :

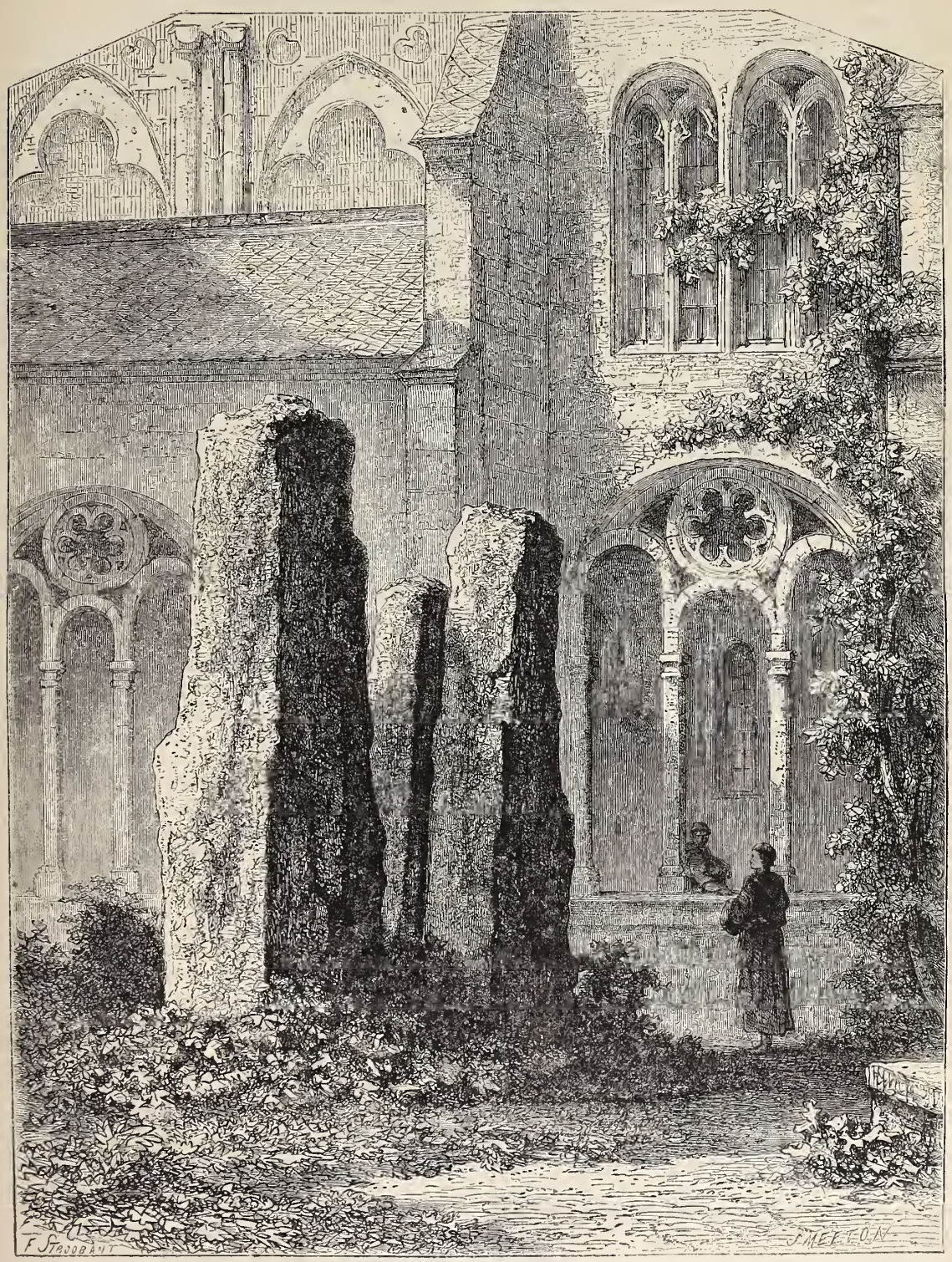
On parla beaucoup dans le temps des ouvriers écrasés ou morts des suites de leurs blessures; mais les médecins de la localité furent seuls, ou à peu près seuls, à constater un autre genre de mort causé aussi par la trombe. L'un d'eux me donna alors des renseignements très-curieux: deux ou trois ouvriers qui, bien que présents dans les filatures avec tous les autres au moment de la catastrophe, n'avaient pas même reçu une contusion, n'en moururent pas moins dans les huit jours qui suivirent, sans même être malades. L'un d'eux s'éteignit tout à coup, un matin, en déjeunant. Ce genre de mort était le résultat de la terreur qu'ils avaient éprouvée.

[1] M. Alfred Dumesnil, gendre de M. Michelet.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

ÉDIFICES ANTIQUES DE TRÈVES

(PRUSSE).



Les pierres du cloître de la cathédrale de Trèves. — Dessin de F. Stroobant.

On a beaucoup discuté, on discute encore, sur l'âge et la destination première de la plupart des édifices de Trèves, cette ville antique qui se vante, dans une inscription qu'on y peut lire, d'être plus vieille que Rome, et qui a une histoire authentique depuis Jules César. Toutefois les ombres de cette antiquité fabuleuse se dissipent graduellement à mesure que la science porte la lumière sur un point, puis sur un autre. Personne ne doute plus guère aujourd'hui, par exemple, que la *porte Noire* (1) ne soit bien une porte de la ville qui peut dater du premier siècle de notre ère. Un autre monument, auquel on a tour à tour donné le nom de bains, de théâtre, d'hippodrome, doit, selon toute apparence, garder celui de basilique de Constantin, sous lequel

(1) Voy. t. III, 1835, p. 185.

il est généralement désigné maintenant. Les thermes romains sont ailleurs, à l'angle sud-est des fortifications : ce qu'on nommait la *porte Blanche* n'en est qu'un étage visible au-dessus des parties enfouies qu'ont mises à découvert les fouilles entreprises par le gouvernement prussien; et l'amphithéâtre, également déblayé par son ordre, est situé à 500 mètres de là, à l'entrée de l'Olewigthal.

Trèves possède encore d'autres monuments de l'époque romaine : des aqueducs et des réservoirs, les restes d'un pont sur la Moselle, des tours de défense (*propugnacula*) très-bien conservées. C'est encore un édifice romain qui forme la partie centrale du *Dom* ou cathédrale de Trèves, palais, dit-on, de l'impératrice Hélène, mère de l'empereur Constantin, plus probablement une basilique. Il est difficile, il est vrai, de reconnaître à première vue la configuration de l'édifice, tant de fois altérée, transformée par les additions postérieures. Un savant architecte et critique allemand, Kugler, a comparé la cathédrale à un manuscrit palimpseste, qu'il faut restituer, pour le déchiffrer, avec précaution.

Les patientes recherches des antiquaires, parmi lesquels il convient de citer en première ligne M. le chanoine Wilmosky, qui a présidé à la dernière restauration, ont permis de déterminer les contours et l'étendue de la construction primitive. Le bâtiment aurait été une basilique, convertie en église par Constantin. Les débris du tribunal, placé à une des extrémités, ont été retrouvés par M. Wilmosky. La nef aurait été agrandie, à l'époque de cette première transformation, de manière à former une vaste salle carrée où trois grandes portes donnaient accès, et dont la voûte était portée par quatre hautes colonnes de granit, surmontées de chapiteaux corinthiens en marbre; huit pilastres fortement saillants y correspondaient et recevaient la retombée des arcs. Les murs étaient revêtus à l'intérieur de marbres jusqu'à hauteur d'appui, et au-dessus de mosaïques dont on a retrouvé des fragments. « On a, dit l'auteur d'un récent voyage, M. Georges Perrot (*Tour du monde*, 1868), dans le charmant cloître roman et devant la porte de la cathédrale, des débris des énormes colonnes qui furent renversées dans la première destruction de l'édifice. Ce qui peut donner quelque idée de l'effet que produisait cette ordonnance, c'est cette grande pièce des thermes de Dioclétien dont Buonarotti a fait à Rome l'église de Sainte-Marie des Anges. »

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 243, 250, 258, 266.

Lorsque Henri rentra, son père était déjà reparti pour la brasserie avec l'argent de la petite Lisa; celle-ci en avait donné la moitié à sa sœur Jeanne pour qu'elle pût aussi présenter quelque chose à son père. La pauvre Jeanne ne s'était pas encore senti le courage de parler de l'ouvrage que lui donnait le tailleur; elle voulait d'abord être bien sûre que cela rapporterait plus que de mendier. Le pain recueilli dans la journée était déjà mangé. Henri, bien qu'il sentît l'aiguillon de la faim, n'osa se plaindre, tant il éprouvait de joie au fond de son cœur. Il questionna avidement Jeanne sur l'emploi de sa journée; la petite fille, au lieu de lui répondre, prit son frère et Lisa par la main et les mena chez le tailleur; la petite Rose les suivait. Le tailleur était encore assis sur sa table, les jambes croisées, et travaillant avec zèle; il avait été fort content de Jeanne, et il lui donna la permission de montrer son ouvrage à ses sœurs.

La vieille mère du brave tailleur filait au coin du feu. Elle souhaita cordialement la bienvenue aux pauvres enfants; elle avait près d'elle par terre, dans un sac, un immense tas de plumes d'oie.

— Mes enfants, dit-elle, au lieu de rester à geler dans votre pauvre chambre, vous n'avez qu'à venir ici et m'aider à éplucher ces plumes. Si vous travaillez bien, je vous donnerai un bon morceau de pain et des pommes de terre.

Les enfants acquiescèrent de grand cœur à cette proposition. Être assis autour d'un bon feu à éplucher des plumes d'oie leur semblait déjà fort amusant. Être récompensés pour cela les réjouissait encore davantage. Les petites filles examinèrent curieusement l'ouvrage sorti des mains de leur sœur Jeanne : c'était une petite jupe de cotonnade bleue, grande comme un doigt, et un tablier de toile rouge, destinés au costume de paysanne d'une poupée. Après avoir admiré le travail de Jeanne, les enfants s'assirent en demi-cercle autour du feu : la bonne mère Marthe leur mit un paquet de plumes sur les genoux, et ils commencèrent gaiement leur travail; l'aiguille du tailleur courait rapidement dans le drap, et le rouet de la mère Marthe faisait avec son bruit actif et régulier un accompagnement à la voix de la vieille femme, qui, voyant l'auditoire paisiblement occupé, se mit à raconter des histoires de l'ancien temps où elle était jeune. Les enfants, ravis des récits de la vieille Marthe, furent tout étonnés d'entendre la cloche de l'église voisine sonner neuf heures. Le tailleur jugea qu'il était temps de s'aller coucher, et comme les enfants avaient bien gagné leur souper, on leur donna à chacun une part de pommes de terre, et on ajouta à celle de Henri, auquel ses sœurs firent avouer qu'il s'était privé de manger pour ne pas diminuer le gain de la journée.

— Quelle bonne soirée que celle-ci! n'est-ce pas, mes enfants? dit la mère Marthe. Il faut venir tous les jours si vous le pouvez. On me donne toutes les plumes de l'auberge du Soleil d'Or, et on y tue une telle quantité d'oies que vous trouverez toujours à éplucher des plumes pour faire des édredons et des manchons.

— Oh! moi, je viendrai dès le matin, s'écria la petite Rose, quand mes sœurs seront sorties, car je suis toute seule maintenant que le petit Pierre n'est plus à la maison, et c'est bien triste pour moi!

— Très-volontiers, mon enfant, répliqua la vieille femme; mais il faudra tâcher de travailler vite et d'être très-sage, sans quoi je ne pourrai te garder... mais si je vois que tu montres beaucoup de bonne volonté, je te mettrai de côté tous les jours quelques restes du dîner...

Les pauvres enfants ne s'étaient jamais trouvés si heureux. La petite Lise seule fut encore obligée de passer son temps à mendier. Elle ne pouvait aller chez la bonne mère Marthe que le soir. — Quant à Henri, il était décidé à ne la laisser continuer cette vie d'oisiveté que jusqu'aux fêtes de Noël, où il dirait résolûment à son père son intention d'arracher ses sœurs à cette existence avilissante

Chaque matin, à cinq heures précises, Henri se rendait chez la jardinière; il nettoyait l'étable, puis donnait à son petit frère sa première tasse de lait. A son retour à la maison, il trouvait ses sœurs lavées et aussi proprement vêtues que le permettait leur misère. Jeanne balayait la chambre, ouvrait la fenêtre pour bien aérer leur pauvre demeure, tandis que Henri allait chercher quelques seaux d'eau pour le ménage de la mère Marthe. A huit heures, le frère et la sœur aînée partaient pour l'école, Lise sortait pour aller mendier, et la petite Rose courait chez le brave tailleur. Jeanne faisait de grands progrès à l'école, et sa chétive santé se fortifiait par cette vie plus sédentaire qu'elle menait depuis quelque temps; le travail à l'aiguille

chez le tailleur remplaçait avantageusement pour elle le triste métier de mendiante. Henri eût voulu avoir le double d'yeux et d'oreilles, comme il disait naïvement, pour lire et retenir encore davantage. Il était fermement décidé à devenir un instituteur des pauvres, comme Pestalozzi. Jeanne se sentait réellement heureuse dans l'après-midi. Elle était devenue fort habile dans ses travaux d'aiguille, et lorsque vint la Noël, six jolies poupées parfaitement habillées se trouvaient prêtes à être vendues. Jeanne avait fait elle-même le corps des poupées en toile bourrée de son; les têtes et les mains étaient un cadeau du brave tailleur.

Dans l'après-midi, Henri alla à l'auberge du Soleil, où il savait se rendre utile par bien des petits services, tels que brosser les habits, cirer les bottes des voyageurs, aider les cochers à polir les harnais; et comme tout le monde était fort content de lui, il récoltait plus d'une pièce de monnaie, et il se trouvait très-satisfait de son gain de chaque jour.

Les poupées se vendirent bien vite, et l'heureuse Jeanne reçut six francs comme prix de son travail. Noël devait être un vrai jour de fête, un jour qui marquerait dans la vie des enfants... Depuis plusieurs semaines ils travaillaient tous de leur mieux pour gagner quelque argent, sans que leur père en soupçonnât rien. Le matin de Noël, au moment où le chef de la pauvre famille allait sortir, le tailleur l'arrêta en disant :

— Entrez donc un moment chez moi, voisin; j'ai un mot à vous dire.

Le journalier, qui ne s'attendait nullement à cette invitation, n'osa refuser, et lorsqu'il fut seul avec le tailleur, celui-ci dit, de la façon la plus amicale :

— C'est aujourd'hui Noël, un saint jour, où chacun sent son cœur se fondre de joie et de reconnaissance en songeant que toute la chrétienté se réjouit et glorifie le Seigneur; c'est le moment ou jamais d'interroger sincèrement sa conscience et de se demander si l'on est réellement meilleur et plus sage que l'année d'auparavant; — et si l'on sent encore la rouille du péché qui persiste, il faut tâcher de l'effacer et de purifier le terrain. Avez-vous fait ainsi, voisin? Avez-vous examiné le fond de votre cœur?

Le journalier regarda le tailleur avec étonnement; il ne comprenait rien à ce langage, car c'était la première fois, depuis qu'il demeurait dans la même maison, que son voisin lui adressait la parole pour lui dire autre chose qu'un bonjour banal.

— Que me voulez-vous, maître tailleur? répliqua le journalier à demi content, à demi mécontent.

— Ne soyez pas irrité contre moi, mon cher voisin, reprit le tailleur. Nous sommes tous de pauvres pécheurs. Sans le secours de Dieu, nous marchons dans l'erreur, et même avec l'aide divine, l'homme n'a pas toujours la force de suivre son céleste guide; permettez-moi de vous le dire, voisin, vous êtes dans le mauvais chemin. Eh bien, figurez-vous qu'en effet vous soyez égaré dans la nuit, sur une route dangereuse, près de tomber dans l'abîme. Quelqu'un vous rencontre, s'aperçoit du danger et vous offre de vous remettre dans la bonne voie : certes, vous lui serez très-reconnaissant, et vous lui promettrez à votre tour de lui rendre service. Eh bien, voisin, je suis l'homme qui cherche à sauver le voyageur égaré, et je ne vous cache pas que si vous continuez à suivre la route où vous marchez, vous courez tout droit à votre perte. Vous dépensez au cabaret le fruit de votre travail, le gain de vos enfants dans le triste métier de mendiants, et vous ne donnez pas même à ces créatures le pain nécessaire à leur existence. Loin de leur apprendre à gagner leur vie honnêtement, vous les frappez si leur honteux métier ne rapporte pas assez. Une telle conduite est-elle digne d'un père et d'un chrétien? Peut-elle être approuvée de Dieu?

Le journalier se sentait mal à l'aise; il tâcha de s'excuser en disant :

— Mes enfants sont trop jeunes pour travailler.

A quoi le tailleur répondit en apprenant à son voisin que le Seigneur avait ouvert par un miracle de grâce les yeux à ses enfants, qui comprenaient maintenant que mendier était pécher; que l'homme n'avait pas été créé pour l'oisiveté, mais pour employer les facultés que la nature lui a données, et qu'il fallait gagner son pain à la sueur de son front.

Le journalier devenait de plus en plus embarrassé. Il tournait et retournait son chapeau entre ses mains, et il toussait.

— Vous êtes confus, continuait le tailleur; mais ne faites pas attention à celui qui vous parle. Moi, je ne suis rien qu'un pauvre pécheur, comme je vous l'ai déjà dit, capable, comme vous, de succomber aux tentations du péché. Si cela m'arrive, vous viendrez à moi et vous ferez ce que je fais maintenant. Demandez à Dieu de vous aider; il est si bon, si puissant! Avec son secours, vous deviendrez un brave homme et un bon père. Et maintenant, adieu, voisin; ne soyez pas fâché contre moi, je n'ai parlé que pour votre bien.

Et l'excellent homme accompagna le journalier jusqu'à la porte. Celui-ci s'en alla lentement, sans remercier le tailleur, sans même lui dire adieu.

Ce jour-là, Henri avait nettoyé l'étable, comme de coutume; puis, à cause de la fête, les tables, les bancs, devaient être lavés et frottés mieux que jamais. Tandis qu'il travaillait avec zèle, son balai de bouleau à la main, la jardinière entra et lui fit cadeau d'une veste que son fils avait portée jadis et qui était devenue trop étroite pour lui. — Cette veste en drap gris, avec des boutons de métal, parut superbe au jeune homme, qui de sa vie n'avait mis un aussi beau vêtement. Le sien était tellement couvert de pièces de toutes les couleurs, qu'il devenait difficile de distinguer la nuance primitive. Quel effet charmant produisait cette jolie veste sur une chemise blanche comme la neige! Et cette blancheur éblouissante était l'ouvrage de Henri, qui continuait à aller tous les samedis chez les braves blanchisseuses.

Le jeune garçon se trouvait tellement bien avec ce nouveau costume qu'il se promit, quand il serait instituteur, d'avoir toujours un habit de ce genre. Il remercia avec effusion l'excellente femme, et il se rendit au marché, où il acheta un beau mouchoir de couleur, du sel et des pommes de terre. A l'heure du dîner, le père rentrait habituellement pour ne rester qu'un moment à la maison et retourner bientôt au cabaret; mais cette fois il resta assis sur le lit et gardant le silence. Les enfants étaient tout heureux; ils se tenaient dans un coin, causant à voix basse des petits événements de la journée, et jetant de temps à autre des regards d'admiration sur la veste de Henri.

Jeanne portait un tablier que la mère Marthe lui avait donné, et une paire de pantoufles, cadeau du tailleur, qui ne pouvait les mettre parce qu'elles étaient trop petites pour lui; bien que trop petites pour le digne tailleur, il faut avouer qu'elles se trouvaient encore trop larges pour Jeanne, qui avait grand'peine à ne pas les perdre en marchant. Lise était vêtue d'une bonne robe de laine, et cette enfant délicate voyait tous les jours sa chétive santé se raffermir, grâce aux soins de la mère Marthe et aux conseils d'un digne docteur qui lui avait fait présent de bons sou-

liers de cuir et d'un bonnet de laine... La petite Rose, elle aussi, avait reçu son cadeau de Noël, une casaque de gros drap offerte par le tailleur, et qui la couvrait d'autant mieux qu'elle lui descendait au delà des genoux et que les manches cachaient ses petites mains rouges... On voyait que l'excellent homme avait eu la prévoyance de l'avenir.

Henri déploya sur la tablette de la fenêtre (il n'y avait pas de table dans la chambre) le mouchoir de couleur; il mit à côté l'argent qui lui restait et celui que Jeanne avait reçu pour la recette des poupées; puis il plaça les pommes de terre en cercle, avec une petite pyramide de sel dans le milieu. Quand tout cela fut arrangé, il s'écria :

— Père, voici un cadeau de Noël pour vous !

Le journalier tourna la tête du côté des enfants. Une vive rougeur couvrait son visage; c'était la rougeur de la honte.

Il quitta son siége, alla vers la fenêtre; il ne parlait pas, il attendait que Henri parlât.

Henri commença l'histoire de leur résolution, et le père n'aurait certes pas compris ce qu'il voulait dire si le tailleur, en préparant les voies, ne l'eût amené à se rendre compte des sentiments de sa famille. De chaudes larmes roulaient sur ses joues; il était touché jusqu'au fond de l'âme, et, prenant tour à tour ses enfants dans ses bras, il les pressa contre son sein. — C'était la première fois depuis longtemps, depuis bien longtemps !

— Eh bien, père, vous ne nous enverrez plus mendier, n'est-ce pas? dit Henri en terminant son récit.

— Nous voulons travailler, s'écrièrent les enfants.

— Mes enfants, mes chers enfants! dit le journalier... Et la voix lui manquant, il se cacha le visage dans les deux mains et fondit en larmes.

La fin à la prochaine livraison.

IMPRESSIONS DIVERSES RESSENTIES EN BALLON
PAR TROIS VOYAGEURS.

J'ai eu la bonne fortune de me trouver en compagnie de trois voyageurs de races différentes, qui tous trois avaient fait de récents et remarquables voyages en ballon. Leurs impressions, très-caractéristiques, m'ont frappé.

Un Américain, M. M..., avait joui délicieusement de la douceur de ce moyen de locomotion. « C'est admirable, disait-il. On va infiniment plus vite que dans aucun train express, sans une seule secousse, sans la moindre sensation de frottement. On n'a pas le vent en face; à peine se fait-il sentir dans le dos. Ni bruit, ni poussière, ni choc, mais le plus agréable mouvement de glissade. A part quelques balles qui sifflèrent désagréablement à nos oreilles, le seul inconvénient était une faible odeur de gaz trahissant la mauvaise qualité du vernis employé dans la fabrication des aérostats en calicot. Quant à la descente, elle ne signifie rien. La nacelle toucha terre avec la légèreté d'un oiseau-mouche, reprit son vol, s'éleva à quinze mètres, et fut facilement ramenée sur le sol par quelques paysans à qui les cordes avaient été jetées. »

L'un des phénomènes notés par le même voyageur est la grande distance à laquelle parviennent distinctement les sons dans les régions supérieures de l'atmosphère. « Nous pouvions, dit-il, converser avec les passagers d'un autre ballon, quoique à une distance incroyable. Nous entendions ce que des gens se criaient les uns aux autres à deux mille mètres au-dessous de nous, et les décharges de mousqueterie n'altéraient pas la sonorité de l'air. »

Un méridional, M. G..., avait vu et senti tout différemment. Il était abasourdi de l'accablante idée des forces de la nature et de la faiblesse de l'homme. A sa grande surprise, il n'avait pas le sentiment de l'abîme. Le monde semblait reculer à mesure que montait le ballon. Au lieu d'être ébloui par l'immense horizon qui s'ouvrait devant lui, il était stupéfait de l'effacement total du pittoresque dans l'étendue sans bornes au-dessous. La terre avait l'aspect d'un tapis mal dessiné, ou plutôt d'une tapisserie dans laquelle seraient tissées au hasard des laines de diverses couleurs. La lumière et l'espace étaient privés de la valeur que leur donnent l'ombre et les proportions. Selon M. G..., la nature, vue d'un ballon, est une laide *chinoiserie;* et quand l'artiste, enfant du Sud, toucha de nouveau le sol, il remercia le ciel de se retrouver dans la sphère où l'homme a un point d'appui pour résister et lutter contre la tyrannie de la création.

Le troisième voyageur, M. S..., d'origine allemande, se félicitait de s'être senti emporté sans plus de possibilité de résistance qu'un morceau de bois flottant au fil de l'eau. Les tendances panthéistes du Teuton se prononçaient. Il était heureux d'être perdu dans le grand tout. L'homme de race gallo-latine se roidissait, impatient de réagir contre les forces naturelles qui l'entraînaient. L'Américain étudiait la locomotive-ballon comparée à la locomotive-vapeur. Il avait souffert des inconvénients qu'entraînent les longs voyages de chemin de fer sur le continent, et son attention, détournée du pittoresque, était absorbée par la question pratique.

LA LOUTRE APPRIVOISÉE.

Les curieux, il y a une dizaine d'années, remarquaient au jardin d'Acclimatation du bois de Boulogne une charmante loutre apprivoisée qui, par ses regards, ses douces contenances et ses gentillesses, sollicitait des jeunes visiteurs une part de leur gâteau. Beaucoup ne voyaient là qu'un simple objet de curiosité; il faut y voir plus : la loutre, si aisément éducable (l'expérience l'a démontré depuis longtemps), peut devenir le *chien de chasse des pisciculteurs.* Cet habile pêcheur, au lieu de rester, comme il l'est à l'état sauvage, le brigand des piscines, en peut devenir un des plus utiles fonctionnaires. Nous ne savons pas assez ce que l'éducation des bêtes peut nous donner de serviteurs intelligents et fidèles. Malheureusement, la jolie loutre du bois de Boulogne s'étant sans doute éloignée de sa logette, on ne put la retrouver, et elle trotta, trotta tant et si bien, qu'elle se trouva à la fin tout près d'un poste de douaniers : elle voulut s'en faire un lieu de refuge; mais les douaniers, effrayés à l'aspect de la bête inconnue, répondirent à ses caresses en l'assommant.

Hélas! ce ne sont pas seulement les bêtes qui ont besoin d'être instruites; notre éducation à nous-mêmes, dans nos rapports avec elles, est tout à refaire. Ne devons-nous pas à la plupart d'entre elles autre chose qu'une guerre perpétuelle et sans raison? Combattons, repoussons nos ennemis; faisons la guerre aux loups, aux vipères; ne laissons plus les renards ravager nos volières et nos basses-cours; détruisons les insectes nuisibles; mais sachons dans la *cité des bêtes* reconnaître nos amis, nos alliés et ceux qui ne demandent qu'à l'être.

LE BILBOQUET.

En août 1585, Henri III s'éprit d'une belle passion pour le bilboquet; il emportait le sien dans la rue et il en jouait au milieu de ses courtisans, qui s'empressèrent naturellement de l'imiter. Le peuple finit par s'en mêler. Les jeunes gens surtout prirent goût à ce divertissement.

Celui qui a été témoin du fait et qui nous l'a rapporté,

notre annaliste Pierre de l'Estoile, fait sentir le danger d'un tel exemple donné de si haut; il déplore l'influence qu'ont toujours, « principalement en matière de folie, les déportements des rois, princes et seigneurs. »

Sous Louis XIII, on ne pensait plus au bilboquet, mais il paraît plus que rentré en grâce sous Louis XIV, à en juger par notre estampe, où des personnages vêtus à la mode de son temps s'escriment de la belle façon. Le savetier joue dans son échoppe, la blanchisseuse joue devant son baquet, le commissionnaire du coin en a renversé ses

La Foire aux bilboquets. — Dessin d'Eustache Lorsay, d'après une estampe du dix-septième siècle.

crochets, et le petit décrotteur lui-même ne pense plus à ses brosses. Il n'est pas jusqu'aux enfants qui ne s'en mêlent.

Quant aux gens du monde, c'est une rage, rage galante toutefois, et les amateurs forment invariablement des duos où chaque sexe a son représentant.

Dans le fond du tableau, deux grandes boutiques foraines paraissent assiégées par les amateurs de bilboquet, car on n'y vend pas d'autre jouet. L'enseigne en fait foi. Cette jeune porteuse d'eau s'est-elle laissée entraîner par le goût dominant au point d'y risquer ses économies? On le croirait en voyant avec quel courroux sa mère a saisi, pour

la battre, la bricole de cuir qui servait au transport des seaux.

Telle qu'elle est ici, cette estampe paraît une application figurée des réflexions morales du vieux chroniqueur que nous citions tout à l'heure sur les exagérations et sur les sottises de certaines modes.

Un dernier coup d'œil nous fait voir entre le bilboquet du temps de Louis XIV et celui du dix-neuvième siècle une différence capitale. Le côté pointu n'existe pas. Au lieu d'être en bois ou en ivoire, la boule, en plomb, du diamètre d'une balle de fusil, répond exactement à la définition donnée par les premières éditions du *Dictionnaire de l'Académie :*

« Bilboquet. Petit instrument fait au tour et creusé de telle sorte par les deux bouts qu'en jetant en l'air une petite balle qui y tient par le moyen d'une longue ficelle, la petite balle puisse être reçue dans l'un des petits creux. »

LES DEUX VOYAGES
DE MARTIN KŒTZEL.

C'était en 1477. Les bourgeois de Nuremberg étaient en grand émoi. On se disait de porte en porte et de fenêtre à fenêtre que le riche Martin Kœtzel partirait un de ces jours pour la terre sainte. Et d'abord, quelle affaire Martin Kœtzel pouvait-il avoir en terre sainte? Peut-être les bourgeois, tout en grillant de le savoir, n'auraient-ils pas osé le lui demander; mais les bourgeoises, qui, dans ce temps-là, à Nuremberg, étaient fort curieuses, poussèrent leurs maris en avant et les rendirent moins timides. Le premier qui se risqua fut le savetier Schirmer :

— Eh bien, maître Martin, dit-il en portant la main à son bonnet, le bruit court que vous partez pour la terre sainte. Je suppose que ce n'est pas pour le plaisir de voir le pays; car j'ai entendu dire qu'il était plus pelé que mon crâne et plus triste que les bords de la Sprée. Sûrement, vous n'iriez pas si loin pour chercher ce que vous pouvez trouver, sans vous déranger, dans toutes ces belles images si bien peintes qui sont chez vous.

— Hé! hé! compère, reprit maître Martin, qui parlait volontiers par sentences, « il n'est rien de tel que de voir les choses de ses propres yeux! »

Et il passa outre, en saluant avec une courtoisie ironique.

Le gros Schirmer devint tout rouge de dépit, d'abord parce qu'on se moquait de lui, ensuite parce qu'il ne savait que dire à sa curieuse petite femme, qui l'attendait avec impatience. Pour se donner le temps de réfléchir, il prit le chemin le plus long. Or, il se trouva que le chemin le plus long passait justement devant un endroit où l'on vendait d'excellente bière fraîche, forte et mousseuse. Il noya son dépit dans les pots, et y puisa en même temps une heureuse inspiration. Il dirait à sa femme que l'on parlait vaguement d'une nouvelle croisade, et que Martin Kœtzel en faisait partie. Il ne se rendait pas bien compte, surtout après boire, de ce que c'est qu'une croisade, et Martin Kœtzel était si riche, qu'il pouvait faire partie de n'importe quoi. Son conte une fois trouvé, il se hâta de rentrer à la maison et de le débiter à sa petite femme.

La petite ménagère de Schirmer n'eut rien de plus pressé que de porter la nouvelle toute fraîche à la femme de Klipfel, le maître maçon. C'est pour cela que Klipfel, l'air un peu gauche avec son grand tablier plein de poussière, attendit, dans une rue étroite, le passage de maître Martin.

— Bonjour à vous, maître Martin ; vous faites honneur à votre pays et à vos amis. On dit que vous allez reprendre aux mécréants le sépulcre de Notre-Seigneur.

— Si *on* dit cela, *on* ne sait guère ce qu'il dit, mon compère, reprit en riant maître Martin. Moi, chétif et indigne, reprendre le sépulcre de notre Sauveur! Vous connaissez le proverbe : « Mesure tes entreprises sur tes forces! »

Et il passa.

Klipfel baissa la tête et cacha ses deux mains sous son grand tablier. Cela voulait dire qu'il était embarrassé d'un doute et qu'il allait se mettre à réfléchir.

— Est-ce maître Martin qui se moque de moi, murmurait-il, ou bien est-ce cet ivrogne de Schirmer qui nous en a conté?

Et comme, en tournant le coin de sa rue, il vit sa femme qui l'attendait sur le pas de sa porte, la fausse honte le prit, et plutôt que d'avouer sa déconvenue, il forgea tout de suite une petite histoire.

— Ce n'est pas ce que l'on disait, cria-t-il de loin; maître Martin s'est moqué de Schirmer, mais à moi il m'a dit en confidence qu'il allait fonder un comptoir dans ce pays-là.

Un petit juif qui passait en rasant les murs recueillit ce propos. A la tombée de la nuit, il se présenta humblement à la porte de maître Martin Kœtzel. Comme la servante allait, d'un air méprisant, lui refermer la porte sur le nez, il lui mit dans la main une pièce d'or. Elle fut tellement surprise qu'elle le laissa passer.

— Maître, dit-il en saluant jusqu'à terre, je sais que vous allez fonder un comptoir en Palestine, et je connais quelqu'un qui s'estimerait cent fois heureux de s'associer avec vous.

— Vraiment! dit maître Martin, qui ne put s'empêcher de sourire. Isaac, mon bon ami, je suis maintenant assez riche pour ne plus fonder de comptoirs. Garde ton argent pour une meilleure occasion, ou plutôt fais comme moi, et commence à jouir de ce que tu as amassé. Il est, dit la sagesse, un temps de gagner l'argent et un temps de le dépenser. Ce temps est venu pour nous deux. Adieu! Non, pas par là; la porte à gauche.

— Oh! oh! se dit le petit juif quand il eut descendu, non sans trébucher plus d'une fois, l'escalier en colimaçon, dépenser ce pauvre argent qu'on a tant de peine à gagner! refuser de gagner quand on a la force de le faire encore! Cet homme que je quitte a la tête perdue. Un remords, peut-être! Devient-on si riche sans avoir volé? Ce qu'il appelle sa conscience le tracasse; il veut garder l'argent et n'avoir point de remords. Voilà pourquoi il va si loin faire ce qu'ils appellent un pèlerinage.

On ferait bien de n'avoir jamais de mauvaises pensées sur personne; si cachées qu'elles soient, elles finissent toujours par s'échapper au dehors. Le petit juif était bien prudent, comme tous ceux de sa race; il savait que, pour lui surtout, ce serait gros jeu que de s'attaquer à un homme comme maître Martin Kœtzel; il ne dit donc rien de ce qu'il pensait à qui que ce soit (du moins il a toujours cru qu'il n'avait rien dit, même à sa femme). Cela n'empêcha pas que, d'un bout à l'autre de Nuremberg, on savait, à n'en pas douter, que maître Martin allait entreprendre un pèlerinage expiatoire.

Un maigre procureur qui lui portait envie, parce que l'autre était plus gras et plus riche que lui, le rencontrant au coin d'une rue, lui dit avec un mauvais sourire :

— Auriez-vous donc commis un si gros péché qu'il vous faille aller si loin en pèlerinage pour l'expier?

— Homme juste, dit maître Martin, en le regardant bien en face, soyez indulgent pour les pauvres pécheurs.

Dieu me garde de croire que je suis meilleur que les autres, mais je ne crois pas non plus que je sois pire, et j'en connais de plus coupables que moi. Croyez-vous qu'il faille avoir commis de grands crimes pour avoir le désir de sanctifier son âme et de l'élever à la vue des lieux consacrés par la souffrance de notre Sauveur? Quoi qu'il en soit, croyez-moi, voisin, « ne jugez pas, de peur d'être jugé. »

Le procureur fit une laide grimace, comme quelqu'un que l'on force à mâcher du verjus, et il jugea prudent de continuer son chemin sans répliquer. Mais il pensait en sa vilaine âme comment il pourrait bien nuire à maître Martin sans se nuire à lui-même. Il fit répandre sous main, par des hommes à lui, le bruit que maître Martin refusait obstinément de dire pourquoi il quittait cette bonne ville de Nuremberg, et que cela n'était pas naturel.

Les langues nurembergeoises se remuèrent si bien que le bruit du départ de maître Martin se répandit jusque dans les villages voisins, avec toutes sortes de commentaires étranges. Un des cousins de Martin vivait de son bien dans les environs de Nuremberg. Un jour, la femme de ce cousin lui dit :

— Le colporteur raconte sur ton cousin telles et telles choses qui ne sont pas agréables à entendre. Si tu étais un homme, tu monterais sur ta mule et tu irais lui demander ce que cela veut dire. Voilà que les jours sont longs et les chemins ne sont pas trop mauvais : tâche de revenir dans la journée et de ne pas me faire mourir d'impatience. Il nous faut absolument quelque chose à répondre à tous ceux qui nous feront des questions, si nous ne voulons pas être montrés au doigt d'ici à une semaine.

Le cousin, qui s'ennuyait un peu à la campagne, ne demandait pas mieux que de faire un tour à la ville, et s'il eut l'air d'hésiter un instant, ce fut pour donner à entendre à sa femme qu'il la quittait à regret. Il enfourcha donc la mule et partit en sifflant un air de chasse. Tout le long du chemin, il se demandait comment il aborderait la question. Rien de plus simple en apparence que de dire :

— Eh bien, vous partez donc? Quel motif avez-vous de partir? Dites-moi cela entre amis.

Un point embarrassait le voyageur : une année, la grêle et la gelée avaient saccagé son domaine, il avait été obligé d'emprunter au cousin Kœtzel un certain nombre de florins. On ne s'imagine pas combien l'exorde d'un discours est difficile quand l'orateur doit un certain nombre de florins à l'auditeur. Le cousin le savait bien, lui, et, tout en se balançant au pas de sa pacifique monture, il adoptait et rejetait presque aussitôt toutes sortes d'exordes.

Dès que Martin Kœtzel l'aperçut, il le tira bien vite d'embarras.

— Dieu vous bénisse, cousin; vous ne pouvez venir plus à propos, car j'allais vous mander. Je pars bientôt pour un voyage, pour un long voyage, et j'ai plus d'un service à vous demander.

Ici, le cousin de campagne respira : il sentait diminuer sur sa conscience le poids des florins.

— Figurez-vous, reprit Martin, que je me propose d'aller en terre sainte.

— C'est loin, la terre sainte! dit poliment le cousin.

— Très-loin! le voyage même est dangereux : aussi, ce n'est pas sans de fortes raisons que je me suis décidé à partir.

— Nous y voilà, pensa le campagnard. J'ai mené cela, ce me semble, assez adroitement, et ma femme sera fière de moi.

— Ces raisons, reprit-il tout haut, peut-on vous les demander?

— On le peut, rien de plus simple. Cependant, si simple que cela soit, vous êtes le premier qui vous soyez avisé de demander pour savoir. Tous les autres, je ne sais pourquoi, ont voulu se mêler de deviner, ce qui fait que je me suis contenté de leur montrer leur sottise. Ils venaient tous me dire : « Eh bien, il paraît que c'est telle ou telle raison qui vous fait partir », au lieu de me demander : « Voisin, peut-on savoir pourquoi vous nous quittez? » Vous me le demandez franchement, vous; je vais vous le dire. Lorsque mon défunt père fut sur son lit de mort, et qu'il voulut se réconcilier avec Dieu et fortifier son âme pour le grand voyage, il fut impossible de trouver tout de suite un confesseur. Dans mon angoisse, je promis à Dieu que si j'en trouvais un à temps pour sauver l'âme de mon père, je ferais placer, depuis ma maison jusqu'au cimetière, des groupes d'images taillées par un habile ouvrier et représentant les scènes de la Passion. Je jurai que de l'une à l'autre la distance serait exactement la même qu'elle a été lorsque notre Sauveur a marché au supplice. Aujourd'hui, je me prépare à accomplir mon vœu : la première chose est de mesurer pas à pas les stations sur les lieux mêmes. C'est pour cela que je pars.

— Mais ne pourriez-vous faire faire ce travail par un autre?

— Par qui d'abord? Et puis, en bonne conscience, dans une affaire aussi grave, je ne puis me reposer sur personne. Vous connaissez le proverbe : « Quand vous voudrez qu'une chose soit faite, et bien faite, il faut la faire vous-même. »

Voilà donc Martin Kœtzel parti pour la terre sainte; plusieurs années se passent sans qu'on ait de ses nouvelles, lorsqu'un beau jour ses voisins le virent arriver. Aussitôt sa maison fut assaillie de curieux :

— Comment étaient faits les méchants hommes de là-bas? Était-ce vrai qu'ils ne buvaient ni vin ni bière? Alors, que buvaient-ils? Pourquoi mangeaient-ils les petits enfants? Était-ce beau, le Saint-Sépulcre? Avait-il apporté des palmes, de l'eau du Jourdain?

Maître Martin répondit de son mieux et finit par obtenir qu'on le laissât seul avec le cousin, qu'il avait fait prévenir.

— C'est pénible et dangereux, n'est-ce pas, d'aller en terre sainte? dit le cousin pour commencer l'entretien.

— Si pénible et si dangereux que pour rien au monde, entendez-moi bien, je ne voudrais refaire le voyage. Voyez comme mes cheveux sont blancs et mon visage sillonné de rides!

Tout en causant, ils se mirent ensemble à défaire bien des ballots, et le cousin, pendant tout le temps, ouvrait de grands yeux et de grandes oreilles. Cependant, à mesure que l'on ouvrait les ballots, maître Martin prenait un air de plus en plus inquiet. Quand on fut au dernier, il hésita à l'ouvrir. Quand il l'eut ouvert, il pâlit; de désespoir il laissa retomber ses bras le long de son corps, et deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues flétries.

— Il faut que je reparte, dit-il avec accablement; j'ai perdu mes mesures.

Puis, s'efforçant de sourire :

— Oui, il faut que je retourne en Palestine : « Celui qui n'a pas de tête doit avoir des jambes. »

A Nuremberg, il y en eut qui se moquèrent de lui; d'autres le plaignirent et admirèrent sa foi et sa persévérance. Il lui survint obstacles sur obstacles, mais rien ne pouvait le décourager. Il perdit, dans un incendie, une grande partie de son bien.

— Je sais, dit-il, comment on gagne de l'argent, et j'en gagnerai; car il faut que j'en aie beaucoup pour retourner là-bas et pour payer le tailleur d'images.

Il fut atteint d'une maladie tellement grave, que les médecins le tenaient pour mort.

— Je guérirai avec l'aide de Dieu, dit-il tranquillement, car il faut que je vive pour accomplir mon vœu

Et il guérit. A chaque empêchement nouveau, il se résignait sans se laisser abattre, et répétait sans cesse aux voisins, que sa constance émerveillait :

— Chaque chose a son temps; tout vient à point à qui sait attendre.

Au bout de onze ans seulement, il put repartir pour la Palestine. Tout le monde disait :

— Il est sûr qu'il y laissera ses os.

Il revint cependant, rapportant cette fois les justes mesures. Maître Adam Kraft, le tailleur d'images, gagné par la confiance inébranlable de Kœtzel, s'était mis à l'œuvre dès longtemps. Alors, entre la maison de maître Martin et le cimetière, on vit s'élever les différents groupes de la Passion. L'œuvre de Kraft subsiste encore; c'est une belle œuvre. Je préfère cependant le souvenir de Kœtzel, de sa piété, de sa force de volonté et de sa persévérance.

SECRET.

Si tu veux que ton secret reste caché, ne le dis à personne; car pourquoi un autre serait-il plus discret que toi-même dans tes affaires? La confidence est déjà pour lui un mauvais exemple et une excuse.

Georges FARCY.

UNE AURORE AUSTRALE.

Les montagnes de glace, tantôt mobiles, tantôt fixes, comme les banquises, qui défendent les approches des deux pôles opposés, ont longtemps fait croire que les climats et les phénomènes physiques étaient les mêmes dans les régions polaires. Il n'en est rien, ainsi que l'ont démontré des observations récentes. Une aurore australe n'a pas le même aspect qu'une aurore boréale.

« Le matin du 2 septembre, écrit le capitaine Howe dans son journal de bord du *Southern-Cross*, étant à 58 degrés de latitude sud et à 70 de longitude ouest, vers une heure du matin, nous eûmes le rare et splendide spectacle d'une aurore australe. Notre vaisseau, au large du cap Horn, plongeait, sous l'effort d'une brise carabinée, dans une lourde mer qui submergeait le tillac et ensevelissait sous ses vagues le mât de beaupré. Les cieux étaient d'un noir opaque; on n'y voyait pas une étoile. Peu à peu, à cette obscurité complète succéda un feu vivant, projetant sur toutes choses les lueurs brûlantes et livides d'un incendie sans fumée. L'Océan semblait une mer de vermillon fouettée par l'ouragan. Les lames escaladaient avec furie les flancs du navire, puis retombaient et fuyaient sous le vent en torrents écarlates. Les voiles, les mâts, les agrès, teintés d'un rouge de sang, flamboyaient. La tempête hurlant et rugissant, le noble vaisseau plongeant intrépide sous les vagues à crêtes cramoisies; les furieuses décharges de grêle, de neige, de verglas, passant au-dessus de nos têtes en averses rouges; les mystérieuses boules de feu électriques apparaissant sur la cime des mâts, aux extrémités des vergues, et surtout l'aspect des cieux traversés de vives lumières d'où partaient en spirales des jets éblouissants de l'éclat des météores, formaient une scène d'une grandeur effrayante et d'une sublimité dépassant tous les rêves de l'imagination. Les mots ne peuvent en donner l'idée; il faut l'avoir *vue* et *sentie*. Aussi l'ai-je consignée ici parce que je crois que ces lumières australes sont de rare occurrence, et aussi parce qu'elles sont fort supérieures et très-différentes des aurores boréales que j'avais vues au pôle arctique. » (1)

SCEAU

DE L'ABBAYE DE SAINT-MARTIN DE NOION-SUR-ANDELLE, AUJOURD'HUI CHARLEVAL, CANTON D'ÉCOUIS.

Type. — Un château fort composé d'une porte garnie de sa herse, au milieu d'une courtine crénelée, flanquée de deux tours rondes surmontées de girouettes. Au centre, le donjon vu par-dessus la courtine, et terminé par une croix, seul symbole religieux que présente ce sceau.

Ce type, d'un relief vigoureux, présente une particularité architecturale assez remarquable : les tours rondes et le donjon sont striés horizontalement, à moitié de leur hauteur et sous le toit, par des lignes fort accentuées.

Doit-on voir là un simple motif d'ornementation, ou l'indication d'un appareil de chaînes de pierres dans un blocage?

Légende.—S. CONVENT. STI MARTINI DE NOIONE SUPRA ANDELLAM; pour *Sigillum conventus Sancti Martini de Noione supra Andellam* (Sceau de l'abbaye — couvent — de Saint-Martin de Noion-sur-Andelle).

On lit dans D. Toussaint-Duplessis (*Description de la haute Normandie*, t. II, p. 310) :

« Noion-sur-Andelle est un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Évroul, fondé en 1107, par Guillaume comte d'Évreux et par Alvise de Nevers son épouse (2), qui en commencèrent les bâtiments l'année suivante, mais qui ne purent les achever. Le roi Charles IX, trouvant ce lieu commode pour la chasse, résolut d'y bâtir une maison de plaisance. La terre appartenait au sieur de Rambures; il lui donna celle de Vaudreuil en échange, et fit jeter, en 1572, les fondements du château que l'on y voit encore, et qui fut appelé Charleval, de son nom, mais qui n'a jamais été achevé, non plus que les bâtiments du prieuré.

» Cependant, comme ceux-ci ne pouvaient subsister avec ceux du château, on les jeta par terre; les moines qui y demeuraient furent renvoyés dans l'abbaye de Saint-Évroul, et Noion-sur-Andelle n'est plus qu'un prieuré simple. »

Sceau de l'abbaye de Saint-Martin de Noion.

Ces renseignements sont dus à M. de Beaurepaire, archiviste de Rouen.

La matrice a été trouvée dans un champ à Etréham, près du château de M. d'Houdetot; elle appartient à M. Doucet, de Bayeux (Calvados).

(1) Voy. t. X, 1842, p. 99.
(2) Orderic Vital, lib. II, p. 834.

ARION.

Salon de 1870; Sculpture. — Arion, groupe en marbre, par Hiolle. — Dessin de Bocourt, d'après une photographie de Hôpital.

« Les habitants de Corinthe racontent qu'Arion de Méthymne, le plus habile joueur de cithare qui fût alors, et le premier qui ait fait et nommé le dithyrambe, et l'ait exécuté à Corinthe, fut porté sur le dos d'un dauphin jusqu'au promontoire de Ténare. Ils assurent qu'Arion, ayant passé un temps considérable à la cour de Périandre, eut envie de naviguer en Sicile et en Italie. Ayant amassé dans ces pays de grands biens, il voulut retourner à Corinthe. Prêt à partir de Tarente, il loua un vaisseau corinthien, parce qu'il se fiait plus à ce peuple qu'à tout autre. Lorsqu'il fut sur le vaisseau, les Corinthiens tramèrent sa perte et résolurent de le jeter à la mer pour s'emparer de ses richesses. Arion, s'étant aperçu de leur dessein, les leur offrit, les conjurant de lui laisser la vie. Mais, bien loin d'être touchés de ses prières, ils lui ordonnèrent de se tuer lui-même s'il voulait être enterré, ou de se jeter sur-le-champ à la mer. Arion, réduit à une si fâcheuse extrémité, les supplia, puisqu'ils avaient résolu sa perte, de lui permettre de se revêtir de ses plus beaux habits et de chanter sur le tillac, et leur promit de se tuer après qu'il aurait chanté. Ils présumèrent qu'ils auraient du plaisir à entendre le plus habile musicien qui existât, et dès lors ils se reti-

rèrent de la poupe au milieu du vaisseau. Arion se para de ses plus riches habits, prit sa cithare, monta sur le tillac et exécuta l'air orthien, et, dès qu'il l'eut fini, il se jeta à la mer avec ses habits, et dans l'état où il se trouvait. Pendant que le vaisseau partait pour Corinthe, un dauphin reçut, à ce qu'on dit, Arion sur son dos, et le porta à Ténare, où, ayant mis pied à terre, il s'en alla à Corinthe vêtu comme il était, et y raconta son aventure. Périandre, ne pouvant ajouter foi à son récit, le fit étroitement garder et porta son attention sur les matelots. Ils ne furent pas plutôt arrivés que, les ayant envoyé chercher, il leur demanda s'ils ne pouvaient lui donner des nouvelles d'Arion. Ils lui répondirent qu'ils l'avaient laissé en bonne santé à Tarente, en Italie, où la fortune lui était favorable. Arion parut tout à coup devant eux, tel qu'ils l'avaient vu se précipiter à la mer. Déconcertés, convaincus, ils n'osèrent plus nier leur crime. Les Corinthiens et les Lesbiens racontent cette histoire de la sorte, et l'on voit à Ténare une petite statue de bronze qui représente un homme sur un dauphin : c'est une offrande d'Arion. » (1)

Les Grecs, enfants chéris des filles de mémoire,
De leur miel le plus doux ont doré cette histoire.

Ils ont ainsi, à côté des fables concernant les dieux ou demi-dieux qui constituent leur mythologie, beaucoup de charmantes et poétiques légendes qui se mêlent aux plus anciens récits de leur histoire, et qui ne se prêtent pas moins bien aux interprétations de la peinture et de la statuaire. Ce motif plein de grâce, Arion porté par un dauphin, a tenté un jeune sculpteur déjà maître dans son art, M. Hiolle, pensionnaire de l'Académie à Rome. Son groupe, déjà remarqué lorsqu'il fut exposé en plâtre, d'abord parmi les envois des pensionnaires de Rome, puis au Salon de 1869, a reparu, reproduit en marbre et sous une forme plus achevée, au Salon de 1870, et a valu à son auteur la médaille d'honneur. Tout le monde a applaudi à ce choix du jury. Le groupe de M. Hiolle est aussi bien conçu qu'habilement traité. Les lignes se rassemblent et se pondèrent harmonieusement, de quelque côté qu'on le considère ; le dessin est élégant et correct, le type vivant, l'imitation vraie, mais d'une vérité élevée, bien éloignée de la vulgarité que l'on prend quelquefois pour elle. On en peut dire autant de l'exécution, fine, précise, mais dont la délicatesse n'exclut ni la largeur, ni le caractère. On est heureux de voir que de jeunes artistes de talent, comme il en est sorti quelques-uns dans ces dernières années de l'Académie de Rome, soutiennent chez nous la sculpture à son rang élevé, et avec elle l'art tout entier. Tant que la statuaire ne déclinera pas, il est permis de ne pas désespérer de l'avenir de notre école.

LE PETIT MENDIANT.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 243, 250, 258, 266, 274.

Quinze ans se sont écoulés depuis les événements que nous venons de raconter. Nous sommes au mois de janvier 1846. Dans un paisible village d'Allemagne, on voit un vaste bâtiment neuf, entouré d'un grand jardin que ferment des haies vives. La moitié de ce jardin est consacrée à la culture des arbres fruitiers ; l'autre, à celle des plantes potagères.

D'un côté de la maison se trouve une pièce avec quatre fenêtres : ce pourrait être, comme espace et hauteur, « un salon », si de larges tables et des bancs de bois noir ne faisaient comprendre au premier coup d'œil qu'on est dans une école ; des cartes de France et d'Allemagne couvrent les murs, une belle mappemonde est placée au milieu d'une grande table. Sur une tablette est une Bible au-dessus de laquelle on lit en gros caractères ces mots : *Prier et travailler*. Une carte de Palestine surmonte cette devise inscrite sur le panneau peint en vert clair.

De l'autre côté de l'escalier sont deux chambres moins vastes que la salle d'étude, avec une rangée de lits garnis de couvertures d'un blanc de neige, et une autre petite chambre avec une seule couchette et une simple table à écrire. La cuisine donne sur le verger.

Dans la pièce principale que nous avons décrite, un jeune homme marchait d'un pas rapide ; son visage respirait la joie la plus vive... Il s'arrêtait par moments, touchant un livre ou un meuble ; mais ce soin était inutile, car toutes choses étaient dans un ordre parfait. Un vieillard d'un aspect vénérable, aux beaux cheveux blancs, entra dans la salle d'étude. Son costume avait une sorte de solennité. Il marchait d'un pas ferme, car il avait conservé la force et la santé. Son visage rayonnait, il avait le droit de se sentir heureux ! En regardant autour de lui, et en se rappelant les jours passés, une félicité indicible remplissait son âme.

— Henri, s'écria-t-il en ouvrant ses bras au jeune homme qui s'y jeta avec un tendre élan, que Dieu soit loué de m'avoir permis de vivre pour voir un jour tel que celui-ci ! Il y a quinze ans, jamais je n'aurais cru que cela fût possible !...

— Mais, moi, je le croyais, reprit Henri ; — je le croyais depuis le moment où j'ai lu l'histoire de *Pestalozzi*. Alors une unique pensée s'empara de mon cœur, celle de devenir instituteur des pauvres, et tout ce que j'ai fait ne tendait qu'à ce but.

— Et tu as réussi dans ta noble entreprise, reprit le père, et c'est avec une joie profonde que je te vois dans une route aussi honorable. C'est, sans nul doute, une tâche difficile que d'élever des enfants et de les instruire ; pour moi, je n'en eusse jamais été capable, quand bien même j'aurais possédé l'instruction nécessaire. La tendresse que tu portes à ces pauvres petites créatures confiées à tes soins est égale à celle d'un père pour ses enfants, c'est-à-dire à celle d'un bon père qui ne veut que le bien et le devoir pour sa famille. Hélas ! je n'ai pas toujours pratiqué ce véritable amour envers les miens ! — Oh ! mon fils, depuis que le Seigneur m'a réveillé du rêve coupable dans lequel je m'égarais, depuis que l'amour paternel a fait s'ouvrir les replis de mon cœur comme les bourgeons d'une fleur, je comprends mes doux et saints devoirs envers mes enfants qui me sont si chers ! Mon fils, nul mieux que toi ne pourra remplir la mission de donner par de nobles exemples les meilleures leçons de morale. Tel est le maître, tel est l'élève. Oh ! mon enfant, il y a une pensée qui me remplit toujours de crainte, la facilité avec laquelle on peut tomber dans l'abîme du mal...

— Père, répondit Henri avec une confiance calme qui n'avait rien de l'orgueil humain ; père, je ne crains rien, car le Seigneur est ma force ! Je m'appuie sur son secours, et je n'attends rien que de son aide. Il a régné jusqu'à ce jour dans les plus secrètes profondeurs de mon âme. Tout est l'œuvre de sa main. — Je ne suis qu'un instrument qu'il daigne diriger. — Pour me préserver de toute vanité, je prie sans cesse et je demande au Seigneur de me souvenir que je ne suis rien et ne puis rien sans lui. Tant que je resterai humble et soumis à la divine volonté du Seigneur, je mériterai d'élever ses enfants.

— Qu'il en soit ainsi, dit le vieillard tout en essuyant les larmes qui tombaient de ses yeux.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à un jeune homme

(1) Hérodote, l. I, c. 25.

robuste et florissant de santé. On n'eût jamais pu reconnaître dans ce fort et beau garçon de seize ans le chétif petit Pierre dont un médecin avait dit, en le voyant pour la première fois chez la brave jardinière, qu'il n'avait pas jusqu'au printemps à vivre. Le lait bienfaisant, l'air sain de l'étable, les soins maternels dont l'avait entouré l'excellente femme, avaient fait de cette pauvre petite créature le jeune homme plein de force et de vie qui venait assister à l'inauguration de l'école de son frère. Il était habituellement employé dans un atelier de charpenterie de la ville voisine. Ses trois sœurs le suivaient. Jeanne était grande et d'un extérieur agréable, et, grâce aux soins d'un excellent docteur, la déviation de sa taille n'avait plus rien de choquant au premier abord. Elle prenait soin de l'intérieur du ménage. La petite famille possédait une certaine aisance, l'ancien journalier étant devenu intendant d'un homme riche auquel appartenaient le château voisin et le terrain sur lequel s'élevait l'école nouvelle. Jeanne employait les heures que les soins du ménage lui laissaient libres à confectionner des chemises et des vêtements pour les gens du village, et la dame du château la faisait venir souvent pour travailler chez elle. L'ancienne petite élève du brave maître tailleur était devenue une ouvrière si habile qu'elle pouvait mettre de côté des épargnes suffisantes pour assurer le repos de sa vieillesse.

Lise avait épousé un meunier, et l'heureux couple prospérait : quand le vent ne faisait pas tourner les ailes du moulin, le jeune ménage s'occupait de quelque autre manière ; le mari se mettait à un métier de tisserand, et la femme prenait son rouet, de sorte que le changement de temps ne les faisait jamais chômer.

Rose était, depuis quelques années, bonne d'enfants, et, comme elle montrait beaucoup de zèle dans son service, de douceur et de dignité de caractère, elle avait su gagner la juste confiance de la mère des enfants : on pouvait sans crainte la laisser seule avec ses petites filles, qui n'avaient qu'à gagner en voyant sous leurs yeux ses bons exemples. Rose se plaisait à prendre pour modèle cette excellente Babeli qui avait soigné Pestalozzi dans son enfance.

Quel touchant spectacle que celui de cette famille ! Si tous les enfants pauvres pouvaient finir ainsi ! Et pourquoi tous ne le pourraient-ils pas s'ils apprenaient tous *à prier et à travailler?*

La cloche de l'école sonna neuf heures. — Au même moment, les cloches de l'église jetèrent de joyeux sons dans les airs, et un cortége sortant du château se dirigea vers l'école nouvelle. Le pasteur marchait en tête avec douze enfants, tous uniformément vêtus; puis venaient le propriétaire du manoir et sa famille, suivis de tous les habitants du village.

Henri se tenait debout devant le seuil de la porte de l'école. Là, le pasteur lui remit les douze enfants en lui adressant quelques paroles amicales.

Henri, vivement ému, leur souhaita la bienvenue, et, d'une voix vibrante où perçait le sentiment profond qui l'animait, il prononça l'allocution suivante :

« Mes chers enfants,

» Quand j'étais jeune comme vous, j'errais dans les rues en mendiant. Je ne savais pas alors que c'était mal d'agir ainsi. Mais le bon Dieu veillait sur moi, et il m'amena bientôt à comprendre que mendier est un péché quand on a la force de gagner sa vie par son travail. A cette époque, je lus un fragment des Mémoires d'un ami des enfants. Cet homme avait mis en pratique cette belle parole du Sauveur : *Laissez venir à moi les petits enfants.* Il instruisait les jeunes mendiants et leur apprenait à devenir des membres utiles de la société. Comme j'étais moi-même mendiant, cette histoire fit sur mon esprit une impression profonde. Un désir inquiet, ardent, s'empara de moi. Je voulais devenir plus tard instituteur des pauvres, comme Pestalozzi. Le noble maître de ce domaine entendit parler de moi, et dans la tendre bonté de son cœur il me fit donner l'instruction nécessaire au but que j'avais choisi. Que Dieu l'en bénisse à jamais ! Voyez, mes enfants, cette belle maison dans laquelle vous êtes appelés à vivre : elle a été bâtie par son ordre; tous les meubles, tous les ustensiles de travail sont des dons de sa main; ce jardin est sa création. Parmi les pauvres enfants, il a choisi les plus pauvres, les plus abandonnés, ceux qui n'ont ni père ni mère; il me les a donnés à élever. Vous n'êtes plus orphelins, mes chers amis. A partir de ce jour, je suis votre père, votre guide, votre soutien ! Je vous aiderai à marcher dans le sentier du devoir.

» Notre institution est fondée sur le plan tracé par Pestalozzi, l'immortel ami des enfants dont je viens de parler.

» *Prier et travailler !* telle était sa devise. Elle sera la vôtre. Nous sèmerons et nous récolterons dans notre beau jardin, et nous offrirons nos actions de grâces au Seigneur, qui seul peut bénir la moisson. Vous participerez à toutes les leçons données aux enfants du village plus riches que vous, et avec lesquels vous vivrez en paix et amitié, et je vous instruirai avec le même soin tendre et pieux. L'âme de Pestalozzi habitera parmi nous. Je m'efforcerai de marcher sur ses traces, de suivre en tout son exemple, de sorte que s'il voyait notre école et notre jardin [1] il pût être content de nous. Hélas ! il ne peut venir à nous, car ce Dieu qu'il a tant glorifié l'a depuis longtemps rappelé à lui ; mais si Pestalozzi ne vit plus sur cette terre, sa mémoire vit toujours dans les cœurs de ceux qui aiment les enfants. Aujourd'hui est le centième anniversaire de sa naissance, et dans toutes les écoles de Suisse cette fête doit être célébrée.

» Nous aussi, nous la célébrerons par la consécration de notre école, qui s'appellera *École Pestalozzi*, en l'honneur de la mémoire de l'ami des enfants. Que cet exemple vous serve toujours de guide : *Prions et travaillons*, comme il nous le conseillerait. »

— Qu'il en soit ainsi, dit le pasteur. — Et toute l'assemblée répéta avec émotion : Qu'il en soit ainsi !

SÉBASTIEN CABOT.

Voy. p. 185.

Après les heureuses investigations que nous avons déjà signalées [2], il ne saurait plus rester de doutes sur le lieu de naissance de Sébastien Cabot. Il avait bien vu le jour à Gênes, mais s'il naquit en Italie, son éducation première fut tout anglaise. Dès l'âge de quatre ans, il avait été amené à Bristol par son père, et cette grande cité était devenue comme son pays natal. Dans ce port si commerçant, rien ne lui manqua pour se former à la vie maritime ; néanmoins on peut présumer aussi que, grâce aux conseils de son père, il reçut une éducation classique peu commune ; car si on le désigna de bonne heure comme étant un intrépide marin, il sut acquérir promptement la réputation d'un habile cosmographe. Or, lorsqu'on avait mérité ce titre vers la fin du quinzième siècle, c'était une preuve qu'on était reconnu comme ayant une connaissance approfondie des auteurs de l'antiquité, à laquelle se

[1] Dans l'Institut Pestalozzi, la culture du jardin par les enfants fait partie du plan d'éducation.

[2] Voy. d'Avezac, *les Navigations terre-neuviennes*, etc. 1869.

joignait celle des écrivains arabes qui ont traité des sciences géographiques (1).

Embarqué après l'âge de vingt ans, d'autres disent vingt-cinq, sur le navire qui devait réaliser un vaste projet, le jeune Cabot vit, comme son pére, la grande terre américaine avant qu'elle eût apparu à nul autre Européen. La magnifique carte due à ses soins le prouve suffisamment. Sébastien Cabot n'a cependant point sacrifié à la vaine gloire; pas plus que son pére, il n'a essayé d'imposer son nom à cette région lointaine qu'on voyait pour la première fois.

Il n'y a rien de plus grand dans l'ordre des choses morales que de voir le génie glorifié par le génie. Or, dans ce monument unique de la cartographie ancienne que nous venons de rappeler, Sébastien Cabot commence la légende qui racontera bientôt à l'Europe ce que l'univers est destiné à devenir par l'adjonction des terres nouvelles en citant le grand nom de Colomb. « C'est par lui, dit-il, que la découverte a été accomplie en l'année 1492 ; les autres n'ont fait que la continuer. » Par cet aveu unique, Sébastien Cabot est déjà respectable à nos yeux, il écarte jusqu'au souvenir qui grandit le nom de son père; nous allons tenter d'exposer ce qui l'a rendu célèbre.

Sans nul doute, Sebastien Cabot préluda à ses vastes travaux en faisant partie des trois expéditions qui succédèrent à celle de 1494, expéditions durant lesquelles le continent américain fut exploré par l'étude de la côte sur une étendue considérable ; mais, selon toute probabilité, il commanda la grande entreprise de 1498, qui, ayant été organisée d'après les conseils de son pére, ne put être dirigée par ce dernier. Cette expédition n'eut pas le succès qu'on en attendait à Bristol. Composée de deux navires armés aux frais de Jean Cabot, puis de trois autres bâtiments armés par des marchands, la petite flottille devait aller coloniser les pays transatlantiques, où, comme on l'a dit, l'Angleterre venait de planter son drapeau. Là ne devait pas se borner la mission qu'elle s'était proposée; elle devait faire tous ses efforts pour atteindre l'île de Cipango, dans la région équinoxiale, d'où venaient à si grand'peine les fines épices et les parfums. Une mer détestable qui força l'un des navires à rétrograder jusqu'en un port d'Irlande, puis les glaces rencontrées au delà des 45 degrés, s'opposérent à la poursuite de ce grand projet. Après bien des vicissitudes, bien des jours infructueux passés en mer depuis le mois de juin jusqu'au mois d'octobre, il fallut regagner Bristol, puis convenir des déceptions qui succédaient à une grande espérance, la terre des épices restant toujours à découvrir. L'accueil fut froid, le cœur du jeune marin ne put qu'être froissé de la réception qu'on lui fit. On ne sait rien de positif sur les années qui succédérent à cette déconvenue. Il est très-probable qu'un marin de cet âge, qui avait commandé à vingt ans une flottille importante, ne resta point dans l'oisiveté. Cabot navigua sans doute; dans tous les cas, sa renommée grandit, et elle grandit avec tant de rapidité qu'après la mort de Henri VII, vers le 12 septembre 1511, l'Espagne le demanda à l'Angleterre pour le charger d'une expédition dont on attendait de grands résultats. Sébastien Cabot se trouve bientôt à Séville avec un traitement de 50 000 maravédis. Ferdinand, qui avait médité sous l'influence du cardinal Ximenes l'expédition signalée plus haut, meurt le 23 janvier 1516, et l'entreprise est ajournée. Cette époque de la vie de Cabot, néanmoins, n'est pas sans gloire. Reconnu pour un des plus grands cosmographes de son temps, il revoit les cartes si imparfaites qui doivent diriger désormais les grandes expéditions que l'Espagne médite, puis il fait partie du grand conseil des Indes; mais les intrigues qui se trament autour de lui l'éloignent momentanément de Séville, et il retourne bientôt en Angleterre, où régne Henri VIII, qui a hérité des projets de son devancier. Cette phase de la vie du grand navigateur reste d'ailleurs dans une certaine obscurité, et, comme l'a très-bien prouvé l'historien américain Richard Biddle (1), c'est avec la plus grande circonspection qu'il faut accepter le récit d'Hakluyt faisant partir en 1517 notre grand marin en compagnie de Thomas Pert, dont il flétrit la mémoire. Ce qui est hors de doute et ce qui atteste le crédit scientifique dont jouissait Cabot, c'est qu'à son retour dans la Péninsule, il est nommé *piloto mayor* d'Espagne en 1518, et que, quatre ans plus tard, lorsque Fernand Cortez lui écrit, il le traite de magnifique seigneur (2).

Dans cette situation éminente et qu'il doit entièrement à son mérite bien reconnu, Sébastien Cabot semble abandonner complétement sa patrie d'adoption. Las peut-être des âpres tergiversations de Henri VIII et des sages préoccupations financières de Wolsey, il tourne de préférence ses regards vers le jeune souverain qu'on allait appeler César, et auquel tout souriait au monde, la fortune et les peuples.

C'était désormais en se dirigeant vers l'Amérique du Sud que Sébastien Cabot prétendait découvrir le champ réel qui convenait à son activité et à son courageux sang-froid. La pensée que lui avait léguée son père demeurait au fond de son cœur et se mêlait à de nouveaux projets. S'élancer à l'extrémité de l'Amérique du Sud sur les traces de Magellan, c'était encore chercher les routes qui mènent à ces contrées admirables d'où viennent toutes les richesses convoitées par l'Europe.

Mais par un hasard étrange, ou peut-être par une prévision politique dont nous ne connaissons pas bien l'origine, deux expéditions sortent, à peu de mois de distance, des ports de l'Espagne pour les mêmes régions : l'une commandée par Diego Garcia, et partant de la Corogne le 15 janvier 1526; l'autre ayant pour chef Cabot, et ne s'éloignant de San-Lucar que le 3 avril de la même année (3). Rivales toutes deux, elles ne pourront que se contrarier ; les deux chefs portent d'ailleurs le titre de *capitaine général*.

Dès le 17 du même mois, celle dont la navigation nous intéresse était parvenue à l'île de Palma; mais il faut le dire tout de suite, les premiéres dispositions du voyage avaient été prises d'une façon si imparfaite, comme cela arrivait si souvent alors, que les vivres manquèrent lorsqu'on fut arrivé dans les parages vers lesquels se terminaient alors les parties connues du Brésil : on fut obligé d'atterrir par les 27 degrés, au port *de los Patos*, aujourd'hui Sainte-Catherine. Là dominaient les Carijos, tribu de Guaranis qui confinaient avec les Tupinambas ; on eût pu même confondre les deux nations quant aux coutumes, si les Carijos n'avaient pas été plus agricoles que leurs voisins, et par cela même plus secourables pour les étrangers. Cabot, dont les équipages étaient épuisés par la famine, avait été admirablement accueilli par ce peuple hospitalier ; il eut le tort qu'avaient alors tous les marins, il enleva quatre fils de chefs pour les ramener avec lui en Europe, et la guerre fut allumée. Elle était aussi à son bord, comme elle avait été sur le navire de Magellan. Notre Génois imita son pré-

(1) L'un de ses ennemis se rit plus tard de ses vastes connaissances en astrologie (*en su astrologia*), ce qui prouve simplement qu'il était habile astronome. Diego Garcia, qui traite son rival avec tant de légèreté, donne sans le vouloir la preuve de la haute renommée dont il jouissait.

(1) *A Memoir of Sebastian Cabot;* Londres, 1832, 1 vol. in-8, 2e édit.

(2) Voy. Navarrete, *Coleccion de viages.*

(3) Voy. le tome XV de la *Revista trimensal*, publiée à Rio de Janeiro.

décesseur espagnol, et il jeta sur une île déserte les trois officiers qui prétendaient entraver sa marche et même lui ravir le commandement.

Il semble qu'à partir de ce moment Cabot ait renoncé à sa pensée première, et que les trésors qu'on pouvait se procurer si facilement en Amérique lui aient fait renoncer à ceux de la terre aux épices, comme on disait alors. Il est à l'embouchure d'un fleuve immense; là il rencontre Francisco Puerto, le seul homme qui soit resté de l'expédition de Solis. Il prend la résolution de se transporter sur le rio San-Juan; il y bâtit prudemment un petit fort, puis il donne l'ordre à l'un de ses capitaines, Juan Alvarez Ramon, d'entrer avec son brigantin dans le grand fleuve de l'Uruguay et d'en entreprendre l'exploration. Cette admirable région était alors dominée par les implacables Charruas; le brick ayant échoué sur un bas-fond, Ramon est égorgé par les sauvages, sans que ce déplorable événement arrête Cabot dans ses projets gigantesques : il a

Sébastien Cabot. — Dessin d'Eustache Lorsay (1).

résolu, en effet, de traverser l'Amérique de part en part avec cent vingt hommes, et il prétend gagner le Tucuman pour passer de là au Pérou, dont les Espagnols ont commencé la conquête.

Pour se faire une idée légère des effroyables obstacles que pouvait rencontrer alors la réalisation d'un tel projet, il faut lire aujourd'hui et le récit de Ramirez, et les précieux commentaires qui nous ont été laissés par un émule de Cabot qui sut accomplir en partie ce que celui-ci avait rêvé (1). Nuñez Cabeça de Vaca, il est bon d'en faire l'observation, avait avec lui trente chevaux dont l'aspect seul terrifiait alors les Indiens. Dépourvu d'un pareil renfort, Cabot avance toujours, et voilà que sur les rios Parana et Paraguay, qu'il remonte d'une façon si téméraire, il se voit environné un jour par trois cents embarcations chargées de belliqueux *Agazes* mêlant d'effroyables sifflements à ces cris rauques que n'entendit jamais de sang-froid un Européen, et qui sont plus terribles, dit-on, que le cri de guerre des autres Indiens. Cabot n'était qu'un marin habile; il devient tout à coup un intrépide général : grâce à ses dispositions prudentes et au courage impétueux de ses hommes, les

(1) Voy. *Commentaires* d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, adelantade et gouverneur du Rio de la Plata, publiés pour la première fois en français par H. Ternaux-Compans. Cabeça de Vaca entreprit son mémorable voyage vers le mois de septembre 1540. La physionomie du pays n'avait pas encore changé.

(1) Voy. Jean Cabot, page 185. — Grâce à M. d'Avezac, nous avons pu reproduire les précieuses effigies des deux grands navigateurs contemporains de Colomb, dont nous ne possédions pas encore une image authentique. Le portrait du brave marin, que les matelots de Bristol se plaisaient à appeler *the good olde and famousman, master Sebastian Cabota,* est regardé comme ayant été peint par Holbein, et a orné jadis la galerie royale de White-Hall, d'où il passa, en 1792, dans le cabinet d'un amateur de Bristol nommé Joseph Harford. Transportée en Amérique, cette toile précieuse a été brûlée durant un incendie qui eut lieu à Pittsburgh (Pensylvanie) en l'année 1845. Par bonheur elle avait été gravée, et une photographie excellente nous l'a conservée.

Agazes sont mis en fuite et il ne perd que trois combattants.

Ce fut après ce combat, dont il était sorti victorieux, que Sébastien Cabot s'avança jusqu'au delà de la colline où devait s'élever un peu plus tard la capitale du Paraguay. Il parvint ensuite par les 21° 5′ de latitude, et il put se convaincre que la grande nation des Guaranis suffisait à elle seule pour former les éléments d'un grand centre de population. Plus civilisés que les tribus de la même race qui se multipliaient sur les côtes du Brésil, ayant déjà des habitudes agricoles, s'étant d'ailleurs initiés au développement industriel que quelques-uns d'entre eux avaient pu observer dans certaines régions soumises au pouvoir des Incas, ces Indiens connaissaient dès cette époque l'usage des métaux précieux (1), et dans une certaine mesure ils en comprenaient la valeur : on trouva parmi leurs guerriers des haches en cuivre; ils avaient dépassé ce que l'on est habitué à appeler aujourd'hui l'âge de pierre.

Contrairement à ce qu'ont avancé certains chroniqueurs, il est hors de doute que les hordes guaranis se ruaient parfois sur les peuples péruviens, dont ils convoitaient les richesses métalliques; on sait aussi par Luiz Ramirez que les *Chanduls*, formant un des rameaux de la race des Querandies, et vivant à quatre-vingts lieues en remontant le grand fleuve, obtenaient par échange des Indiens civilisés divers objets d'ornement en or et en argent. Si l'on ajoute à ces détails le récit sommaire des voyages surprenants d'Aleixo Garcia (2), qui, après avoir traversé les vastes campagnes du sud de l'Amérique vers 1524, était revenu au Paraguay chargé d'innombrables richesses métalliques, on se figurera aisément comment l'imagination enflammée des Espagnols créa sur ces bords sauvages une sorte d'Eldorado, et changea la dénomination du fleuve de Solis en adoptant celle de *rio de la Plata* (fleuve d'Argent), qu'il a conservée sans raison apparente. Ce ne fut pas toutefois Cabot qui le lui imposa, la date de la lettre de Diego Garcia, son rival, en est la preuve; vers le milieu du seizième siècle, ce nom avait déjà prévalu.

A son retour de l'aventureuse exploration du rio de la Plata, où il avait enduré parfois la famine la plus cruelle, Cabot fut heureux de trouver un asile dans ce petit fort de *Santo-Espiritu* qu'il avait fait bâtir au couchant du Parana, à l'embouchure du Caracañal. Au rapport de Gregorio Funes, ses voisins immédiats étaient les Timbus, dont il n'avait rien à redouter. Sa bonté ferme lui avait acquis l'affection des Indiens; sa connaissance des langues américaines lui permettait de négocier avec eux. Il n'en était pas de même au fort San-Juan; les Espagnols y vivaient en mauvaise intelligence avec les Charruas. Lorsqu'on lit la relation par trop naïve de Diego Garcia, dans laquelle il avoue avoir eu pour mission de faire sur ces bords huit cents esclaves qu'on devait conduire en Espagne, on est surpris de la mansuétude des Indiens : ils s'étaient irrités à la fin, et nombre de soldats castillans avaient été massacrés.

(1) Voy. Martin de Moussy, *l'Industrie indienne dans le bassin de la Plata à l'époque de la découverte*; Paris, 1866, in-8 de 38 pag.

(2) Cet Aleixo Garcia, qu'il ne faut confondre ni avec Diego Garcia, ni avec Martin, était parti des campagnes du Brésil; et le vénérable Ayrès de Cazal a tort de supposer, contre l'avis de Charlevoix, que son étonnant voyage eut lieu en 1532 ou 1533. Aleixo Garcia vivait peu de temps avant l'arrivée de Cabot. Guzman a été le premier à révéler ses incroyables aventures dans le poëme de *la Argentina*. Garcia était suivi de son frère ou de l'un de ses fils, jeune homme aussi intrépide que lui. De nombreux Indiens formaient une caravane qui lui permit d'avancer jusqu'au pied des Andes. Il imita sans doute les Chanduls et se pourvut par échange de nombreuses richesses métalliques. M. Alfred Demersay le représente ainsi dans son beau *Voyage au Paraguay*. Cazal affirme qu'il contribua à la prodigieuse richesse agricole de ces contrées en y conduisant quelques vaches et quelques taureaux. Il fut, dit-on, massacré par les siens.

A cette époque, près de trois ans s'étaient écoulés dans les alternatives les plus cruelles pour Cabot. Il avait expédié des agents en Espagne, en réclamant le titre et le droit qui s'attachaient à la dignité d'*adelantado* (1) : on l'oubliait dans ses forêts, et on le laissait en butte aux amères discussions qui s'élevaient parfois entre lui et Diego Garcia. Ses messagers avaient eu le tort extrême de ne point se présenter les mains pleines d'or ou chargées de dépouilles précieuses qu'on s'attendait à trouver chez des peuplades dont quelques récits menteurs avaient exagéré les richesses. Las de l'anxiété dans laquelle il vivait, il prit, en 1530, la résolution de revenir en Europe. Incertain sur ce qui avait eu lieu chez ses voisins, il partit sans prendre vengeance des Charruas, et ce sentiment de clémence lui fut vivement reproché. La calomnie avait précédé son retour : elle partait des trois misérables qu'il avait jetés sur une île déserte au début de l'expédition. La prison fut sa récompense, et il ne fit rien pour s'y soustraire. Sa parole énergique l'en fit sortir; on le remit en liberté sous caution. Quand Charles-Quint l'eut entendu, les droits de sa charge lui furent restitués, mais avec injonction précise de ne plus retourner sur les bords de ce fleuve magnifique dont le premier il avait fait connaître les splendeurs et les richesses agricoles.

Il se vengea de ce déni de justice en composant la carte précieuse (2) qui reste comme un monument élevé à la gloire de son père. Chose bien remarquable, dans la légende qui accompagne ce vaste travail, pas une plainte ne lui échappe, pas une fausse espérance n'est donnée. S'il n'y cache pas tous les maux qu'il a soufferts, il sait expliquer en peu de paroles tous les biens qu'on peut se procurer le long des grands fleuves qu'il a remontés. « Nos gens, dit-il, en arrivant dans ce pays, voulurent reconnaître s'il était fertile ou favorable à la culture; si, en un mot, le blé pouvait y croître. Or on sema au mois de septembre cinquante-deux grains de froment (il n y en avait pas davantage dans tout le navire), et l'on recueillit au mois de décembre cinquante-deux mille grains de blé; et cette même fertilité se manifesta à l'égard des autres semences... »

Cabot parle également, mais d'une façon très-sommaire, des richesses métalliques qu'il entrevit : « Ceux qui vivent dans l'intérieur affirment que non loin de là il y a de grandes montagnes d'où l'on tire de l'or en quantités infinies, et qu'en avançant dans ces mêmes chaînes on se procure de l'argent abondamment. » Il paraît aujourd'hui bien certain que, grâce à certaines invasions inconnues ou à de fructueux échanges, plusieurs Indiens de la Plata tenaient en leur possession jusqu'à cinq cents marcs de ce métal précieux (3).

Après son retour du Rio de la Plata, on peut affirmer que la carrière de Sébastien Cabot comme navigateur aux terres lointaines est close. Pendant un certain nombre d'années encore, il exerce sa charge à Séville; puis il retourne à Bristol, qu'il regardait en quelque sorte comme sa ville natale. Là il devient président d'une compagnie de marchands établis à Bristol qui cherchait à utiliser la grande pensée à la réalisation de laquelle il s'était voué sous l'inspiration de son père. Gagner par le nord-ouest la terre aux

(1) Du mot *adelantar*, hâter, presser, se porter en avant. C'était ce que les Romains désignaient sous le titre de *præsides provinciæ* quand ils appartenaient au civil; lorsqu'ils appartenaient à l'armée, ils remplaçaient les *præfecti legionum*. Sous les Goths, on les appelait *Tiufados*.

(2) Cette belle mappemonde, si artistement construite, est elliptique et n'a pas moins de 1m.48 de large sur 1m.11 de haut. Elle a été très-bien figurée dans la collection des cartes publiées par M. Jomard; mais sa légende, qui est écrite en latin et en espagnol, n'a point été reproduite.

(3) Voy. Ruy Diaz de Guzman, *Historia argentina*, ch. V, p. 20.

épices, atteindre les terres de l'Inde par les mers glacées voisines du pôle, tel était le rêve qu'il avait fait à son tour, comme par héritage, et dont l'infortuné Mac-Clure a trouvé seul le fatal dénoûment. La mort de sir Hugh Willoughby, qui périt en 1554 sur les mers polaires, celle de Chancellor qui eut lieu lors de la même expédition, furent des actes tragiques qu'on oublia bientôt grâce aux fructueuses relations commerciales qui unirent l'Angleterre à la Russie, et dont Burrough fut le promoteur. Sébastien Cabot finit sa longue carrière vers 1557; on suppose que ce fut à Londres qu'il s'éteignit, mais on ignore où ses restes furent déposés.

Ce qui est rare au seizième siècle, Cabot paraît avoir poursuivi sa longue carrière exempt de revers ou d'inquiétudes; son ami Stephen Burrough, qui fut plus tard grand pilote d'Angleterre, nous le représente même poussant la jovialité du vieil âge jusqu'à l'extrême, témoin le jour où, environné d'une suite nombreuse, il venait à Gravesende encourager par sa présence l'équipage du *Search Thirst*, et où il prit part aux danses que les dames de la ville improvisèrent à son intention [1]. Certes, il y a un bien douloureux contraste entre la fin du vieux directeur de la compagnie des marchands de Bristol et celle de l'amiral de Castille, Cristophe Colomb, qui, dans ses courses nombreuses entreprises pour revendiquer ses droits, s'en allait coucher à l'auberge.

Un fait psychologique qui s'est renouvelé plusieurs fois marqua les derniers moments du noble vieillard. Au dire de son vieil ami Richard Eden, la pensée qui semblait l'avoir obsédé à tous les moments de son existence lui apparut radieuse à l'instant où tout allait finir : à cette heure suprême, il désignait la longitude qu'il fallait atteindre pour réaliser le voyage que toute sa vie il avait projeté, et que l'on rêve encore de nos jours.

LES FOUS DE COUR.

Suite. — Voy. p. 167.

SEIGNI-JOAN, CAILLETTE, TRIBOULET.

Rabelais nomme Seigni-Joan « fol insigne de Paris, bisayeul de Caillette. » Et il raconte comment fut rendue par lui une sentence entre un pauvre diable qui mangeait son pain à la fumée de la rôtisserie du petit Châtelet, et le rôtisseur qui voulait qu'on lui payât la fumée de son rôt [2], sentence qui parut aux docteurs « tant équitable, voyre admirable... qu'ils font doubte, en cas que la matière eût été au parlement dudit lieu, ou en la rote à Rome, voyre certes entre les aréopagites décidée, si plus juridiquement eût été par eulx sententié. » Ce prédécesseur de Caillette (lequel vécut sous Louis XII) ne doit donc pas être confondu avec le bouffon du même nom qui avait l'honneur de divertir Marguerite de Valois, sœur de François Ier, à l'époque où Triboulet tenait l'office de fou à la cour de France. On ne sait guère que ce que Rabelais en rapporte. Quant à Caillette, il ne paraît pas avoir appartenu au roi, bien qu'il vécût à la cour. Son nom resta célèbre : Ménage assure, dans son *Dictionnaire étymologique*, que de son temps on se servait encore, à Nîmes et à Montpellier, de l'expression : « Fou comme Caillette. » Son nom se trouve dans plusieurs productions du temps, notamment dans la *Nef des fols* (en vers français, 1497), qui le fait vivre en 1494 et donne son portrait comme patron des modes nouvelles. Bien loin d'avoir la finesse matoise de celui que Rabelais appelle son *bisayeul*, Caillette ne semble avoir dû sa renommée qu'à son extrême simplicité. On en peut juger par l'anecdote suivante, empruntée aux *Contes* de Bonaventure Despériers; elle peint bien le peu de malice du pauvre fou, en même temps que la cruauté d'une cour qui passait pour raffinée :

« Les pages avaient attaché l'oreille à Caillette avec un clou contre un poteau, et le pauvre Caillette demeurait et ne disait mot; car il n'avait d'autre appréhension, sinon qu'il pensait être confiné là pour toute sa vie. Il passe un des seigneurs de la cour, qui le voit ainsi en conseil avec ce pilier, qui le fait incontinent dégager de là, s'enquérant bien expressément qui avait fait cela et qui l'a mis là.

» — Que voulez-vous? Un sot l'a mis là, un sot l'a mis là.

» Quand on disait : — Ç'ont été les pages?

Caillette répondait bien en son idiotisme : — Oui, oui, ç'ont été les pages.

» — Saurais-tu connaître lequel ç'a été?

» — Oui, oui, disait Caillette, je sais bien qui ç'a été.

» L'écuyer, par commandement du seigneur, fait venir tous ces gens de bien de pages en la présence de ce sage homme. Caillette leur demandant à tous l'un après l'autre :

» — Venez çà; a-ce été vous?

» Et mon page de nier, hardi comme un saint Pierre :

» — Nenni, Monsieur, ce n'a pas été moi.

» — Et vous?

» — Ne moi.

» — Et vous?

» — Ne moi aussi.

» Mais allez faire dire oui à un page quand il va du fouet! Caillette était là devant qui disait en son cailletois :

» — Ce n'a pas été moi aussi.

» Et voyant qu'ils disaient tous nenni, quand on lui demandait :

» — A-ce point été cettui-ci.

» — Nenni, disait Caillette.

» — Et cettui-ci?

» — Nenni.

» Et à mesure qu'ils répondaient nenni, l'écuyer les faisait passer à côté, tant qu'il n'en resta plus qu'un, lequel n'avait garde de dire oui après tant d'honnêtes gens qui avaient dit nenni; mais il dit comme les autres :

» — Nenni, Monsieur, je n'y étais pas.

» Caillette était toujours là, pensant qu'on le dût aussi interroger si ç'avait été lui; car il ne lui souvenait plus qu'on parlât de son oreille, de sorte que quand il vit qu'il n'y avait plus que lui, il va dire :

» — Je n'y étais pas aussi.

» Et s'en va remettre avec les pages pour se faire coudre l'autre oreille au premier pilier qui se trouverait. »

Triboulet, le fou célèbre de Louis XII et de François Ier, ne fut pas, il faut le dire tout de suite, ce personnage que le théâtre contemporain nous a montré dissimulant, sous un masque grotesque, le visage d'un honnête homme et des sentiments qu'il pouvait être dangereux de laisser paraître à la cour. Était-il du moins, comme on aime à se le représenter, un type accompli du bouffon spirituel, satirique avec grâce, qui enveloppe sous une forme plaisante les leçons amères de l'expérience? Ou bien ne faut-il voir en lui qu'un de ces malheureux disgraciés de la nature, plus dignes de la pitié que du rire, dont s'amusait pourtant la grossière gaieté des grands? C'est sur quoi l'on dispute encore. Il est rangé parmi les derniers par l'auteur d'une *Histoire de Blois*, mais sans

[1] *He Intered into the dance himself, amoungst the rest of the young and lusty company.* Son dernier biographe, M. Nicholl, affirme avec raison qu'on ne connaît pas plus l'époque de sa mort d'une façon certaine que celle de sa naissance.

[2] Voy. t. XXXI, 1863 p. 337.

preuves suffisantes : Bernier (aux *Preuves*, p. 39) rapporte qu'il fut ramassé dans un faubourg de cette ville, où il était né, par le roi Louis XII, qui le tira des mains des pages et des laquais, trop disposés à abuser de sa faiblesse d'esprit, et lui donna un gouverneur. C'est sans doute celui-ci qui figure, fort en peine de son étrange pupille, dans un autre conte de Bonaventure Despériers :

« A l'entrée de Rouen, dit-il, Triboulet fut envoyé pour dire : « Vois les cy venir », qui était le plus fier du monde d'être monté sur un beau cheval caparaçonné à ses couleurs, tenant la marotte des bonnes fêtes. Il piquait, il courait, il n'allait que trop. Il avait un maître avec lui pour le gouverner. Eh! pauvre maître, tu n'avais pas besogne faite. Il y avait belle matière pour le faire devenir Triboulet lui-même. Ce maître lui disait :

» — Vous n'arrêterez pas, vilain! Si je vous prends!... Arrêtez-vous!

» Triboulet, qui craignait les coups (car quelquefois son maître lui en donnait), voulait arrêter son cheval, mais le cheval se sentait de ce qu'il portait; car Triboulet le piquait à grands coups d'éperons; il lui haussait la bride, il la secouait, et le cheval d'aller :

» — Méchant! vous n'arrêterez pas! disait son maître.

» — Par le sang Dieu! disait Triboulet (car il jurait comme un homme), ce méchant cheval, je le pique tant que je le puis, encore ne veut-il pas demourer! »

Voilà un premier trait peu décisif.

En voici encore un où l'on ne sait si la malice l'emporte ou la naïveté :

« Passant un jour sur un pont avec un seigneur, celui-ci demanda en colère pourquoi, quand on l'avait construit, on avait omis d'y mettre un garde-fou :

» — C'est, lui dit Triboulet, que l'on ne savait pas que nous y passerions. »

Dreux du Radier, dans ses *Récréations historiques* (I, 5-10), a recueilli d'autres anecdotes qui, si elles étaient authentiques, témoigneraient qu'il y avait plus de sens dans la cervelle de ce fou que dans celle de beaucoup de gens réputés très-sages.

On prétend, par exemple, qu'assistant au conseil où l'on délibérait avant l'expédition qui se termina par la bataille de Pavie et la captivité de François Ier, il dit au roi, avec la familiarité qu'on souffrait de lui :

— Cousin, vous voulez donc rester en Italie?

— Non, répondit le prince.

— Eh bien, vos avis me déplaisent.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, beau sire Triboulet?

— Vous parlez beaucoup d'entrer en Italie; mais ce n'est point là l'essentiel.

— Et qu'est-ce donc?

— C'est le moyen d'en sortir, dont personne ne parle.

Il avait des tablettes qu'il tenait en forme de journal; il y mettait les noms de ceux qu'il tenait pour aussi fous que lui. Il y inscrivit, à ce que l'on rapporte, celui de l'empereur Charles-Quint, disant qu'il était plus fou que lui de passer par la France pour aller aux Pays-Bas.

— Mais, lui dit François Ier, si je le laisse passer?

— En ce cas, dit Triboulet, j'effacerai son nom de mes tablettes et j'y mettrai le vôtre.

Menacé par un grand seigneur de périr sous le bâton, parce qu'il avait parlé de lui avec trop de hardiesse, il s'en plaignit au roi, qui lui dit de ne rien craindre; que si quelqu'un était assez osé pour le tuer, il le ferait pendre un quart d'heure après.

— Ah! sire, dit Triboulet, s'il plaisait à Votre Majesté de le faire pendre un quart d'heure avant!

Le dernier trait est plaisant; ceux qui précèdent font penser aux paroles que Rabelais met dans la bouche de Pantagruel lorsqu'il conseille à Panurge d'aller prendre conseil d'un fou : « Par l'advis, conseil et prédiction des fols, vous sçavez quantz (combien) princes, roys et républicques ont été conseruez, quantes batailles guaignées, quantes perplexités dissolues... » Et il ajoute : « En cette matière, voyons-nous entre les iongleurs, à la distribution des rolles, le personnaige du sot et du badin estre tousiours représenté par le plus perit (habile) et parfaict de la compaignie. » Rabelais donne par deux fois à Triboulet l'épithète de *morosophe*, qui veut dire fou sage; mais la peinture qu'il fait de lui, dans son entrevue avec Panurge, est celle d'un fou, comme dit ce dernier, « proprement et totalement fol. » Rien ne prouve que la plupart des mots qu'on lui prête aient jamais été dits. Si on les lui a prêtés toutefois, c'est sans doute qu'ils étaient dans ses habitudes et convenaient à son caractère. Voici enfin le portrait qu'en fait le poëte Jean Marot, dans sa pièce sur la *Prinse du château de Pesquière*. Triboulet assistait, non sans frayeur, en effet, au siége de Pescaire par Louis XII, en 1509 :

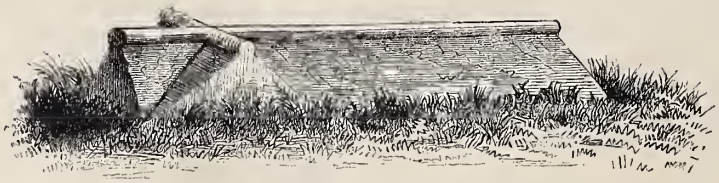
Triboulet fut ung fol de la teste escorné,
Aussi saige à trente ans que le jour qu'il fut né.
Petit front et gros yeulx, nez grand et taille à voste,
Estomac plat et long, hault dos à porter hoste;
Chacun contrefaisoit, chanta, dansa, prêcha,
Et de tout si plaisant qu'onc homme ne fascha.

M. Jal a découvert le véritable nom de famille de Triboulet, qui était Ferial, Fevrial ou le Fevrial; on le trouve dans les comptes de 1523 ou de 1529 avec ces variantes. Il résulte des mêmes documents que le fou avait servi de protecteur à un jeune frère et lui avait assuré une place parmi les marmitons de la cuisine du roi. Il paraît être mort vers 1529.

La suite à une prochaine livraison.

PIERRES TOMBALES.

Voy. p. 112.



Quatorzième siècle. — Tombe en forme de croix, dans le Yorkshire.

Cette pierre existe à Fingall dans le Yorkshire. On en voit une autre faite à l'imitation d'une église, à Bredon, dans le Worcestershire : une porte et des fenêtres y sont figurées.

LES SOUI-MANGAS.

Cinnyris violaceus et son nid. — Dessin de Freeman.

Les *soui-mangas* sont les colibris de l'ancien continent. Ils ne sont pas inférieurs aux oiseaux-mouches d'Amérique pour la beauté du plumage. « Ce sont, dit Guéneau de Montbeillard, les couleurs les plus riches, les plus éclatantes, les plus moelleuses; toutes les nuances de vert, de bleu, d'orangé, de rouge, de pourpre, relevées encore par l'opposition des différentes teintes de brun et de noir velouté qui leur servent d'ombre... On croirait que la nature a employé la matière des pierres précieuses, telles que le rubis, l'émeraude, l'améthyste, l'aigue-marine, la topaze, pour en composer les barbes de leurs plumes. »

Les souï-mangas, ainsi que l'indique leur nom (qui veut dire, dans un patois moitié français, moitié portugais, usité à Madagascar, *mangeurs de sucre*), se nourrissent du suc des fleurs. Ils recueillent ce suc en plongeant leur langue, comme une espèce de trompe, au fond de la corolle. Leur bec est en général long, grêle, arqué. Ce n'est pas en volant et en restant suspendus en l'air au-dessus des fleurs, à la façon des oiseaux-mouches et de certains papillons, qu'ils en sucent le miel; ils s'accrochent aux tiges ou aux petites branches des plantes, s'y cramponnent dans toutes les positions, quelquefois la tête en bas, comme le font nos mésanges.

A la beauté du plumage ces oiseaux joignent l'agrément du chant. Ils supportent la captivité, du moins dans leur pays natal. On voit des souï-mangas vivants chez les oiseleurs hollandais du cap de Bonne-Espérance; ces oiseleurs ne leur donnent pour aliment que de l'eau fortement sucrée; mais les mouches, qui abondent dans ce pays et qu'ils happent avec beaucoup d'adresse dès qu'elles s'engagent à travers les barreaux de leur cage, leur fournissent un supplément de nourriture. Quand on les transporte sur un navire, où les insectes sont beaucoup plus rares, ils ne tardent pas à mourir. On ne les conserve guère au delà de trois semaines.

Les souï-mangas habitent l'Inde, ainsi que les contrées méridionales de l'Afrique. Au Cap, on les voit souvent dans les bosquets voisins des habitations et même dans les jardins potagers; ils voltigent parmi les plants de haricots ou de fèves de marais, s'arrêtant, comme les abeilles, de fleur en fleur pour en pomper le suc.

Le *Cinnyris violaceus*, que représente notre gravure, est une espèce de soui-manga. Il a la tête, le cou, le haut du dos et la gorge, d'un violet brillant à reflets verts. Le devant de la poitrine est d'un orangé vif, qui va pâlissant à mesure qu'il se répand sur le ventre et sur les flancs.

Un brun olivâtre couvre le dos, le croupion et les ailes.

Ce bel oiseau se rencontre communément dans les environs du cap de Bonne-Espérance. Il niche sur les buissons. Son nid, construit avec art, se compose uniquement d'un duvet végétal aussi fin et aussi doux que la plus belle soie.

LES DEUX AGASIAS.

ANECDOTES.

Il y avait à Éphèse, à l'époque de la mort d'Alexandre, un certain Agasias que les lauriers d'Aristote empêchaient de dormir. Il aurait voulu tout embrasser, tout savoir, parler de tout comme Aristote, et arriver comme lui à la gloire par ses écrits. Malheureusement, les dieux ont toujours été avares de leurs dons les plus précieux, et le patrimoine de la science humaine ne s'enrichit pas deux fois en un siècle d'un génie comme celui d'Aristote. De même que parmi les généraux d'Alexandre il ne s'en était pas trouvé qui fût de taille à porter à lui tout seul le fardeau qu'il leur léguait, de même les successeurs d'Aristote furent forcés, se sentant trop faibles, de se partager son vaste empire.

Agasias, laissant à qui les voudrait reprendre les spéculations du maître sur la métaphysique, la morale et les lettres, s'adjugea, sans consulter personne, la tâche de continuer l'Histoire des animaux.

Comme il était riche, il se procurait facilement tous les écrits qui traitent de l'histoire des animaux; comme il offrait une somptueuse hospitalité à tous les voyageurs, Grecs et Barbares, qui venaient à Éphèse de toutes les parties du monde, il se faisait raconter ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient entendu dire, peut-être même ce qu'ils avaient imaginé, sur les mœurs des animaux étrangers. Aussi, lorsque Agasias n'était pas occupé à donner audience aux voyageurs, on pouvait être sûr qu'il était quelque part occupé à lire. Il lisait au lit, à table, au bain, à la promenade, toujours escorté d'esclaves copistes auxquels il indiquait les extraits qu'ils auraient à faire. Et son cœur se gonflait de joie et d'orgueil en voyant que les notes s'entassaient à une grande hauteur et qu'il avait plus que doublé de volume l'héritage scientifique laissé par Aristote.

— Il est probable, se disait-il, que je suis maintenant l'homme du monde le plus profondément versé dans l'histoire des animaux.

Sur le coq, par exemple, il avait trouvé dans ses auteurs des choses si merveilleuses qu'il n'eût pas donné pour cent talents la cassette où étaient précieusement gardées les « Notes sur les mœurs du coq. »

— Le coq, disait-il un jour d'après un de ses manuscrits, a cela de particulier que si quelqu'un le regarde bien en face, il se trouble, ses plumes se hérissent, il danse sur place comme saisi d'un malaise subit; et si on continuait à le regarder de la sorte, il finirait par tomber en faiblesse. »

La petite fille d'Agasias, qui passait en ce moment sous les fenêtres, entendit ces paroles, et ne manqua pas d'en faire son profit. Quant au naturaliste, il continua de dicter avec animation, et les copistes se relayaient pour le suivre. Tout à coup l'on entendit des cris perçants qui venaient de la cour, et bientôt la petite fille entra, suivie de sa nourrice, qui cherchait vainement à la retenir. On put entendre l'enfant bégayer au milieu de ses sanglots :

— Le coq n'a pas voulu se troubler! Il n'a pas voulu tomber en faiblesse!

Agasias demeura un instant interdit, pendant que les copistes riaient sous cape.

— Nourrice, s'écria-t-il enfin d'un ton sévère, pourquoi souffres-tu qu'un petit enfant vienne nous déranger au milieu d'études si sérieuses et si profondes? Quant au coq, ajouta-t-il en se tournant vers les copistes, pourquoi se troublerait-il devant le regard d'un enfant? Le texte dit clairement : *Si quelqu'un regarde un coq;* or, nous savons tous qu'un enfant n'est pas *quelqu'un.*

Les esclaves baissèrent la tête et ne répondirent rien. Agasias était leur maître; donc il avait raison. Cependant un Syrien, plus impudent que les autres, suggéra cette idée que le maître pourrait tenter lui-même l'expérience. L'amour de la science ne le portait pas à parler ainsi; mais les esclaves sont comme les enfants : quand ils sont restés longtemps immobiles, ils saisissent avec empressement toutes les occasions de se distraire.

Agasias prit un air grave et même sévère. Était-il de sa dignité de se rendre à l'invitation d'un esclave? Cela valait-il la peine d'interrompre une lecture si intéressante? Qu'était-il besoin de descendre à la basse-cour pour constater un fait qui n'était pas douteux pour lui, étant consigné par écrit?

Il se décida pourtant, je ne sais vraiment pourquoi, à descendre, suivi de ses secrétaires. Ce fut un grand événement que de voir apparaître le maître en personne; car ses études continuelles le condamnaient à une réclusion si austère qu'il ne connaissait pas la moitié de sa vaste maison. Quand on l'eut conduit où il voulait aller, et qu'il fut en présence des oiseaux de toute espèce qui peuplaient sa basse-cour, il eut un moment d'hésitation, rougit même un peu, et, se tournant vers un de ses esclaves, il se décida à lui dire :

— Mon ami, lequel de ces animaux est un coq?

Il y eut un instant de silence, causé par la stupeur. Les esclaves se regardaient en dessous avec des sourires moqueurs. L'homme de la basse-cour se mit même à ricaner, comme un rustre qu'il était. Un de ses camarades lui marcha sur le pied pour le faire taire, et tous deux, unissant leurs efforts, finirent par attraper un coq, au milieu des cris d'effroi des poules, des oies et des pintades. Mais le coq prisonnier, plus sauvage et plus farouche qu'un Scythe vaincu, se débattait avec rage, agitait sa crête par de brusques mouvements de cou, et, tantôt d'un œil, tantôt de l'autre, mais jamais des deux à la fois, regardait le savant stupéfait d'un air de moquerie, de menace et de mépris. L'expérience ne réussit pas; mais quoi! le coq y mettait si peu de bonne volonté!

Quoi qu'il en soit, l'odeur de la basse-cour, les cris des volatiles effarouchés, le sourire ambigu des esclaves, déplurent à Agasias, qui, dégoûté à jamais de faire des expériences, jura qu'on ne l'y prendrait plus, et qu'il s'en tiendrait désormais à ses livres. Il composa par la suite un volumineux Traité où je soupçonne Pline le Naturaliste d'avoir puisé quelques-uns de ses renseignements.

Trois cents ans plus tard, il y avait à Éphèse un autre Agasias, de la même famille que le premier, et aussi du même caractère. La prédication de saint Paul avait profondément troublé son âme honnête : il se convertit au christianisme avec sa famille. Celui-là, c'étaient les lauriers de son aïeul le naturaliste qui l'empêchaient de dormir. Chrétien, il aimait son prochain avec toute la ferveur d'un néophyte; savant, du moins en espérance, il aspirait à la gloire que procurent les lettres. Pour concilier ces deux amours, il résolut de faire de profondes recherches sur les meilleurs moyens de rendre tout le monde heureux : il voulait découvrir surtout comment on pourrait faire disparaître la pauvreté. Ses études et ses recherches lui prenaient tout son temps, car il avait affranchi ses esclaves qui auraient pu lui servir de copistes, et il

s'était dépouillé d'une partie de son bien, afin qu'affranchis ils eussent les moyens de mener une vie honnête. Il n'avait qu'un seul secrétaire, qui suffisait à peine à son ardeur de lire et d'extraire. Il cherchait avec tant d'acharnement ce que c'est que la pauvreté en elle-même, et quelle en est l'essence, qu'il ne lui restait pas une minute pour voir par ses yeux ce que c'est qu'un pauvre.

Dans ses rares promenades, quand il passait tout distrait, il rencontrait parfois des gens à moitié nus qui tendaient une main suppliante. Il les regardait avec surprise, et se demandait si ce n'étaient point des stoïciens ou des philosophes cyniques; il leur conseillait avec douceur de faire couper leur barbe, de se vêtir plus décemment et d'étudier sans prévention la nouvelle doctrine; puis, après avoir, dans son aveugle candeur, désespéré les pauvres, il s'en allait, méditant sur les meilleurs moyens de les enrichir.

Un des disciples de saint Paul, qui connaissait son zèle et qui vit son erreur, lui prit un jour la main, et lui dit :

« — Ami, cessez de tourmenter votre esprit de spéculations vaines. Ce n'est pas de la science que Dieu vous demande, mais de la charité : la science est trop souvent stérile; la charité, qui agit, est toujours féconde. Au lieu de méditer sans fin sur les effets et les causes de la pauvreté, regardez le pauvre de vos propres yeux, écoutez sa plainte, suivez-le dans sa demeure, et vous saurez alors, sans tant de définitions et de subtilités, ce que c'est que la pauvreté.

» Votre aïeul, que vous brûlez d'imiter, n'est pas un modèle pour vous. Tout savant qu'il était, il avait des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne pas entendre. Vous ne m'en voudrez pas de vous dire toute la vérité : c'est l'homme qui en a écrit le plus long sur toutes les espèces d'animaux, et c'est l'homme qui en savait le moins sur les animaux. Si, au lieu de se renfermer dans son cabinet et d'entasser notes sur notes, et malheureusement fables sur fables, il eût daigné regarder autour de lui et faire connaissance avec le monde qui l'entourait, il aurait peut-être découvert quelque vérité utile. Il a passé comme une ombre vaine; et son livre, quelque gros qu'il soit, n'est, au regard de la vérité, que l'ombre d'une ombre. Ceux d'entre les hommes qui le lisent sans jugement l'admirent, parce qu'il est gros ou que d'autres l'ont admiré; mais ils n'y puisent que l'erreur; les autres le traitent sans respect. Sans doute son nom s'est conservé, il jouit même encore d'une apparence de gloire; mais que la vérité se propage dans le monde, et vous verrez à quel rang ce livre descendra.

» Vous qui êtes chrétien, faites un retour sur vous-même : ne vaut-il pas cent fois mieux soulager de votre argent et de vos bonnes paroles Jésus-Christ sous la figure d'un pauvre, que de montrer clairement par vos calculs combien il y a de pauvres dans Éphèse, combien sont païens, combien sont juifs, et combien sont chrétiens? Les hommes de bonne volonté n'ont pas besoin de lire vos livres pour savoir faire l'aumône, et vous-même n'aviez pas besoin de les écrire pour savoir comment il faut secourir son frère. Vous n'aviez pas tant médité sur la charité quand vous vous êtes montré si charitable et si humain envers vos esclaves affranchis; depuis que vous êtes devenu si profond philosophe, vous n'avez plus le temps de faire l'aumône à personne. Concluez ! »

Ces paroles firent d'abord beaucoup de peine à Agasias, et il y eut en lui comme une révolte; mais il était doux et humble de cœur, il savait souffrir une petite humiliation pour la vérité et la justice. Il commença par brûler ses manuscrits, comme un monument de vanité. Il sut trouver bien vite dans son propre cœur les accents qui soutiennent et consolent les malheureux. Pour avoir appris à temps qu'il faut agir et non pas rêver, il amassa peu à peu ce trésor incorruptible, plus précieux mille fois que tous les écrits des hommes et que la gloire qu'ils peuvent donner.

LE REPOS DU DIMANCHE.

Je m'étonnais, il n'y a pas longtemps, de voir qu'en plein moyen âge un acte authentique avait pu être, par un jour de fête, fait et signé chez un tabellion de Normandie; mais quelqu'un me dit et me fit voir qu'aux quinzième et seizième siècles le fait était très-fréquent. Des actes de vente et autres se rédigeaient et signaient aux plus grandes fêtes de l'année. Messieurs les tabellions avaient sur ce point toute licence.

Il en était exactement de même pour les universités : les examens se pouvaient tenir tous les jours de l'année. Je me rappelle, en effet, que maître François Rabelais fut reçu docteur en médecine, à Montpellier, le propre jour de la Toussaint. Le même privilége avait, du reste, été accordé à toutes les professions non serviles (ou estimées telles en ce temps-là). Ainsi, enseigner, écrire, copier de la musique, était permis pour tous les jours de l'année sans aucune exception.

Lorsque l'imprimerie fut inventée, il y eut un grand embarras : on se demanda si la typographie pouvait être assimilée à la simple écriture. La question fut longuement débattue : on allégua tant de raisons pour et contre que la question ne fut pas décidée, et qu'on ne sait pas encore s'il est, oui ou non, permis de faire aux jours de fête œuvre typographique.

Une autre profession pouvait s'exercer aux jours de fête, c'était la profession de barbier. Non-seulement les barbiers pouvaient faire tous les jours des opérations chirurgicales, mais encore il leur était permis de raser.

SOCRATE.

Quelques moments avant de boire la ciguë, Socrate disait à ses disciples éplorés qu'il était sûr de la divine bonté. Il suffirait que ces paroles eussent été prononcées ou du moins écrites aux environs de la quatre-vingt-quatorzième olympiade pour qu'il fût difficile de refuser à la raison humaine la faculté de s'élever par ses propres forces à la certitude de l'existence de Dieu.

Charles DE RÉMUSAT.

LE TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE,

APPELÉ VULGAIREMENT *TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE.*

Si d'Alger on se dirige vers le couchant en se rapprochant toujours des bords de la mer, on arrive, après avoir parcouru 30 kilomètres, au pont jeté sur le large lit du Mazafran, limite d'un petit massif qui s'étend jusqu'à la base du Chenoua, dont la masse puissante domine toutes les vues environnantes.

Ce massif, semblable à une île, baigné par la Méditerranée sur toute sa face nord, confond, du côté opposé, sa base avec les vastes plans de la Mitidja, et forme, dans sa partie supérieure, un plateau long et étroit, à surface onduleuse, de 150 à 300 mètres d'altitude.

C'est là que s'élèvent la petite ville de Koléa, appelée par les Arabes *la Sainte*, à 38 kilomètres d'Alger, et le tombeau des Rois de Mauritanie, qui en est à 63; puis, sur les rivages maritimes qu'ils jalonnent de distance en dis-

tance, Fouka, qu'on pourrait appeler la marine de Koléa; le beau village de Bou-Ismaël, aux riches plantations; le hameau de Bérard (le *Tagouraït* des indigènes), qu'arrose une source superbe sous de grands ombrages; et enfin Tipasa, qui sort du milieu de ses ruines si intéressantes, comme pour dire une fois de plus que la vie n'est qu'une transformation de la mort.

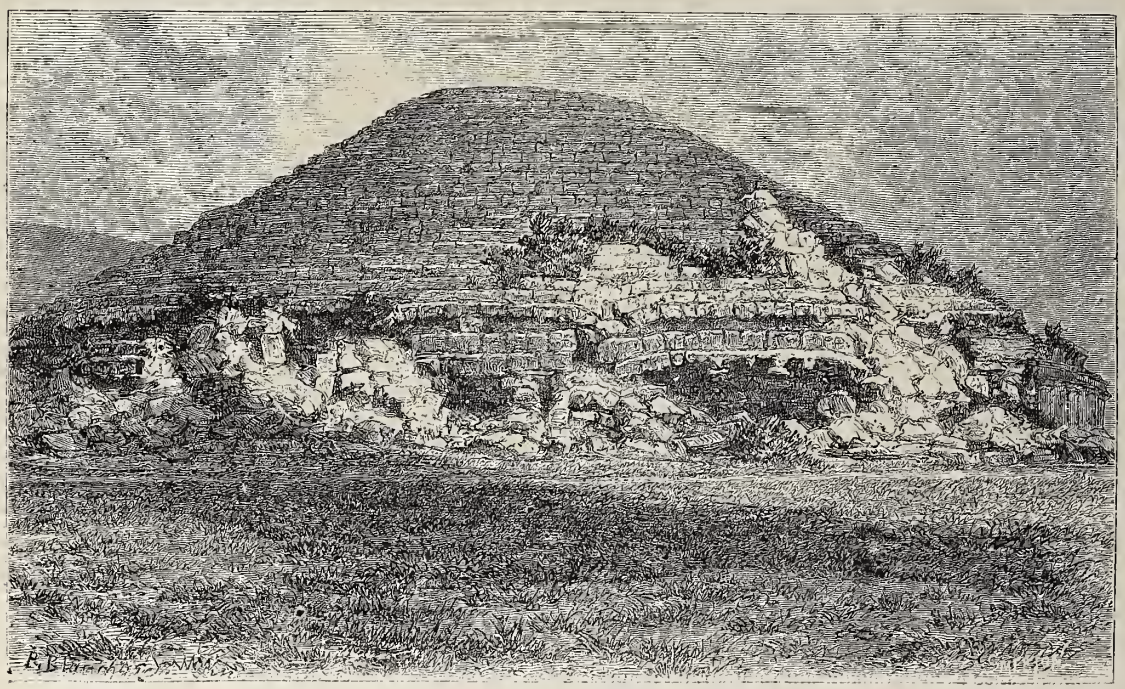
Le tombeau des Rois, placé sur un mamelon qui se détache de la crête du plateau, dans une sorte de large dépression, se voit à de grandes distances et dans un rayon considérable.

On l'aperçoit de Bou-Farik, de Blida, de tous les points de l'épais rideau de montagnes dont la courbe ellipsoïdale se développe des gorges profondes de l'Harrach au pays tourmenté des Beni-Menâseur, et même des bords de l'Oued-Djemaa, éloigné de 50 kilomètres; sur mer, enfin, bien longtemps avant d'atterrir aux rivages d'Alger.

Il était difficile de trouver moins loin de Césarée, la capitale de la Mauritanie, un site plus favorable pour placer un monument qui pût être vu de loin, but qui semble avoir été surtout dans les intentions du fondateur.

De partout, du reste, il offre à peu près le même aspect.

Lorsque la distance n'est pas considérable, on y distingue une partie droite, cylindrique, peu saillante d'ailleurs, émergeant d'un amas de pierres qui enveloppe toute sa base et que surmonte une sorte de cône tronqué, arrondi, tellement déformé d'ailleurs qu'il a presque l'aspect d'un dôme irrégulier.



Le Tombeau de la Chrétienne, près de Koléa (Algérie); vue générale. — Dessin de Ph. Blanchard [1].

Si on s'éloigne, particulièrement dans les directions du sud et de l'est, la séparation entre la base et le dôme disparaît, le tout prend l'aspect d'une masse conique obtuse, presque celui d'une pyramide tronquée qui se serait affaissée sur elle-même.

On dirait un de ces grossiers mais énormes tumulus élevés par les Barbares, dans les steppes du Nord, à la mémoire des héros tombés au choc des batailles.

Pour l'explorateur désireux de savoir ce que pouvait être cette masse étrange, quand une course plus ou moins longue le conduisait jusqu'à sa base, il y reconnaissait aussitôt les ruines d'un vaste monument circulaire enveloppé partout, jusqu'à une assez grande hauteur, d'amas de grosses pierres cubiques, et terminé par une pyramide à gradins dont les dernières assises avaient disparu, enlevées soit par les efforts du temps, soit par la main des hommes. De toutes parts, dans les parties inférieures comme dans les parties hautes, l'œil apercevait les traces d'une désorganisation profonde, témoignage trop certain de la rage avec laquelle les dévastateurs s'étaient abattus sur cette grande œuvre du passé.

Parmi ces débris sans nombre, on reconnaissait quantité de morceaux d'architecture : des chapiteaux d'ordre ionique, mais de deux dessins différents; des tambours de colonnes engagées, des morceaux de corniches multiples.

Au nord surgissait, du milieu des blocs éboulés, la moitié inférieure et la plus considérable d'une porte monolithe offrant encore la presque totalité des moulures de ses vantaux, lesquels figuraient assez bien, pour les visiteurs peu attentifs, une grande croix latine, dans laquelle on avait naturellement cherché l'une des explications du nom de *tombeau de la Chrétienne* donné au monument. Une recherche minutieuse amenait à reconnaître l'existence de trois autres portes, mais complétement ensevelies.

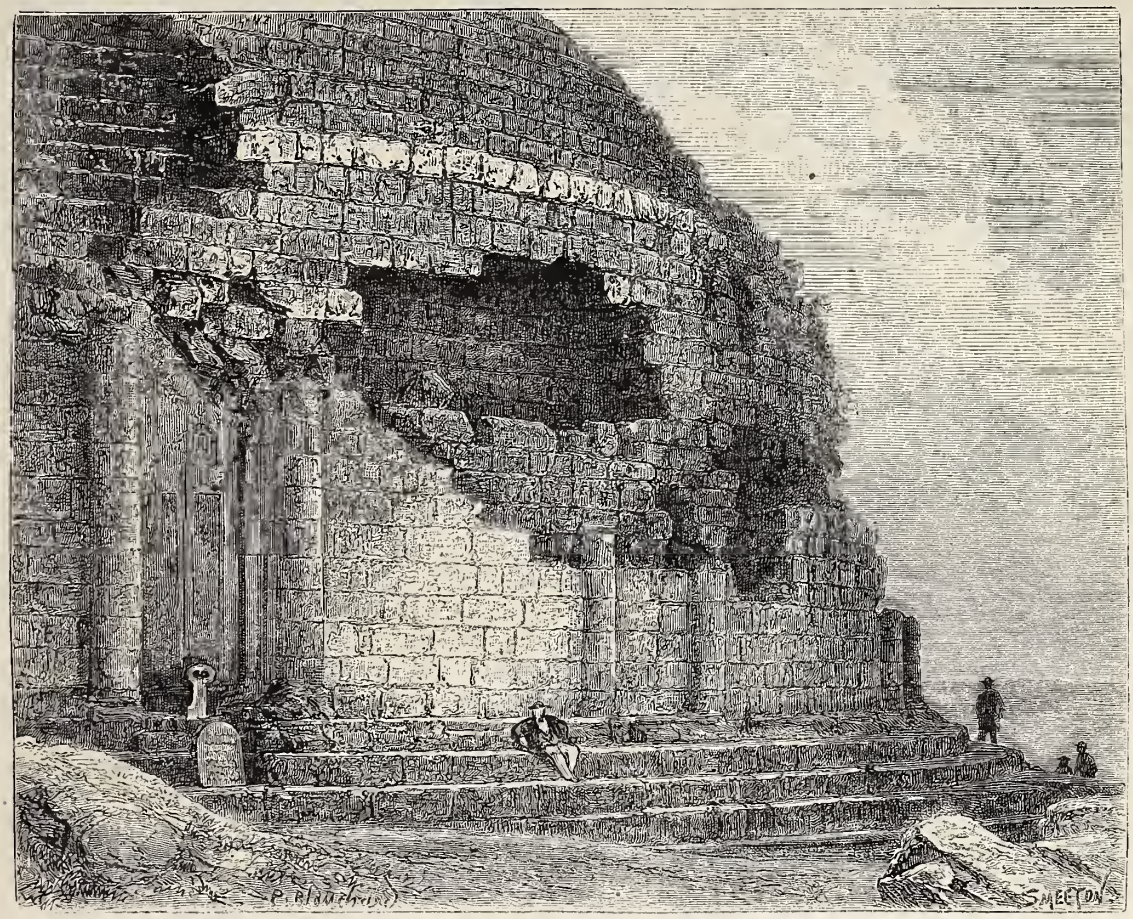
Sur le flanc est de la pyramide s'ouvrait une entaille large et profonde, béante, qui montrait que de ce côté des efforts considérables avaient été tentés pour pénétrer les secrets de cette tombe, mais que ces efforts, arrêtés tout à coup par les difficultés ou par une cause inconnue, avaient été infructueux. La tradition attribue aux Turcs cette grande brèche, la plus formidable attaque opérée contre le tombeau de la Chrétienne. Elle aurait été faite en 1552, par Salah Raïs.

Ajoutons enfin qu'une végétation sauvage exubérante avait partout envahi ce sol bouleversé, mêlant ses mille touffes de feuilles et de fleurs sans cesse renouvelées aux troncs noueux d'oliviers sauvages âgés de plusieurs centaines d'années.

[1] Ces dessins sont faits d'après les photographies de MM. Alary et Geiser.

Telle se présentait à la vue la grande ruine lorsque je l'explorai, aux premiers jours de 1853; telle elle était encore lorsque je la revis, en décembre 1865.

Le nombre des indications que l'on pouvait tirer de l'examen des ruines était extrêmement restreint. On pouvait annoncer sans hésitation que le monument était d'ordre ionique : c'était à peu près tout. Il est vrai qu'à l'aide de ce simple énoncé on eût pu, à la rigueur, le restaurer en



Le Tombeau de la Chrétienne; porte de l'est. — Dessin de Ph. Blanchard.

partie; car en architecture, comme en paléontologie, la plus légère partie d'un tout conduit à la restitution de l'ensemble. Toutefois, il eût fallu ne tenir aucun compte de la liberté dont usaient si largement les artistes anciens lorsqu'il s'agissait de varier le même type sans modifier ses caractères essentiels; il eût fallu méconnaître les volontés du fondateur de cet ouvrage gigantesque, les nécessités résultant de son emplacement, de la position des lieux, des exigences de la main-d'œuvre.

Si l'on veut, d'ailleurs, avoir une idée de la difficulté, pour ne pas dire de l'impossibilité, devant laquelle on se trouvait à cet égard, il suffira, aujourd'hui que nous possédons tous les détails du monument tel qu'il était, de jeter un coup d'œil sur quelques restaurations qui en avaient été essayées.

Le problème était réellement insoluble, puisqu'on ne pouvait en aucun point arriver à la base de l'édifice, et qu'il était réellement indispensable que cette base fût dégagée au moins sur une certaine étendue.

En effet, d'après ce que l'on en voyait encore, le monument semblait avoir été de forme polygonale, avec un noyau circulaire : on y reconnaissait l'existence de quatre portes; mais ne pouvait-il pas y en avoir plus? Et puis, quel était l'agencement de la façade générale? Le monument reposait-il sur le sol, ou s'appuyait-il sur une base? Quelle était la disposition de cette base? Quel était le nombre des colonnes? Quelle était la valeur de l'entre-colonnement? Pourquoi deux chapiteaux d'un dessin différent? Quelles étaient ensuite les proportions données aux parties constituantes de l'ordre employé? Quelle était la nature de l'entre-colonnement, dont on retrouvait toujours et partout un des éléments, la corniche? Quelle était la constitution de la pyramide par rapport à la base? Quelles étaient les véritables dimensions de l'édifice? Quel était le mode de construction adopté dans cette énorme masse de matériaux? Quelle était enfin (et c'était là surtout ce que l'on se demandait depuis trente ans), quelle était la destination précise de ce colossal amas de pierres taillées, au sujet duquel on avait fait les suppositions les plus diverses, bien que l'opinion vulgaire n'y eût jamais vu qu'un tombeau?

On a eu la solution complète de ces problèmes à la suite des grands travaux exécutés, en 1865 et 1866, sous la direction de M. Mac-Carthy.

Toute œuvre doit procéder d'un plan qui en facilite la poursuite et l'exécution.

Il y avait à exécuter là deux opérations successives : le dégagement des façades et l'exploration intérieure, l'une procédant de l'autre; une idée ingénieuse permit, comme on va le voir, de les mener parallèlement. Le travail extérieur n'était qu'un simple déblai de pierres et de terres, exigeant du temps, des hommes, et surtout beaucoup de surveillance.

Le travail intérieur était d'une nature beaucoup plus difficile à déterminer, attendu qu'on n'avait absolument

aucune donnée qui pût conduire à lui imprimer telle ou telle direction.

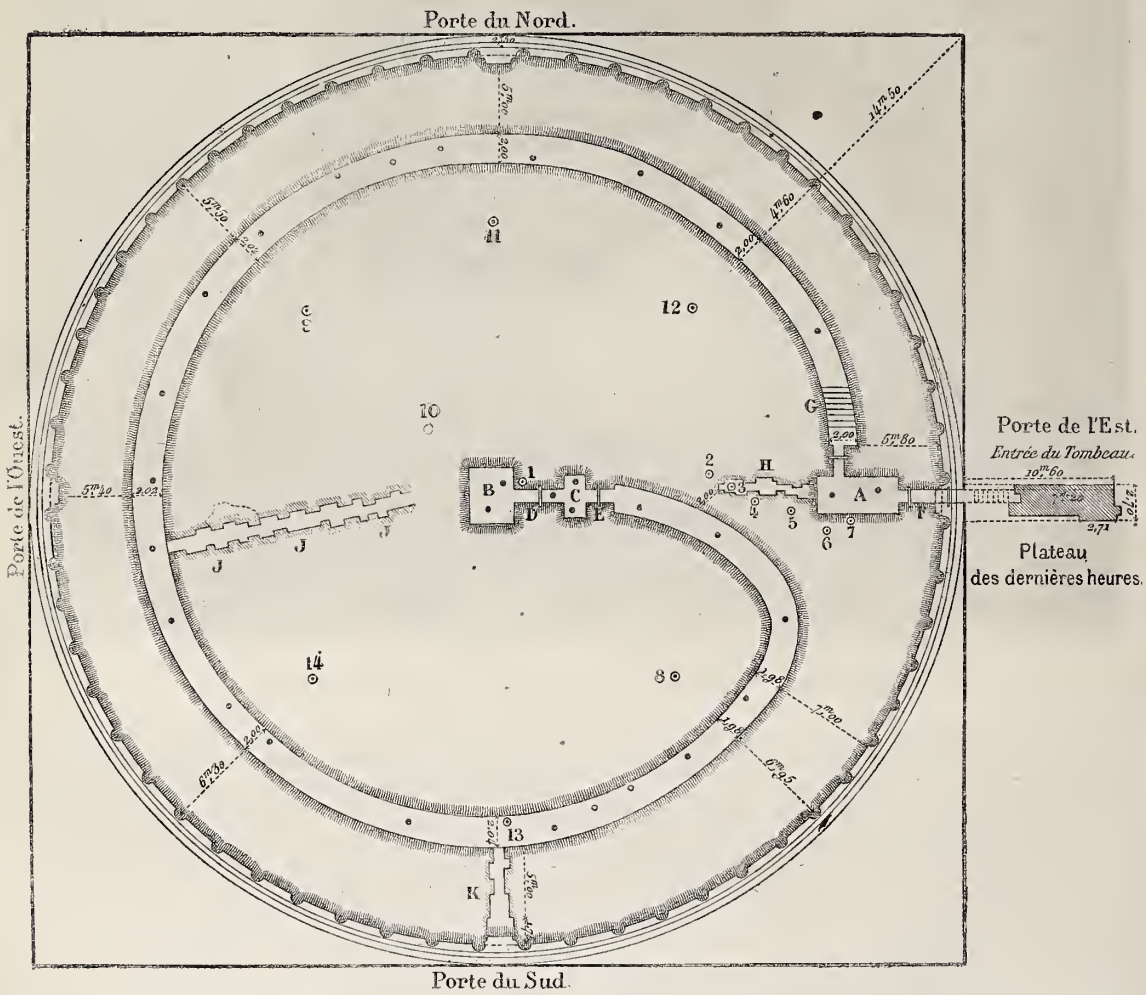
Après bien des réflexions, des projets arrêtés, puis rejetés, on s'arrêta à l'emploi d'un procédé commode, bien connu déjà, et qui permettait d'explorer intérieurement la masse énorme de l'édifice dans toutes ses parties, sans y causer le moindre dommage, et c'était là surtout une considération dont il fallait tenir compte. On résolut d'appliquer ici le système des sondages artésiens, que l'on multiplierait jusqu'à ce que l'un d'eux eût signalé l'existence d'une cavité à laquelle on chercherait à arriver par des moyens variables, suivant la situation du point qu'il faudrait atteindre.

C'était la première fois que la sonde artésienne était employée à un pareil service, et elle s'en est acquittée d'une façon si remarquable que nous ne pouvons trop en recommander l'application dans tous les cas semblables.

Le nombre des travailleurs employés aux fouilles du tombeau des Rois était de cent dix à l'origine; il fut ensuite réduit successivement, et resta enfin de trente jusqu'au terme des travaux.

Le génie militaire fournit tous les outils et engins nécessaires; le service des mines, l'appareil de sondage et le maître sondeur qui en suivait la marche, M. Clément Purschet, lequel a fait preuve, dans cette circonstance, d'une intelligence et d'un zèle bien rares.

Les outils furent expédiés d'Alger le 19 novembre; l'appareil de sondage, le 22. Le 26 on avait commencé les



PLAN DU TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE, DRESSÉ PAR O. MAC-CARTHY. — Juin 1866.

A, Caveau des Lions ($5^m.29$ sur $2^m.40$). — B, Grand caveau ($4^m.00$ sur $3^m.00$). — C, Caveau de $4^m.00$ sur $1^m.20$. — D, Couloir de $3^m.40$ sur $1^m.00$. — E, Couloir de $2^m.00$ sur $1^m.50$. — F, Couloir de $3^m.$ sur $0^m.83$. — G, Escalier de sept marches d'une hauteur de $0^m.16$. — H, Fouille de $6^m.95$ de profondeur. — J J J, Fouille de $15^m.70$ de profondeur, faite à une époque inconnue. — K, Entrée forcée, ouverte le 15 mai 1866.

Les chiffres 1, 2, 3 et suivants indiquent l'ordre des sondages successifs. — On a fait en outre, dans le plancher en dalles de la galerie et des caveaux, 32 sondages dont la position est indiquée ici par autant de points.

La grande galerie, prise dans son axe, a $149^m.02$ de longueur totale, la paroi gauche ayant $141^m.52$ de développement, et la paroi de droite $156^m.52$. Sa largeur varie de $2^m.04$ à $1^m.98$; mais la partie rentrante n'a toujours que $1^m.50$. La hauteur générale, sous clef, est de $2^m.42$; les caveaux et les couloirs ont une étendue de 21 mètres.

Chacun des côtés du grand plateau de pierre sur lequel repose le monument a $60^m.90$; l'édifice lui-même a $60^m.90$ de diamètre, $185^m.22$ de circonférence, et $32^m.40$ d'élévation.

déblais, et le 28, le trépan, placé au sommet même de la pyramide, avait déjà pénétré de $1^m.50$ dans la partie centrale du monument, dans ce que nous appelions le *grand sondage*, dénomination qui a besoin de quelques éclaircissements.

Autorisé par des études précédentes, M. Mac-Carthy avait admis *à priori* que le tombeau des Rois contenait une chambre centrale plus ou moins grande, placée à 25 ou à 28 mètres au-dessous du point culminant. L'hypothèse était exacte, et si elle ne s'est pas confirmée, c'est par

suite d'une petite erreur difficile à éviter, qui a fait que l'instrument de perforation ne s'est pas trouvé exactement au centre de figure de l'édifice. Toujours est-il qu'à 25 comme à 28 mètres, on ne la trouva pas, que la sonde traversa le monument de part en part, et qu'elle descendit même à 15 mètres au-dessous, dans des argiles jaunâtres très-solides, sans donner aucune indication satisfaisante. Ce sondage atteignit ainsi une profondeur totale de 45 mètres, qui justifiait son nom, tous les autres sondages n'ayant eu que des profondeurs bien moindres.

La situation connue de l'entrée du tombeau des Rois de Numidie, dans la province de Constantine, laquelle est à l'est, engagea à porter les sondages suivants dans cette direction, et l'on en fit successivement six, de 9, 12, 14 et 15 mètres, à 2 et 3 mètres l'un de l'autre, dans la grande brèche des Turcs, mais encore sans succès.

Il existe dans la province d'Oran, aux sources de la Mina, un groupe de trois grands tombeaux dont l'un a son entrée au sud-est. Usant encore une fois d'une analogie possible, on fit un sondage de 21 mètres dans cette direction ; il ne conduisit à rien.

Enfin, à 29 mètres de la face nord-ouest du tombeau on découvrit les fondations complètes du vaste emplacement (2 500 mètres carrés) de l'habitation des gardiens (voy. le plan). Il y avait quelque raison de croire qu'elle était voisine de l'entrée, et vis-à-vis on exécuta deux sondages de 23 et 27 mètres. Leurs résultats furent également négatifs.

A partir de ce moment, l'emploi de la sonde devint systématique ; on l'installa sur les rayons de division de la rose des vents qui n'avaient pas encore été explorés ; on fit un sondage au nord ($19^m.40$), au nord-est ($18^m.80$), puis un au sud-ouest ($23^m.30$) et un au sud.

Les quatre premiers sondages de la brèche et tous ceux qui les suivirent avaient tous été pratiqués dans la zone moyenne de l'édifice ; on se décida à rapprocher celui du sud de la face extérieure. Il était arrivé à une profondeur de 15 mètres, lorsque, le 5 mai 1866, à deux heures, le trépan tomba tout à coup de $2^m.20$. L'orifice dans lequel l'instrument avait pénétré laissait voir la paroi d'un mur dont la base reposait sur un plancher solide, et indiquait un passage appartenant à un ensemble de cavités ménagées dans l'intérieur de l'édifice. On était sur la trace de l'entrée ; il ne restait plus qu'à exécuter quelques travaux pour y arriver.

Le gouverneur général, en tournée dans la région voisine, et qui avait suivi les travaux avec sollicitude, se trouvant le lendemain matin au tombeau, reçut ainsi le premier l'heureuse nouvelle du résultat que l'on venait d'atteindre *La suite à une prochaine livraison.*

RÈGLE DE CONDUITE.

Il faut travailler à s'établir fortement dans ce principe, dont la raison ne peut douter, pourvu qu'elle y fasse attention, que notre principal devoir, comme notre plus grand avantage, est de tendre sans cesse à nous améliorer, c'est-à-dire à faire des progrès en bonté, en moralité et en intelligence.

C'est donc par là qu'il faut juger de la différence de tous les états où l'on peut être en ce monde. Tous ceux où il est plus difficile de s'améliorer nous doivent paraître inférieurs, et nous devons regarder au contraire supérieurs tous ceux qui sont favorables à notre amélioration.

C'est sur cela que nous devons régler notre satisfaction ou notre mécontentement dans tous les succès et tous les accidents qui nous arrivent. Car pour savoir si nous avons sujet de nous en réjouir ou de nous en affliger, il ne faut que nous demander à nous-mêmes s'ils nous rendent notre perfectionnement plus facile ou plus difficile. (1)

LARES, MANES ET PÉNATES.

Lares, mânes, pénates : autant de mots qui sont entrés dans notre langue et ont passé dans l'usage commun, sans que beaucoup de personnes les distinguent cependant et connaissent leur signification précise. On y attache vaguement les idées de génie familier, de culte domestique, d'honneurs rendus aux morts ; idées justes, mais qui ont besoin d'être éclaircies et fixées.

Les Romains, à côté de leurs dieux, admettaient dans leurs croyances et dans leur culte une foule d'esprits répandus dans toute la nature, mêlés à leur vie, et ayant le pouvoir de la troubler ou de la rendre heureuse. Parmi ceux-ci, il n'en était pas de plus anciennement adorés, de plus chéris ni de plus redoutés à la fois, que les divinités groupées autour du foyer domestique : d'abord les âmes des ancêtres, ombres errantes, plaintives et bientôt malfaisantes, si leur culte était négligé ; au contraire, divinités tutélaires du foyer où on leur faisait les sacrifices et les libations qui leur étaient dus. Toute l'antiquité a vu dans les morts des êtres divins. Les Grecs les appelaient des démons ou des héros ; les Latins leur donnaient les noms de *lares, mânes, génies.* « Aux dieux mânes » (*Diis manibus*) est la formule sacramentelle qu'on lit sur tous les tombeaux, qui étaient les temples de ces dieux. « Rendez aux dieux mânes, dit Cicéron, ce qui leur est dû ; ce sont des hommes qui ont quitté la vie ; tenez-les pour divins. » Et un autre auteur latin, Apulée, dit encore : « Nos ancêtres ont vu que les mânes, lorsqu'ils étaient malfaisants, devaient être appelés larves ; et ils les appelaient lares lorsqu'ils étaient bienveillants et propices. »

Lar est le mot étrusque qui signifiait seigneur ; *manes* veut dire proprement des êtres purs et sereins. Ce dernier nom était donné par respect et par crainte à tous les morts, quoique tous n'eussent pas été purifiés par les cérémonies funèbres ; le premier, seulement aux âmes des ancêtres devenus les protecteurs de ceux qui se groupaient autour d'un foyer pour les honorer.

Le culte du foyer et le culte des morts sont de la même antiquité. « Ils étaient associés si étroitement que la croyance des anciens n'en faisait qu'une religion, dit l'auteur d'un livre excellent que nous avons eu déjà l'occasion de citer (2). Foyer, démons, héros, dieux lares, tout cela était confondu. On voit par deux passages de Plaute et de Columelle que dans le langage ordinaire on disait indifféremment foyer ou lare domestique ; et l'on voit encore par Cicéron que l'on ne distinguait pas le foyer des pénates, ni les pénates des dieux lares. Nous lisons dans Servius, le commentateur érudit de Virgile : « Par foyers les anciens entendaient les dieux lares : aussi Virgile a-t-il pu mettre indifféremment tantôt foyer pour pénates, tantôt pénates pour foyer. »

Les pénates, si l'on s'en tient à la première et rigoureuse acception du mot, étaient les dieux, les génies, les lares protecteurs des *penus*, c'est-à-dire du lieu retiré voisin de l'*atrium*, où étaient précieusement gardées, dans la maison primitive, les provisions du ménage. Ils étaient donc considérés comme prenant soin de pourvoir au pain quotidien : aussi avaient-ils toujours part au repas de famille, de même que les lares. L'atrium, dans l'antique demeure des Latins, était la salle commune où toute la famille se réunissait autour du foyer. Là s'accomplissaient tous les

(1) Nicole.
(2) Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, p. 31.

actes importants de sa vie, toutes les cérémonies de la religion domestique; là aussi étaient les images des dieux qui y présidaient, les lares et les pénates, couronnés de fleurs et ayant devant eux de petits plats contenant les mets qui leur étaient destinés. Ces images, fort simples d'abord dans les campagnes, grossièrement taillées en bois ou modelées en cire, furent naturellement par la suite, dans les villes, de marbre ou de métal et travaillées avec art. Les lares étaient représentés ordinairement vêtus d'une tunique courte et relevée, tenant une tasse d'une main et de l'autre un vase servant à verser le vin. On possède encore un grand nombre de figures semblables en bronze, qu'on a prises longtemps, à cause de leur attitude, pour de simples échansons ou pour des servants de sacrifices. On en voit aussi dans les bas-reliefs et dans les peintures.

Les images des pénates ont dû varier autant que les idées que s'en faisaient les anciens; car, à recueillir leurs propres témoignages, ils différaient beaucoup entre eux sur ce point. Les mêmes divinités ne veillaient pas sur tous les foyers. Beaucoup de dieux étrangers même furent successivement admis parmi les pénates et les lares. Ce fut pour Rome conquérante un moyen de donner droit de cité à une foule de dieux et de génies adorés par les peuples qu'elle avait soumis; et c'est ce qui arriva particulièrement dans les Gaules, où nous voyons, par des monuments du genre de celui qui est ici figuré, un très-grand nombre de génies locaux honorés du même culte que les pénates et les lares.

Le groupe en bronze que l'on voit ici gravé a été trouvé à Mandeure (Doubs), l'ancienne cité gallo-romaine d'Epamanduodurum, dont le sol est riche en antiquités.

Toute la ville a été détruite par le feu : on ne retrouve

Groupe laraire en bronze, trouvé à Mandeure (Doubs). — Dessin de Féart.

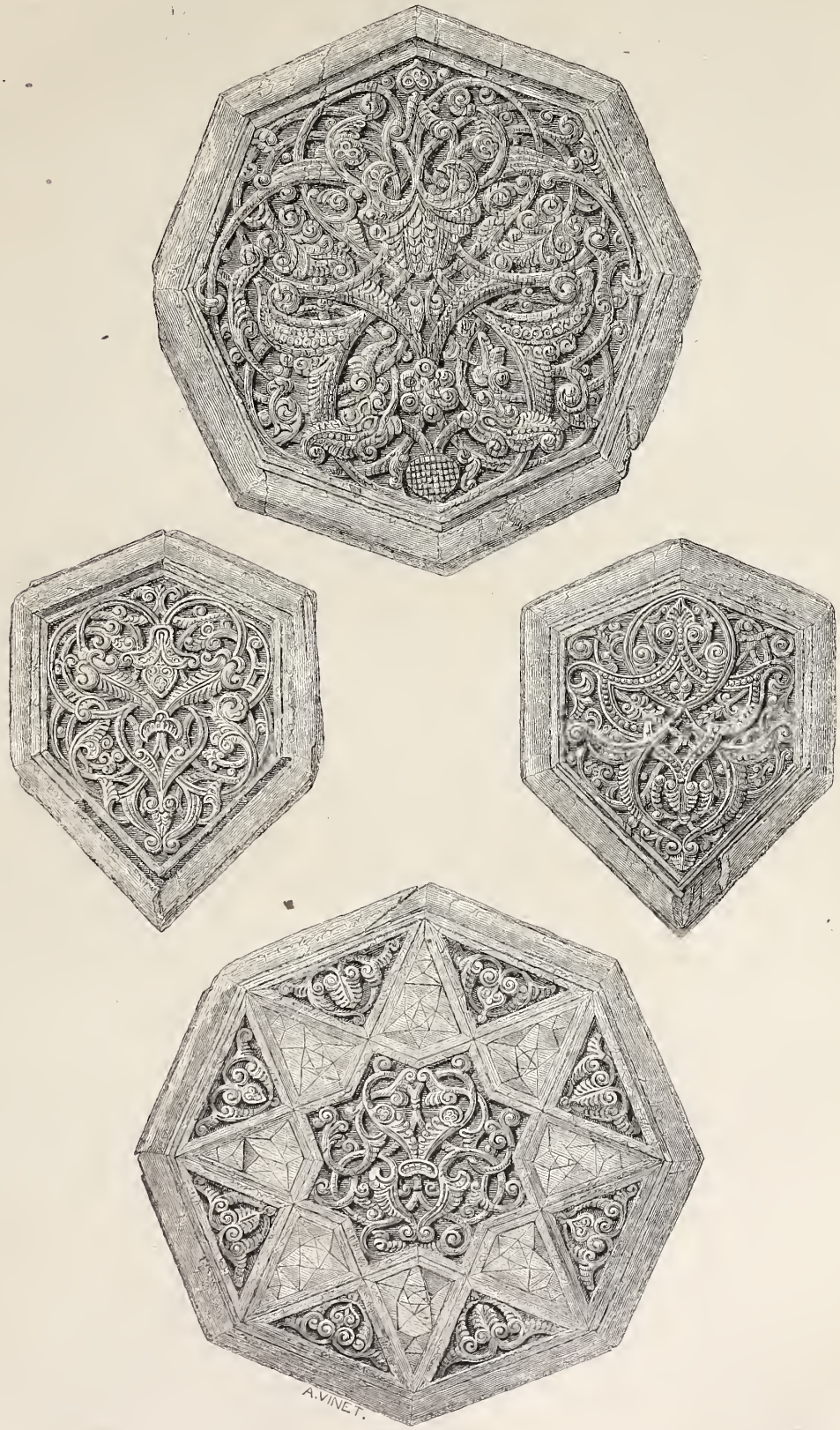
de débris antiques que sous une épaisse couche de cendres et de charbons. Un habitant, en fuyant, avait caché ses images saintes sous une dalle enfouie à 1m.50 de profondeur, et cette précaution les a efficacement protégées. La soudure qui fixait les figures sur le plateau supérieur a été fondue, mais des taches blanches indiquaient nettement la place de chacune d'elles. La statuette, debout au milieu, a 145 millimètres de hauteur; le piédestal a 4 centimètres de haut sur 143 millimètres de long. Le dieu, couronné de ses cheveux bouclés, vêtu de la tunique courte, chaussé de brodequins lacés, verse dans une patère qu'il tient de la main droite le vin qui s'échappe de l'orifice d'un rhyton en forme de cheval, qu'il tient de la main gauche. Le bronze a peu souffert; le travail et le style sont d'une bonne époque de l'art.

A gauche de la figure principale sont un coq et un serpent levant la tête. Le serpent est la forme le plus souvent donnée, chez les Romains, aux génies, particulièrement à ceux que l'on considérait comme les gardiens d'un lieu déterminé. Sur le devant est une laie, sans doute la laie séquanaise, qui se trouve fréquemment, de même que le coq, parmi les lares gallo-romains; derrière la laie est une petite table ou banquette destinée sans doute à déposer les offrandes. (1)

(1) La figure et les détails qui s'y rapportent sont tirés d'un mémoire de M. Duvernois, président de la Société d'émulation de Montbéliard, qu'on trouvera dans le recueil, encore trop peu connu, des *Mémoires lus à la Sorbonne* (section d'archéologie); 1867.

FRAGMENTS SCULPTÉS D'UN MENBER,

CHAIRE A PRÊCHER DES ARABES.



Ornements du *menber* d'une ancienne mosquée du Caire. — Dessin de Freeman.

Le *menber* des mosquées répond à la chaire à prêcher des églises chrétiennes, comme le *mihrab* répond au maître-autel. Le menber est habituellement surmonté d'un clocheton pyramidal ou conique qui sert d'abat-voix. Nos chaires d'église présentent souvent une disposition analogue; mais tandis que dans la chaire l'escalier est placé

de côté, celui du menber est droit en face, et l'on y monte par une pente rapide à balustrade richement ornementée. Les fragments sculptés dont nous donnons la gravure faisaient partie d'un de ces escaliers, et se trouvaient placés au-dessous de la rampe. Ils proviennent d'une très-ancienne mosquée du Caire, et ont figuré dans le *Musée oriental*, organisé aux Champs-Élysées par l'*Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie*, en 1869. On sait que les objets qui faisaient partie de ce musée provenaient tous de collections particulières, et avaient été prêtés à l'Exposition par leurs possesseurs. Ceux-ci appartiennent à MM. Larroque et Dreyfus.

Il est difficile de préciser l'époque où ces délicates sculptures sur bois ont été exécutées, mais elles remontent certainement à un temps fort reculé. Au premier abord, on est frappé d'une certaine analogie avec les ornements byzantins; mais quand on examine la manière dont sont disposés les perles, les feuillages et les palmettes, on voit qu'ils sont de la même famille que ceux qui décorent l'Alhambra et les principaux monuments de l'art arabe en Égypte ou en Espagne. Le système ornemental usité chez les Arabes procède à la fois de l'école byzantine et des constructions persanes; mais tout en laissant voir son origine, il porte partout l'empreinte d'une constante originalité. La religion mahométane défendant la représentation des êtres animés, les Arabes y ont suppléé par d'ingénieux enlacements de lignes géométriques, de plantes et de fleurs de fantaisie, et ont tiré de cette association les formes les plus heureuses pour la décoration architectonique.

On remarquera que, dans les formes géométriques, les angles sont toujours aigus ou obtus : l'angle droit paraît bien rarement dans l'ornementation des Orientaux. Dans les feuillages et les tiges entrelacées, on retrouve des ornements parallèles et des formes répétées. L'art gréco-romain admettait comme principe la reproduction d'un type ornemental qui reparaît identique à lui-même tout le long d'une surface ou d'un édifice, les palmettes, les oves, les méandres, les entrelacs, les chapelets de perles, etc. Les décorateurs de l'extrême Orient, au contraire, affectent de montrer partout une forme nouvelle et imprévue, et l'artiste chinois ou japonais met autant de soin à éviter la symétrie que nos dessinateurs classiques en mettent à la rechercher. L'ornementation arabe se tient à égale distance de ces deux termes opposés : elle admet la symétrie et le parallélisme des formes, mais jamais leur identité absolue; dans les figures que nous donnons, il sera aisé de trouver une feuille ou une rangée de perles qui répond à une autre; mais, en les examinant avec attention, on y verra toujours une différence.

Le dessinateur ou le sculpteur arabe n'emploie le compas que pour prendre des mesures, et jamais pour exécuter un travail quelconque. Les formes géométriques aussi bien que les formes de fantaisie, les lignes droites aussi bien que les lignes courbes, sont toujours tracées à la main, et jamais à l'aide d'un procédé ou d'un instrument. C'est un point dont nos ornemanistes ne se rendent pas assez compte; lorsqu'ils veulent décorer dans le style arabe un café, une salle de bains ou un kiosque, ils mettent dans leur travail une régularité qui est tout à fait contraire au génie oriental, et qui, malgré le mérite de l'ornementation, laisse le spectateur froid, comme devant un objet fait à l'emporte-pièce.

La couleur joue aussi un très-grand rôle dans l'art décoratif des Orientaux. Les petites plaquettes à forme prismatique qu'on voit dans la dernière figure sont en nacre, et leurs teintes brillantes contrastent avec le ton sourd du bois de cèdre. L'ivoire et l'ébène sont aussi fréquemment employés dans les boiseries arabes. Le Musée de Kensington possède un menber tout entier, provenant également du Caire, et qui forme le plus charmant aspect par l'emploi varié des bois qui le composent. On peut juger de l'effet que produisaient des boiseries de ce genre lorsqu'elles étaient accompagnées, dans l'architecture, par des mosaïques ou des briques émaillées de diverses couleurs. Aujourd'hui les monuments de la grande époque des califes sont presque tous dans un état de dégradation déplorable, et si l'on n'y prend garde, les chefs-d'œuvre de la période musulmane auront bientôt disparu faute d'entretien. Celui qui voudra interroger le passé de l'Égypte pourra bien encore consulter ses hiéroglyphes taillés dans le granit, mais il ne retrouvera plus la trace de cette brillante période qui s'étend pour elle entre la fin des temps antiques et le commencement des temps modernes.

UN VOYAGE D'ACCLIMATATION

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Beaucoup de gens savent que la cochenille [1], d'où se tire la magnifique couleur qu'on a cru longtemps être la célèbre pourpre de Tyr des anciens, n'est autre chose que la coque desséchée de l'insecte de ce nom qui, au Mexique, se nourrit des feuilles du nopal (l'*Opuntia coccinellifera*); mais peu de gens connaissent les dangers et les aventures du voyageur français qui, le premier, a exporté et naturalisé ce précieux insecte dans nos colonies.

En 1777, M. d'Ermenonville, botaniste de Louis XVI, projeta d'introduire la cochenille des colonies espagnoles mexicaines à Saint-Domingue : entreprise pleine de difficultés et de périls, mais d'une grande importance commerciale.

En 1839, 489 988 livres étaient importées en Angleterre, et ce chiffre prouve quel avantage il y avait pour l'Espagne à conserver le monopole de cette précieuse marchandise. Le prix de la cochenille est encore aujourd'hui très-élevé.

Sa découverte remonte à l'invasion du Mexique par les Espagnols sous Cortez. Les indigènes s'en servaient pour teindre les ornements et les dessins de l'intérieur de leurs maisons. On lui a jadis attribué à tort des qualités médicinales. C'est une teinture, et rien que cela. Le rouge qu'emploient les acteurs est de la cochenille de qualité inférieure, très-mélangée, qui revient de 23 à 25 francs l'once, tandis que le prix de la véritable cochenille ne coûterait pas moins de 75 à 100 francs.

L'insecte qui donne cette merveilleuse couleur est la femelle aptère d'une très-belle mouche. Elle s'attache aux feuilles d'un grand cactus arborescent, le nopal, où elle est fécondée; elle meurt avant que les petits soient nés, son corps vide servant de cocon. La meilleure cochenille du commerce se compose de ces coques desséchées, qu'on enlève doucement des feuilles avec une queue d'écureuil passée dans de l'eau chaude pour tuer la semence, et qu'on fait ensuite sécher. Chaque coque est de la grosseur d'un pois de senteur, de forme irrégulière. Si on l'écrase sur une plaque de marbre blanc avec un pilon en verre, on obtient une teinte foncée du plus beau rouge.

Le principal endroit, et même le seul, où se trouve la plus belle espèce de cochenille, est Oaxaca, ou Guaxaca, situé à environ 300 milles au sud-ouest de Vera-Cruz. Nous passerons sans nous y arrêter les voyages du Port-au-Prince et de la Havane, pour retrouver M. d'Ermenonville à Vera-Cruz.

Il devait pour sa mission recevoir 6 000 francs; mais

[1] La laque et le carmin ont pour base la teinture de cochenille. Mélangée avec de la chaux morte, on en fait du rouge ou fard.

Necker, à court de fonds, réduisit la somme à 3000. Avec cette maigre allocation et ses livres, il débarqua à Vera-Cruz, se disant médecin français et botaniste.

Il devint bientôt populaire et célèbre. Dans une de ses promenades autour de la ville, il découvrit en pleine croissance le *Convolvulus Jalapa*, appelé aujourd'hui *Ipomœa Jalapa*. Il en déterra des racines, les porta chez un droguiste, les fit reconnaître pour le vrai jalap, et montra au gouverneur stupéfait qu'il y en avait de quoi fréter un vaisseau à sa porte, tandis que dans leur paresse et leur ignorance les gens l'allaient chercher à Jalapa, à 36 milles de Vera-Cruz, et payaient 3 réaux ou 36 sous la livre l'herbe qui croissait autour d'eux à l'état sauvage. Il apprit aussi que la vanille était cultivée par les Indiens à Oaxaca, et résolut d'en *smogler* quelques pieds.

Il lui fallait d'abord se procurer pour Mexico ou pour Orizaba un passe-port qui lui eût servi à aller au delà. Son ami M. Fersen le lui fit avoir; mais le gouverneur, dont les soupçons étaient éveillés sur le but du voyage de d'Ermenonville, envoya le lendemain son secrétaire le lui redemander. Ses excursions se trouvaient maintenant confinées aux environs de Vera-Cruz. Le retrait du passe-port fut bientôt suivi d'un ordre de quitter le pays.

Il employa toute une matinée à passer en revue les circonstances où il se trouvait et ses projets :

1° Il était encore à Vera-Cruz.

2° Aucun vaisseau ne devait mettre à la voile avant trois semaines, de sorte qu'il avait ce temps-là devant lui.

3° Son père et ses amis lui avaient avancé des fonds pour suppléer à l'insuffisance de ceux de Necker, et il voulait les leur rendre.

4° Il ne s'agissait pas d'échouer dans son entreprise et de prêter au ridicule, quoi que pussent faire les Espagnols.

Il prétendait réussir. Comment?

En quittant la ville par une nuit noire, sans bagage, et en se mettant en route à pied pour Oaxaca, voyage de cent lieues, avec la perspective d'être arrêté et interrogé à chaque quart de lieue, et la parfaite certitude d'être ramené pieds et poings liés à l'une des quatre villes qui étaient sur son chemin.

Il examina ensuite les obstacles. Il n'avait pas de passe-port; son costume n'était point espagnol; il ne parlait que très-imparfaitement la langue. Il connaissait si peu la route à prendre qu'il ne savait pas même par quelle porte il devait sortir de Vera-Cruz. Il lui faudrait partir avec les habits qu'il avait sur le corps, sans pouvoir même emporter du linge. Il avait assez d'argent pour entreprendre le voyage, à la condition d'éviter les grandes routes et de coucher le plus possible chez les Indiens. Il était convenablement vêtu, et portait une montre et une chaîne avec breloques. En somme, il avait un air respectable; quant à son mauvais espagnol, il se ferait passer pour un médecin catalan, le français étant plus employé que l'espagnol dans certaines parties de la Catalogne : prétexte chanceux, mais dont il fallait se contenter faute d'un meilleur.

Il fixa le vendredi soir pour son aventureux départ, après s'être muni d'environ trois cents gourdes en quadruples. Son début ne fut pas heureux. Une fois les murailles assez basses de Vera-Cruz franchies, il erra toute la nuit parmi les dunes de sable qui environnent la ville, gravit de nouveau les murs et regagna son logis.

Le lendemain, à trois heures du matin, il repartait, et, se guidant sur la constellation de la Vierge, il se dirigea droit vers l'ouest, marchant parallèlement à la route, à peu de distance, de manière à n'être pas vu. Des renseignements pris avec prudence d'un muletier lui apprirent dans l'après-midi qu'il se trouvait à neuf lieues de son point de départ, dans une vaste plaine au bout de laquelle commençait à poindre le brillant pic blanc d'Orizaba, couronné d'un léger nuage de fumée au-dessus du plus haut cratère. Derrière ce pic était l'objet de ses espérances, le but de ses désirs, la récompense de ses peines. La plaine était longue et déserte; pas une maison, pas une habitation en vue; un soleil ardent lui donnait une soif dévorante, et pas une goutte d'eau! Il cueillit et mangea les poires sauvages communes, hérissées d'épines; mais ne les pelant qu'à moitié dans sa hâte, les piquants s'attachèrent à sa langue et aggravèrent son supplice. Peu de douleurs sont plus irritantes; qui voudrait s'en faire une idée n'a qu'à manger des graines d'églantier.

Enfin, épuisé de lassitude, il gagna une hutte de berger et y demanda l'hospitalité. Après avoir bu un quart d'eau, deux quarts de lait et autant de limonade, s'être régalé d'un morceau de dinde rôtie, il se sentit ranimé et paya quatre réaux à son hôte, qui lui demanda s'il n'était pas un Espagnol d'Europe, car il faisait de longues enjambées, ce que les créoles ne faisaient jamais.

La suite à la prochaine livraison.

Les choses communes font regretter le temps qu'on met à les lire; celles qui sont finement pensées donnent à un lecteur délicat le plaisir de son intelligence et de son goût. SAINT-ÉVREMOND.

KARL GIRARDET.

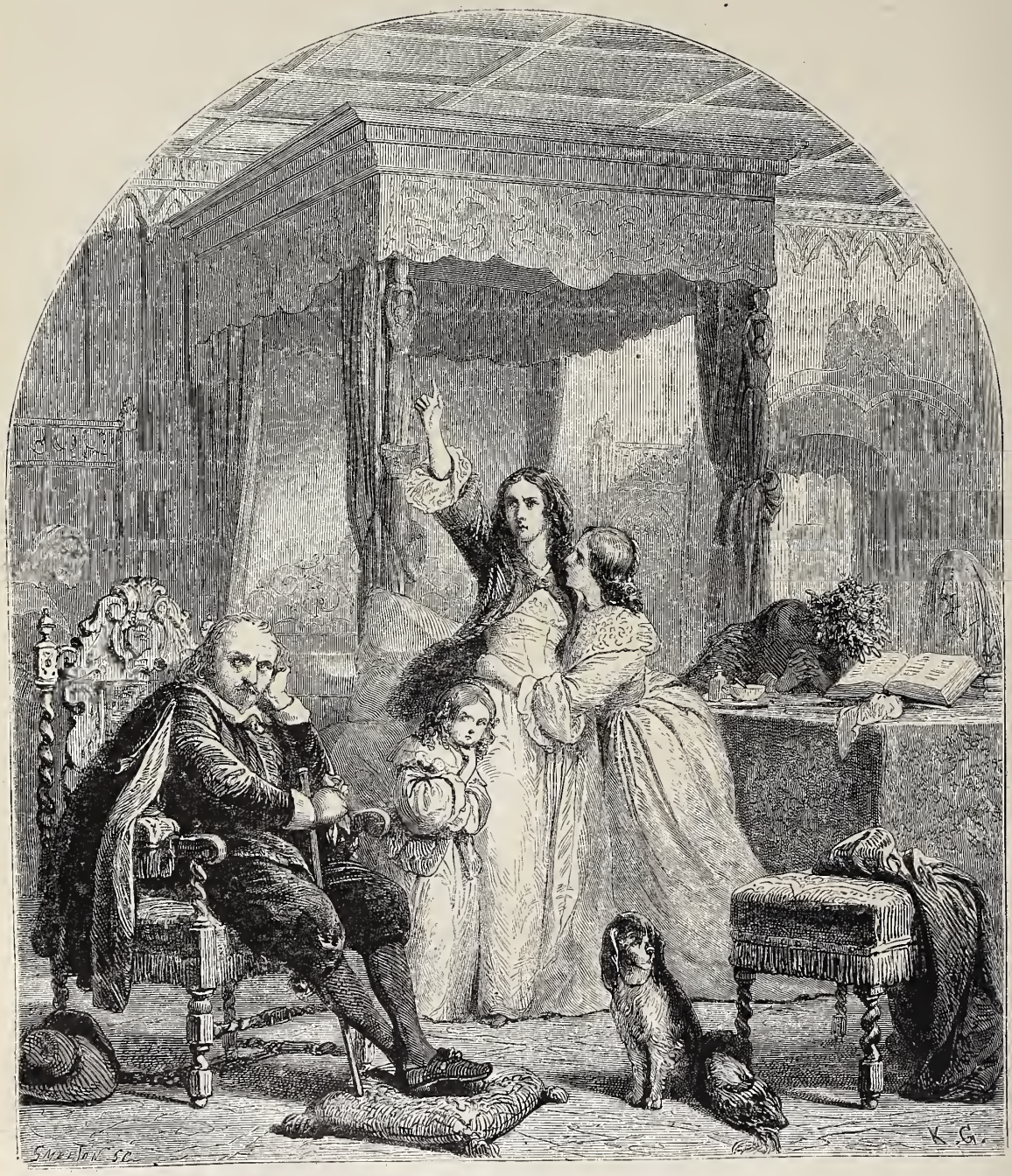
L'auteur de l'*Assemblée des protestants* et de *Gautier de Châtillon*, le peintre aimable de la Suisse, le collaborateur à qui le *Magasin pittoresque* doit tant de dessins que ses lecteurs n'ont pas oubliés, appartenait à une famille d'artistes où l'amour du beau et l'amour du travail sont des vertus héréditaires. Tout le monde y est habile, depuis plusieurs générations, à manier tour à tour le crayon, le pinceau, le burin. Dès le commencement du dix-huitième siècle, nous trouvons établi au village du Locle, sur la route de la Chaux-de-Fond, dans le canton de Neuchâtel, un Samuel Girardet, libraire, relieur, colporteur, père de douze enfants, dont deux moururent en bas âge, et dont la moitié au moins, parmi les survivants, se sont fait une réputation plus ou moins étendue dans les arts.

Abraham, né en 1764, n'avait que quinze ans, Alexandre n'en avait que douze, lorsqu'ils achevèrent de graver les sujets de la Bible bien connue en Suisse aujourd'hui sous le nom de *Bible des Girardet*. Le premier, auteur d'un grand nombre d'estampes remarquables [1], a pour principal titre sa belle gravure de la *Transfiguration*, de Raphaël, exécutée à Paris, à l'époque où ce chef-d'œuvre, apporté de Rome, faisait partie du Musée du Louvre. Il y passa sa vie et mourut à la manufacture des Gobelins, où il avait été professeur de dessin des élèves tapissiers. Son frère Alexandre, qui l'avait remplacé comme professeur de dessin à Neuchâtel, a fourni avec lui les dessins des monnaies frappées à Neuchâtel de 1797 à 1806. On a conservé de lui des gravures et des aquarelles d'un talent fin et spirituel. Un troisième frère, Abraham-Louis, a fait des portraits, des vues de Suisse, et aussi des caricatures politiques qui attirèrent sur lui les rigueurs de Berthier, alors prince de Neuchâtel. Une sœur nommée Julie a aussi gravé pendant quelque temps. Un frère encore, le plus jeune de tous, Charles-Samuel, graveur et lithographe, d'un talent

[1] Voy. dans notre tome XVIII, 1850, une reproduction de la gravure d'Abraham Girardet : la Mort d'Arnold Winkelried.

ferme et précis, donna les premières leçons à Léopold Robert. C'est lui qui fut le père de Karl Girardet, que les arts ont récemment perdu, et d'Édouard et de Paul, qui continuent les traditions de cette laborieuse famille. On lit aujourd'hui, sur la façade de la pauvre maison du Locle qui lui a servi de berceau, cette inscription :

AUX GIRARDET
ARTISTES PEINTRES, GRAVEURS
LIBRAIRES ÉDITEURS
QUI PENDANT DE LONGUES ANNÉES HABITÈRENT
CETTE HUMBLE MAISON
HOMMAGE DE LEURS COMPATRIOTES
1869



La Fille de Cromwell, tableau de Karl Girardet. — Dessin de Karl Girardet.

Karl Girardet est né au Locle, en 1813. Il n'avait que neuf ans quand son père s'établit à Paris et le fit entrer dans l'atelier de Hersent, qui passa peu après sous la direction de M. Léon Cogniet. Il y apprit rapidement la pratique de l'art ; mais le souvenir du pays natal vivait en lui. Il y retourna plusieurs années de suite, de 1834 à 1836. « C'est là qu'il va trouver, dit un bon juge de son talent [1], cette veine si heureuse du paysage avec figures, dont Berghem et Karl Dujardin avaient montré toutes les ressources. Deux petites toiles datées de 1835, représentant, l'une *la Place du Marché et les Halles, à Neuchâtel*, l'autre la *Vue prise depuis la place du Marché*, contiennent déjà le germe de ce talent si particulier à leur auteur, très-jeune à ce moment, mais plein de feu pour le travail. Aussi, dès l'année suivante, envoie-t-il déjà au Salon de Paris deux petits tableaux de genre, souvenirs d'un séjour d'étude dans le canton de Schwyz : *l'École buissonnière* et *le Déjeuner des lapins*... Il expose, en 1837, une *Vue prise au sommet du*

[1] M. Bachelin, auteur d'une notice sur Karl Girardet (Neuchâtel, 1870) que nous suivons pas à pas, et lui-même peintre de talent.

Righi, et un *Départ pour le marché sur le lac de Brientz* qui valut une médaille à son auteur. »

Il voyage pendant les années suivantes. Nous le voyons à Venise en 1838, à Rome en 1840, à Naples en 1842.

C'est au Salon de cette année que parut le tableau des *Protestants surpris par les troupes catholiques*, commencé en 1839, composition élevée et vraiment historique dans un petit cadre, qui reste un des principaux titres de Karl Girardet. Nous en parlerions plus longuement si nous ne pouvions renvoyer au tome X (1842) de ce recueil, où cette composition a été gravée.

Le peintre recommence ensuite ses voyages, d'abord à Naples en 1842, puis en Égypte à la fin de la même année. Il puisa dans ce voyage des motifs nouveaux, des beautés pittoresques, qu'il mit tous dans un tableau remarqué au Salon de 1844 : *Gautier de Châtillon défendant seul l'entrée du faubourg de Minieh*. Ce tableau fait partie aujourd'hui de la galerie historique de Versailles. Déjà il avait peint pour le même Musée, avec son maître Léon Cogniet, la *Bataille d'Héliopolis*.

Le succès des *Protestants*, de *Gautier de Châtillon*, d'un autre charmant tableau, *la Convalescente*, exposé en 1843, avait attiré sur leur auteur l'attention du roi et des princes. Pendant les dernières années du règne de

Karl Girardet. — Dessin de Bocourt.

Louis-Philippe, Karl Girardet devint le chroniqueur des fêtes de la cour. En 1846, il fut désigné pour accompagner en Espagne le duc de Montpensier et y peindre les cérémonies de son mariage.

A la cour des Tuileries et à celle de Madrid, il n'oubliait pas le Salon, où il envoyait chaque année quelques tableaux. Il ne restait pas moins attaché à son pays natal, où il alla se retremper dans le travail et la paix de la famille, quand la révolution de 1848 eut renversé sa fortune. Il alla à Brientz, où son frère Édouard était installé depuis plusieurs années. Là, il se reprit avec une ardeur nouvelle à la peinture de paysage, qu'il avait étudiée passionnément dans ses voyages dans tant de pays, mais qu'il a mieux aimée et comprise encore en Suisse qu'en Égypte ou en Italie. Il s'est fait dans ce genre une place à part à côté de tant d'artistes célèbres qui l'ont élevé, de notre temps, à une si grande hauteur. D'autres l'emportent sur lui, sans doute, par la fierté des lignes, l'éclat harmonieux de la couleur, la souplesse de l'exécution, mais aucun n'a eu plus que lui l'amour et la conscience de son sujet.

Nous ne rappellerons pas ici les titres de ces paysages, œuvres des vingt dernières années, qui sont les noms des sites qu'il a représentés soit de la Suisse, soit de la France, où il ne tarda pas à se fixer encore une fois. En même

temps il donnait aux livres et aux recueils illustrés une foule de dessins aussi habilement exécutés qu'heureusement conçus. On sait combien le *Magasin pittoresque* lui est redevable. Rappelons seulement, parmi les publications du même genre, le livre de *la Touraine*, dont les dessins lui valurent une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855.

Il revint encore, mais à de longs intervalles, à la peinture de figures. En 1852, il exposa à Neuchâtel le tableau qui est ici reproduit, et dont le sujet est *la Fille de Cromwell reprochant à son père la mort de Charles Ier*.

« Sur la fin de sa vie, dit Chateaubriand dans *les Quatre Stuarts*, Cromwell ne fut pas toujours heureux... Dans ce palais de Witehall témoin de la grande immolation, Cromwell errait la nuit comme un spectre... La maladie de lady Élisabeth, sa fille chérie, vint ajouter encore à sa noire mélancolie, et l'obligea à se retirer près d'elle à Hampton-Court... Cette jeune femme, dans ses derniers entretiens avec son père, ne lui épargna pas les plus cruels reproches, que sa fin prochaine rendait encore plus déchirants. Elle l'appelait à comparaître devant le redoutable tribunal de Dieu, où elle ne devait le devancer que de quelques jours. »

L'auteur de la notice à laquelle nous avons déjà fait plus d'un emprunt fait remarquer que cette scène, qui appartient plus à la littérature qu'à la peinture, a été rendue d'une manière un peu théâtrale.

Karl Girardet est mort le 24 avril de cette année. Six semaines avant sa fin, il quitta le pinceau et le crayon; c'était la première fois. Travailleur infatigable, il laisse une quantité considérable d'études dans tous les genres, trésor inestimable pour les siens. Il laisse aussi, trésor plus précieux encore à tous ceux qui l'ont connu, le souvenir d'un ami fidèle, d'un cœur droit, d'une parole sincère, du plus ferme et du plus généreux caractère.

CARNET D'UN FLANEUR.

Voy. p. 115, 227.

On avait envoyé Maryas aux eaux, dans un village des Vosges. Je l'accompagnai pour le distraire d'abord, ensuite pour me faire plaisir à moi-même. Je m'aperçus bien vite que mon ami faisait le désespoir du médecin, voici pourquoi.

— Avant tout, disait le docteur, il vous faut du calme et de la tranquillité.

Mais Maryas, si doux quand il était bien portant, se mettait en colère vingt fois par jour, tantôt contre la frivolité et le bavardage des *buveurs* et des *buveuses* de l'établissement, tantôt contre l'obstination des paysans qui ne voulaient pas sortir de leur routine, malgré les conseils qu'il leur prodiguait. Une bonne promenade pouvait seule le calmer, car il aime la nature comme un grand artiste qu'il est, et comme un poëte; si c'est un juge fin et délicat des œuvres de l'art, c'est aussi un admirateur passionné des œuvres de Dieu.

Un jour, à déjeuner, des dames patronnesses avaient parlé avec une affectation choquante de leurs pauvres et de leurs œuvres; il était clair pour tout le monde qu'elles faisaient parade de leur charité; quant à l'œuvre qui les occupait tant, il me semble qu'elle consistait surtout à provoquer des réunions, à nommer des commissions et des sous-commissions, et à créer des dignitaires et des sous-dignitaires à n'en plus finir.

— Emmène-moi bien vite, me dit Maryas à l'oreille, car je sens que je vais dire quelque sottise. Vois-tu, ajouta-t-il quand nous fûmes sortis, si j'étais resté là-bas deux minutes de plus, j'aurais proposé sérieusement à la société de fonder une association philanthropique pour envoyer des bretelles aux nègres et des peignes à moustaches aux peaux-rouges.

Comme nous traversions le village, nous vîmes à la porte d'une maison un paysan qui tremblait de fièvre en plein soleil : il était maigre et jaune; sa femme, que l'on voyait à la fenêtre, était jaune et maigre, et ses enfants, qui se roulaient dans la poussière, étaient aussi maigres et aussi jaunes que père et mère.

— Tiens, me dit Maryas; sans aller si loin, voilà une œuvre de charité ou de philanthropie, comme tu voudras : ce serait de décider tous ces fiévreux-là à changer de place leur trou à fumier, et à le placer plus loin de leur maison.

Le bonhomme, qui l'entendit, déclara nettement qu'il était impossible de mettre le fumier ailleurs.

— De tout temps, disait-il avec conviction, ça s'est fait comme ça. Le fumier est là sur le chemin, tout prêt à être chargé; ce serait une perte de temps que de l'aller chercher plus loin, et la culture de la terre en souffrirait.

Plus Maryas insistait, plus le paysan s'entêtait dans son opinion, et il répétait comme dernier argument : « Ça s'est toujours fait comme ça. »

— Mais la fièvre! répondit Maryas impatienté.

— La fièvre! répondit l'autre, ça va et ça vient; mon père l'avait de temps en temps, et son père et son grand-père aussi. Ça n'empêche pas de vivre, et vous voyez que le pays ne se dépeuple pas.

Maryas haussa les épaules, et quand nous fûmes à quelque distance :

— Le pays ne se dépeuple pas! reprit-il avec une emphase ironique; la belle raison! En tout cas, il est peuplé de beaux Hercules et de beaux Apollons! parlons-en!

Il disait cela avec toute l'indignation d'un sculpteur qui ne peut souffrir les vilains modèles. Pour le moment, toute sa philanthropie était en déroute.

Après avoir fait une centaine de pas, à un des tournants de la route, nous aperçûmes un joli vallon tout plein d'herbes et de fleurs; il y avait quelques saules au feuillage d'argent, des bouquets d'aunes d'un vert sombre, et une petite vapeur qui indiquait la présence d'une source.

— Le joli Corot! s'écria Maryas avec une joie d'enfant.

Nous nous arrêtâmes pour regarder à notre aise. Quant à lui, il clignait les yeux, se faisait de sa main tantôt un abat-jour, tantôt une lorgnette, penchait la tête à droite et à gauche avec de petits mouvements de satisfaction. Quand il se fut bien régalé, comme il disait lui-même, il leva le bras droit, et du tranchant de sa main il indiqua quatre lignes droites qui formaient en l'air un cadre imaginaire.

— Le Corot est si fin, dit-il pour joindre l'explication à la pantomime, que je l'achète, je l'encadre, et je le mets dans ma collection.

Et comme je le regardais de l'air surpris d'un homme qui demande une explication plus nette, il se frappa le front avec son index.

— Elle est là, dit-il, ma collection! Rabelais appelait sa mémoire une « gibecière »; je puis appeler la mienne une « galerie » : j'y mets toutes les images qui m'ont charmé une fois; elles n'en sortent jamais, et quand je veux les revoir, je n'ai qu'à fermer les yeux.

Bientôt le chemin se mit à grimper au flanc de la montagne. A notre gauche, des pins vigoureux, cramponnés au sol par leurs racines tenaces, semblaient de vaillants soldats qui montent à l'assaut.

— Voilà, dit Maryas, un très-vigoureux Doré.

Et, traçant de nouveau un cadre imaginaire, il répéta sa formule : « Je l'achète, je l'encadre, et je le mets dans ma

collection. » Je fus frappé de la justesse de son observation ; il y avait là de ces merveilleux contrastes d'ombre et de lumière où Doré excelle ; on sentait, dans cette lutte du sapin contre la montagne, quelque chose de cette énergie et de cette noblesse que ce grand artiste interprète si bien, parce qu'elles sont comme le fond même de son génie.

Comme Maryas se retournait vers la plaine :

— Eh bien, s'écria-t-il avec entrain, et ce beau Troyon devant lequel nous allions passer sans saluer !

Il y avait au-dessous de nous, dans l'herbe haute et drue, une belle vache blonde qui paissait au soleil.

— Superbe, ce Troyon ! reprit Maryas ; je j'ach... Mais qu'est-ce que c'est donc que cela qui remue dans l'herbe à côté de mon Troyon ?

Nous nous avançâmes jusqu'au bord du ravin pour mieux voir. Le quelque chose qui remuait dans les hautes herbes à côté de la vache était une petite fille qui, de la main gauche, tenait la vache par une corde lâche, et la suivait pas à pas. Dans la main droite, elle avait quelque chose qu'elle regardait avec une grande attention.

— Hé ! petite ! lui cria Maryas.

— Monsieur ! dit la petite fille en levant de notre côté des yeux surpris.

— Que fais-tu donc là, ma mignonne ?

— Monsieur, je lis.

— C'est très-gentil, de savoir lire. Quel âge as-tu ?

— Neuf ans, Monsieur.

— Qui t'a appris à lire ?

— Les bonnes sœurs, Monsieur.

— C'est très-bien. Et que lis-tu donc là, ma bonne petite ?

— Des histoires.

Nous descendîmes alors dans le ravin, et Maryas, s'approchant de la petite fille, lui demanda son livre pour l'examiner de plus près. L'enfant, comprenant d'instinct qu'elle passait un examen, croisa l'une sur l'autre, sans lâcher la corde, ses deux petites mains hâlées, comme si elle se préparait à répondre au catéchisme. Le livre était un de ces almanachs qui trouvent moyen de pénétrer au fond des campagnes les plus reculées ; recueil indigeste d'histoires niaises ou romanesques. C'était une de ces dernières que lisait la petite fille.

— Ce livre-là n'est pas bon pour toi, mon enfant, dit Maryas sans entrer dans plus de détails.

— Je n'en ai pas d'autre, répondit la pauvre petite, qui devint toute rouge sans savoir pourquoi.

— Eh bien, moi, entends-tu ? je t'en apporterai un demain qui sera plus beau et plus amusant pour toi que celui-là.

Quand nous fûmes seuls de nouveau, Maryas me dit :

— Encore une œuvre qui serait plus utile que d'expédier des bretelles aux nègres et des peignes à moustaches aux peaux-rouges, ce serait de créer seulement un bon almanach pour tous ces pauvres gens qui ne demandent pas mieux que de lire, mais qui ne savent pas quoi lire. Un bon almanach ! y songes-tu ? quelle excellente chose ce serait ! L'almanach, c'est le vrai livre populaire, qui va partout et cause avec tout le monde. Veux-tu m'en croire ? fondons la société des bons almanachs à deux sous, à un sou s'il le faut. Mais il ne faut pas que mon enthousiasme me fasse oublier ce que j'ai promis à cette petite.

La femme qui vend des bonbons dans l'établissement vend aussi des livres. Elle en avait. Dieu merci, une assez belle collection : eh bien, nous ne pûmes en trouver un seul qui ne fût ou aussi niais, ou aussi romanesque que l'almanach.

La femme fut étonnée de notre sévérité.

— Ces dames, dit-elle en désignant les dames patronnesses du déjeuner, ne font pas tant les difficiles que ces messieurs : elles ont acheté plusieurs de ces livres-là, de confiance, pour leurs enfants.

Maryas me regarda en face et se mit à rire :

— Si nous proposions à ces dames de fonder une société de charité pour élever leurs propres enfants ? Leurs œuvres les occupent trop pour qu'elles puissent surveiller les lectures de ces pauvres petits : comprends-tu cela ? Et ma protégée, à moi, que vais-je lui donner ? Ma foi, je l'inscris pour le premier exemplaire de notre almanach modèle : cela nous fera toujours une abonnée.

LES ÉCOLES AMÉRICAINES.

Presque toutes les écoles d'Amérique portent le nom de quelque grand homme du pays : Les *Washington Schools*, *Jefferson Schools*, *Franklin Schools*, se multiplient. Chacune des grandes villes des États-Unis possède une école placée sous l'invocation de l'illustre fondateur de la république. Aussi n'est-il pas facile de préciser le lieu où se trouve celle que nous avons sous les yeux. Mais à la considérer comme spécimen des édifices consacrés à l'éducation publique, nous sommes tout d'abord frappés de son étendue, de ses vastes fenêtres, de son isolement qui permet à l'air de circuler alentour. Ce site riant, ces grands arbres, ces beaux ombrages, invitent au repos après l'étude. L'esprit fatigué s'y détend, et se ranime au contact de cette végétation vigoureuse. Quel contraste avec nos tristes colléges, pareils à des casernes, enfouis dans l'intérieur des villes, enserrés et pressés de sordides demeures, n'ayant d'autres lieux de récréation que d'arides cours entourées de hautes murailles, véritables prisons plus faites pour effaroucher l'enfance que pour l'attirer ! Et si nous pénétrons dans l'intérieur, que de contrastes encore plus grands !

Les écoles publiques américaines (et nous croyons que celle-ci appartient à cette catégorie) sont essentiellement gratuites, bien que n'étant pas exclusivement réservées aux pauvres. L'esprit de la loi américaine est d'encourager *tous les citoyens sans exception* à faire élever leurs enfants dans les mêmes écoles : on pense que c'est la meilleure leçon d'égalité, et que cela vaut mieux que d'écrire ce mot sur les murs. On voit donc les enfants de la classe moyenne sur les mêmes bancs que ceux de la classe la plus pauvre. Rien ne se paye. Livres, plumes, papier, tout est fourni par l'État. Les dépenses du matériel, ainsi que les salaires du personnel, sont à la charge de l'État ou des villes. La direction suprême de toutes les écoles d'un État est confiée à un surintendant élu par la législature. Il nomme les professeurs avec l'approbation d'un conseil de directeurs pris parmi les citoyens notables. Chaque école a un principal et un nombre de professeurs adjoints en rapport avec le nombre des élèves.

Les *public schools* sont de deux degrés. Dans chaque circonscription territoriale, il y a plusieurs écoles ordinaires où l'on enseigne la lecture, l'écriture, le calcul, la géographie, l'histoire des États-Unis et la grammaire. Dans la *high school*, ou école supérieure, deuxième degré, on enseigne l'anglais, le français, un peu de latin, l'histoire générale, la géométrie et l'algèbre, avec les sciences physiques. Elle n'est fréquentée que par peu d'élèves, à qui leurs parents veulent faire donner une éducation plus complète : c'est l'exception en Amérique. En général, dès qu'un enfant sait la règle d'intérêt, on le lance dans une maison de commerce.

Les *académies* sont des institutions particulières assez

semblables aux nôtres, avec cette différence qu'elles sont absolument indépendantes de l'État. L'éducation y est inférieure à celle que l'on reçoit en France, par suite du dédain que l'on professe, en Amérique, pour tout ce qui n'est pas absolument pratique. Combien cela peut-il rapporter? voilà la grande question; celle de la discipline, qui est le côté faible de presque tous les établissements particuliers (à l'exception peut-être de ceux des jésuites), est secondaire.

Il y a aussi des colléges et des universités indépendantes. Les uns ne sont que des institutions ordinaires et ne durent guère plus que leur directeur; les autres sont des fondations de citoyens amis de l'instruction, qui ont laissé les fonds nécessaires pour établir un collége et payer un certain nombre de professeurs. A des commencements souvent modestes viennent s'ajouter d'autres dons qui permettent d'étendre le plan primitif et de le compléter. L'*Université d'Harward* est de ce genre.

Les colléges particuliers peuvent prendre le titre d'Université, et conférer des diplômes, pourvu qu'ils y soient autorisés par la législature de l'État. Pour obtenir cette autorisation, il leur suffit de présenter avec leur demande les règlements du collége, le plan des études, la liste des professeurs, et les noms connus de citoyens qui forment le conseil de surveillance. La législature fait alors une loi par laquelle le collége ou l'université se trouve *incorporé*, c'est-à-dire constitué légalement.

Dans les écoles publiques du premier degré, les professeurs les moins payés ont 50 dollars (250 francs) par mois. Le principal a 80 dollars (400 francs).

Dans les écoles supérieures, le traitement du principal est de 100 dollars, 500 francs; celui des professeurs assistants, de 80 dollars (400 francs).

A la Nouvelle-Orléans, les classes ont lieu de neuf heures à trois heures, avec une interruption d'une demi-heure vers midi. Le soir, il y a des cours pour les adultes qui ne peuvent assister aux classes du jour. Enfin, dernier détail, dans les écoles de garçons, les classes des plus jeunes enfants sont faites par des dames, et l'on a tout lieu de s'applaudir de ce système.

Dans aucune des écoles publiques les enfants des deux sexes ne sont réunis. Au contraire, dans quelques acadé-

Une Maison d'école aux États-Unis. — Dessin de Lancelot.

mies ou institutions particulières, des jeunes gens et des jeunes filles prennent les leçons ensemble; ce sont des externats. Un professeur affirme, après deux ans d'expérience, que la tenue des garçons y est meilleure qu'ailleurs, et l'application aussi soutenue.

L'État de New-York comptait, en 1850, 11 580 écoles publiques, et seulement 18 colléges, auxquels il faut ajouter 883 institutions particulières ou académies : ce qui donne un total de 12 481. — Si l'on prend l'ensemble des États, le nombre des écoles publiques était de 80 991; celui des académies, de 6 032; celui des colléges, de 234. — Les écoles publiques employaient 92 000 maîtres, instruisant 3 354 173 enfants des deux sexes; les académies avaient 12 207 maîtres pour 261 362 élèves; enfin les colléges avaient 1 651 professeurs pour 27 159 élèves. Le nombre total des enfants suivant les cours de ces divers établissements était de 4 089 507 pour tous les États-Unis, et leur éducation coûtait par an 16 162 000 dollars, c'est-à-dire près de 81 000 000 de francs.

En comparant le nombre des élèves aux dépenses des écoles publiques, on voit que dans l'État de Massachusetts chaque élève coûtait par an à l'État 28 fr. 50 c. environ; dans la Virginie, environ 23 fr. 30 c.; enfin, en Louisiane, plus de 65 francs.

L'État qui avait le plus d'écoles publiques est l'Ohio; il en comptait 11 661 avec 12 886 maîtres.

Ensuite venait l'État de New-York, ayant 11 580 écoles publiques et un personnel de 13 965 maîtres.

La Louisiane n'avait que 664 écoles publiques avec 822 maîtres.

Depuis 1850, ces chiffres ont dû nécessairement s'accroître, peut-être se doubler.

ARMURES HISTORIQUES DE L'*ARMERIA REAL* DE MADRID.

Musée de Madrid. — Demi-armure donnée à Philippe III infant par le duc de Terra-Nova. — Dessin de Sellier, d'après une photographie de J. Laurent.

Voici encore une de ces magnifiques armures milanaises dont nous avons eu déjà l'occasion de signaler la beauté et d'offrir un admirable exemple [1]. Elle est de la fin du seizième siècle, et fut offerte à Philippe III infant par le duc de Terra-Nova; aujourd'hui elle fait partie de l'*Armeria real* de Madrid, avec tant d'autres qui sont à la fois des merveilles de l'art de l'armurier et des pièces historiques d'un prix inestimable. On peut faire des réserves quant à l'authenticité de quelques attributions du catalogue; il est certain que l'épée qu'on montre comme celle de Roland, le héros de Roncevaux, lui est postérieure de plu-

[1] Voy. t. XXXV, 1867, p. 67.

sieurs siècles. Voici toutefois l'indication de quelques-unes des armes et armures qui portent des noms fameux.

La plus ancienne est celle de Pélage, le restaurateur de la monarchie espagnole au huitième siècle; la fameuse épée du Cid, la *Colada*, n'a pas moins de prix aux yeux des Espagnols. A côté de celle que l'on donne à Roland se place celle de son rival Bernardo del Carpio. On peut voir dans le *Magasin pittoresque* (1) un dessin de deux épées attribuées à Boabdil, le dernier roi de Grenade; le Musée possède aussi une demi-armure qui passe pour lui avoir appartenu. Nous mentionnerons encore, parmi les épées, celle que don Juan d'Autriche enleva, dit-on, à un chef more à la bataille de Lépante; celle de Gonzalve de Cordoue, sur laquelle juraient, à chaque avénement, les princes héritiers du trône, les grands d'Espagne et les principaux dignitaires du royaume; celle du comte-duc d'Olivarès, chef-d'œuvre de Tolède; celles de Fernand Cortès, de Pizarre, de Ferdinand le Catholique, de Charles-Quint, de Philippe II; le bâton de Pierre le Cruel. L'épée que le roi de France François Ier portait quand il fut fait prisonnier à Pavie a été, mais n'est plus à Madrid. Elle fut donnée, en 1808, à Murat, par le roi Ferdinand VII. Elle a longtemps figuré au Musée d'artillerie, à Paris, et, dans les dernières années, au Louvre, au Musée des souverains. Une copie a pris, à Madrid, la place de l'original; mais on y conserve encore le bouclier du roi de France : c'est une targe où est représenté un coq, le coq gaulois, mettant en fuite un guerrier; et son casque orné de sujets de bataille, et portant pour cimier un dauphin aux écailles fleurdelisées.

Deux casques damasquinés d'or et d'argent ont appartenu à l'empereur Charles-Quint. On voit sur l'un le combat des Centaures et des Lapithes; sur l'autre, la Victoire et la Renommée tenant un Turc par les moustaches. Il porte la signature des frères Negroli, célèbres artistes milanais, dont on retrouve encore le nom sur le bouclier dit de la Méduse, qui a appartenu à Charles-Quint. C'est une rondache ornée de rinceaux de feuillage du travail le plus délicat, et, au centre, d'un masque de Méduse du plus grand style. L'écu de Charles-Quint, dont on peut voir la gravure dans un de nos précédents volumes (2), surpasse encore ce dernier par la richesse et le fini du travail.

Nous citerons encore le bouclier de Ximénès pour l'élégance de sa décoration. Le casque qui l'accompagne mérite les mêmes éloges. Parmi les casques, il ne faut pas oublier celui de Jacques roi d'Aragon, d'une forme singulière, dont la ville de Valence a mis la figure dans ses armoiries, et deux salades moresques du quinzième siècle, d'un travail admirable, dignes d'avoir été, comme on le dit, celles du dernier roi de Grenade.

Plusieurs armures de toutes pièces de l'*Armeria real* se recommandent à l'attention, comme celle qu'on voit ici, à la fois par leur beauté et par le nom qu'elles portent. Une demi-armure du quinzième siècle passe pour être celle de Boabdil, surnommé *el Rey chico*, à cause de sa petite taille. Plusieurs ont appartenu à Charles-Quint : l'une, dont le casque à tête humaine est encore l'œuvre des frères Negroli, se trouvait, dit-on, au monastère de Yuste lors de la mort de l'empereur; une autre est une armure équestre dont il était, dit-on, revêtu lorsqu'il fit son entrée à Tunis; elle ne pèse pas moins de quatre-vingt-neuf livres; une troisième est celle que Titien a représentée dans un portrait du même prince. Voici l'armure de mailles d'Alphonse d'Aragon; l'armure complète de l'électeur de Saxe, prisonnier de Charles-Quint; l'armure de don Juan d'Autriche et le brassard d'Ali-Pacha, l'amiral turc vaincu par lui à Lépante; l'armure de Christophe Colomb et celle de Gonzalve de Cordoue; celles encore de Philippe II et de son malheureux fils don Carlos. Une autre armure est celle du poëte Garcilaso de la Véga, blessé à coups de pierres par des paysans, lorsque Charles-Quint fut contraint de lever le siége de Marseille; il mourut à Nice peu de temps après, des suites de ses blessures. On montre encore celle du capitaine Alonzo Cespédès, surnommé l'Alcide castillan, et dont on rapporte des miracles de force qui justifient ce surnom. C'est lui qui, dit-on, arrêta un jour la roue d'un moulin du Tage en présence de Philippe II, et qui, rentrant la nuit à Tolède, enleva de ses gonds une des portes de la ville dont on lui refusait l'entrée. Une autre fois il arrêta sur le bord d'un précipice une charrette attelée de deux mules. Mais le trait le plus merveilleux de sa légende est celui-ci : on raconte que se trouvant un jour dans une église remplie de monde, et ne pouvant offrir l'eau bénite à une dame qui cherchait vainement à se frayer un passage, il arracha le bénitier de la muraille où il était scellé, puis le remit tranquillement à sa place.

Indépendamment des belles armes, on peut voir à l'*Armeria real* d'autres objets qui ont authentiquement appartenu à des personnages célèbres, comme la litière de campagne de Charles-Quint, en cuir noir, et sa vaisselle, dont toutes les pièces sont en fer battu; enfin, une riche collection de selles, parmi lesquelles celle de Jacques Ier d'Aragon, et celle qu'on attribue au Cid. Plus de vingt datent du quinzième siècle.

(1) Voy. t. XXVIII, 1860, p. 376.
(2) Voy. t. XV, 1847, p. 25.

UN VOYAGE D'ACCLIMATATION
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Suite. — Voy. p. 298.

Se glissant dehors au petit jour, sans éveiller le berger, il atteignit la rivière Jamupa, qui a environ deux cents mètres de large; il se déshabillait pour passer à la nage, quand il aperçut un canot vide : il en prit possession et rama jusqu'à l'autre bord, où il trouva le passeur, un nègre, à qui il demanda par plaisanterie un réal pour avoir fait sa besogne. Il donna néanmoins au pauvre diable son salaire, et poursuivit sa route. Il sut plus tard qu'il avait échappé à un grand danger. Le véritable passage était plus bas, où stationnait un piquet de soldats. Sans passe-port, et n'ayant pour armes que sa canne, il eût été certainement arrêté, renvoyé et ruiné. Il avait fort heureusement pris la mauvaise route.

Pendant les six lieues suivantes, il ne vit pas un seul être humain; rien que des lapins et des dindes sauvages. Au bout de cette distance, il trouva un *rancho* habité par une très-vieille négresse, qui fut insolente et ne lui voulut donner que de mauvais haricots. Il traversa ensuite plusieurs lits de torrents à sec, mais où il fit une ample moisson de raretés botaniques. Il y avait là des yuccas de soixante pieds de haut, et un arum gigantesque de la plus grande beauté. Le soir, il atteignit le rancho de Calabuca.

Son hôte était défiant; de plus, le hardi voyageur fut trempé jusqu'aux os par une averse qui descendit de la colline comme une trombe. Mais le soleil se leva brillant, Orizaba apparaissait de plus en plus haut à l'horizon, et, plein d'espoir, il continua sa marche à travers la plaine, sillonnée par les torrents. La première chaîne de montagnes, couvertes de bois, était devant lui; mais un rapide cours d'eau l'en séparait. Après l'avoir franchi sur un pont, ainsi qu'une autre rivière, il arriva à San-Lorenzo, s'y rafraîchit, et repartit de suite pour Cordova, où il réussit à louer un cheval et à passer devant un corps de garde sans

être remarqué, grâce à la pluie. Une marche de nuit le conduisit à Cordova, noble cité, presque toute bâtie en pierre, avec de grandes places entourées d'arcades moresques et ornées de magnifiques fontaines. Il échappa à l'observation, y passa la nuit, et poussa jusqu'à Orizaba, où il pénétra sans être inquiété.

Orizaba est une belle ville d'environ cinq mille âmes; la température y est admirable, et partout jaillissent des sources cristallines. La végétation y est si riche qu'elle envahit les rues; le site est extraordinairement beau, la ville étant entourée d'une enceinte de montagnes boisées et dentelées; mais ce qui domine et surpasse toutes choses, c'est le grand pic de Cristal, cône parfait qui s'élève à 15 000 pieds au-dessus des maisons. D'Ermenonville fut surtout frappé et ravi de voir, tandis que la ville était encore plongée dans les ténèbres de la nuit, le plus haut sommet du mont éclatant, couleur de safran, aux premiers rayons du soleil.

Après mûre réflexion, notre digne docteur se rendit à un couvent de carmes, obtint une audience du sous-prieur, et lui dit confidentiellement que, médecin et botaniste, en voyage depuis trois ans et assailli un jour par un violent orage, il avait fait vœu d'aller à pied à l'autel de *Nuestra Señora de la Soledad*, à Oaxaca. Il sollicitait l'avis du bon père pour savoir s'il ne pourrait pas, au moyen de bonnes œuvres, obtenir la dispense de faire le reste du voyage à pied. C'était un ingénieux expédient pour s'éclairer sur la distance et le chemin. Après une savante dissertation, le bon moine lui dit qu'il pourrait certainement s'acquitter envers Notre-Dame par des aumônes. Sur quoi le docteur tira de sa bourse huit louis et les lui offrit; mais le sous-prieur ne les voulut pas prendre, disant que c'était trois fois trop. Il les donna ensuite aux autres moines, moins scrupuleux, qui lui montrèrent leur jardin et furent charmés d'apprendre de lui le nom et les usages de leurs plantes. Au moment du départ, le docteur, qui n'avait point obtenu ce qu'il voulait, eut l'heureuse idée de s'enquérir s'il n'y avait pas un couvent de carmes à Oaxaca, exprimant son vif désir de le visiter. Ce souhait délia la langue du sous-prieur, qui, sans aucune défiance, traça au docteur enchanté l'itinéraire exact et précis de la route.

A sa sortie du couvent, il se dirigea vers la montagne. Comme il traversait la rivière qui baigne la ville, il fut arrêté à la tête du pont par des employés de la douane, qui lui demandèrent où il allait. Cependant, le voyant bien vêtu, d'un aspect respectable, et la canne à la main, ils acceptèrent sans difficulté sa version, et le prièrent, comme médecin, de faire une ordonnance pour leur chef qui était malade, ce qu'il fit de bonne grâce. Il passa outre, laissant derrière lui la belle ville d'Orizaba.

Si l'on en juge par ses récits, les Indiens du Mexique devaient être, à cette époque, les meilleures gens du monde. Il coucha la nuit d'après dans une de leurs huttes, où il fut traité avec une grande bonté. Ce qui le frappa surtout, c'est la vivacité de leurs affections domestiques. L'hôte était un Indien à demi affamé, qui rentrait épuisé de travail. L'accueil affectueux qu'il reçut, sa douceur dans ses rapports avec sa femme et ses enfants, impressionnèrent vivement le Français.

A deux heures du matin, par un brouillard glacial, il suivait la route escarpée et en terrasse qui mène d'Orizaba à Tecuacan. Quoique la montagne fût très-proche, elle était tout à fait invisible, voilée par la brume. Quand il eut gravi un de ses flancs, il se trouva au milieu d'un bois de chênes, dans un nouveau pays, la partie tempérée du Mexique : les géraniums, les héliotropes, les fuchsias, les tradescantias (*Tradescantia errata?*), s'épanouissaient en fleurs au bord du chemin couvert de gazon. A sept heures du matin, il atteignait sain et sauf un village nommé *Chapulco*, célèbre pour la fabrication d'un breuvage (*pulque*) extrait de l'agave américaine. On coupe la tête de l'arbuste, et après avoir creusé la tige inférieure on remet dessus la couronne, dont la séve découle alors goutte à goutte. Quand la plante est épuisée, elle meurt. On la propage par rejetons.

Après avoir longé la splendide plaine de Tecuacan, où se trouvent six villes et d'innombrables villages et fermes, où croissent toutes les espèces de grains connues en Europe, et qu'arrosent d'innombrables canaux d'irrigation, comme en Lombardie, d'Ermenonville arriva à la cité de Tecuacan, mais n'y entra pas. Il se déshabilla pour traverser la rivière, et par là éviter la ville. A peine était-il dans l'eau qu'une fourmilière de petites tortues y sautèrent aussi, non sans lui causer une certaine frayeur. Il aborda dans un des faubourgs, y acheta du pain, et repartit pour San-Francisco, qu'il atteignit sans autre aventure. Il y coucha, et à six heures du matin il était à San-Antonio, où il espérait trouver des chevaux.

Il fut très-frappé du grand autel de la cathédrale, dont les deux candélabres sont de véritables platanes de trente pieds de haut. Il en décrit l'effet comme superbe. Là, il se procura une mule, et suivit d'une façon agréable la route bordée de grands bignonias, de fleurs de la Passion, et de *cereus* (gigantesque cactus, nommé en anglais *torch-thistle*) de trente à quarante et cinquante pieds de diamètre : la chute d'une de ses feuilles géantes et piquantes eût pu lui être fatale.

Il arriva ainsi à Saint-Sébastien, où il put avoir des chevaux et poursuivre sa route à travers la plaine de Tecuacan jusqu'à los Ceres. Passablement monté, il gagna du terrain, et atteignit Aquiotepec par la vallée du rio Grande; vallée qui se resserre en une gorge au bout de laquelle il eut à franchir une immense barrière par un sentier large de deux pieds, et d'autant moins sûr que la rumeur des eaux du fleuve l'assourdissait. Il ne put rester en selle; étourdi et tremblant de tous ses membres, il mit pied à terre et mena son cheval par la bride. Le précipice au-dessous avait une profondeur de 1 800 pieds, et dans quelques endroits le zigzag était à angles si aigus que le cheval pouvait à peine les tourner; à l'un des passages les plus glissants et les plus redoutables, l'homme et l'animal ne durent leur salut qu'à une branche d'arbre. C'était cependant la grande route du pays, la seule qui menât à Oaxaca.

Après cinq heures de terreur et de danger, il atteignit le sommet, ayant encore à sa droite le tortueux rio Grande, à gauche un amphithéâtre d'énormes montagnes, et en face un pic distant seulement de 18 milles d'Oaxaca.

Il arriva à Trucallan, vieille et belle ville avec d'abondantes plantations de grands arbres, de fraîches fontaines et de murmurants ruisseaux descendant des cimes, et où se baigne chaque jour la population. L'église était remarquable. Le soir, il fit rencontre d'un moine jovial qui convint de l'accompagner le lendemain s'il voulait attendre qu'il eût dit sa messe. Bien en prit au bon moine d'avoir rempli ce devoir, car le passage du rio Grande n'était pas chose facile. Il avait 400 mètres de large, et on y entrait jusqu'aux épaules. Un Indien nu entreprit de guider les chevaux, tandis que les cavaliers resteraient couchés sur le dos. Les pauvres animaux tremblaient et sondaient le gué; la rapidité du courant donna le vertige au prétendu docteur. Ils laissèrent alors le rio Grande de Tecuacan pour entrer dans la gorge profonde (ou *cañon*) à travers laquelle coule un de ses tributaires, la rivière *de las Vueltas*, large en quelques endroits de cent mètres, et dans

d'autres de douze seulement. Avant d'arriver à Asletlanca, il leur fallut franchir ce cours d'eau soixante-dix fois. Il y avait une autre route à travers les montagnes qu'avait prise un courrier du gouvernement; il leur avait dit qu'il serait rendu à Oaxaca le lendemain de bonne heure. Suivant toujours les bords *de las Vueltas* (la rivière des Tournoyants), d'Ermenonville arriva par le plus beau jour de sa vie, dit-il, à Galiatitlan, où, à son inexprimable joie, il vit la cochenille sur les feuilles du nopal qui la nourrit.

Gravissant la dernière montagne, celle de *la Costa*, par une montée presque aussi ardue que celle d'Aquiotepec, il découvrit enfin la terre promise, la grande plaine d'Oaxaca. Elle commençait à ses pieds et s'étendait dans son incomparable beauté jusqu'à Guatemala. Cinquante villages étaient en vue, construits en pierres d'une éblouissante blancheur, avec des toits en tuile rouge, comme en Lorraine. Il estime l'étendue de la plaine à 120 milles. Mais ce qui captiva son attention fut un glorieux lis, le lis de Santiago, l'*Amaryllis formosissimus*, qui couvrait la colline de splendides fleurs d'un rouge pourpre. Il descendit enfin à *San-Juan del Rey*, but de son aventureux voyage.

Ses yeux ravis s'arrêtèrent tout d'abord sur une plantation de nopals. Son étoile était en pleine ascension. A cette époque, les nègres, quoique admis à remplir certains postes municipaux, étaient traités socialement avec le plus souverain mépris. Cette plantation appartenait à l'alcade de la ville, gentilhomme d'un noir d'ébène, pourvu d'une femme de la même teinte foncée. Vous pouvez prévoir l'effet que dut faire sur ce couple l'entrée d'un noble et élégant Français, chapeau bas, s'excusant, avec force saluts, de la liberté grande. Le nègre, enchanté et ingénu, confia sans réserve son secret au Français, et dans la joie de son cœur le conduisit à son jardin et lui expliqua tous ses procédés.

Aussitôt après dîner, monté sur un misérable cheval et hanté de la terreur de certains bandits qui le précédaient, il rencontra au crépuscule une procession religieuse, s'y mêla, et entra avec elle à Attella, se rendit au couvent, baisa la manche du prieur, et se fit donner l'adresse de la *casa reale*, ou maison de poste. Les vastes bâtiments du couvent des Dominicains, situé sur la place, offrent un mélange de l'architecture romane et arabe.

Parti de nouveau le matin, sur une jument près de mettre bas, il la renvoya avec le postillon et continua son chemin à pied. La route, agreste, entre deux haies de convolvulus, était ravissante. A mesure qu'il approchait d'Oaxaca, les plantations de nopal se multipliaient. Enfin, il entra dans la ville de l'air d'un homme qui revient de la promenade, et se dirigea vers une auberge voisine de *Nuestra Señora de la Soledad*. Son voyage était accompli; mais il restait à atteindre le but.

Cette magnifique cité, d'environ six mille habitants, a 3200 mètres de long et 2000 de large. Les édifices, les dômes, les pinacles, les arcades, y sont d'une grande beauté. Les rues sont larges, bien pavées; les faubourgs, plantés de nopals et de plusieurs espèces d'arbustes productifs. La pente au bas de la ville est baignée par une belle rivière, et la ville même est alimentée d'eau par des aqueducs. La température était de 68 degrés Fahrenheit le matin, et de 81 à midi; climat d'un été perpétuel, « véritable paradis, dit-il, s'il était possédé par une autre race. »

La morale d'Oaxaca ne paraît pas avoir édifié le voyageur, dont l'âme et l'esprit étaient, du reste, absorbés par l'importance de son entreprise. Il pouvait à peine croire à sa bonne fortune, en se voyant parvenu jusque-là sans entraves. Sa montre avait besoin d'être réparée; il se rendit chez un horloger, fit sa connaissance, et obtint de lui l'adresse d'un layetier auquel il acheta, pour cinq francs pièce, huit malles solides et bien faites, telles qu'il n'aurait pu, dit-il, les avoir meilleures à Paris. Il en prit les clefs, et parcourut la ville comme dans un rêve.

Errant dans les faubourgs, il avisa un très-beau jardin de pépiniériste où, entre autres plantes, étaient des rangées de nopals, courant de l'est à l'ouest, de quatre pieds de haut. Il entra, et demanda à acheter des fleurs. Tandis qu'on les lui apprêtait, il couvait des yeux la *grana*, ou cochenille. En examinant de près une plante de nopal, il affirme qu'on n'aurait pu en briser une feuille sans écraser des centaines d'insectes.

Au sortir de là, il alla visiter un apothicaire, don Antonio Piba, qui avait aussi un jardin. Il y fut fort ennuyé par une grande dame espagnole balayant les allées de sa mante noire à franges d'or, et le dévisageant tout le temps. Elle était venue par pure curiosité, pour voir un Français. Il avait fait la découverte d'une auberge tenue par un de ses compatriotes, et il y jouit du bonheur de se coucher tôt dans un bon lit et d'y passer une bonne nuit, avant de mettre à exécution son grand projet. Debout au petit jour, et suivi de deux domestiques indiens, il retourna au jardin où il avait acheté des fleurs. Le propriétaire, un nègre, qu'il n'avait pas vu la veille, était à peine éveillé. D'Ermenonville se présenta comme médecin, désirant se procurer quelques feuilles de nopal avec la cochenille dessus, afin d'en faire un cataplasme pour la goutte. Le cas était urgent, et il ne lésinerait pas sur le prix. Le nègre lui en livra autant qu'il en voulut pour deux réaux, et d'Ermenonville, lui jetant un dollar, enveloppa doucement son trésor dans des serviettes, et retourna à l'auberge sans avoir rencontré une âme. Il eût chanté de joie, dit-il, s'il n'eût craint d'être entendu. Il ne perdit pas de temps pour empaqueter les feuilles de cactus dans les malles.

La fin à une prochaine livraison.

L'ESCURIAL.

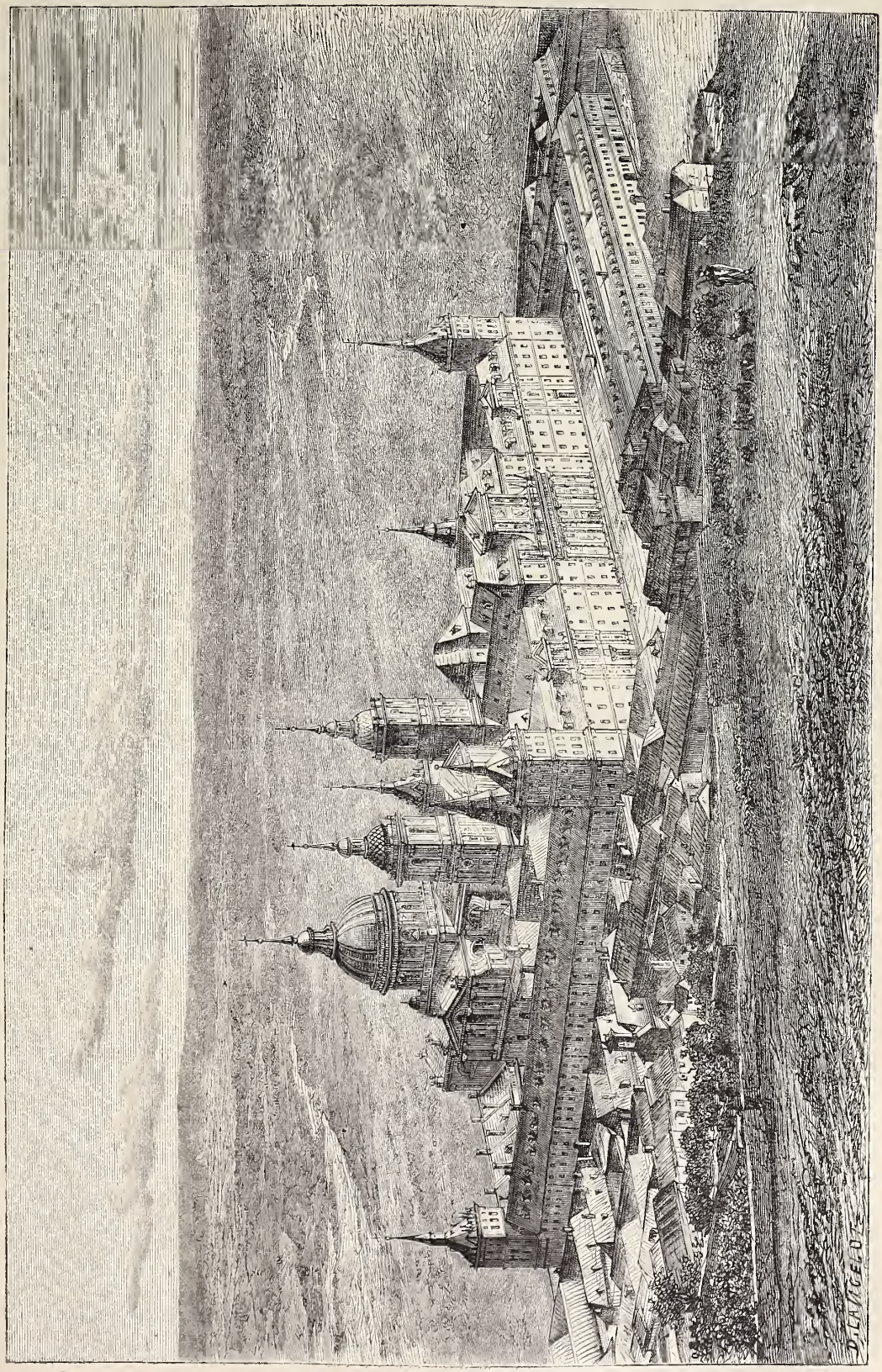
Voy. t. IV, 1836, p. 78.

Une description de l'Escurial, dont on voit ici la vue générale, a déjà été publiée dans ce recueil. Nous n'avons donc à y revenir que pour y ajouter un souvenir et une impression.

La vue à vol d'oiseau, prise de la montagne qui domine le monastère et le village, permet de saisir cette disposition des bâtiments dont on a tant parlé, qui devait rappeler le gril, instrument du martyre de saint Laurent. L'espace couvert par l'édifice entier est un parallélogramme régulier. Les grandes tours carrées placées aux angles tiennent la place des pieds du gril; des corps de logis relient entre eux ces pavillons et forment l'encadrement. Les cours intérieures dessinent les vides entre les barreaux que dessinent les bâtiments transversaux; le manche est figuré par la résidence royale, qui s'appuie à angle droit sur un des côtés. Le palais et l'église sont bâtis dans le manche. « Cette invention bizarre, dit M. Théophile Gautier dans son *Voyage en Espagne* (chap. IX) ne se saisit pas aisément à l'œil, quoiqu'elle soit très-visible sur le plan, et si l'on n'en était pas prévenu, on ne s'en apercevrait aisément pas. Je ne blâme pas, ajoute-t-il, cette puérilité symbolique dans le goût du temps, car je suis convaincu qu'une mesure donnée, loin de nuire à un artiste de génie, l'aide, le soutient et lui fait trouver des ressources à quoi il n'aurait pas songé; mais il me semble qu'on aurait pu en tirer un tout autre parti. Les gens qui aiment le *bon goût* et la *sobriété* en architecture doivent trouver l'Escurial quelque chose de par-

fait, car la seule ligne employée est la ligne droite; le seul ordre, l'ordre dorique, le plus triste et le plus pauvre de tous. Je sais bien que l'Escurial avait une destination austère et religieuse; mais la gravité n'est pas la sécheresse, la mélancolie n'est pas le marasme, le recueillement n'est pas l'ennui, et la beauté des formes peut toujours se marier heureusement à l'élévation de l'idée. »

Chaque voyageur a jugé l'Escurial suivant son impression particulière : celui que nous citons, parce qu'il nous rappelle ce que nous avons éprouvé, a mis dans son récit et fait passer dans l'esprit du lecteur le sentiment d'un accablant ennui. Cette huitième merveille du monde, comme on l'appelle en Espagne (chaque pays a sa huitième merveille), n'est pour lui que le plus grand tas de granit qui existe sur la terre après les pyramides. « Rien n'est plus monotone à voir que ces corps de logis à six ou sept



L'Escurial. — Vue prise du haut de la montagne. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de J. Laurent.

étages, sans moulures, sans pilastres, sans colonnes, avec leurs petites fenêtres écrasées qui ont l'air de trous de ruche. C'est l'idéal de la caserne et de l'hôpital. Tout autour, pour que rien ne manque à la symétrie, l'on a bâti des monuments dans le même style, c'est-à-dire avec beaucoup de petites fenêtres et pas le moindre ornement; ces corps de logis communiquent entre eux par des galeries en forme de pont jetées sur les rues qui conduisent au village... Je sortis de ce désert de granit, de cette monacale nécropole avec un sentiment de satisfaction et d'allégement extraordinaire; il me semblait que je renaissais à la vie... J'étais délivré de ce cauchemar architectural que je croyais ne devoir jamais finir. Je conseille aux gens qui ont la fatuité de croire qu'ils s'ennuient d'aller passer trois ou quatre jours à l'Escurial; ils apprendront là ce que c'est que le véritable ennui, et ils s'amuseront tout le reste de leur vie, en pensant qu'ils pourraient être à l'Escurial, et qu'ils n'y sont pas. »

M. DEDU.

Il était un monsieur Dedu
Peu connu dans l'histoire.

Et pourtant ce M. Dedu, si peu connu de nos jours, était, il y a deux cents ans, une des gloires de la Faculté de médecine de Montpellier; mais était-il originaire de cette ville? on ne le sait point. Voici, du reste, ce que contient sur son compte la *Nouvelle Biographie générale :*

« Dedu (....), médecin botaniste français, vivait à Montpellier dans la seconde moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De l'âme des plantes, de leur naissance, de leur nourriture et de leurs progrès, essai de physique;* Montpellier, 1682, in-12. »

Pas un mot de plus. Les lieux, les dates de sa naissance et de sa mort ne sont pas indiqués; on ne sait pas même ses noms de baptême.

Je ne vous en apprendrai pas plus que la Biographie Didot sur le botaniste Dedu; mais j'ai dans les mains son livre sur l'*Ame des plantes* (imprimé à Leyde en 1685, et non en 1682, comme le dit la *Nouvelle Biographie générale*), et je vous dirai quelques mots de ce livre :

Il ne faut que l'ouvrir au hasard pour y marcher de surprise en surprise; j'y trouve, par exemple, une définition des acides à laquelle vous ne vous attendez point :

« L'acide est une petite substance pyramidale, ou (pour parler plus clairement) c'est une petite pyramide très-pointue qui, étant dans un grand mouvement, s'insinue dans les corps par ses continuelles secousses, et en écarte les parties..... »

Vous vous récriez sur cette étrange théorie : c'est votre droit, ami lecteur; mais il serait injuste d'en tirer une conclusion désobligeante pour M. Dedu. Cette théorie de l'*acide* était alors fort en vogue; pour vous en convaincre, je n'aurai qu'à vous citer ces quelques lignes de Richelet, dans son *Dictionnaire,* à l'article *Acide;* et notez que Richelet, uniquement occupé de grammaire et d'orthographe, ne peut avoir, en matière de science, d'autre opinion que l'opinion la plus répandue en son temps. Voici donc ce qu'on lit dans son énorme *Dictionnaire :*

« L'acide est composé de petites parties pointues qui s'insinuent dans les pores des corps qu'elles rencontrent, et font la désunion ou la coagulation des parties. »

Il est vrai que M. Dedu ne s'en tient pas là : « L'acide, dit-il, est la raclure des corps se choquant et se rencontrant dans l'espace. »

Raimond Lulle, cité par M. Dedu, avait dit encore des choses plus merveilleuses; seulement il les disait en latin :

« Acidus est solis filius, unde sol est acidus acidorum. » (*L'acide est fils du soleil, d'où il suit que le soleil est l'acide des acides.*)

C'est à travers de semblables visions pourtant que l'esprit humain allait passer de l'alchimie à la chimie.

Mais la partie vraiment originale du livre de M. Dedu est celle où il traite de la botanique. Je trouve, par exemple, dans le chapitre II, intitulé *la Naissance de la plante*, cette page très-curieuse :

« Monsieur Malpighius, voulant s'éclaircir sur la nécessité de la semence dans la production des plantes, fit une expérience qui décide. Il mit un peu de terre dans un vase de verre, qu'il couvrit d'un petit voile délié qui donnât entrée à l'air et à l'eau de la pluie, et la refusât à tout autre corps que le vent y pouvoit pousser : ce sage médecin remarqua qu'il ne se produisit jamais rien dans ce vaisseau, ce qui prouve évidemment que tout ce que la terre produit présuppose une semence; et s'il y a de certains arbres qui naissent d'eux-mêmes sans le soin et le travail du jardinier, c'est que *les petits atomes de la terre se disposent, se rangent et s'unissent de telle manière, qu'ils forment un petit grain de semence.*

» La difficulté, c'est de savoir comment d'un petit grain il se fait une herbe, une fleur, un arbre avec ses racines, sa tige, son tronc, ses fibres, ses cartilages, etc. C'est ici où les plus clairvoyants ne voyent que confusément : dans une matière si difficile, le plus court, le plus sûr serait de rapporter l'action à la main du Tout-Puissant, qui fait agir des causes dont il se réserve la connaissance. C'est le conseil que nous donne un des grands médecins de ce siècle; et c'est, je pense, le bon parti : on se tire par là facilement d'affaire; mais l'esprit de l'homme ne s'arrête pas si facilement, la difficulté l'anime, il cherche une cause naturelle des effets de la nature, persuadé qu'en matière de physique on ne doit avoir recours à la cause première que lorsqu'il n'est pas possible d'expliquer la chose autrement.

» Pour être convaincu que l'homme se plaît à se tourmenter dans de nouvelles recherches, nous n'avons qu'à considérer les divers sentiments de médecins et de philosophes touchant la vertu formatrice. Galien l'attribue à la nature, et Avicenne à une secrète influence : les uns reconnaissent une secrète influence, et les autres admettent dans la semence une âme végétative qu'ils veulent être matérielle, sans que la matière entre du tout dans sa composition, comme s'ils pouvoient concevoir une statue d'or sans que l'or fasse partie d'aucune de ses parties..... »

Il y a dans tout cela évidemment beaucoup de verbiage; on en peut néanmoins tirer deux choses importantes. D'abord l'expérience de Malpighius, déposant de la terre dans un vase et le recouvrant d'un voile, ce qui est précisément l'application au monde végétal de l'expérience faite par Redi sur les chairs en putréfaction entourées également d'un voile, expérience qui parut alors décisive contre la génération spontanée. Il y a aussi à noter, dans le passage qui précède, cette idée très-singulière que certains végétaux peuvent naître spontanément, non pas comme on l'a cru si longtemps, à l'état adulte, mais à l'état de germes, lesquels germes suivraient ensuite toutes les phases de l'incubation ordinaire. L'idée de M. Dedu n'est appuyée sur aucun fait; mais aujourd'hui que la génération spontanée a trouvé des défenseurs dans tous les pays, ne serait-il pas juste que le botaniste Dedu eût sa place marquée dans l'histoire de ce débat qui de nos jours encore a donné lieu à de si vives polémiques et à de si curieuses investigations?

GOUFFRE DU GARAGAI.

Nous avons déjà parlé [1] des souvenirs toujours vivants que la célèbre victoire de Marius sur les Ambro-Teutons a laissés dans la mémoire des populations voisines du champ de bataille des Pourrières. Nous avons aussi rappelé, dans le même article, le pèlerinage annuel des habitants de la petite ville de Pertuis à l'ermitage de *Sainte-Victoire*, nom donné à la montagne (*Mons Victoriæ*) au sommet de laquelle les Romains vainqueurs allumèrent un grand feu, le soir de la bataille, pour annoncer la destruction des hordes barbares qui avaient répandu la consternation dans toute la Provence. Parmi les singularités de ce pèlerinage, qui a duré jusqu'à la révolution, nous citerons encore la visite faite par les pèlerins au gouffre du *Garagaï*, où Marius, suivant la tradition, fit précipiter cent prisonniers teutons, suivant les instructions de sa sibylle Galla. La large crevasse qui forme cet abîme est située sur l'escarpement méridional de la montagne, un peu à l'est de l'ermitage.

Sur le penchant septentrional, un autre gouffre, qui porte le même nom, est formé par le déchirement d'un massif de marbre. Ce gouffre, dont le diamètre est de 200 mètres environ, et la profondeur de plus de 100 mètres, est escarpé dans tout son contour, et offre dans son fond une belle prairie naturelle. Les bergers sont dans l'usage d'y descendre avec des cordes leurs chèvres et leurs brebis malades, et de les y laisser jusqu'à une guérison à laquelle ils attachent des idées superstitieuses, mais qui n'est due sans doute qu'à l'abondance et à la bonne qualité du pâturage.

STATUE A SENLIS.

Jean de Montreuil, secrétaire du roi Charles VI, écrivait au sujet d'une statue de la Vierge récemment placée à Senlis :

« Cette statue est si habilement sculptée, elle est pleine de tant de majesté, qu'on ne peut rien voir de plus achevé ni dans nos pays, ni nulle part ailleurs : on croirait qu'elle est l'ouvrage de Lysippe ou de Praxitèle. »

Qu'est devenu ce chef-d'œuvre?

ÉLECTRICITÉ MÉTÉORIQUE.

Dans une intéressante étude sur les phénomènes produits par l'électricité météorique, M. J. Fournet, le savant président de la commission hydrométrique et des orages, de Lyon, a recueilli un grand nombre d'observations curieuses, parmi lesquelles nous citerons les faits suivants, relatifs aux dégagements électriques des superficies terrestres.

Dans la nuit du 11 août 1854, M. Blackwell, stationnant au mont Blanc, sur les Grands-Mulets (altitude, 3 455 mètres), le guide F. Coutet sortit de la cabane vers onze heures du soir, et vit les crêtes des montagnes tout en feu. Ayant aussitôt parlé de son observation à ses compagnons, tous voulurent s'assurer du fait, et, effectivement, ils virent qu'en vertu d'un effet d'électricité produit par la tempête, chacune des saillies rocheuses des alentours semblait illuminée. Leurs vêtements étaient littéralement couverts d'étincelles, et lorsqu'ils levaient les bras, les doigts devenaient phosphorescents.

En 1767, pendant un temps très-orageux, de Saussure, Jalabert et Pictet, se trouvant sur le Breven (altitude, 2 520 mètres), n'avaient qu'à élever la main et à étendre le doigt pour sentir une sorte de picotement à son extrémité. Cette remarque, d'abord faite par Pictet, fut bientôt suivie d'une autre, en ce sens que la sensation devint plus vive, elle était même accompagnée d'une espèce de sifflement. A son tour Jalabert, dont le chapeau était garni d'un galon d'or, entendit autour de sa tête un bourdonnement effrayant. On tirait des étincelles du bouton de ce même chapeau, aussi bien que de la virole de sa canne.

A Sauvain, sur le mont Herboux, dépendance de la montagne de Pierre-sur-Haute, près Montbrison (altitude, 1 634 mètres), l'église est munie de deux croix dont l'une est fixée sur le clocher, et l'autre sur le dôme de l'escalier. Dans les nuits orageuses, elles se montrent quelquefois garnies de deux ou trois, et même dix ou douze étoiles lumineuses. Le clocher, très-isolé et situé sur une crête montagneuse, est consolidé par quatre énormes barres de fer placées dans l'intérieur.

Nous rappellerons à ce sujet que souvent les cloches en branle émettent une lumière sur leurs bords lorsqu'elles sont amenées à la position horizontale par le balancement des sonneries, et aux moments où surviennent des éclairs. L'éclair de la cloche est d'autant plus fort que celui du ciel est lui-même plus intense; mais dès qu'on cesse de sonner, la cloche n'éclaire plus, quoique des éclairs redoublés partent encore de la nuée.

Du moment où des symptômes électriques se manifestent à la surface des roches, on conçoit la possibilité de leur développement sur des surfaces d'une autre nature. C'est ce qui arrive parfois sur les espaces herbeux qui se montrent couverts d'éclairs rasants, d'où la dénomination d'*éclairs des prairies*.

Un fait de ce genre a été très-bien observé dans les environs de Porentruy, au pied du Jura, et près de Courtavon. Là se trouve, à cent mètres au-dessus d'une vallée, l'antique château de Morimont, dont la restauration a été confiée à M. l'ingénieur des mines Quiquerez de Délémont, savant bien connu par ses beaux travaux miniers et archéologiques. Étant occupé à surveiller les ouvriers, le 25 août 1865, il fut surpris par deux orages successifs, entre neuf heures et midi. A trois heures du soir, il en survint un troisième avec des nuages excessivement bas. L'électricité se manifestait d'une façon effrayante sur toute l'étendue des prés du voisinage, les étincelles se succédant coup sur coup, sous la forme de rapides traînées lumineuses, courant sur les gazons au lieu d'être en l'air. Le bruit général était tel que les crépitations particulières ne se distinguaient en aucune façon. D'ailleurs, il ne pleuvait pas, mais on se trouvait presque dans le nuage, et tout avait été mouillé par les averses de la matinée.

Des phénomènes analogues se manifestent sur les lacs. La Société d'histoire suisse en vit un exemple le 2 août 1850, en naviguant sur celui de Morat, à neuf heures du soir.

La neige est aussi disposée à ces manifestations : c'est du moins un fait qui ressort des détails suivants. Le 10 juillet 1863, M. Watson, accompagné de plusieurs autres touristes et de guides, visitait le col de la Jungfrau. La matinée avait été très-belle; mais en approchant du col ils apercevaient de gros nuages qui s'y amoncelaient, et, au moment de l'atteindre, la caravane fut assaillie par un fort coup de vent accompagné de grêle. Au bout de quelques minutes la retraite dut s'effectuer, et pendant la descente la neige continuait de tomber en telle quantité que la petite troupe, se trompant de direction, chemina pendant quelque temps dans le Latoch-Settel.

A peine eut-on reconnu cette erreur qu'un formidable coup de tonnerre retentit, et, bientôt après, M. Watson entendit une espèce de sifflement qui partait de son bâton; ce bruit ressemblait à celui que fait une bouilloire dont l'eau en ébullition chasse la vapeur au dehors. On fit une

[1] Tome VIII, 1840, p. 231.

halte, et l'on remarqua que les cannes ainsi que les haches dont chacun était muni émettaient un pareil son. Ces mêmes objets, enfoncés dans la neige par l'une de leurs extrémités, n'en continuaient pas moins à produire ce singulier sifflement. Alors un des guides ôta son chapeau, en s'écriant que sa tête brûlait. En effet, ses cheveux étaient hérissés comme ceux d'une personne qu'on électrise sous l'influence d'une puissante machine, et chacun éprouva des picotements, une sensation de chaleur au visage aussi bien que sur d'autres parties du corps. Les cheveux de M. Watson se tenaient droits et roides; le voile qui garnissait le chapeau d'un autre voyageur se dressa verticalement, et l'on entendait le sifflement électrique au bout des doigts agités dans l'air.

La neige elle-même émettait un bruit analogue à celui qui se serait produit par la chute d'une vive ondée de grêle. Cependant aucune apparition de lumière ne se manifesta; mais certainement il n'en eût pas été ainsi durant la nuit. De violents coups de tonnerre arrêtaient subitement tous ces phénomènes, qui recommençaient ensuite. Enfin les nuages s'éloignèrent, et les manifestations électriques disparurent après avoir duré vingt-cinq minutes environ.

Le 10 mars 1866, à sept heures trois quarts du soir, près de Salins, au fort Belin, le factionnaire fut subitement enveloppé, autour de la partie supérieure de son corps, par une vive lumière. Une aigrette de feu jaillissait de sa baïonnette; trois autres jets lumineux partaient de deux des pointes de sa guérite, qui est construite en pierre, et de la boule dont elle est surmontée. Le long des barrières en fer et sur le gazon du parapet, on voyait de distance en distance des lumières bleuâtres. Ce phénomène, qui dura environ dix minutes, affecta la plupart des saillies voisines sur une surface de 300 mètres.

A la même heure, des effets analogues se produisirent sur le fort Saint-André, où la pomme du clocheton de la chapelle se couronna d'une gerbe bleuâtre dont le diamètre fut évalué à 15 ou 20 centimètres. Au faubourg Chantave, des lueurs firent craindre un accident d'incendie. Enfin d'autres lumières ont été aperçues près de la gare du chemin de fer.

La soirée avait été orageuse. Vers six heures du soir, un coup de tonnerre s'était fait entendre du côté de l'ouest. Au moment de la production du phénomène, une neige fondante tombait sur les deux forts, placés, l'un sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche de la Furieuse, et au haut de la tranche de rudes redressements calcaires.

Nous nous bornerons à la citation de ces quelques faits, qui montrent les différentes formes sous lesquelles peuvent se présenter les dégagements électriques durant les temps orageux. Ces dégagements, soit qu'ils émanent des roches, des prairies, des lacs, des neiges, des édifices, des métaux ou des corps animés, ont dû souvent, et surtout chez les peuples imbus d'idées superstitieuses, donner naissance à d'étranges croyances, à de fantastiques légendes : ces apparitions extraordinaires n'étaient que des phénomènes naturels que la science n'avait pu encore expliquer.

LE CHASSEUR D'INSECTES.

Suite et fin. — Voy. p. 87, 126, 151, 206.

SIXIÈME PARTIE.

COLLECTION DES MOUCHES.

Instruments spéciaux. — Nulle collection ne demande moins d'instruments particuliers, car aucun des insectes de cet ordre ne possède d'aiguillon défensif ou même de liqueur corrosive. On se servira donc du filet à papillons, de la pince à gaze au besoin, d'un filet à toile pour faucher les herbes, d'une boîte de chasse, et de flacons ou tubes pour mettre les insectes à part, en les anesthésiant, comme nous l'avons expliqué. L'usage des flacons de cyanure est excellent.

Les diptères se rencontrent en tout temps et en tous lieux dans notre pays, le jour comme pendant la nuit. Le plus grand nombre apparaît d'avril en mai, et de huit à neuf heures. Ils craignent en général la pluie et préfèrent les jours chauds et calmes.

Ils sont très-nombreux dans les endroits riches en fleurs, dans les bois, au-dessus des marécages, où beaucoup vivent sous plusieurs états. Les landes sèches, pierreuses, sableuses, sont fréquentées par beaucoup d'espèces.

Les plantes marines et terrestres, les animaux, les fleurs, les champignons, les arbres, les cadavres, toute substance animale ou végétale, peut leur servir de lieu d'éclosion.

Le nombre des espèces connues de diptères est énorme : on en indique près de quatre mille cinq cents; mais il s'en faut bien qu'on ait décrit toutes les espèces que l'on possède dans les collections. Quelques-uns sont d'une petitesse extrême, beaucoup d'une très-grande délicatesse d'organes.

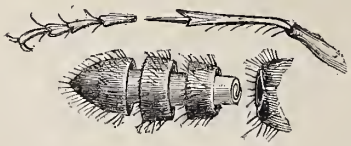
Préparation des mouches.

Soins préparatoires. — Tous les diptères doivent être piqués de suite après avoir été pris; ils ne se débattent pas assez longtemps pour se détériorer. D'ailleurs, ceux qui appartiennent aux grandes espèces peuvent être, au préalable, insensibilisés. Les individus des petites espèces peuvent être mis dans de petits tubes et piqués ensuite à la maison.

Soins définitifs. — Si un diptère est de dimensions qui rendent son maniement un peu délicat, il est bon d'enfiler au-dessous de lui, dans la même épingle, une paillette ronde de mica transparent, ou de bristol, au centre de laquelle on colle, à l'aide de la gomme, l'extrémité des pattes rassemblées. Les mouches des petites espèces sont collées en plein sur du mica ou du bristol taillé en pointe.

Pour arriver à une dessiccation complète, à l'abri du soleil, les gros échantillons demandent trois semaines; les moyens, dix à quinze jours en été; les petits, quatre à cinq jours.

Nous ne recommanderons pas l'étalage régulier des pattes, parce qu'il est trop difficile; mais nous reconnaissons que l'étalage des ailes, au moins pour les espèces grosses et moyennes, donne beaucoup plus d'intérêt à la collection et permet de mieux voir les insectes.



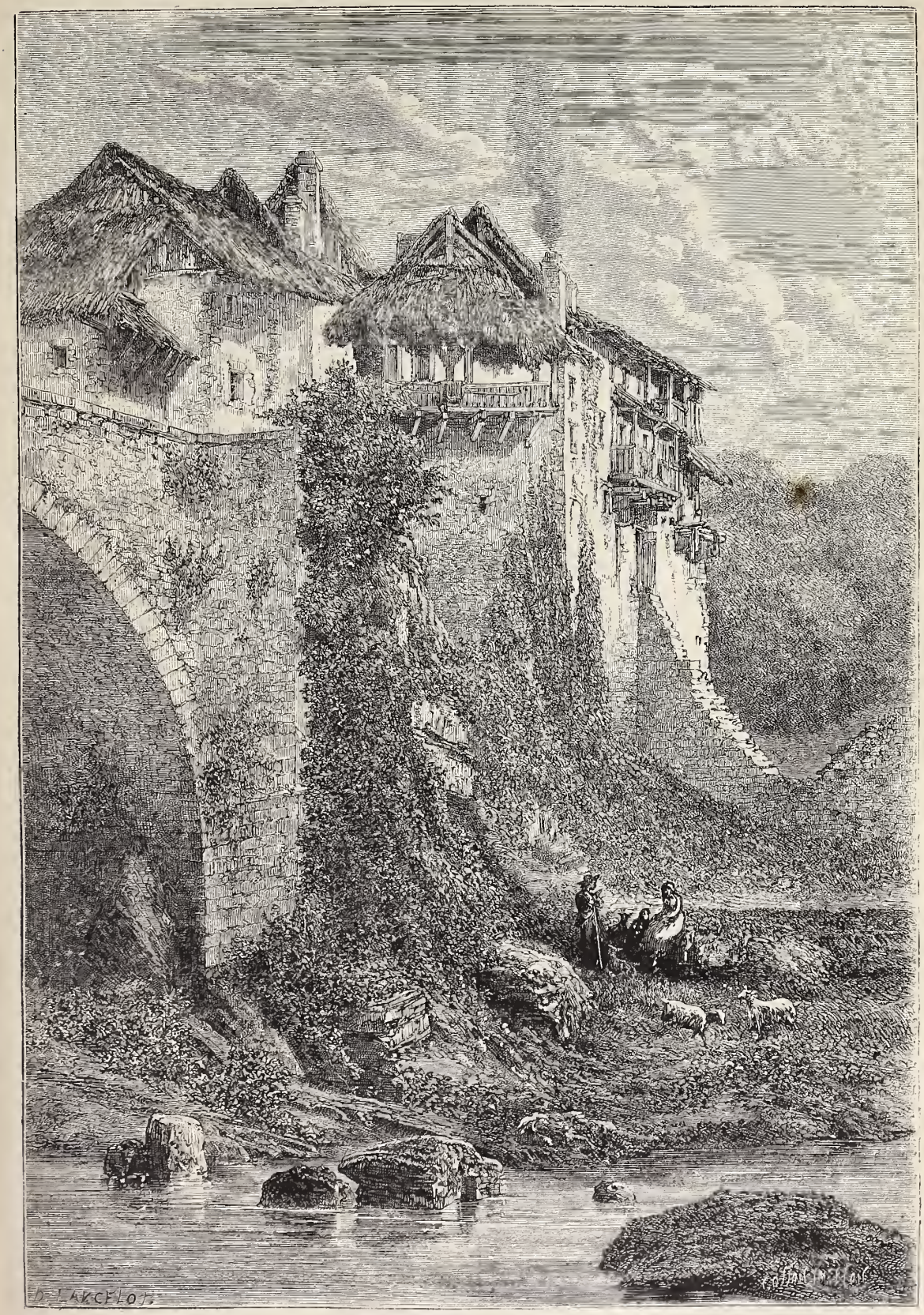
Enfin, on voit par la figure ci-jointe comment on peut procéder au raccommodage d'insectes divisés par sections, en remplaçant les viscères par une bande de papier roulé enfilée dans l'abdomen, qui maintient les fragments recollés autour d'elle. Il faut toutefois que la dimension des insectes le comporte. Nous avons décrit une opération analogue en parlant des névroptères (voy. p. 128).

Toutes les précautions ordinaires sont à prendre pour la conservation des collections de diptères. Quelques espèces tournent facilement au gras; on les guérira par le moyen indiqué dans la seconde partie.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

ALBY

(HAUTE-SAVOIE).



Alby (Haute-Savoie). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie publiée par MM. Dusacq et Cie.

Alby (*Albia*, qu'on écrivait autrefois *Albye*, et que depuis l'annexion de ce pays à la France l'administration des postes a dénommé *Alby-sur-Cheran*) est une petite et ancienne ville de la Savoie, située à 15 kilomètres d'An-

necy, sur les deux bords du Cheran, au centre du bassin de cette rivière, qui prend sa source sur les plateaux élevés des Bauges, et va se déverser dans le Fier, au-dessous de Rumilly. De là elle se rend au Rhône, après avoir traversé du sud-est au nord-ouest les cantons du Châtelard, d'Alby et de Rumilly.

A Alby, le bassin du Cheran prend la forme d'un entonnoir évasé, dont de riantes et vertes collines forment les parois, et dont les bourgs d'Alby occupent le fond ; là, deux ponts relient les rives du Cheran, et font communiquer entre elles les deux parties des bourgs sises de chaque côté de la rivière. Le vieux pont réunit les deux groupes de maisons qui constituaient le vieil Alby, l'Alby du moyen âge ; ce pont, d'une seule arche, n'a rien de bien remarquable, il n'est pas de date très-ancienne ; il a succédé, il y a environ deux siècles, à un pont plus ancien garni de tours à ses deux têtes, et qui s'était écroulé avec elles.

Le pont neuf, situé à 300 mètres du précédent, a été construit en 1830, pour la rectification de la grande route de Chambéry à Annecy, qui dès cette date n'a plus passé à travers le vieil Alby : ce pont est très-remarquable, d'une seule arche, à grand cintre ; il est hardi et élégant, a cent pieds de longueur et autant d'élévation (1). A la tête de ce pont se sont élevées de nouvelles constructions formant une petite bourgade de date toute récente.

Le vieux bourg, dont la plus grande partie est située sur la rive gauche du Cheran, est construit en amphithéâtre le long de l'ancienne grande route d'Annecy à Genève, très-rapide en cet endroit. Au centre du bourg est une place triangulaire, ornée au milieu d'une ancienne fontaine aux eaux fraîches et abondantes appelée la fontaine du Trophée (on ignore le motif de cette appellation). Cette place est entourée de maisons à portiques surbaissés que l'on fait dater du douzième siècle ; quelques rares maisons conservent encore le cachet de cette époque ; mais la plupart l'ont perdu par le fait de leurs reconstructions, ensuite des nombreux incendies qui à diverses époques ont détruit Alby. Au bas de la place s'élève la maison commune, vaste et élégant bâtiment construit sur terrasse en 1867.

L'église paroissiale, rebâtie en style ogival en 1865, est située sur la rive droite du Cheran, entre les deux bourgades, à peu près à égale distance des deux ponts. Depuis le dernier incendie, les maisons du bourg sont couvertes en ardoise.

La population totale de la commune d'Alby est de 1 201 habitants : la population agglomérée dans les deux bourgs n'est que de 426 ; le reste est disséminé en villages sur les collines qui entourent la bourgade. Ces collines sont fertiles, bien cultivées, bien boisées, et offrent le plus pittoresque et le plus gracieux aspect ; deux d'entre elles, à pentes roides, tapissées de bois, séparées l'une de l'autre par la rivière, surplombent sur la bourgade, et de leur sommet on jouit du plus beau coup d'œil. Ces deux collines étaient couronnées chacune de leur château fort : sur celle de la rive droite était le château de Lien, dont il ne reste que des ruines ; sur l'autre, le château du Donjon, des ducs de Savoie et Nemours ; sur les ruines de ce dernier l'on a construit le presbytère et l'église de Saint-Maurice.

La hauteur d'Alby au-dessus du niveau de la mer est de 400 mètres ; ses collines les plus élevées ne dépassent pas ce niveau de plus de 200 mètres. Ses habitants sont robustes et intelligents, occupés à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. La moitié sont cultivateurs, la plupart propriétaires et travaillant leurs propres terres ; l'autre moitié se compose d'artisans de divers métiers : presque tous sont cordonniers ; leurs produits sont vendus aux foires et marchés des deux départements de la Savoie.

Alby a une autre industrie toute spéciale, celle de l'orpaillage, un peu délaissée actuellement : le Cheran roule dans ses graviers des paillettes d'or, et les orpailleurs s'occupent à les recueillir en lavant ces graviers sur une planchette rainée et inclinée, soumise à un rapide courant d'eau ; le gravier est entraîné par le courant, et l'or, plus pesant, se dépose entre les rainures de la planchette. Un ouvrier gagne à ce travail, en moyenne, 2 fr. 50 c. à 3 francs par jour. Il y a deux ans, un heureux orpailleur a trouvé une pépite de la grosseur du bout du pouce, de la valeur de 130 francs, qui a été envoyée à Paris.

Alby a quatre foires, dont deux, celle de la Saint-Donat (6 août), qui est la foire aux bœufs, et celle de la Saint-Martin (11 novembre), où se fait la vente des châtaignes renommées du pays.

L'annexion a rendu à Alby son rang de chef-lieu de canton qu'il avait perdu sous le premier empire ; il fait partie du département de la Haute-Savoie.

Le canton d'Alby est situé au pied et au nord-ouest de la montagne de Seumoz, dont la cime la plus élevée, la crête de Châtillon, est sur son territoire ; on jouit de cette cime du plus beau coup d'œil du département de la Haute-Savoie. Un hôtel-chalet doit y être construit pour les nombreux voyageurs qui la visitent. On jouit également d'une vue magnifique et très-étendue du sommet du monticule de Saint-Sylvestre, dont l'ascension peut se faire en quelques minutes. La grotte de Bauges, située à Allèves, dans les flancs du Seumoz, attire par ses curiosités la visite de nombreux étrangers.

(1) Ce pont est bien représenté dans l'ouvrage de Desaix, *Nice et Savoie*. On peut voir le vieux pont et une vue d'Alby dans l'*Album de la Haute-Savoie*.

UNE DOT ANONYME.

NOUVELLE.

Il y avait nombreuse et joyeuse réunion de parents et d'amis au couvert dressé dans le grand salon d'un restaurant de la porte Maillot, par suite d'un mariage béni le matin à Saint-Nicolas des Champs. C'est d'un simple mariage d'artisans qu'il s'agissait.

L'épousée, Mlle Henriette Louvain, jeune personne d'environ vingt-quatre ans, était première ouvrière dans un important magasin de lingerie ; son mari, Félix Joubert, qui touchait à la trentaine d'années, avait rang de chef d'atelier chez l'un de nos plus renommés fabricants d'orfévrerie artistique.

L'avant-veille du jour où cette bénédiction nuptiale fut donnée, tout l'avoir du futur ménage se composait, à part quelques économies respectives, d'un assez riche trousseau, apport de la fiancée, et d'un élégant mobilier choisi et aménagé avec goût par Félix Joubert. Cela compté, tous deux n'avaient plus pour espoir dans l'avenir que le courage au travail, courage facile et doux pour les cœurs qui s'entendent.

L'avant-veille, avons-nous dit, il fallait qu'on fût bien assuré que l'ouvrage ne manquerait ni à la lingerie, ni à la fabrique, pour ne pas se tourmenter à l'avance de l'embarras financier qui suivrait inévitablement un temps plus ou moins long de chômage ; la veille il n'en était plus ainsi.

A l'heure du dîner, au moment où les plus proches parents et les deux futurs allaient se mettre à table, un commissionnaire avait apporté un paquet cacheté à l'adresse de M. Félix Joubert et de Mlle Henriette Louvain ; puis s'en était allé aussitôt, sans avoir demandé de réponse pour son message. Parents et fiancés étaient également impa-

tients de connaître le contenu de ce paquet fermé par cinq grands cachets de cire rouge où se détachaient en relief, comme emblème de l'anonyme, trois étoiles. La suscription indiquait deux destinataires. Félix tendit le paquet à Henriette, afin de lui laisser la satisfaction de l'ouvrir.

— Non, dit-elle; puisqu'il est à nous deux, nous devons l'ouvrir ensemble.

Et au même instant, sous la pression de leurs doigts, les cinq cachets sautèrent.

Alors, aux yeux émerveillé des assistants, dix billets de banque de mille francs tombèrent du pli sur la table. Quelques lignes écrites sur un petit carré de papier disaient :

« Ceci est une dot qui n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre, mais également et entièrement à tous deux. Vous n'avez pas à vous inquiéter du nom de celui qui vous l'envoie : ce n'est pas un don qu'il vous fait; c'est une vieille dette qu'il paye. »

Et, au bas du mystérieux billet, il y avait pour signature trois étoiles dessinées à la plume, semblables à celles du cachet.

Une heure durant, on s'égara dans le dédale des conjectures touchant l'auteur de ce magnifique envoi; mais d'aucune part nul trait de lumière n'ayant jailli de la mémoire de chacun scrupuleusement interrogée, on se décida à accepter la fortune comme elle venait, c'est-à-dire sans explication, et l'on en régla l'emploi. Sur l'avis ouvert par le grand-père d'Henriette Louvain, on décida qu'il serait fait deux parts égales de la somme envoyée, et que chaque part serait placée pour porter intérêt : celle-ci chez la maîtresse lingère de la jeune femme, celle-là dans la fabrique où travaillait Félix Joubert. L'avenir du nouveau ménage mieux assuré maintenant, on ne s'occupa plus que de la cérémonie du lendemain.

Nous sommes à ce lendemain.

Dans un cabinet proche voisin de la salle où le repas de noce avait lieu, deux hommes d'un âge mûr dînaient tête à tête. C'était en quelque sorte un rendez-vous d'adieu.

M. Duvernois, ancien marbrier de la rue de la Roquette, retiré depuis peu des affaires et prêt à partir pour Marseille, où son gendre et sa fille étaient établis, avait pour convive son notaire, à qui il s'était promis d'expliquer seulement au dessert le placement d'une somme de dix mille francs prélevée sur les fonds déposés dans son étude. Ce fut avec accompagnement des éclats de joie partis de la salle où se tenaient les gens de la noce qu'il parla ainsi :

« — Nous ne sommes ni l'un ni l'autre pressés par l'heure, vous me permettrez donc de le prendre d'un peu loin dans mon passé; j'ai besoin de ce retour en arrière pour vous faire approuver l'emploi que j'ai fait des dix mille francs, et pour vous faire comprendre comment, étranger que je suis, tout à fait inconnu aux jeunes mariés ainsi qu'aux deux familles, je puis croire, sans trop me flatter, que je serais le bienvenu si je me présentais pour m'asseoir à leur table. Mais ce n'est pas d'eux maintenant, c'est de moi qu'il s'agit et de l'époque éloignée où je subissais la misère. Je n'entends pas celle qu'on porte joyeusement dans sa jeunesse, et qui, longtemps après, quand les jours de prospérité sont venus, nous fait dire en soupirant, comme au souvenir d'une douce illusion perdue : « J'étais » pauvre alors; c'était là le bon temps! »

» Cette pauvreté regrettable, je ne l'ai pas connue; ma misère n'avait rien que de navrant : une mansarde nue, un lit de paille dans le fond d'une alcôve obscure, une planche sur une chaise pour table, pour siége un tabouret boiteux; dans mon armoire, au vide effrayant, pendait un habit qui n'en était plus à menacer ruine, et sur la tablette supérieure de cette armoire, quelquefois un peu de pain dur, le plus souvent rien!

» Le voilà, ce dénûment absolu contre lequel je me débattis longtemps en vain. Partout je promenais avec moi cette affreuse misère, je la portais sur mes vêtements sordides, je la lisais dans l'accueil tantôt rude, tantôt glacial, que je recevais de toute part. Dans la rue, les promeneurs s'effaçaient en passant à côté de moi, comme pour éviter tout contact avec elle. Je les voyais se détourner avec affectation, comme si mon haleine, en les effleurant, eût pu les imprégner de mon malheur. Rentrais-je chez moi, triste et fatigué, ayant froid, ayant faim, je retrouvais là, comme une fidèle et impitoyable compagne, la misère. Elle me montrait une cheminée sans feu, un bûcher sans bois, et le souper en espérance pour le lendemain peut-être!

» Comment, me direz-vous, l'homme qui a de la force (et à vingt-huit ans je n'en manquais pas), l'homme en qui Dieu a mis le courage nécessaire pour subvenir à tous ses besoins, pour vaincre tous les obstacles que lui opposent les difficultés de la vie; comment peut-il descendre à ce degré d'abandon de lui-même, ou monter si haut dans l'infortune? Comment, lorsque ici, ou là-bas, ou plus loin, quelque part enfin, il y a place pour la créature intelligente qui sait être laborieuse; comment, lorsque rien n'est avilissant pour la dignité de l'homme, rien excepté le vol et la mendicité, ne m'étais-je pas résigné à louer mes bras, afin de vivre honorablement du prix de mes journées? Ce que vous voulez savoir, mon ami, je vais vous le dire, quoi qu'il en puisse coûter à mon orgueil.

» Sachez d'abord que je suis, ainsi que vous, de ceux qui croient fermement qu'il est impossible à l'homme de bonne volonté de mourir de faim. Il y a toujours, surtout dans les grandes villes, du travail pour tous, non pas, sans doute, tel travail pour telle aptitude particulière, mais un emploi quelconque du temps rapportant un salaire. Ce qui nous empêche de le voir, ou nous fait en détourner nos regards, c'est ce misérable orgueil qui nous conseille mal, c'est la fausse honte qui nous aveugle. Ainsi, soit par sotte vanité, soit par lâcheté du cœur ou par paresse des bras, nous nous laissons tomber si bas qu'un jour on nous rencontre criant la faim au coin d'une borne ou à la porte d'un hospice. Non, si mal constituée ou si égoïste qu'on la suppose, la société, telle qu'elle est faite, ne refuse du pain à personne. Riches ou pauvres, nous avons tous notre couvert mis au grand banquet de la famille humaine; mais n'exigeons pas un fauteuil de velours, quand nous n'avons droit qu'à un escabeau; mais ne regardons pas avec un sentiment de convoitise ceux qui mangent dans de la vaisselle d'argent, alors qu'il est juste de ne nous offrir qu'une sébile de bois.

» Vous savez maintenant le secret de ma profonde misère. Sotte vanité, lâcheté du cœur, orgueil stupide, j'avais tout cela, et à tout cela je donnais les noms superbes de dignité de l'homme et de sublime résignation de l'artiste. Oui, je croyais sentir en moi circuler le sang d'un Michel-Ange. Avec l'étoffe suffisante pour faire un marbrier, tel que je le fus, je me drapais en Phidias; et faute de savoir me borner à tailler des chambranles de cheminée et à polir des consoles, je m'endormais le ventre à jeun, le cerveau surexcité par les décevantes promesses de ma gloire à venir. J'eus, il est vrai, d'assez beaux rêves; mais quels tristes réveils!

» Le pauvre, n'ayant rien à perdre, peut sans danger laisser en sortant de chez lui sa clef dans la serrure. Ceci m'arriva un jour par mégarde. A mon retour, jugez de mon étonnement! Je trouvai... — mais pardon, ne vous préparez pas à pousser un cri de surprise, il ne s'agit pas d'une métamorphose complète de mon mobilier, pas même

d'un lit plus doux, ni d'un siége meilleur, encore moins d'une bourse pleine d'or tombée par la cheminée; il n'y avait rien de changé chez moi : la fortune, me prenant en pitié, ne s'était pas décidée à monter mes six étages pour me laisser un souvenir de sa visite. — Ce que je trouvai sur la planche qui me servait de table, c'était un simple poêlon de terre brune soigneusement couvert, et, tout à côté de lui, une serviette qui cachait sous son pli un petit pain bien tendre et bien blanc.

» Ici, où l'art culinaire est pratiqué avec un assez beau succès, je suis mal venu de parler de l'effet que produisit sur moi l'aspect de ce souper miraculeux qu'une main inconnue avait déposé là pendant mon absence. Mon premier mouvement cependant fut un mouvement de honte; j'eus la faiblesse de me croire offensé, au point que si j'eusse rencontré chez moi le bienfaiteur anonyme, je lui aurais demandé compte de sa générosité, n'admettant pas qu'il soit permis de profiter de l'oubli d'une clef sur une porte pour imposer ses dons à qui ne réclame rien. Mais j'étais bien seul, et l'appétit parlait haut. Ma vanité n'ayant à se faire honneur devant qui que ce fût de ses scrupules, je lui dis : « Tais-toi », et je soulevai avec un sentiment de convoitise mêlé de respect le couvercle du poêlon. La vapeur succulente qui se répandit dans mon étroite mansarde me pénétra de tant de bien-être que la reconnaissance se fit enfin jour dans mon cœur.

» Sans plus chercher à me rendre compte de ce singulier événement, je me mis en devoir de faire honneur au souper qui venait si bien à point pour rompre mon long jeûne, et je renvoyai au lendemain le soin de prendre des informations, afin de connaître l'obligeante personne à qui j'étais redevable de cette délicate violation de domicile. Mais en achevant de déplier la serviette, j'appris que la continuation des bons offices du généreux inconnu allait dépendre de ma discrétion. Un petit billet fixé dans le pain mollet contenait ces mots assez singulièrement orthographiés, et écrits au crayon par une main à qui la plume ne devait pas être très-familière :

« Acceptez sans vous mettre en peine pour savoir de » qui cela vient. C'est offert de bon cœur; vous devez le » recevoir de même : si vous voulez que cela recommence » tous les jours, vous laisserez votre clef non plus dans la » serrure, mais en bas, sur le tambour de l'escalier, der- » rière la grande malle noire.

» On reviendra demain quand vous n'y serez plus.

» Encore une fois, on vous en prie, ne cherchez pas à sa- » voir qui. »

» Je vous remercie, mon ami, de ce que vous n'avez pas malicieusement souri de la rédaction de ce billet que je cite textuellement de mémoire. La bonne intention est l'excuse plus que suffisante de son mauvais style. Ce qui est généreux, ce qui est honorable, ne doit être pour personne un sujet de raillerie. Nous pensons, l'un et l'autre, qu'il n'y a de méprisable en fait d'écrits que les pensées malsaines et les maximes perverses. Quoi qu'on en dise, les ouvrages dangereux ne seront jamais pour nous des chefs-d'œuvre; il n'y a pas plus de mauvais livres excellents que de mauvaises actions bien faites.

» Je remonte à mon grenier.

» Bénissant la main et le cœur qui venaient si à propos de se tourner vers moi, je me promis de respecter un secret dont la découverte ne pouvait me conduire qu'à rougir devant quelqu'un, et à faire rougir devant moi mon bienfaiteur. Telle était ma résolution en me couchant; mais, le lendemain, à mon réveil, quand j'aperçus là cette serviette blanche et ce poêlon de terre, les conjectures m'assaillirent en foule, et, finalement, ma curiosité fut la plus forte.

« Inconnu pour ainsi dire des locataires de la maison que j'habitais, ne parlant à personne et n'étant en rapport de voisinage avec aucun d'eux, mes soupçons se dirigèrent sur l'un et sur l'autre, si bien que je me décidai à les interroger tous. J'allai donc frappant de porte en porte, m'informant auprès de celui-ci, questionnant celui-là, mais pas un ne sut ce que je voulais dire. Je me plais à croire que de part et d'autre on me prit pour un fou, tant je formulais étrangement mes questions, afin de garder par devers moi la meilleure part de mon secret, pour le cas où je tomberais à m'adresser mal; or, d'aucun côté je ne m'adressai bien.

» Quand j'eus épuisé toutes les ressources de mon esprit pour découvrir la main cachée qui ne demandait qu'à me protéger, je sortis enfin et me rendis ce jour-là, comme tous les jours passés, dans l'atelier de sculpture de l'un de mes amis. C'était alors un commençant doué d'un talent réel, mais presque aussi pauvre que moi; aujourd'hui c'est un riche et célèbre artiste assis au fauteuil académique. En ce temps-là, il partageait avec moi ses ébauchoirs, ses pains de terre glaise, ses sacs de plâtre et ses morceaux de marbre. C'était tout ce que j'osais demander à son amitié, parce que c'était tout ce qu'elle pouvait m'offrir. Pour la première fois, j'eus un secret pour lui; néanmoins, mon ami soupçonna qu'il m'était survenu quelque chose d'heureux, car je travaillai non-seulement avec le même courage, mais beaucoup plus gaiement que de coutume.

» Lorsque je dus rentrer le soir, j'arpentai rapidement la longue distance qu'il y avait entre mon logis et l'atelier de mon ami; j'étais impatient de savoir si mon inconnu avait été fidèle à sa promesse. Je trouvai ma clef sur le tambour de l'escalier, derrière la grande malle noire, posée exactement comme je l'avais placée le matin.

» Personne n'est venu! me dis-je. Je me trompais; le poêlon, la serviette et le petit pain m'attendaient. Mon premier soin fut de déplier la serviette pour savoir si la correspondance se continuait ainsi que le bienfait. Je n'avais pas espéré en vain quelques mots du généreux anonyme. Je trouvai donc un second billet; mais, cette fois, ce n'était pas la même écriture : celle-ci était tracée par une main habile; je lus ces quatre lignes :

« On croyait pouvoir compter sur votre discrétion.
» Pourquoi interroger le voisinage?
» En continuant vous découvrirez la vérité.
» On aura du chagrin; en serez-vous plus heureux? »

» Sensible à ce reproche mérité, je me promis, cette fois, une entière réserve, et, durant près d'un mois, je tins parole à mes correspondants : je dis mes correspondants, car, moi aussi, je leur adressai par écrit les remercîments qui étaient dus à leur bienveillante persévérance. Tous les soirs, pendant un mois, j'eus la surprise de trouver avec mon souper chaud un billet d'une écriture nouvelle.

La suite à la prochaine livraison.

LE VAINQUEUR AU COMBAT DE COQS.

La charmante statue dont on voit ici le dessin a une valeur peut-être supérieure encore à celle du groupe d'*Arion*, dont nous avons publié la gravure dans une précédente livraison (voy. p. 281), et sans doute c'est à son auteur, M. Falguière, que la médaille d'honneur eût été décernée en 1870, s'il ne l'avait obtenue déjà dans un

concours antérieur. M. Falguière avait exposé une première fois cette statue exécutée en bronze, matière qui convenait bien à une figure svelte, élancée, agitée d'un mouvement rapide. La reproduire en marbre avec les mêmes qualités était une sorte de tour de force que peu d'artistes eussent osé risquer, et il ne faudrait le conseiller à personne; car, en fait d'art, la difficulté vaincue n'est pas le mérite qu'il faut priser le plus, mais; en fait d'art aussi, la beauté justifie tout, et M. Falguière a mis dans sa statue tant d'élégance, de finesse, de mouvement

Salon de 1870; Sculpture. — Jeune vainqueur au combat de coqs, par Falguière. — Dessin de Bocourt.

et de vie, il a su si bien tirer du marbre les qualités qui lui sont propres, comme il avait précédemment compris ce qu'on pouvait demander à la fonte du bronze, que l'on regretterait qu'il n'eût pas ainsi renouvelé son œuvre.

Il l'a intitulée au livret du Salon : *Jeune vainqueur au combat de coqs*. On sait quelle était pour ces jeux la passion des Grecs. Les témoignages des auteurs anciens s'accordent avec les monuments de tout genre où l'on voit les apprêts des combats de coqs ou le triomphe du vainqueur tenant dans ses bras l'animal victorieux, quelquefois emportant le vaincu comme prix de la lutte. On voit aussi sur quelques vases peints des figures de jeunes garçons

tenant des coqs et courant, dont la statue de M. Falguière semble être directement inspirée; mais ceux-là sont plutôt des vainqueurs à la course que des vainqueurs au combat de coqs, et le cerceau que l'on voit dans les mains de quelques-uns indique même le genre de course particulier dans lequel ils avaient remporté le prix. Le coq jouait, en effet, un grand rôle dans les gymnases. Le nom de *Jeune vainqueur à la course* nous eût paru convenir le mieux à la statue de M. Falguière.

ENOCH ARDEN (1).

Dans une longue ligne de falaises brusquement déchirée s'ouvre une baie étroite, bordée d'écume blanche et de sable jaune. Dans le fond on aperçoit, autour d'un quai, un amas de toits rouges; au-dessus, une vieille église presque en ruine; au-dessus encore, une longue rue qui monte vers un moulin, et derrière, tout en haut, dans le ciel, un plateau grisâtre. Dans une dépression de ce plateau, creuse et arrondie comme une coupe, s'abrite un bois touffu, que fréquentent en automne les amateurs de noisettes.

Il y a une centaine d'années, — trois enfants, Annie Lee, la plus jolie fillette du village, Philippe Ray, le fils unique du meunier, et Enoch Arden, un rude gars, fils de matelot, qu'un naufrage avait fait orphelin, venaient jouer sur cette plage, parmi les paquets de cordages enroulés, les filets, les ancres rouillées et les bateaux renversés qui l'encombraient. Ils y bâtissaient des châteaux de sable pour voir le flot les submerger, ou bien ils s'amusaient à courir après les lames, puis à fuir devant elles; chaque jour ils laissaient sur la grève l'empreinte de leurs petits pieds, et chaque jour la mer l'effaçait.

Il y avait dans la falaise une cavité, une sorte de chambre: les trois enfants s'y rendaient et y jouaient au ménage. Enoch était le maître de la maison pendant un jour; Philippe lui succédait le lendemain; Annie, elle, était tous les jours la maîtresse. Mais quelquefois Enoch voulait rester le chef toute une semaine :

— C'est ma maison, disait-il, et c'est ma petite femme.

— C'est la mienne aussi, disait Philippe; chacun son tour.

Quand ils se querellaient ainsi, Enoch, qui était le plus fort, l'emportait, et Philippe, furieux, ses yeux bleus gonflés de larmes, s'écriait :

— Je déteste Enoch!

Alors la petite femme se mettait aussi à pleurer, et les suppliait de ne pas se disputer à cause d'elle, et elle disait qu'elle serait leur petite femme à tous deux.

Mais quand, après la fraîche aurore de l'enfance, le soleil de la vie commença à darder ses rayons sur les deux jeunes gens, voici qu'ils s'éprirent tous deux d'Annie. Enoch lui ouvrit son cœur; Philippe, lui, aimait en secret. Quant à la jeune fille, elle paraissait faire plus d'attention à Philippe, mais c'était Enoch qu'elle aimait; elle l'ignorait toutefois, et si on le lui avait demandé, elle l'aurait nié. Et Enoch n'avait plus qu'un but : c'était d'économiser le plus possible pour avoir une barque à lui et pouvoir monter un ménage à Annie. Il prospéra; il n'y avait pas sur toute la côte un meilleur pêcheur que lui, plus hardi et plus prudent. Il avait servi un an sur un navire marchand et était devenu un marin consommé. Par trois fois il avait arraché aux flots la proie humaine qu'ils allaient engloutir. Aussi tous les hommes du port faisaient-ils cas d'Enoch Arden. Il n'avait pas encore vingt et un ans quand il s'acheta une barque et put offrir à Annie une jolie maisonnette, perchée à mi-côte dans l'étroite rue qui montait au moulin.

Alors, par une après-midi d'automne, — il faisait beau et c'était un jour de fête, — la jeunesse du village s'en alla, avec sacs et corbeilles, cueillir des noisettes. Il se trouva que Philippe ne put partir qu'une heure après les autres (son père était au lit, malade, et avait eu besoin de de lui). Lorsqu'il eut gravi la colline, il aperçut sur la lisière du bois, au bord de la pente, Enoch et Annie assis l'un à côté de l'autre, la main dans la main; dans les grands yeux bruns et sur le visage basané d'Enoch une flamme tranquille et sacrée brûlait comme sur un autel. A cette vue, Philippe comprit, il se sentit condamné; il gémit, se glissa dans le bois, et, comme une bête blessée, s'enfonça dans ses profondeurs. Là, tandis que de tous côtés retentissait le bruit de joyeux ébats, caché aux yeux de tous, il eut son heure d'agonie. Enfin il se leva et partit, emportant dans son cœur une de ces soifs ardentes qui ne s'éteignent qu'avec la vie.

Le mariage se fit au son des cloches joyeuses, et joyeuses aussi furent les années qui suivirent, sept belles années de santé, de bien-être, d'amour maternel, d'honnête travail. Il vint des enfants, d'abord une fille. Le premier cri de la petite créature éveilla dans le cœur d'Enoch le noble désir d'épargner, de se priver, pour donner à son enfant une meilleure éducation que celle qu'il avait reçue lui-même. Ce désir devint plus vif encore, deux ans après, quand arriva un garçon, qui fut l'idole d'Annie dans ses longues heures de solitude, tandis que son mari était en mer ou bien voyageait dans les environs; car le cheval blanc d'Enoch, ses paniers d'osier à l'odeur de marée et sa face bronzée par toutes les brises de l'Océan, n'étaient pas connus seulement sur le marché du port; on les rencontrait aussi le long des verts sentiers de la plaine jusqu'aux deux lions de pierre et aux ifs en pyramide du manoir isolé, où le repas du vendredi attendait son pourvoyeur habituel.

Mais il survint un changement dans cette vie si heureuse; hélas! tout change en ce monde. Il y avait à dix milles vers le nord un autre port de mer plus important. Enoch y allait de temps à autre. Un jour qu'il s'y trouvait et qu'il était monté au haut d'un mât de navire, il glissa et tomba; quand on le releva, il avait un membre cassé. Et tandis qu'il était au lit pour se soigner, sa femme lui donna un second fils, frêle et maladif. Un autre pêcheur, s'appropriant peu à peu son commerce, mit la main sur le pain de sa famille; et bien qu'Enoch fût un homme ferme et craignant Dieu, il s'attrista de son impuissance et tomba dans le découragement. Il croyait voir, comme dans un cauchemar, ses pauvres enfants menant une vie de meurt-de-faim, et elle, sa bien-aimée, en guenilles de mendiante. Alors il pria :

— Oh! sauve-les, sauve-les, quoi qu'il advienne de moi!

Tandis qu'il priait, le maître du bateau sur lequel Enoch avait servi, instruit de son malheur, arriva; il lui parla du prochain départ de son navire pour la Chine. Justement il fallait un maître d'équipage : voulait-il s'embarquer? On ne mettrait pas à la voile avant plusieurs semaines. — Enoch n'hésita pas; il consentit, joyeux de voir sa prière exaucée.

(1) Ce petit poëme est le chef-d'œuvre du plus célèbre des poëtes anglais contemporains, M. Tennyson. Il est empreint à la fois d'une haute valeur poétique et d'une haute valeur morale, deux qualités qui se trouvent si rarement réunies. Il nous paraît désirable qu'au lieu de rester la propriété exclusive du pays où il a été composé, il entre, comme *Hermann et Dorothée*, dans le patrimoine de tous. C'est pourquoi nous avons voulu le faire connaître à nos lecteurs. Nous ne nous sommes pas astreints à le traduire littéralement. Mettre le plus possible en relief ses traits les plus heureux, tel a été notre but.

Maintenant son malheur ne lui apparaissait plus que comme un de ces petits nuages qui coupent un instant la course radieuse du soleil, tache fugitive dans le vaste azur. Pourtant sa femme, quand il sera parti, et ses enfants, que feront-ils? Alors il réfléchit longuement à ses plans : il faudrait vendre la barque, — et cependant il l'aimait bien! Que de rudes coups de mer il avait supportés avec elle! Il la connaissait comme un cavalier connaît son cheval. — N'importe, il faudra la vendre, et avec ce qu'on en retirera monter un petit commerce pour Annie, lui acheter de ces marchandises dont ont besoin les matelots ou leurs femmes; ainsi elle pourra conduire la maison quand il sera parti. Et d'ailleurs, ne ferait-il pas le commerce, lui aussi, là-bas? Pourquoi ce voyage serait-il le seul? Pourquoi ne pas recommencer deux fois, trois fois, plus encore s'il le faut? Alors, devenu riche, il reviendra, il achètera un bateau plus grand, il gagnera davantage, et, après avoir bien élevé ses chers petits, un jour il vivra tranquille auprès des siens.

Enoch arrangea ainsi les choses dans son esprit, mais il n'eut pas le courage d'annoncer tout de suite son projet à sa femme. Quand il se décida à parler, Annie, pour la première fois depuis qu'elle avait au doigt l'anneau d'or d'Enoch, combattit sa volonté. Elle ne se fâcha pas contre lui, mais, en versant des larmes, en lui prodiguant de tristes baisers, elle le pria, le supplia, s'il avait souci d'elle et de ses chers enfants, de ne pas partir; elle était sûre qu'il arriverait quelque malheur. Lui, précisément parce qu'il se souciait non de lui-même, mais d'elle et de ses enfants, la laissa plaider en vain. Il souffrait, mais il maintint sa résolution et l'accomplit.

Enoch se sépara donc de sa barque, sa vieille amie, acheta pour Annie des marchandises, et se mit à garnir de tablettes et d'encoignures leur petite chambre de devant, qui donnait sur la rue. Tous les jours, du matin au soir, le marteau et la hache, la tarière et la scie, cognèrent et grincèrent; la petite maison en tremblait; la pauvre Annie croyait entendre dresser son échafaud. Puis Enoch, d'une main soigneuse, rangea tous les objets; il classa, tassa, remplit tous les vides, car l'espace n'était pas grand : ainsi la nature fourre, bourre, économise la place, quand elle forme un bouton de fleur ou une graine.

Le jour des adieux arriva. Enoch l'affronta avec vaillance. Toutes les craintes d'Annie, il en eût ri si elles eussent été celles d'une autre et non celles d'Annie. Cependant, comme il était un homme pieux, il s'humilia, et dans ce mystère où Dieu et l'homme, où l'homme et Dieu ne font qu'un, il invoqua la bénédiction d'en haut sur sa femme et sur ses enfants; puis il dit :

— Ce voyage, par la grâce de Dieu, nous amènera encore de beaux jours. Soigne bien notre foyer et fais-m'y un bon feu, car je reviendrai, ma fille, plus tôt que tu ne m'attendras.

Puis remuant doucement le berceau du dernier petit garçon :

— Et lui, ce beau petit être, délicat et faible, — on ne l'en aime que mieux pour cela! — quand je reviendrai, il s'assiéra sur mes genoux et je lui raconterai de belles histoires des pays lointains. Allons, Annie, allons, un peu de gaieté avant que je m'en aille.

Elle l'écoutait parler ainsi avec espoir, et elle espérait presque elle-même; puis quand il aborda des sujets plus graves, sermonnant, comme le font volontiers les marins, sur la Providence, sur la confiance en Dieu, elle continua à l'écouter, mais elle ne l'entendait plus : ainsi la jeune villageoise met sa cruche sous la fontaine, et, rêvant à celui qui a coutume de la remplir pour elle, écoute l'eau couler et ne l'entend pas, et la laisse déborder.

Enfin elle dit :

— Oh! Enoch, que tu es sage! Tu sais de bien belles choses; mais ce que je sais, moi, c'est que je ne te verrai plus.

— Oh! bien, je te verrai, moi, dit-il. Écoute, Annie : le navire sur lequel je m'embarque passera près d'ici (il nomma le jour); emprunte une longue-vue, regarde-moi bien et moque-toi de toutes tes craintes.

Mais quand le dernier moment arriva :

— Allons, Annie, dit-il, du courage, ma fille. Veille bien sur les enfants, et que tout ici soit tenu comme à bord. N'aie pas peur pour moi, ou si tu as peur, repose-toi sur Dieu. Cette ancre-là tient bon. Est-ce qu'il ne sera pas là-bas, n'importe où j'irai, aussi bien qu'ici? La mer est à lui, n'est-ce pas? puisque c'est lui qui l'a faite.

Enoch se leva, entoura de ses bras vigoureux sa femme défaillante et embrassa ses enfants étonnés. Quant au plus jeune, qui dormait après une nuit d'insomnie fiévreuse, il s'opposa à ce qu'Annie le levât, comme elle voulait le faire.

— Non, dit-il, ne le réveille pas, laisse-le reposer; il est trop jeune pour se souvenir.

Et il l'embrassa dans son berceau. Mais Annie coupa une petite boucle de cheveux sur le front de l'enfant et la lui donna. Il la prit, puis il saisit rapidement son paquet et partit.

Annie alla sur la plage le jour que lui avait indiqué Enoch; elle avait emprunté une longue-vue, mais ce fut inutile. Peut-être ne sut-elle pas adapter la lunette à ses yeux, ou bien ses yeux voyaient trouble en ce moment, ou encore sa main tremblait : elle ne vit pas son mari. Et tandis qu'il était, lui, sur le pont, agitant sa main, faisant des signes, le navire et l'instant propice passèrent.

Elle regarda jusqu'à ce que la voile, s'abaissant à l'horizon, disparût tout à fait, puis elle partit, les yeux pleins de larmes. Quoiqu'elle pleurât le cher absent comme si elle l'eût perdu pour toujours, elle appliqua néanmoins sa triste volonté à lui obéir. Mais elle ne prospéra pas: elle n'avait pas été élevée pour le commerce, et elle ne compensait pas son inexpérience par de la finesse; elle ne savait ni mentir, ni demander trop pour obtenir assez, de sorte que plus d'une fois, en des moments de gêne, elle vendit ses marchandises beaucoup moins cher qu'elles n'avaient coûté.

— Que dirait Enoch? se demandait-elle.

Elle avait tort, elle le savait, et attendant toujours des nouvelles qui ne venaient pas, gagnant à peine de quoi soutenir les siens, elle menait une vie de morne tristesse. *La suite à une prochaine livraison.*

EN APPROCHANT DE JÉRUSALEM.

La journée tirait à sa fin. Depuis quelque temps déjà, je remarquais que les villages situés sur les montagnes étaient plus nombreux, et que les groupes de voyageurs allant et venant se multipliaient autour de moi. Le soleil allait se coucher derrière les montagnes voisines de la mer, lorsque j'aperçus mes deux guides, immobiles et la tête découverte, au haut d'un plateau qui s'élevait à quelques pas de moi. Je courus les rejoindre. Ce que mes guides venaient de découvrir, c'étaient les murs crénelés de Jérusalem couronnant une colline qui faisait face au plateau. Au delà de ces murs, une ligne bleuâtre, se confondant avec l'horizon, indiquait la mer de Galilée. Je donnai un moment à la contemplation de ce grand spectacle. Un tumulte étrange se faisait en moi; je sentais ma gorge se contracter et mes yeux se remplir de larmes, comme si j'avais

retrouvé une patrie plus ancienne que celle d'où j'étais exilée. Chose étrange! cette sensation de bien-être et de joie profonde ne me quitta pas pendant mon séjour à Jérusalem. Cette arrivée dans une ville inconnue avait pour moi tout le charme d'un retour. (1)

LES SANDALIERS.

Ce mot, qui désigne une profession maritime, n'est pas encore entré dans le Dictionnaire de l'Académie; — il y viendra. Les sandaliers, très-connus sous ce nom dans les ports de l'océan Pacifique, exploitent à leur profit un goût très-prononcé des Chinois pour le parfum qu'exhale, surtout en le brûlant, le santal ou sandal (*Syrium myrtifolium*). Nous avons bien en Europe quelques coffrets fabriqués en bois de sandal; mais l'ambition de tout habitant un peu aisé du Céleste Empire est de posséder un bloc de ce bois parfumé suffisamment gros pour y creuser le cercueil d'un ancêtre vénéré, et l'on conçoit aisément que les plus beaux arbres de sandal suffisent difficilement à la pieuse sollicitude qui anime les Chinois. En dépit du but religieux dont ils sont les agents immédiats, les sandaliers ne jouissent pas, en général, d'une réputation exempte de tout reproche, et l'habitude qu'ils ont de trafiquer avec des insulaires ignorants ne leur a pas fait contracter toujours des habitudes de modération et de bonne foi. Le sandal citrin (*Santalum Freycinetianum*), qu'on emploie beaucoup de nos jours, commence à manquer aux îles Sandwich, où on le recueillait naguère en abondance; ce sont les sandaliers qui en ont épuisé les forêts. Il y a beaucoup de marins voués à ce genre d'industrie qui y joignent le commerce de la nacre. Le capitaine Fisk, qui recueillit à son bord le jeune Mariner, dont le séjour forcé aux îles de Tonga est si connu, n'avait pas à son bord moins de quatre-vingt-dix tonneaux de nacre; il allait compléter sa cargaison aux îles Fidgi avec du bois de sandal, pour se rendre ensuite en Chine, lorsque son navire tomba au pouvoir des sauvages. Bien d'autres sandaliers ont subi ce triste sort.

ATHÈNES.

Si l'on voulait faire une liste des grandes villes qui ont le plus contribué au développement de l'esprit humain, cette liste comprendrait une demi-douzaine de noms tout au plus : Athènes serait un de ces noms-là. Si, considérant cette liste et examinant les titres de chacune de ces cités reines, on se demandait laquelle d'entre elles mérite d'être placée en tête de toutes les autres, sans trop de discussion, je crois, Athènes obtiendrait cet honneur.

Considérons, en effet, dans la suite des siècles, le développement des idées et le progrès de la civilisation, nous verrons que dans l'ordre purement humain notre civilisation lui doit ce qu'elle a de meilleur, de plus noble, de plus délicat et de plus élevé.

Tout Athénien croyait naturellement à la supériorité de la race grecque sur toutes les races barbares, et à celle de la démocratie athénienne sur tous les autres États de la Grèce. Cette croyance ne se tournait pas en stérile orgueil, mais poussait chacun, selon ses forces et son génie, à se rendre digne d'un nom si glorieux.

Ce sentiment généreux perce à chaque mot dans le discours que prononça Périclès sur la tombe des Athéniens tués au commencement de la guerre du Péloponèse. Isocrate, élégant mais froid orateur, qui mit dix ans à polir son Panégyrique d'Athènes, développe les mêmes idées, mais avec une éloquence qui semble un peu compassée, quand on la compare à ces émouvantes paroles de Périclès :

« Je commencerai par nos ancêtres; c'est à eux qu'appartient la première place dans ces augustes souvenirs. Cette contrée, que la même race d'hommes a toujours habitée, ils nous l'ont transmise constamment libre, grâce à leur valeur... La constitution qui nous régit n'a rien à envier aux autres peuples; elle leur sert de modèle et ne les imite point... Nous sommes pleins de soumission envers les autorités établies, ainsi qu'envers les lois, surtout envers celles qui ont pour objet la protection des faibles, et celles qui, pour n'être point écrites, ne laissent pas d'attirer à ceux qui les transgressent un blâme universel... Nous avons ménagé à l'esprit des délassements sans nombre, soit par des jeux et des sacrifices périodiques, soit, dans l'intérieur de nos maisons, par une élégance dont le charme journalier dissipe les tristesses de la vie. La grandeur de notre ville fait affluer dans son sein les trésors de toute la terre, et nous jouissons aussi complétement des produits étrangers que de ceux de notre sol.

» Nous nous servons de nos richesses non pour briller, mais pour agir. Chez nous, ce n'est pas une honte que d'avouer sa pauvreté; ce qui en est une, c'est de ne rien faire pour en sortir... Ce n'est pas en recevant, c'est en accordant des bienfaits que nous nous faisons des amis.

» En résumé, j'ose le dire, Athènes prise dans son ensemble est l'école des Grecs, et si l'on considère les individus, on reconnaîtra que chez nous le même homme se plie avec une extrême souplesse aux situations les plus diverses...

» Seule de toutes les villes existantes, Athènes mise à l'épreuve se trouve supérieure à sa renommée; seule elle peut combattre un ennemi sans qu'il s'irrite de sa défaite, et commander à des sujets sans qu'ils se plaignent d'avoir d'indignes souverains.

» Telle est donc cette patrie pour laquelle ces guerriers sont morts héroïquement plutôt que de se la laisser ravir, et pour laquelle aussi tous ceux qui leur survivent doivent se dévouer et souffrir. »

Collection de Luynes. — Décadrachme d'Athènes (1).

Cet éloge est le plus beau que puisse mériter un peuple; à quelques exagérations près, il est juste et vrai. L'Athènes un peu idéale entrevue par Périclès dans un beau mouvement d'enthousiasme et d'orgueil patriotique, ne diffère pas beaucoup de la véritable Athènes; ainsi en a jugé la postérité.

(1) Princesse de Belgiojoso, *Asie Mineure et Syrie.*

(1) Les décadrachmes d'Athènes, pièces d'argent valant dix drachmes, sont extrêmement rares, et leur existence a même été longtemps mise en doute. Celles qu'on possède aujourd'hui ne sont pas moins précieuses par leur beauté. Elles appartiennent aux plus beaux temps de la numismatique athénienne.

LA LÉGENDE DE GUILLAUME TELL.

Guillaume Tell sur la place d'Altorf. — Composition et dessin de Gilbert.

Nous avons à peine besoin de dire quel est le sujet de la gravure qu'on voit ici : l'histoire de Guillaume Tell est assez populaire. Tout le monde s'en rappelle les divers épisodes, et d'abord la première scène, qui est ici représentée, et à laquelle Schiller, dans son drame pathétique, a donné une forme définitive. Le bonnet du gouverneur autrichien Gessler est planté au haut d'une perche au milieu de la place publique; des gardes veillent à côté pour contraindre le peuple d'Altorf à s'incliner devant cet insolent emblème; mais c'est en vain qu'ils font le guet.

— Personne, dit l'un d'eux, ne veut approcher ni faire la révérence au chapeau. Pourtant c'était ici d'ordinaire

comme une foire; à présent toute la prairie est comme déserte, depuis que cet épouvantail est suspendu au bout de la perche.

— Il n'y a que de la canaille qui se laisse voir et vienne agiter ici, pour nous narguer, des bonnets déguenillés; mais tous les honnêtes gens aiment mieux allonger leur chemin en faisant le tour de la moitié du bourg, que de courber le dos devant le chapeau.

— Il faut qu'ils passent sur cette place quand ils sortent de la maison commune à midi. Je croyais faire une bonne capture, car aucun ne songeait à saluer le chapeau; mais voilà le curé Rosselmann qui s'en aperçoit... il venait précisément de chez un malade... et qui se place avec le saint sacrement juste au pied de la perche... Le sacristain agite sa sonnette : tous tombent à genoux, moi avec eux, et saluent l'ostensoir, mais non le chapeau.

— Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes comme au pilori devant ce chapeau. C'est pourtant une honte pour un reître de faire faction devant un chapeau vide, et tout honnête gars doit nous mépriser. — Faire la révérence à un chapeau, c'est, convenons-en, une folle ordonnance.

— Pourquoi? Parce que le chapeau est vide et creux? Tu te courbes bien devant maint crâne non moins vide.

Surviennent des femmes et des enfants que l'on disperse.

— Qu'a-t-on à faire de vous? leur dit un des gardes. Envoyez vos maris, si l'envie les prend de braver la consigne.

Puis Tell passe avec son jeune fils sans voir le chapeau, ou, comme a dit une de ces femmes, « le bailli pendu là-haut. » Le dialogue du père et de l'enfant est d'une grande beauté :

— Père, y a-t-il des pays sans montagnes?

— Quand on descend de nos hauteurs et qu'on va toujours plus bas en suivant les fleuves, on arrive dans une grande contrée unie, où les eaux des montagnes n'écument plus avec fracas, où les rivières ont un cours lent et paisible. Là, vers tous les points du ciel, rien n'arrête la vue; là, le blé pousse dans de longues et belles plaines, et le pays a l'aspect d'un jardin.

— Eh! pourquoi, père, ne descendons-nous pas bien vite dans ce beau pays, au lieu de nous tourmenter ici et de nous donner tant de mal?

— Ce pays est beau et bon comme le ciel, mais ceux qui le cultivent ne jouissent pas des moissons qu'ils sèment.

— Ne demeurent-ils pas, libres comme toi, sur leur propre héritage?

— La terre appartient à l'évêque et au roi.

— Mais ils peuvent chasser librement dans les forêts?

— Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

— Mais ils peuvent pêcher librement dans le fleuve?

— Le fleuve, la mer, le sel, appartiennent au roi.

— Qui est donc ce roi que tous craignent?

— C'est l'homme qui seul les protége et les nourrit.

— Ne peuvent-ils pas se protéger bravement eux-mêmes?

— Là, le voisin n'ose se fier à son voisin.

— Père, je me sens à l'étroit dans ce vaste pays; j'aime mieux demeurer ici sous les avalanches.

— Oui, il vaut mieux, enfant, avoir derrière soi les glaces que les hommes méchants. (*Ils veulent passer.*)

— Eh! père, vois donc le chapeau sur la perche.

— Que nous importe le chapeau? Viens, marchons.

— Au nom de l'empereur, halte! arrêtez!

(*Tell saisit la pique.*) — Que voulez-vous? Pourquoi m'arrêtez-vous!

— Vous avez violé l'ordonnance, il faut nous suivre. Vous n'avez pas fait la révérence au chapeau.

Malgré ses réponses pleines de modération, malgré les protestations et la résistance des habitants accourus au bruit, Tell va être conduit en prison, quand Gessler en personne survient et soumet à la plus cruelle épreuve l'habileté de l'archer et le cœur du père, en lui commandant de viser à cent pas une pomme sur la tête de son fils, sous peine, s'il la manque, de périr avec lui. Le trait frappe le but; mais Gessler a vu, avant l'épreuve, Tell cacher dans son sein une autre flèche destinée à le venger au besoin. Il le fait charger de fers et veut le conduire lui-même dans son château de Kussnach. Mais tandis qu'ils traversent sur un bateau le lac des Quatre-Cantons, une tempête s'élève, et Gessler est contraint de confier sa vie à son captif. Tell prend le gouvernail, et, malgré l'orage, amène le bateau près du bord, s'élance à terre en poussant l'esquif du pied, et s'enfuit. Plus tard il retrouve Gessler vivant, va l'attendre dans un chemin creux et le tue d'un coup d'arbalète. On dit encore que le héros suisse prit part à la révolution qui délivra, en 1307, son pays du joug de l'Autriche; qu'il combattit à Morgarten en 1315, et qu'il périt en 1354 dans une inondation à Bürglen, lieu de sa naissance.

Il y a longtemps que l'esprit critique a commencé à élever des doutes sur l'authenticité de cette histoire. Certains auteurs en ont tenu les détails pour suspects; d'autres ont nié jusqu'à l'existence de Guillaume Tell, et ont rangé son histoire parmi les légendes nées de l'imagination populaire.

Il est vrai que les récits de deux chroniqueurs du temps, Conrad Justinger de Berne, et Jean de Winterthür, n'en disent pas un mot, tandis que des historiens qui ont écrit un siècle plus tard abondent en détails ignorés des contemporains. Il paraît prouvé qu'il n'y eut jamais dans le canton d'Uri de bailli autrichien du nom de Gessler. L'aventure de la pomme se retrouve presque trait pour trait dans la légende d'un archer danois qui vivait au dixième siècle; elle est rapportée dans la chronique de Saxo Grammaticus. Est-ce par suite d'une interpolation que ce récit s'y trouve, comme quelques-uns l'ont avancé?

Mais, disent encore ceux qui prennent parti pour la véracité du récit populaire, en 1388, c'est-à-dire trente ans après la mort du héros, on mettait déjà en doute son existence; cent quatorze personnes vinrent l'attester. Comment admettre que cent quatorze personnes se soient trompées à la fois?

On ferait une longue liste des dissertations qui ont été écrites sur la légende de Guillaume Tell jusqu'à ces dernières années, en des sens différents.

De part et d'autre on ne s'est pas convaincu. Ce qui demeure assuré, c'est que le personnage qui symbolise pour la Suisse la résistance à la tyrannie, la noble simplicité des mœurs, la loyauté du caractère, la force et l'adresse du corps, autant de traits qui forment un type national; ce personnage est vrai d'une vérité supérieure à celle des faits particuliers que l'histoire enregistre, puisqu'il résume en lui les vertus et les sentiments qui ont fait battre depuis six siècles les cœurs de tout un peuple.

UNE DOT ANONYME.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 313.

» Si vous me demandez comment il se peut qu'intrigué comme je devais l'être, j'aie eu le courage de vaincre si longtemps ma juste curiosité, je vous répondrai qu'une grande idée me préoccupait trop alors pour qu'il me fût permis de songer beaucoup à ce qui ne s'y rapportait pas.

A la fin de ce mois, ma destinée d'artiste devait être fixée. Le temps approchait où le jury chargé d'apprécier les ouvrages pour lesquels on sollicitait une place à l'exposition annuelle du Musée du Louvre allait prononcer sur le sort de la troisième grande figure que je soumettais à son jugement. Les deux précédentes années ne m'avaient pas été favorables, et je ne pouvais en conscience accuser le jury d'une rigueur excessive envers moi; mais pour ce nouvel essai, j'étais plein d'espoir : mon orgueil d'artiste me disait : « C'est bien » ; mon ami le statuaire m'avait dit : « C'est mieux. »

» Je subissais donc sans trop d'impatience les bienfaits de mes protecteurs, et je ne cherchai point à soulever le voile dont il leur plaisait de s'envelopper. Un jour, cependant, je fus sur le point de surprendre leur secret.

» Revenu chez moi avant l'heure accoutumée de mon retour, je cherchai ma clef sur le tambour de l'escalier où je la mettais d'habitude; ne la trouvant pas, je me dis : « Il y a quelqu'un dans ma mansarde. » Après quelques secondes d'hésitation, tour à tour poussé par l'impérieux désir de savoir à qui j'avais inspiré ce persistant intérêt, et retenu par la voix de ma conscience qui me disait : « Tu » vas commettre une indiscrétion », j'arrivai pourtant à la dernière de mes cent vingt marches et bientôt à ma porte. Vous comprenez quel tremblement fiévreux j'éprouvai lorsque, clouant mon oreille à la serrure, j'entendis le bruit du piétinement et que je surpris jusqu'au souffle de la respiration d'une personne qui était dans ma chambre. Un mouvement à l'intérieur me fit comprendre que cette personne inconnue se disposait à sortir. Par une inspiration que je pourrais dire héroïque et de laquelle, en vérité, je ne me serais pas cru capable, je retins la porte, près de s'ouvrir, et je dis à haute voix : « Je suis là! » Une main se posa vivement sur le trou de la serrure pour empêcher que du dehors on y pût glisser un regard. Un tout petit cri de frayeur retentit dans la chambre, et au travers de cette porte qu'on poussait pour la tenir fermée, je distinguai le bruit d'une respiration légère et pressée, comme doit l'être celle d'une jeune fille qui vient d'échapper à un grand danger.

« Quelle que soit, me dis-je, celle qui est chez moi, » elle ne veut pas être connue; je respecterai sa volonté. » Ce serait un crime que d'ajouter à son embarras pour » satisfaire une vaine curiosité, puisque ma discrétion peut » seule lui prouver ma reconnaissance. » Puis j'ajoutai, m'adressant à elle à demi-voix : « Ne craignez rien, ma » chère protectrice, nous ne nous rencontrerons pas; je » pars, je m'éloigne de cette maison; vous en pourrez » sortir en toute sécurité, car, je vous le jure sur l'hon- » neur, je ne chercherai ni à voir votre visage, ni à suivre » vos pas. »

» Après ces mots, dans lesquels je mis, j'en suis sûr, l'accent d'une incontestable sincérité, j'affectai de faire le plus de bruit possible en descendant. Une fois arrivé dans la rue, je levai les yeux vers la lucarne de ma mansarde; j'aperçus une tête de femme : on guettait mon départ. Je baissai discrètement les yeux, et je m'éloignai à grands pas, de peur de laisser supposer que j'avais l'intention de ne pas tenir ma promesse.

» Il ne me fallait qu'un succès au Salon pour sortir de cette vie de misère où je végétais depuis tant d'années. Je vous l'ai dit, j'avais confiance dans mon œuvre. Eh bien, ce succès qui devait changer ma situation et me sortir du plus déplorable passé pour me lancer dans un brillant avenir; ce succès, en m'échappant, m'a laissé le droit de croire que je l'aurais obtenu, puisque le sort, toujours impitoyable pour moi, ne me permit pas de tenter l'épreuve d'une exposition publique. Ma statue fut refusée par le jury, refusée sans un mot d'encouragement, sans une de ces paroles qui ferment la blessure faite au cœur de l'artiste, parce qu'elles lui permettent encore d'espérer.

» Si jamais condamné a longtemps maudit ses juges, c'est bien moi; et pourtant, grâces leur soient rendues, à ces sévères examinateurs! sans leur rigoureuse justice, je n'aurais été peut-être qu'un très-médiocre statuaire; je me suis résigné à devenir un marbrier assez habile, et les douze mille livres de rente que j'ai pu amasser, tout en vivant sur le pied d'un honorable état de maison, témoignent, à mes yeux du moins, de la supériorité d'une profession manuelle bien exercée sur l'art pratiqué par un talent incomplet.

» Dans le premier moment de ma défaite, celui qui serait venu me dire : « Le jury a bien jugé, remercie-le et » rentre dans ta sphère; tu n'aurais été qu'un mauvais ar- » tiste, sois bon ouvrier » ; celui qui m'eût dit cela, je l'aurais tué, je crois. Jamais on ne souhaita plus de mal à ses ennemis que je n'en souhaitai à ceux qui venaient de condamner mon œuvre. Toute la journée je courus dans Paris comme un fou. Je passai dix fois devant l'atelier de mon ami, plus heureux que moi, sans pouvoir me résigner à entrer chez lui. Mon insuccès m'avait rendu ingrat. Oublieux de ses bontés, j'étais injuste envers son talent; et comme je doutais de son cœur, je niais son génie. Enfin je ne pouvais m'expliquer l'issue, victorieuse pour lui, de l'épreuve dans laquelle j'avais échoué, qu'en l'attribuant à l'intrigue.

» Ce jour-là je n'eus pas faim; je laissai le souper tel qu'il m'avait été apporté, et comme on devait revenir le lendemain, j'attachai sur la serviette que je n'avais pas dépliée un petit billet ainsi conçu, à l'adresse de ma visiteuse inconnue :

« Trompé dans toutes mes espérances, victime de l'in- » justice des hommes, je ne veux plus rien devoir à per- » sonne, afin d'avoir le droit de haïr tout le monde. Au- » jourd'hui, c'est pour la dernière fois que vous aurez » trouvé ma clef à la place convenue. Désormais on n'en- » trera plus chez moi. »

» Quand j'eus ainsi rompu ou cru rompre avec la reconnaissance qui, je le prévoyais, allait me devenir insupportable, je sortis pour me rendre je ne sais où. Je marchais à l'aventure et sans but arrêté. Regardant tout et ne voyant rien, les yeux tantôt levés au ciel, tantôt baissés vers la terre, murmurant contre les passants que je heurtais, et ne tenant nul compte de leurs murmures, j'allai longtemps ainsi, toujours devant moi. Je cherchais de l'air pour soulager ma poitrine, de l'air pour rafraîchir ma tête brûlante, et, de toute part, je sentais l'air me manquer. Involontairement je parlais tout haut, et, m'écoutant parler, je m'effrayais de mes paroles; car je comprenais bien que je devenais fou.

» A quoi tient la fortune? et comment ose-t-on se dire : « C'est là que je dois aller pour la rencontrer » ? — Orientez-vous bien pour indiquer à vous-même la direction qu'il faut prendre afin de la trouver au bout du chemin, tracez-vous laborieusement un savant itinéraire, et vous passerez, sans la voir, à côté de la fortune, et vous lui tournerez le dos, et, après l'avoir inconsciencieusement foulée aux pieds, vous continuerez cette course insensée pour aller la chercher où elle n'est pas.

» Donc, j'errais, comme je vous l'ai dit, perdant, chemin faisant, le peu de raison dont le ciel m'avait doué. Je ne croyais plus à rien, je ne comptais plus sur rien, lorsque devant moi, à deux lignes de la pointe de mon soulier, j'aperçus un chiffon de papier que déjà plus d'un pied avait dû toucher en passant. Quelle clairvoyance instinctive m'empêcha de passer outre? Je ne saurais me l'expliquer;

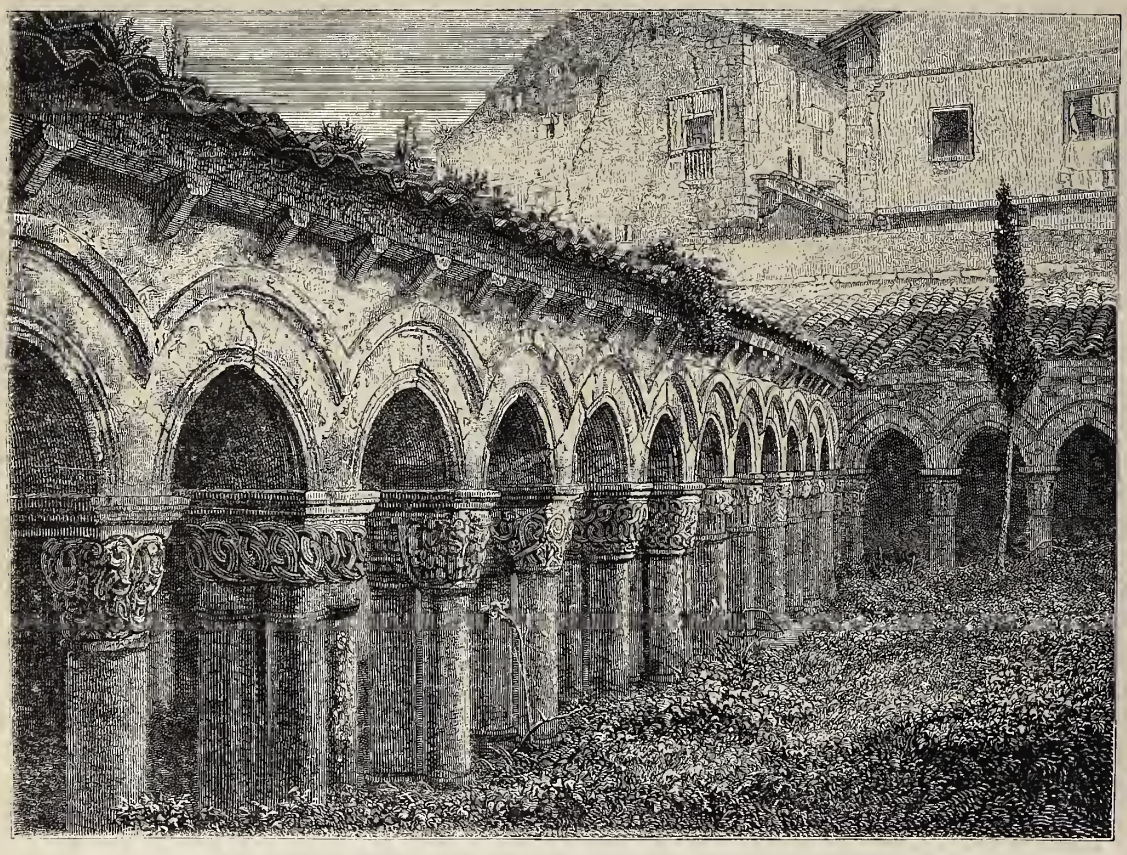
mais, bien certainement, ce n'était pas une espérance. Quoi qu'il en soit, m'étant arrêté, je me baissai et je ramassai le papier. Quand je l'eus défroissé, je fus frappé d'un éblouissement : c'était un billet de cinq cents francs, un billet de la Banque de France!

» Mon premier mouvement, je l'avoue, fut un mouvement de convoitise et de coupable joie; il me sembla que ce billet qui appartenait à quelqu'un et, par conséquent, non pas à moi, la fortune l'avait tout exprès jeté sur mon chemin comme une juste indemnité de mon mécompte de la veille. Un salutaire avertissement de ma conscience suffit pour chasser aussitôt la mauvaise pensée.

La suite à la prochaine livraison.

SANTILLANA ET SON MONASTÈRE.

Il y a des villes qui doivent toute leur célébrité parmi nous à un nom : celui de Santillana n'aurait peut-être jamais retenti à une oreille française sans le roman classique



Monastère de Santillana. — Vue intérieure. — Dessin de Freeman, d'après J. Laurent.

de Gil Blas. Ce nom euphonique s'applique à trois localités en Espagne. Il y a : *Santillana del Mar, Santillana de Campos* (1), *Santillana de la Vega* dans la province de Palencia. C'est Santillana del Mar qui a droit, par ses antiquités et ses monuments, de fixer un moment l'attention de l'archéologue.

Le savant Madoz n'admet pas que cette ville des Asturies soit le *Blendium Portus* de Pline, et il discute avec sa conscience habituelle l'antique dénomination qui a dû lui appartenir. Les reliques de *santa Juliana* lui ayant été données, l'étymologie de son nom moderne est plus facile à reconnaître. Cette ville, qui fait partie de la province de Santander, est située à cinq lieues de sa capitale : on l'a bâtie non loin de la mer, au fond d'un entonnoir formé par de petites collines qui l'environnent de toutes parts. Son climat est tempéré et humide, mais ne nuit en rien à la santé générale dont jouissent les habitants. La ville en elle-même ne se compose que de deux cent soixante-dix maisons de construction solide, sans avoir rien de remarquable. On a fondé à Santillana une école primaire que fréquentent environ quatre-vingts enfants des deux sexes

(1) La bourgade de Santillana de Campos, à sept lieues de Palencia, possède les reliques de saint Julien.

Il existe dans cette ville deux anciens couvents, l'un de religieuses, sous l'invocation de San Ildefonso; l'autre appartenait naguère à l'ordre des Dominicains, qui ont dû abandonner leur ancienne demeure, connue sous l'invocation de *Regina Cœli*. Les nonnes de *Santa Clara* et de *Santa Cruz* de Santander sont venues l'occuper.

La ville de Santillana offre de nombreux vestiges du style roman, employé dans la construction de la plupart de ses monuments. L'auteur de la grande monographie de Tolède, D. Manuel de Assas, auquel on doit tant de précieuses remarques sur les styles divers qui ont été employés tour à tour en Espagne pour la décoration des édifices religieux, met en évidence une circonstance curieuse à propos du roman pur tel qu'il a été observé dans le pays de Léon et de Santander, dont lui-même est originaire.

Après que l'architecture byzantine eut exercé son influence sur les constructions quasi barbares des Lombards établis à Pavie (ce qui eut lieu du sixième au huitième siècle, et ce goût se propagea jusque dans la Péninsule), vinrent les prescriptions sévères de l'iconoclaste par excellence, Léon III, qui exclurent de tous les édifices les représentations de saints ou les bas-reliefs empruntant leurs sujets à l'Écriture. Déroutés dans leurs plans et contrariés dans leurs inspirations, les artistes de ces temps à

demi barbares furent bien obligés, sans aucun doute, d'obéir aux arrêts émanés d'un concile qui leur défendait l'emploi de la figure humaine dans l'intérieur des temples; mais ils l'introduisirent, à titre d'ornements, parmi les chapiteaux des colonnes, ou même le long des corniches intérieures. Il s'ensuivit parfois une variété de simulacres étranges, attestant bien plus la fantaisie de l'artiste que son sentiment religieux. Tout envahie qu'elle était par les musulmans, l'Espagne accueillit ce style bizarre.

Tout le monde connaît l'invincible courage que les habitants de cette portion de la Péninsule opposèrent aux envahissements dont l'Europe était menacée; le style roman se conserva, dans les Asturies, exempt de mélange avec le moresque. Bien plus, après que la monarchie asturienne se fut transportée, au début du dixième siècle, d'Oviedo à Léon, sous le sceptre d'Ordoño II, de 914 à 924, il y eut, quelques années après, chez ces populations libres d'un joug abhorré, comme une recrudescence dans son goût pour l'architecture religieuse et civile. Les rudes habitants de ces contrées se montrèrent si habiles constructeurs, qu'un

Monastère de Santillana. — Vue intérieure. — Dessin de Freeman, d'après J. Laurent.

fait des plus étranges et qu'on a rarement constaté se produisit. Un auteur arabe nous apprend, dans son Histoire des Beni-Humeya de Cordoue, qu'Abderrahman, ayant accompli une incursion suivie de succès sur le territoire de Léon, mit pour condition d'une paix que sollicitaient les chrétiens la clause étrange que voici : ces derniers devaient être tenus d'envoyer au vainqueur douze *alarifes* ou architectes pour travailler au palais de *Az-Zahra* qu'il faisait reconstruire [1]. On remarque avec grande apparence de raison que ce souverain, ayant à ses ordres des artistes d'un mérite supérieur, devait reconnaître chez ceux des chrétiens une valeur incontestée, puisqu'il leur donnait de l'emploi. C'est en effet de cette époque que datent les constructions remarquables, en style roman, qu'on distingue à Sainte-Eulalie de Abamia dans les Asturies, et à Saint-Paul del Campo à Barcelone.

La collégiale de Santillana, dont M. Manuel de Assas nous a donné une représentation exacte, est un charmant spécimen du style roman de cette époque. On pourra, du reste, se faire une idée de l'art plein de solidité et d'élégance qui présidait, dans un monument voisin, à ces sortes de constructions, en jetant un coup d'œil sur les gravures que nous offrons ici. On en trouve des répétitions jusque dans certaines parties du midi de la France.

[1] Voy. Abou-Zeid Abd-el-Rahman Ben-Jaldun, *Histoire des Beni-Humeya* (en arabe).

ENOCH ARDEN.

Suite. — V. p. 318.

Le troisième enfant, qui était malade en venant au monde, devint plus malade encore, malgré les tendres soins de sa mère. Son commerce l'appelait-il trop souvent loin de lui, ne pouvait-elle pas lui donner ce dont il aurait eu besoin, ou l'ignorait-elle, n'étant pas en état de payer ceux qui auraient su le lui dire? Quoi qu'il en soit, l'enfant languit, et un jour,— elle était bien loin de s'y attendre, — comme un oiseau qui s'échappe de sa cage, l'innocente petite âme s'envola.

La semaine même où Annie l'enterra, Philippe, qui ne l'avait pas revue depuis qu'Enoch était parti, mais qui n'avait pas cessé de songer à elle et de lui vouloir du bien, se reprocha dans son cœur de s'être tenu à l'écart si longtemps.

— Certainement, se dit-il, je puis la voir maintenant, et lui être de quelque secours.

Il alla donc, traversa la première chambre, qui était

vide, s'arrêta un instant devant une porte intérieure, frappa trois fois, et, comme personne ne lui ouvrit, entra. Annie était là, assise, plongée tout entière dans son récent chagrin; elle pleurait, et, ne se souciant de voir aucune figure humaine, elle restait sans bouger, le visage tourné contre le mur. Alors Philippe, debout, dit avec hésitation :

— Annie, j'ai une faveur à vous demander.

La douleur passionnée qu'elle mit dans sa réponse : « Une faveur, à moi, si malheureuse, si abandonnée! » le découragea à demi.

Cependant, sans en être prié, son affection l'emportant sur sa timidité, il s'assit à côté d'elle et lui dit :

— Je venais pour vous parler d'une chose, d'une chose qu'il désirait beaucoup, — je parle d'Enoch, votre mari. J'ai toujours dit que vous aviez choisi le meilleur d'entre nous, un homme de grand cœur; car sa main suivait de près sa volonté, et ce qu'il avait une fois résolu, il l'accomplissait. Et pourquoi a-t-il entrepris ce malheureux voyage? Pourquoi vous a-t-il laissée seule? Pour courir le monde, pour s'amuser? Non, mais dans l'intérêt de ses enfants, pour pouvoir les élever mieux qu'il n'avait été élevé lui-même. C'était là son idée. Et s'il revient, il sera mécontent de voir que les premières années, si précieuses, ont été perdues; il serait mécontent même dans sa tombe s'il pouvait savoir que ses enfants, au lieu de s'instruire, vagabondent dans les champs comme des poulains. Eh bien, Annie, — nous nous connaissons depuis longtemps, n'est-ce pas? nous nous sommes toujours connus, — je vous en prie, au nom de l'attachement que vous avez pour lui et pour ses enfants, — je ne vous parle pas de moi (si vous le voulez, d'ailleurs, quand Enoch reviendra, il me rendra tout; si vous le voulez, Annie, car je suis à mon aise et en état de le faire), — je vous en prie, laissez-moi mettre la fille et le garçon à l'école. Voilà la faveur que je suis venu vous demander.

Annie, son front toujours appuyé contre la muraille, répondit :

— Je ne peux pas vous regarder en face. Je me sens si sotte et si brisée! Quand vous êtes entré, j'étais brisée par mon chagrin, et il me semble maintenant que votre bonté me brise encore davantage. Mais Enoch vit, j'en suis sûre, cela est écrit en moi; il vous remboursera : l'argent, du moins; l'argent peut être remboursé; ce qui ne peut pas l'être, c'est une bonté comme la vôtre.

Philippe demanda :

— Vous me laisserez donc faire, Annie?

Alors, elle se retourna, se leva, fixa sur Philippe ses yeux noyés de larmes et les tint un moment attachés sur sa douce figure. Puis, sans rien dire, mais priant pour lui au fond de son âme, elle s'avança, lui prit la main, la serra avec transport et se retira dans la petite cour de derrière. Le cœur soulagé d'un grand poids, Philippe sortit.

Il tint parole. Il mit le garçon et la fille à l'école, il leur acheta des livres et tout ce qui leur était nécessaire; il agit envers eux comme s'ils eussent été les siens, et il se donna à eux sans réserve. Comme il craignait pour Annie les méchants propos des commères du port, il se refusait la joie de la voir souvent, il ne franchissait qu'à de longs intervalles le seuil de sa porte; mais il envoyait des cadeaux pour les enfants, des fruits et des légumes de son jardin, les premières et les dernières roses de son mur, ou bien des lapins de la falaise, et de temps en temps de la farine, sous prétexte de montrer la belle mouture de son moulin.

Jamais Philippe ne cherchait à pénétrer les sentiments d'Annie : celle-ci, bien que son cœur fût plein d'une gratitude infinie, laissait à peine échapper, quand il venait la voir, quelques mots de vague remercîment. Mais il était tout pour ses enfants; du plus loin qu'ils l'apercevaient dans la rue, ils accouraient pour lui souhaiter amicalement le bonjour; ils étaient les maîtres dans sa maison et dans son moulin, lui racontaient à satiété, sans parvenir à l'impatienter, leurs chagrins et leurs plaisirs d'enfants, se pendaient après lui, le forçaient à jouer et l'appelaient « leur père Philippe. » Philippe gagnait du terrain à mesure qu'Enoch en perdait. Celui-ci était pour eux comme une image effacée, apparue dans un rêve, comme une figure indécise entrevue au crépuscule dans les profondeurs d'une longue avenue et qui peu à peu se perd dans le lointain. Dix années s'étaient écoulées depuis qu'Enoch avait quitté son foyer et son pays natal, et il n'était encore venu aucunes nouvelles d'Enoch.

Il arriva un soir que les enfants d'Annie voulurent aller avec les autres enfants cueillir des noisettes dans le bois, et Annie devait les accompagner. Ils décidèrent aussi que leur père Philippe, comme ils l'appelaient, viendrait avec eux. Ils le trouvèrent tout blanc de farine à la porte de son moulin : ainsi une laborieuse abeille sort toute poudreuse du calice de sa fleur.

— Viens avec nous, Philippe, lui dirent-ils.

Il refusa; mais quand ils se mirent à le pousser, à le tirer pour l'emmener de force, il rit et ne fit pas une longue résistance : Annie n'était-elle pas avec eux?

Ils partirent. Lorsqu'ils eurent monté la côte jusqu'à la lisière du bois de noisetiers, Annie s'arrêta épuisée.

— Je ne puis aller plus loin, dit-elle en soupirant; laissez-moi me reposer ici.

Philippe enchanté se reposa avec elle, tandis que les enfants, poussant des cris joyeux, descendaient au galop la pente du vallon, se précipitaient sous bois, plongeaient dans l'épaisseur du taillis, s'y dispersaient, et, ployant ou brisant les hautes branches, arrachaient à pleines mains les bouquets de noisettes : leurs exclamations, leurs appels, retentissaient de toutes parts et se croisaient sous la feuillée.

Philippe, assis auprès d'Annie, oublia un moment sa présence; il songeait à l'heure d'angoisse qu'il avait jadis passée dans l'ombre de ce même bois, au milieu de cris de joie tout pareils. Enfin, levant son front honnête, il dit :

— Entendez-vous, Annie, comme ils s'amusent, comme ils sont joyeux?

Elle ne répondit pas.

— Vous êtes fatiguée, Annie, bien fatiguée?

Elle avait laissé tomber sa tête dans ses mains. Alors, avec une sorte de colère, il reprit :

— Le navire s'est perdu, il s'est perdu, cela est certain. N'y pensez donc plus. Voulez-vous vous tuer et les laisser tout à fait orphelins?

Annie répondit :

— Je ne pensais pas à cela; j'écoutais leurs voix, et, je ne sais pourquoi, je me sentais si seule!

Alors Philippe, se rapprochant un peu :

— Annie, dit-il, j'ai une idée, une idée qui m'occupe depuis bien longtemps; je ne sais pas quand elle est entrée en moi pour la première fois, mais je sais qu'elle n'en sortira jamais. O Annie, il n'est plus possible d'espérer que celui qui vous a quittée depuis dix ans soit encore en vie. Eh bien, laissez-moi vous parler : Je souffre de vous voir ainsi, pauvre et sans appui; je ne puis vous aider comme je le désirerais, à moins que... On dit que les femmes sont si fines : peut-être avez-vous deviné ce que je veux dire... Je voudrais vous avoir pour femme. Je crois que je serais un père pour vos enfants : ils paraissent déjà m'aimer comme leur père, et je suis sûr, moi, que je les aime comme mes propres enfants; et je réponds que si vous étiez ma femme, nous pourrions encore, après ces

tristes années, être aussi heureux que Dieu le permet à ses créatures. Pensez-y ; je suis à mon aise, sans parents, sans souci ni charge d'aucune sorte ; mon seul souci, c'est vous et les vôtres. Et puis nous nous sommes connus l'un et l'autre toute notre vie, et je vous aime depuis plus longtemps que vous ne croyez.

Annie lui répondit avec tendresse :

— Vous avez été le bon ange de notre famille. Que Dieu vous en bénisse, qu'il vous récompense, Philippe, en vous donnant mieux que ce que vous souhaitez. Que serais-je pour vous? Peut-on aimer deux fois? Pourrez-vous jamais être aimé comme Enoch le fut? Que demandez-vous là!

— Que vous m'aimiez seulement un peu après Enoch, répondit-il, et je serai content.

— Oh! s'écria-t-elle toute troublée, cher Philippe, attendez un peu... Si Enoch revenait... Mais non, je sais bien qu'il ne reviendra pas... cependant attendez... un an seulement; un an n'est pas si long ; certainement je serai plus raisonnable dans un an. Oh! attendez un peu!

Philippe répondit tristement :

— Annie, j'ai attendu toute ma vie ; je puis attendre encore un peu.

— Eh bien, reprit-elle, je suis engagée, vous avez ma parole... oui, dans un an. Ne céderez-vous pas votre année, quand, moi, je cède la mienne?

Et Philippe répondit :

— Prenez-la, elle est à vous.

Puis ils restèrent silencieux jusqu'au moment où Philippe, regardant en l'air, s'aperçut que la lumière du jour mourait dans le ciel. Alors, craignant le froid de la nuit pour Annie, il se leva et jeta un appel sonore dans le bois, au-dessous de lui. Les enfants remontèrent chargés de leur récolte, et tous descendirent vers le port. Arrivé à la porte d'Annie, Philippe s'arrêta ; il lui tendit la main et lui dit doucement :

— Annie, quand je vous ai parlé, vous étiez abattue et faible, vous n'étiez pas maîtresse de vous. J'ai eu tort. Je suis toujours engagé envers vous; mais vous, vous êtes libre.

Les larmes vinrent aux yeux d'Annie ; elle répondit :

— Non, je suis engagée.

Elle dit, et en un moment, — le temps lui parut si court! — comme, en s'occupant de son ménage, elle méditait encore sur cette parole qu'il lui avait dite : « qu'il l'aimait depuis plus longtemps qu'elle ne croyait », voici que l'automne se trouva remplacé par un autre automne et que Philippe se présenta devant elle, réclamant ce qu'elle avait promis.

— Quoi! y a-t-il une année? s'écria-t-elle.

— Oui, répondit-il, si les noisettes sont mûres. Allons et voyons.

Mais elle demanda encore un délai, — très-court, — pour s'habituer à l'idée d'un tel changement; — rien qu'un mois, — elle savait bien qu'elle était engagée, — un mois, pas un jour de plus. Alors Philippe, trompé encore une fois dans l'espoir qui lui était plus cher que la vie, se contraignit, et, d'une voix qui tremblait comme la main d'un homme ivre, il dit :

— Prenez votre temps, Annie, prenez votre temps.

Elle aurait volontiers fondu en larmes, tant il lui faisait pitié; et pourtant elle continua à exercer sa fidélité et sa patience, trouvant toujours de nouveaux prétextes de retard : la moitié d'une année se passa encore ainsi.

Cependant les commères du port, mécontentes de voir tous leurs calculs trompés, commençaient à s'irriter, comme d'une offense personnelle. Les unes disaient que Philippe se moquait d'Annie ; d'autres, qu'Annie repoussait Philippe pour mieux l'attirer ; d'autres riaient de ces deux nigauds qui ne savaient ce qu'ils voulaient ; d'autres (il y a des gens chez qui toutes les mauvaises pensées se rassemblent, comme des œufs de serpent) osaient prétendre que ce mystère cachait pis que tout cela. Le propre fils d'Annie n'approuvait pas sa mère ; il se taisait, mais dans son silence on devinait aisément son avis. Sa fille, elle, la pressait ouvertement d'épouser l'homme qui leur était si cher à tous et de les tirer de la pauvreté. En même temps, on voyait la douce figure de Philippe devenir tous les jours plus sombre et plus contractée... et Annie savait tout cela, et c'étaient autant de remords qui lui déchiraient le cœur.

Enfin, une nuit, Annie ne pouvant dormir, se mit à prier ardemment :

— Mon Enoch est-il mort? demandait-elle. Et, pour réponse, elle implorait un signe. Dévorée d'angoisse, elle se jeta hors du lit, alluma une chandelle, saisit le livre saint, l'ouvrit subitement et posa au hasard son doigt sur le texte. Elle lut ces mots : « Sous un palmier. » Ils ne signifiaient rien; elle referma le livre, se recoucha et s'endormit. Mais quelle scène apparaît à ses yeux? Voici son Enoch assis sur un tertre élevé, au pied d'un palmier; au-dessus de lui, un soleil rayonnant.

— Il est mort, se dit-elle, et il est dans le ciel : ce soleil, c'est le soleil de justice ; ces palmes, ce sont celles des élus ; il chante l'hosanna avec les bienheureux.

Elle se réveilla ; sa résolution était prise : le matin, elle envoya chercher Philippe et elle lui dit brusquement :

— Il n'y a pas de raison pour ne pas nous marier. Qu'attendons-nous?

Leur mariage eut lieu, et les cloches sonnèrent joyeusement; mais le cœur d'Annie ne battit pas aussi joyeusement qu'elles; il demeura fermé au bonheur. Elle était inquiète ; il lui semblait toujours que quelqu'un marchait à ses côtés, et elle ne savait qui c'était ; elle croyait entendre une voix murmurer à son oreille, sans pouvoir dire d'ou venait cette voix. Elle n'aimait pas à rester seule à la maison ; elle craignait de sortir seule. Qu'avait-elle? Pourquoi, avant d'entrer, sa main tremblait-elle sur le loquet et avait-elle peur de pousser la porte? Philippe, lui, croyait le savoir : ces troubles, ces frayeurs, n'avaient rien d'extraordinaire dans son état; quand son enfant serait né, tout cela passerait. — En effet, quand son nouvel enfant vit le jour, elle ne se sentit plus la même ; elle fut comme régénérée et redevint maîtresse de son cœur. Elle ne vit plus au monde que son Philippe, et ses anxiétés, ses mystérieux pressentiments s'évanouirent.

La suite à la prochaine livraison.

LA POLICE DE PARIS
EN L'ANNÉE 1644.

Jean Douchet, sieur de Romp-Croissant, est un écrivain du grand siècle dont nul, à coup sûr, n'a gardé le moindre souvenir : c'était, hélas! un de ces faiseurs de projets dont la Bruyère devait quelques années plus tard peindre en maître les innocentes manies. Cependant il s'occupait des pauvres, des soldats estropiés, des mendiants sans asile, quand personne, si ce n'est Vincent de Paul, ne songeait à ces êtres malheureux qui peuplaient la cour des Miracles. Il fit imprimer chez Mathurin Hénault un petit in-4° qu'il dédia à la reine, et qu'il intitula *la France guerrière*. Ce livre bizarre, où l'on se préoccupe surtout du sort des vieux soldats, est en réalité un traité du paupérisme, qui eût fait créer quarante ans plus tôt l'hôtel des Invalides si l'on eût songé à le lire, et qui hâta du moins l'organisation de l'hôpital de Bicêtre, dont on parlait déjà sous l'ad-

ministration de Mazarin. On lit dans ce curieux ouvrage ces lignes significatives :

« J'ay horreur, quand il me revient en mémoire ce que plusieurs personnes dignes de foy m'ont dit pour chose véritable, savoir : qu'il a esté tué de nuict dans les rues de ceste ville de Paris trois cent soixante et douze hommes en trois mois, d'entre la Saint-Remy dernier et les Roys ensuyvant de cette présente année 1644. Et qu'il y en a eu quatorze de tués le dit jour des Roys. »

Romp-Croissant évalue à huit cents le nombre d'individus qu'on aurait trouvés assassinés dans les rues de Paris depuis la mort de Louis XIII jusqu'à l'époque où il écrivait!

FIERTÉ LÉGITIME.

Quand vous voyez un Arabe de la plus basse classe, de la position la plus infime, se présenter avec assurance, la tête haute et le regard fixé dans les yeux de celui qu'il aborde, fût-il sultan, pacha, kalifa, soyez bien convaincu qu'il n'y a pas là seulement de la vanité personnelle; il y a surtout cette fierté légitime de l'homme qui croit en Dieu et qui le sait au-dessus de nous, à égale distance du faible et du puissant.

O mon esclave, pourquoi crains-tu mon esclave?
Sa vie et la tienne ne sont-elles pas dans ma main?

L'Arabe pauvre dit des riches :

« Ils ont leur paradis sur la terre, qui est une auberge où l'homme entre et d'où il disparaît en quelques heures. Mais il y a un autre paradis qui m'attend : c'est l'éternité. » (1)

COSTUMES DACES ET SARMATES.

Les peuples qui habitaient les contrées situées au nord du Danube n'avaient été que vaguement aperçus des anciens, avant que les Romains étendissent de ce côté leurs conquêtes. On ne possédait sur leur compte que les no-

Roi dace ou sarmate.

tions recueillies jadis par Hérodote, et les rapports confus et incertains du petit nombre d'hommes qui faisaient avec eux des échanges. Les expéditions dirigées contre les Daces sous l'empire, et surtout leur soumission opérée par Trajan, au commencement du deuxième siècle après Jésus-Christ, les firent mieux connaître. Les colonnes et les arcs triomphaux élevés par cet empereur et par Marc Aurèle à la suite de leurs victoires sont encore pour nous les sources les plus sûres et les plus abondantes de renseignements sur les peuplades, fort diverses d'ailleurs, que les écrivains anciens groupent ordinairement sous les noms de Sarmates et de Daces.

Ces derniers, les plus rapprochés des Romains, occupaient les pays riverains du Danube et du Pruth. Les populations comprises sous le nom de Sarmates étaient répandues plus au nord et à l'est, jusqu'à la Baltique, jusqu'à la Vistule et jusqu'au Volga. Les Daces nous apparaissent, sur les monuments, vêtus, comme tous les peuples du

Costume dace.

Nord, de larges pantalons descendant jusqu'à la cheville, et chaussés de forts souliers fermés et noués à l'aide de cordons. Le haut du corps est tantôt nu, tantôt couvert d'une sorte de chemise ou de tunique à manches qui laisse le cou dégagé, est serrée à la taille par une ceinture et tombe jusque sur les genoux. A en juger d'après quelques-unes des figures qui les représentent, on peut croire que ce vêtement était fendu sur le devant ou sur le côté. Ils portaient encore par-dessus un ample manteau qui semble, dans les sculptures, souvent être garni de fourrure; ce manteau était attaché sur l'épaule au moyen d'une fibule ou agrafe. Leur coiffure la plus ordinaire était un haut bonnet cylindrique; le bandeau qui ceint la tête d'un des personnages ici représentés est un insigne royal; de même, la mitre ou bonnet phrygien que d'autres Barbares portent dans les bas-reliefs romains où est figurée la guerre contre les Daces, et que l'on voit sur la tête du Décébale dans un buste que nous avons publié (t. XXXVI, 1868, p. 60), est un emprunt fait à des peuples habitant plus à l'est. Les principaux de la nation semblent avoir adopté les vêtements plus amples des Sarmates, dont il est difficile de les distinguer.

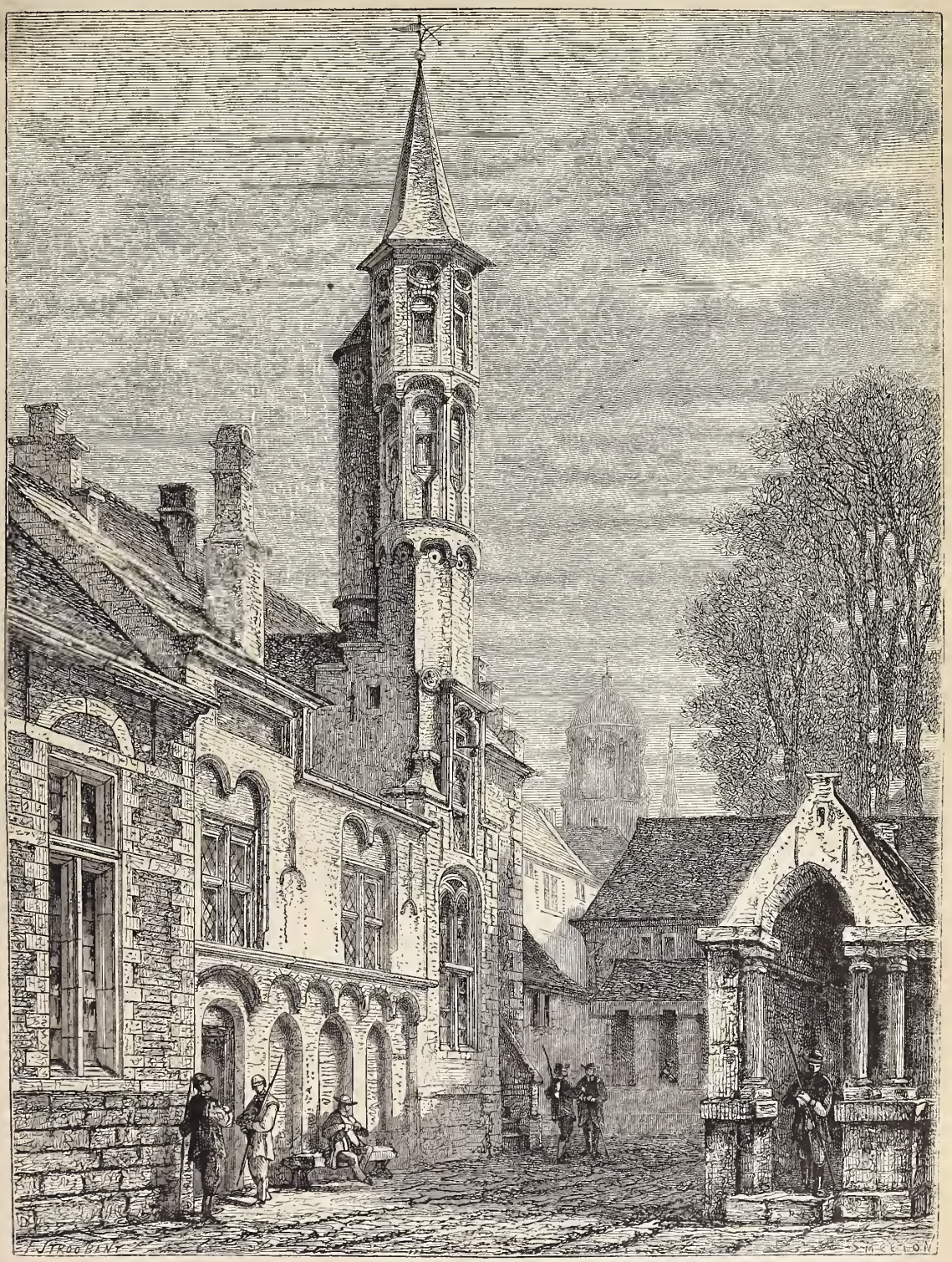
Ceux-ci, dans les monuments, sont souvent vêtus de véritables robes ajustées sur le haut du corps avec une longue robe flottante qui laisse à peine le pied à découvert. Cette robe pouvait faire partie même du costume de guerre; on voit à beaucoup de guerriers la cuirasse ou le juste-au-corps de cuir ou garni d'écailles placé par-dessus.

Les monuments nous montrent aussi des femmes daces ou sarmates vêtues de longues tuniques semblables, avec une ou plusieurs tuniques plus courtes superposées, que des ceintures ou des cordons tiennent serrées à la taille et aux bras. Celle qui recouvre toutes les autres est quelquefois ouverte par devant; un nœud en tient les deux côtés assemblés sur l'estomac. Les cheveux sont ramassés dans une coiffe en forme de sac qui retombe sur la nuque, ou couverts d'une pièce d'étoffe. On ne distingue pas les chaussures.

(1) *La Vie arabe*, par le général Daumas.

TIR A L'ARC DE LA CONFRÉRIE DE SAINT-SÉBASTIEN,

A BRUGES.



Intérieur du tir à l'arc de la confrérie de Saint-Sébastien, à Bruges. — Dessin de F. Stroobant.

A l'extrémité de la rue des Carmes se trouve le local de la réunion de la société des archers dite de Saint-Sébastien, confrérie fondée au quatorzième siècle, qui primitivement formait la garde du corps du comte de Flandre. Elle acheta ce local en 1573. La tourelle en briques retaillées existait antérieurement, et paraît dater de 1500 environ. La galerie à couvert dans le jardin, et les buttes, furent construites en 1579 Charles II et Henri duc de Glocester avaient l'habitude de se distraire ici, pendant leur exil, en tirant à la butte. Le duc fit don à la confrérie d'une flèche en argent portant ses armoiries.

Dans le registre des membres, petit volume in-4°, se trouve l'acte suivant, écrit de la main de Charles :

« Aujourd'huy le 3e d'Aoust, 1656, Chaerles Seconde, Roy de la Grande Britagnie, France et Yrlande, pour faire honneur éternel à la confraternité de Ste Se-

bastiaen, se daigne de se escrire confrere de la dicte confraternité, et de sa grace royale promet de faire paier après sa mort la somme de mill escus. Ce 3e Aoust. Charles R.

» Als Stadhouder presendt, SALOMON DE MALDEGHEM; Als Hoofmaester, Pr VAN LICKERHE. — SÉBASTIAEN VAN MALDEGHEM. »

En 1662, la confrérie reçut de Charles, par les mains de messire Marc-Albert de Ognate, en considération de ses propres dettes mortuaires et de celles du duc, — décédé le 3 septembre 1660, vieux style, — 3 600 florins.

Cette somme servit à construire la salle de réunion actuelle, à faire sculpter le buste en marbre de Charles II qui orne la cheminée et qui coûta 350 florins, le trophée d'armes qui l'entoure, et à peindre le portrait aux trois quarts du duc de Glocester, qui coûta 100 florins. On y conserve aussi un tableau de Saint Sébastien par Jean-Antoine Gaeremyn; un portrait du roi Léopold, par François-Joseph Kinsoen, 1834; plusieurs portraits des chefs-hommes de la confrérie, par Jacques van Oost, Joseph Paclinck, etc., et une coupe en argent délicatement travaillée, ornée d'emblèmes appropriés, présentée par la reine Victoria, qui honora la société d'une visite avec le prince Albert, le 15 septembre 1843, et daigna s'inscrire au nombre des membres. (1)

UNE DOT ANONYME.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 314, 322.

» L'éblouissement passé et la raison revenue, je pensai à me rendre compte de l'endroit où m'avait conduit ma course au hasard. Je venais de traverser la place de la Concorde, et c'est à l'entrée du Cours-la-Reine que j'avais ramassé le billet de banque.

» A pareille heure, les passants étaient rares de ce côté; aucun de ceux que j'apercevais au loin ne revint sur ses pas pour chercher dans la poussière du chemin ce que j'y avais trouvé. Comme je ne pouvais pas courir après les gens pour demander à chacun d'eux : « N'avez-vous pas perdu quelque chose? » je me décidai à attendre sur place, pendant une heure, que quelqu'un, en quête de ma trouvaille, vînt s'adresser à moi.

» Mon attente fut vaine. L'heure passée, j'abandonnai le poste d'observation, et je me rendis chez mon ami pour le consulter sur ce que je devais faire à l'égard de ce précieux billet. J'avais aussi besoin de le revoir, cet excellent ami, pour me prouver à moi-même, par mes sincères félicitations à propos de son succès, que si la jalousie avait un moment effleuré mon cœur, elle ne s'y était pas implantée.

» Ma station matinale à l'entrée du Cours-la-Reine, en me forçant à réfléchir, m'avait été vraiment salutaire.

» Arrivé à l'atelier où j'avais en pure perte nourri tant d'espoir, je le trouvai fermé; mon ami, pressé d'annoncer à ses parents l'accueil favorable que le jury avait fait à son œuvre, était parti pour la Bretagne.

— » Mais, dit comme par réflexion M. Duvernois, avant d'achever l'histoire de ce billet de cinq cents francs, qui n'est pas sans influence sur la bruyante gaieté de nos voisins les gens de la noce, dont les éclats de rire retentissent jusqu'ici, suivez-moi, je vous prie, encore une fois dans ma mansarde, où je retournai quand on m'eut appris que mon ami avait quitté Paris.

» Ma lettre, dictée par le désespoir, avait produit l'effet que j'en devais attendre. Plus de poêlon, plus de serviette enveloppant un petit pain; mais à leur place une bourse de soie verte, et tout près de cette bourse une lettre à mon adresse, écrite de cette belle et hardie écriture dont je vous ai déjà parlé. La lettre disait :

« Huit jeunes personnes que vous ne connaîtrez jamais, » car elles n'avoueront qu'à Dieu ce qu'elles ont eu le » bonheur de faire pour vous, s'étaient réunies pour vous » venir en aide dans votre infortune. Vous refusez leurs » dons, elles n'osent pas insister; mais ce n'est pas vous » qui souffrirez le plus de ce refus auquel elles étaient loin » de s'attendre. Elles vous remercient de votre discrétion, » et vous prient de persévérer dans votre résolution d'igno- » rer leurs noms, attendu qu'elles ont des parents qui » pourraient ne pas approuver l'emploi qu'elles ont cru » pouvoir faire de leurs petites économies. Ces économies, » elles sont là, dans la petite bourse de soie que vous trou- » verez sur la chaise dont vous faites votre table. Acceptez » cela comme un souvenir; ce qu'elles vous donnent leur » appartient bien légitimement; c'est le produit d'une » heure de travail supplémentaire, à la veillée, durant » le mois qui vient de se passer. Ne les remercicz pas; ce » sont elles, au contraire, qui vous remercient des bonnes » heures qu'elles doivent au petit complot dont vous étiez » l'objet. »

» Ainsi me fut révélé le mystère de ces différentes écritures qui avaient égaré mes soupçons dans ma recherche de la vérité. J'ouvris la bourse de soie, elle renfermait trente-cinq francs. J'ai fait le calcul : mes huit protectrices ont travaillé pour moi une heure par soirée pendant ce mois de trente jours; total, 240 heures de travail pour trente-cinq francs!

» Pauvres enfants, elles gagnaient chacune moins de trente sous par jour!

» Bien décidé à ne plus me laisser décevoir par les illusions touchant mon avenir comme artiste, j'acceptai le dernier don de mes généreuses inconnues, me promettant, quand des jours meilleurs seraient venus pour moi, de placer en aumônes ce que j'avais reçu à titre de bienfait. Grâce au contenu de la petite bourse de soie verte, le pain m'était assuré pour plusieurs semaines; je pouvais donc chercher de l'ouvrage, sans que d'avance l'inquiétude du lendemain me fît redouter de n'en pas trouver dès le jour même. De quelle nature serait ce travail? Ceci m'importait peu; j'étais décidé à le bien accueillir tel qu'il se présenterait, pourvu qu'il me permît de gagner honorablement ma vie.

» Vous comprenez que je ne comptais pas le billet de banque trouvé sur la chaussée du Cours-la-Reine au nombre de mes ressources. Loin de là, car le premier prélèvement que je fis sur le don de mes bienfaitrices fut pour payer l'insertion de l'annonce suivante dans les *Petites Affiches :*

« Certaine trouvaille a été faite le jeudi 24 courant, à » l'entrée du Cours-la-Reine : on prévient la personne qui » a perdu la chose trouvée, qu'elle n'aura qu'à la dé- » signer exactement en venant la réclamer; elle lui sera » rendue. »

» J'indiquai l'adresse de mon ami le statuaire, me promettant de le prévenir de cette annonce lors de son retour à Paris, et, jusque-là, je ne manquai pas d'aller m'informer chaque soir, chez son concierge, du résultat de l'avis publié par les *Petites Affiches*. Ce résultat, je l'ai attendu longtemps; afin de l'obtenir, j'ai plusieurs fois, mais sans plus de succès, renouvelé mon *Avis au public*

(1) *Description des monuments, objets d'art et antiquités*, par W. H. James Weale. Bruges, 1861.

en prenant toujours soin de préciser la date du jour où je ramassai le billet de cinq cents francs. Il y a aujourd'hui trente-deux ans que l'annonce de ma trouvaille a inutilement paru dans le journal pour la dernière fois.

» C'est pour ceux qui veulent sincèrement trouver ce qu'ils cherchent qu'il a été écrit : « Cherchez, et vous trou- » verez. » Dès le lendemain de mon renoncement à mes illusions d'artiste, vous m'eussiez vu polissant à tour de bras des tables de marbre dans l'atelier d'un entrepreneur de travaux pour le cimetière du Père-Lachaise. Je ne végétai pas longtemps dans cette situation de quasi-manœuvre. Quelques observations que je hasardai à propos de l'exécution de certaines commandes, quelques dessins que je fis sous les yeux de mon patron, pour mieux faire comprendre les modifications que je proposais, lui prouvèrent qu'il pouvait m'employer plus utilement qu'à polir du marbre. Il m'éleva au rang d'ouvrier, puis de contremaître. J'avais gardé intact le billet de cinq cents francs ; il en accepta le placement à intérêts dans sa maison. Quatre ans plus tard, j'étais son associé ; il avait une fille : je devins son gendre, puis son successeur.

» Bien conseillé par une sorte de pressentiment de la découverte que je devais faire un jour, je n'ai jamais cessé, dans mes entreprises, d'y faire participer mon premier apport de cinq cents francs, grossi par les intérêts accumulés et les bénéfices successifs. Le billet de banque trouvé sur la chaussée du Cours-la-Reine a son compte ouvert dans mon livre de caisse. Le jour où j'ai quitté les affaires, j'ai eu la satisfaction d'arrêter le total de son *Avoir* par un chiffre de dix mille francs. Vous me les avez remis hier matin, hier soir ils soldaient une vieille dette, et aujourd'hui ils commencent la fortune d'un jeune ménage.

» Il me reste à vous dire comment le hasard m'a fait apprendre un secret que je m'étais engagé sur l'honneur à ne pas chercher à pénétrer.

» Une dame âgée, qui depuis longues années a quitté Paris où elle demeurait autrefois, y est revenue passagèrement, l'année dernière, pour faire faire des réparations à une tombe endommagée du Père-Lachaise. Ce fut à moi qu'elle s'adressa. Je la regardais attentivement tandis qu'elle me parlait ; un vague souvenir me faisait chercher quelle figure autrefois connue me rappelait ce visage vieilli. J'eus la certitude que la mémoire ne me trompait pas quand, au moment de prendre congé de moi, elle me dit que, vu sa résidence en province, j'aurais à faire présenter ma facture chez son ancienne propriétaire, rue Saint-Pierre-Montmartre, n° 21, précisément dans la maison que j'habitais au temps de mes illusions et de ma misère. Je risquai une question ; cette dame y répondit si amplement que, lorsqu'elle me quitta, je savais qu'à l'époque de mon départ elle tenait un atelier de broderie en soie et en or, occupé par huit jeunes ouvrières et deux petites apprenties. Des premières elle ne put rien m'apprendre, sinon que cinq d'entre elles étaient parties avec un maître brodeur qui allait fonder un établissement à Saint-Pétersbourg ; les trois autres étaient mariées et ne demeuraient plus à Paris. Quant aux deux apprenties, mariées aussi et restées bonnes amies, l'une, Mme Louvain, destinait sa fille Henriette au fils de Mme Joubert, son ancienne camarade d'apprentissage.

Fort de ces renseignements, je me plus à supposer que les deux petites élèves de la maîtresse brodeuse avaient été, au moins comme émissaires, complices du bienfait de mes mystérieuses protectrices. M'étant bientôt assuré qu'elles vivent dans un état d'aisance relative, ce n'est pas directement à elles, mais à leurs enfants que je résolus, dès lors, de payer ma dette de reconnaissance. Je me suis imposé la tâche d'épier la publication des bans du mariage d'Henriette Louvain avec Félix Joubert, et, au jour fixé par moi, la dot anonyme que je leur destinais est arrivée à son adresse. Dites, pouvais-je faire un meilleur emploi du produit de ce billet de cinq cents francs, puisqu'il m'a été impossible de le rendre à celui qui l'a perdu? »

Le repas de noces était achevé, l'orchestre faisait entendre le prélude de la première contredanse. M. Duvernois et son notaire quittèrent la table du tête à tête ; ils s'arrêtèrent un moment devant la porte du grand salon pour contempler le quadrille des mariés qui ouvraient le bal ; puis ils reprirent le chemin de Paris.

ORDRE, LIBERTÉ, PROGRÈS.

L'*ordre*, c'est la justice dont l'homme trouve les lois gravées au fond de sa conscience.

La *liberté*, c'est le droit de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui.

Le *progrès*, c'est le développement graduel de la puissance de l'homme sur la matière ; c'est surtout le développement de sa moralité. TURGOT.

UN VOYAGE D'ACCLIMATATION
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Fin. — Voy. p. 298, 306.

Stimulé par son succès et ayant ouï dire qu'on pouvait trouver de la vanille à peu de distance de la ville, il résolut d'en *smogler* aussi Déguisé en Espagnol, il partit à cheval à midi, avec un seul domestique, et après une course de vingt-quatre milles il réussit à rapporter, sans avoir éveillé le moindre soupçon, un fagot de plants de vanille roulés dans des feuilles d'arum et dans de la toile (1).

Tout tranquillement, et à l'insu de son hôte français, il arrêta cinq chevaux de poste pour le lendemain matin, et passa la moitié de la nuit à emballer dans ses caisses la cochenille et la vanille. A l'aube, montant un des chevaux tandis qu'on menait les autres en avant, il prit rapidement le chemin de San-Juan del Rey. Il y était à onze heures, et courut chez son ami l'alcade noir pour lui acheter de la cochenille. Il était sorti ; mais, à la vue d'un dollar, sa femme lui en laissa prendre tout ce qu'il voulut. Il ressortit, franchit la montagne de la Costa, jeta un dernier regard sur Oaxaca, et coucha cette nuit-là à Galiatitlan. Là, il ouvrit ses caisses pour donner de l'air aux plantes et aux insectes, visita l'église au clair de lune, et recueillit sur la tombe d'un Espagnol quelques beaux spécimens d'amaryllis. Il s'y procura aussi quelques autres plants de nopal, et, chose étrange, cette quantité supplémentaire fut la seule qu'il put conserver pendant les irritants retards du retour. Le jardinier indien lui donna aussi, sur la culture de la cochenille, quelques renseignements presque aussi précieux que l'insecte même.

Tout allait donc pour le mieux. Le joyeux naturaliste s'en retournait gaillardement, partout bien reçu et bien traité par les Indiens. Les trois races, Espagnols, nègres et indigènes, semblaient sur un pied d'égalité absolue. Les alcades des villages étaient plus souvent de la race noire que de la race espagnole ; ils étaient très-impartiaux dans leurs jugements. D'Ermenonville se tirait à merveille de ses rapports avec eux ; mais à Técuacan il vint en contact avec le premier poste de douane. Dans son voyage à l'in-

(1) Ce doit être l'espèce connue des droguistes sous le nom de vanille de Vera-Cruz. C'est une cosse de la *Vanilia sativa* dont on se sert pour parfumer le chocolat.

térieur, il avait pu l'éviter ; cette fois, chargé de bagages, il fut forcé de subir un examen.

La ville paraissait à peu près déserte ; il l'avait presque traversée, quand il fut arrêté par un douanier à cheval qui le fit rétrograder jusqu'au poste. Le cœur lui battait fort ; mais il prit l'air insouciant et paya d'audace. Il fut reçu poliment ; sur sa déclaration qu'il était un simple botaniste français, on lui dit courtoisement qu'il pouvait passer outre. Cependant, un des officiers paraissant entretenir quelques soupçons, d'Ermenonville ouvrit ses caisses et leur montra la vanille. Ils ne savaient ce que c'était ; mais à l'ouverture de la malle où était la cochenille, ils s'écrièrent tous : *Aqui está grana !* (Voilà de la cochenille !) Néanmoins, ils se montrèrent satisfaits d'apprendre que c'était un excellent remède pour la goutte, et rirent de bon cœur en voyant une collection de plantes et de graines de mauvaises herbes si communes dans le pays.

Chez l'alcade, à qui il allait demander des chevaux, il vit sa figure réfléchie dans une glace, et fut effrayé de sa misérable mine. Il s'étonna d'avoir rencontré tant de politesse chez les nobles Espagnols pour un pauvre diable de si piteuse apparence. Cependant, les choses marchaient encore à souhait, et à Chapulco il fut enchanté de se pouvoir rafraîchir avec les neiges d'Orizaba. Il arriva sans accident à la porte de cette belle ville. Le corps de garde était fermé, et il espérait se glisser inaperçu dans l'ombre. Tout à coup son cheval fut saisi par la bride, et il commençait son antienne ordinaire : « Messieurs, je suis voyageur et médecin français, grand amateur de collections... » lorsqu'il fut interrompu par un cri : « Ah ! bon Dieu, señor, où avez-vous été tout ce temps ? C'est vous qui avez arraché à la mort le surveillant de l'autre poste. Pour l'amour de Dieu, venez voir ma femme. » Le pauvre homme se cramponna à lui et l'entraîna ; mais le docteur ne put lui donner d'espoir, les jours de la malade étant comptés. Il ne fut naturellement pas question de visiter ses malles, et il put se promener librement par la ville.

A Cordova, il eut encore quelque appréhension ; mais les paresseux douaniers espagnols inspectèrent si légèrement ses bagages, se doutant peu de ce qu'ils contenaient, qu'ils laissèrent passer le *smogleur*. Ceci se renouvela trois fois entre Cordova et la Punta : un des examinateurs reconnut la *grana*, et dit qu'il fallait que ce Français fût bien fou pour aller chercher si loin ce qu'il eût pu se procurer en abondance à Vera-Cruz même. D'Ermenonville ne jugea pas à propos d'éclairer cet officieux donneur d'avis.

Sans autre incident que d'innombrables disputes et pourparlers à propos de chevaux, il se trouva de nouveau devant les murs de Vera-Cruz, comme un écolier qui rentre au logis après avoir fait l'école buissonnière. Qu'arriverait-il si le gouverneur venait à découvrir qu'il avait dépassé de beaucoup les limites de sa juridiction ? Qu'en penserait la douane ? Les deux vaisseaux sur lesquels il comptait s'embarquer seraient-ils encore là ? Il ne faisait pas jour lorsqu'il atteignit la porte de la ville du côté d'Orizaba ; craignant que son aspect n'attirât l'attention, il escalada la muraille le plus doucement possible, se rendit à son logement, changea d'habits, et, métamorphosé, revint de l'intérieur de la ville à la porte. Quelle ne fut pas son épouvante en n'y trouvant plus ni ses chevaux, ni son trésor ! On les avait envoyés à la porte de Mexico pour être visités ; il y courut, et arriva avant qu'on s'en fût emparé. Les hommes de garde voulaient les expédier à la douane principale. Il les en détourna : « Ne se rappelaient-ils plus le médecin français ? et n'était-ce pas assez d'eux pour examiner ses malles ? » A moitié endormis, ils n'y regardèrent pas de trop près, et après quelques objections, ils lui permirent de s'en aller, ce qu'il s'empressa de faire. Il y avait à peine une âme dans les rues ; et au bout de trois semaines d'anxiété, enfermé à clef dans sa chambre, il se mit à planter ses nopals.

Il sortit bientôt pour aller prendre l'air du temps. Personne n'avait le moindre soupçon. On le croyait aux bains de Madilina : don Antonio Uloa, le plus inquisitif de ses amis, était à Mexico. Son compatriote M. de Fersen ne paraissait pas convaincu de son séjour à la ville des bains, et d'Ermenonville lui avoua qu'il avait poussé jusqu'à Orizaba, au grand étonnement de M. de Fersen, qui ne pouvait croire qu'il eût eu le temps nécessaire. Il apprit aussi que le vaisseau sur lequel il devait s'embarquer ne mettrait à la voile que dans un mois.

Comment les nopals pourraient-ils être conservés à bord, et passer sous le nez de la douane ? C'étaient là deux terribles problèmes.

Tandis qu'il rôdait par les rues, il découvrit, à sa grande joie, qu'un navire partait cette semaine-là pour le cap Saint-François. Malheureusement il avait eu maille à partir avec le capitaine, qu'à ses discours peu réservés sur la religion et la politique il avait pris pour un espion. Il s'en était expliqué assez crânement.

L'offense avait été heureusement oubliée et pardonnée, et l'intrépide voyageur put enfin apporter en triomphe la cochenille aux colonies françaises, où il l'acclimata. (1)

LE PONT D'ASNIÈRES.

Asnières est un des villages des environs de Paris sur lesquels les terribles événements de l'hiver et du printemps derniers ont le plus profondément marqué leur empreinte. D'autres ont plus souffert, comptent plus de dévastations et de ruines, mais aucun n'a plus complétement changé de physionomie.

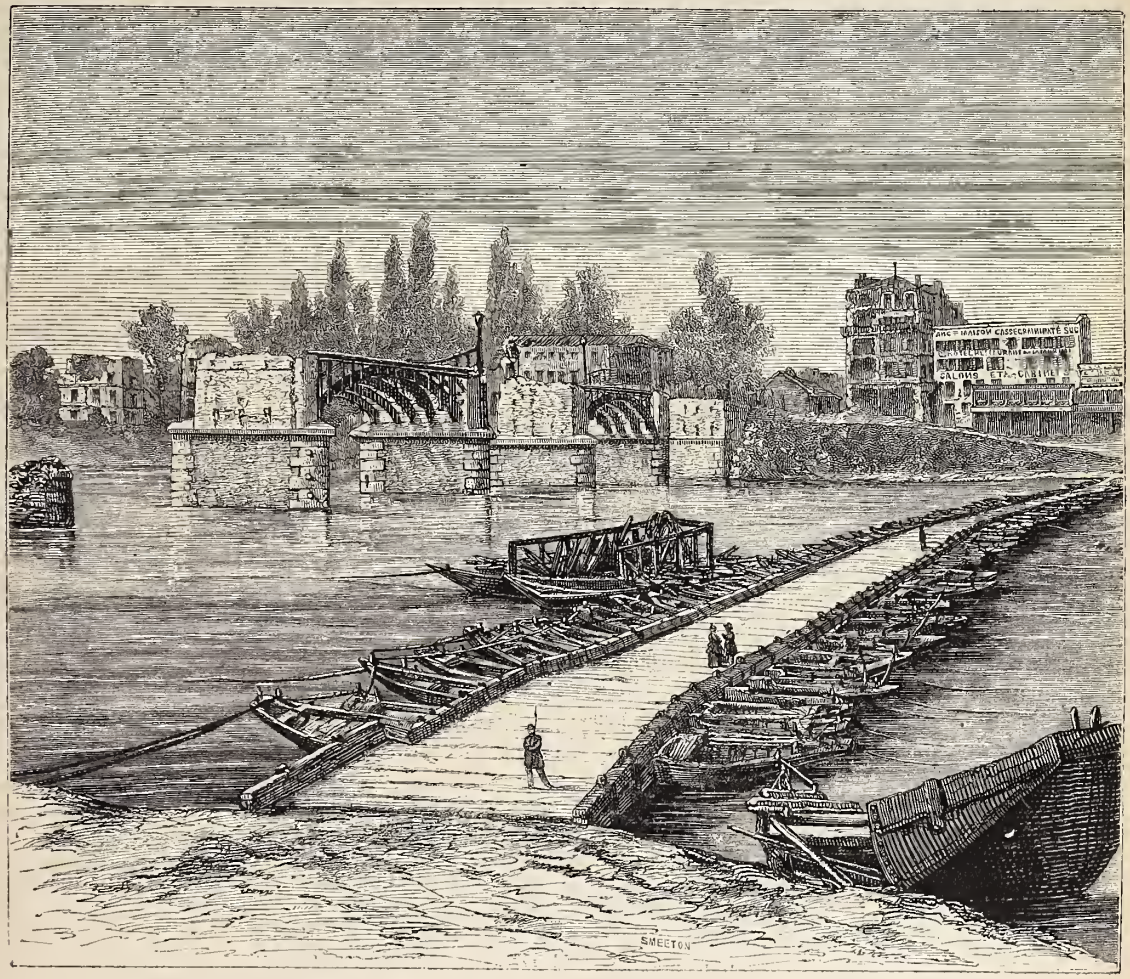
Certes, Asnières n'était pas la promenade favorite du véritable amateur de campagne. Pour celui-ci, les berges de la Seine étaient trop dépouillées de gazon, les arbres étaient trop poudreux, les ombrages trop rares, les maisons de campagne trop serrées les unes contre les autres et trop prétentieuses, les restaurants, les cafés et les cabarets trop nombreux. L'ancien parc de d'Argenson avait encore de beaux massifs d'arbres ; mais le dimanche cinq ou six mille personnes en foulaient les pelouses, et, le soir, les becs de gaz et les gerbes tapageuses du feu d'artifice ne laissaient pas voir le clair de lune ou les étoiles. Mais à ceux pour qui le mouvement et la gaieté étaient un attrait, Asnières offrait un spectacle sans pareil : longues bandes de promeneurs défilant sans interruption de la gare du chemin de fer et se répandant dans les chemins ; hôtels déversant dans les airs par toutes leurs fenêtres ouvertes, à tous les étages, les voix joyeuses des convives ; les moindres touffes de gazon sur la rive servant de tapis à des groupes assis, et sur le fleuve une multitude de barques aux voiles blanches, roses, rayées, de canots longs et étroits remplis de rameurs aux costumes bariolés se croisant, se poursuivant, luttant de vitesse, traçant sur l'eau mille sillons qui étincelaient au soleil.

L'ennemi est venu, la guerre civile lui a succédé : tout a changé ; il semble que des siècles aient passé sur Asnières. La Seine coule silencieuse entre ses berges désertes. Le pont de pierre, où se pressait la foule, dresse hors de l'eau ses piles sans arches et que le vide sépare. Un plancher, posé sur des bateaux amarrés côte à côte, joint une rive à l'autre ; de rares passants le traversent, une sentinelle s'y promène. Les canots, les pêcheurs, les

(1) Voy. t. II, 1834, p. 130.

promeneurs, ont disparu. Des maisons qui bordent le fleuve, les unes n'ont plus de toiture; les autres, à la place des fenêtres, sont percées d'ouvertures irrégulières et béantes. Celles qui sont intactes paraissent inhabitées. On se sent transporté dans un autre temps, dans un autre monde.

Ces traces de désolation ne tarderont pas à disparaître. Les maisons auront bientôt retrouvé leurs toits et leurs façades, le pont ses arches, le fleuve ses barques, Asnières son mouvement et sa vie. Un village voisin, Saint-Cloud, complétement détruit, déjà se relève et renaît. Nous ne souhaitons pas cependant que le souvenir de nos malheurs s'efface aussi vite que leurs traces matérielles. Les ruines dont les hommes sont les auteurs ont une importance et une signification qui manquent à celles dont les fléaux naturels sont la cause. Celles-ci, on les répare et



Pont de bateaux à Asnières, remplaçant le pont détruit pendant le siége de Paris. — Dessin de A. de Bar.

on les oublie. Les premières tiennent à nos défauts, à nos vices, à nos crimes. Elles sont une leçon et doivent être une sauvegarde pour l'avenir.

ENOCH ARDEN.

Suite. — Voy. p. 318, 325.

Et Enoch, où était-il? Le bateau sur lequel il s'était embarqué navigua d'abord heureusement; quoique battu par les vents, il tint bon et fendit de sa proue rapide la brûlante ceinture du globe; puis, après avoir été longtemps ballotté autour du Cap, il franchit de nouveau la ligne et, conduit par le souffle du ciel à travers des îles merveilleuses, il aborda en paix dans son port oriental. Là, Enoch trafiqua; il acheta de ces précieuses curiosités de la Chine si recherchées alors, et, dans le nombre, un beau dragon doré pour ses enfants.

Le retour commença bien. Le navire se balançait à peine; la figure peinte qui ornait la proue promenait fièrement de mer en mer son buste rebondi au-dessus des vagues écumantes. Mais ensuite vinrent des calmes plats, puis des vents variables, puis des vents contraires, et enfin, sous un ciel noir, la tempête... Le cri de « Brisants! » retentit, le navire sombre; tous ont péri... tous, excepté Enoch et deux autres. La moitié de la nuit, ils voguèrent cramponnés à des cordages flottants, à des débris de planches; le matin, ils abordèrent sur une côte : c'était une île déserte, perdue au milieu d'une mer solitaire.

Il y avait là tout ce qu'il faut pour la subsistance de l'homme : fruits savoureux, noix énormes, racines nourrissantes; il y avait aussi des animaux sauvages, si sauvages qu'ils se laissaient approcher et prendre, n'ayant d'autre défense que la pitié qu'ils inspiraient. Dans une gorge de la montagne qui ouvrait sur la mer, les trois naufragés se bâtirent une hutte, qu'ils couvrirent de feuilles de palmier, et ils vécurent dans cet Éden, au milieu de l'abondance, sous un ciel éternellement pur, bien malheureux.

L'un d'eux, le plus jeune, presque un enfant, qui avait

été blessé dans la nuit du naufrage, chancela entre la vie et la mort pendant trois ans. On ne pouvait l'abandonner. Quand il eut succombé, les deux survivants voulurent construire un canot pour s'échapper ; mais le compagnon d'Enoch, un jour qu'il creusait un tronc d'arbre avec le feu, à la manière des Indiens, tomba frappé d'un coup de soleil. Enoch demeura seul Dans ces deux morts il lut l'ordre du ciel : « Attends. »

La montagne enveloppée de bois jusqu'à sa cime, les percées et les tapis de gazon montant en lignes sinueuses sur ses flancs, les panaches tombants du mince cocotier, le trait de feu tracé dans l'air par le vol de l'insecte ou de l'oiseau, l'éclat du long convolvulus qui s'enroulait autour des troncs puissants et courait en guirlandes fleuries d'un bout du pays à l'autre, toutes ces splendeurs de la zone torride, il les voyait ; mais il ne voyait pas ce qu'il aurait bien mieux aimé voir : la douce figure de l'homme. Jamais non plus une voix amie ne frappait son oreille ; ce qu'il entendait, c'étaient les mille cris des oiseaux de mer qui tournoyaient dans l'espace, le tonnerre sourd et incessant des lames battant les récifs, le murmure des grands arbres dont le feuillage frémissant plongeait dans le ciel bleu, ou bien le bruissement de la rivière qui se précipitait vers l'Océan. Souvent il restait du matin au soir assis à l'ombre d'un rocher, regardant l'horizon et épiant l'apparition d'une voile ; mais aucune voile ne se montrait. C'était invariablement, jour après jour, le même spectacle : d'abord, les palmiers, les fougères, les pentes des précipices se teignant d'écarlate ; puis le soleil, sorti des flots, promenant son disque enflammé dans l'espace et embrasant tour à tour l'orient, le zénith, l'occident ; puis les grandes étoiles naissant dans l'azur sombre de la nuit, tandis que le mugissement de la mer s'élevait plus rauque au milieu du silence ; puis de nouveau l'aube écarlate, et le retour du soleil flamboyant.

Souvent, pendant qu'il interrogeait ainsi l'horizon, pensif et si tranquille que le lézard d'or venait se poser sur lui, il voyait se dresser devant ses yeux les riantes images du passé : ses petits enfants, Annie, sa maisonnette, la rue en pente, le moulin, les sentiers ombreux de la plaine, le manoir isolé avec ses lions de pierre et ses ifs, le cheval blanc qu'il conduisait, les fraîches matinées d'automne, les champs tout trempés de rosée, et sa barque et la mer grise sous un ciel brumeux. Tout à coup il entend au loin, bien loin, tinter la cloche de sa paroisse : il frémit, il se lève... mais c'est sa belle île déserte et détestée qui se retrouve devant lui !... Certainement, si son pauvre cœur n'eût pas parlé à l'Interlocuteur invisible qui ne laisse jamais tout à fait seuls ceux qui s'adressent à lui, il eût succombé à son isolement.

Ainsi, sur la tête d'Enoch prématurément blanchie, les années, l'une après l'autre, s'entassaient. Son espoir de revoir les siens et de fouler le sol bien-aimé du pays n'était pas encore détruit, quand tout à coup sonna l'heure de la délivrance. Un navire que les vents contraires avaient poussé hors de son chemin, et qui avait besoin d'eau, jeta l'ancre près de l'île. Le second avait aperçu, au point du jour, sur la côte encore enveloppée de brouillard, un filet d'eau argenté descendant des hauteurs, et l'on envoya plusieurs hommes qui abordèrent et qui se précipitèrent à la recherche du ruisseau en faisant retentir le rivage de clameurs. Sortant aussitôt de la gorge de sa montagne, le solitaire s'avança vers eux ; avec ses longs cheveux et sa longue barbe, son teint brûlé par le soleil, son costume étrange, il ressemblait à peine à un homme ; il marmottait, il balbutiait, il faisait des signes que l'on ne comprenait pas. Cependant il conduisit les matelots à l'endroit où coulait la rivière, et peu à peu, au milieu de ses compatriotes, au son de leurs paroles, sa langue, longtemps enchaînée, se délia, et il se fit entendre. Quand les tonneaux furent remplis, on le conduisit à bord, on eut pitié de son malheur, qu'il réussit à raconter, et on consentit à l'emmener. Bien lente, bien longue fut la traversée ; telle du moins parut-elle à Enoch, dont l'imagination courait en avant de la brise paresseuse ; enfin il respira l'haleine humide et le parfum des prairies de l'Angleterre. Les officiers et l'équipage se cotisèrent et remirent une petite somme au pauvre naufragé, et on le déposa dans ce même port où il s'était embarqué autrefois.

Sans tarder, sans parler à personne, il se mit en route et se dirigea vers sa demeure. Sa demeure ! en avait-t-il une encore ? L'après-midi était belle, froide malgré un brillant soleil ; mais tout à coup de la mer s'éleva un épais brouillard qui enveloppa la côte d'un voile opaque, coupant la route à quelques pas en avant, ne laissant qu'un étroit sentier entre les bois dépouillés, les terres labourées ou les pâturages à droite et à gauche. De temps en temps, dans la ramure noire des arbres, un rouge-gorge chantait ; les feuilles mortes se détachaient et à travers la brume tombaient lentement à terre. Le brouillard épaississant toujours, l'obscurité devenait profonde. Le voyageur arriva enfin.

Il s'engagea d'un pas mal assuré dans la longue rue en pente ; les plus tristes pressentiments l'accablaient. Il marchait lentement, les yeux fixés sur les pierres des murailles, cherchant à se reconnaître ; enfin il atteignit la petite maison où il avait vécu avec Annie, où ses enfants étaient nés. Que tout ce bonheur était loin !... La maison était fermée, vide ; pas de lumière, pas de bruit ; une affiche de vente, collée sur la petite porte, apparaissait à travers le brouillard. Enoch redescendit tranquillement la rue.

— Morte, pensa-t-il ; en tout cas, morte pour moi !

La fin à la prochaine livraison.

UN MAITRE AGRICULTEUR.

Un vieux jardinier très-instruit et très-singulier, avec qui je vais de temps en temps causer, me disait un de ces derniers soirs :

— Vous avez le défaut, vous autres gens de lettres, défaut, à mon avis, très-préjudiciable au public, de vous en tenir beaucoup trop aux choses d'imagination ou de pure rhétorique. Vous ne savez pas ce que vous y perdez. Il existe toute une série d'esprits distingués, et même d'écrivains de très-grand mérite, dont jamais vous n'entendez parler, et qui peut-être, aux yeux de la postérité, reprendront leur vrai rang, c'est-à-dire le premier. Ainsi, savez-vous seulement qu'il existe un groupe d'écrivains agricoles qui joignent à leur spécialité un vrai mérite littéraire ? Et savez-vous que parmi eux quelques-uns joignent le caractère à l'esprit ? Par exemple, avez-vous jamais entendu parler d'un agriculteur entre tous respecté dans le département du Var ?...

— Attendez, lui dis-je ; comment le nommez-vous ?

— M. Riondet.

— Riondet ! oui, je le connais. Vous avez tort de croire les gens de lettres si mal disposés pour les hommes de mérite étrangers à la littérature proprement dite, car c'est par un de nos écrivains les plus illustres que j'ai connu M. Riondet.

Alors je lui citai de mémoire, comme je le pus, ce passage de M. Michelet dans *Nos fils*, passage que je transcris ici textuellement, et qui est tiré du chapitre intitulé *École d'agriculture :*

« Le grand agriculteur de Provence, M. Riondet, un regrettable ami que j'ai perdu naguère, ne désirait pas moins qu'une université d'agriculture et tout un système d écoles. Son esprit encyclopédique, frappé de la solidarité croissante des sciences et des arts, voulait que l'on fît à Paris une *École centrale agricole*, d'où rayonnerait la lumière. Elle créerait des professeurs qui, dans chaque département, au milieu d'une ferme modèle, formeraient à leur tour des maîtres pour tous les arrondissements. »

— C'est parfait ! s'écria mon horticulteur. M. Michelet résume ici en maître la pensée de M. Riondet. Cette pensée, l'illustre agronome l'a développée dans un livre excellent que je lisais dernièrement, et dont je voulais vous parler.

— Eh bien, parlez-m'en.

— Soit ; mais après M. Michelet, je ne reviendrai point sur l'idée générale du livre ; je m'en tiendrai aux détails. Du reste, quelques-uns de ces détails ont, à mon avis, une grande importance. Avant de vous parler du livre, cependant, laissez-moi vous dire quelques mots de l'auteur.

Vers la fin de la restauration, M. A. Riondet était avocat ; des circonstances auxquelles il eut le bon sens de ne pas résister le ramenèrent au sillon paternel. M. Riondet, qui lui-même a fait de tout cela un très-intéressant récit, ne dit pas que, depuis, il s'est cent et cent fois félicité de ce changement ; mais on sent partout, en le lisant, combien il a gagné à ce retour vers la vie rurale. On l'entend presque se dire tout bas à lui-même : Ah ! pourquoi les neuf dixièmes de nos avocats, médecins, artistes, etc., n'ont-ils pas été, comme moi, renvoyés au village !

Mais laissons-le nous raconter lui-même comment d'avocat il fut tout à coup changé en agriculteur.

« Il y a, dit-il, plus de quarante ans déjà, lorsque je commençai à me livrer aux travaux agricoles, je n'étais en aucune manière préparé à suivre cette carrière. Je venais de terminer mes études de droit et de prêter le serment d'avocat à la Cour royale de Paris, lorsque j'eus le malheur de perdre mon père. Ma mère, qui restait chargée d'un fardeau trop lourd, m'appela à son aide, et je n'hésitai pas à revenir vers elle. Mais dès le premier jour je compris que j'allais rencontrer de grandes difficultés, et que j'avais à commencer des études toutes nouvelles, car l'instruction me manquait complétement pour toutes les choses de l'agriculture, et depuis lors il ne s'est peut-être pas écoulé un seul jour sans que j'aie eu lieu de regretter vivement cette ignorance première. »

Que fit le jeune Riondet ? Il ne commença pas, comme eussent fait tant de jeunes messieurs au sortir des écoles, par se récrier contre l'imbécillité des paysans ; il vit très-bien que ces gens-là étaient ses maîtres en agriculture, et il leur demanda docilement leurs leçons.

« Je consultai avec déférence, dit-il, les vieux agriculteurs qui voulurent bien me donner leurs conseils ; je visitai les terres qu'on me signalait comme les mieux cultivées ; j'entrepris de nombreux essais, dont les uns réussirent et les autres échouèrent ; enfin je me mis à lire et à étudier les ouvrages d'agriculture... »

Ceci déjà vous montre quel était l'homme ; je m'abstiens des commentaires que sans doute, en y réfléchissant, vous saurez faire aussi bien que moi. J'en arrive maintenant au livre qu'il publia, vers la fin de sa vie, sous ce titre : « *l'Agriculture de la France méridionale, ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être*, par A. Riondet, agriculteur à Hyères, vice-président du comice de Toulon. »

M. Riondet s'était instruit autrefois auprès des vieux paysans de sa contrée ; c'était lui maintenant, en revanche, que toute la contrée consultait. Ce qu'il s'était acquis de savoir et d'expérience dans son art, son livre nous le montre. Ce ne sont pas seulement les procédés de culture particuliers au midi qui y sont indiqués avec précision et clarté, ce sont aussi les conditions vitales de l'industrie agricole, conditions dont M. Riondet expose parfaitement la transformation. Les facilités de transport, la liberté des échanges, ont tout modifié, et, selon lui, ont tout modifié d'une façon heureuse, mais à laquelle il faut savoir accommoder les procédés de production agricole.

— De quelles modifications M. Riondet entend-il parler ? Ne pourriez-vous pas m'en indiquer quelques-unes ?

— Oh ! très-bien. M. Riondet, ayant entrepris de nous montrer ce qu'était l'agriculture autrefois, fait entendre parfaitement qu'au temps où les diverses parties de la France étaient privées de communication quelquefois même de village à village, il fallait bien que le *père de famille*, comme on disait alors, tirât de son propre fonds, vaille que vaille, toutes les denrées nécessaires à la subsistance et à l'entretien de lui et des siens ; tandis que dans l'agriculture telle qu'elle est aujourd'hui, le cultivateur ne doit plus tirer de sa terre que les produits spéciaux à la localité. Ainsi, le midi doit préférer à tout la culture arbustive, vigne, olivier, mûrier, et laisser à d'autres contrées les fourrages et les céréales.

Et, reprenant sur sa table le livre de M. Riondet, il lut à haute voix ces quelques lignes :

« Le système d'échange seul peut nous sauver, et l'agriculture méridionale ne sera véritablement riche que si elle se résout à n'avoir que les denrées qu'elle peut produire abondamment et à bas prix, et à acheter toutes celles qu'elle ne peut produire que dans de mauvaises conditions... »

Il allait déposer le livre ; mais tout à coup se ravisant :

— J'oubliais le meilleur ! Écoutez encore ceci :

« La question est donc posée de la manière la plus nette. Aujourd'hui, la concurrence est établie entre tous les agriculteurs de la France et même du monde entier. Aujourd'hui, pour réussir, il faut pouvoir produire à bas prix. Tout agriculteur qui s'obstine à vouloir récolter des denrées qui lui coûteront plus cher que s'il les achetait sur le marché, ne fût-ce que pour sa consommation personnelle, se ruinera nécessairement tôt ou tard. »

Je laisse ici de côté les commentaires de mon jardinier, qui furent un peu longs (ce que je lui pardonne de grand cœur ; nous causions devant un bon feu, ayant entre nous une *cannée* d'excellent cidre) ; mais je ne peux oublier ce dernier trait :

— Il y a encore dans le livre de M. Riondet une chose qui me cause, je vous l'avoue, la plus vive satisfaction : c'est de le voir rendre une entière justice au plus illustre de nos agriculteurs français ; vous devinez bien qu'il s'agit d'Olivier de Serres. M. Riondet ose enfin mettre le seigneur du Pradel au niveau de nos plus grands écrivains. Olivier de Serres, en effet, n'a pas seulement la science et l'expérience, il a le charme de la forme, et l'on ne sait quoi d'heureux, au fond, qui émeut et enchante. Nul ne sait mieux dire les choses simples et saintes de l'agriculture ; l'expression est presque toujours saisissante.

« C'est, dit M. Riondet, l'un de ces grands écrivains du seizième siècle qui ont tant contribué à la formation de la langue française. Nerveux comme son coreligionnaire Calvin, il tient un peu de la philosophie de Rabelais et de l'esprit de Montaigne, et on le lit toujours avec un nouveau plaisir ; puis à toutes ces éminentes qualités il en joint une plus précieuse encore pour les agriculteurs : il sait parfaitement ce qu'il enseigne, il a mis la main à l'œuvre, et cultivé avec le plus grand succès sa terre de Villeneuve-de-Berg. Le *Théâtre d'agriculture* est le répertoire le plus complet des connaissances agricoles à la fin du seizième siècle, et c'est encore aujourd'hui une

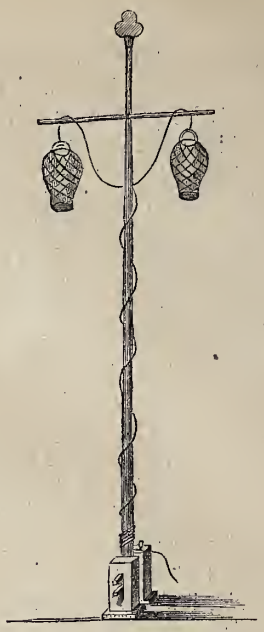
mine féconde, mais trop peu exploitée, dans laquelle vont cependant puiser bien des gens qui ne craignent pas de se donner comme inventeurs. »

LA GRANDE MURAILLE DE LA CHINE.

SIGNAUX CHINOIS.

On voit ici le fac-simile d'une gravure chinoise, tirée du *Traité de l'art de la guerre*, qui représente un morceau de la grande muraille. Il a été parlé déjà de cette prodigieuse construction dans le premier volume de notre recueil (page 149). La vue pittoresque qui en fut alors publiée est peut-être moins curieuse que le dessin original que l'on a sous les yeux, et qui en montre avec précision quelques détails. On y voit que la muraille est bâtie en appareil irrégulier de grandes dimensions et couronnée de créneaux. Les acropoles de la Grèce et de l'Italie primitives n'étaient pas autrement fortifiées. Une tour d'observation, précédée d'une enceinte au centre de laquelle est un bâtiment couvert, protége à la fois la muraille et un télégraphe à fumée.

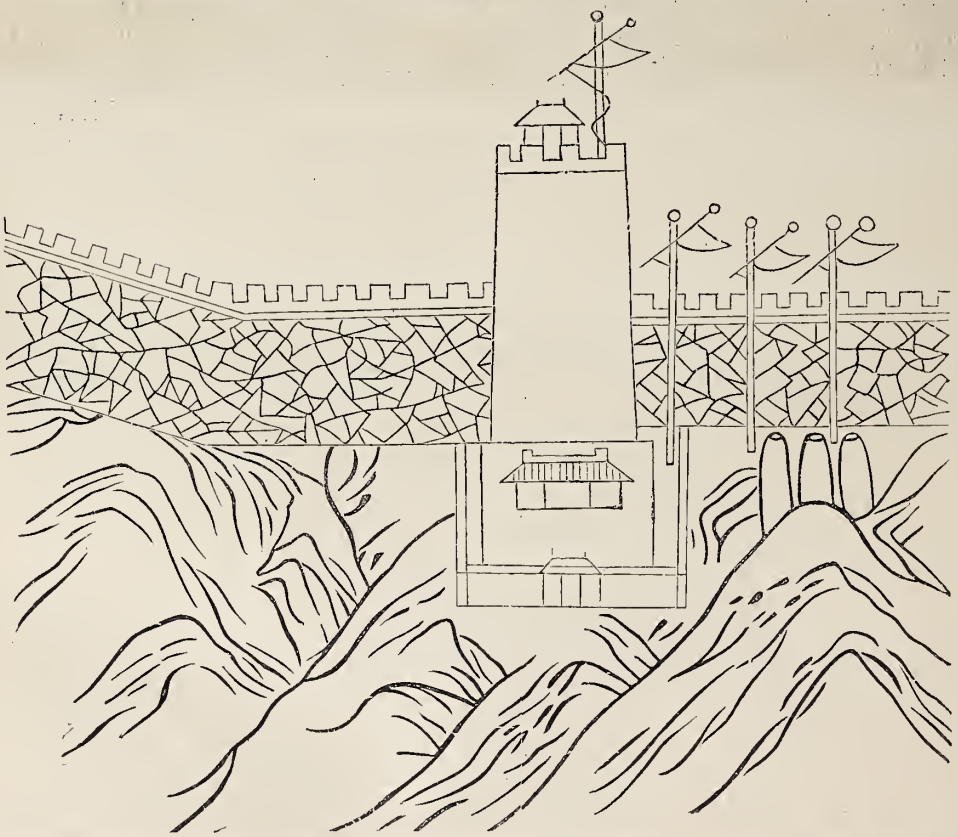
Des télégraphes de ce genre (*yen-tay*) se rencontrent surtout dans le voisinage de la Tartarie, et aussi sur les côtes ravagées autrefois par les Japonais. Ils consistent en fourneaux dans lesquels on brûle la fiente d'une espèce de loup, laquelle produit une fumée noire et épaisse. Cette sorte de télégraphe est aujourd'hui peu en usage, soit parce que le combustible particulier qui y serait nécessaire est devenu rare, soit, comme on le raconte, que l'usage en ait été considéré comme dangereux depuis qu'une impératrice, voyageant avec son époux, a voulu



Télégraphe chinois à lanternes.

s'amuser à transmettre des signaux et a, sans le savoir, répandu la nouvelle de la mort de l'empereur.

On distingue dans la gravure les trois fourneaux ou



Grande muraille et télégraphe à fumée à trois fourneaux, accompagné de trois drapeaux. — D'après les *Mémoires sur la Chine*, par le comte d'Escayrac de Lauture.

tours à fumée à droite, derrière un des mamelons du rocher. Au-dessus on aperçoit, rangés le long de la muraille, trois mâts portant des drapeaux à leur sommet; un drapeau semblable flotte au haut de la tour d'observation. Ces drapeaux servent aussi à transmettre des signaux. Enfin, on emploie encore à cet usage des lanternes accrochées à une vergue, au haut d'un mât, et qui peuvent s'élever ou s'abaisser au moyen de cordes, comme on le voit dans une autre figure tirée des *Mémoires sur la Chine*, de M. d'Escayrac de Lauture.

LA RIXE APAISÉE.

La Rixe apaisée, tableau de M. Vauthier. — Dessin de J. Lavée.

Je parcourais l'Alsace en touriste. Un jour, j'arrivai dans un village de bonne apparence, et je résolus de m'y arrêter. J'entrai donc à l'auberge de l'*Ours Noir*, tenue par maître Schœning. Je pris à peine le temps de déposer mon sac de voyage dans ma chambrette, et je descendis dans la salle commune pour y déguster la bière de Strasbourg et y observer les physionomies.

Je rêvassais en buvant à petits coups et en tirant de bonnes bouffées de ma pipe, lorsqu'il se fit tout à coup un horrible vacarme. A peine avais-je eu le temps de me reconnaître et de lever les yeux que je vis deux de mes voisins acharnés l'un sur l'autre. Une ou deux minutes avant, ils buvaient en bonne intelligence. Qu'est-ce que cela voulait dire?

Les deux adversaires, deux solides gaillards, se tenaient au collet. Par moments, ils demeuraient immobiles, et se guettaient l'un l'autre, les yeux dilatés par la colère; le visage du grand brun, celui qui portait toute sa barbe, prenait alors une expression fausse et féroce, il louchait et grinçait des dents; l'autre, les narines dilatées, les mâchoires fortement serrées, était véritablement beau d'énergie et de résolution. Je souhaitai qu'il eût le dessus. Par moments, ils se donnaient de violentes secousses; alors commençait une sorte de valse furieuse qui les portait par bonds irréguliers d'un bout à l'autre de la salle.

C'est là que chacun des assistants fit voir son caractère. Les femmes s'enfuirent dans un coin que protégeait un grand bahut; elles joignaient les mains et suivaient avec anxiété les péripéties de la lutte, en criant de temps à autre : *Jésus! Maria!* L'une d'elles, plus curieuse qu'effrayée, avait grimpé sur une chaise pour mieux voir. Parmi les buveurs, les uns, cédant à un bon mouvement, s'étaient levés d'abord pour mettre le holà; mais la prudence les tenait éloignés; ils étaient là, les bras pendants, guettant une occasion favorable pour intervenir. D'autres ne quittaient leur escabeau qu'à la dernière extrémité, et quand les lutteurs, dans leurs bonds furieux, menaçaient de les culbuter, eux, leur table et leur chope. Je vois d'ici un vieux bonhomme, « noir d'habit et de mine », qui avait déménagé sans vergogne, serrant sa bouteille contre son gilet, comme Sganarelle presse la sienne sur son cœur quand il s'imagine qu'on veut la lui ravir.

Maître Schœning, représentant convaincu de la propriété mobilière, ayant calculé ce que cela pourrait lui coûter en chopes brisées, pots d'étain bossués, escabeaux rompus et bahuts endommagés, se mit résolûment de la partie. Comme il avait les poignets solides, il commença par tenir à distance l'un de l'autre les adversaires haletants; puis, regardant autour de lui, il fit signe aux hommes de bonne volonté, qui osèrent alors s'approcher. Le grand brun, qui s'appelait Fritz, fut emmené dans le fond, du côté de la fenêtre. De temps à autre il donnait une saccade à ceux qui le tenaient, et faisait mine de vouloir leur échapper. Il criait du haut de sa tête : « Qu'il y vienne! qu'il y vienne! J'en mangerais deux comme lui. »

L'autre, que l'on appelait Wilhelm, était comme anéanti sur un escabeau. Il semblait ne rien voir et ne rien entendre. Sa figure exprimait une sorte d'horreur pour ce qu'il venait de faire. Son poing, qui s'était abattu pesamment sur la table, y demeurait crispé et tremblant. Il cherchait à se rendre compte de ce qui venait de se passer, et l'on sentait qu'il n'y parvenait pas.

Je m'aperçus facilement qu'il inspirait plus de sympathie autour de lui que son adversaire. Une belle jeune fille blonde, sa sœur, sa cousine ou sa fiancée, le regardait avec de grosses larmes dans les yeux; mais elle n'osait pas encore s'approcher. Une femme âgée, dont la belle et noble figure respirait un tendre intérêt, vint à lui sans dire un mot. Elle lui posa doucement la main gauche sur l'épaule, et de la main droite caressait ce poing farouche qui pesait encore de tout son poids sur la table. Quoique Wilhelm se fût fort bien défendu, je compris qu'il ne devait pas être habitué à se battre, et qu'il avait honte de s'être battu. Quant à Fritz, il avait toutes les allures d'un fanfaron et d'un matamore.

Lorsqu'on eut emmené les deux champions, que le garde champêtre eut fait son enquête, que les escabeaux eurent été relevés, la bière épongée, et les débris de pipes et de chopes balayés, je demandai à l'aubergiste quelle était la cause de cette rixe soudaine à laquelle je venais d'assister.

— Je ne sais pas, me répondit-il, comment ça a commencé. C'est venu si vite que personne n'y a rien vu, et que chacun raconte la chose à sa façon. Mais, voyez-vous, moi, je savais que ça arriverait un jour ou l'autre. C'est la jalousie qui a tout fait. Il peut se vanter de nous avoir fait un joli cadeau, celui qui le premier s'est avisé d'être jaloux de son frère et de le tuer. Figurez-vous, Monsieur, que ces deux garçons-là sont forgerons, et pas maladroits du tout de leurs mains. Mais le grand Fritz a des lubies; il y a des jours où il travaille comme deux, et puis tout d'un coup il plante là son marteau et son tablier de cuir pour aller courir les bois et les champs, braconner et bayer aux corneilles. L'autre ne bouge pas de l'atelier; il est appliqué et rangé comme une jeune fille. Le père Gerschell, leur patron à tous les deux, l'a souvent proposé pour modèle à Fritz. Il aurait aussi bien fait de ne rien dire, car Fritz n'en court ni plus ni moins; seulement, chaque fois que le père Gerschell recommence, il fait une vilaine grimace et lance des regards de haine sur son camarade. Dans les amusements des garçons entre eux, c'est encore la même histoire. Fritz est beau parleur; il chicane toujours, ou bien il dit des choses désagréables à l'un et à l'autre. Vous comprenez que, petit à petit, les autres garçons l'ont laissé de côté : il a cru, bien sûr, que c'était encore un tour que lui jouait Wilhelm. On ne peut pas ne pas voir qu'il est bel homme; mais vous avez dû remarquer qu'il a l'œil mauvais. Ceux à qui il paye bouteille, quand il est de bonne humeur, lui disent pour le flatter qu'il a une tête de Christ; la vérité est, Monsieur, qu'il a bien plutôt une tête de Judas, et il y a des moments où on n'aimerait pas à le rencontrer au coin d'un bois. Les filles, à la danse, n'osent pas le refuser; mais il doit bien voir qu'il leur fait peur, et qu'elles préfèrent Wilhelm. Tout ça s'est amassé petit à petit sur son cœur, qui n'est pas bon; il est jaloux, et cherche toutes les occasions de nuire à l'autre, qui ne s'en doute seulement pas. Voilà plusieurs fois qu'il essaye de l'exciter à se battre. Mais pour se battre il faut être deux, et Wilhelm est si bon garçon qu'il a été longtemps à s'apercevoir que le jaloux lui en voulait et lui cherchait querelle. Ce qui devait arriver est arrivé aujourd'hui. Sans savoir ce qui s'est passé, sans avoir rien vu, je jurerais que c'est Fritz qui a commencé. En tout cas, ajouta M. Schœning en se frottant les mains, il n'en a pas été le bon marchand. Si Wilhelm n'est pas batailleur, cela ne l'empêche pas d'être taillé en Hercule, sans que cela paraisse. — Tenez, vous voyez bien ce poing-là, s'écria-t-il en étalant à côté de ma chope un poing large comme une épaule de mouton, eh bien, celui de Wilhelm le vaut; c'est moi qui vous le dis, et je m'y connais. Aussi, quand Fritz criait de là-bas : Qu'il y vienne! je riais en moi-même et je me disais : Va, va, aboie de loin comme un chien de berger; mais tu serais bien attrapé s'il y venait, ou si on te lâchait comme tu le demandes à grands cris! Soyez sûr, Monsieur, que si Wilhelm était méchant, s'il avait voulu user de toute sa force, s'il n'avait pas tenu à ménager un camarade, l'autre serait sur le flanc avec les yeux enfoncés et la mâchoire fracassée.

— Mais, dis-je à mon hôte, ces querelles vont recommencer tous les jours.

— Pas de danger. Fritz est un mauvais chrétien, c'est vrai; mais il n'est pas sot, et connaît bien son affaire. Je vous réponds, foi d'honnête homme, qu'il ne s'y frottera plus. N'est-ce pas que cette bière est bonne?

Un mois plus tard, j'eus à traverser le même village. Je retournai à l'*Ours Noir*. Maître Schœning me reconnut tout de suite. Il vint me servir lui-même, et, posant familièrement ses deux mains sur le bord de la table, il me demanda des nouvelles de mon voyage.

— Vous savez l'histoire? ajouta-t-il. Fritz est parti pour Strasbourg avec son paquet sur le dos. Je vous l'avais bien dit : Trop lâche pour recommencer à se battre, et trop fier pour rester sur un affront. Ma foi, bon voyage!

— Et Wilhelm?

— Ah! ah! Vous vous rappelez cette jolie blonde qui pleurait de si bon cœur là-bas, près de la petite table?

— Parfaitement.

— Wilhelm l'épouse dans un mois. Comment trouvez-vous la bière, aujourd'hui?

DANIEL GRUMB,

TAILLEUR DE PIERRE DU COMTÉ DE CORNOUAILLE, SA MAISON. — EXTRAITS DE SON JOURNAL.

Le sauvage comté de Cornouaille, qui a plus d'un trait de ressemblance avec notre vieille Bretagne, est, comme elle, riche en monuments celtiques. Aux flancs des montagnes de l'ouest sont suspendues plusieurs de ces pierres tremblantes que d'antiques superstitions rendaient arbitres des destinées humaines. Le plus léger contact d'une main innocente suffisait, dit-on, pour les mettre en branle, tandis que tout l'effort du coupable ne pouvait les faire bouger. Plus loin, des piliers de granit brut figuraient, d'après la tradition, les replis tortueux du gigantesque dragon Vikîng, à queue de serpent, idole d'une antiquité encore plus reculée. Au pied du Carradon s'étend la vallée des *Hurlers*, rochers de formes grotesques et grimaçantes, qui, selon la légende, ne sont autres que neuf hardis contempteurs du dimanche, changés en pierre tandis qu'ils se livraient à leur passe-temps favori, le jeu du palet, le jour consacré au Seigneur. Au-dessus s'élève le « Pressoir du Diable », entassement effrayant de masses de granit superposées, et allant en diminuant du sommet à la base, équilibré sur un pivot si mince que le vent qui balaye les bruyères semble devoir le jeter bas d'un souffle; et cependant des siècles ont passé et l'ont laissé debout. Sur le même plateau, à peu de distance, on voit un rude assemblage de pierres à peine dégrossies, mais où l'on peut reconnaître les traces d'une habitation humaine divisée en cellules taillées en partie dans le roc vif, en partie construites avec un certain art. Ces ruines, qui datent du commencement du siècle dernier, portent le nom de leur habitant primitif. On les appelle « le rocher de Daniel Grumb. »

Daniel Grumb s'annonça de bonne heure ce qu'il devait être plus tard : un homme d'un esprit contemplatif et ré-

veur, d'un jugement sain, d'une foi fervente, praticien assidu d'un travail manuel ennobli par le sentiment du devoir. Fils d'un pauvre mineur, il n'avait pu se résoudre à s'enfouir sous terre. Enfant, il lui fallait l'air vif des montagnes, les brises de mer, la lumière du soleil le jour, et le soir la clarté des étoiles, car sa passion était de suivre les mouvements des constellations et des planètes. Parti de grand matin, un livre à la main et une croûte de pain dur dans son bissac, Daniel parcourait les grèves et les landes solitaires jusqu'à ce que la nuit vînt le surprendre loin du logis : alors, étendu à terre, il contemplait la lumineuse population des cieux.

C'était l'époque des grandes découvertes en astronomie. L'illustre Newton avait ouvert la voie où les savants se pressaient à sa suite. Il semble que les idées neuves, émises par de puissants esprits, se propagent dans l'atmosphère par vibrations invisibles, comme les sons : ainsi, ce qui faisait l'admiration du monde civilisé et la préoccupation des académies éveillait un écho lointain dans le cœur du petit paysan de la Cornouaille. Il ignorait la science, mais il la devinait et en sentait la poésie. Quand, inquiète de ses longues absences, sa mère lui demandait où il avait couché, il répondait : « Sous le ciel, comme Jean-Baptiste le Précurseur. »

Les légendes du pays ont consacré le souvenir des sites pittoresques que le jeune garçon affectionnait, et d'où il étudiait « les coutumes des étoiles. » Un savant d'une ville voisine le rencontra un jour aux environs de la roche de l'Ermite, habitée jadis par un anachorète. Frappé de sa physionomie intelligente, il le questionna, lui ouvrit sa bibliothèque, lui montra un *orrery*, et lui expliqua l'usage de divers instruments scientifiques. Daniel fut ébloui et charmé. Il eut un moment de vertige. Pourquoi Dieu ne l'aurait-il pas prédestiné à devenir un astronome, un Newton peut-être? Mais l'illusion fut de courte durée. Il réfléchit que l'étude était ardue, le but incertain, et qu'il fallait vivre et faire vivre ceux qui s'appuyaient sur lui. Il avait commencé le pénible métier de tailleur de pierre, il y persévéra ; et plus tard, quand, après la mort de ses parents, il se choisit pour femme une des meilleures et des plus jolies filles du comté, il résolut de lui construire une demeure à sa guise. Il n'avait d'autre héritage qu'une forte tête, un brave cœur et deux robustes bras : c'était assez pour mener à bien son entreprise. Il soumit son plan à sa fiancée, qui l'approuva.

Sur la cime du mont Carradon, au centre d'un cercle de pierres druidiques, il découvrit une rude ébauche de demeure primitive; le rocher surplombant formait le toit, des dalles de granit semblaient attendre la main de l'homme. Il les souleva, les rapprocha, les unit; l'espérance et des visions de bonheur doublèrent ses forces : au bout de trois mois, il avait taillé dans le rocher une vaste demeure. Du seuil, l'œil pouvait embrasser une étendue de cent cinquante milles, saluer à l'est le soleil levant, à l'ouest plonger par delà les hautes falaises, dans les profondeurs de l'Atlantique. Il façonna des mêmes matériaux la table, les bancs, et jusqu'au lit. Et le jour où tout fut achevé, il conduisit en triomphe, au sortir de l'église, sa digne compagne dans le temple élevé par ses mains à l'amour conjugal. L'honnête couple y vécut longtemps, béni d'une nombreuse postérité, et mêlant un parfum de poésie aux devoirs plus austères de la vie pratique. Renommé comme un des meilleurs tailleurs de pierre du comté, ce singulier homme ne manqua jamais d'emploi. Affranchi de tout loyer et de taxes, et gagnant au delà du nécessaire pour lui et les siens, il trouvait encore le loisir de faire des observations et des recherches d'astronomie. Plus d'un diagramme tracé avec soin sur le roc attire aujourd'hui l'attention du voyageur, qui croit voir les signes mystiques du culte des druides dans ces simples annales des patientes études de Daniel Grumb.

Quelques fragments de ses pensées écrites par lui sont conservés dans sa famille, et donnent un curieux aperçu des aspirations vers l'idéal de ce simple ouvrier :

« M. C... (le savant qui s'intéressait à lui) m'a dit, la dernière fois que je l'ai vu, que des astronomes étrangers, et notre grand homme sir Isaac Newton, croient les planètes si vastes, et sous plusieurs rapports si semblables à la terre, qu'elles pourraient bien être habitées; mais il a ajouté que les éléments dont elles se composent et leur atmosphère semblent incompatibles avec la vie humaine. Sûrement, Dieu n'a pas prodigué sa puissance au point de créer ces grandes et brillantes masses pour les faire rouler stériles dans l'espace, et en faire, pour ainsi dire, de lumineux déserts dans les cieux. Il doit y avoir là des créatures de quelque espèce. Que je voudrais donc les voir, et aller là-haut quand je mourrai! »

Et plus bas, sur la même page :

« Florence m'a demandé aujourd'hui si je croyais qu'après la mort nos âmes connaîtraient les étoiles, et d'autres belles et sages choses, mieux que nous ne les connaissons à présent. Je lui ai répondu que oui, et que s'il m'était donné de le pouvoir, la première chose que j'essayerais serait de trouver la quadrature du cercle, et d'en faire le dessin sur le plat de la roche, afin que mon fils l'y trouvât après moi, en fît sa fortune et devînt un grand homme. — *N. B.* Florence m'a prié d'écrire cela. »

« 16 janvier 1756. — Il a fait cette nuit un terrible ouragan : du tonnerre, des éclairs, de la grêle, avec une tempête de vent. J'ai vu sur la lande plusieurs moutons morts. En mer, que de naufrages! Une pensée m'est venue à l'esprit : Pourquoi est-il permis que ces maux s'accomplissent? J'ai lu autrefois dans un livre que m'a prêté M. C..., intitulé *De l'origine du mal*, des explications dont je n'ai pu comprendre un seul mot. Mon idée, à moi, c'est que lorsque le mal est entré dans le monde, Dieu ne l'a pas détruit de suite, mais l'a laissé suivre son cours, afin de manifester plus tard sa puissance et sa majesté, car il gouverne toutes choses, même les mauvaises, qu'il tourne au bien à son heure. — *N. B.* Le diable est appelé dans la Bible « le Prince des puissances de l'air. » Il se peut qu'il le soit en effet, mais il lui faut obéir au Maître, et il n'est, après tout, qu'un misérable esclave. »

Les feuilles volantes d'un vieux cahier de comptes contiennent le curieux récit suivant :

« 23 juin 1764. — Aujourd'hui, par le chaud soleil de midi, j'étais à travailler sur la lande; j'ai levé la tête, et j'ai vu tout à coup un étranger debout juste au-dessus du bloc que je taillais. Il était vêtu comme une peinture que je me rappelle avoir vue sur les vitraux de l'église de Noot; il portait un long vêtement brun serré à la taille; de longs cheveux gris couvraient sa tête. Il parla, et me dit d'une voix basse et claire :

» — Daniel, ce travail est dur!

» Tout étonné qu'il sût mon nom, je lui répondis :

» — Oui, Monsieur; mais j'y suis habitué, et n'y prends pas garde, à cause des chères figures qui m'attendent au logis.

» Il dit encore, et ses paroles résonnaient comme un psaume :

» — L'homme se lève et vaque à son labeur jusqu'au soir. Quand sera-t-il soir pour Daniel Grumb?

» Je commençai à me sentir inquiet. Il y avait quelque chose d'effrayant dans cet inconnu. J'eus un léger tremblement. Il me dit :

» — N'ayez peur! L'homme le plus heureux sur terre est

celui qui gagne son pain quotidien à la sueur de son front, pourvu qu'il craigne Dieu et ne fasse aucun tort à son prochain.

» Je courbai la tête, songeant en moi-même à ce que pouvait être cette étrange apparition. Ce n'était pas un prédicateur, car il me regardait en face ; ni un ministre, car il paraissait doux et affable. Je commençai à croire que ce pourrait bien être un esprit ; mais les esprits n'apparaissent que la nuit, et j'étais là au grand jour, en plein midi, à mon travail. Je laissai tomber mon marteau, et résolus d'aller droit à lui et de lui demander son nom ; mais, quand je le cherchai des yeux, il n'était plus là, il avait disparu de la lande déserte. J'aurais dû m'avancer, le toucher de la main pour m'assurer si c'était bien un homme ou un semblant. Qu'est-ce que cela peut signifier? — *Mém.* Le demander à M. C... »

La vie et le caractère de Daniel ne révèlent aucune tendance à de puériles terreurs, et l'on ne peut expliquer cette espèce d'hallucination que par le penchant marqué des races celtes à admettre le surnaturel. En marge d'un almanach, on lit :

« Trouvé aujourd'hui, au cœur d'un bloc de pierre, le squelette osseux d'un bizarre animal, ou plutôt d'une espèce de poisson. Ce bloc n'avait jamais été creusé ou entamé, et paraissait plus vieux que le rocher. Comment cette créature y était-elle entrée, pour y mourir et s'y pétrifier? Était-ce avant Adam, ou depuis? A quelle date? Mais que savons-nous des dates? Qu'est-ce que le temps, sinon l'horloge d'Adam, une mesure que les hommes ont inventée à leur usage? Ce bloc et la créature qui y était enfermée existaient peut-être avant qu'il y eût telle chose que le temps. Peut-être datent-ils de l'éternité ! »

On voit quels problèmes se posait cette simple et robuste intelligence, et comment, sans sortir de sa sphère, et tout en pratiquant le dur travail qu'allégeaient les « chers visages restés au logis », et qui ne lui fut jamais une cause de plainte ou de révolte contre le sort, son esprit s'échappait vers de plus hautes régions.

PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN.

On voit s'établir des sociétés, se former des nations qui tour à tour dominent d'autres nations ou leur obéissent. Les empires s'élèvent et tombent ; les lois, les formes des gouvernements, se succèdent les unes aux autres ; les sciences, les arts, se découvrent et se perfectionnent. Tour à tour retardés et accélérés dans leurs progrès, ils passent de climat en climat. L'intérêt, l'ambition, la vaine gloire, changent perpétuellement la scène du monde, inondant la terre de sang, et au milieu de leurs ravages les mœurs s'adoucissent, l'esprit humain s'éclaire ; les nations, isolées d'abord, se rapprochent les unes des autres ; le commerce et la politique réunissent enfin toutes les parties du globe ; et la masse du genre humain, par des alternatives de calme et d'agitations, de biens et de maux, marche toujours, quoique à pas lents, à une perfection plus grande. TURGOT.

L'IDÉAL.

Que l'idéal si doux, si satisfaisant de la vie sociale doive être pleinement atteint un jour, c'est ce dont il est impossible de douter. Cet idéal est tracé dans toutes les traditions, prédit dans toutes les prophéties. Il est indiqué par le sens commun, il constitue l'essence de la démocratie, et il est au bout des promesses de la religion. Chaque accroissement du pouvoir de l'homme sur la nature est un pas vers sa réalisation ; chaque conquête dans le domaine intellectuel, chaque nouvelle émotion du cœur, est un gage de son avénement certain. Il serait aussi rationnel de nier la révolution de la terre sur elle-même ou la succession des saisons, que de méconnaître la marche de la société civilisée vers un nouvel état social, supérieur à tout ce que l'histoire du passé ou l'expérience du présent peuvent nous montrer. *Tribune de New-York.*

FLEURS ET DIAMANTS.

Il faut aller à Hammerfest pour bien comprendre que les diamants et les fleurs sont au fond la même chose, sont les formes différentes de la même pensée de Dieu. Les pierres précieuses sont des espèces de fleurs rares que la terre cache dans son sein ; à Paris, où il y en a peu, où elles coûtent cher, toute femme les admire et les désire, quoiqu'elle ait des roses pour rien. A Hammerfest, où les fleurs sont plus que rares, sont presque impossibles, les femmes les adorent, et aucun diadème de pierreries n'a été mieux reçu que ne le serait, dans ce coin du monde, le bouquet jeté chaque soir sur un meuble par l'élégante Parisienne à son retour du bal. (1)

SCULPTURES ANTIQUES DE L'ILE DE CHYPRE.

Chypre est, de toutes les îles répandues sur les mers qui séparent l'Europe de l'Asie, la plus rapprochée des côtes de la Syrie et de la Phénicie. Elle a été, pour les croyances, les usages, les arts de ces pays, comme une station sur le chemin de la Grèce. Les Phéniciens, maîtres dès une époque très-reculée de tout le commerce de ces mers, le gardèrent jusqu'au temps où les Grecs devinrent assez habiles marins à leur tour et assez puissants pour leur disputer cet empire, et leur enlever la plupart des établissements qu'ils avaient fondés. Les deux races se rencontrèrent de bonne heure dans l'île de Chypre, et par leur contact s'y modifièrent l'une l'autre. Une grande partie du sol et du commerce passa aux Grecs, et ceux-ci adoptèrent aussi en partie les mythes et les rites orientaux. Ils y trouvèrent le culte d'Astarté, dont ils firent leur Aphrodite, qui nous est surtout connue sous le nom de la Vénus romaine, avec laquelle elle s'est plus tard confondue. La déesse était adorée à Chypre dans des sanctuaires nombreux, antiques et vénérés ; les Grecs y virent un grand nombre de statues qui la représentaient vouées dans les temples ou les enceintes sacrées par la piété des fidèles. Leurs arts étaient alors dans l'enfance ; ils avaient encore tout à apprendre : ils reçurent d'abord l'enseignement de leurs voisins plus expérimentés.

On peut suivre la transformation de l'art chypriote dans les nombreuses sculptures que les fouilles faites dans l'île ont mises au jour, particulièrement depuis 1865. La tête de guerrier déjà publiée dans ce volume (page 193) est un précieux monument de l'époque la plus ancienne qui nous soit connue de cet art, celle où domine encore l'influence des Assyriens, maîtres de Chypre au huitième siècle ; mais dès lors, comme on l'a vu, les Grecs étaient établis dans la plupart des villes, et payaient seulement tribut au roi de Ninive. D'autres figures taillées dans le même calcaire blanc, poreux et friable, qui est propre à cette île, sont au contraire des œuvres purement grecques ; elles sont du temps où les Grecs régnaient dans Chypre sans partage, et où leurs arts étaient parvenus au plus beau développement. Entre ces deux points extrêmes se place toute

(1) Léonie d'Aunet, *Voyage au Spitzberg.*

une série de figures qui marquent les progrès accomplis.

Celles qu'on voit ici dessinées appartiennent au cinquième siècle, qui fut à Chypre un âge de transition. Le type des figures est celui des habitants de l'île, qui est reconnaissable à travers les transformations successives de l'art : les yeux grands, fendus en amande; le nez fort, droit, un peu arrondi du bout; la bouche petite et charnue; le menton saillant. Mais le goût pur et délicat des Grecs devient sensible surtout dans la grande tête, malheureusement mutilée, qui atteint à la beauté véritable. Cette tête, et les deux statues debout entre lesquelles elle est placée, représentent, sans aucun doute, la Vénus de Chypre, l'Astarté phénicienne; quelques-unes peut-être des prêtresses de la déesse, portant les mêmes attributs. Des figures de la Vénus de Chypre plus ou moins semblables, tenant une fleur à la main, et reconnaissables à la couronne dont leur tête est ceinte et aux autres riches ornements du cou, de la tête, des bras, et quelquefois des pieds, ont été trouvées en grand nombre même hors de Chypre, la plupart en terre cuite et de fabrication grossière; elles étaient faites à la hâte pour être vendues autour des temples ou pour être livrées aux navigateurs qui en faisaient commerce au loin.

Figures de la Vénus de Chypre. — Dessin de Théroud.

ENOCH ARDEN.

Fin. — Voy. p. 318, 325, 333.

Arrivé à la grève, il y chercha un cabaret qu'il y avait connu autrefois, vieille masure à façade de bois, délabrée, vermoulue, qui sans doute n'existait plus maintenant. Si, la maison était encore debout; celui qui la tenait jadis était mort, mais sa veuve, Miriam Lane, continuait à y faire quelques petits profits. Dans cette paisible auberge, qui avait été le bruyant rendez-vous des marins batailleurs, une chambrette et un lit attendaient encore l'étranger. Enoch s'y installa.

Il y vécut plusieurs jours, caché, muet; mais son hôtesse, la bonne Miriam, aimait la compagnie et avait besoin de parler. Elle vint le trouver, et, ne le reconnaissant pas (il était si vieilli, si cassé!), elle lui raconta la chronique du port, et, entre autres histoires, celle de sa famille, la mort de son dernier petit garçon, la détresse d'Annie, la bonté de Philippe, qui avait mis les enfants à l'école et les avait entretenus, sa longue patience, la fidélité et les scrupules d'Annie, enfin son mariage et la naissance de son nouvel enfant. Tandis qu'elle parlait, Enoch ne fit pas un mouvement, son visage resta impassible. Seulement, quand elle termina par ces mots : « Enoch, le pauvre homme, s'est noyé et perdu », il secoua sa tête grise et répéta à voix basse :

— Noyé et perdu !

Puis d'un ton plus sourd encore il murmura :

— Oui, perdu.

Bientôt une pensée incessante l'occupa, ne lui laissa plus de repos : s'il pouvait voir encore une fois le doux visage d'Annie, et savoir si elle est heureuse ! Il n'y put tenir, et, par une sombre soirée de novembre, il prit le chemin de la côte. Arrivé au sommet, il s'assit un instant, plongeant ses yeux dans l'obscurité qui l'entourait, et mille souvenirs indicibles de tristesse vinrent l'assaillir. Puis il se releva ; le carré de lumière rouge qui brillait sur le derrière de la maison de Philippe l'attirait malgré lui : ainsi le feu du phare attire l'oiseau de passage, qui vient s'y frapper follement et s'y tue.

La maison de Philippe était la dernière du village ; la façade donnait sur la rue ; derrière, s'étendait un petit jardin carré et entouré de murs, dont la porte ouvrait sur les champs ; dans ce jardin, il y avait un arbre, un vieux if noir et touffu, une allée étroite, sablée de galets, tout autour ; et au milieu, une autre allée.

Enoch évita l'allée du milieu ; il longea le mur et se glissa derrière l'if, d'où il vit un spectacle qu'il aurait mieux fait de s'épargner. Mais que pouvait-il craindre? une douleur comme la sienne avait-elle à se ménager?

Des tasses, de l'argenterie, étincelaient sur le dressoir luisant : le feu flambait si bien dans l'âtre ! A droite du foyer était assis Philippe, non plus mince comme autrefois, mais robuste, vermeil, avec son petit enfant sur ses genoux. Debout auprès de lui se tenait une jeune fille, grande, blonde, une autre Annie plus jeune et plus svelte ; sa main balançait un ruban au bout duquel pendait un anneau, et l'enfant, ses petits bras potelés en l'air, tâchait de le saisir au passage ; il le manquait toujours, ce qui faisait rire la jeune fille et le père. A l'autre angle de la cheminée était Annie, paisible, sereine ; tantôt elle regardait le bambin qui jouait, tantôt elle se tournait vers un grand jeune homme debout derrière sa chaise, et qui souriait d'un air content de ce que lui disait sa mère.

Alors, quand ce pauvre homme sorti du tombeau et rendu à la vie se trouva en présence de sa femme, qui n'était plus sa femme, et qu'il vit cet enfant qui était à elle et qui n'était pas à lui, et tout ce bien-être, toute cette paix, tout ce bonheur, et ses propres enfants si grands, si beaux, et cet *autre* régnant à sa place, seigneur et maître de ses droits et du cœur des siens, — alors, quoique Miriam lui eût tout appris (mais voir, voir de ses propres yeux, quelle différence !), il frissonna, il se sentit défaillir, il se retint à une branche de l'if, et il eut peur de laisser échapper un cri perçant, un cri terrible, qui eût, comme un coup de tonnerre, brisé tout le bonheur de ce foyer.

C'est pourquoi il s'évada comme un voleur, marchant doucement pour ne pas faire crier les galets sous ses pieds, tâtonnant le long du mur du jardin, car il craignait de s'évanouir, de tomber et d'être trouvé là. Il se glissa jusqu'à la porte, il l'ouvrit, la referma avec précaution, comme on ferme la porte d'une chambre de malade, et sortit dans les champs.

Et là, — il ne s'agenouilla pas, ses genoux étaient trop faibles, — il se laissa tomber en avant, ses deux mains s'imprimant sur la terre humide, et il pria :

— Oh ! c'est trop dur à supporter ! Pourquoi m'ont-ils ramené de là-bas? O mon Dieu, père tout-puissant, tu m'as soutenu dans mon île solitaire ; soutiens-moi encore, car je suis seul, plus seul que jamais. Aide-moi, donne-moi la force de ne pas lui dire, à *elle*, de ne jamais lui laisser savoir... Aide-moi à ne pas détruire son repos. Et mes enfants ! est-ce que je ne dois pas non plus leur parler? Ils ne me reconnaîtraient pas... Non, je me trahirais ; il ne faut pas ; je ne les embrasserai plus, je ne les verrai plus jamais.

Ici la parole, la pensée et la nature faiblirent, et il resta quelques instants comme en léthargie ; mais bientôt il se releva, il se remit en route vers son logis, et, tout le long du chemin, une idée fixe obséda sans cesse, comme dans un rêve, son cerveau endolori : « Ne pas lui dire, ne jamais lui laisser savoir... »

Il n'était pas tout à fait malheureux. Sa résolution le soutenait, et la foi, la prière, source vive qui jaillit au milieu des amertumes de ce monde comme une fontaine d'eau douce dans la mer, donnaient encore un aliment à son âme.

— Cette femme dont vous m'avez parlé, la femme du meunier, dit-il un jour à Miriam, est-ce qu'elle n'a pas peur que son premier mari ne soit vivant?

— Si elle en a peur, la pauvre âme? ah ! je le crois bien. Comment serait-ce autrement? Si vous pouviez lui assurer qu'il est mort, lui dire que vous l'avez vu, ce serait pour elle un grand soulagement.

— C'est bien, pensa Enoch ; quand mon Dieu m'aura rappelé à lui, elle le saura.

Comme il eût rougi de demander l'aumône, il s'était mis à travailler. Il savait toute sorte de métiers ; il était tonnelier, charpentier, il faisait des filets de pêcheur ; il aidait aussi à charger et à décharger les bateaux sur le quai. Il gagnait ainsi de quoi suffire à ses besoins ; mais ne travailler que pour soi, travailler sans espoir, ce n'était pas assez pour le faire vivre. Bientôt, — il y avait juste un an qu'il était revenu, — il tomba dans un état de langueur, il s'affaiblit graduellement, dut garder la maison, puis la chambre, enfin le lit. Quand il se vit malade, il fut content. Certainement le naufragé ne voit pas avec plus de joie, à travers une sombre bourrasque, poindre le vaisseau qui lui apporte la délivrance, qu'il ne vit, lui, apparaître la mort, la fin de tous les maux.

Et puis une douce espérance lui souriait :

— Quand je ne serai plus, se disait-il, elle apprendra que je l'ai aimée jusqu'à la fin.

Il appela tout haut Miriam Lane, et lui dit :

— Femme, j'ai un secret à vous confier ; mais vous allez auparavant jurer sur ce saint livre de ne le révéler qu'après ma mort.

— Votre mort ! s'écria la bonne femme. Qu'est-ce qu'il dit là? Je réponds, brave homme, que nous vous en tirerons.

— Jurez ! reprit Enoch presque durement.

Et Miriam, effrayée, jura sur le livre. Alors Enoch, fixant ses yeux sur elle :

— Avez-vous connu autrefois, lui demanda-t-il, un homme d'ici qui s'appelait Enoch Arden?

— Si je l'ai connu ! Je puis le dire, que je l'ai connu. Il me semble encore le voir descendre de cette rue. Ah ! il portait la tête haute et il ne s'embarrassait de rien ni de personne, celui-là.

Lentement et tristement Enoch répondit :

— Il a la tête basse maintenant et personne ne s'embarrasse de lui. Je n'ai peut-être pas trois jours à vivre. Cet Enoch Arden, c'est moi.

A ces mots, la femme, en tressaillant, jeta un cri ; puis, incrédule, elle dit :

— Vous, Arden, vous? C'est impossible ! Il était certainement d'un pied plus grand que vous.

Enoch répondit :

— La main du Seigneur s'est appesantie sur moi ; il m'a réduit à ce que vous voyez... N'importe, c'est moi qui ai jadis épousé... quel nom lui donner? elle en a changé

deux fois... J'ai épousé celle qui a épousé Philippe Ray. Asseyez-vous, écoutez.

Alors il lui raconta toute son histoire : son voyage, son naufrage, son retour, et comment, pour ne pas détruire le bonheur d'Annie, il n'avait pas voulu se faire connaître. Tandis qu'en l'écoutant Miriam versait des flots de larmes, elle était intérieurement dévorée du désir de s'esquiver et de courir proclamer par tout le village le nom d'Enoch Arden et ses malheurs ; mais, se sentant liée par son serment, elle n'osa pas, et elle se contenta de dire :

— Voyez au moins vos enfants avant de mourir. Ah ! laissez-moi aller les chercher, Arden.

Elle se leva, prête à partir, car Enoch avait paru hésiter un instant ; mais il répliqua :

— Femme, ne me troublez pas au dernier moment, laissez-moi accomplir mon dessein jusqu'au bout. Asseyez-vous. Écoutez et comprenez-moi bien, tandis que je puis encore vous parler. Je vous charge, quand vous *la* verrez, de lui dire que je suis mort en la bénissant, en priant pour elle, en l'aimant ; en l'aimant, sauf la barrière qui est entre nous, comme au temps où elle reposait sa tête à côté de la mienne. Dites à ma fille Annie, — en la voyant, j'ai cru revoir sa mère quand elle avait son âge, — dites-lui que j'ai rendu le dernier soupir en la bénissant, en priant pour elle, et à mon fils que je suis mort en le bénissant. Dites à Philippe que je l'ai béni, lui aussi : il ne nous a jamais voulu que du bien. Si mes enfants désirent me voir mort, eux qui m'ont à peine connu vivant, laissez-les venir : je suis leur père. Mais *elle*, il ne faut pas qu'elle vienne : ma vue lui ferait du mal, et ce souvenir la tourmenterait plus tard. Écoutez encore : voici une boucle de cheveux ; ce sont ceux de mon petit garçon qui est mort, le seul de tous les miens qui m'embrassera dans l'autre monde. Ces cheveux, *elle* les avait coupés elle-même et me les avait donnés, et je les ai toujours gardés sur moi. Je pensais les emporter dans ma tombe, mais j'ai changé d'idée, car je le verrai, lui, mon cher petit bienheureux. Prenez-les donc ; quand je ne serai plus, vous les lui donnerez : cela sera pour elle une consolation ; ce sera aussi une preuve que je suis bien l'homme qui a été son mari.

Quand il eut cessé de parler, Miriam Lane répondit avec tant de volubilité, prononça tant de paroles pour promettre ce qu'on lui demandait, qu'il fixa de nouveau ses yeux sur elle et lui répéta ce qu'il désirait. Elle promit encore une fois.

La troisième nuit après ceci, tandis qu'Enoch sommeillait immobile et pâle et que Miriam veillait et s'assoupissait tour à tour, une lame se brisa sur le rivage avec un bruit si terrible que toutes les maisons du port en retentirent. Enoch se réveilla, se redressa sur son lit, et, en étendant les bras, cria à haute voix :

— Une voile ! une voile ! Sauvé !

Puis il retomba en arrière, et il ne parla plus.

Ainsi mourut cet homme à l'âme héroïque. Quand on l'enterra, le petit port avait rarement vu de plus magnifiques funérailles.

LES GENS HEUREUX [1].

Je disais un jour :

— Il y aurait, en vingt pages, un livre exquis à faire sur les gens heureux.

— Selon vous, il y a donc eu sur la terre du bonheur de quoi emplir vingt pages ?

— Je le crois, et vraiment je tenterais l'expérience si je sentais en moi l'allégresse qu'il faudrait pour écrire ces vingt pages.

[1] Communiqué par un de nos lecteurs.

— Que raconteriez-vous, bon Dieu ?

— Les histoires les plus simples ; et je n'irais les chercher, ces histoires, ni dans l'antiquité, ni chez les peuples lointains : je les prendrais sous ma main, et je vous dirais : Le premier homme que j'aie connu, et de tous les hommes celui que j'ai le mieux connu, était un homme heureux, et c'était mon propre père.

Il naquit le 13 août 1786, un dimanche à midi, si je ne me trompe, dans un champ de blé, parmi les bluets et les coquelicots. Il fut le dixième et le dernier des enfants d'une brave femme qui eu toute sa vie, à ce qu'il paraît, n'eut jamais un moment de maladie ni de mélancolie. Je l'ai connue lorsqu'elle avait quatre-vingt-trois ans ; elle était encore gaie, alerte, avait ses poches toujours pleines de gâteaux, et racontait les plus jolies histoires.

Elle avait elle-même élevé et allaité ses dix enfants, huit filles et deux garçons, et tout cela plein de vie, de santé, de beauté. Il y avait dans la famille une finesse de chair que rarement j'ai revue ailleurs. Mon père attribuait cette finesse du sang à la profession hygiénique de boucher qu'on exerçait depuis deux siècles, de père en fils, dans la famille paternelle et la famille maternelle. — Ceci m'a fait remarquer qu'en effet les bouchers ont toujours le teint frais ; je parle, bien entendu, de ceux qui ont passé leur vie dans cette profession, et, mieux encore, de ceux qui y sont nés.

Revenons à mon père : ce fut, comme les autres, un enfant magnifique, qui, dès neuf ou dix ans, se mit à la besogne avec son père, et qui apprit de lui, vaille que vaille, l'anatomie des bestiaux ; car le père grand n'était pas seulement un excellent boucher de race joyeuse et honnête, c'était encore un habile vétérinaire, bien que n'ayant pas étudié ; mais il y avait dans la famille, par tradition, toutes sortes de secrets pour guérir vaches et chevaux.

Le pays jouissait d'une superbe école à dix sous le mois, dirigée par un vieux tisserand qui, tout en poussant la navette, apprenait à lire aux enfants, et qui, chose rare et précieuse, leur apprenait à ravir les *quatre règles*. C'est là que firent leur éducation les dix enfants du boucher, garçons et filles tous ensemble. L'arithmétique faisait, à dix ans, le bonheur de mon père ; il fut même pris d'une vraie passion pour tout ce qui était calcul, combinaisons et machines, si bien que tout seul, à cet âge, sans autres outils qu'un vieil eustache, il construisit une horloge en bois qui, pendant plusieurs années, marcha très-bien, sauf pourtant ce petit détail qu'elle avançait d'une heure sur douze, à cause d'une dent qui manquait à un engrenage. Cette horloge était restée dans le souvenir de mon père comme une de ses meilleures joies, et je ne l'entendis jamais en parler qu'en riant, à cause de sa roue à laquelle il manquait une dent.

Un peu plus tard, il apprenait à son maître d'école à pousser sa navette non plus avec la main, mais au moyen du petit appareil appelé *sonnette* ou *charivari*.

Le grand-père l'employait à aller chercher les bœufs, les vaches et les moutons achetés dans les villages voisins. Dieu sait si, chemin faisant, il s'en donnait à cœur joie. Il avait un art de fabriquer avec des écorces d'arbres toutes sortes de sifflets et musiques dont il éveillait les échos d'alentour. Les bambins et bambines sortaient des chaumières à ce signal, et c'étaient des parties que cinquante ans plus tard on racontait encore avec bonheur.

L'enfant aux sifflets avait, avec tout cela, grande envie de s'instruire, et c'est pourquoi la ville le tentait beaucoup. Il joignit à son état de boucher celui de tisserand ; et puis, comme il y avait à quelques lieues du village natal un petit port de mer, on y allait le dimanche se baigner, voir ce qui se passait et causer avec les marins.

Mais plus loin, à douze lieues environ, il y avait une des grandes villes de France... Que de fois les regards du joyeux enfant se tournèrent de ce côté-là !

Cependant il continuait de travailler avec son père ; sachant dès lors aussi lestement que personne *habiller* une vache, il restait ainsi au village, parce qu'avant de songer à fonder à la ville ou aux champs le moindre établissement, il fallait passer par l'affreuse conscription. Or, l'époque de la conscription, pour mon père, devait arriver en 1806. Il y avait heureusement une chance d'y échapper, ce qui était rare en ces années terribles où l'empire se battait à outrance pour conserver l'empire : mon père avait une infirmité au doigt indicateur de la main droite, qu'il ne pouvait plier qu'en l'attrapant avec un autre doigt. Le 3 novembre de la susdite année, il reçut donc son congé « gratuitement, comme ne payant pas par lui-même ni par ses père et mère cinquante francs de contributions. »

Ce ne fut pourtant que trois ans plus tard, au mois de juillet 1809, que son frère et lui s'établirent à la ville en qualité d'ouvriers tisserands. Je ne dis rien de leur économie, de leur sobriété, de leur amour du travail ; cela va de soi, puisqu'ils prospérèrent. Toutes sortes de raisons leur avaient fait prendre cette décision de quitter le village ; je n'en dirai qu'une, qui concerne particulièrement mon père : il venait à la ville poussé surtout par le désir de s'instruire ; et puis, il faut bien l'avouer aussi, il avait tant et tant entendu parler du théâtre à son père (contemporain des succès de *Figaro*), que le théâtre aussi l'avait attiré. Tout paysan qu'il était, le grand-père avait très-bien saisi les propos mordants de Beaumarchais contre la noblesse, et pour preuve de l'enthousiasme qu'il en avait éprouvé, je citerai ce fait singulier que son chien s'appelait *Figaro*. Mon père, quelques jours après son installation, alla donc au théâtre pour la première fois de sa vie, et il y vit jouer *le Cid*. Vous figurez-vous l'étonnement, la joie, l'émotion profonde ? A vingt-trois ans, tout à coup, avec une âme neuve, se trouver en face de Chimène et Rodrigue ! Quelques jours plus tard, ce fut *le Misanthope*.

Vous eussiez vu, dès le lendemain, le jeune tisserand chercher chez les bouquinistes *le Cid* et *le Misanthope*, et bientôt vous l'eussiez entendu vous réciter par cœur les deux pièces. Le voilà pris plus que jamais de l'amour des livres et même de l'amour des vers, lui qui, dans son village, n'avait même jamais su, plus que M. Jourdain, qu'il y eût la prose et les vers.

Il acheta un autre livre encore, qu'on ne s'attendait guère, assurément, à trouver dans la bibliothèque d'un paysan de cet âge, alors que cette bibliothèque ne se composait que de trois volumes ; ce volume, je l'ai sous les yeux en écrivant ceci : c'est le *Traité élémentaire d'astronomie physique*, par J.-B. Biot, destiné à l'enseignement dans les lycées nationaux et les écoles secondaires. C'était un gros in-8 de 576 pages, publié en 1805, par Bernard, libraire de l'École polytechnique.

J'ai vu mon père, dans mon enfance, donner à ce livre presque tous ses loisirs ; et croiriez-vous que même il s'en servit pour m'apprendre à lire !

— Que pouviez-vous y comprendre ?

— Rien, et pourtant ces lectures m'enchantaient ; pour mon propre plaisir, à six ans, je relisais sans cesse les premiers chapitres : I. *Du monde en général*. — II. *Du mouvement général des astres et de leurs mouvements propres*. — III. *De la rondeur de la terre, etc.*

Si je ne comprenais pas toujours bien les ressorts de la mécanique céleste, je comprenais du moins qu'il y avait une mécanique céleste dont l'immensité entrevue agrandissait ma pensée. *La fin à une prochaine livraison.*

DE L'ARGENT CONTENU DANS LA MER.

En examinant à Valparaiso le cuivre qui, depuis longtemps, recouvrait la quille d'un vaisseau, on y a découvert la présence de l'argent que ce cuivre avait soustrait à la mer (par une sorte de procédé galvanique). On a fait de cette quantité la base d'un calcul d'après lequel il paraîtrait que la mer contient en solution une quantité d'argent qui s'élèverait à 200 millions de tonnes s'il était possible, par un procédé quelconque, de le précipiter et de le réunir en une seule masse.

ESTAMPES SATIRIQUES.

Voy. les Tables.

LES CINQ *TOUS*.

Les personnages représentés sur cette estampe, attribuée à Kay, et qui semble une réminiscence des « danses macabres », sont, d'après la tradition : 1° le docteur Hunter, célèbre prédicateur écossais ; 2° l'illustre avocat Erskine, dont nous avons publié la biographie et le portrait (1) ; 3° un gentilhomme fermier (*gentleman farmer*) dont on n'a pas conservé le nom ; 4° S. M. Georges III ; 5° le *gentleman* « dont il ne convient pas, comme disent les Anglais, de prononcer le nom devant des oreilles polies. »

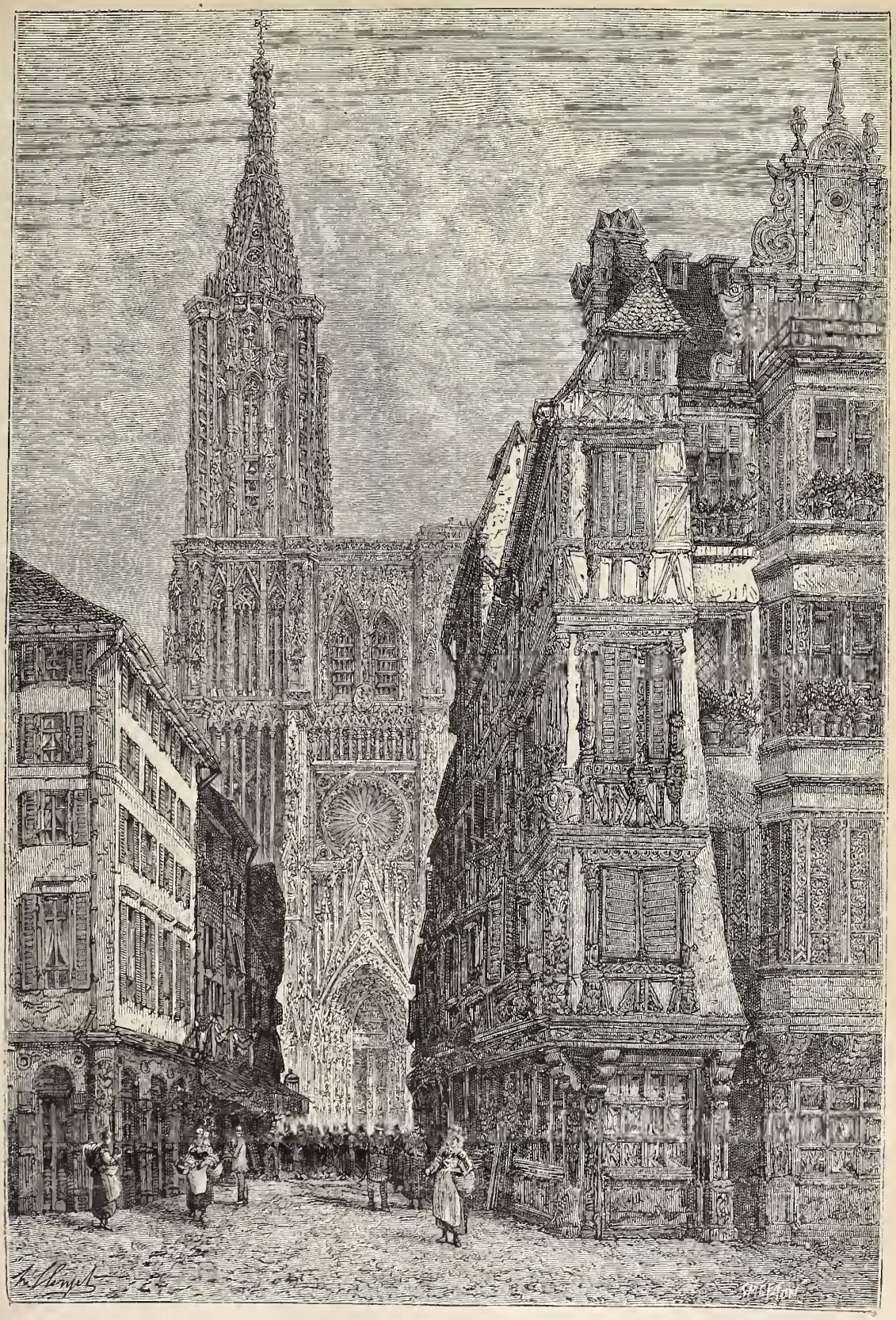
LE PRÉDICATEUR. Je prie pour tous. — L'AVOCAT. Je parle pour tous. — LE LABOUREUR. Je les soutiens tous. — LE CHEF D'ARMÉE. Je combats pour tous. L'ESPRIT MALIN. Je les emporte tous.

Les Cinq *Tous*, estampe anglaise. — Dessin de Féart.

(1) Voy. p. 33.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 13.

STRASBOURG.



La rue des Merciers, à Strasbourg. — Dessin de H. Clerget.

Si la mauvaise fortune nous a séparés d'un ami; s'il nous faut baisser le front sous ce doute amer : « Vivrai-je assez pour le revoir? »; si nous sommes réduits à ne plus le contempler que dans les images flottantes de notre mémoire, comme dans un rêve, alors une peinture, un dessin, le plus simple contour, tout ce qui peut le faire reparaître à nos yeux d'une manière réelle et sensible, nous devient plus cher et plus précieux. C'est ce que nous avons ressenti

en recevant, d'un de nos fidèles artistes, cette esquisse où nous retrouvons un de tes traits qui ont le plus souvent attiré et charmé nos regards, ô Strasbourg, ô ville héroïque et bien-aimée!... Nous te saluons de loin avec des larmes. Ne crains pas d'être jamais oubliée! Nous restons unis à toi par deux liens sacrés, ceux de l'amour et de l'espérance. (1)

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

I

On était en décembre, à la veille de Noël. Les vieux sapins ployaient sous la neige qui chargeait leurs rameaux. Les ruisseaux gelés ne coulaient plus; le grand étang était couvert d'une couche de glace. L'espace était rempli d'une brume opaque et jaunâtre, où de larges flocons de neige voltigeaient paresseusement comme s'ils ne pouvaient tomber à terre. Un vent piquant soufflait dans la plaine et s'engouffrait dans les ruelles du village, balayant la neige, qui allait s'accumuler contre les aspérités du sol, aveuglant et suffoquant tous ceux qui s'aventuraient dehors.

Mais qu'importaient et le vent, et le froid, et la neige, aux habitants du manoir des Bruyères, où tous les biens de cette vie, richesse, santé et bonne humeur, semblaient s'être donné rendez-vous? Au lieu d'y troubler le bonheur, l'hiver ne faisait en quelque sorte que le rendre plus intense. C'était plaisir de voir, par les fenêtres du château, l'étrange travestissement de la nature, et de se serrer autour des grands feux qui flambaient dans les cheminées, tandis que l'ouragan épuisait sa fureur contre les solides murailles de pierre.

Hélas! il n'en était pas de même pour tout le monde. Les pauvres journaliers qui travaillaient en plein air, sans abri, et dont les mains engourdies laissaient échapper à chaque instant le manche de la pelle ou de la pioche; ceux-là n'étaient pas insensibles aux rigueurs de l'hiver.

Un temps si rude n'était pas non plus chose indifférente pour les mères de famille dont le travail, indispensable au pain de chaque jour, n'avait pas le droit de s'interrompre, et qui s'évertuaient, non pas à activer de grands feux, comme au manoir, mais, au contraire, à ralentir, sans l'éteindre tout à fait, la combustion de quelques chétifs tisons dans un foyer à peine tiède. Elles avaient beau souffler dans leurs doigts gelés, l'ouvrage n'avançait pas et leur cœur découragé était aussi sombre que le ciel.

Et les petits enfants, malgré l'insouciance de leur âge, ils n'étaient pas heureux, eux non plus. Ils se tenaient devant la porte, tout grelottants, pâles de froid et peut-être de faim, car le froid augmente encore la faim.

— Allez me chercher du bois mort dans la haie, ou balayer la neige devant la grille du manoir; cela vous réchauffera, et peut-être attraperez-vous quelques sous, avait dit la mère aux petits flâneurs, qui n'étaient pas allés au delà du seuil, où, les doigts dans la bouche, les larmes aux yeux, ils se serraient l'un contre l'autre pour avoir moins froid.

Mais revenons au manoir, qu'il nous importe de faire connaître au lecteur. C'était une véritable maison anglaise, massive, parfaitement régulière, géométriquement carrée. Cette régularité monotone la faisait ressembler un peu à une fabrique; mais n'était-ce pas une fabrique, en effet? Il s'y fabriquait du bonheur, du solide et honnête bonheur, avec de la raison, de la sagesse et de la prudence.

(1) Voy., dans les Tables, l'indication de gravures et d'articles sur Strasbourg et ses monuments.

Devant l'habitation s'étendait une cour pavée, sans un arbre, sans un massif de verdure; on n'y voyait autre chose (quand la neige ne couvrait pas la terre) que des pavés, tous pareils, et si bien entretenus que jamais un brin d'herbe ne trouva le temps de prendre racine dans les interstices. Derrière était le jardin, très-grand, carré aussi. L'utile et l'agréable s'y partageaient équitablement le terrain : au premier plan, il y avait une belle pelouse, unie, fauchée souvent, formée du plus fin gazon, où il n'était permis ni à une violette ni à une marguerite de se faufiler, et où, en été, quatre corbeilles de fleurs se faisaient vis-à-vis; au delà, séparé par une rangée de sapins, régnait le potager avec ses murs garnis d'espaliers et ses planches de légumes disposées de chaque côté d'une large allée aux bordures de thym et de lavande. Les légumes de ce potager étaient, dans l'opinion des propriétaires, les mieux venus et les plus savoureux qu'il y eût au monde.

L'intérieur de la maison répondait à l'extérieur. La solidité et le confort en étaient le caractère dominant. Il n'y avait d'autre luxe que la perfection accomplie du nécessaire. La pièce principale du rez-de-chaussée n'était pas le salon; c'était un vaste parloir au plafond élevé, aux boiseries à panneaux, décoré de portraits symétriquement placés et garni de meubles massifs en chêne. Cette salle était celle où l'on se tenait habituellement; la température y était à peu près la même en tout temps : en hiver, elle était chauffée par un brasier de charbon de terre qui flambait dans une immense grille; en été, des fleurs remplissaient le foyer, et le courant d'air qui les traversait, s'imprégnant de leurs aromes, répandait dans la chambre une fraîcheur parfumée.

Il serait inutile d'introduire le lecteur dans les autres chambres de la maison; il n'y trouverait pas un objet, — même dans la cuisine, — qui ne fît le plus grand honneur à la fortune, et surtout à la simplicité, au sens pratique de la famille Eden, à qui appartenait le domaine des Bruyères.

II

La famille Eden se composait d'abord du squire, qui en était le chef : c'était un homme carré, lui aussi, selon sa propre expression, au moral comme au physique, disant et faisant ce qu'il avait entendu dire et vu faire à ceux de sa classe et de sa position, convaincu néanmoins qu'il avait des principes et du caractère; bon, d'ailleurs, et serviable, quand l'occasion de faire du bien se présentait d'elle-même. Puis venait mistress Eden, docile petite femme qui ne voyait que par les yeux, n'entendait que par les oreilles de son mari, et ne pensait, — lorsqu'il lui arrivait de penser, — qu'avec l'esprit du squire.

Et il y avait des fils et des filles, et les femmes des fils et les maris des filles, et une nombreuse bande de petits enfants, qui venaient tous les ans, à Noël, passer chez leurs grands parents la fin de l'année. Le squire, en les recevant, faisait toujours la même plaisanterie : il les comparait à une nuée de sauterelles qui, ne trouvant plus rien à manger au dehors, venait fondre chez lui pour tout dévorer. — Et ce bon mot, après avoir servi tant de fois, paraissait encore si piquant que toute la famille éclatait de rire, et le bon squire tout le premier.

Le parloir était donc rempli, car on était au 24 décembre, veille de la fête de Noël, et aucun château, dans toute l'Angleterre, ne pouvait se vanter de rassembler dans ses murs une compagnie si animée. Le squire racontait à son fils aîné une histoire de braconniers, déclarant avec force gestes et intonations indignés qu'il fallait réprimer par les peines les plus sévères l'audace de ces

malfaiteurs, qui se sentaient encouragés par la déplorable faiblesse des magistrats : on devrait, en pareil cas, ne prendre pour juges que des chasseurs. Mme Eden était occupée à exhiber les talents précoces du plus jeune de ses petits-fils à une vieille tante, restée fille, qui souriait émerveillée.

Des groupes de jeunes visages, joues roses, regards étincelants, lèvres épanouies par le rire, voix sonores aux modulations d'oiseaux, s'étaient formés ça et là dans la chambre. Les étrennes promises par grand-papa, celles que la discrétion de grand'maman voulait laisser deviner, étaient l'inépuisable sujet de la conversation des plus jeunes. Les aînés, filles et garçons, s'entretenaient, moins bruyamment, mais avec non moins d'ardeur, d'un bal qui devait avoir lieu le soir : un bal, plaisir inconnu pour quelques-uns, extraordinaire pour tous, car il trouvait rarement place dans la vie patriarcale et dans la maison paisible du squire.

A chaque instant, des détachements se levaient et allaient se poster aux fenêtres, d'où l'on pouvait voir, sans être gêné par les arbres, la grande avenue de sapins qui conduisait à la grille du manoir. Il était évident que l'on attendait quelque visiteur qui n'arrivait pas, quelqu'un dont tous désiraient vivement la présence, sans lequel la fête ne serait pas complète.

Le squire, qui suivait des yeux les allées et les venues des éclaireurs se succédant presque sans interruption, tira sa montre à répétition et la compara avec celles de ses fils. Les unes indiquaient une heure plus avancée, les autres une heure plus tardive; mais personne ne mit en doute que celle du squire n'eût raison. Quant aux montres des dames, il n'avait pas l'habitude de les consulter; elles étaient taxées d'incompétence radicale; si elles allaient bien, ce ne pouvait être que par hasard.

— Il devrait être arrivé, dit M. Eden; il faut que les mauvais chemins l'aient mis en retard. Je ne crois pas toutefois que nous ayons maintenant longtemps à attendre.

Cette déclaration ranima les espérances des enfants, dont une nouvelle bande se précipita vers les croisées.

III

Cependant une calèche, quittant la grande route, s'engagea dans un chemin plus étroit qui menait au château.

— Cours, Pierre, cours; voilà une voiture! cria à son petit frère un jeune garçon pauvrement vêtu qui, à quelques pas d'une chaumière à l'aspect délabré, se frottait les mains et battait des pieds sur la neige durcie pour se réchauffer.

Et les deux enfants partirent ensemble, les coudes en arrière et la tête en avant, courant de toutes leurs forces pour arriver à temps.

Malgré plus d'une chute dans la neige, ils arrivèrent, en effet, avant la voiture à l'endroit où une barrière fermait le chemin. Ils ouvrirent la barrière, puis se tinrent collés contre elle, droits, immobiles, attendant la récompense de leur peine.

Le cocher, qui grelottait sur son siége, était pressé d'arriver, et il s'apprêtait à passer outre, sans faire attention aux yeux perçants fixés sur lui. Mais une voix partie de l'intérieur cria : « Arrêtez! » la glace s'abaissa, et un monsieur à la figure ouverte et souriante mit la tête à la portière.

— C'est vous, enfants, qui avez ouvert la barrière? dit-il. Comment vous appelez-vous?

— Il s'appelle Pierre, répondit le plus grand en désignant son petit frère.

— Il s'appelle Dick, dit le second en montrant l'aîné.

— Vous êtes de braves garçons, reprit le voyageur d'un ton bienveillant. Si je vous jette une pièce de deux sous, elle s'enfoncera dans la neige. Tenez, je vais vous la mettre dans ce pain d'épices pour que vous ne la perdiez pas.

Il lança par la fenêtre un paquet soigneusement enveloppé de papier, et, avant que la voiture fût hors de vue, Pierre et Dick se régalaient de tout leur cœur.

Bientôt ils songèrent à rapporter leur pièce de deux sous à la maison. Quant au pain d'épices, leur première intention avait été d'en garder la moitié pour leur sœur Peggy; mais cette moitié leur sembla si grosse (bien qu'en mangeant la première ils l'eussent trouvée bien petite) qu'ils la partagèrent de nouveau et croquèrent une des nouvelles moitiés. Puis, séduits encore une fois par le beau morceau qui restait, ils renouvelèrent le partage, si bien que le reste était vraiment si peu de chose qu'ils trouvèrent tout à fait inutile de le rapporter : ils n'en firent qu'une bouchée.

La pièce de cuivre qu'ils remirent à leur mère avait trop peu de valeur pour que sa vue eût le pouvoir de dérider le front soucieux de Mme Banks. Elle la prit toutefois et la mit dans le tiroir d'un vieux buffet. Dick, dont la conscience n'était sans doute pas tranquille, avoua qu'on leur avait donné aussi *un peu* de pain d'épices et qu'ils l'avaient mangé.

— Alors vous n'avez plus faim, dit la mère, et Peggy seule a besoin de goûter.

En parlant ainsi, elle coupa pour la petite fille une tranche de pain noir, où l'enfant mordit à belles dents. Les deux garçons, en comparant le maigre repas de leur sœur au délicieux festin qu'ils venaient de faire, ne purent s'empêcher de rougir jusqu'aux oreilles.

— Chauffez-vous, enfants, il y a bon feu, dit Mme Banks en rapprochant l'une de l'autre les deux longues branches de bois sec dont les bouts fumaient chacun de leur côté dans l'âtre, et qui, se trouvant en contact, jetèrent pendant quelques instants une petite flamme rougeâtre.

Un profond silence régnait dans la chambre, interrompu seulement par la rafale qui secouait bruyamment la porte et sifflait avec rage dans les jointures; les trois enfants étaient assis devant le foyer, avançant leurs pieds jusque dans les cendres; leur mère balayait la neige glacée que les souliers des garçons avaient imprimée sur le carreau inégal et humide.

— Heureusement, pensait-elle, Banks reviendra ce soir avec sa paye.

En ce moment, on entendit un bruit de sabots qui se secouaient en frappant le sol; la porte s'ouvrit, et le père de famille entra. Il jeta avec découragement ses outils dans un coin, déclara qu'il était impossible de travailler à cause de la neige, et qu'il était à demi mort de froid pour avoir essayé.

— Et sans travail, pas d'argent, n'est-ce pas? Comment soupera-t-on ce soir? dit sa femme en jetant un coup d'œil mécontent, presque irrité, sur le pauvre Banks, qui s'était tristement assis dans un coin et qui ne répondit pas.

— A moins, dit-il timidement quelques moments après, à moins que les enfants n'aillent demander un peu de bouillon à la cuisine du manoir.

Les trois enfants, heureux de s'en aller, partirent avec un grand pot brun. Le vent, qui semblait vous jeter à la face des poignées d'aiguilles, leur arrachait des larmes des yeux; mais Dick et Pierre avaient puisé dans leur pain d'épices une telle provision de courage et de bonne humeur qu'ils étaient capables de tout braver : ils posèrent leur pot sur un tertre glacé et oublièrent le froid, et les soucis en s'amusant à lancer des boules de neige à un âne qui se trouvait là tout exprès, et qui demeura immobile sous leurs inoffensives attaques. Peggy, moitié riant, moitié

pleurant, les regardait, les bras cachés sous son vieux tablier. *La suite à la prochaine livraison.*

MOSAÏQUES DE SAINT-VITAL,

A RAVENNE.

L'église de Saint-Vital, à Ravenne, si remarquable par son architecture, qui est, en Occident, le type le plus complet de l'art byzantin, n'a pas de plus bel ornement que les mosaïques qui décorent son chœur; et, parmi celles-ci, les plus intéressantes sont celles qui représentent l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora prenant part à une procession, à l'occasion de la dédicace du temple même où l'on voit leurs images.

Ces mosaïques ont été plus d'une fois reproduites, mais presque toujours inexactement. Le morceau que l'on voit ici l'a été d'après un dessin exécuté avec beaucoup de soin par le peintre Papety. L'empereur Justinien est placé au centre de la composition, précédé de l'évêque de Ravenne sous l'épiscopat duquel l'église fut terminée, Maximien, dont on lit le nom (*Maximianus*) dans le champ vide au-dessus des têtes. Dans l'œuvre originale, deux prêtres marchent devant lui. Tous trois sont vêtus de blanc. Justinien a la tête ceinte d'un diadème orné de pierres précieuses et de perles fines. Il porte la dalmatique impériale, de pourpre brodée d'or, attachée sur l'épaule par une magnifique agrafe, et une longue robe tissue d'or, qui descend jusqu'à ses pieds; sa chaussure est de pourpre enrichie de perles. Il tient dans ses mains un vase qu'il va offrir en présent dans l'église. Derrière lui se tiennent deux grands dignitaires; leurs robes sont de couleurs variées. Ils sont suivis de gardes armés de lances, décorés de colliers d'honneur; l'un d'eux tient un bouclier sur

Fragment de la mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne.

lequel resplendit le monogramme du Christ, XP, devenu, depuis Constantin, le symbole de la religion de l'empire.

Un autre morceau, qui fait pendant à celui-ci, offre l'image de Théodora, précédée de prêtres et suivie de dames de sa cour. Elle a ceint, comme son époux, le diadème impérial. Ses cheveux, son cou, sa poitrine, sont couverts de bijoux. Elle porte une robe de pourpre et tient dans ses mains un vase d'or renfermant son offrande. Les dames qui marchent derrière elle sont vêtues de longues robes flottantes, sans couture, de diverses couleurs.

Outre l'intérêt qu'on doit attacher à ces exactes représentations des costumes de la cour byzantine au milieu du sixième siècle, il y en a un très-grand à constater également avec une date certaine l'état de l'art à cette époque. Les mosaïques sont merveilleusement conservées, et dans certaines parties gardent même encore une grande vivacité de coloration.

VIADUC DE LA SIOULE

(DÉPARTEMENT DE L'ALLIER).

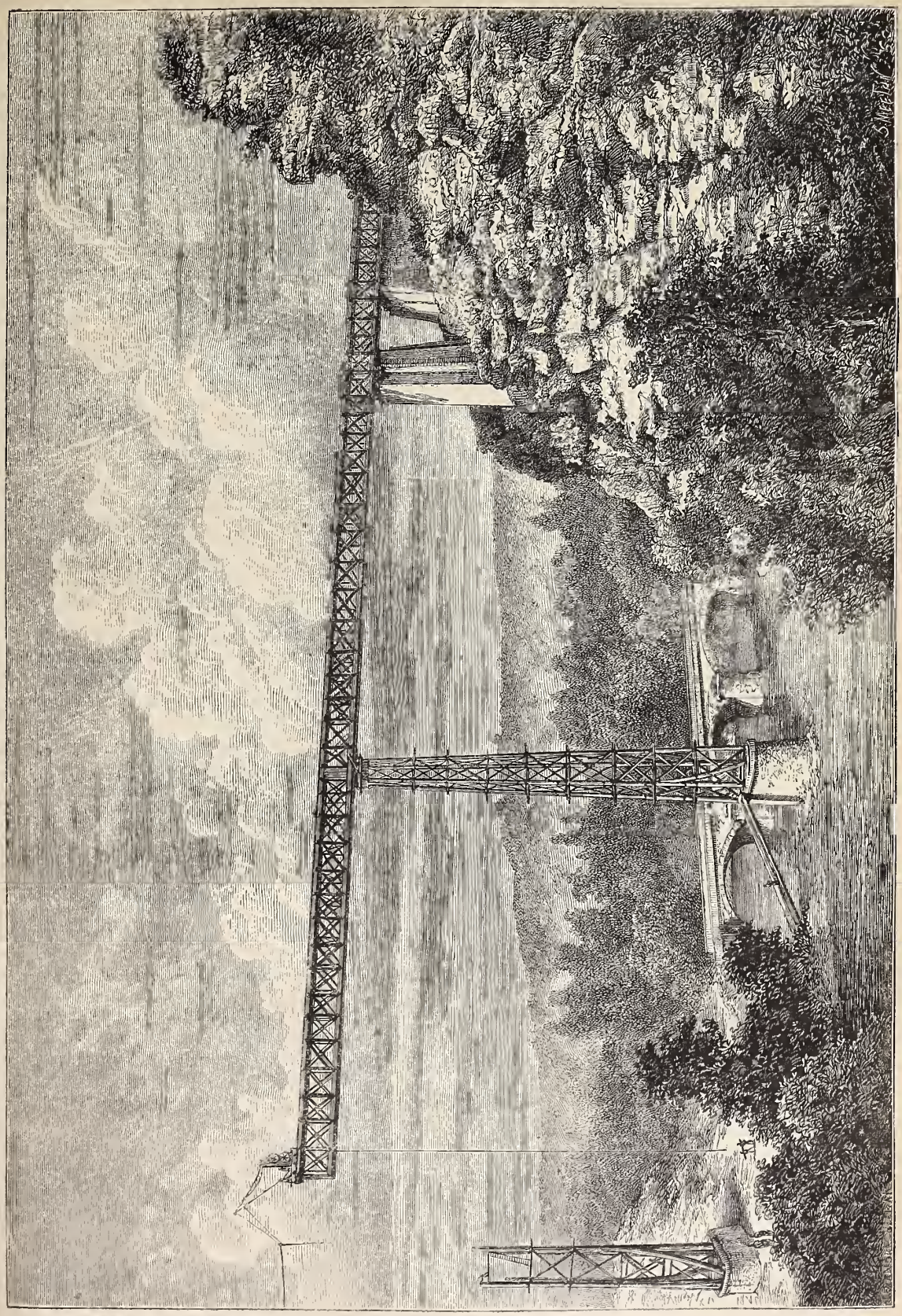
Les premières lignes de chemins de fer qui s'établirent, et qui sont restées les artères principales du réseau actuel, suivirent le cours des grandes vallées, en raison de la richesse de leur sol, de l'importance des populations qui s'y étaient fixées et du courant commercial qui s'y était développé. Mais bientôt on sentit la nécessité de relier entre elles les grandes lignes par des lignes secondaires établies transversalement aux vallées principales.

Sur tous les points de la France, ce nouveau réseau est en voie d'achèvement.

Quand les pays traversés par ce réseau présentent un relief accidenté, les ingénieurs, afin de diminuer autant que possible la longueur des souterrains percés dans les faîtes et de restreindre l'emploi de ces ouvrages d'une exécution longue et coûteuse, furent conduits à élever beaucoup le niveau des nouvelles lignes en en augmentant les rampes, et par suite à franchir les vallées secondaires à de grandes hauteurs. Ils furent ainsi amenés à projeter des ouvrages dont la construction eût été à peu près impraticable sans des dépenses excessives par le mode employé précédemment, c'est-à-dire par des viaducs entièrement en maçonnerie.

En Amérique, où le bois se trouve en abondance sur place, on résolut le problème à l'aide de grands échafaudages en bois, parmi lesquels l'un des plus remarquables est le pont de Haut-Portage, dont la hauteur est de 80 mètres; mais ce mode de construction, s'il est économique,

a des inconvénients nombreux, dont l'un des principaux est de donner lieu à des incendies assez fréquents. Aussi, en Europe, sauf pour des lignes secondaires fréquentées seulement par des trains de marchandises, on rejeta ce



Construction du viaduc de la Sioule, sur la ligne de Commentry à Gannat. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie communiquée par M. G. Eiffel, constructeur.

mode de construction et on se limita à l'emploi du fer et de la fonte.

Un nouveau type de viaduc fut donc créé, consistant en un tablier métallique droit, portant la voie de fer et reposant sur de hautes piles formées par un faisceau de colonnes en fonte réunies par des entretoises en fer. Ce type fut appliqué en Angleterre (viaduc de Crumlin), en Suisse (viaducs de la Sitter et de Fribourg), et enfin en France,

par M. Nordling, ingénieur de la Compagnie d'Orléans, aux viaducs de la Creuse et du Busseau-d'Ahun.

La planche que nous publions représente l'un des nouveaux viaducs en construction sur la ligne de Commentry à Gannat, pour la traversée de l'une des profondes vallées du département de l'Allier. Ce viaduc est construit, sous la direction de M. l'ingénieur Nordling, par la maison Eiffel, de Paris.

Chacune des piles est formée par quatre grandes colonnes en fonte de 50 centimètres de diamètre, disposées en pyramide, et formées par des tronçons superposés de 5 mètres de hauteur. Ces derniers sont reliés à chaque étage par des étrésillons en fer disposés sur chacune des faces de la pyramide, et par un cadre horizontal en croix de Saint-André. Pour augmenter la stabilité de l'ensemble et s'opposer au renversement sous l'effort du vent, on a disposé à la partie inférieure de la pile des contre-fiches inclinées se raccordant aux montants principaux et donnant à la construction une assiette suffisante. Ces colonnes viennent reposer sur un socle en maçonnerie où elles sont fortement scellées. La hauteur totale, mesurée depuis le niveau du rail supérieur jusqu'à celui de la rivière qui occupe le fond de la vallée, est de 60 mètres; l'espacement d'une pile à l'autre, de 57.

Le tablier en fer, disposé pour une voie seulement, est formé de deux poutres en croix de Saint-André réunies l'une à l'autre par des cadres qui en maintiennent l'écartement. Elles portent le rail à leur partie supérieure. Une particularité à signaler est que le plancher entre les rails est entièrement en fer, et assez résistant pour qu'en cas de déraillement les roues des locomotives et des wagons ne puissent passer au travers, et continuent à rouler sur une surface solide jusqu'à ce qu'elles soient arrêtées par les pièces mêmes du pont. Les conséquences d'un déraillement, si redoutable à ces hauteurs, sont de cette manière beaucoup atténuées.

Mais pour qu'un pareil système de construction fût réellement économique par rapport aux viaducs en maçonnerie, il fallait que l'on pût, dans la construction, éviter complétement l'emploi d'échafaudages provisoires, dont la dépense pour ces grandes hauteurs eût été excessive. Le procédé suivi pour obtenir ce résultat est remarquable par sa hardiesse.

Le pont est d'abord construit en entier sur le sol ferme, en avant de l'emplacement définitif qu'il doit occuper. Quand il est terminé, on glisse en dessous des rouleaux en fer sur lesquels on le fait reposer, puis avec de grands leviers en bois, armés de cliquets analogues à ceux dont on se sert dans les constructions de Paris pour le montage des matériaux, on fait tourner les rouleaux, dont le mouvement entraîne le pont tout entier. Le pont s'avance ainsi peu à peu dans le vide, en étant toujours maintenu par la partie située en arrière, qui forme contre-poids. La roideur des poutres qui le composent lui permet de rester ainsi en porte à faux sur une longueur qui peut être considérable, et qui, pour l'ouvrage dont nous nous occupons, a été de 56 mètres.

Quand on a atteint l'aplomb de la pile future, dont le socle en maçonnerie est seul préparé, on descend successivement tous les tronçons des colonnes de la pile à l'aide d'une grue placée à l'extrémité du tablier; on les superpose dans leur ordre en les boulonnant au fur et à mesure et en les reliant par les croix de Saint-André en fer. La pile s'élève ainsi peu à peu jusqu'à ce qu'elle atteigne sa hauteur définitive, et l'on n'a plus qu'à donner un faible mouvement d'avancement au pont pour qu'il vienne reposer sur celle-ci.

A ce point de l'opération, on recommence le lançage et on le continue en mettant de nouveau le tablier en porte à faux jusqu'à ce qu'il atteigne la pile suivante, que l'on construit comme la première, et de même pour les autres jusqu'à ce que l'on soit arrivé à la culée. On voit que par ce procédé, quelles que soient la hauteur des piles et la longueur du tablier, on peut établir l'ouvrage sans aucun échafaudage provisoire.

Un des avantages de ce système que nous n'avons pas encore signalé est celui de l'extrême rapidité de son exécution; nous en donnerons une idée en disant que le viaduc de la Sioule, dont nous nous occupons, a été construit en cinq mois.

Quoique les masses à mouvoir ainsi atteignent souvent un million de kilogrammes, on les déplace néanmoins avec une grande facilité quand les dispositions sont convenablement prises; on reste à chaque instant complétement maître de leur mouvement, et l'on peut exactement les amener au point précis que l'on désire. La vitesse de translation est suffisante pour qu'en tenant compte des divers temps d'arrêt on puisse franchir l'intervalle d'une travée en un jour seulement.

La manœuvre de masses aussi considérables à de telles hauteurs est, sans contredit, l'une des opérations les plus hardies et en même temps les plus imposantes de la construction moderne.

MÉDITATION.

Les méditations les moins distraites et les plus touchantes sont peu méritoires, si elles ne produisent l'amendement de nos mœurs. Remplir bien nos devoirs à tous les égards, c'est là le véritable esprit de la religion. Donc, bien étudier ses devoirs et se bien étudier soi-même est la plus importante de toutes les méditations. Le plus grand fruit que nous puissions tirer de la connaissance de nous-mêmes, c'est de sentir la sottise de notre orgueil par le dénombrement de nos misères. En effet, que sommes-nous pour nous élever au-dessus des autres?

Traité du vrai mérite de l'homme.

LES GENS HEUREUX.

Fin. — Voy. p. 343.

Mon père avait loué dans un faubourg, au milieu de grands jardins maraîchers, une maisonnette, et c'est là qu'il se mit à tisser, non pas au compte d'aucun maître, mais à son propre compte, et ses petites affaires prirent tout de suite une excellente tournure. Tous les matins il achetait d'une jeune laitière pour deux sous de lait; la laitière, avenante et honnête, était fille d'un cultivateur aisé des environs : il en résulta, en 1813, un mariage, et finalement, en 1816, il en résulta votre serviteur, qui, du reste, fut précédé et suivi de six autres enfants.

Êtes-vous content, lecteur, et cela va-t-il bien? Quant à mon père, il était, je vous jure, le plus heureux des hommes, gagnant pour lui et les siens suffisamment, mettant son soin à deux choses : éviter la misère et ne pas devenir trop riche.

Jugez-en par ce fait :

Dans le temps de son arrivée à la ville, trois ou quatre de ses *pays* étaient venus s'y établir aussi. L'un d'eux, très-lié avec mon père, et tisserand comme lui, était de plus un habile menuisier; malheureusement, il ne savait ni lire ni écrire, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un esprit très-inventif : aussi ne tarda-t-il pas à concevoir l'idée d'une machine des plus ingénieuses. Comme il y avait, pour les combinaisons de cette machine assez compliquée,

toutes sortes de calculs à faire, mon père s'en chargea, et les choses furent menées à bonne fin. La machine est encore aujourd'hui la base d'une grande et riche industrie. Notre tisserand, en quelques années, devint millionnaire, et cela presque malgré lui, car pas plus que mon père il n'avait de goût pour la trop grande richesse. Effrayé de sa fortune croissante, il voulut à toute force s'associer mon père; mais ce fut en vain : celui-ci préféra s'en tenir à la petite industrie que lui-même il avait créée, et laissa l'autre avec son million. Il n'y eut, du reste, jamais un pareil millionnaire. Figurez-vous que jamais on ne lui vit un chapeau sur la tête; il allait en bonnet, souvent même en sabots, fumant sa pipe par la ville et causant avec tous. Il vendit son brevet, maria richement sa fille, la laissa jouir de sa fortune, et continua, quant à lui, de vivre à sa guise, apprenant à lire à plus de cinquante ans, suivant assidûment tous les cours de la ville, physique, chimie, et surtout mécanique.

Je me rappelle ses conversations du dimanche avec mon père; sur la mécanique et sur l'astronomie, ils ne tarissaient plus.

Mon père, qui avait fini par s'occuper aussi d'histoire naturelle, m'avait fait cadeau d'un volume d'extraits de Buffon; puis vint un Molière, suivi d'un la Fontaine. On voit quel guide excellent fut pour moi ce père qui pourtant, lui, ne savait rien à vingt-trois ans, et qui découvrait *le Cid* et *le Misanthrope*, en 1806, avec le même étonnement que Colomb lorsqu'il découvrit l'Amérique.

J'ai dit le goût du jeune tisserand pour la mécanique; ce goût l'avait conduit à s'occuper d'astronomie, puis à aider son ami dans l'invention d'une machine nouvelle. En 1826, il se mit lui-même à construire un moulin que plus tard nous allâmes diriger ensemble.

Le lecteur, maintenant, comprend-il qu'avec de tels souvenirs d'enfance il me soit facile de croire au bonheur? Au bonheur de tous les instants, non; mais à des jours de satisfaction, de contentement de soi-même. Sans doute, j'ai vu mon père souffrir comme un autre des tracas de ce monde; mais sa gaieté, son activité, sa droiture, son incessante acquisition morale, le faisaient en tout temps se plaire à la vie.

Et ne voyez-vous pas que bien d'autres ont eu ces qualités heureuses? Personnellement j'en ai connu quelques-uns, et cela parmi les gens les plus simples.

Une bonne femme de quatre-vingts ans qui avait été longtemps pauvre, et que ses enfants, vers la fin de vie, avaient conduite à l'aisance, leur préparait elle-même tous les soirs un excellent souper; quand tout était disposé sur la table, elle joignait les mains, puis levait au ciel un visage radieux.

— Vous priez Dieu? lui dis-je un jour.

— Non, fit-elle; je le remercie du bonheur qu'il me donne et qu'il m'a toujours donné.

Maintenant, si nous cherchions parmi les hommes dont le nom est resté célèbre, combien n'en trouverions-nous pas qui furent, eux aussi, des maîtres dans l'art du bonheur! Mais il nous faudrait chercher nos exemples non pas dans les vies ambitieuses, brillantes et bruyantes, mais dans les vies simples, calmes, laborieuses : nous aurions, parmi ces gens heureux, à en citer un, entre autres, qui a empli de son bonheur non pas vingt pages, mais six volumes in-quarto. Ces six volumes, que pour mon compte j'ai lus avec félicité, ce sont les *Mémoires de Réaumur* sur les insectes. Pensez-vous que Lyonnet éprouva moins de joie en étudiant la *chenille du saule?*

Et Galilée! avez-vous lu ses Dialogues sur le mouvement de la terre? L'âge, les persécutions, la maladie, la cécité, n'y font rien ou presque rien; ce qui domine en son âme, c'est l'invincible bonheur d'avoir *agrandi les cieux*.

Nous savons tous quelle était la sérénité d'âme de Newton, de Watt, d'Humphry Davy, et ceux-là chez le plus triste des peuples. Mais les exemples, en France, seraient innombrables, depuis Bernard Palissy jusqu'à Lavoisier, jusqu'à Geoffroy Saint-Hilaire, jusqu'à l'humble Gratiolet ou l'intrépide Lambert.

Je parlais de vingt pages à écrire sur les gens heureux; j'y voudrais maintenant employer vingt volumes.

A QUELS SIGNES ON RECONNAIT EN AMÉRIQUE QUE LES GRANDES FORÊTS SONT VRAIMENT DÉSERTES.

Voulez-vous savoir, dans les grands bois de l'Amazonie, si les humains y ont jamais pénétré? Examinez l'attitude des singes. Voici ce que dit à ce sujet la Condamine, qui est un si bon observateur : « Les singes sont le gibier le plus ordinaire et le plus du goût des Indiens de l'Amazone. Quand ils ne sont pas chassés ni poursuivis, ils se laissent approcher de l'homme sans marquer de crainte. C'est à quoi les sauvages de l'Amazone reconnaissent, quand ils vont à la découverte, si un pays est neuf ou n'a pas été fréquenté par des hommes. Dans tout le cours de ma navigation sur ce fleuve, j'en ai vu un si grand nombre, et j'ai ouï nommer tant d'espèces différentes, que la seule énumération en serait longue. Il y en a d'aussi grandes qu'un lévrier, et d'autres aussi petites qu'un rat; je ne parle pas de la petite espèce connue sous le nom de sapajous, mais d'autres plus petits encore, difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de marron [1] et quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps, la tête petite et carrée, les oreilles pointues et saillantes comme les chiens et les chats, et non comme les autres singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air et le port d'un petit lion; on les nomme *pinches* à Maynas, et à Cayenne *tamarins*. J'en ai eu plusieurs, que je n'ai pu conserver; ils sont de l'espèce appelée *sahuins* dans la langue du Brésil, et par corruption en français sagouins. » [2]

SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES.

Il n'existe qu'une seule société de géographie en France. On en compte sept en Allemagne, non compris l'Autriche. Ces sociétés allemandes ont peu de membres, et, pour la plupart, ne sont pas très-riches; mais elles sont très-laborieuses, très-actives; elles encouragent les voyages, et répandent le goût des études géographiques autour d'elles. Avec quelque bonne volonté, ne pourrait-on pas en faire autant en France?

MACHINE A RABOTER.

Il y a quarante ans, on payait 161 francs pour planer et limer des surfaces en fer.

Aujourd'hui la machine à raboter exécute le même travail pour 1 fr. 12 cent.

LE LEGS DE LADY MABELLA.

Un procès récent a remis en lumière une curieuse tradition d'une des familles nobles d'Angleterre.

Le manoir de Tishborne, bien patrimonial conférant

[1] M. de Humboldt donne la figure de ce joli animal.
[2] *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1745.

le titre de baron, date de deux cents ans avant la conquête.

Lady Mabella, usée par l'âge et les infirmités, se sentant près de sa fin, et couchée sur son lit de mort, demanda comme dernière volonté, à son seigneur et maître, de lui faciliter les moyens de laisser après elle un legs charitable, consistant en un don de pain distribué à tous ceux qui se présenteraient chaque année au château le jour de l'Annonciation de la sainte Vierge. Sir Roger Tishborne accueillit favorablement cette prière, et promit à sa femme le produit de tout le terrain qu'elle pourrait parcourir à pied dans le domaine, hors de l'enceinte du parc, tant que brûlerait un certain brandon ou bûche allumée. Le rusé baron, comptant sur la faiblesse de la mourante, alitée depuis des années, pensait n'engager qu'une très-mince portion de ses terres. Cependant la vénérable dame commanda à ses gens de la porter à la limite du parc; là, elle se fit mettre à terre, et, rassemblant ses forces, elle se traîna pour ainsi dire autour de plusieurs riches arpents semés de blé, à la grande stupéfaction des assistants émerveillés et du lord inquiet, qui se demandait où finirait cette excursion. Le champ qui fut le théâtre de cet effort suprême de charité garde encore aujourd'hui le nom des *Crawls*, du verbe *to crawl*, se traîner, ramper. Il est situé près de l'entrée du parc, et ne comprend pas moins de vingt-trois arpents !

Cette tâche accomplie, lady Mabella se fit ramener dans sa chambre, et, ayant réuni la famille à son chevet, elle prédit que le nom prospérerait tant que son vœu serait fidèlement accompli, et légua sa malédiction à celui de ses descendants qui serait assez vil ou assez cupide pour annuler son legs ou en détourner la destination, ajoutant qu'alors la vieille maison tomberait, et que le nom s'éteindrait faute d'héritier mâle, déclin qui serait précédé d'une génération de sept fils, suivie immédiatement d'une génération de sept filles sans garçons.

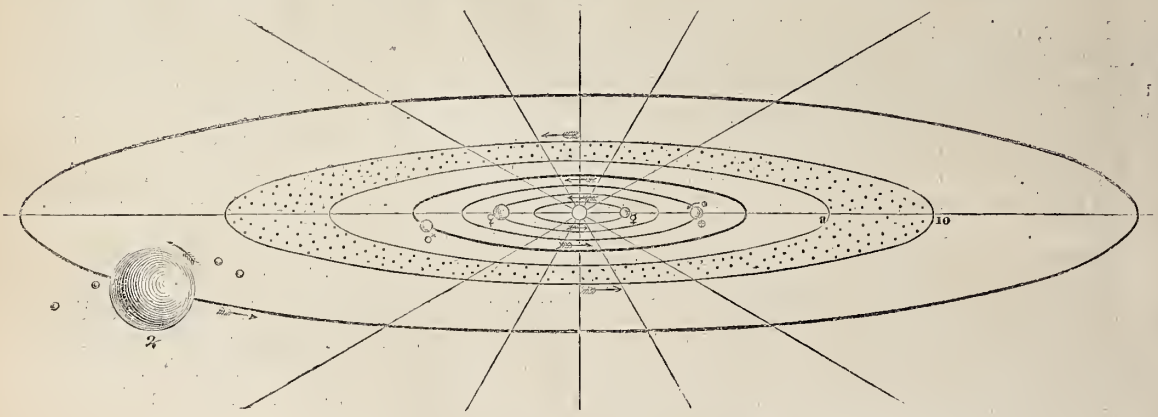
La donation, fondée sous Henri II, se continua pendant plusieurs siècles, et le 25 mars devint un jour de fête annuel pour tous les nécessiteux du comté.

En 1795, cet usage entraîna des abus. Sous prétexte d'avoir part à la distribution du legs Tishborne, des vagabonds et des bohémiens se réunirent en grand nombre et pillèrent le voisinage. Les propriétaires se plaignirent aux magistrats, et, par suite, les distributions cessèrent à partir de 1796. Chose étrange, le baronnet de cette époque avait sept fils; l'aîné, qui lui succéda, eut sept filles. Ainsi, la prophétie s'accomplit et fut complétée par le changement du nom de Tishborne en celui de Doughty, porté par l'homme qui réclame aujourd'hui le titre et les biens de la noble famille, dans un procès dont le scandaleux retentissement est un des plus frappants symptômes du déclin prédit.

JUPITER

ET LES PETITES PLANÈTES INTÉRIEURES.

Jupiter, le géant de notre système, 1 390 fois plus gros que la Terre, gravite autour du Soleil à la distance de plus de 5 fois celle où nous sommes : à 200 millions de lieues. Il est accompagné de 4 lunes, qui lui donnent quatre espèces de mois très-courts, de 1 jour 16 heures, 3 jours 13 heures, 7 jours 3 heures et 16 jours 17 heures. En deçà de l'orbite du géant court un monde de Lilliputiens.



Orbites de Jupiter et des petites planètes.

La zone pointillée de notre petit dessin représente la région où planent des centaines de petites planètes, dont quelques-unes ne sont pas plus étendues qu'un de nos départements. Ces mondes microscopiques ou télescopiques, car dans la nature les extrêmes se touchent, invisibles de notre observatoire terrestre, à moins d'assez bonnes lunettes, sont en nombre inconnu; le premier d'entre eux a été découvert en 1800, année depuis laquelle les scrutateurs des déserts célestes en ont reconnu une famille déjà considérable, car le 114e vient d'être découvert à Marseille, en l'an de grâce 1871.

Dans le domaine intérieur ainsi circonscrit, il y a quatre planètes peu importantes dans l'univers absolu, mais d'une certaine valeur pour nous; ce sont, en se rapprochant du Soleil : Mars, à 58 millions de lieues; la Terre, à 37 millions; Vénus, à 27 millions; et Mercure, à 14 millions seulement.

Tous ces mondes circulent autour de l'astre central qui les éclaire, les échauffe et les nourrit : Jupiter, en 12 ans; les petites planètes télescopiques, en 4, 5 et 6 ans; Mars, en 2 ans; la Terre, en 365 jours; Vénus, en 224 jours, et Mercure, en 88 jours. Telles sont les années de ces mondes. Les jours sont de vingt-quatre heures environ pour les quatre planètes intérieures, et probablement aussi pour les astéroïdes, d'après les observations de Goldschmidt. Ils ne sont que de 10 heures pour les habitants de Jupiter, qui comptent de la sorte 9 500 de leurs jours dans leur année. — Le calendrier, la mesure du temps, diffèrent pour chaque monde. Nos mesures terrestres ne sont pas aussi absolues que nous nous l'imaginons. Les éléments de la vie et les idées elles-mêmes diffèrent singulièrement d'un monde à l'autre. (1)

(1) Voy. Flammarion, *la Pluralité des mondes habités*, 15e édit., livre V.

DANS UNE CHAMBRE DE FERME.

En famille. — Composition et dessin de Théophile Schuler.

J'ai vu cette scène, dit M. Schuler, dans les Vosges, du côté du « Champ du Feu. » J'étais entré dans la salle commune d'une ferme, et je me reposais près du fermier et de sa famille. Poules, chiens, chats, passaient en liberté entre nos jambes; rien de plus ordinaire. Mais voici qu'un poulain vint en gambadant se mêler à la société. C'était déjà un peu fort, et je m'en étonnais, quand je vis entrer à son tour un sanglier, un véritable sanglier! Il s'approcha familièrement de la fermière et la tira par son tablier. Un grelot pendait sous sa hure. Comme je m'exclamais, on me raconta que bien qu'apprivoisé, il menait une vie tout à fait indépendante. Chaque matin il partait de bonne heure et flânait une grande partie de la journée dans le pays. Le grelot avertissait que c'était une propriété privée et le garantissait des balles. Jamais il n'accostait les porcs de la ferme ou du voisinage; il avait l'air de tenir en peu d'estime ces bêtes malpropres... Le tableau qu'offrait la salle de la ferme en ce moment me parut curieux. Je songeai que, sous l'influence de bons traitements, la plupart des créatures peuvent vivre en bon accord entre elles, et je pris mon crayon, me disant que le *Magasin pittoresque*, qui aime toutes les scènes de la nature, parce qu'elles

sont toujours vraies, ferait peut-être bon accueil à mon croquis.

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 346.

IV

— C'est lui, c'est lui! le voici qui vient! Tel fut le cri qui retentit tout à coup dans la salle du manoir au moment où la voiture franchit la grille, et tous se précipitèrent vers la porte, le squire en tête.

— Bonjour et bonne année à vous tous! s'écria en entrant le visiteur tant désiré, donnant force poignées de main de tous côtés et semblant non moins heureux que ceux qui l'attendaient.

Il fut emmené, presque porté en triomphe jusqu'au parloir.

— Prenez le pardessus de l'oncle Thornton! Prenez le chapeau de l'oncle Thornton! Prenez sa canne, sa valise! s'écriaient plusieurs voix.

Mais l'oncle Thornton ne lâcha pas la canne, dont il fit semblant de s'armer pour défendre sa valise contre les envahisseurs qui voulaient la lui enlever.

Quand il eut victorieusement résisté aux assaillants, il ouvrit la valise, dont les flancs gonflés semblaient près d'éclater, et il en fit sortir une véritable avalanche d'étrennes de toute sorte, polichinelles, poupées, ballons, pains d'épices, bonbons, qu'il répandit à flots sur les spectateurs rangés en cercle. Toutes les mains étaient occupées à recevoir les cadeaux, à les passer à d'autres mains qui s'avançaient, tous les yeux petillaient de plaisir, toutes les voix poussaient des exclamations qui se prolongèrent longtemps encore après que la distribution eut cessé.

Lorsque le silence fut à peu près rétabli, le squire et plusieurs personnes appartenant à la partie raisonnable de la compagnie interrogèrent l'oncle Thornton sur ce qui se passait à Londres et sur le continent. Après avoir raconté les nouvelles publiques, dont personne n'était jamais mieux informé que lui, il ajouta :

— C'est toujours la même histoire : un mélange confus de bien et de mal; mais nous ne perdrons ni le courage ni l'espérance, si nous sommes de ceux qui jettent dans la mêlée non le mal, mais le bien.

— Oncle Thornton, s'écria un des jeunes garçons, qui épiait l'occasion de détourner la conversation des sujets sérieux, vous savez que ce soir nous donnons un bal?

Une expression de contrariété passa comme un nuage sur la figure sereine et pour ainsi dire lumineuse du vieux gentleman.

— Un bal! répéta-t-il. Et à qui appartient le mérite de cette innovation?

En faisant cette question, M. Thornton regarda Mme Eden, dont les yeux se tournèrent vers le squire, qui immédiatement porta les siens sur une élégante jeune femme récemment mariée au plus jeune des fils. Jolie, gracieuse, de manières et d'habitudes aristocratiques, Laura avait conquis toutes les sympathies et exerçait un empire incontesté dans la famille.

— Oui, dit-elle en rougissant légèrement (car elle sentait que son projet avait rencontré un adversaire), c'est moi qui ai eu l'idée de danser pour finir gaiement l'année. Est-ce mal?

— Mal! repartit M. Thornton en reprenant le ton enjoué qui lui était habituel. C'est un bien gros mot que je ne voudrais pas appliquer à une chose si légère.

— J'ai proposé un bal, reprit Laura, parce que je ne connais rien de mieux qu'un bal pour s'amuser.

— Et qui avez-vous invité? demanda M. Thornton.

— Les Barton, les Ellis, les Hood.

— Des amis, sans doute, à qui vous avez eu l'intention de procurer un plaisir?

— Ce ne sont pas des amis, ce sont tout au plus de simples connaissances; mais nous avions besoin de danseurs.

— Si vous aviez envie de sauter en cadence au son du piano, pourquoi ne pas le faire entre vous? N'êtes-vous pas assez nombreux?

— Oh! ce n'est pas la même chose. Entre parents, on ne se donnerait pas la peine de se mettre en toilette.

— Ainsi, pour avoir le cœur gai vous avez besoin d'être en toilette, et ce que vous ne feriez pas pour des parents et des amis, vous le faites pour des indifférents?

— Oh! monsieur Thornton, dit la jeune femme, ces choses-là ne se raisonnent pas.

— Prenez garde! ne dites pas cela, s'écria son interlocuteur avec une malice bienveillante; vous auriez l'air de trouver qu'elles ne sont pas raisonnables!

En ce moment, M. Eden, qui craignait de voir s'engager une discussion, se glissa hors du salon. Mais aucune discussion ne s'engagea. L'oncle Thornton, comme si le projet de bal était sorti de sa pensée, alla se mêler au groupe des enfants, et il disparut au milieu des petites têtes qui se pressaient autour de lui. Il prit des feuilles de papier, couvertes de dessins au crayon, que plusieurs mains lui mettaient à la fois devant les yeux, et il les examina l'une après l'autre avec beaucoup de sérieux, les écartant et les rapprochant alternativement de lui comme pour mieux les juger.

— Oh! oh! voici un lion, dit-il; je le reconnais à sa crinière et à ses longues moustaches. Il est superbe. Moi qui ai voyagé en Nubie, je n'en ai jamais vu de pareil... Ah! voilà un pigeonnier... Que dis-je? reprit-il aussitôt, s'apercevant, à l'air scandalisé de l'auteur du dessin, qu'il s'était gravement mépris; où donc avais-je les yeux? c'est un château fort... Très-bien!... Parfait... Excellente idée!... continuait-il à mesure que les dessins défilaient devant lui, et tandis que les enfants, enchantés de ses éloges, le regardaient néanmoins bien en face, pour contrôler la sincérité de son admiration.

Quand l'inspection fut finie, l'oncle Thornton se leva et sortit pour aller rejoindre M. Eden. Il emmena à sa suite une demi-douzaine de ses jeunes amis, qui n'étaient pas d'avis de le quitter sitôt.

Comme il passait devant l'escalier qui menait aux cuisines, il le descendit et entra.

— Bonjour John, bonjour Tom, bonjour Mary! s'écria-t-il. Et vous aussi, mes amis, je vous souhaite une heureuse année.

Les trois domestiques s'étaient avancés avec empressement. L'un d'eux demanda la permission d'offrir aussi leurs souhaits à M. Thornton.

— Si je vous le permets? Je vous le demande, mes amis, répondit-il avec un entrain cordial. Nous avons tous besoin de nous aider les uns les autres de notre bonne volonté.

Les braves gens à qui il s'adressait le regardaient avec un mélange d'étonnement et de reconnaissance. C'est que M. Thornton ne ressemblait pas à la plupart des hôtes de la maison, dont la politesse et la bienveillance, confinées dans l'appartement des maîtres, n'avaient jamais débordé sur les habitants de l'antichambre et de l'office. Lui, à chacune de ses visites, il leur parlait; il s'informait de leur état, de leurs affaires, de leurs peines, et il trouvait tou-

jours pour eux des paroles d'encouragement et de sympathie. Son regard seul, ce bon et perçant regard qui s'attachait sur eux et les pénétrait jusqu'au cœur, ne pouvait les laisser indifférents.

En ce moment, trois petites figures se montrèrent derrière les vitres humides de la porte d'entrée. La servante les aperçut et introduisit Dick, Pierre et leur sœur Peggy. Les deux garçons, le bonnet à la main, tiraient une mèche de leurs cheveux ébouriffés en manière de salut, et restaient tout interdits en se trouvant en présence d'un monsieur et des enfants du manoir.

— Voici, ce me semble, des figures de connaissance, dit tout à coup M. Thornton. Eh! oui, ce sont les deux braves garçons qui tantôt m'ont ouvert la barrière. Pauvres enfants! Que veulent-ils?

— Du bouillon, sans doute, répondit la servante en prenant le pot de faïence que Dick tenait par l'anse dans sa main rouge et gonflée.

— Tout plein, tout plein, Mary, reprit M. Thornton; ils prendront garde d'en répandre. Et maintenant, ajouta-t-il en se tournant vers le groupe des enfants qui l'avaient accompagné et qui étaient restés un peu en arrière, est-ce qu'aucun de vous n'aurait à leur offrir quelque petit cadeau de Noël?

Aussitôt fillettes et garçons vidèrent leurs poches, et balles, toupies, bonbons, affluèrent dans les mains des trois pauvres enfants. L'oncle Thornton y joignit quelque chose qui sonna comme une pièce d'argent en tombant parmi les autres objets dans la casquette de l'aîné. Pierre ouvrait des yeux émerveillés; il ne s'était jamais vu en possession de pareils trésors. L'admiration de Peggy n'était pas moindre; mais elle était surtout causée par la vue des belles robes de soie et des cheveux bouclés des petites filles. Quant à Dick, qui était déjà un garçon d'expérience, le tintement métallique de la pièce de monnaie n'avait pas échappé à son oreille, et il songeait à l'heureuse transformation que ce présent inattendu allait opérer dans l'humeur de sa mère.

Laissant tout le monde heureux, les uns d'avoir reçu, les autres d'avoir donné, M. Thornton se sépara de ses jeunes compagnons et alla frapper à la porte du cabinet du squire.

V

Le cabinet du squire était un véritable cabinet de travail; les murs en étaient entièrement garnis de livres à l'aspect vénérable. Mais à quelle occupation se livrait M. Eden dans cette pièce où il avait l'habitude de se retirer pendant une heure ou deux tous les jours? Nul n'aurait pu le dire. Celui qui eût prêté l'oreille à travers la porte n'eût entendu ni le froissement des feuillets d'un livre que tourne la main du lecteur, ni le grincement d'une plume qui court sur le papier; le bruit qu'il eût pu saisir eût plutôt ressemblé à celui de la respiration sonore et lentement cadencée de quelqu'un qui dort. Personne toutefois ne se fût avisé de dire ou même de penser que le squire se retirait tous les jours dans son cabinet pour y faire un somme; personne surtout n'eût osé venir l'interrompre.

Mais l'oncle Thornton (qui ne possédait pourtant d'autre titre au nom d'oncle que ses anciennes et étroites relations avec la famille Eden) avait décidément des priviléges particuliers, car, aussitôt après avoir frappé à la porte, il entra sans hésitation.

— Que faites-vous seul et tout pensif, mon cher Eden? dit-il en prenant une chaise et en l'approchant du vaste fauteuil dans lequel était enfoncé son ami.

— Je méditais, répondit le squire avec assez d'assurance.

— Je le conçois; le moment où nous sommes donne à réfléchir. A notre âge, le passage d'une année à une autre n'est pas une chose indifférente. On ne peut s'empêcher de regarder en arrière; on mesure des yeux tout le chemin parcouru : le passé est si long, si rempli, et l'avenir si court! Le terme est là, tout près; nous le touchons de la main. Aussi, comme le temps prend une valeur qu'il n'avait pas! comme on est pressé d'en tirer parti! Que de choses, de choses bonnes et utiles, on voudrait faire tenir dans chaque journée, dans chaque heure qui nous est encore accordée, n'est-il pas vrai?

Le squire, immobile dans son fauteuil, les mains croisées sur son gilet, avait pris un air grave; il fit de la tête un signe d'assentiment. Peut-être se disait-il intérieurement que si son ami n'avait pas à l'entretenir d'idées plus riantes, il aurait bien pu se dispenser de venir le déranger.

— Et moi aussi, continua M. Thornton, ce matin je réfléchissais. Seul dans la voiture qui m'amenait ici, je songeais au passé; mes vieux souvenirs me revenaient en foule. Je me rappelais de quelle façon se passait autrefois, au temps de notre enfance, la fête de Noël dans nos familles. Vous ne l'avez pas oublié non plus, sans doute. On se réunissait chez les grands parents; aucun des enfants ni des petits-enfants ne manquait au rendez-vous, car ce n'était pas seulement une partie de plaisir, où chacun ne vient que pour soi et par conséquent se sent libre de ne pas venir; c'était une solennité, c'était une institution domestique. On n'invitait pas d'étrangers; la présence d'indifférents eût été une gêne, elle eût empêché la libre expansion des cœurs. On conviait les amis intimes, les voisins, les familles d'artisans avec lesquels on était en rapports habituels, les serviteurs de la maison. Quand tout le monde était réuni dans la pièce, non la plus belle, mais la plus grande de la maison, bien éclairée d'ailleurs, décorée de vertes guirlandes de lierre et de branches de houx à baies rouges, le chef de la famille prononçait à haute voix la prière. Il s'exprimait simplement; il se mettait à la portée des petits et des simples; la vérité et l'élévation des idées n'y perdaient rien. Il invoquait la présence de Dieu; il confessait devant lui les fautes commises durant l'année écoulée, les devoirs violés ou négligés, rappelait ainsi le grand but de la vie, les obligations morales qui font la dignité de l'homme, rendait grâce des bienfaits accordés, et implorait, pour l'année à venir, les vrais biens, ceux du corps et ceux de l'esprit, la droiture du cœur, l'amour de la justice, la charité envers le prochain, la paix de la conscience. Comme il se plaçait lui-même, tout le premier, lui grandi par le prestige de l'autorité et par celui des cheveux blancs, sous le joug de la loi divine, tous se confondaient avec lui dans le même sentiment d'humilité, de piété, d'espérance. Cela créait la véritable égalité, celle qui résulte non de l'impossible identité des circonstances extérieures, mais de la communion des âmes. Après ce moment de recueillement, l'apparition de l'arbre de Noël, caché derrière un rideau, et qu'on découvrait tout à coup, resplendissant de lumière, tout chargé de cadeaux, donnait le signal de la joie. Ces cadeaux n'étaient pas des objets de luxe, comme à présent, inutiles et coûteux, offerts par la vanité et propres à l'exciter chez ceux qui les reçoivent. C'étaient des friandises et des jouets pour les enfants, les mêmes pour les riches et pour les pauvres, et des objets utiles, choisis avec intention, appropriés aux désirs et aux besoins de ceux à qui ils étaient destinés : objets d'habillement ou de ménage pour une mère de famille, instruments de travail pour un ouvrier dans la gêne. Et quelles surprises, quelles enchantements quand ces présents tombaient, comme par

hasard, précisément à ceux qui les regardaient avec envie! On devinait bien qu'un sort si intelligent était aidé par une volonté bienveillante. Ces plaisirs étaient mieux que des plaisirs, c'étaient de bonnes œuvres qui laissaient des traces durables. L'homme riche n'était pas alors un étranger dans le village qu'il habitait; il était connu de tous, et il connaissait chacun par son nom; quand il passait dans la rue, les petits enfants le saluaient; partout où il entrait, il était le bienvenu; quand on avait besoin d'un bon avis, on allait le trouver; on n'hésitait pas à franchir le seuil de sa maison. Il n'en est plus de même aujourd'hui; il n'y a plus de lien entre les classes, qui deviennent presque des castes par l'abîme qu'on laisse se creuser entre elles. L'indifférence règne entre le riche et le pauvre, quand ce n'est pas l'hostilité.

— C'est vrai, interrompit M. Eden. Croiriez-vous qu'on me vole du bois dans ma garenne et qu'on braconne sur mes terres? Et ce sont des gens que je fais travailler, que je paye de mon argent!

— Je songeais à tout cela ce matin, reprit l'oncle Thornton, et l'idée m'était venue de ressusciter nos vieux usages, de prendre occasion de cette fête de Noël pour procurer un plaisir aux enfants du village et les rapprocher un peu de nous, si toutefois vous l'aviez jugé convenable.

— Assurément, répondit le squire; mais...

— Oui, je sais, vous donnez un bal. Aimez-vous beaucoup ce genre de fêtes mondaines? On se donne de la peine pour offrir un amusement douteux à des gens qui le plus souvent ne s'en soucient pas et ne vous en savent aucun gré, et on les met dans l'obligation de vous rendre la pareille, ce à quoi vous ne tenez nullement vous-même. N'est-ce pas à peu près cela? J'avoue que je regrette mon projet.

— Et moi aussi, mon cher ami, je le regrette certainement. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, vous le pensez bien, qui l'ai voulu, ce bal; je m'y suis même d'abord opposé; mais maintenant que j'ai cédé aux instances de Laura et que tout est arrangé, force nous est de laisser les choses comme elles sont.

La suite à la prochaine livraison.

LES RUINES.

Nous avions fait le matin une excursion aux ruines d'Auteuil; nous nous retrouvâmes le soir dans l'atelier du sculpteur Maryas. La conversation s'y continua sur le sujet qui nous préoccupait tous, et chacun, selon son caractère, exprima ce qu'il ressentait de douleur et d'indignation.

— N'éprouvez-vous pas aussi au fond de votre conscience quelque peu de remords? dit Maryas.

— Et pourquoi? répondit l'un de nous. Serions-nous donc coupables sans le savoir? Non, si notre esprit est profondément attristé, notre conscience est assurément fort paisible.

— Eh bien, je n'oserais pas en dire tout à fait autant de la mienne, poursuivit Maryas. Je crois qu'on aurait moins à redouter les retours de ces désordres affreux si tous les honnêtes gens faisaient avec persévérance, dans leur vie ordinaire, ce qui est en leur pouvoir pour les prévenir.

Tout le monde se récria de nouveau, et l'on se mit, de tous les coins de l'atelier, à plaisanter Maryas sur ses paradoxes. Un jeune colonel d'infanterie déclara que tout cela se résumait en une question de gendarmes; que quant à lui, il aurait un de ces jours le plaisir d'arrêter son ami Maryas. Un professeur de l'Université cita la conjuration de Catilina, avec de longs passages de Salluste, pour prouver que dans les mêmes situations les hommes sont toujours les mêmes. Un très-jeune économiste, un peu naïf, démontra par *a* plus *b* que tout le mal vient de ce que les ouvriers ne connaissent pas bien la vraie théorie des richesses. Les artistes, sans entamer une discussion sérieuse, firent pleuvoir les quolibets. Maryas, sans témoigner la moindre impatience, écouta ce qu'il plut à chacun de dire, et quand tout le monde eut tiré sur lui,

— A mon tour, dit-il, je demande la parole.

— Vous l'avez, lui cria-t-on de tous côtés.

— Permettez-moi, reprit-il, de procéder avec méthode, et de choisir mon champ de bataille. Mon cher colonel, votre grand sabre me fait peur; ce n'est donc pas à vous que je m'en prendrai. Vous, illustre économiste, vous avez doctement parlé, autant que j'en puis juger; mais votre démonstration ne me paraît pas répondre à tout, et, à mon sentiment, la science ne suffira jamais pour changer les âmes. Quant aux mauvais plaisants, ils ne méritent pas même qu'on leur réponde.

Il y eut ici une explosion de murmures; mais on entendit quelques voix crier : — Écoutez! écoutez!

— Je reste donc, continua Maryas, en compagnie de notre ami le professeur (le professeur fit un salut), et voici ce que je lui dis (ici le professeur s'installa commodément dans un large fauteuil) :

— Vous croyez sincèrement ne pas avoir la moindre petite part de responsabilité morale dans les causes de ces horribles tourmentes publiques?

— J'ai cette outrecuidance.

— Nous verrons bien. A quelles personnes avez-vous habituellement affaire?

— Mais... à mes écoliers, ce me semble.

— Bien. Que leur enseignez-vous?

— Le grec, le latin, et même le français.

— Est-ce tout?

— Non, je ne me contente pas de leur enseigner les langues; j'essaye, autant que je le puis, de leur faire comprendre et sentir les beautés des auteurs que je leur explique. Pour employer les expressions mêmes de nos prospectus, je tâche de leur « former l'esprit et le cœur. »

— Très-bien. Mais, en dehors des classes, pensez-vous à eux? Vous inquiétez-vous de leur caractère, de leurs dispositions? Les prenez-vous à part pour causer avec eux et leur faire, comme on dit, vider le fond de leur petit sac? Si les parents vous consultent sur autre chose que leur intelligence et leurs progrès, êtes-vous en mesure de leur répondre? Exercez-vous enfin sur l'âme des enfants toute l'influence morale que vous pouvez et que vous devez exercer?

— Permettez. Ce que vous me demandez là est un peu en dehors de mes devoirs professionnels, qui sont déjà nombreux et compliqués.

— Vous sortez de la question. Ce que je vous ai demandé, le faites-vous?

— Quelquefois.

— Quelquefois n'est pas assez. Je vous marque un mauvais point. — Avec qui êtes-vous ensuite en relations dans votre lycée?

— Avec l'administration, avec mes collègues.

— Je suppose que vous les valez et qu'ils vous valent, et que de ce côté vous n'avez pas d'influence à exercer. Passons. Qui voyez-vous encore?

— Le maître d'étude de ma division.

— Le connaissez-vous bien?

— Assez.

— Il est à coup sûr plus jeune et moins expérimenté que

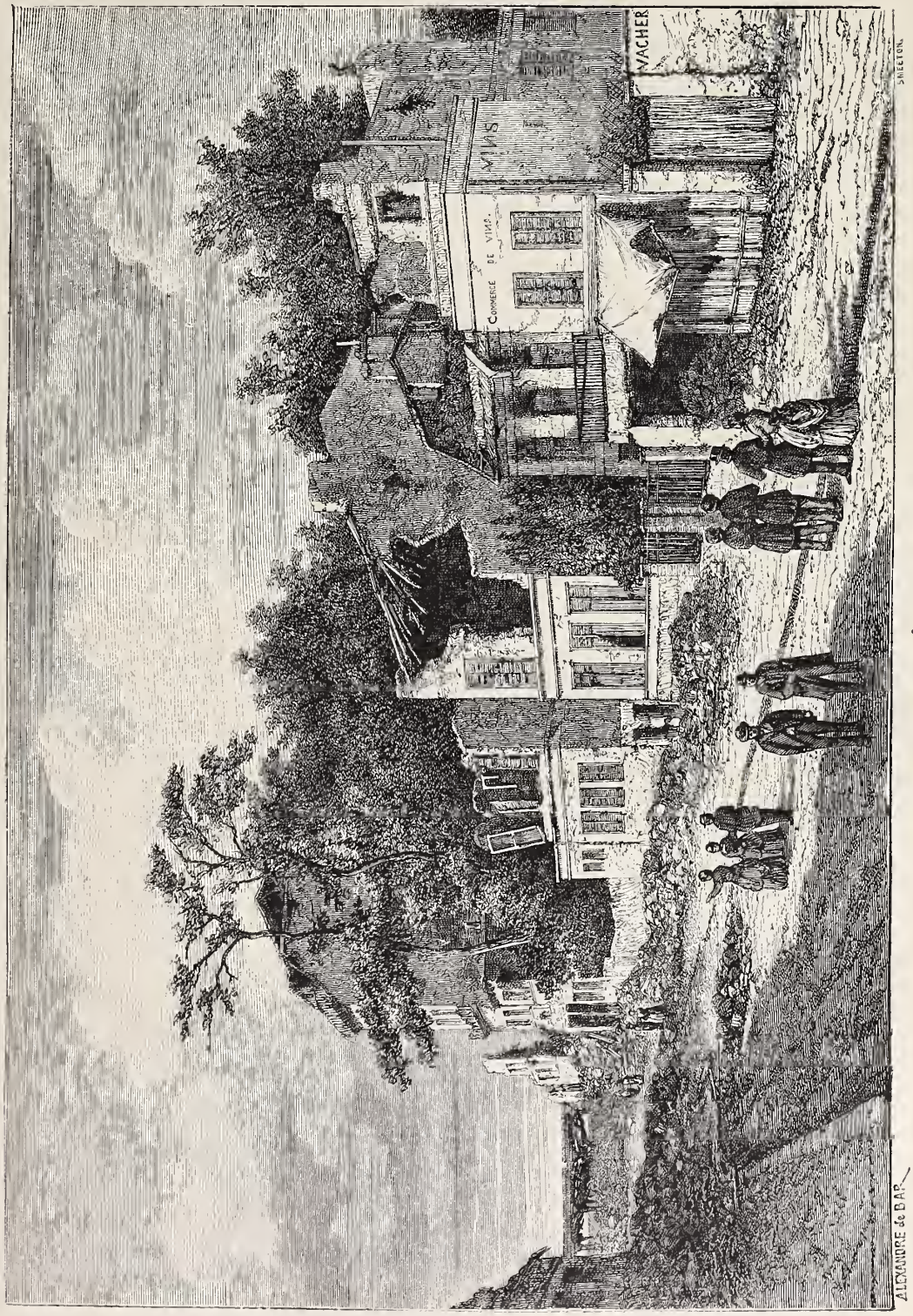
vous. Qu'avez-vous fait pour mériter et gagner sa confiance? En quoi l'avez-vous aidé? Quelle influence avez-vous exercée sur lui?

— A vrai dire, le temps me manque un peu, et puis...

— Et puis, vous n'aimez pas à vous gêner. Un mauvais point encore.

— Il y a aussi, dit le professeur, pour nous faire rire et déconcerter Maryas, il y a aussi le tambour qui apporte à chaque classe le cahier de correspondance, et qui emmène au séquestre les élèves récalcitrants.

— Bien, reprit Maryas sans sourciller. Et ce tambour, quel homme est-ce?



Ruines à Auteuil (mai 1871). — Dessin de A. de Bar.

— Quel homme c'est?

— Oui.

— C'est un petit sec avec des cheveux roux et des verrues.

— Je parle sérieusement, dit Maryas. Vous ne répondez pas à ma question. Est-il bon, est-il mauvais? est-il sot, est-il intelligent, ignorant ou instruit?

— Il en sait assez long pour le métier qu'il fait; je ne le connais pas autrement.

— Encore un mauvais point.

Puis Maryas passa en revue les gens qui habitaient la maison du professeur, les ouvriers qu'il avait occasion d'employer, et il se trouva que l'autre leur avait à peine parlé.

— Voilà sur la sellette, reprit-il, en désignant de la main le professeur un peu confus, un homme instruit, cultivé, éclairé et honnête, en état d'exercer la plus salutaire influence sur tous ceux qui l'approchent. De son propre aveu, cet homme traverse la vie, un Salluste sous le bras, sans regarder ni à droite ni à gauche, sans s'inquiéter de toutes les âmes qui l'entourent et sans leur montrer la moindre sympathie, et cela, parce qu'il n'a pas de nomination officielle pour s'en inquiéter et leur faire part de ce qu'il y a de bon en lui. Bon professeur bien noté, citoyen insuffisant. Mais, malheureux, attendez-vous donc que votre recteur vous apprenne que la sympathie est la clef de toutes les âmes? Vous dites qu'il y a des abîmes entre les différentes classes de la société. Mais c'est votre indifférence et votre silence qui les creusent, ces abîmes, entre ces âmes qui s'ouvriraient si vous le vouliez, et la vôtre qui leur demeure obstinément fermée. Je ne vous dis pas de vous faire sœur de charité ou prédicant; je ne vous demande pas d'envahir la demeure et la conscience de vos voisins. Mais parlez-leur du moins à la rencontre, sachez ce qu'ils sont, et qu'ils sachent ce que vous êtes : ils ont beaucoup à gagner avec vous; peut-être avez-vous beaucoup à gagner avec eux. Riez tant que vous voudrez, j'en reviendrai toujours à ma thèse favorite : Nous nous soucions trop peu les uns des autres, et c'est de là que vient le mal.

— Je ne puis cependant pas, dit le professeur, aller faire des cours de morale et de politique chez mon portier et chez mes fournisseurs!

— Monsieur l'agrégé, pas de sophisme, s'il vous plaît. Qui vous parle d'un cours de morale ou de politique? Gardez-vous bien, au contraire, d'être didactique avec les gens. Soyez bon pour eux; entrez dans leur confiance par l'intérêt que vous leur témoignerez; votre fréquentation seule suffira pour les éclairer et les élever. S'ils flairent en vous un convertisseur, ils se mettront en garde. Ils vous répondront tout haut : Ah! certainement, Monsieur, vous avez raison. Mais ils diront tout bas : Toi, je te vois venir. Qu'ils voient en vous un *homme*, et non pas un *monsieur*, et, à l'occasion, ils vous feront l'honneur de vous demander aide et conseil. Ah! si chacun, même dans le plus obscur village, consentait à s'y mettre dans la mesure de ses forces! Quand notre petite morgue ou notre coupable indifférence ne nous tiendra plus à l'écart de ceux qui ne sont pas de ce que nous appelons notre *monde* ou notre *cercle*, il y aura tant d'alliances particulières d'un camp à l'autre, et tant d'idées justes devenues communes à tous les deux, que les sophistes de l'avenir n'auront plus d'auditoire, et les généraux d'émeute plus de soldats.

Quand Maryas eut fini de parler, le colonel, retroussant sa jolie moustache, fit entendre un tout petit sifflement entre ses dents : ce fut sa seule réponse. L'économiste hocha la tête à plusieurs reprises, comme un homme que l'on n'a pas convaincu. Les plaisants firent des mots comme auparavant. Le professeur serra la main à Maryas, sans rien dire, et demeura tout pensif.

LES FOUS DE COUR.

Suite. — Voy. p. 167, 287.

BRUSQUET.

Après Triboulet, on vit à la cour un bouffon qui n'était point un fou, mais un plaisant fort avisé et retors. Il est resté célèbre sous le surnom de Brusquet; son vrai nom était Lombart. Brantôme n'a pas dédaigné de se faire son historien; il lui a consacré vingt pages de son Éloge du maréchal Strozzi.

« Son premier advènement, dit-il, fust au camp d'Avignon [1], où il se jetta, venant de son pays de Provence, pour gaigner la piece d'argent; et, contrefaisant le medecin, se mit, pour mieux jouer son jeu, au quartier des Suisses et lansquenetz, desquels il tiroit grands deniers. Il en guerissoit aucuns par hazard; les autres il envoyait *ad patres*, menu comme mouches. Mais le pis fust qu'il fust descouvert par la grande deffaicte qu'il fit de ces pauvres diables, et qu'il fut accusé. La cognoissance en estant venue à M. le connestable, il le voulut faire pendre. Mais on fit rapport à M. le dauphin, qui estoit là, que c'estoit le plus plaisant homme qu'on vist jamais, et qu'il le falloit sauver; M. le dauphin, depuis notre roy Henry second, le fit venir à luy, le vist et le cognoissant fort plaisant et qu'il lui donneroit bien un jour des plaisirs (ce qu'il a faict), il l'osta d'entre les mains du prevost du camp, et le prit à son service. De telle façon que, pour ses plaisanteries, il parvint à estre valet de sa garde-robbe, puis valet de chambre, et puis, qui estoit le meilleur, maistre de la poste de Paris, qui valoit de ce temps là ce qu'il vouloit; car il n'y avoit point lors nulles coches de voitures, ny chevaux de relays comme pour le jourd'huy, qui emporte beaucoup la pratique des maistres de poste de Paris. Aussi pour un coup, je lui ai compté cent chevaux de poste; et ce d'ordinaire, qui estoit la cause, qu'en ses tiltres et qualitez, il s'intituloit capitaine de cent chevaux legers. Je vous asseure qu'ils estoient bien legers de toute façon, tant pour la graisse, dont ils n'estoient guiere chargez, que de la legereté a bien courir, auxquels chevaux et postillons il imposoit tres plaisamment les noms des benefices, offices, dignites, charges, estats que l'on court ordinairement en toutes diligences des postes... Je vous laisse à penser le gain qu'il pouvoit faire de sa poste... prenant pour chaque cheval vingt solz, s'il estoit françois, et vingt cinq s'il estoit espaignol ou autre estranger.

» Aussi devint il fort riche, autant pour cela que pour une infinité de prattiques et rapines qu'il tiroit sur les princes, seigneurs, gentilshommes, qui çà, qui là : et s'ils ne luy vouloient rien donner gratis, bien souvent quand il estoit dans leur salle ou chambre et qu'il y voyoit quelque beau bassin ou buyd d'argent, on se fust donné garde qu'aussitôt et à l'improviste il mettoit l'épée au poing, et faisoit accroire qu'ils lui avoient donné un desmenty et qu'il avoit querelle à l'encontre, et les chargeoit d'estoc et de taille, les desgatoit tous; et puis, sans autre forme, les serroit soubs sa cappe et deslogeoit. Ainsi qu'il fit à Bruxelles, chez le duc d'Albe, lorsque le cardinal de Lorraine y alla jurer la paix. Ayant mené le dict Brusquet avec luy, ce voyage ne luy fust nullement inutile; il y gaigna beaucoup, et plaisanta si bien devant le roy d'Espagne, qu'il le trouva fort plaisant bouffon et à son gré; car il parloit assez bien l'italien et l'espaignol, et si y avoit fort bonne grace bouffonesque, plus quasy qu'en bon françois. Et pour ce le roy Philippe le prist en amitié et luy fit beaucoup de biens; desquels ne se contentant encore, un jour d'un grand festin qu'il fit... ainsy qu'on estoit sur la fin du fruit et qu'on vouloit desservir, il se vint eslancer sur la table, sans aucune apprehension de se blesser des couteaux, et, prenant le bout de la nape, se vint entortiller de ceste nape, et se contournant tousjours d'un bout à l'autre et amassant peu à peu les plats par une telle et si subtile industrie qu'il en accumula et en arma son corps, et sortant à l'autre bout de la table il s'en trouva si

[1] Lorsque Charles-Quint fit le siége de Marseille, en 1536.

chargé, qu'à grand peine pouvoit il marcher, et, ainsi chargé de son butin, passe la porte par le commandement du Roy, qui dict qu'on le laissast sortir, riant si extremement et trouvant le traict si bon, plaisant et industrieux qu'il voulut qu'il eust le tout...

» Le roy d'Espaigne avoit pour lors un bouffon espaignol; mais il n'y entendoit rien au prix de Brusquet, et estoit un vrai maigre bouffon, avec sa guitterne et son braillement de chansons à l'espaignolle, qui plaisoit fort maigrement, et ne paraissoit rien au prix de Brusquet, qui le trompoit tousjours. Le roy d'Espaigne l'envoya au Roy pour luy rendre le change du sien, qu'il lui avoit envoyé. Le Roy le donna à Brusquet pour le gouverner, le loger et traicter bien. Ainsi qu'on void les grands princes à la court venant en ambassade estre donnez et recommandez à autres grands princes, les grands seigneurs à autres grands seigneurs, les moyens à moyens, les evesques à evesques, les prélatz à prélatz, les ecclésiastiques moyens à autres moyens; ainsi Brusquet, bouffon, eut charge de gouverner et entretenir l'autre bouffon; mais il le trompoit tousjours. »

A la cour de France, il n'était personne qui prît autant de plaisir aux bons tours de Brusquet, qui les supportât de meilleure grâce, ni qui aimât autant à lui rendre la pareille que le maréchal Strozzi. C'était entre eux un perpétuel assaut.

« Mondit sieur le maréchal estant comparu le jour d'une bonne feste devant le Roy, vestu d'un beau manteau de velours noir, en broderie d'argent, à manches, Brusquet, qui avoit envie de ce manteau, alla soudain faire provision en la cuisine du Roy d'une lardoire et force lardons; et ainsi qu'il entretenoit le Roy, Brusquet lui larda quasi tout son manteau par derriere, sans qu'il s'en avisast, puis, tournant le maréchal devers le Roy, il s'écria : « Sire, ne voilà pas de belles aiguillettes d'or que » monsieur le maréchal porte à son manteau? » Ne fault point demander si le Roy s'en mist à rire et M. le maréchal aussi, et sans se fascher autrement ni le frapper... ni lui dit autre chose si non : « Va, Brusquet, tu voulois avoir » ce manteau, prends le et va dire à mes gens qu'ils m'en » portent un autre, mais je t'assure que tu le payeras. »

» Au bout de quelques jours que Brusquet n'y pensoit pas, M. le maréchal le vint voir à son logis de la poste, où il avoit été plusieurs fois, et avoit bien vu, épié et reconnu son cabinet où il mettoit sa vaisselle d'argent, car il en avoit le gallant force, moitié par dons qu'on lui faisoit, moitié par rapine qu'il faisoit aux princes et aux grands, et là mena avec lui un matois de serrurier si fin et habile à crocheter serrures qu'il n'en fut jamais un tel. Il avoit esté curieux de le trouver par la ville de Paris et l'avoit fait habiller comme un prince. Estant donc venu au logis dudit Brusquet... il fit signe au serrurier où estoit le nid, et puis prit Brusquet par la main, le mena pourmener dans son jardin et voir son escuyrie... En un tour de main le serrurier eut ouvert le cabinet, où ils prindrent ce qu'ils peurent emporter de meilleur, le plus à couvert qu'ils peurent. Et ayant poussé et refermé le cabinet fort bien qu'il ne paroissoit qu'on y eust touché, sortirent, les uns avec le butin, les autres sans rien, pour accompagner leur maître, qui, voiant que le jeu estoit bien fait, il s'en va et dist adieu Brusquet, sans vouloir prendre la collation qu'il luy presenta. Quelques jours après ledict Brusquet vint au lever du Roy, triste, morne, pensif, qui avoit desconvert son larcin, qui en fit ses plainctes au Roy et à tout le monde, dont on fust bien marry. M. le mareschal s'en mit à rire et à lui faire la guerre; que lui qui trompoit les autres avoit esté trompé. L'autre qui ne peut jamais rire, car il estoit fort avare de nature, faisoit tousjours du marmiteux. Enfin M. le mareschal lui demanda ce qu'il luy vouloit donner et qu'il luy feroit rendre ce qu'il avoit perdu; il fit tant avec luy qu'en baillant la moitié de la vaisselle il quitta l'autre; mais M. le mareschal n'en retint que pour 500 écus, car il en avoit pour 2 000, et luy rendit tout, disant qu'il falloit donner le droit au serrurier et aux enfants de la mathe (aux matois), qui avaient fait le coup. *La suite à une prochaine livraison.*

Il y a une espèce d'ingratitude fondée par l'opinion de notre mérite, où l'amour-propre représente une grâce que l'on nous fait comme une justice que l'on nous rend.

SAINT-ÉVREMOND.

LA STATUE DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT, A BESANÇON.

Dans l'intéressante collection, que nous avons déjà eu l'occasion de citer, des *Mémoires lus à la Sorbonne* (année 1867), se trouve un travail aussi ingénieux que savant de M. Auguste Castan, secrétaire de la Société d'émulation du Doubs, qui a reconnu dans la marque typographique d'un libraire de Besançon la seule trace subsistante du monument élevé dans cette ville à la mémoire de l'empereur Charles-Quint en 1568, et détruit en 1792. Les témoignages historiques qu'il a réunis sur ce sujet complètent l'idée que nous pouvons nous faire du monument et expliquent les circonstances qui le firent construire.

Charles-Quint traita toujours avec une faveur singulière la ville et commune de Besançon. C'était pour lui une tradition de famille. Marguerite d'Autriche, sa tante, l'avait prié et supplié, au moment de quitter ce monde, de garder, tant qu'il vivrait, la Franche-Comté, « pour non abolir, disait-elle, le nom de la maison de Bourgoigne » ; et l'empereur Maximilien, son aïeul, qui regardait Besançon « comme la retraite de tous les gens du comté en cas d'éminent péril », s'était efforcé de lier étroitement l'une à l'autre la province de Franche-Comté et la république de Besançon. Charles-Quint voulut créer, en 1521, un vicaire impérial du comté de Bourgogne et fixer à Besançon le siége de ce gouvernement; il céda à la résistance de la petite république, qui vit dans ce projet une menace pour son indépendance. Plus tard, après la victoire qui mit à sa discrétion le roi de France, il essaya de nouveau de vaincre les susceptibilités des Bisontins en leur accordant toutes sortes de priviléges et de faveurs. En retour de chacune de ces gracieusetés, dit M. Castan, la république relâchait quelque chose de sa roideur et devenait de plus en plus confiante envers les délégués du souverain; le maréchal du comté et le président du parlement finirent par y avoir en quelque sorte droit de cité. Les édits de l'empereur, et l'exemple qu'avait donné le chancelier de Granvelle en édifiant au centre de la cité un magnifique palais, provoquèrent un mouvement de reconstructions qui attira à Besançon des ouvriers, des artistes, y implanta le commerce; la municipalité fut autorisée à frapper des espèces de tout métal, qui durent avoir cours dans le comté de Bourgogne; les routes qui convergeaient sur Besançon furent redressées et aplanies.

Le bien-être qui en résulta pour la cité rendit la mémoire de Charles-Quint chère à ses habitants. De son vivant même, la commune avait fait à tous une loi de s'agenouiller chaque jour, à l'heure de midi, pour rendre grâce à Dieu et le prier pour la conservation de la personne de l'empereur. Elle conserva son effigie sur les monnaies

jusqu'en 1664, époque où Besançon cessa d'être ville impériale pour être placée sous le protectorat de l'Espagne. Il fut également entendu que le portrait de Charles-Quint, qui ornait la salle du conseil de la cité, conserverait toujours la place d'honneur et primerait même celui du souverain régnant. Mais un hommage plus solennel encore était réservé à la mémoire du bienfaisant monarque.

« C'était en 1566, dit M. Castan : la municipalité venait d'amener dans la ville des eaux saines et abondantes, et cinq fontaines monumentales se dressaient pour les distribuer. Déjà quatre d'entre elles avaient reçu le couronnement alors obligé d'une statue mythologique de pierre. On voulut faire mieux encore pour la fontaine dont on avait ménagé la place en réédifiant l'Hôtel de ville. Il fut décidé que la grande niche contiguë au portail de cet édifice, et dont l'arc était supporté par deux colonnes de marbre rouge de Sampans, encadrerait la figure de bronze d'un César « assise sur une aigle impériale, tirée du por- » traict de feu de très heureuse mémoire l'empereur » Charles cinquiesme. » Le modèle de l'effigie fut commandé à un maître maçon, Claude Lulier, et l'on chargea les frères Journot, de Salins, artilleurs de la cité, de le jeter en bronze. Cette dernière opération eut lieu le 15 mars 1568, à huit heures du soir, « ayant le tout succédé si » heureusement que la figure s'est trouvée parfaicte et » partout accomplie au grand contentement d'ung cha- » cun. » On fondit ensuite à part les ailes et les deux cous de l'aigle impériale. Pour réparer la figure, on avait mandé de Lyon un ouvrier spécial ; mais les exigences de celui-ci furent telles que l'on dut le congédier, et Claude Lulier entreprit lui-même, avec le concours des fondeurs et d'un orfévre, le regrattage de son œuvre.

» Quelques-uns s'étonneront peut-être du cumul de ce métier de maçon avec les plus hautes fonctions de l'art. C'était cependant le cas ordinaire des ouvriers de la renaissance, et il ne faut pas chercher ailleurs la cause de cette merveilleuse harmonie qui existe entre la conception et la facture de tous les produits de cette admirable époque. Un divorce s'est opéré depuis entre l'art et l'industrie : l'ouvrier et l'artiste reçoivent une éducation complétement distincte, appartiennent à deux classes différentes de la société, ne parlent plus le même langage. Il en résulte qu'ils ne peuvent que difficilement se comprendre, et que très-souvent les plus nobles projets sont travestis par les mains qui les exécutent.

» La dépense totale pour la statue de Charles-Quint atteignit environ 2 000 francs; le sculpteur avait reçu 100 francs pour son modèle et 300 francs pour l'entreprise du travail de réparation; le métal, dont le poids atteignait 3 863 livres 8 onces, avait été payé 613 francs 1 gros 1/2.

» Les Bisontins furent bientôt idolâtres de ce monument. Voici en quels termes parle l'un d'eux [1] : « Le Ju- » piter Olympien n'imprimait pas plus de respect et n'a- » vait pas plus de majesté : on ne saurait voir cet ouvrage » sans admiration, et peut-être n'y a-t-il pas de pièce en » Europe qui marque mieux que les modernes n'ont rien à » envier aux anciens. »

» Les ambassadeurs suisses qui le virent au mois d'avril 1575 en ont laissé la description suivante : « Vers l'entrée » (du palais de la ville) s'élève une fontaine où se dresse » un aigle à deux têtes aux ailes déployées. Sur cet aigle, » dont les pattes sont découvertes, est assis Charles V, em- » pereur des Romains, tenant l'épée de la main droite et de « la gauche le globe impérial. L'image de César est d'une » exacte ressemblance, et sa grandeur est celle d'un homme » fort et robuste. L'aigle rejette par son double bec une eau » très-limpide et très-abondante... L'endroit où figurent » l'empereur et l'aigle est une niche pratiquée dans la pierre » contre la muraille. » Ajoutons que dans l'entablement qui dominait cette niche ressortait en lettres de bronze doré l'inscription : PLEVT A DIEV, devise favorite de Charles-Quint, laquelle, sous sa forme latine VTINAM, est devenue le complément héraldique des armoiries de la ville de Besançon.

» On a déjà compris que Claude Lulier avait ajusté sa composition d'après le type si connu de l'apothéose antique. La manière de ce sculpteur, à en juger par deux ouvrages qui nous restent de lui, comportait plus de puissance que de finesse, plus de vigueur que d'élégance : c'est d'une réalité quelque peu lourde, tempérée toutefois par ce sentiment du goût alors universellement reconnu, et qui n'eût toléré dans une œuvre d'art rien de lâché ni de trivial.

» Lorsque le grand Condé vint, le 8 février 1668, prendre possession de la ville, qui avait capitulé entre ses mains, « il s'arresta, dit Jules Chifflet, à considérer la statue en » bronze de l'empereur Charles-Quint sur un double aigle » impérial qui jette de l eau par ses deux testes; puis il » ôta son chapeau. » C'était assez affirmer que le gouvernement de Louis XIV respecterait ce souvenir des bienfaits d'un autre régime.

» La révolution française ne devait point avoir les mêmes égards. Comme toutes les réactions violentes, et qui sont de longue durée, elle dépassa le louable but en vue duquel elle avait été entreprise. Au conseil général de la commune de Besançon, le 21 août 1792, « un membre du conseil, » porte le procès-verbal, après avoir rendu compte des » crimes des despotes, et notamment de la conduite tyran- » nique de l'empereur Charles-Quint, qui fit couler le » sang des Français, a fait la motion que sa statue soit en- » levée sur-le-champ et brisée. Cette motion appuyée a » été adoptée à l'unanimité, et les ordres ont été donnés » sur-le-champ pour en procurer l'exécution. »

» Aussitôt cet arrêt rendu, la statue fut brisée. On avait songé d'abord à fondre avec ses débris une pièce de canon; mais la matière n'ayant pas été trouvée d'une ductilité suffisante pour cet emploi, il fut décidé qu'on la convertirait en pièces de 12 deniers : le produit net, déduction faite de 39 livres de fer et de terre adhérant au cuivre, donna comme poids 3 863 livres 8 onces, et comme valeur 5 151 livres 6 sous 8 deniers.

Marque typographique du seizième siècle.

» Le monument ne vécut plus dès lors que dans la mémoire de ceux qui l'avaient pu envisager. On n'en connaissait pas le moindre croquis, lorsque le hasard nous le révéla tout entier dans la marque typographique d'un libraire qui, en 1591, tenait boutique vis-à-vis l'Hôtel de ville de Besançon. » [1]

[1] Prost, *Histoire de la ville de Besançon*; manuscrit de la Bibliothèque de Besançon.

[1] L'unique volume sur le titre duquel existe cette marque est la *Nova vetus Rhetorica ad usum collegii Bisuntini, conscripta per Com. Camerarium*. Besançon, 1591.

VASE D'ARGENT, PAR BENVENUTO CELLINI.

Vase d'argent, par Benvenuto Cellini, au palais Durazzo, à Gênes. — Dessin de Sellier.

Voici une œuvre vraiment digne d'être mise sous le nom de Benvenuto Cellini. Il n'y a peut-être pas d'artiste à qui la postérité ait plus libéralement donné les œuvres d'autrui. Chaque fois que l'on rencontre une pièce d'orfévrerie, un bijou, un bronze de la renaissance, remarquable par une composition riche et pittoresque et par une grande

adresse d'exécution, on ne manque pas de le lui attribuer, sans doute parce qu'il a eu soin de se dispenser lui-même largement des éloges sur son habileté et sa fécondité dans ses Mémoires, mieux connus, en général, que les ouvrages de ses mains. Ceux qui lui appartiennent authentiquement sont en effet très-rares. Les pièces d'orfévrerie, en particulier, ont presque toutes disparu. Tel a été le sort de celles des rivaux de Benvenuto, aussi bien que de celles qui lui sont propres. Les matières précieuses dont elles étaient faites offraient à leurs possesseurs, quand ils se ruinaient, une ressource commode, trop facile à convertir en monnaie dans les moments de crise; l'art, qui leur donnait une valeur bien plus grande encore, n'a pu en sauver qu'un petit nombre. C'est ainsi qu'au temps même de la renaissance, le duc de Ferrare Alphonse Ier fit fondre, au commencement de la guerre contre le pape Jules II, sa riche orfévrerie, et jusqu'aux bijoux de sa femme Lucrèce Borgia. « Privé, dit l'historien Paul Jove, de ce qui faisait l'ornement de sa table et de ses buffets, il se mit à faire usage de vases et de plats de terre qui lui firent d'autant plus d'honneur qu'ils étaient les produits de ses mains et de son industrie... » c'est-à-dire de l'industrie de Faënza, introduite par lui dans ses États. De même, quand Louis XIV eut épuisé son trésor, il fit fondre sa merveilleuse argenterie, et, selon l'expression de Saint-Simon, « délibéra de se mettre en faïence. » A son exemple, les grands s'empressèrent de porter leur argenterie à la Monnaie et de couvrir leurs tables de simples vaisselles peintes. C'est la même cause qui a fait périr la plupart des ouvrages d'or et d'argent de l'antiquité. Que de chefs-d'œuvre de tous les beaux temps de l'art ainsi perdus pour nous!

Cellini lui-même ne raconte-t-il pas, dans ses Mémoires et dans son Traité de l'orfévrerie, qu'il fut chargé par Clément VII, tandis qu'il était enfermé à Rome dans le château Saint-Ange assiégé, de démonter toutes les pierreries de la chambre apostolique et d'en faire fondre l'or, afin d'assurer au pape des ressources s'il devait s'enfuir? Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en racontant à deux reprises le même fait, l'artiste moderne n'ait pas trouvé une parole de regret pour les œuvres anciennes condamnées à périr sous ses doigts. Que n'eût-il pas dit s'il se fût agi de ses propres œuvres, qu'il jugeait certainement bien supérieures à celles de ses prédécesseurs!

Les magnifiques candélabres en argent faits par Benvenuto Cellini pour le palais de Fontainebleau ont disparu, aussi bien que le bassin et l'aiguière qu'il avait préparés comme échantillons de son savoir-faire lorsqu'il fut présenté à François Ier par le cardinal d'Este. L'œuvre d'orfévrerie qui donne l'idée la plus complète de sa manière est la salière de François Ier, actuellement au Musée de Vienne, dont un dessin a été publié ici même (t. XXX, 1862, p. 324), accompagné d'éloges et de critiques mérités. « La salière de François Ier, la monture d'une coupe en lapis-lazuli ornée d'anses en or émaillé, le couvercle aussi en or émaillé d'une autre coupe conservée, comme la première, dans le cabinet des *Gemme*, à Florence; en un mot, les pièces les plus renommées entre les bijoux et les objets d'orfévrerie ciselés par l'artiste valent-elles mieux, valent-elles même autant, au point de vue de l'imagination et du style, que les ouvrages de même sorte exécutés par des maîtres antérieurs, ou que des modèles gravés par certains orfévres contemporains?

« La main de Cellini, répond un juge sévère, qui nous paraît avoir exactement apprécié ce talent de l'artiste florentin [1], est aussi sûre, aussi déliée que pas une autre; mais ce qu'elle a façonné n'exprime rien au delà de cette singulière adresse matérielle, et ne laisse pressentir dans le goût du dessin, comme dans l'ordonnance générale des lignes, ni fantaisie vraiment inspirée, ni science vraiment magistrale. D'où vient donc la vaste réputation de Cellini? Nous l'avons dit, du zèle qu'il a mis à la propager lui-même et de la docilité avec laquelle on l'a cru sur parole. Les œuvres de l'orfévre sont en réalité peu connues; on ne songe même pas à les distinguer d'une foule d'autres appartenant au même ordre d'art et à la même époque, parce qu'aux yeux du plus grand nombre la question de talent personnel se confond ici avec la question historique en général. Cellini est avant tout un nom, et un nom qui résume l'ensemble des travaux d'orfévrerie accomplis au seizième siècle en Italie, et même ailleurs. »

[1] H. Delaborde, *Études sur les beaux-arts*, t. Ier, p. 345.

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 346, 354.

VI

Quand les eux amis rentrèrent dans le salon, un air de consternation était répandu sur tous les jeunes visages, qui tout à l'heure respiraient la joie. Les conversations bruyantes avaient cessé; quelques chuchotements, murmurés à l'oreille, avaient remplacé les éclats de voix; tous les regards se portaient sur Laura, qui, les yeux brillants, les sourcils légèrement contractés, les joues rouges, n'était pas loin de ressembler à une déesse offensée. Elle tenait une lettre dépliée, qu'elle froissait dans sa fine main blanche.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Eden en regardant avec étonnement la jeune femme.

— Il y a, répondit-elle d'un ton de dépit, que tous nos projets sont détruits. Il faut renoncer à notre bal.

— Les Hood et les Ellis nous ont annoncé qu'ils ne viendraient pas, ajouta Mme Eden.

— Quand on a promis de venir, reprit Laura, il est inouï qu'on manque à sa parole.

— Ils ont sans doute donné un motif? demanda M. Thornton.

— Dites un prétexte, répondit Laura. Les Hood ont écrit que Henry, l'aîné des fils, est indisposé. Pour une indisposition, faire manquer une partie arrangée, empêcher tout le monde de s'amuser!

— Ils auront pensé qu'une indisposition, mise au régime du bal, traitée par la danse et le punch, risque de devenir très-grave.

— En tout cas, Henry Ellis n'avait qu'à rester à la maison; les autres pouvaient venir.

— Peut-être, voyant l'un d'eux souffrant, ont-ils perdu l'envie de prendre part à un plaisir.

Laura regarda en face son interlocuteur : celui-ci, en supposant tranquillement de sages raisons, faisait preuve d'une impartialité qu'en enfant gâtée qu'elle était elle considérait comme une agression dirigée contre elle-même.

— Quant aux Ellis, continua-t-elle, le prétexte qu'ils nous donnent est encore moins acceptable. Ils nous ont envoyé dire par un domestique que les chemins étaient impraticables à cause de la neige, et qu'ils craignaient de s'y engager la nuit. Et s'ils ne viennent pas, on peut être sûr que les Barton ne viendront pas non plus. Ces gens-là sont inséparables et ne vont jamais nulle part les uns sans les autres.

— Le fait est, répliqua encore M. Thornton, qu'ils ne sont pas bons, les chemins; j'en sais quelque chose : en plus d'un endroit, c'est à grand'peine que mon cocher nous a tirés d'affaire.

Pour le coup, l'indignation de Laura ne se contint plus, et ce fut avec une aigreur peu déguisée qu'elle dit à M. Thornton :

— Il est très-charitable à vous de les justifier; mais il me semble que vous pourriez bien aussi prendre un peu notre parti et nous plaindre d'un si désagréable contretemps. On dirait presque que vous n'êtes pas fâché de ce qui arrive.

— Quelle injustice! quelle noire ingratitude! s'écria M. Thornton avec un geste de protestation désespérée que démentait son bienveillant sourire. Me voir accuser de si vilains sentiments, moi qui songeais justement à vous venir en aide dans votre détresse, à remplacer le plaisir qui vous manque par un autre qui ne vous laissât pas trop de regrets!

— Oh! oui, oui, c'est cela, oncle Thornton; trouvez-nous quelque chose! dirent en battant des mains plusieurs des enfants, qui n'attendaient qu'une occasion de renoncer à leur désappointement.

— J'ai peut-être une idée...

— Laquelle? laquelle?

— Mais avant de m'y arrêter et de songer à l'exécuter, j'aurais besoin d'un conseil et d'une aide. Si quelqu'un, si Mme Laura, par exemple, voulait entrer dans ma petite conspiration, avec un tel complice, je répondrais du succès.

En disant ces mots, il offrit son bras à la jeune femme avec cette galanterie respectueuse et si pleine de charme des vieillards aimables, et il la mena dans un coin retiré du salon, où il la fit s'asseoir dans un fauteuil, à côté de lui.

— Il vous manque une vingtaine de personnes, lui dit-il à demi-voix; eh bien, si vous voulez, je puis vous en fournir un nombre égal.

— Vingt personnes! impossible!

— Je dis vingt, ce sera peut-être trente.

— Des personnes que nous connaissons?

— Votre beau-père les connaît.

— Qui sont-elles? Je ne vois pas dans les environs...

— Elles ne sont pas de très-noble origine; les Ellis et les Hood tiennent un plus haut rang qu'elles dans le comté; mais pour la bonne humeur, la bonne volonté à s'amuser, ceux à qui je pense en remontreraient à la plus illustre compagnie.

— Expliquez-vous, nommez-les, dit Laura, qui commençait à concevoir une vague inquiétude.

— Et avec eux, continua son interlocuteur, il y a cet avantage qu'ils seront enchantés de tout ce que vous ferez pour leur plaire. Votre amabilité, ainsi que votre thé et vos gâteaux, n'auront jamais eu d'appréciateurs plus sincères; et si vous y joignez le régal de quelque surprise, quelque chose comme une lanterne magique...

— Une lanterne magique! répéta la jeune femme en frissonnant comme si une douche d'eau froide l'eût soudain glacée; mais c'est bon pour des enfants!

— Il s'agit précisément des enfants de l'école du village.

— Et c'est sur eux que vous comptez pour nous faire danser?

— Nullement; je compte sur vous pour leur procurer quelques moments de bien-être et de bonheur.

Laura ne répondit pas; enfoncée dans son fauteuil, les bras croisés, elle se renferma dans un silence dédaigneux.

— Oui, poursuivit M. Thornton en baissant la voix de façon à n'être entendu que d'elle seule, je vous propose l'abandon de votre désir; je vous offre un sacrifice. Vous songiez à vous-même : je vous demande de vous oublier pour songer aux autres. Et j'ai des motifs de vous tenir ce langage, j'en ai deux : le premier, c'est que je vous crois digne de l'entendre; le second, c'est que votre mère l'eût approuvé. J'ai connu votre mère. Je l'ai connue assez pour savoir quels sentiments l'animaient, et pour l'admirer. Vous étiez encore une petite fille quand vous eûtes le malheur de la perdre; cependant, vous n'avez pu oublier les enseignements qu'elle vous donnait en vous caressant sur ses genoux, — il n'y a pas si longtemps de cela, — et vous reconnaîtrez la vérité de ce que je vais vous dire : assurément elle eût été heureuse si elle eût su que sa fille deviendrait une jeune femme comblée de toutes les faveurs, riche, jolie, spirituelle, l'ornement d'un salon, l'idole de son entourage; mais si on lui eût dit que son enfant serait bonne, compatissante, que dans sa prospérité elle se souviendrait du pauvre, qu'elle ferait l'aumône non-seulement de sa bourse, mais de son cœur, qu'elle mettrait en pratique ce précepte : qu'il vaut mieux donner que recevoir; si on lui eût dit cela, j'affirme qu'elle eût été bien plus heureuse encore.

Laura écoutait, la tête penchée, le visage à demi caché par ses boucles tombantes, que cette fois elle n'avait pas rejetées en arrière par le gracieux mouvement qui lui était habituel. Ses paupières étaient baissées; peut-être s'y était-il glissé quelque larme qu'elle craignait de laisser échapper.

— Vous avez raison, monsieur Thornton, dit-elle. Je vous remercie de m'avoir parlé ainsi. Amenez-nous les enfants de l'école; je vous promets de les recevoir le mieux que je pourrai. Dites-moi ce que je dois faire.

— Ceci n'est pas de ma compétence, répondit son interlocuteur en reprenant son ton de gaieté ordinaire. Cherchez, imaginez, vous trouverez cent fois mieux que moi. L'essentiel est de gagner à notre projet votre beau-père et le reste de la famille, ce qui ne vous sera pas difficile : vous n'aurez qu'un mot à dire pour emporter tous les suffrages. Un point important qui ne doit pas nous échapper, c'est que, nos jeunes invités n'étant pas appelés à dîner bien copieusement chez eux, il sera bon, dans les rafraîchissements qu'on leur destinera, de se préoccuper du solide et de ne pas sacrifier la quantité à la qualité. Le contraire aurait beaucoup moins d'inconvénients. Si, par exemple, votre cuisinière vous proposait certaines galettes du pays bien épaisses, bien compactes, pour ma part, je ne serais pas ennemi de cette idée...

— Nous tâcherons de tout concilier, interrompit en riant la jeune femme.

— Voilà qui est arrangé, dit M. Thornton en haussant la voix et en se levant.

Il fut aussitôt entouré par tous les enfants, qui attendaient avec impatience la fin du conciliabule et qui l'interrogeaient du regard.

— Adressez-vous à votre directrice, ajouta-t-il en désignant Laura. Elle vous dira de quoi il s'agit et ce que vous aurez à faire. Pour moi, je suis délégué aux affaires extérieures et je sors pour remplir ma mission.

La suite à la prochaine livraison.

COMMENT ON VINT DES INDES EN PORTUGAL

DANS L'ESPACE DE TROIS MOIS.

1528.

Le premier voyageur portugais qui accomplit ce prodigieux voyage se nommait Antonio Tenreiro; il parlait plusieurs des langues de l'Orient, et était familiarisé de longue date avec les mœurs des peuples de l'Inde et de l'Arabie. Christophe de Mendoça l'envoya de l'Arabie vers le roi Emmanuel pour avertir ce souverain que Nuno da Cunha était arrivé sur la côte de Mélinde. Notre voyageur était doué d'une énergie prodigieuse; il se rendit d'abord

d'Ormuz à Bassora; là, il s'embarqua sur l'Euphrate; il navigua sur le fleuve durant quarante jours. Arrivé dans certains parages qu'on ne désigne que d'une façon bien vague par le nom de Misey, les cheiks arabes essayèrent de dissuader Tenreiro de son dessein, qu'on ne pouvait, disaient-ils d'ailleurs, accomplir qu'au moyen des caravanes. Il partit accompagné de deux hommes seulement. L'un de ces individus, qui devait lui faire trouver sa route dans le désert, avait rempli l'office de pilote; il le dirigea comme il eût fait en pleine mer. Portés sur des dromadaires, les trois compagnons employèrent vingt-deux jours seulement à faire cette traversée périlleuse; ils arrivèrent enfin à un douar où le messager de Mendoça prit une caravane qui le conduisit à Alep, dont on n'était plus qu'à une quarantaine de lieues. Le pilote avait quitté notre voyageur. Un marchand auquel il montra ses lettres de créances lui fournit les fonds nécessaires pour qu'il pût accomplir la mission dont il s'était chargé si courageusement. A partir d'Alep, la chose n'offrait plus aucune difficulté; Antonio Tenreiro s'embarqua pour Chypre, puis il gagna l'Italie et se rendit à Lisbonne. Le roi heureux, comme on se plaisait à appeler Emmanuel, vit alors qu'il pouvait obtenir des nouvelles de ses possessions dans l'Inde en trois mois. Aujourd'hui, sans même faire usage du télégraphe électrique, un négociant en reçoit dans l'espace de vingt-cinq jours.

NOUVEAU PORTRAIT DE PASCAL.

Nous avons publié (t. XIII, 1845, p. 100) le portrait de Pascal dessiné par Domat sur une page d'un Digeste qui lui avait servi quand il écrivait son ouvrage des *Lois civiles;* et nous avons dit alors qu'on ne connaissait avant celle-là d'autre image du grand écrivain qu'une peinture de Quesnel, exécutée après sa mort, d'après laquelle avaient été gravés tous ses portraits. En voici une nouvelle qui a été découverte en Auvergne, et qui paraît réunir au mérite de l'art tous les caractères propres à en établir l'authenticité. Elle appartient actuellement à M. Devès, médecin-vétérinaire à Aurillac. M. Mirande, avocat de la même ville, qui nous l'a signalée et qui a eu l'obligeance de nous en communiquer la photographie, a joint à cet envoi des renseignements dont nous devons faire part à nos lecteurs.

Ce portrait, retrouvé depuis peu et littéralement arraché à la poussière des siècles, est exécuté, dit notre correspondant, d'une touche savante et hardie; l'expression est saisissante. La date de 1658 se détache en noir, à gauche, sur le fond sombre du tableau. On lit, en outre, au dos cette inscription à demi effacée : *Portrait de Pascal Blaise à trente-cinq ans*, et au-dessous une signature restée jusqu'à présent indéchiffrable.

Portrait de Pascal âgé de trente-cinq ans, nouvellement découvert. — Dessin de Bocourt, d'après une photographie.

LA FAMILLE DES HIRONDELLES.

Les hirondelles n'habitent pas seulement nos climats; elles sont répandues sur toute la terre. Les différentes contrées de l'Afrique, de l'Asie, des deux Amériques, ainsi que les îles de l'Océanie, ont des espèces qui leur sont propres, mais qui ne diffèrent des nôtres que par des caractères secondaires. Toutes ces espèces, au nombre de plus de cinquante, se ressemblent par la forme, par un air de famille qui ne permet à personne de se méprendre sur leur parenté, et aussi, en général, par leurs instincts.

Ainsi, les hirondelles du Cap montrent la même tendance que nos hirondelles domestiques à se rapprocher de l'homme. Elles pénètrent dans les habitations des colons, et nichent non-seulement à l'extérieur, mais jusque dans l'intérieur de leurs cabanes, où on les admet volontiers à titre d'oiseaux de bon augure. Celles de Java, qui se trouvent aussi en Australie, suspendent aussi leurs nids aux corniches des maisons.

Les hirondelles fauves de Saint-Domingue font preuve de la même familiarité. Vieillot raconte qu'il les a vues, vers le coucher du soleil, chercher à entrer dans les cases et les greniers de l'habitation où il se trouvait. Après avoir décrit des cercles tout autour, elles s'introduisaient dans l'intérieur par les portes et par les plus petites ouvertures. Si on les forçait d'en sortir, elles y rentraient un instant après avec une précipitation qui semblait une sorte de délire. Celles de la baie d'Hudson ont l'habitude de passer la nuit dans les hangars et les écuries.

L'espèce particulière à l'Amérique septentrionale, appelée *Hirundo purpurea*, demeure dans des boîtes à plusieurs

L'*Atticora fasciata*, hirondelle de Cayenne. — Dessin de Freeman.

compartiments que les habitants disposent exprès pour elle sous la saillie des toits de leurs maisons. Une autre, appartenant à l'Amérique méridionale, niche, comme notre hirondelle de fenêtre, contre les murs des églises et des grands édifices, et même, si elle le peut, dans l'intérieur.

L'instinct d'émigration qui caractérise nos hirondelles se retrouve également chez les espèces étrangères, même chez celles des pays chauds. Au Paraguay, elles quittent leur patrie pendant l'hiver; mais leur absence n'a pas toujours la même durée : elle varie, suivant celle de la mauvaise saison, de deux à quatre mois. Les espèces d'Afrique, d'après le témoignage de Levaillant, émigrent quand vient la saison des pluies, et elles sont remplacées par d'autres hirondelles venues d'ailleurs, qui, elles, ne font pas de couvées, et montrent par là qu'elles sont des étrangères.

Malgré cette similitude de mœurs, on observe pourtant, sous ce rapport comme sous celui de la taille et du plumage, de notables différences dans la grande famille des hirondelles. Il ne faut pas croire, par exemple, que toutes construisent leurs nids sur le modèle de ceux que nous connaissons, et qui sont des moitiés de demi-sphère bâties en terre gâchée et appliquées dans un angle de toiture ou de fenêtre.

Les hirondelles de rivage, qui appartiennent à l'Europe, se contentent de simples trous qu'elles trouvent tout faits, ou bien qu'elles creusent elles-mêmes avec leurs ongles dans les berges des rivières ou dans des terrains sablonneux à proximité des eaux; elles en garnissent l'intérieur de brins de paille, d'herbes sèches et de plumes. Le boyau qui conduit à ce nid a ordinairement plus d'un pied de longueur.

L'hirondelle du Cap bâtit une maçonnerie en boue, comme nos espèces d'Europe; mais elle donne à cette construction une tout autre forme : c'est une boule creuse à laquelle est adapté un long tuyau par lequel la femelle

se glisse dans l'intérieur du nid. Celle de Java surmonte aussi le sien d'un goulot cylindrique.

L'hirondelle rousse de l'Amérique septentrionale emploie une espèce de gomme pour lier ensemble la mousse, les herbes sèches et les petites branches qui composent le berceau de ses petits. Ce nid, suspendu aux poutres des maisons, a quelquefois plus de trente centimètres de longueur. L'entrée est près du fond, sur le côté.

Tout le monde sait que les salanganes construisent de petites coupes, ou plutôt de petits bénitiers collés contre la paroi d'un rocher et formés d'une matière mucilagineuse empruntée à certains fucus.

Enfin, le nid de l'hirondelle à raie blanche sur le ventre, de Cayenne (*Atticora fasciata*), est très-différent de ceux dont nous venons de parler. Notre gravure en donne une juste idée. Il ressemble à un gros flocon de laine ou à un paquet de plumes qui, enlevé par le vent, serait allé s'accrocher à une branche d'arbre. Il paraît informe, mou, sans consistance. En réalité, le duvet blanc et léger de certaines plantes est la matière dont il se compose, et l'intérieur en est solidement feutré. Son entrée, qui se trouve à la partie inférieure, est à peine visible ; elle se perd dans les longs et mobiles filaments du coton. La nature et la situation de ce nid font pressentir les mœurs de l'oiseau. Cette hirondelle, en effet, est beaucoup plus sauvage que les autres ; elle fuit les lieux habités par l'homme ; elle voltige, en rasant la terre, dans les plaines basses et noyées de l'île de Cayenne et dans les savanes marécageuses de la Guyane ; elle se pose souvent sur les branches inférieures des arbres, particulièrement sur les branches mortes et dépouillées de feuilles.

LA LECTURE DANS LA VIEILLESSE.

Nous lisons le soir avec mon mari et mes enfants, au coin du feu, tous les bons livres qui peuvent nourrir l'âme et l'esprit ; mon mari semble aimer maintenant cette vie toute retirée, et où les livres sont les seuls événements.

Il vient un âge où les hommes se retirent de la scène grande ou petite qu'ils ont occupée, et où ils deviennent spectateurs assis et comme indifférents des choses du monde ; les livres alors sont leur spectacle principal... Les livres sont véritablement la vie de ceux qui cessent de vivre en eux-mêmes, pour revivre une seconde fois dans les autres. (1)

LES FOUS DE COUR.

Suite. — Voy. p. 167. 287, 358.

BRUSQUET.

Suite.

» Une autre fois, M. le mareschal estant venu au logis du Roy en housse de velours belle et riche de broderie d'argent sur un beau coursier qu'il n'eut pas donné pour cinq cents écus... Ainsy qu'il fust descendu et qu'un de ses laquais le tenoit... Brusquet, sortant du Louvre, vit ce beau cheval et alla aussitôt dire au laquais que M. le mareschal luy mandoit de querir quelque chose en son logis dont il s'estoit oublié ; cependant qu'il lui laissast son cheval et qu'il le garderoit bien. Ce lacquay ne fit point de difficulté de luy donner, car il le voyoit ordinairement causer avec le mareschal : Brusquet monte sur le cheval et le mène en son logis, lui faict couper le crin de devant aussitôt et la moitié d'une oreille, et le rend ainsi difforme, le desselle, lui oste l'harnois et la selle. Vint un courrier à quatre chevaux prendre la poste avecq une grosse malle ; il le faict accommoder avecq une selle et un coissinnet, charge la malle sur luy, fait bravement sa poste jusqu'à Longjumeau. Estant de retour, l'envoie en tel appareil à M. le mareschal, où le postillon lui dict par le commandement de son maistre : « Monsieur, mon maistre se recommande » à vous, voilà vostre cheval qu'il vous renvoye. Il est fort » bon pour sa poste ; je le viens d'essayer d'ici à Longju- » meau ; je n'ay pas demeuré trois quartz d'heure à faire » sa poste. Il vous mande si vous lui voulez laisser pour » 50 écus, il vous les envoyera. » Le mareschal voyant son cheval ainsi difforme en eut pitié et ne dit autre chose, sinon : « Va, mène le à ton maistre ; qu'il le garde jus- » qu'au rendre. »

» Au bout de quelques jours M. le mareschal voulut aller trouver le Roy jusqu'à Compienne, envoya querir vingt chevaux de poste, mandant à Brusquet qu'il les lui envoyast bons, autrement ils ne seroient amis, et surtout trois bons malliers. Il ne retint pour lui que sept et un mallier. Les autres, qui estoient des meilleurs, les donna à quelques pauvres soldats des siens, qui estoient à pied, pour aller, sans que le postillon s'en advisat, luy faire croire qu'ils venoient après ; et les deux bons malliers, il les fist vendre à deux musniers du Pont aux Musniers, pour porter la farine ; et quelques jours après, trouvés par les postillons en la rue, qui portoient de la farine ; on les fit saisir par la justice ; mais le procès cousta plus que ne valoient les chevaux. Pour quant aux autres chevaux, que M. le mareschal avoit, il les mena jusqu'à Compienne, tant qu'ils purent aller, et demeurerent là outrez (fourbus). Si bien que Brusquet achepta bien le cheval de M. le mareschal par telle perte ; et le tout se faisoit en riant jusqu'au rendre.

» Un autre jour, Brusquet alla prier M. le mareschal d'accord et qu'ils fissent au moins tresves à ces jeux, nuisans et d'importance ; mais de legers et de nul mal tant qu'on voudrait ; et pour en boire vin du marché, il le pria de vouloir venir un jour prendre son dîner chez lui, qu'il le traiteroit en roi ; qu'il y conviat seulement une douzaine de galants de la cour et qu'il leur feroit une tres bonne chère. Quand ils furent arrivez, ils trouverent Brusquet fort empesché qui vient au devant eux les bien recueillir, une serviette sur l'espaulle, mesme faire le maistre d'hostel : « Or lavez les mains, messieurs (dit-il), vous soyez » les très bien venus ; je vous vais quérir à manger. » Ce qu'il fit. Et pour le premier service il vous porta, pour le moins, sans autre chose, une trentaine de pastez, qui petits, qui moyens, qui grands, tous chauds, qui sentoient tres bon ; car il les avoit fait faire bien à propos touchant la sauce du dedans sans y avoir épargné ny espice, ny canelle, non pas mesmes du musq. Après qu'il eut assis ce premier mets, leur dist : « Or, messieurs, mettez vous » à table, je vays querir le reste ; et cependant vuydez moi » ces plats pour faire place aux autres. » Luy estant hors de la salle, prend sa cappe et son espée, et s'en va droict au Louvre advertir le Roy de son festin, et comme il avoit laissez les gens bien estonnez à l'heure qu'il parloit. Or dans ces pastez aux uns il y avoit des vieilles pièces de mors de fer, aux autres de vieilles sangles ; aux uns de vieilles croupières, aux autres de vieux poitralz ; aux uns de vieilles bossettes, aux autres des vieilles testières ; aux uns de vieux panneaux de selles, aux autres de vieux arçons ; bref ces messieurs les pastez estoient remplis de toutes vieilles penailleries de ses chevaux de poste, les uns en petitz morceaux et menuzailles, les autres en grande piece en forme de venaison. Quand ces messieurs furent à table, qui avoient tous grand faim, et s'attendoient à bien

(1) Lamartine, *le Manuscrit de ma mère.*

carler (garnir) leur ventre, tous fort avidement se myrent à ouvrir ces pastez, qui fumoient bon, et chascun le sien comme il vouloit. Je vous laisse à penser s'ilz furent estonnez quand ils virent cette bonne viande si exquise... tous s'écrièrent : « Voici des traicts de Brusquet. » Mais cependant esperoient tousjours qu'apres ceste baye, il leur donneroit de la bonne viande. Cependant ils demandent à boyre, dont on leur donna d'un vin le plus exquis qu'on eust sceu trouver, dans de petits verres en façon d'hypocras, qu'ils trouvèrent si bon qu'ils en demandoient à boyre un bon coup ; mais les serviteurs et postillons, qui tous servoient à table avecque leurs huchetz (petits cors), dirent que leur maistre avoit faict cela afin qu'ils dissent quel estoit le meilleur et quel ils vouloient et qu'on en iroit querir de celuy qu'ils auroient choisy pour le meilleur. Cependant la compagnie cause et rit de ce traict ; et ne voyant venir Brusquet, M. le mareschal demande où il estoit. On luy dist que le Roy l'avoit envoyé querir à l'haste et qu'il avoit passé la porte. Cependant la compagnie s'enquiert si on n'avoit point autres choses : on luy fist réponce qu'on pensoit que non. Si qu'ilz furent contrainctz de se lever de table et aller à la cuysine où ils ne trouvèrent âme vivante et le feu tout mort, et les landiers froidz comme ceux d'une confrairie. Ainsi messieurs se résolurent et furent contrainctz de prendre leurs espées et cappes et chercher leur disner ailleurs où ils pourroient, car il estoit plus de midy, et mouroient de faim...

» Mais M. le mareschal, qui en rioit le premier son saoul, la garda bonne, car quelque temps après il luy fit dérober un fort beau petit mulet, en allant à l'abreuvoir, car il alloit tousjours attaché à la queue des autres chevaux de poste. Aussitôt qu'il l'eust eu, aussitost lui fit accoustrer et escorcher et en fit faire des pastez, les uns d'assiette, les autres à la sauce chaude, les autres en venaison. Et sur ce convia Brusquet à venir disner avec luy, car il le traicteroit bien mieux sans tromperie. Brusquet y va, qui avoit bonne faim, et mangeoit bien de son naturel... M. le mareschal lui demanda : « Eh bien, Brusquet, ne t'ai je faict » bonne chère? Je ne t'ay trompé comme toi, qui me fis » mourir de faim. » Brusquet lui respondit qu'il estoit très content et qu'il n'avoit jamais mieux mangé... Soudain il luy faict apporter la teste de son mulet, accommodée en forme d'hure de sanglier : « Voylà, Brusquet, lui dit-il, la » viande que tu as mangée ; tu reconnois bien cette beste? » Qui fust estonné, ce fust Brusquet... Il en cuyda crever, tant du mal de cœur qu'il en conceut que du déplaisir d'avoir ainsi dévoré son pauvre petit mullet, qu'il aimoit tant et qui le menoit si doucement aux champs et à la ville et partout.

» Une autre fois, la Reyne eut toutes les envies du monde de voir la femme de Brusquet, que Strozzi lui avoit peinte fort laide, comme du vray l'étoit, et lui dit qu'elle ne l'aimeroit jamais s'il ne la lui menoit. Ce qu'il fit, et la lui mena parée, attiffée et accommodée ni plus ny moins comme le jour de ses noces, avec ses cheveux ni plus ni moins respandus sous son chaperon, sur ses épaules, comme une jeune espousee. Sur quoi il lui commanda tenir toute telle mine : et luy mesme la tenant par la main, la mena ainsi dans le Louvre devant tout le monde, qui en creva de rire ; car Brusquet aussi faisoit tout de mesme mine douce et affaitée d'un nouveau marié. Or notez qu'avant il avoit adverty la Reyne que sa femme estoit si sourde qu'elle n'auroit nul plaisir de l'entretenir ; mais c'estoit tout un, la Reyne la voulut voir... De l'autre costé, Brusquet avoit dit à sa femme que la Reyne estoit sourde, et quand elle lui parleroit qu'elle lui parlast le plus hault qu'elle pourroit... Quand donc elle fut devant la Reyne, après lui avoir faict la reverence bien basse, accompagnée d'un petit minois bouffonesque, selon la leçon du mary, et dict : « Ma- » dame la Reyne, Dieu vous garde de mal. » La Reyne commence à l'arraisonner et luy demander le plus hault qu'elle put quelle chere et comment elle se portoit. Son mary l'ayant laissée dès l'entrée de la porte, elle commence à parler et crier hault comme une folle ; et si la Reyne parloit hault, la femme encore plus, si que la chambre en retentissoit si hault que le bruict en résonnoit jusques à la basse court du Louvre.

» M. de Strozzi là dessus arrivant se voulut mesler de luy parler ; mais Brusquet l'avoit advertie qu'il estoit aussy sourd, et plus que la Reyne, et qu'elle ne parlast jamais à luy que fort près à l'oreille et le plus hault qu'elle pourroit. A quoy elle ne faillit à tout de poinct en poinct. Dont M. de Strozzi se doubtant des bayes accoutumées dudict Brusquet, ayant mis la teste à la fenestre, il vit en la basse cour un vallet de limier qui avoit sa trompe penduc au col. Il l'appela et luy bailla une couple d'escus pour sonner de sa trompette à l'oreille de ladicte femme tant qu'il pourroit jusqu'à ce qu'elle diroit *holà*. L'ayant donc faist entrer, il dit à la Reyne : « Madame, cette femme est » sourde, je m'en vais la guérir. » Et luy prend la teste et commande audict vallet de sonner toutes chasses de cerfs aux oreiles de laditte dame ; ce qu'il fit : et M. de Strozzi la luy tenant par force tousjours, il y sonna tant qu'il l'estourdit si bien, et cerveau et oreilles, qu'elle demeura plus d'un mois estropiée du cerveau et de l'ouye, sans jamais entendre un mot, jusqu'à ce que les médecins y portassent remède, ce qui cousta bon : et par ainsy Brusquet, qui avoit donné de la peine aux autres de crier si hault après sa femme sourde prétendue, il l'eust tout à trac ; et de mesme à parler à elle : dont son mesnage ne s'en porta pas mieux quand il luy commandoit quelque chose. »

Ces histoires, qui finissent parfois si brutalement, donnent une étrange idée des mœurs de ce temps, si grossières encore même dans une cour qui passait pour raffinée. Toutes ne peuvent se conter. « Il y en a tant et tant, dit Brantôme, qu'on n'en verroit jamais la fin. Que si M. de Strozzi estoit fin et subellin, ingénieux et industrieux, Brusquet l'estoit autant en matière de gentillesse ; car il fault dire de luy que ç'a esté le premier homme pour la bouffonnerie qui fut jamais ny sera... Je crois que si l'on fust esté curieux de recueillir touts les bons mots, contes, traicts et tours dudict Brusquet, on en eut faict un tres gros livre, et jamais il ne s'en vist de pareilles, et n'en desplaise à Pinan, à Arlod, ny à Villon, ny à Ragot [1], ny à Moret, ny à Chicot, ni à quiconque iamais a esté. »

Brantôme termine ainsi son histoire :

« Enfin le pauvre diable fut soubçonné de la religion [2], et que pour la favoriser il faisoit perdre et soubstraire force paquets et despesches du Roy qui faisoient contre les huguenotz ; mais ce ne fust pas tant luy comme son gendre, qui estoit huguenot, si jamais homme le fust, et pour ce fit perdre et son beau-père et sa maison, qui fut pillée aux premiers troubles. Et fut contrainct de sortir de Paris et de se sauver chez madame de Bouillon, à Noyant, qui le retira de bon cœur, et madame de Valentinois, par souvenance du feu roy Henry. De là il écrivit une lettre à M. de Strozzi, qui me la monstra, qui estoit tres bien faicte, et le prioit et le conjuroit par la grande amitié que luy avoit portée feu M. le mareschal son père, avoir pitié de luy et luy faire pardonner, afin qu'il peut parachever le reste de ses vieux jours en paix et en repos. Mais il ne la fit pas guiere longue après, car il y mourut. »

La suite à une autre livraison.

[1] Personnage réel ou supposé qui, au seizième siècle, servit de type de bouffon et de filou.

[2] De protestantisme.

L'ÉTAMEUR.

C'était un jeudi; Pierre regardait les voyageurs qui passaient sur la route sans s'arrêter à l'auberge de son père. Tout à coup il s'écrie :

— Maman, voici l'étameur!

Un vieillard grisonnant, rouge comme braise, carrément établi dans sa charrette, arrivait au trot de son âne.

— Tiens! fit la ménagère, c'est le père Bontemps. Vous arrivez bien à propos : mes casseroles sont noires, mes couteaux ne coupent plus; Julien a défoncé sa grêle, et la mère Joli a des cuillères à fondre.

— Bien, bien, répond le bonhomme d'un ton joyeux; vite une bonne soupe pour moi, et un bon picotin pour ma bête.

Pendant qu'une belle flambée lèche la marmite qui bout au grand galop, que Pierre donne une mesure au grison, l'étameur déballe ses outils : meule à repasser, réchaud, étamure, soufflet, peau de truie pour les grêles, toile pour les blutoirs, tenailles, etc., etc. A peine a-t-il déjeuné, mis son tablier, allumé son charbon, qu'il est entouré par les commères du hameau. L'une parle de ceci, l'autre de cela, et les langues de ronfler aussi bruyantes que la meule et le soufflet.

Après avoir repassé couteaux et ciseaux, l'étameur fit rougir les casseroles, les passa dans un acide pour les nettoyer; puis, les ayant chauffées de nouveau, il les posa dans l'étamure, et les arrosa en tous sens avec le métal en fusion; à l'aide d'une poignée d'étoupe, il fit disparaître les boursouflures; puis il les jeta dans l'eau froide pour empêcher l'étamure de couler. Pierre ne le quittait pas d'une semelle; il le regardait couler l'étain dans le moule de cuivre, le refroidir avec un linge mouillé, l'ouvrir tout fumant, en retirer la cuillère, couper les bavures, et tout cela moyennant 60 centimes de façon par douzaine.

— Pourquoi donc, monsieur Bontemps, demanda-t-il en se grattant la nuque, pourquoi donc avez-vous à cette heure un si gros soufflet? Il respire bien mieux que le petit que vous aviez l'an passé.

— Ça, mon gars, c'est le progrès, comme disent les journaux. Dans le temps de jadis, on soufflait avec la bouche; plus tard on se servit d'un brin de sureau; plus tard encore on inventa le soufflet : alors un homme plus rusé que les autres le perfectionna encore, en lui donnant une double respiration, comme tu vois celui-ci.

L'Étameur. — Dessin de Sellier, d'après Mme Destriché.

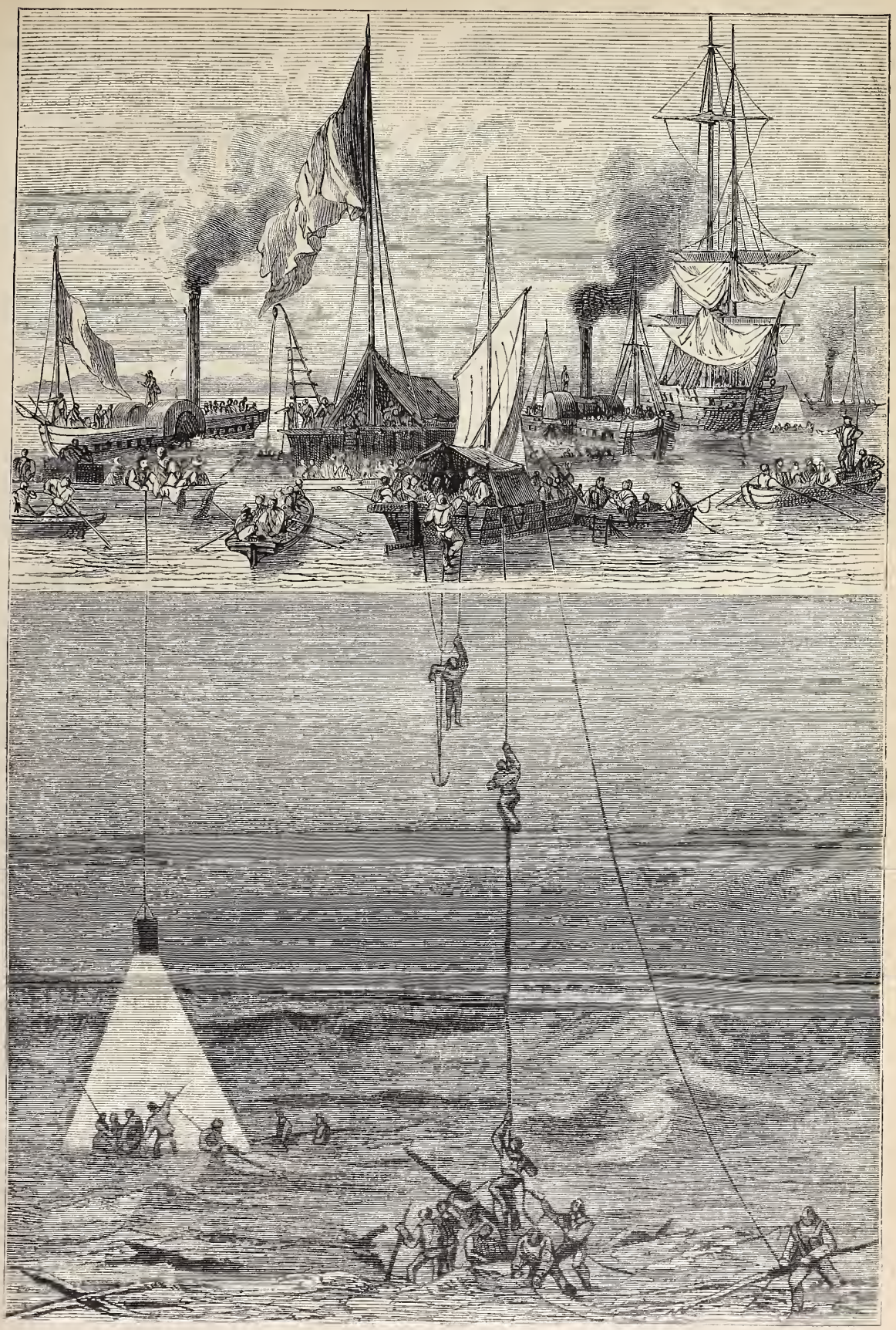
Pierre réfléchissait.

— Croyez-vous, demanda-t-il au bout d'un moment, qu'on en fera un plus commode que le vôtre?

— Si j'y crois! s'écria l'étameur. Oh! oui, j'y crois; le bon Dieu nous a mis dans le cœur l'idée de chercher le mieux; c'est comme qui dirait un instinct. Mon père s'échinait à porter sa boutique, les belles routes me permettent d'avoir un âne pour la traîner. Autrefois la vaisselle cassée était perdue; à cette heure, regarde : je mets ce plat entre mes genoux, avec ce poinçon je fais un trou de chaque côté de la fente, je tors en double ce brin de fil de fer, je forme un crochet à chaque bout; crac, je le pose dans les trous que je remplis d'un peu de mastic, et, moyennant un sou par attache, cette assiette sera aussi solide que neuve. Vois, petit, comme il a fallu trouver des choses pour arriver là : le poinçon, le bec de corbin, le fil de fer, le mastic.

— Vous dites vrai, répondit le bambin; si on n'avait pas inventé la poêle, je ne mangerais peut-être pas de ces bonnes omelettes que j'aime tant.

LES GALIONS DE VIGO.



Recherche de millions au fond de la mer. — Dessin de Provost.

Vers la fin du règne de Philippe V, l'Espagne, ruinée par une longue guerre, ne possédait pas même les vaisseaux nécessaires pour convoyer du Mexique en France le riche tribut que cette colonie lui expédiait deux fois par

année. Mais elle était l'alliée de la France; elle s'en souvint, et la pria de lui accorder un peu de la protection dont elle avait besoin en cette circonstance. Le roi Louis XIV ne refusa point l'aide qui lui était demandée. Une escadre, sous les ordres de l'amiral comte de Château-Renault, fut expédiée de Brest avec mission de rallier les galions espagnols dans les parages des Açores, et de les convoyer jusqu'à Cadix, leur point d'arrivée.

Les quinze vaisseaux qui composaient cette escadre firent heureusement leur jonction avec ceux de l'Espagne, et ils allaient exécuter jusqu'au bout leur programme, lorsque leurs chefs furent prévenus que l'ennemi, qui était l'Angleterre unie à la Hollande, avait dépêché une flotte dans les parages de Cadix, où elle espérait livrer à l'escadre franco-espagnole un combat sans merci.

Si la flotte anglo-batave n'eût été qu'une flotte ordinaire, Château-Renault n'eût pas hésité à accepter la lutte; mais il était loin de disposer d'une force aussi considérable que son ennemi, qui se préparait à mettre en ligne près de deux cents voiles. La première pensée de l'amiral français fut donc de mettre ses protégés à l'abri, et pour cela il songea à un port français. Velasco, l'amiral espagnol, préférait, lui, un port plus voisin, et il désigna Vigo, qui malheureusement fut choisi.

Vigo est une petite ville de la Galice, située entre le rio Minho, qui forme la frontière septentrionale du Portugal, et le cap Finistère, le promontoire le plus avancé de la Péninsule dans l'Atlantique. Elle est assise à l'entrée d'une baie qui porte le nom de San-Simon. C'est là que se réfugia l'escadre franco-espagnole. Faute grave, car pour appuyer sa défense elle ne pouvait pas compter sur la ville, elle-même sans garnison et sans artillerie. Néanmoins toutes les mesures de défense furent prises : une estacade, établie dans la partie la plus étroite du goulet qui joint la rade à la baie, fut protégée par des batteries de chaque bord et par deux bâtiments de guerre; le reste de l'escadre s'embossa en échiquier en arrière de cette estacade.

Pendant cinq jours, Français et Espagnols attendirent, ainsi retranchés, l'arrivée de la flotte anglo-batave. Elle apparut enfin, mais comme la foudre se montre. Cernés par les nombreux navires de l'ennemi, mitraillés comme s'ils eussent été de simples cibles, les navires franco-espagnols ne purent opposer qu'un semblant de défense à la multitude de leurs ennemis et à leur fureur. Château-Renault comprit qu'il était perdu, et, ce qui pis est, que les alliés allaient s'emparer du riche convoi qu'il avait mission de protéger. Il prit alors, de concert avec l'amiral Velasco, une résolution suprême : il fit incendier et saborder ses navires, qui, un à un, s'enfoncèrent dans l'abîme. Quatre cent cinquante millions disparurent ainsi, sans parler de l'immense matériel que représentait chacun de ces bâtiments.

Depuis lors, près de deux siècles se sont écoulés, et les galions sont toujours au fond de la baie de San-Simon. Etranges *tumuli* que les révolutions sous-marines couvrent chaque année d'un peu plus d'algues, de sable et de coquillages, tandis que leur souvenir disparaît de même dans la mémoire des hommes!

Nous nous trompons : quelqu'un s'en est souvenu, et s'est demandé si, mettant à profit les éléments d'investigation sous-marine que la science a mis depuis quelques années à la disposition des ingénieurs, il ne serait pas possible de rendre à l'industrie les millions ainsi perdus. Ce quelqu'un est lui-même un ingénieur de grand mérite, et son nom, devenu célèbre pendant le siége de Paris, est resté cher à tous ceux qui se sont trouvés mêlés à cette lutte. C'est M. Bazin, l'inventeur de cet appareil électrique dont la lumière, parcourant, la nuit, les champs occupés par les Prussiens, a si souvent déjoué leurs ruses et facilité le tir de nos marins.

M. Bazin a acheté une petite goëlette, le *Julien-Gabrielle*, et s'est rendu à Vigo. Secondé par une intrépide équipe de plongeurs, munis de cette carapace d'aspect bizarre qu'on nomme scaphandre, M. Bazin, enfermé dans un cylindre en forte tôle, s'est fait descendre au fond de la mer, a reconnu la place des navires enfouis sous les sables, a déterminé leur gisement, et les a balisés. Pendant trois mois, il s'est livré à cette curieuse recherche, vivant constamment dans son étrange observatoire, d'où il dirigeait les travaux de ses plongeurs, travaux singulièrement facilités par son appareil électrique, le plus puissant qu'il soit, puisque sa puissance égale trois mille becs de lampe Carcel.

Ce que les hardis mineurs sous-marins ont déjà rapporté du fond de la mer forme un musée des plus étonnants, des plus intéressants pour l'histoire de notre marine et aussi pour la science. Ainsi on y voit des billes d'acajou et des bois de gaïac d'une conservation parfaite, les pièces d'un échiquier, des bocaux de cochenille, des noix de coco aussi fraîches que celles qu'on promène par les rues de Paris, des vêtements, des instruments de mathématiques, des canons, des boulets, et enfin des échantillons de la pierre philosophale que se propose d'exploiter M. Bazin, lingots d'argent sous forme de grosses pierres d'aspect noirâtre, de la valeur de cinq à dix mille francs.

En trouvera-t-on d'autres? Cela est probable. Mais ce qui doit intéresser le plus, c'est le profit que la science tirera de ces recherches. Le fond des mers est encore peu connu, et si le projet que l'on prête à l'Académie des sciences d'envoyer l'un de ses membres à Vigo se réalise, la coupe mystérieuse des océans n'aura bientôt plus de secrets : une nouvelle partie du monde viendra s'ajouter aux cinq autres.

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 346, 354, 362.

VII

Quelques minutes après, M. Thornton, enveloppé de son manteau, dont tous les plis se blanchirent bientôt d'une fine poussière de glace soulevée par le vent, traversait le village et se dirigeait vers l'école. Il marchait au milieu du chemin, évitant de longer les maisons, d'où tombaient des amas de neige détachés des toits et qui s'affaissaient à terre avec un bruit sourd. Il franchit un vieux porche en pierre, puis une petite cour où, sous un hangar, quelques poules se tenaient immobiles, serrées les unes contre les autres dans un angle, et ouvrit une porte vitrée dont les carreaux étaient recouverts d'une épaisse couche de gelée.

La classe où il entra était telle qu'il l'avait vue l'année précédente. Deux ou trois cartes de géographie décoraient les murs jadis blanchis à la chaux. Dans un coin, près de la fenêtre, était accrochée une cage dans laquelle sautillait un bouvreuil. Une vingtaine d'écoliers, garçons d'un côté, filles de l'autre, étaient penchés sur les tables, suivant du doigt les lignes d'un livre ou écrivant sur une ardoise. L'un d'eux, préposé à l'entretien du feu (fonction enviée et accordée comme une récompense), cassait, assis par terre, quelques rameaux secs, et les introduisait un à un par la porte étroite d'un vieux poêle de fonte. Le maître, M. Diggs, petit homme à cheveux gris, était juché sur un tabouret, exhaussé lui-même sur une es-

trade. Pêle-mêle avec l'encrier, les livres, les cahiers, on voyait épars sur son pupitre des morceaux de cuir, des outils et une sébile remplie de clous; car M. Diggs joignait à la profession de maître d'école celle de cordonnier, la première ne suffisant pas pour lui fournir de quoi vivre. Il était en train de confectionner un soulier, maintenu entre ses genoux, et il tirait des deux mains son fil enduit de poix, tandis qu'un petit garçon épelait tout haut d'une voix chantante et monotone.

A l'apparition du visiteur inattendu, M. Diggs se leva, posa son soulier, salua en s'inclinant, et, sans se donner le temps d'écouter les paroles obligeantes que lui adressait M. Thornton, fit un signal. Tous les écoliers se levèrent en même temps comme par l'effet d'un ressort, sortirent des bancs, croisèrent les bras et se mirent à défiler autour de la classe, en frappant leurs pieds chaussés de sabots sur le plancher, tandis que M. Diggs, avec une règle, battait la mesure de toutes ses forces sur son pupitre. Au moment où chacun d'eux passait devant M. Thornton, il déployait l'un de ses bras vers lui en signe de salut. Le défilé terminé, ils regagnèrent leurs places, se rassirent, mais restèrent les bras croisés.

— Très-bien, très-bien, monsieur Diggs, dit M. Thornton à l'instituteur; voilà une manœuvre parfaitement exécutée. Vous êtes, d'ailleurs, je pense, content de vos élèves?

— Je n'ai pas à me plaindre d'eux, Monsieur, répondit le vieux maître d'école. Ce ne sont pas de méchants enfants en général. Je ne puis pas les rendre bien savants; ils viennent trop irrégulièrement. En été, leurs parents les emploient à garder les bestiaux dans les champs; en hiver, ils les envoient ramasser du bois mort dans la forêt; mais, du moins, je tiens, comme vous voyez, à ce qu'ils aient de bonnes manières. Les manières avant tout, c'est ma devise. Avec des manières on peut se présenter partout et l'on n'a à rougir devant personne, n'est-il pas vrai, Monsieur?

— Vous avez parfaitement raison, monsieur Diggs; vous êtes dans les saines traditions...

— Que l'on oublie trop aujourd'hui, Monsieur; je ne cesse de le répéter. On aura beau dire et beau faire, les principes sont les principes.

— Incontestable, monsieur Diggs, incontestable. Mais je ne suis pas venu seulement pour vous faire ma visite annuelle; je suis chargé de dire à ces enfants que le squire les invite tous à prendre le thé ce soir.

— Chez lui?

— Chez lui et avec lui. Et nous espérons bien, monsieur Diggs, que vous nous ferez le plaisir d'accompagner vos élèves.

Le petit maître d'école rougit, se redressa involontairement, s'inclina pour remercier en balbutiant quelques paroles inintelligibles, et se redressa de nouveau. Il semblait avoir grandi. M. Diggs était pieux; une idée lui vint à l'esprit, rapide comme l'éclair : c'est que M. Thornton, le squire et toute la famille Eden, non-seulement étaient dignes des biens terrestres dont ils étaient favorisés, mais encore recevraient immanquablement l'héritage céleste; il les voyait déjà dans la gloire.

— Vous entendez, enfants, dit-il en élevant la voix et en articulant avec la même netteté que s'il eût fait une dictée, ce gentleman a la bonté de vous inviter tous, de la part du respectable M. Eden, à aller ce soir prendre le thé chez lui; je dis chez lui, vous m'entendez bien, chez lui, dans son château.

Les écoliers se regardaient entre eux, stupéfaits; ils semblaient ne pas comprendre ce dont il s'agissait. Mais enfin l'énigme s'éclaircit; les plus avisés l'interprétèrent, les mots de tartes, de brioches, furent prononcés, circulèrent de banc en banc; les figures s'épanouirent; les exclamations étouffées, les rires, les chuchotements joyeux gagnèrent toute la classe.

— Vos élèves apprennent-ils la musique? demanda M. Thornton.

— Ils commencent à chanter passablement, répondit M. Diggs. J'ai parmi les plus âgés plusieurs bonnes voix.

— Avez-vous quelque morceau qu'ils pourraient chanter ce soir?

— Ils ont appris cette année le cantique :

Qu'en ce beau jour nos chants harmonieux
Montent en chœur vers la voûte des cieux.

Si vous voulez leur faire l'honneur de l'entendre...

— Très-volontiers.

— Attention, enfants, nous allons chanter notre cantique : *Qu'en ce beau jour nos chants harmonieux.*

En parlant ainsi, il prit l'attitude d'un chef d'orchestre, la tête haute, le bras levé, regardant fixement ses élèves, frappant de l'autre main avec une clef, sur son pupitre, de petits coups précipités; puis tout à coup, agitant son bras, il donna le signal. Toutes les voix partirent, dominées par la sienne; c'était à qui chanterait le plus fort; mais chacun n'écoutait que soi-même ou plutôt ne s'écoutait même pas, de sorte que les notes, lancées au hasard, se rencontraient comme elles pouvaient, presque toujours de la façon la plus malheureuse. C'était une affreuse cacophonie.

M. Thornton croisa ses mains, peut-être pour résister à la tentation de se boucher les oreilles. Il s'efforçait de donner au sourire qui se dessinait malgré lui sur ses lèvres une expression d'approbation et de contentement.

— Pas mal, pas mal, dit-il quand le charivari eut cessé. Pour des enfants si jeunes, c'est certainement très-remarquable.

— Je dois dire, interrompit M. Diggs, que c'est le morceau qu'ils savent le mieux.

— Je songeais à vous prier de le leur faire chanter ce soir; mais, en y réfléchissant, je crois qu'il faut y renoncer. Nos jeunes dames ne connaissent pas cet air, et elles seraient incapables, sans l'avoir étudié, de vous accompagner sur le piano.

M. Diggs sourit; il était flatté de savoir, lui, pauvre maître d'école de village, un air que les dames du château ne connaissaient pas.

— L'air est beau, mais difficile, dit-il, se donnant à la fois le plaisir charitable d'excuser l'infériorité d'autrui et la vaniteuse satisfaction de faire valoir sa propre supériorité.

— Maintenant, monsieur Diggs, fit observer M. Thornton, ne jugeriez-vous pas à propos de permettre à ces enfants de retourner de bonne heure chez eux? Ils auront des préparatifs à faire pour ce soir. On les attend à sept heures.

— Je puis les renvoyer tout de suite, répondit avec empressement l'instituteur. Mes amis, je vous donne congé; vous pouvez vous en aller. Vous direz à vos mères qu'elles vous mettent vos plus beaux habits. Vous ne seriez pas dignes de l'honneur qu'on vous fait si vous n'aviez pas une bonne tenue. Soyez tous à sept heures à la grille du manoir. Nous entrerons ensemble et en ordre.

— Et je vous charge, ajouta M. Thornton à haute voix, d'inviter ceux de vos camarades qui ne sont pas ici.

Il n'avait pas achevé ces paroles que les écoliers s'étaient élancés bruyamment de leurs bancs et se précipitaient sur la porte comme un troupeau de moutons qui sort de la bergerie. Ils parlaient, criaient tous à la fois. Mais M. Diggs porta vivement sa clef à ses lèvres, et un violent coup de sifflet retentit. Les enfants s'arrêtèrent et

demeurèrent immobiles, silencieux, dans l'attitude où ils se trouvaient.

— Eh bien! s'écria le maître d'une voix sévère, qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce ainsi que l'on se conduit devant le monde? Quelle opinion ce gentleman aura-t-il de vous?... A vos places, et que personne ne cause!... Marquez le pas... Allez maintenant, un à un, sans vous presser.

Et les élèves sortirent en rang, tandis que M. Diggs réglait leur marche en battant des mains.

La suite à la prochaine livraison.

LE TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE.

Suite. — Voy. p. 291.

Le jour suivant, lundi 7 mai, on reprit les déblais de la porte du sud, que l'état de délabrement de cette porte avait obligé d'abandonner. Après avoir en deux jours enlevé sur ce point 400 mètres cubes de pierres et de terre, on attaquait le massif même du monument.

M. Mac-Carthy avait calculé que si le mur dont le sondage avait révélé l'existence appartenait à une galerie, celle-ci devait se trouver à 6m.75 en arrière du point

Tombeau dit de la Chrétienne. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie.

d'attaque, et cette fois encore l'expérience vint attester la précision des calculs. En moins de sept jours on avait pratiqué un passage de 1m.50 à 2 mètres de hauteur, d'une largeur variable de 0m.70 à 1 mètre, et le 15, à quatre heures un quart de l'après-midi et à 6m.75 de son entrée, le chef des travaux, accompagné de M. Berbrugger et de M. le général Faidherbe, que l'intérêt de ces grandes recherches avait attirés sur les lieux, pénétraient dans une galerie de 2m.04 de largeur, d'une élévation de 2m.42 sous clef, construite en pierres taillées avec le plus grand soin, couverte d'une puissante voûte en plein cintre, et dont les sombres profondeurs s'étendaient fort loin à droite et à gauche en décrivant une courbe très-prononcée.

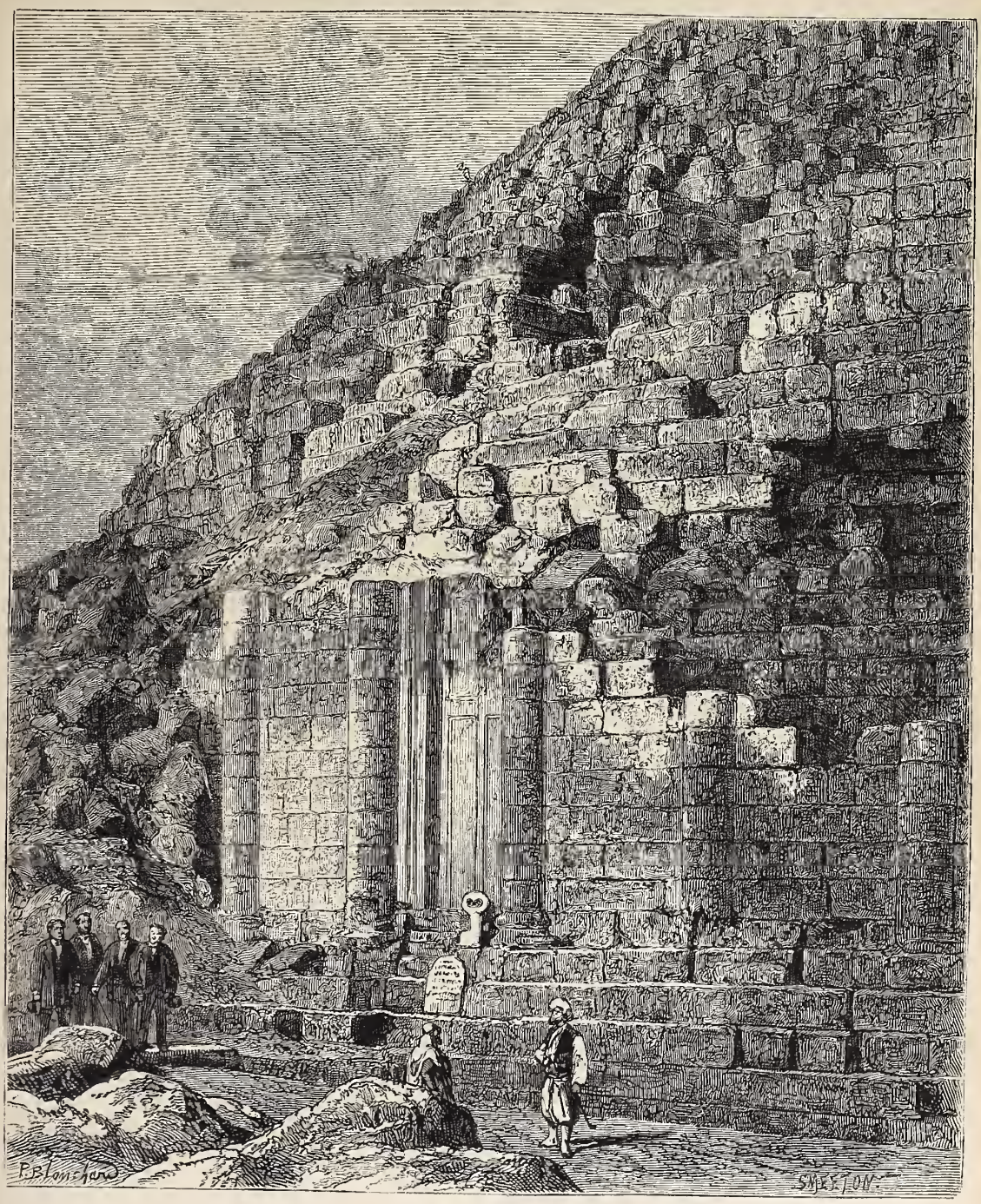
La première chose qui frappa les regards lorsque la lumière des bougies eut commencé à pénétrer dans les profondeurs de ces ténèbres, depuis si longtemps immobiles, ce fut le trépan révélateur qui avait percé la voûte à sa naissance et au ras du pied-droit sur lequel elle repose. Une poussière fine et noirâtre, la poussière accumulée d'une longue série de siècles écoulés, couvrait le sol d'une couche épaisse de 4 à 5 centimètres. On peut difficilement peindre l'intérêt saisissant avec lequel les explorateurs avançaient dans cette crypte mystérieuse d'où l'écho de toute voix humaine semblait exclu à toujours.

M. Mac-Carthy s'avança seul à droite. A quelques dizaines de mètres de ce côté, la galerie décrivait tout à coup sur la gauche un coude brusque qui paraissait la faire s'enfoncer vers le centre de l'énorme masse dont elle traversait les régions les plus basses. Vingt pas plus loin, il se trouvait au fond de la galerie, devant l'entrée d'un couloir d'une longueur de deux mètres, d'une largeur d'un mètre, d'une hauteur de 1m.20, et qui avait été originairement fermé par une pierre plate que l'on faisait glisser dans une double rainure. Après avoir commencé à relever la plaque dans sa rainure, on s'était rebuté à ce travail assez long, on l'avait calée avec une pierre encore en place, et quelques coups violents donnés au moyen d'une masse pesante avaient suffi pour en faire sauter en éclats une partie capable de laisser passer le corps d'un homme.

Là devaient commencer à s'évanouir toutes les espérances qu'avait fait naître l'aspect des parties déjà parcourues. La tombe avait été violée, et il y avait de cela bien des jours.

Cette première ouverture franchie donnait accès dans un caveau de 4 mètres de long sur 1m.50, au milieu duquel s'ouvrait, vis-à-vis du premier couloir, un second couloir, d'une largeur et d'une hauteur semblables, mais d'une longueur de 3m.45, qui avait été clos de la même manière que le précédent et dont la solide fermeture avait été également brisée jadis. Elle donnait sans difficulté accès

dans un second caveau plus grand que le premier, ayant la même longueur, mais une largeur de 3 mètres et plus d'élévation aussi (3m.45 au lieu de 2m.75). L'aspect en était d'ailleurs différent. Celui-là n'avait jamais eu évidemment de destination particulière, car ce n'était qu'un simple caveau d'entrée; celui-ci, au contraire, avait été



Tombeau dit de la Chrétienne. — Dessin de Ph. Blanchard, d'après une photographie.

une véritable chambre sépulcrale, très-nettement caractérisée par trois niches où avaient brûlé de grandes lampes funéraires dont l'épaisse fumée avait laissé après elle des teintes encore tellement vives qu'elles semblaient avoir cessé de brûler il y avait seulement quelques heures. A terre, on voyait deux lourdes pierres qui paraissaient avoir fait partie d'un plateau funéraire, mais rien, absolument rien autre chose, pas un vestige de ce qui avait pu y être déposé, pas la plus légère trace d'une ornementation quelconque, pas une inscription, pas une lettre, la nudité, la nudité sévère et froide du tombeau. Du reste, plus d'ouverture, plus de traces qui pussent faire penser qu'il y eût quelque chose au delà; on était au terme d'un tout dont il s'agissait de découvrir le point de départ.

En se séparant de M. Mac-Carthy, MM. Berbrugger et Faidherbe s'étaient avancés dans la partie de la galerie qui s'enfonçait sur la gauche de l'entrée forcée. A 25 ou 30 mètres de là, ils commencèrent à trébucher au milieu de pierres et de blocs accumulés qui firent d'abord croire à un écroulement, mais qu'ils ne tardèrent pas à reconnaître comme extraits d'un énorme éventrement fait dans le flanc droit de la galerie par des fouilleurs irrités probablement de n'avoir rien trouvé dans les caveaux. Ces matériaux, entassés sur une longueur de 15 à 20 mètres,

s'élevaient sur certains points jusqu'au sommet de la voûte, où ils laissaient à peine un passage suffisant pour s'y glisser en rampant.

Après avoir franchi cet obstacle, ces messieurs retrouvèrent la galerie ce qu'elle était d'abord, solidement construite, intacte, pavée de larges dalles placées obliquement et s'étendant ainsi jusqu'à plus de 60 mètres, jusqu'à son terme, marqué par une pente bouleversée de terre et de pierres mêlées, débris d'un escalier de sept marches de 16 à 17 centimètres de hauteur, ayant toute la largeur de la galerie, et au moyen duquel on arrivait à une petite porte basse, entrée d'un couloir en tout semblable à celui des caveaux précédents. Ce couloir avait été fermé comme les autres, mais de sa herse de pierre il restait à peine quelques débris; il conduit dans un caveau un peu plus vaste que le plus grand des deux précédents, puisqu'il a 5m.29 sur 2m.50, et 3m.18 d'élévation sous clef. De gros blocs, des morceaux de pierres brisées, mêlés de terre, en remplissaient une bonne partie.

En examinant avec soin ses parois, on aperçut, au-dessus de la porte du couloir qui y conduit, deux animaux, un lion à crinière et une lionne, comme si on eût voulu indiquer que là était l'entrée du lieu où reposaient dans le sommeil éternel les deux personnages dont ces animaux étaient le symbole, le roi Juba et la reine Cléopâtre Sélené, sa femme. Du reste, l'œuvre est grossière et rappelle involontairement ces animaux en pain d'épice que l'on donne aux enfants. C'est à cette pauvre et presque insignifiante sculpture que ce caveau doit son nom de *caveau des Lions*.

A l'une de ses extrémités, celle qui est la plus voisine de la porte dont il vient d'être question, on voit un refouillement sans issue, de 7 mètres de profondeur, d'où ont été extraits les déblais qui s'y voyaient alors. Vis-à-vis, au centre de la partie inférieure du mur de l'extrémité opposée, se dessinait la porte d'un couloir en tout pareil à ceux que nous avons déjà décrits, mais presque entièrement rempli de terre et de pierres. Où conduisait-il? Par où donc étaient entrés les spoliateurs anciens qui avaient si complétement dévalisé le tombeau?

Nous allons laisser les travailleurs de la galerie continuer leurs recherches, pour jeter un coup d'œil sur ce qui s'était passé à l'extérieur pendant que la sonde poursuivait cette œuvre d'exploration intérieure qui devait aboutir à un si heureux résultat.

Le déblai de l'énorme amas de terre et de blocs accumulés, qui couvre la base du monument en la cachant totalement sur une hauteur de 4 ou 5 mètres, avait été entrepris, ainsi que je l'ai dit, le 26 novembre 1865.

On le commença à la porte du nord; mais, peu de jours après, lorsque le dégagement de ce point fut opéré, on se demanda dans quelle direction il fallait poursuivre le fatigant labeur qui devait conduire au but désiré, l'entrée de la grande tombe. Il n'y avait à la rigueur pas beaucoup plus de raisons pour s'avancer du côté du levant que du côté du couchant. Cependant le motif qui pouvait engager à choisir le premier de ces deux points de l'horizon était peut-être un peu plus fondé que celui qui aurait voulu le contraire, et bien qu'il fût loin d'être assez certain pour servir de base à une conviction bien arrêtée, on s'y laissa aller, on se décida pour le point du ciel d'où vient la lumière; on va voir que l'inspiration était bonne.

Les travaux furent activement menés. En cinq mois, favorisés par un hiver exceptionnellement beau, nous avions complétement mis à découvert une surface d'à peu près 1 100 mètres carrés, enlevé et porté au loin 12 à 1 500 mètres cubes de débris et de terre; déplacé, extrait et transporté environ 3 000 blocs de pierre de taille, la plupart d'un demi-mètre cube, d'autres d'un mètre et même d'un mètre et demi, des masses dont le poids variait ainsi de 1 000 à 2 000 et 3 000 kilogrammes. Le 1er mai, enfin, près d'un cinquième de la circonférence entière du monument était complétement rendu à l'avide curiosité des explorateurs, et alors seulement on put se faire une idée de l'imposante grandeur que devait offrir dans l'origine la masse gigantesque du tombeau des rois de Mauritanie.

On n'avait du reste pas attendu ce moment, tout intéressant qu'il pouvait être, pour commencer le déblai de la porte de l'est, l'une des plus importantes opérations du travail que nous poursuivions.

En effet, la porte de l'est, placée précisément au-dessous de la grande brèche, avait, par suite du nombre de pierres extrait de cette fouille, absolument disparu sous un amoncellement de blocs de 8 à 9 mètres d'élévation, et au pied duquel nous venions d'arriver.

Le volume total de ce massif représentait environ 3 000 mètres cubes; après un examen sérieux des difficultés, nous reconnûmes qu'il était nécessaire, pour arriver à nos fins, d'en faire disparaître 1 600 mètres cubes, c'est-à-dire à peu près la moitié, ce qui était encore beaucoup.

Nous eûmes bientôt lieu de pas regretter nos peines, car la porte de l'est, avec tout ce qui l'environnait, sortait de l'énorme entassement qui la cachait jadis à tous les regards, dans un état de conservation bien fait pour étonner, d'après ce que nous avions rencontré jusqu'alors. Il ne manquait à la porte même que le capuchon du chambranle; les vantaux étaient entiers.

On peut facilement se figurer de quelle importance ces résultats allaient être pour l'étude complète du monument, importance d'autant plus grande que nous nous étions assurés, au moyen de travaux exécutés aux portes de l'ouest et du sud, qu'il n'existait rien de semblable sur aucun point de la façade.

Mais la porte de l'est nous réservait une autre surprise.

Une puissance mystérieuse, celle qui au début nous avait indiqué l'orient comme le point vers lequel il fallait nous tourner, les dirigea de telle sorte que la sonde et la pioche, marchant dans des directions tout à fait opposées et dans une complète indépendance, en vinrent cependant à se rencontrer au même point, le même jour, à la même heure!

Le 17 mai, les ouvriers chargés des déblais, après avoir entièrement dégagé la porte de l'est, reconnurent à sa base une cavité remplie de terre et de blocs éboulés, qu'on s'occupa d'enlever. Dans la journée du lendemain, c'est-à-dire le 18, l'opération avait été poussée assez loin, lorsqu'on entrevit, sur la paroi inférieure du monument, l'amorce d'une sorte de passage régulier, ménagé avec intention, et dont l'usage était manifeste, puisqu'on y voyait une de ces doubles rainures que nous savions déjà avoir servi à fermer les couloirs.

A l'intérieur, on n'était pas resté inactif. J'ai fait remarquer qu'arrivés dans le caveau des Lions nous nous étions trouvés vis-à-vis d'une interrogation dont nous avions voulu avoir le dernier mot.

Après avoir reconnu l'inutilité de rien tenter dans le refouillement, on porta les efforts sur le couloir situé vis-à-vis. Les ouvriers en avaient déjà extrait une assez grande quantité de terre et de débris. On était au 18. Le bruit causé par les travailleurs du dehors, qui se faisait entendre sourdement depuis assez longtemps, devenait de plus en plus perceptible. Le murmure des flots brisant sur les plages arrivait même jusqu'à nous. Enfin, à trois

heures et demie, quelques nouveaux coups de pioche amènent un léger éboulement, le jour paraît tout à coup et pénètre dans ce caveau, qu'il n'avait pas éclairé depuis tant de siècles; un immense hourra, poussé par tous les travailleurs, salue ce moment solennel.

Nous venions de découvrir la seule ouverture, la véritable porte du tombeau des rois de Mauritanie, ouverture si laborieusement cherchée par nous et avant nous par tant de fouilleurs avides dont les travaux étaient restés sans résultats.

En effet, d'après quelques monnaies trouvées dans l'intérieur, les plus nouvelles de Constance II (337-361), d'après de nombreux débris de poterie byzantine, il était notoire qu'au quatrième siècle encore on entrait librement dans la grande tombe royale, et qu'elle était même habitée; mais rien n'a pu nous indiquer qu'elle l'ait été depuis, et, au milieu du quatorzième siècle, quand les Turcs s'y rendirent pour y pénétrer, l'entrée que nous venions de retrouver était si complétement effacée que, trompés par les renseignements qu'avait pu leur fournir le medr'asen, ils l'avaient cherchée à 12 mètres trop haut. D'un autre côté, il ressort de toutes les légendes locales, et elles sont assez nombreuses, que jamais non plus les Arabes ne l'ont connue.

Le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général, prévenu par le télégraphe, se transporta le 22 au tombeau, accompagné de Mmes la maréchale de Mac-Mahon et la maréchale Niel, et suivi de l'état-major. Pendant quarante-huit heures le vieux monument et son plateau désert s'animèrent d'un mouvement tout particulier. La visite des galeries et des caveaux, qui se fit à la lueur des torches, rappela un instant l'appareil des cérémonies antiques. Puis tout cela retomba dans ce silence que troublait seul la présence de quelques ouvriers. Ceux-ci y restèrent jusqu'au 15 juillet avec M. Mac-Carthy, afin d'achever différents travaux de restauration et de recueillir tous les matériaux qui pouvaient permettre une étude complète de l'édifice et de toutes ses parties. On le ferma enfin par une porte en fer, qui s'ouvre sans difficulté devant les visiteurs sérieux [1], mais qui en interdit l'accès à ceux qu'une pensée quelconque pousserait à y essayer des fouilles dangereuses.

Tel est l'ensemble des travaux exécutés au tombeau des rois de Mauritanie.

Peu de monuments antiques ont été le sujet de recherches aussi considérables, et celles-ci sont destinées à prendre une des premières places dans l'histoire de l'archéologie. Elles ont rendu aux investigations scientifiques et à une noble curiosité une des œuvres les plus remarquables du monde romain, œuvre toute empreinte du génie de la Grèce, ce qui suffirait déjà seulement à montrer qu'elle n'a pu avoir d'autre créateur que Juba II, cet Africain dont les événements firent un des plus profonds admirateurs des lettres et des arts de l'Attique.

La suite à une autre livraison.

[1] La clef en a été confiée à un fermier dont l'habitation est au bas du plateau, sur la mer, dans un lieu connu sous le nom de Beau-Séjour.

LE TRÉFOIR.

On donnait ce nom à la bûche qui devait être mise au feu la veille de Noël; on devait continuer à la mettre chaque jour au foyer qui l'avait déjà reçue, et cela jusqu'au temps des Rois. Grâce à cet usage religieux, le tréfoir devait acquérir de grandes vertus. Cette simple bûche, à demi consumée, « peut garantir d'incendie ou de tonnerre toute l'année la maison où elle est gardée sous un lit; elle peut empêcher que ceux qui y demeurent n'aient les mules au talon;... elle peut guérir les bestiaux de quantité de maladies; elle peut délivrer les vaches prêtes à vêler, en en faisant tremper un morceau dans leur breuvage; enfin elle peut préserver les blés de la rouille, en jetant de sa cendre dans les champs. » Voici bien des qualités que constate l'abbé Thiers et qui font du tréfoir un agent infiniment précieux de toutes les institutions agricoles. Grâce à la persistante influence de certaines superstitions, la puissance occulte du tréfoir était encore active au siècle dernier, et nous ne saurions affirmer qu'elle ait cessé entièrement.

Le duel est un suicide mutuel, le jeu un vol convenu : sans *travailler*, on ne *gagne* point. A. C.

LA NATURE ET L'HOMME.

C'est une belle conception que celle qui tend à trouver la ressemblance des lois de l'entendement humain avec celles de la nature, et considérer le monde physique comme le relief du monde moral. Ce n'est point un vain jeu de l'imagination que ces métaphores continuelles qui servent à comparer nos sentiments avec les objets extérieurs : la tristesse avec le ciel couvert de nuages, le calme avec les rayons argentés de la lune, la colère avec les flots agités par les vents; c'est la même pensée du Créateur qui se traduit dans deux langages différents, et l'un peut servir d'interprète à l'autre.

Presque tous les axiomes de physique correspondent à des maximes de morale. Cette espèce de marche parallèle qu'on aperçoit entre le monde et l'intelligence est l'indice d'un grand mystère, et tous les esprits en seraient frappés si l'on parvenait à en tirer des découvertes positives; mais, toutefois, cette lueur encore incertaine porte loin les regards. Mme DE STAEL.

LES BOSCHIMENS

TELS QU'ILS ÉTAIENT IL Y A UN SIÈCLE.

AFRIQUE AUSTRALE.

Ces êtres misérables, qu'on a pu qualifier d'un nom qui les rapprochait des animaux, se sont élevés eux-mêmes d'un échelon dans la marche ascendante qui élève l'humanité. Lorsqu'on veut connaître leur misère primitive, ce sont les vieux voyageurs qu'il faut consulter. Le lieutenant Patterson, qui errait dans les déserts de la Cafrerie il y a justement aujourd'hui près d'un siècle, a décrit la manière de vivre de ces infortunés, qui appartiennent cependant à l'espèce humaine, et nous a fait comprendre toute leur misère.

La maxime fondamentale des Boschis était que nulle bête aperçue par eux dans la campagne, ou dont ils avaient pu s'emparer, ne devait passer la nuit vivante sous leur misérable abri. Aussi étaient-ils devenus les ennemis les plus abhorrés des Hottentots, auxquels ils tenaient de si près par les liens de race. Les Hottentots, à demi sauvages, étaient exclusivement pasteurs. Ils ne pouvaient plus souffrir dans leur voisinage immédiat de prétendus alliés qui tuaient toute créature vivante au lieu de les conserver en prévision des besoins futurs.

Cette mise *hors la loi*, qu'on nous passe le terme, avait fait descendre insensiblement ces pauvres êtres au dernier degré de l'affaiblissement physique. Quelquefois les Boschimens, se voyant réduits à vivre de termites

blancs, de fourmis, ou de larves d'insectes plus ou moins dégoûtantes même pour des sauvages, arrivaient à un état de maigreur qui se produit rarement au même degré chez les habitants les plus misérables de nos villes; ils n'en conservaient pas moins une vélocité prodigieuse, qui les faisait échapper aux poursuites de leurs ennemis et que semblait servir cette maigreur excessive. C'étaient comme des ombres isolées qui fuyaient dans la plaine.

Si les Boschimens n'avaient pas conservé par la tradition la recette d'un poison terrible, dont on ne peut comparer la véhémence qu'au *curare* américain; ils auraient succombé. Armés de leur carquois grossier, rempli de flèches empoisonnées, ils s'attaquaient au lion du Cap, que n'osaient combattre toujours les Hottentots pasteurs; une légère piqûre faite au redoutable animal, à l'aide d'un arc imparfait, suffisait pour tuer un lion même adulte, bien moins redouté, du reste, que celui des autres parties de l'Afrique, qu'il n'égale pas, dit-on, en courage.

Le jour où une chasse de ce genre avait été heureuse était un jour de vraie bombance pour les Boschis; ils ne mangeaient pas, ils dévoraient, et, chose bizarre, cela avait lieu sans qu'ils en fussent le moins du monde incommodés. En quelques jours, ils étaient transformés physiquement; mais c'était, hélas! pour retomber bientôt dans leur état de siccité apparente, qui les faisait ressembler à des momies égyptiennes auxquelles les mouvements de la vie auraient été imprimés par un secret ressort. Les Boers avaient-ils besoin d'esclaves, ces sauvages si agiles étaient aisément capturés; il suffisait pour cela d'être instruit exactement du lieu où gîtaient ces pauvres gens par groupes de quatre ou cinq. Quelques fusils hollandais de gros calibre et faisant grand bruit suffisaient pour frapper de stupeur et pour ainsi dire d'immobilité ces tueurs de lions. On les capturait sans résistance. Bien repus de lait, de beurre et de froment mondé, ils servaient sans trop de répugnance durant quelques mois; il est vrai que le maître, d'abord caressant, devenait bientôt assez brutal. Le pauvre esclave songeait alors au maigre buisson qui l'abritait naguère contre le soleil et contre la pluie; *le mal de la plaine*, qui était aussi *le mal de la liberté*, s'emparait de lui; il pensait avec délices à ses festins de fourmis blanches ou d'araignées, et un beau jour il décampait.

« Ce qui pourra paraître fort extraordinaire, dit Sparmann, et qui excite toute l'attention du philosophe, c'est que quand ces malheureux se sauvent, ils n'emportent jamais rien avec eux de ce qui ne leur appartient pas. »

L'HOMME DANS LA LUNE.

On pourrait écrire un essai sur l'histoire de « l'Homme dans la lune chez les peuples anciens et modernes. » Presque de tout temps et partout, en effet, on a cru voir la forme d'un homme dans les taches de la lune.

Nous devons nous borner ici à quelques notes.

Le peuple hébreu avait d'abord placé Jacob dans la lune.

Plus tard, la légende remplaça le patriarche par un individu dont elle ne dit pas le nom.

« Les enfants d'Israël étant dans le désert, il arriva qu'ils trouvèrent un homme qui ramassait du bois le jour du sabbat;

» Et l'ayant présenté à Moïse, à Aaron et à tout le peuple,

» Ils le firent mettre en prison, ne sachant ce qu'ils en devaient faire;

» Alors le Seigneur dit à Moïse : Que cet homme soit puni de mort, et que tout le peuple le lapide hors du camp.

» Ils le firent donc sortir dehors et le lapidèrent; et il mourut, selon ce que le Seigneur avait commandé. » (1)

La tradition ne se contenta point de ce châtiment : elle transporta le coupable dans la lune avec le fagot qui avait causé sa mort.

Au moyen âge, ce fut le tour de Caïn de se donner en spectacle au monde sur le fond lumineux de notre satellite.

« Viens, dit le Dante. Déjà Caïn et les épines occupent les confins des deux hémisphères, et se couchent dans l'onde au-dessous de Séville, et hier, déjà, la lune était ronde. » (2)

Dante, toutefois, ne croit pas à la tradition. Dans le chant du Paradis (canto II, 49), il demande : « Mais, dis-moi, que sont ces signes du corps (de la lune) qui sur la terre font parler de Caïn? »

Selon les commentateurs du Dante, ce fagot d'épines, porté au bout d'une fourche, rappelait celui que Caïn avait posé sur un autel lorsqu'il voulut faire un sacrifice que Dieu n'accepta point.

Shakspeare n'a garde d'oublier la fable populaire.

Dans la *Tempête*, Stéphano (un ivrogne) dit :

— J'étais autrefois l'homme dans la lune.

Et Caliban répond :

— Je t'y ai vu et je t'adore. Ma maîtresse te montra un jour à moi, avec ton chien et ton fagot.

Et dans le *Songe d'une nuit d'été*, Quince dit :

— Il faut qu'un de vous vienne avec un fagot d'épines et une lanterne pour « défigurer » ou représenter l'individu qui est dans la lune.

L'Homme dans la lune, enseigne de Little Vine street, Regent street, à Londres.

Avec le temps, on avait donc donné au solitaire sélénien un compagnon, et de plus une lanterne, dont l'utilité ne s'explique guère, sinon qu'on voulait que chacune des taches eût une signification.

On ne s'arrêta pas en si beau chemin : on s'avisa, aux derniers siècles, de mettre une pipe dans la bouche de l'homme de la lune, et les ballades, les chansons le transformèrent en un gai compagnon, qu'on proposait pour modèle aux buveurs.

Cependant l'invention du télescope fit grand tort à toutes ces imaginations; et s'il y a un homme dans la lune, il faudrait un instrument plus puissant encore pour le découvrir errant sur les montagnes ou dans les plaines.

(1) Nombres, XV, 32 et suiv.

(2) « Ma vienne omai, chè già tiene 'l confine
« D' ambedue gli emisperi, e tocca l' onda
« Sotto Sibilia Caino e le spine.
« E già iernotte fu la luna tonda... »
(*Inferno*, canto XX, 43 e seg.)

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE FILS AÎNÉ DE LA VEUVE.

Le Fils aîné de la veuve. — Dessin de Castan.

Quand tout fut fini au cimetière, la pauvre veuve sentit qu'elle avait laissé la moitié de son cœur sous le tertre où l'on avait planté l'humble croix. Toute force l'abandonna, et elle crut, ce jour-là, que l'avenir était à tout jamais fermé pour elle. Cependant Dieu ne lui reprocha pas d'avoir succombé un instant sous le fardeau. Car c'est lui qui nous envoie toutes nos épreuves; et quand il lui plut de reprendre à cette femme le mari qu'elle aimait tant, il savait bien que ce coup était le plus violent qu'elle pût recevoir. Mais, dans cette rude bataille de la vie, si les faibles s'abandonnent, si, au lieu de continuer la lutte, ils se retirent à l'écart pour pleurer sur eux-mêmes; s'ils

se complaisent à contempler leurs blessures au lieu de les cicatriser, les vaillants, comme les paladins d'autrefois, un instant courbés sous la violence du coup, se relèvent aussitôt, bandent leurs blessures et marchent de nouveau à l'ennemi. Ceux-là sont les vrais élus.

Quand une nuit eut passé sur l'affreuse journée de la séparation, la veuve, sans cesser un instant de sentir l'aiguillon de la douleur, commença à voir plus clair dans son âme, et aussitôt elle se repentit d'avoir pensé à elle-même, comme font les égoïstes, lorsqu'elle croyait l'avenir fermé pour toujours.

Non! l'avenir n'est jamais fermé pour personne, car il n'est personne qui ne puisse faire du bien autour de soi et qui ne soit tenu d'accomplir quelque devoir.

La veille, la veuve osait à peine regarder ses enfants; elle avait horreur de se demander ce qu'ils allaient devenir. Ce n'était encore pour elle qu'un sujet de souci, et un poids nouveau ajouté au fardeau sous lequel elle succombait.

Le lendemain, quand la grâce qui fait les forts eut agi en elle, elle vit que là justement était son devoir et là aussi sa consolation. L'aîné, dans sa jolie figure enfantine et dans son caractère un peu indécis, montrait déjà quelque chose du caractère de son père. Depuis leur commun malheur, il regardait sa mère avec des yeux plus profonds et plus sérieux; il prononçait des paroles qui la faisaient tressaillir et remuaient au fond de son cœur quelque chose qui ressemblait à de l'espérance. Il montrait aussi plus de tendresse et de complaisance pour son petit frère, qui lui souriait dans son heureuse ignorance.

Un jour que son fils aîné était à l'école, la veuve, tout en vaquant aux soins du ménage, passait et repassait devant le berceau de l'enfant endormi. Le calme de cette chère petite physionomie pénétrait doucement l'âme de la bonne mère. Elle le sentait, et elle sentait aussi redoubler en elle sa tendresse pour l'enfant et son désir de se rattacher à la vie. Que de pensées alors se pressèrent dans son âme, et comme l'amertume de ses regrets fut adoucie, quand elle songea que son mari tant regretté revivait déjà visiblement dans son fils aîné, et qu'il dépendait d'elle de le faire revivre aussi dans l'âme du plus jeune!

Quand l'écolier rentra, avec son humble crêpe de deuil à la manche de sa veste et son carton sous le bras, il fut surpris de voir que la figure de sa mère était toute rayonnante.

— Mère chérie, s'écria-t-il en l'embrassant, que je suis donc heureux de te voir ainsi, avec ta bonne figure d'autrefois!

— Ai-je vraiment ma figure d'autrefois?

— Plus sérieuse, mère, mais aussi douce et aussi calme.

— C'est que l'espoir m'est revenu, cher enfant; et il m'est revenu grâce à toi.

L'enfant rougit et parut embarrassé; la veuve continua :

— Oui, grâce à toi; tu as vu mon chagrin, et tu as fait tout ce qui dépendait de toi pour l'adoucir. Tout jeune que tu es, tu as compris que j'avais besoin d'être consolée; tu sens aussi que ton petit frère a besoin d'être protégé. J'ai donc confiance en toi, je te confie le pauvre enfant; il faut que tu remplaces pour lui le père que nous pleurons, et que tu lui donnes, toi, ce que ton père avait pu te donner déjà à toi-même, l'exemple du travail, de la droiture, de l'honnêteté, et le sentiment du devoir.

Ce n'était qu'un pauvre écolier, ce fils aîné de la veuve, un pauvre écolier en habits bien modestes; c'était surtout un enfant comme tous les enfants, aimant à jouer aux barres et aux billes; mais il y eut en ce moment sur sa charmante physionomie et dans toute sa personne comme une transfiguration. Aux yeux de sa mère, que cela rendit toute fière, il apparut comme un homme véritable.

Le temps passe; sans cesser d'être un écolier et un enfant (et il eût été bien fâcheux qu'il cessât de l'être), le fils de la veuve a dans les choses sérieuses cette maturité, ce jugement, cette rectitude, cette dignité surtout, que l'on trouve en soi tout naturellement quand on a fait une promesse que l'on veut tenir, et accepté une tâche que l'on veut accomplir.

Il est bien difficile, dit-on, à une femme de faire, à elle seule, de son fils un homme. Les faiseurs de systèmes ont même écrit beaucoup sur ce sujet. La veuve, sans avoir rien écrit, sans avoir rien lu, a deviné d'instinct comment elle ferait de son fils un homme digne de ce nom, le jour où elle a pu lui témoigner assez de confiance pour le rendre moralement responsable de l'avenir de son frère.

LE CHEVAL DE BUFFON
ET LE CHEVAL D'OLIVIER DE SERRES.

On a cité partout, comme une des belles pages de notre littérature, le chapitre de Buffon sur le cheval. Je n'ai garde de vouloir amoindrir la gloire de ce grand homme, qui fut, qui restera un de nos plus éloquents écrivains, un de nos plus hardis penseurs! Mais, avant lui, un autre écrivain, beaucoup moins lu, beaucoup moins vanté, avait, avec plus de bonhomie, plus de simplicité, plus de vérité peut-être, décrit nos animaux domestiques; cet écrivain, c'est Olivier de Serres. Ce serait une étude curieuse et instructive que de les suivre l'un et l'autre parallèlement dans leur description du bœuf, de l'âne, du mouton, du porc, de la chèvre, des poules, pigeons, lapins, chiens, etc.

Nous nous contenterons ici de faire connaître en quelques traits le cheval de l'un et de l'autre. Ou plutôt nous ferons tout simplement connaître le cheval d'Olivier de Serres, car celui de Buffon est dans toutes les mémoires; j'en rappellerai cependant les premières lignes :

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle... »

L'auteur tout de suite nous présente le cheval d'apparat, je dirais volontiers le cheval gentilhomme. Mais écoutez Olivier de Serres :

« La réputation que le cheval s'est acquise, pour son grand service par dessus tout animal, le fait reconnoître par toutes les nations civilisées; auxquelles laissant publier ses mérites, ici montrerai-je tant seulement le moyen que le ménager (le cultivateur) a à tenir pour s'engeancer de tel bétail, le nourrir et dresser pour tous usages.

» ... La forme du cheval pour servir d'étalon sera telle qu'il appartient, s'il est bien ramassé en ses membres, y ayant par entr'eux telle symetrie, que tous ensemble rendent le cheval de beau rencontre, de bonne force et de grande agilité. Ce qui aviendra ayant la corne du pied lice et douce, non raboteuse ni âpre; étant sèche, noire, dure, haute, ronde et creuse au dedans afin de tant mieux tenir le fer : les couronnes déliées et pelues, les paturons courts, moyennement élevés, pour n'etre sujets à broncher... les cuisses longues, grosses, massives, mus-

culeuses et nerveuses... les épaules grandes et larges : le dos court et uni : la croupe unie, ronde, grosse et grasse, enfoncée par le milieu, faisant un petit canal, régnant le long d'icelle jusqu'à la queue... le col de moyenne grandeur, non guères chargé de chair, élevé, allant en étroicissant vers la tete, comme en voulsure, lui faisant porter la vue contre terre : les crins bien fournis de poil, pendants du côté du montoire : la tete petite, sèche et fort maigre, les veines et nerfs y étant fort apparents : le front ample, déchargé et sec : les yeux gros, grands, noirs et clairs comme miroirs.

» ... Le cheval pourroit être le mieux marqué du monde, que s'il est vicieux, mal complexionné, rétif, mordant, ruant, indomptable, le faut rejeter comme inutile. On le choisira donc gai et de plaisante rencontre, vigoureux, remuant, écumant, bavant; non timide ni peureux; facile à être pansé et monté, doux au manier et obéissant, léger à la main, craignant l'éperon, la verge, la voix, ne se couchant dans l'eau, prompt et assuré à gayer (passer à gué) les rivières, à passer sur les ponts et planches, et facile à entrer dans les bateaux. Ayant le pas, le trot, le galop et la carrière; élevé, libre, vigoureux et vite, sûr, prompt et ferme le maniement et les bonds : avec facile et léger arrêt. Bonne bouche, pour tôt se paître de toutes matières mangeables... »

Nous le suivrons maintenant dans le détail des soins à donner à la jument :

« Approchant son terme, on la logera dans étable séparée, sèche, chaude, saine et spacieuse, afin qu'elle y séjourne à l'aise, et qu'ayant bonne littière elle s'y repose mollement... un valet ne l'abandonnera jamais ni nuit, ni jour...

» Le poulain nouvellement né sera laissé auprès de la mère, et avec elle enfermé dans l'étable durant sept ou huit jours, pour après la suivre au patis; tant pour sa propre commodité, la tétant à son plaisir, que pour le contentement de la mère, qui d'amitié qu'elle porte à son poulain n'en peut souffrir l'absence; mais d'impatience en perd le repos, le manger et le boire. Durant ces jours-là sera la jument délicatement traitée...

» Ayant le poulain atteint la seconde année, on l'éloignera de sa mère, le faisant nourrir quelque temps en patis séparés avec les autres de son âge, afin de commencer dès lors à jeter les fondements de la science requise à tant noble animal.

» ... Il ne faut que souvent et doucement manier le poulain avec la main, par tous les endroits de son corps, lui lever une jambe après l'autre, lui frapper de la main contre le pied, comme si on le ferroit : lui passer doucement l'étrille, le peigne, l'époussette et le bouchon sur le dos : lui faire voir et ouïr le bruit des ferrures de la bride; entendre la voix de son gouverneur pour le connoître et accoutumer : le flatter de la parole : lui donner quelque peu de pain avec la main; ne le point battre ni rudoyer : et en somme lui arracher par douceur l'aigreur de son naturel; dont il se rendra facile à recevoir la doctrine de l'écuyer... ».

Remarquez-vous ce mot : *lui arracher par douceur l'aigreur de son naturel?* Olivier de Serres a formulé ainsi en une ligne la base de toute éducation, et ceci s'applique à l'éducation de toute créature. Du reste, tout ce qui précède est le dire d'un homme essentiellement pratique. Mais quelle lumière, quelle précision et quel charme dans cette simplicité! Quelquefois Olivier de Serres n'est pas fâché de montrer un peu son érudition; mais il ne se permet ces écarts qu'avec des sourires d'excuse pour le lecteur; ainsi, à propos de la dénomination latine du cheval, écoutez ce trait singulier :

» Les latins l'ont proprement appelé *equus*, quasi *æquus*, c'est-à-dire *juste* en toutes ses actions, en marchant, galopant, courant, sautant; voire en s'arrêtant et reposant. »

Mais résumons en quelques mots ce qui précède :

Buffon, d'un trait de son génie, nous fait apparaître le cheval dans toute sa beauté; Olivier de Serres le prépare, l'élève, l'instruit, le forme peu à peu. Il suit en cela, bien mieux que Buffon, les procédés de la nature.

Avant d'énumérer les qualités morales du sujet, il nous montre ses qualités physiques; il nous le décrit, membre par membre, des pieds à la tête.

Passant aux autres qualités, ce n'est plus de l'étalon, c'est de la jument qu'il nous parle pour nous montrer en elle la première de toutes les qualités morales, l'affection maternelle.

Après la mère, vient le gouverneur chargé de l'éducation, et rien n'est omis des soins que réclame cette éducation; nous l'avons vu par les citations qui précèdent.

On voit que si Buffon envisage le cheval en grand naturaliste, Olivier de Serres, lui, le traite en grand agronome, et en maître qu'il était dans l'art des élevages. Mais il ne laisse pas en même temps d'en parler avec infiniment de charme; sa rusticité est habile et savante à la façon de Montaigne, dont il a quelquefois la douce et fine sagesse, avec la fermeté d'un homme habitué au commandement.

LE CIMETIÈRE SAINT-JEAN, A NUREMBERG (1).

Mon voyage à Nuremberg s'est terminé, comme celui de la vie, par une visite au cimetière.

Vers midi, j'allai me placer devant la statue du chevalier Martin Kœtzel, qui décore le coin de la maison dite de Pilate, vis-à-vis celle d'Albert Durer (2). On sait l'histoire singulière de ce chevalier Martin Kœtzel (3), homme de conscience s'il en fut jamais, qui fit deux fois le voyage de Jérusalem afin de mesurer exactement la route que suivit le Christ portant sa croix, et qui en traça une de même longueur entre son logis et le cimetière Saint-Jean. Sept bas-reliefs très-remarquables d'Adam Krafft marquent les stations de cette *via dolorosa* de Nuremberg. Quelques-uns de ces tableaux de pierre sont encastrés dans des murs de jardins; les deux derniers sont isolés et portés sur des piliers au bord des champs qui approvisionnent la ville de légumes. Ce sont de vigoureuses sculptures, et d'un effet vraiment pittoresque. L'artiste n'a rien négligé pour donner à son travail tout le fini possible, mais on y sent l'effort : le style est dur et les figures sont courtes; évidemment, elles sont à la ressemblance de quelques bonshommes de Nuremberg, et même vêtues comme eux. Telles qu'elles sont, on ferait bien d'en préférer des copies aux détestables bas-reliefs des stations qui déshonorent les piliers de beaucoup de nos églises.

L'aspect du champ des morts est d'une singulière monotonie. On a devant soi une immense quantité de tombes grises (4), plates, toutes semblables les unes aux autres, ne s'élevant guère qu'à deux pieds au-dessus du sol, taillées à peu près comme certains grands bahuts du moyen âge, sans autre ornement qu'un double renflement sur les côtés.

Une seule grande pierre domine cette vallée de Josaphat. C'est un pilier haut de sept à huit mètres, et sur-

(1) Sur Nuremberg et sur Albert Durer, voy. les Tables.

(2) Voy. cette maison, t. IX, 1841, p. 49.

(3) V. p. 278.

(4) Les croix de Jésus-Christ et des deux larrons, à l'entrée du cimetière, sont de même en pierre grise, et les trois figures, de grandeur naturelle, sont d'un grand effet.

monté d'une apparence d'édicule élevé à la mémoire du patricien nommé Alexis Munzer.

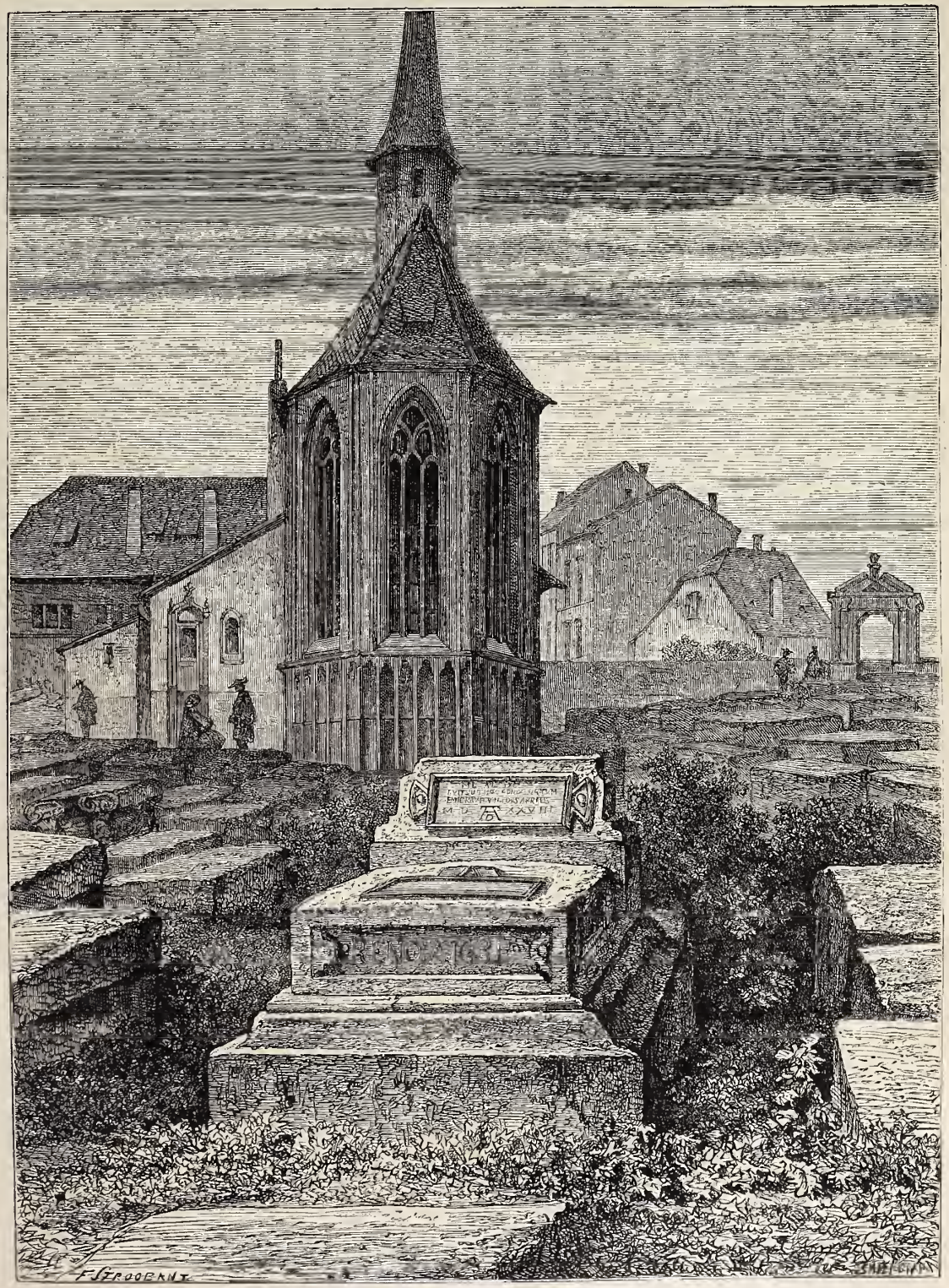
Chaque tombe est numérotée. Mon *taschenbuch* me donnant avis que la tombe d'Albert Durer est marquée du chiffre 649, je me persuade que rien ne sera plus facile que de la découvrir : la conséquence serait juste, sans au-

Une vue de Nuremberg. — Dessin de F. Stroobant.

cun doute, si l'ordonnateur du cimetière avait été aussi méthodique que l'excellent Martin Kœtzel. Il m'en souviendra, de mes recherches à *Sanct-Johanniskirchhof*. J'ai perdu bien du temps à déchiffrer les épitaphes des innombrables patriciens qui paraissent avoir été, de temps immémorial, les hôtes privilégiés de ce cimetière.

Ces étalages de titres de noblesse, de blasons, de casques panachés, d'armes ornées de devises prétentieuses, sur les tombes, sont évidemment si opposés au véritable esprit du christianisme, que la vue en est non-seulement

déplaisante, mais fait naître de mauvaises pensées. On est tenté d'interpeller le mort : « Pensais-tu, par hasard, que tu conserverais cet écusson sur ta robe blanche parmi les bienheureux, ou qu'en enfer elle te servirait de bouclier contre la fourche du diable? » Tandis que j'erre inutilement de tombe en tombe, les yeux éblouis par les rayons



Le Tombeau d'Albert Durer, à Nuremberg. — Dessin de F. Stroobant.

qui me torréfient, un chœur de jeunes voix s'élève dans une église située au milieu du cimetière, d'abord douces, puis fortes, et avec un éclat qui emplit l'air d'harmonie. Je vais regarder à la porte. Ce sont vingt-cinq ou trente fillettes de douze à quatorze ans qui, vêtues de blanc et assises, chantent devant un petit autel couvert de fleurs. J'éprouve, debout sous le soleil, un sentiment délicieux de fraîcheur : c'est du fond de ces âmes candides que me vient ce souffle ami qui m'enveloppe un moment comme l'ombre fraîche des bois.

Je reprends ma course à travers les petites ruelles de l'inextricable labyrinthe. Je rencontre les noms du poëte Grübel (1809), de Wllibald Pirkheimer (1530), du docteur Link qui promut Luther au doctorat, de West Scott (1591). Enfin, je découvre le numéro 649. La pierre ne diffère point des autres. Au chevet, on voit une sorte d'oreiller en pierre sur lequel, au-dessus du monogramme bien connu d'Albert Durer, on lit cette simple inscription :

« Tout ce qu'il y avait de mortel en Albert Durer est enfermé dans ce tombeau. Il a émigré le 8 août 1528 (1). »

A l'extrémité du cimetière sont les tombes les plus récentes, entièrement entourées de guirlandes de verdure ou de fleurs.

Un petit bâtiment est voisin de ces tombes. Plusieurs femmes regardent avidement aux vitres. Je cède à un mouvement de curiosité que mon instinct aurait bien dû m'épargner : « Peut-être, me dis-je, un retable, une peinture, une statue ! » Mais j'aperçois une suite de vrais cercueils, de forme élégante, rangés comme des lits. Au-dessus de chacun d'eux pend un cordon de sonnette. Sur le deuxième cercueil est étendue une jeune fille de quatorze ans ; son corps est enveloppé d'un beau linceul brodé. Sa figure est visible sous son voile ; ses joues jaunes sont gonflées ; une mouche se promène lentement sur ses lèvres noires ; sa pauvre petite main est suspendue à l'anneau d'un cordon. D'un seul regard, j'ai distingué jusqu'au moindre détail de ce triste tableau ; je m'éloigne brusquement. Les sonnettes sont certainement des précautions en vue d'un état de léthargie qui aurait échappé à l'art des médecins. En sortant du cimetière, je me demande si cette enfant ne serait pas une figure de cire qui sert seulement à expliquer au public la coutume de ces expositions et l'usage prudent des sonnettes. Cette supposition me soulage, et je me garde bien d'aller m'assurer si elle est vraie. (2)

LE VÉRITABLE ESPRIT.

La plus grande preuve que l'on a de l'esprit et qu'on l'a bien fait, c'est de bien vivre et de se conduire toujours comme on le doit : cette sagesse de conduite consiste à prendre toujours le parti le plus honnête et à le bien soutenir ; et le parti le plus honnête est celui qui se trouve le plus conforme à notre état.

Traité du vrai mérite de l'homme.

LA VEILLE DE NOEL.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 346, 354, 362, 370.

M. Thornton passa encore quelques instants avec l'instituteur. Il s'informa des besoins de son école et lui promit des livres pour la distribution des prix. Quand il traversa de nouveau le village pour retourner au manoir, il n'y avait pas une maison où l'invitation du squire ne fût déjà connue. Dans chaque intérieur, on ne parlait que de la grande nouvelle, et l'on commençait à préparer les toilettes des enfants. On allait et venait, on ouvrait les armoires, on passait en revue les vêtements et l'on faisait choix des meilleurs, que l'on travaillait à améliorer encore ; l'aiguille, le savon, le fer à repasser, faisaient leur office. Le peigne et la brosse à cheveux, qui d'un dimanche à l'autre restaient à l'état d'ornements de cheminée, sortirent de leur rôle passif et se livrèrent à une activité extraordinaire.

(1) Voy. la Biographie d'Albert Durer, t. IX, 1841, p. 49.
(2) *Nuremberg (Bavière)*, par Édouard Charton ; 1862.

Mais c'est surtout dans la famille Banks que cet événement inattendu produisit un effet magique. Malgré la pièce d'argent de M. Thornton et le bouillon rapporté par les enfants, l'humeur de Mme Banks ne s'était pas adoucie. Elle grondait ses garçons parce qu'ils ne faisaient rien, sa fille parce que pour faire quelque chose elle touchait à tout, et dans les intervalles elle grondait son mari sans savoir pourquoi : le pauvre homme, assailli par les boutades de sa femme, s'en allait dehors pour respirer un air plus calme ; mais les bourrasques de vent qui lui fouettaient le visage le ramenaient bientôt à la maison ; il passait ainsi d'un climat à l'autre, cherchant le plus clément, sans parvenir à le trouver. Quand Mme Banks avait épuisé les sujets de mécontentement que pouvait lui fournir son entourage, elle étendait le cercle et s'en prenait à des objets plus lointains : elle incriminait le mauvais temps, le froid, l'orgueil des grands, la dureté des riches, la méchanceté des hommes en général... La nouvelle de la soirée offerte à ses enfants par les maîtres du château (ce fut un des camarades de Dick qui vint en faire l'annonce) changea tout à coup ses dispositions. Après quelques instants de silence, durant lesquels on put voir son front se dérider, ses gestes perdre leur roideur, elle déclara que pourtant il y avait quelquefois de bons riches ; que les Eden, par exemple, n'étaient pas fiers ; qu'ils avaient de la religion et ne méprisaient pas les pauvres gens ; leur invitation était une grande politesse, et elle ne souffrirait pas, quant à elle, qu'on dît du mal d'eux, comme le faisaient dans le pays beaucoup de mauvaises langues. A son mari, elle dit qu'il ne fallait pas se décourager, qu'il reprendrait bientôt son ouvrage, que la neige allait fondre, que cette neige d'ailleurs était bien utile pour détruire les insectes dans la terre ; que c'était un bonheur que par ce froid leurs enfants ne fussent pas malades ; peut-être même se portaient-ils encore mieux en hiver qu'en été. Ces bonnes paroles soulagèrent le cœur gonflé du pauvre Banks ; il n'avait plus envie de sortir de la chambre ; il se trouvait bien chez lui ; il se disait qu'en ce monde il n'était pas des plus mal partagés, que sa femme était en définitive une bonne femme, et qu'il n'avait pas fait une sottise le jour où il l'avait épousée.

VIII

C'était une bonne maison que le manoir des Bruyères, une maison qui faisait honneur à la prévoyance de ses propriétaires. Elle était approvisionnée comme une place forte qui s'attend à être assiégée. On eût pu monter toute une boutique de comestibles avec ce que contenaient les garde-manger, les offices, les celliers et une quantité d'armoires dispersées à tous les étages, depuis la cave jusqu'au grenier. Le zèle des domestiques, enchantés de se donner du mal pour ces nouveaux invités, qui presque tous étaient leurs parents à quelque degré, n'eut pas besoin d'être excité. On fit appel à leur initiative, et l'on s'en trouva bien. Sur la proposition d'une simple fille de cuisine, les sandwichs furent remplacées par des tartines, les petites tasses par des bols, les soucoupes par des assiettes : idée hardie, vaste conception, dit M. Thornton. On fut donc sûr que le *matériel* de la soirée (matériel qui, je ne sais pourquoi, même dans les compagnies les plus *intellectuelles*, est un des stimulants les plus infaillibles de la gaieté) serait en état de donner le tour le plus heureux aux dispositions, d'ailleurs excellentes, des conviés.

Lorsque sept heures sonnèrent à l'horloge du village, tous les écoliers étaient réunis devant la grille du manoir, lieu du rendez-vous, et M. Diggs donna le signal de l'entrée. Ce ne fut rien pour la joyeuse troupe de franchir la porte, de traverser la cour, de gravir le perron en cou-

rant, comme s'ils voulaient prendre la maison d'assaut; mais quand ils furent introduits dans le vaste parloir, rempli d'une vive lumière et où se trouvaient plusieurs groupes de messieurs et de dames, leur élan tomba tout à coup; ils furent comme paralysés. Ils restaient sans bouger, sans parler, serrés les uns contre les autres, près de la porte. M. Diggs, qui était à leur tête, ne semblait pas moins intimidé. Il avait emprunté pour cette cérémonie une paire de gants de coton blanc à un des domestiques qui était de ses amis, et ces gants étaient d'une blancheur si éclatante qu'ils lui paraissaient tout éclipser dans la salle et devoir attirer l'attention de tous : sa modestie en souffrait. Quand il les eut, à la dérobée, ôtés et glissés au fond d'une de ses poches, son embarras diminua de moitié.

Les enfants de la maison, groupés à l'extrémité opposée de la grande pièce, avaient interrompu leur conversation et regardaient avec curiosité les nouveaux venus; mais ils se contentaient de les regarder, ils ne semblaient pas songer à s'approcher d'eux. Cette situation eût pu se prolonger longtemps encore si Mme Eden, prenant deux de ses petits-fils par la main, ne les eût introduits dans les rangs des étrangers. Bientôt les deux camps se mêlèrent, des questions furent faites, les réponses suivirent, on causa : les uns racontèrent leurs promenades dans Londres, les grandes rues, les parcs, les monuments; les autres, leurs courses dans la campagne, les mûres des haies, les noisettes des bois, les nids d'oiseaux. Mais ce qui acheva d'unir les enfants, ce fut l'intervention de l'oncle Thornton, qui captiva l'attention des uns et des autres en montrant la fameuse lanterne magique, dont il avait promis l'exhibition.

La lanterne magique de l'oncle Thornton ne ressemblait pas aux lanternes magiques ordinaires. Ce furent les mêmes préparatifs mystérieux, attachants : le grand drap blanc tendu sur le mur, les lampes éteintes, l'obscurité complète, le grand cercle lumineux se détachant tout à coup sur l'ombre noire; mais les images qui se peignirent sur ce cercle éclairé différaient de celles qu'on y voit habituellement. Ce ne furent pas de ces scènes grotesques, de ces personnages ridicules qui provoquent un rire souvent malsain et supposent chez les enfants qui s'en amusent une fâcheuse précocité d'expérience mauvaise. M. Thornton pensait qu'il est possible d'amuser sans faire éclater de rire, en intéressant l'esprit, en frappant l'imagination sans sortir du domaine de la vérité. Les tableaux qu'il offrait aux yeux de ses spectateurs représentaient les différentes époques de l'histoire de la terre, et il les avait fait composer d'après les données les plus certaines de la science. Bien qu'il eût dû souvent se fier à la probabilité pour fixer des traits indécis, pour finir des lignes inachevées, il ne s'était jamais laissé entraîner par la fantaisie, il n'avait pas voulu risquer d'enseigner l'erreur.

Il montra d'abord une mer sans rivage, soulevant ses vagues sombres vers un ciel bas et nuageux, déserte jusque dans ses profondeurs; quelques écueils submergés, construits par des légions d'animalcules imperceptibles, et quelques végétations informes et flottantes, premières manifestations de la vie, en rompaient seuls la monotone uniformité. Puis le paysage changea. Une île était sortie des flots, couverte d'une haute et épaisse forêt. Des fougères, des roseaux, des herbes, qui maintenant ne dépassent pas la taille d'un enfant, composaient cette futaie gigantesque. Sur le rivage apparaissaient quelques vagues formes de reptiles : une espèce de grenouille qui, plus heureuse que celle de la fable, avait réussi à devenir aussi grosse qu'un bœuf, était accroupie sur la vase. Ensuite on revit encore la mer, mais cette fois peuplée d'une multitude d'animaux étranges. Des mollusques y promenaient leur coquille; des tortues y flottaient; des poissons nageaient en tous sens, poursuivis par d'énormes lézards marins, les uns à longue queue, avec une formidable mâchoire de crocodile, les autres portant leur tête au bout d'un long cou flexible et onduleux comme un serpent. D'autres reptiles plus petits, ailés comme les chauves-souris, traversaient l'air. On passa en revue, un à un, ces monstres du monde primitif.

Une nouvelle transformation s'opéra. La terre, ornée de collines, parée d'arbres divers, s'était embellie. Dans de vastes plaines boisées, tapissées d'une herbe touffue, paissaient des troupes de quadrupèdes. De grands éléphants déracinaient des arbustes de leurs longues dents recourbées. Des porcs, des tapirs, hauts comme des chevaux, fouillaient le sol de leurs groins. Des espèces d'antilopes galopaient. Dans le limon d'un marais se vautraient les ancêtres de l'hippopotame et du rhinocéros. On reconnaissait parmi les arbres le chêne, le saule, le peuplier. C'était l'annonce de la terre actuelle.

Alors l'homme apparut. Pour se défendre contre les ours et les lions, il n'avait que ses membres nus et inoffensifs; mais son génie inventif suppléait à sa faiblesse corporelle. Il se faisait des haches, des couteaux avec des pierres, des épieux avec des branches d'arbre. Et il tendait la main à ses semblables, en signe d'alliance et d'amitié. Dans le tableau suivant, un grand progrès s'était accompli. Le feu était trouvé; il flambait sur un autel de pierre, et les hommes qui l'avaient allumé levaient leurs mains vers le ciel, rendant grâce au Dieu invisible et bienfaisant de ce don merveilleux. Puis on vit la représentation de la vie pastorale et agricole. Des hommes bâtissaient des cabanes avec du bois et de l'argile, tandis qu'aux alentours des troupeaux de bœufs, de chevaux, de chèvres et de moutons étaient répandus dans la campagne; d'autres coupaient de l'herbe et l'amassaient en meules; d'autres creusaient la terre avec des hoyaux et jetaient la semence dans les sillons. Enfin parut une grande ville avec ses monuments, ses temples sculptés, ses statues de marbre et de bronze, symbole de la civilisation actuelle, dernier produit du génie et du travail de l'homme.

Ce qui donnait de l'intérêt à ces tableaux, c'était le commentaire dont M. Thornton les accompagnait. Ses explications étaient faciles à comprendre, son langage familier, animé, pittoresque. Il peignait d'une façon saisissante la violente rudesse des premiers âges, l'apaisement et le développement progressifs de la création, le privilége de l'homme, héritier de tant de biens longuement et laborieusement préparés. D'un sentiment d'effroi, ses auditeurs passèrent graduellement à des émotions plus douces, et restèrent sous une impression de bien-être et de joie. Lorsqu'il eut fini de parler, Dick Banks, qui était d'un caractère expansif, poussa vivement le coude de son voisin en le regardant et en hochant la tête comme pour lui dire : « Hein! est-ce que tu n'es pas content, toi? » Quant au bon et pieux M. Diggs, il aborda M. Thornton d'un air pénétré :

— Ah! Monsieur, lui dit-il, quand je pense que j'ai vécu jusqu'ici sans songer à tout cela! Certainement je tâchais de ne pas être ingrat envers Dieu; mais je vois bien maintenant que je ne lui ai pas assez rendu grâce. Ah! pourquoi ces choses-là ne se trouvent-elles pas dans les livres?

— Elles s'y trouvent, monsieur Diggs.

— Pas dans ceux que j'ai lus, je vous assure. Vous voudrez bien me les répéter, n'est-ce pas, Monsieur? pour que je les apprenne à mes élèves, qu'ils les sachent bien et qu'ils soient reconnaissants et heureux de leur condition.

— Oui, monsieur Diggs; montrer le bien plutôt que le mal, relever et réjouir plutôt qu'attrister et rabaisser, c'est à la fois un bon principe d'éducation et une bonne œuvre.

Les enfants, tout occupés de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, n'avaient pas encore bougé de leur place, quand une des portes de la salle s'ouvrit à deux battants, et une longue table chargée de bougies, de porcelaines et de cristaux, apparut dans la salle à manger. Ils furent invités à s'y rendre, et il leur fallut peu de temps pour s'y installer. Dirons-nous que les convives furent gais? Non; ils n'avaient pas le loisir de plaisanter et de rire; ils avaient autre chose à faire. Ils étaient là pour souper, ils soupèrent; ils soupèrent avec conscience, avec sérieux. Ils étaient presque graves. Une satisfaction profonde se peignait sur leurs traits épanouis.

Leurs hôtes ne paraissaient pas moins contents qu'eux; ils s'amusaient de leur bonheur. Les dames avaient voulu se charger elles-mêmes du service; mais Laura était si active qu'elle ne leur laissait presque plus rien à faire : elle circulait sans cesse autour de la table, une assiette de gâteaux ou la théière à la main, ses boucles blondes voltigeant au vent ou tombant et se posant sur les jeunes têtes vers lesquelles elle se penchait. Elle s'occupait surtout de ceux qui par timidité s'oubliaient eux-mêmes. Elle veillait à ce que chacun eût sa part et à ce que personne n'emportât de regrets.

M. Thornton, qui avait tout inspiré, tout dirigé, s'effaçait maintenant, se renfermait dans le rôle discret de témoin. Il laissait M. Eden présider la fête. On voyait à l'attitude de ce dernier qu'il n'entendait pas aliéner ses prérogatives de maître de maison. Il jouissait de voir les regards admiratifs des convives se lever à tout moment sur lui comme sur l'auteur de toutes ces libéralités; il se sentait investi d'une sorte de royauté; il se savait gré de répandre de tels bienfaits.

— Nous avons eu là une excellente idée, Thornton, dit-il à son ami, oubliant qu'il n'était absolument pour rien dans cette idée. Ceci vaut mieux qu'un bal à bien des égards. Savez-vous à quoi je songeais tout à l'heure? Je plaignais les riches qui vont dans de grandes villes dépenser leur argent pour des plaisirs qui ne les amusent guère, tandis qu'ils pourraient, en restant chez eux, se procurer à moins de frais ce qui les rendrait bien plus heureux, la considération et le respect de ceux qui les entourent.

Et quand, neuf heures ayant sonné, vint le moment du départ de ses invités, il les accompagna dans le vestibule, posant la main sur la tête de l'un, caressant la joue ou tirant doucement l'oreille à un autre.

— Il me semble, mes enfants, dit-il, que vous ne vous êtes pas trop ennuyés au manoir. Eh bien, vous y reviendrez. Regardez-vous comme invités pour l'année prochaine, à pareil jour.

— L'année prochaine, est-ce bientôt? demanda la petite Peggy Banks à Dick, son frère aîné, quand ils furent dehors, reprenant le chemin du village.

— C'est dans un an, répondit péremptoirement M. Diggs, qui avait entendu la question, et un an est bientôt passé.

Cette réponse satisfit les enfants, qui, tout occupés de leurs récents plaisirs dont, sur la foi de M. Diggs, ils croyaient le retour prochain, piétinaient bravement dans la neige pour regagner leurs pauvres demeures.

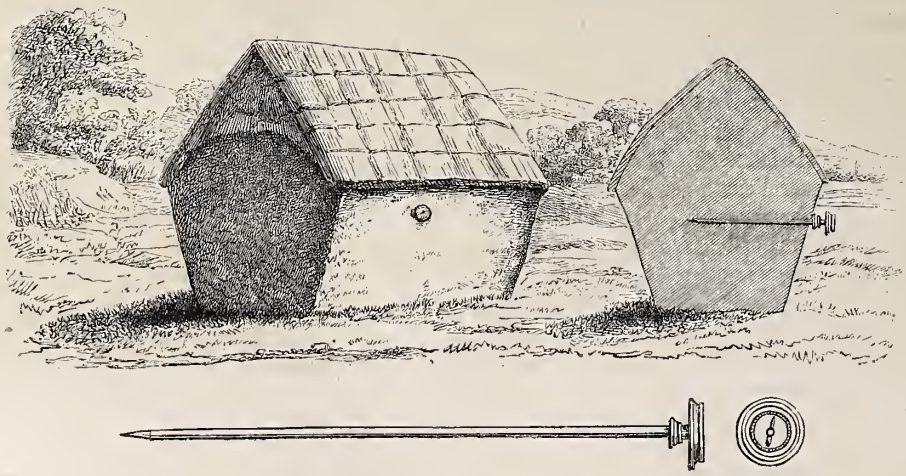
L'EAU DE KHEDER,

OU LA FONTAINE DE JOUVENCE DES ORIENTAUX.

La fontaine de Kheder est située dans des contrées ignorées de la géographie moderne, et que les Persans, les Arabes et les Turcs appellent *les pays ténébreux*. Jusqu'à ce jour, un seul prophète est parvenu à s'y désaltérer. Cet heureux mortel, c'est Kheder, qui servit de guide aux Israélites dans les sables du désert. Kheder est toujours jeune sous ses rides et ses cheveux blancs, grâce à « la source de la vie. » Il a d'ailleurs cette ressemblance avec notre Juif errant que jamais il ne se repose. Lui et le prophète Élie sont désignés par Dieu pour protéger les pèlerins de la Mecque.

PYROMÈTRE POUR MEULES.

Il s'agit, comme on le voit, d'un instrument qui sert à indiquer le degré de température des meules. C'est une



Pyromètre pour meules. — Dessin de Féart.

longue tige, munie d'un cadran à l'une de ses extrémités, et que l'on enfonce dans la meule. Sur ce cadran est indiqué le degré au-dessus duquel il y aurait danger d'une combustion spontanée. Combien de fois n'a-t-on pas attribué à des incendiaires des sinistres qui n'avaient qu'une cause naturelle!

LES COLLÉGES D'OXFORD.

Jardins du collége d'Exeter, à Oxford. — Dessin de A. de Bar.

Quel séjour que celui de l'Université d'Oxford ! Quel rêve pour des esprits amoureux de l'étude que cette ville de colléges graves, somptueux, paisibles, où toutes les ressources du savoir se trouvent réunies au milieu des séductions d'une riante nature ! Assurément, ces mots : *Université, colléges*, ne peuvent pas éveiller dans l'imagination d'un Français de pareilles idées. Comment celui dont l'enfance s'est passée entre les murs d'un lycée, et qui n'en franchissait l'enceinte, après toute une semaine de réclusion, que pour rencontrer d'autres murs, pourrait-il se figurer l'existence d'un jeune Anglais qui commence ses classes en pleine campagne, dans des institutions telles que

Harrow ou Eton, et qui les achève à Cambridge ou à Oxford?

Oxford, pour ne parler que de cette dernière Université, est un assemblage de vingt-quatre colléges ou fondations distinctes, remontant à l'époque où l'Angleterre était encore catholique, et gardant l'empreinte du moyen âge ineffaçable parmi les recherches du luxe et du *comfort* modernes. Nulle part au monde, dit M. de Montalembert, dans un livre (1) où il déclare que les universités sont la vraie merveille de l'Angleterre; nulle part « le moyen âge n'est encore debout comme à Oxford et à Cambridge... Il n'y a jamais péri. Je priais un jour, ajoute-t-il, le *master* (président ou supérieur d'un collége) de me donner quelques détails sur le règlement intérieur de la maison. « Rien de plus facile, me répondit-il; nous n'avons rien » changé aux statuts que nous a donnés notre fondatrice, » lady Marguerite, comtesse de Richmond, mère du roi » Henri VII, en 1505. » L'innovation, quand il faut la subir, vient du dehors, et est l'œuvre de la puissance publique, du Parlement. C'est seulement ainsi que le protestantisme, sous sa forme d'ailleurs la plus mitigée (la religion anglicane), a pu pénétrer dans ces créations de la vieille foi et les envahir. Aujourd'hui, les chefs les plus accrédités des deux Universités travaillent avec énergie et succès à faire disparaître les abus inséparables des avantages de la durée, l'esprit de routine, la rouille du temps; ils entr'ouvrent même d'une main la porte à la liberté religieuse, et de l'autre ils développent la part déjà faite aux sciences physiques et mathématiques. Pendant que le comte de Derby posait à Oxford la première pierre d'un nouveau musée, exclusivement destiné aux collections d'histoire naturelle, dans cet ancien sanctuaire naguère si exclusif de la théologie et des langues anciennes, le Parlement abrogeait les serments qui interdisaient l'accès de cette Université aux catholiques. »

L'aspect des colléges et leurs dispositions intérieures correspondent à cet esprit conservateur de toutes les traditions du passé, et cependant accessible aux innovations utiles. L'écrivain que nous venons de citer compare ces colléges réunis dans le pourtour d'une même ville, et se touchant par leur enceinte particulière, « à nos anciennes abbayes, dans toute la grandeur et toute la magnificence de leur époque la plus florissante, telles qu'on peut se les représenter d'après les planches si rares du *Monasticum gallicanum*, ou les vues plus rares encore de Cluny, de Cîteaux et de Clairvaux : chacun avec deux, trois, quatre cloîtres à arcades ogivales ou cintrées, avec un réfectoire grand, haut et voûté comme une église, avec une bibliothèque toujours, avec un musée et une galerie de tableaux quelquefois, avec une chapelle où se célèbre deux ou trois fois par jour l'office canonial accompagné de chants d'une beauté antique. Sans doute, chacun des édifices pris isolément n'est pas irréprochable. Il en est cependant bien peu qui n'étonnent par leur grandeur, leur distribution pittoresque et si excellemment adaptée à leur destination; bien peu aussi qui n'offrent un certain mérite de style ou d'antiquité. Plusieurs sont des monuments du plus haut prix, tels que la chapelle de King's College et la façade de Saint-John à Cambridge, les cloîtres de Magdalen et de Merton et l'église de Christ-Church à Oxford. Mais c'est surtout l'ensemble et l'agglomération si rapprochée de ces vastes et curieux édifices qui a quelque chose de prodigieux et d'unique, et qui laisse, comme l'Alhambra à Grenade ou la Piazzetta à Venise, une impression qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. »

Un autre écrivain, le plus récent de ceux qui ont parlé des universités anglaises (1), juge plus pénétrant et plus sévère, également attentif à saisir les côtés défectueux, ne s'exprime pas avec moins d'enthousiasme quand il raconte ses promenades dans les colléges d'Oxford. « Tant de colléges, chacun avec sa chapelle et ses grands murs d'enceinte à créneaux; ces architectures si diverses et multipliées de tout âge, en style gothique, en style Tudor, en style du dix-septième siècle; ces larges cours avec leurs statues et un jet central d'eau jaillissante; ces balustres qui découpent l'azur tendre du ciel au sommet des édifices; ces fenêtres treillissées de fines nervures ou découpées en croix, sculptées à la façon de la renaissance; ces chaires en pierre ouvragée; à chaque détour de rue quelque haut clocher conique; tant de nobles formes en un petit espace! Il y a là un musée naturel où se sont accumulés les travaux ou les inventions de six siècles. La pierre usée, exfoliée, n'en est que plus vénérable. On est si bien parmi les vieilles choses! d'autant plus qu'ici elles ne sont que vieilles, point négligées ou demi-ruinées, comme en Italie, mais pieusement conservées, restaurées, et, depuis leur fondation, toujours aux mains de gardiens riches, respectueux, intelligents. Des lierres posent sur les murailles leur ample draperie; des chèvrefeuilles s'enroulent autour des piliers, des fleurs sauvages empanachent les crêtes de tous les murs; de riches gazons soigneusement entretenus étendent leurs tapis jusque sous les arcades des galeries; derrière un chevet de chapelle, on aperçoit un jardin fleuri, des milliers de roses épanouies. — On avance. Au bout de la ville, des arbres séculaires font promenoir; sous leurs branches, deux rivières vives coulent à plein bord; au delà, les yeux se reposent délicieusement sur des prairies qui regorgent d'herbes en graine et en fleur. On n'imagine pas une végétation plus magnifique, une verdure plus opulente. On ne se croirait jamais ici à cent pas d'une ville. Comme l'étude est ici recueillie et poétique!...

» Promenade dans Magdalen-College. — Je ne me lasse pas d'admirer ces vieux édifices festonnés de lierre et noircis par le temps, ces clochers crénelés, ces fenêtres à meneaux, surtout ces larges cours carrées, dont les arcades font un promenoir semblable à celui des couvents d'Italie. L'après-midi, sauf un ou deux étudiants qui passent, elles sont solitaires; rien de plus doux que cette solitude architecturale, poétique, intacte, où n'apparaît jamais l'idée de l'abandon, des ruines et de la mort. Des troupeaux de daims paissent tranquillement sous les ormes gigantesques; une longue chaussée, bordée des plus beaux arbres, tourne entre deux rivières. Oxford est dans un ancien bas-fond; de là cette mollesse, cette fraîcheur, cette incomparable opulence de la verdure. A Worcester-College, une ample nappe d'eau où nagent des cygnes vient mouiller de ses ondulations lentes des pelouses constellées de fleurs. Partout des cèdres, des ifs monstrueux, des chênes, des peupliers, dressent leurs troncs et étendent leurs feuillages; de branche en branche les chèvrefeuilles, les glycines, se suspendent et s'élancent; les grands jardins de Saint-John, le petit jardin de Wadham, sont des chefs-d'œuvre d'espèce unique, au-dessus de l'art lui-même, car c'est la nature et le temps qui en sont les ouvriers : l'art humain peut-il produire une chose aussi belle qu'un groupe d'arbres parfaits de trois cents ans? On revient et l'on se déjuge en regardant de nouveau les architectures; elles aussi ont trois cents ans et semblent enracinées au sol du même droit que les arbres; le ton de leur pierre s'est accommodé au climat; l'âge leur a communiqué quelque chose de la majesté des choses

(1) *De l'avenir politique de l'Angleterre*, chap. XI.

(1) H. Taine, *Notes sur l'Angleterre*, IV.

naturelles. On n'y sent point la régularité mécanique, l'empreinte officielle ; chaque collége s'est développé pour lui-même, chaque âge a bâti à sa façon : ici le grandiose quadrangle de Christ-Church, avec ses gazons, ses jets d'eau et ses escaliers ; là-bas, près de la Bibliothèque Bodléienne, un amas d'édifices, portails sculptés, hautes tours à clochetons toutes fleuries et brodées, coupoles cerclées de colonnettes. Parfois la chapelle est une petite cathédrale. En plusieurs colléges, la salle à manger, haute de soixante pieds, cintrée d'arceaux, semble une nef d'église. La *hall* du conseil, toute lambrissée de vieux bois, est digne de nos vieilles salles capitulaires. Imaginez la vie d'un *master*, d'un *fellow* dans un de ces monuments, sous des boiseries gothiques, devant des fenêtres de la renaissance ou du moyen âge, au milieu d'un luxe sévère et du plus grand goût, estampes, eaux-fortes, livres admirables. Le soir, en descendant l'escalier, quand la lumière vacille sur les grandes formes noires, on croit marcher dans un décor vrai...

» Rien ne manque ici, ni les beautés de l'art, ni les fraîcheurs de la nature, ni les graves et grandioses impressions de l'histoire. Tout à l'heure, en me promenant dans les colléges, on me citait les noms d'anciens hôtes, étudiants à jamais célèbres, Wycleff, le prince Noir, sir Walter Raleigh, Pym, Hampden, l'archevêque Laud, Ireton, Addison. A chaque bâtiment, le *Guide* indique les dates et les auteurs de la fondation, des embellissements, des restaurations. Tous ces vieux hommes semblent encore vivants, car leur œuvre leur a survécu et dure. La sagesse des anciens temps subsiste écrite en sentences latines sur les murailles ; sur une horloge, au-dessus des heures, on lit ce mot solennel : *Pereunt et imputantur* (1). Et ce n'est point une ville morte ni endormie : l'œuvre moderne achève et agrandit l'œuvre antique ; les contemporains, comme autrefois, contribuent de leurs bâtisses et de leurs dons. Quant à la Bibliothèque Bodléienne (2), on a vu les manuscrits, les livres précieux, des portraits par Van-Dyck, Lely et Kneller ; on trouve plus loin une galerie récente d'esquisses et dessins originaux par Raphaël et Michel-Ange, où la vitalité, le sentiment du nu, le superbe paganisme de la renaissance, éclatent avec une franchise incomparable ; la collection a coûté 7 000 livres sterling ; lord Eldon, à lui seul, en a donné 4 000. »

Il n'y a guère de collége à Oxford qui n'ait ainsi reçu, de nos jours ou dans un passé récent, quelques accroissements, réparations ou ornements. La chapelle du collége de Sainte-Marie-Madeleine (*Magdalen-College*), dont on voit reproduit à la page suivante un magnifique vitrail, a été reconstruite en 1793, restaurée en 1833 ; ses vitraux peints ont été exécutés dans les années 1857 à 1860.

Chaque collége est propriétaire ; tous ont été richement dotés par leurs fondateurs ; la moyenne du revenu est pour chacun de 15 000 livres sterling ; Magdalen-College en a plus de 40 000. A ces revenus s'ajoutent les droits que payent les étudiants. Le personnel d'un collége se compose : du directeur (*head*), jouissant de 1 000 à 3 000 livres sterling par an ; de *fellows*, ou agrégés (200 à 300 livres) ; de *tutors*, sorte de répétiteurs surveillants, payés en partie sur les revenus du collége, en partie par les élèves (400 à 500 livres) ; de *scholars*, étudiants qui, par leur mérite, ont gagné des bourses (30 livres et au delà) ; d'étudiants proprement dits payants, au nombre de quarante à quatre-vingts. Le reste des revenus paye les intendants-administrateurs des biens et les autres employés et serviteurs, cuisiniers, etc., et le matériel de ces colléges où sont logés maîtres et élèves, vivant les uns honorablement, les autres avec magnificence, et exerçant noblement l'hospitalité, comme l'ont pu éprouver tous ceux qui ont visité Oxford munis d'une présentation pour quelqu'un d'entre eux.

Les *fellows* sont à la fois professeurs et prébendaires participant aux revenus du collége ; leur nombre dans chacun varie de dix à cent. Ils se recrutent eux-mêmes aux conditions voulues par le fondateur, et ne peuvent perdre leur dignité qu'en se mariant ou en obtenant un bénéfice au dehors. Depuis quelques années, dans chaque collége, plusieurs *fellows* peuvent se marier. Beaucoup ont de 5 à 600 livres de traitement ; quelques chaires en rapportent 1 000 et davantage ; à quelques-unes est attaché un canonicat, un doyennat de cathédrale ; mais tous acceptent ou s'imposent des charges qui leur font dépenser souvent tout leur revenu.

Les étudiants sont au nombre de 1 300 environ ; la plupart sont riches, car les études de l'Université coûtent cher (2 à 300 livres par an), et les études qu'on y fait ne sont pas indispensables et retardent même l'entrée dans les carrières fructueuses. Chacun d'eux a un appartement, deux ou trois chambres, dans un des colléges. Il peut disposer de sa journée, à la condition d'assister le matin, à huit heures, à l'office dans la chapelle, de dîner à cinq dans le réfectoire commun, d'être rentré le soir à neuf heures, et en général de suivre le matin la conférence d'un *tutor*, et l'après-midi un cours. « Les infractions sont notées et punies, surtout si elles se répètent. Rentrer après neuf heures constitue une faute ; après minuit, une faute grave ; découcher, une faute très-grave. Les punitions sont, dans certains colléges, une amende de cinq shillings à une livre ; dans d'autres, un pensum plus ou moins long, plus souvent des réprimandes du directeur, des privations de sortie le soir, l'expulsion temporaire, et enfin l'expulsion définitive. Ce détail est important, car on voit qu'ici (à Eton, à Harrow, à Rugby, etc.) l'écolier est plus libre et l'étudiant moins libre que chez nous. L'adolescent, en devenant jeune homme, ne passe pas d'une discipline claustrale à une indépendance complète : le passage est ménagé. A l'école, il a été déjà pour beaucoup d'actions livré à lui-même ; à l'Université, il n'est pas tout à fait livré à lui-même. Les études durent environ trois ans. Pendant la première année, on ne fait guère que reprendre et repasser les matières apprises à l'école. Les deux premiers examens sont surtout grammaticaux et linguistiques ; ils comprennent deux ou trois auteurs grecs et latins, des compositions grecques et latines en vers et en prose, quelques questions sur l'Évangile et la Bible. Le troisième comprend les mêmes sujets, mais plus étudiés, considérés à un point de vue nouveau, au point de vue critique, historique et philosophique. Ensuite l'étudiant a le choix entre trois examens terminaux, l'un sur les mathématiques, l'autre sur les sciences physiques et naturelles, l'autre sur les langues, l'histoire, le droit et l'économie politique. Un étudiant refusé passe dans un autre collége et recommence ; au second refus, il quitte ordinairement l'Université. » (1)

Parmi les étudiants, les uns, et c'est le plus grand nombre, n'ont d'autre ambition que d'obtenir leur grade ou diplôme, et se contentent de suivre les conférences d'un *tutor* ; les autres aspirent aux honneurs, qui conduisent à de grandes places dans l'Université, dans l'Église

(1) Elles passent et sont comptées.
(2) Voy. t. X, 1842, p. 96.

(1) On consultera avec fruit, outre les ouvrages déjà cités, sur la vie intérieure ou extérieure de l'Université, le *Mémoire sur l'Université d'Oxford*, par M. Lorain, lu à l'Académie des sciences morales et politiques les 22 et 29 juin 1850, et le rapport de MM. Demogeot et Monteucci intitulé : *De l'enseignement secondaire en Angleterre et en Écosse* ; 1868.

et ailleurs. La charge de chancelier de l'Université d'Oxford ou de Cambridge, conférée à vie et par élection de tous les docteurs ou agrégés, est regardée comme le suprême honneur dont puisse être revêtu un prince ou un pair d'Angleterre. Le duc de Wellington, le comte de Derby, l'ont reçue. Le mandat de représentant d'une des Universités à la Chambre des communes est le plus recherché de tous par les ministres et les orateurs ; il a été accordé à Pitt, à Robert Peel et à M. Gladstone.

Les familles les plus nobles et les plus riches sont seules en état d'entretenir leurs fils à l'Université. Il en résulte que dans ce milieu aristocratique le rang et la fortune de chacun sont comptés ; parlà s'introduit dans l'éducation ce que l'auteur d'un roman qui peint bien la vie de l'étudiant

Vitrail de la chapelle de Magdalen-College, à Oxford. — Dessin de Yan' Dargent.

à Oxford (*Tom Brown at Oxford*) appelle « l'esprit valet et l'adoration de l'argent. » Les jeunes gens tiennent à honneur de faire figure ; ils dépensent beaucoup en chevaux, en chiens, beaucoup en repas fins, en vins ; ils chassent, luttent de vitesse à cheval ou en bateau, et se livrent avec passion à tous les exercices du corps. A ce régime, ils gagnent la vigueur physique, excellente préparation de la santé morale.

UN ATELIER DE PEINTRES DÉCORATEURS.

Atelier de peintres décorateurs de théâtre. — Dessin d'Eustache Lorsay.

Qu'un journal, écho fidèle des bruits de coulisses, publie l'annonce suivante ou son équivalent : « C'est décidément, dit-on, vers la fin de cette semaine que l'heureux auteur de... et de... lira aux acteurs du théâtre X le premier acte de son grand ouvrage en vingt tableaux, dont tous les décors, entièrement neufs, occupent depuis plusieurs mois les pinceaux de nos plus célèbres artistes décorateurs. » — Remarquez ce point : l'ouvrage n'existe pas encore, et déjà les décors sont en préparation. Ici le renversement apparent de la marche régulière des choses les replace, au contraire, dans l'ordre exact de préséance, selon certaine façon d'envisager notre théâtre moderne : le principal avant l'accessoire, le tableau avant le cadre, donc le décor avant le drame. — Qu'une *réclame*, disons-nous, semblable à celle que nous avons formulée plus haut, soit jetée en appât à l'insatiable curiosité du public, et voilà que soudain l'attente des vingt tableaux promis prendra place, chez le public impatient, parmi les plus sérieuses préoccupations de sa vie, jusqu'au jour où ils viendront enfin poser devant ses yeux.

Les vieillards d'aujourd'hui qui, dès leur enfance, fréquentaient le théâtre, ont pu voir alors quelques toiles habilement *brossées;* mais c'est à dater de l'époque illustrée par les créations de Ciceri, de Bouton et de Daguerre, que la peinture de décoration théâtrale a pris et mérité la place élevée qu'elle occupe dans le domaine de l'art.

Avant d'en arriver au moment où, devant la foule attentive, le rideau en se levant découvre un ensemble harmonieux de noble architecture ou de frais paysage semé de fabriques, dans lequel on sent, pour ainsi dire, l'air circuler librement, et où, çà et là, se pose la lumière savamment distribuée, ce TOUT a été formé de parties distinctes et plus ou moins distantes l'une de l'autre, que l'illusion de la perspective unit et fond sans les confondre. « La perspective, a dit M. Duchesne aîné, est la base principale des opérations du peintre de décorations. »

Pour suivre la marche habituelle de ces opérations, depuis l'éclosion de l'idée d'un décor dans le cerveau de l'artiste jusqu'à sa complète réalisation, s'entend : jusqu'à ce qu'elle soit peinte sur toile et clouée sur châssis, prenons un exemple. Ce sera, si vous le voulez, dans l'opéra de *Faust*, le jardin de Marguerite, l'un des chefs-d'œuvre de M. Despléchin. Il ne s'agit point, en ce cas, d'un ouvrage écrit pour servir de prétexte à un décor, mais d'un décor inspiré par l'ouvrage et conçu dans toutes les conditions de sa couleur locale.

L'artiste qui suit l'ordre logique des travaux prend d'abord connaissance du manuscrit; puis, renseigné sur l'époque, le lieu et même l'heure de l'action, il doit s'ingénier non-seulement à ajouter à l'intérêt d'une situation dramatique par les proportions harmoniques de la décoration et du drame, mais encore s'appliquer, par l'heureuse combinaison de ses *plans*, à rendre plus faciles et plus naturelles l'entrée en scène des personnages et leur sortie. L'idée suffisamment mûrie, son crayon la traduit en fait sur le papier; alors il la corrige, la modifie, y retranche ou y ajoute, selon les convenances du théâtre et l'espace mis à sa disposition. Le dessin définitivement adopté par lui, il fait une esquisse peinte, — quelques-unes, de la main de certains peintres de décorations, sont estimées

tableaux de valeur; — mais l'esquisse, séduisante pour les yeux, ne donne que la vue d'ensemble et n'indique pas suffisamment au machiniste les travaux à exécuter et les difficultés à vaincre pour la plantation du décor; la *maquette* doit indiquer tout cela. Une *maquette*, c'est le décor réduit aux proportions d'un théâtre d'enfant. Il existe au moins un de ces théâtres dans chaque atelier. La décoration réduite, mise en place dans le théâtre lilliputien, auteur, directeur et machiniste en chef sont conviés par l'artiste pour discuter son projet. Les avis échangés et toutes choses convenues, l'exécution définitive commence. Les pièces de toile sur lesquelles vont croître et se multiplier les bandes d'eau, les bandes d'air, les monuments, les rochers et les forêts, les vastes intérieurs des palais et des temples, et les étroits réduits où gémira le prisonnier, où chantera la fillette, s'étalent sur le plancher de l'atelier des peintres. La toile, dont le prix varie de 1 fr. 30 cent. à 1 fr. 40 cent. le mètre, est neuve et nue. On l'enduit d'une couche de blanc et de colle qui lui donne du corps et une sorte de glacis; c'est ce qu'on appelle *imprimer*. Cela fait, et lorsque cet encollage est sec, l'un des artistes, ayant en main l'esquisse du maître décorateur, *trace*, c'est-à-dire dessine à l'aide d'un crayon fixé à l'extrémité d'un manche qui a de deux à trois pieds de hauteur. Comme le tracé pourrait s'effacer pendant la durée de l'opération suivante, celle de l'ébauche, on le passe à l'encre, — composition spéciale à l'usage des peintres des décors de théâtre. — La décoration est tracée, passée à l'encre, ébauchée; il s'agit de peindre maintenant : tout le personnel de l'atelier est debout, et chacun s'occupe de la tâche qui lui est confiée. La colle chauffe sur le poêle de fonte à longs tuyaux, qui constitue en séchoir permanent la salle de travail. Les pots de couleurs sont rangés à l'intérieur de la *palette*, sorte de large boîte carrée sans couvercle, et dont un des quatre côtés n'a point de rebord. C'est là que l'artiste vient puiser et combiner, selon les indications de l'esquisse, la couleur et la nuance voulues, soit avec la brosse-balai, soit avec la brosse à long manche ou avec la brosse à main. Le mot pinceau est rayé du vocabulaire du décorateur pour le théâtre : il ne peint pas, il brosse.

Cet art, qui touche par tant de côtés à la science, compte des maîtres justement illustres : Philastre, qui vient de s'éteindre; Despléchin, déjà nommé; Cambon, Thierry, Chéret, etc. Ciceri, qui les précéda et qui eut quelques-uns de ceux-ci pour élèves, ne fut pas d'abord destiné à la profession dans laquelle il parvint à s'acquérir une réputation européenne. Virtuose à l'âge de quatorze ans (en 1796), il composait à lui seul tout l'orchestre du théâtre Séraphin; son violon chantait la *Sabotière*, que dansait Polichinelle, et accompagnait le paysan narquois qui, dans *le Pont cassé*, répond au voyageur inquiet de savoir si l'on peut passer la rivière : *Les canards l'ont bien passée*. Plus tard, ce même Ciceri, à qui l'Opéra doit tant de belles décorations, depuis *la Vestale* jusqu'à *Robert le Diable*, rêvait, comme ténor, élève du Conservatoire, la renommée et la fortune d'Elleviou, quand, renversé par une voiture, il se releva infirme et par conséquent obligé de renoncer au théâtre. Ce qu'un malheureux accident a fait perdre au chanteur, le peintre l'a glorieusement reconquis, et quelques progrès qu'ait faits et que puisse faire encore l'art du décorateur, le nom de Ciceri restera comme celui du maître initiateur qui a ouvert une voie nouvelle, dans laquelle on ne peut aller plus loin qu'il n'a été lui-même qu'en s'éclairant au flambeau qu'il alluma.

UNE LEÇON DONNÉE PAR DES ABEILLES.

M. de Frarière, dans son ouvrage sur *les Abeilles et l'Apiculture*, raconte l'anecdote suivante :

« Un amateur d'abeilles avait établi une ruche dans son jardin. Mais bientôt il reconnut que certains oiseaux, que l'on nomme *abeilliers* ou *guêpiers*, avaient élu domicile chez lui. Perchés sur les arbres, ils croquaient toutes les abeilles qu'ils pouvaient saisir au passage. Les coups de fusil n'éloignaient que les oiseaux utiles, tandis que nos guêpiers se montraient indifférents à l'odeur de la poudre; ils semblaient invulnérables.

» Un jour, comme le propriétaire embarrassé cherchait en sa cervelle le moyen de chasser les ennemis de ses abeilles, il entendit tout à coup un grand bourdonnement. Quelques abeilles, qui avaient heureusement échappé au bec vorace de leurs agresseurs emplumés, s'étaient empressées d'aller répandre l'alarme dans la ruche et y demander vengeance. Une véritable armée d'abeilles menaçantes se dirigeait, en bon ordre, contre deux de ces oiseaux désignés à leurs coups.

» Ces derniers eurent raison de la phalange apienne, et se gorgèrent de cette proie; puis ils reprirent leur position, pendant que les abeilles vaincues retournaient au rucher.

» Mais bientôt il se fit un grand tapage au sein de la ruche, et l'on vit les abeilles, rassemblées en masses serrées, s'élancer avec la vitesse d'un boulet de canon vers l'ennemi qui, cette fois, s'enfuit à tire-d'aile et ne revint plus. Alors nos abeilles firent dans leur demeure une entrée triompale, satisfaites du succès de leur tactique. »

UN VOYAGE D'ÉTUDIANTS
AU TEMPS DES DILIGENCES.

Au temps des diligences, c'est-à-dire au temps où pour aller d'Orléans ou de Rouen à Paris on mettait quinze ou dix-huit heures, selon les saisons et selon l'état des chemins, quatre étudiants en droit partirent un beau soir d'une de ces deux villes pour la capitale. Ils n'y devaient rester que quatre jours, le temps de prendre une inscription, et revenir vite étudier chez un vieil avocat de leur province. Ils avaient loué pour eux quatre la rotonde de la diligence. Difficilement, même à cette époque, vous eussiez trouvé quatre garçons plus singuliers, plus candides, plus foncièrement provinciaux. Trois d'entre eux cependant étaient instruits autant qu'on peut l'être à vingt ans, et vraiment spirituels. Laissez-moi vous dire un mot de chacun d'eux. Baptiste et Augustin, quoique frères, étaient les deux antipodes en tout. Baptiste, l'aîné, gros garçon de bonne humeur, était pourtant troublé sans cesse par quelque inquiétude, quelque appréhension ou quelque peur. Le romantisme lui avait tourné légèrement la tête; il ne rêvait que brigands, attaques nocturnes, chausse-trapes et souterrains. Au moment du voyage dont nous parlons, il s'occupait à réunir les matériaux d'une histoire des *Brigands célèbres* qu'il se proposait d'écrire, comptant bien inoculer ses terreurs à tout le genre humain. Son frère, au contraire, était un grand jeune homme réservé, froid, peu impressionnable, au moins en apparence, et qui ne partageait nullement les visions de monsieur son aîné. Le troisième de nos voyageurs, bon enfant s'il en fut, mais bavard, mais braillard, avait été élevé dans une famille de paysans : il en conservait des habitudes rustiques qui, chez un étudiant en droit, avaient je ne sais quoi d'inattendu et de divertissant; avec cela grand philosophe, grand bâtisseur de théories sociales; d'un trait d'éloquence, d'un

trait de plume, il bouleversait de fond en comble le genre humain, déplaçait les capitales, détrônait les monarques, établissait un ordre de choses dont jamais avant lui personne n'avait ouï parler, et dont à l'heure qu'il est les quatre amis rient encore, car leur bonne étoile a voulu que de tant d'événements survenus depuis, aucun ne les ait empêchés d'être toujours entre eux d'excellents camarades.

Les voilà donc tous les quatre dans leur rotonde, emportés vers Paris à raison de huit à neuf kilomètres par heure. Les poches de la diligence avaient été, par l'ami Baptiste, bourrées de pistolets. Ledit Baptiste, à tout instant, interrompait les éclats de rire, les chants et les cris de ses trois camarades, persuadé qu'un signal venait d'être donné par des brigands d'attaquer la voiture. Nous n'avions, bien entendu, qu'une peur, c'était qu'en essayant de tirer sur ses visions il ne nous tuât nous-mêmes. J'ai dit *nous* sans y prendre garde; je n'effacerai pas ce mot, puisque après tout il indique que le quatrième étudiant était votre serviteur, qui n'était pas, tenez-le pour certain, le moins gai de la troupe.

Vous pensez que la nuit se passa à bien autre chose qu'à dormir. Les lamentables histoires racontées par Baptiste, critiquées et raillées par son frère Augustin, interprétées ou niées tout crûment par notre philosophe (vous ai-je dit qu'il s'appelait Eugène?); les chansons de Béranger, que par intermèdes on me faisait chanter : tout cela, je vous jure, faisait de nous quatre les voyageurs les plus éveillés de France; et puis il y avait les relais, le souper en route, les temps d'arrêt dans les auberges, où chaque fois l'on croyait entrevoir tout un monde. Il y avait les voyageurs du coupé, et ceux de l'intérieur, et ceux de l'impériale, qui ne manquaient pas de piquer grandement la curiosité. Mais on a dit tout cela cent fois. Arrivons vite aux incidents spéciaux de notre voyage.

A neuf heures du matin, nous arrivons à Paris, harassés, morts de froid, — c'était en novembre. — Pour nous réchauffer, nous nous mîmes à courir, emportant nos bagages. Nous allions, enfilant les rues et les rues, lorsque l'un de nous s'avisa de demander où nous allions si vite.

— Eh! parbleu! nous allons à l'hôtel, répondit Eugène.

— A quel hôtel?

— Au premier hôtel que nous apercevrons.

Or, le premier hôtel que nous aperçûmes fut l'*hôtel de Suède*.

Une bonne dame, qui le dirigeait, nous reçut avec affabilité, nous disant toutefois qu'elle ne pouvait mettre à notre disposition, ce jour-là, qu'une chambre et deux lits. Nous demandons à voir; ça nous parut superbe, et nous voici tout de suite installés. Un doigt de toilette, et puis nous nous envolons vers l'École de droit. Quelques amis furent ensuite visités; puis vint le dîner, à 2 francs par tête, passage du Saumon. Après dîner, en jeunes gens bien appris, on alla passer la soirée à la Comédie française. Mlle Mars, ce soir-là, jouait le rôle d'Elmire et celui d'Araminte. Je ne dis rien de nos impressions. Je ne dis même pas comment, au sortir du théâtre, nous fîmes, en discutant le mérite de l'actrice, six fois plus de chemin qu'il ne fallait pour retrouver notre *hôtel de Suède*, car ce sont là des faits de tous les jours... Mais voici le moment où je ne dois plus omettre un seul détail, et où le lecteur doit lui-même redoubler d'attention.

Nous venons d'entendre sonner une heure du matin en rentrant à l'hôtel; l'ami Baptiste est inquiet, la maison lui paraît suspecte.

— On ne nous a pas, dit-il, demandé nos passe-ports; nous sommes [illegible] un coupe-gorge.

Et le voilà, bougie à la main, inspectant les corridors, l'escalier, le palier, tous les entours de notre chambre. C'était, je l'ai dit, une vaste chambre à deux lits, ou plutôt c'était un salon au fond duquel se trouvaient deux cabinets-alcôves. L'un de ces cabinets, dans lequel devaient coucher les deux frères Baptiste et Augustin, se trouvait précisément en face de la porte d'entrée; vis-à-vis de l'autre cabinet se trouvait une armoire... A peine avions-nous fait attention à tout cela, lorsque Baptiste rentra éperdu de terreur; puis, sans mot dire, il faisait voir que du haut de l'escalier un couloir mystérieux circulait entre mur et lambris autour de notre chambre. Et c'est dans ce couloir que communiquait l'armoire...

Baptiste voulut partir, aller coucher ailleurs; nous ne pûmes le retenir qu'à la condition de charger et d'armer les pistolets; et puis il fallut encore les précautions suivantes :

Derrière la porte d'entrée on plaça un grand canapé, sur le canapé on mit une bergère, sur la bergère une chaise, et sur la chaise, les uns dans les autres, tout ce que nous avions de vases, de manière qu'on ne pût entrer sans produire un vacarme à réveiller les plus sourds.

Mais notez ce point que, succombant au sommeil après deux nuits blanches, votre serviteur s'était couché et endormi précisément dans le cabinet auquel faisait face la terrible armoire... J'ignorai donc la suite des dispositions...

On avait barricadé la porte de la chambre; mais il n'en pouvait être de même pour l'armoire : elle ouvrait du dedans en dehors, et n'avait pour toute fermeture qu'un léger verrou.

Baptiste avait proposé que tour à tour on y montât la garde; mais Eugène, notre philosophe, eut un trait de génie : il tira de sa poche une longue ficelle, l'attacha d'un bout au verrou de l'armoire; puis, s'étant couché près de moi doucement, s'attacha au poignet l'autre bout de la ficelle. L'armoire ne pouvait donc être ouverte sans qu'aussitôt il en fût averti... Les choses ainsi disposées, on ne tarda pas à dormir.

Mais voilà que deux heures plus tard, m'éveillant tout à coup, je sautai du lit. Je rencontrai la ficelle... Vous figurez-vous les cris, l'épouvante et tout le brouhaha?... On courait à la porte; notre pyramide s'écroula sur notre philosophe meurtri; Baptiste tira dans le plafond un coup de pistolet... et chacun se crut mort. Eugène enfin alluma la bougie. Tout alors s'expliqua. Nous vîmes le beau ménage que nous venions de faire, et nous fûmes pris d'un fou rire, auquel succéda bientôt une nouvelle inquiétude : n'allait-on pas nous prendre nous-mêmes pour des malfaiteurs ou des fous furieux?

Nous eûmes le bon esprit de tout avouer à l'hôtesse, qui rit beaucoup de l'aventure, et nous nous empressâmes de payer *la casse*. Je dois ajouter que nous fûmes, les nuits suivantes, des modèles de sagesse.

Mais jamais nous n'avons revu l'*hôtel de Suède* sans un tressaillement, non pas de terreur, mais de franche gaieté; et nous en sommes, je crois, restés de belle humeur pour tout le reste de nos jours.

LA LOGGIETTA DE SANSOVINO,

A VENISE.

Si la *Piazzetta* offre dès le premier regard au voyageur venant de la mer ou du Grand canal un enchantement qui résume toutes les magies de Venise, la *Loggietta* bâtie sur la petite place, au pied du Campanile, est elle-même un abrégé de merveilles. Cet exquis petit monu-

ment est un chef-d'œuvre de Jacopo Sansovino, qui y a réuni toutes les délicatesses de l'architecture et de la sculpture.

« La Logette, dit M. Charles Blanc [1], est exhaussée de quelques degrés, garnie de bancs en brocatelle de Vérone, environnée d'une balustrade de marbre, et fermée par une grille du plus admirable travail. Huit colonnes d'ordre composite, engagées dans le mur deux à deux, séparent trois arcades qui sont les portes d'une grande salle qui servait autrefois de salon de conversation aux

Pallas, statue, par Jacopo Sansovino. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie de Naya.

nobles Vénitiens. Le procurateur de Saint-Marc, chef de la garde, s'y tenait pendant les séances du Grand Conseil. Au-dessus de l'entablement continu que soutiennent les colonnes s'élève un attique orné de bas-reliefs d'un excellent goût, et dont les compartiments répondent aux divisions de l'étage inférieur. Cet attique est gracieusement couronné d'une seconde balustrade. Les entre-colonnements les plus étroits se creusent en niches où reluisent de jolies statues de Sansovino, qui s'encadrent dans les fins ornements exécutés par Titius Minio, son élève. Tout ce palais en miniature est revêtu des marbres les plus rares; il est travaillé, ciselé, fouillé comme un bijou, et l'œil n'y peut rien rencontrer qui ne soit charmant. »

Deux des statues qui garnissent les niches de la *Loggietta* sont ici figurées : ce sont celles de Pallas, revêtue de ses armes, tenant la lance et le bouclier chargé du masque de la Gorgone, et de Mercure, que l'on voit au moment où il vient de trancher la tête d'Argus endormi.

[1] *De Paris à Venise*, 1857.

Les deux autres statues représentent Apollon et la Paix : cette dernière, au moins pour l'expression, est sans doute la plus admirable ; toutes sont conçues et exécutées dans ce sentiment fin et élégant des artistes florentins du seizième siècle, qui ont traduit avec tant de grâce et de liberté l'antiquité païenne. On le retrouve encore dans les bas-reliefs des soubassements représentant Phryxus et Hellé, Léandre, etc.

Jacopo Sansovino était en effet Florentin, fils d'Andrea Sansovino, l'auteur du Baptême de Jésus-Christ, au Bap-

Mercure, statue, par Jacopo Sansovino. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie de Naya.

tistère de Florence, et du beau groupe de l'église Saint-Augustin à Rome. Sa vie se partagea entre Florence et Rome jusqu'en 1529, époque à laquelle il vint se fixer à Venise, où il travailla sans interruption jusqu'à sa mort, arrivée en 1570. Il a rempli la ville de ses ouvrages, inégaux entre eux sans doute, parfois d'une grâce un peu maniérée, mais originaux, pleins de vie et d'un sentiment puissant de la forme. C'est lui qui a fait les statues colossales de Mars et de Neptune, à l'entrée de l'escalier des Géants; le saint Jean-Baptiste de l'église des Frari, les quatre Évangélistes qui ornent la balustrade de Saint-Marc, les portes de bronze de la sacristie, et une Vierge en marbre pour la même église. Il fut l'ami d'Andrea del Sarto et de Raphaël.

LA GUERRE.

Le spectacle étrange et épouvantable que nous venons d'avoir sous les yeux nous invite à jeter un coup d'œil

d'ensemble sur l'histoire générale de l'humanité, et à examiner si l'aliénation belliqueuse dont les hommes sont atteints depuis quelque temps est une épidémie passagère ou bien si ce n'est pas jusqu'à ce jour une maladie qui semble invétérée dans le sang de la race humaine.

Les républiques de la Grèce ancienne, relativement si spirituelles pourtant, se sont entre-massacrées jusqu'au jour où Alexandre les eut soumises; puis se sont encore réciproquement battues jusqu'à ce que Sylla les eût fait évanouir dans l'aplatissement de la Province romaine. — César ne tomba du haut de sa dictature que pour faire place à une funèbre guerre civile, puis à une ignoble série d'empereurs. — Carthage porte ombrage à Rome, la trompe par tous les moyens possibles, est déchirée par les partis et succombe pour être anéantie. — Les Égyptiens, fatigués de leurs rois, ne les renversent que pour s'atteler au joug de nouvelles dynasties. — L'empire romain se disloque dans sa décrépitude, et les souverains convertis au christianisme, religion d'amour, s'imposent à leur tour par le glaive, la terreur, l'exil, le fer et le feu. — Mahomet n'a pas de meilleur apôtre que son yatagan. — La Chine, depuis quatre mille ans, ne reconnaît comme mode salutaire de gouvernement que la discipline des coups de bambou. — Les frontières arbitraires des diverses nations de l'Europe varient au gré des armées qui s'entre-choquent : Charles-Quint reprend ce que François Ier a volé; Louis XIV incendie le Palatinat; Napoléon recule les frontières jusqu'à Rome, Berlin et Amsterdam; 1815 dégonfle le ruban, 1870 le rétrécit encore; et c'est un pareil jeu sur la terre entière.

Revenons sur les détails de ce tableau.

Dans les guerres civiles de la Chine, on voit jusqu'à 1 200 000 têtes coupées pour détruire une conjuration. Dans celles des Mongols et des Tartares, on voit des villes entières d'un demi-million d'habitants passées au fil de l'épée, incendiées et rasées. La ruine de Jérusalem, amenée surtout par l'horrible guerre civile et religieuse des sectes et des partis, nous montre 1 100 000 cadavres jonchant le sol ensanglanté. La guerre du Péloponèse nous offre le spectacle de toute cette florissante contrée décimée par le glaive et la peste et ruinée pendant une génération entière. La guerre sociale a dévoré en Italie, d'après les calculs de Velleius Paterculus, plus de 300 000 citoyens, la fleur des Romains. La guerre de César contre Pompée et celle d'Antoine contre Octave offrent des égorgements réciproques, où l'on voit jusqu'à 60 000 meurtres du même coup. La guerre civile des deux Roses, en Angleterre, ne se termina qu'après avoir été noyée dans le sang de 100 000 victimes. (Goldsmith.) Celle des Guelfes et des Gibelins, en Italie, ne fut pas moins meurtrière; et l'on constate une folie plus sanguinaire encore dans les incessantes révolutions d'Espagne. Dans les guerres civiles de l'histoire de France, nous remarquons, sans compter celles de la féodalité, la guerre des Albigeois, sous Philippe-Auguste, où 110 000 personnes sont égorgées ou brûlées; la Jacquerie du quatorzième siècle, où 130 000 paysans et 20 000 nobles ou soldats sont massacrés; la guerre des Armagnacs et des Bourguignons, qui fait 50 000 victimes; les guerres de religion entre catholiques et huguenots, lesquelles, de François II à Henri IV, font plus d'un demi-million de victimes. Passons sous silence la Ligue, la Fronde, la révolution française, les trois journées de 1830, celles de juin 1848, le coup d'État, l'insurrection de la Commune. Or, tous ces meurtres auraient pu être évités par la raison, le cœur, et un peu de bonne volonté.

Les guerres civiles, quoique plus horribles et plus méprisables encore que les guerres internationales, puisqu'on s'y bat frère contre frère, parents contre parents, amis contre amis, sont loin cependant de jouer le plus grand rôle dans cette effroyable tragédie humaine. Les tueries internationales sont incomparablement plus vastes et plus formidables, quoique, comme dans les précédentes, les batailleurs ne savent pas la plupart du temps pour qui ni pourquoi ils s'entre-massacrent avec un acharnement forcené.

Jetons un coup d'œil sur ces grands spectacles de la tragi-comédie humaine.

Jules César a immolé quelque 3 millions d'hommes à son ambition. Alexandre en a assassiné environ 4 millions, Attila 7 millions, Charlemagne 5 millions, Gengiskan 7 millions, Tamerlan 7 millions, Napoléon 6 millions. On peut compter dans les croisades 5 millions et demi de morts; on remarque que le Coran a égorgé 8 millions d'hommes, rien qu'en Espagne, et que les Espagnols ont immolé à leur cupidité 12 millions d'Américains après la conquête. Les batailles « glorieuses » dirigées par les « grands hommes » nous offrent des statistiques comme celles-ci, par exemple. La bataille de Leipzig laisse sur le terrain *cinquante mille* cadavres; la bataille de Cannes, où Romains et Carthaginois combattirent corps à corps et par le glaive, en laissa *soixante-dix mille* baignés dans leur sang; à Borodino, on compte *quatre-vingt mille* morts ou blessés; les journées féroces de Ligny et de Waterloo laissèrent *quatre-vingt-sept mille* hommes sur le champ de bataille; à la prise d'Antioche par les Romains, 145 ans avant Jésus-Christ, *cent mille* habitants furent passés au fil de l'épée; la bataille décisive livrée par Attila, en 451, dans les plaines catalauniques, laissa *cent soixante mille* morts étendus sur le champ funèbre; l'épouvantable boucherie faite à la hache entre chrétiens et sarrasins, entre Alphonse IX de Castille et l'almohade Mohamed, à Tolosa (1211), laissa *deux cent mille* cadavres : on ne fit pas de prisonniers; en France, la bataille de Châtellerault, entre Charles Martel et Abdérame, fut aussi gigantesque; au siége de Candie par les Turcs, en 1669, *cent quarante mille* êtres humains versèrent leur sang; César dans les Gaules, Xerxès sur le Pont-Euxin, Sémiramis sur l'Indus, s'étaient vantés de pareils trophées. Est-il possible de se représenter exactement de tels carnages, de telles multitudes humaines, en pleine santé le matin, égorgées le soir, en bloc, pour le bon plaisir de quelques ambitieux? Le total des victimes des guerres peut compléter ce coup d'œil général sous une forme pittoresque et édifiante. Nous pouvons remarquer ainsi que la guerre de Crimée a tué 185 000 hommes; que la dernière guerre d'Amérique en a tué un million; que la guerre de Sept ans en a abattu le même nombre, d'après les calculs de Frédéric II; que dans la guerre d'Espagne, sous Napoléon, 500 000 Français et 900 000 Espagnols s'assassinèrent réciproquement; que dans la retraite de Russie 450 000 hommes eurent pour linceul la neige ensanglantée, etc. Mais cet aperçu n'a d'autre but que de préparer le lecteur à entendre les conclusions suivantes, l'objet et le dénoûment de cet article.

J'ai fait le calcul de toutes les guerres, peuple par peuple et siècle par siècle, en consultant les documents statistiques officiels, pour notre époque et pour les temps modernes, et les histoires les plus accréditées pour les temps anciens. Le premier résultat de cet examen est que, depuis les origines de l'histoire (guerre de Troie) jusqu'à ce moment, *il n'y a pas encore eu une seule année sans guerre* à la surface de la terre.

Le second résultat de ce calcul a été que les nations de notre histoire asiatico-européenne s'entre-tuent régulièrement *dix-huit millions* d'hommes par siècle, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins; mais cela revient toujours à peu près au même chiffre.

Récapitulons sommairement comme exemple la série des guerres faites depuis cent ans dans les nations européennes, leurs relations et leurs colonies. En nous rappelant ces fastes de notre époque, nous nous retremperons un instant dans le fleuve de l'histoire.

Au milieu du siècle dernier, nous avons eu la guerre de Sept ans (1756-1763), qui, d'après les calculs de Frédéric II, a abattu près d'un million d'hommes. Mais ne la comptons pas, et résumons seulement les événements militaires accomplis de 1771 à 1871 : la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique (1778-1783) détruit 400 000 hommes; les guerres de la république (1791-1800) coûtent la vie à 1 800 000 Français et à 2 500 000 étrangers; les guerres de l'empire tuent 2 600 000 Français et 3 500 000 étrangers.

Depuis 1815, la France a pris treize fois les armes : guerre d'Espagne, en 1823; — de Grèce, en 1827; — d'Algérie, de 1830 à 1871; — d'Anvers, Ancône, Saint-Jean d'Ulloa; Rome, en 1849; — Crimée, Italie; plus les expéditions de Syrie, Chine, Cochinchine, Mexique; — guerres qui ajoutent 2 340 000 aux chiffres précédents.

Il serait interminable de reproduire ici le compte de chaque guerre, même pour ce seul siècle. Ainsi, par exemple, le détail de la guerre d'Orient obligerait à compter séparément 95'615 soldats tués ou morts pour l'armée française; 22 182 pour l'armée anglaise; 2 194 pour la piémontaise; 35 000 aux Turcs et 630 000 aux Russes. Total, 785 000. — Pour la guerre d'Italie, nous avons 38 650 Autrichiens, 17 775 Français et 6 575 Sardes. Total, 63'000. — Dans la guerre de la Prusse à l'Autriche en 1866, nous aurions à marquer 25 000 Autrichiens tués, 11 000 Prussiens, 4 000 Saxons, Bavarois et Hanovriens, et 6 000 Italiens. Total, 46 000.

Le contingent de chaque peuple serait plus long que cet article. Qu'il nous suffise de dire que nous avons puisé nos documents dans les rapports officiels, toutes les fois que cela a été possible, et les autres évaluations aux mémoires qui ont le plus d'autorité.

Depuis cent ans également, la Prusse, en dehors de la part qu'elle a prise aux guerres précédentes, ajoute à ces chiffres, en y comprenant les victimes de la guerre qui vient de finir, un total d'environ 600 000 morts.

L'Angleterre, également en dehors des conflits qu'elle a eus ou partagés avec la France, compte pour un million de tués.

La Russie en offre 700 000 pour les trente dernières années du siècle dernier, et 600 000 pour celui-ci, toujours sans compter la part qu'elle a prise au déficit inscrit au paragraphe de l'histoire de France.

La Turquie, la Perse et la Grèce ajoutent 1 550 000 pour leurs convulsions de ce même centenaire.

L'Italie compte pour 800 000 cadavres.

L'Autriche, en dehors de ses relations belliqueuses avec les nations qui précèdent, n'en compte que 150 000.

L'Espagne, guerres extérieures et civiles, doit être inscrite pour 450 000.

Les colonies américaines, pour 500 000.

Le Portugal en ajoute 140 000 pour cette même période.

Les États-Unis d'Amérique ont fait tomber dans ce siècle 1 200 000 hommes sur les champs de bataille du nouveau monde.

Enfin, les guerres additionnées des États de Suède, Norvége, Danemark, Hollande, Belgique, Suisse et Savoie, ajoutent aux chiffres qui précèdent 190 000 morts.

C'est un total de 19 840 000 pour le chiffre des hommes détruits, depuis cent ans seulement, par les guerres de nos pays civilisés, soit *tués* sur le champ de bataille, soit *morts* dans les ambulances et les hôpitaux militaires.

La récapitulation générale des guerres extérieures, civiles et religieuses des différents peuples du monde civilisé donne donc, comme il a été dit plus haut, une moyenne de *dix-huit millions* d'hommes égorgés par siècle pour des raisons politiques, tantôt plus, tantôt moins; mais telle est la moyenne séculaire des nations de notre histoire.

Les nations de l'extrême Orient (empire chinois et voisins) versent en même temps à peu près la même quantité de sang. Dans le reste du globe, il n'y a guère que 4 à 5 millions d'hommes d'assommés dans le même espace de temps. Au total, *c'est, au minimum, quarante millions d'hommes*, âgés de trente ans en moyenne, *que l'humanité se détruit par siècle* dans ses incessantes guerres politiques, religieuses ou internationales.

La population entière du globe est de 1 200 000 000 d'habitants. Il naît un enfant par seconde, 3 700 par heure. Sur 43 garçons, la mère humanité choisit le plus fort, qui ne mourra pas en bas âge et parviendra vigoureux jusqu'à la plénitude de sa vie. Elle en marque de la sorte au front 400 000 par an, lesquels, lorsqu'ils sont arrivés vers la trentaine, se trouvent armés en guerre et se massacrent les uns les autres jusqu'au dernier, et cela perpétuellement, depuis qu'il y a des êtres raisonnables sur ce globe tournant, aussi bien qu'aux temps antédiluviens du rude rhinocéros *tychorrhinus* et du ptérodactyle *crassirostris*.

Apprécions-nous comme il le mérite ce tableau séculaire de 40 millions d'hommes baignés dans leur sang?

40 millions! C'est plus d'hommes qu'il n'y a d'habitants dans la France entière ; plus qu'il n'y en a aussi dans tous les États réunis de la Confédération allemande ; plus qu'il n'y en a dans l'empire d'Autriche.

La suite à une autre livraison.

ÉDUCATION.

Si vous avez envie que l'enfant craigne la honte et le châtiment, ne l'y endurcissez pas : endurcissez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il lui faut mépriser; ôtez-lui toute mollesse et délicatesse au vestir et au coucher, au manger et au boire; accoutumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. MONTAIGNE.

OISIFS.

Cuvier disait en souriant que dans tout le règne animal il n'avait pas trouvé une classe qui l'eût effrayé autant que la nombreuse famille des oisifs.

Il travaillait sans cesse, et comme il pouvait être exposé à ne pas toujours avoir à sa portée un carnet ou un papier quelconque, il s'était habitué à prendre des notes sur le creux de sa main gauche.

LES LIBÉRALITÉS AMÉRICAINES
EN FAVEUR DE L'INSTRUCTION POPULAIRE

En Amérique, dit M. le docteur Azam, dans la *Gironde* du 6 septembre dernier, les dons et legs à l'instruction publique sont le couronnement d'une vie dignement remplie, et deviennent une gloire que ne dépasse aucune autre : aussi s'y fait-il en ce genre de véritables miracles.

En 1861, M. Vassar, brasseur de bière à Boston, réunit quelques notables, et, après les avoir priés de vouloir bien s'occuper de la fondation d'un collége de jeunes filles, leur donne pour cette œuvre 2 500 000 francs.

Après la guerre de sécession, M. Peabody (1) a donné 5 millions spécialement aux écoles de nègres affranchis (*colored schools*).

En huit ans, de 1860 à 1868, l'Université d'Yale a reçu de divers particuliers une somme de 4 millions; un inconnu a donné 450 000 francs.

Le capital de l'Université de Cambridge, près de Boston, donné par des particuliers, atteint 10 500 000 francs.

Enfin un commerçant retiré, Smithson, a fondé de son argent l'institution scientifique qui porte son nom. Cette œuvre, aujourd'hui plus puissante qu'un ministère de l'instruction publique, est soutenue et gérée par des particuliers.

— Ces chiffres sont éloquents, ajoute un membre de la Société Franklin; ils n'ont pas besoin de commentaire. C'est à chacun à en tirer la leçon. Il ne faut pas être millionnaire pour contribuer aux œuvres collectives d'utilité sociale. Mais chez nous les habitudes de libéralité, outre qu'elles sont peu larges, ne se tournent guère du côté des œuvres d'instruction. C'est pourquoi les institutions d'initiative privée, qui pourraient avoir le plus de fécondité, languissent. Donner une impulsion décisive aux bibliothèques populaires ne demanderait pas les millions d'un Peabody et d'un Smithson. La gloire pure et douce d'être pour les bibliothèques du paysan et de l'ouvrier ce qu'a été Montyon pour l'Académie française, et d'y associer à jamais son nom, ne tentera-t-elle pas un jour un honnête homme, ami du vrai progrès, ami de son pays?

UNE MOSAIQUE ROMAINE DE LA SUISSE.

On voit ici reproduit un fragment de mosaïque trouvé en Suisse, près de la petite ville d'Orbe, sur le chemin de Lausanne à Yverdun. Ce n'est qu'une partie de l'encadrement d'une grande mosaïque qui formait le pavé d'une chambre, dans une riche villa romaine dont il ne reste plus rien. Ce morceau offre la représentation d'une voiture servant à transporter soit des récoltes, soit des marchandises enfermées sous une sorte de bâche que tient attachée un véritable réseau de cordes. Un arc de bois est adapté vers l'arrière au bordage supérieur du char, et semble avoir été destiné, dans d'autres circonstances, à soutenir une couverture ou capote. Tout le véhicule ressemble fort aux charrettes encore en usage. Le corps est fait de barres formant une corbeille garnie intérieurement d'ais assemblés. Les roues sont à rayons et fixées à l'essieu par une clavette; celles de derrière sont un peu plus hautes que celles de devant. Entre les roues est suspendu un objet recourbé qui, dans la mosaïque, a la couleur du fer, et qu'à sa forme on peut reconnaître pour un sabot destiné à enrayer dans les descentes rapides; quelques personnes y ont vu un marchepied servant à monter sur la voiture. Le conducteur est assis sur une planche formant siége, et ses pieds s'appuient sur le timon, auquel sont attelés deux bœufs sous le joug. Il porte le manteau épais à capuchon, qui était le vêtement ordinaire des esclaves et des autres personnes que leur profession forçait de braver les intempéries des saisons; il tient un long bâton ou aiguillon avec lequel il dirige l'attelage.

Un arbre grossièrement figuré, et dont il serait malaisé de déterminer l'espèce, sépare cette première partie du tableau d'une figure d'homme couvert d'une tunique courte, à manches, les jambes nues, et chaussé de bottines que l'on voit souvent dans les sujets antiques aux pieds des paysans. Cet homme porte un seau de la main droite, et tient sous son bras gauche un faisceau de lattes ou de bâtons. Un troisième personnage paraît à la suite entre des arbres semblables au précédent; son vêtement, peu distinct, est un sayon court descendant seulement jusqu'au milieu de la cuisse; il a aussi les jambes nues et les pieds chaussés de souliers; il s'appuie de la main gauche sur un bâton noueux ou massue, et de la droite tient une corne dans laquelle il souffle: c'est, selon toute apparence, un pâtre qui rassemble les bestiaux accoutumés à entendre ce signal.

Charrette figurée dans une mosaïque trouvée en Suisse. — Dessin de Féart.

Ce fragment d'une bordure qui, sans doute, représentait dans toute son étendue des sujets de la vie rustique, a pour nous l'intérêt tout particulier propre aux monuments trop rares qui nous font pénétrer dans la vie journalière des anciens, et nous offrent des détails de leurs mœurs, de leurs costumes, des objets à leur usage, reproduits naïvement, en dehors des conventions ordinaires de l'art.

(1) Voy., sur Georges Peabody, p. 210, 226.

LE PONT DU HOURAT
(PYRÉNÉES).

Le Pont du Hourat. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de A. Davanne.

Hourat veut dire « trou. » Aussi retrouve-t-on ce nom dans plusieurs parties des Pyrénées. Ainsi un roc gigantesque que l'on aperçoit des ruines de Saint-Orens, sur la route d'Argelez à Cauterets, est appelé le « Hourat », sans doute parce qu'il est percé à moitié de sa hauteur par une vaste caverne. On désigne sous la même dénomination une sorte de précipice au fond duquel mugit le Gave, à peu de distance de Laruns, sur la ligne qui conduit de Pau aux Eaux-Chaudes. Quand on sort de Laruns, en se dirigeant vers le sud, on voit une haute muraille rocheuse qui semble s'opposer à tout passage. Autrefois ce n'était que par un sentier de mulets très-escarpé et dangereux que l'on pouvait descendre par des degrés de pierre vers le Gave pour le franchir. De jeunes femmes de la vallée d'Ossau, fortes et agiles, les Ossalaises, portaient sur leurs épaules les voyageurs.

Vers le milieu du siècle dernier, on ouvrit à travers le roc une route de voitures qui, montant, descendant, conduisait un peu plus aisément, mais non sans peine et sans péril encore, jusqu'au *pont Crabé* (pont des Chèvres).

C'est seulement depuis une vingtaine d'années qu'on a construit la belle et large route dite des Eaux-Chaudes, qui sert maintenant aux diligences, et dont les pentes, tout en dominant des perspectives pittoresques et des effets imposants, sont assez douces et faciles pour que les touristes les plus timides ne ressentent aucune inquiétude. M. Taine a peint avec la magie ordinaire de son style ce curieux passage :

« Au nord de la vallée d'Ossau est une fente; c'est le chemin des Eaux-Chaudes. Pour l'ouvrir, on a fait sauter tout un pan de montagne; le vent s'engouffre dans ce froid défilé; l'entaille perpendiculaire, d'une noire couleur ferrugineuse, dresse sa masse formidable comme pour écraser le passant; sur la muraille de roche qui fait face, des arbres tortueux se perchent en étages, et leurs panaches clair-semés flottent bizarrement entre des saillies rougeâtres. La route surplombe le Gave qui tournoie... C'est lui qui a creusé cette prodigieuse rainure... Il s'y est repris à plusieurs fois et pendant des siècles; deux étages de niches énormes arrondies marquent l'abaissement de son lit et les âges de son labeur; le jour paraît s'assombrir quand on entre; on ne voit plus sur sa tête qu'une bande de ciel. Sur la droite, une file de cônes gigantesques monte en relief sur l'ardent azur. »

CARNET D'UN FLANEUR.

Voy. p. 115, 227, 302.

NOTRE MÈRE ÈVE. — LE FILS DE LA FERMIÈRE.

Un proverbe dit : « Les proverbes sont la sagesse des nations. » Mais les nations, en théorie du moins, ont tant de sagesse, qu'après l'avoir dépensée en proverbes il leur en reste encore pour mettre dans les fables, contes, chansons et légendes.

Voici, par exemple, un recueil de légendes islandaises. A travers la naïve et capricieuse fantaisie de ces contes populaires créés au coin du feu pour charmer les longues veillées, et non pour prêcher la sagesse, on voit poindre par-ci par-là, comme les perce-neige à la fin de l'hiver, quelques petites leçons de morale qui ne sont pas à dédaigner.

Deux de ces récits, qui mettent en scène chacun une mère de famille, montrent clairement que dans l'accomplissement d'un devoir il n'y a négligence si petite qui ne puisse avoir les conséquences les plus graves.

Notre première mère Ève, qui avait déjà un certain nombre d'enfants, s'était levée une fois très-tard, ce qui est déjà une faute très-grave quand on a beaucoup d'enfants et pas de gouvernante. Elle n'avait lavé que la moitié de ses enfants, quand tout à coup Dieu lui vint rendre visite. Elle eut honte de montrer ceux qui n'étaient pas propres, et les cacha précipitamment où elle put. Première punition pour une mère, d'avoir honte de ses enfants.

Quand elle eut présenté les autres, Dieu lui demanda si c'était tout. Pour cacher sa première faute, qui était légère, elle en commit une bien plus grave, car elle mentit :

— Seigneur, répondit-elle, je n'ai pas d'autres enfants.

Alors le Seigneur lui dit :

— Puisqu'il en est ainsi, Dieu cachera aux hommes ce que la femme a caché à Dieu. Ceux de vos enfants que vous n'avez pas voulu montrer, pour ne pas avouer votre négligence, donneront naissance à la *race cachée*. Cette race sera invisible aux hommes; elle vivra dans les lieux déserts, dans les rochers, dans les marais, dans les maisons abandonnées. Ce sera la race des fées, des lutins, des farfadets, des gobelins, des poulpiquets, des kobolds, selon les pays. Elle sera si capricieuse et si malveillante que l'homme vivra dans des transes continuelles, ne sachant jamais s'il est en paix ou en guerre avec elle.

Et il fut fait comme le Seigneur avait dit. Voilà donc la négligence et le mensonge de la première femme qui retombent sur toute sa postérité. Car si le *peuple caché* mène une vie honteuse et misérable, le *peuple visible*, celui des hommes, tourmenté sans cesse de la crainte de l'autre, n'est pas beaucoup moins à plaindre.

Le second de ces récits met en scène une fermière.

Cette femme avait un beau petit enfant qui commençait à marcher, mais il lui fallait de l'aide. C'était quelquefois un embarras pour la fermière de l'avoir toujours avec elle; mais jusque-là elle ne l'avait jamais quitté. Un jour qu'elle avait beaucoup de linge à laver, elle se prit à songer que c'était déjà une charge lourde et gênante que son linge et ses ustensiles. Comment, alors, emmener l'enfant jusqu'à la fontaine?

— Si je ne lui donne pas la main, se dit-elle, il pleurera tout le long du chemin; peut-être même tombera-t-il sur les cailloux. Si je lui donne la main, il faudra que je porte d'un seul bras ce qui est déjà embarrassant pour deux. Essayons cependant.

Elle allait se décider, lorsqu'elle calcula dans son esprit le poids du fardeau et la distance de la fontaine, trouva l'un trop lourd, l'autre trop grande, et conclut qu'elle laisserait l'enfant à la maison.

— Bah! pensait-elle, pour être un quart d'heure tout seul, il n'en mourra pas : la fontaine est à quatre enjambées d'ici, et j'aurai expédié mon paquet de linge en un rien de temps.

Cette femme, comme beaucoup de femmes et même comme beaucoup d'hommes, se contredisait sans même s'en apercevoir, pour justifier son caprice et sa paresse, déclarant à cinq minutes de distance le paquet lourd et léger, et la fontaine proche et éloignée. Son raisonnement lui sembla bon :

— Le feu est éteint, ajouta-t-elle, les couteaux hors de portée; quant au chat, il est encore trop petit pour faire du mal même à un enfant. C'est arrangé, je le laisse.

Elle assit le petit garçon sur un banc à la porte, en lui recommandant d'être bien sage. Il dit qu'il serait bien sage, et, appuyant son dos à la muraille, il se mit à balancer gentiment ses petites jambes, pour se distraire. Sa mère se retournait de temps en temps, et lui souriait, tout en marchant.

Quand elle eut lavé tout son linge, elle revint presque en courant; car quelque chose lui disait qu'elle avait eu tort de ne pas emmener l'enfant. Cependant, elle l'aperçut de loin, bien tranquille sur son petit banc; mais à peine fut-elle près de lui qu'il sauta de son banc comme un petit chat sauvage, et se mit à crier du haut de sa tête, ses deux petits poings fermés de rage; puis il fit mine d'égratigner et de mordre sa mère, hurlant de plus en plus fort, comme s'il eût percé quatre dents à la fois.

La fermière fut fort surprise de voir son enfant si méchant. Elle fut tout à fait fâchée quand elle vit que rien ne pouvait le calmer, que sa méchanceté augmentait d'heure en heure, et que personne dans la maison ne pouvait plus dormir, ni le jour ni la nuit.

Elle alla trouver une de ses voisines, qui passait pour avoir beaucoup de jugement et de prudence. La voisine, après avoir réfléchi les mains croisées sur ses genoux et les yeux baissés, dit à la fermière :

— Vous avez certainement laissé votre enfant tout seul.

L'autre fut obligée d'avouer, en rougissant, ce qu'elle avait fait par paresse et par négligence.

— Eh bien, dit la voisine, tout le mal vient de là. Le temps que vous tourniez le dos, on vous a changé votre enfant.

— Cependant c'est bien lui, seulement plus méchant.

— Oh! les fées sont bien habiles. C'est le même en apparence, mais, je vous le dis, il y a eu un échange. Voici ce que vous allez faire. Cachez-vous, et observez-le sans qu'il s'en doute. Tant que vous êtes là, il fait l'enfant; quel qu'il soit, il appartient à la *race cachée*, et il sait bien son métier. Changez, dans votre ménage, quelque chose à vos habitudes : cela l'étonnera, et il ne pourra se tenir de faire ses réflexions quand il se croira seul. Quand vous l'aurez surpris parlant comme un homme, battez-le, sans vous émouvoir de ses cris, jusqu'à ce qu'on vous ait rendu votre enfant.

La fermière retourna chez elle, et, après avoir bien réfléchi, voici ce qu'elle imagina. Prenant plusieurs baguettes, elle les mit bout à bout, et à l'extrémité de la dernière attacha une cuiller à soupe. Après cela, elle plaça un chaudron devant le feu et y mit la cuiller. Les baguettes qui en prolongeaient le manche montaient jusqu'à la moitié de la cheminée. Ensuite elle sortit, ayant bien soin de laisser la porte entre-bâillée. Le petit garçon, laissé seul, se mit d'abord à trotter çà et là; puis, s'approchant avec curiosité du chaudron, il le regarda longtemps d'un air réfléchi. Il plongeait ses regards dans l'intérieur pour y voir la cuiller, puis il examinait avec surprise les baguettes.

— Eh bien, par exemple, s'écria-t-il en frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre, je ne suis pas né d'hier et j'ai l'expérience du monde, comme cela peut se voir à ma barbe, et pourtant, de ma vie je n'ai vu une si grande cuiller pour un si petit pot!

La fermière, qui était aux écoutes, se précipita dans la cuisine, et, saisissant une bonne poignée de menu bois vert, se mit à frapper l'enfant malgré ses supplications et ses sanglots. Au moment où il criait le plus fort, apparut une grande femme qui portait un marmot entre ses bras.

— Méchante que tu es, dit-elle à la mère, est-ce ainsi que tu traites mon pauvre mari, pendant que moi je prends si grand soin de ton fils?

La fermière, sans lui répondre, reprit son enfant qui lui tendait les bras en souriant, et, sans s'inquiéter de ce que devenaient la fée et son mari, elle se mit à le couvrir de baisers. Le petit garçon, grâce aux soins de sa mère, qui ne le quittait plus d'un instant, devint un beau jeune homme et un excellent ouvrier.

C'est, dit-on, de cette aventure que date, en Islande (et peut-être ailleurs), la détestable coutume de fouetter les enfants qui ne sont pas sages, afin de chasser l'esprit de révolte et de méchanceté, comme on bat un habit pour en chasser la poussière.

HUMANITÉ.

Saint Augustin rapporte que la première fois qu'on entendit, à Rome, prononcer sur la scène ce beau vers de Térence :

Homo sum; humani à me nihil alienum puto, (1)

il s'éleva de l'amphithéâtre un applaudissement universel. Il ne se trouva pas un seul homme, dans une assemblée si nombreuse, composée de Romains et des envoyés de toutes les nations déjà soumises ou alliées à leur empire, qui ne parût sensiblement touché, attendri, pénétré. Or, que nous apprend un concert si unanime entre des peuples d'ailleurs si peu concertés, si différents d'opinions, de mœurs, d'éducation, d'intérêts; que dis-je? la plupart ennemis secrets, quelques-uns même déclarés? N'est-ce pas évidemment le cri de la nature qui, dans ce moment d'audience que chacun donnait à la raison en écoutant l'acteur, suspendait toutes les querelles particulières pour prononcer avec lui solennellement cette belle maxime? (1)

(1) Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est indifférent.

LE TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE.

Suite. — Voy. p. 291, 372.

Aujourd'hui nous pouvons répondre à toutes les interrogations qui se présentaient naturellement à l'esprit, depuis tant d'années, devant la masse confuse de ces ruines.

Ainsi, nous pouvons dire de la manière la plus positive :

Oui, le monument était en lui-même et dans ses parties complémentaires de forme circulaire; c'était, pour en donner l'idée la plus précise dans le moins de mots possibles, un cylindre surmonté d'un cône, la hauteur du cône étant le double de celle du cylindre.

Oui, le monument était tout entier d'ordre ionique, ainsi que l'avaient annoncé les chapiteaux épars au milieu de ses ruines, mais d'un ionique assez profondément modifié pour lui imprimer une physionomie toute particulière.

Non, le monument ne s'élevait pas de la terre vers l'espace sans transition; il reposait sur un plateau de pierres de taille, solidement établi lui-même sur deux assises épaisses.

Oui, la tradition vulgaire a eu parfaitement raison en n'y voyant invariablement qu'un tombeau, et il ne restera pas le moindre doute à cet égard dans l'esprit de tous ceux qui le visiteront, et qui surtout auront déjà exploré d'autres grands monuments du même genre.

Ces faits une fois bien établis, je vais les compléter en faisant à grands traits la description générale de l'édifice.

La base, le corps du monument, est, ainsi que je viens de le dire, un cylindre; le diamètre de ce cylindre est de $60^{m}.90$; son rayon, de $30^{m}.45$; sa circonférence, de $191^{m}.23$.

A la surface du cylindre se développait une colonnade de demi-colonnes engagées lisses, c'est-à-dire sans cannelures, qui en embrassait le périmètre entier; elles étaient au nombre de soixante.

La moyenne du diamètre de la base des fûts est de 803 millimètres; celle du diamètre des sommets, de 703 millimètres; celle des entre-colonnements simples, de $2^{m}.363$; celle des entre-colonnements d'axe en axe des colonnes, de $3^{m}.166$.

Le cercle que décrit la colonnade avait été divisé en quatre parties égales par quatre portes de décoration répondant aux quatre points cardinaux, mais dont l'interposition avait à peine fait modifier les entre-colonnements; seulement elles avaient motivé, dans les deux colonnes entre lesquelles elles se trouvaient, l'emploi d'un chapiteau différent de celui de la colonnade.

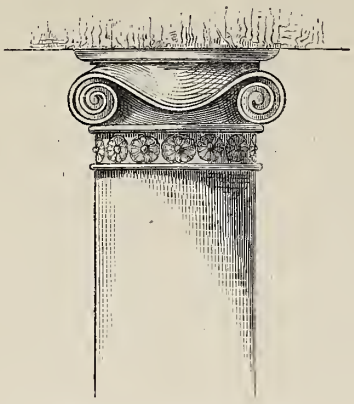
Celui-ci est le chapiteau ionique ordinaire à coussinet; mais comme on avait reconnu que ce coussinet est un peu lourd, on le supprima afin de donner au chapiteau des portes plus de légèreté et de grâce, et tout l'espace qu'il occupait avec l'échine a été couvert d'un ensemble d'ornements en relief dans la partie essentielle; au centre est une palme élégante.

La base de toutes les colonnes est la même; c'est la base attique légèrement modifiée.

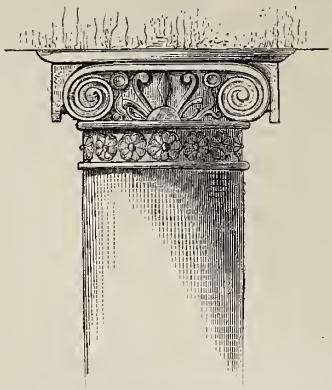
L'entablement était extrêmement simple. Bien que nous ayons remué un nombre considérable de pierres, tous nos

(1) Le P. André, *Essai sur le beau.*

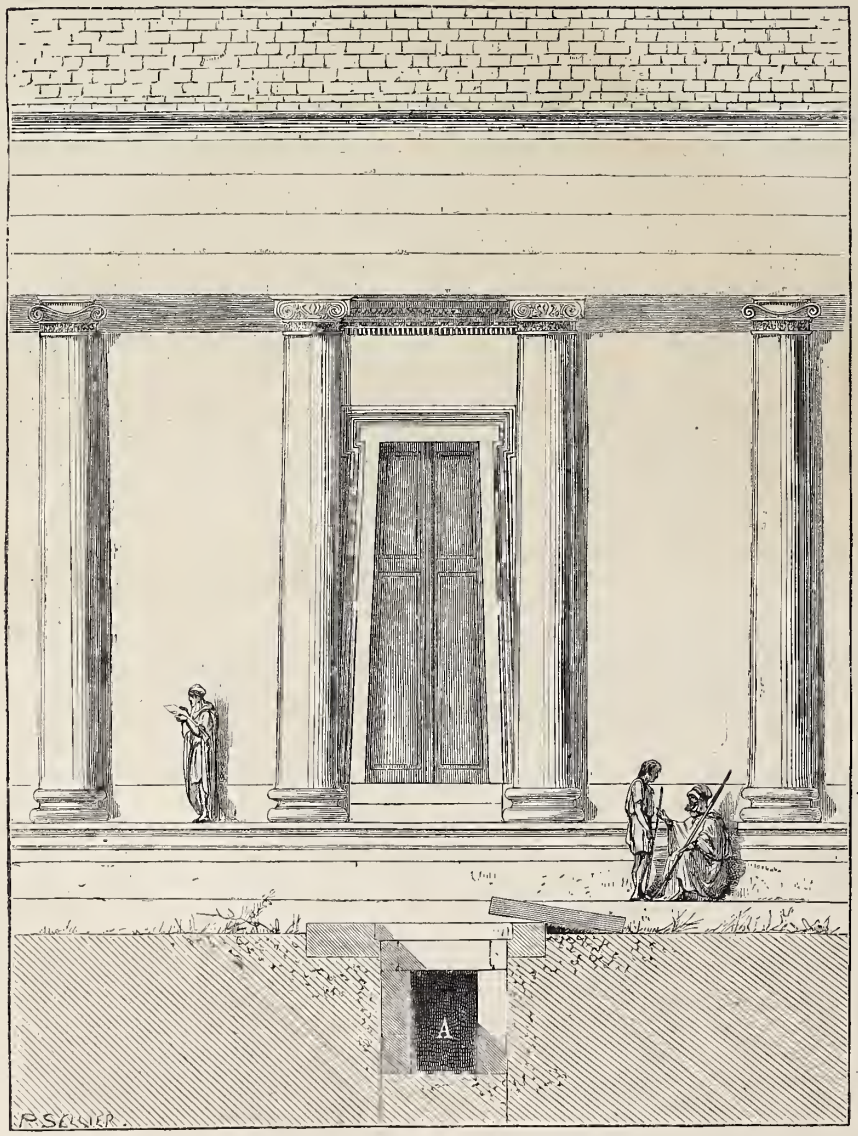
soins n'ont pu nous faire découvrir aucun débris qui indiquât que l'architecture fût formée de trois bandeaux en saillie l'un sur l'autre, ou même qu'elle fût seulement séparée de la frise par un filet avec une petite doucine,



Un chapiteau de la colonnade.



Un chapiteau des portes.



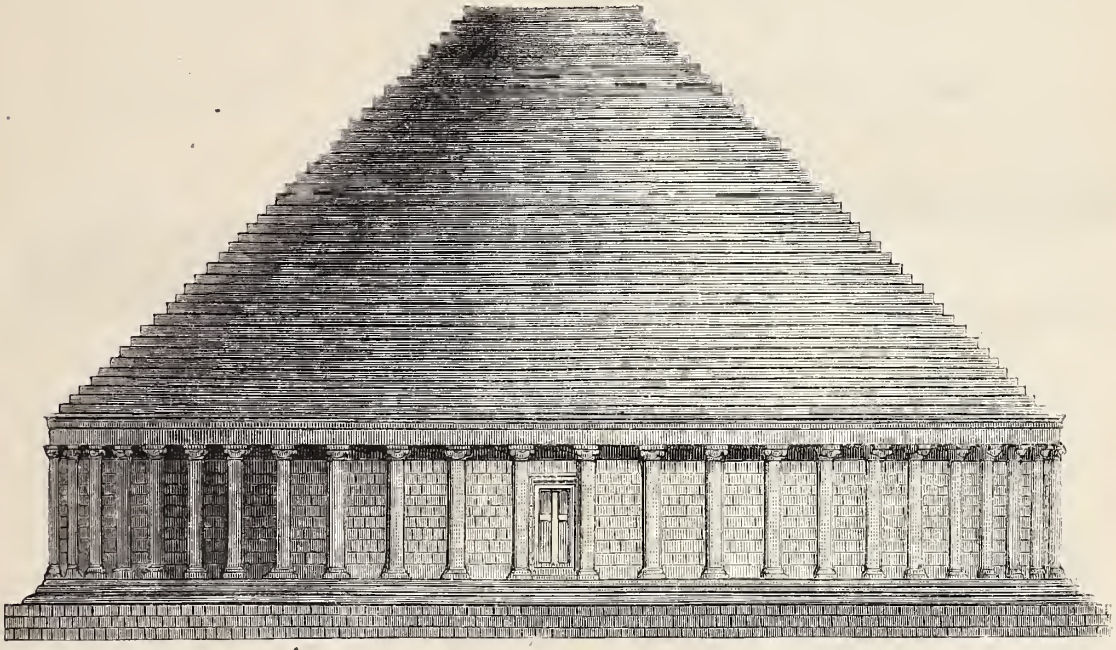
Algérie. — Tombeau dit de la Chrétienne. — Porte de l'est. — A. Entrée du Tombeau. L'escalier de deux marches par lequel on y descendait est en avant.

comme dans le temple de l'Ilissus, près d'Athènes. Nous n'avons également reconnu aucune trace d'une frise ornée; elle se composait d'une large plate-bande qui en embrassait la moitié inférieure et que couronnaient deux filets servant d'appui à une haute moulure en forme de console, dernier support d'une épaisse tablette terminale. Tout cela n'avait qu'un relief peu prononcé.

La plinthe épaisse sur laquelle sont assises ordinaire-

ment les bases des colonnes ioniques n'existait pas ici; les colonnes du tombeau reposaient immédiatement sur le stylobate. Celui-ci a un caractère tout particulier, et qui semble par la concision de son profil n'être que la traduction énergique de son nom grec : *le porte-colonne*. C'était d'abord un plateau de 56 à 58 centimètres de longueur, d'une épaisseur de 5 centimètres, et sur lequel tombait perpendiculairement le champ des entre-colonnements. Le bord était vigoureusement accusé par une scotie (un refouillement demi-circulaire) assez profonde, point de départ d'une courbe à double courbure, sorte de talon très-prononcé auquel la partie la plus avancée d'une plinthe épaisse servait en même temps de soutien et de terme. Le tout reposait sur une assise également circulaire, dont la hauteur était de 55 à 60 centimètres. Puis venait le plateau sur lequel était porté l'édifice entier, plateau auquel servaient de base deux autres assises de même épaisseur, ayant pour assiette un lit de moellons noyés dans un mortier de terre rouge. Cette masse énorme du tombeau des Rois, qui, d'après les calculs de M. Mac-Carthy, représente au minimum 79 000 mètres cubes de pierre, n'avait pas d'autres fondations, et encore celle-ci n'existait-elle que sur la façade, car à l'intérieur on ne l'a rencontrée nulle part, ni dans les grands sondages, ni dans trente-cinq sondages, de moindre profondeur, qui ont été exécutés dans les galeries et dans les caveaux. On s'était, pour ainsi dire, contenté de poser l'immense construction sur le sol; il est vrai que ce sol est une terre argileuse et calcaire d'une solidité, d'une élasticité et d'une homogénéité parfaites.

Les portes tiennent une place essentielle dans l'ordonnance de la façade du tombeau des Rois. Elles offraient toutes les quatre le même dessin et étaient construites sur le même plan. La profondeur de la baie (l'ou-



Ensemble du Tombeau tel qu'il a dû être construit. — Dessin de Ph. Blanchard.

verture) était de 34 centimètres; sa hauteur totale, de 3m.78; sa largeur, de 1m.66 à la base, de 1m.48 au sommet, attendu qu'elle était légèrement conique. Un chambranle à plusieurs moulures, offrant une disposition semblable, d'une largeur de 42 à 43 centimètres, en formait le cadre. Les vantaux étaient décorés de moulures semblables à celles de nos portes à deux battants et aussi peu compliquées. Enfin, à une distance d'un mètre au-dessus du chambranle s'étendait, d'un chapiteau à l'autre des deux colonnes de chaque porte, un riche couronnement composé de onze moulures, parmi lesquelles se fait remarquer une rangée d'oves à fortes capsules, séparées par d'épaisses langues de serpent; un rang de minces et multiples denticules découpe la base de cet ensemble d'ornements variés.

Il nous reste à parler du couronnement de l'édifice, c'est-à-dire de la pyramide qui le surmontait.

Il est probable que cette pyramide avait un socle composé de deux assises; mais nous n'avons pu en constater l'existence. Rien n'a permis non plus de répondre à une autre question qui, bien que secondaire, présente un certain intérêt, celle de savoir si la pyramide était un cône parfait ou si elle avait à son sommet une plate-forme, ainsi que cela se voit dans le tombeau des rois de Numidie (aux environs de Batna, Algérie), dans l'une des pyramides d'Égypte et dans plusieurs pyramides mexicaines. M. Mac-Carthy incline vers cette dernière opinion.

En tenant compte des deux assises qui devaient former le socle de la pyramide, le nombre total des gradins existants est encore aujourd'hui de trente-trois, ou au moins de trente-deux, car il ne reste que cinq pierres du trente-troisième; leur hauteur moyenne est de 58 centimètres : ils sont si profondément désorganisés qu'il n'est pas facile de savoir quelle a pu être leur largeur générale; on peut estimer qu'elle était à peu près la même que leur élévation.

Malgré l'état de détérioration du monument, il est encore assez facile, au moyen de quelques données qu'on peut relever très-exactement, de savoir quelle était la hauteur de la pyramide. Dans l'hypothèse d'un cône parfait, elle aurait été de 26m.61; si, au contraire, on admet que ce cône était tronqué, comme on devait avoir adopté très-probablement pour le nombre des gradins un multiple de dix, il est à croire qu'on s'était arrêté à quarante, ce qui ne donnerait plus qu'une élévation de 24m.36; d'où le tombeau aurait eu, dans l'origine et dans

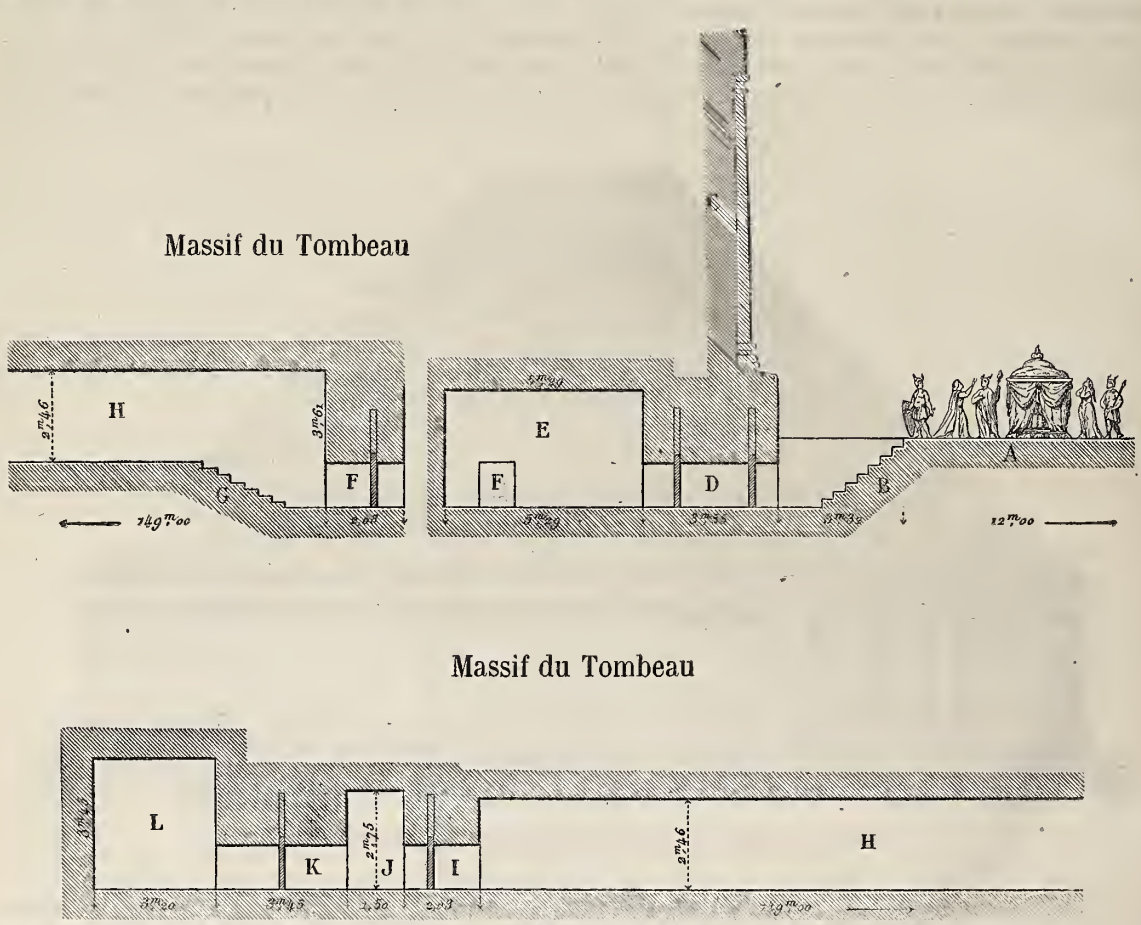
cette seconde hypothèse, 36m.52, réduits actuellement à 31m.38.

De l'extérieur passons à l'intérieur.

L'entrée du tombeau était, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, sous la porte décorative de l'est.

Devant cette porte s'étendait un plateau de pierres de taille long de 12 mètres, large de 2m.68, qui pourrait très-bien être appelé le *plateau des Dernières Heures*, attendu que c'était là que s'accomplissaient les cérémonies par lesquelles se terminaient les funérailles royales. A l'extrémité la plus avancée de ce plateau, du côté de la grande porte, on avait pratiqué un escalier de huit marches qui conduisait à la porte cachée du tombeau, placée à 1m.21 au-dessous du plan de sa base. Là s'ouvrait un couloir de 3m.55 de longueur, de 1m.21 de hauteur, sur 0m.83 de largeur, fermé par deux plaques de pierre d'une épaisseur de 13 à 14 centimètres, espacées de 2m.56, glissant dans des rainures latérales, et au moyen duquel on arrivait au premier caveau ou caveau d'entrée, celui qui a définitivement pris le nom de *caveau des Lions*. Sa longueur est de 5m.29 ; sa largeur, de 2m.50 ; sa hauteur sous clef, de 3m.18.

A l'extrémité de la paroi on voit une porte basse (hauteur, 1m.21), au-dessus de laquelle figurent deux animaux symboliques dont nous avons déjà parlé ; elle est l'ouverture d'un deuxième couloir, de même hauteur et



Coupe des entrées du Tombeau, de la grande galerie et du caveau sépulcral, à l'échelle de 5 millimètres pour 1 mètre.

A. Plateau des Dernières Heures. — B. Escalier de huit marches. — C. Façade du Tombeau, porte décorative de l'est. — Entrée du Tombeau. — E. Caveau des Lions. — F. Deuxième couloir, par lequel on passe du caveau des Lions dans la grande galerie. — G. Escalier de sept marches. — H. La grande galerie. — I. Première entrée du caveau sépulcral. — J. Caveau précédant le caveau sépulcral. — K. Deuxième entrée. — L. Le caveau sépulcral. (On a supposé que les plaques fermant les entrées étaient baissées.)

de même largeur que le premier, mais qui n'a que 2m.07 de longueur.

En en sortant, on se trouve au pied d'un escalier de sept marches basses qui conduit à la grande galerie, au fond de laquelle est placé le caveau sépulcral, cœur de l'immense bloc de pierre élevé avec tant de peine pour la plus grande gloire de ceux dont les dépouilles ne devaient cependant y reposer qu'un instant. Cette galerie a un développement considérable, tel que l'exigeait d'ailleurs la galerie principale, destinée à réunir les tombes d'une longue suite de princes. Sa longueur, prise dans l'axe, est de 149 mètres; sa largeur, de 2 mètres à 2m.50; sa hauteur, à la clef de la voûte, de 2m.45. A peine a-t-on atteint l'avant-dernière marche qui y conduit que ses parois décrivent aussitôt sur la gauche une vaste courbe, non pas concentrique à la surface du cylindre, mais qui s'en éloigne peu à peu, de manière à dessiner une ligne, sorte d'héliçoïdale, passant derrière la porte du nord, la porte de l'ouest et la porte du sud; au delà de cette dernière porte, arrivée à 125 mètres, elle fait un coude brusque pour gagner le centre du tombeau et s'arrêter tout à coup devant l'entrée des hypogées, que nous avons décrits en parlant de leur découverte.

Tout cela sera rendu plus clair et plus compréhensible par la coupe générale des entrées de la grande galerie et des caveaux, que nous donnons ici.

La fin à une autre livraison.

UNE SCÈNE DE GUERRE.

On faisait de tous côtés des courses pour trouver des vivres.

Une escouade française ramenait une vache.

Une femme s'avança accompagnée d'un homme qui portait dans ses bras un enfant de quelques mois. Ils montraient du doigt la vache qu'on venait de leur enlever. La mère déchira les misérables vêtements qui couvraient son sein pour faire voir qu'elle n'avait plus de lait. Le père fit un mouvement, comme s'il eût voulu briser la tête de l'enfant sur une pierre. L'officier fit rendre la vache, et il ajoute : « L'effet que produisit cette scène sur nos soldats fut telle que pendant longtemps il ne fut pas prononcé une seule parole dans les rangs. »

C'est Chateaubriand qui raconte avec cette simplicité magistrale ce que l'on vient de lire. On croit assister à la scène, et ce silence prolongé des soldats fait naître dans le cœur tout un monde de pensées tristes et salutaires.

LES LIVRES.

Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus le bon esprit que le bel esprit.

SAINT-ÉVREMOND.

LUNETTE POPULAIRE
ASTRONOMIQUE ET TERRESTRE.

Nous recevons souvent, surtout depuis quelques années, des lettres nous demandant des renseignements sur le moyen de posséder une lunette astronomique suffisante pour étudier les principales curiosités du ciel. Plusieurs ouvrages d'astronomie populaire, décrivant les merveilles célestes sous une forme affranchie des entraves mathématiques, et faisant sentir la grandeur, la beauté, la vie, qui rayonnent dans la majestueuse organisation de l'univers, des cours publics, des conférences illustrées, ont répandu dans toutes les classes de la société le goût de l'étude du ciel et le désir de posséder des connaissances astronomiques suffisantes pour nous rendre compte de notre situation dans l'univers

Il y a un grand nombre d'observations intéressantes que chacun peut faire sans se déranger pour ainsi dire de sa chambre, bien plus facilement que le botaniste et le géologue ; car le ciel nous apporte lui-même toutes ses richesses par son mouvement diurne apparent. Comme l'amateur avec son microscope découvre la structure des membres les plus délicats de l'insecte ou de l'organisme minuscule des plantes, ainsi l'astronome, en dirigeant son télescope vers tel ou tel point du ciel, découvre l'aspect des mondes lointains qui planent dans l'infini.

Les plus curieux sujets d'observation astronomique ne nécessitent pas les instruments gigantesques, lourds, coûteux, et d'un mouvement délicat et difficile, qui constituent la richesse des observatoires. En premier lieu, nous signalerons les taches du Soleil, dont l'étude est des plus attachantes, surtout lorsqu'on s'essaye à reproduire par le dessin leurs formes changeantes. Un jour le Soleil paraît presque pur dans toute sa surface. Un autre jour son visage est couvert de taches, à l'aide desquelles on peut suivre son mouvement de rotation. En dessinant l'ombre centrale et la pénombre environnante, on s'oblige à recevoir une idée nette de la forme des taches, on habitue l'œil à distinguer des détails qui échappaient d'abord, et l'on croit assister de près aux tourbillons de gaz, aux déversements de liquide lumineux qui tombent en filets dans le cône obscur central. Le nombre des taches varie périodiquement. Nous sommes actuellement à un maximum, et aucun jour ne se passe sans tache ; le nombre diminuera ensuite pendant cinq ans et demi, pour revenir de nouveau à un maximum dans onze ans.

Après le Soleil, la Lune nous offre un champ d'observation non moins curieux, et plus intéressant peut-être encore, parce que cet astre solitaire des nuits silencieuses est plus voisin de nous et plus semblable à la Terre. Les meilleurs soirs pour observer notre satellite au télescope sont ceux qui suivent la nouvelle lune. Alors, la partie du globe lunaire éclairée par le Soleil se présente à nous sous la forme d'un mince croissant, dont la ligne intérieure est brodée de découpures et de dents avancées. Ce croissant semble formé d'argent fluide d'une pureté céleste, posé dans l'azur calme des cieux. Les trois quarts de l'hémisphère lunaire qui nous regarde, non éclairés encore par le Soleil, sont colorés d'une nuance jaunâtre, provenant du clair de terre, qui donne alors sur ces pays. Avec la lunette que nous allons décrire, on distingue dans ces régions sombres, qui ne sont visibles que par la lumière cendrée qu'elles nous réfléchissent, des montagnes plus claires (Aristarque, Copernic, Aristillus), que certains astronomes avaient prises pour des volcans, mais qui ne ressortent sur le fond des plaines que parce qu'elles sont composées de terre, de plâtre, ou pour mieux dire de lune plus blanche et plus réfléchissante. Au bord de la partie éclairée, qui nous montre le méridien sur lequel le Soleil se lève au moment où l'on regarde, et qui gagne de l'est à l'ouest du jour au lendemain, et d'une heure à l'autre, on peut observer avec intérêt la clarté du Soleil sur le flanc oriental des montagnes, la forme circulaire de toutes ces montagnes, très-nettement esquissées, parce que le Soleil, n'en éclairant pas encore le pied ni le cratère central, les pose comme des anneaux entièrement ou partiellement formés sur le fond noir de la plaine qui sommeille encore. A mesure que le croissant s'élargit, on distingue moins les échancrures et déchirures de terrain et les ombres de profil ; le spectacle est moins curieux ; cependant on peut encore faire des comparaisons utiles sur la différence d'intensité réfléchissante des diverses régions lunaires.

Les planètes offrent ensuite à l'observateur un intérêt plus puissant encore, plus intime peut-être, parce qu'elles nous offrent le spectacle que la Terre présente elle-même de loin aux astronomes des autres mondes, et qu'à travers la distance qui nous en sépare nous sentons l'analogie qui les rend sœurs de notre propre planète habitée.

Vénus (aux époques qui seront indiquées dans notre revue astronomique de la prochaine année) offrira dans le champ de la lunette l'aspect d'un croissant semblable à celui de la Lune. La même figure sera distinguée sur Mercure lui-même dans la lunette dont nous parlons. On peut de plus observer sur Vénus que le bord intérieur du croissant n'est pas nettement arrêté, mais que sa blancheur diminue, vaguement estompée : c'est l'indice de la présence d'une atmosphère qui, éclairée au lever du Soleil avant le sol, répand sur le méridien limite de l'atmosphère éclairée un pâle éclat précurseur du grand jour. Ainsi, c'est l'aurore des habitants de Vénus qui habitent ces contrées que nous distinguons d'ici. Mars présente dans la lunette sa nuance rouge caractéristique, qui dépend de son terrain ou de son atmosphère, et ses taches géographiques montrant l'emplacement de ses mers, de ses continents et de ses pôles neigeux.

Dirigée sur Jupiter, la lunette nous montre immédiatement ses quatre satellites, planant à gauche et à droite de cette belle planète. On remarque facilement l'aplatissement des pôles, qui est d'un dixième, et paraît encore

plus fort à cause des bandes de l'équateur qui semblent allonger la planète dans ce sens. Ces bandes sont des courants atmosphériques intenses, qui offrent quelque rapport avec nos vents alizés, mais sont beaucoup plus profonds et plus étendus. Jupiter est, en effet, 1400 fois plus gros que la Terre, et son atmosphère est immense et constamment chargée de vapeurs.

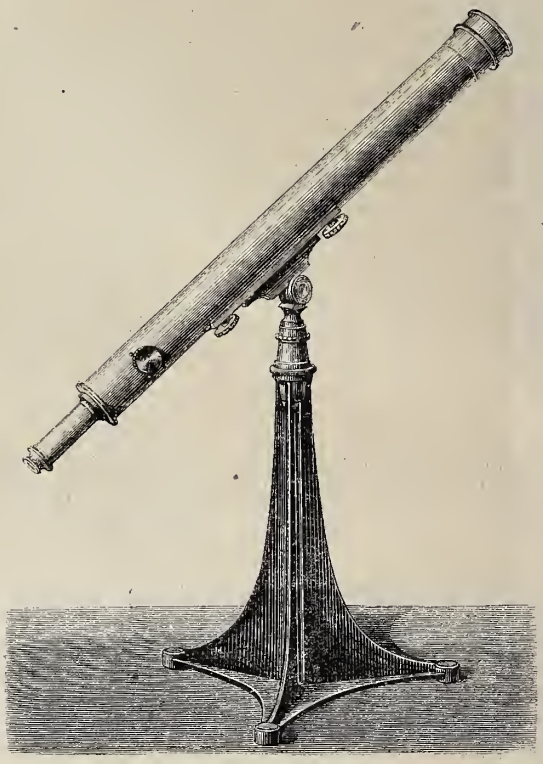
Saturne, malgré son éloignement de plus de 300 millions de lieues, laisse fort bien distinguer dans le même instrument son anneau multiple et ses satellites. C'est un des spectacles les plus singuliers que puisse offrir l'inspection des cieux, et la pensée, attachée au regard, suit en silence dans les profondeurs célestes ce monde ainsi suspendu, dessinant autour du Soleil un cours immense qui demande près de trente de nos années pour être accompli.

Si, maintenant, de notre système planétaire nous pénétrons dans le domaine de l'astronomie sidérale, la lunette astronomique réserve de nouvelles surprises à l'œil auquel il n'a pas encore été donné de pénétrer ses merveilles. Les amas d'étoiles, qui présentent à la vue simple l'aspect d'un petit brouillard lumineux, se résolvent soudain en étoiles à divers éclats. Les Pléiades, dans lesquelles l'œil le plus perçant parvient à peine à compter six étoiles, développent dans le champ de la lunette une république de quatre-vingts soleils. La Voie lactée, qui semble une faible lueur diffuse, et que des astronomes anciens prenaient pour la soudure des deux hémisphères célestes, fait briller sous le regard étonné une véritable poussière d'or, tantôt assez clair-semée pour que l'on puisse compter les points lumineux, tantôt dense et serrée comme si les étoiles qui la composent étaient juxtaposées. L'amas stellaire de la constellation d'Hercule, plus pâle que les Pléiades, se résout également en étoiles dans la lunette. Il en est de même des principales nébuleuses.

Mais de toutes les curiosités que la lunette astronomique nous dévoile, la vue des étoiles doubles est peut-être la plus remarquable encore. On sait, en effet, qu'un certain nombre des étoiles qui brillent dans la nuit silencieuse et paraissent simples à l'œil nu sont doubles, et de plus colorées. Nul n'est plus capable de nous montrer l'exiguïté et l'imperfection de nos idées terrestres; car en considérant une étoile double, nous savons que ce sont là deux soleils de deux couleurs, donnant aux mondes de leurs systèmes des jours sans nuits et multicolores, des années singulières, des saisons inimaginables, et produisant dans la vie organisée sur ces planètes des effets absolument étrangers à ceux qui existent sur la Terre.

L'une des étoiles multiples qu'il est le plus facile d'observer en toute saison est γ d'Andromède, de seconde grandeur, située près du carré de Pégase (la troisième de l'angle de cette figure, en commençant par l'angle de Pégase). En dirigeant la lunette sur ce point, on distingue nettement : 1° une étoile orange, 2° une seconde, plus petite, vert-émeraude. La distance entre ces deux étoiles est de 11 secondes (le diamètre moyen de Saturne est de 16 secondes). Un fort télescope dédouble encore la petite étoile verte en deux autres, ce qui fait de γ d'Andromède un système triple, composé d'un grand soleil orange et de deux petits, émeraude et turquoise.

Une étoile également fort intéressante pour nous, mais pour la découverte de laquelle il faut une carte astronomique, c'est l'étoile de la constellation du Cygne désignée sous le chiffre 61. C'est la première dont la distance à la Terre ait été connue, et c'est la plus proche de toutes celles que nous pouvons voir de France (les deux plus proches, α et β du Centaure, étant invisibles pour notre horizon). Elle est à près de 600 000 fois la distance d'ici au Soleil, c'est-à-dire à 22 trillions de lieues : deux astres la composent, tournant l'un autour de l'autre en 540 ans, et éloignés l'un de l'autre de 1 700 millions de lieues. Elles ne nous apparaissent que sous la forme de deux petites étoiles de sixième grandeur, séparées par 16 secondes de distance angulaire.



Lunette astronomique populaire de M. Molteni.

Notre gravure représente un modèle de lunette construite à aussi peu de frais que possible, et qui peut servir à toutes les observations que nous venons d'indiquer.

Le pied, qui est en fonte, a la forme la plus convenable pour empêcher les vibrations. Si l'on a soin de disposer la lunette sur un massif de maçonnerie auquel elle peut être aisément fixée à l'aide de trois boulons, on sera dans des conditions bien supérieures à celles où l'on se trouve avec les lunettes supportées par un pied en bois, ou même à colonne en cuivre, qui fléchissent plus ou moins, et qu'on pose généralement sur une table ou sur une tablette peu solide.

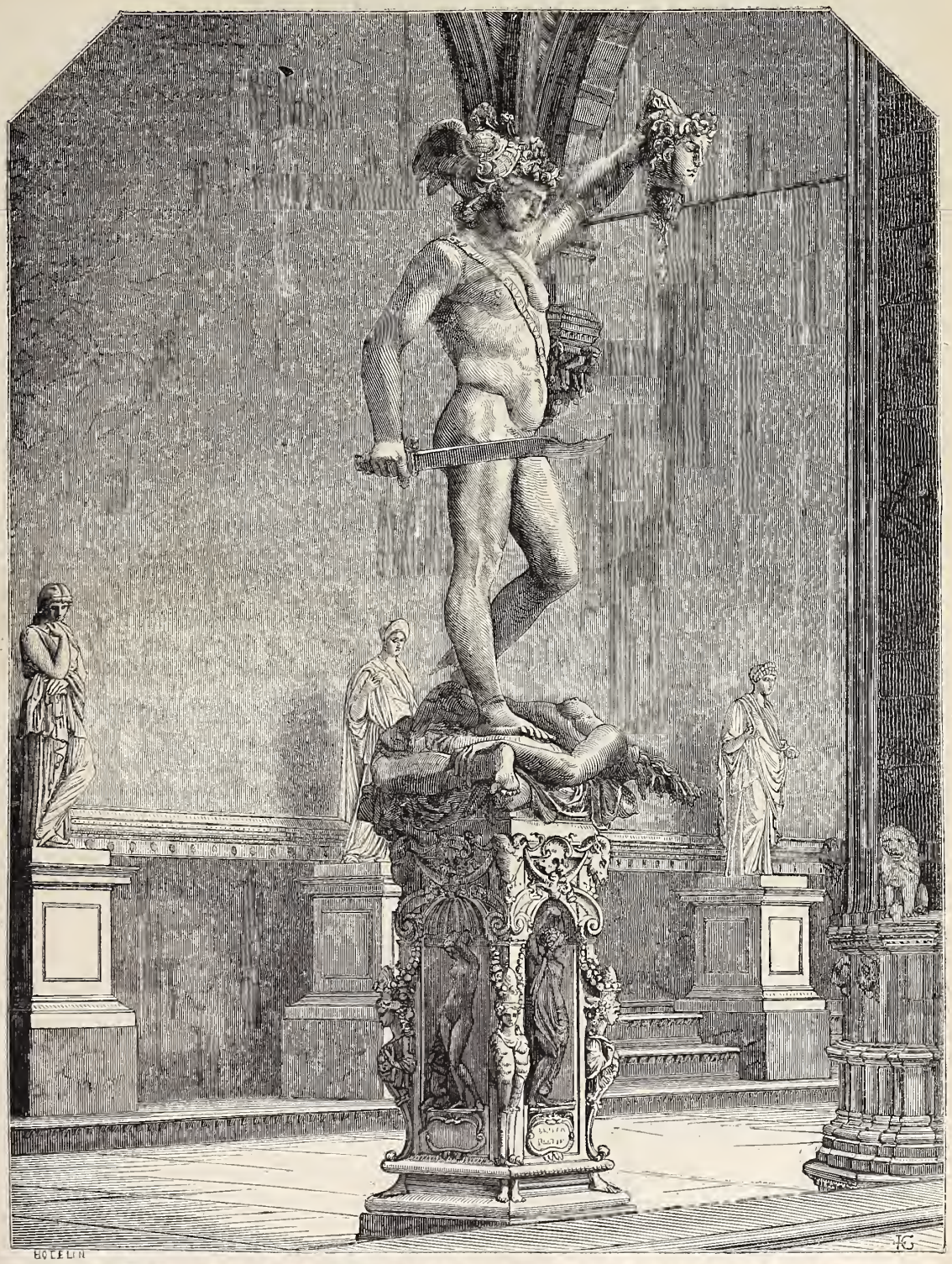
Il importe aussi de choisir un endroit découvert; dans un belvédère ou une terrasse, on évite rarement les vibrations du bâtiment. Il y a encore avantage à se tenir à distance de l'agitation que communiquent à l'air les toits ou les murs qui ont été échauffés par la réverbération du Soleil durant le jour.

Le pied en fonte, une fois fixé sur sa base, peut y rester à demeure. Après chaque observation, on reporte la lunette dans sa boîte. L'ouverture de la lunette est assez grande pour conserver une lumière qui soit en rapport avec les grossissements adoptés pour l'oculaire astronomique, c'est-à-dire 68 fois en diamètre avec un champ de 30 minutes.

Du reste, la lunette ne sert point seulement à étudier le ciel; elle est aussi munie d'un oculaire terrestre donnant un grossissement de 42 fois, ce qui permet, par une atmosphère pure et tranquille, de reconnaître les objets 42 fois plus loin qu'à l'œil. Le porte-oculaire, monté à crémaillère, facilite la mise au point aux personnes les moins habituées au maniement des instruments.

PERSÉE,

PAR BENVENUTO CELLINI.



Persée, par Benvenuto Cellini. — Dessin de Chevignard, d'après une photographie de Giorgio Sommer.

La statue de Persée est l'œuvre la plus célèbre de Benvenuto Cellini : c'est celle que l'artiste estimait le plus, et, dans ses Mémoires, l'auteur florentin raconte les détails de la fonte de cette statue avec une animation extraordinaire. C'est à son retour de France, où il avait eu des démêlés avec la duchesse d'Étampes, que Benvenuto Cellini fut chargé, par le grand-duc Cosme de Médicis, de faire une statue qui devait orner une des arcades de la *Loggia de' Lanzi*, à Florence. Le petit modèle qu'il composa plut infiniment au grand-duc ; mais quand il s'agit de l'exécuter en grand, l'artiste se trouva en butte à des vexations de tout genre, par suite de la jalousie de ses rivaux, et principalement de Baccio Bandinelli.

Depuis la chute de la république de Florence, les travaux ne se donnaient plus au concours ; le caprice du prince tenait lieu d'opinion publique, et les commandes que recevaient les artistes ne s'obtenaient que par la faveur. Le caractère hautain de Cellini lui avait aliéné les

courtisans, qui ne manquaient pas de dire devant le grand-duc qu'un orfévre habitué à ciseler de petits objets était peu capable de faire une grande statue, et que son ouvrage, si bien composé qu'il pût être, serait nécessairement d'une exécution très-faible. Baccio Bandinelli, de son côté, allait dire partout que la fonte de pareil ouvrage présentait des difficultés insurmontables, à cause de la position des bras qui rendait la coulée d'un seul jet à peu près impossible. Le prince était ébranlé par ces raisonnements, et l'argent nécessaire aux frais ne se payait pas régulièrement.

Après mille péripéties que Cellini raconte en détail, il parvint pourtant à terminer le modèle en grand, et se prépara à le couler en bronze. Il fit faire le fourneau à son idée, avec des rigoles de coulée pour recevoir le métal en fusion, et, après un travail opiniâtre, il se trouva prêt pour l'instant décisif de la fonte. « J'ordonnai alors à mes ouvriers, dit-il, d'allumer le feu; parfaitement construit, bourré de bûches de pin, bois dont la résine favorise la combustion, mon fourneau fonctionna si vigoureusement, que je fus forcé de porter secours tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, à ma grande et extrême fatigue. Pour combler la mesure, le feu prit à mon atelier et nous donna lieu de craindre que le toit ne s'abîmât sur nous. En outre, il me venait du côté du jardin un si grand vent et une pluie si furieuse, que mon fourneau se refroidissait. Après avoir lutté quelques heures contre ces déplorables accidents, je me harassais tellement que je ne pus y résister, et la fièvre la plus violente qu'on puisse imaginer s'empara de moi. Je fus donc forcé d'aller me jeter sur mon lit. Au moment de prendre ce parti, je me tournai vers mes auxiliaires; il y en avait plus de dix, en comptant les fondeurs en bronze, les manœuvres et les ouvriers qui étaient spécialement à mon service; et, après avoir fait mes recommandations à tous, je m'adressai à Bernardino Manuellini di Mugello, depuis plusieurs années à mon service, et lui dis : « Mon cher Bernardino, » suis ponctuellement le plan que je t'ai expliqué, et va » aussi vite que possible, car le métal sera bientôt à point. » Tu ne peux te tromper; ces braves gens nettoieront » promptement les rigoles. Avec ces deux pierriers, vous » frapperez les tampons du fourneau, et je suis certain que » le moule s'emplira très-bien. Quant à moi, je me trouve » plus malade que je ne l'ai jamais été depuis le jour où je » suis né, et, en vérité, je crois qu'avant peu d'heures je » ne serai plus de ce monde. » Là-dessus je les quittai le cœur bien triste, et j'allai me coucher... Tandis que j'étais dans ces affreuses tribulations, je vis entrer dans ma chambre un homme tortu comme un S majuscule, qui se mit à dire d'une voix aussi piteuse et aussi lamentable que celle des sbires annonçant aux condamnés leur dernière heure : « Hélas! Benvenuto, votre œuvre est perdue, » perdue sans ressource! » Aux paroles de ce malheureux je poussai un si terrible cri qu'on l'aurait entendu du septième ciel; je me jetai à bas du lit, je pris mes habits, et je commençai à me vêtir en distribuant une grêle de coups de pied et de coups de poing à mes servantes, à mes garçons, et à tous ceux qui venaient pour m'aider. « Ah! traîtres! ah! envieux! m'écriais-je en me lamentant, c'est une trahison préméditée; mais je jure Dieu » que je saurai à quoi m'en tenir, et qu'avant de mourir » je prouverai qui je suis, de telle façon que plus d'un en » sera épouvanté. »

Quand Cellini arriva devant son fourneau, il trouva ses ouvriers immobiles et consternés. Il fit de suite apporter des fagots dans le feu qu'il ne trouvait pas assez intense, et comme il reconnut aussitôt que le métal avait formé ce qu'on appelle des gâteaux, c'est-à-dire des parties qui s'étaient durcies, il fit jeter dans le fourneau un bloc d'étain pesant environ soixante livres, qu'il eut bientôt la satisfaction de voir se liquéfier et rendre plus fusible le métal avec lequel il se trouvait mêlé. « Quand je vis, dit-il, que contre l'attente de tous ces ignorants j'avais ressuscité un mort, je repris tant de force qu'il me sembla que je n'avais plus ni fièvre, ni crainte de la mort. Tout à coup une détonation frappa nos oreilles, et une flamme, semblable à un éclair, brilla à nos yeux. Une indicible terreur s'empara de chacun, et de moi plus que des autres. Dès que ce fracas fut passé et cette clarté éteinte, nous nous regardâmes les uns les autres. Bientôt nous nous aperçûmes que le couvercle de la fournaise avait éclaté et que le bronze débordait; j'ordonnai d'ouvrir de suite la bouche de mon moule et en même temps de frapper sur les deux tampons. Ayant remarqué que le métal ne courait pas avec la rapidité habituelle, je pensai qu'il fallait attribuer sa lenteur à ce que la violence du feu auquel je l'avais soumis avait consumé l'alliage. Je fis prendre alors tous mes plats, mes écuelles et mes assiettes d'étain, qui étaient au nombre de plus de deux cents; j'en mis une partie dans mes canaux, et je jetai l'autre dans le fourneau. Mes ouvriers, voyant que le bronze était devenu parfaitement liquide et que le moule s'emplissait, m'aidaient et m'obéissaient avec autant de joie que de courage. Tout en leur recommandant tantôt une chose, tantôt une autre, je disais : « Assiste-moi, mon Dieu! toi qui par ta toute- » puissance ressuscitas d'entre les morts et montas glo- » rieusement au ciel! » A l'instant mon moule s'emplit; je tombai à genoux et je remerciai le Seigneur de toute mon âme; ensuite je mangeai avec grand appétit et je bus avec tous mes hommes. Comme il était deux heures avant le jour, j'allai tout joyeux et bien mieux portant me mettre dans le lit, et je reposai aussi tranquillement que si je n'avais jamais été indisposé. »

Benvenuto Cellini considérait son Persée non-seulement comme son chef-d'œuvre, mais encore comme le chef-d'œuvre de la statuaire. Mais quand le duc apprit qu'il réclamait dix mille écus d'or pour son travail, il fut fort irrité, et s'écria qu'avec une pareille somme il ferait bâtir des palais. Mais l'artiste, sans se déconcerter, répliqua : « Votre Excellence peut parfaitement réunir autour d'elle une foule de gens en état de lui tenir lieu d'architectes, mais elle ne trouvera jamais quelqu'un capable de faire une pareille statue; mon maître Michel-Ange lui-même n'y réussirait pas, aujourd'hui qu'il est vieux; peut-être s'en serait-il tiré dans sa jeunesse s'il s'était donné autant de peine que moi. »

La postérité n'a pas complétement ratifié la prodigieuse opinion que Cellini avait de lui-même. Ses œuvres ne sauraient en aucune façon être assimilées à celles de Michel-Ange; mais s'il est loin d'avoir le génie du maître, il a néanmoins une valeur réelle qu'on méconnaît peut-être un peu trop aujourd'hui. La vanité d'un homme ne doit pas nous rendre injuste envers ses ouvrages, et le Persée, malgré les défauts qu'on lui reproche, le manque d'unité dans la conception, l'abondance de détails superflus et la tournure maniérée de l'ensemble, restera, non comme le chef-d'œuvre de la sculpture, mais comme une des plus remarquables productions de l'art moderne. Ce héros, qui abaisse ses regards sur le corps inanimé de Méduse, dont il montre la tête sanglante, est une conception terrible et audacieuse, qui porte bien le cachet de la renaissance. Il ne faut pas y chercher la calme placidité et la souveraine beauté de la statuaire grecque; mais on y trouve au plus haut degré toutes les qualités qui caractérisent l'école florentine, la vie, le mouvement et la passion.

UNE MODE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE
EN ANGLETERRE.

Un Marchand. Madame, permettez-moi de mettre sous vos yeux une paire d'éperons d'une forme rare.

Angélina. Et que voulez-vous que j'en fasse, je vous prie?

Le Marchand. Ce qu'il vous plaira, Madame. Je vois des hommes de tous états qui cherchent à obtenir votre clientèle, et je serais heureux si vous me faisiez la faveur d'acheter désormais vos éperons chez moi.

Angélina. Les dames portent-elles des éperons, mon ami?

Le Marchand. Cela ne peut tarder. Il suffit qu'une grande dame en donne l'exemple. Les dames montent déjà à cheval, à la manière des hommes [1].

LE CHEMIN DES NOCES.

Un vieillard qui a beaucoup voyagé en son jeune temps, mais dont la mémoire, maintenant incertaine, confond parfois dans ses récits les lieux, les événements et les choses, prétend que ce chemin des Noces est précisément la route qui, au sortir de Düsseldorf, conduit tout droit du hameau de Græfenberg à ce gros bourg de Gerresheim où le touriste intelligent ne manque pas de s'arrêter pour visiter une curieuse église gothique dont la date remonte au douzième siècle. Quoi qu'il en soit de l'exactitude plus ou moins contestable des souvenirs du voyageur d'autrefois, voici, suivant la tradition qu'il rapporte, ce qui valut jadis à la route susdite le surnom populaire de chemin des Noces.

A une époque qui est loin de nous aujourd'hui, piétons et cavaliers qui s'en allaient ou revenaient de Mettmann à Düsseldorf ne rencontraient alors, entre Gerresheim et Græfenberg, que quelques pauvres habitations largement distantes l'une de l'autre. Bien que le voisinage fût assez clair-semé pour qu'il y eût rarement, de voisin à voisin, gêne réciproque et occasion de froissement, cependant, parmi ceux-ci, la bonne harmonie ne régnait pas toujours. La jalousie mutuelle n'est qu'une misère de plus pour les misérables. Or il se trouva que cette stupide et déplorable jalousie, qui avait longtemps divisé les habitants de deux de ces masures, cessa le lendemain d'une rixe sanglante entre les familles ennemies, grâce à la visite d'un jeune gars qui vint, encore tout meurtri des coups reçus la veille, proposer ainsi la paix à ceux qui rêvaient au moyen de tirer vengeance des blessures qu'ils avaient reçues :

« Nous nous sommes cognés fils contre fils, dit-il au chef de la famille, parce que vous vous étiez défiés père contre père. S'il faut que les jeunes s'accordent pour que les vieux se donnent une franche poignée de main, la chose est facile à arranger : votre garçon convient à ma sœur, je ne crois pas déplaire à votre fille; il est dit que dans les querelles de gueux on se bat de bon cœur et que l'on s'épouse de même : nous ne nous sommes que trop bien battus; arrangeons les deux mariages; nous signerons la paix en vidant le pot de bière des fiançailles. »

Il parlait bien, puisqu'il parlait franc, ce gars qu'on appelait Jacobi. La rancune du vieux ne trouva pas d'objection à opposer à ce simple discours, qu'appuyèrent éloquemment, d'ailleurs, une bonne parole de son fils et le regard approbateur de sa fille. Bientôt les deux noces se firent; elles eurent pour témoins et pour convives tous ceux qui s'intitulaient les voisins de la route. La double fête fut exceptionnellement remarquable; on s'y disputa peu, on ne s'y battit point; quant au repas, on ne voulut avoir qu'une table composée de tonneaux posés debout, sur champ, suffisamment espacés pour servir de point d'appui à des planches mises bout à bout et à la longueur voulue, afin que chaque invité eût sa place au grand couvert. Tous avaient d'autant mieux, également, le droit de s'y asseoir, que tous avaient participé au menu recruté de cuisine en cuisine. Seuls, le violoneux et le joueur de clarinette n'apportèrent pas leur plat à ce repas de noce où chacun, en résumé, ne fit que manger son propre dîner en commun; mais ils payèrent largement leur écot en musique. Comme ils menèrent joyeusement, aller et retour, la procession des deux familles, depuis le petit hameau jusqu'au grand village! Ce n'est pourtant pas après cette mémorable promenade que la voie parcourue a pris le nom de chemin des Noces.

Depuis trois ans passés, grâce à l'influence du bon exemple, la paix, d'habitation à habitation, n'était que rarement troublée, et toujours, en ce cas, aussitôt apaisée. Mais voilà qu'un jour, on ne sait à quel propos, il s'éleva une vive contestation, non plus, cette fois, de voisin à voisin : ce fut entre mari et femme, dans l'un de ces deux ménages qui avaient jusque-là vécu si bien d'accord, qu'eut lieu le scandaleux débat. Le mal est contagieux pour les proches voisins; pour les proches parents il l'est bien plus encore! La première querelle dans l'un des jeunes ménages amena dans l'autre une première discussion; des deux parts l'humeur étant venue à s'aigrir, on s'adressa de mutuels reproches, puis réciproquement des injures; la riposte provoqua la menace. Or, quand un accès de colère a atteint ce point de violence, il ne faut plus qu'un mot, qu'un geste, qu'un regard, pour que la menace se traduise en fait; le mot qui rompt le frein de la brutalité fut malheureusement dit, et, à compter de ce moment, ici et là, la vie devint tellement intolérable, qu'on vit un soir les deux jeunes femmes quitter tout éplorées le toit conjugal et reprendre le chemin qui conduisait chez leurs parents.

Elles y demeurèrent longtemps, évitant avec soin toute occasion de rencontre avec leurs maris. Ceux-ci résolus, par fausse honte, à ne point manifester le regret de leurs torts, celles-là à ne pas prendre l'initiative du pardon, les choses semblaient devoir toujours durer ainsi, quand un gars de Græfenberg, qui avait été prendre femme à Gerresheim, passa devant les masures de la route, ramenant chez lui son épousée qu'accompagnait le cortége accoutumé des parents et des invités. En tête de la bande joyeuse marchaient le violoneux et le joueur de clarinette, dont les instruments redisaient les mêmes airs qui, autrefois, égayèrent les deux noces où fut sanctionnée la réconciliation des voisins. En pareille circonstance, l'usage ne permet pas qu'on se tienne enfermé chez soi. Du plus loin qu'on puisse entendre sonner la musique, chacun vient se poster sur sa porte, le pot de bière d'une main et le gobelet de l'autre, pour porter au nouveau ménage qui passe un toast de bienvenue. Le marié et la mariée, qui ne pourraient sans danger faire honneur à tant de libations offertes, remercient du geste, et les assistants trinquent ensemble au bonheur des jeunes époux.

Ce fut par suite de cette obéissance à la coutume que des mains, qui depuis longtemps ne se rapprochaient plus, forcément se rencontrèrent au choc des gobelets. On avait cessé de se voir, on se regarda avec émotion; le mot de repentir et celui de pardon, que n'exprimèrent pas les lèvres, les yeux les dirent si bien, que le lendemain de cet heureux jour chacune des deux femmes, de retour chez elle depuis la veille, vaquait, en chantant l'air du ménétrier, aux soins journaliers de son ménage.

En son temps, la double séparation avait fait grand bruit aux environs; la nouvelle de la réconciliation n'en

[1] Shirley, la comédie des *Sœurs* (1652).

fit pas moins, et comme on sut à quelles circonstances il la fallait attribuer, ce fut d'abord par désir de s'assurer si le bon accord persistait toujours dans les deux ménages, puis par cet esprit d'imitation qui a établi et consacré tant

Le Chemin des Noces, tableau de Geertz. — Dessin de Pauquet.

de respectables usages, que désormais au sortir du temple les nouveaux mariés ouvrirent la fête du jour par cette sorte de pèlerinage aux masures de la route, qui se nomma dès lors *le chemin des Noces*.

ERRATA.

Tome XXXIV (1866).

Page 14, colonne 2. — Ce n'est pas Daniel Trudaine qui a écrit la lettre à Turgot en 1774, puisqu'il était mort dès 1769, mais son fils Jean-Charles-Philibert, qui lui succéda en qualité d'intendant général en 1769, et mourut en 1777.

Tome XXXIX (1871).

Page 79, colonne 2, ligne 38. — *Au lieu de :* heure du départ du paquebot de Douvres; *lisez :* heure du départ du paquebot de Calais.

Page 80, colonne 1, ligne 17 en remontant. — *Après les mots :* étrangères à l'art de la navigation; *ajoutez :* l'acoustique, la zoologie et la géologie.

Page 87, colonne 1, ligne 39. — *Au lieu de :* 1640; *lisez :* 1650.

Page 92, colonne 1, ligne 32. — *Au lieu de :* résidence; *lisez :* résidences.

Page 113. — Les mots *Jenickh* et *Nievesta*, qui ont été employés dans la nouvelle comme des noms propres, signifient en russe fiancé et fiancée.

Même page, colonne 1, ligne 7 en remontant. — *Au lieu de :* balaléika; *lisez :* balalaïka.

Page 236, colonne 2, ligne 37. — *Au lieu de :* inspira; *lisez :* inspirèrent.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 18.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abbaye (Sceau de l') de Sept-Fonts, 200.
Accroissement des capitales d'Europe, 271.
A chacun vous devez aide et conseil, 211.
A cheval donné il ne faut pas regarder la bouche, 220.
Activité aux États-Unis ; Histoire d'un millionnaire, 106 ; — Arts et sciences, 107.
Aérolithes, 67.
Age (l') de pierre, 166, 230.
Agriculteur (un Maître), 334.
Aiguillette (l') serpent, 153.
Alby (Haute-Savoie), 313.
Alcala de Hénarès, 41.
Amitiés (les Meilleures), 146.
Anciennes maisons à Valenciennes, 133.
Anciens bâtiments de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, 188.
Anecdotes historiques, 165, 238.
Anémones ; introduites en Europe, 54.
Animaux vivants possédés au moyen âge par des princesses, 213.
Apologue de Bernardin de Saint-Pierre, 167.
Appareil (l') national de sauvetage, 212.
Aqueducs romains en Espagne, 101.
A quels signes on reconnaît en Amérique les forêts désertes, 351.
A quoi sert la science ? 79.
Araba des dames du harem, 8.
Arcemalle (Jehan), 167.
Argent contenu dans la mer, 344.
Arion, 281.
Armures historiques à Madrid, 305.
Asnières, 333.
Atelier (un) de peintres décorateurs, 389.
Athènes, 320.
Atticora fasciata, 365.
Aurore (une) australe, 280.
Aux enchères, 62.

Basses-cours (Produits des) en France, 247.
Bateau de rivière, 145.
Beaucaire (Coiffure d'une femme de), 208.
Begouga (la) des Africains, 206.
Bibliothèques populaires, 139.
— de la Suisse, 183.
Bilboquet (le), 276.
Bonté (la) s'apprend, 205.
Bosc-Bordel (Porche de), 156.
Boschimens (les) il y a un siècle, 375.
Boucle de baudrier du sixième siècle, 80.
Brigades agricoles, 16.
Brusquet, 358, 366.

Cabine d'un bateau de rivière, 145.
Cabot (Jean et Sébastien), 185, 283.
Caillette, 287.
Calvaire (le) de Salamanque, 236.
Capitouls de Toulouse, 135.
Carnet d'un flâneur, 115, 227, 302, 398.
Carouge (le) brunet, 209.
Catalogues de bibliothèques populaires, 139.
Caves de la halle, à Paris, 204.
Cellini (Benvenuto), 362, 405.
Centenaire (une), 71.
Ce que cherche la chimie, 93.
Ce qu'on pensait de la vie future au temps d'Homère, 83.
Chaleur des rayons lunaires et leur influence météorologique, 191.
Chamærops (le) excelsa, 49.
Chapelle de Saint-Servais (Finistère), 52.
Chardonneret (le) et le Cygne, 79.
Chardons (les) et le docteur Clark, 270.
Charrette figurée dans une mosaïque romaine, 396.
Chasseur d'insectes (le) (voy. les Tables des années précédentes) ; suite et fin, 87, 126, 151, 206, 312.
Château de la Granja, 265.
— de Pierrefonds, 36, 91.
— de Rosny (Seine-et-Oise), 116.
Chaudronnier ambulant en 1774, 124.
Cheminées anciennes, 33, 220.
Cheval (le) de Buffon et le cheval d'Olivier de Serres, 378.
Chemin (le) des Noces, 407.
Christ (le) législateur à la porte des églises, 197.
Chypre (Sculptures antiques de), 340.
Cimetière Saint-Jean, à Nuremberg, 379.
Cinnyris violaceus et son nid, 289.
Cinq (les) Tous, estampe satirique, 344.
Citation (une) de Froissart, 184.
Clef (la) de saint Hubert, 52.
Clouet (les trois), 104.
Cochenille (Acclimatation de la) dans les colonies françaises au dix-huitième siècle, 298, 306, 331.
Coiffures provençales, 208.
Colléges (les) d'Oxford, 385.
Colomb (Comment naquit la pensée de), 164.
— (Monument de) à Gênes, 1.
Comment (le) et le pourquoi, 254.
Comment on vint des Indes en Portugal en 1528, 363.
Complaisance, 79.
Compte d'un repas en 1412, 264.
Confiance en la justice, 47.
Connaissance des hommes, 187.
Conseils aux fondateurs de bibliothèques populaires, 139.
Copistes et libraires au moyen âge, 241.
Costumes daces et sarmates, 328.
Coupe à sacrifice d'un empereur chinois, 39.
Courage (le) s'apprend-il ? 187.
Couverture de manuscrit du onzième siècle, 27.
Couvre-pieds (le) d'un bibliomane, 32.
Création (la) de l'homme ; traditions slave et slovène, 47.
Cresson (Culture du) en Normandie au dix-septième siècle, 71.
Croc (un) de cornac indien, 84.
Croix de Théodoros, 257.
Croyance instinctive de l'homme à l'immortalité, 255.

Daces et Sarmates (Costumes des) 328.
Danderi, 167.
Dans une chambre de ferme, 353.
Décadrachme d'Athènes, 320.
Découverte du tombeau de Foulques Nerra, 219.
Dedu, 310.
Dessins chinois, 216.
Deux Agasias (les), 290.
Deux passages de Milton, 227.
Deux (les) voyages de Martin Kœtzel, 278.
Dieu (le) Py, 189.
Dimanche (Repos du), 291.
Dolmen de Draguignan, 223.
Dot (une) anonyme, 314, 322, 330.
Doubs (le Saut du), 233.
Durer (Tombeau d'Albert), 381.

Eau (l') de Kheder, 384.
Eaubonne (Daniel d'), moine et horticulteur, 54.
Eclairage et chauffage au pétrole, 228.
Écoles américaines, 303.
Économie domestique (voy. les Tables du t. XXXVIII, 1870) ; suite, 9.
Édifices antiques de Trèves, 273.
Éducation, 395.
Eglise Toussaint à Angers, 180.
Égalité, 15.
Ehrenfels, sur le Rhin, 244.
Electricité météorique, 311.
Emblèmes des Évangélistes, 197.
Emir (l') à la recherche d'un œil, 72.
En approchant de Jérusalem, 319.
Enceintes anciennes du Mans, 252.
Encre des copistes au moyen âge, 242.
Énoch Arden, 318, 325, 333, 341.
Épée (l') de Charlemagne, 146.
Enseignement agricole (État actuel de l'), 95.
Ephèse, 240.
Erskine (Thomas), 33.
Escurial (l'), 308.
Étameur (l'), 368.
Etre dupe, 12.
Evangélistes (Emblèmes des), 197.
Evasion de lady Ogilvy, 165.

Fables littéraires de Thomas Yriarte (voy. tome XXXVIII, 1870) ; suite, 12, 79, 87.
Faucon (le) pêcheur, 129.
Femans (les), 75.
Fête (la) aux œufs de cire, 264.
Fiançailles des Juifs d'Algérie, 161.
Fierté légitime, 328.
Fibules scandinaves, 98.
Fille (la) de Cromwell, 301.
Filons et amas métalliques, 247.
Fils (le) aîné de la veuve, 377.
— (le) de la fermière, 397.
Fleurs et diamants, 340.
Foire (la) aux bilboquets, 277.
Foires anciennes de Rouen, 86.
Fontaine au coin des rues d'Erfurth et Childebert, à Paris, 189.
Fontaine des Dragons, à la Granja, 265.
Forçat (le) innocent, 194, 218.
Foulques Nerra ; son tombeau, 219.
Fous de cour, 167, 287, 358, 366.
Fragments sculptés d'un menhir, du Caire, 297.
Froissart (une Citation de), 184.
Funérailles de Louis XVIII, 206.

Galions (les) de Vigo, 369.
Garagaï (Gouffre du), 311.
Génie (un) de village, 73.
— (le) tutélaire de la propriété, 231.
Gens (les) heureux, 343, 350.
Gilbert (la Vérité sur), 118.
Girardet (Karl), 299.
Glaces (les) de Venise, 94.
Gouffre du Garagaï, 311.
Grain (le) de moutarde, 42.
Grande muraille de la Chine, 336.
Granja (Château de la), 265.
Greatracks (Valentin), 234.
Grumb (Daniel), 338.
Guérisseur (le) irlandais Valentin Greatracks, 234.
Guerre (la), 231, 393.
Guignol et son théâtre (voyez t. XXXVIII, 1870, p. 345) ; suite, 89, 111.

Habitation des moineaux à New-York, 141.
Haute-Bruyère (Prieuré de), 140.
Hirondelles (la Famille des), 364.
Histoire d'une petite tasse de vieux sèvres, 3.
— d'un millionnaire, 106.
Historiette (l') du jeune ciseleur et du vieux chaudronnier, 123.
Homme (l') dans la lune, 376.
Homme (un) de cœur, 38, 46, 50.
Honnêtes (les) accusés, 194, 218.
Hôpital de la Latina, à Madrid, 25.
Hôtel (l') des Postes, 225.
Huy (Belgique), 81.

Idéal (l'), 340.
Idée de Dieu, 22.
Iffland, 19, 59.
Ignorance, 15.
Imagination (l') et la raison, 46.
Immortalité, 115, 191.
Impressions diverses de trois voyageurs en ballon, 276.
Insignes des fonctionnaires chinois, 96.
Instruction populaire (Libéralités américaines en faveur de l'), 395.
Instruction primaire en Europe, 206.

Jennys et Mull-Jennys (Origines des),
Johnson ; quelques-uns de ses dires favoris, 115
Jugement (le) par jurés à Athènes, 133.
Juifs en Algérie, 161.
Jupiter et les petites planètes inférieures, 352.
Justice (la), 154.

Kœtzel (les Deux voyages de Martin), 278.

Lamartine, 169.
Lamnour (le), 256.
Lampe chrétienne du troisième siècle, 144.
Lares, manes et pénates, 295.
Latina (Hôpital de la), à Madrid, 25.
Latina (Beatrix Galindo, dite la), 25.
Layard, 217.
Lazo (le), 249.
Lecture (la) dans la vieillesse, 366.
Légende (la) de Guillaume Tell, 321.
Legs (le) de lady Mabella, 351.
Lettre de Washington, 195.
Libéralités américaines en faveur de l'instruction populaire, 395.
Lignes cotidales, 167.
Lion (le) de saint Marc, à Venise, 109.
Loggietta (la) de Sansovino, à Venise, 391.
Lois et forces dans l'organisation de l'univers et des êtres, 222, 238.
Louange, 32.
Loutre (la) apprivoisée, 276.
Lunette populaire astronomique et terrestre, 403.

Machine à raboter le fer, 351.
Machines à coudre (Perfectionnement des), 79.
Maisons d'école aux États-Unis, 304.
Maître (un) agriculteur, 334.
Maîtres (les) écrivains, 241.

Mans (Enceintes anciennes du), 252.
Marat à Rouen, 54.
Marchand d'oiseaux en 1774, 124.
Marchands de peaux de lapin, 246.
Marché (le) aux volailles aux halles, à Paris, 204.
Marianne Button, 102, 109, 114, 122, 130, 142, 150, 154.
Médaille d'Éphèse, 240.
— de Nîmes, 264.
— de Numidie, 84.
Méditation, 349.
Meilleures (les) amitiés, 146.
Menber (Ornements d'un), 297.
Mérida (Aqueduc romain de), 101.
Mère (la) Soucillon, 199.
Milton, 7.
— (Deux passages de), 227.
Misanthrope (Sur le), 160.
Miss Griffith, 202.
Mode (une) au dix-septième siècle en Angleterre, 407.
M. Dedu, 310.
M. Moreau, 66, 77, 82.
Moineau franc (le Procès du), 140.
Monastère de Santa-Maria de la Rabida, 165.
Monnaie de Vercingétorix, 16.
Montaigu (Château de) (Saône-et-Loire), 232.
Mont-Saint-Michel (le), 121, 146.
Monument à la mémoire de Colomb, 1.
Monuments mégalithiques, 223.
Mon vieux cheval, 243.
Morale des Orientaux, 218.
Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne, 348.
Mosaïque (une) romaine de la Suisse, 396.
Mostafa Alvila, 62.
Murano (les Verreries de), 92.
Musée (Nouveau) de Marseille, 89.
— de l'église Toussaint, à Angers, 180.

Napier (William), 239.
Nature (la) et l'homme, 375.
Naufrage de l'*Euphemia*, 13.
Net et clair, 52.
Nid (le) de cigognes, 105.
Nîmes, 264.
Nirvana (le), 43.
Notre mère Ève, 397.
Nous avons l'idée innée de Dieu, 230.
Numéro (le) 537, 255.

Ogilvy (Evasion de lady), 165.
Oiseaux (les) de nos jardins, 177.
Oisifs, 395.
Opinion du monde, 47.
Ordre, liberté, progrès, 331.
Origine de quelques histoires merveilleuses devenues populaires, 7.
Oxford (Colléges d'), 385.

Pallavicini (la Villa), 76.
Palmier (le) à chanvre de la Chine, 49.
Parjure (le), 151.
Paroles de Louis XIV enfant, 31.
Pascal (un Portrait de), 364.
Passage de Vénus sur le Soleil en 1874, 118.
Patois (Sur le) wallon, 135.
Peabody (Souvenirs de Georges), 210, 226.
Peaux de lapin (Commerce des), 246.
Pêcheur (le) naturaliste (voy. la Table de 1870); suite, 17, 153.
Pédantisme, 223.
Peintres décorateurs, 389.
Peinture chinoise sur soie, 216.
Pensées. — A. C., 39, 130, 375. Aristote, 250. Audebert (Mme), 223. Blanchecotte (Mme), 26, 91. Boucher (H.), 2, 52. Chamfort, 187. Cousin, 62, 247. Déprez, 12. Dufour (Th.), 55, 146. Eschyle, 154. Farcy, 243, 280. Gasparin (A. de), 15. Gœthe, 104. Herder, 271. Joubert, 52. La Bruyère, 338. Levallois (J.), 255. Maern (Hor.), 15. Martin (Henri), 191. Montaigne, 183, 395. Nicole, 295. Passy (Fréd.), 15. Rémusat (Ch. de), 291. Rousseau (J.-J.), 231. Saint-Evremond, 299, 359, 403. Schwetchine (Mme de), 47. Smith (Sydney), 31. Socrate, 50. Staël (Mme de), 375. Turgot, 331, 340.
Persée, statue de Benvenuto Cellini, 385.
Petit (le) mendiant, 243, 250, 258, 266, 274.
Pétrole (Eclairage et chauffage au), 228.
Phénomènes astronomiques de 1871, 22.
Pièce (la) de cent sous du marchand de peaux de lapin, 246.
Pierrefonds (Château de), 36.
Pierres (les) du cloître de la cathédrale de Trèves, 273.
Pierres tombales (voy. la Table de 1870); suite, 112, 288.
Pluies de crapauds, 231.
Plumes à écrire, 242.
Poisson (le) armé (v. t. XXXVIII, 1870, p. 258; suite, 187.
Poissons couveurs, 17.
Police de Paris en 1644, 327.
Pont (le) d'Asnières, 332.
Pont (le) du Hourat, 397.
Population juive de l'Algérie, 161.
Porcelaines de Sèvres à l'Exposition de 1867, 4.
Porche du midi à la cathédrale de Bourges, 263.
Porches (les) de nos églises, 157.
Portail de la Vierge à Notre-Dame de Huy (Belgique), 81.
Porte-cierge du quatorzième siècle (voyez tome XXXVII, 1869, p. 32); suite, 82.
Porte royale (Tympan de la) à la cathédrale de Chartres, 197
Postes (l'Hôtel des), 225.
Préjugé, 263.
— contre l'instruction, 18.
— sur le chant du coucou, 159.
Prieuré de Haute-Bruyère, 140.
Procès (le) du moineau franc, 141.
Progrès de l'esprit humain, 340.
Progrès (Du) individuel, 7.
Promenades d'un Rouennais (voy. les Tables des années précédentes); suite, 54, 70, 86.
Promis (les), 113.
Provisions pour la vie, 31.
Pyramide (la) de Sakkarah, 62.

Règle de conduite, 296.
Repos (le) du dimanche, 291.
Reuter, 131, 182.
Rixe (la) apaisée, 337.
Roc (le) diamant, 218.
Rosny (Seine-et-Oise), 116.
Rouen; ses promenades, ses faubourgs, ses rivières, etc., 54, 70, 86.
Rouet à filer (Origine du), 262.
Ruines (les), 356.
— du château de Montaigu (Saône-et-Loire), 232.

Sabre (le) et l'Esprit, 220.
Sainteté de l'instruction, 227.
Saint-Germain des Prés (Anciens bâtiments dépendant de), 188.
Saint Marc, patron de Venise, 109.
Saint-Servais (Chapelle et vitrail à) (Finistère), 52.
Saint-Vital (Mosaïque de), à Ravenne, 348.
Sakkarah (Pyramide de), 62.
Salamanque (Calvaire de), 236.
Salle d'armes du château de Pierrefonds, 37.
— des gardes du palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, 260.
Sandaliers (les), 320.
Sansovino (Loggietta de), à Venise, 391.
Santillana et son monastère, 324.
Santvoort, 201.
Sarcophage d'un roi de Juda, 181.
Sarmates et Daces (Costumes des), 328.
Saut (le) du Doubs, 233.
Sceau de l'abbaye de Saint-Martin de Noion sur Andelle, 280.
— de l'abbaye de Sept-Fonts, 200.
— de la république d'Angleterre, 47.
Scène de guerre, 403.
Scènes du passé allemand (voy. les Tables des années précédentes); suite, 43.
Scier du marbre, 238.
Sculptures antiques de Chypre, 193, 340.
Secret, 280.
Seigni-Joan, 287.
Sépultures musulmanes, 57.
Serres (Olivier de), 247, 335, 378.
Sèvres (Porcelaines de) à l'Exposition de 1867, 4.
Sheridan, 137, 178.
Signaux chinois, 336.
Sincérité et pitié, 26.
Sociétés géographiques, 35.
Socrate, 291.
Sœurs (les) de lait, 195.
Soin des chevaux chez les Arabes, 19.
Soui-Mangas (les), 289.
Souvenirs de Georges Peabody, 210, 226.
— de la trombe de Monville, 271.
— militaires, 239.
Statistique générale de la France en 1866, 200.
Statue à Senlis, 311.
— (la) de Charles-Quint, à Besançon, 359.
— équestre de Philippe IV, à Madrid, 65.
Statues (Deux) de la cathédrale de Chartres, 45.
Strasbourg, 345.
Suakim au seizième siècle, 55.
Symboles chrétiens et profanes, 143.
Symbolisme des portails, 197.

Tablettes d'ivoire du onzième siècle, 27.
Tacca (Pietro), 66.
Télégraphes chinois, 336.
Tell (Légende de Guillaume), 321.
Tête de guerrier chypriote, 193.
Théodoros (Croix de), 257.
Tir à l'arc de saint Sébastien, à Bruges, 329.
Tombeau d'Albert Durer, 381.
Tombeau des rois de Mauritanie, dit de la Chrétienne, 291, 372, 399.
Tombe musulmane, à Constantinople, 57.
Tour (la) des Souris, 244.
Tragédie (De la), 142.
Travaux anciens comparés aux travaux modernes, 71.
Tréfoir (le), 375.
Trèves (Edifices antiques de), 273.
Triboulet, 287.
Trombe de Monville, 271.
Turenne (Anecdotes sur), 188, 212.
Tympan de la porte royale, à la cathédrale de Chartres, 197.

Une mauvaise affaire, 9.
Une veste de marin, 2, 14, 18, 30.
Université d'Alcala de Hénarès, 41.
Un ordre, un plan, un but dans la vie, 183.
Un sur près de trois mille, 12.
Un vieux rouet, 215.
Utilité de l'incertitude sur la vie à venir, 135.

Vainqueur (le) au combat de coqs, 316.
Valenciennes (Anciennes maisons à), 136.
Vase d'argent par Benvenuto Cellini, 361.
Veille (la) de Noël, 346, 354, 362, 370.
Vénus (la) de Chypre, 341.
Vercingétorix (Monnaie de), 16.
Véritable (le) esprit, 382.
Vérité (la) sur le poëte Gilbert, 118.
Verreries (les) de Murano, 92.
Viaduc de la Sioule, 348.
Vie future; ce qu'on en pensait au temps d'Homère, 83.
— (Utilité de l'incertitude sur la), 135.
Vieux (le) moulin, 97.
Vigo (les Galions de), 369.
Villa (la) Pallavicini, 76.
Vitrail de la chapelle de Magdalen College, à Oxford, 388.
Vitrail à Saint-Servais (Finistère), 52.
Voiture des dames du harem à Constantinople, 9.
Voitures chinoises, 160.
Voyage (un) d'acclimatation au dix-huitième siècle, 298, 306, 331.
Voyage (un) d'étudiants au temps des diligences, 391.

Washington (Lettre de), 195.

Yriarte (Fables littéraires de Thomas) (voy. t. XXXVIII, 1870, p. 233); suite, 12.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, ÉCONOMIE, INDUSTRIE.

Anémones; introduites en Europe, 54. Appareil national de sauvetage, 212. Brigades agricoles, 16. Commerce des peaux de lapin, 246. Construction du viaduc de la Sioule, 348. Culture du cresson en Normandie au dix-septième siècle, 71. Eclairage et chauffage au pétrole, 228. Economie domestique (voy. la Table de 1870); suite, 9. Etameur (l'), 368. Etat actuel de notre enseignement agricole, 95. Guerre (Statistique de la), 393. Laminoir (le), 256. Libéralités américaines en faveur de l'instruction populaire, 395. Machine à raboter le fer, 351. Maître (un) agriculteur, 335. Origine du rouet à filer, des jennys et des mull-jennys, 262. Peintres décorateurs de théâtre, 389. Perfectionnement des machines à coudre, 79. Produit des basses-cours en France, 247. Pyromètre pour meules, 384. Recherches de millions dans la rade de Vigo, 369. Télégraphes chinois, 336. Travaux anciens comparés aux travaux modernes, 71. Verreries de Murano; glaces de Venise, 92.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Age (l') de pierre, 230. Anciennes enceintes du Mans, 252. Aqueducs romains en Espagne, 101. Armures historiques de l'*Armeria real* de Madrid, 305. Boucle de baudrier du sixième siècle, 80. Calvaire de Salamanque, 236. Costumes daces et sarmates, 328. Coupe à sacrifice des empereurs chinois, 39. Croc (un) de cornac indien, 84. Croix de Théodoros d'Abyssinie, 257. Décadrachme d'Athènes, 320. Dolmen de Draguignan, 223. Edifices antiques de Trèves, 273. Epée (l') de Charlemagne, 146. Fibules scandinaves trouvées en Normandie, 98. Groupe lacaire en bronze, 297. Lion (le) de Saint-Marc, à Venise, 109. Médaille d'Ephèse, 240. Médaille de François Clouet, 104. Médaille de Nimes, 264. Médaille de Numidie, 84. Monnaie de Vercingétorix, 16. Mont-Saint-Michel (le), 121, 146. Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne, 348. Mosaïque romaine d'Orbe, en Suisse, 396. Musée de l'église Toussaint, à Angers, 180. Ornements d'un menber du Caire, 296. Pierres tombales (voy. la Table de 1870); suite, 112, 288. Porche du midi à la cathédrale de Bourges, 268. Porches (les) de nos églises, 156. Porte-cierge du quatorzième siècle, 82. Pyramide de Sakkarah, 62. Salle des gardes du palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, 260. Sarcophage d'un roi de Juda, 181. Sceau de l'abbaye de Noion-sur-Andelle, 280. Sceau de l'abbaye de Sept-Fonts, 200. Sceau de la république d'Angleterre, 47. Sculptures antiques de Chypre, 193, 340. Statue (la) de Charles-Quint, à Besançon, 359. Statue à Senlis, 311. Statues de la cathédrale de Chartres, 45. Symboles chrétiens et profanes, 143. Symbolisme des portails; le Christ législateur; les emblèmes des Evangélistes, 197. Tablettes d'ivoire du onzième siècle couvrant un livre d'heures, 27. Tombeau de Foulques Nerra, 219. Tombeau des rois de Mauritanie, dit de la Chrétienne, 291, 372, 399.

ARCHITECTURE.

Anciennes maisons à Valenciennes, 133. Château de Pierrefonds, 36. Cheminées de la renaissance à Maintenon et à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), 32; — au château de Lamay (Sarthe), 221. Escurial (l'), 308. Intérieur du tir à l'arc de Saint-Sébastien, à Bruges, 329. Loggietta (la) de Sansovino, à Venise, 391. Mont-Saint-Michel, 121, Monument de Colomb, à Gênes, 1. Musée nouveau de Marseille, 89. Porche en bois de Bosc-Bordel, 157. Portail de la Vierge à Notre-Dame, à Huy (Belgique), 81. Santillana et son monastère, 324. Statue et fontaine de Philippe IV, à Madrid, 65. Tombe musulmane, à Constantinople, 57. Tombeau des rois de Mauritanie, 291, 372, 399. Université d'Alcala de Hénarès, 41.

BIOGRAPHIE.

Brusquet, 358, 366. Cabot (Jean et Sébastien), 185, 283. Cellini (Benvenuto), 362, 405. Clouet (les Trois), 104. Colomb, 164. Dedu, botaniste, 310. Eaubonne (Daniel d'), moine et horticulteur, 54. Ermenonville (Voyage du botaniste d') au Mexique en 1777, 298, 306, 331. Erskine (Thomas), 33. Foulques Nerra; son tombeau, 219. Gilbert (la Vérité sur), 118. Girardet (Karl), 299. Greatracks, le guérisseur irlandais, 234. Crumb (Daniel), tailleur de pierres de Cornouailles, 338. Iffland, 19, 59. Lamartine, 169. Latina (Beatriz Galindo, dite la), 25. Layard, 217. Marat à Rouen, 54. Milton, 7. Molière à Rouen, 86. Napier (William), 239. Peabody (Georges), 210, 226. Reuter, 131, 182. Riondet, agriculteur, 334. Sansovino (Jacopo), 392. Santvoort, 201. Serres (Olivier de), 247, 335, 378. Sheridan, 137, 178. Triboulet, 287. Turenne (Anecdotes sur), 188, 212.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Alby (Haute-Savoie), 313. Anciennes enceintes du Mans, 252. Anciennes maisons à Valenciennes, 133. Aqueducs romains en Espagne, 101. Boschimens (les) il y a un siècle, 375. Calvaire de Salamanque, 237. Chapelle et vitrail à Saint-Servais (Finistère), 52. Château de la Granja, 265. Château de Pierrefonds, 36. Château de Rosny (Seine-et-Oise), 116. Cimetière Saint-Jean, à Nuremberg, 379. Colléges (les) d'Oxford, 385. Comment on vint des Indes en Portugal en trois mois, en 1528, 363. Dolmen de Draguignan, 223. Ecoles aux Etats-Unis, 303. Edifices antiques de Trèves, 273. Eglise Toussaint, à Angers, 180. En approchant de Jérusalem, 319. Escurial (l'), 308. Gouffre du Garagaï, en Provence, 311. Grande (la) muraille de la Chine, 336. Habitation des moineaux, à New-York, 141. Hôpital de la Latina, à Madrid, 25. Huy (Belgique), 81. Lazo (le), 249. Lignes cotidales, 167. Lion (le) de Saint-Marc, à Venise, 108. Loggietta (la), à Venise, 391. Monastère de Santa-Maria de la Rabida, 165. Mont-Saint-Michel, 121, 146. Monument de Colomb, à Gênes, 1. Nouveau musée de Marseille, 89. Pont du Hourat (Pyrénées), 397. Population juive de l'Algérie, 161. Porche de Bosc-Bordel (Seine-Inférieure), 156. Porche du midi à la cathédrale de Bourges, 288. Promenades d'un Rouennais (voy. les Tables des années précédentes); suite, 54, 70, 86. Prieuré de Haute-Bruyère (Seine-et-Oise), 140. Pyramide de Sakkarah, 62. Ruines du château de Montaigu (Seine-et-Oise), 232. Salle des gardes du palais des ducs de Bourgogne, à Dijon, 260. Santillana et son monastère, 324. Saut (le) du Doubs, 233. Statue équestre de Philippe IV, à Madrid, 65. Suakim au seizième siècle, 55. Tir à l'arc de la confrérie de Saint-Sébastien, à Bruges, 329. Tombeau des rois de Mauritanie, 291, 372, 399. Tour des Souris sur le Rhin, 244. Université d'Alcala de Hénarès, 41. Verreries de Murano, 94. Viaduc de la Sioule, 348. Villa Pallavicini, 76. Voyage d'Ermenonville au Mexique en 1777, 298, 306, 331.

HISTOIRE.

Athènes, 320. Capitouls de Toulouse, 135. Chypre, 340. Citation de Froissart, 184. Ephèse, 240. Fenians, 75. Funérailles de Louis XVIII, 206. Galions de Vigo, 369. Guerre, 395. Jugement par jurés à Athènes, 133. Légende de Guillaume Tell, 321. Mont-Saint-Michel, 121, 146. Nimes, 264. Scènes du passé allemand, 43. Statue de Charles-Quint, à Besançon, 359. Suakim au seizième siècle, 55.

INSTITUTIONS, ÉTABLISSEMENTS PUBLICS, ENSEIGNEMENT, STATISTIQUE.

Accroissement des capitales d'Europe, 271. Bibliothèques populaires; catalogues; conseils aux fondateurs, 139. Bibliothèques populaires de la Suisse, 183. Capitouls de Toulouse, 135. Colléges d'Oxford, 385. Ecoles américaines, 303. Hôtel des Postes, 225. Instruction primaire en Europe, 206. Jugement par jurés à Athènes, 133. Police de Paris en 1644, 327. Sociétés géographiques, 351. Statistique de la guerre, 395. Statistique générale de la France; répartition de la population en 1866, 200.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

A chacun vous devez aide et conseil, 211. A cheval donné il ne faut pas regarder la bouche, 220. Bonté (la) s'apprend, 205. Ce qu'on pensait de la vie future au temps d'Homère, 83. Courage (le) s'apprend-il? 187. Croyance instinctive de l'homme à l'immortalité, 255. Etre dupe, 12. Fierté légitime, 328. Guerre (la), 231, 393. Idéal (l'), 340. Idée de Dieu, 22, 230. Ignorance, 15. Imagination (l') et la raison, 46. Immortalité, 115, 191. Justice (la), 154. Lecture (la) dans la vieillesse, 366. Lois et forces dans l'organisation de l'univers et des êtres, 223, 238. Louange, 52. Méditation, 350. Meilleures (les) amitiés, 146. *Misanthrope* (Sur le), 100. Mon vieux cheval, 243. Morale des Orientaux, 219. Nature (la) et l'homme, 375. Net et clair, 52. Nirvana (le), 43. Ordre, liberté, progrès, 331. Parjure (le), 151. Préjugé contre l'instruction, 18. Progrès de l'esprit humain, 340. Progrès individuel, 7. Provisions pour la vie, 31. Quelques dires favoris du docteur Johnson, 115. Règle de conduite, 295. Sainteté de l'instruction, 227. Scier du marbre, 238. Tragédie (De la), 142. Un ordre, un plan, un but dans la vie, 183. Utilité de l'incertitude sur la vie à venir, 135. Véritable (le) esprit, 382.

Nouvelles, Récits, Apologues, Anecdotes. — Anecdotes historiques, 165, 238. Apologue de Bernardin de Saint-Pierre, 167. A quoi sert la science? 79. Arion, 281. Aux enchères, 62. Carnet d'un flâneur, 115, 227, 302, 398. Centenaire (une), 71. Chardonneret (le) et le Cygne, 79. Chardons (les) et le docteur Clark, 270. Chemin (le) des Noces, 407. Comment (le) et le Pourquoi, 254. Comment on vint des Indes en Portugal en trois mois, en 1528, 363. Confiance en la justice, 47. Couvre-pieds (le) d'un bibliomane, 32. Création (la) de l'homme; traditions slave et slovène, 47. Dans une chambre de ferme, 353. Deux (les) Agasias, 290. Deux passages de Milton, 227. Deux (les) voyages de Martin Kœtzel, 278. Dieu (le) Py, 189. Dot (une) anonyme, 314, 322, 330. Emir (l') à la recherche d'un œil, 72. En approchant de Jérusalem, 319. Enoch Arden, 318, 325, 333, 341. Etameur (l'), 368. Evasion de lady Ogilvy, 165. Fables littéraires de Thomas Yriarte (voy. t. XXXVIII, 1870); suite, 12. Fils (le) aîné de la veuve, 377. Génie (le) tutélaire de la propriété, 231. Génie (un) de village, 73. Gens (les) heureux, 343, 350. Grain (le) de moutarde, 42. Histoire d'un millionnaire, 106. Histoire d'une petite tasse de vieux sèvres, 3. Historiette du jeune oiseleur et du vieux chaudronnier, 123. Homme (un) de cœur, 38, 46, 50. Honnêtes (les) accusés, 194, 218. Iffland, 19, 59. Impressions diverses de trois voyageurs en ballon, 276. Légende (la) de Guillaume Tell, 321. Légendes islandaises, 398. Legs (le) de lady Mabella, 351. Loutre (la) apprivoisée, 276. Marianne Button, 102, 109, 114, 122, 130, 142, 150, 151. Mauvaise (une) affaire, 9. Mère (la) Soucillon, 189. Miss Griffith, 202. M. Moreau, 66, 77, 82. Mostafa Alvila, 62. Nid (le) de cigognes, 105. Numéro (le) 537, 255. Origine de quelques histoires merveilleuses devenues populaires, 7. Outarde (l'), 87. Paroles de Louis XIV enfant, 31. Petit mendiant

(le), 243, 250, 258, 266, 274. Pièce (la) de cent sous du marchand de peaux de lapin, 246. Préjugé, 263. Préjugé sur le chant du coucou, 159. Promis (les), 113. Répertoire du théâtre de Guignol, 89, 111. Rixe (la) apaisée, 337. Ruines (les), 356. Sabre (le) et l'Esprit, 226. Saut (le) du Doubs, 233. Scène de guerre, 403. Scènes du passé allemand (voy. les Tables des années précédentes); suite, 43. Sœurs (les) de lait, 195. Soin des chevaux chez les Arabes, 19. Souvenirs militaires, 238. Tour (la) des Souris, 244. Un sur près de trois mille, 12. Veille (la) de Noël, 346, 354, 362, 370. Veste (une) de marin, 2, 14, 18, 30. Vieux (le) moulin, 97. Vieux (nu) rouet, 215. Voyage d'étudiants au temps des diligences, 391.

MŒURS, CROYANCES, COUTUMES, COSTUMES, AMEUBLEMENT.

Age (l') de pierre, 166, 230. Animaux vivants possédés au moyen âge par des princesses, 213. Armures historiques de l'*Armeria real* de Madrid, 305. Bateau de rivière, 145. Bégouga (la) des Africains, 206. Bilboquet (le), 276. Boschimens (les) il y a un siècle, 376. Boucle de baudrier du sixième siècle, 80. Charrette figurée dans une mosaïque romaine, 396. Clef (la) de Saint-Hubert, 52. Coiffures provençales, 208. Colléges (les) d'Oxford, 385. Compte d'un repas en 1412, 264. Costumes daces et sarmates, 328. Coupe à sacrifice d'un empereur chinois, 39. Croc (un) de cornac indien, 84. Eau (l') de Kheder, 384. Fête (la) aux œufs de cire, 264. Fierté des Arabes, 328. Foires anciennes de Rouen, 86. Fous de cour, 167, 287, 358, 366. Funérailles de Louis XVIII, 206. Guérisseur (le) irlandais, 234. Guignol et son théâtre (voy. t. XXXVIII, 1870, p. 345); suite, 89, 111. Homme (l') dans la lune, 376. Insignes des fonctionnaires chinois, 96. Lares, mânes et pénates, 295. Lazo (le), 249. Légendes islandaises, 398. Mode (une) au dix-septième siècle en Angleterre, 407. Ornements sculptés d'un mimbar, chaire à prêcher arabe, 297. Patois wallon (voy. t. XXXVIII, p. 16); suite, 135. Population juive de l'Algérie, 161. Porcelaines de Sèvres, 4. Repos du dimanche, 291. Roc (le) diamant, 218. Sandaliers (les), 320. Scènes du passé allemand (voy. les Tables des années précédentes); suite, 43. Sépultures musulmanes, 57. Signaux chinois, 336. Soin des chevaux chez les Arabes, 19. Traditions slave et slovène sur la création de l'homme, 47. Tréfoir (le), 375. Voitures chinoises, 160. Voitures des dames du harem à Constantinople, 8.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Capitouls de Toulouse, d'après une miniature du quinzième siècle, 136. Chemin (le) des Noces, tableau de Geertz, 407. Copistes du quinzième siècle, tableau de Steinheil, 241. Courtier et paysan, tableau de Vauthier, 9. Erskine, portrait par Reynolds, 33. Français dans une famille juive à Oran, tableau de Saint-Pierre, 161. Fille (la) de Cromwell, tableau de Karl Girardet, 300. Génie (un) de village, tableau de Stammet, 73. Mosaïque de Saint-Vital, à Ravenne, 396. Mosaïque romaine, à Orbe en Suisse, 396. Naufrage de l'*Euphemia*, tableau de Weber, 13. Peinture chinoise sur soie, 216. Portrait d'enfant par Santvoort, 201. Portrait de Pascal à trente-cinq ans, 364. Promis (les), tableau de Patrois, 113. Rixe (la) apaisée, tableau de Vauthier, 337. Saut (le) du Doubs, tableau de Herst, 233. Sheridan, portrait par Reynolds, 137. Vieux (le) moulin, tableau de Grandsire, 97. Visite d'un doge aux verreries de Murano, tableau de Pinelli, 93.

Dessins, Estampes — Alby en Savoie, dessin de Lancelot, 313. Aqueduc romain de Mérida, dessin de Lancelot, 101. Arion, groupe par Hiolle, dessin de Boeourt, 281. Asile (l') de la fauvette, dessin de Bodmer, 177. Atelier de peintres décorateurs, dessin de Lorsay, 389. Attieora fasciata, dessin de Freeman, 365. Cabine d'un bateau de rivière, dessin de Lorsay, 145. Cabot (Jean) et ses trois fils, dessin de Lorsay, d'après Grisellini, 185. Cabot (Sébastien), dessin de Lorsay, 285. Calvaire de Salamanque, dessin d'Urrabieta, 237. Carouge brunet et son nid, dessin de Freeman, 209. Cinnyris violaceus et son nid, dessin de Freeman, 289. Cinq (les) Tous, estampe satirique attribuée à Kay, 344. Construction du viaduc de la Sioule, dessin de de Bar, 349. Copistes du quinzième siècle, dessin de Pauquet, d'après Steinheil, 241. Coupe à sacrifice d'un empereur chinois, dessin de Féart, 40. Courtier et paysan, dessin de Lavée, d'après Vauthier, 9. Croc à éléphant, dessin de Féart, 85. Croix de Théodoros d'Abyssinie, dessin de Féart, 257. Chalet de Lamartine, à Passy, dessin de Clerget, 173. Château d'eau du Musée de Marseille, dessin de Lancelot, 89. Château de Pierrefonds, dessin de Lancelot, 36. Château de Rosny, dessin de Clerget, 117. Chaudronnier ambulant (1774), dessin de Moulleron, d'après Poisson, 125. Chemin (le) des Noces, dessin de Pauquet, d'après Geertz, 407. Cheminée du château de Launay, dessin de Clerget, 221. Chœur de l'église du Mont-Saint-Michel, dessin de Lancelot, 121. Demi-armure de Philippe III d'Espagne, dessin de Sellier, 305. Dessin (un) chinois, 216. Drame (un) sur les toits de Strasbourg, dessin de Schuler, 105. En famille, dessin de Schuler, 353. Erskine, dessin de Pauquet, d'après Reynolds, 33. Escurial (l'), dessin de Lancelot, 309. Etameur (l'), dessin de Sellier, 368. Faucon pêcheur d'Amérique, dessin de Freeman, 129. Fibule scandinave, dessin de Jahandier, 100. Fils (le) aîné de la veuve, dessin de Castan, 377. Foire (la) aux bilboquets, dessin de Lorsay, d'après une estampe du dix-septième siècle, 277. Fontaine au coin des rues d'Erfurth et Childebert, dessin de Maignan, 189. Fontaine des Dragons, à la Granja, dessin de Yan' Dargent, 265. Génie (un) de village, dessin de Pauquet, d'après Stammet, 73. Girardet (Portrait de Karl), dessin de Boeourt, 301. Grande poterne (la), au Mans, dessin de Grandsire, 253. Groupe lacraire en bronze, dessin de Féart, 297. Guillaume Tell sur la place d'Altorf, dessin de Gilbert, 321. Habitation des moineaux à New-York, dessin d'Auhrun, 141. Hippocampe pointillé, dessin de Mesnel, 17. Hôpital de la Latina, dessin d'Urrabieta, 25. Hôtel des postes, salle du départ, dessin de Lorsay, 225. Monastère de Santa Maria de la Rabida, dessin d'Urrabieta, 165. Jardins du collége d'Exeter, à Oxford, dessin de de Bar, 385. Lamartine, dessin de Pauquet, 169. Lion (le) de saint Marc, dessin de Metzmacher, 108. Maison d'école aux Etats-Unis, dessin de Lancelot, 304. Marchand d'oiseaux (1774), dessin de Moulleron, d'après Poisson, 124. Marché aux volailles dans les caves des halles, dessin de Lorsay, 205. Monastère de Santillana, dessins de Freeman, 324, 325. Monument de Colomb, à Gênes, dessin de Yan' Dargent, 1. Ornements d'un mimbar du Caire, dessin de Freeman, 297. Pallas et Mercure, statues de Sansovino, dessin de Chevignard, 392, 393. Palmier à chanvre de la Chine, dessin de de Bar, 49. Persée (le) de Benvenuto Cellini, dessin de Chevignard, 405. Pierres (les) du cloître de la cathédrale de Trèves, dessin de Stroobant, 273. Pont de bateaux à Asnières, dessin de de Bar, 333. Pont du Hourat, dessin de de Bar, 397. Porcelaines de Sèvres, dessins de Lancelot, 4, 5. Porche de Bose-Bordel, dessin de Lancelot, 157. Portail de la Vierge, à Huy, dessin de Stroobant, 81. Portrait d'enfant, dessin de Moulleron, d'après Santvoort, 201. Portrait de Pascal à trente-cinq ans, dessin de Boeourt, 363. Prieuré de Haute-Bruyère, dessin de le Pippre, 140. Promis (les), dessin de Pauquet, d'après Patrois, 113. Pyramide (la) de Sakkarah, dessin de de Bérard, 64. Pyromètre pour meules, dessin de Féart, 384. Quartier des Tanneurs, au Mans, dessin de Grandsire, 252. Recherches dans la rade de Vigo, dessin de Provost, 369. Rixe (la) apaisée, dessin de Lavée, d'après Vauthier, 337. Rue des Merciers, à Strasbourg, dessin de Clerget, 345. Ruines à Auteuil, dessin de de Bar, 354. Salle d'armes du château de Pierrefonds, dessin de Lancelot, 37. Salle des gardes du palais des ducs de Bourgogne, dessin de Clerget, 260. Salle inférieure, au Mont-Saint-Michel, dessin de Lancelot, 148. Sceau de la république d'Angleterre, dessin de Féart, 48. Sculptures à la cathédrale de Bourges, dessin de Yan' Dargent, 269. Sheridan, dessin de Pauquet, d'après Reynolds, 137. Sœurs (les) de lait, dessin de Lallemand, 196. Statues de la cathédrale de Chartres, dessin de Chevignard, 45. Suakim au seizième siècle, d'après Jean de Castro, 56. Taureau conduit à deux lazos, dessin d'Ernest Charton, 249. Tête de guerrier chypriote, dessin de Féart, 193. Tir à l'arc de Saint-Sébastien, à Bruges, dessin de Stroobant, 329. Tombeau d'Albert Durer, dessin de Stroobant, 381. Tombeau de la Chrétienne, dessins de Blanchard, 372, 373. Tombeau de Lamartine, à Saint-Point, dessin de Clerget, 176. Tombe musulmane, dessin de Sellier, 57. Tour (la) des Souris, dessin de Stroobant, 245. Université d'Alcala de Hénarès, dessin d'Urrabieta, 41. Vainqueur (le) au combat de coqs, dessin de Boeourt, d'après la statue de Falguière, 317. Vase de Benvenuto Cellini, dessin de Sellier, 361. Vieilles maisons à Valenciennes, dessin de Clerget, 133. Visite d'un doge aux verreries de Murano, dessin de Gilbert, d'après Pinelli, 93. Vitrail de la chapelle de Magdalen College, à Oxford, dessin de Yan' Dargent, 388. Vue (une) de Nuremberg, dessin de Stroobant, 381. Le Mont-Saint-Michel, dessin de Lancelot, 149. Vues dans la villa Pallavicini, dessins de Yan' Dargent, 76, 77.

SCIENCES.

Astronomie, Météorologie. — Aurore (une) australe, 280. Chaleur des rayons lunaires, 191. Electricité météorique, 311. Jupiter et les petites planètes inférieures, 352. Lunette populaire astronomique et terrestre, 403. Passage de Vénus sur le Soleil en 1874 (voy. t. XXXVIII, 1870); suite, 118. Phénomènes astronomiques de 1871, 22. Souvenirs de la trombe de Monville, 271.

Physique, Chimie. — Argent contenu dans la mer, 344. Ce que cherche la chimie, 93. Chaleur des rayons lunaires et leur influence météorologique, 191. Electricité météorique, 311. Lunette populaire astronomique et terrestre, 403.

Zoologie, Botanique, Minéralogie. — Acclimatation du nopal et de la cochenille aux colonies française au dix-huitième siècle, 298, 306, 331. Aérolithes, 67. Aiguillette serpent, 153. Bégouga des Africains, 206. Carouge Brunet, 209. Chamærops excelsa, palmier à chanvre de la Chine, 49. Chasseur (le) d'insectes (voy. les Tables des années précédentes); suite et fin, 87, 126, 151, 206, 312. Cheval (le) de Buffon et le cheval d'Olivier de Serres, 378. Famille (la) des hirondelles, 364. Faucon (le) pêcheur, 129. Filons et amas métalliques, 247. Loutre apprivoisée, 276. Nid (un) de cigognes, 105. Oiseaux de nos jardins, 717. Pêcheur (le) naturaliste (voy. la Table de 1870); suite, 17, 153. Pluies de crapauds, 231. Poissons couveurs : l'hippocampe, 17. Procès (le) du moineau franc, 141. Singes des forêts d'Amérique, 351. Soui-Mangas, 289.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÈVRERIE.

Arion, groupe en marbre, par Hiolle, 281. Cheminée du château de Launay (Sarthe), 221. Coupe à sacrifice d'un empereur chinois, 39. Croix de Théodoros, 257. Fragments sculptés d'un mimbar du Caire, 297. Groupe lacraire en bronze trouvé à Mandeuvre, 376. Pallas et Mercure, statues de Sansovino, 392, 393. Persée, statue de Benvenuto Cellini, 405. Pierres tombales (voy. la Table de 1870); suite, 112, 288. Portail de la Vierge à Notre-Dame, à Huy (Belgique), 81. Porte-cierge en cuivre émaillé du quatorzième siècle, 82. Sarcophage d'un roi de Juda, 181. Sculptures antiques de Chypre, 340. Sculptures au porche du sud à la cathédrale de Bourges, 269. Statue à Senlis, 311. Statue équestre de Philippe IV, par Pietro Tacca, 65. Statues de la cathédrale de Chartres, 45. Tablettes d'ivoire sculptées du onzième siècle, 27. Tombe musulmane à Constantinople, 57. Tympan de la porte royale, à la cathédrale de Chartres, 197. Vainqueur (le) au combat de coqs, statue par Falguière, 317. Vase d'argent, par Benvenuto Cellini, 361.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE MAGASIN
PITTORESQUE

LES PROPRIÉTAIRES DE CET OUVRAGE SE RÉSERVENT LE DROIT DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION DANS TOUS LES PAYS QUI ONT TRAITÉ AVEC LA FRANCE.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LE MAGASIN PITTORESQUE

PUBLIÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON.

QUARANTIÈME ANNÉE.

1872

PRIX DU VOLUME BROCHÉ,	POUR PARIS	7 fr.	»
	POUR LES DÉPARTEMENTS.	8	50
PRIX DU VOLUME RELIÉ,	POUR PARIS	8	50
	POUR LES DÉPARTEMENTS.	10	»

PARIS
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE
29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC XL

MAGASIN PITTORESQUE

XLe ANNÉE. — 1872

LES SORTILÉGES DE CAIUS FURIUS CRESINUS.

CRESINUS. — Composition et dessin de Chevignard.

Caius Furius Cresinus, esclave devenu libre, retirait d'un très-petit fonds de beaucoup plus belles récoltes que ses voisins de leurs grands domaines. La jalousie qu'ils conçurent contre lui le fit accuser de sortiléges pour attirer dans son champ les moissons d'autrui. Cité devant le peuple par Spurius Albinus, édile curule, et menacé d'une condamnation par le vote des tribus, il apporta au forum tout son attirail de laboureur, ses esclaves, robustes, bien nourris, bien vêtus, ses outils parfaitement faits, de lourds hoyaux, des socs pesants, des bœufs bien repus.

— Voilà, dit-il, Romains, mes sortiléges : je ne puis vous montrer en même temps ni amener sur la place publique mes veilles, mes soins, mes sueurs.

Il fut absous par une sentence unanime. (1)

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

De quelque côté que l'on arrive à Sainte-Luce, le premier objet qui attire le regard, c'est son beau clocher roman, dont la pyramide, à la fois svelte et vigoureuse, domine de haut la coquette petite ville, qui s'étale en dégringolant le long du coteau jusqu'à la prairie de l'Indre. De même, de quelque côté que je tourne mes regards sur ma vie passée, c'est le clocher roman que je retrouve, associé par des liens mystérieux à toutes les douleurs et à toutes les joies de ma vie d'enfant et de jeune homme.

I

Mon père, médecin de campagne à Genillé, sur la lisière de la forêt de Loches, était le plus populaire et le plus salué, mais aussi le moins payé de tous les médecins de l'arrondissement.

Quand il trottait sur son petit bidet paisible, le long des chemins, quelque paysan, courbé en deux pour cultiver la terre, se redressait, au bruit, derrière la haie. Les jambes écartées, les deux mains appuyées sur le manche de sa bêche, il saluait mon père d'un signe de tête et d'un : « Bonjour, monsieur Bernier! » crié à pleins poumons, selon le code de la politesse rustique.

Neuf fois sur dix, ce paysan était un débiteur attardé qui payait ainsi en menue monnaie de signes de tête et de coups de bonnet les intérêts d'un capital dont il ne pouvait prendre sur lui de se séparer. Le plus souvent « M. Bernier », qui était généralement distrait et rêveur, passait son chemin, après avoir répondu par un coup de chapeau, et un « Bonjour, Pierre! » ou « Bonjour, François! »

Quelquefois cependant, par bonté, il s'arrêtait pour s'enquérir des nouvelles du bonhomme et de sa famille. Alors, il se produisait un changement à vue dans la contenance du paysan. Flairant, sous une question si simple, quelque demande d'argent, le débiteur prenait un ton de voix lamentable : rien n'allait; les vignes avaient été gelées, ou à peu près; les lapins venaient par bandes de la forêt pour ronger le blé en herbe; les sangliers semblaient s'être donné rendez-vous pour bouleverser son champ de pommes de terre; et la vache avait « l'enfle! » A mesure qu'il parlait, le bonhomme s'échauffait; il laissait sa bêche, et à chaque grief nouveau, emjambant quelque touffe de pommes de terre, il arrivait enfin, pour sa péroraison, jusqu'à la marge du champ.

Mon père, créancier débonnaire et indifférent (trop indifférent, à ce que lui disait quelquefois ma mère), se serait bien gardé de demander un sou à un pauvre débiteur si éprouvé!

— Allons, adieu, mon garçon, disait-il un peu ému; adieu! espérons que tout cela finira par s'arranger!

Et il passait outre.

L'autre restait là, le suivant du regard par-dessus la haie, son bonnet entre les doigts, presque confus de tant de bonté. Mais ses scrupules, s'il en avait, ne tourmentaient pas longtemps sa conscience de paysan.

— Après tout, se disait-il en se grattant le front et en retournant à son travail, l'année est dure pour le pauvre monde; s'il ne réclame pas son dû, c'est qu'il n'en a pas besoin; et puis, il a bien plus que nous autres le moyen de se passer de cet argent-là.

II

Comme les scènes de cette nature se renouvelaient souvent, il en résulta à la longue un grand embarras dans les affaires de la maison. Mille souvenirs me reviennent, qui éclairent pour moi, à distance, une situation que je ne pouvais comprendre alors, parce que j'étais trop jeune. Il venait fréquemment des gens de la ville, qui apportaient des papiers. Quand mon père les voyait arriver, il avait l'air tout étonné et tout confus. A ma grande surprise, il était humble et presque suppliant avec eux, et cependant, pour des gens de la ville, ils étaient bien mal vêtus et avaient bien mauvaise mine.

Il y en a un que je vois encore d'ici, avec sa grande redingote marron boutonnée jusqu'au menton, son gourdin et son nez rouge. Une fois, j'étais dans le cabinet de mon père; cet homme entra sans daigner presque saluer, s'installa sans façon sur une chaise, et tira de sa grande poche de côté toute une liasse de paperasses. Mon père était dans son fauteuil, tout pâle; son menton tremblait. L'homme, sans se presser, mouilla son pouce et se mit à feuilleter ses papiers; il trouva enfin celui qu'il cherchait, il le mit devant mon père. Pendant que mon père lisait ou semblait lire le papier, l'homme pour se distraire tambourinait sur la table avec ses gros doigts carrés. Quand il fut las de tambouriner, il siffla entre ses dents; pour se distraire de siffler, il bâillait.

— Eh bien, dit-il, quand il fut fatigué de siffler et de bâiller, payez-vous ou ne payez-vous pas?

Mon père tressaillit comme si on l'avait réveillé en sursaut, et regarda avec égarement autour de lui. Alors il m'aperçut, et me pria doucement de sortir. Quand l'homme s'en alla, le chapeau sur l'oreille, mon père était encore plus pâle que je ne l'avais vu dans son bureau. Ma mère avait les yeux rouges.

III

Une autre fois, j'étais dans ma petite chambre occupé à colorier des images. Mon père se promenait sous les tilleuls avec M. le curé. Comme ils allaient et venaient le long de l'allée, tantôt j'entendais clairement leurs paroles, tantôt ce n'était plus qu'un murmure. M. le curé s'animait, et le son de sa voix m'arrivait plus fort et plus net. Il parlait de quelqu'un qui finirait par mettre sa femme et son enfant sur la paille. (Je ne savais pas alors quel était ce quelqu'un, mais je le sais bien maintenant!) Puis il disait que la charité doit être bien entendue; qu'il faut en toutes choses un esprit d'ordre et de justice. « La bonté qui n'est pas éclairée, et qui se prodigue à tort et à travers, ce n'est plus de la bonté, c'est de la faiblesse, de la nonchalance, du sans-souci, une des formes de l'égoïsme. Elle fait beaucoup plus de mal que de bien; car non-seulement elle prive de ce qui leur est dû ceux envers qui nous avons les devoirs les plus stricts à remplir, mais elle encourage chez les autres l'esprit de mendicité. »

(1) Pline, *Hist. nat.*, l. XVIII.

Mon père prononça alors à voix basse quelques paroles que je n'entendis pas, pour défendre sans doute le quelqu'un que M. le curé attaquait si vivement. Ce dernier alors recommença de plus belle :

« De l'ordre, de l'ordre, répétait-il sur tous les tons; pour l'amour de Dieu! de l'ordre... de l'exactitude. »

Et comme ils avaient repris leur promenade un moment interrompue, je recueillais des lambeaux de phrases comme ceux-ci :

« Une meilleure entente du devoir... La famille avant tout... Voilà un médecin habile; on l'appelle de tous les côtés, et il trouve moyen d'avoir continuellement les huissiers à sa porte... Voilà un homme plein de bonté, de cœur et de probité; il fait mourir sa femme à petit feu... et ce petit garçon, qui devrait être au collége, et qui vagabonde toute la journée dans la poussière des routes avec les gardeurs de vaches et de dindons! Il y a quelque chose à faire cependant! »

A quelque temps de là, ma pauvre mère mourut. J'étais trop jeune pour comprendre l'étendue de mon malheur. Je pleurai beaucoup, cependant, lorsqu'on me dit que je ne la verrais plus. Puis je fus bientôt distrait par les allées et venues des parents et des amis qui arrivaient pour assister à l'enterrement. Quand ils furent réunis, ils se tinrent en pleurs dans la salle d'en bas. Puis ils commencèrent à causer entre eux à voix basse. C'étaient des éloges sans fin de la pauvre morte, de son dévouement, de ses chagrins, de sa douce résignation. J'écoutais avec avidité. Quelqu'un dit : « Il y a ici certaines oreilles », et l'on parla plus bas; néanmoins, d'un bout de la salle j'entendais très-bien ce que l'on chuchotait à l'autre bout. On parlait de quelqu'un qui était bien coupable avec toute sa bonté. « Oui, dit un grand monsieur sec, c'est un cœur d'or, mais il y a là quelque chose.» Et en disant cela, il se touchait le front du bout du doigt.

Genillé n'ayant pas alors d'école communale, ma mère, jusque-là, avait été ma seule institutrice. Comme, depuis quelques années, elle n'avait pas de domestique par économie, elle avait tant d'occupations que mes leçons étaient rares et courtes. Quand elle fut morte, je n'eus plus personne pour me surveiller, et je vagabondai par monts et par vaux, depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil.

Mon père, si gai auparavant, était devenu sombre et taciturne; ses cheveux étaient devenus tout blancs aux tempes, son dos se voûtait. Deux ans après la mort de ma mère, il alla la rejoindre au cimetière pour dormir à côté d'elle, sous le même tertre de gazon.

La suite à la prochaine livraison.

IGNORANCE.

L'ignorance est la nuit de l'esprit, nuit sans lune et sans étoiles. CICÉRON.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Transportons-nous au 19 septembre 1870 : Paris est cerné par les innombrables légions allemandes; la voiture postale qui, la veille encore, a pu emporter de la capitale un ballot de dépêches, vient d'être forcée de rebrousser chemin; arrêtée par le « Qui vive? » ennemi. La grande métropole est fermée pour la France, pour le monde entier. Deux millions d'êtres humains vont être tenus au secret, enserrés dans un cordon de baïonnettes.

Cependant le silence de Paris, c'est la mort de la France; la ville assiégée est irrévocablement perdue si elle ne peut pas faire entendre sa voix au dehors; il faut à tout prix qu'elle sache éviter la torture de l'investissement moral, qu'elle se mette en communication avec les armées de province.

Les routes de terre sont obstruées, les routes fluviales sont barrées, l'air reste seul ouvert aux assiégés : Paris va se rappeler que les ballons sont une des gloires du génie scientifique de la France; il va être donné à la grande découverte des Montgolfier de venir en aide à la patrie en danger. C'est cette merveilleuse histoire de la poste aérienne que nous voulons retracer.

PREMIERS DÉPARTS AÉRIENS.

Le 23 septembre 1870, la place Saint-Pierre, à Montmartre, offrait un aspect des plus bizarres. Le ballon *le Neptune*, que M. Nadar avait gonflé depuis quelques jours, assisté de M. J. Duruof, propriétaire de l'aérostat, allait s'élever dans l'espace, pour faire passer au-dessus des lignes ennemies les dépêches officielles et les lettres du public. A huit heures du matin, le directeur des postes, quelques délégués du gouvernement de la défense nationale, sont présents et attendent avec anxiété le résultat de cette grande expérience.

M. J. Duruof monte seul dans la nacelle; M. Nadar donne le signal du départ... L'aérostat s'élève majestueusement, emportant dans le panier d'osier 125 kilogrammes de dépêches. L'émotion de tous est indicible, les cœurs palpitent, les bras se lèvent vers le ciel, et mille vœux suivent au milieu des nuages le hardi aéronaute qui vient d'ouvrir la voie des airs aux ballons du siége de Paris [1].

Le surlendemain, 25 septembre, le ballon *la Ville-de-Florence*, appartenant à M. Eugène Godard, part à onze heures du matin du boulevard d'Italie. Deux voyageurs s'élèvent dans les airs, M. G. Mangin, aéronaute, et M. Lutz, passager; ils emportent avec eux 300 kilogrammes de dépêches et trois pigeons voyageurs de la société colombophile *l'Espérance*.

Le soir même les pigeons sont rentrés à Paris, et le directeur des postes reçoit une dépêche écrite par l'aéronaute parti le matin : il apprend que le ballon a pu atterrir à Vernouillet, dans le département de Seine-et-Oise.

Le 29 septembre, M. Louis Godard s'élève de l'usine à gaz de la Villette, avec M. Courtin; il a attaché l'un à l'autre deux aérostats de petite dimension, qui traversent Paris, passent au-dessus de Montmartre et touchent terre à trois kilomètres de Mantes.

Le 30 septembre, M. Gaston Tissandier part seul de l'usine de Vaugirard, dans le petit aérostat *le Céleste*, appartenant à M. Henri Giffard. L'aérostat, à neuf heures, se dirige vers l'ouest, à 1 800 mètres de hauteur, et passe juste au-dessus de Versailles; plus loin, il est salué par une vive fusillade, et arrive enfin aux environs de Dreux, où il jette l'ancre à onze heures du matin.

Ces quatre premiers voyages, exécutés tout au commencement du siége de Paris avec un succès complet malgré les défauts du matériel, ont véritablement contribué à fonder le service de la poste aérienne. L'apparition de ces premiers ballons en province a excité partout l'enthousiasme; en moins de huit jours, des centaines de mille de familles ont pu recevoir ainsi par la voie de l'air les missives des assiégés.

Quand un ballon messager atterrissait dans une localité, c'est à qui lui viendrait en aide; les habitants, les braves villageois, se précipitaient en foule vers l'aérostat; mille bras se présentaient pour tirer les cordes traînantes et arrêter la marche du navire aérien échoué sur un sol ami.

S'agissait-il de déjouer la vigilance prussienne quand l'aéronaute descendait du ciel dans un pays occupé par

[1] M. J Duruof est descendu heureusement, à onze heures du matin, à Craconville, près d'Évreux.

l'ennemi, des hommes dévoués se présentaient pour cacher les dépêches précieuses, envoyer en dehors des lignes allemandes les lettres et les missives de la capitale assiégée.

Le voyageur aérien craignait-il lui-même la capture, on le chargeait de lui fournir un déguisement, de le cacher au besoin, pour le faire évader pendant la nuit.

Malgré ce dévouement, ce patriotisme, l'ennemi, comme nous le verrons plus tard, est parvenu à capturer quelques ballons.

En même temps que les aérostats réveillaient l'espérance dans toute la France, ils jetaient l'étonnement et l'inquiétude chez l'ennemi. Les Prussiens regardaient ébahis ces messagers qui passaient fièrement au-dessus de leurs têtes; ils leurs tiraient des coups de fusil, mais leurs

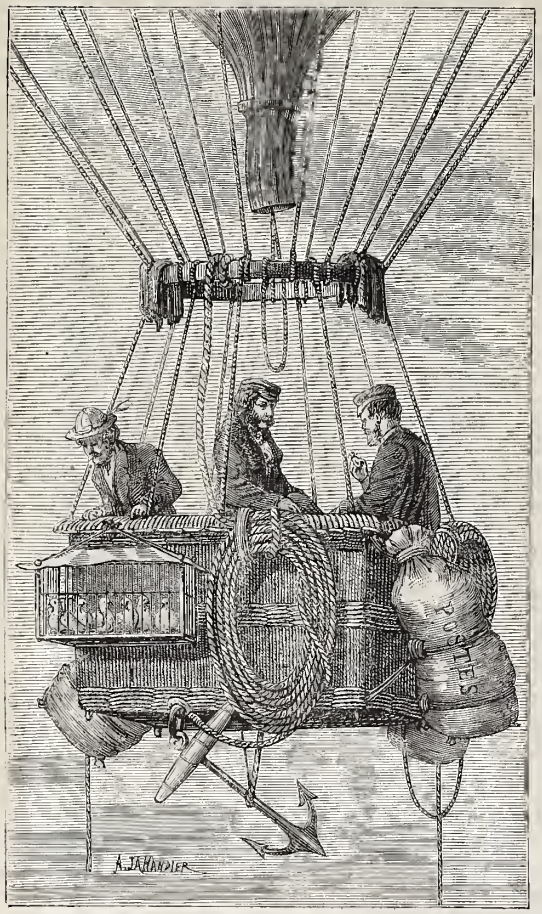


Fig. 1. — Nacelle d'un ballon-poste.

balles n'atteignaient pas les esquifs aériens, qui planaient trop loin du niveau terrestre. Les journaux anglais ont longuement raconté l'effet que produisit à Versailles le passage dans les hautes régions de l'air du ballon monté par M. Tissandier; ils ont dit qu'à son apparition les rues se remplissaient d'une foule considérable, où Prussiens et Français, mêlés ensemble, sondaient l'espace avec avidité. Mais quel contraste entre les impressions ressenties de part et d'autre!

L'administration des postes à Paris fit preuve d'un grand zèle. Il n'y avait plus de ballons dans la ville assiégée, on en fabriqua en toute hâte. Eugène Godard, Yon et Camille d'Artois, reçoivent des commandes de ballons de 2000 mètres cubes : le premier s'installe à la gare d'Orléans, les seconds organisent leur atelier de construction à la gare du Nord.

Il faut heureusement peu de jours pour construire les navires aériens, grâce au zèle des marins qui servent d'ouvriers cordiers; et, le 7 octobre, la seconde série des ascensions exécutées dans des ballons neufs s'ouvre avec le départ de M. Gambetta, pour ne se terminer que la veille de la signature de l'armistice.

Le voyage aérien de M. Gambetta commença place Saint-Pierre, à Montmartre. Le ministre de l'intérieur s'éleva dans le ballon *l'Armand-Barbès*, conduit par M. Trichet, aéronaute; quelques secondes après son départ, le *George-Sand*, gonflé sur la même place, quittait terre avec M. Révilliod comme capitaine, et M. May et un autre voyageur comme passagers.

Les deux aérostats descendirent, vers trois heures de l'après-midi, dans le département de la Somme; mais si le *George-Sand* fit un heureux voyage, il n'en fut pas de même pour l'*Armand-Barbès*, qui à plusieurs reprises se rapprocha tellement du sol que des balles prussiennes sifflèrent autour de la nacelle. Un pigeon, lancé à terre par les voyageurs, rentra à Paris et apprit au public que M. Gambetta allait bientôt arriver à Tours.

Avant d'aller plus loin, nous devons parler de la construction des ballons-poste.

LES BALLONS MESSAGERS.

La nacelle des ballons-poste, construite par M. Eugène Godard et par MM. Yon et d'Artois, avait 1m.50 de long sur une largeur un peu moindre. Elle était en osier tressé, de première qualité. Les ballons cubaient 2000 mètres; la percaline vernie à l'huile de lin en formait la sphère.

Tous ceux qui ont assisté au départ d'un aérostat pendant le siége se rappellent très-certainement l'aspect que présentait la nacelle, arrimée, chargée des sacs de dépêches, munie de sa cage à pigeons voyageurs. Nous reproduisons (fig. 1) la physionomie de l'esquif aérien. Deux passagers et l'aéronaute sont juchés dans la nacelle; ils sont un peu serrés dans leur panier, d'autant plus que le fond est garni d'une grande quantité de sacs de lest qui prennent beaucoup de place. Mais le sable qu'ils contiennent est destiné à être répandu dans l'espace; les cordes, le guide-rope, l'ancre, seront descendus ou fixés convenablement autour du cercle, et les passagers seront un peu plus à l'aise. Quant aux sacs de la poste, ils sont assurément très-volumineux, car ils sont remplis d'environ cent mille lettres pesant quatre grammes. Les pigeons voyageurs sont pendus au dehors, dans leur cage, où ils roucoulent d'un ton plaintif. Voyageurs, sacs de sable, ballots de dépêches, cordages, ancre, paletots et couvertures des passagers, pigeons, vivres et approvisionnements, sont entassés dans un pêle-mêle inconcevable; il semble que sous le poids de tant d'objets l'aérostat doive rester cloué au sol; mais quand le « Lâchez tout! » s'est fait entendre, la machine s'élève, emporte nacelle et bagages avec la légèreté d'un oiseau.

L'atelier de construction aérostatique pendant le siége n'était pas moins curieux à visiter que le port de départ des ballons. La figure 2 représente la gare d'Orléans transformée en fabrique de ballons en activité. A la gauche de notre gravure on aperçoit plusieurs ballons terminés; ils sont couchés sur le flanc et gonflés d'air, ce qui permet au vernis étalé sur l'étoffe de sécher avec une assez grande rapidité. Ailleurs, des ouvrières cousent ensemble les fuseaux, qui ont été coupés sur un même patron. D'autre part, des marins, munis d'une grande navette, font les filets à grandes mailles qui entourent la sphère aérostatique. Plus loin, le ballon cousu, plié côte par côte, est étalé sur une longue table, où une vingtaine d'ouvriers y étalent à l'aide de tampons le vernis qui doit le rendre imperméable au gaz. Une grande activité règne de toutes parts, car le service est permanent; les lettres emplissent

les boîtes de la poste, il faut que sans cesse des ballons puissent quitter Paris investi.

Le soir, quand le travail est terminé, on ne se repose pas encore à la gare d'Orléans; il ne suffit pas de construire des ballons, il faut former des aéronautes. Dans une pièce spéciale, une nacelle est pendue au plafond, un marin y est monté et profite des leçons que lui donne le maître. Il descend le guide-rope, jette son ancre, tire la corde d'une soupape imaginaire, et vide des sacs de lest. On lui enseigne à lire le baromètre, on lui indique ce que signifient les mouvements de la banderole. L'apprenti aéronaute n'a que bien peu de temps pour s'instruire. Quand le jour de l'ascension est arrivé, il n'en sait peut-être pas beaucoup plus qu'à la première leçon, mais il n'hésite pas à s'abandonner aux flots invisibles de l'air; il n'écoute que son courage, que l'élan du patriotisme; il pense aux amis

Fig. 2. — Atelier de construction des ballons, à la gare d'Orléans. — Dessin de Jahandier.

qui l'attendent en province; il part plein de résolution avec la satisfaction du devoir accompli dans le cœur

La suite à une prochaine livraison.

UNE PAGE OUBLIÉE SUR JEANNE DARC.

Il y a en France, parmi les travailleurs, dans la petite bourgeoisie et même au village, toutes sortes de gens modestes, sensés et studieux, dont personne dans le monde des lettres et des sciences n'a jamais entendu parler, mais qui n'en ont pas moins un véritable savoir, savoir dont ils ont su tirer peut-être le meilleur fruit, c'est-à-dire un accroissement de leurs plus hautes facultés et une grande part de bonheur. J'ai connu pour ma part nombre de ces gens-là, j'en connais encore, et l'histoire de quelques-uns d'entre eux, si je vous la contais, vous causerait bien des surprises. J'aurais à vous citer parmi eux des tisserands, des vitriers, des tailleurs, des ouvriers agricoles, des facteurs de la poste, etc., etc.

J'ai passé bien des jours à rechercher ces gens-là, et j'en ai fait dans ma mémoire et dans mes archives de vraies collections.

Je me plais surtout à recueillir leurs propos, et déjà j'en ai fait connaître quelques-uns à nos lecteurs.

L'un d'eux, il n'y a pas longtemps, m'indiquait sur Jeanne Darc une page très-curieuse et très-peu connue. L'auteur de cette page n'en a pas moins écrit une histoire fort originale de la « grande paysanne »; mais j'avoue que jamais je n'avais entendu parler de cette histoire.

Je voudrais cependant, avant de vous redire les propos de mon homme, vous faire part d'une réflexion qui souvent m'est venue à propos des historiens de Jeanne Darc. Souvent, en les lisant, il m'a semblé qu'ils n'insistaient pas assez sur le caractère tout gaulois, je dirais volontiers tout joyeux, de cette brave fille, et par cela seul, sans qu'ils y

prennent garde, la situation est faussée : ils tiennent leur pensée et la nôtre attachée au supplice ; mais Jeanne ne rêvait que triomphe. C'est dans cette espérance qu'elle puisait son élan, son courage. A Rouen même, dans sa prison, elle ne s'attrista guère. On dirait que, comme la nature, elle eut le don d'étendre ses pressentiments au delà de la mort, ou plutôt de sentir qu'il n'y a point de mort. Voilà pourquoi devant ses juges elle conserva sa sérénité, et pourquoi son procès est plein de réponses souriantes.

Mais revenons à mon savant de village. L'excellent homme avait avant tout l'instinct du livre : on eût dit qu'il le découvrait au flair. Dans la plus pauvre chaumière, s'il existait dans un coin quelque vieux volume enfumé et poudreux, c'était le premier objet qu'il apercevait dès l'entrée ; et croyez que jamais il ne serait sorti sans y jeter les yeux.

Il me disait donc :

— Dans la plupart des chaumières, il est rare que vous ne trouviez pas, près de la chaise du *maître*, quelque vieux livre lu et relu de père en fils... Ce livre, si vous y jetiez les yeux, très-probablement vous ferait pitié à vous, Monsieur, qui en avez lu tant d'autres; mais pour le paysan, telle page, tel mot dans ce petit livre, peut, en frappant son imagination, éveiller tout un monde d'idées. Rappelez-vous vos lectures d'enfance. Souvent alors, sans prendre garde à l'ensemble, il a suffi d'un détail pour vous tenir attentif. C'est précisément ce qui arrive aux bonnes gens de village en lisant ce vieux livre.

Mes regards, ajouta-t-il, s'arrêtèrent, il y a quelque temps, sur un de ces bouquins; il y était question de Jeanne Darc. Je n'y aperçus d'abord qu'un assez ennuyeux pathos, à ce qu'il me semblait, et je fermai le livre... Mais j'ai oublié, je crois, de vous en dire le titre :

« *Les Trois États de l'innocence*, contenant l'histoire » de la Pucelle d'Orléans, ou l'innocence affligée ; de Gene- » viève, ou l'innocence reconnue ; d'Yrlande, ou l'innocence » couronnée ; par le sieur de Ceriziers, aumônier du roi ; à » Rouen, chez Jean B. Besongne, rue Écuière, au Soleil- » Royal. M. DCC. X. »

Je venais de déposer le livre, lorsque je le vis se rouvrir tout seul... Je compris qu'il se rouvrait à la page préférée (c'était la page 24); je voulus la connaître, et je lus :

« La science de s'entretenir avec Dieu est extrêmement douce; puisqu'elle est facile, elle nous devroit être familière : celui qui en a l'usage n'est jamais seul dans la solitude ; quoiqu'il n'y pratique que des chênes et de l'ombre, il y a toujours bonne compagnie. Tous les objets qui se présentent à notre vue peuvent donner des instructions à nos esprits ; en frappant nos yeux, ils nous touchent le cœur. Les plus grossiers sont capables de profiter de ces enseignements dont toute la nature est remplie, et les plus lourds peuvent aller à Dieu par les créatures qui sont des échelons disposés par sa providence... En cette science, nos maîtres sont nos valets, parce que tout ce qui nous instruit nous sert... Les âmes saintes ont plus tiré de dévotion des fleurs que les abeilles de miel; les étoiles n'ont pas tant jeté de lumières dans le grand monde que de connoissances dans l'esprit du petit. Voire même la moindre des créatures peut servir de sujet à des volumes entiers et seroit capable de nous faire connoître Dieu, si nous la connoissions bien. Il est vrai que Jeanne ne devoit pas être plus savante que ses compagnes, si elle eût étudié avec autant de négligence les leçons qui lui étoient communes avec elles; mais étant presque en une application continuelle, je ne m'étonne pas de ce qu'elle avoit les connoissances du grand saint Antoine, puisqu'elle lisoit soigneusement dans son livre. »

— Or, le livre « du grand saint Antoine, reprit mon philosophe rustique, qu'était-ce, sinon la campagne et les animaux? Les animaux, en effet, avaient été les professeurs du saint, car la science bien souvent monte des plus petits aux plus grands. Ni le Sinaï, ni l'Institut, n'eurent en aucun temps de privilége exclusif; il y a dans toute la nature une révélation incessante à laquelle, dans la mesure de ses facultés, participe le moindre des êtres.

Ainsi parla mon interlocuteur. Je n'ai voulu être que le sténographe des réflexions et propos de l'excellent homme ; d'autres s'en pourront faire les commentateurs.

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES EN 1872.

Il y aura en 1872 deux éclipses de Soleil et deux de Lune. La première sera une éclipse partielle de Lune, aura lieu le 22 mai, et sera visible à Paris. La Lune entrera dans l'ombre de l'atmosphère terrestre à 9 h. 19 m. du soir ; elle entrera dans l'ombre de la Terre à 10 h. 50 m. Milieu de l'éclipse, à 11 h. 27 m. Sortie de l'ombre, à minuit 5 minutes; sortie de la pénombre, à 11 h. 36 m. L'ombre ne recouvrira guère que le dixième du diamètre de la Lune.

La deuxième éclipse de l'année est une éclipse annulaire de Soleil, aura lieu le 5 juin, et sera invisible à Paris. Elle sera visible en Chine.

La troisième éclipse est une éclipse de Lune, visible à Paris comme la première, mais à peine sensible, car notre satellite, en passant derrière la Terre, ne fera qu'effleurer le cône d'ombre, si bien qu'il n'y aura que 2 centimètres de son disque de recouverts, au nord-ouest. Elle aura lieu le 15 novembre, de 5 h. 11 m. à 5 h. 46 m. du matin. L'entrée dans la pénombre commencera à 3 h. 11 m. et finira à 7 h. 46 m.

Le 30 novembre, il y aura une éclipse totale de Soleil, mais invisible à Paris. Sa ligne australe ne rencontrera aucune terre. Ainsi, nous n'avons en France que les deux éclipses de Lune.

La Lune passera sur Mercure et l'*occultera* le 4 juin, à 6 heures du matin. La planète touchera le bord de la Lune à 6 h. 2 m., passera derrière, et sortira de l'autre côté à 6 h. 53 m. Le 3 novembre, c'est la brillante Vénus qui sera occultée à son tour, et c'est là une observation digne du plus haut intérêt. Malheureusement, cette occultation aura également lieu de jour, à 10 h. 41 m. du matin. La Lune sera nouvelle. Il faudra, pour l'observer, une bonne lunette, pointée sur la position de Vénus. σ du Sagittaire, de 2e grandeur, est la seule étoile un peu brillante occultée le soir : ce sera le 21 juin, à 10 h. 57 m.; l'occultation durera 1 h. 11 m. La même étoile sera occultée le 15 août, de 8 h. 1 m. à 9 h. 7 m. du soir.

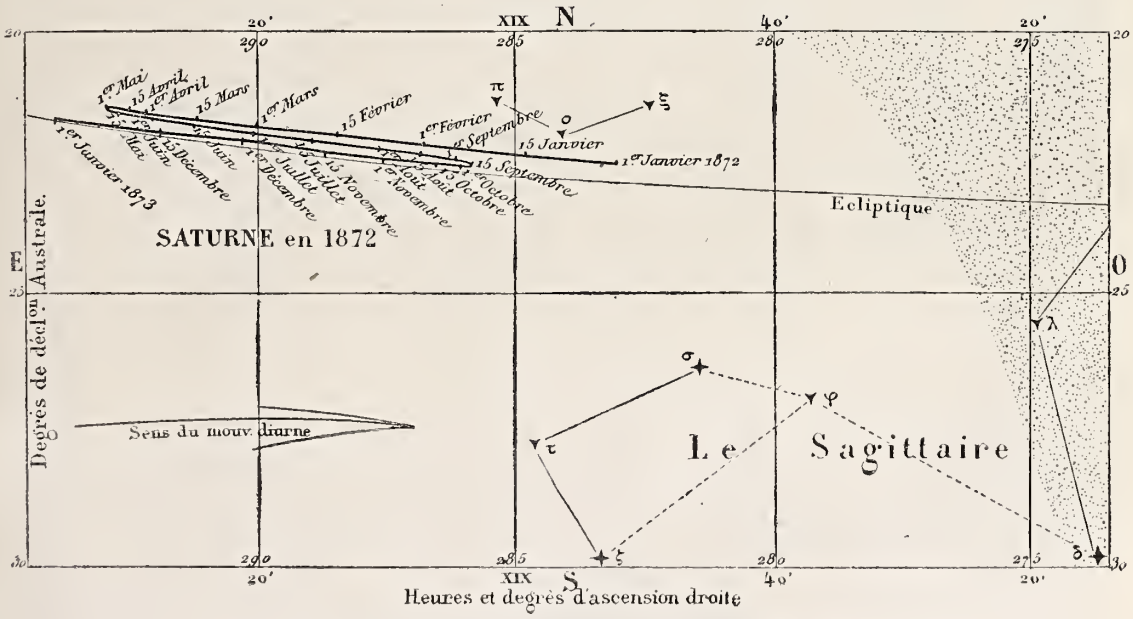
Mercure sera accessible aux observations aux époques suivantes, en comptant huit jours avant et après les dates que nous allons inscrire. Le 24 janvier, étoile orientale du matin, il précède le Soleil de 1 h. 33 m. Le 4 avril, étoile occidentale du soir, il suit le même astre, avec un retard de 1 h. 11 m. — Le 21 mai, de nouveau étoile du matin, il précède le Soleil de 1 h. 40 m. Le 2 août, astre du soir, il suit le Soleil de 1 h. 50 m. — Le 15 septembre, il se montrera encore le matin, précédant le Soleil de 1 h. 11 m., et le 27 novembre il suivra son couchant à la distance de 1 h. 20 m. — C'est à ces époques qu'on pourra chercher au-dessus de l'horizon des crépuscules la petite planète rougeâtre que Copernic n'est jamais parvenu à voir.

Vénus, au 1er janvier 1872, se lève à 4 heures du matin, et passe au méridien à 8 h. 53 m. Elle est actuellement l'avant-courrière de l'aurore, et toujours brillante dans les hauteurs de l'orient. Mais il est rare qu'à cette

heure-là on soit disposé à faire de l'astronomie, surtout en hiver. Sa distance angulaire avec le Soleil, son avance sur lui, diminuera de mois en mois jusqu'au 15 juillet, époque à laquelle notre voisine passera au méridien à midi, en même temps que le Soleil, et restera plongée dans ses feux. Bientôt après elle se détachera de l'auréole et deviendra étoile du soir. Le 15 août, elle suit le coucher du Soleil à 38 minutes de distance ; le 1er septembre, son retard sera de 50 minutes. Le 1er octobre, elle restera sur l'horizon occidental 1 h. 8 m. après le coucher de l'astre du jour ; le 1er novembre, 1 h. 33 m.; le 1er décembre, 2 h. 21 m.; et le 1er janvier 1873, 2 h. 55 m. Telle est sa période favorable d'observation. Lorsqu'on peut, cependant, parvenir à la distinguer avant le coucher du Soleil, avec une lunette assez bonne, on voit beaucoup mieux les contours de son croissant, surtout la courbe intérieure, échancrée comme celle du croissant lunaire par les irrégularités du sol de la planète.

Mars se lève, au 1er janvier, à 9 h. 45 m. du matin, passe au méridien à 2 h. 20 m., et se couche à 7 heures du soir. Le Soleil se couchant à 4 heures, on peut facilement observer la planète des combats à une bonne hauteur au-dessus des brumes inférieures. Au 1er février, elle ne retarde plus sur le Soleil que de 1 h. 52 m., et au 1er mars de 1 h. 21 m. Dès avril, elle deviendra difficilement visible. Le 13 mai, elle joint le Soleil et disparaît dans sa proximité éblouissante. Le 1er juillet, elle précède l'astre radieux de 50 minutes ; le 1er août, de 1 h. 20 m.; le 1er septembre, de 2 heures; le 1er octobre, de 2 h. 43 m.; le 1er novembre, de 3 h. 35 m.; le 1er décembre, de 4 heures et demie ; le 1er janvier 1873, de 5 heures et demie. C'est seulement à partir de cette époque qu'il se lèvera avant minuit et redeviendra astre du soir, comme il l'est depuis le printemps dernier. Mercure et Vénus sont toujours faciles à trouver, puisqu'ils brillent à une faible distance au-dessus du levant et du couchant aux époques indiquées; Mars est plus difficile à suivre, et il faut pour cela se servir de la carte ci-jointe.

Jupiter, qui a brillé le soir dans notre ciel occidental, l'année dernière, jusqu'au commencement de juin, époque à laquelle il se coucha dès 9 heures du soir, puis a brillé, également le soir, mais à l'orient, à partir du milieu d'octobre, époque à laquelle il se leva avant 11 heures ; Jupiter se lève actuellement à 5 heures et demie du soir, passe au méridien à 1 h. 10 m. du matin, et se couche à 9 h. 10 m. du matin. Il est actuellement dans les Gémeaux, au-dessous de Castor et Pollux. Il va rester, le soir, en mire pour nos lunettes jusqu'au commencement de juin, époque à laquelle il se sera rapproché à 3 heures du Soleil et se couchera dans le crépuscule. Ses passages au méridien auront lieu : le 1er février, à 10 h. 52 m. du soir ; le 1er mars, à 8 h. 48 m.; le 1er avril, à 6 h. 46 m.; le 1er mai, à 5 heures ; le 1er juin, à 3 h. 20 m. On le perdra de vue ensuite. Il reviendra pour l'observation au commencement de novembre, où, son passage au méridien s'effectuant à 7 heures du matin, la planète se lèvera de nouveau vers minuit, et en décembre avant minuit. Le 15 janvier prochain il sera en opposition, c'est-à-dire que

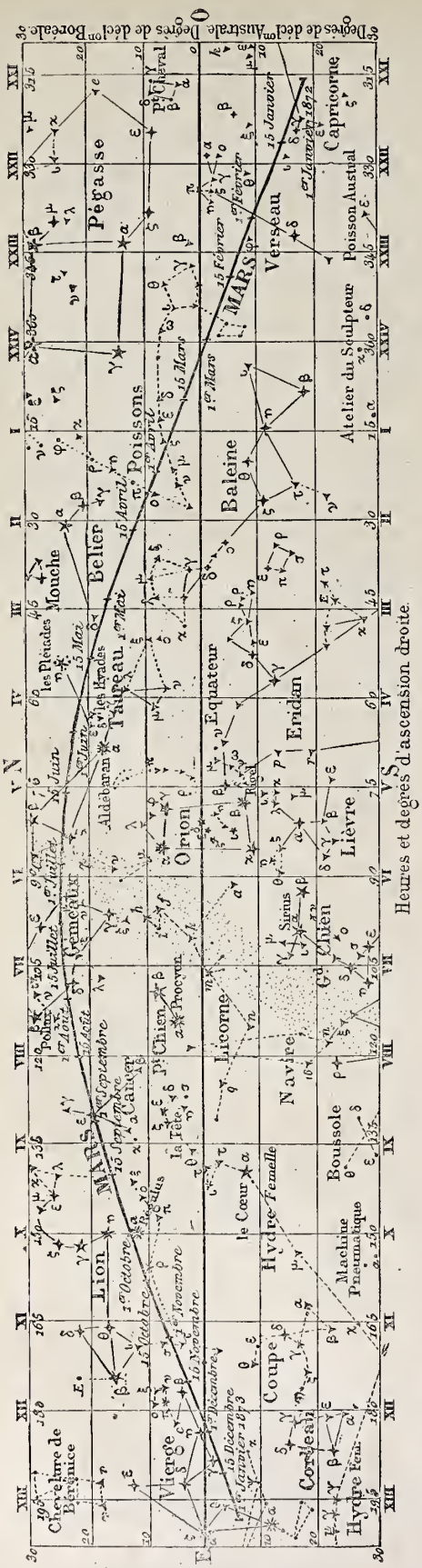


Mouvement et positions de Saturne pendant l'année 1872.

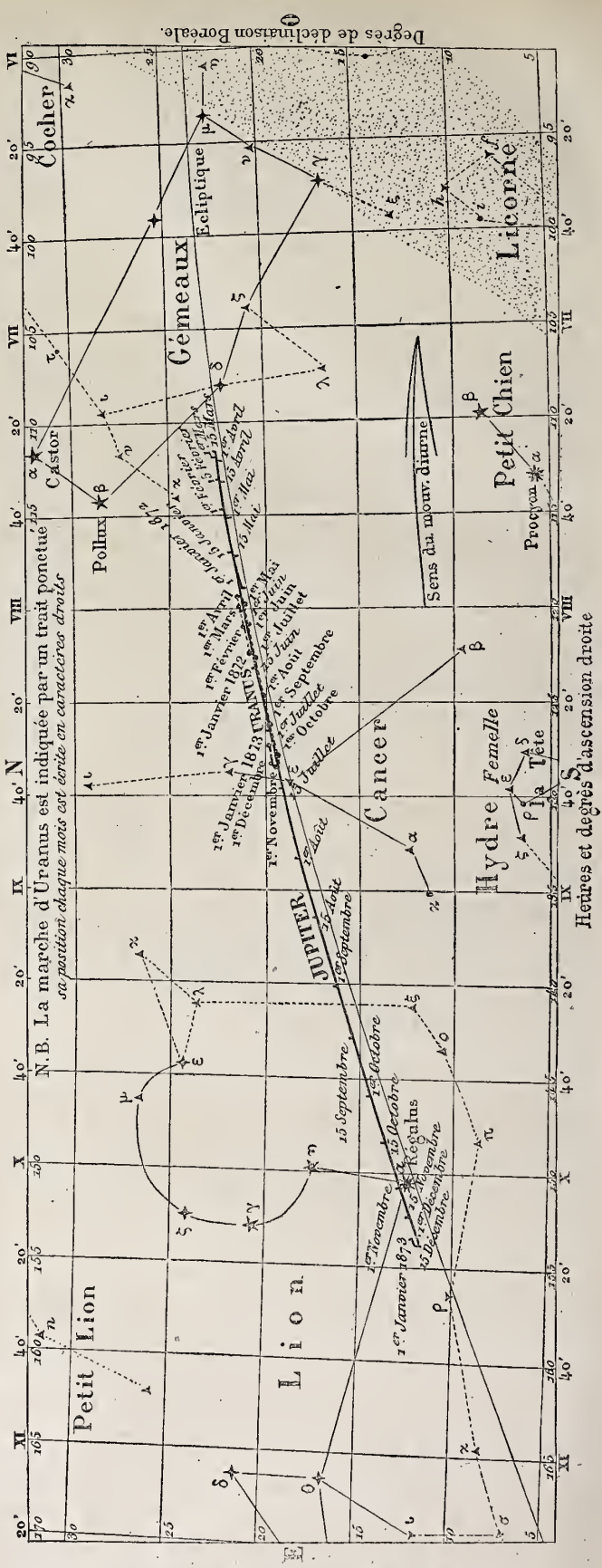
la Terre se trouvera juste entre lui et le Soleil, et qu'il sera à sa plus faible distance de nous : 148 millions de lieues.

Saturne va nous revenir avec son merveilleux cortége. Le 1er mai, il se lèvera à minuit, passera au méridien à 4 h. 54 m. du matin. Le 1er juin, son point culminant aura lieu à 2 h. 49 m. du matin ; le 1er juillet, à minuit 13 minutes ; le 1er août, à 10 h. 27 m. du soir ; le 1er septembre, à 8 h. 20 m.; le 1er octobre, à 6 h. 20 m.; le 1er novembre, à 4 h. 25 m.; le 1er décembre, à 2 h. 38 m. Pendant toute la période il brillera donc, le soir, d'abord à l'est, ensuite dans le sud-est, ensuite au sud, puis au sud-ouest, enfin à l'ouest, où il s'évanouira. La carte montre qu'il habite dans le Sagittaire.

Le lent Uranus, qui met 84 ans à accomplir sa révolution autour du Soleil, est toujours dans les Gémeaux, au-dessous de Castor et Pollux. Sa période de visibilité est la même que celle de Jupiter. Il se lève, le 1er janvier, à 5 h. 40 m. du soir, passe au méridien à 1 h. 25 m. du matin, et se couche à 9 h. 20 m. Le 1er février, il se lève à 3 h. 40 m., et passe au méridien à 11 h. 15 m. Le 1er mars, il se lève à 1 h. 45 m., et passe au méridien à 9 h. 20 m. Le 1er avril, il passe au méridien à 7 h. 15 m., et se couche à 3 h. 15 m. du matin. Le 1er mai,



Mouvement et positions de Mars pendant l'année 1872.

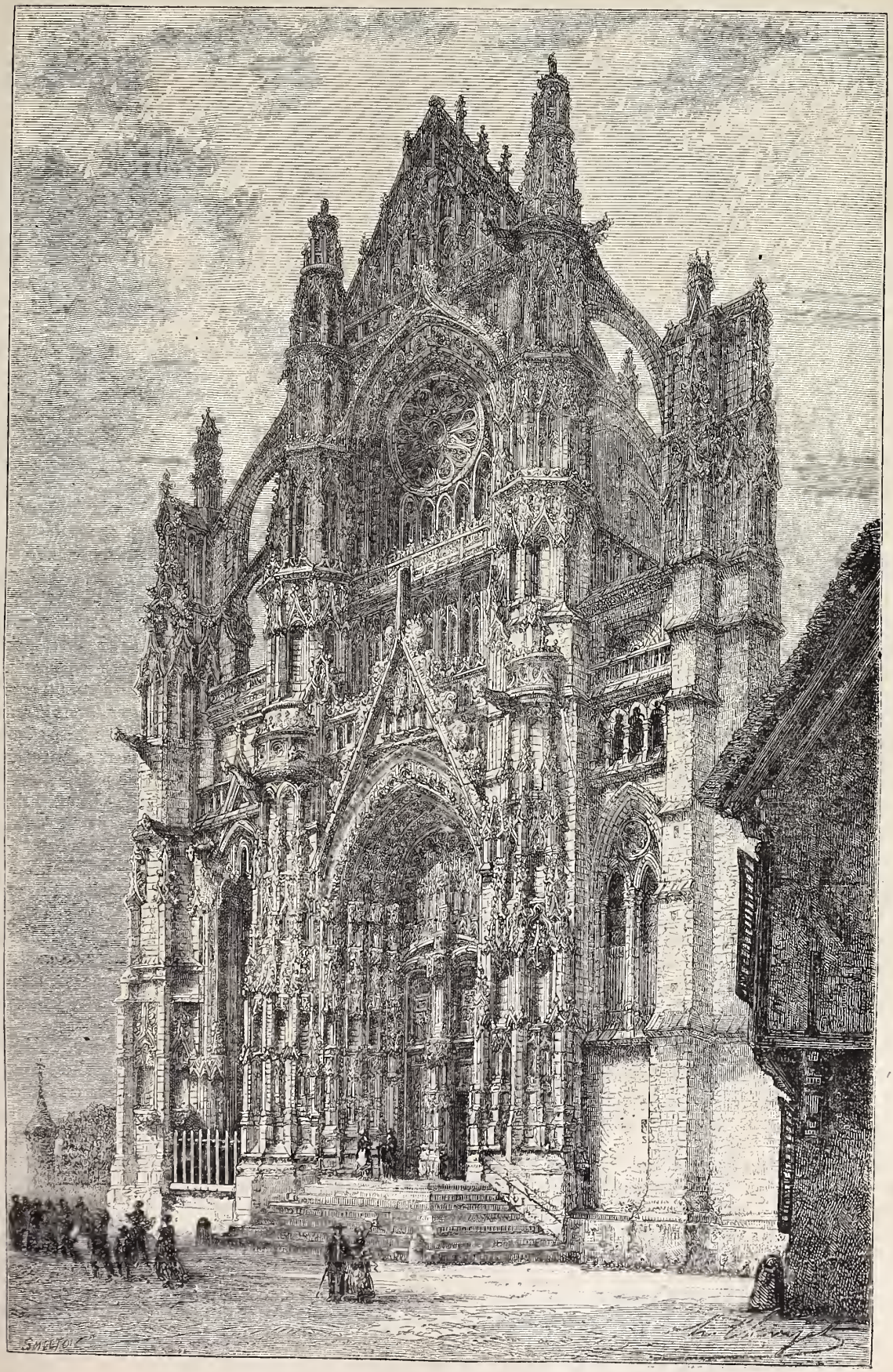


Mouvement et positions de Jupiter et d'Uranus pendant l'année 1872.

il passe au méridien à 5 h. 20 m., et se couche à 1 h. 20 m. Le 1er juin, il passe au méridien à 3 h. 22 m., et se couche à 11 h. 15 m. Enfin, au 1er juillet, il se couche avant 9 heures et demie.

Remarques intéressantes et fort curieuses pour l'observation : Jupiter passera sur Régulus le 28 octobre, à une distance moindre que le diamètre du Soleil. Il passera presque tout à fait sur Uranus le 4 juin.

LA CATHÉDRALE DE BEAUVAIS.



Cathédrale de Beauvais. — Dessin de H. Clerget.

La cathédrale de Beauvais, quoique inachevée, est une des merveilles de l'art gothique. On peut la considérer comme le suprême effort des architectes du treizième siècle, qui pendant cinquante ans parurent vouloir se surpasser l'un l'autre en construisant sur un plan toujours plus vaste des voûtes d'une hauteur toujours croissante. Quand on pénètre dans l'église, on demeure saisi à l'aspect des gigantesques piliers de la nef transversale, qui s'élèvent d'un seul jet; de ses vitraux magnifiques; de la légèreté des fenêtres du chœur, si délicates qu'on a peine à comprendre comment les voûtes peuvent se soutenir sur des appuis si fragiles. Sa hauteur sous clef de voûte, au point central de la croisée, est de 148 pieds 5 pouces (48m.18), — l'église de Saint-Pierre, à Rome, n'a que 142 pieds sous voûte; — sa largeur, y compris les bas-côtés du chœur, de 57 mètres; sa longueur, de 72m.50. L'architecte, en prenant la cathédrale d'Amiens pour modèle, avait tenté, pour faire mieux encore, de donner plus de largeur au sanctuaire de son église, et il avait pensé pouvoir donner aussi une plus grande ouverture aux arcades parallèles du chœur; aux angles des transepts, il projetait certainement quatre tours, sans compter la tour centrale qui fut bâtie. Il réussit à donner plus d'élévation à ses constructions centrales, et surtout plus de légèreté. « S'il avait pu, dit un juge bien compétent (1), disposer de moyens assez puissants, de matériaux d'un fort volume; s'il n'eût pas été contraint, par le manque évident de ressources financières d'employer des procédés trop au-dessous de l'œuvre projetée; s'il n'eût pas été gêné par l'emplacement trop étroit qui lui était donné, il eût accompli une œuvre incomparable; car ce n'est pas par la théorie que pèche la construction du chœur de la cathédrale de Beauvais, mais par l'exécution, qui est médiocre, pauvre. »

L'église avait été commencée en 1225; la construction du chœur, entreprise en 1247, était entièrement terminée en 1272; on y officia le 31 octobre de la même année; mais les voûtes s'écroulèrent en 1284, le 29 novembre, par suite de l'écartement des murs latéraux, entraînant dans leur chute plusieurs piliers extérieurs et intérieurs (2). Lorsque de nouvelles voûtes furent élevées, en 1324, des piles furent intercalées, pour les soutenir, entre les piles des trois travées du chœur. « L'architecture française, dit encore M. Viollet Le Duc, était en chemin, dès le milieu du treizième siècle, de franchir en peu de temps les limites du possible... L'architecte du chœur de la cathédrale de Beauvais, si ce monument eût été exécuté avec soin, fût arrivé, cinquante ans après l'inauguration de l'art ogival, à produire tout ce que cet art peut produire; il est à croire que les fautes qu'il commit dans l'exécution arrêtèrent l'élan de ses confrères : il y eut réaction; à partir de ce moment, l'imagination cède le pas au calcul, et les constructions religieuses qui s'élèvent à la fin du treizième siècle sont l'expression d'un art arrivé à sa maturité, basé sur l'expérience et le raisonnement, et qui n'a plus rien à trouver. »

La nef transversale ne fut commencée qu'en l'an 1500, et ses voûtes ne furent totalement achevées qu'en 1578, après être restée longtemps suspendue. La réputation que Michel-Ange venait d'acquérir par la construction du dôme de Saint-Pierre de Rome inspira, dit-on, à l'architecte qui avait en 1560 la direction des travaux, l'ambition de prouver que l'art gothique était capable de produire des monuments d'une hardiesse et d'une hauteur également prodigieuses. Au centre de la croisée il établit une tour pyramidale octogone de 48 mètres d'élévation, dont la base quadrangulaire avait 19 mètres sur chaque face, et qui était terminée par une flèche en charpente de 45m.50. La hauteur de la cathédrale, du niveau de la place de Saint-Pierre à l'extrémité de la flèche, était de 146 mètres (450 pieds), c'est-à-dire l'élévation exacte de la plus haute des pyramides d'Égypte. Le munster de Strasbourg n'a que 142 mètres; la coupole de Saint-Pierre de Rome, 132 mètres; la flèche d'Anvers, 120 mètres; le chœur neuf de l'église de Chartres, 123 mètres... On voit que l'église de Beauvais était, en 1568, époque à laquelle sa tour fut terminée, le plus élevé de tous les monuments connus.

Mais cette tour ne subsista que cinq ans; elle s'écroula par suite de l'imprévoyance des architectes à assurer convenablement les voûtes qui la supportaient, lesquelles ne reposaient que sur un simple massif de maçonnerie au sommet des quatre piliers centraux de la nef transversale. Ce fatal événement arriva le 30 avril 1573, le jour de l'Ascension, au moment où le peuple sortait de la basilique pour commencer la procession dans la ville. Dès la veille au soir, quelques pierres, qui s'étaient détachées de la voûte, firent naître des inquiétudes. Le maître maçon monta ce jour-là à la tour; il reconnut de suite le danger qui menaçait une partie du peuple encore rassemblé, et à peine eut-il le temps de crier qu'on se sauvât sur-le-champ, que la tour s'écroula avec un bruit terrible, qui répandit l'épouvante dans la ville et la couvrit d'une poussière épaisse (1).

Les travaux pour l'achèvement du reste de l'édifice restèrent longtemps suspendus après cette catastrophe. En 1604, ils furent définitivement abandonnés, par l'impossibilité d'obtenir les fonds considérables nécessaires à leur continuation. La façade principale ne fut jamais exécutée. La façade sud, sur la place Saint-Pierre, est remarquable, surtout dans sa partie inférieure, par la richesse et la délicatesse des ornements que l'architecture gothique des nations du seizième siècle se plaisait à prodiguer. Les arceaux des portes d'entrée sont décorés de légers festons de vigne qui serpentent le long des moulures prismatiques et encadrent le tympan en ogive. Des niches surmontées de dais remplissent sur chaque paroi du porche l'espace que les voussures laissent entre elles. Ces niches étaient autrefois garnies de statues; celles des douze apôtres occupaient le pourtour; le pilastre qui sépare les battants des portes, ainsi que l'extrémité du fronton triangulaire qui couronne la façade, supportaient aussi l'image de saint Pierre. Ces figures ont été détruites en 1793, ainsi que la statue de saint Paul et celle de la Vierge, placées, la première à l'extrémité, la seconde au centre de la façade du nord.

Les quatre bas-reliefs des vantaux des portes, représentant plusieurs traits de la vie de saint Pierre et de saint Paul, quoique mutilés, comptent encore parmi les belles productions de la sculpture de la renaissance. Quelques personnes en ont attribué le dessin au Primatice, à Jean Goujon, ou aux meilleurs artistes formés sous ces maîtres. Un perron à pans, de quatorze marches, qui occupe toute la largeur du portail, conduit au niveau du sol de la cathédrale. Aux extrémités, deux tours pentagones en demi-relief sont surmontées de campaniles ornés de riches couronnes, et dont les différentes faces, en retraite depuis la base jusqu'à l'extrémité, sont couvertes d'arcades simulées, de colonnettes et de sculptures délicates les plus variées; elles renferment chacune un escalier en hélice de 287 marches, qui conduit aux combles des bas côtés ainsi qu'aux parties supérieures de l'édifice. Trois galeries, aussi en retraite, avec balustrades à jour, divisent inégalement la hauteur de cette façade : la première, qui couronne l'arcade-ogive du porche, sert à communiquer à la tribune de la nef transversale du sud ou dans le pourtour des bas-

(1) Viollet Le Duc, *Dict. d'architecture*, t. II, Cathédrale.
(2) Woillez, *Description de la cathédrale de Beauvais*.

(1) Woillez, ouvrage cité.

côtés du chœur; sur la seconde viennent s'appuyer les compartiments d'une très-belle rose de 34 pieds de diamètre, qui s'élève jusqu'au niveau des grands combles, où se trouve la dernière galerie.

La façade du nord, dédiée à saint Paul, reproduit les belles divisions de celle du sud; ses trois galeries communiquent également aux parties de l'édifice précitées; mais elle n'est pas flanquée de tours; deux contre-forts lisses, garnis de corniches sans ornements, dans l'épaisseur desquels on a pratiqué des escaliers, lui servent parallèlement d'appuis latéraux. Cette façade fut exécutée, de 1530 à 1537, par l'ordre de François Ier. Les arceaux, les voussures qui encadrent les portes d'entrée, entourés de festons trilobés d'une délicatesse et d'une légèreté admirables, sont couverts de F couronnés, de salamandres, de marguerites en l'honneur de Marguerite de Valois, sœur du roi; de fleurs de lis, et accompagnés de dais gothiques taillés à jour. Sur le pilier qui sépare les deux portes se trouvait autrefois une statue de la Vierge. Au-dessous, dans le tympan, on voit un arbre généalogique dont les branches se détachent du fond et soutiennent des écussons sans armoiries. Les portes sont couvertes de sculptures qui sont certainement de la main d'un des plus habiles artistes du seizième siècle. A droite, au milieu d'élégants rinceaux et dans des niches que soutiennent des sibylles, on a représenté les quatre évangélistes; dans celle de gauche, les quatre grands docteurs de l'Église latine : saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire, saint Jérome.

VISITE AUX ILES SAINTES

DE LA MER BLANCHE.

L'auteur de la *Nouvelle Amérique* et de plusieurs autres ouvrages importants, Hepworth Dixon, a donné, dans une des dernières séances de l'Association britannique pour le progrès des sciences, d'intéressants détails sur les îles Saintes, situées dans la mer Blanche. Il est le premier Anglais qui les ait visitées. Il a expliqué l'origine de leur réputation de sainteté. Elles étaient habitées par des ecclésiastiques de l'Église russe, jusqu'à ce que le plus riche, le plus vaste et le plus pieux des monastères de *Solovetsk* y ait été fondé. Toutes petites que sont ces îles, la fertilité en est grande, et elles abondent en lacs qui n'ont point de noms et n'ont jamais été sondés : à vrai dire, ces terres n'ont pas encore été convenablement explorées.

Le sol n'est pas très-irrégulier, mais dans quelques parties il s'élève à une certaine hauteur. Au sommet d'une de ces éminences, on a construit une église surmontée non d'un clocher, mais d'une lanterne. Cette colline s'appelle « la colline de la Flagellation. » Ce nom lui vient d'une légende recueillie par M. Dixon. Le premier moine qui se fixa dans ces îles avec un compagnon, un jour qu'il était en prière, entendit, à sa grande surprise, des gémissements qui lui parurent venir d'une femme. Les deux religieux, après une assez longue recherche, découvrirent en effet une femme qui gisait la face contre terre, dans une extrême angoisse. Elle répondit à leurs questions qu'elle avait été amenée là par son mari, qui était un pêcheur. Il s'était embarqué, la délaissant sur le rivage, lorsque tout à coup elle avait été saisie par deux êtres brillants, armés de longues verges, dont ils l'avaient cruellement flagellée, lui commandant d'avoir à quitter les îles, qui ne devaient être profanées par la présence d'aucune femme.

Depuis cette époque jusqu'à la nôtre, l'exclusion du sexe féminin a été complète. Un pêcheur a affirmé au voyageur anglais qu'il aimerait mieux se noyer qu'importer n'importe quel animal femelle dans les îles. M. Dixon dit y avoir trouvé un état de civilisation industriel avancé, jusqu'à un bassin de radoubage, et toutes facilités pour construire des vaisseaux, ainsi qu'un petit chemin de fer servant à conduire les denrées au bord de la mer. On lui avait parlé du bombardement du monastère par les Anglais, lors de la guerre avec la Russie, procédé dont on avait gardé rancune. Cependant M. Dixon n'a eu qu'à se louer de l'accueil que lui a fait la principale autorité de l'île.

L'amiral Belcher, présent à la séance, a déclaré que le monastère aurait été respecté comme lieu consacré, si l'amiral Ommanney, qui commandait la flotte, n'avait cru le pavillon anglais insulté par quelques coups de feu tirés des îles. Il avait agi d'après le principe de lord Palmerston, que toute insulte au pavillon britannique devait être vengée sur l'heure. Quarante bombes avaient été lancées dans la place.

HOMMAGES A UN BIENFAITEUR.

A Londres, sortant de l'hôpital de Gray, fondé par un ouvrier nommé Guy, je vis trois femmes s'inclinant devant une statue. L'une de ces femmes était d'un âge avancé, les deux autres étaient ses filles, et avaient de quinze à seize ans. La dame âgée élevait les yeux au ciel, et semblait remercier Dieu avec ferveur de lui avoir rendu la santé; les deux jeunes filles avaient les yeux pleins de larmes et fixés sur la statue. C'était celle de l'ouvrier, de Guy, mort depuis bien des années [1].

LA PLUME,

MODE FRANÇAISE ET ANGLAISE DU DERNIER SIÈCLE.

JAMES GILLRAY.

La mode n'est ni moins capricieuse ni moins ridicule en Angleterre qu'en France. Nous en avons pour preuves les journaux de modes, les tableaux de genre et les caricatures. Voici, par exemple, deux beaux volumes in-4° qui, sous le titre de *Gallery of fashion*, donnent la représentation de toutes les modes à Londres, de 1794 à 1796 et au delà. Les dessins, quoique faibles, ne manquent pas d'une certaine élégance : ils sont coloriés avec le plus grand soin; le texte est clair et sobre.

Cet ouvrage devait être d'un prix élevé. Sur la liste de ses souscripteurs, on remarque : Sa Royale Hautesse la princesse royale, — S. R. H. la princesse Augusta, — S. R. H. la princesse Elizabeth, — la duchesse d'York, — la marquise de Buckingam, etc. Et il est à noter que, pendant les années si agitées de notre révolution, les modes d'Angleterre réglèrent celles du beau monde du Nord. Nous voyons en effet, sur la même liste : — Sa Sereine Hautesse la landgrave royale de Hesse-Darmstadt, — Henriette-Charlotte-Frédérique de Wurtemberg, — la duchesse douairière de Wurtemberg, — une dame de Nuremberg, etc. On y voit aussi quelques hommes : — S. E. le comte Woronzow, ambassadeur de la cour de Saint-Pétersbourg, et, qui le croirait? Mahmoud Raif Effendi, secrétaire d'ambassade de la Sublime Porte. On comprend mieux, du reste, ce dernier souscripteur lorsqu'on remarque quel rôle joue le turban dans les costumes des dames de haut rang pendant cette dernière période du siècle. Elles en portent de toutes les couleurs. On voit aussi de riches petits bonnets ou chapeaux en forme de croissant (*crescent cap*).

Le détail qui domine la mode du temps est la plume, et elle n'est souvent qu'une imitation de l'aigrette des vrais turbans. La plume est parfois seule; souvent on en réunit deux et trois : ce sont, en général, des plumes d'autruche,

[1] De Laborde, *De l'esprit d'association*.

de héron, et aussi de coq; leur couleur varie. — 1794 : turban avec trois plumes blanches; — turban avec plumes dont la moitié supérieure est couleur de cerise; — une seule plume noire de héron placée au côté gauche du turban; — chapeau en croissant, avec deux grandes plumes qui penchent en avant; — bonnet à l'écossaise en satin cramoisi, avec plume de héron en or; — *chiffonet* en gaze italienne, avec plume de héron en argent; — pour deuil, bonnet de gaze avec une plume d'autruche blanche et une plume de héron noire; — pour demi-deuil, petit chapeau de paille avec deux plumes noires; — en été, pour prendre l'air en phaéton, chapeau de papier blanc, avec deux plumes jaune et verte; — en automne, chapeau de feutre bleu de ciel, avec une seule plume d'autruche jaune. — En janvier 1795, plume noire sur un bonnet de velours noir. — A cette époque, les plumes sont devenues de plus en plus hautes; elles ont assez communément trois fois la hauteur de la tête. — En 1796, on voit des plumes de coq noires, des plumes couleur saumon, lilas, etc.

Il fallait que ces plumes eussent un grand attrait. La

Janvier 1796. — « Saisis la Mode dès qu'elle paraît », par James Gillray. — Dessin de Sellier.

durée de leur règne est à peine croyable. Elles étaient déjà l'un des ornements les plus recherchés en France avant 1791, comme on le voit dans « le Magasin des modes nouvelles françaises et anglaises » (1), et elles décorent encore les têtes des jeunes françaises et anglaises en 1800; mais à cette époque elles se courbent en avant, et peu à peu se rapetissent; on les remplace aussi par des espèces de pompons en velours. Cependant il reste quelques traces de la plume même en 1809 (2).

Les caricaturistes ne pouvaient pas manquer de faire rire de cette mode en l'exagérant. Le plus habile d'entre eux, le plus spirituel et en même temps le meilleur depuis Hogarth, James Gillray, s'en donnait à cœur joie. On ne paraît pas connaître beaucoup en France cet ingénieux ar-

(1) Voy. aussi *The Repository of arts, litterature, commerce, manufactures*, FASHIONS *and politics*.

(2) Le premier cahier de ce recueil parut le 25 février 1790, et le dernier que nous ayons trouvé porte la date du 15 février 1791. Dans un de ces cahiers nous trouvons des modes de fort mauvais goût qui sans doute n'étaient à l'usage de personne; par exemple : « Religieuse nouvellement rendue à la société; — Robe à la *Vestale ;* — Coiffure à la *Passion* avec aigrette blanche d'*esprit* de plumes, souhiers nacarat. »

Le 1er juin 1797, on commença la publication d'un autre recueil : *Costumes parisiens du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième.* Au nombre des planches de la première année on voit : « Turban à calotte plate, orné de perles et d'un plumet; — Turban à pointe, orné d'une aigrette et d'une guirlande de myrte; » etc.

tiste. Nous nous proposons de reproduire quelques-unes de ses compositions.

Voici ce que M. Georges Duplessis dit de Gillray dans les *Merveilles de la gravure :* « Il naquit à Lanark, en 1757; comme Hogarth, il débuta chez un orfévre; mais la passion du théâtre l'envahit bientôt, et il quitta l'atelier, qu'il avait d'ailleurs assez peu fréquenté, pour suivre une troupe nomade de comédiens. Dans cette carrière nouvelle il eut à subir des déboires de bien des sortes. Après avoir erré de ville en ville, n'ayant obtenu aucun des succès qu'il avait rêvés, il eut le bon sens de se séparer de ceux qui l'avaient entraîné, et de rentrer au logis paternel. De retour à Londres, il suivit les cours de l'Académie royale, et fréquenta, assure-t-on, l'atelier de W. Ryland. Ses débuts comme caricaturiste datent de l'année 1779. Une fois engagé dans ce genre, il s'y livra sans relâche. Tout événement de

Janvier 1796. — Une beauté à la mode allant au bal, par James Gillray. — Dessin de Sellier.

quelque importance lui fournit matière à caricature; tout personnage en évidence eut à comparaître devant le tribunal de Gillray. A l'époque de sa plus grande puissance, William Pitt est représenté jouant au bilboquet avec le globe terrestre; plus tard, en 1797, lorsqu'il ne peut faire face aux demandes de remboursement que la crainte d'une invasion fait affluer, le ministre, naguère si puissant, apparaît coiffé du bonnet d'âne et déguisé en roi Midas. L'empereur Napoléon fournit, comme on pense, au graveur anglais le sujet d'un grand nombre de caricatures. La plupart sont grossières. Caricaturiste politique, Gillray mit son talent au service des passions du moment, et à ce titre il restera comme un des artistes qui ont le mieux contribué à faire connaître, au jour le jour, les événements accomplis en Angleterre sous le règne de Georges III. »

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2.

IV

Une de mes tantes me recueillit par pitié. C'est alors que je quittai Genillé pour venir à Sainte-Luce. J'avais environ neuf ans.

Sainte-Luce est bâtie en amphithéâtre sur les bords de

l'Indre. La partie la plus curieuse de la ville est le « Château », vaste enceinte fortifiée, qui renferme tout un quartier de la ville, au sommet d'une colline de tuf. Ce quartier domine la basse ville qui s'étend comme à ses pieds, et le faubourg de Belle-Aigue, situé de l'autre côté d'une vaste prairie, au pied d'un coteau planté de vignes. Belle-Aigue est relié à Sainte-Luce par une chaussée qui coupe les prés en ligne droite et jette une série de ponts sur les différents bras de l'Indre.

Ma tante ne s'était jamais mariée. Elle vivait seule dans le quartier retiré du Château, où elle occupait, en compagnie d'une vieille servante, une maison à un étage, surmontée de mansardes, tout près de l'église de Notre-Dame. Le soir même de mon arrivée, je fus installé dans une des mansardes, au-dessus de la chambre de ma tante. Malgré le chagrin très-réel que je ressentais de la mort de mon père, je dormis tout d'un trait. Mais le lendemain, selon la coutume des campagnards, je fus sur pied de très-bonne heure. Une curiosité bien naturelle me poussa vers la fenêtre, que j'ouvris tout doucement, de peur de réveiller ma tante.

Je fus d'abord comme ébloui. La vue embrassait un paysage d'une vaste étendue et d'une délicieuse fraîcheur. Par delà Belle-Aigue, sur la croupe des coteaux lointains, la forêt se profilait en longues lignes sombres sur un ciel d'un rose clair et transparent. Puis le regard redescendait aux coteaux de Belle-Aigue, tout plantés de vignes et tachetés de petites maisonnettes bâties avec la pierre blanche du pays. La vue s'arrêtait enfin sur la prairie, estompée encore de petites vapeurs flottantes qui dessinaient surtout les méandres de la petite rivière. Plus près de moi, et vus pour ainsi dire à vol d'oiseau, s'entassaient les toits de la ville dans un désordre pittoresque ; quelques cheminées commençaient à envoyer vers le ciel de minces spirales de fumée d'un bleu pâle ; toutes les autres semblaient dormir. Tout à mes pieds, dans les arbres d'un jardin que me cachait le rebord du vieux rempart, des oiseaux chantaient cette chanson si pleine d'allégresse qui annonce le lever du soleil. L'air était si calme et si pur, que l'on entendait l'eau de la rivière battue par les palettes d'un moulin, à plus d'une lieue de distance.

Tout enfant que j'étais, je subissais, sans m'en rendre compte, le charme pénétrant de cette admirable matinée. Je restai longtemps immobile, les regards fixés sur la forêt et sur la prairie, avant de les ramener sur les objets plus rapprochés de moi. Ce fut avec une véritable surprise qu'en regardant vers ma gauche, je me vis tout près du clocher de Notre-Dame, si près qu'il me semblait que j'aurais pu le toucher de la main.

Il en est des monuments comme des visages humains ; quand on les voit seulement à distance, on leur attribue une physionomie qui est souvent fort différente de celle qu'ils ont quand on les contemple de plus près. J'avais vu souvent ce clocher, mais seulement de loin, et comme perdu dans l'ensemble du panorama de Sainte-Luce. Ici, il était si près de moi que cela l'isolait de tout le reste, l'agrandissait outre mesure, et surtout lui donnait une physionomie toute nouvelle.

Le soleil, qui se levait en ce moment, l'éclairait de ses rayons encore obliques, et découpait par des ombres très-accentuées les écailles de pierre de son toit aigu, les dents de scie, les zigzags et les frettes des fenêtres. Cordons, modillons et dentelures s'enlevaient avec une vigueur incroyable sur le fond de la pierre, qui était d'un gris rosé, à la lumière du matin. Les colonnettes avaient un relief si puissant, et, pour ainsi dire, si vivant, qu'il me sembla que je voyais le vieux clocher pour la première fois, et que jusque-là j'en avais seulement connu l'ombre.

Au sommet d'un des clochetons, une pierre manquait : cela faisait une petite esplanade où une forêt d'herbes fines et grêles frissonnaient au vent frais du matin. Plus bas, sur une corniche, se balançait une grosse touffe de giroflées, jaunes. Toutes ces choses donnaient je ne sais quel charme de simplicité et de vie au vieux monument, et en rendaient pour un moment la poésie intelligible, même pour un enfant, même pour un petit paysan inculte comme je l'étais. A travers les baies du clocher, je voyais la silhouette sombre des cloches se détacher sur le ciel.

La vue des cloches me fit songer au tintement lugubre et monotone de la cloche de Genillé pendant qu'on enterrait mon père. J'eus le cœur très-gros ; mais en même temps, je me rappelai les bonnes paroles de ma tante, qui avait mis tout son soin à me consoler, pendant la route de Genillé à Sainte-Luce. Elle me disait que mon père était passé d'une vie d'épreuves et de chagrins à une vie heureuse et tranquille, où il avait retrouvé ma mère ; qu'il ne fallait plus songer au cercueil, ni à la terre où on l'avait enfoui, ni aux hommes en noir qui le portaient et qui m'avaient inspiré tant de terreur et d'aversion ; mais à cette vie nouvelle où le soleil est très-brillant, et où les enfants qui ont été bons et sages sont admis au bonheur de revoir leurs parents.

Toutes ces idées, un peu confuses dans ma tête, me touchaient cependant beaucoup. Tout, d'ailleurs, dans le moment présent, concourait à m'attendrir : le ciel si pur, le paysage si frais, le charme d'une belle matinée, et le voisinage du mystérieux clocher qui jetait sur toutes choses une teinte de gravité religieuse. Aussi je pleurai abondamment, mais sans amertume.

V

Ma tante me laissa quelques jours à ne rien faire, pour m'acclimater ; j'avais toute liberté de parcourir la maison du haut en bas, et je me souviens qu'il m'arriva plus d'une fois de grimper quatre à quatre les marches de l'escalier pour aller à la fenêtre de ma mansarde jeter un coup d'œil d'ami au clocher. Enfin, par une belle après-midi, ma tante me prit par la main, et me conduisit au collége.

Le collége de Sainte-Luce (*collegium Luccense*, dit une inscription gravée dans la pierre) était un ancien couvent de Barnabites, assez mal conservé, où s'étaient successivement ruinés une demi-douzaine de principaux, soit laïques, soit ecclésiastiques. Le principal était alors un homme dont on disait merveilles, et qui devait à coup sûr relever le collége, si le collége pouvait être relevé. C'était M. Jondelles, bachelier ès lettres, officier d'académie, membre de plusieurs sociétés littéraires, auteur d'un abrégé d'Histoire universelle, que la jalousie de certaines gens (que M. Jondelles ne nommait pas, mais auxquels il faisait souvent de mystérieuses allusions) empêchait seule de parvenir à la seconde édition.

Quoi qu'il en soit, la première et unique édition s'écoulait tout doucement dans l'intérieur du collége de Sainte-Luce, pour le plus grand profit de la jeunesse luccéenne.

Tels étaient les titres pour ainsi dire officiels de M. le principal, ceux qui s'étalaient au grand jour sur ses cartes de visite et en tête de ses prospectus, dont le pays était inondé périodiquement.

Mais on disait tout bas que M. Jondelles n'était pas à sa place à Sainte-Luce ; que c'était un homme « de grands moyens » ; quelques-uns disaient même « de la plus haute volée » ; que cela se voyait bien à sa conversation ; qu'il serait depuis longtemps licencié ès lettres s'il avait voulu l'être ; qu'il n'avait tenu qu'à lui d'être reçu dès sa première épreuve, s'il avait consenti à faire de certaines concessions, etc., etc.

Tel était l'homme éminent et redoutable devant lequel j'étais, moi chétif, sommé de comparaître. Je ne connaissais alors aucun de ses titres à l'admiration de ses contemporains, et me les eût-on énumérés, je crois qu'ils m'eussent laissé dans une parfaite indifférence. Ce qui me faisait battre le cœur, c'est l'idée que l'homme chez qui ma tante me conduisait fouettait sans doute les petits garçons toutes les fois qu'ils n'étaient pas sages. Et c'est si difficile d'être sage!

Quel battement de cœur lorsque ma tante tira le cordon de la sonnette, et que, bien loin, bien loin, à des profondeurs mystérieuses, la petite clochette fêlée fit entendre sa voix grêle! Il s'écoula quelques minutes avant que la vieille maison donnât le moindre signe de vie. Le portier, comme je l'appris depuis, cumulait dans l'établissement les fonctions les plus diverses : ce n'était donc que par accident qu'il se trouvait parfois dans sa loge. Par exemple, au moment où retentit notre appel, je n'aurais pas été surpris qu'il fût au dortoir à faire les lits, ou au jardin à arracher les herbes, à moins que par hasard il ne fût à la cuisine à laver la vaisselle, ou dans le cabinet de M. le principal, à épousseter. Nous étions dans l'attente, et nous ne disions rien ; j'eus tout le temps de songer aux profondeurs étranges de la vieille maison, et de dire adieu en moi-même à la liberté de la grande route et aux douceurs de l'école buissonnière.

VI

Un pas lourd, nullement empressé, fit crier le sable de la cour; la porte s'ouvrit, le portier nous servit de guide, et, deux minutes après, un petit garçon aussi penaud, aussi tremblant, aussi ahuri qu'un petit renard pris au piége, saluait gauchement, sur l'injonction de sa tante, le directeur temporel et spirituel du collége de Sainte-Luce.

A notre entrée, le principal, se levant à moitié, porta la main, avec une grâce négligente, à son bonnet de velours, tout étincelant de broderies. Puis, comme un homme surpris dans une occupation très-importante, il se mit à ranger et à déranger une foule de petits papiers qui étaient devant lui sur son bureau. En même temps, d'un geste plein de noblesse, il montra un fauteuil à ma tante, et d'un petit signe de tête à la fois familier et classique, il me permit de m'asseoir, ou, pour parler plus exactement, me cloua sur ma chaise.

Il se décida enfin à laisser ses petits papiers tranquilles, et, se tournant du côté de ma tante, il lui demanda ce qu'il pourrait bien faire pour lui être agréable.

Elle lui expliqua simplement qui j'étais, comment et pourquoi j'avais été jusque-là fort négligé ; il devait voir par là ce qu'elle attendait de lui. M. le principal, les yeux à demi fermés, faisait de petits signes de tête, comme un homme qui comprend toutes choses à demi-mot. Puis, ouvrant les yeux, il me regarda bien en face, comme pour me percer à jour. Pour lier connaissance, il me donna familièrement sur le nez un chiquenaude qui me fit venir les larmes aux yeux; cependant je n'osai rien dire.

— Ah! ah! s'écria-t-il, nous sommes donc un petit sauvage? Bon! nous ferons connaissance, et ce ne sera pas long.

Comme je ne répondais rien à cela, vu que, n'étant pas menteur, je ne pouvais pas lui dire que j'en serais charmé, il se tourna du côté de ma tante :

—Douceur et fermeté, Madame, voilà tout notre système. Il est bien simple, comme vous voyez, mais il est infaillible. Je le répète sans cesse à *mes* maîtres d'étude et à *mes* professeurs : « Messieurs, douceur et fermeté! »

Jusque-là, pour ma part, je trouvais dans mon nouveau maître plus de fermeté que de douceur. Je me tenais aussi immobile que possible, les jambes pendantes sur ma chaise trop haute, les yeux stupidement fixés sur une rangée de cartons verts à boucles de cuivre bien brillantes. Tout à coup, je fus saisi d'une crainte horrible. Si ma tante allait *lui* révéler que j'avais passé ces dernières années à polissonner sur les grandes routes, grimpant derrière les voitures des rouliers, insultant les diligences, et jetant des pierres et du sable aux passants! S'il s'était trouvé de sa personne, *lui*, dans une de ces diligences! Dans cette horrible angoisse, je me faisais aussi petit que possible, et je retenais mon haleine. Heureusement j'en fus quitte pour la peur. M. Jondelles, tout occupé à énumérer ses titres et à décrire les améliorations qu'il avait apportées à la direction des études et à la nourriture des pensionnaires, ne songeait plus à moi.

La suite à la prochaine livraison.

POISSONS NOURRIS D'OR PUR.

C'était une des croyances bizarres de la première moitié du seizième siècle que les poissons vivant dans plusieurs fleuves de l'Europe digéraient les métaux précieux, et ne tiraient leur subsistance que de cette étrange alimentation. Pierre Belon fut obligé de faire diverses expériences à ce sujet pour désabuser même les gens raisonnables, qui partageaient cette opinion avec le peuple. Il s'exprime ainsi à ce sujet, après avoir énuméré les cours d'eau qui roulent dans leurs sables des pépites plus ou moins riches, tels que le Tage, l'Ébre, le Rhin, le Danube, le Gange, le Pactole, le Tessin, le lac Verbano, l'Abdona, l'Ada, le Pò, le lac Pesquiera, etc., etc. : « Les habitants de Pesquere, au rivage du lac de Garde et aussi de Salo, se sont persuadez que les carpions de leur lac se nourrissent de pur or. Et pour ne point parler de si loing, grande partie des habitants du Lyonnois pensent fermement que les poissons nommés *humbles* et *emblons* ne mangent d'autre viande que de l'or. Il n'y a paysan au contour du lac du Bourget qui ne voulût maintenir que les lavarets, qui sont poissons que l'on vend journellement à Lyon, ne s'appastent que du lin or. Ceux aussi du rivage de Paladrou, en Savoie, pensent que l'emblon et aussi l'ombre ne vivent d'autre chose. En cas pareil, ceux de Lodi, au pays du Milanois, nous ont dit que le poisson nommé *temolo* ou *themero*, et anciennement *thymalus*, s'engraisse de la pasture de l'or; mais ayant regardé plus curieusement ès estomachs d'vn chascun, et observé quelque chose en faisant leur anatomie, avons trouvé par leurs entrailles qu'ils vivent d'autre chose... et que les lavarets, ombres, emblons, carpions, themères, n'ont estomach qui puisse digérer l'or. Combien que les hommes du païs disent, en commun proverbe, que les poissons nourris d'or sont excellents par-dessus les autres. » (1)

L'INDUSTRIE DES SAUVAGES.

Un pot grossier où l'on fait bouillir l'eau nous paraît chose si simple qu'à peine y faisons-nous attention. Il semble que ce soit une invention toute primitive et qu'elle ait dû apparaître avec le premier homme. Il n'en est rien cependant. Il a fallu beaucoup de temps et l'aide d'une sorte d'inspiration pour découvrir et perfectionner cet ustensile si nécessaire. Plus d'une tribu sauvage ne le connaît pas encore et, pour cuire les aliments, est obligée à

(1) Premier livre des *Singularitez observées par P. Belon*, p. 107.

recourir à des moyens plus simples, mais beaucoup moins commodes et solides.

Lorsque, vers 1327, Nuñez Cabeça de Vaca traversa de part en part les déserts de la Floride, à la suite de l'expédition malheureuse dans laquelle périt Narvaez, il arriva chez une nation hospitalière qui récoltait des haricots excellents, mais qui ne possédait pour les faire cuire que les vases verdoyants du calebassier. On munit nos voyageurs de ce genre de provisions, et on leur enseigna la méthode à suivre pour en tirer parti. Ils ne l'eussent pas donnée sans les instructions bénévoles des sauvages. « La manière de faire cuire ces haricots est si extraordinaire, dit Cabeça de Vaca, que je vais la rapporter pour faire voir combien l'industrie des hommes diffère... Ces Indiens ne font pas de pots. Quand ils veulent préparer leurs aliments, ils remplissent d'eau la moitié d'une grande calebasse, et ils mettent dans le feu un grand nombre de pierres qui puissent rougir facilement. Lorsque le feu est bien allumé, ils prennent ces pierres avec des tenailles de bois et les jettent dans l'eau jusqu'à ce qu'elle bouille. Alors ils mettent dans cette eau bouillante ce qu'ils veulent faire cuire, et ils ne s'occupent plus qu'à retirer les pierres et à en déposer d'autres brûlantes. » (¹)

APPAREILS DE CHAUFFAGE AU GAZ.

Un grand nombre de constructeurs se sont efforcés de faire concourir le gaz de la houille, déjà utilisé pour l'éclairage de nos villes, au chauffage de nos ateliers et de nos appartements. On a construit divers systèmes de calorifères et de cheminées à gaz qui offrent des avantages réels, puisqu'il suffit d'en approcher une allumette pour obtenir un foyer sans aucune préparation préliminaire. Elles sont formées de becs de gaz dissimulés dans des bûches de fonte qui imitent l'aspect de nos foyers; d'autres systèmes consistent en flammes placées devant un réflecteur qui lance dans la pièce que l'on veut chauffer des rayons caloriféiques. Ces appareils ne sont pas d'un usage fréquent; avec la cheminée à gaz, on n'a plus le coin du feu, ami des causeries familières; on ne peut plus, armé de la pincette, rassembler les tisons, les entasser en pyramides; on n'a sous les yeux qu'une flamme régulière, invariable, dont le spectacle devient monotone.

Mais ces objections ont moins de valeur s'il s'agit des fourneaux à gaz de nos cuisines, où ils peuvent être du plus utile concours pour la cuisson des aliments.

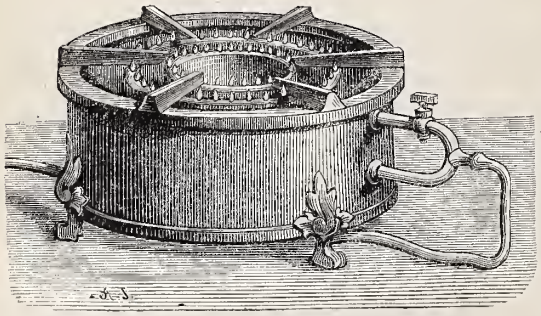


Fig. 1. — Fourneau de cuisine au gaz.

Voici un premier fourneau à gaz très-avantageux pour cuire les ragoûts, les légumes, pour chauffer les casseroles, pour faire bouillir de l'eau rapidement (fig. 1). Un cylindre sert de support au vase que l'on veut soumettre à l'action de la chaleur; à la partie supérieure de ce cylindre, deux tubes annulaires et concentriques amènent le gaz, qui s'enflamme quand on ouvre le robinet représenté à la gauche de l'appareil. On voit alors paraître une couronne régulière de petites flammèches qui produisent instantanément une haute température. On peut à volonté allumer le gaz d'un seul tuyau circulaire, ou de deux tuyaux à la fois, c'est-à-dire produire à volonté une température plus ou moins élevée.

La figure 2 représente un appareil à gaz destiné à rôtir les viandes et la volailles. A est un plat creux, monté sur trois pieds et fixé à une branche perpendiculaire; le fond est percé de trous. Ce plat est fixé à une coulisse qui permet de le faire monter ou descendre à volonté sur l'axe de l'appareil, au moyen de la vis V. La viande à rôtir est embrochée à la partie supérieure de l'axe terminé en pointe; le jus s'écoule à travers le disque C et se recueille dans le plat A. La flamme est produite circulairement à la surface d'une couronne à gaz D, montée sur trois pieds. L'appareil est couvert d'un grand cône EE, qui empêche le rayonnement de la chaleur au dehors. Le système est muni de portes qui permettent de surveiller la cuisson et de faire couler le jus à la surface de la pièce que l'on rôtit.

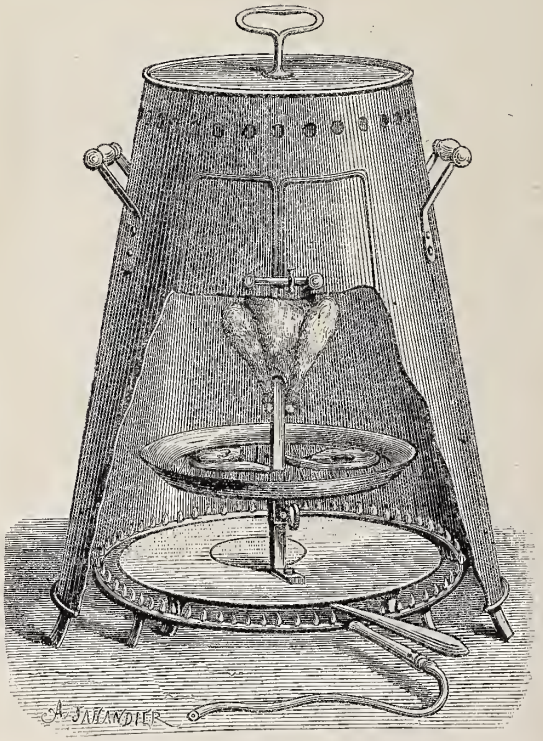
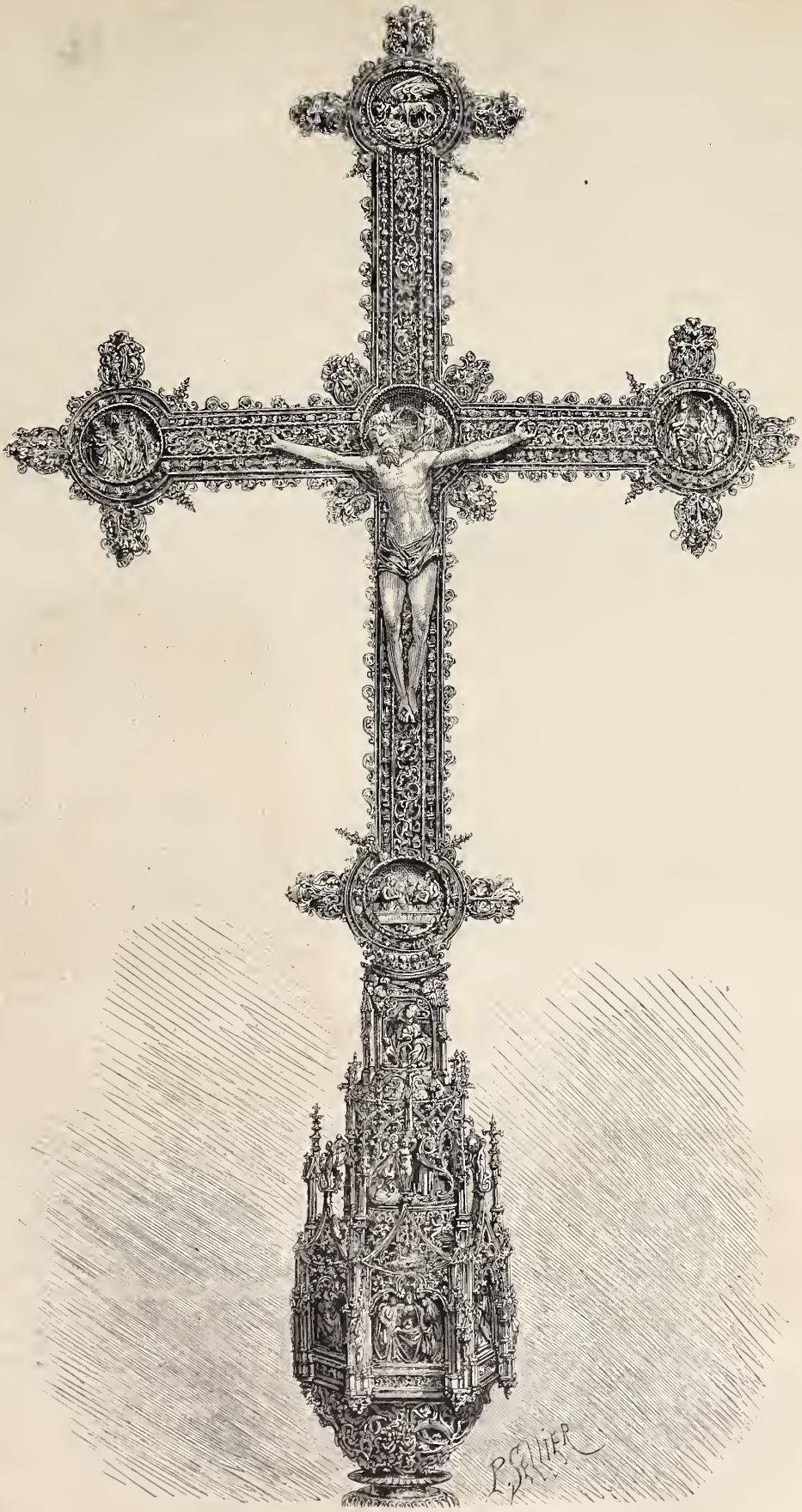


Fig. 2. — Appareil pour rôtir les viandes.

Cet appareil donne de bons résultats et peut être utilisé dans les ménages où le gaz sert déjà à l'éclairage. La cuisine au gaz est d'une propreté remarquable; avec ces fourneaux, il n'y a plus de charbons à allumer, plus de cendres, plus de poussière. Seulement, la dépense du calorique est assez considérable, car le gaz de l'éclairage est, comme on le sait, d'un prix élevé; pour que son emploi soit réellement avantageux dans les cuisines, il faut avoir une table nombreuse à servir. Quant au petit fourneau de la figure 1, il est toujours d'un emploi commode; on peut très-bien l'utiliser, sans pour cela renoncer complétement au charbon ou aux autres modes de chauffage ordinaire.

(¹) Voy. Ternaux-Compans, *Collection des livres relatifs à l'Amérique.*

ORFÈVRERIE ESPAGNOLE.



Le Christ de la cathédrale de Léon. — Dessin de Sellier.

Il n'est pas en Europe de pays qui ait surpassé l'Espagne dans l'art de la haute orfévrerie appliquée aux objets du culte. Le fameux Juan de Arphe y Villafañe a tracé méthodiquement les règles mathématiques qu'il faut suivre pour exécuter, selon des calculs minutieux, ces somptueux chefs-d'œuvre [1] auxquels ont été employées en grande partie les richesses métalliques venues du Mexique et du Pérou.

La vaste cathédrale du petit royaume de Léon [2] est, comme on sait, très-remarquable; par son genre d'architecture elle appartient au style gothique le plus fleuri. Un ancien voyageur, trop peu consulté de nos jours, et qu'on ne saurait accuser d'un bien vif enthousiasme pour les monuments de cet âge, dit, à propos de l'ornementation de cette belle église, que ses ouvrages à jour, qui laissent pour ainsi dire tamiser la lumière sur les fidèles, « ressemblent au point de dentelle le plus fin ou au filigrane le plus délié. »

Dès le quatorzième siècle, Rodrigo Fernai, qui habitait Oviedo, commence la série des habiles orfévres dont l'Espagne a conservé le souvenir. Viennent ensuite, au quinzième, Jayme et Juan de Castellou, qui vivaient à Valence; puis se succèdent Nadal Irro, Pizarre et frère Jean de Ségovie.

Nous épargnons au lecteur les noms des fameux *plateros* qui remplirent de leurs œuvres admirables Valence, Séville, Tolède et Léon, aux seizième et dix-septième siècles; mais nous croyons devoir rappeler qu'en l'année 1506, Henrique de Arphe avait déjà fixé sa résidence dans cette dernière ville. Cet artiste si éminent était, dit-on, originaire d'Allemagne, et fut l'aïeul du Benvenuto Cellini de l'Espagne, Juan de Arphe y Villafañe.

Dès son arrivée, nous voyons ce maître *platero* s'engager à construire la belle custode en argent massif, qui n'a pas moins de dix pieds de hauteur, et que les étrangers admirent encore à Léon. Henrique de Arphe ne s'en tint pas à ce gracieux monument métallique; il passa à Tolède en 1515, et il y construisit un ouvrage du même genre, trop connu pour que nous en parlions ici. Ce beau travail, pour lequel furent employés au delà de 661 marcs d'argent, fut complétement terminé le 23 avril 1524. Henrique de Arphe fit également les custodes de Cordoue et celle du couvent des Bénédictins de Sahagun. Arrivé au plus brillant moment de la renaissance, il persévéra toutefois dans son goût décidé pour le style gothique. Cean Bermudez nous apprend que cet habile homme s'était marié deux fois à Léon, et il donne à entendre que c'était la ville de son choix. Nous nous trompons fort, ou il a contribué à l'exécution de la croix charmante dont nous donnons une reproduction, ou bien même elle lui est due tout entière. La custode est chargée de médaillons sur lesquels ont été précieusement ciselés de petits sujets tirés du Nouveau Testament; le même genre d'ornementation a été adopté pour la croix. Au sommet brille le lion de saint Marc [3], les ailes déployées, par allusion, sans doute, au nom de la cité. Les autres médaillons reproduisent des scènes du Nouveau Testament : celui du milieu, notamment, a pour sujet la déposition du Christ au tombeau.

Il n'y a pas plus d'une quarantaine d'années, nous avons vu à Léon un Christ célèbre dans les légendes historiques de ces contrées. On le garde probablement encore dans une église beaucoup plus antique que la cathédrale, dont elle est d'ailleurs fort rapprochée : c'est le *Santo Cristo de las Batallas*. Le Cid Campeador le montrait à ses hommes d'arme au moment où il entrait au combat. [1]

LES DEUX SOURIS.

FABLE ARABE.

Une Souris habitait la boutique d'un barbier, et se contentait pour vivre de lécher l'huile dont la pierre à rasoir était enduite.

Tout près de là, dans le magasin d'un marchand de comestibles, grignotait, au milieu de l'abondance, une autre Souris.

Celle-ci alla trouver sa voisine et l'invita à partager son heureux sort. Mais la rusée lui répondit :

— Lorsque ton marchand verra les dégâts que nous aurons faits, il nous tendra un piége, et nous finirons de malemort. Le barbier, au contraire, me laisse parfaitement tranquille, parce qu'il se soucie peu de l'huile qui reste sur sa pierre. Donc, j'aime mieux n'avoir à lécher qu'une pierre à rasoir et dormir sans crainte.

CHARRETIERS ET CHEVAUX.

Le maréchal de Saxe disait qu'il s'était fort occupé de chercher, dans les querelles des charretiers et des chevaux, quels étaient ceux qui avaient tort, et qu'il avait trouvé presque toujours que c'étaient les charretiers.

VISITE A UN PROPRIÉTAIRE POLONAIS.

Je n'oublierai jamais une journée que je passai en Pologne, lorsque je servais dans l'armée autrichienne. Voyageant avec mes chevaux, je traversai un village dominé par un château dont le propriétaire avait la manie de faire inviter à dîner, sans les connaître, les voyageurs qu'il apercevait sur la grande route à cette heure; ayant reçu son message, je m'y rendis par curiosité et fus introduit dans une grande salle où je trouvai beaucoup de monde rassemblé. Un homme âgé, la tête rase, vêtu à la polonaise, vint au-devant de moi et m'accueillit d'un *Salve, hospes* (Je te salue, mon hôte), à la manière des anciens; un moment après entra une jeune personne de dix-huit ans environ, fort belle et d'un costume moitié français, moitié oriental, qui lui allait à merveille; elle dit un mot obligeant à quelques personnes, et présenta, suivant l'usage du pays, de la liqueur à tout le monde. Je me croyais transporté dans les temps anciens de l'hospitalité : le vieillard ne retraçait pas mal Ménélas serrant la main de l'étranger, et la belle Hélène lui offrant le fameux *népenthes*. Après le dîner, le vieux Polonais, sachant que j'étais Français, me prit en affection et voulut me faire voir son habitation; il me conduisit dans des écuries immenses dépendantes de ses haras, dans des étables pleines d'animaux du plus beau choix et soignés par des gens mal vêtus, mais qui paraissaient heureux : un petit écrivain nous accompagnait, qui notait sur des tablettes toutes les

(1) Voy., pour les proportions d'une croix d'or finement ouvragée, la page 279 de la *Varia comensuracion de la escultura y arquitectura*, petit in-fol. (rarissime), par J. de Arphe y Villefañe. Nous restituons ici l'ortographe du nom d'après l'ouvrage original, Cean Bermudez écrit Arfe.

(2) Ce royaume n'avait pas plus de 55 lieues de long sur 30 de large, et sa capitale ne renfermait pas 7 000 habitants.

(3) La ville de Léon, réunie à la Castille en 1069, tire originairement son nom du mot latin *legio*. Elle fut fondée avant le règne de Galba. Cette petite cité romaine avait pris le nom de *Legio septima Germanica*. L'orfévre auquel on doit notre belle croix pouvait fort bien ignorer cette docte étymologie et y substituer celle du lion symbolique, attribut de l'évangéliste.

(1) *Itinerario descriptiva de las provincias de España*; traduction libre, etc. Valencia, 1826.

observations de son maître. Bientôt nous descendîmes dans la plaine; c'était au moment de la moisson; de tous côtés s'élevaient des meules de grains, on entendait les chants des moissonneurs, et la campagne était couverte d'enfants rassemblant pour leur famille les épis oubliés. Cet homme respectable, appuyé sur le bras de sa jeune fille et entouré de ses nombreux serviteurs, retraçait l'image de ces patriarches de l'Écriture, de ces pasteurs, des hommes dont parle Homère. Le petit écrivain prenait note de toutes les demandes qui étaient faites au seigneur, et ces bonnes gens reportaient dans leurs chaumières le dictame de tous les maux, la consolation et l'espérance!

Ah! que nos provinces éloignées auraient besoin d'être ainsi habitées par des hommes capables d'y porter des conseils et des exemples, d'y paraître brillants des lumières de leur siècle et des améliorations inventées chez leurs voisins, d'y être à la fois bons citoyens et grands seigneurs, comme le disait Louis XV du duc de Rohan! Triptolèmes nouveaux, ils régneraient par les moissons; ils connaîtraient combien ces hommages volontaires des hommes, la considération des lumières et des bienfaits, sont supérieurs aux froids égards rendus à la naissance et à la fortune; ils rappelleraient les hauts faits de leurs pères par de nouveaux services rendus aux hommes, leur amour de la gloire par l'amour du bien, plus nécessaire encore. Tous les héros jadis furent utiles, tous les grands hommes brillèrent par leurs travaux autant que par leurs exploits. « Allez dans vos terres, dit Henri IV, c'est là où vous pouvez faire du bien, où vous pouvez vous montrer ce que vous êtes, et rendre service à votre pays. » (1)

LA PHYSIQUE.

A M. J... G...

Rappelons, puisque vous le désirez, en quoi la physique se distingue essentiellement de la chimie, et, sans entrer dans les définitions, montrons, par un exemple, la différence qui existe entre les *propriétés physiques* d'un corps et ses *propriétés chimiques*. Si vous laissez exposé à l'air humide une tige de fer : elle ne tardera pas à s'altérer, à se couvrir d'une poussière rougeâtre que l'on désigne vulgairement sous le nom de *rouille;* avec le temps le fer disparaîtra complétement et sera remplacé par ce nouveau produit, qui est dû à l'union du métal avec l'un des éléments de l'air, l'oxygène, et dont la désignation scientifique est *oxyde de fer*. Le métal a subi dans ces conditions une altération profonde; il a donné naissance à un composé nouveau qui est du ressort de la chimie.

Soumettez, d'autre part, une tige de fer à l'action d'un foyer ardent : vous constaterez que, sous l'influence de la chaleur, le métal augmente de longueur, il se dilate. Si on le laisse refroidir, il se contracte, il revient à sa dimension primitive; l'altération qu'il a subie est toute passagère; avant et après l'expérience il n'a pas cessé d'être du fer, il n'a éprouvé qu'une augmentation de volume toute momentanée, qui ne s'est plus manifestée quand on l'a éloigné du feu. Le fer a donc la propriété de se dilater sous l'action de la chaleur; c'est là une *propriété physique* que l'on étudie sans modifier un corps et qui rentre dans le domaine des investigations de la physique.

Si l'on frotte avec un morceau de laine un bâton de résine, il acquiert la propriété d'attirer à lui des corps légers, de petits fragments de papier : on dit que le bâton de résine s'électrise par le frottement. Le corps électrisé n'a pas été modifié dans sa nature, il appartiendra encore à la physique d'examiner ce fait et de l'étudier.

(1) Alexandre de Laborde, *De l'esprit d'association*.

Ainsi, tout changement qui survient dans l'état d'un corps, sans altération, sans modification dans sa composition, est un phénomène physique. Une pierre qui tombe, un son qui prend naissance, un rayon de lumière qui se réfléchit sur un miroir, un morceau d'aimant qui attire du fer, sont des phénomènes physiques.

Au contraire, un morceau de charbon qui brûle, qui se transforme par la combustion en un gaz, l'acide carbonique; un métal qui s'altère dans un acide, une médaille de cuivre qui, perdue dans le sol humide, se transforme en une substance verte, le vert-de-gris (carbonate de cuivre), constituent des phénomènes chimiques.

Un philosophe grec nommé Thalès, qui vivait six cents ans avant l'ère chrétienne, reconnut que lorsque l'on frottait un morceau d'ambre il attirait à lui des corpuscules légers, comme l'aimant attire de la limaille de fer. Plus tard, au moyen âge, d'autres savants constatèrent que d'autres substances, le verre, le soufre, la résine, etc., jouissent de la même propriété. On désigna sous le nom d'électricité cette modification passagère que subissent certains corps par le frottement; plus tard, on construisit des machines où un plateau de verre, mobile autour d'un axe, s'électrisait; on reconnut que cette propriété d'attirer les corps légers se transmettait du plateau de verre à des tiges de cuivre munies de pointes et placées en face du plateau de verre; on vit enfin que quand on approchait le doigt de ces tiges métalliques, on en faisait jaillir une étincelle. Un simple fait, trouvé peut-être par hasard, fécondé par l'observation, par l'expérience, avait mis la science dans la possibilité de reproduire l'étincelle électrique. L'étude des propriétés de cette étincelle, son action sur les êtres vivants, sur les liquides combustibles comme l'éther, permit de reconnaître que l'étincelle de la machine électrique était comparable à la foudre. On voit comment, d'expériences en expériences, la physique a pu construire ces machines puissantes où l'électricité prend naissance; comment, en observant des phénomènes naturels, elle a pu les reproduire par l'expérience, dans des conditions nouvelles, et donner naissance à des appareils vraiment merveilleux, qui font aujourd'hui la gloire de la science moderne.

Tout au commencement de notre siècle, Volta fit une expérience à jamais mémorable dans l'histoire de la physique, en construisant la première pile électrique. En superposant alternativement des rondelles de cuivre et de zinc, séparées par des morceaux de drap humectés d'eau acidulée, il formait une pile de disques métalliques; en attachant un fil de cuivre au disque de cuivre placé à la partie supérieure de la pile, en fixant un autre fil métallique à la rondelle de zinc inférieure, il s'aperçut qu'une étincelle jaillissait entre les deux extrémités de ces fils mis en contact l'un de l'autre. Plus tard, l'étude des *courants électriques* permit de créer des piles d'un autre système, plus puissantes, et ces appareils, entre les mains de savants illustres, donnèrent lieu aux expériences les plus inattendues. On reconnut qu'en faisant passer le courant électrique produit par la pile dans un circuit métallique entourant un morceau de fer doux, ce fer s'aimantait, avait la propriété d'attirer le fer comme l'aimant, et que cette propriété cessait de se manifester en interrompant le passage du courant électrique. Cette expérience devait donner naissance à la télégraphie électrique; des essais, tentés d'abord avec succès, allaient peu à peu s'étendre, et le jour approchait où le courant électrique produit par la pile en Europe, passerait à travers les mers jusque dans le nouveau monde, pour agir sur un morceau de fer doux, produire successivement par son passage et par son interruption une série d'attractions qui, combinées à l'aide

d'un merveilleux mécanisme, seraient capables de transmettre instantanément la pensée humaine d'un bout de la terre à l'autre.

Quand un rayon de lumière tombe sur un miroir, il se réfléchit; quand il traverse une lentille de verre, il se réfracte, il est dévié de sa marche rectangulaire. Quelles sont les lois de la réflexion et de la réfraction de la lumière? C'est ce qu'il appartenait à la physique de déterminer. En le faisant, elle a permis de combiner des prismes, des miroirs, des lentilles, pour donner naissance à la lunette, au télescope, qui rapprochent les objets et les grandissent, qui permettent à l'astronome de jeter les yeux dans les profondeurs du firmament; pour créer le microscope, qui a révélé au naturaliste le monde des infiniment petits, jusque-là cachés aux regards humains.

Ainsi, la physique cherche à étudier la chaleur, la lumière, l'électricité, la pesanteur, le magnétisme, en un mot ces agents naturels que l'on a nommés improprement fluides, qui agissent sur les corps sans modifier leur substance, qui restent inconnus dans leur essence, mais que l'on observe dans leurs effets. Non-seulement cette science nous permet de comprendre quelques-uns des grands phénomènes du monde, ouvre à nos yeux des horizons nouveaux où se dévoilent certains rouages du mécanisme de la nature, où la lumière céleste, l'électricité atmosphérique, la foudre, n'apparaissent plus comme d'impénétrables mystères; mais elle nous donne encore la possibilité de mettre à profit les lois qu'elle a découvertes, et de les appliquer à la construction de la boussole, des lunettes, des appareils photographiques, des aérostats, instruments admirables, certainements appelés à modifier sur la terre la destinée humaine.

LE TÉLESCOPE.

Les instruments d'optique, d'un si puissant concours dans l'étude des corps planétaires, comme dans celle des infiniment petits qui échappent à l'observation directe de nos organes imparfaits, sont basés sur les propriétés que possède la lumière de se réfléchir sur des miroirs plans ou courbes, et de se réfracter en passant à travers des lentilles de verre.

Considérons un miroir sphérique, et supposons qu'il est formé d'une suite d'éléments plans infiniment petits, tels que A, B, C, D, E (fig. 1); nous savons, d'après les lois les

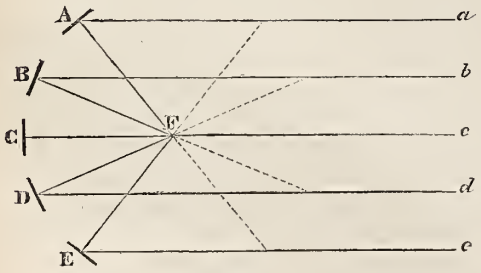


Fig. 1.

plus élémentaires de l'optique, qu'une série de rayons lumineux parallèles, *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, se réfléchissent sur ces élements correspondants, pour venir sensiblement concourir en un même point F, que l'on nomme *foyer principal* du miroir.

Si l'on reporte son attention sur une lentille convexe, on se rappellera qu'un faisceau de rayons parallèles à son axe principal *a*, *b*, *c*, *b'*, *a'* (fig. 2), se réfracteront deux fois, d'abord en traversant le verre, et en second lieu en

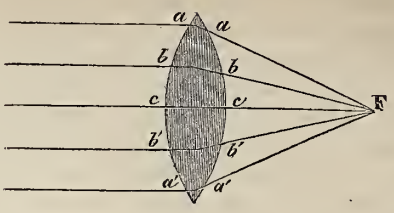


Fig. 2.

repassant dans l'air, pour venir sensiblement passer par le point F, encore désigné dans le cas des lentilles sous le nom de *foyer principal réel*. On sait que si l'objet lumineux est placé entre le foyer principal et la lentille, il donne naissance à un *foyer virtuel*, situé sur l'axe principal. — On n'ignore pas non plus que dans les lentilles concaves il ne se forme que des foyers virtuels; mais nous n'insisterons pas sur ces notions élémentaires.

Pour donner une idée exacte des applications que la physique a pu faire des propriétés de la lumière, nous décrirons le télescope de Newton, que l'on voit représenté

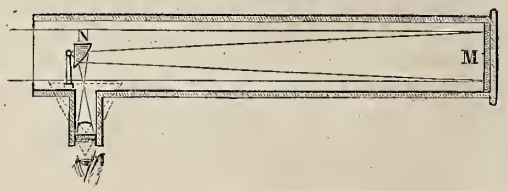


Fig. 3.

en coupe dans la figure 3. Le miroir M reçoit la lumière sur sa face concave. Les rayons réfléchis sur ce miroir vont tomber sur un prisme rectangulaire N; ils se réfléchissent sur l'hypoténuse du prisme et forment une petite image de l'astre vers lequel l'appareil est dirigé. Cette image est regardée à travers un véritable microscope, à l'oculaire duquel se place l'œil de l'observateur, qui voit ainsi l'image de l'astre suffisament agrandie pour être étudiée.

Dans les instruments d'optique où l'on emploie les lentilles, l'image observée donnerait des images d'une netteté insuffisante, aux contours irisés, si l'on ne prenait soin de remédier à cet inconvénient au moyen de lentilles dites *achromatiques*. En 1757, un physicien de Londres, nommé Dollong, montra qu'en juxtaposant deux lentilles, l'une biconvexe en crown-glass, l'autre concave convexe en flint (fig. 4), on obtenait une image nette, dépour-

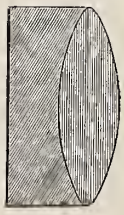


Fig. 4.

vue de contours irisés. Ce fait devait avoir la plus grande importance au point de vue de la construction des instruments d'optique.

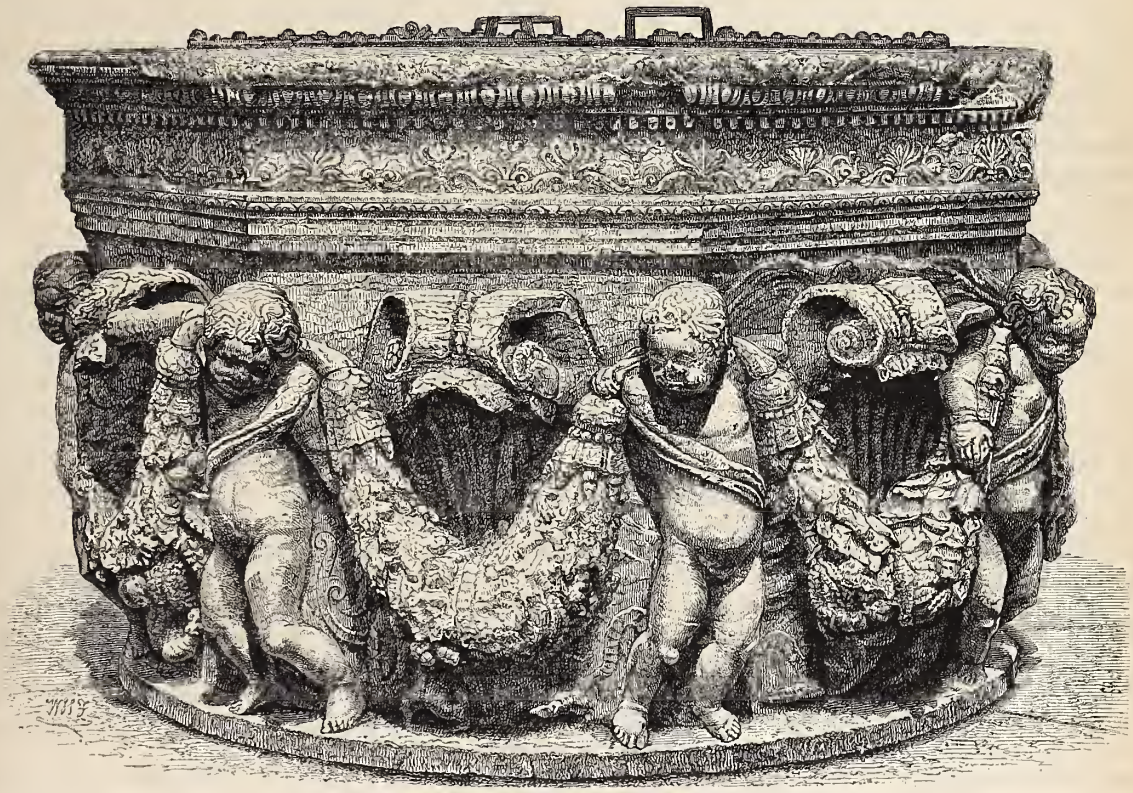
Avant Newton, Galilée avait trouvé la lunette astronomique, et Gregory, le premier télescope à miroir. Enfin,

l'illustre astronome William Herschel, à la fin du siècle dernier, fit faire à l'optique un progrès immense en construisant des télescopes de gigantesques dimensions.

Il y a quelques années, un savant physicien français, M. Léon Foucault, eut l'idée de construire des télescopes à l'aide de miroirs en verre argenté, ce qui offre un double avantage au point de vue économique et à celui du polissage des objectifs. Un magnifique télescope a été construit par ce procédé à l'Observatoire de Marseille. Parmi les plus étonnants réflecteurs qui fonctionnent aujourd'hui, on doit citer le célèbre instrument construit par lord Rosse dans son parc de Parsonstown, en Irlande. Ce télescope, vraiment gigantesque, a plus de 17 mètres de distance focale; le diamètre de son miroir n'a pas moins de 1m.83. Le miroir et le tube télescopique pèsent plus de 10 000 kilogrammes; le grossissement obtenu peut être de 6 000 diamètres. C'est au moyen de ce puissant appareil que Rosse a découvert les nébuleuses, ces amas d'étoiles disséminées dans l'espace comme une poussière céleste, et qui jusqu'à lui avaient échappé à tous les regards de ses prédécesseurs.

PUITS A VENISE.

Tous ceux qui ont visité Venise connaissent ces deux belles citernes aux margelles de bronze, autour desquelles on voit se presser sans cesse, dans la cour du palais ducal, les paysannes du Frioul, qui sont les porteuses d'eau de la ville. Elles attirent les yeux par la singularité de leur costume: un chapeau d'homme en feutre noir, haut et à petits bords, une chemise de toile, un jupon noir, un pantalon serré à la cheville, et les pieds nus. Elles sont rarement



Puits dans la cour du palais ducal, à Venise. — Dessin de Freeman.

jolies, mais elles sont belles par l'attitude, quand elles portent sur leurs épaules leur deux seaux de cuivre en équilibre au bout d'un bâton.

Les margelles des deux puits ornées de sculptures, œuvres de Nicolo Conti de Venise, et d'Alberghetti de Ferrare, qui vécurent au milieu du seizième siècle, sont dignes d'admiration, comme on en peut juger par celle qui est ici représentée. La composition en est aussi heureuse que l'exécution achevée. Les ciselures ont la délicatesse et le fini des bronzes de Benvenuto Cellini; les figures ont le relief puissant, le modelé vivant et souple des ouvrages de la renaissance italienne.

Il y a encore à Venise d'autres citernes anciennes, à margelles décorées, moins en vue que celle-ci, mais qui méritent bien qu'on les cherche et qu'on les étudie; celle du palais Corner, par exemple, qui est du douzième siècle: elle est circulaire, couverte d'enroulements de feuillage dans le style roman, qui forment en se recourbant des arcatures tout autour; elle rappelle certaines cuves baptismales du même temps, qu'on peut voir tant à Venise que dans les îles des Lagunes, à Murano, à Torcello. Un de ces puits, au palais Salviati, est décoré de légères colonnettes, surmontées d'arcades. Dans une autre habitation particulière, on en voit un du seizième siècle, en marbre, qui ressemble à un vaste chapiteau à feuilles d'acanthe, entre lesquelles sont sculptées des palmettes, et au-dessus, formant un rang supérieur à huit pans, huit masques de lion également séparés par des palmettes et par des cornes d'abondance. Sur un des pans est figuré un arbre dont le feuillage dessine une palmette, et aux racines pendantes duquel est attaché un écu avec une devise. Par-dessus est un large abaque dans lequel est percée l'ouverture du puits. Le tout est posé sur une plate-forme octogone sur la paroi de laquelle sont sculptées les têtes ailées de huit chérubins [1]

[1] On peut voir ce puits et celui du palais Corner dans les belles planches de l'ouvrage de M. Gailhabaud, *l'Architecture et les arts qui en dépendent.*

Ces puits sont de beaux exemples de la richesse et de l'élégance que déployait dans les moindres parties l'architecture au moyen âge et à la renaissance, dans les palais de Venise.

UN TAUREAU PENDU.

Les juges du comté de Valois, en 1313, firent le procès à un taureau qui avait tué un jeune homme d'un coup de corne, et le condamnèrent, sur la déposition des témoins, à être pendu. La sentence fut confirmée par arrêt du Parlement de Paris. (Recueil des arrêts, tome VII, page 77.)

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13.

VII

Ses confidences furent interrompues par le son d'une grosse cloche qui annonçait la fin de la classe.

— Laissez l'élève Bernier, dit M. Jondelles à ma taite; il fera toujours connaissance avec les autres, et vous pourrez le reprendre à sept heures et demie, à la fin de l'étude du soir.

J'aurais bien désiré m'en aller, et remettre à une autre occasion l'honneur de faire la connaissance de ces messieurs; mais au moment où j'essayais d'attirer l'attention de ma tante, le souvenir de la première chiquenaude et la crainte d'en recevoir une seconde me rendit tout à coup immobile et muet. Je pris, tout désappointé, à la remorque du bonnet de velours brodé, le chemin de la cour où mes nouveaux confrères prenaient bruyamment leurs ébats. Ils n'étaient pas précisément aimables, mes nouveaux confrères, et il faut croire que ma personne leur déplut furieusement à première vue, car je reçus, en manière de bienvenue, autant de horions et d'injures qu'on en peut raisonnablement recevoir en une heure.

A cinq heures, la cloche sonna de nouveau, et l'on me dit qu'il fallait entrer en étude. Je ne savais pas trop ce que cela voulait dire, mais je suivis les autres qui enfilaient, en se bousculant le plus possible, un grand corridor sombre qui sentait le moisi. Si mes souvenirs sont exacts, il me semble avoir été houspillé tout le long du corridor, et avoir été projeté violemment dans une grande pièce sale, meublée de bancs et de tables en fort mauvais état.

Je fus réprimandé de ma brusquerie par un monsieur très-petit, qui portait une grande redingote râpée et des lunettes bleues avec un treillage sur les côtés. Il avait l'air d'avoir de gros yeux de mouche. Il me mit entre les mains un livre sale et déchiré où il indiqua une page que je ne regardai même pas quand il me la montra, tant j'étais fasciné par la vue de ses gros yeux d'insecte. Il s'en aperçut, et pour couper court à ma contemplation, il me dit de me placer à un coin de table, je m'y plaçai; de demeurer tranquille, je ne demandais que cela; et de lire le livre pour passer agréablement le temps de l'étude : je fis mon possible pour lire. Pendant qu'il y était, le monsieur à la trop grande redingote aurait bien dû recommander aux autres de me laisser en repos, car ils n'y semblaient guère disposés. Nous étions à peine assis depuis cinq minutes que mon voisin me demanda, en ricanant derrière sa main, si ce n'était pas moi qui m'appelais Gribouille. Je lui répondis naïvement que je ne connaissais pas la personne dont il me parlait. Le monsieur leva le nez, et me dit assez rudement de me taire. Pour me consoler de ma mésaventure, mon voisin, abritant sa figure derrière un cahier, me tira la langue, et exécuta une série de grimaces des plus variées.

Alors, je me pris la tête à deux mains, et, me mettant les deux pouces dans les oreilles, je fis tout mon possible pour comprendre le petit livre. Il me parut très-ennuyeux. J'avais beaucoup de peine à saisir le sens des mots, et je ne saisissais pas du tout la liaison des mots entre eux. Peut-être le livre était-il trop savant pour moi; peut-être étais-je trop ignorant pour lui; peut-être aussi mon attention était-elle distraite par la quantité de boulettes qui m'arrivaient de toutes parts. Le monsieur aux yeux de mouche avait beau se fâcher et donner de grands coups de poing sur sa table : rien n'y faisait; plus il criait, plus les boulettes tombaient dru aussitôt qu'il avait penché la tête sur son livre.

Il me sembla qu'il était très-malheureux, parce qu'on ne le respectait pas du tout. Moi, j'avais pitié de sa peine et de son embarras; et comme, à un certain moment, il semblait avoir fort à cœur de savoir qui lançait des boulettes, et s'exaspérait de n'en pas découvrir les auteurs, j'eus un bon mouvement. Une véritable bombe de papier mâché venait de me raser le nez et de s'aplatir sur le mur; je me levai, et je lui dis tout naïvement : — Tenez, Monsieur, c'est celui qui a des taches de rousseur, sur le second banc, qui vient de la lancer; je l'ai vu!

VIII

J'étais loin de m'attendre au tumulte que souleva une parole si simple. On criait, on sifflait, on hurlait, et les mots de « capon » et de « cafard » se croisaient en tous sens, comme les boulettes de tout à l'heure. Ils me regardaient tous et me montraient le poing. Le monsieur, contre mon attente, ne me rendit pas service pour service; il ne prit pas mon parti : je crus même remarquer qu'il était plus effrayé du tapage qu'indigné de me voir huer par l'étude tout entière. « Messieurs, messieurs, criait-il d'une voix suppliante, vous ne songez donc pas que M. le principal pourrait vous entendre! »

Il avait à peine prononcé ces mots, que la porte s'ouvrit toute grande, comme poussée par un ressort invisible. M. le principal, le chef toujours orné de sa calotte brodée, entra avec une lenteur calculée, et promena à la ronde un regard sévère et majestueux. C'est là, par exemple, que l'on aurait entendu voler une mouche.

Tous les élèves, penchés sur leurs cahiers, travaillaient avec une ardeur extraordinaire; on n'entendait que le grincement des plumes sur le papier et le frôlement des dictionnaires que l'on feuilletait. Moi seul étais resté debout, stupéfait de cet étrange changement à vue. M. le principal, après avoir savouré longuement le plaisir de causer une pareille terreur, s'adressa à moi, et me dit avec un ricanement solennel :

— Eh bien! jeune sauvage, est-ce ainsi que vous débutez dans cet établissement. Si vous croyez que nous pouvons tolérer une pareille conduite, vous êtes dans l'erreur... dans une profonde erreur! Monsieur Pesse, je vous recommande tout particulièrement ce garçon (ici, le monsieur à lunettes s'inclina humblement). Vous le prendrez d'abord par la douceur, bien entendu. Mais, s'il le faut, vous serez ferme... vous serez très-ferme!

Et pour scander ce discours, qu'il débitait avec emphase, il me frappait, à coups réguliers, le nez avec son index recourbé. En guise de point final, il m'asseua une maîtresse chiquenaude, qui, cette fois, me fit pleurer pour tout de bon.

Puis, M. le principal se retira majestueusent comme il était entré. Quant à moi, je me rassis tout confus, et je

me cachai la figure dans mes mains, pleurant à chaudes larmes, malheureux, humilié, en proie à des sentiments de haine et de révolte, comme je ne me souviens pas d'en avoir jamais ressenti. C'était dans mon âme un mouvement fort confus; je n'y pouvais rien démêler; tout ce que je sais, c'est que je souffrais beaucoup. Je trouvais M. Jondelles féroce, M. Pesse lâche, les élèves injustes. Or, le sentiment de l'injustice est celui qui révolte le plus le cœur de l'homme, et même celui du plus jeune enfant. Je ne pouvais pas me rendre compte, ayant toujours vécu seul, de l'énorme faute que j'avais commise en dénonçant un camarade contre les lois les plus antiques et les plus sacrées du collége. Je les connus bientôt, ces lois si respectables, et je les observai plus religieusement que personne. Je reconnus plus tard aussi que M. Jondelles était plutôt sot et vaniteux que féroce; que M. Pesse tremblait comme un lièvre entre les bourrades du principal et les taquineries des écoliers; enfin, que mes camarades avaient montré à mon égard plus de malice que de méchanceté.

IX

Mais pour le moment le mal était fait, et je me sentais plein de haine contre tout le monde, et je souhaitais tout bas, en serrant les poings avec colère, d'être assez grand et assez fort pour me venger tout de suite. Comme je ne suis pas naturellement méchant, cet accès passa bien vite. Je m'essuyai donc les yeux, et je tâchai de me remettre à la lecture du petit livre ennuyeux. Il m'ennuyait toujours autant; tandis que je faisais de vains efforts pour y comprendre quelque chose, mes yeux s'égaraient à droite et à gauche; ils furent naturellement attirés vers la fenêtre. Cette fenêtre aux vitres poussiéreuses donnait sur la cour d'entrée. Par delà les vieux murs noircis, on voyait des peupliers, puis les remparts du château, les toits aigus de la sous-préfecture, la grande tour carrée autour de laquelle voltigent sans cesse des nuées de corbeaux, et le clocher de Notre-Dame.

Les douces émotions que m'avait déjà causées la vue du clocher me revinrent aussitôt. Il me sembla tout à coup que je retrouvais un visage ami au milieu de toutes ces figures hostiles, ou moqueuses, ou indifférentes. La maison de ma tante devait être là-bas quelque part, à gauche du clocher. Je ne la voyais pas, mais j'en devinais la place. Je me ressouvins alors, avec un grand soulagement de cœur et une vive reconnaissance, que l'excellente femme m'avait promis de venir m'attendre au sortir de l'étude du soir.

Bien m'en prit qu'elle n'eût pas oublié sa promesse; car les autres demi-pensionnaires, qui sortaient à la même heure, n'auraient pas manqué de me faire un mauvais parti. La présence de ma tante les tint un peu en respect; j'en fus quitte pour quelques quolibets et quelques grimaces dont la signification n'avait rien d'équivoque.

Quand j'eus mis ma main dans la main de ma tante, et que je lui eus raconté, chemin faisant, ce qui m'était arrivé, elle trouva de si bonnes paroles pour me consoler, que mon sort me parut moins misérable et ma situation moins désespérée. Le lendemain matin, quand je repris le chemin du collége, j'étais animé des meilleures résolutions. Malheureusement, mes nouveaux camarades avaient fait moins de chemin que moi dans la voie de la réconciliation.

On me reçut donc fort mal; on ne me ménagea ni les boulettes, ni les coups de règle, ni les railleries sur la forme de ma casquette et la coupe de ma blouse de deuil. Tout cela ne m'encourageait guère, et ne contribuait pas à rendre mon caractère plus aimable. Les disciples de M. Jondelles, qui, après tout, n'étaient ni meilleurs ni pires que tous les enfants du même âge, élevés dans les mêmes conditions, me tinrent rigueur assez longtemps; puis, soit pitié, soit lassitude, ils finirent par me laisser tranquille. De ces premiers temps si tristes, il ne me resta bientôt plus que le souvenir, avec le surnom de sauvage, dont m'avait affublé M. Jondelles, et la réputation d'un petit personnage désagréable et quelque peu sournois.

Il est évident que mes camarades avaient le droit de me trouver désagréable, puisque je ne leur agréais pas, et que d'ailleurs je ne savais rien faire pour cela. Mais en me déclarant sournois sans preuves, ils commettaient une faute que les hommes eux-mêmes évitent difficilement, celle de juger les gens sur l'apparence. Comme je ne sais quel personnage classique, je payais tout simplement les intérêts de ma mauvaise mine.

X

Si l'opinion de mes camarades ne m'était pas favorable, je dois déclarer en toute franchise que celle de mes maîtres ne l'était guère davantage. Soit lourdeur, négligenre ou ennui de ma part, soit manque de douceur, de savoir, de patience de la leur, je ne faisais rien qui vaille : on s'accordait généralement à dire que j'étais un triste sire. Mes bulletins de quinzaine désolaient ma tante; ses visites à M. Jondelles achevaient de la désespérer. M. le principal, qui se piquait d'une rude franchise (pas avec tout le monde cependant, je l'ai souvent remarqué), déclara que j'étais le modèle achevé du *cancre*, et qu'il fallait s'attendre à me voir faire une fin misérable.

Dans ces moments de crise, comme j'aimais beaucoup ma tante, et que j'avais le cœur déchiré de la voir si affligée et si rebutée, je prenais en moi-même les meilleures résolutions. Je me mettais au travail avec une ardeur sans pareille : malheureusement, faute d'être entretenu par quelque parole d'encouragement, ce beau feu s'éteignait bien vite. C'était le samedi qu'on donnait les notes; c'était donc le lundi que j'essayais périodiquement de dépouiller le vieil homme. Je descendais la rue du Château et je traversais la rue des Ponts, du pas d'un vaillant soldat qui marche à l'ennemi. Mais les éternelles analyses logiques et grammaticales, qui faisaient le fond de notre nourriture intellectuelle, me donnaient de véritables nausées. Je triomphais d'abord de ce dégoût, j'attaquais la difficulté de front; mais peu à peu le dégoût me revenait, un dégoût invincible; je me sentais glisser, sans pouvoir me raccrocher à rien, dans un ennui profond, et je m'y noyais. Je ne comprenais plus même ce que j'écrivais, je ne le voyais plus. J'allais devant moi sans savoir où j'allais, rêvassant, et parcourant en idée la vaste campagne qui, de loin et du fond de ce vieux bâtiment sombre, me semblait dix fois plus gaie et plus attrayante. Ma main faisait accorder machinalement l'adjectif avec le nom, et le verbe avec le sujet; mon âme était dans les hautes futaies frémissantes, parmi les fougères; je m'étendais sur l'herbe fraîche qui sentait si bon, je suivais parmi les joncs et les grandes herbes aromatiques le bord de notre jolie petite rivière de Genillé.

Puis, tout d'un coup, la cloche sonnait; ma copie n'était pas finie, ou bien elle était horriblement griffonnée et pleine de fautes, toujours les mêmes. D'autres fois, c'étaient des exercices à n'en plus finir sur la formation du pluriel dans les noms. J'ai lu depuis qu'on reproche à la langue française d'être pauvre : je la trouvais alors dix fois trop riche et toute pleine de mots étranges dont on ne daignait pas seulement nous expliquer le sens et qu'il fallait apprendre par séries interminables. Ces jours-là encore c'en était fait de moi; et la forêt et les clairières, et les landes toutes pleines de serpolet et de bruyères roses,

se mêlaient à tout cela et produisaient dans ma tête un chaos épouvantable.

Les notes étaient toujours au-dessous de la moyenne, et le maître indigné m'envoyait à genoux dans quelque coin obscur, pour n'avoir pas su dire à propos que *a est long dans* pâte *et bref dans* patte ; que *u est long dans* flûte *et bref dans* culbute. Les mots dont je ne connaissais pas le sens me mettaient l'esprit à la torture, et me semblaient tout pleins d'augustes mystères; ceux que je comprenais me jouaient bien d'autres tours. Car, malgré moi, mon esprit, qui a naturellement horreur des choses abstraites, y attachait toujours quelque histoire qui emmenait encore une fois mon esprit vagabonder à travers mon village.

Le jour où ma grammaire m'apprit officiellement la quantité de *a* dans *pâte* et dans *patte*, et celle de *u* dans *flûte* et *culbute*, j'obtins à la récitation la note *zéro*. Le mot *patte* m'avait remis en mémoire une vieille patte de lièvre que mon père avait sur son bureau, et qui lui servait à balayer la poussière bleue dont il saupoudrait ses lettres et ses ordonnances. Je m'en étais servi souvent comme d'un blaireau pour me frotter les joues et le menton, que je rasais ensuite avec un couteau à papier. Le mot *pâte* me fit penser au père Thoré, le boulanger de Genillé, que je vis un soir par sa porte ouverte, se débattant dans la pâte, et poussant de lamentables gémissements. On disait dans le village que quand il était gris il battait sa femme ; je crus qu'il assommait la pauvre créature. Mon père me fit entrer pour me désabuser, et me montra par occasion ce que c'est que la pâte dont on fait le pain.

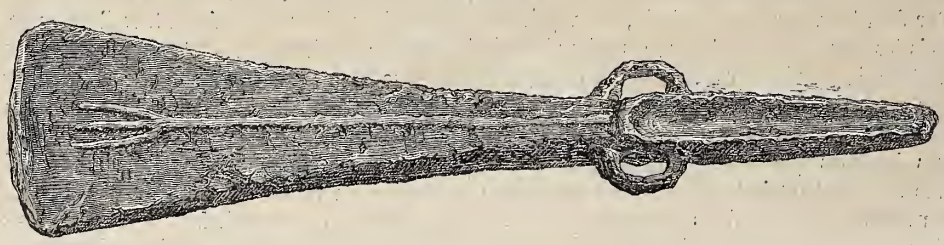
Rien qu'à prononcer le mot *flûte*, je songeais au percepteur qui, les soirs d'été, laissait sa fenêtre ouverte, tandis qu'il remplissait tout le village des sons plaintifs de sa flûte. Je ne sais pourquoi ces sons plaintifs s'associaient dans mon esprit à l'odeur des sureaux et des acacias, et au chant lointain des grenouilles dans les marais de Besmes. Et je vagabondais ainsi d'un souvenir à l'autre, sans plus songer à l'heure que si elle n'eût pas dû ramener la classe et l'expiation.

Quand cela commençait, cela ne voulait plus finir ; j'étais donc incapable d'apprendre, et par conséquent de réciter deux mots seulement de ma leçon, et je rentrais le soir chez ma tante, honteux, confus, et surtout bourrelé de remords. *La suite à la prochaine livraison.*

HACHE AU TRIDENT.

Le marquis de Migieux, possesseur du château de Savigny, avait réuni, dès l'année 1789, une collection très-riche, dit-on, d'armes en silex qu'il faisait remonter à l'époque des Celtes, c'était alors une rareté. Rien n'est plus répandu aujourd'hui que ces collections d'armes ou d'ustensiles en silex ou en bronze, désignés sous le nom encore assez vague d'objets appartenant aux temps antéhistoriques.

Pour ne nous occuper ici que d'une seule espèce de ces objets, remarquons qu'il n'y a pas une grande variété dans la configuration des armes en bronze que l'on fabriquait à l'aide de moules dont on rencontre aujourd'hui d'assez nombreux spécimens (1). C'est ce qui recommande à l'attention la hache de bronze que représente notre gravure.



Hache au trident en bronze trouvée en Espagne (deux tiers de la grandeur).

elle offre en effet une particularité dont la singularité n'a pas échappé aux archéologues : elle porte sur l'une de ses faces un trident. Cette arme a été trouvée, il y a une vingtaine d'années, dans la province des Asturies, non loin de *Pola de Lena*, où existe encore une fabrique d'acier dirigée alors par un savant minéralogiste, nommé Adrien Paillette.

Dans une des fréquentes excursions qu'il faisait au sein des montagnes, M. Paillette explora un jour une vaste caverne dont l'entrée semblait inconnue à ses guides, et qui avait été évidemment dans les temps antiques le centre d'une vaste exploitation. Ce fut là qu'il recueillit une quantité prodigieuse de ces *celtæ* portant la marque distinctive que reproduit notre gravure.

Par une rencontre heureuse, l'ancienne découverte de M. Paillette au sein des montagnes des Asturies coïncide avec celles qui ont été faites en 1871, dans les Pyrénées (1). Entre Salies de Béarn, Dax et Bayonne, c'est-à-dire dans la région ouest de la chaîne des Pyrénées, on a trouvé des habitations lacustres dont le plancher, très-artistement construit, dénotait l'emploi de haches en métal. M. F. Garrigou, l'auteur de la note soumise à l'Institut, suppose que l'outil dont on avait fait usage pour travailler les poutres était en fer; mais il n'affirme rien à ce sujet. Après avoir constaté l'étendue immense de ces habitations lacustres, où le bois a été si habilement travaillé (elles s'étendent, dit-on à plusieurs hectares), l'auteur de cette intéressante communication termine son rapport ainsi :

« Je me résumerai en disant : Les vallées pyrénéennes, ainsi que tout le bassin sous-pyrénéen, ont eu leurs peuples lacustres, occupant en même temps, sans doute, et surtout à l'époque des métaux, une étendue de pays énorme, entre la Méditerranée et l'Océan, depuis Bayonne et Dax, jusqu'aux limites orientales des Pyrénées. Ces peuples ont été précédés dans l'occupation des lacs par d'autres populations qui ne connaissaient pas encore les métaux. Le pays qu'occupaient ces peuples est également couvert de tumuli. »

(1) Voy. *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, par MM. les secrétaires perpétuels, tome LXXIII, p. 1221.

(1) Voy., entre autres ouvrages où sont représentées ces armes celtiques, l'*Histoire de France depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, par Henri Bordier et Édouard Charton, t. Ier, p. 19, et le livre de sir John Lubbock, *l'Homme avant l'histoire étudiée d'après les monuments*, traduit de l'anglais par Ed. Barbier. Paris, 1867, 1 vol. in-8 de 512 pages, avec 156 figures intercalées dans le texte.

L'OTARIE AUSTRALE.

L'Otarie australe. — Dessin de Mesnel.

Les phoques sont des carnassiers quadrupèdes; mais comme la natation est chez eux une des plus importantes fonctions de la vie, leurs membres sont enveloppés de peau afin de leur servir de nageoires. Si l'on songe à la difficulté qu'offre l'observation dans le milieu où vivent ces animaux très-farouches, on comprendra comment il se fait que la classification des *phocidés* soit l'une des plus difficiles dans celle des mammifères, et leur histoire une des moins connues. Cuvier, en 1826, sépara ces animaux en deux grandes familles : les *phoques à oreilles* ou *otaries*, et les *phoques sans oreilles* ou *phoques proprement dits*.

Le *lion des Aucklands*, que nous représentons, est une otarie, et doit porter, ce nous semble, le nom d'*Otaria australis* (Quoy et Gaimard).

Cette otarie avait été observée plusieurs fois pendant l'expédition au pôle sud de l'amiral Dumont d'Urville, avant que M. Raynal, qui, avec quelques compagnons d'infortune, resta vingt mois abandonné sur ces îles inhospitalières, n'ait eu que trop l'occasion de la mieux connaître. Ces malheureux naufragés vécurent tout ce temps de la chair peu délicate, hélas! du *lion marin austral*, ainsi qu'ils l'appelaient.

« L'otarie australe, disait avant eux M. Paul de Saint-Martin, n'a que 2m.50, en moyenne, de longueur. Sa tête est petite, mais ses membres antérieurs sont fort longs et permettent à l'animal, quand il veut marcher, de soulever tout son corps dans une position oblique, ce qui lui donne l'air d'un impotent traînant la partie postérieure de son corps. Cela ne l'empêche pas d'avoir les mouvements très-vifs, et je puis l'affirmer d'après celui que nous avons eu à bord, qui nous a tant fait courir sur le pont de l'*Astrolabe*, et qui, s'il n'avait eu la gueule attachée, aurait très-bien cherché à mordre. Ces lions marins vivent sur la côte, au milieu des fucus dont ils se nourrissent ainsi que de poissons. Ils aiment, lorsqu'il fait beau, à se reposer à terre, où il n'est pas extraordinaire de les rencontrer, à cent ou deux cents pas du rivage, dans des endroits qui sembleraient devoir être, pour eux, tout à fait inaccessibles. »

« A l'arrivée des naufragés, dit M. Raynal, les lions marins étaient très-nombreux, et, quand le temps était mauvais, — et il l'est presque sans relâche dans ces régions, — ces animaux, après avoir nagé tout le jour dans les eaux de la baie et s'y être repus de poisson, allaient se réfugier pour dormir parmi les grandes herbes ou dans les épais fourrés qui couvraient le littoral. Quand on les surprenait endormis, un coup de bâton entre les deux yeux les tuait facilement; mais si le coup portait à faux,

l'animal entrait en fureur, et il devenait dangereux de se trouver sur son passage quand il regagnait la mer.»

Peu après, soit par suite de la chasse incessante que leur faisaient ces malheureux qui n'avaient point d'autre nourriture, soit par toute autre cause, les otaries devinrent rares; la famine menaçait les naufragés.

« Un jour, l'estomac creux et les mains vides, nous retournions au logis, où nous avions hâte d'arriver avant la nuit. Nous marchions en silence : tout à coup mon compagnon s'arrête brusquement, et, me frappant sur l'épaule, il me fit observer un petit remous dans la mer. Presque au même instant, nous vîmes apparaître au-dessus de l'eau la tête d'un lion marin : c'était un vieux mâle. Lorsqu'il eut *soufflé*, il ne replongea pas. Nageant tout doucement à la surface et parallèlement au rivage, il était évident qu'il cherchait où il pourrait aborder : nous nous blottîmes derrière un rocher. Sortant de l'eau sans hésiter, le lion se dirigea immédiatement de notre côté. A mi-chemin, cependant, il s'arrêta. Son odorat, d'une subtilité extrême, l'avertissait d'un ennemi. Respirant bruyamment, il laissa échapper de sa vaste poitrine un grondement sonore et prolongé qui se changea en un rugissement de défi dès qu'il nous eut aperçus. Son œil flamboyait; ses babines relevées montraient de formidables canines; il tenait sa crinière hérissée, et de temps en temps imprimait à son corps une sorte de vibration qui dénote, chez ces animaux, le paroxysme de la fureur...

« Mon bâton à la hauteur de mon épaule, je l'attendais de pied ferme. Ayant manqué l'endroit vulnérable, je ne pus éviter d'être mordu qu'en me jetant brusquement de côté : en un instant, mon gourdin saisi par le monstre fut réduit en éclats... Alick fut plus heureux que moi : comme l'animal allait se jeter sur lui pour retourner à la mer, d'un seul coup bien appliqué il l'étendit roide sur la plage. »

GOUVERNEMENT.

La plus grande des impostures, dit Xénophon, est de prétendre gouverner les hommes lorsqu'on n'en a pas la capacité.

S'il y avait, dit Bossuet, une ville où tous les hommes fussent bons, on se battrait pour ne pas conduire, avec le même empressement que l'on fait maintenant pour gouverner. Car il n'y a point d'homme assez insensé qui n'aime mieux qu'on pourvoie justement à tous ses besoins, que de se faire des affaires en se chargeant de subvenir à ceux des autres.

LA PREMIÈRE SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE.

La première société d'agriculture française fut fondée dans l'année 1757, en Bretagne; elle portait dans ses règlements cet article remarquable :

« Quand une pratique aura été reconnue bonne, chaque associé, dans son district, s'attachera à la répandre en l'éprouvant lui-même, en engageant ses amis à la suivre, et surtout en démontrant aux agriculteurs les avantages qui en résultent. »

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22.

XI

J'étais absolument persuadé que cette maudite grammaire me rendrait fou. Il me semble, quand j'y repense, que si nos maîtres avaient été plus instruits, plus ingénieux ou seulement plus patients, nous aurions pu apprendre davantage, sans tant de larmes et de punitions. Mais M. Jondelles, homme économe, rognait sur le traitement de *ses* professeurs comme sur tout le reste. C'était là sans doute une des heureuses réformes qu'il se vantait d'avoir introduites. Dans de pareilles conditions, nous ne pouvions compter sur la fleur de l'Université. Nos maîtres, abreuvés de déboires, dans une situation fausse et pénible, en donnaient à M. Jondelles juste pour son argent. Ils prenaient donc leur besogne en dégoût, et s'en acquittaient à la grâce de Dieu, sans se donner la peine de nous expliquer ce que nous ne comprenions pas.

Quand nous récitions certaines leçons dans lesquelles le sens est important, ils exigeaient le strict mot à mot du livre, parce que cette méthode fort commode ne demande pas, de la part du maître, d'autre soin que celui de suivre des yeux, pendant que son esprit vagabonde ailleurs ou sommeille doucement. C'est pour la même raison que nous faisions une si furieuse consommation d'analyses grammaticales. L'analyse est un devoir facile à donner, long à faire, et qui peut se corriger pendant que l'on songe à toute autre chose.

Les jours succèdent aux jours, les semaines aux semaines, avec une monotonie désespérante. Après la grammaire, vient l'histoire, que nous apprenons dans le livre de M. Jondelles. Si ce n'était manquer de respect à M. le principal, je me risquerais à dire que son livre est bien sec et bien aride. Après l'histoire, la géographie, que, par raison d'économie, nous apprenons sans atlas. Puis, voilà que je commence le latin : c'est bien un autre ennui. Je me rappelle encore la terreur et le désespoir que m'inspira le fameux *tableau synoptique des cinq déclinaisons*. A cinq chiquenaudes par déclinaison, cela fait vingt-cinq chiquenaudes, plus l'affront cinq fois répété d'aller à genoux dans un coin, plus une menue monnaie d'épithètes désagréables, et pour bouquet de ce feu d'artifice un bulletin de si mauvais augure, que je songeai un instant à me jeter dans l'Indre au lieu de le rapporter à ma tante. Je fus arrêté par cette seule réflexion, que cela lui ferait encore plus de peine que la lecture d'un mauvais bulletin.

Les versions, je m'en tirais encore, et tant bien que mal j'en devinais à peu près le sens. Mais les thèmes! c'était à croire que j'étais ensorcelé. Comme le personnage des contes de fées qui ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'il en sortît une couleuvre ou un crapaud, je ne pouvais écrire un mot de latin qui ne fût une lourde faute. « Dans les thèmes de Bernier, disait un de mes professeurs, tout ce qui n'est pas barbarisme est solécisme, et tout ce qui n'est pas solécisme est barbarisme : le reste est correct!» Le bruit courut parmi les maîtres que je m'appliquer à mal faire, que c'est sournoiserie et calcul de ma part. Comme les singes, qui s'obstinent, dit-on, à ne pas parler afin d'être dispensés de travailler, Bernier s'obstine à mal faire les thèmes pour se faire dispenser du latin.

J'affirme que je fais de mon mieux; on m'appelle menteur, et cependant je ne mens pas. Je me pique au jeu, je fais des efforts incroyables; mais cette nausée que m'ont déjà causée les analyses me revient et paralyse tous mes efforts. Plus je réfléchis sur les règles compliquées de la syntaxe latine, plus je m'embrouille et moins je les comprends. Si j'hésite entre deux tournures, je ne sais jamais à coup sûr laquelle est la bonne; de guerre lasse, je m'abandonne au hasard, qui décide presque toujours contre moi.

Mes camarades, aidés de leurs parents ou de leurs répétiteurs, ou plus intelligents, ou doués d'une meilleure mémoire que moi, se tirent à peu près d'affaire; moi,

jamais. On dit autour de moi que je m'abrutis : je suis disposé à croire que c'est vrai. Quand je commence un devoir, je sais, à deux ou trois près, le nombre de chiquenaudes qui m'en reviendront. Cela ne m'encourage guère. J'y perds mon latin (ce c'est pas bien difficile n'en ayant pas beaucoup à perdre); mon caractère s'aigrit, je le sens, cela m'est bien égal; à force de m'entendre dire que je suis sournois, il me semble que je le deviens un peu.

XII

Cependant les maîtres succèdent aux maîtres, comme les ennuis aux ennuis. Il faut croire que nous étions de bien tristes écoliers, puisque les professeurs, à peine arrivés, n'avaient plus d'autre souci que de repartir au plus vite. Ou bien il faut croire que nos maîtres étaient de pauvres maîtres, et que M. Jondelles ne pensait pas pouvoir, expérience faite, laisser trop longtemps entre leurs mains les destinées intellectuelles et morales de la jeunesse luccéenne et l'avenir de la cité. Ou bien encore M. Jondelles, l'homme de la douceur et de la fermeté, montrait à ces messieurs plus de fermeté que de douceur, et voulait leur faire faire beaucoup de besogne pour peu d'argent. Quoi qu'il en soit, les professeurs se succédaient à intervalles inégaux, mais toujours assez rapprochés, et nos études, les miennes en particulier, s'en ressentaient terriblement. Les uns partaient sans rien dire, les autres se fâchaient en partant, d'autres disparaissaient si subitement que nous nous demandions avec curiosité ce qu'ils pouvaient bien être devenus.

Le devoir, dicté la veille par un professeur chauve qui prisait à outrance, était corrigé le lendemain par un nouveau venu chevelu comme Absalon, et tout parfumé de l'odeur de la pipe. J'en ai vu de grands, de petits, de minces, d'énormes, de bruns, de blonds; mais je n'en ai jamais vu de contents. Si différents qu'ils fussent les uns des autres, il est un point où ces messieurs se rencontraient tous, le dégoût de leur besogne. Et moi, je leur ressemblais à tous par le dégoût que me causait la mienne. Penché sur mon pupitre, je rêvais quelquefois à tout cela; je me demandais si tous les petits garçons de mon âge étaient condamnés au même ennui; si dans toutes les villes de France il y avait un collége avec un principal solennel, et des maîtres dégoûtés de leur métier.

Il n'y avait qu'une seule diversion agréable à mon ennui. Pendant l'étude, je regardais le clocher de Notre-Dame aussi longtemps que je pouvais le regarder sans m'exposer à être réprimandé : je l'aimais de plus en plus, d'abord parce que j'y attachais déjà des souvenirs, et puis parce qu'il faisait naître dans ma pauvre tête des idées qui étaient en dehors et au-dessus de nos misérables préoccupations de tous les jours. Invariablement, comme au premier jour, la vue du clocher me faisait penser à la petite maison de ma tante, qui était auprès. Je ne songeais plus dès lors qu'au moment où je reprendrais, le soir après l'étude, la direction du château. Ma tante était si bonne pour moi! Elle ne pouvait pas, il est vrai, m'aider à sortir de la situation d'esprit pénible et embarrassée où je me trouvais; mais je sentais qu'elle m'aimait de tout son cœur, quoique je ne fusse guère aimable, et je lui savais plus de gré que je ne pouvais le lui faire comprendre, de m'être attachée malgré tous les mauvais bulletins que je lui apportais, et les déconvenues que je lui causais sans cesse.

La vieille bonne, Lisabeth, m'aimait aussi, je ne sais vraiment pas pourquoi. Elle m'inspirait bien, il est vrai, une certaine terreur, parce qu'elle avait de petits yeux bleus très-sévères, un grand nez aquilin, et un soupçon de barbe grise au menton; mais elle écoutait avec intérêt le récit de mes malheurs, s'indignait contre l'injustice des maîtres et la méchanceté des élèves, et ces témoignages de sympathie me rendaient quelque courage. De plus, il était rare qu'elle ne trouvât pas quelques bonnes paroles et quelques bons conseils. Pour tout le monde, excepté pour ces deux excellentes femmes, j'étais un personnage désagréable, destiné à végéter toute ma vie et à ne jamais faire honneur ni à ma feue famille ni à mon pays. C'était comme un refrain, je m'y étais habitué. Je trouvais parfois, en mon âme et conscience, la prophétie un peu sévère; mais j'étais persuadé qu'au fond elle était juste, et que fatalement elle s'accomplirait de point en point.

XIII

Quelque temps après mon arrivée chez ma tante, un jour que je me trouvais seul avec elle, je lui avais demandé qui est-ce qui avait bâti l'église de Notre-Dame et son clocher. Cette question me trottait depuis deux ou trois jours par la tête. Ma tante me déclara nettement qu'elle n'en savait rien. Cela me surprit un peu, car j'avais toujours cru jusque-là que les personnes un peu âgées savent tout. Deux ou trois jours après, comme j'étais dans la cuisine avec Lisabeth, je lui posai la même question. Elle me répondit que cette église était très-vieille, très-vieille, et qu'elle avait été bâtie, « du temps de la révolution, par les anciens Romains. » Comme je n'avais aucune idée de la révolution ni des anciens Romains, je n'entrevis pas même l'épouvantable anachronisme que Lisabeth venait de commettre avec la plus parfaite tranquillité d'esprit. Tout fier d'en savoir si long, je saisis la première occasion de me faire honneur de mon érudition nouvelle. Je revenais un soir du collége avec mon camarade Pointel. Son père, le docteur Pointel, l'accompagnait. Tout à coup, le démon de la vanité me poussant, je dis à Pointel, de façon à être entendu de son père :

— Tu vois bien cette église? Sais-tu quand et par qui elle a été bâtie?

Il dit que non, et ajouta même que cela lui était bien égal, ce qui, par parenthèse, me scandalisa fort.

— Eh bien, repris-je d'un ton doctoral, en surveillant du coin de l'œil la contenance du docteur Pointel, cette église a été bâtie du temps de la révolution, par les anciens Romains.

Le médecin se mit à rire et me demanda de qui je tenais ce beau renseignement.

Je rougis comme un petit coq, et je répondis que je le tenais de Lisabeth, qui n'était pas une menteuse.

— Je ne dis pas, mon petit ami, que Lisabeth soit une menteuse; mais en parlant d'une chose qu'elle ignore, elle s'est trompée. Quand tu voudras te renseigner sur la cuisine, tu pourras en toute confiance consulter Lisabeth; mais quand tu voudras éclaircir un point historique, tu feras bien de t'adresser à ton professeur d'histoire.

Je ne dis rien de tout cela à Lisabeth, de peur de lui faire de la peine, et je gardai toute l'humiliation pour moi. Je résolus de suivre le conseil de M. Pointel, et, un jour que notre professeur était d'assez bonne humeur, je me risquai en tremblant.

Le professeur était un gros petit monsieur bien rouge et très-irascible. Il devint cramoisi jusqu'aux oreilles, et me fit des yeux terribles, comme si je lui avais dit quelque grosse impertinence. Puis, reprenant peu à peu son sang-froid, il se moucha, et me dit d'un ton de sarcasme :

— Je vous vois venir avec vos questions saugrenues. Pourquoi interrompre la classe pour demander ce que tout le monde sait, vous aussi bien que les autre!

Les autres riaient, mais c'était bien pour le plaisir de rire,

car je suis bien sûr qu'ils n'en savaient pas plus que moi sur l'église Notre-Dame. La colère déraisonnable du professeur me fit même soupçonner qu'il n'était pas là-dessus mieux renseigné que nous. On riait cependant, et au milieu de la rumeur, j'entendais se détacher les mots. « Poseur! » et « C'est bien fait! »

J'étais déjà bien assez confus, lorsque le professeur m'acheva en me demandant quel rapport ma sotte question avait avec la chronologie des empires orientaux que nous étions en train de ressasser.

— Savez-vous seulement, reprit-il, au milieu des rires complaisants de toute la classe, la date de Nabuchodonosor? — Non? Eh bien, commencez par apprendre les choses utiles; ensuite... ensuite... ne faites plus de sottes questions.

Quand il me vit pleurer, il s'adoucit subitement, car ce n'était pas un méchant homme. Il ignorait évidemment le premier mot de ce que je lui demandais; et même cette chose si utile, la date de Nabuchodonosor, il ne l'aurait pas citée triomphalement, comme il le fit, s'il n'avait pas eu le livre sous les yeux.

Il gourmanda sévèrement ceux qui continuaient à se moquer de moi. Je ne lui sus, je l'avoue, aucun gré de cette sorte de réparation qu'il m'offrait aux dépens du prochain. J'étais sûr qu'il avait eu tort de se mettre en colère, et que ma question n'avait rien d'impertinent. Il n'avait pas osé dire : « Je ne sais pas. » Il avait craint un moment d'être pris en flagrant délit d'ignorance. Remis d'une alarme si chaude, il faisait le bon prince, et me protégeait contre les moqueries de mes camarades, après les avoir lui-même excités pour mieux couvrir sa retraite ou plutôt sa déroute. Il vit bien à mon air que je l'avais deviné, et me nota dans son esprit comme un de ces élèves dangereux qui ne songent qu'à faire des questions ridicules pour compromettre le professeur.

La suite à la prochaine livraison.

HOTEL DU GOUVERNEMENT A SAIGON

CAPITALE DE NOS ÉTABLISSEMENTS EN COCHINCHINE

Un spirituel correspondant du *Tour du monde* disait naguère : « La Cochinchine est à la Chine ce que la Belgique est à la France », et d'un mot il pouvait faire assez bien saisir ce qu'on pouvait s'attendre à rencontrer dans notre nouvelle colonie, voisine d'un État qui n'a pas moins de trente-cinq millions d'habitants appartenant à des nationalités diverses. On comprendra aisément l'importance de nos nouvelles possessions, quand nous aurons dit que la superficie totale des provinces françaises est de 22 380 kilomètres carrés, sur laquelle il faut compter 7 500 mètres carrés pour la seule province de Saigon [1].

La ville de Saigon, tombée au pouvoir de l'amiral Rigault de Genouilly le 17 septembre 1858, est bâtie à 55 mètres de la mer. Elle est située par 104° 21′ 43″ de longitude est, et par 10° 46′ 40″ de latitude nord. Elle n'avait pas moins de 7 kilomètres de longueur, il y a peu d'années, sur 5 kilomètres de largeur. Vingt mille Asiatiques formaient alors la plus grande partie de la population.

Voici, du reste, ce qu'on écrivait vers 1866 sur la capitale de notre nouvelle colonie :

« Saigon formait autrefois une agglomération de plus de quarante villages, représentant une population d'au moins cinquante mille âmes. Dès le début de notre expédition, tous ces villages, à l'exception d'un seul, celui de Choquan, ont été détruits par l'ennemi, qui ne voulait nous laisser que des ruines. Depuis cette époque, onze autres villages se sont formés autour de nous et sous notre protection. Ces douze villages comptent 830 hommes inscrits, ce qui représente approximativement 8 000 âmes.

» Quant à la ville européenne, qui renferme la citadelle, la demeure du gouverneur, les bureaux de l'administration, les casernes, l'hôpital militaire, l'église, l'arsenal, etc., elle est comprise entre le fleuve à l'est, l'arroyo [1] chinois au sud, l'arroyo de l'Avalanche au nord, et les territoires concédés aux villages annamites au sud-ouest. Elle contenait, au 1er janvier 1865, 557 Européens, 600 Malabares, 12 000 Chinois, sans compter les troupes de la garnison et les équipages des navires et bateaux sur rade.

« Le plan de Saigon, arrêté le 10 mai 1862, a été exécuté en grande partie. On a tracé et empierré des rues nombreuses et larges qui représentent un développement de 30 kilomètres, ouvert ou approfondi des canaux, jeté des ponts, entrepris des quais, remblayé des marais; édifié une église, un hôpital, des maisons en pierre; construit un bassin de radoub de 53 mètres de longueur et de 4 mètres de profondeur; enfin, on termine un dock flottant qui pourra recevoir les navires du plus fort tonnage. »

Il y a tout au plus cinq ans que ces lignes ont été écrites, et il suffit de consulter l'excellent Annuaire de la Cochinchine [2], qui vient de paraître à Saigon sous l'administration du brave contre-amiral Dupré, pour se faire une idée exacte des améliorations progressives qui se sont succédé dans notre colonie. Des constructions notables de plus d'un genre ont été édifiées dans la cité européenne, et, ce qui vaut mieux, des institutions essentielles y ont été fondées. Il y a des hôpitaux, des salles d'asile, des écoles où sont reçus avec empressement les jeunes indigènes, et l'on se fera une juste idée de ce que ces dernières institutions pourront produire dans l'avenir, quand on saura que les dix-neuf écoles qui sont maintenant en pleine activité ne renferment pas moins de 790 élèves.

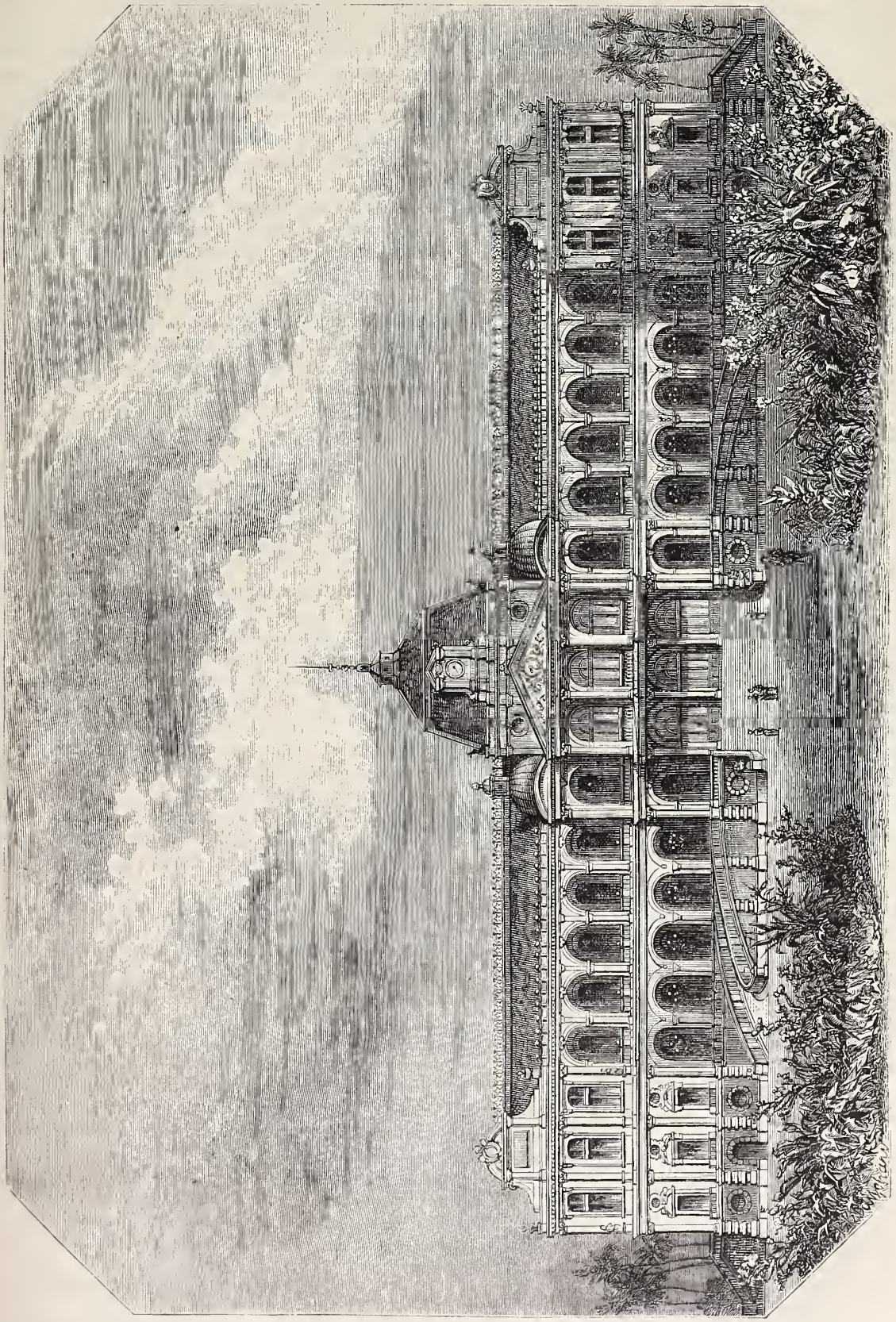
Ce chiffre est éloquent, sans doute; mais on en pourrait grouper ici facilement plusieurs autres, qui attesteraient les solides espérances que donne la colonie. Pour en offrir quelques-uns, même sans commentaires, aux méditations du lecteur, nous rappellerons que du 1er janvier 1870 au 1er janvier 1871 il est entré dans le port de Saigon 551 navires au long cours, tandis qu'il en est sorti 554. Nous faisons ici abstraction du cabotage, qui se montre plus actif que jamais. Cette activité de la marine, unie à celle des travaux agricoles, dont nous épargnons les détails au lecteur, a produit à l'administration, pour l'année 1869, 8 322 559 fr. 19 c. de recettes, tandis qu'il y a eu une légère diminution en 1870, qui offre seulement le

[1] Comme source officielle, voy. les Notices sur les colonies françaises publiées par le gouvernement, année 1866, p. 539. Nous indiquerons également, à ceux qui voudraient avoir des notions générales sur l'empire d'Annam, quelques ouvrages récemment publiés, tels que les livres suivants : *Tableau de la Cochinchine*, rédigé sous les auspices de la Société d'ethnographie, par MM. E. Cortambert et L. de Rosny; — L. de Grammont, *Onze mois de sous-préfecture en basse Cochinchine*; 1863, in-8; — *les Ports de l'extrême Orient*, 1869, par le docteur A. Benoit de la Grandière; — *Cochinchine française*, par Ch. Lemire; 1869; — et enfin les *Dialogues cochinchinois*, publiés en 1871, avec l'indication des monnaies, des poids et mesures, des divisions du temps, par M. Abel des Michels, professeur au collége de France; — M. Barbié du Bocage a publié une Bibliographie annamite en 1867.

[1] On désigne sous ce nom espagnol et portugais un petit cours d'eau.

[2] *Annuaire pour la Cochinchine française*, année 1871; Saigon, Imprimerie nationale, brochure in-8. Ce précieux travail s'adresse par sa composition aux Européens, aux indigènes et aux Chinois. Les divisions du temps y sont marquées selon les calculs adoptés par les trois races.

chiffre de 8 053 689 fr. 10 c. Un compte qui n'est pas officiel fait monter la recette de 1871 à 9 500 000 fr. De nouveaux renseignements nous prouvent qu'elle pourra atteindre 12 millions d'ici à quelques mois. L'exportation du riz, cette année, atteindra 350 000 tonneaux; elle aura employé plus de 600 navires, parmi lesquels on en



Hôtel du Gouvernement, à Saigon (Cochinchine française). — Dessin de Ph. Blanchard.

compte de très-grands. Cette exportation représente une somme de 90 millions. On voit tout ce que l'on peut attendre d'une si récente acquisition.

Mais ce n'est pas à propos d'un monument qu'on peut multiplier ces sortes de considérations. Elles servent néanmoins à faire comprendre l'importance qui s'attache à certains édifices, surtout lorsqu'ils doivent parler aux yeux et frapper par leur masse imposante l'esprit des Asiatiques.

C'est le 23 février de l'année 1868 que le vice-amiral de la Grandière, gouverneur commandant en chef de la colonie, posa la première pierre du nouveau palais. Le jeune architecte, M. Hermitte, qui en avait donné le plan, n'en était pas à son coup d'essai. Venu de bonne heure dans le pays d'Annam, puis s'étant fixé en Chine, il avait commencé à Canton la construction en granit de la vaste cathédrale, dont l'édification complète exigera peut-être beaucoup d'années. Ayant perdu par suite de la guerre les immeubles qu'il avait acquis, le malheureux artiste avait abandonné ses travaux commencés et s'était réfugié en Cochinchine. C'est là que sa trop courte carrière devait finir; il y est mort en 1870. M. Codry lui a succédé.

Préoccupé sans doute par les souvenirs que lui laissait le pays natal, l'architecte du palais de Saigon n'a pas montré beaucoup d'originalité dans sa conception première. Il est curieux toutefois de voir qu'au moment où un affreux incendie prive Paris de l'édifice imaginé primitivement par Philippe Delorme, l'image assez fidèle des Tuileries se produit à l'extrémité du monde asiatique.

Le palais des gouverneurs de la Cochinchine française s'élève à l'angle de la route de la ville chinoise et du boulevard de Saigon. Il n'a pas moins de 80 mètres de façade, et il est placé au milieu d'un rectangle qui a 450 mètres sur un de ses côtés, et 300 mètres sur l'autre. Huit routes principales partant de la place qui entoure le palais vont rejoindre le chemin qui fait le tour du parc; elles laisseront entre elles huit espaces dont sept formeront le parc; le huitième occupera la place à peu près circulaire qui sépare la grande grille d'entrée du perron. L'Annuaire dont nous venons de signaler l'apparition récente n'en parle point; néanmoins on y lit une phrase qui motive suffisamment l'étendue que l'on a donnée à ce vaste édifice. « L'usage a conservé à la Cochinchine française la division des provinces comme sous le régime annamite; mais cette dénomination n'emploie plus aucune administration spéciale ou particulière à chaque province. L'administration émane tout entière de Saigon. »

Il ne faut pas oublier non plus que si la population européenne de notre colonie ne montait, il y a trois ans, qu'à 585 habitants, celle des Asiatiques s'élevait à 1 183 913 individus des deux sexes, donnant lieu à de nombreuses affaires administratives. Ce palais, où une vaste salle de réception et certains bureaux étaient indispensables, a dû être construit sur de larges proportions. Nous savons par des nouvelles récentes qu'on plante en ce moment les jardins. La surface exacte du parc est de 13 hectares. On creuse à l'heure qu'il est une vaste citerne, destinée à fournir journellement au palais 500 litres d'une eau exempte d'impuretés. La question consiste aujourd'hui à décider si l'on formera une vaste pelouse ou bien une pièce d'eau devant l'espace qui sépare la grille d'entrée du perron. Cet espace n'a pas moins de 200 mètres de longueur.

L'OISEAU DE LA VIERGE,

MOUCHEROLLE DE BOURBON

(MUSCICAPA BORBONICA).

Le nom est charmant; l'oiseau n'est pas aussi joli que son nom. Il appartient à l'ordre des passereaux. C'est un chanteur mélancolique qui clôt par quelques notes plaintives la fin des belles journées; il meurt en captivité.

On ne met pas un tel oiseau en cage. Comme le macauhan, le messager des âmes des forêts brésiliennes, la légende en a fait un petit messager céleste. Nous le répétons, ce n'est pas un maître chanteur comme le rossignol, avec lequel son plumage et son port lui donnent une certaine analogie. Il refuse de vivre entre des barreaux, si parés qu'ils soient; mais il est tellement familier qu'on lui voit hanter les appartements ouverts à la brise, et alors c'est un porteur de nouvelles dont les bonnes dames de l'île vous diraient la signification. Dans toutes les régions du globe, il y a eu de ces petits messagers ailés qui vont écouter les destinées humaines dans l'azur de l'air ou sur l'argent scintillant des flots.

Nous lisons dans l'Album de l'île de la Réunion, un beau livre trop peu connu :

« Il y a quelques années, nous en avons vu dans l'église de Sainte-Marie, et, tandis que le prêtre disait la messe, l'oiseau de la Vierge, familier avec les chants religieux et les ornements sacerdotaux, voletait parmi des nuages d'encens, et se posait çà et là sur les vases sacrés des autels. »

Ne serait-ce pas un jour où il aura été ainsi aperçu dans le temple saint que quelqu'un de nos anciens créoles, ou peut-être même les noirs qui savent trouver des noms à la fois pleins de sentiment et de justesse, l'auront appelé du nom d'oiseau de la Vierge? Doux nom qui y attache un tel respect, qu'il est épargné par les enfants, ces ennemis « sans pitié. »

UN CONTE DE MA MÈRE L'OIE.

Dans les pays qu'arrose le Danube, il y avait autrefois un roi qui dut, quelques jours après son mariage, laisser la reine son épouse, et partir pour la guerre. Cette guerre, qui fut longue et cruelle, le retint longtemps et le mena très-loin, car il fallut pénétrer au cœur même du pays ennemi, et il y avait à traverser des fleuves, et puis des marais, et puis des mers, et puis des déserts.

Pendant que le roi était en campagne, la reine avait mis au monde un fils d'une beauté incomparable : aussi attendait-elle le retour du roi son époux avec une impatience que les lectrices peuvent se figurer, surtout si elles se rappellent qu'en ce temps-là il n'y avait ni poste, ni télégraphe, et qu'on ne pouvait même vu la distance et les dangers du voyage, envoyer d'un pays à l'autre aucun courrier. Le roi n'avait donc pu être informé de la naissance de ce fils, et la reine espérait que la vue de ce bel enfant comblerait son royal époux de joie et de surprise.

Tous les jours elle envoyait son page sur un coteau d'où l'on dominait toute la contrée, afin d'être avertie du retour du roi. Mais tous les jours le page revenait tristement lui dire qu'il n'avait rien vu que des loups qui couraient dans la plaine.

La guerre cependant prit fin, comme toutes les guerres, mais non pas sans que de part et d'autre on ne conservât l'espoir de la recommencer bientôt.

Le roi, sans perdre un instant, avait repris le chemin de son royaume, et, monté sur son char traîné par huit chevaux rapides, il approchait des rives du Danube; mais alors, comme de nos jours, il y avait là des boues si épaisses, si profondes, si désespérantes, que le roi craignit un moment d'y périr, son char ne pouvant plus avancer; en lui-même il pensait avec désespoir que jamais il ne reverrait la reine, et que lui-même il périrait dans ces boues.

Comme il se disait cela, un corbeau vint se poser sur son char, et lui dit :

— Promets-moi que ce que tu as de plus cher et que tu ne connais pas m'appartiendra, et tout à l'heure ton char sortira de ces boues.

Le roi se dit : — Je n'ai rien de plus cher au monde que la reine; pour la revoir je donnerais mon royaume, je puis

donc bien abandonner à ce corbeau quelque chose qui m'est cher et que je ne connais pas.

— Eh bien, cria l'oiseau, acceptes-tu ce que je te propose?

Et le roi répondit : — Oui!

— Très-bien, reprit à son tour le corbeau, et pour que tu n'aies pas à te plaindre de moi, ce que tu as de plus cher et que tu ne connais pas, je te le laisse encore sept ans; mais souviens-toi que dans sept ans je viendrai le chercher.

Ce dialogue était à peine achevé, que l'oiseau s'envola, et que le char recommença de rouler.

La reine, prévenue par son page de l'arrivée du roi, vint au-devant de lui sur le seuil du palais, son enfant dans ses bras. Le roi, en l'apercevant, devint pâle; mais son bonheur quelques instants après fut si grand qu'il oublia tout.

Le lendemain se trouvait être l'anniversaire de la naissance de l'enfant; il y eut dans tout le royaume des fêtes magnifiques, et ces fêtes, tous les ans au même jour, se renouvelèrent tant et si bien, que le roi ne se souvenait plus ni du corbeau ni de la promesse imprudente qu'il lui avait faite.

Lorsque vint le septième anniversaire, le roi voulut donner à sa cour et à tout son peuple, en l'honneur de son fils, une fête qui dépassât toutes les précédentes. Il invita les monarques de toute l'Allemagne, les princes, les seigneurs; il y eut des spectacles, des joutes, des jeux, des concerts et des feux d'artifice qui jamais n'avaient eu rien d'égal sur les bords du Danube.

Mais tout à coup un croassement retentit, la maison tremble... Le roi dit à ses gens : — Qu'est-ce que cela?

Ils lui répondent qu'un grand oiseau noir s'est abattu sur le toit.

A ces mots, le roi retrouve tous ses souvenirs et veut protéger son fils; mais il était trop tard, et déjà l'enfant avait disparu.

Le corbeau, l'emportant dans les airs, s'était envolé là-bas, là-bas; puis, dans une vallée profonde, inconnue, solitaire, l'avait donné, pour qu'il l'élevât, à un pauvre homme qui vivait là avec sa femme et sa fille. La petite fille, qui avait environ cinq ans, était jolie et très-avisée, ce qui n'a rien de surprenant chez une petite fille, même dans un désert situé sur les bords du Danube.

A mesure que le petit garçon grandissait, la petite, tout naturellement, s'attachait à lui davantage, et le père aussi l'eût considéré volontiers comme son propre enfant; mais la mère, qui le traitait en marâtre, le détestait chaque jour davantage; aussi le pauvre enfant était-il le plus malheureux du monde, tant la méchante femme l'avait pris en horreur.

J'ai oublié de dire que ces paysans étaient un peu sorciers, ce qui était cause de la haine de la femme contre le petit, chez qui elle apercevait la marque de beaucoup d'esprit. Elle disait à son mari.

— Jean nous perdra, il est trop avisé; tâchons de nous en débarrasser.

— A quoi penses-tu?

— Laisse-moi faire.

Elle appelle l'enfant et lui dit :

— Jean, tu ne travailles pas assez : il faut que d'ici à demain tu aies abattu cette forêt, et que tu m'en aies bâti un pont qui chante quand je passerai dessus.

Jean se désole :—Comment pourrais-je en un jour abattre la forêt, et comment pourrais-je en toute ma vie bâtir un pont qui chante?... Dans son chagrin il appelle Catherine.

— Catherine, ta mère veut me perdre; elle me donne un ouvrage impossible. Que vais-je devenir?

— Ne t'inquiète pas, je viendrai à ton secours; couche-toi tranquillement, et surtout, le matin, ne prends pas le lait qu'elle t'offrira.

Il se couche, et Catherine aussitôt court dans la forêt, évoque les esprits auxquels commandait son père, dont elle avait su découvrir le secret, et leur enjoint d'abattre en un instant la forêt, et d'en bâtir un pont qui chante quand sa mère passera dessus.

Au matin, de bonne heure, Jean vient chez la mère et lui dit : — C'est fait!

— Ah! ah! c'est très-bien, lui dit-elle; bois donc, mon enfant, cette tasse de lait.

Mais Jean n'avait pas oublié la recommandation de Catherine; il ne but pas le lait.

La mère en elle-même se courrouce et se dit : — Il ose déjà lutter avec moi, il ne tardera pas peut-être à devenir le plus fort, et de nouveau elle court à son mari.

— Je veux qu'il périsse, et cette fois je lui donnerai à faire une chose dont il ne viendra jamais à bout.

Elle appelle l'enfant :

— Jean, tu selleras cette nuit les six chevaux qui sont dans l'écurie et tu les feras trotter.

Et voilà Jean tout heureux d'une besogne si aisée; il court vers Catherine :

— Ah! cette fois, je ferai bien tout seul ce que m'a commandé ta mère.

— Garde-t'en bien, malheureux! ta perte serait assurée; car un de ces chevaux est ma mère elle-même, et dès que tu l'auras sellée et montée elle te fera tomber et te tuera. Je viendrai de nouveau à ton secours; pour cela, prends ces six brides, brides-en ces six chevaux, et tu pourras alors les seller et les monter sans crainte.

Jean court à l'écurie, bride, selle, sangle les six chevaux : l'un d'eux (c'était la marâtre) ne se laissa pas faire sans difficultés; mais la bride était telle que toute bête qui en était touchée devait se soumettre. Jean, qui savait cela, et qui avait bridé très-solidement l'animal récalcitrant, monta dessus, le fit trotter, le conduisit à la forge, le fit ferrer, puis le conduisit à l'écurie.

Mais voilà qu'au matin la marâtre se réveille avec des fers aux pieds et aux mains... C'est alors qu'il y eut des cris et des rugissements.

— Jean périra! s'écrie-t-elle d'une voix étouffée. Où est-il? qu'on me l'amène à l'instant.

Mais Catherine, qui avait tout surveillé et tout écouté, dit à Jean :

— Fuyons, fuyons vite; elle nous tuerait tous les deux.

Avant de partir, Catherine s'arrache trois cils à la paupière gauche; elle en jette un dans la chambre, un autre dans la cuisine, et le troisième sur le perron. La précaution était sage, car à peine avaient-ils franchi la porte de la chaumière, que la mère, toute remplie de rage et de soupçon, s'écria : — Catherine, que fais-tu?

Le premier cil aussitôt répondit dans la chambre : — Maman, je fais le lit.

Une deuxième fois la mère demanda : — Catherine que fais-tu?

Et le deuxième cil : — Maman je fais la cuisine.

Enfin, la mère, une troisième fois : — Catherine, que fais-tu?

Et le dernier cil : — Maman, je balaye le perron.

Et pendant ce temps-là, les deux enfants couraient, couraient... ils étaient déjà loin lorsque la mère eut l'idée de leur fuite. A cause de ses fers aux pieds et aux mains, elle ne pouvait courir après eux; mais, de sa voix terrible, elle crie à son mari :

— Va chercher les enfants; ils sont partis.

Le mari se met en route docilement.

Cependant, Catherine tout à coup s'arrête ; elle a senti s'échauffer son oreille gauche ; elle dit à Jean :

— Mon père approche, il va nous atteindre, mais ne crains rien. Fais-toi gardien de ce champ de millet, et moi je serai le champ même.

Le travestissement était à peine achevé, lorsque le père arriva ; il dit au gardien :

— As-tu vu passer par ici deux jeunes gens qui fuyaient ?

— Je les ai vus passer, répondit le gardien, quand on semait ce millet.

Et le père se mit à courir de plus en plus fort. Eux aussi, de leur côté, se sauvèrent ; mais, quelque temps après, voilà Catherine qui sent de nouveau s'échauffer son oreille ; elle dit aussitôt à Jean :

— Mon ami, fais-toi prêtre, et je serai l'église.

Le père arrive et demande au prêtre :

— Avez-vous vu, messire, passer par ici deux jeunes gens ?

— Je les ai vus passer quand on bâtissait cette église.

Alors, épuisé de fatigue, le pauvre paysan, n'espérant plus les atteindre, s'en retourne chez lui.

Mais la mère, dans sa soif de vengeance, se met à cheval sur le manche du balai et part rapide comme l'électricité.

— Catherine aussitôt s'écrie :

— Jean, l'oreille me brûle. Fais-toi vite étang, et je serai canard.

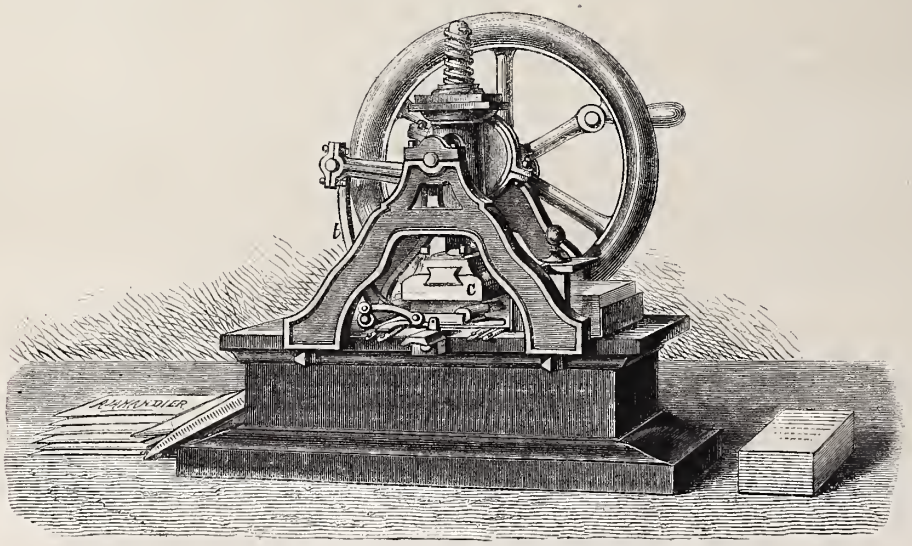
La mère s'aperçut très-bien de la métamorphose ; mais, comme les esprits du père protégeaient Catherine et son compagnon, elle ne pouvait les faire reparaître sous leur vraie forme : c'est pourquoi, ne songeant qu'à assouvir sa fureur, elle se mit à boire l'étang, espérant avec l'eau avaler le canard ; mais elle but tant et tant qu'elle creva. Les deux jeunes gens continuèrent donc tranquillement leur route, et ne tardèrent pas à trouver une jolie forêt où ils se décidèrent à passer la nuit. Au matin, l'endroit où ils s'étaient arrêtés leur parut si agréable, on y entendait de si doux chants d'oiseaux, on y respirait de si doux parfums, et l'on y voyait de toutes parts des fruits si délicieux, qu'ils ne demandaient que d'y passer leur vie.

Mais voilà que retentit au loin le son du cor ; ils entendent un grand bruit de chiens et de chevaux : c'était le roi qui chassait avec sa cour ; il aperçoit les enfants, admire leur beauté, leur candeur. Saisi d'un pressentiment, il appelle le jeune garçon, il l'examine avec émotion, retrouve une marque qu'à sa naissance on lui avait faite au bras, et reconnaît son fils. Les deux enfants furent en grande pompe ramenés au palais. On les conduisit à la reine, qui pensa s'évanouir de bonheur. On les revêtit d'habits convenables à leur nouvel état, et l'on ne tarda pas à s'apercevoir qu'ils étaient tous deux d'une égale beauté : aussi le roi et la reine ne voulurent-ils mettre aucun ajournement à leur mariage, et ce mariage, à quatre jours de là, fut célébré avec la plus grande pompe.

Et ne pensez pas, ami lecteur, que depuis lors ces jeunes gens soient morts ; ils vivent encore à l'heure où nous contons ceci. C'est, du moins, ce que prétend leur légende, qui me fut racontée autrefois par deux enfants hongrois.

PRESSE TYPOGRAPHIQUE.

Il peut être d'un grand intérêt de disposer d'une presse typographique, capable de tirer rapidement soit des cartes de visite, soit des invitations ou des prospectus de toute nature. La figure ci-dessous représente un appareil vraiment ingénieux, au moyen duquel il est possible d'imprimer une adresse, ou un texte quelconque, et de le



Petite presse typographique. — Dessin de Jahandier.

tirer, avec une célérité extraordinaire, à un très-grand nombre d'exemplaires. Les caractères d'imprimerie sont placés convenablement dans un composteur C ; en tournant la roue placée en avant de l'appareil, grâce à un mécanisme des plus ingénieux, le composteur frappe une carte de carton, qui se trouve imprimée ; en même temps cette carte est rejetée en dehors de l'appareil par le mouvement d'une bielle B, adaptée à un levier articulé ; la carte placée au-dessous de la première est soumise à son tour à l'action du composteur et rejetée, comme la première, pour être remplacée par la suivante. Avec cet appareil ingénieux, on peut imprimer 6 000 cartes en une heure. Il est vraiment merveilleux de voir fonctionner cet appareil ; quand on tourne rapidement la roue, au moyen de la poignée qui s'y trouve adaptée, le paquet de cartes blanches, placées dans un orifice spécial situé à la droite de notre figure, jaillit en une véritable pluie de cartes imprimées par l'ouverture située à la gauche.

Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LA PÉNITENCE DE THÉODOSE.

Galerie impériale de Vienne. — Saint Ambroise et Théodose, par Rubens. — Dessin de Bocourt.

Le talent éblouissant de Rubens s'est souvent joué avec une facilité prodigieuse de sujets qui ne présentaient qu'un médiocre intérêt; ils se sont transformés entre ses mains tant il a su les animer par les seules ressources de l'art. L'abondance et la richesse de la composition, le sentiment puissant des formes, le mouvement, l'expression des figures, le contraste éclatant et harmonieux des couleurs, y ont répandu la passion et la vie. Mais il en a rencontré quelques-uns aussi qui étaient si dramatiques par eux-mêmes, qu'en les traduisant simplement dans le langage pittoresque ç'a été une victoire digne de son génie de ne point leur être inférieur.

Tel est le tableau de la Galerie impériale de Vienne, un des plus beaux de Rubens, que l'on voit ici reproduit. Quel que soit son mérite, il doit encore une partie de son intérêt à la grandeur de la scène représentée. On se rappelle ce fait mémorable de la vie de l'empereur Théodose : au comble de la puissance et de la gloire, mais souillé par un crime, il fut forcé de s'humilier et donna l'exemple d'un maître du monde faisant une longue pénitence publique pour expier le massacre des habitants de Thessalonique. Le peuple de cette ville, dans une sédition, avait égorgé Botheric, qui en était le gouverneur, et plusieurs autres officiers. Théodose donna l'ordre d'exterminer ce

peuple. La foule, appelée aux jeux du cirque, fut enveloppée par des soldats cachés dans les édifices environnants. Le carnage dura pendant trois heures sans distinction de citoyens ou d'étrangers, d'âge ou de sexe, de crime ou d'innocence. Les panégyristes de Théodose portent le nombre des morts à sept mille ; quelques écrivains affirment qu'il périt plus de quinze mille victimes.

Théodose était à Milan. Le monde était consterné et muet devant la vengeance de l'empereur. Seul, saint Ambroise, évêque de Milan, osa défendre à haute voix l'humanité outragée. Il écrivit d'abord à l'empereur : « Il a été commis dans Thessalonique un attentat sans exemple dans l'histoire. Je n'ai pu le détourner, mais j'ai dit d'avance combien il était horrible... Dans la communion d'Ambroise, il n'y a pas d'absolution pour ce que vous avez fait... Je n'oserais en votre présence offrir le divin sacrifice : le sang d'un seul homme injustement versé me le défendrait ; le sang de tant de victimes innocentes me le permet-il ? » Théodose, malgré cette lettre, se rendit à l'église avec tout son cortége. Il trouva sous le portique l'évêque qui l'arrêta, et comme, interdit, il balbutiait l'exemple de David : « Vous l'avez imité dans son crime, répliqua saint Ambroise, imitez-le dans sa pénitence. »

« Huit mois s'écoulèrent [1]; l'empereur n'obtenait point la permission de pénétrer dans le saint lieu. « Le temple » de Dieu, répétait-il, est ouvert aux esclaves et aux men- » diants, et il m'est fermé ! » Ambroise demeurait inexorable ; il répondait à Rufin, ministre de l'empereur, qui le pressait : « Si Théodose veut changer sa puissance en ty- » rannie, je lui livrerai ma vie avec joie. » Enfin, touché du repentir de l'empereur, l'évêque lui accorda l'expiation publique ; mais, en échange de cette faveur, il obtint une loi suspensive des exécutions à mort pendant trente jours depuis le prononcé de l'arrêt : belle et admirable loi qui donnait le temps à la colère de mourir et à la pitié de naître ! sublime leçon qui tournait au profit de l'humanité et de la justice ! Si trente jours s'étaient écoulés entre la sentence de Théodose et l'accomplissement de cette sentence, le peuple de Thessalonique eût été sauvé.

» Dépouillé des marques du pouvoir suprême, l'empereur fit pénitence au milieu de la cathédrale de Milan. Prosterné sur le pavé, il implora la merci du ciel avec sanglots et prières. Saint Ambroise lui prêtant le concours de ses larmes, semblait être pécheur et tombé avec lui. Cet exemple à jamais fameux apprenait au peuple que les crimes font descendre au dernier rang ce qu'il y a de plus élevé, que la cité de Dieu ne connaît ni grand ni petit, que la religion nivelle tout et rétablit l'égalité parmi les hommes. »

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22, 26.

XIV

Jusqu'ici mes questions sur l'église de Notre-Dame ne m'avaient valu que des renseignements faux ou des rebuffades. Je résolus de n'en plus parler à personne. Je m'habituai à regarder le vieil édifice comme une de ces choses mystérieuses sur l'origine desquelles toute science humaine est en défaut. Cela ne m'empêchait pas d'y songer toujours, peut-être même encore plus qu'auparavant.

Le jeudi et le dimanche, je faisais de longues promenades pour chercher les endroits d'où l'on voyait le mieux le clocher, l'église et le château. Je découvris bientôt que la plus belle vue de Sainte-Luce est celle que l'on a en descendant de la forêt, surtout à l'heure où le soleil couchant fait resplendir les pierres grises des vieux monuments entassés sur la colline de Sainte-Luce. Cette vue faisait naître en moi mille sensations charmantes, mais si confuses que je ne pouvais les démêler ; je n'aurais pas su dire ce que je ressentais, mais j'étais plongé quelquefois dans une véritabe extase.

Il y avait, en face du paysage, sur la colline, un massif isolé de grands arbres, sentinelles avancées de la forêt voisine. Au pied de ces arbres, le sol dur et comme battu ne produisait que des herbes courtes et menues. On y sentait le thym et le serpolet, et l'on entendait dans la saison le bourdonnement des abeilles. C'est là que j'aimais à m'asseoir pour savourer pendant des heures le plaisir de contempler cette vue de Sainte-Luce, toujours la même et toujours nouvelle, tant l'aspect du ciel, la course des nuages et les changements de la lumière y mettaient de variété et de vie.

L'habitude de faire de longues courses solitaires, le soin que je mettais à cacher le plaisir que j'allais chercher si loin, parce que ne pouvant m'en expliquer la nature à moi-même, il me semblait qu'il devait avoir quelque chose de caché ou de défendu ; la rêverie presque continuelle où je trouvais si naturellement un refuge contre les tracasseries et les déboires de ma vie d'écolier : tout cela réuni augmenta ma taciturnité et ma sauvagerie apparente.

— A quoi penses-tu? me disait quelquefois ma tante avec une brusquerie que je ne lui connaissais pas.

— Mais, ma tante, je ne pense à rien !

Et je rougissais, comme pris en flagrant délit de mensonge. Pourtant je n'aurais pu répondre autre chose, ne sachant pas moi-même analyser les pensées qui s'agitaient en moi, ni les vagues désirs que j'éprouvais.

— Tant pis, si tu ne penses à rien ! répliquait sèchement ma tante.

Et, sans lever les yeux, elle se remettait à tricoter avec un redoublement d'activité.

J'aurais sérieusement voulu, la voyant fâchée, lui demander pardon. Pardon de quoi? J'aurais voulu lui expliquer que je ne pensais à rien de mal. Mais comment expliquer aux autres ce qui pour moi-même était inexplicable, et rendre compte de ce qui m'échappait quand je voulais le comprendre et le définir.

Alors je ne savais plus que faire de mes mains ; je demeurais à côté de ma tante, la regardant tricoter avec autant d'attention que si elle m'avait chargé de compter les mailles, les yeux hébétés, cherchant quelque bonne parole et n'en trouvant pas une. Sans savoir ce que je faisais, je quittais gauchement la chambre, et j'en refermais la porte avec un soin méticuleux, comme si c'eût été une chambre de malade. Ne pouvant, malgré mon sincère désir, témoigner mon respect et ma soumission par des paroles, j'essayais de la témoigner par des actions. Le résultat n'était pas très-heureux, mais l'intention était bonne.

Une fois de l'autre côté de la porte, je gagnais sur la pointe du pied l'escalier de ma mansarde, et j'allais m'accouder, des heures entières, en face du paysage où mon cher clocher jouait un si grand rôle. Peu à peu j'oubliais mon chagrin, et mon esprit, revenant à sa préoccupation habituelle, me ramenait, malgré mes efforts, à la série des questions auxquelles j'aurais tant voulu trouver une réponse. Comment étaient habillés les gens qui vivaient quand on a construit ce clocher? A quoi s'amusaient-ils? et d'abord, s'amusaient-ils? Y avait-il alors des colléges? Qu'enseignait-on aux écoliers? Et les collégiens s'ennuyaient-ils autant qu'aujourd'hui?

[1] Chateaubriand, *Études historiques*, t. II, p. 33.

XV

Un de nos cousins éloignés, qui était pharmacien dans la Grande rue, et qui se piquait de littérature, demanda un jour à ma tante quels livres je lisais à mes moments de loisir.

— Il ne lit rien du tout, répondit ma tante.

Le fait est que je ne lisais rien du tout, en effet, mais par l'excellente raison que chez nous il n'y avait rien du tout à lire. Je n'appelle pas des livres ces méchantes broutilles classiques qu'on nomme le *Cornelius Nepos* ou les *Fables d'Ésope*. Nos auteurs eussent-ils été mieux choisis, nos pauvres maîtres nous les auraient rendus odieux par leur mauvaise méthode de les interpréter. Excepté donc ces fantômes d'ouvrages, quelques livres de piété de ma tante, la Cuisinière bourgeoise et l'Abrégé d'histoire universelle de M. Jondelles, il n'y avait jamais à la maison ce qu'on pourrait appeler l'ombre d'un livre.

Le pharmacien, ami des lumières, discuta avec ma tante la question de la lecture, et le résultat de leur entretien, qui fut long et par moments mystérieux, fut que nous emportâmes un volume assez proprement relié, orné de gravures, et sur le dos duquel on lisait en lettres d'or: *Walter Scott*, et, au-dessous, *Quentin Durward*. Je grillais de savoir ce que c'était que Walter Scott, et ce que pouvait signifier ce nom de Quentin Durward; je soupesais le livre en l'emportant avec une sorte de volupté; je l'entr'ouvrais chemin faisant pour prendre un avant-goût des gravures, qui me parurent merveilleuses. Je me voyais déjà près de ma petite fenêtre, qui était si claire, avec le livre posé devant moi sur la table.

Je me pressais trop de jouir par avance. Ma tante, par scrupule de conscience, voulut porter d'abord le livre chez l'abbé Forgeot, son confesseur. Je me perdis en conjectures sur l'objet de cette demarche, dont je ne voyais que le côté vexatoire, n'imaginant pas, pour moi, qu'un livre quelconque pût offrir d'autre danger que d'ennuyer le lecteur. Sur un avis favorable de l'abbé Forgeot, je lus le livre, ou, pour mieux dire, je le dévorai. Quand je l'eus dévoré, je le relus à tête reposée, et cette seconde lecture ne me suffisant pas, je procédai sans désemparer à une troisième.

Outre le charme de la fiction, si nouveau et si pénétrant pour un esprit comme le mien, je trouvais là une réponse, sinon bien scientifique et bien péremptoire, du moins spécieuse et bien agréable, à quelques-unes des questions qu'avaient fait naître dans mon esprit la vue des vieilles pierres et des vieux monuments. Pour la première fois j'avais idée de la couleur historique et de la physionomie des époques. « Ah! m'écriai-je avec un enthousiasme où l'amour-propre satisfait entrait bien pour quelque chose, je le savais bien, moi, que toutes les vieilles pierres avaient une âme. Je la vois, je la sens dans l'œuvre de Walter Scott. Mon cher clocher aussi en a une, quoique Walter Scott ne m'apprenne pas quelle elle peut être. » Si ma tante m'avait demandé alors à quoi je pensais, je n'aurais pas été embarrassé pour lui répondre. Justement, elle ne me le demanda pas.

J'avais éprouvé un tel plaisir à la lecture du livre que je crus bien faire de proposer à ma tante de le lui lire tout haut. Elle refusa d'abord, disant que c'était du temps perdu; puis elle céda à mes instances. Ce qui l'intéressait surtout, c'était l'intrigue, où cependant elle s'embrouillait quelque peu; j'étais très-fier alors de la remettre dans la bonne voie, ce qui m'était facile, grâce à mes lectures précédentes. Moi, je prenais goût à tout dans ce livre qui m'avait ouvert un monde nouveau, aux aventures, aux costumes, à la description de monuments, et jusqu'à l'emploi des termes nouveaux pour moi de l'architecture du moyen âge. Comme à l'époque où je lisais ce volume de Walter Scott, les études archéologiques n'étaient pas très-répandues, le traducteur avait mis en note, au bas des pages, une courte explication des expressions techniques. Cette langue, dont je n'entrevoyais encore que les éléments, me semblait la plus charmante du monde, et je l'apprenais, sans m'en apercevoir, avec une facilité surprenante.

Quand je parcourais notre bonne petite ville de Sainte-Luce, si riche en monuments historiques, je faisais sur nature l'application de mes connaissances nouvelles. Je ne rêvais plus que créneaux, barbacanes, eschauguettes, mâchicoulis et pont-levis. Comme ma tante me disait un jour qu'il était convenable de ne pas garder le livre trop longtemps, ce fut un véritable chagrin pour moi que de songer à m'en séparer. J'étais bien sûr de ne pas oublier les personnages, et de cet oubli-là, je crois que je me serais facilement consolé; mais n'oublierais-je pas bientôt les connaissances nouvelles que je venais d'acquérir, et la langue que je commençais à bégayer? J'eus un instant l'idée folle de copier le livre. A force d'y réfléchir, je pris un parti plus sage: je demandai à ma tante quelques jours de répit, et, tous les matins, levé avant le jour, je me mis à transcrire les notes explicatives. Ni M. Jondelles, ni aucun de mes maîtres passés ou présents, n'eût voulu croire que ces notes si soignées et si nettement écrites fussent de la main de ce « cancre de Bernier. » Si j'ai bonne mémoire, c'est là le premier travail que j'aie fait avec plaisir.

La suite à la prochaine livraison.

SUR LA CARICATURE.

Caricature vient d'un mot italien qui signifie charge, ce mot *charge* étant pris dans le sens d'*exagération*. Partout où il y a caricature il y a donc charge. La réciproque est-elle vraie?

Je prends l'exemple le plus simple du monde. Un

Un Promeneur quelconque.

homme, le premier venu, se promène dans son jardin. C'est un personnage dont l'extérieur n'a rien de remarquable; il n'est ni beau ni laid, ni trop grand ni trop petit.

ni trop gras ni trop maigre ; en un mot, il ressemble à tout le monde ; il est banal comme le signalement d'un passe-port, jamais personne ne se retourne pour le regarder passer. Au détour d'une allée, il se trouve devant une de ces boules de métal que l'on dispose sur les pelouses sous prétexte de les orner. Notre homme, par un mouvement machinal, s'approche, et se regarde dans cette espèce de miroir. Mais il est bien vite puni de sa curiosité.

L'Homme qui se voit dans la boule. — Premier état.

Comme la surface est sphérique, elle détruit toutes les proportions des objets en les réfléchissant, et le promeneur, au lieu de son image, n'aperçoit plus qu'un fantoche ridicule et grimaçant. Ce fantoche est-il, à proprement parler, une caricature ?

Oui, si la caricature n'a pour but que de changer et d'enlaidir systématiquement la personne humaine.

Non, si la caricature est quelque chose de plus élevé et de plus intelligent.

Or, enlaidir, charger, n'est pas le *but* et la fin de la caricature ; ce n'est qu'un des *moyens* dont elle use pour parvenir à son vrai but, qui est l'*expression*.

Dans l'exemple précédent, il n'y a que de la laideur, mais pas d'expression, et il ne saurait y en avoir. Voilà pourquoi, en vertu de certaines lois d'optique qu'il est inutile d'exposer ici, toutes les parties de la personne qui sont les plus rapprochées de la boule prennent une

Deuxième état.

importance disproportionnée et s'accroissent outre mesure. Celles qui s'en éloignent tendent à s'enfoncer brusquement dans une perspective déraisonnable. Le terrain se dérobe sous les pieds du personnage, qui semble flotter dans une sorte d'apothéose grotesque. Évidemment, l'image que réfléchit la boule de métal est une charge ; cette charge peut être aussi bouffonne et aussi risible qu'on voudra, ce ne sera jamais de la caricature, car elle est sans choix et sans intelligence. Chez les personnages les plus différents, pourvu qu'ils soient placés dans les mêmes conditions, le miroir inintelligent exagérera toujours les mêmes parties. Or, ces parties peuvent être fort indifférentes pour l'expression générale. Ici, par exemple, j'avais choisi un personnage banal et qu'aucun détail n'aurait désigné à l'attention du caricaturiste ; le miroir qui l'a tranformé en un poussah ridiculement obèse a fait un énorme contresens.

Troisième état.

Ce qui rattache précisément la caricature aux parties les plus élevées de l'art, c'est qu'elle vise à l'expression, comme l'art sérieux, et interprète la nature, tout en la chargeant. Si elle enlaidit, ce n'est pas pour le plaisir d'enlaidir, c'est pour arriver à une certaine expression voulue et cherchée ; elle ne marche pas au hasard, elle suit les indications de la nature elle-même ; elle opère en vertu d'un choix, déterminé par l'observation ; elle opère dans une direction voulue, cherchée, pour parvenir à la plus grande somme d'expression, de vie et de physionomie. C'est là son véritable titre de noblesse.

Comme il importe de bien comprendre cette analogie entre les procédés de l'art sérieux et ceux de l'art comique, voyons ce qui se passe dans l'âme de l'artiste qui crée une œuvre d'art, et ce qui se passe dans l'âme du caricaturiste qui crée une caricature digne de ce nom.

La physionomie humaine est mobile, variée, ondoyante ; à travers cette mobilité, ces changements, ces expressions qui s'affaiblissent mutuellement par le mélange, le peintre entrevoit une expression dominante. Aussitôt, il cherche à la dégager du mélange qui l'altère ; il accentue cette expression en même temps qu'il atténue les autres ; il omet même et retranche, de propos délibéré, les détails qui ne feraient que troubler l'unité d'expression et de physionomie. Il parvient ainsi, à force d'observation, de pénétration, d'intelligence, d'étude et de génie, à exprimer les intentions de la nature, mieux ou du moins plus clairement qu'elle ne l'avait fait elle-même ; à créer la beauté et l'expression sans mélange, là où la nature n'avait fait que l'indiquer en quelques traits épars. Choisir les traits avec le coup d'œil patient et sûr de l'observateur, les isoler avec la hardiesse du génie, c'est l'art tout entier. Ce que je dis du peintre est tout aussi vrai du

sculpteur, et pour compléter ma pensée, j'emprunterai un exemple à l'un des plus beaux modèles de la sculpture grecque.

Tout le monde connaît, ou par les moulages, ou par la gravure, les admirables frises du Parthénon. Dans cette longue procession qui se déroule avec tant de mouvement et d'harmonie, il y a plusieurs cavaliers. L'idéal du cavalier, c'est l'élégance unie à la force. Il doit être si bien maître et si facilement maître de sa monture, du moins en apparence, qu'il semble que ces deux êtres si différents, l'homme et l'animal, n'aient plus qu'une seule volonté, la volonté de celui qui commande du droit de sa noblesse originelle. Etudiez avec soin les cavaliers du Parthénon, vous verrez quelle harmonie de mouvements il y a entre eux et leurs montures, et, pour prendre le point le plus saillant, quelle harmonie de mouvements il y a entre le poignet qui tient la bride et la bouche du cheval. Dans la réalité vivante, qu'est-ce qui sert à établir cet accord si parfait? Quel est le trait d'union entre ces deux natures si différentes? C'est la bride. De ces trois termes, la main du cavalier, la bride et la bouche du cheval, deux seulement sont importants, la main de l'homme et la tête du cheval. Qu'a fait l'artiste grec? il a supprimé hardiment la bride. Et il faut y regarder à deux fois pour s'apercevoir que la bride manque. Aux yeux de l'artiste, c'était un détail inutile, c'était une ligne dont l'effet eût troublé ou contre-balancé l'expression des autres lignes en usurpant une part de l'attention.

Revenons au caricaturiste.

Pour lui, comme pour le peintre, la physionomie humaine est mobile, changeante, le plus souvent indécise. S'il la copiait telle que la nature la lui montre, il serait photographe et ferait une œuvre vulgaire et insignifiante. Au milieu de cette confusion il entrevoit, comme le peintre, mais dans un autre ordre d'idées et de sentiments, une expression dominante, et à un moment donné il y en a toujours une : tel homme a l'air bon, tel autre rusé, un troisième stupide. Je prends pour exemple l'homme dont la figure semble destinée à exprimer plus particulièrement la ruse. Être rusé, ce n'est pas toute la vie d'un homme. Il

L'Expression de la ruse.

est époux, il est père; il est marchand, ou médecin, ou avocat; il ne pense pas toujours à ses calculs ou à ses roueries d'homme rusé; il lui arrive d'être triste, gai, bonhomme même à ses heures, d'avoir enfin sur le visage toute autre expression que celle de la ruse. Et cependant, bien observé, c'est cette expression-là que son visage a le plus de dispositions à exprimer. Que fait le caricaturiste? Il oublie, lui, que cet homme est tout ce que nous venons de dire; à travers le mélange de toutes les expressions, il poursuit et démêle celle-là, comme le magistrat poursuit la vérité à travers les mensonges, les divagations et les réticences d'un accusé. Il n'est préoccupé que du caractère dominant de la ruse; il en étudie avec soin les moindres détails; il se rappelle les traits analogues qu'il a observés déjà sur d'autres physionomies. Il sait choisir comme le peintre, isoler comme lui; il arrive comme lui à exprimer les intentions de la nature, mieux ou du moins plus clairement qu'elle ne l'avait fait elle-même. Ici s'arrête la ressemblance; le peintre crée la beauté, le caricaturiste ne crée que l'expression et encore l'expression comique, mais il la crée complète là où la nature n'avait fait qu'en indiquer la trace.

Le langage populaire est plein d'expressions qui montrent combien ce besoin de choisir, d'isoler, de simplifier, est naturel à l'esprit de l'homme. On dit d'un homme attentif : *Il est tout yeux; il est tout oreilles.* C'est-à-dire :

Baptiste écoutant à la porte.

L'expression de l'attente est si vive et si nette dans toute sa personne, que toute autre a momentanément disparu. Est-ce un jeune homme, un vieillard, un soldat, un écolier? Non, c'est un homme attentif. Il ne suffirait pas, pour rendre par le dessin toute la force de ces expressions, de représenter, comme on l'a fait quelquefois, un homme dont le corps serait couvert d'yeux et d'oreilles. Ce serait de l'allégorie la plus puérile, ce ne serait pas de la caricature.

Pour traduire, au crayon, cette expression : *Il est tout oreilles*, le caricaturiste attirera, par un artifice quelconque, l'attention sur l'oreille, et placera toute la personne dans une attitude telle qu'elle favorise visiblement l'action de l'ouïe et se mette, pour ainsi dire, à son service. Je suppose un domestique qui a la mauvaise habitude d'écouter aux portes. Si on ne veut exprimer que cette idée, sans faire savoir quels changements produisent sur sa physionomie les paroles qu'il suprend, on le montrera

de dos, le cou tendu. Cette pose permet d'exagérer, non pas la dimension de l'oreille (ce qui serait un piètre artifice), mais l'importance du rôle qu'elle joue. L'esprit du spectateur n'est pas distrait par la figure, puisqu'elle est cachée; l'oreille se profile en relief sur la porte. Comme le valet indiscret se penche dans la direction du son et se baisse pour ajuster son oreille au trou de la serrure, il fait un double mouvement qui met ainsi le corps tout entier au service de l'oreille. Il y a pour le spectateur unité d'impression.

Si les confidences qu'il surprend sont de nature à produire des changements comiques sur sa physionomie, l'artiste le montrera de face. Au moment même où il met l'oreille à la serrure, ses maîtres se louent de son service : sa figure s'épanouit. — Malheureusement, ajoute le maître de la maison, Baptiste a la mauvaise habitude d'écouter aux portes, et je serai, à mon grand regret, obligé de m'en défaire ! — Le visage de Baptiste s'allonge; l'artiste devra compliquer l'expression de la curiosité de celle d'un désappointement ridicule.

Il y a dans les pantomimes populaires un personnage dont la physionomie a toujours frappé les observateurs, et dont le caractère a séduit plus d'un romancier, c'est le Pierrot. Pierrot est poltron, gourmand, voleur, menteur, naïf et rusé; tantôt plus fin qu'un diplomate, tantôt plus crédule qu'un enfant. Il doit traduire tous ces états de l'âme par la seule expression de la bouche et des yeux. L'idée de l'enfariner est une vraie idée d'artiste; si elle n'est due qu'au hasard, il faut avouer qu'elle a été bien heureusement exploitée. Sur cette longue figure, où tous les autres traits s'effacent dans une pâleur uniforme, les yeux ressortent, par l'isolement, avec un éclat extraordinaire; les moindres mouvements de la bouche s'accentuent si vivement que les spectateurs n'en perdent pas le moindre détail. Placez deux corbeaux dans un paysage d'été, c'est à peine si l'œil les distinguera au milieu des arbres et de la verdure; placez-les dans un paysage couvert de neige, ces deux points noirs accapareront toute l'attention. Tel est l'effet que produisent les yeux du Pierrot.

Un de nos plus grands artistes, qui est à ses heures un caricaturiste inimitable, M. Gustave Doré, applique avec une rare intelligence ce principe de la simplification des lignes secondaires pour laisser toute son importance au

Le Pierrot.

trait principal. Il en a profité, par exemple, pour donner une physionomie de l'effet le plus comique aux casques des chevaliers du moyen âge. Comme ces casques emboîtaient la tête et en dessinaient vaguement la forme à grandes lignes très-simples, il les a fendus, à l'endroit de la visière, d'un de ces larges rires qu'on n'oserait jamais faire épanouir sur une physionomie humaine. Ce rire, tantôt niais, tantôt goguenard, est le seul trait saillant de cette physionomie rudimentaire, et il acquiert, par l'isolement, une puissance étrange et irrésistible.

Les Casques à expression humaine.

La suite à une prochaine livraison.

L'ATMOSPHERE.

ROLE DE L'AIR DANS LA VIE.

On ne songe pas assez, en général, à la valeur, à l'importance de notre enveloppe atmosphérique. C'est elle qui nous fait vivre. C'est par elle que la terre entière respire. Plantes, animaux, hommes, puisent en elle leur première condition d'existence. L'organisation terrestre est ainsi construite, que l'atmosphère est la souveraine de toutes choses, et que le savant peut dire d'elle : En elle nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes condition suprême des existences terrestres ; elle ne constitue pas seulement la force virtuelle de la Terre, mais elle en est encore la parure et le parfum. Comme une caresse éternelle enveloppant notre planète voyageuse dans une affection inaltérable, elle porte doucement la Terre dans les champs glacés du ciel, la réchauffant avec une sollicitude incessante, charmant son voyage solitaire par les doux sourires de la lumière et par les fantaisies des météores. Elle n'a pas seulement pour objet, comme nous le verrons bientôt, de nourrir toutes les poitrines et de vivifier tous les cœurs, mais son action la plus générale est encore de garder précieusement à la surface terrestre la tiède chaleur venue du lointain soleil, de veiller à ce qu'elle ne s'éteigne jamais, et de conserver à notre planète le degré normal de la vie qui lui est attribué : fonction qui se manifeste dans les courants réguliers, dans les vents, les pluies, les orages et les tempêtes. Ce travail infatigable, elle le voile ordinairement sous un air de fête, sous une coquetterie qui ne laisse point deviner sa puissance. Ici, les merveilles optiques de l'air décèlent les préparatifs de la vapeur d'eau ; plus loin, les magnificences d'un coucher de soleil captivent le regard étonné ; plus loin, la Terre palpite sous le rayonnement imposant des aurores boréales, ou bien le ciel s'éclaire des illuminations météoriques, et au-dessus de toutes ces broderies domine la mystérieuse et indescriptible transparence d'une belle nuit étoilée. Si quelque loi suprême nous privait un jour de cette douce atmosphère, la Terre roulerait bientôt glacée dans les déserts de l'espace, n'emportant désormais avec elle que des cadavres immobiles et des paysages muets, un sépulcre immense tombant silencieusement dans le lugubre espace !

L'air est le premier lien des sociétés. Il est aussi le premier élément du tissu de nos corps. Nous sommes de l'air organisé. La respiration nous nourrit aux trois quarts ; le dernier quart, nous le prenons dans les aliments, solides ou liquides, parmi lesquels dominent l'azote, l'acide carbonique. De plus, telle molécule qui est maintenant incorporée dans notre organisation, va s'en échapper par l'expiration, la transpiration, etc., appartenir à l'atmosphère pendant un temps plus ou moins long, puis être incorporée dans une autre organisation, plante, animal ou homme. Véhicule sans cesse renouvelé des émigrations des atomes terrestres, l'air établit ainsi une fraternité universelle et indissoluble entre tous les hommes, entre tous les êtres. (1)

PASSÉ ET AVENIR.

Génération de transition, ne tenant déjà plus au passé et ne faisant pas encore partie de l'avenir, nous sommes placés sur une montagne, d'où nous voyons d'un côté l'horizon coloré des teintes brillantes du soleil couchant, tandis que de l'autre se lève déjà une aurore fraîche et nouvelle. Pour moi, je m'oublie souvent, perdu dans les pensées qui m'assiégent, à ce spectacle que rien ne peut rendre, et parfois une douce et triste rêverie s'empare de moi lorsque je songe à l'adieu qu'il faut dire à ce passé poétique, dont les monuments attestent tant d'enthousiasme, de désintéressement et d'amour, à ce passé dont les richesses vont disparaître dans la société qui va commencer, et au sein de laquelle tout s'unira, se simplifiera et s'égalisera. (1)

(1) Fragment du nouvel ouvrage de M. Camille Flammarion : *l'Atmosphère, description des grands phénomènes de la nature*, 1 vol. grand in-8, illustré.

(1) Albert de la Ferronays, *Récit d'une sœur*.

LE CAILLOU ET LA ROSE.

Saadi, le poëte oriental, fait dire au caillou imprégné de l'odeur de la rose : — Je ne suis pas la fleur, mais j'ai vécu près d'elle.

LE TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE.

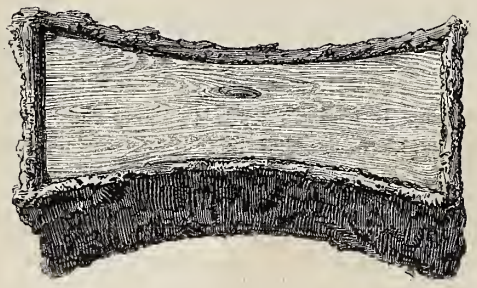
Fin. — Voy. les Tables du t. XXXIX, 1871.

Le volume du tombeau des rois de Mauritanie, exactement calculé, représentait 59 000 mètres cubes, dont 36 372 pour le cylindre et 22 628 pour la pyramide, en admettant l'hypothèse d'un cône parfait. Aujourd'hui, il faut en soustraire 10 000 mètres cubes environ, qui ont été arrachés et jetés autour de la base de l'édifice. Sauf quelques vides remplis de blocage et de terre, on peut dire que ce grand monument n'est qu'une énorme masse de pierres de taille. Elles sont disposées par assises régulières d'une épaisseur moyenne de $0^m.51$ dans le cylindre, de $0^m.58$ dans la pyramide. Ce sont presque toujours des blocs de grand appareil, d'un quart de mètre cube, au milieu desquels on remarque çà et là, suivant les besoins, des monolithes d'un volume qui atteint jusqu'à 2 mètres cubes.

La couche épaisse d'éclats et de débris que l'on retrouve sur tout le pourtour du tombeau, à sa base, indique que la plupart de ces blocs ont été taillés sur place, après avoir été apportés des carrières à l'état brut. Ces carrières sont, du reste, peu éloignées ; la plus considérable, située à l'ouest, sur le plateau, est à 1 500 mètres. La pierre que l'on a tirée des divers points d'extraction est toujours la même : c'est un calcaire d'un jaune légèrement rougeâtre, composé de débris de coquilles à l'état moléculaire, qui s'est présenté quelquefois à l'état de calcaire vraiment coquillier, d'une dureté plus considérable que le premier, et qui a été employé sur les points qui devaient offrir le plus de résistance.

Les blocs employés dans la construction du tombeau présentent, quant à l'agencement, deux divisions très-inégales d'étendue et très-différentes d'aspect. Dans la masse intérieure, sur un rayon de 27 à 28 mètres, on n'a cherché qu'à remplir l'espace compris par chaque assise, sans adopter pour cela de disposition particulière ; dans le revêtement, au contraire, qui a une épaisseur moyenne de $2^m.50$ à 3 mètres, toutes les pièces sont placées à joints contrariés et avec une grande régularité. Là, principalement, on observe sur tout les blocs des signes d'appareillage, au nombre de trente-cinq, placés indifféremment sur toutes les faces. Ce sont pour la plupart des lettres appartenant aux alphabets des trois nations parmi lesquelles avaient été recrutés les ouvriers amenés sur les travaux : l'alphabet latin, le plus souvent employé, l'alphabet punique et l'alphabet libyen, celui dont se servent encore les Touâreg du Sahara. Dans le massif central comme dans le revêtement, on a porté la plus scrupuleuse attention à l'horizontalité des assises, condition qui, jointe à la forme circulaire de l'édifice, lui a donné

une telle solidité que les tremblements de terre, peu intenses mais assez fréquents dans cette partie de l'Afrique, n'y ont causé aucun dégât. Toutes les parties de la colonnade, base, fûts, chapiteaux, entablements, étaient parfaitement liées, et il y a dans les quatre grandes portes de décoration, dans certaines parties de la galerie, des coupes remarquables par les difficultés vaincues. Afin d'assurer plus complétement la solidité du revêtement, on avait rattaché toutes les pierres les unes aux autres par des crampons en bois d'olivier ayant la forme d'une double queue d'aronde, entièrement enveloppés de plomb fondu au moment de la pose, d'une longueur totale de 21 à 22 centimètres, d'une largeur de 6 à 9, d'une épaisseur de 4 à 5.



Ce procédé, qui, dans la pensée de l'architecte, devait contribuer à assurer la perpétuité du monument, est précisément ce qui en a causé la ruine. Les Arabes, durant leurs luttes avec les Turcs, éprouvèrent dans l'origine les plus grandes difficultés à se procurer des munitions et surtout du plomb. Une découverte due au hasard leur montra qu'ils avaient dans la grande tombe un centre d'approvisionnement pour ainsi dire inépuisable. Après avoir cherché à l'extraire sans déplacer les blocs, ils finirent par arracher tout le revêtement, colonnade, portes, entablement, à partir d'une hauteur de 4 mètres, et finirent par atteindre ainsi le point culminant de la pyramide. D'après un calcul basé sur le nombre des crampons et leur poids moyen en plomb, qui était de 4 kilogrammes, M. Mac-Carthy estime qu'ils ont dû en extraire environ 200 000 kilogrammes.

Terminons ces détails par quelques considérations que suggère l'étude géographique du monument.

Le tombeau des rois de Mauritanie appartient à un type dont nous avons plusieurs autres exemples, c'est-à-dire qu'il n'a pas une physionomie complétement originale. En admettant qu'il ait été terminé peu d'années avant la mention qu'en fait Pomponius Mela, en l'an 4 de l'ère chrétienne, ce qui est incontestable, à cette époque l'art grec et l'art romain s'étaient dégagés d'influences appartenant à d'autres temps et à d'autres mœurs, et dont ce monument est sans aucun doute la dernière expression. On y retrouve l'empreinte fortement accusée de deux systèmes, mélange que l'on ne pouvait accepter que dans ce qu'on appelait alors le monde barbare, et auquel les architectes d'Athènes et de Rome n'eussent jamais songé; la pensée de la mort seule y domine toutes les autres. En effet, sa base est d'ordre ionique, et l'ordre ionique, nous le savons pertinemment, était employé pour les tombeaux; son couronnement est une pyramide, et la pyramide est restée l'emblème de la mort et de la résurrection. En un mot, il y a un mausolée grec et une pyramide égyptienne, et dans leur réunion il y a la marque d'une intelligence familiarisée avec les plus intimes conceptions de l'art grec, et le désir d'une âme qui avait voulu y retrouver l'une des images de la patrie absente. Nous sommes convaincus que le grand monument africain a pour créateur Juba II, ce Mauritanien doublé d'un philosophe grec, et cette égyptienne, Cléopâtre Sélené, la fille de la fameuse Cléopâtre, qui avait transporté à Césarée (Cherchel) tous les rites et toutes les coutumes nés sur les rivages du Nil.

Plusieurs motifs nous font croire que l'architecte du tombeau des Rois a dû s'inspirer des plus beaux modèles de la Grèce, ce qui nous engage naturellement à rapprocher le produit de ses conceptions du plus pur spécimen de l'ordre ionique que nous connaissions, le temple de Minerve Poliade, à l'Erechteum d'Athènes. Voici le résultat de ce rapprochement :

	Le temple.	Le tombeau.
Diamètre du fût à la base	$0^m.840$	$0^m.803$
— — au sommet	$0^m.743$	$0^m.700$
Diminution progressive du fût	1/8	1/8
Valeur du module	$0^m.420$	$0^m.401$
Hauteur du soubassement	$0^m.960$	$0^m.995$
— de la base	$0^m.355$	$0^m.500$
— du fût	$6^m.694$	$6^m.620$
— du chapiteau	$0^m.591$	$0^m.510$
— de la colonne	$7^m.640$	$7^m.630$
— de l'architrave	$0^m.73$	$1^m.020$
— de la frise	$0^m.673$	1^m 020
— de la corniche	$0^m.280$	$0^m.510$
— de l'entablement	$1^m.583$	$2^m.540$
— de l'entablement en fonction du module	$4^{mod}.0$	$6^{mod}.311$
Rapport de la hauteur de l'entablement à celle de la colonne	4.55	3.003
Valeur des entre-colonnements, d'axe en axe des colonnes	$3^m.120$	$3^m.166$

L'imitation ou du moins l'influence du modèle est manifeste. Les diamètres, et par conséquent les modules des deux ordres, sont peu différents ($^1/_{21}$); la hauteur des colonnes est, à peu de chose près, la même. Les entablements seuls s'éloignent très-notablement l'un de l'autre : celui du tombeau est beaucoup plus fort que celui du temple de Minerve, et cependant celui-ci avait déjà des proportions qu'on ne rencontre dans aucun autre monument; Vignole, Bullant, Serlio, ne lui ont donné qu'un quart de la hauteur de la colonne; Philibert de Lorme, au Louvre, 1 cinquième 4 centièmes; Palladio et Scamozzi ne l'ont fait que d'un cinquième. Quand on cherche à savoir quelle a pu être l'intention de l'architecte du tombeau en donnant à son entablement d'aussi fortes proportions, on reconnaît que cela tient tout simplement à un principe qu'il avait adopté dans la construction générale de l'édifice, celui de donner à toutes les assises des épaisseurs toujours les mêmes, de $0^m.51$ dans l'ordre, de $0^m.58$ dans la pyramide. Le soubassement a une épaisseur de deux fois 50 centimètres, ainsi que le stylobate; la base des colonnes a 50 centimètres, le chapiteau 52; les fûts sont composés de douze tambours de 50 et de 51 centimètres; l'architrave a deux fois 50 centimètres, et la frise 50 seulement, et cette dimension est aussi celle de la corniche.

Le motif qui, sans aucun doute, a engagé l'architecte à adopter ces proportions, c'est qu'elles lui permettaient de faire disparaître une partie des difficultés de la construction sans trop s'éloigner des règles architectoniques : ainsi, la base est beaucoup plus épaisse qu'elle ne devrait l'être, le chapiteau a perdu un peu de la gracieuse élévation qu'il a dans le temple de Minerve Poliade, l'architrave est un peu forte, la frise trop faible, la corniche a presque doublé ses proportions, et, après tout, il faut reconnaître que la physionomie générale de l'ordre n'en a pas souffert. N'est-ce pas le cas de faire remarquer une fois de plus avec quelle liberté en usaient les artistes grecs, variant un type sans l'altérer profondément? L'antiquité avait admirablement réussi à réaliser cette perfection si puissamment empreinte dans toutes les œuvres de la nature, la variété dans l'unité.

LA MARQUETERIE.

Coffret de marqueterie, par Santa Varni. — Dessin de Sellier.

Ce petit coffret, dont la forme gracieuse séduit au premier aspect, est pourvu d'un genre de décoration dont l'Italie a eu pendant longtemps le monopole. La marqueterie italienne est encore aujourd'hui très-célèbre ; l'ornementation de ce coffret, quoique d'une apparence très-riche, est, en somme, obtenue à peu de frais. Des étoiles ou des losanges, s'enlevant en clair sur le sombre ou en sombre sur le clair, ont suffi à l'habile artiste qui a conçu le dessin de ce petit meuble pour donner à son ouvrage un cachet de luxe et d'élégance que rehaussent encore les figures qui l'accompagnent. Sur le couvercle, un Neptune agite son trident en signe de triomphe, tandis qu'un énorme poisson se tord sous ses pieds. Des figures ailées, dont les jambes s'enroulent en serpents, occupent chacun des angles du coffre ; mais ces figures sont combinées de manière à laisser prédominer la silhouette générale, et ne forment qu'un accessoire dans la décoration du meuble, où la marqueterie joue le premier rôle.

La marqueterie est l'art de faire des ouvrages sur bois dont la surface est recouverte de petites plaques en pièces rapportées, qui peuvent être de différentes couleurs. Cet art paraît avoir existé dans l'antiquité en même temps que la mosaïque. Les descriptions que nous avons des anciens palais de l'Asie montrent que l'usage de la marqueterie était fort répandu en Orient. L'ivoire et l'ébène, mêlés au bois de cèdre, étaient souvent employés dans la décoration des meubles, conjointement avec le bronze et les métaux précieux. Au quinzième siècle, la marqueterie italienne était en grande réputation, mais elle consistait presque exclusivement en pièces de blanc et de noir assemblées ensemble. Un contemporain de Raphaël, Jean de Vérone, imagina le premier de teindre les bois avec divers ingrédients et des huiles cuites qui les pénétraient. Il ne se contenta pas de faire de simples ornements avec la marqueterie, il représenta des bâtiments et des perspectives. Les élèves arrivèrent, en employant ses procédés, à représenter des fruits, des fleurs, des animaux, des arabesques de tout genre, au moyen de pièces de rapport qui finissaient par présenter l'aspect de véritables tableaux. Pendant tout le dix-septième siècle, ce genre de marqueterie

a été très-employé en Italie, concurremment avec la mosaïque, dont on faisait aussi un grand usage pour la décoration des meubles. L'ancienne marqueterie à deux teintes, généralement formées par l'ivoire et l'ébène, perdit beaucoup de sa vogue quand ces innovations arrivèrent. Néanmoins, elle ne cessa jamais d'être fabriquée en Italie.

Le genre de marqueterie dont nous avons parlé est souvent confondu avec la tabletterie; mais le travail de la marqueterie ne consiste pas uniquement dans l'assemblage de petites pièces de bois. En France, notamment, le célèbre ébéniste Boule fut le créateur d'un genre de meubles qui était en rapport avec le luxe du grand roi, et qui a trouvé jusqu'à nos jours de nombreux imitateurs. Boule, qui fut le plus grand ébéniste français du dix-septième siècle, était directeur des meubles à la manufacture des Gobelins, dont la fabrication n'était pas alors bornée à la tapisserie. Il avait imaginé une marqueterie d'écaille de tortue dans laquelle se promène un dessin en cuivre inscruté et gravé. Des encadrements et des ornements en métal ciselé venaient enrichir ces meubles, qui sont d'une richesse incomparable. Depuis, on a souvent remplacé l'écaille de tortue par la corne, la nacre, l'ivoire ou les bois précieux, tandis que l'argent, l'étain et même l'or ont été employés à la place du cuivre, mais le principe était toujours le même.

Ce genre de meubles, qui a repris de nos jours une très-grande faveur, occupe aujourd'hui, dit M. Laboulaye, douze corps d'état : l'ébéniste, le dessinateur, le préparateur d'écailles, le lamineur de cuivre, le découpeur, le fondeur en bronze, le monteur, le tourneur, le ciseleur, le doreur, le graveur et le marbrier. Mais cette division du travail est particulière à nos jours, car autrefois les ébénistes ne formaient pas une communauté particulière. Ils faisaient partie du corps des maîtres menuisiers; seulement, ceux qui s'occupaient plus spécialement d'ivoire ou d'écaille étaient souvent confondus avec les maîtres peigniers, tabletiers, tourneurs et tailleurs d'images. Cette industrie, qui au commencement de ce siècle était un peu tombée en défaveur, a repris de nos jours un très-grand essor, et s'applique non-seulement à la confection des meubles, mais à une infinité de petits objets connus dans le commerce sous le nom d'*articles de Paris*, et qui sont pour la capitale de la France une source intarissable de travail et de richesse.

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22, 26, 34.

XVI

Il y a bien des choses que j'aurais voulu savoir, et que je n'avais point trouvées dans le livre de Walter Scott, qui, après tout, est un roman et non un traité régulier. Où trouver ces choses-là? Où Walter Scott lui-même les avait-il trouvées? Peut-être, pensais-je en moi-même, notre cousin me le dirait-il, si j'osais le lui demander. Malheureusement le livre était rendu, et je n'avais pas profité de la visite que nous lui avions faite pour adresser ma question. Quand il m'avait demandé comment je trouvais ce livre, j'avais répondu : — Très-joli!

— Tu n'es pas difficile, avait-il dit d'un air piqué.

Il pensait peut-être que l'éloge était un peu mince. Mon pauvre vocabulaire d'écolier sauvage ne m'en fournissait pas de plus énergique. Il déclara qu'il n'avait pas d'autres volumes de Walter Scott, et tout fut fini pour ce jour-là.

C'était un mardi matin; nous composions en thème. Mon attention ne resta pas longtemps fixée sur ma composition. De ma place, je voyais l'église, et toutes mes tentations de savoir me reprenaient. J'irai voir le cousin, me disais-je. Puis, cinq minutes après : Je n'oserai pas. A dix heures, je remis une composition inachevée, non sans une grande appréhension de ce qui pourrait résulter de cette nouvelle faute. Il en résulta d'abord que je fus le dernier, et que M. Jondelles, me regardant d'un air de dédaigneuse pitié, ne m'adressa même pas la parole, comme si tout désormais était fini entre lui et moi. Le mardi soir, j'étais décidé à parler au pharmacien; le mercredi, mes irrésolutions me reprirent. Le jeudi matin, je me décidai, et pour couper court à toutes mes hésitations, je descendis rapidement la Grande Rue. Le cœur me battit bien un peu quand je commençai à entrevoir les grands bocaux de la devanture avec leur boule de couleur, et les serpents d'Esculape enroulés autour d'un certain palmier qui avait l'air d'un plumeau et qui servait d'enseigne; mais mon parti était irrévocablement pris.

Malheureusement c'était jour de foire, et la pharmacie était tellement encombrée de paysans qu'il ne fallait même pas songer à déranger le pharmacien. Il se donnait déjà bien assez de mal derrière ses balances. Le soir, quand je repassai, au retour de ma promenade accoutumée, il n'y avait plus de paysans. Le cousin, derrière son comptoir, les deux mains appuyées à plat sur le marbre, et le corps penché en avant, causait avec le percepteur. Une mauvaise honte me retint encore, et je passai sans entrer. Ces deux échecs successifs firent une grande brèche dans mon courage. Les jours suivants, toute ma timidité m'était revenue. Il me semblait que je ne savais plus ce que je voulais demander, ou plutôt que je ne saurais pas en quels termes le demander. J'avais peur de bredouiller, de dire quelque sottise, de faire rire de moi; je revoyais en imagination les haussements d'épaules et les airs de pitié de M. Jondelles; j'avais peur que le cousin ne fît comme lui.

J'avais toutes sortes de raisons d'être devenu défiant et timide : l'âge même où j'entrais était bien pour quelque chose aussi dans ces fâcheuses dispositions. J'avais treize ans, et cette période néfaste, que tous les enfants traversent pour se transformer en jeunes hommes, avait commencé pour moi. Pour tout dire en un mot, j'étais dans l'*âge ingrat*. C'est l'âge où l'on rougit de tout sans savoir pourquoi; où, par une inexplicable fatalité, les jambes des pantalons sont toujours trop courtes et les manches des vestes trop étroites; où la voix qui mue passe sans transition raisonnable des notes aiguës que pourrait faire entendre un jeune coq enroué, aux notes les plus graves qu'ait jamais émises un vieux chantre de village; où l'on a toute la gaucherie niaise de Janot, et absolument rien encore de la grâce de Chérubin!

XVII

J'allais un jour à mon observatoire favori, celui de la descente de la forêt, pour contempler à loisir le cher paysage. Je tenais ma casquette de la main gauche, et de la droite je m'essuyais le front avec mon mouchoir, car j'avais marché vite. A mon grand effroi, il se trouva que la place était déjà occupée par deux étrangers extraordinairement barbus. L'un d'eux, couché sur le dos, dans l'herbe, avait ramené son chapeau sur ses yeux, et fumait à faire trembler. L'autre, assis sur une grosse pierre, était occupé à dessiner; il fumait aussi. Je les regardais, bouche béante, ne sachant si je devais avancer ou reculer, quand le dessinateur m'aperçut. Il ôta son cigare de sa bouche, et, faisant une grosse voix, comme l'ancien curé

de Sainte-Luce quand nous dormions au sermon et qu'il nous menaçait de l'enfer :

— Jeune enfant approchez!
Comment vous nommez-vous?

Je ne savais que répondre, et je me disposais à fuir, quand l'homme couché, imitant à s'y méprendre la voix claire et perçante d'un enfant de chœur, cria du fond de son chapeau qui lui couvrait la figure :

— J'ai nom Ehacin.

Puis, reprenant son ton de voix ordinaire, il dit, toujours du fond de son chapeau :

— Vieux Cazan, qu'en penses-tu, n'ai-je pas bien donné la réplique?

— Tais-toi, si tu le peux, lui dit le dessinateur; il ne s'agit pas ici de réplique, et tu épouvantes ce jeune indigène.

J'avais laissé tomber d'effroi mon mouchoir et ma casquette, et mes mains tremblantes s'enchevêtraient gauchement dans ma ceinture de cuir.

— Oh! mon Dieu! un indigène, s'écria l'autre en affectant un effroi comique... pas anthropophage, j'espère!

Il se leva alors sur son séant, et se mit à me regarder avec des yeux que j'aurais beaucoup mieux aimés s'ils eussent été moins petillants de malice. Je dois dire cependant qu'il n'avait pas l'air méchant. Les étrangers se mirent alors à rire tous les deux, ce qui ne contribua pas peu à me faire perdre le peu de sang-froid qui pouvait me rester.

Ils eurent pitié de mon ahurissement, et celui qui dessinait me dit avec bonté :

— N'aie pas peur, approche, nous ne voulons pas te faire de mal. Peux-tu me dire ce que c'est que les tourelles que l'on aperçoit à gauche, derrière le rideau de peupliers?

— C'est la Clontière, le château de M. Robin.

— Robin des Bois? dit l'autre, qui s'était recouché.

— Voyons, Octave, laisse cet enfant tranquille; tu vois bien qu'il n'est pas de force à te répondre, et que tu n'as pas grand mérite à l'interloquer.

— Tiens, me dit-il, en se penchant de côté pour me laisser regarder, connais-tu cela?

— Oh! m'écriai-je en joignant les mains d'admiration, la tour carrée, la sous-préfecture, et le clocher, mon beau clocher, tout y est!

L'artiste fut touché de mon admiration naïve. Tout en taillant un crayon, il me regardait avec attention :

— Est-ce que tu aimerais à dessiner?

— Je ne sais pas!

— Veux-tu essayer?

— Je n'oserais pas!

— Ah! tu as honte, je vois cela. Est-ce mal, ce que je te propose?

— Oh! non, Monsieur.

— Eh bien, tu peux toujours essayer; il n'y a de honte qu'à faire le mal : loge-toi cela dans la mémoire... Que venais-tu faire ici, quand tu es arrivé comme une bombe?

— Je venais regarder cela, lui répondis-je en étendant le bras pour désigner toute la vallée de l'Indre, et surtout la colline où se dressait le clocher comme le mât d'un grand navire.

— Alors tu aimes à regarder cela?

— C'est si beau!

Cette fois il se tourna tout à fait de mon côté, et me regarda avec curiosité. L'autre se redressa et fit comme lui. Ils échangèrent un coup d'œil. Je crus comprendre que mon accent d'admiration sincère les avait touchés. En tout cas, celui qui s'appelait Octave cessa de me persiffler.

— Si tu trouves cela si beau, dit le monsieur qui s'appelait Cazan, il faut apprendre à le dessiner.

— Il y a bien un maître de dessin au collége, mais ma tante n'est pas assez riche pour me faire donner des leçons.

— Eh bien, tu te passeras de leçons. Je vais te montrer comment il faut s'y prendre.

XVIII

Alors, malgré ma résistance, il me fit asseoir sur la grosse pierre, à sa place, et, étalant une belle feuille de papier sur son carton :

— Commence, me dit-il.

Je ne savais par où commencer.

— Empoigne-moi ce clocher, puisque tu l'aimes tant!

Et alors, avec une patience inépuisable, il me guidait, me reprenait, rectifiait mes erreurs qui étaient nombreuses, m'expliquait la perspective si clairement qu'il me me semble entendre encore ses paroles. Je regardais quelquefois du coin de l'œil M. Octave, qui s'était rapproché de nous. Je m'attendais à chaque instant à quelque quolibet. Rien. Il suivait l'opération avec un intérêt véritable, et approuvait souvent d'un signe de tête. Il nous entourait cependant de gros nuages de fumée qui me faisaient un peu tousser; mais je ne songeais guère à m'en plaindre.

Quand j'y repense maintenant, je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Quelle merveilleuse chose que la sympathie! » Voilà deux hommes que je n'avais jamais vus de ma vie; ma présentation avait été passablement grotesque, et leur accueil plus que décourageant. Ils m'ont jugé favorablement sur un mot qui partait du cœur, ils m'ont dit de bonnes paroles, ils m'ont donné confiance en moi-même, et me voilà babillant sans m'en apercevoir, moi qui, devant des étrangers surtout, ne puis jamais prononcer trois paroles sans bredouiller. J'allais, j'allais, stimulé par leurs questions, et je leur disais, sans hésiter sur le choix d'un mot, des choses que je n'avais jamais dites à personne, que je ne m'étais jamais dites à moi-même.

— Te souviendras-tu bien de tout ce que je t'ai dit, me demanda mon professeur.

— Je m'en souviendrai toujours, répondis-je avec un élan de reconnaissance.

— Alors, tu peux marcher seul. Ah! j'allais oublier... il te faut du papier et des crayons... Non! pas cela, dit-il en s'adressant à son compagnon qui faisait le geste de porter la main à sa poche.

Il se mit à fouiller dans un sac qu'il avait déposé à terre, et en tira une poignée de crayons. L'autre me mit aussitôt sur les genoux une autre poignée de crayons.

— Voici maintenant un album, dit M. Cazan; il est tout blanc : je n'y vois guère qu'un croquis; ce n'est pas la peine de l'ôter, au besoin il te servira de modèle.

L'autre tira de son sac un album et me le tendit. Je croyais rêver, et j'avais les larmes aux yeux. Je n'osais surtout accepter des présents si considérables.

— Entre artistes, cela s'accepte toujours, me dit en souriant mon professeur, qui avait vu mon hésitation. Tirant alors sa montre : — Maintenant il est temps que nous partions; la voiture de Tours va passer dans une minute au bas de la côte. Adieu, mon bonhomme, peut-être au revoir. Allons, encore une poignée de main.

Nous échangeâmes de cordiales poignées de main, et je les vis descendre le sentier qui mène à la route de Tours. M. Cazan se retourna deux ou trois fois et me fit de la main

de petits signes d'amitié. M. Octave faisait le moulinet avec son bâton, et chantait à tue-tête sur un air de complainte :

Est-ce toi, chère Élise? ô jour trois fois heureux!
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux!

La suite à la prochaine livraison.

VIEUX CHÊNES ET VINS NOUVEAUX.

La relation saute aux yeux de quiconque sait qu'il faut absolument des *chênes vieux* pour faire chaque année les barriques des *vins nouveaux*. Sans les vieux chênes, comment logerait-on d'abord, comment exporterait-on ensuite les vins abondants que produit notre sol, et qui s'en vont au bout du monde remplir de joie tous les convives des riches amphitryons?

Or, les vieilles forêts diminuent constamment pendant que les vignobles, au contraire, ne cessent d'augmenter. Chaque automne nous apporte de cinq à sept milliards de litres de vin ; chaque année nous exportons pour trois cent millions de francs en vins et eaux-de-vie dont les futailles restent à l'étranger ; et comme la France ne trouve plus chez elle assez de bois à futailles, elle achète à l'étranger, à l'Autriche surtout, la plus grande partie de sa consommation.

Une guerre inattendue, des mesures prohibitives, mettraient donc nos vignerons dans le plus grand embarras.

La situation n'est pas sans gravité, et l'on verra, par les détails suivants, qu'elle appelle les méditations non-seulement des départements méridionaux producteurs de vins, mais aussi de l'administration des forêts et de celle des finances.

Toutes les espèces de bois ne sont pas propres à la construction des barriques : les uns ne peuvent se joindre assez complétement pour retenir le liquide, d'autres feraient éponge, beaucoup donneraient un goût particulier au vin ; de plus, il faut une grande solidité pour résister aux chocs. Toutes expériences faites, on a reconnu que le chêne était, par ses qualités spéciales et par la grande surface qu'il occupe en Europe, la seule essence forestière convenable pour faire le *merrain* destiné aux barriques.

Tout le monde sait que l'on désigne sous ce nom de *merrain* des planchettes de chêne étroites, minces, courtes, que l'on tire de l'arbre sans le secours de la scie, mais en fendant la bille de bois dans le sens des rayons qui vont du centre à la circonférence. On prend pour cette fabrication les portions du fût qui sont trop courtes pour donner des pièces de charpente ; toutefois la bille doit être de droit fil, et le bas du tronc ne convient pas. De plus, il y a un grand déchet, qui, dans les beaux arbres, s'arrête à 40 pour 100 environ, mais qui, dans les arbres moyens, va jusqu'à 80 pour 100. Il suit donc de ces circonstances que le nombre des chênes propres au merrain est fort limité dans les coupes annuelles.

Aussi le prix de cette marchandise a-t-il toujours augmenté en France depuis le commencement du siècle, et a-t-il *plus que doublé* depuis 1826, où la pièce de merrain ne valait que 30 centimes. Cependant l'importation prend des proportions effrayantes : de 20 millions de pièces en 1857, elle montait en 1866 à 63 millions, soit à 40 millions de francs, dont l'Autriche a perçu plus des *deux tiers*. On estime à 500 000 le nombre des mètres cubes de chêne nécessaires à la confection annuelle des barriques, et, sur ce chiffre, l'importation étrangère entre pour 400 000 !

Il y aurait évidemment une grande perturbation dans notre commerce de vins, si les ports autrichiens de l'Adriatique nous étaient fermés par suite de complications diplomatiques. Nos recettes budgétaires éprouveraient un déficit par l'amoindrissement qui surviendrait dans les droits de circulation. Dans les départements non viticoles, les vins communs ne pourraient arriver s'ils étaient chargés d'une trop forte dépense pour les fûts.

Mais, même en mettant de côté l'éventualité des difficultés extérieures, il est certain que nos enfants seront fort à court de bois merrain dans trente ou quarante ans, par suite de la diminution constante du gros chêne non-seulement en France, mais dans toute l'Europe. Le reboisement des parties incultes, dont on s'occupe depuis quelques années, ne pourra résoudre les difficultés dont on sera, vers cette époque, assailli en tous lieux ; car la disette naîtra au commencement du siècle prochain, si l'on en juge par la rapidité avec laquelle le dix-neuvième siècle a jusqu'ici consommé les gros bois que lui avait réservés la sagesse de nos ancêtres. Le temps est trop court pour conjurer le mal dont on souffrira vers cette époque ; car le reboisement actuel n'aura guère d'influence notable avant une centaine d'années.

Il faut donc sans tarder prendre des mesures qui puissent être efficaces à court terme. La seule possible serait de réserver dès aujourd'hui une plus grande proportion de gros bois dans les coupes annuelles, et de demander aux pays étrangers une plus grande partie de la consommation. On profiterait ainsi des ressources de l'extérieur, tant que les prix seraient convenables, et lors même que l'on payerait un peu plus dans le moment actuel, on agirait prudemment, car on s'assurerait une réserve que *rien ne pourra remplacer* dans trente ans.

Mais sera-t-on assez sage pour subordonner un intérêt immédiat qui nous touche personnellement à un intérêt lointain plus considérable qui touchera nos enfants?

Peu importe ce doute : il ne faut pas se lasser de prêcher la prévoyance.

ORIGINE DE DEUX NOMS DE FLEURS.

Le nom de *camélia* est un aimable nom, imposé à une aimable fleur. Qui sait aujourd'hui que cette dénomination si euphonique tire son origine d'un R. P. jésuite, bien connu des botanistes, le P. Kamel? C'est ce que nous apprend un ouvrage curieux, publié il y a deux ans environ par R.-S. Charnock. Ce petit volume est intitulé : *Verba nominalia or words derived from proper names*. Peu de gens du monde savent aussi que le *dahlia*, cette belle plante du Pérou, dont les fleurs magnifiques ont acquis une si grande variété dans nos jardins, a été baptisé par un botaniste suédois. André Dahl n'est pas plus connu aujourd'hui que le R. P. Kamel, et cependant ces deux noms, légèrement altérés par la science, sont répétés chaque jour dans les deux mondes par des milliers d'individus [1].

RUINES DE PARIS, EN 1871.

Une blessure paraît mortelle ; mais si la constitution du patient est robuste, l'art aidant, la guérison est rapide. Il en est de même d'une ville puissante, active, laborieuse. Supposez qu'en 1871 une affreuse insurrection ait couvert de ruines une ville d'Orient : les débris joncheraient le sol à jamais, et, plusieurs siècles après, le voyageur les verrait à demi ensevelis sous le sable ou la végétation. A Paris, un an s'est à peine écoulé, et déjà une partie de ses

[1] On doit au même érudit un ouvrage plus moderne, qu'il a intitulé : *Ludus patronymicus or etymology of curious surnames*. Londres, 1868, XVI-166 pages in-12.

désastres est réparée : bientôt il n'en restera presque plus aucune trace : les artistes seuls perpétueront la vue des horribles destructions qui, pendant quelques mois, ont attristé nos regards. Nous publierons quelques-uns de leurs

Mai 1871. — Ruines rue du Bac. — Dessin de H. Clerget.

dessins : ce sont là, non-seulement des souvenirs historiques, mais aussi des avertissements.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 3.

LES BALLONS PRISONNIERS.

Les six premiers ballons sortis de la ville de Paris assiégée furent suivis, du 12 au 27 octobre, de onze aérostats qui franchirent sans encombre les lignes ennemies. Mais le 27 octobre devait être un jour bien funeste à la France : au moment où Metz capitulait, les Prussiens s'emparaient du premier ballon-poste. Avant de décrire les curieux détails de cette capture, donnons la liste des aérostats qui ont passé au-dessus des ennemis avant ce triste événement.

12 octobre. — Le *Washington :* Bertaux, aéronaute ; passagers, MM. Van Roosebecke, propriétaire de pigeons, et Lefebvre, consul de Vienne. — Le *Louis-*

Blanc, conduit par M. Farcot, accompagné de M. Tracelet, propriétaire de pigeons, quitte Paris le même jour. Le premier aérostat descend près de Cambrai; le second touche terre dans le Hainaut, en Belgique.

14 octobre. — Départ de deux aérostats. Le premier, *le Cavaignac*, emporte dans les airs M. de Kératry et deux voyageurs; il est conduit par M. Godard père. — Le second, *le Jean-Bart*, a pour aéronaute M. Albert Tissandier, pour passagers MM. Ranc et Ferraud.

16 octobre. — Le *Jules-Favre* s'élève à 7 h. 20 m. du matin de la gare d'Orléans. — Le *Lafayette*, à 9 h. 50 m., quitte la même localité.

18 octobre. — Le *Victor-Hugo* s'élève du jardin des Tuileries, à 11 h. 45 m.

19 octobre. — Départ de la *République-Universelle*.

22 octobre. — Ascension du *Garibaldi*.

25 octobre. — Départ du *Montgolfier*.

27 octobre. — Le *Vauban* quitte la gare d'Orléans à 9 h. du matin.

Le même jour, le ballon *la Bretagne*, conduit par M. Cuzon, avec MM. Vœrth, Hudin et Manceau, s'élevait à midi de la gare de la Villette. Il allait commencer, après les dix-sept premières ascensions exécutées avec tant de succès, la série des naufrages aériens pendant le siége de Paris. Cet aérostat s'éleva à midi de l'usine de la Villette; le vent le dirigeait vers le nord-ouest. Il n'y avait pas deux heures qu'il planait dans les airs, que l'aéronaute, M. Cuzon, eût la malencontreuse idée de tirer la corde de la soupape pour se rapprocher de terre et trouver un endroit favorable à la descente. La *Bretagne* descendit au milieu d'un camp prussien; elle fut saluée par une vive fusillade, et au moment où elle allait toucher le sol, M. Vœrth, bien contrairement aux règles de la solidarité aérostatique, sauta à terre, allégeant de son poids la nacelle du ballon, qui repartit dans les airs. M. Vœrth fut immédiatement saisi par les Allemands, qui le retinrent prisonnier malgré sa nationalité anglaise. Les trois autres voyageurs se seraient élevés à une grande hauteur, s'ils n'avaient eu la précaution d'ouvrir la soupape.

Voilà la *Bretagne* qui regagne encore une fois le niveau terrestre; MM. Hudin et Cuzon sautent ensemble de la nacelle, et l'infortuné M. Manceau, resté seul dans l'esquif aérien, est emporté avec une force vertigineuse dans les régions des nuages. Il s'élève à une hauteur considérable; le froid le saisit, le sang lui sort des oreilles. Il n'en a pas moins le sang-froid de tirer la corde de soupape : l'aérostat descend, s'approche d'une prairie; M. Manceau, entraîné par l'exemple de ses compagnons de voyage, s'élance de la nacelle; mais il a mal calculé sa hauteur, il tombe de quelques mètres de haut et se casse une jambe. Le lendemain, des soldats du 4e uhlans s'emparent du voyageur, qui est tombé aux environs de Metz; malgré sa fracture, on le fait marcher à coups de crosse; on le conduit à Mayence, où on le jette dans un cachot, et le malheureux allait être fusillé, sans un contrat d'association qu'il avait en poche et qui prouvait qu'il était négociant français.

Le 29 octobre et le 2 novembre, les ballons *Colonel-Charras* et *Fulton* faisaient, dans d'heureuses conditions, le voyage de Paris en province; mais, le 4 novembre, le *Galilée*, monté par MM. Husson et Antonin, atterrissait encore, près de Chartres, entre les mains des ennemis. Le 12 du même mois, le *Daguerre*, avec MM. Pierson et Nohécourt, descendait à Ferrières, au milieu d'un bataillon ennemi, qui s'empara de l'aérostat; au même moment, le *Niepce*, monté par MM. Pagano, Dagron, Fernique et Poisot, échappait miraculeusement à la captivité.

Plus tard, dans le courant du mois de décembre, la *Ville-de-Paris*, montée par MM. Delamarne, Morel et Billebault, et le *Général-Chanzy*, conduit par M. Verrecke, tombaient en Allemagne. Le premier fut fait prisonnier à Wertzlur, en Prusse, le second à Rottemberg, en Bavière. Les voyageurs eurent à subir des humiliations, des mauvais traitements, une pénible captivité, mais, contrairement à ce qui a été imprimé, ils ne furent pas fusillés.

Les captures de la fin d'octobre et de novembre inquiétèrent sérieusement les administrateurs de la poste. Pour éviter le retour de semblables désastres, il fut décidé que les aérostats s'élèveraient au-dessus de la capitale assiégée pendant la nuit; on pensait ainsi que, grâce aux ténèbres, les voyageurs éviteraient les dangers de la surveillance prussienne; mais on oubliait que l'obscurité est un grand péril pour le navigateur aérien, qui peut, sans s'en douter, être poussé vers l'Océan par un vent violent dont il n'a pas les moyens de soupçonner l'intensité. Deux aéronautes allaient payer de leur vie ces tentatives de voyages nocturnes. D'autres ne devaient échapper que par miracle à une mort imminente.

NAUFRAGES AÉRIENS.

Le 18 novembre, le ballon *Général-Uhrich*, monté par MM. Lemoine et Thomas, partait, à 11 h. 15 m. du soir, de la gare du Nord. La nuit noire, sombre, donnait un aspect fantastique à la sphère aérienne, qui bondit dans l'espace, au milieu de l'émotion générale des assistants. L'aérostat resta toute la nuit dans l'air obscur, et, chose singulière, après ce long voyage, il descendit à Luzarches, dans le département de Seine-et-Oise. On peut supposer que le *Général-Uhrich*, ballotté par des contre-courants aériens, a suivi à différentes altitudes des directions opposées qui ne lui ont pas permis de s'éloigner davantage de la capitale investie.

Six jours après, MM. Rolier et Béziers s'élevaient de la gare du Nord, à minuit précis. Ces messieurs allaient entreprendre, à leur insu, la plus étonnante ascension que les annales aérostatiques aient jamais comptée, traversée merveilleuse du nord de la France, de la Belgique, de la Hollande, de la mer du Nord et d'une partie de la Norvége. Jamais Jules Verne ou Edgard Poë, qui excellent dans le récit des histoires fantastiques, n'ont pu rien rêver de semblable à ce voyage véridique, qui restera comme un grand sujet d'étonnement dans l'histoire des ballons. Après avoir sillonné l'espace ténébreux pendant toute une longue nuit d'hiver, M. Rolier et son compagnon de voyage atteignent enfin l'heure du lever du soleil. L'astre se lève au-dessus des nuages, qu'il éclaire de ses premiers rayons; il dissipe les vapeurs atmosphériques. Mais, ô stupéfaction! c'est l'immensité de l'Océan qui s'ouvre aux yeux des aéronautes! Leur boussole leur indique qu'ils marchent vers le nord; mais trouveront-ils jamais une terre hospitalière pour jeter leur ancre? Pendant huit heures consécutives, ces malheureux vont se trouver ainsi suspendus entre la vie et la mort, gelés de froid, regardant fixement la vaste étendue des flots. Tout à coup ils aperçoivent un navire, ils lui font des signaux; mais le vaisseau disparaît bientôt à l'horizon! La mer, toujours la mer, c'est le monotone panorama qui se déroule aux yeux des voyageurs; bientôt des nuages épais se forment autour de la nacelle, et la neige tombe à gros flocons. M. Rolier et son compagnon ne voient plus rien; ils s'abandonnent aux dernières et navrantes pensées qui précèdent la mort! Cependant le voyage continue, puis l'aérostat descend pour se rapprocher sans doute de l'immensité des flots. Il perce le massif de nuages. O miracle! il s'approche d'une montagne aux cimes escarpées, que recouvrent de grands massifs de neige. Il touche terre;

les voyageurs transis descendent de la nacelle. — Où sont-ils? Où le vent a-t-il jeté leur esquif? Ils se frottent les yeux et se demandent s'ils ne sont pas en proie à quelque cauchemar; de vastes solitudes les entourent. Ils se mettent en marche et errent dans une forêt de sapins, où des loups s'enfuient à leur passage. Ils rencontrent enfin un bûcheron; mais la langue que parle cet homme leur est inconnue. Cependant ils se font conduire vers un village où ils trouvent enfin un Français. Ils sont à Liffeld, à cent cinquante lieues au nord de Christiania!

Le mois de novembre fut riche en naufrages aériens. Le 24 novembre, à une heure du matin, M. Buffet partit de la gare d'Orléans dans le ballon *l'Archimède;* il suivit la même direction que M. Rolier, mais il aperçut la mer au nord de la Hollande, et fut assez heureux pour toucher terre sur le rivage, près de la ville de Castelré.

Le 30 du même mois, un drame horrible, épouvantable, était réservé à l'aérostat *le Jacquard*, qui quitta Paris à 11 heures du soir. Le marin Prince était seul dans la nacelle. Homme de résolution et d'énergie, il s'était offert comme aéronaute, malgré son inexpérience des voyages aériens.

« Il paraît, dit M. Tissandier, dans l'ouvrage qu'il a publié sur les aérostats du siége, que lorsque le marin Prince partit, il s'écria avec enthousiasme : « Je veux faire » un immense voyage, on parlera de mon ascension. »

« Il s'éleva lentement, par une nuit noire. On ne l'a jamais revu depuis.

» Un navire anglais aperçut le ballon en vue de Plymouth; il se perdit en mer. Quel drame épouvantable a dû torturer l'infortuné Prince avant de trouver la plus horrible des morts! Seul, du haut des airs, il contemple l'étendue de l'Océan, où fatalement il doit descendre. Il compte les sacs de lest, et ne les sacrifie qu'avec une parcimonie scrupuleuse. Chaque poignée de sable qu'il lance est un peu de sa vie qui s'en va. — Il arrive, ce moment suprême où tout est jeté par-dessus bord! Le ballon descend, se rapproche du gouffre immense; la nacelle se heurte sur la cime des vagues; elle n'enfonce pas, elle glisse à la surface des flots, entraînée par le globe aérien qui se creuse comme une grande voile. Pendant combien de temps durera ce sinistre voyage? Il peut se prolonger jusqu'à ce que la mort saisisse l'aéronaute, par la faim; par le froid peut-être. Quel épouvantable et navrant tableau que celui de ce voyageur perdu dans l'immensité de la mer! Il cherche de loin un navire, jusqu'au dernier moment il espère en vain le salut! »

Le jour même de ce sinistre, MM. Martin et Ducauroy, eux aussi, étaient jetés vers l'océan Atlantique. Partis de Paris à minuit, dans le *Jules-Favre*, ils aperçoivent la mer au lever du jour. Le vent, par un hasard vraiment providentiel, les pousse juste au-dessus de la petite île de Belle-Ile-en-Mer, où ils sont lancés avec une force effroyable. Les aéronautes subissent un traînage terrible, sont blessés et contusionnés; mais ils sont sauvés!

Enfin le 27 janvier, au moment de l'armistice, l'aéronaute Lacaze allait terminer la liste déjà trop longue des sinistres aériens. Il s'élève, à 3 heures du matin, dans le ballon *Richard-Wallace*, passe près de terre en vue de Niort; mais au lieu de descendre il jette du lest et repart dans les hautes régions de l'air. Il continue son trajet et traverse, à 2 000 mètres de haut, la ville de la Rochelle. Tout le monde croit qu'il va revenir vers le sol; mais il continue son trajet, et les regards des assistants attirés sur le rivage voient l'aérostat se perdre peu à peu à l'horizon dans les profondeurs de l'Océan, où le malheureux Lacaze a trouvé son tombeau.

Lacaze était le soixante-troisième aéronaute sorti de Paris en ballon; le lendemain, le soixante-quatrième et dernier ballon, *le Général-Cambronne*, allait porter à la France la nouvelle de l'armistice.

Ainsi, pendant les cinq mois du siége de Paris, soixante-quatre aérostats, cubant pour la plupart deux mille mètres, ont pu s'échapper de la capitale investie. Ils ont enlevé dans les airs 64 aéronautes, 91 passagers, 365 pigeons voyageurs, et 9 000 kilogrammes de dépêches représentant à peu près trois millions de lettres particulières. On a vu que sur ce nombre considérable d'aérostats, il n'y en a eu que cinq qui soient tombés au pouvoir des Allemands; deux d'entre eux se sont perdus en mer corps et bien. Devant un résultat si étonnant, n'y a-t-il pas lieu d'admirer sincèrement les ressources que la nécessité du siége a suscitées au génie scientifique de la France. Il devait appartenir, grâce à la patrie des Montgolfier, les immortels créateurs de l'aéronautique, de faire des ballons un usage si glorieux et si utile! Nous verrons dans la suite comment les pigeons voyageurs ont pu compléter les services rendus par les aérostats, pour donner naissance à une véritable poste aérienne, qui pendant longtemps excitera la jalousie des ennemis de la France. Pendant le siége de Paris, le gouvernement prussien s'est vivement préoccupé des ballons-poste, qui évitaient à Paris les tortures de l'investissement moral, si propre à décourager les habitants de la capitale investie. L'ingénieur Krupp a construit plusieurs canons mobiles autour d'un axe, destinés à atteindre les aérostats au haut des airs; mais ces *gun-balloon*, promenés triomphalement dans les rues de Versailles, n'ont jamais arrêté les aérostats. La plupart de ceux-ci, toutefois, ont presque toujours été salués par une vive fusillade au moment de leur passage au-dessus des lignes ennemies; mais les fusils à aiguille, comme les fusils chassepot, qui ont une grande portée horizontale, sont incapables de lancer une balle verticalement de bas en haut à une hauteur considérable. Des expériences précises faites à ce sujet à Tours, pendant la guerre, ont démontré que des ballons captifs à 480 mètres de haut sont complétement hors de portée des balles de chassepot. Quoi qu'ils aient fait, les Allemands, malgré leurs lignes compactes d'investissement, n'ont pu empêcher Paris assiégé de parler sans cesse à la France par la voie des airs.

VAISSEAU CONSTRUIT EN SEPT HEURES.

De Toulon, le 18 juillet 1679.

« Il y a quelques jours, le sieur Arnoux, intendant de la marine, fit bâtir ici un vaisseau. Toutes choses avaient été si bien disposées, et les sept cents ouvriers qui furent employés à cet ouvrage y travaillèrent avec tant d'ardeur et de diligence, que le vaisseau fut achevé en sept heures, quoiqu'il eût cent pieds de longueur, qu'il soit percé par quarante pièces de canon et qu'il y ait plus de deux mille cordages. »

Ces lignes sont extraites de la *Gazette de France*, à la date précitée. Les archives de la marine, à Toulon, ou même à Paris, possèdent sans doute quelques documents qui pourraient confirmer le fait curieux qui s'y trouve rapporté. Nous faisons appel à ceux de nos lecteurs qui se trouveraient en mesure de le vérifier.

LA STATUE DE MAUSOLE,

ROI DE CARIE.

Tout le monde connaît le nom du roi Mausole et sait au moins que son tombeau, le Mausolée, était si magnifique

qu'il fut compté parmi les sept merveilles du monde. Mausole était roi de Carie dans la première moitié du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Feudatataire du roi de Perse, il échappait presque entièrement à son autorité et régnait à peu près sans partage, non-seulement sur les Léléges et les Cauniens déjà soumis à ses prédécesseurs, mais encore sur toute la Lycie et sur la plupart des villes et des îles voisines peuplées par la race ionnienne. « Il avait fait des conquêtes, rançonné ses voisins, et parmi les *pasteurs de peuples*, pour parler comme Homère, nul n'eut l'art de tondre son troupeau de plus près. Dans ses États, il tirait argent de tout : il fallait payer pour se faire enterrer; un mort n'entrait pas au cimetière avant que le fisc n'eût emboursé une drachme ; il avait établi un impôt sur les cheveux, et pour porter perruque dans son royaume il en coûtait cher. Aussi avait-il amassé un grand trésor. Ce trésor et ces relations fréquentes des Cariens avec les Grecs expliquent comment ce tombeau de Mausole devint une des sept merveilles du monde. » (1)

Il mourut après vingt-quatre ans de règne, 353 ans avant Jésus-Christ. La reine Artémise, sa femme, qu'il ne faut pas confondre avec la princesse du même nom et du

Statue de Mausole, au Musée britannique. — Dessin de Chevignard.

même pays, l'alliée des Grecs, qui combattit contre Xerxès à Salamine, ne lui survécut que deux ans. Elle ne vit donc sans doute pas achever le somptueux monument qu'elle avait entrepris de faire élever à sa mémoire dans Halicarnasse, agrandie par lui et devenue sa capitale. Les plus célèbres artistes grecs contemporains, dont quelques-uns avaient déjà concouru à embellir la ville, travaillèrent à construire ce tombeau et à l'orner de sculptures. Vitruve et Pline nous ont conservé leurs noms. « Scopas, dit Pline, a fait les bas-reliefs du côté de l'orient; Bryaxis, ceux du nord; Timothée, ceux du midi; Léocharès, ceux du couchant. Vint un cinquième artiste qui, sur le *ptéron* (colonnade entourant le tombeau), éleva une pyramide de même hauteur que la construction qui lui servait de base. Au sommet est un quadrige de marbre, ouvrage de Pythis. Avec cette addition, le monument a une hauteur de 140 pieds. » Vitruve attribue la décoration des quatre faces du mausolée à Léocharès, Bryaxis, Scopas et Praxitèle. « Quelques-uns, dit-il, ajoutent à cette liste Timothée. » Il ne parle point de Pythis.

Ce tombeau, cette merveille du monde, un archéologue anglais, M. Newton, a été assez heureux pour en retrouver les débris en 1856. Le mausolée paraît s'être écroulé à la suite d'une catastrophe violente; probablement un tremblement de terre a renversé tout l'édifice à la fois; mais les fragments, envoyés à Londres, au Musée britannique, ont été rapprochés et rajustés avec autant de scrupule que de discernement. On a pu ainsi recomposer plusieurs statues colossales, des groupes, plusieurs parties d'une frise.

Parmi les statues retrouvées, se trouve vraisemblablement celle de Mausole lui-même, haute de 10 pieds: c'est celle que reproduit la gravure ; elle était brisée en soixante-trois morceaux, mais qui ont pu être fort exactement remis ensemble. Il ne lui manque que les bras et un pied. « La tête était séparée du corps; mais un éclat de marbre recueilli plus tard a restitué, en s'ajoutant au masque, le menton et une partie du cou. Un autre morceau lie le cou à l'épaule. Sur la partie inférieure de ce dernier fragment, on a trouvé du plomb qui présentait encore l'empreinte du marbre immédiatement au-dessous. On a reconnu que la tête avait été anciennement rapportée au corps, et l'on pourrait soupçonner une substitution de tête, ce qui a eu lieu plus d'une fois dans l'antiquité, si le travail de la tête n'était de tout point d'accord avec celui de la statue. Il n'est pas douteux que ce ne soit un portrait, idéalisé sans doute, mais d'un type individuel, et qui n'a rien de la beauté conventionnelle inventée ou adoptée par les sculpteurs grecs. La face est large, carrée ; les traits sont un peu lourds. Ce qui appartient sans doute à l'artiste, c'est une expression de pouvoir et de sérénité incomparable. » (1)

La figure est revêtue d'une tunique longue et d'un manteau qui n'est point drapé à la manière des Grecs. La chaussure n'est pas non plus de celles qu'on remarque d'ordinaire dans les œuvres d'art helléniques; elle a ses analogues parmi celles de la sculpture assyrienne.

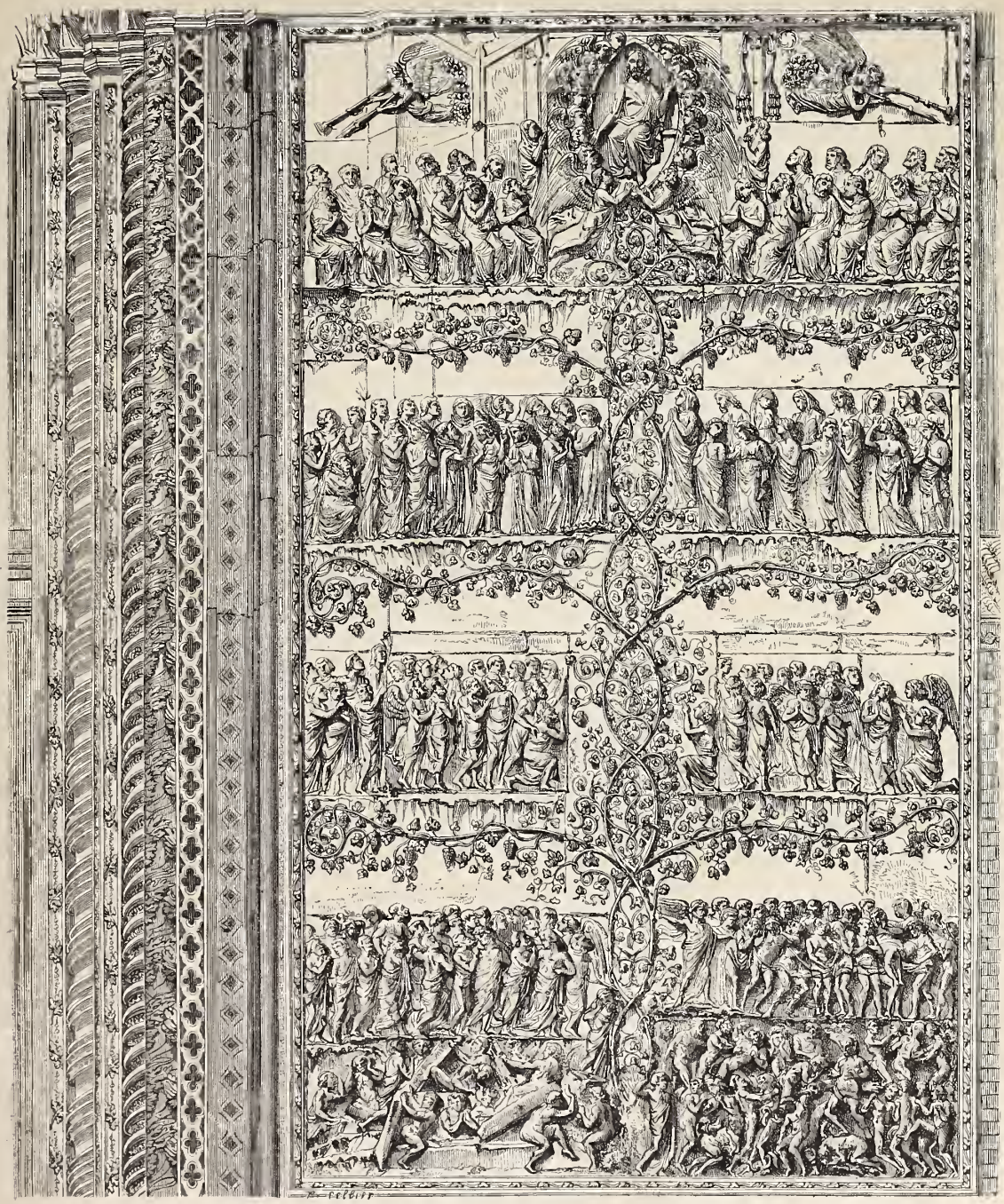
Toute la statue est largement traitée et du plus grand style. Elle devait être debout dans le char, attelé de quatre chevaux, placé au sommet de la pyramide. Le bras droit a été rompu à l'épaule. On conjecture, d'après le mouvement encore sensible, qu'il avançait et tenait un sceptre. L'autre main devait tenir les rênes. On a retrouvé les fragments d'une autre figure très-mutilée, de même proportion. C'est une femme, Artémise peut-être, ou bien une divinité tutélaire qui accompagnait Mausole sur son char. La composition du groupe, qui servait de couronnement à l'édifice, aurait ainsi symbolisé son apothéose.

(1) P. Mérimée, *les Marbres d'Halicarnasse*, dans la *Gazette des beaux-arts* du 15 juillet 1859.

(1) P. Mérimée. M. Newton, l'auteur de la découverte du Mausolée, en a fait le récit et a exposé ses vues dans un ouvrage qui a pour titre : *Discoveries at Halicarnassus, Cnide and Branchidæ*. Londres, 1862.

SCULPTURES DE JEAN DE PISE,

A LA CATHÉDRALE D'ORVIETO.



Fragment des sculptures de Jean de Pise à la cathédrale d'Orvieto. — Dessin de Sellier.

La cathédrale d'Orvieto a été, pendant les trois siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation en 1290 jusqu'à son achèvement, une grande école d'art toujours active : 33 architectes, 152 sculpteurs, 68 peintres, 90 mosaïstes, et un grand nombre d'autres artistes dans toutes les parties de l'ornement, ont travaillé à l'embellissement de cet édifice. Quelques-uns comptent parmi les plus grands maîtres de l'Italie. Ceux-là ont formé les autres ; ils pourraient en former encore. Si les Jean de Pise, les Scalza, les Jean de Bologne, les Beato Angelico, les Benozzo Gozzoli, les Signorelli, ne vivent plus, leurs ouvrages parlent et enseignent pour eux.

La façade, dont on voit ici un morceau reproduit, est principalement l'œuvre de Jean de Pise, fils de ce Nicolas de Pise qui fut, au treizième siècle, le rénovateur de la sculpture en Italie. Jean avait travaillé avec son père à la célèbre chaire de la cathédrale de Sienne : il paraît avoir eu la principale part aux sculptures de la belle fontaine de Pérouse. A Orvieto, il eut pour collaborateurs tout ce qu'il y avait alors en Toscane et dans le reste de l'Italie de sculpteurs de talent : Ramo, de Sienne ; Orlando, Guido et Martino, de Côme ; Gozo di Gregorio et Gino, de Sienne ; Fra Guglielmo, de Pise. Agnolo et Agostino, de Sienne, y travaillèrent aussi un peu plus tard.

La cathédrale d'Orvieto est un des rares et remarquables monuments de l'art gothique en Italie, et les sculptures de la façade ont aussi un caractère bien différent des autres œuvres de la sculpture dans ce pays. Cet art, qui avait enfermé ses essais jusqu'alors dans des cadres de petite dimension, prend tout à coup un essor nouveau. On peut rapprocher la décoration extérieure du dôme d'Orvieto des églises françaises du même temps pour l'abondance, la richesse des sujets et la verve avec laquelle ils sont traités, en même temps que l'on y sent la main d'un maître formé à l'école de l'antiquité. Cette main est celle de Jean de Pise, qui avait appris sous son père comment on doit étudier les modèles anciens pour mieux comprendre la nature. Toutes les parties basses de la façade, les surfaces qui séparent et encadrent les trois portes, furent couvertes de sujets développant l'histoire de la Chute et de la Rédemption.

La représentation de la Résurrection des morts, du Jugement dernier, du Paradis et de l'Enfer, est particulièrement remarquable par la richesse de la composition, le mouvement, la vie, la passion, répandus dans toutes ses parties. On pourra en juger dans une certaine mesure par le dessin qui est ici gravé; il est à regretter que ses dimensions ne permettent pas d'apprécier également les mérites de l'exécution.

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22, 26, 34, 42.

XIX

Quand je racontai mon aventure à ma tante, son nez se pinça subitement, ce qui était chez elle un signe certain de défiance et de mécontentement. Dans le vocabulaire des bonnes gens de certaines petites villes, *artiste* est synonyme de *vaurien;* et ma tante ne pouvait pas supposer que la rencontre d'un artiste pût jamais faire grand bien à personne. Il me fallut raconter l'entretien par le menu, et tout le temps que je parlai, ma tante me regardait en face d'un air triste et soucieux. Si je m'arrêtais dans mon récit elle me pressait impérieusement de continuer; si je me laissais aller au charme de mes souvenirs : « Tu parles! tu parles! disait-elle; je ne t'ai jamais vu dans un pareil état. Bien sûr qu'ils t'ont monté l'imagination. »

Je lui montrai ensuite les crayons un à un; puis elle assujettit solidement ses lunettes sur son nez et se mit à feuilleter les albums. Comme elle n'y découvrit aucun piége, du moins aucun piége visible, elle me les rendit à regret, et me dit la première parole un peu dure qu'elle m'eût jamais dite.

— Voilà tes objets! j'espère au moins que cela ne servira pas à te rendre encore plus paresseux.

J'étais bien triste de voir ma tante si sévère pour des hommes qui s'étaient montrés si vraiment bons pour moi. A tout ce que je pouvais lui dire, elle répondait : « D'où les connais-tu, après tout? » et je ne savais que répondre. Je n'osais pas d'ailleurs la contredire ouvertement, de peur de lui faire de la peine. Au fond de mon cœur, je protestais, et je ne pouvais m'empêcher de les aimer, non pour les cadeaux qu'ils m'avaient faits, mais pour les marques d'intérêt qu'ils m'avaient données. Et puis, et puis ils m'avaient relevé à mes propres yeux. Cela ne me donnait ni orgueil ni vanité, mais une certaine confiance qui devait tourner au profit de mon travail. Oui, à partir de ce jour, mon labeur de tous les jours me sembla non pas plus attrayant, mais plus tolérable.

Les jeudis et les dimanches, je m'escrimais à dessiner des vues passablement informes de Sainte-Luce et de l'église romane. Je pris cette dernière successivement de Mauvières, des coteaux de Beaulieu, de la route de Tours, de près avec les détails, de loin dans l'ensemble du paysage. Je m'enhardis jusqu'à dessiner l'intérieur; de tous les coins je prenais des vues nouvelles. Mes deux amis d'une heure m'avaient rendu un immense service : ils m'avaient tiré de la rêverie vague et stérile ; ils m'avaient fait aimer le travail sous une de ses formes au moins, et avaient développé en moi la force de volonté, d'abord en me donnant le désir de réussir, ensuite en me montrant que le succès était possible. Je faisais en dessin de très-grands progrès; c'était un encouragement dont les effets se faisaient sentir même sur les études de grec et de latin ; j'étais comme quelqu'un à qui l'on révèle un jour le secret de sa force, et qui va l'appliquant un peu à tort et à travers.

Je commençais donc à me débrouiller un peu; malheureusement ce fut vers cette époque que mes cahiers commencèrent à se couvrir de clochers, de clochetons, de tours, de tourelles, de poivrières. Cette nouvelle manie me valut plusieurs avertissements sévères. En somme, cependant, il y avait un peu de progrès, et ma tante ne me parlait plus des deux artistes.

Quand je fus assez content de mes œuvres, je commençai à les montrer. Je m'enhardis même jusqu'à les offrir en témoignage soit d'amitié, soit de reconnaissance. Notre cousin le pharmacien eut ainsi une belle église de Notre-Dame (côté sud) pour m'avoir prêté des livres; un de mes camarades, une église (côté nord), parce qu'il était mon ami; un autre, une église (côté est), je ne sais trop pourquoi. C'est ainsi que mon nom et mes œuvres se répandaient peu à peu dans un public restreint et choisi. Bien entendu que ma tante et Lisabeth avaient eu l'hommage de mes premières offrandes. Ma tante mit la sienne, bien enveloppée de papier de soie, dans son secrétaire, ce qui était un honneur. Lisabeth colla la sienne avec quatre pains à cacheter au papier de tenture de sa chambre, ce qui était un véritable triomphe.

XX

Un jour que nous étions en classe, les fenêtres ouvertes à cause de la chaleur, un spectacle inattendu fit que nous tournâmes tous la tête et que, pendant plus d'un quart d'heure, notre professeur parla dans le désert. A travers la première cour s'avançaient un à un, ou deux à deux, ou par petits groupes, des messieurs tout de noir habillés et cravatés de blanc. Ils avaient l'air très-imposant, et on entendait craquer leurs bottes sur le sable de la cour. Le bruit circula aussitôt d'un bout à l'autre qu'il y avait chez le principal réunion du bureau d'administration.

Parmi les membres du bureau, je reconnus tout de suite M. Robin de la Cloutière. C'était le plus gros et aussi le plus aimable de tous ces messieurs qui passaient; il avait de bons yeux bien fendus et abaissés vers les coins extérieurs, avec des paupières un peu grosses et des sourcils bien fournis. Son double menton reposait à l'aise sur un col bas et sur une cravate blanche un peu lâche. Au bas de ses joues soigneusement rasées se dessinaient une foule de petites fossettes, toutes plus avenantes les unes que les autres.

Je l'avais vu souvent à l'église ou dans les rues de Sainte-Luce, et je l'avais toujours regardé avec une grande admiration, non pas parce qu'il portait du drap fin et qu'il avait une grosse chaîne de montre en or, mais parce qu'il avait la réputation d'être très-bon et très-savant. Sa bibliothèque était citée comme une des meilleures de Sainte-Luce.

Un jour que je m'étais enhardi jusqu'à questionner mon cousin sur l'histoire de l'église de Notre-Dame :

— Ah ! me répondit-il, c'est à M. Robin de la Cloutière qu'il faudrait demander toutes ces choses-là !

Et comme je parlais le soir à ma tante d'aller trouver M. Robin :

— Aller trouver M. Robin ! s'écria-t-elle en joignant les mains de saisissement ; de quoi cela aurait-il l'air, mon Dieu ! Rappelle-toi bien que chacun doit garder son rang, et que nous ne sommes pas pour frayer avec des gens aussi riches.

— Mais, ma tante, on dit que M. Robin n'est pas fier.

— Pas fier, lui ! Regarde-le seulement passer dans la rue, avec son ventre de préfet et sa grosse chaîne d'or ! Pas fier ! eh bien, alors, je demande qu'on me montre comment c'est fait, un homme fier. Du reste, tu peux y aller si tu veux ; tu verras comme tu seras reçu. Il faut avoir voiture pour entrer la tête haute à la Cloutière.

Quelque chose me disait que ma tante se trompait. Puisqu'elle ne me défendait pas d'aller chez M. Robin, je résolus de tenter l'aventure. Mais j'avais encore conservé trop de mon ancienne timidité pour réussir. La première fois, l'avenue de peupliers qui conduit de la grande route à la Cloutière me parut si longue que je n'osai pas m'y engager. La seconde fois, j'allai jusqu'à la grille ; arrivé là, il suffit du son d'un piano et des éclats de rire de plusieurs enfants pour me mettre en déroute : j'allai tout consterné me cacher dans un massif. La troisième fois, on entendait un cliquetis de couteaux et de fourchettes. Je ne suis pas assez indiscret pour déranger des personnes qui dînent. Je me retirai donc à pas de loup. La fois suivante, j'eus peur uniquement parce que j'avais eu peur les fois précédentes. Voilà comment j'avais un si grand désir de parler à M. Robin, et pourquoi je ne lui avais jamais parlé.

Je repensais à tout cela en le voyant traverser la cour ; il nous regardait par la fenêtre avec ses bons grands yeux qui étaient à la fois doux et profonds, comme ceux des bons chiens de grande espèce. Ce n'est peut-être pas assez respectueux, ce que je dis là ; en tous cas, je le dis comme grand éloge et à bonne intention. Voilà l'effet que me produisait son regard. Il allait au petit pas, et de son index et de son pouce faisait sautiller les breloques de sa montre.

XXI

Comme nous sortions de classe, le portier vint me dire de passer au cabinet de M. le principal. Les autres me crièrent : « Amuse-toi bien ! » Quant à moi, j'eus un petit frisson, car d'aussi loin que je pusse me souvenir, je n'étais jamais entré dans ce sanctuaire que pour y être houspillé d'importance.

Lorsque j'entrai, après avoir respectueusement frappé, je vis seulement deux personnes. M. Robin, debout près de la fenêtre, regardait avec beaucoup d'attention quelque chose qui me parut être un dessin. M. Jondelles faisait tourner ses pouces.

— C'est là l'auteur du dessin ? demanda M. Robin en me désignant d'un petit signe de tête.

— Oui, monsieur de la Cloutière, c'est lui-même, répondit M. Jondelles, ne sachant s'il avait à me gronder ou à me féliciter.

M. Robin n'avait probabement rien dit encore qui pût le mettre sur la voie. Provisoirement, il me regarda d'un air sévère, ce qui, de maître à élève, est toujours d'un excellent effet ; du moins, je l'ai entendu dire.

— C'est dessiné avec beaucoup de goût et d'intelligence, dit enfin M. Robin en détachant ses regards du papier, et en les reportant sur moi. Il passa le dessin à M. Jondelles.

Je sentis que je rougissais de plaisir, et un peu aussi d'orgueil. M. Jondelles, hochant la tête à plusieurs reprises en signe d'approbation, m'adresssa, par-dessus la feuille qu'il tenait à la main, une manière de sourire où il y avait tout à la fois de la dignité et de la condescendance.

Je fus heureux, sans doute, de voir M. le principal se relâcher de sa sévérité habituelle ; mais, quand même il n'aurait pas souri, je n'aurais pas eu peur tout de même ; je me sentais sous la protection de M. Robin et de son bon regard.

— Comment t'appelles-tu ? me demanda cet excellent homme.

— Louis Bernier, Monsieur.

— Travailles-tu bien ?

Je regardai tout penaud du côté de M. Jondelles. Sa figure était moins sévère que je ne m'y serais attendu. Au lieu de répondre *mal !* ou *très-mal !* comme je m'y attendais :

— Euh ! euh ! dit-il, cet élève a traîné longtemps, mais il commence à aller mieux.

Cette fois, je l'aurais embrassé, car je ne puis dire quel chagrin cela m'aurait fait d'être traité de « cancre » devant M. Robin. J'étais tenté de croire que M. Jondelles subissait sa bienfaisante influence, comme je la ressentais moi-même.

— Aimerais-tu à devenir un artiste ? reprit M. Robin en me regardant avec bienveillance ?

— Je ne crois pas, Monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais que cela ferait de la peine à ma tante.

— Bien ! bien ! n'en parlons plus.

Il dit alors quelques mots à l'oreille de M. Jondelles, qui lui répondit à voix basse. Revenant ensuite à moi, le voilà qui se met à me parler avec tant de bonté et d'ouverture de cœur, que je ne me sens nullement embarrassé de lui répondre. Oui, en présence de M. Jondelles et de son bonnet brodé, en présence de toutes ses paperasses administratives, en présence des cartons verts aux boucles de cuivre si brillantes, je ris, je parle, je raconte, je redis, comme je l'avais fait aux deux artistes, mes vœux, mes désirs, mes espérances. M. Robin s'amusait beaucoup. M. Jondelles paraissait tout surpris, comme quelqu'un qui tout d'un coup entendrait parler un muet. C'était la seconde fois qu'une parole sympathique et intelligente ouvrait mon cœur, si longtemps fermé. La conclusion de notre entretien fut que M. Robin mit à ma disposition ses conseils, ses livres, et même certains documents inédits dont il parlait avec une véritable complaisance. Il m'imposait seulement comme condition de bien savoir mon Histoire, et de devenir assez fort en latin pour comprendre sans difficulté un certain nombre de documents qui n'avaient jamais été traduits.

XXII

Quand je parlai le soir à ma tante, de ce qui était arrivé dans la matinée, elle secoua la tête d'un air de doute, et dit, pour ne pas se compromettre, qu'il faudrait voir.

Quant à moi, je me mis au travail avec une ardeur extrême, ce qui ne m'empêchait pas d'avoir encore de fréquents accès de dégoût. C'est seulement dans les romans que les défauts se corrigent tout d'un coup, ou même se tournent en qualités. Dans la vie réelle, la transition est plus lente et plus pénible. Je m'en aperçus bien vite.

Certains devoirs ne me causaient pas trop d'ennui, mais

enfin ils m'en causaient encore. D'autres me semblaient si franchement ennuyeux et inutiles, que je les voyais arriver avec effroi, avec leurs fautes prévues d'avance et la lourde corvée de les faire. Quand approchait l'étude consacrée à ces devoirs-là, toute la fin de ma récréation était gâtée par l'appréhension. Je tâchais de réagir; je tirais vivement mes livres de ma case, je mettais mes bouts de manches avec empressement; enfin je tâchais de me donner le change à moi-même en prenant un air très-actif et très-affairé. Courage de poltron. Je voyais d'avance le coin où s'embusquait l'ennemi pour fondre sur moi et pour me tenir trop fidèle compagnie jusqu'au bout. Les dix premières minutes étaient dures à passer; j'étais toujours tenté de bâcler mon devoir, afin de n'en plus entendre parler. Alors je me souvenais de ma promesse, et cela me donnait un peu de honte, à défaut de courage. J'avais découvert par quelques expériences heureuses que la volonté est bien réellement une force irrésistible. Je tâchais donc de vouloir, mais là, fermement. Il est bien vrai que quand le dégoût était trop fort, il me semblait que cette fois-là, par exception, la volonté n'y pourrait rien; je tenais bon cependant par entêtement plutôt que par confiance.

Toutes les fois que j'ai eu ce courage désespéré des dix premières minutes, j'ai triomphé de la difficulté. Le reste allait tout seul, et j'étais presque toujours surpris d'avoir eu peur à distance d'un effort qui, une fois fait, me paraissait si peu de chose. Peu à peu je pris confiance: le souvenir des succès de volonté que j'avais déjà obtenus me donnait, en présence de l'obstacle, une force nouvelle, et diminuait de moitié l'effort et la lutte.

On apprend vite quand on a la ferme volonté d'apprendre. M. Jondelles me cita bientôt parmi les bons élèves qui feraient honneur au collége de Sainte-Luce. Seulement, je vis avec surprise qu'il attribuait le succès de ma conversion à une certaine méthode d'éducation qu'il prétendait avoir inventée. J'ai bien peur que cette prétendue méthode n'ait jamais existé que dans son imagination. Sa méthode, s'il en avait une, était celle des chiquenaudes et de l'intimidation. Or, ce qui m'avait tiré de mon apathie et de mon indifférence, ce n'était pas la terreur et la contrainte, c'étaient les marques d'estime et les bonnes paroles des deux artistes et de M. Robin.

Ce n'est pas pour rien que je me suis étendu sur ces réflexions. En songeant à ce que j'ai été pendant bien longtemps et à ce que je suis devenu, je ne puis m'empêcher de me dire : Que de cancres sont restés cancres à tout jamais, parce que personne n'a su découvrir le ressort qui les pouvait mouvoir, et il y en a toujours un! Que d'éducateurs de la jeunesse ont échoué dans leur tâche, faute d'avoir connu et pratiqué cette maxime : Avec un enfant, quand tout est désespéré, il y a encore de l'espoir. Ce que je dis là n'est pas bien neuf, je le sais, mais il est bon de le redire de temps en temps.

Quant au cancres eux-mêmes, à l'honorable confrérie desquels j'ai appartenu si longtemps, je leur dirai : « Il n'est pas de paresseux endurci qui ne soit par moments dégoûté de son métier. Saisissez un de ces moments, ne fût-ce que par curiosité; faites l'expérience que j'ai faite moi-même. Ayez le courage des dix premières minutes. C'est là que le démon de la paresse vous guette, c'est là le moment critique. »

Si je recommande cet effort, c'est qu'il m'a réussi; il m'a si bien réussi, qu'un jour d'inspection générale, M. Jondelles fut si content de moi qu'il me serra la main. Oui il me serra la main!

La suite à la prochaine livraison.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 3, 45.

TENTATIVES DE RETOUR DANS PARIS ASSIÉGÉ.

L'entreprise qui a été tentée par quelques aéronautes, consistant à partir en ballon d'une ville de France pour rentrer à Paris, offrait des difficultés considérables. Mais si grands qu'aient été les obstacles, ils n'ont pas été considérés comme insurmontables, et si l'on avait essayé de les franchir avec plus de persistance, il est probable qu'on eût réussi à faire tomber un aérostat au milieu de la capitale investie.

Un grand nombre de projets ont été proposés pour résoudre ce problème périlleux; mais voici celui qui nous a paru le plus pratique, d'après l'avis de météorologistes émérites et d'aéronautes rompus à la manœuvre des ballons. M. G. Tissandier, qui, en compagnie de son frère, a entrepris deux fois le voyage dans des conditions émouvantes, décrit lui-même le plan qui a été arrêté par la commission scientifique de Tours :

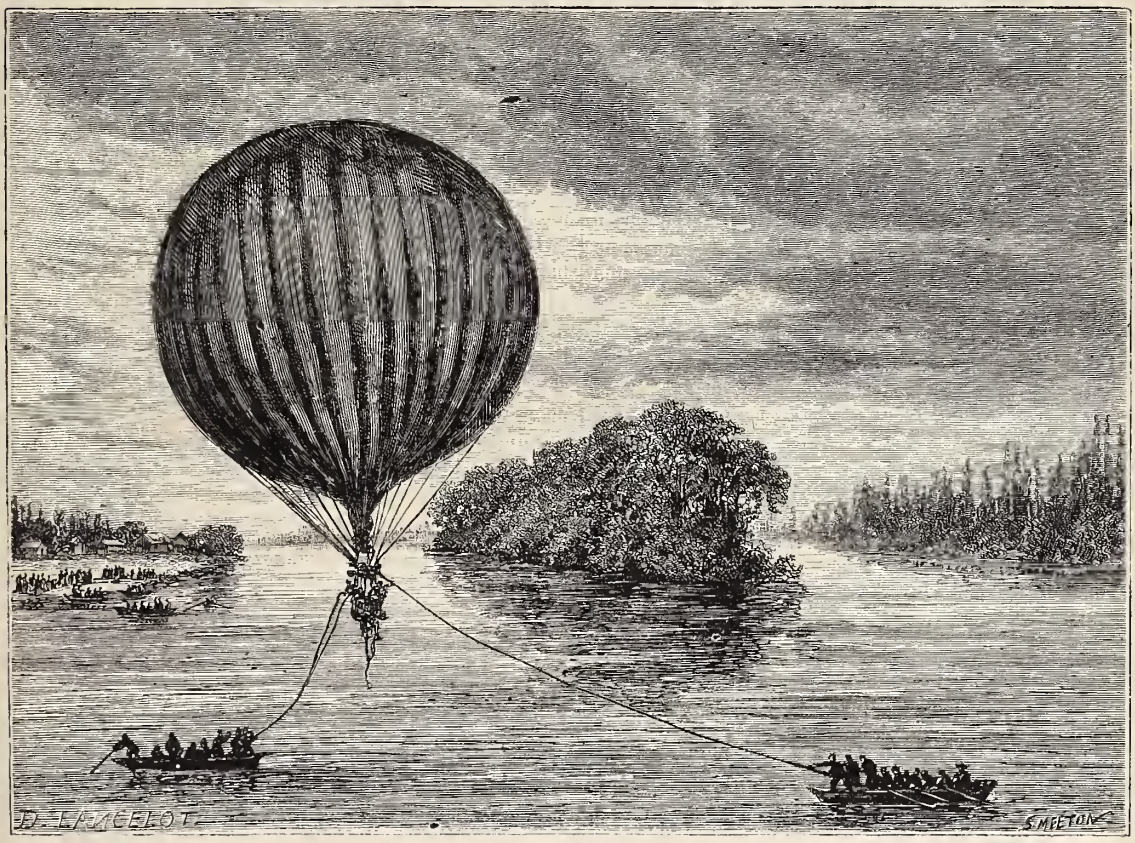
« On va envoyer des ballons et des aéronautes à Orléans, à Chartres, à Évreux, à Dreux, à Rouen, à Amiens, dans toutes les villes non occupées par l'ennemi, dans toutes celles qui sont proches de Paris et où le gaz de l'éclairage ne fait pas défaut. Chaque aéronaute aura une bonne boussole, et, connaissant l'angle de route vers Paris, observera les nuages tous les matins, au moyen d'une glace horizontale fixe, où sera tracée une ligne se dirigeant au centre de Paris. Quand il verra les nuages marcher suivant cette ligne, c'est-à-dire quand la masse d'air supérieure se dirigera sur Paris, il gonflera son ballon à la hâte, demandera à Tours, par le télégraphe, des instructions, des dépêches, et il partira. Son point de départ est à vingt lieues de Paris environ; il va chercher une ville qui, en y comprenant les forts, offre une étendue de plusieurs lieues : n'a-t-il pas bien des chances de la rencontrer dans ces circonstances spéciales? S'il passe à côté de la capitale, il continuera son voyage et descendra plus loin, en dehors des lignes prussiennes. Quand le vent sera du nord, le ballon d'Amiens pourra partir; lorsqu'il soufflera du sud ou de l'ouest, les aérostats d'Orléans et de Dreux se trouveront prêts. Avec une douzaine de stations échelonnées sur plusieurs lignes de la rose des vents, les tentatives seront nombreuses. L'une d'elles aura de grandes chances de succès, surtout si la persévérance ne fait pas défaut et si l'on ne craint pas de renouveler fréquemment les voyages. Si un ballon est assez heureux pour passer au-dessus de Paris, il descendra dans l'enceinte des forts. Là, la campagne est suffisamment étendue pour que l'atterrissage soit facile. Au pis aller, il pourra risquer la descente sur les toits, si le vent n'est pas trop rapide. Enfin, s'il manque l'entrée, il aura la sortie pour lui, où de nouveaux forts le protégeront. Dans tous les cas, il lui sera possible de lancer par-dessus bord des lettres et des dépêches. »

Une première tentative fut faite à Chartres par M. Révilliod; mais cet aéronaute dut s'échapper de la ville, avec son matériel aérostatique, à l'arrivée des Prussiens. MM. Albert et Gaston Tissandier furent envoyés au Mans avec le ballon *le Jean-Bart*, cubant 2 000 mètres : ils attendirent pendant un grand nombre de jours le vent sud-ouest favorable à l'ascension; mais les circonstances atmosphériques ne leur vinrent pas en aide. Pendant cet intervalle de temps, le projet primitif dut être modifié. Les armées prussiennes s'avançaient autour de Paris dans toutes les directions; elles s'emparaient d'Orléans, de Rouen, de Dreux, d'Amiens, des villes mêmes où les as-

censions devaient s'exécuter : le départ aérien qu'il était possible de tenter avec quelque chance de succès à vingt lieues de Paris devenait chimérique à une distance beaucoup plus grande de la capitale. Toutefois MM. Tissandier, encouragés par le gouvernement de Tours, se rendirent à Rouen avec l'aérostat *le Jean-Bart*, et ils eurent l'honneur d'entreprendre deux voyages aériens dans des conditions vraiment dramatiques : ils purent s'élever dans les airs avec un vent favorable, s'avancer au-dessus des nuages dans la direction de Paris; mais les courants atmosphériques, si variables en automne, devaient les éloigner bientôt du bon chemin.

Le ballon *le Jean-Bart*, gonflé à Rouen par les soins de MM. Tissandier, attendait un moment propice pour gravir les hautes régions de l'air. Le 7 novembre, à six heures du matin, les aéronautes constatent à leur grande joie que le vent est plein nord-ouest et qu'il souffle en droite ligne dans la direction de Paris. Des ballons d'essai sont lancés dans l'atmosphère; ils s'éloignent de Rouen vers le sud-est, vers la ville assiégée!

A onze heures précises, MM. Tissandier s'élèvent tous les deux dans les airs, salués par les applaudissements et les vœux d'une foule considérable. Ils emportent avec eux deux cent cinquante kilogrammes de lettres envoyées de



Descente du *Jean-Bart* près de Jumiéges. — Dessin de Lancelot, d'après un croquis de M. A. Tissandier.

tous les points de la France à l'adresse de la ville assiégée.

Le ballon *le Jean-Bart*, en quittant l'île Lacroix où il s'est gonflé, passe au-dessus des gazomètres de l'usine; puis on le voit planer au-dessus du clocheton de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, située en droite ligne dans la direction de Paris. Tout le monde est ému à la vue de cet aérostat qui se dirige dans la voie tant désirée. Malheureusement le vent est très-faible, le navire aérien marche lentement, et, par surcroît de malheur, le ciel se couvre, un épais brouillard se lève et cache le *Jean-Bart* aux regards de tous.

Les aéronautes se trouvent à dix-huit cents mètres d'altitude, plongés dans des vapeurs atmosphériques tellement compactes, tellement épaisses, qu'ils perdent de vue l'aérostat qui les soutient dans les plages aériennes; ils se trouvent noyés pendant deux longues heures dans une brume obscure, sans savoir où ils vont, ignorant quel dénouement les attend.

Après un temps si long, MM. Tissandier se décident à revenir près du sol; ils constatent alors à leur grand regret que le vent a changé de direction; la Seine, qui devait être toujours à la droite de leur route s'ils avaient continué à marcher vers Paris, est bien loin à leur gauche : les courants aériens soufflant maintenant du nord, les aéronautes se décident à descendre. Ils tombent aux avant-postes des mobiles français; à un kilomètre plus loin, c'était au milieu des lignes prussiennes qu'ils allaient atterrir!

Le temps est calme, l'air est peu agité; le *Jean-Bart* n'est pas dégonflé. MM. Tissandier, qui apprennent que le lieu de leur atterrissage est situé en face des Andelys, se font remorquer dans leur ballon, traîné à l'état captif par une centaine de paysans, jusqu'au village de Pose, où ils trouveront un petit gazomètre capable de fournir une ration de gaz à leur ballon.

Le lendemain, le vent de terre souffle du sud-est; mais en considérant les nuages qui planent dans les hautes régions de l'air, on constate qu'ils paraissent se diriger dans une direction opposée : ils semblent marcher à peu près dans la route de Paris.

MM. Tissandier, dans le feu de l'action, se décident à tenter un nouveau voyage à de grandes hauteurs. Ils

s'élancent dans les airs à quatre heures trente minutes de l'après-midi.

A trois mille mètres de hauteur, ils assistent à l'incomparable spectacle du coucher du soleil. Mille rayons étincelants, brillant de couleurs ardentes, illuminent le massif des vapeurs aériennes, qui s'étendent à l'horizon comme une mer de glace ou comme des mamelons couverts de neige. Bientôt l'astre disparaît, et, de l'autre côté du ciel, la lune, à la lueur argentée, vient changer subitement la scène de l'atmosphère; mais ses rayons ne suffisent plus à guider assez sûrement les aéronautes. A une hauteur considérable, ils cessent de voir la terre, et ignorent leur route. Ils sont contraints de revenir à proximité du sol, où le vent sud-est inférieur les entraîne dans la direction de la mer. La nuit est froide, l'air est glacial, et le thermomètre descend dans la nacelle jusqu'à 14 degrés au-dessous de zéro.

Les aéronautes, engourdis par le froid, attendent que le vent les dirige vers une terre hospitalière où ils pourront jeter leur ancre, car ils ont dû renoncer encore à l'espoir de se diriger vers la capitale investie. Le *Jean-Bart* traverse successivement cinq fois la Seine, qui serpente les campagnes aux environs de Rouen; mais les aéronautes ne voient sous leurs pieds que des forêts épaisses, où pas une plaine ne s'offre à leurs regards.

Bientôt ils planent au-dessus de Jumiéges, et l'aérostat est suspendu à 100 mètres à peine au-dessus du fleuve. Devant lui se dressent d'énormes falaises, et au delà la forêt de Bretonne s'étend jusqu'à la mer. Pas un moment n'est laissé à l'hésitation. Il faut descendre au milieu du fleuve, fort large en cet endroit. MM. Tissandier donnent un violent coup de soupape; le *Jean-Bart* descend et vient planer à quelques mètres au-dessus de la surface de l'eau, où il reste presque immobile. Notre gravure représente cet épisode. Des cordes traînantes sont jetées dans le fleuve; les habitants du village d'Heurtrauville se précipitent dans des barques; ils accourent à l'aide des voyageurs, et ramènent l'aérostat sur le rivage.

Ces tentatives aériennes n'ont pas réussi; mais elles eussent été plus favorables si elles avaient été renouvelées sur un grand nombre de points tout autour de Paris, selon le projet primitif. Toutefois, si les aéronautes ont échoué, quelques hardis courriers à pied sont parvenus à percer les lignes de l'investissement. Ceux-là sont rares, et plusieurs d'entre eux ont payé de leur vie leur dévouement. Mais ce que les ballons et les hommes n'ont pu faire, les pigeons voyageurs, doués d'un instinct si merveilleux, l'ont accompli. *La suite à une autre livraison.*

UNE BOITE A MUSIQUE.

Voy. t. V, 1837, p. 310, *le Clavecin de Raisin.*

Parmi les boîtes à surprise dont on a gardé le souvenir, il serait difficile peut-être d'en citer une qui eût, en son temps, causé plus d'émotion que celle dont nous allons parler.

Cette boîte fut imaginée, vers 1662, par un organiste champenois très-avisé en dépit du proverbe, et qui fit fortune avec son invention. Il s'appelait Raisin et habitait Troyes. Sa bonne étoile l'avait rendu père de quatre jeunes enfants, les plus jolis, les plus intelligents du monde. Il y avait justement, pour rendre leur réunion plus charmante, deux garçons et deux filles. Ce Raisin, qui était un fort bon musicien, leur apprit, dès qu'ils surent marcher, à jouer de l'épinette, et ils y firent preuve bientôt d'une très-grande habileté; l'épinette était, comme on sait, le clavecin primitif, lequel clavecin est lui-même devenu plus tard le piano. Raisin se résolut donc à tirer parti du talent si précoce de ses enfants, et, pour rendre le spectacle encore plus surprenant, voici de quoi il s'avisa.

Il fit faire une épinette à trois claviers, puis avec cette épinette, avec sa femme et ses quatre petits artistes, il vint à Paris s'établir à la foire Saint-Germain. De superbes affiches furent collées dans la ville; elles annonçaient un mécanisme incomparable au moyen duquel un clavecin jouait de lui-même tous les airs qui lui étaient demandés.

On courut voir ce prodige; l'aîné des garçons et l'une de ses petites sœurs, la plus jolie, qui s'appelait Babet, se mettaient chacun à son clavier, jouaient ensemble une pièce, puis ils levaient les bras en l'air. Alors le troisième clavier se mettait de lui-même à répéter le morceau.

Enfin les deux enfants s'éloignaient; Raisin le père ouvrait à deux battants son clavecin rempli des rouages les plus compliqués; puis, lorsqu'on en avait bien visité l'intérieur, il le refermait; le ressort était ensuite monté à grand bruit, comme une horloge, à l'aide d'une grosse clef. Aussitôt chacun des spectateurs désignait un air, et le clavecin docile se mettait à jouer très-exactement.

Beaucoup de gens se disaient à l'oreille qu'il pourrait bien y avoir là quelque diablerie.

Louis XIV voulut voir cette merveille. Le clavecin mécanique fut transporté à Versailles, et devant toute la cour l'expérience eut lieu. Le clavecin était en train de jouer une courante très en vogue en ce temps-là, lorsque tout à coup on vit pâlir et frémir le roi. Sa Majesté était prise de peur; il fallut que Raisin immédiatement fît taire sa musique. Mais la colère avait succédé à la terreur dans l'âme du monarque : il ordonna sur-le-champ de briser l'épinette, ce qui fut fait aussitôt; et l'on en vit sortir un enfant de cinq ans, beau comme un ange. Les dames le comblèrent de caresses et de friandises, et Sa Majesté put voir qu'il n'y avait là aucun sortilége.

Raisin, à la foire suivante, voulut renouveler le spectacle de son épinette; mais le secret en était connu; d'ailleurs le petit garçon grandissait, grandissait à vue d'œil, et bientôt il serait impossible de l'enfermer dans la boîte. Le père résolut donc d'organiser avec ses enfants un autre genre de curiosité; il leur fit jouer la comédie : deux petites pièces très-drôles furent composées pour la troupe enfantine, l'une intitulée *Tricassin rival*, et l'autre *l'Andouille de Troyes*. Les charmants comédiens y furent si applaudis qu'ils obtinrent le titre de *comédiens de M. le Dauphin*.

Cette histoire eut une suite très-singulière et que voici :

Il y avait alors à Villejuif un orphelin d'une dizaine d'années dont on ne savait que faire : il était joli, disait bien les vers; on le fit entrer dans la jeune troupe, et il ne tarda pas à y prendre la première place. Cet orphelin était le petit Baron, qui devait devenir plus tard le plus grand comédien de son temps et peut-être de tous les temps. Talma seul semble l'avoir égalé quelquefois; mais Talma eut un répertoire moins varié, et ne fut pas, en outre, comme Baron, un très-spirituel auteur dramatique.

Cependant Raisin était mort, et sa veuve avait installé son théâtre d'enfants dans l'ancien hôtel Guénégaud. Elle y gagna beaucoup d'argent, dit-on; mais, désireuse de faire applaudir sa troupe en province, elle alla s'établir à Rouen. Malheureusement, dans la patrie de Corneille, on goûta peu les *comédiens de M. le Dauphin*, et la Raisin y mangea toutes ses économies.

Ruinée tout à fait, elle revint à Paris. Mais où trouver une salle sans argent?

Molière était alors au plus haut de sa gloire et de sa

fortune. Parmi les comédiens, il était surtout célèbre par sa bonté. La Raisin le pria de lui prêter sa salle pour trois jours. Molière y consentit. Elle annonça donc à grand bruit son petit prodige. Le succès fut tel, en effet, que la directrice fit en ces trois représentations sept à huit mille francs. Tout le monde sait la suite : Molière, ravi du talent de l'enfant, l'adopta, l'éleva comme son propre fils. Mais la suite des aventures du petit Baron n'aurait plus trait à l'histoire de la boîte à musique. Revenons-y donc, à cette histoire, et, pour la terminer, constatons que celui des petits Raisin qui avait été trouvé dans la fameuse boîte en présence du roi devint, lui aussi, un excellent acteur.

Toutes les boîtes à surprise n'ont pas une si longue histoire.

MUSÉE DE L'INDUSTRIE, A BRUXELLES. ÉCOLES INDUSTRIELLES.

Ce Musée, réorganisé par arrêté du 14 octobre 1869, comprend :

1° Une école industrielle ;
2° Un laboratoire de physique et de chimie ;
3° Une bibliothèque technologique ;
4° Une bibliothèque des arts industriels ;
5° Une collection de géologie pratique ;
6° Une salle d'exposition pour les produits nouveaux et un local pour l'essai des appareils perfectionnés.

Des professeurs y font des conférences sur l'industrie, et la direction de l'école publie un recueil mensuel intitulé : *Bulletion du Musée de l'industrie de Belgique*

Il existe des écoles industrielles dans toutes les villes principales de Belgique.

MODESTIE.

Tendez à la perfection, mais évitez l'amour-propre. Un homme ne peut trop aimer ce qui donne de la réputation, mais il ne faut pas séparer ce goût de la modestie. Parlons bien, écrivons bien, dans la seule vue d'être agréables aux autres et d'être raisonnablement contents de nous-mêmes, c'est assez pour être heureux. Celui qui parle et qui écrit bien peut-il s'en enorgueillir, s'il pense que mille gens valent mieux que lui et que son mérite vient d'en haut? *Traité du vrai mérite de l'homme.*

BOISGUILLEBERT
ET LA LIBERTÉ DU COMMERCE, EN 1701.

Très-peu de personnes, il y a trente ans, connaissaient Boisguillebert ; et voilà que sa réputation, réveillée tout à coup, s'affermit de jour en jour. Rouen, sa ville natale, vient de donner son nom à l'une de ses rues. Parent de Fontenelle et de Corneille, il fut en France, avec Vauban, un des créateurs de l'économie politique. Son admirable enquête sur la situation du royaume, publiée dans les dernières années du règne de Louis XIV, qu'il intitula hardiment *Détail de la France*, et qui lui valut l'exil, est une œuvre dont l'importance est aujourd'hui parfaitement appréciée. La disgrâce du courageux magistrat, exilé seulement en Auvergne, fut heureusement de courte durée, et il fut bientôt réintégré dans ses fonctions aux applaudissements de la population rouennaise. Cependant les notables commerçants de la ville se montrèrent en désaccord avec lui sur plusieurs points traités dans le *Détail de la France.*

Boisguillebert admettait en principe la liberté du commerce ; Chamillard, qui était arrivé au ministère peu de temps après la publication du *Détail*, mit à l'étude la question soulevée par Boisguillebert.

Ces faits, très-importants au point de vue de l'histoire commerciale, étaient à peu près tombés dans l'oubli ; mais un professeur de la Faculté des lettres de Caen, M. J. Denis, il y a trois ou quatre ans, remettait en lumière ce curieux épisode. Or voici en quels termes M. J. Denis rapporte ce qui eut lieu à cette occasion :

« Le ministre (Chamillard) fit ordonner, en 1701, l'établissement d'un conseil général du commerce, composé de quatre conseillers d'État, de deux maîtres des requêtes et de douze des principaux commerçants du royaume.

» Les délégués du commerce remirent bientôt au conseil des mémoires où sont franchement débattus les avantages et les inconvénients de la liberté commerciale. Nous avons encore neuf de ces mémoires. *Un seul*, celui des délégués de Rouen, se prononce pour le système prohibitif ; les autres (ceux des délégués de Dunkerque, de Nantes, de la Rochelle, de Bordeaux, de Bayonne, du Languedoc, de Lyon et de Lille) sont hostiles au régime de Colbert, et, sans traiter la question générale de la production et des finances, comme Boisguillebert, confirment une partie de ses vues.

« Il faut, y est-il dit, revenir de la maxime de M. Col-
» bert, qui prétendait que la France peut se passer de tout
» le monde. C'est aller contre la nature et contre les dé-
» crets de la Providence, qui a distribué des dons différents
» aux peuples différents, pour les obliger à entretenir un
» commerce réciproque, à se rechercher, à s'entr'aimer,
» par un échange mutuel des biens qu'ils possèdent, et à
» former des relations d'amour, au lieu de ces haines
» qu'entretient la guerre commerciale des tarifs.

» Voilà l'origine du commerce et ce qui le perfectionne.
» Ce n'est plus un commerce que de fournir nos denrées
» et nos manufactures aux étrangers, et de ne tirer d'eux
» que de l'argent. Les étrangers nous renvoient guerre
» pour guerre. Nous repoussons leurs marchandises, ils
» repoussent les nôtres ; et nos manufactures n'en souffrent
» pas moins que notre agriculture, qui n'a plus de débou-
» chés pour le surplus de ses denrées. C'est la liberté qui
» est l'âme et l'élément de tout commerce ; c'est le défaut
» de liberté qui cause l'extrême abaissement où le com-
» merce est actuellement réduit. Qu'on favorise nos pro-
» duits par des taxes modiques sur ceux des étrangers, on
» le conçoit. Mais lorsqu'une manufacture est née viable,
» qu'elle peut écouler ses produits sur les marchés soit du
» dedans, soit du dehors, elle n'a pas besoin d'être ap-
» puyée par des impositions et de grands droits ; que si elle
» ne peut s'établir et subsister avec des droits modiques,
» elle doit être considérée comme voulant s'enrichir aux
» dépens du public. »

Ainsi parlaient, en 1701, les représentants du commerce de huit des plus grandes villes de France : Rouen seul fit résistance aux doctrines libérales qui pourtant avaient été pour la première fois exprimées par un de ses magistrats, par un homme qu'elle-même portait en triomphe à son retour d'exil.

Il est vraiment curieux que la liberté du commerce ait eu pour premier promoteur un Rouennais (un parent de Corneille !), et que les résistances à cette doctrine aient été dès son origine plus vives à Rouen que partout ailleurs.

Quant à Boisguillebert, on peut dire que dès l'origine aussi il entrevit les vraies lois de l'économie politique. Mais il devança de si loin ses contemporains qu'il n'a pas fallu moins de cent cinquante ans pour que son livre puisse être réellement compris.

Ses œuvres, publiées il y a quelques années dans la collection des Économistes français, demanderaient à être détachées et publiées à part.

M. J. Denis, du reste, en donne une analyse dans le travail dont nous avons parlé, et qu'on peut lire dans les *Mémoires de l'Académie de Caen.* (1)

CONSERVATION DES VIANDES.

Le problème de la conservation des viandes est un de ceux qui sont le plus dignes de fixer l'attention des chimistes ; sa solution offrirait une importance considérable et permettrait d'utiliser les matières comestibles de pays lointains : celles-ci sont souvent perdues pour tout le monde, en raison de la difficulté des transports, pendant la durée desquels elles ont le temps d'être complétement putréfiées. On sait que l'altération d'une substance organique telle que la viande exige une certaine quantité de chaleur, et que la fermentation devient impossible au-dessous d'une certaine température. L'emploi de la glace mise en fragments autour de viandes fraîches ou de poissons, permet de conserver ces aliments pendant un temps d'une assez longue durée. En Russie et dans les régions sibériennes, on tue au commencement de l'hiver les bestiaux destinés à l'alimentation, on les gèle, le froid les préserve de la décomposition ; on parvient ainsi à économiser la nourriture qu'il aurait fallu dépenser pendant les mois de l'hiver. On a trouvé en Sibérie des éléphants fossiles, des mammouths, admirablement conservés dans la glace ; les cadavres de ces animaux antédiluviens, emprisonnés dans une enveloppe glacée pendant des milliers de siècles, présentaient une chair aussi fraîche que celle de la bête qui vient de tomber sous le plomb du chasseur.

Mais la glace, qui est un précieux agent de conservation des viandes, ne peut pas être employée d'une manière efficace, puisqu'elle fond et qu'elle retourne à l'état d'eau sous l'influence de la chaleur. On a dû s'efforcer de trouver d'autres procédés. Nous nous bornerons à parler de ceux que tout le monde peut utiliser d'une manière pratique.

Voici comment on peut, dans les ménages, conserver les viandes cuites : On prend une volaille, des perdreaux, des poulets, etc.; on les soumet à la cuisson, et on les place dans une terrine que l'on remplit de graisse fondue. Le tout est chauffé pendant une heure environ, afin de chasser l'air contenu interposé entre les fragments de matière grasse. Cela fait, on couvre la terrine d'un couvercle, et quand le tout est refroidi, on bouche les interstices du couvercle en y collant des bandelettes de papier. Dans ces conditions, une viande cuite peut facilement se conserver pendant un an au moins, si l'opération a été habilement exécutée.

Parmi les procédés signalés dans ces derniers temps, nous mentionnerons l'emploi de l'acide phénique, cet agent antiseptique dont les usages se sont rapidement multipliés. On prend un tonneau, et on le remplit de couches alternatives de la viande crue à conserver et de charbon concassé imbibé d'une solution d'acide phénique au millième. Notre figure représente la disposition de l'appareil : les couches de viandes A, A′, A″, sont séparées par des couches de charbon phéniqué B, B′, B″. Dans ce mode d'emballage, il est indispensable d'envelopper préalablement les morceaux de viande d'une toile légère qui les préserve du contact du charbon pulvérisé. Dans ces conditions, si le baril a été hermétiquement rempli de viande et de charbon phéniqué, la conservation sera au moins de la durée d'une année entière.

On a encore proposé, parmi les méthodes vraiment pratiques, de couvrir la viande d'une couche de paraffine qui la préserve du contact de l'air. On fait fondre la paraffine, on y plonge la matière organique qui se recouvre d'une couche protectrice ; elle se solidifie par le refroidissement, et la viande ainsi munie d'une sorte de carapace est garantie de la décomposition.

D'autres systèmes ont été proposés pour le transport en grand des viandes de l'Amérique et de l'Australie ; mais nous ne signalons ici que des procédés faciles à exécuter pour tout le monde sur une petite échelle.

Depuis un temps immémorial une autre méthode est pratiquée dans les fermes du Haut-Rhin, du Bas-Rhin, de la Haute-Saône et du Jura. Elle permet de conserver la viande *pendant huit jours*, même à l'époque des plus fortes chaleurs ; ce qui est bien suffisant, puisque les bouchers de campagne mettent en vente de la viande fraîche une fois par semaine, dans les pays les plus éloignés des grands centres.

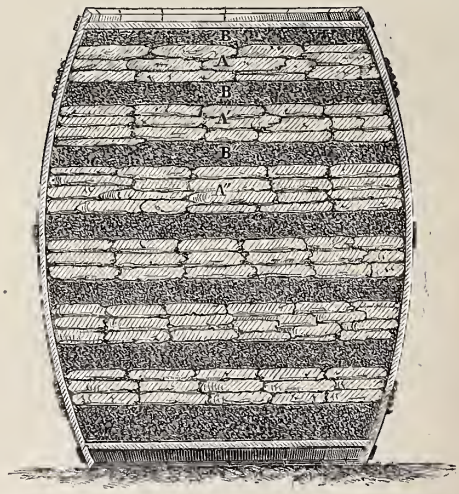
Le procédé est aussi simple qu'on puisse le désirer.

Dans une grande terrine on verse du lait écrémé, de la traite de la veille ou même plus ancien. Si le lait est caillé, il ne faut pas s'en inquiéter.

On plonge dans le lait, caillé ou non, les morceaux de viande à conserver. On les charge de pierres bien propres, de manière à les forcer à plonger. Cette précaution est essentielle, aucune partie de la viande ne devant être en contact avec l'air. Au moment de faire usage de la viande, on la passe à l'eau et on l'essore dans un linge.

Bien loin de contracter aucun mauvais goût, la viande s'améliore plutôt par l'action du lait écrémé. Ainsi le veau devient plus blanc et plus savoureux, comme les étrangers ont pu souvent le constater dans les fermes de la Haute-Saône.

Le lait écrémé qui a servi à la conservation de la viande est distribué aux porcs ou à la volaille, après addition de son ou de pommes de terre écrasées.



Appareil pour la conservation des viandes.

La méthode que nous venons d'indiquer est citée dans les *Leçons de chimie élémentaire* de M. Girardin. L'auteur de ce livre n'en donne aucune explication au point de vue chimique. Pour savoir comment agit le lait dans ce cas, il faudrait entreprendre une série d'essais sur chacune des substances qui entrent dans la composition du lait. On arriverait ainsi à déterminer quelle est celle qui joue le rôle d'agent conservateur.

(1) Le livre qui met le mieux à même d'apprécier la vie et les travaux de ce grand citoyen, est celui que vient de publier M. Félix Cadet sous le titre : *Pierre de Boisguilbert, précurseur des économistes*, ouvrage couronné par l'Institut.

TORCELLO.

Torcello. — Dessin de H. Clerget.

L'île de Torcello est située au nord-est et à environ dix kilomètres de Venise. C'est une des plus petites îles de la lagune vénitienne, mais aussi l'une des plus intéressantes par son histoire et ses monuments.

Un voyageur qui ferait un séjour de plusieurs mois à Venise ne devrait pas manquer de parcourir en barque le grand estuaire qui s'étend entre les 45°.10 et 45°.30 de latitude septentrionale et les 29°.47 et 30°.20 de longitude orientale. On peut lui promettre que cette exploration serait pour lui une source de beaucoup d'impressions nouvelles, curieuses et utiles, et qu'il n'aurait point à regretter sa peine, à moins d'être de ces gens qui ne goûtent aucun plaisir en voyage s'ils ne sont assurés pour chaque soir d'un excellent repas et d'un bon lit. Aux environs de Venise, cela ne se trouve guère.

Qui pourrait voir du haut de la nacelle d'un ballon, par exemple, la lagune vénitienne, serait frappé de l'aspect de ce vaste espace tout parsemé de lacs, de bas-fonds, de bancs de sable, de canaux bordés de poteaux. En regardant avec plus d'attention, il apercevrait des villes, des bourgs, d'élégants édifices, des prairies, des vergers; il ne serait pas moins étonné de toute l'activité qui règne dans cet étrange pays : ici, en grand nombre, des pêcheurs, là des maraîchers, ailleurs des fabriques, le travail partout. Car, bien que les habitants divisent l'estuaire en lagune vivante (*viva*) et lagune morte, pour distinguer la partie la plus habitée et la plus voisine de l'Adriatique de celle qui se rapproche le plus de la terre ferme, et où sont les lacs salés et d'eau douce qu'on appelle aussi les « vallées de pêche », le mouvement, surtout à certaines époques, est vraiment de toutes parts extraordinaire. La pêche et la chasse sur ces lacs fournissent de poisson et de gibier non-seulement Venise, mais les provinces voisines. En certains endroits la pêche est libre; on l'appelle *vagantiva;* c'est celle de milliers de pêcheurs qui, en observant toutefois quelques règles, exploitent pendant tout le cours de l'année les lagunes ouvertes et les canaux. Ils sont fort habiles; leurs procédés sont très-variés, les espèces diverses de poissons étant nombreuses. Mais l'art est plus particulièrement remarquable dans les vallées de propriété privée, où se font les grandes pêches d'après des aménagements très-ingénieux qu'a enseignés l'expérience de bien des siècles : ce sont, à vrai dire, pour la plupart, d'immenses viviers ou établissements de pisciculture d'un très-riche produit.

Les limites de l'estuaire du côté de l'Adriatique ne méritent pas moins l'attention du voyageur. Ce littoral, qui ferme la lagune et la protége contre les tempêtes, est percé de cinq ports, qui sont, à partir du sud, ceux de Chioggia, de Malamocco, du Lido, de Sant-Erasmo et des Tre-Porti. Leur importance relative les fait classer dans cet ordre différent : Malamocco, Chioggia (c'est entre ces deux ports que s'étend la célèbre digue de marbre que nous avons déjà décrite) [1], le Lido, les Tre-Porti et Sant-

[1] T. XXVII, 1859, p. 292.

Erasmo, où ne peuvent pénétrer que les petits bateaux à marée haute.

Mais revenons à Torcello, qui est notre sujet principal. On s'y rend de Venise facilement dans une gondole à quatre rameurs, et il suffit d'une demi-journée pour cette excursion; mais il ne faut pas s'arrêter en chemin, à Murano pour étudier les verreries, à Burano pour voir fabriquer les dentelles; le mieux est de jouir paisiblement en allant et en revênant de ces tableaux charmants de l'eau et du ciel vénitiens, teints des nuances les plus fines, les plus douces ou les plus brillantes. O souvenirs! glisser mollement, sans bruit, pendant quelques heures, au milieu de ce spectacle enchanté, n'est-ce pas une des rares félicités de la vie? *La fin à une autre livraison.*

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 13, 22, 26, 34, 42, 50.

XXIII

Ma tante avait un certain châle qui ne voyait le jour que dans les très-grandes circonstances. Le reste du temps, il échappait à tous les regards dans un carton mystérieux, qui répandait quand on l'ouvrait un vague parfum de roses sèches et de lavande. Un jour (c'était vers la fin de mon année de troisième), ma tante tira le carton mystérieux de son armoire, et le châle du carton. En revenant du collége, aussitôt que je sentis le parfum de lavande, je regardai autour de moi; le châle prenait l'air sur le dos d'un fauteuil. Il se préparait un grand événement : nous partions le lendemain pour Tours.

Ce n'était pas, à vrai dire, un voyage d'agrément. M. Robin avait suggéré à ma tante l'idée de me faire passer un examen afin d'obtenir ensuite une bourse au lycée de Tours. Mon professeur, consulté, avait déclaré que j'étais en état de subir l'examen. M. Jondelles n'avait pas fait précisément d'opposition; mais il insinua que les études étant aussi fortes au collége de Sainte-Luce qu'au lycée de Tours, il n'y avait peut-être pas de raisons bien sérieuses de me dépayser; il ajouta que si le prix de la demi-pension était une charge trop lourde pour ma tante, il y avait peut-être moyen de s'entendre; il termina par ces paroles mémorables : « Liberté! *libertas!* Il est évident que chacun est libre d'arranger ses affaires comme il l'entend! » Ce fut M. Robin qui décida que je passerais l'examen. Ma tante ne discuta même pas : tout ce que M. Robin faisait était bien fait.

Je n'ai pas souvenance d'avoir brillé d'un vif éclat aux épreuves écrites. J'étais même fort troublé quand je rejoignis ma tante qui m'attendait à la porte :

— Ce n'est peut-être pas si mauvais que tu crois, me disait-elle pour me réconforter; peut-être que les autres ont fait plus mal que toi.

Je fus pourtant admis aux épreuves orales. Les examinateurs étaient des professeurs du lycée de Tours. Il y en avait un gros avec un lorgnon qui riait continuellement en parlant à ses collègues. Les candidats, qui croient que les examinateurs ne pensent qu'à eux, comme eux-mêmes ne pensent qu'aux examinateurs, l'avaient pris en grippe, à cause de son air moqueur. Pourquoi, après tout, cet examinateur, dans l'intervalle de ses interrogations, n'aurait-il pas ri et plaisanté? Tout ce que je demandais, c'était de ne pas avoir affaire à lui.

Ce fut justement lui qui appela mon nom. Je me regardai comme perdu. Je balbutiai pour commencer; il me rassura avec une bonté qui me surprit. Je me remis un peu, et je me tirai passablement, à ce qu'il me sembla, de mon explication latine. Le grec débuta faiblement, et je suais d'angoisse en voyant mon juge donner quelques petits signes d'impatience. Le hasard de l'explication amena je ne sais quel terme d'architecture. Il me questionna là-dessus à tout hasard, et parut fort surpris de ma réponse. Il se pencha vers l'oreille d'un monsieur à cheveux blancs, qui prenait des notes à côté de lui. Le vieux monsieur cessa d'écrire et, rabattant ses lunettes de son front sur son nez, il me regarda et se mit à me questionner à son tour. Il parut aussi surpris que le premier de ce que je lui répondais.

Il me poussa un peu, et comme j'étais là sur mon terrain, je repris toute mon assurance. Au bout de quelques minutes, le monsieur rieur me dit avec bonté :

— Mon enfant, en voilà assez; le grec est un peu faible, mais je vois que vous apprendrez facilement ce que vous ignorez encore. Ne tremblez pas ainsi, dès maintenant vous pouvez vous considérer comme admis.

Depuis ce moment, j'ai toujours éprouvé une sympathie prononcée pour les gros messieurs rieurs, avec ou sans lorgnon.

M. Robin fit aussitôt des démarches, et obtint pour moi une bourse municipale. En d'autres termes, la ville de Sainte-Luce s'engageait à payer ma pension au lycée de Tours jusqu'à la fin de mes études.

Au commencement d'octobre, quelques jours avant la rentrée, ma tante me mena en visite chez toutes les personnes qui s'étaient intéressées à moi. Je revois d'ici quelques-unes des scènes auxquelles j'assistai ce jour-là. M. Jondelles est froid et digne; ce que voyant, ma tante prend le parti d'être digne et froide. L'entretien, fort court dans de pareils termes, se termine de notre côté par des remercîments pour ses bontés passées, du sien par des souhaits pour mes succès futurs.

Nous ne pûmes voir les professeurs, qui étaient encore en vacances. M. Pesse seul, comme un pauvre serf attaché à la glèbe, fait encore je ne sais quelle besogne dans l'intérieur du collége. Tout célibataire qu'il est, il a l'honneur de la visite de ma tante. Elle est d'abord effrayée à la vue de ses yeux de mouche, mais elle est touchée de la douceur de sa voix et de l'affection sincère qu'il me témoigne. Ma tante et lui se quittent les meilleurs amis du monde. En descendant le roide escalier qui conduit à son humble chambrette, j'entends ma tante qui se dit à elle-même que si M. Jondelles n'était pas si avare, la redingote du pauvre M. Pesse ne serait pas si râpée, et que c'est une indignité.

Nous avions gardé M. Robin pour la fin, parce que nous dînions à la Cloutière.

— Je n'ai pas besoin de te recommander de travailler, me dit-il, tu as fait tes preuves. Mais il y a un point sur lequel je veux appeler ton attention, de là peut-être dépendra ton avenir. Tu as la vocation de l'archéologie très-prononcée; il y aura peut-être quelque chose à faire de ce côté. Tu as aussi le don du dessin, ce qui ne sera pas un médiocre avantage pour toi. Ne néglige rien de tout ce qu'on enseigne au lycée; il ne s'agit pas seulement pour toi d'obtenir le diplôme de bachelier, il faut que tu étendes et que tu développes ton intelligence autant que tu le pourras; il faut que tu sois un homme aussi complet que possible. Quand tu auras un peu de temps à toi, rafraîchis-toi la mémoire de ce que tu sais déjà d'archéologie. Travaille ton dessin, et, ajouta-t-il en riant, ne néglige pas non plus la gymnastique. Il faut qu'un bon travailleur soit robuste.

Je dois avouer que si j'étais un bon élève, je n'étais pas, en revanche, un Adonis. Mon corps n'avait pas fait les

mêmes progrès que mon esprit; il subissait encore l'influence désastreuse de l'*âge ingrat*.

XXIV

Enfin, j'ai terminé honorablement mes études. Me voilà bachelier; et, comme tous les bacheliers, je serais dans un grand embarras si M. Robin ne venait à mon secours.

— Te voilà, me dit-il, grand et fort, et tout à fait raisonnable. Tu comprends que ta tante ne doit pas continuer les sacrifices qu'elle s'est imposés pour toi. Jusqu'ici tu as appris à travailler; maintenant il faut te servir des instruments qu'on t'a mis entre les mains. Ta véritable éducation littéraire, loin d'être achevée, est à peine commencée; il faut que tu la termines, et pour cela, il faut que tu t'astreignes à subir l'examen de la licence ès lettres.

Voici un moyen simple et pratique de gagner ta vie jusque-là, tout en préparant tes examens. Le proviseur du lycée de Poitiers est un de mes amis. Sur ma recommandation, il te prendra, dès la rentrée, comme maître d'études. Ce n'est pas là, sans doute, une situation brillante; mais souviens-toi qu'elle n'est qu'un passage à quelque chose de mieux. Il ne tient d'ailleurs qu'à toi d'abréger la durée de l'épreuve, et je sais que tu l'abrégeras. Fais ton devoir en conscience, quelque humble que soit ce devoir. C'est l'homme qui ennoblit la place, et non pas la place qui ennoblit l'homme. Tout le temps qui t'appartiendra, le service terminé, consacre-le d'abord à la lecture, ensuite à l'étude attentive des auteurs sur lesquels tu auras à être interrogé. En voici la liste; si tu es sage, tu commenceras dès maintenant à te familiariser avec eux. Ce programme est bien fait: j'y vois, quant à moi, la fleur de l'esprit humain.

Puisque la nécessité de subir un examen te met en présence de ce choix d'auteurs, ne te contente pas d'une préparation suffisante. Approfondis-les, sache-les, pour ainsi dire, par cœur. Alors tu te trouveras tout armé, non-seulement pour passer ta licence, mais encore pour commencer à écrire; car je commence à croire que tu auras aussi le don d'écrire. Garde-toi d'aller au café; tu n'as rien à y faire, et rien à y gagner; il faut que tu apprennes de bonne heure à éviter toute dépense inutile d'argent et de temps. Une fois licencié, apporte-moi ton diplôme; j'aurai à t'offrir un travail lucratif et tout à fait selon tes goûts.

XXV

Comme j'étais encore fort jeune, les premiers élèves que l'on me confia abusèrent de mon inexpérience, et me jouèrent quelques-uns des tours dont le sac des collégiens est toujours si rempli. Quand ils virent que j'avais avec eux de la patience et de la fermeté, que ma tenue était toujours digne, que je ne sentais ni le tabac ni l'eau-de-vie, et que de plus je travaillais avec une grande ardeur, ils se mirent à me respecter sans s'en apercevoir. Ma besogne officielle en fut allégée d'autant.

J'avais bien par instants quelques accès de découragement, mais ils ne duraient guère. Je trouvais dans le sentiment du devoir accompli quelque chose de fortifiant: l'austérité même de la vie que je menais avait un charme profond, d'abord parce qu'une vie austère est la condition du travail sérieux, et puis c'est moi qui de mon plein gré me l'imposais pour un temps. Cela me donnait un petit vernis de stoïcisme qui ne me déplaisait pas.

Je suivais assidûment les cours de la Faculté, et mon esprit s'ouvrait à une foule d'idées et de connaissances nouvelles. Quand j'avais quelques heures de liberté, je prenais un livre et je m'en allais dans les chemins creux, jouissant de la beauté du ciel, le corps léger, le cœur content, l'esprit occupé.

Je relisais avec délices les auteurs que j'avais d'abord préparés laborieusement dans ma petite chambre. J'avais plus d'une distraction en lisant; et il m'est arrivé bien souvent de recommencer une page que j'avais lue en entier, les yeux sur le livre, l'esprit errant parmi les genêts et les landes. Il y avait dans ces lectures à travers plaines et à travers bois, quelque chose de plus familier que dans la lecture sur table, à la lueur de la lampe, quelque chose enfin qui me rapprochait de mon auteur.

Je reconnus bien vite la sagesse des conseils de M. Robin. Oui, il est fort utile pour un esprit inexpérimenté d'être tenu par la nécessité d'un examen dans un cercle restreint d'auteurs. On ne lit pas seulement, *on relit*, ce que ne font pas volontiers les jeunes gens. L'expérience de tous les jours vous démontre alors que plus on relit les grands auteurs, plus l'esprit y découvre de beautés nouvelles. Il se trouve toujours quelque chose qui a échappé aux lectures précédentes.

Les livres des hommes de génie, malgré leur extrême diversité, ont tous un air de famille. Qui lit l'un d'entre eux avec toute l'attention qu'il mérite, se prépare par là même à la lecture de l'autre. Dans un travail de ce genre, tout est profit: je le sentais vivement.

J'étais donc en somme très-heureux; mes collègues, qui m'avaient d'abord cru dédaigneux, s'aperçurent bientôt que je ne l'étais pas. Je leur rendis tous les services que je pouvais rendre dans mon humble situation; ils me tinrent dès lors pour un bon camarade.

Deux ou trois même m'avouèrent que mon exemple les tentait, mais qu'ils avaient des habitudes prises, celles, par exemple de passer toutes leurs heures de liberté dans une salle enfumée du grand café Français au milieu des cartes, des dominos et des chopes de bière. Ils trouvaient cette vie absurde; mais ils y étaient acoquinés, et n'avaient plus aucune énergie pour s'en tirer.

L'un d'eux cependant finit par faire l'effort surhumain de renoncer aux délices du grand café Français, et de se détacher du groupe des buveurs de bière. Il me pria de l'aider et de le soutenir, puisque c'était mon exemple qui l'avait fait réfléchir. J'étais et je suis encore très-fier de cette conversion, d'autant plus qu'il fallut faire un effort et sacrifier quelque chose de mes goûts pour la mener à bien.

Le goût des choses littéraires amène toujours après lui l'amour de la solitude; les plaisirs de l'esprit sont de ceux que l'on aime à savourer seul, à loisir. Il y a chez tout lecteur acharné les premiers éléments d'un égoïste. Avis au lecteur, c'est à lui d'y prendre garde. Mon premier mouvement fut donc un mouvement de surprise désagréable, quand l'autre me proposa de vouloir bien travailler avec lui. Néanmoins, je pris tout de suite mon parti, et j'acceptai. A quoi bon le tirer de son apathie et de sa paresse, si pour une simple question de convenance et de commodité personnelle je l'exposais à y retomber au bout d'un mois? Je travaillai donc avec lui, tout en me réservant certaines heures qui, dès lors, ne m'en parurent que plus précieuses.

Mon compagnon de travail n'était pas toujours très-assidu, ou bien il s'endormait un peu sur les textes, ou bien il avait des accès de vanité et de susceptibilité. Tout cela me déplaisait et me mettait de mauvaise humeur, au début. Mais je réfléchis bientôt combien il faut user d'indulgence et de douceur dans les rapports de la vie, et je fis de mon mieux pour éviter de paraître blessé ou mécontent. D'ailleurs, dans ce travail en commun, je m'en aper

çus bien vite, il y avait pour moi un bénéfice sur lequel je n'avais pas compté : par la nécessité même de communiquer mes idées à un autre, je les rendis de plus en plus claires et précises pour moi-même, et mon langage s'en ressentit.

Le proviseur se prit d'estime et d'affection pour moi ; voulant améliorer ma situation, il me proposa de donner quelques répétitions. J'étais pauvre : on m'offrait l'occasion de gagner honnêtement de l'argent. Je fus tenté un instant ; mais j'eus la sagesse de refuser, ne voulant rien distraire du temps que je pouvais consacrer au travail. M. Robin, à qui je fis part de ma résolution, m'approuva pleinement, ma tante de même, ainsi que Lisabeth.

La fin à la prochaine livraison.

MÉDUSE.

La Fable grecque raconte que les Gorgones étaient trois sœurs qui habitaient les plus lointaines contrées de l'Occident, par delà le vaste Océan, près de la demeure de la Nuit. Les mortels ne connaissaient que les noms de Sthéno,

Les Gorgones, d'après un vase peint du Musée du Louvre. — Dessin de Sellier.

d'Euryale et de Méduse, car leur aspect seul était si redoutable qu'il suffisait pour changer en pierre quiconque les avait aperçues. L'imagination des Hellènes réunit pour les figurer tout ce qu'elle put concevoir de plus affreux. Les poëtes les dépeignent, et nous les voyons représentées par les plus anciennes œuvres d'art comme des monstres ailés, ayant un corps humain et une tête énorme ; la bouche, démesurément ouverte, laisse voir deux rangées de dents aiguës et de défenses saillantes semblables à celles du sanglier ; la langue est pendante, le nez écrasé, les yeux roulent d'une manière effrayante dans leurs orbites ; pour comble d'horreur, des serpents se dressent sur la tête des Gorgones, mêlés à leurs cheveux, et s'enlacent comme des ceintures autour de leur corps.

La peinture d'un vase de très-ancien style, de ceux qu'on désigne ordinairement sous le nom de corinthiens, appartenant à la collection Campana, au Musée du Louvre, nous montre à peu près sous ces traits les trois Gorgones, au moment où Persée, conduit par Pallas, vient de trancher la tête de Méduse. De ce vase est tiré le morceau reproduit ci-dessus. Méduse décapitée s'affaisse vers la terre ; de son cou s'échappe le sang qui va donner naissance au vaillant Chrysaor et au cheval Pégase ; poursuivi par les sœurs de sa victime, Persée s'échappe, emportant l'effroyable tête qui doit lui servir à dompter les monstres et à délivrer sa mère Danaé.

Telle à peu près que nous la voyons sur les plus anciens vases peints, cette scène était figurée, à ce qu'il semble, dans quelques œuvres d'une haute antiquité qui sont restées célèbres : par exemple sur le coffre célèbre consacré par Cypsélus, tyran de Corinthe ; telle nous la pouvons encore voir parmi les sculptures qui décoraient les métopes d'un temple de Sélinonte, en Sicile, et qui sont actuellement au Musée de Palerme. Ce type de laideur s'est conservé dans ces masques de Méduse que l'on rencontre en si grand nombre, et jusqu'au plus beau temps de l'art grec, servant de décoration à des objets de toute sorte : cuirasses, boucliers, plaques de métal cousues à de riches vêtements, bijoux, meubles, etc. ; ils étaient extrêmement multipliés, par cette raison qu'on les considérait comme des amulettes ayant le pouvoir de détourner le mauvais sort.

Mais peu à peu ce type fut abandonné et remplacé par un autre mieux fait pour plaire au goût naturel des Grecs. Dans aucune de ses créations peut-être, leur art n'a manifesté son génie propre plus clairement que dans cette transformation graduelle et irrésistible d'un modèle de laideur repoussante en une figure d'une beauté compa-

rable à celle des plus gracieuses divinités. La figure de Méduse fut réduite à la tête seulement, non plus un masque grimaçant, mais un visage aux traits nobles et purs, sur lesquels la souffrance a jeté une ombre légère qui n'en trouble pas profondément la sérénité. Le désordre apparent de la chevelure abondante, hérissée, dont les ondes se contournent comme des replis de serpents, à laquelle des serpents même sont encore quelquefois mêlés, ne laisse pas oublier l'épouvante qui pétrifiait jadis ceux qui se trouvaient en face de la terrible apparition; mais un goût exquis a réglé ce désordre et en a fait une beauté nouvelle. Les ailes dont l'art primitif avait pourvu la Gorgone n'ont

Tête de Méduse de la coupe Farnèse, au Musée de Naples. — Dessin de Sellier.

pas entièrement disparu; réduites à de petites proportions, elles sont attachées à la tête et deviennent comme un ornement de la coiffure. Il existe encore dans la sculpture antique de remarquables exemples de ce type de l'art le plus accompli. Celui qu'on voit reproduit par la seconde de nos gravures est une œuvre non de la statuaire en marbre ou en bronze, mais de l'art, également merveilleux chez les Grecs, de la sculpture en pierre fine. Le masque de Méduse placé au centre d'une égide, tel qu'on le voyait ordinairement sur la poitrine de Minerve, est taillé au fond d'une coupe célèbre du Musée de Naples, connue sous le nom de *tazza Farnese*. Elle en orne le fond à l'extérieur; à l'intérieur, on voit un sujet allégorique qui a été interprété de diverses façons et qui n'est pas moins admirable par la perfection du travail.

La poésie avait suivi la même marche que l'art, en recueillant pour s'y attacher les traditions qui se prêtaient le mieux à l'embellissement de l'histoire de Méduse. D'après ces récits, loin d'inspirer l'horreur, la Gorgone était douée d'une si grande beauté qu'elle avait excité la jalousie de Pallas; et c'est cette déesse qui changea en serpents ses cheveux, son plus puissant attrait, et qui poussa Persée à lui donner la mort.

CONSEILS

SUR LA MANIÈRE DE PRENDRE LES EMPREINTES DES PIERRES GRAVÉES, CACHETS, ETC.

Dans les médailliers des musées ou des collections particulières, on remarque de belles empreintes mates de pierres gravées antiques, ou de cachets de cornaline, de cuivre et autres métaux, faites à l'aide de cire à cacheter.

Si l'on essaye de faire soi-même de semblables empreintes, on n'obtient le plus ordinairement que de vulgaires cachets mal figurés sur une cire brillante et en partie brûlée.

Pour que les empreintes soient nettes et belles, deux précautions sont essentielles.

1° On doit faire fondre à une très-douce chaleur de la cire à cacheter de première qualité. Cette fusion s'opère très-bien dans une cuiller de fer ou d'argent, qu'on nettoie ensuite avec de l'esprit-de-vin, de la benzine ou de l'essence;

2° La cire fondue doit être versée sur une carte ou sur un morceau de papier. On y applique ensuite le cachet ou la pierre gravée.

Mais, avant tout, la pierre ou le cachet doit être parfaitement séché, puis enduit d'une légère couche d'huile et bien essuyé avec une peau de gant, et enfin saupoudré de vermillon en poudre impalpable. On souffle légèrement pour enlever l'excès de vermillon.

Le vermillon reste adhérent d'abord à la surface du cachet, puis à la cire fondue, et produit ainsi un effet mat: la cire excédante forme un encadrement brillant.

Ce procédé s'applique à la cire rouge, qui est la plus employée. Pour les autres nuances, on remplacerait le vermillon par une couleur aussi semblable que possible à la couleur de la cire.

Si l'on veut obtenir une empreinte à reliefs mats sur un fond « brillant », il suffit d'essuyer fortement sur un tampon de peau le cachet préparé comme on vient de l'indiquer. Le vermillon ne reste que dans les creux du cachet, par conséquent il adhère seulement aux reliefs de l'empreinte.

Si l'on veut une empreinte bronzée, dorée, argentée, on saupoudre le cachet de bronze, d'or ou d'argent, et on l'essuie sur le tampon avec beaucoup de soin avant de l'appliquer sur la cire.

PERSÉVÉRANCE.

Les grands travaux s'exécutent, non par la force, mais par la persévérance. JOHNSON.

DURÉE DE LA VIE HUMAINE.

Dans une réunion de la Société médico-physique de Florence, le docteur Buzzi a raconté de curieux détails sur la famille d'une femme âgée de 94 ans. Elle était née en 1736, de la quatrième femme de son père, qui avait atteint l'âge de 106 ans; ce vieillard avait conservé jusqu'à la fin ses cheveux et ses dents. Le père de cet homme était mort à 109 ans; son beau-père avait atteint l'âge de 89 ans, et quelques jours avant de périr il était encore robuste et cultivait la terre.

D'après Jean-Paul-François Richter, un nommé Peter Zorten, né en 1529, dans le banat de Temesvar, mourut en 1724, à l'âge de 185 ans.

Au siècle dernier, les recensements officiels de la Russie donnèrent un total de plus de 1300 centenaires (1).

Hufeland, que cite M. Rambosson dans son bel ouvrage sur les *Lois de la vie*, parle d'un habitant de Rechingen qui mourut, en 1791, à l'âge de 120 ans. Cinq ans avant sa mort, il lui poussa huit nouvelles dents qui tombèrent au bout de six mois.

Voici, d'après le même auteur, un fait plus curieux encore : le fermier Antoine Moulhac mourut à Bar, près de Tulle, en 1757, à l'âge de 126 ans; il s'était marié pour la troisième fois à l'âge de 102 ans, et il survécut à ses trois femmes, à ses vingt-huit enfants et à ses quarante-trois petits-enfants.

(1) Il est nécessaire d'observer à ce sujet que souvent, en Russie, les registres des églises constatent des âges exceptionnels, parce que l'on inscrit le fils sous le nom du père, ce qui peut donner lieu plus tard à des confusions et à des erreurs.

En 1792 mourut en Prusse, à l'âge de 112 ans, un vieux soldat nommé Mittelsdedt. Il avait servi son pays dans l'armée pendant soixante-sept ans, et avait fait toutes les campagnes sous trois rois successifs.

Nous avons connu nous-même aux environs de Paris, un petit vieillard qui est mort dans sa 101e année. Jusqu'à la fin de sa vie il avait conservé sa santé, son intelligence et sa vivacité. Mais il avait mené sans cesse une existence laborieuse et bien remplie; il nous disait lui-même qu'il n'avait jamais fait d'excès; que depuis sa jeunesse il se couchait tôt et se levait avec le jour. A 100 ans on le voyait encore, dès cinq heures du matin, une bêche à la main, cultivant le jardinet auquel il prenait plaisir à donner tous ses soins.

VIEILLESSE.

Il vient un âge où les hommes se retirent de la scène grande et petite qu'ils ont occupée, et où ils deviennent spectateurs assis et comme indifférents des choses du monde; les livres alors sont leur spectacle principal : ils font repasser, par l'histoire, le monde réel, et, par les romans, le monde imaginaire sous nos yeux. Les livres sont véritablement la vie de ceux qui cessent de vivre en eux-mêmes, pour revivre une seconde fois dans les autres.

LAMARTINE, *le Manuscrit de ma mère.*

MIROIRS MAGIQUES ET ASTROLOGIQUES.

Notre Molière a bien parlé des anneaux constellés, mais il n'a rien dit des miroirs magiques; c'est que, à la cour de Versailles, les miroirs magiques avaient perdu tout crédit. Il en était bien autrement dans le seizième siècle; il n'y avait pas de potentat qui n'eût son miroir chargé de constellations puissantes. Au temps de François Ier, c'était un miroir magique qui remplaçait les merveilles du télégraphe électrique; rien de plus commode, en effet, que cet engin de la vieille sorcellerie, renouvelé de l'antiquité : on écrivait sur un beau miroir magique, à Milan, ce que l'on voulait faire savoir à Paris; l'écrit se refiétait dans la lune, et on lisait clairement à la surface de l'astre complaisant ce que prescrivait la politique.

Au dire de certains démonographes du temps, Catherine de Médicis aurait eu en sa possession un miroir magique non moins merveilleux, qui lui servait à sonder les mystères de l'époque troublée où elle vivait et ceux que l'avenir lui réservait. Elle le tenait, on le suppose, de Luc Gauric, l'astrologue napolitain, qui plus tard devint évêque et s'illustra par sa passion pour l'astrologie. Ce Luc Gauric, tout favori qu'il était de la reine de France, n'était qu'un médiocre sorcier; il a fait un livre sur les Nativités dans lequel il tire bien l'horoscope des gens célèbres de son temps, mais en réalité il ne s'attaque guère qu'aux hommes qui ont rempli leur rôle sur la terre et qui ne peuvent plus réclamer. Il a calculé également l'action des planètes sur les grandes cités, dont le monde sublunaire s'enorgueillissait alors, et il n'a oublié que Paris. Peut-être, hélas! a-t-il été effrayé du sort épouvantable que lui réservaient les astres irrités.

L'astrologue intime de la terrible Catherine n'était pas un prélat; c'était un pauvre magicien, qu'elle avait logé tout près d'elle à l'hôtel de Soissons, et qui pouvait lui faire part, à toutes les heures du jour, de ses belles découvertes. Nous inclinons à supposer que Ruggieri, c'est le nom bien connu du personnage, devait être le fabricant satanique du fameux miroir. Mais, hélas! Cosme Ruggieri le Florentin n'avait point su lire dans son miroir qu'il se-

rait appliqué à la question en 1574, comme étant véhémentement soupçonné d'avoir voulu pratiquer sur la personne de Charles IX les exécrables pratiques de l'envoûtement, presque oubliées à son époque; il mourut abandonné de tous.

Voici, pour la puissance qui s'attachait aux miroirs du seizième siècle, quelques indications (dont il faut bien se contenter) quant à leur forme extérieure (1); M. de Laborde s'exprime de cette façon à leur sujet, en disant quelques mots de leur influence. Selon cet habile appréciateur de l'admirable orfévrerie de la renaissance, le miroir magique est toujours construit en métal, et sur cette surface métallique « sont gravés légèrement des signes et des inscriptions cabalistiques, assez distincts pour être vus. sans toutefois troubler les reflets du miroir. Dès l'antiquité, on s'aperçut qu'en présentant cette surface miroitante à un enfant d'une imagination vive, qu'on exaltait davantage par l'odeur de forts parfums, on frappait son esprit et que, dans son trouble, il voyait, ou plutôt croyait sincèrement voir, au lieu du reflet de sa figure, au lieu des signes tracés sur la surface du miroir, tout ce qu'on lui demandait, avec l'addition de circonstances étranges telles qu'une imagination vivement surexcitée peut sur les enfants. »

Disons-le tout de suite, les miroirs magiques avaient singulièrement dégénéré au moyen âge et durant la renaissance. Dans la haute antiquité, les magiciennes de la Thessalie, armées de leurs miroirs, pouvaient, si elles le voulaient bien, contraindre la lune à descendre sur la terre, et c'était parce qu'elles y consentaient que Phébé continuait sa marche sereine sous les voûtes de l'empyrée. Comme si les eaux de la fontaine de Jouvence avaient transmis leur influence aux reflets du miroir magique, ces beaux disques argentés pouvaient donner une éternelle jeunesse à ceux qui s'en servaient habilement, c'est-à-dire sous l'influence savamment calculée de certains signes... mais alors le diable ne s'en mêlait pas.

Les dieux des anciens, qui n'étaient que des suppôts de Satan, avaient pu tromper Didius Julianus, dont le miroir magique avait été si célèbre en l'année 193 de notre ère; ce prince fut moins prudent et surtout moins habile qu'un pauvre tisserand de Normandie, qui vivait il y a quelques années au village de Boos. Notre crédule villageois supposait vaguement qu'il avait reçu un cruel maléfice d'un confrère devenu son ennemi. Un herger, maître passé en sorcellerie, lui fit voir clairement son rival dans un miroir magique; puis il lui demanda s'il ne voulait pas voir également, au milieu du même instrument, Satan en personne. Fort de sa conscience, *revêtu de sa foi*, comme disaient nos vieilles chroniques, le tisserand détourna ses regards et ne voulut point voir l'ennemi du genre humain; il fut sauvé, et il le fut uniquement par un salutaire effroi du berger et de son miroir; il se garda de l'approche de cette chaumière solitaire où il avait recouvré la santé, mais où se manifestaient des visions terribles qu'un bon chrétien doit toujours redouter. (2)

Depuis tant de siècles qu'ils durent, bien des miroirs magiques se sont brisés ou ternis à jamais. Le voyageur Edward Brown (3) en vit un à Vienne, en 1683, qui remontait à une certaine antiquité. Son noble ami, Pierre Lambecius, lui fit remarquer qu'il avait été rapporté par l'empereur Rodolphe, qu'il était essentiellement propre à évoquer les esprits, et qu'on pouvait en faire usage pour converser avec eux.

C'est qu'en effet le moyen âge et la renaissance comptaient une grande variété de miroirs magiques, dont les vertus différaient par les points les plus essentiels. Nous ne prétendons pas exposer ici ces prodiges multiples, mais nous ferons observer qu'en général on recommandait les jeûnes rigoureux et les fumigations narcotiques aux adeptes fervents qui se décidaient à en faire usage. Quelques-uns de ces beaux miroirs portaient dans leurs reflets changeants certaines émanations qui, en effaçant les rides, procuraient une jeunesse éternelle, et, ce qui est plus précieux encore, une santé inaltérable; il suffisait, pour obtenir ces effets miraculeux, de s'imprégner dans un lieu obscur de leurs rayons affaiblis. Jamais, à coup sûr, aucune préparation pharmaceutique ne fut d'un effet plus facile et plus prompt; il y fallait malheureusement employer toutes les combinaisons qui se rapportent à la marche des planètes, et les calculs les plus compliqués de l'astrologie judiciaire. Les coquettes de la cour de Henri II ne l'ignoraient point, et elles ne plaignaient point les belles pistoles trébuchantes qu'il leur fallait donner à leurs *barons;* c'était, comme on sait, le nom par lequel elles désignaient entre elles leurs astrologues.

Tacite nous a fait comprendre, avec la ferme autorité de son langage, la puissance ultranaturelle, si l'on peut se servir d'une expression pareille, qu'on attribuait de son temps à certaines paroles. Au moyen âge, les formules magiques que l'on employait en fabriquant certains miroirs métalliques leur donnaient une puissance égale à celle qui dérivait des combinaisons astrologiques, si même elle ne les surpassait. Parfois on gravait ces paroles elles-mêmes sur l'instrument, et il en résultait une entraînante énergie qui contraignait les esprits célestes à descendre sur la terre.

Les traditions magiques de l'antiquité, qui chaque année perdent de leur crédit en Europe où elles sont remplacées par les prodiges très-réels de la science, se réfugient aujourd'hui dans l'Orient. C'est là aussi que nous irons chercher les vrais miroirs magiques, pour en offrir une représentation fidèle à nos lecteurs. Un orientaliste dont la scrupuleuse exactitude est connue, M. Reinaud, enlevé trop tôt à la science, nous la fournira. Nous nous contenterons de deux ou trois spécimens. (1)

Après avoir démontré qu'un grand nombre de coupes et de miroirs sortis des ateliers orientaux pouvaient être rangés dans la catégorie des instruments à l'aide desquels on produit des effets surnaturels, au dire des musulmans, il s'exprime ainsi quand il décrit la première de nos planches représentant un miroir métallique chargé de figures :

« Ce miroir porte par derrière deux figures de sphinx, avec cette inscription :

» Gloire, longue vie, fortune, éclat, élévation, louange, » bonheur, excellence, pouvoir, prospérité, puissance et » bienveillance à son propriétaire à jamais ! »

» Sur la surface polie sont des caractères et des figures magiques et astrologiques... Pour ce miroir il n'a pu avoir un usage naturel. On peut citer à ce sujet des témoignages positifs d'auteurs musulmans. Un de ces auteurs rapporte que si un homme est attaqué de quelque infirmité incurable, il suffira pour le guérir d'écrire certains passages de l'Alcoran sur un miroir : on parfumera le miroir et on le mettra dans la main du malade pour qu'il

(1) *Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du Louvre*, par M. de Laborde, membre de l'Institut. Paris, 1853, pet. in-8 (devenu rare).

(2) Voy., sur cette légende de la magie moderne, le curieux ouvrage intitulé : *la Normandie romanesque et merveilleuse*, traditions, etc., par Mlle Amélie Bosquet. Paris et Rouen, 1845, in-8.

(3) Voy. *A Brief account of some travels in divers parts of Europa*. London, 1685, pet. in-fol., fig.

(1) Voy. *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet du duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes*. Paris, Imprimerie nationale, 1828, 2 vol. in-8, t. II.

s'y mire ; on récitera ensuite certaines prières, on invoquera les esprits de la terre et du ciel, et le malade sera délivré de tout mal.

» Ces sortes de miroirs peuvent servir également à faire apparaître les anges et les archanges et à obtenir d'eux les choses qu'on désire. Si l'on est dans le besoin, dit

Revers d'un miroir magique tiré de l'ancien cabinet du duc de Blacas.

Miroir oriental métallique tiré du cabinet du duc de Blacas.

l'auteur déjà cité, on écrira sur les bords d'un miroir les noms des quatre archanges, Gabriel, Michel, Azraël et Asrafel, avec ces mots de l'Alcoran, relatifs à la puissance de Dieu : *Sa parole est véritable et à lui est le pouvoir.* »

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

LA SŒUR.

La Sœur, souvenir du bombardement de Strasbourg. — Composition et dessin de Théophile Schuler

Cela se passait encore dans l'atelier de Maryas [1]; et la réunion était à peu près la même que le jour où nous avions discuté sur les ruines d'Auteuil. Nous causions encore des malheurs de notre cher pays, et chacun, suivant son caractère, recherchait les causes du mal, ou en maudissait les auteurs, ou proposait des remèdes. Quelqu'un nous raconta l'anecdote suivante :

« C'était pendant le bombardement de Strasbourg. Un enfant venait d'être tué par un éclat d'obus. Sa sœur, une fillette de treize ans, le prit dans ses bras, et quand elle vit qu'il était mort, elle voulut, du moins, lui rendre les derniers devoirs. On ne pouvait plus sortir de la ville, ni porter les morts au cimetière; on les enterrait au jardin botanique. C'est là que la courageuse enfant porta le corps de son petit frère. En la voyant venir, l'homme qui creusait les fosses fut saisi de pitié; cependant il n'oublia pas son devoir et demanda à la jeune fille si elle avait une autorisation de la mairie. — Elle fit signe qu'elle n'en avait pas. — Alors, ma pauvre petite, il te faut en aller chercher une. — Et elle y alla en pleurant. »

Ce simple récit nous émut jusqu'aux larmes, et personne d'abord ne put trouver un mot à dire. Le colonel, les deux poings fermés sur une table qui était devant lui, regardait fixement et semblait écouter encore. Sa moustache frissonnait, et l'on entendait son souffle saccadé sortir de ses narines contractées.

Peu à peu ses poings se détendirent, il tourna lentement la tête vers Maryas :

— Apôtre de la paix universelle et de la fraternité des

[1] Voy. t. XXXIX, 1871, p. 356, article *les Ruines*.

peuples, que vous semble de cette histoire? Mais parlez donc! mais prouvez-nous donc... Il n'acheva pas sa phrase, et dans l'élan de la passion il oublia qu'il venait de faire une question. Sans attendre la réponse, par un admirable mouvement d'indignation, il croisa fortement ses deux bras sur la poitrine et soulagea son cœur.

Ce qu'il dit alors était si énergique et si entraînant, que nous ne pûmes nous empêcher de faire chorus avec lui.

— Je vois bien, dit Maryas, qu'en présence d'un auditoire ainsi disposé, il faut que je me résigne à me faire lapider; pourvu, ajouta-t-il en s'adressant au colonel, que ce ne soit pas avec ce bronze de Barye.

L'autre, en haussant les épaules, remit sur la table *le Lion au serpent* qu'il venait de prendre sans le savoir, et qu'il balançait d'un geste menaçant. Il grommela ensuite quelques mots sur les gens qui plaisantent hors de propos et qui ne s'émeuvent pas des malheurs de leur pays.

— Pardon, reprit Maryas, je ne suis pas plus que vous en humeur de rire; je vous demande seulement de m'écouter avec calme. Quoique je n'aie pas l'honneur de porter l'épaulette, je vous assure que je suis aussi bon Français que vous. Je vois, comme vous, dans cet épisode, un symbole navrant des malheurs de notre chère patrie. Je suis d'avis, comme vous, que chacun de nous doit en garder à jamais le souvenir. Je pars des mêmes principes que vous; mais mes conclusions ne sont pas les vôtres.

— Tant mieux, morbleu! reprit le colonel avec plus d'énergie que de politesse; et, se tournant vers nous : — Écoutez, nous dit-il, une harangue humanitaire. La parole est au citoyen Maryas.

— Mes chers amis, dit Maryas, rassurez-vous; je ne vous ferai point de harangue humanitaire. Je vous demanderai seulement la permission de considérer les choses d'un peu plus haut que nous ne l'avons fait jusqu'ici. Je ne crois pas que rien en ce monde soit l'effet du hasard; je vois à travers toute l'histoire l'intervention de la Providence dans les affaires humaines. Quand je me sens rudement frappé, je me demande en quoi j'ai mérité de l'être, au lieu de m'épuiser en malédictions inutiles contre l'instrument aveugle dont la Providence s'est servie pour m'humilier. Si celui à qui Dieu a confié cette redoutable mission s'en acquitte avec trop de dureté, je sais qu'il sera puni par où il a péché. Comment et par qui? je l'ignore, mais je sais qu'il le sera. La même justice qui me punit de mes fautes saura bien lui faire expier les siennes.

Il est plus facile de s'en prendre aux autres que de s'accuser soi-même; car quiconque s'accuse s'engage à rechercher en quoi il a failli, et à faire l'effort toujours si pénible de se réformer. Pour moi, en présence des malheurs de mon pays, je ne dirai pas : Je m'en lave les mains; c'est la faute de César, de Pompée, de Marius, des Gracques ou des Germains; je dirai : C'est ma faute à moi...

— Et je me croiserai les bras, reprit impétueusement le colonel; et je laisserai mon épée au fourreau. Puis, levant les yeux au ciel, j'entonnerai l'hymne de la paix universelle et de la fraternité des peuples. Pendant ce temps-là, mes voisins couleront des canons et remueront la terre pour élever des remparts. Et tout doucement je descendrai au rang des espèces animales qui ne savent pas se défendre, ou, comme disent les savants, *soutenir la concurrence de la vie*, et que la nature supprime pour les punir de leur inertie. Grand merci!

— Mon cher ami, si vous m'aviez laissé achever ma pensée, vous auriez vu que je suis de votre avis. Je ne supprime de votre programme que les cris inutiles. Je suis loin de dédaigner les canons, les remparts, les gros bataillons, en un mot, tous les moyens de défense. Mais, pour vous emprunter votre propre comparaison, ce ne sont là que les dents et les griffes de l'animal; encore faut-il qu'il ait des nerfs et des muscles. Notre armée est une griffe bien aiguisée, j'en demeure d'accord; et, malgré ses malheurs, c'est une vaillante armée. Mais actuellement le corps dont elle est la griffe est-il aussi sain, aussi robuste qu'il doit l'être pour faire mouvoir cette griffe puissante? Je regarde autour de moi, et je réponds : Non! Je regarde en moi-même, et je réponds : Non! Tout le monde au fond est de mon avis. Soyons donc logiques, et reconnaissons franchement la nécessité d'une réforme morale. Mais comme cette réforme est tout intérieure, et qu'il n'est pas de loi qui puisse la décréter ni l'accomplir, il est nécessaire que chacun se mette obscurément à l'œuvre, assuré qu'il est sous l'œil de Dieu et que pas un de ses efforts ne demeure inutile. Il nous faut agir et prêcher d'exemple; je ne crois plus à l'influence de la parole pour guérir notre maladie. On parle bien, chez nous, on parle même trop bien, et j'ai peur que ce ne soit là une part de notre mal. Celui qui a bien parlé croit avoir fait tout ce qu'il devait; de même ceux qui l'écoutent se savent gré de l'avoir applaudi, et se tiennent quittes du reste. Taisons-nous donc et travaillons. Qui sait l'influence que peut exercer autour de lui un homme de bonne volonté, rien que par son exemple?

Il se tourna alors vers le professeur :

— Vous, mon cher ami, que je n'ai pas craint de mettre sur la sellette l'autre fois, vous avez entre les mains la jeunesse et l'avenir du pays. Mais jusqu'à ce que cette moisson soit mûre, il nous faut vivre, cependant!

— Nous sommes dans le vague, dit l'économiste, et vous ne convertirez personne tant que vous n'aurez pas un programme à proposer.

— Quel programme voulez-vous dans des questions où chacun ne peut relever que de sa propre conscience? Non, vraiment, je n'en ai pas, de programme à vous soumettre, mais je puis vous proposer à tous une expérience instructive.

— Laquelle?

— Nous sommes tous si honnêtes gens que nous n'avons rien évidemment à réformer en nous, n'est-ce pas?

Nous nous regardâmes les uns les autres, en nous demandant où il voulait en venir. Personne ne faisant d'objections, il continua :

— Donnons-nous rendez-vous à huitaine. D'ici là, engageons-nous tous à surveiller nos moindres actions, à contrôler nos habitudes, pour constater le soir si nous avons accompli notre devoir dans toute sa rigueur, c'est-à-dire, non pas seulement en gros et de manière à satisfaire les autres, mais dans les moindres détails, de manière à nous satisfaire nous-mêmes. Celui qui dans ces huit jours n'aura rien trouvé à changer dans sa vie, nous le choisirons comme président du *Club des hommes de bonne volonté*.

On rit du projet, mais personne n'osa refuser de prendre part à l'épreuve.

A la réunion suivante, le *Club des hommes de bonne volonté* fut sérieusement constitué, mais pour cette fois il n'eut pas de président.

L'ÉGLISE ROMANE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 2, 13, 22, 26, 34, 42, 50, 58.

XXVI

Quand j'apportai à Sainte-Luce mon diplôme de licencié, ma tante me regarda avec une sorte d'admiration res-

pectueuse. Lisabeth déclara qu'il ne me manquait que des favoris un peu mieux fournis pour avoir tout à fait l'air d'un monsieur. M. Jondelles m'appela son cher élève, M. Pesse me prédit le plus brillant avenir.

M. Robin me demanda si j'avais eu le temps de dessiner :

— Quelquefois, mais rarement.

— Il faut que tu me montres ce que tu as fait.

Quand je lui apportai mes dessins, il se frotta les mains de contentement.

— Très-bien! disait-il; c'est justement cela. Sais-tu que c'est bien heureux pour toi de savoir dessiner?

— Sans doute, repris-je, c'est agréable, mais...

— Tut! tut! tut! dit-il en souriant, tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez. J'ai dit que c'est heureux, et je le prouve.

Un de mes amis, fort riche et fort généreux, mis en goût par le grand travail de l'abbé Cochet sur le diocèse de Rouen, veut faire faire le même travail pour le diocèse de Tours. Il n'est ni archéologue ni dessinateur, tu es l'un et l'autre. Je lui ai conseillé de te confier ce travail, qui te rapportera à la fois honneur et profit. Tu auras, grâce à l'influence de mon ami, ton entrée dans les bibliothèques et les archives. Tu en as pour cinq bonnes années à travailler, allant de ville en ville, de village en village, prenant des notes, dessinant des églises, en compagnie le plus souvent d'un homme charmant et du meilleur monde; tu seras bien reçu partout, et dans cinq ou six ans tu auras achevé un ouvrage considérable auquel tu attacheras ton nom. Si, par-dessus le marché, dans toutes tes pérégrinations et tes fouilles, tu ne trouves pas cent sujets pour un à traiter pour les Revues, tu n'es pas l'homme que je croyais, et je te renie d'avance.

Il souriait malicieusement, et ses bonnes fossettes étaient plus avenantes que jamais.

Quand M. Robin me présenta à son ami le marquis de Boisclair, ce dernier fit observer que j'étais peut-être bien jeune.

— Vous le verrez à l'œuvre, répondit M. Robin.

Lorsque je commençai cet immense travail, qui embrasse toutes les paroisses du diocèse de Tours, je faisais de longues absences, après lesquelles je venais travailler à la maison, et mettre de l'ordre dans mes notes et mes matériaux.

Ma bonne tante, qui se faisait vieille, et dont les idées parfois s'embrouillaient un peu, me croyait tantôt agent voyer à cause de mes longues courses, tantôt architecte à cause de mes dessins, tantôt intendant du marquis de Boisclair à cause de mes longues conférences avec lui. Mais, agent voyer, architecte ou intendant, la chère femme me tenait pour l'homme le plus remarquable de Sainte-Luce. J'ai eu cette joie d'égayer un peu ses dernières années.

XXVII

Le marquis de Boisclair n'eut pas le courage d'attendre que l'ouvrage fût terminé pour en commencer la publication. Il le fit paraître par livraisons. Mon nom était en vedette sur la couverture, le sien venait modestement après. Il ne s'attribuait que la direction de l'œuvre, et m'en laissait tout l'honneur. Quand ma tante me vit imprimé tout vif, elle faillit perdre la tête de joie. Lorsque je lui apportai la première livraison :

— C'est toi qui as fait tout cela? me demanda-t-elle en tournant les pages avec admiration.

— Oui, ma tante.

— Et les dessins aussi?

— Et les dessins aussi.

Deux larmes descendirent lentement le long de ses pauvres joues ridées.

La prédiction de M. Robin ne tarda pas à s'accomplir. A chaque instant, je découvrais des documents intéressants que je publiais à part dans les recueils savants. De plus, ma vie errante me mit à même de voir tout le monde et d'étudier tant de caractères différents que j'eus l'audace un jour de composer un petit roman tourangeau. La *Revue des Deux mondes* l'accepta. Il fut suivi bientôt de deux autres nouvelles qui furent assez goûtées.

De peur d'inquiéter mes amis sur la solipité de ma vocation archéologique, j'avais signé ces bluettes d'un pseudonyme. Je choisis le pseudonyme de *Sauvage :* c'était le premier mot que m'avait adressé M. Jondelles; mes camarades en avaient fait un sobriquet. Mais il m'arriva, dans une de mes nouvelles, intitulée : *Claudinette*, de laisser passer, comme on dit, le bout de l'oreille. Il y avait certains caractères bien populaires à Sainte-Luce, et des réminiscences compromettantes de la belle église romane.

Un jour que j'allais rendre visite à M. Robin, il m'accueillit avec un sourire narquois. Il avait la main droite appuyée sur une *Revue des Deux Mondes* toute grande ouverte.

— Ne connaîtrais-tu pas par hasard un certain M. Louis Sauvage, qui a écrit d'assez jolies choses sur les mœurs de la Touraine?

— Je le connais un peu, repris-je en rougissant.

— Un peu seulement? Tu ne pratiques donc pas le fameux précepte de la sagesse antique : Connais-tu toi-même? Ah ça! je voudrais bien savoir pourquoi tu t'es caché de moi?

— Je craignais, à vrai dire...

— Que craignais-tu, à vrai dire? Voyons, parle donc! me prends-tu pour un archéologue maniaque qui ne fait cas au monde que des vieux tessons, des vieilles pierres et des armures rouillées? Il sont bons, tes romans, et sans tomber dans la berquinade, ils peuvent être lus de tout le monde : c'est un mérite cela! Je te dirai donc que je les aime beaucoup, mais, là, beaucoup, et ma femme aussi, et ma fille aussi par-dessus le marché.

Pourquoi ces derniers mots me couvrirent-ils de confusion? C'est peut-être parce que M. Robin me regardait plus fixement que d'habitude. Pourquoi restai-je muet comme un poisson? Peut-être parce que j'aurais eu trop à dire.

Quand M. Robin eut bien joui de ma confusion :

— Tu aurais tort de te cacher plus longtemps, reprit-il avec sa bonhomie accoutumée; tu peux signer ce que tu as écrit, et t'en faire honneur. Mais ne perdons pas de vue ton avenir. Voilà ton grand travail fini; il te faut, comme on dit, une « position. » Que comptes-tu faire?

— Vous consulter, répondis-je; je m'en suis toujours bien trouvé.

— Ah! pardon, cher monsieur Sauvage; m'avez-vous demandé mon avis pour écrire des romans?

Je fus bien contraint d'avouer que non.

— J'ai fait comme toi, reprit-il, j'ai agi sans te consulter; j'ai disposé de ton avenir, sauf ton consentement.

Je sentis que je devenais très-pâle. Sans rien ajouter, il me tendit un grand papier. Il était dit sur ce papier que M. Louis Bernier, en récompense des services importants qu'il avait rendus à la science, était nommé inspecteur des monuments historiques. Ma tante ne jouit pas longtemps de ce nouvel honneur; elle mourut en me comblant de bénédictions, et en me déclarant pour la centième fois que j'avais été l'orgueil et la joie de sa vieillesse. « Il est impossible que tu ne sois pas heureux! » Telles fu-

rent ses dernières paroles, auxquelles je repensai bien souvent depuis.

XXVIII

Il y avait déjà deux ans que j'inspectais les monuments historiques, lorsque M. le curé de Sainte-Luce, au prône, déclara à ses paroissiens qu'il y avait promesse de mariage entre Louis Bernier, inspecteur des monuments historiques, fils majeur, etc., d'une part; et demoiselle Marthe Robin, fille mineure, etc., d'autre part. Il pria en outre les assistants, s'ils savaient quelque empêchement à ce mariage, de le faire connaître. Il paraît que personne, parmi les paroissiens, ne connaissait d'empêchement majeur, car le mariage eut lieu dans les délais ordinaires. Ah! si ma bonne vieille tante avait pu voir cela de ses yeux, je crois que j'aurais été sans comparaison le plus heureux des hommes. Mais qui ne sait que sur cette terre il n'y a pas de bonheur parfait?

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — V. p. 3, 45, 52.

LES PIGEONS VOYAGEURS.

Nous avons vu que les ballons du siége ont permis à Paris d'envoyer des messages en province, aux amis du dehors; mais pour que le système de la poste aérienne fût complet, il fallait que le chemin du retour fût assuré comme celui de l'*aller*. C'est le bon office qu'ont rendu les pigeons voyageurs

Colombier de M. van Roosebeke. — Entrée de la volière. — Dessin de Freeman.

L'usage des pigeons messagers se perd dans la nuit des temps. Sans parler de l'arche de Noé et de la colombe au rameau béni, nous rappellerons l'histoire de la première croisade, pendant laquelle le sultan de Damas envoya aux assiégés de la ville de Tyr un pigeon annonçant à ceux-ci qu'une armée allait arriver à leur secours. Ce pigeon tomba entre le mains des croisés, qui enlevèrent le message léger attaché à la patte de l'oiseau, et le remplacèrent par un billet où ils faisaient dire au sultan de Damas que, vaincu et terrassé, il lui était impossible de venir délivrer la ville assiégée. Cette fraude a été imitée par les Prussiens avec les pigeons du ballon *le Daguerre*, fait prisonnier pendant le siége de Paris. Mais les soldats de Bismarck ne furent pas aussi habiles que les croisés, qui avaient su imiter l'écriture et le style des Sarrasins. Les pigeons du *Daguerre* apportèrent à Paris une lettre écrite en un français ridicule; cette épître avait, en outre, le malheur d'être signée du nom d'un personnage politique qui était à Paris auprès du gouvernement de la défense nationale. En 1849, les Vénitiens assiégés se servirent avec succès des pigeons pour donner de leurs nouvelles en Italie; plus anciennement, en 1574, les messagers ailés

avaient été utilement employés par les habitants de la ville de Leyde, investis par l'armée espagnole; mais jamais, dans aucun temps, ils ne jouèrent un rôle aussi considérable que pendant le siége de Paris.

Plusieurs personnes revendiquent aujourd'hui le mérite d'avoir créé à Paris le service des oiseaux messagers; nous croyons pouvoir affirmer en toute certitude que l'honneur des résultats acquis revient à M. Rampont, directeur général des postes, et aux membres de la Société colombophile *l'Espérance*, MM. van Roosebeke, Cassiers, etc., qui sont partis de Paris en ballon avec leurs oiseaux. Toutefois nous devons reconnaître dans l'intérêt de la vérité que, trois semaines avant l'investissement, M. Ségalas avait songé aux pigeons voyageurs, et qu'il avait même installé soixante de ses élèves dans la tour de l'administration des télégraphes. Mais ce sont principalement les pigeons de la Société *l'Espérance*, dont l'existence à Paris était bien obscure et bien ignorée, qui ont fonctionné pendant la guerre.

La façon d'organiser le service était très-simple : les ballons emportaient de Paris les pigeons voyageurs, que l'on remettait, à Tours, à la direction des postes et des

Colombier de M. van Roosebeke. — Intérieur de la volière. — Dessin de Freeman.

télégraphes. Là, les hommes spéciaux, MM. van Roosebeke, Cassiers, se chargeaient de lancer les pigeons à Orléans, à Blois, le plus près possible de Paris. Ils attachaient préalablement une dépêche à une des plumes de la queue de l'oiseau voyageur.

Il y avait déjà fort longtemps, avant le siége de Paris, que des sociétés belges s'étaient préoccupées de l'élevage des pigeons voyageurs, et avant l'apparition du télégraphe électrique, plus d'un spéculateur de Paris a profité des renseignements que lui donnaient les colombes en lui apportant avec une rapidité étonnante le cours de la Bourse de Bruxelles. On ne se doutait pas alors du rôle que l'histoire réservait à ce service de la poste généralement peu connu.

Tous les pigeons ne sont pas doués au même degré de cette faculté de revenir à leur colombier. Le pigeon voyageur est une espèce spéciale.

Certains pigeons voyagers, nés dans un colombier et emportés au loin, y sont revenus d'un seul trait, sans éducation préalable. Mais ce fait est très-rare et même contesté. On dresse généralement les pigeons et on les habitue peu à peu à des voyages de plus en plus importants. On les

élève dans un colombier semblable à celui que représentent les gravures ci-dessus, et on leur laisse leur liberté; ils voltigent autour du colombier, et s'éloignent parfois à une distance assez considérable de leur asile; il est probable que dans ces promenades de chaque jour, ils apprennent à connaître les environs; leur vue très-perçante leur permet de retrouver certains points de repère qui les orientent et les mettent dans la bonne voie pour le retour. Quand des pigeons ont ainsi vécu pendant quelque temps dans ces conditions, on les emporte dans des cages d'osier, à une dizaine de lieues de leur colombier, et on les lâche. La plupart rentrent au logis dans un espace de temps assez court. Quelques jours après, on les transporte à vingt lieues de leur colombier, puis à trente ou quarante lieues, et ainsi de suite, en augmentant les distances. On arrive ainsi à pouvoir lâcher à Bordeaux des pigeons voyageurs élevés à Paris ou à Bruxelles.

La vitesse du vol des pigeons voyageurs est très-variable; par un temps calme, ils font généralement douze ou quinze lieues à l'heure. Cette vitesse augmente ou diminue suivant qu'ils volent avec le vent, ou qu'ils sont obligés de remonter des courants aériens.

Un fait très-remarquable est l'influence de la direction du vent sur le retour des pigeons. Ceux-ci s'égarent presque toujours quand règnent les vents d'est. Les vents du sud et du sud-ouest sont au contraire très-favorables au vol de ces messagers.

Quand le temps est brumeux, quand il gèle et surtout quand la terre est couverte de neige, les pigeons voyageurs perdent leurs facultés; on comprend combien l'hiver si rigoureux de 1870-1871 a nui à la poste aérienne.

Trois cent soixante-cinq pigeons ont été emportés de Paris en ballon, et lancés sur Paris. Il n'en est rentré que cinquante-sept, savoir : quatre en septembre, dix-huit en octobre, dix-sept en novembre, douze en décembre, trois en janvier, trois en février. Quelques-uns d'entre eux se sont égarés pendant très-longtemps; c'est ainsi que, le 6 février 1871, on reçut à Paris un pigeon qui avait été lancé le 18 novembre 1870. Il rapporta la dépêche n° 26, tandis que celui de la veille avait apporté la dépêche n° 51. — Le 28 décembre, on reçut un pigeon qui avait perdu sa dépêche et trois plumes de sa queue. Il avait été sans doute atteint par une balle prussienne. Ce fait semble prouver que plusieurs de nos messagers du siége ont été tués par l'ennemi.

Les Parisiens n'oublieront jamais la joie que leur causait la vue d'un pigeon s'arrêtant sur les toits. Quel bonheur ineffable! disait-on, voilà des nouvelles de province! — Et les commentaires marchaient leur train. Nous devons toutefois faire observer à ce sujet que les pigeons voyageurs rentrent généralement tout droit au colombier, sans s'arrêter. Il est à supposer que, pendant le siége, les pigeons du jardin des Tuileries ont obtenu souvent un succès peu mérité.

Il existe à Paris, dans certains quartiers, notamment du côté des Halles, du Temple, des colombiers perchés sur les toits de vieilles maisons. Avant la guerre, nul ne soupçonnait l'existence de ces petits établissements privés, qui ont contribué à assurer les communications de Paris avec la province. Nos gravures représentent le colombier de M. van Roosebeke, un des membres les plus actifs et les plus intelligents de la Société colombophile *l'Espérance*. Ce colombier est perché sur les toits d'une ancienne maison de la rue Saint-Martin. On ne l'aperçoit pas de la rue; il domine une de ces petites cours étroites et cachées qu'on rencontre encore dans les quartiers du vieux Paris.

Nous verrons comment on a pu tirer un parti vraiment merveilleux des pigeons voyageurs, en employant la photographie microscopique, pour faire tenir une innombrable quantité de dépêches sur une légère pellicule de collodion; mais disons, dès à présent, qu'il serait utile d'encourager l'élevage de pigeons, et d'étudier un art peu connu qui a prouvé son importance par les services qu'il a rendus pendant la guerre. On parlait autrefois de construire aux pigeons du siége une volière d'honneur; mais nous paraissons avoir déjà oublié nos promesses.

« Comme les cigognes des villes du Nord, a dit avec raison M. de Saint-Victor, comme les pigeons de Venise, ils méritent de devenir, eux aussi, des oiseaux sacrés. Paris devrait recueillir les couvées de leur colombier, les abriter, les nourrir sous les toits de l'un de ses temples. Leur race serait la tradition poétique de ce grand siége, unique dans l'histoire. »

CUVIER PEINTRE D'HISTOIRE NATURELLE.

Le grand Cuvier était simple précepteur d'un enfant de bonne maison, en Normandie, lorsque, pour varier ses occupations, il se livra avec une certaine ardeur à son goût pour l'aquarelle, en suivant néanmoins méthodiquement certains principes d'histoire naturelle qui attestaient, dès le début de sa carrière, les hautes facultés d'observation qui depuis se sont développées chez lui en progressant jusqu'où peut aller le génie. Nous avons vu de nombreux spécimens de ces esquisses pittoresques, et l'on peut dire que cet homme éminent fut naturaliste par la peinture avant de l'être par ses écrits. Arrivé à la plus haute fortune que puisse atteindre un savant, il ne peignait plus, mais il faisait toujours de la peinture un auxiliaire de ses travaux. Il se plaisait à réunir d'innombrables figures représentant le même animal sous des aspects divers. Il était à Fécamp dans les dernières années de la révolution, lorsque A.-Henri Tessier, le laborieux agronome, le rencontra à l'hôpital militaire; il fut frappé des aptitudes diverses qui l'ont distingué, et remarqua certainement ses dessins; ce fut lui qui recommanda l'illustre naturaliste à la Société philomatique, qui apprécia ses premiers essais.

NÉANT.

Non, celui qui inonde l'Orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; et souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

Xavier de Maistre.

MANUEL BAROMÉTRIQUE.

RÈGLES POUR PRÉVOIR LE TEMPS.

(La dernière édition du *Manuel barométrique* de l'amiral Fitz-Roy, publiée en 1864, étant épuisée, le comité mé-

téorologique de Londres [1] a regardé comme très-utile la publication d'une édition nouvelle, entièrement revue, et contenant les dernières découvertes relatives à cette partie de la météorologie. C'est de cette édition, publiée en 1869, sous le contrôle du comité, par M. Robert Scott, directeur du bureau météorologique, que nous donnons ici une traduction réduite. Rédigée à un point de vue entièrement pratique, par un éminent météorologiste, pour les marins de la côte d'Angleterre, elle ne sera pas moins utile aux personnes qu'intéressent les variations du temps dans nos régions du nord. Dans la région du midi, soumise aux mêmes lois atmosphériques, le manuel sera aussi consulté avec fruit, mais en tenant compte de l'influence exercée par la Méditerranée et les chaînes de montagnes qui l'avoisinent sur la direction des vents régnants, influence qui d'ailleurs ne peut modifier en rien d'essentiel les indications dont nous donnons le résumé.)

Installation du baromètre. — Un baromètre installé pour l'usage du public doit être placé dans un lieu éclairé, de manière à pouvoir être consulté dans tous les temps. L'index qui marque le niveau du mercure dans le tube sera examiné et, au besoin, déplacé deux ou trois fois par jour, à des heures régulières, par la personne chargée de la surveillance de l'instrument.

Échelle barométrique. — L'index se meut le long d'une échelle graduée en millimètres, sur laquelle sont ordinairement gravés des mots indiquant les variations du temps. Mais on ne doit pas se fier à ces indications, qui sont parfois en défaut. Ce n'est pas seulement en observant un certain jour la hauteur du mercure dans le baromètre que l'on peut se former une opinion sur l'état du temps, mais bien en constatant les variations de cette hauteur depuis la dernière observation de l'index. Si le niveau marquant *Variable* s'élève vers *Beau temps*, on doit s'attendre à un changement de temps ou de vent. De même, si le niveau étant à *Beau temps* baisse, sans descendre jusqu'à *Variable*, un changement de temps ou de vent n'en est pas moins probable.

Le baromètre indique plutôt le vent que la pluie. — Le baromètre, étant sensible à la pression atmosphérique, indique les changements de cette pression. Quand la pression est inégale sur une certaine étendue de pays, l'air commence à se mouvoir d'un lieu à l'autre, et le *vent* se produit. Nous voyons par là que le baromètre peut indiquer assez exactement la probabilité du vent. Un changement de temps suit presque toujours un changement de vent, et comme à terre, surtout dans les campagnes, on a plus de souci de la pluie que du vent, on consulte généralement le baromètre pour savoir si le temps sera sec ou humide, sans remarquer assez de quel côté le vent souffle.

Le baromètre cependant peut-être aussi utile à terre qu'à la mer, et servir à l'agriculteur aussi bien qu'au marin. Mais tous deux doivent se rappeler que pour avoir de bonnes indications, il faut l'observer avec soin et régularité [2].

On dit communément que le baromètre *baisse* quand le mercure descend dans le tube; son niveau est alors légèrement concave. La baisse dans le baromètre anéroïde est indiquée à gauche de l'aiguille. Le baromètre *monte* quand le mercure s'élève dans le tube, et sa surface est alors convexe. Dans le baromètre anéroïde la hausse est indiquée par le mouvement à droite de l'aiguille.

Oscillations du niveau barométrique. — Dans les deux zones tempérées, les oscillations du mercure, c'est-à-dire sa hausse et sa baisse, sont comprises, dans les occasions *extraordinaires*, entre 0m.785 et 0m.711, ou même un peu plus bas. La course ordinaire du mercure dans le tube s'étend de 0m.755 à 0m.736. Dans la zone torride ou près de l'équateur, la course est beaucoup moindre, excepté dans les ouragans, qui font quelquefois baisser le niveau jusqu'à 0m.685.

Un thermomètre est presque toujours joint au baromètre pour indiquer la température du mercure. La colonne qu'il forme dans le tube variant avec la température, il est nécessaire de tenir compte de cette variation dans les observations qui demandent une grande exactitude.

Le *psychromètre*, dont nous avons donné la description [1], mesure l'humidité de l'air. Sans être indispensable, il peut aider comme tout autre hygromètre, mais avec plus de précision, à interpréter les variations du baromètre.

Règles de Dove. — Les principes généraux sur lesquels l'explication suivante est fondée ont été posés par le savant professeur Dove et peuvent être ainsi résumés :

Si le niveau du mercure dans le baromètre est à sa hauteur moyenne, c'est-à-dire à 0m.760, et s'il reste stationnaire ou s'il monte pendant que le temps devient plus froid et l'air plus sec, on doit prévoir des vents de la partie du nord, ou bien une diminution de vent ou de pluie.

Au contraire, si le niveau du mercure baisse pendant que le temps devient plus chaud et l'air plus humide, on doit s'attendre à des vents pluvieux de la partie du sud.

Exceptions aux règles. — Toute exception à ces règles indique la probabilité d'une bourrasque.

Si, par exemple, le temps devient plus chaud pendant que le baromètre est haut et le vent au nord-est, une saute de vent du sud-est est à prévoir. — Si le temps devient plus froid pendant que le vent est au sud-ouest et le baromètre plus bas, on doit s'attendre à une bourrasque de nord-ouest avec des grains de pluie.

Les vents du nord-est amènent quelquefois de la pluie ou de la neige. Quand ces vents sont clairs et que le baromètre commence à baisser, la pluie peut venir avant que le vent tourne à l'est ou à l'est sud-est.

Loi de rotation des vents. — Outre ces règles relatives aux instruments, il en existe une très-importante et bien connue des marins, qui l'ont exprimée dans les vers suivants :

> Lorsque le vent contre le soleil tourne,
> Ne t'y fie pas, car bientôt il retourne.

La rotation du vent se fait presque toujours *avec le soleil*, c'est-à-dire de gauche à droite. Ainsi le vent d'est tourne à l'ouest par le sud-est, le sud et le sud-ouest; — et le vent d'ouest tourne à l'est par le nord-ouest, le nord et le nord-est.

Si le vent tourne d'une manière opposée, c'est-à-dire de l'ouest au sud-ouest, au sud et au sud-est, le changement se fait *contre le soleil*, et cette rotation rétrograde se produit rarement, à moins que le temps ne soit incertain.

Nous devons toutefois observer que cette loi ne s'applique pas aux brises très-légères.

Courants polaire et équatorial. — Il y a dans les Iles Britanniques et dans la plus grande partie de l'Europe septentrionale deux directions d'où le vent souffle toujours plusieurs jours de suite. Ces directions, opposées l'une à l'autre, sont le sud-ouest et le nord-est. Dans plusieurs parties du monde, la même remarque s'applique à deux courants atmosphériques également opposés, mais ne sui-

[1] Le général Sabine, président de la Société royale, a été placé à la tête de ce comité.

[2] Voy. t. III, 1835, p. 167.

[1] Voy. t. XI, 1843, p. 75.

vent pas toujours la même direction qu'en Angleterre. Quelle est la cause qui produit ces courants et qui les rend si différents l'un de l'autre? La plus simple explication se trouve dans le mouvement constant de l'air, qui se dirige de l'équateur vers les pôles et des pôles vers l'équateur. Ce mouvement forme deux grands courants, le courant polaire, qui vient du nord, et le courant équatorial, qui vient du sud.

L'air du courant équatorial, qui arrive des régions chaudes, est léger, tiède et chargé de vapeur; tandis qu'il souffle, le baromètre est bas et le temps généralement humide.

L'air du courant polaire est dense, froid et sec; quand il souffle, le baromètre est haut et le temps exempt d'humidité.

Si nous avons bien présente l'idée de ces deux grands courants et de leur différente nature, nous comprendrons facilement les signes du temps. Les principaux de ces signes sont basés, comme on le sait [1], sur l'observation du ciel et des nuages.

Dans son *Livre du temps*, l'amiral Fitz-Roy dit des vents de la Méditerranée : « Le *mæstrale* (mistral), le *bora*, le *gregale* et le *levante* sont des courants polaires : le premier venant à peu près du nord-ouest, le second du nord, et les deux autres du nord-est et de l'est. Le *sirocco*, le *libeccio* ou *garbino*, le *ponente*, sont des courants tropicaux : le premier venant du sud-est, le second du sud-ouest, et le troisième de l'ouest. Les caractères respectifs de ces vents sont parfaitement connus des marins, et ils sont aussi constants que les mouvements giratoires du vent sur les Iles Britanniques. Mais les Alpes, le mont Etna et les Apennins, avec leurs chaînes couvertes de neige, les Sierras de l'Espagne, les montagnes de la Grèce, de la Syrie et de l'Arabie, et les déserts brûlants de l'Afrique, tous si rapprochés du grand bassin de la Méditerranée, doivent nécessairement produire quelquefois, dans les courants atmosphériques, des perturbations soudaines et violentes de peu de durée, à moins qu'elles ne soient alimentées par des causes éloignées, comme le sont les coups de vent d'un vaste océan. »

Changement de temps et tempêtes. — Quelques remarques sur les variations ordinaires du temps et sur les tempêtes pourront encore être utiles.

Le passage d'un ciel clair au ciel nuageux qui annonce les vents du sud commence presque toujours par l'apparition de longues traînées de nuages qui indiquent la trace du vent dans le ciel. Pendant la nuit on voit alors des cercles autour de la lune. Si ces nuages s'étendent en larges bandes à travers le ciel, ils indiquent un fort vent dans les régions supérieures et un temps pluvieux.

Après un jour couvert, le ciel s'éclaircit quelquefois entièrement pendant la nuit; mais ce n'est pas un signe certain de beau temps; les nuages souvent paraissent encore aussi épais après le lever du soleil.

Les orages se forment presque toujours quand le temps est chaud pour la saison. Ils sont généralement causés par l'irruption d'un vent froid dans un lieu où l'air est très-échauffé. Ils ne rafraîchissent pas l'air; mais le vent qui les amène est la cause d'un refroidissement. Les orages sont d'autant plus violents que la différence de température est plus grande entre les deux courants qui les produisent.

Les indications des instruments, pendant le mauvais temps, ne diffèrent de celles précédemment décrites que par leurs variations plus rapides et plus étendues.

En hiver, après une suite de vents d'est, si le baromètre commence à baisser et le thermomètre à monter, on devra prévoir un coup de vent partant du sud-est au sud-ouest, pendant que le baromètre continuera à baisser. Aussitôt que le vent dépasse le sud-ouest, le baromètre commence à monter, de fortes averses de pluie tombent, et le vent passe au nord-ouest en même temps que le ciel s'éclaircit et que l'air devient plus froid. Quelquefois ce vent de nord-ouest est suivi par des vents de nord ou de nord-est.

Si le vent rétrograde du nord-ouest vers l'ouest et le sud-ouest, la continuation du gros temps est à peu près certaine.

Ces coups de vent sont très-violents, et comme ils sont produits par le courant équatorial luttant contre le courant polaire, les changements de pression et de température sont très-rapides, et la tempête est souvent accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

Le coups de vent de nord-est ne sont pas aussi communs que ceux de sud-ouest et ne donnent pas de signes aussi marqués de leur approche. Ils sont généralement précédés par un fort refroidissement de la température.

On voit de quelle utilité peut être l'observation attentive d'un baromètre isolé, et combien il est désirable que l'usage de cet instrument peu coûteux se répande tant sur nos côtes maritimes que dans nos campagnes. On comprend tout ce qu'ajoutent de certitude à la prévision du temps les avis télégraphiques transmis par les stations météorologiques établies aujourd'hui chez toutes les grandes nations civilisées, et qui font connaître l'état du baromètre, au même moment, dans plusieurs stations éloignées les unes des autres. Les différences dans l'état de l'atmosphère que ces observations indiquent permettent de mieux prévoir les variations du temps, et surtout l'approche des tempêtes. Dès aujourd'hui les avis de ces grandes perturbations sont transmis par les soins de l'administration dans les principaux ports de la partie des côtes menacées, au moyen de signaux faits par les guetteurs des sémaphores et par les capitaines de ports. Il est à désirer que les mêmes avis puissent aussi être transmis dans nos campagnes, quand elles sont menacées par les ouragans, dont les ravages sont d'autant plus grands qu'ils ont été moins prévus. Mais on vient de voir qu'en l'absence de ces indications générales, on peut presque toujours se tenir en garde contre les bourrasques par la simple observation du baromètre et l'application des règles résumées dans le *Manuel*.

[1] Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 298.

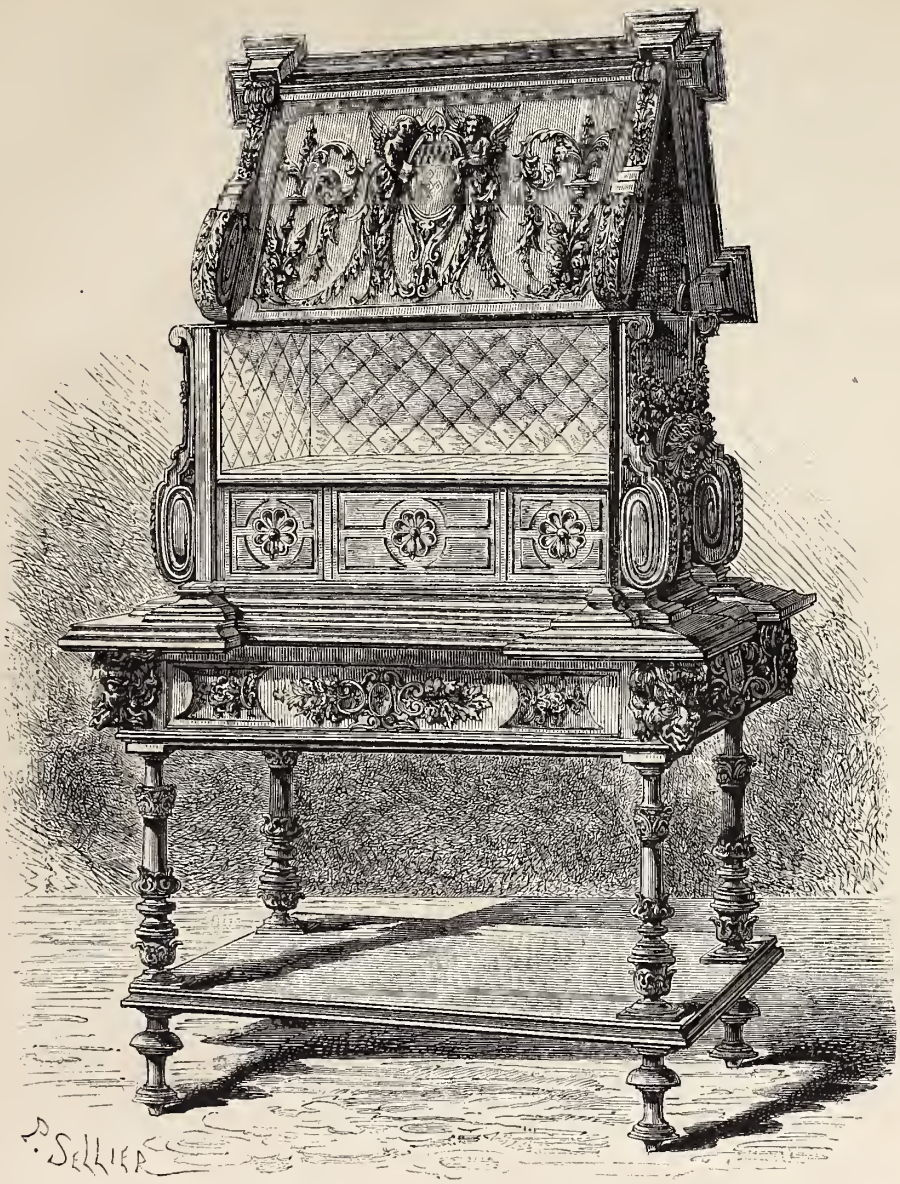
MÉDAILLE DE TERINA.

Terina était dans le Brutium (Calabre), sur le golfe appelé *Terinæus sinus* (golfe de la mer Tyrrhénienne). Pline appelle cette ville *Terina crotonensium*, parce qu'elle

Cabinet des médailles. Collection de Luynes. — Médaille de Terina.

avait été bâtie par des habitants de Crotone. Le *Terinæus sinus* des géographes anciens s'appelle aujourd'hui le golfe de Sainte-Euphémie. Quant à l'emplacement de Terina, le père Hardouin prétend qu'il est occupé aujourd'hui par Nocera de Castiglione.

SCULPTURES EN BOIS DU DAUPHINÉ.



Meuble en noyer, dessiné et sculpté par Étienne Collet, de Grenoble. — Dessin de Sellier.

Notre Dauphiné a, comme la Suisse, comme le Tyrol, comme la Forêt-Noire, son école de sculpteurs en bois, enfants du pays, dont la réputation s'est répandue avec les produits peu à peu au dehors. Dans cette province, en effet, comme dans les pays que nous venons de nommer, le bois abonde et présente les qualités recherchées du sculpteur, la solidité, la finesse du grain, qui permettent d'allier dans l'exécution des figures et des ornements beaucoup de délicatesse à beaucoup de fermeté.

En Dauphiné, c'est le noyer qui est l'arbre indigène. Il pousse partout, et acquiert des proportions souvent très-considérables. Ses fruits, aussi bien que son bois, font la richesse de bien des communes. Le noyer, selon son âge, sa provenance (car la nature du sol où il a pris naissance et son degré d'altitude sur la montagne lui donnent des qualités différentes), prend des teintes variées. On préfère encore à ces teintes naturelles la couleur rouge du bois qui a servi en pressoir : le vin ne lui communique pas seulement une coloration toute particulière, mais le dessèche et le durcit. Une préparation, dont les artistes font leur secret, y ajoute, sans application d'huile d'aucune sorte, de vernis ou de térébenthine, un lustre auquel la brosse suffit pour donner tout son brillant.

Des meubles de tout genre et de toute époque, tables, buffets, bahuts, vastes armoires où s'entasse le linge de la famille, dressoirs où la vaisselle s'étale, etc., attestent dans les maisons de plus d'un hameau combien est ancienne en ce pays l'industrie qui y fait vivre encore un grand nombre d'artistes et d'ouvriers, et qui a procuré l'aisance à plus d'un d'entre eux : aussi ne négligent-ils pas les moyens de s'y perfectionner. Beaucoup ont fait, soit à Grenoble, soit à Lyon, soit même à Paris, de solides études, et sont revenus ensuite se fixer dans leur pays natal.

Le meuble dont nous offrons un dessin est double : il se compose, premièrement, d'un support à quatre pieds entre lesquels est un plateau sur lequel peuvent être placés des potiches, des bronzes ou d'autres objets d'art (la partie qui forme entablement contient un tiroir); en second lieu, d'un bahut, dont le couvercle en se relevant fait en

même temps mouvoir, comme on le voit dans la gravure, le panneau de devant, qui se rabat quand le meuble doit être fermé.

C'est une sorte de grand écrin, ou, si l'on veut, de coffre de mariage; car à la partie supérieure du meuble est sculpté un Amour portant le flambeau de l'Hymen et une guirlande de fleurs. L'intérieur, qu'on aperçoit ici, capitonné en soie bleue, recevrait les châles, les dentelles, les riches étoffes; et dans trois petits tiroirs, placés au-dessous et doublés de soie de même couleur, peuvent être serrés les bijoux et les autres menus objets, minces par leur volume, précieux par la matière, le travail ou les sentiments qui y demeurent attachés, que l'on a coutume d'offrir dans de semblables occasions.

Les armes qui figurent sur le panneau antérieur sont celles d'un personnage anglais actuellement possesseur du meuble; elles sont soutenues par deux Amours ou Génies ailés, dont le corps se prolonge en longs enroulements de feuillage. La construction et les proportions de ce meuble, ses profils nettement accusés, son ornementation riche sans être chargée, l'exécution des sculptures pleine de vigueur et d'accent, en font un excellent spécimen de la menuiserie et de la sculpture en bois du Dauphiné.

LE TRAVAIL DES MACHINES A VAPEUR.

En 1860, des statisticiens ont calculé que le travail accompli par toutes les machines à vapeur de la Grande-Bretagne représentaient une somme d'activité égale à 1 200 millions d'hommes valides. C'est un chiffre bien supérieur à la force collective de l'humanité tout entière, qui est évaluée à 1 300 millions d'âmes, dont plus de la moitié se compose de femmes, d'enfants et de vieillards.

LE SANTUARIO D'OROPA.

Dans le massif de montagnes adossées à la Suisse qui terminent le Piémont au nord-est, il se rencontre, à une hauteur d'environ onze cents mètres, un plateau de très-petite étendue que la nature semble avoir ménagé expressément pour en faire le centre d'une délicieuse retraite. Là, auprès du torrent *Oropa*, s'élève le sanctuaire du même nom consacré à la Vierge, dont la statue attire sans cesse des bandes de pèlerins empressés. Lorsqu'on y arrive, après avoir franchi, par une route en flancs de montagnes, de profondes gorges aux parois abruptes, on se trouve au sein d'un hémicycle, fermé dans la partie septentrionale par des escarpements sourcilleux à peine accessibles, et ouvert au midi sur les immenses et riches plaines qu'arrosent la Sesia et le Tessin. Du haut de la terrasse naturelle qui termine brusquement le plateau, on voit d'abord à ses pieds un fouillis de forêts, de ravins, de lits de torrents, et de cimes verdoyantes semées de villages et de chalets; en levant les yeux au delà, on plane sur une partie du Piémont et de la Lombardie, jusqu'aux environs de Verceil, de Novare et même de Milan; on voit un de ces spectacles splendides que recherchaient les âmes religieuses, lorsque, fatiguées des guerres et des luttes civiles, elles se réfugiaient dans des retraites d'un difficile accès, pour s'y livrer à la prière, à la contemplation, aux cultes de la Vierge et des saints.

C'est à saint Eusèbe, évêque de Verceil au quatrième siècle, que remonte la fondation du sanctuaire. Exilé par une persécution religieuse, il se rendit dans cet asile où, selon une tradition acceptée de tous les pèlerins, il avait caché dans un rocher la statue de la Vierge, dont l'ancienneté était déjà respectable à cette époque, puisqu'on l'attribue (toujours selon la tradition) à saint Luc lui-même, qui en aurait été le sculpteur. Plus tard, saint Eusèbe serait venu retirer la statue du rocher et aurait fait construire pour elle la toute petite chapelle grillée où elle est encore installée, laquelle a été plus tard entourée par une chapelle plus grande, qui est aujourd'hui celle du couvent.

La statue de la Vierge et celle de l'enfant Jésus qu'elle tient sur le bras gauche, sont entièrement noires. Les vêtements sont très-riches, et la piété des fidèles les a couverts de bijoux d'or et d'argent, de pierres précieuses et de diamants. La foi en la puissance miraculeuse de cette statue semble s'accroître, si l'on en juge par le nombre des pèlerins qui varie, actuellement entre quatre-vingt et cent mille par an. Il est juste de dire que les communications se multiplient et qu'elles s'améliorent beaucoup en montagnes; mais il n'en est pas moins fort curieux, pour un habitant de Londres, de Paris ou de New-York, de se trouver au *Santuario* d'Oropa en pleine foi du moyen âge. Les personnes les plus titrées du Piémont arrivées dans leurs élégantes calèches, les familles bourgeoises apportées par les voitures publiques, et les bandes de paysans venus à pied, s'y coudoient réciproquement dans les cours, les cloîtres et les corridors; tous s'agenouillent ensemble à la chapelle devant la statue, ou bien sur le sol même, en plein air, devant l'autel qu'on érige au fond d'une cour, dans les jours de fête; tous font également côte à côte leurs stations pieuses devant les dix-sept chapelles spéciales placées sur les monticules voisins du couvent; et jamais, dans toute cette population si variée, on ne surprend un sourire sur les lèvres de qui que ce soit, devant les témoignages souvent naïfs de respect et d'adoration offerts en spectacle par des fidèles fervents.

Le couvent donne à tous les visiteurs, riches ou pauvres, l'hospitalité gratuite de la chambre, du lit et des draps, pendant la durée de la neuvaine. Et si d'un côté il reçoit une offrande de la part des nobles, des bourgeois et des paysans aisés, d'un autre côté il distribue deux fois par jour une soupe à tous ceux qui se présentent aux portes des cuisines. Ce n'est pas une petite charité, car l'affluence est telle parfois que le nombre des pèlerins dépasse cinq mille. Dans ces circonstances, on comprend que le couvent ne puisse attribuer une couchette à chaque personne, car il n'a guère plus de mille lits et de six mille paires de draps à offrir aux étrangers. Aussi, sauf un certain nombre de visiteurs qui jouissent de chambres séparées à deux et quelquefois à trois lits, la masse des pèlerins est-elle distribuée dans de vastes pièces formant dortoirs, où, suivant les cas, on couche soit seul, soit deux à deux, comme dans les villages, mais où en temps de presse on s'étend trois sur le matelas et trois sur la paillasse des vastes lits dédoublés. Tous ces lits sont bons; les draps sont d'une blancheur remarquable, et très-propres sont les chambres, dont deux ou trois cents sont suffisamment meublées, avec jolies couchettes de fer, sommiers, oreillers, tables, fauteuils et secrétaires, rideaux aux fenêtres, etc.

Il arrive parfois que le nombre des pèlerins dépasse les plus hautes limites ordinaires, et que vers le soir il survient des processions inattendues. On les abrite encore cependant, soit dans la chapelle qui demeure ouverte toute la nuit, soit dans les galeries des cloîtres, dont la longueur totale dépasse un kilomètre, et qui règnent autour de trois cours occupant une surface de plus de deux hectares

Dans cette vaste étendue, les processions circulent sans peine au milieu des foules. Les villages environnants viennent au couvent à tour de rôle, souvent plusieurs fois dans

l'année : les uns y montent de la plaine ou des gradins inférieurs de la montagne ; d'autres y descendent des points élevés. Les distances les plus longues ne les effrayent pas : l'année dernière, les habitants du village de Greyssonnet ont marché processionnellement, à jeun, pendant quatorze heures, après avoir reçu l'absolution, et se sont présentés le matin à la messe de neuf heures pour recevoir la communion. Leur curé était en tête, suivi de la croix et de la bannière.

Tous les visiteurs ne sont pas aussi zélés. Il se glisse souvent au milieu du troupeau un groupe de simples touristes ; on y voit les amateurs du curieux et du rare, etc. L'habitude existe aussi dans la plupart des familles riches et bourgeoises, en Piémont et même en Lombardie, de venir passer neuf jours au Santuario d'Oropa, simplement avec le but tout mondain et tout sensuel d'échapper aux fortes chaleurs de la plaine, de vivre en société les uns avec les autres, et d'ajouter ainsi, aux bienfaits spirituels que la religion leur offre, la jouissance de l'air frais des montagnes et le délassement salutaire des promenades alpestres à travers des sites pittoresques. Les bons pères le savent bien ; mais ils ferment les yeux, comptant sur l'exemple des fervents pour échauffer les tièdes, récoltant de temps à autre quelques conversions, et jugeant d'ailleurs que les exceptions se perdent et disparaissent dans le flot religieux de ces masses populaires pleines de foi, qui se prosternent aux pieds de la Madone sans autres sentiments que ceux de la contemplation fervente et de l'adoration absolue.

Le plateau d'Oropa, le couvent et ses abords immédiats, ont été parfaitement appropriés à leur destination par le travail ingénieux des hommes appliqué à un terrain tourmenté. C'est une succession de terrasses et de balustrades se dominant les unes les autres, de fossés larges et profonds enrichis de cultures potagères, de hautes et massives constructions circonscrivant des cours immenses, de cloîtres sans fin soutenus par des piliers innombrables, de chapelles à profusion échelonnées sur les collines. Tout aux alentours, les gazons unis, à pente douce, arrosés par de limpides ruisseaux, s'étendent sous des mamelons ombragés d'où se précipitent les cascades bruyantes ; au delà, les rampes prudemment ménagées s'entre-croisent en lacets blancs qui tranchent sur la verdure et accentuent les reliefs du sol ; puis viennent les sentiers étroits surplombant les ravins à pic ; et enfin, dans le fond de l'hémicycle, se dressent les escarpements hardis où les grosses roches percent de toutes parts et dont les parois sont déchirées par des eaux torrentielles habilement retenues dans leurs lits inférieurs. Tous ces détails pittoresques sont animés de près ou de loin par les pèlerins qui arrivent, qui partent, qui circulent en tous sens, tantôt marmottant leurs prières, tantôt récitant à voix haute les litanies de la Vierge, s'agenouillant ici, se prosternant là-bas ! — Certes, il serait difficile de trouver pour les habitants des grandes villes un assemblage plus curieux de beautés naturelles et de travaux humains, un spectacle plus fécond en pensées sérieuses !

Ce qui frappe encore les visiteurs, c'est l'ordre et la tranquillité régnant au sein de cette foule grouillante, d'où toute police armée est absente, sauf deux carabiniers appelés aux grandes fêtes quatre ou cinq fois par an. L'on y voit très-rarement aussi circuler quelques-uns des religieux du couvent. Le père recteur attribue cet ordre et ce respect silencieux à l'action secrète et merveilleuse de la Vierge. Sans recourir au miracle, il est facile de comprendre que les hôtes du sanctuaire, arrivant avec des idées pieuses et des projets de prières ou d'invocations, sont naturellement plus recueillis que ne le serait toute autre population réunie pour un but de plaisir ou de politique. Aucun fait ne démontre plus clairement la sincérité de la dévotion des visiteurs que la paix et la sérénité régnant parmi les foules qui affluent au Santuario.

Pour se rendre dans ce lieu consacré, il faut s'arrêter à la gare de Biella, petite ville très-industrielle située à l'extrémité d'un petit embranchement soudé au chemin de fer de Turin à Milan. On y trouve de nombreuses auberges, avec une incroyable quantité de voitures, qui ont pour destination principale le service des voyageurs pour Oropa. La montée, de douze kilomètres environ, dure à peu près trois heures ; la descente se fait en une heure ; de sorte qu'en choisissant convenablement le train du chemin de fer, on peut partir le matin de Turin et y revenir le soir, après avoir visité le couvent et y avoir dîné, même bien dîné.

Ce dernier point n'est pas sans importance, car l'air est très-vif en montagne et l'appétit s'aiguise tout seul, lors même qu'il ne serait point surexcité par des promenades fatigantes. Les pères y ont pourvu. Dans la cour d'honneur, on trouve à droite et à gauche deux vastes restaurants, aux enseignes de la *Croix-Rouge* et de la *Croix-Blanche*, qui offrent à des prix très-doux tout ce que peut désirer un visiteur ; un gourmet, fût-il même un peu raffiné, se contenterait fort bien de certains dîners qui nous furent servis au restaurant de la *Croix-Blanche*, au prix réglementaire de trois francs par tête.

La chapelle actuelle du couvent, bien qu'elle enserre la chapelle primitive de la statue, est devenue beaucoup trop petite, puisque les dimanches et jours de fêtes il faut célébrer la messe dans la plus grande cour de l'établissement. Aussi montre-t-on au visiteur, dans une salle, les plans et le modèle en relief d'une magnifique église... à construire. L'emplacement est désigné derrière le couvent, sur le premier gradin de l'escarpement qui se dresse à perte de vue au fond de l'hémicycle. Il y a déjà un commencement de fondations ; mais le terrain est difficile et coûteux à préparer. Le parvis devant être à peu près au niveau des toitures les plus élevées du couvent, l'église monumentale qui couronnera cette suite continue de gazons, de cours, de terrasses et de constructions, qui va toujours s'échelonnant depuis l'extrémité méridionale du plateau d'Oropa, surplombant les gorges de la montagne, jusqu'au fond de l'hémicycle ; elle produira donc le plus merveilleux effet sur tous les habitants et voyageurs de la plaine qui pourront l'apercevoir.

De la gare du chemin de fer à Biella, et de beaucoup d'autres points, on distingue parfaitement à mi-montagne les masses de constructions de l'Oropa ; cependant on n'en peut définir la destination. Mais lorsque l'église surmontée de son clocher élevé dominera cet ensemble de bâtiments, elle lui imprimera le caractère véritable qui lui appartient ; elle en sera comme le dernier mot, la pensée suprême, et résumera pour les populations religieuses leurs aspirations vers le ciel.

Au point de vue des paysages pittoresques, les touristes doivent donc aller visiter le Santuario d'Oropa, et s'unir aux pèlerins pour accroître les dons annuels applicables à l'érection de l'église, dont les travaux languissent faute de fonds suffisants. Il n'y a qu'à imiter les villages et les habitants du pays : ils arrivent rarement les mains vides.

Pendant notre séjour à l'Oropa, nous avisâmes une vieille paysanne gravissant péniblement, une béquille à la main, les montées de la route, et pliant sous le poids de plusieurs énormes paquets de fil.

— Vous êtes bien lasse et bien chargée, ma bonne femme ! Qu'aviez-vous à faire de porter si haut toute cette marchandise ?

— Eh mais, mon bon Monsieur, c'est pour la Madone! Il lui faut tant de draps à la Madone pour coucher les gens, pensez donc! Et comment voulez-vous qu'elle fasse, la Madone, si on ne lui apporte pas du fil?

En vérité, nous n'avions rien à répondre, étant nous-même de ceux qui s'étendaient au milieu des beaux draps de la Madone. C'est là toute l'affaire. Il faut donner à la Madone pour qu'elle vous puisse loger et coucher; il faut lui donner pour qu'elle embellisse les paysages ouverts à tout étranger, et au sein desquels elle a dernièrement célébré le quatorzième ou quinzième centenaire du couvent!

Plaçons-nous à un autre point de vue, et considérons que si le plateau d'Oropa avait été retenu par un prince ou par un riche bourgeois pour y élever un château de plaisance, le propriétaire en jouirait seul avec sa famille et quelques amis; mais, consacré par une pensée religieuse, ce lieu privilégié, ce spectacle exceptionnel, est comme la propriété de tout le monde.

Il est aussi bien la propriété de la pauvre et pénitente campagnarde qui va déposant son offrande en chanvre qu'elle a semé, en fil qu'elle a filé, que celle de l'opulent marquis dont les ancêtres ont peut-être cédé autrefois une partie de la terre que le Santuario possède aujourd'hui. Tous deux y prennent devant Dieu la jouissance de la chose commune; certainement même l'intime et douce satisfaction d'y présenter un produit de son travail à la divine Madone tient-elle dans la vie des très-humbles pèlerins une place bien plus importante et féconde que ne tiennent place dans l'existence du grand seigneur les pièces d'or qu'il versera aux mains du recteur.

A qui donc appartient le plus et le mieux le *Santuario d'Oropa :* au petit pèlerin ou au puissant personnage?

Du 8 au 16 août 1871. Chambre K. VII.

CARNET D'UN FLANEUR.

« RENVOYEZ VOTRE CHEVAL. »

Au moment de livrer une grande bataille, dont l'issue pouvait être douteuse, César fit renvoyer ostensiblement son cheval et tous ceux de ses officiers. C'était dire clairement aux fantassins des légions : « La lutte sera rude et meurtrière, vous courrez de grands dangers. Vous voilà sûrs que votre général ne vous abandonnera pas, et qu'il les partagera tous avec vous. » Ainsi doivent agir, dans la rude mêlée de la vie, ceux que leur naissance, leur fortune ou leur talent ont placés à la tête des légions humaines. Dans tous les grands périls, contagions, fléaux naturels, invasions étrangères, ils doivent payer d'exemple, et « renvoyer leur cheval », c'est-à-dire ne pas abuser des moyens que le hasard leur a fournis d'échapper au danger qui doit être affronté en commun.

Les utopistes rêvent l'égalité de fortune qui n'est qu'une chimère. Les moralistes prêchent l'égalité de souffrance et de danger.

— Pourquoi celui-ci va-t-il à cheval, tandis que je me traîne à pied?

Question d'envieux à laquelle il est trop aisé de répondre.

— Pourquoi celui-ci se sauve-t-il au galop de son cheval pour échapper à son devoir?

Question beaucoup plus grave et plus embarrassante.

C'est dans les cas d'extrême péril que l'inégalité semble contre nature, et qu'il est permis à ceux qui se battent à pied de siffler ceux qui fuient à cheval. Lorsqu'un navire est sur le point de sombrer ou de sauter, le commandant, sous peine d'infamie, doit quitter son bord le dernier.

Parmi ceux qui abandonnent une ville en péril, les uns avouent franchement qu'ils ont peur, et, sans scrupule et sans remords vont droit devant eux; les autres cherchent des excuses, et colorent leur faute de quelque prétexte honnête.

Ceux qui fuient par poltronnerie mériteraient de rencontrer sur leur route quelqu'un qui eût assez d'autorité pour les prendre par la main et les forcer à faire volte-face. César rencontre un soldat éperdu de terreur, qui fuit à toutes jambes. Il lui met la main sur l'épaule, l'arrête, le contraint à se retourner, et lui dit froidement : « Mon ami, tu te trompes de route; les ennemis sont de ce côté-ci. »

Les autres peuvent être arrêtés par un bon conseil: quelquefois par un simple mot dit au hasard : leur conscience était déjà contre eux, une parole les ramène.

On raconte qu'à l'époque de la grande peste de Londres, un certain nombre de lords et de personnes riches avaient cherché dans leurs terres un refuge contre le fléau. Lord Craven, après avoir longtemps balancé, s'était décidé à suivre leur exemple. Tout était prêt. Le carrosse à six chevaux attendait au bas du perron. Sa Seigneurie, tout en mettant ses gants, posait le pied sur la dernière marche, lorsqu'un mot qu'il entendit derrière lui éclaira sa conscience et toutes ses résolutions. Un nègre qu'il avait à son service, faisait en partant ses adieux aux autres domestiques.

— Sûrement, dit-il en confidence à l'un des valets, que le Dieu du maître habite la campagne, et le maître s'en va se mettre sous sa protection!

Le pauvre homme parlait sans malice et croyait tout bonnement que chacun a son *fétiche*. Lord Craven s'arrêta tout pensif, et n'acheva pas de mettre son gant.

— Mon Dieu, se dit-il, est partout; il peut me protéger à la ville aussi bien qu'à la campagne. Je dois rester où je suis. Seigneur, pardonnez-moi mon aveuglement. J'ai manqué de foi en votre providence, en songeant à éviter votre main!

La naïveté du nègre avait produit plus d'effet sur son âme que le plus savant sermon. Il donna aussitôt l'ordre de dételer, et « renvoya son cheval. »

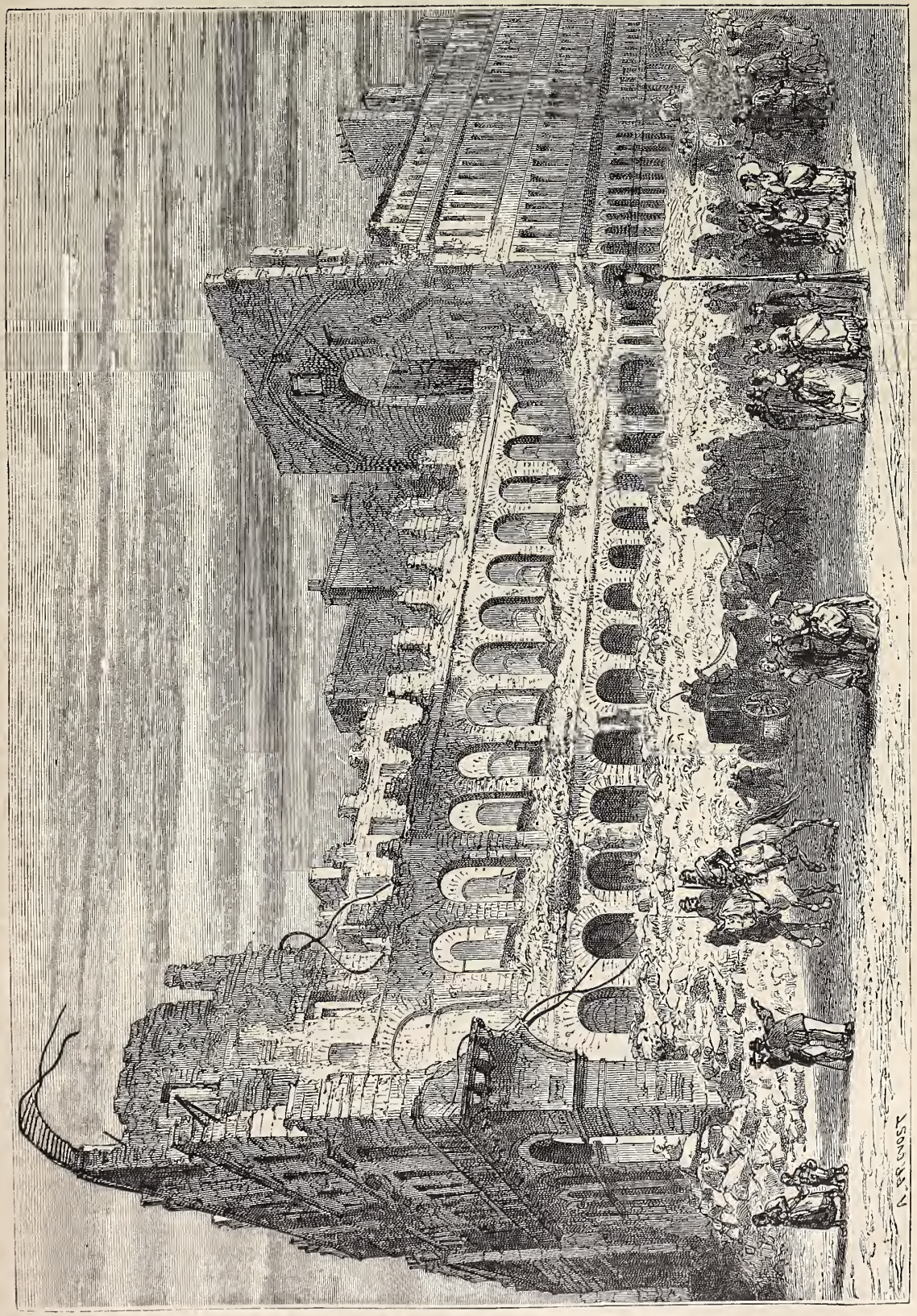
Ce premier pas dans la voie du bien l'amena tout naturellement à en faire un second. Au lieu de se claquemurer dans son hôtel, et de compter les morts en levant un coin du rideau, il se jeta résolûment en pleine mêlée, et passa tout son temps à soigner et à consoler ses amis et ses voisins. Il avait fait en homme de cœur le sacrifice de sa vie: s'il eût succombé, nous devrions non le plaindre, mais l'envier, car il serait mort à son poste, en faisant son devoir. Il survécut. Peut-être plus d'un parmi ceux qui avaient fui moururent de peur, au fond de leurs manoirs, ou se cassèrent le cou en courant le renard.

LE MINISTÈRE DES FINANCES.

Cette ruine, imposante comme l'un des grands débris de l'antiquité, fut un vaste monument qui ne comptait pas encore tout à fait un demi-siècle d'existence quand l'insurrection, qui ne pouvait plus que retarder sa défaite, le marqua pour porter témoignage des fureurs de nos discordes civiles. On avait mis à bâtir l'hôtel des Finances de la rue de Rivoli autant de temps qu'il en fallut, dit-on, jadis pour mener à son terme le siége de Troie. C'est en 1822 que M. de Villèle en prit possession et y installa les nombreux bureaux de son administration.

Maintenant c'est aux Champs-Élysées, dans le palais de l'Industrie, qu'il faut aller chercher les caisses publiques de ce ministère, dont le siége provisoire est à Versailles.

L'ensemble administratif du département des finances peut être divisé en douze grands services principaux : l'administration centrale, — les établissements monétaires (monnaies et médailles), — la trésorerie, — les contributions directes, — l'enregistrement, — les domaines, — le timbre, — les douanes, — les contributions indirectes, — l'exploitation des tabacs, — les forêts, — la direction des postes (transport des dépêches). — Il faudrait plus que



Ruines du Ministère des finances. — Dessin de Provost.

doubler le chiffre de la population d'une ville comme Dijon pour atteindre à celui des chefs de service, agents et sous-agents qui, en France, ont une part dans le budget du personnel administratif des Finances.

Pour en revenir aux ruines dont l'aspect blesse le regard et attriste le cœur, il est bon sans doute qu'à titre d'enseignement les arts du dessin en perpétuent le souvenir, mais à la condition que nous les ferons disparaître de notre sol. Heureux sera le temps où nous pourrons, en regard de l'affligeant tableau de ce que nous avons été, dire

avec orgueil, en montrant nos monuments relevés : Voilà ce que nous sommes !

LE LITCHI DANS LES MONTAGNES.

PIEUX SOUVENIR D'UN VOYAGEUR.

De l'avis de tous les voyageurs, le *litchi* à la peau vermeille, est le meilleur de tous les fruits. C'est bien ce que pensaient de charitables colons de l'île de la Réunion, qui, en l'année 1803, voyant l'agile Bory de Saint-Vincent emporté par le zèle scientifique qui l'entraînait sous un ciel embrasé, lui envoyaient des rafraîchissements sur leurs montagnes volcaniques. Or, un jour que, sur un plateau brûlé par le soleil, notre voyageur recevait des mains d'un noir une corbeille pleine de litchis cueillis récemment, il se sentit ranimé rien que par le parfum de ce fruit charmant. Mais il venait d'être d'ailleurs à bonne école : il avait reçu les conseils du digne et grand Péron, qui ne traversait jamais une plage déserte sans l'enrichir de quelque graine plantée d'une main que la science guidait admirablement. Bory mangea ses litchis rafraîchissants, puis il se mit à semer les pepins qu'il avait recueillis; on souriait... car le versant de la montagne était âpre et inculte : « Laissez faire à Dieu et au temps », répliqua-t-il à ce doute qu'il devinait, car il ne se formulait point par une parole. La charité prévoyante va bien aux incertitudes de la science. Qu'elle ait chance de réussir ou non, elle ne peut se tromper, elle fortifie le cœur par la seule espérance.

UNE ÉTYMOLOGIE GAULOISE.

Qui croirait que le mot *cancan* et le nom de plusieurs villes de France ont une même étymologie? Cette étymologie se trouve dans le vieux mot gaulois par lequel on désignait les oies, et qui s'est conservé dans le mot allemand *gans*. Ce fut, comme on voit, le cri même de l'animal qui d'abord servit à le désigner : *gansgans, cancan;* c'était une onomatopée.

Mais écoutez ceci :

« Un mot gaulois m'a servi de guide, dit le père Julien Bach (dans un opuscule publié en 1864), lorsque j'ai voulu faire des recherches sur la véritable origine des noms de plusieurs villes de France, et ce mot, je me hâte de le dire, c'est celui qu'employaient nos ancêtres pour désigner les oies sauvages. Seul il m'a donné la clef d'une difficulté archéologique laissée jusqu'à présent dans la catégorie des insolubles. »

Or, on faisait en Gaule un commerce actif de foies gras, dont les Romains étaient très-friands et qu'on leur expédiait à grands frais. Des villages entiers vivaient de cette industrie, et ces villages ont tous conservé dans leur nom le *gan* ou *gen*, et sont devenus *Ar-gentan*, *Ar-genteuil*, *Ar-gentré*, etc. On a cru longtemps que ces noms avaient leur origine dans *argentum;* il n'en était rien. Mais ce ne sont pas seulement les villes d'Argentan, d'Argenteuil ou d'Argentré qui trouvent leur étymologie dans le vieux mot gaulois, ce sont encore : Argences, dans le Calvados; Argens, dans les Basses-Alpes; Argent, dans le Cher; Argentac, dans la Corrèze; Argental, dans la Loire; Argenton, dans la Creuse; et même Argenthal, dans le Wurtemberg. Il y a encore en Allemagne un village dont le nom a la même origine : c'est *Gœnserthal*, et l'on en pourrait citer probablement bien d'autres.

Il est donc vraisemblable que toutes ces localités se livraient à l'élevage des oies et à la préparation des foies gras, qui de là s'expédiaient vers Rome. On peut voir, en effet, dans Pline, qu'il se faisait de son temps un commerce considérable de cette denrée.

ORIGINE DU MORTIER.

Voy. t. VIII, 1840, p. 16, *le Canon monstre de Mahomet II.*

Qui se douterait que le mortier, dont l'usage ne remonte pas chez nous au delà de 1510, eut pour premier inventeur le sultan des Turcs Mahomet II, qui l'employa pour la première fois au siége de Constantinople, en 1453? Nous extrayons à ce sujet un passage très-curieux d'une Vie du conquérant, publiée récemment d'après un manuscrit grec de la Bibliothèque du Seraï, à Constantinople. L'auteur est un certain Cristobule, d'Imbros, sur lequel nous ne possédons que des données très-incomplètes, fournies par le manuscrit lui-même, et que M. Ubicini a résumées dans une notice lue par lui à l'Association pour l'encouragement des études grecques.

Pour bien comprendre le récit qui va suivre, il convient de remarquer : 1° que les Turcs occupaient la colline sur laquelle est bâti actuellement le faubourg de Péra; 2° qu'entre eux et la Corne d'Or, où était mouillée la flotte grecque, s'étendait la *ville* de Galata, occupée par les Génois, et dont les hautes murailles, formant une enceinte continue flanquée de tours, masquaient en grande partie la vue du port et interceptaient le tir de leur artillerie.

« Le sultan, voyant l'insuccès de ses attaques, eut recours à un nouvel engin de guerre. Il appela les ingénieurs de son armée, et leur demanda s'il ne serait pas possible d'atteindre et de couler bas les vaisseaux grecs mouillés à l'entrée du port, au moyen de grosses pierres lancées par des pièces d'artillerie. Ceux-ci répondirent que la chose était impraticable, par suite de l'obstacle que présentaient les murs de Galata, placés entre eux et la Corne d'Or. C'est alors que le sultan Mahomet émit l'idée d'une forme de bouche à feu tout à fait nouvelle, en expliquant aux ingénieurs comment il serait possible, au moyen de quelques changements dans la construction et dans la forme, d'obtenir un engin qui, pointé en l'air d'une certaine façon, lancerait à une certaine hauteur un boulet de pierre, lequel, retombant ensuite perpendiculairement sur les navires grecs, les écraserait par son poids et les engloutirait dans l'abîme. Les ingénieurs, après avoir fait leurs calculs, trouvèrent qu'en effet la chose était possible, et fabriquèrent un nouveau canon d'après l'esquisse que le sultan avait tracée. Ensuite, après avoir reconnu le terrain, ils amenèrent leur pièce un peu au-dessus de la ville de Galata, sur une petite colline vis-à-vis des vaisseaux; puis, l'ayant mise en position, ils y mirent le feu, et la pierre, lancée à une grande hauteur en l'air, vint retomber dans la mer à une faible distance des vaisseaux, mais sans les atteindre. Alors ils chargèrent leur pièce de nouveau, après avoir rectifié la position, et cette fois la pierre, après s'être élevée à une hauteur encore plus grande, retomba avec un bruit terrible au milieu d'un des navires, qui fut entamé par la violence du choc et coulé instantanément, tandis qu'une partie des matelots étaient écrasés, et une autre partie noyés dans les flots. Un petit nombre échappèrent à la mort en gagnant à la nage les bâtiments qui étaient proches. Cet événement causa un trouble et une terreur indicibles dans la ville, etc. »

Si ce canon d'un nouveau genre, imaginé par Mahomet II, qui en fit un si terrible usage contre les malheureux Grecs, n'est pas le mortier, il en est du moins le précurseur. Mais d'où le Conquérant avait-il pris son invention? Je ne suppose pas qu'il l'eût trouvée dans le Coran, bien que le Coran contienne tout, au dire des docteurs de

l'islamisme, « même l'art de fabriquer de la poudre et de fondre des balles. » Il est plus vraisemblable qu'elle lui fut suggérée secrètement par quelque savant ou quelque aventurier grec ou italien attaché à son service, et dont le nom sera resté inconnu.

JUAN DE ARFÉ Y VILLAFAÑE (1)

STATUAIRE, ORFÉVRE, GRAVEUR ET MÉTALLURGISTE ESPAGNOL.

Juan de Arfé, dont le nom a acquis tant de célébrité en Espagne, est absolument inconnu en France. C'est cependant le Benvenuto Cellini des Espagnols, et la Péninsule réclame à bon droit pour lui ce surnom glorieux. Il était d'origine germanique ; son aïeul, Henrique de Arfé, avait rempli les églises de Léon, au quinzième siècle, de ses élégants chefs-d'œuvre. Son père, Antonio de Arfé, s'était acquis également une grande réputation comme habile *platero*, ou sculpteur en métaux précieux ; il devait un jour les surpasser par son savoir et par son habileté prodigieuse. Il était né en 1535, et après avoir travaillé longtemps dans les ateliers de son père, qui l'avait contraint à suivre des études dont la variété surprendrait avec quelque raison nos jeunes artistes, il devint tout à coup un maître si bien reconnu de tous, que le livre excellent qu'il a publié sur son art imposa des préceptes qui furent suivis par tous les *plateros* du temps de Philippe II ; et cependant la Castille s'honorait alors d'avoir donné naissance aux Alvarez, aux Ordoñez, aux Beceril y Duenas, tandis que l'Andalousie se vantait d'avoir produit les Fernandez, les Rodriguez, les Ballesteros y Alfaros. Néanmoins, grâce aux trois Arfé, la ville de Léon, et plus tard Valladolid, devinrent tour à tour le centre des écoles d'orfévrerie religieuse, qui brillèrent d'un si vif éclat en Espagne au seizième et au dix-septième siècle. Si l'on s'étonne parfois de la justesse des proportions et de la grâce indicible des figurines de Juan de Arfé, il ne faut pas oublier qu'il avait résidé à Salamanque, et qu'après avoir terminé dans cette ville universitaire ses études classiques, il avait pu y suivre un cours d'anatomie sous la direction du docteur Cosme de Medina ; plus tard il se rendit à Tolède, et il put y admirer les statues du Berruguete et celles de Vigarny. Fortifié ainsi dans ses études, il choisit pour lieu de résidence Valladolid, qu'habitaient également plusieurs statuaires déjà célèbres.

Juan de Arfé avait atteint à peine sa vingt-cinquième année, lorsque les autorités municipales d'Avila le chargèrent de ciseler le tabernacle d'autel, appelé en espagnol *custodia*, qu'on devait ériger dans la cathédrale de leur cité. Ce fut le premier chef-d'œuvre de notre artiste, et il obtint un tel succès que Séville voulut en posséder un de sa main, dans lequel le jeune *platero* aurait tout fait pour se surpasser. Ce riche monument des beaux temps de la renaissance subsiste encore et prouve la fécondité du génie naissant d'Arfé y Villafañe. Dans son œuvre de la *Comensuracion* il se complaît à en parler, et à cette occasion même il croit devoir établir, par des règles certaines, les formes diverses et les dimensions qu'on doit accorder strictement aux deux espèces de *custodias* : la custode à demeure et la custode portative. Les règles sont fixes, et elles sont encore admises de nos jours ; mais ce que le grand artiste n'a pu toujours communiquer à ses successeurs, c'est l'élégance suprême de l'exécution.

Le charmant monument de Burgos, qui a disparu et qu'on devait également à notre *insigne platero*, comme l'appelaient ses contemporains, celui de la confrérie du Saint-Sacrement, destiné à la paroisse de Saint-Martin, qu'on voyait au temps de Cean Bermudez, brillaient par les mêmes qualités. Partout Arfé se montre artiste consommé dès sa plus grande jeunesse : ses bas-reliefs, ses statuettes sont d'un goût exquis.

Les valeurs métalliques employées à ces œuvres dépassent tout ce que l'on saurait imaginer de nos jours. L'époque où l'on pouvait entreprendre des travaux pareils était bien celle où les mines du Potosi jetaient aux populations religieuses de l'Europe ces énormes lingots d'argent dont on pavait au besoin la route qu'un vice-roi des Indes devait suivre pour se rendre à son palais. Avec la minutieuse exactitude que tout le monde lui connaît, Cean Bermudez nous a tenus au courant du nombre de marcs de *plate*, comme on disait jadis, employés à ces œuvres d'art, et, l'on ne conçoit que trop aisément comment, en des temps difficiles, les *monstrances* ou *custodias*, les *charolas* ou niches à saints, et enfin les grands reliquaires, ont pu devenir une ressource pour la Péninsule épuisée dans ses finances. Qu'y a-t-il de surprenant à ce que l'œuvre d'Arfé ait disparu, quand le grand nom de Cellini n'a pu sauver de la destruction ces grands vases de métal précieux qu'il avait ornés, et qu'on n'aurait plus le courage de livrer au creuset, la popularité qui s'attache à certains noms faisant aujourd'hui parfaitement comprendre, même aux plus ignorants, la valeur vénale qui s'attache à l'or et à l'argent revêtus d'un signe du génie !

Le biographe espagnol qui nous tient si bien au courant des valeurs effectives employées à l'ornementation des églises, nous dit fréquemment aussi ce que les travaux confiés à des artistes en renom leur rapportaient. On peut conclure de ces évaluations diverses que la position de fortune d'Arfé y Villafañe correspondait à son talent. Il s'était marié, mais sa femme ne lui avait point donné de fils auquel il pût transmettre un nom trois fois glorieux ; il avait une fille, et il fit choix pour son gendre d'un homme renommé dans sa profession. Lesmès Fernandez del Moral, qu'on appelle plus simplement Lesmès, s'associa bientôt à tous ses travaux. Vers 1588, alors que le maître *platero* est dans toute la maturité de son talent, on voit le beau-père et le gendre travailler ensemble à l'ostensoir de l'église d'Osma (1), et les deux grands artistes, unis par le double lien de l'affection et du travail en commun, signent ensemble les ouvrages magnifiques que le temps n'a pas toujours respectés.

Dès cette époque (et c'est à peu près celle où il a été représenté dans son portrait), la renommée d'Arfé était devenue si grande que toutes les cathédrales et les confréries de l'Espagne se disputaient ses œuvres. Un seul homme l'égalait peut-être en renommée : c'était Francisco Meriño, et encore cet habile homme avait-il échoué dans ses propositions adressées au chapitre de la cathédrale de Séville. En réalité, Arfé y Villafañe n'avait plus de rival. Ce n'était pas seulement comme statuaire et ciseleur que sa renommée s'étendait dans la Péninsule et dans les riches colonies espagnoles, il était apprécié comme écrivain. Dès l'année 1572, il avait déjà publié son *Quilatador de oro, plata y piedras* (2), imprimé à Valladolid, et son

(1) En écrivant ainsi le nom du grand artiste, nous nous conformons à l'orthographe moderne adoptée en Espagne. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, il écrit lui-même *Arphé* lorsqu'il publie ses ouvrages ; il signe également de cette façon les lettres, les actes qui sont émanés de sa volonté.

(1) Nous supposons qu'il est question ici de l'église de San Pedro de Osma, une des plus antiques cathédrales de l'Espagne. Voy. D. Tomás Muñoz y Romero, *Diccionario bibliográfico histórico*, etc. Madrid, 1858, gr. in-8.

(2) Le titre de ce premier ouvrage d'Arfé ne peut être rendu en français que par une périphrase. Il s'agit de l'officier chargé de l'appré-

beau livre intitulé : *Varia comensuracion para la escultura y arquitectura*, avait vu le jour à Séville dès 1585. Dans cet ouvrage, fruit de longues méditations, il avait tracé minutieusement les principes de l'art dans lequel il excellait, et il les appliquait aux grandes choses. Pour qu'une analogie plus frappante se montrât entre l'artiste castillan et Benvenuto Cellini, Arfé célèbre parfois dans ce livre, qui fut réimprimé cinq fois, *les divins secrets* des œuvres vraiment artistiques, et pour en graver plus profondément les principes dans l'esprit de ses disciples, il le fait en vers, en employant parfois avec bonheur cette belle langue castillane du seizième siècle dont il connaissait tous les secrets. On aura, du reste, une idée de l'importance qu'il attribuait à son œuvre littéraire et des difficultés prodigieuses qu'il croyait faire franchir à ses élèves lorsqu'il se décida à le publier, en lisant dans l'original ce court passage :

« La perfection exigée dans tous les arts qui ressortent du dessin offre des difficultés telles, que nul jamais n'en a pu connaître la fin pas plus qu'on n'en a pu atteindre les limites. Toujours, en effet, on s'est vu surpasser par de nouveaux génies dont l'excellence était hors de doute : l'entendement de l'homme d'où émane l'art étant en lui-même une figure et comme une émanation du principe divin, dont rien n'égale l'immensité ni l'infini. Ce n'est qu'en Dieu, principe et fin de toute bonté, que vous pourrez chercher le terme de la perfection. C'est de là sans aucun doute que naissent et la nouveauté (apparente) et les révolutions qui se manifestent dans l'art. »

Juan de Arfé y Villafañe. — Fac-simile du portrait placé en tête d'une édition de ses Œuvres.

Dès l'époque où il parlait ainsi, Juan de Arfé avait orné de toutes les beautés de son burin magistral une œuvre littéraire à laquelle Charles-Quint n'était pas demeuré étranger. Il avait enrichi de douze gravures excellentes, une sorte de poëme intitulé : *el Caballero determinado*, traduction en vers du *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche, dont l'apparition en français date de l'année 1488 et dont l'impression est due au fameux Antoine Vérard. Si l'image guerrière du chantre de la *Araucana* nous a été conservée, ce fut également grâce au talent multiple de notre grand artiste.

Bientôt cependant une circonstance nouvelle devait éloigner momentanément Juan de Arfé de ses travaux de prédilection ; ce fut sans doute à son livre sur l'or et ses alliages qu'il dut d'attirer les regards de Philippe II ; il fut nommé directeur de l'hôtel de la Monnaie, établi dans la ville si commerçante de Ségovie. Dès lors sa famille prit une position prépondérante qui s'alliait on ne peut mieux avec la haute renommée de son chef. L'art avait un trop vif attrait aux yeux de l'habile *platero* pour qu'il l'abandonnât complétement. Philippe ayant résolu de peupler l'Escurial d'innombrables reliquaires, Arfé fut chargé de cet immense travail, et il abandonna sans regret le travail incessant qu'exigeait l'hôtel de la Monnaie pour se rendre à Madrid. C'était en l'année 1596.

Il s'agissait cette fois, non-seulement de réparer de grandes statues en bronze coulées sous la direction de Pompeo Leoni, mais un an plus tard on le chargea d'exécuter soixante-quatre bustes de grandeur naturelle, en feuilles de cuivre au repoussé, destinés à devenir des reliquaires, ainsi que nous l'avons déjà dit. L'habile statuaire, pour complaire à Philippe II, devait diviser cette armée en deux camps égaux : celui des saints et celui des saintes. Les noms des bienheureux devaient être gravés sur des écussons réservés, et rien ne devait être ménagé pour atteindre la perfection de l'œuvre. Un prix de mille réaux de veillon fut attribué, par ordonnance datée de 1598, pour la rémunération de chaque tête. Bermudez ne nous dit pas si la livraison complète de cette œuvre immense eut lieu. Philippe mourut, et son successeur n'eut pas en moins grande estime que lui le célèbre *platero*. On a conservé une cédule royale délivrée au 1er janvier 1599, qui ordonnance le payement de quatre mille cinquante-quatre ducats à Juan de Arfé, pour une fontaine et son aiguière en vermeil doré que Philippe III destinait à son propre usage. On se fera une juste idée de la splendeur de cet ouvrage d'orfévrerie, en se rappelant que la fontaine et son aiguière étaient couvertes de brillants émaux.

On peut supposer que ce magnifique travail fut le dernier qu'entreprit le célèbre *platero*. Selon toute apparence, il est mort à Madrid, vers la première année du dix-septième siècle.

Par l'importance et la diversité de ses œuvres, Juan de Arfé mérite bien certainement le surnom qui lui a été donné par Valentin Carderera (2), l'un des meilleurs juges en fait d'art que possède l'Espagne aujourd'hui ; mais notre grand artiste paraît avoir mené une vie aussi régulière, aussi tranquillement occupée, j'allais dire aussi placide, que celle de Benvenuto Cellini fut agitée ; il n'avait des passions du Florentin auquel on vient de l'assimiler, que l'ardeur incessante pour le travail. Il remplaçait la fougue de ce dernier par le savant calcul des lignes harmonieuses, qui a produit tant de merveilles dans l'ornementation des temples de la renaissance. Il consacra son talent presque exclusivement aux gloires de l'Église. L'Église espagnole le récompensa en l'associant à toutes ses splendeurs. La magnifique custode de Séville en est un témoignage.

ciation des monnaies d'or et d'argent ainsi que du prix attribué aux pierres précieuses. Ce livre, orné de fines gravures sur bois, n'a rien perdu de son utilité pratique. Il est écrit d'un style net, précis, parfois élevé, qui prouve à quel degré le maître possédait les matières dont il s'occupait. C'est là qu'on peut étudier avec profit l'art du fondeur et la proportion des alliages telle qu'on l'entendait au seizième siècle. Il y a là une foule de procédés qu'on doit examiner ou qu'il serait utile pour l'orfévrerie de faire revivre.

(1) Il le grava *sur plomb*, à ce que l'on assure (contre toute probabilité) ; d'autres disent sur bois. Le portrait donné par la collection de Fernandez n'a aucun caractère.

(2) *El Renacimiento*, journal des beaux-arts, publié à Madrid en 1847, sous la direction de M. Madrazo.

LA CASCADE DE FAYMONT,

AU VAL D'AJOL, PRÈS DE PLOMBIÈRES [1].

La Cascade de Faymont, au val d'Ajol. — Dessin de H. Clerget.

Le climat aux environs de Plombières est froid et humide pendant près de trois saisons. C'est seulement en été qu'on peut espérer une suite de beaux jours; mais en ce temps la chaleur est souvent extrême, et on aspire alors à trouver un peu de fraîcheur dans les bois et près des cascades. Heureusement, de tous côtés, près et loin, le paysage est charmant, varié, accidenté, boisé, entrecoupé de ruisseaux limpides : on n'a que le choix. A pied, à cheval, en voiture, les hôtes de Plombières partent après leur bain et leur déjeuner et se dispersent dans la campagne. L'une des premières excursions est ordinairement celle de la « feuillée Dorothée », d'où l'on a une vue admirable du val d'Ajol. On descend dans le val, on visite le village de Laitre, dont la petite rivière, la Combeauté, met en mouvement les usines. On passe par Faymont, on s'arrête près de la cascade, dont nous donnons le dessin;

[1] Voy., sur Plombières, t. IV, 1836, p. 316.

puis on traverse la belle vallée des Roches, on fait une collation à Hérival, et on rentre à Plombières par le Moulin-Joly.

CONSEILS D'UNE AIGUILLE.

Marie vient d'enfiler sa première aiguille. Sa figure mutine s'est faite sérieuse ; elle serre l'une contre l'autre ses lèvres roses, tant elle est attentive à son nouveau travail. En vain son oiseau favori, excité par un beau rayon de soleil qui lui envoie ses caresses à travers un dôme de mouron frais, lance de son gosier gonflé ses roulades les plus audacieuses ; en vain son chat bien-aimé vient se frotter en ronronnant contre ses genoux : rien ne la distrait. Piquer son aiguille dans l'étoffe sans l'enfoncer dans son doigt, tirer le fil sans le casser, faire de jolis points bien égaux, bien fins, bien propres, c'est si difficile ! et c'est si amusant, surtout quand on le fait pour la première fois ! On se sent presque une grande personne, puisqu'on travaille absolument comme maman ! Peu à peu, en effet, la tâche devient plus facile. La petite Marie respire à l'aise ; cela va tout seul, l'ouvrage : il y en a déjà long comme le doigt ! Mais voilà qu'une petite voix se fait entendre ; elle parle à Marie :

« Écoute, enfant, les conseils de ton aiguille. Je suis pour toi une nouvelle amie ; mais notre amitié doit être longue, et pendant bien des années nous ne nous quitterons plus. Je suis la maîtresse des pensées sérieuses ; c'est moi qui commence à te montrer ton rôle de femme ; car du moment où tu as commencé à te servir de moi, tu as commencé en même temps à devenir utile. Je suis pour toi l'emblème du travail : le travail c'est la vie, c'est l'activité, c'est le bonheur. Tout travaille autour de toi. Pour me placer dans ta petite main, des milliers d'hommes ont creusé la terre profonde ; ils en ont extrait le métal grossier ; ils l'ont fondu, purifié, affiné, et m'ont enfin produite telle que tu me vois, brillante, fine et légère. Pour faire l'étoffe où tu me piques, des milliers de travailleurs ont supporté le soleil dans des climats brûlants ; d'autres, mettant en mouvement les machines inventées par la science, ont filé et tissé le fin duvet blanc que de nombreux bateaux avaient apporté en traversant la grande mer. Pour te donner le fil que j'entraîne à ma suite, des milliers de laboureurs ont remué la terre et semé la graine que Dieu a fait germer et grandir ; puis, la plante flétrie, d'autres mains l'ont prise, et de sa tige morte ont tiré ce beau fil si uni, si blanc et si doux. Tous ont travaillé pour toi ; selon tes forces, travaille à ton tour pour tous. Sois la gaieté de la maison, sois l'ange du foyer : donne de la joie à ton père quand il rentre au logis fatigué de son travail du dehors ; donne de la joie à ta mère pour lui rendre sa tâche plus douce. Toi, enfant, qui profites du travail de chacun, respecte le plus humble des travailleurs et rends-toi digne d'occuper un jour ta place parmi eux. »

. . . . . .

La petite Marie a grandi ; c'est déjà une jeune fille. Sa mère sourit en la regardant, et dit : « Elle est presque aussi grande que moi ! » Marie est assise près de la fenêtre, inclinant sur son ouvrage son front pur encadré par d'épais bandeaux noirs ; ses pieds sont appuyés sur sa petite chaise d'enfant. L'aiguille fidèle passe et repasse entre ses doigts ; elle lui parle tout bas :

« Quinze ans, Marie ! quinze ans effacés de ta vie ! Ce soir, une fête, des fleurs, des souhaits... Quelques-uns te féliciteront d'entrer dans la vie : à les en croire, cette vie serait un paradis perpétuel... mais tu as déjà vu bien des larmes et bien des deuils. D'autres te diront que ton enfance envolée est le plus beau temps de ton existence. Ne les crois pas non plus, jeune fille ; chaque âge a ses devoirs, et à chaque devoir Dieu a attaché quelque joie. Marche en avant, dans la simplicité et dans la sincérité de ton cœur ; ne tremble pas, ne regrette rien, et ne demande à la vie que ce qu'elle peut donner. Sois-moi fidèle : l'oisiveté est mauvaise conseillère, et les mains occupées n'ont pas le loisir de faire le mal. Les tiennes, grâce à moi, sont adroites et agiles ; elles savent m'employer à t'embellir... C'est bien ; sois belle, sois la grâce et le charme de ta maison maintenant, plus tard la grâce et le charme d'une autre maison, peut-être ; mais emploie-moi aussi plus utilement. Vois ces pauvres enfants à peine vêtus... Tu m'as comprise, et sous tes ciseaux d'épaisses étoffes ont remplacé la dentelle et les rubans. Fais mieux encore : à la pauvre fille qui n'a pas pu l'apprendre, enseigne ce que tu sais ; qu'instruite par toi elle soit capable de prendre soin de ses vêtements et de ceux de sa famille ; l'aiguille d'une femme est sa baguette de fée, et grâce à elle la plus pauvre peut embellir le nécessaire d'un peu de superflu. Ce que tu sais ne t'appartient qu'à condition de le répandre : si petite qu'elle soit, nulle lumière ne doit être mise sous le boisseau. »

. . . . . .

La petite Marie est devenue une femme au front sérieux, au regard pur. L'aiguille fidèle est dans sa main ; elle coud de mignons béguins, des langes doux et chauds, de toutes petites chemises de toile fine. La jeune femme regarde son ouvrage et sourit : il lui semble être au temps où elle travaillait pour sa poupée. Mais non, c'est un être vivant, une petite âme, qu'attend ce gracieux trousseau ; et la jeune mère, ravie, sent à peine la fatigue que lui cause son travail assidu. Si parfois, trop lasse, elle s'arrête un instant, elle reprend bien vite l'aiguille, et les points s'ajoutent les uns aux autres rapides et pressés. L'aiguille fidèle semble avoir des ailes pour se mieux prêter à son désir ; et tout en voltigeant à travers l'étoffe, elle parle à la jeune femme :

« Le travail t'est pénible, Marie ; tu souffres, la fatigue te force à chaque instant de t'arrêter, et pourtant la joie remplit ton âme, et tu es heureuse de te fatiguer et de souffrir. Pourquoi ? Ce n'est là que le commencement de ton rôle de mère : l'hôte que tu attends, à qui tu songes avec un si doux battement de cœur, te coûtera bien d'autres souffrances et bien d'autres fatigues. Veilles près de son berceau, soins continuels, inquiétudes sans cesse renaissantes, préoccupations d'avenir, de bonheur, de travail, de succès, voilà désormais ta vie. Tu sais cela, et tu ne crains rien ; tu n'as pas même besoin de courage, tant l'amour que tu ressens pour cet être qui sera ton enfant te fait paraître légère toute peine supportée pour lui. Toute ta vie a passé en lui ; en lui sont désormais tous tes désirs, toutes tes espérances et tous tes rêves ; et tu voudrais être au temps où les fées, marraines généreuses, venaient étendre leur baguette d'or sur le berceau des petits enfants. Ne cherche pas si loin : Dieu a mis près de chaque nouveau-né une fée pleine d'amour pour lui frayer sa voie en ce monde. C'est elle qui fait la destinée de l'enfant, sa destinée morale, la seule qui vaille la peine qu'on s'en occupe. Son pouvoir est limité, parce que la liberté de l'enfant le veut ainsi ; elle ne peut pas lui donner la beauté, ni la richesse, ni la puissance ; mais elle peut lui donner une bonne conscience, la modération dans ses désirs et l'empire de son propre cœur. Cette fée, c'est la mère ; c'est toi, Marie, hier jeune fille, presque enfant toi-même, demain dépositaire de ce qu'il y a de plus sacré ici-bas : une âme encore ignorante du bien et du mal. Prends garde à ce que tu mettras dans cette âme, Marie : rien n'est indifférent ; tout germe doit grandir et porter

ses fruits pour la perte ou pour le salut de cette créature de Dieu qu'il te confie et dont il te demandera compte un jour. Que son corps soit beau ou difforme, que son rôle sur terre soit humble ou brillant, peu importe ; ce qui est nécessaire, c'est que dans sa vie le bien dépasse le mal. Enseigne-lui donc le courage, dans les petites choses comme dans les grandes, car le lâche ne peut avoir aucune vertu ; la dignité, qui n'est que le respect de soi-même, car qui ne se respecte pas ne respectera rien au monde ; l'abnégation, car les cœurs dévoués seuls font les grandes choses. Mais songe que tu ne pourras faire de ton enfant que ce que tu seras toi-même. Il n'apprendra pas de toi le courage, si tu es sans force contre ses caprices ; ni la dignité, si tu te montres son esclave ; ni l'abnégation, ni la raison, ni la justice, s'il te voit, ne fût-ce qu'une fois, égoïste, injuste ou frivole. Veille donc sur toi-même, Marie, et travaille à améliorer ton âme, sur laquelle se modèlera l'âme de ton enfant. Crois-moi et suis mes conseils ; car je suis l'emblème du travail, et le travail inspire les bonnes pensées. »

. . . . . .

Les années ont passé, de plus en plus rapides. Marie est assise, pâle et flétrie, dans un grand fauteuil. Un oreiller soutient sa tête couronnée de cheveux blancs, et ses mains ridées retombent sans force sur ses genoux. Sa petite-fille, une fraîche enfant aux joues roses, se tient près d'elle sur un petit tabouret ; c'est la garde assidue et chérie de grand'mère, qui croit en la regardant voir sa propre enfance lui sourire à travers le passé. Marie est vieille ; elle a été malade, et ses forces ne sont pas revenues. Reviendront-elles ? Dieu le sait ! Elle étend sa main tremblante vers la corbeille à ouvrage, y cherche une couture commencée... mais l'aiguille n'obéit plus à ses doigts, et l'ouvrage échappe à sa main. Pauvre Marie ! « Allons, c'est fini ! » se dit-elle ; et une larme coule sur sa joue ; larme de regret à la vie, au travail, à la joie d'être utile !... Mais l'aiguille fidèle l'a comprise et lui répond :

« Console-toi, Marie ! le soir est venu, mais la journée a été belle. Ta tâche est achevée ; n'aie pas de regrets, puisque tu n'as pas de remords. Les forces te manquent avant le courage ; repose-toi, tu l'as mérité. Famille, amis, tout ce qui t'entoure t'aime et t'honore ; tu as passé sur terre en faisant le bien : que cette pensée embellisse tes derniers jours. Bientôt tes yeux affaiblis se fermeront pour se rouvrir à la lumière éternelle. Je n'ai plus de conseils à te donner, Marie. Adieu ! Place-moi dans la main de ta petite-fille. »

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy. p. 35.

Si nous sommes parfois si vivement frappés de la ressemblance de certains animaux avec des personnes de notre connaissance, c'est que sur le masque de l'animal il y a une expression claire, simple, unique, toujours la même, puisqu'elle tient à la forme même des os, et pour cette raison toujours saisissable et d'autant plus frappante. Cela est si vrai, que dans certains cas c'est l'animal qui semble être l'original et l'homme la copie, copie beaucoup moins expressive. Pourquoi moins expressive ? Parce que l'expression permanente, une, simple, chez l'animal, est intermittente, multiple, variable, chez l'homme, dont le masque est mobile, les pensées changeantes et les sentiments variables. Cette mobilité extrême, qui d'un seul homme semble faire en un jour vingt hommes différents, est évidemment une marque de supériorité de l'homme sur l'animal, mais c'est aussi un grand embarras pour l'observateur. Bien souvent ce dernier a été mis sur la voie de la simplification et de l'expression par les analogies frappantes de la physionomie humaine et de la physionomie animale.

Le Soldat au profil d'aigle.

Il est juste et prudent de faire observer que ces analogies si frappantes sont la plupart du temps tout extérieures, et s'arrêtent à fleur de peau. Quiconque de la ressemblance extérieure conclurait hardiment à la ressemblance intérieure, s'exposerait à de graves erreurs et à de grandes injustices. On peut être un couard avec le profil d'un lion, et un agneau avec la physionomie menaçante d'un loup. De tout temps on s'est plaint que le caractère des gens ne pût se lire à livre ouvert sur leur visage.

La tradition littéraire a prêté, de longue date, aux animaux les plus connus un caractère dans la formation duquel la convention entre pour une bonne part et l'observation pour le reste. Ces caractères sont généralement acceptés comme des symboles clairs et intelligibles pour tout le monde ; les poëtes épiques s'en sont servis sans scrupule pour leurs comparaisons, et les fabulistes pour le développement de leurs idées morales. Il y a cependant, selon les critiques, des caractères surfaits, comme celui du lion, et des réputations injustement sacrifiées,

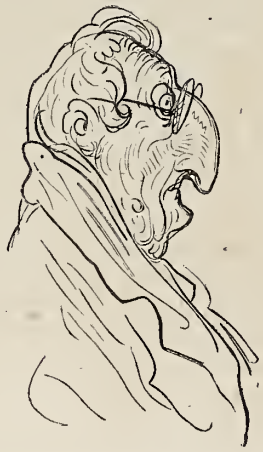
La Femme à profil de grenouille.

comme celle de l'âne. Le caricaturiste, qui n'est ni un critique, ni un naturaliste de profession, accepte ces symboles tels que la tradition les lui offre, et s'en sert pour rendre sa pensée aussi clairement et aussi gaiement qu'il le peut.

On ne voit guère, quoi qu'en puissent dire Phèdre et la Fontaine, les grenouilles s'étendre, s'enfler et se travailler pour devenir aussi grosses que des bœufs. Mais la

grenouille paye les intérêts de son étrange physionomie. Les yeux lui sortent naturellement de la tête ; au moindre cri qu'elle pousse, ses joues et son cou se gonflent outre mesure : aussi l'auteur de la *Batrachomyomachie*, frappé de ce trait de physionomie, en tire le nom de la reine des grenouilles, qu'il appelle Physignathe (la grenouille aux joues bouffies). Son ventre paraît d'autant plus monstrueux qu'il est porté sur des pattes grêles et anguleuses. Il semble que la nature l'ait créée menue, et que c'est à force d'efforts et de vanité qu'elle s'est ainsi boursouflée. Elle devient dès lors le symbole de la sotte vanité qui se gonfle jusqu'à en crever.

Grandville a tiré des effets très-risibles de cette structure anatomique de la grenouille, et je ne trouve pas qu'on ait mauvaise grâce à s'en amuser. Mais il ne convient pas, au sortir de ce passe-temps innocent, de regarder autour de soi d'un œil malveillant, avec l'espoir d'y découvrir des grenouilles vaniteuses. Si j'ai les yeux hors de la tête et les joues plus gonflées qu'il n'est nécessaire, c'est bien assez que mon miroir me le reproche, sans qu'on en tire occasion de m'accuser injustement de sotte et ridicule vanité.

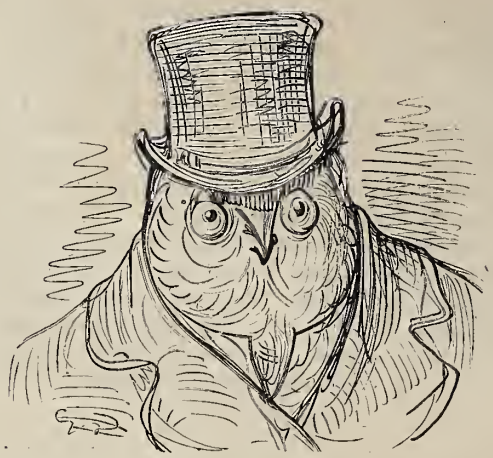


L'Homme à profil de perroquet.

Le perroquet a une réputation détestable. C'est le symbole de la sottise verbeuse et satisfaite. Il y aurait bien à redire sur ce jugement sommaire, si un avocat voulait réhabiliter la pauvre bête. C'est nous qui, à grand'peine, lui apprenons le peu de mots qu'il sait, avec l'intention sans doute de les lui entendre répéter. Il les répète, et nous l'accusons de sottise et de bavardage. Je veux bien cependant qu'on en fasse le symbole du sot babillage et du rabâchage ennuyeux ; car, après tout, cela ne lui nuit guère dans l'exercice de sa profession d'oiseau choyé, dorloté. Je m'amuse volontiers des effets comiques que l'on a su tirer de sa pauvre figure. S'ensuit-il que quiconque aura des yeux ronds et fixes, rendus encore plus ronds et plus fixes par le cristal bombé d'une paire de lunettes plantées sur un nez crochu, devra être considéré, par cela même, comme un babillard insupportable et sottement vaniteux ?

Voici, à ce sujet, une petite anecdote dont je garantis l'authenticité. Un grand artiste, en se jouant un jour avec son crayon, dessina un personnage à figure de perroquet. Tout à coup, il poussa une exclamation de surprise. Son homme-perroquet ressemblait trait pour trait à un homme de génie dont il n'est pas nécessaire de dire le nom, mais qui se distinguait de son vivant par la finesse de son esprit et la discrétion de son langage. L'artiste fit disparaître vivement son dessin, qui, en tombant sous des yeux malveillants, eût pu paraître une insulte à la mémoire d'un homme qu'il était digne d'admirer, et dont il s'honorait d'avoir été l'ami.

Quant un homme est morose, de tempérament sombre et de goûts solitaires, on dit de lui que c'est « un hibou. «



L'Homme-Hibou.

Par contre, quand un homme a dans la physionomie quelque chose de celle du hibou, on est tout d'abord disposé à le croire morose et insociable. Mais les deux termes de cette comparaison sont également attaquables.

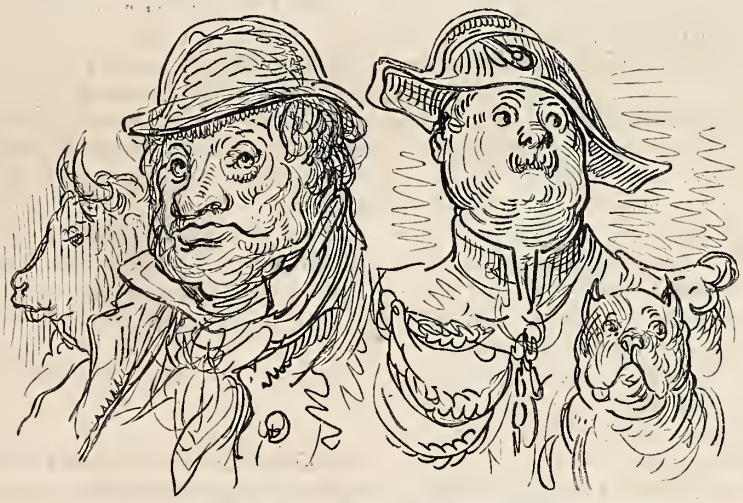
« Triste oiseau, le hibou », a dit la Fontaine. Mais la Fontaine a beau dire, les Athéniens, qui n'étaient pas des sots, ont consacré la chouette à Minerve. Or, chouette et hibou, c'est tout un pour notre raisonnement. Voilà donc un argument tiré de l'histoire. D'autre part, un animal peut avoir la figure renfrognée sans en être plus triste pour cela. La corneille n'a pas l'air bien gaie ; Arioste, dans je ne sais quel passage de son *Roland furieux*, dit que la corneille s'amuse parfois à lutiner les chiens qui la poursuivent sur le sable. Michelet affirme qu'il a connu un corbeau facétieux. Pourquoi le hibou ne serait-il pas folâtre à sa manière ? Nous, cependant, nous n'entrons point dans toutes ces considérations. D'abord, nous le trouvons laid : premier grief. Puis, il se lève quand nous nous couchons ; ses heures de repas ne sont pas les nôtres ; il a toujours un faux air de gêne et de mystère, et toute l'apparence d'un gourmand solitaire qui se cache pour faire de bons dîners tout seul. Mais qui nous dit que ce ne sont pas là simplement des apparences ? Et voilà cependant le nom du hibou devenu une injure, et la figure du hibou considérée comme un symbole. Qu'elle le soit donc et le demeure tant qu'on voudra, pourvu qu'un homme ne soit jamais bafoué et rendu ridicule sur sa seule ressemblance avec l'oiseau de Minerve.

Quand on a un peu fréquenté les fermes et flâné par les foires, on finit, malgré soi, par trouver une certaine analogie entre la physionomie des gens et celle des animaux au milieu desquels ils passent leur vie. Je prends, comme exemples particuliers, le canard, le bœuf, et l'animal cher à saint Antoine. Les poëtes épiques n'ont rien dit du canard, et les fabulistes lui ont donné un rôle fort effacé : sa réputation n'est donc pas fondée sur la tradition. Tœpffer n'a vu en lui qu'un épicurien, dont le plus grand bonheur est de faire la boule au soleil, près d'une mare, et de rêvasser sur une patte, la tête sous l'aile. C'est là, pour ainsi dire, le canard poétique et idéal. Regardons de près le canard réel. A voir son crâne étroit et ses petits yeux ternes qui ne s'animent que dans les moments de colère ou de convoitise, on est disposé à le croire animal de peu de cervelle et d'instincts peu généreux. Le

La Bonne Femme et son canard.

bœuf est pesant et laborieux; quant au sanglier domestique, on sait ce qu'il est.

Un artiste, en forçant quelque peu les traits pour compléter une ressemblance entrevue, a rapproché les types de la bonne femme et du canard, du bœuf et de l'éleveur, de l'Eumée moderne et de ses subordonnés. Il a fait une œuvre spirituelle et amusante. Vous qui feuilletez son album, ne le chicanez pas sur des analogies où il n'a cherché qu'un ingénieux passe-temps et non pas des parallèles diffamatoires. Cette bonne femme, dites-vous, n'est peut-être ni sotte, ni égoïste. Qui vous dit qu'elle le soit? répond l'artiste. Je suis le premier à reconnaître qu'elle peut être un modèle d'intelligence et de bonté. Je ne la connais ni ne veux la connaître, encore moins ai-je le désir de la calomnier. J'ai été frappé d'une vague ressemblance, que j'ai accentuée à ma manière. Pour moi, il y avait dans cette physionomie un canard qui ne demandait qu'à éclore; je l'ai aidé à se montrer, voilà tout. J'ai déprimé le front, rapetissé les yeux, prolongé le nez, que j'ai ensuite épaté vers le bout en forme de spatule. Mon œuvre ne prouve rien et ne veut rien prouver. C'est un pur caprice du crayon, sans aucune arrière-pensée de calomnie ou de médisance. Mon dessin vous amuse-t-il? Alors vous pouvez en rire sans scrupule. Mon croquis vous déplaît-il? C'est un malheur irréparable. Mais avouez que le cas n'est pas pendable.



L'Homme à physionomie de bœuf. — L'Homme à physionomie de bouledogue.

De même qu'un seul homme contient plusieurs hommes différents, de même il contient aussi en puissance plus d'un animal. Vous qui connaissez l'éleveur dont voici la tête, vous m'affirmez qu'il n'est ni lourd ni pesant quand il s'agit d'affaires, et que dans certains cas sa diplomatie pourrait tenir en échec le plus rusé Normand. Qui vous dit le contraire? J'ai peut-être eu tort d'avoir entrevu un bœuf là où il fallait deviner un renard; j'ai eu tort aussi, dans le dessin d'à côté, d'interpréter à bouledogue cette honnête physionomie, pour y avoir démêlé vaguement les signes de la vigilance et de la *combativité*. Mais remarquez bien que dans un cas ni dans l'autre je n'ai voulu faire un portrait. Mon bœuf est-il réussi? voilà pour moi le seul point essentiel. Si oui, je suis content, et je ne discute pas votre opinion. Si non, j'ai manqué de clairvoyance, ou mon crayon a trahi ma pensée : c'est une tête à refaire, voilà tout.

— Êtes-vous au moins content de mon porcher? — Non. — Pourquoi? — Parce que ce type donne tout de suite l'idée d'une âme vile et grossière, et je puis vous affirmer que l'homme qui vous a inspiré ce croquis est un honnête homme dont l'âme honnête est élevée. — Supposez que vous ne connaissiez pas l'homme, trouveriez-vous mon dessin meilleur? — Il serait excellent. — Eh bien, trouvez-le donc excellent sans scrupule, car ce type est celui du premier venu; c'est un type général, inspiré par une physionomie particulière. Oubliez que vous connaissez mon modèle, et songez que l'art consiste à pénétrer et à traduire en les accentuant les intentions de la nature. Ici l'intention était flagrante (je ne parle que des traits); tant mieux pour le porcher s'il n'a pas reçu de la

L'Homme à profil de porc.

nature les instincts de l'animal dont il porte le masque, ou si à force d'énergie ou de volonté il a su en triompher. Si vous me tenez rigueur pour ce que vous appelez mon erreur d'interprétation, vous ressemblerez au paysan qui

se mit si fort en colère contre un peintre de paysages. Ce dernier avait planté son chevalet devant le champ du bonhomme. Le paysage était d'un caractère triste, ou peut-être le peintre le voyait-il à travers sa propre mélancolie. Il avait supprimé quelques noyers au second plan, parce-qu'ils nuisaient à l'expression générale, et il avait introduit au premier plan un fouillis de chardons du plus grand effet. Le bonhomme se fâcha tout rouge, et déclara que sa terre était une bonne terre bien cultivée, incapable de produire des chardons; que le peintre allait la diffamer, et autres raisons de la même force. Il parlait de juge de paix et de dommages-intérêts. L'autre, pour le calmer, lui répondit que personne à Paris ne connaissait sa terre, et lui promit de ne pas mettre au-dessous du paysage le nom du propriétaire. Lui parler des droits et des priviléges de l'art eût été peine perdue.

Voici, pour calmer vos scrupules, un principe que je proclamerai aussi haut que vous le voudrez :

A supposer qu'avec la figure d'un animal un homme en ait aussi reçu en naissant le caractère, rien ne prouverait qu'il n'ait pas su s'en défaire, car ce don n'a rien de fatal. L'éducation, la volonté, l'exercice de notre liberté, peuvent toujours nous transformer. Il ne nous reste alors rien ou presque rien de la nature primitive, sinon la ressemblance avec un animal, qui n'est qu'un accident et non plus un stigmate.

J'ai entendu dire souvent : « Défiez-vous de l'homme qui a les yeux clairs : c'est un loup ! » J'ai connu dans ma vie bien des gens à l'œil clair, qui étaient les plus inoffensifs du monde. Ou la nature ne les avait point créés loups, ou l'éducation les avait transformés. Mais ceux qui, nés loups, le sont restés par la force des choses ou par leur propre choix, ou ceux qui ont trouvé l'occasion de développer et de montrer à nu leurs instincts, ont à la fois la figure et la physionomie du loup. Ils sont effrayants à voir. Il nous a été donné d'observer de très-près quelques-uns de ces hommes à l'œil clair et au poil fauve, qui avaient du loup et la physionomie et les instincts gloutons et féroces. Il y avait dans ces figures quelque chose de mystérieux et d'étrange dont les observateurs les moins pénétrants

L'Homme aux yeux clairs.

étaient frappés, à plus forte raison les caricaturistes. La nature elle-même guidait leur crayon : ils n'avaient que très-peu de transformations à faire pour produire des œuvres saisissantes; mais, même dans ce cas très-particulier, ils étaient encore forcés d'élaguer, de transformer et de choisir, pour parvenir à l'unité d'expression, qui est le but de tous les artistes. *La suite à une autre livraison.*

QUEL EST LE PLUS STUPIDE DES DEUX?

Voy., p. 18, *Charretiers et chevaux.*

Pourquoi ce malheureux cheval est-il si cruellement battu? Il est littéralement lacéré de ces coups de fouet redoublés! C'est en vain qu'il prend le galop; son conducteur s'est dressé sur le siége pour mieux assener les coups! Encore les accompagne-t-il d'injures : « Ah! mauvais carcan! Je t'apprendrai à t'arrêter, propre à rien! Tiens, rosse, chameau! Ah! tu te mêles de me contrarier! Tiens! tiens! tiens!... » Et le fouet de cingler sous le ventre, et le manche de s'abattre sur la tête et sur les reins du malheureux quadrupède. C'est une vraie frénésie de colère et de rage.

L'animal a donc commis une faute abominable?

C'est facile à juger! — Il venait tout simplement de s'arrêter devant la porte d'une hôtellerie où son maître mettait pied à terre tous les matins à la même heure. Il avait donc cru bien agir en faisant preuve de mémoire et montrant en quelque sorte de la prévenance. — Mais aujourd'hui le maître boude contre l'hôtesse, il ne boira pas son petit verre de vin blanc; il est donc irrité de voir que le cheval a pensé tant soit peu de lui-même et a peut-être trahi son secret chagrin!

Ne voilà-t-il pas une belle raison pour battre?

Et qui oserait dire où se trouve vraiment la stupidité?

A PROPOS DE CAIUS FURIUS CRESINUS.

Voy. p. 1.

— Eh bien, dis-je à mon ami, en descendant de la diligence poudreuse et en lui serrant la main, quoi de nouveau dans notre chère petite ville?

— Du nouveau à Sainte-Luce! y songes-tu? Dans la calme Touraine, il n'est pas de petit coin plus calme que celui-ci; et depuis ton dernier voyage, je ne sache pas d'autre changement que celui des saisons, qui n'est pas bien nouveau.

Mon ami aime à la folie la petite ville de Sainte-Luce, où nous sommes nés tous les deux; mais, par crainte de la moquerie des étrangers sur l'amour du clocher, il dit, pour prendre les devants et désarmer les gens, tout le mal possible de Sainte-Luce. Il se dédommage aux dépens de tout auditeur qui ne lui semble ni trop Parisien, ni trop sceptique. Pour le moment, j'étais encore un Parisien à ses yeux : j'avais sur mes vêtements de la poussière de Paris, et mes bagages portaient l'étiquette d'expédition de Paris à Amboise. C'est là que la patache nous avait pris, mes colis et moi, pour nous cahoter jusqu'à Sainte-Luce. Je résolus d'attendre, pour avoir des nouvelles, un moment plus favorable.

Nous n'eûmes pas fait vingt pas que je fus frappé de la quantité inusitée d'affiches de toutes les couleurs qui tapissaient les murs. Comme le jour tombait, je n'y pouvais rien lire.

— Qu'est-ce donc que tout cela? demandai-je à mon ami.

— Cela? ce sont des affiches!

— Je le vois bien; mais que disent-elles, ces affiches?

— Ce qu'elles disent? Elles disent que Pierre veut être

conseiller d'arrondissement; que Paul le désire aussi; que Jacques et Guillaume, touchés d'un même zèle, veulent se dévouer au bonheur de leurs contemporains, dans la limite de la circonscription. Ils disent tous la même chose; il n'y a de différence que dans la couleur des affiches.

— Eh bien, quel a été le résultat de vos élections?

— Parbleu! Gautier a échoué.

— Qu'est-ce que Gautier?

— Tu ne connais pas Gautier! reprit mon ami d'un ton de reproche.

— Foi de voyageur affamé! je ne le connais pas.

— Gautier était ouvrier dans cette filature qu'un Anglais avait essayé d'établir ici. Un beau jour, après avoir perdu de l'argent pendant vingt ans avec une obstination toute britannique, l'Anglais finit par être outré de la paresse et de l'indifférence des Tourangeaux; il donne à chacun des ouvriers et des employés trois mois de leur paye, les salue ironiquement, et s'en va boire du thé au sommet de l'Himalaya. Voilà une centaine de familles sur le pavé. Les uns se consolent en dormant sur les deux oreilles tant que dure l'argent; les autres, en petit nombre, émigrent; les autres entreprennent sur le tard des métiers qui les nourrissent à peine; quelques-uns mendient. Gautier, qui était un homme instruit pour sa condition, et un ouvrier industrieux, trouve tout de suite des protecteurs. Comme il ne faut plus songer au tissage, et que sa femme ne veut pas s'expatrier, il accepte une place de garde particulier chez le marquis de Boisclair. Il fait très-bien son métier. Comme il est adroit de ses mains, il fabrique lui-même, à ses heures de loisir, toutes les pièces de son équipement de chasseur. Il réfléchit, il consulte; il invente, à ce que disent les connaisseurs, des combinaisons ingénieuses; il trouve moyen de simplifier singulièrement la fabrication des guêtres et des carniers. Il travaille pour le marquis, pour les amis du marquis, pour les Anglais qui viennent rôder tous les ans par ici. On s'émerveille du bon goût et de l'industrie de ce garde-chasse. C'est à qui lui avancera de l'argent pour ouvrir une petite boutique.

Il réussit bientôt au delà de toute espérance, et crée, dans un pays perdu comme celui-ci, une industrie nouvelle qui, en moins de quatre ou cinq ans, fait vivre autant de familles que l'Anglais en avait mis sur le pavé. Il fournit deux ou trois grandes maisons de Paris; il exporte en Angleterre, dans tout le Nord et jusqu'en Amérique. Aussitôt qu'il commence à s'enrichir, Gautier commence à avoir ses jaloux, ses envieux et ses ennemis.

Arrivent les élections d'arrondissement. Tu connais les mœurs politiques de Sainte-Luce : les bourgeois ont leur candidat, qui est en général le pharmacien ou un avocat; les châteaux ont le leur pour la forme; les ouvriers votent à droite et à gauche, et le hasard décide. Cette fois-ci, quelques hommes indépendants et sans préjugés, bourgeois et châtelains, voient plus loin que leurs amis. « Voilà, se disent-ils, un ouvrier qui est devenu une sorte de personnage dans l'arrondissement, et cela grâce à son travail, à son économie et à son instruction; prenons-le pour notre candidat. Ce sera d'un excellent effet sur l'esprit des ouvriers, et d'un excellent exemple pour eux. Cela nous rapprochera d'eux et les rapprochera de nous. Montrons que nous voulons marcher avec notre siècle, et que nous savons faire des concessions à l'esprit démocratique. C'est à la fois hardi et prudent. »

On va trouver Gautier, on triomphe de sa résistance; il se met sur les rangs. Tout le monde, tout notre monde du moins, croit à son succès. Sais-tu ce qui le fait échouer?

— La jalousie des ouvriers! On devait bien s'y attendre.

— Pourquoi?

— Parce que, tant que l'envie et la jalousie n'auront pas été déracinées du cœur de l'homme, « le potier portera envie au potier », comme le dit le proverbe antique. Je n'ai pas d'ailleurs grand mérite à deviner la fin de l'histoire de Gautier : je l'ai lue il y a longtemps dans Pline l'Ancien, et je l'ai fait traduire à je ne sais combien de générations d'élèves.

Dans Pline, Gautier s'appelle Caius Furius Cresinus; ce n'est pas un ouvrier, c'est un simple esclave affranchi; ce qui les rapproche, c'est qu'ils sont tous les deux intelligents, laborieux et diligents; Gautier travaille le cuir, Cresinus la terre : tous deux soignent bien et payent bien leur monde, qu'ils prennent la peine de surveiller eux-mêmes, sachant qu'il n'est rien de tel que l'œil du maître. Ils réussissent tous les deux. Parti de rien, Gautier a des rentes; parti de moins que rien, Cresinus récolte de magnifiques moissons dans un tout petit champ. Les voisins de l'un et de l'autre commencent à les regarder de travers. Ceux de Cresinus l'accusent de sorcellerie; c'était alors l'accusation à la mode, comme le fut celle de lèse-majesté sous les empereurs : chaque époque a la sienne. Aujourd'hui on accuse volontiers les gens qui s'enrichissent d'être des fripons, ou des intrigants, ou des exploiteurs du peuple. Quelque meneur de faubourg aura attaqué Gautier dans les réunions, et aura donné à entendre, en clignant de l'œil du côté de son public, qu'il y aurait beaucoup à redire sur la vie et les habitudes de Gautier, et qu'un ouvrier ne devient pas si riche sans cesser d'être honnête, ou sans avoir tout au moins le clergé et le sous-préfet dans sa manche.

— Juste!

— Oui; mais voici où Sainte-Luce a montré moins d'esprit que Rome. Écoute ce que dit Pline; je l'ai fait tant de fois traduire sous mes yeux, que je puis le citer presque textuellement. « Craignant d'être condamné, lorsque les tribus allaient aux suffrages, Cresinus vint sur la place publique avec tout son attirail d'exploitation, y amena ses esclaves, gens robustes, bien nourris et bien vêtus; des outils parfaitement faits, de lourds hoyaux, des socs pesants, des bœufs bien repus : « Romains, dit-il, voilà mes » sortiléges, sans compter ce que je ne puis vous montrer » ni faire venir sur cette place, mes veilles et mes sueurs. » Ainsi parla le Gautier romain, et il fut absous d'une voix unanime, ce qui fait grand honneur à ses juges et couvrit de honte ses accusateurs. Votre Cresinus de Sainte-Luce a été moins heureux, puisque les tribus tourangelles, allant aux voix, l'ont condamné à n'être point conseiller d'arrondissement.

— Malheur dont il se console facilement, reprit mon ami. Mais n'importe, il faut avouer que le fond de la nature humaine n'est pas beau, et que la jalousie et l'envie sont des plantes bien vivaces, puisqu'elles ont leurs racines au plus profond de l'antiquité, et produisent encore de nos jours des fleurs si bien épanouies.

— Ce qui doit nous rassurer, dis-je à mon ami, sur les intentions de la Providence, c'est que jamais envieux ni jaloux n'ont pu étouffer dans les âmes vaillantes et fortes l'amour de bien faire et l'ardeur de travailler. Peut-être même l'envie et la jalousie sont-elles des maux nécessaires, et concourent-elles au développement et à la perfection des âmes généreuses qui ont à lutter contre elles et à se défendre de leurs attaques.

— Oh! oh! s'écria mon ami, toujours professeur, même en vacances! Tout à l'heure tu me citais du Pline, et maintenant il me semble que tu tournes au Sénèque. Du reste, ce que tu dis là est peut-être vrai. Mais voici ma femme à la fenêtre, qui s'inquiète de notre retard. Entrons, nous philosopherons à table.

CONSERVATION DE LA GLACE.

La conservation de la glace dans les pays chauds offre une importance de premier ordre, et de grands efforts ont été tentés pour construire des appareils propres à la préserver de l'influence de la température extérieure. Dans nos climats, la glace se conserve jusqu'à la fin de l'été dans des glacières artificielles, dont la construction n'est pas toujours exécutée suivant toutes les précautions indiquées par la science.

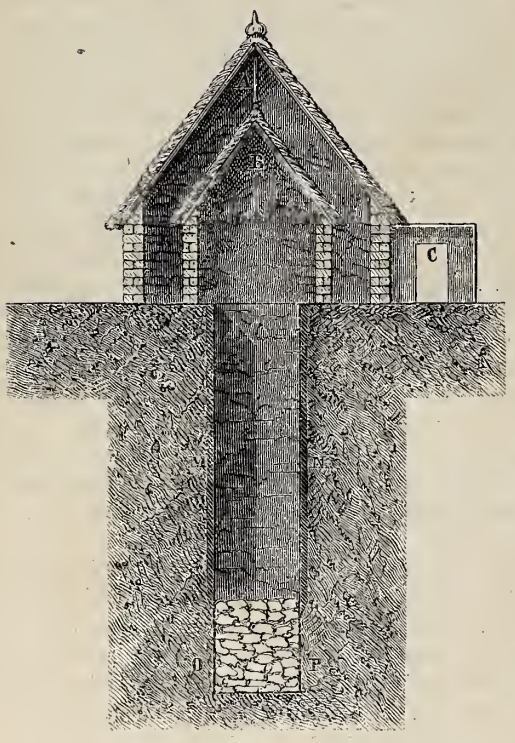


Fig. 1

La figure 1 représente la coupe d'une glacière établie dans d'excellentes conditions, et fréquemment usitée dans les pays chauds, aux Indes anglaises notamment. Cette glacière est formée d'un puits de maçonnerie d'une profondeur variable, suivant la quantité de glace que l'on veut y emprisonner. Cette cavité cylindrique, MN, est garnie d'un mur de maçonnerie bien étanche; elle reçoit dans sa partie inférieure, OP, les fragments de glace que l'on y jette pendant l'hiver. Elle est couverte à sa partie supérieure de deux chapiteaux, A, B, reposant sur des murs de maçonnerie cylindriques et concentriques. La chambre extérieure est annulaire et entoure complétement la chambre intérieure, construite au-dessus du puits de glace. Elle est mise en communication avec celle-ci par une petite porte de bois fermant hermétiquement et rembourrée sur ses deux faces d'un épais matelas de feutre. Elle se trouve en communication avec le dehors par l'intermédiaire d'une petite chambre C, également fermée au moyen d'une porte garnie de feutre. — Pendant les chaleurs de l'été, il faut avoir soin de pénétrer dans la glacière avec certaines précautions, pour empêcher l'entrée de l'air chaud extérieur. On ouvre la porte de la chambre C, dans laquelle on pénètre en refermant l'issue très-soigneusement. On s'introduit dans la chambre annulaire A, au moyen d'une autre porte que l'on referme encore derrière soi. La troisième porte permet enfin de pénétrer à l'orifice du puits, où l'on recueille la glace à l'aide d'une sonde. Cette dernière porte ne doit pas être en face de la première, afin d'éviter tout courant d'air. — Dans ces conditions, la glace se conserve à l'état solide, quelle que soit la température de l'air extérieur.

Si l'on veut transporter une certaine quantité de glace d'un point à un autre, il faut l'envelopper dans une substance non conductrice de la chaleur, telle que la paille, la laine; mais si l'emballage n'est pas complet, il y a de grandes chances pour que la glace soit entièrement fondue quand elle arrive à destination.

L'appareil que représente la figure 2 permet de conserver la glace dans un système très-portatif et que tout le monde peut facilement construire. On prend un tonneau de bois de bonne qualité, on y tasse du charbon en poudre, au milieu duquel on place un tonneau plus petit, rempli de la glace à conserver. Cette glace est placée sur des fragments de charbon; elle doit être mélangée de sciure de bois qui bouche les vides laissés par les morceaux de forme irrégulière. Le petit tonneau est muni d'un tube qui traverve le fond de la barrique extérieure, comme l'indique notre figure. L'eau provenant de la fusion d'une petite quantité de glace peut ainsi s'échapper au dehors.

Le tonneau est fermé par un couvercle en fer, au-dessus duquel on place des tampons de feutre. Le tonneau extérieur est enfin fermé par un second couvercle. La figure ci-contre donne exactement la disposition de l'appareil.

Ce moyen de conserver la glace peut être efficacement employé à la campagne, dans les pays où l'on ne dispose pas de glacières de grande dimension. Il est usité fréquemment dans les Indes, et sert au transport de la glace sur des espaces d'une grande étendue.

Fig. 2.

On ne saurait trop encourager les tentatives faites pour la conservation de la glace, qui, pendant les chaleurs de l'été, est un précieux agent d'assainissement et de salubrité. L'usage des boissons fraîches est très-hygiénique quand on n'en fait pas abus; du reste, dans tous les temps, on a cherché à boire frais en été. Les Romains savaient conserver les neiges et les glaces dans des caves disposées comme nos glacières, et, pendant la nuit, des chariots couverts de paille amenaient dans l'ancienne capitale du monde les neiges des Apennins. Aujourd'hui, le transport des glaces des lacs du Canada principalement a pris une extension considérable; on l'envoie d'abord à Boston, d'où des navires la transportent au Cap, aux Indes, et jusqu'en Australie.

LE CABACET DE FERDINAND LE CATHOLIQUE.

Cabacet de Ferdinand le Catholique, conservé à l'*Armeria real* de Madrid [1]. — Dessin de Sellier.

L'époux rusé de la grande Isabelle, qui contribua par sa politique à la ruine de Grenade et à la grandeur de la Castille, n'était qu'un médiocre guerrier. Il se coiffait rarement du morion pesant qu'on avait vu briller sur la tête de ses ancêtres. Le cabacet richement orné allait mieux à ses habitudes que le casque proprement dit. C'est ce genre de coiffure militaire dont l'*Armeria real* nous a conservé un élégant spécimen.

Le cabacet conique, que les Espagnols connaissent sous le nom de *capacete*, était fabriqué en acier poli, enjolivé parfois d'ornements en or ou de cuivre doré. Les chrétiens en avaient emprunté la forme légère aux Mores, et ils en ornaient leur chef aux jours de parade plutôt qu'au moment du danger. Un habile archéologue trop promptement oublié, M. Allou, en donne la description [1], qu'on trouve également dans l'*Armeria real* de Madrid et dans le livre non moins curieux publié en 1849 sous le titre de *Catálogo de la real Armería*.

Le cabacet n'avait ni crête ni visière, et fréquemment il se terminait en pointe ; on le maintenait sur la tête au moyen du *barboquejo*. Beaucoup des soldats qui formaient cette redoutable infanterie espagnole si renommée au seizième siècle portaient le cabacet. La fabrique la plus importante de cette coiffure militaire était établie, à ce qu'il paraît, dans la ville de Calatayud, cité de l'Aragon, célèbre dès l'antiquité sous le nom de *Bilbilis*. Miguel Lopez Monterde de Anso nous a donné l'histoire de la réédification de cette ville par les Arabes. Il n'est pas surprenant qu'on s'y occupât de la fabrication des cabacets, si usités par les musulmans.

La *capellina* était une sorte de diminutif du cabacet, destiné à couvrir seulement la partie supérieure de la tête. Les cavaliers en faisaient ordinairement usage en campagne.

[1] *Étude sur les casques*. Dans cet excellent travail, Allou fait venir le mot *cabasset* ou *cabacet* de l'espagnol *cabeza*, tête.

[1] Nous croyons devoir signaler ici aux amateurs d'iconographie un beau portrait de Ferdinand le Catholique, dans le t. II du splendide ouvrage de Valentin Carderera. L'époux d'Isabelle est à genoux, revêtu de ses ornements royaux.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Voyez tome XXXVIII, 1870, pag. 334, 350, 358.

Mme L. A. D. à Mme Cora Millet.

Octobre 1871.

Bien chère amie, voilà quelques mois que nous sommes rentrés dans notre chère retraite. Après tant de désastres, de souffrances, de douleurs, de regrets, oserais-je me plaindre? Mon cher mari m'a été rendu sain et sauf, n'ayant eu à supporter que de légères blessures et des fatigues qui n'ont point altéré sa santé.

Nous n'avons trouvé à déplorer dans notre habitation que des dévastations de peu d'importance. Les ennemis qui ont envahi notre jolie maison ont bien un peu flétri, endommagé notre mobilier que j'avais eu tant de plaisir, je dirai même tant de bonheur, à si bien organiser; mais, hélas! notre jardin, notre verger, nos cours, nos champs, ont servi de campement à l'artillerie et à la cavalerie prussiennes : tout a été bouleversé, piétiné, détruit; c'est horrible! Les récoltes de Mathurin ont subi les mêmes désastres. Enfin, la paix nous a rendus à nos devoirs de famille, à nos champs; mais, hélas! chère amie, avec quel terrible changement! Vous savez que mon mari, en quittant les affaires, avait laissé une partie importante de notre modeste avoir à ses anciens associés. Eh bien, depuis peu de jours, nous avons appris que les malheurs de la guerre étrangère et de la guerre civile ont fait un tel tort à cette honorable maison, qu'elle a été obligée de déposer son bilan, et qu'après le règlement des affaires notre avoir sera considérablement réduit.

Heureusement, ma vieille amie, notre petit domaine nous reste, il faut désormais tirer un gain de ce que nous ne considérions que comme un amusement, un doux repos. Mais les ravages de l'ennemi, les réquisitions, l'impossibilité de faire les travaux de culture, mettent le pauvre Mathurin, dont le fils a été tué, dans l'impossibilité de continuer son bail. Il est venu demander à Auguste de reprendre les terres dont il est fermier.

Cette déclaration m'a atterrée. Où trouver un nouveau fermier? Où prendre les avances nécessaires pour réinstaller cette ferme dévastée par l'ennemi?...

Auguste ne s'est pas autant effrayé que moi; il est plein de courage, je dirai même d'espérance. Il a appris à supporter bien des misères, et le goût qu'il manifestait pour l'agriculture n'a fait que croître. « Nous ne sommes pas riches, m'a-t-il dit, nous le sommes moins que jamais; il faut que nous mettions tout en œuvre pour améliorer notre nouvelle existence. Avec ce qui nous reste, si tu veux, comme moi, te résigner à la modeste vie que le sort nous a faite, nous pourrons encore mener une vie paisible, heureuse, honorable. Occupons-nous bravement de cultiver nos terres; faisons-nous fermiers de notre propre domaine. Nous avons encore assez de ressources pour réussir aussi bien et même mieux que Mathurin, parce que nous possédons des lumières qui lui manquent. Nous le garderons; le pauvre homme est malheureux. La guerre, en lui enlevant son fils, lui a enlevé sa plus chère espérance; il nous aime et nous l'aimons. Son savoir pratique, sa longue expérience, nous éviteront bien des écueils; au lieu d'être notre fermier, il deviendra notre associé dans tous nos travaux de culture. Laisse faire, ma chère Laure, tout ira bien. »

Ce qui a été dit a été fait, chère amie. Mon mari aidé des bras de Mathurin, et Mathurin aidé du savoir, de l'intelligence et de la bourse de mon mari, a repris la charrue; nous avons acheté des bœufs, un cheval, deux vaches, et me voilà fermière *en titre et en action*. La bonne Jeannette m'est associée, comme Mathurin est associé à mon mari.

Nous avons d'abord fixé un salaire pour Mathurin et Jeannette; nous leur donnerons en outre une prime sur tous nos produits.

Aujourd'hui, chère Madame, plus que jamais, vos bons conseils me seront utiles. Mon mari prétend que je dois, au moyen des produits de ma basse-cour, suffire à tous les besoins du ménage : cela me paraît difficile; mais il faut essayer. *Qui ne tente rien n'a rien*, dit le proverbe. Permettez que je vous parle de mes projets et de mes espérances.

Munie de votre bon ouvrage, je ne crains pas de me laisser aller à ma passion pour les poulets, et j'en ai élevé un grand nombre. Je me propose de les engraisser cet automne et cet hiver pour les vendre *bien cher*, hélas! si je puis. Mon mari a eu l'heureuse idée d'ensemencer l'été dernier une partie des terres dont les récoltes avaient été ravagées par le passage et le séjour des troupes, soit en maïs, soit en sarrasin, et heureusement les chaleurs un peu fortes de l'année ont été favorables à la culture du maïs; il a très-bien réussi, et nous en avons récolté quelques hectolitres; c'est une richesse dont je ne saurai peut-être que faire, car, dans notre pays, les habitants n'ont pas l'habitude d'en manger, comme ceux de la Bourgogne et du sud-ouest de la France. Enfin, ma vieille amie, pourriez-vous m'indiquer un moyen lucratif d'en tirer parti? Aujourd'hui je ne songe qu'au lucre : il faut vivre, vivre de notre travail, et nous devons remercier Dieu de ce qu'il nous a laissé les ressources nécessaires pour faciliter ce travail.

Notre sarrasin, favorisé par les pluies de septembre, nous a donné une abondante récolte; c'est une bonne fortune pour mes volailles.

J'oubliais de vous parler d'une aventure qui m'a procuré l'avantage de faire la connaissance d'une nouvelle espèce de canard. Voici l'histoire.

Figurez-vous qu'on m'avait donné un superbe canard de Barbarie, appelé aussi canard musqué. Sa tête, richement ornée de beaux caroncules du plus beau rouge, faisait mon admiration; mais, étant seul de son espèce dans ma basse-cour, le pauvre animal avait l'air triste; il restait à l'écart, et ne paraissait pas en bons termes avec mes autres canards, de race normande. Je me dépitais de voir cette froideur entre gens qui me paraissaient faits pour s'entendre. Mais voilà qu'un certain jour, au printemps, un des amis de mon mari, qui ne l'avait pas vu depuis la guerre, entre en galopant dans notre cour. Il était monté sur un fougueux cheval prussien, butin de guerre; mais ce vilain animal, d'un coup de pied, envoie dans l'autre monde mon beau canard normand. J'étais au désespoir, et mes canes éplorées poussaient des *can, can, can*, lamentables. Mais que vois-je quelques jours après? mon canard de Barbarie, si triste et si solitaire ordinairement, fort empressé autour de mes canes, qui paraissaient recevoir ses hommages avec une extrême bienveillance, et je vis clairement que ces infidèles avaient déjà oublié le malheur que leur avait causé la Prusse.

Bref, et pour terminer, je vous dirai que j'ai mis des œufs de mes canes à couver, et que j'ai obtenu de très-jolis canetons, tous de couleur uniforme et brunâtre. Les voilà adultes, et je n'ai pas pu reconnaître parmi eux ni les femelles ni les mâles; aucun ne porte à la queue ces deux jolies plumes bouclées, ni ces belles couleurs changeantes qui distinguent les canards mâles : ils sont tous pareils. J'en ai mis un dernièrement à la broche; il était gras, et nous a paru excellent. Mon mari m'a dit que ce n'était pas une variété nouvelle, mais des métis participant

de la race de Barbarie et de la race ordinaire. Ils sont bons et beaux; il me reste à en tirer le meilleur parti possible. J'en ai encore dix. Dites-moi, chère amie, la manière la plus profitable de les engraisser.

Nous voilà arrivés au moment des semailles d'automne. Auguste prend part aux travaux de Mathurin. Il parlait toujours de l'art de cultiver la terre lorsqu'il ne prévoyait pas que notre existence en dépendrait; aujourd'hui, il met la main à l'œuvre, et j'espère, chère Madame, que nous pourrons dire avec Virgile :

Heureux l'homme des champs s'il connaît son bonheur!

Auguste, qui manque de l'expérience que vous possédez, chère Madame, veut vous écrire pour vous demander des conseils sur l'assolement qu'il doit adopter dans sa nouvelle culture, ne voulant pas suivre la routine de notre père Mathurin; vous voyez que je me familiarise avec ces grands mots de la science agricole, et que je me lance dans la pratique. Mais, adieu, bien chère vieille amie; pensez que vos enseignements nous sont plus utiles que jamais. Ne les épargnez pas; vous trouverez en nous des disciples dociles. L. A. D.

La suite à une autre livraison.

LE SON.

Dans les hautes latitudes du nord, en Sibérie, par exemple, le son se propage avec une puissance remarquable. A vingt kilomètres de distance, on entend très-distinctement les aboiements d'un chien, le frottement de la neige sous les longs traîneaux, le choc des cornes de rennes entre elles ou contre le bois de l'attelage.

ANOBLISSEMENT DES ANCÊTRES EN CHINE.

L'âge est en Chine l'objet d'une vénération qu'on ne retrouve nulle part avec la même intensité. « Honorez comme votre père celui qui a le double de votre âge, dit le *Li-ki*, et comme votre frère aîné celui qui a dix ans de plus que vous. » Dans leur politesse si cérémonieuse, si raffinée, les Chinois ont encore exagéré ces rites. Ils ne se contentent pas de donner ce titre de *lao-yé* (vénérable père) à une personne qu'ils traitent avec considération; ils l'emploient souvent avec une personne moins âgée qu'eux de moitié.

Le fils doit illustrer son nom et s'immortaliser afin que la gloire en rejaillisse sur les parents. A l'inverse de ce qui se passe chez nous, les ascendants sont anoblis en raison des vertus et des exploits de leur postérité. A la sollicitation de son premier ministre, fils de *Chouane-tsée*, le prince tributaire de *Oueï* rendit le décret suivant : « Une famine ravageait le royaume de Oueï, et ton père a donné du riz à ceux qui en manquaient : quelle bienfaisance! Le royaume de Oueï était au bord de l'abîme, et ton père, au péril de ses jours, l'a empêché d'y tomber : quelle fidélité! L'administration du royaume fut confiée à ton père; il maintint la paix et la bonne intelligence avec les États voisins, en même temps qu'il soutint les droits de ma couronne : quelle sagesse! Aussi je lui accorde un titre de noblesse, et que ce titre soit le Bienfaisant, le Fidèle et le Sage (*Tchène-Ouène-Oueï*). » Or, quel était l'auteur de toutes ces grandes choses? Le ministre même auquel le décret impérial était adressé; c'est lui qui s'était montré bienfaisant, fidèle et sage. L'honneur en remontait à son père, comme en Europe il eût passé à ses descendants. « C'est que, dit le *Li-ki*, on se persuade facilement que le père et la mère d'un fils vertueux ont été vertueux eux-mêmes. » (1)

EXPLICATION DE QUELQUES ABRÉVIATIONS

DANS LES LETTRES ET PAPIERS DES NÉGOCIANTS.

« Le temps est de l'argent », disent les commerçants : aussi, en écrivant, abrégent-ils beaucoup de mots d'après des conventions déjà très-anciennes, voici quelques-unes de ces abréviations.

A t. = à temps, à terme.
Av. d. p. = avoir du poids.
Ble = balle de marchandise.
Bl = baril.
Bard = brouillard (livre).
Bt = brut.
Bb = billet de banque.
Cmc = centime.
Ctre = centimètre.
Cs = cents.
Cpt = comptant.
Crt = courant.
Cte — compte.
C. éch. = courte échéance.
M/, s/, l/, n/, v/ ct = mon, son, leur, notre, votre compte.
Ct et = compte courant.
Ct nau = compte nouveau.
Cop. = copeck russe.
Crt de Pr. = courant de Prusse.
Cat = carat.
Dt = doit.
Dvent = doivent.
Dr = dollar.
D. = denier anglais.
Duc. = ducat.
Ens. = ensemble.
Espl = espagnol.
Fl. = florin.
Fr° = franco.
Fr. d'or = friedrich d'or.
Gr. = groschen.
Gme — gramme.
Jl = journal.
M° = medio, ou au milieu du mois.
Mct, mb = marc courant, marc de banque.
M. c., p. c. = mètre cube, pied cube.
Mses gles = marchandises générales.
Mme = millième du titre.
N/ v., n/ p. = notre ville, notre place.
Nt = net.
P. a. = par an.
0/0 = pour cent.
0/00 = pour mille.
Pa = prima, ou première.
P. pap., p. arg. = piastre papier, piastre argent.
Pf. = pfennig.
Ple = pistole.
Pl. ou m. = plus ou moins.
Pn = prochain.
P. et p. = profits et pertes.
Ql, qx = quintal, quintaux.
Rl, rx — réal, réaux.
Rle s., s. r. = rouble russe.
Rs = reis du Brésil.
Rse = remise.
Rle = rixdale.
S., sch., schill. = schilling.
Sgr = silbergroschen.
Sopta = sopra tara.
Sa = secunda, ou seconde de change.
S. = setier, stère.
Svt = suivant.
Tl = total.
Tre = tare.
Th. = thaler.
Th. crt de Pr. = thaler courant de Prusse.
Tte et Rse = Traite et remise.
Tx = tonneaux.
Uce = usance.
Ult° = ultimo, ou fin courant.
U. r. = ut retro, ou comme d'autre part.
U. S. = ut supra, comme ci-dessus.

LES ÉCREVISSES.

L'écrevisse, quoiqu'elle habite tous les ruisseaux, toutes les rivières et la plupart des fleuves de l'Europe, et qu'elle soit, par conséquent, un des animaux les plus répandus autour de nous, est assez peu connue, et, jusqu'à ces derniers temps, son histoire laissait un assez grand nombre de points obscurs, quand un observateur d'une patience à toute épreuve, M. Chantran, a repris l'histoire de l'animal depuis l'œuf, *ab ovo*.

Et d'abord, existe-t-il plusieurs espèces d'écrevisses? Nous en avons reconnu, en France, au moins trois, sinon quatre. En premier lieu, l'écrevisse commune, complétement brun-verdâtre; ensuite, l'écrevisse à pattes rouges, celle que nous figurons ici, c'est aussi celle qui passe pour la plus délicate; vient après l'écrevisse à pattes bleues, ou écrevisse de la Meuse; et enfin, une toute petite écrevisse des eaux siliceuses des montagnes, espèce dont la carapace diffère par sa composition chimique. Toutes ces espèces ou variétés ont les mêmes mœurs.

(1) *Les Ouvriers des deux mondes*; publié par la Société internationale des études pratiques d'économie sociale; t. IV.

On distingue facilement l'écrevisse mâle (fig. 1) de l'écrevisse femelle (fig. 2) : l'une et l'autre ont le même nombre de pattes ; une paire de pinces, plus fortes chez le mâle que chez la femelle ; quatre paires de vraies pattes, puis, sous la queue, quatre paires de fausses pattes ; celles du mâle sont plus longues et remontent plus haut que celles de la femelle ; elles arrivent à la naissance de la deuxième paire de vraies pattes. En outre, le mâle a le thorax plus fort et la queue moins profonde, à bords dentelés moins relevés, car il n'a pas, comme la femelle, à y placer des œufs.

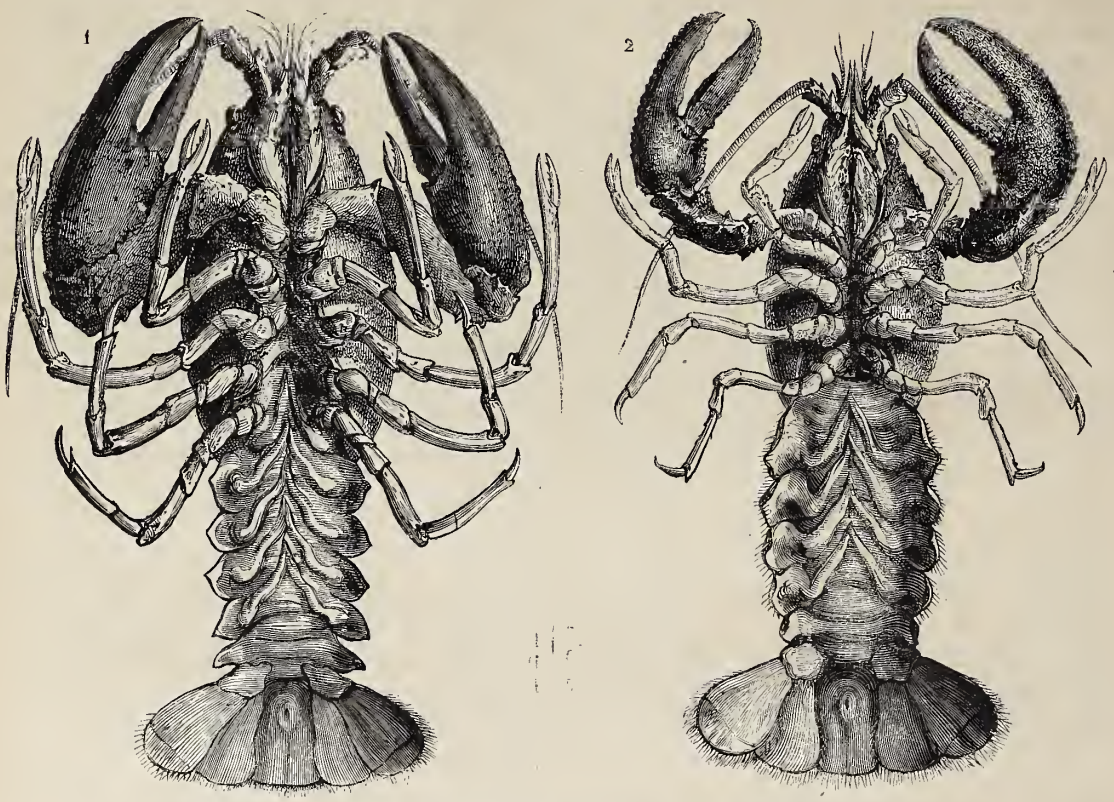


Fig. 1 et 2. — Écrevisses mâle et femelle. — Dessin de Mesnel.

En décembre, ou au plus tard en janvier, on aperçoit sur la femelle trois taches blanches : une entre la première et la deuxième paire de pattes, sur la poitrine ; les deux autres en forme de virgule sur chacune des lamelles externes de la queue. C'est le signe qu'elle va bientôt pondre. Le moment venu, elle se choisit une place au fond de l'eau, se couche sur le dos, ramenant sa queue vers ses pattes, mais l'en tenant cependant un peu éloignée ; puis elle sécrète une abondante liqueur visqueuse (fig. 3) qui remplit cette espèce de nid et en déborde, liqueur qui servira bientôt à coller les œufs pondus après les fausses pattes que nous avons indiquées. Ces œufs demeureront ainsi tout le temps que la mère les couvera (fig. 4), c'est-à-dire environ six mois, car l'éclosion n'aura lieu qu'en mai, juin ou juillet. La température exerce sur le temps d'incubation des œufs une grande influence, de même que sur les œufs des pois-

Fig. 3. — Femelle formant la chambre.

Fig. 4. — Femelle après la ponte.

sons; mais pendant cette longue gestation, la mère ne cesse de prendre soin du précieux fardeau qu'elle porte partout avec elle. Elle le *ventile* dans l'eau (je ne trouve pas de meilleure expression); c'est-à-dire qu'elle empêche les dépôts vaseux de se former entre ces œufs en grappe si serrée; elle y fait arriver, par le mouvement de l'eau, l'air que celle-ci contient et qui est certainement nécessaire à la vie des embryons. C'est pendant ce temps, dit-on, que l'œuf grossit. Nous n'affirmons pas le fait, mais la membrane qui forme la coquille paraît assez élastique pour se prêter, sans déchirement, à une certaine extension.

Enfin les petits brisent la coquille membraneuse qui les retenait captifs. A ce moment ils sont tous attachés à la mère par un filament spécial, qui les retient pendant dix

Fig. 5. — Attache des petits.

jours sous la queue qui les a couvés (fig. 5). C'est alors que la première mue a lieu. Elle s'effectue, comme on voit, sous la queue même de la femelle, et si l'un des jeunes se détache prématurément, il meurt, tandis qu'après la mue tous abandonnent leur mère et nagent aux environs, revenant cependant au giron maternel pendant une vingtaine de jours, après lesquels la dissémination se fait; dès lors les petits vivent indépendants.

Nous venons de prononcer le mot *mue* tout à l'heure, il faut en expliquer le sens, car la mue est une des phases les plus curieuses et en même temps les plus critiques de la vie des crustacés. Les crustacés sont des animaux dont le squelette est extérieur et continu au lieu d'être intérieur et formé de nombreuses pièces de charpente ajustées les unes aux autres, comme chez les vertébrés. Ce squelette extérieur offre encore ceci de remarquable, qu'il est *sué* par l'animal, lequel possède pour cela un appareil spécial, mais encore bien peu connu, et sait en préparer les matériaux en les accumulant sous forme de deux petites pastilles, appelées *yeux d'écrevisse*, tout près de son estomac.

Comment peuvent grandir des membres et un corps enveloppés d'une carapace dure, pierreuse, et par suite inextensible, assez semblable à l'armure des preux du moyen âge? D'une seule façon : en se débarrassant de l'enveloppe trop petite et en se hâtant d'en suer une nouvelle pour la remplacer. C'est ce que font les crustacés. Quand ils se sentent à l'étroit dans leur habit, ils le quittent. Leurs organes, tout à coup au large, croissent en quelques heures; alors la paroi cutanée fait son office, la carapace se reforme, et en voilà pour un an. Mais que de dangers pendant cette période, quelque courte qu'elle soit, où l'animal demeure ainsi désarmé et offre une proie si facile aux pinces encore non dépouillées de ses voisins, à la dent des poissons voraces, aux embûches de tout ennemi rôdant au fond des eaux! C'est pourquoi, quand il s'agit de muer, les crustacés se cachent dans les retraites les plus profondes, et n'en sortent que lorsque leur carapace est refaite, aussi dure, aussi complète qu'auparavant.

Et voici comment est assurée la conservation de cette espèce utile chargée d'absorber tous les cadavres qu'entraînent les eaux et de mettre un frein à la multiplication des mollusques qui, sans cela, couvriraient la terre et en dévo-

Fig. 6. Écrevisse naissante.

Fig. 7. 5e mue (cent jours).

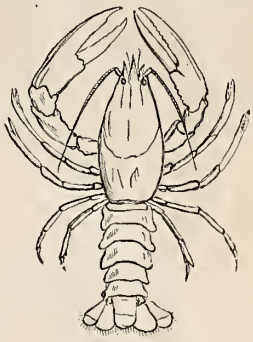


Fig. 8. — 8e mue (un an).

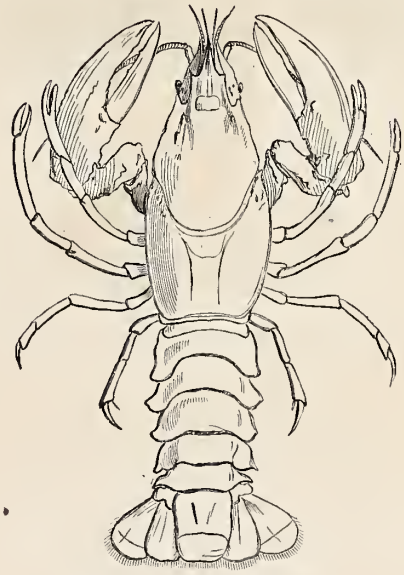


Fig. 9. — 15e mue (deux ans).

reraient toutes les productions. Il était indispensable que l'animal arrivât vite à se suffire et à se défendre, par conséquent que son enfance et sa période de faiblesse fussent courtes. Aussi voyons-nous l'écrevisse naissante (fig. 6) croître avec une rapidité surprenante, et muer cinq fois dans les quatre-vingt-dix ou cent jours (fig. 7) qui correspondent aux mois de juillet, août et septembre.

Arrive l'hiver; la vie semble engourdie, suspendue, chez ces animaux : plus de mues jusqu'au mois du renouveau. A partir de mai, une mue par mois, ce qui complète huit changements de carapace pour la première année (fig. 8). Mais déjà l'écrevisse a acquis une certaine taille; elle peut se suffire à elle-même, aussi les mues se ralentissent-elles. Pendant la seconde année elle ne changera que cinq fois de carapace (fig. 9); mais, à cette époque, elle aura déjà soixante-huit millimètres de longueur. Dans la troisième année, on n'observe plus que deux mues : l'une en juillet, l'autre en septembre; puis, à partir de la quatrième année, les écrevisses sont adultes et leur mue deviendra simplement annuelle pour les femelles qui ont à

couver leurs œufs pendant six mois et les quitteraient avec leur carapace si elles en changeaient. Les mâles seuls continuent à muer deux fois, ce qui explique leur taille plus grande au même âge que celle des femelles.

Quand l'animal sent le besoin de changer de test, il sécrète, en dessous de sa carapace, une sorte de liqueur gélatineuse qui facilite sans doute le glissement, et, en même temps, en détache parfaitement la peau intérieure. Alors il se couche sur le flanc, et avec sa tête et son dos, par des mouvements alternatifs, il soulève son corselet, qui fait bascule (fig. 11) comme un couvercle sur sa charnière; puis, quand il a presque complétement dégagé la partie antérieure de son corps, dit M. Chantran, il se sépare entièrement de la vieille carapace par un brusque mouvement de sa partie postérieure. Ce travail dure environ dix minutes.

Fig. 10. — Fente de la pince.

Comment parvenir à sortir les puissants muscles des pinces par l'étranglement qui en constitue l'articulation? C'est ici que la prévoyance de la nature paraît vraiment admirable. L'avant-bras se fend dans toute sa longueur (fig. 10), la fente gagne vers la pince, et celle-ci sort,

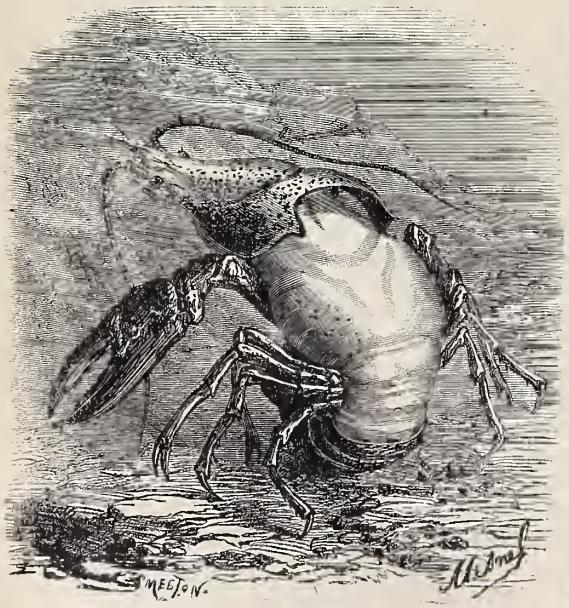


Fig. 11. — Écrevisse muant.

nue il est vrai, mais bientôt refaite, car douze heures après l'opération la patte est assez forte déjà pour pincer fortement, et vingt-quatre heures après elle est complétement durcie! Quant aux parois de l'enveloppe générale, elles restent plus longtemps faibles et flexibles; cependant, en quarante-huit heures elles ont acquis toute la consistance de l'ancienne carapace.

Les écrevisses (hélas! à peu près comme les hommes) se mangent les unes les autres, les plus fortes dévorent les plus faibles, ou en emportent des morceaux. Dès la naissance, le massacre commence : après avoir dévoré les pellicules de l'œuf qui les a contenus, les jeunes mangent leurs frères boiteux, faibles ou manchots; de sorte que chez la gent écrevisse, tout comme à Sparte, on ne garde dans la république que des citoyens bien constitués et aptes au combat de la vie. Les antennes repoussent pendant le temps qui sépare une mue de la suivante : cette rapidité était nécessaire, car l'antenne est un organe du toucher de premier ordre. Pour que les autres membres, grosses pinces, pattes vraies, fausses pattes, lamelles de la queue, se régénèrent, trois mues sont nécessaires. Pendant la première année de leur existence, il suffit de soixante-dix jours pour régénérer un membre perdu (fig. 12). D'après ce que nous avons dit des mues, on peut calculer qu'il faut à la femelle adulte trois ou quatre ans pour se refaire un membre, et un an et demi au mâle.

Fig. 12. — Patte repoussant.

Saisissons l'occasion qui se présente de démentir encore une fois le proverbe d'après lequel l'écrevisse marcherait à reculons. Rien n'est plus faux : l'écrevisse, ainsi que la plupart des autres crustacés, marche en avant, quelquefois de côté, obliquant à droite ou à gauche selon qu'elle le veut, parce que le mode d'articulation de ses huit pattes agissantes se prête à ce mouvement; mais elle fuit en arrière. Or, le mécanisme de la fuite est chez elle tout autre que celui de la marche : pour fuir, l'écrevisse nage; c'est au moyen de sa queue, rame puissante, qu'elle nage et fuit. Mais cette queue, par sa forme, n'a qu'un mouvement à exécuter : se refermer brusquement sur elle-même, en dessous de l'animal, par conséquent frapper l'eau d'arrière en avant; par là elle imprime nécessairement au corps un mouvement inverse, c'est-à-dire d'avant en arrière : donc l'écrevisse recule seulement quand elle nage, c'est-à-dire quand elle fuit. Mais voyez-la s'agiter au fond de l'eau, attaquer son semblable, etc., elle marche en avant comme les autres animaux.

L'AUTEUR DE *LAZARILLE DE TORMES*

HISTORIEN ET ORIENTALISTE.

Il n'est personne qui ne se rappelle quelque circonstance joyeuse de ce roman picaresque, qu'on nommait simplement au seizième siècle *le Lazarille*; on ne sait pas d'une manière aussi générale que cet amusant petit roman, dans lequel on a voulu voir à tort l'origine de Gil-Blas, était l'œuvre de jeunesse d'un très-grand seigneur de la cour de Charles-Quint.

Diego Furtado de Mendoza, cinquième fils du comte de Tendilla, appartenait à l'une des familles les plus illustres de l'Espagne. Nommé ambassadeur près la république de Venise en 1538, ce fut lui qui fut chargé de représenter l'empereur au concile de Trente. Puis il passa à Rome en 1547; il y demeura comme ministre plénipotentiaire durant six ans; interprète de la politique menaçante de Charles-Quint, il était redouté du pape, et remplissait, pour ainsi dire, les fonctions de vice-roi de l'Italie dans la ville éternelle.

Sous Philippe II il retourna en Espagne, mais il fut mal à la cour; il la fréquentait peu; une circonstance fortuite, née de l'irritabilité de son caractère, l'en éloigna bientôt tout à fait, et le voua pour le reste de sa vie aux études sérieuses. En dépit de ses soixante-quatre ans révolus, il n'avait rien perdu du feu bouillant de sa jeunesse. Il eut dans le palais même une altercation avec un courtisan, et l'on affirme que celui-ci ayant voulu le frapper de sa dague, il la lui arracha violemment des mains et jeta par la fenêtre celui qui l'avait ainsi menacé.

Un de ses biographes affirme que Philippe II regarda cet acte comme une offense personnelle, et l'exila à tout jamais de la cour. Dès lors, l'auteur de *Lazarille* se voua plus que jamais aux études sérieuses. Retiré à Grenade, il y écrivit, de 1568 à 1570, son beau livre sur la Rébellion des Mores. Il rassembla alors une admirable bibliothèque, non-seulement des livres qu'il avait réunis en Grèce et en Italie, mais de tous les manuscrits arabes qu'il put acquérir dans Grenade. Il en fit un don généreux à la Bibliothèque de l'Escurial, et ces volumes précieux sont aujourd'hui encore l'ornement d'une collection peut-être unique en Europe. Philippe II se désista enfin de sa rigueur, et Mendoza vint mourir à Madrid en 1575.

DIEU.

La parole de Dieu est un acte, et le monde est son discours. PORPHYRE.

L'ENGADINE ET SES PATISSIERS.

L'Engadine est une vallée suisse située dans le canton des Grisons, et peuplée seulement de quelques milliers d'habitants, si resserrés au milieu de leurs montagnes que le nombre n'en saurait être augmenté. De tous les lieux peuplés de ce globe, on ne connaît de plus élevé que Quito et quelques autres villes des Cordillères; mais nul point habité de l'Europe ne se trouve à une telle hauteur. Le plus haut village de l'Engadine, Cresta, est à six mille cinq cents pieds au-dessus de la mer. La neige y tombe chaque année durant sept mois, et cette vallée entourée de glaciers est un des coins les plus froids de l'Europe. L'hiver y dure neuf mois, avec des gelées qui presque constamment dépassent 20 degrés et quelquefois atteignent 40.

Mais ce qui rend ce climat véritablement terrible, c'est que tout à coup, en juillet, l'été éclate avec une soudaineté et une violence inouïes. Des mers, des lacs et des montagnes de glace en un instant se fondent. Tout craque, se brise et s'écroule. M. Michelet a décrit admirablement ce spectacle dans son volume intitulé *la Montagne*.

A peine a-t-on le temps de semer et de récolter un peu d'orge; toute autre céréale est impossible en un si court et si brûlant été. Quelques fleurs locales et quelques légumes dans de jolis jardins qui entourent les maisons, voilà toute la culture. Les habitants sont ou chasseurs de chamois, ou pâtissiers.

Pâtissiers! quoi de plus naturel? Le feu, dans ce pays glacial, n'est-il pas le meilleur ami de l'homme? En quel pays l'art du feu put-il jamais mieux se développer? Où put-on mieux apprendre à entretenir, diriger, maîtriser la flamme? En ces neuf mois de retraite devant le foyer, comment n'eût-on pas mieux qu'en tout autre pays, aimé, étudié, pratiqué, perfectionné l'art des gâteaux, des tartes et pâtés?

C'est, en effet, de là qu'émigrent chaque année les jeunes pâtissiers, qui s'en vont exercer en Italie et en France l'industrie dans laquelle ils excellent. C'est de là que s'est répandue en tant de lieux la tribu des Saratz, les premiers pâtissiers du monde. L'un d'eux, rentré aujourd'hui dans son pays, en est devenu le premier magistrat.

Voyez comme tout s'enchaîne : l'impossibilité pour l'Engadine d'augmenter le nombre de ses habitants fait que l'émigration est la loi du pays; le froid, d'autre part, prédispose sa population aux arts de la pâtisserie. Or, la pâtisserie ne réussit pas également bien dans tous les climats; pour certains gâteaux délicats, la crème la plus exquise est indispensable. Eh bien, la bonne crème ne se trouve pas partout. Voilà donc que la pâtisserie ne sera vraiment prospère qu'aux pays de bons pâturages. Et ceci m'explique, à moi Normand, comment la Normandie est devenue la terre classique des friandises : tartes et mirlitons n'eurent jamais que là leur délicatesse, leur légèreté savoureuse et parfumée. Aussi est-ce à Rouen que se sont établis les plus célèbres pâtissiers de l'Engadine; c'est là que s'est illustrée, que s'est enrichie la tribu des Saratz. Et voilà comme les lieux les plus éloignés, les plus différents, les plus indépendants l'un de l'autre en apparence, sont quelquefois reliés par des circonstances que d'abord on n'eût pas soupçonnées.

M. Michelet, qui visitait l'Engadine il y a quelques années, eut la bonne fortune d'y avoir pour guide M. le président Saratz, qui fit lui-même au célèbre historien les honneurs du pays avec une bonne grâce et une amabilité parfaites. Il donna au visiteur toutes sortes de détails sur la contrée, sur son passé, sur son avenir probable. M. Michelet n'a pas manqué de consigner tout cela dans son livre de *la Montagne;* écoutez en quels termes il parle de Samaden, le principal village de la haute Engadine, composé d'environ quatre cents maisons :

« Samaden a la poste centrale, les tribunaux et les écoles. Tout est très-bien bâti. Nombre de maisons honorables ont au dehors de somptueux perrons avec de belles rampes en fer et en cuivre, de jolies grilles (souvent de l'autre siècle). On dirait des hôtels. C'est cependant à tort que les livres, les guides, disent que ce sont des maisons riches; l'opulence y est rare. Ce que vous admirez, c'est une aisance lentement et honorablement gagnée, les fruits de la sagesse et de l'économie. Dans une émigration de vingt ans aux grandes villes, par la sobriété constante et les privations soutenues au milieu des plaisirs et des folies du luxe, on gagne et on rapporte cinquante ou soixante mille francs. On achète une prairie qui coûte cher, donne peu. On bâtit une bonne maison, et il la faut très-bonne en ce pays de rude hiver. Là on s'enferme, on se repose. Quelques fleurs élevées à grand'-peine y sont le seul amusement.

» Tout cela est digne et touchant. Le sérieux, le soin extrême qu'on trouve en toute chose, impose en ces lieux si petits... Samaden a la gravité des beaux villages de Hollande, avec moins de richesse et une simplicité qui m'alla fort. Sur le temple, je lus, dans la belle langue romane, ce mot très-convenable de l'homme qui a réussi, conquis par ses efforts une position honorable : *A Dio sulet onor ed gloria.* »

Plus loin, passant à la pâtisserie qu'exercent avec tant d'habileté en Italie et en France, à Rouen surtout, les habitants de l'Engadine, M. Michelet ajoute :

« Rien de plus compliqué que les arts de la pâte. Rien qui se règle moins, qui s'apprenne moins. Il faut être *né*. Tout est don de la mère Nature. Heureux instinct, divination d'un effet incertain qui dépend d'un agent si peu fixe, le feu ! Il y faut un tact étonnant, une main sûre, qui n'hésite pas trop, mais qui s'arrête à temps et dans une mesure excellente ; un rien de plus, de moins, tout est perdu. Ce point si étroit et si juste exige une décision, un éclair de bon sens, d'adresse, qu'on n'a guère hors de France. La montre de l'Allemand retarde et celle de l'Italien avance ; ils sont en deçà, au delà. Nos Gaulois d'Engadine eurent tout à fait ce don français.

« Mais moins cet art s'enseigne, plus l'initiation est rude. Le maître, à tel moment, a les incertitudes, les craintes, les emportements (si l'on peut comparer) de Benvenuto Cellini dans la scène fameuse de la fonte où il crut tout désespéré. Malheur à l'apprenti en ces moments ! On tremble pour l'enfant qui regarde et qui n'en peut mais. »

Ce ne sont pas seulement les apprentis pâtissiers de l'Engadine qui sont exposés à ces moments d'humeur pour des gâteaux trop chauffés ou mal cuits. Une excellente paysanne, en Normandie, au pays de Caux, vraie patrie de *nouroles*, *galettes* et *bourdins*, avait fait pour la Saint-Gilles, fête de son village, une fournée de *galuchons* et de *pâtés à la viande*. Elle devait régaler tout un clan de parents et d'amis, et l'espoir du festin était tout entier dans le four. Mais figurez-vous, si vous pouvez, ce spectacle : au moment solennel, elle s'aperçoit que tout est perdu ; les pâtés ont fait explosion et se sont répandus sur les galuchons, les galuchons se sont collés au four... Notre Cauchoise, dans son désespoir, armée de sa pelle, se retourne vers sa fille debout derrière elle et s'écrie : *Ne ris pas, je t'enfournerais !* Sa fille n'était pourtant plus une petite fille : elle était mariée.

Je crus voir se renouveler l'aventure de Vatel. Ce ne fut pas la marée, ce fut la pâtisserie, ô misère ! qui fit défaut cette fois-là au dîner de la Saint-Gilles.

Mais revenons à l'Engadine et disons, pour terminer, qu'il y a là, au milieu de la glace et des neiges, des pâtissiers patriarches qui, bien enfermés, en famille, au rayonnement d'un foyer tranquille, méditatif et honnête, savent trouver deux choses qui rarement se séparent, c'est-à-dire sagesse et bonheur.

ORIGINE

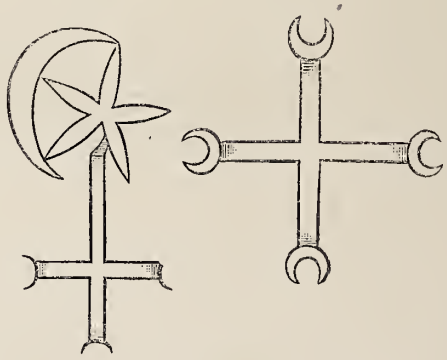
DE LA DÉNOMINATION DE TOMBEAU DE LA CHRÉTIENNE, DONNÉE AU TOMBEAU DES ROIS DE MAURITANIE.

Voy. p. 39, et les Tables du t. XXXIX, 1871.

Lorsque les Arabes pénétrèrent dans la région où s'élève le tombeau des rois de Mauritanie, vers le neuvième siècle de notre ère, ils se mirent facilement en rapport, à cause de la similitude des langues, avec les colons de race punique qui occupaient alors plus particulièrement la région maritime de la Mauritanie. Pour ces colons, le grand monument était encore ce que la tradition l'avait fait avec raison, *Koubr Roumîia* (la tombe royale). Les Arabes acceptèrent avec d'autant plus de facilité cette dénomination qu'elle avait pour eux un sens bien déterminé, quoiqu'il ne fût plus aussi exact. En effet, n'établissant pas de distinction entre les différentes classes de la population du pays, tous les individus de race européenne qui peuplaient la Mauritanie n'étaient pour eux que des gens de Roum (Rome), des Romains, et par *Kobr Roumîia* ils entendirent naturellement une *tombe romaine ;* c'est encore une signification rigoureuse de ces deux mots au point de vue grammatical. Plus tard, les esclaves chrétiens d'Alger, soit par ignorance, soit pour donner aux musulmans une haute idée des peuples chrétiens auxquels ils appartenaient et qui occupaient jadis les pays conquis par les Turcs, traduisirent *Kobr Roumîia* par *tombeau de la Chrétienne*. On a d'ailleurs essayé d'appuyer cette appellation sur l'histoire. Une vague tradition, qui avait cours depuis plusieurs siècles dans le nord de l'Afrique, disait que la fille du comte Jullien, gouverneur de Tanger, ayant été indignement outragée par le roi Roderik, le comte, pour se venger, livra aux Arabes l'entrée de l'Espagne, en même temps que sa fille s'éloignait et allait mourir aux environs de Césarée (Cherchel) ; le corps de la Chrétienne fut, dit-on, déposé dans le tombeau des rois de Mauritanie, qui d'après cela prit le nom sous lequel il a été connu depuis. Mais ce récit n'est confirmé par aucun document réellement historique, et, en définitive, la nouvelle dénomination ne repose que sur une interprétation vicieuse de son nom arabe.

LA CROIX UNIE AU CROISSANT.

La croix unie au croissant forme sans contredit un symbole bien étrange. Cependant il fut adopté au dix-septième siècle, avec variations, par un grand nombre de cités et d'importantes forteresses du Danube, alors placées sous l'autorité ou la protection du sultan. Cette particularité a échappé à la plupart des voyageurs. Un Anglais, dont le nom est presque oublié, est le premier, croyons-nous, qui ait pris note de ces signes singuliers. Edward Brown allait de Vienne à Larisse, en Thessalie ; chemin faisant, il remarqua l'esprit de tolérance dont la Turquie d'Europe était alors animée à l'égard des populations chrétiennes soumises à la loi de l'islam ; il ne put pas constater si le nombre des chrétiens qui peuplaient ces régions était considérable ; mais il acquit la certitude que dans les grandes



Croix lunées.

villes où résidaient des troupes appartenant à l'église grecque, les soldats supportaient fort patiemment le joug musulman. Il pensait (mais le temps n'a point confirmé cette supposition) que les peuples de la communion latine, s'ils se présentaient pour opérer la délivrance de leurs frères chrétiens, exciteraient peu d'enthousiasme. Partout il vit sur les églises de la Hongrie le symbole que nous reproduisons. Il ajoute même qu'au sommet de Saint-Étienne, l'église principale de Vienne, le croissant et l'étoile adhéraient aussi à la croix [1].

[1] *A Brief account of some travels in divers parts of Europa.* Londres, 1865, in-fol., fig.

LES ÉGLISES DE TORCELLO.

Voy. p. 57.

Santa-Fosca et l'ancienne basilique de Torcello. — Dessin de H. Clerget.

La petite île de Torcello renferme des monuments bien dignes de la visite des archéologues. Il n'y en a pas de plus intéressants dans tout l'archipel vénitien. Les grands architectes Scarpagnino et Sansovino ne dédaignèrent pas de venir étudier ses deux églises : sa cathédrale, dédiée à la sainte Vierge, et Santa-Fosca, dont on retrouve comme un reflet sur plus d'un édifice de Venise.

La cathédrale, ou le Dôme, bâtie au septième siècle avec les matériaux provenant des ruines de la ville d'Altino, détruite par Attila, fut reconstruite au commencement du onzième, dans de plus grandes proportions, par l'évêque Orso Orseolo. Cette île, qui est depuis longtemps presque inhabitée, était alors un important port de commerce. Le livre de l'*Administration de l'empire*, qui porte le nom de l'empereur Constantin Porphyrogénète, écrit au dixième siècle, parle du « grand entrepôt de Torcello. » Il faut penser à cette grandeur passée pour comprendre la richesse encore apparente de cette église, qui étonne dans une pareille solitude. Qu'on ne se figure toutefois rien qui ressemble à la profusion d'ornements de nos églises gothiques ou romanes. L'architecture est des plus simples, la sculpture et la peinture n'y sont pas prodiguées; mais cette simplicité de dispositions, le caractère noble et sévère de la décoration, produisent dès l'entrée une impression extraordinaire.

Le plan est celui des anciennes basiliques latines : un grand vaisseau allongé, divisé en trois nefs par une double rangée de colonnes en marbre, les bas côtés ayant moins de hauteur que la nef du milieu ; au fond, un chœur fermé par un cancel. Trois colonnes à gauche et trois colonnes à droite portent une double poutre transversale ; entre elles sont des compartiments de marbre formant une barrière à hauteur d'appui et couverts de bas-reliefs : des lions affrontés, des paons buvant dans un calice, des rinceaux de feuillages, et d'autres ornements du plus beau style byzantin. Cette clôture séparait de l'assemblée des fidèles l'évêque et son clergé, selon la coutume primitive de l'église; derrière est le presbytère, dans une abside semi-circulaire : c'est là que siégeaient les clercs, sur six rangs de gradins disposés le long de la paroi; au milieu, tout au haut des degrés et précisément derrière l'autel, est placé le trône épiscopal. Deux colonnes, entre lesquelles on voit une croix grecque couverte d'ornements d'un travail analogue à celui des sculptures du cancel, en forment le dossier. Une corniche sépare en deux grands registres la conque de l'abside, couverte de mosaïques sur fond d'or. Dans la partie supérieure, les douze apôtres sont représentés; leurs noms sont indiqués par des inscriptions latines : ce sont de grandes figures en pied, entre lesquelles est placé, au-dessus du siége épiscopal, l'image en buste de saint Héliodore, qui fut évêque d'Altino au quatrième siècle. Plus haut encore, et comme planant au-dessus des têtes des apôtres, la sainte Vierge debout, tenant dans ses bras l'enfant Jésus; cette figure, de grandeur colossale, dans le costume et l'attitude des peintures byzantines de ce temps, est d'un imposant effet. Des mo-

saïques décorent les absidioles qui flanquent de chaque côté l'abside principale ; on en voit d'autres dans l'église offrant des sujets plus compliqués, et dont l'exécution paraît dater du temps de la résurrection de l'art en Italie ; nous nous abstiendrons d'en donner une description qui ne pourrait être que fastidieuse en l'absence de toute représentation. Le pavé est formé d'une marqueterie de marbre d'une composition riche et élégante.

Le double ambon qui est placé devant la clôture de l'abside, a été construit de marbres empruntés à un édifice plus ancien. Ces marbres sont ornés de bas-reliefs remarquables. L'un d'eux, qui appartient certainement à l'antiquité païenne, est une allégorie de l'Occasion, qui doit être, dit-on, prise aux cheveux ; et, en effet, l'Occasion est personnifiée par un homme qui marche sur des roues ailées, en tenant d'une main des balances et de l'autre une massue ; un autre homme, qui semble l'attendre, étend le bras pour saisir sa chevelure, qu'il porte fort courte ; deux autres personnages, un homme et une femme, debout derrière lui, rendent visible par leur attitude le regret de l'avoir laissé échapper.

Il ne faut pas oublier, avant de sortir de l'église, un petit monument, plus curieux toutefois pour l'amateur d'antiquités qu'intéressant au point de vue de l'art. C'est une cuve en forme de cloche renversée, portée par un pilier rond, et à laquelle sont adossées des figures de style barbare. Elle a pu servir aux ablutions au temps où l'on ne se contentait pas de prendre l'eau bénite à l'entrée de l'église ; mais ce n'est point, comme on pourrait le croire, l'ancienne cuve baptismale.

Les fonts du baptême existent encore ; on les trouvera dans une petite prairie voisine : c'est un bloc cubique, portant sur ses quatre côtés une croix grecque. On en a fait une margelle de puits. L'ancien baptistère, salle octogone entourée de colonnes, interrompt au centre la colonnade du porche extérieur. La façade a été l'objet de réparations anciennes qui ne laissent plus clairement apercevoir la disposition des entrées. Elles devaient être d'une grande richesse d'ornements, à en juger par la beauté des sculptures qui encadrent la porte principale et par ce qui reste de l'entablement.

Comme les plus anciennes églises d'Italie, celle-ci n'a pas de clocher proprement dit, mais un campanile carré, complétement séparé de sa construction, situé du côté méridional. Il est curieux d'observer que la façade du même côté est percée de petites fenêtres cintrées, closes à l'aide de volets en pierre taillés dans le même bloc et roulant sur des gonds en marbre scellés dans le mur. Sans doute on voulait préserver ainsi des atteintes du feu les charpentes apparentes de l'édifice, particulièrement menacées de ce côté à cause de la distance très-petite qui les sépare des bâtiments de l'ancien monastère.

On voit dans la gravure, au deuxième plan, la basilique dédiée à la Vierge, ancienne cathédrale de Torcello ; au premier est Santa-Fosca, charmante et curieuse église du onzième siècle, construite sur un plan entièrement byzantin. Elle a la forme d'une croix grecque et était couverte d'une coupole ; la coupole a été remplacée par un toit, mais toute la construction qui était destinée à la porter subsiste encore. Une colonnade forme un portique tout autour de l'édifice. La représentation qu'on voit ici du monument donne une idée suffisante de la face occidentale où est l'entrée, et dispense d'autres explications. Du côté opposé est une abside très-élégante. Au-dessus des hautes arcades, dont les archivoltes retombent sur de légères colonnettes accouplées, des arcatures cintrées dessinent l'étage supérieur ; plus haut encore, des billettes, des dents de scie, des palmettes, forment au-dessous du toit une bordure d'ornements du plus bel effet. De ce côté, les chapiteaux sont lisses, mais les archivoltes sont couvertes de dessins fouillés. La sculpture des autres chapiteaux de la galerie et des restes d'entablement que l'on peut observer si l'on y pénètre, celle des portes aussi bien que celle des ornements de l'intérieur de l'église, sont de travail byzantin, remarquable par la richesse des motifs et par l'habileté de l'exécution.

M. DE BUFFON EN DÉSHABILLÉ.

Ceci, Messieurs, ne sera qu'une simple causerie sur Buffon ; mais elle aura sa source, cette causerie, dans les deux gros volumes de correspondance inédite et de documents de tout genre publiés en 1860 par M. Henri Nadault de Buffon, arrière-petit-neveu du grand homme.

Avant cette publication, on connaissait, en Buffon, l'écrivain et le philosophe ; mais on n'avait sur l'homme, sur son caractère et sa vie intime, que des traditions incomplètes, inexactes, puériles. Les petites jalousies, la sottise, la malveillance, les avaient inventées ; la crédulité les répétait sans contrôle.

Mais la lumière vient enfin de se faire sur cette noble existence. Nous sommes ici en présence des faits eux-mêmes, et ce sont les faits seuls qui parleront dans ce qui va suivre. Nous montrerons Buffon en déshabillé (le contraire de ce qu'on a fait toujours), et Buffon en déshabillé restera un grand homme ; il est naturel qu'il le soit pour nous, puisqu'il le fut pour son valet de chambre.

Du reste, n'avons-nous pas trop l'habitude en France de dénigrer nos gloires? et ne serait-il pas plus sage de s'en tenir au conseil de Montaigne, qui disait des hommes illustres, avec tant de bon sens : « La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms, je la prendrois volontiers à leur prêter quelque tour d'épaule pour les hausser. Je ne feindrois pas de les recharger d'honneur ; il faut croire que les efforts de notre invention sont loin au-dessous de leur mérite... et ne nous messieroit pas quand la passion nous transporteroit à la faveur de si saintes formes. » (*Essai*, liv. I, ch. XXXVI.)

Buffon fut un de nos travailleurs les plus intrépides ; c'est donc le travailleur d'abord que nous examinerons en lui. Sa première jeunesse avait été indécise et mondaine ; ce ne fut que vers trente ans qu'il se mit au travail ; mais jusqu'à sa mort il ne le quitta plus. Daubenton, son voisin, son ami d'enfance, né comme lui à Montbard et devenu médecin, le poussa vers l'histoire naturelle, lui donna les premières leçons : ce fut l'origine d'une association qui n'eut de fin qu'à la mort.

Buffon ne travaillait bien qu'à la campagne ; il lui fallait pour ses recherches, pour ses méditations, le silence, la solitude, la paix.

Il avait été toute sa vie grand dormeur ; mais dès qu'il eut pris le goût du travail, il s'imposa d'être debout tous les jours à cinq heures en été, à six heures en hiver ; son valet de chambre, Joseph, recevait un écu par jour pour l'éveiller et le faire lever à l'heure ; il devait pour cela user de tous les moyens. Un jour, Buffon, vaincu par le sommeil, ne voulut absolument point quitter le lit ; Joseph le tirait par les pieds :

— Vous êtes un insolent, criait Buffon ; sortez, je vous chasse.

L'autre sortit, en effet, mais revint aussitôt apportant une cuvette pleine d'eau glacée qu'il lança sur son maître, en se sauvant cette fois.

Buffon ne le revit que quelques heures plus tard.

— Tenez, mon bon Joseph, lui dit-il, voilà votre écu ;

vous l'avez bien gagné. — Je dois à ce garçon-là, disait-il vers la fin de sa vie, trois ou quatre volumes de l'Histoire naturelle.

Buffon vivait donc retiré dans ses déserts de Montbard; le château était mal situé, humide, sans vue, sans soleil et sans air; mais il y était né : c'était la maison de son père, et ce père, vieillard admirable, vivait encore, et vécut plein de raison et de gaieté jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Si le château était insuffisant et triste, en revanche de vastes et admirables jardins l'entouraient, et ces jardins étaient le bonheur de Buffon. Il y entretenait sans cesse deux à trois cents ouvriers; et savez-vous à quelle condition on était admis à travailler chez lui? Il fallait être estropié, manchot, boiteux, bossu, infirme en quelque manière, c'est-à-dire qu'il recueillait là tous les rebutés du canton. Et le souci du maître, on voit cela aujourd'hui dans ses papiers de famille, était que les corbeilles à porter la terre fussent petites.

Buffon, en été, nous l'avons vu, se levait à cinq heures; il faisait dans ses jardins une longue promenade, donnait ses ordres, puis se promenait seul assez longtemps, et la consigne était qu'alors personne ne lui parlât. Après avoir ainsi erré parmi ses jardins, il arrivait à un pavillon de travail dans lequel un secrétaire était à l'attendre. La dictée commençait aussitôt; Buffon la faisait debout, presque toujours en se promenant au dedans et au dehors du pavillon. Il dictait sans papiers, sans livres, sans notes. Les erreurs, s'il y en avait, se corrigeaient plus tard.

A neuf heures, un domestique apportait le déjeuner sur un plateau. Le déjeuner de M. le comte se composait invariablement d'un carafon d'eau claire et d'un petit pain. Ce fut ainsi pendant quarante ans.

Ajoutons qu'au dîner, qui se faisait à deux heures, Buffon mangeait beaucoup, et que c'était en réalité son seul repas.

Il y avait à sa table, tous les jours, vingt-cinq couverts. On dînait à deux heures, nous venons de le voir; mais M. le comte rentrait au château vers une heure, afin de pouvoir s'habiller; car, pour la promenade matinale et le séjour au pavillon de travail, il restait en robe de chambre. Aussi nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut croire de la fameuse histoire de M. de Buffon ne travaillant qu'en manchettes et l'épée au côté.

Au dîner, avec sa famille et ses hôtes, il était gai, causeur et très-spirituel. Toutes les qualités mondaines se retrouvaient alors, mais avec une élévation, une simplicité, qui en doublaient le charme.

Souvent, après le repas, Buffon montait en voiture pour aller à ses forges.

On sait qu'en 1739, à l'âge de trente-deux ans, il avait été nommé intendant du jardin des Plantes; quoique ce jardin existât avant lui, il en fut le vrai fondateur, car il lui donna son vrai caractère de *Temple de la nature;* le jardin du Roi n'était avant lui qu'un *jardin des plantes médicinales.* — Buffon cependant, pour cette transformation, ne passait chaque année que deux ou trois mois d'hiver à Paris. Il ne pouvait, disait-il, ni réfléchir ni travailler à la ville.

A quarante-cinq ans, le grand naturaliste rencontra dans un couvent une jeune fille, Mlle de Saint-Belin : c'était une personne accomplie, mais pauvre... Ce dernier point décida Buffon; quoique de vingt-cinq ans plus âgé que Mlle de Saint-Belin, il l'épousa, et ils eurent ensemble *dix-sept ans d'un bonheur parfait.* Ce furent les dix-sept années fécondes du grand écrivain. Son bonheur domestique s'exprimait, s'exhalait en ces œuvres pleines d'éclat et de majesté. Il n'y eut dans les premières années du ménage qu'un ennui : la maison était sans enfants; il en fut ainsi pendant douze ans; mais voici qu'en 1764, Buffon ayant cinquante-sept ans, la comtesse se trouva sur le point de devenir mère. Grande joie dans tout Montbard; M. de Buffon surtout en paraissait rajeuni. La pensée que peut-être l'enfant serait un fils, lequel fils pourrait perpétuer le nom désormais illustre de Buffon, lui causait une inexprimable joie. Ce fut un fils, en effet. Il se préparait pour le baptême une belle fête de famille; mais quels seraient les parrain et marraine du fils de M. le comte? On parlait déjà des plus illustres, des plus augustes personnages.

Mais ce furent deux pauvres de la paroisse qui tinrent l'enfant sur les fonts. Buffon pensait très-judicieusement et très-humainement que c'est par de tels liens qu'il importe de se rattacher aux classes populaires. Aucun biographe n'a dit un mot de ce fait significatif; mais citons l'acte de baptême rédigé par le curé de Montbard :

« ... Georges-Louis-Marie, fils de messire, etc..., né » de légitime mariage, le 22 mai 1764, a été baptisé le » même jour par nous, curé de Montbard soussigné, le- » quel, par un esprit de charité de la part des sieur et » dame de Buffon, a eu pour parrain et marraine Guil- » laume Vigneron et Jeanne Sourdillet, veuve d'Antoine » Lepate, *deux pauvres de ma paroisse*, qui se sont sous- » signés... »

La fin à une prochaine livraison.

LA TESTUDICULTURE.

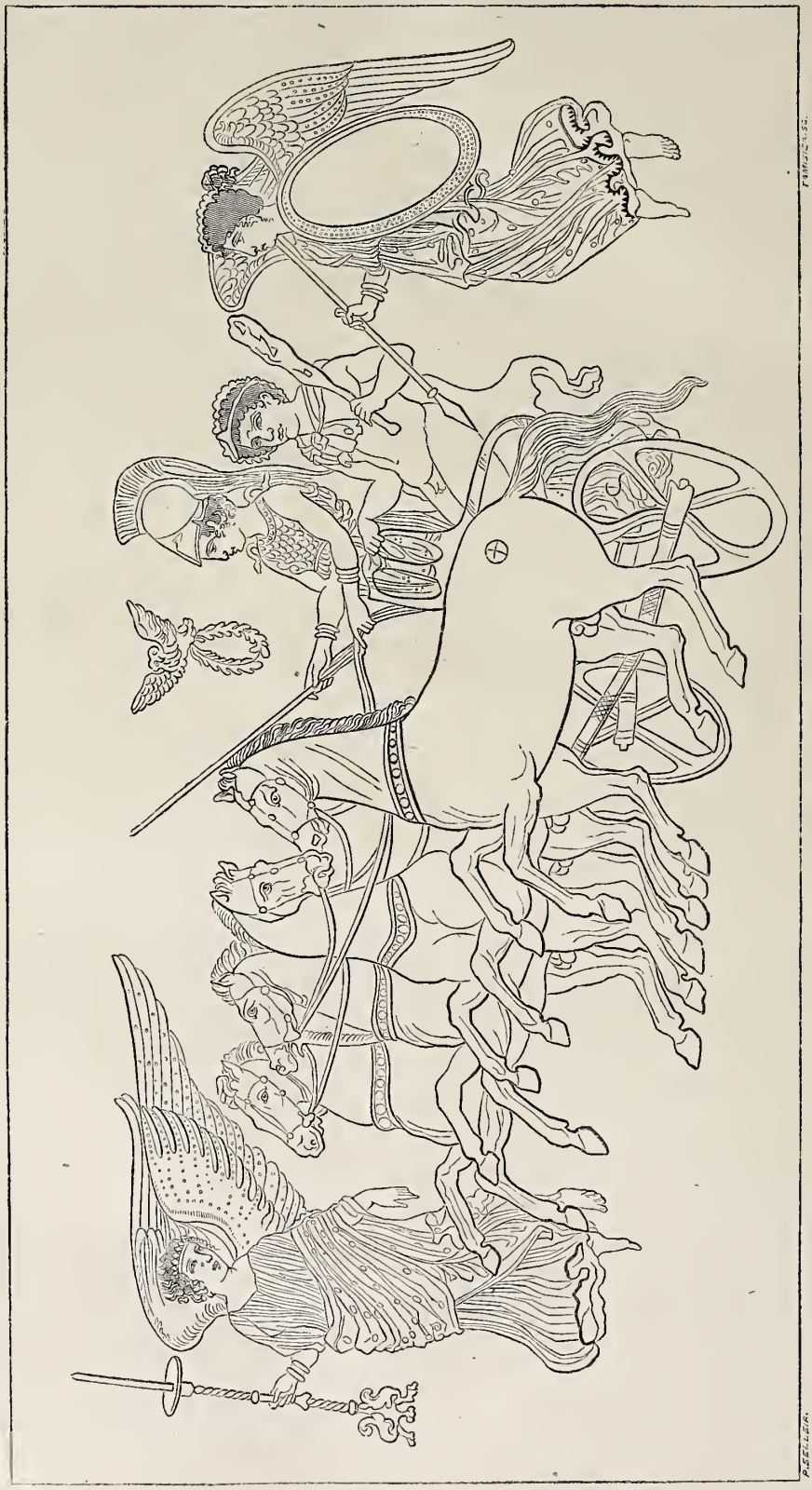
On fait éclore et on élève, dit-on, des tortues en Angleterre, sur les bords de l'estuaire de Southampton.

L'APOTHÉOSE D'HERCULE.

Les héros, fils des dieux, occupaient, dans les religions de la Grèce antique, une place intermédiaire entre ces dieux et les hommes dont ils avaient été les modèles en partageant leur vie. Quelques-uns furent mis par les croyances populaires au rang des dieux mêmes, et parmi eux Hercule, le plus grand de tous : il était l'idéal de la force bienfaisante et du courage, qui mérite, par le travail, la douleur et le sacrifice, les honneurs de l'apothéose. Sa légende est une des plus merveilleuses et des plus pures créations du génie grec. Les récits dont elle s'est formée, quels que soient d'ailleurs leur mélange et la diversité de leur origine, se sont substitués au mythe primitif, qui n'était, selon toute vraisemblance, dit M. A. Maury [1], que la personnification de l'air pur, de l'atmosphère lumineuse, considérés comme la source de la vie, de la végétation, de la santé et de la force. Ce mythe d'Hercule, de physique devint purement légendaire; puis il se transforma, sous l'influence des poëtes, en une allégorie morale. Ce demi-dieu finit par être l'idéal de la perfection humaine, telle qu'on l'entendait à l'époque héroïque, l'homme voué au salut de ses semblables et de l'humanité. Sa vie n'a été qu'une longue épreuve sur laquelle s'apitoient les âmes pieuses. Ses travaux forment une véritable Passion qu'il endure pour sauver les hommes des dangers qui les assiégent. Mais tout en participant de la divinité qui l'a engendré, Hercule a la faiblesse et la fragilité de notre nature, car il a pour mère une femme. Toutefois, après sa mort, il est reçu au sein des dieux et, assis auprès de son père Zeus, il coule des jours heureux et veille sur nos destinées. Telle est l'idée morale que cache le mythe d'Hercule, mais que la Fable a le plus souvent affaiblie ou dénaturée. Les idées abstraites contenues dans la figure mythologique d'Hercule s'étaient faites complétement chair, et le vulgaire s'imagina

[1] *Religions de la Grèce antique*, I, p. 535 et suiv.

que cette abstraction humanisée avait habité sur la terre et s'était vouée au salut de l'humanité. Hercule devint le type, le modèle que se proposèrent tous ceux qui mettaient leur gloire à accomplir de difficiles travaux et qui prétendaient vaincre la faiblesse de notre humaine nature. Hercule fut le dieu sauveur, le dieu dont l'homme devait avant tout attendre aide, sympathie et protection. On rapporte à son invocation tous les biens que le ciel

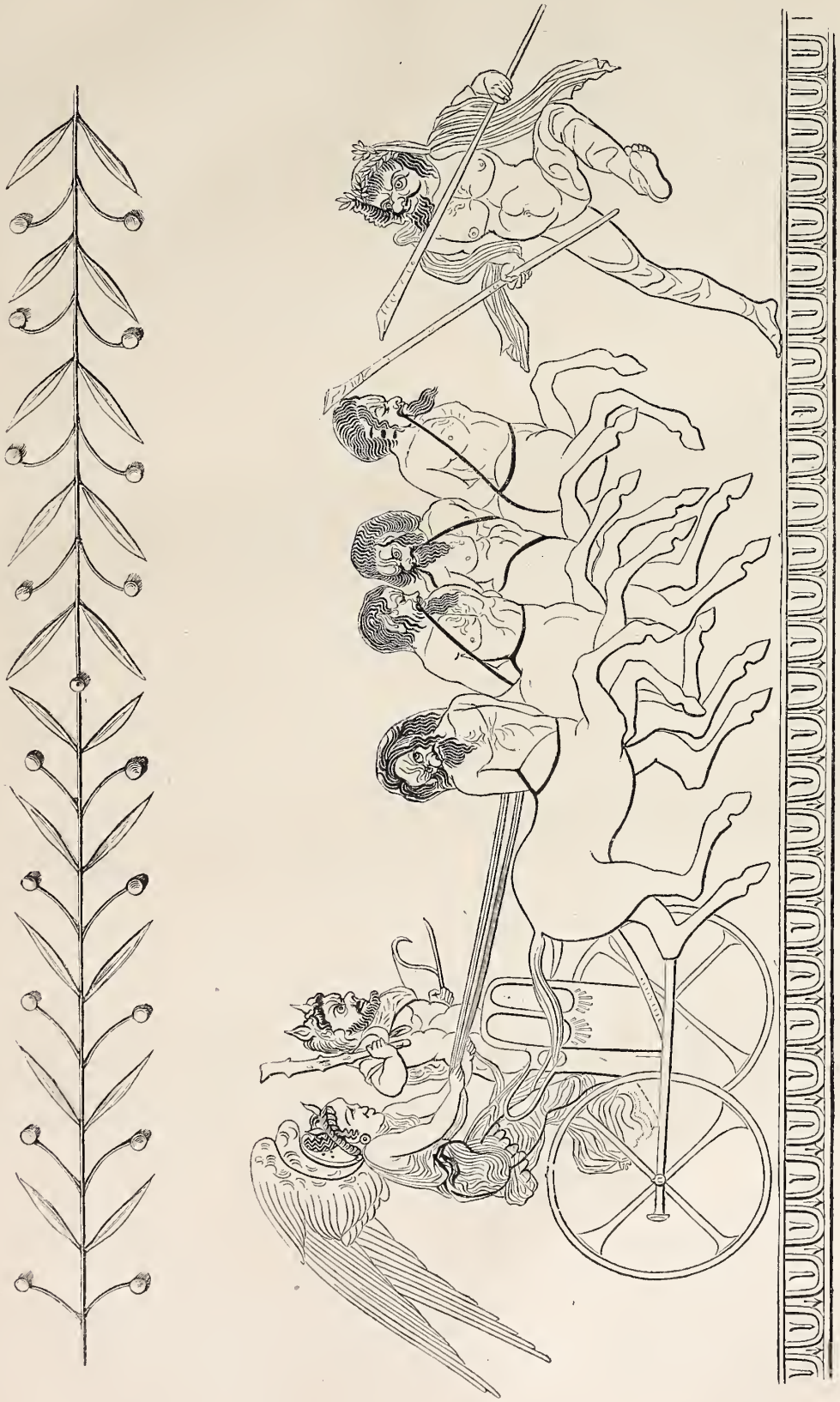


Apothéose d'Hercule, peinture d'un vase grec. — Dessin de Sellier.

envoie aux hommes, les gains inespérés. Mais, en même temps, la fantaisie populaire grossissant, la légende de mille aventures bouffonnes le représenta comme un être gigantesque et monstrueux, comme une sorte de Gargantua d'une force incroyable, d'un appétit vorace, rude buveur, et qui ne connaissait pas de bornes à ses désirs.

Ce double caractère apparaît dans les monuments qui nous ont conservé le type du héros, et les tableaux de ses

exploits et de son apothéose. Il est particulièrement frappant dans deux peintures de vases grecs qui sont ici reproduites. Sur l'un de ces vases, on voit Hercule debout, à côté de Minerve, sur un quadrige, accompagné et guidé vers l'Olympe par des Victoires, dont l'une porte ses armes et l'autre un flambeau. La chouette de Minerve vole au-dessus du char en tenant une couronne. Beaucoup d'autres vases offrent des images à peu près semblables



Parodie de l'Apothéose d'Hercule, peinture d'un vase grec. — Dessin de Sellier.

figurées dans le style le plus noble. Il est plus extraordinaire de les trouver parodiées dans une peinture qui n'est pas moins remarquable par l'élégance et la pureté de l'art. Le vase qui en est décoré, et qui appartient au Musée du Louvre, est, comme le premier, une œuvre de la belle époque de l'art grec. Hercule y est figuré dans une attitude à peu près semblable à celle qu'on voit sur le premier vase, debout, armé de la massue, portant un

carquois et vêtu de la peau du lion de Némée. Ce n'est pas Minerve, mais la Victoire qui dirige le char, une Victoire grotesque dont la laideur vulgaire semble choisie à plaisir comme la plus opposée au type de beauté que l'art plastique avait constamment épuré. Ce sont non pas des chevaux qui forment l'attelage, mais des centaures, qu'Hercule avait, comme on sait, vaincus. Ces créatures d'une race inférieure, sauvage, représentent bien, ainsi enchaînées, les bas instincts domptés, de même que le satyre qui s'agite devant eux. Peut-être cette scène n'est-elle d'ailleurs que la reproduction de ce qu'on voyait au théâtre dans quelque pièce qui n'est pas arrivée jusqu'à nous. La comédie et le drame satirique avaient rendu familiers aux imaginations de semblables spectacles. On demeure confondu, en lisant ceux qui ont été conservés, de la licence avec laquelle, comme ses poëtes à certaines heures, ce peuple dépouillait, on peut le dire, de leur divinité ces mêmes êtres qu'il adorait et invoquait si dévotement à tous les autres moments de sa vie.

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

Voy. les Tables des t. XXXIII, XXXIV, XXXV, XXXVI et XXXVII, 1865-1869.

LA SALUBRITÉ DES RUES.

La maison est *l'unité hygiénique* de la rue; la rue est *l'unité hygiénique* de la ville. La salubrité de celle-ci vaut ce que valent : 1° la façon dont ses rues sont construites; 2° la façon dont on les entretient. Par malheur les municipalités, étrangères trop souvent aux questions qui intéressent l'hygiène des villes, et ne comprenant pas l'importance de cet intérêt (deux faits qui découlent l'un de l'autre), s'abandonnent aux inspirations de la routine et de l'incurie, et sacrifient les travaux de salubrité, qui ne se voient pas et ne rapportent ni popularité ni gloire, aux travaux de luxe et d'ostentation, qui visent ces deux buts et les atteignent parfois. Il y a longtemps que les choses vont de ce train, et elles ne paraissent pas sur le point de s'arrêter.

La longueur, la direction, la largeur des rues; leur pente, la forme de la chaussée, la nature des revêtements qu'on emploie, sont autant de conditions qui influent sur la salubrité d'une ville. Étudions-les séparément.

La longueur des rues est une condition qui demeurerait à peu près indifférente pour l'hygiène, si elles étaient toujours coupées de distance en distance par des places et des squares, véritables réservoirs de soleil et d'air, et si des rues transversales nombreuses, venant s'embrancher sur les longues artères, leur fournissaient des moyens de ventilation en même temps que des moyens de communication plus faciles.

Les grandes villes ont leurs rues principales d'une longueur qui varie de 500 mètres à 1 kilomètre; quelques-unes cependant ont exagéré cette longueur. La rue de Rivoli a 1 800 mètres; la Cannebière de Marseille mesure, avec les allées de Meilhan qui la prolongent, une longueur de 2 kilomètres; aucune n'approche sous ce rapport d'Oxford street, à Londres, qui a 2 kilomètres de longueur, mais qui, prolongée par d'autres rues placées dans son axe, New-Oxford street, Newgate street, Cornil street, arrive, en réalité, à la longueur de près de 17 kilomètres, et coupe à la manière d'un diamètre l'immense métropole. Ces rues très-larges, ou plutôt ces successions de rues, sont tantôt en ligne droite, comme Louisen Strasse et Wilhelmes Strasse de Berlin, ou bien, curvilignes, elles figurent un demi-cercle, comme, dans la même ville, cette rue interminable qui commence à Prinzen Strasse et va aboutir à August Strasse. A ces rues gigantesques de longueur, il faut opposer, comme contraste hygiénique, les petites rues transversales que constituent des groupes peu nombreux de maisons, et qui, ouvertes à leurs deux bouts, sont certainement, et toutes choses égales d'ailleurs, dans des conditions meilleures d'aération que les très-larges rues. MM. Pilat et Tanerez, qui ont publié il y a quelques années une bonne monographie sur l'hygiène de la ville de Lille, en donnant la préférence aux très-longues rues sur les rues très-courtes, ne se sont certainement pas placés dans l'hypothèse de conditions par ailleurs entièrement identiques.

La largeur des rues offre à l'hygiène, on va le voir, des considérations d'un bien autre intérêt.

Les maisons, dans les villes anciennes, bordaient des rues généralement étroites : celles de Pompéi n'ont quelquefois pas plus de quatre mètres de largeur; les plus larges ne dépassaient pas sept mètres, en y comprenant les trottoirs ou *margines*, dont la construction incombait pour sa part à chaque propriétaire et variait suivant son goût. (E. Breton, *Pompeia;* Paris, 1855, p. 28.) Pour le dire en passant, beaucoup de nos villes actuelles, ou tout au moins beaucoup des rues de nos villes, en sont encore à désirer, pour la facilité et la sécurité de la circulation, ces trottoirs, dont on retrouve les vestiges dans les moindres rues de Pompéi. Remarquons, au reste, qu'ils y étaient plus nécessaires que chez nous, à raison de l'imperfection plus grande de la chaussée, laquelle était revêtue de dalles volcaniques rugueuses, irrégulières, réunies les unes aux autres par des crampons de fer, et sur lesquelles les chars non suspendus des anciens devaient éprouver de terribles cahots. Les bornes placées en file sur les chemins, et que les piétons, condamnés à un exercice acrobatique, enjambaient les jours pluvieux, ne laissent pas, du reste, une idée très-avantageuse de cette viabilité singulièrement primitive.

L'étroitesse des rues romaines était une condition d'abri contre la poussière et le soleil, ces deux ennemis de la vie méridionale. Cette disposition, qui s'est perpétuée dans les villes du Midi, repose sur un sentiment instinctif de bien-être et d'hygiène dont les enseignements ne sont pas à dédaigner. Mais tout avantage se paye, et à Pompéi comme dans nos villes de Languedoc et de Provence, la circulation des voitures était difficile, embarrassée, et le bruit, répercuté par des murs rapprochés les uns des autres, constituait une cause d'insomnie et d'incommodité, quoique l'habitude d'aller en litière eût dû en diminuer les inconvénients. Juvénal a rempli la dixième satire de son premier livre de doléances à ce sujet : il se plaint de l'obscurité des rues de Rome, de la cherté des loyers, et de l'impossibilité de dormir à cause du vacarme produit par des charrettes sans nombre traversant des rues flexueuses et étroites. On entend venir, et non sans un certain intérêt littéraire, dans un lointain de seize cents ans, la satire célèbre de son confrère Boileau sur les *Embarras de Paris;* à Rome aussi on pouvait, paraît-il, se demander si c'était pour dormir qu'on se mettait au lit. Il est vrai que le plus habituellement, et suivant une coutume qui s'est continuée en Italie même pour des maisons somptueuses, des boutiques s'interposaient entre les logements habités et la voie publique, et épargnaient au propriétaire le bruit assourdissant de la rue en même temps qu'elles constituaient pour lui un revenu très-net. Un article très-intéressant de M. Beulé sur les *Boutiques de Pompéi,* inséré dans un des derniers numéros du *Journal des savants,* ne laisse aucun doute sur ce point.

La détermination de la largeur qu'il faut donner aux

rues est subordonnée à deux conditions essentielles : le climat, la hauteur moyenne des maisons riveraines.

J'ai dit tout à l'heure que les climats très-différents ont à ce point de vue des besoins divers, et qu'une largeur de rue qui serait pleinement suffisante dans une ville du Midi, inondée de lumière, de chaleur et aussi de poussière, et ayant à souffrir de la sécheresse plus que de l'humidité, n'offrirait que des conditions d'insalubrité à une ville de Normandie ou de Bretagne. Dans le Nord, il faut que tout soit disposé pour faciliter l'évaporation de l'humidité et suppléer à la pénurie de la lumière ; dans le Midi, la recherche de l'ombre est une nécessité de santé autant que de bien-être. Il faut donc dans le premier cas des rues plus spacieuses. Je parlais de l'instinct des peuples pour le bien-être. Leur instinct hygiénique est un guide non pas infaillible, mais utile. Ici, rien d'abstrait ou de philosophique sur quoi on puisse errer pendant une longue série de siècles ; on a chaud ou on a froid dans telles conditions déterminées, et le bien-être tranche invinciblement une question que l'hygiène seule serait inhabile à résoudre.

Mais le *ne quid nimis* se dresse ici comme en toutes choses ; il ne faut rien exagérer, et on exagère tout ; on se rappelle ce qu'était le vieux Paris antihygiénique, le Paris de la Cité, avec son dédale de petites rues étroites, humides, malsaines, dans lesquelles grouillait une population chétive et anémique. Un préfet entreprenant n'a pas osé y mettre le feu, comme fit Néron pour les vieux quartiers de Rome en un jour de caprice impérial ; mais il y a mis la pioche, et nous avons assisté en vingt ans à cette transformation prodigieuse dont nos finances et notre sécurité politique gémiront longtemps, mais dont l'hygiène se frotte les mains. L'air, la lumière et l'espace abondent aujourd'hui là où le méphitisme, l'obscurité et une étroitesse gênante régnaient en maîtres, et il est impossible que nos enfants ne profitent pas, comme vigueur et comme santé, des sacrifices que leurs pères ont subis avec une docilité du reste merveilleuse. Il n'est pas de mal qui ne tourne à bien.

Par malheur, la province a aussi été prise de la fièvre de la truelle, et sans consulter ses besoins ni ses ressources, elle s'est lancée, à l'imitation de Paris, dans la voie ruineuse des dépenses de luxe, sans songer à l'urgence de travaux plus modestes mais bien autrement utiles. Il a fallu à chaque grande ville sa rue monumentale, et elle n'a pas plus tenu compte, dans la réalisation de ses projets ambitieux, de l'état de sa caisse que des exigences de son climat. Telle ville du Midi n'a-t-elle pas été menacée d'une rue de vingt mètres de largeur, tandis qu'elle a encore une multitude de ruelles dont la largeur varie de trois à six mètres et dans lesquelles la viabilité et la circulation de l'air sont également empêchées? Ménage disait que le grand malheur, en France, c'est que personne n'était plus de sa condition. Les villes ne se montrent pas beaucoup plus raisonnables, à ce propos, que les *marquis* et les *pages*, et l'on sait tout ce que cette compétition ridicule des petites villes-grenouilles voulant imiter le *bœuf-Paris* a introduit de gêne dans le budget et de perturbation dans les vrais intérêts municipaux.

Les rues des villes du Nord de la France devraient avoir un *minimum* de 12 mètres de largeur, et celles du Midi une même largeur pour *maximum*. La rue de 10 mètres donne déjà, dans les villes de moyenne population, des facilités suffisantes à la circulation des voitures ; d'ailleurs, une ceinture de boulevards spacieux, avec quelques larges rues affluentes, donnerait satisfaction à cet intérêt.

L'objectif des municipalités dans le Midi doit donc être de ramener, par une application intelligente de la loi sur les alignements, toutes les rues aux types de 8, 10 et 12 mètres, suivant leur importance de fréquentation. Au delà de cette largeur, on est dévoré par le soleil et la poussière. Dépasse-t-on 12 mètres, il faut que les rues soient munies d'arcades, comme à Turin et à Alger, par exemple, pour que le piéton puisse y trouver un abri. Dans le Nord, au contraire, il faut autant que possible des rues de 14, 15 et 20 mètres.

Sans doute il n'est pas loisible de mettre une ville à bas pour la reconstruire au gré des exigences de l'hygiène ; mais les villes s'agrandissent, des voies nouvelles sont ouvertes ; d'ailleurs, si les maisons vieillissent comme les hommes, elles ont le privilége, qui nous est refusé, de renaître, et il faut, dans l'intérêt de l'hygiène de l'avenir, que l'alignement élargisse la voie. N'y eût-il dans une ruelle qu'une seule maison en retrait sur les autres, c'est déjà, avec la réalisation d'un petit progrès, une promesse pour l'avenir.

Mais il faut distinguer l'étroitesse apparente des rues et leur étroitesse réelle. Il est, en effet, dans un grand nombre de vieilles villes, une disposition assez commune qui consiste à ménager, en arrière de la porte d'entrée, de vastes cours découvertes, de sorte que, pénétrant par des rues étroites, on est étonné, quand on franchit le seuil de ces maisons, de les trouver aussi largement aérées ; mais cette situation est exceptionnelle, les maisons riches peuvent seules se la donner, et d'ailleurs le mur de rue est un obstacle à la circulation générale de l'air.

Les voies urbaines peuvent être classées dans l'ordre suivant, qui est celui de largeur décroissante : 1° les grandes rues, 2° les rues moyennes, 3° les petites rues, 4° les ruelles, 5° les impasses, 6° les passages.

Les impasses sont aujourd'hui des anachronismes ; malheureusement on s'y heurte à chaque pas dans les villes populeuses, et là où il suffirait d'enlever une maison presque toujours vieille et de peu de valeur pour assainir et aérer une ruelle, l'argent municipal hésite et se réserve pour un embellissement. Si l'on conserve dans un sentiment de piété archéologique l'impasse ou *fundula* que les fouilles de Pompéi ont naguère mise au jour, celles de nos villes ne méritent pas le même respect, et il faut les percer au plus vite.

Les *passages* n'offrent aussi à leurs habitants, et malgré leur somptuosité apparente, que des refuges insalubres et qui leur sont imposés par les exigences des affaires. Leur recouvrement vitré y condamne les maisons qui les bordent à une chaleur pénible pendant l'été, et, en toute saison, à une pénurie d'air qui s'aggrave encore de l'encombrement produit par les promeneurs qui viennent chercher là un aliment pour leur curiosité ou un abri contre l'intempérie de l'hiver.

La largeur des rues doit non-seulement être déterminée par les conditions de région et de climat, mais aussi et surtout par la hauteur moyenne des maisons. Celles-ci transforment, en effet, une rue en une vallée plus ou moins profonde, dont le fond est figuré par la chaussée, le gave par les ruisseaux, les collines adjacentes par les maisons. Or, qui ne connaît l'insalubrité des vallées étroites et profondes, pour lesquelles le soleil se lève tard le matin et se couche vers deux ou trois heures de l'après-midi, qui n'ont de vents que dans une direction unique, celle de leur axe ou thalweg, et qui sont obscures, méphitiques, humides? Une des plus tristes dégénérations de notre espèce, le crétinisme et le goître, trouvent dans ces conditions des occasions de se produire. Nos *vallées urbaines* sont encore plus insalubres, et le rachitisme, la scrofule et l'anémie y tiennent leurs assises en permanence ; elles le font avec d'autant plus d'efficacité que ces vallées sont plus resserrées et plus profondes, c'est-à-dire que la chaussée est plus

étroite et que les maisons riveraines ont plus de hauteur.

Les maisons anciennes n'avaient d'ordinaire qu'un rez-de-chaussée, tout au plus un étage. La célèbre maison de Diomède, à Pompéi, qui a le même aspect que les autres, vue de la rue des Tombeaux, ne présente plusieurs étages du côté des jardins que pour compenser la différence de niveau du sol. Les maisons de Rome étaient beaucoup plus élevées. Déjà Auguste, dit à ce propos Friœdlander, avait limité la hauteur des maisons sur la rue à 70 pieds romains (la hauteur des maisons les plus élevées de Paris), mais en permettant pour les dépendances intérieures de ces maisons bourrées de locataires, c'est-à-dire pour les corps de bâtiments qui ne dominent pas sur la voie publique, une élévation plus grande, tolérance dont les propriétaires ne se firent sans doute pas faute de profiter. Néron réduisit encore la limite, s'il faut en croire Aurelius Victor; il finit même par l'abaisser à 60 pieds, ou 17m.7. Or, la première de ces hauteurs représente tout au plus une superposition de quatre étages avec un entre-sol. Ces proportions n'étaient guère dépassées ailleurs; on ne mentionne qu'une seule maison à cinq étages dans la célèbre ville d'Antioche, où les plus grandes, d'après le rhéteur Libanius, n'étaient que de trois étages. A Rome, un appartement au troisième étage effrayait déjà; au quatrième perchait le pauvre dans le *cœnaculum* ou mansarde, immédiatement sous le toit, là où rêvent les poëtes et où pondent les colombes, *molles ubi reddunt ova columbæ*, comme disait Juvénal. Nous avons été plus loin dans l'exhaussement de nos maisons modernes. Quelques-unes, dans les grandes villes, ont jusqu'à six et sept étages, si ce n'est neuf. Les rues des vieux quartiers d'Édimbourg, la ville du monde qui a les maisons les plus hautes, savent, comme celles de Lyon, ce que valent pour la santé ces rues étroites bordées de maisons très-élevées, surtout quand cette condition est aggravée par une atmosphère qui contient plus de brouillard et de noir de fumée que d'oxygène et de soleil.

La largeur des rues offre, on le voit, au point de vue de la viabilité comme de la sécheresse et de l'ensoleillement des maisons qui les bordent, un intérêt hygiénique de premier ordre. Nous verrons, dans un prochain article, que l'orientation de la rue, sa pente et le mode de revêtement de la chaussée, sont aussi des conditions très-réelles de salubrité urbaine. *La suite à une autre livraison.*

PROCESSION DES HUISSIERS.

Ces trois énormes croupes de chevaux et ces trois immenses dos de cavaliers nous donnent la physionomie d'une procession composée d'huissiers à cheval, d'huissiers à verge et d'huissiers priseurs.

Cette procession avait lieu le lendemain de la fête de la Trinité. Ces corporations redoutables avaient choisi ce jour pour aller saluer les principaux magistrats de Paris.

L'origine de cette coutume remontait sans doute à l'époque ancienne où les autorités judiciaires demeuraient dans des hôtels éloignés du centre, où l'on ne pouvait se rendre que par des chemins boueux, et lorsque le cheval était le seul moyen de transport applicable à une troupe nombreuse.

Mercier, dans son *Tableau de Paris*, avait saisi le côté ridicule d'une cavalcade composée de gens qui, pour la plupart, ne savaient pas monter à cheval, et par conséquent prêtaient à rire.

Les *huissiers à cheval* prétendaient avoir succédé à la garde à cheval de Saint-Louis. Ils avaient le droit de mettre à exécution dans tout le royaume toutes sortes d'arrêts, de sentences, de jugements, de contrats et autres actes, de quelques juges qu'ils fussent émanés, soit de juges royaux, soit de juges seigneuriaux. Ils avaient même eu le droit de faire, par tout le royaume, les prisées et ventes de meubles, concurremment avec les autres huissiers royaux; mais ce droit leur avait été retiré et était, à l'époque où notre gravure fut faite (1791), réservé aux *huissiers priseurs*, qui font partie de la procession, et qui avaient été créés pour la ville et la banlieue de Paris, sous ce titre, par édit de 1691. — Les *huissiers à verge*, ainsi nommés parce qu'ils portaient une baguette comme signe de leurs fonctions, ne purent pendant longtemps opérer qu'à Paris et dans les faubourgs, ce qui distinguait leurs attributions de celles des huissiers à cheval; mais peu à peu ils étendirent leurs priviléges, et ils finirent par avoir à peu près les mêmes droits que les huissiers à cheval.

La gravure qui accompagne cet article est tirée d'un recueil composé de quatre-vingt-seize gravures et portant le titre suivant : « *Costumes de mœurs et de l'esprit français* avant la grande révolution, à la fin du dix-huitième siècle, et XCVI planches gravées en caricature par un habile maître, pouvant servir d'appendice au tableau de Mercier. »

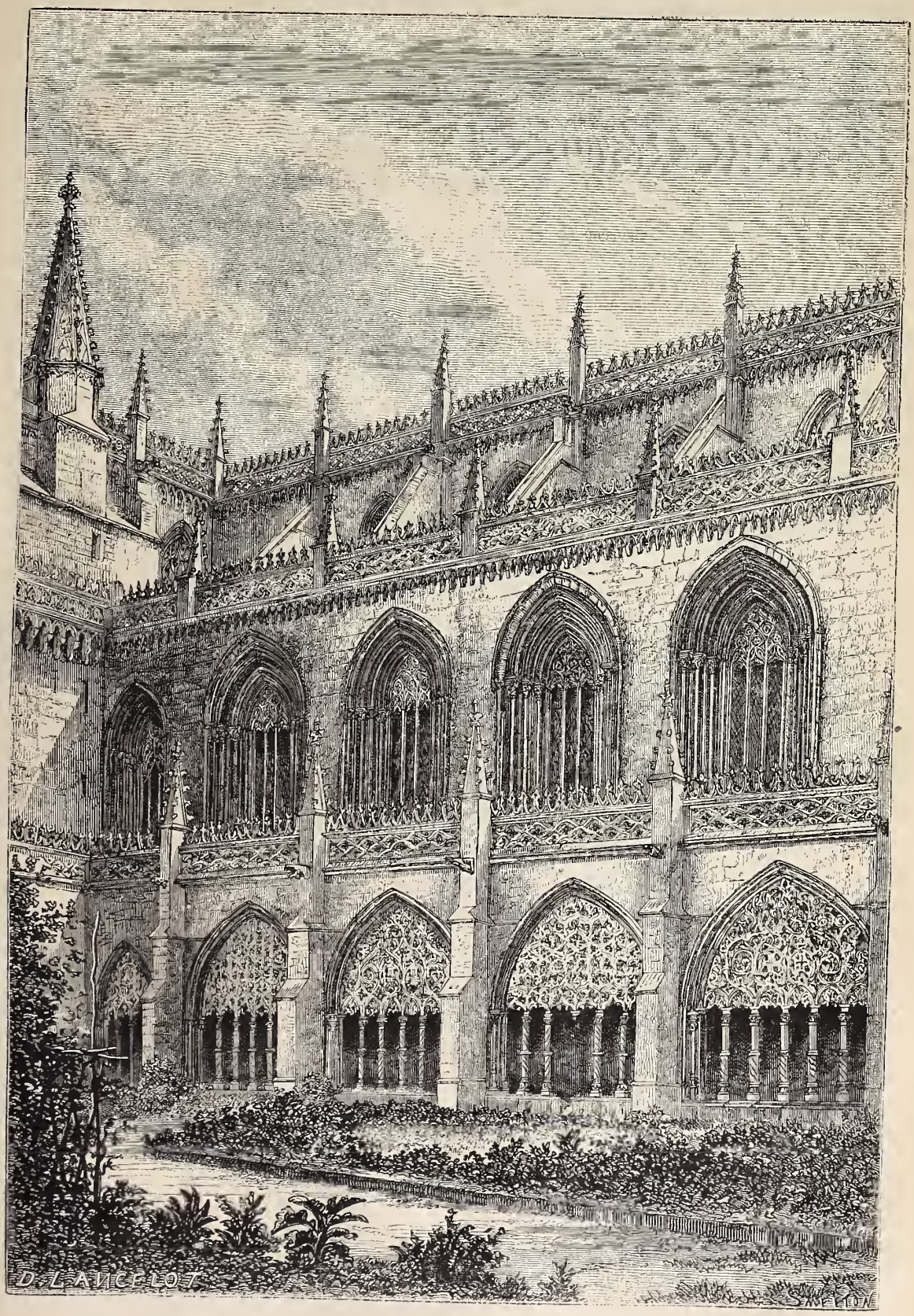
Huissiers à cheval. — Dessin de Bocourt, d'après une gravure de 1791.

Chacune de ces planches se rapporte à l'un des chapitres de l'ouvrage que tout le monde connaît, au *Tableau de Paris*, et dont on peut les considérer comme une sorte d'illustration. Mais Mercier est loin de les accepter à ce titre, et il dit vertement ce qu'il en pense dans son dixième volume. Ce ne fut donc pas fait avec son agrément, bien que les éditeurs aient énoncé la prétention d'être agréables aux personnes qui auraient lu le *Tableau de Paris*. Il faut croire que c'était une spéculation basée sur le succès de l'ouvrage de Mercier.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

L'ÉGLISE DE BATALHA

(PORTUGAL).



Couvent de Batalha. — Intérieur de la cour du cloître royal. — Dessin de Lancelot.

Aux yeux des Portugais, l'église de Batalha n'est pas seulement un édifice important, c'est en même temps le monument du courage de tout un peuple et de son ardent amour de l'indépendance. Son véritable nom est Notre-Dame de la Victoire, *Nossa Senhora da Victoria*.

Ce fut, en effet, une bataille terrible livrée entre les

Portugais et les Castillans, dans la plaine d'Aljubarotta [1], le 14 août 1385, qui consacra à jamais cette dénomination. Elle ne dura cependant que trois heures; mais quelles heures sanglantes, si l'on en croit certains récits nécessairement empreints de l'exagération des légendes! L'armée espagnole ne comptait pas moins de trente mille combattants, soutenus par seize pièces d'artillerie, et les hommes que commandait Jean Ier, l'élu du peuple portugais, n'étaient en nombre que six mille cinq cents, n'ayant pas de canons, car ils voyaient ceux de l'ennemi pour la première fois. Le grand connétable, Nuno Alvarez Pereira, celui que les chants populaires appelèrent plus tard un saint, commandait l'avant-garde, et rien ne résistait devant lui; l'épée formidable du grand maître acclamé roi fauchait ceux qu'il avait épargnés; dix mille Castillans succombèrent, dit la chronique. Le nouveau souverain des Portugais, se rappelant que quelques mois auparavant il était le grand maître de l'ordre d'Avis, et qu'il avait en cette qualité un caractère pour ainsi dire sacré, avait fait un vœu à la Vierge. La victoire mémorable d'Aljubarotta devint plus tard dans sa pensée la réalisation de son vœu, et l'église de Batalha fut fondée.

Ce grandiose monument a été l'objet d'une des plus belles *monographies artistiques* dont s'honore l'Angleterre, vers l'année 1792. Quelque remarquable que soit néanmoins, au point de vue de l'art, la description de Cavanah Murphy, elle le cède en fidélité aux moyens de reproduction exacte que nous possédons aujourd'hui.

Cavanah Murphy a reproduit par la gravure jusqu'aux moindres détails architechtoniques du couvent de Batalha [2]; mais le texte, qui est de l'un des grands écrivains de la littérature portugaise, Luiz de Souza, est dépourvu de critique historique. Ce fut le cardinal patriarche, F. Francisco de Sam Luiz, qui se chargea de modifier les descriptions de F. Luiz de Souza, et d'en combler les lacunes [3]. Plus tard, le comte Raczynski a uni ses recherches à celles du célèbre écrivain, et l'histoire du grand monastère qui sert de sépulture à la famille de Jean Ier est à peu de chose près complétement élucidée.

C'est en 1385 ou 1386 que la première pierre de ce vaste monument a dû être posée. Mathieu Fernandes, qui avait été maître des œuvres du couvent de Santarem, et qu'on avait chargé des fortifications de l'île de Madère, fut le premier architecte de l'édifice; il était déjà mort en 1416. Un maître des œuvres, qu'on prétend être d'origine anglaise, lui succéda. Ce fut le maître des œuvres *Huguet*, *Huet* ou *Ouguet*, dont la nationalité est après tout incertaine [4], mais qui travailla sous son prédécesseur à partir de 1402, et qui poursuivit sa direction jusque vers l'année 1451. Plusieurs critiques veulent que ce majestueux édifice soit l'œuvre de la franc-maçonnerie du moyen âge, qui admettait dans son sein les architectes de l'Italie, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de la France, de l'Angleterre et de l'Écosse.

[1] Le village qui porte ce nom se trouve situé à moitié chemin entre Batalha et Alcobaça; il n'est pas mal bâti, et les habitants semblent y vivre dans l'aisance.

[2] Murphy (James Cavanah), *Plans, elevations, sections and views of the church of Batalha, with the history and description by Luiz de Souza, with remarks, to wich is prefixed an introductory discourse on the principles of gothic architecture.* London, 1792-1795, in-fol., 27 pl. — Murphy est mort en 1816.

[3] Le patriarche a publié, sous le titre de *Bispo-Conde*, la liste de quelques artistes portugais (Lisbonne, 1839), et c'est dans ce travail qu'il rectifie Murphy. Voy. *Memorias da Academia real das sciencias e artes de Lisboa.*

[4] Le cardinal patriarche suppose que mestre Huet ou Huget poursuivit sa carrière jusqu'en 1408, et qu'un artiste nommé Domingo Rodriguez doit l'avoir précédé dans la direction des travaux.

Le comte Raczynski, qui a consacré son long séjour en Portugal à l'étude des monuments de ce pays, nous apprend que l'église de Batalha, avec la chapelle inachevée qui fut construite au temps d'Emmanuel, n'a pas moins de 138 mètres de longueur; mais les diverses portions de l'édifice n'ont pas été mesurées par cet observateur bien rigoureusement. « L'addition de la chapelle royale qui renferme les tombeaux, continue-t-il, celle de la chapelle du chapitre (*casa do capitulo*) et de toutes les dépendances du couvent; — la chapelle *imperfeita* qui, sans ressembler à une ruine, est inachevée, l'état de décadence de quelques parties du monument, tandis que quelques-unes ont été déjà restaurées, et que les autres sont en train de l'être; tout cela donne à l'ensemble un aspect qui n'est pas des plus réguliers, mais qui est intéressant et remarquablement pittoresque. »

Dès l'origine, Jean Ier voulut que cette belle église fût desservie par l'ordre des Dominicains, qui avait été introduit en Portugal en l'année 1217, et qui n'y possédait pas encore d'autre monastère. Ces religieux y étaient encore établis au nombre de quatre-vingts vers le commencement de notre siècle; on n'en comptait pas plus de douze en l'année 1835, lors de l'abolition des ordres monastiques en Portugal. Leur revenu était alors bien borné; ils ne tiraient pas plus de 45000 francs des biens qui leur avaient été concédés durant un autre âge. Quelques-uns d'entre eux, auxquels on avait alloué une petite indemnité de 2 fr. 50 cent. par jour, erraient, non sans regret, autour du vaste édifice, qu'ils montraient naguère avec orgueil aux étrangers.

Le portail majestueux de l'église figure dans maint recueil. Nous avons choisi une portion du monument presque toujours oubliée. M. A. Raczynski a dit cependant, avec un peu de laconisme, en parlant de cette portion du monastère :

« Au nombre des beautés qu'on doit le plus admirer dans le couvent de Batalha, se trouve le cloître, avec ses fontaines, avec ses corridors voûtés et ses larges ouvertures dans l'intérieur. Ces ouvertures ou fenêtres se terminent en ogives qui sont supportées par une rangée de piliers et d'arcs de la plus grande élégance; les arcs se croisent au sommet, tandis que l'espace vide entre chacun d'eux est rempli d'ornements à jour formant une dentelle de pierre du plus admirable travail. » [1]

LA PARESSE PUNIE.

CONTE BULGARE.

Du temps où les hommes étaient bons, ils commandaient à toutes les choses vivantes et même inanimées. Tout a changé, dit-on, depuis que les hommes sont devenus méchants.

Par exemple, l'homme qui coupait du bois et qui l'avait mis en tas n'avait qu'à le toucher avec une baguette, et ce bois se mettait en marche dans la direction qu'on lui indiquait.

Mais il arriva un jour qu'une femme, ayant coupé du bois et le chassant ainsi devant elle, s'ennuya de marcher à pied à côté du fagot, et elle s'assit dessus : alors le fagot refusa de marcher. La femme s'irrita et se mit à frapper à droite, à gauche, mais vainement; le bois persista à refuser de marcher. En ce moment, une voix s'éleva et dit :

« Femme, puisque tu as été paresseuse et méchante, au

[1] *Les Arts en Portugal.* Paris, 1846, in-8, p. 461.

lieu d'être portée par ce fagot, c'est toi qui le porteras. »

Et la femme fut obligée de détacher sa ceinture et de s'attacher le bois sur le dos.

JEAN-BAPTISTE-MICHEL PAPILLON.

Jean-Baptiste-Michel Papillon naquit à Paris, le 2 juin 1698; ses ancêtres étant graveurs sur bois, ce fut dans la maison paternelle qu'il apprit les éléments de l'art auquel il consacra toute sa vie. Dans son *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, il a pris soin de raconter lui-même une partie de son existence et de donner sur sa famille quelques renseignements précis que l'on chercherait vainement ailleurs. Ce sont ces documents que nous allons utiliser, et, autant que possible, nous laisserons à Papillon le soin de raconter les faits qui l'intéressent personnellement ou qui regardent ses parents. « ... Jean Papillon, mon ayeul, dit-il (page 304 du premier volume), né à Rouen, et dont les ancêtres étoient originaires de Touraine, exerçoit aussi la gravure en bois; il ne sçavoit aucunement dessiner et n'a rien gravé de bien extraordinaire, cependant la pratique lui faisoit bien couper les tailles suivant ce qu'elles étoient dessinées; il faisoit sa marque avec ces deux lettres, I. P. Il a aussi gravé des figures de cartes à jouer, dessinées par le fameux Chauveau... Il avoit aussi entrepris des billets mortuaires et autres choses semblables qui, n'étant pas goûtées, le ruinèrent. Mon grand-père mourut en 1710, dans le mois d'août. »

Nous voilà donc renseignés sur le compte du grand-père qui, aux yeux même de son petit-fils, ne paraît pas devoir occuper beaucoup la postérité; les indications que Papillon nous a transmises sur son père sont plus circonstanciées et plus intéressantes; l'artiste en était d'ailleurs plus digne; il a laissé quelques ouvrages qui dénotent, à défaut d'une bien grande habileté, une certaine facilité à tailler le bois et une connaissance du dessin que possédaient peu à cette époque les graveurs sur bois; l'éducation première qu'il avait reçue lui donna d'ailleurs sur ses rivaux une supériorité réelle. Nous laissons encore la parole à J.-B.-M. Papillon : « ... Feu mon père, Jean Papillon, a été l'un des plus habiles graveurs en bois de son temps; il étoit fils de l'ancien Jean Papillon dont j'ai fait mention ci-devant; il naquit à Saint-Quentin, en 1661. A l'âge de deux ans il fut conduit à Rouen et élevé chez son ayeul, et ensuite il vint à Paris chez son père, lequel le mit chez Noël Cochin, habile graveur à l'eau-forte pour les petites batailles, afin d'apprendre à dessiner, où il se perfectionna au point de prendre toute la manière de son maître. Celui-ci le menoit souvent au marché aux chevaux pour y étudier les différentes postures de ces animaux, et le jeune Papillon en avoit l'esprit tellement rempli que dès lors il dessinoit très-proprement à la plume de petits chevaux et de petits cavaliers, où l'on remarquoit beaucoup de feu et d'action; il lui étoit même si familier de faire de ces sortes de desseins, qu'il n'a presque jamais signé son nom sans l'orner, au lieu de paraphe, d'un petit cavalier, d'un chasseur tirant le gibier, d'un cheval échappé, de quelques chevaux caracolant, ou de quelques autres figures dessinées très-délicatement.

» Ce fut chez Cochin qu'il fit connoissance avec Foi Vaillant, docteur en médecine, fils du célèbre antiquaire de ce nom, lequel conserva toujours beaucoup d'estime et d'amitié pour lui. Après avoir demeuré quelque tems chez Cochin, qui l'aimoit tellement qu'il lui faisoit composer de petites batailles, siéges de villes, etc., qu'il prenoit plaisir de graver lui-même pour l'encourager, et qui lui en fit graver quelques-unes; il entra en apprentissage chez un nommé Barberot, marchand mercier, qui faisoit commerce de patrons pour les dentelles et de dessiner à la plume sur la toile pour la broderie, et sur les jupons à piquer les desseins dits de Marseille. Or, comme il avoit commencé chez Cochin à graver en bois presque de lui-même, n'ayant jamais reçu de son père que deux ou trois leçons de cet art, et qu'il étoit convenu avec Barberot qu'il lui dessineroit un jupon par jour, et que le reste du tems qu'il auroit de libre il pourroit travailler pour son compte à la gravure, il imagina de graver en bois les desseins de ces jupons et de les marquer avec, de sorte qu'en deux heures de tems il en faisoit deux, et faisant ainsi le profit de son maître, se trouvant beaucoup de tems à lui, il l'employoit à se perfectionner dans le dessein et la gravure en bois délicate pour laquelle il se sentoit du goût et du talent. Dès 1684 ou environ, il commença à faire quelques morceaux de mérite de cette gravure, et d'être en réputation dans la librairie et parmi les brodeurs, les tapissiers, les gaziers, les rubaniers et autres ouvriers pour lesquels il faisoit des desseins. Ce fut lui qui fit ceux des dentelles, cravates, rabats, manchettes, etc., et garnitures de tête, pour les mariages de l'empereur, du roi des Romains, des ducs de Lorraine, de Savoye et autres, et des princesses leurs épouses; il avoit un goût particulier pour ces sortes d'ouvrages, dont il connoissoit à fond les points différens et les agrémens.

» On lui doit l'invention à Paris des papiers de tapisseries, qu'il commença à mettre en vogue environ l'an 1688; il les sçavoit poser en place avec goût, beaucoup d'art et de propreté. Il a porté cette invention au plus haut point où elle ait jamais été, de sorte que de son tems et depuis lui tous ceux qui se sont mêlés de ce commerce ont contrefait ses desseins, parce qu'ils étoient goûtés et en grande réputation. Il étoit naturellement brave et généreux, et toujours prêt à rendre service à tout le monde. Il eut un jour l'adresse et la bravoure, avec un bâton ferré, de se défendre pendant plus de deux heures contre cinq officiers qui avoient fondu sur lui l'épée à la main, dans une bagarre où il vouloit secourir la populace que ces officiers maltraitoient. Il s'étoit fait recevoir marchand mercier pour pouvoir vendre des fils de Malines, dont l'on faisoit alors une grande consommation, et il avoit épousé en 1686 la fille de M. Chevillon, imprimeur libraire, rue Saint-Jacques, à la Colombe royale, soi-disant issu de la maison de Chevillon, dont il n'est resté que moi d'enfant, qui suis né le 2 juin 1698; elle mourut en 1710, le 29 septembre, le propre jour de ma fête. Il se remaria en 1719 à Catherine-Angélique Vas, fille d'un maître menuisier, dont il eut un garçon et une fille qui sont morts présentement. Cette seconde femme mourut le 21 septembre, âgée de trente et un ans, d'une chute faite en badinant ensemble, qui lui procura une fausse couche. La douleur que mon père en ressentit le conduisit au tombeau quelques mois après, le 3 février 1723, à l'âge de soixante-deux ans. »

Après avoir parlé de son père et de son grand-père avec quelques détails, il est bien juste que J.-B.-M. Papillon s'occupe aussi un peu de sa personne. Il n'a garde d'y manquer. Nous savons déjà qu'il naquit à Paris le 2 juin 1698. « ... Je n'avois pas huit ans, dit-il, c'étoit en 1706, que, dessinant déjà d'après quelques estampes et ayant grande envie de graver, ennuié de voir mon père éluder de me donner quelques leçons de cet art, je hazardai et tentai à son insçu, avec une pointe que je lui pris, de graver des armes d'évêques sur un morceau de buis; n'ayant jamais tâté le bois, je le trouvai si dur, cassant ma pointe à tous momens, de même que les contours que

je voulois graver, que je fus contraint d'abandonner mon entreprise et me contenter de faire quelques tailles sur du poirier qui, moins dur que le buis, étoit en effet par où je devois commencer.

» Enfin, j'avois presque neuf ans, lorsque, mon père ayant dessiné une grande planche à tiges de pavots à rapports pour les papiers de tapisserie de son négoce, il s'avisa, sans m'avoir donné aucunes leçons, de me la donner à graver, disant que je l'avois vu assez souvent travailler de pareilles planches pour n'être pas tout neuf à

J.-B.-M. Papillon. — Dessin de Sellier, d'après J.-B. Noël-Gamot.

FAC-SIMILE DE QUELQUES GRAVURES SUR BOIS DE J.-B.-M. PAPILLON.

La Promenade.

Les Rois.

cet ouvrage ; achevant ces mots, il me donna une couple de pointes et s'en fut à ses affaires, me laissant assez embarrassé par où je commencerois, craignant de gâter la planche. Après un quart d'heure d'incertitude, je m'y pris du mieux que je pus, et, m'enhardissant, quoique j'eusse émoussé et cassé plusieurs fois ma pointe à graver que je raiguisois assez mal sur la pierre à l'huile, je fis assez d'ouvrage et pas trop défectueux pour que mon père, quand il revint, parût content. »

Après avoir terminé cette planche qui représentait des pavots, Papillon grava un papillon, qui devait servir d'enseigne parlante à la maison de son père ; il s'exerça encore en gravant quelques planches destinées à l'impression des papiers de tenture ; mais il avait le vif désir de produire

des planches dans lesquelles l'art eût une part plus considérable; son père, qui ne voyait pas dans la profession de graveur sur bois un avenir assuré, s'opposait de tout son pouvoir à ce que son fils s'écartât de la voie que lui-même avait continuellement suivie.

« ... Cependant, dans l'espérance que mon père pourroit devenir plus traitable à me laisser contenter mon envie, me voyant dessiner tous les jours, je me mis à copier de bonnes estampes dont j'avois assez grande provision. Il me laissa faire pendant quelques jours; mais, voyant insensiblement que je voulois y passer des matinées et des après-dînées tout entières, il me dit assez rudement qu'il falloit que je fisse cela par récréation, et du reste employer le tems à la gravure de ses planches des papiers de tapisseries. Je ne dis mot, mais malheureusement pour le premier ouvrage que je voulus faire un peu comme il faut sur le buis, il me surprit que j'étois après et se mit dans une colère extrême, parce que, effectivement, j'avois

Patineurs.

Feu d'artifice.

La *Carte* de Papillon.

gâté et coupé une estampe de la *messe* de Leclerc pour coller le petit sujet du tableau sur ma planche; mais, toujours entraîné par mon penchant, je dessinai sur le buis, en cachette, quelques petits arbres et lointains d'après des estampes de Perelle, que je gravai tant bien que mal... Or, crainte d'être surpris faisant ces petits essais, j'avois la précaution, quand j'entendois mon père monter où j'étois, de passer par une fenêtre qui donnoit sur les tuiles, où au risque de me casser le col j'allois cacher ma petite planche sous une gouttière, puis je revenois promptement me remettre à ma gravure ordinaire sur le poirier.

» En ce temps, ma sœur aînée vint malheureusement à mourir par la suite d'un accident... Ma mère ne survécut pas plus d'une année à ma sœur; elle mourut en 1710, le matin de la Saint-Michel. »

Papillon s'étend très-longuement sur ses débuts et sur les difficultés qu'il éprouva à vaincre la répugnance que son père lui témoignait lorsqu'il manifestait le désir de se consacrer exclusivement à l'art de la gravure sur bois; ce ne fut que lorsqu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, c'est-à-dire en 1716, qu'il put librement suivre la carrière vers laquelle un goût bien prononcé l'attirait; il suivit les cours de dessin de l'Académie royale, fréquenta l'Académie de Saint-Luc, et chercha ainsi à acquérir quelques

notions du dessin. En même temps qu'il s'instruisait de la sorte, il continuait à travailler pour les libraires; il gravait pour eux de petites vignettes qui l'habituaient peu à peu à tailler le bois et qui lui permettaient de s'exercer utilement. Son père mourut le 3 février 1723. Cette même année, le 22 septembre, Papillon épousa Charlotte-Thérèse Chauveau, fille d'un sculpteur et petite-fille du célèbre graveur de ce nom ; à partir de cette époque, sa vie fut consacrée au travail, et les planches qu'il signa de ses intiales ou de son nom tout entier témoignent que, depuis la mort de son père, il avait renoncé complétement à la gravure des papiers de tenture pour s'adonner exclusivement à la gravure sur bois proprement dite.

Nous pouvons encore aujourd'hui nous faire une idée exacte du talent de J.-B.-M. Papillon, car, grâce à sa générosité, son œuvre complet existe au département des estampes de la Bibliothèque nationale. Cet œuvre, qui ne comprend pas moins de quatre gros volumes in-folio, renferme les pièces les plus variées : on y voit des lettres ornées, des vignettes, des médailles, des armoiries, des cartes à jouer, des billets de faire part, des adresses, des almanachs, des écussons armoriés, et même de la musique; le talent de Papillon était au service de tout le monde, son burin s'accommodait de toutes les besognes. Cet assemblage d'estampes de nature diverse, mises à la suite les unes des autres, présente un véritable intérêt et fournit pour l'histoire des mœurs plus d'un enseignement curieux. Divers marchands avaient confié à Papillon le soin de graver leur adresse, et ces vignettes aujourd'hui introuvables ont conservé le souvenir de certaines industries en vogue et de certains marchands totalement oubliés. On apprend, en feuilletant l'œuvre de Papillon, à connaître les noms de L.-N. Delorme, Jobert et Raisin, fabricants de cartes à jouer; de Guy Busselet, fabricant de papier, *au Moulin de Pisse-Loube;* de Haynault, marchand orfévre-joaillier, qui avait pour enseigne *à la Croix de Saint-Louis;* de François Andry, marchand épicier droguiste; de Mlle Prault, qui vendait en gros et en détail toutes sortes de fleurs artificielles; de Jobert, parfumeur ordinaire de Mgr le duc d'Orléans; de Jacquemin, chirurgien des pauvres de Mgr le duc d'Orléans; de Bocquillon, marchand mercier et marchand gantier; de Gérard, fabricant de castor; de Julliot, marchand apothicaire; de la veuve Arnoult, qui avait imaginé un sachet contre l'apoplexie; et du sieur Rochat, médecin suisse, qui débitait du thé helvétique.

Papillon mourut à Paris, en 1776. Il ne laissa pas à proprement parler de successeurs dans la carrière qu'il avait embrassée avec passion. Son beau-frère Pierre-Joseph Chauveau, le chevalier de Curel, dit Zapouraph, Nicolas Caron et Beugnet, dont on voit quelques planches dans l'œuvre légué par Papillon au cabinet des estampes, ne peuvent pas véritablement compter comme ayant profité des leçons de leur maître et comme continuateurs de sa profession; ils se sont exercés dans l'art de la gravure sur bois, mais ils ont si peu produit que leur nom même serait complétement oublié si l'artiste à côté duquel ils travaillaient n'avait pris soin de recueillir les quelques planches qu'ils ont signées et de les léguer à un dépôt public.

Le baron de Heineken est injuste lorsqu'il dit [1], en parlant du *Traité historique et pratique de la gravure sur bois*, par J.-B.-M. Papillon : « Papillon a renchéri sur toutes les absurdités avancées par l'abbé de Marolles et par Florent le Comte au sujet des anciennes gravures sur bois publiées en Italie. Son livre est tellement rempli d'erreurs, de fables et de minuties, qu'il ne vaut pas la peine d'être réfuté. » Cet ouvrage, où abondent sans doute des faits erronés et des opinions bizarres, est encore aujourd'hui consulté avec fruit par les hommes sérieux; ils y trouvent, au milieu sans doute d'une infinité de choses insignifiantes, des observations judicieuses énoncées par un homme du métier, qui n'ont que le tort, bien pardonnable de la part d'un homme qui ne faisait pas son métier d'écrire, d'être présentées sans ordre et sans méthode.

[1] *Idée générale d'une collection complète d'estampes*, p. 150.

LE BIEN ET LE BEAU.

Fais le bien, tu nourris la plante divine de l'humanité; produis le beau, tu répands les germes qui propagent cette divine plante. SCHILLER.

LES GRAISSES D'OISEAUX.

OIES. — PINGOUINS. — MUSTON-BIRDS. — FRÉGATES. — MÈRES-CAREY. — AUTRUCHES. — ÉMUS. — OISEAUX NOCTURNES.

Les corps gras sont des substances que le règne végétale et le règne animal nous fournissent en abondance. Suivant leur état de consistance à la température ordinaire, on les appelle : huiles, beurres, ou huiles concrètes, graisses, suifs, cires.

Les huiles concrètes sont toujours d'origine végétale; les graisses et les suifs, toujours d'origine animale; les huiles et les cires sont ou d'origine animale, ou d'origine végétale.

Ainsi, il y a la cire du palmier et la cire du *Myrica* qui servent à faire des bougies, et la cire d'abeilles qui, lorsqu'elle est colorée, entre dans la composition de l'encaustique, de la cire à cacheter, des crayons lithograhiques et de différents mastics; qui, lorsqu'elle est blanche, est utilisée pour la fabrication des bougies de luxe et des cierges, pour le moulage de figures de cire et de pièces anatomiques; les parfumeurs et les pharmaciens l'emploient à la confection de quelques pommades.

Il y a l'huile de navette et l'huile d'olive qui sont comestibles, l'huile de colza qui sert à l'éclairage; l'huile de lin, dans laquelle les peintres délayent leurs couleurs; l'huile de pied de bœuf, employée au graissage des pièces mécaniques; l'huile de phoque, utilisée par les Esquimaux comme nourriture, comme chauffage et comme éclairage; l'huile de baleine, qui entre dans la fabrication des savons mous, qui est utilisée dans la préparation des cuirs, et qui trop souvent sert à falsifier d'autres huiles d'un prix plus élevé.

Les matières grasses animales, qui sont le mieux connues et le plus employées, proviennent soit des quadrupèdes, soit des cétacés; celles qui ont été le moins étudiées sont celles qui proviennent des oiseaux, probablement parce qu'elles se rencontrent rarement dans le commerce. Mais il ne faut pas conclure de cette ignorance qu'elles restent partout sans emploi. Il y a des pays où la graisse de certains oiseaux est très-recherchée pour diverses applications économiques ou médicinales; elle est d'ailleurs fine, douce, onctueuse et fusible.

Dans nos pays, la graisse d'oie est peut-être la seule qui ait une réputation domestique, non-seulement comme aliment, mais encore comme remède à employer pour la guérison des gerçures produites aux mains par le froid.

Aux îles Falkland, le pingouin (*Diomeda chilensis*), qu'on y rencontre en troupes innombrables, est très-recherché pour son huile. Ordinairement, douze ou quinze hommes

montant un schooner se réunissent pour la chasse des pingouins, dont on extrait l'huile par ébullition.

Onze oiseaux fournissent environ quatre litres et demi d'huile, et chaque équipage, après une campagne d'un mois à six semaines, rapporte avec lui cent dix à cent trente mille livres d'huile dont la couleur est plus ou moins foncée, suivant le soin qui a été mis à la préparer. L'huile de pingouin sert dans la corroierie.

Dans les îles du détroit de Bass, on chasse aussi un oiseau connu dans le pays sous le nom de muston-bird (*Procellaria obscura*), pour en extraire également de l'huile. Ces oiseaux, quand ils sont jeunes, sont si gras qu'il suffit de les presser pour que l'huile, qui est blanche et qui a l'aspect de la graisse d'oie, s'écoule par le bec. Chaque oiseau en fournit environ quatorze centilitres.

La graisse du muston-bird a la réputation d'être un remède efficace contre les rhumatismes; mais elle a un goût huileux. On l'utilise aussi comme luminaire, dans de petits vases en fer-blanc disposés comme nos lampions.

Le père Labat parle des vertus de la graisse de *frégate;* selon lui, c'est un admirable spécifique contre la sciatique, et dans bien d'autres maladies ou affections résultant d'un défaut de circulation du sang.

Voici comment elle est employée : on fait fondre la graisse à un feu doux, et, pendant qu'elle chauffe, on frotte, on frictionne la partie malade, de manière à ouvrir les pores. Puis on trempe dans la graisse liquide, après y avoir ajouté toutefois quelques gouttes d'eau-de-vie ou d'alcool, un morceau de papier qu'on applique sur la partie malade et qu'on maintient en place avec une bande de toile.

Dans les Antilles, les petits poussins des mères-carey (*Procellaria pelagica*) sont gras à ce point que les indigènes pour s'éclairer se contentent de disposer, dans le corps de ces petits animaux, une mèche ordinaire de chandelle qu'ils allument simplement sans avoir recours à d'autre artifice.

La graisse d'autruche a une grande réputation locale. Le chasseur, après avoir pris les plumes, recueille la graisse, qu'il met dans des sortes de sacs formés de la peau de la cuisse et des jambes, solidement liée à la partie inférieure. Une autruche dans de bonnes conditions fournit assez de graisse pour remplir deux sacs ainsi confectionnés. Cette graisse se vend trois fois plus cher que le beurre; aussi sa récolte n'est-elle pas négligée : on la mange avec du pain, et elle sert à la préparation du couscous; de plus, les Arabes, qui lui attribuent des propriétés médicinales particulières, l'emploient dans diverses maladies. Dans les affections rhumatismales, par exemple, ils frottent les parties malades avec cette graisse, jusqu'à ce qu'ils supposent qu'elle a pénétré dans les pores; puis ils placent le patient dans le sable brûlant, en lui abritant la tête toutefois. Il se produit une transpiration abondante, et la guérison est complète, ou doit l'être.

Dans les maladies bilieuses, on chauffe la graisse légèrement, on y ajoute du sel, et on la donne comme potion. Elle agit aussi comme un puissant dérivatif en produisant un grand amaigrissement; mais, suivant les Arabes, le malade, ayant perdu toutes les humeurs peccantes, acquiert ensuite une santé plus robuste, et sa vue devient meilleure qu'auparavant.

La graisse de l'ému ou autruche d'Australie (*Dromaius Novæ Hollandiæ*) est tenue en grande estime par les colons et les naturels du pays, contre les contusions et contre les rhumatismes. Chaque oiseau peut donner six litres et demi à huit litres d'une belle huile inodore d'un jaune brillant, qu'on obtient en faisant bouillir l'animal dans l'eau.

A l'une des expositions industrielles de Madras, quelqu'un avait exposé de l'huile de paon, mais sans en indiquer l'usage.

L'immense caverne de Gaucharo (gouvernement de Cumana, Amérique du Sud), d'après de Humboldt, est peuplée de milliers d'oiseaux nocturnes (*Steatornis caripensis*, variété du *Caprimulgus* de Linné), que les naturels du pays massacrent en énormes quantités pour en extraire la graisse, qui est très-abondante près du péritoine, et qui forme une sorte de coussin sous l'abdomen, jusqu'au croupion. — De Humboldt fait observer que la présence de cette masse graisseuse, dans des animaux frugivores qui ne voient guère la lumière, et qui n'exercent que peu ou pas d'action musculaire, confirme ce qu'on a observé pour l'engraissement des volailles et des bœufs, qui réussit presque toujours quand ces animaux restent au repos et dans l'obscurité. La graisse du steatornis, quand elle provient des jeunes, est à demi liquide, transparente, inodore, et si pure qu'elle peut être conservée presque une année entière sans rancir. Cette graisse est, croyons-nous, employée comme aliment.

Les pigeons émigrants (*Columba migratoria*) du nord de l'Amérique produisent aussi de l'huile; c'est à l'époque de leur voyage qu'on leur fait la chasse, les massacrant en masse au moment où ils se perchent dans les forêts pour se reposer. Les Indiens et souvent les colons emploient cette huile au lieu de beurre. Tout récemment encore il n'y avait pas de petit village indien, dans l'intérieur des terres, où il ne fût pas possible d'acheter quatre à cinq cents litres de cette huile en tout temps.

LE RHYTHME DANS LA NATURE.

... Nous voilà maintenant tout près de la cascade, qui précipite ses flots rhythmés sur les rochers luisants. Le rhythme est une règle dans la nature, qui abhorre l'uniformité plus encore que le vide : le passage de l'archet enduit de résine sur une corde bien tendue est le type même de sa manière de procéder. Le cœur bat par périodes, et les messagers des sensations et des mouvements courent en oscillations le long des nerfs. Un liquide ne peut pas s'écouler uniformément à travers un orifice, mais il s'échappe en pulsations qu'un léger frottement peut rendre musicales; une flamme ne peut pas brûler dans l'intérieur d'un tube sans le faire chanter comme un tuyau d'orgue, et quand la flamme est petite comme celle d'un jet de gaz, ses oscillations périodiques peuvent produire une note aussi douce que celle du rossignol. Les vagues de la mer sont rhythmées, et les rides qui sillonnent la surface des ondes démontrent aussi la loi qui force le liquide à rompre encore son mouvement en périodes. On peut se demander si les planètes elles-mêmes, qui se meuvent à travers l'espace, n'éprouvent pas un frémissement intermittent dû au frottement de l'éther contre leur surface. Le rhythme est la règle dans la nature :

> Elle répand sa lumière en cadence,
> En cadence chacun de ses rayons,
> En mesure avec les évolutions des mondes
> Gravitant autour du soleil. (1)

CONSERVATION DES FRUITS.

Un certain nombre de fruits ne peuvent se conserver pendant l'hiver; ils s'altèrent rapidement au contact de

(1) *Dans les montagnes*, par John Tyndall.

l'air et se moisissent. On sait cependant que les poires et les pommes, isolées les unes des autres sur les planches d'un fruitier bien sec, sont susceptibles de se conserver avec toutes leurs qualités jusqu'au printemps. On sait encore que la plupart des fruits, cuits avec du sucre, et transformés en confiture, ou plongés dans l'eau-de-vie, sont préservés de la décomposition par la matière sucrée ou par l'alcool. Mais les cerises, les pêches, les fraises, les raisins, etc., ne peuvent se conserver à l'état naturel; ils sont en vain placés dans des fruitiers; ils s'altèrent rapidement.

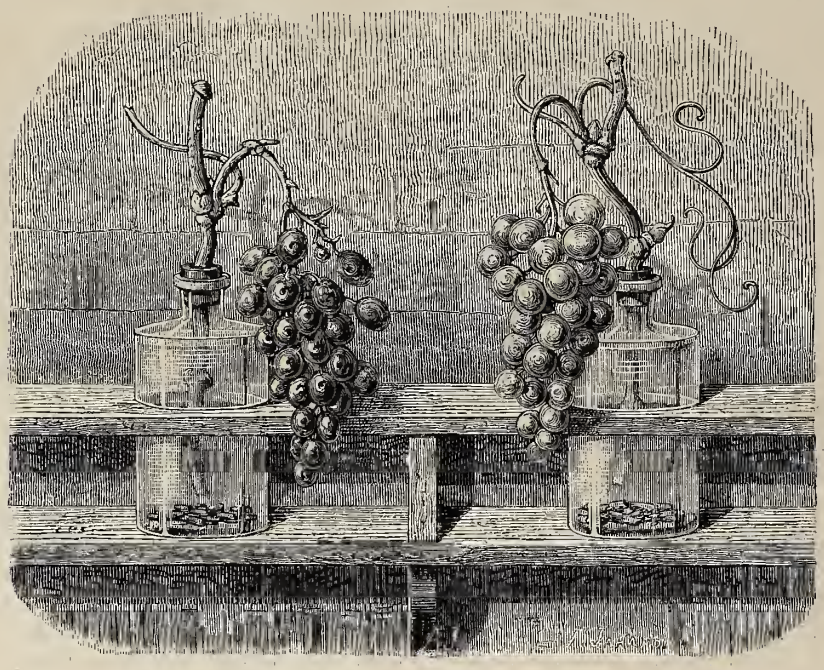


Fig. 1. — Conservation du raisin. — Dessin de Jahandier.

La science sait bien les préserver de l'action de l'air, en les renfermant dans le vide, et des cerises ont pu être gardées des années dans le vide barométrique; toutefois cette méthode n'est pas pratique; il y aurait grand intérêt à trouver des procédés efficaces pour conserver tous les fruits pendant l'hiver. Si le problème n'a pas encore trouvé une solution complète, un habile cultivateur de Thomery l'a résolu d'une manière satisfaisante, en ce qui concerne les raisins. Voici comment il a pu arriver à exposer, aux mois de mars et d'avril, des chasselas presque aussi beaux, aussi savoureux que ceux du mois d'octobre. « Ce procédé, dit-on, était resté longtemps à l'état de secret; mais son inventeur s'est décidé récemment à le faire connaître. » C'est trop dire : le secret n'était pas aussi inconnu qu'on le suppose.

On laisse le raisin sur la treille le plus long-temps possible, jusqu'à la fin d'octobre, et même jusque dans les premiers jours de novembre, si le temps le permet. On le coupe avant les gelées, en ayant soin de laisser chaque grappe fixée à une tige de la longueur de quatre ou cinq nœuds, dont deux ou trois au-dessous de la grappe et deux au-dessus. Le bout supérieur de la tige est enduit de cire, afin d'empêcher l'évaporation des liquides contenus dans le tissu fibreux.

Quand chaque grappe est ainsi préparée, on l'examine avec soin, on la débarrasse de ses grains en mauvais état, et on introduit l'extrémité inférieure de la tige dans une petite bouteille remplie d'eau, contenant 10 grammes de charbon environ. Ce charbon est tout le secret du procédé; il empêche l'eau de se putréfier.

On bouche la fiole avec un bon bouchon, que l'on recouvre de cire. La préparation est terminée (fig. 1 et 2).

On dispose toutes les fioles sur les planches d'un fruitier bien sec, dans une espèce de râtelier qui les maintient debout; on les sépare les unes des autres, de façon que les grappes de raisin ne se touchent pas entre elles. — Par ce procédé, aussi simple que peu coûteux, on peut avoir de beaux chasselas jusqu'au commencement du printemps.

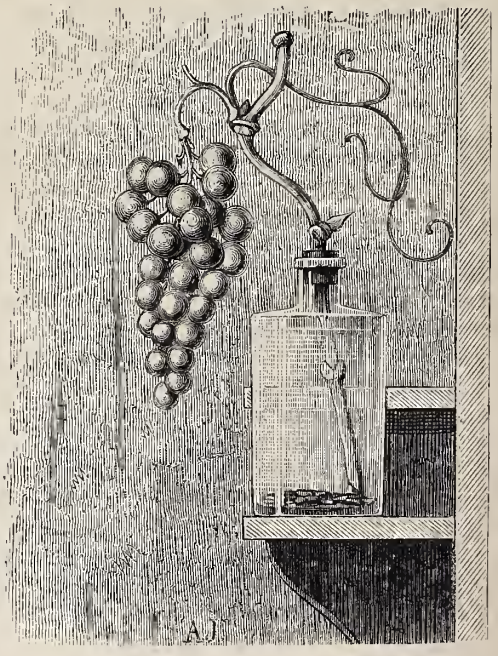


Fig. 2. — Détail d'une fiole avec sa grappe. — Dessin de Jahandier.

Pendant la durée de la conservation, il faut avoir soin de visiter les raisins, de couper de temps en temps les grains qui commencent à pourrir, et d'empêcher la température du fruitier de descendre au-dessous de zéro.

L'ORYCTÉROPODE DU CAP.

L'Oryctéropode du Cap. — Dessin de Freeman.

Tout se tient et se commande dans l'admirable économie du monde. Les fourmis innombrables qui habitent les pays tropicaux et quelques autres plus éloignés de l'équateur ont certainement leur raison d'être, soit qu'elles doivent modérer l'exubérance de la végétation, soit qu'elles soient destinées à assurer, ce qui est plus probable, le nettoiement du sol et la disparition rapide des animaux morts, dont la présence, sous des climats chauds et humides, serait une source de miasmes rendant la contrée mortelle et inhabitable. Mais, d'autre part, la multiplication indéfinie et sans contre-poids des fourmilières deviendrait un fléau destructeur de toute habitation et de toute culture; il était nécessaire que d'autres animaux modérassent la multiplication de ces insectes. A ce besoin répondent les *myrmécophagiens*, ou mangeurs de fourmis, la plus singulière agglomération d'êtres bizarres qu'on puisse voir. Cette famille se compose des *oryctéropodes*, des *fourmiliers* et des *pangolins*.

L'*oryctéropode* semble former le passage des quadrupèdes ordinaires aux quadrupèdes myrmécophagiens, en ce sens qu'il a des dents, tandis que les fourmiliers et les nombreux pangolins n'en ont aucune. Comme les autres, il possède la langue longue, extensible et gluante, capable de s'introduire au milieu de la colonie quand les robustes ongles dont tous ces animaux sont pourvus ont démantelé les fortifications. L'oryctéropode porte une vraie fourrure de poils rudes; les fourmiliers subissent déjà une altération très-grande, leur poil présente au toucher une sensation semblable à de l'herbe sèche; les pangolins, enfin, n'ont plus de fourrure, mais des écailles variées.

L'oryctéropode paraît tout seul de sa famille. Son corps épais n'est point sans analogie avec celui du porc, dont il a la taille; comme lui aussi, il est bas sur jambes et allongé; mais ce qui complète la ressemblance, c'est une tête conique, longue, terminée par une sorte de groin et surmontée de deux grandes oreilles droites : aussi les colons hollandais donnent-ils à cet animal le nom d'*aard vark*, cochon de terre, cochon terrier. Les ongles de ses pattes de derrière sont beaucoup plus robustes que ceux des pattes de devant; sa queue est très-grosse et conique. Son pelage est d'un gris sale, plus ou moins roux sur les flancs et sous le ventre. Jadis très-commun aux environs du cap de Bonne-Espérance, d'où lui est venu son nom, il y devient chaque jour plus rare, et bientôt l'espèce se réduira à quelques individus qui s'enfuiront vers le désert. Pauvre animal nocturne, inoffensif, mais utile, laid, mais gibier délicat, sa destinée semble d'être exterminé par l'imprévoyance de l'homme. Puis, un jour, quand les cultures des peuples de l'Afrique australe seront anéanties par les fourmis, qui, elles, ne disparaîtront pas, on regrettera l'oryctéropode des anciens jours... Il ne sera plus au pouvoir de personne de le faire renaître !

« La terre, dit Kolbe, sert de demeure à l'oryctéropode; il s'y creuse un terrier, ouvrage qu'il accomplit avec beaucoup de vivacité et de promptitude, et, s'il a seulement la tête et les pieds de devant dans la terre, il s'y

cramponne si bien que l'homme le plus robuste ne saurait l'en détacher. Lorsqu'il a faim, il va chercher une fourmilière; dès qu'il a fait cette bonne trouvaille, il regarde autour de lui pour voir si tout est tranquille et s'il n'y a pas de danger. Il ne mange jamais sans avoir pris cette précaution; alors il se couche, en plaçant son groin tout près de la fourmilière, et tire sa langue tant qu'il peut; les fourmis courent dessus en foule, et, dès qu'elle en est bien couverte, il la retire et les gobe toutes... Il a la chair de fort bon goût et très-saine; les Européens et les Hottentots vont souvent à la chasse de ces animaux. Rien n'est plus facile que de les tuer, il ne faut que leur donner un petit coup de bâton sur la tête. »

Mais rien n'est plus difficile que de les prendre vivants, car il faut faire le siége de leur terrier au moyen d'une tranchée rapide et profonde. Les fourmilières éventrées par les oryctéropodes servent de retraites aux chacals, aux autres bêtes de proie, et souvent aux serpents. Les tribus cafres en font des tombeaux et y entassent leurs morts.

M. DE BUFFON EN DÉSHABILLÉ.

Fin. — Voy. p. 98.

Voyons maintenant quel était l'intérieur de cette riche et noble famille : outre Buffon et son père, outre la comtesse et *Buffonet*, qui déjà courait partout, il y avait dans la maison un capucin, excellent homme et plein de dévouement à ses hôtes (nous verrons que plus tard il sut en donner des preuves), c'était le père Ignace. Avant d'être capucin, il avait été saltimbanque, et il lui en était resté des allures singulières et divertissantes; avec tout cela, honnête, laborieux, soignant et nourrissant avec M. de Buffon toutes sortes de bêtes, besogne à laquelle il se prêtait et s'entendait au mieux.

Il lui arriva un jour une petite aventure qui montre bien ce qu'on doit penser de la fameuse histoire des manchettes. Buffon, nous l'avons dit, à partir du dîner, était en toilette; mais le matin, dans ses jardins, dans son cabinet de travail, dans le château, il restait en robe de chambre, coiffé presque constamment d'un vieux chapeau galonné, si déformé, si triste que le père Ignace, un beau matin, fut pris de pitié pour M. le comte, et conçut le projet de lui offrir une magnifique toque en velours, avec bordure or et soie. L'acquisition fut faite; mais le pauvre capucin ne savait comment s'y prendre pour offrir son cadeau : il confia son embarras à la comtesse, qui lui dit que, sans doute, quelque jour l'occasion se présenterait d'elle-même; mais des mois se passèrent... Voilà pourtant qu'un jour Buffon se prit à contempler lui-même son chapeau avec dédain, au moment de le poser sur sa tête. Ignace, alors, en toute hâte, se mit à tirer de sa poche la belle toque en velours; mais elle y était depuis si longtemps, et le cher homme tant de fois, sans y penser, s'était assis dessus qu'elle était encore plus usée que le chapeau. On se figure les éclats de rire. Ne croyez pas que le père Ignace fût toujours ridicule. Buffon, en mourant, lui laissa une petite fortune. Eh bien, quand plus tard le fils de Buffon eut vu tous ses biens confisqués, au moment où sa femme, ses enfants et lui allaient se trouver sans ressource, Ignace se dépouilla de tout ce qu'il possédait et rendit au fils, noblement, ce qu'il avait reçu du père.

Mais rentrons au château de Montbard, où le malheur va commencer de frapper.

En 1769, la comtesse mourut âgée seulement de trente-sept ans; Buffon en avait soixante-deux.

Ce fut un chagrin dont il garda l'empreinte toute sa vie.

Buffonet, âgé de cinq ans seulement, fut confié, après la mort de sa mère, à une femme excellente qui avait été l'amie de la comtesse, c'est-à-dire à Mme Gueneau de Montbeillard.

Recueillons, je vous prie, précieusement les instructions que Gueneau de Montbeillard transmettait à sa femme, en 1772, de la part de Buffon lui-même, touchant l'éducation de l'enfant, âgé alors de huit ans.

« Tiens surtout la main à ce qu'il ait le ton honnête » avec ses inférieurs, et que lesdits inférieurs soient » sourds, absolument sourds, lorsqu'il ne prend pas avec » eux le ton honnête. Il me paraît que c'est ce que le papa » a le plus à cœur. »

Mais pour prendre une idée plus complète encore de cet intérieur du grand naturaliste, voyons ce qu'écrivait l'enfant lui-même à Mme Daubenton, en cette même année 1772, c'est-à-dire toujours à l'âge de huit ans et très-peu de temps après son entrée au collége. Mme Daubenton recevait donc à Montbard cette lettre écrite de Paris :

« Madame et chère bonne amie,

» Je me trouve très-bien au collége. Je suis à cet instant auprès de mon papa, je dîne chez lui. Je vous prie de m'envoyer le plus promptement que vous pourrez des nouvelles de *Vinchepils*, qui signifie en français *jeu du vent* ou *lévrier*, et du pauvre petit chevreuil. S'il est mort, cachetez, je vous prie, votre lettre de noir. Adieu, ma chère bonne amie, bien mes respects à tous mes bons amis et mes bonnes amies. Adieu encore une fois; je vous souhaite une bonne santé et vous demande permission de vous embrasser. « BUFFONET. »

Voyez-vous cette bonne et dévouée Mme Daubenton, restée à Montbard et donnant ses soins aux chers animaux, et voyez-vous cet enfant au collége tout préoccupé de son lévrier et de son petit chevreuil malade, et ne sommes-nous pas bien à plein chez Buffon?

Mais en 1775, un nouveau malheur vient encore attrister la famille : Buffon perd le doux et calme témoin de toute sa vie. Son père meurt âgé de quatre-vingt-douze ans. Buffon en avait lui-même soixante-huit.

Cette mort arriva le 23 avril; quatre jours plus tard (le 27), Buffon recevait à l'Académie française le chevalier de Chastelux, qui succédait à M. de Châteaubrun, mort lui aussi à quatre-vingt-douze ans. Buffon, qui avait à faire son éloge, le termina tout à coup par ces paroles :

« ... Je viens de perdre mon père précisément au même âge; il était, comme M. de Châteaubrun, plein de vertus et d'années. Les regrets permettent la parole; mais la douleur est muette. »

Ici, je m'arrête un instant, et je demande au lecteur si le Buffon d'apparat qu'on nous a si souvent montré n'est pas absolument l'opposé du Buffon si vraiment homme que nous entrevoyons dans les documents qui précèdent. Et voyez comme cette compassion, comme cette sympathie pour les pauvres, qui fait le fond de son caractère, se retrouve jusque dans ses œuvres. Nous avons dit l'emploi qu'il faisait de sa fortune, et les deux à trois cents estropiés qu'il entretenait dans ses jardins à transporter la terre dans de *petites corbeilles;* nous l'avons vu donner pour parrain et marraine à son fils deux pauvres de sa paroisse; nous avons vu également, par la lettre de Gueneau de Montbeillard, le respect qu'il exigeait de son fils pour les inférieurs. Eh bien, cette âme magnanime et tendre pour les humbles, dites si vous ne la retrouvez pas tout entière dans cette page sur le plus serviable et le plus humble de nos animaux domestiques?

L'ANE.

« Pourquoi tant de mépris pour cet animal si bon, si patient, si sobre, si utile? Les hommes mépriseraient-ils jusque dans les animaux ceux qui les servent trop bien et à peu de frais? On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets ou à la malice des enfants, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation, et s'il n'avait pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdrait en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précautions, sans ménagements. On ne fait pas attention que l'âne serait par lui-même, et pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avait pas de cheval. Il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien. C'est la comparaison qui le dégrade : on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce, et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval, qui lui manquent et qu'il ne doit pas avoir.

» Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance et peut-être avec courage les châtiments et les coups. Il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent. Il est fort délicat sur l'eau; il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus. Il boit aussi sobrement qu'il mange...

» Dans la première jeunesse, il est gai et même assez joli; il a de la légèreté et de la gentillesse... »

Voyez-vous maintenant où le grand artiste puisait son talent? Du reste, lui-même il a dit :

« Pour bien écrire il faut que la chaleur du cœur se réunisse à la lumière de l'esprit » (t. I, p. 292, de la *Correspondance*, publiée par M. Henri Nadault de Buffon).

Puisque nous sommes rentrés dans la *Correspondance*, nous citerons une des lettres intimes de Buffon, afin de montrer combien, dans ses relations de tous les jours, il était éloigné du ton solennel que tant de fois on lui a supposé. Je choisis à dessein une invitation à dîner, adressée de Paris, où il était alors, à M. de Faujas de Saint-Fond. Il avait alors soixante-dix-sept ans.

Au jardin du Roi, le 27 février 1784.

« J'aime à lire vos ouvrages, Monsieur, mais j'aime encore mieux vous voir, et si vous voulez que nous prenions un arrangement au sujet de la collection des matières volcaniques que vous vous proposez de remettre pour le cabinet du Roi, il est nécessaire que je puisse sans délai en conférer avec vous. Comme je dîne tous les jours chez moi, vous pourrez me faire l'honneur de venir manger ma soupe tel jour qu'il vous plaira, je serai enchanté de vous renouveler tous les sentiments d'estime et d'attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» Le comte de Buffon. »

Je trouve encore dans sa *Correspondance* (t. I, p. 297) ces paroles qui répondent parfaitement à l'idée que maintenant nous nous faisons de son caractère :

« Ce n'est ni la douleur du corps, ni les maladies, ni la mort, mais les agitations de l'âme, les passions et l'ennui qui sont à redouter. »

Dans le même volume, page 64, je note aussi ce passage :

« Les mauvais propos ne me feront jamais d'impression, parce que les mauvais propos ne viennent que des mauvaises gens. «

Mais combien d'autres paroles, combien d'autres anecdotes il y aurait à tirer de ces deux énormes volumes! L'important était d'en tirer le véritable Buffon. Je l'ai essayé. Trouvez-vous, ami lecteur, que j'y aie réussi?

FUNÉRAILLES D'UN CORBEAU.

A Vienne, les bords du Danube sont admirables et m'offraient tous les moyens de satisfaire mon goût pour les promenades solitaires et pittoresques. J'en découvris une un jour, où, de l'autre côté de la rive, en face de moi, s'élevait un groupe d'arbres que l'automne colorait de tons riches et variés, et d'où j'apercevais à gauche, dans le lointain, la haute montagne de Kahlenberg. Charmée de ce magnifique paysage, je m'établis sur les bords du fleuve, je prends mes pastels, et je me mets à peindre ces beaux arbres et le site qui les environne. Tout près de ces arbres était une cahute en planches; à ce moment, je vois sur le Danube un petit bateau qu'un homme dirige fort doucement dans l'intention de tuer des corbeaux. Quelques minutes après, effectivement, cet homme tire un coup de fusil, et abat un de ces oiseaux qu'il ramasse et place sur la planche de son bateau; mais, à l'instant même, une nuée de corbeaux arrive sur lui à tire-d'aile; leur nombre était tel que l'homme eut peur et courut se cacher dans sa petite baraque, en quoi je pense qu'il agit prudemment, car je n'ai pas le moindre doute que les corbeaux, furieux du meurtre de leur camarade, ne l'eussent assailli de manière à le tuer aussi. L'homme enfui, ces pauvres bêtes s'approchèrent du corbeau blessé à mort, le prirent et l'emportèrent sur les branches d'un des plus grands arbres. Alors commencèrent des cris, des croassements si violents, que je ne puis en donner une idée. Je restai deux ou trois heures à peindre les arbres où ils étaient perchés, et lorsque j'eus fini mon étude, leur fureur n'était pas calmée. Cette scène, qui me surprit beaucoup, me jeta dans je ne sais quelle rêverie sur l'espèce humaine, qui, je dois l'avouer, fut toute à l'avantage des corbeaux. » (1)

MAXIMES ARABES.

— La générosité est un arbre d'entre les arbres du paradis; ses branches pendent jusque sur la terre.

— Le bonheur est attaché aux crins du front des chevaux jusqu'au jour de la résurrection.

— La propreté dans les vêtements, et le contentement de peu, font partie de la dignité de celui qui croit sérieusement en Dieu.

— Consoler par un bienfait un cœur affligé vaut mieux que mille prières dans chaque chapelle.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 3, 45, 52, 68.

LES DÉPÊCHES MICROSCOPIQUES.

Le pigeon messager ne peut être chargé que d'un poids très-minime, qui ne doit pas dépasser un gramme, si l'on

(1) Mme Vigée-Lebrun, *Souvenirs*.

ne veut pas entraver la liberté de ses mouvements. Il est donc impossible au plus habile calligraphe d'écrire un grand nombre de dépêches sur une feuille de papier ne pesant que quelques décigrammes, et n'ayant par conséquent qu'une très-petite surface. Dès le commencement du siége de Paris, à l'époque des premiers départs aérostatiques, un éminent chimiste, M. Barreswill, avait eu l'idée de réduire par la photographie des dépêches qu'on aurait inscrites en nombre considérable sur une feuille de papier de grande dimension. On s'était rappelé à cette époque les résultats prodigieux obtenus à l'époque de l'Exposition universelle de 1867, par M. Dagron, qui était parvenu à réduire les photographies - cartes des quatre cent cinquante députés au point de les faire tenir toutes ensemble sur une feuille de papier d'un millimètre de côté. Le positif de cette photographie microscopique était placé dans une petite lunette que l'on pouvait porter en breloque, et à l'extrémité de laquelle un verre grossissant amplifiait l'image d'une manière assez considérable pour rendre reconnaissables les traits de tous les personnages photographiés. Cette invention, qui n'était alors considérée que comme un jouet, trouva pendant le siége une application dont on ne saurait trop faire ressortir l'importance. C'est ainsi que dans l'ordre de la science il n'y a rien d'inutile; chaque progrès, chaque perfectionnement apporté aux étonnantes découvertes modernes doit, tôt ou tard, amener quelque bien.

Un photographe de Tours, M. Blaise, dirigé par M. Barreswill, était déjà parvenu, dès les premiers jours d'octobre, à reproduire par la photographie deux pages d'imprimerie sur une mince feuille de papier, n'ayant que deux centimètres de hauteur sur deux centimètres de base. En dehors de l'inconvénient du poids, la finesse du texte était limitée par le grain et la pâte du papier. Ce résultat était cependant déjà d'une importance de premier ordre; tandis que par toutes les méthodes typographiques les mieux organisées, on n'aurait pu inscrire que quelques phrases sur une feuille de papier aussi petite que celle dont nous venons de faire mention, la photographie y traçait un nombre de caractères assez considérable pour représenter la valeur du texte d'un de nos journaux quotidiens; il suffisait d'armer son œil d'un microscope pour lire les dépêches, réduites à un tel point qu'elles étaient à peine visibles à la vue ordinaire.

Mais il allait appartenir à M. Dagron de perfectionner encore l'art des dépêches photographiques. Cet habile opérateur quitta Paris en ballon, le 12 novembre 1870, avec les appareils propres à exécuter ses expériences en province. Il partit dans l'aérostat *le Niepce*, à neuf heures du matin, avec MM. Fernique, Poisot, Gnocchi, et Pagano, marin. Il descendit à Vitry-le-François, au milieu même des lignes prussiennes, qu'il parvint à franchir au milieu des plus grands périls. Grâce au ciel, il put enfin, après des péripéties émouvantes, arriver à Tours et remplir l'importante mission qui lui avait été confiée par le gouvernement de Paris.

M. Dagron réduisait par la photographie les dépêches officielles ou privées qui lui étaient remises par le gouvernement de Tours; il remplaça, pour faire les exemplaires des dépêches, le papier par des feuilles de collodion plus minces que des pelures d'oignon. Chaque pellicule de collodion, portée par les pigeons, avait trois centimètres de base sur cinq centimètres de hauteur; elle était la reproduction de seize pages in-folio d'imprimerie, dont le texte sur trois colonnes contenait environ trois mille dépêches. La légèreté de ces pellicules a permis à l'administration d'en mettre jusqu'à dix-huit exemplaires sur un seul pigeon, qui emportait ainsi, attachées à une plume de sa queue, *cinquante mille dépêches*, pesant ensemble moins d'un demi-gramme. En imprimant ces dépêches en caractères ordinaires, on eût composé un fort volume in-8°! Toute la série des dépêches officielles et privées que M. Dagron a faites pendant l'investissement de Paris, compte une collection de cent quinze mille dépêches, tant officielles que privées.

Les pellicules de collodion étaient roulées dans un petit tuyau de plume que les agents spéciaux attachaient à la queue du pigeon messager. Quand l'oiseau revenait à Paris, on envoyait le tuyau des dépêches à l'administration des télégraphes. Là, un opérateur vidait avec soin le contenu de ce petit tube; il jetait le rouleau de pellicules dans de l'eau additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque, et il les séparait soigneusement les unes des autres.

Chaque pellicule, une fois sèche, était placée entre deux lames de verre, afin qu'elle ne pût pas se détériorer; il ne restait plus qu'à l'agrandir à l'aide du microscope photo-électrique, pour lire le texte, presque invisible à l'œil nu, dont elle était recouverte.

La gravure ci-contre représente une des intéressantes séances de l'agrandissement des dépêches arrivées de Tours pendant le siége. La pellicule de collodion, emprisonnée dans deux lames de verre, est placée sur le porte-objet d'un microscope photo-électrique, véritable lanterne magique d'une grande puissance. L'image des caractères agrandis est projetée sur un écran, devant lequel des copistes écrivent à la hâte le texte qu'ils lisent devant eux. Des membres du gouvernement assistent à l'opération.

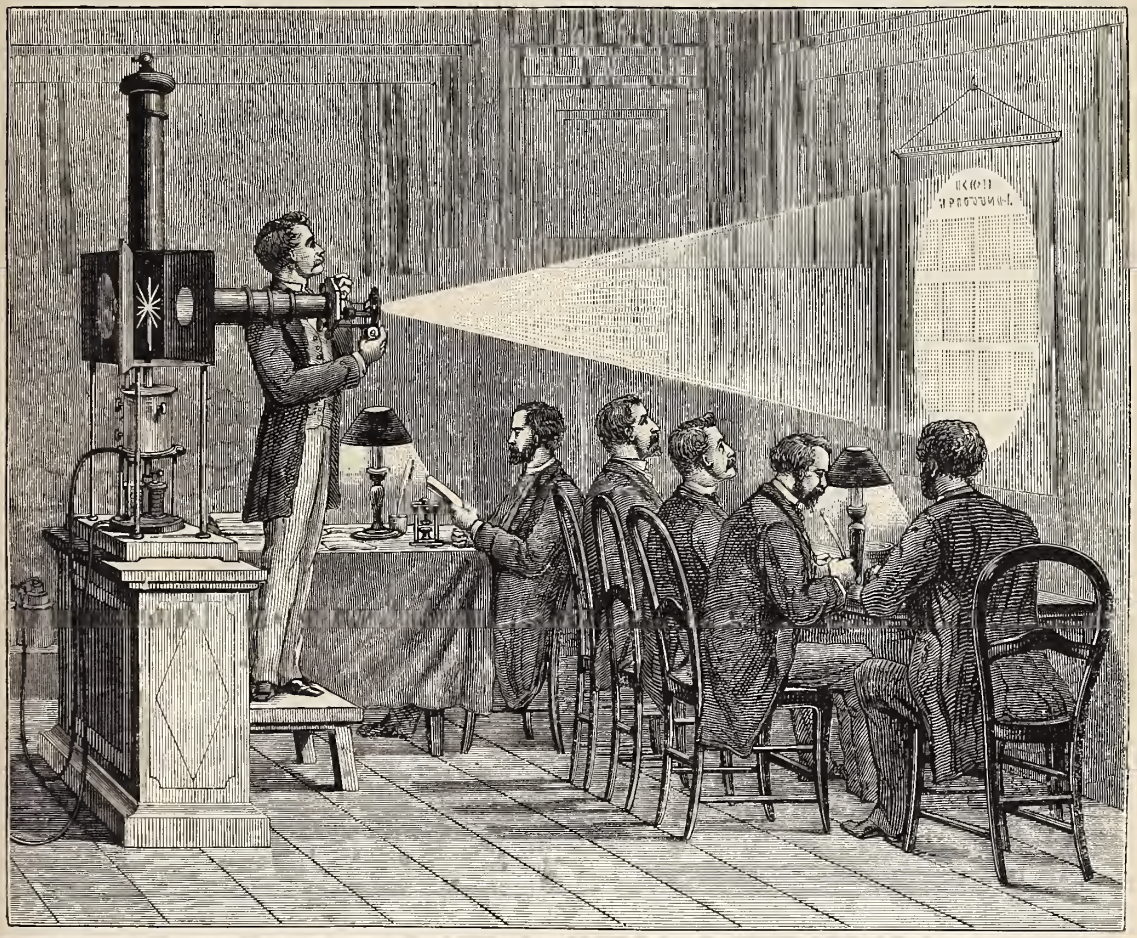
Quand les dépêches étaient nombreuses, la lecture ne pouvait en être rapide, mais la pellicule renfermait seize pages; on pouvait par conséquent la diviser, et répartir entre plusieurs écrivains la besogne de la transcription. Les dépêches chiffrées étaient lues à part par le directeur et envoyées aux membres du gouvernement de la défense nationale. MM Cornu et Mercadier perfectionnèrent le procédé de lecture des dépêches microscopiques. La pellicule de collodion était adaptée sur un porte-glace spécial, auquel un mécanisme imprimait un mouvement horizontal et vertical. Chaque ligne de la dépêche circulait ainsi lentement et régulièrement sur l'écran, et facilitait le travail. L'installation de l'appareil photo-électrique, sa mise en train, ne durait pas moins de quatre heures, et il fallait en outre quelques heures pour copier les dépêches. On aurait fait certainement de nouveaux progrès dans cet art nouveau; tel qu'il est, le procédé de la poste aérienne par pigeons, complété par les dépêches microscopiques, doit être considéré comme un des plus admirables résultats scientifiques suscités par les impérieuses nécessités d'un siége de cinq mois.

LES COURRIERS A PIED.

Quoique le service des piétons organisé pendant le siége pour franchir les lignes de l'investissement paraisse, au premier abord, être tout à fait distinct des ballons, il s'y rattache cependant, en ce sens que quelques-uns des hommes dévoués qui se sont offerts pour porter à Paris, par voie terrestre, les dépêches du gouvernement de Tours, ont d'abord quitté la ville investie dans la nacelle aérienne. Quelques détails à ce sujet peuvent donc trouver place dans l'histoire de la poste aérienne. Ce n'est ni le dévouement ni le courage qui firent défaut dans le service des piétons messagers; mais malgré le nombre des tentatives, les succès ne furent que très-rares, par suite de la vigilance vraiment extraordinaire de l'ennemi. Plusieurs facteurs du télégraphe acceptèrent la périlleuse mission qui consistait à porter les dépêches hors Paris; parmi ceux-ci, nous citerons le facteur Brare, qui réussit à franchir plu-

sieurs fois les lignes prussiennes. Ce courageux patriote fut victime de son dévouement. Il finit par être fusillé par les Allemands, à l'île de Chatou, quoiqu'il eût demandé grâce à ces barbares, non pour lui, mais pour la femme et les cinq enfants qu'il laissait derrière lui. On ne saurait trop admirer la résignation, l'audace de ces obscurs employés, qui n'ont pas craint de s'exposer volontairement aux périls d'une condamnation à mort, exécutée immédiatement par un ennemi impitoyable; ils savaient employer toutes les ruses pour tromper la surveillance prussienne. Les Allemands ne manquaient pas de fouiller à nu tout homme qui leur paraissait suspect; malheur à l'infortuné courrier si la dépêche dont il était porteur apparaissait aux yeux de ceux qui l'examinaient! Quelques courriers n'ont pas hésité à cacher des dépêches sous l'épiderme incisé; d'autres les dissimulaient soit dans des clefs à vis forcée, soit dans des pièces de dix centimes qui avaient été évidées. Un de ces piétons avait imaginé de cacher la dépêche dont il était porteur dans une dent creuse artificielle; mais la ruse fut dévoilée par l'indiscrétion de nos journaux.

Parmi les aventures les plus surprenantes des courriers à pied, nous mentionnerons celles des voyages de M. Lucien Morel. Ce dernier quitta Paris pédestrement, franchit les lignes prussiennes, et arriva à Tours sans trop de difficultés. Il réussit à rentrer à Paris à pied, en se déguisant en mendiant; son retour ne se fit pas sans de grandes difficultés: il fut obligé de ramper, à la faveur d'un brouillard épais, entre deux sentinelles prussiennes, tandis qu'un paysan nommé Billebault le suivait de près, portant sur ses épaules une petite barque dont les voyageurs avaient besoin pour traverser la Seine. Ils franchirent le fleuve sur cet esquif, et faillirent être tués par des francs-tireurs français. Ils rentrèrent enfin dans la capitale investie. Quelques jours après, M. Lucien Morel quitta Paris dans la nacelle d'un ballon-poste, et il eut le malheur d'atterrir à Wertzlur, en Prusse, où il fut jeté en prison jusqu'à la fin de la guerre.



Grossissement et transcription des dépêches photographiques dans Paris assiégé. — Dessin de Jahandier.

Le 12 janvier, MM. Imbert, Roche, Perney, Fontaine et Leblanc, tentèrent de franchir les lignes ennemies en suivant sous terre les carrières souterraines de la rive gauche de la Seine; l'entreprise échoua. Il en fut de même pour les plongeurs qui devaient revenir à Paris en suivant le fond de la Seine dans des scaphandres sous-marins. L'idée de ce voyage sous-fluvial avait été suscitée au gouvernement par MM. de l'Epinay, Julliac et Joufryon. Ces messieurs partirent de Paris le 20 décembre, dans la nacelle du ballon *le Général-Chanzy*. Ils emportaient avec eux plusieurs appareils de plongeur; mais l'aérostat opéra sa descente en Bavière, et les Allemands se firent un trophée des scaphandres qu'on destinait à faire revenir dans la ville assiégée.

On voit que les tentatives des courriers n'ont donné que fort peu de résultats. Paris, qui recevait quelques mois auparavant des milliers de trains de marchandises et de voyageurs, d'innombrables ballots de lettres venues de tous les coins du monde, n'était plus accessible à un seul piéton portant quelques chiffres sur un morceau de papier!

La suite à une autre livraison.

Une des grandes terreurs des gens du monde, c'est la *conception astronomique*. Or, ce simple tableau démontre qu'il suffit de la moindre attention pour acquérir immédiatement une idée générale exacte des faits que l'astronomie démontre, et réduire à néant les prétendues difficultés dont on s'effraye.

ASTRONOMIE PHILOSOPHIQUE — LES MONDES VUS ENTRE EUX

LA TERRE

(Qui a 3 183 lieues de diamètre)

VUE DES AUTRES MONDES

Perspective résumée d'après l'ouvrage de M. C. Flammarion
LES MONDES IMAGINAIRES ET LES MONDES RÉELS

		ASPECTS A L'ŒIL NU	GROSSEURS COMPARÉES A LA DISTANCE (minimum / maximum / moyenne)
VUE DE LA LUNE, le monde le plus voisin de nous, c'est-à-dire de 96 000 lieues . . .	La Terre, ayant un diamètre 3 fois 2/3 environ plus grand que celui de la Lune, paraît aux habitants de cette dernière, s'il en existe encore, 13 fois 4/10 plus grande que la Lune ne nous paraît. Seulement, comme la Lune ne tourne pas sur elle-même, et qu'elle nous présente toujours la même face, la Terre reste constamment placée, pour chacun des points de la Lune, au même endroit du ciel. — Donc, sans bouger de place, pour la Lune la Terre passe successivement du plus grand éclat à l'obscurité la plus complète. D'où il suit que, comme *flambeau des nuits*, la Terre n'éclaire pas mieux les habitants de la Lune que la Lune ne nous éclaire elle-même. Malgré cette imperfection, si les Lunariens interprètent les lois des causes finales avec autant de partialité que nous, ils ont un droit bien supérieur au nôtre à regarder la Terre comme expressément faite pour eux; d'autant plus que, raisonnant probablement aussi bien que nous, et voyant la vitesse du mouvement de rotation de notre globe, ils doivent avoir la certitude que, par suite de l'instabilité à laquelle les éléments de la Terre sont soumis, la Terre est inhabitée. La Lune a 869 lieues de diamètre, et nous accompagne dans notre cours annuel autour du Soleil.	13 fois environ plus grande que la Lune ne nous paraît.	2 mètres de diamètre.
VUE DU SOLEIL	Le Soleil a 357 700 lieues de diamètre; sa surface, qui est 12 557 fois plus grande que celle de la Terre, égale donc 163 264 fois celle de la Lune. Or, si le Soleil ne nous paraît pas plus gros que la Lune, cela tient à son plus grand éloignement. En effet, la distance de la Terre au Soleil étant de 37 millions de lieues, cette distance est 400 fois plus grande que celle de la Terre à la Lune.	Vue du Soleil, la Terre aurait à peu près le même aspect que Saturne a pour nous à l'œil nu.	
VUE DE MERCURE, la planète la plus rapprochée du Soleil, c'est-à-dire de 23 millions à 53 millions de lieues, selon les différents points de son orbite où il se trouve successivement placé.	La Terre vue de Mercure ressemble à une étoile très-pâle. Aussi, plongés constamment dans une vive lumière et dans une chaleur correspondante, les Mercuriens auraient-ils d'excellentes raisons pour conjecturer que, vu la rigueur du froid et les ténèbres qui doivent régner sur la Terre à cause de son grand éloignement de l'astre générateur, notre globe n'est pas habité. Peut-être même, ne voyant pas la Terre, en raison de la trop vive lumière du Soleil, pensent-ils que le Soleil et leur planète existent seuls, et, par suite, supposent-ils très-raisonnablement que le Soleil a été fait tout exprès pour eux. Mercure n'a que 1 244 lieues de diamètre.	A peu près comme nous voyons Jupiter, mais avec moins d'éclat.	
VUE DE VÉNUS, c'est-à-dire de 50 millions à 66 millions de lieues, selon les différents points de son orbite où elle se trouve placée.	Vénus est une planète qui, pour la grosseur et sous tous les rapports, ressemble presque exactement à la Terre. Néanmoins, si la Terre se voit de Vénus comme nous voyons Vénus elle-même, mais avec moins d'éclat, la Terre ne fait pas pour Vénus, comme Vénus pour nous, l'office d'*étoile du Berger*, attendu que, s'éloignant assez du Soleil pour passer derrière Vénus, la Terre peut se trouver ainsi au méridien de nuit de cette dernière. — S'il n'existe pas de glace sur la planète Vénus et s'il n'y tombe pas de neige, les Vénusiens doivent être bien intrigués au sujet des taches blanches qu'ils voient à nos deux pôles, comme nous les voyons nous-mêmes aux deux pôles de Mars. Quant à la Lune, les habitants de Vénus la voient probablement, à l'œil nu comme une très-petite étoile tournant autour de la Terre à la distance de 4 minutes 1/2 environ, c'est-à-dire à peu près le huitième du diamètre que nous présente le disque de la Lune. Vénus a 3 135 lieues de diamètre.	Absolument comme nous voyons Vénus, si ce n'est que la Terre a moins d'éclat. En outre, pour Vénus la Terre n'a pas de phases.	
VUE DE MARS, c'est-à-dire de 20 millions à 96 millions de lieues, selon ses différentes positions	C'est pour Mars que la Terre est l'*étoile du Berger;* car, placée entre le Soleil et lui, la Terre ne passe pas à son méridien de nuit. Aussi, comme Vénus en a pour nous, la Terre a-t-elle pour Mars des phases par suite desquelles les habitants de cette planète nous voient tantôt en croissant, tantôt en quadrature, tantôt en nouvelle... Terre, tantôt en pleine Terre. — Toutefois, pour les observations réciproques, les astronomes de Mars sont moins favorisés que ceux de la Terre, attendu que c'est précisément quand nous sommes le plus près d'eux que nous ne leur apparaissons qu'en croissant, tandis que, dans les mêmes conditions, ils nous montrent leur disque dans son plein. Comme les habitants de Vénus, ceux de Mars voient probablement notre satellite à l'œil nu, surtout lorsque la distance entre les deux planètes est la plus rapprochée. Mars n'a que 1 652 lieues de diamètre. Il a, comme la Terre et Vénus, une atmosphère et des saisons.	Comme une étoile de première grandeur dont l'éclat varie en intensité suivant la distance, et présentant les phases dans une lunette d'approche; comme Vénus pour nous.	

VUE DES ASTÉROIDES, c'est-à-dire de 62 à 133 millions de lieues, selon leurs différentes positions	Ces planètes sont télescopiques et, au nombre de plus de cent, circulent entre Mars et Jupiter. — Plusieurs n'ont vraisemblablement que quelques lieues de diamètre. Pour les habitants de ces planètes la Terre aurait quelque importance, surtout si leur taille était proportionnée à de pareils diamètres. Pour 3 lieues de diamètre, ils seraient gros comme des pucerons.	Comme une étoile de deuxième grandeur.	
VUE DE JUPITER, la plus grosse des planètes, c'est-à-dire de 160 à 236 millions de lieues.	La Terre ne s'écartant pas du Soleil, pour Jupiter, de plus de 12 degrés, n'est, pour les observateurs de cette planète, qu'une petite étoile du matin et du soir, à peine visible à l'œil nu, à peu près comme pour nous l'est Mercure, qui ne s'en éloigne que de 15 degrés. — Le vulgaire ne nous y connaît donc probablement pas; et comme l'on n'y peut constater ni notre mouvement de rotation, ni l'inclinaison de notre axe sur l'écliptique, les Joviens, qui n'ont pas de saisons, ne se doutent pas des circonstances si variées auxquelles donne lieu la production de ce grand phénomène. — Quant à notre Lune, elle ne peut s'y voir qu'au télescope. Jupiter a 35 731 lieues de diamètre, ce qui lui donne un volume 1 414 fois plus gros que celui de la Terre. Il est escorté de quatre Lunes ou satellites qui tournent autour de lui comme la Lune tourne autour de la Terre.	Comme une petite étoile du matin ou du soir, à peine visible à l'œil nu.	
VUE DE SATURNE, la planète à l'anneau mystérieux, c'est-à-dire de 326 à 402 millions de lieues, suivant ses positions . . .	La Terre ne s'écartant du Soleil, pour les Saturniens, que de 6 degrés seulement, est encore plus invisible pour eux que pour les habitants de Jupiter. Aussi ne se doute-t-on probablement pas sur ce monde de l'existence de la Terre. Tout ce que l'on peut croire de mieux pour notre réputation, c'est de penser que des astronomes persévérants et munis d'excellents télescopes nous auront quelquefois aperçus comme une *très-petite tache noire* passant sur le disque du Soleil, tache beaucoup moins grande, d'ailleurs, que celle qu'y tracent pour nous Mercure et Vénus, puisque le Soleil paraît aux Saturniens cent fois plus petit qu'à nous, et que la tache produite par la Terre n'aurait que la centième partie du diamètre du Soleil. A bord de Saturne, l'on ne doit guère voir que Mars et Jupiter; encore Mars y est-il bien difficile à distinguer. — Saturne a 28 719 lieues de diamètre, non compris son anneau. Il est donc 734 fois plus gros que la Terre. Outre son anneau continu, il est escorté de huit satellites.	Invisible, la Terre ne s'écartant, pour Saturne, du Soleil que de 6°, et restant toujours plongée dans ses rayons.	Un demi- millimètre.
VUE D'URANUS, c'est-à-dire de 695 millions à 771 millions de lieues, selon ses positions.	Il est probable que dans ces régions lointaines et glacées la Terre est complétement ignorée. — Son passage même sur le disque du Soleil ne saurait y être remarqué, tant, à leur tour, les dimensions du Soleil y sont restreintes, puisque ce dernier y paraît 370 fois plus petit qu'aux habitants de la Terre. Dans tous les cas, il est incontestable que pour les savants d'Uranus la Terre ne pourrait être qu'un monde brûlé, ce dont, par conséquent, les cerveaux de ses habitants ne pourraient manquer de se ressentir. C'est juste l'opinion contraire que nous avons vu pouvoir être émise par les habitants de Mercure, qui doivent croire la terre même trop froide pour permettre à des êtres animés d'y vivre. Uranus a 13 828 lieues de diamètre : il est donc 82 fois plus gros que la Terre. Il a huit satellites.	Complétement invisible; la Terre ne s'écartant pas du Soleil, pour les Uraniens, de plus de 3°.	Un quart de millimètre.
VUE DE NEPTUNE, la planète la plus éloignée connue, c'est-à-dire de 1 109 millions à 1 485 millions de lieues, selon ses positions	Tout ce qui a été allégué à propos de la visibilité de la Terre par les planètes qui précèdent, peut être à plus forte raison rapporté à la station de Neptune. Nous devons donc nous résigner à croire que non-seulement notre monde est complétement inconnu là-bas, mais encore que l'on doit s'y douter fort peu de notre existence. — L'humanité terrestre pourrait donc s'éteindre jusqu'à son dernier rejeton, la Terre elle-même pourrait se tordre en convulsions et se glacer dans le froid de la mort, sans que ces événements, si importants pour nous, puissent être appréciés de ces dernières planètes. La fin du monde ne sera donc pas telle que quelques personnes se la représentent. Si l'on pouvait voir la Terre, sa marche paraîtrait bien rapide et légère, car elle fait 164 fois le tour du Soleil pendant que les graves Neptuniens, qui plusieurs de nos siècles après leur naissance sont peut-être encore dans l'adolescence, ne le font qu'une fois. Neptune a 15 041 lieues de diamètre, ce qui le rend 105 fois plus gros que la Terre. On ne lui connaît encore qu'un satellite.	Absolument invisible, la Terre ne s'écartant pas du Soleil, pour les Neptuniens, de plus de 2°, c'est-à-dire quatre fois pour nous le diamètre du Soleil.	Un sixième de millimètre.
VUE DES ÉTOILES, c'est-à-dire à des distances qui se comptent par plusieurs centaines de mille fois celle de la Terre au Soleil.	A ces distances incommensurables, le système planétaire est complétement invisible, et le Soleil seul peut être aperçu comme une petite étoile; de certaines étoiles même on ne le voit plus du tout! Ainsi, en résumé, des milliers d'astres que nous voyons au ciel pendant une belle nuit, il n'y en a que six qui puissent connaître l'existence de la Terre. On nous voit de la Lune, de Vénus, de Mars, de Mercure, de Jupiter encore probablement, et peut-être enfin de Saturne. Au delà et pour toutes les étoiles, nous n'existons pas. — TEL EST LE DERNIER MOT DE NOS PRÉTENTIONS ET DE NOTRE IMPORTANCE !	Confondue dans le point unique du Soleil; complétement ignorée, pas même soupçonnée; ne pouvant défrayer ni les fantaisies de l'imagination, ni les conjectures de la science. Perdue enfin!	Néant.

En présence de pareils résultats, et d'après les indications et réflexions contenues dans ce tableau, comme aussi quand on considère l'univers dans son ensemble,

Voit-on, daigne-t-on voir s'il existe une Terre.
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre,
S'il est là des héros, des grands, des potentats,
Si l'on y fait la paix, si l'on y fait la guerre,
Si le sort y ravit ou donne des États?

Que la Terre est petite à qui la voit des cieux!
Que semble à ses regards l'ambition superbe?
C'est, de ces vers rampants dans leur humble cité,
Vils tyrans des gazons, conquérants d'un brin d'herbe,
L'invisible rivalité.

Tous ces objets qu'agrandit l'ignorance,
Que colore la vanité,
Que sont-ils, aperçus dans un lointain immense,
Dans l'infini sans fond et dans l'éternité?
(Jacques Delille.)

LES AUTRES MONDES

VUS DE LA TERRE

Ce tableau représente les corps célestes tels qu'on les voit au télescope. Il n'existe pas comme ensemble synoptique dans les Traités d'astronomie, où l'on trouve cependant les grosseurs comparées des planètes et du Soleil, ainsi que l'aspect de ce dernier ou des différentes planètes.

Le Ciel, par Amédée Guillemin, *la Pluralité des mondes habités* et *les Merveilles célestes*, par Camille Flammarion, contiennent à cet égard les plus belles illustrations et les renseignements les plus complets.

Nota. Les chiffres placés en regard des planètes indiquent la distance de ces dernières à la Terre, en millions de lieues.

	VUS A LEURS DISTANCES		
	MINIMUM	MOYENNE	MAXIMUM
MERCURE (qui a 1 244 lieues de diamètre) ET SES PHASES. . .	23		53
VÉNUS (qui a 3 135 lieues de diamètre) ET SES PHASES. . . .	10		66
MARS (qui a 1 652 lieues de diamètre) ET SES TACHES. . . .	20		96
ASTÉROIDES, ou planètes télescopiques qui ont en moyenne 150 lieues de diamètre. . . .	62		138
JUPITER (qui a 35 731 lieues de diamètre) ET SES BANDES; aplatissement remarquable. . . .	160		236
SATURNE (qui a 28 719 lieues de diamètre) ET SON ANNEAU. .	326		402
URANUS (qui a 13 828 lieues de diamètre).	695		771
NEPTUNE (qui a 15 041 lieues de diamètre).	1109		1185
LE SOLEIL (qui a 357 700 lieues de diamètre) ET SES TACHES. .	Environ un mètre de diamètre. — 37 millions de lieues.		
LA LUNE (qui n'a que 869 lieues de diamètre) ET SES DÉTAILS. .	Environ un mètre de diamètre. — 95 000 lieues.		
LES ÉTOILES.	Étant situées à des distances plusieurs millions de fois plus grandes que celle de la Terre au Soleil, les étoiles ne se voient que comme de simples points, même dans les plus forts télescopes. — Il y en a de doubles, de triples, de quadruples, etc. — Plusieurs sont colorées.		

JUPITER AVEC SES QUATRE SATELLITES DANS LEUR PLUS GRAND ÉLOIGNEMENT DE LA PLANÈTE

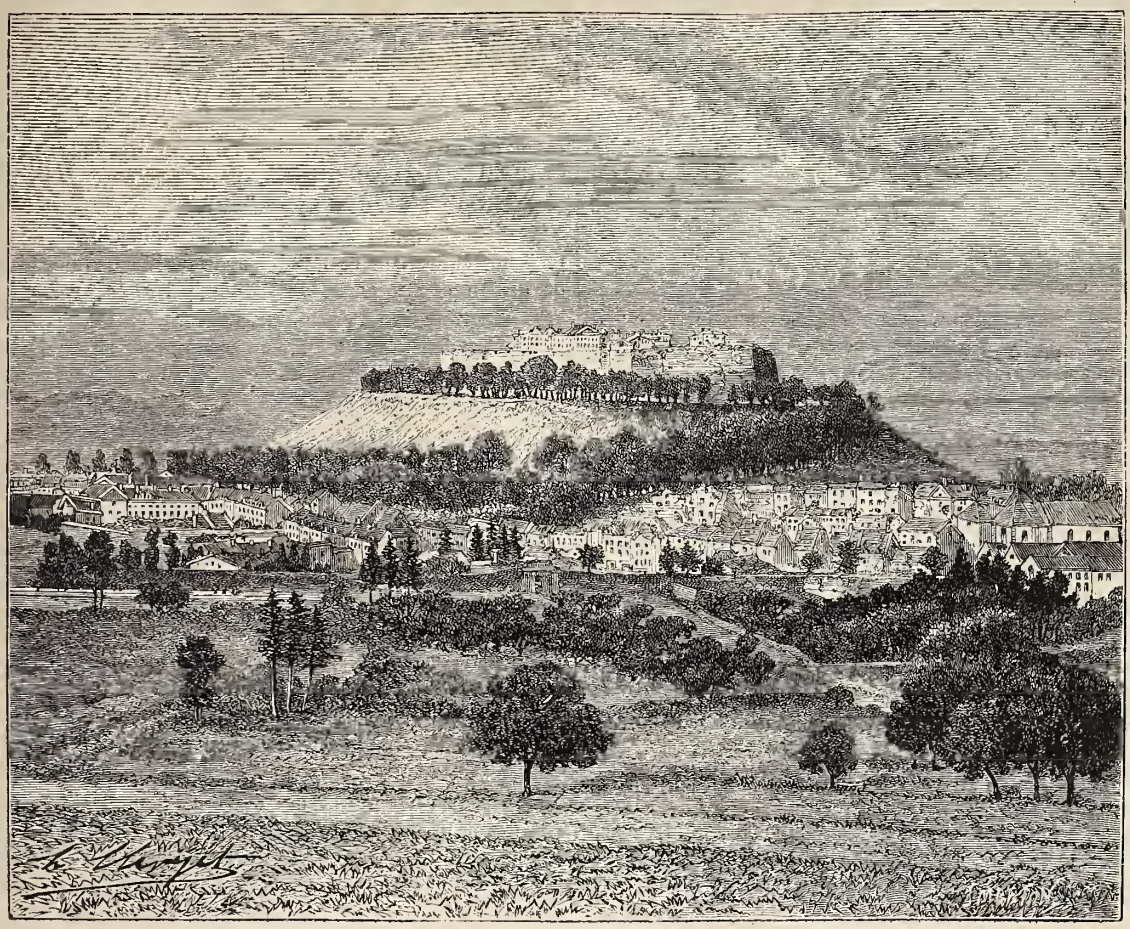
4e

2e

1er

3e

LE CHATEAU ET LA VILLE DE BITCHE.



Vue de Bitche. — Dessin de H. Clerget.

En 1793, une division prussienne essaya de s'emparer par surprise, dans la nuit du 16 au 17 novembre (27 brumaire), de la ville de Bitche, défendue seulement par une compagnie de canonniers et par un bataillon du Cher fort d'environ six cents hommes.

Cette tentative fut déjouée non-seulement par la garnison, mais aussi par le courage des habitants, et surtout par le dévouement de l'un d'eux, nommé Belmont, qui n'hésita point à sacrifier sa propriété pour le salut de la place.

Une partie des ennemis avait engagé une vive fusillade sur un point de l'enceinte pour détourner l'attention des Français, une autre partie était parvenue à se glisser dans le chemin couvert; l'obscurité était complète et mettait la défense dans le plus grand embarras, lorsque Belmont eut l'idée de mettre le feu à l'unique maison qu'il possédait, et qui, étant en bois, près du point d'attaque, pouvait servir de torche pour signaler la présence et les mouvements de l'ennemi. A la lueur de ce généreux incendie, il se fit un changement total dans la situation des assaillants. Ils furent repoussés complétement, perdirent vingt-quatre officiers, eurent trois cents soldats tués ou blessés, et laissèrent deux cent cinquante prisonniers entre les mains de la garnison.

Dans la dernière guerre, la résistance de Bitche, assiégée par les Bavarois, fut remarquable par sa persévérance héroïque; elle dura sept mois, après lesquels il ne restait plus dans la ville que trois maisons habitables. Aussi la garnison put-elle sortir, au milieu du mois de mars 1871, avec les honneurs de la guerre, et en emportant ses armes, ses bagages, son matériel et les archives de la forteresse. Elle reçut des femme de la ville un drapeau brodé par elles-mêmes. Le colonel Tissier, commandant de la place, fut chargé de le déposer au Musée d'artillerie, et la municipalité de la ville, en le remettant, exprima, au nom des femmes qui l'avaient brodé, l'espoir que la France le leur restituerait un jour.

Bitche était une de nos places de guerre de quatrième classe; elle défendait le défilé des Vosges entre Wissembourg et Sarreguemines, dont elle est éloignée de quarante kilomètres.

Cette place n'a plus aujourd'hui la même importance qu'au moyen âge. A cette époque, où le théâtre des guerres était généralement peu étendu, elle était un refuge assuré pour des troupes qui pouvaient opérer des deux côtés des Vosges. Aussi les princes qui la possédèrent successivement y attachaient-ils un grand intérêt Louis XIV s'en empara à la suite du traité de Nimègue, que ne voulut point accepter le duc de Lorraine; mais il fut forcé de la rendre en 1698, après la paix de Riswick; toutefois, avant la restitution, il fit démolir les fortifications que Vauban y avait élevées par ses ordres. Destinée à revenir de nouveau à la France, par suite de la réunion de la Lorraine après la mort de Stanislas, la ville de Bitche vit relever ses fortifications dès 1740; le château fut rendu imprenable par des ouvrages superposés en étage.

Ce château est à quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, bâti sur un rocher qui domine de cin-

quante mètres la vallée occupée par la ville. Des magasins, des logements et des citernes, sont creusés dans le roc et à l'abri de la bombe. Indépendamment de ces citernes, au nombre de cinq, il y a un puits de quatre-vingts mètres de profondeur.

Les habitants de l'intéressante ville de Bitche ont cessé de s'appeler Français ; mais leur cœur est à nous, et la France espère qu'un jour, la Vérité, la Justice et la Paix reprenant leur empire, la terre de Lorraine redeviendra française par un accord amiable des nations européennes.

LE HANNETON ET SES RAVAGES.

Ceux de nos lecteurs qui ont comme nous le triste privilége de n'être plus jeunes peuvent se rappeler les railleries qui accueillirent, il y a trente ans, les circulaires du préfet Romieu, lorsqu'il conseillait avec tant d'insistance la plus sensée peut-être de toutes les guerres, c'est-à-dire la guerre aux bêtes nuisibles, à la tête desquelles, pour notre climat, il plaçait très-justement le hanneton. On a souvent parlé de la puissance du rire en France ; mais pour être vraiment redoutable et fort, ce n'est pas tout d'être gai, il faut encore avoir raison, et ceux qui riaient du préfet Romieu avaient tort. Aussi n'a-t-on pas ri depuis des arrêtés et circulaires du préfet de la Seine-Inférieure et de quelques autres départements dans lesquels le hideux insecte a particulièrement exercé ses ravages.

C'est, on le sait, dans la Seine-Inférieure surtout que ces ravages ont été terribles ; c'est aussi et tout naturellement dans la Seine-Inférieure que le hanneton a été le mieux étudié par M. le docteur Pouchet, par M. Reiset et par quelques autres ; c'est donc à la Seine-Inférieure que seront empruntés les détails qui vont suivre.

Dans une lettre adressée de Fréville au *Journal de Rouen* par un agronome distingué, M. Decorde, nous lisons :

« Le dommage causé par les hannetons aux cultivateurs et aux propriétaires est incalculable. D'après nos faibles moyens d'appréciation, j'affirme *qu'ils détruisent 20 pour 100 du produit des terres* chargées soit en blé, soit en avoine ou en tout autre grain. »

M. Decorde ajoute que presque partout, au moment où il écrivait, le gazon des prairies était en dessous dévoré par les mans de telle sorte que, privé de racines et n'adhérant plus au sol, on pouvait le rouler comme un tapis. Sous un gazon ainsi détruit, dans un espace de deux mètres carrés, on avait compté jusqu'à cent vingt mans. Or, chaque man, depuis son éclosion jusqu'à sa métamorphose, dévore, dit-on, un kilogramme de racines.

« Si le produit d'un hectare, ajoute M. Decorde, est de 250 francs par an, il se trouve réduit à 200 francs par l'action destructive des mans. Une commune qui possède 500 hectares de terre labourable subit une perte de 25 000 francs au moins, soit 19 millions pour les 760 communes du département de la Seine-Inférieure. »

Qu'on ne crie pas à l'exagération ! Un autre cultivateur, homme des plus instruits et des plus exacts dans ses observations, M. Reiset, au moment où M. Decorde écrivait ce qu'on vient de lire, était en train de faire sur les hannetons, au point de vue agricole, l'étude la plus complète et la plus minutieuse qui eût encore été faite. Le résultat de cette étude est consigné dans un mémoire adressé à l'Institut. Et savez-vous à quel chiffre M. Reiset estime les pertes causées à l'agriculture par les mans, en 1866, dans le seul département de la Seine-Inférieure ? *A vingt-cinq millions.*

M. Reiset, pour cette même année 1866, évalue ses propres pertes, dans une exploitation de 100 hectares, à 18 000 francs. Au lieu de 40 000 kilogrammes de betteraves par hectare, il en a récolté 7 000, et de mauvaise qualité, et encore a-t-il, avec grand soin, fait ramasser les mans.

Sur une seule pièce de terre de 1 hectare 40 ares, deux femmes suivant la charrue (aux trois labours) en ont ramassé 340 kilogrammes. Ce travail a coûté 16 fr. 50 c.; mais M. Reiset, par cette mince dépense, a sauvé une partie de sa récolte. Ses voisins, au contraire, qui avaient dédaigné de ramasser les mans, n'ont récolté rien du tout.

Mais voyons ce que d'autres ont fait.

En 1868 (les mans de 1866 étant devenus hannetons), un jeune cultivateur de Saint-Martin de Bocherville, aidé de quatre compagnons, en dix-huit heures, recueillit 700 kilogrammes de ces affreux insectes.

Au Bosc-Guérard de Marcouville (Eure), en quelques jours, on en a détruit 4 841 kilogrammes (la charge de plus de quatre chevaux).

Il y a eu sur tout cela des rapports officiels dont la lecture épouvante.

Un agriculteur qui, depuis 1816, a tenu registre de la quantité de hannetons détruits par lui sur son domaine, a parfaitement constaté que depuis cette époque, et de trois en trois ans, leur nombre n'a pas cessé d'augmenter.

A quoi peut-on attribuer cette invasion croissante ? Nous tâcherons de l'expliquer tout à l'heure ; mais il convient avant tout d'établir que les hannetons, bien qu'évidemment ils aient existé de tout temps, étaient fort peu connus il y a un siècle ou deux ; permettez-moi d'alléguer d'abord un souvenir de famille.

Mon père était un paysan cauchois du canton de Fontaine-le-Dun ; en 1809, au mois de juillet, à l'âge de vingt-trois ans, il quitta son village et alla s'établir à Rouen. C'est là seulement qu'au printemps de 1810 il vit pour la première fois un hanneton ; le nom même de l'insecte jusque-là lui était resté inconnu. Eh bien, je le demande au lecteur, croit-il que l'on puisse actuellement trouver dans toute la Normandie un garçon de vingt-trois ans qui n'ait jamais entendu parler de hannetons ?

Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est que de savants docteurs, des hommes qui toute leur vie firent profession d'étudier l'histoire naturelle au point de vue même de l'agriculture, n'en aient pas su beaucoup plus que mon père.

Un agronome très-célèbre au commencement du siècle dernier, Noël Chomel, qui passa sa vie à compulser sur l'agriculture trois énormes volumes in-folio, ne manqua pas certainement de recueillir tout ce qu'il put sur le hanneton ; eh bien, voici les beaux renseignements qu'il nous a laissés :

« Les hannetons tirent leur origine d'une sorte de ver qu'on appelle *ver de blé*, de la même manière que les papillons tirent la leur des chenilles.

» Les hannetons causent beaucoup de dommages *aux arbres*, et particulièrement aux noyers, dont ils rongent les fleurs et les feuilles. *Ils vivent plusieurs années;* ils paraissent deux mois dans le printemps, et ensuite *ils se retirent dans la terre*, où ils sont cachés pendant plus de dix mois *sans prendre aucune nourriture.* »

Ainsi, voilà les hannetons qui rentrent dans la terre deux mois après leur éclosion, pour y rester jusqu'à l'année suivante sans manger.

De la ponte des œufs, de leur éclosion et des ravages des mans, pas un mot.

Noël Chomel, nous l'avons dit, écrivait ces jolies choses au commencement du dix-huitième siècle ; mais au siècle précédent, le hanneton semble avoir été encore bien moins connu.

Prenons, par exemple, le *Dictionnaire de P. Richelet*, et voyons au mot HANNETON. Nous y trouverons ceci :

« Le hanneton est une sorte d'insecte volant qui paraît au mois de mai sur les arbres, qui vit de feuilles et d'herbes, qui est couvert de deux grandes ailes *jaunes*, qui a le *cou*, la tête et le dessous du ventre noirs, avec six grands pieds et deux cornes houppées au bout, et une petite queue noire et pointue. »

Remarquez bien qu'il n'est en rien question des mans, et soyez bien persuadé que si Richelet eût su que le ver n'est que l'embryon de l'insecte il l'eût dit sans y manquer. On sait avec quel soin il allait aux renseignements pour les mots et les choses qui lui étaient inconnus : il interrogeait pour les mots techniques les artisans de tous métiers, ou bien demandait aux écrivains de son temps la signification des mots qu'ils avaient employés ; voici un exemple singulier du soin qu'il mettait à ses recherches. Richelet avait lu dans les œuvres de la Fontaine l'histoire d'un paysan qui sème de la *touselle;* il mit donc le mot *touselle* dans son *Dictionnaire*, et voici ce qu'on y lit :

« La touselle est une sorte d'herbe ou de graine, et c'est ce que je puis dire. On ne connoît point dans Paris cette herbe ; j'ai consulté plusieurs greniers ou grenetiers et plusieurs herboristes fameux, ils m'ont tous dit qu'ils ne savoient ce que c'étoit que la touselle. Là-dessus j'ai vu le célèbre M. de la Fontaine, à qui, après les premiers compliments, j'ai dit : — Vous vous êtes servi du mot de touselle; et qu'est-ce que touselle? — Par Apollon, je n'en sais rien, m'a-t-il répondu ; mais je crois que c'est une herbe qui vient en Touraine, car messire François Rabelais, de qui j'ai emprunté ce mot, étoit, à ce que je pense, Tourangeau.

» Si je connois jamais quelque habile homme de Touraine, continue Richelet, je m'instruirai de la touselle, je la décrirai et en dirai les propriétés. En attendant, je puis assurer tous ceux qui ce présent livre verront que la touselle est un mot provincial dont s'est servi à dessein M. de la Fontaine. »

Vous voyez bien qu'un tel homme ne parle pas du hanneton au hasard et sans s'informer auprès des hommes compétents de ce que pouvait être cet insecte. Nous avons vu l'étrange description qu'il en fit d'après eux.

Mais voici quelque chose qui nous montre encore mieux l'ignorance où l'on était du hanneton au temps de Richelet.

Nous lisons dans la Bible de Lemaistre de Sacy :

« On amassera vos dépouilles comme on amasse une multitude de hannetons, dont on remplit des fosses entières. » (Isaïe, chap. XXXIII, vers. 4.)

Si nous nous reportons au texte latin, nous trouvons :

« Et congregabuntur spolia vestra sicut colligetur bru-
» chus, velut cum fossæ plenæ fuerint de eo. »

C'est donc le mot *bruchus* qui est traduit par *hanneton*, et notez que Port-Royal traduit de la même manière. Cherchez cependant aujourd'hui dans les meilleurs dictionnaires latins, et vous verrez que tous sont d'accord sur le sens du mot *bruchus;* il signifie *sauterelle*. Voilà donc de savants docteurs qui, au dix-septième siècle, connaissaient si peu le hanneton qu'ils le confondaient avec la sauterelle. Nous pensons que difficilement de nos jours on pourrait trouver une telle ignorance sur ce point.

Remarquez-vous aussi que la Fontaine, qui introduit tant d'animaux dans ses fables, n'a pas un mot pour le hanneton?

Tous ces détails tendent-ils à prouver que l'insecte ravageur n'ait jamais fait d'invasion en Europe avant notre siècle? Évidemment non ; mais ces invasions étaient rares, et l'on n'en cite qu'un très-petit nombre. En 1574, ils ravagèrent la côte occidentale d'Angleterre ; en 1688, ce fut, en Irlande, le comté de Galway qui en fut infesté. Je crois aussi me rappeler que le *Magasin pittoresque*, il y a quelques années, reproduisait une vieille gravure représentant une troupe de paysans furieux et affolés faisant à coups de bâton, dans les bois, la chasse aux hannetons.

Mais ces invasions, je le répète, paraissent avoir été rares. On n'a, en effet, jamais, je crois, signalé l'intervention de l'Église ni d'aucun tribunal contre ces insectes, intervention qui n'eût pas manqué d'avoir lieu si leurs ravages avaient été au moyen âge aussi fréquents et aussi terribles que de nos jours.

Il n'y a nullement à douter de ce fait, car les exemples abondent.

A Troyes, en plein seizième siècle, sentence est rendue contre les chenilles, admonestées « de se retirer dans six jours, faute de quoi les déclarons maudites et excommuniées. »

Même sentence à Grenoble contre les limaces.

Dans l'évêché d'Autun, ce sont les rats. Procès, assignation de *comparoir*. Ils firent défaut, furent excommuniés.

S'il n'est resté contre les hannetons aucune trace ni de procès, ni d'excommunication, c'est qu'évidemment leurs invasions ne furent ni fréquentes ni redoutables.

Ils durent cependant, vers la deuxième moitié du dernier siècle, faire quelques apparitions. Un écrivain agricole peu connu nous a conservé le souvenir d'une de ces apparitions, qui eut lieu en 1761 et 1762. Buc'hoz, dans son *Histoire des insectes nuisibles à l'homme, aux bestiaux, à l'agriculture et au jardinage*, publiée en 1781, nous parle de cette apparition de hannetons. Eh bien, Buc'hoz lui-même nous servira à démontrer que les invasions de hannetons n'avaient alors rien de comparable à ce qu'on voit de nos jours. En effet, un agronome du temps se vantait d'avoir tué en un seul jour (en 1761 ou 1762) plus de mille hannetons. Buc'hoz ne cite ce fait qu'avec hésitation et comme quelque chose d'extraordinaire. Mais qu'est-ce que cela auprès des sept cents kilogrammes de ce même insecte recueillis en dix-huit heures par cinq jeunes gens à Saint-Martin de Bocherville?

La fin à une prochaine livraison.

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy. p. 35, 83.

De tout ce qui précède, je conclus que la caricature est un art. C'est l'art de faire rire, mais non pas de tous les sujets et par tous les moyens. Elle fait rire en saisissant vivement le côté comique des hommes et des choses, en le traduisant au dehors à l'aide du crayon, et en l'exagérant pour le faire mieux comprendre. C'est ainsi qu'on souligne dans un auteur un passage sur lequel on veut attirer l'attention de ses amis.

En affirmant que la caricature est un art, je ne prétends pas la surfaire. Je conviens sans peine que l'art qui nous fait admirer la nature humaine vaut mieux que celui qui nous fait rire de ses travers et de ses prétentions ; j'avoue qu'il vaut mieux élever l'âme par la contemplation du beau que l'égayer par la vue du comique et du ridicule. Mais l'esprit de l'homme est si faible que l'admiration continue le fatigue ; sa vie, surtout à notre époque, est si pleine d'efforts et de soucis, qu'il a besoin de se détendre quelquefois. Le rire, quand il ne se tourne pas en ironie mauvaise, en attaques contre les personnes, en méchanceté, est un plaisir inoffensif, et, comme dirait un médecin, c'est un *tonique* pour l'esprit fatigué.

L'essence même de l'âme, c'est l'activité. Le sentiment

de cette activité est pour elle un bonheur et une jouissance. Si, par une cause quelconque, cette activité diminue, l'âme tombe dans un état de malaise et de tristesse vague qu'on appelle l'ennui. Que faut-il pour la tirer de cette langueur malsaine? La secouer, comme on secoue une personne endormie; et en lui rendant, par cette secousse, le sentiment de son activité, on lui rendra le bien-être qu'elle éprouve toujours à se sentir active. C'est ce que fait le rire, ou pour parler plus exactement, c'est ce que fait la secousse d'esprit dont le rire n'est que la manifestation extérieure [1].

Voici quelques faits qui montreront plus clairement la nature de ce phénomène psychologique. Un homme passe dans la rue, par un jour de pluie, son parapluie à la main. Jusque-là, rien de risible. Mais, au premier coin de rue, le parapluie profite d'un coup de vent pour se retourner brusquement. L'homme, pris à l'improviste, lutte de son mieux; mais le parapluie refuse absolument d'entendre raison, et les spectateurs rient. Pourquoi rient-ils? Parce que, dans ce cas particulier, il y a une opposition très-nette et très-saisissable entre la conduite scandaleuse et la révolte violente du parapluie, et le caractère bonhomme et rangé que nous lui connaissons. Presque instantanément il se fait dans notre esprit deux jugements, dont le second contredit et détruit le premier.

Premier jugement : Le parapluie est l'humble serviteur de l'homme; son rôle est un rôle de modestie, de dévouement et d'abnégation.

Second jugement, qui détruit le premier : Cet être humble et pacifique devient superbe et violent; le voilà en pleine révolte; et il met dans la lutte une telle âpreté et un tel acharnement, qu'on ne sait pas encore qui sera vainqueur de lui ou de son adversaire.

Comme le second jugement est en contradiction avec le premier, il y a, dans l'esprit, pour passer de l'un à l'autre, une brusque secousse qui l'excite, l'anime, l'avertit ainsi de sa propre existence, et lui cause un plaisir qui, selon les tempéraments, demeure tout intérieur ou se mani-

L'Homme qui lutte contre son parapluie.

feste au dehors par le rire. Ces jugements se font, cette secousse se produit dans l'âme avec la rapidité de l'éclair; l'âme n'analyse pas, elle sent, elle a conscience non des causes, mais du résultat.

Nous rions volontiers du pêcheur à la ligne. Pourquoi? parce que cette innocente créature est cause que notre

Le Pêcheur à la ligne.

esprit forme coup sur coup deux jugements contradictoires.

Premier jugement : Quand un homme consacre de longues heures et une longue patience à une œuvre quelconque, le résultat, ce semble, doit être en proportion de la peine qu'il a prise.

Second jugement, qui contredit le premier : Voici un homme qui s'est levé à cinq heures du matin; il est parti quand tout le monde dormait; va-t-il voir lever le soleil, entendre chanter les oiseaux, admirer la beauté matinale des prés et des vallons, méditer quelque œuvre importante, ou lire tout au moins un livre intéressant? Rien de tout cela. Il va tenir une perche jusqu'à ce que sa main soit engourdie; il va piétiner sur place, et suivre des yeux un bouchon qui flotte, pour attraper à intervalles inégaux, mais toujours éloignés, quelques misérables ablettes. Voilà à quoi il a consacré les cinq ou six plus belles heures de la journée. La contradiction entre le second jugement et le premier sera encore plus grande et la secousse plus

[1] Léon Dumont, *Des causes du rire*.

violente si, au lieu d'une ablette, le malheureux n'a tiré de la rivière qu'un chat noyé ou un vieux chapeau. L'écart étant plus considérable entre les jugements et la secousse plus forte, l'hilarité s'accroît en proportion. Je ne connais pas de caricaturiste qui n'ait exploité, et presque toujours avec succès, ce sujet du pêcheur à la ligne.

L'âne, malgré les pages charmantes et l'éloquent plaidoyer de Tœpffer, qui n'a pas craint de se déclarer hautement son ami, n'en demeure pas moins une bête risible (1). C'est qu'avec son air grave, presque philosophique, il a la réputation de ne penser à rien.

Quoi de plus sérieux, de plus triste même que le masque du singe? Regardez-le de près, quand il se tient immobile et semble rouler dans sa tête menue les problèmes les plus ardus de la cosmogonie simiesque, quand il a l'air de

Le Singe qui se gratte.

se demander si véritablement l'homme ne serait qu'un singe dégénéré. Son front est soucieux, son œil presque profond; tout à coup, sans rien perdre d'ailleurs de sa gravité sénatoriale, il dégage subitement une de ses pattes et se gratte la troisième côte avec une agilité grotesque.

Chacun peut s'amuser à chercher des exemples et les varier à sa guise. Qu'il regarde avec attention, qu'il analyse avec patience, il trouvera toujours cette succession de deux ou de plusieurs jugements, non-seulement différents (ce qui ne suffirait pas pour provoquer la secousse et par suite le rire), mais absolument contradictoires.

Quand, par hasard, notre esprit n'a pas perçu la contradiction entre les jugements, il ne reçoit aucune secousse, et nous ne rions pas. Les personnes d'un esprit lent ou distrait ne saisissent la contradiction que plus tard, et rient le lendemain sans qu'on puisse savoir de quoi elles rient.

A côté de ceux qui rient après coup, il y a ceux qui ne rient jamais. Ces personnes, qui dédaignent le comique, blâment le rire, et méprisent par conséquent la caricature, peuvent se ranger en quatre grandes classes : 1° les dédaigneux, 2° les délicats, 3° les flegmatiques, 4° les austères et les sublimes.

Le chef de l'école des dédaigneux est ce lord Chesterfield, qui déclare que rire c'est manquer de goût, qui se vante de n'avoir jamais ri depuis qu'il a l'âge de raison, et qui, dans une de ses lettres, recommande à son fils de ne s'abaisser jamais jusqu'à rire. C'est le même homme qui regarde la musique comme une occupation au-dessous de la dignité d'un homme de condition, et conseille à son fils, si par hasard il aime la musique, d'avoir un valet de chambre qui joue du violon. C'est là une pure affectation de gentleman trop raffiné. Tœpffer avait en vue la tribu des dédaigneux lorsque, dans la préface d'un de ses charmants albums, si frais, si gais, si remplis d'un comique sans fiel, il disait : « Va, petit livre, choisis ton monde; car, aux choses folles, qui ne rit pas s'irrite, qui raisonne se méprend, et qui veut rester grave en est le maître. » Donc, les dédaigneux peuvent rester graves si tel est leur bon plaisir. La caricature n'a rien à démêler avec eux.

Le chef des délicats, c'est Fontenelle, qui ne comprenait pas quel plaisir on peut avoir à rire, c'est-à-dire à à faire : *Hi! hi! hi! ho! ho! ho!* C'est lui-même qui le déclare. Il a souri souvent aux choses fines. Il n'a jamais ri aux choses risibles. Ainsi font ses disciples.

Le chef des flegmatiques, c'est Philippe III, roi d'Espagne, lequel, pour plusieurs raisons, ne riait ni ne souriait. Par exception, cependant, il a ri une seule fois dans sa vie; mais aussi, c'était à la lecture de Don Quichotte.

Enfin, certaines personnes d'un caractère sérieux et austère ne rient pas : elles ignorent les choses futiles; elles ne les prisent ni ne les méprisent; elles ne les aperçoivent pas, voilà tout. Sans avoir cette austérité, quelques âmes très-élevées et très-lyriques planent si haut au-dessus de ces amusements qu'elles les dédaignent sans parti pris, mais par nature.

Lamartine, par exemple, semble avoir peint son âme et ses aspirations dans ces vers bien connus :

> Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
> Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
> Flotte encor sur un vil gazon?

Sollicité par un caricaturiste de l'autoriser à « faire sa charge », le poëte refusa cette autorisation, ou tout au moins l'accorda avec un dédain qui était plus blessant qu'un refus. Je serais fort effrayé de cette condamnation tombée de si haut sur la caricature, si deux raisons ne me

Mayeux se moquant d'un cent-garde.

rassuraient un peu. La première, c'est que le même poëte a dédaigné la Fontaine; et je vois bien que ce qui l'a empêché de comprendre et de goûter le bonhomme, c'est

(1) *Menus propos d'un peintre genevois.* Nous recommandons ce spirituel ouvrage de notre regretté collaborateur.

précisément son génie de caricaturiste, cet esprit gaulois, cette gaieté épanouie, cette habileté à saisir le côté souriant et plaisant des choses et à le mettre en pleine lumière. Je me dis, un peu rassuré : Voilà la caricature condamnée en trop bonne compagnie pour oser se plaindre.

Ma seconde raison est celle-ci : le poëte, choqué de ce que la caricature personnelle a d'irritant et de blessant, ne fait pas de distinction entre la caricature-portrait et la caricature en général, qui est tenue de respecter les personnes et de ne s'attaquer qu'aux travers, aux faiblesses et aux sottises de tout le monde.

Sur ce point, et malgré une mode qui paraît fort en faveur aujourd'hui, je suis de l'avis du poëte, et je n'ai aucun goût pour la caricature personnelle ; voici pourquoi.

Si, dans un ouvrage destiné à être public, comme les recueils périodiques, vous *chargez* une personne qui ne demande qu'à être chargée, vous flattez en elle un mauvais instinct, cette vanité maladive qui fait que nous aimons mieux qu'on dise du mal de nous que de n'en point parler. Si, au contraire, c'est malgré elle que vous chargez cette personne, vous faites une mauvaise action, vous l'affligez, vous l'humiliez, vous la rendez ridicule non-seulement aux yeux des indifférents, mais encore aux yeux des personnes qui lui doivent le respect.

Il faut qu'au fond les hommes en vue souffrent plus qu'ils ne le laissent paraître des attaques de cette nature, pour qu'Alcibiade, qui aimait tant son beau chien, et qui n'était d'ailleurs ni timide ni timoré, ait coupé la queue à cette pauvre bête, uniquement pour détourner de lui-même pendant quelque temps l'attention maligne des Athéniens.

Ainsi, pour résumer ce qui précède : 1° la caricature est un art, 2° c'est l'art de faire rire.

Quel est le domaine de cet art? Quelles en sont les limites? Sur ce point, j'accepterai volontiers la définition d'un homme que l'on cite, en souriant, de peur de passer pour pédant, mais que l'on est bien aise de citer parce que l'on sent bien qu'il est difficile de trouver un plus ferme appui. Je veux parler d'Aristote. Voici ce qu'il dit dans son expressive concision : « L'objet de la caricature, c'est tout défaut qui n'a rien de douloureux ni de destructif. » On voit que le philosophe ouvre à la libre interprétation du caricaturiste le champ sans limites de la sottise humaine. En même temps, avec la sagacité, la prudence, la bonté d'un très-grand esprit, il met hors d'atteinte ce qu'il y a de plus respectable au monde, la vieillesse, l'infirmité, la souffrance. Je vois venir une objection. La caricature a souvent attaqué les infirmes ; les aventures de Mayeux le bossu ont fait rire toute la France, et il est arrivé bien souvent que l'on a tourné les vieillards en ridicule. Voici ma réponse : Quiconque attaque un infirme parce qu'il est un infirme, et un vieillard parce qu'il est un vieillard, manque tout à la fois d'esprit et de cœur. Si des caricaturistes l'ont fait, tant pis pour eux. Mais s'il est arrivé qu'on a ri de Mayeux, ce n'est pas parce qu'il était bossu, mais parce qu'il faisait le don Juan étant bossu, ou qu'il se moquait, au passage, des gens mieux tournés que lui. C'est donc lui-même qui s'offrait aux coups de crayon, en affichant des prétentions qui faisaient un choquant contraste avec son état. Quant aux vieillards, ils peuvent être justiciables de la caricature quand ils affectent à leur âge la légèreté et les travers de la jeunesse. La vieillesse, d'ailleurs, a ses vices comme les autres âges, et, dans un vieillard vicieux, c'est le vice que l'on bafoue et non pas la vieillesse. Harpagon, Bartolo, sont rendus ridicules non comme vieillards, mais l'un comme avare, l'autre comme amoureux. Cette réserve faite en faveur des personnes, Aristote donne toute liberté aux caricaturistes. Les annales de la caricature dans l'antiquité et dans les temps modernes nous montrent combien ils ont souvent abusé de la liberté, et même outrepassé la licence. L'histoire le leur reproche au nom même de l'art, et nous, qui sommes placés à distance, il nous est facile de voir que les œuvres vraiment durables de l'art du caricaturiste sont celles qui n'attristent pas le cœur des honnêtes gens. *La suite à une prochaine livraison.*

LES JACINTHES DE TANTE SOPHIE.

NOUVELLE.

Tante Sophie habitait un gentil village situé à peu de distance de la ville où mon père était professeur et élevait, non sans peine, sa nombreuse famille.

Nous n'étions guère riches ni les uns ni les autres. Mais nous possédions tous une heureuse disposition au contentement et à la bonne humeur : c'était notre trait de famille, et il valait bien quelque chose. Tante surtout, avec un revenu plus que modique, avait trouvé moyen de s'arranger une vie très-agréable, et sa sérénité, sa gaieté et sa vivacité toute juvénile, en dépit de ses cheveux grisonnants, donnaient à sa société un charme tout particulier.

Elle avait trouvé à louer, dans une maison de campagne abandonnée de ses propriétaires, un petit logement qu'on lui avait cédé à bas prix, heureux qu'on était de trouver quelqu'un d'honnête qui gardât la maison ; et elle avait fait de ses trois petites chambres un vrai paradis.

La première donnait sur les champs et sur le beau rideau de montagnes qui fermait l'horizon à deux ou trois lieues de distance. C'était la chambre à coucher ; de blancs rideaux de parade garnissaient les fenêtres et la table de toilette. Un rayon de sapin supportant une grande Bible, l'Imitation de Jésus-Christ, Fénelon, et quelques autres livres de piété ; la gravure encadrée du Christ appelant à lui les petits enfants, et un petit miroir entre les deux fenêtres, se détachaient sur une charmante tapisserie semée de fleurs des champs. Pour illuminer le tout, le soleil du matin entrait gaiement par les deux fenêtres.

A côté de la chambre de la tante se trouvait la chambre d'amis, qui, à vrai dire, était la nôtre à nous autres enfants, car il était rare que l'un de nous ne fût pas en visite chez tante Sophie. C'était une toute petite chambrette, gaie et éclairée comme la sienne ; elle ne contenait absolument qu'un petit lit blanc et deux chaises de paille. Mais la joie s'y respirait avec l'air pur et parfumé des champs.

L'orgueil de tante Sophie, c'était son salon. Un salon n'est pas le mot, car cela n'y ressemblait que fort peu ; mais c'était la plus grande et la plus belle de ses trois chambres. Là, elle avait rassemblé tous ses trésors : portraits de famille et d'amis, — livres de jeune fille et lectures plus sérieuses, — albums de croquis, — vieux piano carré, un peu détraqué, il est vrai, mais faisant encore ses délices et les nôtres, — souvenirs de toutes sortes enfin, anciens et nouveaux, tristes et gais, depuis les fleurs blanches, maintenant jaunies, qui avaient orné le lit de mort de son père, jusqu'au portrait rapidement esquissé de mon tout petit frère, souriant et suçant son pouce, le bonnet tourné sur une oreille et les cheveux en désordre, tel qu'un jour il lui était apparu au sortir de son petit lit. Les chaises étaient de paille, et la table ronde du milieu n'était recouverte que d'un vieux tapis passé. Quant au canapé, il était représenté par un large et antique fauteuil Louis XV, aux formes évasées et arrondies, et recouvert d'une ancienne perse aux plus étonnants ramages. C'était le seul meuble élégant de la chambre, et comme en outre c'était un souvenir de famille, il avait un double prix.

Pourtant, à l'époque dont je parle, ce n'était point là

encore la plus grande gloire de tante Sophie. Il était une chose sur laquelle se concentrait tout ce que son cœur pouvait contenir d'orgueil et de vanité. Cette chose, — c'étaient les quelques pots de fleurs alignés sur le rebord intérieur de la fenêtre et desquels sortaient quelques tiges vertes.

Oui, s'il l'eût fallu, tante Sophie aurait renoncé à sa part du brillant soleil qui inondait sa chambre en plein hiver; elle aurait renoncé à l'air qu'elle respirait pour tout laisser à ses jacinthes chéries, ses jacinthes « futures », car il n'y avait guère encore qu'une tige insignifiante. Mais de cette tige devait sortir, au dire du jardinier qui avait fait cadeau des oignons, devait sortir une fleur merveilleuse. Aussi, comme nous l'attendions tous avec impatience! Et comme à chaque visite nous courions, mon père tout comme nous autres, vers la fenêtre pour voir de combien les tiges avaient grandi! Ce fut le grand intérêt de tout l'hiver.

Ce qui rendait cet intérêt plus vif encore, c'était l'émulation; car il faut savoir que tante Sophie n'était pas exempte d'ambition. Or, le docteur Scheffer, l'ami d'enfance de mon père et l'ami également de tante Sophie, qu'il allait souvent visiter, cultivait, lui aussi, des oignons. Il en cultivait depuis longues années et s'était acquis en cela une petite célébrité, qui heureusement ne nuisait pas à sa grande célébrité comme médecin. Personne n'avait des jacinthes comme le docteur. Mais tante Sophie s'était mis en tête d'en avoir de plus belles encore! De là des soins et des raffinements impossibles; un enfant nouveau-né ne lui eût pas coûté plus de peines.

Enfin, vers le milieu de février, les tiges étant très-hautes, les feuilles s'écartèrent et laissèrent entrevoir une grosse, une énorme grappe de boutons. Tous les oignons n'avaient pas également réussi, mais il y en avait dans le nombre de vraiment extraordinaires : le jardinier avait dit vrai. Aussi avait-il été convenu qu'on empêcherait le docteur de les voir avant complète floraison, afin de jouir de son étonnement.

Quinze jours plus tard, les grappes apparaissaient parfaitement dégagées, ayant encore augmenté de volume et commençant à se colorer, les unes de rouge, les autres de bleu ou de violet. Encore quelques jours, et alors!... Nous en avions tous de l'émotion! Et lorsque enfin mon père et ma mère, et toute la famille, en compagnie du docteur dont nous savourions d'avance la surprise, nous nous dirigeâmes un dimanche matin vers la demeure de tante Sophie; je ne sais à qui de nous le cœur battait le plus fort.

Nous montons. Nous entrons. Tante Sophie nous reçoit avec son joyeux sourire... Mais de jacinthes, pas trace; elles avaient complétement disparu. Mon père regarda sa sœur, qui rougit tout en souriant et lui murmura dans l'oreille de ne rien dire. Quant au docteur, qui avait fort bien deviné qu'on lui préparait une surprise, s'il fut étonné en effet, c'était de ne rien voir de particulier. Il y eut un moment de silence assez embarrassant; mais le docteur le rompit par un franc et bruyant éclat de rire :

— Ha! ha! ha!... Oh! la bonne histoire! s'écria-t-il par mots entrecoupés. Ah! ma chère Sophie!... Eh bien, où en sont nos défis, hein? Je vois ce que c'est : vous vous êtes reconnue vaincue, défaite, battue, là; et vous avez caché vos malheureuses jacinthes, afin que je ne jouisse pas trop de mon triomphe... Oui, oui, c'est cela! quoi que vous en puissiez dire; que serait-ce d'autre?... Allons, donnez-moi la main, là, et n'ayez pas l'air si confuse. Je vous promets d'être modeste dans la victoire, et au lieu d'être des rivaux nous allons redevenir des amis... Ah! diable! voici une tarte qui vaut bien toutes les jacinthes du monde! exclama-t-il à la vue d'une excellente tarte aux pommes, comme tante seule savait les faire.

Tout le monde aida à mettre le couvert, ce qui, en vérité, fut très-vite fait, et l'on oublia tous les désappointements au milieu de l'entrain et du cordial enjouement qui s'épanouissaient d'eux-mêmes au foyer de tante Sophie. La tarte, arrosée de bière pour les deux messieurs et d'eau fraîche pour les autres convives, faisait tous les frais du festin. Mais elle fut consciencieusement mangée jusqu'à la dernière miette. Après quoi le docteur, se levant brusquement, selon son habitude, s'écria gaiement :

— Tout ça, c'est fort bien; mais moi je m'oublie, mes enfants, je m'oublie! Faut que je me sauve, j'ai des malades à visiter. Bien au revoir, vous tous!... Et quant à nous deux, Sophie, nous voici de nouveau bons amis, n'est-ce pas? dit-il en serrant affectueusement les mains de la tante. Ah! mais, j'oubliais; la tarte m'a fait oublier la fin de l'histoire des jacinthes. Vous saurez donc que moi aussi j'ai été vaincu. Oui, il y a plus fort que moi dans l'élève des oignons! Ce matin, je passais par la place près du marchand de fleurs. Tout à coup, je m'arrête fasciné : des jacinthes, tante Sophie, mais des jacinthes comme vous n'en avez jamais vu, ni moi non plus! Ah! les miennes n'en approchent pas! Tenez, je vous en enverrai une dès demain pour vous consoler de votre défaite, et puisque je suis vaincu par un inconnu, nous nous consolerons ensemble. Pas besoin de rougir comme cela, tante Sophie; ce n'est pas un déshonneur, après tout. Maintenant, adieu! Donnez-moi encore une fois la main.

Et le docteur disparut, et nous l'entendîmes descendre l'escalier en courant comme un jeune homme.

Pourtant c'était loin d'être un jeune homme; ses rides profondes et ses cheveux gris le disaient assez, sans compter qu'il était camarade d'école de mon père qui possédait déjà une famille de sept enfants.

Le docteur, lui aussi, avait été marié. Il avait épousé, pour obéir au vœu de ses parents, une jeune fille très-riche, mais qui ne l'avait point rendu heureux. Aussi, maintenant qu'il était veuf et sans enfants, préférait-il ne jamais revenir à cette époque de sa vie. Par contre, il aimait beaucoup parler des jours de son enfance et de son adolescence, alors que mon père et lui étaient comme deux frères et que la tante Sophie était en troisième dans leur intimité. Il se souvenait d'une foule d'anecdotes amusantes qui nous égayaient beaucoup, nous autres enfants, et qui faisaient rire mon père aux larmes. Tante Sophie riait aussi, mais non sans un certain embarras. Ces souvenirs du passé semblaient la gêner un peu. Plus tard, je sus ce que j'avais ignoré comme enfant : c'est que le docteur, qui n'avait pu épouser tante Sophie dans sa jeunesse, à cause de leur pauvreté à tous deux, avait espéré le faire plus tard. Mais tante avait refusé, se trouvant contente de son sort et trop âgée, du reste, pour changer d'existence. Tout ce qu'elle demandait du docteur, c'était de lui conserver sa vieille et bonne amitié. Et c'est ainsi qu'ils continuaient à se voir et faisaient pousser des fleurs à l'envi l'un de l'autre.

La fin à la prochaine livraison.

LE GÉNIE.

C'est la patience d'un bon esprit, quand elle est invincible, qui constitue véritablement le génie.

G. Cuvier.

TSAI-LEU.

On a dressé des autels, en Chine, à l'homme industrieux qui portait ce nom, et cependant il n'a été révélé à l'Eu-

rope que depuis bien peu d'années. Tsaï-leu, disons-le tout de suite, est l'inventeur de ce papier fin, délicat, d'une teinte si agréable à l'œil, que l'Européen envie parfois à l'Asiatique. L'habile homme dont nous rappelons ici l'admirable invention la porta à toute sa perfection, dit-on, vers l'an 150 de notre ère. « L'empereur régnant comprit toute l'importance de cette découverte, a dit une plume autorisée [1]. L'usage du papier se répandit rapidement en Chine, et on éleva un temple à la mémoire de Tsaï-leu; plus de mille ans après sa mort, on lui offrait encore des sacrifices. » Aujourd'hui on emploie dans le Céleste-Empire une foule de substances pour faire du papier : le bambou, le chanvre, le rotin, l'écorce du mûrier, du *Broussonetia papyrifera* et du pin, des algues marines, de la paille de riz et de froment, des cocons de vers à soie, l'*Urtica nivea* que l'on commence à cultiver en Europe, une autre plante appelée *Ko;* enfin, comme chez nous, des chiffons et des débris de vieux papiers. Le papier de bambou est le plus usité; il se fabrique en immense quantité dans les provinces méridionales de l'empire.

LES POILS ÉTOILÉS DES PLANTES.

Tout le monde sait que les tiges des plantes herbacées, et surtout les feuilles, sont souvent couvertes de poils plus ou moins serrés, plus ou moins longs et de consistance plus ou moins molle. Quelquefois ces poils sont isolés, droits et pointus comme une petite aiguille; quelquefois ils se ramifient et ils ressemblent à une tige avec des branches; d'autres, partant d'un centre commun et se dirigeant à

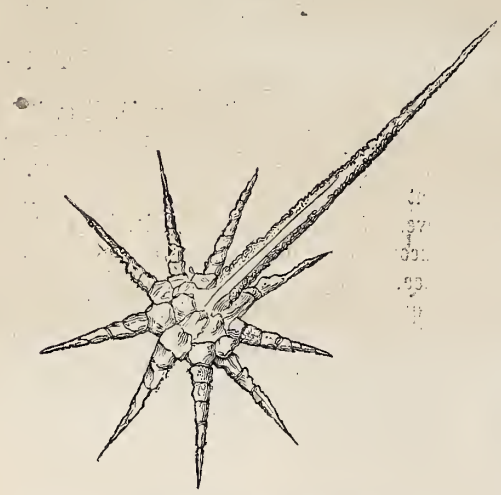


Fig. 1. — Poil de l'*Onosma tauricum*.

peu près dans le même sens, forment un pinceau; d'autres, s'étalant en sens divers, forment une étoile.

Ces derniers surtout sont curieux et souvent admirables à observer. Dans la petite plante herbacée, à fleurs jaunes, appelée *Onosma tauricum* (de la famille des labiées), ces poils sont visibles à l'œil nu, surtout si l'on regarde ceux qui sont plantés sur la face inférieure de la feuille; mais pour les bien étudier, il faut avoir recours au microscope, qui seul peut nous en révéler la beauté. Quand on les examine au moyen de cet instrument, on est surpris de voir qu'ils sont transparents comme s'ils étaient composés du cristal le plus pur; on dirait une étoile de diamant. A la base de chaque branche de cette étoile, on remarque une protubérance blanchâtre, un peu opaque, et les branches elles-mêmes sont formées de tronçons irréguliers allant toujours en diminuant et se terminant par une pointe aiguë; celle du milieu est beaucoup plus longue que les autres et se tient perpendiculairement à la surface de la feuille. Cette sorte d'étoile est représentée dans la figure 1.

La figure 2 nous donne une juste idée des poils étoilés que l'on trouve sur la feuille de l'*Alyssum alpestre* (la

Fig. 2. — Poil de l'*Alyssum alpestre*.

corbeille d'or). Ici la petite étoile est allongée, en conservant une forme régulière. Les branches sont noueuses et d'apparence cristalline, comme chez l'*Onosma tauricum*. L'ensemble de ces jolis poils donne à la feuille un aspect à la fois velouté et argenté.

Les poils de l'*Alyssum montanum*, quoique à première

Fig. 3. — Poil de l'*Alyssum montanum*.

vue semblables aux précédents, en diffèrent quand on les observe au microscope. L'étoile est composée de huit bras, qui eux-mêmes se divisent chacun en deux ou trois branches, ce qui la rend irrégulière et plus touffue (fig. 3).

Enfin, dans une autre espèce du même genre, l'*Alyssum spinosum*, les poils étoilés sont beaucoup plus courts,

Fig. 4. — Poil de l'*Alyssum spinosum*.

plus serrés, à rayons plus nombreux. On dirait, grâce à ce duvet, que la plante est couverte d'une couche de gelée blanche.

A quoi servent ces mignons et brillants appendices des feuilles? Il est difficile de le dire. Pour nous, ils ont une double utilité : c'est de nous permettre d'abord de les admirer, ensuite de distinguer et de classer les plantes auxquelles ils appartiennent.

---

[1] M. Charles Clément, analyse d'un ouvrage de M. Stanislas Julien.

L'ILE DE RÉ

ET LES PHARES DE LA POINTE DES BALEINES.

Phares de la pointe des Baleines, à l'île de Ré. — Dessin de Lancelot.

L'île de Ré, qui dépendait autrefois du pays d'Aunis et qui fait actuellement partie du département de la Charente-Inférieure, est située dans l'Océan, non loin de la ville de la Rochelle.

Elle est placée à peu près parallèlement à la côte méridionale du département de la Vendée, dont elle est séparée par un bras de mer de 10 à 12 kilomètres de largeur, qui porte le nom de pertuis Breton.

L'extrémité orientale de l'île qui avoisine la Rochelle n'est séparée du continent que par un détroit de 2 800 mètres de largeur, qui fait communiquer le pertuis Breton avec le pertuis d'Antioche, situé entre l'île de Ré et l'île d'Oléron, et où vient déboucher la rivière de la Charente.

L'île de Ré, dont la largeur est très-variable, a une longueur de 25 kilomètres environ et une superficie de 8 512 hectares.

On y compte 17 000 habitants, soit environ deux habitants par hectare, ce qui est considérable.

L'étranger qui visite cette contrée pour la première fois est surtout frappé de la subdivision du sol en parcelles très-petites, qui souvent n'atteignent pas 20 centiares : aussi, terres et vignes, tout y est cultivé à bras d'homme.

Chacun possède son petit patrimoine, et pendant que les hommes le labourent, les femmes profitent de la marée basse pour ramasser sur la côte et charger sur leurs chevaux les algues et autres plantes marines que les vagues de la mer ont détachées des rochers sous-marins qui entourent une partie de l'île, et que le flot a poussées jusque sur le rivage.

Ces plantes constituent un engrais exceptionnellement riche, qui permet d'obtenir de belles récoltes même dans les sables les plus fins et les plus stériles des dunes.

L'extrémité ouest de l'île forme un cap dirigé vers la haute mer ; les rochers calcaires qui en constituent la base s'avancent très-loin au large dans la direction du nord-ouest ; pendant les grandes marées d'équinoxe, ces rochers découvrent sur près de 4 kilomètres de longueur et se prolongent en pente douce en dessous du

niveau des plus basses mers, de telle sorte qu'il faut aller jusqu'à 6 et 7 kilomètres pour rencontrer 6 mètres de tirant d'eau.

La tradition dit que les baleines se sont échouées et ont péri sur ces vastes écueils, à l'époque où elles fréquentaient encore le golfe de Gascogne, d'où viendrait le nom de pointe des Baleines donné à cette saillie de l'île.

Ces écueils si dangereux ont causé de nombreux désastres maritimes, et c'est avec raison que la pointe des Baleines était redoutée par les navigateurs; car depuis 1793 jusqu'en 1840 on a constaté que plus de sept cents marins ont péri sur ces rochers, et que la valeur des navires naufragés et des marchandises détruites dépasse sept millions.

C'est le 27 décembre 1838 qu'a eu lieu sur ce point le dernier grand naufrage : la gabare *la Désirée*, de la marine de l'État, qui se rendait de Brest à Rochefort, est venue périr corps et biens sur les récifs des Baleines, et le lendemain on retrouvait sur la plage, avec les débris de la *Désirée*, les cadavres des cinquante-deux hommes qui la montaient.

Dès le dix-septième siècle on avait senti la nécessité de signaler aux marins cette pointe redoutable, et on y avait construit, en 1679, un phare dont le foyer était placé à 26 mètres environ au-dessus du niveau des hautes mers. C'est la vieille tour qu'on voit figurée dans notre dessin.

Le mode d'éclairage qui fut d'abord employé était sans doute bien imparfait, car dans l'origine la lumière était produite par la combustion du bois ou du charbon; mais plus tard on substitua à ces moyens primitifs un système de lampes avec réflecteurs qui donnait une lumière bien plus éclatante.

Cette amélioration ne suffisait pas pour supprimer les graves dangers que la navigation maritime rencontre dans ces parages, et dès l'année 1833 l'administration supérieure avait prescrit des études pour la construction d'un nouveau phare; les ingénieurs qui furent chargés de ces études firent observer que le seul moyen efficace d'éviter les nombreux naufrages qui avaient lieu chaque année aux Baleines, consistait dans la construction d'un nouveau phare vers l'extrémité nord-ouest du plateau de rochers dit le *haut banc du Nord*, à 3 kilomètres environ de l'ancienne tour. Conformément à leur avis et aux propositions de la commission des phares, le ministre des travaux publics décida, le 12 octobre 1846 : 1° que l'ancien phare à réverbère tournant serait remplacé par un phare lenticulaire de premier ordre, à éclipses se succédant de trente en trente secondes; 2° qu'un phare additionnel de troisième ordre serait établi sur le haut banc du nord des Baleines, près de la laisse des plus basses marées d'équinoxe, à 3 kilomètres environ au nord-ouest de la vieille tour.

Cet avis fut partagé par deux hommes illustres, M. Beautemps-Beaupré, ingénieur hydrographe, et M. Léonor Fresnel, ingénieur des ponts et chaussées, qui à cette époque faisaient partie de la commission des phares; mais ils pensèrent qu'il fallait en outre construire sur la pointe de l'île un grand phare de premier ordre pour remplacer celui établi sur la vieille tour.

Les travaux compris dans ce programme ont été commencés en 1849 et terminés en 1853.

La construction du phare du haut banc du Nord a présenté de grandes difficultés à cause de son éloignement du rivage et de sa position au milieu des brisants, sur un rocher qui ne découvre que pendant quelques heures à l'époque des grandes marées d'équinoxe.

C'est une tour cylindrique de granit ayant 26^{m}.30 de hauteur au-dessous du rocher, et dont la base est immergée de 6^{m}.30 au moment des plus hautes mers.

La tour est couronnée par une plate-forme, entourée d'une balustrade à jour en granit sur laquelle repose la tourelle qui surmonte la lanterne.

La lumière est produite par un appareil lenticulaire de troisième ordre, dont le foyer est situé à 22 mètres au-dessous du niveau des plus hautes mers; sa portée est de 15 milles, ou, ce qui revient au même, de 27 780 mètres.

Les travaux ont été exécutés par M. Legros, actuellement ingénieur en chef à Boulogne-sur-Mer, et ont donné lieu à une dépense de 330 985 francs. Cet ingénieur construisait en même temps sur la pointe de l'île de Ré, non loin de la vieille tour, le nouveau phare des Baleines, qui est un des beaux édifices de ce genre.

Il consiste en une tour octogonale de 47 mètres de hauteur, dont le socle, les encadrements, les cordons, les corniches, la balustrade et les marches d'escalier, ont été exécutés en granit bleu de Kersanton, tout le reste des parements étant formé de pierres calcaires blanches des bords de la Charente.

Des bâtiments sont établis au pied de la tour, à laquelle ils adhèrent, et vus de loin ils forment pour cet édifice comme une sorte de socle qui a un très-bel aspect.

L'escalier du phare est à jour, et formé, comme on l'a dit plus haut, de marches en granit appuyées l'une sur l'autre, et de plus engagées dans le mur de la tour.

L'appareil de premier ordre établi dans ce phare est placé dans une grande lanterne en bronze qui repose sur une tourelle de 2^{m}.35 de hauteur, bâtie sur la plate-forme de la tour proprement dite.

Le feu est à éclipses se succédant de trente en trente secondes; il est établi à 50 mètres au-dessus des plus hautes mers, et sa portée est de 22 milles, soit environ 40 kilomètres.

Ce phare est placé au milieu d'un jardin anglais bien planté et entouré de murs, comprenant la vieille tour conservée comme fabrique décorative, avec les magasins situés à son pied qui ont été transformés en logements pour les gardiens de phares, et en outre divers bâtiments pour logements ou servitudes.

Les dépenses de la construction du grand phare des Baleines se sont élevées à 281 226 francs, ce qui fait monter au chiffre total de 612 211 francs l'ensemble des travaux exécutés sur cette pointe pour signaler convenablement aux marins les écueils qu'ils doivent éviter.

Les résultats obtenus ont été ceux qu'on se proposait d'obtenir; car depuis le 1er janvier 1854, époque à laquelle ont été allumés les deux phares dont on vient de parler, aucun sinistre n'a eu lieu sur cette partie de la côte.

Pour plus de sécurité, d'ailleurs, on vient de placer tout récemment aux Baleines, non loin du grand phare, un canot de sauvetage qui, le cas échéant, permettrait de porter secours aux marins qui feraient naufrage sur les rochers voisins.

Les touristes qui viennent jusqu'à la Rochelle ne doivent pas négliger de faire une petite course à l'île de Ré, et d'aller visiter le phare des Baleines; peu d'excursions leur offriront autant d'intérêt : ils verront la petite ville de Saint-Martin-de-Ré, avec sa citadelle et ses fortifications construites par Vauban; ils feront connaissance avec une population honnête, sobre, laborieuse, intelligente et instruite même, car tous savent lire et écrire.

Les belles plages de sable qui bordent l'île au sud, du côté du pertuis d'Antioche, n'ont probablement pas leurs pareilles; on n'y rencontre pas de baigneurs, il est vrai, mais on y voit à mer basse toute une population féminine ramassant les algues marines apportées par le flot.

Sur la côte nord, dans le pertuis Breton, se trouvent tous les ports de l'île, savoir : la Flotte, Saint-Martin, Loix et Ars, et aussi les vastes salines qui autrefois faisaient la richesse de la contrée. Chemin faisant on visite la vieille église d'Ars, dont la flèche sert d'amer aux marins ; et enfin, à 6 kilomètres plus loin, aux Baleines, on admire à son aise la haute mer.

Du sommet de la tour on voit, comme sur une carte géographique, la plus grande partie de l'île de Ré, ainsi que les rochers qui la bordent à l'ouest et au nord ; l'œil se repose vers l'est sur une petite mer intérieure toute bordée de marais salants, et au fond de laquelle est bâtie la ville d'Ars (le *fier* d'Ars), qui tire évidemment son nom du mot norvégien *fiord*, rappelant les invasions normandes du neuvième et du dixième siècle. (1)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Suite. — Voy. p. 90.

Mme Cora Millet à Mme L. A. D.

1er septembre 1871.

Ma jeune amie, votre chère lettre, en me confirmant que vous aviez en partie échappé aux désastres de la guerre, m'a fait un grand plaisir ; cependant, pauvre amie, vous en avez reçu un terrible contre-coup. Mais qui n'a pas à déplorer des malheurs? Vous avez votre mari sain et sauf ; vous avez votre petite retraite un peu endommagée, mais pas détruite ; enfin, vous avez conservé la santé et le courage. Rendons grâce à Dieu !

Votre vie était presque inutile à la société. Vous couliez paisiblement vos jours, n'ayant point de travail obligatoire ; aujourd'hui tous les gens de cœur se doivent à la patrie : il faut la régénérer, y rappeler les richesses qui nous sont enlevées par nos implacables ennemis. Travaillons tous à cette œuvre immense ; que la mollesse, l'oisiveté, le luxe, soient à jamais bannis de la vie des femmes ; et réjouissez-vous, chère amie, que votre part dans cette régénération soit possible. Mais passons à la réalité ; car ce n'est point par de vaines paroles qu'il faut exprimer ses sentiments patriotiques, mais par des faits.

Oui, vous pouvez, vous devez, au moyen de votre travail, de votre industrie, remplir la tâche que vous demande votre excellent mari. Ce que vous me dites des résolutions qu'il a prises me fait un véritable plaisir : se livrer à l'agriculture avec son intelligence, son entente des affaires, son activité, et secondé par le brave Mathurin, lui assure un utile et intéressant avenir. Sachez-le bien, l'agriculture est la gloire et la richesse des nations. Vous verrez, jeune amie, je n'en fais nul doute, que vous partagerez les joies que lui causeront les succès qu'il obtiendra, et auxquels vous aurez concouru.

Votre Auguste a déjà donné une preuve de sagacité en ensemençant ses terres ravagées en maïs et en sarrasin ; combien d'autres n'ont pas, comme lui, su tirer parti de la triste position que leur ont faite nos désastres, et se sont laissés aller à un coupable découragement ! Eh bien, ma jeune amie, je vais vous ravir d'aise en vous disant que ces récoltes vont vous donner l'occasion de vous mettre de suite à l'œuvre en les utilisant pour vos canards. Entrons en matière.

Vous devez au hasard et à la brutalité de ce cheval prussien que vous avez maudit une très-heureuse et féconde ressource, et vous pourrez, l'année prochaine, en tirer encore un plus grand avantage. Voici l'affaire :

(1) Nous devons ces renseignements à M. E. Marchegay, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

La fin prématurée de votre canard normand vous a rendus possesseurs d'une espèce de canard qui est une des richesses du sud-ouest et du midi de la France ; il faut en profiter et saisir l'occasion au collet. La culture du maïs, que votre mari a faite un peu à l'aventure, est le complément absolu de la petite entreprise que je vais vous engager à tenter.

Vous aurez sans nul doute entendu parler de foies gras, si estimés des gourmets de tous les pays? Presque généralement on se figure, dans le public, que ces excellents pâtés de foie venus du midi de la France, qui sont expédiés dans les contrées les plus éloignées de l'Europe, je dirai même du monde ; que ces énormes et magnifiques foies exposés chez les marchands de comestibles de Paris et des grandes villes, sont des foies d'oies. Pas toujours, tant s'en faut, ma chère Laure ; la majeure partie, et la plus estimée, sont des foies de canards, mais non de canards ordinaires : ce sont les foies de ces canards mulets, dont le hasard est venu vous enrichir. Ces excellents gallinacés ne se reproduiraient pas par eux-mêmes, il faut donc garder les auteurs de leurs jours pour repeupler votre basse-cour sur une plus grande échelle l'année prochaine ; et comme j'ai assisté dans le midi à l'engraissement de ces animaux, je vais vous enseigner la manière de vous y prendre.

Après ce bel exposé, je suis convaincue, ma chère Laure, que vous voilà bouillante du désir de savoir comment parvenir à obtenir cette délicieuse production culinaire ; vous allez vous figurer, comme tant d'autres, qu'on fait subir à ces bons et jolis animaux une foule de misères et de barbaries : pas du tout. On l'obtient d'une manière très-simple et qui ne peut en aucune façon encourir les rigueurs de la loi Grammont ; et afin de ne pas vous laisser languir et donner *votre langue au chat*, terme de gamin, je vais vous décrire de mon mieux la manière de vous y prendre, et vous donner quelques explications sur les résultats de cette pratique agricole tout à fait du ressort de la ménagère.

Le petit cours d'eau qui passe au bout de vos prés vous a facilité l'éducation des canards ; il vous facilitera leur engraissement dans le but d'obtenir ces beaux foies gras dont le poids, chose qui peut paraître incroyable, est de 450 à 800 grammes, selon le degré de perfection de l'engraissement. Or, le seul moyen d'atteindre le but qu'on s'est proposé est l'emploi du maïs en grain.

Voici comment vous procéderez.

Lorsque vos bêtes seront tout à fait arrivées à l'état adulte, vous les logerez, pour la nuit, sous un petit toit à part ; vous leur donnerez trois fois par jour un repas de maïs, et, du reste, vous les laisserez vaquer à leurs affaires de canard habituelles ; s'ils sont déjà en bon état de chair, six ou huit jours suffiront avant de les mettre à l'engraissement *forcé* qui donnera à leur foie ce développement considérable, et je puis dire anormal. Le matin vous pénétrerez doucement sous leur toit, car on ne doit jamais brusquer les animaux, à l'engrais surtout ; vous en prendrez un, vous le placerez sur de la paille ou en un endroit sec et propre ; vous vous mettrez à genoux et le placerez entre vos jambes, la tête en dehors, de telle sorte qu'il ne puisse pas bouger. Vous aurez à l'avance mis du maïs, bien net de ses pellicules et de corps étrangers, dans une petite boîte ou un vase peu creux, à votre droite, à terre et près de vous, à côté d'un vase contenant de l'eau ; puis, avec la main gauche et un peu d'adresse, vous lui ouvrirez le bec avec précaution, pour ne pas le blesser, et de la main droite vous lui introduirez du maïs dans le gosier, de manière à le faire descendre avec précaution jusque dans son jabot en pressant l'œsophage ou *avaloir*, terme vulgaire,

jusqu'à ce que le grain soit descendu dans l'estomac ; enfin avec le creux de la main vous verserez de temps en temps un peu d'eau dans son bec pour faciliter la descente des grains, et vous continuerez cette manœuvre jusqu'à ce que le jabot et l'avaloir soit pleins jusqu'au bec. Cependant les premiers jours il ne faut pas les *gaver* (terme technique) aussi complétement.

Alors vous lâcherez le patient; il ira au plus vite chercher de l'eau et boira en abondance. Puis il se couchera et digérera comme digèrent les canards, et ce n'est pas peu dire, ce repas un peu abondant. Vous répéterez cette opération trois fois par jour ; vous le ferez rentrer dans sa couchette pour pouvoir facilement le reprendre; il s'habituera promptement à cette petite manœuvre, et vous le gaverez de nouveau. Il ne faut pas le priver de sa liberté. Après douze ou quinze jours de cet engraissement forcé, la marche de l'animal sera lente et pesante; son abdomen traînera presque par terre, et il restera le plus souvent couché.

C'est alors qu'il possédera dans son corps le délicieux et riche foie que vous aurez voulu obtenir.

Si l'on poussait l'engraissement au delà des limites que permet la capacité de son abdomen, il mourrait d'obésité ; c'est à l'engraisseur de juger le point auquel il faut s'arrêter; avec un peu d'habitude on y arrive, on fait quelques écoles : apprenti n'est pas maître.

La cérémonie n'est pas finie ; il faut à présent tuer la bête pour se rendre possesseur de son foie, et on ne procède pas à cette cruelle, mais nécessaire exécution, comme on le fait ordinairement pour les canards qui n'ont pas été engraissés.

On laisse la victime douze à quinze heures sans lui donner de nourriture; on se pose debout et on la place avec précaution entre ses jambes, la tête en haut. On lui arrache quelques plumes au bas du crâne, sur les vertèbres, puis à cet endroit on plonge une lame très-pointue et très-tranchante; on la retire, le sang jaillit avec abondance et s'écoule entièrement; on ne doit lâcher la bête que lorsqu'elle a rendu le dernier soupir. On la plume avec soin, afin de ne pas entamer sa peau, et lorsqu'elle est complétement plumée on la plonge dans un chaudron plein d'eau bouillante, en la tenant par les pattes ; on l'y laisse quelques instants, affaire d'habitude pour juger le temps nécessaire, et alors le duvet qui avait échappé lorsqu'on la plumait s'enlève avec facilité.

L'animal, devenu assez informe par l'abondance de la graisse qui couvre toute sa carcasse, est d'un blanc de lait, et le voilà prêt à donner à son éleveur le magnifique foie qui fait sa plus grande valeur.

Pour extraire ce délicieux foie du corps de la bête, on la place sur le dos, sur une table, et avec un couteau très-tranchant on la fend d'une extrémité à l'autre avec une grande précaution; il ne faut pas que la lame atteigne le foie du canard qui remplit tout son corps transformé en une boule de graisse : il serait déshonoré; encore affaire d'habitude ; puis avec la main et de l'adresse on écarte les deux côtés de la bête, et l'on aperçoit ce précieux foie qui remplit tout l'abdomen : les intestins sont atrophiés, repoussés et agglomérés par le développement outré du foie. Alors, avec un aide qui tient l'animal, on saisit des deux mains le foie, auquel le cœur doit rester attaché ; c'est essentiel, je vous dirai pourquoi; on l'enlève avec beaucoup de précaution pour en retirer le fiel, qui se trouve entre les deux feuilles composant le foie, dont la couleur est nankin très-pâle. Le voilà prêt à être livré à la vente. Je l'ai déjà dit, son poids varie entre 450 et 800 grammes, selon la perfection de l'engraissement.

En terme moyen, il faut de huit à douze litres de maïs pour engraisser un canard mulet par le procédé que j'indique et que j'ai vu mettre en pratique à Dax, sous-préfecture du département des Landes, où l'engraissement des canards mulets et des oies est porté à un haut point de perfection et sur une très-grande échelle.

Reste l'animal, moins le foie ; sa chair n'est pas très-estimée des gourmets, bien qu'elle soit fort bonne et saine. Les cultivateurs qui se livrent à ce genre d'industrie agricole dépècent l'animal, le mettent à saler pendant trente-six ou quarante-huit heures ; ils le retirent du sel et le mettent à cuire avec de la graisse de porc très-bien hachée ; ensuite ils placent cette préparation dans des vases de terre vernissés destinés à cet usage. Ils l'emploient à la nourriture de la famille. C'est un excellent et salutaire aliment, qui se garde d'une année à l'autre.

J'ai dit qu'il fallait que le cœur du canard restât attaché au foie : c'est le moyen de constater que le foie provient d'un canard et non d'une oie, ceux de ces derniers étant moins estimés et point plus gros.

La vente des foies gras a lieu, sur les marchés de Dax, depuis le mois de septembre jusqu'à la fin de janvier.

Pendant la saison de 1868 à 1869, il en a été expédié à la seule gare de Dax plus de douze mille kilogrammes. Ajoutez à ce chiffre la consommation considérable du pays et ceux qui ont été transformés en pâtés. Dax est loin d'être le seul lieu d'expédition.

Adieu, chère jeune amie; puisse ma petite instruction vous être utile et vous donner le désir et le pouvoir de rivaliser avec les fermiers dacquois.

Comme toujours, je vous aime et vous embrasse tendrement, et plus que jamais je mets mon modeste savoir agricole à votre service.

Cora Millet,

Membre correspondant de la Société centrale d'agriculture de France.

INFLUENCE DU COMMERCE.

Le commerce tend à affaiblir les préjugés qui entretiennent les séparations et l'animosité réciproque des nations; il adoucit et polit les mœurs des hommes, qu'il unit par un des liens les plus forts de l'humanité : celui de satisfaire leurs besoins mutuels; il les dispose à la paix en formant dans chaque État un ordre de citoyens personnellement intéressés à maintenir la tranquillité générale. Dès que l'esprit de commerce commence à acquérir de la vigueur et de l'ascendant dans un État, on voit aussitôt un nouveau génie animer le gouvernement et y diriger les alliances, les guerres, les négociations. On en trouve les preuves les moins équivoques dans l'histoire des États d'Italie, de la Ligue hanséatique et des villes des Pays-Bas pendant la période qui s'écoula du neuvième au seizième siècle. A mesure que le commerce pénétra chez les différents peuples de l'Europe, on les vit successivement tourner leur attention vers les objets qui occupent les nations policées et adopter les mœurs qui en distinguent le caractère. (1)

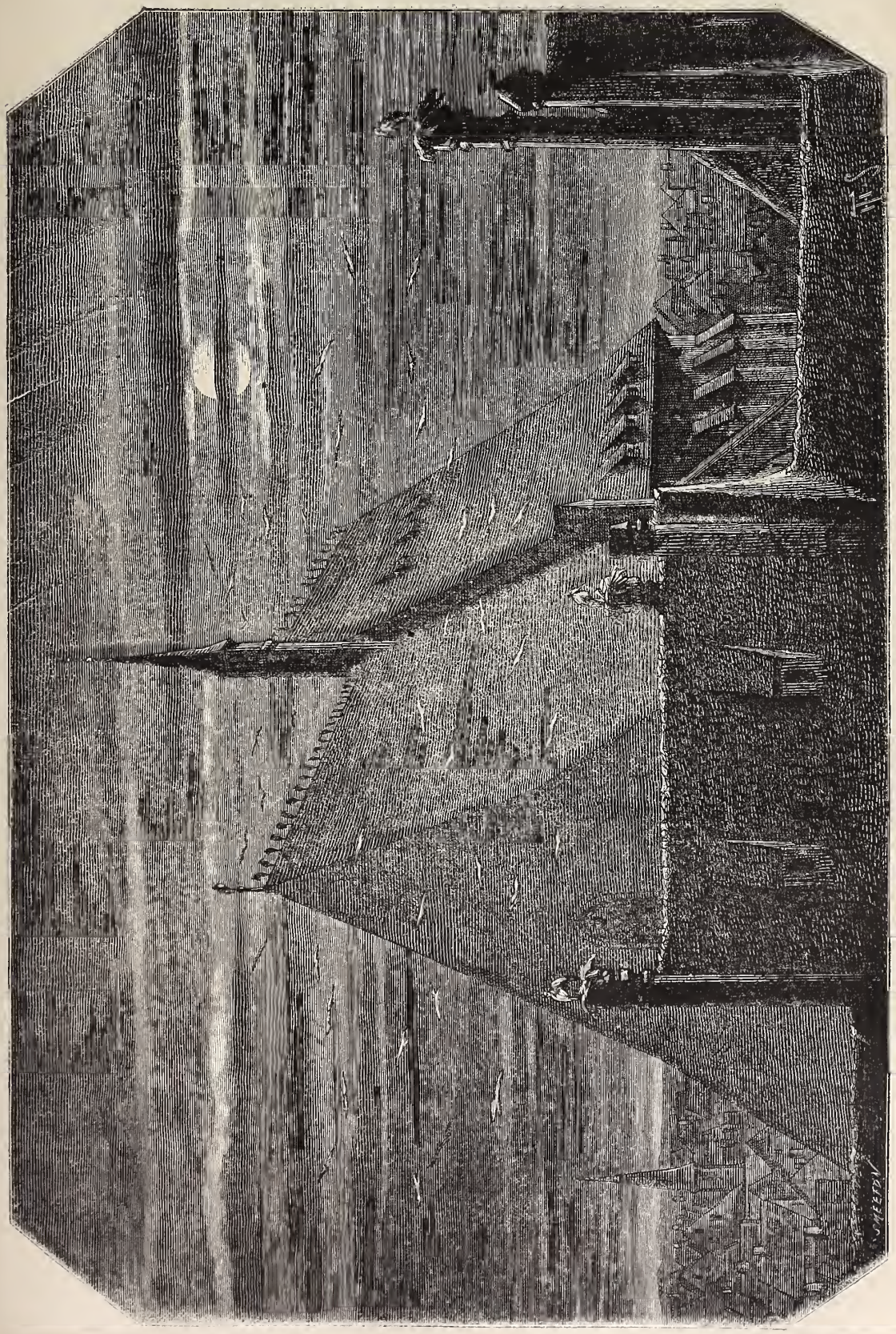
LES CIGOGNES DU TEMPLE NEUF,

A STRASBOURG.

C'était dans le chœur du vieux temple protestant de Strasbourg qu'étaient conservées toutes les richesses de la belle bibliothèque détruite récemment par la guerre. Le toit de ce temple était le lieu de rendez-vous des cigognes

(1) Robertson, Introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*.

au jour de leur départ, qui était invariablement le 15 août de chaque année. « Souvent, nous dit M. Schuler, je les avais observées pendant la nuit qui précédait leur voyage. Je restais dans la rue pour les regarder; elles se posaient les unes à côté des autres, à distances égales, comme si on eût mesuré à l'avance les intervalles au compas. Elles restaient là, attendant sur une jambe le signal. Celles qui arrivaient en retard et ne trouvaient point de place vo-



Les Cigognes du temple neuf, à Strasbourg — Dessin de Théophile Schuler.

laient autour du toit à grands tire-d'aile. Les glapissements et le remue-ménage duraient jusqu'à minuit. Puis, subitement, toutes presque à la fois déployaient leur ailes et s'élançaient dans la direction du midi. Mais, en 1870, elles ont devancé la date ordinaire; elles sont parties le 13 août : ce fut ce jour-là que le premier boulet prussien entra dans la ville. Bientôt après, l'édifice fut incendié, et j'allai voir, avec la tristesse la plus profonde, ces ruines

noircies : de tant de choses précieuses, uniques, il ne restait parmi les débris fumants qu'un morceau du fourreau de sabre de Kléber et quelques médailles à moitié fondues. A qui demande aujourd'hui où est le vieux temple, on montre une grande place vide. »

NOTES

PRISES SUR LA PLATE-FORME DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG [1].

L'abbé Grandidier a peint en quelques traits la cathédrale de Strasbourg : « Ce superbe édifice, l'un des plus étonnants qui jamais aient été entrepris, passe, avec raison, pour un des chefs-d'œuvre de l'architecture gothique. Il faut le voir pour en juger, car la plume et le burin ne peuvent en donner qu'une idée imparfaite : la hauteur et l'élévation de la tour, la proportion qui règne dans ses parties, la finesse des sculptures et la hardiesse de ses voûtes, forment un ouvrage digne d'admiration et unique en Europe. »

Cent autres, avant et après Grandidier, ont essayé de rendre la profonde impression que produit sur les hommes d'ordinaire les plus froids cet imposant monument, si svelte et néanmoins si solide, si massif et si finement découpé, si grandiose pris dans son ensemble et si parfait dans ses plus petits détails.

Aussi bien n'essayerons-nous pas, dans ces quelques lignes, de marcher sur leurs brisées. Nous conduirons nos lecteurs sur la plate-forme qui s'élève à peu près à mi-hauteur, et nous les prierons de s'arrêter quelques instants devant les vénérables registres où la plupart des touristes tiennent à inscrire leurs noms. Les feuilleter, ces vieux volumes tout usés, tout maculés, c'est lire, si j'ose dire, dans le cœur humain. Il s'y présente sous tous ses aspects, tour à tour sombre et gai, riant et mélancolique, poétique et d'une prose désespérante.

J'ai laissé courir mon esprit un peu au hasard, à travers ces pages où les noms les plus illustres s'étalent à côté des signatures les plus obscures : Victor Hugo (3 juillet 1837) à côté d'un marchand de briquets phosphoriques, et Lamartine à côté d'un mauvais plaisant qui, comme pour narguer le grand poëte, fait rimer les deux lignes que voici :

A cette merveille de la terre,
Le jus de la treille je préfère.

J'ai parcouru de longues pages bien arides, mais non sans rencontrer bien des pensées honnêtes, pieuses, délicates, des fleurs écloses au milieu du désert. Je transcris ces trois vers signés de M. de Laprade :

Plus haut! toujours plus haut! à ces hauteurs sereines
Où les doutes rongeurs, où les chants des sirènes,
Où les rires moqueurs ne nous atteignent plus.

Sous la date du 26 août 1840, je lis quatre vers qui respirent une douce mélancolie :

De colline en colline au loin portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : Nulle part le bonheur ne m'attend.

Voici quelques paroles, décourageantes d'abord, mais qui finissent par l'espoir :

En vain nous amoncellerons
Pierre sur pierre et moellons sur moellons,
Sophisme sur sophisme et raisons sur raisons,
Nous ne pourrons jamais atteindre
Jusqu'aux splendeurs du ciel, jusqu'à Dieu moins encor;
Mais cependant montons sans craindre;
En approcher, n'est-ce donc rien?

La pièce de vers signée des initiales E. B. (7 juillet 1835) est malheureusement inachevée, ou plutôt une main barbare a arraché le feuillet de la fin ; telle quelle, elle mérite néanmoins d'être reproduite :

Le beffroi de la tour vient de se mettre en jeu;
Il a tinté longtemps : c'était le couvre-feu.
Dans les murs de Strasbourg j'ai vu de proche en proche
La lumière s'éteindre aux ordres de la cloche;
Partout les habitants si vite la soufflaient,
Qu'on eût dit voir au ciel étoiles qui filaient.
Déjà l'on n'entend plus que les hiboux et dogues
Se huchant et hurlant nocturnes dialogues.
La nuit est devant moi; dans ses obscurités,
M'apparaissent des vœux par le vent emportés.
J'interroge du ciel la justice suprême,
Je descends dans mon cœur pour me juger moi-même.
Tour à tour la nature et la divinité,
L'homme et ses passions, l'amour et la beauté,
De nos sociétés les ressorts politiques,
D'un parti les méfaits, ses trahisons publiques,
Les vices triomphants, les crimes des Césars,
Les travaux du génie et les progrès des arts,
Révèlent à mes yeux leurs profondeurs sublimes.
Je me plonge à loisir dans de vastes abîmes.
Évoquant du passé l'utile souvenir,
D'un regard inspiré je fixe l'avenir.
. . . . . .

Je citerai, pour finir, un morceau plus court, mais plus beau, je crois, que le précédent ; le sentiment religieux le plus pur s'y allie au plus pur esprit moderne. Il est signé : *Un religieux dominicain.*

Splendide monument, qui conserves la trace
De la main du génie inspiré par la foi,
Apprends donc à tous ceux qui se tournent vers toi
Que les arts et la foi sont de la même race;
Que le Christ ne hait point tout ce qui nous séduit.
Dis au siècle incertain qui cherche et qui s'agite :
« Toute noble beauté devant qui l'on palpite,
» Tout ce qu'on nomme grand... tout est venu de Lui. »

Finissons là-dessus. Ah! certainement, il y a dans le cœur humain bien des pensées basses, vulgaires et méchantes. Mais il y a autre chose. Il y a des voix célestes qui nous parlent de progrès, de pureté morale, d'une éternelle beauté. En tout homme il n'y a qu'à « gratter » la bête, le démon, pour trouver l'ange.

LES JACINTHES DE TANTE SOPHIE.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 126.

Le docteur avait à peine fermé la porte que mon père, se tournant vers tante Sophie, s'écria :

— Eh bien, saura-t-on quel est ce mystère?

Tante rougit de plus belle, mais répondit en souriant :

— Oui, oui, sans doute!... Hier encore elles étaient là, et d'une splendeur!... Mais il ne faut pas trop que j'y pense, je pourrais en avoir du regret. Dans le courant de la journée j'allai chez le maître d'école; ses enfants ont été très-malades cet hiver, tu sais. Maintenant ils sont tous rétablis, excepté ce gentil petit garçon aux yeux pensifs que tu as vu une fois chez moi et que tu as trouvé si charmant. Celui-là, loin de se remettre, dépérit chaque jour davantage. Je l'ai trouvé assis sur son petit lit, hâve, défait, languissant. Sa mère, assise auprès de lui, tâchait de l'amuser et de l'égayer ; mais elle a les yeux tout rouges et tout gonflés des larmes qu'elle répand la nuit, quand

[1] Voy. les Tables.

personne ne la voit. Quand j'entrai, elle se leva et me serra la main. Ah! je devinai tant d'angoisse dans cette simple étreinte!...

— Mais, lui dis-je, lorsqu'à mon départ elle m'accompagna sur le seuil de la porte, que dit le médecin?

— Mon Dieu, mademoiselle Sophie, répondit-elle avec un sanglot contenu qui lui coupait la voix, il dit qu'il ne faudrait pour ranimer l'enfant qu'un régime très-fortifiant pendant quelques semaines, une nourriture comme celle que les gens riches ont tous les jours. Mais la maladie qui cet hiver a atteint nos enfants l'un après l'autre a entièrement absorbé nos petites économies. Maintenant nous commençons à avoir des dettes, et, vous comprenez, l'enfant ne pourra pas se remettre, malgré tous les sacrifices que nous faisons chaque jour...

Je m'éloignai en silence, songeant à tout le bien que les riches pourraient faire, sans même s'imposer aucune privation!... Mais on ne peut pas leur en vouloir; leur position et leurs relations ne les mettent que rarement en rapport avec ceux qui souffrent, et que souvent ils aideraient de tout leur cœur s'ils savaient leur existence et leur misère.

Et je rentrai le cœur très-gros. C'est la fin du trimestre, je ne toucherai ma petite rente que le mois prochain... et mon tiroir est à peu près vide. Que faire?

En ouvrant ma porte, je fus saisie par le parfum qu'exhalaient mes jacinthes. Et une idée lumineuse, une vraie inspiration traversa mon esprit : nous sommes en hiver, les fleurs sont rares, il est des gens qui les payent d'autant mieux qu'on peut moins s'en procurer, et celles-ci sont si belles!... dès demain, elles iront au marché.

Et sans réfléchir plus longtemps, j'ai appelé le petit de la voisine et je lui ai remis tous mes pots de fleurs. Il les a vendues au marchand de la place et m'a rapporté assez d'argent pour soutenir mon protégé jusqu'à ce que j'aie autre chose à lui donner. Comme c'est un enfant d'une bonne constitution, je suis bien sûre que d'ici à quinze jours je le verrai joyeux, frais et bien portant, et cette vue vaudra encore mieux que celle de mes jacinthes, qui dans quinze jours seraient flétries.

Je compte bien faire un appel à la bonté du docteur pour m'aider à secourir cette fleur d'un nouveau genre à laquelle je me suis intéressée; mais un peu plus tard; j'ai peur de laisser deviner mon secret et je ne veux pas qu'il le sache.

Quant à ces fameuses jacinthes qu'il a achetées, — vous l'avez tous deviné, n'est-ce pas? — ce sont les miennes. Il s'est avoué vaincu, mais il ne s'est guère douté que c'est à son rival qu'il faisait cet aveu!... Ce bon cher docteur! exclama ma tante en riant aux éclats. Et de tout cela, le plus charmant, c'est qu'après avoir vendu mon bien je rentre en sa possession, puisque dès demain il veut m'envoyer un plant de ces jacinthes merveilleuses!

Et la tante riait de si bon cœur que nous fîmes tous comme elle; et l'on put croire que les larmes qui humectaient les yeux de mon père venaient d'avoir tant ri...

LA COUPOLE DU CIEL BRISÉE.

Ce fut en l'an 10 que ce formidable événement eut lieu, et il n'eut lieu heureusement que dans l'imagination terrifiée de quelques pauvres habitants d'une île africaine, très-peu au fait de la météorologie la plus vulgaire. L'île de la Réunion, qui connaît trop souvent les pluies de cendres puisque son volcan est souvent en état d'ignition, n'a aucune expérience des ravages causés par la grêle. Or, au mois de janvier 1802, il tomba de la grêle à un endroit nommé *le Bras-Panon;* « des feuilles de bananier en furent surtout criblées. On n'avait jamais vu pareille chose dans le pays, et les habitants, que la présence d'un volcan dévastateur n'épouvante pas, imaginèrent que le ciel se brisait. C'était une désolation dont on ne peut se faire idée; on croyait que la sphère de cristal tombait en morceaux et allait écraser la terre. » (1)

DÉLICATESSE.

La délicatesse est aux affections ce que la grâce est à la beauté. DE GÉRANDO.

STATISTIQUE DE L'EUROPE (2).

Avant la guerre d'Italie, l'Europe comptait cinquante-six États. Aujourd'hui, après la disparition de petits États d'Italie et d'Allemagne, l'Europe ne renferme plus que dix-huit États indépendants, avec une superficie totale de 179 632 milles carrés, et une population de 300 900 000 âmes. Dans ce nombre, l'empire allemand figure pour une étendue de 9 888 milles carrés et 40 106 900 habitants (d'après le recensement de 1867). Sous le rapport de l'étendue, c'est à peine la dix-huitième partie de la surface de l'Europe, et sous le rapport de la population, c'est moins que la septième.

Les grands États européens, c'est-à-dire ceux qui ont au delà de 25 millions d'habitants, sont : la Russie, 71 millions; l'Allemagne, 40 millions; la France, 36 millions et demi; l'Autriche-Hongrie, 36 millions; la Grande-Bretagne, 32 millions; l'Italie, 26 millions et demi. Ces États, avec leurs 244 millions, absorbent donc les huit dixièmes de la population totale de l'Europe, tandis qu'il y a un siècle encore, avant les partages de la Pologne, les grands États ne prenaient que la moitié environ de la population totale, qui se montait alors à 160 millions, dont : pour la Russie, 18 millions; l'Autriche, 17; la Prusse, 5; l'Angleterre, 12; la France, 26; ensemble, 80 millions.

Au point de vue religieux, l'Europe compte 120 millions de catholiques romains, dont : 35 millions et demi en France; 28 millions en Autriche; 26 millions en Italie; 16 millions en Espagne; 14 millions et demi en Allemagne; en outre, 70 millions de catholiques grecs, dont 54 millions en Russie, 5 millions en Turquie, 4 millions en Roumanie, 3 millions en Autriche, etc.; 71 millions de protestants, dont 25 millions en Allemagne, 24 millions en Angleterre, 5 millions et demi en Suède et en Norvége, 4 millions en Russie, 3 millions et demi en Autriche.

Il existe, en Europe, 4 800 000 juifs, dont 1 700 000 en Russie, 822 000 en Autriche, 1 300 000 en Hongrie, 500 000 en Allemagne.

L'ENSEIGNEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

M. Émile de Laveleye a traité ce sujet dans la *Revue des Deux Mondes*, à la fin de 1871, avec une abondance de documents et de chiffres dont nous croyons utile d'indiquer les principaux à nos lecteurs du *Magasin pittoresque*. En général, les travaux de M. de Laveleye présentent un grand intérêt, et la *Revue des Deux Mondes*, en leur ouvrant la publicité de ses pages, rend au public un service notable.

(1) Voy. Bory de Saint-Vincent, *Voyage dans les quatre principales îles des mers de l'Afrique*, t. III, p. 337.
(2) *Illustrirte Zeitung*.

Aux États-Unis, l'enseignement est une attribution de chaque État particulier. La considération dont jouit, dans chacun d'eux, le surintendant de l'éducation, est telle que souvent le traitement de ce fonctionnaire égale et que parfois il dépasse celui du chef du pouvoir. Le Congrès général n'intervient pas dans les actes des États particuliers; cependant, depuis 1867, il manifeste une tendance centralisatrice, au moins pour recevoir les documents locaux et les faire connaître dans toutes les parties de la fédération, même pour surveiller tout ce qui se passe au sujet de l'enseignement, et au besoin pour encourager. Un département de l'instruction publique a été créé pour ce but. Il est dirigé par un surintendant *général*, nommé par le Congrès fédéral, et par conséquenent à l'abri des fluctuations de la politique ainsi que des changements de ministère. Chaque année, ce haut fonctionnaire présente au Congrès un rapport très-circonstancié sur la situation de l'enseignement dans chacun des États particuliers et sur les moyens d'amélioration. Si quelques fragments de ces rapports étaient traduits et publiés en France, ils y causeraient une impression extraordinaire.

Les chiffres suivants donneront une idée de la dépense qui se fait aux États-Unis relativement à l'instruction.

Dans l'État de New-York, en 1866, on trouve en chiffres ronds quatre millions d'habitants, un million d'écoliers, et quarante millions de francs consacrés à l'enseignement : c'est en moyenne une contribution de dix francs par tête d'habitant. Cette contribution était de treize francs dans l'Ohio, et de quatorze dans l'Illinois; en 1870, elle s'élevait à quinze francs dans le Massachusetts. En France, elle n'atteignait pas cinquante centimes par tête.

Dans la plupart des *États blancs*, les dépenses scolaires dépassent actuellement toutes les autres dépenses réunies. Dans quelques-uns, elles sont trois fois plus fortes; dans l'Illinois, État nouveau, elles sont six fois plus fortes : trente-deux millions de francs pour les écoles, cinq millions pour les autres dépenses de l'État!

Cette disposition des esprits en faveur de l'enseignement date de la fondation de l'Union; elle était contemporaine du grand Washington, et déjà dans le siècle dernier la trente-sixième partie des terres publiques fut consacrée aux écoles publiques, à titre de subvention. N'est-ce pas une incontestable vérité que plus l'être humain est instruit, plus il est apte à produire, s'il veut se consacrer au travail?

On trouve, d'ailleurs, à l'appui un tableau détaillé et très-curieux, dont voici le résumé.

Six États de l'Union, ayant encore peu fait pour l'instruction, puisqu'ils ont en moyenne quatre cent quatre-vingt-huit illettrés sur mille âmes, ont produit annuellement dans l'industrie et la culture (les profits commerciaux n'étant pas compris) une somme de cinquante-sept dollars annuellement :

Ce sont la Louisiane, les Carolines, la Georgie, la Floride et l'Alabama.

En opposition, sept États, qui ont beaucoup fait pour l'instruction et ne comptent en moyenne que trente-deux illettrés pour mille âmes, ont produit une somme de cent trente-deux dollars par tête, en moyenne.

Ce sont des États du Nord, Massachusetts, Californie, New-York, Rhode-Island, Connecticut, New-Hampshire.

Qu'on ne l'oublie pas, ajoute M. de Laveleye, avec des muscles aussi forts et des organes plus subtils, le sauvage produit vingt fois moins qu'un civilisé, parce que le second met en œuvre des agents mécaniques dont le premier n'a pas seulement l'idée.

La suite à une autre livraison.

UN OUTIL INDIEN.

L'instrument dont nous donnons la figure a été rapporté de l'Inde par un voyageur anglais. Il est employé surtout par les habitants des vallées du Bengale voisines du pays des Birmans.

C'est un simple couteau à manche très-long. Ce manche, taillé dans un bois dur, a la longueur de l'avant-bras, de 40 à 48 centimètres, son extrémité recourbée devant s'adapter au coude de la personne qui s'en sert. La lame, en acier très-bien trempé, a de 10 à 12 centimètres; elle est droite du côté du dos, régulièrement convexe du côté du tranchant; sa plus grande largeur est de 26 millimètres; le dos est épais et creusé en forme de gouge, comme celui de certains rasoirs. Elle est reliée au manche par une virole de cuivre fixée par trois vis.

Ce couteau est le seul outil que possède l'Hindou de la frontière orientale du Bengale, le plus simple des habitants de l'Asie. Il l'emploie à tous les usages, domestiques, industriels, agricoles. C'est avec cette lame qu'il coupe son poisson ou ses légumes pour préparer son repas quotidien, ou bien qu'il abat les orties et les ronces qui envahissent son jardin. Il s'en servira aujourd'hui pour fabriquer une canne que lui a commandée un voisin, ou pour façonner la hampe d'une lance destinée à quelque guerrier d'une peuplade barbare; demain, pour moisson-

Un Outil indien.

ner son champ. C'est aussi avec le même outil qu'il sculpte dans l'ivoire ou dans la corne du buffle les dieux domestiques qu'il vend à de riches amateurs. Si, dans ses heures de loisir, il va récolter dans la forêt des fruits et du miel sauvage, il ne manque pas d'emporter sa bonne lame, et à tour de bras il tranche à droite et à gauche les lianes et les ronces qui gênent sa marche. Enfin, même quand il sort sans but, il ne néglige pas de le prendre, car il pourrait se quereller avec quelques habitants du village, et, dans ce cas, elle lui sera bien utile pour se défendre et pour taillader la figure de son adversaire, qui, bien entendu, s'efforcera de lui rendre la pareille.

Ainsi, l'Hindou est aussi ingénieux à simplifier sa vie que nous le sommes à compliquer la nôtre. Un morceau de fer bien aiguisé lui tient lieu de faux, de hache, de ciseau, de rabot, de poinçon, de sabre, etc. Ajoutons qu'en n'augmentant pas ses besoins, en se réduisant au plus strict nécessaire, il arrête le développement de son esprit, il reste étranger au progrès, qui est la loi de l'humanité.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

CARNET D'UN FLANEUR.

Voy. p. 76.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

Le Dimanche des Rameaux, par Auguste Truphême. — Dessin de Gilbert, d'après une photographie de C. Marville.

La flânerie est une bonne chose, quand le flâneur a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Voici ce que j'ai recueilli en flânant autour de la vitrine d'un marchand de tableaux. Une toile attirait l'attention des passants, qui formaient devant le magasin un groupe sans cesse renouvelé. Cette toile représentait deux femmes sortant d'une église de village, en Italie, le dimanche des Rameaux. Une troisième femme, assise à la porte, offrait des palmes aux fidèles.

Après avoir longtemps examiné cette peinture, je me disposais à sortir du groupe, lorsque mon attention fut attirée par ce qui se passait autour de moi.

Un beau jeune homme venait d'arriver; il avait fendu la foule avec une aisance négligente, sans le moindre souci des réclamations que soulevait son sans-gêne insolent, ni des regards courroucés qu'on lui lançait. Quand il fut arrivé au premier rang : « Voilà, me dis-je, un aimable échantillon de notre jeunesse; mais au moins il aime quelque chose, puisqu'il prend la peine de se détourner de son chemin pour voir un tableau. »

Le beau jeune homme, se mirant dans la vitre, refit avec art le nœud de sa cravate, pirouetta sur ses talons, et disparut sans avoir même jeté un coup d'œil au tableau. Je lui lançai un regard indigné, qui fut bien perdu pour lui puisqu'il avait déjà tourné le dos.

— Va, va, lui dis-je, comme s'il eût pu m'entendre, je te connais; tu t'appelles légion, car tu es de la race innombrable des sots prétentieux.

Comme je fulminais cet anathème, deux amis arrivèrent en se donnant le bras. L'un d'eux avait une petite figure vieillotte et pliait les genoux en marchant, sans doute afin de se donner l'air d'un homme blasé, pour qui cette misérable vie n'a plus de secrets ni d'espérances. Un lorgnon d'écaille, sans cordon, enfoncé de force dans l'orbite, lui tenait l'œil tout grand ouvert, ce qui donnait à toute sa physionomie quelque chose d'ahuri et de lamentable.

— Parole d'honneur! dit-il d'un ton mourant, voilà de jolies Bretonnes!

— Oui, des Bretonnes d'Italie! répliqua l'autre en ricanant.

Et sans laisser à son languissant ami le temps de se reconnaître, il l'entraîna en fredonnant un motif de *Fra Diavolo*.

Deux dames discutèrent longuement le costume des femmes qui sortent de l'église, et ne tombèrent pas d'accord sur la question de l'harmonie des nuances; du tableau, pas un mot.

Un jeune homme chevelu et barbu, d'une mise passablement négligée, s'adressant à un autre jeune homme barbu et chevelu dont le costume laissait à désirer, se mit à lui parler d'empâtements et de glacis; à quoi l'autre répondit, en faisant de grands gestes, par des raisons tirées de l'*esthétique transcendantale*. Puis, dessinant en l'air, avec son pouce, un tableau imaginaire, il déclara que le tableau de la vitrine était « enfoncé » (l'expression est de lui). Après cette exécution sommaire, les deux amis jettent un regard de dédain aux autres spectateurs qui admirent « cela », et font une trouée dans la foule.

La place qu'ils laissaient vide fut prise par un monsieur sec, rasé de frais, cravaté de blanc, coiffé d'un chapeau à larges bords. Faute d'auditeur attitré, il se parlait à lui-même, comme un traître de mélodrame. L'analogie était d'autant plus frappante, que tout en ayant l'air de ne parler que pour lui-même il tenait à mettre le public de moitié dans les confidences qu'il s'adressait. « Oui, oui, oui, disait-il, je vois ce que c'est. » Et pour se récompenser « de voir ce que c'était », il frottait son menton comme s'il eût voulu, en le modelant, lui donner une autre forme. Par parenthèse, ce n'eût pas été dommage, car, tel qu'il était, ce menton me semblait déplorablement pointu. « Autres pays, autres usages : ici, nos rameaux sont des branches de buis; là-bas, ce sont des palmes, et même, dans la rivière de Gênes, ces palmes sont tressées; tandis qu'à Nantes, par exemple, ils portaient des branches de romarin en guise de rameaux. Quant aux gens qui s'en vont à la porte des églises vendre le buis, les palmes ou le romarin, tout ce que je sais, c'est qu'ils font un triste métier; et je parie bien qu'il est sans exemple qu'aucun d'eux y ait fait fortune. Mieux vaudrait... »

Je ne pus savoir ce qui aurait mieux valu, à son avis, car il partit, sans conclure, d'un air grave et modelant toujours son menton. Des gens timides se tenaient au second rang; le premier était toujours envahi par des survenants plus audacieux. Alors ils demandaient le nom de l'auteur et le sujet du tableau à quelque voisin, et Dieu sait quelles réponses on leur faisait. Un mauvais plaisant, par exemple, à une de ces humbles requêtes, répondit sans sourciller que le tableau était signé d'*Horace Vernet* et représentait le *Massacre des janissaires*. Sans doute, le mauvais plaisant avait tort de les berner; mais n'avaient-ils pas plus grand tort que lui, eux qui n'avaient que trois pas à faire pour voir de leurs propres yeux, et qui avaient la paresse ou la mauvaise honte de ne pas le faire?

— Pauvres artistes! me disais-je en moi-même, voilà donc de quoi se compose le public dont le jugement ou plutôt le caprice vous donne la gloire et la fortune, ou vous plonge dans l'obscurité et la misère.

Quelqu'un me toucha le coude : c'était un de mes amis.

— Pourquoi ce sourcil froncé? me dit-il; composerais-tu quelque drame ou préméditerais-tu quelque noir forfait?

Je lui dis alors ce que j'avais vu et entendu, et je lui répétai tout haut la réflexion que je venais de faire tout bas.

— Hum! dit-il, ta conclusion n'est pas inattaquable. Pourquoi ta conclusion n'est-elle pas inattaquable? Parce qu'elle procède d'une généralisation imparfaite. Pourquoi ta généralisation est-elle imparfaite? Parce que tu la tires d'un dénombrement incomplet. Je me souviens, comme tu vois, d'avoir fait autrefois ma philosophie au collége. Me suis-tu? oui? alors je continue.

Étant donné un groupe de cinquante badauds, il suffit de cinq connaisseurs pour faire fermenter au besoin cette masse inerte. Eh bien, qui te dit que nous n'avons pas ici même, à portée de la main, les cinq connaisseurs demandés. D'abord il y a toi : un connaisseur; ensuite il y a moi : deux connaisseurs. Je défalque des quarante-huit autres la douzaine qui a fait des remarques saugrenues : il nous reste à examiner les trente-six flâneurs qui n'ont rien dit. Mettons que vingt-quatre d'entre eux n'aient rien dit parce qu'ils n'avaient rien à dire, ce qui n'est pas déjà si sot; il nous en reste douze, parmi lesquels sont sûrement les trois que nous cherchons. Est-ce raisonné, cela?

J'allais le complimenter sur sa méthode scientifique, lorsque deux nouveaux venus attirèrent notre attention. Un jeune prêtre, à figure intelligente et pensive, donnait le bras à un peintre célèbre. Ils se mirent à regarder le tableau avec attention. Ce fut le peintre qui parla le premier. Sans traîner son auditeur à travers les glacis, les frottis et les empâtements, sans l'égarer dans les régions nébuleuses de l'*esthétique transcendantale*, il loua en termes simples et clairs l'œuvre de son confrère. Et telle est la force de la vérité que ses voisins sentaient qu'il disait la vérité et tendaient le cou pour l'entendre, car c'était pour son ami et non pas pour eux qu'il parlait. On

se répétait tout bas ses remarques, et nul mauvais plaisant n'éleva la voix.

Mon ami me dit alors : — Un peintre qui loue si sérieusement l'œuvre d'un autre peintre et qui se fait écouter comme celui-ci peut bien compter pour deux connaisseurs. Nous voilà déjà quatre. Tu ne me feras pas croire que dans toute cette foule il n'y ait pas un connaisseur, un tout petit connaisseur.

Le jeune prêtre ne répondit que quelques mots, mais si sensés et si justes que mon ami s'écria : — Et de cinq ! le nombre y est. *Quod erat demonstrandum !* Je conclus de là que les artistes ne sont pas si à plaindre que tu voulais bien le dire.

Comme les deux amis s'éloignaient, nous les suivîmes sans trop savoir pourquoi. Au bout de quelques pas, l'abbé reprit la parole :

— Vous connaissez, dit-il, l'*Aigle noir* de Gustave Doré ?

— Si je le connais ! c'est une des plus belles choses qu'il ait faites.

— Oui, car si c'est l'œuvre d'un grand artiste, c'est aussi l'élan d'un cœur généreux ; c'est le cri déchirant d'un homme qui aime vraiment son pays et qui souffre cruellement de le voir si malheureux ! Eh bien, je pensais à l'*Aigle noir* en regardant le *Dimanche des Rameaux*. Je vais vous expliquer quel lien ma pensée trouvait entre ces deux tableaux, ou plutôt entre les idées qu'ils font naître en moi. Le tableau de Doré me serre le cœur en me montrant l'image de notre malheureuse patrie. L'autre me fait songer à l'*Introït* que chante l'Église catholique le dimanche des Rameaux ; c'est un pas dans la voie de l'espérance, puisque c'est un retour à Dieu. Écoutez-en la traduction.

Alors, d'une voix émue et voilée, il prononça les paroles suivantes :

« Seigneur, n'éloignez pas de moi votre protection ; prenez en main ma défense ; sauvez-moi de la gueule du lion, et préservez ma faiblesse de la corne des bêtes féroces. Mon Dieu, mon Dieu, jetez les yeux sur moi. Pourquoi m'avez-vous abandonné? Ce sont mes péchés qui éloignent de moi votre miséricorde ! »

Et il ajouta, comme s'il se parlait à lui-même :

— Ah ! pauvre pays, qui mettais tout ton espoir dans les hommes ; puisque les hommes t'ont abandonné, souviens-toi donc au moins que Dieu te reste.

MAXIMES ET PENSÉES.

— Donnez à votre logement une partie de ce que vous accordez à votre toilette ; toute la famille en profitera.

— On a toujours trop de meubles et rarement assez d'air.

— L'homme qui sait est le débiteur de l'ignorant.

— L'éducation des garçons est la plus patriotique de toutes les tâches. Les mères ne touchent que par ce côté à la vie politique, mais qu'il est grand !

— Vauvenargues a dit : « Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent à se plaindre que d'eux-mêmes. » Ce mot est applicable aussi aux gens qui se plaignent de leurs enfants.

— Je n'ai jamais vu d'enfants si mal élevés que ceux pour lesquels on visait à l'idéal de l'éducation. Élever ce n'est pas rêver, c'est agir.

— Quand on est aussi bien portant que possible, on est aussi beau qu'on peut l'être.

— Il faut être de sa santé comme de sa condition.

— S'il est dangereux pour la santé d'avoir les yeux plus grands que l'estomac, il ne l'est pas moins de les avoir plus grands que le cerveau.

— Le don des larmes a sa source dans la richesse du cœur ou dans la faiblesse de l'esprit.

— Tâchons d'être réellement ce que nous voudrions qu'on pensât de nous.

— Être admiré de ses enfants est une joie qu'on ne saurait payer de trop d'efforts de vertu. [1]

LONGUEUR DES FILS TÉLÉGRAPHIQUES.

Il existe entre les différentes stations télégraphiques une longueur de fils de plus d'un milliard de kilomètres, en comptant les fils doubles et multiples des grandes lignes. Ces fils, mis bout à bout, pourraient entourer vingt-cinq fois la terre à l'équateur.

LE CHEVEU MERVEILLEUX.

CONTE SERBE.

Il y avait une fois un homme très-pauvre qui avait beaucoup d'enfants ; il ne pouvait pas les nourrir, et plus d'une fois il avait pensé à se tuer avec eux plutôt que de les voir mourir de faim ; mais chaque fois sa femme l'en empêchait.

Une nuit, il vit en songe un enfant qui lui disait :

— Je sais que tu as voulu perdre ton âme en tuant tes enfants ; je sais aussi que tu es malheureux. Demain matin tu trouveras sous ton oreiller un miroir, du corail rouge et un mouchoir brodé ; prends ces trois objets en cachette et n'en dis rien à personne, puis va-t'en dans la montagne. Tu y trouveras une rivière ; suis-en le cours jusqu'à ce que tu arrives à sa source ; puis tu trouveras une vierge brillante comme le soleil, les cheveux épars sur ses épaules, et nue comme un enfant nouveau-né. Prends garde de te laisser enlacer par un méchant serpent ; ne dis pas un mot, car si tu parles elle te changera en poisson ou en quelque autre animal, et elle te mangera. Quand elle te dira de chercher sur sa tête, fais-le et examine bien ses cheveux ; tu en trouveras un qui est rouge comme du sang ; arrache-le et sauve-toi avec ; dès qu'elle s'en apercevra, elle se mettra à courir après toi ; jette-lui d'abord le mouchoir brodé, puis le corail, puis le miroir, pour ralentir sa course. Ensuite, vends le cheveu à quelque homme riche ; mais ne te laisse pas tromper : ce cheveu vaut des sommes immenses. Par ce moyen tu deviendras riche et tu pourras nourrir tes enfants.

Quand le pauvre homme se réveilla, il trouva sous son oreiller tout ce que lui avait dit l'enfant, puis il partit pour la montagne. Il rencontra la rivière et la suivit jusqu'à sa source. Il regarda et vit la vierge auprès d'un lac ; elle était en train d'enfiler les rayons du soleil pour en broder une toile faite avec des cheveux de jeunes gens. Dès qu'il la vit, il la salua ; elle se leva et lui demanda :

— D'où viens-tu, inconnu ?

Il ne répondit rien.

Elle lui demanda de nouveau :

— Qui es-tu? Pourquoi es-tu venu :

Elle lui fit encore bien d'autres questions ; il resta silencieux comme une pierre, indiquant seulement par gestes qu'il était muet et qu'il cherchait du secours. Elle lui dit de s'asseoir auprès d'elle, et dès qu'il fût assis, elle lui tendit sa tête ; il se mit à chercher, et dès qu'il eut trouvé le cheveu rouge, il l'arracha et se sauva en courant de toutes ses forces. Elle s'en aperçut et se mit à courir après

[1] Fonssagrives.

lui. Et lui, dès qu'il vit qu'elle allait l'atteindre, il jeta sur le chemin le mouchoir brodé, ainsi qu'on le lui avait dit : elle le ramassa, s'arrêta pour l'admirer. Pendant ce temps-là, il gagnait l'avance. La vierge ceignit le mouchoir autour de ses reins et se remit à courir. Quand il vit qu'elle allait l'attraper, il jeta le corail rouge : elle s'arrêta de nouveau à regarder le corail, et pendant ce temps-là il gagna encore sur elle un bon bout de chemin.

La vierge se mit en colère, jeta mouchoir et corail, et se remit à courir. Quand il vit de nouveau qu'elle allait l'attraper, il jeta le miroir. Elle n'en avait jamais vu ; elle le ramassa, et quand elle se vit dedans, elle crut que c'était une autre femme ; pendant qu'elle se regardait, l'homme s'enfuyait toujours, si bien qu'elle ne put le rattraper. Alors elle revint sur ses pas, et l'homme rentra chez lui sain et sauf et joyeux. Arrivé chez lui, il montra à sa femme le cheveu rouge et lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Elle se mit à le gronder et à se moquer de lui ; mais il ne l'écouta pas et s'en alla à la ville pour vendre son cheveu. Toute espèce de gens et de marchands se rassemblèrent autour de lui : l'un offrait un ducat, l'autre deux, toujours en augmentant, si bien qu'on arriva bientôt à des centaines de ducats. L'empereur entendit lui-même parler de ce cheveu, appela l'homme, et lui offrit mille ducats de son cheveu ; il le lui vendit. Qu'était-ce donc que ce cheveu? L'empereur le coupa dans sa longueur, du haut en bas, et y lut beaucoup de choses importantes qui s'étaient passées dans les temps anciens, depuis le commencement du monde.

Ainsi notre homme devint riche, et il put faire vivre sa femme et ses enfants.

Or, cet enfant qu'il avait vu en songe était un ange envoyé par le Seigneur Dieu, qui avait voulu secourir ce pauvre homme et découvrir des mystères qui n'avaient pas encore été révélés jusqu'alors.

ÉPASNACTUS, CHEF GAULOIS.

Lorsque Alésia eut succombé et que le grand cœur de Vercingétorix eut cessé de battre, les Romains purent croire que la lutte était finie et que cette fois la Gaule était à eux. Il y eut, en effet, dans le pays un grand abattement : les lâches se jetèrent aux pieds du vainqueur, les prudents capitulèrent et se firent accorder de bonnes conditions ; mais il y eut aussi des âmes héroïques, où régnèrent jusqu'au bout la haine de Rome et l'amour de la liberté.

Le vainqueur lui-même, avec une sorte de dédaigneuse impartialité, nous a conservé les noms de deux de ces « rebelles », comme il lui plaît de les appeler. Ce sont des noms à retenir : l'un s'appelait Drapès et l'autre Luctérius. Il y a au huitième livre de la *Guerre des Gaules* un quarante-quatrième chapitre qui est à lire et à méditer. Le continuateur des Commentaires de César y déclare que César se fatigue de ces rébellions continuelles ; qu'il ne lui plaît pas de voir le succès de ses plans compromis par ces bandits qui osent défendre leur pays. Jusqu'ici il a usé de clémence, maintenant il sera « sévère. » Quiconque sera pris les armes à la main aura la vie sauve (voilà pour la clémence), mais on lui coupera le poing (voilà pour la sévérité). On espère que ces mesures produiront le meilleur effet.

Drapès et Luctérius, cependant, résistent à outrance ; il soulèvent les tribus et arment les villes ; battus, ils recommencent, sans jamais se lasser. Mais quoi? ils n'ont que leur bon droit et leur héroïsme, les Romains ont la force. Drapès, pris par le lieutenant Caninius, se laisse mourir de faim. « Peut-être, dit le continuateur des Commentaires, fut-il poussé à cette résolution extrême par la douleur et l'indignation de se voir enchaîné ; peut-être, ajoute l'auteur en ennemi peu généreux, eut-il peur d'un supplice plus terrible. »

Quant à Luctérius, après avoir erré de cachette en cachette, n'osant se fier trop longtemps au même hôte, « car il sentait combien César devait lui en vouloir », il finit par tomber entre les mains d'Épasnactus.

Qu'était-ce donc que cet Épasnactus? C'était un chef gaulois, c'était un Arverne, par conséquent de la même tribu que l'héroïque Vercingétorix. Mais c'était en même

Cabinet des médailles ; Collection de Luynes. — Médaille d'Épasnactus, chef gaulois.

temps ce qu'on appelle un homme habile, un de ces fins politiques qui savent qu'il faut, autant que possible, se mettre du côté du vainqueur : il eut l'infamie de livrer Luctérius aux Romains. Pour flétrir l'action de ce traître, il suffit de traduire les éloges que lui inflige le vainqueur : « C'était un Arverne, grand ami du peuple romain ; aussi, *sans la moindre hésitation*, il livra Luctérius *garrotté* à César. »

UNE CONTRADICTION.

On raconte qu'un boucher, en plein travail dans l'égorgeoir, s'aperçut, pendant qu'il faisait un mouton, — *faire* veut dire *tuer* en argot de boucherie, — s'aperçut, dis-je, qu'un agneau couché sur le pavé et destiné au sacrifice poussait un bêlement plaintif, et, de son regard timidement quémandeur, étonné de souffrir, il implorait un secours. Poussé par un de ces mouvements de la charité que n'éteint jamais chez l'homme même l'habitude d'une profession meurtrière, soudain le boucher interrompit sa sanglante besogne, se pencha vers l'agneau, et reconnut que le pauvre animal, jeté brutalement à la volée, s'était cassé une jambe en tombant sur le sol.

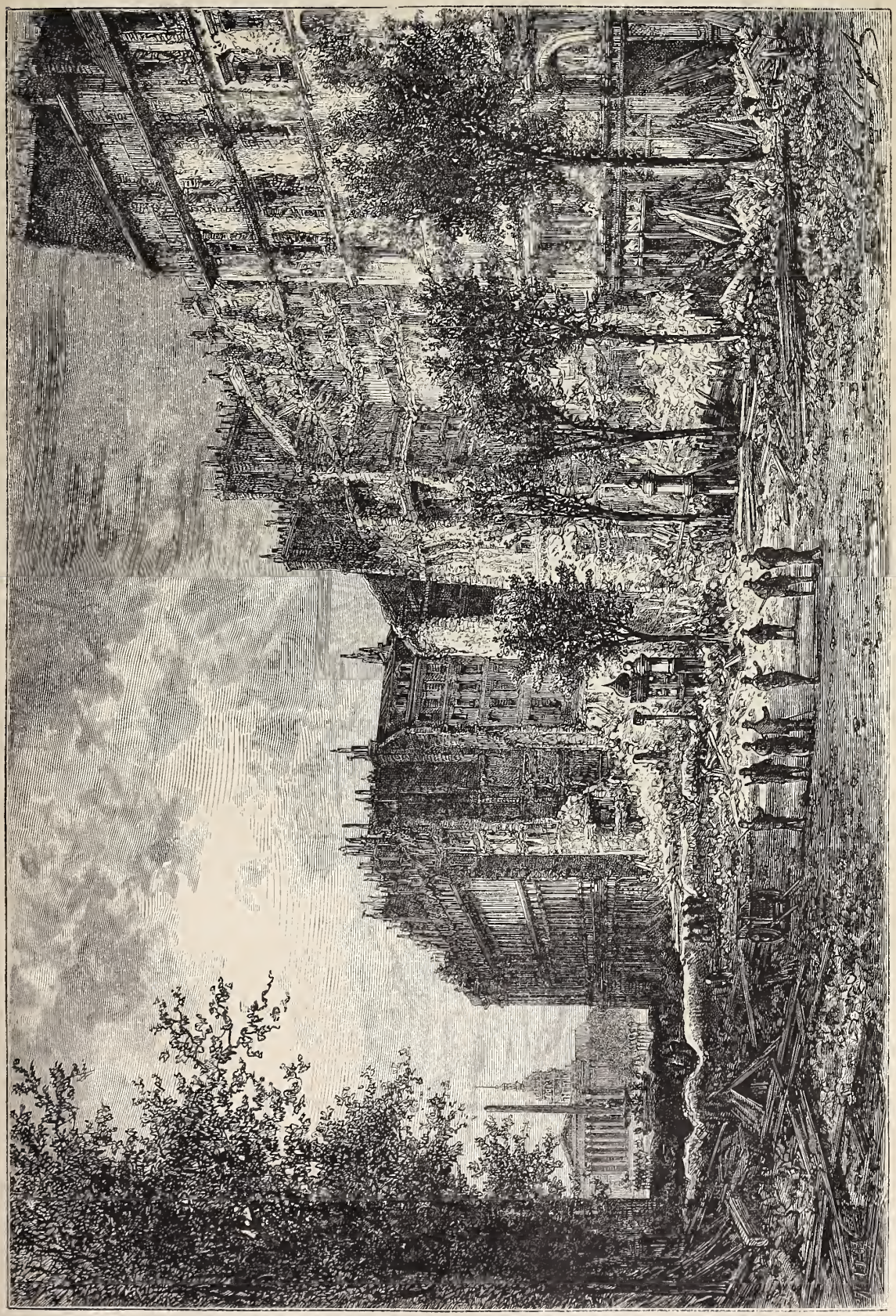
Le boucher allait-il mettre fin à la souffrance du blessé en le couchant plus tôt qu'à son tour sur la claie où l'on étend ceux qui doivent mourir? Non, l'instinct humain, — ne disons pas le caprice, — l'inspira mieux. Il interrogea, palpa et pansa le membre intéressé, puis il fit au patient une épaisse et moelleuse litière, et quand il l'eut bien soigneusement mis à l'abri de tout contact douloureux, il reprit le couteau et retourna compléter son nombre voulu de victimes. Ceux qui racontent ce fait, d'ailleurs très-vraisemblable, ajoutent qu'on vit longtemps dans la boutique du boucher un gros mouton légèrement boiteux aller, venir en liberté, et répondre, comme le ferait un chien, à la voix de son maître.

Entre le sauveur de l'agneau et l'un des incendiaires de la rue Royale, il y aurait profanation, sacrilége à vouloir faire ressortir l'apparence d'un rapprochement. Cependant, suivant les *on dit*, voici ce qui se serait passé :

Parmi les chefs des bandes de brûleurs de Paris, il y en eut un qui suspendit un moment le sinistre travail de ses complices pour répondre humainement à un cri de détresse. Une vieille dame paralytique était restée seule, au dernier étage d'une maison d'où tous les habitants avaient reçu l'ordre de sortir à l'instant, sous peine de périr par le feu. Déjà les pompes incendiaires envoyaient des jets de

pétrole jusque sur les toits de la maison, déjà menacée par la flamme qui dévorait les habitations voisines, quand ce cri : « Il y a une paralytique là-haut ! » domine les vociférations des forcenés qui s'excitent à l'obéissance de ce commandement atroce : « Faites flamber. »

Le chef, ému de la clameur, donne aussitôt l'ordre de



Mai 1871. — Ruines de la rue Royale. — Dessin de H. Clerget.

cesser la manœuvre des pompes et de ne point jeter encore contre les murs les torches enflammées qui vont en un instant faire de cette maison une immense fournaise ; on ne l'écoute pas. Il réclame des sauveteurs pour la paralytique ; on le raille et on murmure ; il s'anime à sa pensée d'une bonne action, et ne demande plus aux incendiaires que de lui laisser le temps d'aller la chercher lui-même ; ce temps, on le lui refuse, on le menace ; qu'importe ? il s'élance

dans la maison, gravit rapidement les cinq étages, et trouve la vieille dame assise dans sa chaise longue d'où elle est incapable de bouger sans un secours étranger. Il l'enlève dans ses bras, la descend jusque dans la rue, et, quand il l'a déposée sur la chaussée, au milieu d'un groupe de voisins qui vont la protéger, il revient à son poste de commandant, et répète l'ordre de destruction : « Faites flamber. »

Souhaitons que cette histoire soit vraie; un mouvement généreux n'atténue pas les crimes d'un coupable, il montre seulement qu'il est un point par lequel la nature la plus perverse se rattache à l'humanité.

C'est à quelques pas de là, dans l'incendie de la maison du numéro 422 de la rue Saint-Honoré, que fut consumée une précieuse collection de tableaux de notre illustre peintre Decamps.

UN REMÈDE ARABE POUR FAIRE PASSER LE MAL DE TÊTE.

A l'époque où Frédéric Caillaud se rendit à Méroë, c'est-à-dire en l'année 1819, il avait pris un guide pour le conduire à l'île de Sâys; il s'aperçut que cet homme ne connaissait pas le chemin des autres localités où il voulait se rendre; il le récompensa des services qu'il en avait reçus et il le congédia. « Je le quittai avec d'autant moins de regret, qu'il souffrait d'une tumeur et de maux de tête continuels; cependant je voulus essayer de le guérir, mais il me dit que ses compagnons avaient des remèdes très-sûrs. Il fit venir un Arabe, à qui il remit un rasoir : le malade resta debout, tandis que l'autre, agenouillé, lui donnait d'une main légère de petits coups de rasoir sur les jambes; cette saignée était toutefois assez douloureuse. Il se fit ensuite percer le haut du nez, et il y introduisit une ficelle qu'il faisait aller et venir assez souvent, moyen qui ne me parût guère propre à produire le résultat qu'on en attendait. Il me dit que si ces remèdes n'opéraient pas, il aurait recours à la brûlure à l'aide du fer rouge. » (1)

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

I. — LES PASSAGERS.

Un grand mouvement régnait à bord de la *Cybèle*, on embarquait les derniers colis des passagers. Plus émus de récents adieux que préoccupés des soins de leur installation, et l'esprit attristé par la pensée de quitter la patrie, ceux de qui l'absence était fixée à long terme, quelque heureuses que fussent les chances de la traversée, et ceux qui partaient pour ne plus revenir, se pressaient sur le pont, adressant des signes affectueux aux amis et même aux inconnus témoins de leur départ, en même temps que du regard ils embrassaient la côte de France qui bientôt allait disparaître.

Toutes les conditions sociales avaient des représentants parmi les voyageurs. Trois d'entre eux se connaissaient déjà et formaient un groupe. Le premier, M. Aubersac, riche manufacturier, que de graves intérêts appelaient en Australie, s'était souvent rencontré avec André Kernel, jeune artiste dont les premiers ouvrages, justement remarqués, étaient la promesse d'un brillant avenir. Un sentiment de curiosité facile à comprendre poussait celui-ci à explorer les sauvages solitudes situées bien au delà de notre vieux monde. L'existence de ces lointains parages, révélée à l'Europe en 1774, ne fut, pendant le demi-siècle qui suivit le deuxième voyage de Cook, vérifiée que par deux illustres navigateurs : d'Entrecasteaux en 1792, et Dumont d'Urville en 1827.

Le troisième de ces passagers qu'unissait un à peu près d'intimité se nommait Thomas Candeil. Il se promettait, en entreprenant ce long et hasardeux voyage, d'étudier en détail les rouages administratifs des établissements en voie de formation dans les cités naissantes des grands centres de l'Océanie. Thomas Candeil n'avait ici-bas d'autre situation que celle des gens qui, pour avoir l'air d'être quelque chose, s'attribuent la qualification vague d'administrateur. Administrateur de quoi? Le personnage en question eût été peut-être fort embarrassé de le préciser, car pour le moment il n'administrait rien, pas même sa fortune, laquelle était engagée dans les spéculations administratives d'une filature de chanvre et de lin, compliquée d'essais sur les orties blanches. Il se rendait d'abord à Melbourne, capitale de l'Australie heureuse, afin de s'instruire complétement des voies et moyens de l'administration gouvernementale et particulière d'une vaste contrée où la civilisation est venue établir et faire triompher sa suprématie sur la domination sauvage. De là, Thomas Candeil avait résolu d'aller à la découverte dans toutes les îles de l'archipel de la mer de Corail, et de s'y transformer, au profit des peuplades condamnées à croupir dans l'ignorance native, en civilisateur de ce monde nouveau.

Quoique mus par des intentions différentes, Aubersac, André Kernel et Thomas Candeil avaient cependant un but commun qui suffisait pour les rapprocher au moins pendant la traversée. En sa qualité de méridional, Aubersac aimait naturellement à parler, et d'autant plus, d'ailleurs, qu'il parlait avec une grande facilité d'élocution. A cette heure, où il cherchait à s'étourdir à force de paroles, il éprouvait au fond de l'âme un vif regret dont ne pouvait le distraire son abondant et agréable verbiage. Il laissait en France sa femme et deux jeunes enfants. Quant à André Kernel, il venait de dire adieu à sa mère; cette douleur, la première qui eût encore traversé son âme enthousiaste, y laissait une plaie vive dont l'angoisse devait longtemps se faire sentir. Il écoutait donc Aubersac, mais seulement comme le rêveur en peine prête l'oreille au clapotis de l'eau que la roue du moulin fait bruire et écumer sous les coups répétés de ses ailerons mobiles. Thomas Candeil, toujours solennel, parlait moins qu'Aubersac; il se contentait de jeter de temps en temps dans l'entretien un mot ronflant qui avait la prétention d'être profond; un mot administratif, pour tout dire.

Non loin de ce groupe, un jeune homme de vingt-cinq ans environ, pâle, à l'œil noir, bistré par les veilles, à la bouche sérieuse, mais marquée au coin de la bienveillance, aux longs cheveux naturellement bouclés, se tenait isolé, appuyé au bastingage du navire. Un vieux livre, dont l'usage constant avait usé les angles, était passé dans sa ceinture noire. Ce voyageur se nommait Marc de Rieux. Il partait pour aller évangéliser et rendre ainsi à leur dignité d'hommes ces enfants de la famille humaine, que la Providence a placés aux limites du monde pour nous enseigner jusqu'où la charité doit s'étendre. Trois jours auparavant, dans une cérémonie touchante, Marc de Rieux avait été sacré pour le martyre à la chapelle des Missions étrangères. Ce jeune et vaillant soldat du Christ possédait une âme ardente pour la foi et tendre pour les misères de l'humanité. Sévère envers lui-même, il n'avait pour les autres que mansuétude et miséricorde. Aubersac, en l'apercevant à bord, regarda avec une sorte de dédain ce passager, à qui il n'accordait point de place dans la seule classe qu'il estimât parce qu'il en faisait partie, la classe des *utilitaires*. Thomas Candeil le salua, assez légèrement il est vrai, mais il le salua, par cette seule raison

(1) *Voyage à Méroë et au fleuve Blanc*, t. Ier, p. 360.

qu'il voulait bien convenir que l'élément chrétien est un des rouages actifs de l'administration des sociétés modernes. Quant à André Kernel, dont une mère pieuse avait formé le cœur et guidé la jeunesse, il s'inclina respectueusement devant ce prêtre, son frère par l'âge, son égal par l'intelligence, son supérieur et son maître par le dévouement.

Un autre passager était assis sur un banc, le visage plongé dans une brochure, car il était myope au suprême degré. Celui-ci avait nom Anacharsis Bridois. C'était un de ces savants qui naissent âgés de cinquante ans. Poursuivant des études géo-archéo-anthropologiques, il allait demander à ce monde, signalé seulement depuis moins d'un siècle, et qui ne nous est guère connu que depuis hier, à quelle date il remonte, comment il s'est formé, de quelle race étaient ses premiers habitants, et quels vestiges des temps anciens son sol inexploré garde enfouis sous la poussière des siècles.

Ajoutez à ces divers personnages une pauvre fille, sous-maîtresse dans un pensionnat de Paris, exportée en Australie pour y faire l'éducation d'un trio de miss blondes et pâles; notez en outre, pour mémoire, quelques voyageurs insignifiants, et vous connaîtrez la liste des passagers de la *Cybèle*, quant à ce qui concerne l'arrière de ce navire.

A l'avant, groupés en cercle, se tenaient deux ménages alsaciens, chassés de leur pays par la misère ; mais, courageux comme le sont généralement les enfants de cette noble terre, ils essaimaient au loin afin d'y trouver le pain qui leur manquait.

Ces deux familles se composaient, l'une, de son chef, Fritz Schaffausen, de sa femme Lisbeth, et de deux petites filles de onze et douze ans, Christine et Roschen ; l'autre, des époux Karl et Gretchen Pfeunig, et de Ludwig, petit garçon de sept ans, le plus ravissant enfant qu'il fût possible de voir. Son visage rose, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, le faisaient ressembler à l'un des plus jolis anges de la Vierge de Dresde, celui qui, les bras croisés, lève son front charmant vers l'image admirable et sereine.

Ces deux familles, parties ensemble du même village, parlant la même langue et ayant subi les mêmes épreuves, restaient blotties dans le même angle du navire. Les enfants souriaient aux matelots, s'émerveillaient de l'agilité des mousses, du nombre des cordages flottants, de la manœuvre des voiles ; ils trouvaient un sujet de distraction et de joie dans ce mouvement et ce bruit ; aucun d'eux ne regrettait la pauvre maison où il était né, où il avait grandi et où l'ingénieuse prévoyance maternelle leur avait laissé ignorer qu'on y pouvait souffrir. Leur esprit n'embrassait pas assez fortement l'avenir pour se préoccuper de la poignante douleur cachée dans ce mot, « l'exil. » Mais Fritz Schaffausen et Karl Pfeunig, qui avaient l'expérience de la vie et qui rejetaient derrière eux le lourd fardeau de toutes les misères du pauvre, attachaient un œil morne sur la côte qui allait, de moment en moment, s'abaisser de plus en plus à l'horizon, et chacun à part soi se demandait s'il lui serait donné de la saluer encore.

Lisbeth et Gretchen s'accommodaient du présent sans reporter leur pensée en arrière ou lui faire devancer l'avenir. La femme possède en elle de si grands trésors de tendresse, que dès qu'elle réunit autour d'elle les objets de son affection rien ne lui manque plus. L'ensemble de sa famille est une limite où s'arrête son regard ; en dehors du mari et des enfants, elle ne voit plus rien. Son cercle est tracé, non point fatal comme celui de Popilius, mais étroit et sacré autant qu'il est cher. Pour elle, la patrie c'est son foyer. Or, il suffisait à Lisbeth de s'appuyer sur Fritz, comme à Gretchen sur Karl ; maris et enfants étaient là, le reste regardait la Providence.

Pour ces deux ménages, la traversée devait être rude. La faible somme dont ils pouvaient disposer leur permettait seulement de payer, outre leur place à bord, une ration d'eau et de biscuit ; il gardaient, pour surcroît, quelques maigres provisions. Mais qu'importe? la race alsacienne est robuste et sobre ; ajoutons que sur ce dernier point Fritz Schaffausen et Karl Pfeunig auraient pu servir de modèles à leurs compatriotes.

Les matelots, sentant fraîchir le vent et monter la marée, se disposèrent au départ; le capitaine surveillait les derniers préparatifs. Enfin ordre fut donné de lever l'ancre, et la *Cybèle*, se balançant coquettement sur ses hanches, fila bientôt, hardie et légère, sur les vagues bondissantes et toutes blanches d'écume. Quelques matelots agitèrent leurs chapeaux, Karl et Fritz se signèrent gravement, la jeune institutrice mit son mouchoir sur ses yeux ; elle se sentait, à partir de cette heure, doublement orpheline. Anacharsis Bridois, tout entier à sa brochure qui prétendait résoudre une de ces questions scientifiques à jamais insolubles, ne s'aperçut pas que l'ancre dérapait, que les voiles s'enflaient, et que la *Cybèle*, semblable à une mouette, ouvrait son envergure de toile et courait librement sur la mer aplanie.

L'abbé Marc n'avait pas cessé de regarder la flèche dorée émergeant des clartés rouges du couchant. Quant au jeune artiste, ému par la beauté du spectacle qui s'offrait à lui pour la première fois, il se laissait envahir par le sentiment d'une ardente et religieuse admiration.

Les matelots passaient et repassaient, s'adressant des mots brefs, se transmettant des ordres. Les mousses grimpaient comme des écureuils dans les cordages. Le navire existait pleinement de cette vie qui lui est propre, vie singulièrement active et mystérieuse, dans laquelle le danger se mêle à la grâce et l'épouvante au charme de la poésie. Aussitôt qu'on a mis le pied sur un navire, on se sent impressionné, saisi, dominé par cette machine intelligente qui vous porte, soumise et légère, aussi loin que tendent vos désirs. Chacun des passagers subit, à des degrés différents, l'impression profonde du départ. L'abbé Marc et André Kernel quittèrent le pont les derniers ; depuis longtemps l'administrateur Candeil et l'industriel Aubersac dormaient dans leurs cadres quand le prêtre et l'artiste se souhaitèrent la bonne nuit.

Les passagers avaient à peine entrevu le capitaine Pradère, les nécessités du service l'ayant retenu tantôt sur le pont, tantôt dans sa cabine avec le second. Ce ne fut qu'à l'heure du déjeuner qu'ils purent échanger quelques mots avec lui. Lorsque la cloche sonna, tout le monde se trouvait, comme la veille, groupé à l'arrière. Angélie Morel, l'institutrice, travaillait à une tapisserie. Marc de Rieux, le jeune missionnaire, se promenait sur le pont; Kernel lisait, Aubersac alignait des chiffres, et Thomas Candeil s'émerveillait de la façon dont le capitaine Pradère administrait la *Cybèle*. Quand il s'agit de descendre au salon, Kernel s'approcha de la jeune fille et lui offrit son bras. Elle hésita un moment, rougit, puis posa légèrement le bout de ses doigts sur le bras de l'artiste. Ce secours ne lui fut pas inutile, car le double mouvement du navire ne lui était pas encore assez familier pour qu'elle pût assurer son pas en descendant les marches vacillantes du petit escalier.

Le déjeuner fut gai, grâce à l'expansion communicative d'André Kernel et à la bonne humeur du capitaine. Le second, qui n'avait pas encore pardonné aux examinateurs, juges de son mérite, de ne point l'avoir reçu capitaine, faisait une assez maussade figure. Anacharsis Bridois, distrait comme un savant, oubliait de se servir ou se servait trop bien, versait à côté de son verre, ou, encore, ren-

versait la salière dans son assiette. Aubersac parlait ivoire, coton, vanille, café, avec le capitaine. Kernel s'enquérait des moyens les plus faciles pour se diriger de Melbourne ou de Sidney vers la Nouvelle-Calédonie et à l'île récemment découverte de Loyalty. Pendant les traversées, l'heure du repas est toujours impatiemment attendue. Dans les rencontres inévitables de chaque jour, cette heure ramène les causeries vives, les récits plaisants, les histoires dramatiques et touchantes. L'amitié naît vite entre gens qui habitent en commun d'étroits espaces, elle devient aisément confiante. Au bout de quarante-huit heures, tous les passagers se connaissent, et, dussent-ils se séparer pour toujours, jamais ils ne s'oublieront. L'existence, confondue sur quelques planches abandonnées à la merci des vagues, se soude, pour ainsi dire, dans une même communauté de dangers. Les concessions deviennent toutes naturelles, les angles s'adoucissent. Chacun prend à tâche d'apporter dans le petit cercle sa part de bienveillance et d'esprit. L'abbé Marc, dont le négociant et l'administrateur craignaient la sévère austérité, se montra si doucement indulgent, si profondément instruit, qu'Anacharsis Bridois lui-même le rechercha pour discuter avec lui quelques points d'archéologie, et André Kernel afin de s'entretenir d'esthétique.

La suite à la prochaine livraison.

DAMIAN FORMENT,

ARCHITECTE ET STATUAIRE ESPAGNOL.

Le nom de ce grand artiste est à peu près inconnu en France, et la réputation de ses œuvres magistrales n'a guère franchi les limites de l'ancien royaume d'Aragon, car le savant Carderera affirme qu'il ne vint jamais en Castille. On ignore l'époque de sa naissance, mais on sait qu'il était Valencien, et que si sa carrière, qui paraît avoir été très-limitée, le fixa durant sa vie à Huesca, son séjour de prédilection, il alla étudier les principes de son art à Florence. On lui donne pour maître Donatello, mais Cean Bermudez fait observer avec raison que ce grand artiste étant mort en 1466, il n'est guère probable que notre jeune Valencien ait pu recevoir directement ses leçons. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étudia ses œuvres avec amour et qu'il reçut au moins de ses élèves les traditions de son enseignement.

Le jeune Damian Forment était parti de son pays imbu des idées de l'école qu'on pouvait appeler l'école gothique pure. Arrivé en Italie, et en présence des chefs-d'œuvre qui commençaient à naître sous le ciseau des Rosellini, des Michelozzi, des Nani, des Antonio de Bianchi, et de tant d'autres, il changea résolûment sa manière et s'attacha aux principes de Michel-Ange et à ceux du maître dont on l'a proclamé l'élève.

Il faut que, durant son séjour en Italie, sa réputation de statuaire habile se fût singulièrement accrue; car dès son retour en Espagne, au mois de mars 1511, le chapitre de la cathédrale del Pilar de Saragosse n'hésita pas à lui confier un ouvrage important en y appliquant une somme considérable. Dans l'acte qui lui alloue 1 200 ducats d'or, il est qualifié, du reste, du titre d'*imagier*, dont se contentaient les plus grands statuaires, et aux beaux ducats qui doivent lui être payés bien trébuchants, comme on disait alors, se joignent cinquante mesures de froment (*cahiz*) dont chacune équivaut à la charge d'un mulet.

Ce grand travail, où l'albâtre fut surtout employé et qui se distingue par la multiplicité des figures, consacrées presque toutes à la glorification de la Vierge, ayant satisfait le cabildo de Saragosse, Damian Forment put accepter, en 1520, les conditions magnifiques qui lui furent faites pour orner le maître-autel de la cathédrale de Huesca, dont l'architecture appartient au style gothique. Il se rendit, en 1520, dans cette antique cité qu'il ne devait plus quitter, et il y accomplit son œuvre. C'est le maître-autel de Huesca et son retable que l'on cite, en Espagne, lorsqu'on veut donner une idée du talent puissant et varié de son auteur. La Passion du Christ y est représentée dans toutes ses phases; et cet ouvrage grandiose ne fut terminé qu'en l'année 1533. L'habile artiste mourut au moment où Charles-Quint le pressait de finir son travail, et destinait un champ plus vaste à son génie.

L'un de ses admirateurs passionnés, Giuseppe Martinez, prétend que dans l'œuvre de Huesca Forment changea sa manière et adopta celle du Berruguete, qui précédemment avait travaillé à l'ornementation de cette cathédrale : la chose est possible; toutefois, il est à remarquer que Valentin Carderera n'en dit mot dans son article consacré à l'illustre statuaire [1].

Damian Forment eut auprès de lui de nombreux élèves qu'attiraient à ses leçons la douceur de son caractère et l'élévation de son enseignement. Il y avait, dit-on, quelque chose de fraternel dans la façon dont il introduisait

Damian Forment. — D'après un médaillon de la cathédrale de Huesca.

en Espagne les leçons d'un goût délicat qu'il avait été puiser en Italie, et la grande fortune qu'il s'était acquise lui permettait parfois d'élever un monument à ceux de ses élèves dont il avait remarqué les qualités naissantes. — On lit sur la tombe qu'il éleva à la mémoire de Pedro Menyosio : « Je donne ce que je puis donner, des larmes et une pierre ! »

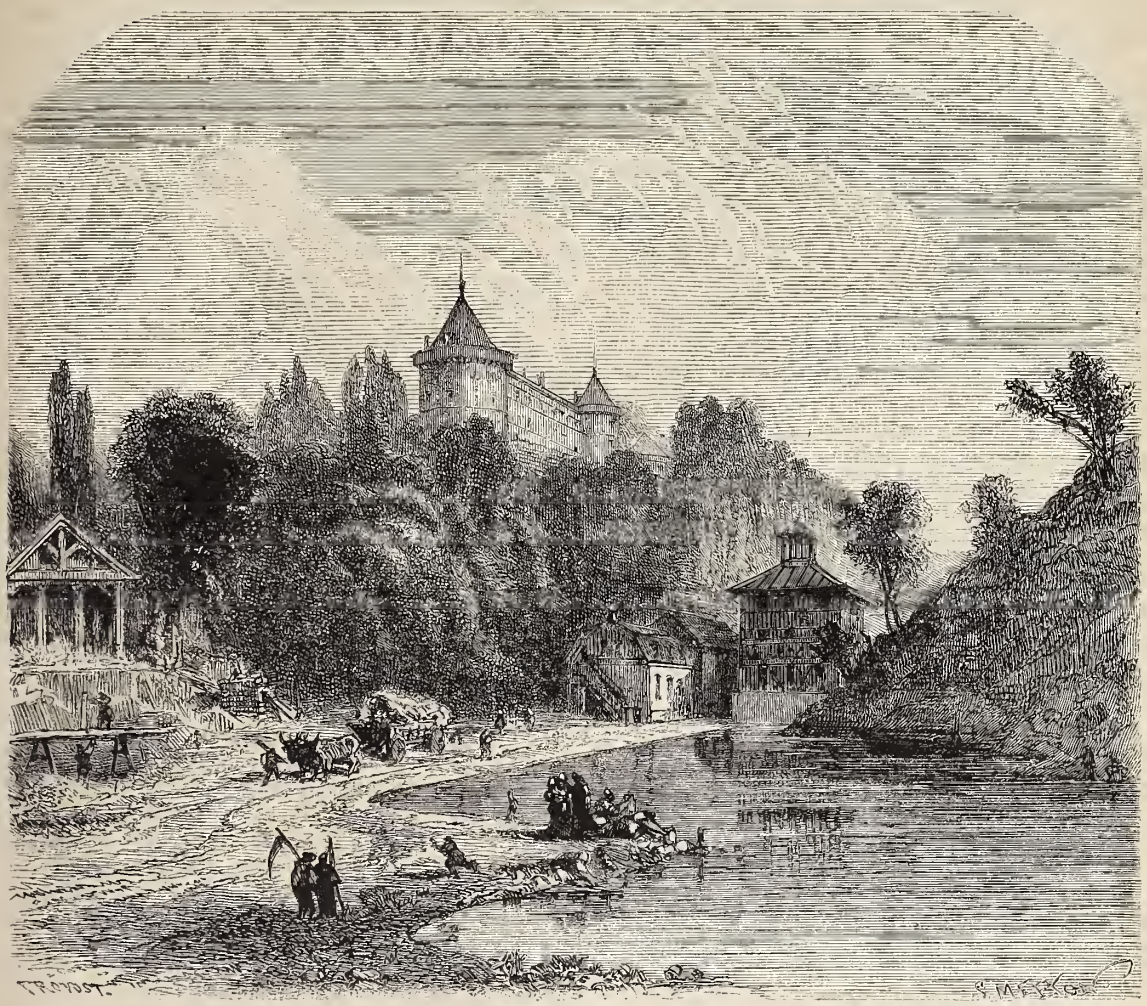
Émerveillé et touché à la fois de l'œuvre que le jeune statuaire lui léguait en mourant, le cabildo de la cathédrale de Huesca ne voulut pas qu'il eût d'autre mausolée que la magnifique église dont son chef-d'œuvre occupait le lieu le plus auguste. Son médaillon, élégamment entouré de fleurs et de fruits, fut placé au bas du retable qu'il avait composé, et c'est celui dont nous offrons une reproduction. Valentin Carderera suppose que l'artiste est enterré non loin de la sacristie.

[1] *El Renacimiento*, 1847, p. 50.

PAYSAGE AUX ENVIRONS DE CHASTELLUX

EN MORVAN.

Voy. t. III, 1835, p. 50; — t. XVII, 1849, p. 169; — t. XX, 1852, p. 25.



Paysage du Morvan. — Château de Chastellux. — Dessin de Provost.

Le Morvan, pays montagneux, à cheval sur les départements de l'Yonne, de la Nièvre et de Saône-et-Loire, a été jusqu'à nos jours à peu près inaccessible et peu connu. Les sites y sont accidentés; les montagnes granitiques, couvertes de bois séculaires, s'élèvent insensiblement à partir de la jolie ville d'Avallon, et prolongent leurs rameaux d'un coté, à gauche, vers Autun, et de l'autre, à droite, par Chastellux, vers Lormes et Château-Chinon.

Mais voici que le chemin de fer de Paris à Nevers par Auxerre et Clamecy jette une de ses branches latérales vers Avallon, qui va être dans quelques mois à cinq heures de Paris. Alors le voyage du Morvan se fera comme une partie de plaisir. On y viendra voir une Suisse en miniature.

Si nous nous arrêtons seulement aux abords du pays, nous y trouverons le cours si joli de la rivière du Cousin, à Avallon et en descendant jusqu'à Pontaubert; puis Vezelay et sa vaste basilique romaine; le nouveau monastère bénédictin de la Pierre-qui-Vire, perdu au milieu des forêts; et, à moins de douze kilomètres d'Avallon, le vieux manoir féodal de Chastellux.

Mais quelles surprises attendraient les touristes plus hardis à Lormes, au Mont-Beuvray, le Bibracte des Éduens, à Château-Chinon, appelée la capitale du Morvan, et à la cité romaine d'Autun, la sœur de Rome, qui a conservé encore les débris de ses temples et de ses beaux arcs de triomphe. Toutefois, revenons à Chastellux.

L'aspect que présentent les environs du château de Chastellux, et que rend si exactement notre dessin, est plein de charme. Ici c'est la rivière de Cure, au cours sinueux, arrêté souvent par d'énormes rochers au travers desquels se précipitent les flots écumeux avec un bruit sourd et solennel. Au fond du paysage, on voit un moulin; puis sur les flancs de la montagne s'élèvent des bois touffus, du milieu desquels émerge le château aux tours crénelées et couronnées de toits pointus.

Les populations qui habitent le pays du Morvan ont un caractère particulier que la civilisation moderne n'a encore guère entamé. Le *Morvandiau*, comme on appelle l'indigène, est de haute taille; son costume gris ou bleu, ses sabots, son large chapeau noir, tout cet ensemble le fait reconnaître dans les villes où il va trafiquer, en conduisant son long chariot primitif traîné par deux grands bœufs roux, et chargé de bois, de foin ou de blé noir.

Le château de Chastellux s'élève sur l'un des premiers contre-forts des monts du Morvan, du côté qui regarde Avallon. Ce manoir, jadis forteresse, a joué un rôle important dans le moyen âge. Il était un avant-poste des

frontières bourguignonnes. Dès le douzième siècle, ses seigneurs étaient connus, et l'une de leurs descendantes porta, au quatorzième, la terre de Chastellux dans la maison illustre des Montréal et dans la branche des Beauvoir, d'où les Chastellux de ce temps et ceux du siècle suivant s'appelèrent Beauvoir-Chastellux. Depuis cette époque, la famille de Beauvoir a toujours possédé et habité Chastellux, et les générations de mâle en mâle s'y sont succédé sans interruption. L'aîné des quatre frères, le comte Henri de Chastellux, possesseur actuel du château, a recueilli patiemment, avec beaucoup d'érudition, et publié en 1869, tous les faits concernant l'histoire de sa famille [1], en remontant à la souche des Montréal du onzième siècle. Il nous a appris combien de ses ancêtres avaient été aux croisades; combien avaient payé l'impôt du sang, c'est-à-dire avaient été tués ou blessés au service de la France dans les grandes charges de capitaines et d'officiers généraux, de gouverneurs de places fortes, au milieu des batailles et des siéges où ils ont vigoureusement combattu.

Les guerres du seizième et du dix-septième siècle surtout nous montrent les Chastellux sous un beau jour militaire. On compte dans cette période douze des leurs tués dans les combats à la tête de leurs troupes. D'autres Chastellux ont occupé des fonctions civiles importantes à la cour, auprès des rois, qui, particulièrement au dix-huitième siècle, les attachèrent intimement à leur personne.

Le château de Chastellux a été restauré par le comte César-Laurent de Chastellux, après son retour de l'émigration. Il renferme dans la salle des gardes une frise ornée des écussons des illustres familles auxquelles ses possesseurs successifs se sont alliés, et parmi lesquelles on remarque, pour ne citer que celles des temps modernes, les Clermont, les Vogué, les Lur-Saluce, les Durfort de Duras.

Les Chastellux sont très-populaires dans l'Avallonnais, qu'ils ont toujours habité et dont ils ont souvent servi les intérêts. La dernière et si malheureuse guerre a vu encore un Chastellux au nombre des volontaires engagés dans la garde mobile de l'Yonne, et il n'avait pas dégénéré du courage de ses aïeux.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142.

II. — LE PASSE-TEMPS DE LA TRAVERSÉE.

Jamais voyage ne s'annonça sous de plus heureux auspices; la mer était clémente et la marche rapide; le vaisseau, fin voilier, filait rapidement, comme disent les marins, « sur la mer jolie. » L'équipage, dévoué et bien commandé, accomplissait sa besogne avec entrain et courage. Les émigrants, tristes pendant les premiers jours, secouaient leur torpeur et tournaient, en espérance, leurs regards vers la côte nouvelle encore si loin d'eux. Les enfants s'amusaient, comme d'un spectacle chaque jour nouveau, des détails de la manœuvre et du mouvement du pont; tous les matelots les aimaient. Pendant les heures de liberté, les plus vieux, les plus bronzés par le soleil et l'eau, ceux-là qui comptaient quarante ans de navigation depuis leur baptême du tropique, s'approchaient de Fritz Schaffausen et de Karl Pfeunig, afin de leur parler de la patrie et des absents. Fils de l'Alsace, de la Gascogne ou de la Bretagne, tous se sentaient au cœur un double amour : celui de la vague bleue, qui perce et chante; celui de la famille, qui prie et pleure; et durant les moments de liberté chacun répétait l'*An hini goz* de l'Armorique, les *Esclaus* des pays basques et les refrains allemands harmonieux et doux.

Il arrivait souvent que les deux familles Pfeunig et Schaffausen se souvenaient d'un lied populaire; elles le disaient en chœur, les voix argentines des enfants dominant sur le ton aigu, les accents de Gretchen et de Lisbeth et les basses sonores de Fritz et de Karl. Angélie Morel prenait plaisir à entendre ces concerts entre mer et ciel. Lorsque les chants commençaient, la jeune institutrice quittait l'arrière de la *Cybèle* et s'approchait doucement de la partie du navire où les émigrants avaient coutume de se réunir. Elle y trouvait parfois Mouche-à-Miel, le mousse, pauvre petit Parisien né on ne savait où, recueilli près d'une borne, et, plus tard, confié à l'Océan, moins cruel pour lui que la mère qui l'avait délaissé. Puis, selon que le service le leur permettait, Carvaillou le contre-maître, Clovice le matelot, Rémoulade son frère, et le mélancolique Jean la Riolle, qui pleurait sans savoir pourquoi et ne voyait l'existence qu'à travers une trame faite de déceptions et de malheurs. Le plaisir que les passagers éprouvaient à entendre les émigrants ne contribua pas pour peu à l'amélioration de leur sort. La desserte de la table du capitaine leur fut envoyée, quelques bouteilles de vin leur arrivèrent de la part d'Aubersac et de Kernel. Enfin, comme le capitaine remarqua la prédilection d'Angélie pour Ludwig Pfeunig, il autorisa l'enfant à se promener partout et à devenir, quand cela lui plairait, un des hôtes de la tente des passagers. Attiré par les sourires et les caresses de Mlle Morel, Ludwig ne se fit pas longtemps prier; sa sauvagerie céda bientôt au pouvoir du bon accueil; au bout d'une semaine, il était le commensal familier du gaillard d'arrière. Loin de jalouser son bonheur, les filles de Lisbeth y applaudirent sincèrement; il rapportait toujours de là-bas quelque chiffon de soie, quelque bout de ruban pour elles. La faveur dont le petit Ludwig était l'objet ne le rendait, du reste, nullement orgueilleux; il en profitait seulement pour prier Angélie de lui apprendre des chansons enfantines et de lui enseigner à lire. L'abbé Marc était aussi un de ses meilleurs amis. La mine sérieuse d'Anacharsis Bridois l'effarouchait bien un peu; mais, la curiosité l'emportant sur la crainte, il osa se hasarder un jour à le prier de lui montrer les belles images de son gros livre d'histoire naturelle.

La grâce, l'enjouement, le charme de cette jeune et frêle créature rayonnaient à la fois sur le groupe des passagers et sur les rudes matelots. Jean la Riolle s'attendrissait jusqu'aux sanglots sur la destinée incertaine du petit émigrant, tout en lui montrant à nouer des bouts de filin. Mouche-à-Miel l'emmenait avec lui sur les échelles de corde; riant de ses terreurs, il l'encourageait, le soutenait, et Ludwig restait quelquefois des heures entières avec son ami, perché comme un oiseau, s'abandonnant au balancement imprimé par la brise à son siége flottant, le visage caressé par le vent qui soufflait dans la voile et le regard perdu dans les lointains bleus.

Si tous les passagers aimaient Ludwig, Angélie le chérissait plus que tous. Quand elle le faisait asseoir près d'elle et que, soulignant avec une patience maternelle les lettres de l'alphabet, elle lui donnait sa leçon de lecture, la jeune fille éprouvait parfois des mouvement de tendresse auxquels se mêlait une souffrance amère. En regardant ce front pur couronné de cheveux blonds, ces yeux lumineux comme le ciel dont ils avaient la couleur, elle se disait que jamais pour elle, triste émigrante aussi, la vie ne réserverait les douces et saintes joies de la famille. Gretchen, dans sa pauvreté, lui semblait riche, elle avait comme en-

[1] Auxerre, Perriquet, 1869, 1 vol. gros in-4°.

couragement et comme réconfort dans ses rudes épreuves l'appui de son mari, l'amour pour son enfant; mais Angélie, seule au monde, s'en allait vers l'inconnu pour gagner un salaire équivalent à celui d'une servante, et ainsi ne pouvait rien rêver pour l'avenir. Elle vieillirait, pauvre et isolée, au milieu des riches et des heureux; puis, quand son visage serait devenu trop sévère, son activité moins grande, on lui ferait comprendre que, ses soins étant désormais inutiles, l'âge lui ordonnait de se résigner au repos. Tout à fait seule alors en face d'elle-même, l'institutrice, parvenue à la vieillesse souffreteuse et morne, repasserait dans sa mémoire les phases diverses de sa vie; elle y trouverait comme jalons et comme souvenirs les noms des familles dans lesquelles elle était entrée sans joie et qui la congédièrent sans qu'elle y laissât un regret. Son existence, tracée invariablement à l'avance, était bien simple en vérité : enseigner à quelques jeunes filles le dessin, le français et la musique, c'était tout au plus ce qu'elles auraient la patience d'apprendre. Mais pour elle, il lui fallait savoir s'effacer à toute heure devant de grossiers parvenus, se heurter sans se plaindre contre d'absurdes orgueils, dissimuler son esprit, comprimer son cœur, et souffrir dans sa dignité offensée et dans sa délicatesse méconnue, sans oser pleurer jamais. Au bout de ce dur labeur, elle trouverait sans doute le pain nécessaire aux froides et dernières années de sa vie solitaire. Ainsi pour elle point de foyer de la famille bien à elle, point de mari affectueux, point d'enfants caressants. Sa pauvreté la cloîtrait pour toujours dans l'isolement; le célibat était pour Angélie une loi inexorable.

Son esprit droit, son éducation sérieuse, la préservaient des rêves romanesques. Élevée par une mère prudente, elle regardait la réalité sans pâlir. La tendresse profonde mais réservée de sa nature, la délicatesse de son âme, la rendaient prête à ressentir de vives sympathies, à souhaiter de se voir entourée d'êtres aimants. Jusqu'à l'heure où elle posa le pied sur la *Cybèle*, Angélie garda une faible espérance d'un sort meilleur.

Une vieille tante de sa mère, fort riche et habitant la province, pouvait lui offrir une hospitalité dont elle n'aurait pas eu à rougir; mais cette hospitalité ne lui fut pas proposée; trop fière pour la mendier, elle accepta de partir pour l'Océanie. Elle n'accusa pas Mlle Austrébate Ridèle, qui, opulente et isolée, n'appelait pas auprès d'elle sa petite-nièce orpheline, mais elle ressentit au fond du cœur une souffrance cruelle. La pauvre fille comprit qu'elle ne devait en ce monde compter que sur elle-même. Rassemblant son courage, elle se résigna à partir. Toutefois, sa résignation n'avait rien de stoïque; elle sentait son âme blessée, elle trouvait lourde sa croix et rude son chemin. Loin de la diminuer à ses propres yeux, le sentiment de sa souffrance, alors qu'elle acceptait résolûment la bataille de la vie, la grandissait dans son estime; de plus, elle trouvait un certain charme à sa faiblesse féminine, bien préférable en effet à ces vertus viriles qui témoignent beaucoup plus de l'indifférence du cœur que de sa vaillance. Courbée sous la main de la Providence, Angélie était infiniment plus touchante que si, à l'exemple de quelques héroïnes, elle eût lutté pour échapper à la destinée qui l'attendait.

Ludwig l'aimait de cette tendresse ardente et volontaire des enfants, qui donne un irrésistible attrait à tout ce qu'ils disent et qui fait qu'on leur accorde tout ce qu'ils veulent. Il ne se plaisait plus qu'auprès de l'institutrice; il lui obéissait comme à Gretchen, et mieux encore peut-être. André Kernel était aussi fort apprécié de l'enfant, qui le nommait « son grand ami. » Moitié par sympathie pour Ludwig et moitié par attention pour l'orpheline, l'artiste se trouvait souvent près de cette dernière. Un jour, il voulut faire son portrait pendant qu'elle tenait Ludwig dans ses bras; modestement, elle s'y refusa.

— Dessinez Ludwig seul, dit-elle; faites-le aussi beau qu'il est, sa mère sera fière de le voir ressemblant.

— Je n'insiste pas, mademoiselle, répondit André; mais j'avais là, sous les yeux, le motif d'un tableau qui n'aurait pas manqué de faire sensation. Je l'eusse appelé *la Vierge à la barque*, et j'aurais représenté Marie et l'Enfant divin naviguant sur l'un des lacs bleus de la Galilée.

Angélie baissa les yeux, rougit et n'ajouta rien. Un moment après elle se leva, conduisit Ludwig à sa mère et descendit dans la cabine.

L'artiste se sentit froissé, triste surtout. Il trouva sur son passage Anacharsis Bridois et l'écrasa sous l'artillerie de sa verve railleuse; Thomas Candeil ayant voulu soutenir le savant étourdi de l'attaque, Kernel ne l'épargna pas davantage, et il allait s'en prendre à Aubersac lorsque l'abbé Marc lui saisit le bras, et doucement il l'entraîna de l'autre côté du navire.

— Voyons, dit-il avec un sourire, vous conviendrez avec moi qu'il n'est pas juste de faire retomber sur l'inoffensif Anacharsis le poids de vos soucis.

— Mes soucis? Comment savez-vous?

— Je sais, cela suffit, répondit l'abbé Marc; et, croyez-moi, vous avez deux fois tort.

— Tort?...

— Oui; tort dans votre boutade contre l'honnête Bridois, cet infatigable déchiffreur de lettres frustes; tort contre Thomas Candeil, ce bénévole administrateur; mais surtout vous avez tort envers vous-même, car vous laissez pénétrer dans votre âme un sentiment dont votre devoir est de vous défaire. Ne m'accusez pas, mon ami, d'épier vos secrets et de vous surveiller, rien n'est plus loin de mes habitudes et de ma pensée; mais, à bord, chacun vit sous le regard de tous, et à moins de se faire volontairement inintelligent et aveugle, on devine, on comprend et l'on voit.

— Eh bien, après? demanda Kernel.

— Je ne voulais que vous rappeler, poursuivit affectueusement l'abbé, qu'il est parmi nous une faible créature, pure et pauvre jeune fille, protégée par sa seule vertu, grande par sa seule fierté, à qui on serait impardonnable de causer, je ne dis pas un chagrin ni seulement une inquiétude, mais même un léger trouble. Ce serait une atteinte au respect que nous devons à sa jeunesse, à sa candeur, à son infortune.

— Ce serait me connaître bien mal, répondit l'artiste, que de me juger capable d'une arrière-pensée offensante pour Mlle Angélie Morel. Sans doute je ne sais pas lutter contre mes sympathies, ni les dissimuler; mais pourquoi les cacher, quand elles sont honorables? D'ailleurs, si, comme vous le dites, j'ai eu tort, c'est à ma nature nerveuse et impressionnable à l'excès que je le dois; elle m'expose plus que tout autre à ressentir des pitiés profondes et des enthousiasmes soudains.

— Je le comprends, André, et, permettez-moi de vous le dire : cette compassion, cet enthousiasme, je les redoute non pour vous, mais pour cet être doux et bon, dont le nom ne doit pas même dépasser mes lèvres.

André serra la main de l'abbé Marc; puis, après un moment de silence, il murmura :

— Pourquoi pas, après tout? elle est libre, elle est orpheline... le mariage...

Le jeune prêtre avait entendu ces paroles; interrompant l'artiste, il reprit d'une voix grave :

— Je ne vous permets pas de traiter légèrement cette question, que vous n'êtes pas seul autorisé à résoudre.

Vous avez une mère que vous respectez et que vous aimez, ne l'oubliez pas.

— Oui, vous avez raison, dit cette fois André d'une voix résolue ; si je me suis jusqu'à cette heure abandonné sans y réfléchir à un sentiment presque irrésistible, je vous promets de l'étouffer en moi pour le repos de celles qui ne doivent pas souffrir de mes folies.

Angélie ne remonta pas ce jour-là sur le pont ; pendant le dîner, elle fut encore plus réservée que de coutume. Le lendemain, une certaine inquiétude se lisait sur son visage d'ordinaire calme et souriant ; elle se demandait quelle serait près d'elle l'attitude d'André Kernel. Mais l'artiste la salua sans l'aborder, et parut éviter de troubler les leçons de Ludwig et d'interrompre les savants entretiens d'Anacharsis Bridois.

A partir de ce moment, rien n'affecta plus la pure sérénité de la jeune institutrice.

La suite à la prochaine livraison.

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite. — Voy. p. 3, 45, 52, 68, 115.

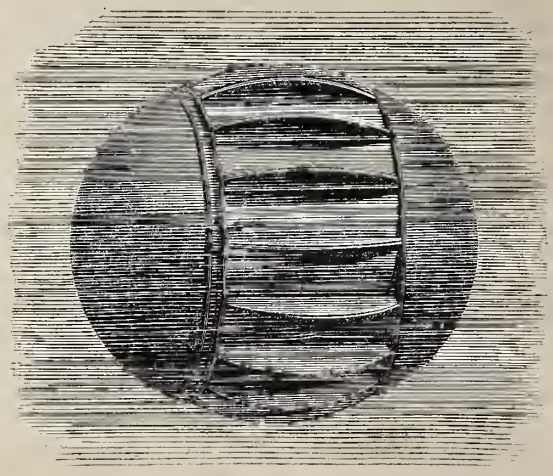
LA POSTE FLUVIALE.

Le 7 décembre 1870, à une heure du matin, l'aérostat *le Denis Papin*, est gonflé à la gare d'Orléans, au milieu de quelques rares spectateurs qui vont assister à son départ. Le marin Domalin monte dans la nacelle, et bientôt les voyageurs, MM. de Montgaillard, Delort et Robert, prennent place à côté de lui dans l'esquif aérien. Ces deux derniers ont une importante mission du gouvernement ; ils ont inventé un système ingénieux de cylindres roulant au fond de la Seine, au moyen desquels on pourra faire entrer dans Paris assiégé les dépêches et les missives de la province. Le ballon s'élève dans d'excellentes conditions ; à sept heures du matin, il touche terre aux environs du Mans.

Quelques jours après, le *Moniteur* de Tours contenait un *avis* bien fait pour exciter l'attention du public ; il annonçait que l'on avait offert à l'administration des postes de faire parvenir des lettres des départements dans la capitale investie, à l'aide d'un procédé pour lequel les inventeurs, disait le journal, sont brevetés. Ce procédé, faisait observer le *Moniteur*, pour conserver ses chances de succès, doit rester secret ; mais il a été reconnu suffisamment pratique pour être essayé.

L'administration annonçait enfin que l'on pouvait adresser des lettres de 4 grammes à Paris, et qu'il suffisait de les affranchir avec 80 centimes de timbres, en joignant à l'adresse les mots suivants : *Paris, par Moulins (Allier)*.

L'invention de MM. Delort et Robert consistait, comme nous l'avons dit, en un cylindre creux, muni de palettes, dont nous représentons un type ci-dessus. Ce cylindre, à peu près de la grosseur d'un chapeau d'homme, était rempli de lettres : on le fermait hermétiquement et on le lançait dans la Seine ; il tombait au fond de l'eau, et le courant, le faisant rouler sur le lit du fleuve, devait le ramener jusqu'au centre de Paris, où des filets tendus l'auraient retenu. Malheureusement, les Prussiens avaient songé à la possibilité d'employer le courant de la Seine pour communiquer avec Paris, et les cylindres roulants, lancés en grand nombre, furent arrêtés avant l'entrée de Paris par les filets de l'ennemi. Après l'armistice, les Allemands cessèrent de prendre autant de précautions, et on retira du fond de la Seine plusieurs des appareils de MM. Delort et Robert. Quelques-uns d'entre eux circulent peut-être encore dans notre fleuve ; ce qui semblerait le faire croire, c'est que tout récemment un pêcheur a sorti de l'eau un de ces cylindres non loin de la ville de Rouen. Le procédé, comme on le voit, était bien imaginé, mais il fut réduit à néant par la prévoyance de l'ennemi.



Cylindre à hélice roulant au fond de la Seine. — Dessin de Jahandier.

Un autre système fort ingénieux, dit le *Journal officiel*, avait été présenté également par M. Baylard, commis à l'Hôtel de ville et expéditionnaire du gouvernement. A une grande économie, ce système joignait l'avantage d'être simple et d'une exécution facile. Au prix de 15 centimes on pouvait obtenir une centaine de petites boules de verre, soufflées, creuses et terminées à la base par un petit orifice où s'introduisait la dépêche. Ces boules, d'un petit diamètre, figuraient si merveilleusement les bulles d'eau naturelles, qu'il devenait impossible de les distinguer quand on les remuait dans un bassin et qu'on cherchait à les saisir. Prenant, à cause de leur transparance, le reflet de l'eau dans laquelle elles plongent, mobiles et légères, glissant avec la plus grande facilité le long des roseaux, des tiges, des plantes et des bords de la rivière qui pourraient leur servir d'obstacles, franchissant aisément sans se rompre les petits versants des barrages, échappant par leur petite dimension aux grosses mailles des filets prussiens et aux mains des pêcheurs ennemis, ces petites boules messagères étaient appelées à rendre de grands services à la défense pour le transport des dépêches micrographiques. M. Reboul emporta un grand nombre de ces globules en ballon, et l'idée était en pleine voie d'exécution, lorsque les glaces vinrent empêcher le développement de ce curieux mode de transmission.

D'autres procédés furent encore proposés en grand nombre : nous citerons notamment le bateau sous-marin de M. Delente ; mais aucune de ces inventions, si ingénieuses qu'elles fussent, ne répondit aux espérances qu'elles avaient fait concevoir.

LES BALLONS DIRIGEABLES.

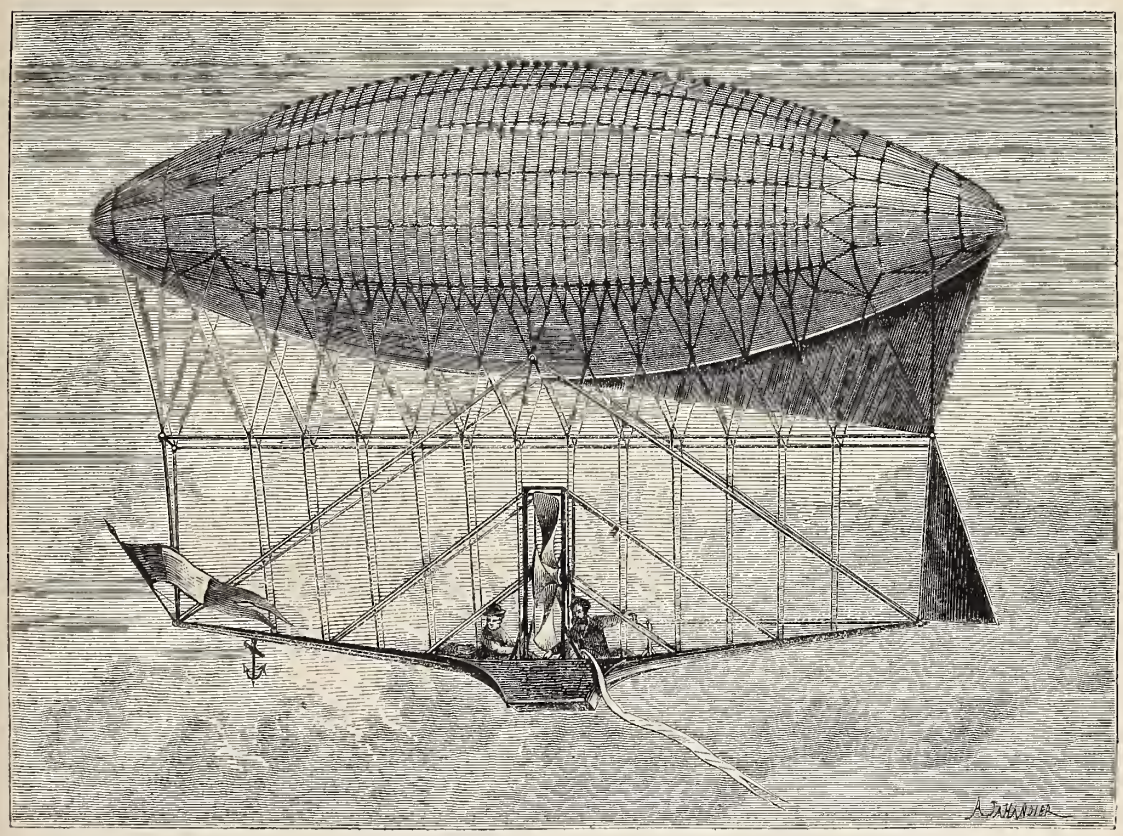
Il n'est pas étonnant que l'on ait songé aux ballons dirigeables pendant le siége de Paris. De nombreux projets prirent naissance. Un seul attira l'attention de l'Académie des sciences et du gouvernement, c'est celui de M. Dupuy de Lôme, à qui l'on accorda, dans le courant d'octobre 1870, un crédit de 40 000 francs pour mettre à exécution l'aérostat qu'il se proposait de construire. Nous insisterons spécialement sur ce projet, qui n'est pas abandonné et qui a récemment attiré de nouveau l'attention publique.

M. Dupuy de Lôme n'avait pas l'ambition de se diriger

dans les airs d'une manière absolue, il se proposait seulement de construire un aérostat muni d'une hélice et capable de dévier à droite et à gauche de la direction du vent, ce qui dans bien des cas aurait permis d'atterrir à un point déterminé. La gravure qui accompagne notre texte représente l'aérostat dont M. Dupuy de Lôme avait présenté un plan à l'Académie des sciences, pendant le siége. Ce ballon n'a pu être construit pendant la guerre; il allait être légèrement modifié dans quelques parties, et ne devait être conduit dans les airs que le 2 février 1872.

Voici en quoi consistait le système de M. Dupuy de Lôme. Cet ingénieur proposait de confectionner un ballon de forme allongée, muni à l'arrière d'un gouvernail permettant d'orienter le navire aérien. A la partie inférieure de l'appareil devait être suspendue une nacelle oblongue, soutenant une hélice que huit hommes pourraient faire tourner à l'aide d'une manivelle. Les constructions furent terminées au commencement de cette année, et la première ascension eut lieu le 2 février. M. Dupuy de Lôme et treize autres personnes, en y comptant les hommes de manœuvre, prirent place dans la nacelle, et s'élevèrent du fort de Vincennes. L'aérostat, qui cubait 3 500 mètres, avait été rempli d'hydrogène pur; il put dans l'atmosphère être orienté par l'action du gouvernail. L'hélice, mise en mouvement, lui communiqua une vitesse propre appréciable.

Nous devons rappeler qu'en 1852 M. Henri Giffard avait déjà conduit dans l'espace un aérostat allongé, muni d'un gouvernail et d'une hélice que mettait en mouvement une machine à vapeur de la force de trente hommes. Cette audacieuse tentative n'a pas été inutile; les problèmes de stabilité dans l'air d'un aérostat de forme allongée, de l'union d'un foyer avec un ballon à gaz, furent résolus avec succès. L'aérostat de M. Giffard, grâce au mouvement de



Le Ballon de M. Dupuy de Lôme (premier projet, d'octobre 1870). — Dessin de Jahandier.

l'hélice, put être dévié sensiblement de la direction du vent.

Le 9 janvier 1871, l'amiral Labrousse faisait partir de la gare d'Orléans un ballon sphérique, dont la nacelle était armée d'une hélice que faisaient tourner quatre marins. L'hélice fut mise en action dans l'atmosphère, mais les vents entraînèrent l'aérostat sans que le mécanisme produisît le moindre effet. Autant il serait bon de fixer son attention sur la construction de ballons allongés, de reprendre sur une plus vaste échelle l'expérience de M. Giffard faite en 1852, autant il est inutile de s'efforcer à munir les ballons ronds de rames, de voiles ou d'hélices : l'aérostat sphérique doit être à jamais banni de toutes les tentatives de direction aérienne.

L'Académie des sciences, pendant le siége de Paris, reçut une infinité de mémoires et de projets sur de nouveaux systèmes de ballons dirigeables; mais nous n'avons voulu parler ici que des résultats sérieux dus à la poste obsidionale. *La fin à une prochaine livraison.*

LE HANNETON ET SES RAVAGES.

Fin. — Voy. p. 122.

Après Buc'hoz vient un homme qui enfin sait voir et dire la vérité sur les hannetons, c'est Valmont de Bomare, et le premier aussi il sait comprendre pour la destruction des mans l'utilité des corneilles.

« Les fermiers, dit-il, n'entendent donc point leurs intérêts, lorsqu'ils mettent tout en œuvre pour exterminer ces oiseaux. »

Valmont de Bomare, dans cette question très-importante

des hannetons, n'a été dépassé que par les habiles recherches de nos contemporains, parmi lesquels il faut citer surtout MM. Pouchet et Reiset : M. Pouchet dans sa belle monographie *Du Hanneton et de sa larve*, et M. Reiset dans le *Mémoire* dont nous avons parlé.

Il semble bien que de tout ce qui précède nous soyons en droit de conclure que le hanneton n'est que depuis peu d'années une bête véritablement funeste à l'agriculture.

Cependant quelqu'un me disait : — Il n'est pas exact d'affirmer qu'on ne trouve nulle trace d'invasion de hannetons dans les anciens écrivains ; je lisais dernièrement dans un petit livre peu connu, réimprimé il y a quelques années par une société de bibliophiles, un chapitre intitulé : *D'une saison qu'il fut abondance de hannetons*. Or, ce petit livre, composé, je crois, par un ancien moine de l'abbaye de Mortemer, fut publié pour la première fois en 1579. Il porte pour titre : *la Nouvelle fabrique des excellents traits de vérité, livre pour inciter les rêveurs tristes et mélancoliques à vivre de plaisir*, par Philippe d'Alcripe, sieur de Neri en Verbos. Philippe d'Alcripe est, dit-on, l'anagramme de Philippe le Picard, et dans « sieur de Neri en Verbos » on retrouve *sieur de rien en bourse*. Mais quel que soit l'auteur de ce livre, il n'importe ; ce que je tiens à vous signaler, c'est que l'on peut voir dans ce livre la description d'une invasion de hannetons qui certainement dépasse tout ce qui s'est vu de nos jours, puisqu'il y est question d'un chêne haut de plus de cent vingt pieds, situé à la Mésangère, dans le département de l'Eure, qui, vers ce temps-là, se serait rompu sous la charge des hannetons. Mais peut-être, ajouta mon interlocuteur, n'accordez-vous pas à ce renseignement la signification que je lui prête, le livre auquel je l'emprunte n'ayant, sauf le style, qu'une bien faible valeur.

Je répondis

— Je connais ce livre, et je suis de votre avis sur son peu de valeur ; je me contenterai même de vous rappeler que l'auteur de la *Nouvelle fabrique des excellents traits de vérité* prend pour épigraphe : *Omnis homo mendax* (Tout homme ment), mot qui, par parenthèse, a soulevé une très-sage et très-éloquente protestation de la part de la Fontaine. Or, par cette épigraphe, Philippe d'Alcripe ne nous met-il pas lui-même en garde contre ses récits ? Son histoire de hannetons est elle-même une preuve du peu de souci qu'avait l'auteur, je ne dis pas d'être vrai, mais d'être vraisemblable. Ainsi, comment termine-t-il son histoire du vieux chêne de la Mésangère ? Les hannetons tombés sur le sol par milliers avec le chêne, sont mangés par un énorme chien ; mais voilà que dans son ventre ils ouvrent les ailes, se mettent tous à voler, et emportent le chien là-bas, là-bas...

Est-il possible, après cela, d'accorder une bien grande confiance à la *Nouvelle fabrique des excellents traits de vérité ?*

J'aime mieux vous citer encore un écrivain dont je n'ai encore rien dit : c'est Rabelais. Rabelais, qui n'oublie rien dans son livre, vraie encyclopédie du seizième siècle, ne parle des hannetons que deux fois : l'une pour dire que Panurge, devenu gouverneur de Salmigondis, tirait un grand revenu de ses hannetonnières (qu'en pouvait-il faire, ô mon Dieu ?), et l'autre (liv. II, chap. XI) pour dire qu'en une certaine année il y eut grande stérilité de ces insectes. Mais Rabelais, en cet endroit-là, les appelle non pas des hannetons, mais des *happelourdes*. Ici les commentaires ne manquent pas d'ajouter une note sur la signification de ce mot étrange, probablement tourangeau, comme le mot de *touselle*.

Or, savez-vous ce que, suivant eux, il signifie ? Happelourde veut dire *graine de niais*, et la plupart vous en indiquent l'étymologie. Mais que lit-on dans Rabelais ? « Il y eut, dit-il, cette année-là grande stérilité de happelourdes. » Comment était-il possible de croire que le « grand moqueur » eût jamais pu écrire qu'en aucun temps il y ait eu stérilité de niais ? Il n'eût pas failli à dire au contraire que c'est la seule graine qui n'a jamais manqué.

Mais voyons maintenant quelles ont pu être les causes de ces invasions toujours croissantes de l'insecte vorace.

La France, autrefois, était dans presque toute son étendue sillonnée de forêts, de bois, de futaies ; dans le nord et dans l'ouest, les fermes étaient entourées d'un triple ou quadruple rang de grands arbres. Ces forêts, ces futaies, ces bois et ces arbres servaient d'asile à des milliers de corneilles, et ces corneilles, qui s'abattaient par légions innombrables derrière les laboureurs, nettoyaient la terre fraîchement retournée de tous les mans et de toutes les autres larves malfaisantes qui pouvaient s'y trouver. On n'a plus l'idée du nombre prodigieux de corneilles et de corbeaux qui peuplaient en ce temps-là non-seulement la Normandie, mais l'Europe entière. Le spectacle étonnant que présentait dans le ciel cette masse d'oiseaux noirs et criards n'a été bien décrit, je crois, que par Luther. Ceux qui ont lu ce passage éloquent de ses œuvres ne l'oublient jamais.

Mon père me parlait souvent aussi des troupes de corneilles qu'il avait vues, dans son enfance, se réunir de toute une contrée et couvrir parfois des villages entiers.

Où retrouverait-on maintenant un tel spectacle ? Les futaies, les grands arbres, ont disparu, et, avec eux, les oiseaux ; voilà pourquoi nous sommes aujourd'hui dévorés par les hannetons et leurs larves.

Dès le siècle dernier, Valmont de Bomare, je l'ai dit, entrevit très-bien le danger. On ne faisait pas encore de grands abatis d'arbres, mais on s'était mis à détruire les corneilles : aussi, le premier, ne craignit-il pas de jeter le cri d'alarme.

Le hanneton ne fut donc vraiment connu et vraiment étudié qu'à partir de Valmont de Bomare. Mais les travaux tout à fait décisifs sur l'effroyable insecte sont ceux de Ratzeburg, puis de M. Pouchet, et tout récemment de M. Reiset.

Le remède au mal consisterait à rappeler les corneilles en les protégeant, en leur ménageant des asiles, et même en rétablissant çà et là des futaies. Il serait bon aussi de ne plus faire aux taupes une guerre si intempestive. Les taupes et les corneilles sont, pour le ramassage des mans, pour le hannetonage, les plus actifs, les plus économiques de tous les travailleurs. C'est donc à eux, non aux hommes, qu'appartient cette tâche.

Une autre cause encore contribue à la multiplication des hannetons, c'est le perfectionnement même de la culture : les terres mieux ameublies, presque partout cultivées, permettent aux femelles d'enfouir leurs œufs bien plus aisément et plus convenablement.

Enfin une dernière cause de la multiplication de l'insecte, c'est le chat. En effet, tout ce qui contribue à diminuer le nombre des oiseaux contribue à favoriser le développement des larves. Eh bien, la prospérité même des campagnes ayant eu pour effet, depuis un siècle, de faire disparaître de presque partout l'ancienne hutte des paysans (ces sauvages tout nus et tout noirs dont parlait la Bruyère au dix-septième siècle) pour la remplacer par de jolies maisonnettes, et les habitants de ces maisonnettes s'étant pourvus de linge et d'habits, il a fallu pour protéger contre les souris ces habits et ce linge se précautionner de chats. Voyez à ce sujet l'effrayant chapitre de M. Honoré Sclafer dans son beau livre intitulé *la Chasse et le paysan*. Vous apprendrez là qu'il n'y a pas en France moins de dix mil-

lions de chats, et que ces dix millions de chats détruisent chaque année les oiseaux *par milliards*.

Essayons maintenant de résumer en quelques mots cette causerie, et voyons ce qu'on peut dire sur le hanneton de positif et d'exact.

Ce qui fait de cet insecte un si redoutable destructeur, c'est qu'il étend ses ravages à tous les genres de culture : aux champs, aux jardins, aux prairies, aux vergers, aux forêts (aux forêts surtout).

A l'état d'insecte parfait, il dévore les feuilles et les jeunes pousses des arbres ; à l'état de larve, sous le sol, il ronge infatigablement toute racine.

A l'état de larve et d'insecte parfait, il vit en tout trois ans. La femelle, vers la fin de sa vie, c'est-à-dire dans le courant de mai, dépose ses œufs dans le sol, où elle les enfonce, à l'aide de ses pattes de derrière, à quelques millimètres de profondeur, ayant soin pour cela de choisir les terrains un peu friables et bien exposés. Ces œufs n'éclosent qu'après une incubation qui, selon la température et la nature du sol, peut varier de trente à quarante jours. Pendant quelques mois et même pendant la première année de leur existence, les vers blancs ou larves qui sortent de ces œufs, ne se développant qu'avec une extrême lenteur, ne font aux racines que de faibles dégâts ; mais à partir du printemps de la seconde année leur voracité est terrible, et jusqu'en juillet et août ils ne cessent de dévorer. On évalue à un kilogramme la quantité de racines absorbée par chaque larve durant son existence.

Vers juillet ou vers août, ayant atteint leur complet développement, ils s'engourdissent, se changent en chrysalides, restent dans cet état deux mois, quelquefois plus, puis en octobre, novembre et janvier arrivent à l'état parfait. Mais ils ne sortiront de leur engourdissement qu'au retour des influences printanières.

A propos de la ponte, je dois signaler un fait très-singulier observé dans ces derniers temps par le plus infatigable des entomologistes, par M. Mocquerys père, et j'appelle sur ce fait l'attention des autres entomologistes pour qu'ils le confirment s'il y a lieu. M. Mocquerys croit donc avoir vu que la femelle du hanneton, lorsqu'elle dépose ses œufs dans une prairie destinée à être couverte d'eau, les réduit en un seul petit tas qu'elle recouvre d'une cloche très-mince, mais imperméable, laquelle a pour rôle de garantir les jeunes larves. Cette cloche est composée d'une sorte de mastic que la femelle semble tirer du sol même.

On a, je crois, exagéré la difficulté que présente la destruction de ces insectes ; si les populations rurales en prenaient la peine, il est probable, au contraire, qu'on en viendrait à bout. Le hanneton vit en grande partie de notre indifférence. Nul insecte plus inféconds, plus lourd, plus infirme, plus engourdi, plus facile à saisir, surtout à l'état parfait. Il ne faut que secouer les jeunes arbres pour l'en faire tomber par centaines. Sa lenteur à prendre le vol laisse plus de temps qu'il n'en faut pour le ramasser. Il y a même dans ces lents préparatifs du vol chez le hanneton un phénomène des plus singuliers. Les oiseaux, les mouches, même de gros coléoptères tels que la cétoine, prennent leur vol brusquement ; et cependant avant de quitter terre il leur a fallu changer leur densité, se rendre plus légers, c'est-à-dire se gonfler d'air ; mais ce gonflement se fait par un mécanisme rapide. Voyez le hanneton, au contraire : il ouvre et referme ses ailes à plusieurs reprises, leur donne pendant quelques instants le mouvement d'un soufflet ; c'est ainsi seulement qu'il parvient à gonfler ses outres ; et s'il essaye trop tôt de s'élancer dans l'air, il retombe...

Les hannetons ont le vol maladroit et bas ; ils ne peuvent aller contre le vent, ce qui fait qu'on les voit le soir passer tous emportés dans la même direction. Si le vent les pousse à la mer, ils y tombent et s'y noient par milliers. Ils ne volent qu'aux heures crépusculaires ; tout le reste du temps ils dorment ou mangent.

C'est le seul de tous les insectes que la nature semble ne produire qu'à regret. Tandis que les femelles de certaines espèces peuvent pondre en un jour plus de quatre-vingt mille œufs, la femelle du hanneton, pour toute sa saison, n'en pond au plus que soixante ou quatre-vingt. Le nombre des femelles étant probablement égal à celui des mâles, il ne se produit donc en trois ans que trente ou quarante mans pour un hanneton ; ce serait à peine assez pour conserver l'espèce si nous n'avions pas nous-mêmes détruit ou laissé détruire en grande partie les ennemis que la nature leur avait donnés. C'est donc à nous, à notre incurie, qu'ils doivent de vivre en si grand nombre.

Leur voracité, durant la première période de leur existence, s'attaque à tous les végétaux ; dans la seconde période, ils dépouillent de leur verdure tous les arbres ; s'ils ne les tuent, ils les affaiblissent, entravent ou retardent pour plusieurs années leur végétation.

On dit qu'à l'état de man ils préfèrent à toute autre racine la racine du fraisier, et quelques jardiniers croient préserver les jeunes arbres en plantant des fraisiers dans leur voisinage.

Des écrivains agronomes ont proposé, pour encourager la destruction des hannetons, de les utiliser pour la nourriture des volailles, qui en sont très-friandes ; mais, lorsqu'on a recours à ce moyen, il en faut user avec une grande réserve si l'on ne veut avoir des œufs empestés. Peut-être serait-il mieux de les donner aux cochons. Mais le vrai profit à tirer des hannetons et des mans, c'est de s'en débarrasser. De quelque manière qu'elle ait lieu, leur destruction sera toujours profitable. On entretiendrait une armée pour leur faire la chasse avec ce qu'ils coûtent annuellement à l'Europe.

Nous avons vu que leur transformation est souvent complète dès le mois d'octobre de la troisième année ; cependant presque tous les entomologistes disent encore le contraire.

Ces entomologistes se trompent. Tous les terrassiers, tous les jardiniers, savent bien que dès le mois d'octobre ils trouvent dans la terre des hannetons à l'état parfait. Quelquefois on se demande si pendant l'hiver ils ne mourront pas de faim. Nullement ; ils ne mourront pas plus que ne meurent les limaçons et quelques espèce d'insectes qui peuvent passer l'hiver et dont la vie est pour ainsi dire suspendue pendant plusieurs mois. Veut-on s'en convaincre ? il suffit pour cela de conserver dans des caisses remplies de terre quelques-uns de ces hannetons trouvés en octobre ; on les verra rester tout l'hiver engourdis au fond de ces caisses, pourvu qu'on ne les expose pas à une température trop douce ; car, transportés dans un appartement chaud, ils s'animent, sortent, prennent leur volée, et la nourriture, en effet, leur manquant, ils meurent ; mais tenus au froid l'engourdissement se prolonge, et l'insecte n'en sort que sous l'influence printanière, c'est-à-dire du 15 au 20 avril, alors que, sous la même influence, les feuilles commencent à se développer.

La présence dans la terre de hannetons à l'état parfait, quoi qu'en disent certains écrivains, est un phénomène complètement avéré et qui se renouvelle chaque fois que ces insectes se produisent en grand nombre.

Ratzeburg, qui a écrit sur les hannetons ce que l'on avait de plus complet avant MM. Pouchet et Reiset ; Ratzeburg, dis-je, dans son grand ouvrage sur les arbustes

forestiers, affirme que les hannetons mettent deux mois à se transformer, et il ajoute que cette métamorphose commence ordinairement dans la dernière moitié du mois d'août; il dit même que parfois il a rencontré des chrysalides dès les premiers jours de ce mois.

Dans son livre sur les hylophthires, il affirme de nouveau que la métamorphose commence dès la première moitié d'août; *ce qui fait*, ajoute-t-il, *que l'on voit déjà des hannetons en automne.*

M. F.-A. Pouchet, dans sa Monographie du hanneton (déjà citée), a confirmé le fait signalé par Ratzeburg.

Qu'il me soit permis, en finissant, d'ajouter encore un mot sur les moyens proposés pour la destruction de l'insecte ravageur.

On a, dans ces derniers temps, indiqué le purin de cheval, puis l'huile de pétrole. M. Guezon-Duval croit avoir remarqué qu'on ne rencontre jamais de mans dans les champs de colza ni dans les carrés de choux, et il en conclut que peut-être les principes antiscorbutiques, soufre, hydrogène, sulfure, etc., contenus dans les plantes crucifères, peuvent être antipathiques aux hannetons et aux mans, et qu'alors de l'eau de chou ou de colza répandue sur les champs pourrait avoir de bons résultats.

Mais, en vérité, le moyen le plus sûr d'arriver à la destruction de l'horrible insecte, c'est d'en confier le soin aux oiseaux et aux taupes.

LES FORMES DE LA VIE.

... Ainsi viennent successivement au jour les formes de la vie : prise en elle-même, chacune d'elles semble dans son individualité être originale et spontanée; rapprochée de celles qui la précèdent ou qui la suivent et rapportée à son origine, elle apparaît comme un produit naturel du passé et comme un milieu où s'élaborent les formes à venir. (1)

DÉPOUILLEUSES D'ENFANTS.

Le crime de voleurs d'enfants se distingue parmi les plus odieux. Le désespoir d'un père, d'une mère, des parents, des amis, est indicible. La pensée seule fait frissonner d'horreur. Il y a quelques années, en Angleterre, une petite fille de quatre ou cinq ans fut volée par un saltimbanque. Le père se mit à la recherche de la troupe funambulesque et la découvrit enfin, après quatre ans de courses vaines, sur une place publique, où il reconnut en même temps et sa fille en train de faire un tour d'adresse, et le misérable voleur qui la battait en ce moment! S'élancer sur cet homme, l'étreindre, le soulever, le lancer à terre, le ressaisir, le lancer encore et le tuer, ce fut fait avant qu'aucun assistant eût pu y mettre obstacle; après quoi, le père, fondant en larmes, prit sa fille sur sa poitrine et perdit connaissance pendant plusieurs heures sans qu'on pût arracher l'enfant de ses bras.

La scène représentée dans notre gravure n'est point aussi dramatique. Il s'agit simplement de voler de beaux habits et de dépouiller les enfants de quelques riches bourgeoises.

Il paraît qu'à l'époque où Mercier écrivait son *Tableau de Paris*, les faits de cette nature étaient fréquents. Il y avait alors dans la ville une foule d'allées et de passages à travers les pâtés de maisons qui bordaient les rues tortueuses. Les personnes âgées peuvent se rappeler en avoir vu encore un grand nombre dans le vieux Paris, il y a moins de cinquante ans. Le passage Radzivill, qui fait communiquer la rue Valois avec la rue Radzivill, en donne une idée assez exacte; mais tous n'étaient ni si éclairés, ni si propres.

C'était dans des allées longues et ténébreuses, et où les passants semblaient être de la maison, que les dépouilleuses d'enfants conduisaient leurs petites victimes par l'appât de quelques dragées. Elles étaient munies d'habits d'enfants tout préparés et d'une mince valeur, dit Mercier; en un tour de main, elles s'emparaient des boucles d'argent, du bon drap, de la soie, et remplaçaient le tout par une souquenille grossière. Tantôt les enfants, amadoués, se laissaient faire; tantôt ils criaient ou pleuraient. Dans ce dernier cas, une des complices prenait le ton d'une gouvernante et gourmandait l'enfant; les passants de faire chorus et de dire, trompés par ces manières : « Voyez donc ce petit mutin! il faut lui donner le fouet! » Ce que faisait souvent la dépouilleuse, encouragée par ces propos et pour mieux donner le change. Le pauvre petit, n'osant plus rien dire, fustigé rudement et dépouillé, regagnait en sanglotant sa gouvernante occupée à bavarder chez la mercière voisine.

D'après une gravure de 1791 (1)

Le succès encouragea ce brigandage, qui finit par provoquer de telles plaintes que la police s'en préoccupa, et une sentence du Châtelet, en date du 8 juin 1779, condamna une raccommodeuse de dentelles à être fouettée publiquement, marquée et enfermée pendant neuf ans à l'hôpital de la Salpêtrière, avec un écriteau devant et derrière portant ces mots : *Dépouilleuse d'enfants.*

Aujourd'hui, le vol des boucles d'oreilles se pratique encore de temps en temps sur de petites filles que des commères attirent par la promesse d'un gâteau, tandis que la bonne jase avec une portière.

(1) Émile Burnouf, *Origines de la poésie hellénique.*

(1) Voy. p. 104.

FAMILLE DES OISEAUX-MOUCHES.

LE *LAFRESNAYA FLAVICAUDATA*.

Lafresnaya flavicaudata et son nid. — Dessin de Freeman.

Nul n'a mieux dit, à propos des oiseaux-mouches, qu'un naïf voyageur du dix-septième siècle : « Ce sont de petites fleurs célestes qui viennent visiter les fleurs de la terre. » (1) Pour saisir complétement néanmoins la justesse de ces poétiques expressions, il faut avoir vu ces oiseaux charmants dans les forêts américaines, comme apportés subitement par un souffle invisible devant une fleur de cactus ou de jemrose, moins splendide que leurs ailes frémissantes, si prodigieusement rapides, que l'oiseau semble immobile au-dessus de la fleur qu'il va butiner.

Il avait essayé de les connaître à toutes les heures du jour, autre part que dans les livres, cet admirable conteur des forêts que l'on appelle Audubon. Son admiration a presque l'accent d'une prière. Écoutez-le un moment, et dites si sa vivante description ne complète pas celle de Buffon et parfois ne la fait pas oublier :

« Est-il un homme qui, à la vue de cette mignonne créature, balancée sur ses petites ailes bourdonnantes, au sein des airs où elle est suspendue comme par magie, voltigeant d'une fleur à l'autre d'un mouvement à la fois gracieux, vif et léger, poursuivant sa course d'un bout à l'autre de notre vaste continent, et produisant partout où elle se montre des ravissements toujours nouveaux ; est-il un homme, dis-je, qui, apercevant cette étincelante particule de l'arc-en-ciel, ne s'arrête pour l'admirer, tournant aussitôt pleine d'adoration vers Celui dont chacun de nos pas découvre les merveilleux ouvrages et dont les conceptions sublimes se manifestent de toutes parts.

» Le soleil n'a pas plutôt ramené le printemps et la vie dans ces millions de plantes, qu'on voit s'avancer sur ses ailes féeriques le petit oiseau-mouche, visitant avec amour chaque calice embaumé qui s'entr'ouvre, et, tel qu'un fleuriste soigneux, en retirant les insectes dont la présence les eût bientôt flétries. Se balançant dans l'air, on le voit plonger son œil attentif et brillant jusque dans leurs plus secrets replis, tandis que du bout de ses ailes rapides

(1) Le P. J.-B. du Tertre, *Histoire générale des Antilles*, etc. Paris, 1654, 2 vol. in-4°. — Nous croyons devoir donner ici, dans l'intérêt des études spéciales, la synonymie de celui de ces trochilus que représente notre gravure : *Trochilus flavicaudatus*, Fraser, in *Proceeding of Zool. Soc.*, part. VIII, pl. 18 ; — *T. Lafresnayi*, Boiss., *Revue zoologique*, p. 8 ; — *Calothorax Lafresnayi*, Gray and Mitch., *Genera of Birds*, vol. I, p. 110 ; — *Lafresnaya flavicaudata*, C. Bonaparte, *Consp. gen. av.*, p. 68 ; — *L. flavicaudata*, Reich., *Aufz. der Col.*, p. 11.

et légères il évente et rafraîchit la fleur sans en offenser la structure délicate. Il introduit dans la coupe fleurie son bec long, armée d'une langue à double tube imprégnée d'une salive glutineuse, il en touche chaque insecte et la retire pour engloutir sa proie. La beauté de son plumage varie à chaque instant d'une manière éblouissante : tantôt elle étincelle des reflets du rubis le plus ardent ; l'instant d'après elle passe au noir de velours le plus foncé, ou bien resplendit du vert le plus éclatant. Il fend l'air avec une prestesse et une agilité inconcevables ; quand il passe d'une fleur à l'autre, on dirait un rayon de lumière. S'il approche de sa femelle, il gonfle ses plumes, sa gorge et sa crête ; il tourbillonne autour d'elle, se précipite sur une fleur et revient le bec chargé de miel ou d'insectes pour en faire hommage à l'objet de ses vœux, en l'éventant de ses ailes. Lorsque ses soins ont paru acceptés, il redouble de courage et donne la chasse à des oiseaux beaucoup plus gros que lui, tels que le gobe-mouche, le martin et l'oiseau bleu... Rien n'égale le soin que ces oiseaux prennent de leurs œufs. La rapidité de leur vol est telle qu'il est difficile de les suivre au delà de cinquante ou soixante pas, même avec une lunette. Ils ne se posent jamais à terre, mais sur les jeunes branches, où ils se balancent de côté et comme en cadence, ouvrant et refermant leurs ailes, se secouant et faisant leur petite toilette avec adresse et propreté. Ils étendent d'abord une aile, puis l'autre, en passant chaque tuyau de plume en travers de leur bec, et l'aile, ainsi lissée, resplendit au soleil d'un éclat merveilleux. Ils paraissent jouir d'une remarquable puissance de vue, car ils poussent droit sur les autres oiseaux, leurs ennemis, qui ne s'aperçoivent pas de leur approche. Ils sont, à la vérité, pourchassés à leur tour par les bourdons, mais ils leur échappent facilement grâce à la supériorité de leur vol. »

Cette charmante description, traduite par la plume habile du docteur Cap [1], a pour objet l'*oiseau-mouche à gorge de rubis;* mais il est certain, et nous avons pu nous en convaincre sur les lieux, qu'elle s'applique à bien peu de nuances près à l'innombrable famille des trochilidés, la plus gracieuse comme la plus brillante de toutes celles que l'on connaît ; elle ne s'élève pas aujourd'hui à moins de quatre cent vingt-cinq variétés.

L'heureux possesseur de la plus belle collection d'oiseaux-mouches et de colibris qui existe, M. Jules Bourcier, le meilleur juge en ces sortes de matière, affirme que le *Lafresnaya* ne se trouve que dans la république de la Nouvelle-Grenade, aux environs de Bogota, dans les vallées élevées des Cordillères, vivant sur les arbustes qui poussent sur les versants des ravins. On chercherait vainement ce charmant oiseau dans la gracieuse monographie que le savant père Lesson a consacrée aux individus de son espèce, en 1829, et que la mort a si cruellement interrompue ; mais nous n'ignorons pas qu'il l'avait fait figurer sous le nom d'oiseau-mouche à queue nankin, dans son tome IV resté inédit. Cet oiseau est plutôt élégant que brillant.

Avant la publication splendide du R. P. Lesson, on conservait parfois encore la poétique croyance que l'oiseau-mouche se nourrissait uniquement du pollen ou de la rosée des fleurs ; l'habile naturaliste a non-seulement démontré l'erreur que les pages de Buffon avaient propagée, mais il a décrit minutieusement les parties anatomiques dont l'oiseau fait usage afin de pourvoir à sa subsistance [2]. Selon Audubon, qui a confirmé ce qu'avait dit son prédécesseur, la nourriture principale de l'oiseau-mouche se composerait d'insectes, et le nectaire emmiellé des fleurs lui servirait en quelque sorte de boisson. D'Azara, ce perpétuel contradicteur de Buffon, qui écrivait en 1809, avait déjà éveillé l'attention des observateurs sur ce point, et prouvé que le charmant oiseau ne dédaignait pas les petites araignées. Il est un autre fait important sur lequel il appela l'attention des naturalistes : Buffon avait affirmé que l'oiseau-mouche n'étalait sa riche parure que sous les tropiques ; il établit, grâce à des descriptions multiples, qu'il vivait et se multipliait dans les régions tempérées baignées par le rio de la Plata ou dans les vastes Pampas, loin de Buenos-Ayres, où un certain froid se fait parfois sentir, et où les Indiens Guaranis l'appellent le *Mainumbi*, le rayon du soleil, nom bien peu différent de celui que lui donnent leurs voisins les Tupinambas, et chez lesquels il garde sa poétique signification. [1]

Des bords du Mississipi aux rives du fleuve Argentin, sur un espace dont l'imagination mesure avec surprise l'immense étendue, l'oiseau-mouche et le colibri vivent parmi les fleurs, scintillant de couleurs diverses, mais gardant à peu de chose près les mêmes mœurs et obéissant aux mêmes habitudes. Partout ils ont reçu de gracieuses dénominations. Ils sont devenus aussi l'objet des légendes les plus curieuses chez des peuples qui d'ordinaire n'en gardent qu'un nombre fort restreint. Pour n'en citer ici qu'une seule, qui nous a été conservée par Humboldt, nous rappellerons que, dans la théogonie mexicaine, le colibri, rayonnant de tous ses feux, joue le rôle de la colombe sortie de l'arche de Noé. Lorsque Tezcatlipoca, l'être divin qui planait au-dessus des eaux du déluge, voulut bien que la terre reparût couverte de sa parure primitive, il permit à Tezpi, l'ami des dieux, de s'aventurer sur sa barque au milieu des flots. Tezpi cherchait la terre ; il envoya d'abord le *zopilotl*, le vautour, à la recherche d'un rivage où il pût débarquer, mais celui-ci fit comme le corbeau de la Bible, il ne revint pas. Tezpi ne se lassa point, il envoya d'autres oiseaux ; ce fut en vain qu'il attendit leur retour. Enfin le colibri arriva tenant en son bec mignon un petit rameau verdoyant ; Tezpi vit alors qu'il pouvait débarquer non loin de Colhuacan, la montagne sacrée.

Trompés sans doute par l'indicible éclat de leurs ailes, les Brésiliens donnaient aux *Guaynumbi* et aux *Guaracyaba* la même origine que celle des papillons, si souvent revêtus chez eux d'azur, de pourpre et d'or ; ils les faisaient, pour ainsi dire, passer par les mêmes métamorphoses, et ils ne leur accordaient pour toute existence qu'une saison des fleurs. Une fois le temps arrivé où elles se fanent presque toutes, le charmant petit volatile fichait son long bec dans le tronc de quelque beau végétal et se laissait mourir, pour reparaître dans une autre saison ; son petit corps, prétendaient-ils, exhalait alors un doux parfum. [2]

Comme tous ses contemporains et comme des naturalistes plus rapprochés de nous, Pison était persuadé que ces jolis oiseaux, auxquels il n'accordait qu'une existence si éphémère, ne pouvaient être conservés en aucune façon dès qu'on les arrêtait dans leur vol capricieux et qu'on les

(1) *Audubon, naturaliste américain*, étude biographique, par M. Cap ; Paris, Masson, 1862, in-8.

(2) Voy. R. P. Lesson, *Histoire naturelle des oiseaux-mouches*, ouvrage orné de planches dessinées et gravées par les meilleurs artistes ; Paris, S. D. Arthus Bertrand, 2 vol. gr. in-8, pl. 81, p. 219. Le t. II est intitulé : *Histoire naturelle des colibris, suivie d'un supplément à l'histoire naturelle des oiseaux-mouches.* Le t. III, *Histoire des trochilidés*, devait être suivi d'un quatrième volume.

(1) *Voyages dans l'Amérique méridionale depuis 1781 jusqu'en 1801*, par D. Félix d'Azara, publiés par C.-A. Walckenaër, *enrichis de notes* par G. Cuvier, t. IV, p. 80. On a depuis reconnu qu'il y avait des oiseaux-mouches dans l'Amérique du Nord, à Nootka-Sound.

(2) Gulielmi Pisonis medici Amstæledamensis, *De Indiæ utriusque re naturali et medica ;* Amstelodami, apud Elzevirios, 1648, in-fol., p. 319.

soumettait à la captivité. S'il eût vécu cinquante ans plus tard, il eût pu lire dans les causeries du révérend père Labat que le bon père Mondidier, le confrère du vieux voyageur aux Antilles, en avait élevé parfaitement un couple, en donnant aux gentils petits élèves, que le père et la mère n'avaient point abandonnés, « une pâte très-fine et presque claire comme de la bouillie, qu'il faisait avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre. » (1) Il aurait su, s'il avait pu lire Félix d'Azara, un grand naturaliste trop oublié, que don Pedro de Melo, gouverneur du Paraguay, en avait conservé un déjà adulte pendant quatre mois, lequel connaissait fort bien son maître, auquel il donnait des baisers « et autour duquel il voltigeait pour demander à manger. » Sa nourriture était un sirop très-clair auquel on ajoutait quelques fleurs. (2)

Dès les années 1722 et 1809, on le voit, l'expérience était déjà concluante. Un voyageur curieux, un observateur zélé plutôt que savant, Beulloch, les renouvela au Mexique, en 1823. Lesson s'est enrichi de ses observations et aime à les citer. « A mon arrivée, dit le voyageur anglais, en parlant de ces charmants oiseaux, il était difficile d'en trouver un seul dans les environs de la capitale ; mais dans les mois de mai et de juin, ils se montraient en quantité au Jardin botanique, dans le centre de la ville, et, pour une légère récompense, des Indiens m'en apportèrent plusieurs vivants. J'en avais à peu près soixante-dix en cage, que je conservai pendant quelques semaines, à force d'attention et de soins ; et si d'autres occupations ne m'avaient pas détourné de ces soins nécessaires, je ne doute pas qu'il m'eût été possible de les apporter vivants en Europe. Ce qu'on raconte de leur fierté farouche et de leur désespoir quand ils sont pris, qui leur fait frapper la tête jusqu'à se tuer contre les barreaux de leur cage, n'est pas réel : aucun oiseau ne s'accommode plus vite de sa situation nouvelle. Il est vrai qu'ils plient souvent leurs ailes, mais on ne les voit jamais se frapper contre la cage, ni contre les vitres... Dans chaque cage, j'avais placé une petite coupe de terre remplie d'eau et de sucre mêlés en consistance de sirop léger dans lequel trempaient diverses fleurs, principalement la corolle jaune en forme de cloche du grand aloès, dont le pédoncule, proche de la tige, étant coupé, permettait au liquide de pencher dans la fleur, où le petit prisonnier plongeait à tout moment sa langue fourchue et longue et la retirait chargée de sucs. Cette action, de même que toutes celles des oiseaux-mouches, se faisait, en général, en volant ; mais quelquefois ils descendaient sur la fleur, et, perchés sur les bords des pétales, ils pompaient le liquide mucilagineux. »

Le voyageur continue en donnant quelques autres détails curieux sur l'alimentation de ces charmants oiseaux ; mais il nous semble trop peu explicite sur une circonstance importante, celle qui en fait des insectivores infiniment actifs. Il a trouvé des animalcules dans leur estomac, il les a vus attraper au vol des papillons, et cependant il se contente de dire : « Il est probable que ces animaux *vivent d'insectes.* » Le fait, nous le répétons, n'est point douteux, et il a été constaté surtout par Watterton, dont les investigations ont été si bien servies par le scalpel.

« La nourriture des colibris, dit-il, consiste presque exclusivement en très-petits insectes qu'ils vont saisir, à l'aide de leur long bec recourbé, au fond des corolles, où le suc miellé les attire ; c'est surtout dans les cloches des fleurs de bignones, de banistères, ou dans les calices des mélastomes, etc., qu'ils font d'abondantes récoltes. Leur langue tubuleuse, très-extensible et terminée par deux lames disposées en pincettes, arrête avec une extrême facilité les petites mouches, les petites chenilles, qu'ils semblent rechercher de préférence. » C'est dans les attitudes si variées où se trouve l'oiseau cherchant sa proie que Gould l'a presque toujours représenté, au milieu des fleurs de son choix. (1)

A en juger, du reste, par divers récits donnés par d'autres naturalistes, le fait ne souffre plus la discussion.

Beulloch s'est montré un excellent observateur à l'égard des oiseaux-mouches et des colibris qu'il a eus sous les yeux à Xalapa. Bien qu'il aime à constater le courage intrépide du charmant oiseau qui fait fuir devant son nid des géants de son espèce capables d'inquiéter sa progéniture, il le venge des méchants propos qui en feraient un petit querelleur incapable de vivre dans la société de ses pareils. « Lorsqu'ils étaient en captivité et que l'on enfermait avec eux des oiseaux de différentes sortes, je n'ai jamais observé qu'ils fussent disposés à quereller ; mais j'ai vu les plus petits prendre des libertés surprenantes avec ceux qui avaient quatre ou cinq fois leur volume. Par exemple, quand la perche était occupée par l'oiseau-mouche à gorge bleue, le mexicain étoilé, véritable nain en comparaison du premier, s'établissait sur le long bec de celui-ci, et y demeurait sans que son compagnon parût s'offenser de sa familiarité. »

Une revue d'histoire naturelle nous apprend que ces merveilles ont été fréquemment renouvelées et que la patience des éleveurs est allée bien plus loin, puisqu'on a apporté, dit-on, en ces derniers temps, des colibris vivants jusqu'en Angleterre. Leur historien en a dû tressaillir de bonheur ; mais le splendide volume qu'il a consacré à ces hôtes des campagnes américaines était fini sans doute, car il n'en parle pas. Disons à la gloire de l'ornithologie anglaise que jamais plus bel ouvrage que celui de John Gould ne fut publié pour montrer, dans toutes leurs attitudes et sur les fleurs qu'elles préfèrent, « ces pierreries ailées (2), merveilles de la création », comme les appelle Watterton.

Le nid mignon des oiseaux-mouches n'est pas plus gros qu'une moitié d'abricot ; il est, en général, construit avec du coton. Le petit architecte y emploie également le duvet des chardons. Au Mexique, il sait fixer à l'intérieur une sorte de lichen blanc et plat, assez semblable au nôtre, qu'il solidifie à l'aide d'une substance glutineuse.

Je ne suis pas de ceux qui s'amusent à se plaindre de leur condition au lieu de songer à l'adoucir.

SAINT-EVREMOND.

VUE GÉNÉRALE DE SÉGOVIE (3).

On ne connaît chez nous de Ségovie que son aqueduc et son Alcazar. La province dont cette ville pittoresque est

(1) Voy. Labat (J.-B.), *Nouveau voyage aux îles d'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays ;* Paris, 1722, 6 vol. in-12, t. IV, p. 15. « Je les ai vus souvent tous quatre sur le doigt du père, comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre », nous dit Labat en parlant des gentils élèves du P. Mondidier.

(2) *Voyages dans l'Amérique méridionale*, par D. Félix d'Azara, t. IV, p. 80 et suiv.

(1) Voy. *Excursion dans l'Amérique méridionale.* Paris, 1833, in-8, p. 153.

(2) *A Monography of the Trochilidæ or humming birds.* London, 1350 et ann. suiv., 25 livraisons grand in-fol., fig. color. La dernière livraison contient l'Introduction et les Index.

(3) Un article assez détaillé sur la ville de Ségovie et sur son principal monument l'aqueduc, a déjà paru dans le tome XII (1844, p. 385) du *Magasin pittoresque.* On a voulu compléter ici ce travail, dû à un voyageur érudit, mais qui ne pouvait connaître certains travaux dont la science s'est enrichie. Depuis 1844, en effet, l'archéologie et la géographie locales ont fait de singuliers progrès dans la Péninsule. A cette

la capitale, les habitations historiques dont se pare encore la cité, l'industrie particulière à ses habitants, méritent bien cependant d'attirer l'attention.

Malgré l'importance de ses productions, la province de Ségovie n'est que de troisième classe. Placée au centre de la Péninsule, elle fait partie de la vieille Castille; les hauts sommets des monts *Carpetanos* la séparent de la Castille nouvelle. Son climat est assez froid, et les vents qui ont passé sur les sommités neigeuses de ses montagnes s'y font sentir parfois d'une façon pénétrante.

Des plaines immenses, et qui sont peut-être les moins accidentées de la Castille, des sierras pour ainsi dire inaccessibles, constituent l'essence même du sol de la province. C'est surtout la partie sud qui est montueuse; la terre arable est passablement fertile, et la culture des céréales s'y est accrue depuis l'année 1842. La valeur des laines de Ségovie est trop connue pour que nous insistions sur ce genre de richesse; les troupeaux qui la produisent ont cependant diminué. Vers 1850, la province comptait 995 *pueblos*, ou centres de population; on évaluait cette population elle-même à 103 700 habitants.

L'an 94 avant notre ère, alors que ce territoire renfermait des hordes nombreuses de guerriers, sur lesquels Strabon nous a laissé les plus curieux renseignements, Titus Didius, qui commandait les armées romaines et qui obtint plus tard les honneurs du triomphe, prit la résolution de finir une guerre désastreuse qui durait depuis cinq ans. Il porta la dévastation sur le penchant des collines où vivaient les redoutables Arévaques, et, en les privant de leurs habitations, fit descendre ces tribus malheureuses dans le vallon occupé depuis tant de siècles par Ségovie. Elles s'établirent naturellement dans l'emplacement baigné par l'Eresma [1]. Des ruines qui ne sont pas sans importance attestent encore de nos jours l'espèce de cataclysme qui ruina ces nations vaincues. Les notions archéologiques qui nous sont parvenues sur ces temps antiques ont encore si peu de certitude que l'on ignore s'il faut attribuer uniquement aux Romains la construction du magnifique aqueduc qui porte ses eaux à Ségovie, ou si ce beau monument fut construit avant la consolidation de leur puissance [2]. Don Manuel de Assas y voit une construction gréco-romaine. Les Celtibères, dont faisaient partie les Arévaques, avaient, on n'en saurait douter, une architecture qui leur était propre; le magnifique aqueduc de Ségovie, qui a été édifié sans l'emploi du ciment romain et qui néanmoins semble indestructible, serait le spécimen le plus imposant de cette architecture si peu connue.

On n'a que des détails bien incomplets sur Ségovie, cité rattachée à l'empire; mais il est probable qu'elle prit alors une importance qui a été remarquée par les anciens à propos de plusieurs villes florissantes de la même période. Les Arévaques étaient un peuple opulent et redouté: on en a la certitude en consultant Thucydide; peut-être étaient-ils conservateurs de quelques formes architectoniques propres aux Phéniciens ou aux Grecs. On a la preuve évidente que, dans la construction des temples, ces formes ne furent pas imitées par les Romains. Les ruines du sanctuaire de Diane à Evora, celles de Merida dédiées à la même divinité, et tant d'autres, offrent des spécimens concluants sur ce point. Lorsque Euric, le roi goth, eut chassé les Romains de la Péninsule, en l'année 469, Ségovie tomba comme les autres cités au pouvoir d'un peuple du Nord, à demi barbare; donc ce peuple, s'il ne détruisait pas toujours les œuvres grandioses du peuple roi, n'y ajoutait que peu d'édifices, et encore étaient-ils d'une architecture imparfaite. On a remarqué que, durant leur plus grande puissance, les Visigoths ne fondèrent que trois cités; mais *Recopolis*, *Victoriacum* et *Ologite* (l'Olite, moderne, habitée par les rois de Navarre) ont laissé si peu de vestiges, qu'on discute encore quel fut leur véritable emplacement. La ville dont nous nous occupons ne reçut donc pas, sous l'influence des conquérants, de grandes augmentations. Les Sarrasins, qui s'en emparèrent après eux, n'y laissèrent que de faibles traces de leur passage, contrairement à ce que l'on peut encore observer aujourd'hui à Tolède, où brillent d'un réel éclat les souvenirs de l'architecture moresque.

Lorsque le roi Alonso VI eut conquis glorieusement Tolède, le 25 mai 1085, il s'empara successivement de Salamanque, d'Avila, d'Olmedo, de Medina del Campo et de Ségovie, et alors commença pour cette ville une ère nouvelle. Il faut supposer que l'énergique et prévoyant Alonso VI comprit toute la valeur de sa nouvelle conquête, car ce fut bien lui qui fonda le fameux Alcazar, dont nous avons donné déjà une vue exacte et dont on attribue parfois à tort la construction à Alonso el Sabio, qui en fit le lieu préféré de ses doctes méditations, mais qui se contenta d'embellir ses salles intérieures de toutes les magnificences connues au moyen âge. Un juge compétent en ces sortes de questions, don Manuel de Assas, fait remarquer qu'il y a à Ségovie un bien plus grand nombre d'édifices remontant au onzième et au douzième siècle que dans un grand nombre d'autres villes de la vieille Castille, à Tolède, par exemple, si riche en splendides monuments. On peut considérer comme appartenant à cette période les églises suivantes : Vera-Cruz, San Millan, San Esteban, San Martin, San Juan, la Trinidad, San Nicolás, San Pablo, San Ramon, San Facundo, San Andrès, San Justo et San Salvador. Ségovie, on le voit, fut une ville aimée d'Alonso VI et de ses successeurs.

Reconstruire par la pensée tout ce que dut faire Alphonse le Savant dans son Alcazar en faveur de sa ville de prédilection, raconter les savants travaux qui eurent pour résultat les Tables Alphonsines et auxquels s'adjoignirent tant de mathématiciens arabes et israélites, dire comment se rassemblèrent dans les archives du palais cette multitude de documents qui amenèrent la publication des *Siete partidas*, base de toute la législation espagnole, ce serait retracer les phases brillantes par lesquelles dut passer la ville de Ségovie avant d'être une cité essentiellement commerçante et industrielle [1]. Nous marquons ici ces deux points sur lesquels s'établit sa splendeur; l'espace nous manque pour les développer. Disons en passant que Ségovie possédait déjà au treizième siècle la source agricole de son immense prospérité : d'innombrables troupeaux, chargés d'une laine incomparable, erraient dans les montagnes dont elle se trouve comme environnée, et cette capitale avait su rendre ainsi tri-

époque, l'excellent ouvrage de Pascual Madoz n'avait point paru, et l'on ne possédait pas non plus les beaux livres de Valentin Carderera, de Manuel de Assas, de Villa-Amil, de Muñoz y Romero, non plus que la vaste publication sur les anciens monuments de l'Espagne, faite sous les auspices du gouvernement. En consultant ces splendides ou utiles ouvrages, nous avons essayé d'ajouter ici quelques dates, quelques faits, aux renseignements déjà donnés, de même que nous avons rectifié certains noms et certaines indications.

[1] Et non l'*Eresura*. Les Vaccei, les Palendenes et les Arévaques occupaient le pays depuis Tierra de Campos jusqu'à Ségovie. Voyez Masdeu, *Historia critica de España*, t. IV, p. 434. Il est bon d'observer qu'il y avait deux villes portant le nom de *Segovia* dans la péninsule Ibérique : l'une d'elles se trouvait sur le territoire de l'Andalousie, non loin de Carmona; l'autre en Castille; c'est de celle-ci que nous nous occupons exclusivement.

[2] Plusieurs archéologues n'en font remonter la construction qu'au règne de Trajan.

[1] Voy., pour tout ce qui est relatif à la statistique, l'excellent livre intitulé : *Diccionario geografico-estadistico historico de España y sus posesiones de ultramar*, por Pascual Madoz. Madrid, 1849, in-4°, t. XIV.

butaires de ses produits les principales villes de l'Europe, sans en excepter la France et l'Angleterre.

La cité de Ségovie, à bien dire, conserve encore son antique majesté au point de vue architectonique; elle n'est

Vue générale de Ségovie. — Dessin de Thérond.

pas en réalité déchue. Elle se divise en deux portions : la ville proprement dite, et les faubourgs ; la première est environnée d'une antique muraille fort bien conservée qui s'étend sur un espace de 4075 varas linéales, et dont

la hauteur moyenne depuis le pied du roc jusqu'à ses créneaux est de 34 pieds, sur une épaisseur de 9 pieds. La ville a cinq portes principales (2 portillos et 3 postigos); celle de Saint-Martin est la principale. Ségovie ne compte pas moins de 51 rues, 17 places de moyenne grandeur, auxquelles il faut ajouter la place de la Constitution. Plusieurs habitations s'y font remarquer : celle qui porte le nom de Ségovie est la première et la plus antique de toutes; elle est située vers la porte de San Juan, où se trouve aujourd'hui l'Institut de second enseignement. On remarque également celle de Uceda, dans la rue de Saint-Augustin, où est le Lycée ; puis vient l'habitation des héritiers de don Frutos de Alvaro, où l'on a établi le siége du gouvernement politique. On remarque encore le palais de Enrique IV, qui porte aujourd'hui l'un des numéros de la petite place des Arquelas, en retour sur celle de *los Espejos* (des Miroirs) où elle a une autre porte nº 9. La façade qui regarde la petite place est médiocrement conservée; mais celle qu'on voit sur la rue de *los Espejos* n'est que ruines et décombres. Cependant don Enrique, qui vivait dans ce palais quand sa sœur doña Isabel (plus tard la Catholique) vint le visiter au commencement de 1474, l'avait fait déjà restaurer. L'ancienne habitation de Juan Brabo, chef des fameux *comuneros* de Ségovie, est la maison que désignent les nos 40 et 42 de la rue Royale, en face de la côte de Saint-Martin; elle porte encore sur ses vieux murs l'écu de son célèbre possesseur, et l'on admire sa belle façade de pierre. Citons, pour ne rien omettre, l'habitation du comte Villares, place de Guevara, où se trouve placée l'Intendance; celle du marquis de Lozoya, place de Saint-Martin; celle du *Parador* des diligences, dans la rue Large (Ancha), toutes deux remarquables par les hautes fortifications dont elles sont munies. On distingue encore la maison de *la Trinidad*, où est le Casino, et enfin celle du marquis del Arco, rue des Lions, nº 2, si remarquable par l'ornementation de sa belle façade et par l'architecture élégante de son patio.

L'Alcazar de Ségovie remonte au onzième siècle; il fut commencé par Alphonse VI vers l'année 1075. Ce ne fut d'abord qu'une sorte de forteresse; mais les rois qui succédèrent au souverain belliqueux, contemporains du Cid, en firent comme un abrégé de toutes les magnificences du moyen âge.

VIGILANCE.

Il est plus aisé de se garantir du vice que de s'en guérir quand on en a contracté l'habitude; veillez donc toujours, la vigilance est l'armure contre les passions. Étudiez bien les hommes et ne vous attachez qu'à ceux qui ont du mérite et de la vertu : voilà votre armure contre le mauvais exemple. *Traité du vrai mérite de l'homme.*

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146.

III. — LE SINISTRE.

Bien longtemps après le jour où les passagers perdirent de vue la côte de France, la *Cybèle* naviguait encore. On avait débarqué à Port-Jackson quelques voyageurs dont nous avons à dessein omis de parler, nous réservant de ne mentionner que ceux-là seulement qui eurent un rôle dans le terrible drame objet principal de ce récit.

Bien qu'Angélie Morel fût, comme plusieurs des compagnons de ce long voyage, arrivée à destination, elle ne quitta point cependant le navire. Il convient de dire immédiatement le pourquoi.

Au moment où elle se disposait à débarquer, — moment d'une épreuve douloureuse pour André Kernel, — le capitaine Pradère, qui, sans le laisser paraître, avait longuement étudié et justement apprécié l'orpheline, la prit à part et lui dit avec l'accent de l'intérêt paternel :

— Dans quelques mois, à notre retour de Nouméa, la *Cybèle* reviendra, pour s'y arrêter quelque temps, à Port-Jackson. Vous allez à Sydney, laissez-moi votre adresse. Si la vie qui vous attend là vous est pénible, si vous éprouvez trop impérieusement le besoin de revenir en France, je vous offre dès aujourd'hui de vous y ramener et de vous assurer chez moi, auprès de mes deux filles, qui sont comme vous orphelines de mère, l'emploi que vous êtes venue chercher ici.

Attendrie jusqu'aux larmes par la généreuse proposition qui lui était faite avec franchise et simplicité, Angélie répondit :

— Cette horreur de l'exil, ce besoin de revoir mon pays, je les ressens déjà. Dans quelques mois, quand vous reviendrez, peut-être me croirai-je trop indissolublement liée avec ceux qui m'attendent pour que ma conscience me défende de vous dire, quelque malheureux que soit mon sort : « Emmenez-moi. » Ah ! poursuivit-elle avec l'expression du profond regret, si, près de la subir, Dieu voulait m'épargner l'épreuve qui m'est réservée, vos filles n'auraient pas d'institutrice plus assidue à ses devoirs, d'amie plus dévouée.

Le capitaine comprit le vœu de la jeune fille; il réfléchit un moment, puis, lui tendant la main, il ajouta :

— Elle vous sera épargnée, cette épreuve que vous craignez. Ce n'est plus seulement comme passagère que vous allez continuer à demeurer ici, vous êtes la protégée, l'enfant d'adoption du capitaine Pradère.

Quelques jours plus tard, la *Cybèle* se dirigeait vers la Nouvelle-Calédonie.

Un matin, le temps qui jusque-là avait été beau devint sombre tout à coup et la mer fortement agitée. Il ventait grand vent. Cavaillon sifflait comme les mouettes crient en prévision de l'orage, Jean la Riolle assemblait en paquet ses effets les plus précieux et s'attendrissait à l'avance sur les scènes de désolation qui ne pouvaient manquer de se passer à bord si effectivement la tempête survenait; Mouche-à-Miel ne riait plus; il avait en ce moment le courage et le sang-froid d'un homme ; les yeux fixés sur Clovice et sur Rémoulade, il attendait d'eux un signe de commandement. Le capitaine, fort calme en apparence, s'occupait des moindres détails de la machine et de la voilure. Le second prenait les airs importants d'un homme qui se dit : « Vienne un accident qui nous prive de notre commandant, je saurai bien nous tirer d'affaire. » Il était évident que le péril menaçait, car le silencieux Cavaillon sifflait de plus en plus faux. Fritz Schaffausen et Karl Pfeunig quittèrent leurs familles sous prétexte de se dégourdir par l'exercice, mais en réalité afin de savoir ce que pensaient du temps les marins de la *Cybèle*. Ces robustes Alsaciens, forts comme des hercules et doux comme des agneaux, comptaient en cas de besoin offrir leurs services; mais dans la crainte d'effrayer Gretchen et Lisbeth, ils riaient en marchant et semblaient s'égayer au récit de quelque bonne histoire. Aussitôt qu'ils jugèrent s'être assez éloignés pour que leurs femmes ne pussent plus les apercevoir, ils se prirent silencieusement les mains; leur regard fixe et la longue étreinte les convainquirent de leur double appréhension. Karl et Fritz ne parlaient guère, mais ils savaient bravement agir. Leur intelligence ne dépassait pas une moyenne modeste, mais on pouvait compter

sur leur fidélité à la parole donnée, sur leur obéissance à une consigne. Tous deux cherchèrent Cavaillon, et, l'ayant rencontré, ils lui dirent :

— Si vous avez besoin de nous, n'oubliez pas que nous sommes là.

— Je m'en souviendrai à l'occasion, répondit le marin.

— N'avez-vous rien à nous commander, pour commencer?

— Éloignez vos femmes et vos enfants; il ne faut pas que les hommes soient gênés dans la manœuvre.

Fritz et Karl s'empressèrent de gagner la partie du navire où se tenaient les enfants et les femmes. Lisbeth et Gretchen, les yeux fixés sur le ciel noir, se sentaient oppressées; sans comprendre encore l'imminence du danger, elles tremblaient et murmuraient une prière. Roschen et Christine se tenaient enlacées; le petit Ludwig se cachait dans les bras de sa mère.

Clovice et Rémoulade se multipliaient, attentifs aux ordres transmis, l'oreille au guet, l'œil constamment interrogateur. Tous deux comprenaient, à la violence du vent et aux soubresauts de la mer, que la tempête ne tarderait pas à éclater dans toute sa force.

Préoccupé du salut de son navire et de la responsabilité qui pesait sur lui, le capitaine consultait la boussole et la carte marine. Les passagers, selon leur caractère, gardaient des attitudes différentes. Kernel se réjouissait à l'approche d'un spectacle grandiose, et il attendait l'orage à qui il allait devoir le spectacle d'une splendeur nouvelle pour lui; le danger ne pouvait lui causer aucun effroi; sa nature aventureuse, hardie jusqu'à la témérité, se plaisait à l'attente de l'imprévu. L'abbé Marc, recueilli, priait pour lui et pour ses frères. Thomas Candeil et Aubersac s'occupaient, ce dernier à tracer quelques chiffres sur son portefeuille, l'autre à songer aux moyens de sauvetage et à la façon dont le capitaine administrerait, c'est-à-dire distribuerait l'emploi de ses hommes si l'heure suprême du péril venait à sonner. Angélie se trouvait seule sur le pont auprès d'Anacharsis Bridois; André, possédé par le sentiment de son art, l'oubliait en ce moment. Le savant, doux comme la jeune fille, mais plus craintif, regardait avec terreur s'élever les vagues furieuses, et frissonnait à la pensée que dans quelques heures peut-être cette eau profonde lui servirait de tombeau. Enfin, Pradère parut sur le pont; son front d'abord était calme, son regard assuré, et sa voix gardait son timbre sonore; mais à l'aspect de la jeune fille il sourcilla, un léger nuage troubla sa vue, et en s'adressant à elle il eut la voix quelque peu tremblante.

— Pauvre enfant, lui dit-il, je me reproche amèrement aujourd'hui de vous avoir exposée à un péril auquel vous eussiez échappé si, comme je le devais, je vous avais débarquée à Port-Jackson; vous seriez en sûreté, maintenant.

— Je me sentirais alors bien plus condamnée, répondit-elle.

— Ainsi, quoi qu'il arrive, vous ne regretterez pas d'être restée sur la *Cybèle?*

— Quoi qu'il arrive, répéta-t-elle avec fermeté. D'ailleurs, poursuivit Angélie, sous une sauvegarde telle que la vôtre, il ne m'est pas possible d'avoir peur.

Dans un regard le capitaine la remercia de la confiance qu'elle avait en lui, puis, prêt à partir où l'appelait la gravité de la circonstance, il ajouta :

— Tous nos hommes vont être employés à la manœuvre; descendez, je vous prie, dans votre cabine; nous agirons mieux quand nous vous saurons à l'abri.

Angélie obéit. Elle regrettait son impuissance à venir en aide à ceux qui se préparaient à lutter contre le péril; mais elle comprit que la femme ne doit pas prétendre à remplir des rôles d'héroïne, et elle descendit paisiblement. Bridois, Candeil et Aubersac trouvèrent, avant que le capitaine le leur dît, que leur présence était non-seulement inutile, mais qu'elle pouvait devenir embarrassante, et spontanément ils allèrent se réfugier dans le salon. Pour André Kernel, il demanda et obtint la permission de rester sur le pont afin d'étudier les péripéties de la tempête. Quant à l'abbé Marc, que le capitaine invitait aussi à s'éloigner, il répondit que son poste, comme celui du soldat, était au milieu du danger.

La suite à la prochaine livraison.

OBJETS DE L'AGE DU RENNE
DES CAVERNES DE L'ARIÉGE.

Nos lecteurs savent que depuis un certain nombre d'années, les géologues ont créé une science nouvelle que l'on pourrait appeler l'*archéologie antéhistorique*. En opérant des fouilles dans certains terrains, et surtout dans les cavernes rocheuses ouvertes au flanc des montagnes, on a trouvé une quantité innombrable de silex taillés en forme de lances ou de pointes de flèche. On a cru pouvoir en conclure que l'homme primitif, avant d'utiliser les métaux pour s'en façonner des armes ou des outils, travaillait les pierres siliceuses à une époque antérieure aux plus anciens documents historiques connus. Nous avons dit qu'en Suisse et ailleurs on a retrouvé, sur le fond de quelques lacs, des débris de pilotis attestant l'existence de cités lacustres que les hommes construisaient sans doute au-dessus des eaux pour mieux se défendre des attaques de leurs ennemis ou des animaux avec lesquels ils vivaient côte à côte dans les montagnes [1]. Les *Kjœkkenmœddings*, ou amas de débris de cuisine de l'homme primitif, déjà décrits dans notre recueil [2], paraissent être encore une preuve à l'appui de la haute antiquité de la race humaine sur la terre. Rappelons aussi que dans les cavernes rocheuses de la France, de l'Italie, de la Belgique, de l'Angleterre, des États-Unis, on a recueilli, sous la couche de stalagmite qui couvre le sol de ces excavations, des ossements d'animaux fossiles, d'ours, de rennes et d'autres espèces éteintes, mélangés pêle-mêle avec les débris travaillés probablement par des mains d'hommes. Après avoir remué ainsi la poussière des siècles, quelques savants ont cru pouvoir ébaucher l'histoire d'hommes antéhistoriques qui auraient couvert une partie de la surface de la terre à l'époque glaciaire.

Ils distinguent plusieurs âges qui sépareraient nettement ces populations primitives en quatre époques : l'âge de la pierre brute, l'âge du renne, l'âge de la pierre polie, l'âge des métaux. Nous avons récemment visité, en compagnie d'un paléontologiste des plus distingués, M. le docteur Garrigou, quelques-unes des cavernes de l'Ariége, qui ont fourni à la science des documents du plus haut intérêt. Aux environs de Tarascon, on aperçoit de toutes parts des montagnes abruptes d'un aspect vraiment sauvage, sur le flanc desquelles une infinité de cavernes naturelles sont découpées comme des espèces de tunnels à des niveaux divers. A l'époque glaciaire, ces pays étaient couverts de glaciers formidables, et il est probable que la surface de ceux-ci s'élevait jusqu'au niveau des cavernes, situées à une grande hauteur dans les montagnes rocheuses. L'être humain primitif que l'on suppose avoir existé, vivait là, pensent ces savants, au milieu des glaces, probablement comme les Lapons modernes. Quand on

[1] Voy. t. XXIII, 1855, p. 36 et 179.
[2] Voy. t. XXXIX, 1871. p. 166, 230.

fait des fouilles dans ces cavernes, on retrouve en abondance, au milieu d'un sédiment noir, des débris d'ossements mélangés avec des haches en silex, des os taillés et sculptés, des poteries d'argile, et d'autres restes d'une civilisation à son enfance. M. le docteur Garrigou, en fouillant toutes ces cavernes, a rassemblé, à Tarascon, une collection remarquable, et ses travaux, joints à ceux des Lyell, des Vogt, des Lartet, des d'Archiac, des Christy et d'autres grands géologues modernes, ont jeté un jour nouveau, semble-t-il, sur le problème si discuté de l'antiquité de l'homme sur la terre. Il arrive très-fréquemment que, dans ces cavernes de l'Ariége, les différents âges des temps primitifs se trouvent superposés. C'est ainsi que dans les couches rapprochées de la surface du sol on rencontre des armes de fer; en creusant plus profondément, on trouve des haches polies, en ophite; plus bas dans le sol, on met à découvert des bois de rennes et des ossements taillés; puis au fond de la caverne, on découvre enfin des haches et des flèches en silex taillé et non poli. Ces derniers débris sont enfouis pêle-mêle dans certaines cavernes, notamment dans celles de Bouicheta, avec des crânes d'ours gigantesques appartenant à une espèce particulière que les géologues désignent sous le nom d'*Ursus spelæus*.

Fig. 1.

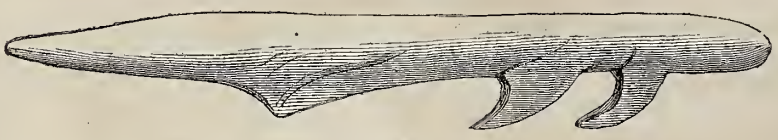


Fig. 2.

La belle collection du docteur Garrigou contient un si grand nombre d'échantillons curieux, qu'il faudrait un volume pour les décrire; nous reproduisons ici quelques objets de l'âge du renne, trouvés dans la grotte de la Vache, située près de la vallée de Niaux, aux environs de Tarascon.

Les figures 1 et 2 représentent des flèches en bois de renne; elles étaient sans doute enchâssées dans une tige de bois, qui a été détruite par le temps. A l'époque du renne, l'homme dit primitif aurait atteint un degré de civilisation bien supérieur à celui de l'âge précédent, celui de la pierre brute, où l'on ne retrouve que des débris grossièrement façonnés. Dans cette période, l'homme sculpte les ossements et y grave des dessins qui, quoique ébauchés, attestent la naissance du sentiment artistique. Les échantillons 3, 4 et 5 sont des os de renne. Sur le

Fig. 3. Fig. 4.

premier, on voit une tête qui semble être la silhouette d'un morse; sur le second est gravé très-nettement le profil d'un bœuf. La figure 5 représente un crocodile. A

Fig. 5.

la figure 6, on voit une aiguille en os d'oiseau. A la suite de ses patientes et habiles recherches, le docteur Garri-

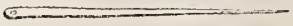


Fig. 6.

gou a cru pouvoir faire l'histoire de la fabrication des aiguilles pendant l'âge du renne. Il possède une série complète d'ossements d'oiseaux où l'on voit d'abord l'empreinte de l'aiguille tracée sur l'os; puis on passe à d'autres échantillons où l'aiguille est taillée, mais non percée, et l'on arrive enfin à l'aiguille complète, telle que la représente la figure 6.

Dans cette même caverne, on a retiré du sol, en y opérant des fouilles profondes, des ossements de renne, de grand cerf, de bouquetin, de bœuf, de chamois, de lapin, du grand chat fossile (*Felis spelæa*), etc., et une infinité d'autres objets travaillés. Le pays environnant est rempli de ces cavernes, déjà en partie explorées. Comme l'a dit M. d'Archiac, « nous avons dans cette seule vallée de l'Ariége les éléments d'une chronologie humaine, que nous n'avons encore trouvée nulle part aussi complète sur un aussi petit espace. »

Dans le voyage que nous avons fait récemment au milieu de ces pays curieux, nous avons visité la remarquable caverne de Bédeilhac, une des plus vastes du bassin de l'Ariége. On gravit péniblement sur un sol rocheux un petit chemin presque à pic, et, arrivé dans la montagne, à deux cents mètres de hauteur environ, on aperçoit l'entrée de la caverne. C'est une voûte béante, dont les dimensions sont vraiment colossales. Nous fûmes saisis par un froid intense en y pénétrant; nous ne pouvions pas apercevoir le fond de cette vaste excavation, et au-dessus de nos têtes nous entendions voler des chauves-souris qui se sauvaient avec épouvante. Nous allumâmes des torches de paille et nous avançâmes jusqu'au fond du gouffre, où s'offrit à nos yeux un long corridor, un véritable tunnel naturel. Çà et là, des salles sont ouvertes dans les parois, et l'on admire en marchant de belles stalactites qui tombent gracieusement des parois supérieures et forment une architecture fantastique du plus curieux aspect. Le sol est jonché de stalagmites qui prennent naissance au-dessous de la stalactite. Le bruissement des gouttes d'eau qui tombent trouble seul le silence de ces grottes sombres. Le docteur Garrigou avait fait venir des terrassiers, et, sous ses ordres, on se mit à donner des coups de pioche dans le sol. A peine eut-on creusé la terre à cinquante centimètres de profondeur, que l'on rencontra des ossements de bœuf et des débris fossiles. Dans la journée, nous avons pu trouver quelques haches de silex et un beau polissoir de granit.

FRAGMENT D'UN VIEIL ALMANACH.

Dessin de Bocourt, d'après Debucourt.

Cette fine et charmante composition n'est qu'un coin du vaste tableau dans lequel Louis-Philibert Debucourt encadra l'Almanach de 1791 qu'il dédia aux amis de la Constitution. Bien qu'un aussi petit fragment ne puisse donner une idée de l'ensemble de cette grande page, c'en est néanmoins le morceau le plus achevé, celui que le laborieux et ingénieux artiste a le mieux empreint du cachet particulier d'esprit et de verve dont il a marqué son œuvre considérable de graveur.

L'histoire du temps, et, pour ainsi dire, celle de toutes les époques de transition, est résumée dans ce groupe de cinq personnages qui pourrait être accepté, comme tableau de genre, sous ce titre : *la Marchande de journaux*.

Devant la jeunesse sérieuse et convaincue, — il en est toujours de celle-là, — qui étudie le présent pour marcher sûrement vers l'avenir, la vieillesse, — nous parlons de celle qui est inintelligente, — scandalisée de ce présent, se voile pudiquement la face et proteste, par un geste d'horreur, contre le cri lancé par une voix fraîche et puissante qui proclame joyeusement l'avénement de l'ère nouvelle.

Les journaux, que nous voyons se multiplier aujourd'hui, n'étaient pas moins nombreux à l'époque où Debucourt publia son Almanach.

En moins d'une année, elles ont dépassé le nombre de quatre cents, ces feuilles pour la plupart éphémères, que chaque jour, du matin au soir, la concurrence infatigable a livrées à la publicité sans assouvir la soif de nouvelles qui dévore la population parisienne.

Sur l'étal en plein vent que décorent des guirlandes de rubans aux trois couleurs et de cocardes nationales, ont paru tour à tour, ou en même temps, se disputant l'espace, l'*Ami de la révolution*, l'*Ami du roi de France et de la vérité*, l'*Ami des soldats*, l'*Ane de Balaam*, l'*Assemblée nationale*, l'*Avocat du peuple*, la *Bouche de fer*, le *Courrier de l'aurore*, le *Courrier de la patrie*, le *Courrier de Brabant*, les *Évangélistes du jour*, la *Feuille villageoise*, le *Journal général de France*, le *Journal de Paris*, le *Journal des laboureurs*, la *Lanterne*, le *Logographe*, qui fut, depuis le *Moniteur universel*, le *Postillon national*, le *Postillon, par Calais*, du nom de Calais, son rédacteur en chef et son imprimeur, journal dont la publication, sans doute irrégulière et souvent attardée, a dû donner lieu à cette phrase proverbiale : « Il ressemble au postillon par Calais, qui court toujours et n'arrive jamais. »

La nomenclature complète des journaux du temps passé prouve que ce n'est pas seulement de nos jours que toutes les extravagances et toutes les fureurs de la polémique ont pris publiquement pour enseigne des titres que répudie l'honnêteté publique. L'événement a récemment démontré que ces mêmes titres, qui, dans les temps de calme, semblent à jamais disparus, reviennent impudemment offenser nos yeux et nos oreilles dès qu'un coup de foudre de quelque orage politique rouvre dans notre malheureux pays la porte murée de l'arsenal aux armes empoisonnées.

Un mot sur l'auteur de l'Almanach-monument de 1791. Si l'un de ses biographes lui attribue à tort l'invention de la gravure à l'*aqua-tinta*, dont les premiers essais remontent à Jean-Adam Schweikard de Nuremberg et datent de 1750, on peut dire qu'il importa, perfectionna et popularisa en France la gravure à la manière noire, dite *mezzo tinto*, que les Anglais empruntèrent à son inventeur Louis de Siegen, de Hesse-Cassel.

Élève de Vien et nommé, à l'âge de vingt-sept ans, membre de l'Académie de peinture, Debucourt, après qu'il

eut donné une série de jolis tableaux, parmi lesquels on cite encore la *Fête de la grand'maman* et *Annette et Lubin*, renonça à la peinture pour s'adonner exclusivement à l'art du graveur. Traducteur non-seulement de ses propres dessins, il fut l'interprète exact et assidu de Carle Vernet. Louis-Philibert Debucourt était né en 1755; il mourut en 1832.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146, 158.

Immobiles au pied d'un mât, Karl et Fritz attendaient que leur force musculaire devînt nécessaire au service du navire ou au salut commun. A peine les autres personnages avaient disparu que l'orage fondit sur la *Cybèle* avec une violence extrême, arrachant la toile, diminuée cependant autant que possible, et emportant les agrès. Mouche-à-Miel courait dans la mâture hardi comme un vieux matelot, Cavaillon surveillait les roues du navire. Le choc des vagues frappait la *Cybèle* avec une telle force que, tantôt renversée sur un flanc, tantôt sur l'autre, elle devint en peu de temps le jouet de la mer. Une des roues cassa, alors le bâtiment s'inclina, comme un oiseau blessé, et fit entendre des craquements sinistres. Une voie d'eau venait de se déclarer dans la cale ; Fritz et Karl y descendirent avec quelques hommes de l'équipage et luttèrent vaillamment contre l'envahissement progressif de la mer. Le capitaine, pour alléger la *Cybèle* et tâcher de lui rendre son allure, fit abattre un mât, mais le navire resta hésitant, se traînant plutôt qu'il ne marchait sur les vagues. Les colosses alsaciens réalisèrent des prodiges d'activité et d'énergie. A cette heure, que l'on sentait décisive, tous remplissaient leur devoir comme s'ils devaient, quand l'heure serait écoulée, aller rendre compte à Dieu des derniers moments qu'il leur avait accordés. La journée se passa dans des transes trop bien justifiées. La nuit vint accroître le danger de la situation. Personne ne dormit sur la *Cybèle*. Les matelots dont le quart était fini attendaient qu'on les appelât ou se trouvaient aussitôt engagés dans la manœuvre.

Il était onze heures du soir quand Rémoulade, qui se tenait au bossoir, vint prévenir le capitaine qu'il y avait des brisants sous le vent. Immédiatement Pradère ordonna de mettre la barre dessous, de larguer les bras du vent et de choquer les écoutes de foc ; mais à peine avait-il fini de lancer à pleine voix ce commandement à l'équipage que la *Cybèle* craquait avec un bruit horrible, et que le gouvernail cassait en deux. Le navire avait touché sur un écueil.

Au brisement du vaisseau, au fracas de l'orage, se mêla une épouvantable clameur.

En dépit de la terreur bien naturelle dont les passagers inactifs furent saisis, personne n'entrava par l'explosion d'un désespoir inutile les mesures urgentes que le capitaine devait prendre ; car encore quelques minutes passées, et il devenait impossible de rester sur la *Cybèle*. En un instant la chaloupe fut mise à flot ; Pradère y fit descendre Anacharsis Bridois, Aubersac, Thomas Candeil, Clovice, Mouche-à-Miel et Cavaillon, puis les deux familles d'émigrants, trois matelots et le second. On embarqua un baril de biscuit, de l'eau douce, un compas et quelques salaisons. Quand le premier moment de désordre fut passé, le capitaine se trouva sur le pont au milieu d'un groupe formé par Angélie, qui n'avait pas voulu le quitter, par l'abbé Marc, André Kernel, Rémoulade et un matelot. Le canot mis à son tour à la mer, on prit rapidement quelques vivres : Pradère voulut confier Angélie au matelot; mais elle se réfugia près du capitaine : « Je ne descendrai qu'avec vous », dit-elle. Et, en effet, Pradère et sa protégée quittèrent les derniers le navire.

Il était impossible de rester près des brisants, impossible aussi de s'en aller en pleine mer à travers cette nuit opaque et cet horrible orage. Chaloupe et canot se suivant à peu de distance prirent le large, mais seulement assez loin pour éviter l'écueil, tout en se ménageant la facilité de revenir le lendemain vers la *Cybèle*, afin de s'assurer s'il n'était pas impossible de la sauver.

Les émigrants, pressés, enlacés dans la chaloupe, formaient le plus touchant tableau. Gretchen, le front haut, l'œil fixé sur la vague, tenait Ludwig entre ses bras comme si elle eût défié la mer de venir le lui prendre. Christine et Roschen, les deux filles de Lisbeth Schaffausen, muettes de terreur, fermaient les yeux pour ne point apercevoir les lueurs fulgurantes de l'orage. Mouche-à-Miel, au contraire, perçant du regard la nuit profonde pour en pénétrer les mystères, sentait grandir en lui un viril courage. Clovice et Cavaillon, les avirons en main, s'occupaient de diriger la marche de la chaloupe. On ne se parlait pas. A cette heure, au delà de laquelle les naufragés entrevoyaient celle de l'éternité, chacun se recueillait et priait. Les réfugiés du canot se trouvaient dans une situation plus pénible encore ; ils possédaient moins de vivres et leur embarcation présentait moins de solidité. Angélie, portée au fond du canot par le capitaine, frissonnait sous ses vêtements trempés de pluie, et l'épais caban que Kernel avait eu soin de jeter sur elle ne la garantissait pas assez pour l'empêcher de subir l'impression glaciale du vent de la nuit. Le jeune artiste, assis à quelque distance de Mlle Morel et au-dessus d'elle, semblait vouloir la protéger contre l'élément furieux que rien n'apaise. De temps en temps, l'abbé Marc rappelait par une parole de l'Écriture la brièveté de la vie, les légitimes terreurs du chrétien à l'heure du jugement ; mais, dominant toutes les terreurs, la confiance dans la miséricorde divine. Pradère, surveillant tout et veillant sur tout, donnait d'une voix calme des ordres à Rémoulade et aux deux autres matelots.

Elle passa lentement, cette sinistre nuit. Il semblait que le soleil ne devait plus jamais se lever sur la mer et que la lumière du jour ne reparaîtrait plus. Cependant, peu à peu, le ciel devint moins sombre, puis il blanchit, s'éclaira, et les naufragés purent constater leur désastre dans toute son horreur.

Les deux embarcations se rapprochèrent, et, alors, marchant de conserve, elles s'avancèrent vers le navire.

La *Cybèle* était couchée sur son bâbord ; la mâture encombrait le pont, que balayaient les lames. Le capitaine supposait encore qu'il serait possible de sauver quelque chose, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il devait renoncer à cet espoir. Après quelques heures perdues en vains efforts, il fut prouvé que la mer garderait sa proie. On dut songer à s'orienter tant bien que mal, et, s'abandonnant à la grâce de Dieu, naviguer de telle sorte que chaloupe et canot demeurassent toujours assez près l'un de l'autre pour communiquer ensemble, et, au besoin, pour se porter mutuellement secours.

La toile manquait ; on improvisa des voiles avec des couvertures ; mais la chaloupe était trop lourdement chargée pour sa force, et la tempête l'avait assez maltraitée. L'étoupe manquait aussi pour la calfeutrer, il fallait donc incessamment avoir soin de vider l'eau avec une écope ; Fritz Schaffausen entreprit ce travail, dans lequel il fut relayé par Karl Pfeunig ; mais il vint un moment où le vent, soufflant avec furie, prit la barque en travers et la chavira sous le poids d'une vague immense. Une horrible clameur monta du sein des flots, qui recouvraient à la fois la chaloupe et les passagers. Presque aussitôt cependant,

des têtes effarées se montrèrent sur les vagues. Le capitaine aperçut Karl nageant d'une main et de l'autre élevant du côté du canot son fils Ludwig; l'enfant était évanoui. Deux bras se tendirent, ceux de Rémoulade, et le petit naufragé fut sauvé. Anacharsis Bridois parut à son tour; d'un mouvement désespéré il s'accrocha au bordage du canot. Thomas Candeil et Aubersac luttaient contre les vagues; ils eussent infailliblement péri si Mouche-à-Miel ne leur eût tendu une corde dont il venait de nouer l'extrémité au canot. Mais qu'étaient devenues Gretchen, la mère de Ludwig, et les deux petites filles de Lisbeth Schaffausen? Elles avaient roulé et disparu dans l'abîme, malgré tant de mains tendues vers elles, malgré tant d'affections prêtes à se dévouer jusqu'au suprême sacrifice, malgré leur mère en pleurs et leur père qui offrait à Dieu son existence pour racheter la leur.

Quand, échappés à ce péril de mort, les naufragés que portait la chaloupe se comptèrent, ils tressaillirent sous la violence de la douleur. Le matelot Clovice, la femme de Pfeunig et les deux filles de Schaffausen n'existaient plus. On eut, un moment après, à ensevelir dans les flots une nouvelle victime; le second du navire mourait d'épuisement.

On ne pouvait espérer que le canot aurait la force de porter le surcroît de charge que lui imposait ce nouveau sinistre. Pradère se demandait s'il ne lui faudrait pas sacrifier ce lest humain au salut des autres naufragés. Pour éviter de subir quelque horrible nécessité, il fallait à tout prix de courage essayer de sauver la chaloupe. D'après les ordres du capitaine, tous les efforts s'unirent pour la remettre à flot. On se dépouilla de la plupart de ses vêtement afin de boucher les crevasses par lesquelles elle faisait eau. Cette fois du moins des peines infinies ne furent pas perdues, et n'eût été le grand deuil qui oppressait tous les cœurs, un cri de joie aurait salué la chaloupe blessée se relevant lentement sur la mer plus calme.

On transborda dans la chaloupe les deux tiers des naufragés. Avec ceux qui n'étaient plus, les vagues avaient emporté les barils de biscuit et d'eau. Il fallut partager les provisions du canot entre ses passagers et ceux de la chaloupe; pour combien de jours suffiraient-elles?

Dans la crainte de ne pouvoir, lui et les siens, être de sitôt recueillis à bord d'un navire, le capitaine ordonna de faire une distribution avare pour être en mesure de prolonger la lutte contre la mer et contre la faim.

Au bout de cinq jours, pendant lesquels chaque minute menaçait d'être la dernière, les vivres déjà si parcimonieusement distribués se réduisirent encore. En vain cherchait-on une voile à l'horizon, les regards embrassant l'espace ne découvraient rien que l'immensité déserte. Le morne désespoir engourdissait les cœurs. Rémoulade, assis dans le canot, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, songeait au pauvre Clovice, dont le corps était déjà peut-être la pâture des poissons. Karl Pfeunig, lourdement abattu, laissait passer comme un sanglot le nom de Gretchen entre ses lèvres tremblantes. Lisbeth, folle de douleur, apostrophait tour à tour son mari et la mer, se reprochant de vivre après que Roschen et Christine étaient mortes; elle demandait avec amertume à Schaffausen pourquoi il l'avait sauvée de préférence à ses filles. Et encore, chacun de ces malheureux regrettait le sort de ceux qu'ils pleuraient, car déjà grondait la faim et criait la soif, qui déchirent et brûlent les entrailles.

De tous les passagers, Angélie était la plus résignée. Elle ne comptait, au delà de l'étroit espace où sa vie était à chaque moment menacée, aucune affection profonde. L'intérêt que ne cessait de lui témoigner le capitaine lui assurait ce qu'elle n'eût pas osé se promettre auparavant : la certitude de laisser après elle un souvenir dans un cœur loyal. Quand elle venait à s'apercevoir qu'André Kernel veillait à ce que le soleil ne lui brûlât pas le front, que le flot ne mouillât pas ses pieds, elle éprouvait une sorte de bien-être de ces soins peut-être inutiles pour conserver sa vie. Elle ne la regrettait pas, d'ailleurs; elle s'estimait au contraire presque heureuse de s'en aller à Dieu avant d'avoir épuisé toute la lie du calice. De temps en temps, cependant, une plainte lui échappait, mais pareille au plus doux murmure et fondue souvent dans une prière. Alors André Kernel se penchait vers Angélie; pâle et anxieux, il cherchait à deviner ce qu'elle souhaitait, et ne se remettait de son douloureux souci que lorsque le regard de la jeune et patiente martyre lui avait dit : « Je suis soulagée. »

Trois jours encore se passèrent ainsi, et les souffrances de la faim en arrivèrent à l'intolérable torture. Les yeux, brûlés de larmes et d'insomnie, interrogeaient toujours en vain l'espace. Rien! rien! Les malheureux, que le capitaine, toujours calme et bienveillant s'efforçait d'encourager, retombaient sur leur banc plus faibles et plus désespérés que jamais. Un moment, Jean la Riolle, qui ne déplorait plus, se leva, et, debout, tenta de s'élancer dans la mer.

— Autant vaut en finir tout de suite, dit-il.

L'abbé Marc se précipita sur lui, le saisit par le milieu du corps, au risque d'être entraîné dans la chute, et le força à rougir de sa faiblesse.

Mais si les matelots et les passagers ne songeaient pas tous à demander à l'Océan le terme de leurs souffrances, quelques-uns, récapitulant dans leur mémoire l'histoire des naufrages célèbres, se rappelaient que dans des situations aussi désespérées que la leur on avait vu des hommes, flottant sous le ciel comme une épave, tirer au sort pour savoir lequel d'entre eux servirait d'aliment aux autres. Horrible alternative! offense abominable à l'humanité! Tout en repoussant cette pensée fratricide, on la sentait revenir comme une prochaine et implacable nécessité.

Hâtons-nous de dire que Dieu l'épargna à ceux qui restaient des naufragés de la *Cybèle*. Mouche-à-Miel, qui se tenait debout à l'avant de la chaloupe, cria enfin : « Terre! terre! »

Ce fut d'abord avec incrédulité qu'on accueillit ce cri libérateur. Depuis huit jours, l'espérance des naufragés avait été tant de fois trompée! Pradère, sur qui n'avaient prise ni l'illusion, ni le découragement, vérifia avec sang-froid l'observation du mousse. Tous les regards, fixés sur lui, demandèrent en même temps : « Serait-il vrai? »

— Encore une heure, dit le capitaine, et nous sommes sauvés.

En effet, la terre devenait visible; on sentait déjà les effluves odorants des feuilles et des fleurs. On vit bientôt après passer des vols d'oiseaux. Le courage revint et ranima les forces expirantes; ces mourants de tout à l'heure ramèrent avec un redoublement d'énergie.

Il n'était plus permis de douter, car la terre attendue avec tant d'impatience, cherchée avec tant de courage, profila à l'horizon sa côte verdoyante, ses sveltes palmiers et ses groupes de kaoris ou pins colonaires.

André Kernel se jeta à la mer et nagea vers la côte; il voulait aborder le premier cette terre de la délivrance.

La suite à la prochaine livraison.

CONJONCTION DE JUPITER ET URANUS,

LE 5 JUIN 1872.

Chacun de nous admire, le soir, depuis plusieurs mois, la belle planète de Jupiter, dont l'éclat surpasse même celui de Sirius, la plus brillante étoile du ciel. Nos lecteurs

peuvent, par nos cartes astronomiques de janvier, suivre la marche de chaque planète dans le ciel, et ils ont certainement remarqué que Jupiter trône au-dessous de la constellation des Gémeaux. Nous avons vu (p. 8) qu'il s'est éloigné, du 1er janvier au 15 mars, du prolongement de la ligne droite tirée de Castor à Pollux, que vers le 15 mars il resta stationnaire, et que depuis cette époque sa marche se dirige vers l'est.

Notre carte a également montré que cette année la planète Uranus se meut dans cette même région céleste, et que l'orbite apparente de Jupiter semble longer celle d'Uranus depuis la fin de mai jusqu'au commencement de juillet. Les deux orbites ne se trouvent pas dans le même plan, sans quoi Jupiter devrait passer exactement sur Uranus et l'éclipser. Mais il y a un très-curieux rapprochement, qui ne s'est pas produit depuis plusieurs siècles,

La révolution de Jupiter vue de la Terre. — Marche apparente annuelle et séculaire de la planète Jupiter le long du zodiaque, depuis l'année 1750 jusqu'en l'année 1900, pour trouver les positions antérieures ou futures de la planète.
— D'après le dessin de M. Flammarion. —

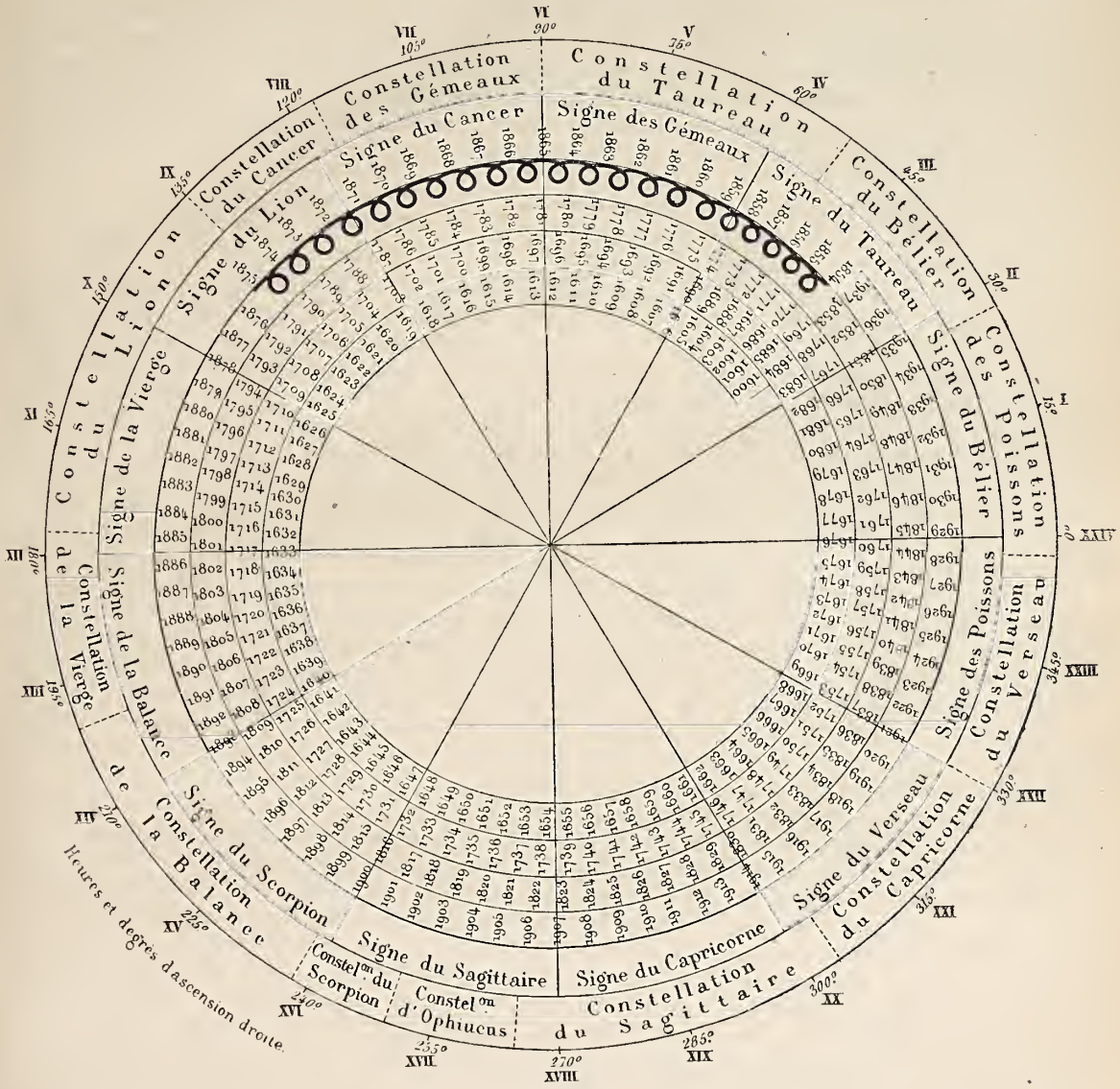
et en vertu duquel les deux planètes se trouveront à peine éloignées d'une distance égale à un diamètre et demi de Jupiter (1).

C'est le 5 juin, à 5 h. 30 m. du soir, que la distance minimum aura lieu ; mais à cette heure le Soleil ne sera pas encore couché pour la France, de sorte que l'instant précis de la conjonction restera voilé par la lumière du jour pour le méridien de Paris. Le Soleil ne se couchant qu'à 7 h. 56 m., et le crépuscule durant ce jour-là 45 minutes à Paris, on ne pourra commencer l'observation qu'à 8 h. 40 m., d'autant plus que Jupiter se trouvera alors précisément à l'occident. Il se couchera lui-même à 10 h. 58 m. Pendant cette curieuse soirée, Jupiter semblera environné de cinq satellites. La distance angulaire d'Uranus sera moindre que celle du premier satellite.

Ces conjonctions, ces grands rapprochements sont très-rares. Pour les calculer, nous pouvons remarquer que la révolution de Jupiter autour du Soleil étant de 4332 jours, la planète revient tous les 12 ans environ au même point du zodiaque, après avoir fait le tour du ciel. En vertu du mouvement annuel de la Terre, cette route duodécennale n'est pas uniforme d'ailleurs, mais composée de boucles

(1) La distance du centre de Jupiter au centre d'Uranus ne sera que de 1′ 9″ 8. Le diamètre de Jupiter sera de 38″.4, et celui d'Uranus de 3″.8. Du bord de Jupiter à celui d'Uranus la distance ne sera que de 51″.2.

entrelacées. Si Uranus était immobile lui-même, Jupiter reviendrait donc tous les douze ans environ passer par la même heure d'ascension droite. Mais Uranus accomplit lui-même dans le même sens une révolution en 30686 jours, ou 84 ans. Il en résulte qu'en 12 ans il s'est avancé du septième de son cours. Pour l'atteindre, Jupiter est obligé de s'avancer par conséquent du septième de 4332 jours, c'est-à-dire de 619 jours, ou 20 mois et demi environ, avec une variation dépendante de la station et rétrogradation due au mouvement de la Terre. Ce n'est donc qu'au bout de 13 ans 6 mois 24 jours en moyenne, que les rencontres peuvent arriver. Mais, d'autre part, les trois orbites de la Terre, de Jupiter et d'Uranus, ne sont pas situées dans le même plan. Quoique ce soient les plus faibles du système planétaire, les inclinaisons de leurs plans sur l'écliptique sont de 1° 18′ 40″ pour Jupiter, et



Gravé par E. Morieu, r. Vavin 37

La révolution d'Uranus vue de la Terre. — Marche apparente annuelle et séculaire de la planète Uranus le long du zodiaque, depuis l'année 1600 jusqu'à l'année 1937, pour trouver les positions antérieures ou futures de la planète.
— D'après le dessin de M. Flammarion. —

de 0° 46′ 30″ pour Uranus. Les déclinaisons des deux planètes varient indépendamment l'une de l'autre d'année en année, et elles peuvent être très-différentes lorsque les deux planètes passent à la même heure d'ascension droite.

Ainsi la dernière fois que ce passage s'est produit, en 1858, le 22 mai, par 3 h. 49 m. d'ascension droite, la différence de déclinaison n'est pas descendue au-dessous de 32; en 1845, le calcul montre que la rencontre a eu lieu le 8 février, par 0 h. 15 m. d'ascension droite, et que la différence des déclinaisons n'est pas descendue au-dessous de 26; etc.

Il faudrait sans doute remonter à plusieurs siècles pour rencontrer une conjonction absolue des deux astres, une occultation d'Uranus par Jupiter, et, dans tous les cas, elle n'aurait pas été observée, puisque la découverte d'Uranus ne date que de 1781.

En examinant nos deux dessins, qui représentent le mouvement de Jupiter et le mouvement d'Uranus vus de la Terre, on trouve que depuis le commencement du siècle, les deux planètes se sont rencontrées aux années et positions suivantes :

1858, dans la *constellation* du Taureau;
1845, — — — des Poissons;
1831, — — — du Capricorne;
1837, — — — du Scorpion;
1803, — — — de la Vierge.

Mais le plan de leurs orbites n'ayant pas coïncidé à ces époques, la conjonction de 1872 est la plus curieuse.

Déjà, il y a quelques années, à propos de Saturne, nous avons spécialement étudié les mouvements apparents des planètes vus de la Terre. En se reportant à notre étude (voy. t. XXXVIII, 1870, p. 131 à 135), nos lecteurs auront la théorie complète de ces mouvements. Qu'il suffise aujourd'hui de rappeler les trois principes suivants, en vertu desquels les mouvements apparents des deux planètes qui nous occupent sont entièrement expliqués :

1° La Terre circule autour du Soleil en une période de 365 jours 6 heures 9 minutes 10 secondes;

2° Jupiter circule autour du Soleil, à une distance 5 fois plus grande que la Terre, et à peu près dans le même plan, en une période de 4332 jours 14 heures, ou 11 ans 10 mois et 14 jours;

3° Uranus circule autour du même centre commun de tout le système planétaire, à une distance 19 fois plus grande que celle de la Terre, et également à peu près dans le même plan, en une période de 30686 jours, ou 84 ans, comme nous l'avons déjà vu.

De ces trois faits, il résulte que :

1° Tandis que Jupiter accomplit une seule de ses révolutions, la Terre fait presque douze fois le tour du Soleil;

2° Tandis qu'Uranus accomplit une seule de ses révolutions, la Terre a fait 84 fois le tour du Soleil.

Par conséquent, le tracé que Jupiter semble faire sur la voûte céleste, le long du zodiaque, n'est pas uniforme comme si la Terre était immobile, mais subit une correction de perspective due au déplacement annuel de la Terre. Quand la Terre marche dans le même sens que Jupiter, dans la partie de l'orbite terrestre qui est du côté de Jupiter, entre le Soleil et lui, Jupiter semble reculer devant les étoiles immobiles. Quand la Terre marche en sens contraire, dans la partie de son orbite qui est de l'autre côté du Soleil relativement à la position de Jupiter, celui-ci semble s'avancer, au contraire. Aux deux extrémités du diamètre de l'orbite terrestre qui est perpendiculaire sur la ligne menée de Jupiter au Soleil, Jupiter semble stationner. Il est très-facile de se rendre compte de ces trois phénomènes. Voilà pourquoi, sur les cartes astronomiques que nous publions chaque année, Jupiter avance, recule et stationne. Douze fois ce balancement arrive pendant la révolution duodécennale de Jupiter. Or, si nous voulons tracer ce mouvement apparent de Jupiter autour de notre observatoire terrestre, nous pourrons le représenter par une circonférence le long de laquelle onze ou douze boucles, selon les époques, expliqueront la marche, tantôt rétrograde et tantôt directe, relativement à la Terre où nous sommes.

Cette figure rappelle le système des épicycles des anciens, par lequel ils avaient été forcés d'expliquer le mouvement des planètes dans leur théorie de l'immobilité de la Terre.

Le même résultat sera obtenu pour Uranus, si nous voulons représenter son mouvement apparent relativement à la Terre d'où nous l'observons. Seulement, au lieu de douze boucles, comme dans Jupiter, il y en aura quatre-vingt-quatre dans toute la longueur de sa révolution. Sur notre dessin, nous avons tracé seulement le quart d'une révolution, de 1854 à 1875. Pendant ces vingt et une années, on peut compter 21 épicycles.

Nous avons représenté la forme du mouvement apparent de Jupiter pour une seule révolution, mais nous avons indiqué ses positions pour une période de 150 ans, de 1750 à 1900. On voit, à la première inspection de la figure, sur quelle constellation la planète se projette à quelque époque de cette période que l'on considère.

Le mouvement d'Uranus étant beaucoup plus lent, il est plus facile d'en représenter une plus vaste étendue sur une figure construite à la même échelle. C'est pourquoi nous avons pu calculer et dessiner ici la position annuelle de cette lointaine planète pendant quatre de ses révolutions modernes, qui n'embrassent pas moins de 337 de nos rapides années.

Ainsi, la conjonction de ces deux planètes, cette année, nous a servi à concevoir comment ces rencontres s'effectuent. En réfléchissant aux explications précédentes, on se représentera sans peine leurs mouvements réels et les apparences de perspective qui en résultent à cause du mouvement annuel de la Terre. Cette notion constitue l'élément le plus important de la connaissance du système du monde.

SUR LA CARICATURE.

Suite. — V. p. 35, 83, 123.

Il est bien difficile de parler de la caricature, c'est-à-dire d'un art qui a pris un si grand développement et qui est entré si profondément dans nos mœurs, sans se demander quelle en est l'influence ; si elle peut faire quelque bien, et quel bien elle peut faire. Souvenons-nous ici de notre définition de la caricature : C'est l'art de faire rire les honnêtes gens, de les égayer sur le fonds commun de sottise, de niaiserie et de vanité, où chacun de nous apporte sa souscription et vient toucher ses dividendes. La caricature se borne-t-elle à faire rire ? Ne donne-t-elle pas aussi à penser ?

Assurément, le caricaturiste n'est pas un prédicateur, quoique le caricaturiste anglais Hogarth ait prêché, crayon en main, avec le plus grand succès. Comme le caricaturiste s'attaque à des travers beaucoup plutôt qu'à des vices, il donne plutôt des leçons de prudence et de conduite que des leçons de vertu ; il fait plutôt de l'homme qu'il veut corriger un voisin supportable qu'un grand citoyen ou un saint. Parfois même il se contente d'avoir de l'esprit, de la gaieté, de la bonne humeur, comme les arbres ont des feuilles et des fleurs, estimant que l'esprit, la bonne humeur, la gaieté, sont en elles-mêmes choses excellentes et saines à montrer. En cela, il ressemble beaucoup plus comme moraliste au capricieux et charmant la Fontaine qu'au sec et méthodique Ésope.

Ésope (l'Ésope classique, bien entendu), la bête noire des petits écoliers qui commencent le grec, et que plus tard on se rappelle en souriant; Ésope ne montre pas le plus petit personnage et ne compose pas la plus petite scène, sans écrire bien vite au-dessous la fameuse formule : *Cette fable montre que*, etc.; suit une petite moralité toute sèche et toute nue, et il passe à la fable suivante, si cela peut s'appeler une fable. Sur la marge de maint Ésope, il m'est arrivé de retrouver une image que griffonnent volontiers les écoliers. Elle semble, dans son ingénuité, inspirée par l'ingénuité du fabuliste. On voit une potence, à la corde de laquelle se balance un bonhomme. La tradition classique nous apprend qu'il se nomme Pierrot, et la légende déclare dans un latin naïf que si maître Pierrot est en pareille posture, c'est qu'il a volé un livre, ou plutôt qu'il a négligé de le rendre [1]. Il ne reste plus qu'à écrire au-dessous : *Cette fable montre qu'il ne faut pas voler de livre, sous peine d'être pendu.* C'est clair, c'est net, au moins on est averti. Ne volez pas de

[1] Voici le texte même de cette vieille facétie d'écolier :

Aspice Pierrot pendu,
Qui hunc librum n'a pas rendu.
Si ce livre *reddidisset*,
Pierrot pendu *non fuisset*.

livre, ou bien aussitôt pris, aussitôt pendu. Voilà la caricature des enfants : rude logicienne et prompte justicière.

Je n'oserais pas affirmer que la caricature des hommes marche aussi droit au but, mais enfin elle y va. Elle flâne et joue, chemin faisant, beaucoup plus qu'elle ne moralise ; elle moralise pourtant, sans avoir l'air d'y toucher. Elle raille en passant le nez colossal de celui-ci, les jambes torses de celui-là (choses où la morale évidemment n'a rien à voir); mais en revanche elle fait honte aux ivrognes, aux maris qui battent leurs femmes, aux femmes qui battent leurs maris, aux bourgeois qui se précipitent à la Bourse pour se ruiner avec l'espérance de ruiner les autres. Si elle raille les gens qui pleurent leur parapluie envolé ou leur caniche perdu, ce dont je la blâme (et encore pas bien fort), elle tire aux jambes des mauvais drôles, des vauriens et des charlatans de toute espèce (ce dont je la loue). Et il arrive ainsi que, tout compte fait, les services compensant les peccadilles, elle peut souvent dire avec raison qu'elle n'a pas perdu sa journée, et qu'en somme elle a bien mérité des honnêtes gens.

Qu'un philosophe atrabilaire vienne, du haut de sa tête, demander à la caricature quelle vérité nouvelle on tirerait de la synthèse de toutes ses œuvres, elle répondrait :

— O philosophe atrabilaire, l'ensemble de mes œuvres (étant écartées celles que les honnêtes gens renient) prouve une vérité fort importante, c'est que *l'homme ici-bas finit toujours par avoir la figure qu'il mérite.* Toi qui rumines volontiers sur les effets et les causes, écoute le petit raisonnement que voici :

La laideur d'une figure humaine se compose de deux éléments : 1° la forme même et les angles de la masse osseuse, qui détermine les lignes générales; 2° l'expression personnelle, qui provient du développement, des rapports et du jeu des muscles. La laideur naturelle, celle qui, par hérédité, nous vient de nos ancêtres, nous n'en sommes pas responsables, et nul n'a le droit de nous la reprocher. C'est celle-là qui défraye les caricaturistes d'ordre inférieur, ceux qui sont plus frappés de l'énormité et du coloris d'un nez que de l'expression d'un visage. Ils vivent là-dessus, ne pouvant pénétrer plus avant ; ils copient en chargeant, au lieu de charger en interprétant : gens de peu de ressources et de peu de réputation.

Au contraire, la partie mobile et plastique du visage humain finit par garder l'empreinte de nos pensées, de nos passions, de nos habitudes. Quand un caricaturiste est véritablement un artiste, c'est cette empreinte-là qui le préoccupe : il l'étudie, il la pénètre ; si la physionomie est par surcroît accidentée d'un nez excessif qui en complète l'expression comique, il ne rejette pas cet accident pittoresque, mais ce n'est pas là ce qui l'a frappé tout d'abord.

Un homme qui se met en colère dix fois par jour finit à la longue par creuser certains plis, certaines rides expressives qui restent gravées sur son visage, même dans les moments de calme. L'extrême mobilité de la figure humaine n'empêche pas le masque de se modeler peu à peu, par une sorte de travail lent et accumulé, et de garder une expression dominante. Cette expression, bon gré mal gré, nous la portons partout ; c'est comme un écriteau que les habiles seuls peuvent lire en entier, mais où les ignorants même devinent quelque chose. Il n'est pas si facile qu'on le croit et qu'on le dit de composer son visage, les plus habiles y échouent, du moins en partie ; quelque effort que l'on fasse, l'expression dominante persiste sur le visage comme la tache de sang sur la main de lady Macbeth. Que de nobles visages devenus de laides ou triviales figures sous l'empire des mauvaises passions et des mauvaises habitudes! La nature, au contraire, avait donné à Socrate la figure d'un mauvais drôle et d'un débauché, la pureté de sa vie en fit la figure d'un honnête homme. Si la caricature, par les moyens dont elle dispose, peut contribuer à répandre cette idée si juste, les gens se mettront moins en colère, ne fût-ce que par crainte de s'enlaidir. Quand un petit enfant crie, on a quelquefois l'idée de lui mettre un miroir devant les yeux pour lui montrer comme il est laid : cela le fait taire. Nous sommes des enfants, et la caricature nous tend le miroir.

Dans l'ordre moral, le rôle de la grande peinture est un rôle d'encouragement et d'excitation ; celui de la caricature est un rôle de contrainte et de répression. C'est ce qui nous explique pourquoi elle a parfois le poignet si rude.

Je me représente volontiers la peinture comme une muse noble et sévère, qui ne parle à l'homme que de choses élevées et le rend moralement meilleur en le pénétrant du sentiment du beau. La caricature, qui empêche l'homme de tomber en lui montrant le ridicule de ses chutes, me semble jouer le rôle utile mais sacrifié du chien de berger. Toutes les fois que nous mettons le pied en dehors des limites de la vérité et de la simplicité, elle nous poursuit et nous mord pour nous forcer d'y rentrer. Conclusion : Soyons simples et vrais, et peut-être éviterons-nous d'être mordus.

La suite à une autre livraison.

TEMPLE D'ÉPHÈSE.

On a transporté en Angleterre divers débris du fameux temple d'Éphèse, entre autres des chapiteaux de dimensions colossales, et la base d'une colonne de deux mètres de diamètre qui paraît avoir été jadis peinte en rouge.

CRUAUTÉ DE CHARLES IX.

L'historien de Thou attribue la cruauté de Charles IX à l'excès de sa passion pour la chasse et au plaisir qu'il prenait à maltraiter les animaux.

« Le roi, rapporte Brantôme, alloit tuer le mulet de son favori Lanjac, lorsque celui-ci le retint, et lui dit :

» — Eh! sire, quelle querelle est donc survenue entre Votre Majesté et ma mule? »

COMBAT SINGULIER

D'UNE GRIVE ET D'UN ÉCUREUIL.

Un observateur anonyme raconte dans un journal anglais une scène amusante dont il a été témoin dans un bois voisin de son habitation. Il s'agit d'un combat singulier, d'un véritable duel entre une grive et un écureuil.

« Vers la fin du mois de mars, dit cet observateur, j'avais découvert sur un arbre un nid de grive. Curieux de savoir quand les petits écloraient, j'allais tous les jours rendre visite à ce nid. Un matin, un écureuil, qui l'avait aperçu et qui y prenait sans doute un intérêt non moins vif, voulut aussi l'examiner de près. Mais ses intentions étaient probablement moins inoffensives que les miennes, car il reçut un accueil bien différent. Tandis qu'il m'était permis, à moi, de monter sur l'arbre et de regarder tranquillement la grive occupée à couver ses œufs, l'oiseau ne voulut pas laisser approcher l'indiscret écureuil. J'arrivai juste à temps pour voir ce dernier, jeté à bas de la branche sur laquelle il était juché et qui était au moins à dix pieds de terre, dégringoler en pirouettant et tomber sur le sol. Ce n'est pas tout; l'oiseau le poursuivit dans sa chute, se jeta sur lui et lui piqua la tête à coups de bec,

de façon que je m'attendais à ramasser un écureuil mort. Les notes fort peu mélodieuses que poussait la grive, les cris perçants de son adversaire effrayé et irrité, le bruit des feuilles mortes froissées, tout cela faisait un assez beau vacarme.

» Au bout de quelques secondes, l'écureuil parvint à se sauver et à grimper sur un arbre; mais la grive vola de nouveau sur lui et le força une seconde fois de descendre à terre. Alors il s'accula dans un angle formé par les racines de l'arbre, s'assit sur ses jambes de derrière et se mit à se défendre en agitant ses pattes de devant; il lançait des coups de poing et parait tour à tour; il boxait littéralement. La grive, qui l'avait suivi, l'assaillait de coups de bec, de coups d'aile qui l'aveuglaient, et l'étourdissait de ses cris aigus. Ahuri, éperdu, l'écureuil n'eut pas de fausse honte, il jugea prudent de prendre la fuite, et pour la deuxième fois il se sauva. Il courut environ l'espace de trente mètres, toujours poursuivi par son ennemie, et, par trois fois, il fut obligé de s'arrêter et de se défendre avec ses poings. Enfin il atteignit un autre arbre, y grimpa en décrivant habilement une spirale autour du tronc et s'efforça de gagner les autres branches. Mais qu'importait la hauteur à son adversaire ailé? La grive recommença à lui donner la chasse, se précipitant sur lui avec une telle violence que, si elle l'eût atteint, elle lui eût fait faire une chute terrible, probablement mortelle. Cette course aérienne continua de branche en branche et d'arbre en arbre, sur une longueur de plus de cent mètres.

» Enfin la grive cessa sa poursuite et retourna à son nid, sur lequel elle s'assit, grommelant, marmottant à demi-voix et se secouant à plusieurs reprises pour rajuster son plumage ébouriffé.

» Pendant cette lutte acharnée, jusqu'au moment où la course dans les arbres commença, je ne fus jamais éloigné de plus de deux mètres des deux combattants, qui ne parurent pas s'apercevoir le moins du monde de ma présence.

» J'avoue que, durant la bataille, le pauvre écureuil, qui avait le dessous, excita bien vivement mon intérêt; mais depuis, en y réfléchissant, j'ai trouvé que la grive, qui défendait son nid, était dans son droit et qu'elle fut vraiment d'une bravoure admirable. »

BECS ET ONGLES.

LES BECS.

I

« Il a bec et ongles pour se défendre! » dit la sagesse des nations. Pourquoi, sinon parce que l'observation naïve, précédant l'étude scientifique, a reconnu l'intime corrélation qui existe entre ces organes chez l'oiseau? La science à son tour affirme que toujours l'ongle est le complément du bec, et que tous deux à la fois dénotent, et mieux encore, expliquent les mœurs de l'oiseau. Construits sur un plan beaucoup plus uniforme que les mammifères même, les oiseaux ne se distinguent réellement pour ainsi dire que par le bec et les pattes : aussi est-ce sur la seule considération de ces parties que reposent entièrement les méthodes ornithologiques. C'est à cause de cette uniformité que de Blainville a cherché dans les organes internes de l'oiseau un moyen auxiliaire de vérifier le classement déjà fait ou d'en établir un nouveau.

Le bec est un organe assez compliqué couvrant la partie du crâne où, chez les animaux supérieurs, se trouve la face; la substance cornée du bec lui tient lieu de dents. Les mâchoires proprement dites de l'oiseau existent en dedans du bec. Pour les faire bien voir, nous avons dû pratiquer une coupe en travers de l'organe. La figure 2 montre la gaîne extérieure cornée se moulant parfaitement sur les os qui la soutiennent; d'où résulte que la forme des mâchoires, toujours proéminentes, varie singulièrement d'une espèce à l'autre.

Quelqu'un a dit que l'oiseau était « tout ailes » ; on aurait aussi bien fait de remarquer qu'il était nécessairement *tout bec* : cet organe est pour lui le plus important, c'est le pourvoyeur de la vie, son unique instrument de préhension le plus ordinairement; car il n'est qu'un petit nombre d'oiseaux qui puissent saisir leur nourriture avec leurs pattes, et un bien plus petit nombre encore qui, l'ayant saisie avec leurs pattes, sachent la porter à leur bec.

Non-seulement le bec est l'instrument nécessaire de la vie chez l'oiseau, mais, suivant la dureté de la gaîne qui le forme, suivant sa courbure plus ou moins prononcée, sa pointe plus ou moins aiguë ou recourbée, le tranchant de ses bords, ou plutôt suivant qu'ils sont plus ou moins dentelés, ce bec devient une arme offensive et défensive souvent terrible, en même temps qu'un organe indispensable de préhension et de travail. Qu'on ne l'oublie pas, c'est le bec qui fait le nid.

Une anomalie doit être signalée, et notre figure 1 en fait parfaitement saisir le caractère. Chez l'oiseau, la mâchoire inférieure ne s'articule pas immédiatement au rocher; elle y est réunie par un petit os accessoire mobile, appelé os carré et quelquefois os tympanique, que nous retrouvons chez les reptiles. Il est nécessaire à tous ces animaux pour qu'ils puissent écarter énormément les mâchoires, comme ils en ont souvent besoin. Un trait également caractéristique de l'organisme de l'oiseau, c'est que les os de la mâchoire inférieure ne sont pas soudés en avant comme chez les mammifères; il n'y existe qu'un seul os en arc continu. Enfin, la mâchoire supérieure, à son point de

Fig. 1. — Coupe longitudinale de la tête du dindon, pour montrer l'attache des os de la mâchoire et celle de la portion cornée.

réunion avec le crâne, conserve, par suite de la texture élastique du bec et des os du nez avec lesquels elle est cependant toujours soudée, un certain degré de mobilité

Fig. 2. — Coupe du bec de la même tête, en travers, pour faire voir la gaîne cornée.

qui donne aux oiseaux pourvus de cette faculté un facies tout particulier. Rien n'est plus original qu'un perroquet bâillant en écartant, chacune de son côté, ses deux mandibules. Peu d'espèces cependant possèdent cette faculté; nous citerons, parmi elles, les *accipitres nocturnes*, les *zygodactyles préhenseurs*, et probablement quelques *échassiers* au bec long et flexible.

La suite à une autre livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

LA LÉGENDE D'ADAMASTOR.

ÉPISODE DES LUSIADES

Les *Lusiades*. — Apparition d'Adamastor. — Dessin de Gilbert, d'après Gérard (1).

Plus de dix siècles avant que le géant Adamastor apparût dans les *Lusiades* à Vasco de Gama, il avait été nommé par un écrivain de la décadence qui aimait cependant à s'inspirer du vrai génie de l'antiquité. Or, Camoëns n'était pas seulement un grand poëte; il avait sondé tous les secrets de l'histoire, de même qu'il avait observé les grands phénomènes de la nature; il emprunta à Sidoine Apollinaire le géant qui devait personnifier dans son poëme l'ennemi des Portugais et de son héros; il en fit l'hôte désespéré du cap des Tempêtes (1).

Dans la pensée du poëte, Adamastor était un fils oublié des Titans, un compagnon d'Encelade, et il aime à le revêtir de ce caractère grandiose et terrible à la fois, lorsqu'il l'oppose à ses invincibles compatriotes, presque aussi audacieux que lui, alors qu'on les voit fendre sans terreur ces flots inconnus qui vont les rendre maîtres absolus des richesses de l'Orient. La sombre poésie de Camoëns fait surgir avec un art merveilleux des flots de l'Océan cette figure, prête elle-même à se dissoudre en eau lorsqu'elle aura lancé ses imprécations.

(1) Claudien parle aussi du géant *Damastor*. Les poëmes homériques signalent *Adamastos* d'Ithaque, père d'Achéménide, qui fut abandonné, comme on sait, par Ulysse dans la Sicile, à l'instant où lui-même il se dérobait par la fuite aux Cyclopes.

(1) Voy. l'édit. des *Lusiades* donnée en 1817 chez Didot, par don J.-M. de Souza-Botelho; in-4°, fig.

Mais laissons parler le poëte ; laissons Vasco de Gama raconter au roi de Mélinde, qui lui donne une hospitalité généreuse, les glorieuses destinées d'un pays dont il s'honorera d'être bientôt l'allié.

Après avoir déroulé devant le souverain oriental les péripéties par lesquelles a passé le Portugal depuis Viriatus jusqu'au règne d'Emmanuel, après s'être arrêté surtout aux belles prévisions de ce noble infant D. Henri, qui, ne pouvant accroître le territoire de son petit pays, « lui donna l'Océan », il dépeint dans un langage magnifique les périls dont il a été menacé, les phénomènes qui ont marqué son passage sur des mers inconnues, les peuples ignorés jusqu'à lui qu'il a visités, et enfin il arrive dans le voisinage du fameux promontoire où le fils des Titans doit lui apparaître :

« Le soleil avait cinq fois éclairé l'univers depuis que nous avions quitté la terre des barbares. La nuit promenait en silence son char étoilé ; nos vaisseaux fendaient paisiblement les ondes ; assis sur la proue, nos guerriers veillaient, lorsqu'un sombre nuage qui obscurcit les airs se montre au-dessus de nos têtes et jette l'effroi dans nos cœurs.

» La mer ténébreuse faisait entendre au loin un bruit semblable à celui des flots qui se brisent contre les rochers. — Dieu puissant, m'écriai-je, de quels malheurs sommes-nous menacés? Quel prodige effrayant vont nous offrir ce climat et cette mer? C'est ici plus qu'une tempête.

» Je finissais à peine : un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante ; son air, farouche ; son teint, pâle ; sa barbe, épaisse et fangeuse. Sa chevelure est chargée de terre et de gravier ; ses lèvres sont noires, ses dents livides ; sous de noirs sourcils ses yeux roulent étincelants.

» Sa taille égalait en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle ; sa voix formidable semble sortir des gouffres de la mer. A son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se hérissent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

» — O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les peuples! Il n'est donc plus de barrière qui vous arrête? indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées, qu'une mer étrangère ne profana jamais.

» Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science, ni le génie n'avaient pu encore lui ravir ! Eh bien, mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage orageuse et sur les terres lointaines que vous soumettrez par la guerre.

» Malheur au navire assez hardi pour s'élancer sur vos traces! Je déchaînerais contre lui les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, viendra braver mon pouvoir! A peine aura-t-elle paru sur mes ondes qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée dans les flots. » (1)

Bien loin de se laisser terrifier par ces menaces prophétiques, Gama ose interroger le fantôme : — Qui es-tu, lui demande-t-il fièrement? — Je suis le géant des tempêtes... Et le géant raconte l'histoire de ses malheurs dans un langage qui ne le cède, pour la noblesse des images, ni à celui d'Homère, ni à celui de Virgile.

Nous ne sommes pas de ceux, à coup sûr, qui feront du géant Adamastor un représentant formidable de la religion de Mahomet, un esclave à moitié vaincu de l'islamisme terrifié par l'arrivée des Portugais dans les mers orientales dont les flots soumis vont les conduire aux Indes. C'est cependant l'idée étrange qu'a voulu faire prévaloir, au dix-septième siècle, un écrivain célèbre dans la Péninsule, admirateur exclusif des *Lusiades*, mille fois plus passionné pour le génie de Camoëns qu'il ne s'est montré dans ses autres écrits raisonnable ou parfois ingénieux. Cette idée, si bizarre qu'elle soit, a tellement prévalu chez Faria y Souza, l'infatigable commentateur, qu'il a cru devoir la développer dans une note n'ayant pas moins de treize colonnes in-folio. Le poëte, heureusement pour lui, ne put ajouter à ses misères la fatigue de démentir ces érudites extravagances. Les recherches si consciencieuses de l'investigation moderne ont conduit sa vie éprouvée jusqu'à l'année 1580 (1), et les fameux commentaires ne parurent que quarante ans plus tard.

Camoëns s'est montré tout à l'heure un admirable historien, dont une nation entière répétera les chants ; plus tard, il devient un poëte inimitable. La froide allégorie qui ferait d'Adamastor un sombre ennemi des chrétiens n'a jamais pris part à ses inspirations ; mais le souvenir d'Homère ne l'a pas un moment quitté. Appelant à son aide toutes les légendes du monde antique pour animer sa création, il grandit les gloires de sa nation par les prophéties du géant, en même temps qu'il appelle la pitié sur ce spectre, qui défend la porte de l'Orient que vont accabler tant de maux.

Ce terrible géant, dont l'origine se rattache à une race audacieuse, rivale des dieux, est devenu le jouet des divinités de la mer... Épris d'une passion insensée pour la fille des Titanides, pour cette nymphe qu'on appelle Thétis et qui a pour sœurs Rhéa, Mnémosyne, Dionée et Thia, il en voulait faire son épouse en dépit du maître de l'Océan. Pour la sauver, une divinité moqueuse l'a transformée en une montagne que hérissent d'épaisses forêts.

« Mes frères étaient déjà vaincus, dit-il. Leurs cent bras les avaient mal servis contre le ciel, les dieux en avaient enseveli plusieurs sous de hautes montagnes, et moi-même, errant sur la terre et pleurant mes ennuis, je ne tardai pas à subir le châtiment de mes témérités.

» De ma chair desséchée, de mes os convertis en rocher, les dieux, les inflexibles dieux ont formé le vaste promontoire qui avance au milieu de ces vastes ondes...

» A ces mots, reprend le poëte, il laissa tomber un torrent de larmes et disparut. Avec lui s'évanouit la nuée ténébreuse, et la mer sembla pousser un long gémissement. Je levai les mains vers le ciel, j'invoquai les chœurs sacrés des anges qui nous avaient servi de guides sur ces bords éloignés, et je priai Dieu de détourner les malheurs dont Adamastor avait menacé notre avenir. »

(1) Traduction de Millié revue par Dubeux, chant V.

(1) Il faut désormais substituer cette date mémorable à celle de 1579, qui est inscrite dans toutes les biographies où l'on signale la mort du poëte. La biographie dont le vicomte de Juromenha a enrichi l'édition splendide des Œuvres complètes de l'auteur des *Lusiades* fait évanouir cette inexactitude. Bien d'autres erreurs sont rectifiées dans ces cinq volumes sortis de l'Imprimerie royale de Lisbonne. C'est une série de pièces authentiques à la main, et surtout au moyen des comptes du Trésor, que le nouvel éditeur prouve ce qu'il avance. Nous ne voudrions rien diminuer du puissant intérêt qui s'attache aux misères incontestables que le poëte subit en ses dernières années ; mais il avait obtenu du moins une pension dont sa mère, dona Anna de Sá, qui lui survécut, hérita pour un peu plus d'un tiers.

CE QUE C'EST QU'UN LIVRE.

Un livre est par excellence non une conversation, mais une chose écrite, et écrite non en vue d'être simplement communiquée, mais d'être permanente. Le livre de conversation est imprimé seulement parce que son auteur ne peut parler à des milliers d'hommes à la fois ; si c'était

possible, il parlerait ; le volume ne sert qu'à multiplier sa voix. Vous ne pouvez causer avec votre ami, qui est aux Indes ; si c'était possible, vous causeriez ; vous écrivez à la place ; votre lettre ne sert qu'à porter votre voix. Le livre est écrit non pour multiplier la voix simplement, mais pour la conserver. L'auteur a quelque chose à dire qui lui paraît vrai et utile, ou beau d'une beauté bienfaisante. A sa connaissance, nul ne l'a dit encore ; à sa connaissance, nul autre ne peut le dire. Il est né pour le dire, clairement et mélodieusement s'il le peut, clairement en tout cas. Dans le cours total de sa vie, c'est la chose ou l'ensemble de choses qui s'est manifesté à lui ; c'est la part de vraie science, c'est la perspective que sa portion de soleil et de terre lui a permis d'embrasser. Volontiers il fixerait cette chose éternellement, volontiers il la graverait sur le roc s'il le pouvait, disant : Voici le meilleur de moi-même ; pour le reste j'ai mangé, j'ai bu, j'ai dormi, j'ai aimé, j'ai haï, comme un autre ; ma vie était une vapeur et n'est plus ; mais ceci, je l'ai vu ; ceci, je l'ai connu ; ceci (si quelque chose de moi mérite qu'on s'en souvienne) est digne de votre souvenir. Voilà son écrit ; voilà, dans sa petite sphère humaine et quel qu'ait été son degré d'inspiration vraie, son inscription, sa signature. Voilà ce que c'est qu'un livre. RUSKIN.

L'ENSEIGNEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

Voy. p. 135.

Chez ce nouveau peuple du nouveau monde, les donations particulières en faveur de l'instruction publique ont lieu sur une échelle dont les vieux peuples du vieux monde ne soupçonnent pas la grandeur. Les écrivains qui ont décrit le développement merveilleux de l'Union américaine ont accumulé considération sur considération pour en expliquer les causes : terres neuves, forêts vierges, richesses naturelles, facilité d'indéfinie expansion, audace des émigrants, liberté industrielle, nature des institutions, etc., etc. Peut-être s'est-on mépris, et faut-il placer la vertu vivifiante de toutes ces excellentes conditions, le nœud vital de l'*unité* américaine, dans le religieux *dévouement* dont l'instruction publique est l'objet dans toutes les classes des membres de la fédération.

Consignons ici les preuves de ce dévouement, puisées dans les rapports des surintendants généraux attachés au Congrès fédéral.

Au sortir de la guerre civile, deux universités reçoivent ensemble plus de quatre millions de francs ; un seul citoyen en donne deux millions pour élever à Cincinnati un collége de garçons et un collége de filles. Un brasseur alloue pareille somme pour la fondation d'un institut pour donner l'enseignement supérieur à de jeunes filles. Un ancien ouvrier, M. Ezra Cornell, consacre d'abord deux millions et demi à la fondation d'une université, et il finit par y ajouter bibliothèque, collections, ferme expérimentale et terres d'une valeur de deux autres millions.

Ce sont de beaux chiffres, et pour aller plus haut il faut se rappeler M. Peabody, dont les libéralités pour l'instruction publique se sont élevées à vingt millions de francs.

Chaque jour les journaux signalent des faits du même ordre, et l'on estime que le total des donations privées faites à l'enseignement s'élève à deux cent cinquante millions de francs.

A ce sujet, M. de Laveleye fait observer que dans l'ancien monde les bienfaiteurs ne donnent guère qu'en mourant, et donnent à des œuvres de pure charité, fondent des lits dans les hospices, comme au moyen âge. Les bienfaiteurs américains, au contraire, se dessaisissent de leur vivant et en faveur d'œuvres fécondes qui contribuent à réduire la misère ou qui servent d'appui au travail. — N'est-il pas injuste, ajoute-t-il, de taxer les citoyens des États-Unis d'adorateurs exclusifs du dieu dollar, lorsqu'on les voit faire preuve de tant de générosité en faveur de la culture de l'esprit ?

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168.

LES BECS.

II

Nous ne pouvons étudier le bec chez l'oiseau sans dire quelques mots des deux sens dont les organes résident dans son intérieur : nous voulons parler de l'organe de l'odorat par les narines et de l'organe du goût par la langue.

En général, les narines de l'oiseau consistent en deux ouvertures assez étroites percées vers la base du bec, quelquefois même assez loin sur son étendue ; leur forme varie tellement, presque à chaque famille et à chaque genre, qu'on a pu en tirer différents systèmes de classification. Les oiseaux ont-ils l'odorat très-développé ? Si nous consultons les naturalistes de l'antiquité, Pline et avant lui Aristote, leurs livres sont pleins de prodigieux récits au sujet de la merveilleuse sensibilité olfactive des vautours et des corbeaux, qui devinent à des distances incommensurables la présence de cadavres en putréfaction et y sont attirés à coup sûr. Mais on a observé depuis que la membrane pituitaire qui tapisse l'intérieur des narines est incontestablement plus sèche que celle des autres animaux, et par conséquent moins sensible. De plus, les nerfs olfactifs sont moins importants et plus courts que chez les mammifères ; ils sont communs aux narines et à la peau du bec, et servent autant au toucher qu'à l'olfaction ; le conduit nasal est simple, non ramifié, la circulation y est rudimentaire. De tous ces faits, on a conclu que la simplicité de l'organe devait entraîner nécessairement la grossièreté du sens dont il est le siége.

Voici ce que dit Audubon du prétendu odorat merveilleux chez les oiseaux : « Cette finesse de l'odorat chez le vautour, je l'acceptai comme un fait dans ma jeunesse. J'avais lu cela étant enfant, et bon nombre de théoriciens auxquels j'en parlai dans la suite me répétèrent la même chose avec enthousiasme, d'autant plus qu'ils regardaient cette faculté comme un don extraordinaire de la nature. Mais, j'avais déjà remarqué que la nature, quelque étonnante que soit sa bonté, n'avait pourtant point accordé à chacun plus qu'il ne lui était nécessaire, et que jamais le même individu n'était doué à la fois de deux sens portés à un très-haut degré de perfection : en sorte que si le vautour possédait un odorat si excellent, il ne devrait pas avoir besoin d'une vue si perçante, et réciproquement. » En effet, il paraît démontré aujourd'hui que c'est la vue et non l'odorat qui permet à ces oiseaux, planant, d'apercevoir les proies à des distances énormes.

Le goût aussi, malgré les curieuses différences que nous aurons à signaler dans la forme de la langue, nous paraît, chez les oiseaux, un sens assez rudimentaire ; car nous ne voyons dans la configuration de l'organe où il peut siéger qu'un outil destiné à procurer une nourriture de qualité particulière. Nous croyons le goût moins fin encore que l'odorat : les langues plus ou moins cornées de beaucoup d'espèces ne semblent pas bien sensibles, et cependant les perroquets, avec leur langue ainsi faite, sont peut-être ceux de tous qui font preuve du goût le plus

exercé. Ajoutons qu'à de rares exceptions près les oiseaux ne mâchent point leurs aliments, tout au plus les concassent-ils, soit sous le tranchant de leurs mandibules, soit sur un organe approprié à cet objet, comme le tubercule osseux qui garnit le palais dans le bec du bruant. En général, leur langue est très-peu charnue, petite, souvent sèche, parfois cornée, ainsi que nous l'avons dit, plus ou moins pointue ou obtuse, selon les espèces, les genres et les familles ; quelques-unes sont munies de singuliers appendices.

La langue du flammant (fig. 3) est bordée, en arrière,

Fig. 3. — Langue du flammant, bordée de pointes aiguës.

de pointes espacées régulièrement sur ses bords ; c'est là un crible analogue à celui que présente non plus la langue, mais le bec du harle que nous verrons plus loin, crible entre les interstices duquel l'eau passe, tandis que les insectes, mollusques et petits crustacés sont retenus. Celle du pélican (fig. 4) est une sorte d'exagération de la

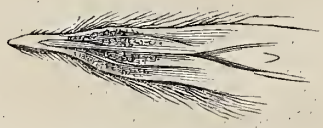


Fig. 4. — Langue du pélican, garnie de soies.

même disposition ; les pointes sont devenues des soies longues et rigides remplissant un emploi analogue. Quant à la langue des toucans (fig. 5), oiseaux à la fois frugivores

Fig. 5. — Langue en plume du toucan.

et baccivores, elle se montre sèche, décharnée, aplatie, étroite, festonnée et découpée profondément sur les bords comme une plume, garnie, sur les côtés et dans toute sa longueur, de barbes désunies et inégales. Certes, un semblable organe ne doit pas être doué d'une grande sensibilité. Il en est de même de la langue bifide ou trifide des oiseaux-mouches (fig. 6) ; c'est une vraie langue prenante,

Fig. 6. — Langue bifide de l'oiseau-mouche.

allant, comme celle des serpents, engluer ou saisir les petits insectes au fond du calice des fleurs, et en même temps y recueillant le miel, le pollen.

La langue du podarge (fig. 7), l'un des grands engou-

Fig. 7. — Langue minuscule et transparente du podarge australien.

levents de l'Australie et de la Papouasie, consiste en une petite lame membraneuse en forme de fer de lance, s'élargissant à la base, et tellement mince qu'une fois sèche elle est transparente et moins épaisse qu'une feuille de papier. A quoi sert un semblable organe dans l'immense bec, toujours ouvert pour la chasse, d'un engoulevent ? La langue des pics (fig. 8) est encore plus remarquable ;

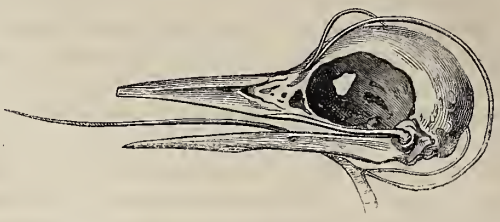


Fig. 8. — Langue du pic, s'enroulant autour du crâne.

elle devient, en quelque sorte, un organe nouveau, autant par sa destination que par son aménagement, si l'on peut ainsi parler. Ce mot, si singulier qu'il paraisse en parlant de la langue d'un oiseau, semble juste quand on se rend compte des précautions minutieuses que la nature a prises pour faire fonctionner parfaitement ce délicat instrument. La langue longue et vermiforme du pic rappelle celle des serpents ; grêle, cylindrique, elle est enduite, par des glandes spéciales, d'une salive gluante qui attache à sa surface les insectes au milieu desquels l'oiseau la glisse ; c'est un piége qu'il sort de son bec et qu'il y rentre chargé de nourriture. Pour que la langue pût s'allonger suffisamment, puis rentrer entièrement dans le bec, la nature a modifié l'os de la langue, ou os hyoïde, et creusé un petit canal autour du crâne. Les cornes hyoïdiennes du pic sont très-longues, et minces comme un fil ; elles partent de l'extrémité postérieure de l'os, remontent sur les deux côtés du cou vers la face postérieure du crâne, s'engagent dans des gouttières spéciales creusées dans sa paroi (fig. 8), et arrivent ainsi à la base du bec, où les fixe un ligament, de sorte que le pic pelotonne littéralement sa langue autour de sa tête. *La suite à une prochaine livraison.*

LES BALLONS DU SIÉGE DE PARIS.

Suite et fin. — Voy. p. 3, 45, 52, 68, 115, 148.

LES AÉROSTATS CAPTIFS.

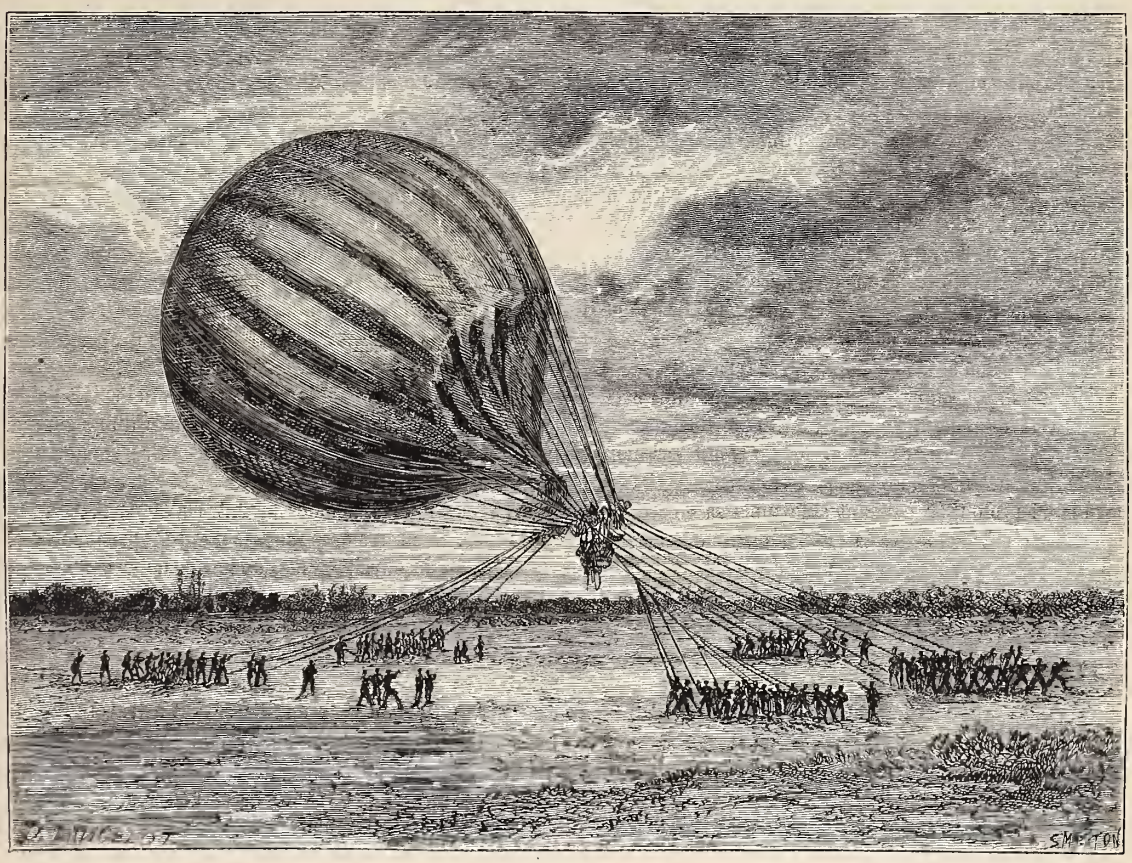
Les aérostats pendant la guerre n'ont pas seulement été employés au transport des messagers du gouvernement ou de l'administration des postes ; on a essayé de les faire concourir directement à l'œuvre de la défense en les utilisant comme observateurs aériens, destinés à surveiller les mouvements de l'ennemi du haut des airs. On s'était rappelé après le 4 septembre l'histoire glorieuse des aérostiers militaires de la première république, et des hommes de bonne volonté s'étaient présentés, désireux de marcher sur les traces de l'aéronaute Coutelle, qui fut assez heureux pour contribuer par ses observations aériennes à la victoire de Fleurus.

Quelques jours avant l'investissement de Paris, M. Nadar avait organisé, place Saint-Pierre, à Montmartre, le premier poste d'observation en ballon captif. Il avait gonflé l'aérostat *le Neptune*, appartenant à M. J. Duruof. Pendant un certain nombre de jours, les ascensions captives faites jusqu'à deux cents mètres de haut s'exécutèrent avec la plus grande précision. Plus tard, le même observateur exécuta des ascensions captives avec l'aérostat *le Strasbourg*, que l'on retenait dans l'espace du haut des buttes Montmartre ; ces reconnaissances aériennes rendirent quelques services à différentes reprises, mais elles

furent bientôt interrompues pour ne plus être reprises dans la ville assiégée.

Il n'en fut pas de même en province, où quelques aéronautes du siége firent les plus grands efforts pour organiser un véritable service d'observations aériennes à l'armée de la Loire.

Les aérostiers Bertaux et Duruof furent envoyés, en novembre 1870, à Orléans, avec l'aérostat *la Ville-de-Langres*. « C'est le mardi 16 novembre, nous dit M. Tissandier dans son ouvrage intitulé : *En ballon pendant le siége de Paris*, que fut gonflé pour la première fois le ballon *la Ville-de-Langres*. Dès le matin, le gaz de l'usine d'Orléans arrondissait les flancs de l'aérostat. A une heure précise, deux marins montent dans la nacelle, attachent au cercle quatre câbles de cinquante mètres de long que retiennent cent cinquante hommes du 39e ligne ; ils se font élever à trente mètres de haut environ, et le ballon se met en marche remorqué par les braves soldats. La *Ville-de-Langres* sur son chemin rencontre des obstacles : des ponts, où les hommes sont obligés de se réunir en un seul groupe qui n'offre plus alors qu'un point d'attache unique et moins équilibré ; des fils télégraphiques, le désespoir des aéronautes obligés de se faire hisser dans l'air et de jeter des câbles au-dessus des poteaux. Heureusement le temps est calme ; le voyage s'effectue dans de bonnes conditions. Après deux heures de marche, l'aérostat arrive à Saran, près de Cercottes, sur les derrières de l'armée française. Il est trois heures ; l'équipe se met en mesure de faire une première ascension d'essai. On installe à terre des plateaux de bois chargés de pierres et munis de deux



Transport du *Jean-Bart* aux avant-postes de l'armée de la Loire. — Dessin de Lancelot, d'après un croquis de M. A. Tissandier.

poulies solides, autour desquelles glissent les câbles destinés à retenir l'aérostat attaché au sol. A chaque corde, une trentaine de soldats font la manœuvre. Suivant qu'ils laissent filer la corde ou qu'ils la tirent, le ballon, convenablement lesté, monte ou descend. La première ascension s'exécute dans de bonnes conditions, à deux cents mètres de haut, et de cette hauteur, qui est celle de trois tours de Notre-Dame superposées, on a sous les yeux un vaste et splendide horizon. »

Ces premières tentatives furent exécutées à titre d'essai, bien avant l'approche de l'armée prussienne. Le gouvernement de Tours résolut de compléter le service des reconnaissances aérostatiques ; MM. Albert et Gaston Tissandier, après leurs deux voyages aériens exécutés à Rouen pendant la guerre, furent envoyés à l'armée de la Loire avec deux aérostats.

Pendant trois mois de suite, ces aéronautes durent suivre l'armée de la Loire, depuis Orléans jusqu'au Mans, jusqu'à Laval, faisant partout des ascensions captives, malheureusement infructueuse dans leurs résultats. Nos désastres ont été si rapides, si foudroyants, que les ballons gonflés auraient été faits prisonniers s'ils étaient restés au milieu des combats où l'armée française battait en retraite. MM. Tissandier reçurent l'ordre, le 3 décembre, de transporter leur ballon *le Jean-Bart* aux environs d'Orléans, près du château du Colombier. Notre gravure représente l'épisode du transport de l'aérostat à la chute du jour. Le ballon est tout gonflé, des grappes de mobiles sont pendus aux cordes et remorquent le globe dans la direction du poste qui lui est assigné pour exécuter le lendemain des ascensions captives. Les aéronautes sont juchés dans la nacelle, qu'ils ne peuvent quitter, malgré un froid d'une intensité vraiment extraordinaire ; ils ne veulent pas abandonner leur navire, dans le cas où, les mobiles venant à lâcher les cordes, il bondirait en liberté dans l'espace. Le *Jean-Bart* arrive enfin à sa station d'observations le 4 dé-

cembre au soir; le lendemain, MM. Tissandier vont être prêts à exécuter des ascensions captives à deux cents mètres de haut. Le canon tonne avec une violence extrême, la bataille est engagée sur toute la ligne; les aérostiers espèrent que du haut des airs ils pourront renseigner notre état-major sur les positions et les mouvements de l'ennemi. Mais le lendemain arrive, et ils assistent, hélas! au désastre de l'armée française, à sa retraite vers Orléans; ils voient défiler pendant douze heures tous nos soldats en déroute. Ils n'échappent que par miracle à la capture, et rentrent eux-mêmes dans Orléans avec le *Jean-Bart*, qu'ils ont reçu l'ordre de dégonfler au dernier moment.

De nouvelles ascensions captives sont recommencées plus tard au Mans, où la défaite de l'armée française a encore été si cruelle, et nulle part, malgré leurs efforts, les aérostiers militaires de la République de 1870 n'ont pu rendre les services qu'il était permis d'attendre de leur persévérance. Mais ils n'en ont pas moins prouvé, par la régularité de leurs manœuvres aérostatiques, par le nombre considérable d'ascensions captives faites au milieu de notre armée, que les aérostats sont susceptibles d'être utilisés comme observatoires militaires. Dans les combats de longue haleine, où les deux armées en présence résistent avec acharnement, des ballons judicieusement employés peuvent quelquefois décider de la victoire. Un ballon captif à Waterloo eût appris à Napoléon l'arrivée de Blücher, et peut-être eût-il permis de voir du haut des airs l'immobilité de Grouchy.

Ces détails sur les ascensions militaires terminent l'histoire vraiment dramatique des ballons du siége de Paris. Elle restera certainement comme une page glorieuse au milieu de nos désastres. Si les aérostats n'ont pas évité à Paris le terrible dénoûment de la capitulation, ils lui ont permis de prolonger pendant cinq mois sa résistance héroïque. Ils n'ont pas sauvé la patrie, mais nous ne devons pas oublier qu'ils ont contribué du moins à sauver son honneur.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146, 158, 162.

IV. — TERRE-BÉNIE.

Le capitaine eut grand'peine à maintenir l'ordre au moment du débarquement. André Kernel enleva Angélie; celle-ci était à ce point épuisée qu'elle ne donnait plus signe d'existence. Karl Pfeunig prit Ludwig dans ses bras; bien qu'il eût moins souffert que les autres grâce à la sollicitude de tous, le pauvre enfant était bien faible aussi. Quant à Mouche-à-Miel, dont la précoce énergie avait grandi en raison des fatigues à supporter et des obstacles à vaincre, il n'eut besoin du secours de personne pour aborder; le premier il avait aperçu la terre, le dernier il sauta sur la plage.

Quand tous les naufragés eurent mis le pied sur le sol, leur premier mouvement fut de remercier Dieu. La prière dite en commun, Pradère ordonna que le canot et la chaloupe fussent mis en sûreté; puis, accompagné de l'abbé Marc, il avança de quelques pas dans l'île inconnue.

On eût dit un immense bouquet composé des essences de tous les arbres de la création et de toutes les richesses de la flore terrestre. Mille plantes étranges et charmantes se reliaient au sommet des arbres par des degrés formés d'arbrisseaux, de lianes, de touffes parasites, de guirlandes montant et descendant suivant les admirables fantaisies de l'ornemaniste divin. Des myriades d'oiseaux chantaient dans les fourrés et sur les hautes branches, cachés à la vue; d'autres en volant passaient comme des flèches, laissant à peine aux yeux le temps d'admirer la richesse des nuances de leur robe diaprée. De petits êtres, agiles comme des écureuils, couraient d'arbre en arbre, s'y balançaient un moment, et peu après, étendant leurs quatre membres, ils développaient une sorte de voile continu qui leur permettait de s'abandonner dans le vide et de glisser doucement jusqu'à terre, protégés par leur parachute naturel. C'était partout un fourmillement de vie, une exubérance de végétation, qui charmaient et éblouissaient le regard.

Marc de Rieux, après qu'il se fut amplement laissé pénétrer par le charme de cette découverte si inattendue et si opportune, s'empressa de chercher ce qu'il pourrait trouver afin de soulager ses compagnons de naufrage. Des pierres lancées avec adresse lui procurèrent une abondante récolte de fruits. Il les emporta pour les distribuer. Leur pulpe laiteuse apaisa la soif, et leur amande charnue soulagea la faim. Le capitaine revint chargé de quelques régimes de bananes et de grappes composées de baies succulentes; enfin, une heure après le débarquement, grâce aux coquillages ramassés sur la plage par Mouche-à-Miel, les naufragés réconfortés parvinrent à oublier un peu les tortures qu'ils avaient endurées depuis la perte de la *Cybèle*.

Après le repas, rien n'était plus nécessaire aux naufragés que le sommeil. Gretchen et Angélie allèrent à quelques pas de là, avec Ludwig, se reposer sous l'abri d'un arbre dont les branches retombant en draperies flottantes les ensevelirent sous leur dais odorant.

Encouragé par le capitaine, Mouche-à-Miel suivit l'abbé Marc, qui partait pour se mettre en quête d'une source. Le vaillant missionnaire ne pouvait consentir à songer à lui avant que tous ceux sur qui pouvait s'étendre en ce moment sa charité fraternelle fussent soulagés dans leurs souffrances. Le prêtre et le mousse n'eurent pas longtemps à errer sans découvrir ce qu'ils cherchaient. En s'avançant sous la voûte de feuillage qui se prolongeait dans toute l'étendue d'un bois voisin, ils remarquèrent des plantes d'un vert luisant, à feuilles grasses et lancéolées; ils suivirent la voie qu'elles jalonnaient, et bientôt ils poussèrent un cri de joie, en apercevant à travers les interstices d'un rideau de roseaux gigantesques, un ruisseau d'une admirable pureté.

Si faible que fût la distance de ce ruisseau à la plage, comme leurs amis ne pouvaient encore s'y traîner, ils cherchèrent le moyen de les faire participer sur-le-champ au bienfait de leur découverte. Non loin de la source, ils aperçurent des feuilles de dimension énorme et roulées naturellement en cornet; ils en cueillirent quelques-unes, qu'ils eurent soin d'assujettir dans leur forme native en entourant chacune d'elles d'un bout de liane solidement noué. Ayant rempli d'eau ces feuilles qui leur servaient d'amphores, l'abbé Marc et Mouche-à-Miel parvinrent, à force de précautions, à apporter des coupes pleines d'une eau limpide à leurs compagnons déjà un peu moins épuisés.

Ce soulagement inespéré et quelques heures d'un sommeil bienfaisant achevèrent de réparer leurs forces. Quand ils se levèrent la journée s'avançait, et de nouveau la faim, d'abord apaisée mais non suffisamment satisfaite, commençait à se faire plus impérieusement sentir; il fallait songer à un repas moins frugal que le premier. Karl Pfeunig et Fritz Schaffausen se mirent en chasse; mais fusils, poudre et balles leur manquaient. Chacun d'eux, avec les fibres résistantes d'une liane, se fit un *lazo*, et, ainsi armés, ils tentèrent l'aventure; elle leur fut favorable, car on les vit revenir du bois rapportant une

douzaine d'oiseaux bizarres de la grosseur d'une poule. Anacharsis Bridois, dans ses notes, décrit ainsi cette espèce qu'il suppose alors inconnue : bec et jambes rouges; robe gris cendré, tête couronnée d'une huppe blanchâtre; les ailes déployées forment un double éventail à roues concentriques, successivement blanches, grises ou fauves [1].

Mouche-à-Miel, en frappant de son couteau sur un silex, obtint des étincelles qui, bien dirigées, tombèrent sur un amas de feuilles sèches et de brindilles de bois préparé par l'organisateur Thomas Candeil; le savant Anacharsis Bridois, couché à plat ventre devant le foyer improvisé, mesura son souffle, de sorte qu'en un instant le feu gagna des feuilles aux brindilles, qui, en petillant, communiquèrent la flamme aux branches de bois résineux qu'André Kernel était allé ramasser en forêt. L'industriel Aubersac façonna et tourna la broche où le gibier, soigneusement plumé par le reste de la compagnie, fut rôti à point. Au moment où se terminait ce plantureux souper la nuit vint tout à coup, et pour la seconde fois les naufragés s'endormirent.

Le soleil était presque au zénith quand ils se réveillèrent. Les souffrances passées ne s'oubliaient pas encore, mais elles n'étaient déjà plus qu'à l'état de souvenir. Si grandes avaient été les angoisses, si beau était ce pays et si beau son climat, que l'on ne songea pas à un rapatriement possible, mais bien à organiser dans l'île inconnue un mode d'établissement qui permît d'y vivre sans trop de peines journalières et sans trop de souci du lendemain.

— Oui, organisons-nous, dit Thomas Candeil; on ne fait rien de bon sans ordre et sans régularité.

— Aimons-nous, reprit l'abbé Marc; la charité donne seule le courage de supporter les épreuves et la force d'en sortir triomphants.

Ces deux paroles étaient bonnes, on se promit de les mettre en pratique.

Pradère, comme capitaine, garda le commandement de la petite population, où chacun, aidé par son frère, devait toujours être prêt à lui venir en aide. Il ne devait y avoir ni paresseux, ni orgueilleux dans la colonie. La force musculaire des deux Alsaciens, presque inutile à bord, devenait d'un grand secours maintenant qu'il s'agissait de s'installer sur cette plage pour un temps plus ou moins long. Il fut convenu qu'ils s'occuperaient de la maison commune, et que l'abatage des arbres commencerait aussitôt. Un peu au delà de la lisière du bois, un grand espace planté d'une façon régulière sembla propice à l'exécution du projet de Pradère, d'abord discuté par Candeil, puis amendé par Aubersac. Ceux-ci finirent par l'adopter, ainsi que tous les autres colons, tel que le capitaine l'avait conçu et proposé. André Kernel dessina un plan fort simple, et, par cela même, répondant d'autant mieux à toutes les nécessités d'aménagement. Une hache unique sauvée du naufrage servit à coucher à terre des géants végétaux : les *niaoulis* au tronc blanc, dont l'écorce est combustible comme l'amadou; les *kaoris* ou pins colonnaires, dont le bois de construction sert à élever les habitations et à façonner les pirogues.

Avec le seul secours de cette hache le travail eût avancé trop lentement, si quelques outils ramassés à bord au moment du naufrage par la Riolle et les deux enfants de l'Alsace, ne se fussent ajoutés au précieux instrument manié tour à tour par Pfennig et Schaffansen. Le toit se composa de branches et de larges feuilles. Pour tous meubles, on se borna à fabriquer une table et quelques escabeaux. *La suite à la prochaine livraison.*

[1] Le kagou ou *Rhinochetos jubatus* des ornithologistes. — Voy. *le Tour du monde*, t. XVI (1867, 2e semestre), p. 182.

DOIT-ON AVOIR
LES DÉFAUTS DE SES QUALITÉS?

Qui n'a maintes fois entendu dire autour de lui, pour excuser les actes blâmables d'un grand homme d'État vicieux ou d'une charmante dame trop coquette : « Que voulez-vous? *on a les défauts de ses qualités!*

Cette maxime commode, mais dangereuse, renferme une idée vraie et une conséquence fausse.

L'idée vraie est qu'en effet une personne douée d'une qualité très-prononcée, comme, par exemple, le sentiment de son honneur et de sa dignité, sera plus encline qu'une autre à pécher par orgueil, par fierté, morgue, dédain et susceptibilité; les relations de la vie seront difficiles avec elle. De même l'homme éminemment bienveillant se laissera aisément aller à des actes de faiblesse. La fermeté se hausse souvent au niveau de la dureté, et l'affabilité s'engage dans des liaisons compromettantes. Que voulez-vous? *on a les défauts de ses qualités!*

Le défaut n'en est pas moins un défaut, et si la qualité que vous avez explique la faute qu'il vous est arrivé de commettre, ce n'est point une excuse; ce serait plutôt le contraire, à notre avis; ce serait une aggravation, puisque, très-éclairé vous-même par la qualité que vous vous connaissez et qui vous honore, vous devez vous tenir plus en garde contre l'écueil que vous savez être si proche de votre vertu. Vous êtes donc plus coupable qu'un autre d'échouer sur un danger qui doit toujours être présent à votre esprit.

Ce qui est admissible, c'est que dans le jugement qui sera rendu sur votre compte en cette vie et en votre vie future, les bonnes actions dues à vos bonnes qualités pourront faire quelque compensation aux mauvaises provoquées par les défauts auxquels ces mêmes qualités vous ont exposé.

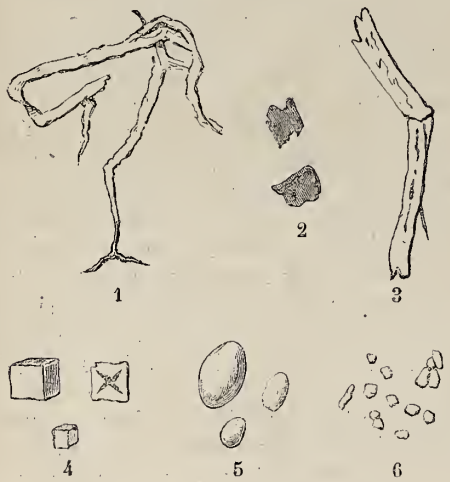
A quoi serviraient votre raison et votre liberté, si elles ne devaient vous parer d'un piége si apparent? Changez donc désormais la formule, et dites : On doit surtout se défier des défauts de ses qualités.

ÉTUDES MICROSCOPIQUES.
LES POUSSIÈRES ATMOSPHÉRIQUES.

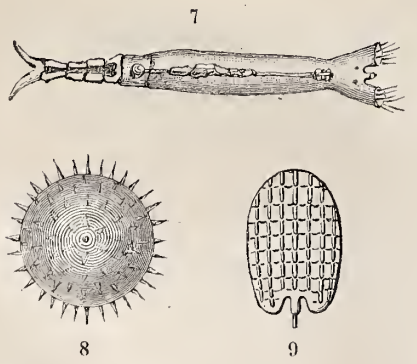
L'air le plus limpide et le plus pur est cependant toujours plus ou moins chargé, à la surface de la terre, de poussières, de corpuscules d'une extrême ténuité, qui peuvent échapper à notre vue, mais que révèle le microscope. Nos yeux même nous suffisent pour apercevoir ces poussières quand un rayon de lumière intense traverse l'atmosphère. Nous avons tous remarqué, par exemple, les agitations bizarres de ces débris d'une délicatesse inouïe au milieu du jet de lumière solaire qui filtre à travers les vitres d'une fenêtre. Si l'on fait jaillir l'arc voltaïque dans une chambre obscure, on voit très-nettement encore mille petits corpuscules qui voltigent au milieu de l'air et que la lumière électrique rend visibles. Dans l'appartement le mieux tenu, on sait qu'en dépit de toutes les précautions, une couche de poussière, léger sédiment de l'air, ne tarde pas à se déposer sur les meubles. Le vent, qui sillonne la surface de la terre et des mers, soulève quelquefois à de grandes hauteurs des débris de toutes sortes; il les transporte au loin, il les chasse même très-haut dans l'atmosphère. C'est ainsi qu'en examinant au microscope de la poussière recueillie à de grandes hauteurs sur les montagnes de la Suisse, on y a retrouvé des grains d'amidon provenant certainement de la farine que quelque boulanger avait remuée sans doute à une grande distance.

On a récemment observé, dans les tours de Notre-Dame, au milieu d'une tourelle où personne n'avait pénétré depuis dix ans, une couche de poussière que le vent avait accumulée là en la chassant à travers les ouvertures d'une étroite fenêtre. Il a suffi de faire tomber quelques parcelles de cette poussière dans une petite quantité d'eau distillée, de prélever, à l'aide d'une baguette de verre, une goutte de la bouillie ainsi formée, de placer cette gouttelette sur une lamelle de verre et de l'examiner au microscope, pour y retrouver nettement des débris divers de l'industrie parisienne.

La figure ci-dessous représente quelques grains de cette poussière amplifiés par le microscope. Le n° 1 est un filament d'étoffe; le n° 2, noir, massif, opaque, un fragment



de charbon; le n° 3, un petit morceau de bois. Les deux petits cristaux n° 4 méritent de fixer l'attention; leur forme si nette, si caractéristique, permet d'affirmer leur nature; le cristal cubique est du sel marin, le cristal octaédrique de l'alun. La présence du sel marin, ou chlorure de sodium, est du reste constatée dans toutes les poussières de l'air, quelle que soit leur provenance. Ce sel provient, à n'en pas douter, de l'eau salée de la mer. Les vagues écumantes déferlent sur le rivage; elles font jaillir une véritable poussière d'eau salée que les vents entraînent; chaque gouttelette d'eau de mer s'évapore dans l'atmosphère, mais elle y laisse flotter une parcelle infiniment petite de sel que les courants aériens transportent jusqu'au milieu des continents. La figure 5 représente quelques grains d'amidon, caractérisés par leur forme arrondie toute particulière, et provenant de la farine du blé. Au n° 6, enfin, on voit quelques petits grains difficiles à définir, semi-transparents, et qui sont probablement formés de débris de silex.



On trouve encore dans les poussières de l'air de nombreux échantillons provenant du règne végétal et même du règne animal. Le n° 8 représente très-fidèlement une petite sphère hérissée de pointes : c'est un grain de pollen de fleurs, dont on trouve de nombreuses variétés dans les poussières atmosphériques à l'époque du printemps. Au-dessus de cet objet est un infusoire microscopique, le rotifère, être vraiment singulier qui se développe au sein de l'eau mise au contact de matières organiques. Cet animalcule se forme sur les toits, dans l'eau qui séjourne au milieu des gouttières; quand l'eau est évaporée, le rotifère se dessèche, le vent l'entraîne; quoique immobile, inerte; il est seulement engourdi, le contact d'une goutte d'eau suffit pour le ressusciter. On le voit alors s'agiter avec une rapidité extraordinaire, et les cils vibratoires placés à la partie supérieure de son corps bizarre oscillent sans cesse. Le n° 9 est la représentation de l'aile d'un insecte microscopique.

Ces poussières si fines, d'origines si diverses, sont constamment suspendues dans l'air; nous les aspirons, et nous absorbons ainsi, sans nous en douter, des légions animales ou végétales. Les animalcules microscopiques que l'air entraîne dans sa marche sont quelquefois si petits qu'il en faudrait entasser plus d'un milliard pour en recueillir le poids d'un gramme. Le transport de ces infusoires, de ces grains de pollen, de ces débris minéraux, n'est pas le seul qui s'accomplisse au sein de l'air. Les vents soulèvent aussi des germes, des graines multiples; et certaines espèces végétales se sont développées au milieu d'îles perdues au milieu des océans par le développement de graines infiniment petites que les courants aériens ont amenées des continents lointains.

L'air renferme aussi un grand nombre de germes, qui sont probablement la cause des productions végétales ou animales qui paraissent souvent se développer spontanément, et qui ont donné lieu, dans le monde scientifique, à ces discussions si vives sur les générations spontanées. Ces germes de l'air sont si délicats, si ténus, qu'il est souvent difficile de les séparer de l'air. Si on laisse séjourner dans de l'eau quelques débris d'une matière organique quelconque, quelques morceaux de paille, par exemple, si l'on examine cette eau au microscope quelques jours après, on y voit nager une infinité de petits êtres microscopiques. Cette production d'animalcules n'a pas lieu quand l'air que l'on met en contact avec le liquide a été filtré à travers un tube rempli de coton ou d'une matière solide qui arrête les poussières atmosphériques. Les corpuscules contenus dans l'air ont apporté, dans le premier cas, les germes propres à la naissance des êtres microscopiques qui se sont formés. Certains naturalistes prétendent que, dans d'autres cas, la vie des corpuscules organiques peut se développer spontanément, sans germe primitif.

Quoi qu'il en soit, l'étude des germes contenus dans l'air est encore très-incomplète; elle est même à peine ébauchée. Elle conduira assurément à des résultats du plus haut intérêt, et il est permis de croire qu'elle donnera la cause de certaines maladies épidémiques dont la propagation pourrait bien être due à certains corpuscules spéciaux en suspension dans l'atmosphère. « L'imagination, dit le savant M. Boussingault, se figure aisément, mais non sans un certain dégoût, tout ce que renferment ces poussières que nous respirons sans cesse, et que l'on a parfaitement caractérisées en les appelant « les immondices de l'atmosphère. » Elles établissent en quelque sorte le contact entre les individus les plus éloignés les uns des autres, et bien que leur proportion, leur nature et, par conséquent, leurs effets, soient des plus variés, ce n'est pas s'avancer trop que de leur attribuer une partie de l'insalubrité qui se manifeste habituellement dans les grandes agglomérations d'hommes. »

LA CATHÉDRALE SAINTE-CÉCILE D'ALBY
(TARN).
1282 — 1512.

Intérieur de la cathédrale d'Alby. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de H. Prompt.

La cathédrale d'Alby se recommande tout d'abord par sa haute et forte tour, par la nudité sévère de sa longue nef sans transsepts, sans autres saillies que des contre-forts arrondis en tourelles. Un très-riche porche flamboyant, accolé au flanc droit de cette église sans portail, dément seul l'austérité de cette enveloppe de briques; on dirait d'une légère broderie grise jetée sur une serge brune. Le contraste est si tranché qu'il ne fait point disparate; et

il a l'avantage de préparer l'œil aux surprises de l'intérieur. Jamais, sans le porche, on ne soupçonnerait le joyau immense et délicat que renferme cette carapace mamelonnée, les ciselures du charmant jubé, les ornements de tout genre prodigués autour du chœur, et, ce qui est unique en France dans les églises de cet âge, les fresques anciennes qui ornent les chapelles latérales ouvertes entre les contre-forts, et le vaste système de peintures qui s'épanouit en taches éclatantes sur l'azur des voûtes.

Si, comme conception architectonique, la cathédrale d'Alby ne peut entrer en comparaison avec celles de Chartres, d'Amiens, de Paris, de Reims, de Bourges, de Coutances ou de Laon, et beaucoup d'autres, sa grande originalité, la richesse de son chœur, ses fresques surtout, en font un édifice très-digne d'être visité et étudié à fond. Fondée en 1282 par l'évêque cardinal B. de Castanet, qui en posa la première pierre et la continua pendant vingt-six ans, à l'aide des libéralités des comtes de Toulouse et d'Albigeois, des vicomtes de Narbonne et de Béziers, et surtout d'une contribution du vingtième imposée à tous les bénéficiers du diocèse, elle ne put être consacrée que le 23 avril 1480, et terminée qu'en 1512; elle avait remplacé une vieille église Sainte-Croix, devenue insuffisante, et porta d'abord les noms de Sainte-Croix et Sainte-Cécile. Le dernier a prévalu; et la fête de la patronne attirait tous les ans à Alby les maîtres de chapelle des cathédrales voisines.

Il y a peu à dire sur la masse extérieure en briques, si ce n'est que les contre-forts elliptiques étaient probablement destinés à servir de base à des pyramidions qui eussent allégé cette pesante bâtisse. L'architecte chargé de la restauration, M. César Daly, avait d'abord pensé à surmonter les murs de créneaux et de mâchecoulis; et, de fait, l'édifice fait assez penser à une forteresse; mais les raisons qui eussent justifié cet appareil défensif, pendant la guerre des Albigeois, n'existaient plus en 1282 et surtout durant les deux siècles suivants. On renonça donc au couronnement guerrier, et l'idée des clochetons prévalut. Peut-être faut-il regretter que l'exhaussement des murs par un attique et une balustrade à trèfles, et la hauteur exagérée des tourelles et des flèches, aient écrasé et alourdi d'autant le clocher, qui a pourtant soixante-quinze mètres de haut et domine de cent trente mètres le niveau des eaux du Tarn. Ce bloc carré, terminé par deux étages octogones, flanqué de contre-forts circulaires, dont deux, véritable tours, amènent jusque sur la plate-forme supérieure des escaliers de trois cent soixante-six marches, est le massif de briques le plus élevé que l'on connaisse en Europe. Il a d'autres mérites, de puissants reliefs et des divisions nettement marquées. Les symbolistes remarquent qu'il n'est pas dans l'axe de l'édifice, et, constatant une autre déviation dans la direction du chœur, ils rapportent ces irrégularités à l'attitude de Jésus sur la croix. La tour figurerait la tête. Mais l'explication est ici peu admissible; d'ordinaire c'est le chevet, l'abside, qui représente la tête; de plus, les transsepts, c'est-à-dire les bras de la croix, manquent à Sainte-Cécile.

Habituellement, la façade occidentale est, dans les basiliques et dans les églises, la partie la plus ornée et celle qui fait le plus d'effet. A Alby, rien de pareil. La tour tient lieu de façade. « Les chroniques du pays, dit M. H. Crozes, font connaître le motif de cette disposition. Le point où le clocher est construit formait autrefois la limite de deux communes, celle de la ville et celle du Castelviel. Placée à l'extrémité du monument, la porte se serait ouverte hors du territoire sur lequel l'église elle-même a été bâtie. » L'entrée principale s'ouvre sur le flanc sud; elle est précédée d'un très-riche propylée en pierre, construit en 1380, sous l'épiscopat de Dominique de Florence. De là, un grand escalier, jadis de cinquante marches et « doux comme le repos », conduit à une plate-forme de douze mètres carrés, couverte d'un magnifique porche des quinzième et seizième siècles, qui donne accès à un grand portail également en pierre de Plaisance (Aveyron), ciselé et sculpté avec beaucoup d'art. L'ensemble de ce porche ou baldaquin, commencé par l'évêque Louis Ier d'Amboise, avait été fort endommagé par le temps et la fureur des hommes; mais une habile restauration lui a rendu presque tous ses ornements; des moulages exacts et la découverte de deux jolies clefs pendantes, qui décoraient une porte de jardin, ont permis de reconstituer l'ingénieuse disposition de la voûte.

Pour bien juger de l'intérieur, et l'embrasser d'un coup d'œil, autant que le permet le jubé, il faut s'adosser au massif du clocher, en avant de la chapelle Saint-Clair, percée au dix-septième siècle dans le mur occidental. On se trouve en face d'une vaste salle oblongue, sans nefs latérales, percée de vingt-neuf chapelles peu profondes, où s'ouvrent de hautes fenêtres, et que surmontent des tribunes largement éclairées. La longueur est coupée en deux parties presque égales par un jubé en dentelles de pierre, percé de cinq ouvertures, où l'art flamboyant de la fin du quinzième siècle a épuisé sa luxueuse fantaisie. Les cinq baies, terminées par de doubles accolades, supportent un lacis varié de guirlandes et de flammes, et de balustres qui dérobent presque aux yeux trois divisions horizontales. « On passerait des heures entières, dit M. Prosper Mérimée, à considérer ces détails gracieux et toujours nouveaux, à se demander avec un étonnement croissant comment on a pu faire, avec une pierre dure et cassante, ce que, de nos jours, on oserait à peine tenter avec du fer et du bronze. Je n'aime pas les jubés, ils rapetissent les églises, ils me font l'effet d'un grand meuble dans une petite chambre; pourtant celui de Sainte-Cécile est si élégant, si parfait de travail, que, tout entier à l'admiration, on repousse la critique, et que l'on a honte d'être raisonnable en présence de cette magnifique folie. »

Malgré la prévention quelquefois légitime de M. Mérimée contre les jubés, il faut avouer que dans ce vaisseau sans nefs, cette riche clôture était nécessaire pour motiver et préparer l'enceinte relativement mignonne d'un chœur très-long (trente-six mètres), et qui n'a ici aucune raison d'être architectonique; le chœur de Sainte-Cécile n'est, en effet, qu'un enclos factice, qui ne tient pas à la distribution première et qui n'est déterminé ni par des transsepts, ni par des arcs majeurs, ni par des lignes de colonnes et de piliers. Derrière son jubé, il se développe à l'aise, circonscrit par un pourtour très-orné qui laisse encore un suffisant espace au développement de pseudo-collatéraux. La clôture du chœur est couronnée de clochetons, de pyramides, d'obélisques, au-dessous desquels soixante-douze niches abritent autant de statuettes d'anges. A droite et à gauche, Constantin et Charlemagne surmontent deux portes; les douze apôtres et la Vierge sont rangés autour du sanctuaire. Par dehors, des pieds droits supportent encore d'autres statues, personnages trapus qui représentent la série des prophètes grands et petits.

« La longueur de l'église dans œuvre, sans y comprendre la profondeur des chapelles placées aux deux extrémités, est de 97m.05; et, en y ajoutant cette profondeur, de 107m.25. Sa largeur, aussi dans œuvre, sans y comprendre les chapelles latérales, est de 19m.50, et, en tenant compte de la profondeur des chapelles, de 28m.28; l'épaisseur des murs, avec les chapelles des deux côtés, prend 10 mètres en moyenne. La hauteur de la voûte est

de 30 mètres au-dessus du pavé. La longueur totale du chœur est de 36m.72; sa largeur, en y comprenant les stalles, est de 10 mètres environ. »

Les styles rayonnant et flamboyant de la nef et du chœur se juxtaposent harmonieusement, grâce à l'unité merveilleuse de ce grand vaisseau, où toutes les formes et toutes les nuances se fondent dans le reflet azuré qui tombe des voûtes.

On aimerait savoir quel artiste a conçu le plan, quels maîtres ont exécuté les détails de ce jubé, de ce chœur charmant; mais les évêques s'en sont réservé tout l'honneur. Il paraît certain que le jubé et le chœur furent construits « par une de ces compagnies d'ouvriers maçons », origine de ce qu'on appelle aujourd'hui les *compagnons du devoir*, qui, reliées en corporations diverses sous l'autorité honoraire de l'architecte de la cathédrale de Strasbourg, se répandaient en Europe, « parcouraient la France, la truelle d'une main, le ciseau de l'autre, s'arrêtant partout où les évêques réclamaient le secours de leur talent. »

Quand nous aurons noté un certain nombre de pierres tombales, d'armoiries d'évêques, la profusion de fleurs de lis sculptées sur le pourtour du chœur, le porc-épic de Louis XII (*cominus et eminus*) représenté dans toutes les frises supérieures des tribunes, enfin le bel orgue de Christophe Moucherel (1736), *seize-pieds* complet, avec façade de deux cent soixante tuyaux, nous pourrons nous abandonner librement au plaisir d'étudier au moins quelques fragments de cette robe peinte dont les riches décorations, adoucies par le temps, revêtent, peu s'en faut, l'église tout entière. *La suite à une autre livraison.*

MAISON HUMIDE.

Laissez le soleil entrer et l'air se renouveler. Un proverbe dit : « Une maison humide vaut son pesant d'arsenic. »

TÊTIÈRES

AYANT APPARTENU A COLOMB, A PHILIPPE III ET AU DUC D'ALBE.

Bien des gens sont embarrassés pour distinguer une tête dans une vaste panoplie; nous allons déterminer d'abord d'une façon précise le sens qu'on doit attribuer à cette portion de l'armure complète d'un cavalier du quinzième ou du seizième siècle.

La tête, que les Espagnols appelaient *testera*, était en quelque sorte la partie principale de l'armure du cheval qui allait entrer en bataille. Selon sa dimension, elle devait couvrir plus ou moins la tête de l'animal; par la portion supérieure elle s'unissait à la *capizana* et descendait jusqu'aux naseaux. On lui adaptait ordinairement des oreillères, ou pièces saillantes destinées à garantir les oreilles du coursier. Très-souvent la tête était garnie d'une petite grille placée au-dessus des yeux, et, quand cela était ainsi, la pièce s'appelait une tête à visière. Les Français avaient le chanfrein à visière. Quand une des oreillères manquait, c'était la tête à oreillère tronquée. On appelait tête unicorne cette pièce de l'armure du cheval qui présentait au front une pointe de fer aiguë; notre gravure offre un exemple de ce genre d'ornement ou plutôt de défense.

En Espagne, on appelait un *testuz* une tête qui ne garantissait que le mufle de l'animal, ou qui était tellement courte qu'elle défendait seulement le front.

Les plus habiles *plateros*, ciseleurs armuriers de la Péninsule, n'ont pas dédaigné d'appliquer leur talent à cette partie de l'armure du cheval, et d'y multiplier les ornements les plus variés comme les emblèmes les plus élégants. Sahagun et ses trois fils, Antonio Ruiz, l'armurier du roi, le *Tigerero*, etc., etc., devaient se plaire à orner une semblable tête de haut style (1).

Parmi les têtières somptueuses que représente notre gravure, l'artiste a reproduit celle du cheval que montait Christophe Colomb. Mais avant d'adopter cette désignation quelque peu fastueuse, on se demande, hélas! en quelles circonstances le grand homme fit usage d'une pièce de telle magnificence, lui si simple en ses manières, lui qui porta l'austérité jusqu'à se revêtir de l'habit des moines de Saint-François, lui enfin qui, sur la fin de sa vie si cruellement agitée, alors que, poursuivant ses justes réclamations auprès du gouvernement espagnol, il obtenait par grâce spéciale le privilége de monter une mule sellée et bridée (2), qui le plus souvent le conduisait à une méchante *venta* pour y passer la nuit. Peut-être fut-ce à Barcelone, alors que, déclaré amiral, il apportait la grande nouvelle, entouré des Indiens d'Haïti, qui, apportant eux-mêmes des fleurs et des fruits aux deux rois et conduisant devant eux des animaux rapportés de leurs îles, venaient déjà en tributaires annoncer au vainqueur leur soumission et proclamer pour ainsi dire l'anéantissement d'une race entière. Mais, admettons la tradition; nous allons nommer chacune des pièces offertes par notre gravure, en suivant l'ordre qu'elles gardent entre elles.

La tête à pointe (nº 1) qui offre un travail si délicat et d'un goût pour ainsi dire irréprochable, est celle que porta le cheval du fils indolent de Philippe II. En quels périls apparut-elle jamais? On ne se rappelle en la contemplant que l'édit fatal de 1612, qui chassa les Mores de l'Espagne et détruisit pour plusieurs siècles l'agriculture et l'industrie dans ce pays.

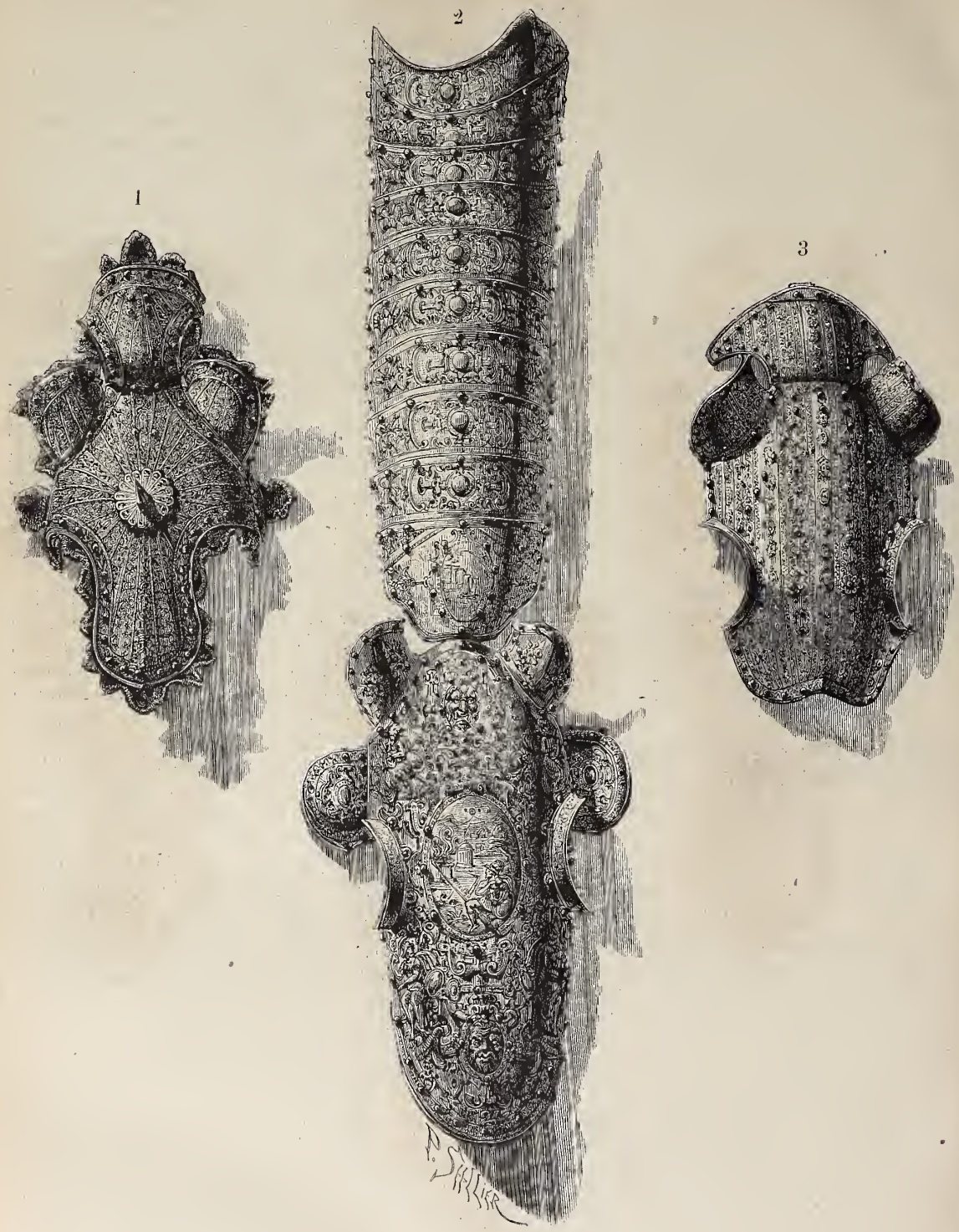
La tête et l'armure du cou du cheval du duc d'Albe (nº 2) a une toute autre signification. L'inflexible soldat auquel appartenaient ces pièces magnifiques ne passa certainement jamais pour un amateur passionné des beaux-arts; mais en examinant cette tête, on est tenté de croire qu'il n'était pas aussi indifférent qu'on a pu le croire aux arts si vantés de son temps. Il se peut que nos pères, en l'année 1557, aient admiré à la cour de Henri II, où le duc représentait son souverain, cette portion d'armure équestre qu'ordonna peut-être dans son ensemble Alonzo de Ribera, et qu'aurait fait exécuter cet Alonzo Muerguilo de Séville dont les armes étaient renommées.

Nous n'ajouterons rien ici à ce que nous avons dit au sujet de la tête que dut porter le cheval de Colomb (nº 3), si ce n'est qu'une armure pareille eût infiniment mieux convenu au belliqueux Barthélemy Colomb qu'à son frère l'immortel navigateur. Si nous passons subitement à l'art ornemental du numéro 4, ce sera pour faire remarquer l'entente parfaite qui a présidé à ce genre d'armure; rien à coup sûr n'est mieux construit pour la défense de l'animal que cette tête garnie de pointes acérées, et que

(1) Voy. *Catalogo de la real armeria*, mandado formar por S. M., siendo director el Exmo señor D. José Maria Marchesi.

(2) Voici quels étaient les termes de cette curieuse autorisation : « Moi, le Roi, étant informé que vous, l'amiral D. Cristobal Colon, vous êtes indisposé de votre personne, à cause de certaines infirmités que vous avez prises et qui vous tiennent, lesquelles sont la cause que vous ne pouvez aller à cheval sans beaucoup danger de votre santé. Pour cause de cela, prenant en considération ce qui vient d'être dit et votre vieillesse, nous vous donnons, par la présente, licence d'aller en mule sellée et bridée, en quelque partie que ce soit de ces royaumes ou seigneuries, où vous voudrez, et qu'à cela on n'apporte ni ne consente aucun empêchement, sous peine pour celui qui y contreviendrait d'une amende de 10 000 maravédis. Fait en la cité de Toro, le 23 février 1505 » (Voy. Navarrete, *Coleccion de viajes*, t. II, p. 304.)

la main la plus vigoureuse ne peut arrêter pendant le combat. Les Mores se montraient singulièrement ingénieux dans la construction des armes; mais, pour être exacts, nous devons dire que cette têtière qu'on leur attribue ne dut pas sortir de leurs ateliers au temps de leur puissance en Espagne; elle n'est pas antérieure au quin-



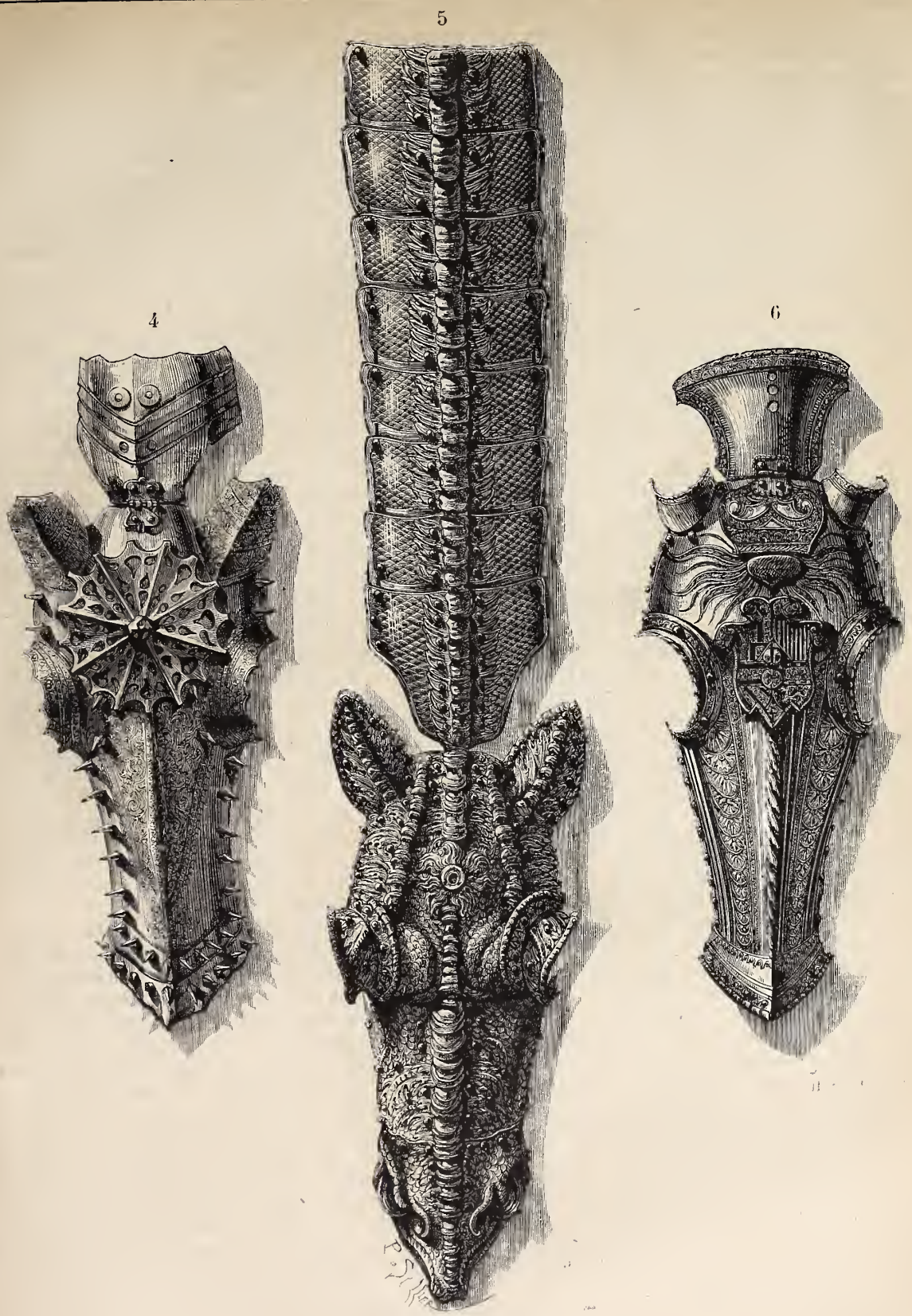
Armeria real de Madrid.

1. Têtière du cheval de Philippe III. — 2. Têtière et armure de cou d'un cheval du duc d'Albe. — 3. Têtière du cheval de Christophe Colomb.

zième siècle. Si l'on examine attentivement les bas-reliefs qui ornent le chœur de la cathédrale de Grenade, on en demeurera convaincu. Pas un seul des chevaux qui figurent en si grand nombre dans les scènes guerrières où sont mêlés Mores et chrétiens, ne porte la têtière en fer. Des armures complètes garantissent seules les combattants, et nul coursier, si richement caparaçonné, n'est pourvu de ce puissant moyen de défense [1].

Le numéro 5 marque l'apogée dans l'art de travailler le

[1] Voy. D. Manuel de Assas, *Album artistico de Toledo*, coleccion de vistas, detalles de los principales monumentos toledanos. Madrid, litografia de D. Bachiller, 1847, in-fol.



ARMERIA REAL de Madrid.

4. Têtière de cheval moresque. — 5. Têtière et armure de cou de cheval, en forme de dragon (seizième siècle). — 6. Têtière de cheval aux armes impériales, en couleur.

fer où étaient parvenus les ouvriers qui résidaient à Tolède. Qu'a voulu faire en réalité l'armurier? Garantir le cheval des coups de lance ou de cimeterre autant que cela était possible, et donner à son armure de tête un caractère effrayant. Pour en venir à ses fins, il a adopté la forme convenue d'un animal fantastique du moyen age, et il a choisi celle d'un dragon, en ayant soin d'indiquer la place où figure étincelante la fameuse escarboucle qui devait distinguer, dans la croyance populaire, le gigantesque animal au corps de serpent. Cette têtière est la seule où l'on ait

pourvu à la défense des yeux de l'animal d'une façon aussi pittoresque et aussi complète.

La têtière désignée sous le numéro 6 appartient également à l'art espagnol. Elle porte la couronne impériale; l'exiguïté du détail empêche de reconnaître les armes de l'empire dans l'écusson du milieu.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146, 158, 162, 174.

Mouche-à-Miel et Ludwig se chargèrent de recueillir la mousse nécessaire au coucher des naufragés; Lisbeth et Angélie eurent pour emploi de renouveler la provision de taro, d'ignames, de bananes, et surtout de magnagna, dont la racine est nutritive et dont les tiges traçantes servirent à faire un filet de pêche. Dans cette recherche de végétaux comestibles, la science d'Anacharsis Bridois ne fut pas inutile. Il se réserva, en outre, le soin de la pêche. L'artiste, le capitaine et les deux matelots Rémoulade et la Riolle, s'attribuant celui de la chasse, devinrent bientôt aussi habiles à lancer le *lazo* que les plus fameux gauchos des savanes du Mexique. Thomas Candeil passait ses journées à graver patiemment sur le tronc d'un arbre équarri sur place en façon de poteau, la date du naufrage de la *Cybèle*, les noms des naufragés, et quelques détails sur leur arrivée dans l'île, qu'Angélie baptisa Terre-Bénie. Ce nom fut confirmé et consacré par l'abbé Marc dans la prière en commun du matin et du soir.

Anacharsis Bridois, toujours et partout en quête de découverte scientifique, se promenait sans relâche, fouillant les massifs, cherchant des plantes pour son herbier, cataloguant des pierres. Jamais sa passion de savant ne s'était trouvée si pleinement satisfaite. L'idée que la colonie pourrait être destinée à passer de longues années dans cette île ne lui venait pas à l'esprit. Suivant lui, un navire venu d'Europe ou d'Amérique ne manquerait point d'apparaître bientôt à l'horizon; donc, nécessité était qu'il se hâtât de multiplier ses recherches afin de ne pas se trouver dans l'obligation d'abandonner ce champ fertile pour la science avant moisson complète.

André Kernel songeait souvent à sa mère; mais son profond attachement pour Angélie, le dominant chaque jour davantage, le faisait se réjouir de la quasi-solitude dans laquelle il vivait auprès d'elle. Combien il aimait mieux la voir isolée avec quelques braves gens sur cette côte ignorée, où elle était protégée par l'affection de tous, que de la savoir dans une grande ville, vouée à l'existence précaire, humiliée, qui la menaçait dans la famille étrangère où elle était attendue. De son côté, la jeune institutrice acceptait avec calme sa situation; elle s'abandonnait sans se plaindre aux événements, confiante dans l'intérêt paternel dont le capitaine Pradère lui donnait chaque jour quelque preuve nouvelle.

Pour compagnon accoutumé de ses voyages elle avait Ludwig, dont la gentillesse et la précoce intelligence l'égayaient. L'enfant était la joie de toute la colonie; chacun l'aimait et le traitait comme son propre fils. Quand les travailleurs épuisés de leur tâche bien remplie se reposaient sous les grands arbres, Ludwig souriant venait au milieu d'eux; il donnait à chacun une caresse, sautait dans les bras de Pfeunig, se jetait ensuite au cou d'Angélie; mais quand il s'approchait de Lisbeth il passait lentement et sans bruit, se souvenant qu'un jour, comme il venait à elle pour lui donner un baiser, la pauvre mère pleurant les enfants qui ne la caressaient plus, lui avait dit en le repoussant doucement : « Je t'aime bien, Ludwig; mais ne m'embrasse jamais. »

Pendant deux mois, les naufragés s'occupèrent de l'organisation de leur établissement. Ils comptaient bien que le ciel, les prenant en pitié, enverrait un bâtiment du côté de leur île; mais, en attendant, ils continuaient à régler leur existence de façon à vivre le plus commodément possible. Ils employaient le jour du repos et les heures de loisir à étudier l'île fertile comme une terre des premiers jours, à reconnaître, parmi ses productions, les fruits savoureux et les herbes nourricières.

Il ne tenait qu'aux naufragés de se croire les premiers habitants de cet Éden, qui ne gardait la trace d'aucun pas humain. L'abbé Marc, privé des moyens de remplir son sacerdoce dans toute son étendue, conviait du moins chaque jour ses amis à la prière. C'était un besoin pour eux que l'accomplissement de ce devoir. En face de l'infini, et, pour ainsi dire, au sortir de la mort, chacun, reconnaissant envers la Providence, se faisait un bonheur de s'incliner sous la main de Dieu. Quand il avait fourni sa tâche comme les autres colons, l'abbé Marc appelait près de lui Ludwig et Mouche-à-Miel, et il les instruisait avec une bonté paternelle. Aucun livre n'avait été sauvé du naufrage; le prêtre parlait, les enfants écoutaient, voilà tout. Si chacun d'eux montrait la même docilité et le même désir d'apprendre, Ludwig, cependant, témoignait d'une ferveur plus intelligente et plus active; sa jeune âme paraissait avoir des ailes. Il surprenait André, Angélie et l'abbé lui-même, par des réflexions d'une telle élévation et d'une sagesse si précoce que l'esprit de ceux qui l'écoutaient s'en alarma plus d'une fois. Le rayonnement de son regard, sa voix d'un timbre céleste, son habitude de recueillement, le rendaient si peu semblable aux enfants de son âge qu'on se demandait s'il n'était pas marqué pour la mort prochaine et la prédestination. Lisbeth ne le voyait pas, André en avait peur, l'abbé Marc le pressentait. « Il doit passer, se disait le prêtre, enfant souriant et beau de sa pureté et de sa grâce, en laissant sur tous un reflet de son innocence.

Une immense cabane servait, on le sait, d'abri aux malheureux dont les deux frêles embarcations échouèrent un jour sur la grève de Terre-Bénie. Mais il ne pouvait leur suffire d'avoir un toit dans cette île, l'intérêt de la défense personnelle, le but scientifique des uns, apostolique et civilisateur des autres, porta les naufragés à s'assurer si cette terre était absolument déserte. La pensée d'une excursion vint à tous, et un soir on la soumit à la délibération générale.

— Mes amis, dit le capitaine, il se peut que les signaux arborés sur la côte et au sommet de la colline prochaine ne soient pas aperçus avant plusieurs mois. Ce que nous sommes appelés à devenir, nous l'ignorons; mais ce que nous savons tous, c'est que l'humanité, la religion et la science nous confient une mission à remplir. Des peuplades sauvages existent peut-être à peu de journées de nous; dès lors, nous avons charge d'âmes. Allons à la découverte, cherchons avec persévérance, courons au-devant de ces frères, tentons d'adoucir leurs mœurs, et, au nom de la charité chrétienne, formons alliance avec eux.

— Et qui gardera l'administration de la colonie pendant votre absence? demanda Candeil.

— Je vous la confie, répondit Pradère. Les hommes que je laisse avec vous sont énergiques et dévoués; je suis sûr de n'avoir à constater que des améliorations à mon retour.

On discuta certains projets relatifs aux courses dans l'intérieur, et il fut convenu que l'absence des explorateurs ne dépasserait pas une semaine. Lorsque la délibération fut close, André Kernel s'approcha d'Angélie.

— Je suis tenté, dit-il, de refuser ma participation à cette entreprise.

— Et pourquoi vous y refuseriez-vous? demanda la jeune fille.

— Pour ne pas vous laisser sans appui.

— Ne suis-je pas sous la protection de ces braves gens? Allez sans crainte, ajouta Angélie, voyant que l'artiste hésitait encore. Votre devoir veut que vous accompagniez vos amis; votre gloire l'exige peut-être. Qui sait si un jour l'histoire de ce naufrage ne deviendra pas célèbre et si à votre nom ne s'attachera pas le souvenir de quelque découverte utile pour l'humanité? Soyez réellement aujourd'hui ce que jusqu'à présent vous avez été : un homme de cœur et d'action, noblement ambitieux et sincèrement dévoué.

— Si vous compreniez toutes mes pensées!... reprit André.

— Pas de confidences entre nous, répondit vivement Angélie; tout ce que je sais de vous est digne de mon estime, je n'ai besoin de rien apprendre de plus.

— Mademoiselle, dit André, je partirai demain.

Au moment de la séparation, André, qui allait s'embarquer le dernier sur le canot destiné à faire le tour de l'île, s'avança encore une fois vers Angélie et lui tendit la main; en même temps qu'il pressait respectueusement cette main, son regard se fixait sur un bracelet d'ambre que portait l'institutrice. Celle-ci comprit le désir qu'il n'osait exprimer.

— Un prêtre l'a béni, dit-elle, ma mère me l'a donné; je vous le confie, il vous portera bonheur.

Elle détacha le bracelet et le tendit à André sans le regarder.

L'artiste prit pieusement le bracelet, fit quelques pas en avant, s'arrêta, puis, sur le point de sauter dans l'embarcation, il se retourna une dernière fois.

En ce moment Ludwig vint se jeter dans les bras d'Angélie; elle se pencha vers lui comme pour l'embrasser, mais en réalité pour cacher une larme.

La suite à la prochaine livraison.

ORIGINE DES MOTS *ZINGARI* ET *GIPSY*.

En langue kabyle, *agezzan*, veut dire magicien. Ce mot vient de l'arabe *guezzan*, qui, dans l'idiome algérien, signifie avoir le jugement sain, voir bien les choses, et aussi dire la bonne aventure en répandant sur le sol des grains de riz ou de blé. Le mot *guezzana*, que l'on entend sans cesse crier dans les rues d'Alger par des femmes de la tribu des Beni-Addès, signifie une diseuse de bonne aventure.

Les Beni-Addès ne sont pas Arabes et appartiennent, sans aucun doute, à la même race que les bohémiens de France, les gipsies d'Angleterre, les zingari italiens, les ziguener de l'Allemagne et les gitanos espagnols. Les mots *guezzan*, *zingari*, *ziguener*, paraissent avoir une seule et même origine; mais *gitano* n'est qu'une altération de *chitan*, diable. L'expression anglaise *gipsy* veut dire sans doute *égyptien*, à moins qu'elle ne dérive de *gabesi*, habitant de la ville de Gabes, ce qui est regardé comme une injure sur quelques points du littoral de la Méditerranée.

DIEU.

Si vous ne considérez que le Dieu tout-puissant, maître du ciel et de la terre, auteur et vengeur de la justice, vous accablez l'homme sous le poids de la grandeur de Dieu et de sa propre faiblesse, vous le condamnez à un tremblement continuel dans l'incertitude des jugements de Dieu, vous lui faites prendre en haine et ce monde, et la vie, et lui-même, qui est toujours rempli de misères. C'est vers cette extrémité que penche Port-Royal. Lisez les Pensées de Pascal : dans sa superbe humilité, Pascal oublie deux choses, la dignité de l'homme et la bonté de Dieu. D'un autre côté, si vous ne voyez que le Dieu bon et le père indulgent, vous inclinez à une mysticité chimérique. En substituant l'amour à la crainte, peu à peu avec la crainte on court risque de perdre le respect. Dieu n'est plus un maître, il n'est plus même un père; car l'idée de père entraîne encore jusqu'à un certain point celle d'une crainte respectueuse; il n'est plus qu'un ami. La vraie adoration ne sépare pas l'amour et le respect; c'est le respect animé par l'amour.

L'adoration est un sentiment universel. Il diffère en degrés selon les différentes natures; il prend les formes les plus diverses; souvent même il s'ignore lui-même; tantôt il se trahit par une exclamation partie du cœur, dans les grandes scènes de la nature et de la vie : tantôt il s'élève silencieusement dans l'âme muette et pénétrée; il peut s'égarer dans son expression, dans son objet même; mais au fond il est toujours le même. C'est un élan de l'âme spontané, irrésistible; et quand la raison s'y applique, elle le déclare juste et légitime. Quoi de plus juste, en effet, que de redouter les jugements de Celui qui est la sainteté même, qui connaît nos actions et nos intentions et qui les jugera comme il appartient à la suprême justice! Quoi de plus juste aussi que d'aimer la parfaite bonté et la source de tout amour! L'adoration est d'abord un sentiment naturel : la raison en fait un devoir. (1)

LE PREMIER TOUR DU MONDE.

Selon un vieil historien espagnol qui écrivait en 1652, ce voyage de circumnavigation était autrement ancien que celui de Magellan; il remontait aux temps bibliques. Fernando Montesinos rappelle, avec l'expression du doute, il est juste d'en convenir, que Noé fit le tour du monde pour assigner à chacun de ses compagnons le lieu où il devait s'établir. Le bon licencié ajoute même, pour la décharge de sa conscience en matière de géographie : « Je ne garantirais pas la vérité de cette tradition. »

LES NOUVELLES MINES DE DIAMANTS

DANS L'AFRIQUE DU SUD.

Au mois de mars 1867, le docteur Atherstone, de Graham, reçut par la poste, dans une lettre ordinaire qu'on n'avait pris soin ni de charger, ni de recommander, une pierre que l'expéditeur supposait être un diamant, et sur la valeur de laquelle il lui demandait son avis. Ce diamant venait du sud de l'Afrique; il avait été trouvé dans une ferme du district de Hope-Town : on l'avait montré à un M. O'Reilly, qui l'avait envoyé à un M. Lorenzo Boyes, greffier de justice de paix dans le district de Colesburg, lequel l'avait adressé au docteur Atherstone. Le docteur n'avait jamais vu de diamant brut; mais après avoir examiné la pierre, s'être assuré de son poids spécifique, de sa dureté, de la façon dont la lumière s'y réfractait, il reconnut un diamant d'une grande valeur. Comprenant l'importance de cette découverte, il écrivit aussitôt au secrétaire de la colonie, lui conseillant d'en-

(1) V. Cousin.

voyer le diamant à l'Exposition de Paris, et ensuite de le vendre au profit de son heureux possesseur. Ce dernier était un fermier danois, nommé Schalk van Niekerk. Cet homme, voyant un jour les enfants d'un paysan de son voisinage jouer avec quelques cailloux, fut frappé de l'aspect particulièrement brillant de l'une de ces pierres, et demanda à l'acheter. La mère de l'enfant se mit à rire à l'idée de vendre un caillou, et le donna immédiatement. Le fermier montra sa pierre à M. O'Reilly, qui, par l'intermédiaire de M. Boyes, l'expédia au docteur Atherstone.

Après la clôture de l'Exposition de Paris, le diamant fut acheté par sir Philippe Wodehouse, alors gouverneur de la colonie, au prix de 12 500 francs.

Telle est l'histoire de la découverte des diamants dans le sud de l'Afrique.

Ces nouveaux champs de diamants paraissent devoir être d'une richesse extraordinaire. En général, on ne recueille guère dans les autres gisements plus d'un gros diamant, — de 40 carats, par exemple, — dans le cours d'une année. Ici, on en a recueilli en un an jusqu'à cinq, dont un pesait 56 carats, et un autre 83. Il y a lieu d'espérer qu'on en trouvera dans cette région qui dépasseront le Koh-i-noor en grosseur et qui ne lui seront pas inférieurs en beauté.

Le district diamantifère du sud de l'Afrique est compris entre la vallée du Vaal, quelques-uns de ses tributaires, et une partie du fleuve Orange, au-dessous de sa jonction avec le Vaal.

Le sol de cette région est traversé par des filons de roches volcaniques. Il est généralement recouvert d'un dépôt superficiel de cailloux et de sable. Ces cailloux se composent de fragments de cristal de roche de diverses couleurs, d'agate, de jaspe, de quartz, de basalte, de granit, de minerai de fer, de grenat, de spinelle, de corindon et de diamants. On a remarqué que là où le quartz est anguleux au lieu d'être arrondi, on ne trouve pas de diamants.

Le terrain diamantifère n'existe pas seulement dans les fonds, le long de la rivière; il se rencontre aussi sur le sommet des collines voisines. C'est probablement des montagnes (les monts Quathlamba) que proviennent tous ces détritus minéraux, communs ou précieux, produits de l'action du feu, et que les eaux auront graduellement entraînés.

Un chercheur de diamants adressait dernièrement de Frazersburg à la *Gazette d'Augsbourg* une lettre dans laquelle il décrivait le pays et la vie qu'on mène dans les mines :

« Je suis de retour de mon excursion aux terrains diamantifères, dit-il. Je ne puis vous dire ce que j'ai souffert, par suite du manque d'eau, sur la route dénudée, désolée, qui mène de la ville aux placers. C'est surtout dans les endroits déserts, sans un buisson, sans une source, que l'on trouve les diamants; les charmantes rives du Vaal, le long desquelles sont situées des localités telles que Pniel, Cawords-Hope, Hébron et Gong-Gong, font exception à la règle. Cependant au milieu de ces terrains arides se trouvent quelques fermes : Du-Toits-Pan, Bultfontein, de Beers et Jagersfontein. Elles sont établies en grande partie par des juifs et forment des oasis dans le désert.

» La distance des placers à la ville du Cap est de 779 milles [1] anglais; à Port-Élisabeth, de 470. Toutefois, cette dernière route, la plus courte en apparence, n'est pas à recommander aux gens pressés d'arriver. Le plus court chemin est celui du cap Town à Pniel; deux compagnies s'y disputent le transport des voyageurs et des bagages; l'une met huit jours, prend 13 guinées et accorde 20 kilogrammes de bagages; l'autre fait le trajet en vingt jours, moyennant 12 guinées [1], et permet au voyageur d'importer 50 kilogrammes.

» De Port-Élisabeth, on ne peut arriver que dans des chariots traînés par des bœufs. Le voyage dure six semaines; il est vrai qu'il ne coûte que 5 livres sterling (125 fr.), non compris la nourriture, avec droit à 100 kilogrammes de bagages. Celui qui a sa voiture fera bien de préférer cette route, qui est des plus agréables pour les amateurs de chasse. Tandis que sur la route du Cap on ne rencontre qu'un désert sans arbres et sans eau, sur celle-ci, partout où il existe des placers, on trouve des hôtels, des cafés, des salles de billard, des boutiques, etc.

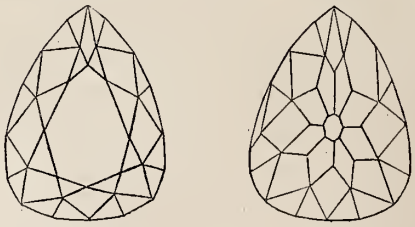
» Dans la recherche des diamants, tout le monde n'est pas également heureux. Nous avons fouillé la terre pendant deux mois, en travaillant neuf heures par jour, et nous n'avons rien extrait. Pendant ce temps, tout autour de nous, on découvrait des diamants. Il y a quelques semaines, un homme en a trouvé un de 64 carats; une femme, qui sarclait des herbes, en a aperçu un autre magnifique qui brillait au fond d'un trou. Tout dernièrement, à Pniel, un Écossais, qui n'était pas plus chanceux que nous, voyait un de ses voisins, à quelques mètres de lui, trouver dès le début de ses fouilles un diamant d'une valeur de 40 000 livres sterling (un million de francs).

» La vie dans les hôtels, à Pniel, coûte par jour, avec demeure en commun, environ 9 schellings; si l'on fait un arrangement au mois, elle ne revient pas à plus de 2 schellings. Partir pour les mines de diamants le gousset vide, seulement avec l'espoir de le remplir, est une folie; quiconque n'apporte pas au moins 300 livres sterling (7 500 fr.) et ne peut demeurer ici pendant six mois, fera bien de rester chez lui. Les capitalistes ont sur les autres cet avantage de pouvoir occuper comme ouvriers des indigènes, qui s'entendent beaucoup mieux que nous à pratiquer les fouilles.

» Du-Toits-Pan est actuellement un des endroits le plus en vogue; on y compte 16 000 âmes, et il y fait meilleur à vivre que sur les rives escarpées du Vaal. On y trouve de nombreuses boutiques et un grand nombre d'hôtels, où les légumes seuls sont assez chers; la viande y est bonne et à bon marché. Mais ce qui est le plus sensible, c'est le manque d'eau : on s'occupe en ce moment d'y remédier. Il y a des fièvres dans la région du Vaal. Le climat de Du-Toits-Pan est plus sain.

» Les droits exigés pour travailler aux mines sont de 10 schellings (12 fr. 50 c.) par mois; le gouvernement en reçoit la moitié.

» En mai dernier, une compagnie pour l'exploitation des mines de diamants a fait creuser une quinzaine de puits,



L'Étoile de l'Afrique du Sud, diamant, vu des deux côtés.

qui, du reste, se sont écroulés pour la plupart. A cette occasion, on a constaté la présence de gisements houillers, bien plus importants pour l'avenir de ce pays que la richesse factice et accidentelle du moment. »

[2] Le mille anglais équivaut à 1609m.31.

[4] La guinée vaut 25 francs.

LES BARBEROUSSE.

Portrait de Barberousse II, par Velasquez. — Dessin de Benoît, d'après une photographie de J. Laurent.

Le surnom de Barberousse apparaît deux fois dans l'histoire. Illustré d'abord par l'empereur légendaire Frédéric Ier, qui poursuivit et anéantit dans leurs repaires fortifiés des bords du Rhin, ces châtelains bandits, les puissants et redoutables burgraves, il fut donné, trois siècles plus tard, à deux célèbres pirates que leur mépris de la vie humaine éleva à la dignité de princes souverains. C'est de ceux-ci, fils du même père, que nous avons à parler.

Depuis vingt ans, Mahomet II régnait à Constantinople, où il avait vaincu, en 1453, le dernier empereur d'Orient Constantin Draconès, qui mourut vaillamment sur la brèche. Depuis onze ans, subjuguée par ses armes, Lesbos — aujourd'hui Mételin — était gouvernée en son nom par un de ses lieutenants, lorsque naquit, en 1473, l'aîné des Barberousse, sur cette même île de la mer Égée qui avait jadis, au temps de la splendeur de l'antiquité grecque, été la patrie de Sapho, l'illustre poëtesse, de Terpandre, l'inventeur de la lyre à sept cordes, et du philosophe Théophraste.

Une si profonde obscurité règne encore touchant l'origine des deux fameux écumeurs de mer, dont la sanglante fortune inquiéta pendant plus d'un quart de siècle les puissances maritimes de l'Europe chrétienne, qu'on en est réduit à l'hésitation en présence des différentes versions adoptées par les historiens qui ont parlé du père d'Aroudj ou Arouds (Barberousse Ier), et de Khaïr-ed-Din (Barberousse II).

Leur père était-il matelot ou simplement pêcheur de la côte lesbienne, ou bien encore sipahi rouméliote, venu avec tant d'autres s'établir à Lesbos après la conquête de l'île par les mahométans? Il y a de même incertitude à propos de sa religion et de son nom : celui-ci veut qu'il ait été musulman de naissance, celui-là l'accuse d'avoir abjuré la foi de ses pères et d'être devenu de chrétien, renégat. L'un le nomme Yacoub d'Yenidjewar, suivant d'autres il se nommait Yacoub Reis. Quoi qu'il en ait été de la profession, du nom et de la croyance du père des Barberousse, il est certain que son seul titre pour échapper à l'oubli, c'est d'avoir donné le jour à deux fléaux de l'humanité. Quelques grandes actions du plus jeune des Barberousse,

à la fin de sa longue carrière, peuvent atténuer, mais elles n'effaceront pas l'horreur qu'inspire sa participation aux crimes de son frère.

Associés pour le meurtre et le pillage, les fils de Yacoub Reis, que l'équitable histoire a fait justement descendre au rang des scélérats heureux, ont, il faut le dire, souvent poussé jusqu'à l'héroïsme le devoir de la solidarité fraternelle. Mais malgré leur inaltérable constance à s'entr'aider, ces frères complices demeurent sans aucun droit à notre admiration, parce que la valeur morale du but fait seule un mérite du dévouement intrépide dans les entreprises périlleuses.

Nous ne les suivrons pas au courant de ces aventures de piraterie, où le succès fut rarement d'abord le prix de leur audace ; mais celle-ci, loin d'être ébranlée par les revers passagers, ne fit, au contraire, que s'accroître. Un jour, le navire que commandait Aroudj fut incendié par les chrétiens ; la fuite lui épargna le châtiment réservé aux pirates. Alors, s'étant reuni à son frère Khaïr-ed-Din, ils reprirent ensemble la mer, et bientôt ils eurent à se partager un immense butin.

Maîtres d'un vaisseau de haut bord conquis sur les Napolitains, dont une partie de l'équipage fut noyée dans le sang et le reste réduit à l'esclavage, on les vit peu de temps après commander à une flotte de quinze navires. Tour à tour alliés de divers États barbaresques, puis ne relevant plus que du sultan de Constantinople, les deux frères Barberousse, appelés à la défense d'Alger, que son nom *la Victorieuse* ne rassurait pas contre l'invasion des chrétiens, arrivèrent à son secours avec vingt-huit vaisseaux.

Ici se place le grand crime qui donna une couronne à Barberousse Ier.

La province d'Alger était alors gouvernée par Sélim Eutemi. Celui-ci, hôte reconnaissant, s'évertua à faire le meilleur accueil possible au pirate redouté, qu'il regardait déjà comme son libérateur. Il ne voulut point pour Aroudj d'autre demeure que son propre palais, où il lui donna le droit de commander à tous comme un autre lui-même. Cette parfaite intimité et ce voisinage étroit existaient entre eux depuis quelque temps, lorsqu'un jour le bruit se répandit dans la ville que Sélim Eutemi avait été frappé subitement par la mort dans son bain. Les quelques complices qui, ayant aidé Aroudj à le surprendre, avaient vu celui-ci l'étrangler de ses propres mains, se gardèrent bien de divulguer le secret du meurtre. Leur silence et l'hypocrite regret que témoigna le coupable firent généralement croire à une mort naturelle.

La menace d'un péril imminent pour Alger ne permettait pas de laisser se prolonger la vacance du pouvoir souverain. Le courage personnel d'Aroudj et son génie militaire le désignaient comme le seul qui fût capable de protéger efficacement le pays. Les équipages de la flotte que commandaient les deux pirates se prononcèrent si violemment pour que le trône fût offert à l'aîné des glorieux fils de l'obscur Yacoub, qu'il se vit aussitôt proclamé souverain d'Alger. Le massacre de vingt-deux opposants acheva d'établir la légitimité de son droit au pouvoir.

Barberousse Ier, qu'on aurait pu surnommer le Manchot, car deux ans auparavant — en 1513 — il avait perdu un bras dans un combat devant Béjiagé ou Bougie, fut tué d'un coup de feu, après trois ans de règne, en défendant Tlemcen contre les Espagnols, qui voulaient y faire rentrer en vainqueur son souverain dépossédé.

Barberousse II, dont nous reproduisons le portrait d'après Velasquez, succéda à son frère. Aussi brave que ce dernier, mais ayant mieux que lui des sentiments de justice et d'humanité, il est le seul des deux Barberousse dont le nom soit resté populaire en Europe. De ce nom de Khaïr-ed-Din on a fait Chereddin, puis Hariadan.

C'est sans doute parmi les contes de l'histoire qu'il faut ranger le fait suivant, que la tradition lui attribue :

Khaïr-ed-Din, forcé de s'enfuir d'une petite ville de la côte d'Espagne dans laquelle il était entré par surprise, y laissa son fils, un si jeune enfant que les gens qui le recueillirent et l'élevèrent purent lui cacher qui l'avait abandonné et de qui il était né. Vingt ans plus tard, Barberousse II revint assiéger cette même petite ville ; mais elle se défendit si vaillamment qu'il se serait vu contraint de renoncer à la soumettre, si, à prix d'or, la trahison ne lui en avait ouvert les portes. Maître enfin de la place, il promit de faire grâce de la vie à ceux qui venaient de lui opposer cette héroïque résistance, si son fils lui était rendu. Les parents adoptifs de l'enfant abandonné, munis de preuves irrécusables, amenèrent à Khaïr-ed-Din un jeune homme d'une vingtaine d'années, dans lequel il reconnut celui qui venait de lui vendre la ville assiégée. Indigné de la lâche trahison de son fils envers le pays qui l'avait nourri, Barberousse, qui d'abord avait condamné à mort tous les habitants, n'ordonna qu'une exécution, celle de l'ingrat.

C'est en 1546 que mourut, à Constantinople, ce deuxième souverain turc de la principauté d'Alger ; il avait été nommé amiral de toutes les flottes de Soliman.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

Voy. les Tables.

L'ORGUE.

De tous les instruments de musique modernes, le plus beau, sans contredit, et le plus grandiose comme effet, le plus varié dans ses moyens et ses ressources, en même temps que le plus curieux dans son mécanisme, c'est l'orgue, tel que l'ont fait ces grands facteurs de nos jours, qui joignent à la science du physicien et du mathématicien le goût et la sensibilité de l'artiste. Il serait intéressant de prendre l'orgue à sa naissance, autant du moins qu'on peut le faire au milieu du vague et du confus des traditions ; de le suivre à travers les siècles, d'assister pas à pas, pour ainsi dire, à son développement, et de le voir conquérir graduellement sa perfection. La conclusion d'une pareille histoire serait l'exposition de l'orgue de nos jours. Cette marche chronologique semblerait la plus naturelle ; mais avec un instrument aussi compliqué, où le mécanisme, le *technique* proprement dit, jouent un si grand rôle, et cela de bonne heure, on s'exposerait peut-être chemin faisant à employer des termes peu intelligibles et pourtant nécessaires. Il vaudra donc mieux décrire d'abord l'instrument moderne, sinon dans tous ses détails, au moins dans toutes ses parties essentielles, avec leur agencement logique et leur valeur scientifique, et n'aborder l'histoire qu'après.

I. — ORGUE MODERNE.

L'orgue se compose de deux parties principales :

1° Celle qui produit le son d'après les lois immuables de l'acoustique : c'est la partie *résonnante*. Elle comprend les *tuyaux*, quels que soient leur timbre, leur matière et leur taille.

2° Celle qui n'est qu'une affaire de pur mécanisme, et qui admet des modifications nombreuses, dépendant, par exemple, soit du local où est l'orgue, soit des plans personnels du facteur. Cette partie renferme cependant des éléments essentiels et toujours les mêmes en principe, malgré des différences d'ajustement et de position selon les orgues : ces éléments sont la *soufflerie*, les *sommiers*, les *registres*, les *claviers*.

Tuyaux. — Quand on regarde dans une église ce qu'on appelle vulgairement l'orgue ou les orgues, c'est-à-dire cette espèce de construction d'un caractère généralement ornemental placée soit au-dessus de la grande porte d'entrée (Notre-Dame, Saint-Eustache, Saint-Sulpice, Sainte-Clotilde, la Trinité, etc., à Paris), soit sur un des côtés de la nef (cathédrale de Chartres, cathédrale de Strasbourg), on y remarque deux parties : l'une, en bois, ordinairement sculptée et décorée ou d'ogives, ou de rinceaux, ou de colonnes, ou de statues, ou d'objets symboliques et d'attributs : c'est le *buffet d'orgues*, à proprement parler; l'autre, composée de longs cylindres d'un métal blanc, se terminant en cône à leur partie inférieure : ce sont les *tuyaux*, ou du moins ce sont, parmi les tuyaux, ceux qui, par leur forme ou leur grandeur, peuvent se prêter à une disposition architecturale et décorative, car dans un orgue le nombre total des tuyaux est bien plus considérable que celui qu'on voit. Nous laisserons de côté le buffet, qui est plutôt du domaine de l'art pittoresque et de la fantaisie, et dont la richesse cause plus d'une fois de grands ennuis aux facteurs, lorsqu'ils ont d'anciennes orgues à réparer, et qu'ils doivent respecter, par convenances archéologiques, un buffet qui pouvait convenir aux instruments d'un autre siècle, mais qui n'est plus approprié comme structure, comme emplacement et comme dispositions aux nécessités acoustiques et mécaniques des instruments de nos jours. Nous parlerons donc immédiatement des tuyaux

Il y a deux espèces de tuyaux dans les orgues :

1° Les tuyaux dits *à bouche*, dans lesquels le son est produit par la colonne d'air qui vibre dans le tuyau.

2° Les tuyaux dits *à anche*, dans lesquels le son est produit par les battements ou oscillations d'une lame vibrante.

Tuyaux à bouche. — Les tuyaux à bouche, sont les uns en bois, les autres en métal, et ce métal est tantôt de l'étain seul, tantôt un alliage de plomb et d'étain appelé *étoffe*. Mais qu'ils soient de métal ou de bois, leur principe est toujours le même.

On voit sur la droite et en bas de la planche (p. 188), trois espèces de tuyaux, deux à bouche et le dernier à anche facile à reconnaître. Des deux tuyaux à bouche, l'un est en bois et carré, l'autre est en métal et cylindrique. Il est aisé de voir, par la coupe, qu'à part quelques différences insignifiantes de construction, nécessitées par la nature du métal et la forme du tuyau, c'est la même loi acoustique qui doit, dans l'un comme dans l'autre, présider à la formation du son. L'air, poussé par un soufflet ou un engin quelconque, arrive par le *pied* T, s'échappe par une fente étroite L appelée *lumière*, et se brise sur le *biseau* B. La même démonstration s'applique, sans qu'il soit besoin de lettres, au tuyau cylindrique. Entre la lumière L et le biseau B se trouve un petit intervalle appelé la *bouche* du tuyau, dont les bords se nomment logiquement *lèvre supérieure* et *lèvre inférieure;* de là le nom de tuyaux à *bouche*.

Quant au son, il est produit par les vibrations de la colonne d'air contenu dans le tuyau et comprimé par une partie de celui qui se divise sur le biseau. Les couches d'air du tuyau réagissent contre cette compression en vertu de leur élasticité et se dilatent; puis elles sont aussitôt après de nouveau comprimées, et ainsi de suite. De là un véritable mouvement vibratoire qui, d'après les lois de l'acoustique, engendre un son parfaitement net et pur.

Dans les tuyaux cylindriques, comme on le voit par la figure, les lèvres sont rentrées et aplaties. Il est à noter aussi que le bord intérieur de la lumière, au lieu d'être une ligne absolument droite, est souvent, dans cette espèce de tuyau, dentelé finement; les facteurs ont remarqué que cette circonstance aidait au développement du son.

On appelle aussi *embouchure de flûte* cette bouche à biseau, parce qu'expérimentalement le son de la flûte est produit par le même système : les lèvres du flûtiste font la lumière et le bord du petit trou ovale contre lequel se brise le souffle tient lieu de biseau. Nous retrouverons d'ailleurs ce terme d'*embouchure de flûte*, *jeu de flûte*, dans la pratique des facteurs d'orgues.

Musicalement on comprend qu'il soit besoin de modifier le timbre des tuyaux, pour arriver à la variété dans les sons. On y parvient (et dans beaucoup de cas c'est un fait de pure expérience) en terminant la partie du tuyau qui est au-dessus de la bouche par un pavillon soit évasé, soit conique mais en sens contraire, soit formé de deux cônes soudés par la partie large, etc. Il y a la forme cylindrique, très-fréquente, que l'on connaît déjà, et que l'on voit le plus souvent à la partie extérieure des buffets d'orgues. Quant aux tuyaux en bois, ils sont généralement carrés, à côtés parallèles; et s'ils sont évasés, cet évasement est formé par une pyramide à base carrée, ce qui est d'une construction plus facile.

Les tuyaux ont, dans certains cas, l'extrémité supérieure complétement libre; on les appelle alors *tuyaux ouverts*. Le son en est rond, plein et ferme. Ils sont dits *tuyaux bouchés* lorsque cette extrémité supérieure est fermée par un fond hermétiquement ajusté sur le contour du tuyau. L'oreille constate et les physiciens calculent scientifiquement que, dans ce cas, le son est plus sourd, et qu'à longueur égale le tuyau fermé résonne une *octave* plus bas que le tuyau ouvert. Les tuyaux en bois se ferment par un tampon de bois garni de cuir, et ceux de métal par une calotte de métal.

Il y a des tuyaux, dits *tuyaux à cheminée*, dont la calotte est traversée par un tube plus étroit que leur corps. Le son de ces tuyaux tient le milieu entre celui des tuyaux bouchés et celui des tuyaux ouverts. La longueur et la grosseur de la cheminée varient selon que l'on veut obtenir un son plus ou moins ouvert ou plus ou moins sourd. On fait aussi des cheminées à certains tuyaux de bois, en perçant leurs tampons et la peau qui les garnit en dessous.

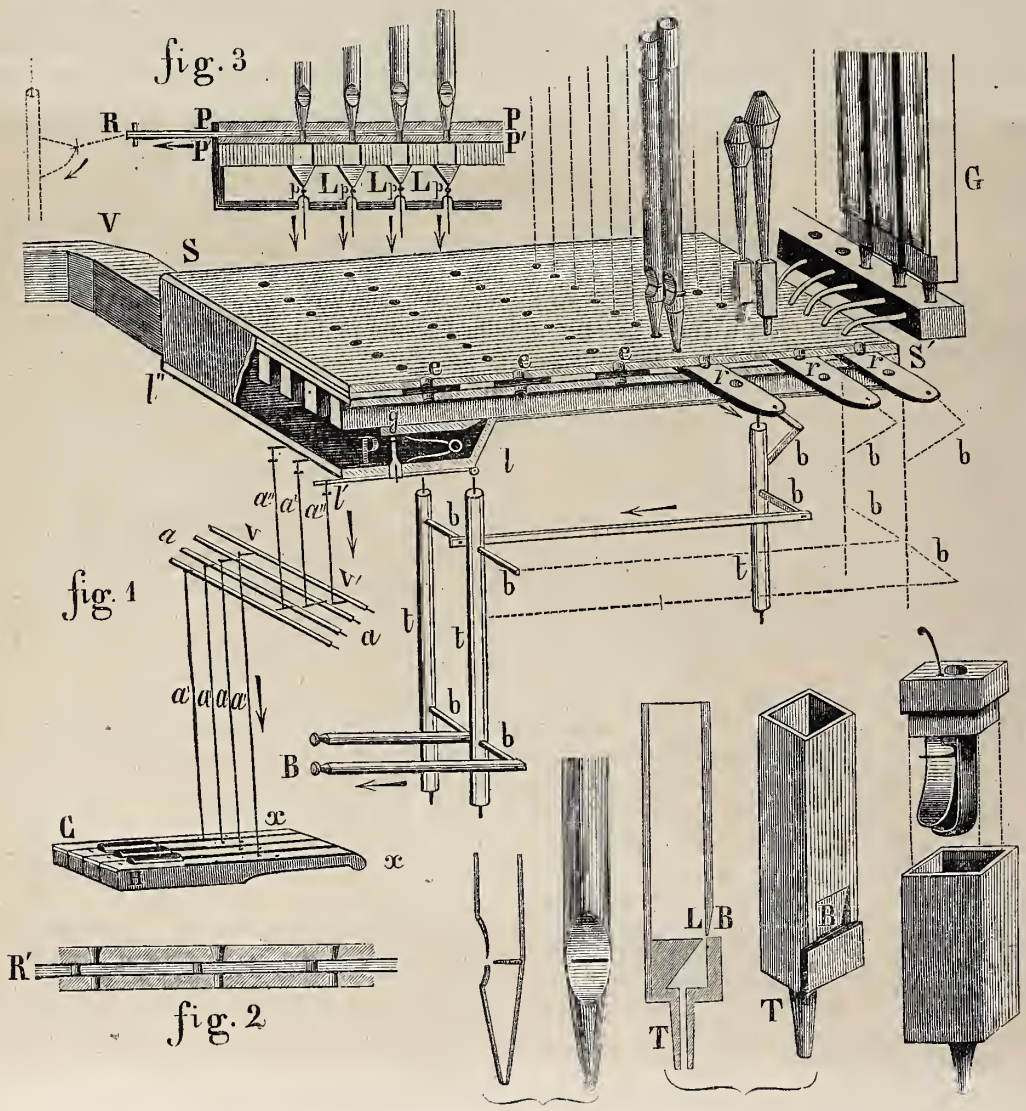
Tuyaux à anche. — Les tuyaux à anche sont, comme nous l'avons dit, ceux où le son est produit par l'action de l'air sur une lame vibrante.

Il y a deux espèces d'anches, l'anche *battante* et l'anche *libre*.

On peut voir, à côté des deux tuyaux déjà cités, une anche *battante*. Ce mécanisme se compose d'une languette mince de laiton, qui n'est pas rigoureusement planée, mais légèrement courbée de façon à pouvoir laisser un petit intervalle entre sa surface et le bord d'une rigole demi-circulaire et fermée à sa partie inférieure, sur laquelle on peut du reste l'appliquer très-exactement en appuyant. Le tout entre dans une caisse carrée ou ronde, où l'air est amené par un pied; et à la partie supérieure de l'appareil on ajuste un tuyau ou cornet par où l'air s'échappe, et qui, d'après sa forme, détermine le timbre du tuyau, comme dans les tuyaux à bouche. L'air qui entre par le pied ne peut s'échapper qu'en soulevant un peu la languette; celle-ci, qui est élastique, revient, puis se soulève de nouveau, et ainsi de suite. Il en résulte une série de vibrations, et par conséquent un son. Le caractère de ce son est d'être éclatant, mordant, et même nasillard; mais le cornet supérieur en modifie et en adoucit le timbre. On garnit aussi les bords de la gouttière d'une bande de peau bien unie, qui rend moins rudes les chocs de la languette et contribue également à l'adoucissement de ce timbre criard.

On peut faire varier la longueur de la partie libre de la languette, par conséquent celle des vibrations, au moyen d'une vergette de fer recourbée nommée *rasette*, qui fait ressort sur l'anche en glissant et que l'on peut monter ou descendre à volonté. C'est du reste ainsi que l'on règle l'acuité ou la gravité du son.

L'anche *libre*, attribuée, sinon comme invention, au moins comme application sérieuse et efficace, à Grenié, amateur de musique et de mécanique, présente une disposition en grande partie analogue à celle de l'anche *battante;* seulement, la rigole est remplacée par une petite caisse rectangulaire, de sorte que la languette ne touche pas les bords de l'ouverture par laquelle s'échappe le vent : elle oscille sans choc des deux côtés du plan de cette sorte de fenêtre, et produit ainsi des sons moins stridents. On l'emploie moins fréquemment que l'autre espèce d'anche dans les grandes orgues, mais elle se trouve exclusivement dans les harmoniums et les orgues dits expressifs. Les



Orgue. — Mécanisme intérieur; détails. — Tuyaux.

Chinois (voir l'article sur la *Flûte*, t. XXXVI, 1868, p. 86) ont du reste fait usage de cette sorte d'anche depuis des siècles. *La suite à une prochaine livraison.*

LA SALLE DES PAS-PERDUS (1).

S'il est vrai, comme on l'a prétendu autrefois, que le sinistre de 1618 doive être aussi attribué à un crime, on peut qualifier d'exécrables les deux incendies qui, à deux cent cinquante-trois ans d'intervalle, ont entièrement détruit la Grand'Salle du palais de Justice.

(1) La salle des Pas-Perdus, telle qu'elle exista depuis 1622 jusqu'en 1872, a été reproduite dans notre tome XIII, 1845, p. 73. La gravure de la p. 189 ayant été prise au même point de vue que la précédente, on peut, en les comparant, se rendre compte du dommage causé par l'incendie.

Lorsque, pour la première fois, le feu dévora ce vieux et vaste promenoir des curieux oisifs, des clients affairés, des avocats cherchant fortune, des procureurs flairant la proie, et de la magistrature de tous les degrés, on y voyait encore la fameuse table de marbre, « la plus belle tranche du monde », au temps et au dire de Froissart. Ce fut dans cette Grand'Salle et sur cette table de marbre qu'illustrèrent tant de belles représentations de *mystères*, de *moralités* et de *sotties*, ainsi que tant de magnifiques festins royaux, qu'on servit le repas de noces de Catherine de France, fille de Charles VI, et de Henri V d'Angleterre.

L'opinion publique qui est faite de passion, et qui par conséquent ne s'éclaire pas toujours du flambeau de la raison dans sa recherche de la vérité, accusa tout d'abord le duc d'Épernon d'avoir soudoyé les incendiaires de 1618, dans l'espoir d'anéantir, avec le palais qu'habita le premier Eudes, comte de Paris, et où mourut Louis le Gros,

certaines preuves écrites de sa complicité avec Ravaillac. L'extravagance monstrueuse du moyen en vue d'un résultat incertain, puisqu'il suffisait d'une seule chance contraire du hasard pour empêcher d'atteindre le but que se proposaient les incendiaires, fit bientôt abandonner l'accusation. Il faut dire que, depuis lors, elle n'a été justifiée par aucune découverte, malgré l'examen minutieux des infatigables explorateurs dans le domaine de l'histoire.

A propos de ce premier incendie, on lit dans Felibien, l'historien de Paris : « Le feu prit à la charpente de la Grand'Salle, et tout le lambris, qui était de bois sec et vernissé, s'embrasa en peu de temps. Les solives et les poutres qui soutenaient les combles tombèrent sur les boutiques des marchands, sur les bancs des procureurs et sur la chapelle remplie alors de cierges et de torches, qui s'enflammèrent à l'instant et augmentèrent l'incendie. » Une demi-heure après, suivant l'énergique formule d'un récent et abominable mot d'ordre, « tout flambait. »

Quatre-vingt-quinze ans plus tard, dans la nuit du 10 au 11 janvier 1776, le palais de Justice subit de nouveau et si dommageablement les ravages du feu, qu'on dut reconstruire presque tout l'édifice; mais cette fois la salle des Pas-Perdus fut épargnée. Telle elle avait été achevée en 1622, d'après les dessins et sous la direction de Jacques Desbrosses, l'auteur du Luxembourg et du portail de Saint-Gervais, telle elle existait encore, quand le mer-

La salle des Pas-Perdus, au palais de Justice (mai 1871) — Dessin de H. Clerget.

credi, 24 mai 1871, les flammes enveloppèrent de toutes parts, au dedans et au dehors, ce noble berceau de Paris, que, dans son sérieux enthousiasme de magistrat et d'historien, de Thou avait surnommé « le Capitole de la France. »

Depuis ce jour, l'un des plus malheureux d'entre nos malheureux jours, la salle des Pas-Perdus n'est plus qu'une ruine masquée çà et là par des cloisons en planches qui s'avancent ou s'enfoncent irrégulièrement, comme dans les rues tortueuses, les maisons bâties au mépris de l'alignement.

Moindre eût été, pensons-nous, en 1624, l'effort de mémoire qu'il aurait fallu faire pour marquer dans la salle construite par Jacques Desbrosses, la place disparue où, près de trois siècles auparavant, le prévôt Marcel égorgea, sous les yeux du dauphin épouvanté, Robert de Clermont et le maréchal de Champagne, que celui qu'exige aujourd'hui la difficulté de se reconnaître dans le dédale édifié pour dissimuler les décombres et rendre possible l'exercice quotidien de la justice.

Assez d'autres ont raconté ce grand désastre pour qu'à ce sujet il nous soit permis de nous renfermer dans un douloureux silence. Pour un seul comme pour tous, il est malsain de s'abreuver de ses hontes. Ne nions pas les nôtres, mais songeons à les effacer ; pour cela, il suffit de valoir mieux.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite.—V. p. 142, 146, 158, 162, 174, 182.

V. — LES VOISINS DE L'AUTRE CÔTÉ.

La barque des chercheurs d'aventures glissait doucement sur la vague poussée par le vent. La curiosité, à laquelle s'ajoutait la pensée d'accomplir une œuvre utile,

animait chacun d'eux. Oublieux des souffrances passées, les rameurs, tour à tour courbés et se redressant, chantaient en maniant les avirons légers pour leurs mains robustes. Le capitaine observait la côte. André rêvait aux dernières paroles d'Angélie. L'abbé s'entretenait tantôt avec Pradère des probabilités d'une rencontre avec quelque peuplade d'insulaires, tantôt avec l'artiste de la beauté et de la richesse de la végétation.

La première journée de navigation n'amena aucune découverte, elle n'eut d'autre résultat que de permettre de supputer l'immense fortune qu'on pourrait réaliser en mettant la hache dans les forêts vierges dont l'ombre se projetait au loin sur la mer. On jugea prudent de dormir dans le canot; on ignorait si l'île ne renfermait pas quelques carnassiers nocturnes dont la dent était redoutable. Au lever de l'aurore on prit terre. Le déjeuner fut cueilli sur les arbres et sur les arbustes; des œufs d'oiseaux, le suc de quelques cannes et le lait du palmier suffirent aux explorateurs. Après une heure de calme bienfaisant sous les grands ombrages, ils reprirent la mer avec courage et gaieté. Le lendemain, l'aspect de la côte changea; le jardin devint falaise. Les roches noires taillées à pic semblaient avoir subi un choc étrange ou bien être le résultat d'une éruption volcanique. On voulut s'assurer si, vues de l'intérieur, elles ne présenteraient pas quelques ressources pour le cas où un nouvel établissement sur un autre point de l'île serait reconnu nécessaire. L'opinion émise par le capitaine était juste. On découvrit une vaste excavation, dont la voûte soutenue par des piliers naturels offrait à l'œil deux grandes salles qu'il était facile de rendre habitables. Au milieu de l'une d'elles, un petit bassin s'alimentait par une source dont l'eau filtrant goutte à goutte avait percé la pierre. D'énormes blocs défendaient l'entrée de ces grottes; ils n'y laissaient d'accessible qu'un étroit passage, dans lequel deux personnes n'auraient pu entrer de front. En pénétrant dans l'intérieur de la double salle, Pradère et ses amis poussèrent des cris d'admiration et de joie.

— Vienne la rude saison, si nous devons la passer ici, notre maison d'hiver est trouvée, dit le capitaine.

A l'extérieur, des arbres géants s'étendaient sur une large pelouse et masquaient complétement le corridor étroit de la grotte. La Providence semblait l'avoir disposée tout exprès pour servir d'abri et au besoin de citadelle.

L'abbé Marc émit la proposition de continuer la promenade dans l'île et de laisser le canot sous la garde de Pfeunig et de Schaffausen; l'idée fut adoptée à l'unanimité. Le trajet devait sans doute offrir d'assez grandes difficultés à vaincre, mais il avait aussi bien des charmes. D'ailleurs, si les colons étaient destinés à faire plus tard leur résidence dans cette grotte, il était indispensable d'en bien connaître les environs. Quand la nuit survint, la petite compagnie de chercheurs fit un feu de bivouac, et, d'heure en heure, se relayant deux à deux pour garder les autres, chacun eut une part égale de bon sommeil.

Après tout un jour passé à gravir et à descendre les escarpements de la falaise, ils atteignirent un point où la roche s'incline et revient au niveau de la grève. Alors ils reprirent leurs places dans le canot.

Au bout du quatrième jour, Pradère estima qu'ils avaient fait au moins le tiers du tour de l'île. Tandis que la petite embarcation allait au gré du flot, Anacharsis Bridois, portant ses regards du côté de la terre, aperçut des flocons blancs qui s'élevaient du sol et montaient vers le ciel. Il supposa d'abord que la vapeur du soir formait ce léger brouillard, mais bientôt il vit scintiller des étincelles dans les ténèbres de la nuit, puis une flamme monta du sein de la colonne de fumée. Il saisit le bras de l'abbé Marc et lui désigna le foyer, qui prenait de sérieuses proportions. Cinq minutes après, un cri strident et guttural fendit l'air. Pradère ordonna aux rameurs de s'arrêter, le canot demeura immobile.

— Sans nul doute, dit le capitaine à André, cette partie de l'île est habitée. Mettons sur-le-champ pied à terre.

— Je suis de votre avis, répondit l'artiste; mieux vaut commencer notre exploration à la faveur de la nuit.

— Elle présente plus de dangers, observa le prudent Anacharsis.

— Oui et non; car ces hommes ne se défient pas.

— D'ailleurs, repartit André, si ce que nous allons apercevoir nous oblige à rebrousser chemin sans avoir poussé jusqu'au bout, nous serons libres de regagner le canot et de nous concerter avec nos amis; si, au contraire, la rencontre ne nous paraît avoir rien d'inquiétant ni de suspect, pourquoi n'irions-nous pas à l'instant même tendre la main à nos frères inconnus?

— Venez donc, dit Pradère.

Le capitaine et l'artiste s'avancèrent à pas muets. Arrivés à un arbre au tronc lisse, aux fortes branches, ils l'escaladèrent, et cachés sous le feuillage, dont leurs mains écartèrent le rideau, ils purent à loisir examiner ce qui se passait non loin d'eux.

Un trentaine d'êtres à l'aspect plus bizarre que farouche se trouvaient réunis autour d'un feu destiné à cuire leurs aliments. Des poissons de mer et quelques oiseaux enveloppés de feuilles odorantes rôtissaient dans une excavation remplie de cailloux rougis au feu. Des gourdes remplies d'une liqueur à laquelle ils goûtaient fréquemment et dont la saveur paraissait leur être fort agréable, étaient à terre à côté de calebasses qui servaient de vaisselle.

Pradère avait fait d'assez fréquents voyages en Océanie pour posséder en partie le vocabulaire, d'ailleurs fort restreint, des peuplades qui habitent les îles clair-semées sur cette mer lointaine, et pour reconnaître à quelle race il avait affaire. Autant que la lueur du foyer lui permit de distinguer la couleur cuivrée poussée au noir de ces insulaires, les lignes de leur visage fortement accentuées, la disposition enfantine de leur coiffure et les ornements dont leur poitrine semblait cuirassée, ces premières remarques le rassurèrent un peu.

— Ce sont d'assez bonnes gens, dit-il à l'oreille d'André; un peu anthropophages, mais ils ne mangent que leurs prisonniers de guerre. Je les ai rencontrés ailleurs; aussi je suppose qu'il ne sont pas natifs de cette île.

A force d'écouter leur entretien, dont il parvint à saisir quelques fragments, le capitaine s'assura que sa supposition était exacte.

Cette troupe de sauvages se composait d'émigrants océaniens venus en pirogue à la découverte. Ils avaient quitté leur île, devenue trop petite pour la population, et venaient d'aborder dans celle-ci afin de s'y établir, la croyant privée de tout habitant humain. Ils se faisaient une illusion en se flattant de l'occuper sans conteste.

On distinguait vaguement les femmes assises autour du feu, mais derrière leurs maris et leurs pères. Deux d'entre elles se levèrent pour venir activer la flamme; l'artiste remarqua que l'une de ces femmes était svelte et jeune. Si les deux explorateurs continuèrent quelque temps encore à contempler le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, ce ne fut plus que comme distraction et seulement par curiosité. Ils n'éprouvaient plus le moindre sentiment de crainte. Tous deux au contraire se réjouirent, car ils voyaient là une aide inespérée que leur envoyait la Providence.

Quand les Océaniens eurent terminé leur repas, le ca-

pitaine dit bas à André : « Fermons les rideaux et dormons. » Ils abaissèrent les branches, s'installèrent le mieux qu'ils purent sur la cime de leur arbre, et dormirent jusqu'au jour.

Le bruit d'une sorte de glapissement qui avait la prétention d'être un langage les arracha au sommeil. Ils regardèrent ce qui se passait et s'aperçurent que la petite troupe d'émigrants sauvages se disposait à se mettre en marche. Pradère laissa André faire sentinelle et courut au canot, d'où il ramena l'abbé Marc et les deux Alsaciens. Quand ils eurent rejoint l'artiste, chacun d'eux prit en main une branche d'arbre, ce qui, sous toutes les latitudes, est une invitation à la concorde, et ils s'avancèrent pacifiquement jusqu'au groupe des Océaniens.

Ceux-ci, à l'aspect des nouveaux venus, firent entendre un murmure inquiétant et les regardèrent avec défiance. Mais le capitaine, élevant en l'air son rameau et l'agitant, accentua d'une façon si rassurante le mot *Tayos* (amis), que les insulaires ne montrèrent plus qu'un peu d'hésitation. Bientôt trois d'entre eux se détachèrent du groupe et vinrent au-devant de Pradère, qui, cette fois, s'avançait seul, une main tendue comme proposition d'alliance. Rassemblant dans sa mémoire quelques mots de l'idiome qu'ils parlaient, le capitaine parvint à leur faire comprendre que cette île, découverte par des Français, était et devait rester française, et que ceux qui, les premiers, venaient d'y aborder l'avaient nommée Terre-Bénie. Nul autre ne pouvait donc avoir la prétention d'y établir un pouvoir étranger ; mais, ajouta-t-il, la colonie d'Européens, se trouvant peu nombreuse, ne demandait pas mieux que d'accueillir comme des frères les colons océaniens, et que s'ils le souhaitaient on les conduirait dans la partie de l'île habitée et cultivée où ils avaient laissé leurs amis.

L'étonnement fut le seul sentiment que l'on put lire d'abord sur le visage des trois députés du groupe d'insulaires. Ceux-ci ignorant le nombre des colons français établis sur la Terre-Bénie savaient par tradition que les armes des Européens sont terribles ; de plus, comme ils ne se sentaient après tout aucune envie de déclarer la guerre à qui que ce fût, ils allèrent rapporter à leurs compatriotes les paroles du capitaine. Il y eut entre eux longue délibération à voix basse, puis, tous à la fois, s'approchèrent des Européens, et le plus ancien de la tribu prit la parole pour dire à Pradère qu'au temps passé des blancs étant descendus dans son île, il avait pu apprécier leurs mœurs douces et rendre hommage à la supériorité des hommes soumis aux lois de la civilisation ; qu'au surplus le grand Esprit avait créé l'île assez grande pour qu'il fût possible à deux races d'hommes d'y vivre, puisque le riz croissait sans culture près des rivières et que les arbres fournissaient surabondamment leurs fruits. Le vieillard ajouta que leurs cabanes ne feraient pas une ombre jalouse à celles de leurs frères d'Europe, et qu'ils étaient prêts à les accompagner à l'endroit où leurs compagnons de naufrage les attendaient.

Vers le milieu du jour, le canot de la *Cybèle* et la double pirogue des Océaniens, voguant de conserve, suivaient la côte. A l'heure des repas, Français et sauvages se réunissaient à terre ; les femmes préparaient le festin, les hommes se distribuaient les gourdes de vin de palmier, puis on remontait dans les embarcations.

Grande fut la surprise des naufragés confiés à la garde de Thomas Candeil, quand ils virent une troupe nombreuse venir à la suite de leurs compagnons. Il eussent cru volontiers à une apparition magique, si Pradère et André Kernel, sautant les premiers à terre, ne les eussent en quelques mots mis au courant de ce qui s'était passé.

Durant la première heure on fit, de part et d'autre, timidement connaissance ; la journée passée ensemble suffit pour qu'on se trouvât le soir complétement bons amis. Les jours suivants ne firent qu'accroître l'intimité.

Cependant, il fallait pour s'arranger de façon à vivre en commun, s'étudier mutuellement, apprendre les noms des uns et des autres, se rendre compte des facultés particulières de chacun, de telle sorte que la colonie tout entière bénéficiât des aptitudes spéciales de ses membres.

Le chef de la tribu émigrante paraissait âgé d'environ soixante ans ; maintes douleurs avaient attristé son existence. La mort, fauchant l'un après l'autre les objets de son affection, le laissa seul ; il n'eut alors pour toute famille que les naturels de son village, qu'il gouvernait avec tant de sagesse qu'on avait oublié son nom de naissance pour ne se souvenir que de ce surnom, le *Notou*-Prudent [1]. Chacun des individus venus à sa suite portait quelque nom formé d'un bizarre assemblage de consonnes difficile à prononcer, et dont la traduction plus ou moins exacte réjouissait fort les matelots et les passagers qui avaient survécu à la perte de la *Cybèle*. La Grue-Noire était un beau jeune homme portant fièrement une tête très-intelligente ; rien n'était plus doux que l'expression du visage de Jambes-de-Kangourou, son compagnon. Le magicien, car les sauvages, qui manquent de médecins, ne sauraient se passer de sorciers ; le magicien, qui n'eût pas souffert qu'on le regardât comme un simple mortel, était désigné par ses admirateurs, et dans l'occasion ses martyrs, sous le nom d'Œil-droit-de-l'Esprit. Quatre vieilles femmes, traitées en esclaves et regardées comme des bêtes de somme chargeables à merci, avaient oublié les noms gracieux de leur enfance ; tandis que deux jeunes filles, Épi-Doré et Branche-Fleurie, offraient le modèle accompli de la beauté de leur race.

Il fallut plusieurs semaines pour se bien connaître et pour faire entrer, comme un coin dans l'arbre, un peu de civilisation dans l'esprit de gens accoutumés à suivre les soi-disant lois naturelles de l'homme, qui avoisinent de si près l'instinct purement animal. La saison était assez belle pour qu'il ne fût pas encore question d'aller habiter les grottes. On s'occupa cependant de réunir des provisions abondantes de fruits, de légumes et de poissons, que les quatre servantes de la colonie océanienne firent sécher au soleil ou rôtir au feu. On amassa de la mousse pour les lits et de la litière pour quelques chèvres sauvages prises au piége ou arrêtées à la course. Branche-Fleurie et Épi-Doré passaient le temps à recueillir les gousses d'un espèce de cotonnier, à fabriquer des paniers avec l'écorce flexible des niaoulis, et arracher les tiges de magnagna, dont les fibres textiles peuvent se filer comme le chanvre et servir, selon le besoin, à fabriquer de la toile ou des cordes. Les Océaniens, habitués aux luttes de l'existence primitive, possédaient mille moyens ingénieux pour capturer des proies vivantes, mais l'art leur manquait pour l'exécution des divers travaux nécessaires au bien-être de la vie à l'intérieur ; en ceci, l'aide de Fritz Schaffausen et de Karl Pfennig leur fut d'un grand secours.

Angélie réussit sans peine à apprivoiser les deux jeunes Océaniennes et à se faire aimer d'elles. Dès qu'une quantité suffisante de coton et de magnagna fut filée, grâce à l'appareil construit par Aubersac sous la direction du savant Anacharsis Bridois. L'institutrice, ignorant l'art du tisserand, se serait trouvée impuissante pour confectionner les vêtements qu'il devenait indispensable de renouveler, si l'artiste n'avait pour elle et pour ses compagnes, dont elle devait maintenant diriger les travaux, façonné des crochets au moyen d'écailles résistantes de poissons et des aiguilles façonnées avec les éclats du bois dur des

[1] Espèce de gros pigeon.

kaoris. Au moyen de ces instruments, il fut facile de fabriquer un tricot serré et moelleux qui permît de braver la froidure.

Secondée par l'abbé Marc, Angélie parvint à inspirer aux Océaniennes la pensée de se vêtir comme les filles d'Europe. André Kernel, privé de papier et de crayons pour exécuter les portraits des deux jeunes insulaires, s'improvisa sculpteur ; il tailla dans le bois deux figures d'une si charmante fantaisie, que Branche-Fleurie et Épi-Doré en demeurèrent plongées dans une indicible admiration. Elles avaient reconnu leur visage ; pour elles le magicien n'était plus Œil-droit-de-l'Esprit, mais bien l'homme blanc qui les avait miraculeusement figurées. Chaque Océanien brigua bientôt la faveur de posséder son portrait, et l'artiste, qui tenait à conserver la collection de son curieux musée, dut faire des copies de ses premières ébauches.

Ludwig n'avait pas été oublié ; Kernel le sculpta dans toutes les poses. Il l'aimait d'abord parce qu'il était charmant, et surtout parce qu'il était tendrement aimé d'Angélie. L'enfant, qui avait avec tant de sérénité partagé les souffrances des naufragés, semblait l'âme de toute la colonie ; les sauvages éprouvaient pour lui une sorte de respect, et les petits Océaniens se fussent volontiers faits ses esclaves, si l'aimable enfant avait été capable de manifester des volontés despotiques.

La suite à la prochaine livraison.

DE LA SOCIÉTÉ.

Les hommes ne peuvent ni vivre, ni bien vivre, ni estre hommes, ni estre heureux les uns sans les autres. Ils sont attachez ensemble par une commune nécessité de commerce. Chaque particulier n'est pas assez de n'estre qu'un, s'il n'essaye de se multiplier en quelque sorte par le secours de plusieurs ; et, à nous considérer tous en général, il semble que nous ne soyons pas tant des corps entiers que des parties coupées que la société réunit. Les offensés demandeut justice, les foibles ont besoin de support, les affligés de consolation. (1)

IMMORTALITÉ.

... Pendant que j'écrivais, un papillon de nuit, qui était entré par ma fenêtre entr'ouverte, s'est abattu sur les briques de ma chambre. Il s'était probablement fait mal, et il voltigeait par terre, faisant un grand petit bruit par ses efforts pour se relever.

Son bruit m'a fait penser à lui. Moi, qui dans ce moment ne pensais qu'à vous, je me suis dit que s'il parvenait à voler comme de coutume, il reviendrait bien vite brûler ses ailes à la lumière et mourir, et qu'il valait bien mieux le mettre dehors, en liberté, sous les étoiles. Je l'ai poursuivi avec un cornet de papier pour le prendre ; je l'ai pris, et je l'ai mis en liberté.

Pauvre papillon ! nous sommes comme toi, blessés par la douleur, nous nous agitons terre à terre, mais en même temps nous battons des ailes que Dieu nous a faites, l'espérance et la prière, et c'est alors que Dieu pense tout particulièrement à nous. Quand je te poursuivais tout à l'heure, tu avais bien peur de moi, tu croyais que je voulais augmenter ton mal ! Et je ne te poursuivais que pour te sauver ! Et c'est comme cela que Dieu nous poursuit. Mais quand je t'ai jeté dehors dans la sombre nuit, c'est alors surtout que tu as accusé ma cruauté ! Pauvre ignorant ! Cette grossière lumière que tu regrettais t'eût fait mourir, et, au lieu de cela, tu auras demain un air pur et doux au soleil levant. Cette sombre nuit est l'image de la mort ; quand Dieu nous y jette, c'est pour nous y faire retrouver et la liberté, et la vie, et la joie au lever de l'éternelle aurore. Voilà ce que je te dis, petit papillon, et voilà ce que vous nous dites, ô mon Dieu ! (1)

(1) J. L. Guez, seigneur de Balzac, *Aristippe*.

UNE SERVIETTE DE DIX-SEPT CENTS ANS.

M. Cailliaud, le savant conservateur du Musée de Nantes, avait rapporté de ses longs voyages en Égypte et en Nubie une momie grégo-égyptienne exhumée des hypogées de Thèbes. Cette relique des temps antiques fut déroulée, le 30 novembre 1823, devant Champollion jeune et M. Letronne, et elle fut trouvée d'une admirable conservation. Sous les bandelettes on avait rencontré un manuscrit sur papyrus, où se lisaient les noms de Petemenon et de Cléopâtre. Le bitume avait admirablement conservé les toiles de finesses diverses, dont on put apprécier la qualité. On eut la fantaisie d'en faire ourler quelques-unes et d'en faire usage en guise de serviettes. M. Cailliaud voulut acquérir la certitude que les siècles écoulés ne les avaient pas rendues hors de service. « Il me vint la fantaisie, dit-il, de faire mettre à la lessive une de ces serviettes, et je l'employai quelque temps à mon usage ; elle supporta huit fois le blanchissage, sans éprouver une détérioration sensible. C'est avec une sorte de vénération, je l'avoue, que chaque jour je déployais ce linge périssable, qui cependant avait été tissé depuis plus de dix-sept cents ans. » (2)

MÉDAILLE SAMNITE.

Quand Rome commença à s'étendre sur l'Italie, un des plus sérieux obstacles qu'elle rencontra, ce fut la résistance désespérée des Samnites. Peuple dur et sobre, cantonné dans les contre-forts de l'Apennin, les Samnites résistèrent pendant plus de cinquante ans, et remirent plus d'une fois en question, sinon l'existence, du moins l'avenir du peuple romain. Rome devait être écrasée dans cette lutte ou en sortir encore plus forte. Elle n'y fut pas écrasée ; elle en sortit plus forte, mais non pas plus généreuse envers les vaincus. Les écrivains romains se souviennent avec un amer ressentiment de l'échec de Caudium et des inquiétudes de Rome. De même que Carthage, trop difficilement vaincue, fut taxée par eux de cruauté et de mauvaise foi, de même Florus va répétant que les Samnites

Cabinet des médailles ; collection de Luynes — Médaille samnite.

firent des sacrifices humains pour obtenir des dieux la défaite de leurs ennemis. Quoi qu'il en soit, tout ce que les Samnites obtinrent des dieux, ce fut la satisfaction de faire passer les légions sous le joug, et l'honneur de fournir aux généraux romains la matière de quatre triomphes. Pendant cette guerre, les Romains avaient ravagé le pays avec tant d'acharnement que l'aspect en était entièrement changé.

(1) *Récit d'une sœur*, par Mme Augustus Craven.
(2) *Voyage en Égypte et en Nubie*, t. IV.

LA TABLE DES POLITIQUES.

La Table des politiques, fragment d'une gravure de Debucourt (1792). — Dessin de Bocourt.

De même que notre estampe, intitulée : *la Marchande de journaux* [1], celle-ci n'est que le fragment d'une grande page gravée par Louis Debucourt : *le Jardin des Tuileries, en 1792.*

Nous sommes à l'heure de la promenade, pendant une belle journée du mois de juin. Tandis que dans l'allée des Orangers, où la Convention fit planter des pommes de terre pour en populariser la culture, et que dans la grande avenue du milieu, où Robespierre célébra la fête de l'Être suprême, la foule bariolée, bigarrée, des muscadins et des merveilleuses papillonne en se coudoyant, ou se pavane et se dandine sur les siéges, à raison de quatre ou cinq chaises pour une seule personne, — il n'en faut pas moins à ces beaux et à ces élégantes pour déployer toutes leurs grâces et prendre toutes leurs aises ; — en même temps, disons-nous, que çà et là, le concours innombrable de promeneurs fait cohue, ici, retirés dans leur coin favori du jardin, que le parfum de ses fleurs et la tiède température de l'air ont rendu célèbre sous le nom de Petite-Provence, une demi-douzaine de ces naïfs quêteurs et conteurs de nouvelles, comiques sérieux qu'on a surnommés gobe-mouches, devisent mystérieusement, autour de la table ronde, de tel événement d'hier, dont partout ailleurs chacun aujourd'hui parle tout haut. C'est le trait caractéristique de ces nouvellistes attardés de se dire à l'oreille ou de se réunir en comité secret pour se confier, sans examen, sans critique, un fait vrai ou faux, que l'écho des bruits publics ne daigne même pas répéter. Et encore n'est-ce pas aux choses d'importance réelle ou d'intérêt général que leur crédulité curieuse s'attache. Quand le *Tout* invite aux discussions les plus graves, c'est précisément sur le *Rien* qu'ils s'évertuent à discuter.

L'espèce des gobe-mouches est de vieille date en ce monde ; c'est pour leur donner occasion de discourir qu'Alcibiade a coupé la queue à son chien.

La Bruyère, qui ne pouvait oublier cette variété de la faiblesse humaine, a écrit : « Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique. — Le nouvelliste, ajoute-t-il, se couche tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit, et qu'il est obligé d'abandonner à son réveil. »

LES PROPOS D'UN PROVINCIAL
SUR BOILEAU DESPRÉAUX.

On causait au coin du feu. Un vers de Boileau se trouva cité par hasard ; ce vers eut pour effet de changer tout à

[1] Voy. p. 161.

coup la conversation, un des plus jeunes interlocuteurs s'étant mis à soutenir qu'un vers de Boileau ne prouvait rien du tout, que Boileau d'ailleurs n'était plus supportable, et que jamais il n'avait été qu'un esprit étroit, mesquin, sec, antipoétique... Des qualifications plus désobligeantes encore furent prodiguées à l'auteur des Satires. Notre jeune bachelier parla, parla, Dieu sait! Les deux autres, qui le laissaient dire, visiblement l'approuvaient; mais le vieux provincial, les pieds allongés vers le feu, écoutait avec un sourire narquois... on voyait bien à certains frémissements qu'il ne tarderait pas à répondre.

Il prit la parole en effet.

— Vous avez, dit-il, vous autres, un rare privilége : celui de parler avec la plus parfaite assurance sur les sujets les moins étudiés. Vous accablez Boileau de vos dédains; mais l'avez-vous lu seulement depuis votre sortie du collége? Et quand vous y auriez parfois jeté les yeux en courant, pensez-vous que sur un léger examen il vous soit permis de le condamner?

Boileau, comme tout écrivain, ne peut se lire avec fruit qu'à la condition d'étudier l'homme en même temps que ses œuvres; car ce qui importe, ce n'est pas de connaître le livre seulement, c'est de connaître l'âme, le cœur, la vie, dont ce livre n'est lui-même qu'un reflet.

Sortons de la pauvre critique qui ne voyait dans les livres que les livres eux-mêmes; remontons au souffle inspirateur, c'est ainsi que nous rajeunirons toute l'histoire littéraire, qui à ce point de vue est à refaire entièrement.

Puisque nous en sommes sur Boileau, suivons-le, je vous prie, dans sa carrière poétique.

A vingt-six ans il était encore peu connu du public, n'ayant donné que sa première satire et *les Embarras de Paris;* il y avait déjà quatre ans de cela, et depuis lors il gardait le silence. Mais Molière cette année-là joue *l'École des femmes;* vous savez quelles colères, quelles vengeances même la pièce souleva. Ce fut peut-être l'époque la plus tourmentée de la vie du grand comique, et il y pouvait certainement succomber. Eh bien, cet esprit mesquin, ce cœur sec de Boileau, le 1er janvier 1663, fait imprimer et envoie à Molière pour cadeau d'étrennes ses stances :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage,
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Il avait écrit cette pièce à la hâte; il avait consenti, pour venir en aide à Molière, à être négligé, à rester imparfait, et c'était le plus grand des sacrifices pour Boileau, car il ne faisait bien les vers qu'avec une extrême lenteur. Mais il y revint, quelques mois plus tard, à loisir, dans sa deuxième satire dédiée *à Molière.*

Un peu plus tard encore, à l'occasion de *l'Imposteur*, les persécutions redoublèrent pour Molière, et l'on ne savait vraiment ce qui pouvait advenir; on venait, pour quelques vers mystiques, de brûler vif en Grève le malheureux Simon Morin. Boileau, cette fois, sentit qu'il fallait s'adresser à Louis XIV lui-même. L'amitié, et non pas le désir de flatter, lui fit alors écrire sa première *Épître au roi.* A propos de ces *Épîtres au roi*, que n'a-t-on pas dit des adulations de Boileau pour Louis XIV? Eh bien, cette première épître à Louis XIV fut écrite au moment où le roi venait de dévoiler son goût des conquêtes; écoutez donc les flatteries singulières que pour son coup d'essai lui adressait Boileau :

. . . . . .
Oui, grand roi, laissons là les siéges, les batailles;
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles,
Et souvent, sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
A quoi bon d'une muse au carnage animée
Échauffer *ta valeur déjà trop allumée?*
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous lassons point des douceurs de la paix.

Je passe ici le très-bel épisode de Pyrrhus et de son confident; mais écoutez la fin :

Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi
Approuve un fainéant sur le trône endormi;
Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs;
Entre les grands héros *ce sont les plus vulgaires.*
Chaque siècle est fécond en heureux téméraires;
Chaque climat produit des favoris de Mars :
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars;
On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérants, Goths, Vandales, Gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui, sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut pour le trouver courir toute l'histoire.
La terre compte peu de ces rois bienfaisants.

Voilà, vous l'avouerez, d'étranges adulations, et qui font regretter que les rois n'en aient pas toujours entendu de semblables.

Nous venons de voir Boileau prendre devant le public et devant le roi la défense de Molière; ce fut ainsi toute sa vie. Lorsque les envieux et les sots attaquèrent Racine et son *Iphigénie*, écrite pour Mlle de Champmeslé, au plus fort des épigrammes contre la pièce et contre l'admirable actrice, Boileau, dans un mouvement de justice, se révolte contre les calomniateurs et publie son *Épître :*

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Puis, rappelant alors à Racine avec mélancolie les persécutions essuyées par l'incomparable poëte comique qu'on venait de perdre, il ajoute :

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.

Tout le cœur de Boileau est méconnu, et vous ne pouvez plus même apprécier sa ferme raison si vous le lisez sans suivre dans le détail l'histoire littéraire de son temps.

En 1693, un illustre docteur, Arnauld, est sur le point de mourir en exil, persécuté, malheureux. Aussi voyez avec quel enthousiasme et quel respect Boileau parle de lui :

Arnauld, le grand Arnauld. . . . . .

Lorsque la philosophie de Descartes devint pour ceux qui en étaient partisans une cause de persécution, ce fut Despréaux encore qui, dans *l'Arrêt burlesque*, vint à leur aide au nom d'*une inconnue nommée la Raison.*

Il achète l'admirable bibliothèque de Patru tombé dans le besoin, mais à la condition que Patru lui-même en restera le dépositaire sa vie durant.

Vous trouvez, dites-vous, une inspiration de colère chez Boileau; sans doute, et pour moi je ne l'en aime que mieux; je sens dans ces colères la bonté, la sincérité, la droiture de son âme. Molière, un jour, confessa qu'il avait emprunté à Boileau deux ou trois traits du personnage

d'Alceste : c'est le plus grand éloge que Boileau ait reçu ; il eut bien, en effet, comme *le Misanthrope*,

. . . . . Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Les trois bacheliers écoutaient étonnés ; mais notre ami le provincial n'était pas homme à s'arrêter tout de suite sur un sujet qu'il connaissait si bien ; il continua donc à peu près en ces termes :

— La vie de Despréaux fut sans aventures et presque sans passions ; comme Montaigne, il fuyait les orages : aussi vécut-il presque toujours dans la solitude, à la campagne, à Auteuil, entre ses amis et ses livres. Son humeur libre et simple ne s'accommodait point des grands airs de la ville, dans ce beau monde où il lui eût fallu vivre ; dès vingt-deux ans on l'entend s'écrier :

Je suis rustique et fier, et j'ai l'âme grossière.

La chasse, la pêche, la promenade dans les sentiers d'Auteuil, un voyage de temps en temps à Baville, chez Lamoignon ; quelques lectures, et avec cela les vers, les chers vers, faits, refaits, longuement travaillés, telles étaient ses occupations. Puis les amis venaient, et quels amis ! les plus grands hommes du temps, les plus illustres.

Racine envoyait souvent ses enfants chez M. Despréaux (qu'ils adoraient). Il les promenait, leur faisait des contes, jouait aux quilles avec eux ; et il eût, disait-il, renoncé plutôt à son talent pour les vers qu'à son talent pour les quilles ; mais croyez pourtant que les vers tenaient dans son esprit plus de place encore que les quilles ; son talent de rimeur est aussi celui dont il se vante le plus :

Je sais coudre une rime au bout de quelques mots.
Souvent j'habille en vers une maligne prose ;
C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.
Ainsi, soit que bientôt, par une dure loi,
La Mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi,
Soit que le ciel me garde un cours long et tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Dût ma muse par là choquer tout l'univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.

Son goût pour la campagne lui venait surtout de ce que, dans la solitude, il pouvait plus à l'aise chercher la mesure et la rime :

. . . . . Pour animer ma voix,
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois.

C'est là aussi qu'il se plaisait, en de longs entretiens, à chercher avec ses amis

. . . . Quels sont les biens véritables ou faux ;
Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts ;
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaste science, ou la vertu solide.

Vers la fin de sa vie...

— Tout ce que vous voudrez, s'écria l'un des trois jeunes gens ; mais vous nous parlez de l'homme, et c'est le poëte qui était en cause.

— Eh ! c'est au poëte aussi que je voulais arriver, mais c'est de l'homme que j'aurais tiré le poëte, et vous auriez eu ainsi Boileau dans son ensemble, dans sa vérité. Pour peindre l'homme, je vous ai rappelé en quelques mots sa biographie ; pour vous mettre à même d'apprécier le poëte, ce n'eût pas été trop que de vous raconter en détail l'histoire littéraire de son temps. Mais tout cela nous mènerait trop loin : aussi, pour toute conclusion, je vous citerai sur Boileau l'appréciation d'un homme qui ne peut avoir la réputation d'un esprit timide, puisqu'il passa sa vie à renverser tout ce qu'il croyait fausse idole ; c'est de Proudhon que je parle. Eh bien, voici, Messieurs, le jugement de Proudhon sur notre poëte :

« Boileau, si fermement correct, n'est pas aussi bête qu'on a bien voulu le dire. Pour moi, je creuse une niche en ma mémoire et je l'y place comme un saint. Un jour, quand le français menacera de disparaître sous l'invasion de l'argot, il se lèvera des rangs du peuple un courageux énergumène (Proudhon prenait ce mot en bonne part) qui fera de Boileau le réservoir de la vieille langue maternelle. »

On se récria ; mais la conversation qui brusquement s'était emparée de Boileau le quitta de même, et notre provincial, dans la discussion assez vive qui s'engagea entre ses trois hôtes,

Imita de Conrart le silence prudent,

n'aimant d'ailleurs à parler que de ce qu'il savait.

ÉGOÏSTES.

Il y a des personnes qui ne peuvent pas même remuer la main ou le pied sans laisser voir clairement qu'elles pensent à elles et qu'elles sont sans cesse préoccupées d'user de quelques petits stratagèmes pour se faire admirer. SYDNEY SMITH.

LE JOURNAL DE LADY RUSSEL.

En 1639, lady Russel, veuve de lord Russel, mis à mort sous Charles II, racontait à ses enfants, dans un cahier où elle tenait note des divers incidents de sa vie et de sa conduite, les pratiques quotidiennes qu'elle s'était imposées pour qu'aucune de ses actions ne pût échapper à un scrupuleux examen, ses prières habituelles, ses lectures, soit dans l'Écriture sainte, soit dans des ouvrages d'instruction et d'édification religieuse.

« Au bout de chaque semaine, disait-elle, je reprends mon papier ; j'examine en quoi j'ai particulièrement péché dans ces jours-là, si j'ai été distraite en priant, ou négligente à lire ce que je devais, ou colère, ou pleine de ressentiment ou toute autre faute, et je résume, en aussi peu de mots que je le puis, mes souvenirs de la semaine. Le premier vendredi de chaque mois, je parcours mes notes, et je me rends compte de mes actions pendant tout le mois, passant rapidement sur ce qui est ordinaire, mais m'arrêtant sur ce qui a été remarquable et important et doit m'être un sujet, soit de tristesse, soit d'actions de grâces. On acquiert ainsi une habitude de constante vigilance, et quand je veux me bien examiner moi-même, je trouve à relire ces papiers un grand secours ; je n'ai pas besoin de longues recherches dans ma mémoire, et rien ne peut m'échapper par distraction ou par oubli. »

Quoiqu'il puisse être d'abord un peu pénible de s'imposer cette tâche, elle cesse bientôt de nous peser ; notre esprit en devient à la fois plus attentif et plus tranquille, notre vie plus régulière sans effort, et nous avons moins de peine à pratiquer sérieusement les préceptes de notre foi. (1)

L'ENSEIGNEMENT AUX ÉTATS-UNIS.

Voy. p. 135, 171.

Le trait le plus caractéristique de l'enseignement aux États-Unis, c'est l'égalité complète qui règne entre les

(1) Guizot.

deux sexes, tant sous le rapport du degré d'instruction que sous celui du professorat. Rien ne semble plus extraordinaire à un Européen que le mélange des jeunes gens et des jeunes filles dans une foule de cours secondaires et supérieurs, où toutes les connaissances humaines sont enseignées, et où les deux sexes concourent ensemble aux examens. Ce qu'il y a de plus piquant encore, c'est que généralement les filles l'emportent sur les garçons.

Les comptes rendus présentés au Congrès fédéral par le surintendant général de l'instruction publique, donnent à ce sujet des détails qui renversent toutes nos idées.

En Amérique, les institutrices sont de plus en plus employées comparativement aux instituteurs. Dans tel État, on trouve quatre écoles sur cinq tenues par des femmes; dans tel autre, on compte onze institutrices pour un instituteur; plus loin, dix-sept; et, dans des proportions diverses, il en est ainsi partout, non pas seulement dans les États nouveaux, au milieu des populations les moins denses, mais dans les grandes villes, à New-York, par exemple, où, il y a six ans, on comptait dix fois plus d'institutrices que d'instituteurs.

Les Américains ne se laissent point envahir par les routines des situations prospères, et ils veillent avec grand soin sur les causes de désorganisation que le temps amène insensiblement dans toutes les institutions.

Ainsi, depuis quelques années, on remarquait avec effroi que la presque totalité des instituteurs et des institutrices ne persévérait pas dans la profession.

Après avoir obtenu le diplôme de capacité que la loi exige et avoir conduit une classe pendant quelque temps, ils entraient dans d'autres carrières. On estime à plus de cent mille par an le nombre des personnes des deux sexes qui passaient ainsi par ce stage. Autant c'était profitable pour elles, autant c'était nuisible aux élèves. D'abord on trouve chez les jeunes professeurs sans expérience un zèle outré qui les fatigue et influe visiblement sur leur santé; puis ils exercent sur les jeunes cerveaux qu'ils dirigent une excitation fébrile pour les études, et ils les surmènent d'une manière inquiétante; après quoi, l'éducation pédagogique leur manquant, ils se trouvent avoir épuisé sans prévoyance leur stock de connaissances, souvent superficielles, se dégoûtent, et se laissent entraîner par l'attraction de nouvelles carrières.

Le mal n'a pas été plutôt reconnu que l'on s'est porté en masse vers le remède, et que l'on s'est mis à créer des écoles normales pour former un corps de professeurs des deux sexes. Les fonds abondent, comme toujours, par demi-millions et par millions; les institutions pour former des pédagogues surgissent partout, même dans les jeunes États, même dans les États à esclaves.

Dans ces écoles normales, on ne reçoit pas d'internes. Les mêmes cours y sont suivis par les deux sexes; et le sexe féminin y est en majorité, et c'est surtout dans ces écoles d'enseignement supérieur qu'il se montre supérieur au sexe masculin. Ainsi, par exemple, à Chicago, dans cet *emporium* commercial que vient de ravager l'incendie, l'École normale n'était fréquentée que par des filles, et dans la haute école il y avait, sur 263 élèves, 150 filles qui obtenaient 13 prix sur 19. — Dans une autre ville, les seuls élèves qui fussent en état de traduire à livre ouvert Homère et Horace étaient trois jeunes filles. On a remarqué aussi que la plupart des meilleurs professeurs de mathématiques étaient des filles.

Ces faits, si étranges pour des Européens, s'expliqueraient, à ce qu'il nous semble, par les préoccupations qui, en Amérique, s'emparent des jeunes hommes dès qu'ils prévoient leur entrée prochaine dans la vie active, industrielle, agricole ou commerciale. La jeune fille doit attendre le mariage, et elle n'a rien de mieux à faire pour occuper son imagination et son temps que de fixer fortement son attention sur les matières de l'enseignement, ce qui d'ailleurs lui prépare une carrière d'institutrice où les places abondent et que les hommes lui laissent volontiers, ainsi que le montrent les détails donnés plus haut.

Dans le cas de mariage, quels avantages ces jeunes personnes n'apportent-elles pas dans leur rôle de mères de famille! Quel capital de connaissances n'ont-elles pas pour diriger leurs propres enfants vers l'instruction! quelle alimentation intellectuelle et morale les esprits de ces jeunes enfants ne puisent-ils pas en la compagnie de leurs mères!

Faut-il donc aller aux États-Unis pour voir appliquer les maximes de notre prévoyant et sage Fénelon, qui demandait avec tant de chaleur à la France de s'occuper de l'éducation des filles, puisque les filles sont elles-mêmes, disait-il, destinées à éduquer les jeunes générations.

EXPLOITATION DES FORÊTS

PAR LES MOYENS MÉCANIQUES [1].

Les moyens mécaniques qui rendent certains travaux agricoles ou forestiers plus rapides et plus économiques, commencent à se propager en France. On a déjà démontré l'utilité d'adjoindre à la machine à battre, au coupe-racines et autres objets usuels, la scierie à lame sans fin ou la scierie à lame circulaire, ou même les petits modèles fonctionnant à bras d'hommes. A l'aide de ces dernières machines, le débit des bois de toute sorte, même du bois à brûler, peut être fait avec rapidité et économie; telle construction de claies, barrières ou hangars, telle réparation de chariots ou d'instruments qui ne peuvent s'exécuter actuellement sur place, deviennent beaucoup plus faciles et moins dispendieuses. Les prix de ces instruments varient de 500 à 2 200 francs, et leur construction présente toutes les conditions de solidité et de simplicité nécessaires. Ils ne peuvent, du reste, servir qu'à une coupe de peu d'importance.

Lorsqu'il y a lieu à une véritable exploitation forestière, il est indispensable, pour atteindre le but, c'est-à-dire une prompte réalisation, de recourir à la grande scierie verticale alternative à plusieurs lames. Cette scierie, qui est le modèle singulièrement perfectionné de la grande scie à cadre, traduit d'un seul coup l'arbre le plus fort en autant de plateaux qu'on le désire. Il est vrai que cet engin coûte environ 5 000 francs; mais en une demi-heure on transforme une grume de 1 mètre de diamètre et de 10 mètres de longueur en plateaux que, dans le même temps, la scierie circulaire voisine subdivisera en madriers, chevrons, planches, lattes, etc.

Si l'étendue de l'exploitation le comporte, il y a avantage à réunir les scieries; chacune d'elles a son objet différent : les petites grues passent sur la scie circulaire à treuil d'amenage vers laquelle se dirige la grue roulante; les arbres de 0m.60, 0m.80 ou 1 mètre de diamètre doivent au contraire être roulés sur le chariot de terre de la scierie verticale; les deux autres instruments, petite scierie circulaire et scierie à lame sans fin, permettent les subdivisions en sciages droits, courbes ou chantournés.

Ces quatre machines sont construites de façon à être transportées de mois en mois, par exemple, d'une vente

[1] Nous empruntons cet article à une lettre adressée par un éminent agronome, M. F. Arbey, à l'une de nos meilleures revues françaises, le *Journal d'agriculture pratique* (rue Jacob).

dans une autre ou de telle partie de forêt dans telle autre. Une petite fosse de 1m.50 est seulement à fabriquer pour le mouvement de la scierie dont les bâtis peuvent être boulonnés sur des châssis en bois. En raison de l'ébranlement causé par le mouvement alternatif, on a renoncé à établir le système vertical sur un train avec roues : c'est un système qu'on appelle demi-fixe ou transportable.

Quand au moteur locomobile, il est essentiel de préférer une construction robuste permettant de forcer à l'occasion le nombre de chevaux-vapeur annoncé, et il faut surtout exiger un foyer disposé pour la combustion de tout déchet de bois, sciures, écorces, branchages, etc.; une telle en-

Exploitation des forêts par les moyens mécaniques. — Scieries. — Dessin de Jahandier, d'après une planche du *Journal d'agriculture pratique*.

treprise ne doit pas demander l'achat d'un atome de charbon ; l'entretien doit être presque nul comme dépense.

Le propriétaire de bois ou de forêts, pourvu d'un outillage de ce genre, n'est plus à la discrétion du négociant en bois de la ville voisine ; jusqu'à présent, pour éviter les tracas de l'ancienne manière d'exploiter, il vend en bloc au négociant, qui facilement, à l'aide du scieur de long, double son capital.

Aujourd'hui le propriétaire s'occupe de vendre au mieux le produit de ses champs, de ses vignes ; pourquoi ne ferait-il pas de même pour le produit de ses bois?

A la scierie verticale à plusieurs lames on peut préférer la scierie à une lame sur le côté, la scierie horizontale

pour placage ou panneaux, ou la scierie à cylindre pour les madriers et les bois équarris. Le système à lame sans fin pour les rondins de 0m.30 et 0m.40 est également préférable.

Ces nouveaux procédés de sciage peuvent s'appliquer aux tonneaux, sabots, au charronnage, à l'ébénisterie, etc.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 142, 146, 158, 162, 174, 182, 189.

VI. — LE PREMIER MONUMENT.

L'hiver arriva; les pluies donnèrent le signal de l'abandon des cabanes, et les colons partirent un matin pour les grottes, soigneusement aménagées. Les jeunes filles et les enfants y jouissaient d'une pièce séparée; une autre était réservée pour les ménages des naturels; le reste de la colonie de Terre-Bénie occupait un dortoir garni de mousse séchée que les femmes amoncelaient le matin dans un angle du dortoir, dont une longue table occupait alors le milieu et où des escabeaux attendaient les convives à l'heure des repas. L'esprit d'installation, qui se manifeste comme un sentiment de sociabilité instinctif chez les peuples primitifs, poussa rapidement vers la civilisation les Océaniens confondus avec les naufragés de la *Cybèle*. Ils tinrent à honneur de se servir des cuillers de bois fabriquées, ainsi que les fourchettes et les écuelles, par Pfeunig et Schaffausen, qui ne pouvaient oublier qu'ils étaient fils de bûcherons. Les jeunes filles finirent par s'accoutumer aux vêtements façonnés sous la direction d'Angélie, et même à les trouver commodes. Bientôt elles ne gardèrent de leurs premiers usages que le goût innocent des colliers de coquillages et des plumes d'oiseaux, ornements de leurs cheveux.

Les naufragés s'habituèrent à l'idiome des Océaniens, et ceux-ci parvinrent à comprendre et à articuler distinctement quelques mots de français. Les premières idées que Pradère et l'abbé parvinrent à développer dans l'esprit de leurs compagnons, ce furent celles de l'association et de la solidarité. On ne leur parlait pas de progrès, ils n'auraient pu attacher aucune idée à ce mot; mais on s'étudiait à leur faire aimer le bien-être, et chaque jour on en augmentait la somme à leur profit. On leur enseignait la charité en la pratiquant envers eux, le respect des femmes en témoignant aux plus humbles de leurs compagnes une déférence dont ces pauvres créatures étaient souvent touchées jusqu'aux larmes.

Les membres du conseil de la colonie se montraient fort satisfaits des résultats obtenus; mais ils regardaient cependant le séjour dans les grottes et dans les habitations voisines de la plage comme tout à fait transitoire. Puisque la Providence les avait jetés dans une île naguère déserte et confondait leur groupe d'Européens avec une colonie de sauvages, ce ne pouvait pas être seulement pour leur apprendre à vivre en paix sur le même sol. Il s'agissait de fonder un établissement durable, de bâtir une ville, d'ouvrir un comptoir. L'île était riche en bois d'essences précieuses; le santal, le kaoris dur comme du fer; le niaolis, qui, depuis l'écorce jusqu'à l'étui médullaire, peut offrir tant de ressources à l'industrie. Elle produisait aussi des épices de qualités rares, et l'on y voyait de nombreuses espèces d'oiseaux dont l'élégant plumage pouvait valoir en Europe un grand prix. En outre, Anacharsis Bridois avait reconnu que Terre-Bénie renfermait des gisements de métaux précieux. Il arriva donc que voyant s'adoucir les rigueurs de l'hiver, les membres du conseil se mirent assidûment à délibérer sur les travaux qu'il conviendrait d'exécuter au retour du printemps.

Pendant une de ces réunions où la discussion, bien que fort animée ne dégénérait cependant pas en querelle, mais où chacun présentait librement son opinion et la défendait avec la chaleur que donne la conviction, Aubersac prit la parole et formula ainsi ses vues :

— Nous avons quitté la France, dit-il, dans un but commun, auquel des chemins différents devaient nous conduire. La fortune nous paraissant plus facile à atteindre en Océanie que dans notre pays, nous nous sommes embarqués en prenant avec nous-mêmes l'engagement de revenir riches au bout de quelques années. Le sinistre inattendu qui nous a jetés sur cette terre inhabitée a peut-être mis entre nos mains l'instrument d'une fortune plus rapide que nous ne l'espérions. Pour avoir été déçus dans notre première attente, nous ne devons pas néanmoins renoncer aux moyens qui peuvent nous être donnés d'atteindre notre but. Le plus ou moins de bien-être personnel est chose fort secondaire, pour ne pas dire absolument indifférente, quand il s'agit de s'assurer plus tard la richesse. Donc, si nous devons commencer à bâtir au printemps une ville pour la colonie, le premier monument auquel nous devons songer est un vaste comptoir où nous réunirons dans d'immenses magasins toutes les productions de l'île qui nous sembleront les plus favorables à l'échange. Il suffira qu'un seul bâtiment aperçoive nos signaux et aborde sur le rivage, il ne manquera pas d'entrer en relation d'affaires avec nous; ce sera le point de départ de la fortune publique. Bientôt de chaque île voisine, puis de toute l'Océanie, ensuite de l'Amérique et enfin de l'Europe, les commerçants viendront s'approvisionner à notre comptoir. L'île se peuplera d'artisans et de cultivateurs, à qui nous céderons certaines portions du sol, moyennant soit une redevance en travail, soit une portion des fruits de leur culture; et il nous sera loisible, quand nous nous estimerons assez riches, d'acheter un navire et d'importer en France les productions de Terre-Bénie.

— Sans doute, répliqua André Kernel, une maison de commerce nous sera indispendable; mais avant de songer à l'élever, ne faut-il pas pourvoir aux moyens de garantir nos richesses contre la convoitise et la rapine. Les habitants de l'île que nos amis les Océaniens ont été forcés d'abandonner ne manqueront pas d'apprendre sur quelle plage leurs compatriotes sont venus atterrir. Il faut donc nous attendre à voir un jour descendre dans notre île, les armes à la main, une multitude de sauvages venus dans leurs pirogues. Comme nous nous trouverions alors en nombre insuffisant pour leur résister avec avantage, je propose avant tout de circonscrire l'enceinte de notre ville future, d'établir autour une muraille de pieux solides défendue aux quatre angles par quatre forts ou blockhaus, comme vous voudrez les nommer, afin de pouvoir soutenir un siége si jamais nous sommes attaqués.

— A Dieu ne plaise, reprit l'abbé Marc, que le sang humain coule dans notre colonie; mais si la prudence exige qu'on agisse en prévision du danger, je souhaite qu'il ne soit pas donné suite au projet de M. Kernel avant qu'on ait songé à élever un temple en l'honneur de Celui qui, dans sa miséricorde, nous a préservés de la mort. Non, ce n'est ni par le blockhaus de la guerre, ni par le comptoir du commerce, que des chrétiens doivent inaugurer leur ville naissante. S'ils veulent attirer sur elle la bénédiction du Seigneur, le premier monument qu'il importe de bâtir, c'est la maison de tous : la maison de Dieu. Construisons d'abord une église, mes frères; nous en franchirons le seuil les premiers; les enfants ignorants de l'Océanie nous suivront; ainsi que nous, ils se pros-

terneront devant la croix; ils apprendront par notre exemple à adorer le Christ, qui est mort pour les appeler à la vie. En faisant ce que je vous dis, vous aurez plus fait que d'ouvrir des relations d'affaires avec les insulaires voisins ou de vous préparer à vous défendre contre eux; vous aurez conquis des âmes et donné le ciel à qui ne rêvait pas, après soi, au delà de l'espace d'une tombe.

— Quel dommage, observa le capitaine, qu'au lieu d'une vingtaine d'hommes nous ne soyons pas ici mille travailleurs; nous construirions en même temps le comptoir, le blockhaus et l'église.

— Je demanderais aussi un musée, hasarda timidement Anacharsis Bridois. Et avec une certaine expression d'orgueil, il ajouta : J'ai de quoi le meubler!

— Permettez-moi de donner mon humble avis, dit à son tour Thomas Candeil. Nous avons beau chercher le mieux et vouloir aller au plus pressé, la première chose indispensable est d'administrer. Sans administration régulière, rien n'est possible. Or, avant que la ville soit circonscrite, son comptoir fondé, son église élevée, il nous faut une Maison commune dans laquelle les colons puissent trouver, à la fois, une salle pour les délibérations du conseil, une autre où siégera le tribunal devant lequel chaque administré pourra venir exposer ses griefs s'il en a, et faire valoir ses droits s'ils sont contestés; en y ménageant une salle d'études pour l'école des enfants, je crois qu'on aura pourvu à l'essentiel. Quand nous aurons bâti la Maison commune, ce foyer de la grande famille des citoyens où tout vient converger et d'où tout rayonne, je serai le premier à vous dire : Maintenant, songeons à défendre notre œuvre et songeons à la sanctifier.

Chacun prit de nouveau la parole pour défendre son opinion. A la fin, cependant, l'avis de Thomas Candeil l'emporta, et il fut décidé qu'au printemps prochain on commencerait la construction de la Maison commune.

Le printemps ne se fit pas attendre; il éclata soudainement, donnant ses feuilles et ses fleurs avec une abondance de paradis terrestre. Les habitants de Terre-Bénie accueillirent le renouveau avec un double motif de joie; il ne s'agissait pas seulement pour eux de voir reverdir la forêt et la plaine et de se sentir ravivés par la brise tiède et embaumée succédant au vent d'hiver, mais de se disposer à mettre à exécution le projet adopté comme point de départ d'une ère de prospérité pour la colonie.

Afin de donner plus de solennité à la pose du premier bloc de pierre qui devait servir aux fondations de la Maison commune, André Kernel proposa d'organiser une fête dans laquelle les Européens et les Océaniens, mettant tour à tour leurs talents au service de l'assemblée, seraient tantôt acteurs et tantôt spectateurs. Pfeunig et Schaffausen chanteraient des *lieder* de leur pays, Rémoulade danserait une gigue, et les Océaniens se livreraient à quelques-uns de leurs exercices nationaux. L'idée de cette innocente distraction réunit tous les suffrages.

Après un repas général, servi sur le gazon et où l'on but en français à la prospérité de la colonie, et en idiome océanien à la fusion des races et à l'entente cordiale, une chanson, composée par l'artiste sur un vieux timbre de vaudeville, fut reprise en chœur par les matelots; puis l'abbé Marc fit une courte prière, et on se leva. Alors les divertissements commencèrent. On eut d'abord la gigue exécutée par Rémoulade; les variations extravagantes qu'il ajouta au thème connu firent le plus grand honneur à sa verve bouffonne. L'orchestre des Océaniens exécuta ensuite un morceau d'ensemble sur des instruments à trois cordes grinçant sous l'archet, et des vases de terre couverts d'une peau de kangourou sur laquelle ils frappaient à tour de bras, en y ajoutant par intervalle des sons prolongés tirés d'une corne de buffle. Les Européens écoutaient curieusement cette étrange et assourdissante musique, au bruit de laquelle exécutants et auditeurs sauvages se pâmaient de joie. Ludwig, qui s'était glissé au milieu du cercle que formaient les musiciens, contrefaisait chacun d'eux avec sa grâce enfantine et une innocente malice qui excitait leur gros rire. Jamais, depuis les scènes terribles du naufrage, on ne l'avait vu s'amuser de si bon cœur. L'un des petits Océaniens, encouragé par sa franche gaieté, vint le rejoindre au milieu du cercle, et tous deux, les mains dans les mains, exécutèrent un pas de ballet inédit qui fut couvert d'applaudissements. L'orchestre se tut, et les insulaires se préparèrent pour le simulacre de combat qu'ils allaient représenter. Ils commencèrent par attacher leurs mocassins bizarres, par tracer des lignes rouges sur leur visage et sur leur poitrine; ils assujettirent leurs flèches dans le carquois, puis, se divisant en deux groupes, ils entonnèrent le chant de guerre et l'invocation au grand Esprit. Les combattants se trouvaient alors dans le centre d'une sorte de cirque naturel qu'entourait une élévation de terrain gazonné où les Européens et les femmes se tenaient assis, dominant la scène qui se déroulait devant eux. Pfeunig avait pris le petit Ludwig dans ses bras et le soulevait de temps en temps pour lui permettre de mieux embrasser les détails de cette bataille simulée.

Ceux qui représentaient les chefs des deux troupes ennemies levèrent l'un contre l'autre le javelot insigne de leur pouvoir, et soudain ce fut une mêlée générale. On vit tournoyer dans l'air des massues énormes, et, des deux côtés, les flèches barbelées partirent comme des vols d'oiseaux. Chacun admirait l'adresse, l'agilité et la vigueur des soi-disant combattants. Angélie seule tremblait un peu; quoiqu'elle fût prévenue que cette lutte ne pouvait avoir de suites fâcheuses, elle avait hâte de la voir s'achever. Ludwig, enchanté, battait des mains; presque debout dans les bras de son père, il s'émerveillait de l'acharnement que mettaient les partis rivaux à se disputer la victoire. Et Karl Pfeunig, l'honnête et bon Pfeunig, retrouvait, en voyant la joie de son fils, le premier sourire qui eût effleuré ses lèvres depuis la mort de sa douce Gretchen. Tout à coup, le tendre père s'épouvante. Les Océaniens, entraînés par une sorte d'ivresse, lancent de tous côtés leurs flèches; les massues volent en l'air, le vertige de la bataille a saisi les combattants, les traits tombent jusqu'aux pieds des spectateurs; enfin une flèche mal dirigée dépasse l'enceinte du cirque, atteint l'enfant et le renverse ensanglanté dans les bras de Pfeunig.

Au même instant, tous les naufragés sont debout. Pradère, le seul d'entre eux qui possédât quelques connaissances en chirurgie, essaie vainement d'arracher de la poitrine de Ludwig le trait qui l'a percée. Il craint de déchirer davantage cette chair délicate, et que, le trait enlevé, l'enfant n'expire aussitôt. Pfeunig semble pris d'un accès de folie; il veut se précipiter dans les rangs des Océaniens, et, le couteau à la main, leur demander compte du meurtre de son fils. Ludwig, qui le voit prêt à s'élancer, le supplie du regard de ne pas l'abandonner.

Les insulaires sont désolés de l'accident meurtrier. Aucun ne sait quel est le coupable, ou, plutôt, il n'y a pas de coupable; tous aimaient Ludwig comme leur propre enfant. Leur désespoir égale au moins celui des naufragés de la *Cybèle*.

Ludwig est resté dans les bras de son père. Celui-ci le regarde avec cette fixité que le désespoir donne au regard de ceux qui n'ont plus que quelques instants pour contempler l'objet de leur affection. Ludwig a senti que sa dernière heure était venue; ses yeux bleus si doux s'attachent sur le visage pâle et baigné de sueur de son

père; et c'est seulement à un rayonnement d'amour plus doux, puis à une lueur vague bien vite éteinte dans ses prunelles, que Pfeunig comprit qu'il n'avait plus d'enfant.

L'Alsacien ne versa pas une larme, ne poussa pas un cri; mais des sanglots étouffés lui causèrent au cœur une si violente contraction que l'on craignit de le voir expirer dans un spasme de désespoir. Il tenait dans ses bras le cadavre de l'enfant et le pressait contre sa poitrine, comme s'il eût craint qu'on le lui arrachât. Sa douleur ne pouvant ni comprendre les consolations des hommes, ni même en supporter la vue, il fendit la foule sympathique qui l'entourait et s'enfuit du côté de la mer. Son ami Schaffausen voulut le suivre; mais Lisbeth, sa femme, l'arrêta par ces mots : « On pleure mieux, seul. »

La pauvre mère se souvenait du besoin de solitude qu'elle avait ressenti après la perte de Christine et de Roschen. *La fin à la prochaine livraison.*

LA NATURE.

Dieu a placé la nature aux côtés de l'homme, comme une amie qui reste toujours près de lui pour le guider et le consoler dans la vie, comme un génie protecteur qui conduit l'individu, ainsi que toute l'espèce, à une harmonieuse unité avec soi-même. La terre, comme planète, est le sein maternel qui porte toute la race; la nature éveille l'homme du sommeil où il reposait sans conscience de lui-même, l'inspire, et entretient ainsi dans l'humanité la force et la vie. Carl Ritter.

RÉSOLUTIONS D'OBERLIN.

Je ne mangerai et ne boirai que peu, et jamais plus qu'il ne faut pour la conservation de ma santé. Quant aux mets que j'affectionne le plus, j'en prendrai moins que de tous les autres.

Je veux chercher à dompter la colère, qui souvent s'empare de moi.

Je veux m'abstenir de tous termes injurieux.

Je veux exercer les devoirs de mon état avec la dernière exactitude et la plus grande ponctualité.

Je veux consacrer tous les moments disponibles à mes études.

Je veux me contenter du moins qu'il faut en fait de garde-robe et de mobilier.

LA RANILLA ROJA OU ROCIJA.

Les habitants de la Nouvelle-Grenade donnent ce nom à une rainette qui semble appartenir à l'espèce dite *Phyllobates melanorhinus*. L'Académie des sciences s'est récemment occupée de cet étrange animal, pourvu par la nature de si funestes propriétés. La *ranilla roja* fournit par sa région dorsale un venin terrible, dans lequel les Indiens trempent leurs flèches; ils peuvent tuer avec ce poison les animaux les plus redoutables, tels que le jaguar et le couguar. L'homme blessé d'une de ces flèches meurt également. Ce poison animal, qui semble agir de la même façon que le curare, a occupé plusieurs savants, entre autres MM. J. Escobar, Triana et Aug. Duméril. « Il ne paraît jouir complétement de ses propriétés que s'il est recueilli au moment où l'animal encore vivant le sécrète. Pour en déterminer la sécrétion, on introduit dans la bouche de la rainette une petite spatule de bois, et, en prenant de grandes précautions pour ne pas produire des désordres qui amèneraient trop promptement la mort, on la fait pénétrer dans l'intérieur, de façon à déterminer de vives souffrances, sous l'influence desquelles toute la région supérieure du corps se couvre d'un liquide blanc laiteux et visqueux dont on se hâte aussitôt d'enduire le bout des flèches. » Ce batracien, conservé dans l'alcool, vient d'être envoyé au Muséum d'histoire naturelle. (1)

PIERRES TOMBALES.

Voy. les Tables des tomes XXXVIII et XXXIX, 1870 et 1871.

Autour de cette pierre, on lit :

† *Hic jacet Wills de Staunton miles filius Galfridde eadem militis qui obiit* III *idi Maii, anno Dni* (M. C)CC° XXVI *cui an ppicietur Deus.* †

(Ci-gît Guillaume de Staunton, chevalier, fils de Godefroy, également chevalier, qui mourut le troisième des ides de mai, l'an 1326, dont Dieu accueille bien l'âme.)

Tombe du quatorzième siècle, à Staunton, Notts (2).

Cette tombe est un des plus beaux exemples de ce genre de sculpture funéraire où une partie de l'effigie du corps est couverte. Parmi d'autres pierres semblables, on en cite, en Angleterre, une à Gilling, dans le Yorkshire, et une à Norton-Disney, dans le Lincolnshire.

(1) Voy. les comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences, t. LXVIII.

(2) Abréviation de Nottinghamshire.

CHANDELIERS DU DOUZIÈME SIÈCLE.

Chandeliers du douzième siècle (Faucigny). — Dessin de Lancelot.

Des chandeliers semblables aux nôtres ont été en usage dès l'antiquité, et il y en avait, comme de nos jours, de deux sortes : les uns pourvus d'une bobèche et d'un tuyau où l'on pouvait enfoncer un flambeau ou une chandelle de cire ou de suif; les autres munis d'une pointe à leur extrémité supérieure où la chandelle était plantée, comme sont les porte-cierges de nos églises.

C'est de l'église et de son mobilier que furent tirés, au moyen âge, les modèles de tous les objets composant l'ameublement même des habitations particulières. De ceux-ci bien peu ont subsisté, mais il nous reste un assez grand nombre d'exemples des premiers, généralement plus précieux et plus religieusement gardés, et nous pouvons nous faire une idée juste du style propre à chaque époque. Les chandeliers que l'on voit ici dessinés ont tous les caractères qui distinguent notre orfévrerie romane. C'est

en France, dans les ateliers de quelque abbaye, qu'ils ont dû être fondus et ciselés, au douzième siècle ou au commencement du treizième ; mais ils appartiennent actuellement à l'église d'un village du Faucigny. La tige avait été brisée, elle a subi une grossière restauration : en effet, le renflement que l'on voit au-dessus du pied est en bois. La plupart des chandeliers que l'on possède encore de la même époque se composent, comme ceux-ci, d'un support à trois pieds, d'une tige, ordinairement interrompue vers la moitié de sa hauteur par un renflement ou bouton ciselé, et à la partie supérieure d'un plateau formant bobèche relié à la tige par des attaches affectant la forme d'animaux fantastiques, guivres, dragons, reptiles ailés. Ce sont aussi des animaux semblables dont l'enlacement singulier sert d'ornements à la base. Nous avons eu déjà l'occasion (1) de faire remarquer, à propos de sculptures dues à un art de peu antérieur, le goût que l'on eut longtemps au moyen âge pour ces enchevêtrements de formes bizarres, et nous avons dit que de savants archéologues y ont reconnu, avec beaucoup d'apparence de raison, une tradition venue d'Orient, non par Byzance, comme une grande partie de l'ornementation du même temps, mais par le nord ; c'est-à-dire qu'il furent apportés par les Barbares, dont les Normands ou Danois furent les derniers venus, dans nos contrées de l'Occident.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

Suite. — Voy. p. 186.

Jeux. — Avec ces tuyaux d'espèces variées on forme des séries que l'on nomme *jeux*, qui diffèrent les unes des autres par le *timbre*, l'*intensité* et la *tonalité*, mais qui constituent chacune à part une suite chromatique (tons et demi-tons) d'un plus ou moins grand nombre de notes que l'on peut, en général, regarder comme homogènes. On comprendra par conséquent sans plus d'explications pourquoi l'on appelle certains jeux *complets* et d'autres *incomplets*.

On a classé tous ces jeux en deux grandes sections : jeux *à bouche* ou jeux de *flûte*, et jeux d'*anche*. Les détails qui précèdent sur la construction des tuyaux indiquent nettement le sens de ces expressions.

La terminologie des facteurs d'orgues est immense, rien qu'au point de vue des noms des tuyaux et des jeux. Nous renvoyons donc aux ouvrages spéciaux ceux qui seraient curieux de particularités dont la place n'est pas dans un article destiné simplement, comme celui-ci, à vulgariser les points principaux de la question. Mais il est certains mots que l'on est exposé à rencontrer fréquemment, pour peu qu'on s'intéresse à la lecture des ouvrages de critique ou d'histoire artistique, et que nous allons passer en revue, en restant très-simples, quoique méthodiques.

Les jeux à *bouche* se divisent en jeux de *fonds* et en jeux de *mutation*. Les jeux de fonds, autrement dits jeux d'*octave*, sont accordés à l'octave les uns des autres, et les jeux de mutation forment avec les jeux de fonds des intervalles autres que l'octave : la *tierce* ou la *quinte*, par exemple.

Les jeux de mutation sont, de plus, *simples* ou *composés* : simples, lorsqu'en touchant une note du clavier on fait entendre une note autre que celle qu'on a abaissée, mais une seule ; composés, lorsqu'à chaque note du clavier correspond une réunion de plusieurs tuyaux accordés en octave, tierce et quinte, par exemple, et parlant tous en même temps.

On donne aux jeux des dénominations particulières tirées de telle ou telle circonstance de leur taille, de leur structure, de leur timbre, etc. Mais une des plus simples et des plus précises est celle qui provient de la longueur du tuyau le plus grave de la série. Ainsi on dit un *trente-deux pieds*, un *seize pieds*, un *huit pieds*, etc., pour désigner des jeux dont les tuyaux les plus graves ont respectivement 32, 16, 8 pieds, etc., de longueur. Ces chiffres servent également dans la pratique à désigner la qualité et la force de l'orgue : on dit un orgue de trente-deux pieds pour indiquer un orgue dont le plus grand tuyau a 32 pieds.

La réunion de tous les jeux *à bouche* de 32, de 16, de 8 et de 4 pieds ouverts et fermés, s'appelle les *fonds de l'orgue*. De là, l'expression *jouer les fonds*. Les *bourdons* ou *jeux bouchés*, de même intonation, quoique associés aux jeux ouverts, ne font pas double emploi, à cause de la différence du timbre. Les jeux de fonds ont une sonorité particulière que l'on ne saurait reproduire avec aucun instrument d'orchestre, et qui donne spécialement à l'orgue ce que l'on pourrait appeler son caractère religieux.

On donne le nom de *prestant* (étymologie latine : *præstans*, excellent) à un *quatre pieds* ouvert, en étain fin. Ce n'est pas toutefois à cause de l'excellence de son harmonie que le prestant porte ce nom distingué, mais parce que, tenant le milieu entre les tons plus graves des jeux plus grands et les plus aigus des plus petits, il est le plus appréciable à l'oreille dans le ton de tous ses tuyaux, et par conséquent le plus commode pour accorder tous les autres jeux.

A l'octave du prestant, ou à la *double* octave du *huit pieds* ouvert, se trouve un jeu employé dans toutes les orgues, que l'on appelle *doublette*.

Si l'on veut avoir l'échelle de progression de ces différents jeux : le *trente-deux pieds* part de l'*ut*, pris deux octaves plus bas que l'*ut* grave du violoncelle ; le *seize pieds* sonne à l'octave du *trente-deux pieds*, le *huit pieds* à l'octave du *seize pieds*, etc.

Citons quelques jeux de mutation pour mieux fixer les idées à ce sujet :

La *tierce*, qui se divise en deux espèces : la *grosse tierce* accordée à la tierce majeure au-dessus du prestant, et la *tierce* accordée à la tierce majeure au-dessus de la doublette.

Le *nasard* proprement dit, qui donne la quinte du prestant. C'est un jeu qu'il ne faudrait pas juger d'après son nom ; loin d'être nasillard, il est au contraire doux, flûté et agréable. On donne une raison très-plausible de sa dénomination, et qui se rattache à la physiologie. La voix, pour être de bonne qualité, doit passer en partie par les fosses nasales, et n'a qu'un timbre désagréable quand elle n'y passe point. On comprend combien est fausse l'expression si usitée de *chanter du nez*. Or il y a dans l'orgue un jeu composé nommé *cornet ;* quand on joue ce jeu sans le *nasard*, il rend un son parfaitement nasillard, comme la voix d'une personne qui se pincerait le nez ; mais lorsqu'on ajoute le *nasard*, le son devient tout autre, et il se produit un changement agréable comme dans la voix lorsqu'on la laisse passer par le nez. Il existe entre ces deux phénomènes une analogie qui peut servir à expliquer ingénieusement le nom du jeu en question.

A la catégorie des jeux *composés* appartiennent le *sesquialtre*, la *mixture* ou *fourniture*, la *cymbale* et le *cornet*, dont nous dirons d'une manière générale que chacune de leurs notes est fournie par plusieurs tuyaux parlant simul-

(1) Voy. t. XXXVIII, 1870, p. 309.

tanément, le nombre de ces tuyaux pour une note unique variant de deux à sept, selon le jeu. Nous avons donné plus haut les accords des susdits tuyaux. Quant à ces fournitures de douze et même quinze rangs de tuyaux, comme on en cite deux ou trois, ce sont des raretés ou des antiquités qui ne peuvent être données comme règle générale.

La manière dont on écrit le mot *cymbale*, appliqué à un jeu d'orgue, produit un non-sens, attendu qu'il n'y a aucun rapport entre ce jeu et l'instrument à percussion de ce nom, qui est si connu. M. Hamel, qui fait autorité en matière d'orgues, voudrait qu'on l'écrivît *symbale* (étymologie : *syn*, et, devant un *b*, *sym*, avec; et *bâllô*, lancer, mettre), parce que ce jeu ne peut jamais être employé seul et doit toujours être *mis avec* d'autres jeux.

On appelle *plein-jeu* le mélange de tous les jeux de fonds et des doublettes, avec les fournitures et les cymbales. On nomme aussi plein-jeu le *registre* (ce mot sera expliqué un peu plus loin) sur lequel sont réunies la fourniture et la cymbale.

Jeux d'anche. — Ce sont ceux dont la sonorité est la plus éclatante. Les principaux sont les suivants :

La *bombarde*, le plus grand de tous les jeux d'anche et le plus fort jeu de l'orgue. Il sonne à l'unisson du seize-pieds ouvert. On le fait en bois ou en métal. D'un son plein et éclatant, il produit un effet grandiose. Quand la bombarbe est de trente-deux pieds, on l'appelle contre-bombarde.

La *trompette*, qui, comme son nom l'indique, imite l'instrument du même nom. Elle a un timbre facile à reconnaître et domine même les sons les plus perçants des jeux composés.

Le *clairon*, de la famille des trompettes, qui s'accorde une octave plus haut que celles-ci.

Le *hautbois*, qui est parfois à anche libre. Le timbre de ce jeu est agréable, naïf, et reproduit assez bien celui de l'instrument dont il porte le nom. Pour les notes basses qu'il ne donne pas, on le complète par le *basson*, jeu d'anche qui rappelle son homonyme de l'orchestre.

La *clarinette*, qui ne tient pas toujours comme imitation ce que son nom promet. Il y a pourtant des exceptions, et, par exemple, la clarinette de l'orgue de Sainte-Clotilde, à Paris, peut être citée aux amateurs comme produisant une véritable illusion.

Le *cromorne* (krumm-horn, corne tordue, courbe), imite un ancien instrument du même nom qui avait plusieurs trous et dont la partie inférieure était recourbée en demi-cercle. Le son du cromorne est vibrant, pathétique, distingué et grave. L'auteur de cet article espère qu'on lui saura gré de signaler entre autres le cromorne de Saint-Louis, à Versailles. Il est vrai que le talent fin et élevé de l'habile organiste de la cathédrale, qui sait si bien user et non pas abuser de ces timbres à effet, est pour beaucoup dans le charme pénétrant qu'on éprouve à entendre ce jeu.

La *voix humaine* a la prétention et quelquefois la chance d'imiter la voix naturelle de l'homme. Il n'y a pas encore de règles absolues pour sa construction. La figure et les dimensions de ce jeu dépendent beaucoup des facteurs : il est vrai que quand il est réussi, il produit un effet des plus agréables et des plus surprenants. Le jeu de *voix humaine* de la cathédrale de Fribourg est cité comme le plus parfait en ce genre. Il faut ajouter, pour être impartial, que des hommes compétents professent une grande incrédulité à l'égard de l'existence, non pas de la voix, mais du jeu. Il est interdit de visiter l'intérieur de l'instrument, et cette défense, qui a l'air d'une précaution contre la curiosité, a pu faire soupçonner à quelques-uns du charlatanisme dans les moyens employés pour parvenir à cette imitation. Peut-être aussi la place particulière de ce jeu parmi les autres et certaines conditions acoustiques du local où il se trouve sont-elles pour beaucoup dans l'effet qu'il produit; car il est à remarquer que telle *voix humaine*, qui chantait bien dans une église, chante mal transportée dans une autre; et, ce qui est plus curieux, dans la même église, l'endroit où l'on se met pour écouter a une influence notable sur le son perçu.

Nous avions parlé aussi de jeux d'*anches libres*. L'*euphone* (*eu*, bien; *phônê*, voix; étymol. grecque) et le *cor anglais*, tous deux assez nouvellement introduits dans les orgues et remarquables par la douceur et la beauté de leur timbre, peuvent être cités comme les représentants de cette nouvelle famille.

La liste des jeux que nous venons de donner est certainement très-incomplète, mais, telle qu'elle est, elle peut déjà montrer de quelle variété de timbres et de quelle grande échelle de notes dispose l'organiste. Du reste, les noms de quelques autres jeux pris au hasard en diront assez sur leur compte. Ainsi, *trombone*, *chalumeau*, *musette*, *contre-basse*, *violoncelle*, etc., sont des termes que tout le monde comprendra comme désignant évidemment des jeux destinés à imiter plus ou moins les instruments dont ils portent le nom.

La foule des tuyaux de l'orgue (dans les grandes orgues leur nombre s'élève à plusieurs milliers) est loin d'être visible tout entière. Ce n'en est même que la plus petite partie que l'on voit devant le buffet. Les jeux qui garnissent ainsi la façade de l'orgue ont un nom tiré de leur situation : on les appelle jeux de *montre*. Ils reçoivent le vent d'une manière particulière, dont nous parlerons un peu plus loin.

Soufflerie. — Les tuyaux parlent au moyen de vent, et ce vent leur est fourni par des soufflets. Pendant longtemps la soufflerie, comme nous le verrons dans l'historique de l'instrument, est restée dans un état de grossièreté et d'imperfection barbares; mais aujourd'hui, grâce à nos savants facteurs, cette partie du mécanisme de l'orgue a fait d'immenses progrès qui donnent à l'organiste des facilités et des ressources précieuses pour l'attaque des notes et la pureté du jeu.

Les soufflets des orgues ont pour première condition de donner un vent vif, ferme et sans saccades. Aussi leur construction n'est-elle pas celle des soufflets ordinaires de ménage ou de forge, qui ne fourniraient qu'un vent irrégulier et brusque. Les soufflets d'orgue sont formés de deux tables de bois, réunies par des plis faits de planches minces, lesquelles sont jointes ensemble par des bandes de peau hermétiquement collées à la colle forte. La table de dessous reste immobile; celle du dessus est écartée de celle du dessous par un levier dont le mouvement ouvre le soufflet. Le soufflet s'allonge en hauteur tant que le levier marche et que l'air n'est pas dépensé par les tuyaux. Pour que le vent soit plus vif, on dispose sur la table du dessus des poids assez lourds, dont la pression envoie l'air aux tuyaux. Quant à la table du dessous, elle est munie d'un système de soupapes disposées de façon à donner entrée dans le soufflet au vent aspiré et à fermer le passage au même vent comprimé, si bien qu'il ne peut plus sortir que pour aller aux tuyaux par un conduit spécial appelé *porte-vent*.

Une difficulté se présentait. Lorsqu'on lève un soufflet, pendant qu'un ou plusieurs autres soufflent par la compression de leurs tables supérieures, l'air qui est comprimé dans le porte-vent aurait plutôt une tendance à rentrer dans le soufflet pour le remplir que l'air extérieur, qui, n'étant pas comprimé, ne serait pas assez fort pour

soulever la soupape de la table de dessous ; en sorte qu'il y aurait un va-et-vient d'air déjà aspiré et non pas un emmagasinement et accroissement utile d'air nouveau. Pour éviter cet inconvénient capital, on dispose, à l'entrée des conduits destinés au passage de l'air qui va dans les tuyaux, un mécanisme à soupape nommé *gosier*, qui se comprend de soi-même. Cette soupape se ferme quand le soufflet est tombé ; il en résulte que l'air déjà entré et comprimé dans le porte-vent ne peut pas être repompé par le soufflet quand on relève sa table supérieure, et même la pression de l'air du porte-vent ne sert qu'à mieux fermer ce gosier.

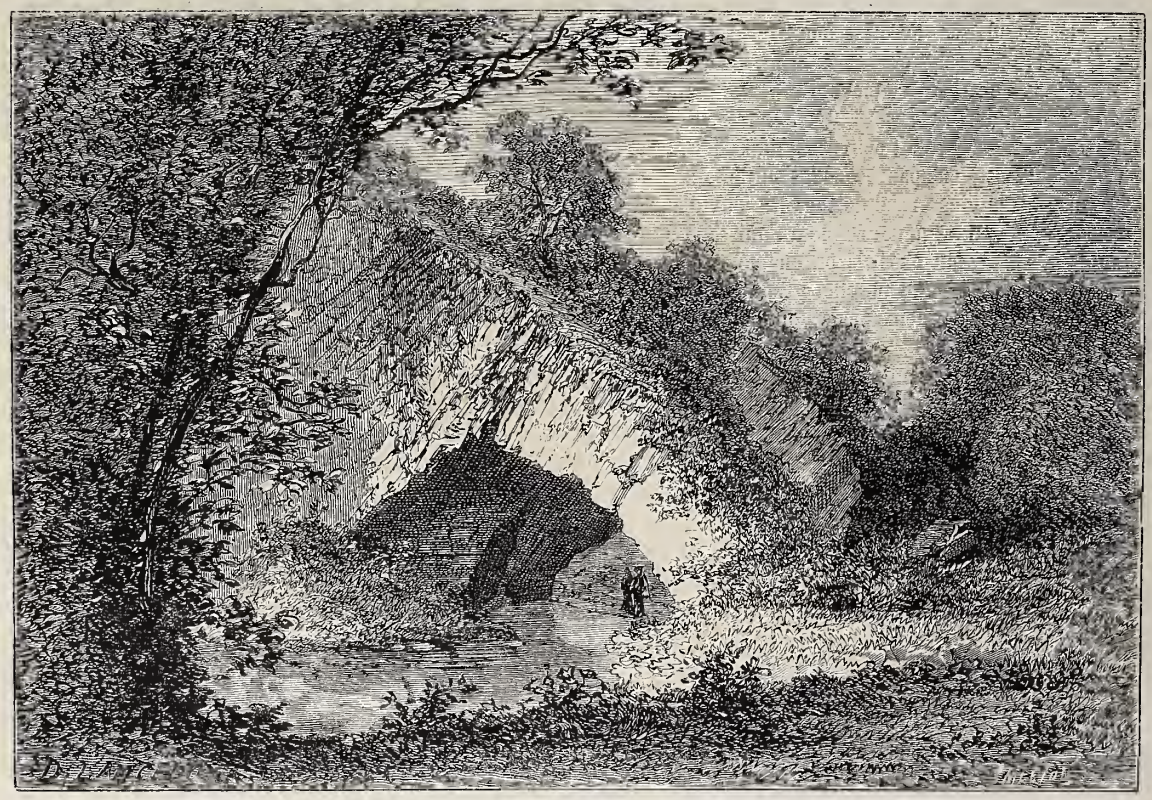
Il y a d'autres systèmes de soufflerie, tels, par exemple, que des réservoirs où l'air est introduit et comprimé par des pompes à air aspirantes et foulantes. Mais ce que nous avons dit plus haut suffit à montrer comment, en général, on envoie l'air aux tuyaux.

La suite à une autre livraison.

UNE VISITE A LA GROTTE DE HAN-SUR-LESSE.

LE TROU DE BELLEVAUX.

Han-sur-Lesse est un petit village de la province de Namur, situé à l'extrémité d'un des défilés les plus tortueux des Ardennes, à 24 kilomètres de Dinant et de la vallée de la Meuse, à quelques heures seulement de



Le Trou de Bellevaux extérieur — Dessin de Lancelot.

Bruxelles par le chemin de fer du Luxembourg. Son histoire se conte en peu de mots :

La seigneurie de *Ham-sur-Lesche* était un fief du comté des Ardennes ; donné, en 993, à Henri, fils de Godefroy, premier comte de Luxembourg, il passa, sous Philippe IV, à Octave de Ligne, puis aux comtes de Rougrave, aux barons de Senzeille... La seigneurie n'existe plus ; toutefois, la grotte célèbre située sur son territoire, et qui aurait pu être pour la commune une source de prospérité, constituée aujourd'hui en propriété particulière, prélève sur la curiosité des voyageurs des droits de visite plus productifs que ne le furent jamais dans cette pauvre contrée les dîmes féodales.

Au voyageur qui arrive par la route de Rochefort, jolie petite ville très-fréquentée des touristes anglais et belges, située à 4 kilomètres plus au nord, Han-sur-Lesse apparaît au milieu d'une ceinture de montagnes d'un aspect assez triste, couvertes de bois que percent de place en place des masses de roches grises. Les prairies et les champs de seigle qui l'environnent, et les plantureux vergers qui l'entourent annoncent une aisance commune à tout ce pays, aisance ardennaise, produite par la pratique de deux vertus natives, la sobriété et l'amour du travail.

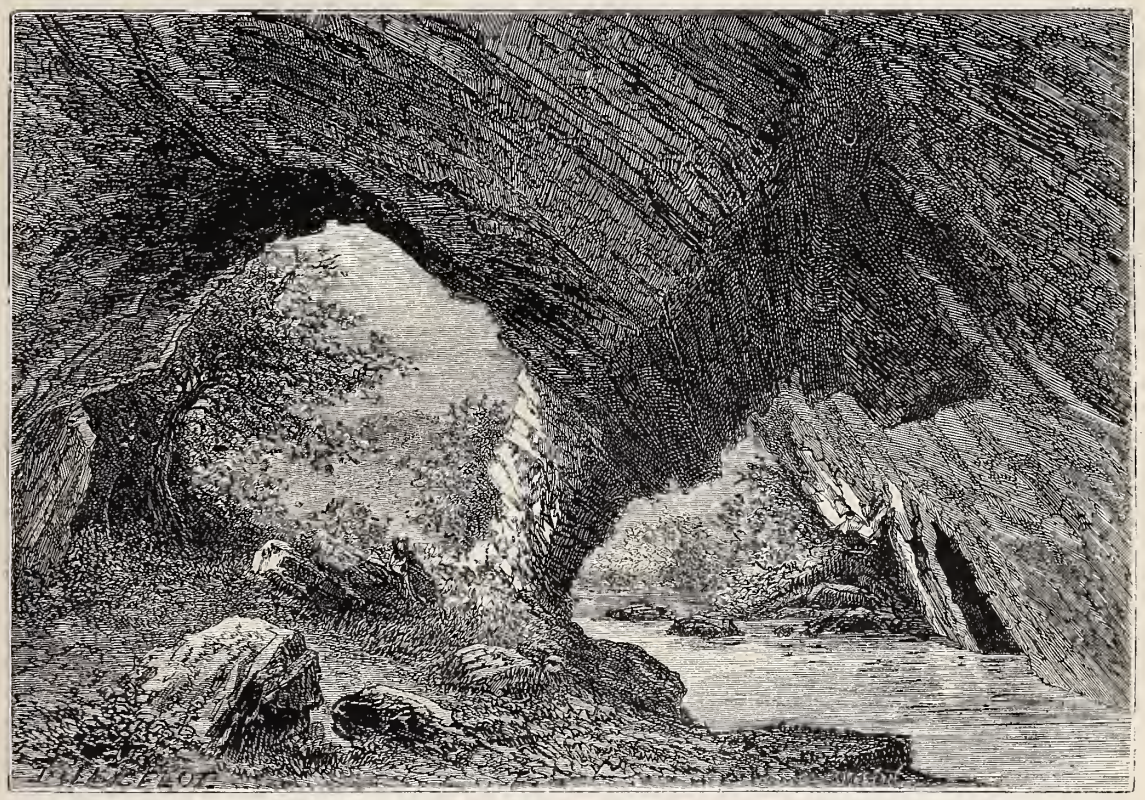
Sur une place irrégulière, une vieille église toute en ardoises massives et noirâtres, accostée d'un porche bizarrement charpenté, de vieux noyers tourmentés, quelques maisons blanches, un hôtel ; puis, au long de la route, de petites chaumières et de larges granges couvertes en chaumes tout mouchetés de mousses, une auberge primitive, et, à la tête d'un pont de pierre, un antique moulin à moitié caché sous les pommiers : voilà le village. Il est tout égayé par les eaux de la Lesse, qui, s'échappant des flancs de la montagne, sous laquelle elle accomplit un trajet pénible et mystérieux, se divise en plusieurs bras, le contourne et y trace une longue voie bordée de hauts peupliers.

Le massif rocheux dans lequel sont creusées les nombreuses cavités qu'on appelle la grotte de Han, se dresse à 500 mètres du village. Il a 5 000 mètres de circuit, 92 mètres d'élévation au-dessus de la rivière, et au-dessus de la mer, 280. Il est recouvert assez également d'une épaisse couche de terre végétale et planté de bois. Dans

sa croûte supérieure, on trouve en incrustations les végétaux, coquillages et animaux ordinaires aux calcaires dévoniens. Les cailloux roulés qu'on y rencontre sont de la même nature que ceux des Vosges.

Autrefois, ses flancs abrupts étaient contournés par la Lesse; on reconnaît son ancien lit resserré entre des contre-forts pyramidaux, qui saillissent très-rapprochés, et font alterner sur le plan de l'étroite vallée, d'une rive à l'autre, un cap anguleux avec une anse arrondie. Le cataclysme qui a ouvert à la rivière le chemin inconnu qu'elle suit aujourd'hui, a dû être soudain et violent. Malgré une végétation puissante qui prodigue aux sommets les bouleaux et les chênes, et couvre les berges adoucies de peupliers et de saules auxquels s'accrochent de longs pampres de houblon, le paysage a un aspect insolite qui impressionne péniblement. A 3 kilomètres environ de Han, la Lesse, en sortant du village de Bellevaux, décrit un demi-cercle très-prononcé, du sud à l'est; elle court en droite ligne pendant 500 mètres, rebrousse par deux déviations rectangulaires rapprochées l'une de l'autre de 300 mètres, au nord d'abord, à l'ouest ensuite, descend bruyante et rapide sur un lit pierreux, se précipite sous une arcade que ses flots ont lentement creusée dans les premières assises de la montagne, et y disparaît.

Pour bien juger l'architecture magnifique et terrible du trou de Bellevaux, il faut passer au delà du pilier qui rattache son portique à la vallée, et pénétrer sous ses sombres arcades. On rencontre rarement un site où ces trois choses,



Le Trou de Bellevaux intérieur. — Dessin de Lancelot.

chacune si riche en combinaisons, la forme, la couleur et le bruit, soient réunies dans une harmonie plus féconde en impressions.

La double voûte qui porte la montagne, le mince pilier aux contours déchiquetés qui la soutient, le pendentif monstrueux et menaçant qui en descend, les blocs épars qui en sont tombés, ont une teinte livide, maculée de larges taches d'un rouge sanglant; la végétation épaisse et drue qui tapisse le sol est presque noire; au centre de cet abîme, un autre abîme aspire et absorbe la rivière qui, tout à l'heure, folle et bruyante, accourait avec des flots pailletés d'or par le soleil; elle s'arrête comme figée subitement, enveloppée de ténèbres, décolorée par l'atmosphère humide, et perd tout à coup son mouvement, sa couleur et sa voix.

On a fait plusieurs tentatives pour reconnaître le cours souterrain de la Lesse : en 1814, le comte de B..., monté sur une cuve, se laissa couler dans le tunnel qui prolonge le trou de Bellevaux. Il ne constata que le calme de l'eau et sa grande profondeur; une perche de 25 pieds, poussée avec force, y plongea et en revint lentement. Le visiteur rencontra deux failles latérales sans issue, aux parois perpendiculaires, comme celles du canal principal; puis, un large puits circulaire où l'eau semble dormir. Jeté dans ses profondeurs, un corps lourd, comme un tronc d'arbre, tournoie, enfonce lentement et ne remonte plus. Les corps légers, tels que brindilles, herbes, paille, surnagent et s'amassent contre le roc où se forme continuellement un bourrelet d'écume. Le passage de l'eau paraît se faire, par infiltration lente et difficile, à travers des crevasses et des blocs disjoints. Des substances colorantes submergées ont montré que le trajet du trou de Bellevaux au trou de Han, 1 200 mètres environ en ligne directe, demande vingt-quatre heures aux eaux basses, neuf heures seulement aux grandes eaux.

La fin à la prochaine livraison.

UN AXIOME DE BUFFON.

Le grand naturaliste affirmait qu'en se faisant une loi de considérer toujours les choses fâcheuses sous un aspect

favorable, en éloignant toutes les idées qui aggravent les peines, en rappelant toutes celles qui peuvent les alléger, on contractait, à la longue, une habitude qui devenait, à notre insu, un véritable tour d'esprit, une disposition naturelle, heureuse pour nous et pour les autres. C'est assurément la peine d'essayer.

LES NAUFRAGÉS DE LA *CYBÈLE*.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 142, 146, 158, 162, 174, 182, 189, 198.

Cette journée, commencée dans la joie, s'acheva dans la stupeur. Les Océaniens, involontairement cause de ce malheur, se retirèrent en silence et allèrent au loin tenir conseil pour savoir comment ils pourraient offrir aux Européens réparation du meurtre dont il leur était impossible de désigner le coupable. En fait de justice, leurs idées ne dépassaient pas le sens du mot représailles. Ils résolurent de conduire les enfants de leurs diverses familles au plus vénéré des Européens, et de s'en remettre à lui pour le choix de la victime expiatoire.

— S'il te faut venger la mort de Ludwig, dit l'un des députés des insulaires en présentant les enfants à l'abbé Marc, décide du sort de celui-ci ou de celui-là de nos fils; ainsi l'innocent aura payé de sa vie la mort de l'innocent.

D'abord Marc de Rieux ne comprit pas, et quand il se fut rendu compte de l'horrible proposition, il se cacha le visage, pris de honte à la pensée que des hommes pouvaient croire que d'autres hommes entendaient ainsi la solidarité et la justice. Soudain, ouvrant les bras, le missionnaire étreignit sur sa poitrine les enfants, étonnés de recevoir les caresses de celui qui devait, leur avait-on dit, prononcer contre l'un d'eux un arrêt de mort.

Quand l'Océanien lui demanda comment il se faisait que le sang n'appelât pas le sang et qu'un meurtre ne fût pas la réponse à un autre meurtre, l'abbé lui cita les préceptes de l'Évangile qui enseignent la miséricorde et le pardon. De ce jour fut véritablement inauguré dans l'île le temple de Dieu, car la charité y régna parmi les hommes.

On laissa pendant quelques jours Pfeunig seul avec sa douleur. Il s'était retiré dans une sorte de grotte formée près de la mer par un amoncellement de roches. Cependant Angélie songeait au malheurenx père; aidée par par Branche-Fleurie et par Lisbeth, elle prépara un linceul. Schaffausen creusa une bière dans le tronc d'un kaoris, et vint sans bruit la déposer à l'entrée de la caverne où Karl vivait auprès des restes du doux enfant, sur lesquels il avait semé un lit de fleurs. Angélie, qui avait suivi l'Alsacien, portant une couronne et le suaire, entra seule près du père, assis immobile, les yeux fixés sur le visage qui ne devait plus s'animer et lui sourire. Otant de la main de Ludwig le bouquet que Pfeunig y avait placé, elle y substitua une croix. Le sentiment de la foi est ardent dans l'âme des fils de l'Alsace. Angélie montrait le ciel à ce père au désespoir ; le chrétien triompha alors de l'homme ; il tomba sur les genoux et pleura.

Alors la jeune fille, avec les précautions d'une mère couchant son enfant endormi, enveloppa Ludwig dans le linceul, puis elle le déposa dans la bière. Quand ce pieux devoir fut rempli, elle gravit la roche et fit un signe d'appel. Un moment après, l'abbé Marc et les colons, naufragés et émigrés insulaires, se trouvèrent réunis près du cercueil, que l'on transporta dans la fosse creusée pour recevoir la pierre qui devait servir de base à la Maison commune. Ainsi ce premier monument, à propos duquel on avait tant raisonné et discuté, ce fut le tombeau d'un enfant.

Durant plusieurs semaines, pour se rendre au désir de Karl Pfeunig, on s'éloigna de la vallée, où il voulait demeurer seul. Cependant Schaffausen et sa femme, qui avaient souffert d'une semblable douleur, vinrent d'abord rejoindre leur compatriote et s'établir près de lui. Il ne les repoussa pas et parut même heureux de trouver à qui parler de Ludwig.

Angélie Morel avait trop sincèrement chéri l'aimable enfant pour ne pas vouloir aussi témoigner de la profondeur de ses regrets. Le père la vit un jour près de la tombe où elle venait souvent déposer, soit un rameau de feuillage, soit des fleurs tressées en couronne. Bientôt la jeune fille entra dans la cabane que Schaffausen avait aménagée et que les trois Alsaciens habitaient en commun. Une fois, elle leur parla de son désir de revenir demeurer dans cette vallée où Ludwig était tombé. La maison qu'elle désirait habiter avec Épi-Doré et Branche-Fleurie fut promptement bâtie. Le mois suivant, de nouvelles habitations existaient déjà autour du monument funéraire. Ludwig y attira l'un après l'autre tous ceux qui l'avaient aimé.

Le premier monument de Terre-Bénie, qui ne devait rappeler qu'un funèbre souvenir et la brièveté de la vie, parla sans-cesse aux premiers occupants de l'île, puis à ceux qui devaient leur succéder, de concorde, de fraternité et d'amour.

Tous les naufragés de la *Cybèle* ne revirent pas la mère-patrie. Le premier navire qui prit à bord ceux que leur devoir ou leurs affaires rappelaient en France, compta parmi les passagers qu'il devait rapatrier un jeune et heureux ménage. Angélie, au retour, avait deux protecteurs : son père d'adoption, le capitaine Pradère, et son mari, André Kernel.

GRAVURES

FAITES AU MOYEN D'UN JET DE SABLE.

Un Américain, M. Tilghamm, a été conduit à la découverte d'un fait très-intéressant en se promenant sur le rivage de la mer. Il observa que le sable de la plage, soulevé par le vent et lancé avec force sur les carreaux de fenêtre d'une cabane, avait usé le verre et l'avait complétement dépoli. Il réfléchit à ce fait curieux, et imagina bientôt un appareil perforateur construit sur le principe que la nature venait de lui révéler fortuitement. Le nouveau système consiste en un réservoir rempli de sable siliceux très-fin ; un courant de vapeur énergique entraîne les parcelles de sable et les fait jaillir avec une violence extrême à travers un tube terminé par une mince ouverture. Si l'on présente une lame de verre à ce jet de sable, elle ne tarde pas à être perforée de part en part; chaque grain de silex agit comme un petit marteau en miniature, les chocs se renouvellent avec une rapidité extraordinaire, et ils sont capables de percer ou de creuser rapidement les pierres dures et les métaux.

M. F. Morse, de New-York, vient de produire des résultats très-remarquables par une méthode plus simple encore au moyen de laquelle il obtient de belles gravures sur verre et sur métaux. L'appareil qu'il emploie ne nécessite aucun mécanisme ; il se compose d'une boîte remplie d'émeri en poudre fine qui s'écoule à l'extrémité d'un tube étroit qui a $2^{m}.50$ de longueur. Ce sable fin tombe sur la plaque de métal ou sur la coupe de cristal que l'on veut graver; au bout de quelques minutes l'opération est terminée, et l'on voit avec étonnement une gravure fine, produite avec une étonnante délicatesse, sur

l'objet qui a été soumis à l'action de la pluie de sable.

L'objet à graver a été préalablement recouvert d'une feuille de papier découpée avec art, suivant toutes les lignes du dessin à reproduire; ce papier protége ainsi les surfaces que l'on veut laisser intactes et met à nu celles qui doivent être usées par le jet de sable. Un grand nombre d'expériences ont déjà donné, à New-York, les résultats les plus satisfaisants.

PRIVILÉGES DE L'HOMME.

Ce n'est pas le moindre privilége de la nature et de la raison humaine, que l'homme seul de tous les animaux comprenne ce que c'est que l'ordre, la convenance, la mesure dans les actions et dans les paroles. Aucun autre animal ne sent la beauté, la grâce, l'accord des parties dans les choses visibles; c'est un modèle que l'homme transporte des objets de la vue à ceux de l'intelligence, et la nature humaine pensant que la beauté, l'accord et l'ordre sont encore plus précieux dans les desseins et les actes, évite les mœurs inconvenantes et efféminées, et se garde de toute pensée et de toute action contre les règles. (1)

PIERRE POIVRE.

Ce nom doit être vénéré, car il rappelle un homme essentiellement utile; mais tout respectable qu'il est en réalité, il réveille un ordre d'idées qui a amené la plus étrange confusion dans l'esprit de certaines gens. Poivre ayant introduit dans nos colonies plusieurs genres d'épices précieuses, on a cru parfois que le nom qu'il tenait de sa famille tirait de là son origine. Il est inutile de dire que cette opinion ne repose sur aucun fondement.

Pierre Poivre, né en 1719, à Lyon, était sorti d'une famille respectable originaire de cette ville. Il y fit des classes excellentes, dans un but bien différent de celui que plus tard il chercha à atteindre. Doué d'une facilité merveilleuse pour l'étude des langues, mû surtout par une piété qui jamais ne se démentit, il voulait aller prêcher le christianisme aux peuples de l'extrême Orient. Ce fut avec l'intention de se préparer à cet apostolat qu'il se rendit à Paris, vers sa dix-neuvième année (2), pour faire une sorte de noviciat aux Missions étrangères. A vingt ans, il partit pour l'Orient. Non-seulement il n'avait pu encore être ordonné prêtre, mais il n'avait pas même reçu les ordres mineurs. Cet esprit calme, réfléchi, toujours maître de lui-même, voulait, avant de renoncer au monde européen, connaître le théâtre sur lequel devait s'exercer son zèle religieux. Il s'embarqua d'abord pour la Chine; les ordres de ses supérieurs lui prescrivaient de se rendre ensuite au pays d'Annam.

Son esprit d'apostolat ne fut pas ébranlé par une circonstance fâcheuse qui signala son arrivée dans le port de Canton. Il n'était pas alors sinologue expert, comme il le devint plus tard; on lui avait remis à son départ de l'Europe une lettre écrite en chinois qui devait, disait-on, lui ouvrir les portes des chrétientés; elle ne lui ouvrit que les portes d'une prison. Cette charitable missive le dénonçait à certains mandarins, qui le firent enfermer. Sa captivité dura deux ans. Il acquit pendant cette pénible retraite un trésor inappréciable : lorsqu'il sortit de prison il savait s'exprimer correctement en chinois, et il avait acquis des notions sur certains idiomes peu connus.

Poivre persistait dans son projet d'évangéliser les peuples de l'extrême Orient. Un événement inattendu changea toute sa carrière. On était parvenu à l'année 1745; il revenait en Europe pour entrer dans les ordres; le bâtiment sur lequel il occupait une place si modeste fut attaqué par les Anglais. Par sa position il pouvait décliner l'honneur d'assister au combat; il s'exposa courageusement au fort du péril, et il eut une partie du bras gauche emportée par un boulet. Avant qu'il eût reçu ce baptême du sang on aurait pu douter de son courage; ce courage fut proclamé hautement devant l'équipage par le capitaine lui-même, qui en avait douté. Le navire était tombé au pouvoir des Anglais; la situation du jeune missionnaire devint bientôt épouvantable. Enfermé dans la cale, où il était resté sans secours durant vingt-quatre heures, on fut contraint de le livrer au chirurgien du navire ennemi. La gangrène, qui s'attaquait déjà à sa plaie, exigeait une amputation nouvelle; elle fut faite avec habileté. Durant l'opération malheureusement le feu avait pris au bâtiment, tout le monde se rassemblait sur le point le plus menaçant de l'incendie; une affreuse hémorragie faillit emporter le malheureux blessé; la perte de son sang l'avait fait tomber dans un évanouissement profond; lorsqu'il revint à lui, sa destinée était changée.

Poivre ne pouvait plus embrasser la vie ecclésiastique, mais il pouvait toujours obéir à son goût pour les voyages et se rendre utile à l'humanité. L'esprit de persévérance, qui s'allia toujours chez lui à une courageuse sérénité, lui donna bientôt la force nécessaire pour suivre en partie ses anciens projets. Conduit par les Anglais à Batavia, il fut rendu à la liberté. Il mit à profit son séjour dans cette île commerçante; non-seulement il y étudia les principes de l'agriculture coloniale, qui faisait déjà la richesse des Hollandais, mais il sut se rendre familière la géographie de ces régions lointaines et il en posséda les secrets à un degré peu commun.

Les Hollandais, à cette époque, tiraient des bénéfices énormes de ce qu'on appelait alors la culture des épiceries fines; ils en avaient enlevé le monopole aux Portugais, depuis que le brave Furtado de Mendoça s'était laissé vaincre par eux devant Malacca, après avoir accompli des prodiges de valeur.

Dans le temps où l'on ne craignait pas d'offrir des épices à ses juges, au siècle où toutes les bonnes maisons possédaient deux volumes fort recherchés, *la Cuisine des odeurs*, puis *les Dons de Comus*, on se faisait encore une idée assez exacte de ce que la noix muscade, le macis, le clou de girofle et la cannelle pouvaient produire de richesses aux nations opulentes qui en avaient le monopole et qui en défendaient sous les peines les plus sévères l'acclimatation. L'hygiène mieux entendue qui s'est introduite avec les années dans nos préparations culinaires, la mode elle-même qui fait prédominer certaines préparations plus simples dans les cosmétiques et les parfums, ont diminué cette espèce de revenu : la vanille américaine a détrôné le girofle et le macis de l'extrême Orient, même dans les pays que Poivre administra.

Simple curieux, incertain du sort qui lui était réservé, puisque son bras mutilé ne lui permettait plus de remplir l'office du prêtre et du missionnaire, il devint tout à coup botaniste réfléchi plutôt qu'ardent, et agronome commerçant plutôt qu'agriculteur pratique. Sa jeune mémoire était prodigieuse; en quelques mois, et sans sortir des grandes forêts javanaises objet de son admiration, il apprit admirablement le malais, cette langue si peu connue alors, et qui

(1) Cicéron.

(2) Il nous apprend lui-même que ses études classiques étaient complétement terminées à l'âge de seize ans. — Voy. les *Papiers relatifs à Poivre* (collection de Malesherbes), à la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle.

sert cependant aux transactions que l'Europe peut ouvrir avec tant de millions d'hommes.

De Batavia, il s'embarqua pour aller hiverner à Merguy, dans le royaume de Siam, où les Forbin et les Chaumont avaient fondé notre influence dès le règne précédent. De là il passa à Pondichéry, cette capitale de nos établissements dans l'Inde, où Dupleix et Labourdonnais donnaient le spectacle désolant de leurs discordes et de leurs talents. Homme de paix et de concorde, le jeune voyageur ne put concilier les intérêts de ces deux hommes de guerre. Leur rivalité l'instruisit ; il était mûr pour l'administration lorsqu'il suivit Labourdonnais à l'île de France, et cependant il n'avait pas encore trente ans.

Après avoir observé d'un œil pénétrant les procédés agricoles d'une île qu'il devait plus tard enrichir, parce qu'il la sut gouverner, il partit pour l'Europe, l'esprit moins irrésolu, dans sa pensée sa destinée était irrévocablement marquée : il allait faire le bien temporel des hommes qu'auparavant il voulait prêcher. Il était en paix avec lui-même. Il n'était pas au bout de ses revers : à peine avait-il pénétré dans la Manche, après une pénible navigation, qu'un bâtiment anglais s'emparait de son navire et le conduisait à Guernesey. Heureusement pour lui, le traité de paix qui calma l'Europe, vers le milieu du dix-huitième siècle, venait d'être signé. Poivre, rendu à la liberté, vint se fixer à Paris.

Parmi les acquisitions intellectuelles qu'il avait su faire, dans ses innombrables pérégrinations, notre voyageur comptait le cochinchinois qu'il avait appris comme il avait appris le malais, plus de cent cinquante ans avant que parussent les estimables travaux des Abel Desmichels et des abbé Favre. Il fut nommé résident auprès du souverain de la Cochinchine, en 1749. Grâce à la facilité qu'il a su acquérir de parler l'annamite, il gagne l'amitié du roi et nous en fait un allié solide. Est-ce trop exagérer l'influence de cet esprit pratique dès le début de sa carrière que de dire qu'en cet extrême Orient, où toute chose s'immobilise, Pierre établit au dix-huitième siècle les relations sympathiques dont nous recueillons aujourd'hui d'heureux résultats? Nous ne le pensons pas. Le temps de son séjour en Cochinchine, qui se prolongea jusqu'en 1755, fut pour cet homme infatigable un temps de prodigieux labeur : il travaillait sans relâche à réaliser les grands projets de sa première jeunesse ; sa réputation

Pierre Poivre. — Dessin de Garnier, d'après un portrait de la Manufacture de Sèvres.

s'accroissait comme à son insu. Non-seulement il expédia de ces régions, dont les cultures sont peut-être les plus luxuriantes du globe, les végétaux les plus précieux, mais il en tira le riz sec, dont l'acclimatation sur d'autres points du globe est à elle seule un immense bienfait. Le riz sec a été transporté par ses soins à Maurice, où il est regardé comme un don d'un prix inestimable; il s'est perpétué à l'île de France et de là a déversé ses moissons jusque dans l'Europe méridionale. Cette céréale n'a pas besoin, en effet, de baigner dans les eaux stagnantes d'où s'exhalent ces émanations paludéennes qui mettent en péril la vie des hommes ; on la voit prospérer jusque sur le revers des montagnes, à l'aide de simples arrosements.

Le plus ancien des biographes de Poivre, Dupont de Nemours, a avancé, sans preuves, que l'acclimatation de cette plante nourricière n'avait pu réussir à Maurice par suite d'une négligence coupable qu'il attribue aux anciens colons. Dans ses manuscrits, que nous avons consultés, Poivre lui-même s'élève contre cette allégation. Il affirme même que le riz des montagnes était devenu, au temps de son administration, la base de la nourriture d'une portion considérable de la population insulaire. Il ignorait alors quelles luttes tardives s'élèveraient sur son degré d'utilité. Elles se sont prolongées, ces luttes, jusqu'à notre époque; toutefois le Dictionnaire de d'Orbigny lui-même ne conteste pas la valeur de l'importation du riz de Cochinchine, mais il en applique surtout les bienfaits à une portion de l'Italie. *La fin à une prochaine livraison.*

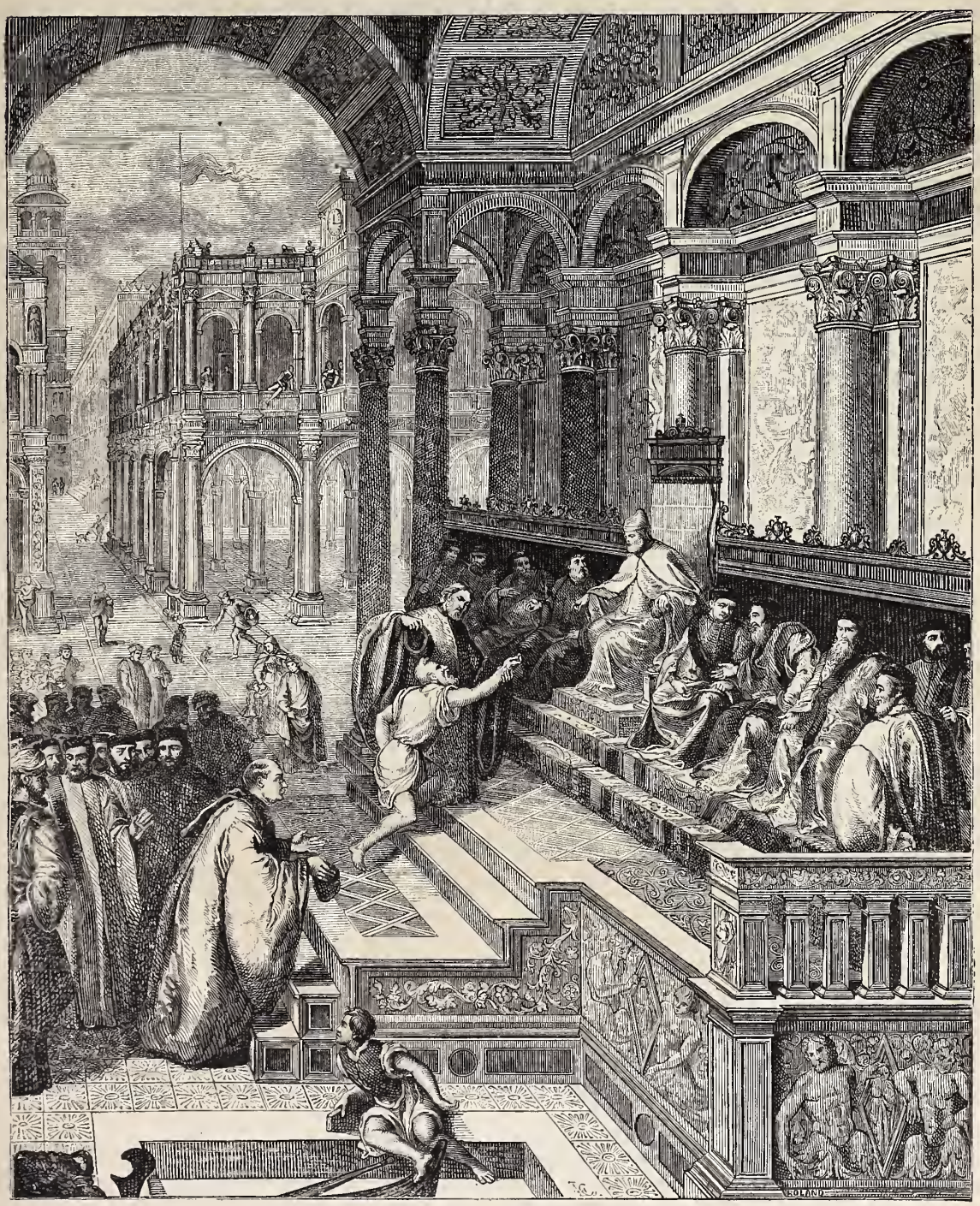
ERRATUM.

Page 96, colonne 2, ligne dernière (note). — *Au lieu de* 1865, *lisez* 1685.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant. J. BEST.

L'ANNEAU DE SAINT MARC.

TRADITION VÉNITIENNE.



L'Anneau de saint Marc, tableau de Pâris Bordone, à l'Académie des beaux-arts de Venise. — Dessin de Chevignard.

I. — L'ARTISTE.

La brillante école vénitienne, illustrée au quinzième siècle par Gentile Bellini (de 1421 à 1507) et son frère Giovanni (de 1426 à 1516), par les Giorgio Barbarelli (le Giorgione, de 1477 à 1511) et Tiziano Vecellio (le Titien, de 1477 à 1576), compte parmi ses plus illustres représentants au seizième siècle trois maîtres immortels : Jacopo Robusti (le Tintoret, de 1512 à 1594), Paolo Caliari (Paul Véronèse, de 1528 à 1588), et Pâris Bordone, que, suivant l'ordre chronologique, il convient de placer avant les deux autres, puisqu'il les précéda dans la vie et dans la mort.

Né en 1500, Pâris Bordone mourut en 1570.

Son nom, presque ignoré en France, conserve après trois siècles, en Allemagne et en Italie, toute la vivacité de l'éclat dont il resplendissait au temps où les princes amis des arts et les plus grands souverains de l'Europe se disputaient l'honneur d'attirer à leur cour cet artiste éminent et d'occuper ses pinceaux. Telle fut la puissance de son talent qu'on a pu dire de lui que s'il n'a éclipsé aucun de ceux qui, à l'époque où il vivait, ont conquis une célé-

brité que l'admiration de la postérité a sanctionnée, il ne fut non plus éclipsé par aucun d'eux.

L'histoire de Pâris Bordone n'offre pas à la curiosité des lecteurs le spectacle de ces péripéties douloureuses qui ont tant de fois, à ses débuts surtout, assombri la vie des grands artistes; pour lui, point de combats à livrer par l'impérieuse nécessité afin de subvenir aux premiers besoins de l'existence, point d'opposition dans la famille contre la vocation irrésistible. Enfant aimé, talent précoce, admiré dès sa jeunesse, riche dans l'âge mur, vénéré dans la vieillesse, Pâris Bordone fut un homme heureux. Cependant il eut, assure-t-on, mais passagèrement, un ennemi. La médisance prétend, — souhaitons que ce soit la calomnie, — que le Titien, son maître, jaloux des succès d'un trop brillant élève, le força d'abord, par excès d'injustice, à se séparer de lui; puis, afin de faire obstacle à sa marche ascendante vers la renommée, le grand homme, obéissant à l'inspiration de la basse envie, enleva au jeune artiste et se fit adjuger à lui-même la commande d'un tableau, dont l'exécution venait d'être confiée à Bordone par les Frères Mineurs pour leur église de San Nicollo.

A cette accusation portée par Vasari et répétée d'après lui, on est heureux de pouvoir opposer les lignes suivantes, écrites par un autre biographe du Titien : « Supérieur à l'envie, il ne chercha jamais à desservir ses compétiteurs, et encouragea de tout son pouvoir ceux dans lesquels il reconnaissait le feu sacré. »

Le célèbre tableau *l'Anneau de saint Marc*, comparé aux autres ouvrages, même le plus justement admirés parmi ceux qui sont dus à Pâris Bordone, les domine de toute la distance qui existe entre la création du génie et le produit du talent supérieur. Pour étudier ce chef-d'œuvre, c'est à Venise qu'il faut aller, maintenant. Paris l'a possédé; la fortune des armes en avait fait l'une des richesses de notre Louvre; mais, en 1815, l'invasion victorieuse nous le reprit. Il retourna dans sa patrie en même temps que ces chevaux de bronze attribués à Lysippe, illustres voyageurs qui fournirent trois étapes en dix-huit siècles : de Rome à Constantinople, de Constantinople à Venise, et de Venise à Paris.

II. — LA LÉGENDE.

Le chevalier Carlo Ridolfi, dans son livre *les Merveilles de l'art*, imprimé à Venise en 1648, rapporte la tradition suivante, qui a fourni à Pâris Bordone le sujet du tableau qu'il peignit pour la *scuola di San-Marco*.

Au temps du doge Bartolomeo Gradenigo, le 25 février 1342, les eaux se gonflèrent tout à coup, et tout à coup aussi le ciel s'emplit de ténèbres et de bruit du tonnerre. La tempête se déchaîna sans qu'on eût vu d'abord poindre à l'horizon la tache noire qui annonce le prochain orage.

Un vieux pêcheur, qui n'avait pour tout bien que sa misérable barque, se disposait à user de tout ce qui lui restait de forces pour la tirer à terre sur le rivage de la place Saint-Marc, quand il vit trois hommes venir à lui.

Ceux-ci ayant abordé le vieillard, ils le prièrent de laisser sa barque à flot et de les conduire, malgré la pleine obscurité et l'horrible état de la mer, jusqu'à Saint-Nicolas du Lido, où les appelait sur l'heure une importante affaire.

Le vieux pêcheur s'y refusa, assurant qu'avant d'avoir pu seulement donner deux coups de rames, ses passagers, lui-même et sa barque seraient engloutis sous les flots furieux.

Comme il parlait encore, les trois hommes étaient déjà assis dans la barque, où le vieillard vint les rejoindre, espérant qu'à force de supplications il les déciderait non-seulement à en sortir, mais aussi à lui venir en aide pour la mettre à l'abri.

Le premier à qui il s'adressa répondit par ce 23e verset du VIIIe chapitre de l'Évangile selon saint Matthieu :

— « Jésus étant ensuite monté dans la barque, ses disciples le suivirent.

— » Et voilà, continua le second, qu'une grande tempête se leva sur la mer; de sorte que la barque était couverte par les vagues; lui-même cependant dormait.

— » C'est pourquoi, poursuivit le troisième, ses disciples s'approchèrent de lui et l'éveillèrent en disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.

— » Jésus leur dit, acheva celui qui avait d'abord pris la parole : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi? Alors, se levant, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. »

Saisi d'une religieuse terreur, le vieillard prit docilement ses rames, et voilà que sous leurs coups mesurés les ondes impétueuses cèdent miraculeusement et que la barque trace librement son sillage sur la mer aplanie.

Au moment où elle allait atteindre l'entrée du port, les trois hommes montrèrent au pêcheur un petit navire rempli de démons qui, tour à tour sortant des flots ou se précipitant, causaient l'affreuse tempête. Deux des trois passagers firent un geste de commandement : le petit navire ainsi que les démons furent aussitôt engloutis, et partout la mer redevint calme.

On aborda. Alors un de ceux qui avaient commandé aux flots et aux démons prit le chemin de l'église de Saint-Nicolas, qui était voisine; l'autre s'en alla devers celle de Saint-Georges; quant au troisième passager, le vieux pêcheur eut ordre de le reconduire à l'endroit où il l'avait pris. Bien que fort intimidé par les choses qu'il avait vues, il n'oublia pas de tendre la main pour recevoir la récompense qui lui était due. Au lieu d'une pièce de monnaie, le passager tira un anneau de son doigt.

— Tu as deviné sans doute, lui dit-il, que ceux que j'ai accompagnés et qui viennent de nous quitter ne sont pas des voyageurs ordinaires : l'un est Mgr saint Nicolas lui-même, le patron des navigateurs; l'autre, Mgr saint Georges, le protecteur de ceux qui combattent le bon combat. Quant à moi, tu sauras qui je suis en venant demain me rapporter cet anneau au palais des Doges.

Le lendemain, le vieux pêcheur, amené dans la salle d'honneur où les membres de la Seigneurie se tenaient assemblés, fut près de s'évanouir sur les marches du trône quand, à la voix de son passager de la veille, il connut que c'était au doge lui-même qu'il venait rapporter l'anneau de saint Marc.

LA CHASSE AU BASILIC.

NOUVELLE.

Quand Jules Gérard ou Bombonnel parlent de leurs exploits contre les lions et les panthères, le moindre détail nous intéresse et nous émeut. Nous aimons à suivre ces hardis aventuriers, depuis le moment où ils aperçoivent la trace de la bête, jusqu'à celui où ils reviennent, portant la peau de leur victime comme trophée de leur victoire. Je ferai comme les grands chasseurs : je raconterai ma chasse au basilic, depuis le moment où j'aperçus la première trace du monstre, jusqu'à celui où je me trouvai possesseur légitime d'une dépouille qui ressemblait, à s'y méprendre, à une vieille peau de lézard.

I

Ce fut au collége de Luzillé, par une belle matinée de juin, que me fut révélée, d'une façon inattendue, l'existence du basilic.

Jusque-là, je n'avais pas même entendu prononcer

son nom. Les fenêtres de la classe étaient ouvertes; les mouches, par noirs essaims, entraient et sortaient avec un bourdonnement monotone. Le professeur de sixième nous expliquait la première fable d'Ésope. Comme il était replet, et que la chaleur était grande, il s'assoupissait de temps en temps, et, pour se réveiller, frottait de son mouchoir à carreaux son crâne chauve et poli. Quand il fut arrivé à la formule qui termine invariablement toutes les fables d'Ésope : *Cette fable montre que...*, ses yeux se fermèrent un instant, et les élèves les plus voisins de la chaire entendirent comme un ronflement. La chose n'alla pas plus loin. Réveillé par nos rires, que nous étouffions cependant de notre mieux, le brave homme se redressa avec dignité sur son fauteuil, et, promenant autour de lui des regards sévères, il eut l'air de dire : Je voudrais bien savoir qui d'entre vous serait assez hardi pour dire que j'ai dormi. J'ai réfléchi depuis là-dessus, et je me demande pour quel motif tous ceux qui s'endorment au sermon ou ailleurs soutiennent toujours qu'ils n'ont pas fermé l'œil un instant. Je regardais le professeur avec plus de curiosité que de politesse : ce fut ce qui me perdit.

— Aurez-vous bientôt fini, me dit-il assez rudement, de fixer sur moi des regards de *basilic?*

Il y eut sur tous les bancs une explosion de rires, et les élèves se redisaient l'un à l'autre le mot de *basilic*.

II

Basilic! Si le professeur m'eût dit cela seulement six mois plus tôt, à l'époque où j'arrivais tout sauvage encore du hameau paternel, je n'aurais pas manqué de lui répondre insolemment : Basilic, vous-même! ou bien : Vous en êtes un autre! Mais la crainte du maître, qui est le commencement de la sagesse, avait eu le temps déjà de germer et de jeter des racines dans mon cœur. Au moment, donc, où j'ouvrais la bouche pour répondre, je revis, dans ma mémoire les longues heures que j'avais déjà passées au piquet, pendant que les autres jouaient aux barres ou arrosaient leurs petits jardins. Je songeai à l'effroyable quantité de lignes que j'avais griffonnées, la rage dans le cœur, le jeudi et le dimanche, pendant que les élèves de ma division allaient s'ébattre dans les foins nouvellement coupés, ou pêcher des écrevisses dans les ruisseaux. Je me mordis donc prudemment la langue; mais je donnai au moins à ma dignité offensée la satisfaction qu'un collégien, digne de ce nom, ne se refuse jamais dans une occasion pareille.

III

Tout collégien réprimandé par son professeur, ou puni injustement (les collégiens trouvent toujours les punitions injustes), se doit à lui-même, et à l'honneur du corps auquel il appartient, d'appuyer violemment son oreille droite sur la paume de sa main droite, d'asséner un bon coup de coude sur la table, et de ne plus présenter au professeur qu'une chevelure généralement hérissée, une main fiévreuse et crispée, et une oreille rouge de colère. Cette pantomime signifie clairement : Ah! si j'étais le plus fort, ah! si je ne craignais pas de me faire mettre à la porte! Laissez-moi en repos; qu'y a-t-il désormais de commun entre vous et moi?

Les élèves têtus peuvent rester ainsi une heure sans bouger de place; les nerveux finissent par trembler et changer de coude; les vindicatifs remuent la tête de haut en bas en soufflant de colère; les sournois risquent un œil de côté pour voir ce que va dire le professeur; les timides pleurent, les prétentieux ricanent; les bons garçons (c'est heureusement la majorité) reprennent tout doucement la position normale, et suivent l'explication, le nez sur leur livre, avec une attention inaccoutumée. J'avoue avec confusion qu'il faut me ranger dans la catégorie des têtus, car je ne bougeai pas de ma position provocante le reste de la classe.

Le professeur, homme d'esprit, ne me dit rien, et ne m'infligea pas d'autre punition que celle que je m'infligeais à moi-même si sottement. Mon coude, rudement collé à la table me faisait mal; mon avant-bras tremblait; la paume de ma main, violemment appliquée contre mon oreille et ma joue, me semblait une vraie plaque de fer brûlant; j'entendais battre mes artères à grands coups sourds et prolongés; j'avais la fièvre. J'aurais bien voulu changer de position, mais je n'osais plus, par la seule raison que j'étais resté opiniâtrément dans celle-là, et que je ne savais plus quelle figure faire. Plus tard, quand je fus à même d'expliquer l'*Heautontimoroumenos* de Térence, je souris en songeant que moi aussi j'avais été ce jour-là le *bourreau de moi-même*, et je regrettai ma sottise. Fort heureusement, la fin de la classe arriva.

IV

Nous devions, c'était le règlement, toujours quitter la classe en bon ordre. Ce jour-là, les élèves des premiers rangs, au risque de se faire punir, forcèrent le pas pour atteindre la division de cinquième. Les élèves de cinquième, comprenant qu'il y avait du nouveau, ralentirent le pas pour nous laisser arriver. Notre avant-garde une fois confondue avec l'arrière-garde de la cinquième, je n'eus pas besoin de prêter une oreille bien attentive pour entendre, au milieu des éclats de rire, le mot *basilic* voltiger à travers les longs corridors. Ce mot malencontreux fit tout de suite fortune.

Au jeu de barres, l'élève qui me poursuivait ne manquait pas de crier : Arrêtez le *basilic!* Et c'étaient des huées sans fin. En étude, le mot basilic me sifflait tout doucement à l'oreille, comme une couleuvre invisible. Au réfectoire, un élève de ma table, ayant déclaré à demi-voix qu'il avait une faim de *basilic*, eut un succès de fou rire, et passa désormais pour un garçon d'esprit. Plus je me mettais en colère, plus la plaisanterie semblait savoureuse et spirituelle. Je finis par prendre le bon parti de faire comme si je n'entendais rien. Le feu se ralentit alors; une dernière balle me siffla aux oreilles, quand nous fûmes au dortoir. Le maître surveillant commençait à ronfler très-fort, comme les jours où il avait passé la soirée au café du *Globe;* moi-même je m'endormais, quand tout à coup, dans le morne silence du dortoir, se détachèrent nettement les syllabes scandées à demi-voix du mot *ba-si-lic!* C'était peut-être un effet de mon imagination, car je ne suis pas bien sûr que le mot ait été prononcé réellement.

V

Je grillais de savoir le sens exact de ce mot basilic; mais je me serais bien gardé de le demander à qui que ce fût : on comprend facilement pourquoi. Il ne me restait plus qu'à consulter mon Dictionnaire français! rien de plus simple et de plus facile, dites-vous. Erreur. Rien de plus compliqué et de plus difficile, et vous allez voir pourquoi. Je ne pouvais le faire à l'étude du matin, sans attirer l'attention du maître répétiteur et de mes camarades. C'est une étude consacrée entièrement et absolument à apprendre les leçons. Je n'avais donc aucun prétexte légal ni même plausible de sortir ce gros livre de ma case et de le consulter. Il me semblait que mes voisins devineraient tout de suite quelles étaient mes intentions, et trouveraient dans cette action, en elle-même si simple, un nouveau sujet de plaisanteries. Comme toutes ces idées se pressaient

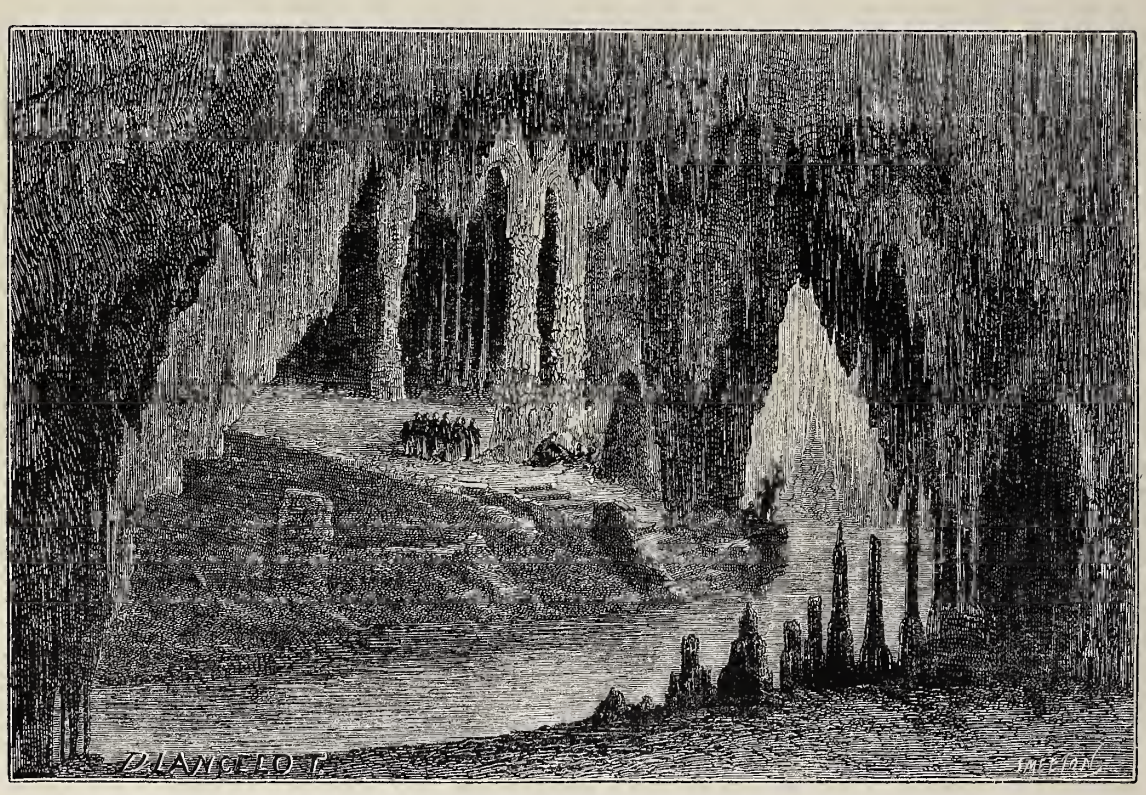
dans ma tête, j'étudiai mal mes leçons, et mon professeur me les fit copier en retenue. Jamais deux heures ne m'ont paru aussi longues que les deux heures de cette classe. Rien ne m'intéressait, ni mes barbarismes ni mes solécismes, ni ceux de mes confrères en mauvaise latinité. Ésope ne put m'apitoyer sur le malheur de cette tortue à tête folle qui se brisa sur les rochers pour avoir voulu apprendre à voler. Le *Selectæ* eut beau citer à profusion les exemples de grandeur d'âme des Grecs et des Romains. Je l'avoue à ma honte, le *Selectæ* me parut fade et nauséabond. J'étais comme le personnage de la légende dont les yeux sont « assis » sur un livre, mais dont l'âme est « en la cuisine. » Mon corps était en classe, mon âme impatiente était en étude et rôdait autour du Dictionnaire, qui devait m'indiquer au juste la gravité de l'insulte que j'avais reçue la veille.

La suite à la prochaine livraison.

UNE VISITE A LA GROTTE DE HAN-SUR-LESSE.

Fin. — Voy. p. 204.

La grotte de Han, très-visitée depuis une dizaine d'années, est fort anciennement connue. On y a trouvé, à plusieurs reprises, des monnaies romaines, des outils de forgeron, des squelettes humains et de divers animaux.

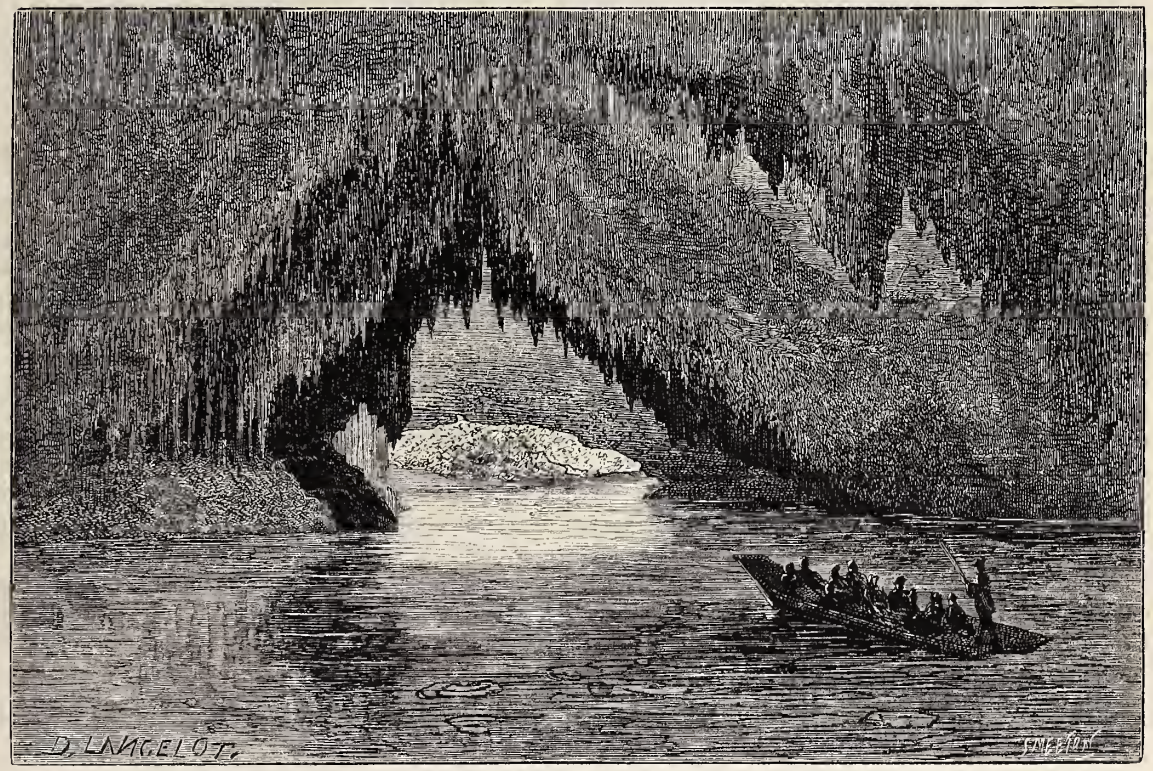


Grotte de Han. — La Salle du Dôme. — Dessin de Lancelot.

Une de ses grandes salles, dite la salle des Renards, paraît avoir été le rendez-vous d'une immense peuplade de ces animaux dont on retrouva les ossements recouverts d'une couche de carbonate de chaux, environnés de nombreux débris de leurs plantureux repas. On y entrait jadis par le trou de Han, qui maintenant sert à la sortie. Le parcours, beaucoup moins étendu qu'aujourd'hui, se faisait par eau. L'entrée actuelle n'avait servi qu'à des tentatives d'explorations restreintes. En 1814, les quatre fils du meunier voisin entrèrent deux par deux dans chacun des passages connus et s'avancèrent hardiment en semant de la paille hachée derrière eux. Ils se rencontrèrent après un long voyage plein d'hésitations sur chacune des rives de la rivière. Depuis ce premier voyage, de nombreuses découvertes furent faites, et, en 1828, un assez violent tremblement de terre opéra d'énormes déblaiements qui mirent au jour des curiosités nouvelles. On y arrive par un tertre de 15 mètres au-dessus de l'ancien lit de la Lesse, à 500 mètres du trou de Bellevaux. L'entrée est basse, ouverte en triangle, discrète et mystérieuse, comme celle d'un hypogée de l'antique Égypte. — La description méthodique de ces vastes cavernes demanderait un volume. Une relation pas à pas de cet étrange voyage dans des régions en quelque sorte hors de la nature, où les fatigues sont réelles, et où les plaisirs tiennent plus du rêve que de la réalité, manquerait d'exactitude dans le vrai sens du mot. Pour visiter ces lieux avec profit et plaisir, il faut compléter par la mémoire les images entrevues, ébauchées par le hasard, qui, quoi qu'on dise, ne fait jamais qu'ébaucher; il faut surtout, sous peine de tomber vite dans le désenchantement, tenir ses facultés élevées au-dessus de toute préoccupation, de toute défaillance physique. On met de trois à quatre heures pour parcourir les cinq kilomètres praticables dans ces labyrinthes. L'atmosphère y est le plus souvent lourde, humide, parfois très-froide. On y éprouve des sensations étranges et jusqu'alors inconnues. La lampe que porte le guide marchant devant vous n'éclaire que son chemin; votre unique soin, et c'est sa recommandation expresse, doit être de mettre vos pas sur ses pas. Aussi, que de maladresses et d'effarements risibles! On avance cependant, tantôt rampant dans des corridors étroits et tortueux, gravissant de gigantesques paliers, dévalant des pentes insensées, oscillant sur des blocs déchaussés, heurtant des bossages difformes; tantôt, captif

entre des rocs suintants, enfoncé dans un sol spongieux, englué dans une glaise collante comme de la poix. Les curiosités, rares d'abord, s'offrent bientôt fréquentes. Les plus belles ne sont pas celles que les guides indiquent comme des merveilles et qu'ils appellent de noms emphatiques : le *Trône de Pluton*, le *Boudoir de Proserpine*, le *Trophée*, qui n'est qu'un monstrueux champignon; la *Mosquée de Cordoue*, le *Tombeau de Maximilien*, l'*Alhambra*.

Mille images diverses se pressent incohérentes, étonnant par leur rapprochement. A une muraille droite et lisse s'accroche un vaste nid de branches et de feuillages enlacés; des stipes bossués en surgissent et vont s'épanouir au-dessus, en têtes de fougères, de pandanus et de palmiers. Une galerie de colonnettes fuselées, portant des arcatures aiguës, à pendentifs déchiquetés, conduit sous une haute coupole de marbre noir, d'où retombent en souples ondulations des draperies blanches. Sous leurs plis diaphanes se carre, majestueusement bulbeux et richement festonné, un agaric de 6 mètres de haut. Un bloc gigantesque, carré, fixé au sol par un piédestal en retraite, semble porté par de tous frêles piliers à bases et à chapiteaux de dentelle. On rencontre des configurations souvent répétées, des puits à margelle délicatement découpés en lames concentriques, des cascades de marbre à cent chutes où une goutte liquide pend à chaque goutte durcie.



Grotte de Han. — La Sortie. — Dessin de Lancelot.

Une stalactite représente une oie plumée, pendue par le bec; rebondie et luisante, elle a des empâtements de maître; une stalagmite figure à s'y tromper un jeune goret paré pour la broche. Les chandelles auxquelles ne manque que la fumée ne sont pas rares; les jeux de quilles y sont nombreux, les champs de potirons et de concombres aussi, et les larges fromages gras aux bords fondants.

La bizarrerie des échos réserve bien des surprises. Une exclamation involontaire nous échappe, elle est déjà oubliée, l'écho l'a recueillie et la fait bientôt éclater sur nos têtes, mais grossie, rauque, formidable, déchirée, étranglée par les aspérités qu'elle traverse. Nous dominons une tranchée profonde, la Lesse y coule; c'est encore au-dessus de nos têtes que l'écho fait bruire son courant. Le guide *marque le pas* vivement, et soudain, de loin, de près, d'en haut, d'en bas, un fourmillement de pas immense nous enveloppe, comme si des bataillons innombrables nous chargeaient en courant; il jette à pleine voix une modulation forte et sans art; elle revient toute lointaine, épurée, prolongée en résonnance sonore et douce comme celle d'une flûte de cristal.

Au milieu de ces illusions, on arrive au plus large espace accessible des souterrains. C'est une enceinte pentagonale irrégulière, aux angles arrondis, contournée par la Lesse sur quatre de ses faces. Au centre se creuse l'immense *salle du Dôme*; tout autour, de hautes coupoles, des nefs profondes, de larges salles, des colonnades, des rampes, des balcons, des portiques, se pénètrent et se superposent dans un entassement d'une hardiesse inouïe. Dans ce prodigieux carrefour s'amoncellent les témoins des révolutions souterraines. Le travail de la nature et du temps stupéfie et force à l'admiration.

Cet ensemble magique sort de l'ombre comme une apparition de fantômes. Les piliers et les voûtes, d'abord vaguement indiqués à la lueur des torches, s'accusent, se fixent et se couvrent de leur brillante décoration d'albâtre. L'édifice entier se reflète un instant dans l'eau immobile qui baigne les soubassements; puis oscille, s'estompe et s'efface au bruit d'une fusillade terrible, répercussion formidable de légers crépitements des fêtus de paille enflammés qui l'éclairaient.

De la salle du Dôme, on passe dans la salle de l'Embarquement, rudement secouée par le tremblement de 1828.

Parmi les monolithes qui l'obstruent, l'un mesure 17 mètres de long, 10 de haut et 5 d'épaisseur. La Lesse est large de 10 à 12 mètres, limpide et calme; son cours est très-lent. C'est un charme de plus, dans le pays des rêves, qu'une translation sans mouvement individuel; on doute si les visions viennent à vous ou si vous allez à elles. On en rencontre encore au retour. La voûte qui recouvre le canal ressemble à celles qu'on désigne, en architecture, sous le nom d'anse de panier; elle paraît formée de deux immenses blocs longitudinaux, sans sutures transversales apparentes; de leur ligne de jonction, profondément creusée à certains endroits, se détachent comme d'immenses jets de flammes renversées. A la naissance de la voûte, des concrétions figurant des pans de draperie tapissent les encoignures des massifs contre-forts rocheux, des colonnes et des cascades s'étagent en descendant et trempent leurs bases dans l'eau.

D'innombrables chauves-souris, accrochées aux aspérités de la voûte en épaisses guirlandes, avertissent qu'on touche bientôt aux limites de l'obscurité perpétuelle. Les guides éteignent les lampes. On vogue sans bruit, dans un noir opaque affreux, sans transparence. La barque n'y a pas de sillage, la rivière de miroitement, et la goutte d'eau qui tombe de la voûte se perd sans marquer son cercle ineffaçable, toujours recommencé.

Cependant on sait qu'on va vers le jour, et l'impatience de le revoir est pleine d'anxiété. Peu à peu l'ombre se glace d'une teinte bleuâtre; à peine perceptible d'abord, elle devient plus vive; des plans se creusent insensiblement dans sa masse encore nuageuse; un portail magnifique s'y dessine vaguement; il s'élargit, se transforme, s'élève, se précise et profile nettement ses hardies voussures dentelées, lisérées de nacre, dans la gamme profonde et caressante de la couleur céleste. Enfin une vibration lumineuse éclate *stridente* aux yeux comme l'est aux oreilles un chœur de cymbales. Au centre de l'ouverture, la lueur du soleil arrive en un premier éclair qui rejette violemment au néant de l'ombre la féérique architecture.

UNE CÉRÉMONIE RELIGIEUSE EN ESPAGNE.

A Madrid, le jeudi et le vendredi saints, les cérémonies qui excitent le plus l'attention sont celles auxquelles prennent part, dans leurs chapelles particulières, les quatre ordres militaires de Santiago, Alcantara, Calatrava et Montera. Les billets d'entrée sont très-recherchés.

J'ai été assez heureux pour en obtenir un par l'ordre de Santiago, et vraiment je n'ai pas regretté les trois heures et demie que j'ai dû passer debout dans une étroite chapelle, d'une architecture plus que médiocre, bien que surmontée d'une assez élégante coupole. Cette chapelle dépend du couvent des *Comendadoras de Santiago;* car, dans cet ordre, les dames professes ont le grade de commandeur, tandis que les membres laïques ne sont que de simples *caballeros*.

Au début de l'office ont défilé processionnellement trente-cinq chevaliers, revêtus de leur grand manteau de laine blanche, ouvert par derrière, rattaché par une grosse cordelière de soie, orné sur la poitrine de la croix rouge de l'ordre, et laissant flotter une traîne longue de plusieurs mètres. Tous ces chevaliers, qui ne constituaient guère que le tiers de l'ordre, paraissaient très-recueillis. A la messe, au lavement de mains, deux chevaliers se détachent et vont verser l'eau sur les mains du prêtre, de même qu'à l'élévation quatre autres s'approchent de l'autel un cierge à la main.

A la procession finale, tous les chevaliers précèdent le dais, sous lequel le prêtre officiant porte l'hostie, et derrière, l'un d'eux tient fièrement l'épée nue. Pendant tout l'office, un excellent orchestre et un chœur de voix choisies, et au milieu desquelles se faisait remarquer celle d'un jeune homme, veloutée comme une voix de femme, ont contribué à rompre la monotonie de cette longue cérémonie. Dans le fond de la chapelle, à travers la grille dont le rideau sombre avait été levé, j'ai pu plonger les regards dans le chœur des religieuses, presque toutes âgées et d'un grand embonpoint, vêtues aussi d'un long manteau blanc orné, sur l'épaule gauche, de la croix rouge, et la tête couverte d'un grand voile blanc, rappelant un peu, par sa disposition, le turban des femmes de l'Orient. Au-dessus du chœur, par une singulière intention dont je n'ai pu deviner le motif et le sens, on avait rassemblé tous les serins du couvent, qui n'ont cessé de mêler leurs gammes légères et leurs gaies roulades aux accents du plain-chant. (1)

TRAVAIL ET BONHEUR.

Autre chose est d'ébaucher un tableau, autre chose de le finir; autre chose de faire le plan d'une maison, autre chose de la construire; autre chose de dire : « Je ferai ceci ou cela », et tout autre chose d'accomplir son projet.

Il est facile de projeter, difficile d'exécuter. Nous pouvons faire force rêves, assis au coin du feu, ou couchés sur le flanc vert de la colline; mais pour que ces rêves deviennent des réalités, il nous faut travailler vigoureusement, et penser avec effort, penser jusqu'à ce que notre cerveau soit fatigué.

La vie de tous les hommes célèbres redit la même histoire; mais la plupart des jeunes gens se révoltent là contre avec un impatient dédain.

Ils veulent semer et moissonner en même temps. Il leur semble terrible de ne pouvoir récolter avant l'automne, d'avoir à travailler avec sueur avant de manger : voyant les hauteurs que les autres ont gravies, ils se refusent à croire l'ascension si difficile. Les succès conquis par le travail et le génie semblent, aux yeux inexpérimentés, choses simples et banales.

Avec quelle facilité la machine, le *tender*, les wagons et le train tout entier, ne glissent-ils pas le long des rails? Est-il rien de plus simple, de plus naturel, de plus prosaïque? Et cependant, ô mes amis, que de pensées humaines se sont concentrées là! quelle somme de travail humain n'a-t-il pas fallu pour obtenir ce que vous voyez!

Il en est ainsi de tout dans la vie; que le résultat soit grand ou petit, il semble hors de proportion avec le travail dépensé pour l'acquérir.

Le temps, la pensée, l'industrie, il nous faut donner tout cela avant que, las et usés, nous puissions atteindre le but. Il y faut prodiguer sa peine, ne reculer devant aucune fatigue, ne murmurer contre aucun des obstacles qui nous barrent la route.

Et cependant qu'est-ce que les richesses et le rang, s'il nous manque le bonheur?

Tel homme qui a travaillé à se faire une fortune et une position, oublie que, même en ce monde, la richesse et les honneurs ne sont pas tout. Qu'importent les mets les plus savoureux, les vins les plus choisis, à celui qui n'a pas d'appétit? Que sont les terres et les maisons, les champs et les arbres, si les yeux qui les contemplent sont obscurcis par les larmes et chargés de soucis?

(1) Correspondance du *Temps*.

Si le Seigneur ne bâtit la maison, celui qui l'élève travaille en vain. Si le Seigneur ne garde la cité, la sentinelle ne la défendra pas. En vain vous vous lèverez de bonne heure, en vain vous vous coucherez tard, en vain vous mangerez le pain de la vigilance.

Peu de jeunes gens croient ces paroles vraies. Mais combien oseraient les nier à la sombre lueur du crépuscule que riches ou pauvres doivent un jour traverser.

F.-G. Trafford.

SOUVENIRS DE DAMIRON [1].

Mon père me tournait vers les pensées sérieuses. Tandis que ma grand'mère m'occupait surtout du côté religieux des choses, mon père s'attachait plutôt à m'en montrer le côté humain. Il avait servi, et s'était même engagé fort jeune, à seize ans à peine, afin d'échapper à la vulgarité de la vie des champs. Il avait rapporté de l'armée ce qui l'y avait poussé, le désir de se distinguer, mais avec un profond regret de n'avoir pas eu assez d'instruction pour s'ouvrir plus largement la carrière. L'instruction était son ambition, et, comme on n'y avait pas assez songé pour lui, il y songeait beaucoup pour moi, et il voulait à tout prix me procurer ce qu'il sentait lui avoir tant manqué.

Comme je l'écoutais sur ce sujet avec une grande attention, et que je le comprenais, il m'en parlait volontiers, et c'était du ton et en des termes qui font l'éloquence du cœur du père et produisent la docile persuasion de l'enfant. Je croyais à ce qu'il me disait et j'étais prêt à lui obéir. J'étais ainsi studieux, même avant d'étudier.

Je dois à mon père un autre sentiment, qu'il ne me prêchait pas, mais que m'enseignaient assez son caractère, ses façons d'agir, et, en quelque sorte, son air et son attitude : c'est celui d'une certaine réserve, d'une certaine retenue, d'un certain respect de soi-même et de regard sur soi-même, dont plus tard il a dû passer quelque chose dans mes habitudes de penser et de faire.

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171.

LES BECS.

III

Le bec est-il donc un attribut exclusif de l'oiseau? Le croire serait une erreur. Nous verrons plus loin que le bec, un bec véritable, est quelquefois l'attribut des *mollusques*, plus rarement l'arme des *poissons*, et, dans un seul exemple connu, la singularité d'un *mammifère*.

On ne comprend pas l'oiseau sans bec, et l'on ne s'étonne pas trop de voir cet organe prendre chez lui les proportions et les formes les plus anormales, tant le bec est inhérent à la figure générale de l'animal, et s'harmonise toujours avec l'ensemble de ses autres organes. Le long bec en pioche de la cigogne ne nous surprend point au bout de son grand cou, et si nous nous trouvons en face du serpentaire, qui, au premier coup d'œil, paraît également un échassier, son bec d'aigle nous choque; il faut qu'un second regard jeté sur ses pattes nous fasse reconaître que ce ne sont point là des organes d'échassier, mais un allongement excessif des serres d'un oiseau de proie. Nous pourrions multiplier ces exemples, mais il vaut mieux examiner les intéressantes modifications du bec chez certains animaux.

[1] Voy. t. XXIX, 1861, p. 379.

Que le lecteur ne s'en étonne pas trop : il y a tant d'oiseaux dont les mœurs, sinon le plumage et la forme extérieure, sont encore inconnus! Combien y a-t-il d'espèces dont on ne connaît qu'un seul exemplaire rapporté par quelque voyageur, acheté aux naturels du pays lointain, qui seuls ont pu le voir en vie! D'énormes lacunes existent donc dans la science. De jeunes observateurs sauront-ils les combler, suivront-ils l'exemple d'Audubon, qui resta vingt ans dans la solitude, en tête à tête avec les oiseaux des bois et des champs? Non-seulement nous ne connaissons pas les mœurs des oiseaux étrangers, mais nous ne connaissons que très-imparfaitement, quelquefois pas du tout, celles des oiseaux qui habitent notre propre pays.

Les oiseaux constituent, comme tout le monde le sait, la deuxième classe des animaux *vertébrés*. On les a divisés en *ordres*, au nombre de huit.

1° *Accipitres*, ou oiseaux de proie, de nuit et de jour;

2° *Grimpeurs*, ayant les doigts réunis par paires;

3° *Passereaux*, immense division renfermant les cinq septièmes des oiseaux connus;

4° *Colombes*, division peu nombreuse, mais bien tranchée;

5° *Gallinacés*, presque tous destinés à devenir compagnons de l'homme;

6° *Échassiers*, ou gralles, habitants des rivages, et, comme dit la Fontaine, « du royaume du vent. »

7° *Palmipèdes*, ou ansères, nageurs des grandes eaux;

8° *Anormaux*, les bizarres, les déclassés, les disparus d'hier ou de demain!...

1° Le bec, chez les *accipitres* (fig. 9 et 10), est un outil de premier ordre, une arme terrible : c'est lui qui sert à dépecer les proies vives ou mortes; aussi sa forme se modifie-t-elle immédiatement, suivant les habitudes de l'a-

Fig. 9. — Bec d'aigle.

nimal auquel il appartient. Chez l'*aigle* (fig. 9), il est court, fort, crochu de loin : on voit qu'il déchire la proie vive, à chair résistante; chez le vautour (fig. 10), il s'allonge en mandibules, il forme un crochet brusquement

Fig. 10. — Bec de vautour.

courbé, qui permet à l'animal d'aller chercher au fond des cadavres les lambeaux à demi pourris qui n'offrent pas de résistance; ce n'est plus une arme, c'est une pince. Au surplus, la forme du bec, dans cet ordre, varie peu; elle suit les mœurs, s'allonge ou se raccourcit; le bec se montre un peu plus gros, un peu plus petit, et c'est tout.

2° *Grimpeurs*. Ici, nous sommes obligés de scinder immédiatement notre ordre : nous ne pouvons laisser les

perroquets et les *pics* ensemble, quoique tous deux soient grimpeurs et se nourrissent de ce qui est dans les bois; ils sont grimpeurs de deux manières différentes, et par suite ils sont armés de becs très-dissemblables. Celui des perroquets, cependant, comme celui des pics, garde sa forme spéciale : le premier est un crochet et un casse-noix, le second est un bec, une tarière pour frapper et démolir.

Fig. 11. — Bec du coracopse; type de perroquet.

Le nombre des becs étranges ne sera donc pas grand chez les perroquets surtout : le bec grandira, s'amoindrira, se redressera plus ou moins, mais il demeurera si bien typique que, même dans les espèces où il s'atrophie le plus, il suffit pour les faire reconnaître au premier coup d'œil : *coracopse* (fig. 11), *microglosse* (fig. 13); *énicognathe* (fig. 12), etc.

Fig. 12. — Bec de l'énicognathe; mandibule supérieure exagérée.

Quant aux *pics*, leur bec est toujours et partout le même (fig. 8) : nous avons appris ses fonctions en parlant de la langue extraordinaire qu'il contient.

Nous venons de voir des oiseaux vivant des fruits des arbres, d'autres se nourrissant des insectes qui habitent les troncs et les branches; en voici d'autres qui mangent les insectes hantant le tour des bois, des bosquets, tour-

Fig. 13. — Bec du microglosse.

mentant les animaux ou paissant dans leurs excréments; parmi eux, l'*ani* au bec étrange (fig. 14), bombé en dessus; oiseau à l'instinct social et aux mœurs familières et douces. Après les anis, viennent les *toucans*, mangeurs de baies et de fruits, toujours grimpeurs, vivant des arbres et dans les arbres. Ceux-ci possèdent un bec prodigieux (fig. 15), dont nous ne saurions expliquer l'usage. Sa texture est si mince, qu'on peut aisément la faire céder sous le doigt. Ce bec n'est donc pas propre à briser les graines, ni même les fruits tendres : l'oiseau est obligé de les avaler tout entiers. Il ne peut ni se défendre, ni attaquer; pourquoi donc ce luxe de crans, de crochets dont les deux immenses mandibules sont pourvues? Est-ce donc un simple épouvantail?

Fig. 14. — Bec bossu de l'ani.

Nous trouvons encore, près des toucans, d'autres espèces vivant également des arbres : ce sont les *barbus*, et l'un d'eux, le *barbican* (fig. 16), possède aussi un bec formidable. Pourquoi faire? Nul animal n'est plus doux,

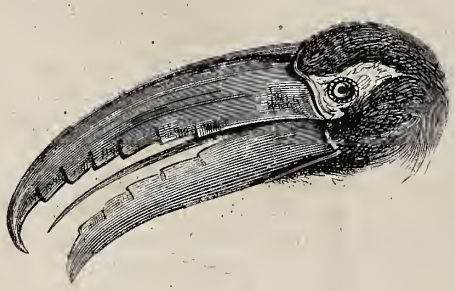


Fig. 15. — Bec du toucan.

plus inoffensif que lui. A quoi lui sert ce pinceau de poils rudes qui se dressent, comme la moustache d'un vieux grognard, à la base de son bec terriblement dentelé, sillonné, caréné? Nous ne savons, mais une transition re-

Fig. 16. — Bec du barbican.

marquable peut s'établir ici : peu à peu ce bec s'affine, ses contours de grotesques deviennent menaçants, les crans persistent aux mandibules, et le *couroucou* (fig. 17) présente une arme très-respectable. Qu'en fait-il? Rien qui

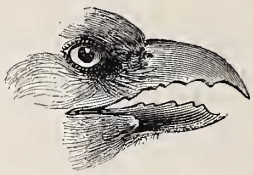


Fig. 17. — Bec du couroucou.

en explique les dimensions. Il happe les insectes et, paraît-il, quelques petites graines; il vit solitaire sur les basses branches des arbres, sous les grands bois. C'est de lui que les Guaranis disent qu'il pleure le matin pour faire venir le soleil, et le soir parce qu'il s'en va.

La suite à une autre livraison.

UN CASQUE TURC

PRIS A LA BATAILLE DE LÉPANTE.

Armeria real de Madrid. — Casque turc pris à la bataille de Lépante. — Dessin de Sellier.

Voici bien un casque turc ; le texte de la belle collection de l'*Armeria real*, publiée à Madrid, nous l'affirme, et nous acceptons la qualification qui lui est attribuée. Le faux turban métallique dont il est environné prouve qu'il a dû servir à quelque chef de l'islam ; mais les ornements multiples dont il est couvert attestent, selon nous, qu'il n'est point sorti des ateliers orientaux ; nous supposons même qu'ils pourraient être l'œuvre d'un armurier français, par exemple d'un de ces habiles ouvriers que l'amiral des flottes ottomanes Khaïr-ed-Din accueillit avec tant de magnificence au port de Marseille : c'était longtemps avant d'aller mourir dans son palais somptueux de Bixatar, alors qu'il vivait en si bonne intelligence avec François Ier que le roi de France en perdit une partie de sa bonne renommée de « roi très-chrétien. »

En effet, ce soi-disant musulman avait épousé une noble chrétienne, la fille de Diego Gaytan, et il avait poussé son oubli des habitudes mahométanes sunnytes jusqu'à laisser frapper en or son effigie sur des médailles, dont on peut voir un exemplaire à Paris, au cabinet de la Bibliothèque nationale (1). Fils d'un simple potier de Mételin, et plus tard souverain de l'Algérie, il aimait les arts ; il vivait entouré de tout le luxe intelligent des Siciliens et des Espagnols que journellement il combattait. Les habiles ciseleurs de notre pays durent trouver en lui un appréciateur intelligent.

On chercherait en vain dans le grand recueil de M. Jubinal le casque que nous reproduisons ; mais on y trouve (nº 2389 de la collection) celui d'Ali-Pacha, l'amiral malheureux de la journée de Lépante, dont la tête sanglante fut clouée sur les gabiers d'un des navires qu'il commandait.

Rien n'égale la pureté de forme et la suprême élégance du *capacete* d'Ali-Pacha, œuvre incontestable, celle-là, de l'art oriental. Peut-être notre casque à turban fut-il également à l'usage de l'infortuné pacha ; quoi qu'il soit, il se

(1) Voy. les Tables.

trouvait dans le butin, parmi les objets qui passaient pour avoir appartenu à Ali. Combien, dans cette terrible bataille, où plus de trente-cinq mille soldats musulmans succombèrent, où plus de dix mille restèrent prisonniers des chrétiens, combient dut-il périr d'armures brillantes et d'objets précieux de toute espèce dus à l'industrie orientale, et qu'on retrouvera peut-être un jour enfouis dans les sables de la mer de Céphalonie, grâce aux appareils à plonger si admirablement perfectionnés par la science moderne! La bataille de Lépante eut lieu, comme on sait, le 7 octobre 1571, et les chefs les plus renommés de la grande armée musulmane y prirent part. Les amiraux que commandait Ali-Pacha, et que sut vaincre don Juan d'Autriche, étaient Ucchali, Hassan, Siroco, Méhémet, et un nombre infini d'autres pachas.

LA CHASSE AU BASILIC.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 210.

VI

Enfin dix heures sonnent. Cinq minutes de récréation, et nous voilà à l'étude. On tire à grand fracas les livres des cases. Je tiens mon Dictionnaire, mais je n'ose pas l'ouvrir. Je suis sûr que si je cherche tout de suite à la lettre B, mes deux voisins, qui sont des espiègles, vont deviner ce que je cherche et ameuter toute l'étude. Avec toute la ruse et la patience d'un chasseur, je m'embarque d'abord dans la lettre M. Je suis du doigt les longues colonnes avec un soin affecté; puis d'un mouvement prompt et hardi, je remonte jusqu'à la lettre C, si près du B; un petit frisson me saisit, le même, dit-on, qui saisit les hommes les plus vaillants à l'approche du danger. Je surveille de l'œil mes deux voisins, sans en avoir l'air.

Celui de gauche mange une tablette de chocolat, et ne paraît occupé que du soin d'éviter les regards du surveillant; mais c'est peut-être une feinte habile. Celui de droite, avec un tronçon de plume de fer, râcle de la poussière de craie dans l'encrier : cela me semble louche. Je redescends par prudence à la lettre K. Personne ne bouge. Enhardi par un premier succès, je saute à pieds joints dans la lettre B, et, par un bonheur inouï, le premier mot qui frappe les yeux et se détache, pour ainsi dire, de la page, c'est le mot BASILIC.

VII

Une chose m'a toujours surpris : c'est que les dictionnaires, sous un volume si considérable, contiennent si peu de renseignements et de substance. Le mien disait sèchement : « BASILIC, animal fabuleux. » Pas un mot de plus. Ce n'était pas assez pour m'éclairer, mais c'était bien assez pour me mettre en colère. Aussi je refermai le livre, qui, après tout, n'en pouvait mais, avec une violence telle que notre surveillant, M. Formion, bondit sur sa chaise et me regarda fixement à travers ses lunettes bombées. Mon voisin de gauche faillit s'étrangler en avalant de travers ce qui lui restait de sa tablette de chocolat. L'autre laissa tomber d'effroi sa plume et son morceau de craie dans l'encrier; il me donna un coup de pied, je le lui rendis, et la voix enrouée de M. Formion déclara que nous irions tous les deux passer une heure à la retenue.

Cette petite affaire ainsi arrangée à la satisfaction de tout le monde, je revins à mes réflexions. Ainsi donc, en m'appelant *Basilic*, l'intention de mon professeur avait été de me traiter d'*animal*, et *fabuleux* encore! ce qui aggravait singulièrement l'injure. Je lui en voulus longtemps de l'affront qu'il m'avait fait et de l'occasion qu'il avait donnée à mes camarades de me taquiner et de me mettre hors de moi. Je ne lui en veux plus maintenant, non pas seulement parce que j'ai appris à pratiquer le pardon des injures, mais encore parce que je sais que c'était un brave homme, incapable de faire volontairement de la peine à personne. Cependant, devenu homme à mon tour, j'ai eu occasion de le revoir et de causer avec lui, et je lui ai dit tout le mal que m'avait fait son apostrophe irréfléchie.

— Je m'en suis bien aperçu, me répondit-il, et en y réfléchissant, j'ai vu que j'avais eu tort : aussi je me suis corrigé de ce défaut, je me suis gardé depuis de toute parole et de toute appellation que la malice des écoliers pût tourner en un sobriquet. Je sais d'ailleurs avec quel soin il faut éviter de faire naître dans l'âme d'un enfant des sentiments aussi mauvais que ceux de la colère et de la rancune.

VIII

Ce devait être environ une année plus tard, car nous avions quitté le professeur replet et les Fables d'Ésope pour un professeur extraordinairement maigre, qui faisait tous ses efforts pour nous initier aux finesses des Dialogues de Lucien. Cette fois-ci, c'est à vêpres que je retrouvai subitement la piste à demi effacée du basilic. Les pensionnaires du collége de Luzillé suivaient les offices religieux dans une tribune de bois placée au-dessus de la porte d'entrée de l'église. Nous étions donc là, une après-midi, occupés à entendre chanter vêpres. J'étais, je l'avoue, plus distrait qu'il ne convient de l'être en pareil lieu. J'avais d'abord suivi l'office avec attention, puis j'avais remarqué l'éclat inaccoutumé des verres de lunettes de M. Formion, et je ne savais à quoi attribuer ce phénomène; puis je m'étais mis à compter les fidèles, très-clair-semés, à travers les bancs de bois. Une bande de soleil, qui entrait librement par la porte ouverte, semblait se mouvoir, à cause du tourbillonnement des atomes de poussière. Au-dessous d'une fenêtre à vitraux de couleur, M. le notaire de Luzillé, frappé par la lumière éclatante, présentait aux regards de l'assistance un crâne mi-parti de rouge et de bleu, et un habit du plus beau vert d'émeraude. Je ne pus m'empêcher de le comparer, en moi-même, à un énorme perroquet. Cette idée me parut si fine et si plaisante, que je sentis le besoin de la communiquer à mon voisin. Je le poussai du coude.

Déjà je me penchais vers lui, déjà j'abritais ma bouche derrière mon livre de messe, lorsque son attention fut sollicitée de l'autre côté. Son autre voisin lui présentait tout ouvert un livre de messe, avec la page cornée et un énorme trait de crayon qui soulignait un passage.

Il tendit la main, lut le passage, se mit à rire, et me donna le livre. Je lus les mots soulignés : *Tu marcheras sur le basilic et l'aspic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon!* Le rouge me monta au visage, et dans mon trouble je tendis le livre à mon autre voisin. A mesure que le livre passait, il y avait comme une traînée de rires contenus, et tout le monde me regardait en penchant la tête de côté. M. Formion se leva, et, voyant que seul j'étais rouge au milieu des autres qui riaient, il crut que j'avais fait quelque sottise, et il me semble bien, en cherchant dans mes souvenirs, que ce jour-là je n'allai pas en promenade.

IX

Je parcourus, dans les années suivantes, ce que l'on est convenu d'appeler le cercle des études classiques; à cause de l'ennui réel et profond que j'y ai souvent trouvé, il m'est souvent venu à l'idée de le comparer à l'un des

cercles de l'Enfer de Dante. J'ai réfléchi souvent là-dessus, et, considérant que les auteurs à expliquer sont admirablement choisis, je me suis demandé pourquoi l'explication m'en a paru souvent si fastidieuse, et pourquoi, en général, elle porte si peu de fruits. Comme je ne suis point du métier, je ne veux pas me mêler de trancher la question; mais j'indique un mal auquel il est impossible que quelque sage ministre ne porte pas remède. Donc, pendant plusieurs années, j'eus peu ou point de nouvelles de l'animal fantastique appelé basilic. Quelque version latine ou grecque, dont j'ignorais même l'origine, faisait allusion à cet être bizarre, sans me donner d'ailleurs d'autres détails sur lui que ceux que je connaissais déjà.

Comme nous étions en train de tourner lentement dans le cercle classique, une heureuse chance nous envoya un professeur de seconde tout jeune, très-instruit, et rempli de zèle. Il nous dit que nous ne savions rien : c'était trop vrai; qu'il fallait lire : nous ne demandions pas mieux. Il prit la peine de nous commencer un programme de lectures, auxquelles il avait soin de nous préparer, sachant bien qu'on n'aborde pas les grands auteurs sans un guide sûr, qui aide les esprits inhabiles à en découvrir et à en saisir les beautés. Tout allait pour le mieux, lorsqu'au bout de trois mois on nous l'enleva. Je me console de l'avoir perdu, en pensant que d'autres ont profité du bien qu'il aurait pu nous faire; mais je ne puis m'empêcher de croire que s'il nous en était resté, il aurait exercé la plus salutaire influence sur l'avenir de la plupart d'entre nous.

Lui parti, les lectures sérieuses cessèrent. Quelques-uns d'entre nous continuèrent à lire, mais sans méthode et sans suite, par conséquent sans profit. Les livres autorisés par le principal étaient ou trop enfantins pour nous servir à autre chose qu'à tuer le temps, ou trop sérieux pour être lus sans conseils. *La suite à la prochaine livraison.*

LA SURFACE DU SOLEIL [1].

CHROMOSPHÈRE [2].

Elle se présente sous quatre aspects bien tranchés.

(*a*) Le premier aspect est celui d'une couche nettement terminée, comme serait la surface libre d'un liquide. Son éclat tranche parfaitement à l'extérieur avec l'espace sombre environnant; on remarque seulement une faible diminution d'intensité près du bord extérieur (fig. 1).

(*b*) Ordinairement, la chromosphère est garnie de petits filaments semblables à des poils brillants, dirigés dans un même sens, plus ou moins inclinés (fig. 3). Cette structure s'observe surtout entre les latitudes moyennes et les pôles. L'entraînement des filets n'est pas toujours dirigé dans le sens des courants supérieurs, qui transportent les protubérances, mais cela arrive très-souvent.

(*c*) Quelquefois, surtout dans les régions des facules, la

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

surface est diffuse (*sfumata*), de manière qu'il est difficile de dire où elle s'arrête (fig. 2).

(*d*) Enfin, le plus ordinairement, la chromosphère est terminée irrégulièrement et garnie de petits appendices coniques irréguliers, ou de petites flammes dirigées en tous sens. Ce sont des protubérances rudimentaires, plus fréquentes dans les points du périmètre solaire où se présentent les granulations ou marbrures de la surface; de sorte qu'il paraît exister une dépendance entre cet état de la chromosphère et les granulations (fig. 4).

Fig. 4

On pourrait distinguer ces quatre aspects de la chromosphère par les noms de *plate*, *velue*, *diffuse* (sfumata) et *flamboyante*.

PROTUBÉRANCES.

J'arrive maintenant aux protubérances; elles sont de trois espèces principales : en forme d'*amas*, de *jets* et de *panaches*.

Amas. — Les amas sont de deux sortes : les uns sont des élévations en forme de monticules très-brillants (fig. 5), dans l'intérieur desquels on ne voit aucune distribution nette de la masse; sur leur contour, ils sont généralement diffus (*sfumati*) ou garnis de poils. Ces amas paraissent être de simples surélévations de la chromosphère, n'excédant guère 15 à 20 secondes; leurs formes sont variables, mais généralement arrondies.

Une deuxième sorte d'amas est formée d'agglomérations plus diffuses, légères, ressemblant aux *cumulus* de notre ciel (fig. 6). On les rencontre dans les environs des taches, mais en général cette forme est plutôt rare et paraît dériver d'une nébulosité diffuse qui cache l'organisation intérieure du jet.

Je désignerai ces deux premières sortes d'amas par les noms d'*amas brillants*, et d'*amas cumuliformes*.

Une troisième sorte d'amas est composée de masses nuageuses, très-légères et diffuses, situées au sommet des grandes protubérances, là où la dissolution des panaches produit des lueurs faibles et de légers voiles *cirriformes* (fig. 13, 14 et 18), au sommet des masses.

Jets. — Sous la dénomination de *jets*, je comprends ces flammes vives et brillantes qu'on trouve surtout dans le voisinage des taches et dans la couronne brillante de facules qui les environne.

La figure 7 montre quelques formes de ces jets. Quelques-uns sont triangulaires, comme des pointes d'épée courtes et roides, mais très-vives, et en même temps d'une variabilité extrême; ils prennent rarement un grand

[1] Extrait d'une lettre du P. Secchi au secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (*Comptes rendus*, 2 octobre 1871).

[2] On a donné ce nom à la couche continue d'hydrogène dont la photosphère (atmosphère lumineuse du soleil) est recouverte. Elle paraît contenir, outre ce gaz, des vapeurs métalliques, celles du fer, du barium, du magnésium, mais seulement dans les régions les plus basses.

développement en hauteur, et durent peu de temps. La figure 8 présente une forme de jets que l'on rencontre très-rarement sur une grande échelle : je les appellerai *cônes*. Les cônes très-courts sont très-fréquents ; ils s'allongent souvent en prenant une forme curviligne très-gracieuse ; la figure 9 donne un exemple de cette transition rapide en filets curvilignes nombreux, dans un intervalle de vingt minutes de temps. Cette transformation ne s'effectue pas par degrés ; mais, en général, l'une des formes venant à disparaître, l'autre s'y trouve substituée après un intervalle de tranquillité très-court. L'aspect de ces dernières formes de jets est celui de *flammes* transportées par le vent, et je les désignerai sous ce nom ; elles sont très-communes près des taches, et très-vives.

L'intensité lumineuse dans les jets est toujours très-grande, et le fond même est plus lumineux que le reste

Fig. 5.

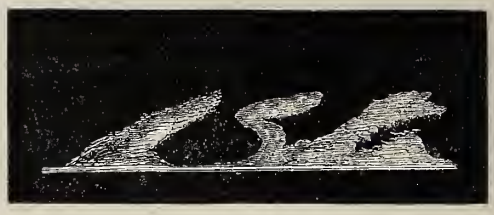


Fig. 6.

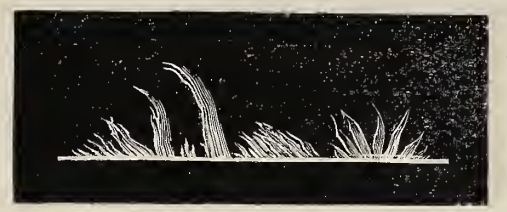


Fig. 7.

Fig. 8.

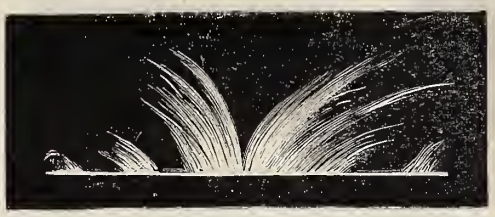


Fig. 9.

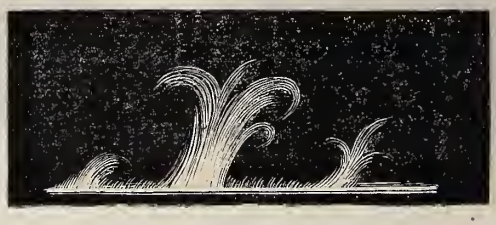


Fig. 10.

Fig. 11.

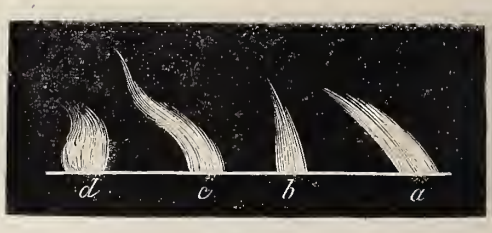


Fig. 12.

Fig. 13.

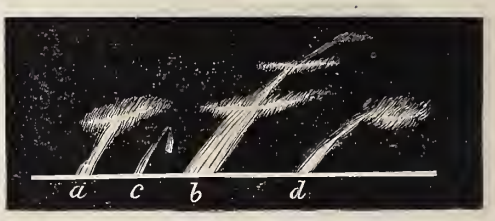


Fig. 14.

du contour solaire. Ils offrent parfois des formes vraiment magnifiques, comme les plus beaux bouquets de feux d'artifice qu'on puisse imaginer ; les branches, retombant en forme de paraboles plus ou moins inclinées, offrent une beauté pour ainsi dire artistique. Certains jets représentent la tête de magnifiques palmiers, avec leurs gracieuses courbures de rameaux. La figure 10 représente un jet composé, où les branches, sorties ensemble de la base, se séparent à une certaine hauteur, dans différentes directions. Plus ordinairement la tige, très-vive et très-brillante, paraît à une certaine hauteur se diviser en rameaux (fig. 11). On voit la chevelure supérieure tantôt entraînée par le vent dans la direction du jet, et tantôt repoussée en sens contraire de la direction de la tige. Ces formes sont toujours compactes, filamentaires à la base, et terminées franchement au sommet en filets sans nuages. Leur lumière est si vive, qu'on les voit à travers les nuages légers, lorsque la chromosphère disparaît ; leur spectre indique, outre l'hydrogène, la présence de plusieurs autres substances. Je les appellerai *gerbes*. On trouve souvent

dans ces gerbes une variation de réfrangibilité des raies, qui se traduit par un doublement de la raie normale, ou par une diffusion d'un côté ou de l'autre : cet effet serait dû à la grande vitesse de transport de la masse lancée. Souvent les gerbes, arrivées à une certaine hauteur, s'arrêtent et se transforment en masses brillantes très-vives, qui, après quelque temps, restent isolées comme des nuages. Un caractère propre des gerbes, comme des flammes, est la courte durée ; il est rare qu'elles durent une heure ; c'est souvent l'affaire de quelques minutes.

Panaches. — La troisième espèce de protubérances, que j'appelle *panaches*, présente quelques caractères communs avec les jets, mais elle en diffère considérablement : 1° par une moindre intensité lumineuse ; 2° par une plus grande persistance en durée ; 3° par la terminaison à la partie supérieure, qui souvent se résout en nuages pommelés,

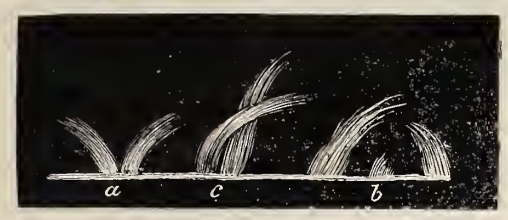


Fig. 15.

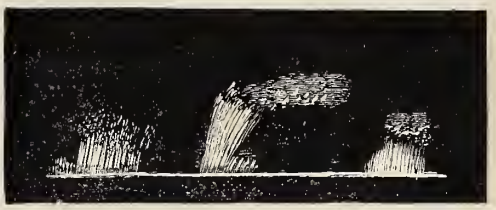


Fig. 16

Fig. 17. — 11 octobre 1870

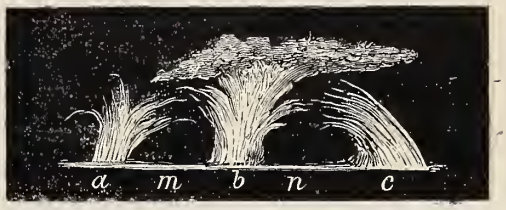


Fig. 18. — 9 juillet 1871

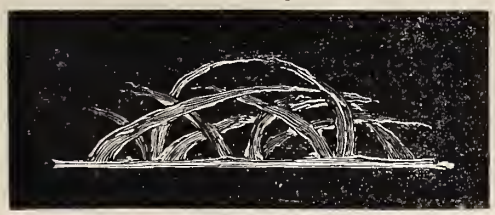


Fig. 19.

Fig. 20.

Fig. 21.

Fig. 22.

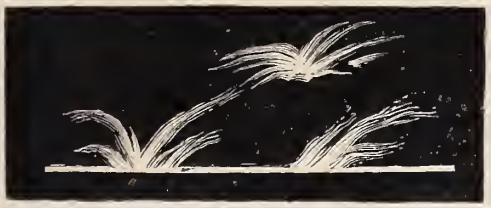


Fig. 23.

Fig. 24.

comme nos nuages terrestres déchiquetés ; 4° par la diffusion et la hauteur énormément plus grande qu'on y rencontre ; 5° par les assemblages très-volumineux qu'elles forment ; 6° enfin par la situation dans laquelle elles se présentent indifféremment sur toutes les parties du bord, tandis que les jets se rencontrent seulement près des taches ou dans leur région. Nous distinguerons leurs formes en *simples* et *composées*.

Les formes simples (fig. 12 et 13) consistent en des masses de filaments, larges à la base et rétrécies en pointe (*a*, *b*, *c*). On les rencontre soit droites (*b*), soit courbées par l'action évidente de courants qui les entraînent. Il n'est pas rare de voir dans ces panaches des inflexions doubles bien marquées (fig. 12 et 13, *c*, *d*, *e*), comme si le jet avait une forme spirale. Une forme assez belle et qui n'est pas rare est la forme *f* (fig. 13), qui tient à la chromosphère par une langue très-mince et s'élève sur ce pendicule en s'élargissant en forme de fleur. Parfois ces panaches offrent une grande étendue (*g*).

Ces formes peuvent atteindre toutes les hauteurs. Ordi-

nairement, à une certaine élévation, elles s'épanouissent en traînées et en nuages (fig. 14). Le panache *a* est terminé par une masse nuageuse diffuse, à une élévation comparativement petite. Le panache *b* se relève en corne coupée par trois étages de nuages. Le panache *d* présente un nuage qui est attaché seulement par une queue. Le panache *c* est un filet presque isolé, qui se replie en retombant normalement. Il peut se faire cependant quelquefois que ces nuages soient simplement projetés sur les panaches ; mais on les voit souvent se former à leur sommet.

Les panaches se présentent sous toutes les inclinaisons possibles, depuis ceux qui sont perpendiculaires jusqu'à ceux qui se traînent sur la surface solaire. On les trouve accouplés (fig. 15, *a*) ou convergents (*c*), ou assemblés, mais avec une inclinaison différente (*b*). Il est probable qu'une grande partie de ces formes sont dues à un effet de perspective, et que leurs bases sont très-éloignées dans la direction du rayon visuel.

Il est cependant remarquable que la forme des filets, à la base, est en général très-voisine de la verticale, et s'incline ensuite avec beaucoup de délicatesse pour s'élever souvent en haut. Leur structure ressemble à un assemblage de longs poils réunis, et plus particulièrement à des moustaches. Les filets sont généralement serrés, de sorte que, si l'air n'est pas favorable, on les prendrait pour des nuages continus. Aux pôles, on les trouve généralement plus clair-semés, presque perpendiculaires au bord (fig. 16) dans toute leur hauteur (évidemment faute de courant qui les entraîne), et confus au sommet en un nuage très-faible.

De l'assemblage de ces jets naissent les masses composées, pour lesquelles on ne peut donner de types constants, car elles sont sujettes à tous les caprices possibles.

Plusieurs de ces masses se présentent avec une organisation qui leur fait attribuer, au premier aspect, une structure réticulée (fig. 17) [1], laissant des trous obscurs et des ouvertures béantes. Cette continuité apparente se présente surtout dans des circonstances atmosphériques mauvaises ; mais, avec un grossissement convenable et un air favorable, en examinant bien leur structure, on trouve que cet aspect résulte seulement de l'entre-croisement des panaches. Prenons l'une des figures les moins compliquées, la figure 18 : nous voyons que les masses des filets divergent de trois centres *a, b, c,* qui se joignent en formant des arcades, et laissent des intervalles qui, vus sur le fond obscur de la raie C, paraissent des trous noirs *m, n*. Si les jets sont plus déliés, mais plus nombreux, on aura l'aspect d'arcades de la figure 19, où ils se croisent dans toutes les directions, laissant entre eux des interstices trapézoïdaux et triangulaires curvilignes. Mais comme les masses, en se croisant, se diffusent, les angles de ces figures se trouvent arrondis, et il en résulte des figures ovales dans des masses compactes, comme le montre la figure 20. La figure 17 est produite de la même manière, avec l'addition d'une nébulosité plus compacte.

Ces masses atteignent des hauteurs énormes, de 150 à 200 secondes ; parfois de 240 secondes, très-rarement plus. Leur sommet est cependant, en général, très-déchiqueté et semblable en tout aux amas de *cirro-cumuli* que nous voyons à l'extrémité des nuages orageux, et qui forment un ciel *pommelé*. Un fait très-intéressant, c'est qu'elles s'élèvent toujours sur la chromosphère par de petits jets isolés, et jamais dans une étendue parfaitement continue, bien que, à une certaine hauteur, elles se mêlent et se confondent en une masse qui paraît unique. Ainsi, en partant de la base, on peut suivre la trace des filets qui les produisent et qui, arrivés à une certaine élévation en se ramifiant et s'inclinant différemment, se mêlent de toutes les manières possibles. C'est cette structure qui a suggéré l'idée de formes arborescentes dans les protubérances. On n'en finirait jamais si l'on voulait donner les figures des masses compliquées qui s'étendent parfois de 30 à 40 degrés sur la surface solaire en latitude, et à plus de 60 degrés en longitude. Il est manifeste que cette forme embrouillée dépend de la différence de direction des figures élémentaires que nous projetons l'une sur l'autre, et que, faute de transparence, nous ne pouvons séparer.

[1] La plupart des figures n'ont pas de date, mais j'ai cru nécessaire d'indiquer celles des plus remarquables.

NUAGES.

Nous comprenons dans ce groupe toutes les masses suspendues qui nagent isolées au-dessus de la chromosphère. Elles sont, en général, très-intéressantes pour l'intelligence du mode de formation fondamentale des protubérances. Une classe de nuages est produite, comme nous venons de le dire, par la diffusion désorganisée des panaches en masses déchiquetées ; d'autres nuages paraissent être la continuation même des panaches, qui ont cessé d'être alimentés par la partie inférieure de la chromosphère, et se trouvent ainsi isolés et volants dans l'atmosphère supérieure (fig. 21).

Dans ces masses isolées se manifeste souvent un phénomène assez curieux, qui consiste en ce qu'une masse brillante apparaît épanchée en filets curvilignes, éparpillés dans toutes les directions possibles (fig. 22 et 23). Cette structure est assez singulière et n'est pas rare : nous y avons fait attention toutes les fois que nous l'avons rencontrée. Cette forme prouve que les panaches peuvent se former, au milieu de la masse atmosphérique, sans un orifice d'émission proprement dit d'où sorte la masse gazeuse. C'est là un point très-intéressant pour la théorie de la formation de ces protubérances. M. Tacchini, de Palerme, a fait aussi cette observation ; il a même observé des filets descendants qui ressemblaient à une pluie (fig. 16); nous les avons également vus.

Les masses filamentaires de panaches ne ressemblent en rien à nos nuages habituels de condensation de vapeurs, tels que les cumulus et les cirrus. La seule forme qui s'en rapproche est celle de certains cirrus légers, qui sont entraînés dans notre atmosphère par des courants violents : ces formes se produisent seulement lorsque le vent du nord, très-fort dans les hautes régions, trouvant les cirrus déjà formés, les déchire et les entraîne en filets plus ou moins entortillés : en Amérique, on les appelle *horse tails* (queue de cheval); elles ressemblent à nos panaches. Ces phénomènes sont donc le simple résultat du transport dû au milieu dans lequel les masses nagent ; ils ne peuvent servir à la démonstration de l'existence d'une force d'impulsion directe qui les lance à ces énormes élévations. Cela est évident dans les masses qui rebroussent chemin, arrivées à une certaine hauteur (fig. 11 et 12); la force qui les produit est différente de celle qui les transporte.

Les formes exposées jusqu'ici sont celles qu'on voit par la raie G du spectre : les autres raies présentent des formes moins nettes ; la raie jaune D_3 surtout donne des figures différentes, parce que la clarté du fond empêche de voir les détails des nébulosités plus faibles, dont sont souvent enveloppés les amas filamentaires.

Si l'on se rapporte aux anciennes observations des éclipses, on trouve que les protubérances, en général, sont représentées comme des masses sans organisation, comme des cumulus ou des amas de fumée. Dès 1860

cependant, leur structure filaire fut expressément indiquée dans les dessins que je fis au *Desierto de las Palmas*, et que je publiai alors. Les photographies cependant ne donnent qu'un résultat confus et aggloméré sans distinction. Il serait donc intéressant de faire des observations optiques, dans le moment de la totalité des éclipses, pour étudier avec précision les formes des protubérances et les comparer avec celles qu'on voit au spectroscope. Je voulus essayer de réaliser des observations de ce genre, le 22 décembre dernier, mais le mauvais temps ne me permit pas d'arriver à une comparaison satisfaisante. J'espère que le 24 décembre prochain donnera un meilleur résultat. Mais il peut bien se faire que la structure filaire disparaisse dans la vision optique ordinaire pendant l'éclipse, à cause de la grande vivacité de la couche nébuleuse brillante qui enveloppe ordinairement ces masses.

En distinguant entre les *jets* et les *panaches*, nous n'avons pas l'intention de préjuger la question de savoir si les panaches ne sont pas aussi des jets : cette question n'est pas encore assez approfondie. La distinction réelle nous paraît consister en ce que, dans les jets, une partie de la photosphère semble soulevée, tandis que, dans les panaches, la seule partie affectée est la chromosphère : nous n'avons jamais trouvé, dans leur spectre, que les raies de l'hydrogène avec la raie D_3. Mais il ne nous paraît pas qu'on puisse établir en principe que tous ces jets offrent un orifice d'émission, dans une couche liquide par où sort le gaz, et bien moins encore qu'on puisse prendre la hauteur des protubérances comme mesure de la pression qui lance le gaz; car nous voyons les panaches se produire même dans les masses suspendues dans l'atmosphère libre (fig. 21 à 24), loin de la chromosphère, là où on ne peut admettre une telle couche liquide.

La persistance des panaches est très-remarquable, comparée à celle des gerbes. Malgré leur grande mobilité, on peut les trouver deux ou trois jours à la même place : aux pôles, la persistance dure même davantage, tandis que les gerbes les plus belles ne durent que quelques minutes, rarement des heures. Cela nous confirme dans l'opinion que les gerbes sont dues à une véritable éruption, partant d'une plus grande profondeur et ayant une température plus élevée et une plus grande vitesse. La présence des jets et des gerbes est le meilleur signe de l'apparition imminente d'une tache.

Quant à la connexion entre les protubérances et les facules, on peut établir ce qui suit : *Les facules accompagnent invariablement les jets, quelle que soit leur forme, mais les panaches en sont bien souvent indépendants, surtout s'ils sont petits.* Cela se comprend en effet, car la lumière des jets est toujours supérieure à celle de l'atmosphère terrestre éclairée, de sorte qu'on les voit même à travers les nuages, tandis que celle des panaches est beaucoup plus faible, et une vapeur terrestre quelconque suffit pour les faire disparaître.

Une particularité digne de remarque, c'est la faiblesse de leur lumière près des pôles, et la direction perpendiculaire au bord des filets : indices, comme je l'ai déjà dit ailleurs, d'une activité moindre et d'une plus faible force de transport.

Les protubérances, quant à leur nombre et à leur grandeur, sont en rapport avec l'activité solaire qui se manifeste par les taches : dans ce moment nous arrivons à un minimum des taches, et les protubérances sont aussi peu nombreuses et peu étendues.

Les dimensions des protubérances sont très-variables. Les maxima que j'ai rencontrés dans cette période de temps n'excèdent pas 4 minutes à 4 minutes et demie ; on en peut conclure que le milieu dans lequel ces masses nagent doit avoir au moins 5 à 6 minutes ; c'est la hauteur que les observations des éclipses assignent à la partie la plus vive de la couronne. Les jets sont, en général, plus bas : au moins, leur partie la plus brillante ne s'élève pas au-dessus de 1 à 3 minutes.

BONTÉ.

Il y aura toujours, de par le monde, quelques Don Quichotte; il y aura toujours d'obscurs martyrs d'une bonté gauche, d'une probité maladroite, d'une trop transparente ingénuité; de belles âmes dupes de leurs illusions généreuses; des êtres excellents qui, pour prix de leurs douces et affectueuses vertus, n'attraperont que brutalités et horions. N'en connaissez-vous point? Moi, j'en connais et j'en vénère; ils sont fous, mais l'élite encore de l'espèce humaine. TOPFFER.

FABLES LITTÉRAIRES D'YRIARTE.

Voy. les Tables des t. XXXVIII et XXXIX, 1870-1871.

LES ŒUFS.

Par delà les îles Philippines, il y a une île qui s'appelle je ne sais comment, et je ne tiens même pas à le savoir; on dit qu'on n'avait jamais vu de poules dans cette île jusqu'à ce qu'un voyageur y installât par hasard un poulailler. La race se propagea si bien qu'en peu de temps le mets le plus vulgaire et à meilleur marché se composait d'œufs frais ; mais tout le monde les mangeait à la coque, le voyageur n'ayant pas enseigné à les accommoder d'autre manière.

Bientôt un habitant de l'endroit inventa les œufs pochés. Oh! de combien d'éloges fut payée à l'envi son imagination féconde! Un autre imagina les œufs durs... Heureuse découverte! un autre trouva les œufs farcis. C'était ça de bons œufs! Un autre l'omelette, et tout le monde s'écria : Quelle merveille!

Il ne s'était point passé une année quand un autre dit : Vous êtes tous des imbéciles; moi, je vous ferai manger les œufs à la sauce tomate. Et cette mode étrange d'accommoder les œufs, qui avait mis toute l'île en rumeur, fut en usage longtemps, jusqu'à ce qu'un illustre étranger conseilla de les manger à la *huguenote*.

Tous les cuisiniers suivirent ses préceptes; mais combien de raffinements trouvèrent les maîtres d'hôtel! Œufs mollets, œufs brouillés, œufs au lait, au caramel, œufs en sorbet, en compotes, œufs à la neige! Tout le monde inventa quelque chose et les derniers œufs étaient toujours les meilleurs. Mais un vieillard prudent leur dit un jour : « Vous vous enorgueillissez bien en vain de toutes ces inventions étrangères; grand merci à celui qui importa chez nous les poules! »

Bon nombre de nos auteurs nouveaux devraient bien aller accommoder les œufs par delà les îles Philippines.

LE BŒUF ET LA CIGALE.

Le Bœuf était à labourer et, tout près de lui, la Cigale, en chantant, lui disait : « Aie! aie! quel sillon tortu nous fais-tu là! » Le Bœuf lui répondit : « Ma petite, si les autres sillons n'étaient pas droits, tu ne saurais pas que celui-ci est tortu. Tais-toi donc, paresseuse. Je sers bien mon maître, et il excuse chez moi un moment d'oubli en faveur de mes services. »

Remarquez à qui s'adressait ce futile reproche et de qui il venait. La Cigale en remontrer au plus laborieux des animaux! Mais comprendra-t-il, celui qui s'évertue à trouver quelque léger défaut dans les grandes œuvres?

LES MARÉES

EMPLOYÉES COMME FORCE MOTRICE.

L'appareil dont nous donnons le dessin a figuré à la grande Exposition internationale de Londres. Voici, d'après un journal anglais, en quoi il consiste et comment il fonctionne.

Son but est de produire successivement la compression et la raréfaction de l'air au moyen de l'eau de mer introduite par la marée dans un récipient à deux compartiments.

L'air comprimé agit sur une machine motrice avec le même degré de puissance que la vapeur, pourvu qu'il soit à une égale tension ; l'air raréfié permet à l'air extérieur d'exercer une pression, proportionnée à son degré de raréfaction, sur la même machine.

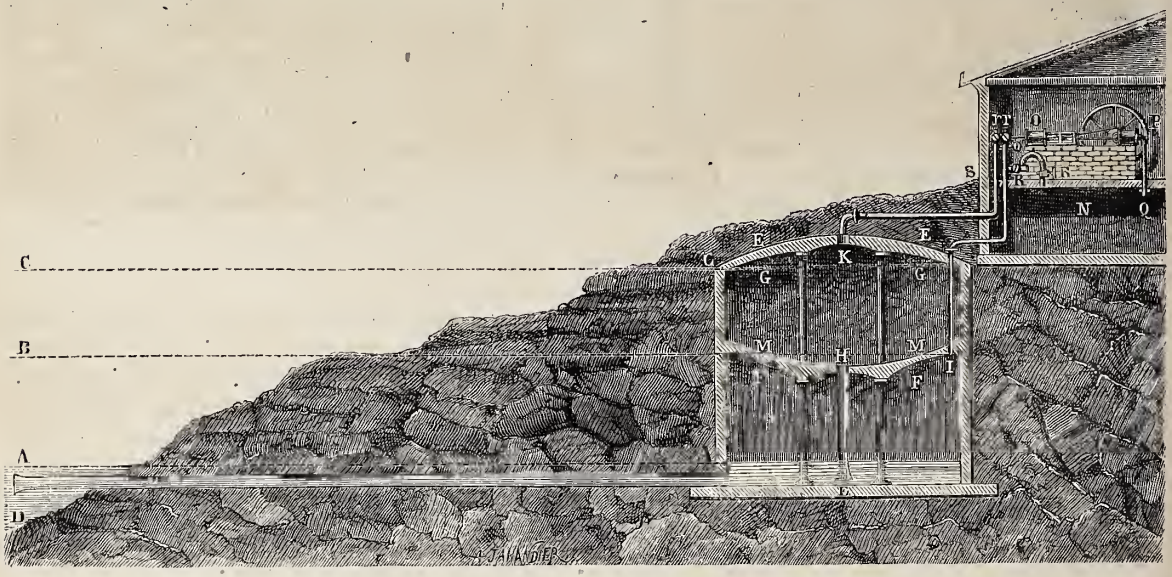
L'appareil se compose donc de deux parties : l'une est un réservoir dans lequel se produit la force et qui représente la chaudière d'une machine à vapeur ; l'autre est une machine motrice analogue, sauf quelques modifications, à une machine à vapeur fixe.

Le réservoir est, comme nous l'avons dit, divisé en deux compartiments placés l'un au-dessus de l'autre, F et G. Sa base doit être située au-dessous du niveau des plus basses marées, A, tandis que sa paroi supérieure, E, atteint le niveau des marées les plus hautes, C. La paroi horizontale qui divise les deux compartiments, M, occupe une hauteur intermédiaire entre ces deux niveaux, B.

Ce réservoir doit être enterré dans le sable, à l'abri des vagues et des tempêtes. Il peut être construit indifféremment en maçonnerie, en ciment romain, ou bien en fonte ou en fer, et placé à une distance quelconque de la mer. S'il en est loin, on n'aura qu'à prolonger suffisamment le tube de communication D.

Voyons comment il fonctionne. Quand la mer atteint le point B, l'air contenu dans le compartiment F ne pouvant trouver d'issue ni par le tube H, dont l'orifice inférieur est submergé, ni par le tube I, dont le robinet R est fermé, se trouve comprimé proportionnellement au poids de l'eau de mer. En mettant cet air comprimé en communication avec la machine, on fait entrer celle-ci en mouvement, et elle continue à marcher jusqu'à la descente de la marée, c'est-à-dire pendant une période d'environ trois heures. Cependant, l'eau qui pénètre librement par le tube H dans le compartiment G, — le tube K étant en communication avec l'air extérieur, — remplit ce compartiment à mesure que la mer monte. Quand la mer est descendue au niveau B (on a eu soin de fermer le robinet du tube K), l'eau du compartiment G reste comme suspendue et raréfie par son poids l'air qui se trouve entre elle et la machine : de sorte qu'en mettant le tube d'alimentation de la machine en communication avec l'air extérieur, et son tube de décharge en communication avec le tube K, le poids de l'air extérieur agira sur le piston O et le fera mouvoir.

La raréfaction de l'air étant proportionnée au poids re-



Emploi de la force motrice des marées. — Dessin de Jahandier.

présenté par la hauteur de l'eau dans le compartiment G, et cette hauteur étant la même que celle de l'eau qui, un peu auparavant (à la marée montante), comprimait l'air dans le compartiment F, la pression de l'air extérieur sur le piston et la quantité de travail qui en résultera seront les mêmes et dureront jusqu'à la fin du reflux, c'est-à-dire à peu près trois heures.

On pourra donc obtenir ainsi perpétuellement une alternative de trois heures de travail et de trois heures de repos.

Pour les genres d'industrie auxquels ce travail intermittent ne peut convenir, il sera nécessaire d'ajuster à la machine une ou plusieurs pompes, P, que l'on mettra en rapport avec le piston et que ce dernier fera fonctionner, afin de condenser de l'air, par le tube Q, dans le compartiment de réserve N. Ce travail d'emmagasinement d'air se fera dans les moments de chômage, la nuit et les dimanches. On aura ainsi toujours à sa disposition une provision d'air comprimé qui suppléera aux intermittences de la marée.

On sera libre de mettre entre la machine et le réservoir une distance aussi grande que l'on voudra, les tubes K et I pouvant être prolongés indéfiniment.

Le prix de cette force motrice serait très-modéré ; une fois l'appareil établi, il n'y a plus de dépenses à faire : les marées travaillent gratuitement.

Ce système convient parfaitement aux industries dans lesquelles, à cause de la nature inflammable des substances que l'on travaille, l'emploi de la vapeur est impossible. En outre, il s'accommode de toutes les variations météorologiques : la mer n'est pas sujette à baisser ni à tarir, comme les rivières, les ruisseaux et les étangs.

LA DÉSOBÉISSANCE DE GUILLEMETTE.

La Récolte du bois mort. — Dessin d'Andrieux.

Certes, elle est pénible à subir au dehors la brise d'hiver qui sévit rigoureusement, mais plus pénible encore et surtout bien plus attristante est la sévère froidure dans la maison du pauvre dont la porte est mal close et l'âtre sans flambée.

L'usage, comme par dérision cruelle, les classe aussi au nombre des *feux* qui composent la commune rurale, ces sordides habitations où le feu est si rare que c'est précisément à l'absence de la fumée qu'à distance, dans la saison du grésil et des neiges, on distingue leurs toits de ceux des maisons voisines.

Afin, cependant, qu'à côté des gens qui se chauffent suffisamment, et même parfois au delà de la mesure du besoin, il n'y en ait pas d'autres qui meurent absolument de froid, l'ancienne coutume a créé l'affouage (*ad, focus*), qui règle par feu, entre les habitants, la répartition du bois de chauffage dont ils ont la propriété. Mais il faut satisfaire à certaines conditions légales pour être admis au droit usager de ce bois d'affouage ; quant à ceux qui ne peuvent légitimement y participer, une charitable tolérance pourvoit à ce qu'ils ne restent pas tout à fait sans secours; elle permet la récolte du bois mort, sec et *gisant*, ajoute avec intention le Code forestier.

Et voici que l'hiver est venu. Au logis sans feu, il endolorit et fait pleurer l'enfant dans son berceau, il glace et fait gémir dans leurs lits le malade et le vieillard; tous les misérables ont froid. Pour que ceux-là aussi se réjouissent à la vue du bois enflammé qui ranime les corps engourdis, il faut que les impétueuses attaques du vent dispersent sur le sol la dépouille des arbres desséchés.

Souffle et siffle cette nuit, ouragan, toi le bûcheron du pauvre; déploie toutes tes violences sur le bois voisin, sur la forêt prochaine hache et sème en brindilles les frêles rameaux, déchire et brise les grosses branches, afin que demain, quand renaîtra le jour, chaque foyer refroidi ait sa flamme, chaque toit déshérité sa fumée.

Or, toute la nuit le vent avait fait rage, et le cœur de Guillemette s'en était réjoui. Mais qu'était-ce que cette Guillemette, qui n'habitait pas d'ordinaire au pays; pourquoi y était-elle venue et d'où venait-elle?

L'histoire qui répond à ces questions est si peu longue que, même ne valût-elle pas la peine d'être racontée, on n'aurait pas à regretter d'avoir perdu grand temps à la dire. Telle qu'elle est, la voici.

Dans la vallée distante d'une journée de marche du village où ce simple récit nous amène, il existait une grande filature, laquelle avait de l'emploi pour tous les bras laborieux de l'endroit. Elle comptait, parmi sa population ouvrière, un jeune ménage : celui d'Eustache et de Guillemette Faucheur.

Dur à lui-même, Eustache n'était pas tendre pour sa femme, et quand il s'agissait des autres, fût-ce ses plus proches, leurs besoins, leurs maladies et même leur mort n'excitaient en lui aucun mouvement de sensibilité. Il ne voyait rien au delà du travail régulier de la semaine et de la paye intégrale le samedi.

A cet homme, qui n'aurait pas voulu sacrifier une heure de sa journée et qui n'eût pas permis à sa femme de la perdre pour remplir le devoir le plus saint de la famille, Guillemette, qui connaissait bien la dureté de son cœur, osa cependant dire un jour :

— Il faut que je m'absente pour au moins une semaine.

Eustache se fit répéter ces audacieuses paroles, qu'il croyait avoir mal entendues ; puis il sourcilla et enfin sourit en haussant ironiquement les épaules.

— Il le faut, continua Guillemette. Le messager qui passe par le village où demeure ma mère m'est venu dire que la pauvre femme est au lit par suite d'une blessure qu'elle s'est faite à la jambe en tombant sur la terre gelée. Ses voisines ne sont pas bonnes pour elle, et pour comble de misère il y a là deux jeunes enfants que feu ma sœur Françoise a laissés en mourant à sa charge.

— Eh bien, demanda froidement Eustache, que puis-je faire à tout cela?

— Vous pouvez avoir un bon mouvement, répliqua Guillemette, et me dire : Va soigner ta mère, comme c'est ton devoir.

— La fille mariée n'appartient plus à sa mère, son seul devoir est d'aider le mari à gagner le pain du ménage ; donc, je te défends de laisser un seul jour ta place vide à la fabrique.

Opposant une fermeté calme à l'ordre tyrannique, la jeune femme reprit résolûment :

— Vous aurez beau me battre pour m'empêcher d'aller où le cœur m'appelle, je partirai, Eustache ; oui, je partirai, quand je devrais avoir la certitude d'être encore battue en revenant ici.

L'inflexible eut un mouvement de colère qui lui fit lever un bras menaçant sur Guillemette ; cependant il ne la battit pas. Après un moment d'hésitation, il se contenta de répondre :

— Pour la dernière fois, je t'ordonne de rester ici. Ne t'avise pas de me désobéir ; car si tu pars, entends-tu bien, si tu pars, je te défends de revenir.

Une heure après, Guillemette était en route.

C'est dans la soirée qui précéda le furieux ouragan qu'elle arriva par un temps de neige et d'âpre gelée chez sa mère, dans une masure sans pain et sans feu où grelottaient sous les haillons une vieille femme impotente et deux pauvres enfants.

Bien que, suivant le dire du messager, les voisines de la blessée ne fussent pas bonnes pour elle, néanmoins l'une de celles-ci ne refusa pas de laisser réchauffer à son feu la copieuse portion de bouillon dont Guillemette avait eu soin de s'approvisionner à la dernière auberge devant laquelle, chemin faisant, elle avait dû passer.

— Voilà la soupe pour ce soir, dit-elle, apportant dans la masure une grande écuellée de potage fumant ; demain, j'irai au bois.

Fatiguée par dix grandes heures de marche, Guillemette avait besoin de repos ; sa mère lui fit une place au bord de son lit, mais la jeune femme dormit peu. Ce n'était pas tant le bruit de la tempête qui troublait son sommeil que les dernières paroles de son mari : « Si tu pars, je te défends de revenir. » Jusqu'au moment de son arrivée, elle y avait à peine réfléchi. Toute au contentement d'aller remplir un pieux devoir, elle ne se préoccupait point alors du retour. Mais quand elle vint à y arrêter sa pensée, Guillemette, pressentant que l'inquiétude de l'avenir diminuerait le courage qui lui était présentement nécessaire pour accomplir sa tâche, se dit : « Il en sera ce que Dieu voudra », et elle ne songea plus qu'à se réjouir de l'ouragan qui lui préparait une récolte de bois.

La première lueur de l'aube ne commençait pas encore à poindre à l'horizon, que déjà la vaillante jeune femme était debout et prête à partir.

Sa mère, qui ne dormait pas, l'entendit, et lui demanda :

— Où vas-tu de si grand matin, ma fille?

— Chercher un fagot dans la forêt ; d'autres ne manqueront pas d'y aller aussi, j'y veux arriver, s'il se peut, la première, afin de pouvoir choisir les plus gros morceaux.

— Il est trop tôt pour aller en forêt, objecta la blessée, attendu que la justice condamne à l'amende quiconque est rencontré ramassant du bois avant qu'il soit tout à fait grand jour.

— La justice, observa Guillemette, n'a pas suffisamment pitié de ceux qui ont souffert la nuit, car c'est justement quand le jour se lève que le froid se fait le plus sentir.

— Ne nous plaignons pas de la loi nouvelle, mon enfant, dit la vieille femme ; l'ancienne était plus sévère ; en pareil cas, à l'amende elle ajoutait la prison.

— Soit, répliqua Guillemette, j'attendrai qu'il fasse jour ; mais pour que ma récolte soit meilleure, j'emprunterai une hachette au charron qu'on entend d'ici battre déjà le fer. Grâce à elle je pourrai mêler aux branches sèches, trop promptes à se consumer, un peu de ce bon bois des riches qui tient le feu plus longtemps.

— L'ordonnance ne nous accorde que le bois mort, dit encore la mère : aussi ne t'avise pas d'entrer dans la forêt avec une hachette, car alors même que tu ne t'en servirais pas, il se trouverait un agent forestier qui ne manquerait pas de te la prendre, et de plus tu aurais à payer une amende ; ce serait bien pis si tu osais t'en servir, car il te faudrait aller en prison.

— La prison, rien que pour une branche coupée! se récria Guillemette.

— La branche appartient à l'arbre et l'arbre appartient à quelqu'un qui ne t'a pas donné le droit de lui prendre quoi que ce soit. Autrefois, pour la même faute, on avait, outre la prison, à subir la peine du fouet.

— Merci de l'avertissement, ma mère ; je n'irai pas emprunter la hachette du charron ; mais puisque tout le bois mort est laissé aux pauvres, je demanderai seulement au batelier votre voisin de me prêter son grand croc en fer, afin que je puisse amener à la portée de ma main les branches sèches qui n'ont pas voulu tomber.

— Le garde forestier, reprit la mère, saisirait aussi bien le croc que la hachette ; de même que nous devons respecter jusqu'au moindre rameau de l'arbre vivant, il nous est interdit de toucher à la branche desséchée qui est restée debout sur l'arbre. Nous ne pouvons que ramasser et non cueillir. Souviens-toi, mon enfant, que la loi ne nous fait l'aumône que du bois mort et gisant, c'est-à-dire tombé à terre.

Le jour était venu pendant cet entretien. Guillemette, suffisamment mise en garde contre le danger de commettre un délit forestier, partit pour aller faire sa récolte de bois mort. Elle n'était pas encore arrivée au bout de la rue du village qu'elle entendit piétiner à pas pressés derrière elle. C'étaient les deux enfants, Jacquet et sa petite sœur Jeannette, qui s'efforçaient de la rejoindre.

Réveillés par le chuchotement des deux femmes dans la masure, ils s'étaient, en sourdine et à la hâte, vêtus de leurs guenilles. Dès que leur grand'mère fut seule, l'aîné lui jeta ces mots en passant devant son lit : « Nous aussi, nous allons au bois. » Puis, de peur qu'elle ne les rappelât, ils se glissèrent rapidement dans l'entre-bâillement de la porte, et, se tenant par la main pour courir du même pas, ils se mirent à la poursuite de Guillemette.

— C'est vous, enfants? leur dit-elle; d'où vient que vous êtes déjà levés? pourquoi êtes-vous sortis?

— Pour te conduire en forêt; tu n'es pas du pays, tu ne peux pas savoir ton chemin; je le sais, moi, et Jeannette aussi le sait, répondit avec une sorte de fatuité le petit Jacquet.

— Impossible de m'égarer, on voit d'ici les premiers arbres; ainsi retournez à la maison, je n'ai pas besoin de vous.

— Ah! mais si, que tu en as besoin, répliqua Jacquet du même ton d'importance, vu qu'à trois on rapporte toujours plus de bois qu'à soi tout seul. Un fagot ne me fait pas peur, et quant à Jeannette, toute petite qu'elle est, elle porte très-bien sa branche.

Guillemette ne refusa pas plus longtemps l'aide des deux auxiliaires qui venaient avec tant de bonne volonté de lui offrir leur aide. Tous trois alors cheminèrent vers la forêt.

La jeune femme, si ignorante avant son entretien avec sa mère des droits et des devoirs du pauvre en ce qui touche la récolte du bois de chauffage, ne tarda pas à voir se vérifier l'exactitude des paroles de la vieille, qui savait, par expérience personnelle peut-être, ce que coûte aux misérables et aux fraudeurs l'oubli ou le mépris de la loi forestière.

Ainsi, comme elle arrivait avec les enfants sous les arbres, elle dut s'arrêter pour laisser passer devant elle et sortir de la forêt un garde qui tenait par le collet de sa veste et faisait marcher de force un pauvre diable qu'on avait aperçu se glissant dans un taillis avant l'heure réglementaire. Le coupable avait été signalé au garde par un paysan qui se trouvait alors sur le grand chemin, permis à tous et à toute heure.

Quand Guillemette et les enfants eurent encore fait quelques pas, un autre garde passa près d'eux, menant plus rudement que le premier un paysan qu'il venait de saisir en flagrant délit. Celui-ci tenait encore à la main la hache avec laquelle tout à l'heure il ébranchait sans pitié les plus beaux arbres de la futaie.

A quelques paroles du prisonnier, paroles de menace, Guillemette comprit qu'on devait sa capture à la dénonciation de trois femmes du pays. Ce qu'elle ne put pas savoir, c'est que l'homme à la hache était ce même paysan qui, pour occuper ailleurs un agent de la justice dont la présence l'eût gêné, avait envoyé prendre le malheureux dont le seul tort était de s'être levé trop tôt pour aller ramasser du bois dans la forêt. En bas aussi bien qu'en haut de l'échelle sociale les concurrents, en fait d'entreprises déloyales, sont l'un pour l'autre impitoyables.

Jacquet avait dit à Guillemette : « Je te mènerai au bon endroit. »

Elle se laissa guider par l'enfant, que le vagabondage journalier avait familiarisé avec certains quartiers de la forêt. Dans la clairière où Jacquet et la petite sœur la conduisirent, il y avait, en effet, ample récolte de bois à faire rien qu'en se baissant pour le ramasser. Cependant, comme si ce n'en eût pas été assez pour les besoins ou la convoitise des trois femmes qui seules se trouvaient là, deux de celles-ci, armées d'une longue gaule au bout de laquelle était emmanché un crochet en fer, atteignaient et courbaient les branches que la troisième arrachait aux arbres. Guillemette, qui avait vu emmener les deux prisonniers et qui se rappelait les avertissements de sa mère, crut devoir à son tour les avertir de la peine encourue par ceux qui prennent en forêt d'autre bois que le bois mort, sec et gisant. L'observation fut si mal accueillie qu'elle s'empressa de botteler un lourd fagot, de le charger sur son dos; Jacquet se mit sur l'épaule une bonne brassée de bois, et Jeannette portant gaillardement sa branche, ils s'empressèrent de quitter la place, tandis que le trio féminin, continuant à faire tomber les branches, lançait de loin à Guillemette des bordées d'invectives mêlées de terribles menaces.

Du matin jusqu'au soir, ce jour-là, on entendit petiller le bois sec et l'on put voir briller la flamme dans la masure de la vieille mère, que sa blessure à la jambe empêchait d'aller, comme les autres, faire sa provision quotidienne en forêt.

Ce même jour, il y eut grand bruit dans les maisons du village à propos de l'arrestation des trois mauvaises femmes, surprises par les gardes forestiers comme elles conduisaient par un chemin creux et couvert une petite charrette à bras pleine de bois qui n'était pas absolument dans les conditions voulues pour qu'il fût permis aux pauvres de se l'approprier. Cette capture était due au rapport de deux délinquants; elle leur avait valu grâce pleine et entière. Ainsi, l'homme qui n'observait pas l'heure légale pour cheminer sous les arbres avait été exonéré de l'amende, et l'homme à la hache de la prison. Les loups ne se mangent pas, dit-on, mais mutuellement les coupables se dénoncent.

Quand Guillemette eut passé une semaine entière chez sa mère, où le pain ni le bois n'avaient plus manqué, la blessée était guérie et les vêtements de Jacquet et de Jeannette n'étaient plus, comme avant son arrivée, des guenilles tombant en lambeaux. Il fut alors question pour la femme d'Eustache Faucheur de redescendre dans la vallée. Pour épargner une vive inquiétude et un gros chagrin à sa mère, Guillemette se garda bien de lui dire la mauvaise réception qui l'attendait, si toutefois le mauvais homme qui lui avait dit : « Si tu pars, ne reviens plus », consentait à la recevoir. Se recommandant à la miséricorde de Dieu, elle dit au revoir à sa mère et aux deux enfants, puis elle partit.

Elle n'avait pas marché pendant plus d'une heure, que voilà qu'au tournant de la route elle se trouva face à face avec un homme qui se dirigeait vers le village qu'elle venait de quitter. A sa vue, Guillemette s'arrêta tremblante, un frisson la parcourut, la pâleur mortelle couvrit son visage, elle se sentit défaillir. Cet homme, c'était son mari.

— Méchante graine de femme, lui dit-il, tu as voulu m'apprendre que je ne pouvais pas me passer de toi; je le sais à présent, et je suis venu te chercher.

Et tous deux, bras sous bras, ils achevèrent leur journée de marche.

La vieille mère était remise sur pied, les enfants ne montraient plus par les trous des jambes du pantalon et des manches de la robe les genoux et les coudes, et Eustache Faucheur avait pris la résolution d'être aussi bon mari qu'il était bon ouvrier.

UNE PORTE DU QUINZIÈME SIÈCLE
EN ALSACE.

Le Musée de Colmar possède une porte de la fin du quinzième siècle, d'un travail curieux, provenant de l'ancien Hôtel de ville d'Eguisheim.

Des branches de chêne chargées de glands forment une sorte de réseau qui couvre la porte en entier. Des oiseaux de diverses espèces, au nombre desquels on reconnaît le pigeon, la chouette et la huppe, perchent sur les rameaux ou voltigent alentour. L'écureuil, le cerf et l'ours se trouvent au milieu de cette population ailée. Le tout est en fer forgé, d'un assez grand relief, et appliqué sur le bois au moyen de vis et de clous.

L'artiste, dont le nom est inconnu, s'est borné à inscrire la date de 1490 en tête de son œuvre. Il a cher-

ché à représenter une forêt de son pays, en reproduisant les animaux qui la peuplaient et qu'il avait constamment sous les yeux.

De nos jours, le cerf et l'ours ont disparu des forêts et des montagnes de l'Alsace, après avoir occupé une place marquante dans nos annales du moyen âge. Un des

Une Porte à Colmar. — Dessin de Féart.

esprits distingués de l'Alsace, bien connu par ses productions littéraires, prépare en ce moment l'histoire de ces animaux devenus presque légendaires (1).

Tout ce réseau de fer conserve des traces de peinture qui font regretter une restauration inopportune. La serrure primitive n'existe plus, et celle qui la remplace paraît être du dix-septième siècle. Des empreintes à peine visibles indiquent qu'un écusson aux armes de Strasbourg, et soutenu par deux lions, avait été appliqué près de la serrure. Cet écusson rappelait que la petite ville d'Eguisheim a fait partie des domaines de l'évêché de Strasbourg, qui en est devenu propriétaire, en 1225, après l'extinction des comtes de Dagsbourg.

Eguisheim est une commune du Haut-Rhin adossée aux Vosges et dominée par une magnifique ruine castrale. Elle est le berceau du pape Léon IX; ses anciens sigilles municipaux représentent, en mémoire de ce pontife illustre, les deux clefs de saint Pierre, et, plus tard, elle fait figurer dans ses armoiries le prince des apôtres lui-même.

Elle est aussi le berceau de plusieurs maisons souveraines. Lorsqu'en 1828, Charles X fit son entrée à Colmar, le maire de la ville rappela avec orgueil au roi qu'il comptait un Alsacien de plus dans ses murs, et lui indiqua de la main, sur le sommet des Vosges, le château ruiné des comtes d'Eguisheim, dont une descendante avait épousé Robert le Fort.

(1) Cet ouvrage vient de paraître sous le titre de : *Essai d'une faune historique des mammifères sauvages de l'Alsace*, par M. Gérard, avocat à la Cour d'appel de Colmar. Imprimerie Jung, 1871.

LA CATHÉDRALE SAINTE-CÉCILE D'ALBY.

Suite et fin. — Voy. p. 177.

Dès 1330, du temps de l'évêque Bérald de Fargis, il existait des peintures dans plusieurs parties de l'édifice. On a découvert, sous les enduits des voûtes de cinq tribunes du chevet, des arabesques et des figures de saints qui remontent à cette époque; mais on peut considérer encore, des deux côtés de la chapelle Saint-Clair, sur le fond occidental de l'église, les restes d'une vaste fresque inspirée de Dante et d'Orcagna. On l'attribue à la fin du quatorzième siècle. La malencontreuse ouverture de la chapelle est venue couper tout le centre de la composition; elle a supprimé la figure du Souverain Juge : on n'aperçoit plus que les nuages dont l'Éternel devait être entouré. Sept compartiments qui répondent aux cercles infernaux présentent l'image des tourments réservés aux sept péchés capitaux; de naïves légendes en vieux français expliquent *les Peines des dampnés ci-dessus painctes.*

En voici quelques-unes :

« La peine des orgueilleux et orgueilleuses. — Les orgueilleux et orgueilleuses sont pendus et attachés sur des roues situées en une montaigne, en manière de molins continuellement en grande impétuosité tornans.

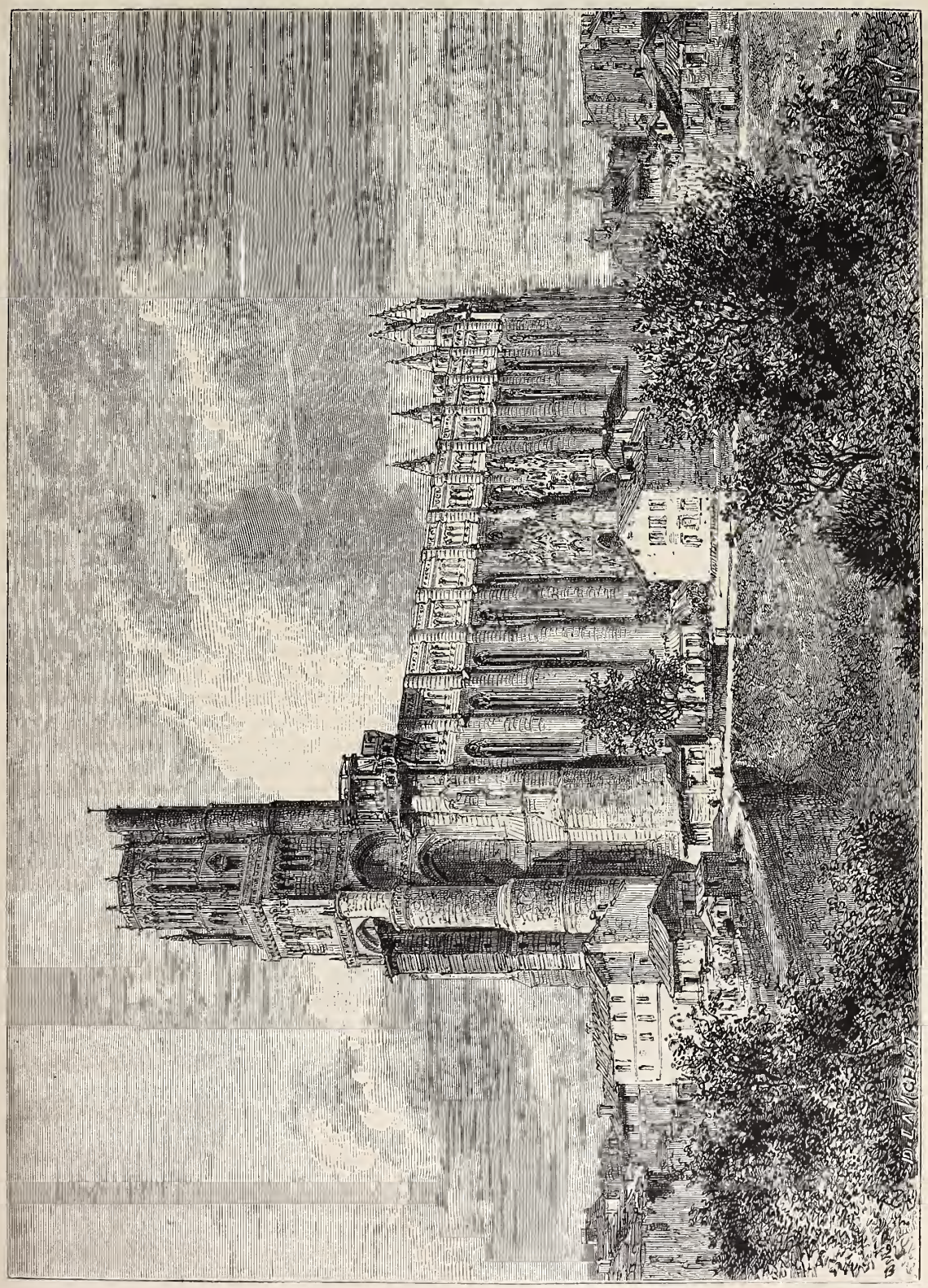
» La peine des pigres et pigresses (paresseux). — Les pigres et pigresses sont en ung lieu denfer esquiel a grand quantite de serpens gros et menus pour tormenter et navrer de morsures et navrures les dicts pigres et pigresses.

» La peine des glotons et glotes. — Les glotons et glotes sont en une vallée ou a ung fleuve ort et puant, au rivage duquiel a tables garnies de toualles tres ordres et deshonestes, ou les glotons et glotes sont repeus de crapauls et abreuves de la vue puancte du dict fleuve. »

Dans ce tableau très-curieux pour l'histoire de l'art, qui avait plus de quinze mètres de haut et couvrait toute la façade intérieure, « les figures ont un caractère général de tête; les yeux sont longs, très-rapprochés vers la racine du nez, et limités par deux lignes parallèles. Tous ces défauts se retrouvent dans l'école de Giotto. »

Les chapelles des deux Saint-Jean et du Sépulcre, décorées au commencement du quinzième siècle, nous présentent la Décollation du précurseur, le Jugement et le martyre de l'apôtre, le Portement de la croix, la Résurrection, la Trahison de Judas, et la Montagne des Oliviers. Bien autrement remarquables, sous le rapport de la composition et du coloris, sont les peintures, un peu postérieures, de la chapelle Sainte-Croix. On y voit le Labarum, la Marche de Constantin et la Défaite de Maxence; puis le Voyage d'Hélène à la recherche de la croix. « Il a plu au peintre de donner aux personnages les costumes des gentilshommes français. L'armure de Constantin est celle des souverains du quinzième siècle. Son cheval est harnaché comme l'étaient ceux des chevaliers un jour de

bataille ou de tournoi. L'aigle de ses enseignes n'est pas romaine. C'est l'aigle à deux têtes des empereurs d'Allemagne. » Sainte Hélène, « montée sur un coursier, environnée des dames de sa cour, de pages et de varlets », porte le vêtement sévère d'Anne de Bretagne. » Le costume des pages est à larges bandes de rouge et de jaune; leur chaussure découverte s'agrafe sur le coude-pied. Un personnage, terminant la marche, porte le fau-



Cathédrale Sainte-Cécile, à Alby (Tarn) — Dessin de Lancelot.

con au poing. » Le cardinal Joffroi, à qui l'on doit cette riche décoration (1466), figure, entouré de saints, dans les peintures qui ornent le bas de la chapelle.

Mais tout cela n'est rien auprès de la voûte, « le plus grand ouvrage à fresque qui ait jamais existé. » Treize ans (1502-1515) suffirent à l'achèvement de cet immense travail, commencé sous Louis II d'Amboise, terminé sous Charles de Robertet, son successeur. En d'innombrables médail-

lons et tableaux se déroulent, dans un ordre très-reconnaissable : la suite des patriarches et des prophètes qui se termine par la figure du Christ tenant l'Évangile, où se lit l'accomplissement de l'ancienne loi; la série des saints et des martyrs de la loi nouvelle; et tout un monde d'allégories, d'écussons et d'emblèmes; les Vertus, la Théologie, la Musique. Combien d'artistes ont travaillé à ce poëme? Quel était leur nom? C'est ce qu'on ignorera toujours. « On lit seulement dans les deux premières chapelles du tour du chœur, à droite, l'inscription suivante : *Joha. Franciscus* DONELA, *pictor italus, de Carpa?* » Et, en effet, la France ne paraît pas avoir possédé de peintres capables de réaliser une telle conception; il faut attribuer l'œuvre presque entière à des maîtres italiens, imitateurs ou contemporains du Pérugin.

» Rien, en France, ne peut être comparé à cette magnifique décoration; dans toute sa longueur, cette voûte n'offre qu'un tableau immense que les nervures divisent en brillants compartiments. Tout ce vaste champ est peint en azur, et sur ce fond d'outremer (bleu de montagne ou cendre bleue, hydrocarbonate de soude), une riche imagination a fait courir avec une grâce infinie d'élégants rinceaux d'acanthe dont les enroulements sont remplis de sujets tirés des livres saints. Les arabesques sont rehaussées d'or; les moulures, les arêtes, sont dorées; elles présentent des encadrements ornés avec un goût exquis.

» On doit considérer, dit M. du Mége, cité par M. H. Crozas, comme un ouvrage qui honorera toujours les arts, les peintures de Sainte-Cécile. Qu'on se représente les voûtes d'un temple qui a plus de trois cents pieds de longueur, qu'on calcule les courbes et leurs développements; qu'on étende sur le tout une teinte d'azur; que sur ce fond, dont la couleur éthérée paraît doubler la hauteur de l'édifice, on retrace par la pensée ces tortueux rinceaux d'acanthe, ces enroulements gracieux que l'on admire dans les palais de la belle Italie; que ces arabesques délicats empruntent à l'albâtre sa blancheur, et que l'or seul en rehausse les élégants contours; que des êtres célestes se jouent dans les feuillages; que les prophètes, les vierges, les saints, y soient représentés; que la pureté du dessin, la simplicité des poses, annoncent l'école de Raphaël et rappellent les fresques du Vatican; que l'or brille partout, qu'il étincelle sur l'azur, qu'il forme les nervures des voûtes et les principales lignes architecturales; et l'on aura une idée, imparfaite encore, de l'ensemble magique que présentent les somptueuses voûtes de Sainte-Cécile. »

Enfin Chateaubriand a dit : « Je connais la plupart des grandes églises de la chrétienté : j'en ai vu de plus riches, de plus imposantes, de plus magnifiques; mais rien ne ressemble à cet édifice. C'est un monument à part, auquel, sous beaucoup de rapports, aucun autre ne peut être comparé. Son architecture est charmante, et ses peintures au-dessus de tout ce qui existe en ce genre; ce n'est pas seulement une église, c'est un musée. »

LA CHASSE AU BASILIC.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 210, 218.

X

C'est alors que je commençai à lire à tort et à travers. Je dévorais, sans y chercher malice, bien des livres que me prêtaient les externes ou que j'apportais de chez mon correspondant. C'étaient pour la plupart des livres fort insignifiants ou tellement au-dessus de ma portée qu'ils n'avaient d'autre mérite que d'être introduits par contrebande et lus en cachette. Que d'heures précieuses ils m'ont fait perdre, et combien peu de chose j'en ai retenu! C'est en errant dans ces broussailles que j'entrevis le basilic. Je tombai un jour, au hasard de la lecture, sur un livre de légendes dont j'ignore le titre. En tournant les pages, voici ce que je trouvai :

« Quand les animaux vinrent deux à deux se faire donner des noms par Adam et Ève, il y en avait déjà de pervers et d'étourdis qui, par malice ou par sottise, s'attardèrent en chemin et n'arrivèrent que quand leur tour fut passé. Le basilic, pour s'amuser, voulut faire peur au lièvre, qui revenait tranquillement de recevoir son nom. Il se mit à le regarder fixement avec ses gros yeux et le fit trembler de tous ses membres. Le lièvre resta longtemps sans pouvoir remuer les pattes, et quand il partit, malgré lui ses yeux regardaient en arrière pour voir encore la bête effroyable. C'est depuis cette époque que le lièvre est craintif et regarde derrière lui quand il court. Quant au basilic, il arriva trop tard et n'eut point de nom. Celui qu'il porte, ce sont les descendants d'Adam et d'Ève qui le lui ont donné, et, comme en punition de sa négligence et de sa perversité, il est condamné à vivre toujours caché; on a bien souvent révoqué en doute son existence. »

XI

J'étais en rhétorique. J'avais à faire, au nom de je ne sais quel conservateur de l'ancienne Rome, un discours pour réfuter les doctrines perverses d'un *partageux* antique. Le premier paragraphe marchait assez bien : je me complaisais même, en le relisant, dans mon éloquence latine. Le second vint plus difficilement. Au troisième, la veine était tarie. Que faire?

Continuer eût été sage; car, je l'ai éprouvé souvent, il n'est pas de difficulté qui résiste longtemps à la force de la volonté et à la vertu du travail. Mes mauvaises habitudes m'entraînèrent; je tirai de mon pupitre un volume de Henri Heine. Abrité derrière mon Quicherat, je lisais tout tremblant; si j'avais été surpris, je savais quelle punition m'attendait. J'avais perdu toute idée du temps qui s'écoulait, car la lecture était vraiment intéressante. A propos de je ne sais quoi, Heine parlait du basilic. « Ce n'est, disait-il, qu'un symbole, mais un symbole frappant; il me rappelle certains critiques de ma connaissance. Cet être donne la mort rien que par son regard; on ne peut triompher de lui qu'en le forçant à se regarder dans un miroir : il se trouve tellement hideux qu'il meurt sur-le-champ. » Comme je rêvais sur cette nouvelle définition du basilic, la cloche annonça la fin de l'étude; mon discours latin était manqué. Je remis le volume de Heine dans mon pupitre, non sans mauvaise humeur, en m'écriant : « Au diable le basilic, qui va me faire punir! » A quoi l'animal fabuleux, s'il eût été présent, aurait fort bien pu répondre : « Au diable le paresseux, qui n'a pas la bonne foi de se condamner lui-même et qui vient s'en prendre à moi innocent! »

A la fin de mes classes, je fus reçu bachelier comme tout le monde en France, et, comme tout le monde en France, je fus fort embarrassé de cette « clef qui ouvre toutes les portes », comme on l'appelle, n'ayant point de serrure où la mettre.

Heureusement j'avais un oncle; cet oncle avait un ami intime; cet ami intime connaissait une personne qui tutoyait un député influent. Le député influent me fit nommer percepteur à Méry-Partout, au bout de quelques années.

XII

Méry-Partout est une charmante petite ville, avec une

petite perception aussi modeste qu'on peut le souhaiter. Mon prédécesseur logeait chez Mme veuve Langlois, rue Asselin; tout naturellement je m'installai chez Mme Langlois.

Dès la première soirée, je commençai, selon ma coutume, une série de questions et d'investigations sur tout ce qui m'entourait. Et d'abord, pourquoi cette rue s'appelait-elle rue Asselin? Mme Langlois, très-ferrée sur la chronique de Méry-Partout, l'était beaucoup moins sur l'archéologie. Pour la première fois, et à sa grande surprise, elle resta court devant une question. Pour faire compensation, elle m'apprit que la rue Asselin comptait deux boulangers, un épicier, un pharmacien, et qu'il n'avait tenu à rien qu'on n'y installât un débit de tabac, « ce qui, naturellement, Monsieur, eût été bien plus agréable. » Et elle me tendit sa tabatière ouverte.

Le lendemain matin, en m'apportant mon café au lait, Mme Langlois avait un petit air de triomphe. Elle avait couru dès le matin chez M. Brûlon, « cet excellent homme qui sait tout. »

Notre petite rue portait le nom d'un maire de la ville, mort il y a quelque trente ans, et qui avait rendu de très-grands services. Avant cette époque, on l'appelait rue de la Basilique.

— Est-ce bien rue de la Basilique, ou du Basilic?

— Oh! mon Dieu, c'est bien sûr l'un ou l'autre. En tout cas, cela ne fait pas grande différence.

— Vous avez raison. — Et, en moi-même, je pensais : Voilà peut-être encore la piste du basilic. *J'en revois*, comme disent les chasseurs. Est-ce cette fois que je sonnerai l'hallali?

XIII

La rue Asselin était une bonne petite rue de province, avec des maisons bien proprettes, et un peu d'herbe dans les joints des pavés blancs. Le seul édifice qui valût la peine d'être régardé était une grande maison bizarre, qui pouvait bien dater du treizième siècle, avec des parties refaites au quatorzième, au quinzième et au seizième. Le dix-septième et le dix-huitième n'y avaient laissé aucune trace. Le dix-neuvième y était représenté par un gros simulacre de pain de sucre en bois peint, suspendu par la pointe à une tringle de fer, et entouré d'une douzaine de chandelles en bois, qui se balançaient au moindre vent. Cette maison s'appelait de temps immémorial *la maison du Sorcier*. Elle avait été habitée anciennement peut-être par un de ces chercheurs de pierre philosophale, que le vulgaire ignorant transformait en sorciers. Pour le moment, le sorcier de la maison était un épicier à face rubiconde et matoise, qui, l'épaule accotée à la porte de sa boutique, me regardait en clignant l'œil et en sifflant. Alchimiste à sa manière, il transformait les denrées coloniales en bel et bon or, et n'en demandait pas davantage.

A l'un des angles de la maison, une large pierre de taille encastrée dans le mur portait les traces encore très-visibles d'un bas-relief grossièrement fouillé. On y apercevait une sorte de crapaud antédiluvien auquel un homme présentait un objet qui me sembla être une pelle à enfourner le pain. Cette vue étonnait le crapaud antédiluvien. Voilà la scène dans son absolue simplicité; et j'eus beau faire des efforts d'imagination et de mémoire, il me fut impossible de l'interpréter. En parcourant la rue jusqu'à la campagne, je découvris sur un mur de vigne une inscription entaillée sur la pierre, qui me prouva qu'on avait appelé cette rue, non pas rue *de la Basilique* ni *du Basilic*, mais *rue du Basilique*. Je supposai qu'il y avait là une faute d'orthographe, et je n'y pensai plus; car j'avais, dans le commencement, beaucoup à faire à mon bureau. Cette fois-ci encore, mon gibier m'échappait, « j'étais à bout de voie. »

XIV

Voici à quelle occasion « j'en revis. » Quand le feu prit à la mairie, et qu'il fallut à la hâte sauver les archives, une partie de ces vénérables paperasses furent installées provisoirement dans mon bureau. Cela me donna idée d'y jeter un coup d'œil. Je vis tout de suite qu'il me manquait, pour satisfaire ma curiosité, d'avoir passé par l'École des chartes. Je ne pouvais pas lire les écritures. Je ne me tins cependant pas pour battu, et je fis venir, par l'entremise de Mahaut, le libraire de la rue aux Vaches, un bon Manuel de paléographie. Au bout de quelques semaines d'un travail assidu, j'étais en état non pas d'assigner à un manuscrit sa véritable date, mais au moins de le lire presque couramment. Il y avait là des comptes à n'en plus finir et l'état des dépenses de la ville depuis le quatorzième siècle au moins. Mme Langlois levait les mains au ciel et disait que c'était une horreur, quand je lui prouvais, pièces en main, que denrées et propriétés avaient décuplé de prix. Ce qui la consolait, c'était de songer qu'elle ne serait plus de ce monde, quand nos arrière-neveux payeraient cent francs un poulet maigre.

Un des rouleaux contenait les renseignements suivants, dont la vue me fit pousser un cri de joie, et que je me mis à transcrire avec un empressement fiévreux.

« *Item*. A notre maître Loys, sçavant homme, sera dores et en avant payée, chacun an, une somme de vingt et cinq livres, pour ce qu'il a délivré cette bonne ville de la présence du *basilique*.

» *Item*. Sera allouée chacun an une somme de cinq sols pour un chapeau de fleurs qui sera présenté audit sieur Loys, par les demoiselles de la ville les plus gentes qu'il se pourra, en mémoire dudit fait.

» *Item*. Sera encastrée ès murs de la maison dudit sieur Loys une belle pierre de taille, où sera sa ressemblance reproduite, et aussi celle du monstre, au moment où il lui présente le miroir dont la vue le doit déconfire.

» *Item*. Aux frais de la ville, la peau dudit monstre, proprement bourrée de foin et recousue avec art, sera appendue à l'un des piliers de l'église Notre-Dame de Méry, pour ce que, si notre maître Loys a montré bien grand courage, il n'a été que l'instrument de Notre Seigneur Jésus-Christ et de Notre-Dame la Vierge, qui tant de fois fut bonne et miséricordieuse pour notre dite ville. »

C'est ainsi que d'*item* en *item*, j'étais mis au courant de l'histoire du basilic, de sa déconfiture, de la récompense accordée à maître Loys, et du sens de la sculpture grossière de la maison du sorcier. Le crapaud antédiluvien était un basilic, et la pelle de boulanger un miroir.

XV

Quand j'eus fini de copier ce qui m'intéressait, il y avait encore un point que je voulais éclaircir. Je résolus de ne pas tarder. Ouvrant donc ma fenêtre :

— Madame Langlois, un mot, un seul mot sans vous déranger!

Ma vénérable propriétaire, à l'ombre d'un gros figuier, dans l'arrière-cour, debout devant un baquet, les manches retroussées et les bras couverts d'écume de savon, rendait à leur fraîcheur première un certain nombre d'articles de toilette féminine. Elle leva la tête sans se déranger.

— Avez-vous jamais entendu parler d'une peau de basilic, qui fût suspendue à un des piliers de Notre-Dame?

Mme Langlois pencha le front d'un air réfléchi, s'essuya

les deux mains à son tablier pour pouvoir prendre une prise, et après une demi-minute de recherches au plus profond de sa mémoire :

— Je n'ai jamais entendu parler de ce que vous dites là. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un des piliers, le second à gauche en entrant, qu'on appelait quelquefois, dans le temps, le pilier du basilic. Pourquoi? je vous le demande un peu.

XVI

Aussitôt, je saisis mon chapeau, et je ne fis qu'un bond de la rue Asselin à l'église Notre-Dame; à peine entré, j'allai droit au second pilier de gauche. Il ressemblait à tous les autres, sauf un petit détail qui m'avait échappé d'abord. On distinguait, à sept ou huit pieds de hauteur, la trace de quatre clous, marquant la pointe des quatre angles d'un carré long. Cette trace apparaissait encore sous les épaisses couches de badigeon dont ce pilier avait été englué comme le reste de l'église. Je cherchai le sacristain, qui ne put rien me dire, sinon qu'il avait toujours vu les choses en l'état où elles étaient. Il fit venir son père, qui ne m'en apprit pas plus long. Un vieux donneur d'eau bénite, dont la tête avait l'air de s'incliner sous le poids de son bonnet de soie noire, entendit quelques mots de ce que nous disions. Il leva vers nous ses yeux éteints, et, dirigeant vers le second pilier de gauche son goupillon hérissé, qui tremblait dans sa pauvre main ridée : « Là, là, dit-il, il y avait une vilaine bête empaillée, clouée par les quatre pattes. J'étais tout petit garçon quand on l'a retirée et jetée au rebut. » Je remerciai le donneur d'eau bénite et je joignis à mon remercîment une petite pièce blanche. *La fin à la prochaine livraison.*

HEIDEGGER.

Le duc de Montaigu invita un jour Heidegger, chef d'orchestre de la cour de Georges II, à passer quelques heures dans une taverne, ce qui était en ce temps-là l'usage des grands seigneurs aussi bien que des hommes de lettres et des artistes. Heidegger se laissa entraîner à trop boire, ce qui était aussi chose fort ordinaire parmi les gens d'esprit ou de qualité, et il s'endormit. Pendant son sommeil, qui devait être profond, on moula en plâtre son visage, et sur cette empreinte le duc fit faire un masque souple et fin.

Quelques jours après, à une fête de la cour, Heidegger était à son poste; dès qu'il voit entrer le roi, il donne le signal du célèbre chant national : *God save the King;* mais, au même instant, un homme qui a sa taille, son costume,

Les Fureurs d'Heidegger. — Esquisse par Hogarth.

son visage, se lève, et avec la même voix que la sienne, avec les mêmes gestes que les siens, ordonne de jouer l'air populaire de *Charles on the water*. Heidegger est un instant frappé de stupeur; puis il se lève irrité, et ordonne une seconde fois à l'orchestre d'exécuter le *God save*. Son Sosie insiste pour que l'on exécute *Charles*.

L'orchestre ne sait plus à qui obéir; quelques musiciens obéissent à Heidegger, d'autres à l'imposteur : le charivari est affreux.

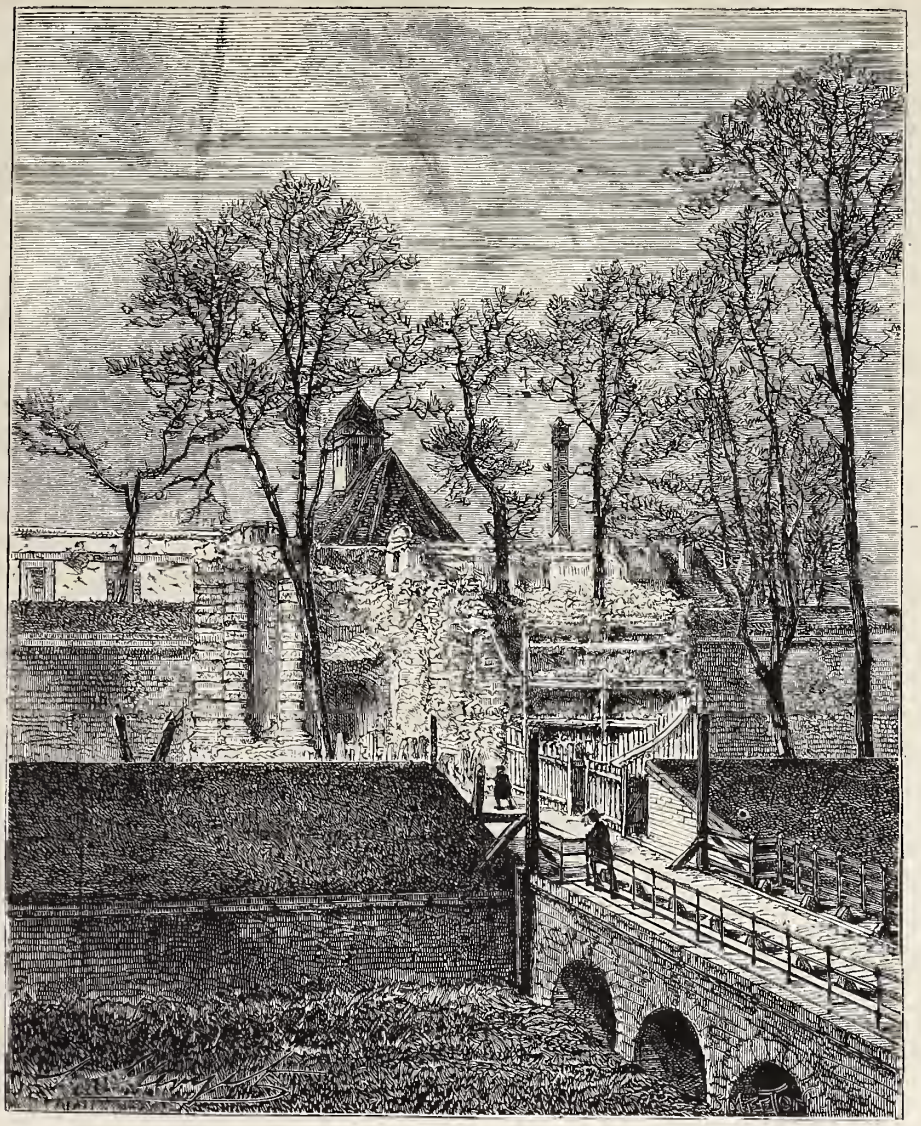
Tous les spectateurs crient : Honte! honte! (*Shame!*)

Le roi, qui est dans le secret, rit aux éclats, et naturellement on suit son exemple. L'imitateur élève de nouveau la voix, et, sur un ton plaintif, accuse Heidegger de lui avoir volé son visage.

C'en est trop pour le malheureux chef d'orchestre; il devient pâle, il tourne sur lui-même, il ne peut remuer les lèvres; le duc le prend enfin en pitié et invite son complice à retirer son masque. Loin de calmer Heidegger, ce dénoûment l'exaspère; il veut que les musiciens se dispersent, que l'on éteigne les lumières, et jure qu'il ne dirigera plus l'exécution d'aucun des divertissements de la cour, si l'on ne brise à l'instant le masque et le moule.

C'est cette anecdote que Hogarth a voulu rappeler dans le dessin que nous reproduisons. Du moins on est assez généralement d'accord pour le considérer comme en étant l'auteur.

NEUBRISACH.



Porte dite *de Strasbourg*, à Neubrisach, après le bombardement (octobre et novembre 1870). — Dessin de H. Clerget.

Par le traité de Ryswick, Louis XIV s'était engagé non-seulement à céder Brisach, situé sur la rive droite du Rhin, mais à démolir une ville neuve qu'il avait bâtie dans une île du Rhin, en face de Brisach. Cependant il ne pouvait pas laisser sans défense le passage du fleuve et donner aux Allemands une entrée libre dans la haute Alsace. Il résolut donc, en 1690, de construire, à une petite distance du Rhin et sur sa rive gauche, une ville qui pût servir de défense à l'Alsace depuis Huningue jusqu'à Strasbourg. Cette ville nouvelle reçut le nom de Neubrisach ou Neuf-Brisach. C'est Vauban qui en traça le plan. Elle forme un octogone; les fortifications sont très-régulières, et accompagnées de tous les ouvrages qui peuvent les rendre le plus solides. A l'extérieur, la ville n'offre à la vue qu'une série de bastions, qui cachent entièrement les maisons, celles-ci n'ayant toutes qu'un étage. Toutes les rues sont tirées au cordeau. Les remparts offrent des promenades agréables. De vastes casernes et l'église paroissiale sont les seuls édifices remarquables. La population s'élève environ à deux mille âmes. Au centre est une belle place d'armes, carrée, entourée d'arbres, et d'où l'on aperçoit les quatres portes de la ville. Sur une de ces portes, on lit une inscription qui rappelle la date et la cause de la fondation.

Pour construire Neubrisach, et afin de faciliter le transport des matériaux, Vauban dériva de la Lauch, de la Thur et de l'Ill, un canal qui existe encore.

A l'occasion de la construction de la forteresse, il fut frappé une médaille. Elle représente Louis XIV remettant entre les mains de l'Alsace, figurée par une femme inclinée devant le roi, un bouclier sur lequel est tracé le plan de Neubrisach; de l'autre côté du roi, qui est debout, on aperçoit le dieu du Rhin, assis, appuyé sur une urne d'où coulent des eaux. La médaille porte comme inscription : SECURITATI ALSATIÆ. NEOBRISACUM. MDCXCIX. Lors de la pose de la première pierre de Neubrisach, une de ces médailles en or et quatre en argent furent déposées dans les fondations.

Les armes données à Neubrisach sont de gueules à une montagne moutonnée d'argent, au chef d'azur, semé de fleurs de lis d'or.

En sortant par la porte dite de Strasbourg, que représente notre gravure telle que l'ont mutilée les boulets allemands dans la dernière guerre, on peut aller visiter

à quatre kilomètres de Neubrisach, le fort Mortier; il menace le vieux Brisach, situé sur la rive droite du Rhin, et son feu le ruina en partie dans le cours des guerres de la Révolution.

Neubrisach avait été construit par la France pour défendre l'Alsace; il a été perdu avec elle.

LA CHASSE AU BASILIC.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 210, 218, 230.

XVII

Les paroles du bonhomme, peut-être aussi la vue de la pièce blanche, ravivèrent tout à coup les souvenirs de l'ancien sacristain. Il se rappela avoir vu autrefois la peau de cette laide bête; mais il n'avait jamais songé à se demander ce que cela pouvait être. Il nous conduisit à une toute petite porte qui s'ouvrait dans le mur même de l'un des bas côtés; là, son fils ayant fait tourner à grand'peine une clef rouillée dans une serrure plus rouillée encore, nous pénétrâmes dans une sorte de petit caveau qui ne prenait jour sur le dehors que par deux étroites meurtrières. On était saisi dès l'entrée par une pénétrante odeur d'humidité terreuse et d'antique moisissure. Au milieu de vieux bouts de cordes, de débris de bancs et de chaises tout couverts de gouttes de cire jaune, et d'un amas inextricable de toutes sortes de choses informes, nous découvrîmes enfin la fameuse peau. Elle était bien ratatinée; et lorsque le sacristain la tira par la queue du coin où elle avait l'air de s'être réfugiée, elle rendit, en traînant sur le sol, le même son que les feuilles sèches quand le vent les balaye sur la terre durcie. Aussitôt que la tête apparut, mes deux compagnons se signèrent, tant l'expression en était méchante et diabolique. La peau était celle d'un grand saurien, d'un jeune crocodile peut-être; quant à la tête, j'avais beau faire, je ne pouvais lui trouver d'analogie avec celle d'aucun animal connu.

Je donnai quelque monnaie au sacristain, et je fis transporter chez moi ma trouvaille soigneusement enveloppée par crainte du scandale. Quand je fis de mon emplette un examen plus attentif, je découvris que la tête était en bois, ce qui me jeta dans toutes sortes de conjectures que rien ne pouvait confirmer ni détruire. De guerre lasse, je mis mon basilic dans une vieille armoire, et je m'efforçai de n'y plus penser.

XVIII

Quelques années plus tard, je l'avais complétement oublié, lorsqu'une pièce curieuse, publiée par une Revue savante, me donna tout à coup la clef de l'énigme.

C'était le testament en fort bon latin d'un médecin que je reconnus facilement pour le fameux maître Loys, « sçavant homme. » Comment ce testament était-il allé échouer à Paris, sur un des quais, au milieu d'un lot de vieux livres et de paperasses? Il importe peu de le savoir. Voici en substance ce qu'il contenait :

« Le mal était grand en la pauvre ville. Beaucoup mouraient du fléau, un plus grand nombre encore de la crainte qu'ils en avaient. Voyant donc ce pauvre peuple si affligé que mon cœur en saignait; sachant qu'ils étaient trop ignorants pour être tirés de leur crainte par la seule raison; j'eus recours à cette supercherie. Je fis courir le bruit que tout le mal venait d'un basilic qui s'était introduit dans cette ville et que je cherchais pour le faire périr; que, le basilic une fois détruit par mes soins, la ville serait purifiée de sa pernicieuse influence, et que les plus malades recouvreraient la santé. Je pris alors la peau d'un lézard qui me venait de défunt mon père, lequel l'avait eue en présent d'un de ces marchands qui commercent avec les peuples de l'Orient. La pareille se peut voir, m'a-t-on dit, en l'église de Saint-Wulfran d'Abbeville. Je lui fis de mes mains une tête de bois peint, la plus horrible que je pus imaginer. Un beau matin, quand les habitants de notre ville se réveillèrent, ils apprirent que j'avais présenté le miroir au monstre et qu'il était mort. Je montrai comme preuve, mais de loin seulement, la dépouille du monstre. Les esprits se rassurèrent, et le fléau diminua.

» Considérant néanmoins que j'ai usé de mensonge et de tromperie, et que le mensonge, même fait à bonne intention, est un des péchés qui offensent le plus la majesté de Notre Seigneur, je lui en demande très-humblement pardon. J'ai donné aux pauvres la rente qui me venait de la ville; les honneurs que l'on m'a accordés, et que je n'ai pas osé refuser de peur de découvrir l'artifice, ont été pour mon âme autant d'humiliations; je les ai acceptés comme tels, avec larmes et soupirs, requérant chaque fois notre Sauveur qu'il voulût bien me faire grâce, en raison non de mon succès, mais de mon profond repentir. »

XIX

A quelque temps de là, le journal *l'Intermédiaire* demanda si quelqu'un de ses lecteurs pouvait indiquer quelle avait été la résidence de ce médecin Loys, dont le testament avait fait du bruit parmi les savants. J'envoyai avec les détails qui précèdent 1° une vue de la *maison du Sorcier*, 2° une copie exacte de la pierre commémorative, 3° un portrait authentique du basilic à tête de bois.

Il paraît que je venais de faire une dissertation archéologique sans le savoir. Pour ma dissertation donc, je reçus avec surprise trois médailles de trois sociétés savantes; je fus cité avec honneur dans la nouvelle édition du livre de M. Brûlon : *Notice des beautés de Méry-Partout*, et admis d'emblée à une place vacante dans la Société de statistique et d'archéologie de ladite ville.

Quand je me vois comblé de tant d'honneurs, l'idée ne me vient pas de me croire un personnage. Loin de me guinder sur des échasses et de me perdre dans la contemplation de ma nouvelle dignité, j'en souris volontiers; et volontiers je me compare à l'un des héros de Topfer. Vous voyez d'ici M. Cryptogame à la poursuite d'un papillon : *il manque le papillon, mais il attrappe un factionnaire.* C'est exactement mon histoire. Je me lance à la poursuite d'un basilic; je manque le basilic, mais j'attrappe trois médailles d'argent, une citation honorable dans un livre estimé, une place d'académicien, plus un lézard à tête de bois.

Le basilic, comme on le voit, m'a récompensé généreusement des tribulations qu'il m'a causées et des recherches dans lesquelles il m'a entraîné. Ainsi va le monde, dont on a tort de médire, puisque toute peine y trouve sa compensation, et tout travail son salaire!

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

Suite. — Voy. p. 186, 202.

Sommier. — (Voy. la planche, p. 188, fig. 1.) Le sommier se compose d'une espèce de grande caisse rectangulaire SS′, divisée intérieurement par des barres de bois en canaux allongés qu'on appelle *gravures*. Un de ces canaux se voit en S′*g*, et les extrémités des autres aboutissent sur

la ligne S*g*, la caisse étant supposée ouverte. Il y a autant de gravures qu'il y a de touches au clavier, et, tout en étant étroites en général, ces gravures ont des largeurs proportionnées au volume des tuyaux et par conséquent à la quantité d'air qu'elles doivent leur fournir.

A la partie inférieure du sommier se trouve un long compartiment *l l' l''* nommé *laye*, sorte de réservoir en communication directe et immédiate avec le ou les porte-vent V, qui lui transmettent l'air des soufflets. La laye renferme les soupapes P, qui s'appliquent très-exactement contre le canal des gravures par de forts ressorts et le ferment. Lorsqu'elles sont ouvertes, ces soupapes livrent le passage au vent comprimé de la laye dans les gravures correspondantes. (La figure 3 montre la coupe transversale des gravures, L, L, des soupapes, P, P, P, et de la laye L.)

Les gravures sont recouvertes d'un double plancher (voir l'ensemble fig. 1 et le détail fig. 3) PP, P'P' qu'on appelle la *table du sommier*, et qui est collé et cloué sur les barres des gravures, de manière à ce que le vent de l'une ne puisse en aucune façon pénétrer dans l'autre. Ce double plancher est percé de trous rangés en lignes régulières. Il y a autant de trous qu'il y a de tuyaux correspondants. Les tuyaux sont implantés dans les trous et maintenus par différents procédés selon leur taille et leur forme.

Registres. — Entre les deux planchers, perpendiculairement aux gravures et parallèlement aux rangées de trous, sont ajustées très-solidement des bandes de bois très-lisses et distantes l'une de l'autre de manière à laisser entre elles des espaces rectangulaires indiqués en *e*, *e*, *e* (fig. 1). Dans ces espèces de coulisses se meuvent des règles en bois, qui glissent en les remplissant très-exactement. Ces règles, *r*, *r* (fig. 1), R (fig. 3), R' (fig. 2), se nomment *registres*, et sont percées de trous qui correspondent à ceux du double plancher. On conçoit que, selon la position du registre tiré ou poussé, tantôt (fig. 3) il laisse le libre passage du vent de la laye dans le pied des tuyaux, tantôt (voir R', fig. 2) il intercepte ce même vent. Ce double mouvement d'ouvrir ou de fermer les registres est du reste exécuté à volonté par l'organiste, selon qu'il a besoin de tel ou tel *jeu*. Il lui suffit pour ouvrir un registre, par exemple, de tirer un bouton B (fig. 1) placé à droite, ou à gauche, ou en haut du clavier, mais toujours à sa portée. Ce bouton appartient à un tirant B*b*, qui fait glisser le registre *r* au moyen de bras *b*, *b*, *b*, *b*... ajustés à des axes *t*, *t*... qu'on appelle *pilotes tournants*. En repoussant le bouton, le registre glisse en sens contraire, la communication du vent est interceptée et les tuyaux ne parlent plus. Les *tirants des registres* s'appellent le plus souvent *registres* tout court par abréviation, parce que le mouvement d'un *tirant* est instantanément accompagné du mouvement du *registre* correspondant, et que les deux objets n'en font, à vrai dire, qu'un seul.

Il peut arriver que les tuyaux soient trop gros pour être placés sur le sommier au-dessus des trous du registre correspondant. On les place alors à part sur un support (voir G, fig. 1), où des tubes de plomb, écartés dans la mesure nécessaire et partant du sommier, leur apportent le vent des gravures, tout en restant soumis au registre dont ils dépendent. On appelle *postage* la disposition de ces petits porte-vent.

Claviers. — Le clavier de l'orgue se compose de *touches* disposées chromatiquement comme celles d'un piano. Disons tout de suite qu'un orgue a ordinairement plusieurs claviers, placés en gradins les uns au-dessus des autres. Le nombre de ces claviers va quelquefois jusqu'à cinq ; il est très-rare qu'il n'y en ait qu'un.

Supposons qu'on abaisse une des touches de la portion de clavier CH (fig. 1). La touche tourne autour d'un axe *xx*, fait levier, et tire une des *vergettes* en bois *a'*, *a'*, *a'*, *a'*. Cette vergette *a'* tire le petit levier *v*, qui fait tourner le rouleau *aa*. Ce rouleau, en tournant, met à son tour en mouvement un autre petit levier *v'*, qui tire une autre vergette *a''*. La vergette *a''* est attachée au bout du levier *ll'*, qui, en s'abaissant, ouvre la soupape P au moyen d'un fil de fer entouré d'une boursette de peau très-flexible à l'endroit où il traverse la planche inférieure de la laye. La boursette n'empêche le fil de fer ni de monter ni de descendre, mais elle s'oppose à ce que le vent de la laye sorte par le trou par où passe le fil. On comprend maintenant qu'une fois la soupape baissée, le vent de la laye pénètre dans la gravure et fasse parler un, deux, trois, etc., tuyaux de cette gravure, selon qu'on a tiré au préalable un, deux, trois, etc., registres.

On appelle *abrégé* ce système de vergettes et de rouleaux, parce qu'il abrége la longueur du sommier et la réduit en quelque sorte à celle du clavier. Le mot paraîtra juste quand on saura qu'un clavier, par l'habile disposition des abrégés, peut faire manœuvrer d'aplomb les soupapes d'un sommier qui a, dans certains cas, jusqu'à douze fois sa longueur. Il va de soi que dans les grandes orgues il y a plusieurs sommiers, et qu'à chaque sommier correspond un clavier.

Quand les sommiers sont très-éloignés, pour faire mouvoir leurs soupapes on emploie des abrégés d'un autre genre. Au lieu de tirer, ils poussent ou foulent les vergettes. Là où le mouvement change de direction, il y a de petits leviers coudés ou en angle tournant autour d'un axe placé au sommet de l'angle. La laye est à la partie supérieure du sommier, et la soupape s'ouvre, poussée de bas en haut au lieu d'être tirée de haut en bas.

Il y a aussi un clavier de *pédales*. Ce clavier est sous les pieds de l'organiste : il se compose de grosses touches de bois assez longues et assez écartées pour que de la pointe et du talon du pied il puisse abaisser sans confusion celles des notes dont il a besoin. Ce clavier correspond aux tuyaux les plus graves.

Dans les grandes orgues où il y a cinq claviers, en partant du plus bas, voici quels sont leurs noms et leurs rôles :

Le premier est le *positif*, dont le buffet, plus petit que le grand buffet et ayant son mécanisme d'abrégés particulier, est ordinairement placé devant le grand orgue et entièrement détaché de lui. Quand il n'a pas de buffet spécial, il est mis dans le bas du grand buffet. Ses jeux sont moins nombreux et moins forts que ceux du grand orgue.

Le second est le clavier du *grand orgue*, dont les sommiers portent des jeux plus nombreux et plus puissants que les autres. On peut l'accoupler au *positif* par un mécanisme de combinaison, pour les jouer tous les deux ensemble et avoir des sons plus forts.

Le troisième est le clavier de *bombardes*, qui fait parler les jeux de ce nom, c'est-à-dire les jeux d'anches les plus forts.

Le quatrième est le clavier de *récit*, qui agit sur les jeux les plus propres au solo. Ces jeux sont le plus souvent renfermés aujourd'hui dans des boîtes dites *boîtes d'expression*, dont la face antérieure est composée de lames de bois pouvant tourner et s'entrebâiller comme des lames de jalousie. L'organiste, au moyen d'une pédale, ouvre et ferme plus ou moins cette boîte, et produit ainsi des effets de crescendo et de decrescendo qui donnent à son jeu de la nuance et de l'*expression*.

Le cinquième est le clavier d'*écho*, dont les jeux se font entendre d'une manière faible et produisent des sons qui semblent venir de loin.

Pour être très-exact, il faut dire que dans les orgues qui datent des dernières années on a apporté une modification. Ainsi, pour citer les orgues de Saint-Sulpice et de Notre-Dame de Paris, œuvres et chefs-d'œuvre du savant Cavaillé-Coll, les cinq claviers à mains de ces deux instruments portent les noms suivants : *grand-chœur*, *grand-orgue, bombardes, positif, récit expressif;* plus le clavier de pédales ou *pédalier*.

Ces claviers, qui jouent isolément si l'on veut, peuvent aussi, grâce aux perfectionnements de la mécanique moderne, s'accoupler à volonté plusieurs et même tous ensemble, et l'organiste obtient alors de son instrument toute la force et toute la majesté de sons que comporte une pareille multiplicité de jeux. Autrefois, l'accouplement ne réunissait que le positif au grand orgue.

Levier pneumatique. — Une très-remarquable invention, qui a supprimé d'un coup des obstacles jusqu'alors insurmontables pour l'organiste, c'est le *levier pneumatique* de Barker, appliqué par M. Cavaillé-Coll, le premier, dans la construction des orgues, et perfectionné par lui. Voici les raisons qui ont fait chercher ce mécanisme et la manière dont il fonctionne.

Les soupapes, qui bouchent l'entrée des gravures et qui sont mues par les touches des claviers, présentent de la résistance à cause de la pression de l'air comprimé dans la laye. Cette résistance doit être naturellement d'autant plus grande que les jeux sont plus nombreux et que par conséquent la soufflerie est plus puissante. S'il y a accouplement des claviers, la résistance peut aller jusqu'à la gêne. Il en résulte que dans un orgue de très-grande dimension certains traits rapides seraient non-seulement difficiles, mais même impossibles à exécuter. Or, cette difficulté dépendant de la nature même de l'instrument (puisqu'il faut des soupapes et qu'il faut aussi du vent, et dans certains cas du vent très-fort), semble *à priori* inévitable et insurmontable. L'application intelligente d'une loi de physique féconde permet d'en triompher et de rendre l'instrument aussi maniable qu'un piano. On sait que la machine à vapeur fonctionne en vertu du principe de la *détente des gaz*, c'est-à-dire que la force expansive ou détente de la vapeur d'eau est utilisée pour mouvoir un piston dans un cylindre. M. Barker eut l'idée d'employer la détente de l'air comprimé au lieu de vapeur d'eau, comme moteur, et construisit un appareil à la fois très-simple, très-puissant et d'un effet instantané.

Un vent d'une certaine intensité, emprunté à la soufflerie ou à une soufflerie spéciale, arrive dans une *laye* qui communique avec une *gravure* par une *soupape* de très-petite dimension et par conséquent n'offrant qu'une résistance insignifiante, la résistance étant *proportionnée à la surface* de la soupape. La gravure en question est fermée en dessus par un soufflet communiquant avec elle par sa table inférieure, qui est immobile. Le soufflet est de petite taille; néanmoins la surface de sa table supérieure, qui est mobile, est calculée de manière à ce qu'en se combinant avec la force élastique de l'air qui s'introduira dans le soufflet, elle ait une puissance d'ascension convenable. A la queue de la table supérieure est fixée une vergette reliée à la soupape du sommier proprement dite. Si maintenant on abaisse une touche du clavier, au lieu d'avoir à vaincre la résistance de cette soupape qui bouche la gravure où sont les tuyaux et qui, par les raisons que nous avons dites, exige un effort suffisant pour gêner l'organiste, on n'agit que sur la toute petite soupape de la laye adjointe, qui ne demande, elle, aucun effort; le vent se précipite par la gravure dans le petit soufflet, et la table supérieure se lève, entraînant la vergette qui ouvre la grande soupape de la laye du sommier. La petite soupape est reliée à une autre soupape qui ferme une ouverture assez large située à la partie supérieure de la gravure du *levier pneumatique*. Ces deux soupapes sont ajustées de telle façon que, quand celle de la petite laye s'ouvre par l'abaissement de la touche du clavier, celle de la gravure se ferme, et par conséquent le vent est forcé de se précipiter dans le petit soufflet et de le soulever. Que l'organiste cesse d'appuyer sur la touche, la soupape d'en bas se ferme, celle d'en haut s'ouvre, le vent contenu dans le soufflet et dans la gravure du levier s'échappe, la queue du soufflet tombe et la soupape de la grande laye du sommier se ferme. Grâce au fini et à la précision du travail de nos facteurs, ce mouvement, en apparence assez compliqué, s'exécute avec une facilité et une justesse merveilleuses.

On a appliqué du reste le même principe au maniement des registres, qui, par la nécessité où ils sont de s'ajuster très-exactement à leurs coulisses, offrent naturellement une certaine résistance et par suite une fatigue inutile à l'organiste.

Telles sont les parties constitutives et essentielles de l'orgue moderne, surtout de l'orgue comme le comprennent et le construisent nos grands facteurs français, les premiers artistes et savants du monde en ce genre, soit dit sans aucune vanité nationale. Pour n'en citer qu'un, M. Cavaillé-Coll n'a-t-il pas conquis les suffrages unanimes même des étrangers, et les grands organistes des différents pays de l'Europe, qui sont venus chez nous pour connaître et juger ses grandes orgues de récente construction, n'ont-ils pas été obligés de les admirer et d'avouer qu'elles étaient bien supérieures même à celles que dans leurs pays on s'était habitué jusqu'alors à considérer comme la perfection? Quand on disait autrefois l'orgue de Harlem ou de Fribourg, il fallait s'incliner. Aujourd'hui, on dit dans le monde entier, l'orgue de Saint-Sulpice ou de Notre-Dame de Paris. *La suite à une autre livraison.*

L'ORNITHORHYNQUE.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit (t. III, 1835, p. 387 et 388) sur la structure de l'ornithorhynque. Mais, depuis, les mœurs de ce singulier animal ont été étudiées de plus près par plusieurs naturalistes voyageurs, particulièrement par M. Jules Verreaux, qui a fait un long séjour en Australie et en Tasmanie; il y a donc lieu de revenir sur quelques points pour les préciser ou les développer.

L'ornithorhynque habite le bord des rivières; il fréquente surtout les endroits peu profonds, où les eaux, refoulées par les courants, sont dormantes et forment des marécages; là il barbote parmi les roseaux et les herbes, il plonge son bec de canard dans la vase pour y chercher les insectes aquatiques, les larves et les coquillages fluviatiles dont il se nourrit.

Il creuse lui-même son terrier, comme le lapin. Ce terrier est en général superficiel; il n'est guère à plus de trente-cinq ou quarante centimètres au-dessous de la surface du sol; il a deux ou trois issues et se subdivise ordinairement en douze ou quinze branches souterraines; l'une des issues s'ouvre du côté de l'eau et le plus souvent sous l'eau, afin de ménager à l'animal une retraite en cas de danger. Tout au fond du terrier, à l'extrémité la plus éloignée de la rivière, se trouve la chambre d'habitation ou le nid : c'est une cavité arrondie, capable de contenir plusieurs individus et garnie de plantes aquatiques desséchées.

L'ornithorhynque est aussi habile fouisseur qu'il est bon

nageur; en moins de dix minutes il peut se creuser un trou de plus de soixante centimètres; pendant cette opération, ses membres antérieurs, qui s'allongent et se dilatent dans la natation, se tranforment complètement : ils se raccourcissent, disparaissent en quelque sorte, pour ne laisser à découvert que les ongles, longs et aigus, qui manœuvrent avec activité et auxquels le bec vient en aide. Une particularité digne de remarqne, c'est que l'ornithorhynque, à mesure qu'il creuse, se sert de sa queue pour battre la terre en tous sens et la consolider; il se rapproche, en cela, du castor.

On a dit à tort que ces animaux dormaient le jour et ne sortaient de leur terrier que la nuit. On les voit, surtout à l'époque où ils ont des petits, aller et venir, nager, plonger, pendant la plus forte chaleur du jour. Toutefois, il est certain qu'aux approches de la nuit ils montrent une plus grande animation; rien n'égale alors leur vivacité, soit sur la terre, soit dans l'eau. Durant les froids de l'hiver, ils restent souvent plusieurs jours enfermés dans leur retraite; la graisse qu'ils ont amassée pendant la saison d'abondance les aide à passer cette période de jeûne.

L'Ornithorhynque et son terrier. — Dessin de Freeman.

Lorsqu'ils sont endormis, ils prennent une posture des plus bizarres : les pattes sont repliées, le bec va rejoindre en dessous la partie postérieure, et la queue large et velue recouvre le tout. On dirait une boule tronquée d'un côté. Quand ils sont à terre et que rien ne les inquiète, ils se dressent par moments et se tiennent debout, assis sur leurs pattes de derrière et sur leur queue, à la façon du kanguroo; les pattes de devant sont alors pendantes, comme des mains; la tête se tourne de tous côtés, d'un air de curiosité attentive; les narines, qui sont très-sensibles, se meuvent continuellement et perçoivent les moindres odeurs.

Le mode de naissance des petits a été longtemps pour les naturalistes un sujet de discussion. On prétendait avoir vu des œufs d'ornithorhynque : il n'en est rien. Les petits restent longtemps à l'état d'ovules dans le sein maternel, mais ils naissent vivants et ils sucent le lait de leur mère, comme les autres mammifères.

Malgré l'apparence stupide que leur donne leur museau emprisonné dans un bec long et carré, les ornithorhynques ne sont pas dépourvus d'intelligence. M. Bennett en a possédé de jeunes qu'il a élevés dans une chambre; ils prenaient leurs ébats dans un grand plat rempli d'eau et de quelques poignées d'herbes; ils jouaient entre eux avec beaucoup de vivacité et de grâce, comme de petits chats. Plusieurs individus, que s'était procurés M. Jules Verreaux, étaient devenus tellement familiers que l'un d'eux venait la nuit se fourrer dans son lit, quand il pouvait y grimper du côté de la ruelle en s'adossant au mur. En domesticité, on nourrit très-bien l'ornithorhynque de riz cuit, mélangé de jaune d'œuf.

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy. p. 35, 83, 123, 166.

D'après les principes que nous avons exposés, analysons une des œuvres les mieux connues de la caricature moderne.

C'est une des pages les plus naturelles et les mieux réussies de Gavarni.

Le lieu de la scène est une salle à manger. Autour d'une table ronde, quatre personnes sont assises. Le maître de la maison et son petit garçon, vus de dos; la dame du logis et un invité, vus de face. Sur la table, à portée de la main du maître, un poulet rôti, personnage muet naturellement.

Au milieu d'une conversation où la dame déploie la grâce la plus hopitalière, au moment où le convive (quelque protecteur important, cela se devine à son air gourmé, à sa cravate blanche, à son jabot empesé), mis en belle humeur par les gracieuses attentions de sa voisine, par quelques rasades d'un vin généreux, par l'odeur de la volaille, s'épanouit entre les pointes rigides de son faux col; au moment où sur ses lèvres épaisses s'étale un large sourire de satisfaction et de bienveillance, l'enfant se lève, comme s'il était mû par un ressort. Il n'a soufflé mot depuis le potage, et ce silence inaccoutumé lui pèse : au milieu de la stupeur générale, désignant du doigt le poulet, il laisse tomber les paroles suivantes : *Mère, est-ce que c'est le crevé de ce matin, que t'as dit que c'était toujours assez bon pour lui?* Or, notez-le bien, *le crevé de ce matin*, c'est le poulet, et *lui*, c'est le convive. Tableau!

La mère, encore penchée dans une attitude gracieuse vers le convive, roule des yeux menaçants pour faire taire l'enfant terrible. Mais, hélas! il est déjà trop tard.

L'invité sourit encore à moitié; mais les coins de sa bouche s'abaissent et se plissent : signe de désappointement et de dépit. Son regard, de bienveillant qu'il était d'abord, devient indécis; il s'interroge, il cherche à comprendre, il a compris. Le père, qui allait attaquer le poulet, laisse de découragement retomber sa main droite armée du couteau à découper.

Voilà la scène. Jugeons-la d'après les règles, et voyons si Gavarni s'y est scrupuleusement conformé.

1° *Cette caricature est-elle une œuvre d'art?*

Oui, car elle interprète la nature, et ne se contente pas de la parodier et de l'enlaidir. Elle choisit parmi les détails; elle laisse dans l'ombre ceux qui ne seraient pas expressifs, et fait ressortir les autres par leur isolement même. Elle est ordonnée et composée comme un vrai tableau. Il y a *unité* d'action et *variété* d'intérêt. En effet, tous les regards, par le geste de l'enfant, sont attirés sur le poulet, centre d'intérêt, puisqu'il est la cause innocente de la malencontreuse réflexion de la mère, de la trahison ingénue du fils, et de la stupéfaction des autres convives : voilà pour l'*unité*.

Voici pour la *variété* : l'expression du visage du père importe peu, ce n'est pas un détail essentiel, car il n'est pas directement compromis; il prend part à l'émotion commune par son geste de découragement comique; aussi l'artiste ne l'a présenté que de dos. L'expression du visage de l'enfant n'importe pas davantage; ce n'est pas lui que l'artiste moraliste a voulu mettre en cause. Il n'est, pour ainsi dire, que le ressort de l'action : aussi ne le voyons-nous que de dos. La mère qui a parlé, et le monsieur solennel dont elle a parlé, sont vus de face, parce que toute l'attention, se détournant du poulet, va se concentrer sur eux. C'est bien là l'arrangement voulu et expressif d'une œuvre d'art.

2° *Cette caricature fait-elle rire?*

Assurément, et pour les raisons que nous avons déjà indiquées, c'est-à-dire en vertu d'une série de jugements contradictoires qui s'entre-croisent instantanément et forment comme un tissu de comique et de ridicule. Énumerons quelques-uns de ces jugements.

Voici d'abord un invité dont toute l'attitude dit hautement : — Je suis un homme important, et je connais mon importance; je suis un homme aimable; ici, on me respecte et on m'aime; rien dans cette maison, rien sur cette table, qui soit trop bon pour moi.

Deuxième jugement, qui contredit le premier : — Qu'entends-je? En parlant de moi, on a dit familièrement *lui;* et cette hôtesse si empressée a déclaré devant témoins qu'un poulet crevé était toujours bien assez bon pour moi! Qui trompe-t-on ici?

La contradiction des deux jugements provoque dans l'âme cette secousse dont la conséquence immédiate est le rire.

Analysons maintenant les pensées et les sentiments de la maîtresse du logis.

Premier jugement : — Soyons charmante puisqu'il le faut, hospitalière puisqu'il y va de notre intérêt, prodigue, du moins en apparence. Il mord à l'hameçon; tout va bien.

Second jugement, qui contredit le premier : — Ah! mon Dieu! Il sait maintenant, à n'en pas douter, que nous nous moquons de lui, que nous ne l'aimons que par intérêt, que nous ne le tolérons que par politique, et que nous nous dédommageons, derrière son dos, de la contrainte que nous nous imposons pour lui témoigner du respect. Mon mari n'aura pas cette place qu'il nous avait fait espérer. Maudit enfant, avec son bavardage intempestif!

Le maître de maison, à quelques nuances près, passe par les mêmes émotions que sa femme.

Venons à l'enfant.

Premier jugement : — Ah! l'on croit, parce que je ne suis qu'un petit garçon, que je ne comprends pas ce qui se dit autour de moi. Eh bien, tout petit garçon que je suis, je me charge de les faire rire tous; ma petite mère m'appellera sûrement son chérubin; papa déclarera que je suis un vrai petit homme; le monsieur répétera partout que j'ai bien de l'esprit pour mon âge.

Second jugement, qui contredit le premier : — Personne ne rit! Maman me lance des regards furibonds, papa rougit, le monsieur est embarrassé. Est-ce que par hasard j'aurais dit quelque sottise?

3° *Cette caricature nous fait-elle rire de quelque chose de respectable?*

Non, car il ne pouvait y avoir ici en jeu que le respect dû par l'enfant aux personnes âgées et à ses parents. Or, vous remarquerez que dans l'esprit de l'enfant, ce respect jusqu'ici n'est en rien ébranlé. Il agit et parle dans la profonde innocence de son âme. Il croit si bien dire une chose charmante, et s'attend si bien à voir rire tout le monde, qu'il demeure tout désappointé, et son désappointement est un des éléments du comique de cette scène. Il fait la leçon à tout le monde, mais c'est sans le savoir. Ce n'est pas sa faute, après tout, si les autres manquent de sincérité et de simplicité dans les relations de la vie sociale; et c'est sans y songer que son ingénuité les condamne.

4° *Y a-t-il une leçon, soit de morale, soit de conduite à tirer de cette petite scène?*

Mais oui, ce me semble; je trouve que tout le monde ici a bien quelque petite chose à se reprocher, et quelque petit conseil à recevoir. Je prends d'abord le petit garçon, et je lui dis :

— Te voilà tout penaud et tout triste, et tu as bien sujet de l'être. Sais-tu bien que tu as fait beaucoup de peine à tes parents, et que tu les as jetés dans le plus grand embarras? Je vois bien d'ici ce que tu vas me répondre : Tu n'as pas agi par malice; maintenant même tu ne comprends pas la gravité de la faute que tu as commise. Passons là-dessus. Mais pourquoi as-tu désobéi à tes parents, qui te recommandent toujours de te taire devant les grandes personnes? Pourquoi as-tu pris la parole quand on ne t'interrogeait pas? Règle générale : obéis aux recommandations de tes parents, sous peine de commettre quelque sottise. Pour le moment, va jouer au jardin, tu reviendras au dessert.

Si j'ai congédié le petit démon, c'est qu'il n'est pas bon que les enfants entendent les reproches adressés aux parents et aux personnes âgées.

Cependant le convive, d'abord indécis, a fini par prendre une résolution. Avec un air de dignité froide qui cache mal sa piteuse déconvenue, il a posé sa serviette, il est parti sans vouloir rien entendre. Arrivé dans le vestibule, il jette son chapeau sur sa tête et son pardessus sur ses épaules. Je le suis dans l'escalier; je le calme de mon mieux, et je lui dis :

— Voyons, Monsieur, de bonne foi, pendant que nous sommes entre nous, n'êtes-vous pas un peu puni par où vous avez péché? Que faites-vous dans cette maison, et quel rôle y jouez-vous! Êtes-vous un ami? Non, car on vous recevrait à cœur ouvert, et l'on ne dirait pas de vous ce que vous venez d'entendre? Êtes-vous un protecteur? et quelle espèce de protecteur êtes-vous? Portez-vous un intérêt sérieux à ce ménage, assez vaniteux pour recevoir plus puissant que lui, assez ladre pour utiliser jusqu'aux poulets crevés? Alors, protégez ces gens, s'ils le méritent, en homme généreux et juste, et non en usurier. On ne vend pas ses services. Savez-vous bien que le moyen que l'on emploie ici pour vous plaire ne fait guère votre éloge? En vous prenant par la gourmandise, on vous décerne un brevet de gourmand. Songez-y, si le rôle de parasite est toujours ridicule, il devient odieux quand il est joué par un homme puissant à qui l'on n'ose rien refuser, du moins en face. Vous voyez ce qui arrive, et comment les exigences et les vices d'un seul homme peuvent jeter le désordre autour de lui. Soyez bon une fois dans votre vie, et sans rancune, comme sans intérêt personnel, rendez à ces gens le service qu'ils attendent de vous. Adieu.

Je remonte à la salle à manger, et je trouve les maîtres de la maison fort embarrassés de leur contenance. Le mari, s'il osait, s'en prendrait bien à sa femme; mais comme il n'ose pas, c'est moi qui me charge de parler :

— Pardon, Madame, il me semble que vous avez tort de rouler des yeux courroucés. Qu'a fait votre enfant? Il a répété naïvement ce qu'il vous avait entendu dire. De bonne foi, l'aimeriez-vous mieux menteur et dissimulé qu'indiscret et enfant terrible? C'est à vous à ne pas dire devant lui ce que vous ne voulez pas qu'il répète, et à ne pas lui donner les premières leçons de fausseté et de duplicité. Ne dites jamais que des choses qu'il puisse, sans inconvénient, redire devant tout le monde. Si votre situation était plus franche, votre langage le serait aussi, car vous n'auriez rien à cacher. Tenez, par exemple, de deux choses l'une, l'homme à la cravate blanche est votre ami ou il ne l'est pas. S'il l'est, invitez-le sans cérémonie; dites-lui de bon cœur : Mettez-vous là et dînez avec nous. Si cet homme n'est pas votre ami, ne l'invitez pas du tout, ce sera beaucoup plus simple. Et puis, au nom de cette coquetterie permise aux plus honnêtes femmes, ne froncez plus ainsi votre sourcil, et ne contractez pas la bouche. Songez donc que ces mouvements pourraient finir par laisser trace sur votre charmant visage.

La suite à une prochaine livraison.

BIENFAISANCE.

Répands tes bienfaits sur tes amis, pour qu'ils t'aiment plus tendrement encore; répands-les sur tes ennemis, pour qu'ils deviennent enfin tes amis. CLÉOBULE.

UN FAUTEUIL DE PRIX.

Au temps de sa splendeur, la république de Venise avait, comme on sait, des démêlés fréquents avec la puissance ottomane. Les guerres étaient sanglantes, mais les jours de paix étaient suivis de présents magnifiques. Le savant favori de François Ier, qui résida si longtemps à Constantinople et qui fut l'un des premiers à nous faire connaître les Turcs récemment établis en Europe, confirme ce que nous disons ici. Lorsqu'il s'efforce de donner une idée des splendeurs de la vie musulmane, Guillaume Postel s'exprime ainsi, à propos du pliant réservé au Grand Seigneur. « Il y en a un, parmi les serviteurs, qui lui porte un siége bas, qui se ploye à la mode des chaires portables de deçà, reste qu'elle est de quelque riche estoffe, non toutefois comme celle que les marchants vénitiens luy feirent l'an 1532, toute couverte de perles, de l'estime de quarante mille ducats, selon leur dire, car celle-là garde la chambre avec le heaume d'or et pierreries, accompaigné des dossiers de perles venus tout d'une main. » (1)

ESQUISSES DU POUSSIN.

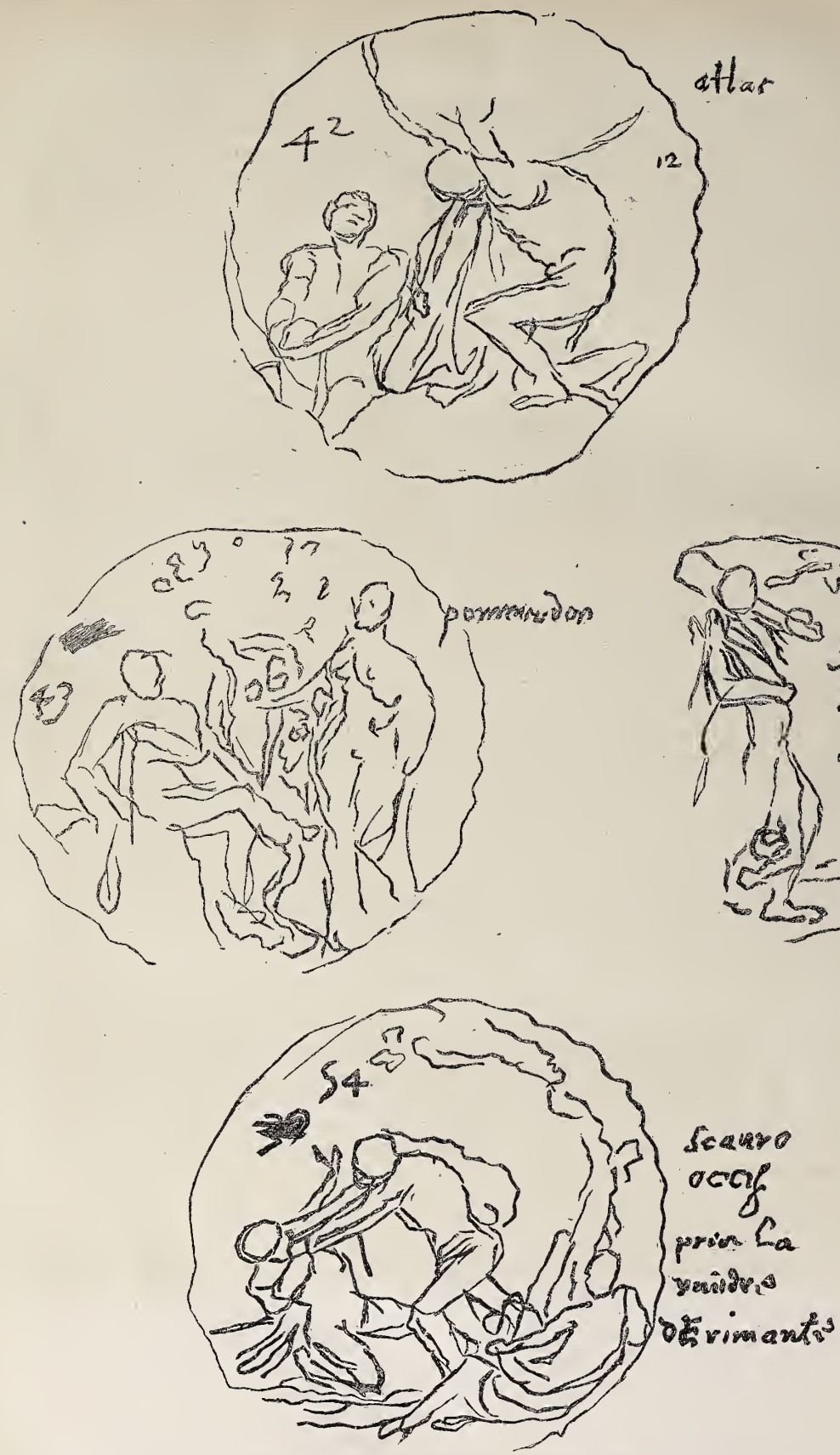
Voy., sur le Poussin, les Tables.

Ces esquisses sont empruntées à la belle collection de dessins de M. Gatteaux, qui heureusement n'a pas tout entière péri dans l'effroyable incendie de la rue du Bac, en mai 1871. Tout informes qu'elles puissent paraître, elles ne sauraient manquer d'intéresser tous ceux qui aiment et honorent le génie du Poussin. Ce sont les premiers jets de ses pensées pour la suite des « Travaux d'Hercule », qui devaient être peints en stuc et décorer la grande galerie du Louvre. Il est probable que les dessins d'une partie de ces compositions furent exécutés à la fin de 1641 ou au commencement de 1642. Ils ont été gravés, et voici les titres donnés par Laudon, qui en a conservé les traits : Naissance d'Hercule; — Hercule se venge des deux Boréades; — Hercule porte le ciel pour soulager Atlas; — — Hercule étrangle le lion de Némée; — Chiron exerce Hercule à tirer de l'arc; — ... à monter à cheval; — Hercule punit Diomède et Busiris; — Course ordonnée par Hercule; — Hercule délivre Hésione; — Hercule enlève Hippolyte, reine des Amazones; — Hercule combat les géants; — Mort d'Antée; — Hercule consulte l'oracle; — Hébé, épouse d'Hercule; — Amours portant les attributs d'Hercule.

Ces dessins ne sont peut-être pas les seuls que le Poussin ait eu l'intention de faire entrer dans l'ensemble de la décoration qu'il avait proposée ou qu'on lui avait commandée. On voit, d'après les gravures, qu'ils différaient par leurs formes et leurs dimensions, selon les conditions qu'offraient les surfaces à couvrir.

Ce ne sont point malheureusement les seuls travaux projetés par le Poussin, que ce grand artiste dut inter-

(1) Voy. *la République des Turcs*. Poitiers, 1560, in-4°, chez Enguilbert de Marnef.



Collection Gatteaux. — Esquisses du Poussin. — Voy. t. XXIV, 1856, p. 196.

rompre et abandonner lorsque les jalousies et les persécutions l'obligèrent à abréger son séjour à la petite maison du jardin des Tuileries [1], et à retourner, en septembre 1642, à Rome, d'où il ne revint plus.

On n'ignore pas qu'il existe un tableau du Poussin représentant « Hercule arrêté au début de sa vie par la Vertu et le Plaisir qui s'offrent à le guider. » Cette peinture a longtemps fait partie de la collection de sir Henri Loare.

[1] Voy. t. Ier, 1833, p. 35.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15.

Le Gérant, J. BEST.

G. ROSSINI.

Rossini. — Dessin de Bocourt, d'après la photographie de Legé.

Gioachino-Antonio Rossini est né à Pesaro, dans le golfe de Venise, le 29 février 1792. Son père, Giuseppe-Antonio Rossini, était ce que nous appellerions en France « tambour de ville »; seulement son instrument, au lieu d'être un tambour, était une trompette (*tuba*); le nom de son emploi était *tubatore*. Il annonçait à ses concitoyens les avis ou les arrêtés municipaux au son de sa trompette, ou bien il précédait les magistrats dans les cérémonies en jouant ses plus belles fanfares. On le payait peu; aussi, pour soutenir son ménage, il cumulait : il était en même temps inspecteur des boucheries. La vivacité de son esprit, sa gaieté, son entrain, lui conciliaient les sympathies de tout le monde; on lui avait donné le surnom de *il Vivazza*. Par contraste, sa femme, Anna Guidarini, fille d'un boulanger, avait un caractère sérieux, et, dit-on, élevé. Si laborieux et économes que fussent les deux époux, il paraît qu'ils avaient eu à subir parfois de rudes épreuves; c'est du moins ce que l'on croit pouvoir conclure des paroles suivantes, échappées plus tard à leur illustre fils : « L'ingratitude chez les enfants des pauvres, qui bien souvent ont été obligés de vendre leur dernière pièce de linge pour les soigner, est la plus horrible monstruosité que je

connaisse. » Cependant ils aimaient leur jolie ville et ses campagnes, qui abondent en olives et en figues; ils pouvaient espérer, grâce à l'estime qu'on avait pour eux, d'arriver peu à peu à une condition meilleure, lorsque les contre-coups de la révolution française vinrent, comme un orage, bouleverser leur vie et lui donner une direction tout imprévue.

En 1796, des troupes françaises traversèrent Pesaro. Leurs paroles, les proclamations du général Bonaparte, excitèrent les esprits des habitants; on se divisa, comme ailleurs, en partisans et en adversaires des changements qu'annonçaient les victoires de la France. Il Vivazza accepta et défendit avec chaleur les opinions nouvelles; il se fit remarquer par son exaltation. Or, un jour ne tarda pas à venir où, les armées françaises s'étant retirées de l'Italie, la bourgeoisie de Pesaro, délivrée de ses terreurs, releva la tête et usa de rigueur contre ceux qui s'étaient laissés prendre aux idées d'émancipation et de liberté. Il Vivazza fut l'une des victimes de cette réaction : on lui retira ses deux emplois et on le jeta en prison; c'était en 1798. Le petit Gioachino n'avait qu'un peu plus de six ans. Sa mère, réduite à la misère, abandonnée par ses concitoyens, résolue à travailler de quelque manière que ce fût pour nourrir son enfant, prit, avec le consentement de son mari prisonnier, le parti d'aller à Bologne se proposer pour chanter sur les théâtres. Il y avait, en effet, dans cette ville des agences pour les engagements d'artistes. Anna Rossini n'avait pas étudié la musique, mais elle chantait d'oreille, avec grâce et esprit; dès qu'on l'eut entendue, on la fit débuter sur un théâtre de Bologne, *il teatro Civico;* puis elle fut engagée dans une troupe ambulante qui séjourna tour à tour à Sinigaglia, à Forli, à Ferrare, à Lugo, à Mantoue, à Rovigo, etc..

« Sans l'invasion des Français en Italie, disait Rossini, j'aurais été probablement pharmacien ou marchand d'huile. »

Sa mère, le trouvant trop petit pour l'emmener dans ses pérégrinations, le mit en pension chez un charcutier de Bologne. Bientôt son père, rendu à la liberté, vint l'y embrasser, puis alla rejoindre sa femme avec sa trompette ou avec un cor, et fut admis à jouer sa partie dans les orchestres des théâtres où le talent d'Anna était de plus en plus apprécié.

Pendant ce temps, le petit Rossini recevait à Bologne, d'après la recommandation de ses parents, une modeste instruction. Il ne paraît pas qu'on lui ait appris rien de plus que les simples éléments de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique. Quand il eut sept ans, un professeur d'épinette, nommé Prinetti, lui enseigna à jouer de cet instrument; mais, chose singulière, ce professeur n'exerçait son élève à toucher de l'épinette qu'avec deux doigts seulement. Après deux années de leçons, Gioachino n'avait pas fait grand progrès. Son père, à l'un de ses voyages à Bologne, s'irrita, reprocha à l'enfant sa paresse, sa mauvaise volonté, et, pour le punir, le mit en apprentissage chez un forgeron. Comme Gioachino, âgé de neuf ans, n'était pas de force à manier le marteau, on lui fit tirer la corde du soufflet. En se rappelant cette épreuve, le grand maëstro disait, en souriant « qu'après tout ce n'était pas un trop mauvais moyen pour lui apprendre à jouer en mesure. »

Cette punition dura peu; Gioachino devint plus attentif aux leçons de musique. A son malencontreux professeur Prinetti succéda un meilleur, Angelo Tesei, qui lui enseigna le chant et l'accompagnement. Dès lors, sa vocation commença à se manifester; il avait une charmante voix de soprano, sa physionomie plaisait, il était gai et aimable; il fut remarqué, et engagé à chanter dans les églises au prix, pour lui considérable, de trois paoli (1 fr. 50 c.) par office. Ce fut comme une fortune, qui lui permit de venir en aide à sa famille; car sa mère, fatiguée, affaiblie, commençait à n'être que de moins en moins rémunérée.

Gioachino apprit seul à jouer du cor pour accompagner son père lorsque celui-ci venait à Bologne, et à cette occasion il composa d'instinct de petits duos pour deux cors. Il avait onze ans : ce furent ses premiers essais. Évidemment destiné à être musicien de profession, trop jeune encore pour donner des leçons, il se fit accompagnateur aux orchestres de théâtre, ce qui lui assura quelques ressources de plus.

Après Tesei, un des meilleurs chanteurs du temps, Babbini, lui donna des leçons dont il profita beaucoup. Sa petite renommée grandit si bien que, tout adolescent encore, il devint le chef d'exécution de la société philharmonique nommée *Academia d'i concordi*, et fut ensuite admis (vers 1807) élève de contre-point au lycée de Bologne.

Deux personnes eurent, à cette époque, une grande influence sur les progrès du jeune homme, âgé d'environ quatorze ans (1806) : le chevalier Giusti, ingénieur, qui l'initia au goût de la bonne littérature, et Mme Mombelli, qui, en lui donnant des vers à mettre en musique, l'amena peu à peu à composer un opéra, *Demetrio e Polibio*, dont la représentation toutefois eut lieu beaucoup plus tard à Rome (1812). On sait que la première œuvre de Rossini représentée sur un théâtre fut *la Cambiale di matrimonio*, opéra bouffe, qui obtint beaucoup de succès à San Mosé de Venise, en 1810.

La suite à une autre livraison.

UN ÉPICURIEN MODERNE.

J'ai passé par toutes les conditions, et après une exacte réflexion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse : la modération de ses désirs et le bon usage de la fortune. SAINT-ÉVREMOND.

PETITES OCCUPATIONS.

L'hiver, à Paris, j'avais rendu tous les moments utiles; j'avais mis un tour dans une antichambre, et, aux récréations, tous les enfants que j'élevais et moi-même, nous apprenions à tourner. J'appris avec eux successivement tous les métiers auxquels on peut travailler sans force, par exemple, celui de gaînier; j'ai fait avec eux une énorme quantité de portefeuilles de maroquin, aussi bien faits que ceux de l'Angleterre; le métier de vannier, où j'ai excellé; nous avons fait des lacets, des rubans, de la gaze, du cartonnage, des plans en relief, des fleurs artificielles, des grillages de bibliothèque en laiton, du papier marbré, de la dorure sur bois, tous les ouvrages imaginables en cheveux, jusqu'aux perruques; enfin, pour les garçons la menuiserie. M. le duc de Valois y surpassa tous les autres; avec la seule aide de M. le duc de Montpensier, son frère, il fit, pour l'ameublement d'une pauvre paysanne de Saint-Leu dont il prenait soin, une grande armoire et une table à tiroir aussi bien travaillées que si elles eussent été faites par le meilleur menuisier. Toutes ces choses ne prenaient point sur leurs études, c'était leur unique amusement, et jamais enfants ne se sont trouvés si heureux durant leur éducation. Outre leur palais des cinq ordres d'architecture, qu'ils montaient et démontaient, je leur avais fait faire, dans les mêmes pro-

portions et avec la même perfection, les outils et ustensiles qui servent aux arts et métiers : l'intérieur d'un laboratoire avec les cornues, les creusets, les alambics, etc. L'intérieur d'un cabinet de physique et tous les outils d'ouvriers étaient exécutés en miniature, avec une précision admirable.

Mme DE GENLIS.

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171, 215.

LES BECS.

III (suite.)

3° *Passereaux*. Cet ordre, qui n'est établi que sur des caractères négatifs, est un véritable *pandæmonium* dans lequel nous trouverons les formes de bec les plus étranges et les plus opposées.

En tête et à cause de leurs trois doigts, soudés jusqu'à la dernière phalange, se placent les *calaos* (fig. 18) avec

Fig. 18. — Bec du calao; au-dessous, coupe en longueur, pour faire voir la structure cellulaire de l'intérieur du bec.

leur bec insensé, surmonté de protubérances plus ou moins régulières et singulières, comme si la dimension énorme des mandibules n'eût pas suffi à donner une extraordinaire physionomie à l'animal; mais tout cet appareil est creux, cellulé, par cela même fort léger, et en même temps peu résistant. Non-seulement les becs des calaos varient de forme, d'excroissances, avec les espèces, mais encore d'individu à individu, et, qui plus est, suivant l'âge chez le même individu. Le casque ne croît, ne se perfectionne qu'à mesure que l'individu avance dans la vie. A quoi peut servir à ces pauvres oiseaux cet instrument gigantesque? C'est tout simplement un conduit pour avaler d'un seul coup les lézards, les grenouilles, les petits mammifères ou les insectes que l'oiseau rencontre, pince de la pointe, et probablement, ainsi que fait le pélican, lance en l'air pour les recevoir entre les mandibules largement écartées.

Mais nous abandonnerons un instant les oiseaux à grand bec pour signaler les organisations si différentes des oiseaux les plus petits, mais, en même temps, les plus charmants du globe. Nous allons rencontrer, parmi les *colibris*, des becs d'une longueur et tout à la fois d'une finesse prodigieuse, mince trompe que l'animal plonge au fond des corolles infundibuliformes pour en retirer le pollen et les menus insectes attirés par les matières sucrées. Voici (fig. 19) le *docimaste ensifer*. Nous ne passerons pas

Fig. 19. — Bec du docimaste porte-épée.

sous silence un genre assez voisin, mais déjà de taille supérieure et dont le bec semble un instrument incomplet. Nous voulons désigner l'*hémignathe* ou *hémirhynque olivâtre* (fig. 20), dont la mandibule supérieure, excessive-

Fig. 20. — Bec de l'hémignathe ou hémirhynque olivâtre.

ment longue et arquée, laisse à moitié chemin l'inférieure pour s'arrondir sur elle-même, comme un ongle mince et luisant. Les hémirhynques sont des animaux qui parcourent les branches des arbres et des arbustes en butinant les fleurs pour y chercher de petits insectes; mais on se demande, sans pouvoir trouver de réponse satisfaisante, à quoi leur sert cet étrange bec, puisqu'ils emploient leur langue bifide et rétractile pour saisir leur proie?

Le *falcirostre* ou *xyphorhynque* est un oiseau beaucoup plus gros, puisqu'il atteint la taille de notre merle : on donne à la famille dont il fait partie le nom de *grimpars*. Ce sont des animaux vivant aussi des arbres. Ils enfoncent leur long bec (fig. 21), arqué en quart de cercle et com-

Fig. 21. — Bec du xiphorhynque ou falcirostre (bec en faucille).

primé dès la base en lame de couteau, dans les trous que certaines larves creusent profondément dans les pétioles courbes d'une espèce de palmier. La nature a merveilleusement assorti l'outil de l'oiseau à la besogne qu'il doit accomplir : le bec suit la courbe de ces pétioles, au fond desquels se cache l'insecte, et le falcirostre vit sur cet arbre dont il épluche les singuliers pétioles qui restent implantés après la chute des feuilles.

Il nous est permis de jeter, en passant, un regard sur

Fig. 22. — Bec du rouge-queue.

le bec des charmants habitants de nos bosquets auxquels il a valu le nom de *becs-fins*. En présence de cet or-

gane si naturellement approprié à l'idée que l'on aime à se faire de l'oiseau, nous nous sentons plus à l'aise, de même qu'un visage sans masque repose les yeux au milieu d'une série de grotesques. Mais nous n'en avons fini ni avec l'ordre des *passereaux*, ni avec la série des grotesques.

Signalons toutefois le *gros-bec* (fig. 23), dont le nom est

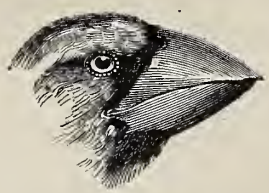


Fig. 23. — Bec du gros-bec.

significatif. On redoute ces oiseaux, lorsqu'ils passent dans notre pays, parce que, dit-on, leur bec peut leur servir à couper les bourgeons des arbres fruitiers. Cette opinion nous paraît erronée. Pour nous, les gros-becs brisent les fruits à enveloppe dure, les noyaux même d'autres fruits, noisettes, cerises, et surtout, quand ils nourrissent leurs petits, font une grande consommation d'insectes, et sont assez bien armés pour saisir même les plus forts. A ce compte, ils seraient plutôt utiles que nuisibles. Voici le *bec-croisé* (fig. 24), avec ses ciseaux destinés à détacher et

Fig. 24. — Bec du bec-croisé, ou perroquet de France.

enlever les écailles des pommes de pin et manger la graine qui se trouve placée sous chacune d'elles. Habitant des hautes forêts, il se sert de son bec pour grimper absolument comme le perroquet. Malheureusement, on lui attribue, quand il s'ébat dans un verger, la mauvaise habitude de couper autour de lui les bourgeons à fleurs qu'il peut atteindre.

4° *Colombes*. Nous n'avons rien à dire de ces oiseaux, dont le bec rappelle toujours celui du pigeon.

5° *Gallinacés*. Type, bec du coq. On a placé, en tête de cet ordre, la famille du *diduncule* ou *pleiodus* (fig. 25),

Fig. 25. — Bec du diduncule ou pléiode.

dont le bec ne rappelle en rien celui que nous citons comme type. Nous doutons fort que cet oiseau puisse rester à cette place; mais il est grand temps de chercher des renseignements plus complets sur ce pauvre animal de l'île de Samoa, car la race s'éteindra bientôt, et il n'en restera plus qu'un souvenir, aussi bien que du dronte (*didus*) de Maurice, dont on l'a rapproché souvent par la conformation de son bec. Cet animal se nourrit de plantes bulbeuses, ce qui n'est point le régime des gallinacés, exclusivement granivores et insectivores.

Près des *hoccos*, nous rencontrons le *pauxi* (fig. 26), avec son bec surmonté d'un tubercule osseux dont rien ne fait

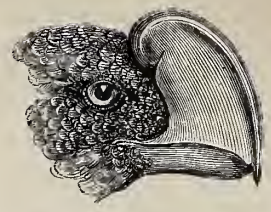


Fig. 26. — Bec du hocco pauxi.

deviner l'utilité. Stupide et peu défiant, le pauxi pourra s'acclimater chez nous comme le hocco véritable, qui pourra devenir un jour la doublure du dindon. Voici encore le *chionis* ou *bec-en-fourreau* (fig. 27), sorte de gallinacé

Fig. 27. — Bec du chionis ou bec-en-fourreau.

de rivage des îles Malouines, au plumage d'une blancheur éblouissante. *La suite à une autre livraison.*

UN PROJET D'*INSECTARIUM*.

On construit des cages en verre pour les poissons, les mollusques et les végétaux aquatiques (*aquarium*); on en construit pour les plantes, ce qui permet de leur procurer artificiellement le climat qui leur convient; pourquoi n'en ferait-on pas aussi pour les insectes? Les deux Huber avaient imaginé de se servir de boîtes vitrées pour observer, l'un ses abeilles, l'autre ses fourmis; on s'étonne que leur idée n'ait pas été reprise et généralisée. Rien ne serait plus intéressant, pour les naturalistes et pour les simples amateurs d'histoire naturelle, que de pouvoir assisser aux mystères de la vie des insectes, observer leurs merveilleuses transformations, surprendre leurs mœurs, leurs instincts.

Un observateur anglais, M. Macpherson, a émis le vœu que nous exprimons ici, et il a même esquissé un plan pour la construction de l'appareil auquel il a donné le nom d'*insectarium*. Ce serait une vaste cage à parois de cristal, afin que la lumière du soleil pût y pénétrer de tous côtés sans obstacle. L'une des parois au moins serait une porte à charnière, pour permettre l'arrangement et le nettoyage de l'intérieur.

Comme certains insectes, surtout à l'état de larve, ont besoin d'eau, on établirait dans une partie du fond de la boîte un petit aquarium à bords irréguliers, figurant un lac en miniature; autour, dans une couche de terre, croîtraient des fougères, des touffes d'herbes, des plantes diverses appropriées à l'alimentation des insectes; un gazon court et serré serait indispensable et facile d'ailleurs à entretenir. Sur les plantes à haute tige et fleuries, qui s'épanouiraient dans la partie supérieure de l'appareil, on verrait se poser les papillons aux brillantes couleurs. Il serait même possible de posséder dans ce petit paradis artificiel de belles espèces exotiques dont on se procurerait

des œufs. On les acclimaterait, comme on l'a fait pour le bombyx qui donne la soie.

La condition la plus nécessaire à réaliser, ce serait la parfaite aération de l'appareil. On ne doit pas oublier que, les plantes produisant la nuit de l'acide carbonique, l'air ne tarderait pas à se vicier et à causer la mort des insectes, s'il n'était constamment renouvelé. Rien de plus facile à obtenir que ce renouvellement continuel de l'air. Il suffirait de ménager à la partie inférieure d'une des parois de la boîte une plaque de zinc percée de trous, ou bien une bande de toile métallique, et d'en faire autant tout autour à la partie supérieure. Il s'établirait ainsi dans toute la capacité de la cage un courant d'air perpétuel.

Le projet de M. Macpherson ne nous paraît pas d'une exécution impossible. Nous avons vu aux mains des enfants de petites cages en toile métallique dans lesquelles des chenilles, des mouches, des papillons, vivaient plusieurs jours et même plusieurs semaines, au moyen de quelques

Projet d'*Insectarium* de M. Macpherson. — Dessin de Freeman.

fragments de feuilles, de fleurs, de sucre, entassés sans soin et sans discernement. On pourrait perfectionner ce jouet, qui devirendait alors à la fois un instrument d'étude et de plaisir.

IL FAUT SAVOIR SE TAIRE A PROPOS.

CONTE.

Il y a bien longtemps de cela, un tailleur vivait à Aix-la-Chapelle, ancienne capitale impériale.

Maître Caspar exploitait seul le privilége de confectionner de son aiguille des vêtements pour les princes et les personnes de la cour, et des couvertures pour les chevaux de l'empereur Charlemagne.

Quoique ce fût un petit vieillard sec et malingre, il inspirait à ses ouvriers et à ses apprentis un respect dont personne ne pouvait se rendre compte.

Lorsque par hasard ouvriers et apprentis se livraient à la flânerie, il se contentait de leur dire, de sa petite voix de coq enroué, qu'ils étaient de francs vauriens et des fripons.

On avait même fait la remarque que les plus turbulents et les plus hardis d'entre eux, après avoir travaillé quelque temps dans l'atelier de maître Caspar, devenaient tranquilles, obéissants, soumis, laborieux et polis.

Les paresseux s'appliquaient au travail; ceux qui aimaient à bavarder, à faire des cancans, à raconter des histoires ou à chanter, plutôt que de faire aller leur aiguille, semblaient avoir perdu la voix et la mémoire, et restaient muets comme des poissons.

Et ceux qui avaient eu auparavant la mauvaise coutume de fêter saint Lundi s'empressaient ce jour-là de venir exactement à l'atelier, même avant l'heure réglementaire.

Bref, les ouvriers qui paraissaient être les plus débauchés et les plus paresseux changeaient tout à coup leur manière de vivre, et devenaient rangés et laborieux, et au lieu de dépenser leur argent au cabaret et dans les cafés, ils le portaient à la caisse d'épargne.

Ce changement si surprenant provenait-il d'une discipline sévère?

Quelques personnes prétendaient que ce n'étaient point les sermons que le petit vieillard faisait de sa voix aigre et criarde à ses ouvriers qui ramenaient ceux-ci à de meilleurs sentiments, et qu'il devait y avoir bien certainement, dans la maison du bonhomme, un pouvoir enchanteur seul capable de dompter l'esprit remuant et frondeur des garçons tailleurs.

Ce pouvoir existait en effet : c'était la fille du vieillard, alors âgée de dix-sept ans.

Cette jeune fille, depuis la mort de sa mère, avait pris le gouvernement de la maison de son père ; elle surveillait la cuisine et l'atelier. Au dîner, elle servait à chacun sa portion, et si quelqu'un d'entre les ouvriers avait apporté, en entrant chez maître Caspar, des habitudes inconvenantes, il s'en corrigeait vite, seulement parce que Mlle Rose leur faisait des remontrances et la moue. Tel était, en effet, le sentiment d'affectueux respect qu'elle savait leur inspirer, que *tous*, à l'envi l'un de l'autre, se fussent jetés dans le feu ou dans l'eau pour la sauver.

Un seul ouvrier résistait à la discipline du maître et aux grâces de la bonne petite Rose.

Ce récalcitrant, qui s'appelait Philippe, était le neveu de maître Caspar, et par suite le cousin de la jeune fille. Ce n'est pas qu'il ne fût un bon garçon, ouvrier habile et appliqué, quand il le voulait bien. Mais il avait le défaut de ne pouvoir persister longtemps dans un travail quelconque, et surtout il ne savait pas supporter la contrainte du silence. Il aimait à bavarder, à causer avec ses camarades de choses étrangères à son ouvrage ; puis à chanter, à rire, à leur faire des niches ; il troublait ainsi à chaque instant l'atelier de maître Caspar.

Le patron l'avait souvent blâmé sévèrement. Mais ces remontrances paternelles restaient impuissantes. Philippe continuait à agacer ses compagnons de toutes les manières. Aussi, faisant plus attention à eux qu'à son ouvrage, il gâtait souvent une belle pièce commencée en véritable artiste.

Alors, son oncle irrité menaçait de le renvoyer et de lui faire faire son tour dans les pays étrangers, ce qui était, en ce temps-là, beaucoup moins agréable qu'aujourd'hui, vu que l'on ne connaissait pas encore les chemins de fer, ni même les diligences, et qu'il fallait voyager à pied et souvent par des chemins si horribles et si peu sûrs, qu'avant de se mettre en route, on prenait la précaution de faire son testament.

Chaque fois Philippe promettait de se corriger ; et l'intervention bienveillante de Rose, qui pardonnait volontiers à son cousin d'être léger, apaisait la colère de son père.

Maître Caspar s'apaisait donc de son mieux, mais il était d'autant plus mécontent de la conduite de son incorrigible neveu que, dans sa pensée, il bâtissait des châteaux en Espagne pour lui. Le vieillard possédait une riche clientelle et un établissement solide, où son rêve plaçait son neveu comme dans un doux nid, et il pensait aussi assurer le sort de sa fille, de sa chère Rose, en la mariant à son cousin.

L'étourderie et surtout la loquacité de ce dernier avaient compromis, renversé peut-être pour toujours tous ces beaux projets.

Plus le patron se montrait indulgent, plus Philippe se montrait insupportable. Malgré les nombreux avertissements de sa cousine, sa conduite empirait chaque jour. Il ne rendait plus une pièce où il n'y eût des défauts grossiers. Et souvent, par espièglerie, il cousait à la robe noire d'un conseiller des morceaux d'étoffes bigarrées que recouvrait le collet, mais qui, lorsque le vent soufflait, exposait le vénérable magistrat aux moqueries des gamins et aux risées des passants.

Vers la fin d'une semaine durant laquelle Philippe s'était encore plus mal conduit que de coutume, maître Caspar, exaspéré et perdant patience, prit un morceau de craie et fit une large raie sur le nom de son neveu, écrit sur la porte de l'atelier.

En ce temps-là, c'était la manière de renvoyer un ouvrier. Il lui annonça ensuite qu'il devait, dès le lendemain matin, quitter la maison, où il ne rentrerait que lorsqu'il se serait corrigé et qu'il pourrait lui remettre, pour preuve, au moins six florins d'or honnêtement gagnés, somme assez considérable à cette époque.

Philippe fit à regret sa besace, y mit ses ciseaux, son fer à repasser, etc., et se présenta, dans l'après-midi, à son oncle et à sa cousine pour prendre congé d'eux.

Maintenant qu'il disait adieu à Rose, il voyait combien ses yeux bleus étaient beaux, combien sa personne était gracieuse, sa taille bien prise, sa main mignonne. Il comprenait, par son propre cœur, pourquoi celui de sa cousine battait si fort et si vite lorsqu'elle lui tendit la main pour la dernière fois.

La pauvre enfant offrit à son cousin une bourse bien garnie de monnaie. A peine la lui eut-elle remise que deux grosses larmes s'échappèrent de ses yeux et tombèrent sur le cœur de Philippe, qui, reconnaissant tout à coup la grandeur de sa faute, s'enfuit en toute hâte pour cacher ses larmes.

Un ouvrier rencontrait en ce temps-là beaucoup plus de difficultés qu'aujourd'hui pour trouver une place et de l'ouvrage. Philippe n'eut pas le courage de prendre le chemin d'une grande ville. Il se dirigea machinalement vers les hauteurs qui dominent Aix-la-Chapelle, sa ville natale, et il s'égara à travers les rochers et les forêts séculaires qui couvraient la montagne appelée aujourd'hui Louisberg.

Ces rochers de Louisberg, tout incrustés de beaux coquillages et d'autres pétrifications d'animaux de mer, lui rappelaient maintes heures de son enfance où il était venu jouer avec de petits camarades. Ces souvenirs l'attristaient.

Les ouvriers qui allaient couper du bois dans la forêt en avaient souvent rapporté de belles incrustations pour orner leurs chambres. Mais à peine chez eux, ils s'empressaient de s'en débarrasser.

Or chacun de ces coquillages faisait entendre, vers le milieu de la nuit, tantôt des chants et des murmures, tantôt des gémissements et des soupirs, comme des voix d'enfants en pleurs. Les vieillards et les vieilles femmes assuraient que ce bruit lamentable était fait par de petits hommes logés dans le fond des spirales de ces pétrifications.

Après s'être promené sur toutes les places où il avait joué autrefois, Philippe continua de monter vers le sommet de la montagne, pensant avec tristesse à Aix-la-Chapelle, à maître Caspar, dont il avait abusé pendant si longtemps de la bonté, et à sa cousine Rose.

Comme il ne faisait guère attention au chemin qu'il suivait, il ne tarda pas à pénétrer si avant dans la forêt qu'il

ne sut bientôt plus où il se trouvait. Plus il marchait, plus la forêt se faisait sombre et épaisse; il se rappela que l'on disait que derrière ces vieux arbres noirs, tout chevelus de longues mousses, il se passait des choses surnaturelles et effrayantes. Il eut peur.

Le jour baissait. Le pauvre garçon alla à droite et à gauche pour trouver une issue, mais il ne put en découvrir aucune. Il appela à grands cris quelqu'un qui pût le remettre sur le chemin de la ville; l'écho seul lui répondit, et il lui sembla que l'écho le raillait.

La nuit approchait. Encore quelques instants et le crépuscule allait s'éteindre. Il remit au lendemain la recherche des sentiers par où il était venu, et s'occupa de trouver un abri pour se garantir du vent du nord et dormir commodément, car il était bien fatigué. Il en découvrit un au pied d'un énorme sapin. Il s'assit sur la mousse, murmura quelques prières, recommanda son âme à Dieu, comme un bon chrétien, et s'endormit d'un profond sommeil.

Il rêva qu'on l'appelait par son nom. S'imaginant qu'il était encore chez son oncle et qu'il fallait descendre à l'atelier, il répondit en sommeillant à demi :

— Tout à l'heure, tout à l'heure, mon oncle.

Mais un long rire moqueur lui répondit, et il se réveilla.

Il se crut le jouet d'un affreux cauchemar lorsqu'il se retrouva au milieu de la forêt et qu'il aperçut, à travers les branches et les halliers, à la lueur d'un rayon de lumière qui ne venait ni de la lune ni du soleil, un petit homme tout au plus haut comme sa botte, lui faisant signe de le suivre.

On a vu que le neveu de maître Caspar ne brillait point par un excès de courage. Il eut envie de se sauver. Mais comme cette petite créature n'avait nullement l'air méchant et que, d'ailleurs, sa taille infiniment petite ne pouvait l'effrayer, il mit sa besace sur son épaule et suivit le bizarre inconnu.

Ils s'avancèrent l'un et l'autre un peu plus dans la forêt. Le garçon tailleur reconnut bientôt que la lumière qui l'avait éclairé à son réveil venait d'un bon feu allumé entre quelques grosses pierres, et autour duquel cinq autres petits bonshommes se trouvaient accroupis, ayant tous le visage empreint d'une grande tristesse. Le petit guide de Philippe prit place à côté d'eux et lui fit signe de faire de même.

La chaleur du foyer fit grand plaisir à Philippe; l'humidité de la nuit paralysait ses membres. Il s'assit au plus près du brasier en se frottant les mains engourdies par le froid; puis il essaya de faire parler un de ses petits voisins. Mais dès qu'il lui eut adressé la parole, le petit homme grinça les dents comme un chien enragé et donna un coup de bâton si fort sur le feu que les tisons jaillirent sur la figure et la chevelure du jeune tailleur, lui brûlèrent la peau du visage et lui roussirent la barbe.

Philippe pensa bien à appliquer un vigoureux coup de son gourdin sur la nuque de ce petit monstre; mais il se souvint à propos d'un conte que sa nourrice lui racontait dans son enfance, où les nains retournaient impitoyablement sens devant derrière la figure de ceux qui les offensaient. Il contint donc sa colère, ne voulant pas se voir les yeux dans le dos. Et comme il s'ennuyait du silence de cette société de muets, lui qui aimait tant à causer et à rire, il prit sa besace, la posa sur les deux genoux, et en tira le contenu.

Il vit alors ces petits hommes le regarder attentivement et leur visage prendre un air de contentement. Il fit semblant de rester indifférent à leur curiosité, plaça son mouchoir devant lui, et y déploya en bon ordre ses ciseaux, son dé, ses aiguilles, du fil, ainsi qu'un fer à repasser.

Les nains se montrèrent de plus en plus satisfaits, et tendirent le cou en avant pour mieux voir ce que le jeune homme allait entreprendre.

Philippe sortit de son bissac un vieux gilet qui avait besoin de beaucoup de réparations, et se mit à y faire les reprises nécessaires.

Les petits hommes s'agitaient et se haussaient sur la pointe des pieds derrière les épaules du tailleur.

Les voyant si près de lui, Philippe crut qu'il pourrait obtenir d'eux quelques paroles, ce qui lui eût été fort agréable; il recommença à les questionner.

A peine avait-il prononcé le premier mot que tous les nains se rassirent très-fâchés; et monsieur Philippe reçut par derrière un si vigoureux soufflet qu'il vit trente-six chandelles et alla rouler dans la mousse, s'estimant heureux de n'avoir pas piqué une tête dans le brasier.

Il s'imagina tout d'abord que c'était le geste peu amical de maître Caspar, son oncle, qui s'était mis à sa recherche pour le ramener à l'atelier. Mais lorsqu'il eut regardé derrière lui, il ne vit qu'une branche d'arbre qui se balançait au-dessus de sa tête.

Il se frotta la joue et reprit son travail en murmurant.

A chaque point qu'il faisait, les nains se rapprochaient et poussaient de gros soupirs. Et Philippe se disait, en les voyant si chagrins :

— Qu'ont-ils donc, ces petits drôles, pour soupirer de la sorte?

Enfin, celui qui l'avait amené près du feu se plaça devant lui et lui fit signe de lui regarder le dos.

Philippe fit cette réflexion que les petits hommes demandaient peut-être qu'il leur raccommodât leurs habits.

Et au sourire de satisfaction qu'il vit errer sur leurs lèvres, il lui sembla que ce devait bien être là leur pensée et leur désir.

La suite à la prochaine livraison.

APPROFONDIR.

Quelque chose que vous fassiez, faites-le à propos, faites-le avec la dernière exactitude, et jamais superficiellement. Approfondissez, pénétrez. Tout ce que l'on ne fait ou que l'on ne connaît qu'à demi n'est, selon moi, ni fait ni connu. Il en résulte même quelque chose de pis; savoir, qu'une légère connaissance nous induit en erreur. A peine y a-t-il un endroit ou une compagnie où vous ne puissiez, si vous voulez, acquérir quelques connaissances. Il est rare que chaque individu ne possède pas une connaissance particulière, quelle qu'elle soit, et il est charmé d'en parler. Cherchez donc, et vous trouverez, aussi bien par ce mode-ci que par l'autre. Voyez tout, examinez tout. Votre motif justifiera votre curiosité et les questions que vous pourrez faire, qui, autrement, passeraient pour impertinentes par votre manière de les proposer. Car le mérite de la plupart de nos actions dépend de la manière dont elles sont faites. Dites, par exemple, en questionnant : « Je crains de vous importuner par mes questions; mais » personne ne peut m'instruire aussi parfaitement que » vous », ou quelque chose de semblable. (1)

VOIR ET REGARDER.

Je suppose un château qui donne sur une campagne vaste, abondante, où la nature s'est plu à répandre la va-

(1) Chesterfield.

riété, et où l'art a su profiter des situations pour les embellir encore.

Nous arrivons dans ce château pendant la nuit. Le lendemain, les fenêtres s'ouvrent au moment où le soleil commence à dorer l'horizon, et elles se referment aussitôt. Quoique cette campagne ne se soit montrée à nous qu'un instant, il est certain que nous avons vu tout ce qu'elle renferme.

Mais ce premier instant ne suffit pas pour nous faire connaître cette campagne, c'est-à-dire pour nous faire démêler les objets qu'elle renferme; c'est pourquoi, lorsque les fenêtres se sont refermées, aucun de nous n'aurait pu rendre compte de ce qu'il a vu. Voilà comment on peut voir beaucoup de choses et ne rien apprendre.

Enfin, les fenêtres se rouvrent pour ne plus se refermer. Mais si, semblables à des hommes en extase, nous continuons, comme au premier instant, de voir à la fois cette foule d'objets différents, nous n'en saurons pas plus, lorsque la nuit surviendra, que nous n'en savions lorsque les fenêtres qui venaient de s'ouvrir se sont tout à coup refermées.

Pour avoir une connaissance de cette campagne, il ne suffit donc pas de la voir toute à la fois, il en faut voir chaque partie l'une après l'autre, et, au lieu de tout embrasser d'un coup d'œil, il faut *arrêter ses regards* successivement d'un objet sur un objet. Voilà ce que la nature nous apprend à tous. Si elle nous a donné la faculté de *voir* une multitude de choses à la fois, elle nous a donné aussi la faculté de n'en *regarder* qu'une, c'est-à-dire de diriger nos yeux sur une seule. (1)

(1) Condillac

LES RUISSEAUX DE PARIS.

Il y a déjà une centaine d'années que Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, demandait de toutes ses forces « des trottoirs comme à Londres »; pendant tout le reste de sa vie il n'a cessé de les réclamer, et il est mort en 1815, n'en ayant guère pu voir que des échantillons. Depuis lors on les a multipliés, et le piéton peut actuellement circuler dans toute la ville, sans patauger dans la boue et sans craindre les essieux des voitures qui rasaient autrefois les maisons en causant force accidents.

Cette importante amélioration, poursuivie surtout depuis 1830, en a entraîné une autre : le déplacement des ruisseaux. Aujourd'hui, la chaussée divise en deux les eaux de pluie qui ont lavé la rue, et elle les rejette des deux côtés, le long des trottoirs, où l'eau pure des fontaines délaye les boues et les entraîne dans des bouches d'égout très-rapprochées les unes des autres. Une magnifique canalisation souterraine règne sous Paris et débarrasse rapidement la ville de ses immondices. Mais lorsque Mercier publiait son *Tableau de Paris* (1781-1788), le ruisseau unique, placé au milieu de la rue, avait un très-long parcours à faire avant de rencontrer les soupiraux par lesquels il se déversait dans des égouts étroits et rares. On attendait les grands jours de pluie pour nettoyer à fond la voie publique. Par conséquent, à la moindre averse, les ruisseaux grossissaient à vue d'œil; ils envahissaient en un instant plus de la moitié de la largeur des rues. Impossible de les franchir, à moins d'avoir les jarrets d'un clown. Il fallait donc les traverser en entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, si l'on n'avait la chance de rencontrer une de ces planches branlantes que posaient de loin en loin des concierges ou des officieux. Parfois même on passait le torrent fangeux à dos d'homme, en s'asseyant sur une chaise attachée aux crochets d'un vigoureux commissionnaire.

Mais les tribulations des passants ne se bornaient pas à mettre leurs pieds et leurs jambes dans l'eau, ils avaient à défendre leur tête et leurs épaules contre les gargouilles qui lançaient leurs jets puissants tantôt sur un point de la rue et tantôt sur un autre, selon la force d'impulsion et les variations du vent. Mercier proposait déjà d'obliger les propriétaires à mener leurs eaux jusqu'au bas des maisons au moyen de tuyaux placés sous la gouttière.

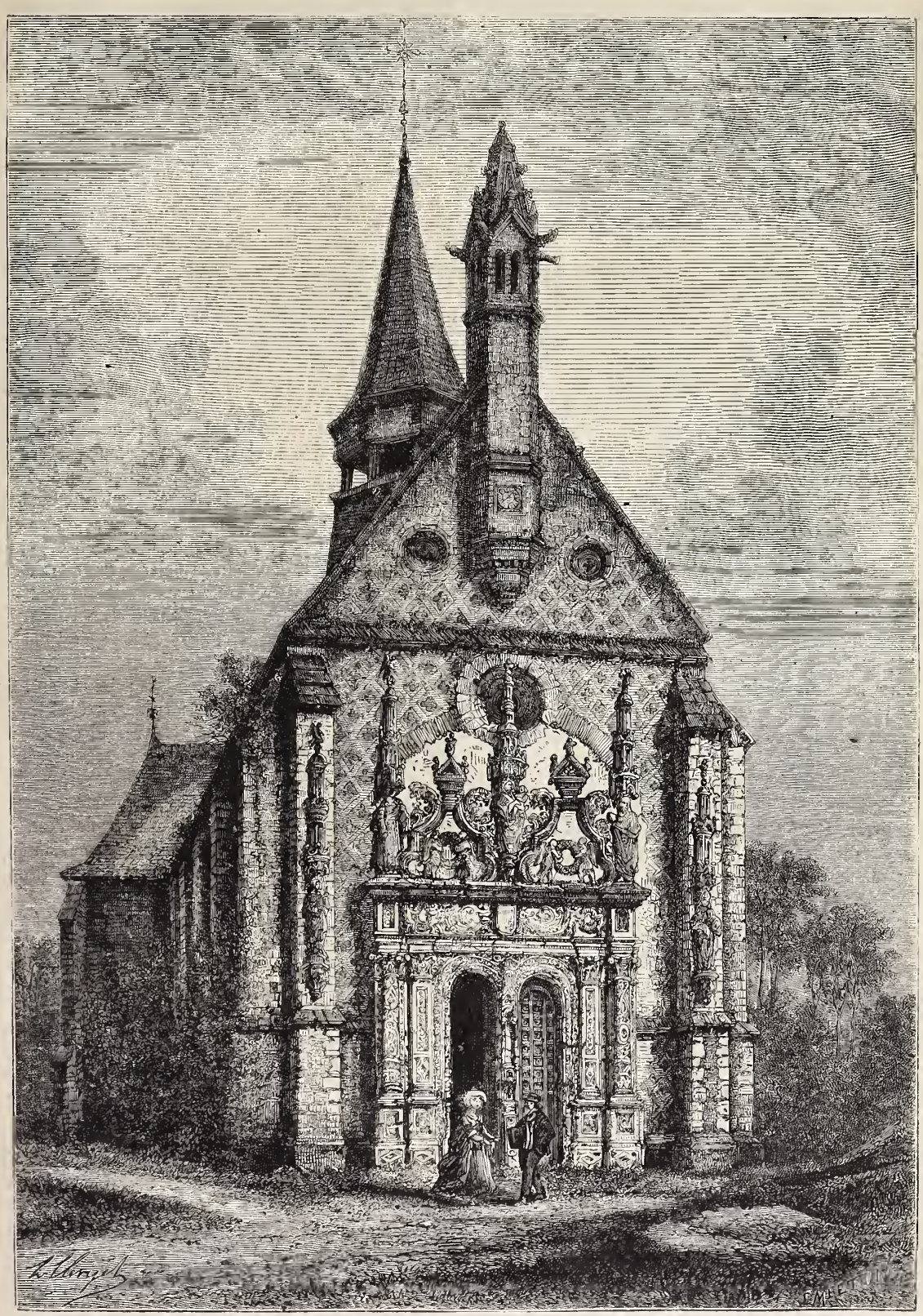
Notre gravure, faite en 1791, et publiée dans une collection destinée à *illustrer* le *Tableau de Paris*, représente le spectacle que donnait alors la rue dans un jour d'averse. « Rien ne doit plus divertir un étranger, disait Mercier, que de voir un Parisien sauter les ruisseaux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs et un habit galonné! Pourquoi les piétons ne s'habillent-ils pas conformément à la boue et à la poussière? »

En temps de pluie. — D'après une gravure de 1791.

Si Mercier revenait aujourd'hui, il aurait la satisfaction de voir le pantalon et la botte remplacer les culottes courtes et les bas blancs, de manière à braver la pluie et la boue; il verrait les eaux des toits arriver dans le ruisseau en descendant le long des murs sans perte d'une goutte, et les eaux de la rue disparaître rapidement sous les trottoirs; enfin, il admirerait comment une simple jardinière, au sortir de la halle où elle a vendu ses légumes, trouve à sa disposition de belles voitures suspendues, avec des siéges rembourrés, qui la reconduiront chez elle pour le prix d'un ou de deux paquets de carottes; plus heureuse qu'autrefois le pauvre diable de littérateur de notre gravure, logé au faubourg Saint-Jacques, et qui est obligé de franchir les ruisseaux pour gagner à force de gambades, sous l'averse et les éclaboussures, l'hôtel de l'amphitryon qui l'a invité à dîner au faubourg Saint-Honoré

PAGNY-LE-CHATEAU ET SON ÉGLISE

(DÉPARTEMENT DE LA COTE-D'OR).



Église de Pagny-le-Château. — Dessin de H. Clerget.

Le village de Pagny-le-Château, situé sur la voie romaine d'Autun à Besançon, dans la vallée de la Saône, à deux kilomètres sud de Pagny-la-Ville, possède, comme on peut le voir, une charmante église des quinzième et seizième siècles, gracieux spécimen de ce style mélangé où le goût de la renaissance s'associe, et sans disparate, aux dernières fantaisies du gothique flamboyant. Ce monument était la chapelle du château qui a été démoli au siècle

dernier par ordre d'un duc de la Vallière. Il a survécu à plusieurs familles, dont quelques membres ont tenu dans notre histoire une place honorable : les de Vienne, les Longwy et les Chabot. On a recueilli les noms de Philippe, seigneur d'Antigny, de Pagny et de Sainte-Croix, qui vivait en 1180 ; de Guillaume, son fils, mort en 1222 ; de Hugues II (1241); de Huges III, seigneur de Pagny, Sainte-Croix et Neublanc. Le fils de ce dernier, Hugues IV, seigneur de Pagny, Lons-le-Saunier et Pymont, hérita de son oncle maternel le comté de Vienne; et nonobstant la vente qu'il en fit en 1266 à Jean de Burnins, archevêque de Vienne, ses descendants en ont toujours gardé le titre et les armes.

Après la mort de Hugues IV (1277), la famille se divisa en deux branches : celle de Pagny, Jallenay, Néaufle et Neublanc, et celle de Longwy. A la première appartiennent Jean de Vienne, fils de Philippe de Vienne II (1340-1355); Hugues de Vienne, mort en 1384; Jean de Vienne, dit à la Grande-Barbe, mort en 1435, et son fils Henri, mort avant 1421. Après eux, le titre de Pagny semble avoir disparu. Le château passa aux Chabot. Un général habile, qui prit une part active aux troubles de la Fronde et plus tard secourut Casal et reprit Turin, Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, surnommé Cadet-la-Perle, mort en 1666, était né (1601) au château de Pagny. La maison de Longwy fut, aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, une des premières de la Bourgogne. Hugues de Vienne, sixième du nom, seigneur de Longwy, surnommé le Sage, servit avec beaucoup de zèle les ducs de Bourgogne de la maison de Valois. Lors de l'institution de l'ordre de la Toison d'or, il en fut le premier chevalier. En 1408, il était grand chambellan du dauphin de France. En 1419, il se trouvait près de Jean-sans-Peur lorsque ce prince fut assassiné sur le pont de Montereau. Il mourut en 1434. Jean de Vienne, son oncle, amiral de France, qu'il avait accompagné en Écosse en 1385, fit la guerre de Flandre sous Philippe VI, défendit Calais contre Édouard III, et dirigea, en 1377, plusieurs expéditions contre l'Angleterre. Froissart a décrit l'une des batailles navales qu'il eut à livrer. Ce brave guerrier mourut glorieusement (26 septembre 1396) à Nicopolis, où il commandait l'avant-garde de l'armée chrétienne. A la même famille appartient encore le cardinal de Givry, qui fut, au seizième siècle, évêque de Mâcon et de Langres.

La chapelle du château de Pagny a, paraît-il, été fondée au treizième siècle, sous l'invocation de la Vierge ; mais, par suite de changements et d'embellissements successifs, elle a totalement perdu sa physionomie primitive. On peut dire qu'elle date de la première moitié du seizième siècle, et que son véritable fondateur a été Philippe Chabot. Le corps de l'édifice est en briques ; les angles, les sculptures et les accessoires sont en pierres blanches. Le plan est en croix latine et compte cinq travées dans une longueur de vingt-six mètres, de la porte au fond du sanctuaire. L'œil est attiré tout d'abord par le charmant édicule qui figure un arc de triomphe à deux baies, par les arabesques variées qui décorent les colonnes et les pilastres et courent sur le double ressaut des deux arcades aux cintres surhaussés. Rien de mieux entendu que les compartiments et les enroulements de la frise, la corniche que surmontent trois statues couronnées de grêles pinacles ; rien de plus original que ces espèces de triangles tourmentés et agrémentés d'acanthes fantastiques, au milieu desquels quatre génies ailés soutiennent les deux écussons de François Ier et d'Éléonore d'Autriche. D'autres écussons, entre autres celui de l'amiral Chabot, se voyaient encore sur la frise, également accostés d'anges ou d'enfants. D'autres statues aussi et d'autres pinacles s'allongent sur les deux contre-forts de la façade. Le pignon, qui forme l'étage supérieur, est percé de deux petits oculus qui font triangle avec un troisième, plus grand, ouvert au-dessus du portail. Une mince lanterne octogone, coiffée d'un pyramidion semi-gothique, s'élève sur pendentif entre les deux œils-de-bœuf, coupe le pignon par le milieu et dérobe en la dépassant la pointe de la toiture. Quelques détails sont d'un goût contestable ; l'ensemble est charmant, singulier, hardi, et reste dans le souvenir.

Une flèche légère monte au milieu de l'église. Les contre-forts de la nef sont nus, mais ceux qui entourent l'abside sont ornés de figures bizarres. Parmi les sculptures des gargouilles par lesquelles s'échappent les eaux fluviales, on remarque un moine écoutant un diable qui lui parle à l'oreille. La décoration intérieure répond par sa richesse à celle du portail. Trois colonnettes coupent et flanquent chacun des pilastres qui reçoivent les retombées des voûtes. Sur les corbeilles de leurs chapiteaux, des anges, des génies, des animaux, accompagnent les écussons et les armes des seigneurs de Pagny. Des pendentifs très-endommagés, où l'on distingue des restes d'armoiries, réunissent les nervures des voûtes. Les six fenêtres de la nef et les trois baies du chevet ont perdu leurs riches vitraux. Un jubé masque l'entrée du chœur. C'est le digne pendant du portail. De chaque côté d'un élégant portique, quatre colonnettes espacées supportent la frise et ont pour soubassement une série d'arcades à plein cintre appuyées sur des pilastres. La frise, ornée de guirlandes de fleurs et de fruits, d'écussons et d'enfants sculptés avec un art merveilleux, est en albâtre. Trois frontons la surmontent, couronnés de gracieuses statues. Ce petit chef-d'œuvre de la renaissance, achevé en 1538, est dû à l'amiral Chabot et à son oncle, le cardinal de Givry.

Le retable du maître autel est en bois peint et doré. On y a représenté divers épisodes de la vie du Christ. Ces sculptures sont d'une exécution achevée. « La pose des personnages, l'expression des physionomies, sont admirables de vérité et de sentiment. » Jean de Vienne à la longue barbe est couché dans un enfoncement décoré d'une arcade renaissance ; les tombeaux de Jean de Longwy et de Jeanne de Vienne, sa femme, ont dû être érigés vers 1464. Sous le sol du chœur s'étend le caveau mortuaire des seigneurs de Pagny.

Telle est cette aimable chapelle, qu'on se plairait à voir transportée dans quelque joli parc, aux environs de quelque grande ville. On en trouvera une description détaillée dans la *Géographie départementale* (Côte-d'Or), publiée sous la direction de MM. Badin et Quantin.

PIERRE POIVRE.

Fin. — V. p. 207.

Toujours en quête de ce qui pouvait accroître le bien-être des populations coloniales, dont il surveillait avec anxiété les besoins, Poivre songea plus tard à doter nos possessions d'outre-mer d'un magnifique palmier aux ressources alimentaires pour ainsi dire inépuisables. Alors qu'il parcourait les forêts splendides d'Amboine et de Bornéo, il fut frappé de la richesse substantielle que renfermait le sagoutier, et ne pouvant en vulgariser la culture, il en préconisait l'utilité avec une persévérance qui ne l'abandonnait jamais. Que de gens instruits, cependant, même à Paris, alors qu'ils étaient soumis au régime énervant du siége, hésitaient à faire usage d'une substance qui forme la base de la nourriture de deux ou trois millions d'hommes. Poivre préconisa avec ardeur le sagou, et il en signala, avec l'exactitude qui caractérise tous ses rap-

ports, les diverses préparations. Le beau palmier dont le tronc renferme cette moelle savoureuse et substantielle est indigène de la Malaisie ; il croit spontanément dans les belles forêts de Samboangan, mais il est abattu sans précaution, et sa rareté sur certains points de ces riches territoires se fait souvent sentir. Poivre en voulait régulariser la culture et surtout en multiplier au loin les bienfaits. N'anticipons pas ; les précieuses réflexions du voyageur sur cet arbre sont déposées au Muséum d'histoire naturelle de Paris, avec les sages additions de Malesherbes ; c'est là qu'on les peut consulter. Disons rapidement ce que fit l'infatigable explorateur ; rappelons en quelques mots comment il entendait accomplir la mission nouvelle qu'il s'était si résolûment imposée, même avant d'enrichir l'île de France.

Poivre avait établi un comptoir français à Faï-Foi, au pays d'Annam. Ce fut de là qu'il partit pour la première fois à la recherche des épiceries fines. « Il visita, dit M. de Monforand, les Moluques, les Philippines et Manille, où il obtint des Espagnols la liberté du roi d'Iolo, qu'ils retenaient prisonnier, et qui dès lors lui fut tout dévoué. Grâce à cette amitié reconnaissante, le voyageur agronome put se procurer dans ce voyage même quelques plantes de girofle et de muscade qu'il apporta à l'île de France ; mais cette première plantation ne réussit pas et les précieux arbres périrent bientôt. L'infatigable Poivre reprit ses voyages, visita Madagascar et repartit pour la France ; mais une troisième fois il fut fait prisonnier par les Anglais, qui le retinrent jusqu'en 1757. »

Poivre pouvait rester dans l'oubli sans se plaindre, il ne pouvait cesser de travailler. Son réveil, après un sommeil apparent, a lieu en 1764. A cette époque, la Compagnie des Indes, qui l'a traité avec tant d'indifférence, a cessé d'exister ; il est nommé intendant de l'île de France, et part pour cette belle colonie avec le colonel Dumas, qui en est nommé le gouverneur, et qui, malgré sa bravoure reconnue, ne peut comprendre la valeur du compagnon que le ministre lui a imposé. On ne sait pas d'ordinaire à notre époque ce qu'étaient jadis les intendants coloniaux ; quelque variés que fussent les pouvoirs dont ces hauts fonctionnaires se trouvaient investis, le pouvoir militaire pouvait encore contrecarrer leurs meilleures résolutions ; la lutte s'établit ; le pouvoir civil l'emporta. Poivre s'était déclaré le sage protecteur des noirs et l'infatigable pourvoyeur de la colonie ; il ne voyageait plus, mais il faisait voyager. Quand les Hollandais prononçaient la peine de mort contre ceux qui auraient tenté de dérober quelques noix odorantes, quelques clous parfumés aux vastes forêts d'Amboine, que Dieu a créées pour le monde entier [1] ; quand ces commerçants avides faisaient fabriquer des cartes marines trompeuses qui devaient jeter infailliblement sur des écueils les navires de leurs rivaux, Poivre faisait rectifier les portulans dont on devait se servir dans ces mers dangereuses, et il tentait de rendre au monde entier les fruits parfumés de l'Orient. Cette fois seulement il savait employer un heureux subterfuge pour se procurer ce qu'il cherchait ; s'il armait un navire commandé par l'habileté d'Etchevery, c'était à une île inconnue des Hollandais que ce marin devait s'adresser pour obtenir son innocente conquête, et un jour venait où l'heureux intendant de l'île de France comptait les plants de girofliers par cinquantaines et les muscadiers par chiffre de quatre cent cinquante. Déposés à l'habitation de Montplaisir, ces végétaux aromatiques n'enrichirent pas beaucoup, il le faut dire, l'île de France, pour laquelle ils avaient été réunis, mais ils furent une source d'opulence pour l'île voisine de Bourbon, et l'on a pu écrire récemment dans cette belle contrée, en parlant des efforts de Poivre, qu'en l'année 1806, avant le cyclone qui la ravagea, elle produisait déjà 250 000 kilogrammes de girofle. Aujourd'hui, hélas! nous dit un aimable écrivain de ces contrées, « cette source importante du revenu de notre colonie est tarie, comme disparaissent tant de cultures productives. Au lieu des bosquets de girofliers, des vertes allées de caféiers, la canne seule ondoie au souffle de nos brises. » [1]

Et à côté de ces chiffres si positifs nous pouvons encore montrer, dans les jardins de la Gabrielle, à Cayenne, ces innombrables muscadiers qui, dès l'année 1773, et grâce aux soins de M. Noyer père, pouvaient donner une source immense de richesses pour notre colonie de la Guyane [2].

Et cependant, en présence de ces produits si appréciés alors, on aime à entendre l'infatigable Poivre s'écrier que le beau palmier dont on tire le sagou est un vrai trésor, *plus précieux que toute cette végétation aromatique* qu'il a su réunir au prix de tant de périls et de tant de fatigues [3].

Poivre revint se fixer dans son agréable retraite de la Fresta, aux environs de Lyon, et il y vécut paisible, entouré des soins d'une femme estimable, jusqu'en l'année 1786. Une lettre autographe que nous avons sous les yeux nous prouve combien ses innombrables voyages avaient affaibli sa constitution, et de quelle nécessité le repos lui était devenu. Si son âme généreuse avait pu oublier les détestables procédés des Lyell et des Magon, qui l'avaient arrêté si souvent dans l'accomplissement de ses projets, jamais il ne perdit le souvenir de l'illustre Sufiren et du savant Commerson, qui le secondèrent avec tant d'ardeur et de désintéressement.

Des nombreux travaux laissés par Poivre, nous ne possédons qu'un petit volume, intitulé : *Voyages d'un philosophe* [4], qu'on imprima d'abord à son insu, et qui a été réédité quatre fois. On a également publié de lui une traduction anonyme des *Lettres chinoises* de Goldsmith. Il serait vivement à désirer qu'on mît au jour plusieurs de ses écrits, conservés aujourd'hui à la Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, où M. Desnoyers, membre de l'Institut, nous les a obligeamment confiés, avec les papiers de l'illustre Malesherbes, protecteur avoué de l'intendant de l'île de France ; avec ceux de Cossigny, de Maudave, l'habile gouverneur de Madagascar, dont un précieux manuscrit vient de périr dans l'incendie du Louvre. A bien dire, c'est dans les écrits de ces hommes d'élite qu'il faut apprendre à connaître Poivre et à lui tenir un compte immense des luttes qu'il eut à soutenir pour arriver au bien. C'est surtout le grand naturaliste voyageur de son temps, si bien jugé par Cuvier, Philibert Commerson, qu'il faut entendre pour l'apprécier complétement. En l'année 1769, en effet, l'un des plus célèbres académiciens d'alors recevait une lettre du compagnon de Bougainville, et Commerson, essayant de lui faire comprendre ce qu'était en réalité l'intendant de l'île de France, le peignait d'un mot : « C'est, disait-il, en se

(1) Hâtons-nous de dire que la Hollande moderne répare bien ses torts anciens envers l'humanité. Si le quinquina est conservé au monde, c'est à ses efforts qu'on le doit. Elle livre aujourd'hui avec générosité à l'Europe tout ce qu'elle lui cachait autrefois.

(1) Voy. l'*Album de l'île de la Réunion*, publié par A. Roussin. Saint-Denis, 1862, petit in-fol.

(2) Voy. J.-A.-A. Noyer, *Mémoire sur la Guyane française*. Le muscadier fut transporté dans notre possession américaine et tiré de l'île de France par M. Deschamp.

(3) Voy. les manuscrits de Poivre.

(4) Disons en passant que l'édition la plus correcte et la meilleure est celle qui fut publiée avec une Vie de l'auteur, en 1789, par Dupont de Nemours. La correspondance de Charpentier de Cossigny avec le docteur Lemonnier, médecin de Louis XV (manuscr. de la bibl. du Muséum d'histoire naturelle), n'a jamais été publiée.

servant de la langue de Cicéron, un homme qui a *le bien dans la volonté et la droiture dans l'intelligence.* » (1)

Résumons en quelques mots ce dont l'agriculture et l'industrie s'enrichirent grâce à une vie si fructueusement employée.

Au milieu des prodigalités de la nature tropicale, parmi ses dons qu'on trouve parfois surabondants, il faut choisir. C'est ce que sut faire avec un sentiment admirable d'utilité pratique l'homme excellent dont nous retraçons les efforts. Au dernier siècle, on le vanta trop peut-être d'avoir ravi à la Hollande le monopole des épices; ce dont il le fallait louer hautement, ce qu'on oublia de dire, c'est qu'en ravissant, au prix de mille dangers, à Ternate, à Timor, à Sambuangan, à l'opulente Bornéo, la muscade, le girofle, la cannelle et plusieurs plantes précieuses plutôt qu'utiles, il ne fit qu'exécuter un ordre transmis par une compagnie à demi ruinée, qui ne sut tirer qu'un parti illusoire de ses efforts; et qu'en obéissant à sa sagacité pénétrante, il sut naturaliser cinq ou six végétaux dont la culture régulière est un bienfait : il fit à lui seul, en un mot, ce que fait une compagnie savante (la Société d'acclimatation), dont les efforts sont enfin appréciés et dont le succès constate aujourd'hui les conquêtes. Nos colonies de l'Afrique orientale durent à Poivre l'arbre à pain, le riz des montagnes, une nouvelle espèce de canne dont le rendement est abondant, le litchi des Indes, et mille autres fruits délicieux, puis enfin le sagou.

En faisant peindre à la manufacture de Sèvres les portraits de Parmentier et de Poivre sur deux vases de même dimension, l'illustre Brongniart a réalisé une de ces idées pleines de convenance et d'opportunité que le public ratifie toujours, parce qu'elles émanent d'un sentiment de justice.

GRÊLONS EXTRAORDINAIRES.

Le professeur Evermann, de Kasan, a signalé récemment une chute de grêle des plus remarquables. Chaque grêlon qui tombait des nuages contenait au centre un petit fragment de sulfure de fer. Il est probable que ces petits cristaux minéraux, détachés de quelque roche terrestre, auront été soulevés dans l'atmosphère par un ouragan, et qu'ainsi entraînés dans un nuage, ils auront servi pour ainsi dire de noyaux à la formation des grêlons. On sait que de tels transports de substances terrestres, opérés par le vent, ont été quelquefois signalés par de consciencieux observateurs. Pendant des tempêtes, le sable des déserts africains est quelquefois lancé à travers les airs jusqu'à la surface des îles Canaries. On a cité des vents assez violents pour avoir pu transporter jusqu'en Europe une poussière de sable enlevée du sol du Sahara.

Le 20 août 1871, à onze heures du matin, un savant de Zurich, M. Kengott, a vu tomber sous ses yeux, pendant plusieurs minutes, une grêle ayant un goût salé très-prononcé. Les grêlons atteignaient une grosseur exceptionnelle; quelques-uns d'entre eux ne pesaient pas moins de douze grains; ils étaient presque essentiellement formés de sel ordinaire, ou chlorure de sodium, et offraient l'aspect de cristaux hexaédriques, dont la plupart étaient fragmentés. Ces grêlons étaient blancs; leur surface était en partie arrondie, en partie hérissée de pointes cristallines.

Il est probable que ce phénomène est analogue à celui que nous avons cité précédemment; ce sel tombé du ciel est vraisemblablement encore d'origine terrestre, et il ne sera tombé des nues qu'après avoir été soulevé de notre sol par quelque ouragan.

(1) Voy. les *Lettres de Commerson*, publiées par M. P.-A. Cap, membre associé de l'Académie de médecine, sous le titre d'*Étude biographique*, suivie d'un appendice. Paris, 1861, gr. in-8.

ATTENTION.

L'intelligence, la bonté et la force d'âme de l'homme, se mesurent d'après le degré d'attention dont il est capable. Celui qui ne sait pas écouter ne sait rien qui puisse mériter le nom de véritable sagesse et de vertu. Celui qui sait écouter sait tout ce que les hommes doivent savoir.

LAVATER.

RÈGLES DE VIE.

Employer un temps notable de la journée au travail sérieux de notre état, et regarder ce travail comme l'un de nos premiers devoirs. — Quant aux plaisirs de l'intelligence, du cœur et des sens, qui nous sont permis, en jouir avec reconnaissance et modération, sachant nous arrêter quelquefois. — Élever de temps en temps notre cœur à Dieu. — Choisir quelque pauvre à qui nous fassions régulièrement l'aumône suivant notre fortune. Aller le voir et lui parler. — Songer à tant d'esclaves et à tant de pauvres, qui ne mangent qu'un mauvais pain trempé de leurs larmes et même de leur sang. — Tâcher d'être bon, aimable, simple envers tout le monde, et ne pas croire que le christianisme consiste dans une vie morose et mélancolique.

LACORDAIRE.

BANNIÈRE
DE L'ANCIENNE RÉPUBLIQUE DE STRASBOURG.

Cette image de la Vierge qui, la tête couronnée et nimbée, assise sur un trône aux coussins fleurdelisés, les deux bras étendus en signe de protection, tient sur ses genoux l'enfant Jésus, représente la patronne de la ville de Strasbourg. C'est la figure qui était gravée sur le grand sceau et sur les monnaies de la ville, et qui était peinte ou brodée sur les bannières de l'ancienne république.

Notre gravure est la reproduction d'un tableau peint sur une toile collée sur bois, qui était conservé à la Bibliothèque publique de la ville et qui a disparu, avec tant d'autres richesses, dans l'incendie allumé par les obus prussiens, dès le premier jour du grand bombardement, durant la sinistre soirée du 24 août 1870 (1).

L'origine du tableau était inconnue, ainsi que le nom de l'artiste qui l'avait exécuté. D'après certaines particularités dans les procédés de dorure du fond de la toile, et d'après quelques menus détails dans l'ornementation du trône, l'on avait cru pouvoir assigner une date assez reculée à cette œuvre; mais il est très-probable que c'est une peinture de la fin du seizième siècle. Il paraît même qu'une date à moitié effacée que l'on apercevait à gauche, vers le coin inférieur du cadre, et que l'on peut remarquer également dans la gravure, doit en effet être inter-

(1) Cet ancien tableau à huile sur fond or était conservé dans la grande salle de la Bibliothèque, située au second étage. C'était d'après ce tableau qu'on avait fait la bannière; elle était enfermée dans une belle armoire de style gothique : la Vierge et l'enfant Jésus étaient représentés sur les deux faces. Comme l'étoffe avait été déchirée en plusieurs parties, on l'avait collée sur une glace dont le châssis était fixé par des charnières au fond de l'armoire, en sorte qu'on pouvait regarder tour à tour les deux côtés.

Il existe une bien belle et brillante reproduction lithochromique de cette bannière par M. Silbermann. La plupart des anciens habitants de Strasbourg l'ont acquise et la conservent comme un précieux souvenir.

Voy. la gravure p. 133.

prétée comme indiquant le millésime de 1588. Les traces d'archaïsme signalées prouveraient seulement que le tableau était soit une restauration, soit plutôt une copie partiellement altérée de quelque peinture plus ancienne.

Les deux écussons qui se trouvent à droite et à gauche, timbrés du heaume d'où sortent deux ailes de cygne, portent les armes de la ville, d'argent à la bande de gueules.

Ce qui donnait sa primitive valeur à ce tableau, c'est qu'il conservait l'image de l'antique grande bannière de la ville de Strasbourg; car il y avait eu deux bannières: la grande, celle de la république; la petite, qui, plus modeste, était plutôt la bannière municipale : l'une drapeau de l'État, l'autre de la ville.

Cette grande bannière, fort riche de dorures et de couleurs, luxueuse, monumentale, et qui, dans les cortéges officiels et en campagne, tenait son rang immédiatement à côté de la bannière impériale, avait été lacérée et brûlée au début de la révolution, lors du pillage de l'Hôtel de ville de Strasbourg, en 1789.

Bannière de l'ancienne république de Strasbourg. — Dessin de Féart.

La petite bannière, reproduisant de même les images de la Vierge et de l'enfant Jésus, peintes sur soie, et portant la date de 1587 inscrite sur la couronne de la Vierge, d'un style et d'un faire tout pareils d'ailleurs à ceux du tableau auquel nous assignons la date de 1588, existait encore, comme nous l'avons dit précédemment, il y a moins de deux ans, pieusement conservée à la Bibliothèque de la ville, vieux souvenir de l'ancienne Alsace allemande. C'est avec douleur qu'il faut constater que, comme nous l'avons dit, elle a disparu au milieu des flammes allumées par les boulets allemands.

Il pourrait paraître étrange à nos lecteurs de voir figurer les fleurs de lis en Alsace, bien longtemps avant la réunion de cette province à la France. Nous ferons observer à ce sujet que les fleurs de lis strasbourgeoises, qui, d'ailleurs, sont d'argent et non d'or, n'ont qu'un rapport tout à fait fortuit avec ces insignes de la royauté capétienne. Le lis épanoui se trouve, en effet, sur les monnaies municipales strasbourgeoises depuis le moyen âge, et son origine remonte même aux anciennes pièces épiscopales antérieures au treizième siècle. Ces fleurs étaient passées des monnaies dans l'ornementation de la bannière. C'est donc le hasard seul qui, plus tard, à plus de quatre siècles de distance, a rattaché les lis d'argent de la république de Strasbourg aux lis d'or de la monarchie de Louis XIV.

IL FAUT SAVOIR SE TAIRE A PROPOS

CONTE.

Suite. — Voy. p. 245.

Encouragé par la physionomie souriante du bonhomme, le tailleur le saisit par les épaules et le déposa sur ses genoux pour examiner de plus près sa toilette.

Il ne tarda pas à découvrir une large déchirure dans le dos, et, en écartant l'étoffe pour sonder la profondeur de la reprise à faire, il vit que cet accroc avait pénétré dans les chairs.

Le corps de ce nain présentait une constitution particulière. Il ne se composait pas de chair vive comme tous les mortels, mais il ressemblait à une imbrication de fruits de sapin et paraissait être formé d'une substance très-fine pareille à des pétales de lis.

Philippe se rappela que, dans sa jeunesse, sa grand'-mère lui racontait, pour l'endormir, des histoires où tous les nains appartenaient à une famille d'hommes de la plus étrange structure.

Nous avons déjà dit, au commencement de ce récit, que quand le cousin de Rose se trouvait par hasard bien disposé, il travaillait comme un bon et excellent ouvrier. Il essaya donc de raccommoder de son mieux la chair du petit bonhomme avant de recoudre la doublure et la veste.

Mais il se souvint du feu qui l'avait brûlé et du coup qu'il avait reçu sur la joue, et il en conclut que ces messieurs n'aimaient point les gens bavards ni les paroles inutiles. Il fit donc çà et là, sans ouvrir les lèvres, les reprises nécessaires avec toute l'habileté dont il était capable.

La figure des autres nains s'épanouissait à mesure que Philippe recousait le dos de leur camarade.

Cependant, le tailleur ne se résignait que difficilement au silence Il brûlait d'envie de parler. Ces petites créatures, se dit-il, ne peuvent sans impolitesse se refuser plus longtemps à causer un peu avec moi. Et il les pria, en enfilant son aiguille, de lui dire ce qu'ils étaient réellement et d'où ils venaient.

A peine eut-il prononcé quatre mots qu'il reçut, de l'autre côté de la figure, un autre soufflet qui faillit cette fois l'envoyer dans le feu.

Philippe, furieux, saisit son gourdin avec l'intention de se venger en assommant l'auteur de cette nouvelle insulte, lorsqu'il remarqua tout à coup que les nains croissaient à vue d'œil en hauteur et en largeur.

Avec des gaillards qui possédaient l'étrange faculté de prendre si vite les proportions d'un Hercule, la prudence lui conseillait de se résigner et de se taire. Il laissa tomber son gourdin, et reprit son ouvrage dont il trouva la plupart des points brisés par l'augmentation subite du volume que venaient de prendre ces petits monstres. Il lui fallut plus d'une demi-heure pour les refaire.

Il s'inquiéta intérieurement d'être tombé dans une aussi mauvaise société, où l'on ne pouvait pas seulement ouvrir la bouche pour dire quelques mots que tout de suite on ne reçût des soufflets à étourdir un bœuf. Et il pensa avec tristesse à l'atelier de son oncle, à Aix-la-Chapelle, et à sa bonne petite cousine Rose.

— La condition où je me trouve ici, se disait-il, est cent fois pire que celle que j'avais chez maître Caspar. Là, du moins, je pouvais bavarder à mon aise sans risquer d'être assommé ou brûlé. Ah! il faut que le bavardage pendant le travail soit une bien mauvaise habitude. Si à une demi-heure de distance d'Aix-la-Chapelle elle est si sévèrement punie, plus loin, cela est certain, on me coupera la langue ou la tête pour le moindre mot.

Tout en tirant l'aiguille, il songeait par quelle malice il pourrait bien se venger de la méchanceté des nains. Son ouvrage terminé, ne pouvant employer le fer pour repasser les coutures, il prit ses ciseaux pour les aplatir et frappa, par méchanceté, plus rudement qu'il ne fallait le dos du nain.

Mais aussitôt il reçut d'une main invisible une vigoureuse chiquenaude sur le bout du nez, qui le fit éternuer plus de quarante fois si violemment qu'il manqua de se casser la tête sur ses genoux.

Le petit nain, tout heureux d'être raccommodé, sauta par-dessus le feu, fit une cabriole sur la mousse, puis, tirant une pièce d'or de sa poche, il l'offrit au tailleur.

Celui-ci remarqua avec surprise que la pièce était de bon aloi; il la prit, la mit dans le gousset de son gilet, tout en se frottant le nez devenu rouge comme un coquelicot, et en pensant que chez ce genre de petit monde une malice était tout aussi bien punie que le bavardage.

La nuit tirait à sa fin. On commençait à sentir le froid pénétrant qui précède le matin. Philippe ramassa ses outils, les replaça dans son bissac, et alla prendre son gourdin pour s'en aller. Il tendit la main tour à tour aux six nains, en ayant soin toutefois de ne pas prononcer une parole de peur de s'attirer d'autres horions ou une seconde chiquenaude sur le bout du nez, ce qui lui eût été très-désagréable.

Comme il se disposait à se retirer, il remarqua qu'à l'encontre de celui qu'il venait de raccommoder, et qui exprimait sa joie par des gambades grotesques, les cinq autres paraissaient au contraire plus tristes qu'auparavant.

L'un d'eux tira de sa poche une petite coupe en or admirablement ciselée de dessins baroques et qu'il emplit d'une liqueur bleu d'azur, la porta à ses lèvres, puis la présenta au tailleur en l'invitant à boire.

Philippe, ne soupçonnant aucune malice, en but le doux contenu d'un seul trait et jusqu'à la dernière goutte. Dès qu'il eut fini de boire, il éprouva tout à coup des choses étranges. Il lui sembla d'abord qu'il tombait du haut d'une montagne, puis il sentait avec horreur que son corps se rétrécissait et se raccourcissait peu à peu, et qu'il devenait enfin aussi petit, aussi ratatiné que ses petits compagnons.

Le pauvre garçon fut si affligé du malheur qui lui arrivait qu'il faillit perdre la tête. Il pleura amèrement lorsqu'il songea qu'il ne pourrait plus jamais revoir sa chère cousine Rose.

Dam! il faut avouer que le pauvre jeune homme était dans un triste état : nain, contrefait, d'une difformité hideuse, n'étant plus qu'une caricature humaine, on le repousserait partout comme un horrible monstre, une dépravation de la nature, un être tout au plus bon sinon à être empaillé, du moins à conserver dans un bocal d'esprit-de-vin pour amuser les savants.

Cette perspective, de passer à la postérité à l'état de monstruosité, ne lui souriait guère. Comment songer, dans ce raccourcissement général de sa personne, à épouser sa cousine!

Les nains rirent de son désespoir et haussèrent les épaules, en lui faisant comprendre que les gens qui ont la langue trop longue s'attirent toujours de vilaines aventures, et qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même de ce qui lui arrivait.

Que faire, d'ailleurs? Philippe dut se résigner et suivre désormais les nains, qui lui faisaient signe de les accompagner.

Les sapins lui paraissaient d'une hauteur immense; sa vue avait peine à en distinguer les sommets. Les broussailles qu'il avait traversées la veille, en les foulant aux pieds, dépassaient de beaucoup sa tête. Un lapin traversait-il le sentier, que ce petit animal prenait, à ses yeux, les proportions d'un éléphant. Les insectes et les araignées que les premières lueurs de l'aurore venaient de réveiller et qui trottaient autour de lui, les corneilles et les pigeons qui passaient au-dessus de sa tête, lui semblaient gros comme des bœufs; et ainsi de tous les animaux et de tous les objets qu'il voyait autour de lui.

Au bout de peu de temps, il arriva avec les nains à un rocher très-haut, plus haut qu'il n'en avait jamais vu auparavant. Ils s'arrêtèrent devant un très-gros coquillage incrusté dans la roche. Un des nains tira de sa poche un cor en or et y souffla. Ce coquillage tourna lentement sur

lui-même, et une ouverture se présenta par où la société disparut.

Cette ouverture donnait accès à un magnifique escalier en spirale qu'ils se mirent à franchir.

Des choses d'une magnificence et d'une splendeur inouïes s'offrirent à ses regards. Il oublia un instant son chagrin pour contempler tant de richesses fabuleuses.

Au haut de cet escalier, ils se trouvèrent dans un énorme vestibule orné et incrusté des plus rares et des plus éclatantes pierreries, et soutenu par des colonnes de cristaux blancs et roses dont les proportions gigantesques écrasaient son imagination.

De là, ils pénétrèrent dans des salons luxueusement décorés de sujets les plus étranges et d'une bizarrerie à rendre fou le cerveau le plus robuste, mais où il ne se trouvait personne non plus que dans les corridors qui y aboutissaient.

Pourtant la riche vaisselle d'or et d'argent restée en désordre sur les tables, et les lustres de cristaux dont les lumières commençaient à s'éteindre, indiquaient que ces appartements venaient d'être le théâtre d'une grande fête, d'un repas balthazaréen. La musique n'y avait point manqué non plus, car on voyait encore pêle-mêle des instruments de musique de toutes les variétés et de tous les calibres.

Les six petits nains et Philippe traversèrent en silence ces beaux salons et arrivèrent bientôt à un labyrinthe de corridors qui se croisaient en tous sens, et où le tailleur les suivait avec un étonnement mêlé d'effroi.

Les nains échangèrent en ce lieu une poignée de main amicale, et chacun prit un corridor particulier.

Un seul fit signe au tailleur de le suivre, et tous deux entrèrent dans un corridor voûté de l'extrémité duquel arrivait une délicieuse musique.

Dans ce corridor s'ouvraient d'innombrables portes à côté l'une de l'autre, comme dans les longs couloirs des couvents italiens. Le nain en ouvrit une, y entra avec Philippe, étourdi par tant de merveilles et craignant de rencontrer d'autres mystères et d'autres aventures aussi désagréables que celles qui lui rappelaient les vigoureux soufflets sur la figure et la chiquenaude sur le nez.

En examinant sa chambrette, il vit qu'elle était taillée dans la roche et beaucoup plus élégante que celle qu'il occupait jadis chez son oncle Caspar. La couchette lui parut un peu singulière à cause de sa forme de coquille pétrifiée, grande et cannelée comme les bénitiers de la cathédrale.

Les coussins moelleux, les couvertures épaisses et chaudes, le conviaient au sommeil. Il se coucha. Sa première pensée fut pour sa petite Rosine. Cette pensée assombrit son esprit. Mais la musique, qui ne cessait de se faire entendre et qui arrivait à ses oreilles comme une mélodie enchanteresse, transforma bien vite ses idées mélancoliques et sombres en songes ravissants, au milieu desquels il s'endormit d'un sommeil d'autant plus profond que le pauvre diable était brisé de fatigue.

La fin à la prochaine livraison.

PROGRÈS DU BIEN-ÊTRE
ET DU LUXE.

Un vieux chroniqueur raconte que la femme d'un doge de Venise, au lieu de porter, comme on l'avait fait jusqu'alors, les aliments à sa bouche avec l'instrument naturel que Dieu nous a mis au bout des bras, importa de Constantinople le détestable usage de se servir de petits ustensiles d'argent et d'or; « ce qui attira sur elle, dit-il, un châtiment bien manifeste de la Providence outragée : de son vivant, ainsi que tout le monde a pu le remarquer, elle exhalait une odeur de cadavre. »

Que dirait ce bon chroniqueur s'il voyait aujourd'hui, jusque dans les plus modestes ménages, le couvert d'argent, ou tout au moins d'un métal aussi propre et aussi sain que l'argent, substitué à la fourchette primitive du père Adam?

L'empereur Charlemagne avait, comme on sait, beaucoup d'ordre, et l'on a encore l'inventaire de quelques-uns de ses châteaux. Il y avait dans l'un d'eux, chose rare! une paire de draps, deux nappes et un mouchoir de poche. La reine Isabeau de Bavière, si célèbre par son goût effréné de la toilette, possédait deux chemises de toile, et elles lui ont été bien reprochées. Les anciens n'en portaient pas du tout, non plus que de bas; car c'est un fait tout à fait exceptionnel que les bas et la chemise de soie portés, dit-on, par l'empereur Alexandre Sévère.

La reine Élisabeth est la première qui, en Angleterre, ait porté des bas tricotés; les plus riches ne connaissaient encore que les bas de drap. Au siècle dernier, en France, les chemises, les souliers, les vêtements de laine et le savon n'étaient pas, bien s'en faut, à la portée de tout le monde; les étoffes de coton peintes, appelées *indiennes*, du nom du pays d'où on les tirait, étaient des merveilles qui se payaient un louis l'aune, et il fallait être duchesse, ou à peu près, pour oser s'en parer. Quant aux châles, à aucun prix il n'eût été possible de s'en procurer, par la raison qu'ils étaient absolument inconnus : les deux premiers qui aient été vus en Europe, dit M. Moreau de Jonnès, furent rapportés d'Égypte par le général Bonaparte, qui en fit don à Joséphine; et l'on ne peut se faire une idée de ce que coûtèrent, aux quelques femmes jalouses d'imiter la femme du vainqueur des Pyramides, le petit nombre de ceux qui purent être alors trouvés. Il serait aisé d'entrer dans des détails semblables au sujet des vitres aux fenêtres, des cheminées, de la vaisselle, des montres, et de presque tout. (1)

BON SENS.

Le génie illumine, l'esprit éclaire, le *bon sens* dirige. L'esprit s'amuse volontiers à promener ici et là ses capricieuses lueurs; le bon sens ne voit que le but proposé et s'y dirige par le chemin le plus court.

LA BEAUME.

FABRICATION DE LA CHANDELLE.

L'éclairage est une des belles conquêtes de l'industrie; combien doivent paraître longues, chez les peuples qui en sont privés, les soirées d'hiver passées au milieu des ténèbres! mais, chez les peuples civilisés, combien s'écoulent-elles rapides, sans interrompre les travaux! Pendant que le feu ronfle dans l'âtre, que le vent siffle à travers les fentes, le savant continue son œuvre, et l'ouvrier peut ajouter quelques sous à sa journée, quelques connaissances à celles qu'il possède.

Éclairons, éclairons, non-seulement l'intérieur de nos maisons, mais encore notre intelligence; n'imitons pas ces esprits chagrins qui veulent éteindre la lumière parce que certaines vues sont trop faibles pour en supporter l'éclat. Serait-il juste de priver l'univers du soleil, parce que quelques-uns sont éblouis par ses rayons?

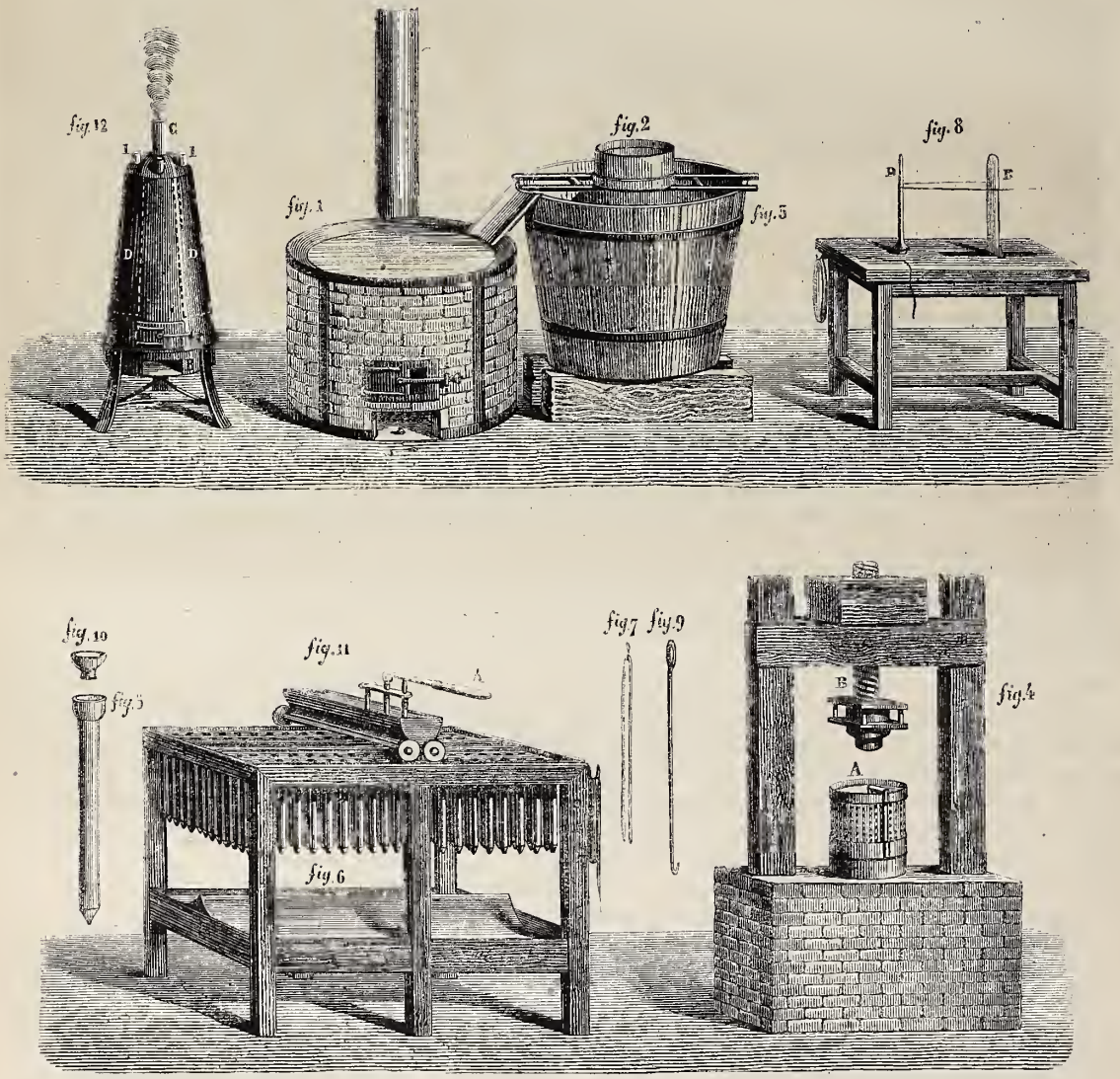
Mais, sans plus de préambule, j'arrive à mon modeste sujet. Le suif est la matière grasse que les bouchers

(1) Frédéric Passy.

enlèvent sur la viande; brut, ou en branche, comme on le nomme, il vaut 1 franc le kilogramme; jeté dans la chaudière (fig. 1), il y subit une cuisson de deux ou trois heures; ce liquide, passé dans le tamis (fig. 2), tombe dans la cuve (fig. 3) où il se refroidit. Les *gratons*, ou déchets, sont portés au pressoir (fig. 4), déposés dans le seau A, qui est percé de petits trous, et serrés par la vis B, qu'un levier fait manœuvrer; ces résidus forment des pains qui sont, dans certains pays, employés à la nourriture des porcs.

Après son refroidissement, le suif subit une seconde refonte qui l'épure et le blanchit; revidé dans la cuve, on l'y laisse se coaguler légèrement, puis on procède au coulage.

Les moules (fig. 5), longs tuyaux d'étain, sont rangés sur des châssis (fig. 6); la mèche (fig. 7), composée de fils de coton attachés par le milieu, est coupée à l'aide de l'instrument figure 8. Le coton, partant de la lame B, tourne sur la cheville D, revient se faire trancher par le couteau B. Le crochet (fig. 9), passé dans le moule, saisit le fil qui attache la mèche et vient l'accrocher dans la languette qui se trouve à l'orifice du godet ou culot (fig. 10), qui suspend la mèche au milieu du moule, et lui sert d'entonnoir; un ouvrier habitué à ce travail passe de mille à douze cents mèches à l'heure. Ceci préparé, on remplit les moules : le suif, convenablement refroidi comme je l'ai expliqué plus haut, est vidé dans le récipient (fig. 11), et, à l'aide du levier A, on ouvre douze soupapes



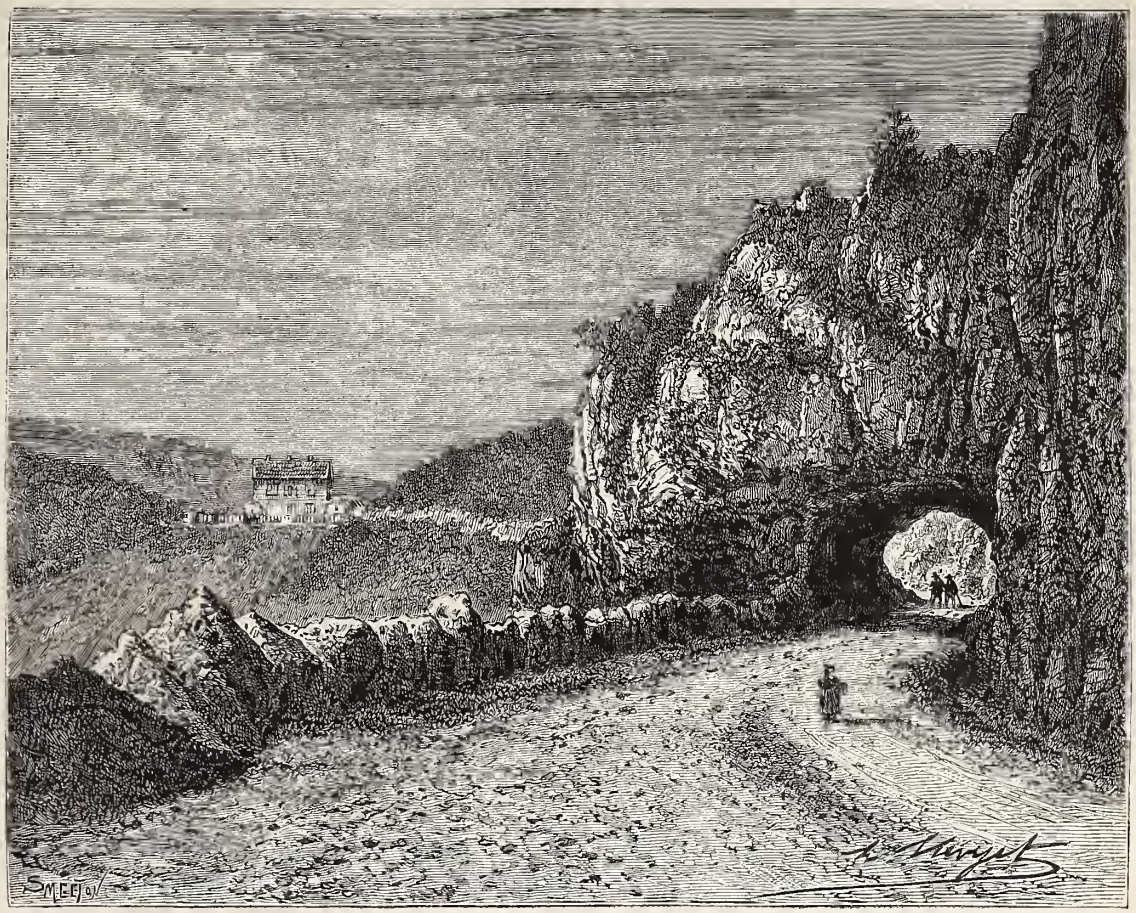
Fabrication de la chandelle. — Dessin de Jahandier, d'après Mme Destriché.

qui laissent échapper la quantité voulue de liquide pour emplir le même nombre de moules. Quatre roues en fonte facilitent le mouvement de ce chariot sur la table, dont les rebords servent de rails.

Le suif étant congelé, on tire le godet qui amène avec lui la chandelle, on la coupe au ras, et si l'on veut la blanchir davantage on l'expose à la rosée des nuits. L'été, le démoulage est plus difficile; les matières grasses ne se figeant qu'imparfaitement, on a recours au fourneau (fig. 12). En dessous B, on met du charbon dont la fumée s'échappe par la cheminée C. Le vide DD est rempli d'eau bouillante, dont la vapeur favorise la sortie des moules qui sont introduits par les trous I, I, I. La fabrication d'été est de beaucoup inférieure, comme qualité, à celle d'hiver.

La chandelle est coulée de différentes grosseurs : de 6, 8, ou 10 à la livre. Le kilogramme vaut ordinairement 1 fr. 50 cent. Les paquets pèsent 2 kilogrammes et demi.

LA ROUTE DU COL DE LA SCHLUCHT
(VOSGES).



Tunnel de la nouvelle route de la Schlucht (Vosges). — Dessin de H. Clerget.

Plus d'un Parisien qui ne s'exile à Plombières qu'à contre-cœur, par ordre du médecin, se promet bien de revenir au plus vite à son logis après les vingt et un jours de rigueur achevés.

Mais que l'ennui ou la curiosité l'entraîne quelque jour jusqu'à Remiremont ou à Gérardmer, et le voilà charmé, ému, épris : autour de lui tout est fraîcheur, pureté, silence; de toutes parts, à chaque pas, s'ouvrent des perspectives agrestes, qui semblent lui sourire et l'appeler. Il ne résiste pas : il est résolu à se satisfaire, et il visitera tour à tour ce beau lac de Gérardmer qui s'étend sous ses yeux en un vaste ovale entouré de montagnes, les vallées de la Creuse et le rocher de la Vierge, la vallée de Ramberchamp et la grotte du Chat, la vallée de Granges et sa glacière naturelle, le saut des Cuves (on appelle ainsi une grande cascade de la Vologne), les lacs de Longemer et de Retournemer. Enfin, il pourra bien s'engager sur la nouvelle route de la Schlucht; et comment s'arrêterait-il avant d'avoir atteint la haute cime du Honeck ou parcouru la vallée de Munster? Le dessin que nous envoie aujourd'hui un de nos meilleurs artistes reportera sans doute en souvenir plus d'un de nos lecteurs à cette route pittoresque, qui part du lac de Longemer et gravit doucement la montagne de la Brande.

A un quart d'heure du lac, on rencontre un petit tunnel percé dans le roc. Si l'on se détourne un peu à droite, on monte à un plateau verdoyant qui surmonte la roche du Diable. De cette terrasse escarpée, vertigineuse, le regard découvre à la fois les trois lacs de Retournemer, de Longemer et de Gérardmer, et leur vaste enceinte de montagnes. On redescend, et, continuant à suivre la route, on passe près d'une jolie maisonnette suisse que s'était fait construire l'ingénieur en chef pendant les travaux de construction du chemin. Avançant toujours, on domine les bois, la vallée de Gérardmer; on arrive au Collet, près des sources de la Meurthe et de la Vologne, et bientôt on atteint le col de la Schlucht, limite extrême en ce point des départements des Vosges et du Haut-Rhin, d'où la vue est admirable. Non loin de là, on aperçoit devant un petit bois de hêtres, du côté de la vallée de Munster, le chalet ou plutôt l'hôtel Hartmann. Si l'on veut seulement descendre à un kilomètre, on trouve un tunnel semblable à celui qu'on avait traversé en sortant du lac de Longemer, et on a le spectacle de rochers gigantesques bizarrement découpés, dont quelques-uns ont été comparés aux énormes piliers des contre-forts de nos vieilles cathédrales gothiques. Le voyage n'a toutefois un dénoûment digne de lui que si l'on monte sur le Honeck, à 1 366 mètres de hauteur, pour y jouir d'un des panoramas les plus beaux du monde, dont les détails ne sont rien moins que les vallées du Rhin et de Bâle, les ballons d'Alsace et de Guebwiller, le Rossberg, et parfois, sous une lumière favorable, la chaîne même des Alpes. Voilà ce qu'il a été permis de voir à plus d'un d'entre nous, par des temps plus heureux !

LES GRANDS HOMMES.

Lorsque nous sommes tentés de mépriser l'humanité en voyant nous-mêmes ou en lisant dans l'histoire ses turpitudes, reportons notre pensée sur les hommes respectables qui font l'ornement des annales humaines. L'irascible mais généreux Byron me disait qu'il n'avait pu trouver d'autre moyen pour échapper à la misanthropie.

Le premier grand homme qui se présente à moi, me disait-il, est toujours Moïse; Moïse, qui releva un peuple dégénéré, qui l'arracha à l'opprobre de l'idolâtrie et de la servitude, qui lui donna une loi pleine de sagesse, lien admirable entre la religion des patriarches et l'Évangile, qui est la religion des temps civilisés. Le génie et les institutions de Moïse sont le moyen dont se servit la Providence pour former dans ce peuple des hommes d'État supérieurs, d'illustres guerriers, d'excellents citoyens, de zélés prédicateurs de la justice, appelés à prédire la chute des orgueilleux et des hypocrites et la future civilisation de tous les peuples. Lorsque je considère ces grands hommes, et principalement Moïse, ajoutait Byron, je reprends alors bonne opinion de cette chair d'Adam et des âmes qu'elle renferme.

Ces paroles du grand poëte anglais ont laissé dans mon esprit une empreinte ineffaçable, et je conviens que j'ai été souvent heureux de faire comme lui, lorsque l'affreuse misanthropie cherchait à s'emparer de moi. (1)

IL FAUT SAVOIR SE TAIRE A PROPOS.

CONTE.

Fin. — Voy. p. 245, 253.

Philippe dormait depuis longtemps lorsque son guide vint le tirer par le bras en l'invitant par signes à se lever et à le suivre.

Le tailleur, se rappelant avec horreur sa transformation, ou plutôt sa réduction infiniment petite, se leva en poussant de gros soupirs et sortit avec le nain par le corridor où des sons bruyants arrivaient des salons qu'il avait traversés la veille en compagnie des six nains. Il supposa qu'il y avait grande fête et splendide festin comme les jours précédents.

Les cinq autres petits hommes les rejoignirent bientôt, et tous, les yeux baissés tristement, s'en allèrent ensemble et en silence par des pièces latérales splendidement éclairées, mais désertes.

Le tailleur regardait partout avec des yeux étonnés. Il eut bien envie de s'écrier : Oh! que tout cela est beau! Mais, quoique rapetissé en tous sens, sa cervelle conservait le souvenir de la chiquenaude.

Tout en longeant le couloir, il aperçut çà et là, dans le lointain, une petite porte s'ouvrir et un nain et une naine, tout joyeux, en sortir et se diriger vers le lieu de la fête. Ce petit monde portait de beaux vêtements brodés richement, et semblait avoir hâte de s'éloigner des tristes compagnons de Philippe.

Ceux-ci gagnèrent rapidement le vestibule aux vitraux roses et bleus. Un d'entre eux souffla dans un cor; l'escalier en spirale tourna pendant qu'ils descendaient.

La musique bruyante et les exclamations joyeuses du château des pygmées devinrent de plus en plus faibles, et cessèrent de se faire entendre quand la compagnie arriva à la porte de sortie.

Il faisait nuit, comme la veille. Mais il sembla à Philippe qu'il faisait beaucoup plus froid. Les pygmées se dépêchèrent d'allumer du feu, près duquel le tailleur s'approcha avec plaisir pour se chauffer, car il grelottait. Il s'aperçut, tout en passant ses mains le long de la flamme, que le nain qui l'avait réveillé portait sa valise sur son épaule. Il le remercia de sa complaisance par un signe de tête qui voulait dire : Vous êtes bien aimable, en vérité.

La compagnie prit place autour du feu et resta muette comme dans la soirée précédente.

Si Philippe n'ouvrit pas les lèvres pour converser un brin avec sa société, ce n'était pas l'envie qui lui manquait. Il tira de sa besace une aiguille et du fil, et questionna les nains par signes pour savoir si quelqu'un désirait être raccommodé.

Cinq d'entre eux firent des bonds de joie et se pressèrent autour de lui.

Il en saisit un par le bras, le coucha en travers de ses genoux pour examiner son habit. Il découvrit une déchirure exactement semblable à celle qu'il avait trouvée sur le dos du premier.

Ayant placé le petit homme dans une position convenable, il se mit à le repriser. Mais comme il se trouvait avoir les mains aussi petites que celles des pygmées, son ouvrage avança moins vite que la veille, et, malgré son activité et son zèle, il ne le finit que lorsque le soleil commençait à poindre.

Le nain raccommodé fit gaiement quelques sauts et quelques pirouettes dans les herbes et les bruyères, puis tira de sa poche un florin d'or tout luisant neuf et l'offrit au tailleur, qui ne se fit pas prier pour l'accepter. Puis ils retournèrent tous au château, montèrent l'escalier, traversèrent les mêmes salons toujours déserts, mais où toutes les tables se trouvaient, comme la veille, couvertes d'innombrables restes de gâteaux, de fruits, de liqueurs et de très-jolis bonbons, et des instruments de musique abandonnés dans tous les coins.

Philippe se coucha dans son coquillage et s'endormit, comme la nuit précédente, au son de la harpe et en pensant à Rosine qu'il désespérait de jamais revoir.

C'est ainsi que le neveu de maître Caspar, une troisième, une quatrième, une cinquième et une sixième nuit, quitta le palais, retourna dans la forêt, saisit un petit homme, lui recousit la peau, la doublure et l'habit, et reçut pour sa peine, chaque fois, un beau florin d'or.

Tout en reprisant les habits de ses petits compagnons, il faisait cette observation : que l'hiver arrivait vite. Dans ses sorties nocturnes, le froid se montrait si rigoureux que sans un bon feu, bien nourri de broussailles par les pygmées, il eût eu assurément les doigts gelés.

Pourtant ce n'était qu'à la fin du mois d'août qu'il avait quitté Aix-la-Chapelle.

Dans la quatrième nuit, il crut à une méprise de ses yeux en voyant les branches des sapins infléchies sous le poids du givre et de la neige, et tristement agitées par une faible brise glaciale. Il en fut de même dans la cinquième et la sixième nuit, où il raccommoda le dernier nain.

Dans cette nuit, il se livra avec plus d'ardeur encore au travail, et il eut fini son ouvrage un peu avant la naissance du jour.

Alors, il vit avec étonnement les petits hommes se donner la main et exécuter en rond, autour de lui, une danse d'une gaieté sauvage, en chantant et en poussant des cris comme des aveugles qui ont perdu leur guide.

Philippe, qui, jusque-là, avait cru avoir affaire à des muets, resta anéanti; et son étonnement fut tel qu'il faillit tomber en épilepsie.

Au bout de quelques instants, les nains cessèrent leur danse. Celui qui avait été recousu le premier s'avança vers Philippe, ouvrit la bouche comme le plus simple mortel, et lui dit pour la première fois ces paroles :

(1) Silvio Pellico.

— « Accepte, pour l'immense service que tu viens de nous rendre, notre bien sincère et cordiale reconnaissance. Tu as vu notre château; tu as pu deviner, par sa magnificence et son arrangement, quoique le peuple des nains eût quitté les salons avant notre retour, que nous y menons une vie fort gaie et des plus agréables. Pendant le temps que la grande étoile (le soleil) vous aveugle presque par sa lumière insupportable, nous dormons. Ce n'est que lorsque la nuit monte que le réveil se fait dans nos châteaux, que nos jeux et nos danses commencent. Sache que nous, les nains, nous avons le tempérament tout aussi irritable que vous autres hommes, et que cette irascibilité est cause de nos malheurs. Pendant une visite que nous faisions, il y a bien longtemps de cela, dans le château d'un roi de nains étrangers, ayant été excités par la danse, le jeu, et aussi un excès d'hydromel enivrant, nous avons oublié les lois de la tempérance, ainsi que ce précepte sacré parmi nous : *Se taire à propos.*

» La conséquence en a été pour nous que nous nous sommes querellés et battus comme des Allemands ivres de brandevin, la plus hideuse des ivresses; que nous avons été blessés, éraillés, déchirés, et que nous devons de n'en être pas morts au privilége qui nous est accordé de vivre mille ans.

» Notre roi ayant appris ce qui s'était passé en fut indigné, et, dans sa colère, il nous a imposé une dure punition. Il nous a condamnés à rester absents des fêtes joyeuses du château, et à passer dans la forêt les heures pendant lesquelles les autres s'amusent, jusqu'à ce qu'un homme, se montrant sur notre chemin, voulût bien recoudre nos blessures et nos toilettes sans y être invité ni sollicité par un seul mot de nous. Pour aggraver notre peine et en prolonger la durée, il nous était ordonné de n'accepter le secours d'un tailleur que le premier jour de la nouvelle lune. Nous attendions depuis un siècle quand le hasard t'a amené vers nous. »

Philippe n'osa répondre à ce discours dans la crainte que ce ne fût un piége qu'on lui tendait pour se donner le prétexte de lui allonger deux autres soufflets et une autre chiquenaude.

Le nain qui venait de parler tira une coupe d'or de dessous son manteau, et la présenta au tailleur en ajoutant ces paroles :

— Tiens, prends-la sans hésitation, et vide d'un seul trait le liquide qu'elle contient et qui va te rendre tes formes primitives.

Philippe saisit la coupe avec empressement, sans se faire prier, et il en but le contenu jusqu'à la dernière goutte.

Tout aussitôt il se sentit une envie violente d'étendre tous ses membres.

Il repoussa à vue d'œil en largeur et en hauteur, et il vit avec une grande joie qu'il avait bien repris ses formes d'autrefois.

— Tiens, prends encore, ajouta le même nain, ces six pièces d'or en récompense du service signalé que tu viens de nous rendre. Je sais que les hommes n'aiment malheureusement rien tant que l'argent. Renferme-les dans ce petit coffre-fort, où tu trouveras toujours l'argent nécessaire à tes dépenses. Marie-toi, et laisse-les en dot à tes enfants; elles leur rendront les mêmes services, car elles ont une puissance mystérieuse qui ne cessera de se manifester que dans plusieurs siècles. Adieu, et grave dans ta mémoire cette règle d'or, dont l'oubli fut cause de tous nos malheurs, et que tu ne sembles pas avoir jusqu'ici pratiquée souvent. La voici : SACHE TE TAIRE A PROPOS.

Le nain qui venait de parler et les cinq autres tendirent leurs mains au tailleur étonné, et disparurent par le même endroit conduisant au palais des nains.

Le premier rayon du soleil levant perçait les hauteurs des montagnes et éclairait la neige qui couvrait le sol. Chemin faisant, Philippe se mit à réfléchir sur les choses qui venaient de lui arriver, et il comprit comment il se faisait qu'au bout de six nuits l'été avait été remplacé par l'hiver. Les nains ne pouvaient se montrer à lui que d'un mois à l'autre, le jour de la nouvelle lune. Or, dans l'intervalle d'une lune à l'autre, ils l'avaient entouré d'enchantements pour le faire dormir chaque fois pendant un mois entier.

Les chemins pavés de glaçons, le sol encombré de feuilles mortes tombées des arbres gelés, ne permirent pas à Philippe de sortir de la forêt sans de grandes difficultés. Il marcha aussi rapidement qu'il put; et bientôt il poussa des cris de joie en apercevant les tours gothiques de la vieille et majestueuse cathédrale de l'empereur Charlemagne se détachant dans un horizon grisâtre. Il arriva enfin aux murs crénelés de la ville, franchit la poterne, et courut en toute hâte à la maison de son oncle.

Maître Caspar regrettait depuis longtemps sa dureté envers son neveu, bien qu'il eût gravement manqué de respect à sa maison. En revoyant Philippe, le brave homme pleura de joie, ainsi que la bonne petite Rose.

Mais combien fut grande leur surprise lorsque le jeune homme tira de sa besace et leur montra six florins d'or de bon aloi, la coupe et le petit coffret, en racontant son aventure merveilleuse.

Maître Caspar exigea que Philippe reprît son travail comme autrefois, afin de s'assurer s'il s'était bien sérieusement corrigé de sa loquacité.

Cette épreuve dura peu de temps, car le jeune tailleur se rappela la rude leçon qu'il avait reçue des nains.

Le maître tailleur, satisfait de la conduite de son neveu, lui céda bientôt son établissement et sa clientèle, et lui confia en même temps le bonheur de sa fille, de sa chère et bien-aimée Rose.

Depuis lors, il n'y eut pas dans la ville, ni dans toute l'étendue du pays, un tailleur plus habile, plus appliqué ni plus persévérant que Philippe, et surtout moins bavard.

La promesse des nains se justifia. Les florins d'or renfermés dans le coffret fournirent volontiers dans toutes les occasions pressantes les ressources nécessaires au commerce du jeune tailleur, et néanmoins ils se conservèrent toujours intacts dans la possession de la famille.

Philippe et Rosine vécurent de longues années. Leur commerce fut toujours florissant. Ils eurent un garçon et une fille à qui ils se plaisaient à raconter cette histoire, afin de leur apprendre à pratiquer le proverbe : IL FAUT SAVOIR SE TAIRE A PROPOS.

PRESTET, CARRÉ ET MALEBRANCHE.

Prestet avait commencé par l'humble état de domestique. Il était au service de Malebranche, qui fut frappé de son intelligence. Lui trouvant l'esprit de géométrie, il lui apprit les mathématiques et le fit recevoir parmi les novices à l'Oratoire. Le père Prestet devint un géomètre éminent.

Carré n'était point parti tout à fait de si bas. Fils d'un paysan, voué par ses parents à la carrière ecclésiastique, pour laquelle il n'avait pas de vocation, il entra comme secrétaire auprès de Malebranche. L'excellent père s'aperçut qu'il avait de l'esprit et se mit à l'instruire. Carré quitta l'Oratoire, vécut en donnant des leçons, et fit si bien qu'il devint aussi un mathématicien célèbre, et, comme son bienfaiteur, fut de l'Académie.

On aime à voir l'auteur des *Entretiens métaphysiques* descendre de ses hautes spéculations pour se mettre à la portée d'un domestique, et lui donner, avec la science, l'indépendance et le bonheur. Dans cet idéaliste qui semble quelquefois planer sur les mondes comme un esprit pur, on est heureux de sentir battre un cœur d'homme. Et, en effet, Malebranche était bon. (1)

LES RUES DE JÉRUSALEM (2).

On se fait de Jérusalem une idée toute différente selon qu'on la visite en été, quand le brûlant soleil de Syrie a desséché la terre, ou bien au printemps, après les pluies abondantes de l'hiver. Dans cette dernière saison, Jérusalem n'est plus « une cité de pierre, sur une terre de fer, sous un ciel de cuivre. » Les vallées et les collines qui l'environnent ont pris une teinte verte; partout où il y a un peu de terre sur les rochers, il pousse des touffes de gazon et de fleurs; les asphodèles, les hyacinthes, les scilles, s'épanouissent de toutes parts; les ruisseaux sont autre chose que des traînées de cailloux arides; ils coulent, ils serpentent, ils murmurent entre leurs rives verdoyantes; le Cédron roule des eaux rapides et mérite presque son nom de torrent. Même dans l'intérieur de la ville, tout est changé; les terrains vagues se couvrent d'herbe, d'orge ou de blé; l'enclos de la mosquée ressemble à une prairie parsemée de fleurs. Les murs eux-mêmes se garnissent de plantes qui s'élèvent en panaches ou pendent en festons; l'hyssope, la jusquiame, sortent des fentes des dômes et des créneaux des tours. Deux mois plus tard, toute cette végétation a disparu, et Jérusalem, avec ses maisons basses et carrées, pareilles à des sépulcres, enfermée dans un cercle de collines nues et arides, a repris son aspect désolé.

Ce qui ne change guère en aucune saison, ce sont les rues de la ville, si ce n'est qu'en été, surtout pendant la chaleur du jour, elles sont plus désertes. Ces rues sont étroites, tortueuses, remplies de poussière ou de boue; elles montent et descendent, souvent à pic; le pied y trébuche sur des pierres roulantes, ou bien glisse sur des dalles polies, usées, parsemées de débris de légumes. De chaque côté s'ouvrent des boutiques arabes, où sont étalées des étoffes aux couleurs éclatantes, ou bien des corbeilles remplies de pipes; celles des barbiers sont, avec les cafés, les plus nombreuses. Çà et là, on remarque quelques établissements européens, tenus par des Maltais ou des Italiens, garnis d'objets de toilette venus de Londres ou de Paris. Les passants que l'on rencontre appartiennent à toutes les nationalités; tantôt ce sont des musulmans en robe et en turban, tantôt des officiers turcs en vestes richement brodées, tantôt des juifs avec leur longue redingote et leur chapeau pointu, ou des Grecs, des Espagnols, des Allemands, des moines de divers ordres, en sandales et en robes sombres. Les femmes, qu'elles soient juives ou musulmanes, sont toutes enveloppées dans de grands manteaux blancs; leur toilette ne varie que par la couleur du voile appliqué comme un masque sur leur visage. Quelques-unes sont suivies par des esclaves noires chaussées de pantoufles rouges ou jaunes.

Vous vous engagez sous une arche basse et sombre, soutenue par des piliers massifs en pierre de taille, reste d'un couvent ou d'une église gothique : un marché de pauvre apparence y est établi; on y vend de la viande, du pain, des grains, du cuir. Dans un angle, un boucher arabe, le couteau à la main, attend les chalands, auprès de la bête qu'il vient d'égorger et qui pend, toute saignante, au bout d'une chaîne de fer attachée à la voûte. Quelques marchands vous interpellent : « Ohé! que celui qui a de l'argent vienne et achète! Qui que vous soyez, venez et achetez. » Un autre, d'un air engageant, vous dit : « Prenez, prenez sans argent et sans aucun prix; tout est à vous, prenez ce que vous voudrez. » Il va sans dire que si vous vous laissez tenter par la marchandise offerte avec tant de désintéressement, on vous demandera le double de sa valeur. Un certain nombre de femmes, assises par terre, vendent des légumes et des fruits, dans des corbeilles posées devant elles. Ce sont de jeunes paysannes de Béthanie et de Siloé. Elles ne portent pas le manteau blanc des femmes de la ville. Leur costume se compose d'une sorte de longue chemise en étoffe bleue, retenue sur les épaules et autour de la taille par un châle rouge. Elles ont la tête couverte d'un mouchoir de couleur, ou bien d'une serviette blanche arrangée en forme de coiffe et encadrant leur visage olivâtre, souvent tatoué d'étoiles bleues et de mouches sur le front et autour des lèvres. Leurs grands yeux sombres paraissent encore plus sombres et plus grands, grâce à la couleur noire dont elles teignent leurs paupières et leurs sourcils. Elles portent à leurs bras nus, nonchalamment croisés, des bracelets en perles de verre de couleur, des anneaux d'argent autour de la cheville, et au cou des colliers de pièces de monnaie et de bagues d'argent. Elles demeurent là de longues heures, accroupies, immobiles, leurs pieds nus posés sur les dalles brûlantes, tournant sur vous leur regard fixe, langoureux et résigné.

De pénibles surprises vous attendent presque à chaque pas. Voici, au milieu d'une place ou bien dans un bazar rempli de monde, un grand homme maigre, presque nu, n'ayant que quelques lambeaux de vêtements autour des reins, qui gesticule et vocifère d'une manière effrayante. Il profère en arabe des malédictions contre Jérusalem; il appelle sur elle le feu du ciel à cause de ses iniquités. Ce malheureux est un fou qui se croit un prophète des anciens temps. La foule ne s'émeut pas de ses cris ni du bâton qu'il brandit d'un air de menace. Elle l'écoute même avec une sorte de respect; peu s'en faut qu'elle ne le prenne pour ce qu'il croit être, un inspiré, un être favorisé de Dieu, d'autant plus initié aux mystères du ciel, qu'il est privé de l'intelligence des choses de ce monde.

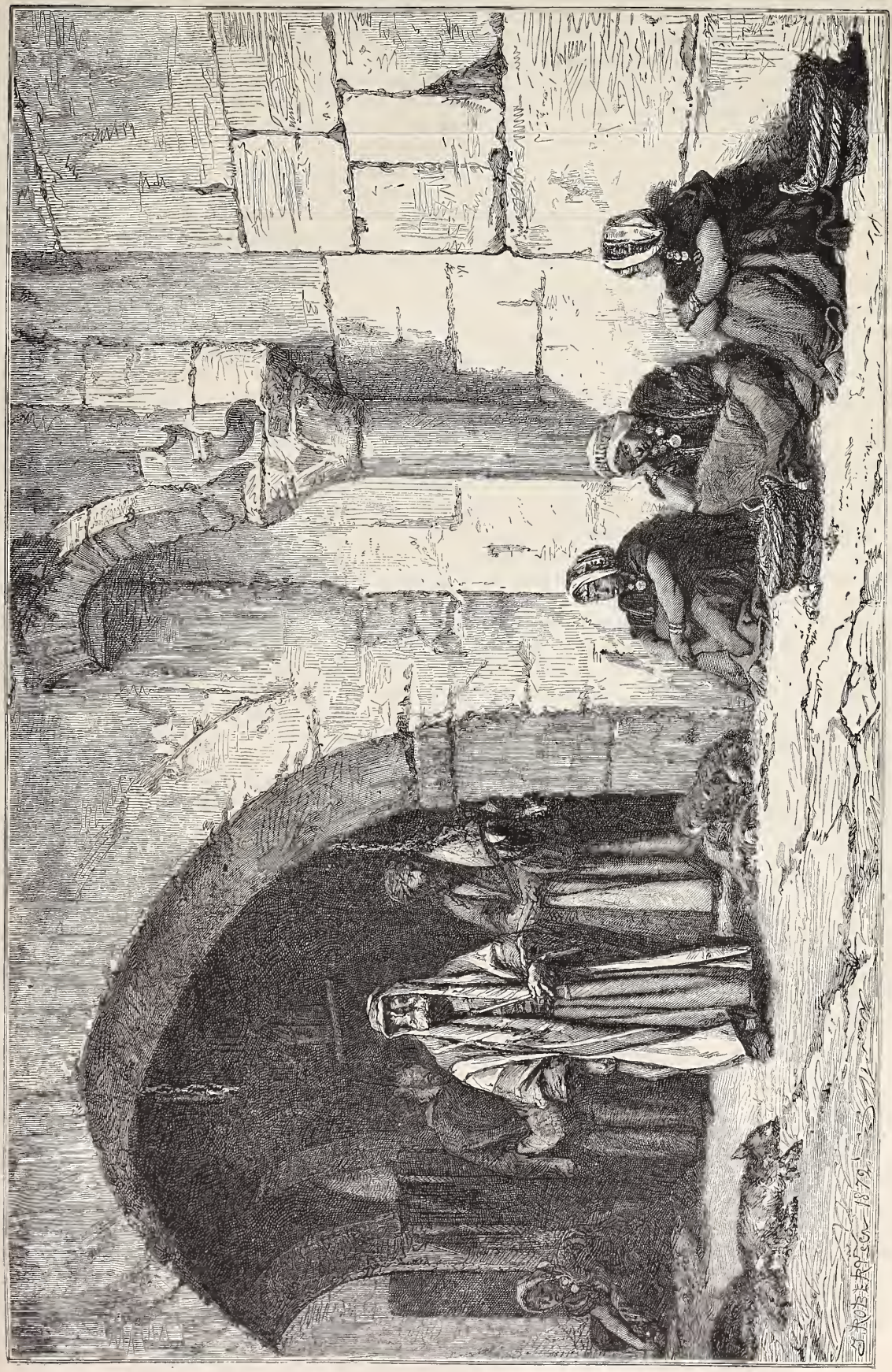
Si, à deux pas de l'église du Saint-Sépulcre, vous voulez visiter les belles ruines du couvent et de l'église des chevaliers de Saint-Jean, votre curiosité aura de rudes épreuves à subir. Il faut franchir des monceaux de poussière et de détritus de toute sorte, où pourrissent des cadavres de chiens et de chats, couverts d'essaims compactes de mouches et de fourmis; tout auprès, des enfants en haillons se traînent par terre en mordant à belles dents dans des côtes de melons ramassées parmi les ordures. Au bruit de vos pas, des chiens efflanqués, fauves, à longs poils et à museau pointu, qui étaient en train de se repaître aussi de ces immondices, ou qui dormaient au soleil, poussent des aboiements furieux et font mine de se jeter sur vous. Un peu plus loin, vous vous préparez à admirer les fûts de colonnes brisées, les chapiteaux sculptés, les débris de moulures et d'ornements en marbre qui jonchent le sol, quand, dans une salle dont les quatre murs sont encore debout, vous vous trouvez en présence d'un amas de carcasses d'ânes et de chevaux que les habitants du voisinage déposent dans ce lieu abandonné, et qu'y viennent dévorer les chiens et les vautours.

Cependant on trouve dans ces rues, que l'insouciance musulmane néglige d'entretenir, de jolies maisons moresques, surmontées d'arcades aiguës aux arêtes dente-

(1) Émile Saisset.

(2) Nous avons décrit l'aspect général de Jérusalem dans notre tome XIII, 1845, p. 209.

lées. La porte d'entrée s'ouvre au fond d'une arche profonde, dont la voûte est décorée d'ornements en saillie et sous laquelle, de chaque côté, se trouvent des bancs très-bas, sorte de divans de pierre. Sur ces bancs, on aperçoit



Salon de 1870; Peinture. — Une rue à Jérusalem, par M. Bonnat — Dessin de Gilbert.

dans l'ombre des domestiques noirs, assis d'un air grave, la ceinture garnie d'armes brillantes. La façade de ces maisons porte, de place en place, sur les frises, sous les fenêtres en ogive ou dans des niches, des tablettes d'albâtre sur lesquelles sont sculptées en relief des inscriptions arabes, quelquefois peintes en rouge, bleu et or.

Devant le seuil, d'anciens chapiteaux sculptés servent de marches, et des pierres massives, percées d'un trou, font saillie hors de la muraille : les visiteurs y attachent leurs chevaux. L'aspect de ces demeures, quand elles sont habitées par des Européens, est souvent égayé par des galeries ou des terrasses sur lesquelles on voit s'épanouir des fleurs d'Occident parmi les plantes indigènes, à l'ombre de treillages couverts de vigne.

UN PISCICULTEUR (1).

J'ai vu ce sage heureux; dans ses belles demeures,
J'ai goûté l'hospitalité.

LAMARTINE.

Il avait eu le bonheur, à vingt ans, son éducation faite, d'être rappelé à la campagne. C'était vers 1840; il a donc aujourd'hui cinquante-deux ou cinquante-trois ans; nul homme n'a été plus que lui l'homme de son village, l'homme de son petit domaine. Il a eu le bonheur, moins rare aux champs qu'à la ville, de rencontrer une femme excellente. Leur fils, qui a vingt-cinq ans, est aujourd'hui un vétérinaire habile établi à quelques kilomètres du village paternel, et leur fille a épousé l'instituteur d'une commune contiguë.

La petite ferme, toujours bien tenue, citée dans tout le pays pour sa bonne culture et sa bonne administration, a suffi toujours aux besoins de la douce nichée, mais à la condition que ces besoins fussent modestes et que le travail fût persévérant.

On vivait, comme on dit, *entre soi*, sans cependant affecter de se mettre à part et tout en se montrant pour les voisins plein d'obligeance et d'affabilité. L'éducation très-soignée du père s'était naturellement et presque sans leçons propagée à toute la famille; par la conversation toujours sérieuse et cordiale, par le bon exemple en toute chose, l'éducation s'était faite, au moins en sa partie supérieure, sans qu'on s'en aperçût. Les enfants n'avaient pas eu d'autre pédagogie que l'école primaire du village; mais combien le résultat obtenu sur eux était différent de celui qu'on avait obtenu de leurs camarades! c'est que les camarades, au moins pour la plupart, en rentrant chez eux chaque soir, rentraient dans l'ignorance, souvent même dans le désordre moral. On leur avait appris à lire à l'école; mais que trouvaient-ils à lire chez eux? Rien du tout.

Les autres, au contraire, avaient reçu de leur père d'excellents livres; souvent même il leur faisait la lecture, car il aimait à lire en famille et s'en acquittait en maître. De plus, il savait la musique et l'avait apprise à ses deux enfants; il leur faisait même chanter quelquefois ses propres poésies, car il en composait de très-agréables, dont il faisait aussi les airs, airs très-simples, mais pleins de mélodie.

Vivons heureux dans nos domaines,
Embellissons tous nos loisirs;
Chaque âge amène ses plaisirs,
Si chaque âge amène ses peines.

Mais ce n'est pas du poëte, ce n'est pas du père de famille, ni même de l'habile agronome que je veux vous parler, c'est du pisciculteur; car, ayant lu toutes sortes d'écrits sur la pisciculture, il a tenu à se rendre compte par lui-même de ce que peut produire la culture du poisson, et voilà une douzaine d'années qu'il se livre à cette industrie.

Il est d'ailleurs placé pour cela dans de très-bonnes conditions : une petite rivière borne son héritage; grâce au procédé de fécondation artificielle, il repeupla de truites ce petit cours d'eau, qui depuis une vingtaine d'années en était presque entièrement dépeuplé; il y créa, de plus, un parc à écrevisses. Mais il ne s'en tint pas là. A l'aide d'une très-mince dérivation, il put créer sur son terrain trois petits ruisseaux qu'il peupla, le premier d'anguilles, le second de carpes et le troisième de poissons rouges. Eh bien, croiriez-vous qu'avec tout cela il s'est créé, bon an mal an, un revenu de six à huit cents francs? les seuls poissons rouges lui rapportent chaque année deux cents francs. Ajoutez qu'une fois par quinzaine la maison s'alimente du produit des étangs et de la rivière, ce qui donne pour l'année un total de vingt-quatre jours.

Je n'avais pas revu depuis cinq ou six ans l'excellent camarade; mais, me trouvant il y a quelques mois à huit kilomètres seulement de sa résidence, je ne pus résister au désir de passer avec lui quelques heures.

Je le trouvai au milieu de ses poissons; il venait de pêcher cinq belles truites, huit carpes, quinze écrevisses, deux énormes anguilles et trente-trois poissons rouges, qu'il envoyait à la ville.

— Oh! me dit-il, nous ne pêchons pas tous les jours, mais une fois par semaine tout au plus, et encore le produit de la pêche n'est pas toujours, à beaucoup près, aussi abondant qu'aujourd'hui, et puis il y a les mois de suspension pour le frai. Vous voyez cependant que la pisciculture n'est pas un rêve.

— Eh bien, à votre avis, quelles ressources pourrait-on attendre de cette industrie pour l'alimentation publique?

— Il serait difficile de vous répondre par des chiffres, même approximatifs; mais, très-certainement, le produit serait considérable.

— Ce produit suffirait-il à combler le déficit annuel de notre alimentation? Sur ce point, il y a des chiffres à citer; ainsi, l'on affirme que sur 38 millions de Français il y en a 26 millions qui ne peuvent qu'imparfaitement subvenir à leurs besoins. Et voici comment on raisonne : la consommation annuelle de chacun de nous doit être de 324 kilogrammes; mais la consommation totale de la France, divisée par le nombre de ses habitants, ne porte la part de chacun qu'au chiffre de 220 kilogrammes. C'est pour la France entière un déficit de quatre milliards de kilogrammes, représentant une valeur monétaire de deux milliards environ. Tel est le résultat des calculs basés sur la statistique; je ne m'insurge pas contre la statistique, elle est bonne à consulter; mais, en beaucoup de points, elle ne saurait fournir toutes les données du problème. Ainsi, pour les substances alimentaires, on ne peut porter à la statistique que celles qui se vendent et s'achètent sur les marchés publics; mais vingt millions de paysans se nourrissent, au moins en partie, de substances qui, échappant à tout trafic, échappent par conséquent à la statistique : les produits de leurs jardins, de leurs champs, de leurs basses-cours, forment, vous le voyez, un appoint qu'on pourrait difficilement aussi traduire en chiffres exacts. Je ne crois donc pas que le déficit annuel de l'alimentation en France soit de quatre milliards de kilogrammes; mais enfin il y a déficit; ne fût-il que de la moitié ou du quart, c'est trop. La question que je vous posais est donc celle-ci : Nos eaux, bien ensemencées de poisson, pourraient-elles produire assez pour que chacun de nous pût avoir sa part annuelle de 324 kilogrammes de vivres?

— Ah! voilà comme j'aime à entendre parler! Au moins vous ne raisonnez pas seulement d'après des statistiques, des papiers et des livres, vous ouvrez les yeux sur la réalité, et la réalité a presque toujours un côté consolant que n'ont ni les statistiques, ni les documents écrits. Aussi, maintenant, n'ai-je à vous répondre au-

(1) Voy., sur la pisciculture, t. XXXVI, 1868, p. 272, — t. XXXVII, 1869, p. 172, 300; — et la Table de trente années.

cune hésitation. Oui, oui, cent fois oui, les eaux bien aménagées peuvent combler le déficit de notre alimentation. Mais ce déficit se pourrait combler de bien d'autres manières ; il se pourrait combler par une agriculture plus intelligente ; un système complet d'irrigation étendu à tout le territoire suffirait seul à tripler le produit du sol. Mais l'eau mise en culture, ce serait l'abondance sur tout le globe. On affirme qu'un mètre cube d'eau courante peut produire chaque année un demi-kilogramme de poisson ; supposons la chose exagérée de moitié ; supposons-la, si vous le voulez, exagérée des trois quarts. Mais n'oublions pas que les onze fleuves de France contiennent à eux seuls 6 352 500 000 mètres cubes d'eau courante, et songez à l'énorme produit qu'on en pourrait tirer. Ajoutez-y les autres rivières, les petits cours d'eau, les mares, les étangs ; ajoutez-y tout le littoral de la Manche, de l'Océan et de la Méditerranée ; ensemencez, cultivez ces espaces comme ils le devraient être, et ne doutez pas que vous n'arriviez à bien autre chose qu'à combler le déficit actuel. Ah ! vous ne savez pas ce que serait notre globe pour une humanité laborieuse, intelligente et qui voudrait la justice. J'ai cultivé pendant vingt ans mon petit domaine sans que jamais il m'ait été possible d'économiser, dans les meilleures années, plus de six cents francs, et j'ai eu des années où la grêle et les mans m'ont mis en déficit de quatre à cinq cents francs ; eh bien, depuis que j'ai joint à la culture du sol la culture de l'eau, j'ai fait souvent des économies de douze à quinze cents francs. Et ne voyez-vous pas que cela, c'est la fortune, et mieux que la fortune ? car c'est la joie mise au cœur de celui qui travaille que la pensée de ce petit pécule au bout de l'année.

On a cité partout le fait du duc de Richemond, en Angleterre, qui dans ces temps derniers a su, grâce à la pisciculture, tirer trois cent mille francs de rente d'une rivière qui coule à travers ses domaines. On cite également un ancien ministre de Louis-Philippe qui s'est créé en France, avec cinq étangs, cent vingt mille livres de rente. N'avez-vous pas entendu parler aussi de cet aubergiste de Heildeberg, qui dans son enclos élève chaque année huit à dix mille truites, qu'il vend et fait manger sur place, et dont il tire, lui aussi, de belles rentes ? Pour moi, j'ai donné, l'un des premiers, l'exemple aux petits cultivateurs, et je suis persuadé que c'est dans leurs mains surtout que cette industrie aurait toute son importance. Avez-vous lu ce que raconte le père Huc de la pisciculture en Chine ?

— Oui, lui dis-je ; mais je ne l'ai pas cru.

— Vous avez tort ; tout ce qu'il dit est vrai. J'ai là-dessus des renseignements très-précis, et le père Huc n'a rien exagéré.

Les Chinois nourrissent dans des viviers, avec une sorte de fourrage aquatique, un poisson qui grossit, dit le père Huc, d'un kilogramme en dix-sept jours. Mais il s'agit bien de viviers ! le gourami, vrai cochon aquatique, se nourrit en baquet des débris de la cuisine, et en très-peu de temps il arrive à peser huit ou dix kilogrammes. Un autre poisson chinois, appelé *lo-iu*, qu'il faut, à la vérité, élever un peu plus au large, parvient en une année au poids de quinze à dix-huit kilogrammes, et finit par en peser cent. Mais de tout cela, jusqu'à présent, nous autres Européens avisés, nous n'avons emprunté aux Chinois que l'élevage du poisson rouge en bocal.

Les Anglais, cependant, commencent de ce côté à se chinoiser un peu, et c'est sage. Aussi, en cinq ou six ans, le produit de la pêche dans tous les petits cours d'eau du Royaume-Uni s'est-il augmenté dans les proportions de 1 à 14 et de 1 à 19.

La Chine n'a pu nourrir son immense population que grâce à la culture de l'eau ; tout indique qu'il en fut de même de l'ancienne Égypte, où l'on sut parfaitement ensemencer les eaux du lac Mœris, dont le contenu n'était pourtant que de deux milliards de mètres cubes. Trois ou quatre hommes ont compris, dans le monde moderne, ce qu'on pouvait espérer de l'élevage du poisson, et parmi eux on peut citer Charlemagne et Sully. Mais nous avons en France un témoignage vraiment admirable de ce que pourrait produire un habile aménagement des eaux. Savez-vous quel est le plus ancien de tous nos établissements industriels ? C'est une fabrique de moules. Et cette fabrique ne remonte ni au siècle dernier, ni au précédent : elle remonte à l'année 1235, c'est-à-dire au temps de saint Louis. Ne connaissez-vous point cette histoire ? elle mérite d'être racontée.

Un Irlandais nommé Walton, vers la fin de l'année 1235, transportait en France toute sa fortune en moutons ; malheureusement le navire qui les apportait fit naufrage à quelques kilomètres de la Rochelle, dans l'anse de l'Aiguillon ; tout périt, excepté Walton. Le voilà donc sans ressources au milieu des pauvres habitants du pays, réduit à vivre comme eux du produit de sa pêche, cherchant toutefois avec soin s'il ne pourrait pas, sur ce rivage, créer quelque industrie. L'occasion ne se fit pas longtemps attendre. Walton, pour attacher ses filets, avait enfoncé des piquets sur la plage aux endroits que recouvrait la mer à marée haute. Il vit bientôt que de jeunes moules s'attachaient à ses piquets et qu'elles s'y développaient parfaitement, tandis que partout ailleurs, aux environs, elles périssaient dans la vase. Walton multiplia ses piquets, les joignit entre eux par des clayonnages, et ces appareils se couvrirent d'une quantité prodigieuse de moules. Il disposa ensuite ces pieux et ces clayonnages par groupes auxquels il donna la forme d'un W, première lettre de son nom, et créa ainsi une industrie qui depuis six cents ans fait la fortune du pays. Cette fabrique de moules, très-prospère encore de nos jours, a conservé toutes les pratiques imaginées par Walton, et les clayonnages, appelés *bouchots* (1), continuent d'avoir la forme d'un W, et ce W est la plus ancienne marque de fabrique qu'il y ait en Europe. On compte actuellement cinq cents bouchots dans la baie de l'Aiguillon. Chacun de ces bouchots produit annuellement 1 500 francs ; sa dépense annuelle est de 1 136 francs ; le produit net pour chaque bouchot est donc de 361 francs. Par conséquent, les cinq cents bouchots donnent chaque année un bénéfice net de 182 000 francs. Trois mille habitants en vivent aujourd'hui, non pas dans les millions, mais dans l'aisance, ce qui est bien mieux, et forment les communes d'Esnandes, de Marsilly et de Charron.

Et ce résultat, qui depuis six cent trente-sept ans ne s'est pas démenti, les habitants de ces trois communes le doivent au moins productif des produits de la mer. Que serait-ce des crustacés et des poissons ? Que serait-ce surtout de nos poissons d'eau douce, saumons, truites, anguilles, carpes, brochets, etc. ? Mis en culture régulière, nos fleuves et rivières produiraient à l'alimentation des ressources immenses ; mais on les abandonne à l'incurie, à la jachère perpétuelle, au gaspillage, au maraudage. Notre industrie est de ce côté égale à l'industrie des sauvages qui pour avoir un fruit mettent le feu à l'arbre et brûlent des forêts entières. Il n'est pas rare qu'en France, de nos jours, on ait recours pour pêcher à la coque du Levant ou même à la chaux. Un peu de ces substances jeté dans les rivières tue à l'instant le poisson, que l'on peut ainsi prendre aisément ; mais par ce procédé odieux tout

(1) Voyez t. V, 1837, p. 188 ; — t. XI, 1843, p. 256.

est détruit, jusqu'aux germes. Les incendiaires ne sont pas plus coupables que ceux qui pêchent par de tels procédés...

J'écoutais attentif l'excellent pisciculteur, et je l'écoutai ainsi toute la journée. Un mois entier du *Magasin pittoresque* ne suffirait pas à reproduire tout ce qu'il me donna de renseignements curieux sur la *culture de l'eau*, et, ajouta-t-il, sur la *culture par l'eau*. Mais je citerai encore un fait trop peu connu.

— Nous ne savons même pas, en France, s'écriait mon pisciculteur, nous ne savons même pas tirer parti des canards : aussi ces animaux sont-ils restés chez nous une denrée de luxe. Mais en Chine on les élève par millions, et cela par un procédé des plus économiques. Écoutez :

Les éleveurs de canards, dans le Céleste Empire, habitent, eux et leurs bêtes, sur de grands bateaux qui habituellement stationnent à l'embouchure des fleuves et sur le bord de la mer. Les canards, entassés la nuit dans ces bateaux en quantités innombrables, ne reçoivent aucune nourriture et doivent y pourvoir eux-mêmes. Pour cela, tous les matins, au lever du soleil, on leur ouvre la porte, et les voilà qui s'en vont par bandes joyeuses chercher leur pâture dans les eaux du fleuve et dans les eaux de la mer. Aux approches du soir, pour les faire rentrer en quelques instants au bercail, les Chinois ont imaginé un procédé admirable : ils frappent les uns contre les autres de longs bambous très-sonores, dont le bruit retentit à de très-grandes distances, surtout pour l'oreille exercée des canards. A ce signal, vous les voyez rentrer comme un torrent par toutes les ouvertures du bateau. D'où leur vient cet empressement? De ce que chaque soir le dernier rentré reçoit une cinglée administrée à l'aide du bambou qui sert au rappel. C'est donc parmi ces animaux à qui ne recevra pas la correction.

Je ris beaucoup de l'histoire ; mais au dîner (car je dînai chez l'excellent homme) j'en entendis bien d'autres. De tous ces récits, de toutes ces explications, il résulta pour moi que la culture de l'eau est appelée à prendre dans l'avenir une importance considérable. Puissiez-vous, lecteurs, en me lisant, acquérir la même conviction. Puissiez-vous surtout retrouver dans ces lignes un peu du plaisir que j'eus moi-même auprès de mon ami le pisciculteur!

DÉSINTÉRESSEMENT.

Il n'est pas de plus grand mystère pour celui qui prend l'égoïsme pour base de toute sa conduite, qu'un homme dont le caractère est désintéressé ; mais ceux qui éprouvent de généreuses impulsions et qui les suivent, se comprennent mutuellement avec une facilité qui tient de l'instinct.

J. F. Cooper.

ACTIVITÉ.

De même que la paresse conduit à tous les maux, c'est par l'esprit d'industrie et par l'activité que les facultés de notre âme acquièrent un développement favorable. Si la vie de tant d'hommes est sans résultats utiles, on doit l'attribuer beaucoup plus à leur oisiveté et à leur inapplication qu'au défaut de capacité. Il est hors de doute que, pour devenir utile à nos semblables, l'activité est, après les principes religieux, ce qu'il y a de plus nécessaire à acquérir. Il est donc de la plus grande importance de donner aux enfants des habitudes d'activité, d'application et de persévérance. Il faut de bonne heure leur faire sentir tout le prix du temps; leur montrer que, comme en dépensant mal à propos des sous, nous perdons bientôt des écus, de même en prodiguant les minutes, nous perdons non-seulement des heures, mais aussi des jours et des mois. Il ne faut donc jamais permettre aux enfants de rester oisifs, sous le frivole prétexte qu'ils n'ont pas assez de temps pour entreprendre quelque chose; car cette excuse n'est souvent qu'un motif pour perdre les moments sans emploi positif, qui se trouvent en si grand nombre chaque jour. C'est une erreur de croire que l'activité des enfants ne doit être exercée que pendant l'heure des leçons; les enfants peuvent être tout aussi paresseux dans leurs jeux que dans leurs études. Nous devons donc avoir soin de leur faire employer utilement et agréablement le temps destiné à leurs récréations; la moindre apparence d'un penchant à la nonchalance ou à l'humeur doit être promptement réprimée. Un enfant ayant ces mauvaises dispositions s'étendra sur une chaise ou se couchera par terre, pour ne pas se fatiguer en se mêlant aux jeux de ses camarades plus actifs que lui; il cherchera de l'amusement, tantôt dans une chose, tantôt dans une autre, sans en trouver dans aucune.

Conseils aux mères.

UNE LEÇON
A L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

Dix-huitième siècle. — Une Leçon à Oxford, par Hogarth.

Le lecteur représenté par Hogarth était un des plus célèbres professeurs de Jesus College, à Oxford ; il mourut le 18 mars 1761. La tradition veut qu'il ait consenti de bonne grâce à poser devant Hogarth comme principal personnage de cette composition satirique. Il est assez difficile de bien juger l'esprit de cette caricature dans la proportion où nous avons dû la réduire. Sur l'estampe originale, chaque figure a une physionomie particulière : la plupart indiquent à différents degrés la sottise et l'ennui. On rapporte que certains défenseurs de l'Université d'Oxford se montrèrent fort irrités contre Hogarth; mais le peintre leur répondit, et ils n'eurent point, paraît-il, les rieurs de leur côté.

AIGUIÈRE.

Aiguière en bronze, par Adrien Féart. — Dessin de A. Féart.

Cette aiguière, dont on a vu un exemplaire au Salon de 1870, a 50 centimètres de hauteur : le diamètre du plat est de 51 centimètres. Trois figures allégoriques sont représentées sur trois médaillons autour du vase : la Science, l'Agriculture et la Paix. La Science, indiquée sur notre gravure, porte de la main droite un globe terrestre, et de la main gauche un flambeau allumé. Devant elle, à ses pieds, sont une cornue, des volumes et un compas : derrière, on entrevoit une roue d'engrenage. Au fond sont indiqués un paysage, des montagnes, la mer.

L'Agriculture porte une gerbe de blé. La Paix détruit un amas d'armes à terre.

Les médaillons sont reliés entre eux par des figures de femmes et d'enfants, des têtes fantastiques, des fruits, des feuillages, des rinceaux, etc.

Les détails du plat ne sont ni moins riches, ni moins variés. Divisé en trois parties, il est décoré de trois médaillons qui correspondent à ceux du vase et figurent l'Étude, l'Opulence, l'Industrie; au centre est une néréide à demi couchée sur un dauphin.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT
DE CHERBURY.
1583 — 1648. (1)

Mon père s'appelait Richard Herbert; il était l'arrière-petit-fils du célèbre sir Richard Herbert de Colebrooke dont les héroïques exploits sont racontés par les historiens Hall et Grafton. Le souvenir que j'en ai gardé est celui d'un homme de haute taille, fort chevelu comme le furent

(1) Jusqu'à ce jour cette curieuse autobiographie, dont nous donnerons d'amples fragments, n'avait pas encore été traduite en français. Le manuscrit original n'a été lui-même retrouvé et publié en Angleterre que vers le milieu du dernier siècle avec une dédicace d'Horace Walpole. L'ingénieux Emerson note ces mémoires parmi ses lectures favorites dans son dernier ouvrage : *Society and solitud.*

tous ceux de sa race, l'air martial, et d'une grande beauté. Son courage était remarquable; il en donna des preuves un jour où, se trouvant attaqué par une bande de malfaiteurs, il se défendit avec l'aide d'une personne seulement. Il les mit tous en fuite, à l'exception d'un de ces misérables qui, s'étant glissé inaperçu derrière lui, le blessa à la nuque et le fit tomber; mais il se releva aussitôt, et quoique le fer lui eût fendu le crâne et eût pénétré jusqu'à la cervelle, il parvint à chasser son meurtrier avec les autres et retourna à pied jusqu'à la maison. Lorsqu'il fut entièrement rétabli, il fit demander raison au chef de la famille qu'il soupçonnait d'avoir comploté cet attentat contre sa vie; mais son ennemi, tout en jurant qu'il était innocent, s'enfuit prudemment en Irlande, d'où il ne revint jamais. Mon père dut alors renoncer à toute poursuite. Par bonheur, malgré la gravité de sa blessure, il se rétablit complétement, reprit tous ses travaux et devint le chef d'une famille nombreuse. Dans les différentes fonctions de lieutenant député et de magistrat qu'il occupa pendant beaucoup d'années, son intégrité fut au-dessus de tout reproche, et ses adversaires eux-mêmes se virent contraints d'avouer que jamais on ne faisait un vain appel à son impartialité et à son esprit de justice. Son instruction n'était point ordinaire, surtout en ce qui concerne le latin et l'histoire.

A travers les différentes phases de sa vie, il passa plus d'une fois d'une condition à une autre. Après avoir débuté à la cour, où il laissa la plus grande partie de sa fortune, il se fit soldat et se distingua par de grands succès au siége de Saint-Quentin et dans les différentes campagnes qui eurent lieu sous le roi Édouard II et sous la reine Marie. Il reconquit par son épée une brillante fortune qui lui permit d'acheter la plus grande partie des domaines dont se compose aujourd'hui le patrimoine de notre maison.

Il était l'ennemi implacable des brigands et des voleurs qui dévastaient les moissons; il passait quelquefois des journées et des nuits entières à les poursuivre.

Un jour, ayant appris que plusieurs brigands étaient cachés dans une auberge de montagne, il s'y rendit suivi de quelques serviteurs. Le voyant venir, le chef de la bande, archer habile, tira sur lui. Mon grand-père, après le combat, ayant fait venir cet homme en sa présence, lui montra sa flèche qui était restée fixée dans la selle de son cheval en lui demandant ce qu'il avait à dire; à quoi le misérable, sans se déconcerter, répondit hardiment qu'il ne regrettait qu'une chose, c'était d'avoir oublié chez lui la meilleure de ses flèches avec laquelle il eût percé le cavalier au lieu de la selle. Il paya cher cette insolence.

Mon grand-père était renommé pour son hospitalité. Deux fois par jour sa table, couverte des mets les plus exquis, était entourée de nombreux parents et amis. Tant de charges et de dépenses ne l'empêchèrent pas de donner une excellente éducation à ses enfants; il maria très-bien ses filles, et fit élever ses fils cadets à l'Université.

Il ne commit ni violence ni injustice envers personne; j'en eus la preuve, quand je fis proclamer par mon bailli que si quelqu'un avait à faire valoir des plaintes ou des réclamations au sujet de la manière dont ma fortune avait été acquise et augmentée, j'étais tout prêt à renoncer à ce qui ne m'appartiendrait pas légitimement : personne ne se présenta.

Ma mère s'appelait Madeleine Newport, fille de sir Richard Newport et de sa femme Marguerite, qui était fille et héritière de sir Thomas Bromley, un des secrétaires privés et légataires du roi Henri VIII. Elle fut veuve de bonne heure et donna l'exemple d'une grande piété et d'une bonté angélique, tant envers ses propres enfants qu'envers les pauvres auxquels chaque jour, après ses repas, elle avait coutume de distribuer des secours de ses propres mains. Par elle, je descends des maisons des Talbot, Devoreux, Gray, Corbet, et autres nobles familles, comme l'attestent les écussons des Newport. Il y aurait tant à dire encore sur ma famille que, si j'insistais, cela me mènerait trop loin; je préfère borner mon récit, autant que possible, à ma propre histoire.

Je naquis à Eyton, dans le Shropshire (c'était un bien qui faisait partie de mon héritage maternel), entre midi et une heure du matin. Mon enfance fut maladive : je souffris longtemps d'un flux d'oreilles, ce qui me retarda et fut cause que je n'appris à parler que très-tard. Pendant quelque temps même, on avait craint que je ne devinsse muet. Je me souviens encore qu'étant déjà en état de comprendre ce qui se passait et ce qui se disait autour de moi, je n'osais souvent me hasarder à prononcer aucune parole, par la grande peur que j'avais de ne pouvoir y réussir.

La faiblesse de ma santé fut cause qu'on ne commença à m'apprendre à lire que vers l'âge de sept ans. A partir de ce moment, je fus débarrassé de mes maladies, et je n'eus plus jamais lieu de me souvenir que j'avais du sang épileptique dans les veines. De l'alphabet je passai rapidement à la grammaire; puis on me mit entre les mains quelques livres à l'usage des écoles dont je ne fus point lent à profiter. Un jour, je réussis, dans une seule journée, à faire cinquante à soixante vers, ainsi qu'une page en prose sur le thème : *Audaces fortuna juvat* (La fortune favorise les audacieux). Il m'arrivait quelquefois de me battre avec deux de mes camarades plus âgés que moi, ce qui me valait des punitions, les seules d'ailleurs dont j'aie gardé mémoire. Jamais on n'eut à me reprocher aucun mensonge. La dissimulation était si contraire à ma nature qu'il suffisait toujours qu'on me demandât si j'avais commis une faute pour que je répondisse la stricte vérité, préférant infiniment souffrir une correction que d'avilir mon âme par une souillure, que mon imagination d'enfant jugeait ineffaçable.

Je restai jusqu'à l'âge de neuf ans dans la maison de madame ma grand'mère, après quoi mes parents, qui tenaient à ce que j'apprisse la langue gallique, afin que je pusse m'entretenir avec mes fermiers et ceux de mes amis qui n'en connaissaient pas d'autre, m'envoyèrent dans le Denghbyshire, chez un M. Edward Thellwall. C'était un homme de grand mérite, dont je parlerai avec respect, car, sans avoir eu l'avantage d'une éducation universitaire, ni l'occasion de voyager, il avait su acquérir par lui-même la connaissance du grec, du latin, de l'italien, de l'espagnol, du français et de bien d'autres choses encore, dont, à mon sens, la plus belle et la plus importante était qu'il était capable de se rendre maître de ses passions, et qu'il savait gouverner son caractère, de telle façon que jamais personne ne le vit en colère. Quand on l'offensait, il rougissait un peu, mais gardait le silence jusqu'à ce qu'il se sentît sûr de sa victoire intérieure; puis il répondait doucement et avec calme. J'admirais cela d'autant plus que (je l'avoue très-humblement) cette vertu m'a toujours été étrangère, et je n'ai jamais su me corriger de mes emportements. Je m'en suis consolé en me disant qu'à tout prendre, il vaut mieux imiter ceux qui, lorsque le feu vient à éclater dans leur logis, croient plus prudent de le chasser dehors que de se laisser dévorer par lui. Toutefois je n'en recommande pas moins la méthode de M. Thellwall, que je crois supérieure; car il est certain qu'il devient assez facile de se rendre maître de sa colère quand on a eu la force d'en réprimer les premiers mouvements. Ce fut pourtant ce qu'il ne réussit point à m'enseigner, pas plus que les langues étrangères, dont je n'appris pas un seul mot pendant les dix mois que je

passai dans sa maison. Il est vrai que j'y fus continuellement malade de rhumatismes aigus.

Au sortir de là, étant rétabli, je fus envoyé chez un M. Newton, à Didlebury, dans le Shropshire, où, au bout de deux ans, je rattrapai le temps perdu, et même bien au delà, car je devins assez fort en grec et en philosophie pour qu'à douze ans on me fit entrer à l'Université d'Oxford, où je me souviens d'avoir soutenu une discussion sur la logique et remporté des prix de langue grecque.

Au bout de peu de mois, j'appris la mort de mon père, qui s'était éteint sans souffrances, dans une sorte de léthargie dont on n'avait pu le réveiller. Ma mère me rappela aussitôt pour me placer, ainsi qu'elle-même, sous la tutelle de son frère, sir Francis Newport. Cela fait, on me renvoya achever mes études à Oxford. J'y étais à peine de retour qu'on me proposa un mariage très-avantageux avec la fille unique de sir William Herbert, héritier du comte de Pembroke, lequel lui avait légué toute sa fortune et ses terres en Irlande et dans le Monmouthshire, à condition que sa fille ne se marierait qu'avec un Herbert. La jeune fille, qui était orpheline et s'appelait Marie, avait atteint l'âge de vingt et un ans sans avoir rencontré aucun membre de la famille Herbert qui pût lui convenir. Ce fut alors que je me présentai. Je n'avais que quinze ans; mais, malgré la différence de nos deux âges, je fus agréé, et le mariage fut célébré, le 28 février 1598, par le vicaire qui avait marié mes parents, dans notre résidence d'Eyton.

Peu de temps après mon mariage, je retournai à Oxford avec ma femme, et aussi avec ma mère, qui s'établit dans une maison voisine de la nôtre. Je me livrai alors à mes études avec une assiduité libre de toutes les distractions ordinaires de la jeunesse. Je restai à l'Université jusqu'à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, ma mère prit une maison à Londres, où je passai la plus grande partie de mon temps, et le reste de l'année au château de Montgomery. Je menai cette vie jusqu'à ce que j'eusse atteint ma vingt et unième année. J'étais devenu père de plusieurs enfants dont trois seulement me restent, Béatrix, Richard et Édouard.

Pendant ces six années, passées tant à l'Université que chez moi, j'appris seul, sans autre aide que celle de mes dictionnaires, le français, l'italien et l'espagnol. Je devins assez bon musicien, sachant lire la musique à première vue; j'acquis même un certain talent sur la flûte.

Le but que je me proposai, en apprenant des langues étrangères, fut de devenir, autant que possible, citoyen du monde. Je jugeais aussi que la musique était d'une grande importance et une ressource indispensable pour retenir un homme dans son intérieur, et pour le préserver des dangers de la mauvaise compagnie et de toutes les tentations du dehors.

La suite à la prochaine livraison.

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy. p. 35, 83, 123, 166, 238.

Dans tout ce qui précède, il n'a été question que de définir la caricature, de lui assigner son rang, de déterminer son rôle et son action; c'est là en quelque sorte l'idée générale et comme la théorie de la caricature : voyons maintenant quelle en est la pratique, quelles en sont les ressources et les procédés. Nous avons admis qu'elle a un état civil, vérifions ses moyens d'existence.

L'idée du caricaturiste s'exprime : 1° par le dessin; 2° par les légendes.

Les légendes forment une sorte de littérature à part qui demanderait une étude particulière et dont je n'ai pas à m'occuper ici.

Le dessin s'accuse par la ligne droite, la ligne courbe, et les combinaisons infinies de la droite et de la courbe.

On a remarqué que la prédominance de la ligne droite donne au dessin quelque chose de fort, de carré, de nerveux, qui devient, par l'exagération, par la charge, de la rudesse, de la sécheresse et de la maigreur.

La prédominance de la ligne courbe donne au dessin quelque chose de gracieux, d'arrondi et de *flou*, qui peut tourner, par l'exagération, à la mollesse et à l'obésité. Nous avons donc déjà, par suite de la prédominante de la droite et de la courbe, les deux types extrêmes du personnage maigre et du personnage gras. Si de l'ensemble de ces deux personnages nous passons au détail, nous verrons que chaque détail à son tour reproduit la ligne caractéristique de l'ensemble. Étant données les têtes, l'ensemble des lignes de contour exprimera le contraste; il en sera de même de tout le détail des traits dans chacune de ces têtes. Il en sera de même encore dans la reproduction des membres et des articulations. La différence s'étend jusqu'aux plis du costume, même au porte-manteau : l'habit de l'homme arrondi n'a ni la même tournure, ni la même physionomie que celui de l'homme anguleux. Et comme il y a, dans la création de toute caricature, une part d'interprétation et de fantaisie, l'artiste peut pousser le contraste jusque dans la physionomie des accessoires qui, cependant, ne prennent pas directement l'empreinte de la personne. Il armera l'homme maigre d'un parapluie sec et pincé; il mettra au poing de l'autre un parapluie rebondi, arrondi, légèrement apoplectique.

Mais ces lignes ne nous donnent guère que l'expression superficielle, le comique vulgaire, celui qui résulte de la constitution physique des personnages. Passons à des lignes plus expressives, à celles qui, par leur physionomie et leur mouvement, servent à exprimer les caractères et les passions avec toutes leurs variations et toutes leurs nuances. Dans la nature vivante, tous les traits du visage, tous les gestes, toutes les attitudes du corps, le costume, les accessoires, sont les signes expressifs d'une passion quelconque ou d'une habitude. Nous allons étudier quelques-uns de ces moyens d'expression, et en premier lieu les traits du visage.

Il y a tout d'abord une importante distinction à faire entre les signes expressifs, c'est que les uns sont *permanents* et les autres *passagers* [1]. Les signes *permanents* sont, par exemple, les traits du visage à l'état de repos, quand aucune émotion, aucune passion ne les met en mouvement; les signes *passagers* sont les expressions différentes par où passent les traits, sans s'y arrêter, dans les moments de joie, de tristesse, de colère, d'ennui, de désappointement.

Les signes *passagers* offrent ce caractère particulier qu'ils ont entre eux une corrélation absolue et déterminée. Dans une tête qui rit, non-seulement l'œil rit, mais encore le nez rit, les lèvres, le menton, les joues rient aussi. Vous pouvez cacher tous les traits moins un, celui-là vous dira clairement et à coup sûr ce que font ceux que vous ne voyez pas.

Les signes *permanents*, au contraire, n'ont pas, dans la nature vivante, cette correspondance absolue des signes *passagers*. En d'autres termes, le caractère particulier d'un des traits de la face, si marqué qu'il soit, n'implique pas nécessairement que les autres traits auront le même caractère. Il est telle tête où la ligne du front dit intelligence et bonté, ouverture d'esprit et de cœur, tandis que les yeux disent sournoiserie, les lèvres et le menton grossier égoïsme et intelligence bornée. Si vous cachez tous les

[1] Cette distinction est de Topffer, *Essai de physiognomonie*.

traits moins un, celui qui restera visible ne pourra nous révéler à coup sûr ni la forme ni le sens moral et intellectuel de ceux que nous ne voyons pas. C'est de la combinaison et de l'ensemble de tous ces éléments que se forme la physionomie particulière de chaque individu.

Les signes *permanents* ont, comme les chiffres dans la numération, deux valeurs bien distinctes : une *valeur absolue*, qui tient à la forme extérieure déterminée par les lignes, et une *valeur relative*, qui change et varie selon le sens et l'expression des autres signes, surtout l'expression du regard et le modelé de la partie molle et plastique du visage. On ne peut donc juger absolument un homme ni à son front, ni à son nez, ni à sa bouche, ni à son menton, mais à l'ensemble de ces traits, d'où résulte l'expression dernière et définitive. Chacun des traits est un mot : la face entière est une phrase dont le sens est à deviner et à interpréter.

Les signes *permanents* demeurent ce que la nature les a faits, sauf les changements produits par l'âge; mais nos habitudes d'esprit et de cœur changent la relation de ces signes, et, par conséquent, l'expression générale; l'âme met sur le visage ce qu'un rayon de soleil met sur un paysage : la vie et le charme, sans en changer en rien les lignes. Me voilà revenu par un détour à l'idée sur laquelle on ne saurait trop insister : c'est que chacun, ici-bas, finit toujours par avoir la figure qu'il mérite.

Mais de quel droit donnons-nous un sens particulier à chacun de nos traits, et déclarons-nous que tel angle signifie ceci et telle courbe cela, et tel prolongement encore autre chose? Est-ce pure convention entre les hommes? est-ce connaissance innée ou révélation de certains principes absolus? Ni l'un ni l'autre.

En physiognomonie, tout est fondé sur l'observation et sur l'expérience, et non sur des conventions ou des règles infaillibles. Quand nous déchiffrons ce livre toujours ouvert de la nature, notre interprétation vaut juste ce que nous valons nous-mêmes : fine si nous sommes fins, arbitraire si nous sommes systématiques, pénétrante si nous avons de la pénétration, mais nulle si nous sommes nuls. La certitude absolue n'est pas ici dans la nature des choses.

Bien des gens voudraient, en ces matières, quelque chose de plus arrêté et de plus scientifique. Il leur semblerait commode de juger un homme d'après les bases de sa tête, l'écartement de ses yeux, la longueur de son nez et le volume de son menton. Assurément cela serait commode, mais c'est un petit avantage qui coûterait cher.

En effet, si les *signes permanents*, c'est-à-dire les traits du visage, étaient l'expression nécessaire et forcée de certaines vertus et de certains vices, comme l'homme ne peut rien pour les changer, il serait dès l'abord fatalement destiné, par la seule courbure de son front, à être un homme de génie ou un sot, un homme vertueux ou un malhonnête homme, par la forme de son nez, à devenir un ivrogne, et par celle de son menton, à n'être qu'un débauché. La volonté n'est plus qu'un mot; le libre arbitre n'existe plus, et le rôle de tout avocat, en cour d'assises, se borne à appeler l'attention du jury sur les bosses du crâne de son client, qui le condamnaient d'avance, et fatalement, à faire ce qu'il a fait.

Les conséquences esthétiques seraient également graves. Si la physiognomonie est une science, l'art n'existe plus; avec des formules bien faites, on pourra créer toutes les expressions possibles, et l'on n'aura plus à s'inquiéter de consulter et d'étudier la nature; alors l'art, comme le cheval de la légende, aura toutes les qualités, moins la vie. Or, lisez toutes les histoires de l'art, et vous verrez que la décadence de toutes les écoles a commencé le jour où l'on a substitué dans les ateliers les formules toutes faites et les recettes à l'étude directe de la nature et du modèle vivant.

Le caricaturiste est placé dans les mêmes conditions que le peintre. S'il veut être vrai et vivant, il doit observer directement la nature, et ne jamais se servir de formules et de recettes. Aussi, ce que je vais exposer, ce ne sont point des formules et des règles, mais de simples observations faites sur nature, et dont chacun de nous peut vérifier l'exactitude.

Commençons par l'étude de la tête.

La tête prise dans son ensemble est un signe d'expression, soit par son volume, soit par sa forme, que déterminent les lignes de contour. La tête de l'Hercule Farnèse est plus petite, comparée à l'ensemble du corps, que celle de l'Apollon du Belvédère. C'est que le premier de ces dieux représente la force brutale et l'autre l'intelligence. Partant de cette donnée très-générale, les caricaturistes exagèrent soit la petitesse, soit le développement de la tête, pour exprimer le plus ou moins d'intelligence de leurs personnages. Je remarquerai, en passant, que c'est une faute contre les règles de l'art du caricaturiste, que d'infliger, comme c'est la mode aujourd'hui, à tous les personnages quels qu'ils soient, une grosse tête sur un petit corps. Cette exagération est de la pure charge, non de la caricature, puisqu'elle est en contradiction avec les indications mêmes de la nature.

La suite à une prochaine livraison.

MACON.

Nous avons donné (t. V, 1837, p. 25) quelques détails précis, historiques et géographiques, sur la ville de Mâcon. Lamartine, dans ses *Confidences*, décrit de la manière suivante l'aspect général de la cité où il est né.

« Sur les bords de la Saône, dit-il, en remontant son cours, à quelques lieues de Lyon, s'élève, entre des villages et des prairies, au penchant d'un coteau à peine renflé au-dessus des plaines, la ville petite mais gracieuse de Mâcon. Deux clochers gothiques, décapités par la révolution et minés par le temps, attirent l'œil et la pensée du voyageur qui descend vers la Provence ou vers l'Italie sur les bateaux à vapeur dont la rivière est tout le jour sillonnée. Au-dessous de ces ruines de la cathédrale antique s'étendent, sur une longueur d'une demi-lieue, de longues files de maisons blanches et des quais où l'on débarque et où l'on embarque les marchandises du midi de la France et les produits des vignobles mâconnais. Le haut de la ville, que l'on n'aperçoit pas de la rivière, est abandonné au silence et au repos. On dirait d'une ville espagnole. L'herbe y croît l'été entre les pavés. Les hautes murailles des anciens couvents en assombrissent les rues étroites. Un collége, un hôpital, des églises, les unes restaurées, les autres délabrées et servant de magasins aux tonneliers du pays; une grande place plantée de tilleuls à ses deux extrémités, où les enfants jouent, où les vieillards s'assoient au soleil pendant les beaux jours; de longs faubourgs à maisons basses qui montent en serpentant jusqu'au sommet de la colline, à l'embouchure des grandes routes; quelques jolies maisons dont une face regarde la ville, tandis que l'autre est déjà plongée dans la campagne et dans la verdure; et, aux alentours de la place, cinq ou six hôtels ou grandes maisons presque toujours fermées, qui reçoivent, l'hiver, les anciennes familles de la province : voilà le coup d'œil de la haute ville. »

Les deux tours décapitées dont parle Lamartine, restes de l'ancienne cathédrale de Saint-Vincent, sont le seul

monument intéressant de Mâcon. L'église n'existe plus; elle a été démolie pendant la révolution, ses débris ont été enlevés depuis, et l'on voit maintenant une halle sur le terrain qu'elle occupait. Les deux tours elles-mêmes ne sont pas entières; elles sont réduites aux deux tiers de leur hauteur primitive; l'une est privée de son dôme,

Ruines de Saint-Vincent, appelé communément Saint-Pierre le Vieux, à Mâcon. — Dessin de Tirpenne.

l'autre de sa flèche en pierre de taille. Elles appartiennent à deux époques différentes : la partie inférieure est romane; la partie supérieure, qui est percée de fenêtres en ogive, date du treizième ou du quatorzième siècle. La façade de la cathédrale, qui subsiste encore, n'a rien de remarquable; la porte principale est surmontée d'une ogive du

quatorzième siècle, mais les deux portes latérales sont cintrées et flanquées de colonnes romanes. Le porche, qui est fort ancien et qui a pu être conservé, a été converti en chapelle. Le mur plat qui relie les deux tours est de l'effet le plus disgracieux. Derrière l'église, on a réuni dans un petit jardin les colonnes à chapiteaux sculptés que l'on a retrouvées dans les fouilles, ainsi qu'une belle porte romane et des débris d'un vieux cloître.

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

LA SALUBRITÉ DES RUES.

Suite. — Voy. p. 102.

L'orientation d'une rue influe beaucoup sur la salubrité et sur le bien-être des habitations qui la bordent. MM. Pilat et Tancrez considèrent l'orientation est et sud-est comme la meilleure. Cela peut être vrai pour Lille et pour les villes de la même zone, mais ne saurait être établi d'une manière absolue ; il est des villes dont les rues se trouveraient mal d'une orientation pareille. Cela dépend de la direction des vents dominants et de la salubrité ou de l'insalubrité des terrains qu'ils rencontrent sur leur passage. Sans accepter le contraste établi par Hippocrate dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux*, le plus beau monument de son génie, entre le tempérament et les maladies des habitants de deux villes, exposées l'une « aux vents qui soufflent entre le levant et le coucher d'hiver », et l'autre aux vents septentrionaux, il ne faut pas considérer cependant ces influences comme des subtilités d'hygiène.

Il est, dans une même ville, des rues qui, à largeur égale, sont plus malsaines que d'autres. Comme je l'ai montré dans mon livre sur la maison (*la Maison*, étude d'hygiène et de bien-être domestiques; Paris, 1871), il faut connaître ces particularités et en tenir compte dans le choix d'une maison à acheter ou à louer. Quand on se cherche un logement sain et agréable, on doit donc veiller à cet intérêt. Bacon a bien dit : « On bâtit des maisons pour vivre dans leur intérieur et non pour les regarder du dehors », mais il n'a pas voulu dire pour cela qu'il ne fallait pas en examiner les alentours et voir si la rue offre de bonnes conditions d'accès, de tenue, d'orientation.

Si l'on ne peut pas absolument dire : *Telle rue, telle maison*, on ne peut cependant méconnaître la solidarité hygiéne qui existe entre elles. Et cette influence est si réelle que des maisons formant coin offrent souvent des conditions de salubrité différentes dans les pièces des deux façades, si l'une d'elles reçoit directement des vents qui passent sur des marais ou des eaux stagnantes. Les médecins qui pratiquent dans des pays à fièvres intermittentes connaissent à merveille ces particularités.

Mais la salubrité d'une rue ne dépend pas seulement de son orientation particulière, c'est-à-dire de la direction de son axe par rapport à la rose des vents, elle tient aussi à l'orientation générale du quartier dont elle fait partie. M. Junod, dans un intéressant travail présenté en 1858 à l'Académie des sciences, a cherché à démontrer la salubrité plus grande des quartiers placés à l'ouest d'une ville que de ceux de sa partie orientale, et il a expliqué par ce fait la tendance très-curieuse qu'ont les villes à s'accroître de préférence dans la direction de l'ouest. Ce fait bizarre est constaté par l'observation pour un bon nombre de villes ; il n'est pas sans exception, sans aucun doute, mais il offre un caractère de fréquence qui éloigne l'idée de quelque chose de fortuit. M. Junod l'explique par les caractères barométriques et hypsométriques des vents d'ouest, c'est-à-dire par les conditions de pression atmosphérique et d'humidité qui les signalent. Les vents d'ouest étant humides, maintiennent les miasmes et la fumée dans une zone rapprochée du sol ; les vents d'est, au contraire, sont secs et hauts, et ils favorisent la dissémination des miasmes, des odeurs et des poussières vers les régions atmosphériques élevées. Les quartiers orientaux d'une ville reçoivent donc les émanations des quartiers opposés et qui leur sont apportées par les vents d'ouest ; ils les ajoutent aux leurs, et de là une insalubrité que les villes, faisant de l'hygiène instinctive, évitent en se portant de préférence vers l'ouest. Quoi qu'il reste encore à démontrer sur ce point, le fait est intéressant et mérite d'être signalé.

La pente de la rue doit être peu considérable ; elle doit varier entre 1 et 5 millimètres par mètre. Plus forte, elle impose pour rentrer chez soi une fatigue musculaire qu'aggrave la nécessité de monter sans interruption à un étage quelquefois élevé. Dans les villes où des différences de niveau très-considérables existent entre les rues adjacentes, comme Bâle, Brest, Fribourg, Lausanne, etc., on est obligé d'établir dans certains points des rampes formées de volées d'escaliers ayant chacune de dix à vingt marches. On peut, dans une certaine mesure, par la bonne construction des marches, atténuer la fatigue que cause l'ascension de ces rampes. Elles doivent avoir une largeur de 25 centimètres, une hauteur minimum de 16 centimètres ; leur largeur importe plutôt à la facilité de la circulation qu'au bien-être ; elle doit varier, autant que possible, entre 4 et 5 mètres. Le problème des ascenseurs mécaniques pour nos maisons n'est pas encore résolu pratiquement, mais il y a lieu de s'étonner que les villes qui ont des différences énormes de niveau hésitent encore à procurer le bénéfice de cet allégement à leurs habitants. Cela viendra, sans doute ; il faut bien ne pas oublier, en effet, qu'il s'agit là d'une question de santé en même temps que de bien-être. La fréquence des maladies du cœur et de l'asthme dans les villes dont l'assiette est formée de niveaux très-différents, montre la réalité de cette influence. En attendant que les chemins atmosphériques, ou les va-et-vient sur rails et par contre-poids ou par enroulement de câbles, aient ainsi relié commodément les quartiers bas aux quartiers élevés, il est au moins certains allégements que les municipalités soucieuses du bien-être de leurs administrés leur doivent et auraient dû déjà leur donner partout, et qui n'entraînent qu'une dépense insignifiante. J'ai vu dans les rues de Bâle, qui sont très en pente, des mains-courantes en corde passant par des anneaux et qui aident singulièrement la progession des vieillards et des infirmes. Les rampes à escalier peuvent être avantageusement munies, si elles sont assez larges, de trois mains-courantes en fer : deux le long des murs qui forment la cage de l'escalier, l'autre médiane et divisant l'escalier en deux parties ; l'une affectée à l'ascension, l'autre à la descente. Un artifice très-simple permet d'ailleurs de prévenir l'attrait parfois périlleux qu'ont les enfants pour les descentes sommaires le long de ces appuis. Chaque volée d'escalier devrait avoir son banc, où se reposeraient les personnes qui ne pourraient gravir d'un trait l'ensemble de la rampe. Il y a à ces précautions un double avantage d'allégement physique et d'exemple moral du souci que l'on doit avoir pour les infirmes et les vieillards. Qu'il me soit permis d'insister ici, comme je l'ai fait à propos des escaliers de nos maisons, sur un moyen qui permet d'attendre des nivellements et des ascenseurs, moyen peu dispendieux que j'ai imaginé, que j'ai expérimenté sur moi-même, sans jamais avoir eu la pensée de prendre un brevet d'invention, et qui diminue singulièrement la fatigue, l'essoufflement et les battements de cœur

que l'on éprouve quand on monte un escalier. Je le partage libéralement avec autrui. Il consiste tout simplement *à ne pas faire coïncider les mouvements d'ascension avec les mouvements respiratoires.* On remplit complétement sa poitrine par une large inspiration, et on monte d'un pas ordinaire et sans plus respirer. Arrivé au palier, on renouvelle pendant une pause sa provision d'air, et l'on se remet en marche. Ce procédé ne dispense pas de chercher un *ascenseur*, mais il se recommande, en attendant qu'on l'ait trouvé, par la simplicité et l'économie de son mécanisme.

Il ne suffit pas qu'une rue soit suffisamment longue, que l'accès en soit facile, qu'elle ait des dimensions et une direction favorables à son aération et à son ensoleillement; il faut aussi, et c'est une condition absolue de salubrité pour ses maisons, qu'elle ait une chaussée recouverte d'un revêtement convenable.

Nous avons dit plus haut ce qu'était la chaussée dans les villes romaines. Rien de bien merveilleux assurément. Elle était constituée, à Pompéi, par des blocs polygonaux de lave du Vésuve, plus ou moins bien reliés entre eux par des crampons de fer. De chaque côté existaient des trottoirs, dont la construction incombait à chaque propriétaire riverain et qui le faisait revêtir à son gré : ici de briques, là de marbre, ailleurs de mosaïques grossières, plus loin d'*opus signinum*, mélange de tuiles concassées et de mortier qui tirait son nom de la ville de Signia, dans le Latium, où on le fabriquait. La diversité de composition des trottoirs de Pompéi marque encore aujourd'hui, et en l'absence de murs, les limites des propriétés. En somme, la viabilité et la salubrité des rues, chez les anciens, laissaient fort à désirer.

L'une et l'autre valurent encore moins chez nous jusqu'à l'époque de Philippe-Auguste, et « le pas paisible et lent » des bœufs qui promenaient nos rois de la première race épargnait à ceux-ci bien des cahots et avait son origine moins encore dans la placidité native de ces ruminants que dans les efforts de traction auxquels les condamnait l'état des rues.

« Philippe-Auguste, occupé de grandes affaires, dit un historien, se promenant dans son palais royal (aujourd'hui le Palais de justice), s'approcha de sa fenêtre, où il se plaçait quelquefois pour se distraire par la vue du cours de la Seine. Des voitures traînées par des chevaux traversaient alors la Cité, et, remuant la boue, en faisaient exhaler une odeur épouvantable. Le roi ne put y tenir, et même la puanteur le poursuivit jusque dans l'intérieur de son palais. Dès lors il conçut un projet très-difficile mais très-nécessaire, projet qu'aucun de ses prédécesseurs, à cause de la grande dépense et des graves obstacles que présentait son exécution, n'avait osé entreprendre. Il convoqua les bourgeois et le prévôt de la ville, et par son autorité royale leur ordonna de paver avec de fortes et dures pierres toutes les rues et voies de la Cité. »

On sait qu'en 1185 Philippe-Auguste fit le premier paver ce que l'on appela *la croisée du roi*, c'est-à-dire deux rues se croisant à angle droit et se dirigeant, l'une du nord au sud, l'autre de l'est à l'ouest. Ce pavé était composé de grosses dalles en grès, dont les dimensions en longueur et en largeur avaient environ 3 pieds et demi sur environ 6 pouces d'épaisseur. On appela ces pierres des carreaux, d'où l'expression d'*être sur le carreau*, remplacée plus tard par celle d'*être sur le pavé* (Dulaure, *Hist. de Paris*, t. I, p. 356). On a exhumé quelques-unes de ces dalles dans la rue Saint-Jacques, en 1839. L'édit de 1609, d'Henri IV, sur la propreté des rues, donne une idée de ce qu'était, à deux siècles et demi en arrière, l'état de la voirie parisienne. Louis XIII trouva des rues non pavées ou pavées seulement d'un côté. C'est de son règne que date la série des travaux plus ou moins actifs, mais ininterrompus, qui ont doté Paris de voies qui ne le cèdent à celles d'aucune autre grande ville de l'Europe.

La suite à la prochaine livraison.

FABLES LITTÉRAIRES D'YRIARTE.

Voy. p. 223.

LA CHENILLE ET LE RENARD.

Dans une réunion d'animaux, on parlait un jour du Ver à soie, cet ingénieux artisan, et tout le monde louait son travail; comme preuve, quelqu'un apporta un cocon: on l'examine, et les applaudissements de croître; la Taupe elle-même, encore bien qu'aveugle, confessa que le cocon était un miracle. Dans un coin la Chenille murmurait en termes injurieux, appelant sottise l'admirable travail et insensés ses admirateurs. Tous les animaux se demandaient les uns aux autres pourquoi ce misérable insecte était le seul qui méprisât ce que tous les autres louaient d'un commun accord. Le Renard se montra et dit : « Sur mon âme, le motif est on ne peut plus clair. Ne savez-vous pas, mes amis, que la Chenille aussi fait des cocons, mais ils ne valent rien. »

Laborieux esprits que l'on persécute, voulez-vous un bon conseil? Écoutez. Quand certains envieux vous provoquent, racontez-leur cette fable.

LA PIE ET LA GUENON.

Certaine Pie dit un jour à la rusée Guenon : « Si tu venais chez moi, que de choses je te montrerais! Tu sais avec quelle adresse je dérobe et garde précieusement mille bijoux; viens, je t'en prie, et tu les verras serrés dans un coffret. » L'autre répondit : « Volontiers », et l'accompagna chez elle.

Madame la Pie sortit alors de la boîte une jarretière rouge, un bout de cerceau de crinoline, une boucle, deux médailles, le pommeau d'une épée, la moitié d'un peigne, une gaîne de ciseaux, un morceau de dentelle, un fragment de lame de couteau, trois clefs de guitare, et un tas d'autres défroques. « Eh bien, dit-elle, que t'en semble, petite sœur? Tu ne me jalouses pas? Tu ne t'extasies pas? Bien sûr, personne de ma caste n'est aussi riche que moi. »

Notre Guenon la regardait avec un sourire narquois; à la fin elle s'écria : « Patarata! jolie collection de guenilles! tu as devant toi quelqu'un de bien plus riche, car tout ce que je garde, moi, est utile. Regarde bien mes bajoues; en dessous, camarade, il y a deux jabots formant double menton, qui s'allongent et se rétrécissent à volonté. Je mange à mon appétit, et ce qui me reste, je l'y fais glisser pour la faim à venir. Toi, petite folle, tu amasses des vieux chiffons et tu t'en tiens là; moi, ce sont des noix, des amandes douces, de la viande et toutes bonnes provisions de bouche. »

Est-ce que cette Guenon si rusée parla seulement pour la Pie? Il me semble qu'elle s'adressait aussi à certaines gens qui tirent vanité des ornements les plus disparates, et ne produisent que des fatras sans valeur.

LES MIROIRS CONSTELLÉS.

Voy. p. 62.

Nous donnons ici l'exacte représentation d'un des miroirs constellés qu'on exécutait en Orient. Les adeptes de tous les pays savaient parfaitement les reconnaître et se les procurer; ils servaient même aux évocations magiques

des chrétiens, bien que ceux-ci ne pussent pas en lire toujours les inscriptions arabes ou persanes. Comme ces instruments mystérieux étaient presque tous formés d'une composition métallique, et qu'ils étaient rarement fabriqués en cristal, leur transport était facile. Un amateur d'antiquités dont le nom était populaire au dix-huitième siècle, Caylus, soumit un de ces miroirs magiques à une analyse chimique à laquelle il ne dédaigna pas de présider, et il vit que le métal employé à sa mystérieuse confection se composait de cuivre, de régule d'antimoine et de plomb. Les savants orientaux qui s'adonnaient à cette branche secondaire de l'astrologie, construisaient leurs miroirs sous l'influence calculée de certaines constellations, et les signes combinés des astres étaient figurés sur la bordure extérieure de l'instrument révélateur.

Le miroir dont nous offrons ici une exacte représentation date du treizième siècle, et fut jadis fabriqué pour un prince souverain; c'est ce que nous apprend, d'après le savant Reinaud, l'inscription circulaire dont nous reproduisons ici la traduction :

« Honneur à notre maître le sultan, savant, juste, fort, » victorieux, roi glorieux, lumière du monde et de la re- » ligion, Aboulfadl, Ortok-Schah, fils de Khéder, fils » d'Ibrahim, fils d'Abou-Bekr, fils de Kara-Arslan, fils de » Daoud, fils de Sokman, fils d'Ortok, défenseur du com- » mandeur des croyants! »

Cette litanie de noms musulmans ne nous laisse point de doute sur la provenance du miroir : il dut être fabriqué en Mésopotamie. Aboulfadl appartenait à la race des Ortokides. Ortok, prince turcoman venu des bords de l'Oxus, prit part à la conquête de la Syrie et de la Palestine, et ses descendants allèrent s'établir dans la région que nous venons de signaler; ils y possédaient plusieurs villes considérables, et entre autres *Hisn-Kaisa*, où les arts étaient en honneur.

Après nous avoir expliqué comment, sur une bande ex-

Revers d'un miroir magique, tiré de l'ouvrage de M. Reinaud.

érieure, douze médaillons représentent les douze signes du zodiaque, combinés avec les planètes, le savant orientaliste se donne une peine infinie pour expliquer quel peut être le caractère symbolique de l'espèce de chat-huant qui déploie ses ailes au fond du miroir; mais il avoue que ses conjectures sont assez vaines, et nous ne saurions éclaircir ce qu'il n'a pu deviner [1]. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que le miroir astrologique du descendant d'Ortok devait avoir toute la puissance qu'on attribue aux œuvres talismaniques; un texte concis, mais dont les mots sont en partie barbares, déclare que c'est un *talisman*. Nous renvoyons aux nombreuses explications données par Reinaud sur les signes astrologiques, tels que les figure notre miroir : elles sont nombreuses et satisfaisantes, et prouvent une étude attentive de la matière. Notre guide se tait malheureusement complétement sur les opérations magiques qu'on pouvait provoquer à l'aide de ce miroir, et nous supposons que notre premier article répond suffisamment aux désirs du lecteur sur ce point. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'en Occident l'usage du miroir magique était regardé comme chose si peu innocente, qu'un adepte, l'infortuné Saint-Germain, fut brûlé vif pour avoir tenté de lire sa destinée dans les reflets d'un miroir de ce genre; ce fait a paru assez important pour être signalé à l'une des séances solennelles de l'Institut par M. Alfred Maury [1].

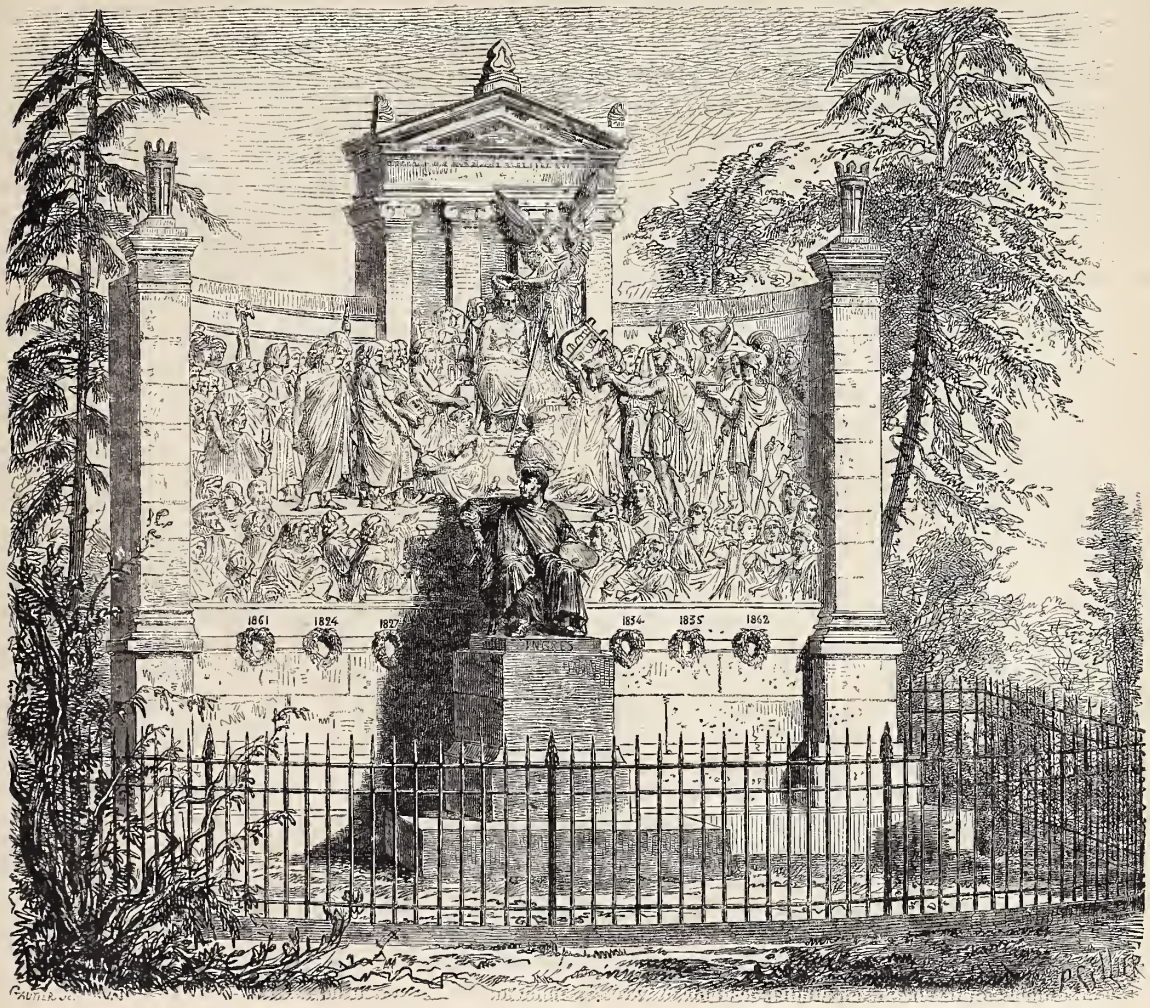
[1] Voy. *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets*. Paris, Impr. roy., 1828; t. II, p. 404.

[1] *Fragment d'un mémoire sur l'histoire de l'astrologie et de la magie*, etc., lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 12 novembre 1858.

MONUMENT EN L'HONNEUR D'INGRES,

A MONTAUBAN.

Voy., sur Ingres, t. XXXV, 1867, p. 233; t. XXXVII, 1869, p. 377; — et la Table de trente années.



Monument en l'honneur d'Ingres, à Montauban (Tarn-et-Garonne), par M. Étex. — Dessin de Sellier.

Ce curieux monument décore l'extrémité de la promenade des Carmes, à Montauban, ville qui a eu l'honneur de donner naissance à Ingres, l'un des plus grands peintres du siècle. Ce fut en 1868 qu'on mit au concours, d'après le vœu des habitants, un projet de sculpture commémorative : de plusieurs modèles soumis au jugement de l'Institut, aucun n'obtint le prix; deux seulement furent indiqués comme méritant quelque approbation; on peut les voir aujourd'hui au Musée de Montauban. Celui de M. Etex avait paru trop étrange pour être recommandé. Mais cet artiste, que nos lecteurs connaissent [1], ne se tint pas pour vaincu. Il fit une esquisse de son projet sur toile, l'exposa hardiment sur la promenade des Carmes, et réussit à se concilier les suffrages du public. Ainsi qu'on le voit sur notre gravure, la statue d'Ingres est au centre du monument, qui est entouré d'une grille; elle est un peu plus grande que nature. L'artiste, en costume d'atelier, est assis; il tient sa palette à la main, et ses regards sont tournés vers sa peinture capitale, *l'Apothéose d'Homère*, que M. Etex a traduite en bas-relief. La plate-forme en mosaïque est ornée d'une grecque enserrée dans un parpaing de pierre de Bruniquel rosée. Sur cette plate-forme s'élève le soubassement en pierre, de même provenance, grisâtre. Le reste du monument, à partir de ce soubassement, est construit en pierre de Carcassonne, pierre granitique, difficile à tailler et à sculpter. Deux pilastres servent de cadre au bas-relief et de niche à la statue. Un large bandeau court au long du bas-relief : sur ce bandeau sont appendues des couronnes avec des dates qui rappellent les œuvres et les succès les plus célèbres du peintre. Le bas-relief en bronze qui sert de fond à la statue et reproduit l'*Apothéose*, se découpe sur la pierre du portique, figuré par une ligne courbe se profilant sur le ciel. La façade postérieure du monument n'est que la silhouette de la façade principale : c'est un mausolée, le tombeau d'Ingres. Au fronton brille la couronne d'or offerte au peintre par les Montalbanais en 1862. Au-dessous du fronton on lit cette inscription : « A Ingres, la ville de Montauban. » Sur le reste de cette façade unie sont gravés les titres des œuvres de l'artiste. Sur les côtés sont sculptés deux grandes palmes colorées. Les frais de

[1] Voy. les œuvres de M. Étex, t. Ier, 1833, p. 117; t. III, 1835, p. 105; t. IV, 1836, p. 128; t. V, 1837, p. 273; t. IX, 1841, p. 109; t. XVI, 1848, p. 29, 196; t. XX, 1852, p. 117.

ce monument ont été couverts par une souscription. L'on se propose de transformer plus tard la promenade des Carmes en un beau jardin. (1)

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

Suite. — Voy. p. 186, 202, 234.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRÈS.

L'origine de l'orgue semble devoir être très-ancienne, sans que l'on puisse cependant déterminer une date précise à ce sujet. L'histoire de ses progrès, et sa structure pendant toute l'antiquité et une bonne partie du moyen âge, ont été fort étudiées et ont donné lieu à de très-nombreux travaux, qui ne font guère qu'aboutir à des hypothèses, les unes ingénieuses, les autres absurdes. Ce n'est pas que les renseignements manquent, mais ils ne sont guère faits pour apporter la lumière dans cette question. Les textes techniques sont très-obscurs, les textes poétiques sont vagues, et peuvent même le plus souvent être soupçonnés d'emphase et de banalité : les poëtes, parlant de choses qu'ils connaissaient peu ou point, s'en tirent par des expressions ronflantes et des comparaisons sonores mais peu instructives. Quant aux monuments (statues, bas-reliefs, médailles, pierres gravées, dessins et peintures de manuscrits), ils donnent en général assez bien les lignes extérieures, la silhouette de l'objet, pour ainsi parler; mais le détail, le jeu, le mécanisme de l'instrument, tout cela est absent. Il y a une espèce de type convenu, tracé à grandes lignes, que l'on retrouve dans une foule d'endroits et pendant des siècles; mais ce qui est très-suffisant pour le pittoresque et le décoratif devient très-insuffisant quand il s'agit d'une étude anatomique, pour ainsi dire, de l'orgue. On a, par exemple, des représentations d'orgues du seizième siècle (vitraux de la cathédrale de Sens, que nous donnerons plus loin), qui n'en disent pas beaucoup plus que des médailles ou pierres gravées des premiers siècles de l'ère chrétienne, et cependant l'orgue avait dû faire d'immenses progrès. Il faut donc être très-prudent en cette matière, ne pas se laisser duper par les documents, quels qu'ils soient, en étudier les mots de près, en restreindre plutôt le sens d'après les règles d'une sage critique, et comme, après tout, les choses de ce monde ont leur logique, que certains faits en appellent certains autres, et qu'il y a des développements et des progrès nécessaires dans les œuvres de l'esprit humain, on pourra, avec du bon sens, remplir plus d'une lacune et refaire plus d'un trait confus ou effacé. Là où l'obscurité sera complète, la véritable science consistera à avouer qu'on ne sait pas.

La première difficulté qui se présente dans l'histoire de l'orgue, c'est le nom même de cet instrument : *orgue* en français, *organum* en latin, *organon* en grec. La similitude complète des trois mots a entraîné fatalement dans de graves erreurs des commentateurs ou écrivains peu réfléchis. Le mot *orgue* désigne aujourd'hui pour nous quelque chose de bien net et d'aussi complétement défini que possible; mais la signification du mot *organum*, dans l'antiquité, était infiniment plus large. Tout instrument, tout outil qui servait à exécuter quelque chose, portait ce nom. On l'appliquait même, par extension, aux *ressorts*, ou *mobiles* d'un acte, de la volonté, etc. Les glossaires grecs et latins en font foi.

Peu à peu le sens du mot se restreignit exclusivement à *tous* les instruments de musique; et, le sens se resserrant encore avec le temps, on appliqua ce terme seulement à *certains* instruments, ceux à vent, jusqu'à ce qu'il finît par désigner d'une manière spéciale l'instrument à vent par excellence, l'orgue proprement dit. « On appelle *organa* tous les instruments de musique, dit saint Augustin; ce nom n'est pas seulement donné à cet instrument qui est grand et qui parle au moyen de soufflets; mais tout instrument qui s'adapte au chant et dont se sert celui qui chante, s'appelle *organum*. »

Saint Jérôme dit la même chose en d'autres termes vers la même époque (fin du quatrième et commencement du cinquième siècle) : « Virgo surda sit ad *organa;* Que la jeune fille soit sourde pour les *instruments de musique* (*organa*). » Il faut évidemment entendre par ce mot *organa*, à la fois les instruments à cordes et à vent, puisque saint Jérôme ajoute après les paroles ci-dessus mentionnées : « La jeune fille ne doit pas du tout savoir pourquoi sont faites la flûte, la lyre et la cithare; *Tibia, lyra, cithara, cur facta sint nesciat.* »

« L'organique (*organica*), dit Isidore de Séville (fin du sixième siècle et commencement du septième), a rapport aux instruments qui, remplis par de l'air, parlent et produisent des sons, comme les trompettes, les chalumeaux, les pipeaux, les orgues (*organa*), les pandores et autres instruments du même genre. »

Comme on le voit, l'acheminement vers un sens de plus en plus restreint du mot *organum* est incontestable.

Quant à l'origine même de l'orgue, il faut, comme nous l'avons dit, se contenter de la regarder comme très-ancienne, sans vouloir être trop affirmatif au sujet de la date précise. On a invoqué la Bible et l'on est remonté jusqu'à la Genèse, où il est dit que « Jubal fut le père (ou le maître) de ceux qui jouent de la *cithare* et de l'*orgue*. » Mais les commentateurs et le sens commun se trouvent d'accord pour admettre que *cithara* et *organum* sont ici des mots génériques et désignent, le premier tous les instruments à cordes, le second tous les instruments à vent. Le mot hébreu que le traducteur latin rend par *organum* est *abuba* dans le texte chaldéen; or, nous savons que les *ambubaiarum collegia* cités par les auteurs latins étaient des corporations de joueuses de *flûte* venant de Syrie, et il est très-évident que le radical *ambub* du mot latin est identique au mot chaldéen ou syriaque *abuba :* donc il ne peut s'agir ici que des instruments à vent d'une structure simple et restreinte, tels que la flûte, le flageolet, le fifre, etc.

Du reste, le mot *organum* se trouve à plusieurs reprises dans la Bible, dans le livre de Job, par exemple; mais ce serait abuser étrangement du sens des mots que de vouloir tirer de la ressemblance des sons la preuve de la ressemblance des choses désignées par ces sons, surtout lorsqu'on sait, comme les quelques textes cités plus haut le démontrent régulièrement, que ce terme *organum* est très-flottant et varie de sens selon les siècles, et n'a de signification vraiment arrêtée qu'à une époque relativement moderne.

On a voulu citer aussi Pindare, qui aurait, dit-on, attribué l'invention de l'*orgue* à Minerve; mais ceux qui ont mis en avant l'autorité du vieux poëte lyrique ont prouvé, ou qu'ils ne savaient pas le grec, ou qu'ils ne se faisaient pas scrupule de falsifier, sinon les mots, du moins le sens, pour les besoins de leur cause. Voici le texte dans toute sa simplicité; il s'agit d'un *nome* ou *air* de flûte inventé par Minerve en l'honneur de Persée, son favori, qui venait de vaincre la gorgone Méduse :

« ... Mais lorsqu'elle eut délivré de ces travaux (dangers) le héros cher (à elle), la vierge (Minerve) composa un *air de flûtes* aux sons de toutes sortes, afin d'imiter

(1) Voy. *Notice sur le monument d'Ingres érigé à Montauban*, par Ed. Forestié. Montauban, 1871.

avec l'instrument le gémissement qui retentit au loin échappé des mâchoires rapides d'Euryala (nom d'une des gorgones). La déesse trouva (l'air). Mais l'ayant trouvé pour que les hommes mortels le possédassent, elle l'appela le *nome des nombreuses têtes*, nome glorieux, rappelant les luttes qui attirent les peuples, lorsqu'il s'élance à travers l'airain mince et en même temps à travers les roseaux, qui poussent auprès de la ville, aux beaux chœurs, des Grâces (Orchomène de Béotie, sur le Céphise, non loin du lac Copaïs, où poussaient des roseaux vantés pour la fabrication des flûtes et des anches). »

Il n'y a rien dans ce texte qui de près ou de loin fasse songer à l'orgue. On a torturé le sens des mots : on a vu dans *air de flûtes* une flûte d'une espèce particulière; on a dit *l'instrument aux nombreuses têtes*, au lieu de *le nome des nombreuses têtes;* on a prétendu que l'airain mince et les roseaux désignaient l'assemblage des différentes parties de l'orgue. Tout cela est inexact : on sait parfaitement aujourd'hui que les anciens avaient des airs spéciaux pour certaines fêtes, c'est ce que veulent dire les mots *melos* (air, terme général) et *nomos* (air, nome, terme technique), qui n'ont rapport qu'à l'air lui-même et non à l'instrument. L'expression *nome des nombreuses têtes* est évidemment une manière poétique de dire que ce *nome* rappelait la victoire remportée sur la gorgone dont les cheveux étaient autant de têtes, puisque c'étaient des serpents. Quant à l'instrument, on sait aussi que la flûte des anciens était fréquemment composée de pièces de matières différentes, parmi lesquelles le roseau et le cuivre, laiton ou airain, jouaient un rôle important.

Nonnus, poëte grec d'Égypte, qui vécut au cinquième siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire bien des siècles après Pindare, dans son poëme en l'honneur de Bacchus, parle de cet instrument, et dit « qu'il se composait de plusieurs flûtes sonores assemblées avec ordre. » Des commentateurs trop savants ont vu là un orgue, tandis qu'il faudrait peut-être y voir tout au plus une flûte de Pan. Il y a encore un ou deux textes de sens plus que contestables, qui, à propos de la question de l'antiquité de l'orgue, ont prouvé seulement qu'avec de la bonne volonté et peu d'exactitude, on arrivait très-bien à voir ce qui n'était pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'orgue ou ce qui en tenait lieu a dû être connu d'assez bonne heure, sans qu'on puisse donner au juste une date ; et le simple bon sens fait trouver la marche logique que suivit le premier principe de cet instrument pour se développer dans un sens spécial et devenir plutôt un orgue qu'autre chose, au moyen de perfectionnements particuliers suggérés et nécessités par sa nature même.

La flûte simple, chalumeau, fifre ou sifflet, est évidemment le point de départ. Du jour où l'on réunit plusieurs chalumeaux ensemble, on eut la *partie résonnante* de l'instrument, l'orgue n'étant après tout qu'une gigantesque flûte de Pan à soufflerie perfectionnée. Les tuyaux furent réunis avec de la cire, ou des baguettes transversales, ou des liens quelconques. Le nombre en était indéterminé : Virgile parle d'une flûte de berger à *sept tuyaux*, et Théocrite d'une flûte à *neuf tuyaux*. D'abord on en joua à l'aide de la bouche, dont le souffle était en rapport avec la petite taille et le petit nombre des tuyaux ; mais différentes circonstances fortuites faciles à imaginer peuvent avoir donné l'occasion de remarquer que l'on pouvait ménager ses propres poumons et faire parler les tuyaux d'une autre manière. Il est élémentaire de concevoir qu'on peut enfermer l'air dans un réservoir, et ensuite, par des ouvertures plus ou moins grandes, le faire sortir en le conduisant à des endroits déterminés. Quoi de plus naturel que d'admettre que pareille découverte a dû être appliquée à la flûte à plusieurs tuyaux? Seulement une difficulté se présenta.

Une outre de peau ou de cuir formait un réservoir commode et par sa capacité et par sa compressibilité. Mais les tuyaux réunis étaient exposés à parler tous ensemble, l'orifice du réservoir ne pouvant pas se promener au-dessus des trous des flûtes avec la précision et l'à-propos de la bouche. On employa alors un seul tuyau; et comme l'on savait déjà qu'un plus long tuyau a un son plus grave, et un plus court un son plus aigu, on allongea et on raccourcit à volonté l'unique tuyau par des trous que le tâtonnement, et par suite l'expérience, parvinrent à disposer sur l'instrument et à boucher et déboucher avec les doigts d'une façon convenable. Le tuyau unique, à trous, l'outre ajustée au bec du tuyau et pressée avec le bras, formèrent la *cornemuse* ou *musette*, instrument qui fut et est encore connu de tous les peuples.

Cette découverte subit des progrès nécessaires : le principe était trouvé ; le mécanisme de distribution du vent, qui n'est guère qu'une affaire de main d'ouvrier habile, ne dut pas tarder à être cherché, et, par conséquent, trouvé lui aussi. *La suite à une prochaine livraison.*

CAUSERIES HYGIÉNIQUES.

LA SALUBRITÉ DES RUES.

Suite. — V. p. 102, 269.

L'histoire du revêtement des chaussées embrasse trois périodes : 1° celle d'incurie, 2° celle du perfectionnement empirique, 3° la période scientifique qui, ouverte il y a cinquante ans environ, a porté cette question d'hygiène et de bien-être publics au point d'avancement où nous la voyons aujourd'hui. Des systèmes nouveaux ont été imaginés et expérimentés ; on les a comparés pratiquement entre eux et avec les anciens, et de cette étude est résulté l'état actuel de choses qui n'est appelé probablement qu'à des perfectionnements de détail ou d'économie.

Les modes de revêtement du sol de la rue sont divers ; on peut les ramener aux types suivants :

1° Le *pavage* (en grès, porphyre, blocs de lave, cailloux roulés). Les pavés reposent d'ordinaire sur un lit de sable. MM. Pilat et Tancrez préfèrent un mélange de sable, de cendres et de chaux hydraulique. Le béton ou un pavage antérieur peuvent servir d'appui aux pavés. La durée du pavage de grès, quand il est bien fait, varie de vingt à soixante ans, et il exige une réparation tous les huit ans dans les rues à grande circulation (celles dont chaque pavé supporte le passage de 600 voitures par heure ou de 10 par minute), tous les quinze ou vingt ans pour les rues à circulation moyenne, et tous les vingt ou trente ans pour les rues moins fréquentées. Les pavés de grès sont excellents, surtout les pavés belges ; mais on comprend, à raison du poids de ces matériaux et par suite des frais de transport, que chaque ville utilise de préférence les pavés qu'elle a sous la main. C'est à cette particularité que les villes du Midi rapprochées de la vallée du Rhône et des plaines adjacentes emploient les pavés roulés comme pavage, au grand avantage de la caisse municipale et au grand préjudice des pieds de leurs habitants.

2° Le *dallage*. Les rues sont dallées complétement ou elles n'ont, comme cela existe à Milan, que des bandes dallées sur lesquelles roulent les voitures. Dans cette dernière ville il y a, suivant la largeur des différentes rues, de une à trois voies dallées. Le dallage, qui coûte à Milan 28 fr. 50 c. le mètre courant de bordure, et qui exige annuellement 1 fr. 75 c. d'entretien, coûterait à

Paris 43 fr. 50 c. C'est toujours une question de proximité ou d'éloignement des matériaux. On ne peut songer, dans une ville bien tenue, à un dallage incomplet. M. Eugène Flandin nous a montré dans le *Tour du Monde* (1862, deuxième semestre, p. 55) ce qu'est la rue des Chevaliers à Rhodes, où cette disposition se rencontre; les trottoirs très-imparfaits qui la bordent, la bande dallée longitudinale sur laquelle trottinent les ânes, les bandes dallées transversales que traversent les piétons pour aller d'un trottoir à l'autre, constituent un système dont l'incurie turque prend aisément son parti, mais qui répugnerait singulièrement à nos habitudes de propreté et à notre besoin de bien-être. Il ne peut donc s'agir que d'un dallage complet, soit avec des dalles de grande dimension ou avec des dalles rectangulaires. Les larges dalles coûtent environ, dans le nord de la France, 25 francs le mètre carré, tandis que les grès équarris d'Ath coûtent 14 à 18 francs. Aussi le dallage, en France du moins, est-il fort peu employé. En Italie, au contraire, on se sert de beaucoup de dalles. La rive des Esclavons, à Venise (*riva dei Schiavoni*), par exemple, est toute pavée de blocs de marbre non polis. Les dalles de marbre blanc ont l'inconvénient de réverbérer la lumière solaire et d'être glissantes. A Turin, et par une particularité assez curieuse, beaucoup de rues sont, en maints endroits, revêtues de pierres colorées, susceptibles d'un travail artistique et d'un bel effet; ce sont des serpentines, des variolites, des smaragdites (Pierre Guria, *Turin et ses environs;* Turin, 1853, p. 139). Ce pavage luxueux ne vaut pas, comme usage, le grès classique.

3° Le *cimentage*, à l'aide de ciment de Portland sur couche de béton de 10 centimètres d'épaisseur, ne coûte, quand il est épais de 4 centimètres, que de 5 à 5 fr. 50 c. Il a été essayé dans quelques villes, non pas seulement pour les trottoirs, mais aussi pour la chaussée. Il constitue un revêtement agréable au pied, peu sonore, susceptible quand il est quadrillé de fournir au pied des chevaux un frottement suffisant. J'ai vu plusieurs rues de Grenoble cimentées de cette façon. Reste à expérimenter la durée de ce ciment et la dépense de ses réparations.

4° Le *bitumage* des rues, ou plutôt l'*asphaltage* des rues, a été essayé dans beaucoup de villes, et Paris a eu un grand nombre des siennes revêtues de cette façon. Le mètre carré d'asphalte coûte de 6 à 10 francs, suivant les localités. Il a des avantages de propreté, de viabilité commode, de réparation facile, de prix assez modéré, de sonorité médiocre; cependant, il n'a pu prévaloir d'une manière générale.

5° Le *briquetage* n'est que rarement employé pour le revêtement général de la rue; il est réservé, dans les pays à sous-sol argileux, où la brique est à vil prix, au revêtement des trottoirs, et il donne une surface assez unie pour que la marche y soit sûre et facile et un aspect très-agréable à l'œil; ce procédé a l'inconvénient d'une médiocre solidité, même quand les briques sont placées sur leur tranche, les briques n'étant pas susceptibles de supporter un poids considérable. Ce mode de revêtement est donc réservé à peu près exclusivement pour les trottoirs.

6° Le *macadamisage* est un procédé d'empierrement de route qui tire son nom, comme on le sait, de John Loudon Mac-Adam, curateur des routes d'Écosse, qui est mort en 1836. Le macadamisage, appliqué dans le principe et exclusivement aux routes, pour lesquelles il ne saurait être suppléé par rien, fit son apparition à Londres en 1823. Leigh, qui écrivait un an après (*New Picture of London*, 1824), disait : « Il est à espérer que par ce moyen on obtiendra un meilleur état de la voie. » On le crut effectivement, et vingt-cinq ans après, c'est-à-dire en 1849, époque où le macadam s'introduisit à Paris, on songea sérieusement à le substituer dans la plupart des rues au pavage ancien. Aujourd'hui, une réaction s'établit contre le macadam. Elle a pour cause et la douloureuse démonstration de l'inefficacité de ce procédé pour prévenir les barricades, et la double incommodité de la boue et de la poussière qui ont valu tant de railleries au macadam, et enfin l'élévation de son prix d'entretien. Tandis, en effet, que le pavé ordinaire coûte annuellement 48 centimes d'entretien par mètre carré, le mètre carré de macadam dépense 3 francs par an, c'est-à-dire six fois plus. Aussi le nouveau conseil municipal de Paris est-il entré dans la voie de la substitution du pavage au macadam pour un grand nombre de rues. Quand il s'agit de grandes cités, ce sont de grosses questions que celles de la construction et de l'entretien des voies. Paris, avec ses 2258 rues, mesurant une longueur de 425 kilomètres; Londres, avec ses 1126 kilomètres de voies urbaines, dépensent pour leur voirie des sommes considérables. J'en donnerai une idée en rappelant que la première de ces deux villes avait inscrit, en 1864, à son budget ordinaire pour les voies publiques et les carrières, la somme de 15 671 272 francs; cette dépense, qui paraît excessive, est certainement justifiée par l'intérêt auquel elle se rapporte. Nous verrons, en effet, bientôt que l'infection du sol trouve dans un mauvais pavage une occasion favorable pour se produire.

7° Je devrais, pour être complet, citer encore quelques modes particuliers de pavage : tels que ces tubes en fonte placés de champ, reliés ensemble et remplis de cailloutis, usités en Russie, notamment pour quelques rues de Cronstadt et de Saint-Pétersbourg; le pavage en bois, qui donne d'assez bons résultats, mais qui s'altère aisément et compromet par son peu de sonorité la sécurité des piétons; le pavage en fonte, essayé sans succès à New-York; l'emploi d'un goudron de houille additionné d'autres substances, etc. Mais ces systèmes se sont bornés jusqu'ici à quelques essais peu fructueux.

Les conditions que doit réaliser un bon pavage constituent, en effet, un programme assez complexe. Il doit être d'un prix abordable, offrir le moins de joints possible, présenter une imperméabilité relative aux eaux superficielles, être assez uniforme et offrir cependant assez de frottement pour que la marche des piétons et celle des chevaux y trouvent des conditions de sécurité et de facilité, enfin ne pas être d'une traction laborieuse.

On a comparé, à ce point de vue, les diverses sortes de pavage des rues, et l on a trouvé qu'un pavé bien fait, ayant une résistance de traction représentée par 2, celle du macadam est de 5, du macadam poussiéreux de 8, du macadam boueux de 10, celle d'un cailloutis de 13; celle de la boue d'un chemin non macadamisé serait de 32, c'est-à-dire 16 fois plus considérable que la traction du pavé.

Quant aux questions de la boue et de la poussière, j'y reviendrai plus tard, en m'occupant de la question des importunités urbaines. Je compléterai, dès à présent, ce que je viens de dire de la rue par l'étude de la chaussée, des trottoirs, des ruisseaux et des bouches d'égout.

La suite à une autre livraison.

LE PAGURE LARRON.

Créature étrange, fantastique, ce crustacé serait très-long et très-difficile à décrire, si la figure que nous en donnons ne venait à notre secours. Il ressemble assez à un bernard-l'ermite commun de nos côtes, que l'on aurait

arraché de sa maison et posé à plat devant soi ; mais comme le larron n'est point destiné à vivre dans une coquille, son abdomen, au lieu d'être nu et mou comme celui de notre bernard, est recouvert de plaques dures et résistantes.

Le pagure larron (*Birgus latro*, Herbst) habite les îles de l'océan Indien et jouit de la singulière faculté de vivre très-longtemps à terre sans gagner la mer : ses branchies demeurent humides, parce qu'elles sont renfermées dans des espèces de réservoirs creusés de chaque côté du thorax ; aussi l'animal ne va-t-il à l'eau qu'une fois au plus par vingt-quatre heures, et seulement pour renouveler la provision de ces réservoirs.

Le Pagure larron (*Birgus latro*, Herbst). — Dessin de Freeman.

C'est un rapide coureur, quoiqu'il paraisse gauche dans sa marche, empêché qu'il est par ses énormes pinces. Il s'avance, monté à près d'un pied du sol, sur ses deux paires de pinces centrales, et si on lui barre le passage, il brandit ces armes formidables, les fait claquer avec fureur, et recule en faisant toujours tête à l'ennemi.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il était capable de grimper au tronc des palmiers pour abattre les fruits ; mais cette assertion aurait besoin d'être confirmée, et, jusqu'à nouvel avis, doit inspirer des doutes. Ce qui est certain, c'est que la nourriture du pagure larron consiste presque entièrement en noix de coco. Or, tout le monde sait que cet énorme fruit est formé d'une noix très-dure, entourée d'une épaisse enveloppe de fibres entrelacées : aussi est-ce un véritable problème de deviner comment un crustacé peut parvenir à se nourrir d'un fruit aussi bien défendu. Cependant les récits de tous les observateurs s'accordent à assurer qu'il y parvient, et plusieurs d'entre eux l'ont vu à l'œuvre.

D'après MM. Tyeman et Bennett, missionnaires dans les mers du Sud, le larron commence, avec ses pinces de devant, à arracher l'enveloppe fibreuse ; puis, insérant une des pointes aiguës de ses pinces dans un des trous qui existent près de la queue du fruit, il le frappe avec force contre une pierre jusqu'à ce qu'il soit brisé. Le gourmand a bientôt fait alors d'éplucher la noix des débris qui l'entourent et d'en dévorer la pulpe à loisir. D'autres fois, il perce le trou en se servant de la pointe de sa pince comme d'une vrille ; puis, élargissant cette ouverture peu à peu avec le même outil, il parvient à extraire la noix par morceaux, sans prendre la peine de casser la coquille.

Les pagures larrons se creusent des terriers entre les

racines des arbres qui leur fournissent leur nourriture. Ils savent accumuler dans ces retraites des provisions de noix de coco dépouillées de leur enveloppe, et l'on a remarqué qu'ils profitaient de la saison où ces noix sont abondantes pour en recueillir, en prévision du temps où elles deviennent rares. On prétend que si l'on touche avec de l'huile les antennes longues et délicates de ces animaux si robustes, ils meurent immédiatement.

On ne rencontre, en général, ces pagures que dans les îles composées de coraux, et ils en sont les seuls habitants. Les gens du voisinage affirment que leur chair est excellente. Dans le groupe des îles Samoa, on donne à ces crustacés le nom de *ou-ou;* ils passent pour un gibier très-délicat, et on leur fait la chasse. Aux Seychelles, il en est de même.

A l'état adulte, les pagures larrons ont 65 centimètres et plus de long, et sont gros en proportion. Leur couleur est d'un brun clair, nuancé de jaune.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

1598 — 1648.

Suite. — Voy. page 265.

Vers l'an 1600, je vins à Londres, peu de temps avant l'aventure du comte d'Essex, dont je préfère ne rien dire ici.

Je me décidai à aller à la cour par curiosité plus que par ambition. Comme la coutume du temps exigeait que tout le monde s'agenouillât devant la grande reine Élisabeth, qui nous gouvernait alors, je m'agenouillai, à l'exemple des autres, quand elle traversa la salle d'audience pour se rendre à la chapelle de Whitehall. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle s'arrêta et m'aborda avec le juron qui lui était habituel; elle demanda qui j'étais. Tous les yeux se fixèrent sur moi; mais personne d'abord ne put répondre : ce fut sir James Croft qui, se retournant et voyant la reine arrêtée devant moi, revint sur ses pas et me présenta en disant que j'avais épousé la fille de sir William Herbert de Saint-Gilian. La reine me regarda encore plus attentivement, et, répétant le même juron, elle dit qu'il était bien dommage que je fusse marié si jeune; puis elle me donna sa main deux fois à baiser en me rendant pour chaque baiser une petite tape sur la joue.

A partir de cette époque, jusqu'à l'avénement du roi Jacques, je ne retrouve rien dans mes souvenirs qui vaille la peine d'être noté, sauf que j'eus un fils qui mourut presque immédiatement, et que je me consacrai tout entier avec une ardeur croissante à mes études, la passion d'apprendre devenant en moi de plus en plus forte à mesure que j'apprenais.

Lorsque le roi Jacques monta sur le trône, je crus de mon devoir d'aller lui rendre mes hommages à Burley, près de Stanford, et peu de temps après je fus nommé chevalier du Bain. A l'occasion de cette cérémonie, je pourrais rappeler les choses flatteuses qui me furent dites par les belles dames et les grands seigneurs qui étaient présents, si je n'étais retenu par la crainte d'avoir pris trop au sérieux ce qui, peut-être, n'était point dit sérieusement.

Il est essentiel que je n'oublie point un détail de la cérémonie. D'après les vieilles traditions, un des personnages principaux devait attacher lui-même l'éperon du nouveau chevalier. Le comte de Shrewsbury, voyant mon écuyer qui tenait l'éperon à la main, vint vers moi et me dit : « Mon cousin, je crois que vous serez un bon chevalier, c'est pourquoi je vais vous mettre l'éperon. » L'ayant humblement remercié de la grande faveur dont il m'honorait, j'appuyai ma jambe contre le mur, et il ajusta l'éperon à ma botte.

Il existe encore une autre coutume, qui rappelle les récits des chevaliers errants. Le chevalier est tenu, le premier jour, de se vêtir d'une robe de quelque ordre religieux, puis de prendre un bain la nuit suivante. Ainsi préparé et purifié, il fait serment de ne jamais s'asseoir dans un lieu souillé par une injustice sans avoir lutté de toutes ses forces et par tous les moyens en son pouvoir pour la réparer, surtout si la victime de l'injustice est une femme, et si elle s'est adressée à lui pour réclamer son aide et sa protection.

Le second jour, le chevalier se parait d'un costume de soie écarlate, puis montait à cheval, précédé de ses écuyers, et se rendait de Saint-James à Whitehall.

Le troisième jour, il endossait un costume en satin violet, dont la manche gauche était garnie de rubans tressés en soie blanche et or, ornés de glands pareils. De par les lois de son ordre, le chevalier était tenu de porter ces rubans jusqu'à ce qu'il se fût distingué par quelque fait d'armes, ou qu'une dame voulût bien les dénouer pour les attacher à sa propre manche. Je ne fus pas condamné à garder longtemps les miens ; au bout de peu de temps, une des plus grandes dames de la cour, et, au dire général, la plus belle, les détacha de mon bras en répondant de mon honneur comme du sien. La discrétion m'impose silence au sujet des noms de cette dame, mais ce que je puis affirmer, c'est que sa réputation fut toujours sans tache.

Vers l'an 1608, ayant appelé mes trois enfants (dont le dernier mourut peu de temps après), je demandai en leur présence à ma femme si elle était attachée à ses enfants. Elle me répondit qu'elle leur était attachée, mais qu'elle ne comprenait pas trop ce que pouvait signifier cette question. Je lui en donnai alors l'explication en lui disant que nous étions jeunes tous deux, que notre vie était entre les mains de Dieu, et que s'il lui plaisait de rappeler à lui l'un de nous, l'autre pourrait se remarier, avoir des enfants, et que, dans ce cas, nos terres et domaines pourraient bien passer à une autre famille. Pour obvier aux inconvénients qui naîtraient d'une telle éventualité, je croyais de mon devoir de lui faire la proposition suivante: Si elle consentait à assurer à mon fils des terres pour la valeur de trois cents à mille livres, je m'engageais à en faire autant de mon côté. Ma femme n'y voulut pas souscrire, et me répondit en propres termes qu'elle n'était point d'avis de placer les intérêts de ses enfants avant les siens propres. Je lui dis alors que je ne considérais pas sa réponse comme décisive, et que je la priais de prendre quelques jours pour réfléchir. Elle me quitta d'un air mécontent, et quand, au bout d'une semaine, je lui en reparlai, elle me dit qu'il lui semblait m'avoir déjà suffisamment répondu. — Voyant qu'il était inutile d'insister, j'abandonnai mon idée pour lui en proposer une autre. Je lui rappelai que, n'ayant pu voyager avant mon mariage, parce que j'étais trop jeune, je lui demandais la permission d'aller visiter les pays étrangers, ajoutant toutefois que si elle voulait revenir sur son refus au sujet de l'arrangement de fortune que je lui avais proposé, j'étais prêt à renoncer à tout voyage pour rester toujours auprès d'elle. Elle me répéta qu'elle ne pouvait rien changer à sa décision, malgré son grand regret de me voir partir. Cette réponse équivalait à un congé et me donnait toute liberté d'agir à mon gré. Je ne perdis pas un instant pour faire mes préparatifs de départ, car il me tardait de satisfaire ma curiosité en faisant connaissance avec l'Europe. Et quoique j'eusse quelque chagrin de quitter ma femme, ayant

toujours rempli mes devoirs envers elle en bon et fidèle époux, je pensai que mon projet était pleinement justifié par la grande et légitime ambition qui me poussait à m'instruire et à élargir mes idées en leur ouvrant des horizons nouveaux.

Je quittai donc ma femme, la laissant enceinte d'un fils qui fut appelé Édouard ; puis, ayant obtenu le passe-port nécessaire pour traverser les mers, j'emmenai avec moi un compagnon de voyage, M. Aurélien Pownsend, qui parlait français, italien, et espagnol ; de plus un valet de chambre sachant parler français, deux laquais et trois chevaux. Je traversai la mer par Douvres et Calais, et j'entrai sans aventure dans le faubourg Saint-Germain, à Paris, où résidait l'ambassadeur du roi qui me reçut fort aimablement, et dans la suite m'invita souvent à sa table. Près de lui demeurait le duc de Ventadour, gendre de M. de Montmorency, grand connétable de France. Le duc étant fort lié avec notre ambassadeur, où je me trouvais constamment, il plut à Mme la duchesse de m'inviter chez son père, au château de Merlou, lequel était situé à une vingtaine de lieues de Paris. J'y fus accueilli avec une grande cordialité par le vieux et vaillant général, qui, dès qu'il entendit mon nom, me fit compliment sur ma famille, et me dit qu'il avait connu mon grand'père, quand celui-ci commandait au siége de Saint-Quentin, sous les ordres du comte de Pembroke. Ayant été pressé de rester quelques jours au château, il arriva un soir qu'une des filles de la duchesse, âgée de onze à douze ans, se promenait dans les prés, accompagnée d'un groupe de dames et de gentilshommes dont je faisais partie. Elle portait un ruban dans ses cheveux, et marchait ne songeant à rien, quand tout à coup un jeune chevalier français lui arracha le ruban et le plaça sur son propre chapeau. La jeune fille, très-offensée, ayant réclamé en vain le ruban, et le jeune homme ne voulant point le lui rendre, elle se tourna vers moi, qui étais le seul Anglais présent, et me dit : « Monsieur, je m'adresse à vous pour que vous me fassiez rendre mon ruban. » Je m'avançai aussitôt vers le chevalier, le chapeau à la main et le plus courtoisement que je pus ; je le priai de me faire l'honneur de me donner le ruban, afin qu'il me fût possible de le rendre à la jeune demoiselle. Il me répondit grossièrement, en me demandant si j'étais assez sot pour me figurer qu'il allait me rendre ce qu'il avait refusé à la jeune fille. — Alors, mettant mon chapeau sur ma tête, je lui dis : « S'il en est ainsi, je saurai bien vous y contraindre. » Me voyant si résolu, il prit la fuite, et, après une course à travers champs, au moment où j'allais l'atteindre, se sentant perdu, il se retourna, et, courant vers la jeune demoiselle, il se disposait à lui remettre le ruban, quand je l'arrêtai brusquement par le bras, et je dis à la demoiselle :

— C'est moi qui vous le remets.

— Pardon, reprit-elle, ce n'est pas vous, c'est lui.

— Mademoiselle, lui dis-je, je ne puis vous contredire ; mais s'il ose prétendre que ce n'est pas moi qui l'y ai forcé, je lui passerai mon épée à travers le corps.

Le chevalier ne souffla mot, et rentra avec la jeune demoiselle au château.

Le lendemain, je chargeai M. Aurélien Pownsend d'aller de ma part chez le chevalier, et de lui dire que je le mettais en demeure de se battre avec moi ou d'avouer que je l'avais forcé à rendre le ruban. Le chevalier, ne voulant faire ni l'un ni l'autre, quitta le château, et j'allais me mettre à sa poursuite quand l'affaire fut ébruitée et vint aux oreilles du connétable. Celui-ci fit chercher le chevalier, et, l'ayant sévèrement réprimandé pour l'impertinence dont il s'était rendu coupable envers sa petite-fille, il le chassa de sa maison, et je n'en entendis plus jamais parler. Ce fut là ma première occasion de faire acte de fidélité au serment que j'avais prêté en devenant chevalier du Bain, ainsi que je l'ai raconté plus haut. Dans le cours de ma vie, des occasions semblables se présentèrent plus d'une fois, et, lié comme je l'étais par mon serment, je crus toujours de mon devoir de ne point les éluder et de m'exposer sans hésitation quand l'honneur l'exigeait. Mais quoique mes duels aient été très-nombreux, je dois déclarer ici que, malgré mon caractère emporté, il ne m'arriva jamais de me battre pour un fait qui me fût personnel, ni pour mes propres intérêts. Je n'ai jamais tiré l'épée que pour défendre les autres, et n'ai point à me reprocher d'avoir cherché querelle à personne, ni d'avoir fait du mal à qui que ce soit. Cela dit, je reprends mon récit.

Quand le brave connétable de France quitta Merlou pour aller habiter sa maison de Chantilly, qui en était éloignée de quelques heures, il voulut me donner un témoignage éclatant de son amitié, en me confiant la garde de son château pendant son absence. Il me confia également la direction de ses écuries, de ses terres et de ses forêts, lesquelles étaient bien fournies en daims et sangliers, et il m'invita à chasser tant que cela me plairait, et à me servir de ses plus beaux chevaux. J'acceptai avec reconnaissance, ayant toujours eu le goût des chevaux ; mais je le prévins que je ne chasserais que fort peu, afin de ménager son gibier. Il mit à mon service ses écuyers et ses pages, dont le chef était M. de Mennon, l'un des écuyers les plus distingués de France, qui, à l'heure qu'il est, tient une école d'équitation à Paris. A son sujet, je rapporterai un trait caractéristique qui donnera, je crois, une idée assez exacte de la place que tenait le duel dans les mœurs françaises de cette époque. Mennon, désirant épouser la nièce du premier écuyer, M. de Disancour, était allé le trouver pour lui soumettre sa demande, à quoi Disancour se contenta de répondre : « Mon ami, avant de songer à te marier, voici ce que tu as à faire, si tu veux être estimé et respecté : va premièrement tuer deux ou trois hommes en duel, puis il sera temps de revenir te marier, afin de devenir père de deux ou trois enfants. De cette façon, tu seras quitte envers l'humanité, lui rendant d'une part ce que tu lui auras fait perdre de l'autre. »

Tous les matins, je m'amusais à monter à cheval et à faire des exercices de haute école ; la plupart de mes après-midi étaient consacrées à des parties de chasse que j'organisais de la manière suivante. Le duc de Montmorency ayant commandé à ses fermiers et vilains de la petite ville de Merlou et des villages voisins de m'accompagner quand l'envie me prendrait d'aller à la chasse, je leur envoyais l'ordre de se rendre, munis de tambours et de fusils, dans les bois désignés, au nombre d'une centaine. Ils faisaient alors leur entrée par un des côtés du bois en battant du tambour et en déchargeant leurs armes. Ayant ensuite posté du côté opposé une trentaine de chiens bien dressés, nous nous plaçions sur le passage du gibier ainsi cerné et forcé. La plupart du temps nous épargnions les daims et les sangliers, ne nous attaquant qu'aux loups, lesquels étaient nombreux et de deux espèces. Les premiers ressemblaient au chien-loup, courts et épais et ne pouvant courir vite, mais se défendant férocement contre les chiens. Les seconds se rapprochaient plutôt du lévrier par la forme et par leur extrême agilité qui leur permettait souvent d'échapper ; mais une fois pris par les chiens, ceux-ci les achevaient sans peine.

J'eus un jour la bonne fortune de tuer un sanglier. Voici comment la chose se passa. L'animal, ayant été mis sur pied et forcé par les chiens, avait couru pendant un certain temps, quand, se voyant poursuivi de trop près, il se retourna exaspéré et en blessa grièvement trois ou

quatre. Sur ces entrefaites, j'arrivai sur lui au galop; mais ce fut en vain que j'essayai de le percer de mon épée; l'acier était trop faible et la lame pliait au lieu de s'enfoncer. N'en pouvant venir à bout, et craignant pour mon cheval, je mis pied à terre, et ayant remis mon cheval à un de mes laquais, je revins à la charge contre le furieux animal, qui avait profité de cet instant de répit pour mettre encore plusieurs chiens hors de combat. Il se passa alors la scène la plus singulière et la plus amusante du monde. Le sanglier se ruait tantôt sur moi, tantôt sur eux. Mes chiens et moi, nous nous portions secours mutuellement en alternant nos attaques, de façon à faire utilement diversion lorsque la position de l'un ou de l'autre devenait trop critique. Quand il tenait les chiens, je lui faisais lâcher prise en le blessant de mon épée; aussitôt il se jetait sur moi, et les chiens à leur tour venaient me délivrer. Ce jeu se prolongea pendant un certain temps, et ce ne fût qu'à la longue que je parvins à tuer le sanglier, dont je fis hommage, après l'avoir salé et lardé, à mon oncle sir Francis Newport, qui m'en fit de grands compliments et m'assura qu'il avait trouvé la chair d'un goût excellent. MM. de Disancour et de Mennon assistèrent à ce combat, ainsi que M. Pownsend; mais, loin de venir à mon aide, ils se tinrent à distance et se bornèrent à me conseiller de me retirer du danger.

La suite à la prochaine livraison.

MORTALITÉ COMPARÉE DES CÉLIBATAIRES, DES ÉPOUX ET DES VEUFS, EN FRANCE.

Un statisticien, M. Bertillon, prenant pour base le chiffre de 1000 individus et établissant des catégories suivant l'âge, de cinq en cinq années, démontre, en comparant les aires mortuaires, que les chances de décès pour les célibataires sont à tous les âges plus grandes que celles des époux, et ne sont dépassées que par celles des veufs. Tandis que de trente à trente-cinq ans il meurt 7 hommes mariés, il meurt 11 célibataires et 19 veufs. Les différences sont un peu moins sensibles chez les femmes; mais, malgré les périls de la maternité, les épouses sont encore mieux partagées que les filles ou les veuves, et cela jusqu'à l'âge extrême de soixante-quinze à quatre-vingts ans.

Les mariages précoces, c'est-à-dire contractés avant vingt ans, sont frappés d'une mortalité effrayante. Les célibataires à cet âge ne perdent que 7 pour 1000, les hommes mariés perdent 50, et le nombre des veufs frappés de mort dépasse 100.

PRÉCEPTES.

Indulgence et tolérance pour les autres; sévérité pour soi-même; secours de tous les genres à l'humanité souffrante.

Dans la conduite, simplicité et raison.

Dans les procédés, justice et générosité.

Dans l'usage des biens, économie et libéralité.

Dans les discours, clarté, vérité, précision.

Dans l'adversité, courage, fierté, résignation.

Dans la prospérité, modestie et modération.

Dans la société, aménité, obligeance, facilité.

Dans la vie domestique, rectitude et bonté sans familiarité.

De la dignité sans hauteur.

De la politesse sans fadeur.

De la gaieté sans bruyants éclats.

Du maintien sans roideur.

Des talents sans prétentions.

De l'esprit sans pédanterie.

Il faut s'acquitter de ses devoirs selon leur ordre et leur importance; ne s'accorder à soi-même que ce qui vous serait accordé par un tiers éclairé.

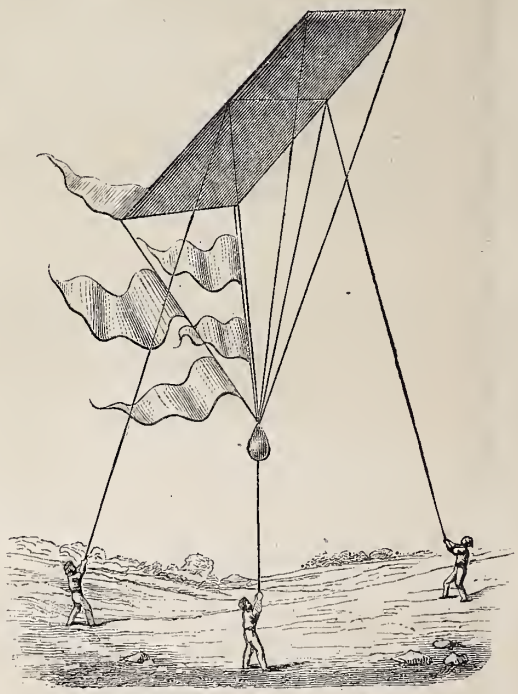
Éviter de donner des conseils, et, lorsqu'on y est obligé, s'acquitter de ce devoir avec intégrité, quelque danger qu'il puisse y avoir.

Combattre les malheurs et la maladie par la tempérance.

Ne se permettre que des railleries innocentes qui ne puissent blesser ni les principes ni le prochain. (1)

UNE NOUVELLE ESPÈCE DE CERF-VOLANT.

Cet appareil, qui n'est autre chose qu'un jouet, a été observé par un voyageur dans l'Amérique du sud. Il consiste en un cadre carré formé par quatre baguettes de six pieds de longueur, et sur lequel est tendue une étoffe de coton glacée. Deux autres baguettes, plus longues, partant du milieu de deux côtés parallèles du cadre, et quatre cordes attachées aux quatre angles, se dirigent perpendiculairement et sont attachées ensemble à leur extrémité, à laquelle est suspendu un petit sac rempli de lest. Deux des cordes sont plus courtes que les deux autres, de façon à ce que le cadre soit maintenu dans une inclinaison d'environ 30 degrés. Aux deux cordes les plus courtes sont fixés plusieurs morceaux de calicot flottants qui forcent la machine à faire face au vent.



Une nouvelle espèce de cerf-volant.

Il faut être trois pour lancer ce cerf-volant. Au moyen de cordes attachées, deux au milieu du cadre, la troisième à l'extrémité des baguettes perpendiculaires, on le maintient dans la position convenable, c'est-à-dire droit et exposé au vent; quand on sent que le vent a prise sur lui, que les bannières flottent et qu'il tire sur les cordes, on lâche tout, et il s'élève rapidement dans les airs.

(1) Genet-Campan.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

L'ÉGLISE DE SAINT-MARC, A VENISE.

Baptistère de l'église Saint-Marc, à Venise. — Dessin de Théroud.

Notre gravure représente la chapelle des fonts baptismaux dans la basilique de Saint-Marc, à Venise. Cette chapelle a été prise, au quatorzième siècle, sur le péristyle qui rappelle l'ésonarthex des églises byzantines. Au milieu est un bassin circulaire de marbre, dont le couvercle en bronze est orné de bas-reliefs de la main de Tiziano Minio de Padoue, et de Desiderio de Florence, élèves de Sansovino; et au sommet se dresse la statue, également en bronze, de saint Jean-Baptiste, par Segala de Padoue. Une mosaïque fait face à la porte qui donne issue sur la Piazzetta; elle a pour sujet le Baptême de Jésus-Christ. D'autres couvrent les arceaux et les retombées des voûtes, les bandeaux qui les bordent; les chapiteaux dorés des colonnes étincellent comme la sertissure d'un bijou précieux. Dans les murailles sont encastrés des fragments de statues, des ornements sculptés curieusement fouillés par

des artistes venus de Constantinople. Ici, comme dans les autres parties de l'église, ce n'est pas du premier coup d'œil qu'on peut faire toutes ces découvertes.

Saint-Marc est un monde que bien des jours et des semaines ne suffiraient pas à explorer complétement, tant l'art, de siècle en siècle, y a accumulé de trésors. Le voyageur qui ne fait que passer en emporte une impression de richesse et de grandeur extraordinaires. Si différent qu'on soit d'humeur et de goût, le langage est le même.

« Étrange église! dit M. Charles Blanc; elle est sombre et tout y brille; elle resplendit, mais dans l'ombre... L'église est couverte de mosaïques, étamée d'or, revêtue des marbres les plus rares, damasquinée comme une armure, historiée comme un manuscrit du moyen âge, traversée de légendes et d'inscriptions en diverses langues qui mêlent leurs grimoires à l'obscurité des peintures symboliques. Des milliers de figures d'apôtres, de saints, d'anges et d'archanges, de héros et de martyrs, se dessinent sous les dômes, dans les voûtes, dans les niches, sur tous les murs, rappelant encore, sous des formes devenues barbares, les grandes lignes sculpturales de l'art grec... Une chose étonne, c'est que malgré la richesse inouïe de ses matériaux, malgré tant d'or, la basilique de Saint-Marc ait une physionomie austère et terrible... Saint-Marc est le plus riche de tous les temples, et cependant les yeux y sont moins occupés que l'esprit. Tout y porte à la méditation ou à la rêverie; le regard est ébloui, mais c'est la pensée qui travaille. »

M. Théophile Gautier exprime en termes un peu différents un sentiment tout à fait semblable : « La première impression est celle d'une caverne d'or incrustée de pierreries, splendide et sombre à la fois, étincelante et mystérieuse. »

Et le dernier revenu de nos voyageurs à Venise, M. Taine, dit à son tour : « Pour l'étrangeté et la magnificence, rien ne se peut comparer à ce spectacle. On vient de regarder la place Saint-Marc, si belle et si gaie, ses élégantes colonnades, le riche azur du ciel, la lumière épanchée dans l'espace. On descend une marche, et les yeux se trouvent tout d'un coup plongés dans la pourpre ténébreuse d'un sanctuaire petit, de forme inconnue, plein de chatoiements et de reflets amortis, surchargé et resserré, où un israélite, un pacha, conserve ses trésors. Deux couleurs, les plus puissantes de toutes, là revêtent du parvis au dôme : l'une, celle du marbre veiné, rougeâtre, qui luit au fût des colonnes, lambrisse les murailles, s'étale sur les dalles; l'autre, celle de l'or qui tapisse les coupoles, incruste les mosaïques, et par ses millions d'écailles accroche la lumière. Rouge sur or et dans l'ombre, on n'imagine pas un pareil ton. Le temps l'a foncé et fondu : au-dessus du pavé de marbre fendillé par les tassements, les rondeurs guillochées des dômes scintillent d'une clarté fauve; nul jour, sauf celui des petite baies à têtes rondes, cerclées de vitraux ronds. Des formes innombrables, des piliers couturés de sculptures, des bronzes, des candélabres, des centaines de mosaïques, un luxe asiatique de décorations contournées et de figures barbares, poudroie dans l'air où l'encens roule ses spirales, où flottent en atomes lumineux les contrastes de la nuit et du jour. On ne peut exprimer cette puissance de la lumière emprisonnée et éparpillée dans l'ombre. Telle chapelle à droite est noire comme un souterrain. Un reste de clarté vacille sur la courbure des arceaux. Seules, trois lampes de cuivre émergent de l'obscurité palpable; l'œil s'arrête sur leurs rondeurs et suit leur chaîne qui remonte, étoilant la nuit de ses paillettes, pour se perdre en je ne sais quelles profondeurs... Autour du maître autel, les quatre colonnes qui portent le baldaquin disparaissent sous une profusion de figures qui, de la base au chapiteau, chacune dans sa niche, revêtent tout le fût. Si on les prend une à une, elles sont barbares; on est choqué de l'impuissance et des vains tâtonnements qu'elles manifestent... A six pas de là, l'effet total est admirable; on est saisi par la surabondance de cette foule indistincte, brunâtre, qui étale ses piles sous un chapiteau de feuillages d'or, et ondoie vaguement sous le tremblotement des lampes. L'artiste du moyen âge, incapable d'exprimer l'individu, sent les masses et les ensembles. Il ne comprend pas, comme l'ancien Grec, la perfection de la personne isolée, du dieu, du héros qui se suffit à lui-même; il sort de cette belle enceinte limitée : ce qu'il aperçoit, c'est le peuple, la multitude humaine, la pauvre espèce tout entière, humiliée comme une fourmilière devant le dominateur suprême. Il lui laisse ses laideurs, ses déformations, sa mesquinerie, souvent même il les exagère; mais le rêve sublime et intense, la joie mêlée d'angoisses, tout ce qui est la palpitation et l'aspiration des âmes, il l'entend, il l'exprime, et si nous ne voyons point dans son œuvre le corps viril et sain de l'homme indépendant et complet, nous y démêlons l'émotion intime des foules et la religion passionnée du cœur. »

JE CONCLUS

. . . qu'il faut qu'on s'entr'aide.
LA FONTAINE.

J'avais travaillé fort tard dans la nuit : il s'agissait d'une recherche archéologique très-importante, et je n'avais pas voulu quitter mes textes avant d'être arrivé à une solution que je sentais venir. Je l'avais trouvée enfin! et je m'étais endormi dans ma gloire.

Ce fut elle aussi, je pense, qui me réveilla au moment où le soleil se levait. Au lieu de rester au lit paresseusement à jouir de mon succès avant d'attaquer une nouvelle difficulté, je me hâtai de chasser un reste de sommeil, en me répétant à moi-même que c'était fini, achevé, trouvé, et que je n'avais rien laissé à faire aux gens qui auraient la fantaisie de traiter la même question. Il faisait un temps superbe; je me levai, je passai devant ma table de travail sans y jeter un regard : j'avais assez d'archéologie pour le moment, et l'idée qui me possédait, c'était d'aller dans mon jardin retourner une plate-bande. Je fus bientôt installé à ma besogne, donnant de grands coups de pioche, égalisant à mesure la belle terre noire et légère où je ne laissais pas un caillou, allant plus vite que deux jardiniers, et pensant, avec une pitié mêlée de mépris, aux pauvres gens qui ne connaissaient pas le bonheur de bêcher une plate-bande à cinq heures du matin.

Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçus de l'autre côté de la haie le père Rochereau qui me regardait.

Le père Rochereau a bien soixante-dix ans, à moins qu'il n'en ait quatre-vingts ou même davantage; car voilà vingt ans que je le connais, et il n'a pas changé; et de fait, il n'y a rien en lui qui puisse changer. Je défie ses cheveux de blanchir, son dos de se voûter, ses joues de se creuser, son teint de se hâler et ses membres de maigrir. Tout cela ne l'empêche pas de travailler sans cesse, d'aller au bois et d'en revenir chargé d'un fagot qui fait dire aux petits enfants : « Le père Rochereau ressemble au bonhomme qui est dans la lune. » D'autres fois il décharge du foin, ou il bat du blé, ou il fend du bois; ce jour-là, il labourait le jardin de mon voisin, et il s'était arrêté pour me regarder avec le fin sourire du paysan vendéen.

— Bonjour, père Rochereau! lui criai-je. Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme cela? Est-ce que je ne m'y prends pas bien?

— Bonjour, Monsieur! Vous vous y prenez très-bien,

et vous feriez un fameux jardinier, si seulement vous alliez un tantinet moins vite. De ce train-là, vous seriez bientôt fatigué; et ce n'est pas tout que d'aller vite, il faut pouvoir aller longtemps quand on veut travailler la terre du bon Dieu.

— Bah! quand j'en aurai assez, je m'en irai, voilà tout; vous trouverez bien une journée à me donner pour faire le reste.

— Oh! pour ça oui, Monsieur... mais, s'il n'y a pas d'indiscrétion, pourquoi donc que vous, un monsieur riche, qui pourriez rester chez vous à ne rien faire, vous vous fatiguez à remuer la terre? C'est bon pour les pauvres gens. Moi, si je n'étais pas obligé de faire ça pour gagner ma vie, je ne toucherais pas à un outil, bien sûr.

Il me vint à l'esprit je ne sais combien de citations de Virgile et d'autres qui ont célébré le bonheur de l'homme des champs; mais je pensai avec raison qu'elles ne prouveraient rien du tout pour le père Rochereau, et je m'abstins de lui en faire part. Je lui répondis simplement :

— Je bêche pour me reposer.

Il ouvrit toute grande sa bouche de Vendéen, — et elles ne sont pas petites, — et resta muet.

— Pour vous reposer! dit-il enfin. Vous voulez vous moquer de moi, Monsieur! Tenez, vous êtes déjà tout en sueur, et vous appelez ça vous reposer! Je suis trop vieux pour croire de pareilles choses, moi!

— C'est comme je vous le dis. J'ai travaillé très-tard, cette nuit, à de... (je renfonçai au fond de mon gosier le mot barbare d'archéologie), dans des livres très-difficiles à comprendre; j'en avais la tête tout alourdie; voilà pourquoi je suis venu bêcher au grand air. Cela fatigue les bras, je le veux bien; mais, vous me croirez si vous voulez, père Rochereau, cela repose la tête.

Le père Rochereau reprit sa bêche et ne me répondit point. Il était trop poli pour me contredire, mais, évidemment, il n'avait pas compris. Un instant après on l'appela : il planta son outil dans la terre et s'en alla lentement en se balançant d'une jambe sur l'autre.

Je continuai mon travail. Je crois bien qu'il avait raison et que je me dépêchais trop, car au bout d'une demi-heure non-seulement j'étais en nage, mais le dos commençait à me faire mal et j'avais des ampoules aux mains. Je tenais pourtant à finir ma plate-bande; mais je jugeai nécessaire de m'accorder un repos de quelques minutes. Au moment où je quittais ma pioche, j'entendis un gros soupir de l'autre côté de la haie, et j'aperçus la mèche bleue d'un bonnet de laine à une hauteur qui m'indiqua que le porteur du bonnet était assis sur un banc. Je me penchai et je regardai. Le père Rochereau était là, tenant à la main un papier qu'il ne quittait pas des yeux. Il suait à grosses gouttes.

— Eh bien, père Rochereau, lui dis-je, il paraît que vous êtes aussi fatigué que moi?

— Faites excuse, Monsieur... ce n'est pas l'ouvrage, c'est ce maudit papier... Je connais bien mes lettres pourtant dans un livre; mais dans l'écriture ça n'est plus pareil; et puis il faut épeler les mots... enfin, je ne peux pas m'en tirer... J'irais bien chercher ma petite-fille Jeanie pour me lire ça, mais je connais d'où la lettre vient, et il ne faut peut-être pas qu'elle la lise.... Si vous vouliez, Monsieur...

Et il me tendait la lettre.

— Très-volontiers, père Rochereau : c'est mon affaire, l'écriture. C'est très-bien écrit; écoutez.

« Monsieur et cher père Rochereau,

» La présente est pour vous faire assavoir que je quitte » le régiment la semaine prochaine avec les galons de ser- » gent-major; que mes chefs sont très-contents de moi, » si bien qu'ils m'ont recommandé au préfet de la Vendée » pour une place de gendarme, pour m'être instruit dans » la lecture et les écritures depuis que je suis au service. » Si bien donc qu'on vient de recevoir la réponse, et que » je suis nommé gendarme dans le canton de la Châtai- » gneraye : c'est ce qui me retarde d'arriver au pays, » parce que je veux y rentrer avec ma nouvelle tenue. A » présent, père Rochereau, si Jeanie se souvient encore de » tous les seaux d'eau que j'ai tirés pour elle et de tous » les coups de pioche que j'ai donnés dans votre jardin, et » si vous voulez bien me la donner pour femme, je serai le » gendarme le plus heureux du département, et vous pour- » rez vous reposer sur vos vieux jours. Répondez-moi » bien vite, je vous en prie, et que je puisse signer ma » prochaine lettre :

» Votre petit-fils respectueux,

» Jacques Berthomé,

» Gendarme à la Châtaigneraye (Vendée). »

Le vieux Rochereau pleurait à chaudes larmes.

— Le brave garçon! un sergent-major! un gendarme! penser encore à ma petite Jeanie, et me promettre du repos pour mes vieux jours! Oh! pour cela, il n'y a pas de risque que je leur sois à charge, les pauvres enfants, tant que j'aurai un brin de force! Je m'en vas retourner tout de suite à la maison porter ça à Jeanie... Mais tenez, la voilà qui vient m'apporter ma soupe... Jeanie! viens vite, ma fille! lis cette lettre-là!

Et il la lui tendait d'une main tremblante. Elle posa la soupière sur le banc, prit la lettre en rougissant, — elle reconnaissait l'écriture, — et la lut tout bas, lentement, en levant de temps en temps les yeux au ciel comme si elle priait Dieu. Quand elle eut fini, elle s'agenouilla auprès du vieillard, l'entoura de ses bras et baisa ses vieilles mains calleuses.

— Je suis heureuse, grand-père, murmura-t-elle. Jacques sera un bon fils, et vous pourrez vous reposer entre vos deux enfants.

Le père Rochereau hocha la tête, comme quelqu'un qui a son idée et qui la garde; mais il ne voulut pas contredire Jeanie. Et puis, pour secouer son émotion, sans doute, il se retourna vers moi et me dit d'un air gouailleur :

— Eh bien, Monsieur, vous êtes fatigué tout de même, hein? Si vous voulez bien m'ouvrir la porte de votre jardin, je vais aller vous finir votre plate-bande en remercîment de ce que vous m'avez lu la lettre.

— J'accepte, père Rochereau. Mais, dites donc, il me semble que tout à l'heure, en épelant cette bienheureuse lettre, vous étiez tout aussi fatigué que moi?

— Ah! que voulez-vous? quand on sort de son métier! Mais savez-vous ce que cela prouve, Monsieur? C'est qu'il est bien heureux que dans le monde il y ait des gens qui lisent et des gens qui bêchent : un seul homme ne peut pas tout faire, et en s'aidant les uns aux autres, cela revient au même que si chacun savait tout.

— Bien dit, père Rochereau! Je vais vous ouvrir ma porte, et avant de finir la plate-bande, vous et Jeanie vous me dicterez une réponse pour le gendarme : il ne faut pas le faire attendre.

LA ROCHELLE.

L'HOTEL DE VILLE. — CONSTITUTION DU CORPS DE VILLE.

Voy., sur le Siége de la Rochelle, t. XVIII, 1850, p. 255; t. XIX, 1851, p. 31.

L'Hôtel de ville de la Rochelle est un assemblage intéressant, quoique disparate, de constructions de différentes

époques, dont l'ensemble n'est saisissable d'aucun point. La façade d'entrée, qui ouvre sur une place nouvellement formée, semble appartenir à une forteresse du quinzième siècle. Ce n'est qu'une muraille sombre, haute de dix mètres, et couronnée dans toute sa longueur d'un rang de créneaux supportés par de hautes consoles évidées et ornées de feuillages; deux tours portées par des encorbellements la dominent à ses deux extrémités. Elle est percée seulement de deux portes ogivales : l'une d'elles est très-étroite et basse, et ses rigides nervures se profilent dans toute l'épaisseur de la muraille; elle date de 1486. Une façade latérale, de la même époque et de la même ordonnance, longe une ruelle étroite. Deux maisons de l'époque de la renaissance, affectées dès leur construction au service de la mairie, sont aujourd'hui dans un état de dégradation pénible; elles sont curieuses pourtant, et mériteraient d'être conservées.

La façade dont nous donnons le dessin se développe dans une cour parallèlement au mur de défense, et date de 1606. L'ordonnance en est riche et harmonieuse. La composition des détails de l'ornementation, les piliers doriques annelés, les trophées des archivoltes, les entablements décorés, au rez-de-chaussée, de triglyphes et de métopes ornementées, les grandes colonnes composites cannelées du premier étage, les niches et leurs grandes figures, les fenêtres très-mouvementées avec figures de haut relief qui se détachent en avant du grand comble d'ardoises, sont bien, comme composition, dans les traditions du meilleur style de la renaissance française. Malheureusement, tout cela est d'une exécution presque rudimentaire, lourde, gauche et pénible, indigne du caractère que révèle l'ensemble de l'édifice; les ouvriers ne se sont pas montrés dignes de l'architecte.

Le plafond de la galerie à jour est découpé de caissons où les lettres H et M, chiffre de Henri IV et de Marie de Médicis, sont répétées avec plus de fréquence que d'imagination. L'escalier et les colonnes avancées qui le surmontent sont très-visiblement modernes, ainsi que la tribune placée au milieu. Cette tribune perpétue dans la tradition rochelaise celle d'où Jean Guiton, *le dernier maire*, haranguait le peuple au plus mauvais jour du siége de 1628.

Entre cet escalier et la face latérale de la cour, est un charmant bâtiment du temps de Henri II, à trois étages décorés de pilastres accouplés avec bossages et cannelures du style le plus pur et de l'exécution la plus fine. L'antique gnomon gravé sur la noire muraille, le beffroi qui se dresse à son angle, et une gigantesque treille peut-être contemporaine des grands jours de la mairie, donnent à cette cour une physionomie singulière et caractéristique qui sollicite vivement l'esprit à un retour vers le passé.

L'établissement de la commune de la Rochelle remonte à 1130 environ; il est bien avéré aujourd'hui que la charte d'Aliénor d'Aquitaine (1199) n'était qu'une charte de confirmation, et qu'à cette époque la commune de la Rochelle était organisée. Puissamment favorisée par sa situation géographique, *frontière d'Angleterre*, comme disent encore les vieux marins, la Rochelle acquit vite une grande importance politique, et reçut tour à tour des rois d'Angleterre et de France, qui se la disputèrent longtemps et voulurent se l'attacher par l'intérêt et la reconnaissance de précieux priviléges. Les annales rochelaises montrent que sa municipalité, établie sur des bases très-libérales et aidée par une population ardente et dévouée au maintien ou à la revendication de ses droits, joua un rôle honorable aux époques des grandes transitions sociales et politiques, et que la Rochelle, qualifiée quelquefois officiellement de république, fut digne de ce nom.

L'ancien corps de ville (c'est le nom que lui donnent les statuts) se composait : d'un maire choisi par le roi ou son représentant sur une liste de trois candidats élus chaque année par le corps de ville entier; — de vingt-quatre échevins inamovibles, dont douze étaient spécialement *conseillers* et assistaient le maire dans ses fonctions; les douze autres, spécialement désignés comme échevins, jugeaient en appel les causes jugées en première instance par le juge de la mairie; — et de soixante-quinze pairs nommés à l'élection et à vie comme les échevins. Les échevins concouraient seuls à l'élection des échevins, les pairs étaient nommés par tous les membres du corps de ville. Les échevins faisaient serment de garder le secret de leurs délibérations, sous peine de perdre leur office et d'amende arbitraire. Ils ne pouvaient quitter la ville sans l'autorisation de leurs collègues. Le maire assemblait les échevins deux fois la semaine, les échevins et les conseillers le samedi, le corps de ville entier tous les quinze jours : des amendes frappaient les absents. Au conseil, l'interruption *simple* était punie d'amende; l'interruption *outrageante* entraînait une amende fixée arbitrairement par le conseil : ces amendes s'élevaient avec la qualité du coupable.

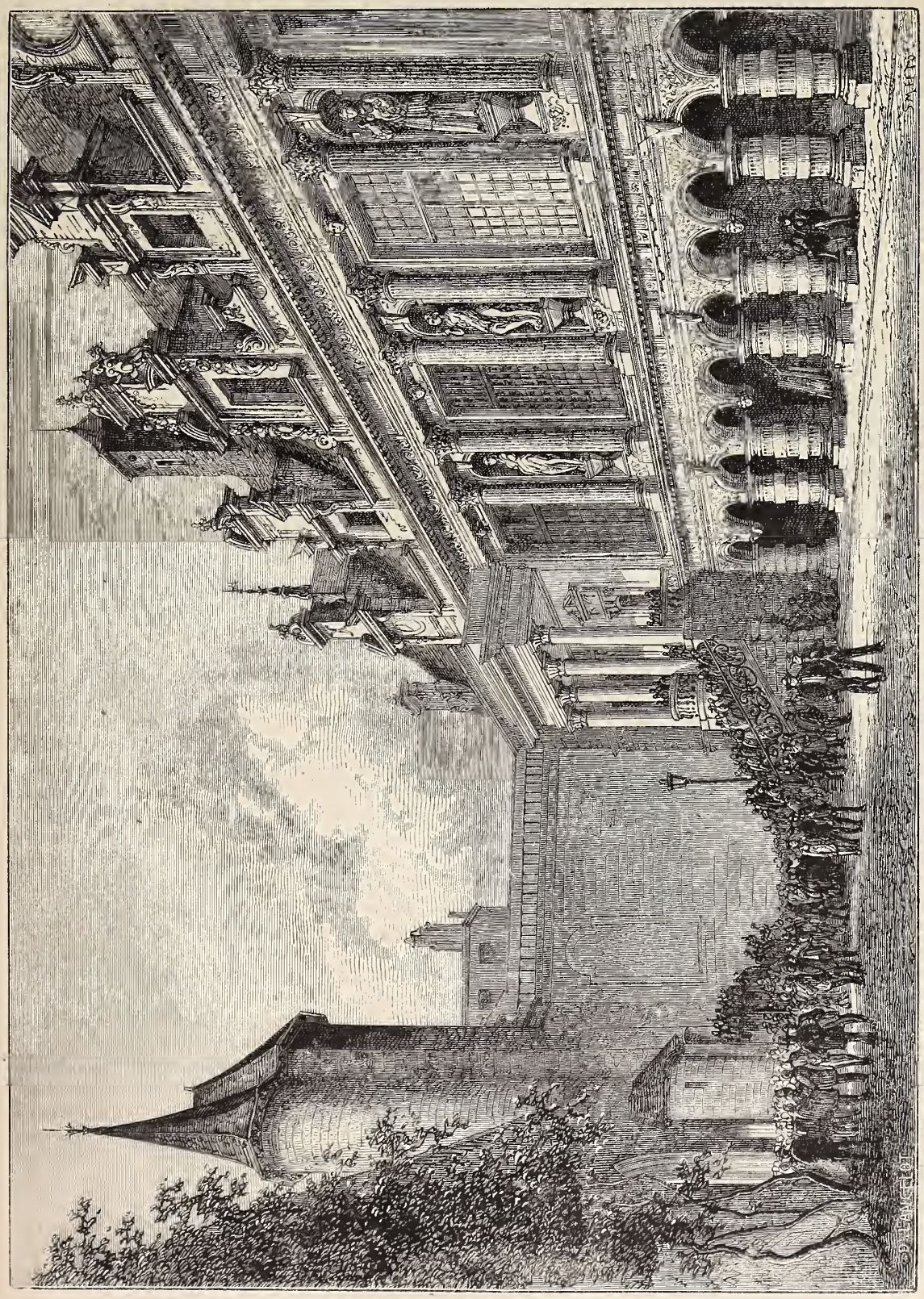
« C'est seulement à dater de 1199 que les historiens rochelais signalent leur maire comme chef de leur communauté. Ils commencent alors leur année, rendue ainsi inégale, au dimanche de la Quasimodo, jour de leur élection. Le maire avait de grands devoirs et aussi de grands droits : ceux-ci n'étaient d'abord protégés que par le serment d'obéissance des bourgeois ou des cent pairs; mais l'expérience força apparemment de les abriter sous une sanction pénale. En 1209, les peines les plus graves furent prononcées contre toute injure faite au maire. L'injure en parole entraînait une amende fixée arbitrairement par les échevins, et l'exclusion de la commune, à moins toutefois que cette violence de la parole n'eût été amenée par une juste défense des droits des citoyens contre le maire, ce dont les échevins étaient juges. Quiconque frapperait le maire aurait le poing coupé et sa maison rasée. Enfin, le meurtre du maire n'entraîne pas seulement la mort du coupable et de ses complices, mais le châtiment les poursuit encore après la mort, de manière à frapper les imaginations. Leurs biens meubles et immeubles sont confisqués et acquis à la ville. Leur corps est mis en quartiers, et un quartier exposé sur le portail de chacune des quatre portes de la ville. Leur maison est rasée, le bois en est brûlé sur la place qu'elle occupait, et nulle habitation ne doit jamais s'élever sur ce lieu maudit. » (1)

Cette organisation municipale subsista jusqu'en 1541. Si quelques faits, et d'assez peu d'importance, montrent que des abus s'y introduisirent, d'autres, plus nombreux et bien autrement graves, prouvent que ce pouvoir si précautionneusement constitué fut en général, et dans les moments les plus difficiles, à la hauteur de sa mission.

François Ier, irrité de la résistance que l'Aunis et la Rochelle avaient apportée à l'établissement des gabelles, érigea la mairie de cette ville en office, et la rendit perpétuelle. Il en gratifia un de ses favoris, Jarnac, qui devait chaque année s'adjoindre un sous-maire, et nommer la première fois vingt échevins biennaux, qui remplacèrent l'ancien corps de ville. Ces échevins devaient être renouvelés chaque année par moitié à l'élection des bourgeois. Quinze jours avant l'expiration de l'année municipale, les *fabricants* ou marguilliers des cinq paroisses invitaient au prône les bourgeois à se réunir le dimanche suivant dans leur église paroissiale. Ceux-ci, convoqués au son de la cloche, nommaient dix électeurs par paroisse, et ces derniers, après avoir prêté serment sur les sacrées reliques

(1) M. Delayant, *Histoire des Rochelais*.

de choisir entre eux deux *des plus suffisants et capables*, désignaient ceux qui devaient exercer l'échevinat; un notaire en dressait acte. Les dix élus étaient présentés au maire perpétuel, tenu de les accepter et installer s'il n'existait contre eux aucune cause d'incapacité. *Amos Barbot*, le chroniqueur rochelais, mort en 1625, regarde la substitution à l'ancien régime de ce système d'élection à deux degrés, comme la plus grande plaie qui pût affliger



Façade intérieure de l'Hôtel de ville de la Rochelle. — Dessin de Lancelot.

la commune, et la plus grave atteinte portée à son repos et à ses libertés. Il souleva une si vive opposition, « qu'un seul gibet n'étoit pas suffisant pour retenir en crainte tous ceux qui ne pouvoient aisément digérer cette nouvelle et rude domination; le prévost, à la requête du procureur du roy, fit dresser deux nouvelles potences, lesquelles furent rompues et brisées le neufviesme jour par le peuple. »

Le corps de ville issu de cette nouvelle organisation eut

encore de grands jours de lutte et de triomphe; mais la question religieuse donne un caractère particulier aux luttes qui suivirent. On sait la chute retentissante de la Rochelle, et les efforts qu'elle nécessita. La population et le maire, Jean Guiton, combattant pour leur liberté de conscience, furent dignes de leurs aïeux combattant pour leurs franchises de citoyens.

Un chroniqueur nous a conservé le récit circonstancié de l'élection et de l'installation du maire de 1398. Au lever du soleil, la cloche du beffroy annonçait la solennité et sonnait jusqu'à l'achèvement de l'élection. Les portes de la ville étaient fermées pour éviter toute surprise, et le guetteur veillait sur l'*échauguette* du beffroi. L'église de monseigneur Berthommé ne pouvait contenir la foule qui s'y pressait en habits de fête. Dans le chœur étaient rangés les siéges des échevins, conseillers et pairs, selon l'ordre de leur dignité et de leur réception au corps de ville. Après la célébration de la grand'messe par les *chapelains Dieu servant* de Saint-Berthommé, sire Estor Lombard, le maire dont les fonctions étaient expirées, maître Robert de Vair, maire de l'année précédente, et l'aumônier ou gouverneur de l'hôpital Saint-Berthommé, prirent place autour d'une table recouverte d'un riche tapis rehaussé de broderies d'or, sur laquelle était ouvert le livre des Évangiles, magnifiquement relié. Près d'eux, et devant une table plus petite, s'assit le *clerc* ou greffier de la ville, chargé de procéder à l'appel de chacun des membres du corps de ville et d'inscrire les votes. Le maire ouvrit la séance par une petite harangue dans laquelle, après avoir rendu compte de son administration et remercié le corps de ville de son loyal concours, il exhorta tous ses collègues à faire « une bonne, vraye et saincte élection qui fust à la louange de la benoiste Trinité, au profict du roy, de la ville et de la chose publique, et aussy à l'honneur des élizans, et à élire à cet effet trois bons prud'hommes, saiges, riches et puissants », sans se préoccuper d'intérêts particuliers, ni de considération d'affection ou de parenté. Il prêta ensuite serment, ainsi que les autres membres du bureau, de recueillir les suffrages en toute *loyauté et discrétion;* après quoi chacun des membres du corps de ville, à l'appel de son nom, vint jurer à genoux, la main sur l'Évangile, que les noms qu'il avait écrits ou fait écrire sur son bulletin étaient, selon sa conscience, ceux qu'il jugeait les plus dignes, et *qu'il ne s'y étoit pas porté lui-même*, et déposa ensuite son vote dans un *petit sachet* tenu par l'un des scrutateurs. Le vote terminé, le dépouillement donna le plus grand nombre de voix à *honorable homme et saige maistre Jehan Bernon* ou *Bernoin, seigneur des fiefs Boisseaux*, à maître Olivier Brivet et à sire Claude Maugiron, dont les noms furent proclamés devant le peuple par le maire à la porte du chœur. Après avoir brûlé les bulletins et les feuilles de dépouillement des votes, le bureau alla présenter la liste des trois *coélus* au sénéchal en l'absence du roi, et Pierre de Villennes, seigneur de Malicorne, sans profiter du délai de deux jours qui lui était accordé par l'usage, fit choix immédiatement de Jehan Bernon. On alla chercher alors le nouveau chef de la commune, qui prêta serment, entre les mains du sénéchal, de garder la ville au roi et à son hoir mâle, de maintenir les droits de la sainte Église et de rendre justice à tous, au pauvre comme au riche. Pierre de Villennes l'*ensaisina* aussitôt de la garde et gouvernement de la ville, en lui remettant le sceau de la commune, qu'il avait reçu des mains de l'ancien maire. Le jeudi suivant avaient lieu l'installation du nouveau maire et l'élection des nombreux officiers de la commune dont les fonctions étaient annuelles.

Tout le corps de ville, convoqué au son de la cloche, se réunissait dans *la grand'salle de l'échevinage*, où n'étaient admis que les membres du corps municipal et leurs parents. Le maire dont l'année était expirée prenait place sur un siége élevé nommé *protribunal*, ayant à ses côtés le nouvel élu et les coffrets contenant les sceaux de la commune. Les échevins, conseillers et pairs étaient assis sur des bancs, selon leur dignité et ancienneté. L'ancien maire prenait le premier la parole pour rendre grâce à Dieu et au corps de ville de l'avoir aidé et soutenu dans l'exercice de sa charge, et demander pardon à ses collègues s'il avait démérité en quelque chose. Il promettait ensuite, en reconnaissance de l'insigne honneur qu'il avait reçu par son élévation à la première charge de la commune, de se vouer à jamais *corps et biens* aux intérêts de la ville, et terminait son discours par un long éloge de son successeur. Après que lecture avait été donnée des principaux statuts municipaux, il faisait prêter au nouveau maire et à tous les membres du corps de ville, la main sur l'Évangile, un long serment dont les principaux engagements étaient de *garder la féauté au roy, et de vivre et mourir dans sa vraye obéissance*, de sauvegarder les droits de la sainte Église, de respecter et faire respecter par tous les *établissements, franchises, priviléges et libertés de la commune*. Il cédait ensuite son siége au nouveau maire, qui commençait à « regracier Dieu le père omnipotent de tout son cœur, la benoiste Vierge Marie, sa douce mère, et tous les saints et saintes du paradis, de la grâce par luy reçue, celuy jour d'estre venu à telle dignité et honneur, comme d'estre maire de la Rochelle. » Puis, après avoir rendu à son prédécesseur les éloges qu'il en avait reçus, il *remercioit très-humblement le roy*, et le gouvernement, et tout le collége, de l'honneur qu'ils lui avaient fait de l'élever à de si hautes fonctions, en les suppliant de lui accorder leur utile concours et de *suppléer à son ignorance*. Il s'applaudissait d'avoir d'aussi dignes *coélus*, et invitait, en terminant, le corps de ville à ne choisir, pour les divers officiers de la commune auxquels ils allaient pourvoir, que de *bonnes gens, dignes et suffisants*. On lui remettait alors les clefs des sceaux dont il confiait la garde aux deux *coélus*. Après quoi, les cent membres du corps de ville élisaient les candidats parmi lesquels le maire choisissait le *sous-maire*, ou juge de la mairie; le *clerc*, ou greffier de la ville; le *procureur de la ville*, chargé de veiller à l'exécution des règlements et à la défense des intérêts communaux; les *trésoriers*, ou receveurs des *deniers communs;* les *maîtres des œuvres*, auxquels étaient confiées la direction et la surveillance des travaux de la ville et des fortifications; les *capitaines*, ou gardes des tours de Saint-Nicolas et de la Chaîne; et le *désarmeur des nefs*, dont les fonctions consistaient à faire mettre à terre, avant l'entrée de tous les navires dans le port, les armes et munitions qu'ils avaient à bord. Le maire se transportait ensuite, accompagné d'un nombreux cortége, à chacune des portes de la ville pour prendre ainsi possession de la cité. Cette journée si remplie se terminait par un festin que donnait le chef de la commune aux membres du corps de ville et aux principaux fonctionnaires. (1)

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 265, 278.

L'été se passa ainsi fort agréablement; je partageai tout mon temps entre la chasse, le cheval et mes visites au duc de Montmorency dans sa splendide résidence de

(1) E. Jourdan, *Éphémérides de la Rochelle*.

Chantilly, dont la merveilleuse beauté mérite d'être décrite ici.

Qu'on se figure une petite rivière, laquelle, après avoir parcouru une contrée appartenant tout entière à la famille des Montmorency, descendait en cascade dans une vallée où elle se trouvait barrée par un immense rocher placé au milieu de la vallée. Pour faciliter le cours de la rivière et lui donner un passage, un ancêtre des Montmorency avait eu l'idée de creuser le rocher de différents côtés, de façon à le partager en plusieurs îles reliées entre elles par des ponts. Ce fût sur ces îles qu'il construisit son noble château, qu'il remplit ensuite de tentures de soie et d'or, de beaux tableaux et de statues. Le château était entouré d'une eau claire et limpide où l'on voyait à toute heure des carpes, des brochets et des truites glisser sans méfiance. Mais rien de tout cela n'égalait, pour moi, la glorieuse beauté d'une forêt attenante au château et pleine des plus beaux arbres et du plus riche gibier, sangliers, daims et chevreuils. Cette forêt était coupée dans tous les sens et avec beaucoup d'art par des allées et contre-allées, ce qui permettait aux chasseurs de tuer le gibier à leur aise, tandis que les chiens battaient les taillis et les fourrés. Il m'arriva bien souvent d'y chasser, non-seulement à l'époque dont je parle, mais plus tard, quand le jeune duc de Montmorency succéda à son père, et devint le seigneur de ce lieu enchanteur et incomparable. — On pourra se faire une idée de sa beauté par ce que je vais raconter. Quand Charles-Quint, le grand empereur, qui vivait du temps de François Ier, traversa la France, allant d'Espagne aux Pays-Bas, il fut reçut dans ce château par un duc de Montmorency qui, lui aussi, était connétable de France, et il fut saisi d'une telle admiration qu'il se déclara prêt à échanger une de ses provinces néerlandaises contre ce lieu qu'il vanta comme le plus charmant de la terre.

Henri IV le convoita de même; afin de l'obtenir, il offrit, à titre d'échange, ses plus beaux châteaux. Le duc de Montmorency ainsi sollicité s'en tira par cette réponse habile : « Sire, la maison est à vous, mais souffrez que j'en sois le concierge. » Ce qui signifiait en bon français : « Sire, vous êtes le maître de prendre ma maison, mais je vous prie de me la laisser. »

Après avoir fait un séjour de huit à dix mois au château de Merlou, je me rendis à Chantilly pour prendre congé du duc de Montmorency et le remercier des innombrables bontés et faveurs dont il m'avait comblé. Le bon vieux prince me serra dans ses bras en m'appelant son fils, et ajoutant mille autres choses tendres et affectueuses. De retour à Merlou, je fis appeler M. de Disancour, et je lui remis un cadeau dont la valeur couvrait amplement tous mes frais et le dédommageait en outre de la peine qu'il s'était donnée en m'enseignant différentes choses. Au moment où je me préparais à partir, je reçus la visite d'un envoyé du duc de Montmorency, qui me dit que son maître ne souffrirait pas que je m'en allasse sans emporter un témoignage de son amitié ; et il me présenta un superbe cheval arabe que le duc avait fait venir d'Espagne et payé 500 couronnes, à ce que j'appris plus tard. Ce n'est pas sans un certain embarras que je me vis contraint d'accepter un cadeau si magnifique, qui venait s'ajouter à tant d'autres courtoisies. — Afin d'en rendre une partie, j'eus un instant la pensée de faire hommage au duc de mes chevaux qui étaient fort beaux, mais je l'abandonnai aussitôt, le cadeau me paraissant trop indigne ; le duc, d'ailleurs, qui avait deviné mon intention, m'en empêcha en me faisant dire qu'il me priait, si je l'aimais, de renoncer à toute idée de ce genre aussi longtemps que je resterais en France ; mais que lorsque je serais de retour en Angleterre, il consentirait avec plaisir à ce que je lui envoyasse une jument bien dressée pour le galop. Je répondis au messager, en lui donnant une bonne récompense, que je n'y manquerais pas, et que je tâcherais par tous les moyens possibles de prouver au duc ma profonde reconnaissance.

A Paris, je fis, par l'entremise de notre ambassadeur, la connaissance du grand savant Isaac Casaubon, dont la conversation était fort instructive. En même temps je continuai à faire des armes, à monter à cheval, à jouer de la flûte, et à apprendre le chant selon la méthode des artistes français.

J'allais quelquefois aussi à la cour du roi de France Henri IV, qui un jour vint à moi, dans le jardin des Tuileries, me reçut à bras ouverts et m'embrassa à plusieurs reprises. J'allais aussi de temps à autre à la cour de la reine Marguerite, à l'hôtel qui porte son nom. J'assistai à plusieurs de ses bals et mascarades. Elle ne manquait jamais de me placer à côté de son fauteuil ; cette faveur étonnait les uns et excitait l'envie des autres.

Je me souviens d'avoir été témoin, un soir, d'une scène qui me causa beaucoup de surprise et qui vaut la peine d'être racontée.

Le bal allait s'ouvrir; chacun était à sa place, attendant l'entrée des danseurs et des danseuses, et moi, comme à l'ordinaire, j'étais debout près de la reine, lorsqu'on frappa à la porte d'une façon trop rude, me parut-il, pour que cela pût venir d'une personne bien élevée. Quand la porte s'ouvrit, j'entendis les dames chuchoter entre elles, et se dire : « C'est M. de Balagny », et je les vis toutes se lever, entourer le nouveau venu, et l'inviter à s'asseoir près d'elles. Ce qui me sembla extraordinaire, ce fut de voir que lorsqu'une dame l'avait gardé pendant quelques minutes auprès d'elle, une autre arrivait en disant : « En voilà assez maintenant, vous avez eu votre tour, je réclame le mien. » Cet enjouement presque inconvenant s'expliquait d'autant moins que celui qui en était l'objet n'avait ni beauté ni distinction ; ses cheveux étaient grisonnants ; ses vêtements, en draps gris ordinaire, étaient taillés tout contre sa chemise. Quand je m'informai près de quelques-uns de mes voisins, j'appris que c'était un des plus vaillants héros qu'il y eût au monde ; qu'il avait tué huit ou neuf hommes en duel, et que c'était pour cette raison que toutes les dames se le disputaient. Le héros en question n'avait pas encore trente ans, bien que ses cheveux fussent déjà gris. — Si je lui accorde ici une mention particulière, c'est à cause de ce qui se passa plus tard entre lui et moi, au siége de Juliers.

Vers la fin de janvier, je pris congé du roi français et de la reine Marguerite, ainsi que des dames et seigneurs des deux cours. La princesse de Conti me confia une écharpe, en me priant de la remettre de sa part à la reine d'Angleterre. Les adieux terminés, je me mis en route avec sir Thomas Lucy (à qui j'avais servi de témoin dans deux affaires d'honneur qu'il avait eues en France avec des gentilshommes de notre pays), et vers le commencement de février, nous nous embarquâmes à Dieppe, en Normandie. A peine étions-nous en mer, qu'un orage terrible éclata, et pendant toute la nuit nous fûmes en grand danger. Le capitaine avait perdu à la fois l'usage de sa boussole et celui de sa raison. Ne sachant de quel côté la tempête le jetait, il n'avait pour le guider que la lueur des éclairs, à l'aide de laquelle nous crûmes discerner les côtes de l'Angleterre. Quand le jour parut, grâce à la Providence divine, nous nous trouvâmes en vue de Douvres, et le capitaine dirigea aussitôt son bateau dans ce sens. Les matelots de Douvres, qui se levaient de grand matin pour attendre chaque jour l'arrivée des embarcations, étaient rassemblés sur le rivage en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, par

prévision de quelque naufrage que la tempête de la nuit rendait assez probable. Notre pauvre bateau arrivait à toute vitesse sur Douvres, que nous croyions déjà toucher, quand il alla violemment se briser contre la jetée qui est construite en avant dans la mer. Averti par le capitaine, qui s'écria : « Mes amis, nous sommes perdus! » et mieux encore par le craquement formidable du bateau, je compris qu'il n'y avait pas un instant à perdre si je voulais sauver ma vie. Quoique me sentant bien malade, je me précipitai hors de ma cabine, et, grimpant sur le mât, je brandis mon épée comme signal de détresse; les matelots de Douvres s'en aperçurent, et sur-le-champ ils envoyèrent une chaloupe de six rameurs à notre secours. La chaloupe s'étant approchée de nous avec de grandes difficultés, j'appelai sir Thomas Lucy, et, l'épée à la main, je menaçai de tuer quiconque essayerait d'y monter avant lui. Sur ces entrefaites, le fidèle serviteur de sir Thomas alla prendre dans ses bras son pauvre maître, qui était à moitié mort du mal de mer. Quand nous l'eûmes déposé en sûreté dans la chaloupe, voyant qu'une autre petite barque arrivait vers nous, j'y descendis également, et je donnai ordre aux rameurs de retourner immédiatement à Douvres. A ce moment, un courrier de France chargé des lettres, voyant que le bateau s'enfonçait de plus en plus, et craignant d'y rester une minute de plus, eut l'idée aventureuse de sauter dans notre chaloupe depuis le haut du vaisseau, risquant ainsi de nous faire chavirer par la violence de la secousse. Un de nos rameurs voulut le tuer pour nous avoir ainsi exposés; mais voyant qu'il n'y avait pas d'accident, on l'épargna, et tous les trois nous arrivâmes sains et saufs à Douvres, d'où nous envoyâmes encore un grand nombre de chaloupes. Pas un homme ni un cheval ne périt, mais le bâtiment fut entièrement perdu. Pour consoler le capitaine de sa perte, sir Thomas Lucy et moi nous lui fîmes cadeau de 30 livres sterling. (1)

Arrivé à Londres, je me rendis à la cour pour baiser la main de Sa Majesté, et pour lui rendre compte des différentes choses que j'avais vues en France. Ne trouvant point respectueux de remettre moi-même à Sa Majesté l'écharpe de la princesse de Conti, et ne voulant pas d'ailleurs la déranger pour si peu de chose par une demande d'audience, je chargeai de la commission une de ses dames d'honneur; mais Sa Majesté, désirant me voir, m'ordonna de me présenter moi-même, et elle me questionna longuement au sujet de la cour et des mœurs de la société française. En me congédiant, elle me recommanda de revenir souvent, afin de pouvoir reprendre notre conversation, et elle me pria de lui donner un conseil sur le cadeau qu'elle aurait à rendre à la princesse de Conti.

Après quelques semaines, je retournai auprès de ma famille et de ma femme, et je repris mon ancienne manière de vivre, que je partageai surtout, comme par le passé, entre l'étude et l'équitation. Mon écurie était fort belle, mais le cheval arabe du duc de Montmorency était toujours celui que je préférais à tous les autres. Il m'était si attaché qu'il ne supportait d'être monté que par moi, et quand il me portait, il ne permettait à personne d'approcher. On jugera de la beauté du cheval par le portrait où je suis représenté le montant, lequel se trouve dans l'oratoire de ma maison, avec la devise suivante :

Me totum bonitas bonum suprema
Reddas; me intrepidum dabo vel ipse.

(Bonté suprême, faites que je sois entièrement bon; je saurai bien tout seul me faire intrépide.)

Quand il me voyait entrer dans l'écurie, il hennissait de plaisir et essayait de lécher mes mains et ma figure, ce que je lui permettais quelquefois. Mais malheur à tout autre qui osait se risquer à portée de ses fers! Sir Thomas Lucy m'offrit 200 livres sterling (5000 fr.) si je voulais le lui céder, mais je ne consentis point à le vendre, bien que je fusse obligé de lui laisser la pauvre bête, qui mourut peu de temps après, quand je partis pour les Pays-Bas. J'étais appelé dans cette contrée par la guerre qui éclata à cette époque à l'occasion des différentes prétentions rivales sur Clèves, Juliers et autres provinces situées entre l'Allemagne et la Hollande. Nous apprîmes bientôt que le roi de France allait venir en personne à la tête d'une grande armée. Nous étions alors en 1610. Lord Shandois (Chandos) et moi nous prîmes la résolution de nous embarquer et de nous rendre devant la ville de Juliers qui allait être attaquée par le prince d'Orange. Quand nous y arrivâmes, le siége était déjà commencé; l'armée hollandaise était appuyée par 4000 hommes de troupes anglaises que commandait sir Edward Cecil.

La suite à une prochaine livraison.

(1) 750 francs, ce qui pouvait équivaloir à une somme de 2 000 francs de nos jours.

MÉDAILLE DE TARENTE.

Les Sabins appellent *tarentum* toute chose molle et tendre. Or, écrit sérieusement un auteur ancien, on a remarqué que sur le territoire de cette ville les pommes de pin et les noix étaient plus tendres que partout ailleurs : voilà pourquoi on l'a appelée Tarente. Il est inutile, je pense, de discuter cette naïve étymologie. Florus déclare que Tarente a été fondée par les Lacédémoniens. Il faut convenir alors qu'elle a bien dégénéré de la vertu de ses ancêtres. Les Tarentins, en effet, étaient devenus si riches et si mous, que *Tarentin* était devenu synonyme de sybarite.

Quand ils avaient quelque guerre à faire, ils trouvaient encore des soldats; mais il leur fallait toujours appeler des généraux du dehors, comme il arriva pour Archidame fils d'Agésilas, Alexandre roi des Molosses, Cléonyme, Agathocle, et enfin Pyrrhus. Ces généraux se plaignent

Cabinet des médailles; collection de Luynes.—Médaille de Tarente.

tous de l'indifférence et de l'indiscipline des Tarentins. Ces gens étaient si légers et si imprudents, que pour le plaisir de cracher sur des ambassadeurs romains qui passaient, ils attirèrent sur eux la colère de Rome, et perdirent leur liberté et une grande partie de leurs biens.

Servius le commentateur soutient que le père des Tarentins est Taras, fils de Neptune. Hypothèse pour hypothèse, j'aimerais mieux celle-là que les autres. Elle expliquerait pourquoi Tarente fut bâtie dans une si belle situation maritime. Elle avait presque sous la main l'Istrie, l'Illyrie, l'Épire, l'Afrique et la Sicile.

Tarente posséda longtemps une célèbre statue d'Hercule, de la main de Lysippe. Sur une de ses places s'élevait un Jupiter colossal, la plus grande statue connue après le colosse de Rhodes.

Pythagore habita longtemps Tarente, et Archytas la gouverna. Obscure sous la domination romaine, détruite à une époque inconnue, rebâtie par les habitants de la Calabre, à l'époque de la prise de Rome par Totila, Tarente n'a plus jamais rien retrouvé de son ancienne splendeur.

L'ISLE-SUR-LE-DOUBS.

L'Isle-sur-le-Doubs. — Dessin de A. de Bar, d'après une photographie de Braun.

Pour les géographes, ou du moins pour les traités de géographie, l'Isle-sur-le-Doubs est un chef-lieu de canton d'environ 2 000 habitants, remarquable par ses belles forges, ses nombreux moulins et une taillanderie importante.

Pour le touriste, pour le peintre, l'Isle-sur-le-Doubs est encore autre chose. C'est un ancien village très-pittoresque, bâti sur les bords d'une jolie rivière, on pourrait dire bâti dans la rivière même, car, non content d'en occuper les deux rives, il couvre encore l'île située entre elles. Et il ne laisse aucun intervalle, pas même la place d'un sentier, entre cette rivière et lui; ses maisons touchent à l'eau, souvent y plongent; à peine quelques touffes d'arbustes trouvent au pied des murs un peu de terre pour y prendre racine.

La rivière est si bien le vrai chemin, la rue principale du village, que ces maisons ont toutes des fenêtres et des portes tournées vers elle, avec des balcons de bois qui s'avancent au-dessus et des escaliers en pierre dont les marches baignent dans l'eau. Sur ces marches on voit des femmes qui se penchent pour remplir leur cruche, ou qui, agenouillées, lavent leur linge. D'autres, à leur fenêtre ou sur leur balcon, filent ou cousent, tandis que tout près d'elles, presque à leur niveau, le pêcheur arrête son bateau et lance l'épervier. Des hirondelles, qui nichent sous le rebord des toits, passent et repassent en poussant leurs cris aigus et en fouettant de temps en temps d'un coup d'aile la surface de l'eau. Des flottilles de canards cinglent d'une rive à l'autre. L'air est rempli du gai tic-tac des moulins et du bouillonnement des chutes d'eau qui font tourner leurs roues. En avant et en arrière, de hautes collines vertes ferment l'horizon; car le Doubs, coulant dans un pays montueux, est la plus tortueuse des rivières.

C'est en été, par un beau jour, que ce village offre un aspect si riant. L'hiver, le tableau est tout autre. Les buissons ont perdu leur verdure; la rivière coule jaunâtre, tantôt morne, tantôt houleuse; les maisons, que le soleil n'égaye plus, paraissent noires, délabrées, et ne sont plus que des masures sordides; les fumées épaisses qui s'échappent des cheminées des forges et des usines rembrunissent encore le ciel nuageux. Mais comme nous nous adressons aux peintres et aux touristes, qui ne voyagent que dans la belle saison, nous pouvons leur assurer qu'ils ne perdront pas leur temps si, en allant de Besançon à Montbéliard, ils s'arrêtent quelques heures à l'Isle-sur-le-Doubs.

LA SOURIS.

NOUVELLE.

Il faisait bien beau ce dimanche-là, qui était un des derniers jours d'octobre. Quel plaisir de marcher! quel plaisir de se réchauffer aux rayons d'un clair soleil d'automne! quel plaisir surtout d'aller déjeuner chez les amis Lecomte! D'ailleurs, c'est toujours une grande fête pour moi que de passer quelques heures dans cette maison patriarcale.

Les Lecomte sont des amis à toute épreuve, et par surcroît d'aimables gens, bons et hospitaliers à l'ancienne

mode, qui est la bonne. Les enfants, deux jolies fillettes, sont aussi aimables et aussi prévenantes que leurs parents. Il n'est pas jusqu'au chien de la maison, un loulou fantaisiste, répondant (quand cela lui plaît) au nom de *Monchien*, qui n'ait, au milieu de ses boutades, quelque chose de la bonté et de l'amabilité générale. Je marchais d'un bon pas sur la terre sèche et sonore, et je voyais la vie tout en rose, à la seule idée de leurs bonnes figures à tous.

Je longe les murs des jardins. Je vais, dis-je, sonner à la petite porte verte, et je sais d'avance ce qui va se passer : au coup de sonnette, Monchien, qui rôde quelque part dans le jardin, va bondir vers la porte et me saluer, avant de me voir, de ses plus joyeux aboiements. Je sonne en souriant. Qu'est-ce que cela signifie? Monchien aboie avec fureur, il passe son nez sous la porte, et, reniflant avec force d'un air vindicatif, il retrousse sa lèvre, et j'entrevois ce sourire affreux du chien irrité! — « Toi! me dis-je en moi-même, tu as encore fait quelque sottise, volé quelque côtelette ou déchiré à belles dents les chapeaux ou les bottines des enfants, et à la fin on s'est décidé à te corriger une bonne fois; ce qui, entre nous, n'est pas malheureux. Et maintenant, comme tous les enfants gâtés, tu éprouves le besoin de t'en prendre aux autres de ta propre sottise. »

Lecomte arriva comme je philosophais sur le caractère du loulou. Il me tendit cordialement la main, me souhaita la bienvenue, et nous nous mîmes à faire en nous promenant les cent tours dans le petit jardin tout inondé de soleil. Une chose me frappa tout d'abord : quoiqu'il fût dix heures passées à ma montre, Lecomte n'avait pas encore fait sa toilette. Or, Lecomte, qui a été quelque temps au service, était cité comme l'officier du régiment le plus correct dans sa tenue. Ses cheveux en désordre donnaient à sa bonne figure quelque chose de bourru qui semblait fort étrange; il fronçait les sourcils, son pas était saccadé et nerveux; et telle était sa préoccupation, qu'il fumait, tout en causant, une pipe absolument éteinte.

— Veux-tu du feu? lui dis-je, en tirant de ma poche une boîte d'allumettes?

— Pour quoi faire?

— Pour rallumer ta pipe qui est éteinte.

— C'est pourtant vrai, dit-il avec un sourire contraint... On vend depuis quelque temps du tabac détestable. Et il marmotta ensuite entre ses dents : — Il ne manquait plus que cela.

Je n'osai lui demander, par discrétion, de quelle série de malheurs ce dernier désastre était le couronnement. Je ne lui demandai pas non plus pourquoi les deux fillettes n'étaient pas accourues m'embrasser, comme elles ne manquaient jamais de le faire. Chaque fois que nous passions et repassions devant la maison, je les voyais dans la salle de travail, penchées sur leurs cahiers, et occupées à griffonner quelque tâche inaccoutumée; ce qui me donna à croire qu'elles étaient en pénitence.

Je ne savais que dire, et j'observais Lecomte. Une feuille de marronnier s'étant détachée tomba en tournoyant lentement devant lui; il l'écarta d'un geste de mauvaise humeur. Monchien, qui, pour jouer, faisait mine de lui mordre les mollets, reçut quelque chose qui ressemblait singulièrement à un coup de pied, et s'éloigna d'un air de reproche dans la direction de la cuisine. Je fis un effort pour rompre le silence qui me pesait, et je demandai à mon ami des nouvelles de sa femme.

— Elle a la migraine... du moins à ce qu'elle dit.

Il semblait honteux de la seconde partie de sa phrase; il avait hésité un instant avant de la risquer, et cependant quelque chose de plus fort que sa volonté l'avait poussé à la prononcer. Sa mauvaise humeur se donnait cette triste satisfaction que lui reprochait aussitôt son bon cœur. On voyait bien à son air boudeur qu'il n'était pas content de lui.

— Si tu veux, dit-il, nous allons rentrer; ce soleil devient insupportable.

— Rentrons, répondis-je avec résignation. Si je ne protestais pas contre sa proposition, c'est que je craignais de l'irriter, car le soleil était très-agréable par cette fraîche matinée d'octobre; et mon ami, qui est frileux entre tous les frileux, aurait été ravi en toute autre circonstance de se pénétrer de cette douce chaleur, en rasant les murs et en faisant le gros dos.

— Ah bien, oui! reprit-il en ricanant; rentrons, c'est bientôt dit. Mais encore faut-il savoir où se fourrer. *Primo*, dit-il en comptant sur ses doigts, on balaye le salon, et l'on ne manquera pas de nous accuser d'arriver mal à propos; *secundo*, la salle à manger nous est interdite : Palmyre met le couvert, et il lui faut toujours beaucoup d'espace pour ses évolutions; *tertio*, mon cabinet est occupé pour le moment.

Quelques minutes après, Palmyre vint nous annoncer « que le déjeuner était cuit. » Elle n'avait jamais pu, ou n'avait jamais voulu, comme me le fit observer Lecomte avec dépit, apprendre à dire : « Madame est servie. »

Je me tenais debout derrière ma chaise, les deux mains sur le dossier, en attendant la maîtresse de la maison. Quant à Lecomte, il s'était jeté brusquement sur la sienne, et, une assiette chaude dans la main gauche, une fourchette dans la droite, il planait d'un air tragique au-dessus du plat de côtelettes. Tout à coup un cri aigu, parti du premier étage, me fit tressaillir. Je regardai Lecomte avec inquiétude. — Bah! dit-il d'un air pincé, c'est encore cette vision de souris!

— Quelle souris?

— Eh parbleu! cette souris imaginaire qui m'a tenu éveillé une partie de la nuit... Comme s'il pouvait être question de souris dans une maison neuve comme celle-ci! ajouta-t-il en jetant un regard de complaisance sur les lambris et les tentures de sa charmante salle à manger.

— Cependant, me hasardai-je à dire, ta femme semble véritablement effrayée.

— Effrayée! tu es bien modeste; c'est affolée qu'il faut dire. Et cela dure depuis minuit; et pour rien encore! J'ai, pour ma part, une vraie migraine, ou quelque chose comme cela; et tout va de travers dans la maison depuis ce matin.

Je fus sur le point de lui demander si par hasard il n'était pas pour quelque chose dans tout ce désarroi; mais je me mordis prudemment le bout de la langue.

Cependant Mme Lecomte, du haut de l'escalier, criait d'un ton de triomphe :

— Venez tous! et je vous la montrerai.

Je ne pus m'empêcher de rire en voyant la figure que nous faisions sur l'escalier. Nous avions l'air de monter à l'assaut. La porte de la chambre de Mme Lecomte était ouverte; elle-même se tenait sur le seuil, le dos tourné de notre côté, et faisait face à l'ennemi, tout en se ménageant une retraite. De l'index de sa main droite elle désignait la tringle des grands rideaux de la fenêtre. — Venez voir, dit-elle d'un ton de sarcasme, venez voir comment sont faites les souris fantastiques et imaginaires!

Comme le jour, qui nous venait d'en face nous empêchait de distinguer les objets, nous hésitions un peu.

— Là! là! dit Mme Lecomte avec une certaine impatience.

Lecomte haussait les épaules. Il lui fallut cependant bien se rendre à l'évidence. Une petite souris, grosse

au plus comme une noix, parcourait d'un bout à l'autre la tringle du rideau, avec la prestesse, les airs lutins et la gentillesse d'un petit écureuil gris. Chacun de nous chercha une arme pour abattre l'insolent petit acrobate qui semblait nous narguer. Mais à peine allions-nous commencer lâchement cette lutte inégale de cinq contre un, que, par un prodige inexplicable, la souris disparut subitement. Personne n'aurait su dire par où elle avait passé. Les fillettes battirent des mains, comme on applaudit un prestidigitateur qui a subtilement escamoté la muscade. Quant à moi, je songeais involontairement à ce passage de l'Iliade où Vénus escamote si prestement Pâris, lorsqu'elle le voit tout près d'être atteint par la longue lance pointue de Ménélas. Et tout en demandant pardon à Homère, à Vénus et à Pâris de l'irrévérence du rapprochement, je songeais qu'il y a peut-être aussi un Dieu pour les souris. Il y en a bien un pour les ivrognes! du moins à ce que disent les marchands de vin.

— Elle est entre la tringle et le mur! dit Mme Lecomte.

Je m'avançai au-dessous de la tringle, et je levai les yeux : rien.

— Alors elle est dans les plis des rideaux!

On écarta les rideaux avec les plus minutieuses précautions : rien.

On sonda la tenture : rien; on regarda par terre, toujours rien. Nous commencions tous à être un peu honteux d'être tenus si longtemps en échec par une si petite bête. Une des fillettes poussa un bruyant éclat de rire; tout le monde, moi compris, se tourna de son côté avec indignation.

— Qu'est-ce que cela signifie, Mademoiselle? cria Lecomte d'un ton sévère.

La pauvre petite, prise d'un fou rire, ne pouvait ni s'expliquer ni se justifier. Cela augmenta d'un degré notre mauvaise humeur. Heureusement que la fillette put reprendre un peu son sang-froid et étendre sa petite main vers la cheminée.

La souris était là. Après avoir poussé une reconnaissance hardie dans le seau à charbon, pour constater sans doute la nature et la qualité du combustible, elle se tenait sur le bord, dans l'attitude d'un professeur en chaire. Elle appuyait ses deux pattes de devant sur le rebord, comme deux petits bras, et nous regardait de ses yeux brillants, tout en remuant d'un air narquois son nez et ses moustaches. Elle avait l'air d'attendre que le silence fût rétabli pour nous faire une conférence sur « le chauffage. »

Comme, après le premier mouvement de surprise, l'auditoire tout entier se précipitait vers la chaire; le petit conférencier, craignant avec raison qu'on ne lui fît un mauvais parti, se laissa glisser comme une goutte d'eau, le long de la paroi extérieure de la chaire, et disparut avec une agilité peu commune chez les professeurs.

— C'est par trop fort! s'écria Lecomte avec indignation.

Mme Lecomte lui demanda ce qu'il y avait d'étonnant à voir s'évanouir une souris imaginaire et fantastique. Il avait tort; donc il allait se fâcher. Je crus prudent d'intervenir, sauf à être aussi mal reçu que le voisin Robert, quand il veut se mêler des affaires domestiques de Sganarelle et de Martine. *La fin à une prochaine livraison.*

GEORGES STEPHENSON.

« Dans la première partie de ma carrière, disait un jour le célèbre ingénieur anglais Georges Stephenson, quand mon fils Robert était un petit garçon, je vis combien mon éducation était insuffisante, et je me promis de ne pas le laisser souffrir de la même privation. Je voulus le mettre à l'école et lui faire donner une instruction libérale; mais j'étais un pauvre homme. Comment pensez-vous que je fis? Je me mis à raccommoder les montres des voisins la nuit, quand mon travail de jour était fini, et c'est ainsi que je me procurai les moyens d'élever mon fils. »

Ce même Georges avait fabriqué pour Fanny Henderson, sa fiancée, une magnifique paire de souliers qu'il lui offrit comme avance sur le cadeau de noces.

Auguste LAUGEL.

POURQUOI LES HUITRES COUTENT CHER.

Les huîtres, comme tout ce qui devient objet de commerce, subissent l'influence de la hausse et de la baisse, c'est-à-dire de la rareté ou de l'abondance sur le marché. Comment peut-il se faire que l'huître, ce coquillage si commun encore au commencement du siècle, ait pu devenir tout à coup si rare que le prix de la douzaine, apportée à Paris, ait monté de 40 centimes à 2 francs en moins de cinquante ans? Cette question, assez complexe, mérite d'être étudiée pour elle-même, et aussi parce qu'elle se lie à d'autres qui intéressent l'approvisionnement général des villes et la subsistance du pays tout entier. La rareté croissante, non-seulement des huîtres, mais des produits de la mer en général, affectera sensiblement un jour, si l'on n'y pourvoit, la santé de nos populations. Rien n'a été fait en vain dans ce monde, et l'abondance doit résulter non-seulement de l'accumulation des mêmes produits, mais surtout de leur variété.

L'huître est rare aujourd'hui par plusieurs causes que nous allons successivement énumérer.

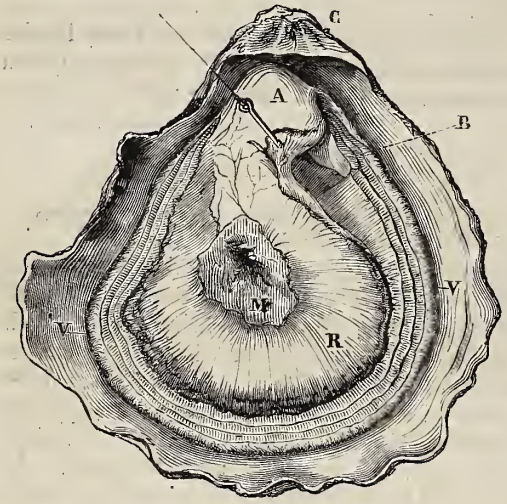
1° Depuis que les chemins de fer sillonnent toutes les parties du territoire, l'aire de vente de l'huître est devenue l'aire absolue de la France. Autrefois, la surface que pouvait parcourir l'huître emballée en cloyères, et gardant une fraîcheur suffisante, se basait sur la vitesse des diligences, et, du premier coup, nous pouvons calculer que, les chemins de fer marchant, en moyenne, quatre fois plus vite que les voitures d'autrefois, les huîtres peuvent couvrir seize fois plus d'espace dans le même temps. Elles se répandirent tout d'abord aux prix ordinaires anciens; mais l'accroissement subit des consommateurs, dans la proportion de seize pour un, les fit monter rapidement, et, depuis lors, la cherté s'est maintenue, parce que, même à un prix moyen, nombre de gens pouvaient encore se permettre ce luxe.

2° Nous accusons également du renchérissement des huîtres les droits d'octroi dont les villes ont jugé à propos de frapper ce précieux mollusque, sous prétexte qu'on devait le considérer comme un objet de luxe, inutile à la vie ordinaire du peuple. L'avenir se chargera de prouver la fausseté de ce raisonnement; mais alors il ne sera peut-être plus temps de songer à la salutaire influence des aliments salins sur la santé de l'homme.

3° Enfin, la cause la plus active du renchérissement de l'huître, c'est l'abus de la pêche qu'on en a fait, le ravage des bancs, l'imprévoyance de ceux qui devraient veiller à leur conservation, et la valeur douteuse des règlements.

L'huître est un mollusque *acéphale*, c'est-à-dire *sans tête*. En effet, la tête de l'huître est réduite à sa plus simple expression, à l'organe essentiel de la nutrition, à la bouche qui, chez cet animal, a une forme toute particulière, celle de quatre tentacules B. L'animal, qu'on ne l'oublie pas, est composé d'un corps arrondi et terminé par un

manteau VV, qui l'entoure. Ce manteau, curieux organe commun à tous les mollusques, leur sert à suer leurs coquilles; celle de l'huître est particulièrement lamelleuse et rugueuse. En outre, les replis doubles du manteau garantissent les branchies, organes respiratoires de l'animal,



Anatomie de l'huître.

A. Capuchon. — B. Tentacules buccaux. — C. Charnière. — M. Muscle adducteur des valves. — R. Lobe droit du manteau. — VV. Bords externes du manteau, laissant voir au-dessus d'eux les branchies.

au moyen desquels il extrait de l'eau de mer l'air qui s'y trouve dissous, comme dans toute eau naturelle.

Nous voyons, en M, le muscle puissant qui sert à retenir fermées les deux valves protectrices de l'animal. C'est la charnière, autre muscle, qui permet l'entre-bâillement des coquilles.

Ainsi, l'huître n'a ni yeux, ni oreilles, ni pieds, ni mains; elle est, par conséquent, immobile et scellée au rocher, communiquant avec le dehors par les quatre tentacules B qui lui servent de bouche. De quoi se nourrit-elle?... Nous pensons qu'elle vit d'animalcules infusoires qu'elle recueille tandis que sa coquille est entr'ouverte. La vibration de ses branchies entre les lobes de son manteau agite l'eau et la dirige en courants qui viennent baigner les tentacules et y apporter, sans relâche, ces êtres microscopiques multipliés en légions innombrables. L'eau lui apporte ce qui est nécessaire à sa vie dès qu'elle entr'ouvre ses valves.

Et cependant, cette huître, dont toute la vie se passe attachée au même endroit, naît douée de mouvement et d'organes puissants qui lui permettent de changer rapidement de place. Vers les mois de juillet et d'août, des myriades d'ovules presque microscopiques se forment dans le corps de la mère, aux environs du muscle adducteur des valves. A mesure qu'ils viennent à maturité, ils descendent dans les plis du manteau, entre les lames branchiales, où ils demeurent un mois environ à l'état d'incubation. A leur arrivée, ces œufs ressemblent à des grains de semoule enfermés dans une liqueur visqueuse, sécrétée probablement par le manteau, et destinée, en englobant les œufs, à les défendre contre l'eau environnante qui les emporterait un à un. Peu à peu, cette bouillie se gonfle et change de couleur : du blanchâtre elle passe au jaune clair, puis au jaune obscur, puis au gris, et devient semblable à de la boue d'ardoise. La dissémination est alors imminente.

Chaque ovule est devenu une toute petite huître pourvue de deux coquilles transparentes (fig. 1), et dont le corps, qui déborde les valves entr'ouvertes, est terminé par un rebord muni de cils vibratiles (fig. 2). C'est au moyen du mouvement rapide et continu de ces cils que ces animalcules changent de place. Telle est l'huître mobile. Si l'on place les jeunes huîtres dans une goutte d'eau de mer, sur le porte-objet du microscope, on les voit s'éviter mutuellement, sans doute par un effet d'exquise tactilité des cils. Elles se croisent en tous sens avec une merveilleuse rapidité, sans se rencontrer jamais. Pas un seul instant les cils ne s'arrêtent; ils vibrent évidemment sans fatigue pour l'animal, probablement inconscient de leur mouvement, témoin les muscles extrêmement puissants que l'on voit figure 3. Peu à peu, l'appareil locomoteur se rétrécit et devient plus proéminent : bientôt il n'est plus attaché à l'animal que par une sorte de pédicule; néanmoins il se meut sans relâche, et entraîne la petite huître à sa remorque... Mais tout à coup le lien se brise, et la jeune huître tombe, tandis que l'appareil va se perdre en vibrant au hasard.

Anatomie du naissain, grossi 140 fois.

Fig. 1. — Jeune huître sortant du manteau de la mère, vue par le plat à travers ses coquilles transparentes; bourrelet des cils vibratiles sortant entre les valves.

Fig. 2. — La même, vue de côté.

Fig. 3. — Section du même animal pour mettre à nu les muscles qui font mouvoir le bourrelet de cils vibratiles, organe de la locomotion.

Dès ce moment, l'huître est fixée, du moins si elle tombe sur un rocher auquel elle peut adhérer, ou sur toute autre surface résistante. Sans cela, elle est perdue, roulée dans la vase ou parmi les grains de sable. Mille ennemis, d'ailleurs, gros, moyens et petits, depuis le poisson jusqu'à l'insecte, à l'annélide, au mollusque, la pourchassent tant que dure la dissémination. La jeune huître ne peut se fixer que sur une surface dépourvue de ce mucus gluant que la mer dépose si rapidement sur tous les corps qu'elle recouvre. Aussi, cette poussière vivante, dont les molécules sortent au nombre d'un ou deux millions des valves de chaque huître mère, se réduit-elle à un nombre relativement très-faible d'individus.

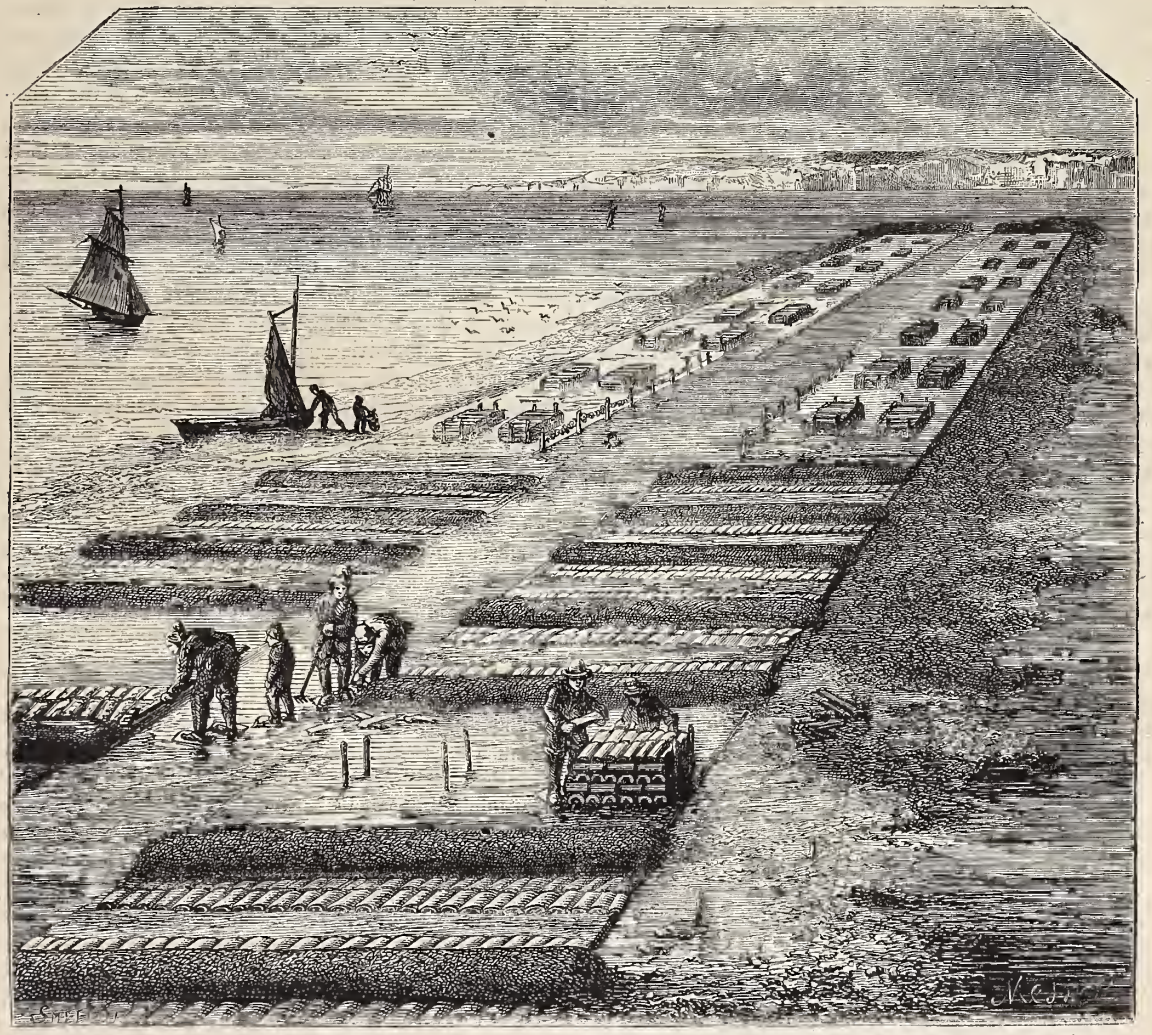
Une fois fixée, l'huître croît; mais elle croît lentement, car il lui faut cinq ans au moins pour devenir adulte et avoir la grosseur qui convient à la vente. Ce laps de temps explique l'appauvrissement successif et la disparition des bancs qui constituaient autrefois la richesse de nos côtes. De temps immémorial on a pêché sur ces bancs sans aucun aménagement régulier permettant aux jeunes animaux

de parvenir en paix à la taille adulte, c'est-à-dire à celle où ils deviennent aptes à se reproduire. Longtemps la vitalité extrême des bancs a résisté. D'entre les myriades de germes lancés au milieu de la mer, toujours quelques-uns s'attachaient çà et là. Cependant un jour est venu où la puissance destructive a été la plus forte, et les bancs ont disparu.

Il y a quelques années, des pêcheurs découvrirent un nouveau banc; aussitôt que la nouvelle s'en répandit, une nuée d'embarcations y fut bientôt rassemblée, chacune armée de sa drague en fer, sorte de râteau muni d'un filet, grattant le fond. En deux heures, tout fut enlevé; la place resta nue et inculte!

Les pêcheurs sont les premières victimes de cette imprévoyance qui les rend sourds à tout avertissement.

La science a dû chercher à remédier au mal; elle a trouvé des indications dans les exemples laissés par l'antiquité. Les anciens, voulant tirer profit de cette immense quantité de naissain qui s'en allait perdu, emporté par les vagues, avaient reconnu qu'en plaçant sur son passage des surfaces résistantes convenables, il s'y attachait. L'expérience a été renouvelée de nos jours. Connue et appliquée



Le Parc de Lahillon (1). — Dessin de Mesnel.

par les Romains dans leurs lacs italiens, la reproduction artificielle de l'huître fut de nouveau pratiquée chez nous. Ce n'est pas, comme on le dit, une conquête moderne. Les surfaces offertes à l'huître mobile pour s'accrocher furent presque partout des tuiles creuses : ce pouvaient être aussi bien des pierres, des coquilles, du bois, en un mot, toute surface résistante. A la suite d'une série d'expériences variées et souvent infructueuses, les parcs d'Arcachon furent institués sous la direction de la marine.

Le bassin d'Arcachon est une des curiosités naturelles de nos côtes. Formé par une invasion de la mer dans les terres, il présente une surface de 16 000 hectares d'eau quand la mer est pleine. Malheureusement, l'eau y est sans profondeur et coupée de bancs de sable. A marée haute, le bassin présente l'aspect d'un lac énorme, entouré de dunes d'un sable jaune, rayées de résine par des forêts de pins qui en emplissent les anfractuosités; à mer basse, la terre apparaît, surgissant comme après un déluge : de grands bancs se dessinent, sombres, noirs, herbeux, boueux. Ce sont les *crassats*, entre lesquels coulent des rivières plus ou moins larges, que l'on nomme *chenaux*. Sur les crassats se dessinent des ruisseaux qui vont se jeter dans les chenaux : ce sont les *esteys*, rigoles d'assainissement naturelles qui suivent les plis du terrain.

Presque au centre du bassin émerge, aux grandes marées seulement, un crassat d'une quarantaine d'hectares environ : c'est le *Lahillon;* sa forme est allongée de l'est à l'ouest; il est isolé au milieu de deux chenaux parallèles, sept ou huit fois plus larges que lui. C'est là qu'est établi le parc modèle qui est découvert seulement pendant vingt-cinq minutes chaque fois. Il ne comprend que 4 hectares auxquels on a joint, comme annexes et dépôts, 25 hectares environ sur deux crassats voisins. De ce petit

(1) Voy. t. XXXVII, 1869, p. 388-389.

espace, qu'on a commencé à aménager vers 1860, est sortie la prodigieuse population huîtrière qui couvre aujourd'hui le bassin et en fera un jour la richesse.

Lorsqu'on aménagea le parc modèle, on y déposa cinq cents mille huîtres. Dès 1862, le progrès du repeuplement était sensible. Les petites huîtres étaient attachées à une dizaine de milliers de tuiles creuses, que l'on avait rangées auprès des huîtres mères ou empilées en sorte de ruches, de manière à arrêter au passage le naissain vagabond. Malgré des insuccès partiels, inévitables dans une entreprise aussi nouvelle, le parc de Lahillon et ses deux annexes renfermaient, en 1868, trente-quatre millions d'huîtres, c'est-à-dire beaucoup plus que n'en contenait à la même époque la baie tout entière avec ses 16 000 hectares. De plus, ces parcs avaient fourni à la marine, en six ans, plus de quatorze millions d'huîtres, ce qui porte leur produit total à quarante-huit millions au moins.

Au commencement, les pêcheurs riverains, propriétaires de crassats pour leur compte, tournaient en dérision l'entreprise de l'État, et disaient que la main-d'œuvre y coûtait plus cher que ne valaient les huîtres qu'on y récoltait. Mais il arriva qu'un renversement de courant inonda de naissain leurs maigres appareils collecteurs, placés vaille que vaille, et par une sorte de condescendance, autour du Lahillon : l'éveil était donné; on ne se moqua plus d'une réalité si palpable. Aujourd'hui, dans tout le bassin, on reproduit l'huître, et déjà les propriétaires estiment que l'hectare de crassats leur rapporte 1 500 francs par an. Qu'on les laisse faire! l'essor est donné.

Mais est-ce à dire que bientôt l'huître diminuera de prix? Nous ne le pensons pas, parce qu'en présence de la consommation qui ne se restreint pas, le précieux mollusque dont nous nous occupons sera longtemps encore plus demandé qu'offert. Cependant il est incontestable que si l'inscription maritime ne vient mettre aucun obstacle aux demandes des concessionnaires de terrains émergents sur nos deux mille kilomètres de côtes, l'avenir sera bientôt assuré. *La fin à une autre livraison.*

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT

DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 265, 278, 286.

Peu de temps après, l'armée française arriva, sous les ordres du maréchal de Chartres, au lieu du roi Henri IV qui venait d'être assassiné par le coquin de Ravaillac. Je retrouvai là M. de Balagny qui avait le rang de colonel.

Mgr Chandos alla s'établir dans le camp de sir Horace Vere, tandis que moi je m'installai dans une petite hutte auprès de sir Edward Cecil. Je passais mes jours et la plupart de mes nuits dans les tranchées. Notre armée d'investissement était partagée en deux : les Français dirigeaient le siége contre une partie de la ville, pendant que nous tenions l'autre. Les nôtres furent chargés de l'attaque de la citadelle, qui passait pour la mieux fortifiée de l'Europe; elle était hérissée de remparts formidables entourés d'un large et profond fossé plein d'eau. Nous perdîmes beaucoup de monde en faisant nos travaux d'approche, l'armée assiégée (sans compter la population civile) étant forte de 4 000 hommes et bien montée en armes à feu et munitions de toutes sortes.

Notre général, sir Edward Cecil, qui était aussi actif qu'intrépide, se rendait souvent en personne dans les tranchées pour voir si les sentinelles étaient à leur poste et faisaient leur devoir. Il m'emmenait toujours avec lui, et un soir nous faillîmes y être tués. Les sentinelles, ne nous reconnaissant pas, firent feu sur nous l'une après l'autre avant que nous eussions le temps de leur crier notre nom; nous prîmes notre revanche en les poursuivant l'épée à la main jusque dans leurs retranchements, ce qui nous fit beaucoup rire.

Un jour que sir Edward Cecil et moi nous étions allés visiter les travaux dirigés par M. de Balagny, celui-ci, en présence du général et de plusieurs capitaines anglais et français, m'interpella en ces termes : — « Monsieur, on dit que vous êtes un des plus braves de votre nation, et moi je suis Balagny; allons voir lequel fera le mieux. » Et aussitôt, le sabre à la main, il s'élança au delà des tranchées, moi le suivant de près, sans m'inquiéter du chemin que nous prenions. Les soldats ennemis postés sur les remparts nous envoyèrent une demi-douzaine de décharges qui nous manquèrent toutes. Nous courions si vite, chacun cherchant à dépasser l'autre, que les balles tombaient miraculeusement entre nous deux, n'atteignant ni lui ni moi. Voyant que la grêle de plomb augmentait, M. de Balagny s'arrêta en disant : « Par Dieu, il commence à faire chaud. » — A quoi je répondis promptement : « Vous vous en irez le premier, autrement je ne m'en irai jamais. » Là-dessus il tourna court et se sauva à toutes jambes, se baissant dans les tranchées pour éviter les balles. Moi je le suivis en marchant lentement et en me tenant tout droit. Nous regagnâmes ainsi notre camp avant que les assiégés eussent le temps de recharger leurs pièces.

Plus tard, quand on raconta le fait au prince d'Orange, il dit que Balagny avait fait une folie, et que nous nous étions exposés bien inutilement à une mort presque certaine.

J'aurais encore bien d'autres faits à raconter, mais je m'arrête de peur d'encourager ma vanité. Qu'il me soit pourtant permis de dire que je montai le premier à l'assaut, et qu'on trouvera mon assertion confirmée par William Crofts, maître ès arts et soldat, dans son *Histoire des Pays-Bas.*

Pendant que le siége se poursuivait, il arriva que j'eus une querelle avec lord Howard de Walder, fils aîné du comte de Suffolk, lord trésorier d'Angleterre, dont il m'est très-pénible de parler à cause de mon respect pour cette noble famille; mais les faits ayant été dénaturés, il est de mon devoir de les rectifier.

En sortant d'un grand dîner donné par sir Horace Vere, où l'on avait bu largement, selon la coutume néerlandaise, lord Howard, étant passablement échauffé, prit fort mal une plaisanterie que je lui adressai sans mauvaise intention, et dont à tout autre moment il ne se serait point offensé. Il me parla d'une façon si insultante que je ne fus pas lent à répondre, et les coups allaient suivre quand de part et d'autre on intervint pour nous séparer. L'insulte ayant été à mon sentiment trop forte, je lui fis savoir le lendemain que s'il avait encore quelque chose à me dire, j'étais à ses ordres, et que pour cette fois je m'arrangerais de façon à ce que personne ne pût venir nous interrompre. Il me fit répondre par sir Thomas Payton qu'il se battrait avec moi à cheval et au sabre; puis sir Thomas me dit que c'était lui qui lui servirait de témoin, et me demanda le nom du mien. Je lui répondis que ni lord Walder ni moi nous n'avions amené avec nous des chevaux assez grands ni assez forts pour nous servir en cette circonstance; que je savais bien que lord Walder avait mieux que moi le moyen de s'en procurer un, mais que, malgré ce désavantage, je me trouverais au lieu indiqué, soit à pied, soit à cheval. Payton me proposa un petit pré que nous traversions en ce moment, et nous convînmes de nous y rencontrer le lendemain matin au point du jour. Je lui répétai encore que je ne savais où trouver un cheval, le

mien étant trop petit, puis j'ajoutai : « Quant à mon témoin, si vous voulez bien accepter de l'être, quoique vous soyez celui de mon adversaire, je me fie entièrement à votre loyauté. » Mais il refusa en me recommandant de prendre un de mes amis ; à quoi je lui fis observer que c'était impossible, attendu que si je leur en parlais, ils m'empêcheraient certainement de me battre.

Quand il se fut éloigné, le soir étant venu, je résolus de rester là pendant la nuit et de coucher sous un chêne, afin d'être exact au rendez-vous du lendemain. J'attachai ma petite bête à un arbre, et j'allais m'endormir quand j'aperçus des feux allumés à une petite distance. Cela m'étonna, le lieu m'ayant paru très-solitaire et éloigné de toute habitation. Poussé par la curiosité, je remontai sur mon cheval et je me dirigeai du côté des feux, où je vis rassemblés un grand nombre de soldats dont le dialecte me fit comprendre que j'étais au milieu du camp écossais. Ma première idée fut de m'y procurer un cheval pour mon duel, et en ayant avisé un fort beau, j'offris de l'acheter ; mais un soldat me répondit que le cheval appartenait à son capitaine, sir James Arskin. Je demandai aussitôt à voir sir James, mais on me dit qu'il était absent ; je dus alors me contenter de son lieutenant, qui s'appelait Montgomery, et qui était un fort galant homme. Lui ayant fait connaître mon désir, et sur la réponse qu'il me fit qu'il n'y avait aucun cheval à vendre, je proposai de lui remettre une centaine de pièces d'or s'il voulait consentir à m'en prêter un pour la journée du lendemain, sauf à lui à me rendre l'argent moyennant que je lui ramènerais le cheval.

En entendant cette proposition, le lieutenant devina sur-le-champ de quoi il s'agissait, et comprit que j'avais besoin d'un cheval pour me battre en duel. — « Monsieur, me dit-il, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je vois bien que vous êtes un homme de grande qualité ; du moment que vous avez besoin d'un cheval, le meilleur de nos écuries est à votre service, sans qu'il soit besoin de déposer une seule pièce d'argent ; et si vous désirez un témoin, je suis à vos ordres pour vous accompagner à l'heure qu'il vous plaira et à cheval aussi. » — Je lui répondis que je ne voulais pas de témoin, mais que je le remerciais de ses généreuses offres de services, et que je m'en souviendrais toujours avec reconnaissance ; puis, le forçant d'accepter ma bourse comme garantie du cheval, je lui laissai ma petite bête, et je m'éloignai sur celle que je venais d'emprunter.

Il était minuit quand je quittai le camp des soldats écossais. Ayant retrouvé mon petit pré, je m'y établis et m'endormis jusqu'au matin. Réveillé de bonne heure, je me mis en devoir d'attendre lord Walder. Après quelque temps, je vis arriver un laquais, envoyé, comme je le sus plus tard, par lady Walder, lequel, m'apercevant, s'en retourna en courant.

J'eus un instant l'idée de le poursuivre, mais je jugeai que cela serait manquer de dignité, et qu'il valait mieux ne pas quitter ma place. Deux heures s'écoulèrent, au bout desquelles sir William Saint-Léger, actuellement lord-président de Munster, vint me trouver et me dit qu'il savait bien ce que je faisais là, et qu'on avait tout découvert en voyant lord Walder se lever de si bonne heure et sortir, accompagné de sir Thomas Payton ; que tout le camp était en émoi, et que trente à quarante personnes étaient occupées à me chercher. En effet, je fus entouré en peu de minutes, et l'on m'assura que le duel n'aurait pas lieu, et que je perdais mon temps à attendre. Néanmoins, je résistai, et je restai encore deux heures sans bouger du pré ; puis, à la fin, voyant que cela était inutile, je retournai au camp écossais ; je rendis le cheval et m'en revins chez moi avec mon petit cheval et mon argent, jurant bien de retrouver lord Walder tôt ou tard. Mais à peine étais-je entré dans notre camp, que je fus apostrophé et insulté par une douzaine de gentilshommes anglais, en tête desquels se trouvait sir Thomas Sommerset, qui me lancèrent des injures à cause de ma querelle avec lord Walder. Je n'étais accompagné que d'un seul laquais, à qui je donnai mon cheval, et je m'avançai à pied, l'épée à la main. Sir Thomas Sommerset en fit autant, ainsi que ses amis, qui se précipitèrent tous sur moi le sabre haut. Je me jetai tête baissée dans la mêlée, parant les coups de droite, de gauche, et cherchant à atteindre sir Thomas, que je faillis percer au cœur, quand son lieutenant, Pritchard, me poussa l'épaule et détourna le coup. Mais je revins à la charge et je m'élançai une seconde fois avec tant de violence, qu'ils jugèrent prudent de se retirer ; mais j'eus la satisfaction d'en blesser plusieurs avant qu'ils ne pussent échapper. Je remontai à cheval, et n'ayant reçu que trois petites blessures sans importance, bien que le manche de mon épée portât la marque de dix-huit coups, je m'en retournai dans les tranchées où étaient nos soldats.

La suite à une autre livraison.

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171, 215, 243.

LES BECS.

III (suite.)

6° *Échassiers.* C'est parmi eux que nous trouvons ces longs becs que tout le monde connaît, au moins par ceux de la *bécasse* et de la *bécassine*. Il ne faut pas manquer de signaler l'outil singulier de l'*avocette* (fig. 28), parce qu'il

Fig. 28. — Bec de l'avocette.

est retroussé d'une façon tout à fait anormale. Nous pouvons cependant en signaler un autre, présentant une courbure analogue mais moins prononcée, tout à côté des cigognes, chez le *jabiru* (fig. 29), grand oiseau d'Afrique et

Fig. 29. — Bec du jabiru.

des terres australes, auprès duquel nous rangeons le *bec-ouvert* (fig. 30), autre échassier dont le bec est si singu-

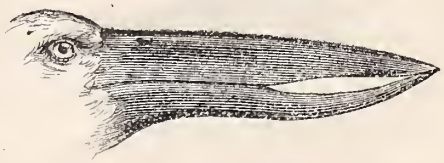


Fig. 30. — Bec du bec-ouvert.

lier que nous ne pouvons comprendre à quel usage spécial il est destiné.

Le bec le plus phénoménal de cet ordre est celui du

balæniceps rex (fig. 31), robuste oiseau de marais, qui ne craint point de saisir et d'avaler les jeunes crocodiles. Nous disons *avaler*, car la mandibule inférieure de cet

Fig. 31. — Bec du *balæniceps rex*.

énorme bec ne peut être une arme sérieuse : c'est un couloir en entonnoir, muni d'une pince à son extrémité, tout comme celui du *pélican* (fig. 32). Nous raconterons

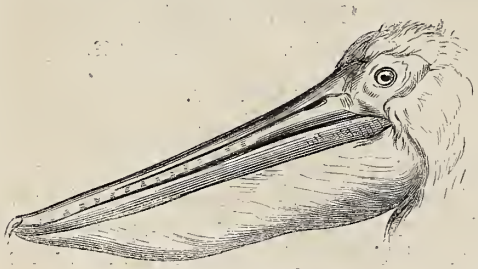


Fig. 32. — Bec du pélican.

ici une scène à laquelle nous avons assisté au jardin des Plantes. Deux pélicans qui y étaient enfermés se disputaient un rat mort qu'ils avaient trouvé. La proie était lourde, et quand ils la saisissaient par la pointe aiguë et acérée qui termine leurs longues mandibules, celles-ci ployaient, le bec s'ouvrait et le rat tombait à terre. Le voisin s'en emparait aussitôt, non sans distribuer force coups de bec à son compagnon, et, à chaque coup, le plumage blanc de l'autre se teignait de sang, ce qui prouvait que le terrible onglet n'était pas inoffensif. Faute de pouvoir lancer en l'air le rat trop lourd, les deux oiseaux, de guerre lasse, abandonnèrent enfin l'objet de leur convoitise; mais la lutte avait été longue et acharnée

Non loin de ces échassiers, il faut placer la *spatule* (fig. 37), au bec si bien fait pour remuer les vases et tamiser les parties nutritives et les petits animaux qui peuvent s'y trouver. Beaucoup plus petite que le précédent, la spatule est de la taille du courlis.

Nous avons dessiné le *jacana* (fig. 33), remarquable

Fig. 33. — Bec du jacana.

non-seulement à cause du masque qui, à la base de son bec, s'étend en trèfle sur son visage, mais (nous y reviendrons) par les doigts interminables qui forment ses pattes. L'ongle de son pouce, très-long, droit, pointu, a fait donner à cet oiseau, dans les colonies, le nom de *chirurgien*. C'est une sorte de poule d'eau montant, au moyen de ses pattes demesurées, sur les herbes flottantes des eaux mortes.

7° *Palmipèdes*. Nous avons déjà dit quelques mots du pélican; près de lui se place le *cormoran* (fig. 34) au bec crochu qui lui permet de saisir en plongeant le poisson vivant qui, sans cela, glisserait entre ses mandibules et lui échapperait. C'est cet oiseau que les pêcheurs bretons appellent le philosophe, en raison de la pose méditative qu'il garde des heures entières, perché immobile sur la pointe

Fig. 34. — Bec du cormoran.

d'un pieu, d'une balise ou d'un rocher. Nous arrivons, sans transition, au bec recourbé du *flammant* (fig. 35),

Fig. 35. — Bec du flammant.

un des habitants les plus beaux de nos étangs méditerranéens. Ici, le bec n'est plus un agent de préhension, c'est un outil de laveur, analogue au *berceau* du laveur d'or californien. Le flammant l'enfonce horizontalement dans l'eau, la mandibule supérieure en dessous, et l'emplit de vase et d'eau qu'il verse ensuite doucement pour que l'eau chasse les parties terreuses et laisse dans cette sorte de cuiller les insectes et les petits crustacés retenus par les excroissances de la langue. L'oiseau relève alors la tête et avale sa bouchée. Le *harle* (fig. 36), est un canard à

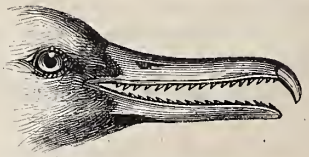


Fig. 36. — Bec du harle.

bec dentelé sur les bords, qui lui permet de procéder à un triage analogue des petits animaux aquatiques dont il fait sa nourriture.

Fig. 37. — Bec de la spatule.

La suite à une prochaine livraison.

UN CONVOI PAR UN JOUR DE BOMBARDEMENT.

STRASBOURG, 1870.

Dessin de Théophile Schuler.

Partout la fumée, les ruines; un convoi passe. C'est une bière avec les porteurs, rien de plus. On ne suivait plus les morts : les parents, les amis, veillaient aux incendies, protégeaient les survivants, soignaient les blessés, les malades. Les porteurs marchaient au pas de charge dans ces rues lugubres et pourtant inondées de soleil. C'était à fendre l'âme. Les canons tonnaient, les obus sifflaient. De rares passants se glissaient le long des murs, sur les trottoirs interrompus par les grosses poutres et les planches appuyées contre les portes cochères pour amortir, s'il se pouvait, la chute des projectiles.

L'artiste a vu de ses yeux cette scène si solennellement sinistre. Son habile et généreux crayon l'a reproduite fidèlement, sans rien ajouter ni exagérer : c'est une page d'histoire. O tristesse! ô douleur! Bannissons de nos cœurs toute légèreté, n'y laissons pas pénétrer l'indifférence.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRES.

Suite. — Voyez pages 186, 202, 234, 274.

Il était naturel d'établir une caisse de bois pour fournir un support aux tuyaux à une seule note remplaçant le

tuyau unique à plusieurs notes. Chaque tuyau communiquait avec la caisse par un trou pratiqué sur cette caisse faisant l'office de réservoir distributeur. De petites coulisses, des languettes, de petites barres quelconques disposées sous ces trous, devaient servir à les fermer et à les ouvrir, et étaient mises en mouvement par un mécanisme quelconque. Pendant ce temps l'outre, ou même un soufflet, envoyait du vent dans la caisse de bois. Nous avons donc déjà en gros, en plus des tuyaux, une soufflerie, un sommier et un clavier. Du reste, ces détails sont indiqués, non-seulement dans des descriptions, comme nous le montrerons plus tard, mais encore dans les représentations d'instruments de musique que l'on trouve sur les anciens monuments. La présence de la caisse ou *sommier*, la disposition ascendante ou descendante des tuyaux, ce qui indique une échelle de sons, y sont manifestes; le clavier ne se voit pas, non plus que le mécanisme qui débouche et rebouche les tuyaux, mais ils ne pouvaient pas ne pas être, et d'ailleurs, sans être d'une rigueur mathématique ou d'une clarté parfaite dans leurs explications, les quelques auteurs fort anciens dont on a des textes à ce sujet en parlent manifestement et font une espèce de commentaire des monuments.

Les figures 1, 2 et 4 représentent des orgues antiques. Nous en donnons même une (fig. 3) relativement plus moderne, puisque la médaille en question est regardée comme une œuvre du Bas-Empire, au douzième siècle. On voit que le dessin est à peu de chose près le même dans toutes, et en admettant que les monuments plus récents, tels que celui du douzième siècle, ne fussent que la reproduction d'un type consacré, comme il arrive souvent dans les arts, à propos d'attributs ou de symboles, le fait même d'avoir un type prouve qu'il représentait jusqu'à un certain point quelque chose de connu, de reconnaissable, et par conséquent de réel.

Un point qui dut beaucoup préoccuper les constructeurs d'orgues de l'antiquité, c'est la manière de produire le vent nécessaire pour faire parler cet instrument. En thèse générale, et pour ce qui est de l'essence même de l'orgue, il est évident que la partie sonore resta la même; mais le mécanisme producteur du vent varia, et l'on peut noter trois phases dans l'histoire de ce mécanisme. D'abord on se servit d'outres, de soufflets ou engins quelconques servant de réservoirs à air; c'est ce qu'il y a de plus simple, c'est par là qu'on dut commencer. Puis on voulut perfectionner, ou tout simplement innover et faire autre chose, et l'on trouva l'orgue dit *hydraulique*, dont nous parlerons tout à l'heure. Mais cet orgue ne semble pas avoir été d'une commodité absolue, puisque, avec le temps (plusieurs siècles, il est vrai), on en revint à l'ancien système que l'on avait évidemment amélioré, qui était décidément plus maniable, et qui finit par détrôner complétement l'orgue hydraulique.

Il y a donc tout d'abord à distinguer deux espèces d'orgues : l'*orgue pneumatique* proprement dit, et l'*orgue hydraulique*.

L'orgue pneumatique apparaît avant et après l'orgue hydraulique, et ne disparaît même pas au temps de la plus grande vogue de son rival : les textes le prouvent amplement. Quant à l'orgue hydraulique, il est peu d'objets dont on ait autant parlé, sur lesquels on ait autant de textes, et dont il soit plus difficile de se faire une idée nette.

On sait ou l'on croit communément qu'il fut inventé par Ktésibios, barbier d'Alexandrie, qui devint un illustre mécanicien, et qui vivait sous Ptolémée Evergète II, au deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Vitruve, célèbre architecte du siècle d'Auguste, par conséquent de peu de temps postérieur à Ktésibios, et qui dit avoir puisé dans les Mémoires de Ktésibios lui-même, donne de cette espèce d'orgue une longue, diffuse, confuse et inintelligible description (*De Architect.*, 10, XIII). Le savant père Kircher, jésuite, et Perrault, ont travaillé et commenté ce passage; ils ont même fait faire des dessins à l'appui de leur explication et du texte de Vitruve; mais on est encore à deviner et leur explication et leurs dessins. Perrault est allé jusqu'à faire construire un orgue en petit sur les plans de Vitruve qu'il se piquait de comprendre. On n'a jamais su si l'orgue avait réussi. Au reste, Vitruve lui-même avait pris la précaution de déclarer que pour comprendre sa description il fallait avoir vu l'instrument, ce qui prouverait, ou que l'instrument était fort compliqué, ou que Vitruve se défiait de la clarté de son texte. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que jusqu'à ce jour on n'a pu tirer aucun parti des explications de l'architecte latin.

Cornelius Severus (siècle d'Auguste), dans son poëme de l'*Etna*, indique que cet orgue résonnait au moyen de l'eau que l'on agitait; mais par quel moyen? C'est ce que ses vers laissent dans l'obscurité.

Athénée (fin du deuxième et commencement du troisième siècle après Jésus-Christ), le célèbre compilateur, qui a parlé assez longuement des instruments de musique, fait une mention spéciale de l'orgue hydraulique; on voit dans son livre que cet orgue est *un instrument à vent* où *l'air est mis en mouvement par l'eau*. On voit aussi que *les tuyaux sont par le bas tournés vers et dans l'eau*; que *cette eau est comprimée par un jeune homme vigoureux*; que *de petits axes entrent dans les tuyaux de l'instrument*; que *ces tuyaux se trouvent remplis d'air, au moyen duquel ils rendent un son des plus agréables*; et que *cet instrument a la forme d'un gradin rond*. Il est bien évident que quand l'auteur nous a donné ces banales et vagues explications, même après avoir pris la précaution de nous dire un peu plus haut que l'orgue hydraulique était d'une *douceur charmante*, il n'a pas fait avancer la question d'un pas.

Claudien (fin du quatrième siècle, commencement du cinquième après Jésus-Christ), dans son poëme sur le consulat de Flav. Mall. Théodore, dit en parlant de l'orgue : « Sous une *pression légère* (levi tactu) et avec un *doigt errant*, on réglera et fera résonner les sons innombrables d'une *moisson d'airain*, tandis qu'un *lourd levier* (vecte trabali), agitant profondément les ondes, leur fera produire des chants. » On reconnaît les *touches* du clavier et les *tuyaux* qui semblent avoir été nombreux; mais quant à la façon dont ce *lourd levier* agissait sur l'eau pour produire des sons, c'est ce qu'il est impossible de comprendre : la même expression était déjà dans Vitruve, *motu vectium vehementiore* (par un mouvement plus fort de levier), mais elle n'était pas plus claire pour cela.

La description la moins énigmatique que nous ayons de l'orgue hydraulique est une pièce de vers figurée, d'un certain Publilius Optatianus Porphyrius, qui vivait à l'époque de Constantin, dont il chanta les louages sur tous les tons. Ce Porphyrius était très-habile dans l'art passablement ridicule de composer de petites poésies dont les vers, allongés ou raccourcis à dessein, représentaient des objets, tels, par exemple, qu'un *autel*, une *flûte de Pan*, un *orgue*. Nous donnons ici son *orgue hydraulique*, parce que, sans être d'une bien grande clarté, il renferme pourtant quelques détails intéressants et d'une certaine netteté. D'ailleurs la forme même de la pièce de vers est un renseignement curieux sur la forme de l'instrument.

Vingt-six vers iambiques représentent les *touches*. Le vers transversal, *Augusto victore juvat rata reddere vota*, marque le *sommier*; les tuyaux sont figurés par vingt-six vers hexamètres, qui s'accroissent progressivement, indiquant ainsi l'échelle des sons.

ORGUE HYDRAULIQUE DE PUBLILIUS OPTATIANUS PORPHYRIUS.

Post Martios laborés,
Et Cæsarum parantes
Virtutibus per orbem
Tot laureas virentes,
Et principis tropæa;
Felicibus triumphis
Exsultat omnis ætas
Urbesque flore grato,
Et frondibus decoris,
Totis virent plateis.
Hinc ordo veste clara
Cum purpuris honorum
Fausto precantur ore,
Ferunturque dona læti.
Jam Roma culmen orbis
Dat munera et coronas
Auro ferens coruscas
Victorias triumphis,
Votaque jam theatris
Reddunturque choreis.
Me sors iniqua lætis
Sollemnibus remotum
Vix hæc sonare sivit
Tot vota fonte Phœbi
Versuque compta solo
Augusta rite sæclis.

AVGVSTO VICTORE IVVAT RATA REDDERE VOTA

O si diviso metiri limite Clio
Una lege sui, uno manantia fonte
Aonio, versus heroi jure manente
Ausuro donet metri felicia texta,
Augeri longo patiens exordia fine,
Exiguo cursu, parvo crescentia motu,
Ultima postremo donec fastigia tota
Ascensus jugi cumulato limite cludat,
Uno bis spatio versus elementa prioris
Dinumerans, cogens æquari lege retenta
Parva nimis longis, et visu dissona multum
Tempore sub pari, metri rationibus isdem,
Dimidium numero Musis tamen æquiparentem:
Hæc erit in varios species aptissima cantus,
Perque modos gradibus surget fecunda sonoris
Ære cavo et tereti, calamis crescentibus aucta
Quis bene suppositis quadratis ordine plectris
Artificis manus in numeros clauditque aperitque
Spiramenta, probans placitis bene consona rythmis,
Sub quibus unda latens properantibus incita ventis,
Quos vicibus crebris juvenum labor haud sibi discors
Hinc atque hinc animæque agitant, angetque reluctans
Compositum ad numeros, proprium que ad carmina præstat,
Quodque queat minimum ad motum intremefacta frequenter
Plectra adaperta sequi, aut placidos bene claudere cantus
Jamque metro et rythmis præstringere quicquid ubique est.

Ce n'est qu'à partir du quatorzième hexamètre que commence la description proprement dite de l'orgue. Nous ne traduisons pas les vers ïambiques qui ne sont que de la poésie officielle, laudative et banale. Nous laisserons de côté les treize premiers hexamètres dans lesquels Porphyrius parle des procédés qu'il emploie pour arriver à faire des vers qui iront sans cesse en s'allongeant. Nous ne nous occuperons que des treize derniers qui traitent spécialement de l'orgue, et où nous noterons un certain nombre de mots d'un intérêt descriptif.

Vers 14 (*Hæc..... species*). Indique que la pièce de vers a *la forme* de l'instrument.

Vers 15 (*gradibus*); vers 16 (*calamis crescentibus*). Les *tuyaux* vont en augmentant *graduellement*. *Calami*, mot à mot les *roseaux*, terme poétique pour désigner des tuyaux quelconques, parce que les anciennes flûtes, soit simples, soit doubles, soit de Pan, étaient le plus souvent faites en roseau.

Vers 16 (*Ære cavo et tereti*). Les tuyaux étaient en *airain*, creux et arrondis.

Vers 17 (*suppositis quadratis ordine plectris*). *Plectres*, mot poétique, désigne ici des touches de forme *carrée* (*quadratis*), disposées bien en *ordre* (*ordine*) sous les tuyaux (*suppositis*). Les vers ïambiques représentent ces plectres.

Vers 18 (*Artificis manus*). La main de l'artiste, de l'organiste (*clauditque aperitque spiramenta*, vers 18 et 19) ferme et ouvre *les ouvertures* (à air), c'est-à-dire permet ou supprime l'entrée de l'air dans les tuyaux.

Vers 20 (*Sub quibus unda latens properantibus incita ventis*). Sous lesquels (tuyaux ou trous) *l'onde* cachée et *agitée par les vents* (l'air) rapipes.....

Ici les expressions deviennent banales et désignent un résultat vague et confus, sans qu'on puisse deviner de quelle manière et par quel mécanisme on arrivait à ce résultat.

Vers 21 (*vicibus crebris juvenum labor haud sibi discors*). On voit qu'il s'agit de manœuvres *alternatives*, (*vicibus*), *fréquentes* (*crebris*), assez *pénibles* (*labor*), exécutées avec *ensemble* (*haud sibi discors*) par des *jeunes gens* (*juvenum*); ce qui indiquerait que le maniement de ce genre de machine exigeait une véritable force. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, du reste, quand on verra, comme nous le montrerons plus tard, que dans les orgues du moyen âge la soufflerie nécessitait des efforts énormes, tant au point de vue du nombre des souffleurs que de leur vigueur.

Vers 24 (*minimum ad motum*); vers 25 (*Plectra adaperta*). L'instrument devait avoir un mécanisme fort docile, puisque au *moindre mouvement* (*minimum ad motum*) des *touches* (*plectra*), ouvrant le *passage au vent* (*adaperta*), le son *suivait* (*sequi*).

Vers 24. Les notes pouvaient sortir *nombreuses* et par conséquent rapides (*frequenter*); ou bien la mélodie était *calme* (*placido cantus*, vers 25); ou bien encore elle avait assez de force pour produire une sorte d'*ébranlement* et de terreur (*præstringere*, vers 26).

On le voit, ce texte ne nous en apprend pas plus que les autres sur la partie *hydraulique* proprement dite de l'orgue. Ce qu'on y trouve indiqué avec une vraie netteté, c'est l'échelle des tuyaux, leur matière et leur forme, la forme et la disposition des touches, et, jusqu'à un certain point, leur mécanisme, les trous et soupapes du sommier, le travail cadencé des souffleurs, la justesse et la docilité du mécanisme, et les différents caractères de la musique qu'on pouvait exécuter, et qui était à volonté rapide ou lente comme mouvement, douce ou forte comme intensité de son.

Une autre opinion assez curieuse, c'est que l'orgue hydraulique marchait ou résonnait par la vapeur de l'eau bouillante, et cette opinion a pour elle, entre autres, deux auteurs qui ont pourtant vécu à des époques fort éloignées, Julius Pollux, rhéteur et compilateur du deuxième siècle après Jésus-Christ, et William Sommerset, dit Guillaume de Malmesbury, moine bénédictin et chroniqueur anglais de la fin du onzième siècle et du commencement du dou-

zième. On a du premier un passage où il est question de *flûte de fer* (arundo ferrea) dont le son est produit par l'*eau bouillante* (aquam ebullientem). Ce son avait comme caractère d'être *plus fort* que le son produit par le *souffle* ordinaire (major sono ipsius spiritus aura..... vocem validiorem). On voit la cause et l'effet; mais le moyen employé reste dans le plus profond silence. Le texte du moine anglais renferme les mêmes renseignements. On y trouve les expressions : *orgue hydraulique* (organa hydraulica), vent qui s'élance par *la force de l'eau échauffée* (aquæ calefactæ violentia), *trous nombreux livrant passage au souffle* (multi foratiles transitus), *flûtes d'airain* (æneæ fistulæ). C'est toujours le même ton général dans la partie de la description qu'il nous importerait le plus de savoir.

Avec de la bonne volonté, il n'est pas une de ces expressions qu'on ne pût appliquer, tant elles sont vagues, à ces orgues à vapeur, comme on en voit en Amérique aujourd'hui à bord des steamers, comme nous en avons vu en France, il y a quelques années, dans les foires. Tout le monde connaît le son puissant des sifflets de locomotives.

Fig. 1 et 2. — Orgues antiques sculptées sur des monuments (Musée d'Arles).

Fig. 3. — Médaille du douzième siècle (Règne d'Alexis l'Ange).

Fig. 4. — Pierre gravée antique (Musée britannique).

Ce son est produit par la vapeur comprimée qui sort avec rapidité par un trou fort étroit, ouvert ou bouché au moyen d'une poignée, et qui fait vibrer une calotte ou timbre de métal dont les parois sont vivement frottées, pour ainsi dire, par le jet de vapeur. Avec des timbres de dimensions bien réglées, on fait des gammes, et avec un mécanisme très-simple, dans le genre de celui des serinettes et orgues de Barbarie, on agit sur des leviers adaptés aux robinets ou soupapes par où s'échappe la vapeur. Que ce soit avec un cylindre pointé, mû par une manivelle, ou avec la main appuyant sur des touches, on détermine la sortie de la vapeur dans l'ordre que l'on veut, et l'on obtient ainsi tous les airs possibles. Supposons qu'il passe par la tête d'un poëte descriptif de nos jours la fantaisie de dépeindre un de ces orgues, il y a gros à parier que dans un certain nombre de siècles, si sa description avait le vague, le solennel et le banal qui sont l'apanage et l'essence de toute poésie descriptive qui se respecte, il serait assez difficile de distinguer l'orgue à vapeur du dix-neuvième siècle des orgues hydrauliques à eau bouillante du deuxième et du douzième siècle, et les commentateurs des siècles futurs auraient de nouveaux éléments d'hypothèses à joindre à ceux qu'ont déjà laissés l'antiquité et le moyen âge.

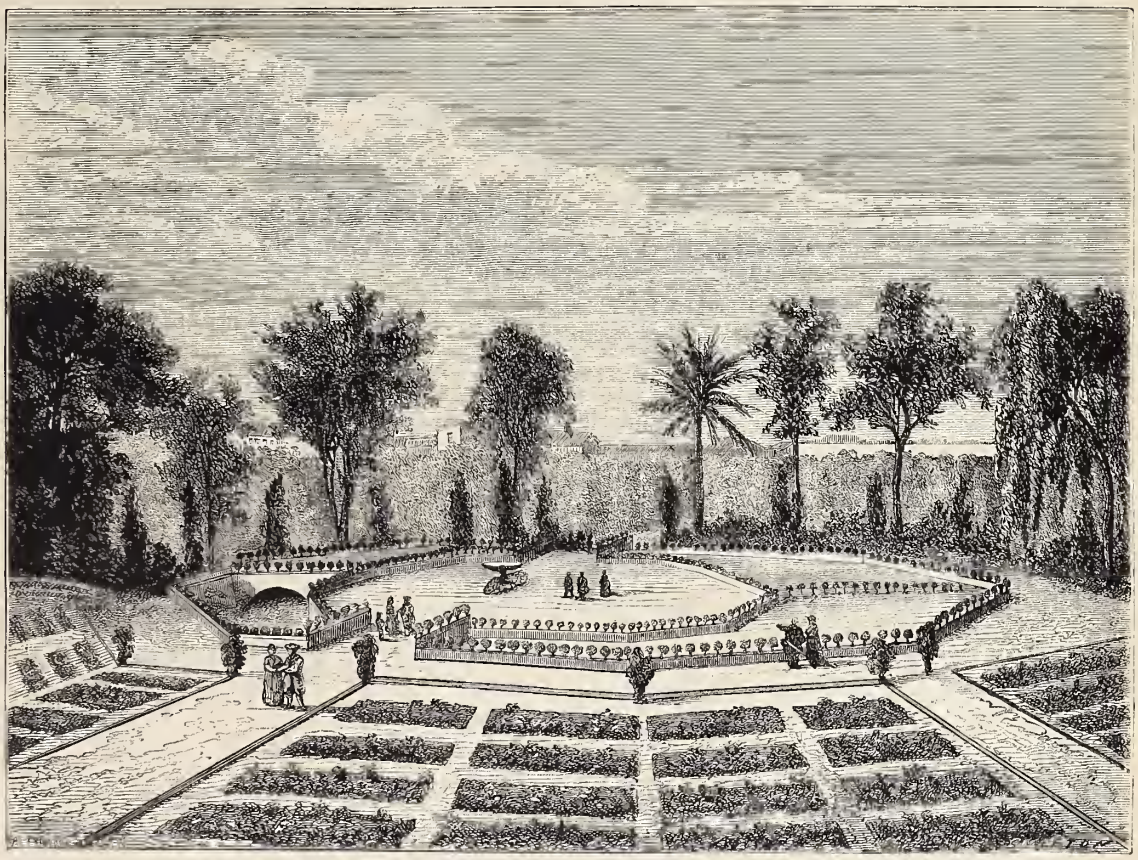
On a encore cherché d'autres manières d'expliquer ce terme d'orgue hydraulique. On a voulu voir dans l'eau un simple agent mécanique produisant du vent, soit par sa chute dans des tubes aspirateurs, comme dans les *trompes* de forges, soit par son action sur des roues comme celles

des moulins à eau, faisant agir des souffleries quelconques, soufflets ou cylindres à piston aspirant et foulant. Mais toutes ces dernières suppositions pèchent par la base : en effet, l'eau aurait dans ce cas un rôle tellement secondaire et si peu spécial qu'on ne s'expliquerait pas le nom spécial d'orgue hydraulique ou hydraule ; et, d'ailleurs, on jouait de l'hydraule dans les palais, au théâtre, plus tard dans les églises ; or, il était difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir des cours ou des chutes d'eau dans tous ces endroits. Il devait donc y avoir une différence plus radicale entre l'orgue dit *pneumatique* et l'orgue dit *hydraulique*. Quelle était cette différence? C'est ce qu'il serait téméraire d'expliquer. Les monuments antiques (fig. 1, 2, 3, 4) déjà cités, que nous avons choisis dans différentes classes, bas-reliefs, médaille et pierre gravée, présentent des deux côtés des appendices, vases ou appareils dont le rôle n'est pas plus facile à comprendre que ne le sont les détails des textes. On y a vu tour à tour des entonnoirs à eau, des réservoirs à air, des conduits ou tubes à introduire le vent, des leviers, etc. On a beaucoup supposé, mais on n'a rien prouvé, il faut bien le reconnaître.

La suite à une prochaine livraison.

L'ANCIEN JARDIN DES PLANTES.

L'honneur d'avoir fondé le jardin des Plantes de Paris, qui a servi de modèle à tous les autres établissements du même genre, appartient à Guy de la Brosse, médecin de Louis XIII [1]. Pour mettre à exécution l'idée qui était devenue le but de sa vie, il commença par abandonner un terrain qu'il possédait ; puis, aidé par son collègue Hérouard, premier médecin du roi, il obtint de Louis XIII, en 1626, l'autorisation d'acheter d'autres terrains, d'une superficie de vingt-quatre arpents. Mais il n'attendit pas que cette acquisition fût achevée et que l'édit fixant les ressources destinées à l'arrangement du jardin et à l'organisation de l'enseignement scientifique fût enregistré (ce qui n'eut lieu que neuf ans après, en 1635). Il se mit immédiatement à l'œuvre. En une année, il fit réparer et disposer les bâtiments, et créa un parterre « de quarante-cinq toises de longueur sur trente-cinq de largeur », dans lequel il plaça toutes les plantes qu'il put se procurer. La plupart de ces plantes lui furent fournies par Jean Robin, *arboriste* du roi. En 1636, elles n'étaient encore qu'au nombre de dix-huit cents ; en 1640, un an avant sa mort, Guy de la Brosse, d'après le catalogue dressé par lui-même, en avait réuni deux mille trois cent soixante.



Le jardin des Plantes de Paris en 1626. — Dessin de A. de Bar, d'après un document du Cabinet des estampes.

Ce jardin fut ouvert au public en 1650. On lisait sur la porte d'entrée cette inscription : *Jardin royal des herbes médicinales*. On n'y faisait pas seulement « la démonstration de l'intérieur des plantes », c'est-à-dire un cours de botanique, ni « des opérations pharmaceutiques pour instruire les écoliers », on y enseignait déjà, à cette époque, la chimie et l'anatomie.

Quinze ans plus tard, en 1665, le jardin des Plantes s'était enrichi et embelli sous la direction de Vallot, médecin de Louis XIV, qui en était le surintendant. Nous avons sous les yeux un ouvrage de Vallot, intitulé : *Hortus regius;* l'auteur y donne une description en latin des plantes qu'il fait cultiver, et en tête une courte préface adressée au roi, où il fait un pompeux éloge du jardin

[1] Voy. la Biographie de Guy de la Brosse dans notre tome XXVII, 1859, p. 171.

qu'il dirige et par conséquent de lui-même. Voici le commencement de cette préface :

« Il y a treize ans que Votre Majesté me fit la grâce, en m'appelant auprès d'elle pour être son premier médecin, de me confier, avec le sacré dépôt de sa santé, l'entière direction de son jardin royal des simples. Depuis ce temps, je n'ai rien oublié pour la culture et l'ornement d'un lieu si digne de sa magnificence, et j'ose dire qu'il n'y en a point de plus curieux en ce genre ni de plus accompli en Europe. Ce livre, que j'apporte aux pieds de Votre Majesté, en est une assez bonne preuve, puisqu'il contient en sa première partie plus de quatre mille plantes de différentes espèces, tirées de tous les climats de la terre, et qu'il fera avouer aux plus habiles botanistes que nous ayons, et à la postérité même, que tous les siècles passés n'ont jamais rien vu de semblable. »

Une belle estampe précède cette dédicace. Elle représente le jardin des Plantes déjà semblable à ce qu'il est aujourd'hui, du moins en sa partie botanique, située en face de la grille d'entrée. Ce sont deux carrés longs divisés en plates-bandes régulières, avec une large allée au milieu et une autre allée transversale, et bordés de rangées d'arbres. Au fond, à droite, on voit se dresser le labyrinthe.

Selon le goût du temps, l'artiste n'a pas manqué de placer dans le ciel, sur un char traîné par quatre chevaux, un Apollon qui ressemble à Louis XIV. Au-dessous, un petit génie ailé tient dans ses bras une corbeille remplie de fleurs et sur laquelle sont inscrits ces mots : *Hoc numine floret* (C'est ce dieu qui les fait fleurir).

Dans le bas, au premier plan, un autre génie couché, coiffé d'une couronne murale, montre du doigt de grandes plantes exotiques, aloès et cactus, qui s'épanouissent sous les rayons vivifiants du dieu-soleil.

L'administration du surintendant Fagon, premier médecin de Louis XIV, fut favorable au jardin des Plantes. Ce fut Fagon qui fit construire les premières serres chaudes et le premier amphithéâtre, pouvant contenir six cents personnes.

Au dix-huitième siècle, Buffon fit du jardin des Plantes à peu près ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire l'établissement le plus considérable du monde. En 1732, le jardin n'occupait que l'espace compris entre le parterre actuel des plantes vivaces d'ornement, les serres, les galeries d'histoire naturelle et les nouvelles galeries de minéralogie et de botanique. Buffon y ajouta toute la partie qui longe le quai et qui rejoint les deux rues Cuvier et Saint-Victor. C'est dans cette partie que furent installées, en 1794, les ménageries royales de Versailles et du Raincy, qui, abandonnées depuis deux ans, auraient été perdues sans les soins désintéressés de Couturier et de Bernardin de Saint-Pierre.

Enfin, à la même époque, la Convention renouvela et compléta l'organisation scientifique du jardin des Plantes, qui reçut son nom actuel de *Muséum d'histoire naturelle*.

L'ÉTOILE LA PLUS VOISINE DE LA TERRE.

L'étoile (ou soleil en-dehors de notre système) la moins éloignée de la Terre est l'étoile α de la constellation du Centaure.

Un calcul scientifique incontestable établit que cette étoile est éloignée de nous de près de huit mille milliards de lieues.

Voici les éléments de ce calcul pour les lecteurs qui ne sont pas entièrement étrangers aux données mathématiques et aux études astronomiques.

La parallaxe de l'étoile α du Centaure est égale à 97 centièmes de seconde (0″.97). De cette étoile, le rayon de l'orbite terrestre est donc réduit à 0″.97. Or, pour que la longueur d'une ligne droite quelconque vue de face se réduise à n'apparaître plus que sous un angle aussi petit que celui de 1 seconde, il faut que cette ligne soit à une distance de 206 000 fois sa longueur ; et pour qu'elle se réduise à 0″.97, il faut qu'elle soit un peu plus loin encore, à 211 330 fois sa longueur. Donc l'étoile α du Centaure est éloignée de nous de 211 330 fois 37 millions de lieues, soit de près de huit mille milliards de lieues.

On ne possède bien que ce que l'on a trouvé soi-même.

BACON.

LES ANNEAUX MAGIQUES.

Voy., sur les Miroirs magiques, p. 62, 271.

Dans l'histoire des talismans, si jamais quelque esprit audacieux osait entreprendre tâche pareille après Gaffarel, Michaëlis, Digby, Arpe et Placet, l'anneau constellé, l'anneau magique, si on l'aime mieux, devrait, ne fût-ce que par l'ancienneté, occuper le premier rang. Il a une corrélation incontestable, néanmoins, avec celui dont nous avons esquissé les formes diverses et rappelé les attributs. Comme le miroir constellé, il tire presque toujours sa puissance de certaines combinaisons astrologiques et de certaines émanations célestes. Chez les Hébreux, il commence à exercer sa toute-puissance 1045 ans avant la venue du Christ, lorsqu'il opère ses prodiges en attestant la science de Salomon ; chez les Grecs, lorsqu'il sert les fantaisies légères du roi Gygès, souverain de la Lydie ; il a encore une antiquité respectable, qui varie d'Hérodote à Diodore, entre 716 et 718 avant notre ère.

Selon certains historiens, l'anneau constellé aurait une origine mythologique, et le lien qui enchaînait l'infortuné Prométhée à son rocher n'était pas autre chose qu'un anneau gigantesque attestant la puissance de Jupiter et défiant tous les désespoirs de l'humanité.

Si nous nous en rapportons à la légende hébraïque, l'anneau qui porte le nom du roi Salomon aurait appartenu d'abord à Jared, fils de Malaleis et père d'Énoch, dont parle la Genèse, et aurait été fabriqué d'une façon si subtile, qu'il aurait contenu une parcelle de tous les métaux de l'univers. Par son pouvoir, tous les êtres visibles et invisibles étaient soumis à celui dont plus tard cet anneau fameux porta le nom. Grâce à ce talisman, le roi prophète lisait dans le passé et dans l'avenir ; et s'il éleva le temple le plus magnifique qui eût été consacré à l'Éternel, ce fut à sa bague qu'il dut la possibilité d'accomplir son œuvre incomparable. Grâce à son anneau, Salomon avait un moyen d'action sur toutes les créatures, contraintes par les génies à lui obéir. Son moyen de défense, il l'avait dans la possession d'un bouclier revêtu d'un pouvoir mystique [1], composé de sept peaux différentes et entouré de sept cercles mystérieux.

Nous ignorons si le grand Salomon conserva toujours son bouclier protecteur ; mais nous savons qu'il perdit hélas ! son merveilleux talisman, alors qu'il sommeillait paisible dans le bain. Un malin génie profita de cet instant d'oubli du plus sage des mortels pour lui infliger les plus grands maux. Pendant quarante jours, Salomon erra à la recherche de son anneau, et il fut méconnu de ses peuples ; il subit même les injures les plus grossières de ceux qui ne pouvaient le reconnaître. Heureusement il avait alors un

[1] *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet du duc de Blacas*, t. Ier, p. 164.

vizir vigilant, le noble Asaf, qui lui conserva son pouvoir dans toute son intégrité [1]. L'anneau de Salomon était tombé dans un fleuve qui l'avait emporté jusqu'à la mer : un poisson complaisant le rapporta à son maître, qui recouvra ainsi le pouvoir dont l'Éternel l'avait un moment privé.

Le temple de Salomon est tombé, mais son anneau n'est point brisé : il est, aujourd'hui encore, préservé de toute injure dans ce qu'on appelle la *Fontaine scellée*, dont un spirituel voyageur a récemment visité l'entrée, non loin de Jérusalem. Voici en deux mots la légende. La Fontaine scellée est cachée, en effet, aux yeux des mortels par deux pierres énormes. Quand une main puissante les soulève, on descend par un escalier de quinze marches jusqu'à deux salles voûtées, d'une antiquité qui doit effrayer la pensée humaine. Ce n'est pas là, néanmoins, que la source mystique se révèle : elle est plus haut dans la montagne; mais des canaux souterrains en réunissent les eaux dans ces vastes salles; ces eaux elles-mêmes étaient destinées jadis à l'usage du temple aujourd'hui détruit. Or, c'est dans cette fontaine, dans ce bassin, si on le préfère, que le dernier enchanteur arabe, ne trouvant plus le monde digne de posséder le sceau de Salomon, le jeta avant de mourir. Depuis ce temps, les éléments ne reconnaissent plus de maître; les génies peuvent se jouer des peuples pervertis. [2]

L'anneau de Salomon fut perdu pour le monde dès les temps antiques; mais son influence se fit sentir jusque par delà le moyen âge. Selon Bodin, Éléazar, le magicien juif, savait enchâsser adroitement dans un anneau une simple racine (on suppose que c'était la *squille*), et cette racine, qui opérait des merveilles, tenait sa puissance des formules prescrites par le roi prophète.

L'anneau de Salomon n'eut jamais son pareil; mais, avec les âges, les anneaux constellés se multiplièrent. Hyarchas, le modérateur des brahmanes, donna à Apollonius sept anneaux constellés, gravés sous l'influence des constellations les plus puissantes, et pouvant opérer les effets les plus merveilleux [3]. Bien d'autres savants enchanteurs l'imitèrent, et cependant notre riche cabinet des antiques n'en possède pas aujourd'hui un seul. Nous nous sommes assuré de ce fait en consultant la mémoire du savant conservateur de ce précieux dépôt, notre collaborateur M. Chabouillet. Peut-être faut-il attribuer cette lacune déplorable à la surveillance jalouse de l'Inquisition : l'Église condamnait à la destruction les anneaux réputés magiques. Il suffisait qu'une bague portât gravés les noms des Machabées, de Raphaël ou de Salomon, même ceux de Zacharie, d'Élysée ou de Constantin, pour qu'elle fût brisée sans miséricorde par ordre du tribunal inflexible. Asmodée, qu'on nomme chez les adeptes primitifs *Chammadaï*, et son père *Sydonaï*, furent reconnus de bonne heure pour être les démons fallacieux qui faisaient présent aux hommes de ces funestes bijoux. Chammadaï, ou Achmodaï, est en effet le génie infernal qui, en démonographie, préside aux sciences exactes : c'est un professeur odieux qui enseigne à ses affidés l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie du démon ! Ses présents sont tellement redoutables, qu'un pontife célèbre, avide des secrets de la science, perdit son âme à la poursuite de ces redoutables enseignements. Lorsque, au douzième siècle, Gerbert allait étudier à Séville et à Cordoue, c'était la science funeste d'Achmodaï qu'il allait étudier chez les Arabes.

Si l'on s'en rapporte au petit traité des talismans de Baudelot de Dairval [1], presque tous les anneaux constellés auxquels on avait foi en Grèce venaient de la Samothrace, de cette île de la mer Égée célèbre par les travaux métallurgiques des dieux cabires. Il résulte de l'examen de ces anneaux qu'ils consistaient dans des parcelles de fer enchâssées dans un cercle d'or. Ces parcelles de fer étaient aimantées, si même ce n'était de l'aimant pur. Parfois l'art délicat des Grecs taillait en petites étoiles ces fragments ferrugineux, qu'effaçait sans aucun doute l'éclat du métal précieux. Le poëte Lucrèce parle des anneaux de la Samothrace, et Aristophane, le comique grec, les considère comme un antidote contre certaines mauvaises influences procédant de la magie. Il nous révèle également le nom d'un fabricant en renom de ces talismans populaires : c'était celui d'un certain Eudamus, touchant lequel nous n'avons pas d'autres renseignements. Nous savons seulement qu'il ne vendait point à un prix bien élevé ses précieux préservatifs contre de fâcheuses influences : il les donnait pour une dragme [2], et il trouvait, paraît-il, de nombreux acheteurs. C'était, à ce qu'il nous semble, le taux convenu, car Phertatus, autre marchand d'anneaux, les vendait à aussi bon marché; on en a la preuve dans Athénée. On n'avait pas, bien entendu, pour ce prix modique, un maître anneau comme celui de Gygès.

L'anneau de Gygès, c'est en quelque sorte l'anneau de Salomon de la civilisation hellénique; mais ce talisman du roi de Lydie dont Hérodote nous a retracé les aventures, a bien moins de pouvoir que celui du monarque des Hébreux. C'est, avant tout, un anneau d'invisibilité.

Gygès, usurpateur du trône de Lydie, doit sa célébrité aux récits du père de l'histoire. C'est en vain, néanmoins, qu'on chercherait dans les premiers livres, celui intitulé *Clio*, par exemple, les détails dignes de la féerie moderne qui ont rendu si fameux l'anneau du prince lydien. Hérodote a négligé cette légende, à dessein peut-être; mais le divin Platon, moins scrupuleux, n'a pas dédaigné de nous transmettre cette tradition merveilleuse pour la glorification des siècles futurs. L'antique légende est sortie radieuse de ses œuvres immortelles. Selon ce philosophe, dont l'imagination est parfois si riche, Gygès, avant de devenir un monarque puissant, aurait été simplement un berger et, tout en menant paître ses troupeaux, aurait fait la rencontre assez bizarre d'un homme mort, renfermé dans un cheval de bronze. Ce cadavre portait à l'un de ses doigts un anneau; Gygès n'eut que la peine de s'en emparer; et comme, selon Nodier, la solitude rêveuse est mère des plus belles inventions, l'heureux berger ne tarda pas à s'apercevoir des vertus occultes du mystérieux anneau. Cette bague, ornée d'une pierre, rendait invisible à son gré celui qui en était l'heureux possesseur. Pour échapper aux regards les plus clairvoyants, il suffisait d'un petit tour de prestidigitation que pouvaient exécuter les moins habiles : on tournait le chaton de la bague et on le cachait dans l'intérieur de la main; l'opération contraire pouvait vous faire apparaître tout à coup aux yeux d'une multitude; partant, frapper les imaginations au point de vous rendre maître d'une armée. C'était grâce à l'anneau d'invisibilité que l'heureux berger était devenu maître d'un trône.

L'anneau de Gygès a procuré à son maître bien plus que cela, il l'a rendu vainqueur de l'oubli, et il a fait vivre son nom jusqu'à nous, tandis que ceux des plus glorieux sou-

(1) *Monuments arabes, persans et turcs, du cabinet du duc de Blacas*, t. Ier, p. 164.

(2) Voy. Louis Énault, *la Terre sainte, Voyage des quarante pèlerins de 1853*. Paris, 1854, p. 245.

(3) Georgius Longus, *De Annulis*, dans l'édition de Jean Kirchmann portant le même titre. Leyde, 1672.

(1) Voy. *De l'utilité des voyages, et de l'avantage que la recherche des antiquités procure aux savants*. Paris, 1696, t. II, p. 370.

(2) 80 centimes environ.

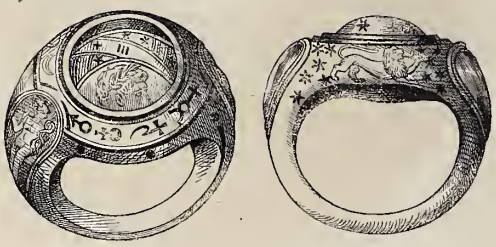
verains de cet âge se sont effacés de la mémoire des hommes. Ce qu'il y a à coup sûr de plus étrange dans la légende hellénique, c'est qu'en traversant tant de siècles, elle a été acceptée et transmise sans perdre son nom par la magie la plus vulgaire du moyen âge et de la renaissance, en empruntant à la religion chrétienne ses formules les plus redoutables. Pour donner au lecteur une idée de cette bizarre transformation, il nous suffira d'emprunter à un recueil accrédité, dans le genre du Dictionnaire infernal, les formules consacrées au moyen desquelles on obtient infailliblement un véritable anneau de Gygès : heureusement l'impossible le dispute ici à l'absurde, et les complications de la recette rendent illusoire toute tentative d'exécution. « Il faut entreprendre cette opération, est-il dit, un mercredi de printemps, sous les auspices de Mercure, lorsque cette planète se trouve en conjonction avec une des autres planètes favorables, comme la Lune, Jupiter, Vénus et le Soleil. Que l'on ait de bon mercure fixé et purifié, on en formera une bague où l'on puisse faire entrer facilement le doigt du milieu; on enchâssera dans le chaton une petite pierre que l'on trouve dans le nid de la huppe, et on gravera autour de la bague ces paroles : *Jésus passant* ✝ *au milieu d'eux* ✝ *s'en alla* ✝; puis, ayant posé le tout sur une plaque de mercure fixé, on fera le parfum de Mercure; on enveloppera l'anneau dans un taffetas de la couleur convenable à la couleur de la planète, on le portera dans le nid de la huppe d'où l'on a tiré la pierre, on l'y laissera neuf jours, et quand on le retirera, on fera encore le parfum comme la première fois; puis on le gardera dans une petite boîte faite avec du mercure fixé pour s'en servir à l'occasion. Alors on mettra la bague à son doigt. En tournant la pierre au dehors de la main, elle a la vertu de rendre invisible aux yeux des assistants celui qui la porte, et quand on veut être vu, il suffit de rentrer la pierre en dedans de la main que l'on ferme en forme de poing. » (1)

Les anneaux constellés dont nous offrons ici la représentation sont d'un âge beaucoup moins respectable que l'anneau de Gygès, et ils appartiennent à la civilisation romaine. Ils ont été dessinés fidèlement d'après le curieux traité de Gorlæus (2); malheureusement l'artiste qui nous en a transmis la représentation a négligé de donner les formules magiques qui attestent leur puissance.

Le terrible Néron portait un anneau constellé.

Marbode, l'un des anciens évêques de Rennes, sacré en l'année 1096, fut certainement l'héritier des croyances romaines; il nous a laissé, dans son poëme des Pierres précieuses, un échantillon des traditions légendaires adoptées par les maîtres du monde à ce sujet. Nous ne croyons certes pas avec un de ses contemporains qu'il faille lui donner la prééminence sur Homère, sur Virgile et sur Cicéron, comme le rappelle gravement le *Gallia christiana*; mais il est certain que c'est un précieux conservateur des antiques croyances empruntées aux Grecs par les Romains et perpétuées dans les Gaules. A ce point de vue, elles ont un double intérêt pour nous (3).

Le *Lapidaire* de Marbode, plusieurs fois réimprimé, prétend unir cependant les croyances orientales à celles de l'Occident, puisqu'il fonde ses enseignements sur ceux que lui aurait transmis un chef des Arabes nommé Avax. Il détermine clairement la vertu des pierres, qui est parfois supérieure à celle des végétaux, disent certains naturalistes contemporains. Que le saphir l'emporte en puissance sur toutes les gemmes, que l'émeraude démasque les criminels, que la calcédoine vous donne le pouvoir de vaincre vos ennemis, etc., etc., ces pierres précieuses acquièrent elles-mêmes des vertus surnaturelles plus extraordinaires encore, si elles sont habilement gravées sous l'influence de certaines constellations. Le savant cardinal Pitra n'a pas dédaigné de mettre en évidence les vertus d'une pierre magique dûment constatées dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris (1). Presque aussi variée dans ses influences féeriques que l'anneau de Salomon, cette pierre fait croître les moissons, fait vaincre dans les batailles, découvre à son maître les trésors cachés, repousse le mauvais vouloir des ennemis, attire à soi la sympathie des humains, éteint même le feu mortel qu'allume intérieurement la morsure des serpents, dissipe les émanations pestilentielles, et, grâce à une opération presque aussi facile à exécuter que celle qui fut devinée par le roi Gygès, vous révèle en dormant ce que vous aurez voulu savoir. Or, pour obtenir tous ces prodiges, il avait fallu simplement entailler sur la pierre la figure d'un homme *qui eust longue barbe et long visaige, férent sur une charue entre deux taurians, portant vautour en sa main, et selon le col de cel homme, ayant un chef de goupil*, ou, si on le préfère, une tête de renard dans laquelle il n'est pas difficile de reconnaître l'art égyptien.



Talismans. — Anneaux constellés. — D'après Abraham Gorlæus.

En dépit de tous ces miracles, énumérés dans un Lapidaire dont on peut faire remonter la rédaction au temps de Philippe de Valois, la puissance des anneaux constellés alla en diminuant; elle était peut-être près de s'évanouir à tout jamais, lorsqu'au seizième siècle, le cauteleux Henri VIII la ranima pour l'honneur de l'art médical. Ce terrible médecin bénissait périodiquement des milliers d'anneaux et leur communiquait, entre autres vertus curatives, celle de guérir de la crampe.

Dans les variétés infinies du grand art magique, tout marche, comme on sait, par soubresaut; la croyance dans le pouvoir des miroirs et des anneaux constellés est tombée en défaillance; elle n'a pas cependant disparu complétement : on vend encore des bagues de fer renouvelées de celles que fabriquaient les cabires de la Samothrace, et leur rôle est bien modeste, car elles guérissent seulement de la migraine. L'*Armería real* de Madrid possède un beau miroir magique, échappé sans doute aux recherches de l'Inquisition : ses effets n'allument plus aucun bûcher; et il sert uniquement à quelques pauvres malades qui vont s'y mirer clandestinement pour s'y guérir de la jaunisse. (2)

(1) *Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne : *Dict. des sciences occultes*, t. XLIX.

(2) Voy. Abrahami Gorlæi Antverpiani *Dactyliotheca*. Antv., 1609 in-4°.

(3) Voy., sur ce traité fondamental, une dissertation on ne peut plus substantielle de M. S. Ropartz, t. VII des *Mémoires de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine*. Ce traité a été savamment analysé dans la *Revue des sociétés savantes* par M. Douet d'Arcq (Ve série, t. II, oct. nov. déc. 1870). Il y a une édition de Marbode fréquemment consultée, intitulée : Marbodii *Galli poetæ vetustissimi de lapidibus preciosis Enchiridion*. Parisiis, 1531, in-8.

(1) *De sculpturis lapidum spicilegium Solesmense*, t. III, p. 335.

(2) Voy. *Catálogo de la real Armería*. Madrid, 1849.

LE COQ DE ROCHE.

Le Coq de roche de Cayenne et son nid. — Dessin de Freeman.

Le coq de roche ou rupicole est un bel oiseau de l'Amérique méridionale. Sa forme courte et ramassée, son bec robuste et arqué, sa huppe dressée comme une crête, lui ont fait donner le nom de coq, quoiqu'il n'ait rien de commun avec ce gallinacé. Le plumage du mâle est d'un orangé vif, à l'exception des ailes et de la queue, qui sont noires. La huppe qui orne sa tête est formée de plumes frangées, rayonnant en demi-cercle de la base du bec à la nuque.

Buffon, mal renseigné par Sonnini, a donné des notions erronées sur les habitudes du coq de roche. Il n'est pas vrai que cet oiseau ait l'allure et les mœurs des poules; qu'il gratte la terre, batte des ailes et se secoue comme elles, ni qu'il construise grossièrement son nid dans un trou de rocher avec de petits morceaux de bois sec. Ces observations avaient été faites par Sonnini sur un rupicole qu'il avait vu dans un poste hollandais du fleuve Maroni, et qui vivait en liberté dans une basse-cour avec les poules.

D'après J. Goudot, les coqs de roche habitent les endroits rocheux et boisés, et ils ne s'éloignent guère des parages solitaires qu'ils ont adoptés. Ils volent comme les autres passereaux, un peu lourdement toutefois, et se posent sur les branches basses des arbres, d'où ils descendent à terre pour ramasser les graines dont ils se nourrissent. Ils vivent par petites troupes de trois à huit individus, les mâles séparés des femelles, excepté au moment de la ponte. On les rencontre particulièrement dans l'après-midi, quand la forte chaleur du jour est passée, dans les clairières formées par la chute d'arbres déracinés au milieu des forêts, et sur les bords escarpés des torrents.

Le nid du rupicole est une large corbeille plate, rappelant beaucoup, par sa forme et par sa composition, le nid de la grive ou du merle. Cette corbeille est tressée avec des fibres et du chevelu de racines; elle est enduite extérieurement d'une couche de terre délayée qui la consolide; enfin l'intérieur en est garni de fibres végétales plus fines. Le nid repose dans quelque anfractuosité de rocher, sous une saillie qui l'abrite. Il ne contient jamais que deux œufs d'un blanc jaunâtre, parsemés de taches brunes et violacées.

Le rupicole du Pérou diffère de celui de Cayenne, en

ce qu'il a la queue beaucoup plus longue, et que l'extrémité n'en est pas coupée carrément. Sa huppe est moins élevée et composée de plumes distinctes.

LA SOURIS.

NOUVELLE.

Fin. — Voyez p. 289.

Comme tout le monde avait les nerfs irrités et qu'il y avait de l'orage dans l'air, je pensai que je pouvais, à l'exemple du Vulcain d'Homère, risquer une plaisanterie, fût-elle mauvaise, pour résoudre en un « rire homérique » la mauvaise humeur universelle.

— Veux-tu, dis-je à Lecomte avec le plus grand sérieux, que je te donne une recette infaillible pour détruire, non-seulement cette souris, mais encore toutes celles qui oseraient à l'avenir se risquer dans ta maison neuve?

— Dis toujours ta recette.

— Lorsque tu verras une souris, soit celle-là, soit quelque autre, saisis-la délicatement par la peau du cou, de peur qu'elle ne se retourne pour te mordre; ne t'étonne ni de ses rugissements furieux, ni de ses ruades désespérées, fût-elle ferrée de neuf, et apporte-la moi; je me charge du reste.

Au lieu de l'éclat de rire homérique sur lequel je comptais, il y eut une stupéfaction générale, feinte ou réelle. Les enfants écoutaient bouche béante et attendaient la suite. Lecomte se contenta de dire : « Très-joli! » Mais avec quel mépris écrasant il prononça ces deux mots! Mme Lecomte ne dit rien, mais je vis bien qu'elle trouvait ma plaisanterie détestable. J'étais honteux et confus comme un auteur sifflé, et j'aurais voulu pouvoir, comme la souris, me cacher quelque part, même dans le seau à charbon. Heureusement, Palmyre fit une diversion, en criant d'en bas que les côtelettes *froidissaient!* Je m'empressai d'offrir mon bras à Mme Lecomte. Elle hésita un instant, puis finit par refuser, sous prétexte que l'escalier était trop étroit. Il n'était pas trop étroit les jours où tout le monde était de bonne humeur!

Monsieur trouva les côtelettes crues; madame déclara qu'elles étaient brûlées. Les enfants seules mangeaient de bon appétit, mais sans oser souffler mot. Lecomte trouva moyen de reprocher à l'aînée de manger avec gloutonnerie, « comme la femme sauvage de la foire », et à l'autre de ne pas boire en mangeant, « ce qui lui épaissirait le sang. » Le chien, étant venu faire l'aimable, fut rebuté par son maître, qui, pris d'un remords subit, demanda avec sollicitude si « cette pauvre bête avait eu seulement à manger depuis la veille, et si elle ne mourait pas de faim? » Madame haussa légèrement les épaules (je sais bien que ce geste est impoli, mais je dis ce que j'ai vu), et déclara que ce chien mangeait comme un ours, et qu'un de ces jours on le trouverait les quatre fers en l'air, mort d'indigestion!

Quelques mots de politique firent éclater des dissentiments pareils. Tout terrain était brûlant : j'étais au désespoir de ne savoir plus où mettre le pied. Par exemple, on discuta, avec une animation voisine de la colère, cette importante question : Viroflay est-il sur la rive gauche ou sur la rive droite du chemin de fer de Versailles? Madame tenant pour la rive gauche, Monsieur se cramponna mordicus à la rive droite. Je fus pris pour arbitre. Que pouvais-je répondre, sinon la pure vérité? c'est que Viroflay a une gare sur les deux lignes. Cette décision, toute sage qu'elle était, ou plutôt parce qu'elle était sage, ne satisfit personne. Aussi sévères, mais beaucoup plus injustes que le législateur antique, mes deux amis m'auraient volontiers puni d'être resté entre les deux camps, et de n'avoir pas pris parti dans cette petite guerre civile.

Je mis, pour changer, la conversation sur les courses de Porchefontaine qui devaient avoir lieu dans l'après-midi. Pour la première fois de ma vie, je parlais avec animation d'un cheval, et je vantais les mérites de *Fleur-de-Pêcher* qui était « favori », lorsque, par un détour inattendu, nous retombâmes sur le sujet brûlant, la souris. Mme Lecomte ayant déclaré que c'était une énorme souris, je pensai que Lecomte soutiendrait la thèse contraire; je crus faire un coup de maître de devancer son opinion, afin d'être au moins cette fois de l'avis de quelqu'un, sans paraître y mettre de la complaisance.

— Permettez-moi, Madame, dis-je en m'inclinant courtoisement, de n'être pas tout à fait de votre avis. Une émotion, bien naturelle d'ailleurs, vous a fait, je crois, exagérer l'étendue du danger et la grosseur du monstre. J'ai bien observé votre ennemie; je puis vous assurer que c'est un bijou de petite souris, une vraie souris d'étagère. N'est-ce pas ton avis, Lecomte?

Mon ami regardait avec un grand sérieux le fond de sa tasse à café, comme s'il y cherchait une réponse.

— Peuh! dit-il après une minute de méditation, c'est une souris comme toutes les souris.

On ne put jamais le faire sortir de là.

— Eh bien! dit Mme Lecomte en s'adressant à moi, je puis m'être trompée; la souris peut être aussi petite que vous le prétendez; le danger n'en est que plus grand : si c'est une jeune souris de l'année, sans doute elle fait partie d'une famille nombreuse dont elle n'est que l'avant-garde et dont nous aurons bientôt des nouvelles.

Lecomte, qui semblait perdu dans la contemplation de sa tasse et de sa cuiller, dressa l'oreille à ce propos.

— Il n'y a pas, dit-il, de nichées de souris...

— Dans une maison neuve! c'est entendu, dit Mme Lecomte avec impatience.

— Je gage, reprit-il sans se laisser déconcerter, que ce sont les matelassières d'hier qui l'ont introduite ici.

Madame ayant répliqué que les matelassières n'ont pas l'habitude de fournir de souris les maisons où elles travaillent, monsieur ne voulut pas en avoir le démenti, et déclara qu'il n'en était pas bien sûr.

A ces mots, je n'y tins plus; et comme les enfants étaient au jardin :

— Voyons, mes bons amis, leur dis-je, quel jeu jouez-vous? Pourquoi vous taquinez-vous depuis deux heures, comme deux enfants entêtés? Confessez-vous à un vieil ami. Qui a eu tort le premier? Quoi! personne ne « se déclare! » comme on dit au collége. Allons, Lecomte, un bon mouvement.

— C'est cette maudite souris! s'écria-t-il.

— Eh bien, lui dis-je, raconte-moi naïvement toute l'affaire :

A raconter ses maux souvent on les soulage!

— J'étais, reprit-il, bien chaudement dans mon lit, et je m'endormais tout doucement à la lecture d'un journal du soir; tout à coup, par la porte entr'ouverte, Adèle me crie de sa chambre : — Charles, entends-tu la pluie? — La pluie! il fait un clair de lune superbe.

Ici, Mme Lecomte, interrompant son mari :

— Pourquoi, dit-elle, avoir ajouté d'un ton bourru : — Quelle idée absurde!

— Ai-je vraiment dit cela? Alors j'ai eu tort. Adèle me répond : — Si ce n'est pas la pluie, c'est une souris qui grimpe le long du papier de tenture. — Une souris ici! J'avoue que j'ai ri de bon cœur.

— Pardon, dit Mme Lecomte, si je t'interromps encore; dis que tu t'es moqué de moi avec une âpreté dont j'ai eu lieu d'être surprise et blessée... de la part d'un aussi excellent mari.

Lecomte fit un petit salut moqueur, et continua :

— Je croyais que tout était fini. Crac! une allumette part, et je suis réveillé en sursaut par ces paroles auxquelles d'abord je ne comprends rien : « La voilà qui mange mes fourrures! » Là-dessus, tiroirs de se tirer, armoires de s'ouvrir. Impossible de fermer l'œil. Enfin je m'assoupis. Crac! une autre allumette : « La voilà qui dévore le visage de mes enfants! » On se lève, on va, on vient. Je me plains de ne pouvoir dormir. On m'appelle père dénaturé (Mme Lecomte sourit) et mari sans indulgence (Mme Lecomte rougit). Je parle en termes généraux des nerfs et de l'imagination des femmes. On me répond, en termes très-clairs et très-particuliers, par l'égoïsme de certains hommes. Voyons! est-ce vrai, Adèle? (Mme Lecomte fait un petit signe de tête affirmatif.) Je ne dors plus de la nuit; je me lève de fort mauvaise humeur, et j'ai le tort de m'en prendre à tout le monde, au lieu d'accuser cette maudite souris. Mais aussi qui eût pu croire?... Bref! j'ai eu tort... et je te demande pardon.

Et il tendit la main à sa femme avec une hésitation feinte. Elle plaça franchement sa main dans la main de son mari :

— Mettons tout, dit-elle, sur le compte de la souris, et n'en parlons plus!

Quel bon sourire elle avait en disant cela! Et cependant, moi qui connais bien sa physionomie, je vis que l'explication de la souris ne la satisfaisait pas tout à fait.

— N'est-ce pas hier, dis-je à Lecomte en le regardant bien en face, que tu avais ton audience du ministre?

Il rougit jusqu'aux oreilles, et, évitant les yeux de sa femme, qui le regardait d'un air surpris, il fit de la tête un signe affirmatif.

— Eh bien? lui dis-je.

— Eh bien! reprit-il; puis, haussant les épaules, il se contenta de lancer cette seule exclamation plus énergique qu'élégante : — Enfoncé!

— Dois-je comprendre par là que tu as échoué?

— Tu dois le comprendre.

— Comme c'est mal de ne m'avoir pas dit que tu avais du chagrin! reprit Mme Lecomte. Fi! que c'est mal!

Elle ne dit que cela; mais elle le dit si bien!

— Mais, mais, dit Lecomte fort embarrassé de sa contenance, cela ne m'a pas fait de chagrin du tout : la preuve, c'est que je sifflais en descendant l'escalier du ministère... Tu vois bien toi-même! tu ne me crois pas?... non?... Eh bien, s'écria-t-il en prenant subitement son parti, tu as raison de ne pas me croire. Une fausse honte m'a empêché de t'avouer cet échec. Une fois le moment passé, je n'ai plus su comment te conter la chose; j'étais furieux et je n'osais éclater : la souris n'a été qu'un prétexte. Mais l'accès est passé.

— Sans retour?

— Sans retour.

— Bien vrai?

— Bien vrai.

— Allons! péché avoué est à moitié pardonné.

— Oh! à moitié seulement? Que faut-il donc faire pour réparer ma faute et obtenir mon pardon complet?

— Il faut appeler les fillettes qui jouent au jardin, pour que je les habille. Tu leur diras que leur « ami » a obtenu leur pardon, et que nous allons tous nous promener dans les bois.

CHAMPIGNONS.

Un de nos lecteurs nous adresse les observations suivantes, au sujet de l'article sur les champignons, publié dans notre trente-troisième volume (1865, p. 234).

« La morille comestible (*Agaricus cantharillus*, L.), qu'on récolte dans les bois, en juillet et en août. »

La morille s'appelle *Morchella esculenta*, et ne se trouve jamais que du 15 avril au 15 mai.

L'*Agaricus cantharellus* (les lames garnissant la partie inférieure du chapeau ou *hymenium*, servent à caractériser la nombreuse famille des agarics), dont l'auteur de l'article parle plus loin sous le nom de mérulle chanterelle, est un champignon de qualité moyenne qui, dans les pays boisés, fournit en juillet et en août une excellente ressource aux pauvres familles. Il ne peut donner lieu à presque aucune confusion : aussi le ramasse-t-on en quantité; il peut se sécher et servir d'aliment pendant l'hiver et le carême.

Et plus loin :

« Si l'on conserve le plus léger doute sur la nature des champignons, il faut les couper par tranches, et les tremper pendant une heure ou deux avec de l'eau contenant trois cuillerées de vinaigre pour un litre d'eau. On lave ensuite les champignons à l'eau bouillante et on les apprête de diverses manières. »

Ce procédé, qui réussit parfaitement avec les champignons à principe narcotique, comme la fausse oronge, a donné lieu à quelques accidents avec les champignons à principe narcotico-âcre, comme l'*Agaricus pantherinus*, l'*Agaricus mappa* ou *bulbosus* et l'*Agaricus nebularis*, que la plupart des auteurs donnent comme alimentaire, et surtout l'agaric lactaire *rufus*, dont le principe âcre ne peut être enlevé. Il est vrai qu'il est assez difficile de savoir si toutes les précautions avaient été observées dans les cas cités d'empoisonnement.

Il résulte de ces observations que l'étude des champignons, très-compliquée au point de vue botanique, présente aussi de grandes difficultés au point de vue alimentaire, qui n'est nullement à dédaigner, quoi qu'on en dise, surtout en cas de famine ou d'invasion prolongée.

Il faudrait, pour obtenir toute sécurité, étudier avec soin les espèces et n'en user qu'avec une prudence méticuleuse, après expérience sur des mammifères (car les limaces ont une organisation qui diffère trop de la nôtre, et mangent impunément les espèces les plus vénéneuses), ou sur soi-même en quantité infinitésimale.

Si l'on goûtait à l'état cru tous les champignons, les accidents seraient plus rares.

LA MARE D'AUTEUIL.

La mare d'Auteuil était un des plus jolis endroits du bois de Boulogne. Elle n'était pas recherchée par les promeneurs mondains qui *vont au bois* pour suivre avec la foule une unique allée encombrée d'équipages. Ceux qui la visitaient étaient des amis de la nature qui, aux *lacs* artificiels et aux pelouses semées et fauchées de leurs rives, préféraient une vraie *mare* bordée de grandes herbes et de roseaux, et qui venaient lui demander de la solitude et du silence. On y voyait de jeunes mères, assises et travaillant à quelque ouvrage d'aiguille, tandis que leurs enfants jouaient autour d'elles; de tout jeunes gens ou des vieillards qui avaient un livre à la main. Ce n'était pas un lieu auquel les curieux venaient jeter en passant un coup d'œil; ceux qui le fréquentaient le connaissaient, l'ai-

maient; ils y venaient se reposer, méditer, vivre au milieu de tous les charmes de la campagne.

La mare d'Auteuil n'existe plus, ou du moins elle a si complétement changé d'aspect que ceux qui l'admiraient ne la reconnaissent pas. Elle se trouvait située dans la zone du bois la plus rapprochée des fortifications, et dont il a fallu, au mois de septembre de la funeste année 1870, abattre les arbres pour se mettre en garde contre l'approche de l'ennemi. Tous les beaux chênes qui l'entouraient ont été coupés; il n'en reste plus que des tronçons mutilés, sans branches, sans verdure; ils sont à l'état de pieux destinés à servir de barrière aux chevaux des envahisseurs. Les buissons touffus qui remplissaient les intervalles de la futaie et formaient une enceinte verte dans laquelle s'ouvraient les profondes percées des allées, sont également détruits; sur le sol qu'ils couvraient, et qui maintenant est nu, on trouve çà et là quelques restes de rameaux brisés et desséchés. La mare, privée des ombrages qui l'abritaient et qui y peignaient leur image, est devenue une flaque d'eau fangeuse et morne. Personne ne vient plus s'asseoir sur ses bords arides; tout au plus y rencontre-t-on quelque vieille femme en haillons qu'attire

La Mare d'Auteuil au printemps de 1870. — Dessin de A. de Bar.

l'espoir d'un pauvre butin, et qu'on voit se baisser de temps en temps pour ramasser des débris de bois mort.

Mais si les arbres qui faisaient la beauté de la mare d'Auteuil ont été coupés, il est consolant de penser qu'ils ont été sacrifiés par nous-mêmes dans un dessein volontaire et nécessaire de défense contre l'ennemi; plus heureux que les belles futaies du parc de Saint-Cloud et tant d'autres, qui ont été abattues par la main des Allemands et pour leur servir de rempart contre nous. Un poëte dirait que ces vieux chênes sont tombés sans se plaindre sous les coups des haches françaises pour contribuer à défendre le sol de la patrie.

Un poëte l'a dit en effet. M. Sully-Prudhomme a fait de la mare d'Auteuil le sujet d'une remarquable poésie, où il a su mêler dans une juste mesure les regrets d'un amant de la nature et la virile résolution d'un patriote. Citons quelques strophes de cette mâle élégie, qui seront le plus heureux commentaire de nos deux dessins :

Ces bois nous étaient chers par leur site et leur âge,
Par l'ancêtre inconnu qui les avait plantés,
Surtout par la douceur des rêves enchantés
Qu'ils éveillaient dans l'âme en versant leur ombrage;
Par leurs sentiers étroits, leur sauvage gazon,
Et la fraîche percée où, comme un clair mirage,
Reculait leur vague horizon.

Là dormait une mare antique et naturelle,
Où vers le piége lent des brusques hameçons
Montaient et se croisaient des lueurs de poissons,

Où mille insectes fins venaient mirer leur aile;
Eau si calme qu'à peine une feuille y glissait,
Si sensible pourtant que le bout d'une ombrelle
D'un bord à l'autre la plissait.

Trois chênes lui prêtaient leur abri vénérable.
Hors de la terre, autour de leurs énormes flancs,
Leur racine saillante improvisait des bancs;
Et vers l'heure où, l'été, le poids du ciel accable,
Leurs branches sur les yeux ivres d'un vert sommeil
Épandaient un feuillage au jour seul pénétrable,
Comme une tente en plein soleil.

. . . . . .

Les voilà donc à bas, ces géants séculaires,
Les bras épars, tordus dans l'immobilité,
Le faîte horizontal, ras et décapité;
Sur leur entaille, on compte aux couches annulaires
L'ample succession de leurs ans révolus,
Et le temps qu'ont dormi dans l'horreur des suaires
Ceux dont les noms ne vivront plus.

Ah! peut-être, s'ils n'ont ni blessure qui saigne,
Ces arbres, ni douleurs qu'attestent de longs cris,
Peut-être ont-ils souffert, outragés et meurtris,
Un tourment presque humain, digne aussi qu'on le plaigne!
Leur ruine, barrière aux chevaux des vainqueurs,
Inspire une pitié que la raison dédaigne,
Mais qui n'offense point les cœurs.

Peut-être cherchent-ils entre eux pourquoi l'automne,
Qui suspendait la vie afin de l'apaiser,
Posant partout son deuil comme un discret baiser,
Farouche cette fois, frappe, ravage, tonne,
Et ne ressemble plus à l'automne de Dieu;

La Mare d'Auteuil après la guerre. — Dessin de A. de Bar.

Ou bien comprennent-ils, à l'emploi qu'on leur donne,
Qu'un bel arbre n'est plus qu'un pieu!

Ils s'arment comme nous, fils de la même terre.
Leur séve et notre sang auront tous deux coulé
Pour cet illustre sol impudemment foulé!
Tandis que sous nos murs l'aigle à la froide serre
Amène ses pillards par les sentiers des loups,
Et que les autres bois font avec eux la guerre,
Ceux-là du moins la font pour nous.

Comme une vaste armée arrêtée en silence
Écoute au loin rouler un galop d'escadrons,
Des arbres abattus les innombrables troncs
Attendent, menaçants, taillés en fer de lance;
Les souches des plus gros siégent comme un sénat
Qui, dans un grand péril, se recueille, et balance
Les chances du dernier combat.

Seuls, ces débris guerriers des beaux chênes demeurent;
L'eau qui baignait leur pied n'est plus qu'un bourbier noir;
On ne reviendra plus à leur ombre s'asseoir:
Les couples sont brisés, tous ceux qui s'aiment pleurent;
Leurs gardiens d'autrefois se sont faits leurs bourreaux;
Plus de nids, plus d'amours! Qu'ils tombent donc et meurent
Comme les hommes, en héros!

G. ROSSINI.

Suite. — Voy. p. 241.

Rossini, pendant plusieurs années encore, vécut tant bien que mal en faisant tour à tour les métiers de directeur de

chœurs, de chanteur, d'accompagnateur. La nécessité de beaucoup travailler pour subvenir à son existence et aider ses parents ne l'empêchait pas d'étudier avec passion. Il jouait de divers instruments, piano, cor, violon. Au lycée de Bologne, il s'initia de plus en plus à la science de son art (tout art a une science), moins encore par l'aide de ses professeurs que grâce à son étude libre et personnelle des grandes compositions. Il s'éprit, à quinze ans, de Haydn et de Mozart, si bien que le père Mattei, son maître de contre-point, l'appelait *il Tedeschino*, le petit Allemand; il se perfectionnait dans la connaissance des procédés de la composition, en mettant en partition les quatuors et les symphonies de ces hommes de génie. Il composa, en 1808, pour le lycée, la cantate intitulée : *Pianto d'amore per la morte d'Orfeo* (Plainte d'amour pour la mort d'Orphée).

Peu de temps après, Rossini quitta Bologne et se rendit à Venise, où son premier opéra, dont nous avons déjà donné le titre, *la Cambiale di matrimonio* (la Promesse de mariage), fut représenté en 1810; on lui acheta cette partition 200 francs.

En 1811, il écrivit pour le théâtre de Bologne l'opéra bouffe *l'Equivoco stravagante*, qu'on lui paya 250 francs (50 piastres); et en 1812, pour Venise, *l'Inganno felice* (l'Heureux stratagème), qui lui valut la même somme, ainsi que *il Cambio della valigia* (le Changement de valise), représenté la même année.

Un opéra du genre sérieux, *Ciro in Babilonia*, fut représenté aussi en 1812, à Ferrare. A la suite viennent, à Venise, *la Scala di seta* (l'Échelle de soie); et à Milan, *la Pietra del paragone* (la Pierre de touche), qui fut réellement le premier grand succès de Rossini : la partition de ce dernier ouvrage fut payée 600 francs, et le vice-roi d'Italie, comme récompense, exempta le jeune compositeur de la conscription.

— Ce fut bien heureux pour la conscription, disait Rossini, car j'aurais fait un bien mauvais soldat.

Mais ce n'est pas sûr : celui qui a passé pour nonchalant et paresseux, quoique peu d'hommes aient autant travaillé que lui, et qui a exprimé de si nobles sentiments dans ses grandes œuvres, aurait trouvé du cœur pour défendre sa patrie. Tout citoyen peut être bon soldat à son jour.

Demetrio e Polibio, composé plusieurs années auparavant, fut représenté avec beaucoup de succès sur divers théâtres, et surtout applaudi avec enthousiasme à Como, en 1814.

Le dernier opéra que Rossini composa en 1812 est *l'Occazione fa il ladro* (l'Occasion fait le larron), opéra bouffe admirable chanté par Paccini.

En 1813, fut jouée la farza de *i Due Bruschini, o il Figlio per azzardo*, que Rossini composa de la manière la plus bizarre et la plus extravagante pour mystifier le directeur Cera; il donna ensuite à Venise l'un de ses chefs-d'œuvre, *Tancredi*.

Notre intention ne saurait être de suivre pas à pas les développements de ce rare génie. Nous devons toutefois citer ici particulièrement *l'Italiana in Algieri* (l'Italienne à Alger), représentée à Venise après Tancrède, et où l'on remarqua des qualités d'élégance, d'éclat, de vivacité, d'esprit, supérieures à ce qu'on était habitué à trouver dans les opéras bouffes. *Aureliano, il Turco* (1814), eurent moins de succès à Venise, *il Sigismondo* (1815) fut une chute méritée, ce qui paraît avoir engagé Rossini à suivre à Naples le riche et fameux entrepreneur de théâtres Barbaja. Dans cette ville, on avait quelques préventions contre le nouveau compositeur; elles tombèrent devant son opéra *Elisabetha, regina d'Inghilterra*, représenté, en 1815, à San-Carlo.

Le traité qui liait Rossini à Barbaja lui accordait des congés. Il employa le premier à faire représenter à Rome *Torwaldo e Dorliska*, dont la partition lui fut payée environ 936 francs. Cet opéra n'eut qu'un demi succès. L'opéra d'*Almaviva, ossia l'Inutile precauzione* (Almaviva, ou la Précaution inutile), composé en treize jours, fut sifflé à la première représentation, en février 1815, au théâtre de *Torre argentina;* c'est le *Barbier de Séville!* Outre une cabale puissante, où le vieux Paisiello avait, dit-on, la main, plusieurs circonstances ridicules, une maladresse de Garcia (Figaro), qui brisa les cordes de sa guitare, une chute de Vitarelli (Bazile), qui s'ensanglanta la figure, un chat qui se jeta dans les jambes des chanteurs, servirent à merveille la malveillance; mais, dès le lendemain, un public plus calme comprit et applaudit ce chef-d'œuvre d'esprit et de gaieté, comme il l'a été depuis sur tous les théâtres du monde.

De retour à Naples, où le théâtre de San-Carlo venait d'être subitement détruit par un incendie, Rossini, après l'opéra bouffe de *la Gazzetta*, donna, dans la même année 1816, au théâtre del Fondo, *Otello*, qui n'eut que peu de représentations. On assure que le dénoûment parut horrible aux spectateurs et qu'il fallut le changer, en dépit de Shakespeare et de la raison.

A quelques mois de là (en 1817), fut représentée à Rome, pendant le carnaval, *la Cenerentola, ossia la Bonta in trionfo* (Cendrillon, ou le Triomphe de la bonté), et cet autre chef-d'œuvre n'eut de même qu'un médiocre succès. Il faut noter toutefois que la rétribution du compositeur s'accroissait : l'impresario paya cette partition environ 1600 francs, et de plus se chargea des dépenses de Rossini pendant son séjour à Rome.

Ce fut bien mieux pour l'opéra suivant, *la Gazza ladra* (la Pie voleuse), représentée au théâtre de la Scala, à Milan, dans le printemps de la même année : il reçut pour prix de sa partition 2400 francs; mais on raconte qu'en introduisant un tambour dans l'orchestre il excita des colères incroyables : un jeune musicien ne parla de rien moins que de l'assassiner. Rossini parvint à calmer cet énergumène en lui faisant observer qu'il y avait des soldats ou tout au moins des gendarmes dans la pièce. On a toutefois remarqué, à cette occasion, que jamais depuis le maestro ne fit reparaître un tambour dans aucune de ses pièces.

La suite à une autre livraison.

MÉMOIRES D'EDWARD LORD HERBERT DE CHERBURY.

Suite. — Voy. p. 265, 278, 286.

Peu de temps après, la ville capitula, et chacun de nous retourna dans son pays. Auparavant, je fis encore une tentative auprès de lord Walder, mais il trouva moyen de s'y soustraire d'une façon qui lui fit peu d'honneur, et qui fut blâmée par sir Henri Rich, actuellement comte de Hollande.

Après avoir fait mes adieux à Son Excellence le général en chef, je m'en allai par Dusseldorf pour retourner en Angleterre. Je n'y étais point arrivé depuis deux heures, quand un certain lieutenant Hamilton m'apporta une lettre de sir James Areskin, qui venait également d'arriver dans cette ville. Il me disait qu'il avait appris par son lieutenant Montgomery que je m'étais faussement prévalu de son autorisation au sujet de l'emprunt d'un cheval; et, bien qu'il me crût innocent de ce mensonge, il me sommait soit de le dénier publiquement, puisque j'en étais accusé, soit de lui en rendre raison, à telle heure et dans

tel lieu, s'il me convenait de soutenir mon dire. Je pris quelques instants de réflexion, me demandant quel parti était le plus conforme à l'honneur; puis, m'étant décidé, je répondis au lieutenant Hamilton que rien ne serait plus facile pour moi que de prouver que j'étais innocent, et que je n'aurais qu'à raconter les faits tels qu'ils s'étaient passés; mais que les moyens faciles n'étaient pas dans mes goûts, et qu'en toute circonstance je trouvais plus noble de me battre que de m'excuser. Je priai le lieutenant Hamilton de prendre la mesure de la longueur de mon épée, et je me mis à ses ordres, en lui demandant de vouloir bien fixer un jour qui ne fût pas éloigné. En me quittant, le hasard lui fit rencontrer dans la rue le lieutenant Montgomery, qui était chargé d'amener à Dusseldorf les soldats blessés et amputés au siége de Juliers, pour les faire soigner par les chirurgiens de cette ville. Hamilton l'ayant arrêté au passage pour lui raconter ce qui venait de se passer entre leur général et moi, Montgomery, qui était cause de la querelle, en fut consterné. « Je vois, dit-il, que le noble seigneur préfère se battre que de me faire du tort en contredisant ce que j'ai affirmé, mais je ne souffrirai pas que deux braves soldats exposent leur vie par ma faute; quoi qu'il m'en arrive, je vais aller de ce pas trouver mon capitaine, et je lui avouerai la vérité. » Il tint fidèlement parole; et quand sir James Areskin fut mis au courant de l'affaire du cheval, et en connut les détails tels que je les ai précédemment racontés ici, il me renvoya en toute hâte le lieutenant Hamilton pour me faire ses plus humbles excuses, et m'exprimer son profond regret de ce qui s'était passé.

Le lendemain matin, me trouvant encore à Dusseldorf, je reçus la visite du lieutenant Montgomery, qui vint me dire qu'étant menacé de perdre sa position par suite de l'affaire de la veille, il venait me prier d'intercéder pour lui auprès du prince d'Orange. Je lui promis de faire ce qui était possible, et je lui offris, dans le cas où je ne réussirais pas, de le garder à mon service, à titre d'ami et de compagnon, jusqu'à ce qu'il pût trouver une position meilleure. Il me remercia chaudement; mais voyant qu'il tenait, avant tout, à ne pas perdre celle qu'il occupait à ce moment, j'écrivis au prince d'Orange, et l'affaire finit par s'arranger.

Je m'embarquai ensuite et remontai le Rhin jusqu'en Hollande; puis, au bout de quelques jours, j'allai à Anvers et à Bruxelles. Après avoir passé un peu de temps à la cour, je me rendis par Calais et Douvres à Londres, où, dès mon arrivée, les seigneurs du conseil me firent chercher et terminèrent mon affaire avec lord Walder. A ce propos, qu'il me soit ici permis de dire, sans m'exposer à être taxé de vanité, que j'étais entouré d'une estime générale, tant à la cour que dans la ville, et que les plus hauts personnages sollicitaient l'honneur de m'être présentés.

. . . . . Je ne me trouvais que depuis peu de semaines à Londres, quand je tombai gravement malade d'une fièvre qui faillit m'emporter. Pendant ma convalescence, je reçus de lord Lisle (plus tard comte de Leicester), l'avis que sir John Ayres cherchait à me tuer dans mon lit. Le même avertissement me fut donné par la comtesse de Bedford et par lady Hobby, qui me prièrent de veiller, en cas d'attaque, à ce que ma chambre fût bien défendue. Je pris alors le parti d'envoyer sir William Hubert, actuellement lord Povois, chez sir John Ayres, pour lui dire que, quoique n'y pouvant croire, j'étais fort étonné de ce que je venais d'apprendre, d'autant que je ne lui connaissais aucun sujet de plainte contre moi. J'ajoutai que toutefois, s'il désirait se battre loyalement, je le priais de vouloir bien attendre que je fusse suffisamment rétabli pour me tenir sur mes jambes. Sir William me rapporta une réponse évasive et fort louche, ne disant ni oui ni non. Sir John Ayres se bornait à me faire savoir qu'il réservait ses intentions et ne se croyait pas tenu de me les expliquer, ce qui signifiait, comme je le sus plus tard, qu'il comptait simplement m'assassiner. Quand il vit qu'il n'y pouvait réussir, il changea de tactique et dut se rabattre sur la proposition que je lui avais faite de nous battre en duel; mais je lui fis dire que je ne me battrais que quand il me ferait connaître la cause de notre querelle, et que, le tenant pour un assassin, je me croyais libre de poser les conditions qui me plairaient, sans le moins du monde me soucier des siennes.

Se voyant cette fois encore déjoué, il revint à sa première idée de m'assassiner, et voici comment il s'y prit. Ayant su que je devais me rendre à Whitehall à cheval, accompagné seulement de deux laquais, il m'attendit au retour, dans un lieu appelé Scotland-Yard, qui se trouve au bout de Whitehall, du côté du Strand, où il se tint caché avec quatre hommes armés jusqu'aux dents. J'allais passer devant eux sans me douter de rien, quand sir John Ayres, s'élançant le premier, se jeta sur moi; heureusement son épée ne porta que contre mon cheval qui à deux reprises fut atteint jusqu'à l'os. Cela me donna le temps de tirer la mienne; mais au même instant je fus entouré des quatre hommes qui, distribuant coups d'épée et coups de poignard à tort et à travers, blessèrent très-grièvement mon cheval de plusieurs côtés. Les ruades de l'animal, rendu fou par la douleur, les tinrent pendant quelque temps à distance. J'en profitai pour porter à sir John un coup violent qui faillit le tuer, mais qui brisa mon épée. Quelques passants, me voyant ainsi seul contre cinq, sur un cheval tout sanglant, et n'ayant à la main qu'un tronçon d'épée, me crièrent de me sauver; mais cette idée me révolta, et, décidé à me défendre jusqu'au bout, j'allais mettre pied à terre quand sir John profita de ce moment pour porter un nouveau coup à mon cheval; celui-ci fit un écart qui me désarçonna, et je restai ainsi à demi suspendu, un pied dans l'étrier et tenant toujours à la main mon épée cassée. Me voyant dans cette triste position, sir John Ayres fit rapidement le tour du cheval et allait m'achever, quand j'eus, comme dernière ressource, l'heureuse idée de lui saisir les jambes avec mes deux bras, de façon à le faire tomber sur la tête. Ce ne fut qu'alors qu'un de mes laquais, qui était un très-jeune garçon, voyant mon ennemi à terre, eut le courage de s'avancer et dégagea mon pied de l'étrier. Le second laquais, qui était un grand et fort gaillard, s'était enfui dès le premier moment.

Je pus alors me relever, et sir John Ayres en ayant fait autant, nous restâmes un instant à nous regarder. Il avait deux hommes armés à ses côtés, et derrière lui se trouvaient trente à quarante de ses amis et serviteurs, ainsi que des serviteurs du comte de Suffolk; mais je remarquai que sir John, ses quatre hommes et son frère, étaient les seuls qui eussent les armes à la main.

Le nombre, d'ailleurs, m'était indifférent, et je m'élançai encore une fois sur sir John, qui, voyant que mon épée n'avait plus de pointe, et jugeant que je ne pourrais plus m'en servir pour piquer, mais seulement pour frapper, tint la sienne en l'air au-dessus de sa tête prête à recevoir le coup. Contre son attente, je lui poussai en pleine poitrine ma lame cassée avec une telle force qu'il fut renversé et tomba violemment la tête en arrière et les jambes en l'air. Ses hommes se jetèrent aussitôt sur moi, ce qui décida deux gentilshommes qui étaient là, et qui n'avaient pas encore pris part au combat, à se mettre de mon côté. La bataille, engagée dès lors dans des conditions plus équitables, recommença de plus belle; et, bien que nous fus-

sions trois contre quatre, nos adversaires perdaient du terrain, quand sir John Ayres se releva et revint à la charge. Je m'approchai de lui, résolu à en finir; mais au moment où je fus assez heureux pour parer un coup de la main gauche, je reçus de lui au côté droit un coup de poignard qui m'atteignit dans les côtes et s'enfonça jusqu'à la hanche. Pour lui faire lâcher prise, je lui pinçai si violemment les doigts en serrant mon coude contre le manche de son poignard, qu'il retira vivement la main, et sir Henri Cary, plus tard lord Fendkland, lord député du royaume d'Irlande, eut le temps d'arracher le poignard qui était resté enfoncé dans mon corps. Cela ne fit qu'augmenter la fureur de sir John Ayres, tout en n'étant point fait pour calmer la mienne. J'eus enfin le bonheur de lui porter un coup à la tête, et l'ayant jeté à terre, je le tins sous moi en me mettant à cheval sur son corps, et dans cette position je le frappai de mon tronçon à coups redoublés dont plusieurs le blessèrent, et l'un faillit lui couper la main gauche. Pendant ce temps, deux de ses hommes ne cessaient de me frapper; mais il plut à Dieu de me protéger si miraculeusement que je trouvai moyen, entre chaque coup porté à sir John, de détourner ceux qu'ils faisaient pleuvoir sur moi. Ses amis, voyant que cela tournait mal pour lui et que sa position devenait critique, prirent le parti de le saisir l'un par la tête et l'autre par les pieds, et, le tirant de dessous moi, ils l'emportèrent à travers Whitehall, d'où ils s'éloignèrent avec lui en bateau. Sir Herbert Croft me raconta plus tard qu'il l'avait rencontré sur l'eau vomissant à chaque instant; cela lui venait, je crois, du premier terrible coup que je lui avais porté à la poitrine. Son frère, ses amis et serviteurs s'étant tous retirés, je restai maître du champ de bataille.

Ayant ainsi constaté ma victoire, je me rendis chez un ami qui demeurait dans le Strand, et je fis chercher un chirurgien, qui, après avoir examiné ma blessure au côté droit, et s'être assuré qu'elle n'était pas mortelle, me guérit au bout d'une dizaine de jours.

Pendant ce temps, je reçus les visites des plus nobles seigneurs du royaume. A peine rétabli, j'envoyai sir Robert Warley auprès de sir John Ayres pour lui dire de ma part que je le sommais au nom de l'honneur, si peu qu'il en eût, de se mesurer avec moi l'épée à la main et à armes égales. Il me fit répondre qu'il me tirerait un coup de fusil par la fenêtre à la prochaine occasion.

Les seigneurs du conseil privé, qui, par curiosité, avaient commencé par demander à voir le tronçon d'épée dont je m'étais servi dans ce combat, lequel est peut-être unique dans l'histoire, nous envoyèrent ensuite à tous les deux l'ordre de comparaître devant eux. Ne voulant y aller, je fis une absence de quelques jours, mais j'envoyai à ma place un nommé Humphrey Hill, que je chargeai de renouveler ma proposition. Sir John Ayres ayant refusé de recevoir ma lettre, l'autre la piqua au bout de son épée et la jeta à terre en présence de toute la compagnie.

Les seigneurs du conseil privé le firent arrêter; je trouvai alors de mon devoir de me constituer prisonnier.

La cause ayant été attentivement examinée, le duc de Lennox déclara que sir John Ayres était le dernier des misérables; son père venait d'ailleurs de le déshériter à cause de la façon honteuse et barbare dont il avait cherché à m'assassiner. Du reste, le duc de Lennox me conseilla de m'en tenir à ce que j'avais fait, personne n'en ayant jamais fait autant, et il me pria, au non de Sa Majesté et des seigneurs, de rompre tout rapport avec sir John Ayres et de renoncer à toute idée de me battre avec lui. Je lui en fis la promesse; mais, à ce propos, je ne veux pas omettre un détail qui est nécessaire pour compléter ce récit. Quelques années plus tard, quand sir John Ayres en revenant d'Irlande passa à Beaumaris, où je me trouvais, quelques-uns de mes serviteurs enfoncèrent la porte de sa maison et l'auraient taillé en pièces si je n'étais intervenu pour lui sauver la vie. Je lui fis dire le lendemain que je ne m'abaisserais pas à me venger, et que je lui donnais les moyens de quitter la ville sain et sauf, ce qu'il accepta avec reconnaissance.

Quand le vieux duc de Montmorency apprit que ma vie était menacée, il m'envoya un gentilhomme porteur d'une lettre (que je garde précieusement), par laquelle il m'invitait à aller vivre auprès de lui comme son propre fils. Ce gentilhomme qui était envoyé de France, chargé de cette mission spéciale, me dit encore que le duc, ayant appris que j'avais de nombreux ennemis, était fort inquiet et craignait qu'il ne m'arrivât malheur.

Je répondis que je le remerciais humblement et infiniment de sa grande bonté et du grand honneur qu'il daignait me faire; que je ne me laisserais chasser de mon pays par aucun ennemi ni grand ni petit, mais que si jamais une occasion se présentait qui me permît de le servir, je la saisirais avec empressement. Je crus trouver cette occasion l'année suivante quand une guerre civile éclata en France. J'envoyai immédiatement un gentilhomme français attaché à mon service auprès du duc, pour lui dire que s'il avait besoin de moi je me mettais à ses ordres avec une centaine de cavaliers levés à ma charge. Le vieux duc en fut si touché qu'il parla de moi (ainsi que je le sus par sa fille la duchesse de Ventadour) jusqu'à son dernier jour avec la plus tendre affection.

La suite à une prochaine livraison.

HENRI FIELDING.

Fielding est l'un des plus illustres romanciers de l'Angleterre. Son œuvre la plus connue est *Tom Jones*, qui reste classique. Il a écrit des tragédies et des comédies.

Fielding. — D'après Hogarth.

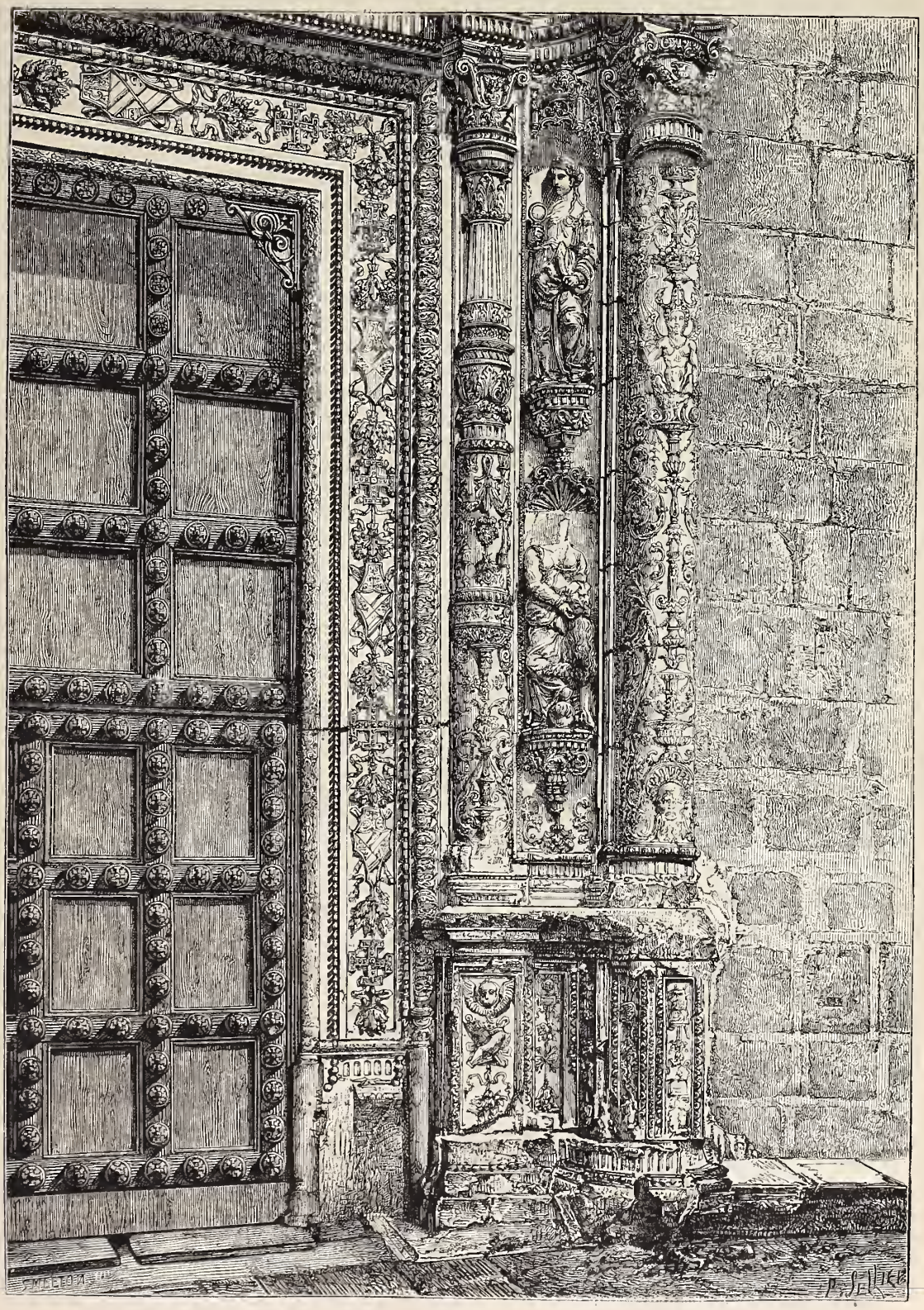
Né à Sharpman-Parc, dans le Somersetshire, en 1707, il mourut à Lisbonne, en 1754. C'était un ami de Hogarth.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 13. Le Gérant, J. BEST.

LA PORTE DE L'HOPITAL DE LA SANTA CRUZ,

AUJOURD'HUI L'ÉCOLE MILITAIRE,

A TOLÈDE.



Partie du portail de l'hôpital de la Santa Cruz (aujourd'hui École militaire), à Tolède. — Dessin de Sellier, d'après une photographie.

L'auteur de *la Campagne de Rome*, Charles Didier, qui avait comparé entre eux tant de monuments, a dit en parlant de l'ancienne capitale des temps glorieux de l'Espagne : « Il règne dans les édifices de Tolède une variété de style attachante ; en passant de l'un à l'autre, on peut faire un cours complet d'architecture. Chaque siècle a là son modèle, depuis le *rococo* du dix-huitième siècle et le grec bâtard et réchauffé du nôtre, jusqu'au goth et au romain,

en passant par le vitruvien restauré de l'Alcazar, par la renaissance et le moresque. La renaissance est représentée par un bijou ravissant, la *Casa de los niños expositos*, fondée par l'illustre cardinal Gonzalez de Mendoza. » (1)

A l'époque où écrivait Didier, on confondait encore, sous une même dénomination les Enfants-Trouvés et l'hôpital de Santa Cruz.

Grâce à une monographie de Tolède pleine d'intérêt (2), nous savons que l'hôpital de Santa Cruz, auquel on a donné une destination bien opposée au nom qui lui demeure encore, s'élève sur le terrain où figurait, au temps des Mores, le palais légendaire de l'infante Galiana, la fille du roi Alfahri, qui se fit chrétienne, nous dit le Romancero, et qui suivit en France l'empereur Charlemagne. L'hôpital Santa Cruz a pour tous les vrais amis de l'humanité une légende bien autrement vraie et qui eût dû peut-être sauver ce précieux monument d'un changement de destination. Ce fut là qu'à la fin de ce quinzième siècle qui allait ouvrir au monde de nouveaux horizons, une pensée de charité, sortie d'un grand cœur, offrit un asile aux enfants abandonnés. Le cardinal Mendoza fonda cette maison d'où sortirent, quelques années plus tard, tant de vaillants soldats auxquels on dut en partie la prodigieuse conquête des terres nouvelles que Colomb venait de découvrir. Ce fut en 1494 que fut projeté ce beau monument, et l'architecte Annequin de Egaz, originaire de Bruxelles, qui dirigeait les travaux de la cathédrale, fut choisi par le cardinal pour en donner les plans et en poursuivre l'ordonnance. Henrique de Egaz, son fils, lui succéda, et en fait devint le maître de l'œuvre (3). Bien que les moindres détails biographiques nous manquent sur ce grand artiste, comme ils nous font défaut pour notre Jean Goujon, on peut dire que la nature l'avait doué de ce sentiment exquis de l'élégance qui, s'emparant d'une idée nouvelle en architecture, lui donne pour ainsi dire la vie, et fait qu'elle peut s'épanouir, à un temps donné, en se montrant dans toute la richesse de sa floraison.

Un archéologue espagnol qui a eu en ces derniers temps le mérite d'ouvrir la voie à une foule d'écrivains auxquels nous devons l'apparition au monde de la *vieille Espagne*, M. Manuel de Assas, est le digne panégyriste de Henrique Egaz, et les planches fidèles qu'il nous offre font comprendre, mieux que toutes les dissertations, le génie ignoré de ce grand architecte. La photographie que nous offrons à notre tour en révèle toute la délicatesse.

D. Manuel de Assas nous a dit quelle fut la dévotion ardente du grand cardinal pour la croix; en unissant ses généreux efforts à ceux d'Isabelle et de Ferdinand, il l'avait fait briller sur les mosquées de Grenade; à Rome, il avait rebâti le couvent de la *Santa Croce di Gierusalem;* à Valladolid, il avait donné le même nom à un collége qu'il venait de fonder. Peut-être dans cette tête puissante une idée politique s'unissait-elle à une pensée religieuse, au moment où il s'agissait d'effacer les traces de l'islamisme dans la Péninsule; il voulut encore désigner sous le nom de *Santa Cruz* un monument de charité qui devint l'hospice des enfants trouvés de Tolède, *la Casa de niños expositos de Toledo.*

Le cardinal ne survécut pas longtemps à l'exécution première de sa noble pensée; il mourut à Guadalajara, sa ville natale, en 1495; mais il avait fait un testament qui permettait de finir ce qu'il avait résolu, et il avait recommandé en mourant sa charitable fondation à un grand cœur dont il était sûr. Isabelle avait accepté ce legs : l'achèvement du pieux monument n'était plus douteux. Une bulle nouvelle en faveur de son érection fut sollicitée à Rome (1).

La bulle ne se fit pas attendre : les plans approuvés par le cardinal étaient définitivement admis; il n'y eut qu'une légère modification dans leur exécution dernière : on s'éloigna un peu de l'emplacement choisi d'abord, et l'édifice s'éleva à l'orient de la place du Zodocaver, à l'endroit où existait un ancien couvent bâti vers 1254, sous le règne de D. Alfonso el Bueno. Les travaux ne commencèrent activement qu'en l'année 1504. Henrique Egaz les avait terminés au bout de quatorze ans d'un travail assidu. Pendant ce temps, Isabelle avait pourvu au sort des enfants abandonnés; elle leur avait assigné pour asile une vaste habitation qui faisait partie de son apanage. Son cœur maternel réalisait sans retard la pensée du fondateur.

Après des siècles glorieux pour l'Espagne, une institution utile a remplacé une institution charitable. M. Germond de la Vigne s'exprime ainsi à propos de l'importante école que renferme aujourd'hui l'ancien hôpital de Santa Cruz : « Le collége militaire, installé dans ce bel établissement, reçoit six cents cadets placés sous la direction d'un général inspecteur, et organisés en compagnies avec de nombreux professeurs. Les élèves sont admis depuis treize jusqu'à dix-huit ans, et payent, excepté ceux qui obtiennent du gouvernement des bourses, une pension quotidienne de 8 réaux. Les études durent trois ans et comprennent les sciences mathématiques, la fortification, la castramétation, la tactique générale, la théorie générale des équations, les ordonnances militaires, la tactique particulière d'infanterie, l'administration, le dessin, la langue française, la gymnastique, l'équitation, l'escrime et la danse. »

La façade du *Colegio militar*, jadis hôpital de la Santa Cruz, a été reproduite en entier dans l'Album de Tolède, publié par D. Manuel de Assas; mais on peut dire que la délicatesse infinie de ce portail, qui remonte à la première période de l'*art plateresque*, ne pouvait être rendue que par la photographie. « Le portail, dit l'auteur dont nous venons de citer l'excellent guide, est formé par un double arc semi-circulaire, soutenu de chaque côté par deux colonnes en balustre. Les entre-colonnements et l'archivolte sont garnis d'une série de statuettes avec leurs dais, réminiscence du style gothique, qu'on retrouve encore dans le bas-relief qui occupe le tympan de l'arc et qui représente le cardinal Mendoza, fondateur de l'hospice, adorant la croix et assisté de saint Pierre et de saint Paul. Au-dessus de l'arc, un second corps en forme de retable est occupé par un autre groupe sculpté et représentant la Visitation. Deux fenêtres percées à la hauteur de ce second corps sont, comme le portail, flanquées de colonnes en balustre, portant un arc semi-circulaire, et un second corps à fronton triangulaire. Ces riches détails forment peu de saillie; ils semblent appliqués sur la façade nue de l'hospice, comme ceux de la cathédrale de Girone, ou bien, ainsi que nous l'avons dit à propos de cette cathédrale, comme les modèles d'architecture incrustés dans les murs de l'École des beaux-arts de Paris. L'attique, qui couronne cette œuvre élégante est, en revanche, lourde et d'assez mauvais goût;

(1) *Une Année en Espagne*. Paris, 1837, 2 vol. in-8, t. I, p. 334.

(2) Voy. D. Sisto Ramon Parro, *Toledo en la mano, ó Descripcion histórico-artística de la magnifica catedral y de los demás célebres monumentos*, etc. Madrid, 1851. — Voy. également Madoz, *Diccionario*, etc.

(3) Cean Bermudez parle assez vaguement de Henrique Egaz dans son Dictionnaire; mais le nom de ce grand artiste revient quelquefois avec de précieux détails dans le livre de M. Edmund Street, *Some account of gothic architecture in Spain*. London, 1865, in-8, fig. Henrique Egaz dut mourir en 1534.

(1) Le cardinal était né le jour de l'Invention de la sainte croix, et quelques auteurs admettent cette circonstance comme celle qui prédomina dans le choix d'un nom à imposer au pieux monument qu'il faisait construire.

quatre fenêtres basses, carrées, à demi closes par des grilles de fer, y sont percées sans aucun ornement, et au-dessus s'élève un fronton triangulaire au milieu duquel deux anges soutiennent les armes du cardinal fondateur. »

MOLIÈRE, SES AMIS,

ET LE LIVRE DE JEAN NÉANDER SUR LE TABAC.

On sait combien de travaux ont été, depuis quelque temps, inspirés par le désir de jeter quelque jour sur la vie de notre grand comique ; il semble pourtant que, parmi toutes ces recherches, les amis de Molière n'aient pas, autant qu'ils l'eussent pu, attiré l'attention des biographes. Quelques-uns de ces amis durent avoir sur lui et sur son théâtre une influence qu'il serait sans doute aisé de constater ; d'autres, au contraire, par les traces de l'influence que Molière exerça sur eux, nous serviraient à retrouver sur plusieurs points sa propre pensée : ainsi, à ne parler ici que de son goût pour le vieux langage, de son chagrin contre les tendances académiques auxquelles il s'en prenait de l'appauvrissement, du desséchement de la langue française, il serait aisé d'en indiquer la trace dans une épître de Chapelle, qui plus que personne, vivant auprès de lui, dut subir son influence. Chapelle adressait à Mlle de Saint-Christophe l'épître suivante :

A votre lettre en vieux gaulois
Faire réponse est difficile,
Tant excellez en ce patois,
Comme en tout autre êtes habile.
On dit ce qu'on veut dans ce style,
Et non dans notre beau françois,
Que messieurs de l'Académie
Ont tant *décharné* que leurs lois
L'ont fait *du françois de momie*,
Et rendu plus *sec* mille fois
Que la Faculté, sans l'Anglois,
N'eût rendu par phlébotomie
Ceux, etc.

D'autres, au contraire, par leur savoir, par l'autorité qu'ils eurent en leur temps sur les esprits (autorité méconnue ou trop oubliée), nous mettraient sur la voie des opinions de Molière lui-même, qui sur beaucoup de points reçut attentivement leurs leçons. Parmi ces maîtres de la pensée au dix-septième siècle, il faudrait citer surtout Gassendi, Bernier, Rohault. Gassendi étant le plus connu de tous, nous n'en dirons rien ; mais nous rappellerons que Bernier fût le grand curieux et le grand voyageur d'alors. Il visita la Syrie, l'Égypte, la Perse, les États du Grand Mogol ; fut le médecin et l'historien de l'empereur Aureng-Zeyb ; il nous a laissé la description de l'Hindoustan et du royaume de Cachemire, qu'il avait parcourus et très-bien observés. Du fond de l'Orient il adressait à ses amis de France des lettres philosophiques pleines de raison, de charme, et d'éloquence. Parmi ses correspondants, nous trouvons Chapelle et Lamothe Levayer, un des hommes les plus estimés du temps, qui fut aussi l'un des meilleurs amis de Molière ; témoin le fameux sonnet :

Aux larmes, le Vayer, laisse tes yeux ouverts.

Bernier n'était de retour d'Orient que depuis peu de temps, et déjà tout était plein de ses récits sur les pompes et les cérémonies de ce pays-là. On sait avec quelle passion l'écoutait la Fontaine ; jamais le fabuliste ne manquait aux lieux où devait se trouver le célèbre voyageur. Bernier donc venait de rentrer en France, lorsque Molière introduisit dans le *Bourgeois gentilhomme* la fameuse cérémonie du Mamamouchi. Ne verrons-nous pas là un résultat de l'influence de Bernier, qui, dans ses récits et même dans son Voyage écrit, s'en donnait à cœur joie sur toutes ces pompes?

De nos jours, le voyage de Bernier se lit encore avec fruit et plaisir. L'histoire d'un souverain fut rarement écrite avec plus de verve que celle de l'empereur Aureng-Zeyb, et nous devons ajouter que Bernier y fait preuve d'une sagacité parfaite.

Molière avait encore parmi ses amis un homme illustre en son temps, mais qui de nos jours est moins connu que Bernier : ce fut Jacques Rohault, un savant médecin, celui-là justement qui tint Molière si bien au courant des découvertes de Harvey sur la circulation du sang ; on peut se rappeler, en effet, que Molière, dans le *Malade imaginaire*, prend la défense des « circulateurs. » Or, le *Malade imaginaire* est de 1673, et non-seulement Molière pour apprécier les choses avait eu les conversations de Rohault ; mais il avait très-certainement lu le gros in-quarto publié en 1671 par l'illustre médecin, et dans lequel est exposée admirablement la théorie de la circulation. Ce livre qui eut alors un grand retentissement, était intitulé : *Traité de physique ;* on entendait alors par « physique » toute science naturelle, ou, comme on dirait aujourd'hui, toute science positive. Le livre était dédié au duc de Guise, et Rohault demandait au prince hardiment de se faire « le protecteur des vérités de la nature », et, selon lui, « les vérités de la nature » étaient destinées à se manifester, à se développer, à se fortifier de plus en plus. Car « le temps, dit-il, est favorable à certaines choses dont il avance toujours la perfection », tandis qu'il « est nuisible à d'autres qu'il dépouille... » Voyez la préface du *Traité de physique*.

Cette préface suffirait seule à donner au livre de Rohault une importance inattendue ; qu'on nous permette d'en citer un fragment ; cela vaudra mieux que tous les résumés possibles pour en donner une juste idée :

« La seconde chose qui empêche le progrès de la physique, est qu'on la traite trop métaphysiquement, et qu'on ne s'arrête souvent qu'à des questions si abstraites et si générales, que quand bien même tous les philosophes seraient de même avis sur chacune, cela ne pourrait servir à expliquer en particulier le moindre effet de la nature ; cependant une science d'usage doit bientôt descendre dans le particulier. A quoi bon, par exemple, ces longues et subtiles disputes touchant la divisibilité de la matière ? Car, quand bien même on ne pourrait pas décider nettement si elle se peut ou non diviser à l'infini, ne suffit-il pas de connaître qu'elle se peut diviser en des parties assez petites pour servir à tous les besoins qu'on en peut avoir.

» Il est bon, sans doute, de rechercher la nature du mouvement en général ; il pourrait même n'être pas tout à fait inutile d'examiner un peu s'il a été bien ou mal défini « l'acte d'un être en puissance, en tant qu'il est en puissance » ; mais sans perdre trop de temps à décider cette question et autres semblables, je voudrais qu'après s'être un peu arrêté sur la notion générale du mouvement, l'on en examinât en détail et dans le particulier toutes les propriétés, en sorte que ce que l'on en dirait se pût rapporter à l'usage ; en un mot, je voudrais qu'on recherchât soigneusement ce qui peut déterminer la matière à un tel effet plutôt qu'à un autre, « sans s'accoutumer à dire en » général que cet effet est produit par une qualité... »

Molière a popularisé ces sages réflexions par un exemple célèbre, dans le *Malade imaginaire*, où se retrouve en plusieurs endroits l'influence du livre de Rohault qu'il venait de lire : voici bien un effet dont on explique la cause *par une qualité :*

Mihi à docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire.

A quoi respondeo
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire. (1)

« De cette coutume, continue Rohault, vient celle de se payer de mots comme si c'étaient des raisons, et la sotte vanité de croire savoir plus que le commun, quand on sait des mots que le commun ne sait pas et qui ne signifient rien de particulier... »

Enfin Rohault ajoute :

« Un troisième défaut que j'ai trouvé dans la conduite des philosophes (les savants), est que quelques-uns veulent toujours raisonner et se fient tellement aux raisonnements, surtout quand ils les ont empruntés des anciens, qu'ils *ne veulent faire aucune expérience...* »

Pour lui, il ira toujours, dit-il, « tâchant de fonder ses raisonnements sur des vérités de mathématiques et sur des expériences certaines. »

Aussi établit-il que toute éducation doit commencer par les mathématiques. Quant à la métaphysique, dont il a déjà déploré l'ingérence dans les questions scientifiques, voici en quels termes il rompt tout à fait avec elle :

« Que si quelqu'un nous voulait objecter qu'il se pourrait peut-être faire que Dieu eût mis dans la matière quelque chose que nous ne connaissons point, et qu'aucun homme vivant n'est pas même capable de connaître, en quoi il fait consister son essence, nous n'avons rien autre chose à lui répondre, sinon que Dieu étant le maître, il a pu faire les choses comme il lui a plu ; n'ayant garde d'entreprendre de décider par notre raison ce que notre raison ne peut atteindre. C'est pourquoi, laissant à ceux qui sont d'une profession plus relevée que celle d'un simple physicien à traiter de semblables questions et à porter leur vue plus loin que notre raison ne peut aller, nous nous renfermerons dans les limites qu'elle nous prescrit, sans empiéter sur les terres d'autrui... »

Ne trouvez-vous pas là des choses qu'on croirait écrites d'hier?

Mais qu'on nous permette une dernière citation :

« Enfin, quand tous les philosophes seraient d'accord entre eux et avec Aristote, je ne vois pas que cette conformité me dût contraindre dans mes sentiments, ni que les philosophes pussent prétendre que je fusse obligé de les suivre où je suis très-persuadé et convaincu qu'ils s'égarent »

Nous venons de voir dans ce qui précède le nom d'Aristote ; ce nom nous rappelle le mot célèbre de Molière, au commencement du *Festin de Pierre;* ce n'est pas que la pensée nous soit un instant venue que Molière ait puisé près de son ami Rohault cette mauvaise humeur contre les sectateurs inintelligents d'Aristote ; mais voici ce qu'il me rappelle :

En 1625, alors que le tabac donnait lieu à toutes sortes de disputes entre les savants, il fut imprimé, à Lyon, un magnifique *Traité du tabac ou nicotiane, panacée, petun, autrement herbe à la reine*, traduit d'un livre latin de Jean Néander. Molière eut-il connaissance de ce livre, il serait hasardeux de l'affirmer ; et pourtant, voyez un peu ; cette longue apologie du tabac commençait par ces mots : « L'axiome qu'Aristote... »

Eh bien, Molière, lui aussi, voulant faire faire par Sganarelle l'éloge du tabac dans le *Festin de Pierre,* le commencera par ces mots : « Quoi qu'en puisse dire Aristote et toute la philosophie... » Et Thomas Corneille, plus tard, traduisant en vers la pièce de Molière, redira la chose ainsi :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin ; il n'est rien qui l'égale.

Il y avait, d'ailleurs, dans le livre de Jean Néander, toutes sortes d'autres choses qui durent, s'il les lut, amuser beaucoup Molière, ne fût-ce que les deux *pourtraitures* du tabac mâle et du tabac femelle, avec ces deux légendes :

I

Je suis le tabac masle, enflé de noms superbes,
Comme Herbe de la Reine ou la Reine des herbes.

II

Je suis tabac femelle, et en vertus j'égale
Quelle plante qui soit ; mais j'excepte mon masle.

Molière, en parcourant ce singulier livre, ne put manquer d'être mis en belle humeur, et cela nous valut, peut-être, la célèbre tirade sur le tabac.

Nous nous en tiendons, pour cette fois, à ces nouvelles indications, à ces nouvelles suppositions, à propos des sources où put puiser Molière ; car il puisa partout, et l'on peut dire que tout ce qu'il vit, comme tout ce qu'il lut, lui servit d'indication précieuse ; c'est en cela que consiste le génie. Mais il y faut ajouter la puissance d'appropriation et d'interpétation. Molière prête aux choses revivifiées dans ses pièces un relief que peut-être nul autre que lui n'eût aperçu dans leur réalité première, et c'est ainsi que l'art est supérieur à la photographie. Le calque pur et simple des événements dramatiques n'en serait que l'amoindrissement ; en passant de la réalité dans l'art, ils doivent, même pour rester vrais, se condenser, se réanimer de la vie même de celui qui les raconte ou les peint. Gardez-vous de jamais croire que l'artiste ne soit qu'un copiste. Molière, et Shakspeare, et tous les grands maîtres, n'ont été que création et résurrection, alors même qu'on eût pu croire qu'ils ne faisaient que se ressouvenir. Si Molière a connu le fameux livre de Jean Néander sur le tabac, voyez comment, en vingt lignes, il a su le résumer sans lui faire perdre un seul grain de son élément comique : « il purge, réjouit, conforte le cerveau » ; chacun de ces mots résume tout un chapitre. L'usage du tabac est pour les jeunes gens un apprentissage de libéralité. Voilà ce que très-doctement enseigne Néander, et Molière redira :

Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse.

Lisez dans Bernier le récit des cérémonies orientales, et tout de suite passez au *Mamamouchi* de Molière, et voyez si la chose est rendue par lui en toutes ses parties comiques, les seules dont il eut besoin... Mais combien d'études de ce genre il reste encore à faire sur ce génie unique !

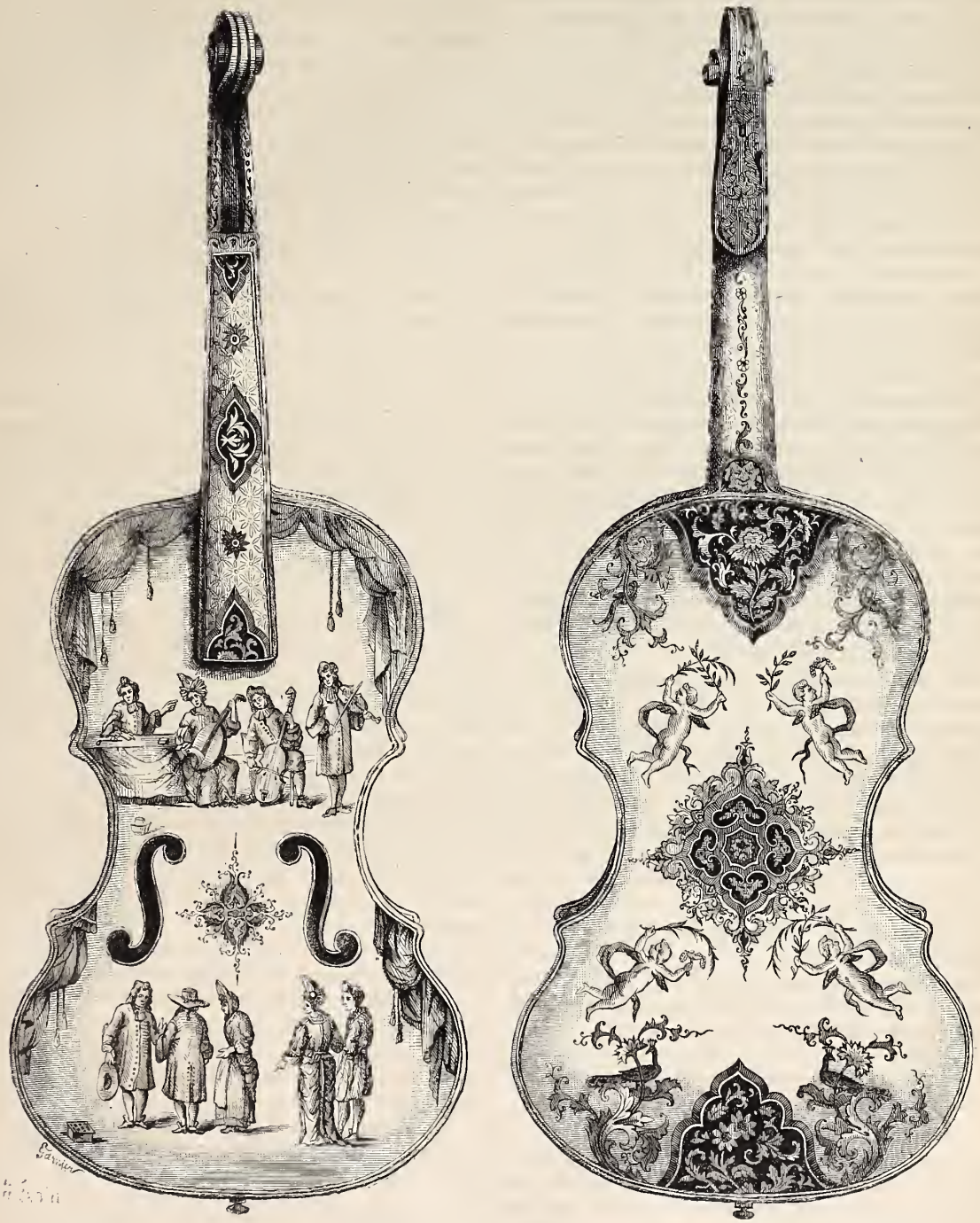
LES VIOLONS DE FAÏENCE ET LEUR LÉGENDE.

Dans maintes localités de l'ancienne Flandre, siéges de certaines industries, un événement inattendu, un heureux anniversaire, une simple fête de famille, fait éclore parfois une joyeuse légende que les pères transmettent presque toujours aux enfants, avec certains produits parfois très-originaux de leur état : c'est ce qu'on pourrait appeler la légende des métiers. Les violons fabriqués en faïence ont la leur. Nous allons rappeler en peu de mots ce petit récit ; mais, avant tout, nous ferons observer que rien n'est plus rare que les instruments de cette espèce, puisque les collections les plus variées et les plus nom-

(1) Par le savant docteur — Il m'est demandé — Pourquoi l'opium fait dormir. — A quoi je réponds : — Parce qu'il y a en lui — Une vertu dormitive — Dont la nature — Est d'assoupir les sens.

breuses de céramique n'en offrent que quatre ou cinq tout au plus, au dire des amateurs. L'un des plus gracieux et des mieux conservés, sans aucun doute, est celui qui figure dans la collection de M. Auguste Demmin, auquel on doit un livre rempli d'intérêt sur la céramique.

La ville de Delft, si célèbre jadis par ses manufactures de faïence qui dataient de l'année 1547, et dans laquelle aujourd'hui on chercherait vainement les traces de cette industrie autrefois florissante, possédait encore, au dix-huitième siècle, une armée d'artistes faïenciers, dont les actives inventions peuplaient les dressoirs resplendissants de la Belgique et de la Hollande de mille objets de ménage



Violon en faïence, de Delft (camaïeu bleu). — Collection de M. Demmin, à Paris. — Dessin de Garnier.

aux couleurs remplies d'éclat, aux formes les plus réjouissantes, et qu'on se dispute aujourd'hui pour des sommes que le caprice exagère souvent.

Si l'on s'en rapporte à la légende dont nous avons déjà signalé le joyeux caractère, l'heureux possesseur d'une des fabriques de faïence en renom, habitant Delft au dix-septième siècle, avait à marier quatre jeunes filles. Quatre jeunes peintres céramistes se présentèrent en même temps, dit la chronique locale, afin de devenir les heureux époux des belles faïencières, et la quadruple demande fut agréée. Comme en ce temps il n'était pas de joyeuses noces sans violons, un modeleur habile se mit en devoir de montrer aux deux Flandres ce que pouvait faire d'original un artiste habile de la ville de Delft. Il se procura un violon de Stradivarius (d'autres penchent pour un Mentagna), et, d'après ce modèle incomparable, il fabriqua quatre instruments à peu près identiques et les remit aux quatre fiancés dont les talents divers lui étaient

connus, et qui les émaillèrent d'une façon plus ou moins riante, selon les idées heureuses que leur suggérait leur prochaine union. Or, quand, à l'issue des quatre noces, un bal joyeux dut s'ouvrir par un quadrille de grands parents, ce furent les violons de faïence qui résonnèrent harmonieusement, non sans inquiéter sans doute les luthiers de Delft.

Les quatre violons furent conservés religieusement dans les quatre ménages. Mais on n'ignore pas comment se dispersent avec les années les objets d'art les mieux appréciés. Les quatre violons avaient résisté aux périls d'une noce des plus tumultueuses; ils ont franchi deux siècles, et chacun d'eux a son histoire. Pour satisfaire sur ce point les amateurs de faïence, ou simplement les lecteurs curieux de récits amusants, nous renverrons à M. Champfleuri (1) et à M. Auguste Demmin. Ce sera à ce dernier écrivain que nous demanderons néanmoins une description exacte du violon fragile qui figure dans le *Magasin*.

« Le troisième (violon), dit-il, qui fait partie de ma collection (acheté à M. Swaab, marchand de curiosités à la Haye), est décoré également en camaïeu bleu de dessins admirables, et orné sur le dessus de personnages en costumes du temps de Louis XIV, dont la mise est un curieux spécimen des modes hollandaises de l'époque. Trois personnages jouent de divers instruments à cordes (un violon, une mandoline et une basse); cinq autres dansent le menuet, et une dame se rafraîchit devant la table... Le crachoir n'est pas éloigné de la classique *chaufferette*, ustensile inséparable des ménages hollandais. De l'autre côté, on voit planer quatre amours qui tiennent des branches, le tout entouré de superbes ornements de la renaissance. La manière des sujets rappelle celle des sujets et gravures de Gérard de Lairesse, né à Liége en 1640, mort à Amsterdam en 1711. » (2)

Il est douteux que les fabriques de faïence dont il est ici question aient soutenu leur ancienne réputation fort avant dans le dix-huitième siècle; car le voyageur Misson, qui décrit les curiosités de la ville de Delft en 1711, n'en dit mot, et se contente de mentionner les agréments de cette cité commerciale, quand il y passa avant de se rendre en Allemagne, pour passer de là en Italie, à la recherche de mille curiosités. Il nous apprend que Delft fut fondé en 1075 par Godefroy le Bossu, duc de Lorraine. « Cette ville, dit-il, tient le troisième rang dans l'assemblée des états de Hollande. Il n'y a qu'une bonne lieue de Delft à la Haye, en suivant toujours le canal. On ne passe pas loin de Ryswyck et de Vorburg, qui sont des villages extrêmement agréables. Tout y est plein de maisons de plaisance, de promenades et de jardins délicieux. »

BONTÉ.

L'expérience de la vie nous apprend que plus un hôte est pauvre, plus il est charmé d'être fêté; et de même que certaines gens s'éprennent des couleurs d'une tulipe ou d'un papillon, je suis de mon naturel grand ami des figures que le bonheur épanouit. GOLDSMITH.

INSTINCT OU RAISONNEMENT?

On a beaucoup parlé de l'intelligence des chiens; mais le sujet n'est pas épuisé, et chacun pourrait, je crois, en fouillant dans ses souvenirs, y trouver quelque chien digne de passer à la postérité. Voici quelques anecdotes parfaitement authentiques sur deux de ces animaux :

Un médecin qui habitait une petite ville avait une chienne nommée Flore : les noms mythologiques étaient alors à la mode. Flore était d'humeur vagabonde, et sortait souvent seule; mais elle n'aimait pas à attendre à la porte quand il lui prenait la fantaisie de rentrer. Elle remarqua sans doute comment les gens s'y prenaient pour se faire ouvrir, et un jour la domestique, accourant à un vigoureux coup de sonnette, fut fort étonnée de ne trouver que Flore toute seule. On crut d'abord que quelque passant charitable lui avait rendu le service de sonner pour elle; mais le même fait s'étant renouvelé, on finit un beau jour par surprendre Flore, debout sur ses pattes de derrière, appuyant ses pattes de devant contre la porte, et tirant avec ses dents le cordon de la sonnette. Était-ce de l'instinct ou du raisonnement?

Son maître profita de la découverte. Quand il avait oublié chez lui quelque objet dont il avait besoin, il écrivait le nom de l'objet sur un billet; il attachait le billet au collier de la chienne, qui l'accompagnait dans toutes ses courses, et il l'envoyait le lui chercher. Flore courait à la maison, sonnait, présentait son billet, et revenait porter à son maître l'objet demandé

Un jour qu'on lui avait enlevé ses petits et qu'elle les cherchait partout, elle déterra dans un fumier quelques petits chiens nouveau-nés sur lesquels on avait fait des expériences. L'un d'eux respirait encore : elle l'emporta, le lécha, l'allaita, et le soigna si bien qu'elle le fit vivre. Elle l'adopta, et l'éleva comme sien. Ici, n'était-ce pas de l'instinct plutôt que du raisonnement?

Un autre chien, élevé dans la même famille bien des années auparavant, avait donné les preuves d'une intelligence extraordinaire. Il se nommait Jupiter : c'était un chien de très-grande taille, aussi redoutable aux maraudeurs que doux aux gens de la maison. Ses maîtres habitaient pendant l'été une maison de campagne assez éloignée de la ville où l'on allait, les jours de marché, faire les provisions de viande et d'épicerie. La servante avait habitué Jupiter à lui porter et rapporter son panier. Le bon chien connaissait l'heure du départ: aussi le voyait-on toujours arriver, de cet air affairé qu'ont les chiens, au moment juste où Jeannette ajustait sa coiffe et prenait son tablier pour sortir, et il trottait joyeusement à côté d'elle en remuant la queue, l'anse du panier entre les dents. Certainement il comprenait l'importance de sa mission.

Un matin cependant, Jeannette, à l'heure du départ, appela en vain Jupiter. Où était-il? qui pouvait le retenir? On ne l'a jamais su. Le fait est que Jeannette fut obligée de se charger elle-même de son panier, et de se passer de compagnon de route.

Elle était déjà loin quand Jupiter, se sentant en retard, accourut tout haletant. Il va, vient, rôde dans la cuisine, dans la cour, dans la chambre de Jeannette; il va regarder sur la route, il revient dans la maison : elle n'est nulle part. Serait-elle partie sans lui? Dans ce cas, il n'y a qu'une chose à faire : c'est d'aller la rejoindre avec le panier; et Jupiter cherche le panier. Point de panier! Jupiter ne pourra cependant pas rapporter les provisions sans panier! Une idée lui vient : il prend délicatement un torchon sur une pile de linge qui se trouvait là, l'emporte, et court à toutes pattes sur le chemin de la ville. Si Jeannette fut surprise de le voir arriver à la halle, bondissant à travers les rangées de marchandes pour parvenir plus vite jusqu'à elle, et si elle lui fit fête, il n'est pas besoin de le dire. Le torchon, que Jupiter avait pris si judicieusement pour remplacer le panier, ne servit qu'à recouvrir la

(1) Voy. *le Violon de faïence*, collection Hetzel, 1 vol. post in-8.
(2) Aug. Demmin, *Guide de l'amateur de faïences et porcelaines, poteries, terres cuites, peinture sur lave et émaux*. Paris, 1863, post in-8.

marchandise, et le chien revint fièrement avec sa charge accoutumée.

Il ne fallait pourtant pas qu'on le chargeât trop : il avait le sentiment de la justice; et s'il consentait à rendre service aux gens en portant leurs paquets, il n'aimait pas qu'on abusât de sa complaisance. Ainsi, un jour de partie de campagne, Jupiter trouva trop lourd le fardeau qu'on lui avait donné. Il n'en dit rien, resta un peu en arrière, et, quand toute la société fut réunie au rendez-vous, on vit arriver Jupiter la gueule vide. On le pria, on le gronda; peine inutile! Il fallut prendre son parti de la perte du paquet.

Mais le soir, comme on s'en revenait, et qu'on était très-près de la maison, tout à coup Jupiter s'élance, saute par-dessus une haie, court dans un champ, et se met à gratter la terre à un certain endroit. On le suit, on regarde. Il creuse, creuse, rejetant la terre avec ses pattes, de l'air assuré de quelqu'un qui sait bien ce qu'il fait. En un instant, le paquet perdu apparaît : le chien le reprend, sort du champ, et marche sur la route en avant de la société. Il n'avait pas voulu, cet honnête chien, faire tort à ses maîtres de leur propriété, mais seulement se débarrasser d'un poids trop lourd, et, qui sait? peut-être leur donner une leçon. — Était-ce de l'instinct ou du raisonnement?

LES HABITANTS PRÉHISTORIQUES
DES CAVERNES,
CLASSÉS D'APRÈS LEUR INDUSTRIE.

Que d'idées s'éveillent au nom de *cavernes!* Quels souvenirs de violences, de sang versé, de scènes ascétiques et romanesques, de descriptions féeriques! — Tout d'abord, l'imagination voit apparaître le maître du lieu : c'est un ours monstrueux, ou un lion affamé, ou une tigresse suivie de ses petits; c'est parfois aussi un brigand grec ou un bandit romain, plus savamment sanguinaires que les fauves carnassiers; l'ogre Polyphème revient encore en mémoire, dévorant les compagnons d'Ulysse enfermés dans son antre; puis, dans une autre direction d'idées, on admire dans leurs thébaïdes les pâles et maigres solitaires, méditant, priant, travaillant, jeûnant, se macérant à outrance. Bientôt la scène change, et la série des gras et joyeux ermites se montre dans les romans de chevalerie, offrant aux paladins errants de bons repas de venaison, et caressant des gourdes rebondies pleines de vins capiteux; aux cavernes se rattachent, enfin, des lectures de voyages audacieux dans les profondeurs des montagnes où l'on fait des promenades enchantées, sous des voûtes immenses, à travers des piliers de stalactites et de stalagmites, figurant sous le reflet des flambeaux une architecture aussi éblouissante que fantastique.

Rien de toutes ces curiosités ne nous arrêtera aujourd'hui. Les cavernes vont s'imposer à notre attention par des faits tout nouvellement distingués et appréciés. Il ne s'agira plus des temps de l'histoire, ni des temps de la légende et de la fable; nous passerons par-dessus pour entrer dans le monde des créatures qui ont précédé la mythologie imaginée par nos plus anciens ancêtres historiques; car nous savons, à n'en plus douter, que la plupart de nos cavernes ont servi de refuges, d'habitations et de tombeaux aux hommes qui luttaient pour l'existence contre les gigantesques animaux des races éteintes ou émigrées, et qui, ne connaissant encore aucuns métaux, s'armaient uniquement d'éclats tranchants de silex pour combattre, ou s'en servaient pour les usages de la vie.

Ces cavernes peuvent donc être considérées comme des musées où se conservent, sous d'épaisses couches de limon et de terres rapportées, les précieuses et curieuses reliques des familles préhistoriques, les rebuts de leurs repas, leurs armes, leurs outils, et parfois même leurs ossements.

Jusqu'à ces dernières années, on avait généralement expliqué par des remaniements successifs de terrains et par l'action érosive, entraînante et bouleversante des grandes eaux, le transport des ossements et des outils, ainsi que leur accumulation et leur mélange dans les cavernes. Nos lecteurs trouveront à ce sujet dans le volume de 1837 (1) de savantes et poétiques descriptions dues à la plume animée de Jean Reynaud. La contemporanéité de l'homme et des tigres, éléphants, rhinocéros et autres, était alors repoussée bien loin par la science officielle et par toutes les écoles; cependant notre regretté collaborateur faisait ses réserves. Déjà, d'ailleurs, quelques géologues du midi de la France, ayant eux-mêmes fouillé des cavernes, avaient été tellement frappés de ce qu'ils y avaient vu et manié, qu'ils en étaient sortis avec un fort soupçon de la vérité de cette contemporanéité, et qu'ils essayaient d'en provoquer l'examen; mais la grande voix de l'illustre Cuvier couvrait tous ces bruits.

C'est depuis douze ans seulement que la vérité soupçonnée est devenue une vérité admise, grâce aux longs et persévérants efforts de M. Boucher de Perthes. On a exposé dans ce recueil (2) comment ce géologue antiquaire avait fini par découvrir dans le bassin de la Somme une couche inférieure de terrain à ossements parfaitement caractérisée comme couche diluvienne, et dans laquelle gisait une énorme quantité de silex taillés évidemment par des hommes : ossements et silex avaient dû être transportés et enfouis au même moment. Ce fait important fut constaté en 1859, à plusieurs reprises, par les plus illustres géologues de l'Angleterre venus à la suite les uns des autres. Ces savants, d'abord prévenus défavorablement, mais bientôt convaincus par un examen attentif et par leurs propres trouvailles, sanctionnèrent l'opinion convaincue que M. Boucher de Perthes soutenait depuis longtemps sur la présence de l'homme antérieurement aux derniers grands bouleversements de la surface du globe. Les savants français joignirent immédiatement leurs témoignages à ceux des savants anglais.

L'étude des cavernes fut alors reprise avec un nouvel intérêt. En 1863, MM. de Lartet et Christy fouillèrent en Périgord les grottes des Eyzies et de Laugerie-Basse, où ils trouvèrent non-seulement des représentations d'animaux préhistoriques gravées sur des schistes, des outils et des armes en bois de renne, mais encore des animaux et des ornements sculptés en relief sur ce même bois. Le *Magasin pittoresque* a reproduit (3), en 1865, les principaux passages et dessins de cette description.

On compte maintenant plusieurs centaines de cavernes fouillées à différentes époques, et dans presque toutes on a trouvé des témoins de l'industrie humaine des temps préhistoriques, mêlés à des ossements d'espèces éteintes, émigrées ou actuelles. Les différences existant entre les armes et les outils, ainsi que les diverses natures d'ossements, démontrent qu'il y a eu, dans l'histoire des anciens habitants des Gaules, plusieurs époques distinctes.

M. Gabriel de Mortillet, l'un des hommes les plus érudits dans la science nouvelle préhistorique, géologue très-distingué et antiquaire, a cru reconnaître, il y a déjà plusieurs années, que l'on pouvait classer les produits de l'industrie humaine avant l'histoire en deux divisions bien

(1) Tome V, 1837, p. 254, 266.
(2) Tome XXIX, 1861, p. 302; — t. XXXI, 1863, p. 122, 161.
(3) Tome XXXIII, 1865, p. 194.

distinctes, susceptibles elles-mêmes d'être subdivisées.

Dans certaines cavernes, en effet, on ne trouve guère que des silex taillés ou éclatés et très-peu d'instruments en os; dans d'autres, au contraire, les os façonnés dominent et remplacent le silex pour la plupart des usages auxquels la pierre était appliquée. — Évidemment, les habitants des premières cavernes ont précédé les habitants des secondes. Voici la base des deux grandes divisions.

Silex taillés de la période diluvienne et de la première époque des cavernes.

1 Hachette amygdaloïde (type d'Abbeville), à Arques, près de Dieppe, 1863. — 2. Hachette lancéolée (1er type de Saint-Acheul), au Val-de-Gland, près d'Eu, 1870. — 3. Hachette triangulaire (2e type de Saint-Acheul) provenant de la grotte de Moustier, commune de Saint-Léon-sur-Vézère (Dordogne), ainsi que le numéro 4, pointe de lance (type du Moustier).

Quant aux subdivisions, elles se trouvent déterminées par les proportions relatives des silex taillés et des outils en os ou en bois de renne, ainsi que par les formes plus ou moins compliquées, ou plus ou moins ornées de gravures et de reliefs, que l'on rencontre dans les instruments.

Finalement, M. de Mortillet a établi quatre époques ou types; nous parlerons d'abord de l'époque dite du *Moustier*.

La fin à une autre livraison.

L'ENTRÉE AU BOIS.

Le Garde et les chiens, peinture par M. Schutzenberger. — Dessin de Pauquet, d'après une lithographie publiée par MM. Dusacq et Cie.

Le paysage est gai et charmant. Le soleil vient de se lever, et éclaire la plaine où scintille, comme une poussière de diamants, la rosée de la nuit. Quelques légers nuages flottent au ciel, où leurs contours indécis s'effacent peu à peu : bientôt ils seront fondus dans le bleu de l'air. La journée sera belle : une brillante journée d'automne! Tous les êtres vivants, qui sentent venir l'hiver, se hâtent de profiter des beaux jours. La terre leur offre ses derniers présents; les haies sont couvertes de baies rouges comme du corail, l'herbe est verdoyante, les ruisseaux coulent en chantant sur les cailloux.

Hâtez-vous de jouir, pauvres habitants des bois! Bientôt la gelée meurtrière s'étendra sur la terre : plus de fruits! rien que des rameaux noirs; plus de gazon! la neige le couvrira; plus de ruisseaux! les eaux s'arrêteront pétrifiées par l'hiver.

Aujourd'hui vous reste : becquetez et chantez, petits oiseaux; broutez le serpolet embaumé, lièvres craintifs, lapins pacifiques; parcourez, de vos pieds agiles comme des ailes, les longues allées qui s'enfoncent sous la verdure des chênes, biches légères, cerfs au bois élevé, chevreuils aux doux yeux! Demain ce sera l'hiver : soyez heureux encore aujourd'hui.

Mais non, pas même aujourd'hui. A l'heure où tous les habitants de la forêt s'éveillaient pour user en paix des dons de la bonne nature, on s'éveillait aussi au château. Il s'y faisait un grand tumulte, beaucoup de mouvement, beaucoup de bruit; et pendant qu'on sellait les chevaux, qu'on s'apprêtait, qu'on se félicitait d'avoir un si beau temps pour l'expédition projetée, un homme, menant en laisse quatre chiens, a pris les devants. Il a parcouru les champs veufs de leurs récoltes, les prés à l'herbe rase où les grands bœufs ont levé la tête à son passage; il a traversé la plaine onduleuse; le voici près des taillis. Les bois sont à deux pas, les grands bois sombres et frais, pleins de doux murmures et de charmants ramages. Il n'y songe pas; il n'est occupé que de retenir ses chiens, qu'il conduisait tout à l'heure, et qui le conduisent maintenant plus vite qu'il ne voudrait aller.

Ils ont appris leur métier, et ils le connaissent bien, les braves chiens! ils savent que si on les a fait partir ainsi avant le reste de la chasse, c'est qu'ils sont les meilleurs de la meute, c'est qu'on compte sur eux pour dépister le gibier.

Aussi les voilà déjà en quête : les uns flairent le gibier, les autres tirent sur la laisse pour s'élancer les premiers dans le taillis. Tout à l'heure, quand toute la chasse sera réunie, le valet leur rendra la liberté; et alors, la course effrenée à la poursuite du gibier; ses ruses à déjouer, ses ressources à lui enlever une à une; le son du cor, le galop des chevaux; les encouragements des chasseurs, leurs caresses et leurs félicitations après la victoire!

Car le chien de chasse aime la chasse pour elle-même, il l'aime aussi pour l'honneur...

L'honneur! ah! pauvres chiens, que faites-vous? Vous courez sus à l'ennemi! Mais cet ennemi, pourquoi vous est-il ennemi, et non pas frère?

Vous n'en savez rien : on vous a dressés comme cela, et vous allez, sur la foi de vos maîtres, détruire la joyeuse paix des bois! Pour des chiens, vous n'êtes guère sages; et vous me rappelez les pauvres soldats qui s'en vont, sous prétexte d'honneur et de patrie, ravager une terre amie et massacrer des hommes qui ne leur ont jamais rien fait, trop souvent afin d'obéir au caprice d'un homme désireux de se croire maître de quelques parcelles de terrain de plus. Que vous en reviendra-t-il, aux uns et aux autres, après la victoire?

LA GUERRE.

Fin. — Voy. t. XXXIX, 1871, p. 231, 393.

Les conséquences de l'état perpétuel de guerre dans lequel la terre roule seront mieux senties, si nous songeons que les guerres d'un siècle produisent le même effet que si une épidémie, tombant sur la France, empoisonnait jusqu'au dernier tous les habitants qui vivent aujourd'hui de la Méditerranée à la Manche et de l'Océan jusqu'au Rhin!

Essayons de nous représenter ce spectacle : cette immensité d'agonisants et de morts, c'est ce que l'humanité se tue à elle-même périodiquement. Au surplus, la population entière du globe étant de 1 milliard 200 millions d'habitants, c'est le trentième de cette population totale que la mère universelle égorge à chaque centenaire.

Si ces 40 millions d'hommes que l'on tue par siècle étaient ensevelis dans des cercueils (ils n'ont pas eu cet avantage), ces cercueils, placés l'un à côté de l'autre, à un pied seulement de distance, et sur la ligne de l'est à l'ouest, feraient juste le tour du globe. L'équateur serait ainsi marqué par un cercle de cercueils ceignant la sphère terrestre du bandeau qui lui convient. La terre continuerait de courir, comme elle le fait, dans l'espace, faisant ses 650 000 lieues par jour, et montrant aux autres mondes le trophée bien aligné de ses prouesses belliqueuses.

Ces hommes tués par siècle, se plaçant l'un à côté de l'autre, et se tenant par la main, formeraient une ligne de 15 000 lieues de long ou de 1 000 lieues sur quinze rangs. Cette multitude rangée d'hommes, l'épidémie guerrière l'atteint de proche en proche comme une commotion électrique, et la couche tout entière sur le sol ; chaque siècle, une pareille rangée sort du sol pour tomber de la même façon, et ainsi de suite.

Les calculs dont j'ai parlé plus haut m'ont permis de constater que, depuis les origines de notre histoire, depuis 3000 ans, la moyenne générale approche de 40 millions par siècle ; celle de notre siècle et du précédent dépassent sensiblement cette somme. Depuis les temps de la guerre de Troie, de David (qui avait une armée permanente), de Sémiramis, de Sésostris, de Xerxès, de Cyrus, de Cambyse, on constate chronologiquement que nos 40 millions s'appliquent à ces 30 siècles ; de telle sorte que le total des hommes détruits par les guerres, depuis les origines de notre histoire asiatico-européenne, peut être légitimement évalué à *1 200 millions!* — Ce chiffre représente la population totale actuelle de la terre entière.

Ainsi, depuis 3 000 ans seulement, — goutte d'eau dans l'océan des âges, — on a tué autant d'êtres humains qu'il y en a actuellement sur le globe.

Qu'est-ce que c'est que ce nombre-là? Supposons-le condensé en une seule nuit.

Il fait jour, le soleil répand sa lumière et sa chaleur sur le monde. Les campagnes sont verdoyantes, les villes animées, les villages environnés de travailleurs. Des millions d'hommes ici, des centaines seulement plus loin, vivent, agissent, produisent. La science développe ses splendeurs à la contemplation de l'esprit ; l'histoire, le roman, apportent sous le regard du lecteur le tableau des mœurs passées ou présentes des groupes divers qui peuplent le monde ; l'industrie transforme la face de la nature, les montagnes s'abaissent, les vallées s'élèvent, les mers reculent ; l'équateur et le pôle se donnent la main ; la vapeur supprime le temps, dompte les mers, sillonne les peuples ; l'électricité fait palpiter d'une vie commune l'Europe et l'Amérique, et fait entendre à Paris ce qui se dit à Rome, à Londres ce qui se dit à New-York ; l'époux conduit la fiancée à la bénédiction de l'aïeul, l'enfant joue dans un rayon de soleil ; la vie, en un mot, déploie à la surface du globe son multiple rayonnement.

Mais voici le soleil couché, la nuit noire, le silence lugubre ; et, descendant des sombres hauteurs, la Mort, la Mort funèbre, squelette dont le blanc manteau vole en arrière, dont les doigts décharnés tiennent une faux d'acier. Comme un oiseau de nuit, dont le vol fait frémir, elle passe, étend sa main droite sur les quatre points cardinaux, traverse l'espace ténébreux et disparaît dans la profondeur ; ce geste vient d'arrêter l'humanité dans son cours ; ce passage du nécrophore vient d'endormir tous les humains du dernier sommeil. Demain matin, nul de nous ne se réveillera. Le soleil éclairera une terre de morts. En aucun pays du monde, il ne reste un seul humain vivant pouvant le contempler. Paris, Londres, Pékin, Canton, New-York, Pétersbourg, Constantinople, Vienne, Berlin, Rome, sont arrêtés soudain, comme autant de machines dont le feu a manqué tout à coup. Les rues sont désertes, les demeures sont emplies de morts ; villes et villages sont autant de cimetières.

Au bout de quelques jours, le vent qui souffle sur ce sépulcre universel n'emporte plus dans l'espace que l'odeur nauséabonde des millions de corps décomposés ; depuis les édifices solitaires jusqu'aux muets rivages des longs fleuves, depuis les grandes cités emportées jusqu'aux prairies incommensurables, le Silence géant, assis sur les ruines du globe, s'endort au milieu du vaste et insondable champ des morts, au milieu de cette armée gisante de 1 200 millions de cadavres.

Ce vaste cimetière de l'humanité entière, c'est, vue sous un regard et pour une nuit, la quantité réelle de victimes que la guerre a couchées dans l'obscurcissement de la mort, depuis les origines historiques des peuples jusqu'en l'an de grâce où nous sommes.

Voyons un instant quelle quantité de *sang* jaillit ainsi sans trêve dans cette incompréhensible folie.

Le calcul est facile, et montre que la guerre a versé *18 millions* de mètres cubes de sang humain.

La Seine, à Paris, débite en été, au large bras du pont Neuf, environ 100 mètres cubes par seconde ; c'est une force de 3 500 chevaux. Par heure, il passe donc sous ces arches une quantité de 360 000 mètres cubes d'eau. Par jour, c'est une quantité de 8 640 000.

Eh bien, plaçons-nous sur le parapet du pont Neuf, et observons ce cours rapide, lourd et profond. Si, au lieu d'eau, c'était du sang humain, le sang versé dans toutes les guerres formerait un pareil fleuve, un pareil cours! Et pour le voir s'écouler tout entier, s'il était réuni dans le bassin de ces quais, il nous faudrait rester appuyés sur le parapet, au-dessus de ces flots rouges et bouillonnants, pendant plus de quarante-huit heures, pendant cinquante heures!

Ces flots de sang feraient tourner des moulins gigantesques, mettraient en mouvement des turbines capables d'en lancer des jets immenses jusqu'aux plus lointaines conduites d'eau, et d'en arroser la capitale entière dans toute l'étendue du périmètre des fortifications. Les bateaux à vapeur remonteraient ou descendraient ce fleuve comme ils le font aujourd'hui ; les barques se balanceraient sur les ondes empourprées, dont l'odeur pénétrante envahirait les édifices royaux, comme le nauséabond brouillard des fosses infernales du Dante.

Le sang des hommes égorgés dans tous les holocaustes rapportés plus haut formerait encore un fleuve immobile de 90 kilomètres de longueur, 50 mètres de large et 4 mètres de profondeur.

Réuni dans un lac, ce lac mesurerait 4 millions de mètres carrés ; c'est-à-dire qu'il aurait, par exemple, 2 kilo-

mètres de long sur autant de large, et la profondeur serait 13 pieds et demi.

Cette quantité de sang pèse 18 milliards 990 millions de kilogrammes.

Si tout ce sang retombait sur nos têtes dans une pluie d'averse, comme en certains orages, en supposant qu'il tombe 100000 mètres cubes par heure sur Paris, dont la surface est en nombre rond de 100 millions de mètres carrés, cette belle pluie, d'un millimètre au pluviomètre, tomberait sans discontinuer pendant huit jours et sept nuits, et le résultat serait de 18 centimètres de sang de hauteur sur toute la surface de Paris, c'est-à-dire en raison des toits, des chéneaux et de l'exiguïté relative des égouts, que toutes les rues et tous les rez-de-chaussée seraient littéralement submergés dans cet épouvantable déluge de sang humain.

Au lieu de pleuvoir en une seule averse, si ces cataractes de sang étaient éclusées de façon à ne laisser tomber qu'une goutte à la fois sur les Tuileries ou sur le tombeau de Napoléon, ou sur le trône de Berlin, de Pétersbourg, de Vienne ou de Madrid, et qu'il en tombât, par exemple, une énorme goutte d'un litre à chaque seconde, il en tomberait presque un mètre cube par quart heure... et cette chute de seconde en seconde ne durerait pas moins de 570 ans.

Les guerres d'un siècle, de celui-ci, par exemple, répandent à elles seules 600 millions de litres de sang humain, ou 3 millions de tonneaux de deux hectolitres.

Celles d'une seule année moyenne versent 6000 mètres cubes de sang. Un seul jour, représentant la moyenne ordinaire, tire 16000 litres de sang de la force de l'humanité : c'est un jet intarissable de 680 litres par heure que la guerre lance sans repos depuis le commencement du monde historique.

Les premières lunettes astronomiques inventées ont montré aux astronomes du dix-septième siècle des étoiles que nul œil mortel n'avait vues jusqu'alors. Ce sont les étoiles de la septième grandeur, qui ont besoin d'être rapprochées pour être distinguées par nos regards. Puis de nouveaux pouvoirs amplificateurs montrèrent des étoiles plus distantes encore, celles de la huitième grandeur. Se perfectionnant sans cesse, le télescope est arrivé jusqu'à la quinzième grandeur et jusqu'à dénombrer *76 millions d'étoiles*. Ce nombre formidable, éblouissant, sous le poids duquel l'esprit humain succombe, est incomparablement supérieur au chiffre primitif, devant lequel cependant David et Pline s'écriaient que Dieu seul pouvait en essayer le dénombrement. Eh bien, il peut à peine lui-même servir de comparaison au nombre des morts couchés sur le sol des nations par la main de la guerre.

Avec toutes les têtes des victimes, on pourrait construire une voûte céleste pareille en perspective à celle que nous voyons. Si chacune de ces têtes juxtaposées brillait dans la nuit comme une petite étoile, ce ciel serait une voûte toute blanche de lumière, comme jamais elle ne l'a été par les véritables étoiles. Ce ciel de têtes coupées, c'est celui que l'esprit de conquête, les antipathies et les discordes nationales, ont fabriqué et entretiennent. O raison! ô justice! ô bonté! quand viendra votre règne?

LA VUE.

QUELQUES PHÉNOMÈNES INTÉRESSANTS. EXPÉRIENCES CURIEUSES.

Le célèbre astronome John Herschel a observé que, lorsqu'on regarde directement et fixement le groupe d'étoiles appelé les Pléiades, on en aperçoit six ou sept, tandis qu'on en découvre un plus grand nombre quand le regard se porte sur elles d'une manière vague et indirecte.

Herschel explique ce fait en disant que sans doute la partie centrale de la rétine est moins sensible aux faibles impressions lumineuses que les parties plus éloignées du centre.

« Pour vous rendre compte de cette insensibilité relative du centre de la rétine, dit-il, regardez une étoile de la cinquième grandeur, tantôt en plein et avec intensité, tantôt négligemment et un peu en dehors de sa position réelle, vous ne la verrez nettement que dans le second cas; ou bien choisissez deux étoiles également brillantes, à trois ou quatre degrés l'une de l'autre, et fixez votre regard exclusivement sur l'une d'elles : c'est l'autre que vous apercevrez. Du moins, tel est mon cas. »

L'écrivain anglais qui relate ces observations de sir John Herschel assure que sa propre expérience les confirme. « Ainsi, dit-il, quand je remarque une barque ou une bouée au loin sur la mer pendant la nuit, je ne la vois qu'en fixant mes yeux sur le point qu'elle occupe d'une manière générale, ou plutôt en attachant mon regard sur les points environnants, à une distance de quelques degrés.

» Je me rappelle à ce sujet une circonstance qui m'a causé une bien vive impression. Je naviguais sur l'Atlantique par une obscure nuit de décembre. Tout à coup le cri : « Un homme à la mer! » retentit. Réveillé en sursaut, je me précipite sur le pont, ainsi que tous les autres passagers. Le canot de sauvetage était déjà lancé et s'éloignait rapidement. Nous étions tous groupés sur la dunette, regardant au loin l'océan profond et sombre. « L'avez-vous » trouvé? » criait-on de temps en temps. — « Non! » fut la triste réponse qui à travers l'espace ténébreux parvint jusqu'à nous.

» Le canot revenait; on me désignait le point où d'autres l'apercevaient, et moi je ne le voyais pas. Enfin je le découvris, mais je fus très-surpris de ne pas l'avoir vu plus tôt. Très-probablement je ne l'apercevais pas précisément parce que mon regard était attaché avec trop de fixité sur lui, et c'est quand mes yeux se détournèrent un peu du point où il était qu'il m'apparut tout à coup. Son image tomba alors sur une portion de la rétine plus sensible aux faibles impressions lumineuses que la partie centrale. Je vérifiai le fait à plusieurs reprises. Toutes les fois que je regardais le bateau trop fixement, son image s'effaçait; il redevenait visible quand je regardais à côté.

» Il est bien entendu que ce phénomène ne se produit que dans la demi-obscurité, au crépuscule ou par une nuit un peu claire. Au grand jour, il n'en est plus ainsi. »

Nous ne quitterons pas ce sujet sans constater encore qu'il existe sur la rétine un point absolument inerte que la lumière n'impressionne en aucune façon. Si l'image d'un objet vient à tomber sur ce point, aucune sensation ne parvient au cerveau; nous ne voyons pas cet objet. Ce point ne se trouve pas dans l'axe de la vision; il est interne à cet axe, plus près du nez.

L'existence de ce point insensible de la rétine donne l'explication d'une expérience curieuse que nous allons décrire et que chacun peut répéter.

Placez vos deux pouces, dressés l'un à côté de l'autre, de façon à ce qu'ils se touchent par leur bord extérieur, en tenant les autres doigts fermés sur la paume de la main. Maintenez-les dans cette position, et étendez vos bras horizontalement en avant, loin de votre corps. Ceci fait, fermez l'œil gauche et fixez l'œil droit sur le pouce gauche. Tandis que vous regardez ainsi votre pouce gauche, détachez le droit de son compagnon, et écartez-le avec lenteur. Quoique votre œil droit demeure fixé sur le pouce gauche, vous continuez cependant à apercevoir l'autre pouce; vous le voyez se mouvoir, s'écarter progressivement jusqu'à ce

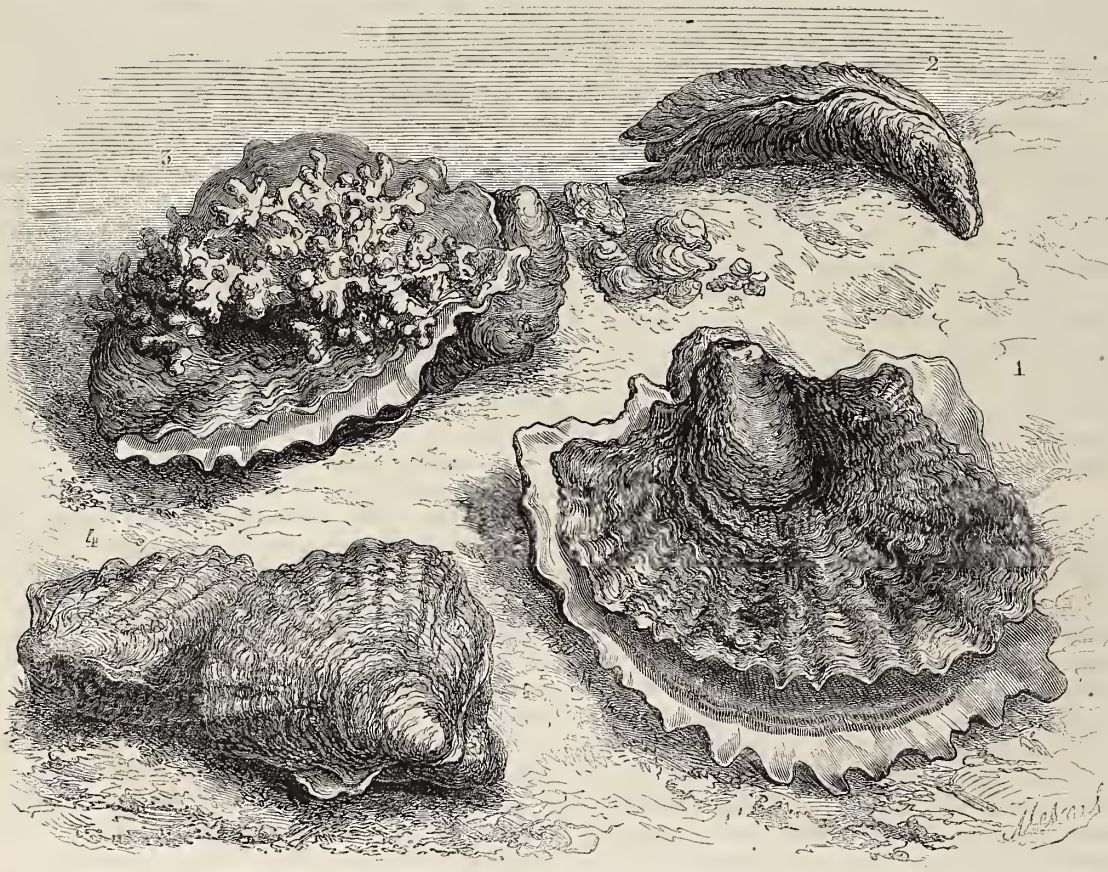
qu'il arrive à un certain point (environ à six pouces de l'autre); alors vous le perdez de vue. Continuez à le faire mouvoir en dehors, ou bien haussez-le ou bien abaissez-le, il devient de nouveau visible. Il y a donc un certain point de la rétine sur lequel la lumière est sans action. — Il va sans dire que l'on peut faire la même expérience avec l'œil gauche; c'est alors le pouce droit que vous regarderez, et le gauche que vous ferez mouvoir.

POURQUOI LES HUITRES COUTENT CHER.

Fin. — Voy. p. 291.

Ce serait une grande erreur de croire que l'homme est le seul ennemi de l'huître adulte, et que l'animal enfermé dans sa dure maison de calcaire n'a rien à redouter de qui que ce soit. La nature, qui l'a muni d'un bouclier suffisant pour le laisser vivre, a doué en même temps d'autres êtres d'outils suffisamment puissants pour le détruire.

La vie n'est-elle pas, du haut en bas de l'échelle animale, un combat perpétuel, et le monde un vaste champ de carnage? L'un des plus cruels ennemis de l'huître et l'un de ceux dont les ravages sont assez persistants et assez considérables pour compromettre en peu de temps l'existence de tout un banc, artificiel ou naturel, est le *bigorneau perceur* (pl. II, fig. 4). On appelle bigorneau, en Bretagne, toute espèce de mollusque à coquille unique, turbinée, terminée en pointe, comme celle d'un limaçon allongé. Nous avons dans nos étangs une coquille de forme analogue, celle de la *limnée*, que tout le monde connaît.



Pl. I. — Huîtres diverses. — Dessin de Mesnel.

1. Huître commune, à coquille non usée, et portant des oreillettes et les expansions du développement annuel. Elle est entr'ouverte pour laisser voir le bord du manteau (cinq ans). — 2. Huître de la Méditerranée. — 3. Huître envahie par le maërle (*Millepora fasciculata* Lam.). — 4. Huîtres de douze à quatorze mois. — Naissain de quinze jours et d'un mois, entre les nos 2 et 3.

Les deux espèces de *perceurs* marins les plus redoutables appartiennent aux genres *Murex*, rocher, et *Nassa*, nasse. La coquille de ce dernier est moins rugueuse que celle du premier, laquelle est garnie de pointes. Tous ces animaux sont parasites et carnassiers.

Le bigorneau perceur rampe sur l'huître qu'il convoite: celle-ci se hâte de fermer ses coquilles; mais son ennemi, campé à l'endroit qui lui paraît le plus favorable, fait sortir de sa trompe une langue en ruban garnie de dents aiguës et appointées comme celles du requin. En cinq jours, le murex a percé la coquille, et, par le trou ainsi creusé, ressemblant à un trou de vrille, sa trompe va chercher le mollusque et le dévore vivant. La pauvre bête, affaiblie, ouvre bientôt ses valves... Arrivent alors, toujours aux aguets, les crabes, les maïas, les astéries, les cottes, et mille autres carnassiers qui se précipitent sur cette proie succulente. Puis, tous demeurent aux environs, qui d'un côté qui de l'autre, attendant que les bigorneaux au travail leur préparent, sans fatigue pour eux, une pareille aubaine.

Ainsi peut disparaître tout un parc, si l'on ne fait pas une chasse attentive et de chaque jour à ces ennemis infatigables. Sur le Lahillon et ses annexes, ce que l'on a pris de bigorneaux perceurs est incroyable : on en ramassait douze à quinze mille dans les courtes marées d'un mois, en détruisant quinze cents à deux mille nids dans le même espace de temps... Et il y en a toujours! Une autre fois, en mars 1867, au moment où ces brigands se rassemblent pour la ponte (pl. II, fig. 3) et sortent des chenaux, on en prend plus de deux mille cinq cents dans une seule chasse... et ils reparaissent sans cesse!

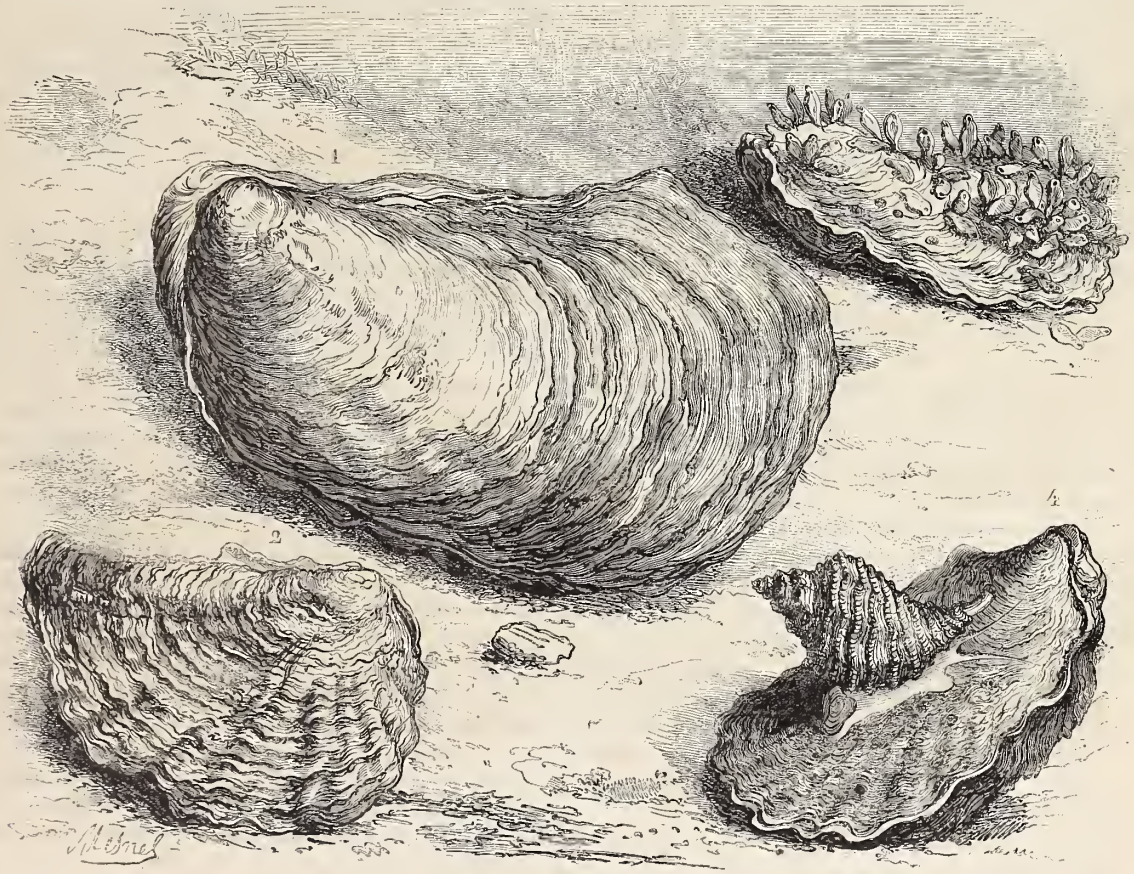
La *moule* est un des ennemis de l'huître; elle l'eu-

vahit, attache les valves sous ses fils multipliés... l'huître meurt. Il est vrai qu'elle lui rend la pareille en enveloppant de naissain les coquilles adultes, toujours propres et lisses, de la moule.

Un fait analogue et non moins remarquable a été constaté au sujet d'une curieuse coquille très-plate et très-transparente, appelée *anomie*, si plate et si flexible, que les deux valves et l'animal placé entre elles se *moulent* sur les aspérités de l'huître qui les supporte. Or, les anomies, en abondance encore dans certains bancs de la Manche, ont fait périr les huîtres qu'elles étouffaient en gênant les mouvements de leurs valves; mais, peu à peu, de nouvelles huîtres les ont étouffées à leur tour.

Nous ne dirons que quelques mots des autres ennemis de l'huître : les *éponges*, qui s'attachent sur les mollusques en bancs et les étouffent (et, malheureusement, les éponges de nos côtes ne peuvent pas, comme celles de l'Archipel, de la mer Adriatique, ou du Bahama, devenir un objet de commerce); le *maërle* (pl. I, fig. 3), sorte de polypier qui a tué, par ses envahissements, nos bancs d'huîtres de la basse Bretagne, surtout aux environs de Brest, où l'on en comptait beaucoup et de très-abondants; les *herbes marines*, souvent dangereuses; la *vase*, mortelle pour l'huître; le *sable* lui-même peut la faire périr en entrant dans sa maison.

Nous possédons en France un certain nombre d'espèces d'huîtres. Les plus connues sont ici dessinées. D'abord (pl. I, fig. 5) l'*huître commune*, qui, dans la forme normale, porte deux oreillettes près de la charnière, oreillettes que peu de personnes ont vues, parce qu'on ne connaît guère



Pl. II. — Huîtres diverses. — Dessin de Mesnel.

1. Huître américaine (États-Unis). — 2. Huître gravette. — 3. Huître perforée, chargée des œufs du bigorneau perceur. — 4. Bigorneau perceur (*Murex*) perforant une huître.

que les huîtres parquées, et que cette partie, plus mince que le reste de la coquille, se brise et disparaît tout d'abord. Il en est de même des gracieux festons saillants que forment, sur la valve supérieure, les couches les plus récentes, mais que le froissement dans les parcs efface rapidement.

La *gravette* (pl. II, fig. 2) est caractérisée par sa forme en virgule. Elle est surtout commune à Arcachon; nous l'avons aussi trouvée en Bretagne, sur les bancs de la rivière de Quimper. — La petite huître contournée (pl. I, fig. 2) s'attache, dans la Méditerranée, aux algues du fond, et l'on en pêche beaucoup aux environs de Toulon. Ce pourrait être l'espèce appelée *Ostrea cristata* par Poli. — Quant aux huîtres dites d'Ostende, de Marenne, de Cancale, etc., ce sont toutes et absolument des *huîtres communes* ordinaires, engraissées dans des parcs, ou colorées dans certains autres, très-probablement par l'invasion d'une algue microscopique dans leurs tissus.

Nous avons joint aux huîtres de notre pays celles de la baie de Chesapeake (États-Unis) (pl. II, fig. 1), qui se propagent en quantité inimaginable, et qui cependant ont été si bien décimées pour les besoins de la population croissante de New-York, que des mesures très-sérieuses ont dû être prises dernièrement par les gouvernements limitrophes de la baie pour réglementer la pêche et arrêter le déclin déjà si manifeste de la production. Cette huître, admirablement grasse et douce, se distingue de la nôtre par le point d'attache du muscle abducteur, qui est d'un violet magnifique. Ces huîtres (fig. 9) ont été déjà apportées en France; les Américains en font venir souvent pour leur propre consommation à Paris; on a essayé leur acclimatation dans nos mers, et nul doute n'existe pour nous que cette tentative ne soit, dès qu'on le voudra sérieusement, couronnée de succès.

NATHANIEL HAWTHORNE.

SA BIOGRAPHIE. — SON JOURNAL. — SES PENSÉES. SES PROJETS D'OUVRAGES.

Nathaniel Hawthorne, connu en France par les traductions de son roman intitulé : *la Lettre rouge*, et de celui de *la Maison aux sept pignons*, est sans contredit un des écrivains les plus originaux qu'ait vus naître l'Amérique. Il n'a pas, comme Cooper, exploité la veine féconde des beautés naturelles du pays. Il ne conduit pas le lecteur au centre des forêts vierges pour y suivre à la trace les peaux-rouges traqués par les blancs. Il ne nous initie pas aux mœurs et aux expédients de ces tribus indiennes, si merveilleusement servies par des sens que les habitudes de la civilisation n'ont ni blasés ni émoussés C'est dans les villes qu'il étudie l'homme, tel que l'a façonné l'esprit puritain des colons venus à la suite et sur l'appel de William Penn. Ses ancêtres, établis dans le Massachusetts vers la fin du dix-septième siècle, prirent part aux persécutions dirigées, avec un zèle fanatique, contre les mécréants et les prétendues sorcières, qui semblent pour se venger avoir depuis hanté l'esprit des descendants de leurs juges. Mais si Hawthorne se complaît à recueillir de sombres légendes, il les éclaire des vives lueurs d'une imagination puissante et créatrice. A d'effrayants tableaux succèdent des pages d'une grâce et d'un charme extrême. Personne ne sent mieux la nature, qu'il excelle à peindre.

Né à Salem, le 4 juillet 1804, Hawthorne perdit de bonne heure son père, mort de la fièvre jaune à la Havane Sa mère, qui était d'une grande beauté et d'une sensibilité très-vive, se retira du monde. Inquiète de la santé débile de son fils, elle l'envoya, à l'âge de dix ans, dans une ferme appartenant à la famille, au bord du lac Sebago. Il ne revint à Salem que pour y faire ses études.

Au sortir du collége, il mena une vie sédentaire, s'isolant même des siens. Il passait une partie des nuits à se promener, et s'enfermait le jour dans sa chambre pour y écrire des contes fantastiques. Il en brûla plusieurs et en fit paraître quelques-uns dans des recueils littéraires. A vingt-huit ans, il publia un roman anonyme, suivi peu après d'un volume d'Esquisses, qui fut loué avec chaleur par Longfellow, comme l'œuvre d'un homme de génie et d'un vrai poëte. Cependant l'ouvrage attira peu l'attention d'un public trop positif pour goûter ces excursions dans le domaine de l'idéal.

Hawthorne n'était pas riche, et eût bien désiré se créer une indépendance avec sa plume. C'était difficile. En 1838, l'historien Bancroft, appelé au poste de receveur du port de Boston, nomma le romancier peseur et jaugeur de la douane, singulier emploi pour un écrivain doué de facultés éminentes; possédé d'un vif amour des champs et de la liberté. Il n'en remplissait pas moins avec conscience ses fonctions pénibles et bornées, que lui allégeait sa philosophie pratique. Observateur profond, il étudie les hommes, les caractères, la façon dont ils se traduisent dans la parole, le geste et jusque dans les vêtements. Il extrait de toutes choses l'essence divine, les pensées qui élèvent l'âme. C'est là ce qui rend la lecture de son journal si attrayante. On y suit pas à pas cette vie, terne au dehors, lumineuse au dedans. L'homme intérieur s'y révèle avec abandon, et c'est lui surtout qui nous intéresse et que nous voulons faire connaître encore plus que le romancier. On assiste aux expériences d'un esprit supérieur qui se plie aux dures nécessités du sort sans jamais en être esclave. Il n'y a pas d'épais brouillard que son imagination ne dissipe. Le foyer qu'il porte en lui rayonne au large. Il ne s'irrite pas contre l'obstacle. A quoi bon? Au contraire, il y cherche et y trouve de beaux côtés, des refuges où l'esprit se repose et reprend haleine. Stationné tout le jour sous un soleil ardent, au mois d'août, sur le quai de Boston, à voir décharger et à mesurer des tonnes de sel et de houille, il accueille la brise bienfaisante qui lui apporte quelque rafraîchissement, l'averse qui vient comme une bénédiction d'en haut! Il admire l'arc-en-ciel, décrivant après l'orage un demi-cercle si brillant et si persistant qu'il semble faire partie des cieux.

Il n'est pas si mauvaise saison qui n'ait pour Hawthorne ses jours d'épanouissement.

JOURNAL.

« 7 février 1840. — Quel beau temps! beau en ce qui concerne l'atmosphère, quoiqu'un pauvre bipède comme moi se prenne quelquefois à souhaiter de pouvoir s'élever un peu au-dessus de la terre. Que de boue, que de sales ruisseaux, que de glissades, et peut-être que de lourdes chutes nous seraient épargnées, si nous pouvions cheminer, ne fût-ce que de six pouces au-dessus de la croûte de ce monde! Nous ne le pouvons pas physiquement : nos corps s'y refusent; mais il me semble que nos cœurs et nos âmes peuvent planer au-dessus des flaques de boue morale et autres entraves jetées ici-bas en travers de l'âme et de sa voie. »

« 12 février. — J'ai été absorbé tout le jour dans une très-noire besogne, moi-même aussi noir qu'un charbonnier. Quoique j'aie purifié ma figure et mes mains, je ne me sens pas digne d'entrer en société avec de blanches colombes. Ma profession n'est pas sans analogie avec celle d'un ramoneur; mais celui-ci l'emporte sur moi, en ce qu'après avoir gravi le noir conduit, il émerge au milieu de l'air doré, et chante à plein gosier sa mélodie au-dessus de la foule qui se traîne pesamment au-dessous. Mon travail du jour a été froid et terne, mais je n'ai été ni froid ni terne. »

« 15 mars. — Je demande à Dieu d'être affranchi dans un an de cette maudite douane, car c'est un fatigant servage. Je déteste toutes les places, du moins toutes celles qu'on tient de la politique ou qui s'y rattachent, et je ne veux rien avoir à faire avec les hommes politiques. Leurs cœurs se dessèchent, et meurent avant leurs corps. Leur conscience se transforme en caoutchouc, et devient aussi noire et aussi élastique. J'ai gagné une chose, sinon plus, à mon expérience de douanier, c'est de connaître un politique, connaissance qu'aucune faculté de pensée ou de sympathie n'eût pu me faire acquérir, l'animal, ou plutôt la machine, n'existant pas dans la nature. »

« 23 mars. — Je crois que ce qui abat tellement mon esprit, est de me voir condamné à massacrer tant d'heures brillantes du jour dans un bureau de douane. Jamais oiseau du paradis ne visita cette sombre région. Un vaisseau chargé de sel, ou même de charbon, est dix millions de fois préférable; car là, j'ai le ciel au-dessus de ma tête, la brise fraîche qui souffle, et mes pensées qui, n'entrant pour rien dans mes occupations, sont libres comme l'air.

» Il n'en faut cependant pas conclure que mon état mental et spirituel soit désespéré; seulement, parfois l'image et le désir d'une vie meilleure alourdissent les anneaux de ma chaîne : après tout, un esprit humain peut trouver assez d'aliments pour vivre, même à la douane. J'y sens, j'y vois, j'y apprends des choses qui valent la peine d'être sues, et que je ne saurais pas si je ne les avais apprises là; de sorte que la portion actuelle de ma vie ne sera pas perdue dans l'ensemble de mon existence réelle. Il m'est bon, sous plus d'un rapport, d'avoir passé par cette phase. J'en sais beaucoup plus que je n'en savais il y a un an. J'ai un sentiment plus fort du pouvoir d'agir comme homme parmi les hommes. J'ai gagné en sagesse mon-

daine et aussi en une sagesse qui n'est pas tout à fait de ce monde; et quand je quitterai cette caverne terrestre où je suis enterré, je n emporterai rien de ce qui doit être laissé en arrière. »

« 7 avril. — Ce jour a été un des plus inconfortables qui aient jamais été infligés à un pauvre mortel. — Outre l'air sec et mordant, j'ai été assailli à la fois par deux bandes de déchargeurs de charbon, et obligé de vaquer simultanément à deux jaugeages; mais j'avais conscience que tout cela n'était qu'une vision, une laide fantasmagorie, et qu'en réalité je n'étais pas à demi gelé par l'aigre bise, ni harcelé par ces noirs porteurs. Tout le temps, je me dilatais au soleil de l'éternité. — Toute souffrance physique et terrestre peut servir à nous donner la sensation que nous avons une âme indépendante de ces fantômes démoniaques. L'immortel qui est en nous se sépare du mortel qui est au dehors. Mais le vent a mis ma cervelle en un tel trouble que je ne puis pas philosopher. »

« 19 avril. — Hier, quelle belle journée! Mon esprit se révoltait contre sa noire prison. C'était un péché, un meurtre de ce jeune et joyeux temps, une éclipse de soleil. J'ai été tenu prisonnier jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour me jeter sur les ailes du vent et me laisser emporter à travers la campagne. Ah! quand je serai libre de nouveau, je savourerai toutes choses avec la simplicité d'un enfant. Je redeviendrai jeune; je recommencerai la vie. J'irai, et me tiendrai debout sous une averse d'été, et toute la poussière terrestre qui s'est amassée sur moi sera lavée, et mon cœur sera comme un jardin de fraîches fleurs, où les fatigués se délasseront. »

« 19 mai. — Les lumières et les ombres se succèdent dans mon ciel intérieur. Je ne sais d'où elles viennent, ni où elles vont, ni ne veux-je les examiner de trop près. Il est dangereux de sonder minutieusement de tels phénomènes, car on est apte à créer une substance de ce qui n'était qu'une ombre. »

EXTRAITS DE LETTRES PARTICULIÈRES.

« 3 juillet 1839. — Je ne prétends pas dire que je sois malheureux ou mécontent de mon sort, car il n'en est pas ainsi. Mon fardeau est le même que porte tout travailleur; et ma fatigue est saine, puisqu'une nuit de sommeil suffit à la réparer. A dater de ce jour, j'aurai le droit d'appeler les fils du travail mes frères, et je sympathiserai avec eux, ayant moi aussi à me lever avec l'aube, à supporter l'ardeur du soleil de midi, et à ne pas tourner mes pas appesantis vers le logis avant le soir. Plus tard, l'expérience que mon cœur acquiert s'épanchera peut-être en flots de vérité et de sagesse. »

« 30 mai. — A bord de mes vaisseaux de sel et de charbon, il arrive bien des choses, il y a bien des tableaux que je pourrai intercaler dans des fictions, quand il me sera donné de revenir à mon métier de romancier; mais mon imagination est devenue si torpide sous l'influence de ma vie contre nature, que je ne puis pas esquisser les scènes et les portraits qui m'intéressent, et que je suis forcé de les fier à ma mémoire dans l'espérance de les retrouver au moment favorable. Ces deux ou trois derniers jours, j'observais un petit garçon de la Méditerranée, venu de Malaga: il n'a guère que dix à onze ans, et c'est déjà un citoyen du monde, aussi gai et aussi content sur le pont d'un navire à charbon qu'il eût pu l'être en jouant devant la porte de sa mère. C'est chose touchante de voir si libre et si heureux ce petit homme qui prend le monde entier pour patrie et le genre humain pour famille. Il parle l'espagnol, sa langue natale; mais il se fait aussi très-bien comprendre en anglais, et il possède, en outre, quelques bribes des langues des diverses contrées où les vents du ciel l'ont poussé. Ce petit oiseau de mer est catholique; et hier, étant vendredi, il a pêché du poisson et il l'a fait frire dans de l'huile. Le mets avait si bonne mine que l'eau m'en venait à la bouche. De temps à autre il se déshabille et saute par-dessus bord, plongeant sous les vagues, comme si l'eau était son élément. Puis il grimpe aux cordages et semble s'envoler. Je me rappellerai ce petit garçon, et tâcherai d'en faire quelque chose de plus beau que ne le promet cette imparfaite ébauche. »

« 11 juin. — Je souhaiterais que le vent d'est soufflât tous les jours de dix heures à cinq, car il apporte un grand rafraîchissement à nous autres, pauvres mortels, qui travaillons sous l'ardeur du soleil. Il n'en faut pas trop médire: c'est un vent qui n'est pas agréable, même dans ses plus doux accès; mais il y a des saisons où j'aime à sentir son souffle sur ma joue, quoiqu'il ne fût pas sage de lui ouvrir mon sein et de le laisser arriver à mon cœur, comme je l'ai fait souvent pour ses sœurs les brises du sud et de l'ouest. Aujourd'hui, sur les quais, la morsure du vent d'est eût été une bénédiction, comme le froid de la mort à un homme fatigué de la vie.

» J'ai remarqué que des papillons à larges ailes, et des plus beaux, viennent fréquemment se poser à bord des navires chargés de sel que je suis occupé à jauger. Que peuvent avoir à faire là ces brillants étrangers? Qui peut les attirer sur ce long quai, où il n'y a ni fleurs, ni verdure, rien que des magasins de briques, des jetées de pierres, de noirs vaisseaux, et le fracas de travailleurs affairés qui ne lèvent pas les yeux vers le ciel bleu, et ne prennent pas garde à ces errants joyaux de l'air? Je ne puis expliquer leur présence que comme d'aimables symboles des fantaisies de l'esprit. »

La suite à une autre livraison.

SAUVETAGE DES NAUFRAGÉS [1].

Tous les capitaines de marine français sont obligés, lors de leurs examens, de justifier de leurs connaissances relatives au sauvetage des naufragés.

Aux États-Unis, la loi oblige, sous des peines sévères, les armateurs à pourvoir leurs navires de ceintures de sauvetage en nombre égal à celui des passagers.

La même mesure a été adoptée en France par les compagnies des Messageries nationales et transatlantiques; en Angleterre, par toutes les grandes compagnies de paquebots.

MODÉRATION.

J'ai passé par toutes les conditions, et après une exacte réflexion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse: la modération de ses désirs et le bon usage de la fortune. SAINT-ÉVREMOND.

ÉDUCATION DU GOUT.

Pour donner le goût de l'art à une nation, il faut que l'art prenne place dans toutes ses fêtes, dans toutes ses solennités. Il faut qu'elle s'y habitue, qu'elle le respecte longtemps avant de parvenir à l'aimer et à le cultiver pour le seul plaisir qu'elle y trouvera.

Pourquoi le goût de la musique est-il si répandu en Allemagne? C'est que la musique est associée à une foule d'amusements et d'actions de la vie, où dans d'autres pays elle n'a aucune part. A Vienne, par exemple, on ne peut entrer dans un jardin public sans y trouver un or-

[1] Voy. les Tables des t. XXXVIII et XXXIX, 1870-1871; — et la Table de trente années.

chestre excellent. Vous allez dans un restaurant manger du veau aux pruneaux, cinq ou six musiciens bohémiens vous jouent admirablement des valses de Strauss pour quelques kreutzers. On me dira peut-être que mon raisonnement est vicieux, que je prends l'effet pour la cause, et qu'il n'y a tant de musiciens en Allemagne que parce que le peuple a un goût inné pour la musique. Je répondrai qu'un Français et un Anglais, — et je cite ces deux nations comme ayant les oreilles les plus racornies de l'Europe, — ne passeront pas quelques années en Allemagne sans y devenir dilettanti bon gré mal gré.

Je ne pense pas que les Grecs fussent particulièrement appelés par la nature à être des sculpteurs, ou, ce qui revient au même, ils avaient probablement une aptitude à exceller en toute chose. Leur religion sans doute multipliait les statues et les bas-reliefs; mais les premiers simulacres des dieux et des héros furent de vilaines gaînes surmontées de têtes passablement grotesques. On les perfectionna bien vite, et l'on en couvrit les places publiques. Des hommes de génie donnèrent le branle, et toute la nation devint artiste, ou du moins acquit du discernement et du goût.

Les Romains, avant de piller la Grèce, étaient des ignorants et des *bourgeois*, comme on s'exprime dans les ateliers. Leur consul disait à ses intendants militaires que, s'ils lui cassaient une statue de Phidias, ils seraient obligés d'en fournir une autre du même marbre et de même dimension. Ces ignorants, à force de voler des chefs-d'œuvre, finirent par en comprendre le mérite, et ne les imitèrent pas trop mal. (1)

LA RUE CAHOREAU,

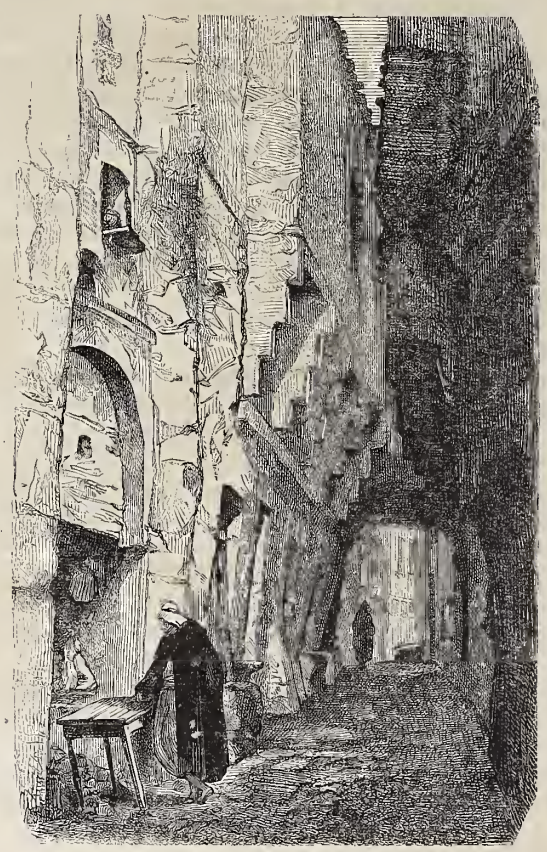
A CONSTANTINE.

La rue Cahoreau doit son nom à un capitaine du 3e bataillon d'Afrique, tué lors du second siége de Constantine, en octobre 1837. Située à la limite du quartier européen et du quartier indigène, elle voit tous les jours s'élever de nouvelles constructions qui diminuent d'autant la portion dont la physionomie est tout indigène, et que représente notre croquis.

Constantine proprement dite, la Constantine des abîmes, celle que les Arabes ont appelée *el Haouaïra*, l'Aérienne, n'est pas d'une grande étendue, trente-cinq hectares environ, et son importance politique y a toujours concentré une assez forte population qui, en s'y installant, a été obligée de le faire dans le moindre espace possible. Les principales dispositions prises à cet effet témoignent encore, dans toute la partie restée intacte, de l'exiguïté des surfaces à occuper.

Les rues, ainsi que dans nos villes du moyen âge, et par la même raison, ne sont que de véritables ruelles à peine assez larges pour un cavalier, pour deux ou trois piétons au plus, sinueuses au possible, subissant tous les mouvements du sol, remplies de boue en hiver, de poussière en été, et formant un réseau presque inextricable. Anciennement aussi, les maisons, comme celles de chez nous, avaient dû gagner en hauteur ce qu'elles n'avaient pu prendre en étendue; mais ceci s'était modifié du moment que les causes qui avaient motivé ce parti pris ne se montrèrent plus aussi impérieuses, car celles de nos jours ont très-rarement deux espaces au-dessus du rez-de-chaussée. Il est vrai qu'elles sont presque toutes fort petites. Aussi, et comme pour indiquer qu'on regrettait le peu d'espace livré à la voie publique, elles ont presque toutes, à partir du plancher du premier étage, un avant-corps en encorbellement, soutenu par des rondins en bois dur, quelquefois par des pierres plates offrant l'aspect d'un escalier renversé, et assez semblables aux consoles informes d'un balcon. Ces avant-corps forment à l'intérieur des recoins qui sont autant d'agréables lieux de repos. De temps à autre, une voûte plus ou moins large traverse la rue pour mettre en communication les deux parties de la même propriété, ajoutant ainsi aux jeux d'ombres et de lumière que crée sans cesse le profil fantastique des murailles latérales.

Du reste, avant que les exigences de la vie européenne ne vinssent modifier profondément le plan de la ville, nous n'avons aucune peine à croire qu'il représentait à peu près intégralement celui des époques reculées. Sur nombre de points, nous nous rappelons avoir reconnu que la plupart des constructions modernes avaient pour base des substructions romaines auxquelles on avait à peine touché, et que là on pouvait, sans trop de peine, se reporter aux



Rue Cahoreau, à Constantine (Algérie).

plus anciens temps de la vieille Cirta. Très-probablement même on n'avait pas employé d'autres matériaux que ceux qui ont servi pour les habitations arabes encore existantes, et qui sont généralement bâties en briques crues, quelquefois en briques cuites, auxquelles les derniers venus ont ajouté tout ce qu'ils ont pu emprunter aux constructions romaines. Il n'est même pas rare d'y voir, dit M. Ravoisié (1), des fragments de corniches, des stèles, des cippes ou piédestaux couverts d'inscriptions placées avec assez d'intelligence pour que, les pierres les plus convenables par leur forme devenant des pieds-droits d'arcades, les autres fassent à leur tour l'office de sommiers de portes cintrées, ou bien encore d'impostes d'arcades isolées. C'est précisément à cause de cet emploi, souvent fort ingénieux, que des voyageurs se sont mépris sur l'origine de certaines constructions, en les attribuant aux Romains.

(1) Prosper Mérimée.

(1) *Exploration scientifique de l'Algérie*; Beaux-arts.

LES PÉTRELS.

Voy. tome Ier, 1833, p. 175

Le Pétrel-Tempête et son nid. — Dessin de Freeman.

Comme les pétrels paraissent aimer la tempête, et qu'on ne les voit jamais se jouer sur les flots en bandes plus nombreuses que dans les mauvais temps, quelques marins les considèrent comme des oiseaux sinistres, en relation avec le mauvais esprit, et ils leur donnent le nom d'oiseaux du diable. Ils leur prêtent la faculté merveilleuse de voler sans trêve et sans repos, de ne jamais se poser sur la terre, et de couver leurs œufs en les portant sous leurs ailes.

Les pétrels s'écartent, en effet, des côtes plus que la plupart des autres oiseaux marins, et ils restent très-longtemps en mer; mais ils reviennent au rivage et ils y nichent. Ils se réunissent, au moment de la ponte, en nombreuses communautés, et, comme l'hirondelle des sables, ils font leurs nids dans les trous ou les cavités des récifs qui se dressent au-dessus des flots. Ils ne prennent pas beaucoup de soin pour rendre ces nids chauds et moelleux: ils ramassent quelques brins d'herbe sèche, y joignent deux ou trois plumes; cela suffit pour empêcher l'œuf qu'ils y déposent de rouler et de tomber des flancs du rocher.

Quand ces oiseaux sont dans leurs nids, ils font entendre un bruit rauque et continu qui rappelle le coassement des grenouilles, et qui a plus d'une fois étonné les navigateurs passant la nuit près des côtes de certaines îles.

Les pétrels se nourrissent de poissons et de toute sorte de matières animales; lorsqu'on jette d'un navire des débris de graisse à la mer, on voit ces oiseaux se précipiter sur cette proie et se la disputer. Leur estomac contient une grande quantité d'huile; aux îles Féroé, on recueille cette huile, et l'on n'a pas d'autre moyen d'éclairage. En Islande, le pétrel est considéré comme la plus utile des volailles. On se sert non-seulement de son huile, mais de sa graisse et du duvet fin et serré qui couvre son corps. Les pauvres gens de Saint-Kilda estiment tellement cet oiseau, très-abondant sur leurs côtes, qu'ils ont coutume de dire : « Otez-nous le pétrel, et Saint-Kilda n'existera plus. »

CE QUE CHERCHE LA MINÉRALOGIE.

La minéralogie est une des branches des sciences naturelles : celles-ci ont pour objet l'étude approfondie de tous les êtres que l'on observe à la surface ou dans l'intérieur

du globe terrestre. Les savants de l'antiquité divisaient déjà les êtres de la nature en trois grandes classes appelées règnes; ils distinguaient le règne minéral, comprenant tous les êtres que n'anime pas la vie; le règne végétal, formé de tous les êtres vivants dépourvus de sensibilité et de mouvement; le règne animal, enfin, embrassant dans son ensemble les êtres vivants qui sentent et se meuvent.

Aujourd'hui il est permis de simplifier cette classification, et de séparer les êtres terrestres en deux groupes seulement, savoir : le règne organique, formé de tous les êtres qui vivent et sont pourvus d'organes, véritables instruments de la vie; le règne inorganique, qui comprend les roches et minéraux proprement dits, c'est-à-dire les être bruts dépourvus d'organes.

Il est facile de saisir, après un premier examen, les caractères qui séparent nettement entre eux les êtres vivants, végétaux ou animaux, des êtres bruts ou inertes, comme les roches ou les minéraux. Les premiers ont une forme déterminée, qui est à peu près la même pour les individus de la même espèce; ils ont une structure hétérogène, composée d'organes distincts; ils passent tous enfin par les différentes phases de la vie : ils naissent, ils croissent, ils se reproduisent et ils meurent.

Les êtres bruts, au contraire, comme les pierres, n'ont point de forme déterminée; ils ont toujours, quand ils ne sont pas mélangés accidentellement avec d'autres substances, une structure parfaitement homogène. Ils ne naissent point d'un autre corps semblable à eux-mêmes; ils ne proviennent pas d'êtres qui leur sont analogues et qui ont existé avant eux; ils tirent leur origine de substances hétérogènes qui se sont trouvées fortuitement dans des conditions propres à mettre en présence les atomes qui constituent leurs molécules. L'être vivant s'accroît par la nutrition, l'être inerte ne se développe que par la juxtaposition extérieure de molécules qui augmentent son volume sans changer en quoi que ce soit la masse déjà formée. L'être vivant a une durée limitée, il meurt : il n'y a pas de durée nécessaire à l'accroissement de l'être brut. Enfin les corps organisés sont essentiellement formés d'un petit nombre d'éléments ou corps simples, dont les principaux sont l'oxygène, l'hydrogène, le carbone et l'azote, unis dans des combinaisons très-instables. Les corps inorganiques, au contraire, ont une composition très-variée; ils sont formés environ des soixante-dix éléments que la chimie moderne a su isoler, et dont les combinaisons présentent généralement une grande résistance à la décomposition.

En considérant avec attention les corps inorganiques, on verra qu'il est possible de les distinguer entre eux : il en est qui ne se forment que dans l'intérieur et sous l'influence des êtres vivants, comme les sucres, les résines; il en est d'autres qui prennent naissance au sein de la nature inerte; tels sont les métaux, les pierres, les sels. Il en est encore qui proviennent d'êtres vivants, mais qui ont subi, par leur long séjour au sein de la terre, des décompositions importantes, et parmi ceux-ci nous citerons la houille, le lignite, la tourbe. Enfin l'industrie humaine engendre des corps inertes dans ses usines, des substances minérales artificielles que la chimie crée par les réactions qu'elle sait mettre en jeu. Les corps bruts, qui rentrent dans le domaine de la minéralogie, sont ceux qui se forment par les seules forces de la nature, et pour la production desquels l'industrie humaine est complétement étrangère.

L'écorce terrestre est formée de grandes masses minérales, appelées *roches*, dont s'occupe spécialement la géologie; mais ces masses comprennent dans leur sein des minéraux, c'est-à-dire des corps inorganiques qui sont l'objet des investigations minéralogiques.

Prenons un exemple pour faire mieux comprendre cette distinction : supposons que nous considérions une de ces grandes falaises calcaires que l'on rencontre sur le bord de la mer, dans le nord de la France. Nous aurons là sous les yeux une grande masse rocheuse formée d'une pierre tendre que l'on nomme le carbonate de chaux; la matière même de cette montagne n'a pas toujours existé : elle est formée de petits coquillages agglomérés que l'on rencontre encore dans sa substance, ce qui semble indiquer qu'elle s'est produite au sein des eaux; elle a existé d'abord à l'état de sédiment horizontal, et des forces naturelles l'ont soulevée pour l'exhausser au-dessus de son niveau primitif. L'étude de cette roche, la cause de sa production, de son soulèvement, sont du domaine de la géologie; mais cette science n'a pas seulement à scruter le passé; elle considère le présent, envisage même l'avenir. La falaise que nous examinons est actuellement soumise à des éboulements; les flots de la mer l'attaquent sans cesse, la minent et la dégradent; à la suite des années, elle subit des modifications appréciables, dont on peut, jusqu'à un certain point, mesurer l'effet dans l'avenir. Ces actions sont des phénomènes géologiques.

Considérons avec plus d'attention la masse de la falaise. Voici, sur certains points, des lames minces d'une substance minérale jaune, brillante, qui découpent son sein. Cette matière est cristalline : c'est la pyrite de fer; elle s'est formée naturellement dans la masse calcaire; c'est un *minéral* qui appartient au domaine de la minéralogie.

Les êtres bruts qu'étudie la minéralogie se divisent, comme les êtres vivants appartenant aux autres branches des sciences naturelles, en espèces, en variétés et en individus. Mais ce que l'on examine spécialement dans un animal ou une plante, c'est la forme, la structure et la disposition des organes qui le constituent. Dans une pierre, dans un minéral, au contraire, formé de molécules similaires juxtaposées, on considérera d'abord la nature de ces molécules, c'est-à-dire la composition chimique, qui est la même dans toute sa masse. Tandis que l'on analyse une plante en séparant ses feuilles, puis en examinant sa tige, puis en jetant les yeux sur ses racines, on peut diviser mécaniquement un minéral, sans faire autre chose que d'obtenir des masses de moindre volume qui ne diffèrent en rien de la masse primitive. On ne fait là qu'accroître la séparation d'une certaine quantité de molécules.

Nous disions plus haut qu'il existe des espèces dans les êtres inertes. En effet, pour ne citer qu'un exemple, examinons le calcaire, ou carbonate de chaux, pierre commune dont les molécules sont formées de carbone, de calcium et d'oxygène; nous aurons sous les yeux une *espèce* minérale. Les molécules de ce corps sont des groupes d'atomes de composition chimique et de forme parfaitement définies. Mais cette espèce n'en compte pas moins un grand nombre de variétés dont l'aspect extérieur, dont la forme cristalline, sont très-différentes.

On sait que les minéraux sont susceptibles de prendre des formes géométriques qui, quoique différentes, se rattachent pour la même espèce à une forme originaire identique. Dans le calcaire, nous aurons : le calcaire rhomboédrique, le calcaire prismatique, le calcaire saccharoïde ou marbre statuaire, les calcaires grossiers ou pierres à bâtir, etc. En ayant sous les yeux ces variétés si différentes d'aspect, qui peuvent se présenter en masses compactes ou en cristaux de formes différentes, on ne soupçonnerait pas qu'elles sont de même nature. Mais le minéralogiste considère la composition de la molécule;

toutes ces variétés se trouvent constituées par le carbonate de chaux, dont les nombreuses formes sont variables dans leur aspect, mais non dans leur composition intime.

S'il y a en minéralogie des espèces et des variétés, il y a aussi des individus. L'individu dans le règne minéral, c'est la molécule ; on ne peut pas arriver jusqu'à lui, parce que, quelle que soit la puissance de la division mécanique, cette opération est limitée bien avant le terme de la limite naturelle. L'individu minéral se cache à nos sens, mais il existe aussi bien que dans le règne organique. Seulement, le minéralogiste, dans la pratique, considère comme l'individu la masse minérale elle-même, qui est un multiple de l'individu véritable.

Ainsi, la minéralogie étudie les pierres, les minéraux proprement dits qui existent dans le sein de l'écorce terrestre. Elle divisera les êtres inorganiques en espèces basées sur la composition de la molécule ; ce qu'elle cherche d'abord à savoir sur la nature d'une pierre ou d'un minéral, c'est sa composition chimique. Ici, la chimie vient lui prêter un précieux concours. Mais, tandis que cette science, en analysant les corps terrestres, ne s'arrête pas à la connaissance de leur constitution, et isole les corps simples pour chercher à les unir, à les engager dans de nouvelles combinaisons, la minéralogie s'en tient à l'analyse simple : il lui suffit de savoir, par exemple, que le cristal de roche est de l'acide silicique, que ses éléments sont le silicium et l'oxygène. Cela posé, elle considérera ensuite les caractères physiques du minéral; elle observera sa forme cristalline s'il est cristallisé, sa couleur, sa transparence, etc. ; toutes les pierres constituées par l'acide silicique seront groupées dans la même espèce, quel que soit leur aspect extérieur. Elle aura ainsi pour cette espèce d'acide silicique des variétés nombreuses, qui sont : le cristal de roche, le silex, le jaspe, l'agate, etc. Continuant son rôle d'investigation, elle étudiera les propriétés de ces substances, définira leur couleur, leur dureté, leur densité. La minéralogie arrive ainsi à rassembler en un tableau les matières minérales naturelles; elle les sépare en grandes classes : les oxydes métalliques, comprenant un grand nombre de minerais, tels que les oxydes de fer, de cuivre, d'étain, etc. ; les chlorures, comprenant le sel gemme ; les silicates, qui comptent parmi eux un grand nombre de pierres précieuses; les métaux natifs, comme l'or, l'argent, le platine ; les combustibles, comme le carbone, le soufre, etc. C'est une science naturelle essentiellement descriptive : elle emprunte à la physique et à la chimie leurs procédés d'investigation, mais elle a surtout pour but de savoir ce que sont les corps en eux-mêmes et dans leur état actuel. L'expérience en minéralogie est un moyen et non pas un but; cette science n'en offre pas moins une grande importance, car si elle emprunte le concours de la chimie et de la physique, elle rend à celles-ci, sous d'autres formes, les services qu'elle leur a demandés. Le chimiste, par exemple, ne peut pas ignorer la minéralogie ; et l'étude des formes cristallines qu'il a faite sur les minéraux naturels lui rend plus facile l'examen des cristaux artificiels qu'il prépare dans le laboratoire.

Mais, en dehors de ces avantages, la minéralogie présente à l'esprit intelligent des investigations du plus vif intérêt ; le collectionneur qui ramasse à la surface de la terre, ou dans les mines, les pierres curieuses, les minerais utilisés par l'industrie, les cristaux transparents ou colorés, sous la forme desquels s'offrent un grand nombre de minéraux, trouve un secret plaisir à examiner ses échantillons ; car les pierres ne sont pas moins riches que les fleurs en couleurs brillantes, en formes variées, et le minéralogiste, en étudiant les substances inorganiques, comme le botaniste en étudiant les plantes, apprend à mieux connaître la nature et à mieux admirer ses œuvres.

LES BORDS DE LA MEUSE.

CHATEAU-REGNAULT. — LES DAMES DE MEUSE.

Les bords de la Meuse, en Belgique, sont célèbres par leur beauté pittoresque. De Dinant à Liége, ils offrent une suite de sites remarquables, très-visités, grâce au service régulier des bateaux à vapeur. Le cours du fleuve qui remonte de Charleville à Givet, en coupant du sud au nord le département des Ardennes, est moins connu et moins vanté ; il mérite pourtant de l'être. Depuis quelques années, le chemin de fer qui se rattache à ceux de la Belgique côtoie presque partout la vallée de la Meuse et facilite cette courte excursion que nous recommandons à nos lecteurs. Ils n'y rencontreront, il est vrai, ni villes de plaisance, ni édifice grandiose, ni ruines curieuses; mais de petits centres d'exploitation et d'industries intéressantes, hauts fourneaux, ardoisières, clouteries, ruches actives et hospitalières de travailleurs affables, semées dans une riche vallée, le long du fleuve qui transporte lentement et sûrement leurs produits, et séparées les unes des autres par des espaces déserts où les vertes prairies, les eaux tranquilles, les hautes montagnes et les sombres forêts, composent des paysages calmes, un peu austères, qui ne font que mieux valoir la gaieté des abords de ces pauvres villages de pêcheurs que le travail du fer et l'activité moderne ont transformés, depuis dix ans à peine, en riches petites villes.

L'une des plus agréablement situées et des plus prospères de ces villes est Château-Regnault. Plus que toute autre ville riveraine du fleuve, elle se rattache à la légende héroïque ardennaise. Elle doit son nom à Renaud, l'aîné des quatre fils d'Aymon de Dordonne, quatrième fils de Doon de Mayence et chef de la *geste* ardennaise, à laquelle, disent les trouvères du douzième siècle, « Dieu eût donné toute la terre de France, si l'un de ses enfants n'eût pas été le traître Ganelon. » Les quatre fils d'Aymon étaient cousins d'Ogier l'Ardennais, qui fit la guerre à Charlemagne, et a inspiré à un poëte inconnu la chanson qui porte son nom et qui, comme celle de Roland qu'elle égale, a apporté jusqu'à nous le nom des guerriers de ces temps agités, que les premières aurores de notre histoire disputent aux brumes de la légende.

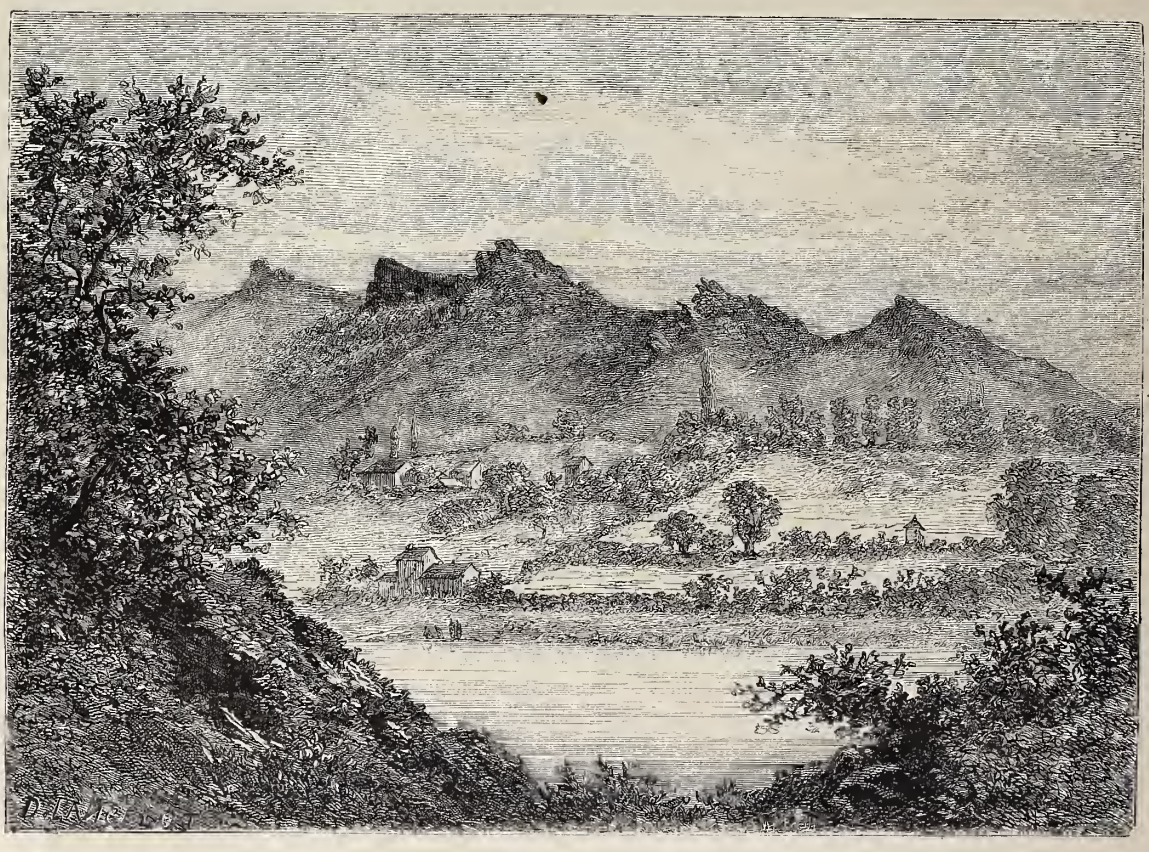
Le poëme de Renaud de Montauban, quoiqu'il ne soit ni le plus ancien, ni le plus important, est celui qui a laissé le plus de traces dans la mémoire populaire, et où on peut retrouver le plus d'éléments de la réalité primitive, de la vérité historique et géographique. Renaud de Montauban et ses trois frères sont historiquement des seigneurs indépendants des Ardennes, lesquels, après avoir rassemblé autour d'eux une armée d'hommes énergiques et hostiles aux premiers Carlovingiens, furent vaincus par ceux-ci. Ces quatre héros sont chargés, dans l'épopée, de représenter une nuance particulière de la *geste* mayençaise ; ils symbolisent la féodalité luttant quasi légitimement contre la centralisation monarchique.

Le poëme des quatre fils d'Aymon s'ouvre par le meurtre de Beuves d'Aigremont, père de Maugis, que nous verrons paraître plus loin. Ce Beuves, cinquième fils de Doon, a été assassiné par ordre de Charlemagne. C'est après ce meurtre que Renaud entre en scène. Il reproche à l'empereur la mort de son oncle Beuves d'Aigremont, et, fou de colère, il brise la tête de Bertolain, neveu de l'empereur. Puis il s'enfuit, suivi de ses trois frères, maudit par son père. Il arrive à Dordonne, auprès de sa mère,

qui verse des larmes sur l'avenir qui attend ses enfants, et leur conseille de fuir la colère de Charlemagne. Ils se réfugient dans les Ardennes, au milieu d'une vaste forêt. Là, les montagnes sont hautes et les vallées profondes, les clairières larges, les futaies élevées et bien épaisses. Il n'est pas de plus beau pays pour la chasse ni pour la pêche : les sangliers et les cerfs y abondent, et la Meuse, qui coule là, est pleine de saumons. Les quatre fils d'Aymon, avec leur cheval Bayart, qui est fée, se sont avancés dans la forêt, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré le fleuve à l'endroit où, dominé par un mont, il épand son eau en divers canaux et ravines autour de ce mont. Là, ils bâtissent un château très-fort avec les trésors que leur mère a mis à leur disposition, et ils y demeurent sept ans.

Charlemagne apprend enfin que les fils d'Aymon se sont réfugiés en Ardenne. Il s'y transporte avec une armée considérable. Il force les quatre frères à fuir leur demeure et à chercher un refuge dans une partie de la forêt que l'on nomme les Espans et qu'habitent les fées.

Là, ils mènent une vie misérable, mangeant de la chair crue, buvant de l'eau, se cachant sous les arbres quand il pleut, grêle et vente. Leurs casques sont rouillés, leurs épées ébréchées, leurs chevaux déferrés. Mais leur nom répand la terreur dans le voisinage des Ardennes. Souvent ils se précipitent hors des bois, suivis de leurs trois écuyers montés chacun sur un cheval, tandis que tous quatre se pressent sur Bayart, dont la légèreté croît à mesure qu'il est plus chargé. Pourtant, une année, l'hiver fut plus long et plus rude que d'habitude ; il leur fallut manger les trois chevaux, et le bon Bayart n'échappa qu'à grand'peine.



Bords de la Meuse. — Environs de Château-Regnault. — Dessin de Lancelot.

Enfin, ils sont las de cette rude vie qui dure depuis sept ans. Ils quittent le bois, ils sont méconnaissables. Le vent leur a noirci le visage. Ils retournent à leur château de Dordonne, où leur mère les reconnaît à peine, et d'où le vieil Aymon, engagé par son serment envers Charlemagne, son seigneur, les chasse.

Le poëme se poursuit par une suite d'aventures en Gascogne ; puis Renaud vient à Cologne, où il emploie humblement sa force à porter sur son dos des pierres pour l'édification de la cathédrale, et meurt saintement.

Le bon cheval Bayart, jeté dans la Meuse par ordre de Charlemagne, avec une pierre au cou, revint sur l'eau, gagna le rivage, et de là les Ardennes, où, dit-on, il vit encore.

C'est aussi dans les Ardennes que se passent les principales scènes du poëme de Maugis d'Aigremont, le magicien, cousin de Renaud et fils de Beuves d'Aigremont. C'est lui qui aide ses parents à défendre contre Charlemagne le fameux château de Renaud, et c'est enfin dans cette forêt qu'il bâtit l'ermitage où il vient finir ses jours.

La seconde et la plus originale partie du roman d'Aubery le Bourguignon, un autre cousin des fils d'Aymon, se passe de même dans les Ardennes.

C'est là que, sur la roche d'Oridon, dans le voisinage de la ville de Bouillon, à la rencontre de la Semoys et de la Meuse, un célèbre brigand a établi sa demeure. Lambert d'Oridon est par les mœurs un chef de larrons, par la puissance un chef de guerre. Dans son fort château, au milieu de ses forêts presque impénétrables, il défie les rois du voisinage. Mais il a entendu vanter la beauté de Senchaut, fille du roi de Bavière, et il vient, fort escorté et porteur de présents magnifiques, dans la ville capitale de la Bavière, demander cette princesse en mariage. Il fait grand étalage de sa parenté avec la famille princière des Ardennes, il est le fils de l'Ardennais Renier. Enfin il persuade si bien Aubery de sa parenté et de son amitié, qu'il l'attire dans cet imprenable château d'Oridon. Il ne le délivre que sur la

promesse de lui amener la belle Senehaut que Lambert veut épouser ; mais les barons de la Bavière et de Bourgogne exaspérés viennent faire le siége d'Oridon. On a voulu voir dans ce château celui qui était connu sous le nom de Château-Regnault, et dans l'abbaye illustre que le poëte nomme Orimont, et qu'il dit proche du château de Lambert, l'abbaye du Val-Dieu (1). Les érudits ont fort controversé là-dessus ; mais la tradition populaire, peu soucieuse de contradictions, a donné et conserve aux rochers bizarres qui se découpent sur la longue échine pelée de la montagne au pied de laquelle est Château-Regnault, les noms des *quatre fils Aymon*, du *château de Renaud* et du *cheval Bayart*. Des vieux bergers disent encore avoir vu une large pierre ronde et plate, posée en équilibre sur une plus petite et carrée, qu'on nommait *la table de Maugis*. Était-ce une pierre druidique? Elle a été brisée et jetée au bas de la montagne pour combler les ornières de quelque chemin vicinal.

Bords de la Meuse. — Les Dames de Meuse. — Dessin de Lancelot.

Le Val-Dieu n'est qu'à quelques jets de vapeur de Château-Regnault. Le delta, qu'il forme en s'ouvrant sur la vallée de la Meuse est tout rempli par de vastes forges, des voies de dégagement et des ateliers de chemin de fer. De son ancienne abbaye, fondée au douzième siècle par Viter, comte de Rethel, il ne reste qu'un portail du dix-septième siècle, dont les volutes enrubannées, toutes saupoudrées de poussière de charbon de terre, semblent dépaysées dans ce noir milieu industriel. Un souvenir musical ne semble guère mieux à sa place, au milieu de ce bruit continuel : le compositeur Méhul a passé une grande partie de sa jeunesse à l'abbaye du Val-Dieu, et c'est sur l'orgue de son église qu'il a appris la musique.

Le Val-Dieu touche à Monthermé (1). Peu après Monthermé, la Meuse traverse Deville, petite ville ramassée

(1) Charles d'Héricault, *les Ardennes illustrées*, publ. par Élizé de Montagnac ; in-fol.

(1) Voy. t. XX, 1852, p. 257.

et toute noire, qui semble, maisons, quais et église, avoir été taillée dans un des blocs des ardoisières immenses qu'elle exploite activement; puis, Laifour, qui a une source importante d'eau ferrugineuse, et vient baigner les Dames de Meuse, un des plus beaux sites de la vallée. Le fleuve, calme comme un lac, très-profond, est resserré entre une berge fleurie, plantée de quelques vieux peupliers, et deux hautes croupes rocheuses couvertes de forêts. Il décrit lentement une courbe gracieuse. Au pied des deux montagnes pyramidales, de grands arbres penchés sur l'eau la cachent sous une ombre intense. Les flancs abrupts des rochers laissent voir quelques-unes de leurs assises anguleuses et dénudées; leurs teintes grises et rougeâtres se marient bien avec la puissante verdure qui se recule en s'élevant de degré en degré et va se confondre sous le ciel bleu en une masse unie et veloutée. L'impression de ce paysage est calme et recueillie; la main de l'homme, qui s'y trahit par un grand barrage de pierre dont la chute écumeuse donne seule du mouvement et une voix à cette solitude, n'a pas nui à l'œuvre de la nature.

NATHANIEL HAWTHORNE.

Suite. — Voy. p. 326.

L'heure de la délivrance sonna pour Hawthorne en 1841. Selon l'usage américain, l'avénement au pouvoir du président Harrison fut le signal d'un changement à vue de tous les fonctionnaires, depuis le ministre jusqu'à l'humble facteur du plus modeste bourg. Le nouvel élu amenait à sa suite son cortége d'électeurs et de partisans. Congédié comme démocrate, le poëte-jaugeur dut faire place à un whig. Il revint à tire-d'aile au logis déserté, à la maison de la famille. Il écrit de Salem, le 4 octobre, dans son journal :

« Me voilà donc dans ma vieille chambre où j'avais coutume de me tenir au temps passé. Ici, j'ai écrit plusieurs contes, — les uns ont été brûlés, d'autres méritaient probablement de l'être. C'est une chambre hantée : des milliers de visions m'y sont apparues ; quelques-unes, en petit nombre, sont devenues visibles pour le public. Si jamais j'ai un biographe, il devra tenir grand compte de cette pièce, parce qu'une grande partie de ma solitaire jeunesse s'y est écoulée, parce que mon esprit et mon caractère s'y sont formés, parce que j'y ai été tour à tour plein d'espoir et découragé. J'y suis resté longtemps, bien longtemps, attendant avec patience que le monde me connût, et me demandant parfois s'il me connaîtrait jamais, du moins avant que je fusse dans la tombe. Il me semblait y être déjà, conservant assez de vie pour me sentir engourdi et glacé. Mais souvent aussi j'y ai été heureux, autant que je pouvais l'être alors. »

Et faisant allusion à une nouvelle édition de son premier ouvrage, augmenté d'une série de contes accueillis cette fois du public avec faveur, il écrit :

« Le monde a fini par me découvrir dans ma solitude et m'a sommé d'en sortir, non, il est vrai, par des acclamations, mais d'une voix faible et calme. J'en suis sorti, et n'ai rien trouvé de préférable à ma retraite. Maintenant, je commence à comprendre pourquoi je me suis emprisonné pendant des années dans ma cellule, et pourquoi je ne pouvais tirer ses invisibles verroux, ni rompre ses invisibles barreaux; si je m'étais évadé et lancé dans la foule, je serais devenu dur, égoïste; encroûté de la boue terrestre, mon cœur se fût pétrifié au rude contact de la multitude, tandis que vivant seul, jusqu'à une certaine maturité, j'ai gardé les pensées de ma jeunesse et la fraîcheur vitale de mon cœur. Je croyais alors pouvoir peindre toutes les passions, tous les sentiments, toutes les diverses phases de l'esprit et de l'âme; mais qu'en savais-je? si peu! En vérité, nous ne sommes que des ombres, et tout ce qui nous semble le plus réel n'est que la mince substance d'un rêve, jusqu'à ce que le cœur soit touché. C'est là ce qui nous crée; alors nous commençons à être. C'est par le cœur que nous sommes héritiers de l'éternité. »

Pris d'une vive sympathie pour les misères sociales, Hawthorne cherchait les moyens d'y porter remède. Il voulait déraciner les abus, non par des bouleversements, mais par des essais tentés avec le désir sincère de s'améliorer, de commencer par se réformer soi-même, en se soumettant à la règle, en acceptant la fraternité de l'effort et du travail. Au sortir d'une atmosphère brumeuse, affranchi de ce qu'il appelait son dur servage, il plaçait le bonheur dans une sage liberté, au sein de la nature.

Ce vœu était partagé par des esprits intelligents qu'oppressait l'activité dévorante de leurs compatriotes voués à la conquête du gain. Hawthorne fut l'un des fondateurs de la fameuse association d'agriculture et d'éducation qui s'établit à Brook-Farm, dans l'État de Massachusetts, et devint membre actif de cette réunion d'amateurs fermiers, vivant en commun, et travaillant ensemble aux travaux champêtres, sorte de phalanstère de travailleurs, s'isolant de la vie factice des villes pour mener à la campagne une vie saine, agreste et laborieuse. Il est intéressant de suivre l'écrivain, observateur et contemplatif, dans cette phase pratique de son utopie, On lit dans sa correspondance :

« *Brook-Farm*, *Oak-Hill*, 13 avril 1841. — Je suis ici dans un paradis des pôles! Je ne sais comment interpréter cet aspect de la nature; — est-ce un bon ou un mauvais présage pour le succès de notre entreprise? Mais je réfléchis que les pèlerins de Plymouth arrivèrent en Amérique au milieu d'une tempête, et prirent pied en débarquant sur des neiges amoncelées. Ils n'en prospérèrent pas moins et firent souche d'un grand peuple; il en sera sans doute ainsi de nous. Je n'en remercie pas moins mon étoile de ce que votre première impression sur notre demeure ne datera pas d'un jour tel que celui-ci. Je persiste à croire, comme affaire de foi, que le printemps et l'été viendront en leur temps; mais le vieil homme frissonne au dedans de moi, et je me demande si je n'ai pas erré vers les cercles polaires, et élu domicile dans la région des glaces éternelles. Ayez soin de vous munir d'une bonne quantité de fourrures, et si vous pouvez vous procurer la peau d'un ours blanc, ce sera ici tout à fait de saison pour l'été. Je n'ai pas encore pris ma première leçon d'agriculture, sauf que j'ai assisté à la distribution du foin à nos vaches, hier après-midi. Nous en avons huit; plus une génisse de race, appartenant à miss Marguerite Fuller [1] : on la dit très-fantasque et sujette à renverser d'un coup de pied le seau de lait. — Je compte débuter comme laitière ce soir; mais j'espère que M. Ripley me destine la plus douce vache du troupeau, sinon j'accomplirai ma tâche avec terreur et tremblement.

» Je prends à gré mes frères en affliction, et si vous pouviez nous voir assis autour de la table, à l'heure des repas, devant le grand feu de la cuisine, vous trouveriez la vue réjouissante. Mme B..., notre ménagère, est très-bonne à voir. On dirait toute son ample personne farcie de tendresse. En vérité, elle semble n'être des pieds à la tête qu'un grand et bon cœur. »

« 14 avril. — Je n'ai pas trait les vaches hier soir, M. Ripley ayant craint de les fier à mes mains, ou moi à leurs cornes. Mais ce matin, j'ai fait merveille. — Avant déjeuner, je suis allé à la grange hacher du foin pour le

[1] Voy. la Biographie de Marguerite Fuller-Ossoli, t. XXII, 1854, p. 177.

bétail, et j'y ai été de si bon cœur, qu'au bout de dix minutes, j'avais cassé la machine; ensuite j'ai charrié du bois et ranimé les feux; enfin, je suis descendu déjeuner, et j'ai expédié une immense pile de galettes de blé noir. Ce repas fait, M. Ripley m'a mis en main un instrument à quatre dents qu'il m'a donné à entendre être une fourche; alors nous nous sommes escrimés de concert, lui, M. Farby et moi, contre un tas de fumier. Cette occupation terminée, je viens, après purification, finir ma lettre.

» La vache de miss Fuller corne les autres vaches, s'érige en despote, et se conduit de la façon la plus brutale. Avec le temps, je ferai un excellent laboureur. Je sens revivre en moi le primitif Adam. »

« 16 avril. — Depuis que je vous ai écrit, notre communauté s'est augmentée de quatre nouveaux venus qui promettent de devenir des plus utiles et des plus respectables. Ils sont arrivés hier. J'ai causé avec eux cette après-midi, et ai pris plaisir à leur entendre exprimer leur contentement de notre installation et de nos arrangements. Ils ne paraissent que très-peu communicatifs, mais peut-être n'est-ce qu'une réserve extérieure, comme la mienne. A en juger par leurs habits noirs, je les croirais ecclésiastiques; mais ils ne se sont pas ouverts à moi de leur passé. Je crois que nous aurons à nous louer de leur société, et que nous y gagnerons plaisir et force. Je ne peux trop applaudir à la promptitude avec laquelle ces beaux messieurs « tout de noirs habillés », ont mis de côté la friperie qui tient à un faux état social. La dernière fois que je les ai vus, ils semblaient aussi héroïquement insouciants des taches et des souillures qu'entraîne notre profession, que je l'étais moi-même au sortir de notre mine d'or... lisez *fumier*.

» J'ai trait une vache!!! Le troupeau s'est révolté contre la tyrannie de la génisse de miss Fuller; et dès que les rebelles sont hors de l'étable, elle accourt se réfugier sous ma protection. Elle entrave si fort mes travaux en se collant à moi, que j'ai jugé nécessaire de lui donner un avertissement amical avec ma pelle; mais elle préfère s'en fier à ma tendre merci plutôt que d'affronter les cornes de l'émeute. Ce n'est pas une aimable vache; pourtant elle a une figure intelligente, et semble être capable de réflexion. Je ne doute pas qu'elle ne comprenne bientôt la nécessité de vivre en bonne intelligence avec ses sœurs.

» A peine ai-je fait cent pas hors de la ferme, et cependant j'ai pu juger le site agréable, bien choisi, d'un aspect doux et placide dont les beautés gagnent sur vous petit à petit et se font « de plus en plus » aimer, à mesure qu'on vit avec elles. Il y a un ruisseau si près de la maison qu'on pourra dans les soirs d'été entendre son murmure. Des utilités agricoles ont obligé à le faire couler en droite ligne, ce qui lui nuit fort comme pittoresque.

» Je ne savais d'abord qui vous désigniez par le surnom de chevalier de la Triste-Figure. Eh! c'est le plus jovial de la confrérie, car s'il ne rit pas, il nous fait pouffer de rire. C'est le plus original et le plus amusant compagnon qui se puisse imaginer, plein de drôleries et de bonnes plaisanteries, d'une gaieté si bien d'accord avec le jeu de sa physionomie, que ses dires devraient être illustrés par Cruikshank. Puis, il ne tarit pas en citations latines, en allusions classiques, tandis que nous piochons dans la mine d'or; le contraste entre la nature de l'occupation et le tour de ses pensées est irrésistiblement comique.

» M. Ripley a acheté quatre cochons. »

La suite à une prochaine livraison.

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171, 215, 243, 295.

LES BECS.

IV

Nous aurions pu étendre bien davantage la curieuse revue des becs étranges; nous en avons omis un grand nombre des plus curieux. Mais le but que nous voulions atteindre était de montrer la parfaite concordance des mœurs de l'oiseau avec le principal organe dont l'a muni la nature, et, en même temps, de faire voir l'incroyable simplicité de moyens avec laquelle elle atteint son but. Il est temps de rechercher quels autres êtres, dans la série générale des animaux, sont doués également du bec, et surtout quel usage ils en font.

Or, près des échelons inférieurs de la série, après le grand embranchement des *articulés*, qui renferme les insectes, les crustacés, les arachnides, les annélides et les vers, se place une singulière population habitant la terre et les eaux, population dont une partie a le corps couvert d'une carapace plus ou moins dure et plus ou moins compliquée, que nous connaissons sous le nom de coquille, dont une autre partie, au contraire, a le corps nu : ce sont les *mollusques*. Parmi les premiers, rien de semblable à un bec, mais des trompes variées et souvent meurtrières pour d'autres animaux; les seconds, au contraire, sont pourvus d'un véritable bec.

Ce sont d'abord les céphalopodes, dont l'organisation est si particulière qu'on a hésité longtemps à les réunir aux autres mollusques : leur nom, assez mal composé, signifie qu'ils sont pourvus d'une tête et de bras. Chez eux, le manteau se réunit en une sorte de sac d'où sortent la tête et les bras qui l'entourent. Au milieu de la tête, à la base des bras (fig. 38), la bouche, ou mieux le bec,

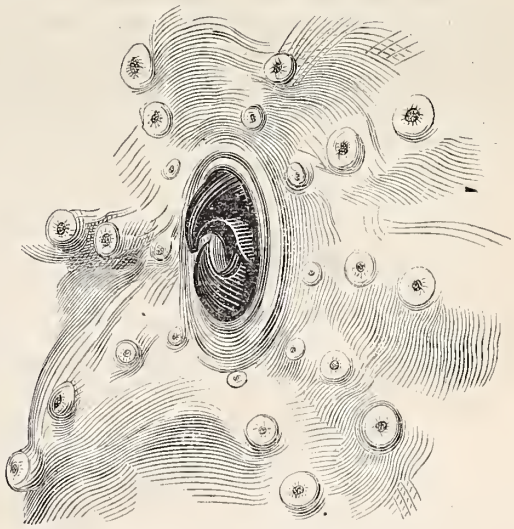


Fig. 38. — Bec du poulpe.

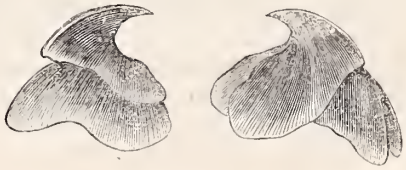


Fig. 39. — Détails du bec du poulpe.

se voit avec ses deux mandibules cornées formant un outil puissant rappelant celui du perroquet (fig. 39), et dont

l'animal se sert pour broyer le test des crustacés dont il se nourrit. Nous figurons (p. 337) la *pieuvre*, le *poulpe*, avec ses huit longs bras garnis de ventouses, étreignant sa proie sous un effort auquel nul ne résiste. Cet affreux animal enlace d'abord sa victime de ses bras semblables à des serpents; il adhère par la succion de ses deux cent cinquante ventouses, et, quand la victime est à demi étouffée sous cette espèce de filet vivant, alors du milieu de ces bras apparaît un bec aigu, crochu, acéré, qui commence l'œuvre finale, broyant et déchirant avec fureur.

Deux espèces voisines, la *sèche* et le *calmar*, sont armées de même sorte, seulement leurs bras à ventouses sont moins longs chez la première, nuls chez le second; mais l'instinct carnassier et destructeur est le même; ils tuent autour d'eux, même sans l'excuse de la faim, tous les êtres plus faibles qu'ils peuvent atteindre.

V

Nous remonterons maintenant dans la classification générale des animaux, cherchant toujours le bec, notre sujet particulier d'étude. Quittant l'embranchement des mollusques, nous passerons par-dessus les articulés, parce que les insectes, pas plus que les arachnides ou les crustacés, ne portent de bec dans la véritable acception du mot. Sans doute, on a donné abusivement ce nom à l'organe des *charançons*, sans doute les savants eux-mêmes leur ont imposé le nom de rhynchophores, porte-bec; mais il est peut-être regrettable qu'ils aient consacré ainsi une locution inexacte. Le bec de ces insectes est tout simplement un prolongement de la tête, au bout duquel sont placées *les mâchoires*. Ce qui le prouve, c'est que ce prétendu bec porte les antennes. Chez d'autres insectes, ce que l'on désigne vulgairement sous le mot bec est une véritable trompe.

Passons donc, et arrivons dans le premier embranchement, celui des *vertébrés*, à la classe des *poissons*. Ici, une seule famille nous montre un appareil ressemblant au bec de l'oiseau et répondant à un usage analogue, avec cette concordance en plus, que le bec de l'oiseau, tout aussi bien que celui du *diodon* (fig. 40), peuvent être considérés

Fig. 40. — Bec du diodon épineux.

comme formés par la soudure des dents. L'oiseau brise les graines sous l'effort de ses mâchoires cornées; le diodon brise les coquillages et les crustacés sous la pression de son bec d'ivoire.

Les diodons sont de curieux poissons, de trente centimètres de long, auxquels le vulgaire donne le nom de *boursouflus*, parce qu'ils se gonflent d'air comme des ballons, et, dans cet état, flottent à la surface de la mer, où les matelots les saisissent. Cet état de gonflement est, pour ces poissons, un moyen de défense, parce que la tension de leur peau fait saillir de toutes parts les épines dont elle est revêtue.

Nous avons encore un bec à signaler chez une espèce voisine, l'une des plus extraordinaires parmi les poissons, le *mole* ou *poisson-lune*. Cet animal a un bec d'ivoire, comme le diodon, mais il le porte avec des proportions bien différentes; car le poisson-lune atteint 1m.30 de long, ou plutôt de diamètre, puisqu'il est presque circulaire et pèse 150 kilogrammes. On le trouve dans la Méditerranée, où il nage pendant la nuit, lentement, à la surface des eaux, répandant une lueur phosphorescente blanchâtre. On dirait l'image amplifiée de la lune réfléchie par le miroir de la mer.

VI

Il ne nous reste plus à chercher le bec que chez les quadrupèdes, et, sans une seule et remarquable exception, nous ne trouverions rien. L'alliance de la caractéristique de l'oiseau avec le type du quadrupède doit dater des temps des races perdues, qui réunissaient la mâchoire caractéristique du saurien avec le type oiseau; je ne crois pas que l'on ait encore découvert l'accouplement de la mâchoire du quadrupède avec le type oiseau, à moins qu'on ne le trouve dans la chauve-souris; mais le rapprochement est forcé; l'aile des chéiroptères n'est pas une aile véritable. La plupart de ces ébauches sont fossiles et appartiennent aux âges primitifs de notre planète, tandis que le curieux *ornithorhynque* (fig. 41) est vivant de nos jours,

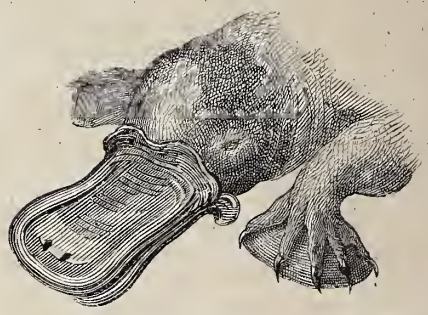


Fig. 41. — Bec de l'ornithorhynque.

oublié par les cataclysmes successifs dans un coin de cet immense continent australien qui nous a déjà livré tant d'organisations spéciales [1].

Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur ce singulier animal, dont les mâchoires se terminent par un énorme bec de canard; mais nous ferons remarquer que l'alliance des deux organismes est plus intérieure encore qu'extérieure, car les clavicules ordinaires sont remplacées par un os unique rappelant la *fourchette* caractéristique des oiseaux; enfin l'ornithorhynque est ovovivipare, c'est-à-dire que l'œuf qui contient le jeune éclôt dans le corps de la mère.

Parlerons-nous d'un autre moule australien également curieux, mais dont le bec est moins bien conformé, quoique composé, à l'extrémité de longues mâchoires, par deux lèvres cornées? Cet animal est une sorte de fourmilier au pelage remplacé par de fortes épines; il porte également une clavicule en fourchette, comme les oiseaux, et renferme des anomalies tout à fait semblables à celles de l'ornithorhynque. Fouisseur comme lui, mais habitant des sables, tandis que l'autre l'est des marais, l'*échidné* représente l'adaptation de ces singuliers essais aux collines et aux dunes.

[1] Nous avons figuré, p. 237, l'ornithorhynque et son terrier. — Voy. aussi t. III, 1835, p. 387.

MOLLUSQUES COMESTIBLES DE NOS COTES.

LE POULPE.

Voy. t. Ier, 1833, p. 95.

Poulpe et crabe. — Dessin de Mesnel.

Horrible! un pauvre crabe jeté dans l'aquarium descendait en tournoyant, inconscient du danger... Tout à coup, d'entre deux pierres, un animal s'élance comme le tigre sur sa proie, rapide, infaillible!... C'est le *poulpe*, c'est la *pieuvre!* Ses tentacules se déploient, étalant entre eux une large membrane qui les unit, et cet épervier d'un

nouveau genre fond, ouvert et frémissant, sur la pauvre créature, la recouvrant d'une nappe fatale. En même temps, huit bras se replient sur la victime et l'enlacent comme des serpents; des centaines de ventouses s'appliquent à sa surface et la clouent immobile contre le sol et les rochers environnants, car la hideuse pieuvre allonge ses bras jusqu'à atteindre les objets immobiles qui l'environnent : c'est là qu'elle prend un point d'appui pour étouffer sa proie.

Loin de montrer ses pinces, le pauvre crabe, — est-ce fascination? — n'a pas même tenté une défense inutile. Paralysé, éperdu, il n'a point essayé de fuir.

Brusquement, brutalement, le bourreau retourne et attaque le crabe par la poitrine, entre les pattes. De son bec et de ses suçoirs il lui fait une affreuse ouverture, suçant par là son sang et ses chairs palpitantes!... La carapace vide, tout est bientôt fini : un effort fait craquer les pattes qui se détachent, et chacune d'elles est entièrement vidée par les infatigables suçoirs. Enfin, repue, la pieuvre jette de côté les fragments de la carapace, comme nous jetons à nos pieds les coquilles de la noix dont nous avons mangé le fruit.

La rapacité des poulpes est telle que des signes extérieurs la rendent visible aux yeux des spectateurs, involontairement terrifiés par cette férocité inexorable.

Le mouvement d'accaparement de la proie enlacée est si sûr, si impétueux, si irrésistible, qu'on se sent frissonner à la pensée qu'en face d'une pieuvre douée d'une force et d'une taille suffisantes, l'homme ne résisterait pas plus que le crabe, déchiré en quelques instants.

Tant que la pieuvre demeure en embuscade, sa peau blafarde se confond avec le sable, et, n'était le continuel mouvement de soufflet de l'outre qui compose son corps, on la prendrait pour une masse informe, et non pour un alerte bandit. Mais vienne une proie quelconque à portée de ses bras, sa couleur change en un clin d'œil; elle brunit, son corps se gonfle et revêt une livrée marron tachetée de blanc, dont la disposition et l'intensité changent avec chaque individu. Cet afflux singulier d'un pigment sous la peau, qui est d'ailleurs également le signal du combat et de la colère, disparaît en même temps que vient l'assouvissement de l'appétit. Semblable au chat qui bondit sur une proie inoffensive avec les signes de la fureur, et rend par cela même l'acte qu'il commet plus répugnant que chez tout autre animal, la pieuvre s'élance, se vautre sur sa victime et, l'enlaçant de ses pattes, en prend possession avec une âpreté dont nous ne parvenons pas à rendre l'impression.

Après le repos, le demi-sommeil, quand, lovée, elle attend l'aubaine, la pieuvre attire très-adroitement les cailloux avec ses bras; elle en fait des tas, des amas, au milieu desquels elle se cache. Si elle ne trouve pas de petites pierres, elle amasse des débris de toutes sortes : l'une d'elles s'était composé un abri au moyen des carapaces des crabes qu'elle avait dévorés.

Farouches les unes vis-à-vis des autres, les pieuvres aiment peu le voisinage de leurs semblables; rarement elles se décident à vivre, non en compagnie, mais à proximité l'une de l'autre, sans s'être plusieurs fois essayées par des combats furieux.

Chacune, alors, adopte sa crevasse de roche, son coin, et y demeure sans empiéter sur le domaine de son adversaire. Si l'un des adversaires est malade ou plus faible, il est mangé... et tout est dit.

Les poulpes, dans nos mers, ne hantent point la grande eau; ils n'ont point de nageoires comme la sèche ou le calmar. Attachés au rivage, ils s'y traînent au moyen de leurs ventouses, et y demeurent sédentaires, portant la terreur et la dévastation autour d'eux; car ces animaux, même repus, continuent à tuer encore pour s'exercer, en quelque sorte pour passer le temps. Aussi ce qu'ils détruisent de poissons et de jeunes crustacés sur nos côtes est incalculable; et dès que nos rivages maritimes seront livrés à la culture des espèces de poissons précieuses, il y aura lieu d'étudier s'il ne convient pas de prêcher et d'exécuter une croisade à mort contre ces déprédateurs sans compensation.

Nous dirons peu de chose des récits qui, depuis l'antiquité, attribuent à certains poulpes des dimensions colossales, et en font des objets d'épouvante pour les navigateurs, sinon que ces rumeurs persistantes reposent certainement sur des faits sans doute mal interprétés ou amplifiés par l'imagination, mais sur des faits certains, et qu'il paraît démontré que les profondeurs de la mer recèlent des céphalopodes de taille beaucoup plus considérable que ceux qui habitent sur nos côtes.

Les plus gros de nos poulpes ne mesurent pas plus de $0^m.80$ de longueur : c'est déjà considérable, puisque, les tentacules étendus, cela produit un rayonnement de près de 2 mètres de diamètre; mais on en connaît de bien autres dimensions.

M. Verany cite un calmar — et non un poulpe! — qui avait $1^m.65$ de long, et qui pesait douze kilogrammes. Un autre individu, pêché près de Nice, pesait quinze kilogrammes. Non loin de Cette, un troisième calmar avait $1^m.82$ de long; ce qui prouve tout au moins que la Méditerranée nourrit une espèce de calmar de très-grande taille. Aristote en cite un de cinq coudées, soit $3^m.10$: c'est encore plus fort.

Du calmar, qui a les bras les plus courts de tous les céphalopodes, passons à la sèche, et nous rencontrerons des animaux encore plus considérables que les précédents. Péron a rencontré, près de la terre de Van-Diemen, une sèche aussi grosse qu'un baril, ayant des bras de $2^m.30$ de longueur et d'une vingtaine de centimètres de diamètre à leur base. Quoy et Gaimard ont trouvé, au milieu de l'océan Atlantique, des débris d'une sèche qui devait peser plus de cinquante kilogrammes. Ranc a fait une trouvaille analogue. Pennant a mesuré une autre sèche de douze pieds anglais de diamètre, dont les bras en avaient cinquante-quatre de longueur. Swediaur rapporte que des baleiniers ont trouvé une sèche de vingt-cinq pieds de long dans la gueule d'un cachalot.

Si maintenant nous arrivons aux poulpes, nous touchons au kraken. Tout le monde a lu le rapport du navire *Alecto*, dont le capitaine Bouyer a rencontré, entre Madère et les Canaries, un poulpe qui devait peser deux mille kilogrammes, dont le bec avait $0^m.50$ d'ouverture, et dont les autres dimensions étaient à l'avenant. Après celui-ci, nul exemple n'a besoin d'être cité, puisque ce dernier est tout moderne, — 30 novembre 1861, — et que les essais de capture de l'animal n'ont manqué que par suite de l'impossibilité de hisser à bord, sans moyens spéciaux, un poids semblable de chair molle et non consistante. Au surplus, la présence sur la côte africaine de l'ouest d'énormes céphalopodes paraît affirmée par le dire des pêcheurs canariens, qui ont certifié maintes fois à M. Berthelot que souvent ils rencontraient, vers la haute mer, des poulpes rougeâtres de 2 mètres et plus de longueur, mais qu'ils se gardaient bien d'en approcher.

Il est presque certain que ces eaux africaines ne sont pas les seules qui recèlent de semblables monstres, et que toutes les mers chaudes sont hantées par d'énormes céphalopodes. Le fameux plongeur Piscinola, qui descendit dans le détroit de Messine, suivant l'ordre de l'empereur Frédéric II, y vit avec effroi d'énormes poulpes attachés

aux rochers, étendant des bras de plusieurs aunes de long, et capables d'étouffer un homme. Avis aux baigneurs méditerranéens !

Nous terminerons par une courte leçon de cuisine relative à l'assaisonnement de tous les céphalopodes de nos côtes, sèches, calmars, poulpes, car en nombre d'endroits ils sont recherchés. Le dernier est le moins bon, le second le plus délicat. On commence par laver les animaux à l'eau douce ; on enlève la peau, on vide avec soin les intestins et la poche à encre, que l'on sépare ; puis on coupe le corps en morceaux larges de trois doigts et les tentacules en tronçons, et l'on plonge tous ces morceaux dans de l'eau bouillante, ce qui les blanchit et leur donne un aspect différent de l'animal cru, de même qu'un œuf dur rapproché d'un œuf cru. Ainsi préparés, ils s'arrangent absolument comme une fricassée de lapin, mets que toute ménagère sait faire. Nous ajouterons seulement qu'il ne faut pas épargner les épices et le bouquet, la chair des céphalopodes étant assez fade. On peut encore entourer les morceaux blanchis et cuits dans de la pâte et les faire frire, ou les préparer comme la raie au beurre noir, avec grand renfort d'herbes et de vinaigre. Voilà des recettes pour tous les goûts.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Un matin, après avoir reconduit une personne dont la visite m'avait été pénible, je rentrai dans ma chambre de travail en rêvant assez tristement à cette question :

Quelle est la condition la plus triste et la plus dangereuse où puisse se trouver un jeune homme ?

Et je me répondis :

Ce n'est pas d'être pauvre. Quiconque entreprend avec volonté et courage la lutte contre la pauvreté est presque toujours sûr de la vaincre ? La condition la plus déplorable est celle d'un jeune homme qui, éloigné de sa famille, privé de toute instruction, mais naturellement doué de généreux sentiments, n'a pour compagnons de travail que des hommes ignorants et vicieux.

J'étais depuis quelques instants tout entier à la suite des réflexions qui naissaient en moi de cette première pensée, lorsque l'on m'apporta une lettre. Elle venait de Londres et m'annonçait la mort d'un homme que j'avais beaucoup estimé et aimé.

Je sentis alors se réveiller en moi d'anciens souvenirs qui n'étaient point sans rapport avec la rêverie morale que la triste nouvelle avait brusquement interrompue.

Ce sont ces souvenirs que je me propose de raconter.

La première fois que j'abordai en Angleterre, le chemin de fer n'était pas encore inventé.

Le bateau de Calais me jeta tout souffrant sur le quai de Douvres. J'allai à l'hôtel le plus voisin, et j'appris que la diligence de Londres, qui passait par Canterbury, ne partirait que vers le soir.

J'avais deux ou trois heures de loisir à dépenser : je montai sur le rocher de Shakspeare.

C'est une haute falaise de craie qui doit l'honneur de son nom à un passage de la tragédie ou du drame célèbre *le Roi Lear :*

« Comme c'est terrible et comme cela donne le vertige de regarder une telle profondeur ! Les corbeaux et les choucas, qui volent à moitié de la distance, paraissent à peine gros comme des escarbots : à mi-côte, en bas, est suspendu un homme qui cueille du fenouil marin, — terrible métier ! il me semble qu'il n'est pas plus gros que sa tête ; les pêcheurs qui se promènent sur la plage apparaissent comme des souris ; là-bas, la grande barque à l'ancre s'est rapetissée à la taille de sa chaloupe, et sa chaloupe à celle de la bouée qui disparaît presque à la vue. Le bruit de la vague qui s'irrite contre les innombrables cailloux stériles de la plage, ne peut être entendu de la hauteur où nous sommes. » (1)

Arrivé au sommet de la falaise, je récitai ces vers qu'emporta le vent ; puis mes regards, passant à la mer agitée, écumante, cherchèrent le rivage de la France. A peine a-t-on quitté la patrie, qu'on désire la revoir.

Je crus entrevoir le phare de Calais, et je me sentis ému comme si c'était un ami qui pouvait m'apercevoir aussi à travers l'espace et me rendre mon salut.

Après quelques minutes, je me tournai du côté de la ville anglaise. Je vis à peu de distance un chantier où l'on construisait des navires : la curiosité me prit de le visiter, car je n'étais pas venu en Angleterre seulement pour admirer la nature et rêver. J'avais le désir d'étudier un peu toutes choses dans ce pays qui m'était inconnu. Je voulais me faire une idée des arts, des sciences, et aussi des industries, et voir si les travaux des ouvriers différaient beaucoup des nôtres. Je descendis, je suivis une palissade en bois, et j'arrivai à une petite porte sans serrure ; je la poussai, et le spectacle qui s'offrit à moi me fit tressaillir de dégoût.

Trois ou quatre ouvriers étaient couchés à terre sur une espèce de boue jaunâtre : leurs coiffures tachées étaient éparses çà et là ; leurs vêtements étaient en désordre ; leurs attitudes n'étaient point celles d'un paisible sommeil ; ils étaient ivres et, selon toute apparence, ils venaient de s'endormir après s'être querellés et battus. Quelques pots à bière brisés en portaient témoignage. L'un d'eux, au bruit que j'avais fait en entrant, se redressa à demi.

Il devait avoir vingt ans au plus ; ses cheveux étaient presque roux. Ses traits étaient rudes, très-accentués, mais d'une certaine régularité. Il voulut ouvrir les yeux, ses paupières alourdies refusèrent de lui obéir ; il voulut parler, ses lèvres épaissies s'agitèrent sans laisser échapper rien de plus qu'une sorte de grognement plus semblable à ceux des animaux qu'à aucun son de la voix humaine.

Après cet inutile effort, il retomba.

Je me retirai douloureusement ému, attristé, humilié. Oui, humilié ! Je n'ai jamais rencontré un ivrogne sans éprouver une humiliation vraie, profonde. Tout homme qui se dégrade déshonore en sa personne toute l'humanité. Quand un de nos semblables donne une preuve de génie, de grandeur d'âme, nous en sommes heureux et fiers. « Voilà, nous disons-nous, voilà de quoi l'humanité est capable, voilà jusqu'où elle peut s'élever. »

Comment ne nous dirions-nous pas, au contraire, en présence de ceux qui se ravalent par leurs vices à la condition des brutes : « Hélas ! voilà jusqu'où l'humanité peut descendre ! »

Cependant je me souviens aussi que la figure de cet ouvrier anglais, fixée tout à coup au fond de mes yeux et de ma mémoire comme dans un appareil photographique, avait fait naître dans mon esprit un vague intérêt. — « Si jeune, pensai-je en m'éloignant ; si jeune et déjà perdu ! Il a sans doute un père, une mère, où sont-ils ? A quels exemples est-il livré ? »

Mais je me détourne de cette scène ; ce n'est que le prologue du récit que je me propose de vous faire. Je traverse

(1) *Le Roi Lear*, acte IV, scène VI, trad. de Montégut.

quinze ans, et me transporte à un autre de mes voyages en Angleterre. *La suite à la prochaine livraison.*

SUR LA CARICATURE.

Suite. — Voy. p. 35, 83, 123, 166, 238, 267.

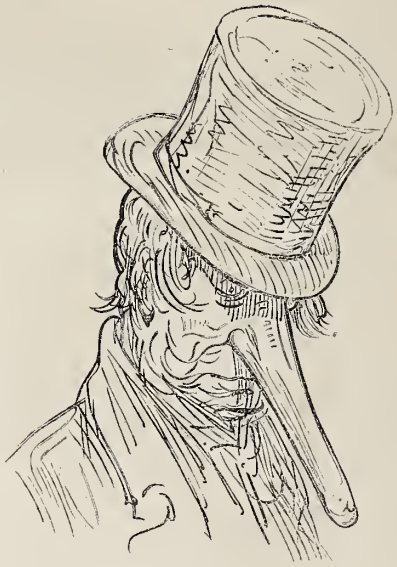
La tête, dans l'ensemble de ses lignes les plus générales, affecte la forme d'un rond, d'un carré, d'une ellipse, d'une poire, d'une poire renversée, d'un pain de sucre, etc.

Les détails de la tête sont tous expressifs à différents degrés. Il faudrait des volumes entiers pour les analyser et les expliquer tous; je me bornerai à un seul : le nez, par exemple.

Parlons-en longuement, car c'est un personnage. Il lui est arrivé ce qui arrivera toujours à tous ceux qui se mettront en avant. On a beaucoup parlé de lui; on en a dit beaucoup de bien, et aussi beaucoup de mal. L'Anthologie grecque est pleine de petites pièces satiriques dont il fait tous les frais. On le compare à tous les objets imaginables, on l'emploie aux usages les plus imprévus. « Mets ton nez devant le soleil, dit une de ces pièces, et il pourra indiquer l'heure à tous les passants. » Le voilà transformé en gnomon. Ailleurs, des gens dialoguent rangés au bord d'une route; ils regardent un nez qui défile depuis quelques minutes; ils en concluent que Ménippe (le titulaire du nez) ne doit pas être bien loin, et qu'on va le voir arriver. Pour les uns, le nez est une pioche, pour les autres une ancre de navire, un engin de pêche, une serpette, une trompe, un marteau, etc. Les modernes ne sont pas demeurés en reste de verve bouffonne et grotesque. Rabelais trouve ce trait du visage si expressif, que l'un de ses personnages peut dire à un autre : « Vous, je vous cognois à vostre nez! » C'est-à-dire, rien qu'à voir votre nez, je sais quelles sont vos habitudes, quels sont vos goûts et votre caractère. Les caricaturistes de la Restauration ont créé la légende d'un certain nez ministériel, sur lequel on donnait des fêtes, et sous lequel on se réfugiait en masse quand le bal champêtre était interrompu par la pluie. Mais ce n'est là que la légende du nez; revenons à son histoire.

Le nez est signe d'expression en vertu 1° de son volume, 2° de sa forme, 3° de sa couleur.

Abstraction faite de la forme, lorsque le nez atteint un développement considérable, il donne à son heureux possesseur quelque chose de vainqueur et de triomphant. Il semble que la barque de cet homme entre dans la vie à pleines voiles, et que le pilote mette hardiment le cap sur quelque horizon lointain dont lui seul a le secret. Les uns, selon l'expression de Saint-Simon, ont « le nez tourné à la fortune », les autres à l'ambition, les autres au plaisir; mais tous cinglent, la proue en avant, vers le but qu'ils ont rêvé. Seulement il arrive parfois que toute cette grandeur se tourne en mélancolie, et que ce nez si plantureux devient un embarras pour son propriétaire : c'est ce qu'on pourrait appeler l'embarras des richesses. Joseph Chénier,



Un pied de nez.

dans son amusante critique de l'*Atala* de Chateaubriand, s'est fort égayé du nez du père Aubry, « lequel aspirait à

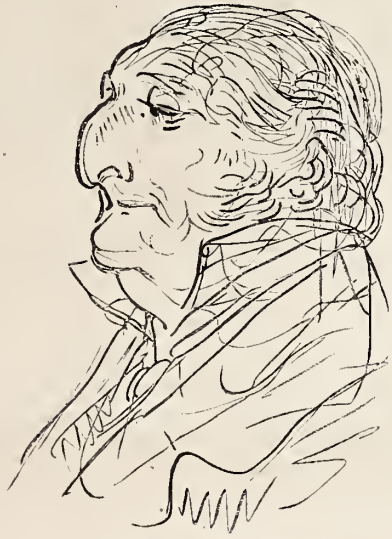
Nez mélancolique. — Nez insuffisant.

la tombe. » Le nez célèbre du père Aubry est le prototype de ces nez mélancoliques et désabusés de la grandeur, qui, sans aspirer encore à la tombe, penchent vers les réflexions amères et tristes. Le langage populaire affirme

que dans les cas de vive et soudaine déception, le nez s'allonge jusqu'à la dimension de douze pouces. Lorsqu'un actionnaire, naïve et mélancolique créature, vient au guichet pour toucher ses dividendes, s'il apprend tout à coup que le caissier est parti pour Bruxelles en compagnie de la caisse, on dit vulgairement qu'il a *un pied de nez*.

Quand, au contraire, le volume du nez est par trop restreint, l'effet comique est produit par l'idée que le propriétaire a été déçu dans l'espérance d'avoir un nez de grosseur raisonnable; il semble qu'on l'eût d'abord oublié, et que ce n'est que par grâce, et sur ses vives instances, qu'on lui ait enfin concédé le peu qu'il en a. Il semble jaloux de ceux qui sont « bien avantagés de nez », et je suis sûr que les épigrammes de l'Anthologie contre les nez copieux et redondants ont été composées par des poëtes camus et envieux. Comme le renard sans queue du fabuliste, ils médisent de ce qu'ils n'ont pas pour se consoler de ne pas l'avoir. C'est un épisode grotesque de la guerre éternelle de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont.

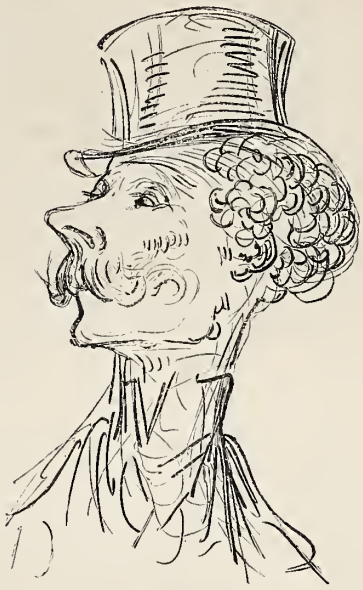
Les lignes du nez sont nombreuses, variées, coupées à de certains angles, qui tous ont une signification pour



Le Nez de M. Joseph Prudhomme.

qui veut s'amuser à les interpréter. Si vous êtes surpris que pour l'esprit une certaine ligne et les mouvements de cette ligne aient un sens déterminé, songez combien cette tendance à interpréter les lignes est naturelle, puisqu'elle se retrouve dans le langage de tous les écrivains, poëtes et prosateurs, et même dans le langage familier. Les lignes d'un paysage sont certes bien moins vivantes et moins animées que celles d'un visage humain, ce qui n'empêche pas que nous les trouvons douces ou violentes, ou terribles, ou heurtées, ou brusques, ou menaçantes. Est-ce simplement habitude? est-ce convention? Pas plus l'une que l'autre. C'est l'effet de ce besoin impérieux que nous éprouvons de retrouver partout l'expression des sentiments de notre âme. Il semble que les lignes extérieures, en vertu d'une sorte de symbolisme naturel que tout le monde comprend, mais que tout le monde ne pénètre pas à la même profondeur, soient l'expression non conventionnelle de certaines de nos idées. C'est en vertu de ce principe que je me permets d'interpréter quelques-unes des lignes du nez.

Un nez aquilin, c'est-à-dire en forme de bec d'aigle, comme celui des Condé, a quelque chose d'agressif, d'envahissant, de tourné à la lutte et à la conquête. S'il s'élève sur un visage martial, il complète le sens et en parachève la physionomie. C'est le type adopté par Charlet, toutes



Nez retroussé.

les fois qu'il a voulu représenter les grognards du premier empire.

Dans son roman intitulé *les Temps difficiles*, Charles Dickens, ce pénétrant observateur, ce moraliste charmant, parle d'une gouvernante qui fait trembler son maître et lui inspire une sorte de vague et respectueuse terreur par l'ascendant de son nez « à la Coriolan. » Est-ce vraiment le nez romain de cette dame qui produit un effet si extraordinaire? Non, évidemment, c'est son caractère altier et dominateur, dont le fameux nez coriolanesque n'est qu'un des signes extérieurs. Dickens, usant d'un droit que lui confèrent toutes les rhétoriques et toutes les poétiques,

Nez d'ivrogne.

emploie le signe pour la chose signifiée, et c'est ce que font tous les peintres, comme aussi tous les caricaturistes.

Si le nez aquilin s'élève, inattendu, au beau milieu

d'une figure pacifique, il semble effrayer cette pauvre figure, il semble la compromettre, comme un compagnon trop hardi et trop bruyant compromet dans la rue, rien qu'en lui donnant le bras, un camarade plus rangé et plus taciturne.

Un nez qui s'élance dans le sens de la ligne aquiline, et qui, au beau milieu de ce premier élan, change brusquement de direction, sans que l'on sache pourquoi, mais parce que cela lui plaît ainsi, a quelque chose de bizarre, d'excentrique, surtout d'indépendant. C'est le caractère d'un très-grand nombre de nez anglais. Il semble qu'ils se soient décidés sur le raisonnement suivant : la ligne aquiline est plus belle, soit, je n'en disconviens pas; mais j'ai le droit d'en choisir une autre, je la choisis donc; et les voilà partis. Dickens dit quelque part du nez d'un de ses personnages, qu'il débutait en nez aquilin, puis tout d'un coup descendait brusquement avec un ferme propos de ne plus jamais remonter.

Un nez en forme de bec de perroquet fait tout de suite penser au babil insensé de cet oiseau ridicule. Il commence par une affirmation solennelle; car il part, lui aussi, dans la direction de l'aquilin; mais cette affirmation ne se soutient pas : tout à coup ce nez, épouvanté de sa propre audace, tout penaud, tout confus, revient sur lui-même, et, s'il le pouvait, se cacherait dans la bouche; du mouvement général et de la contradiction des lignes résulte l'impression que ferait la vue d'une garnison assiégée faisant une pompeuse sortie, puis rentrant à la débandade, sans avoir brûlé une seule amorce. C'est le nez que M. Henri Monnier a donné à son type si populaire de Joseph Prudhomme. Et vraiment, Joseph Prudhomme est bien l'homme de son nez. Son pauvre esprit n'est qu'un composé de contrastes ridicules. C'est lui qui enveloppe des métaphores les plus pompeuses les idées les plus triviales et les plus plates; c'est lui qui affirme et qui nie la même chose, non pas à un jour, non pas à une heure de distance, mais dans la même phrase; tout cela avec une prétention au bon sens qui rend encore plus comique l'excès de sa sottise. Quand on voit ce nez si expressif, on se rappelle immédiatement la fameuse phrase sur le sabre d'honneur qui doit lui servir « pour défendre nos institutions, et, au besoin, les combattre. »

Quant au nez retroussé, il donne à la physionomie, quelquefois bien à contre-sens, un petit air naïf; il semble qu'il n'a de secret pour personne; ne vous y fiez pas.

Enfin le nez est expressif par sa couleur. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point. Que chacun fasse appel à ses souvenirs et passe la revue des nez de sa connaissance. Je me contenterai de citer ce passage où Rabelais, qui s'y connaissait, a blasonné un nez d'ivrogne. « Il étoit tout diapré, tout estincelé de bubelletes, pullulant, purpuré, à pompettes, tout esmaillé, tout boutonné et brodé de gueules. »

La fin à une prochaine livraison.

LES VÉRITABLES AMITIÉS.

La plus belle et la plus solide des sociétés est celle des gens de bien qui sont de mœurs semblables et unis par l'amitié. Cette honnêteté qui nous touche dans autrui, nous inspire de la bienveillance pour celui en qui nous croyons l'apercevoir. Quoique ce soit le propre de toute vertu de nous attirer à elle et de nous faire aimer ceux en qui nous croyons la découvrir, toutefois la justice et la libéralité sont celles qui produisent le plus sûrement cet effet; mais il n'est rien qui attire avec plus de charme que la conformité de caractère entre les gens de bien. Lorsqu'il se rencontre des êtres ayant les mêmes goûts, les mêmes volontés, chacun d'eux se plaît avec son semblable comme avec un autre lui-même; et c'est alors que, comme Pythagore le veut en amitié, plusieurs êtres n'en font qu'un seul.

CICÉRON.

RÉFLEXION.

Qu'on ne s'imagine pas que la réflexion doive nuire à la gaieté du caractère, ni obscurcir la sérénité de la jeunesse; ce sont les mécomptes inattendus qui causent nos plus grands chagrins; c'est leur continuité qui produit le désespoir. Quelles ressources laissent-ils à un esprit léger et irréfléchi? Le désœuvrement ajoute à toutes les douleurs comme à tous les vices. Mais qui sait penser ne craint pas de se trouver oisif; l'occupation rend paisible, le repos supplée au bonheur, et l'humeur reste douce pour les autres et pour soi.

Mme DE RÉMUSAT.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRÈS.

Suite. — Voyez pages 186, 202, 234, 274, 297.

Citons pour mémoire une figure sculptée sur un monument du Musée d'Arles, et souvent citée, dans laquelle on a voulu voir une façon d'orgue à vapeur. Elle représente un personnage qui tient, ou maintient, ou manie, un globe sur le haut duquel sont implantés sept tubes terminés par des espèces d'évasements ou pavillons. Le globe est posé sur un vase oblong, en forme d'auge, qu'on a prétendu devoir contenir du feu, afin de faire bouillir l'eau qui pourrait bien être dans le globe, et s'échapper, une fois en ébullition, par les tuyaux munis de systèmes d'anches. Ce serait alors une variété musicale d'éolipyle. Rien n'est moins prouvé. Il ne faut pas attacher à cette hypothèse plus d'importance qu'elle n'en mérite, seulement elle a été mise en avant pour appuyer la théorie des orgues à eau bouillante avec assez d'insistance pour qu'on n'ait pas le droit de la laisser tout à fait dans l'oubli.

Quoi qu'il en soit, les témoignages abondent pour prouver que l'*hydraule* était très-répandu, très-connu, très-employé et très-goûté.

Suéton raconte que Néron, au fort même de la révolte de Galba et de Vindex, passa toute la fin d'une journée (*reliquam diei partem*) à examiner un orgue hydraulique d'une fabrication nouvelle et inconnue jusqu'alors (*organa hydraulica novi ignotique operis*).

A la même époque, il est encore fait allusion au rôle important que jouait l'hydraule dans les fêtes publiques. Pétrone, écrivain du règne de Néron, voulant parler d'un écuyer tranchant qui découpe la viande avec art et en cadence au son d'un orchestre, le compare à un « conducteur de chars (*essedarium*) parcourant l'arène aux sons de l'orgue hydraulique (*hydraule cantante*). »

Les spectateurs, rapporte plus tard saint Jean-Chrysostôme, écoutaient en silence cet instrument et applaudissaient. Du reste, déjà dès Auguste, le poëte Cornelius Severus, dans son poëme de *l'Etna*, nous apprend que l'hydraule donnait la mesure aux exercices des pantomimes au théâtre.

Au deuxième siècle, Tertullien, dans un style assez ampoulé et trop antithétique pour qu'on ne s'en défie pas un peu, du reste, s'extasie sur le nombre des pièces et l'étonnant assemblage des différentes parties de l'orgue hydraulique, qu'il attribue, disons-le en passant, à Archi-

mède, à moins qu'il ne veuille dire que c'était une œuvre aussi belle que celles qui sortaient des mains d'un Archimède.

On a vu également Porphyrius et Claudien (quatrième siècle et commencement du cinquième) vanter le bel effet que fera cet orgue dans une fête, sous la main d'un habile artiste.

Martianus Capella, grammairien du cinquième siècle, dit qu'il a trouvé des hydraules par toute la terre (*hydraulas per totum orbem inveni*). Sidoine Apollinaire, poëte du même siècle et évêque de Clermont, rapporte que quand Théodoric, roi des Goths, prenait ses repas, on n'entendait point d'*orgues hydrauliques comme chez les autres rois* (*nulla organa hydraulica ut apud alios reges sonabant.*)

Il ne faut pas s'étonner de voir les orgues hydrauliques si répandues dans les palais, puisque, au dire d'Ammien Marcellin (historien du quatrième siècle), on en trouvait dans une foule de maisons, et qu'on abandonnait les études sérieuses, la philosophie, l'éloquence, les livres, pour le chant, les arts d'agrément, les instruments de musique, parmi lesquels il cite nommément les orgues hydrauliques (*organa fabricantur hydraulica*).

L'orgue hydraulique subsista encore pendant bien des siècles du moyen âge. Éginhard parle d'un prêtre vénitien, nommé Georges, qui vint à la cour de l'empereur (Louis le Débonnaire, neuvième siècle), et construisit dans son palais d'Aix-la-Chapelle un orgue semblable à celui qu'on appelle en grec *hydraule* (*organum*, quod Græce *hydraula* vocatur). Le passage cité plus haut de Guillaume de Malmesbury montre qu'au douzième siècle l'hydraule n'était pas encore abandonné. Mais, à partir du treizième siècle, on n'en trouve plus trace.

L'orgue pneumatique, du reste, comme nous l'avons dit plus haut, ne fut pas du tout supplanté par l'hydraule. Les textes et les dessins prouvent qu'on s'en servait habituellement, et même dans des solennités publiques, où l'on devait nécessairement chercher à déployer le plus grand appareil possible, ce qui démontre que son rôle était considérable. Ainsi, on a un monument très-curieux du quatrième siècle (voy. p. 344), qui donne une idée assez satisfaisante de la forme extérieure de cet orgue, de ses soufflets et de la manière dont on les faisait marcher. C'est le bas-relief de l'obélisque de Théodose, à Constantinople. Il s'agit, comme on le voit, de danses et de pantomimes. Dans le monument complet, on voit, au-dessus des danseurs et joueurs d'orgue, des espèces de loges où se trouvent de grands personnages, l'empereur, sa famille et ses officiers évidemment; ce qui montre qu'il ne s'agit pas ici d'une cérémonie ordinaire.

Les soufflets des deux orgues de ce bas-relief sont d'une structure assez élémentaire, et l'on pourrait, sans dénigrement, les mettre sur le même rang que des soufflets de forge. Ils sont mus par deux hommes qui les font évidemment marcher en pesant dessus. Mais on ne comprend guère cette manière de souffler qu'à condition que chaque homme ait deux soufflets à manœuvrer, et appuie sur l'un d'un pied, pendant qu'il soulève la table du soufflet voisin avec son autre pied, au moyen d'un mécanisme quelconque, levier, ou espèce de sabot dans lequel le pied est enchâssé, comme on en a des exemples dans des descriptions d'orgues du moyen âge. A moins, ce qui pourrait bien être, que le sculpteur n'ait voulu représenter les souffleurs dans des attitudes pittoresques et décoratives, sans trop s'occuper et de leur vraie place et de leur véritable allure.

Le reste du mécanisme de l'instrument n'est pas visible; mais nous avons quelques textes relatifs à l'orgue pneumatique, qui nous permettent de le reconstituer en gros avec assez d'exactitude. Un des plus curieux est une petite pièce de l'Anthologie grecque, attribuée à l'empereur Julien (quatrième siècle), dont nous donnons ici la traduction :

« Je vois là une autre espèce de roseaux (*ce sont les tuyaux*). Certes, leurs tiges sauvages ont poussé dans une autre terre d'airain (*la matière des tuyaux est indiquée*). Ce n'est pas notre souffle qui les anime, mais un vent qui s'élance d'une caverne (*en peau*) de taureau (*il s'agit d'outres*), pénètre en dessous par leurs racines ces roseaux habilement percés (*les pieds des tuyaux communiquant avec les trous des sommiers*). Et un homme fier (*un artiste*), ayant les doigts agiles, manie savamment les règles (*les touches*) qui sont en rapport avec les flûtes. Elles (*les touches*) s'agitent, et il s'en échappe un chant délicieux. »

La soufflerie et les touches du clavier sont manifestement désignées par ce texte.

Saint Augustin (même siècle), à propos de l'orgue (voir plus haut), parle de l'instrument « qui est grand, et parle au moyen de soufflets. » Cassiodore, ministre de Théodoric le Grand, dit : « L'orgue est une espèce de tour composée de divers tuyaux (*fistulis*) dans lesquels les soufflets (*flatu follium*) introduisent une grande quantité d'air pour les faire parler (*vox copiosissima*), et, pour obtenir une mélodie convenable, on a ajusté dans l'intérieur des languettes de bois (*linguis quibusdam ligneis*) qui, pressées savamment (*disciplinabiliter*) par les doigts des maîtres, produisent un chant très-fort et très-agréable. »

Notons, comme curiosité, que deux empereurs romains antérieurs à Julien sont cités comme ayant joué de l'orgue: l'un est cette espèce de fou nommé Héliogabale. *Organo modulatus est;* il joua de l'orgue, dit son biographe. L'autre est Alexandre Sévère, dont il est parlé dans des termes qui ont le même sens : *Organo cecinit.*

On trouve quelques détails assez explicites sur la soufflerie, le nombre des tuyaux et la force de son d'un orgue pneumatique qui se trouvait à Jérusalem, dans la lettre à Dardanus, attribuée à saint Jérôme. Malheureusement, rien n'est moins prouvé que l'authenticité de cette lettre.

L'invasion des Barbares au commencement du moyen âge, leurs ravages, leurs pillages, leurs incendies, détruisirent non-seulement beaucoup d'arts et de sciences, mais encore beaucoup d'instruments et d'objets relatifs à ces sciences et à ces arts. Aussi est-on forcément très-incertain et embarrassé quand il s'agit de parler de l'usage ou des usages de l'orgue dans les premiers siècles du moyen âge. Platina, écrivain du quinzième siècle et biographe des papes, avance que le pape Vitalien (septième siècle) fit accompagner le chant dans les églises avec l'orgue, au dire de certains auteurs : *Adhibitis ad consonantiam*, ut quidam volunt *organis*. D'abord, il n'a pas l'air très-sûr lui-même de son fait, puisqu'il dit « ut quidam volunt », *comme le veulent certains auteurs*. De plus, il s'appuie sur des vers de Battista, dit le Mantouan, général de l'ordre des carmes, et son contemporain. Or, il est bien évident que l'autorité d'écrivains du quinzième siècle, à propos du septième, est fort contestable. Enfin, ce qui tranche la question, c'est que les vers du Mantouan sont même altérés par Platina, qui attribue à Vitalien ce que le Mantouan attribue à des papes postérieurs.

Nous n'avons d'autorités vraiment sérieuses que pour le huitième siècle. A la date (757) des Annales d'Éginhard (*De gestis Pipini regis*), on lit que l'empereur Constantin (*Copronyme*) « envoya au roi Pépin de nombreux présents, parmi lesquels des orgues (*interquæ et organa*) qui lui parvinrent à Compiègne... » On a voulu élever des doutes sur le sens d'*organa;* mais d'anciens chroniqueurs,

consciencieux et chercheurs, habitués par la nature même de leurs travaux, qui n'étaient surtout que des compilations, à comprendre la langue des différentes époques dont ils fouillaient scrupuleusement les annales, Marianus Scotus, par exemple; Lambert d'Aschaffenbourg (onzième siècle), dont l'exactitude est louée; Jean Thurnmaier, dit Aventinus (quinzième et seizième siècles), dont les Annales de Bavière sont consultées avec fruit, parlent de ce même instrument, et entendent bien par là l'orgue proprement dit.

Une assez bonne autorité, du reste, c'est celle du moine de Saint-Gall (fin du neuvième siècle), qui, malgré ses erreurs et ses exagérations, doit sur bien des points être dans le vrai, l'époque dont il parle étant fort près de lui. Or, dans ses « Gestes de Charlemagne », il dit que l'empereur grec envoya à Charlemagne toute espèce d'instruments de musique, et une variété d'autres choses... Il y avait surtout cet instrument par excellence des musiciens (*illud musicorum organum præstantissimum*), dont les tuyaux d'airain, remplis prodigieusement d'air par des soufflets en peau de taureau (*follibus taurinis per fistulas æreas mire perflantibus*), imitaient par leurs sons les mugissements du tonnerre, le gazouillement de la lyre et la douceur de la cymbale.

Les détails peuvent être inexacts, l'effet de l'instrument peut être exagéré; mais on voit bien, malgré tout, qu'il s'agit d'un orgue. Il est évident aussi que les Grecs de Constantinople avaient une supériorité dans la fabrication de cet instrument, et, par suite, il n'est pas impossible qu'ils aient envoyé au père et au fils, à Pépin et à Charles, le même présent, qui était un objet remarquable et de valeur.

Walafrid Strabon parle d'un orgue qui était dans l'église d'Aix-la-Chapelle, et qui fit mourir une femme par la douceur de ses sons (règne de Louis le Débonnaire). L'exagération est bien évidente; mais n'est-il pas manifeste aussi qu'on n'exagère que ce qui est?

On retrouve encore dans Éginhard (ann. 826 des Annales, — règne de Louis le Débonnaire) des renseignements sur l'orgue. Il parle d'un prêtre, nommé Georges, qui vint de Venise trouver Louis le Pieux. Ce prêtre prétendait savoir faire un orgue (*se organum posse facere asserebat*). L'empereur l'envoya à Aix-la-Chapelle, et donna l'ordre de lui fournir tout ce qui était nécessaire pour fabriquer cet instrument.

Le moine Ermoldus Nigellus, disgracié par Louis le Débonnaire, et exilé à Strasbourg, termina dans cette ville un poëme où il célébra les événements du règne de Louis. Le latin est sauvage; mais les détails curieux y abondent, et il y est justement question de cet orgue, dont Nigellus fait un titre de gloire à l'empereur, et à propos duquel il déclare qu'Aix-la-Chapelle vaudra bien désormais Constantinople.

Ce Georges déjà cité, d'après le même Éginhard, mais dans un autre ouvrage (*De translat. et mirac. SS. Marcellini et Petri*), doit avoir fait un orgue hydraulique (*quod Græce hydraula vocatur*) dans le palais d'Aix-la-Chapelle. Il était donc différent de l'autre orgue dont parle Walafrid Strabon, qui se trouvait dans l'église de la même ville, et il servait simplement dans le palais impérial.

Et à ce sujet, don Bedos de Celles, le savant historiographe de l'orgue et l'habile écrivain technique sur la facture de cet instrument, dit fort judicieusement que l'orgue de l'église d'Aix-la-Chapelle devait être un orgue pneumatique. En effet, l'emploi de l'eau dans l'église aurait été très-difficile, pour ne pas dire impossible.

A partir du neuvième siècle, les progrès de l'orgue et sa propagation dans les différents pays de l'Europe iront toujours en croissant, et même assez rapidement.

Ainsi, parmi les nombreuses lettres du pape Jean VIII

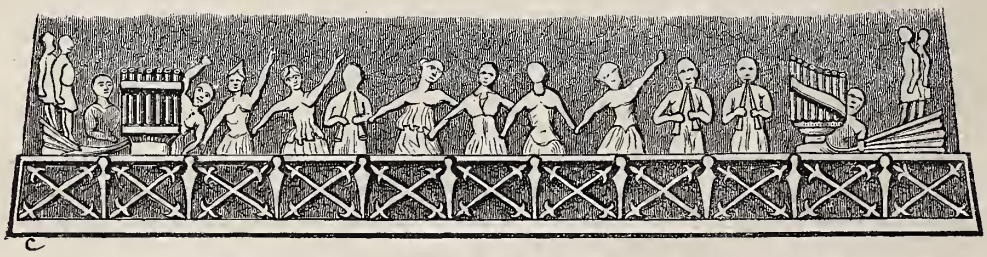


Fig. 5. — Bas-relief de l'obélisque de Théodose, à Constantinople (quatrième siècle). — Orgues pneumatiques.

(fin du neuvième siècle), on en trouve une adressée à Anno, évêque de Freysing en Bavière, par laquelle il le prie d'envoyer en Italie « un très-bon orgue » (*optimum organum*), et « un artiste capable de jouer de cet instrument et de le construire » (*qui hoc moderari et facere ad omnem modulationis efficaciam possit*).

Il semble assez probable que ce Georges de Venise, qui construisit des orgues à Aix-la-Chapelle, dut exciter l'admiration et le goût pour cet instrument, et, par suite, avoir des disciples ou élèves, par lesquels l'art de la facture d'orgues se répandit, et l'on peut donner justement pour preuves des progrès de cet art, que l'Allemagne, peu de temps après la mort de l'empereur Louis, était déjà en état d'envoyer de pareils artistes à l'étranger.

Au siècle suivant (dixième), nous trouvons le nom d'un grand homme (le savant Gerbert, qui fut plus tard le pape Sylvestre II), mêlé à l'histoire de l'orgue. Il fut abbé du monastère de Bobbio, en Lombardie; or, les moines de ce monastère avaient la réputation d'être d'habiles facteurs d'orgues, et il est évident que Gerbert, qui était un des plus savants hommes de son temps en géométrie, mécanique et astronomie, au point d'avoir quelque peu la réputation de sorcier, dut étudier et apprendre avec fruit la facture de l'orgue. Ce qu'il y a de certain, c'est que son premier maître Gérald ou Gerhard, abbé d'Aurillac, ayant besoin d'un orgue, s'adressa à lui, et que Gerbert lui en construisit ou lui en fit construire un, puisqu'il lui *écrivit* qu'on ne pouvait lui envoyer celui qu'il avait commandé, à cause des guerres, et qu'on le lui présenterait quand les pays seraient plus tranquilles. Comme Gerhard mourut l'année suivante (987), Gerbert écrivit à son successeur Raimond, pour le prévenir que, « devant suivre l'impératrice Théophanie en Allemagne... il ne peut rien dire de certain au sujet de l'orgue construit en Italie, et du moine qui sera chargé de son transport. »

L'orgue est-il venu à Aurillac? C'est ce qu'on ignore. De quelle espèce étaient ces orgues de Gerbert? Si l'on en croit Guillaume de Malmesbury (onzième et douzième siècles), qui parle de Gerbert avec la plus grande admiration, ils étaient hydrauliques, et résonnaient au moyen de l'*eau bouillante*.

La suite à une prochaine livraison.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 17. Le Gérant, J. Best.

LE SONGE DE SCIPION.

Le Songe de Scipion. — Composition et dessin de Chevignard.

Voici quelques-unes des plus belles pages de Cicéron ; elles faisaient partie de son ouvrage sur la République dont l'on n'a plus que des fragments.

Publius Cornélius Scipion Émilien le second *Africain*, petit-fils par adoption du premier, raconte un songe, qu'il eut en Afrique, à ses amis Tubéron, son neveu Lélius,

Fannius et Scévola, gendres de Lélius, Furius Philus, consul en 618, Rutilius Rufus, Spurius Nummius, et Manilius, consul en 605.

. . . . . A mon arrivée en Afrique, où j'avais été envoyé comme tribun militaire dans la quatrième légion, mon premier soin fut de me rendre près du roi Massinissa, lié à notre famille par une étroite et bien légitime amitié (1). Dès que je fus devant lui, le vieillard, me serrant dans ses bras, fondit en larmes, puis il leva les yeux au ciel :

« Grâces, dit-il, soient rendues à toi, Soleil, roi des astres, et à vous tous, dieux du ciel, puisqu'il m'est donné, avant de partir de cette vie, de voir dans mon royaume et à mon foyer P. Cornélius Scipion, dont le nom seul me ranime! Jamais le souvenir de l'excellent, de l'invincible héros qui a illustré ce nom ne sort de mon esprit (2). »

Nous nous informâmes ensuite, moi de son royaume, lui de notre république, et de paroles en paroles nous vîmes le terme de cette journée. Après un repas tout royal, nous prolongeâmes notre conversation fort avant dans la nuit : le vieux roi ne parlait que de Scipion l'Africain, et il se rappelait non-seulement toutes ses actions, mais encore toutes ses paroles.

Ensuite, à peine étions-nous allés nous reposer, que la fatigue de la route et de cette longue veille me plongea dans un sommeil plus profond que de coutume. Alors m'apparut (était-ce un effet de nos entretiens? je le crois) Scipion l'Africain sous ces traits qui m'étaient familiers, bien plus pour avoir contemplé ses images que pour l'avoir vu lui-même.

Je le reconnus, et je frémis ; mais lui :

« — Remets-toi, dit-il, bannis la crainte, Scipion, et ce que je vais te dire, grave-le dans ta mémoire.

» Vois-tu cette ville qui, forcée par moi d'obéir au peuple romain, renouvelle nos vieilles guerres, et ne peut souffrir le repos (et il montrait Carthage d'un lieu élevé, tout parsemé d'étoiles et resplendissant), cette ville que tu viens assiéger aujourd'hui, presque soldat encore? Dans deux ans, consul, tu la renverseras, et tu auras conquis par toi-même ce surnom que tu tiens déjà de moi par héritage. Après avoir détruit Carthage, obtenu le triomphe, exercé la censure, visité comme lieutenant du peuple romain l'Égypte, la Syrie, l'Asie, la Grèce, tu seras élu consul une seconde fois en ton absence ; enfin tu achèveras cette guerre implacable, tu ruineras Numance (3). Mais après avoir monté au Capitole sur ton char victorieux, tu trouveras la république tout agitée par les menées de mon petit-fils. Alors, ô Africain, fais briller pour la patrie ton courage, ton génie et ta prudence. Mais je vois, dans ces temps, une double route s'ouvrir et le destin hésiter. Oui, lorsque ton âge aura fourni huit fois sept révolutions de soleil, c'est vers toi seul et vers ton nom que se tournera Rome entière; c'est toi que le sénat, toi que tous les bons citoyens, toi que les alliés, toi que les Latins chercheront des yeux; c'est sur toi seul que reposera le salut de l'État; bref, sois dictateur, il le faut, et raffermis la république, si tu échappes aux mains impies de tes proches (4). »

A ces mots, Lélius poussa un cri, et un douloureux gémissement s'éleva de tous côtés; Scipion, avec un doux sourire :

— Je vous en prie, dit-il, ne me réveillez pas, écoutez un peu jusqu'au bout :

« — Mais pour que tu sentes redoubler ton ardeur à défendre l'État, Scipion, apprends ceci : pour tous les héros qui ont sauvé, secouru, agrandi la patrie, il est dans le ciel un lieu réservé où ils jouiront d'une félicité sans fin. Car ce Dieu suprême qui gouverne l'immense univers ne trouve rien sur la terre qui soit plus agréable à ses yeux que ces réunions de mortels associés par le droit, que l'on nomme des cités. C'est d'ici que partent les génies qui les gouvernent et les défendent, c'est ici qu'ils reviennent. »

A ces mots, quoique rempli d'épouvante, non pas tant à l'idée de la mort que de la trahison des miens, j'eus cependant la force de lui demander s'il vivait encore, lui, et Paul-Émile mon père, et tous ceux que nous, ici, nous regardions comme éteints.

« — Oui, dit-il, ceux-là vivent réellement qui, échappés des liens du corps où ils étaient captifs, ont pris leur essor; c'est ce que vous appelez la vie qui est la mort. Tiens, voici Paul-Émile ton père qui vient vers toi. »

Je le vis, et je fondis en larmes; lui, m'entourant de ses bras et me prodiguant ses caresses, il me défendait de pleurer.

Dès que je pus retenir mes sanglots, je m'écriai :

« — O mon père, le plus saint et le meilleur des hommes, puisque la vie est près de vous, comme je l'entends dire à l'Africain, qui me retient donc sur la terre? Pourquoi ne me hâterais-je point moi-même de venir à vous?

» — Non pas ainsi, me répondit-il : avant que ce Dieu, dont tout ce que tu vois est le temple (l'univers), ne t'ait délivré de cette prison du corps, tu ne peux avoir accès en ces demeures. Car les hommes sont nés pour être les fidèles gardiens de ce globe que tu vois au milieu de ce temple, et qu'on nomme la Terre. Il leur a été donné une âme, rayon de ces feux éternels que vous appelez les astres et les étoiles, et qui, arrondis en sphères, animés par des intelligences divines, décrivent leurs périodes et leurs orbites avec une vitesse étrange. C'est donc un devoir et pour toi, Publius, et pour tous les hommes pieux, de retenir cette âme dans la prison du corps; et vous ne pouvez point, sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée, partir de cette vie mortelle; il semblerait que vous désertez le poste humain assigné par Dieu même. Mais plutôt, Scipion, comme ton aïeul que tu vois ici, comme moi qui t'ai donné le jour, chéris la justice et la piété, cette piété qui est tout amour pour les parents et les proches, tout dévouement pour la patrie : voilà le chemin qui te conduira au ciel, dans la société des hommes qui ont déjà vécu, et qui, dégagés du corps, habitent le séjour que tu vois. »

Or il me désignait ce cercle qui resplendit par son éclatante blancheur entre tous les feux célestes, et que vous, à l'imitation des Grecs, vous appelez Voie lactée : de là je contemplais l'univers, et je ne voyais que magnificences et merveilles. Il y avait des étoiles que nous n'avons jamais aperçues d'ici-bas, et dont nous n'avons jamais soupçonné la grandeur. La plus petite de toutes était celle qui, la plus éloignée du ciel, la plus voisine de la terre, brillait d'une lumière empruntée (1). Du reste, les globes étoilés l'emportent de beaucoup sur la terre en grandeur. Alors la terre elle-même me parut si petite, que notre empire, qui n'en touche pour ainsi dire qu'un point, me fit pitié.....

« — Si la terre te semble petite, dit l'Africain, comme elle l'est en effet, élève sans cesse tes yeux vers le ciel; méprise les choses d'en bas. Quelle renommée, quelle gloire digne de tes vœux peux-tu acquérir parmi les hommes? Tu vois quelles places rares et étroites sont habitées sur la terre, et quelles vastes solitudes séparent

(1) Massinissa, roi de Massylie en Numidie, qui avait aidé les Romains à gagner la bataille de Zama.

(2) Le premier Scipion l'Africain, mort l'an 569 de la fondation de Rome.

(3) Ville d'Hispanie.

(4) On croit que Scipion fut empoisonné par sa femme, sœur des Gracques, et par C. Gracchus lui-même : il fut trouvé mort dans son lit (an 129 av. J.-C.)

(1) La lune.

ces taches mêmes que forment les points habités. Les habitants de ce globe sont tellement isolés les uns des autres qu'ils ne peuvent communiquer entre eux; bien plus, tu vois combien ils vivent loin de vous, les uns sur les flancs de la terre, les autres en face, d'autres même sous vos pieds. Quelle gloire pouvez-vous en attendre?

» Tu vois ces zones qui paraissent envelopper et ceindre la terre; les deux d'entre elles qui sont aux extrémités du globe, et qui de part et d'autre s'appuient sur les pôles du ciel, tu les vois couvertes de frimas; celle du milieu, la plus grande, est brûlée par les ardeurs du soleil. Deux sont habitables : la zone australe où se trouvent les peuples vos antipodes, et qui est tout entière un monde étranger au vôtre, et celle où souffle l'aquilon, et que vous habitez; regarde, vous n'en couvrez encore qu'une bien faible partie. Toute cette région où vous êtes, étroite entre le nord et le midi, plus étendue entre l'orient et l'occident, forme une petite île, baignée par cette mer que vous appelez sur la terre l'Atlantique, la Grande Mer, l'Océan, et, malgré tous ces grands noms, tu vois quel pauvre océan cela fait. Mais au milieu même de ces terres fréquentées et connues, ton nom ou celui de quelqu'un de nous a-t-il jamais pu voler au delà de ce Caucase qui est sous tes yeux, ou franchir les flots du Gange? Aux extrémités du levant ou du couchant, aux derniers confins du septentrion ou du midi, quel homme entendra le nom de Scipion? Retranche toutes ces contrées, et juge dans quelles étroites limites votre gloire aspire à s'étendre. Ceux mêmes qui parlent de vous, en parleront-ils longtemps?

» Quand même les races futures perpétueraient à l'envi l'héritage de notre gloire à chacun de nous, les déluges et les embrasements qui doivent changer la face de la terre à des époques marquées, empêcheraient cette gloire d'être, je ne dis pas éternelle, mais durable. Et que t'importe, d'ailleurs, d'être célèbre dans les siècles à venir, lorsque tu ne l'as pas été dans les temps écoulés, et par ces hommes tout aussi nombreux qui ont vécu avant nous?

» Si tu veux porter tes regards en haut, et les fixer sur cette patrie éternelle, ne donne aucun empire sur toi aux discours du vulgaire; élève tes vœux au-dessus des récompenses humaines; que la vertu même, par ses seuls attraits, te conduise à la véritable gloire. C'est aux autres à savoir comment ils parleront de toi : ils en parleront sans doute; mais tous ces discours ne dépassent point les bornes étroites où votre monde est enclos; ils n'ont jamais immortalisé un seul mortel; ils périssent avec les hommes, et s'éteignent dans l'oubli de la postérité. »

Lorsqu'il eut ainsi parlé :

« — O Scipion Africain, lui dis-je, s'il est vrai que les services rendus à la patrie ouvrent les portes du ciel, moi qui, depuis mon enfance, ai marché sur les traces de mon père et sur les vôtres, et qui n'ai pas manqué peut-être à cet héritage de gloire, je veux aujourd'hui, à la vue de ce prix sublime, redoubler de zèle et d'efforts.

» — Courage! me dit-il, et souviens-toi que si ton corps doit périr, toi, tu n'es pas mortel; cette forme sensible, ce n'est pas toi; ce qui fait l'homme, c'est l'âme, et non cette figure que l'on peut montrer du doigt. Sache donc que tu es dieu; car il est dieu, celui qui a la force d'action, qui sent, qui se souvient, qui prévoit, qui gouverne, régit et meut ce corps dont il est le maître, comme le Dieu suprême gouverne ce monde. Semblable à ce Dieu éternel qui meut le monde en partie corruptible, l'âme immortelle meut le corps périssable.

» Exerce-la, cette âme, aux fonctions les plus excellentes. Or, au premier rang sont les travaux pour le salut de la patrie. Accoutumée à ce noble exercice, l'âme s'envolera plus rapidement vers sa demeure céleste; elle y sera portée d'autant plus vite qu'elle aura commencé, dans la prison du corps, à prendre son élan, et, par de sublimes aspirations, à se détacher autant qu'il est en elle de son enveloppe terrestre. Mais les âmes de ces hommes qui, asservis aux plaisirs des sens dont ils se sont faits comme les ministres, et dociles à la voix des passions, ces vassales des plaisirs, ont violé toutes les voix divines et humaines, une fois dégagées du corps, elles errent misérablement autour de la terre, et ne reviennent dans ce séjour qu'après une expiation de plusieurs siècles. »

Le héros disparut; moi, je m'éveillai. (1)

UNE BRODERIE HISTORIQUE

EXÉCUTÉE A MALACCA AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

ANDRÉ FURTADO DE MENDONÇA. — LE PIRATE CUNHALE. — LA DÉFENSE DE MALACCA. — CE QU'EST AUJOURD'HUI CETTE VILLE. — LE CHIRURGIEN JEAN MOCQUET. — MORT DE FURTADO.

Cette broderie précieuse, dont nous offrons ici un fragment, est tout à la fois un monument historique et un touchant souvenir. Exécutée, il y a près de trois siècles, pour rendre hommage à un grand capitaine, elle a fait partie des hautes curiosités dont se composait naguère le cabinet du duc de Luynes, au moment où cet homme de bien fut enlevé à la science, après avoir enrichi son pays d'une riche collection de numismatique et d'objets d'art qui surpasse quelques-unes des plus belles de l'Europe.

C'est de l'Orient que nous viennent sans contredit les broderies les plus délicates, les tapisseries les plus splendides. Les Grecs eux-mêmes n'ont pas dédaigné cette branche de l'art; mais le goût leur en fut transmis par les peuples de l'extrême Orient. Le biographe de Phidias a dit avec beaucoup de justesse, en signalant la marche ascendante de cette noble industrie : « Les plus anciens centres de fabrication furent dans l'Inde, en Égypte, en Assyrie, en Babylonie, en Phrygie, en Phénicie. Les Égyptiens étaient d'habiles brodeurs; ils savaient représenter des animaux avec des fils de lin de couleurs diverses, ce que l'on a appelé *opus polymitarium*. Ils avaient dans leurs maisons des tapis de laine, et en étendaient de richement brodés sous leurs animaux sacrés. On a retrouvé quelques morceaux de ces tapisseries dans les tombeaux. Ce fut des Égyptiens que les Hébreux apprirent la fabrication de ces riches tissus. » (2)

Bien que notre broderie n'ait rien à voir avec cette haute antiquité, elle n'en vient pas moins des Indes; elle nous reporte même à la Chersonèse d'Or, et il ne faut pas oublier que le mot *Châle* est un mot d'origine sanskrite, adopté par la plupart des langues asiatiques ou européennes. Les *châthrendjy-baf*, ces merveilleux ouvriers hindous, dont les ouvrages sont appréciés par tout l'Orient, font remonter l'exercice de leur art aux temps les plus reculés; ils ont été les maîtres, n'en doutons point, des Persans, des Turcs et des Malais. Que de riches broderies, venues de ces régions, ont excité l'admiration du moyen âge, sous la dénomination de « tapis sarrasinois » !

La broderie, animée par tant de curieux dessins, dont il s'agit ici, est incontestablement fort originale; néanmoins nous ne réclamons point pour elle ce degré d'admiration qu'on doit à certaines œuvres de l'antiquité. Beaucoup

(1) Nous devons dire que nous avons reproduit, non pas le texte entier, mais les passages les plus remarquables.

On ne saurait trop admirer ces nobles pensées, ce langage élevé, surtout lorsqu'on se rappelle que l'auteur, Cicéron, est mort avant l'ère chrétienne (l'an 43).

(2) Louis de Ronchaud. *Revue archéologique* d'avril 1872.

de tapisseries de la Flandre ou des Gobelins l'égalent en conservation et sont de la même époque. Mais peu d'entre elles peuvent lui être comparées pour la variété de son ornementation. Un hommage adressé à la valeur malheureuse, un vif sentiment d'admiration pour les efforts d'un noble cœur, lui donnent une valeur historique; les dames portugaises de Malacca se réunirent, il y aura bientôt trois siècles, pour l'offrir au brave Furtado de Mendonça, qui sauva un moment le pays d'une agression étrangère, et qui, avant de gouverner les Indes sous Philippe III, battit les Musulmans et les Hollandais devant lesquels allait s'écrouler toute la puissance portugaise.

On aura une idée de l'importance de cette broderie exécutée sur une vaste pièce de soie, quand nous aurons dit qu'elle n'a pas moins de 2m.60 de haut, sur une largeur de 2m.12. Les faits les plus remarquables advenus sous le gouvernement militaire du grand capitaine y sont figurés dans des compartiments séparés, et le reste des tableaux représente des chasses qui valent bien des combats. L'aiguille des habiles brodeuses a désigné dans des enroulements variés les victoires nombreuses qui répandirent un moment tant de gloire sur le nom du hardi capitaine. On lit d'une façon fort lisible, en portugais : « André Furtado fait la conquête du royaume de Jafanapatnam. André Furtado s'empare du *Cunhale* (on désignait ainsi un terrible pirate qui désolait la côte). Sous l'influence de Cosmo Lafatar, le mont de Chaul tombe au pouvoir des Portugais (il s'agit encore ici d'une victoire due aux mesures militaires prises par le gouverneur). » Nous nous arrêtons et ne multiplierons pas davantage ces légendes, qui exigeraient pour être comprises des volumes d'explications. La broderie du duc de Luynes, on le voit, est un vrai monument commémoratif. Nous allons dire en quelques mots comment ce titre peut lui être appliqué.

Personne n'ignore que c'est à Vasco de Gama, en 1497, qu'il faut faire commencer les fastes glorieux de la nation portugaise aux Indes. Il est bien peu de personnes sachant aujourd'hui que ce fut sous un vice-roi de la même famille que cette puissance commença à déchoir pour s'éteindre bientôt après. Le comte de Vidigueira, descendant direct de Gama, venait d'être nommé vice-roi des Indes, en 1595, par Philippe II, maître alors du Portugal. Il occupait avec ses frères le palais des gouverneurs à Goa, lorsque éclatèrent les troubles suscités par ce pirate mahométan, nommé *le Cunhale*, dont nous avons déjà parlé, et devant lequel tremblaient non-seulement les Hindous, mais que redoutaient déjà les chrétiens. Il avait pris le titre de souverain des côtes de l'Océan. Le frère du vice-roi fut envoyé pour combattre un pouvoir qui allait toujours croissant; il prit de fausses mesures et il fut battu. Le vice-roi voulut diriger en personne le commandement de la petite armée qui n'avait pu résister au pirate : on lui fit comprendre que le temps des Albuquerque et des Jean de Castro était passé, que le gouvernement civil réclamait sa présence, et le commandement militaire fut dévolu au noble André Furtado de Mendonça, qui pour la valeur ne le cédait à aucun de ses contemporains. A ce capitaine plein de courage et de prudence revint la gloire d'arrêter en quelques mois les progrès du chef musulman, et de rendre la paix au littoral en s'emparant de sa forteresse, jugée par tous inexpugnable, et d'où le féroce Cunhale dut cependant descendre pour aller à la mort.

Cette victoire signalée, dont les détails sont vraiment émouvants, couvrit de gloire le nom de Mendonça. Ses vertus, d'ailleurs, égalant sa bravoure, ce fut sur lui qu'on dut compter à l'heure où un pouvoir maritime formidable menaça dans l'Inde les anciennes conquêtes d'Albuquerque. Ce fut surtout à Malacca qu'il sut déployer les ressources de son génie militaire : à la tête de cinquante Européens, et alors qu'il avait devant lui une armée assiégeante de quatorze mille Indiens, il s'enferma dans la forteresse, et, grâce à la prudence de ses plans, les Hollandais servis par leur flotte ne purent s'emparer de cette cité opulente, où venaient se réunir toutes les richesses du commerce de l'extrême Orient.

Il serait trop long de raconter comment, après avoir accompli maint exploit digne des vieux temps, André Furtado se vit contraint à accepter par pur patriotisme le pouvoir suprême, et à quitter la Malaisie, en 1608, pour aller trôner à Goa. De la riche cité de Malacca, par lui si bien défendue, et où tant de gens avaient fait fortune, il n'emportait que son épée. Nous nous trompons, les dames portugaises voulurent qu'il gardât un souvenir de leur admiration; la broderie que nous reproduisons fut exécutée par elles et lui fut offerte solennellement.

Dans Goa la Dorée, dont le faste allait si mal aux modestes habitudes du nouveau vice-roi, les choses furent bien loin de marcher à son gré. Là encore il fit voir ce que peut un esprit organisateur; mais, affaibli par des fatigues de tout genre, justement irrité par le mauvais vouloir de ses subordonnés, dont son noble désintéressement faisait ressortir l'avidité croissante, il ne conserva pas longtemps l'autorité qu'on lui disputait et que son énergie savait maintenir. Vers la fin de l'année 1609, D. Juan Pereira Froyas, comte de la Feira, vint d'Europe pour le relever du poste difficile qu'il occupait depuis un an à peine. Furtado de Mendonça reçut de son successeur l'hommage le plus éclatant d'estime; mais il lui céda de grand cœur le pouvoir. Pour se consoler de ses dernières déconvenues, il avait les grands souvenirs qu'il emportait de Malacca.

Lorsque, par un sentiment d'admiration patriotique bien éteint aujourd'hui, les nobles dames portugaises fixées dans la Malaisie s'étaient réunies pour donner au vaillant capitaine qui les avait défendues une marque de leur sympathie, la Malacca fondée en 1511 par le grand Albuquerque était plongée dans l'affliction sans doute, la terreur d'une invasion prochaine n'avait pas cessé d'y régner; mais son commerce était envié, et ses vastes constructions militaires subsistaient encore dans leur rude majesté. Aujourd'hui, hélas! s'il faut nous en rapporter à des récits sincères et que nous ne croyons pas empreints d'exagération, le fragile monument, dont nous offrons un fragment bien restreint, est en réalité ce qu'il nous reste de plus réel d'une splendeur éphémère et complétement éteinte. Tombée au pouvoir des Anglais, la Malacca moderne contient encore une population de trente mille âmes; mais si l'on y rencontre quelques descendants dégénérés des anciens conquérants, les vestiges de la puissance portugaise ont disparu, pour ainsi dire, d'une façon absolue. Écoutons un savant docteur qui y fit naguère un séjour très-court, sans doute, mais renouvelé plusieurs fois et activement employé :

« Nous touchons terre du côté de la ville officielle; sur cet emplacement s'élève une éminence couverte d'arbres, au centre de laquelle est bâti le palais du gouverneur. Ce palais domine une grande agglomération de maisons européennes, qui s'étendent le long de la mer et forment un quartier charmant, ombragé par des cocotiers et baigné par les eaux limpides de la rade. Jadis un fort protégeait cette partie de la ville, une ceinture de murailles la défendait, et une belle église s'élevait dans son enceinte : c'était du temps que les Portugais régnaient dans l'Inde; mais aujourd'hui il ne reste plus que les ruines de ces augustes monuments. Le fort est démantelé, les murailles sont détruites, une mesquine chapelle a remplacé le noble édifice que la foi portugaise avait érigé.

Il ne reste du temple saint que le cintre de la porte d'entrée qui avoisine la mer; la voûte s'est écroulée; les pieds vigoureux de l'arbre des Banians ont disjoint le ciment qui liait les pierres, et les arceaux formés par les racines qui descendent des branches du beau végétal ont remplacé les arceaux de granit... » Un peu plus loin, le docteur Yvan ajoute : « Lorsqu'on découvre de la rade l'immense plaine dans laquelle la ville de Malacca est bâtie, et où rien n'arrête le regard, où l'on ne voit que des milliers de cocotiers dont les colonnes élégantes soutiennent avec orgueil leurs chapiteaux de verdure, on sent qu'on aborde une de ces terres privilégiées qui n'ont pas besoin d'être fécondées par un travail humain. » (1)

Elles travaillaient cependant avec une rare dextérité, ces nobles dames portugaises qui, lorsque la dure nécessité l'exigeait, savaient mourir sur les remparts avec leurs

Collection (réservée) du duc de Luynes. — Broderie exécutée à Malacca (Inde) au dix-septième siècle.

maris; leurs mains délicates excellaient à manier l'aiguille pour transmettre à la postérité ce que le granit et le bronze ne sauraient pas un jour raconter; réunies peut-être dans ce palais à demi écroulé dont nous parle le moderne voyageur, elles se complaisaient à redire entre elles les hauts faits de leurs maris et de leurs frères, dans le doute s'il se trouverait des historiens fidèles, tels que Diogo de Couto et Aleixo de Menezes, pour les redire. C'est à ce point de vue qu'on y voit figurés les principaux événements advenus dans l'Inde, durant la fin du seizième siècle. La tapisserie de la reine Mathilde (2) est devenue, avec la suite infinie des âges, un monument historique dont on ne se lasse point d'interroger la sincérité. De même la broderie des dames de Malacca pourrait au besoin révéler mainte particularité sur une époque glorieuse, qu'on passe presque toujours sous silence parce qu'elle fut suivie d'irréparables désastres. Comme on peut

(1) Le docteur M. Yvan, *De France en Chine*. Paris, 1855.

(2) Conservée à la bibliothèque de Bayeux, et représentant les hauts faits de Guillaume le Conquérant (voyez les Tables).

s'en convaincre par le fragment que nous reproduisons, elle est avant tout cynégétique, et les chasses redoutables dont elle transmet le souvenir prouvent quels étaient les amusements virils de ces hommes qui asservirent une partie de l'Inde. Maintenant encore, les immenses forêts de la Malaisie servent de repaire aux animaux les plus formidables de la création : l'éléphant, le rhinocéros, le tigre royal, sont les hôtes habituels de ces solitudes ; ils étaient, paraît-il, plus nombreux, il y a près de trois siècles, époque à laquelle fut tracée notre curieuse broderie ; mais alors, comme aujourd'hui, les Malais et leurs sauvages voisins les *Jaccuns*, qui errent comme eux dans ces grands bois et qui semblent appartenir à une autre race, ne redoutaient point ces nombreux animaux, quelle que fût leur taille et quel que fût le degré de leur férocité. Les uns comptaient sur la ruse et sur leurs flèches empoisonnées ; les autres, armés de leur *parang*, lame de fer d'un pied de long sur deux ou trois pouces de large, qui s'emmanche au bout d'une longue gaule, osaient assaillir la panthère ou le tigre lui-même. M. l'abbé Favre a connu un de ces intrépides descendants des Jaccuns qui avait perdu un œil dans une de ces chasses périlleuses, et qui, après être venu à bout de son terrible antagoniste, ne redoutait pas de se livrer à de nouveaux combats (1). Les naïfs et courageux habitants de la presqu'île ne se contentaient pas d'attaquer sans crainte les monstres des jungles ou des forêts, leur imagination en faisait sortir des dragons fantastiques, des bêtes ailées, opposant leur venin au venin des flèches, et qu'ils aimaient à faire vaincre par leur héros d'adoption.

Si nous essayons maintenant de découvrir par quelle série d'incidents cette broderie cessa d'appartenir à la maison des Furtado de Mendonça pour venir en France, nous devons recourir au texte d'un de nos plus anciens voyageurs, qui parcourait les Indes orientales vers l'année 1610. On l'appelait Jean Mocquet ; c'était un ardent émule des Pyrard et des Vincent le Blanc. Il était chirurgien et garde des curiosités du roi, avec soixante livres tournois de traitement, ce dont il se glorifiait, tout en parlant de ses misères infinies et des périls qu'il ne cessait d'affronter. Ses incessantes pérégrinations l'avaient conduit à Goa la Dorée (c'était encore le surnom de cette capitale parmi les peuples de l'Orient), au moment où André Furtado y exerçait les fonctions de gouverneur ; il avait été témoin des déboires de tout genre, des propos indignes dont on abreuvait journellement un vrai successeur des Albuquerque et des Jean de Castro ; mais il en avait entendu débiter bien d'autres sur son maître vénéré Henri IV, et, comme il nous l'apprend, il les dédaignait trop pour s'en préoccuper. Mendonça venait de remettre le bâton de commandement au comte de la Feira ; il ne lui restait plus qu'un espoir, c'était, avant de mourir, de saluer encore la tour de Belem ; il fit offrir à maître Jean Mocquet de revenir avec lui en Europe. Celui-ci accepta la proposition avec joie ; il aimait instinctivement, il le dit, les hommes de valeur et capables de grandes actions. Le vague espoir de revoir son pays, qu'avait conçu l'ancien vice-roi, ne devait pas se réaliser. Mocquet nous a dépeint ce hardi capitaine, entouré des siens sur le navire, et discourant de ses anciens projets, qui lui donnaient l'espoir de résister à la Hollande et de conserver l'empire de l'Inde au Portugal. Rien n'est plus noble et plus touchant que ces paroles de Mendonça, alors que, miné lentement par la maladie, à l'heure des tempêtes, cet homme vraiment fort relevait toujours, rien que par son attitude, le courage de l'équipage et lui faisait surmonter les dangers. Arrivé devant le rocher de Sainte-Hélène, il ne voulut pas s'arrêter et descendre à terre, dédaignant, pour gagner quelques jours d'existence, de retarder le rude voyage de ses compagnons : il mourut en mer résigné. Ceux qui l'avaient admiré en ses derniers instants sentirent avec amertume la perte que venait de faire le pays ; ils décidèrent que le corps du vice-roi serait embaumé, et que ses restes vénérés seraient ramenés à Lisbonne. Ce n'était ni le camphre de Sumatra, ni les parfums précieux, qui manquaient à bord pour accomplir cette triste opération. Mocquet a eu soin de nous le faire remarquer : la cargaison de cannelle de Ceylan était si considérable, que le pont du navire en était comme embarrassé, et qu'un jour de tourmente il en fallut jeter une partie à la mer.

Que Jean Mocquet ait procédé à l'embaumement du grand capitaine avec respect et habileté, nous n'en doutons point ; qu'en sa qualité quasi officielle de garde des curiosités du château des Tuileries, il ait cherché à obtenir la broderie des dames de Malacca, le fait est également plausible ; son but unique alors en voyageant était d'enrichir la collection dont son bon maître, il le dit toujours, l'avait chargé. Que plus tard, et en raison des scènes de chasse dont cette broderie offre tant de variétés, Louis XIII l'ait offerte au connétable Albert de Luynes, rien n'est moins improbable, et ne se montre contraire aux habitudes de l'époque. C'est ce que comprit sans hésitation le savant possesseur de la broderie, alors que lui fut présenté le passage de Jean Mocquet qui, selon nous, peut servir à résoudre le problème.

Lorsque l'infinie variété des connaissances qu'il possédait en dehors de ses études habituelles eut dévoilé au duc de Luynes la valeur pour ainsi dire ignorée du défenseur de Malacca, l'une de ses idées favorites fut de faire revivre, en faveur du héros malheureux, un fragile monument qui consacrerait sa gloire. Il avait fait photographier la broderie ; il voulut la publier avec un texte explicatif : sa mort, dont tout le monde connaît les détails touchants, l'empêcha d'exécuter ce projet. Nous aimons à rappeler son vœu. Ce curieux fragment laisse deviner ce qu'eût offert d'intéressant le sujet qui nous occupe, si le duc de Luynes eût pu y consacrer ses lumières et son goût.

(1) Voy. l'abbé Favre, qui a exercé un apostolat plein d'activité dans ces forêts pendant près de vingt ans. Ses souvenirs des grandes forêts malaises ont été réimprimés : *An account of the wild tribes inhabiting the Malayan peninsula Sumatra and a few neighbouring islands with a journey in Johore, in the Menangkabaw states*, etc. Paris, Imprimerie nationale, 1865. M. l'abbé Favre évalue à 5 000 environ le nombre des Jaccuns qui chassent dans les forêts.

OPINION.

Il faut attaquer l'opinion avec ses armes ; on ne tire pas des coups de fusil aux idées. RIVAROL.

PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches et de spéculations pénibles pour connaître ce qu'est Dieu? Nous n'avons qu'à lever les yeux en haut : nous voyons l'immensité des cieux qui sont l'ouvrage de ses mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible! Quelle magnificence! Qui a dit au soleil : « Sortez du néant, et présidez au jour » ; et à la lumière : « Paraissez et soyez le flambeau de la nuit » ? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses, attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles?

Ah! tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond! Quel autre que le Créateur de l'univers pourrait les avoir opérées? Seraient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance ce qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement et par qui tout a été fait?

Les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux. Dieu les a établis sur nos têtes comme des hérauts célestes qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers sa grandeur : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants. Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de cette puissance qui brille au-dessus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il était; c'est là qu'ils étudièrent d'abord ce qu'il voulait leur manifester de ses perfections infinies, c'est à la vue de ces grands objets que, frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternaient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur fallait pas des prophètes pour les instruire de ce qu'ils devaient à la majesté suprême; la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenait assez. Ils laissaient cette religion simple et pure à leurs enfants. Mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté et l'éclat des ouvrages de Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les astres, qui ne paraissent que pour annoncer sa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Insensés, ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qui ne pouvaient ni les entendre ni les recevoir! La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devaient à leur auteur. (1)

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339.

II

J'errais un jour à Londres, dans une rue très-fréquentée, Saint-Martin's Lane.

Je marchais lentement, m'arrêtant aux boutiques, observant toutes choses autour de moi.

Je m'aperçus que beaucoup de personnes se dirigeaient vers une maison d'apparence ordinaire. C'étaient des hommes de toutes les conditions. Quelques-uns descendaient de voiture; quelques autres, et, parmi eux, des ouvriers, semblaient attirés, en passant, par l'exemple de ceux qui traversaient la porte d'un pas délibéré, en gens invités. Je ne doutai pas qu'il n'y eût là une réunion publique, religieuse, politique ou autre, et j'entrai.

C'était en effet un meeting. Au fond d'une grande salle garnie de bancs s'élevait une estrade. Plusieurs individus y étaient assis : je reconnus sur-le-champ l'un d'eux, Cobden, que j'avais souvent vu à Paris. Il m'aperçut aussi et me fit de la main un signe amical qui signifiait : « Après la séance, nous nous parlerons. »

Je pris place, et bientôt on commença.

La question du meeting était tout économique. On s'était assemblé pour examiner s'il convenait ou non d'établir une taxe, un impôt sur le papier.

Plusieurs orateurs parlèrent pour et contre, sans grande éloquence, mais avec beaucoup de précision et de logique.

Si une des personnes assises sur les bancs demandait la parole, on l'invitait à monter sur l'estrade et à se placer près de Cobden, qui présidait.

Un auditeur, placé derrière moi, se leva; une rumeur favorable courut dans l'assemblée. Bientôt je le vis paraître à côté du président. Il était habillé comme on l'est dans la classe moyenne ou aisée. Sa taille était haute; sa physionomie expressive n'avait peut-être pas beaucoup de distinction; mais on y lisait avec les traits qui indiquent la fermeté du caractère un air de bienveillance et de sincérité sympathique.

Il parla très-simplement et très-sensément contre le projet de taxe. Il fit valoir par de très-solides arguments cette considération, que tant que le peuple ne serait ni à son aise, ni instruit, les livres lui seraient presque aussi nécessaires que le pain, et qu'il ne fallait pas en élever trop haut le prix par un impôt.

Une voix ironique cria : — Vous êtes libraire, John.

— Il est vrai, répondit l'orateur avec un doux sourire; mais on me connaît assez pour être persuadé, je crois, que je ne parle pas dans un intérêt personnel. Les riches sont assez nombreux dans les trois royaumes pour qu'un libraire puisse s'enrichir s'il n'a en vue que leur clientèle. Si je préfère vendre des livres au moindre prix possible, c'est que je crois faire une œuvre utile et au peuple et à mon pays.

Une salve unanime d'applaudissements et des hourras prouvèrent qu'on était confiant dans sa bonne foi.

Plus je le regardais, plus j'éprouvais je ne sais quelle perplexité d'esprit. Je me disais : « Ce n'est pas la première fois que j'ai vu cette figure. » Je cherchais, mais je ne trouvais pas.

La séance terminée, j'allai vers Cobden. Je ne causais jamais sans un vif plaisir avec cet homme éminent : il avait une conversation toute française. Comme il me demandait ce que je pensais de la discussion, je lui dis que j'avais été particulièrement frappé du discours de M. John.

— Voulez-vous, me répondit Cobden, que je vous présente l'un à l'autre? Vous vous ressemblez beaucoup par les idées et les tendances. Je crois que vous vous entendrez bien.

Il me présenta. Je sortis avec John X... Dans la rue, il m'invita à visiter sa librairie. Il vendait à la fois des livres et du thé. Ses livres, composés en partie par lui-même, en partie sous sa direction, étaient tous destinés à la classe la plus nombreuse. Tout ce qu'il me dit sur le sujet si intéressant de l'éducation et de l'instruction populaires s'accordait trop avec mes sentiments personnels pour ne pas captiver mon attention.

En nous séparant, nous étions déjà liés par un commencement d'amitié. Les jours suivants, nous continuâmes nos entretiens. Il voulut bien m'introduire dans sa famille, qui était charmante, et à mon tour, quand il vint plus tard à Paris, je fus heureux de lui donner l'hospitalité.

Une fois, me trouvant seul avec lui près du feu, devant une théière, il m'arriva de lui dire :

— John, permettez-moi de vous faire l'aveu d'une singulière idée qui m'a quelquefois traversé la tête. Depuis que je vous connais, comprendrez-vous que je n'ai pu me défendre de trouver un certain fond de ressemblance entre vous, l'homme le plus sobre du monde (il ne buvait jamais de vin), et un ivrogne qui fut à peu près la première personne que je rencontrai à mon premier voyage en Angleterre.

John me regarda et me dit :

— A Boulogne ou à Douvres?

(1) Massillon.

— A Douvres.

— En quel endroit de Douvres?

— Dans un chantier.

— En quelle année?

— En 1833.

— Cet ivrogne, c'était moi, j'en suis sûr. Donnez-moi quelques détails.

Je lui racontai ma visite au rocher de Shakspeare et au chantier. Quand j'eus fini :

— C'était moi, vous dis-je, moi-même !

Et il me frappa sur le genou en mettant sans embarras ses yeux dans les miens :

— J'avais alors dix-neuf ans, et j'étais en grand péril de devenir le plus mauvais drôle de toute l'Angleterre, si...

Il hésita.

Je le pressai d'achever.

— Eh bien, si je n'avais pas commis un crime!

— Un crime! m'écriai-je avec effroi.

— Calmez-vous, mon ami, reprit-il avec une expression mélancolique, mais pleine de douceur, et écoutez mes aveux. C'est en quelque sorte ma biographie que vous allez entendre. J'ai un regret, presque un remords de ne pas vous l'avoir confiée plutôt.

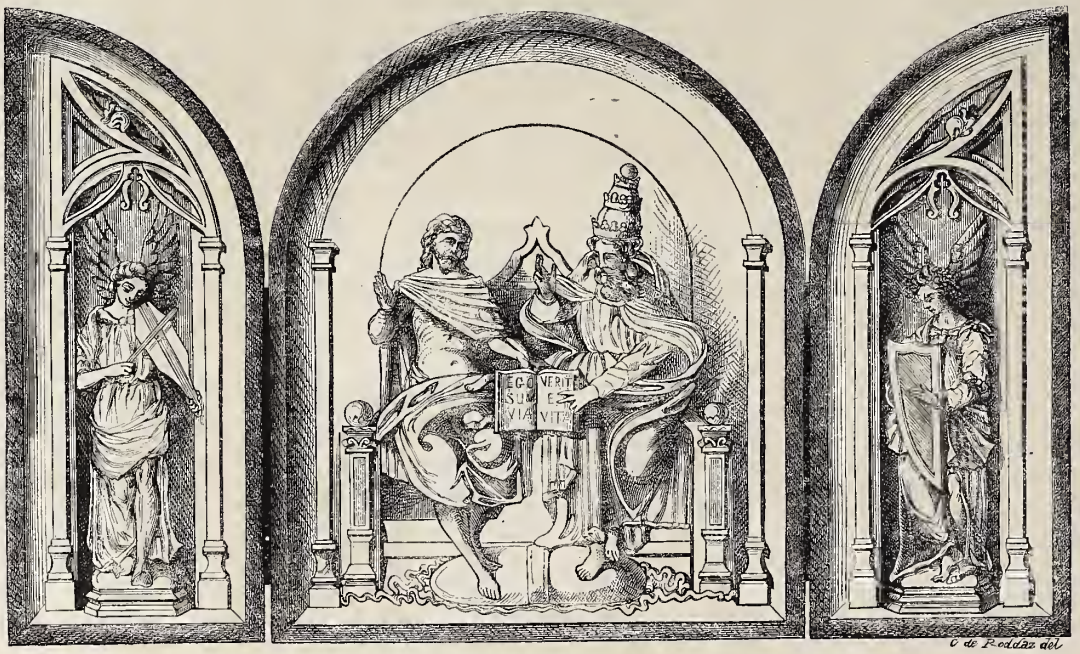
Je serrai les deux mains de cet excellent homme. Je sonnai pour demander qu'on ne laissât entrer personne, et voici ce que j'appris.

La suite à la prochaine livraison.

UN TABLEAU DE DÉVOTION
DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On appelait *tableaux cloants*, *tableaux ployants*, *ouvrants*, ces petits meubles fort en usage au moyen âge, et même longtemps après, qui se composaient de plusieurs pièces liées par des charnières et se repliant sur elles-mêmes. Les faces intérieures étaient ornées de peintures ou de sculptures. Quand les volets ou *fermants* étaient rabattus, on pouvait les emporter facilement avec tous les autres objets que les riches personnages mettaient dans leurs bagages chaque fois qu'ils se déplaçaient.

Aussitôt qu'on était arrivé dans quelque château ou manoir, d'ordinaire fort peu habitable en l'absence de ses habitants, des tapisseries étaient tendues le long des murailles, ou servaient à diviser en chambres plus petites les vastes salles, et l'on ajoutait aux meubles très-simples qui s'y trouvaient en tout temps tout le luxe dont on se faisait suivre. Alors sortaient aussi des coffres ces tableaux de sainteté qui devaient être suspendus auprès du lit ou dans



Musée de Cluny. — Tableau ouvrant du seizième siècle. — Dessin de de Roddaz.

l'oratoire. On en tirait souvent tout l'ameublement d'un autel, y compris le tableau que l'on posait au-dessus.

Celui qui est ici reproduit, trop petit pour mériter sans doute le nom de chapelle portative que lui donne le Musée de Cluny, devait être placé dans la chambre de celle qui a fait écrire au dos cette inscription naïve et touchante :

« Et luy feut donée l'an 1592 au moys de decembre » p. ses frères et seur et a cousté XVIII l.

» Je prie à tous ceulz et celles q^i y prendront devo^on ce » gardent de la gaster et prie por moy et por ceulz q^i me » l'ont donée. » Se^r Perrette Dobray.

Le tableau est en bois sculpté, peint et doré. Dans le compartiment du milieu, on voit le Père éternel portant la tiare à trois couronnes, et Jésus-Christ à côté de lui; tous deux, assis sur un trône, lèvent la main droite en signe de bénédiction, et appuient la gauche sur l'Évangile ouvert, où on lit en latin : « Je suis la vérité et la vie. » Sur les volets sont figurés des anges tenant des instruments de musique.

Le style de ce petit monument indique une époque de très-peu antérieure à la date de l'inscription qui y a été ajoutée.

ERRATUM.

Page 154, colonne 1, lignes 51 et 57. — La disposition des noms patronymiques du savant naturaliste Lesson a donné lieu à une erreur typographique que nous réparons. *Au lieu de* revérend père Lesson, *lisez* René-Primevère Lesson. — Son frère Pierre-Adolphe a écrit, comme lui, sur l'Océanie.

UNE HORLOGE QUI AVANCE.

Salon de 1872; Peinture. — Une Horloge qui avance, par Eugène Lambert. — Dessin de Jules Lavée.

Je dédie cette histoire à tous les chats oisifs, et j'appelle leur attention et leur méditation sur cet axiome : *L'oisiveté est la mère de tous les vices.*

I

— Je m'ennuie, dit Puss en bâillant horriblement.

— Je t'en offre autant, reprit Muss d'un ton maussade; et il bâilla aussi.

Ayant dit ces mots, les deux chats retombèrent dans un morne silence. Ils ne bougeaient pas plus que ces chiens de faïence que l'on voit à la porte des marchands de porcelaine et de cristaux. De temps en temps leurs yeux clignotaient, et leurs oreilles avaient un mouvement nerveux. Ils ne donnaient pas d'autres signes de vie.

— Tu dors, dit Puss à son camarade, d'un air narquois.

— Et toi, tu ronfles, reprit le camarade, piqué dans son amour-propre.

— Tu as tout à fait l'air d'un chien de faïence!

— Et toi, d'un presse-papier!

Paroles inutiles et blessantes : fruit de l'oisiveté.

II

— Cela ne peut pas durer, dit Puss en se levant, et en s'étirant si fort qu'il ressemblait au vain fantôme d'un chat maigre.

— Cela dure pourtant, et cela durera longtemps, répondit Muss, d'un ton provocant et sans changer de posture.

Puss alla jusqu'au seuil de la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur la terrasse.

— La pluie ne tombe plus, dit-il à son compagnon; mais les dalles de la terrasse sont humides; un chat qui se respecte ne saurait s'y risquer. Les gazons sont tout brillants de gouttes de pluie; il y a de petits lacs sur le sable des allées, de jolis lacs, ma foi! avec de petites îles flottantes de fleurs de lilas que la pluie a fait tomber.

Muss, sans se déranger, grommela quelque remarque désobligeante sur les gens qui font de la poésie mal à propos, et surtout sur cette providence trop vantée, qui sait que les chats n'aiment pas l'eau, et qui inonde leur parc de si terribles ondées!

Paroles malsonnantes et blâmables : fruit de l'oisiveté.

III

— Si seulement Charles n'était pas au collége, reprit Puss d'un ton dolent, il trouverait bien moyen de nous amuser, lui. Quelle sotte invention que ces colléges!

— Pas plus sotte que celle des couvents, reprit Muss d'un ton sec; Marie valait bien Charles. Quel plaisir de brouiller tous les pelotons de sa corbeille! Le bon temps est passé.

Et les deux égoïstes, en chœur, répétèrent que les parents sont bien absurdes de priver les pauvres chats de leurs camarades, pour les fourrer dans des colléges et dans des couvents où ils s'ennuient à périr.

Radotages stupides : fruit de l'oisiveté.

IV

— Si nous allions au grenier? dit Puss.

— Pourquoi pas dans les gouttières? répondit Muss en fronçant dédaigneusement le nez. Pourquoi pas à la cuisine, comme les chats affamés qui guettent quelque morceau et flattent le marmiton. Ne saurais-tu te souvenir que tu es gentilhomme, et qu'il faut savoir choisir ses distractions.

Là-dessus, il ferma les yeux pour jouir sans trouble du sentiment de sa dignité.

Puss n'y tint plus et sortit du petit salon, laissant l'autre plongé dans un demi-sommeil.

Au bout de dix minutes, il revint d'un pas alerte :

— Monsieur Muss! monsieur Muss! dit-il en plaisantant.

L'autre l'entendait bien, mais il n'ouvrit pas seulement les yeux.

— Je te réveillerai bien, se dit Puss.

Alors, il s'approcha et cria avec emphase :

— La porte de la salle à manger est ouverte!

D'un seul bond, Muss fut droit sur ses quatre pattes et s'écria :

— La porte de la salle à manger!...

Et sans plus d'explications, il suivit son camarade. L'entrée de la salle à manger leur était interdite, voilà justement pourquoi ils y allaient d'un pas si empressé.

Désobéissance et plaisir de faire le mal : suites de l'oisiveté.

V

Arrivés dans la salle à manger, les deux amis éprouvèrent le mauvais petit frisson de plaisir que l'on éprouve à faire une chose défendue. Ils se regardaient avec des yeux tout ronds et tout luisants, et ils s'émerveillaient de leur audace et de leur succès.

— Amusons-nous, dit Puss.

— Amusons-nous, reprit Muss. Mais à quel jeu?

Le fait est qu'à part le plaisir d'être dans un endroit défendu, deux chats ne devaient pas trouver grande distraction dans une pièce comme celle-là, tant les dressoirs et les buffets étaient scrupuleusement fermés. Pour n'en avoir pas le démenti, Puss, avisant un bahut sculpté, alla s'y frotter depuis la pointe de l'oreille jusqu'à l'extrémité de la queue. Les aspérités de la sculpture offensaient bien un peu sa joue délicate et sa douillette échine. Il n'en continuait pas moins cet exercice, faisant des mines de plaisir, ronronnant, et engageant par de fallacieuses paroles le prudent Muss à l'imiter. Il mentait aussi effrontément que ces baigneurs qui se sont jetés dans une eau trop froide, et affirment, en grinçant des dents, que l'eau est délicieuse.

Sot amour-propre et mensonge ridicule : suites de l'oisiveté.

VI

— C'est un peu trop dur pour moi, dit Muss, après avoir essayé.

— Tu crois.

— J'en suis sûr.

— N'importe, nous nous amusons bien, hein.

— Énormément, reprit Muss en étouffant un bâillement.

Puss, en rôdant, passa devant un grand vase d'argent au ventre rebondi. Quand il y aperçut sa figure toute contrefaite :

— Viens voir, dit-il à son ami, comme c'est joli!

Muss fit semblant de s'amuser beaucoup de cette caricature de chat à grosse tête, qui avait les yeux plus fendus que ceux d'une houri, et des moustaches qui s'étendaient indéfiniment et semblaient faire le tour du vase. S'il avait eu un peu de lecture, il aurait songé à ce schah de Perse qui nouait ses moustaches en rosette derrière son cou.

— Hein! Comme nous nous amusons! dit Puss en lui donnant un bon coup d'épaule pour le mettre en joie.

Muss lui rendit son coup d'épaule, et ils se mirent à sauter pour bien se prouver à eux-mêmes qu'ils ne s'étaient jamais tant amusés.

Vaine hypocrisie, qui rappelle celle des gens du monde dans un salon : fruit de l'oisiveté.

VII

En batifolant, les deux complices avaient heurté un des poids de l'horloge. Puss en se retournant le vit se balançant à deux doigts de son nez.

— Oh! s'écria-t-il en parodiant, sans le savoir, le mot d'Archimède; j'ai trouvé! Comprends-tu, mon bon ami? voilà quelque chose qui remue enfin!

Et il regardait le poids qui se balançait en cadence, fermant les yeux quand le poids approchait de son nez, et les rouvrant tout grands quand il s'en éloignait. Il ne voyait pas bien encore ce qui allait sortir de là; mais il pressentait quelque chose de nouveau, d'imprévu; son cœur battait. Il réfléchit, et quand il crut avoir bien compris, il allongea un bon coup de patte; mais le poids, trop vivement

lancé, revint brusquement sur le nez du lanceur. Puss prend ses précautions, il allonge ses coups obliquement; mais le poids, après avoir décrit une courbe, revient toujours lui frapper tantôt une joue, tantôt l'autre. « Je n'y suis pas encore », se dit Puss; et comme il était observateur, il eut l'idée de s'étendre sur le dos pour éviter les coups. Et alors, quelles volées! quels élans! Muss en était émerveillé. Les cordes s'entremêlent; le premier poids fait mouvoir le second, qui s'accroche au troisième, qui attire le quatrième. Puss est dans l'extase; plus agile et plus malin qu'un singe, Dieu sait s'il est habile à varier ses plaisirs!

— Voilà donc, dit-il à son ami, pourquoi l'on nous interdisait l'entrée de cette bienheureuse salle à manger!

Muss ne répond pas, car il roule dans sa tête un problème bien difficile à résoudre. Pourquoi le quatrième poids remue-t-il lorsque c'est le premier que Puss met en branle? Et il flaire le poids mystérieux, une patte en l'air, et il ne trouve pas la solution de son problème.

Tout à coup l'on entend des pas pressés; c'est Baptiste qui entre. Les deux chats se cachent.

— Je suis en retard, s'écrie Baptiste! et il va précipitamment prévenir le cuisinier.

Les deux coupables se sauvent, et montent jusqu'au palier du grenier. Ils sont là dans l'ombre, côte à côte, n'osant se regarder.

— Souviens-toi, murmure Muss en tremblant, que c'est toi qui as commencé!

Puss ne répond pas. Il est pris d'un si grand mépris pour son camarade, qu'il se demande s'il pourra jamais lui pardonner sa couardise.

Mauvais sentiments : suites de l'oisiveté.

VIII

Baptiste se presse tellement de mettre le couvert qu'il casse deux assiettes, peintes par madame elle-même, et dépareille la douzaine, ce qui est une chose bien horrible à dire! Baptiste malmène le cuisinier. Le cuisinier affolé brûle son rôti et soufflette le marmiton, qui allonge sournoisement un coup de pied à Médor, qui, ne sachant à qui s'en prendre, aboie après les chats, ses ennemis naturels. Ses hurlements font trembler la maison; les deux coupables croient cette fois que leur dernière heure est venue, et lâchement rejettent la faute l'un sur l'autre. Au premier coup de cloche du dîner, monsieur, surpris dans son bain, en sort si précipitamment qu'il attrape un gros rhume; son jabot fait de faux plis, sa cravate est mal mise. Madame, qui écrivait à une amie, voit avec désespoir sa lettre coupée en deux et indéfiniment remise. La mère de madame, qui lisait un roman, est furieuse de laisser le héros suspendu à la trompe d'un éléphant, sans savoir comment il se tirera de là. Une cousine pauvre, qui faisait un petit tour de parc, arrive tout essoufflée, et meurt de confusion en voyant combien elle est en retard. Elle tire sa montre, tous l'imitent, et il est prouvé que l'horloge, étant seule de son avis, doit avoir tort. La première émotion passée, on remarque que les cordes des poids sont emmêlées; on remarque en même temps que les chats sont absents. Coïncidence bien fâcheuse pour eux.

— Tant qu'ils étaient simplement inutiles, dit monsieur, on pouvait les garder; mais du moment qu'ils deviennent nuisibles, il n'y a plus qu'à s'en débarrasser.

Puss fut relégué au moulin. Victime de sa curiosité et de son goût pour la mécanique, il se laissa prendre la queue dans un engrenage. Il perdit ainsi son plus bel ornement, et mena désormais une vie solitaire et triste. Muss, devenu pensionnaire du maréchal ferrant, se roussit tellement au feu de la forge qu'il en devint méconnaissable. De plus, il avait perdu une oreille dans une rencontre avec un rat de la grosse espèce.

Vie pénible et misérable : fruit de l'oisiveté.

RÉFRIGÉRANTS.

DE LA GLACE ET DES RÉFRIGÉRANTS SOUS LES TROPIQUES.

Dans l'Inde, où naturellement la glace est rare à cause de la chaleur du climat, on emploie plusieurs moyens très-simples pour rafraîchir les boissons. L'un de ces moyens est de garnir de chiffons ou de paquets de menues racines (les racines fibreuses d'une herbe commune qui pousse dans les terrains sablonneux, *Andropogon veterina*) une embrasure de fenêtre, et de mouiller cette cloison perméable : l'air en traverse les interstices et s'y refroidit par la rapide évaporation de l'eau; on expose à l'action de ce courant d'air froid les assiettes de fruits, les bouteilles d'eau ou de vin que l'on veut rafraîchir.

Un autre moyen consiste à placer les bouteilles ou autres vases dans des corbeilles d'osier remplies de paille peu serrée et bien trempées d'eau; on suspend ces corbeilles à une haute branche d'arbre, et à l'aide d'une corde on les balance violemment. Il s'opère ainsi, comme dans le cas précédent et par une cause semblable, un assez rapide refroidissement.

Enfin, on se sert aussi de cruches en terre poreuse que l'on enveloppe d'un linge mouillé et que l'on expose dans un endroit chaud : on obtient le même effet.

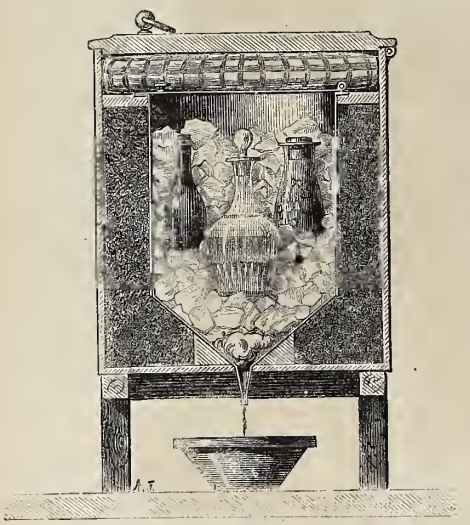
Mais il n'est pas impossible, même dans l'Inde, de se procurer de la glace sans avoir recours aux procédés artificiels fournis par la chimie, et qui ne peuvent en produire qu'une très-petite quantité. Plusieurs habitants d'une station s'associent à cet effet, réunissent une certaine somme, et la confient à l'un d'entre eux qui se charge de l'entreprise. Il procède de la manière suivante :

Il commence par faire construire le réservoir qui doit contenir et conserver la glace. Cette glacière consiste en un trou ayant environ quinze pieds de profondeur sur autant de diamètre, et creusé dans un endroit aussi sec que possible. On a soin de garnir l'intérieur de cette espèce de puits d'une double cloison de planches; dans l'intervalle qui sépare les deux cloisons, on entasse des liens de paille torduc ou de faisceaux de baguettes, ce revêtement de bois étant mauvais conducteur de la chaleur. Il convient d'épuiser de temps en temps au moyen d'une pompe l'eau qui provient de la fonte de la glace et qui s'accumule au fond du puits. Au-dessus, on élève une maisonnette ronde comme une tour, à murs très-épais, et surmontée d'un toit conique. Une petite porte complète la construction.

On apporte la glace dans de grandes corbeilles à mesure qu'on la récolte, et on la dépose dans la glacière. Plusieurs hommes sont occupés à la battre pour la tasser. Voyons maintenant comment elle se produit.

On trace sur le terrain, qui doit être plat et uni, des allées parallèles se croisant à angle droit. Les points d'intersection forment des couches d'environ dix pieds carrés, où sont placées de grandes terrines remplies d'eau et des piles de petites soucoupes également en terre, de cinq à six pouces de diamètre et d'un pouce et demi seulement de profondeur. Le sol des couches est de quatre à cinq pouces plus bas que celui des allées. A peu de distance se trouve une meule de paille autour de laquelle sont rangées des corbeilles de toutes dimensions. On étend légèrement la paille sur les couches, et l'on y pose les petites soucoupes aussi près les unes des autres que possible.

Le soir, quand le ciel serein promet une nuit claire et paisible, et qu'une douce brise souffle du nord ou du nord-est, arrivent des hommes qui avec de grandes cuillers puisent de l'eau dans les terrines et en versent une petite quantité dans les soucoupes : celles-ci sont quelquefois au nombre de dix mille. Si tout va bien, c'est-à-dire si le thermomètre ne s'élève pas au-dessus de 44 degrés Fahr.,



Boîte à glace en usage dans l'Inde.

et qu'il ne survienne ni nuages, ni brouillard, ni vent, on peut espérer trouver dans chaque soucoupe une mince couche de glace.

Admettons que les circonstances soient favorables et que l'opération réussisse, alors, longtemps avant le jour, on entend battre à coups redoublés sur de petits tam-tams, pour appeler les femmes et les enfants des villages voisins à la récolte de la glace. On place sur les terrines vides les plus grandes corbeilles d'osier, afin d'y faire égoutter la glace recueillie ; les plus petites sont alignées le long des allées ; les travailleurs, munis de couteaux, de petites faucilles, de morceaux de fer, détachent la croûte de glace de l'intérieur des soucoupes et la versent dans les corbeilles.

On ne peut se faire une idée de l'animation de cette scène : des centaines et quelquefois des milliers d'individus vont, viennent, courent en bavardant, en riant ; on entend le grincement des lames de fer qui raclent la glace et le cliquetis des soucoupes qu'on met en pile aux coins de chaque couche.

On récolte parfois ainsi dans une nuit deux mille livres de glace. Lorsque la croûte glacée de chaque soucoupe atteint l'épaisseur d'un florin, on considère ce résultat comme excellent.

La cause de la formation de la glace à la température de 42 ou 44 degrés Fahr. est sans doute l'évaporation d'une partie de l'eau à travers la terre poreuse des soucoupes, évaporation favorisée par l'air qui circule en dessous dans la paille. Quand l'air est humide, il ne se produit jamais de glace.

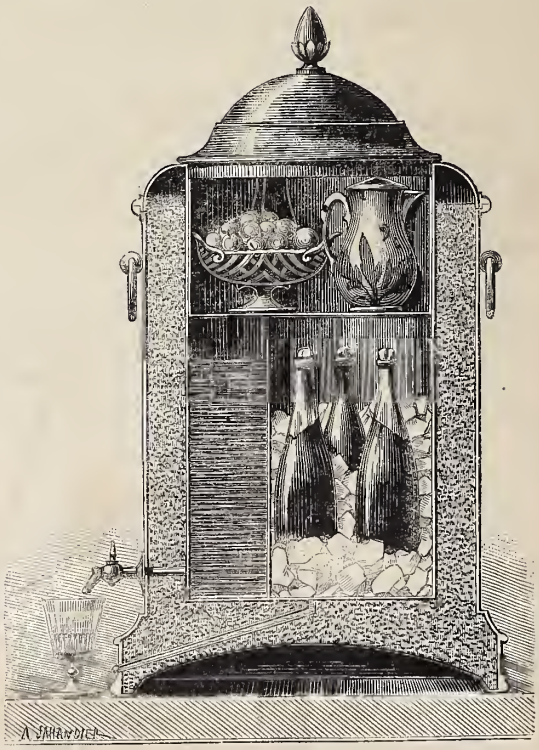
Dès que l'ouvrage est terminé, les travailleurs se rassemblent, et l'homme chargé de la paye distribue à chacun deux ou trois petites pièces de cuivre.

C'est généralement vers Noël que se font les provisions de glace. Quelquefois elles ont lieu aussi en janvier et même en février. On n'ouvre pas les puits avant le mois d'avril ou de mai, époque où les grandes chaleurs commencent.

Les sociétaires payent ordinairement chacun cinq livres sterling, et ils ont droit à huit livres de glace, — de glace sale et molle, — prise au puits. La distribution se fait avant le jour. Le domestique reçoit la glace qu'on lui donne dans une couverture de laine ; il la lie en paquet et la bat avec un maillet de laine qu'il a apporté exprès, afin d'en bien chasser l'eau ; puis il l'enferme dans une corbeille doublée de coton et enveloppée d'un drap. Arrivé à la maison de son maître, il bat encore une fois la glace, et la place dans la boîte où l'on met les bouteilles à rafraîchir. Elle peut s'y conserver deux jours, au bout desquels on renouvelle la provision. Le puits peut en fournir pendant quatre mois ou quatre mois et demi. Quatre ou cinq bonnes nuits suffisent quelquefois à remplir un puits.

La boîte à glace généralement employée est un appareil très-simple : c'est une boîte carrée d'environ 0m.80, et montée sur des pieds. Dans l'intérieur se trouve une seconde boîte plus petite, en fer-blanc, se terminant en forme d'entonnoir par un tube dans lequel on met du coton, afin que l'eau provenant de la fonte de la glace s'écoule goutte à goutte. C'est dans cette boîte intérieure que l'on enferme les bouteilles et les carafes avec la glace. Entre elle et le coffre extérieur, on entasse de la sciure de bois, ou bien un mélange de poudre de charbon et de son, pour empêcher la chaleur d'y pénétrer. Entre les couvercles des deux boîtes, on place un épais coussin ouaté.

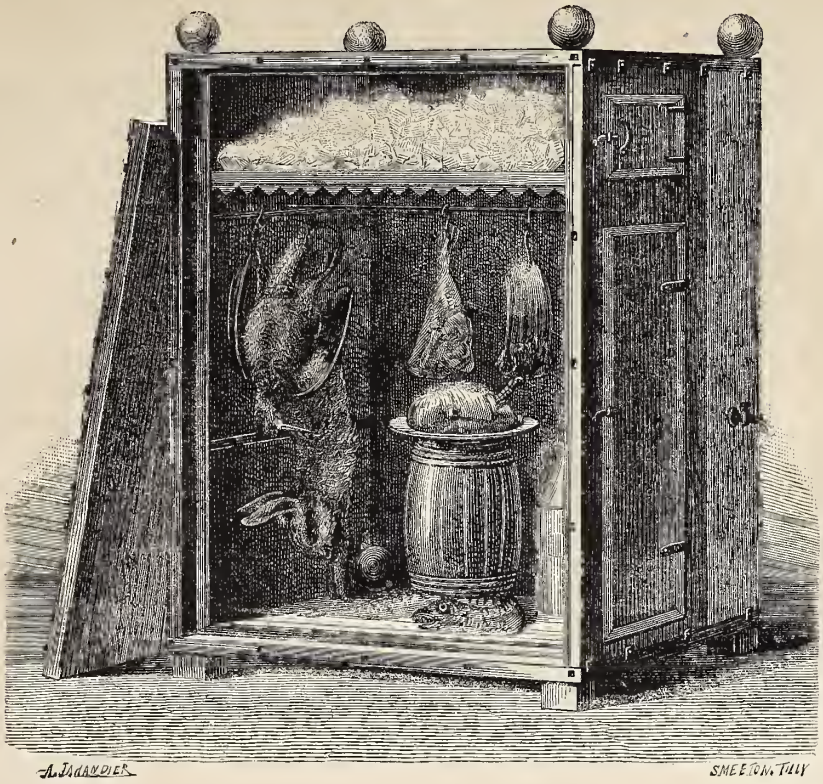
On peut perfectionner cet appareil, le rendre à la fois



Boîte à glace perfectionnée par les Américains.

plus élégant et plus commode, comme l'ont fait les Américains. On en divise l'intérieur en trois compartiments : celui qui contient l'eau se trouve rafraîchi par la proximité de la chambre à glace ; cette eau coule à volonté au moyen d'un robinet placé à l'extérieur. Un étroit conduit, qui part du fond de la chambre à glace et traverse la base de l'appareil, sert à l'écoulement de l'eau provenant de la glace fondue. Le compartiment supérieur,

qui s'enlève à volonté, sert pour les assiettes de fruits et les autres plats que l'on veut tenir au frais. La caisse extérieure peut être faite de bois plus ou moins précieux et décorée avec plus ou moins de luxe.

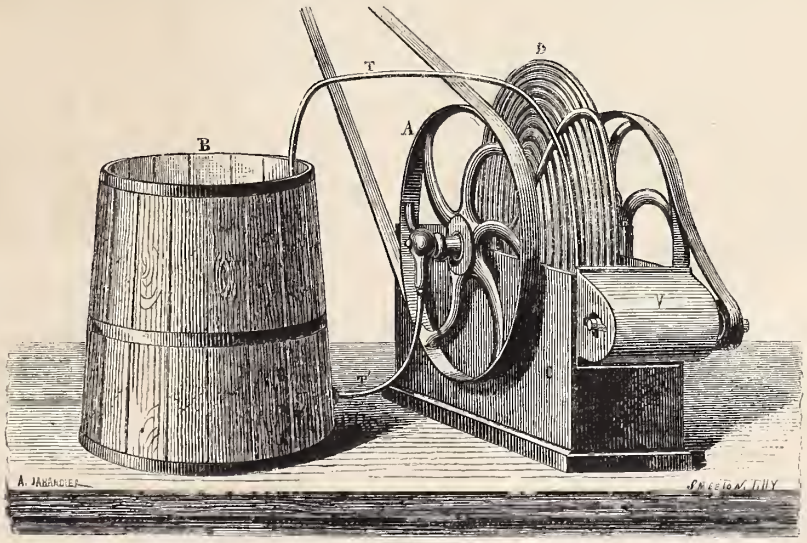


Garde-manger, ou chambre à rafraîchir les aliments, etc., et dont toutes les pièces peuvent se démonter et se transporter. — Dessin de Jahandier.

APPAREIL DYNAMIQUE POUR RAFRAICHIR L'EAU.

Cet appareil ingénieux, qui a été construit par M. Toselli, est basé sur le principe des alcarazas. On vient de voir que l'eau contenue dans ces vases se refroidit, parce que le liquide suinte à travers leur paroi poreuse, s'évapore à leur surface, et que le fait de cette évaporation produit un abaissement de température de l'eau intérieure.

Le nouvel appareil est formé d'un disque métallique D (voy. la figure ci-après), construit au moyen d'un tube plié sur lui-même en spirale. Une de ses extrémités reste ouverte, et l'autre extrémité est en communication avec un



Appareil dynamique pour rafraîchir l'eau. — Dessin de Jahandier.

tube horizontal qui constitue l'arbre de rotation. Ce disque tourne lentement; il plonge à moitié dans l'eau de la cuve C; sa surface se trouve ainsi continuellement mouillée, et la partie en dehors du bain offre à l'eau qui l'humecte une grande surface d'évaporation. Cette évaporation, comme dans l'alcaraza, enlève au tube une certaine quantité de chaleur latente, d'autant plus grande qu'elle s'opérera plus vite; pour l'activer, un petit ventilateur V, mis en mouvement en même temps que le disque, renouvelle constamment l'air à la surface d'évaporation.

Or, la quantité d'eau qui circule dans le tube réfrigérateur D ne tombe pas dans la cuve C; elle arrive par le tube T′ dans une cuve de bois B, et voyage dans un serpentin qui plonge au milieu du liquide que l'on veut refroidir. Cette eau repasse par le tube T dans le disque D, perd encore une certaine quantité de chaleur sous l'action de l'évaporation produite à la surface du tube circulaire, revient dans la cuve B, et ainsi de suite alternativement. On voit que le principe est extrêment simple et vraiment ingénieux.

L'inventeur, en plaçant son appareil au soleil, a pu faire baisser de dix-huit degrés centésimaux la température d'une eau contenue dans la cuve. Ce nouveau système peut rendre de grands services aux distillateurs, aux fabricants de bière, et son emploi doit donner des résultats efficaces dans les pays chauds.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 351.

III

Je vous parlerai peu de mon enfance. Mon père, petit fermier près de Norwich, mourut lorsque j'avais à peine treize ans, ne laissant à ma mère aucune ressource pour élever ses quatre enfants. Elle ne pouvait continuer le labour : chacun de nous fut placé le plus tôt possible de manière à pourvoir à sa vie. Deux de mes frères s'embarquèrent comme mousses, à Great-Yarmouth; ils sont morts. Le troisième passa en Écosse, où nous avions un oncle qui élevait des troupeaux de vaches et fabriquait des fromages; il a prospéré, mais il nous a longtemps oubliés. Quant à moi, comme on vit que je n'avais point de goût pour la mer et que j'étais robuste, on me plaça apprenti chez un charpentier de Norwich. Je demeurai là quatre ans. J'étais à mauvaise école. Mon père m'avait appris un peu à lire et à écrire; mais mon maître avait en mépris les livres et l'encre : mes camarades n'avaient garde d'avoir un avis contraire. Les premières notions que j'avais acquises avant de devenir orphelin s'effacèrent peu à peu; je pris en même temps les détestables habitudes du milieu où je vivais. Cependant, n'étant pas très-éloigné du village de Thornfield, où vivait ma mère, j'allais la voir quelquefois, et au retour je formais toujours la résolution de résister aux entraînements. Par malheur, ou par bonheur, il arriva que mon maître fit de mauvaises affaires, il nous congédia. Je n'aimais pas mes compagnons : un bon instinct me conseilla de ne suivre aucun d'eux. Il me fallut errer de ville en ville, dans les comtés de Suffolk, d'Essex et de Kent, pour trouver du travail, ce qui me conduisit jusqu'à Douvres.

Lorsque vous m'avez vu, mon cher ami, je n'étais pas bien loin de la catastrophe qui a changé toute ma vie.

Je ne luttais plus contre l'ivrognerie, l'odieux vice me possédait entièrement. Tous mes compagnons, un seul excepté, étaient aussi avilis et aussi brutaux que moi. Il ne se passait guère de jour sans qu'à la taverne il ne s'élevât parmi nous quelque querelle qui dégénérait en bataille.

Le compagnon que j'ai excepté se nommait Georges Dickson. Il avait quelques années de plus que moi. Je ne sais comment il pouvait s'y prendre, mais il se laissait rarement entraîner à boire outre mesure ou engager dans nos querelles. Il avait prouvé qu'il n'était pas lâche; il savait à l'occasion imposer silence aux railleries. J'ignore aussi pourquoi il m'avait pris en amitié; je ne le méritais guère. Il me réprimandait, parfois même il me traitait durement lorsqu'il me voyait ivre ou me mettre en colère. Je comprenais bien que ses reproches étaient justes, mais je n'avais pas la force de suivre ses conseils.

Il y avait, du reste, un lien particulier qui m'attachait à lui.

Il savait lire et écrire. Quand je recevais une lettre de ma mère, c'était à lui que je la portais; c'était aussi lui qui répondait à la chère bonne femme, sous ma dictée, et qui lui faisait parvenir par la poste, chaque mois, une petite partie de mon salaire. C'était là ma seule économie : c'était, je crois aussi, ma seule bonne action; je ne me flatte pas. Pour le reste, je ne valais rien.

Je sentais bien que Georges Dickson m'aimait véritablement, et comme on doit aimer ses amis, pour les détourner du mal et les porter au bien. Et cependant souvent j'abusais de sa bonté : je le raillais stupidement, je le querellais; mais il était d'ordinaire patient avec moi comme avec un enfant.

Ici John s'interrompit. Sa voix s'était affaiblie. Il passa sa main sur ses yeux.

Il m'en coûte plus que je l'avais pensé, poursuivit-il, de vous dire ce qui va suivre, non qu'à cette distance, et après ce qui s'est passé depuis, j'éprouve encore autant d'horreur de moi-même; mais je ressens une émotion étrange au souvenir de la profonde dégradation morale où j'étais tombé. Sans le témoignage irrésistible de ma conscience, il me semblerait que j'ai vécu deux fois, et que ma première vie a été celle d'un homme qui heureusement n'existe plus.

Un soir j'avais reçu une lettre de ma mère. J'allai à notre taverne habituelle pour demander à Georges de me la lire. Il n'était pas encore arrivé. En l'attendant, je me mis à boire. Des camarades survinrent. La conversation s'engagea sur les sujets ordinaires : — Qui était le plus fort? Qui était capable de boire le plus? Que ferait-on si l'on avait de l'argent? Comme vivent les gens riches? etc. — Et, comme de coutume, on ne tarda pas à se disputer, plutôt parce qu'on s'exprimait mal, et qu'on ne se comprenait pas, que parce qu'on pensait diversement. L'incorrection du langage, l'impossibilité de se servir du mot propre, engendrent encore plus de discussions entre les ignorants que la diversité des opinions. On a prononcé une parole mal à propos; on veut par entêtement la soutenir : il n'en faut pas davantage le plus souvent pour commencer une querelle. Ainsi l'ignorance et le peu d'idées qu'on a dans la tête sont cause que de pauvres diables passent leurs heures de repos en sottes querelles.

Georges entra : j'avais la tête alourdie; il se plaça devant moi en haussant les épaules et avec une grimace de mépris.

— Encore! toujours! me dit-il, les dents serrées.

Je répondis sans doute par quelque grossièreté; puis, à travers mon ivresse, me rappelant la lettre de ma mère, je la tirai de ma veste et la lui jetai en murmurant :

— Tiens, lis-moi cela. Ça vaudra mieux que de m'ennuyer de tes leçons.

Georges, cette fois, ne sut pas rester calme. Je lui avais promis le matin de mieux veiller sur moi. Nous étions au dernier jour du mois : ce que je buvais en ce moment pouvait bien réduire à rien la petite épargne que je devais envoyer à ma mère. C'est ainsi que je me suis expliqué depuis son irritation. Il saisit la lettre, la regarda, l'ouvrit, et sans la lire, je crois, me dit :

— A quoi bon? Qu'est-ce qu'on peut écrire à un fils tel que toi? Ta mère va mourir, mauvais drôle, et elle te te maudit.

Ce sont bien là les paroles qu'il m'a toujours semblé avoir

entendues. Peut-être n'avaient-elles pas tout à fait ce sens; quoi qu'il en soit, elles me blessaient dans la seule partie de mon cœur qui fût encore sensible au bien; elles soulevèrent tout à coup en moi une fureur insensée. Je me levai, je me précipitai sur Georges pour lui arracher la lettre, et avec une telle impétuosité que nous roulâmes à terre. Que se passa-t-il? Hélas! je ne l'ai jamais bien su. J'entrevois vaguement qu'au lieu de nous séparer on nous entourait. On se donnait l'ignoble, l'horrible, le sauvage plaisir de nous voir nous entretuer. Je rugissais, je frappais. Quelques têtes m'apparaissent au-dessus du cercle; c'étaient celles des servantes, pâles de terreur, mais curieuses. Combien d'instants dura la lutte? Qu'en pourrais-je dire?

Un cri tout à coup retentit!

— Du sang! Il a tué Georges! Au meurtre! au meurtre!

Deux compagnons me tirèrent à eux violemment par les pieds, me traînèrent jusqu'à une porte qui s'ouvrait sur une petite route de traverse, et, me mettant debout, me poussèrent dehors en me disant :

— Va-t-en, brigand! sauve-toi, si tu peux, avant qu'on ne vienne t'arrêter!

La suite à la prochaine livraison.

RECONNAISSANCE POPULAIRE

A PROPOS D'UN PUITS.

Peu de personnes ont souvenir de Jean Pitard, chirurgien du grand roi saint Louis. On en a oublié de plus illustres et de plus savants! Tout effacé qu'il est aujourd'hui dans les annales de son art, Jean Pitard n'en a pas moins fait faire quelque progrès à la médecine, et surtout à l'anatomie, vers la fin du treizième siècle. Il mériterait un mot de reconnaissance, ne fût-ce que pour avoir soumis les chirurgiens de son temps à recevoir, en 1260, les statuts qui les formaient en corporation. Les gens du quartier de la Cité furent plus justes que les savants du moyen âge. Maître Jean Pitard demeurait dans la rue de la Licorne, où il possédait une maison; il eut la bonne pensée d'y faire creuser un puits dont l'eau était fort limpide et dont il abandonna l'usage au public; les générations qui profitaient de ce bienfait se succédèrent, et trois cents ans après la mort de Jean Pitard on lisait ce quatrain sur sa maison, qui avait été rebâtie :

Jehan Pitard en ce repaire,
Chirurgien du roi, fit faire
Ce puits en mille trois cent dix,
Dont Dieu lui doint son paradis.

LES HABITANTS PRÉHISTORIQUES

DES CAVERNES,

CLASSÉS D'APRÈS LEUR INDUSTRIE.

Fin. — Voy. p. 319.

Époque du Moustier. — Les alluvions de la Somme, Saint-Acheul, Menchecourt, les alluvions de la vallée de la Seine, la station de Chez-Pouré (Corrèze), la grotte du Pey-de-l'Azé, la caverne du Moustier (Dordogne), se rapportent à la même époque, pour laquelle on a choisi le nom de la caverne la plus connue et la plus typique.

Les silex sont d'une taille grossière et massive, et l'absence d'instruments façonnés avec des os, l'absence même d'os naturels est presque complète. Trois instruments caractérisent cette époque : 1° la hache en silex, taillée en amande, que l'on trouve en abondance extrême à Saint-Acheul, tandis qu'elle est en petite quantité dans la caverne du Moustier : c'est cette forme que les ouvriers de Saint-Acheul désignent sous le nom de *langue de chat;* 2° les pointes en silex à face lisse d'un côté et retaillées de l'autre : ce sont ces pointes de flèche qui sont les plus abondantes au Moustier, tandis qu'elles sont assez rares à Saint-Acheul; 3° de forts éclats de silex, dits racloirs, dont un des bords formant une large courbe est retaillé, et contraste avec le reste de l'éclat, qui demeure brut et est disposé pour être facilement tenu par la main.

Époque de Solutré (Saône-et-Loire). — Ce qui frappe tout d'abord dans les instruments de cette époque, c'est le perfectionnement dans le travail du silex. Au Musée de Saint-Germain, une vitrine est consacrée à la caverne du Moustier, et une autre à la station de Solutré. Il suffit d'un coup d'œil pour se rendre compte de l'extrême différence. On y remarque des pointes de silex qui, par la taille et la finesse du travail, sont des œuvres d'art.

La hache en amande a disparu. L'arme paraît être un bloc formant casse-tête, dont la taille est à facettes avec des angles très-vifs. Mais ce qui caractérise particulièrement l'époque, ce sont les pointes de silex, ou pointes de lance et de flèche, qui sont finement retaillées sur leurs deux faces et pointues à leurs deux extrémités, tandis qu'à l'époque précédente il n'y avait qu'une extrémité pointue. Le racloir a perdu sa grossièreté; il est devenu un grattoir, souvent d'une grande finesse. Quoique, dans cette période, on trouve une très-grande quantité d'ossements, surtout de rennes et de chevaux, les instruments en os y sont très-rares. Le silex est encore la matière presque exclusive des armes et des outils.

M. de Mortillet range dans l'époque de Solutré les gisements de Laugerie-Haute (Dordogne) et de Pont-à-Lesse (Belgique).

Ce savant avait cru trouver d'abord la troisième époque dans la grotte d'*Aurignac* (Haute-Garonne); et même le livret, intitulé : *Promenades au Musée de Saint-Germain,* conserve ce classement. Une vitrine y est consacrée aux débris recueillis à Aurignac par M. Édouard Lartet, savant très-distingué, dont la réputation est dominante dans le monde scientifique. Aujourd'hui, les trouvailles faites depuis les fouilles d'Aurignac, et une détermination plus précise des éléments de la classification, semblent indiquer que la caverne d'Aurignac ne saurait caractériser une époque. Des bouleversements postérieurs semblent avoir mélangé des débris qui auraient été déposés successivement à des moments divers. On peut donc considérer la caverne d'Aurignac et celles qu'on lui avait associées, comme faisant partie de l'*époque de la Madeleine,* qui est une grotte de la commune de Tayac, dans la Dordogne.

Les gisements célèbres des Eyzies et de Laugerie (Dordogne) appartiennent à cette époque, ainsi que les stations de Bruniquel (Tarn-et-Garonne), de Massat (Ariége), de Saléne (Haute-Saône), de Furfooz (Belgique), de Schussuined (Wurtemberg).

Dans cette époque, les outils et l'armement en os et en bois de renne dominent de beaucoup les armes et les outils de silex par leur abondance et par la variété de leurs usages. Les ossements des animaux d'espèces éteintes ont totalement disparu; mais ceux des espèces émigrées dans les régions froides s'y trouvent à profusion.

Le silex paraît être surtout consacré à faire ce qu'on a nommé des couteaux : ce sont ces éclats tranchants qui se trouvent en grand nombre partout. C'était avec ces instruments que l'on taillait et façonnait le bois de renne et les os. On creusait aussi dans le silex de petits godets où l'on broyait sans doute, avec des pierres arrondies que l'on

trouve aussi de temps en temps, et à qui l'on donne le nom de cailloux triturateurs, les matières colorantes dont les peuplades sauvages aiment tant à s'enduire. Enfin, on formait avec le silex des espèces de poinçons ou perçoirs, comme celui de notre gravure, et qui complétaient les fins grattoirs de la période précédente.

Un caractère particulier des pointes de traits en os et en bois de renne est l'amincissement en pointe ou en biseau de l'extrémité inférieure destinée à pénétrer dans la hampe. Il semble que ce fait caractérise les temps les plus modernes de l'époque de la Madeleine, et que dans les temps antérieurs on faisait, au contraire, entrer la hampe dans l'os dont on fendait la partie inférieure.

C'est à l'époque de la Madeleine que l'on trouve, et en grande quantité, des os et des bois de renne sur lesquels qu'ils étaient contemporains du mammouth vivant encore alors dans nos climats.

On a trouvé, en effet, dans la grotte de la Madeleine une plaque d'ivoire sur laquelle est gravé en creux l'éléphant à défenses recourbées, à crinière et à longs poils, semblable à celui qu'on a retrouvé intact dans les glaces de la Sibérie. Les populations de cette époque paraissent avoir été très-friandes de la moelle des animaux et de la cervelle : aussi brisaient-elles tous les os à canal médullaire, les mâchoires et les crânes des animaux.

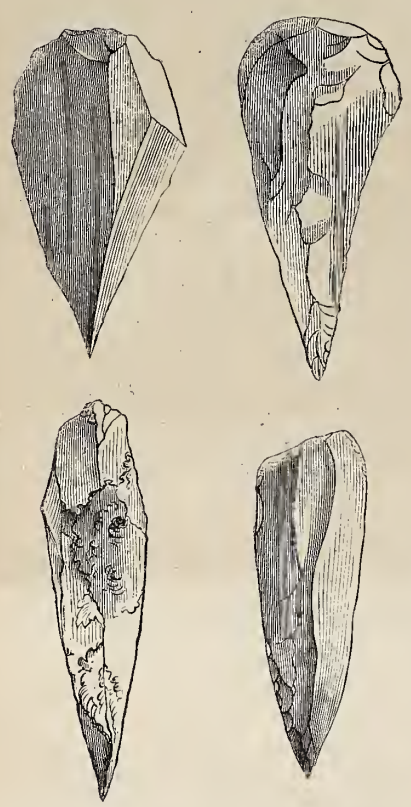
Nos gravures montrent des produits du Moustier et de Laugerie-Basse ; ils font partie de la collection de M. Michel Hardy, bibliothécaire à Dieppe, jeune savant passionné pour la nouvelle science, et qui a recueilli lui-même par des fouilles toutes les pièces que nous donnons.

(1) Tome XXXIII, 1865, p. 194 ; — t. XL, 1872, p. 154.

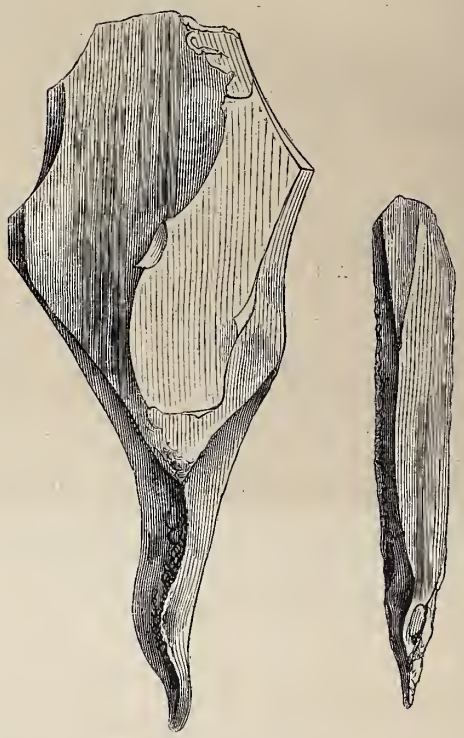
les artistes de l'époque ont gravé des animaux et des arabesques, et même fait des sculptures plus ou moins grossières.

Ce recueil en a offert de nombreux exemples auxquels nous renvoyons. (1)

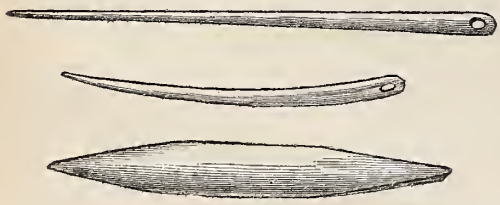
On a donné le nom de *bâtons de commandement* à des pièces assez considérables de bois de renne, percées d'un ou de plusieurs trous et très-ornées. Parmi les dessins d'animaux et d'arabesques, quelques-uns révèlent certaines dispositions artistiques. Les aiguilles percées de chas, les spatules, les hameçons, les harpons barbelés, les dents percées pour former des colliers, abondent à l'époque de la Madeleine, et montrent que les hommes de ce temps-là étaient d'une civilisation bien plus avancée que leurs ancêtres de l'époque du Moustier ; cependant il est probable



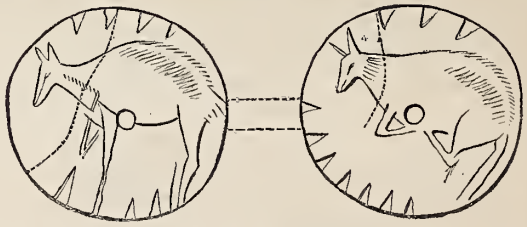
Têtes de flèche en silex, de Laugerie-Basse (Dordogne) ; grandeur exacte.



Poinçons en silex, de Laugerie-Basse (Dordogne) ; grandeur exacte.

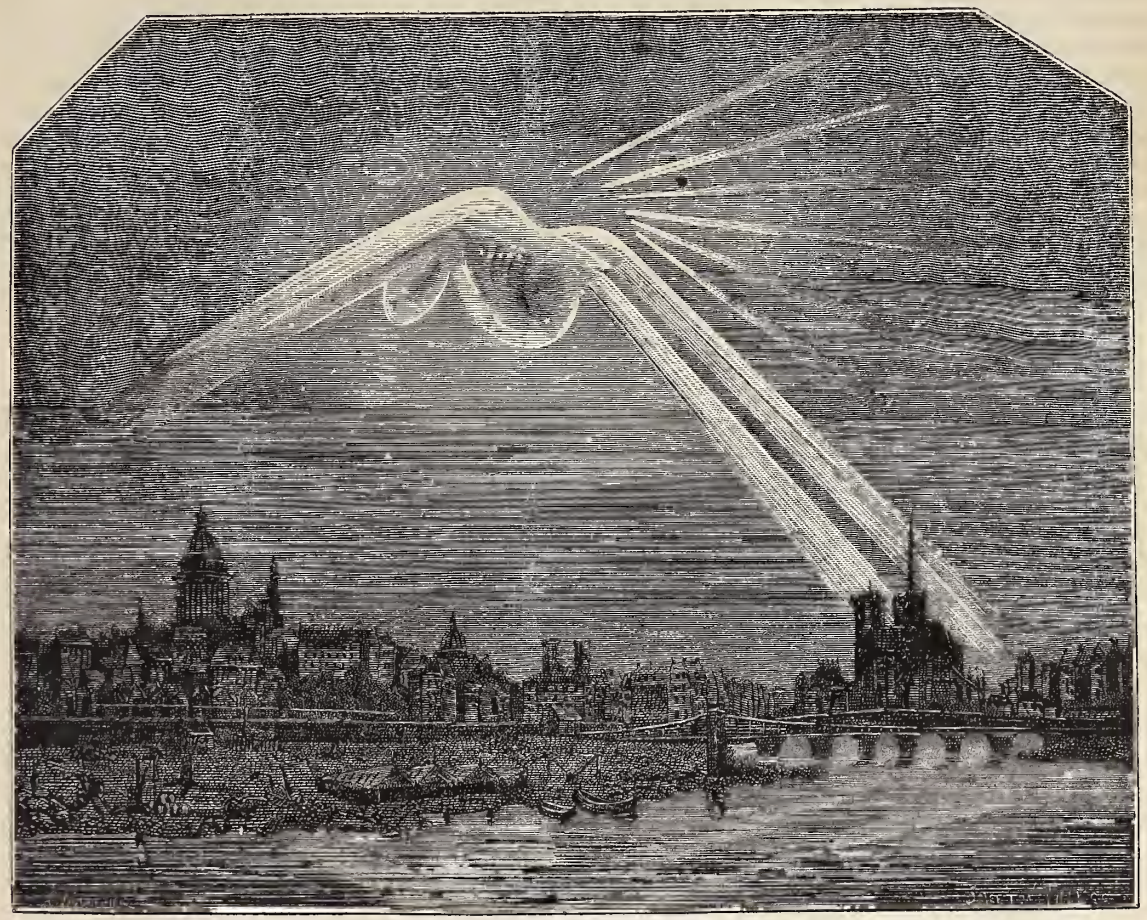


Aiguilles et pointe de flèche en os, de Laugerie-Basse ; grandeur exacte.



Petit disque découpé sur une lame d'omoplate de renne, et percé au centre pour pouvoir être suspendu comme ornement ; sur chaque face est figurée une biche. — Michel Hardy, Laugerie-Basse, 1868.

LES AURORES POLAIRES.



L'Aurore polaire du 4 février 1872. — Dessin de Jahandier.

Aucun des phénomènes électriques dont l'atmosphère est le théâtre n'est plus admirable que ces lueurs brillantes qui forment parfois comme de vastes draperies de feu dans le ciel des régions polaires.

L'illustre Humboldt, qui a su dépeindre avec tant de génie les incomparables scènes de la nature, parle longuement de l'apparition de l'aurore boréale. Il la considère comme « un phénomène qui met fin à un orage magnétique, de même que, dans les orages électriques, l'éclair, autre phénomène de lumière, annonce que l'équilibre, momentanément troublé, vient de se rétablir dans la distribution de l'électricité. »

Pour réunir en un seul tableau, ajoute l'auteur du *Cosmos*, tous les traits qui caractérisent le phénomène, il faut décrire les phases de développement qui signalent une aurore boréale complète.

A l'horizon, vers le méridien magnétique, le ciel d'abord pur commence à se rembrunir; il s'y forme une sorte de voile nébuleux qui monte lentement et finit par atteindre une hauteur de 8 à 10 degrés. A travers ce segment obscur, dont la couleur passe du brun au violet, on entrevoit les étoiles comme à travers un épais brouillard; puis, un peu plus tard, sur les bords de ce segment apparaît un arc plus large, d'abord blanc, puis jaune, mais toujours d'une lumière éclatante. Quelquefois cet arc lumineux paraît agité, des heures entières, par une sorte d'effervescence et un continuel changement de forme, avant de lancer des rayons et des colonnes de lumière qui montent jusqu'au zénith. Plus l'émission de la lumière polaire est intense, et plus vives en sont les couleurs, qui du violet et du blanc bleuâtre passent par toutes les nuances intermédiaires au vert et au rouge purpurin. Il en est de même des étincelles électriques : leur coloration est en raison directe de la force de la tension et de la violence de l'explosion. Tantôt les colonnes de lumière paraissent jaillir de l'arc brillant, mélangées de rayons noirâtres semblables à une fumée épaisse; tantôt elles s'élèvent simultanément sur différents points de l'horizon, et se réunissent en une mer de flammes dont aucune peinture ne saurait rendre la magique splendeur, car à chaque instant de rapides ondulations en font varier la forme et l'éclat. A certains moments, l'intensité de cette lumière, accrue par la rapidité du tourbillon magnétique, va jusqu'à rendre parfaitement visibles en plein soleil les jeux et les ondulations de l'aurore boréale.

Autour du point qui répond dans le ciel à la direction de l'aiguille aimantée, librement suspendue par son centre de gravité, on voit, quand le phénomène acquiert son plus grand développement, les rayons se rassembler et former ce qu'on appelle *la couronne* de l'aurore boréale; c'est une espèce de dais céleste brillant d'une lumière douce et paisible. Il est rare que l'apparition soit aussi complète et qu'elle se prolonge jusqu'à la formation de cette couronne; mais quand celle-ci paraît, elle annonce toujours la fin du phénomène. Dès lors les rayons se raréfient, se raccourcissent et se décolorent. La couronne et les arcs lumineux se dissolvent, et bientôt on ne voit plus sur la voûte céleste que de larges taches nébuleuses immobiles, pâles ou

d'une couleur cendrée ; elles s'évanouissent à leur tour, ainsi que le segment obscur qui avait signalé les débuts de l'apparition, et bientôt il ne reste plus à l'horizon qu'un faible nuage blanchâtre, à bords déchiquetés ou divisés en petits amas pommelés, dernières traces d'un des plus étonnants spectacles que les hautes régions de l'atmosphère puissent offrir aux regards de l'homme.

On voit souvent des aurores boréales dans nos climats, mais elles ne présentent plus l'intensité de celles qui parent de nuances si vives le ciel des régions polaires. Toutefois, depuis plusieurs années, il a été donné aux observateurs de contempler ces lueurs merveilleuses dans les régions du nord de la France. Cette année même, le dimanche 4 février 1872, l'Europe occidentale a vu resplendir dans le ciel une aurore des plus remarquables.

Vers cinq heures du soir, dit M. Fron dans une Note fort curieuse qu'il a adressée à l'Académie des sciences, les cumulus et cirro-cumulus, au voisinage du zénith, se colorent d'une teinte rosée analogue à celle des cirrus par un beau soleil couchant. A 6 h. 25 m., une houppe lumineuse, arquée et dardant vers le nord, se montre dans le voisinage du point radiant, ayant tout à fait l'aspect des houppes de cirrus rosés par le crépuscule. Bientôt, à l'horizon nord, des phénomènes nouveaux vont inaugurer la seconde phase de l'aurore, *la phase boréale*. Ils commencent, vers 6 h. 48 m., par une plaque rouge qui se montre vers le nord-est. La coloration se fonce de plus en plus ; deux puissants rayons rouges naissent, l'un à droite, l'autre à gauche de cette plaque, tandis que d'autres se détachent au nord et envahissent peu à peu toute la moitié nord du ciel. A 7 h. 39 m. se passe un phénomène des plus remarquables. Un rayon blanc part de l'ouest et arrive au radiant, trois rayons rouges se forment entre lui et le nord, courant dans le même sens, et bientôt quelques autres viennent compléter de nouveau la coupole observée au commencement.

La gravure qui accompagne notre texte représente le phénomène du 4 février, à 6 h. 35 m. du soir. Le croquis a été pris fidèlement, du quai Henri IV, par M. Jahandier, qui a complété son dessin par des descriptions très-précises que nous reproduisons. Les six rayons que l'on voit à droite de la gravure, ainsi que le grand arc, qui semblent envelopper l'espace de Paris compris entre le Panthéon et Notre-Dame, sont d'un beau rouge pourpre ; la partie centrale de cette zone de feu laisse entrevoir la Petite-Ourse et Jupiter. Au-dessus, le ciel est légèrement verdâtre, et cette nuance verte se fonce peu à peu en s'élevant dans les régions supérieures, jusqu'à passer à un ton indigo foncé. L'illumination céleste se reflète dans la Seine comme dans un miroir, et produit une scène vraiment saisissante : mille spectateurs la contemplent avec admiration.

De toutes les hypothèses imaginées pour expliquer les aurores polaires, la plus généralement admise est sans contredit celle qui attribue au magnétisme la cause de ce phénomène. Les observateurs ont remarqué, depuis longtemps, que le sommet de l'arc de l'aurore est presque toujours situé sur le méridien magnétique du lieu de l'observation, et que la couronne ne s'éloigne pas beaucoup d'une ligne qui passe par l'arc de l'aiguille d'inclinaison.

L'aurore polaire exerce toujours une action sur l'aiguille de la boussole, comme sur l'aiguille d'inclinaison, et elle agit même jusque sur les aiguilles aimantées situées assez loin du lieu où elle est visible. Il est fréquent de voir l'aiguille de déclinaison dévier, à Paris, vers l'occident, le matin du jour où l'aurore boréale doit se montrer dans les régions polaires. Arago a constaté ce fait avec certitude dès l'an 1825. Le 29 mars 1826, l'illustre astronome observa des mouvements désordonnés dans l'aiguille magnétique de l'Observatoire de Paris ; il annonça qu'une aurore devait être visible sous de plus hautes latitudes. Sa prévision fut vérifiée. Au moment où il exprimait cette conjecture, Dalton observait à Manchester une des plus belles aurores qu'on ait vues en Angleterre.

Il y a déjà plus d'un siècle, Franklin avait supposé que l'aurore polaire était due à des décharges électriques entre la terre et l'atmosphère. Plus tard, M. de la Rive a jeté un jour nouveau sur l'explication de ce phénomène. Il a constaté qu'il y a toujours production simultanée de l'aurore boréale et de l'aurore australe, et que l'apparition d'une aurore polaire ne manque pas de produire des perturbations dans la direction des aiguilles de boussole, et de donner naissance à des courants électriques dans les fils télégraphiques. Le savant observateur, par des déductions habiles, appuyées sur des faits certains, en a pu conclure que les aurores polaires devaient avoir pour cause des décharges électriques s'opérant dans le voisinage des deux pôles terrestres, entre l'électricité négative de l'atmosphère et l'électricité positive du globe terrestre. M. de la Rive a confirmé sa théorie par des expériences : au moyen d'appareils ingénieux, il a pu faire passer des courants électriques dans des tubes en verre remplis de gaz raréfiés, secs ou chargés d'humidité, et il a vu des lueurs se manifester dans ces récipients, imitant en petit les apparences des aurores polaires.

L'aurore du 4 février 1872 a donné lieu à un très-grand nombre d'observations dont s'est occupée l'Académie des sciences. Parmi les communications qui ont été faites à l'Institut, nous mentionnerons celle de M. Tarry, qui s'occupe de l'origine de ce grand phénomène. Ce savant croit que l'aurore a une cause *cosmique*, et non pas une origine *atmosphérique*. Il affirme que les aurores ne se manifestent pas dans l'air même qui enveloppe notre globe, mais qu'elles se produisent aux limites de notre atmosphère. Il est probable que de nouveaux faits permettront de mieux comprendre la cause et l'origine d'un des plus grands phénomènes de la météorologie ; il n'est pas douteux que ces lueurs brillantes ne se rattachent aux lois du magnétisme ; mais il y a beaucoup « d'inconnues » à dévoiler, avant qu'on puisse en donner l'explication complète. Toutefois, nous n'en sommes plus au temps où les hommes voyaient dans ces apparitions de sinistres présages envoyés par des dieux en courroux, où Pline le Naturaliste, en parlant de l'aurore polaire, s'écrie : « On voit dans le ciel des torches, des lampes ardentes, des lances, des poutres enflammées. On voit encore, et rien n'est d'un plus terrible présage, un incendie qui semble tomber sur la terre en pluie de sang, ainsi qu'il arriva la troisième année de la 107e olympiade, lorsque Philippe s'efforçait de soumettre la Grèce. » Dans un autre endroit de ses œuvres, Pline affirme « qu'on a vu des armées dans le ciel, qu'elles ont paru se choquer, et que des spectateurs terrifiés ont entendu nettement le bruissement des armes et le son des trompettes. » (1)

Il est vrai que, dans certains cas, l'aurore se manifeste au milieu d'un bruit particulier. « Des personnes de diverses conditions et états, dit Saussure, habitant des districts très-éloignés des îles Shetland, ont été unanimes à dire que lorsque l'aurore boréale est forte, elle est accompagnée d'un bruit qu'ils ont tous également et unanimement comparé à celui d'un van lorsqu'on vanne le blé. » Le docteur Gisler dit ailleurs : « J'ai souvent entendu le bruit des aurores ; il ressemble au bruissement que font

(1) Voyez, sur ces traditions, les Tables, et notamment t. XXI et XXII, 1853 et 1854.

quelques matières chimiques dans l'acte de leur décomposition. »

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 350, 358.

IV

Il était nuit sombre; il pleuvait : c'est tout ce que je me rappelle en songeant à cette affreuse nuit. Il m'a toujours été impossible de me rendre compte du chemin que j'avais suivi. Probablement j'étais tombé bien des fois et j'avais erré à l'aventure; dix ou douze heures s'écoulèrent sans que j'eusse la moindre conscience de mes actions.

Mais j'ai le sentiment le plus lucide du premier moment où ma raison s'éveilla, et où je retrouvai le sentiment de ma situation et de mon existence même.

J'ouvris les yeux, et tout d'abord j'éprouvai un doux bien-être, comme à la fin d'un évanouissement. Le jour commençait à naître; le ciel blanchissait. Une alouette chantait en l'air. Cela me fit souvenir d'une chanson de mon enfance. Ma mère me l'avait apprise en me berçant sur ses genoux. Je cherchai à la redire; j'essayai même à en chanter le refrain :

Monte, et chante au ciel ta prière;
Descends, et annonce à la terre le jour.

J'aurais voulu voir l'oiseau; je levai les yeux, et je ne vis qu'un point noir très-haut. L'effort m'éveilla tout à fait. Où donc étais-je? Dans une prairie, à demi appuyé contre un arbre. C'était étrange. Pourquoi étais-je là? pourquoi pas dans mon grenier, sur mon grabat? Comment étais-je à cette heure matinale dehors, en pleine campagne? Misérable! je commençai à entrevoir l'horrible vérité, à me souvenir. Les derniers mots de mes compagnons me revinrent à l'esprit :

— Va-t'en, brigand!

Et puis je revis les figures pâles des servantes; j'entendis comme un écho de leurs cris :

— Georges est mort!

L'épouvante me saisit; je voulus me lever. Impossible! quel était donc l'obstacle? J'essayai un nouveau mouvement. Non! j'étais incapable de me dresser debout : j'avais une jambe brisée. Me regardant mieux, je vis que mes vêtements étaient déchirés, que j'étais souillé de boue et de sang. J'eus horreur de moi. Si j'avais pu me lever, je crois que j'aurais été chercher quelque part la mort. — Oui! la mort, la mort, pensais-je! Seule elle peut me délivrer; je ne désire, je ne veux qu'elle.

Par une réaction subite, après quelques instants, je m'attendris sur moi-même et je pleurai comme un enfant.

La clarté du jour croissait rapidement; je regardai plus attentivement autour de moi. J'étais dans une prairie close en partie de haies vertes bien soigneusement taillées, en partie de fils de fer attachés à des poteaux placés à des distances régulières; mais, encore une fois, comment étais-je arrivé là? Ce pré devait faire partie d'une grande propriété. J'entrevoyais devant moi, à travers un petit bois de peu d'épaisseur, le coin d'un édifice : c'était sans doute un château.

Et ne pouvoir remuer! Combien de temps resterais-je là? et que dirait-on en m'y découvrant? Je souffrais de la rupture de ma jambe. Peu m'importait; j'étais un meurtrier. On me transporterait dans une prison; on me condamnerait à la mort ou à la déportation. C'était juste.

Tout en faisant ces réflexions, j'entendais distinctement tous les bruits du matin, le frissonnement des feuillages sous le souffle qui venait du côté du soleil levant; j'entendais les gazouillements dans le petit bois, un roulement de charrette sur la route.

Cette charrette passait de l'autre côté de la haie, très-près de moi.

Devant, près d'un cheval blanc, un jeune homme causait paisiblement avec une jeune fille qui le regardait en souriant. C'étaient peut-être un frère et une sœur, ou des fiancés. Ils paraissaient heureux. Il y avait donc des gens heureux sur la terre! Pourquoi ne l'étais-je pas? qu'avais-je fait au ciel, ou plutôt qu'avais-je fait de moi-même? J'avais été pourtant bon autrefois; j'amais mon père, ma mère, mes frères! Toutes ces idées se succédaient avec la rapidité d'un éclair. La voiture portait quelques sacs : sur l'un d'eux était assise une vieille femme d'une figure respectable; ses yeux suivaient les jeunes gens d'un air satisfait : elle me fit penser à ma mère.

Ma mère! c'était à l'occasion d'une lettre d'elle que j'avais commis mon crime!

Je m'exaspérai; je faillis pousser un cri!

La voiture s'éloigna : on ne m'avait pas vu.

Une demi-heure, une heure s'écoulèrent encore. Plusieurs fois je tentai de me traîner; je ne changeai pas même de place. Ma jambe pesait comme un poids énorme et me retenait près de l'arbre.

Enfin, une femme d'âge moyen vint à sortir du bois et m'aperçut; elle leva les bras, se retourna et s'enfuit en courant.

— Bien! dis-je; elle va chercher les gens qui m'arrêteront.

Je tins mes regards fixés sur le bois.

Bientôt un vieillard apparut, conduit par la femme, qui n'osa pas dépasser les arbres.

Ce vieillard avait la mise d'un serviteur, d'une espèce d'intendant. Il s'avança vers moi lentement, et quand il fut à vingt pas environ, il me dit :

— Qui êtes-vous? que faites-vous ici? comment êtes-vous entré dans cette prairie? Vous avez brisé en quelque endroit la barrière? Voyons, répondez, levez-vous!

— Je ne puis me lever, dis-je faiblement; j'ai une jambe cassée.

Il s'approcha un peu plus. Sa figure devint plus sévère et plus sombre :

— Vos habits sont déchirés, vous êtes tout ensanglanté. Êtes-vous un voleur, un assassin? Dites la vérité.

— Je ne suis pas un voleur; je me suis querellé et battu avec un de mes camarades; je suis ouvrier charpentier. Faites de moi ce qu'il vous plaira.

Le vieillard murmura quelques mots, s'approcha tout à fait, regarda de près ma jambe, mon visage, arrêta ses yeux sur mes yeux, comme pour y lire au fond ma pensée.

— Remuez un peu, me dit-il.

— Je veux bien vous obéir, répondis-je; mais je vous assure que cela m'est impossible.

Et, en effet, je fis un nouvel effort inutile.

— Hum! murmura le vieillard.

Et il s'éloigna.

Je me sentis plus calme; je regardai mon sort comme décidé. Je crois que, lors même qu'en ce moment j'aurais eu assez de force pour me lever et pour marcher, je n'aurais pas fui. J'étais tout résigné à subir mon sort, quel qu'il fût.

Un quart d'heure après, je vis revenir le vieillard, suivi de deux forts valets de ferme qui portaient un brancard. Sans échanger une seule parole avec moi, ils me soulevèrent, me couchèrent sur une couverture, me transpor-

tèrent, à travers le petit bois, vers la maison, et me déposèrent sur un lit, dans une petite pièce du rez-de-chaussée.

— Je vais prendre les ordres de mon maître, me dit l'honnête vieillard.

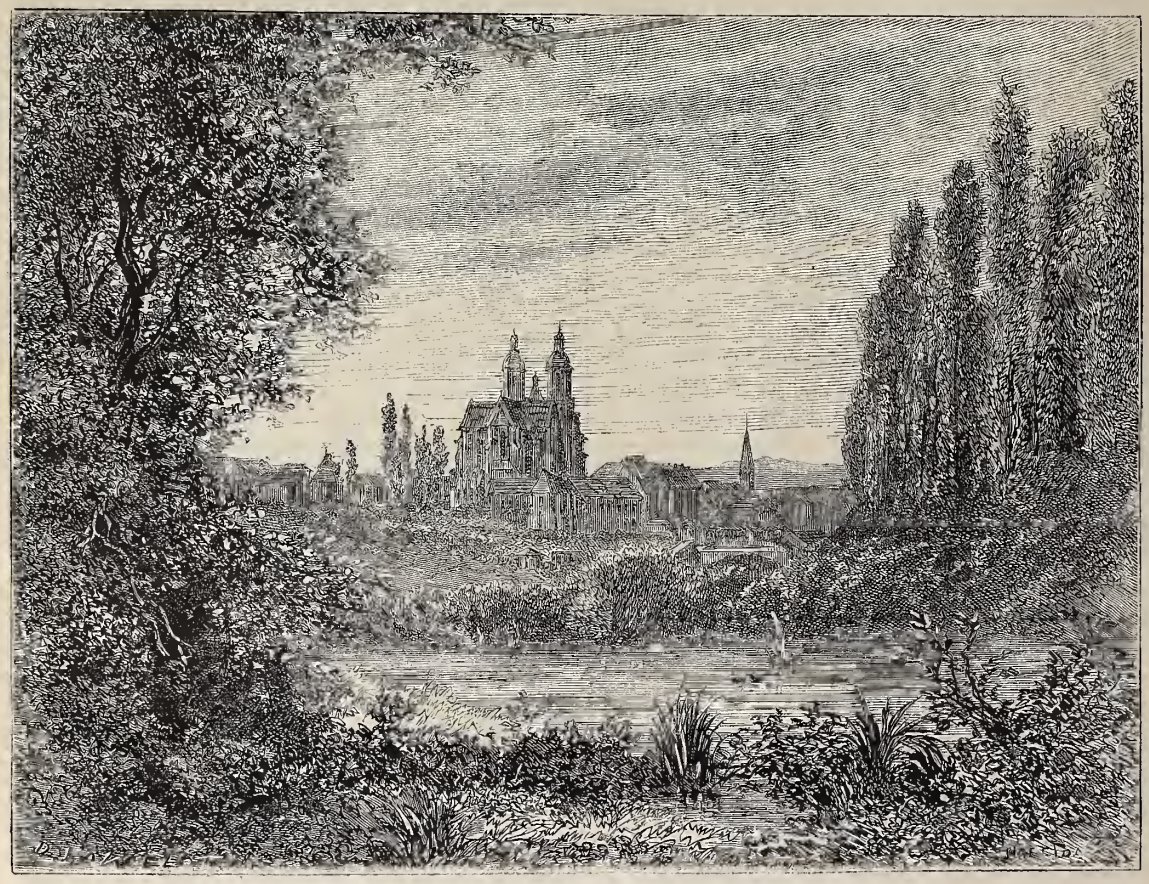
Il ne tarda pas à reparaître avec un personnage aussi âgé que lui, mais mieux vêtu et de traits plus doux et plus distingués : c'était le propriétaire, le maître lui-même. Mais je le pris d'abord pour quelque médecin du voisinage, parce que son premier soin fut d'examiner ma blessure, de se faire apporter tout ce qui était nécessaire pour la laver et la panser, et qu'il me parut avoir toute l'adresse d'un homme du métier. Ce travail achevé, il sortit.

Le vieillard le suivit. Quelques minutes après, on m'apporta une boisson chaude qui, heureusement, n'avait le goût ni de la bière, ni du gin ou du vin : je n'aurais pas pu en approcher mes lèvres. On dit qu'aux États-Unis, pour guérir de leur vice les ivrognes, on les enferme dans les hôpitaux, où l'on ne laisse à leur portée, pendant les premières semaines, que des cruches de vin ou d'alcool : c'est, dit-on, le meilleur moyen de leur en inspirer le dégoût. D'après ce que j'éprouvais moi-même à la seule pensée du gin, ce doit être vrai.

La suite à la prochaine livraison.

SAINT-HUBERT
(BELGIQUE).

Saint-Hubert est une petite ville de la province du Luxembourg belge, située à cinquante kilomètres au nord-est de Sedan, et sur la ligne de chemin de fer de Luxembourg à Bruxelles. Elle est bâtie, haut et bas, sur le versant d'un plateau que dominent des collines boisées voisines de la large lisière de forêts qui couvre les frontières belge et française d'Arlon à Givet, restes de l'antique et immense forêt des Ardennes. Cette ville doit son renom à son église dédiée au patron des chasseurs et à la pratique miraculeuse qui s'y perpétue depuis plus de mille ans.



Vue de Saint-Hubert (Belgique). — Dessin de Lancelot.

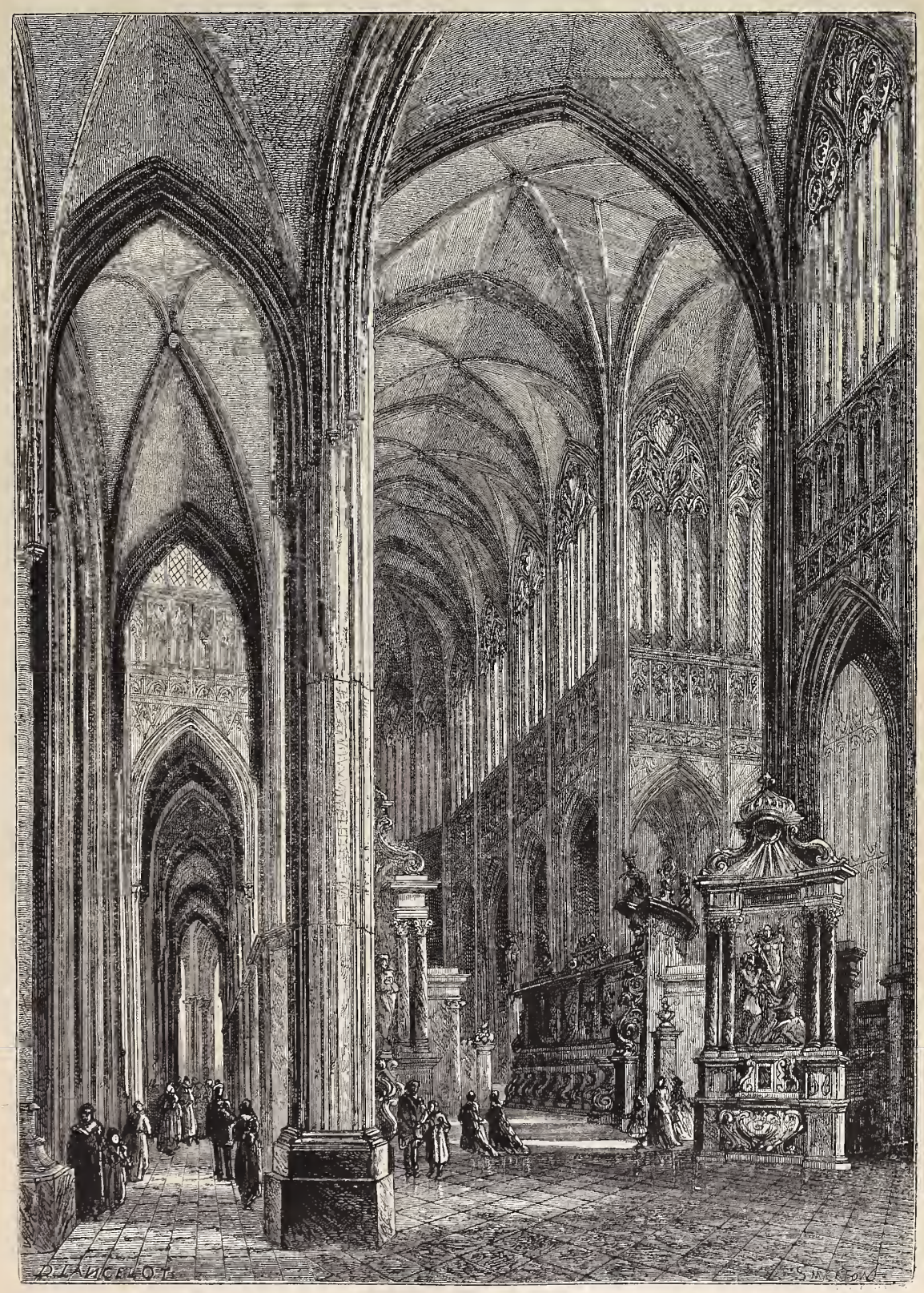
Hubert, fils de Bertrand duc d'Aquitaine, né en 656, appartenait à la grande famille, issue de Pépin de Landen, qui donna « moult grands hommes à la France, et moult grands saints à l'Église. » Envoyé fort jeune à la cour de Neustrie, il devint comte de Paris, et encourut la jalousie et la haine d'Ébroïn, qui le rendit suspect au roi Thierry. Il dut se réfugier en Austrasie, chez son parent Pépin d'Héristal, fils de saint Angésise et de sainte Begge, neveu de sainte Gertrude de Nivelle, qui fonda le monastère d'Andage ou Andain.

Marié, en 682, avec Floribanne, fille de Dagobert comte de Louvain, Hubert, dit la chronique, jeune et ardent à tous les plaisirs, ne menait guère la vie qui semblat devoir le conduire à ajouter un saint, et le plus illustre, aux saints de sa famille, lorsque, un vendredi saint, dans un sombre carrefour de la forêt où sa passion pour la chasse l'avait entraîné, il rencontra un cerf majestueux qui portait entre ses magnifiques ramures une croix lumineuse ; il entendit une voix qui disait : « Jusques à quand, Hubert, perdras-tu ton temps à poursuivre les animaux des bois, sans penser à ton âme? » Hubert, à genoux, répondit comme Saül : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? — Va à Lambert, dit la voix, et fais ce qu'il te dira. » Lambert était le saint évêque de Tongres et de Liége. Hubert étudia deux ans près de lui, acquit la science des évêques et des saints, et, complétement détaché des joies du monde par la perte de sa femme, qui mourut en

685, en lui donnant un fils, il céda ses droits au duché d'Aquitaine à son frère Eudon, lui confia son fils Floribert, entra dans les ordres et se retira au monastère d'Andaïn.

Il vécut dix ans dans cette retraite, et n'en sortit qu'en 696, pour aller en pèlerin visiter à Rome le tombeau des apôtres.

On raconte, dit Berthollet, le sérieux auteur de l'Histoire du Luxembourg, que « le pape Serge, ayant connu par une révélation l'assassinat de saint Lambert, eut ordre de sacrer Hubert évêque de Tongres; que, l'ayant découvert miraculeusement dans la foule des pèlerins, il lui donna la bénédiction pontificale, et qu'au même moment une étole tissée de soie et d'or, nécessaire aux ornements pontificaux, fut apportée du ciel; l'ange en la présentant promit que, par sa vertu, les démons seraient chassés, et



Intérieur de l'église de Saint-Hubert (Belgique). — Dessin de Lancelot.

que quiconque *aurait été mordu par des chiens enragés serait préservé de la contagion.* »

Pendant l'exercice de son long pontificat, Hubert donna l'exemple de toutes les vertus, et surtout d'une charité vraiment évangélique. En 720, il avait fait transférer à Liége le corps de saint Lambert; il y bâtit deux églises, et mourut en 727, à Tervueren, près de Bruxelles, après avoir recommandé son diocèse à son fils Floribert, qui lui succédait comme évêque. Son corps fut ramené en grande pompe, et escorté par un peuple nombreux, à l'église Saint-Pierre de Liége, où il fut inhumé sous l'autel de Saint-Aubin, lieu qu'il avait désigné lui-même un mois auparavant, ayant eu le pressentiment de sa fin prochaine.

Seize ans plus tard, saint Floribert fit ouvrir son tombeau en présence de la foule et de Carloman, frère de Pépin le Bref. Le corps du saint était intact; on le plaça dans une riche châsse sur le maître-autel. En 825, les moines d'Andain prièrent l'évêque Walcand de leur accorder le corps du saint qui s'était converti dans leur forêt et dans leur monastère. Le 21 septembre de cette même année, on ouvrit le reliquaire, et le corps fut trouvé aussi intact que la première fois; il resta trois jours exposé aux regards des fidèles, et enfin déposé dans l'église du monastère. On retira de la châsse un cornet et un peigne d'ivoire, et l'étole miraculeuse, qui depuis quatre-vingt-dix-huit ans n'avait subi aucune altération.

Depuis ce jour, l'abbaye d'Andain prit le nom de Saint-Hubert, et le don miraculeux de préserver de la rage commença à se manifester en faveur des fidèles qui eurent recours au saint évêque. Les pèlerins affluèrent alors : l'empressement n'a guère diminué depuis, le succès non plus, assure-t-on. — Voici, selon le frère Berthollet, quelques-unes des conditions à remplir pour éviter la rage :

Dès qu'une personne mordue par un chien enragé arrive à Saint-Hubert, on lui fait une légère incision sur la peau au haut du front, et on y pose une parcelle presque imperceptible de la sainte étole. On lui bande la tête et il commence une neuvaine qui consiste à se confesser et à communier; il doit : — dormir seul dans des draps nouvellement lavés ou avec ses habits; — boire dans un verre particulier, ne pas boire dans les fontaines et dans les rivières, et ne pas s'y regarder; — ne manger du porc, du chapon ou de la poule, qu'âgés d'un an; de poisson, que s'il a écailles; — ne pas se peigner durant quarante jours...

Berthollet, qui s'étend longuement sur ce sujet, affirme aussi « que depuis neuf cents ans qu'on emploie des parcelles de l'étole elle n'est pas diminuée, et pourtant, d'après le témoignage du père Robertin, jésuite né à Saint-Hubert en 1569, et auteur d'une Vie de saint Hubert, en ce temps-là, « on avait déjà usé de cette étole dix-sept pieds romains et cinq doigts. »

Quoi qu'on puisse penser à distance de ces pratiques, l'efficacité des neuvaines à Saint-Hubert est un acte de foi ardemment propagé et affirmé par toutes les populations ardennaises. Elle est aussi proclamée officiellement dans les ouvrages religieux, où l'on adresse au saint cet éloge :

« Innombrables sont les prodiges qui l'honorent encore aujourd'hui, surtout la guérison de ceux qui sont mordus par les animaux atteints de la rage. » (L'abbé V. Tourneur, *les Saints en Ardenne.*)

Dans le dix-neuvième siècle même, on cite de nombreux et éclatants exemples. Un document de 1845, émanant du curé doyen de Saint-Hubert, rapporte que depuis 1806 jusqu'au 1er janvier 1835, on *tailla* plus de 4 800 personnes; depuis cette époque, on en taille annuellement cent trente à cent quarante. — En 1812, trente-trois personnes furent mordues par un loup enragé dans la ville de Bar-le-Duc : trois seulement vinrent à Saint-Hubert et furent guéries; les autres moururent de la rage.

Depuis dix ans, dix personnes seulement sont mortes après avoir été taillées; elles n'ont pas observé la neuvaine et n'avaient pas confiance en saint Hubert, selon ce qu'ont assuré leurs parents.

L'église de Saint-Hubert fut commencée en 1525 et achevée en 1576; la sévérité de son style et la sobriété de ses détails lui donnent un caractère antérieur à celui de cette époque. Le portail a été reconstruit dans le style déplorable du dix-huitième siècle, mais l'intérieur est très-beau; le chœur est fermé de clôtures de marbre et de hautes boiseries à corniches, volutes et guirlandes exubérantes; au-dessus des stalles, largement taillées en plein chêne, de grands bas-reliefs retracent la vie du saint. Sur les couronnements, des cerfs aussi grands que nature et debout, accostant des trophées d'étoles, de crosses et de mitres pontificales, prêtent à la critique comme goût et caractère; mais l'exécution en est simple et large. Les deux grands autels du transept, en marbre de diverses couleurs, fournis par les carrières du pays, sont ornés de sculptures à hauts reliefs, à personnages de grandeur naturelle, très-dramatiquement composées, d'un naturalisme un peu minaudier peut-être; c'est celui de leur temps.

Dans la première chapelle à gauche du chœur, on voit le tombeau tout moderne de saint Hubert, œuvre du sculpteur G. Geefs. C'est un sarcophage pseudo-gothique, très-orné, très-travaillé, très-correct, avec bas-reliefs, clochetons et colonnettes de pierre supportant une table de marbre où repose une statue d'évêque. Le roi Léopold Ier l'a donné à l'église, ainsi que la verrière qui l'éclaire, et qui est la seule de l'église.

Sous le chœur est une belle et grande crypte, divisée en trois travées, dont les voûtes, hardiment surbaissées, reposent sur quatre piliers courts et minces. La tradition locale affirme que les reliques du saint, égarées depuis les guerres du seizième siècle, reposent dans un des souterrains qui accèdent à cette église basse.

L'antique abbaye de Saint-Hubert avait été reconstruite au commencement du dix-septième siècle. Vers 1789, on en décréta la suppression et on vendit en bloc son domaine; l'église, faute d'acquéreur, faillit être démolie. On a transformé depuis les vastes, beaux et froids bâtiments abbatiaux en une maison pénitentiaire de jeunes détenus.

Mentionnons encore à Saint-Hubert un monument meilleur d'intention que d'art, et qui choque par sa pauvreté d'accessoires dans un pays où le marbre n'est pas rare. Près de l'église, sur une place mal nivelée, mal pavée et irrégulière, une fontaine est surmontée d'un buste de bronze, dont les traits sont, dit-on, ceux de Redouté, né à Saint-Hubert en 1759. Le gracieux peintre des roses mérite mieux que ce souvenir.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRÈS.

Suite. — Voy. pages 186, 202, 234, 274, 297, 342.

Il reste un certain nombre de traités de musique du neuvième au douzième siècle, qui renferment des recommandations sur la mesure et les proportions relatives des tuyaux d'orgue; ce qui semblerait prouver que cet instrument était fort répandu, et qu'on étudiait sa construction avec le soin que comportait la science d'alors, plutôt empirique, du reste, que vraiment mathématique. Quant aux

détails sur le mécanisme de l'orgue, ils manquent complétement dans ces ouvrages.

Il faut se résigner à ignorer pour cette époque l'état exact des orgues en Allemagne, France et Italie; mais pour l'Angleterre, on a un document fort curieux qui, malgré le vague et l'emphatique de ses expressions, ne laisse pas que d'avoir sur certains points une précision bonne à noter : c'est un passage du poëme sur la *Vie de Switun*, composé par Wolstan, bénédictin anglais de Winchester et préchantre de son couvent. Ce moine vivait dans la seconde moitié du dixième siècle. Dans ce passage, il donne la description d'un orgue qu'Elphège, évêque de Winchester (951), avait fait construire pour l'église de cette ville. D'après lui, cet orgue était le plus grand « qu'on eût jamais vu. » Il était composé de deux parties ayant chacune sa soufflerie, son clavier et son organiste. Sans reproduire ici le texte, nous donnons simplement les détails importants et précis. Cet orgue avait douze soufflets à la partie supérieure, et quatorze à la partie inférieure. Soixante-dix hommes vigoureux les mettaient en mouvement, et ce travail était tellement pénible qu'ils en ruisselaient de sueur et avaient besoin de s'encourager mutuellement. Le sommier supportait quatre cents tuyaux. Quarante soupapes laissaient entrer le vent, et à chaque soupape correspondait un ensemble de dix tuyaux. Il y avait deux organistes, chacun gouvernant son propre *alphabet* (clavier : les notes étaient désignées par des lettres). Le son était tellement fort qu'il imitait le tonnerre, et que, quand on se trouvait tout près de l'instrument, il fallait se boucher les oreilles pour ne pas être assourdi.

Tout ce qui précède nous donne l'idée d'une grande machine, d'un mécanisme fort peu maniable, d'un son formidable, mais nous laisse dans l'ignorance de l'accord qu'on donnait à ces groupes de tuyaux, du nombre d'octaves de chaque clavier et de l'échelle d'après laquelle se suivaient les notes. Était-elle chromatique ou simplement diatonique? C'est ce que l'auteur ne dit pas. Ces différents points ont, du reste, été étudiés avec succès à notre époque : il nous suffira, par exemple, de citer les savants et consciencieux travaux de M. de Coussemaker, qui a porté la lumière dans ces ténèbres de la musique et de l'harmonie au moyen âge. Il traite justement les questions ci-dessus indiquées, et nous renvoyons à ses ouvrages ceux qui voudraient en savoir davantage sur des détails d'un caractère scientifique tellement particulier et technique, que leur exposition et discussion ne pourrait trouver place dans notre recueil.

Mabillon, qui nous a conservé la description de l'orgue précédent, nous donne (Vie de saint Oswald) une deuxième description d'orgue qui se rapporte au même temps. Un certain comte Elwin pria saint Oswald, archevêque d'York, de consacrer l'église du monastère de Ramsay qu'il avait munie d'un orgue. Les tuyaux de l'orgue étaient en cuivre et avaient coûté trente livres. Ils se tenaient dans des trous sur une caisse, l'un près de l'autre, et parlaient avec des soufflets. On s'en servait les jours de fête : ils avaient un son très-agréable et qui s'entendait de loin.

Du moment qu'on avait maintenant en Allemagne, en Italie, en France et en Angleterre quelques orgues qui, malgré leur imperfection, semblent avoir excité partout l'admiration, il devait forcément arriver que bientôt chaque église voulût posséder un pareil moyen de charmer l'auditoire. On trouve, en effet, dès le dixième siècle, que les orgues se répandent de plus en plus, non-seulement dans les églises cathédrales, siéges d'évêques, mais encore dans beaucoup d'églises de couvent, en Allemagne et hors l'Allemagne.

En Allemagne, outre les orgues de Freysing, de Munich et d'Aix-la-Chapelle, à la même époque ou à peu près (onzième siècle), de pareils instruments doivent avoir été construits à Magdebourg (Saint-Jacques), à Halberstadt (Saint-Étienne), à Erfurt (Saint-Paul). Le fait semble prouvé par le témoignage d'hommes compétents qui ont vu des restes de ces instruments contenant des inscriptions.

Au douzième siècle, nous voyons Balderic, archevêque de Dol, écrire aux moines de Fécamp pour leur exprimer le plaisir qu'il a eu à entendre l'orgue de leur monastère. Cet orgue avait des tuyaux de cuivre, des soufflets comme ceux des forges, et on ne s'en servait qu'à des moments déterminés.

On a même trouvé à Utrecht, sur un vieux sommier de l'orgue de l'église Saint-Nicolas, la date 1120.

Telle est en résumé l'histoire de l'orgue depuis Pépin jusqu'au treizième siècle.

Donnons quelques détails sur sa structure proprement dite.

D'une manière générale, le nombre des touches a varié de neuf à vingt-quatre. D'après des autorités respectables, on a eu des claviers de douze touches, de treize; l'étendue la plus fréquente était de quinze ou seize. Nous laissons de côté, comme nous l'avons dit, la question de l'échelle des notes, du nombre des tuyaux, de leur groupement et de leur accord sur la même note, toutes choses qui demanderaient des explications harmoniques et une certaine préparation. Tout ce que nous croyons pouvoir dire, c'est que ces espèces de *mixtures* (voy., p. 186 et 202, l'Orgue, sa construction) étaient accordées en quintes, quartes et octaves.

Quant aux touches en elles-mêmes, elles étaient d'un travail grossier et d'une taille énorme. Comme forme, une pelle à manche très-large en donnerait assez bien l'idée. Ainsi nous savons que dans le vieil orgue d'Halberstadt, cité plus haut, les touches étaient plus larges que la main; qu'elles étaient creusées et très-dures de jeu, à tel point qu'il fallait toute la main, ou le poing, ou le coude, pour les abaisser, et que par conséquent on n'y pouvait jouer que de simples et lentes mélodies de plain-chant (*choralstimme*). Il n'y avait que neuf touches, et le clavier était pourtant d'une aune et demie. A l'orgue de la cathédrale de Magdebourg, le clavier avait seize touches quadrangulaires et larges chacune de trois pouces. Dom Bedos parle de touches dans de vieilles orgues qui avaient cinq et six pouces de large. Dans certaines orgues, l'organiste se garnissait les mains de morceaux de bois pour ne pas se blesser en abaissant ou plutôt en frappant les touches.

On comprendra maintenant que les vieilles expressions allemandes *orgelschlagen* (battre l'orgue), *clavierschlagen* (battre le clavier), ne soient pas des hyperboles. Ceux de nos lecteurs qui ont vu de ces carillons comme il y en a dans quelques villes du Nord, comprendront par analogie le genre de jeu des anciens organistes.

Pour ce qui est des soufflets, partie si savamment traitée dans les orgues modernes, les dessins comme les textes d'autrefois sont unanimes à prouver que longtemps ils ont été incommodes, pénibles à manier et d'un mécanisme remarquablement imparfait. Nous avons déjà parlé des soixante-dix hommes vigoureux qui se donnaient tant de mal pour faire agir les vingt-six soufflets de l'orgue de Winchester. Dans les vieilles orgues allemandes, le mécanisme n'était pas beaucoup mieux installé. Le grand orgue d'Halberstadt avait vingt soufflets et dix souffleurs; celui de Magdebourg, vingt-quatre soufflets et douze souffleurs. Les soufflets étaient comme des soufflets de forge. Ils n'avaient aucun poids régulateur qui pût leur faire donner un vent mesuré : la force de leur vent dépendait uniquement du poids, de la force et des mouvements des

hommes qui les manœuvraient. A chaque soufflet était ajusté un soulier de bois; chaque souffleur chaussait deux de ces souliers, et en se penchant tantôt à droite, tantôt à gauche, il élevait et abaissait alternativement l'un et l'autre soulier, et par suite, la table supérieure des soufflets. On conçoit sans commentaire tout ce qu'une pareille manœuvre avait de pénible, d'irrégulier, et combien le vent qu'elle produisait était forcément saccadé et inégal. Il va de soi-même aussi que cette irrégularité du vent était un obstacle presque insurmontable quand il s'agissait d'accorder l'instrument.

Fig. 6. — Orgue du quatorzième siècle. — Miniature d'un Psautier latin.

Cette imperfection de mécanisme dura très-longtemps, et quelques dessins, pris dans des manuscrits même d'époques plus récentes que celle où nous sommes en ce moment, font bien voir que sur ce point l'on n'avait pas fait de progrès. Ainsi il est évident que le mode de soufflerie des figures 6 et 7 est on ne peut plus primitif, et que le vent qu'on en obtenait rentre dans les conditions indiquées plus haut. Il existe pourtant un fort curieux monument du douzième siècle, le seul que l'on ait d'une époque si reculée, et qui prouve qu'en Angleterre du moins l'on avait fait des efforts pour améliorer la soufflerie. C'est un orgue (fig. 8) pris dans le Psautier d'Eadwine, à Cambridge. On peut sans témérité reconnaître dans les tubes du premier plan des espèces de réservoirs ou au moins d'engins à souffler plus commodes que les grossiers soufflets de forge; et, ce qui est plus important, la manœuvre se fait au moyen de leviers, ce qui est un perfectionnement considérable.

On a une certaine peine à se figurer quel pouvait être le son de pareils instruments, malgré les expressions louangeuses des poëtes et des chroniqueurs. Il est évident qu'il faut bien en rabattre; et d'ailleurs, pour quelques auteurs qui parlent de sons doux et harmonieux, la grande majorité attribue à l'orgue des sons forts et bruyants et par conséquent durs. Quant aux orgues qui produisaient des sons de timbres différents, comme celui de Charlemagne, qui avait « la force du tonnerre, la douceur de la lyre et l'éclat des cymbales », du moment qu'il n'est question dans aucun texte de registres permettant de faire taire ou parler à volonté certains tuyaux, il faut admettre ou que c'est une pure invention du chroniqueur, ou qu'il y avait (ce qui n'est pas impossible) un mécanisme quelconque qui supprimait, à un moment donné, le vent d'un nombre déterminé de tuyaux.

La matière des tuyaux était presque toujours du métal, cuivre ou bronze : forgé ou fondu? on ne le sait. Il est question aussi dans certaines vieilles orgues de tuyaux en buis. On en fit en verre, en albâtre, en carton, en or et en argent. Un Napolitain fit non-seulement les tuyaux d'un orgue, mais le clavier en albâtre, et donna l'instrument au duc Frédéric de Mantoue. A Milan, on en avait un en argent, et l'empereur Michel (d'après la tradition) en avait un en or. A Venise il y en avait un en verre d'un son fort perçant. Citons par curiosité ce potier de Meyenbourg, nommé Weidner, qui au dix-huitième siècle en fabriqua un dont tous les tuyaux étaient d'argile, qui avait trois registres distincts, et sur lequel, au rapport d'un témoin auriculaire, on pouvait jouer aussi nettement et purement que sur le meilleur orgue d'étain. Mais ce ne sont là que des jeux et des fantaisies. Le plomb, l'étain, le zinc et le bois ont fini par l'emporter, comme étant sans conteste les meilleurs matériaux.

L'orgue, malgré la faveur dont nous le voyons jouir, on peut le dire, d'une manière générale, au moyen-âge, ne s'introduisit pourtant pas dans les églises sans rencontrer çà et là de la résistance. La mauvaise qualité des sons, facile à s'expliquer, du reste, d'après ce que nous avons vu de sa construction, semble avoir été pour certains personnages ecclésiastiques une cause de condamnation. En outre, l'Église, dès les premiers siècles, était en défiance contre les instruments de musique en général appliqués au service divin; et au treizième siècle, Thomas d'Aquin lui-même repousse « les instruments de musique pour ne pas ressembler aux juifs. » Pour être juste, il faut dire que d'autres personnages, en assez grand nombre, considéraient les choses pour ce qu'elles valaient en elles-mêmes, et admettaient très-bien les instruments du moment qu'ils les croyaient utiles au service divin. D'autres considéraient la chose comme indifférente, et disaient qu'on pouvait se servir des orgues dans les églises, mais qu'il n'y avait pas de péché à les laisser de côté.

Fig. 7.

Fig. 8.

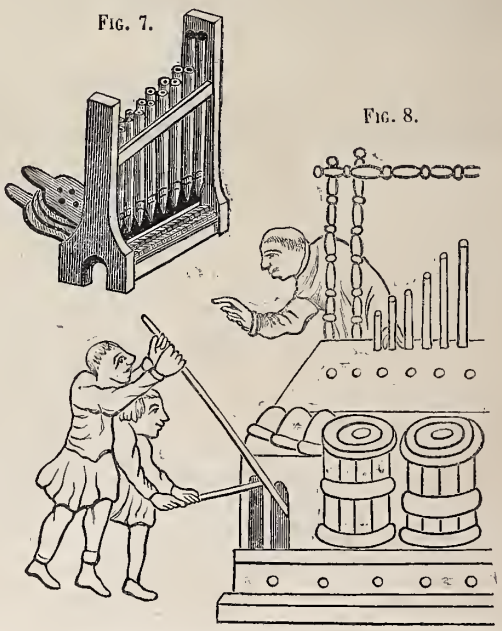


Fig. 7. — Orgue portatif du quinzième siècle. — Miniature du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, et de différents manuscrits.

Fig. 8. — Orgue à soufflets (douzième siècle. — Manuscrit de Cambridge.

La fin à une autre livraison.

CRUSTACÉS COMESTIBLES DE NOS COTES.

LANGOUSTES ET CREVETTES.

Langouste grainée et Crevettes. — Dessin de Mesnel.

Lequel faut-il préférer de la langouste ou du homard? Les goûts sont partagés. Nous laisserons la question indécise, en constatant seulement que, même armé de ses grosses pattes, le homard, à dimension égale, offre moins de chair comestible que la langouste, ce qui tient à la moindre longueur et à l'étroitesse de son abdomen.

Ces deux animaux sont faciles à distinguer l'un de l'autre, puisque le homard porte deux pinces ou une au moins, et que la langouste n'en a jamais aucune; ajoutons que le homard a la caparace lisse, tandis que la langouste est épineuse, hérissée de poils courts et roides, et armée par devant de deux forts piquants comprimés et dentés en dessous; enfin, toutes ses pattes sont terminées par des pointes. La couleur de la langouste est d'un brun verdâtre foncé, ponctué de blanc sale, surtout sur la queue; les pattes sont entre-coupées de rouge et de jaune; la carapace du homard est toujours teintée de bleu.

L'abdomen de la langouste (c'est-à-dire *la queue*) est allongé, gros, cylindrique, formé de six segments et terminé par un large éventail. Les yeux sont grands, ronds, portés sur des pédoncules plus minces et paraissant sortir du même point, au milieu du front. Les antennes extérieures sont très-longues, grosses, sétacées et hérissées de poils ou de piquants; elles sont insérées sur un pédoncule ou premier article beaucoup plus gros qu'elles.

La langouste est très-vorace et surtout exclusivement carnivore; elle se nourrit de mollusques, de vers, de débris de poissons et de toutes sortes de substances animales qu'elle rencontre en abondance au fond des eaux où elle se traîne habituellement, ne se livrant guère à la natation que pour échapper à un danger. Beaucoup plus agile cependant que le homard, qui voyage peu et reste volontiers caché sous les pierres et dans le creux des rochers, la langouste aime à grimper. Dans les viviers, ces animaux couvrent continuellement les treillages qui servent de séparation, et manœuvrent là-dessus comme de gigantesques araignées.

De même que les homards, d'ailleurs, les langoustes sont très-friandes d'*astéries* ou étoiles de mer. Quatre ou cinq s'élancent sur un de ces animaux, le dépècent en un clin d'œil et en emportent chacune un bras pour le dévorer à loisir. Les mandibules des langoustes sont organisées de telle sorte qu'elles peuvent même croquer les écailles de l'huître, afin d'arriver jusqu'à l'animal qu'elles recherchent par-dessus tout. Il est parfaitement sûr, d'ailleurs, qu'elles ne s'arrêtent pas à celui-là, et que tous les mollusques qu'elles peuvent surprendre et atteindre sont à leur convenance.

Très-abondantes encore de nos jours dans la Méditerranée, les langoustes étaient parfaitement connues des Grecs qui les appelaient *Carabos*, et des Latins qui leur avaient donné le nom de *Locusta*, d'où est venu notre dénomination de *Langouste*. On leur a donné depuis le nom de *Palinurus : Palinurus vulgaris* suivant Latreille, *Palinurus Locusta* selon Olivier, et selon Fabricius *Cancer elephas !*

Si, maintenant, nous désirons passer du nom aux mœurs, nous serons arrêtés par un grand nombre de lacunes. M. Coste a voulu éclaircir la question dans les viviers d'étude de Concarneau, construits par le gouvernement [1], mais sans grand succès. Ce qui est certain, c'est que, vers l'été, en mai, juin, juillet, les langoustes femelles quittent la haute mer et s'approchent des rivages rocheux pour s'y débarrasser des œufs qu'elles portent. Une seule femelle contient quelquefois cent mille œufs accrochés en grappe d'un rouge de corail à ses lamelles, sous la queue; et ces œufs d'un animal qui atteint une taille de 0m.50 sans les antennes, sont beaucoup plus petits que ceux de l'écrevisse de nos rivières.

Tout ceci est hors de doute : au delà, on est réduit à des conjectures. On croit que la langouste garde six mois ses œufs en incubation sous sa queue. Elle les y soigne, les y ventile, et, le moment venu, s'en délivre, avant l'éclosion, en les égrappant avec les articles bifides et dentelés de sa dernière paire de pattes ambulatoires. Selon d'autres observateurs, les langoustes ne porteraient leurs œufs qu'une vingtaine de jours, ce qui ramène la période au printemps; elles les abandonneraient au gré des eaux en les détachant de leurs feuillets sous-abdominaux; ils éclôraient tout seuls quinze jours après. Risso même suppose, après août, une seconde ponte. On le voit, tout n'est pas dit sur ce sujet. Que d'études utiles pourraient faire les oisifs !

D'après les observations de M. Gerbes, en 1862, les petits naissent très-différents de ce qu'ils seront plus tard, tellement différents que, jusqu'à cette époque, on leur avait donné le nom de *Phyllosomes* (corps en feuilles) et qu'on les prenait pour des espèces particulières de petits crustacés pélagiens voltigeant à la surface de la haute mer. Ces embryons ont le corps aplati comme une feuille membraneuse et transparente, avec de gros yeux portés sur un long pédoncule. Leurs pattes, minces et longues, portent, à la deuxième articulation, une sorte de plumule qui paraît être un organe de respiration, et qui, en tous cas, est bien un organe de natation, car, au quarantième jour, lors de la quatrième mue qui les prive de ces appendices, les phyllosomes tombent au fond et n'ont plus, pour mode de locomotion, que la marche.

Où vont-ils? on l'ignore absolument. Il semble que jamais on n'ait pris encore de langouste de taille petite ou intermédiaire : les moins grosses ont une vingtaine de centimètres de long et sont déjà adultes. Mais, pour en arriver là, elles ont dû vivre plusieurs années et subir une trentaine de mues; on ne sait ni où, ni comment. A peine nés, les petits, semblables à des moucherons imperceptibles, fuient par les plus étroits interstices, et l'on ne peut en garder dans les viviers; ils se hâtent instinctivement de gagner la haute mer.

Nous avons représenté, au-dessous de la langouste, deux autres crustacés très-petits, mais très-délicats, dont on fait une grande consommation en France, et que l'on confond souvent à tort sous la même dénomination de crevettes. Le petit crustacé que l'on voit en haut reçoit quelquefois les noms de *crevette grise*, *chevrette*, *sauterelle*, *salicoque*, *squille*, *santé*, etc., etc.; c'est le crangon commun (*Crangon vulgaris*, Fabr.). L'autre, au lieu de rester gris après la cuisson, devient d'un joli rouge nuancé de blanc, et porte les noms de *crevette franche*, *bouquet*, etc.; c'est le palémon porte-scie (*Palæmon serratus*, Leach). Ces deux crevettes sont d'un vert tellement pâle que dans l'eau elles apparaissent transparentes : même en cet état, elles sont faciles à distinguer l'une de l'autre au glaive recourbé et dentelé que porte la crevette franche en avant de la tête.

Sur nos côtes, les palémons sont plus rares que les crangons, qui y pullulent en nombre prodigieux; aussi on les vend à un prix toujours plus élevé : on les recherche surtout au printemps, alors que les femelles portent un grand nombre d'œufs dont le goût est agréable; mais cette gourmandise est un crime de lèse-nature que l'on devrait réprimer, car on diminue ainsi énormément la reproduction de l'espèce la plus précieuse de nos pays. Tous ces petits crustacés sont pris sur les plages plates, au moment de la montée de la mer dont ils suivent le flot, au moyen de filets à manche que, hommes ou femmes, — ce sont souvent elles qui font cette pêche, — poussent en avant, et relèvent de temps à autre. Ces animaux nagent avec une grande aisance à l'aide de fausses pattes en formes de nageoires dont leur abdomen est pourvu en dessous, et ils se sauvent très-rapidement à reculons et

[1] Voy. t. XXXVII, 1869, p. 300.

en zigzag, au moyen de vigoureux coups de leur queue qu'ils referment sous leur corps.

Dans les grands fonds, les pêcheurs ont imaginé, depuis quelques années, d'aller chercher les crevettes qui fuyaient les plages basses et devenaient rares. Ils se servent de véritables *balances*, consistant en une poche de filet fin tendue sur un cerceau de fil de fer d'un demi-mètre de diamètre : on descend ces balances et on les remonte au moyen d'une ligne qui les soutient par trois attaches. Cette pêche se fait en bateau sur les côtes de la Saintonge, et produit beaucoup. On prend là, et dans le midi, différentes espèces de *Pénées*, et des *crangons* autres que ceux du nord et de l'ouest.

LE FOYER.

Le premier indice du bonheur domestique est l'amour du foyer. MONTLOSIER.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 350, 358, 363.

On me laissa seul. Je me sentis plus faible que lorsque j'étais sur l'herbe. Je tombai peut-être en syncope ou dans un lourd sommeil. Quand je me réveillai, je vis, par les rayons du soleil qui venaient obliquement sur mon lit, que le soir approchait.

Un jeune garçon était assis près de la fenêtre; il lisait.

Je n'osai pas lui adresser la parole. J'aurais voulu savoir cependant dans quel endroit j'étais, et quel était le maître de la maison. Étais-je près de Douvres? Avait-on averti la justice? Serais-je bientôt interrogé et emprisonné?

Il était naturel que toutes ces questions me vinssent à l'esprit; et cependant je redoutais d'apprendre ce qu'il m'importait tant de savoir.

Je fermai les yeux et je cherchai à ne pas penser. Je sommeillai encore.

Un bruit de voix me fit tressaillir.

Les deux vieillards, accompagnés d'un troisième personnage, reparurent. Pour cette fois, pensai-je, c'est le magistrat! — Non; je compris bientôt que cette fois c'était vraiment un chirurgien.

Il serait sans intérêt pour vous de m'entendre raconter comment, après cette visite et plusieurs autres, on me fit subir une opération qui, grâce à Dieu, réussit parfaitement.

Je passe sur les détails de tous ces premiers temps.

Je me sentais reconnaissant du fond de mon cœur. J'étais chez de bien bonnes gens. Il me paraissait évident qu'ils avaient voulu me guérir avant de me livrer à la justice.

Un jour, enfin, je me décidai à prier le vieillard de me dire ce que l'on comptait faire de ma misérable personne, et apparemment je parlai en ce moment avec beaucoup d'émotion.

— Calmez-vous, me répondit-il; mon maître n'a pas voulu jusqu'ici faire avertir le shérif. Il désire savoir, avant tout, si vous êtes un homme méchant et dangereux. D'après vos paroles, d'après votre manière d'être, d'après les informations qu'il fait prendre, il décidera comment il devra agir à votre égard. Votre sort dépend à peu près de vous. Il nous semble bien que vous avez quelques bons sentiments; vous paraissez vous repentir. Nous verrons. Tâchez de dormir en repos. Vous aurez tous les jours la compagnie de ce jeune garçon, mon neveu Job.

Job, en effet, ne me quittait presque jamais. J'ignore s'il avait au commencement éprouvé aucune crainte ou aucun mépris pour moi; assurément il ne me l'avait pas laissé deviner. Au contraire, il était toujours empressé à me donner ses soins, et il me semblait même que parfois, de côté, à la dérobée, il me regardait avec intérêt, comme s'il avait été attiré vers moi par quelque sympathie.

De mon côté, en le voyant penché sur son livre, je me disais :

— Tu étais presque comme cet enfant à treize ans. On t'aimait à la maison; et ta mère répétait volontiers : « J'en suis sûre, John fera plus tard un brave homme. » Mais, hélas! qu'était devenu John?

C'était vraiment une distraction pour moi, la seule possible dans l'état d'angoisse où j'étais, de reposer mes yeux sur l'aimable et candide figure de cet enfant. La lumière baignait son visage, et je pouvais suivre sur sa physionomie jusqu'à ses plus intimes sentiments pendant ses lectures. Parfois il souriait, d'autres fois une douce compassion passait sur ses traits comme une ombre légère, ou bien une subite rougeur, un frémissement de ses lèvres, me faisaient comprendre que quelque émotion généreuse agitait son âme.

Moi, qui depuis huit ou dix ans avais tout à fait oublié le peu que j'avais appris à l'école, j'admirais comment ce qui était imprimé sur ces pages pouvait causer ainsi successivement tant de changements dans son esprit, et je faisais alors un triste retour sur moi-même. Je gémissais de l'impossibilité où j'étais de me soustraire aux pensées douloureuses, horribles, qui m'obsédaient continuellement. Je ne sortais d'un souvenir odieux que pour retomber dans un autre plus odieux encore; ou, si je cherchais une issue à la déplorable situation où m'avaient entraîné mes fautes, c'était en vain que je m'efforçais de m'attacher à un peu d'espoir. Même aux instants où, fatigué, épuisé, je devenais comme insensible, il me restait soudainement ce sentiment que j'étais un être ignorant, incapable de trouver en moi aucune ressource pour changer l'état de mon âme.

Après quelques semaines, mes forces étaient presque entièrement revenues. Cependant j'étais condamné pour assez longtemps encore à ne pas me lever. Les alternatives de remords, de crainte et d'ennui qui revenaient sans cesse, devenaient de plus en plus intolérables. Ma pensée, plus libre, sondait d'autant plus profondément le passé et l'avenir. J'osais me poser une question devant laquelle j'avais jusqu'alors reculé : Georges était-il mort?

Ce doute était affreux. Je dois avouer au moins à mon avantage que le sincère remords qu'il suscitait en moi l'emportait de beaucoup sur la crainte du châtiment qui pouvait m'être réservé. Plus calme, et considérant dans quelles circonstances j'avais commis cet acte odieux, je pensai qu'il était probable que je ne serais condamné au plus qu'à être déporté dans un pays lointain. Et ce n'était point là un sort qui dût me paraître si effroyable, en pensant à la misérable vie que je menais depuis plusieurs années, que je continuerais sans doute si je redevenais libre, et qui ne pouvait de toute manière qu'avoir une issue fatale.

Je dirai plus : le souvenir même de mon crime, la perspective du châtiment, pâlissait et s'effaçait devant une pensée pour moi encore plus terrible!

Ma mère! Georges ne m'avait-il pas dit qu'elle était morte, qu'elle m'avait maudit!

Maudit! maudit par ma mère, dont ma conduite avait peut-être abrégé les jours! Torture affreuse! Il me vint d'abord, même contre Georges, comme un retour de haine et de colère.

Avait-il dit la vérité? La lettre! qu'était devenue la lettre? J'avais voulu la reprendre; sans aucun doute, elle était restée sur le sol souillé de la taverne. On l'avait saisie, donnée au magistrat : on la lirait publiquement aux jurés.

Une fois dans ce courant d'idées, il me fut impossible d'en sortir; je me perdais dans les ténèbres de mon esprit.

Je faisais d'incroyables efforts de mémoire pour me replacer au moment même de la lutte, et me rendre compte de ce que j'avais fait, de mes moindres mouvements, alors que, comme une bête fauve, je m'étais élancé sur Georges; je voyais bien la lettre sortir de sa main; il l'avait jetée vers moi; mais qu'était-elle devenue?

— Si, par hasard, pensai-je, je l'avais prise, et machinalement mise dans ma veste!

Ce très-vague espoir me fit battre le cœur avec violence. Non. C'était impossible. Mon élan de colère avait été trop subit, trop furibond.

Mais, reprenais-je, on a quelquefois de ces mouvements d'instinct, d'habitude, qui sont aussi d'une rapidité extrême, et qu'on oublie.

J'avais eu toujours grand soin, en effet, de conserver les lettres de ma mère, et souvent je priais Georges de me relire celles qui m'avaient été le plus douces.

Une autre réflexion succéda. Cette dernière lettre ne devait pas être de ma mère si elle annonçait sa mort prochaine. Si je m'étais laissé emporter à une si épouvantable fureur, n'était-ce point précisément que je n'avais pas ajouté foi aux paroles de Georges?

Ma perplexité augmentait.

Je cherchai des yeux dans la chambre, et je vis que mes habits avaient été pliés et placés sur un petit meuble dans un angle.

Si je me levais!... Mais le vieillard, qui s'assurait tous les jours de l'état où j'étais, m'avait recommandé expressément de ne pas même en faire l'essai, aussi longtemps qu'on ne m'en accorderait pas la permission.

En ce moment, Job était dehors. Je me dis que je le prierais de chercher la lettre dans mes vêtements. Mais bientôt je songeai que ce serait m'obliger à le mettre dans ma confidence. Il ne manquerait pas tout au moins de dire à son oncle que j'avais une lettre; on voudrait la lire. Et si c'était une lettre de malédiction, toute la bienveillance que l'on m'avait témoignée, celle surtout de ce cher enfant, ne se retirerait-elle pas tout à coup de moi? Un homme maudit par sa mère! de quelle pitié pouvait-il être digne? quel motif aurait-on eu de le soustraire plus longtemps à toutes les conséquences de son crime?

Je me résolus donc à garder le silence.

Lorsque Job se fut retiré, lorsque, après la chute du jour, les lumières furent éteintes dans la cour, lorsque tout bruit eut cessé dans la maison, il me devint impossible de résister au désir d'aller fouiller mes vêtements.

Je me levai d'abord à demi. Une cruelle souffrance me contraignit à me reconcher. Je demeurai immobile un quart d'heure. Mon impatience l'emportait. Je fis une nouvelle tentative qui fut suivie d'une douleur encore plus atroce; mais toute irrésolution avait cessé.

— C'est bien à toi, me dis-je, à te laisser arrêter par le mal. N'en as-tu pas fait mille fois plus que tu n'as à en endurer? Souffre, malheureux, c'est la moindre des expiations que tu aies à t'imposer.

Avec ces étranges exhortations, je descendis de mon lit, et, incapable de marcher, je me traînai sur un genou et sur les mains jusqu'au coin de la chambre. A moitié chemin, c'est-à-dire à six pas tout au plus, je m'évanouis. Revenu à moi, et tout frissonnant de froid, je continuai à ramper, et enfin j'atteignis le petit meuble. Je fouillai dans les poches, j'en tirai plusieurs papiers. La lettre était-elle dans le nombre? Au toucher seulement, car la nuit était profonde, il me sembla bien en reconnaître la forme.

— C'est bien, me dis-je; demain matin, du moins, je ne serai plus dans l'incertitude, et quant au moyen de savoir ce que contient la lettre, elle est dans mes mains, j'aviserai.

Je revins à ma couche avec grand'peine; mais mon esprit était moins agité. Je cachai les papiers dans mon sein.

Vers sept heures du matin, j'étais assoupi. J'entendis des voix.

Avant d'ouvrir les yeux, j'écoutai :

— Voyez cette traînée de sang!

— Oui, cela est évident, il s'est levé. Que soupçonnez-vous?

— Il s'est approché de la fenêtre; il voulait sans doute se sauver, il n'en aura pas eu la force.

— Il a donc peur qu'on ne connaisse ce qu'il a fait, ou qu'on le livre?

— Sa jambe doit être dans un état affreux.

— Je vais m'en assurer. Que voulez-vous? on ne peut sauver les gens malgré eux.

C'était le propriétaire de la maison et le vieux serviteur qui parlaient ainsi. Je leur laissai voir que j'étais éveillé, mais je n'osai pas leur dire qu'ils se trompaient sur mon intention : il eût fallu découvrir mon secret.

Le maître visita ma blessure, et me dit avec sévérité :

— Vous avez retardé votre guérison d'un mois peut-être. J'en ai regret : vous auriez pu sortir de cette maison avant trois jours. C'est ce que vous désiriez. Soyez sans inquiétude, je ne vous livrerai pas; je sais assez ce que vous êtes pour prendre sur moi de ne pas appeler sur vous les sévérités de la justice; mais puisqu'il vous déplaît de rester dans cette maison, dès que vous pourrez marcher, vous aurez votre liberté et ses chances.

J'étais confus. Certainement j'aurais dû dire toute la vérité à cet homme de bien. L'idée de la malédiction m'imposa encore le silence.

Quand je fus seul avec Job, je remarquai avec chagrin que le pauvre enfant semblait ne plus me regarder avec la même confiance. Je lui adressai quelques paroles indifférentes pour l'engager à me parler.

— Monsieur John, me dit-il, pourquoi voulez-vous sortir de cette maison, et en secret encore? Mon maître et mon oncle sont bien mécontents. Où seriez-vous mieux qu'ici? Peut-être avez-vous des personnes que vous aimez et que vous désirez revoir? C'est naturel. Mais vous voyez bien que vous n'en avez pas encore la force. D'ailleurs, vous pourriez leur écrire : on porterait votre lettre à la poste prochaine.

Je compris qu'on n'avait pas fait part à l'enfant de ce que l'on savait sur moi, des aveux que j'avais faits moi-même, et je fus très-touché de cette grande preuve de bonté. Je fis je ne sais quelle vague réponse.

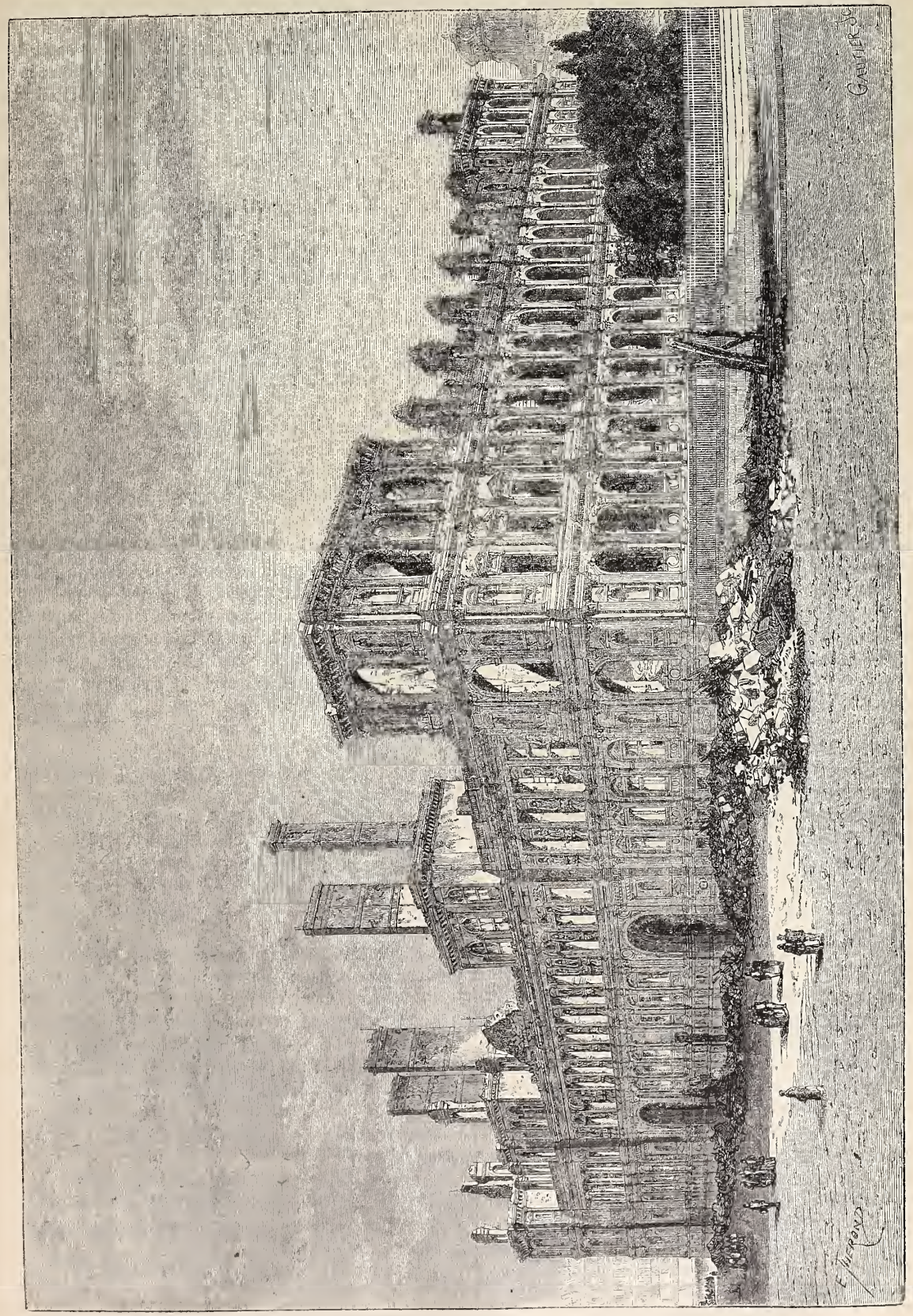
La suite à la prochaine livraison.

LES AGES DE L'HOTEL DE VILLE DE PARIS.

En 1141, les bourgeois de la Grève et du Monceau-Saint-Gervais, trouvant trop à l'étroit leur marché public du quartier, et l'étape au vin [1], située alors à la grande halle, trop loin des arrivages par la Seine, achetèrent du

[1] Étape, nom donné anciennement aux places publiques où les marchands étaient obligés d'apporter leurs marchandises pour les y

roi Louis VII dit le Jeune, moyennant la somme de 70 livres une fois payée, quelques masures mal construites et plus mal habitées, qui formaient çà et là des ruelles également peu saines pour leurs habitants et peu sûres pour les passants qui s'y aventuraient. La condition du marché fut que les masures seraient démolies, et qu'aucune construction ne pourrait jamais être élevée sur l'espace qu'elles occupaient. On déblaya le terrain, et le vide qui en résulta garda pendant sept cents ans le nom de place de Grève : on le nomme maintenant place de l'Hôtel-de-Ville.



Ruines de l'Hôtel de ville de Paris. — Dessin de Thérond.

Il existait sur cette place, en 1212, un bâtiment dit la

mettre en vente. (Chéruel, *Dict. des institutions;* Littré, *Dict. de la langue française.*)

maison de Grève, qui appartenait à Philippe Cluin, chanoine de Notre-Dame. Philippe-Auguste l'acquit de celui-ci pour qu'elle devînt le siége de la hanse des marchands, dont le chef prit le titre de prévôt des marchands ou maître des échevins. On la nomma plus tard la *maison aux Piliers*. Elle dut ce nom aux piliers qui supportaient sa façade.

Lorsque, en 1357, le prévôt Étienne Marcel l'acheta 2 880 livres, par contrat du 7 juillet, à Jean d'Auxerre, receveur des gabelles, qui la devait à une libéralité de Charles de France, elle s'appelait la *maison aux Dauphins*, en souvenir de ce qu'elle avait été donnée aux deux derniers dauphins de Viennois.

Cent quatre-vingt-seize ans plus tard (le 15 juillet 1553), Pierre Viole, prévôt en exercice, posait la première pierre d'un nouvel Hôtel de ville sur l'emplacement même de la maison aux Dauphins, tombée sous le marteau des démolisseurs. C'est seulement en 1606, durant la prévôté de François Miron, que l'Hôtel de ville fut achevé par l'architecte Marin de la Vallée. Il n'atteignait guère en étendue plus du quart de l'espace occupé hier par un vaste palais, aujourd'hui par un dédale de ruines.

Tel les Parisiens de 1606 avaient connu leur Hôtel de ville, tel ceux de 1836 le voyaient encore; mais, durant les cinq années suivantes, les architectes Godde et Lesueur, poussant leurs constructions au nord, au sud et à l'est, et triplant au couchant l'étendue de la vieille façade, nous livrèrent, en 1841, solidement bâti pour une longue suite de siècles, l'imposant édifice qui n'a compté que trente ans d'âge, et dont les débris affligent aujourd'hui nos yeux.

L'histoire de Paris, qui se relie à celle de toute la France depuis qu'il y a réellement une nation française, c'est-à-dire un corps et des membres agissant sous l'influence du cerveau, est tout entière dans les annales de notre Hôtel de ville. La chute du monument, si regrettable et si douloureuse, surtout au point de vue des circonstances de sa destruction, n'a enseveli sous ses décombres aucun des précieux souvenirs nationaux que la tradition nous avait transmis. Paris peut déplorer la perte du témoin muet de ses plus mémorables journées; mais la science historique n'a rien perdu : les pierres tombent, mais les livres restent; l'histoire écrite ne périt pas.

PRIX FABULEUX DES ORCHIDÉES
EN ANGLETERRE.

Nous avons déjà dit à quels prix extravagants s'élevèrent certains oignons de jacinthes ou de tulipes, en Angleterre, au siècle dernier. On a souvent raconté la petite histoire de ce matelot qui, mécontent d'un pourboire assez mince qu'on lui avait donné chez le patron de son capitaine, crut pouvoir, sans trop charger sa conscience, s'emparer de deux oignons qu'on avait abandonnés sur le support d'une croisée, afin d'en assaisonner un hareng saur dont on lui avait fait cadeau, et qui, par suite de ce petit larcin, se trouva avoir fait en cinq minutes un repas évalué à plus de 1 200 francs de notre monnaie, ce qui valait plus du double alors. La dernière vente des orchidées, à Londres, rappelle ces temps glorieux de l'horticulture hollandaise. Citons ici ce que tout le monde a la possibilité de constater.

Nous copions ce que la *Revue horticole* dit à propos de la vente de M. Rucker, faite en ces derniers temps.

La collection de ces belles orchidées a eu pour principaux acquéreurs MM. Veitch; ils en ont revendu eux-mêmes une partie aux enchères publiques. Voici les prix auxquels se sont élevées ces plantes charmantes. Lord Londeshorough est en tête des amateurs d'orchidées. « Un bel exemplaire d'un *Cymbidium eburneum* a été payé 8 liv. 10 sch. (212 fr.); un autre pied de la même espèce, d'une beauté exceptionnelle, 73 liv. 10 sch. (1 887 fr. 50 c.); un *Epidendrum vitellinum majus*, belle variété en fort individu, 16 liv. 10 sch. (412 fr. 50 c.); un *Cattleya labiata*, variété fleurissant en automne, le plus bel individu existant en Angleterre, 36 liv. 15 sch. (918 fr. 75 c.); un *Cattleya devoniana*, 15 liv. (375 fr.); un *Angrecum sesquipedale superbum*, 15 liv. 15 sch. (393 fr. 75 c.); un bel individu d'*Aerides Veitchii*, 22 liv. (550 fr.); un *Cattleya Reichenheimii*, 17 liv. 10 sch. (437 fr. 50 c.); un bel individu de *Dendrobium filiforme*, 18 liv. 10 sch. (462 fr. 50 c.); etc. En somme, 70 pieds d'orchidées ont produit, à cette vente, 813 liv. 19 sch., c'est-à-dire 20 448 fr. 75 cent. » (1)

Ne rien commencer qu'on ne veuille achever.

***

BECS ET ONGLES.

Suite. — Voy. p. 168, 171, 215, 243, 295, 335.

LES ONGLES

LES ONGLES CHEZ LES MAMMIFÈRES.

Chez les mammifères, l'ongle (*sabot* ou *griffe*) concourt à garantir l'extrémité des membres des pressions et des chocs extérieurs; quelquefois aussi c'est une arme.

L'ongle est désigné sous le nom de *sabot* lorsqu'il est épais et qu'il garnit de toutes parts la première phalange des doigts. Le nombre de ces sabots est très-variable : l'éléphant en a cinq à chaque pied; l'hippopotame, quatre; le rhinocéros, trois; le porc, quatre, deux grands et deux petits; le tapir, quatre aux pieds de devant, trois à ceux de derrière; le cheval, un seul à chaque pied; les ruminants, deux, avec deux petits onglons relevés supplémentaires.

De cette énumération il résulte que le sabot unique du cheval peut être considéré comme le type de l'ongle emboîtant le membre d'une façon complète. Les autres appareils sont en quelque sorte des onglons séparés ayant pour but de répondre à des spécialités d'habitation. Les cinq onglons, par exemple, sur lesquels pèse tout le corps de l'éléphant, permettent au pied de s'ouvrir et d'offrir une plus grande surface : l'animal peut ainsi traverser les couches molles de la terre des forêts plus facilement qu'à l'aide d'un seul sabot. Il en est de même de l'hippopotame habitant des marais; mais qui expliquera pourquoi celui-ci a quatre doigts, l'autre cinq? Pourquoi le rhinocéros, presque aussi volumineux, n'en a-t-il que trois? Est-ce parce que le sol des campagnes qu'il foule est plus résistant? Peut-être; cependant, en Afrique, il vit aux mêmes lieux que l'éléphant.

Le nombre des doigts du porc, du pécari, paraît s'expliquer par l'habitude de ces animaux de vivre au milieu des lieux inondés et des marécages : avec un sabot unique, ils enfonceraient dans le sol.

Le pied fourchu de tous les ruminants (fig. 42), non seulement a la faculté de s'écarter sur les surfaces molles, mais encore il pince les aspérités des rochers, et fait ressort dans les bonds et les sauts les plus énormes sur les montagnes et dans les forêts. Le cheval, chaussé du sabot unique, est un habitant de la plaine solide, sèche, pier-

(1) *Journal de la Société centrale d'horticulture de France*, 3e série, t. V, octobre 1871.

reuse même, résistante partout et sur laquelle il peut prendre à loisir les allures les plus rapides (fig. 43).

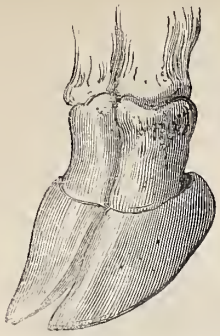


Fig. 42. — Ongle de ruminant.

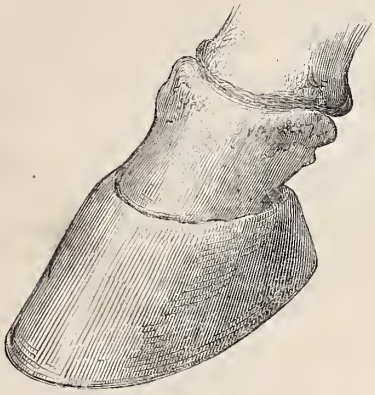


Fig. 43. — Ongle du cheval.

Pour le singe, de même que pour l'homme, l'ongle n'est que d'un usage relativement de peu d'importance : il protége toutefois l'extrémité des doigts et sert d'arme dans une certaine mesure.

Fig. 44 et 45. — Ongles de l'homme et du singe.

La chauve-souris est le type des chéiroptères dans nos pays : son ongle, très-développé (fig. 46), répond à celui du pouce de la main ; ses membres postérieurs, ses pieds,

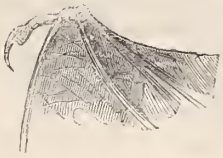


Fig. 46. — Ongle de chauve-souris.

ont les doigts égaux et armés de lames cornées qui simulent des griffes, tandis qu'on croirait que les doigts de la main ont été « passés à la filière », suivant l'expression de Geoffroy Saint-Hilaire, pour soutenir la membrane alaire. Cet ongle sert aux chéiroptères de crochet pour se suspendre la tête en bas, position qui leur est si naturelle, que la mère y allaite ses petits, les y soutient, et les y élève dans un repli de sa peau.

Chez les carnassiers insectivores, taupes, musaraignes, hérissons, les ongles sont robustes ; mais il faut remarquer que ces animaux ont les membres antérieurs généralement différents des postérieurs : ces derniers sont vraiment plantigrades et, par suite, les ongles en sont usés et émoussés. Par devant, les membres et les ongles se modifient naturellement, selon le mode d'existence de l'animal. Nul ne présente une plus curieuse adaptation que la taupe avec ses sortes de *mains-pelles*, propres à remuer la terre. Non-seulement cette main est trapue, non-seulement les ongles en sont courts, larges, épais, mais une sorte de grand ongle supplémentaire, en forme de faucille comprimée, vient garnir le bord interne de la paume, là où l'animal a besoin d'un tranchant résistant pour couper le sol.

Chez les carnassiers carnivores proprement dits, l'ongle est généralement d'autant plus aigu que la dent est plus tranchante. Les deux armes marchent de pair, ou, pour mieux dire, les deux outils concourent à la même besogne, la nutrition.

En effet, avec des dents exclusivement tranchantes, l'animal ne peut se nourrir que de viande : à quoi lui serviraient des ongles obtus ?

Chez les *félins* (fig. 47), — prenons le lion pour type, — les ongles, par un mécanisme particulier soumis à la volonté de l'animal, se relèvent pour se loger dans de véritables fourreaux, et sont ainsi protégés contre l'usure pendant la marche. Le félin n'a que des dents coupantes, et ses mâchoires courtes n'offrent pas assez de place pour des *meules* nombreuses : plus allongées, ces mâchoires perdraient la force terrible dont elles ont besoin pour découper et déchirer.

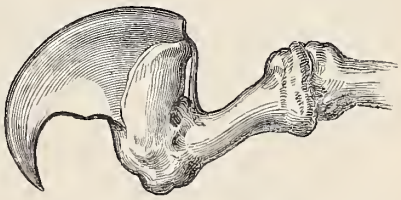


Fig. 47. — Ongle du lion.

Dans d'autres groupes génériques, les ongles ne sont qu'à demi rétractiles : c'est que les animaux qui les composent sont déjà moins armés de *laniaires*, et par cela même sont moins carnivores ; enfin la rétractilité devient quelquefois nulle, et, par suite, les ongles se montrent plus ou moins obtus, comme chez le chien (fig. 48). Par

Fig. 48. — Ongle du chien.

suite, on peut dire que les animaux les plus exclusivement carnivores, et qui ont, par conséquent, les mâchelières les plus tranchantes, sont ceux qui s'appuient sur la moindre partie du pied, et que, réciproquement, les genres les plus omnivores sont en même temps les plus plantigrades. Des chats aux ours, l'échelle est complète.

On a remarqué, en outre, dans cette famille des carnassiers, que tout genre omnivore a cinq doigts aux quatre membres, et que les genres qui offrent plus de

carnivorité perdent un doigt, et vont avec quatre, soit à l'une des paires de membres, soit aux deux à la fois. Il va sans dire que le changement de milieu modifie l'organisation des carnassiers habitants de l'eau. Chez les amphibies, phoques et morses, les membres se transforment en nageoires de formes diverses; mais les ongles n'ont plus de rôle particulier. Ils soutiennent les cinq orteils de chaque membre, « ces animaux, dit de Blainville, étant essentiellement palmigrades et plantigrades. »

L'ONGLE DES OISEAUX.

Le *jacana*, sorte de râle à plaque frontale de foulque et habitant des régions tropicales, a le pouce armé d'un ongle aigu, droit (fig. 49), tellement remarquable qu'on

Fig. 49. — Ongle du jacana.

surnomme cet oiseau « le chirurgien » aux colonies, comme étant armé d'une lancette. C'est un râle, ou du moins c'en est un cousin très-proche; cependant le râle proprement dit a les ongles très-petits. Serait-ce une poule d'eau? Il en a les doigts allongés; mais si la poule d'eau a les doigts allongés, elle a les ongles courts; il en est de même du foulque à plaque frontale. Le jacana semble alors se rapprocher des kamichis : il a, comme eux, l'aile éperonnée. Certes, le kamichi lui-même a l'ongle du pouce long, pointu et droit, excessif également. Mais le jacana passe son temps à se promener sur les herbes aquatiques; comme la poule d'eau et la poule sultane, il n'a qu'un vol court, pareil à celui des deux oiseaux que nous venons de citer, tandis que le kamichi à l'ongle long, à l'aile éperonnée comme l'autre, se perche à la cime des plus grands arbres et, volant en spirale, à la manière des vautours, disparaît à la vue dans les profondeurs du ciel.

Pourquoi l'alouette, — un type de gallinacé parmi les passereaux, une forme de pulvérisateur comme la caille et la perdrix; — pourquoi l'alouette porte-t-elle un ongle si long au pouce (fig. 50)? On a dit que c'était pour se

Fig. 50. — Ongle de l'alouette.

soutenir plus aisément sur les terres détrempées; mais nous ferons observer que l'alouette, amie des lieux secs et pierreux, ne va point dans les endroits fangeux, et, d'autre part, que les oiseaux qui les habitent de préférence n'ont point d'ongle démesuré au pouce. Exemples : les pluviers, vanneaux, chevaliers, etc. Autre anomalie : le pipi, l'alouette des bois, perche malgré son grand ongle; l'alouette vraie ne perche pas.

Quel est l'usage de l'ongle en peigne (fig. 51) que portent au doigt médius, non-seulement notre engoulevent d'Europe (fig. 52), mais encore tous les engoulevents du monde, au nombre de quarante-six espèces? Pourquoi son doigt externe est-il plus court que l'interne, caractère tout à fait anormal, provenant de ce que ce doigt a une phalange de moins que dans l'ordre entier des passereaux? Pourquoi ses trois doigts antérieurs sont-ils réunis par

Fig. 51. — Ongle en peigne de l'engoulevent.

Fig. 52. — Bec de l'engoulevent d'Europe.

une membrane qui s'étend assez loin, comme chez un oiseau destiné à piétiner la vase? C'est, nous dira-t-on, pour qu'il se tienne plus aisément sur les grosses branches où il aime à se percher en long et non en travers, comme tous les autres oiseaux. Soit; mais alors pourquoi retrouve-t-on la même disposition chez les hérons, les ibis, les barges, qui ne perchent que rarement et toujours en travers? L'allongement du doigt intermédiaire, nous le retrouvons chez les court-vite et les glaréoles, coureurs de première vitesse; l'engoulevent, à terre, marche comme un canard.

On a écrit : « Qui dit forme du bec, dit genre de nourriture, et qui dit nourriture, dit milieu habituel. » Il n'en est pas toujours ainsi. Le bec du coracopse (fig. 11) rappelle à s'y méprendre celui des rapaces, et si nous avions regardé à la jambe, nous aurions trouvé, non plus une serre (fig. 53), la main griffante du rapace, mais la main

Fig. 53. — Ongle de l'aigle.

prenante (fig. 54) du grimpeur, deux doigts en avant, deux en arrière. Non, la forme du bec n'indique pas tou-

Fig. 54. — Ongle du coracopse.

jours, non plus que la patte, le genre de nourriture, ni le milieu habituel de l'oiseau. Reportons-nous aux becs extravagants du toucan (fig. 15), du barbican (fig. 16), du couroucou (fig. 17), du calao (fig. 18); regardons aux pieds, nous trouverons chez tous les doigts et les ongles médiocres des pics. A quoi sert alors le formidable appareil de leur tête? Concluons qu'il ne faut jamais s'attacher à un seul caractère pour essayer de comprendre un animal, et surtout un oiseau.

La fin à une prochaine livraison.

L'HIRONDELLE DE RIVAGE.

L'Hirondelle de rivage et son nid. — Dessin de Freeman.

L'hirondelle de rivage est un peu plus petite que les deux espèces qui vivent dans notre voisinage et pour ainsi dire dans notre intimité. Elle en diffère aussi par ses mœurs plus sauvages et surtout par la manière dont elle construit son nid.

On a eu tort de dire que cette hirondelle travaillait sans art et se contentait d'un trou quelconque pour abriter ses œufs. C'est là une erreur. Il est vrai que cet oiseau ne se bâtit pas une maison avec du mortier et de la paille, comme notre hirondelle de fenêtre; il niche dans les berges escarpées des rivières, dans les parois verticales des carrières de sable; mais les souterrains où il cache et élève ses petits, il les creuse lui-même, et il les creuse avec beaucoup de soin. Quand ces petits ingénieurs ont trouvé un terrain qui leur convient, ils se mettent avec acharnement au travail, et ils forment dans le sol des trous circulaires, profonds de deux pieds et plus, et d'une régularité qui paraîtra extraordinaire, si l'on songe à l'imperfection des instruments dont il disposent.

C'est avec son bec seul, et non, comme on l'a dit, avec ses ongles, que l'hirondelle de rivage creuse son trou, du moins quand elle le commence. Elle a besoin de ses ongles pour se cramponner au mur vertical qu'elle veut percer. Ainsi assujettie, elle enfonce à coups violents et précipités son petit bec pointu dans le sable, comme un mineur enfoncerait sa pioche. Elle ne se place pas, comme on pourrait le supposer, au point central de son travail pour pivoter sur elle-même et tracer la circonférence, son corps lui servant de rayon; elle se perche, au contraire, successivement en différents points de la circonférence, et travaille avec son bec du centre vers les extrémités. Néanmoins son trou, quand elle vient de le creuser, — plus tard les bords s'éboulent quelquefois, — est aussi parfaitement circulaire que s'il avait été dessiné avec un compas.

A mesure que la galerie s'enfonce, elle dévie de la ligne droite, de sorte qu'on n'en aperçoit pas le fond. Là se trouve un petit matelas de foin et de plume sur lequel reposent les œufs, dont le nombre varie de quatre à six.

Les hirondelles de rivage vivent, comme les autres hirondelles, en société; elles creusent leurs habitations les unes à côté des autres. Dans certaines localités particu-

lièrement favorables, leurs nids sont tellement nombreux que la surface du terrain est criblée de trous et ressemble à un rayon de miel.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 351, 358, 363, 371.

Job sortit, et mon doute cessa bientôt au sujet de la lettre. Je la possédais. Je reconnus l'écriture de l'adresse : c'était celle de ma mère. Était-ce avant de mourir qu'elle m'avait écrit? Le cachet était brisé. A l'intérieur, il n'y avait que quelques lignes. J'aurais donné le reste de mon sang, de ma vie, pour les pouvoir lire.

Vers le milieu du jour, Job, étant revenu, posa près de moi un livre.

— Pourquoi ne lisez-vous jamais? me dit-il. Prenez ce livre; il est très-amusant; vous le connaissez certainement déjà : c'est *Robinson Crusoé;* mais on ne s'ennuie jamais à le relire.

— Mon cher Job, répondis-je tristement, vous ne vous êtes donc pas douté que je ne sais pas lire?

Job me regarda avec un air d'étonnement profond qui évidemment signifiait : « Comment peut-on ne pas savoir lire? »

— Ah! dit-il, moi, je serais bien malheureux si je ne savais pas lire! J'aurais de moins plus de la moitié de mes plaisirs. Les livres, monsieur John, c'est un monde! c'est comme une seconde vie! Écoutez, voulez-vous que je vous lise quelques pages de Crusoé ou de Shakspeare? Vous verrez combien cela est intéressant!

Je le remerciai et j'acceptai.

Il me lut d'abord deux ou trois chapitres de Robinson. Je croyais connaître cette histoire, qu'on m'avait quelquefois racontée; mais combien le livre était plus intéressant que les récits! Les réflexions de Robinson convenaient si bien à ma situation, qu'il me semblait qu'elles sortaient de moi-même. N'avais-je pas fait naufrage comme lui? N'étais-je pas aussi isolé que lui au milieu du monde?

« Les bonnes instructions que mes parents m'avaient données autrefois, dit Robinson, s'étaient effacées pendant une vie de désordre de huit années passées avec des hommes qui ne valaient pas mieux que moi. Je ne me rappelle pas que, durant un si long espace de temps, il me soit jamais venu la moindre pensée d'élever mon âme vers Dieu pour admirer sa sagesse, ou de descendre au dedans de moi pour y contempler ma misère : une certaine stupidité s'était emparée de moi et avait banni de mon cœur tout désir du bien et tout repentir du mal. »

N'était-ce point là mon histoire même? Cependant Robinson n'avait pas désespéré. Ne pourrais-je pas aussi trouver au fond de mon âme son courage, puisque j'éprouvais déjà son repentir?

A compter de ce jour, le cher enfant me fit la lecture chaque après-midi pendant une heure ou deux. Je crois bien qu'il choisissait ses auteurs selon l'état d'esprit où il me voyait : parfois il me relevait de mes abattements en me lisant quelques passages des livres saints, de Shakspeare ou de Milton; d'autres fois, il parvenait à dissiper ma tristesse et à m'obliger même à rire avec des pages d'Addison, de Swift ou de Butler.

L'intérêt que j'éprouvais à l'entendre eut surtout cet effet de me faire mieux sentir le vide habituel de mon esprit. Même lorsque j'étais seul, les beaux récits ou les grandes pensées qu'il avait tirés pour moi de ses livres m'aidaient à chasser les éternelles redites d'imagination où je m'étais égaré jusque-là, dans une confusion qui me décourageait.

— Job, pensais-je souvent, me lirait la lettre de ma mère en un instant.

Et comme l'objection qui m'avait empêché de lui demander ce service se redressait toujours avec la même force, je me dis enfin une fois :

— Et pourquoi n'essayerais-pas d'étudier, afin de parvenir à la lire moi-même? Je suis sûr que Job ne demandera pas mieux que d'être mon professeur de lecture.

Quand je communiquai cette pensée à l'enfant, il bondit de joie :

— Je n'osais pas vous le proposer, me dit-il. Commençons sur-le-champ.

Et il rapprocha son siége de mon lit. Je ne vous fatiguerai pas du détail de nos leçons. Il me suffira de vous dire que j'y trouvai beaucoup moins de difficultés que je ne l'avais redouté. A la vérité, je n'apprenais pas, je réapprenais.

De temps à autre, je cherchais, étant seul, à profiter de mon nouveau savoir pour lire la lettre : je ne réussissais qu'à lire trois ou quatre mots que je n'avais jamais entièrement oubliés; l'écriture de ma mère, cependant, n'était pas mauvaise; j'avais toujours entendu mon père en parler avec quelque fierté.

Je priai Job de me faire lire dans les manuscrits, et il m'aida à épeler des conseils écrits que ses parents avaient confiés à son oncle dont il devait être un jour le seul héritier.

Que vous dirai-je de plus? A la fin je réussis à lire la lettre de ma mère. Elle ne contenait que ces mots :

« Cher fils,

» Ta tante Brigitte est morte. Rien ne peut plus me retenir ici. Si tu le veux, j'irai vivre près de toi.

» Ta mère qui t'aime tendrement. »

Vous pensez bien que j'éprouvai un soulagement extrême : c'était loin cependant d'être de la joie. Ma mère, qui n'attendait pas de réponse, avait dû aller à Douvres. Elle y avait appris mon crime. N'était-ce pas alors que véritablement elle m'avait maudit? Qu'était-elle devenue, et où me chercherait-elle maintenant?

Ce nouveau cours de mes pensées augmenta l'impatience où j'étais de savoir quelles étaient les intentions du maître de la maison à mon égard. Je n'hésitai plus à raconter toute mon histoire à mon cher petit ami Job, sans lui demander de m'en garder le secret. Le vieillard, qui se montrait toujours discret, mais que j'interrogeais quelquefois à demi, ne me répondait guère que d'une manière évasive. Il me faisait entendre qu'il était de mon intérêt de ne pas insister, et j'en concluais que l'on voulait laisser oublier l'événement de Douvres et l'affaire s'assoupir, avant de me rendre la liberté.

Je commençais à me lever. Je passai d'abord quelques heures chaque jour sur un banc au soleil; puis il me fut possible, soutenu par Job ou par son oncle, d'aller jusqu'au jardin. Je ne tardai pas même à être en état de rendre quelques services au jardinier; cependant je boitais encore. Jamais cette malheureuse jambe n'a retrouvé son ancienne force.

— Que deviendriez-vous en sortant d'ici? me dit enfin un jour le vieillard.

— Je ne sais, répondis-je; je n'ai aucun projet. Mais je crois bien que je ne retournerai pas à mon ancienne profession.

— Est-ce parce que vous ne vous croyez plus en état de l'exercer?

— Non; c'est que je la déteste, ajoutai-je tout bas.

— Je vous comprends parfaitement, mon ami, reprit le vieillard.

Ce mot d'amitié me toucha profondément. Je me sentis plus de hardiesse, et je dis comme dans une explosion :

— Monsieur, je vous supplie, l'homme que j'ai... Georges... est-il mort?

— Non.

— Ah! Monsieur, je veux aller le voir, obtenir son pardon.

— Ce serait une imprudence que mon maître ne vous laissera pas commettre si vous voulez vous confier à lui. Il sait tout. Laissez-lui le soin de votre conduite.

Mon cœur débordait de reconnaissance. Je demandai à me présenter devant cet homme bienfaisant. J'avais appris de Job qu'il avait été autrefois l'un des plus célèbres médecins de Londres, et que, sa fortune faite, et retiré à la campagne, il n'avait pas cessé d'y donner tous ses soins gratuitement aux pauvres, et de répandre parmi eux, autant qu'il était en lui, l'instruction et la moralité.

Ce ne fut pas sans trouble que je parus devant lui. Il me fit asseoir. Nous eûmes un long entretien. Je lui racontai toute mon histoire, et j'eus lieu de supposer qu'il la savait tout aussi bien que moi.

— John, me dit-il, votre mère ne vous a pas plus maudit après le malheur de Douvres que dans sa lettre. Elle n'est ni à Douvres ni à Thornfield; mais il lui est parvenu un avis qui, sans lui faire connaître en quel endroit vous êtes, a dû calmer ses inquiétudes, non pas entièrement sans doute; car s'il m'a été possible de détourner jusqu'ici de vous les poursuites de la justice et d'aider à votre guérison, il ne dépend que de vous de réformer votre caractère, vos mœurs, et d'extirper du fond de vous-même les mauvaises habitudes qui ont déjà failli vous perdre.

Je fis un mouvement.

— John, vous croyez-vous véritablement capable, dès à présent, de répondre de vous-même?

Je baissai la tête, je murmurai le mot de repentir; puis, me rappelant qu'on m'avait soupçonné d'avoir voulu fuir la maison, j'allai au-devant de toute question, et, tirant la lettre, je la présentai à mon bienfaiteur.

— Vous savez lire maintenant, me dit-il; lisez-la moi vous-même.

— John, ajouta-t-il, quand il m'eut écouté : vous avez fait preuve de courage et de bonne volonté en vous mettant avec persévérance à l'école de Job. Je ne vous dissimule pas qu'avant ce témoignage je doutais beaucoup de vous, de la possibilité de votre transformation : je l'espère maintenant. Assurément je n'ai aucunement la prétention d'abuser du service très-simple que je vous ai rendu pour peser sur votre liberté. Dès aujourd'hui vous êtes maître de nous quitter, d'aller, selon votre désir, vers votre mère ou vers votre ami Georges. Je ne vous le conseille pas cependant : d'abord parce qu'il n'est pas certain que vous soyez encore tout à fait à l'abri de poursuites, ensuite parce que votre rétablissement définitif peut être compromis par trop de fatigue. Mais, au-dessus de ces raisons, il en est une que je ne veux pas vous dissimuler. Votre captivité ici, forcée d'abord, volontaire dès aujourd'hui, me paraît vous être salutaire. Ne vous y sentez-vous pas dans un milieu favorable au changement intérieur dont vous assurez avoir le sincère désir? Vous hâter d'en sortir, n'est-ce pas vous exposer aux rechutes? Si j'avais quelque empire sur vous, je vous dirais : « Restez encore ici quelque temps, comprimez votre impatience, continuez à ressaisir ces éléments d'instruction que vous aviez laissé perdre. Je ne vous demande que quelques mois de patience. Réfléchissez, et agissez ensuite comme vous le jugerez à propos. »

Je me retirai, je méditai ces sages paroles. Je ne pouvais pas avoir en moi plus de confiance qu'on ne voulait bien m'en témoigner. Je sentais cependant qu'il s'était fait une sorte de révolution au fond de ma conscience; j'avais une horreur si vraie, si profonde pour cette ivresse qui m'avait fait commettre presque un meurtre, que, très-véritablement, toute liqueur forte, gin ou vin, me faisait horreur. Une fois, on m'avait apporté un verre de claret, comme une sorte de médicament bon pour me fortifier; je l'avais repoussé avec un cri : un verre de sang ne m'eût pas inspiré plus de dégoût. Il s'était passé en même temps dans ma mémoire un singulier phénomène : les faits s'y étaient séparés de manière à former deux courants. Dans l'un, calme et pur, étaient réunis tous les souvenirs de mon enfance, les enseignements de ma mère, les conseils de Georges; dans l'autre, agité et limoneux, toutes les brutalités, toutes les querelles où m'avaient entraîné de mauvais compagnons.

Je voyais très-distinctement dans mon existence passée la part du mal et celle du bien. Ce que j'avais entendu raconter de conversions et de repentirs de criminels, au moment de leur supplice, ne me surprenait plus : je croyais à la possibilité de leur sincérité, la sentant en moi-même.

Et heureusement, mon ami, je ne me faisais pas illusion. *La suite à la prochaine livraison.*

SUR LA CARICATURE.

Fin. — Voy. p. 35, 83, 123, 166, 238, 267, 340.

Il me reste à dire quelques mots des gestes et de l'attitude.

Les gestes les plus fréquents et les plus expressifs sont ceux des bras et des mains.

Comme *signes permanents*, le bras et la main qui le termine ont déjà un certain sens et une certaine physionomie. Mais c'est surtout comme *signes non permanents* qu'ils sont expressifs, et que l'on peut très-souvent déduire de leur geste l'attitude du corps, et même l'expression de la physionomie et les sentiments du personnage. Le bras, dans son ensemble, est composé de trois articulations mobiles dans presque tous les sens, et capables de donner lieu à une variété de gestes presque incalculable.

La prédominance de la ligne courbe dans le geste du bras produit des effets charmants dont l'abus conduit à une grâce efféminée et prétentieuse.

La prédominance de la ligne droite et l'abus des angles donne au geste quelque chose qui rappelle les articulations sèches et aiguës des pattes de sauterelle. Mais c'est là, comme je l'ai dit à propos de l'ensemble de la personne, un effet comique superficiel et trop facile à obtenir. Il y a déjà plus d'art à mettre, par exemple, l'importance du geste en contraste avec celle de l'action. Un homme fait le geste ample et noble de porter la main à la garde d'une épée, le tout pour arriver à tirer sa montre et à regarder l'heure. L'action de regarder l'heure, parfaitement simple et prosaïque, déconcerte l'esprit, qui sur la foi du geste avait rêvé quelque chose de grand et d'héroïque. Bien des gens sont solennels jusque dans les plus petites actions de la vie ordinaire.

Mais le bras n'est, en quelque sorte, que le manche articulé de cette machine si délicate, si variée, toujours si expressive, qu'on appelle la main. Dans le déploiement de la ligne d'ensemble, la main joue le rôle d'un détail; mais quand on l'étudie à part, on voit qu'elle a vraiment un caractère personnel et une physionomie morale très-prononcée.

Je ne parle pas ici de ces lignes mystérieuses où les

faiseurs d'horoscope ont lu si longtemps et lisent peut-être encore le caractère et la destinée des gens; je ne parle pas des différences qui distinguent une main fine et souple d'une main rude et grossière : je parle de la main considérée comme signe d'expression non permanente, et capable de jouer des personnages si différents. Nerveuse, quand le personnage est dans l'embarras, elle tourne convulsivement un chapeau ou pétrit un mouchoir avec des gestes saccadés et tremblants. Honteuse, quand elle croit que tout le monde la regarde, elle pend maladroitement au bout d'un bras maladroit; elle s'agite dans tous les sens sans pouvoir trouver un instant de repos, et, pour en finir, aussi éperdue que l'animal poursuivi par une meute; elle plonge brusquement dans une poche ouverte, bien décidée à mourir au gîte, plutôt que de courir de nouveaux hasards et d'affronter de nouvelles aventures. Effarouchée et comme prise de vertige, avec l'angoisse de quelqu'un qui va tomber, elle se raccroche précipitamment au bouton d'un habit ou d'un gilet. Pensive, elle emboîte le menton; indécise et perplexe, elle chevauche le nez de son index recourbé; prétentieuse, elle touche du doigt le front du personnage, comme pour indiquer qu'il y a là une mine de génie, et qu'on l'exploitera un de ces jours. C'est le geste familier de M. Prudhomme, quand il a trouvé une idée plus sotte et plus saugrenue que de coutume. Naïve et malapprise, la main va chercher une réponse à quelque question embarrassante dans les touffes ébouriffées d'une chevelure en désordre. Dans le désœuvrement banal, les deux mains croisées, comme engourdies par le travail pénible de la digestion, abdiquent toute activité; il semble que toute la vie se soit réfugiée dans les deux pouces qui tournent, tournent et retournent encore de gauche à droite et de droite à gauche, comme pour hâter, par ce procédé mécanique, la marche d'une réflexion si lente qu'elle n'aboutit jamais. Cette source d'observations est presque intarissable; les caricaturistes et les comédiens y ont puisé leurs meilleurs effets.

L'Homme qui tourne ses pouces.

La jambe, comme *signe permanent*, c'est-à-dire prise en elle-même, abstraction faite de tout mouvement, a moins de physionomie que le bras; au contraire, comme *signe non permanent*, elle en a peut-être plus. C'est le mouvement des jambes qui détermine peut-être le plus clairement l'attitude et l'allure du personnage. A cinquante pas de distance, vous reconnaîtrez, rien que par la vue des jambes, un aveugle à l'hésitation de son pas, un ivrogne au caprice de sa démarche, un matelot à l'écartement de ses jambes, un cavalier à la courbure que l'habitude du cheval finit par imprimer aux siennes. Il y a des jambes civiles et des jambes militaires, des jambes tristes et des jambes gaies, des jambes méthodiques et des jambes capricieuses, des jambes modestes et des jambes arrogantes.

C'est naturellement à l'âge inquiet et remuant des écoliers que les jambes affectent les poses les plus variées et les plus capricieuses. Si capricieux qu'en soit le mouvement, il a sa résonnance et son contre-coup logique dans tout le reste de la personne. Rien qu'à voir le mouvement et la physionomie des jambes sous une table d'étude, un maître un peu expérimenté sait à quoi s'en tenir sur ce qui se passe au-dessus de la table; il sait que celui-ci dort, que celui-là travaille son thème, qu'un troisième se penche pour faire causer son voisin qui lui tourne vertueusement le dos; que cet autre s'ennuie à mourir, qu'il se détire les bras, qu'il bâille, a bâillé ou bâillera avant longtemps. Ici encore, le champ d'observation est immense et inépuisable; mais il faut se borner et conclure.

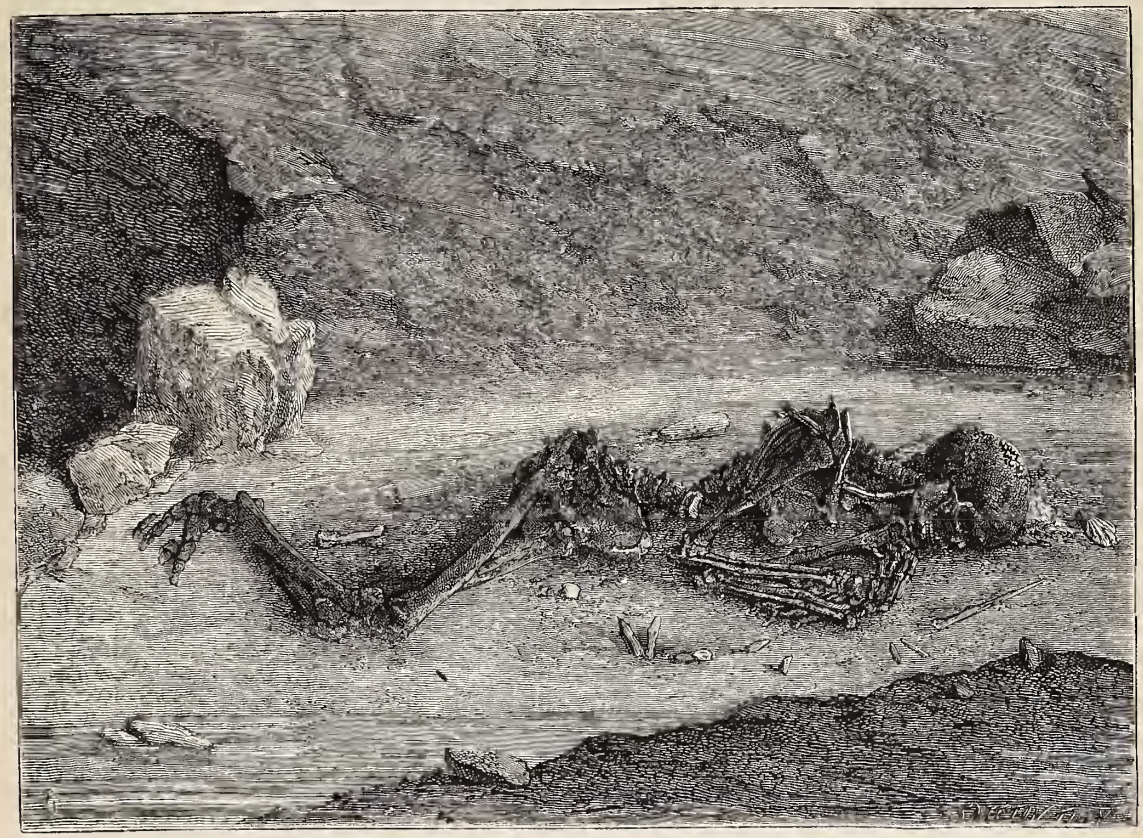
L'Homme aux jambes torses.

Pour beaucoup de raisons, je n'ai pas l'intention de composer le Manuel du parfait caricaturiste; mais, à une époque où le public est inondé de prétendues caricatures qui manquent souvent d'honnêteté, et plus souvent encore de gaieté, d'esprit et d'observation, j'ai cru qu'il n'était pas hors de propos de rappeler quels sont les droits et le vrai caractère de la caricature. Je dirais volontiers aux gens sérieux qu'importune ce débordement de charges et de grotesques : Ne rejetez pas tout en masse; il peut y avoir du bon, même dans cet horrible fatras. Ne vous privez pas de gaieté de cœur d'une distraction honnête et d'un plaisir intelligent. Ne soyons pas solennels et sérieux hors de propos. Pourquoi, sous prétexte de dignité, rejeter l'élément comique des arts du dessin, lorsque partout ailleurs on lui a fait sa place? Homère n'a pas cru déroger en crayonnant le profil étolien et le crâne pointu de Thersite sur les marbres héroïques de l'Iliade. Virgile, non content d'égayer le mélancolique Énée au spectacle des joutes sur l'eau, le fait rire à gorge déployée des plongeons ridicules de quelques concurrents maladroits. Cicéron n'a pas son pareil pour draper un adversaire (et, circonstance aggravante, il fait de la caricature personnelle). Quinti-

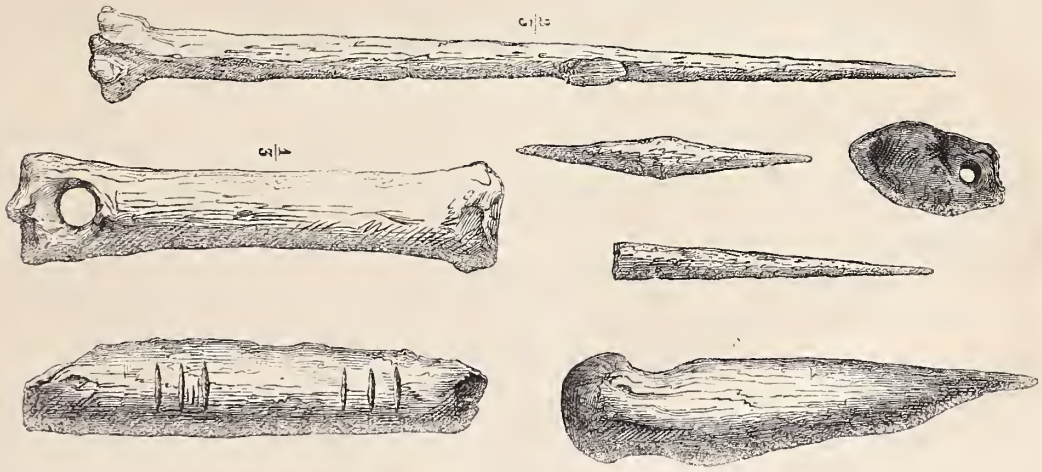
lien a dessiné une petite galerie d'avocats ridicules qui ne le cède en rien à la série de M. Daumier *sur les gens de justice*. La charmante marquise de Sévigné blasonne en caricaturiste consommée les sots et les fats de son entourage. Le bon la Fontaine, le doux Racine, y excellent aussi bien que le bilieux Saint-Simon. Tout homme d'esprit contient un caricaturiste.

L'HOMME DE MENTON.

Peu de recherches présentent un intérêt aussi grand et aussi légitime que celles de l'histoire primitive de l'homme. Aussi est-ce un des plus nobles titres de la science moderne que d'avoir ajouté une période nouvelle à la série des faits que l'histoire nous a transmis. S'il est, en effet,



Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Homme de l'époque quaternaire, découvert à Menton, le 26 mars 1871, par M. le docteur Rivière. — Dessin d'Édouard Garnier.



Os travaillés trouvés à côté du squelette.

possible de connaître avec une assez grande exactitude l'industrie des hommes de l'âge de pierre, en revanche, les notions que nous avons pu acquérir sur ces races primitives elle-mêmes se sont longtemps réduites, même après la découverte des silex taillés, des haches et autres ustensiles, à quelques probabilités. La présence d'ossements humains mêlés à ceux de l'ours et de l'hygiène des cavernes, races aujourd'hui éteintes, fut signalée dès 1774. En 1863, M. Boucher de Perthes découvrit, dans les terrains d'Abbeville qu'il explorait depuis plusieurs années, une mâchoire qui, par sa présence même dans ce dépôt diluvien, souleva des discussions scientifiques d'une portée considérable. Dès lors, les archéologues, en multipliant leurs investigations, ne cessèrent d'augmenter le nombre des documents relatifs à cette intéressante question. Des fouilles exécutées récemment dans le département de la

Dordogne avaient déjà offert un squelette presque complet de l'homme des cavernes, lorsqu'une découverte inattendue est venue fournir les renseignements les plus complets en même temps que les détails les plus curieux.

M. le docteur Rivière, chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique, fouillait depuis plusieurs mois les cavernes des Baoussé-Roussé (les rochers rouges), près de Menton : des instruments de silex taillé, un très-grand nombre d'ossements d'ours et de bœufs, étaient les seuls objets qui se fussent jusqu'alors présentés à ses investigations. Le 26 mars dernier, en creusant à une profondeur de 6 mètres environ au-dessous du sol primitif de la caverne, il vit apparaître plusieurs os qu'il reconnut pour appartenir à un pied humain. Ne doutant pas qu'un squelette entier ne fût enfoui à cet endroit, M. Rivière se mit en devoir de procéder à l'exhumation de ces antiques débris. Ce genre de travail était d'une grande difficulté; l'incertitude de la position occupée par le squelette, la friabilité même d'ossements aussi anciens, exigeaient des précautions infinies. M. Rivière ne parvint à opérer un dégagement complet qu'après huit jours d'un travail incessant; il put alors étudier et admirer en même temps sa curieuse découverte.

L'homme de Menton (1) est étendu sur le sol, dans l'attitude du sommeil; sa main gauche est appuyée contre sa mâchoire inférieure; sa droite, ramenée vers la poitrine, semble inerte et mollement abandonnée; les jambes sont croisées l'une sur l'autre et fléchies, comme il arrive souvent pendant le repos. Aucune contraction ne dénote une agonie douloureuse : la disposition des membres, au contraire, indique une posture naturelle; peut-être la mort l'a-t-elle surpris pendant son sommeil. Son bras gauche présente près du poignet un bourrelet osseux, indice d'une fracture de ce membre produite pendant la vie. L'ampleur remarquable des fémurs, la grosseur des traces d'insertion des muscles de la jambe, accusent un développement considérable de force. Le crâne, quoique déprimé à l'occiput, est d'une belle forme; l'angle glacial est très-ouvert; les dents, parfaitement en place, présentent une bizarrerie fort curieuse : elles sont usées profondément et d'une manière égale, de telle sorte que les incisives sont presque aussi plates que les molaires, et que cette dentition ressemble à celle d'un ruminant.

Mais ce qui, surtout, est bien digne de fixer l'attention, ce sont les détails de parure que portait cet homme, et que les soins minutieux de M. Rivière ont pu conserver et recueillir. Le crâne était couvert, au moment de la découverte, d'une sorte de coiffure formée d'une infinité de petites coquilles, chacune percée d'un trou; plusieurs dents de cerf également perforées avaient dû y être attachées, et une grande épingle faite d'un os effilé, de 0m.17 environ, était plantée au-dessus du front. Un bracelet de coquilles semblables à celles de la coiffure, ornait une des jambes et était situé un peu plus bas que le genou. L'homme de Menton avait encore sur la poitrine un os assez volumineux, largement percé à une de ses extrémités, et qui paraît avoir été attaché à son cou comme une marque distinctive. Deux pointes de flèche en silex étaient près de lui, ainsi que plusieurs autres ustensiles dont l'usage est moins facile à déterminer.

Des pierres calcinées par le feu, des traces de charbon, restes d'un campement, sont visibles sur le sol même où repose le squelette.

(1) Le mot *Troglodyte*, par lequel on désigne souvent l'homme de l'époque quaternaire, ne paraît pas devoir être conservé. Les recherches faites récemment tendent à démontrer que ces peuples avaient une existence nomade et vivaient de chasse et de pêche; ils n'habitaient pas exclusivement les cavernes; ils s'y réfugiaient quelquefois.

Cette découverte est la plus complète que l'on ait faite en ce genre. On a réussi à extraire de la caverne et à rapporter à Paris toute la portion du sol sur lequel est fixé l'homme de Menton, opération qui a demandé au savant docteur un mois et demi du travail le plus pénible.

NATHANIEL HAWTHORNE.

Suite. — Voy. p. 326, 334.

FRAGMENTS DE JOURNAL.

« 22 avril. — Quel abominable griffonnage! Mais j'ai fendu du bois et tourné la meule toute l'après-midi, et ce genre de travail dérange tant soit peu l'équilibre des muscles. Je suis de plus en plus étonné de tout l'ouvrage qu'il y a à depêcher en ce monde; mais je rends grâce à Dieu d'en pouvoir faire ma part, et de ce que mon habileté s'accroît chaque jour. Quel énorme personnage à carrure d'éléphant ne deviendrai-je pas avec ces exercices!... J'ai trait deux vaches ce matin, et je vous enverrais un peu de *mon lait*, s'il n'était déjà mêlé à celui de mes confrères. »

« 28 avril. — Dans ma dernière visite à Boston, j'ai été saisi d'un rhume qui affecte non pas tout mon corps, mais ma tête, comme la plus vénérable et la plus faible partie de mon individu. Je n'ai de ma vie entendu éternuer avec une telle fréquence et véhémence, et ma pauvre cervelle est dans un épais brouillard, ou plutôt ma tête ressemble à une balle de coton. Il me prend parfois envie de l'arracher et de la lancer d'un grand coup de pied au loin.

» Cette fatigue m'a fait endurer le mauvais temps moins patiemment que de coutume, et ma foi était si affaiblie, que lorsqu'on est venu me dire que le coucher du soleil était pur et annonçait un beau lendemain, je n'ai pas même tourné la tête vers l'ouest; mais ce matin je suis remonté, et ce qui me reste de rhume n'est que juste un prétexte pour ne pas travailler aujourd'hui. La famille a été sombre et attristée. W. Allen, piqué par une guêpe sur la paupière, a eu tout un côté de la face enflé, de telle sorte qu'au déjeuner il avait à gauche l'aspect d'un géant aveugle (son œil étant clos), et sa droite était si contristée et si dolente que je ne pouvais m'empêcher de rire, tout en le plaignant. Le même jour, on a découvert une colonie de guêpes dans ma chambre, où elles ont hiverné; elles commençaient à se ranimer, sans doute avec l'intention de me piquer au vif. Pareille découverte a été faite dans la chambre de M. Farley. Bref, il semble que nous soyons établis dans un guêpier. Vous voyez que tout n'est pas calme et sérénité dans la vie champêtre. — J'ai fait une promenade, vers le milieu du jour, avec M. Farley. Il y a des endroits si solitaires qu'on se croirait à une centaine de lieues des villes. Je ne lis pas de journaux; à peine me rappelé-je le nom du président. Je me sens aussi détaché des affaires de ce monde que si j'habitais une autre planète. »

« 1er mai. — Chaque jour me démontre de plus en plus combien il est rare qu'un fait soit exactement rapporté. Il arrive presque invariablement qu'un récit transmis par un tiers devient mensonge, quant à l'impression qu'il produit, même lorsque le narrateur est de bonne foi et cherche sincèrement la vérité. La vérité serait-elle donc une chimère que nous poursuivons toujours sans jamais l'atteindre?

» C'est aujourd'hui le 1er mai! Hélas! quelle différence entre la réalité et l'idéal! »

« 4 mai. — Mon rhume ne me fatigue plus, et toute la matinée j'ai été sous un ciel pur et bleu, et sur le flanc de la colline. Il me semblait par moments que je travaillais

dans le paradis, quoique je connusse le grossier matériel de notre mine d'or. Cette sorte de travail n'est ni aussi désagréable, ni aussi malséant que vous pourriez le croire. Il salit les mains, non l'âme. Ce minerai végétal est une substance pure et saine, sinon la nature, notre bonne mère, ne l'absorberait pas si avidement pour s'en nourrir et nous le rendre en une si riche abondance de bon et beau grain, de frais légumes et de charmantes fleurs.

» La ferme croît en beauté; l'herbe a de vertes « rou- » geurs » dans les fonds abrités. Je n'ai pas trouvé encore de fleurs sauvages, mais un des enfants a cueilli dimanche dernier des primevères jaunes. Ce ne sont pas les fleurs que j'eusse choisies pour vous les envoyer, quoiqu'elles méritent honneur et louange parce qu'elles viennent à nous avant toutes les autres.

» Je ne croirais pas que je prisse les choses avec tant de philosophie, si je n'étais dans une voie droite et bénie du ciel. A la douane, je n'étais pas moitié si patient. »

« 11 mai. — Je me suis levé ce matin à l'heure de traire, et le cœur à l'ouvrage. Nous avons eu un travail d'Hercule à ranger et mettre en ordre le bûcher, et à charger des charretées de bois de chêne. Cette après-midi, j'espère travailler dehors; les corvées d'intérieur ne sont nullement de mon goût. »

« 1er juin. — J'ai été trop occupé pour écrire une longue lettre. Ma vie actuelle me dégoûte d'écrire. Au milieu de ma tâche ou après la rude besogne du jour, mon âme se refuse obstinément à s'épancher sur le papier. Cette abominable mine d'or! Dieu merci, nous espérons en être débarrassés dans deux ou trois jours. De tous les endroits haïssables, cette cour à fumier est le pire, et je ne me consolerai jamais d'avoir passé là tant de jours bénis du soleil. Je crois qu'une âme peut tout aussi bien périr et être enterrée sous un tas de fumier, ou dans le sillon d'un champ, que sous une pile d'écus. »

« 12 août. — Je vais bien et ne suis pas fatigué. La pluie d'hier nous a donné congé; les travaux de la ferme pressent moins. Et, joyeuse pensée, dans une quinzaine je serai délivré de la glèbe... libre de jouir de la nature... libre de penser, de sentir. »

Le découragement arrive à grands pas : l'observateur profond, le fin analyste de caractères, le poëte aux nuances délicates, le rêveur, s'aperçoit qu'il s'est mépris, et que certains travaux abrutissent à la longue les organisations délicates.

« Est-il donc méritoire d'avoir passé cinq mois dorés à pourvoir de nourriture des vaches et des chevaux?... Non! »

« 22 août. — Il est fort douteux que M. Ripley réussisse à établir sa communauté sur cette ferme. Il ne peut pas s'arranger avec le propriétaire. Il nous faut faire d'autres plans pour nous-mêmes, car je ne vois pas d'apparence que la providence nous prépare ici une demeure stable. Je suis las, las, trois fois las! Quelles que puissent être mes facultés, je n'en ai pas encore découvert une seule de nature à me procurer or ou argent... D'autres ont acheté de vastes domaines, bâti de splendides demeures avec le profit de petits livres tels que j'en veux écrire; de sorte qu'il n'est peut-être pas déraisonnable d'espérer que les miens pourront un jour me mettre à même de construire un petit cottage, ou du moins d'en acheter ou d'en louer un. »

« Salem, 3 septembre, — Il me semble qu'il y a vingt ans que j'ai laissé Brook-Farm; ceci m'est une preuve que ma vie n'y était pas naturelle, ni d'accord avec mes goûts, partant factice. Le tout me semble un rêve. Le vrai *moi* n'a jamais été associé à cette communauté; quelque apparence, une ombre, y a sonné la corne pour appeler au déjeuner, y a trait les vaches, planté des pommes de terre, fauché et fané le foin, et m'a fait l'honneur de prendre mon nom; mais ce n'était pas moi. Néanmoins, un fait remarquable, c'est que, durant l'été dernier, mes mains sont devenues si brunes et si calleuses que plusieurs personnes persistent à croire qu'après tout je pourrais bien être ledit sonneur de corne, trayeur de vaches, planteur de pommes de terre, faucheur et faneur. Mais ces gens-là ne savent pas distinguer une ombre d'un corps. — Assez de non-sens! Je ne sais quand je retournerai à la ferme. Peut-être pas avant une quinzaine. »

Hawthorne s'est remis à sa véritable vocation. Il écrit, et donne des sujets d'illustrations pour son livre.

Rentré à Brook-Farm, il assiste aux bizarres amusements par lesquels on cherche à conjurer l'ennui qui gagne du terrain. On pose des tableaux vivants, on se déguise pour fêter l'anniversaire de la petite Frank Diana. Un jeune homme s'accoutre en chef indien; une jeune fille, en bohémienne diseuse de bonne aventure; une autre, en Diane, avec flèches et carquois; costumes suisses, italiens, etc. Les anciens de la communauté siégent en spectateurs graves de cette petite mascarade, qui se termine par une collation dans les bois. Hawthorne, dispensé désormais des plus rudes corvées, est nommé caissier ou administrateur; il ne paraît pas s'occuper beaucoup de ses nouvelles fonctions; il flâne, se promène, rêve et observe jusqu'à la gent pourceau. La visite d'une fillette de dix-sept ans, couturière à Boston, venue pour expédier quelque travail de lingerie, jette un rayon de soleil et de gaieté dans la vie un peu morne de la confrérie. Elle a la surabondance d'activité qui est l'apanage de la jeunesse : elle rit, chante, monte sur les charretées de foin, en dérange l'équilibre; elle cueille les baies rouges des églantiers et du sorbier et s'en fait des colliers et des bracelets. Elle choisit les plus belles fleurs pour en orner sa chevelure; mais on lui passe tout : elle est jeune; et son départ fait éclipse. « Entre autres mérites, elle a celui d'être une excellente fille; elle soutient sa mère par son travail. Il serait difficile de concevoir à l'avance ce que peuvent apporter de joie à l'intérieur un heureux caractère et un penchant à la gaieté. »

En octobre, Hawthorne note dans son journal la disparition des insectes, les teintes graduées des différents feuillages en automne, le vol des corneilles qui s'assemblent par troupes et placent une sentinelle en avant pour jeter le cri d'alarme à l'approche du chasseur. Rien ne lui échappe : la dernière gentiane attardée au bord d'un ruisseau, une touffe de violettes cachée sous les feuilles jaunies, deux champignons poussés dans une nuit. A ces observations agrestes se mêlent souvent l'indication d'un plan d'ouvrage, quelques lignes sur un sujet à développer. Exemples :

« L'étrangeté d'événements prévus et prédits avant qu'ils n'arrivent. »

« Méditation sur le berceau d'un enfant, avec la révélation de ce qui lui arrivera plus tard, des événements de sa vie, des gens avec qui il sera en relation. »

Les gambades d'un écureuil interrompent ses rêveries, et il consacre une page et demie aux gentillesses du petit grimpeur.

L'association de Brook-Farm, née de théories plus généreuses que pratiques, ne put se soutenir. Ses fondateurs n'avaient pas prévu les passions, ces énergiques dissolvants. Dix ans après son séjour de quelques mois à Brook-Farm, Hawthorne en fit le sujet d'un roman où il a mêlé ses souvenirs réels avec des personnages plus ou moins fictifs. Dans *Blithedale* figurent : le philanthrope, fanatique de ses plans, qui veut y plier l'humanité en la mutilant; la femme forte, meurtrie aux entraves sociales,

et qui, pour s'y soustraire, tombe sous le joug d'un amant despote; la faible jeune fille, à qui une organisation sensitive et des nerfs excitables donnent des attributs de sybille; le jeune homme commençant la vie plein d'ardentes aspirations vers l'idéal, qui pâlissent et s'éteignent avec sa jeune ferveur.

En quittant la ferme expérimentale, Hawthorne était revenu à Boston. Son journal, interrompu en octobre 1841, ne se rouvre qu'en 1842. Un grand événement s'est accompli dans l'intervalle. Il s'est marié. Il habite un vieux presbytère, situé sur les confins du premier champ de la bataille livrée pour conquérir l'indépendance américaine. C'est là, au fond d'un ravissant petit réduit, où Emerson écrivit plus tard son ouvrage intitulé, *Nature*, qu'il compose *the Mosses of the old manse* (les Mousses du vieux manoir). Il y décrit sa vie conjugale, ses libres promenades en bateau sur l'Assabeth, le plus délicieux cours d'eau (un mille avant sa jonction avec la Concorde), qui ait jamais coulé sur terre ailleurs que dans les rêves d'un poëte.

« 5 août 1842. — Jour de pluie! On m'ordonne de reprendre ma plume, et me voilà dans la petite pièce de dix pieds carrés, pompeusement appelée mon cabinet d'étude. Mais peut-être que la tristesse du jour et l'ennui d'être seul se traduiront dans ce que j'écris. Et qu'écrire? Le bonheur n'a pas d'événements, parce qu'il fait partie de l'éternité, et nous avons vécu dans l'éternité depuis notre arrivée ici. Comme Enoch, nous avons passé dans l'autre vie sans avoir traversé la mort. Nos esprits se sont dérobés à notre insu, et nous ne nous apercevons que nous avons dépouillé notre enveloppe terrestre que par l'existence plus intense et plus réelle de nos âmes. Extérieurement, notre paradis a tout l'aspect d'une vieille et agréable demeure sur cette terre. Cette antique maison, car elle a l'air antique, quoique expressément créée par la Providence pour nous, et au temps précis où il nous la fallait, se dresse derrière une noble avenue d'arbres du baume de Gilead; et quand par hasard on aperçoit un voyageur à travers les percées du soleil et l'ombre de cette longue avenue, l'apparition est trop vague et trop lointaine pour troubler la douceur de notre chère solitude. Rares, en effet, sont les mortels qui s'aventurent à franchir les limites sacrées. »

La fin à une prochaine livraison.

ATTENTION.

Le grand secret pour former des sujets capables, moralement et intellectuellement parlant, c'est d'éveiller et de mettre en garde chez les enfants la faculté de l'attention. Une foule de fautes, de manquements aux devoirs, viennent de la légèreté de l'esprit, bien voisine de celle du cœur. En éveillant l'attention de l'enfant, proportionnellement à sa constitution, à son tempérament, vous en ferez de bonne heure un être raisonnable et bon par conséquent. Car le plus bel apanage, l'apanage essentiel de la raison, c'est de guider vers le bien. La moitié des hommes, comme la moitié des enfants, ne sont mauvais que par défaut de jugement et de raison. Et ce défaut provient souvent du manque d'attention. (1)

NOUVELLES CONSTRUCTIONS PORTATIVES.

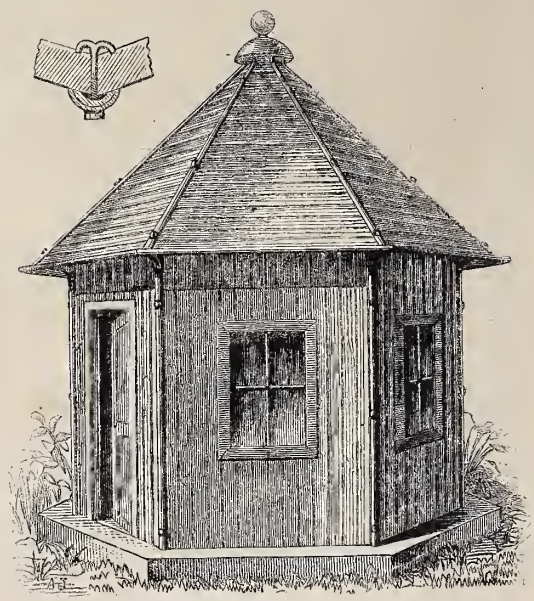
L'espèce de constructions en bois dont nous donnons un modèle est destinée à servir d'abri aux personnes qui sont obligées de vivre dehors, de se transporter d'un endroit à un autre, trop loin de leur domicile pour pouvoir y rentrer chaque jour; par exemple, aux ouvriers des chemins de fer ou à ceux qui travaillent sur les routes. Ces constructions peuvent aussi tenir lieu aux cultivateurs de dépendances, telles que granges, greniers, écuries, étables, poulaillers, pigeonniers, etc.

Elles sont formées de panneaux en planches percés de portes, de fenêtres, et de sections de toit qui correspondent pour le nombre et la grandeur aux panneaux. Toutes ces parties s'ajustent les unes aux autres, de manière à pouvoir se passer de poteaux et de charpente; les attaches qui les relient sont de nature à permettre d'augmenter ou de diminuer les angles formés par leur réunion, de sorte qu'on peut ôter ou ajouter à volonté un ou plusieurs panneaux et une ou plusieurs sections de toit, sans compromettre la solidité de l'édifice.

Les attaches sont des bandes en cuir épais et recourbé qui s'appliquent exactement, en raison de leur forme et de leur élasticité, sur les jointures, où elles sont solidement assujetties par des boulons. Que les angles de ces jointures soient plus ou moins ouverts ou fermés, elles s'y adaptent parfaitement, et opposent au vent et à la pluie une clôture hermétique. Les boulons se terminent en forme de double agrafe, s'accrochant intérieurement dans le bois des panneaux, dont la réunion se trouve ainsi consolidée.

Les sections du toit peuvent se terminer en pointe, ou bien par un cône mobile qui, au besoin, remplit l'office de ventilateur ou de tuyau de cheminée.

Ces constructions reposent directement sur le sol qu'il suffit d'aplanir, ou bien sur un socle qui sert de plancher.



Construction portative.

On peut recouvrir la toiture tout entière ou seulement les jointures de toile à voile goudronnée ou peinte, dans les saisons pluvieuses.

Le bon marché de ces maisons, la légèreté et la simplicité de forme des pièces qui les composent, ce qui en rend le transport facile, la rapidité avec laquelle on les monte et démonte, la possibilité de les agrandir ou de les diminuer, sont des avantages qui n'échapperont à personne. Elles ont été inventées l'année dernière et sont usitées en Amérique.

(1) Mme Fanny Maréchal.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 15. Le Gérant, J. BEST.

FORSTER.

GRAVEUR EN TAILLE-DOUCE.

Forster, graveur. — Dessin de H. Rousseau.

François Forster était né en 1790, au Locle, dans la principauté de Neuchâtel. Très-jeune encore, il vint à Paris. Il était recommandé à Langlois, qui l'admit au nombre de ses élèves et ne tarda pas à apprécier ses aptitudes et son application constante au travail.

« C'est aux études sérieuses, persévérantes et si bien dirigées, auxquelles se livra Forster à l'École des beaux-arts, qu'il dut cette science approfondie du dessin qui fait le principal mérite de ses œuvres et les place dans un ordre si élevé. » (1)

A l'École des beaux-arts, Forster eut la bonne fortune d'être le condisciple et l'ami de Léopold Robert, né comme lui dans le canton de Neuchâtel.

(1) Signol.

En 1814, il remporta le grand prix de gravure.

Parmi ses œuvres les plus remarquables, on doit citer : — d'après Léonard de Vinci, la *Vierge au bas-relief;* — d'après Raphaël, la *Vierge à la légende*, les *Trois Grâces*, et les deux portraits du maître ; — d'après Porbus, l'*Albert Durer, Henri IV;* — d'après Pierre Guérin, *Didon*, *l'Aurore et Céphale;* — d'après Gros, *François Ier* et *Charles-Quint;* — d'après Paul Delaroche, *sainte Cécile*.

En 1844, Forster fut élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Tardieu.

Le 26 juin 1872, aux funérailles de Forster, M. Signol, vice-président de l'Académie, a terminé son discours par ces paroles :

« Ce n'est pas seulement l'éminent artiste que nous avons à pleurer, c'est l'homme juste, bon, sincère et dévoué, toujours empressé à aider de ses conseils tous ceux des jeunes artistes qui venaient à lui, désireux de trouver la bonne voie pour leurs études. »

G. ROSSINI.

Suite et fin. — Voy. p. 241, 309.

L'opéra d'*Armida* fut représenté avec grand succès à Naples en 1817. Rien n'y avait été épargné pour plaire : belles décorations, riches costumes, danses charmantes. Les Italiens, si bien doués, ont peine cependant à supporter plusieurs heures de musique. Afin de soulager l'attention pendant les opéras, les directeurs avaient et ont quelquefois encore l'habitude d'intercaler dans les entr'actes des ballets tout à fait étrangers au sujet. Mieux valent, après tout, s'il est nécessaire de délasser les oreilles du public, les ballets introduits avec quelque vraisemblance d'après le développement de l'action, dans la composition même de l'œuvre : l'à-propos de ces danses est, en effet, leur excuse.

Après une autre œuvre, l'*Adelaida di Borgogne*, Rossini donna à San Carlo le *Mosè in Egitto* (1818), dont les principaux morceaux entrèrent plus tard dans le *Moïse* représenté en France.

Adina ou *il Califfo di Bagdad*, *Ricciardo e Zoraide*, *Ermione*, *Eduardo e Cristina*, *la Donna del Lago*, qui, comme *le Barbier de Séville*, sifflée le premier jour, fut applaudie avec enthousiasme le lendemain; *Bianca e Faliero*, *Maometto secondo*, *Matilda di Shabran*, *Zelmira*, *la Riconoscenza*, *la Semiramide*, se succédèrent de 1818 à 1823.

A la fin de décembre 1821, Rossini avait épousé une célèbre cantatrice, Isabella Colbrand, à Bologne, dans la chapelle du palais du cardinal Opizzoni, qui officia. Le père et la mère du maestro assistaient à la cérémonie. Isabella apportait en dot dix mille livres de rente et, dit-on, une belle villa en Sicile. Rossini avait fait lui-même des économies. La misère n'était plus à craindre.

Ce fut peu de temps après que Rossini eut, à Vienne, une entrevue avec Beethoven, logé misérablement, triste, sourd, et presque aveugle.

Le 9 novembre 1823, Rossini vint à Paris avec sa femme. Il assista, le 11 ou le 12 de ce mois, à une représentation du *Barbier;* le public enthousiaste l'appela à grands cris, et il parut sur la scène. En sortant du théâtre, le public le suivit jusqu'à son logement, rue Rameau, et on lui donna une sérénade. Le dimanche 16, on l'invita, ainsi que sa femme, à un repas au *Veau-qui-Tète*, place du Châtelet.

Les convives étaient au nombre de cent soixante. Talma, entre deux services, lut une poésie en l'honneur du maître, qui était assis entre Mme Pasta et Mlle Mars. Notre grand compositeur Lesueur porta un toast : — « A Rossini. Son génie ardent a ouvert une nouvelle route et marqué une nouvelle époque de l'art musical. » — Rossini répondit : — « A l'école française et à la prospérité du Conservatoire. »

Il faut dire toutefois que l'admiration pour Rossini ne fut pas unanime. On fit contre lui des caricatures, une parodie, et, entre autres, le journal *la Quotidienne* essaya de déverser sur lui le ridicule. Mais ce ne furent là que des exceptions. L'Académie des beaux-arts admit le maître parmi ses associés étrangers.

Il partit pour Londres le 7 décembre 1823. Le roi d'Angleterre, Georges IV, aimait beaucoup la musique : il fit au célèbre compositeur l'accueil le plus flatteur; la cour, la noblesse, la finance, toutes les classes imitèrent à l'envi le souverain, et en cinq mois Rossini, sans grand'peine, indépendamment des applaudissements les plus enthousiastes, gagna, comme chanteur et accompagnateur, une somme de 175 000 francs.

De retour à Paris, il y fut attaché par un traité comme directeur du Théâtre-Italien. Il se logea rue Taitbout. Le 1er février 1827, il y fit représenter pour la première fois à Paris l'*Italiana in Algieri*. Vinrent ensuite l'*Inganno felice*, le *Barbier*, le *Turco in Italia*, et la plupart des œuvres déjà jouées en Italie. Presque toutes ces représentations donnèrent lieu à de vives discussions entre les musiciens, le public et les journaux. Mais insensiblement l'opposition s'affaiblit, et les opéras nouveaux exécutés en France, le *Voyage à Reims* (1825), le *Siége de Corinthe* (1826), *Moïse* (1827), le *Comte Ory* (1828), *Guillaume Tell* (1829), assurèrent à Rossini une renommée que rien ne devait plus tard amoindrir.

Moïse, refait, agrandi, représenté le 26 mars 1827, attira encore à ce compositeur quelques injures, mais le plaça au rang le plus élevé dans l'estime des vrais connaisseurs. Ce fut à l'occasion de ce succès qu'on lui offrit la décoration de la Légion d'honneur ; il ne l'accepta, paraît-il, que lorsque Hérold l'eut obtenue, et après *Guillaume Tell*.

On a prétendu que *Moïse* n'avait d'abord été accueilli que froidement : c'est une erreur. Rossini fut obligé de paraître sur la scène à la première représentation pour y être applaudi, et le lendemain tous les journaux sérieux donnèrent à ce grand ouvrage les plus justes éloges.

Le Comte Ory fut jugé presque égal au *Barbier*. Quelques écrivains même furent tentés de le mettre au-dessus. La partition fut achetée douze mille francs.

A peine avait-il achevé ce chef-d'œuvre du genre comique, Rossini se retira à Petit-Bourg, et y composa *Guillaume Tell*, que l'on représenta le 3 août 1829.

Le surlendemain, le journal *le Globe* écrivait :

« De cette soirée date une ère nouvelle, non-seulement » pour la musique de France, mais encore pour la musique » de tous les pays. »

Tous les journaux n'exprimèrent pas une admiration si extrême; mais, malgré des censures inévitables, on ne s'était jamais aussi unanimement accordé à reconnaître la supériorité de Rossini.

Après ce triomphe, Rossini fit avec sa femme un voyage à Bologne : sa mère y était morte en 1827; son père vivait encore. Il revint à Paris en novembre 1830. Meyerbeer, dont l'opéra de *Robert le Diable* fut représenté en 1833, commença à détourner quelque peu de Rossini l'attention publique : on ne joua plus que rarement *Moïse* et *Guillaume Tell;* encore ne les jouait-on pas toujours entiers.

Il semble que Rossini ne fut retenu en ce temps à Paris que par le désir d'y faire régler une pension viagère qui lui fut contestée, et finalement refusée. Il composa vers

ce temps le *Stabat*, qui ne fut publié que longtemps après, et des ariettes ou « soirées musicales. »

Il se retira en 1836 à Bologne, où sa première femme mourut. Il se remaria en 1847. Une révolution politique troubla son repos et l'obligea à chercher un refuge à Florence : il y souffrit longtemps d'une maladie nerveuse. Il faut ajouter que, sans qu'il y fût oublié des esprits intelligents, on ne le considérait plus guère en Italie que comme une réputation vieillie : Verdi avait la vogue. Il revint, en 1855, à Paris, où il fut aussitôt accueilli par des admirateurs nombreux et empressés, comme en ses meilleurs temps. Il exprima plusieurs fois le regret d'avoir passé tant d'années hors de France, et il n'en sortit plus. Il fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur. Jamais vieillesse ne fut entourée de plus de respect et d'admiration. Il est mort à Paris, en novembre 1868.

Nous n'avons voulu donner qu'une esquisse générale des œuvres et de la vie de ce grand compositeur. Il nous paraît cependant indispensable d'indiquer au moins en quelques mots ce que pensent de lui les auteurs qui ont essayé de caractériser son génie :

« Rossini, disent-ils, a transformé l'art en faisant un appel direct aux lois naturelles de la musique, l'euphonie et le rhythme, et a donné par son initiative et son exemple plus d'allure et d'indépendance au style, sans diminuer sa pureté. Il a fait dans l'opéra sérieux une réforme nécessaire en y remplaçant le récitatif au clavecin et les formules consacrées par de belles et vivantes mélodies; il a su rester le plus clair, le plus lumineux des compositeurs, parce qu'il a toujours fait régner dans ses œuvres la mélodie vocale, tout en donnant à l'harmonie, par de riches modulations, un mouvement; à l'orchestre, par d'heureuses combinaisons d'instruments, un éclat de sonorité, et aux accompagnements, par les plus ingénieux dessins, un intérêt jusqu'à lui sans exemple. Enfin, en fixant lui-même les ornements de ses cantilènes, il a imposé des limites aux caprices des chanteurs, sans cesser de leur fournir des occasions de briller par la manière admirable dont il a su écrire pour les voix... » (1)

LE DESSIN D'APRÈS NATURE.

Voy. les Tables des tomes XXXVI et XXXVII, 1868-1869.

Ce que nous avons dit jusqu'ici peut conduire un amateur qui a du goût, de la réflexion, du coup d'œil, à saisir et à reproduire à grands traits la physionomie générale des objets. Mais un croquis, quelque spirituel et quelque expressif qu'il soit, n'est toujours qu'un croquis. Si l'on veut pousser le travail plus loin, ombrer ce croquis, c'est-à-dire modeler l'objet à l'aide du clair-obscur, en usant du contraste du noir et du blanc, on se trouve en face d'une très-grande difficulté.

De l'aveu de tous les artistes, le passage du croquis à l'œuvre d'art proprement dite est plein de dangers et de déceptions. On risque fort d'alourdir, d'empâter ce quelque chose de léger et de vivant qu'on appelle un croquis. En travaillant sur une esquisse vive, légère, spirituelle, il arrive souvent qu'on en fait un dessin gauche, terne, obscur. Le malheur est que, le point juste une fois dépassé, plus on pousse son œuvre, plus on y accumule de travail, de patience et d'habileté, plus il perd de sa physionomie et de son expression.

Il est très-difficile de préciser le point juste en deçà duquel le travail est incomplet, au delà duquel il est superflu; si difficile, que bien des artistes pleins de talent, d'intelligence, de volonté, excellent toute leur vie dans le croquis, et n'arrivent jamais à bien marquer leurs qualités dans une œuvre parachevée. Il n'y a pas de recette qui puisse mettre un dessinateur à l'abri de ce danger; tout au plus peut-on lui donner des indications très-générales.

Il s'agit, par exemple, de dessiner d'après nature un peuplier, un sapin, un pin d'Italie. Je suppose les esquisses terminées : le dessinateur a su saisir en quelques traits la physionomie particulière de chacun de ses modèles.

Il a marqué l'élan facile et gracieux du peuplier; il veut pousser son dessin : où est le danger? La première faute que commettent les dessinateurs trop pressés d'arriver à l'effet, c'est d'indiquer les masses d'ombre par un frottis de crayon quelconque. Cela a bon air, et l'on se flatte d'avoir procédé largement, à la manière des maîtres. Erreur. Si les traits de ce frottis sont en sens horizontal, ils sont à contre-sens du mouvement général et de la physionomie du peuplier; s'ils sont obliques, ils portent encore à faux, car ils indiquent un mouvement qui n'est pas celui de l'élan gracieux et facile. L'indication de la masse d'ombre doit être faite dans le sens vertical, et cela ne suffit pas encore. Dans ce sens même, il faut que le coup de crayon soit souple et élancé : c'est l'indication même de la nature. S'il était sec et roide, le peuplier prendrait un faux air de cyprès, ou même de balai. Les branches et brindilles, dont l'angle d'insertion est très-aigu, tendent évidemment à reproduire, chacune en particulier, l'attitude et le mouvement général du peuplier.

Alors même qu'il n'y a pas le moindre souffle d'air et que l'arbre est au repos, on doit sentir, non-seulement dans la forme générale, mais encore dans le travail des moindres détails, qu'il est près de s'incliner au premier coup de vent.

Regardez avec attention les dessins des maîtres; feuilletez les cartons des grands artistes qui ont gravé leurs propres œuvres à l'eau-forte, vous verrez avec quel soin, avec quel scrupule ils ont varié la nature de leur travail selon la nature des objets, leur consistance et leurs mouvements habituels : il y a là de précieuses indications.

Chaque série de coups de crayon doit donc être méditée; s'ils s'écartent de la donnée naturelle, ils gâtent l'esquisse. Quand on dessine une *académie*, c'est une faute grave de se permettre le moindre trait qui ne soit pas dans le sens du mouvement des muscles. Pour l'œil du spectateur, chacun de ces traits bride le muscle, gêne l'action, donne au mouvement quelque chose de gauche et de pénible.

Le tronc du sapin rappelle par sa forme générale celui du peuplier; mais, rien qu'à regarder l'écorce, on devine, sous cette enveloppe plus serrée et plus tendue, des fibres plus fortes et plus résistantes : le peuplier est un nonchalant, le sapin est un lutteur. Le travail de l'artiste doit donc être différent. Les branches du sapin sont disposées de telle façon que chacune, au moment de la tempête, résiste ou cède isolément, et pour son propre compte : elles ne s'abandonnent pas toutes à la fois, d'un mouvement uniforme, comme celles du peuplier. Le côté par où souffle le vent, seul est en lutte ouverte; les branches du côté opposé flottent pour ainsi dire, et nagent dans la tempête qui ne peut rien sur elles. Leur figure rappelle la forme et la souplesse nerveuse d'un arc qui se tend et se détend sous l'effort de l'orage, sans jamais se briser. Combien leur attitude diffère de l'attitude de ces vieux pommiers têtus qui aimeraient mieux se laisser briser que de céder d'un pouce! Combien aussi le travail des ombres doit être différent! Les feuilles des sapins ont la souplesse des branches elles-mêmes; elles pendent comme des franges

(1) Azevedo, *G. Rossini et ses œuvres.*

dont il faut bien comprendre les mouvements variés avant de risquer le moindre coup de crayon.

Fig. 1.

Le pin d'Italie s'épanouit en houppe. Voilà la forme générale de l'esquisse : elle est convexe. Mais combien elle diffère pour l'œil, par exemple, de la forme *moutonnante* des vieux marronniers ou des noyers. La touffe

Fig. 2.

d'ensemble est formée d'une réunion de touffes particulières de même forme et de même physionomie. Les parties ombrées qui se détachent sur un ciel clair, ou les parties claires qui s'enlèvent sur un fond plus sombre, laissent entrevoir le grésillement de leurs aiguilles, à la pointe desquelles la lumière s'accroche comme aux pointes d'une aigrette. Si le dessinateur s'arrête à une forme trop générale, son pin d'Italie ressemblera à tout autre arbre à profil convexe; s'il tient trop de compte, dans toutes les parties, du grésillement des feuilles, son pin ressemblera à un hérisson. Où est le point précis auquel il doit s'arrêter? Il dépend de son tact, et de son tact seulement, de choisir les parties où il accentuera les aiguilles. Mais, même dans l'ombre, même dans les parties massées et sacrifiées, le travail du crayon doit être tel que l'on devine encore et la nature et la consistance des feuilles.

Fig. 3.

Je me garderai bien de donner une formule quelconque pour fabriquer correctement un peuplier, un pin, un sapin. Chacun doit trouver par l'étude et la réflexion son mode d'interprétation. Il doit, avant tout, suivre les indications de la nature. Je risquerai tout au plus une formule générale qui peut être une indication précieuse pour les dessinateurs inexpérimentés, mais qui leur laisse leur liberté, leur responsabilité et leur originalité : « Que tous vos coups » de crayon, même ceux que vous regardez comme les » moins importants, soient donnés dans le sens de l'atti- » tude et du mouvement habituel de votre modèle. »

LE PAILLON, A NICE.

Comme il ne saurait être inopportun et surtout nuisible de savoir, pour si peu que ce soit, à propos de chaque nom, quelque chose de plus que ce qu'à première vue ce nom nous rappelle, nous dirons qu'il existe deux villes également nommées Nice (*Nizza*, du mot grec *nicé*, victoire), l'une, située dans le Montferrat, est appelée *Nizza della Paglia*, Nice de la Paille; quant à la nôtre, empruntant son surnom au nom du torrent qui la traverse, elle pourrait se nommer *Nizza del Paglione*, Nice du Paillon, mot qui veut dire : paille hachée menu. — Cette double appellation, Paille et Paillon, semble indiquer la contemporanéité des deux villes et la nécessité où l'on fut, pour ne pas les confondre, de les distinguer tout d'abord par des noms qu'on choisit presque semblables, puisque, sui-

vant leur sens exact, l'un n'est que le diminutif de l'autre. Les chercheurs d'étymologies supposent que ces surnoms, de la Paille et du Paillon, pourraient bien venir de la toiture de chaume sous laquelle s'abritaient les premiers habitants des deux antiques *Nizza*.

Les voyageurs sédentaires, qui n'ont encore visité la Nice de nos Alpes maritimes qu'en parcourant les volumes du *Magasin pittoresque* (1), ne connaissent pas le Paillon, ce torrent au lit large et pierreux où, souvent, un oiseau ne trouverait pas à se désaltérer, et dont le débordement cause cependant de sérieux dommages, quand la fonte des neiges, trop rapide et trop abondante, précipite tumultueusement ses flots vers la mer.

C'est bien loin au nord de Nice, dans le voisinage de Duranus; que le contre-fort qui encaisse à l'est la vallée de la Vésubie, verse le torrent du Paillon. Parti de ce point, il va, d'escarpement en escarpement, réjouir ou inquiéter, selon la masse d'eau qu'il promène, Contes, Drappo, Trinita-Vittorio et Nice elle-même.

Quand la fonte des neiges, maintenue dans les bornes de la modération, change seulement en un large ruisseau le mince filet d'eau qui se perd souvent sous les sables du rivage, alors c'est bonne fortune pour les ménagères niçoises. Vous les voyez venir de tous les points de la ville, celles-ci portant sur leur chapeau à la chinoise, plat et pointu, celles-là sur la tête nue, le paquet de linge à blanchir, qu'elles soutiennent d'un bras gracieusement arrondi, tandis que l'autre main pendante est armée de leur

Laveuses sur le Paillon, à Nice. — Composition et dessin d'Émile Laborne.

battoir de blanchisseuse. Sur l'une et l'autre rive, où elles viennent s'installer, ce n'est du matin au soir, dans les deux lignes de lavandières, que rires, chansons et caquetage. Chacune frottant et battant son linge, jaseuse à l'endroit du prochain et pour soi-même indiscrète, dit tout ce que ses voisins et son propre ménage lui fournissent de bonnes histoires à conter. Mais ce n'est pas uniquement au profit de la curiosité que la médisance s'exerce au lavoir : l'intempérance de la langue surexcite l'activité du bras, et il y a bénéfice pour le travail dans ce courant de paroles qui se succèdent rapides comme l'eau.

Un artiste peintre, M. Émile Laborne, auteur du *Marché Saint-Honoré, à Blois*, justement remarqué à l'Exposition de peinture de cette année, et à qui nous devons le charmant dessin de notre gravure, a surpris un jour, dans l'exercice du blanchissage, les lavandières niçoises.

« J'ai fait, dit-il, ce dessin au mois de mai 1864. En me promenant sur le bord de la mer, je vis un grand nombre de femmes occupées à laver au bord d'un ruisseau qu'on appelle, je crois, le Paillon, et qui est aujourd'hui recouvert par la promenade qu'on a faite depuis le long du rivage. Je fus frappé d'abord du nombre de ces laveuses vêtues de jupes et de fichus de toutes couleurs. Elles travaillaient avec ardeur, profitant de ce que le torrent, grossi par la fonte des neiges, leur offrait une eau suffisante qu'elles n'auraient pu trouver en été. »

La présence de l'artiste qui s'établit en regard du lavoir à ciel nu pour en saisir le mouvement et le fixer sur le papier à l'aide du crayon, piqua nécessairement la curiosité des laveuses; les mains cessèrent de frotter, les battoirs de battre, les têtes se levèrent, et tous les yeux se tournèrent vers le nouveau venu. Mais si le travail fut un moment interrompu, il n'en devait pas être ainsi du bavardage, seulement il changea d'objet. M. Émile Laborne rapporte ainsi la scène :

« — Tiens, un homme qui tire des plans! dit l'une.

» Suivant le préjugé populaire, quiconque manie le crayon tire des plans.

(1) Voy. la Table de trente années.

» — Je ne veux pas que vous me tiriez en portrait, crie celle-ci à l'artiste.

» — Faites le mien, lui crie celle-là, vous me le donnerez.

» Parmi les autres, ce sont les suppositions qui continuent : — Ce monsieur va faire la route. — Mais non, c'est le chemin de fer qu'il fait. — Je parie que c'est l'église, puisqu'on parle de la réparer. »

Au bout de quelque temps, le besoin de vérifier l'exactitude de leurs suppositions poussant les plus curieuses, elles se levèrent et vinrent se grouper autour de l'artiste. Les timides se cachant derrière leurs camarades, les autres affrontant en riant ses regards, examinent le plan qu'il a tiré. Or, ce plan, on le sait, c'était l'image du lavoir et des lavandières. Les plus jolies furent seules à se trouver ressemblantes; mais on reconnut et on se nomma tout de suite les plus laides, et les rires éclatèrent; car on rit facilement au lavoir du Paillon, et presque aussi souvent qu'on y médit ou qu'on s'y querelle.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 339, 351, 358, 363, 371, 378.

Selon le désir de mon vénérable bienfaiteur, je restai quelque temps encore dans le séjour paisible qui m'avait servi de port au jour du naufrage.

Je travaillais au jardin, mais la plus grande partie de la journée était toute occupée par mes études avec Job. Mes progrès, lents à mon sentiment, étaient rapides au sien. Il est certain que j'arrivai à écrire passablement, et que le nombre d'ouvrages d'histoire, de voyages, de poésie, de littérature, de morale, que je lus avec Job fut assez considérable. Je me pris insensiblement d'une véritable passion pour les livres. L'oncle de Job en vint à me dire en riant que si je continuais, on me ferait maître d'école.

Au commencement de l'été, mon protecteur fit un voyage en Écosse. Je n'avais pas été averti de son départ, et j'en éprouvai quelque chagrin. Son absence devait durer plusieurs mois. Je priai l'oncle de Job de considérer que je ne pouvais tarder à prendre un parti : il me fallait songer à me procurer des moyens de travailler pour vivre, et, aussi, je souffrais de ne pas voir ma mère.

— J'ai des instructions, me dit cet honnête homme. Parlons sérieusement de vos projets. Avez-vous un état en vue?

— Tout autre que celui de charpentier me conviendra, pourvu que je puisse m'assurer la société de compagnons qui soient à mon gré.

Il me pressa de lui indiquer parmi les professions celles où il me paraîtrait le plus facile d'arriver promptement à une habileté suffisante. Je nommai au hasard celles de menuisier ou de charron, parce qu'elles se rapprochaient le plus de mon ancien état, tout en avouant que je voyais dans ces différentes manières de gagner mon pain, non un attrait, mais simplement une nécessité.

— J'ai une proposition à vous faire au nom de mon maître, me dit-il. Il y a douze ans environ, l'instituteur d'une école voisine s'étant trouvé par faiblesse de constitution dans l'impossibilité de continuer à enseigner, mon maître l'a établi à Tunbridge, situé à neuf milles d'ici. Cet homme est maintenant très-âgé et assez à l'aise pour songer bientôt à la retraite. Mon maître a pensé qu'il pourrait vous convenir de l'aider dans son commerce et d'apprendre de lui ce qu'il serait nécessaire pour lui succéder.

— Et quel est ce commerce?

— Il vend du thé, qu'il faudra bien que vous aimiez, puisque vous ne pouvez plus supporter aucune autre boisson, et une autre marchandise que vous aimez déjà... des livres.

Je me récriai sur l'invraisemblance de transformer un charpentier en libraire.

— C'est une très-modeste librairie, je vous assure, reprit le vieillard. N'avez-vous pas vu, d'ailleurs, qu'on vend des livres partout, même chez les marchands de comestibles?

Je n'avais pas besoin que l'on fît de grands efforts pour me persuader; puis, il ne s'agissait, après tout, que d'une expérience à faire.

Quelques jours après, le vieillard me dit :

— Eh bien, quand partons-nous pour Tunbridge?

— Dès demain, s'il vous plaît, répondis-je en riant.

Il me prit au mot.

Le lendemain, je montai dans une petite carriole avec Job et son oncle.

Nous passâmes devant la prairie dont j'avais brisé la barrière. Je reconnus l'arbre, la place; je me rappelai l'alouette, la vieille femme dans la charrette, l'apparition du bon vieillard... Il me regardait en ce moment et avec une autre expression qu'alors : je lui saisis la main; j'avais les yeux pleins de larmes : il pouvait y lire les sentiments qui m'agitaient.

Le ciel était pur, la route facile. En moins de deux heures, nous arrivâmes à Tunbridge.

— Cher monsieur Samuel, dis-je au vieillard, si après un peu d'essai l'on trouve que je suis devenu un commis passable, ne me permettrait-on pas, dans quelques semaines, de chercher à voir ma mère?

Job regarda son oncle avec un singulier sourire.

— Sans doute, je le crois; ce sera possible, murmura le vieillard d'un air qu'il semblait vouloir rendre indifférent.

La carriole roula sur les pavés, s'engagea dans une suite de rues étroites, et enfin, arrivée sur une petite place, près de la maison de ville :

— C'est ici, me dit Samuel.

Nous étions devant une petite maison qui n'avait qu'un étage. Deux fenêtres assez larges, des deux côtés de la porte vitrée du rez-de-chaussée, étaient garnies de livres ouverts. Au-dessus de cette porte était une large planche noircie, d'où ressortait en relief un nom.

Chose étrange! c'était le mien.

— Voilà une singulière coïncidence, dis-je. Le libraire...

— Le libraire, dès aujourd'hui, c'est vous!

Nous entrâmes. La boutique était garnie de rayons qui, à droite, portaient des livres, du papier, des fournitures de bureau; à gauche, des théières et des boîtes à thé.

Je n'eus que le temps d'embrasser l'ensemble d'un regard.

— Maintenant, à l'arrière-boutique! me dit Samuel.

Il poussa la porte et me fit passer devant lui.

Une femme était debout, elle me tendit les bras... C'était ma mère.

Pauvre chère bonne mère! elle sanglotait en me serrant dans ses bras, et moi je pleurais comme un enfant. *La fin à la prochaine livraison.*

LA LETTRE DE RECOMMANDATION.

Les curieux qui s'arrêtent devant les marchands d'estampes ont pu voir reparaître de temps en temps, à l'éta-

lage, une gravure dans laquelle un jeune homme se tient debout devant un rogue personnage assis, à qui il vient de présenter une lettre de recommandation. On ne peut s'empêcher de plaindre cet infortuné solliciteur, que son protecteur forcé regarde sous ses lunettes d'un air soupçonneux, et avec une mine tellement désobligeante que si le recommandé ne s'enfuit à toutes jambes, c'est qu'il a des raisons péremptoires pour subir ce supplice.

D'après cette gravure, nous sommes en Angleterre.

Passons maintenant en Grèce, nous y trouverons le contraste le plus plaisant.

« On m'avait procuré à Constantinople, dit un voyageur récent [1], une lettre de recommandation pour un maître d'école de Roumélie. Cet excellent homme m'a reçu comme le meilleur de ses amis. Il avait si grande hâte de me fêter, qu'il n'a pas lu tout entière la lettre que je lui remettais, et il m'a dit plus tard qu'il ne reconnaissait ni l'écriture ni le nom du signataire. »

Le voyageur sut, en effet, par la suite, que l'ami auquel il avait demandé la recommandation avait requis le crédit d'un sien parent qui, ne connaissant personne en Roumélie, s'était de son côté adressé à un nommé Jean, Jean à Nicolas, celui-ci à un autre encore, de sorte que d'intermédiaire en intermédiaire on avait fini par trouver une lettre pour ce pauvre maître d'école, que le signataire ne connaissait probablement pas mieux qu'il ne connaissait son recommandé. Mais, sous un beau ciel, où l'esprit est privé d'aliment ou est envahi par l'ennui, et lorsqu'il arrive un voyageur du pays des nouvelles qui se présente avec grâce, c'est une bonne fortune enviable. Qu'il soit le bienvenu, cet hôte qui nous apporte des distractions !

En Angleterre, la lettre de recommandation ne se donne pas si facilement ; celui qui recommande se regarde comme à peu près responsable du porteur de sa lettre, et celui à qui la lettre est destinée prend à cœur de remplir la mission dont on le charge. Aussi est-il probable que le jeune homme de la gravure obtiendra ce qu'il désire malgré l'accueil rébarbatif qu'il reçoit, tandis que le voyageur en Roumélie devra veiller sur le diapason de l'enthousiasme avec lequel on l'a accueilli ; dès que le ton s'abaissera, il fera très-bien de mettre sa selle sur son cheval et de prendre congé de son ami de fraîche date : les questions, les réponses, les démonstrations, les fusées d'épanchement n'y durent guère au delà d'une couple de jours.

En France, on trouverait au besoin, dans le nord et dans le midi, les deux types caractérisés ci-dessus, mais avec des traits fort adoucis. En général, on se conforme à ces règles : — Faire un accueil avenant et poli, qui incline selon les cas vers le grave ou vers le gracieux ; — Éviter toute manifestation de contrariété, si l'on en éprouve, et se garder de démonstrations trop vives, si l'on en est tenté, avant d'avoir fait plus ample connaissance.

LES RELIQUES ET LES AUTOGRAPHES DE SAINT THOMAS.

Saint Thomas d'Aquin demeura longtemps à Naples : on montrait encore au dix-septième siècle, dans le couvent de Saint-Dominique le Majeur, la classe et la chaire où il avait enseigné. Sa cellule avait été transformée en chapelle. Le père Labat visita ce couvent, et il vit un bras d'or dans lequel était renfermé le bras droit du saint.

« Après le bras, on nous montra un assez gros manuscrit in-quarto ou environ, tout entier de la main du même saint. Philippe V, roi d'Espagne, étant à Naples, en enleva deux feuillets qu'il emporta par dévotion. C'est une écriture gothique fort menue et fort serrée. » (Labat, *Voyage en Italie*, t. V, p. 369.)

[1] M. Albert Dumont.

BECS ET ONGLES.

LES ONGLES.

Fin. — Voy. p. 168, 171, 215, 243, 295, 335, 374.

La patte du chanteur, du *petit oiseau* (fig. 55), est la même pour tous ; elle ne trompe pas. De même quand

Fig. 55. — Patte du rouge-queue.

nous voyons la rame, la botte lourde et maladroite du palmipède (fig. 56), cette patte ne trompe pas davantage ;

Fig. 56. — Patte du cormoran.

elle est en parfaite concordance avec les mœurs de l'animal, mais nous pouvons la voir modifier ses organes en même temps que le bec. Nous avons remarqué, dans la figure 53, la serre de l'aigle : elle correspond bien au bec crochu dès la base, pointu, court, dentelé de l'oiseau de Jupiter (fig. 9). C'est un admirable outil à découper la chair vive, et la serre est une main armée de tenailles coupantes propres au même travail.

Examinons maintenant la patte, — ce n'est plus une serre, — du vautour oricou, dont nous avons vu la tête (fig. 10). Ce bec allongé, crochu du bout, c'est bien un

Fig. 57. — Patte du vautour oricou.

outil pour arracher des lambeaux de chair corrompue : l'animal n'a besoin, avec un tel instrument, que d'un support, d'une patte pour se soutenir tandis qu'il se remplit de son immonde nourriture (fig. 57).

LES ONGLES DES AILES.

L'aile de l'oiseau, malgré son apparence toute spéciale, se divise, comme le bras de l'homme, en trois parties très-comparables dans les deux organismes : on y trouve d'abord l'humérus, l'os du bras, qui s'articule sur le côté de la poitrine et va jusqu'au coude. A la suite viennent les deux os de l'avant-bras, le radius et le cubitus, qui s'étendent du coude au poignet ; enfin le poignet ou la main, composée des quatre doigts un peu atrophiés et du pouce. C'est sur la main, sur les doigts, que s'attachent les grandes et longues plumes de l'aile proprement dite. Elles

sont le plus ordinairement au nombre de dix, et portent le nom de *fouet de l'aile*, ou plumes primaires. Les plumes qui s'insèrent sur le pouce sont plus courtes, forment une sorte de petit aileron qui ne semble pas d'une grande utilité à l'oiseau, et peut-être ne lui servent qu'à renforcer la base des premières et fermer les interstices entre leurs tuyaux.

Tous les doigts de cette main manquent d'ongles, sauf le pouce, qui, dans certaines espèces, porte un ongle, un ergot plus ou moins fort. Notre martinet est muni d'un ongle semblable au moyen duquel, jeune, il se traîne sur le paquet de brindilles et de racines que ses parents lui ont amassé en forme de nid. Ses pattes sont si courtes qu'elles ne lui sont alors d'aucune utilité. Quand il est adulte, ces pattes minuscules, et qui ne dépassent pas les plumes du ventre, portent leurs quatre doigts en avant, munis d'ongles aigus, crochus et longs, qui servent à l'oiseau, non pas à se tenir dessus, le manque de pouce l'en empêche, mais à s'accrocher à quelque surface verticale contre laquelle il demeure immobile, le ventre appuyé.

Le courlan, la poule sultane, la poule d'eau, portent aussi un ergot à l'aile. A quoi leur sert-il? On dit à s'avancer le long des talus plus ou moins inclinés (O. Desmurs), et même à grimper jusque sur les branches d'arbre; mais nous avons vu souvent la poule d'eau y voler de plein vol, et n'avoir nul besoin de cet appendice pour y arriver.

Fig. 58. — Ongles de l'aile du kamichi.

Parmi les râles ou leurs voisins, l'ergot existe chez un assez grand nombre d'espèces : nous l'avons trouvé chez le jacana; il est double et puissant chez le kamichi (fig. 58), où il a plus de cinq centimètres de longueur, et cependant l'oiseau qui le porte n'est point agressif et a les mœurs les plus douces et les plus aimables. Cependant cet ongle lui est d'une indispensable utilité, dit-on. « Généralement de petite taille, les kamichis ne vivent qu'au milieu des savanes inondées et des prairies marécageuses fréquentées par de nombreux reptiles de toute dimension. Leur seul moyen de défense contre ces adversaires est l'éperon dont est armé le pli de leur aile. Ils s'en servent avec succès pour les frapper, les éloigner, les terrasser ou les tuer, plutôt que pour s'en nourrir. »

Mais ce n'est pas tout; et sans parler du serpentaire, cet aigle à jambes de héron, un certain nombre d'autres oiseaux, tous des pays tropicaux, ont l'ongle de l'aile plus ou moins développé : nous citerons le vanneau à éperon de la Louisiane, celui du Chili, etc. Peut-on penser que cet ongle de l'aile soit une arme naturelle contre les serpents, quand de faibles vanneaux en ont l'usage, ou quand il orne le pouce de certains palmipèdes? Chez les oies d'Égypte, de Gambie, chez plusieurs espèces de canards cet organe existe plus ou moins obtus. Chez la marganette (fig. 59), l'ongle est très-allongé, robuste, courbé en avant et excessivement aigu. On suppose qu'il est d'un grand secours comme crampon pour cet oiseau,

Fig. 59. — Ongle de l'aile de la marganette.

qui ne fréquente que les torrents et les cours d'eau tourmentés et brisés par les cascades. Cet organe lui servirait à les remonter aussi facilement que le fait la truite à l'aide de ses nageoires rapides et de sa queue puissante.

BEC ET ONGLE CHEZ L'INSECTE.

Peut-on donner le nom d'ongle à l'appendice corné qui forme l'articulation terminale des pattes chez les insectes? Nous avons déjà vu que le bec doit leur être refusé; n'en est-il pas de même de l'ongle? Ces animaux portent leur squelette à l'extérieur sous forme de téguments cornés plus ou moins résistants; le crochet terminal des membres n'est-il pas plutôt la fin de ce tégument, l'appointissement du squelette? Nous ne croyons pas qu'on puisse voir dans la griffe de l'insecte l'analogue de l'ongle que nous venons d'étudier chez les animaux supérieurs. Et cependant, quel arsenal d'armes terribles! quel luxe de précautions chez la nature pour rendre ces petits êtres formidables! Comparons à l'ongle du lion, le plus terrible des quadrupèdes, l'ongle de l'araignée (fig. 60). Non-seulement la

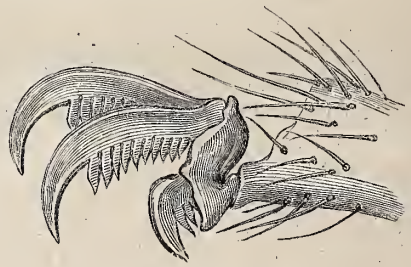


Fig. 60. — Ongle de l'araignée.

griffe de l'articulé est pointue, est forte, est crochue, au moins autant que celle du quadrupède; non-seulement, proportions gardées, elle est aussi grande; mais combien elle est plus formidable! Observez ces dents secondaires, acérées, rangées en scie à la partie concave! Quelle déchirure facile et profonde! Lorsque la pointe a fait la trace, la scie continue la blessure, et nulle carapace ne peut résister.

Tout ce que nous venons de dire s'applique également aux pinces des crustacés. Ce sont des os pointus, ce ne sont point des ongles; ils se rapprochent plus de la dent que de la griffe.

LES ÉMIGRANTS DE L'ALSACE.

Salon de 1872; Peinture. — Famille alsacienne émigrant en France, par Schutzenberger. — Dessin de Benoist.

C'est demain, au jour naissant, qu'il faudra partir!

— Partir pour ne revenir jamais, dit la mère avec l'accablement du désespoir.

— Peut-être? murmure le père, vieux paysan et ancien soldat qui ne peut se résigner à croire que c'est pour toujours qu'il lui faudra quitter demain la maison où il est né jadis et le champ où mûrit encore le grain qu'il a semé.

Au soupir douloureux de la mère, à la supposition encourageante du père, les fils, qui ont foi dans l'avenir,

échangent mutuellement un regard qui les réconforte, et ils se disent avec assurance : « Nous reviendrons. »

Lorsque tout dernièrement le chef de la famille, qui ne supporte pas sans impatience la présence des étrangers, a posé un soir, après souper, devant sa femme et ses enfants, la grave question du choix entre la grande patrie et le sol natal, celle qui se montre maintenant la plus faible a été tout d'abord la plus résolue; mais, il faut bien le dire, c'est en ce moment plutôt le cœur de l'épouse et de la mère que celui de la patriote qui s'est manifesté. Elle a dit à son mari, qui hésitait à proposer le départ :

« Votre pensée est la mienne, mon désir est le vôtre; allons en France, puisque à présent demeurer ici, c'est vivre hors de France. »

Ce qui la faisait alors parler ainsi, c'était moins l'impérieux besoin de protester contre le changement de drapeau et de nationalité imposé à son pays, que la terreur que lui inspiraient pour les siens les rixes sanglantes et les répressions cruelles qu'amenait chaque jour l'inévitable contact des vaincus insoumis et des insolents vainqueurs.

Le départ étant fixé au lendemain, les soins du déménagement ont du matin au soir occupé la famille : chacun, jusqu'aux plus petits, y a pris part selon la mesure de ses forces, le père ainsi que ses aînés avec gravité et de rares paroles, les plus jeunes avec la turbulence et l'enjouement de l'âge où tout ce qui est prétexte de mouvement devient une occasion de plaisir.

On sait quel est le respect pour les habitudes transmises dans les vieilles maisons où les générations d'une même famille se succèdent. Là, le lieu de chaque meuble, de chaque objet, a été si irrévocablement désigné que la bisaïeule, si elle revenait au monde, retrouverait tout à la même place. Un ustensile dérangé met en désarroi l'esprit de la ménagère, et parce qu'elle ne le voit pas où il devrait être, il lui semble qu'il n'y a plus que désordre autour d'elle. La mère a vu vider son armoire, et, au hasard, amonceler son linge, décrocher et disperser çà et là sa batterie de cuisine, entasser sans ordre les vêtements et la vaisselle; au milieu de ce bouleversement général dont en un autre temps la seule pensée l'aurait épouvantée et l'eût fait défaillir, son œil est resté sec, son cœur est resté fort; c'est seulement quand elle a vu le père se disposer à déplacer le lit de leurs enfants que son énergie l'a soudain abandonnée; elle s'est prise à pleurer et d'une voix suppliante elle a dit :

« Ils ont encore une nuit à dormir ici, ne touchez à leur lit que demain. »

Le père a respecté le désir de sa femme, et celle-ci, ayant essuyé ses larmes, a repris courage pour aider au déménagement jusqu'au moment où le tambour a battu la retraite, signal au dehors du couvre-feu. Alors plus de lumière dans les maisons et partout le silence, ou si l'on s'est parlé, c'est avec tant de mystère que les soldats qui font la ronde en frappant du talon le pavé de la ville conquise, n'ont pu rien entendre. On a appris par rude expérience combien il serait imprudent de ne pas suivre le conseil du maître d'école de la chanson :

La patrouille allemande passe;
Baissez la voix, pauvres petits!
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace.

La nuit est passée, les premières lueurs de l'aube commencent seulement à éclairer les toits des maisons, et déjà le voiturier stationne avec son équipage devant la maison des émigrants. Ceux-ci sont debout en moins d'une heure, le mobilier du ménage est chargé dans la voiture que la famille doit précéder à pied.

Voici le moment où les cœurs navrés vont se briser; car, avant de partir, la mère a voulu rentrer pour contempler une dernière fois ces chambres vides qui ne seront bientôt pour elle qu'un désolant souvenir Son mari, ses enfants, l'ont suivie; ils visitent ensemble toutes les parties de la maison, laissant à chaque coin une part de regret; puis, dans la salle principale où le père s'est arrêté, la famille réunie autour de lui adresse à Dieu une prière pour l'apaisement des souffrances de ceux qui restent et pour le retour prochain de ceux qui vont partir. La prière dite, ils sortent après avoir tiré la porte derrière eux. — Pour qui se rouvrira-t-elle?

Comme un cortége de deuil, la famille se met en marche, et partout sur son passage elle est saluée par les voisins qui se tiennent au seuil de leurs maisons. De toutes parts des mains se tendent, des bras s'ouvrent vers ceux qu'on n'embrassera plus demain. On leur crie adieu, et tout bas ils répondent : « Au revoir! »

FAIBLESSE.

Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. CHAMFORT.

LES AVEUX DE MON AMI JOHN.

NOUVELLE.

Fin. — Voy. p. 339, 350, 358, 363, 371, 378, 390.

Tout fut bientôt expliqué. Depuis plus de six semaines déjà, ma mère était dans la confidence des projets de M. Clarke. Elle était venue faire le petit apprentissage du commerce de thé et de livres près du précédent propriétaire, qui n'avait quitté la maison que la veille. Il lui avait fallu du courage pour se sentir si près de moi sans me voir; mais M. Clarke avait jugé que mon temps d'épreuve n'était pas encore achevé.

Quand Samuel, après un repas où tous les visages respiraient le bonheur, remonta en carriole avec Job, nous le comblâmes de remercîments et de bénédictions pour son maître et pour lui.

Vous pouvez penser que je n'eus pas grand'peine à me mettre au courant d'un commerce si simple. Ma mère avait une petite somme d'argent qui, bien ménagée, nous fut fort utile. M. Clarke vint nous voir plusieurs fois, et me donna des conseils pour augmenter notre clientèle en même temps que notre fonds. Je fis quelques excursions aux villages environnants, et je parvins à établir des dépôts de livres dans plusieurs endroits.

Après six années, j'avais réussi autant qu'il était possible dans une petite ville.

M. Clarke me demanda un jour si je n'éprouvais pas le désir d'étendre mon commerce, en le transportant dans un centre plus populeux.

J'avouai que quelquefois cette ambition s'était glissée dans mon esprit, mais que je m'étais toujours empressé de lui imposer silence, étant déjà, grâce à lui, plus heureux que je ne l'avais mérité.

— C'est une ambition permise, me répondit-il, que d'accroître son activité et de rendre plus de services au public, tout en améliorant son bien-être personnel. Je suis persuadé qu'il y aurait beaucoup à espérer des efforts que vous feriez pour vous établir dans une grande ville.

Cette grande ville, dans son intention, n'était rien moins que Londres.

Il m'engagea vivement à aller visiter le Strand, la Cité, et, en particulier, Paternoster-Row. Grâce à quelques lettres de recommandation qu'il me donna, je fus bien accueilli et parfaitement informé. Six ou huit mois après, j'achetai un petit fonds, à peu de distance de Temple-Bar.

Ma bonne mère vint y habiter avec moi. Je la perdis l'année suivante. Elle n'a pas vu ma prospérité, mais elle l'avait prédite avec une conviction qui ne comportait ni objection ni doute.

Voilà, mon cher ami, comment l'ouvrier que vous avez vu à Douvres, plus semblable à une brute qu'à un homme, est devenu un marchand que Cobden et vous jugez digne de votre amitié. Je ne me suis pas borné à vendre des livres, j'ai osé en écrire quelques-uns.

A défaut de talent et de style, on y a trouvé, je crois, de bons conseils, et un sincère désir d'éviter aux autres des dangers pareils à celui où avait manqué de s'engloutir honteusement ma destinée.

Je n'ai plus que quelques mots à ajouter. Vous pensez bien que j'ai voulu revoir Georges.

J'étais établi à Londres depuis quelques semaines seulement, lorsqu'un jour je me dirigeai vers Fairfield, où M. Clarke m'avait appris qu'il demeurait. J'arrivai au commencement de la nuit dans la rue et devant la maison que l'on m'avait indiquées. Une fenêtre basse était éclairée. Au travers, je vis toute une famille assise autour d'un plat fumant. J'entrai, et je reconnus Georges; mais il se leva et me demanda froidement ce que je désirais. Mon cœur se serra; m'avait-il aussi reconnu? Non; dès que je parlai, il s'écria : John ! Et bravement, généreusement, il me prit la main. La femme et les enfants me regardèrent quelque temps un peu de travers; mais, à la fin, le tour de notre entretien, la franche cordialité de Georges les gagnèrent, et la soirée se passa joyeusement.

Georges était entrepreneur et était content de sa situation.

Il était certain que ma fureur insensée avait mis sa vie en péril. Sauvé contre l'attente des médecins, il avait pris Douvres en dégoût, et, après diverses recherches, s'était fixé à Fairfield, s'y était marié et avait succédé à son patron.

Je lui demandai ce qu'il savait de nos autres compagnons : quelques-uns travaillaient encore à Douvres ou dans les environs; et, quoique leur condition ne se fût guère améliorée, c'étaient les moins malheureux. Les autres étaient morts à l'hôpital ou au workhouse; deux ou trois avaient changé d'état, et on ignorait ce qu'ils étaient devenus.

Ni Georges, ni moi, nous ne pouvions trouver plaisir à trop appuyer sur nos souvenirs; mais nous convînmes qu'une fois l'an au moins nous nous réunirions, et cet engagement a été fidèlement tenu de part et d'autre. C'est un homme d'un jugement solide, plus instruit que beaucoup de gens qui se croient lettrés, et, par-dessus tout, un chef de famille respectable et respecté.

M. Clarke est très-âgé et ne sort plus de sa maison de campagne. Je vais passer près de lui quelques jours deux ou trois fois l'année. Samuel l'a précédé dans une autre vie, et a laissé son poste de confiance à Job, qui est vraiment un homme aimable et éclairé. Il lui a pris envie d'être auteur à l'occasion, et je lui dois quelques-uns des meilleurs articles d'histoire naturelle de ma Revue populaire. J'ai presque regret qu'il soit trop heureux pour qu'il m'ait été possible de lui rendre aucun service. C'est lui qui m'a appris à aimer les livres et à comprendre tout ce que l'on peut acquérir de force intellectuelle et morale dans ces merveilleuses relations de confiance et presque d'amitié, que de simples pages, muettes en apparence, entretiennent entre de grands esprits, des âmes élevées, des génies illustres, et les lecteurs les plus humbles et les plus ignorés.

Mon ami, je ne vous demande pas le secret sur mon histoire. Tout au contraire, racontez-la toutes les fois que vous le jugerez utile. Si la pensée des tristes excès de ma jeunesse me fait par instants rougir, je me relève aussitôt dans ma propre estime, en songeant que du moins il y a eu en moi comme un second homme, meilleur que le premier, qui a rejeté l'héritage du mal, et racheté de son mieux ses fautes en cherchant à se rendre utile aux autres.

LE CHIC.

« Chic. Mot du style populaire pour signifier *chicane*, *finesse*, *subtilité*. On dit qu'un homme *entend le chic* pour dire qu'il est versé dans les détours de la *chicane*, qu'il est fin, rusé, adroit. » (*Dictionnaire de Trévoux.*)

L'idée de finesse, d'adresse et de subtilité a seule survécu dans l'application actuelle du mot qui, a depuis longtemps déserté son pays légitime, la basoche, pour s'implanter dans les ateliers d'artistes. On le trouve, en effet, dans les dictionnaires de Boiste, Landais, Poitevin, Bescherelle et Littré, classé comme terme d'atelier, et comme exprimant « une certaine vigueur, une certaine facilité heureuse dans une composition ou dans un dessin » (Poitevin); ou signifiant « une certaine habileté jointe à un remarquable bonheur d'expression dans le maniement du pinceau » (Bescherelle); ou s'appliquant à un peintre, quand ce peintre « produit rapidement et avec facilité un tableau à effet » (Littré).

Aujourd'hui le *chic* n'est même plus exclusivement employé dans l'atelier, il s'est acclimaté dans toutes les professions. Voici même qu'un écrivain anonyme de la *Revue des Deux Mondes* l'a tout récemment introduit dans un article littéraire, avec quelque précaution toutefois et en s'imposant de le définir. « Le *chic*, dit-il, consiste à paraître habilement ce qu'on n'est pas, en pastichant légèrement ce qu'on ne sait pas : c'est l'élégance du mensonge et la désinvolture du faux. »

On peut tirer de tout ce qui précède la conclusion que le mot *chic* doit être pris plutôt en mauvaise part qu'autrement. Il signale des qualités supérieures, mais incomplètes, et recélant même un ferment vicieux; il s'applique à un talent réel, mais qui a besoin d'adresse, à une puissance chez laquelle la finesse et la ruse font partie des moyens de réussir; il renferme dans ses qualités, — comme un fruit savoureux piqué des vers, — une nuance de fraude. C'est le trompe-l'œil en peinture, la charge en dessin, le clinquant en décoration, la gasconnade en causerie, les grands mots et les grands gestes en éloquence, l'art de grouper les chiffres en finances; en un mot le charlatanisme, etc. Et remarquons que l'origine du *chic*, selon le Dictionnaire de Trévoux, c'est-à-dire « la chicane », s'accorde parfaitement avec cette description des variétés du mot; car la chicane est l'art de se servir des lois avec habileté, de manière à induire adroitement en erreur la justice humaine qui se figure être demeurée dans le droit et dans la vérité.

Du reste, les dictionnaires précités, en disant que le *chic* est une *certaine* vigueur, une *certaine* habileté, une *certaine* facilité, indiquent assez clairement qu'*avoir du chic*, ce n'est pas avoir purement et simplement, ni sans contestation, la vigueur, l'habileté et la facilité.

Le Dictionnaire Littré signale un autre sens du mot *chic*, celui qui s'applique à une personne « élégante et bien tournée », etc. Il dit que dans ce cas le *chic* prendrait sa source dans le mot allemand *schick*, signifiant « aptitude, façon, tournure. »

Véritablement nous ne verrions pas pourquoi on délaisserait le mot français *élégant*, qui est lui-même si coulant et euphonique, pour s'engoner d'un rude et disgra-

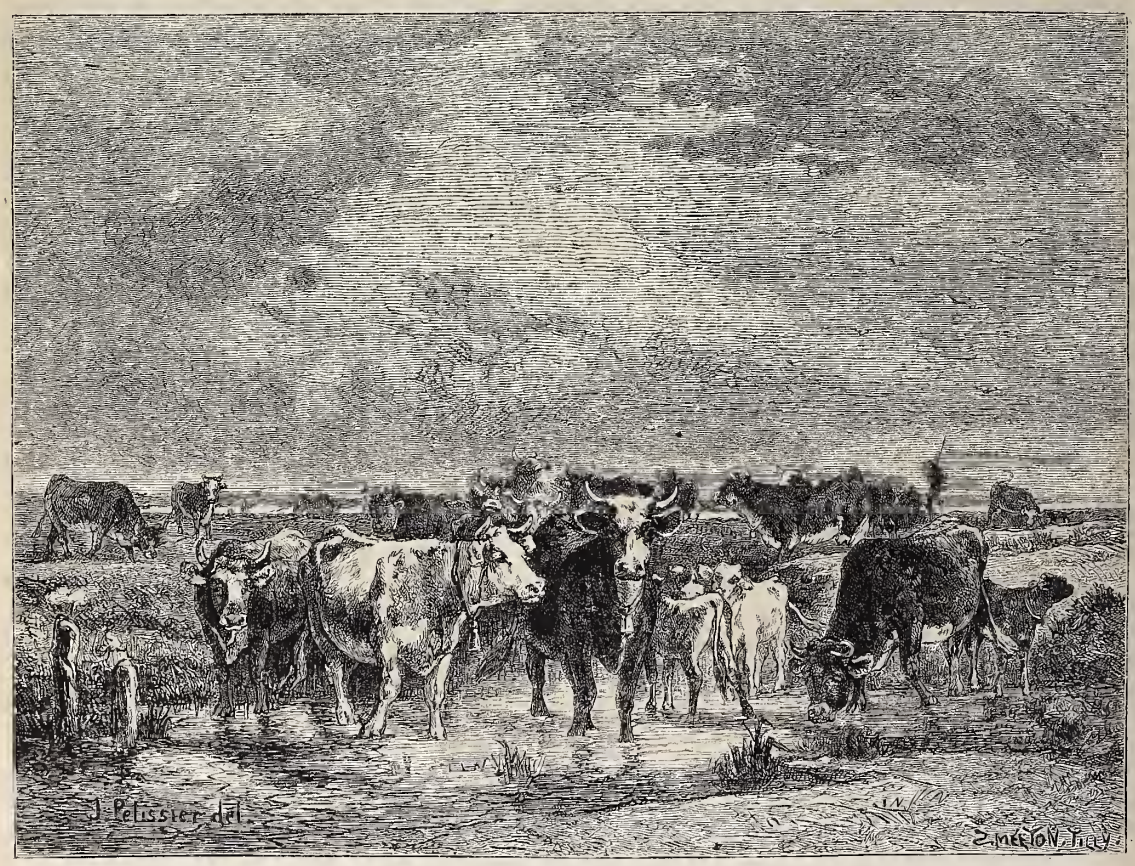
cieux mot germanique. Nous sommes donc disposés à persister, même pour cet autre sens, dans notre appréciation du caractère véreux que nous avons attribué à l'expression *avoir du chic*. Selon nous, lorsqu'on l'emploie pour dépeindre l'élégance, la tournure, la désinvolture, c'est qu'un instinct secret nous révèle intimement que cette élégance a quelque chose de défectueux au point de vue du beau, que cette tournure masque aux yeux superficiels une teinte d'impertinence ou de dédain. Peut-être tout cela se trouve-t-il dans le *schick* allemand? Dans tous les cas, on ne dira jamais d'une élégance pure, d'une tournure distinguée, d'une désinvolture gracieuse : C'est *du chic!* Ce ne serait pas précisément un compliment flatteur, mais plutôt un éloge légèrement empoisonné.

VACHES AUX PRÉS SALÉS
SUR LES BORDS DU BASSIN D'ARCACHON

Le bassin d'Arcachon présente deux aspects bien différents selon l'heure de la marée. A haute mer, c'est une magnifique nappe d'eau de 15000 hectares de superficie, sillonnée de grandes et de petites barques à la voile ; c'est un immense port de mer avec tous ses charmes, sous un beau ciel et dans un climat heureux. Mais lorsque le reflux a vidé une partie du bassin et en a fait descendre le niveau de trois ou quatre mètres, alors l'aspect devient consternant et misérable : de toutes parts apparaissent entre de grandes plaques d'eau d'immenses bancs de sable d'un gris terne, bordés de vase noirâtre et coupés par d'étroites rigoles jouant le rôle de chenaux, mais de chenaux qui manquent d'eau sur la plus grande partie de leur parcours. A ce moment la mer s'éloigne du rivage de plus d'un kilomètre et montre à sec tout le long de la côte de vastes plateaux vaseux couverts d'herbes marines.

La vue de ces laisses de mer boueuses n'est pas brillante, de beaucoup s'en faut, elle est même désagréable ; mais on sait que le beau n'est pas toujours le compagnon de l'utile, et c'est le cas ici, car ces vilains et sales plateaux offrent une précieuse ressource pour la nourriture du bétail. Une ou deux fois par jour, selon les marées, la trompe du pâtre que notre gravure présente dans le lointain retentit dans les rues des villages riverains du bassin, et à ce son tous les animaux de pâturage, chevaux et vaches, s'empressent de sortir de l'étable et de se mettre à la suite de leur conducteur habituel pour aller paître aux prés salés.

Autrefois, avant la création de la ville d'Arcachon et lorsque, le chemin de fer n'existant pas, le bassin d'Arcachon n'était fréquenté que par la population indigène, celle-ci pouvait entretenir ses chevaux de selle presque exclusivement avec la ressource du pâturage commun;



Salon de 1872 ; Peinture. — Troupeaux dans les Landes (bassin d'Arcachon), par Van-Marcke. — Dessin de J. Pélissier.

mais aujourd'hui que les étrangers abondent et louent des chevaux pour parcourir les vastes espaces offerts à leur curiosité, il faut ajouter, à l'écurie, du foin et de l'avoine. Ce n'en est pas moins un grand avantage pour le pays que d'avoir les prés salés et surtout pour les vaches, qui y trouvent une bonne alimentation.

La boue salée dans laquelle les chevaux entrent jusqu'aux genoux est très-favorable aux jambes fatiguées. Il y a dans un coin du bassin d'Arcachon, vers l'embouchure de la rivière nommée la Leyre, une ou deux îles très-réputées pour la réparation des chevaux surmenés. Ils y retrouvent des forces, y engraissent et y guérissent leurs membres malades. C'est pour eux comme une station de boues minérales.

L'AUTOMNE.

Salon de 1872; Peinture. — Matinée d'automne, par Grandsire. — Dessin de Grandsire.

Jamais artiste n'eut la folle ambition de peindre, dans son ensemble, le spectacle de l'univers. Les maîtres sont humbles devant la nature. Ils découpent un étroit espace dans ce vaste modèle, et mettent à exprimer ce que ce petit coin du monde leur inspire tout leur art avec toute leur âme.

On ne peint pas l'hiver, le printemps, l'été ou l'automne, mais simplement une scène, un détail, une heure de chaque saison.

Un étang glacé nous fait éprouver la sensation de l'hiver.

Un groupe de palmiers nous transporte au milieu des ardeurs et des éblouissements de l'été.

Une prairie, des fleurs, un ruisseau, suffisent à faire naître en nous les vives et fraîches impressions du printemps, comme un peu d'eau paisible et quelques arbres jaunissants nous reportent aux douces rêveries de l'automne.

Pour nous émouvoir ou nous charmer, il n'est pas besoin de plus. Un buisson frissonnant sous la brise, au bord d'un sentier montueux, a immortalisé Ruysdael.

NATHANIEL HAWTHORNE.

Fin. — Voy. p. 326, 334, 382.

Hawthorne est amoureux des beautés naturelles qui entourent son ermitage ; mais de leur contemplation il s'élève à de hautes pensées, il fait d'ingénieux rapprochements :

« Le lis d'eau blanc s'épanouit à côté du lis jaune dans la rivière. C'est merveille d'où cette charmante fleur tire sa beauté et son parfum, sortant du noir limon au-dessous, d'où le lis jaune tire aussi sa vie impure et son odeur nauséabonde. Il en est ainsi de beaucoup de gens : le même sol et les mêmes circonstances peuvent produire le bon et le méchant, le beau et le laid. Quelques-uns ont la faculté de ne s'assimiler que le mal, tandis que d'autres attirent à eux les bonnes influences et se les approprient : l'emblème de ces derniers est le lis d'eau, d'une blancheur immaculée, et d'un parfum qui purifie l'air alentour.

» C'est une pensée consolante que la plus petite et la plus boueuse mare puisse mirer le ciel. Rappelons-nous cela, quand nous sommes tentés de refuser toute vie spirituelle à des êtres en qui, néanmoins, notre Père céleste réfléchit peut-être sa divine image.

» Ces arbres m'offrent leurs fruits comme ils les ont offerts à mon prédécesseur. Les arbres, existences vivantes, forment un lien entre les morts et nous. Mon imagination a toujours trouvé quelque chose d'intéressant dans un verger. Les pommiers et tous les arbres à fruit ont un caractère domestique qui les met en relation avec l'homme. Ils ont perdu leur naturel sauvage, et se sont humanisés en recevant nos soins. Ils font partie de la famille, et leur individualité est aussi marquée et aussi bien comprise que celle des autres membres de la communauté. Tel arbre est rabougri et hargneux ; tel autre élancé et gracieux : l'un est avare, et donne à regret ; son voisin est prodigue, et s'épuise en largesses. Il n'y a pas jusqu'aux formes des pommiers qui n'aient leur caractère, tant ils prennent d'étranges allures et jettent leurs branches contournées en toutes sortes d'attitudes grotesques. Quand ces compagnons ont vécu des années autour du logis, en communion avec des dynasties successives d'habitants, et ont réjoui les cœurs par leur fécondité, c'est presque un sacrilége de les abattre.

» Le grand intérêt que nous prenons à ces plantes n'est pas tant pour la nourriture qu'elles nous donnent, que pour la joie de les voir naître et croître hors de la terre. J'aime aussi à penser que mes propres travaux contribuent à la vie et au bien-être de la nature animée. Il y a plaisir à entendre bourdonner les abeilles, à les voir se plonger au calice des fleurs et en dérober le doux suc. Elles s'envolent, chargées de leur butin, vers quelque ruche inconnue qui ne me rendra rien en échange de ce que mon jardin lui donne. Qu'importe ! il y aura du miel de plus en ce monde, et je m'en réjouis.

» Il semble que les relations primitives de l'homme avec la nature soient rétablies pour moi, et que je n'aie plus qu'à m'en fier exclusivement à elle pour faire vivre mon Ève. Le combat avec le monde, la lutte d'un homme parmi les hommes, l'angoisse de l'effort universel pour arracher à une foule d'avides compétiteurs les moyens d'exister, tout cela me paraît un rêve : ma seule affaire est de respirer et de jouir, et tout ce qui est nécessaire à la vie et au bonheur doit venir aussi naturellement que la rosée du ciel ; c'est du moins ma foi pratique. Ce serait pécher que de passer ainsi toute son existence ; mais il est bon de vivre, pendant quelques semaines d'été, comme si cette terre était un paradis ; elle l'est et le sera, dût quelque ombre passagère de souci se mêler à nos douces réalités.

» Au milieu de la pluie de fruits que me verse l'automne, je me sens accablé des bienfaits de la Providence. Je présume qu'Adam, même dans l'Éden, n'aimait pas à voir ses fruits tomber et pourrir sur le sol, après les avoir vus mûrir à la ferveur du premier soleil d'été de la création. Puis, qu'importe ! les insectes festoieront, car rien n'est perdu dans le vaste plan de l'univers. »

Trois heureuses années s'écoulèrent, passées l'hiver en ville, et à la campagne dès que s'annonçait le printemps. En 1846, les démocrates revinrent au pouvoir, et Bancroft, secrétaire de la marine, fit nommer Hawthorne directeur de la douane de Salem. Il a décrit avec gaieté le vénérable personnel sous ses ordres, dans la préface de la *Lettre rouge*, publiée à Boston en 1850. Ce roman, puissant tableau des mœurs sociales de la Nouvelle-Angleterre, eut un grand succès et fonda la réputation de l'auteur. Déplacé de nouveau, avec rudesse, par les whigs, en 1849, il quitta Salem et se retira aux environs de Lenox, dans un modeste cottage, sur les bords d'un petit lac. Là, il partageait sa vie entre ses travaux et sa famille, augmentée de petits personnages dont la gracieuse présence se révèle par les notes du journal.

« Maman, je vois un morceau de votre sourire, — paroles d'un enfant à sa mère dont la bouche était en partie cachée par sa main.

» Sirop de mon cœur ! — apostrophe aimante d'une petite fille à sa poupée.

» Le tourne-vent, l'attrape-éclair, — noms donnés par un enfant à la girouette et au paratonnerre. »

« Lenox, 12 février 1851. — Promenade sur le lac avec ma petite Una.

» Projet d'un conte enfantin : Voyage d'un bateau lilliputien, fait d'un copeau, avec une voile d'écorce de bouleau, voguant sur la rivière, si lente dans son cours, qu'un ami disait d'elle : « Elle est trop paresseuse pour se tenir « propre. »

« 31 mars. — Il y a dans plusieurs endroits de petits bassins, de 2 à 3 pieds de large et d'un pied de profondeur, qui font les délices des enfants. Je me suis assis sur un tas de feuilles mortes, au pied d'un arbre, pendant qu'ils jouaient, un petit ruisseau étant de tous les joujoux le plus attrayant. Una sautait d'un bord à l'autre ; Julien, debout, pêchait avec un bâton sans ligne ni hameçon, et s'étonnait de ne rien prendre. Il a fait ensuite des cascades avec grand travail, tirant de grosses pierres de la terre et les lançant dans le courant pour y construire un barrage. Puis sa sœur et lui ont mis à flot des feuilles d'arbre et des coquilles de noix qu'ils regardaient avec ravissement suivre le fil de l'eau, à travers de nombreux obstacles, tantôt franchissant une cataracte, tantôt entraînées dans un tourbillon, ou accalmées au milieu d'un groupe de roseaux. Enfin, Julien est tombé dans le ruisseau, ce qui nous a fait revenir en toute hâte pour le changer, car il était trempé. »

« 15 avril. — Aujourd'hui les enfants font moisson de fleurs. Nous trouvons des violettes bleues, blanches, dorées.

» Quel charme de voir une figure humaine qui ne peut pas dissimuler ! Le sourire d'un enfant est toujours sincère. »

A cette époque, il écrivit *la Maison des sept pignons*, qui eut autant de vogue que *la Lettre rouge*, quoique l'horreur y domine et donne au lecteur la sensation d'un cauchemar trop prolongé, étrange contraste avec sa douce vie d'intérieur. Il est vrai qu'il variait ses travaux, et se délassait de ses sombres visions en composant l'innocent roman de *Blithedale*, et des ouvrages pour les enfants, entre autres les *Récits vrais tirés de l'histoire et de la*

biographie, Boston, 1851; le *Livre des merveilles*, pour petits garçons et petites filles, l'*Image de neige*, etc. Ces diverses publications lui donnèrent les moyens de revenir à Concorde et d'y acheter une maison et quelques arpents de terre. Il ne crut pas cependant devoir refuser le poste lucratif de consul des États-Unis à Liverpool, auquel l'appela, en 1853, un ami de collége, Franklin Pierce.

Après une résidence de trois à quatre ans dans le vaste entrepôt commercial de l'Angleterre, il se démit de son emploi et visita avec sa famille différentes contrées d'Europe. Ses remarquables observations sur la Grande-Bretagne n'ont paru qu'après sa mort, arrivée vers 1860 ou 1861. En 1859, on annonçait de lui un nouveau roman qui n'a jamais paru. Enlevé trop tôt à la littérature américaine dont il était une des gloires, et qu'il avait aidé à répandre et à populariser en France, il a laissé un livre de notes plein de pensées, d'observations profondes, et de projets d'ouvrages qu'une longue vie eût été impuissante à accomplir.

Nous en donnons quelques extraits : c'est un champ riche où plus d'un écrivain pourra glaner.

— Tout individu a sa valeur et une place à remplir en ce monde, qu'il le veuille ou non.

— Nous nous félicitons souvent, au réveil, d'échapper à un mauvais rêve : il en sera peut-être ainsi après la mort.

— Un fait singulier, c'est que quand l'homme s'abrutit, il est de toutes les brutes la plus sensuelle et la plus dégoûtante.

— Les hommes à passions froides ont la vue rapide.

— Il n'y a pas de limites aux affections ; si la terre nous manque, allons à Dieu.

— L'égoïsme attire souvent l'amour : serait-ce par affinité ?

— L... faisait mon portrait : je lui dis qu'il surviendrait de tels changements dans mon visage qu'elle ne me reconnaîtrait pas lorsque nous nous rencontrerions au ciel. — Vous verrez si je ne vous reconnais pas, a-t-elle répondu avec son radieux sourire.

— En suivant le tracé d'un chemin de fer, je remarquai un endroit où les ouvriers avaient creusé le roc pour y mettre une mine et le faire sauter; mais, à travers le trou, une source d'eau vive a jailli : ainsi l'œuvre de destruction de l'homme a ouvert une issue à un bienfait de Dieu.

— Il serait curieux d'imaginer quels murmures et quel mécontentement soulèverait la suppression d'un des maux que nous appelons *calamités*, la mort, par exemple.

— Stephen Gowan supposait que les corps d'Adam et d'Ève étaient revêtus d'une éclatante lumière qui s'éteignit après le péché.

— La sculpture est un clair de lune ; la peinture, c'est le soleil.

— On entreprend de grands travaux, on se résigne à de grandes fatigues pour un but lointain, la richesse, la gloire, et on ne se préoccupe pas du but qui est proche, le ciel.

Hawthorne passe quelque temps chez un de ses amis avec un petit professeur de langue française, qui a toute la vivacité, et (selon l'Américain) toute la frivolité de sa nation ; il ne peut s'empêcher de rendre justice à la dignité, à l'intégrité du petit homme, qui sait vivre de peu et conserver sa gaieté et son indépendance au milieu des Yankees qu'il déteste. En entendant un jour déprécier le caractère français, M. S... se récrie : —Vous ne devez pas porter un jugement défavorable d'une grande nation d'après de pauvres diables comme moi, errant à l'étranger.

« J'ai trouvé très-noble à lui de protester ainsi contre tout ce qui, dans sa personne ou dans ses habitudes, pouvait compromettre l'honneur de son pays. C'est certainement l'homme le plus sincère que j'aie connu, ne faisant jamais parade de sentiments qu'il n'a pas. »

Sujets d'ouvrages. — Un savant a trouvé le secret de faire reparaître dans un vieux miroir toutes les images qui s'y sont réfléchies pendant un siècle.

— Histoire d'un lac depuis son origine jusqu'à son desséchement.

— Une lettre écrite il y a cent vingt ans, qui n'a jamais été décachetée.

— Un épouvantail érigé dans un champ y prend, selon le vent, toutes sortes d'attitudes, et change d'aspect avec le point de vue : c'est tantôt un vieillard, tantôt un enfant, un chasseur, un fermier, une sorcière, ou le Diable.

— Journal d'un cœur humain, pendant un seul jour, dans des circonstances ordinaires, avec ses lumières et ses ombres.

— Un aveugle, cheminant sur une route inconnue, prie les gens qu'il rencontre de lui servir de guide. Parmi ceux qui s'y prêtent, il s'en trouve de malins, de bienveillants mais incapables. Il s'aperçoit qu'on l'égare, et, rejetant toute aide, il poursuit son chemin à tâtons, et arrive.

— Un serpent s'est insinué par quelque accident dans l'estomac d'un jeune homme, et s'y est nourri pendant vingt ans en lui infligeant d'horribles souffrances; type de l'envie ou de quelque autre mauvaise passion.

— Peindre les déguisements que prend la *Ruine* pour allécher ses victimes. Au négociant, elle se présente comme un spéculateur ; au jeune héritier, comme un joyeux compagnon ; à la jeune fille, comme un soupirant sincère.

— Biographie à faire de Robert Raikes, qui, voyant de sales enfants jouer dans les rues de Londres, interroge une vieille femme.

« Oh ! Monsieur, c'est encore pis le dimanche ! Ce sont de francs vauriens; ils font du quartier un véritable enfer. Faute de savoir que faire, ils font tout le mal qu'ils peuvent. »

— Raikes eut alors l'idée de charger des femmes, au prix d'un schelling, d'enseigner le dimanche à lire et à écrire à tous ces petits vagabonds. C'est là l'origine des écoles du dimanche.

PROMENADE AUX ENVIRONS DU CAIRE.

Le Caire est la plus attrayante, la plus visitée, la plus décrite des vraies villes d'Orient. C'est d'abord la plus à notre portée, c'est la plus hospitalière; enfin c'est peut-être la plus belle. Ce qu'il y a de plus merveilleux à Constantinople, c'est la mer; au Caire, c'est la ville avec ses maisons rayées, ses grands murs mystérieux dépassés par de grands arbres, ses contrastes entre la vie franque et la vie arabe, sa forêt de minarets et ses nécropoles. Le *Magasin pittoresque*, après tant de voyageurs, les Maxime du Camp, les Gérard de Nerval, les Charles Didier, et tant de peintres contemporains, a abordé le Caire par tous les bouts, l'a pénétré dans tous les sens ; mais il n'en a pas épuisé les richesses, et longtemps encore, un dessin nouveau, un détail inconnu, viendront de temps à autre solliciter l'attention de nos lecteurs.

La vue que nous donnons est prise du sud-est, au pied du mont Mokattam, tout à fait hors de la ville, dont on n'aperçoit distinctement qu'une des extrémités orientales, la citadelle, El-Qalah. Tandis que dans l'Esbékieh on au

Mousky on peut se croire aux Champs-Élysées de Paris, aux Cascine de Florence ou bien dans quelque rue de Gênes, ces environs du Caire, pleins de décombres sans nom, de tombeaux, de soleil et de poussière, sont tout ce qu'il y a de plus africain, de plus arabe, ou mieux de plus sarrasin. Il faut, si l'on y veut faire une promenade agréable, s'y rendre de grand matin, vers la fin de janvier, lorsque les arbres reverdissent, que les violettes et les narcisses, les orangers et les grenadiers sont en fleurs. Il fait alors presque frais, dix-sept à vingt degrés. On peut, du quartier européen, par les plantations d'Ibrahim-Pacha, arriver assez agréablement au vieux Caire, Fostat, Masr-el-Atiqah, débris de la ville d'Amrou, qui s'étend au bord d'un petit bras du Nil, en face de l'île de Rauda. Tandis que l'âne, porteur des provisions, est dirigé, le long d'un aquedue, vers les tombeaux mamelouks, où il doit attendre le touriste ou l'artiste, on se détournera volontiers une heure pour visiter le vieux Caire.

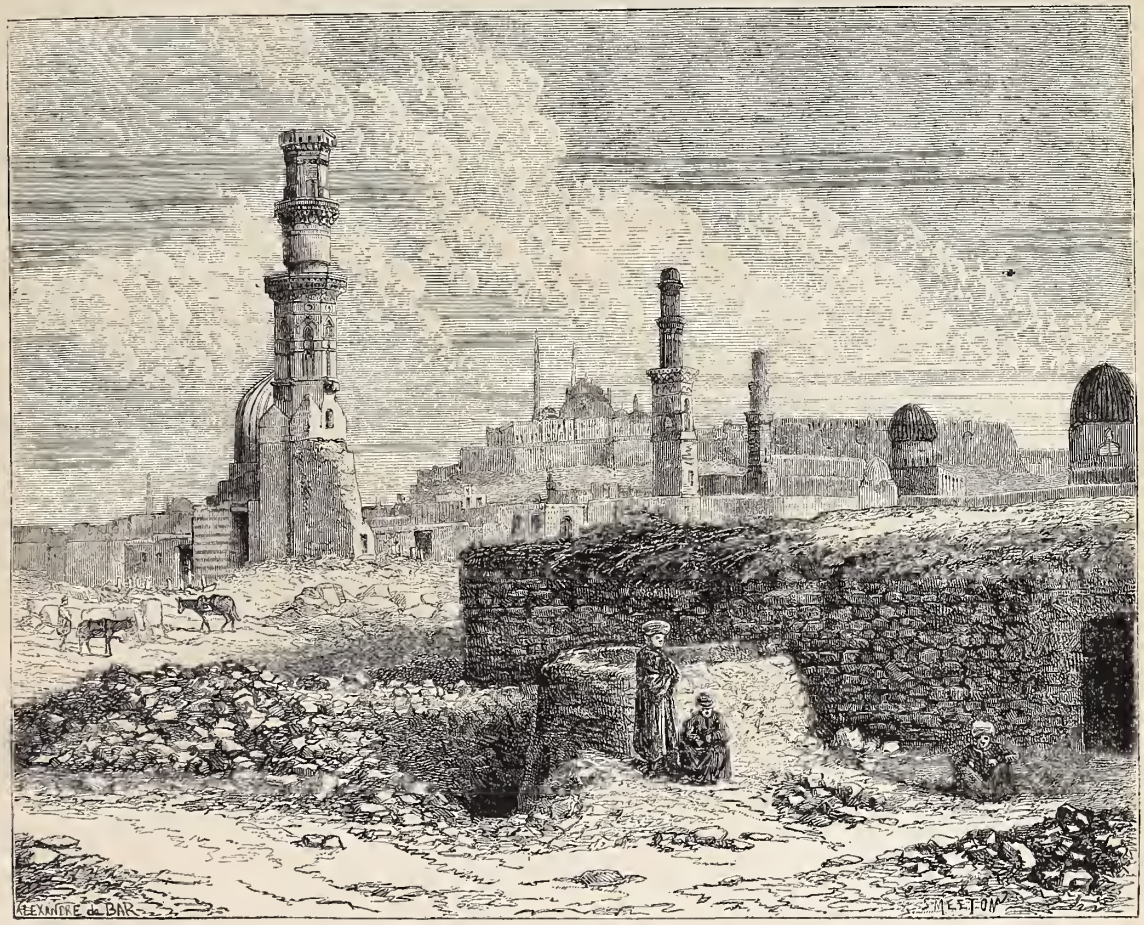
On a tout dit, et depuis longtemps, sur les ânes et les âniers d'Égypte. L'âne, en Orient, est la monture de ville et de campagne; ne croyez pas qu'il ressemble à nos humbles baudets, hérissés, têtus et indociles. Sobre comme eux, mais plus actif, il est d'ordinaire grand et bien fait. Il a dans l'allure de la vivacité, de la noblesse même. On rencontre des ânes riches qui, fiers de leurs brillants harnais, portent, sur une housse brodée d'or, les Lévantines enveloppées dans de grands habbarah noirs. Les étrangers ne dédaignent pas les ânes modestes qu'ils trouvent partout à louer; pour quelque menue monnaie, ils font des trajets considérables, escortés par de petits âniers, la malice incarnée, qui savent tous un peu de patois franc, et servent de drogmans par intérim. Comme nous le montre le dessin de M. de Bar, il y a aussi de vieux âniers dont le service peut offrir plus de sécurité et moins d'agrément. Mais laissons ces deux serviteurs d'occasion gagner la ville des morts, où l'un s'endormira, après avoir attaché l'autre par le pied, à l'ombre d'une coupole et d'un aloès.

Portrait d'un Anier du Caire. — Dessin de A. de Bar.

Fostat, qui ne s'est jamais appelé le Caire que par erreur, s'étendait du Nil au Mokattam, et la mosquée de Touloun (879) décorait son faubourg septentrional. Il ne reste aujourd'hui de cette première capitale musulmane (640-969) qu'une étroite bande habitée le long du fleuve, de vastes amas de décombres, la nécropole de l'Imam-Chafeï, et, à l'extrémité sud, un quartier copte, fermé de murailles romaines, débris d'une forteresse, l'ancienne Babylone, dont les croisés étendaient le nom à la ville entière. La mosquée d'Amrou, la première que les Arabes aient bâtie en Égypte (640), s'élève ou plutôt s'écroule à l'est du village, à côté du champ de ruines où elle se couchera quelque jour. Jamais un musulman ne répare un édifice, si beau et si vénéré qu'il soit; de là ces perpétuels décombres qu'on rencontre à chaque rue dans les villes d'Orient. Nous sommes devant le type de la mosquée arabe, sarrasine, avant qu'il se combinât avec l'église byzantine; c'est une vaste cour carrée, de 80 mètres de côté, ornée de galeries en nombre inégal, une à l'occident, trois au nord et au sud, six formant le sanctuaire à l'orient. Au milieu est la fontaine des ablutions, sous un édicule octogone, ombragée d'un grand palmier; dans un angle, le tombeau d'Amrou, grand rectangle à toit triangulaire; ailleurs, une petite source qui passe pour communiquer avec le puits Zem-Zem de la Mecque. Les colonnes sont au nombre de deux cent trente, de marbres variés; on montre sur l'une d'elles la trace d'un coup de cravache dont l'aurait zébrée le calife Omar pour la décider à quitter la Mecque, où elle était établie. La malheureuse colonne,

c'est M. Maxime du Camp qui le raconte, passa la mer Rouge et vint se placer d'elle-même dans la mosquée d'Amrou. La plupart des arcades, les plus anciennes, sont à plein cintre; très-probablement, les ouvriers du pays, habitués aux constructions romaines, ne connaissaient pas d'autre forme.

« Les environs de Fostat, dit le voyageur Savary (1776), sont couverts de ruines qui marquent son ancienne étendue et qui, à défaut de monuments historiques, suffiraient pour attester qu'elle est moderne. Rien d'égyptien, ni sphinx, ni colonnes, ni obélisques »; les seuls restes un peu anciens sont l'enceinte romaine du quartier copte et, dans une tour, quelques boiseries qu'on suppose dater de Dioclétien. La plaine est déserte. Au pied du Mokattam s'allonge une nécropole mamelouque des douzième et treizième siècles. Une enceinte contient de charmants mausolées, des sarcophages sculptés et décorés de colonnes aux quatre coins. Non loin de là, Toussoum-Pacha, fils de Méhémet-Ali, et Ibrahim-Pacha, le vainqueur de Nézib, reposent au milieu d'une partie de leur famille. Mais les tombes les plus curieuses et les plus imposantes sont celles qui se groupent autour de la coupole d'Imam-Chaféï. Dômes en poire, bulbes côtelés, minarets à terrasses débordantes, à fenêtres ornées, « carrés à la base, octogones au milieu, cylindriques vers le haut, surmontés d'un ovoïde et d'un croissant ou de petites piques divergentes », se mêlent en un fouillis plein de surprises pour le dessinateur et l'architecte, pareils à une forêt pétrifiée



Vue de la Citadelle du Caire. — Dessin de A. de Bar.

de plantes grasses énormes, hérissées et fantastiques. C'est là que dort l'histoire confuse de la domination arabe; elle n'a rien produit de mieux, et c'est par ses sépultures qu'elle veut être connue; et nous n'irons pas réveiller le souvenir de tant de brigands fanatiques et de principicules éphémères.

Mieux vaut, en mettant à profit quelques provisions apportées par l'âne, contempler, vers le nord, les lignes fuyantes d'El-Qalah et les coupoles amoncelées de Méhémet-Ali. Dans la plupart des pays où le gouvernement a été longtemps une exploitation arbitraire et cruelle, les administrations se cachent dans des forteresses. Ici, c'est la citadelle qui renferme les ministères et le palais du pacha. Il est vrai que ces murailles crénelées, orgueil du sultan Saladin (douzième siècle), et derrière lesquelles Méhémet-Ali a pu faire massacrer les mamelouks (1811), ne seraient qu'une défense insignifiante contre l'artillerie moderne; elles sont d'ailleurs dominées par le Mokattam, où s'élève un fortin insignifiant.

Comme le dit déjà Savary à la fin du dernier siècle, « le château du Caire, placé sur un rocher escarpé, environné de murs épais soutenus de grosses tours, était très-fort avant l'invention de la poudre. » L'intérieur renfermait « les palais des sultans d'Égypte, presque ensevelis dans leurs ruines; des dômes renversés, des monceaux de décombres, des dorures et des peintures dont les couleurs ont bravé les injures du temps, de superbes colonnes de marbre encore debout, mais la plupart sans chapiteau, voilà ce qui reste (ce qui restait, car tout cela a disparu) de leur ancienne magnificence. C'est dans une salle de ces édifices que l'on fabrique le riche tapis que l'émir Hadgi escorte chaque année du grand Caire à la Mecque. On voit (on voyait) le divan de Joseph (Saladin) dont le dôme et une partie des murs sont tombés. Il y restait en-

core debout trente colonnes de granit rouge, dont le fût, d'une seule pierre, a près de 45 pieds de hauteur. La diversité de leur grosseur et des ornements sculptés autour des chapiteaux indiquait qu'elles avaient été tirées d'anciens monuments. » Aujourd'hui, ces ruines si belles et si curieuses ont fait place au plus nul des palais royaux, dont la richesse intérieure ne peut dissimuler la vulgarité, et à une ambitieuse imitation de Sainte-Sophie. Les critiques européens sont loin d'accorder à la mosquée de Méhémet-Ali tous les mérites qu'on lui attribue au Caire; les minarets très-élevés sont par trop grêles et mal coiffés, la fontaine des ablutions est d'aspect lourd ; la tour carrée, noir et or, avec son espèce de pavillon chinois et son horloge donnée par Louis-Philippe, paraît d'un goût au moins douteux. Les fenêtres carrées, vitrées vert et or, les lanternes et le lustre d'opéra qui jure avec le style adopté ou du moins pastiché, tout cela n'est guère agréable à un œil tant soit peu délicat. Cependant les belles colonnades d'albâtre oriental, la richesse de la décoration, et surtout, à l'extérieur, la grandeur solide de l'ancien plan byzantin, avec sa coupole appuyée par quatre demi-coupoles, font encore de la mosquée de Méhémet un édifice digne d'être visité. L'âge l'embellira, et déjà le lointain lui sied et l'avantage.

Mais tandis que nous repassons en nous-mêmes ces souvenirs d'excursions récentes, le chibouk allumé par l'ânier après notre modeste repas s'éteint, et le sommeil nous gagne. C'est l'heure de la sieste. Vers six heures, quand le soleil, très-bas sur l'horizon, viendra par-dessus la ville illuminer de ses derniers feux les coupoles de Méhémet, nous reprendrons notre chemin à travers le Caire, précédé par les grelots de cuivre que l'ânier fait sonner au bout de sa baguette.

AMOUR DU BEAU.

Il me fut accordé en naissant, comme un gage assuré de ma vocation, cet amour du beau qui, dans deux arts, me guide et m'éclaire; mais jamais je ne contemple la beauté que pour élever ma pensée avant de peindre ou de sculpter. Laissons des esprits téméraires et grossiers ne chercher que dans les objets matériels ce beau qui émeut, qui transporte les esprits supérieurs jusqu'au ciel. Ce n'est pas à des regards infimes qu'il est donné de s'élever de l'homme jusque vers Dieu; ils essayeraient vainement d'arriver où la grâce seule peut conduire.

MICHEL-ANGE.

HISTOIRE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

L'ORGUE.

II. — SON HISTOIRE. — SES PROGRÈS.

Fin. — Voy. p. 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366.

Malgré ces froideurs toutefois, ou même ces oppositions, non-seulement l'orgue, mais encore d'autres instruments, s'introduisirent assez vite dans toutes les grandes églises, et par la suite, à leur exemple, dans les couvents et petites églises ou chapelles. Les historiens et chroniqueurs de ce temps-là nous signalent aussi différents moines qui avaient acquis du renom par leur talent comme *organistes* ou comme *musiciens*. Mais dans les cathédrales comme dans les églises de couvent, les orgues ne furent pendant longtemps employées qu'aux grandes fêtes et dans des occasions particulières. (Voy. plus haut ce qui est relatif à l'orgue de l'église de Fécamp.) Dans la suite, les orgues pénétrèrent aussi dans les couvents de femmes; et dans ce temps-là les grands personnages laïques avaient l'habitude de faire présent d'orgues aux couvents de religieuses, ce qui pourrait faire admettre que ces instruments n'étaient pas encore bien grands.

Dans les derniers siècles du moyen âge, de grandes améliorations sont apportées à la musique. La notation, l'harmonie, la gamme, sont mieux établies; l'empirisme perd une part que gagne la science : de là un perfectionnement naturel, un emploi plus fréquent et plus juste des instruments, et en particulier de l'orgue. Mais avant d'esquisser quelques-uns de ces progrès du grand orgue, disons quelques mots d'une espèce d'orgue dont il est fait souvent mention dans la seconde moitié du moyen âge, soit dans les textes, soit dans les dessins et peintures, et qu'on retrouve dans beaucoup de circonstances de la vie sociale de cette époque : nous voulons parler de l'orgue portatif ou orgue de main.

On voit cet orgue apparaître en France sur les monuments figurés au dixième siècle. Sa figure est à peu de chose près toujours la même : il se compose d'une boîte ou coffre, qui est le sommier supportant les tuyaux, d'un petit clavier et d'un soufflet. On jouait de la main droite et on soufflait de la main gauche, en tenant la caisse appuyée sur le bras gauche et contre la poitrine. Quelquefois il y a deux rangs de tuyaux disposés en échelle ascendante et de gros tuyaux aux extrémités qui peuvent bien être des façons de basse continue. Le nombre des touches n'est pas toujours le même que celui des tuyaux, ce qui prouverait que, dans les petites orgues comme dans les grandes, plusieurs tuyaux parlaient pour une seule note. Ces orgues tantôt se portaient sur le bras, tantôt étaient pendues à l'aide d'une courroie, tantôt se mettaient sur les genoux, tantôt se soutenaient à l'aide d'un pied. Nous donnons ci-après plusieurs orgues de cette espèce et de différentes époques.

L'orgue qui est tout seul (Voy. aussi plus haut, fig. 7) se trouve fréquemment dans les manuscrits et peintures de missels. Le grand ange est emprunté à une peinture de volet d'une armoire (quatorzième siècle) de la cathédrale de Noyon, peinture très-habilement reproduite et analysée dans le précieux recueil des Annales archéologiques de Didron. On distingue très-nettement la courroie passée autour du cou de l'ange. Les deux petits anges sont détachés de la rosace (seizième siècle) de la cathédrale de Sens, et font partie d'un concert céleste. L'orgue de l'un repose sur un support ou pied; il est de plus grande taille que l'orgue de l'autre ange, qui porte son instrument au moyen d'une courroie parfaitement visible : dans la rosace, elle se détache en rose clair sur la robe bleue de l'ange. Tout le monde connaît la sainte Cécile de Raphaël : elle a dans les mains également un petit orgue portatif.

Il y a de ces orgues qui se faisaient remarquer par une grande richesse d'ornementation; on donnait parfois aux montants des formes symboliques, tours, clochers, flèches d'églises, etc. Une sainte Cécile de la Pinacothèque de Munich, attribuée à Wohlgemuth de Nuremberg (quinzième siècle), joue d'un orgue portatif dont les montants et la traverse sont enrichis de charmants motifs en style ogival. L'orgue est, du reste, perfectionné en tant qu'instrument : on y remarque deux rangs de douze tuyaux chacun, un clavier de douze touches, quatre registres et un soufflet. L'instrument a des poignées à ses montants et peut être porté au moyen d'une ceinture en bandoulière. Le soufflet est posé sur des supports de métal ajustés au sommier.

Ces orgues de main ne semblent pas avoir été admis dans les églises où l'on en avait de plus grandes, mais

elles étaient fort appréciées dans les fêtes de la vie civile. Le roman de la Rose (treizième siècle) en parle :

> *Orgues* i r'a bien maniables
> A une *sole main* portables,
> Où *il meismes soufle et touche,*
> Et chante avec à plaine bouche
> Motés, ou treble ou teneure.

C'étaient donc à l'occasion des instruments d'accompagnement.

Il y avait encore dans le genre portatif des orgues d'une bien plus grande taille, mais que l'on pouvait néanmoins transporter. Beaucoup d'orgues du moyen âge semblent avoir été dans ce cas; mais nous nous bornerons à un exemple qui a une véritable valeur historique, et qui est emprunté au *Journal de la dépense* du roi Jean en Angleterre; il y est dit : *Clément, clerc de la chapelle, pour faire porter les orgues de Hertford à Londres par deux valets, et pour cordes à les lier, 7 d. 3 d.* Puisque deux hommes les portaient, c'est qu'ils n'étaient ni très-légers ni très-lourds.

Différentes espèces d'orgues portatives, tirées de manuscrits et vitraux des treizième, quatorzième et seizième siècles.

Christine de Pisan nous apprend que pendant les repas de Charles V on jouait de l'orgue. Aux entrées des souverains dans les villes, on disposait aussi sur des estrades, dans les carrefours, de petites orgues qui soutenaient et accompagnaient les chanteurs, et cet usage se perpétua jusqu'au seizième siècle. Froissart dit qu'à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière à Paris, devant la chapelle Saint-Jacques, était dressé « un escharfaut faict et ordonné très-richement..... ledict escharfaut couvert de drap de haute lice et encourtiné à la manière d'une chambre; et dedans cette chambre avoient hommes qui sonnoient une orgue moult doucement. »

On pourrait citer bien d'autres exemples de ces orgues portatifs dont se servaient même les charlatans (Voy. la Satire ménippée), qui figuraient à l'orchestre (*Orfeo* de Monteverde, 1607); mais ce que nous en avons dit suffit à montrer l'importance de leur rôle : revenons à l'orgue en général.

Avant le quinzième siècle, la différence des *registres* dans les orgues était peu ou point connue. Vers ce temps, on commença à faire des registres distincts et à imiter différents timbres d'instruments. Les Allemands inventent, par exemple, le *krumhorn* (cor recourbé, jeu d'anches), le *hautbois* (jeu d'anches), et le *basson* (jeu d'anches). Le jeu de *régale* fut le premier jeu d'anches que l'on trouva et que l'on appliqua à l'orgue, mais on ne sait pas qui l'inventa. On connaissait aussi à cette époque le registre de la *trompette* et celui de la *voix humaine*, ainsi que le *tremblant*. On commença aussi à prendre pour bases des nombres de pieds déterminés, 32, 16, 8 et 4 pieds.

Un autre accroissement non moins important et qui fit faire des progrès énormes à l'orgue, c'est l'invention du clavier de pédales, d'abord très-grossier comme mécanisme, et qui n'était qu'une doublure et qu'un aide pour les mains; mais le principe était trouvé, et les progrès ainsi que la véritable application vinrent assez vite. On a attribué l'invention du clavier de pédales à un Allemand nommé Bernhard (milieu du quinzième siècle), mais il semblerait qu'il ne fit que le perfectionner. L'échelle chromatique était déjà employée, du reste, pour les claviers à main, et ces claviers étaient plus délicatement construits. Sans entrer dans le détail minutieux des progrès de la soufflerie, disons sommairement qu'on va désormais y apporter la plus grande attention, et l'on voit, tantôt un jour, tantôt un autre, se produire des améliorations de mécanisme qui donnent peu à peu plus de régularité, de mesure et de proportion au vent, ce qui est capital pour l'orgue.

Tous ces perfectionnements donnèrent à l'orgue plus d'éclat et de solennité en même temps que plus de commodité : aussi devient-il un ornement ou plutôt un meuble indispensable dans toutes les églises, dès la fin du quinzième siècle. Le malheur, c'est qu'un très-grand nombre de ces instruments furent détruits au seizième siècle pendant la *guerre des paysans ou rustauds.*

Les facteurs d'orgues et organistes deviennent plus nombreux, plus habiles, et quelques-uns sont même restés fort célèbres. Nous n'en donnerons pas la liste, elle serait trop longue; nous dirons seulement qu'on en voit plus d'un devenu soit l'objet de la faveur des princes, soit celui de l'admiration des peuples. Le titre d'*orgelmeister* (maître d'orgue) est très-honorable et très-honoré. Nous en citerons pourtant un, mais un des plus célèbres, d'autant plus qu'il a été immortalisé par Albert Durer dans ses grandes peintures du *Triomphe de Maximilien*. Nous voulons parler de Hans Hofhaimer, organiste de Maximilien, que l'illustre peintre allemand a représenté jouant de l'orgue sur un char traîné par un dromadaire, et concourant ainsi à l'éclat de la marche triomphale de l'empereur.

La facture et par suite le jeu de l'orgue vont, à partir du seizième siècle, toujours en s'améliorant. Les progrès méthodiques de la physique, l'étude rationnelle des lois de l'harmonie, fournissent des bases solides et fixes. L'empirisme, l'à-peu-près, disparaissent de jour en jour. On construit l'orgue d'après des chiffres, des calculs, des proportions péremptoires. On a d'abord quelques timbres différents; on en aura bientôt un nombre infini : soufflerie, transmission des mouvements du clavier aux soupapes, manœuvre des registres, etc.; tout se régularise et devient plus docile et plus aisé. On va jusqu'à employer l'électricité pour certains mouvements qui ont besoin d'être instantanés. Notre premier article (Orgue, sa construction) peut d'ailleurs donner une idée succincte de ce qui s'est réalisé à propos des parties essentielles de cet instrument.

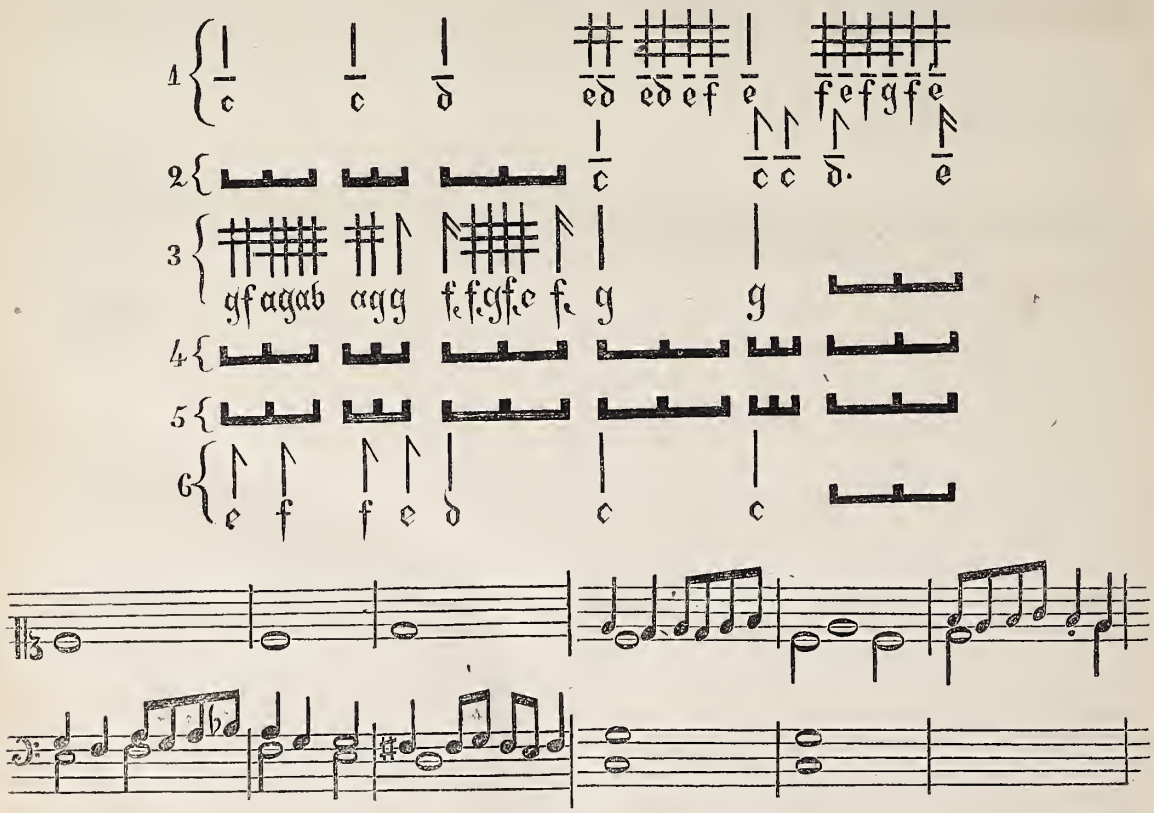
Nous ne le suivrons donc point pas à pas, et nous nous arrêterons au seizième siècle, qui est la limite de son enfance, le terme de ses tâtonnements et le point de départ de ses vrais, beaux et sérieux perfectionnements.

Nous donnerons seulement encore, et comme curiosité, un exemple de musique écrite pour orgue au seizième siècle : c'est un fragment d'un *Veni Sancte Spiritus* à six voix, de

Josquin, mis en tablature d'orgue par Jacob Paix (1583).

On conçoit, rien qu'à la vue de cette notation, combien devaient être grandes les difficultés de lecture. Il n'en faut pas plus pour empêcher un art de faire des progrès aussi

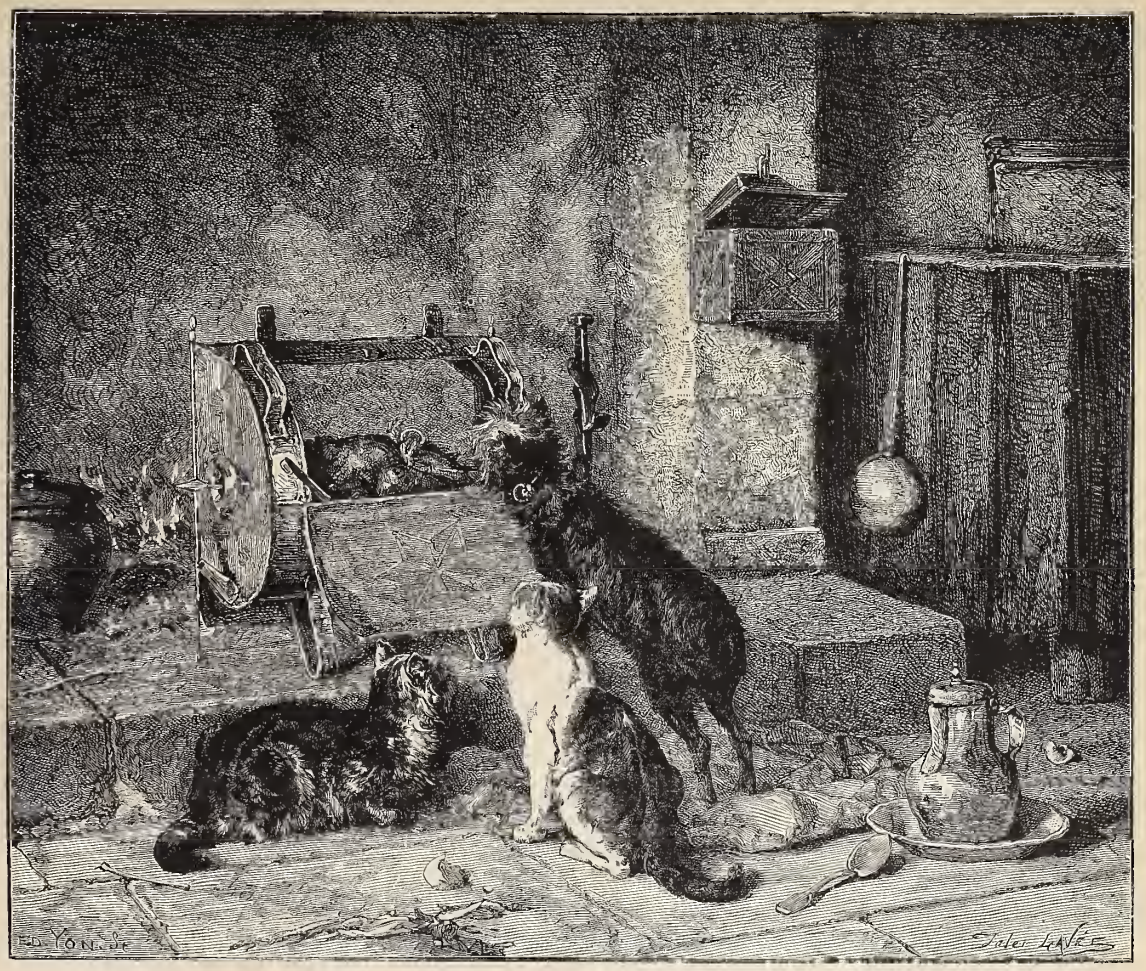
Hans Hofhaimer, organiste de Maximilien Ier. — D'après les peintures d'Albert Durer à l'Hôtel de ville de Nuremberg. — Dessin de A. Herst.



Tablature d'orgue du seizième siècle, et traduction moderne.

rapides qu'il le devrait. Heureusement la notation musicale, elle aussi, se transforma, se simplifia et devint même un secours efficace pour les musiciens, au lieu d'être une gêne et un embarras.

LA CONVOITISE.



Salon de 1872; Peinture. — La Convoitise, par E. Lambert. — Dessin de J. Lavée.

— Ça embaume, se dit Babet avec orgueil, en arrosant le chapon. Encore trois tours de broche, et ils m'en diront des nouvelles.

Un violent coup de sonnette retentit à la porte de la rue. Babet sortit précipitamment de la cuisine, si précipitamment qu'elle laissa la rôtissoire ouverte. On l'entendit bientôt qui parlementait à la porte.

— Je suis pressée, disait la voix d'une bonne commère, je n'ai que le temps de vous dire bonjour; non! non! je ne puis entrer. Saviez-vous que le bedeau...?

Ici, on chuchota à voix basse. La commère si pressée retint Babet un gros quart d'heure loin de ses casseroles.

Azor s'approcha de la rôtissoire :

— Vertu de ma vie! s'écria-t-il avec conviction; quel parfum! comme cette volaille est dorée et paraît croustillante!

Il se dressa alors, et, appuyant ses pattes de devant sur le pas de la grande cheminée de cuisine, il allongea son cou jusque dans la rôtissoire entr'ouverte. Ses yeux étaient brillants, ses narines se dilataient, ses lèvres se retroussaient; il avait le sourire sensuel du Gourmand de Corcelet. De petis jets de vapeur s'élançaient des flancs du poulet, dont la peau se crevassait et se rissolait. Ces petits jets de vapeur étaient si parfumés qu'Azor allongeait le cou avec béatitude, et si brûlants qu'il fermait les yeux et se reculait avec angoisse. Il poussait de petits grognements et même de petits cris plaintifs.

— Si j'osais! si j'osais! se disait-il.

Et ses pattes de devant trépignaient d'impatience et de désir.

Il fut rejoint bientôt par Fleurette, jeune chatte romantique, dont la tête menue était pleine d'idées fausses et de folles illusions.

— Que ce chien est heureux, disait-elle, de n'être pas comme moi une personne délicate et nerveuse! il peut supporter la chaleur, lui! il voit ce chapon face à face, dans toute sa splendeur. Comment peut-il résister à la tentation? Un bon coup de dent, et ce serait si vite fait, ce me semble! ce que je vois d'ici me met hors de moi-même; ce que je sens d'ici m'enivre! Mais lui, l'égoïste, il a le nez sur cette riche proie; il hume le plus pur et le plus savoureux de ces senteurs délicates! Ce n'est vraiment pas juste! Allons, Azor, happe-le donc, nous partagerons ensemble.

Moustache, un chat dans toute la force de l'âge, expérimenté et instruit, s'approcha, et dit aux deux gourmets :

— Écoutez-moi, mes enfants, écoutez-moi, ou vous ferez quelque sottise dont vous aurez à vous repentir.

Azor et Fleurette le traitèrent de radoteur.

Moustache reprit :

— J'ai été jeune comme vous; j'ai traité, comme vous, de radoteuses les personnes âgées, mais je m'en suis toujours repenti. L'expérience des autres et la mienne m'ont appris que les chapons rôtis sont pour les hommes, et que les os sont la part légitime des chats et des chiens.

Azor hurla que c'était une injustice, et Fleurette miaula cet axiome que « les hommes sont des voleurs. »

— Pourquoi, ajouta-t-elle en couvant des yeux le rôti, les hommes auraient-ils plus de droit que nous aux bons morceaux?

Moustache reprit :

— Les hommes, ma chère petite, achètent les volailles de leur argent, ou prennent la peine de les élever et de les engraisser. Ils les plument, les troussent, les mettent à la broche. N'est-ce pas un travail, cela? Le bois même ou le charbon avec lequel ils les cuisent leur a coûté de l'argent. La volaille rôtie est donc bien à eux, et franchement, nous n'avons rien à y prétendre.

Azor grommela :

— Nous valons bien les hommes!

Fleurette renchérit et dit :

— Nous valons même mieux qu'eux!

— Mes enfants, reprit Moustache, vous me semblez prendre une mauvaise voie : c'est moi qui vous le dis. Dans tous les cas, si vous n'admettez pas que vos vœux sont injustes et illégitimes, reconnaissez du moins que votre entreprise est impraticable. Vous, enlever ce chapon! vous n'y songez pas. Voyez seulement ce fer qui le traverse dans toute sa longueur et le fixe à la rôtissoire! Pour emporter le chapon, il vous faudrait emporter toute cette machine, et vous pouvez tâter combien elle est brûlante. Quant à happer un simple morceau, comment le pourriez-vous sans vous brûler horriblement le nez et les lèvres? Contentez-vous, croyez-moi, de l'écume du pot au feu, qu'on vous abandonne si généreusement, ce n'est pas une chose à dédaigner! Puis, quand le chapon aura passé sur la table des maîtres, on vous en donnera les os pour votre dessert.

Azor leva les épaules de pitié, Fleurette ne daigna pas même lever les épaules.

Moustache alla se régaler à loisir de l'écume du pot au feu, revint se pelotonner auprès du feu pour voir, à tout hasard, ce qui allait advenir. Tout à coup, Azor poussa un cri lamentable; il s'était brûlé le nez. Dans son égarement, il s'en prit à Fleurette qui se trouvait à portée, et tenta de la saisir par la peau du cou. Fleurette ne perdit pas la tête et se mit en défense. Après plusieurs passes brillantes, les deux champions en se bousculant renversèrent la rôtissoire; le jus du chapon se répandit sur le carreau de la cuisine. Pendant que la lutte continuait avec fureur, Moustache se mit à lécher la sauce répandue.

— Aussi bien, se disait-il philosophiquement, ce jus serait perdu pour tout le monde!

Babet accourut effarée.

— Oh! les trois filous! s'écria-t-elle en levant les deux mains de saisissement.

Moustache ne se reposa pas sur son innocence, et commença par se mettre en lieu de sûreté. Il savait qu'il ne faut jamais se laisser prendre en mauvaise compagnie. Il avait longuement médité le fameux proverbe allemand : « Pris avec Jean, pendu avec Jean. » Du bon petit coin où il s'était réfugié, il pouvait voir tout ce qui se passait, et sa sagesse de chat s'accroissait d'une expérience nouvelle.

Babet, qui se sentait coupable de négligence, n'en était que plus animée contre les maraudeurs; et, saisissant la première arme qui lui tomba sous la main, elle redressa à grands coups d'écumoire leurs idées sur la hiérarchie animale, et leurs théories sur la propriété.

Quand elle eut réparé le désastre et qu'elle se fut calmée :

— Bah! dit-elle, j'aurais mieux fait de fermer la rôtissoire, ou de rester moins longtemps à bavarder avec la mère Jean! Ces animaux-là, après tout, n'ont que leur instinct et pas de conscience; et d'ailleurs, comme on dit, il ne faut pas exposer son prochain à la tentation : c'est le plus sage.

ESSAI D'INTRODUCTION DU RENNE

DANS LES ALPES.

Le renne a vécu, dans le midi de l'Europe, à l'époque éloignée où le climat de cette contrée ressemblait à celui qui règne actuellement dans le nord. Pourrait-il s'acclimater maintenant dans les parties élevées de la Suisse? C'est une question qu'a essayé de résoudre une société scientifique de la haute Engadine.

La vallée de l'Engadine, que connaissent déjà nos lecteurs, est une des vallées supérieures les plus froides de la Suisse. Elle part de la Valteline et s'arrête à la frontière du Tyrol, formant comme un étroit sillon entre deux chaînes de montagnes; on peut la franchir en moins d'une demi-heure. L'Inn, affluent du Danube, l'arrose dans toute sa longueur, sur 75 kilomètres. Elle était à peine connue autrefois des touristes qui, depuis une vingtaine d'années, la fréquentent et y accroissent l'aisance des habitants. Ceux-ci émigrent et vont exercer en France, en Allemagne, en Italie, en Belgique, les états de pâtissier, de limonadier, de confiseur. Rentrés chez eux après fortune faite, ils font bâtir de jolies habitations, des villas, de petits châteaux modernes, ornés de balcons et de grillages. Le paysage est partout égayé de ces constructions étranges et non sans charme.

Tous les habitants parlent l'allemand; mais ils ont un dialecte particulier nommé le *ladin* qui dérive de la langue romane. Bien que gâté par le contact de l'idiome germanique, qui l'a rendu désagréable en lui ôtant les voyelles finales, ce dialecte a une littérature, des poésies, des grammairiens, un journal, des ouvrages scolaires. L'instruction est répandue dans l'Engadine, et même assez élevée. Le programme de l'instruction primaire y est plus complet que le programme adopté dans la plupart des écoles primaires d'Europe. Beaucoup de personnes s'y livrent à des recherches sérieuses sur l'histoire naturelle. Ce goût des hautes études est favorisé par la rigueur de la mauvaise saison, qui confine les habitants dans leurs demeures. L'hiver y arrive en septembre; il y neige au mois d'avril. En juin et juillet, les nuits ne cessent d'y être froides; la détente du climat hivernal ne commence à se faire sentir qu'à la fin de mai. Aussi les gens de la vallée disent-ils que, chez eux, l'année se compose de neuf mois d'hiver et de trois mois de froid.

C'était bien là qu'il convenait d'essayer l'acclimatation du renne. L'animal pouvait, en effet, s'y croire dans son climat naturel. Voici comment on a fait l'essai.

On avait choisi un mâle et une femelle que l'on plaça dans une cabane, au voisinage d'un glacier nommé Roseggthal. Autour de cette cabane est un pâturage couvert des plantes alpestres les plus succulentes, parmi lesquelles on remarque le lichen particulier qui constitue la nourriture habituelle des rennes. Le confort de l'habitation était complété, pour les hôtes du Nord, par un bois de mélèzes tout voisin, par des ruisseaux d'eau très-froide descendant des glaciers, par un air très-vif que rafraîchissait encore le vent direct du Roseggthal. Les rennes y arrivèrent à la fin de juin, et se mirent à paître dès qu'ils furent en liberté; mais aussitôt que le soleil perçait les nuages, ils se couchaient à l'ombre de la cabane, et ruminaient. La nuit, ils paissaient dans la forêt de mélèzes. Pendant le jour, ils paissaient et se couchaient alternativement. Ce régime leur

profita : arrivés maigres, ils furent, au bout d'un mois, gras et couverts d'un poil bien luisant.

D'abord en lutte avec un troupeau de vaches, ils finirent par se mettre d'accord.

Le 10 décembre, on amena tout le bétail à la station d'hiver, située à une altitude moins grande. On avait ramassé une provision de lichen, mais insuffisante. On y remédia avec succès, par suite de la remarque qu'on avait faite du soin avec lequel les rennes triaient le foin ordinaire pour choisir les herbes les plus fines et les plus courtes. Ce fut une indication qui détermina les surveillants à remplacer le lichen par le fourrage de la seconde coupe, qui, dans les hautes vallées, est très-ténu et très-fin. Les rennes s'en accommodèrent très-bien.

Lorsque la neige commença de tomber, nos animaux se jetèrent dessus et la mangèrent avec avidité. Ils cessèrent dès lors de boire de l'eau. Demeurant le jour et la nuit en plein air, ils ne venaient sous le hangar que pour y manger le fourrage. L'hiver se passa bien ; les rennes changèrent de ramure sans accident, et l'été suivant on les ramena dans leur première cabane, auprès du Roseggthal ; ils semblèrent la revoir avec un vif plaisir.

L'expérimentation pouvait ainsi être considérée comme satisfaisante au point de vue du maintien de l'existence des rennes ; mais ces animaux n'ayant eu aucun produit, on les vendit à une ménagerie.

Le renne peut donc vivre dans les hautes vallées de la Suisse ; mais la question de reproduction demeure en suspens, et l'on ne peut rien conclure quant aux avantages économiques de l'acclimatation. On sait que la chair du renne est excellente, et fait un bouillon très-nutritif ; que sa peau est très-souple, que le beurre est très-bon et le fromage très-riche en caséum ; mais, d'un autre côté, la préférence si marquée de l'animal pour le lichen semble indiquer que s'il ne trouvait pas en abondance cette nourriture dont il est si avide, il sortirait des conditions d'une bonne alimentation. La question n'est donc pas encore résolue, et il serait désirable que l'on pût reprendre à nouveau cette intéressante expérience. Si elle réussissait complétement, il est certain que la présence de troupeaux de rennes dans la haute Engadine serait une attraction de plus pour les touristes.

MODESTIE D'UN HOMME DE GÉNIE.

Personne ne doit s'imaginer que mon désir soit de prescrire des règles ou d'apprendre quelque chose aux maîtres illustres ; bien au contraire, s'ils veulent donner au public le résultat de leurs observations, je m'appliquerai ardemment à suivre leurs conseils, autant que me le permettra la faiblesse de ma nature, et à étendre leur renommée. Venez donc à mon secours, mes chers amis et maîtres ; laissez paraître les dons divins qui sont en votre intelligence ; faites-en profiter vos frères, afin que Dieu soit honoré en vous. Albert Durer.

LA PIERRE VIVANTE.

Il y a cent cinquante ans, Maximilien Misson s'en allait dans le Brabant, l'Allemagne et l'Italie, à la recherche des curiosités artistiques ; et ce qu'il y a de plus intéressant peut-être dans son récit, aujourd'hui que maintes légendes vont disparaissant, ce sont les bruits populaires, les observations bizarres que dédaignaient déjà les savants et que respectaient encore les bourgeois. Voici ce que c'était que la fameuse *pierre vivante*, dont tout souvenir n'est peut-être pas perdu à Mayence. Parvenu dans cette ville, notre vieux voyageur se plaît à nous en rappeler les magnificences, et, pour cela, il nous entraîne à la cathédrale. « Les ornements, dit-il, avec lesquels les électeurs célébrent la messe, sont extraordinairement riches, et le dais sous lequel on porte l'hostie en certaines occasions est tout couvert de perles. Je me souviens d'avoir lu dans les chroniques de l'abbé d'Usperg qu'ils avaient autrefois, au trésor de la sacristie, une émeraude creuse de la grosseur et de la forme d'un gros melon. Cet auteur dit qu'en certains jours, on mettoit de l'eau dans cette coupe, avec deux ou trois petits poissons qui nageoient ; que la coupe étant couverte, on la montroit au peuple, et que le mouvement des poissons produisoit un effet tel, que les simples se persuadoient que la pierre étoit vivante. »

BAVARDAGE.

— Ne permets pas à ta langue de courir en avant de ta pensée. Chilon.

— Le bavard veut se faire aimer, et il se fait haïr ; il veut obliger, et il importune ; il veut se faire admirer, et il se rend ridicule ; il dépense pour ne pas recueillir ; il offense ses amis, sert ses ennemis et travaille à se perdre lui-même. Plutarque.

L'OMBRE DE L'ANE.

Je me demandais depuis cinq minutes pourquoi ces huées et ces rires éclatants sur le chemin. A la fin, la curiosité l'emporta, et, posant là mes arrosoirs, j'allai regarder par-dessus le mur du jardin.

Un enfant, monté sur un âne, se tenait immobile avec sa monture, comme une statue équestre. Deux gamins, à quatre pattes dans la poussière du chemin, s'amusaient à tracer les contours de l'ombre de l'âne. Le résultat de leur travail, à vrai dire, ressemblait beaucoup moins à l'image d'un âne qu'à la carte grossièrement dessinée de quelque terre inconnue. L'animal, d'ailleurs, se tenait immobile comme s'il eût compris qu'il y allait de sa ressemblance : le travail des deux dessinateurs était donc facile, excepté sur deux points. L'âne, inquiété par les mouches, remuait constamment la queue et les oreilles. Plus mobiles que la mobile Délos avant que l'ingénieux Apollon ne se fût avisé de l'attacher pour la faire tenir tranquille, ces deux points de la carte restaient indécis malgré les efforts persévérants des deux dessinateurs pour les fixer. Celui qui s'était chargé du travail de la queue bondissait comme une grenouille pour saisir au vol tous les mouvements de son modèle. Le cavalier riait, à moitié retourné sur son âne ; un autre camarade dansait de joie et faisait la nique aux deux artistes : ces derniers se piquaient au jeu, redoublaient d'efforts, n'en réussissaient pas mieux, et pour se consoler riaient comme des fous. Ils faisaient tant de bruit à eux quatre qu'ils ameutaient le village, et qu'ils m'avaient arraché moi-même à mes occupations.

J'allais retourner à mes arrosoirs en souriant de cette explosion de gaieté si naïve et si franche. Je moralisais sur cette précieuse faculté de rire à propos de tout et à propos de rien, qui est le privilége d'un certain âge, lorsque je m'arrêtai, frappé par l'expression de la physionomie de l'âne.

L'âne n'est pas par lui-même un animal bien gai ; celui-ci me parut plus triste que nature. Les rires des enfants lui agaçaient les nerfs ; peut-être aussi se croyait-il l'objet de leurs railleries. Plus leur joie s'épanouissait, plus il s'assombrissait ; sa lèvre supérieure s'allongeait et pendait ; ses yeux, dont le noir velouté reflétait l'éclat de la

route inondée de soleil, se fermaient à moitié ; il prenait l'air vexé et scandalisé. Je n'aurais pas été surpris, le voyant si morose, de l'entendre s'écrier, comme le Misanthrope :

. . . . . Je ne savais pas être
Si plaisant que je suis.

Peut-être après tout était-ce une illusion ; peut-être le contraste entre la joie bruyante qui éclatait autour de lui

L'Ombre de l'âne. — Composition et dessin d'Émile Bayard.

et sa physionomie de philosophe désabusé m'a-t-il conduit à forcer mon interprétation ? O philosophe modeste, ô rustique amateur de chardons, si dans mon for intérieur je t'ai calomnié, pardonne-le moi ; bien volontiers je te fais amende honorable.

Je me remis à arroser mes laitues. Tout en arrosant je rêvais, et tout en rêvant je revoyais le profil mélancolique du baudet. Peu à peu (comment cela se fit-il ? je n'en sais rien), à l'image de l'âne se mêla dans mon cerveau celle de mon voisin de campagne, l'excellent M. Yourte.

Ce rapprochement était tellement irrévérencieux que je me le reprochai aussitôt que je m'aperçus qu'il s'était fait même à mon insu ; puis, en réfléchissant, je m'aperçus que l'expression et non pas la figure de l'âne m'avait amené là par la voie mystérieuse de l'association des idées. Mon voisin M. Yourte est un digne homme, un peu susceptible, et surtout très-distrait. Il se réveille tout à coup au milieu d'une conversation animée, et croit trop facilement que les rires des assistants s'adressent à sa personne. Alors il s'assombrit et devient misanthrope. Nous nous sommes amusés souvent à le taquiner là-dessus ; nous nous sommes fait un malin plaisir de le laisser dans son erreur. Que voulez-vous ? on s'ennuie quelquefois à la campagne, et l'on n'est pas toujours assez scrupuleux sur le choix de ses amusements. Pour la première fois, je méditai sérieusement ce point de morale. A l'avant-dernière rangée de laitues, j'avais des remords ; à la dernière, j'étais décidé à ne plus recommencer. En remisant mes arrosoirs dans la cabane aux outils de jardinage, je me dis que je devais une réparation à M. Yourte. Il adore le jeu de tonneau, moi je le déteste : j'allai le soir, après dîner, l'inviter à faire une partie de tonneau en douze mille points avec « la belle » et « la revanche. » Oh ! la belle partie ! et que le jeu de tonneau me parut un passe-temps délicieux ! Et cependant je ne réussis pas une seule fois à introduire mon palet dans la bouche béante de la grenouille, ce qui, comme chacun sait, est l'idéal au jeu de tonneau.

ERRATA.

Page 118, colonne 1 du tableau, au paragraphe VUE DE VÉNUS. — *Au lieu de* 50 millions à 66 millions, *lisez* 10 millions à 66 millions.

Page 120, ligne 3 après le titre. — *Au lieu de* ou des différentes planètes, *lisez* vu des différentes planètes.

Page 96, colonne 2, ligne dernière (note). — *Au lieu de* 1865, *lisez* 1685.

Page 106, colonne 1, ligne 7 en remontant. — *Au lieu de* sous le titre de *Bisco-Conde*, *lisez* sous le titre de *Bispo-Conde*.

Page 154, colonne 1, lignes 51 et 57. — Voy. l'*Erratum* de la p. 352.

Paris. — Typographie de J. Best, rue des Missions, 13. LE GÉRANT, J. BEST.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Abréviations (Quelques) dans les lettres et papiers des négociants, 91.
Activité, 264.
Adamastor (Légende d'), 169.
Aiguière (une), 265.
Age du renne (Objets de l'), 159.
Ages (les) de l'Hôtel de ville de Paris, 372.
Alby (Cathédrale d'), 177, 228.
Almanach (Fragment d'un) de 1791, 161.
Amour du beau, 402.
Anneau (l') de saint Marc, 209.
Anneaux magiques, 302.
Anoblissement des ancêtres en Chine, 90.
Apothéose (l') d'Hercule, 99.
Appareil dynamique pour rafraîchir l'eau, 357.
Appareils de chauffage au gaz, 16.
Approfondir, 247.
A propos de Cresinus, 86.
Arcachon (Prés salés du bassin d'), 396.
Arfé (Henrique et Juan de), 18, 79.
Attention, 384.
Atmosphère (l'); rôle de l'air dans la vie, 39.
Aurores polaires, 361.
Auteuil (la Mare d'), 307.
Auteur (l') de Lazarille de Tormes, historien et orientaliste, 94.
Automne (l'), 397.
Autres (les) mondes vus de la Terre, 120.
Aveux (les) de mon ami John, 339, 350, 358, 363, 371, 378, 390, 394.
Axiome (un) de Buffon, 205.
Aymon (Poëme des quatre fils d'), 331.

Ballons (les) du siége de Paris, 3, 45, 52, 68, 115, 148.
Bannière de l'ancienne république de Strasbourg, 252.
Baptistère de Saint-Marc, à Venise, 281.
Barberousse (les), 185.
Batalha (Eglise et couvent de), 105.
Becs et ongles, 168, 171, 215, 243, 291, 335, 374, 391.
Bien (le) et le Beau, 110.
Bitche (Château et ville de), 121.
Boileau (Propos d'un provincial sur), 193.
Boisguillebert et la liberté du commerce en 1701, 55.
Boîte (une) à musique, 54.
Bordone (Pâris), 209.
Bords (les) de la Meuse, 331.
Broderie (une) historique exécutée à Malacca au dix-septième siècle, 347.
Buffon (un Axiome de), 205.
— en déshabillé, 98, 114.

Cabacet de Ferdinand le Catholique, 89.
Caillou (le) et la Rose, 39.
Caire (Promenade aux environs du), 399.
Camélia (Origine du nom du), 44.
Caricature (Sur la), 35, 83, 123, 166, 238, 267, 340, 379.
Caricatures sur la mode en 1796, par Cillray, 12, 13.
Carré, de l'Académie des sciences, 259.
Cascade de Faymont, 81.
Casque turc, de l'*Armeria real*, 217.
Cathédrale d'Alby, 177, 228.
— de Beauvais, 9.
Causeries hygiéniques (voy. les Tables des précédentes années); suite : la Salubrité des rues, 102, 169, 275.
Ce que c'est qu'un livre, 170.
Cérémonie (une) religieuse en Espagne, 214.
Cerf-volant d'une nouvelle espèce, 280.
Champignons, 307.
Chandeliers du douzième siècle, 201.
Chandelle (Fabrication de la), 255.
Charles IX (Cruauté de), 167.
Charretiers et chevaux, 18.
Chasse (la) au basilic, 210, 218, 230, 234.
Chastellux, en Morvan, 145.
Château-Regnault, sur la Meuse, 331.
Cheveu (le) merveilleux, 139.
Chic (le), 395.
Cigognes (les) du Temple neuf, à Strasbourg, 132.
Citadelle du Caire, 401.
Coffret de marqueterie, 41.
Col de la Schlucht (Vosges), 257.
Combat singulier d'une grive et d'un écureuil, 167.
Commerce (Influence du), 132.
Conjonction de Jupiter et d'Uranus, le 5 juin 1872, 163.
Conseils pour prendre les empreintes, 61.
— d'une aiguille, 82.
Conservation de la glace, 88.
— des fruits, 111.
— des viandes, 56.
Constructions portatives, 384.
Conte (un) de ma mère l'Oie, 30.
Contradiction (une), 140.
Convoi (un) par un jour de bombardement, 297.
Convoitise (la), 405.
Coq (le) de roche, 305.
Coupole (la) du ciel brisée, 135.
Courriers (les) à pied pendant le siége de Paris, 116.
Cresinus (A propos de), 86.
— (Sortiléges de), 1.
Crevettes et langoustes, 369.
Croix (la) unie au croissant, 96.
Cruauté de Charles IX, 167.
Crustacés comestibles de nos côtes, 369.
Cuisine au gaz, 16.
Cuvier, peintre d'histoire naturelle, 70.

Dalhia (Origine du nom du), 44.
Dames (les) de Meuse, 331.
Damiron (Souvenirs de), 215.
Dépêches (les) microscopiques pendant le siége de Paris, 115.
Dépouilleuses d'enfants, 152.
Désobéissance (la) de Cuillemette, 225.
Dessin (le) d'après nature (voy. les Tables des t. XXXVI, XXXVII, 1858-1859); fin, 387.
Deux (les) Souris, fable arabe, 18.
Diamants (Nouvelles mines de) dans l'Afrique du Sud, 183.
Dieu, 183.
Dimanche (le) des Rameaux, 137.
Doit-on avoir les défauts de ses qualités? 175.
Durée de la vie humaine, 62.

Ecole militaire de Tolède, 313.
Ecoles industrielles à Bruxelles, 55.
Economie domestique (voy. la Table du t. XXXVIII, 1870); suite, 90, 131.
Ecrevisses (les), 91.
Education du goût, 327.
Egaz (Henrique de), architecte, 314.
Eglise de Pagny-le-Château, 249.
— de Saint-Hubert (Belgique), 364.
— de Saint-Marc, à Venise, 281.
— de Saint-Vincent, dit Saint-Pierre le Vieux, à Mâcon, 269.
— et couvent de Bathalha, 105.
— (l') romane, 2, 13, 22, 26, 34, 42, 50, 58.
Egoïste, 195.
Emigrants (les) de l'Alsace, 393.
Engadine (l') et ses pâtissiers, 95.
Enseignement (l') aux Etats-Unis, 135, 171, 195.
Entrée (l') au bois, 321.
Epasnactus, chef gaulois, 140.
Epicurien (un) moderne, 242.
Esquisses du Poussin, 239.
Essai d'introduction du renne dans les Alpes, 406.
Etoile (l') de l'Afrique du Sud, diamant, 184.
— (l') la plus voisine de la terre, 302.
Etymologie (une) gauloise, 78.
Existence de Dieu, 350.
Exploitation des forêts par les moyens mécaniques, 196.

Fables littéraires d'Yriarte, 223, 271.
Fabrication de la chandelle, 255.
Fauteuil (un) de prix, 239.
Faymont (Cascade de), 81.
Ferdinand le Catholique (Cabacet de), 89.
Fielding, 312.
Forment (Damian), 144.
Formes (les) de la vie, 152.
Forster, graveur, 385.
Fragment d'un vieil almanach, 161.
Funérailles d'un corbeau, 115.
Furtado de Mendonça, 348.

Cillray (James), caricaturiste anglais, 11.
Gipsy et Zingari; origine de ces noms, 183.
Glace (Conservation de la), 88.
Glace et réfrigérants sous les tropiques, 355.
Gouvernement, 26.
Graisses d'oiseaux, 110.
Grands hommes (les), 258.
Gravures faites au moyen d'un jet de sable, 206.
Grêlons extraordinaires, 252.
Grotte de Han-sur-Lesse, 204, 212.
Guerre (la) (voy. t. XXXIX, 1871, p. 231, 393); fin, 322.

Habitants préhistoriques des cavernes, classés d'après leur industrie, 319, 359.
Hache au trident, 24.
Hanneton (le) et ses ravages, 122, 142.
Han-sur-Lesse (Visite à la grotte de), 204, 212.
Hawthorne; son journal, ses pensées, ses projets d'ouvrages, 326, 334, 382, 398.
Heidegger, 232.
Hirondelle (l') de rivage, 377.
Histoire des instruments de musique (voy. les Tables des années précédentes) : l'Orgue, 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366, 402.
Hofhaimer, organiste, 404.
Hogarth (Dessins de), 223, 264.
Hommages à un bienfaiteur, 11.
Homme (l') fossile de Menton, 381.
Hôpital de Santa-Cruz, à Tolède, 313.
Horloge (une) qui avance, 353.
Hôtel de ville de la Rochelle, 283.
— de Paris, 372.
Huissiers à cheval, 104.
Huîtres (Pourquoi les) coûtent cher, 291, 324.

Ile (l') de Ré, 129.
Iles Saintes (Visite aux) de la mer Blanche, 11.
Il faut savoir se taire à propos, 245, 253, 258.
Industrie (l') des sauvages, 15.
Influence du commerce, 132.
Ingres (Monument d'), à Montauban, 273.
Insectarium (Projet d'), 244.
Instinct ou raisonnement, 318.

Jacinthes (les) de tante Sophie, 126, 134.
Jardin des Plantes (l'Ancien), 301.
Jean de Pise (Sculptures de) à la cathédrale d'Orvieto, 49.
Je conclus, 282.
Jérusalem (Rues de), 260.
Journal (le) de lady Russell, 195.

Lafresnaya flavicaudata (le), 153.
Lalullon (Parc aux huîtres de), 292.
Langoustes et crevettes, 369.
La Rochelle, 283.
Leçon (une) à l'Université d'Oxford, 264.
Légende d'Adamastor, 169.
Lettre (la) de recommandation, 390.
Lion marin (le) des Aucklands, 25.
L'Isle sur le Doubs, 289.
Litchi (le) dans les montagnes, 78.
Longueur des fils télégraphiques, 139.

Mâcon, 268.
Maison humide, 179.
Malacca, 348.
Malebranche, Prestet et Carré, 259.
Manuel barométrique, 70.
Mare (la) d'Auteuil, 307.
Marées (les) employées comme force motrice, 224.
Marqueterie (la), 41.
Masuole, roi de Carie, 47.
Médaille d'Epasnactus, 140.
— de Tarente, 288.
— de Térina, 72.
— samnite, 192.
Méduse, 60.
Mémoires de lord Herbert de Cherbury, 265, 278, 286, 310.
Mendonça (Furtado de), 94.
Meuse (Bords de la), 331.
Minéralogie (Ce que cherche la), 329.
Mines nouvelles de diamants dans l'Afrique du Sud, 183.
Ministère (le) des finances, 76.
Miroirs magiques et astrologiques, 62.
Modestie, 55.
— d'un homme de génie, 407.
Molière, ses amis et le livre de Néander sur le tabac, 315.
Mollusques comestibles de nos côtes, 337.
Mondes (les Autres) vus de la terre, 120.
Monument d'Ingres, à Montauban, 273.
Mortalité comparée des célibataires, des époux, des veufs, en France, 280.
Mortier (Origine du), 78.

Morvan (le), 145.
Moucherolle (la) de Bourbon, 30.
Musée de l'Industrie et Ecoles industrielles, à Bruxelles, 55.

Nature (la), 200.
Naufragés (les) de la *Cybèle*, 142, 146, 158, 162, 174, 182, 189, 198, 206.
Néander (Traité de) sur le tabac, 315.
Néant, 70.
Neufbrisach, 233.
Nice : le Paillon, 388.
Notes prises sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, 134.
Oberlin (Résolutions d'), 200.
Objets de l'âge du renne, des cavernes de l'Ariége, 159.
Oiseau (l') de la Vierge, 30.
Oiseaux-mouches : le *Lafresnaya flavicaudata*, 153.
Ombre (l') de l'âne, 407.
Orchidées (Prix des) en Angleterre, 374.
Orfévrerie espagnole, 17.
Orgue (l'), 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366, 402.
Origine de deux noms de fleurs, 44.
— de la dénomination de tombeau de la Chrétienne donnée au tombeau des rois de Mauritanie, 96.
— du mortier, 78.
Ornithorhynque (l'), 236.
Oropa (Santuario d'), 74.
Orvieto (Sculptures de la cathédrale d'), 49.
Oryctéropode (l') du Cap, 113.
Otarie (l') australe, 25.
Outil (un) indien, 136.

Page (une) oubliée sur Jeanne Darc, 5.
Pagny-le-Château, 249.
Pagure (le) larron, 276.
Paillon (le), à Nice, 388.
Palais de Justice (Salle des Pas-Perdus, au) de Paris, 188.
Papier de Chine (l'Inventeur du), 127.
Papillon, graveur, 107.
Paresse (la) punie, 106.
Passé et avenir, 39.
Pâtissiers de l'Engadine, 95.
Peintures de la cathédrale d'Alby, 228.
Pénitence (la) de Théodose, 33.
Pensées. — Bacon, 302. Balzac (Guez de), 192. Bossuet, 26. Burnouf (Em.), 152. Chamfort, 394. Chesterfield, 247. Cicéron, 3, 207, 343. Cléobule, 293. Cooper, 264. Cousin (Vict.), 183. Cuvier, 127. Durer (Alb.), 406. Fonssagrives, 139. Genet-Campan, 280. Gérando (De), 135. Goldsmith, 318. Johnson, 62. La Beaume, 255. Lacordaire, 252. Lamartine, 62. Lavater, 252. Maistre (X. de), 70. Michel-Ange, 402. Montlosier, 371. Plutarque, 407. Porphyre, 95. Rémusat (Mme de), 342. Ritter (Carl), 200. Rivarol, 350. Ruskin, 170. Saadi, 39. Saint-Evremond, 155, 242, 327. Smith (Sydney), 195. Topffer, 223. Xénophon, 26.
Petites occupations, 242.
Pétrels (les), 329.
Phares de la Pointe-des-Baleines (île de Ré), 129.
Phénomènes astronomiques en 1872, 6.
Physique (la), 19.
Pierre tombale de G. de Staunton, 200.
Pierre (la) vivante, 407.
Pigeons (les) voyageurs, 68.
Pisciculteur (un), 262.
Plume (la), mode française et anglaise du dernier siècle, 11.
Poils étoilés des plantes, 128.
Poissons nourris d'or pur, 15.
Poivre (Pierre), 207, 250.
Porte de l'hôpital de la Santa-Cruz, à Tolède, 313.
— de Strasbourg, à Neufbrisach, 233.
— (une) du quinzième siècle, en Alsace, 227.
Poste fluviale pendant le siége de Paris, 148.
Poulpe (le), 337.
Pourquoi les huîtres coûtent cher, 291, 324.
Poussières atmosphériques, 175.
Poussin (Esquisses du), 239.
Première (la) société d'agriculture, en 1757, 26.
Premier (le) tour du monde, 183.
Presse typographique, 32.
Prestet, Carré et Malebranche, 259.
Preuves de l'existence de Dieu, 350.
Priviléges de l'homme, 207.
Prix fabuleux des orchidées en Angleterre, 374.
Procession des huissiers, 104.
Progrès du bien-être et du luxe, 255.
Projet d'insectarium, 244.
Promenade aux environs du Caire, 399.
Propos d'un provincial sur Boileau-Despréaux, 193.
Puits à Venise, 21.
Quel est le plus stupide des deux? 86.

Raisin, organiste, 54.
Ranilla (la) roja, 200.
Ré (île de), 129.
Reconnaissance populaire à propos d'un puits, 359.
Réflexion, 342.
Réfrigérants et glace sous les tropiques, 355.
Règles de vie, 252.
— pour prévoir le temps, 70.
Reliques et autographes de saint Thomas d'Aquin, 391.
Remède arabe contre le mal de tête, 142.
Renne (Essai d'introduction du) dans les Alpes, 406.
Renvoyez votre cheval, 76.
Résolutions d'Oberlin, 200.
Rhythme (le) dans la nature, 111.
Rohault (Jacques), médecin, 315.
Rossini, 241, 309, 386.
Route du col de la Schlucht (Vosges), 257.
Rue (la) Cahoreau, à Constantine, 328.
Rues de Jérusalem, 260.
Ruines de la rue du Bac, 1871, 45.
— de la rue Royale, 1871, 141.
— de Saint-Pierre le Vieux, à Mâcon, dessin de Tirpenne, 269.
— du ministère des finances, 76.
Ruisseaux (les) de Paris, 248.

Salle (la) des Pas-Perdus, au palais de Justice de Paris, 188.
Saïgon et l'hôtel du Gouvernement, 28.
Saint-Hubert (Belgique), 364.
Saint-Marc (l'Eglise de), à Venise, 281.
Saint-Pierre le Vieux (l'Eglise de), à Mâcon, 269.
Salubrité (la) des rues, 102, 169, 275.
Santuario d'Oropa, 74.
Sauvetage des naufragés, 327.
Schlucht (le Col de la), Vosges, 257.
Scieries mécaniques pour l'exploitation des forêts, 196.
Scipion (le Songe de), 345.
Sculptures de Jean de Pise, à la cathédrale d'Orvieto, 49.
— en bois du Dauphiné, 73.
Ségovie, 155.
Serviette (une) de dix-sept cents ans, 192.
Silex taillés de la première époque des cavernes, 320.
Société (de la), 192.
Sœur (la), 65.
Soleil (Surface du), 219.
Son (le), 91.
Songe (le) de Scipion, 345.
Sortiléges (les) de Cresinus, 1.
Souris (la), 289, 306.
Statistique de l'Europe, 135.
Statue (la) de Mausole, 47.
Stephenson, 291.
Strasbourg (Ancienne bannière de), 252.
Surface (la) du soleil, 219.

Tabac (Traité de Néander sur le), 315.
Table (la) des politiques, 193.
Tableau (un) de dévotion du seizième siècle, 352.
Tarente, 288.
Taureau (un) pendu, 22.
Télescope (le), 20.
Temple d'Ephèse, 167.
Terina (Médaille de), 72.
Terre (la) vue des autres mondes, 118.
Testudiculture, 99.
Têtières de cheval de l'*Armeria real*, 179.
Théodose (la Pénitence de), 33.
Thomas (Saint) d'Aquin; ses reliques et ses autographes, 391.
Tombeau de la Chrétienne; origine de ce nom, 96.
— des rois de Mauritanie (voy. la Table du t. XXXIX, 1871); fin, 39.
— Staunton, 200.
Torcello, 57, 97.
Tour du monde (le Premier), 183.
Travail des machines à vapeur, 74.
— et bonheur, 214.
Trou (le) de Bellevaux, 205.
Tsaï-Leu, 129.

Vaches aux prés salés (bassin d'Arcachon), 396.
Vaisseau construit en sept heures, 47.
Véritables amitiés, 342.
Vieillesse, 62.
Vieux chênes et vins nouveaux, 44.
Vigilance, 158.
Violons (les) de faïence et leur légende, 316.
Visite à la grotte de Han-sur-Lesse, 204, 212.
— à un propriétaire polonais, 18.
— aux Iles Saintes de la mer Blanche, 11.
Voir et regarder, 248.
Vue (la), 323.

Yriarte (Fables littéraires d'), 223, 271.

Zingari et Gipsy; origine de ces noms, 183.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

AGRICULTURE, ÉCONOMIE DOMESTIQUE, INDUSTRIE.

Appareils de chauffage et de cuisine au gaz, 16. Ballons (les) du siége de Paris, 3, 45, 52, 68, 115, 148. Champignons, 307. Conservation des fruits, 111. Conservation de la glace, 88. Conservation des viandes, 56. Constructions portatives, 384. Crustacés comestibles de nos côtes, 369. Dépêches (les) microscopiques pendant le siége de Paris, 115. Economie domestique (voy. la Table du t. XXXVIII, 1870); suite, 90, 131. Essai d'introduction du renne dans les Alpes, 406. Exploitation des forêts par les moyens mécaniques, 196. Fabrication de la chandelle, 255. Graisses d'oiseaux, 110. Gravures faites au moyen d'un jet de sable, 206. Hanneton (le) et ses ravages, 122, 149. Influence du commerce, 132. Inventeur (l') du papier de Chine, 127. Longueur des fils télégraphiques, 139. Marées (les) employées comme force motrice, 224. Marqueterie (la), 337. Mollusques comestibles de nos côtes, 337. Orgue (l'), 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366, 402. Pigeons (les) voyageurs, 69. Pisciculteur (un), 262. Poste fluviale pendant le siége de Paris, 148. Pourquoi les huîtres coûtent cher, 291, 324. Première (la) société d'agriculture en 1757, 26. Presse typographique, 32. Progrès du bien-être et du luxe, 255. Réfrigérants et glace sous les tropiques, 355. Ruisseaux (les) de Paris, 248. Salubrité (la) des rues, 102, 270, 275. Sculptures en bois du Dauphiné, 73. Testudiculture, 99. Travail des machines à vapeur, 74. Vaches aux prés salés (bassin d'Arcachon), 396. Vaisseau construit en sept heures, 47. Vieux chênes et vins nouveaux, 44.

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Apothéose d'Hercule, 99. Bannière de l'ancienne république de Strasbourg, 252. Baptistère de Saint-Marc, à Venise, 281. Broderie exécutée à Malacca au dix-septième siècle, 347. Cathédrale (la) d'Alby, 177, 228. Cathédrale (la) de Beauvais, 9. Chandeliers du douzième siècle, 201. Conseils pour prendre les empreintes des pierres gravées, 61. Croix (la) unie au croissant, 96. Eglise de Pagny-le-Château, 249. Eglise et couvent de Batalha, 105. Eglises de Torcello, 97. Habitants préhistoriques des cavernes, classés d'après leur industrie, 319, 359. Hache au trident, 24. Hôpital de la Santa-Cruz, à Tolède, 313. Hôtel de ville de la Rochelle, 283. Médaille d'Epasnactus, 140. Médaille de Tarente, 288. Médaille de Terina, 72. Médaille samnite, 192. Méduse (Types de), 60. Objets de l'âge du renne des carrières de l'Ariége, 159. Orfèvrerie espagnole, 17, 79. Orgue sur une médaille d'Alexis l'Ange, 300. Orgue sur une pierre gravée antique, 300. Orgues représentées dans des vitraux et des miniatures, 368, 403. Pierre tombale de G. de Staunton, 200. Porte (une) du quinzième siècle, en Alsace, 227. Puits à Venise, 21. Reliques et autographes de saint Thomas d'Aquin, 390. Sculptures de la cathédrale d'Orvieto, 49. Serviette (une) de dix-sept cents ans, 192. Tableau (un) de dévotion du seizième siècle, 352. Temple d'Ephèse, 167. Tête de Méduse de la coupe Farnèse, 61. Têtières de cheval de l'*Armeria real*, 179. Tombeau des rois de Mauritanie (voy. la Table du t. XXXIX, 1871); fin, 39. Violons (les) de faïence et leur légende, 316.

ARCHITECTURE.

Cathédrale (la) de Beauvais, 9. Cathédrale (la) d'Alby, 177, 228. Constructions portatives, 384. Eglise de Pagny-le-Château, 249. Eglise de Saint-Marc, à Venise, 281. Eglise et couvent de Batalha, 105. Eglises de Torcello, 97. Hôpital de la Santa-Cruz, à Tolède, 313. Hôtel de ville de la Rochelle, 283. Hôtel du Gouvernement, à Saïgon, 28. Monument d'Ingres, à Montauban, 273. Phares de l'île de Ré, 129. Promenade aux environs du Caire, 399. Puits à Venise, 21. Salle des Pas-Perdus, au palais de Justice, 189. Tombeau (le) des rois de Mauritanie (voy. la Table du t. XXXIX, 1871); fin, 39.

BIOGRAPHIE.

Arfé (Henrique et Juan de), 79. Boileau-Despréaux, 193. Bordone (Páris), 209. Buffon en déshabillé, 98, 114. Carré, de l'Académie des sciences, 259. Cuvier peintre d'histoire naturelle, 70. Damiron (Souvenirs de), 215. Egaz (Henrique de), architecte, 314. Fielding, 312. Forment (Damian), architecte et statuaire espagnol, 144. Forster, graveur, 385. Furtado de Mendonça, 348. Gillray (James), caricaturiste anglais, 11. Hawthorne, 326, 334, 382, 398. Heidegger, 232. Malebranche, 259. Mausole, roi de Carie, 47. Mémoires de lord Herbert de Cherbury, 265, 278, 286, 310. Mendonça (Furtado de), historien et orientaliste, 94. Molière, ses amis, et le livre de Néander sur le tabac, 315. Papillon, graveur, 107. Poivre (Pierre), 207, 250. Prestet, de l'Oratoire, 259. Raisin, organiste, 54. Rohault (Jacques), médecin, 315. Rossini, 241, 309, 386. Stephenson, 291. Tsaï-Leu, 127.

ÉTABLISSEMENTS PUBLICS, ENSEIGNEMENT, STATISTIQUE.

Boisguillebert et la liberté du commerce en 1701, 55. Durée de la vie humaine, 62. Ecole militaire de Tolède, 313. Enseignement (l') aux Etats-Unis, 135, 171, 195. Guerre (la), 322. Ministère (le) des finances, 76. Mortalité comparée des célibataires, des époux, des veufs, en France, 280. Musée de l'industrie et Ecoles industrielles, à Bruxelles, 55. Première (la) société d'agriculture en 1757, 26. Statistique de l'Europe, 135.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Batalha (Eglise de) en Portugal, 105. Bitche, 121. Bords (les) de la Meuse, 331. Cascade de Faymont, près Plombières, 81. Cathédrale (la) d'Alby, 177 Cathédrale (la) de Beauvais, 9. Chastellux, en Morvan, 145. Eglise de Saint-Marc, à Venise, 281. Engadine (l') et ses pâtissiers, 95. Grotte de Han-sur-Lesse, 204, 212. Hôpital de la Santa-Cruz, à Tolède, 313. Ile (l') de Ré, 129. Iles Saintes de la mer Blanche, 11. Industrie des sauvages, 15. La Rochelle, 283. L'Isle sur le Doubs, 289 Litchi (le) dans les montagnes, 78. Mâcon, 268. Malacca, 348. Neufbrisach, 233. Nouvelles mines de diamants dans l'Afrique du Sud, 183. Pagny-le-Château (Côte-d'Or), 249. Paillon (le), à Nice, 388. Porte (une) du quinzième siècle en Alsace, 227. Premier (le) tour du monde, 183. Promenade aux environs du Caire, 399. Puits à Venise, 21. Réfrigérants et glace sous les tropiques, 355. Route (la) du col de la Schlucht (Vosges), 257. Rue (la) Cahoreau, à Constantine, 328. Rues de Jérusalem, 260. Saïgon et l'hôtel du Gouvernement, 28. Saint-Hubert (Belgique), 364. Santuario (le) d'Oropa, 74. Ségovie, 155. Tombeau des rois de Mauritanie (voy. la Table du t. XXXIX, 1871); fin, 39. Torcello, 57, 97. Val (le) d'Ajol, 81.

HISTOIRE.

Ages (les) de l'Hôtel de ville de Paris, 372. Barberousse (les), 185. Batalha (Portugal), 105. Chastellux, en Morvan, 145. Cruauté de Charles IX, 167 Epasnactus, chef gaulois, 140. Furtado de Mendoça, 348. Hôtel de ville de la Rochelle; 283. Journal de lady Russell, 195. Mémoires de lord Herbert de Cherbury, 265, 278, 286, 310. Neufbrisach, 233. Origine de la dénomination de tombeau de la Chrétienne donnée au tombeau des rois de Mauritanie, 96. Pagny-le-Château, 249. Pénitence (la) de Théodose, 33. Saint-Hubert (Belgique), 364. Ségovie, 155. Tarente, 288.

HYGIÈNE.

Maison humide, 179. Remède arabe contre le mal de tête, 142. Salubrité (la) des rues, 102, 169, 275.

LITTÉRATURE, MORALE, PHILOSOPHIE.

Activité, 264. Amour du beau, 402. Approfondir, 247. Attention, 384. Axiome (un) de Buffon, 205. Caricature (Sur la), 35, 83, 123, 166, 238, 267, 340, 379. Ce que c'est qu'un livre, 170. Charretiers et chevaux, 18. Chic (le), 395. Dieu, 183. Doit-on avoir les défauts de ses qualités? 175. Education du goût, 328. Egoïste, 195. Epicurien (un) moderne, 242. Fables littéraires d'Yriarte, 223, 271. Formes (les) de la vie, 152. Grands hommes (les), 258. Guerre (la) (voy. t. XXXIX, 1871, p. 231, 393); fin, 322. Instinct ou raisonnement, 318. Maximes arabes, 115 Modestie d'un homme de génie, 407. Nature (la), 200. Néant, 70. Page (une) oubliée sur Jeanne Darc, 5. Passé et avenir, 39. Petites occupations, 242. Poëme des quatre fils d'Aymon, 331. Preuves de l'existence de Dieu, 350. Priviléges de l'homme, 207. Propos d'un provincial sur Boileau-Despréaux, 193. Réflexion, 342. Règles de vie, 252. Résolutions d'Oberlin, 200. Rhythme (le) dans la nature, 111. Société (de la), 192. Songe (le) de Scipion, 345. Souvenirs de Damiron, 215. Travail et bonheur, 214. Véritables amitiés, 342. Vieillesse, 62. Vigilance, 158. Voir et regarder, 248.

Nouvelles, Récits, Apologues. — A propos de C. F. Cresinus, 86. Automne (l'), 397. Aveux (les) de mon ami John, 339, 350, 358, 363, 371, 378, 390. Chasse (la) au basilic, 210, 218, 220, 234. Cheveu (le) merveilleux, 139. Cigognes (les) du Temple neuf, à Strasbourg, 132. Conseils d'une aiguille, 82. Contradiction (une), 140. Convoitise (la), 405. Conte (un) de ma mère l'Oie, 30. Convoi (un) par un jour de bombardement, 297. Désobéissance (la) de Guillemette, 225. Deux (les) Souris, fable arabe, 18. Dimanche (le) des Rameaux, 137. Eglise (l') romane, 2, 13, 22, 26, 34, 42, 50, 58. Emigrants (les) de l'Alsace, 393. Entrée (l') au bois, 321. Fragment d'un vieil almanach, 161. Funérailles d'un corbeau, 115. Hommage à un bienfaiteur, 11. Horloge (une) qui avance, 353. Il faut savoir se taire à propos, 245, 253, 258. Jacinthes (les) de tante Sophie, 126, 134. Je conclus, 282. Journal de lady Russell, 195. Légende (la) d'Adamastor, 169. Lettre (la) de recommandation, 300. Mare (la) d'Autenil, 307. Mémoires de lord Herbert de Cherbury, 265, 278, 286, 310. Modestie, 55. Naufragés (les) de la *Cybèle*, 142, 146, 158, 162, 174, 182, 189, 198, 206. Notes prises sur la plate-forme de la cathédrale de Strasbourg, 134. Ombre (l') de l'âne, 407. Paresse (la) punie, 106. Quel est le plus stupide des deux? 86. Renvoyez votre cheval, 76. Sœur (la), 65. Souris (la), 289, 306. Table (la) des politiques, 193. Taureau (un) pendu, 22.

MARINE.

Sauvetage des naufragés, 327. Vaisseau construit en sept heures, 47.

MŒURS, COUTUMES; AMEUBLEMENT, COSTUME; LANGAGE.

Abréviations (Quelques) dans les lettres et papiers des négociants, 91. Ancien (l') jardin des Plantes, 301. Anneaux magiques, 302. Ano-

blissement des ancêtres en Chine, 91. Boîte (une) à musique, 54. Broderie (une) historique exécutée à Malacca au dix-septième siècle, 347. Cabacet de Ferdinand le Catholique, à l'*Armeria real*, 89. Casque turc pris à la bataille de Lépante, 217. Cérémonies des jeudi et vendredi saints en Espagne, 214. Cerf-volant d'une nouvelle espèce, 280. Chandeliers du douzième siècle, 201. Cluc (le), 395. Coffret de marqueterie par Santa Varni, dessin de Sellier, 41. Coupole (la) du ciel brisée, 135. Dépouilleuses d'enfants, 152. Engadine (l') et ses pâtissiers, 96. Etymologie (une) gauloise, 78. Fauteuil (un) de prix, 239. Industrie des sauvages, 15. Légende (la) d'Adamastor, 169. Meuble en noyer sculpté d'E. Collet, dessin de Sellier, 73. Miroirs magiques et astrologiques, 62, 271. Mortier (Origine du), 78. Origine des mots Zingari et Gipsy, 183. Oropa (l'), 74. Outil (un) indien, 136. Petites occupations, 242. Pierre (la) vivante, 407. Plume (la), mode française et anglaise du dernier siècle, 11. Poissons nourris d'or pur, 15. Prix fabuleux des orchidées en Angleterre, 374. Procession des huissiers au dix-huitième siècle, 104. Progrès du bien-être et du luxe, 255. Reconnaissance populaire à propos d'un puits, 359. Siége du Grand Seigneur à Constantinople, au seizième siècle, 239. Tableau (un) de dévotion du seizième siècle, 352. Têtières de cheval de l'*Armeria real*, 179. Trois (les) états de l'Innocence, par le sieur de Ceriziers, 6. Visite à un propriétaire polonais, 18. Violons en faïence, de Delft, 317.

MUSIQUE.

Orgue (l'), 186, 202, 234, 274, 297, 342, 366, 402. Boîte (une) à musique, 54.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Anneau (l') de saint Marc, tableau de Paris Bordone, 209. Automne (l'), tableau de Grandsire, 397. Convoitise (la), tableau de Lambert, 405. Dimanche (le) des Rameaux, tableau de Truphême, 137. Famille alsacienne émigrant en France, tableau de Schutzenberger, 393. Garde (le) et les chiens, tableau de Schutzenberger, 321. Hofhaimer, organiste, d'après une peinture d'A. Durer, 404. Orgues, d'après des miniatures du douzième, du quatorzième et du quinzième siècle, 368, 403. Peintures de la cathédrale d'Alby, 228. Portrait de Barberousse II, par Velasquez, 185. Rue à Jérusalem, tableau de Bonnat, 261. Saint Ambroise et Théodose, tableau de Rubens, 33. Troupeaux dans les Landes, tableau de Van-Marcke, 396.

Dessins, Estampes. — Aiguière en bronze, dessin de Féart, 265. Anier (un) du Caire, dessin de de Bar, 400. Anneau (l') de saint Marc, dessin de Chevignard, d'après Paris Bordone, 209. Apothéose d'Hercule et parodie du même sujet sur des vases grecs, dessins de Sellier, 101. Apparition d'Adamastor, dessin de Gilbert, d'après Gérard, 169. Arfé (Portrait de Juan de) placé en tête de ses œuvres, 80. Aurore polaire du 4 février 1872, dessin de Jahandier, 361. Atelier de construction des ballons, à la gare d'Orléans, dessin de Jahandier, 5. Automne (l'), dessin de Grandsire, 397. Bannière de l'ancienne république de Strasbourg, dessin de Féart, 253. Baptistère de Saint-Marc, à Venise, dessin de Thérond, 281. Barberousse II, dessin de Benoît, d'après le portrait de Velasquez, 185. Bitche (Vue de), dessin de Clerget, 121. Cabacet de Ferdinand le Catholique, dessin de Sellier, 89. Caricature (Sur la), 35, 83, 123, 166, 238, 267, 340, 379. Caricatures sur la mode, en 1796, par Gillray, dessins de Sellier, 12, 13. Cascade (la) de Faymont, dessin de Clerget, 81. Casque turc de l'*Armeria real*, dessin de Sellier, 217. Cathédrale d'Alby, vue extérieure, dessin de Lancelot, 229. Cathédrale de Beauvais, dessin de Clerget, 9. Chastellux, en Morvan, dessin de Provost, 145. Christ (le) de la cathédrale de Léon, dessin de Sellier, 17. Cigognes (les) du Temple neuf, à Strasbourg, dessin de Schuler, 133. Citadelle du Caire, dessin de de Bar, 401. Convoi (un) par un jour de bombardement, dessin de Schuler, 297. Convoitise (la), dessin de Lavée, d'après Lambert, 405. Coq de roche de Cayenne et son nid, dessin de Freeman, 305. Cresinus, dessin de Chevignard, 1. Dames (les) de Meuse, dessin de Lancelot, 333. Dépouilleuses d'enfants, d'après une gravure de 1791, 152. Descente du ballon *le Jean-Bart* près de Jumiéges, dessin de Lancelot, 53. Dessin (le) d'après nature, 357. Dimanche (le) des Rameaux, dessin de Gilbert, d'après Truphême, 137. Eglise de Pagny-le-Château, dessin de Clerget, 249. En temps de pluie, gravure de 1791, 248. Environs de Château-Regnault, sur la Meuse, dessin de Lancelot, 332. Esquisses du Poussin, de la collection Gatteaux, 240. Famille alsacienne émigrant en France, dessin de Benoist, d'après Schutzenberger, 393. Fielding, portrait d'après Hogarth, 312. Forster, graveur, portrait par Rousseau, 385. Fragment d'un almanach de 1791, dessin de Bocourt, d'après Debucourt, 161. Fureurs de Heidegger, esquisse par Hogarth, 232. Garde (le) et les chiens, dessin de Pauquet, d'après Schutzenberger, 321. Gorgones (les), dessin de Sellier, d'après un vase grec, 60. Grotte (la) de Han, dessins de Lancelot, 212, 213. Hirondelle de rivage et son nid, dessin de Freeman, 377. Hôtel de ville de la Rochelle, dessin de Lancelot, 285. Hôtel du Gouvernement, à Saïgon, dessin de Blanchard, 29. Huissiers à cheval, dessin de Bocourt, d'après une gravure de 1791, 104. Intérieur de la cathédrale d'Alby, dessin de Lancelot, 177. Intérieur de l'église de Saint-Hubert (Belgique), dessin de Lancelot, 365. Jardin (le) des Plantes en 1626, dessin de de Bar, d'après un ancien document, 301. *Lafresnaya flavicaudata* et son nid, dessin de Freeman, 153. Langouste grainée et crevettes, dessin de Mesnel, 369. Laveuses sur le Paillon, à Nice, dessin de Leborne, 389. Leçon (une) à Oxford, dessin de Hogarth, 364. Mare (la) d'Auteuil au printemps de 1870 et après la guerre, dessins de de Bar, 309. Monument d'Ingres, à Montauban, dessin de Sellier, 273. Ombre (l') de l'âne, dessin de Bayard, 408. Organiste (l') de Maximilien Ier, dessin de Herst, d'après A. Durer, 404. Ornithorhynque et son terrier, dessin de Freeman, 237. Oryctéropode du Cap, dessin de Freeman, 113. Otarie (l') australe, dessin de Mesnel, 25. Pagure (le) larron, dessin de Freeman, 277. Papillon (Portrait de), dessin de Sellier, d'après Garnot, 108. Parc (le) de Lahillon, dessin de Mesnel, 298. Pétrel-tempête et son nid, dessin de Freeman, 329. Phares de la pointe des Baleines (île de Ré), dessin de Lancelot, 129. Pigeons voyageurs, colombier de M. Van-Roosebeke, dessins de Freeman, 68, 69. Poivre, dessin de Garnier, d'après un portrait de la Manufacture de Sèvres, 208. Porte de Strasbourg, à Neufbrisach, en novembre 1870, dessin de Clerget, 233. Porte du quinzième siècle, dessin de Féart, 228. Poulpe et crabe, dessin de Mesnel, 337. Puits à Venise, dessin de Freeman, 21. Récolte (la) du bois mort, dessin d'Andrieux, 225. Rossini, dessin de Bocourt, 241. Rue à Jérusalem, dessin de Gilbert, d'après Bonnat, 261. Ruines de la rue du Bac, 1871, dessin de Clerget, 45. Ruines de la rue Royale, dessin de Clerget, 141. Ruines de l'Hôtel de ville de Paris, dessin de Thérond, 373. Ruines du ministère des finances, dessin de Provost, 77. Ruines du palais de Justice de Paris, 1871, dessin de Clerget, 189. Saint Ambroise et Théodose, dessin de Bocourt, d'après Rubens, 33. Saint-Hubert (Belgique), dessin de Lancelot, 364. Santa-Fosca et l'ancienne basilique de Toreello, dessin de Clerget, 97. Sculptures de Jean de Pise à la cathédrale d'Orvieto, dessin de Sellier, 49. Ségovie, vue générale, dessin de Thérond, 157. Songe (le) de Scipion, dessin de Chevignard, 345. Sortilèges (les) de Cresinus, dessin de Chevignard, 1. Sœur (la), dessin de Schuler, 65. Statue (la) de Mausole, dessin de Chevignard, 48. Table (la) des politiques, dessin de Bocourt, d'après Debucourt, 193. Tableau ouvrant du seizième siècle, dessin de Roddaz, 352. Têtières de cheval de l'*Armeria real*, dessin de Sellier, 180, 181. Transport du ballon *le Jean-Bart* aux avant-postes de l'armée de la Loire, dessin de Lancelot, 173. Troupeaux dans les Landes, dessin de Pélissier, d'après Van-Marcke, 396. Torcello, dessin de Clerget, 57. Tunnel de la nouvelle route de la Schlucht, dessin de Clerget, 257. Violon en faïence de Delft, dessin de Garnier, 317.

SCIENCES.

Astronomie, Météorologie, Physique. — Appareil dynamique pour rafraîchir l'eau, 357. Atmosphère (l'), rôle de l'air dans la vie, 39. Aurores polaires, 361. Autres (les) mondes vus de la Terre, 120. Ballons (les) du siége de Paris, 3, 45, 52, 68, 115, 148. Conjonction de Jupiter et d'Uranus, le 5 juin 1872, 163. Dépêches (les) microscopiques pendant le siége de Paris, 115. Etoile (l') la plus voisine de la Terre, 302. Grêlons extraordinaires, 252. Manuel barométrique, 70. Phénomènes astronomiques en 1872, 6. Physique (la), 19. Réfrigérants et glace sous les tropiques, 355. Son (le), 91. Télescope (le), 20. Terre (la) vue des autres mondes, 118. Vue (la), phénomènes et expériences, 323.

Zoologie, Botanique, Minéralogie, Géologie. — Becs et ongles, 168, 171, 215, 243, 295, 391. Ce que cherche la minéralogie, 329. Combat d'une grive et d'un écureuil, 167. Coq (le) de roche, 305. Ecrevisses (les), 91. Essai d'introduction du renne dans les Alpes, 406. Funérailles d'un corbeau, 115. Graisses d'oiseaux, 110. Hirondelle (l') de rivage, 377. Homme de l'époque quaternaire, 381. Huîtres (les), 291, 324. *Lafresnaya* (le) *flavicaudata*, 152. Langoustes et crevettes, 369. Litchi (le) dans les montagnes, 78. Objets de l'âge du renne, des carrières de l'Ariége, 199. Oiseau (l') de la Vierge, mouche-rolle de Bourbon, 30. Origine des noms du camélia et du dahlia, 44. Ornithorhynque (l'), 236. Oryctéropode (l') du Cap, 113. Otarie (l') australe, 25. Nouvelles mines de diamant dans l'Afrique du Sud, 183. Pagure (le) larron, 276. Pétrels (les), 329. Poils étoilés des plantes, 128. Poulpe (le), 337. Poussières atmosphériques, 175. Prix fabuleux des orchidées en Angleterre 374. Projet d'insectarium, 244. Ranilla (la) roja ou roeija, 200.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÉVRERIE.

Aiguière en bronze, par A Féart, 265. Arfé (Henrique et Juan de), orfévres espagnols, 18, 79. Casques de l'*Armeria real*, 89, 217. Chandeliers du douzième siècle, 201. Monument d'Ingres, à Montauban, par Etex, 273. Orfévrerie espagnole : le Christ de la cathédrale de Léon, 17. Orgues antiques sculptées sur des monuments, 200, 344. Pierre tombale de G. de Staunton, 200. Puits à Venise, 21. Seulptures de Jean de Pise à la cathédrale d'Orvieto, 49. Sculptures en bois du Dauphiné, 73. Statue (la) de Mausole, 47. Tableau ouvrant du seizième siècle, 352. Tête de Méduse de la coupe Farnèse, au Musée de Naples, 61. Têtières de cheval de l'*Armeria real*, 179.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00676 1643